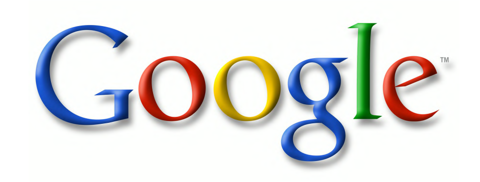
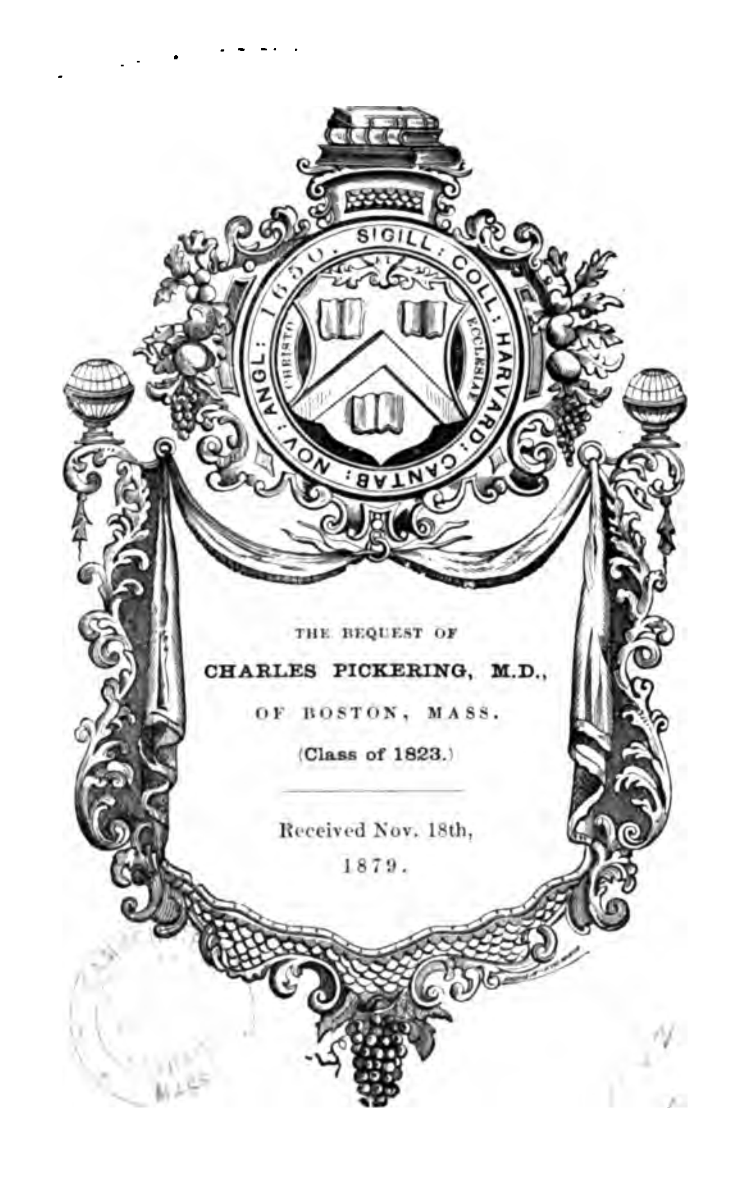

Google


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO
ECCLESIAE
THE BEQUEST OF
CHARLES PICKERING, M.D.,
OF BOSTON, MASS.
(Class of 1823.)
Received Nov. 18th,
1879.

PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

ROMANS.

BATIGNOLLES-MONCEAUX, IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ,
RUE LEMERCIER, 24.

LES

MILLE ET UN JOURS

CONTES PERSANS,

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR PÉTIS DE LACROIX,

SUIVIS DE PLUSIEURS AUTRES RECUEILS DE CONTES

TRADUITS DES LANGUES ORIENTALES.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET DE NOTICES HISTORIQUES

PAR A. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS;

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. L. AIMÉ-MARTIN.

PARIS,

AUGUSTE DESREZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

M DCCC XL

1879, Nov. 18.
Pickering bequest.

NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

PÉTIS DE LA CROIX.

De tous les recueils auxquels a donné naissance le succès des *Mille et une Nuits*, le plus célèbre et le plus estimé, le seul qui soit puisé à des sources orientales est celui des *Mille et un Jours*, traduit par Pétis de La Croix.

François Pétis de La Croix naquit à Paris vers la fin de 1653. Son père, François Pétis, habile orientaliste et secrétaire interprète du roi pour les langues turque et arabe depuis l'année 1652, voulant faire suivre à son fils la même carrière que lui-même, lui enseigna de bonne heure les langues orientales, étude à laquelle il joignit celle des mathématiques, de l'astronomie, de la géographie, de la musique et du dessin. Le jeune Pétis était à peine âgé de seize ans lorsque Colbert, pour le mettre à même de se perfectionner dans la connaissance des langues, des mœurs, de la religion, ainsi que des arts et des sciences des peuples de l'Orient, l'envoya en mission dans cette contrée. Il partit en 1670 et se rendit à Alep, où il passa trois années, qu'il consacra à l'étude de la langue et de la littérature arabes. Employé dès ce moment dans les affaires publiques, il fut chargé de traduire le traité que M. de Nointel, ambassadeur de France, venait de conclure avec la Porte. Pendant le même séjour, voulant détruire l'effet des relations mensongères des Hollandais établis à Alep, il composa en arabe, d'après des détails que lui fit passer son père, l'histoire de la campagne de Louis XIV en Hollande, et en fit faire par un habile écrivain vingt-cinq copies qu'il distribua à des personnes de considération parmi les musulmans [1]. Il acheta vers cette époque, pour la bibliothèque du roi, des manuscrits, des médailles et douze cents peaux de maroquin, destinées aux reliures des livres du même établissement.

Le 1er avril 1674, Pétis quitta Alep pour se rendre en Perse et arriva à Ispahan le 8 août de la même année, en passant par la Mésopotamie, Moussel, Bassora et Schiras. Toujours animé du même zèle pour les études orientales, il profita d'un séjour de près de deux années dans cette capitale pour acquérir une connaissance profonde de la langue et de la littérature des Persans; il apprit aussi leur musique et recueillit les formules d'un grand nombre d'actes judiciaires et diplomatiques, qu'il fit passer en France avec des instrumens de musique et une collection de graines, de drogues et de plantes pour le jardin du roi.

Il partit d'Ispahan le 20 juin 1676 pour se rendre dans la capitale de l'empire turc, où il arriva le 3 décembre de l'année suivante, après avoir passé par Caschan, Com, Sultanieh, Tauris, le Curdistan et l'Asie Mineure. Il fit à Constantinople un séjour d'environ quatre ans, pendant lesquels il apprit parfaitement le turc, se perfectionna dans l'étude du tartare, ou turc oriental, qu'il avait déjà commencée en Perse, et seconda MM. de Nointel et Guilleragues dans leurs travaux diplomatiques. Rentré dans son pays vers la fin de 1680 [1], l'année suivante, Pétis eut l'honneur, lors d'une visite faite par Louis XIV à la bibliothèque royale, d'expliquer au monarque des passages de plusieurs manuscrits orientaux.

La même année il fut chargé de traduire le traité de la France avec l'empereur de Maroc; il fut ensuite attaché au service de la marine en qualité de secrétaire interprète pour les langues orientales, et accompagna l'ambassade envoyée au roi de Maroc Muley Ismael, ce qui lui fournit une occasion de donner une preuve de son habileté à parler l'arabe. Ayant été chargé de prononcer la harangue de l'ambassadeur, il s'en acquitta avec tant de succès que le roi africain et toute sa cour admirèrent l'élégance et la pureté du langage du savant français.

Je n'entrerai point dans le détail de plusieurs missions dont fut chargé notre orientaliste et dans lesquelles il sut se rendre utile à son pays [2]; mais je ne dois point passer sous silence un fait qui honore sa bonne foi et sa probité. La régence de Tripoli ayant été forcée de demander la paix à la France, Pétis négocia le traité et obtint le remboursement de six cent mille francs au profit du roi. Les Tripolitains offrirent de lui donner une somme considérable s'il consentait à stipuler dans le traité que le paiement serait fait en écus de Tripoli au lieu d'écus de France, ce qui faisait une différence de plus de cent mille francs; mais, quoique sûr du secret, Pétis resta fidèle à son devoir.

Il continua encore pendant plusieurs années à prendre une part active aux négociations diplomati-

[1] La bibliothèque du roi possède un exemplaire manuscrit de cet ouvrage sous le N° 89 des traductions orientales.

[1] Pétis a composé un journal de son séjour dans le Levant, dont la bibliothèque du roi possède un exemplaire. Langlès l'a publié à la suite de la relation de Dourry Effendi. Paris, 1810, in-8°.

[2] Voyez l'avertissement de l'*Histoire de Timur-Bec*.

ques, mais en 1692 Louis XIV, après la mort de Jacques d'Auvergne, professeur d'arabe et de syriaque, ayant établi deux chaires au lieu d'une, Pétis fut appelé par le choix du monarque à professer la première de ces deux langues, et il ouvrit son cours par une harangue en latin, ayant pour sujet la dignité, la richesse et l'importance de la langue arabe [1]. Il obtint en outre la survivance de la charge de secrétaire interprète du roi pour l'arabe, le turc et le persan, charge dont son père était pourvu depuis l'année 1652 et qu'il avait exercée avec honneur pendant quarante ans. A partir de cette époque Pétis ne sortit plus du royaume, il se maria en 1695 [2] et se voua entièrement à la littérature orientale. Entre autres travaux il composa une traduction persane de l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*, et cette traduction fut présentée au roi de Perse en 1708 par Michel, envoyé extraordinaire de France auprès de ce monarque.

Deux mois après son mariage, Pétis de La Croix avait perdu son père, et ce dernier en mourant lui avait laissé le soin de mettre la dernière main à une histoire de Genghiz-Khan, qui lui avait coûté dix années de recherches. Pétis revit avec soin l'ouvrage de son père, l'augmenta d'une liste de tous les successeurs du conquérant tartare jusqu'à Tamerlan, ainsi que du catalogue des auteurs consultés pour la composition du livre, et le publia en 1710 [3].

Ce fut dans la même année que Pétis de La Croix commença la publication des *Mille et un Jours*. Voulant donner à son livre le genre de mérite qui avait beaucoup contribué à la vogue des *Mille et une Nuits*, celui d'un style élégant et facile, il emprunta la plume de l'auteur de *Gil Blas*. Dans sa préface, l'orientaliste déclare que l'original persan des *Mille et un Jours* (*Hezaryek-Rouz*) était l'ouvrage d'un derviche d'Ispahan nommé Moclès. Malheureusement, le précieux manuscrit donné au voyageur par le derviche persan ne s'étant jamais retrouvé, on est fondé à regarder comme une fable l'histoire de la communication de l'*Hezaryek-Rouz*, et ce qui doit en outre la rendre fort suspecte, c'est que Pétis, qui parle du derviche Moclès dans son journal, n'y fait mention en aucune manière des *Mille et un Jours*. Mais de ce que le titre et l'arrangement des contes persans ont pu être inventés par l'orientaliste et par le spirituel écrivain qu'il avait choisi pour collaborateur, il n'en résulte nullement que ces contes soient également controuvés. Je crois bien que Lesage a pu de temps à autre s'abandonner à son imagination et introduire dans le récit quelques détails étrangers au canevas qu'il avait sous les yeux et qu'il s'était chargé de broder, mais il est certain que les contes que renferme le recueil des *Mille et un Jours* sont extraits de manuscrits en langue persane ou en langue turque.

La plupart de ces contes se retrouvent dans le roman turc intitulé *Alfarage Bada Alschidda*, que Pétis indique comme ayant servi au derviche Moclès, et dont il existe au département des manuscrits de la bibliothèque du roi des traductions partielles composées par des *jeunes de langue* [1]; d'autres contes se retrouvent dans un recueil en langue persane, ainsi que M. Reinaud a eu l'occasion de le reconnaître [2]; plusieurs enfin ont une origine indienne bien constatée, ainsi qu'on le verra dans les notes. L'authenticité de ces charmans récits ne peut donc pas être révoquée en doute.

Avant de faire paraître les *Mille et un Jours*, Pétis de La Croix avait publié sous le titre d'*Histoire de la sultane de Perse et des visirs* [3] une traduction de quelques contes extraits du roman turc des *Quarante visirs*, et ce livre curieux obtint un succès mérité.

Ces publications, principalement destinées aux gens du monde, ne firent pas négliger à Pétis de La Croix des travaux plus importans. Une lettre adressée par le roi d'Éthiopie à Louis XIV donna à notre orientaliste l'occasion de s'occuper de la langue éthiopienne. L'arménien avait été aussi de sa part l'objet d'études très-suivies. Tant de travaux réunis abrégèrent son existence, et il mourut à Paris, le 4 décembre 1713, à l'âge de soixante ans, laissant à son fils, qui suivit la même carrière que lui, le soin de publier son histoire de Tamerlan, traduite de l'historien persan Scherifeddin Aly.Yezdy [4], de même qu'il avait mis la dernière main à l'histoire de Genghiz-Khan composée par son père.

Pétis de La Croix a laissé un grand nombre d'ouvrages concernant les antiquités, l'histoire, la géographie et les langues de l'Orient ; on en trouvera la liste dans l'avertissement de l'*Histoire de Timur-Bec*. Les suivans font partie de la collection du cabinet des manuscrits de la bibliothèque du roi [5].

[1] Ce discours fait partie des manuscrits de la bibliothèque du roi sous le N° 144 des traductions orientales.

[2] Dans l'acte de mariage, Pétis et son père sont qualifiés de *conseillers du roi*, mais ils n'y sont nommés l'un et l'autre que François Pétis. Ce ne fut, suivant M. Audiffret, qu'après la mort de son père que le fils ajouta à son nom celui de *La Croix*, dont on ignore l'origine (*Biographie universelle*, t. XXXIII, p. 479). Cependant la bibliothèque du roi possède dans sa collection des titres (cabinet du Saint-Esprit) une lettre datée du 24 août 1687 signée *Lacroix le fils, interprète*, et dont l'écriture ressemble beaucoup à celle des manuscrits bien authentiques de Pétis de La Croix. Il est d'autant plus probable que cette lettre est de Pétis qu'il y est question de la traduction de l'*Histoire de Tamerlan*, dont je parlerai plus loin.

[3] *Histoire du grand Genghiz-Can, premier empereur des Mogols et des Tartares*, 1 vol. in-12.

[1] Voyez le catalogue des traductions orientales.

[2] Voyez le N° 181 du *Supplément persan*.

[3] Paris, 1707, 1 vol. in-12.

[4] *Histoire de Timur-Bec*, connu sous le nom du *Grand Tamerlan, empereur des Turcs et des Tartares*. Paris, 1722, 4 vol. in-12.

[5] Les écrits de Pétis de La Croix ont été confondus jusqu'à présent, même par l'exact et consciencieux auteur de l'article Pétis de La Croix, dans la *Biographie universelle*, avec ceux d'un

Livre de la religion des Druses, soi-disant unitaires, en quatre tomes; composé par Hamza-bin-Ahmed, grand pontife de la religion; traduit de l'arabe par l'ordre du comte de Pontchartrain. 2 vol. in-4°. (Voyez sur cette traduction les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. IIe série, t. III, p. 120, et t. IX, p. 35 et suiv.)

Annales de Fez et de Maroc, sous le nom d'Alcartas. 1 vol. in-4°, traduit de l'arabe.

Bibliothèque de Hagi Khalfa. 3 vol. in-fol.

Premier livre de l'*Anwari Soheily*, de Hocéin Vaëz, traduit du persan. 1 vol in-fol.

Grammaire de la langue arabe, avec des dialogues et un choix de morceaux traduits en français, IIe partie. 1 vol. in-4°.

De la vérité de la religion chrétienne à Schah Abbas, roi de Perse; traduit de l'arménien. 1 vol. in-18, 1712.

Recueil de harangues, discours et instructions par Pétis de La Croix, et dont la plupart concernent les relations de la France avec l'Orient depuis l'an 1687 jusqu'à sa mort.

L'édition des *Mille et un Jours* que l'on publie dans cette collection a été revue sur l'édition originale [1]. De légères rectifications relatives à quelques noms orientaux sont les seules corrections que l'on se soit permis d'y faire.

secrétaire d'ambassade sous M. de Nointel, nommé Delacroix, contemporain de l'orientaliste, et dont la bibliothèque royale possède un grand nombre d'ouvrages manuscrits.

[1] Paris, 1710-12. 5 vol. in-12.

FIN DE LA NOTICE.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Nous devons ces contes au célèbre Dervis Moclès, que la Perse met au nombre de ses grands personnages. Il était chef des sofis d'Ispahan[1] et il avait douze disciples qui portaient de longues robes de laine blanche. Les grands et le peuple avaient pour lui une vénération singulière à cause qu'il était de la race de Mahomet, et ils le craignaient parce qu'il passait pour un savant cabaliste. Le roi Schah-Soliman même le respectait à un point que si par hasard il le rencontrait sur son passage, ce prince descendait aussitôt de cheval et lui allait baiser les étriers.

Moclès étant encore fort jeune s'avisa de traduire en persan des comédies indiennes, qui ont été traduites en toutes les langues orientales, et dont on voit à la bibliothèque du roi une traduction turque sous le titre de *Alfarage Bada Alschidda*, ce qui signifie « la joie après l'affliction. » Mais le traducteur persan, pour donner à son ouvrage un air original, mit ces comédies en contes, qu'il appela *Hezaryek-Rouz*, c'est-à-dire *Mille et un Jours*. Il confia son manuscrit au sieur Pétis de La Croix, qui était en liaison d'amitié avec lui à Ispahan en 1675, et même il lui permit d'en prendre une copie.

Il semble que les *Mille et un Jours* ne soient rien autre chose qu'une imitation des *Mille et une Nuits*. Effectivement, ces deux livres ont la même forme. Il y a dans leurs desseins un contraste comme dans leurs titres. Dans les *Mille et une Nuits*, c'est un prince prévenu contre les femmes, et dans les *Mille et un Jours*, c'est une princesse prévenue contre les hommes. Il est à croire que l'un de ces ouvrages a donné l'occasion de faire l'autre; mais comme il n'y a point d'époque aux contes arabes, on ne saurait dire s'ils ont été faits avant ou après les contes persans.

Quoi qu'il en soit, les *Mille et un Jours* doivent divertir les personnes qui ont lu avec plaisir les *Mille et une Nuits*, puisque ce sont les mêmes mœurs et la même vivacité d'imagination. Mais les lecteurs qui, dans les contes arabes, ont trouvé mauvais qu'on n'ait pas donné à Scheherazade une intention de persuader par ses fables à Schahriar qu'il y a des femmes fidèles, car véritablement elle paraît n'avoir pour but que de prolonger sa vie sans chercher à détromper le sultan des Indes; ceux, dis-je, qui ont fait cette critique ne feront pas le même reproche à Dervis Moclès. Sutlumemé se propose de combattre la prévention de la princesse et va toujours à sa fin. Dans tous ses contes il y a des époux ou des amans fidèles. On voit qu'elle s'applique à guérir Farrukhnaz de son erreur, sans toutefois que la nécessité qu'elle s'impose de ne se point détourner de son but fasse tort à la variété d'événemens que demandent ces sortes d'ouvrages.

[1] Il est bon de remarquer que le terme de sofi vient de *souf*, qui signifie de la laine, parce que les religieux sofis sont habillés de laine; et encore de *safa*, qui signifie pureté, et de *tesaouf*, qui est la théologie mystique, ou le quiétisme dont ils font profession. On n'appelle point les rois de Perse sofis, n'en déplaise à Golius, à M. d'Herbelot et à presque tous les voyageurs qui sont tombés dans cette erreur et sur la foi desquels le public croit pieusement que c'est un titre qu'on donne aux rois de Perse, comme s'ils portaient le froc. Ce terme ne leur convient point, et c'est comme si l'on disait l'empereur capucin. Le traducteur de ces contes s'étant un jour servi de ce terme en présence de gens savans à Ispahan, et traité le roi de sofi, il excita leur risée. Ils lui dirent que le mot de sofi ne signifiait rien autre chose qu'un moine sofi; mais que les Européens confondaient ce titre avec celui de sefevy, qui signifie un descendant de Scheikh-Sefy, d'où sont sortis les rois de Perse, comme si l'on disait sefyens. (*Pétis de La Croix.*)

FIN DE LA PRÉFACE.

LES

MILLE ET UN JOURS,

CONTES PERSANS.

INTRODUCTION.

Le royaume de Cachemire [1] était autrefois gouverné par un roi nommé Togrul-bey. Il avait un fils et une fille qui faisaient l'admiration de leur temps. Le prince, appelé Farrukhrouz [2], était un jeune héros que mille vertus rendaient recommandable, et Farrukhnaz [3], sa sœur, pouvait passer pour un miracle de beauté.

En effet, cette princesse était si belle et en même temps si piquante qu'elle inspirait de l'amour à tous les hommes qui osaient la regarder; mais cet amour leur devenait funeste, car la plupart en perdaient la raison ou tombaient dans une langueur qui les consumait insensiblement.

Lorsqu'elle sortait du palais pour aller à la chasse, elle n'avait point de voile. Le peuple la suivait en foule et témoignait par ses acclamations le plaisir qu'il prenait à la voir. Elle montait ordinairement un cheval tartare blanc à taches rousses, et marchait au milieu de cent esclaves magnifiquement vêtues et montées sur des chevaux noirs. Ces esclaves étaient aussi sans voile, mais bien qu'elles fussent presque toutes d'une beauté charmante, leur maîtresse s'attirait seule tous les regards. Chacun s'efforçait de s'approcher d'elle malgré la garde nombreuse qui l'environnait. Vainement les soldats avaient le sabre à la main pour tenir le peuple éloigné; ils avaient beau même frapper et tuer tous ceux qui s'avançaient trop, il se trouvait toujours des malheureux qui, loin de craindre un si déplorable sort, semblaient se faire un plaisir de mourir aux yeux de la princesse.

Le roi, touché des malheurs que causaient les charmes de sa fille, résolut de la soustraire aux yeux des hommes. Il lui défendit de sortir du palais, de manière que le peuple cessa de la voir. Cependant la réputation de sa beauté se répandit dans l'Orient. Plusieurs rois se laissèrent enflammer sur la foi de la renommée, et bientôt on apprit à Cachemire que des ambassadeurs, partis de toutes les cours de l'Asie, venaient demander la main de la princesse. Mais avant qu'ils arrivassent, elle fit un songe qui lui rendit tous les hommes odieux. Elle rêva qu'un cerf étant arrêté dans un piége, une biche l'avait délivré, et qu'ensuite la biche étant tombée dans le même piége, le cerf, au lieu de la secourir, l'avait abandonnée.

Farrukhnaz à son réveil fut frappée de ce songe. Elle ne le regarda point comme une illusion de la fantaisie agitée. Elle crut que le grand Kesaya [1] s'intéressait à sa destinée et qu'il avait voulu par ces images lui faire comprendre que tous les hommes étaient des traîtres, qui ne pouvaient payer que d'ingratitude la tendresse des femmes [2].

Prévenue de cette étrange opinion et dans la crainte d'être sacrifiée à quelqu'un des princes dont les ambassadeurs devaient incessamment arriver, elle alla trouver le roi son père. Sans lui dire qu'elle fût révoltée contre les hommes, elle le conjura, les larmes aux yeux, de ne la point marier malgré elle. Ses pleurs attendrirent Togrul-bey. Non, ma fille, lui dit-il, je ne contraindrai point vos inclinations. Bien qu'on dispose ordinairement de vos pareilles

[1] Petit royaume situé entre les Indes et le royaume de Thibet. (*Petis.*)—Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 605.

[2] Jour heureux. (*Petis.*)

[3] Heureuse fierté. (*Petis.*)

[1] Idole adorée autrefois à Cachemire. (*Petis.*)

[2] Cet incident sur lequel repose le cadre des *Mille et un Jours* se retrouve dans un conte arabe assez médiocre, traduit par M. de Hammer et intitulé *Histoire d'Herdeschir et de Halat-Ormefous*. (Voyez les *Contes inédits des Mille et une Nuits*, traduits par M. Trébutien, t. II. p. 86. — On rencontre encore un récit analogue dans les *Contes d'un Perroquet*. (Voyez la traduction anglaise, Londres, 1801, in-8°, p. 155, et la traduction française de Mme Marie d'Heures, p. 159.)

sans les consulter, je jure par Kesaya qu'aucun prince, fût-ce l'héritier même du sultan des Indes, ne vous épousera jamais si vous n'y consentez. La princesse, rassurée par ce serment, dont elle connaissait la force, se retira très-satisfaite et bien résolue de refuser son aveu à tous les princes qui la rechercheraient.

Peu de jours après, il arriva des ambassadeurs de plusieurs cours différentes. Ils eurent audience tour à tour. Chacun vanta l'alliance de son maître et le mérite du prince qu'il venait proposer. Le roi leur fit à tous beaucoup d'honnêtetés, mais il leur déclara que sa fille était maîtresse de sa main, parce qu'il avait juré par Kesaya qu'il ne la livrerait point contre son penchant. Ainsi, la princesse ne voulant se donner à personne, les ambassadeurs s'en retournèrent fort confus de n'avoir pas réussi dans leur ambassade.

Le sage Togrul-bey vit leur départ avec douleur. Il craignit que leurs maîtres, irrités de ses refus, ne songeassent à s'en venger, et, fâché d'avoir fait un serment qui pouvait lui attirer une guerre cruelle, il fit venir la nourrice de Farrukhnaz. Sutlumemé [1], lui dit-il, je vous avoue que la conduite de la princesse m'étonne. Qui peut causer la répugnance qu'elle a pour le mariage? Parlez, n'est-ce point vous qui la lui avez inspirée? — Non, seigneur, répondit la nourrice, je ne suis point ennemie des hommes, et cette répugnance est l'effet d'un songe. — D'un songe! s'écria le roi, fort surpris. Ah! que m'apprenez-vous! Non, non, ajouta-t-il un moment après, je ne puis croire ce que vous me dites. Quel songe pourrait avoir fait sur ma fille une si forte impression? Sutlumemé le lui raconta, et après lui en avoir dit toutes les circonstances: Voilà, seigneur, continua-t-elle, voilà le songe dont la princesse a l'imagination frappée. Elle juge des hommes par ce cerf, et, persuadée que ce sont tous des ingrats et des perfides, elle rejette également tous les partis qui se présentent.

Ce discours augmenta l'étonnement du roi, qui ne concevait pas comment ce songe pouvait avoir mis la princesse dans la disposition où elle était. Hé bien, ma chère Sutlumemé, dit-il à la nourrice, que ferons-nous pour détruire les défiances dont l'esprit de ma fille s'est armé contre les hommes? Crois-tu que nous puissions la ramener à la raison? — Seigneur, répondit-elle, si votre majesté veut bien me charger de ce soin-là, je ne désespère pas de m'en acquitter heureusement. — Hé! comment vous y prendrez-vous? reprit Togrul-bey. — Je sais, repartit la nourrice, une infinité d'histoires curieuses, dont le récit peut, en divertissant la princesse, lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a des hommes. En lui faisant voir qu'il y a eu des amans fidèles, je la disposerai sans doute insensiblement à croire qu'il y en a encore. Enfin, seigneur, ajouta-t-elle, laissez-moi combattre son erreur, je me flatte que je pourrai la dissiper. Le roi approuva le dessein de la nourrice, qui ne songea plus qu'à trouver des momens favorables pour l'exécuter.

[1] Gorge de lait. (*Petis.*)

Comme Farrukhnaz passait ordinairement l'après-dînée avec le roi, le prince de Cachemire et toutes les princesses de la cour à entendre les esclaves du palais chanter et jouer de toutes sortes d'instrumens, le matin parut plus commode à Sutlumemé, qui résolut de prendre le temps que la princesse employait à se baigner. Ainsi dès le jour suivant, aussitôt que Farrukhnaz fut dans le bain, la nourrice lui dit: Je sais une histoire remplie d'événemens singuliers; si ma princesse veut me permettre de la lui conter pour l'amuser, je ne doute point qu'elle n'y prenne beaucoup de plaisir.

La princesse de Cachemire, moins peut-être pour satisfaire sa propre curiosité que pour contenter celle de ses femmes, qui la pressaient d'entendre cette histoire, permit à Sutlumemé d'en commencer le récit. Ce qu'elle fit dans ces termes:

Ier JOUR.

HISTOIRE D'ABOULCASSEM BASRY [1].

Tous les historiens conviennent que le calife Haroun Alraschid aurait été le prince de son siècle le plus parfait, comme il en était le plus puissant, s'il n'eût pas eu un peu trop de penchant à la colère et une vanité insupportable. Il disait à tous momens qu'il n'y avait point de prince au monde qui fût aussi généreux que lui.

Giafar, son premier visir, ne pouvant souffrir qu'il se vantât ainsi lui-même, prit la liberté de lui dire un jour: O mon souverain maître, monarque de la terre, pardonnez à votre esclave s'il ose vous représenter que vous ne devez point

[1] C'est-à-dire de Basra, ville dont le nom s'écrit aussi Bassora et Balsora.

vous louer vous-même. Laissez faire votre éloge à vos sujets et à cette foule d'étrangers qu'on voit dans votre cour. Contentez-vous que les uns remercient le ciel de les avoir fait naître dans vos états, et que les autres s'applaudissent d'avoir quitté leur patrie pour venir ici vivre sous vos lois.

Haroun fut piqué de ces paroles. Il regarda fièrement son visir et lui demanda s'il connaissait quelqu'un qui lui fût comparable en générosité. Oui, seigneur, répondit Giafar. Il y a dans la ville de Basra un jeune homme appelé Aboulcassem [1]. Quoique simple particulier, il vit avec plus de magnificence que les rois, et sans en excepter votre majesté, aucun prince du monde n'est plus généreux que lui.

Le calife rougit à ce discours, ses yeux s'enflammèrent de dépit. Sais-tu bien, dit-il, qu'un sujet qui a l'audace de mentir devant son maître mérite la mort? — Je n'avance rien qui ne soit véritable, repartit le visir. Dans le dernier voyage que j'ai fait à Basra, j'ai vu cet Aboulcassem, j'ai été chez lui; mes yeux, quoique accoutumés à vos trésors, ont été surpris de ses richesses, et j'ai été charmé de ses manières généreuses. A ces mots, l'impétueux Haroun ne put retenir sa colère. Tu es bien insolent, s'écria-t-il, de mettre un particulier en parallèle avec moi! Ton imprudence ne demeurera pas impunie. En disant cela il fit signe au capitaine de ses gardes d'approcher, et il lui commanda d'arrêter le visir Giafar. Ensuite il alla dans l'appartement de la princesse Zobéide, sa femme, qui pâlit d'effroi en lui voyant un visage irrité.

Qu'avez-vous? seigneur, lui dit-elle. Qui peut causer le trouble qui vous agite? Il lui apprit ce qui venait de se passer, et il se plaignit de son visir dans des termes qui firent comprendre à Zobéide jusqu'à quel point il était en colère contre ce ministre. Mais cette sage princesse lui représenta qu'il devait suspendre son ressentiment et envoyer quelqu'un à Basra pour vérifier la chose; que si elle se trouvait fausse, le visir serait puni; qu'au contraire, si elle était véritable, ce qu'elle ne pouvait penser, il n'était pas juste qu'on le traitât comme un criminel.

Ce discours calma la fureur du calife. J'approuve ce conseil, madame, dit-il à Zobéide, et j'avouerai que je dois cette justice à un ministre tel que Giafar. Je ferai plus, comme la personne que je chargerais de cet emploi pourrait par aversion pour mon visir me faire un rapport peu fidèle, je veux aller à Basra et m'informer moi-même de la vérité. Je ferai connaissance avec ce jeune homme dont on me vante la générosité: si l'on m'a dit vrai, je comblerai de bienfaits Giafar, loin de lui savoir mauvais gré de sa franchise; mais je jure qu'il lui en coûtera la vie s'il m'a fait un mensonge.

Aussitôt qu'Haroun eut pris cette résolution, il ne songea plus qu'à l'exécuter. Il sortit une nuit secrètement de son palais. Il monte à cheval et se met en chemin sans vouloir que personne le suive, quelque chose que lui pût dire Zobéide pour l'engager à ne point partir tout seul. Etant arrivé à Basra, il descendit au premier caravansérail qu'il trouva en entrant dans la ville, et dont le concierge était un bon vieillard. Mon père, lui dit Haroun, est-il vrai qu'il y a dans cette ville un jeune homme appelé Aboulcassem qui surpasse les rois en magnificence et en générosité? — Oui, seigneur, repartit le concierge, quand j'aurais cent bouches et dans chacune cent langues, je ne pourrais vous conter toutes les actions généreuses qu'il a faites. Comme le calife avait besoin de repos, il se coucha après avoir pris quelque nourriture.

Il se leva le lendemain de grand matin et alla se promener dans la ville jusqu'au lever du soleil. Alors s'approchant de la boutique d'un tailleur, il demanda la demeure d'Aboulcassem. Hé! de quel pays venez-vous? lui dit le tailleur. Il faut que vous ne soyez jamais venu à Basra, puisque vous ne savez pas où demeure le seigneur Aboulcassem: sa maison est plus connue que le palais du roi.

La nourrice de Farrukhnaz fut interrompue en cet endroit par l'arrivée d'une esclave qui avait soin tous les jours d'avertir la princesse lorsqu'il fallait aller à la prière de midi. D'abord que cette esclave paraissait, Farrukhnaz

[1] Aboulcassem veut dire le *père de Cassem*; c'est un des noms de Mahomet; aussi les pieux musulmans s'honorent-ils de le porter.

Cassem était l'aîné des quatre fils que le prophète avait eus de Khadigiah, sa première femme, et qui moururent tous en bas âge. Cette privation de postérité masculine était une source de chagrins pour lui, et ses ennemis lui donnaient le sobriquet injurieux d'*Abtar* (queue coupée), injure à laquelle il était très-sensible. Il ne laissa que des filles, et c'est de l'une d'elles, nommée Fatima et qui fut l'épouse du célèbre Ali, que tirent leur origine tous ceux qui ont la prétention de descendre du prophète.

sortait du bain et s'habillait; la nourrice de son côté cessait de parler et reprenait le fil de son discours le jour suivant, lorsque sa maîtresse était rentrée dans le bain. C'est de cette manière que Dervis Moclès a fait la division de ses *Mille et un Jours*. On a suivi cet ordre, mais on a retranché tout ce qui dans l'original est devant et après la narration essentielle, parce que cela ne sert qu'à la faire languir et qu'à ennuyer le lecteur, qui par ce retranchement lira les contes sans s'apercevoir qu'ils sont interrompus.

Le lendemain Sutlumemé reprit donc ainsi la parole :

IIe JOUR.

Le calife répondit au tailleur : Je suis étranger, je ne connais personne dans cette ville, et vous m'obligerez si vous voulez me faire conduire chez ce seigneur. Aussitôt le tailleur ordonna à un de ses garçons de le mener à l'hôtel d'Aboulcassem. C'était une grande maison bâtie de pierres de taille et dont la porte était de marbre jaspé. Le prince entra dans la cour, où il y avait une foule de domestiques, tant esclaves qu'affranchis, qui s'amusaient à jouer en attendant les ordres de leur maître. Il aborda l'un d'entre eux et lui dit : Frère, je voudrais bien que vous prissiez la peine d'aller dire au seigneur Aboulcassem qu'un étranger souhaite de lui parler.

Le domestique jugea bien à l'air d'Haroun que ce n'était pas un homme du commun. Il courut en avertir son maître, qui vint jusque dans la cour recevoir l'étranger, qu'il prit par la main et conduisit dans une fort belle salle. Là, le calife dit au jeune homme qu'il avait entendu parler de lui si avantageusement qu'il n'avait pu résister à l'envie de le voir. Aboulcassem répondit à son compliment d'une manière fort modeste, et après l'avoir fait asseoir sur un sofa, lui demanda de quel pays et de quelle profession il était et où il logeait à Basra. Je suis un marchand de Bagdad, répondit l'empereur, et j'ai pris un logement dans le premier caravansérail que j'ai trouvé en arrivant.

Après quelques momens de conversation, l'on vit entrer dans la salle douze pages blancs chargés de vases d'agate et de cristal de roche enrichis de rubis et pleins de liqueurs exquises. Ils étaient suivis de douze esclaves fort belles, dont les unes portaient des bassins de porcelaine remplis de fruits et de fleurs, et les autres des boîtes d'or où il y avait des conserves d'un goût excellent.

Les pages firent l'essai de leurs liqueurs pour les présenter au calife. Ce prince en goûta, et quoique accoutumé aux plus délicieuses de tout l'Orient, il avoua qu'il n'en avait jamais bu de meilleures. L'heure du dîner étant venue sur ces entrefaites, Aboulcassem fit passer son convive dans une autre salle, où ils trouvèrent une table couverte des mets les plus délicats et servis dans des plats d'or massif.

Le repas fini, le jeune homme prit le calife par la main et le mena dans une troisième salle plus richement meublée que les deux autres, où l'on apporta une prodigieuse quantité de vases d'or enrichis de pierreries et pleins de toutes sortes de vins, avec des plats de porcelaine remplis de confitures sèches. Pendant que l'hôte et son convive buvaient des plus excellens vins, il entra des chanteurs et des joueurs d'instrumens, qui commencèrent un concert dont Haroun fut enchanté. J'ai, disait-il en lui-même, des voix admirables dans mon palais, mais il faut avouer qu'elles ne méritent pas d'entrer en comparaison avec celles-ci. Je ne comprends pas comment un particulier peut avoir assez de bien pour vivre si magnifiquement.

Tandis que ce prince était particulièrement attentif à une voix dont la douceur le ravissait, Aboulcassem sortit de la salle et revint un moment après, tenant d'une main une baguette et de l'autre un petit arbre dont la tige était d'argent, les branches et les feuilles d'émeraudes et les fruits de rubis. Il paraissait au haut de l'arbre un paon d'or bien travaillé et dont le corps était rempli d'ambre, d'esprit d'aloès et d'autres senteurs. Il posa cet arbre aux pieds du calife, puis frappant de sa baguette la tête du paon, le paon étendit ses ailes et sa queue, se mit à tourner avec beaucoup de vitesse, et à mesure qu'il tournait, les parfums dont il était plein en sortaient de tous côtés et embaumaient toute la salle.

Le calife ne pouvait se lasser de considérer l'arbre et le paon et il en témoignait encore son admiration lorsqu'Aboulcassem les prit et les emporta fort brusquement. Haroun fut piqué de cette action et dit en lui-même : Que veut dire ceci? Ce jeune homme, ce me semble

ne sait pas si bien faire les choses que je croyais. Il m'ôte cet arbre et ce paon quand il me voit occupé à les regarder. A-t-il peur que je le prie de m'en faire présent ? Je crains que Giafar ne lui ait donné mal à propos le titre d'homme généreux.

Cette pensée se présentait à son esprit lorsqu'Aboulcassem rentra dans la salle, accompagné d'un petit page aussi beau que le soleil. Cet aimable enfant avait une robe de brocart d'or relevé de perles et de diamans. Il tenait dans sa main une coupe faite d'un seul rubis et remplie d'un vin couleur de pourpre. Il s'approcha du calife, se prosterna devant lui jusqu'à terre et lui présenta la coupe. Le prince avança la main pour la recevoir, et l'ayant prise il la porta à sa bouche ; mais, ô prodige étonnant ! après avoir bu, il s'aperçut en la rendant au page qu'elle était encore toute pleine. Il la reprend aussitôt, et l'ayant reportée à sa bouche, il la vide jusqu'à la dernière goutte. Il la remet ensuite entre les mains du page, et à l'instant même il voit qu'elle se remplit sans que personne verse rien dedans [1].

A cet objet merveilleux, la surprise d'Haroun fut extrême et lui fit oublier l'arbre et le paon. Il demanda comment cela se pouvait faire. Seigneur, lui répondit Aboulcassem, c'est l'ouvrage d'un ancien sage qui possédait tous les secrets de la nature. En achevant ces paroles, il prit le page par la main et sortit encore de la salle avec précipitation. Le calife en fut indigné. Oh ! pour le coup, dit-il, ce jeune homme a perdu l'esprit. Il m'apporte toutes ces curiosités sans que je l'en prie ; il les offre à mes yeux, et quand il s'aperçoit que je prends le plus de plaisir à les voir, il me les enlève. Il n'y a rien de si ridicule ni de si malhonnête. Ah ! Giafar, je vous apprendrai à mieux juger des hommes !

Il ne savait que penser du caractère de son hôte, ou plutôt il commençait à n'en avoir pas bonne opinion lorsqu'il le vit rentrer pour la troisième fois suivi d'une demoiselle toute couverte de perles et de pierreries, et plus parée encore de sa beauté que de ses ajustemens. Le calife, à la vue d'un si bel objet, demeura saisi d'étonnement. Elle lui fit une profonde révérence et acheva de le charmer en s'approchant de lui. Il la fit asseoir. En même temps Aboulcassem demanda un luth tout accordé. On lui en apporta un composé de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de sandal et d'ébène. Il donna cet instrument à la belle esclave, qui en joua si parfaitement qu'Haroun, qui s'y connaissait, s'écria dans l'excès de son admiration : O jeune homme, que votre sort est digne d'envie ! Les plus grands rois du monde, le commandeur des croyans même n'est pas si heureux que vous.

D'abord qu'Aboulcassem remarqua que son convive était enchanté de la demoiselle, il la prit aussi par la main et la mena hors de la salle.

IIIe JOUR.

Ce fut une nouvelle mortification pour le calife. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, mais il se contraignit, et son hôte étant revenu dans le moment, ils continuèrent à se réjouir jusqu'au coucher du soleil. Alors Haroun dit au jeune homme : O généreux Aboulcassem, je suis confus du traitement que vous m'avez fait ; permettez-moi de me retirer et de vous laisser en repos. Le jeune homme de Basra, qui ne voulait point le gêner, lui fit la révérence d'un air gracieux, et sans s'opposer à son dessein le conduisit jusqu'à la porte de son hôtel, en lui demandant pardon de ne l'avoir pas reçu aussi magnifiquement qu'il le méritait.

Je conviens, disait le calife en retournant au caravansérail, que pour la magnificence Aboulcassem est au-dessus des rois ; mais pour la générosité, mon visir n'a pas raison de le mettre en parallèle avec moi, car, enfin, m'a-t-il fait le moindre présent ? Je me suis pour-

[1] Dans le roman de *Huon de Bordeaux*, le roi de féerie Oberon fait présent à Huon d'une coupe douée de la même propriété que celle d'Aboulcassem.... « Lors (dit le vieux romancier dont je reproduis le récit) le roy Oberon appela Clariant, ung chevalier, et luy deist : Mon amy allez-moy quérir mon hanap, si le me apportez. Celuy le feist incontinent et le luy apporta et bailla à Oberon, lequel le print en ses deux mains et deist à Huon qu'il regardast le grand povoir que Dieu lui avoit donné, et comme en faerie peut faire son plaisir. Lors feist le sygne de la croix par trois foys sur le hanap : incontinent que ce eut fait, le hanap fut empli de bon vin tout acomply. Huon, ce dist Oberon, bien as veu que ceste chose est grace de Dieu, mais encores je te veuil dire la grant vertu qui est au hanap : car se tous ceulx qui aujourd'hui sont au monde estoyent cy assemblés, et le hanap feust en la main de ung preud'homme, pourveu que il ne feust en pesché mortel, il les pourroit assouvir de boire ; mais se la main y mettoit pour le prendre et il fust en pesché mortel, le hanap auroit perdu sa vertu, et se chose est que tu y puisses boire, je t'octroye et donne le hanap. » Voyez *les Gestes et faictz merveilleux de Huon de Bordeaux, per de France, duc de Guyenne.*— Paris, Jean Bonfons, in-4° gothique, feuillet xxvj verso.)

tant récrié sur la beauté de l'arbre, sur la coupe, sur le page et sur la demoiselle, et mon admiration devait du moins l'engager à m'offrir quelqu'une de ces choses. Non, cet homme-là n'a que de l'ostentation. Il se fait un plaisir d'étaler ses richesses aux yeux des étrangers. Pourquoi? Pour contenter seulement son orgueil et sa vanité. Dans le fond ce n'est qu'un avare, et je ne dois point pardonner à Giafar de m'avoir menti.

En faisant ces réflexions si désagréables pour son premier ministre, il arrive au caravansérail. Mais quel fut son étonnement d'y trouver des tapis de soie, des tentes magnifiques, des pavillons, un grand nombre de domestiques, tant esclaves qu'affranchis, des chevaux, des mulets, des chameaux, et outre tout cela, l'arbre et le paon, le page avec sa coupe, et la belle esclave avec son luth.

Les domestiques se prosternèrent devant lui, et la demoiselle lui présenta un rouleau de papier de soie qu'il déplia et qui contenait ces mots: « O cher et aimable convive que je ne connais point, je n'ai peut-être pas eu pour vous tous les égards que je vous devais. Je vous supplie d'avoir la bonté d'oublier les fautes que j'ai commises en vous recevant, et de ne me pas faire l'affront de refuser les petits présens que je vous envoie. Pour l'arbre, le paon, le page, la coupe et l'esclave, ils étaient à vous déjà, puisqu'ils vous avaient plu, car une chose qui plaît à mes convives cesse d'être à moi et devient leur propre bien. »

Quand le calife eut achevé de lire cette lettre, il fut surpris de la libéralité d'Aboulcassem, et convenant alors qu'il avait mal jugé de ce jeune homme: Mille millions de bénédictions, s'écria-t-il, soient données à Giafar! Il est cause que je suis désabusé. Ah! Haroun, ne te vante plus d'être le plus magnifique et le plus généreux de tous les hommes! un de tes sujets l'emporte sur toi. Mais, ajouta-t-il en se reprenant, comment un simple particulier peut-il faire de pareils présens? Je devais bien lui demander où il a trouvé tant de richesses. Je confesse que j'ai tort de ne l'avoir point interrogé là-dessus. Je ne veux pas m'en retourner à Bagdad sans avoir approfondi cette affaire. Aussi bien il m'importe de savoir pourquoi dans les états qui sont sous ma puissance il y a un homme qui mène une vie plus délicieuse que moi. Il faut que je le revoie et que je l'engage adroitement à me découvrir par quels moyens il a pu faire une fortune si prodigieuse.

Impatient de satisfaire sa curiosité, il laissa dans le caravansérail ses nouveaux domestiques et retourna chez le jeune homme à l'heure même, et se voyant seul avec lui: O trop aimable Aboulcassem, lui dit-il, les présens que vous m'avez faits sont si considérables que je crains de ne pouvoir les accepter sans abuser de votre générosité. Permettez que je vous les renvoie et que, charmé de la réception que vous m'avez faite, j'aille publier à Bagdad votre magnificence et votre penchant généreux.

— Seigneur, lui répondit le jeune homme d'un air mortifié, vous avez sans doute sujet de vous plaindre du malheureux Aboulcassem. Il faut que quelqu'une de ses actions vous ait déplu, puisque vous rejetez ses présens. Vous ne me feriez pas cette injure si vous étiez content de moi. — Non, répliqua le prince, le ciel m'en est témoin, je suis enchanté de votre politesse; mais vos présens sont trop précieux: ils surpassent ceux des rois, et si j'ose vous dire ce que je pense, vous devriez moins prodiguer vos richesses et faire réflexion qu'elles peuvent s'épuiser.

Aboulcassem sourit à ces paroles et repartit au calife: Seigneur, je suis bien aise d'apprendre que ce n'est point pour me punir d'avoir commis quelque faute à votre égard que vous voulez refuser mes présens, et pour vous obliger à les recevoir, je vous dirai que j'en puis faire tous les jours de semblables et même de plus grands sans m'incommoder. Je vois bien, ajouta-t-il, que ce discours vous étonne, mais vous cesserez d'en être surpris quand je vous aurai conté toutes les aventures qui me sont arrivées. Il faut que je vous fasse cette confidence. En disant cela, il conduisit Haroun dans une salle mille fois plus ornée et plus riche que les autres. Plusieurs cassolettes très-douces la parfumaient, et l'on y voyait un trône d'or avec de riches tapis de pied. Haroun ne pouvait se persuader qu'il fût dans la maison d'un particulier; il croyait être chez un prince plus puissant que lui-même. Le jeune homme le fit monter sur le trône, s'assit à ses côtés et commença de cette manière l'histoire de sa vie:

IVe JOUR.

Je suis fils d'un joaillier du Caire nommé

Abdelaziz[1]. Il possédait tant de richesses que, craignant d'armer contre lui l'envie ou l'avarice du sultan d'Égypte, il quitta son pays et vint s'établir à Basra, où il épousa la fille unique du plus riche marchand de la ville.

Je suis le seul fruit de ce mariage ; de sorte que, jouissant de tous les biens de mon père et de ceux de ma mère après leur mort, j'avais une fortune très-brillante. Mais j'étais fort jeune, j'aimais la dépense, et me voyant de quoi exercer mon humeur libérale, ou pour mieux dire ma prodigalité, je vivais avec tant de profusion qu'en moins de deux ou trois ans mon patrimoine se trouva dissipé. Alors, comme tous ceux qui se repentent de leur mauvaise conduite, je fis les plus belles réflexions du monde.

Après la figure que j'avais faite à Basra, je crus devoir en sortir pour aller traîner ailleurs des jours malheureux. Il me sembla que ma misère me serait plus supportable devant les yeux étrangers. Je vendis ma maison, le seul bien qui me restait ; je me joignis à une caravane de marchands, avec lesquels j'allai à Moussel[2], ensuite à Damas, et traversant le désert d'Arabie et le mont Pharan, j'arrivai au Grand-Caire.

La beauté des maisons et la magnificence des mosquées me surprirent, et me représentant tout à coup que j'étais dans la ville où Abdelaziz avait pris naissance, je ne pus m'empêcher de soupirer et de répandre quelques larmes. O mon père, disais-je en moi-même, si vous viviez encore et que, dans le lieu où vous avez joui d'un sort digne d'envie, vous vissiez votre fils dans une situation déplorable, quelle serait votre douleur !

Occupé de cette pensée, qui m'attendrissait, j'arrivai en me promenant sur les bords du Nil. J'étais derrière le palais du sultan. Il parut à une fenêtre une jeune dame dont la beauté me frappa : je m'arrêtai pour la regarder. Elle s'en aperçut et se retira. Comme la nuit approchait et que je ne m'étais point encore assuré un logement, j'en allai chercher un dans le voisinage.

Je pris peu de repos ; les traits de la jeune dame s'offraient sans cesse à mon esprit : je sentais bien que je l'aimais déjà. Plût à Dieu, disais-je, que je ne l'eusse pas vue ou qu'elle ne m'eût point remarqué. Je n'aurais pas conçu pour elle un amour insensé ou j'aurais eu le plaisir de la regarder plus longtemps.

Je ne manquai pas le lendemain de me rendre sous ses fenêtres dans l'espérance de la revoir ; mais je fus trompé dans mon attente : elle ne se montra point. Cela m'affligea fort, sans pourtant me rebuter, car j'y retournai le jour suivant, et je fus plus heureux. La dame parut, et voyant que je la considérais avec attention : Insolent, me dit-elle, ne sais-tu pas qu'il est défendu aux hommes de s'arrêter sous les fenêtres de ce palais ? Retire-toi promptement. Si les officiers du sultan te surprennent en cet endroit, ils te feront mourir.

Au lieu d'être épouvanté de ces paroles et de prendre la fuite, je me prosternai le visage contre terre, puis m'étant relevé : Madame, lui dis-je, je suis un étranger, j'ignore les coutumes du Caire, et quand je les saurais, votre beauté m'empêcherait de les observer. — Ah ! téméraire, s'écria-t-elle, crains que je n'appelle ici des esclaves pour punir ton audace. En parlant de cette sorte, elle disparut, et je crus qu'indignée de ma hardiesse, elle allait effectivement appeler du monde pour me maltraiter.

Je m'attendais à voir venir fondre sur moi des gens armés ; mais, plus touché de la colère de la dame que de ses menaces, j'étais insensible au péril où je me trouvais. Je regagnai lentement ma maison. Que cette nuit fut cruelle pour moi ! une ardente fièvre, causée par l'agitation de mon amour, vint échauffer mon sang et me causer d'affreuses rêveries.

Cependant l'envie de revoir la dame, et l'espérance d'en être regardé plus favorablement, quoique je n'eusse pas lieu de m'y attendre, calmèrent mes transports. Entraîné par ma folle passion, je courus encore le lendemain sur les bords du Nil et me plaçai au même endroit que les jours précédens.

La jeune dame se montra dès qu'elle m'aperçut ; mais elle avait l'air si fier que j'en fus effrayé. Quoi ! misérable, me dit-elle, après les menaces que je t'ai faites, tu peux revenir dans ces lieux ! Fuis loin de ce palais ! Je veux bien t'avertir encore par pitié que ta perte est certaine si tu ne disparais en ce moment. Qui peut te retenir ? ajouta-t-elle un moment après, voyant que je ne m'en allais point. Tremble, jeune audacieux : la foudre est prête à tomber sur toi.

A ce discours, qui sans doute aurait persuadé un homme moins épris que moi, au lieu

[1] Abdelaziz veut dire *serviteur du Tout-Puissant*.

[2] Le nom de cette ville s'écrit aussi Moussoul et Mousoul.

de m'éloigner de la dame, je la regardai d'un air tendre et lui répondis : Belle dame, croyez-vous qu'un malheureux qui s'est laissé charmer et qui vous adore sans espérance puisse craindre la mort? Hélas! j'aime mieux perdre la vie que de ne pas vivre pour vous.—Hé bien! reprit-elle, puisque tu es si opiniâtre, va passer le reste de la journée dans la ville et reviens cette nuit sous mes fenêtres. A ces mots elle disparut avec précipitation et me laissa rempli d'étonnement, d'amour et de joie.

Si jusque-là j'avais été rebelle au commandement rigoureux que la dame me faisait de m'en aller, vous pouvez bien penser que je m'y soumis alors fort volontiers : la nouvelle circonstance qu'on y ajoutait en adoucissait la rigueur. Dans l'attente des plaisirs que je me promettais, j'oubliais mes malheurs. Je ne dois plus, disais-je, me plaindre de la fortune; elle me devient plus favorable qu'elle ne m'a été contraire. Je me retirai chez moi, où je m'occupai à me parer et à me parfumer.

Quand la nuit fut venue et que je jugeai qu'il était temps d'aller où mon amour m'appelait, je m'y rendis dans l'obscurité. Je trouvai à une fenêtre de l'appartement de la dame une corde suspendue; je m'en servis pour y monter. Je traversai deux chambres pour gagner une troisième qui était magnifiquement meublée et au milieu de laquelle il y avait un trône d'argent.

Je fis peu d'attention aux meubles précieux et à toutes les choses rares qu'on y voyait : la dame seule attira mes regards. Ah! seigneur, que d'attraits! Soit que la nature l'eût formée pour montrer aux hommes qu'elle sait quand il lui plaît faire un ouvrage parfait, soit que, trop prévenu pour elle, mon imagination charmée dérobât ses défauts à mes yeux, je fus enchanté de sa beauté.

Elle me fit monter sur le trône, s'assit auprès de moi et me demanda qui j'étais. Je lui contai mon histoire avec beaucoup de sincérité. Je m'aperçus qu'elle l'écoutait fort attentivement; elle me parut même touchée de la situation où la fortune m'avait réduit, et cette pitié, qui marquait un cœur généreux, acheva de me rendre le plus amoureux de tous les hommes. Madame, lui dis-je, quelque malheureux que je sois, je cesse d'être à plaindre, puisque vous êtes sensible à mes malheurs.

Ve JOUR.

Insensiblement nous nous engageâmes dans un tendre entretien, qu'elle soutint avec beaucoup d'esprit, et elle m'avoua que si j'avais été frappé de sa vue, de son côté elle n'avait pu se défendre d'avoir de l'attention pour moi. Puisque vous m'avez appris qui vous êtes, poursuivit-elle, je ne veux point que vous ignoriez qui je suis.

Je me nomme Dardané; j'ai pris naissance dans la ville de Damas. Mon père était un des visirs du prince qui y règne aujourd'hui et s'appelait Behrouz. Comme la gloire de son maître et le bien de l'état faisaient la règle de toutes ses actions, il eut pour ennemis tous ceux qui avaient d'autres principes, et ces ennemis le perdirent dans l'esprit du roi. L'infortuné Behrouz, après plusieurs années de service, fut écarté de la cour. Il se retira dans une maison qu'il avait aux portes de la ville, où il se donna tout entier à mon éducation. Mais hélas! il n'eut pas le plaisir de recueillir le fruit de ses peines, il mourut que je n'étais pas encore sortie de l'enfance.

Ma mère ne le vit pas plutôt mort qu'elle fit de l'argent comptant de tous ses effets, et cette misérable femme, après m'avoir vendue à un marchand d'esclaves, partit pour les Indes avec un jeune homme qu'elle aimait. Cependant le marchand d'esclaves m'amena au Caire avec plusieurs autres filles qu'il avait achetées. Il nous habilla toutes magnifiquement, et quand il nous crut en état d'être présentées au sultan d'Egypte, il nous conduisit dans ce palais et nous fit entrer dans une grande salle où le sultan était assis son trône.

Nous passâmes toutes l'une après l'autre devant ce prince, qui parut charmé de ma vue. Il descendit de son trône, et s'étant approché de moi : Qu'elle est bien faite! s'écria-t-il. Quels yeux! quelle bouche! Mon ami, dit-il au marchand, depuis que tu me vends des esclaves, tu ne m'en as jamais amené une de la beauté de celle-ci. Non, rien n'est comparable à cette jeune personne. Demande ce que tu voudras pour elle; je ne puis assez te payer un objet si charmant. Enfin le prince, transporté de joie et déjà fort amoureux, fit donner une grosse somme au marchand et le renvoya avec ses autres esclaves. Il appela ensuite le chef de ses eunuques. Keydkabir, lui dit-il, conduis

ce soleil dans un appartement séparé. Keydkabir obéit et m'amena dans celui-ci, qui est le plus riche du palais. Je n'y fus pas plutôt rendue que plusieurs esclaves, jeunes et vieilles, y entrèrent. Les unes m'apportèrent des habits magnifiques, les autres des rafraîchissemens, et les autres avaient des luths dont elles jouaient assez bien. Elles me dirent toutes qu'elles m'étaient envoyées par le sultan; que ce prince les destinait à me servir et qu'elles n'épargneraient rien pour s'en bien acquitter.

Je reçus bientôt une visite du sultan. Il me déclara son amour dans les termes les plus vifs, et les réponses naïves que je faisais à des discours si nouveaux pour moi, au lieu de déplaire à ce prince, irritaient sa passion. Enfin me voilà devenue sultane favorite. Toutes les esclaves qui se croyaient assez belles pour mériter ma place en furent très-jalouses, et vous ne sauriez vous imaginer tous les moyens qu'elles mettent en usage depuis trois ans pour me détruire. Mais je me tiens si bien sur mes gardes que leur malice a été inutile jusqu'ici. Ce n'est pas que je sois contente de mon sort, car je ne puis aimer le sultan et je ne suis point assez ambitieuse pour être éblouie des honneurs qu'on me rend. Je suis seulement piquée de tous les efforts que mes rivales font pour me perdre, et je veux qu'elles en aient le démenti. Vous devez pardonner cela à une femme.

Leurs chagrins, poursuivit-elle, me font donc plus de plaisir que l'amour du sultan. Il faut pourtant avouer que ce prince est aimable; mais, soit qu'il ne dépende pas de nous d'aimer, soit que la conquête de mon cœur vous fût réservée, vous êtes le premier homme qui se soit attiré mes regards. Pour répondre à un aveu si obligeant et qui me semblait le prix de ma bonne fortune, je promis à la jeune dame un amour immortel et je la pressai de ne pas différer plus longtemps mon bonheur. Mes discours passionnés l'attendrirent : mais la fortune se plaît à présenter aux malheureux des espérances trompeuses, et mon astre ennemi n'avait pas encore répandu sur moi toute sa mauvaise influence. Dans le moment que la belle Dardané, rendue aux pressantes instances de ma tendresse, allait combler mes désirs, on vint frapper à la porte de la chambre assez rudement. Nous en fûmes effrayés l'un et l'autre. O ciel! me dit la dame tout bas, on m'a trahie. Nous sommes perdus! c'est le sultan lui-même!

Si la corde dont je m'étais servi pour monter eût été attachée à une fenêtre de la chambre où nous étions, j'aurais pu facilement me sauver; mais elle était à une fenêtre de la chambre même où se trouvait alors le sultan. De sorte que, prenant le seul parti qui me restait, je me cachai sous le trône, et Dardané alla ouvrir la porte.

VIe JOUR.

Le sultan, suivi de plusieurs eunuques noirs qui portaient des flambeaux, entra d'un air furieux. Malheureuse, s'écria-t-il, quel homme est ici avec toi? On en a vu monter un à une fenêtre de cet appartement, et la corde y est encore attachée. La dame demeura interdite à ces paroles. Elle ne put répondre un seul mot, et quand elle aurait osé payer de hardiesse, son effroi ne la condamnait que trop. Qu'on cherche partout, ajouta le sultan, et que le téméraire n'échappe point à ma vengeance. Les eunuques obéirent. Ils m'eurent bientôt découvert. Ils m'arrachèrent de dessous le trône et me traînèrent jusqu'aux pieds de leur maître, qui me dit : O misérable, quelle est ton audace! La ville du Caire n'a-t-elle point assez de femmes pour toi, et ne devais-tu pas respecter mon palais?

Je n'étais pas moins épouvanté que la favorite. Peu s'en fallut même que je ne tombasse évanoui. Je crois que si la même aventure vous arrivait à Bagdad et que vous vous trouvassiez surpris par le grand Haroun Alraschid dans son sérail (pardonnez-moi, seigneur, cette réflexion), vous ne seriez peut-être pas dans un autre état. Je n'eus donc pas la force de parler. J'étais à genoux devant le sultan et je n'attendais que la mort. Ce prince tira son sabre pour me la donner; mais dans le temps qu'il m'allait frapper, il arriva une vieille dame mulâtre qui l'en empêcha. Qu'allez-vous faire, seigneur! lui dit-elle: ne frappez point ces misérables, ne souillez pas votre main d'un sang si abject. Ils sont indignes même que la terre reçoive leurs cadavres, puisqu'ils ont eu l'insolence, l'un de vous manquer de respect, et l'autre de vous trahir. Ordonnez qu'on les jette tous deux dans le Nil et qu'ils servent de pâture aux poissons. Le sultan suivit ce conseil, et les eunuques nous précipitèrent dans le Nil par les fenêtres d'une tour dont ce fleuve battait les murs.

Quoique étourdi de ma chute, comme je sais fort bien nager, je gagnai le rivage opposé au palais. Echappé d'un si grand péril, je rappelai le souvenir de la jeune dame, que la peur de mourir m'avait fait oublier, et l'amour à son tour triomphant de la crainte de la mort, je rentrai dans le Nil avec plus d'ardeur que je n'en étais sorti ; j'en suivis le cours en nageant, et autant que l'obscurité de la nuit me pouvait permettre de discerner les objets, je tâchais de découvrir sur l'eau le corps de la dame infortunée dont je causais la perte ; mais je ne l'aperçus point, et sentant que mes forces commençaient à s'affaiblir, je fus obligé de regagner la terre pour conserver une vie que j'exposais inutilement.

Je ne pouvais douter que la favorite n'eût perdu la sienne, et j'étais inconsolable d'avoir sa mort à me reprocher. Je pleurais amèrement. Hélas! disais-je, sans moi, sans mon funeste amour, Dardané, la belle Dardané vivrait encore ! Hé! pourquoi suis-je venu au Caire ! Pourquoi, n'ignorant pas que les malheurs sont contagieux, ai-je recherché la tendresse d'une si charmante personne! Pénétré de douleur de me voir la cause de son infortune, et le séjour du Caire me devenant odieux après cette aventure, je pris la route de Bagdad.

Après quelques jours de chemin, j'arrivai un soir au pied d'une montagne, derrière laquelle il y avait une assez grande ville. Je m'assis au bord d'un ruisseau pour me reposer et je résolus de passer la nuit en cet endroit. Le sommeil se rendit maître de mes sens, et déjà les premiers rayons du jour étaient prêts à paraître lorsque j'entendis à quelques pas de moi des plaintes et des gémissemens qui me réveillèrent. Je prêtai une oreille attentive, et il me sembla que ces plaintes étaient d'une femme qu'on maltraitait. Je me levai aussitôt, et m'avançant du côté qu'elles partaient, j'aperçus un homme qui faisait une fosse avec une pioche.

Je me cachai dans un buisson pour l'observer. Je remarquai qu'ayant fait la fosse, il mit dedans quelque chose qu'il couvrit de terre et qu'ensuite il s'en alla. Le jour étant venu presque dans le moment, je m'approchai pour voir ce que c'était. Je remuai la terre et trouvai un grand sac de toile tout ensanglanté, dans lequel il y avait une jeune fille qui paraissait rendre les derniers soupirs. Ses habits, quoique couverts de sang, ne laissèrent pas de me faire juger que ce devait être une personne de qualité. Quelle cruelle main, m'écriai-je, saisi d'horreur et de compassion, quel barbare a pu maltraiter cette jeune personne! Le ciel veuille punir cet assassin !

La dame, que je croyais sans connaissance, entendit ces paroles et me dit : O musulman, sois assez charitable pour me secourir. Si tu aimes ton créateur, donne-moi une goutte d'eau pour apaiser la soif qui me dévore et pour soulager ma vive douleur. Je courus aussitôt à la fontaine et remplis mon turban d'eau, que je lui portai. Elle en but, et puis ouvrant les yeux elle me regarda.

O jeune homme, me dit-elle, qui viens si à propos à mon secours, tâche d'arrêter mon sang. Je ne crois pas mes plaies mortelles. Sauve-moi la vie, tu ne t'en repentiras pas.

Je déchirai mon turban et une partie de ma veste, et quand j'eus bandé ses plaies : Pousse la charité jusqu'au bout, me dit-elle ; porte-moi dans la ville et me fais panser. — Belle dame, lui répondis-je, je suis un étranger, je ne connais personne dans cette ville. Si l'on me demande par quelle aventure je me trouve chargé d'une fille assassinée, que faudra-t-il que je réponde? — Dis que je suis ta sœur, repartit-elle, et ne te mets point en peine du reste.

Je pris la dame sur mon dos. Je la portai dans la ville et j'allai loger dans un caravansérail, où je lui fis préparer un lit. J'envoyai chercher un chirurgien, qui la pansa et qui assura que ses blessures n'étaient pas dangereuses. En effet, elle fut guérie au bout d'un mois. Pendant qu'elle était convalescente, elle demanda du papier et de l'encre. Elle écrivit une lettre, et me la mettant entre les mains : Va, me dit-elle, au lieu où s'assemblent les marchands ; demande Mahyar, présente-lui ma lettre, prends ce qu'il te donnera et reviens.

Je portai la lettre à Mahyar. Il la lut avec beaucoup d'attention, la baisa fort respectueusement et la mit sur sa tête. Il tira ensuite deux grosses bourses pleines de sequins d'or, qu'il me donna. Je les pris et revins trouver la dame, qui me chargea de louer une maison. J'en louai une et nous y allâmes tous deux loger. Sitôt que nous y fûmes arrivés elle écrivit une seconde lettre à Mahyar, qui me donna quatre bourses remplies de pièces d'or. J'achetai par ordre de la dame des habits pour

elle et pour moi, avec quelques esclaves pour nous servir.

VIIᵉ JOUR.

Je passais dans le quartier pour frère de la dame, et je vivais avec elle comme si je l'eusse été véritablement, quoique ce fût une fort belle personne. Dardané occupait sans cesse ma pensée, et loin de me livrer à de nouvelles amours, je voulus plus d'une fois quitter la dame, mais elle me priait de ne la point abandonner. Attends, jeune homme, me disait-elle, j'ai encore besoin de toi pour quelque temps. Je t'apprendrai bientôt qui je suis, et je prétends bien reconnaître les services que tu m'as rendus.

Je demeurais donc toujours avec elle et je faisais par pure générosité tout ce qu'elle exigeait de moi. Quelque envie que j'eusse de savoir pourquoi elle avait été assassinée, il ne me fut pas possible de l'engager à me le dire. J'avais beau lui donner souvent occasion de me conter son histoire, elle gardait là-dessus un profond silence, au lieu de satisfaire ma curiosité.

Va, me dit-elle un jour en me présentant une bourse de sequins, va trouver un marchand nommé Namahran. Dis-lui que tu veux acheter de belles étoffes. Il t'en montrera de plusieurs sortes. Choisis-en quelques pièces et les lui paie sans marchander. Fais-lui ensuite bien des civilités et apporte-moi les étoffes. Je m'informai de la demeure de Namahran. On me l'enseigna. Il était assis dans sa boutique. Je vis un jeune homme de fort belle taille, qui avait de petits cheveux crépus et plus noirs que du jais. Il avait de beaux pendans d'oreilles et de gros diamans à tous ses doigts. Je m'assis auprès de lui. Je demandai des étoffes. Il m'en fit voir plusieurs pièces. J'en choisis trois. Il y mit le prix. Je lui comptai de l'argent. Je me levai, et après avoir pris congé de lui fort civilement, je fis emporter les étoffes par une esclave qui me suivait.

Deux jours après, la dame me donna encore une bourse et me dit de retourner chez Namahran pour y acheter d'autres étoffes. Mais souvenez-vous, ajouta-t-elle, qu'il ne faut point marchander. Quelque chose qu'il vous demande, ne manquez pas de la lui donner. D'abord que ce marchand me vit revenir chez lui et qu'il sut ce qui m'amenait, il étala devant moi ses plus riches étoffes. Je m'arrêtai à celles qui me plurent, et quand il fut question de payer, je jetai ma bourse en disant à Namahran de prendre ce qu'il voudrait. Il fut charmé de ce procédé. Noble seigneur, me dit-il, ne pourriez-vous pas un jour me faire l'honneur de dîner chez moi?—Très-volontiers, lui répondis-je, et ce sera dès demain si vous le souhaitez. Le marchand me témoigna que je lui ferais beaucoup de plaisir.

Quand j'appris à la dame que Namahran m'avait invité à dîner chez lui, elle en parut transportée de joie. Ne manquez pas d'y aller, me dit-elle, et de le prier aussi de venir ici demain. Dites-lui que vous voulez le régaler à votre tour. J'aurai soin de faire préparer un superbe festin. Je ne savais ce que je devais penser des mouvemens de joie qu'elle laissait éclater. Je voyais bien qu'elle avait quelque dessein, mais j'étais fort éloigné de le pénétrer. Je me rendis donc le lendemain chez le marchand, qui me reçut et me traita parfaitement bien. Avant que de nous séparer je lui appris ma demeure et lui dis que le jour suivant je je voulais aussi lui donner à dîner.

Il ne manqua pas de venir me trouver. Nous nous mîmes tous deux à table et nous passâmes toute la journée à boire des meilleurs vins. La dame ne voulut point être de la partie, elle eut même grand soin de se tenir couchée pendant le repas. Comme elle m'avait fort recommandé d'amuser le marchand et de ne pas souffrir qu'il s'en retournât chez lui cette nuit, je l'arrêtai le soir malgré toutes les instances qu'il me put faire pour que je lui permisse de s'en aller. Nous continuâmes de boire et nous fîmes la débauche jusqu'à minuit. Alors je le menai dans une chambre où il y avait un lit préparé pour lui. Je l'y laissai et me retirai dans la mienne. Je me couchai et m'endormis, mais je ne goûtai pas longtemps la douceur du sommeil. La dame vint bientôt me réveiller. Elle tenait un flambeau d'une main et de l'autre un poignard. Jeune homme, me dit-elle, lève-toi, viens voir ton convive baigné dans son perfide sang.

Je me levai plein d'horreur à ces paroles. Je m'habille à la hâte, je suis la dame dans la chambre du marchand, et voyant le misérable étendu sans vie sur son lit : Ah! cruelle, m'écriai-je, qu'avez-vous fait! Avez-vous pu

commettre une action si noire! Et pourquoi m'avez-vous fait servir d'instrument à votre fureur?—Jeune étranger, me dit-elle, ne sois point fâché d'avoir contribué à me venger de Namahran. C'était un traître. Tu ne le plaindras pas quand tu sauras son crime, ou plutôt quand tu apprendras qu'il est l'auteur de mon infortune, que je vais te raconter [1].

Je suis, poursuivit-elle, fille du roi de cette ville. Un jour que j'allais aux bains publics, j'aperçus Namahran dans sa boutique. J'en fus frappée, et malgré moi son image s'offrait toujours à mon esprit. Je sentis que je l'aimais. Je combattis d'abord mes sentimens. Je m'en représentai l'indignité, et je crus que je les vaincrais par mes réflexions; mais je me trompais, l'amour l'emporta sur ma fierté. Je devins inquiète, languissante, et mon mal s'augmentant de moment en moment, je tombai dans une maladie dont je serais morte infailliblement si ma gouvernante, qui se connaissait mieux à mes symptômes que les médecins, n'en eût pénétré la cause. Elle m'engagea fort adroitement à lui avouer que ses conjectures n'étaient pas fausses. Je lui contai de quelle manière j'avais conçu mon malheureux amour, et elle jugea par ce que je lui dis que j'étais follement éprise de Namahran.

Elle fut touchée de l'état où je me trouvais, et elle promit de soulager mes peines. En effet, une nuit elle fit entrer dans le sérail le jeune marchand sous des habits de fille, et me l'amena dans mon appartement. Outre la joie de le voir, j'eus le plaisir de remarquer qu'il était charmé de son bonheur. Après l'avoir tenu enfermé dans un cabinet pendant plusieurs jours, ma gouvernante le fit sortir du sérail aussi heureusement qu'elle l'y avait introduit, et de temps en temps il y revenait sous le même déguisement.

VIII[e] JOUR.

Il me prit fantaisie d'aller voir à mon tour Namahran. Je me faisais un plaisir de le surprendre, ne doutant point que cette démarche, qui lui prouvait l'excès de ma passion, ne lui fût très-agréable. Je sortis toute seule une nuit du palais par des détours qui m'étaient connus, et je me rendis à sa maison. J'eus peu de peine à la trouver, parce que je l'avais bien remarquée en allant aux bains et en revenant. Je frappai à la porte. Un esclave vint ouvrir et me demanda qui j'étais et ce que je voulais. Je suis, lui répondis-je, une jeune dame de la ville et je voudrais parler à ton maître. — Il est en compagnie, reprit l'esclave. Il s'entretient en ce moment avec une autre dame : revenez demain.

A ce mot de dame, je me sentis saisir d'un mouvement de jalousie qui me mit hors de moi-même. Je devins furieuse. Au lieu de me retirer, j'entre brusquement dans la maison, et, m'avançant dans une salle où il y avait de la lumière et tout l'appareil d'un festin, j'aperçois le marchand à table avec une jeune fille assez belle. Ils buvaient tous deux et chantaient des chansons tendres et passionnées. Je ne pus retenir ma colère à ce spectacle. Je me jetai sur la jeune fille et lui donnai mille coups : je lui aurais ôté la vie si elle n'eût pas trouvé moyen de s'échapper. Je ne m'en pris pas seulement à ma rivale : dans le transport qui m'agitait, je n'épargnai point Namahran.

Il se jeta d'abord à mes genoux, me demanda pardon et me jura qu'il ne me trahirait plus. Il m'apaisa. Je me rendis à ses sermens et à ses soumissions. Il m'engagea même à boire avec lui et fit si bien qu'il m'enivra. Quand il me vit dans cet état, le traître me frappa de plusieurs coups de couteau. Je tombai sans sentiment. Il me crut morte. Il me mit dans un grand sac de toile et me porta lui-même sur son dos hors de la ville, jusqu'à l'endroit où tu m'as trouvée. Pendant qu'il me creusait un tombeau, j'ai repris mes esprits et poussé quelques plaintes; mais, bien loin d'en être attendri et de se montrer du moins assez pitoyable pour achever de me donner la mort avant que de me mettre en terre, le barbare se faisait un plaisir de m'enterrer toute vive.

Pour Mahyar, continua-t-elle, cet autre marchand à qui tu as porté des lettres de ma part, c'est le marchand du sérail. Je lui ai fait savoir que j'avais besoin d'argent et lui ai mandé mon aventure en le priant de la tenir secrète jusqu'à ce que j'eusse goûté le plaisir d'une pleine vengeance. O jeune homme, voilà mon histoire, je n'ai pas voulu te l'apprendre plus

[1] L'*Histoire de la Dame assassinée* ressemble beaucoup à un conte publié par M. Édouard Gauttier dans le premier volume de son édition des *Mille et une Nuits*, et intitulé *Le cordonnier et la fille du roi*. Voyez encore un des incidens du mauvais roman turc intitulé *Aventures du prince Abdulselam et de la princesse Chelnissa*. (*Bibliothèque des romans*, août 1777, p. 15 et suiv.)

tôt, de peur que tu ne te fisses un scrupule de m'amener ici ma victime. Je ne crois pas que tu désapprouves présentement ma généreuse action, et pour peu que tu sois ennemi des cœurs perfides, tu dois me louer d'avoir eu le courage de percer celui de Namahran. Aussitôt qu'il sera jour, ajouta-t-elle, nous irons ensemble au palais. Le roi mon père m'aime passionnément. Je lui confesserai ma faute. J'espère qu'il me la pardonnera, et j'ose te promettre qu'il te comblera de bienfaits.

— Non, madame, dis-je alors à la princesse, je ne demande rien pour vous avoir sauvée. Le ciel m'est témoin que je ne m'en repens pas; mais, je vous l'avoue, je suis au désespoir d'avoir si bien servi votre ressentiment. Vous avez abusé de ma complaisance en me faisant contribuer à une trahison. Vous deviez plutôt m'obliger à vous venger noblement. J'aurais volontiers exposé ma vie pour vous. Enfin, seigneur, quoique je trouvasse Namahran justement puni, j'avais tant de regret de l'avoir moi-même conduit à la mort que j'abandonnai sur-le-champ la dame et méprisai ses promesses. Je sortis de la ville avant le jour, et j'aperçus sitôt qu'il parut une caravane de marchands qui était campée dans une prairie. Je la joignis, et comme elle allait à Bagdad, où j'avais envie de me rendre, je partis avec elle.

J'y arrivai heureusement, mais je me trouvai bientôt dans une situation fort triste. J'étais sans argent, et il ne me restait de toute ma fortune passée qu'un sequin d'or. Je m'avisai de le changer en aspres. J'en achetai des pommes de senteurs, des dragées, des baumes et des roses. J'allais tous les jours chez un marchand de fyquaa [1], où plusieurs seigneurs et autres personnes avaient coutume de s'assembler pour s'entretenir ensemble. Je leur présentais dans une corbeille ce que j'avais acheté. Chacun prenait ce qu'il voulait et ne manquait pas de me donner quelque argent. Si bien que ce petit commerce me fournissait de quoi vivre commodément.

Un jour que je présentais des fleurs comme à l'ordinaire chez le marchand de fyquaa, il y avait dans un coin de la salle un vieillard auquel je ne prenais pas garde et qui, voyant que je ne m'adressais point à lui, m'appela. Mon ami, me dit-il, d'où vient que tu ne m'offres point ta marchandise aussi bien qu'aux autres? Ne me comptes-tu point parmi les honnêtes gens, ou t'imagines-tu que je n'ai rien dans ma bourse? — Seigneur, lui répondis-je, je vous prie de m'excuser. Je ne vous voyais pas, je vous assure. Tout ce que j'ai est à votre service et je ne vous en demande rien. En même temps je lui présentai ma corbeille. Il prit une pomme de senteur et me dit de m'asseoir auprès de lui. Je m'assis. Il me fit mille questions : il me demanda qui j'étais et comment on me nommait. Dispensez-moi, lui dis-je en soupirant, de contenter votre curiosité. Je ne puis la satisfaire sans rouvrir des blessures que le temps commence à fermer. Ces paroles ou plutôt le ton dont je les prononçai empêcha le vieillard de me presser là-dessus. Il changea de discours, et après un assez long entretien, s'étant levé pour s'en aller, il tira de sa bourse dix sequins d'or, qu'il me mit entre les mains.

Je fus fort surpris de cette libéralité. Les plus considérables seigneurs à qui j'avais coutume de présenter ma corbeille ne me donnaient pas même un sequin, et je ne savais ce que je devais penser de cet homme-là. Je retournai le lendemain chez le marchand de fyquaa et j'y trouvai encore mon vieillard. Il ne fut pas ce jour-là des derniers à s'attirer mon attention. Je m'adressai d'abord à lui. Il prit un peu de baume, et m'ayant fait encore asseoir auprès de lui, il me pressa si vivement de lui raconter mon histoire que je ne pus m'en défendre.

Je lui appris tout ce qui m'était arrivé, et après que je lui eus fait cette confidence, il me dit. J'ai connu votre père. Je suis un marchand de Basra. Je n'ai point d'enfant ni d'espérance d'en avoir. J'ai conçu de l'amitié pour vous. Je vous adopte. Ainsi, mon fils, consolez-vous de vos malheurs passés. Vous retrouvez un père plus riche qu'Abdelaziz et qui n'aura pas moins d'amitié pour vous. Je remerciai ce vénérable vieillard de l'honneur qu'il me faisait et je le suivis lorsqu'il sortit. Il me fit jeter ma corbeille et mes fleurs et me mena dans un grand hôtel qu'il avait loué. Il m'y donna un appartemnt avec des esclaves pour me servir. On m'apporta par son ordre de riches habits. On eût dit que mon père Abdelaziz vivait encore et il ne semblait pas que j'eusse jamais été dans un état misérable.

Quand le marchand eut terminé les affaires

[1] Boisson composée d'orge, d'eau et de raisin de passe. (Petis.)

qui le retenaient à Bagdad, c'est-à-dire qu'il eut vendu toutes les marchandises qu'il y avait apportées, nous prîmes ensemble le chemin de Basra. Mes amis, qui n'espéraient plus me revoir, ne furent pas peu surpris d'apprendre que j'avais été adopté par un homme qui passait pour le plus riche marchand de la ville. Je m'attachai à plaire au vieillard. Il fut charmé de ma complaisance. Aboulcassem, me disait-il souvent, je suis ravi de t'avoir rencontré à Bagdad. Tu me parais bien digne de ce que j'ai fait pour toi.

J'étais si touché des sentimens qu'il me marquait que, bien loin d'en abuser, j'allais audevant de tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Au lieu de chercher les gens de mon âge, je lui tenais bonne compagnie. Je ne le quittais presque point.

IXe JOUR.

Cependant ce bon vieillard tomba malade et les médecins ne le purent guérir. Se voyant à l'extrémité, il fit retirer tout le monde et me dit : Il est temps, mon fils, de vous révéler un secret important. Si je n'avais pour tout bien que cette maison avec les richesses que vous y voyez, je croirais ne vous laisser qu'une fortune médiocre ; mais tous les biens que j'ai amassés pendant le cours de ma vie, quoique considérables pour un marchand, ne sont rien en comparaison du trésor qui y est caché et que je veux vous découvrir. Je ne vous dirai pas depuis quel temps, par qui ni de quelle manière il se trouve ici, car je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que mon aïeul en mourant le découvrit à mon père, qui me fit aussi la même confidence peu de jours avant sa mort.

Mais, poursuivit-il, j'ai un avis à vous donner et gardez-vous bien de le mépriser. Vous êtes naturellement généreux. Lorsque vous vous verrez en état de suivre votre penchant, vous ne manquerez pas de prodiguer vos richesses. Vous recevrez magnifiquement les étrangers qui viendront chez vous. Vous les accablerez de présens et vous ferez du bien à tous ceux qui imploreront votre secours. Cette conduite, que j'approuverais fort si vous la pouviez tenir impunément, sera cause de votre perte. Vous vivrez avec tant de magnificence que vous exciterez l'envie du roi de Basra ou l'avarice de ses ministres. Ils vous soupçonneront d'avoir un trésor caché. Il n'épargneront rien pour le découvrir et ils vous l'enlèveront. Pour prévenir ce malheur, vous n'avez qu'à suivre mon exemple. J'ai toujours, de même que mon aïeul et mon père, exercé ma profession et joui de ce trésor sans éclat. Nous n'avons point fait de dépense dont le monde ait été surpris.

Je ne manquai pas de promettre au marchand que j'imiterais sa prudence. Il m'apprit dans quel endroit était le trésor, et il m'assura que quelque grande idée que je pusse me former des richesses qu'il renfermait, je les trouverais encore plus considérables que je ne me les représenterais. En effet, après que ce généreux vieillard fut mort et que, comme son unique héritier, je lui eus rendu les derniers devoirs, je pris possession de tous ses biens, dont cette maison fait une partie, et j'allai voir le trésor. Je vous avouerai, seigneur, que j'en fus étonné. S'il n'est pas inépuisable, il est du moins si riche que je ne saurais l'épuiser quand le ciel me laisserait vivre beaucoup plus longtemps que les autres hommes. Aussi, loin de tenir la promesse que j'ai faite au marchand, je répands partout mes richesses. Il n'y a personne dans Basra qui n'ait senti mes bienfaits. Ma maison est ouverte à tous ceux qui ont besoin de moi, et ils s'en retournent tous contens. Est-ce posséder un trésor que de n'oser y toucher ? Et puis-je en faire un meilleur usage que de l'employer à soulager les malheureux, à bien recevoir les étrangers et à mener une vie délicieuse ?

Tout le monde s'imagina d'abord que j'allais me ruiner une seconde fois. Quand Aboulcassem, disait-on, aurait tous les trésors du commandeur des croyans, il les dissiperait. Mais on fut fort étonné dans la suite, lorsque au lieu de voir dans mes affaires le moindre désordre, elles paraissaient au contraire devenir de jour en jour plus florissantes. On ne concevait pas comment je pouvais augmenter mon bien en le prodiguant.

Je faisais pourtant tant de dépense qu'enfin je soulevai contre moi l'envie, comme le vieillard me l'avait prédit. Le bruit se répandit dans la ville que j'avais trouvé un trésor. Il n'en fallut pas davantage pour attirer chez moi des gens avides. Le lieutenant de police de Basra me vint voir. Je suis, me dit-il, le daroga[1] et je viens vous demander où est le tré-

[1] C'est-à-dire lieutenant de police. (*Pétis.*)

sor qui vous fournit de quoi vivre avec tant de magnificence. Je me troublai à ces paroles et demeurai tout interdit.

Il jugea bien à mon air éperdu que les discours qu'on tenait de moi dans la ville n'étaient pas sans fondement. Mais au lieu de me presser de lui découvrir mon trésor : Seigneur Aboulcassem, continua-t-il, j'exerce ma charge en homme d'esprit. Faites-moi quelque présent qui soit digne de ma discrétion, et je me retire. — Combien me demandez-vous? lui dis-je. — Je me contenterai, me répondit-il, de dix sequins d'or par jour. Je lui répliquai : Ce n'est pas assez, je veux vous en donner cent. Vous n'avez tous les jours ou tous les mois qu'à venir ici, et mon trésorier vous les comptera.

Le lieutenant de police fut transporté de joie lorsqu'il entendit ces paroles. Seigneur, me dit-il, je voudrais que vous eussiez trouvé mille trésors. Jouissez tranquillement de vos biens, je n'en troublerai jamais la possession. Il toucha par avance une grosse somme et s'en alla.

Peu de temps après, le visir Aboulfatah-Waschi m'envoya chercher et, m'ayant fait entrer dans son cabinet, il me dit : O jeune homme, j'ai appris que tu as découvert un trésor. Tu sais que le quint appartient à Dieu. Il faut que tu le donnes au roi. Paie donc le quint et tu demeureras tranquille possesseur des quatre autres parties. Je lui répondis : Seigneur, je veux bien vous avouer que j'ai trouvé un trésor, et je vous jure en même temps par le grand Dieu qui nous a créés l'un et l'autre que je ne le découvrirai point, quand on devrait me mettre en pièces. Mais je m'engage à vous donner tous les jours mille sequins d'or, pourvu qu'après cela vous me laissiez en repos. Aboulfatah fut aussi traitable que le lieutenant de police ; il m'envoya un homme de confiance, à qui mon trésorier donna trente mille sequins pour le premier mois.

Ce visir, craignant sans doute que le roi de Basra n'apprît ce qui se passait, aima mieux le lui dire lui-même. Ce prince l'écouta fort attentivement et, la chose lui paraissant mériter d'être approfondie, il me voulut voir. Il me reçut d'un air riant et me dit : O jeune homme, pourquoi ne me montres-tu pas ton trésor? Me crois-tu assez injuste pour te l'enlever? — Sire, lui répondis-je, que la vie de votre majesté soit aussi longue que les siècles ; mais dût-on m'arracher la chair avec des tenailles brûlantes, je ne découvrirai point mon trésor. Je consens de payer chaque jour à votre majesté deux mille sequins d'or. Si vous refusez de les accepter et que vous jugiez plus à propos de me faire mourir, vous n'avez qu'à ordonner, je suis prêt à souffrir tous les supplices imaginables plutôt que de contenter votre curiosité.

Le roi regarda son visir à ce discours et lui demanda conseil. Sire, lui dit le ministre, la somme qu'il vous offre est si considérable que c'est avoir trouvé un véritable trésor. Renvoyez ce jeune homme, qu'il vive avec sa magnificence ordinaire, qu'il ait soin seulement d'être exact à tenir la parole qu'il donne à votre majesté. Le roi suivit ce conseil. Il me fit même bien des caresses, et depuis ce temps-là, suivant nos conventions, je paie tous les ans, tant à lui qu'au visir et au lieutenant de police, plus d'un million soixante mille sequins d'or. Voilà, seigneur, ce que vous souhaitiez d'apprendre. Vous ne devez plus être surpris des présens que je vous ai faits ni de tout ce que vous avez vu chez moi.

Lorsqu'Aboulcassem eut achevé le récit de ses aventures, le calife, animé d'un violent désir de voir le trésor, lui dit : Est-il possible qu'il y ait au monde un trésor que votre générosité ne soit pas capable d'épuiser bientôt! Non, je ne le puis pas croire, et si ce n'était pas trop exiger de vous, seigneur, je demanderais à voir celui que vous possédez, en vous jurant par tout ce qui peut rendre un serment inviolable que je n'abuserai point de votre confiance.

Le fils d'Abdelaziz parut affligé du discours du calife. Je suis fâché, seigneur, lui dit-il, que vous ayez cette curiosité. Je ne puis la satisfaire qu'à des conditions fort désagréables. — N'importe, s'écria le prince, quelles que puissent être ces conditions, je m'y soumets sans répugnance. — Il faudra, reprit Aboulcassem, que je vous bande les yeux et que je vous conduise, vous sans armes et la tête nue, et moi le cimeterre à la main, prêt à vous frapper de mille coups mortels si vous violez les lois de l'hospitalité. Je sais bien, ajouta-t-il, qu'on peut m'accuser d'imprudence et que je ne devrais point céder à votre envie ; mais je me repose sur la foi de vos sermens, et d'ail-

leurs je ne puis me résoudre à renvoyer un convive mécontent.

— De grâce, dit le calife, contentez donc dès à présent mes désirs curieux. — Cela ne se peut tout à l'heure, répondit le jeune homme, mais demeurez chez moi cette nuit ; quand tous mes domestiques reposeront, j'irai vous prendre dans l'appartement où je vais vous conduire. A ces mots, il appela du monde, et à la clarté d'une grande quantité de bougies que portaient des esclaves dans des flambeaux d'or, il mena le prince dans une chambre magnifique et il se retira dans la sienne. Les esclaves déshabillèrent le calife, le couchèrent et sortirent après avoir mis au chevet et aux pieds du lit leurs bougies, dont la cire parfumée se faisait agréablement sentir en brûlant.

Xe JOUR.

Au lieu de songer à prendre quelque repos, Haroun Alraschid attendit impatiemment Aboulcassem, qui ne manqua pas de le venir chercher au milieu de la nuit et qui lui dit : Seigneur, tous mes domestiques sont endormis. Un profond silence règne dans ma maison. Je puis présentement vous montrer mon trésor aux conditions que je vous ai dites. — Allons, répondit le calife en se levant, je suis prêt à vous suivre, et je jure par le créateur du ciel et de la terre que vous ne vous repentirez point d'avoir satisfait ma curiosité.

Le fils d'Abdelaziz aida le prince à s'habiller, puis lui mettant un bandeau sur les yeux : C'est à regret, seigneur, lui dit-il, que j'en use de cette sorte avec vous : votre air et vos manières me paraissent dignes d'une confiance.... — J'approuve ces précautions, interrompit le calife, et je ne vous en sais point mauvais gré. Aboulcassem le fit descendre par un escalier dérobé dans un jardin d'une vaste étendue, et après plusieurs détours, ils entrèrent tous deux dans l'endroit qui recélait le trésor.

C'était un profond et spacieux souterrain dont une simple pierre couvrait l'entrée. D'abord ils trouvèrent une longue allée en pente et fort obscure, au bout delaquelle il y avait une grande salle que plusieurs escarboucles rendaient très-brillante. Quand ils furent arrivés dans cette salle, le jeune homme ôta le bandeau au calife, qui vit avec étonnement tout ce qui s'offrit à ses yeux. Un bassin de marbre blanc, qui avait cinquante pieds de circonférence, trente de profondeur, paraissait au milieu. Il était plein de grosses pièces d'or, et l'on voyait régner tout autour douze colonnes du même métal qui soutenaient autant de statues de pierres précieuses et admirablement bien travaillées.

Aboulcassem conduisit le prince au bord du bassin et lui dit : Ce bassin est profond de trente pieds. Voyez cet amas de pièces d'or. Il n'est encore baissé que de deux doigts. Pensez-vous que je puisse dissiper cela bientôt ? Haroun, après avoir attentivement regardé le bassin, répondit : Voilà, je l'avoue, d'immenses richesses, mais vous pouvez les épuiser. — Eh bien, reprit le jeune homme, quand ce bassin sera vide, j'aurai recours à ce que je vais vous montrer. En disant cela, il le fit passer dans une autre salle encore plus brillante que la première, et où il y avait plusieurs sofas de brocart rouge relevé d'une infinité de perles et de diamans. L'on voyait aussi au milieu un bassin de marbre. Il n'était pas, à la vérité, si grand ni si profond que celui où étaient les pièces d'or, mais en récompense il était plein de rubis, de topazes, d'émeraudes et de toute sorte de pierreries.

Jamais surprise ne fut égale à celle que le calife fit paraître alors. A peine pouvait-il croire qu'il fût éveillé : ce nouveau bassin lui paraissait un enchantement. Il avait encore la vue attachée dessus lorsque le fils d'Abdelaziz lui fit remarquer sur un trône d'or deux personnes qu'il lui dit être les premiers maîtres du trésor. C'étaient un prince et une princesse qui avaient sur la tête des couronnes de diamans. Ils paraissaient encore tous deux pleins de vie. Ils étaient couchés tout de leur long, tête contre tête, et l'on voyait à leurs pieds une table d'ébène sur laquelle on lisait ces paroles en lettres d'or. « J'ai amassé dans le cours d'une longue vie toutes les richesses qui sont ici. J'ai pris des villes et des châteaux, que j'ai pillés. J'ai conquis des royaumes et terrassé tous mes ennemis. J'ai été le plus puissant roi du monde, mais toute ma puissance a cédé à celle de la mort. Quiconque me verra dans l'état où je suis doit ouvrir les yeux. Qu'il fasse réflexion que j'ai vécu comme lui et qu'il mourra comme moi. Qu'il ne craigne pas d'épuiser ce trésor : il ne saurait en venir à bout. Qu'il s'en serve pour acquérir des amis et pour mener une vie agréable, car quand il faudra qu'il meure, tous

ses biens ne le garantiront pas du sort commun à tous les hommes. »

Je ne désapprouve plus votre conduite, dit Haroun au jeune homme après avoir lu ces mots : vous avez raison de vivre comme vous vivez, et je condamne les conseils que vous a donnés le vieux marchand. Mais, ajouta-t-il, je voudrais bien savoir le nom de ce prince. Quel roi peut avoir possédé tant de richesses? Je suis fâché que cette inscription ne me l'apprenne pas.

Le jeune homme fit encore voir au calife une autre salle dans laquelle il y avait plusieurs choses très-précieuses et entre autres des arbres semblables à celui dont il lui avait fait présent. Le prince aurait volontiers passé le reste de la nuit à considérer tout ce que renfermait ce merveilleux souterrain si le fils d'Abdelaziz, craignant d'être aperçu de ses domestiques, ne l'en eût fait sortir avant le jour de la même manière qu'il l'y avait amené, c'est-à-dire la tête nue et les yeux bandés, et lui le cimeterre à la main, prêt à lui couper la tête s'il faisait le moindre effort pour ôter son bandeau.

Ils traversèrent le jardin et remontèrent par l'escalier dérobé dans la chambre où le calife avait couché : ils y trouvèrent encore les bougies allumées. Ils s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du soleil. Après ce que je viens de voir, dit le prince au jeune homme, et à en juger par l'esclave que vous m'avez donnée, je ne doute point que vous n'ayez chez vous les plus belles femmes de l'Orient. — Seigneur, lui répondit Aboulcassem, j'ai des esclaves d'une assez grande beauté, mais je n'en puis aimer aucune. Dardané, ma chère Dardané remplit toujours ma mémoire. J'ai beau me dire à tous momens qu'elle a perdu la vie et que je n'y dois plus penser : j'ai le malheur de ne pouvoir me détacher de son image. J'en suis possédé à un point que malgré toutes mes richesses, au milieu de mes prospérités, je sens que je ne suis pas heureux. Oui, j'aimerais mieux mille fois n'avoir qu'une fortune médiocre et posséder Dardané, que de vivre sans elle avec tous mes trésors.

Le calife admira la constance du fils d'Abdelaziz, mais il l'exhorta à faire tous ses efforts pour vaincre une passion chimérique. Il lui fit de nouveaux remercîmens de la réception qu'il lui avait faite. Après cela, s'en étant retourné au caravansérail, il reprit le chemin de Bagdad avec tous les domestiques, le page, la belle esclave et tous les présens qu'il avait reçus d'Aboulcassem.

XIe JOUR.

Deux jours après le départ de ce prince, le visir Aboulfatah ayant entendu parler des présens magnifiques qu'Aboulcassem faisait tous les jours aux étrangers qui l'allaient voir, et d'ailleurs étonné de l'exactitude avec laquelle il lui payait, aussi bien qu'au roi et au lieutenant de police, les sommes promises, résolut de ne rien épargner pour découvrir où pouvait être ce trésor où il puisait tant de richesses. Ce ministre était un de ces méchans hommes à qui les plus grands crimes ne coûtent rien quand ils veulent se satisfaire. Il avait une fille de dix-huit ans d'une beauté ravissante. Elle s'appelait Balkis. Elle avait toutes les bonnes qualités du cœur et de l'esprit. Le prince Aly, neveu du roi de Basra, l'aimait éperdument. Il l'avait déjà demandée à son père, et il devait bientôt l'épouser.

Aboulfatah la fit venir dans son cabinet et lui dit : Ma fille, j'ai besoin de vous. Je veux que vous vous pariez de vos plus beaux ajustemens et que vous alliez cette nuit chez Aboulcassem. Il s'agit de lui plaire, il faut que vous mettiez tout en usage pour charmer ce jeune homme et l'obliger à vous découvrir le trésor qu'il a trouvé. Balkis frémit à ce discours et fit voir par avance sur son visage l'horreur qu'elle avait pour la démarche qu'on exigeait de son obéissance. Seigneur, répondit-elle, que proposez-vous à votre fille! Songez-vous à quel péril vous voulez l'exposer? Considérez la honte dont vous allez la couvrir, la tache que vous imprimez à votre honneur et le sensible outrage que vous ferez au prince Aly en le privant du prix qui flatte peut-être le plus sa tendresse.—J'ai fait toutes ces réflexions, répliqua le visir, mais rien ne peut me détourner de ma résolution et je vous ordonne de vous préparer à m'obéir. La jeune Balkis fondit en pleurs à ces paroles. Au nom de Dieu, mon père, s'écria-t-elle, ne me forcez pas vous-même à vous déshonorer. Etouffez ce mouvement d'avarice qui vous porte à dépouiller un homme d'un bien qui ne vous appartient pas. Laissez-le jouir en paix de ses richesses, au lieu de chercher à les lui ravir. Tais-toi, fille insolente, dit le visir

en colère, il te sied bien de blâmer mes desseins. Ne me réplique pas davantage. Je veux que tu ailles chez Aboulcassem, et je jure que si tu reviens sans avoir vu son trésor, je te plongerai un poignard dans le sein.

Balkis, se voyant dans la triste nécessité de faire une démarche si périlleuse, se retira dans son appartement accablée de tristesse. Elle prend de riches habits et se pare de pierreries, sans toutefois prêter à ses charmes tout ce que l'art y pouvait ajouter; mais il n'en était pas besoin : sa beauté naturelle n'était seule que trop capable d'inspirer de l'amour. Jamais fille n'eut moins d'envie ou plutôt tant de peur de plaire que Balkis. Elle craignait autant de paraître trop belle au fils d'Abdelaziz qu'elle appréhendait de ne l'être pas assez quand elle se montrait au prince Aly.

Enfin, lorsque la nuit fut arrivée et qu'Aboulfatah jugea qu'il était temps que sa fille se rendît chez Aboulcassem, il la fit sortir fort secrètement et la conduisit lui-même jusqu'à la porte de ce jeune homme, où il la laissa après lui l'avoir dit encore qu'il la tuerait si elle ne s'acquittait pas bien de l'infâme personnage qu'il lui faisait jouer. Elle frappe à la porte et demande à parler au fils d'Abdelaziz. Aussitôt un esclave la mena dans une salle, où son maître, couché sur un grand sofa, rappelait dans sa mémoire ses malheurs passés, et, ce qui lui arrivait fort souvent, rêvait à sa chère Dardané.

D'abord que Balkis parut, Aboulcassem se leva pour la recevoir. Il lui fit une profonde révérence, lui tendit la main d'un air respectueux, et après l'avoir obligée de s'asseoir sur le sofa, il lui demanda pourquoi elle lui faisait l'honneur de le venir voir. Elle lui répondit que sur la réputation qu'il avait d'être un jeune homme fort galant, il lui avait pris fantaisie de faire une débauche avec lui. En même temps elle ôta son voile et fit briller à ses yeux une beauté qui le surprit. Malgré son indifférence pour les femmes, il ne put voir impunément tant de charmes. Il en fut touché. Belle dame, dit-il, je sais bon gré à mon étoile de m'avoir procuré une si agréable aventure. Je ne puis assez admirer mon bonheur.

Après quelques momens de conversation, l'heure du souper arriva. Ils allèrent tous deux dans une autre salle s'asseoir à une table sur laquelle il y avait plusieurs mets différens. On voyait là un grand nombre de pages et d'officiers; mais Aboulcassem les fit tous retirer, afin que la dame ne fût point exposée à leurs regards. Il se mit à la servir; il lui présentait de ce qu'il y avait de meilleur et lui versait d'excellent vin dans une coupe d'or enrichie de rubis et d'émeraudes. Il buvait aussi pour lui faire raison, et plus il regardait Balkis, plus il la trouvait belle. Il lui tenait des discours fort galans, et comme la dame n'avait pas moins d'esprit que de beauté, elle y répondait si spirituellement qu'il en était charmé. Il se jeta à ses genoux sur la fin du repas. Il lui prit une de ses mains et la serrant entre les siennes : Madame, lui dit-il, si vos beaux yeux m'ont d'abord ébloui, votre entretien vient d'achever de m'enchanter. Vous m'embrasez d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Je veux désormais être votre esclave et vous consacrer tous les momens de ma vie.

En achevant ces paroles, il baisa la main de Balkis avec un transport si vif que la dame, effrayée du péril pressant qui la menaçait, changea tout à coup de visage. Elle devint plus pâle que la mort, et, cessant de se contraindre, elle prit un air triste, et ses yeux furent bientôt bientôt baignés de larmes. Qu'avez-vous, madame? lui dit le jeune homme fort surpris. D'où naît cette douleur soudaine? Que m'annoncent ces pleurs, qui pénètrent jusqu'au fond de mon âme? Est-ce moi qui les fais couler? Suis-je assez malheureux pour avoir dit ou fait quelque chose qui vous ait déplu? Parlez. Ne me laissez point, de grâce, ignorer plus longtemps la cause de ce funeste changement qui paraît en vous.

— Seigneur, répondit Balkis, c'est trop dissimuler. La pudeur, la crainte, la douleur et la perfidie me livrent des combats trop violens pour pouvoir les soutenir. Je vais rompre le silence. Je vous trompe, Aboulcassem, je suis une fille de qualité. Mon pére, qui sait que vous avez un trésor caché, veut se servir de moi pour découvrir l'endroit qui le cache. Il m'a ordonné de venir chez vous et de ne rien épargner pour vous engager à me le montrer. J'ai voulu m'en défendre, mais il m'a juré qu'il m'ôterait la vie si je m'en retournais sans l'avoir vu. Quel ordre rigoureux pour moi! Quand je n'aurais pas pour amant un prince que j'aime uniquement et qui doit bientôt m'épouser, la démarche que mon père me fait faire ne laisserait

pas de me paraître affreuse. Ainsi, seigneur, si je viens chez vous, je vous avoue que c'est avec une répugnance que la seule crainte de la mort peut surmonter.

XIIe JOUR.

Après que la fille d'Aboulfatah eut parlé de cette sorte, Aboulcassem lui dit : Madame, je suis bien aise que vous m'ayez découvert vos sentimens. Vous ne vous repentirez pas de cette noble franchise. Vous ne mourrez point, vous verrez mon trésor et vous serez traitée avec tout le respect que vous souhaitez. De quelque beauté que vous soyez pourvue, quelque impression qu'elle ait faite sur moi, vous n'avez rien à craindre, vous êtes ici en sûreté. Je renonce aux espérances que j'avais conçues, puisqu'elles ne vous font que de la peine, et vous pourrez sans rougir revoir l'heureux amant dont le cher intérêt redouble vos alarmes. Cessez donc de répandre des pleurs et de vous affliger. — Ah! seigneur, s'écria Balkis à ce discours, ce n'est pas sans raison que vous passez pour le plus généreux de tous les hommes. Je suis charmée d'un procédé si beau et je ne serai point satisfaite que je n'aie trouvé quelque occasion de vous en marquer ma reconnaissance.

Après cette conversation, le fils d'Abdelaziz conduisit la dame dans la même chambre où le calife avait couché, et il y demeura seul avec elle jusqu'à ce qu'il n'entendît plus de bruit dans son domestique. Alors, mettant un bandeau sur les yeux de Balkis : Madame, lui dit-il, pardonnez si j'en use de cette manière avec vous; mais je ne puis vous montrer mon trésor qu'à cette condition. — Faites tout ce qu'il vous plaira, seigneur, répondit-elle, j'ai tant de confiance en votre générosité que je vous suivrai partout où vous voudrez. Je n'ai plus d'autre crainte que celle de ne pouvoir assez reconnaître vos bontés. Aboulcassem la prit par la main, et l'ayant fait descendre dans le jardin par l'escalier dérobé, il la mena dans le souterrain, où il lui ôta son bandeau.

Si le calife avait été surpris de voir tant de pièces d'or et tant de pierreries, Balkis le fut bien davantage. Chaque chose qu'elle regardait lui causait un extrême étonnement. Néanmoins ce qui attira le plus son attention et ce qu'elle ne pouvait se lasser de considérer, c'étaient les premiers maîtres du trésor. Elle lut l'inscription qu'on voyait à leurs pieds. Comme la reine avait un collier composé de perles aussi grosses que des œufs de pigeons, Balkis ne put s'empêcher de se récrier sur ce collier. Aussitôt Aboulcassem le détacha du cou de la princesse et le mit à celui de la jeune dame, en lui disant que son père jugerait par là qu'elle aurait vu le trésor, et afin qu'il en fût plus persuadé, il la pria de se charger des plus belles pierreries. Elle en prit une assez grande quantité, qu'il lui choisit lui-même.

Cependant le jeune homme, craignant que le jour ne vînt tandis qu'elle s'amusait à regarder toutes les merveilles du souterrain, qui ne pouvaient fatiguer sa curiosité, lui remit le bandeau sur les yeux, la fit sortir et la conduisit dans une salle, où ils s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du soleil. Alors la dame, après avoir témoigné de nouveau au fils d'Abdelaziz qu'elle n'oublierait jamais sa retenue et sa générosité, prit congé de lui, se retira chez elle et alla rendre compte à son père de ce qui s'était passé.

Ce visir, uniquement occupé de son avarice, attendait impatiemment sa fille. Il craignait qu'elle n'eût pas assez de charmes pour séduire Aboulcassem. Il était dans une agitation inconcevable. Mais lorsqu'il la vit revenir avec le collier et qu'elle lui montra les pierreries dont le jeune homme lui avait fait présent, il fut transporté de joie.

Hé bien, ma fille, lui dit-il, as-tu vu le trésor? — Oui, seigneur, répondit Balkis, et pour vous en donner une juste idée, je vous dirai que quand tous les rois de la terre ensemble uniraient leurs richesses, elles ne seraient pas comparables à celles d'Aboulcassem; mais quels que soient les biens de ce jeune homme, j'en suis encore moins charmée que de sa politesse et de sa générosité. En même temps elle lui conta toute l'aventure. Il fut peu sensible à la retenue du fils d'Abdelaziz, et il aurait mieux aimé que sa fille eût été déshonorée que de ne pas savoir où était le trésor qu'il voulait découvrir.

Pendant ce temps-là Haroun Alraschid s'avançait vers Bagdad. D'abord que ce prince fut de retour au palais, il remit en liberté son premier visir; il lui rendit sa confiance, et après lui avoir fait le détail de son voyage : Giafar, lui dit-il, que ferai-je? Tu sais que la reconnaissance des empereurs doit surpasser le plai-

sir qu'on leur a fait. Si je me contente d'envoyer au magnifique Aboulcassem ce que j'ai de plus rare et de plus précieux dans mon trésor, ce sera fort peu de chose pour lui. Cela sera même au-dessous des présens qu'il m'a faits. Comment donc pourrai-je le vaincre en générosité?—Seigneur, lui dit le visir, si votre majesté m'en veut croire, elle écrira dès aujourd'hui au roi de Basra pour lui ordonner de remettre le gouvernement de l'état au jeune Aboulcassem. Nous ferons aussitôt partir le courrier, et dans quelques jours je partirai moi-même pour aller porter les patentes au nouveau roi.

Le calife approuva cet avis. Tu as raison, dit-il à son ministre, c'est le moyen de m'acquitter envers Aboulcassem et de me venger du roi de Basra et de son visir, qui m'ont fait un secret des sommes considérables qu'ils tirent de ce jeune homme. Il est même juste de les punir de la violence qu'ils lui ont faite, et ils ne sont pas dignes des places qu'ils occupent. Il écrivit sur-le-champ au roi de Basra et fit partir le courrier. Il se rendit ensuite à l'appartement de Zobéide pour lui conter aussi le succès de son voyage et lui présenter le petit page, l'arbre et le paon. Il lui fit aussi présent de la demoiselle. Zobéide la trouva si charmante qu'elle dit à l'empereur en souriant qu'elle acceptait cette belle esclave avec beaucoup plus de plaisir que les autres présens. Le prince ne garda pour lui que la coupe. Le visir Giafar eut tout le reste, et ce ministre, comme il avait été résolu, disposa toutes choses pour partir peu de jours après.

XIIIe JOUR.

Le courrier du calife ne fut pas plutôt dans la ville de Basra qu'il se hâta de remettre sa dépêche au roi, qui ne put la lire sans sentir une vive douleur. Ce prince la montra à son visir. Aboulfatah, lui dit-il, vois quel ordre fatal le commandeur des croyans m'envoie. Puis-je me dispenser d'obéir? — Oui, seigneur, répondit le ministre; ne vous abandonnez point à votre affliction. Il faut perdre Aboulcassem. Je vais, sans lui ôter la vie, faire croire à tout le monde qu'il est mort. Je le tiendrai si bien caché qu'on ne le verra jamais; par ce moyen vous demeurerez toujours sur le trône et vous aurez toutes les richesses de ce jeune homme, car quand nous serons maîtres de sa personne, nous lui ferons souffrir tant de maux que nous l'obligerons à nous découvrir son trésor. — Fais ce que tu voudras, reprit le roi; mais que manderons-nous au calife? — Reposez-vous encore de cela sur moi, repartit le visir. Le commandeur des croyans y sera trompé comme les autres. Laissez-moi seulement exécuter le dessein que je médite, et que le reste ne vous cause aucune inquiétude.

Aboulfatah, accompagné de quelques courtisans qui ne savaient pas son intention, alla voir Aboulcassem. Il les reçut comme les premières personnes de la cour; il les régala magnifiquement; il fit asseoir le visir à la place d'honneur, et il le comblait d'honnêtetés sans avoir le moindre soupçon de sa perfidie. Pendant qu'ils étaient tous à table et qu'ils buvaient d'excellens vins, le traître Aboulfatah eut l'adresse de jeter dans la coupe du fils d'Abdelaziz, sans que personne s'en aperçût, une poudre qui ôtait tout à coup le sentiment: un corps tombait en léthargie et ressemblait à un cadavre déjà privé du jour depuis longtemps.

Le jeune homme n'eut pas porté la coupe à ses lèvres qu'il lui prit une faiblesse. Ses domestiques s'avancèrent pour le soutenir; mais bientôt voyant en lui toutes les marques d'un homme mort, ils le couchèrent sur un sofa et commencèrent à pousser des cris effroyables. Tous les convives, frappés d'une terreur soudaine, demeurèrent saisis d'étonnement. Pour Aboulfatah, on ne saurait dire jusqu'à quel point il porta la dissimulation. Il ne se contenta pas de feindre une douleur immodérée, il se mit à déchirer ses habits et à exciter par son exemple tous les autres à s'affliger. Il ordonna ensuite qu'on fît un cercueil d'ivoire et d'ébène, et tandis qu'on y travaillait, il s'empara de tous les effets d'Aboulcassem et les mit en séquestre dans le palais du roi.

Cependant le bruit de la mort du jeune homme se répandit dans la ville. Toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe prirent le deuil et se rendirent à la porte de son hôtel la tête et les pieds nus; les vieillards et les jeunes gens, les femmes et les filles fondaient en pleurs; ils faisaient retentir l'air de plaintes et de lamentations. On eût dit que les uns perdaient en lui un fils unique, les autres un frère, et les autres un mari tendrement aimé. Les riches et les pauvres étaient également tou-

chés de sa mort : les riches pleuraient un ami qui les recevait agréablement chez lui, et les pauvres un bienfaiteur dont ils n'avaient jamais pu lasser la charité. C'était une consternation générale.

Le malheureux Aboulcassem fut enfermé dans le cercueil, que le peuple, par ordre d'Aboulfatah, porta hors de la ville dans un grand cimetière où il y avait plusieurs tombeaux et entre autres un magnifique où reposait le père de ce visir avec quelques autres personnes de sa famille. On mit le cercueil dans ce tombeau, et le perfide Aboulfatah, appuyant sa tête sur ses genoux, se frappait la poitrine, il faisait toutes les démonstrations d'un homme que le désespoir possède. Tous ceux qui le voyaient en avaient pitié et priaient le ciel de le consoler.

Comme la nuit approchait, tout le peuple se retira dans la ville, et le visir demeura avec deux de ses esclaves dans le tombeau, dont ils fermèrent la porte à double tour. Alors ils allumèrent du feu, firent chauffer de l'eau dans un bassin d'argent, puis ayant tiré du cercueil Aboulcassem, ils le lavèrent d'eau chaude. Ce jeune homme reprit peu à peu ses esprits. Il jeta les yeux sur Aboulfatah, qu'il reconnut. Ah! seigneur, lui dit-il, où sommes-nous et dans quel état me vois-je réduit? — Misérable, lui répondit le ministre, apprends que c'est moi qui cause ton infortune. Je t'ai fait apporter ici pour t'avoir en ma puissance et te faire souffrir mille maux si tu ne me découvres ton trésor : je mettrai ton corps en pièces, j'inventerai tous les jours de nouveaux supplices pour te rendre la vie insupportable, en un mot je ne cesserai point de te tourmenter que tu ne me livres ces richesses cachées qui te font vivre avec plus de magnificence que les rois. — Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira, lui répondit Aboulcassem, je ne découvrirai point mon trésor.

A peine eut-il achevé ces paroles que le lâche et cruel Aboulfatah fit tenir par ses esclaves le malheureux fils d'Abdelaziz et tira de dessous sa robe un fouet de courroies de peau de lion entortillées dont il le frappa si longtemps et avec tant de violence que ce jeune homme s'évanouit. Quand le visir le vit en cet état, il commanda à ses esclaves de le remettre dans le cercueil, et le laissant dans le tombeau, qu'il fit bien fermer, il se retira chez lui.

Il alla le lendemain matin rendre compte au roi de ce qu'il avait fait. Sire, lui dit-il, j'éprouvai hier la fermeté d'Aboulcassem; elle ne s'est point encore démentie; mais je ne crois pas qu'elle résiste aux tourmens que je lui prépare. Le prince, qui n'était guère moins barbare que son ministre, lui dit : Visir, je suis content de vous, j'espère que nous apprendrons bientôt dans quel lieu est le trésor. Cependant il faut renvoyer le courrier sans différer davantage. Qu'allons-nous écrire au calife? — Mandons-lui, répondit Aboulfatah, qu'Aboulcassem, ayant appris qu'on lui donnait votre place, en a conçu tant de joie et en a fait de si grandes réjouissances qu'il est mort subitement dans une débauche. Le roi approuva cette pensée. Ils écrivirent sur-le-champ à Haroun Alraschid et lui renvoyèrent son courrier.

Le visir, qui se flattait qu'Aboulcassem dès ce jour-là lui découvrirait son trésor, sortit de la ville dans la résolution de lui aller faire souffrir de nouveaux supplices. Mais étant arrivé au tombeau, il fut surpris d'en trouver la porte ouverte. Il entra tout troublé, et ne voyant plus dans le cercueil le fils d'Abdelaziz, il en pensa perdre l'esprit. Il retourna promptement au palais et raconta cet accident au roi, qui se sentit saisir d'une frayeur mortelle et qui lui dit : O Waschi, que deviendrons-nous? Puisque ce jeune homme nous est échappé, nous sommes perdus. Il ne manquera pas de se rendre à Bagdad et de parler au calife.

XIVe JOUR.

Aboulfatah, de son côté, au désespoir de n'avoir plus en sa puissance la victime de son avarice et de sa cruauté, dit au roi son maître: Plût au ciel que je lui eusse hier ôté la vie! il ne nous causerait pas tant d'inquiétude. Il ne faut pas toutefois, ajouta-t-il, nous désespérer encore: s'il a pris la fuite, comme il n'en faut pas douter, il ne saurait être loin d'ici. Allons avec tous les soldats de la garde, parcourons tous les environs de la ville, j'espère que nous le retrouverons. Le roi se détermina sans peine à une recherche si importante. Il assembla tous ses soldats, et les partageant en deux corps, il en donna un à son visir. Il se mit à la tête de l'autre, et ces troupes se répandirent de toutes parts dans la campagne.

Pendant qu'on cherchait Aboulcassem dans tous les villages, dans les bois et dans les montagnes, le visir Giafar, qui s'était mis en chemin, rencontra sur la route le courrier, qui lui dit : Seigneur, il est inutile que vous alliez jusqu'à Basra si Aboulcassem est la seule cause de votre voyage, car ce jeune homme est mort. Ses obsèques se firent ces jours passés ; mes yeux en ont été les tristes témoins. Giafar, qui se faisait un plaisir de voir le nouveau roi et de lui présenter lui-même ses patentes, fut très-affligé de sa mort. Il en répandit des larmes, et ne croyant pas devoir continuer son voyage, il retourna sur ses pas.

Dès qu'il fut arrivé à Bagdad, il se rendit au palais avec le courrier. La tristesse qui paraissait sur leur visage fit comprendre par avance au calife qu'ils avaient quelque malheur à lui annoncer. Ah ! Giafar, s'écria le prince, vous voilà bientôt de retour. Que venez-vous m'apprendre ? — Commandeur des croyans, lui répondit le visir, vous ne vous attendez pas sans doute à la triste nouvelle que je vais vous dire : Aboulcassem n'est plus ; depuis votre départ de Basra, ce jeune homme a perdu la vie.

Haroun Alraschid n'eut pas plutôt ouï ces paroles qu'il se jeta de son trône en bas. Il demeura quelques momens étendu par terre, sans donner aucun signe de vie. On se hâta de le secourir, et quand on l'eut fait revenir de son évanouissement, il chercha des yeux le courrier qui revenait de Basra, et l'ayant aperçu, il lui demanda sa dépêche. Le courrier la lui présenta. Le prince la lut avec beaucoup d'attention. Il s'enferma ensuite dans son cabinet avec Giafar. Il lui montra la lettre du roi de Basra. Après l'avoir relue plusieurs fois, le calife dit : Cela ne me paraît pas naturel. Le roi de Basra et son visir me sont suspects. Au lieu d'exécuter mes ordres, ils auront fait mourir Aboulcassem. — Seigneur, dit à son tour Giafar, le même soupçon me vient dans l'esprit et je serais d'avis qu'on les fît arrêter l'un et l'autre. — C'est à quoi je me détermine dès ce moment, reprit Haroun. Prends dix mille chevaux de ma garde, marche à Basra, saisis-toi des deux coupables et me les amène ici. Je veux venger la mort du plus généreux de tous les hommes. Giafar obéit. Il choisit dix mille chevaux et se mit en marche avec eux.

Venons présentement au fils d'Abdelaziz et disons pourquoi le visir Aboulfatah ne le retrouva plus dans le tombeau où il l'avait laissé. Ce jeune homme, après avoir été longtemps évanoui, commençait à reprendre ses esprits lorsqu'il se sentit saisi par des bras vigoureux qui le tirèrent du cercueil et le posèrent à terre. Il crut que c'étaient encore le visir et ses esclaves qui voulaient recommencer à le maltraiter. Bourreaux, leur dit-il, donnez-moi la mort si vous êtes capables de pitié ; épargnez-moi des douleurs qui vous seront inutiles, puisque je vous déclare encore que vos tourmens ne m'arracheront jamais mon secret. — Ne craignez rien, jeune homme, lui répondit une des personnes qui l'avaient tiré du cercueil ; au lieu de venir vous maltraiter, nous venons à votre secours. A ces paroles, Aboulcassem ouvrit les yeux, les jeta sur ses libérateurs et reconnut parmi eux la jeune dame à qui il avait montré son trésor. Ah ! madame, dit-il, est-ce à vous que je dois la vie ? — Oui, seigneur, répondit Balkis, c'est à moi et au prince Aly, mon amant, que vous voyez ici. Instruit de toute votre générosité, il a voulu partager avec moi le plaisir de vous délivrer de la mort. — Il est vrai, dit le prince Aly, et j'exposerai mille fois ma vie plutôt que de laisser périr un homme si généreux.

Le fils d'Abdelaziz ayant entièrement repris l'usage de ses sens par le secours de quelques liqueurs qu'on lui donna, fit à la dame et au prince Aly des remercîmens proportionnés au service reçu, et leur demanda comment ils avaient appris qu'il respirait encore. Seigneur, lui dit Balkis, je suis fille du visir Aboulfatah. Je n'ai pas été la dupe du faux bruit de votre mort. J'ai soupçonné mon père de tout ce qu'il a fait, et j'ai gagné un de ses esclaves, qui m'a tout avoué. Cet esclave est un des deux qui étaient ici tantôt avec lui, et comme il s'est trouvé chargé de la clé du tombeau, il me l'a confiée. J'en ai fait aussitôt avertir le prince Aly, qui s'est hâté de me joindre avec quelques-uns de ses plus fidèles domestiques. Nous sommes venus en diligence, et nous rendons grâces au ciel de n'être point arrivés trop tard.

— Dieu ! dit alors Aboulcassem, se peut-il qu'un père si lâche et si cruel ait une fille si généreuse ! — Allons, seigneur, dit le prince Aly, ne perdons point de temps. Je ne doute pas que demain le visir, ne vous trouvant plus dans le tombeau, ne vous fasse chercher avec

beaucoup de soin : mais je vais vous conduire chez moi, vous y serez en sûreté, on ne me soupçonnera point de vous avoir donné un asile. On couvrit Aboulcassem d'une robe d'esclave, après quoi ils sortirent tous du tombeau, qu'ils laissèrent ouvert, et prirent le chemin de la ville. Balkis retourna chez elle et rendit la clé du tombeau à l'esclave, et le prince Aly emmena chez lui le fils d'Abdelaziz, qu'il tint si bien caché que ses ennemis n'en purent apprendre aucune nouvelle.

XVe JOUR.

Aboulcassem demeura dans la maison du prince Aly, qui lui fit toutes sortes de bons traitemens jusqu'à ce que le roi et le visir, désespérant de le retrouver, cessèrent de le chercher. Alors le prince Aly lui donna un fort beau cheval, le chargea de sequins et de pierreries et lui dit: Vous pouvez présentement vous sauver, les chemins vous sont ouverts. Vos ennemis ne savent ce que vous êtes devenu, allez où il vous plaira. Le fils d'Abdelaziz remercia ce généreux prince de ses bontés et l'assura qu'il en aurait une éternelle reconnaissance. Le prince Aly l'embrassa, le vit partir et pria le ciel de le conduire. Aboulcassem prit la route de Bagdad et y arriva heureusement après quelques jours de marche.

Lorsqu'il fut dans cette ville, la première chose qu'il fit fut d'aller au lieu où s'assemblent les marchands. L'espérance d'y voir celui qu'il avait régalé à Basra et de lui conter ses disgrâces faisait toute sa consolation. Il fut mortifié de ne le pas trouver. Il parcourut toute la ville et il cherchait ses traits dans tous les hommes qui s'offraient à sa vue. Se sentant fatigué, il s'arrêta devant le palais du calife. Le petit page qu'il avait donné à ce prince était alors à une fenêtre, et cet enfant ayant par hasard jeté les yeux sur lui, le reconnut. Il courut aussitôt à l'appartement du calife. Seigneur, lui dit-il, je viens de voir tout à l'heure mon ancien maître de Basra.

Haroun n'ajouta point foi à ce rapport. Tu t'es trompé, lui répondit-il, Aboulcassem ne vit plus. Séduit par quelque ressemblance, tu auras pris un autre pour lui. — Non, non, commandeur des croyans, répliqua le page, je suis bien assuré que c'est lui, je l'ai bien reconnu. Quoique le calife ne crût point cette nouvelle, il ne laissa pas de la vouloir approfondir. Il envoya sur-le-champ un de ses officiers avec le page pour voir si l'homme dont il s'agissait était effectivement le fils d'Abdelaziz. Ils le trouvèrent encore dans la même place, parce que de son côté, croyant avoir reconnu le petit page, il attendait que cet enfant reparût à la fenêtre.

Quand le page fut persuadé qu'il ne s'était pas trompé, il se jeta aux pieds d'Aboulcassem, qui le releva et lui demanda s'il avait l'honneur d'appartenir au calife. Oui, seigneur, lui répondit l'enfant, c'est le commandeur des croyans lui-même que vous avez reçu à Basra et c'est à lui que vous m'avez donné. Venez avec moi, seigneur, ajouta-t-il, le calife sera bien aise de vous voir. A ce discours, la surprise du jeune homme de Basra fut extrême. Il se laissa entraîner dans le palais par le page et l'officier, et bientôt il fut introduit dans l'appartement d'Haroun. Ce prince était assis sur un sofa. Il se sentit extraordinairement ému en voyant Aboulcassem ; il se leva d'un air empressé, alla au-devant de ce jeune homme et le tint longtemps embrassé sans pouvoir prononcer une parole, tant il était transporté de joie.

Lorsqu'il fut un peu revenu de l'extrême émotion que lui avait causée cette aventure, il dit au fils d'Abdelaziz : O jeune homme, ouvre les yeux et reconnais ton heureux convive : c'est moi que tu as si bien reçu et à qui tu as fait des présens que ceux des rois n'égalent pas. A ces mots, Aboulcassem, qui n'était pas moins troublé que le calife, sur qui par respect il n'avait osé porter la vue, l'envisagea, et le reconnaissant : O mon souverain maître, s'écria-t-il, ô roi du monde, est-ce vous qui êtes venu chez votre esclave ? En disant cela il se jeta la face contre terre aux pieds d'Haroun, qui le releva et le fit asseoir auprès de lui sur le sofa.

Comment est-il possible, lui dit ce prince, que vous soyez encore en vie ? Alors Aboulcassem raconta toutes les cruautés d'Aboulfatah et par quelle aventure il avait été arraché à la fureur de ce visir. Haroun l'écouta fort attentivement et puis lui dit : Je suis cause de vos derniers malheurs. Etant de retour à Bagdad, je voulus commencer à m'acquitter envers vous. J'envoyai un courrier au roi de Basra ; je lui mandai que mon intention était qu'il vous

remit sa couronne. Au lieu d'exécuter mes ordres, il résolut de vous ôter la vie, car vous devez être persuadé qu'Aboulfatah vous aurait bientôt fait mourir. L'espérance qu'il avait que les supplices vous obligeraient bientôt à lui découvrir votre trésor lui faisait seulement différer votre mort. Mais vous serez vengé. Giafar, avec un grand nombre de troupes, est allé à Basra ; je lui ai donné ordre de se saisir de vos deux persécuteurs et de me les amener. Cependant vous demeurerez dans mon palais et vous y serez servi par mes officiers comme moi-même.

En achevant ces paroles, il prit le jeune homme par la main et le fit descendre dans un jardin rempli des plus rares fleurs. On y voyait plusieurs bassins de marbre, de porphyre et de jaspe qui servaient de réservoirs à une infinité de beaux poissons. Au milieu du jardin paraissait, sur douze colonnes de marbre noir fort hautes, un dôme dont la voûte était de bois de sandal et de bois d'aloès ; les intervalles des colonnes étaient fermés par un double treillis d'or qui formait tout autour une volière pleine de mille et mille serins de diverses couleurs, de rossignols, de fauvettes et d'autres oiseaux harmonieux qui, confondant leurs ramages, faisaient un concert charmant.

Les bains d'Haroun Alraschid étaient sous ce dôme. Ce prince et son hôte se baignèrent; après quoi plusieurs officiers les couvrirent de linges du plus fin lin et qui n'avaient jamais servi. On revêtit ensuite Aboulcassem de riches habits. Puis le calife le mena dans une salle, où il le fit manger avec lui. On leur apporta des potages de jus de mouton et des blancs-mangers ; on leur servit des grenades d'Amlas et de Ziri, des pommes d'Exhalt, des raisins de Melah et de Sevise, et des poires d'Ispahan. Après qu'ils eurent mangé de ces potages et de ces fruits, et bu d'un vin délicieux, le calife conduisit Aboulcassem à l'appartement de Zobéide.

Cette princesse paraissait sur un trône d'or au milieu de toutes ses esclaves, qui étaient debout et partagées en deux files; les unes avaient des tambours de basque, les autres des flûtes douces et les autres des harpes. Elles ne faisaient point alors entendre leurs instrumens ; elles écoutaient toutes avec attention une fille plus belle que les autres, qui chantait une chanson dont le sens était qu'il ne faut aimer qu'une fois, mais qu'il faut aimer toute sa vie, et pendant qu'elle chantait, la demoiselle qu'Aboulcassem avait donnée au calife jouait de son luth de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de sandal et d'ébène.

D'abord que Zobéide aperçut le calife et le fils d'Abdelaziz, elle descendit de son trône pour les recevoir. Madame, lui dit Haroun, vous voulez bien que je vous présente mon hôte de Basra. Le jeune homme se prosterna aussitôt devant cette princesse, la face contre terre. Mais tandis qu'il était dans cet état, on entendit tout à coup du bruit parmi les esclaves. Celle qui venait de chanter, ayant jeté les yeux sur Aboulcassem, fit un grand cri et s'évanouit.

XVI[e] JOUR.

Le calife et Zobéide se tournèrent aussitôt du côté de l'esclave, et le fils d'Abdelaziz s'étant relevé la regarda aussi ; mais il ne l'eut pas envisagée qu'il tomba en faiblesse ; ses yeux se couvrirent de ténèbres, une pâleur mortelle se répandit sur son visage : on crut qu'il allait mourir. Le calife, prompt à le secourir, le prit entre ses bras et le fit peu à peu revenir de son évanouissement.

Lorsqu'Aboulcassem eut repris ses esprits, il dit au prince : Commandeur des croyans, vous savez l'aventure qui m'est arrivée au Caire; cette esclave que vous voyez est la personne qui a été jetée avec moi dans le Nil, c'est Dardané. — Est-il possible ! s'écria le calife. Le ciel soit à jamais béni d'un si merveilleux événement !

Pendant ce temps-là l'esclave, par le secours de ses compagnes, reprit aussi l'usage de ses sens. Elle voulut se prosterner aux pieds du calife, qui l'en empêcha et lui demanda par quel miracle elle était encore en vie après avoir été précipitée dans le Nil. Commandeur des croyans, dit-elle, j'allai donner dans les filets d'un pêcheur, qui par hasard les retira dans le moment. Il fut assez surpris d'avoir fait une pareille pêche, et comme il s'aperçut que je respirais encore, il me porta dans sa maison, où, par ses soins rappelée à la vie, je lui contai ma déplorable histoire. Il en parut effrayé; il eut peur que le sultan d'Égypte n'apprît qu'il m'avait sauvée. Ainsi, craignant de perdre la vie pour avoir conservé la mienne, il se hâta de me vendre à un marchand d'esclaves qui

partait pour Bagdad. Ce marchand m'amena dans cette ville et me présenta peu de temps après à la princesse Zobéide, qui m'acheta.

Tandis que l'esclave parlait, le calife la considérait attentivement, et la trouvant d'une beauté charmante : Aboulcassem, s'écria-t-il dès qu'elle eut cessé de parler, je ne suis plus surpris que vous ayez toujours conservé le souvenir d'une si belle personne. Je rends grâces au ciel de l'avoir conduite ici pour me donner de quoi m'acquitter envers vous. Dardané n'est plus esclave, elle est libre. Je crois, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Zobéide, que vous ne vous opposerez point à sa liberté. — Non, seigneur, répondit la princesse, j'y souscris avec joie et je souhaite que ces deux amans goûtent les douceurs d'une longue et parfaite union après les malheurs qui les ont séparés.

— Ce n'est pas tout, reprit Haroun, je veux que leur mariage se consomme dans mon palais et qu'on fasse pendant trois jours des réjouissances publiques dans Bagdad. Je ne saurais traiter trop honorablement mon hôte de Basra. — Ah ! seigneur, dit Aboulcassem en se jetant aux pieds du calife, si vous êtes au-dessus des autres hommes par votre rang, vous l'êtes encore plus par votre générosité. Permettez que je vous découvre mon trésor, et je vous en abandonne dès à présent la possession. — Non, non, repartit le calife, jouissez tranquillement de votre trésor, je renonce même au droit que j'ai dessus, et puissiez vivre assez longtemps pour l'épuiser !

Zobéide pria le fils d'Abdelaziz et Dardané de lui conter leurs aventures, et elle les fit écrire en lettres d'or. Après cela le calife ordonna les apprêts de leur mariage, qui se fit avec beaucoup de pompe. Les réjouissances publiques qui le suivirent duraient encore lorsqu'on vit revenir le visir Giafar avec les troupes qui tenaient Aboulfatah bien lié. Pour le roi de Basra, il s'était laissé mourir de chagrin de n'avoir pu retrouver Aboulcassem.

Sitôt que Giafar eut rendu compte de sa commission à son maître, on dressa devant le palais un échafaud et l'on y fit monter le méchant Aboulfatah. Tout le peuple, instruit de la cruauté de ce visir, au lieu d'être touché de son malheur, témoignait de l'impatience de voir son supplice. Déjà l'exécuteur avait le sabre à la main, prêt à faire tomber la tête du coupable, quand le fils d'Abdelaziz se prosternant devant le calife, lui dit : Commandeur des croyans, accordez à mes prières la vie d'Aboulfatah. Qu'il vive, qu'il soit témoin de mon bonheur, qu'il voie toutes les bontés que vous avez pour moi, ne sera-t-il pas assez puni ?

— O trop généreux Aboulcassem, s'écria le calife, que vous méritez bien de régner ! Que les peuples de Basra seront heureux de vous avoir pour roi ! — Seigneur, lui dit le jeune homme, j'ai encore une grâce à vous demander. Donnez au prince Aly ce trône que vous me destinez. Qu'il règne avec la dame qui a eu la générosité de me dérober à la fureur de son père : ces deux amans sont dignes de cet honneur. Pour moi, chéri et protégé du commandeur des croyans, je n'ai pas besoin de couronne, je suis au-dessus des rois.

Le calife, pour récompenser le prince Aly du service qu'il avait rendu au fils d'Abdelaziz, lui envoya des patentes et le fit roi de Basra. Mais trouvant Aboulfatah trop coupable pour lui accorder la liberté avec la vie, il ordonna que ce visir serait enfermé dans une tour obscure pour le reste de ses jours. Quand le peuple de Bagdad sut que c'était l'offensé lui-même qui avait demandé la vie de l'offenseur, on donna mille louanges au jeune Aboulcassem, qui partit peu de temps après pour Basra avec sa chère Dardané, tous deux escortés par des troupes de la garde du calife et suivis d'un très-grand nombre d'officiers.

Sutlumemé finit en cet endroit l'histoire d'Aboulcassem Basry. Toutes les femmes de la princesse de Cachemire lui donnèrent de grands applaudissemens. Les unes louèrent la magnificence et la générosité du jeune homme de Basra ; les autres prétendaient que le calife Haroun Alraschid n'était pas moins généreux que lui ; d'autres enfin, ne s'attachant qu'à la constance, disaient qu'Aboulcassem avait été un amant très-fidèle. Alors Farrukhnaz, prenant la parole, dit : Je ne suis pas de votre sentiment : peu s'en est fallu que Balkis ne lui ait fait oublier Dardané. Je veux qu'un amant, si la mort lui enlève sa maîtresse, en conserve toujours un si tendre souvenir qu'il soit incapable d'une passion nouvelle ; mais les hommes ne se piquent pas d'une si grande constance. — Pardonnez-moi, madame, dit Sutlumemé, on en a vu dont la fidélité ne s'est jamais démentie. Vous en serez persuadée si vous voulez enten-

bre cachot, et que demain elle expie dans les flammes sa coupable intention.

XXIe JOUR.

Si la parfaite ressemblance qui était entre cette dame et moi, poursuivit la princesse des Naïmans, m'avait étonnée, son discours insolent me surprit encore davantage. Au lieu de répondre sur le même ton, je ne pus m'empêcher de pleurer, et je dis au roi : Seigneur, je croyais avoir épuisé ma mauvaise fortune ; j'avais lieu de penser qu'après avoir uni mon sort au vôtre, tous mes malheurs étaient finis ; mais, hélas ! un démon jaloux de mon bonheur vient le traverser. Il emprunte mes traits et veut passer pour moi-même ; il a réussi. Vous ne me connaissez plus, vous me confondez avec lui, regardez-moi, de grâce : si votre femme vous est chère encore, votre cœur doit la démêler au travers du charme qui trompe vos yeux. J'atteste le ciel que je suis la princesse des Naïmans.

La dame couchée m'interrompit pour la seconde fois : Vous en avez menti, me dit-elle, vous êtes une impudente et vous faites assez voir ce qu'on doit penser de vous. Les traîtres ont d'abord recours aux sermens, et leurs yeux, prompts à servir leur perfidie, leur fournissent toujours des pleurs. — Cessez, nous dit alors le roi, finissez des discours qui ne m'apprennent point ce que je veux savoir. Vous ne faites que m'embarrasser l'une et l'autre. Je ne puis reconnaître ma femme ; l'une de vous deux est une magicienne qui cherche à me séduire ; mais il ne m'est pas possible de la distinguer, et je craindrais, en voulant punir la coupable, de faire tomber le châtiment sur l'innocente.

Le roi, ne pouvant donc me démêler de la magicienne, appela le chef de ses eunuques et lui commanda de nous enfermer dans des appartemens séparés. Nous y passâmes le reste de la nuit. Le lendemain le prince fit venir le visir Aly et sa femme et leur conta toute l'aventure. Ils demandèrent à nous voir toutes deux ensemble, ne doutant point, quelque chose que leur pût dire le roi, qu'ils ne me reconnussent ; mais ils nous trouvèrent si semblables l'une à l'autre qu'il ne leur fut pas moins impossible qu'au roi de discerner le mensonge de la vérité. Ma nourrice même, se ressouvenant que j'avais apporté en naissant une marque au genou, nous visita et fut assez surprise lorsqu'elle vit que nous avions toutes deux le même signe au même endroit. Ils ne se rebutèrent point pour cela, ils commencèrent à nous interroger séparément. La dame répondit à leurs questions comme moi-même, de sorte qu'ils ne savaient ce qu'ils devaient penser. Il parut cependant à ma nourrice que mes réponses étaient les plus justes, et elle décida pour moi.

Mais on ne s'arrêta point à son sentiment, et tous les visirs que le roi avait assemblés jugeant au contraire que la dame qu'on avait trouvée couchée dans le lit du prince était la reine et l'autre la magicienne, ils conclurent qu'il fallait me brûler. Le roi ne voulut pas suivre un avis si cruel, de peur de faire mourir sa femme en croyant la venger : il se contenta de me bannir de la cour. On m'ôta mes habits, on me couvrit de haillons et l'on me mit hors de la ville. Je suis venue jusqu'ici en vivant des provisions que les personnes charitables m'ont données. Voilà mon histoire, seigneur, ajouta la princesse des Naïmans. J'espère qu'après cela vous conviendrez que j'ai eu raison de vous dire que je suis fille et femme de roi, et que cependant je ne suis point ce que je dis, que je suis princesse et ne suis point ce que je suis.

En cet endroit la reine de Thibet ayant cessé de parler, Ruzvanschad prit la parole et lui dit : Consolez-vous, madame, vos malheurs sont parvenus à leur comble et vous ne devez pas douter que la fortune désormais ne vous devienne favorable ; car, comme dit un de nos poëtes, une chose qui est arrivée au point de sa perfection touche au moment de sa décadence, et un malheur extrême est voisin de la prospérité. Attends-toi à périr, ajoute le même poëte, quand on te dira que tu es parfait, et prépare ton cœur à la joie lorsque l'adversité te fera sentir ce qu'elle a de plus rigoureux. C'est ainsi que le ciel a réglé la vie des hommes. Pour vous convaincre de cette vérité, je veux, madame, vous conter l'histoire du visir Caverscha.

HISTOIRE DU VISIR CAVERSCHA [1].

Un roi d'Hyrcanie appelé Codavendo avait

[1] L'*Histoire du visir Caverscha* ne diffère point pour le fond de celle du *Bon visir injustement emprisonné* dans la continua-

et passèrent dans une autre, où ils virent sur un trône d'or une jeune dame toute couverte de pierreries et dont l'extrême beauté les surprit.

Elle paroissait écouter avec beaucoup d'attention cinquante ou soixante demoiselles dont les unes chantaient et les autres jouaient du luth. Elles avaient toutes des habits de taffetas couleur de rose parsemés de perles, et elles se tenaient debout devant le trône. Ruzvanschad ne pouvait entendre de plus belles voix ni des sons plus touchans; mais il y fit peu d'attention : la dame qui était sur le trône l'occupa tout entier.

Quand les demoiselles aperçurent ce prince, elles cessèrent de chanter. Il fit une profonde révérence, et s'étant avancé au milieu de la salle, il adressa ce discours à la dame dont il se sentait déjà charmé : O ravissante reine des cœurs, qui venez d'asservir par vos premiers regards le souverain maître de la Chine, apprenez-moi, de grâce, le nom de cette merveilleuse nymphe dont la vue produit des effets si puissans. La dame sourit à ces paroles et répondit : Je suis une biche qui sait enchaîner les lions. Je suis cette proie que vous avez poursuivie aujourd'hui et qui s'est jetée dans la fontaine. — Mais, madame, reprit le prince, que dois-je penser de ces métamorphoses ? Mon amour en est alarmé. Que sais-je si dans ce moment vous n'offrez point à mes yeux de trompeuses apparences ! — Non, repartit la dame, je vous parais telle que je suis naturellement. Il est vrai que je change de formes quand il me plaît; je me rends à mon gré visible et invisible aux hommes; mais tout cela se fait sans enchantement, et le pouvoir de me transformer en ce que je veux est un avantage que j'ai reçu du ciel en naissant.

A ces mots la dame descendit de son trône, s'approcha du roi, le prit par la main et le mena dans une chambre où il y avait une table couverte de viandes délicates. Elle le fit asseoir et se mit entre lui et Muezin, qui de tout ce qu'il voyait n'augurant rien de bon pour son maître, s'attendait à quelque triste événement.

Pour le jeune roi, il était enchanté de la dame; aucune réflexion ne troublait le plaisir qu'il prenait à la regarder. Il voulut la servir, mais elle lui dit : Mangez vous deux. Pour nous, l'odeur des parfums ou celle des viandes nous sert de nourriture.

XVIIIe JOUR.

Aussitôt que le prince et son visir eurent mangé, deux demoiselles leur présentèrent à chacun une coupe d'agate, remplie d'un vin de couleur de pourpre. Ils burent, et ces mêmes demoiselles avaient soin de tenir toujours les coupes pleines. On apporta aussi du vin à la dame, mais elle n'en but pas une goutte. Elle se contentait de le sentir, et la seule odeur faisait sur elle autant d'effet que la liqueur même sur Ruzvanschad. Ils commencèrent à s'échauffer. Le roi dit à la dame mille choses passionnées, et la dame, se laissant attendrir, lui parla dans ces termes :

Prince, quoique vous soyez d'une espèce inférieure à la mienne, je n'ai pu m'empêcher de vous aimer. Et pour vous apprendre de quel prix est la conquête que vous avez faite, je ne veux pas que vous ignoriez plus longtemps qui je suis. On voit dans la mer une île appelée Scheheristan. Elle est habitée par des génies dont le roi se nomme Menoutcher[1]. Je suis fille unique de ce prince, et Scheheristany est mon nom.

Il y a trois mois que j'ai quitté la cour de mon père et que, curieuse de voir tous les différens pays où vivent les enfans d'Adam, je me plais à voyager. J'ai parcouru tout le monde, et j'étais prête à m'en retourner à Scheheristan lorsqu'en traversant aujourd'hui vos états, je vous ai vu à la chasse. Je me suis arrêtée pour vous regarder; mes sens se sont troublés tout à coup et je ne vous ai pas perdu de vue que je suis tombée dans une profonde rêverie. Il m'est échappé quelques soupirs, et, sentant que malgré moi j'étais occupée de vous, j'en ai rougi. Est-il possible, disais-je, qu'un homme cause le trouble qui m'agite ? Un enfant d'Adam triomphera-t-il de ma fierté ? J'ai eu honte de ma faiblesse et j'ai voulu promptement m'éloigner de vous; mais, arrêtée comme par le pouvoir d'un charme, je n'en ai pas eu la force. Alors, cédant aux tendres mouvemens qui retenaient mes pas, je n'ai plus songé qu'à chercher les moyens de vous plaire. J'ai pris la forme d'une biche blanche et me suis présentée devant vous pour vous attirer. Vous m'avez poursuivie, et après

[1] Menoutcher, ou Menoutcheher, est aussi le nom d'un roi persan qui figure dans la partie héroïque et fabuleuse des *Annales de la Perse*.

que je me suis jetée dans la fontaine, vous ne sauriez croire avec quel plaisir je vous ai vu fatiguer l'eau pour me retrouver. Je me suis applaudie de votre inquiétude, j'en ai conçu un heureux présage. Attentive à tous vos discours, j'ai été ravie d'entendre que vous vouliez passer la nuit auprès de la fontaine, et pendant que vous dormiez, j'ai fait bâtir ce palais pour vous recevoir. Les génies qui me servent l'ont construit en un moment.

Scheheristany allait continuer lorsqu'il entra une demoiselle qui paraissait fort affligée. La princesse, lisant sur son visage le malheur qu'elle venait lui annoncer, fit un grand cri. Ensuite elle se frappa le visage et se prit à pleurer amèrement. Quel spectacle pour le roi de la Chine! Vivement touché de la douleur qu'elle faisait paraître, il était fort en peine d'en savoir la cause. Il allait la demander quand la demoiselle qui venait d'arriver s'avança et dit à la princesse : O reine, vous savez que les génies, quoiqu'ils vivent plus longtemps que les hommes, ne laissent pas d'être comme eux sujets à la mort. Vous avez perdu le roi votre père, il vient de passer de la vie périssable à la vie éternelle. Tous les peuples vous demandent, ils vous attendent pour vous couronner. Venez donc recevoir l'hommage de vos nouveaux sujets et répondre à l'impatience qu'ils ont de vous rendre tous les honneurs qui vous sont dus. Le grand visir mon père m'a chargée de hâter votre retour.

— Maimona, lui répondit la princesse, c'est assez, je reconnaîtrai le zèle de votre père et celui que vous me marquez. Je vais partir avec vous tout à l'heure. Adieu, prince, ajouta-t-elle en se tournant vers Ruzvanschad et lui tendant une de ses belles mains, qu'il baisa avec transport, il faut que je vous quitte, mais soyez assuré que nous nous reverrons quelque jour. Si je vous retrouve amoureux et fidèle, je n'aurai point d'autre époux que vous.

Elle disparut en achevant ces mots. Aussitôt une épaisse nuit succédant à la clarté des bougies dont le palais était illuminé laissa le roi de la Chine et son visir dans une obscurité à ne pouvoir rien discerner, et ils demeurèrent dans cet état jusqu'au jour, qui leur causa une nouvelle surprise, car au lieu d'être dans un palais, comme ils se l'imaginaient, ils se trouvèrent au milieu de la campagne sans apercevoir la moindre maison.

Muezin, dit alors le prince, faut-il prendre pour un songe tout ce qui vient de nous arriver? — Non, seigneur, répondit le visir, je crois plutôt que c'est un enchantement. La dame que nous avons vue est quelque effroyable magicienne qui, pour vous inspirer de l'amour, aura pris la forme d'une charmante nymphe, et toutes ces belles demoiselles qui chantaient et jouaient si bien du luth sont autant de démons dévoués à ses charmes.

Quelque vraisemblance qu'il y eût dans ce que disait Muezin, le roi était trop amoureux pour le croire, et ne voulant pas perdre l'opinion avantageuse qu'il avait conçue de sa dame, il s'en retourna dans son palais, résolu d'en conserver toujours un vif et tendre souvenir. En effet, loin de l'oublier, bien qu'il n'en reçût aucunes nouvelles et que le visir ne cessât de combattre sa passion, il tomba dans une profonde mélancolie. Il abandonna tous les plaisirs, il n'en pouvait goûter aucun que celui de la chasse, encore n'allait-il chasser qu'aux lieux où la biche blanche lui était apparue et où il se flattait quelquefois de la revoir.

Cependant il y avait près d'une année qu'il aimait sans qu'il eût sujet de se flatter qu'il n'aimait pas un objet chimérique. Il commençait à craindre que tout ce qu'il avait vu ne fût un enchantement. Il lui prit envie de voyager, dans l'espérance qu'en voyageant, toutes ces images s'effaceraient insensiblemeut de son esprit. Il laissa la conduite du royaume à Muezin, et malgré tout ce que ce ministre lui put représenter pour le détourner du dessein qu'il avait pris de ne vouloir être accompagné de personne, il partit tout seul une nuit, monté sur un fort beau cheval qui avait une selle et une bride d'or enrichies de rubis et d'émeraudes. Ce prince était couvert de riches habits et portait un large cimeterre dont le fourreau était parsemé de diamans.

Il avait déjà traversé ses états, il avait même gagné les frontières du Thibet, et il s'avançait vers la capitale de ce royaume. Il n'en était qu'à deux petites journées lorsqu'il s'arrêta sous un gros arbre, dont l'épais feuillage faisait beaucoup d'ombre. A peine eut-il mis pied à terre pour se reposer quelques momens qu'il aperçut assez près de lui, sous un autre arbre, une dame qui ne paraissait pas avoir dix-huit

ans. Elle était assise, la tête appuyée sur une de ses mains; elle rêvait profondément, et l'on jugeait à son air triste qu'il fallait que quelque malheur lui fût arrivé. Les habits qui la couvraient étaient tout déchirés, mais au travers de ses haillons on ne laissait pas de remarquer que c'était une très-belle personne et qui ne devait pas être du commun. Ruzvanschad s'approcha d'elle, et après lui avoir offert son secours, lui demanda qui elle était. La dame lui répondit : Je suis fille et femme de roi, et cependant je ne suis point ce que je dis. Je suis princesse et ne suis point ce que je suis.

XIXe JOUR.

Le roi de la Chine ne savait que penser de la jeune dame, il crut qu'elle avait perdu l'esprit. Madame, reprit-il, rappelez votre raison et me croyez disposé à vous rendre tous les services qui dépendront de moi. — Seigneur, dit-elle alors, je ne suis point étonnée que vous me regardiez comme une folle. Le discours que je viens de vous tenir a dû vous paraître insensé; mais vous me le pardonnerez sans doute quand vous saurez mes malheurs. Je vais vous les apprendre pour reconnaître votre générosité.

HISTOIRE DU JEUNE ROI DE THIBET ET DE LA PRINCESSE DES NAIMANS.

Je suis, poursuivit-elle, fille d'un roi des Naïmans. Mon père n'ayant pas d'autre enfant que moi lorsqu'il mourut, tous les grands et le peuple me proclamèrent reine, et en attendant que je fusse en âge de régner, car je n'avais encore que quatre ans, on confia le gouvernement de l'état au visir Aly Bin-Haytam, qui avait épousé ma nourrice et dont on connaissait la capacité. Ce sage ministre fut aussi chargé de mon éducation. Il commençait à m'enseigner l'art de régner, et j'allais bientôt prendre connaissance des affaires, quand la fortune, qui donne et ôte à son gré les diadèmes, vint me précipiter du haut du trône dans un abîme affreux. Un frère de mon père, le prince Mouaffac, qu'on croyait mort depuis longtemps et qu'on disait avoir été tué dans une bataille donnée contre les Mogols, parut tout à coup dans le pays des Naïmans. Quelques grands seigneurs, qui avaient été autrefois de ses amis, entrèrent dans ses intérêts et, secondant l'ambition qui l'animait, excitèrent dans l'état une révolte en sa faveur. Le visir Aly s'efforça vainement de l'apaiser. Au lieu d'éteindre ce feu qui s'allumait, il ne fit que l'irriter : en un mot, tous mes peuples se laissèrent séduire par les pratiques de Mouaffac et se déclarèrent pour lui.

L'usurpateur ne se vit pas plutôt couronné qu'il voulut s'assurer de ma personne et me faire mourir pour prévenir tout ce que le zèle de quelques amis qui me restaient pourrait entreprendre pour moi. Mais le visir Aly et ma nourrice, sa femme, trouvèrent moyen de me soustraire à la fureur du tyran. Ils m'enlevèrent une nuit, nous sortîmes d'Albasin et par des chemins détournés nous gagnâmes le Thibet [1]. Nous allâmes demeurer dans la capitale

[1] Le Thibet, comme on sait, est un royaume faisant partie de l'empire de la Chine. Il est le siége de cette branche de la religion bouddhique ayant pour chef le grand lama, souverain et père spirituel des Thibétains et des Tartares. Je crois devoir reproduire ici sur ce divin personnage quelque détails curieux que j'emprunte au *Mémoire d'Abel Rémusat sur l'origine de la hiérarchie lamaïque.*

Selon la croyance indienne, les âmes humaines sont sujettes à la transmigration et ne quittent un corps que pour renaître sous une autre forme. Le divin réformateur qui établit il y a environ trois mille ans la religion bouddhique a usé de ce privilége pour perpétuer sa doctrine et la préserver à jamais de toute altération. En conséquence, à peine avait-il payé son tribut à la nature, 970 ans avant notre ère, qu'il revint au monde sous une forme nouvelle et devint son propre successeur. S'attachant invariablement à cette manière d'agir, il ne mourut plus que pour renaître, de sorte que, selon la doctrine des bouddhistes, le dieu Bouddha est encore vivant à présent même, sous le nom de *grand lama*, dans la capitale du Thibet.

Les premiers patriarches qui héritèrent de l'âme du divin réformateur vivaient d'abord dans l'Inde à la cour des rois du pays, dont ils étaient les conseillers spirituels. Le dieu se plaisait à naître tantôt dans la classe des brâhmanes, tantôt dans celle des guerriers, tantôt dans celle des marchands, et le lieu de sa naissance n'était pas moins varié. Au cinquième siècle de notre ère, Bouddha, alors fils d'un roi de Mabar, dans la presqu'île, quitta l'Inde pour aller fixer son séjour à la Chine, et cette démarche paraît devoir être attribuée aux persécutions des brâhmanes. Exilés du pays qui avait vu naître le réformateur, les patriarches successeurs de Bouddha, après avoir été réduits pendant huit siècles à une existence précaire et dépendante, parvinrent dans le treizième siècle au faîte des grandeurs. Ce fut aux conquêtes de Genghiz-Khan et de ses premiers successeurs qu'ils en furent redevables.

Trente-trois ans après la mort du conquérant tartare, par l'ordre d'un de ses petits-fils, le Bouddha vivant fut élevé au rang des rois. Comme le divin personnage était né au Thibet, on lui assigna des domaines dans ce pays, et le mot de *lama*, qui signifiait *prêtre* dans sa langue, commença dès lors à acquérir quelque célébrité. Environ deux siècles après, le saint pontife reçut le titre pompeux de *dalaï-lama*, ce qui en mogol signifie lama pareil à l'Océan. Aujourd'hui le chef suprême des *lamas* est confondu parmi les moindres vassaux de l'empereur de la Chine.

« Un des principaux lamas, dit M. Rémusat, ayant encouru la disgrâce de Khian-Loung, se vit obligé, malgré sa répugnance, à venir faire un voyage à la cour. L'empereur l'y accueillit avec

de ce royaume, où le visir passa pour un peintre indien, et moi pour sa fille. Il avait appris à peindre, et il possédait cet art si parfaitement qu'il acquit bientôt de la réputation. Quoique nous eussions une grande quantité de pierreries et que nous pussions vivre avec éclat, nous menions une vie obscure, comme si nous eussions été réduits à subsister du pinceau d'Aly. Nous craignions les émissaires de Mouaffac et nous ne voulions point qu'on nous soupçonnât d'être autre chose que ce que nous paraissions.

Deux années s'écoulèrent pendant ce temps-là. Je perdis insensiblement les idées de grandeur qu'on m'avait inspirées, et prenant des sentimens conformes à mon malheur, déjà je commençais à m'accoutumer à l'obscurité d'une condition commune. Il semblait que je n'eusse jamais été que la fille d'un simple particulier, je ne me souvenais plus d'avoir été sur le trône. La tranquillité dont je jouissais me faisait oublier le passé, ou si quelquefois encore je rappelais dans ma mémoire le rang glorieux que j'avais occupé, je ne l'envisageais plus que comme un joug dont j'étais dégagée, et libre des soins attachés à la puissance souveraine, je pardonnais à la fortune de me l'avoir ôtée. Plût au ciel, hélas! que j'eusse passé le reste de ma vie dans cet état obscur et heureux! Mais non, il faut remplir sa destinée, et il n'est pas moins inutile de se plaindre des disgrâces que de vouloir les prévenir.

Le visir fit quelques tableaux qui furent admirés de toute la ville de Thibet. Le roi en entendit parler et eut envie de les voir. Il vint lui-même chez Aly, qui les lui montra. Ce prince en fut très-satisfait, aussi bien que de la conversation du peintre. Pendant qu'ils s'entretenaient tous deux, j'entrai dans la chambre où ils étaient, entraînée par la curiosité de voir le roi. Je crus que, ne paraissant devant lui que comme la fille du peintre, il ne ferait aucune attention à moi. Je me trompai : il me regarda, il fut même frappé de ma vue. Je m'en aperçus et me retirai. Il ne fit pas semblant toutefois de m'avoir remarquée, et il continua de parler au visir, mais avec tant de trouble et d'émotion, avec un air si inquiet qu'il ne fut pas difficile de juger que j'avais fait sur lui quelque impression. Effectivement ce prince revint dès le lendemain chez Aly : il y revint encore les jours suivans. Sous prétexte de chercher des tableaux, il entrait dans toutes les chambres et faisait si bien qu'il pénétrait toujours jusqu'à celle où j'étais. Il ne me disait rien, à la vérité, mais ses regards enflammés ne me découvraient que trop ses sentimens.

Un jour il offrit au visir un appartement dans son palais avec une grosse pension, voulant, disait-il, arrêter dans ses états et s'attacher un si fameux peintre. Aly devina sans peine le motif de cette proposition, et comme il en voyait les conséquences, il me dit : Je m'aperçois, ma reine, que le roi de Thibet vous aime. L'amour a plus de part que la peinture aux offres qu'il nous fait. Nous allons loger dans son palais, il ne manquera pas de chercher tous les jours à vous entretenir de sa passion. Souvenez-vous de votre naissance, et bien loin d'accorder aux soupirs de ce prince une indigne victoire, résistez courageusement aux pressantes instances de sa tendresse. S'il est assez amoureux pour vouloir vous associer à son rang, vous l'écouterez; s'il a d'autres vues, nous saurons bien les tromper. Je promis au visir de suivre exactement ses conseils. Je ne lui dis point que j'avais remarqué aussi bien que lui l'amour du roi et encore moins ce que cette découverte avait produit en moi. Le prince était jeune, beau, parfaitement bien fait : je ne pus me défendre d'avoir pour lui les mêmes sentimens que je lui avais inspirés.

XXe JOUR.

Cependant, quelque penchant que je me sentisse pour le roi de Thibet, je me promettais bien de le lui cacher s'il n'avait pas d'autre dessein que de tenter ma vertu ; mais ce prince m'épargna la peine de me contraindre longtemps. Je ne fus pas plutôt dans son palais

des honneurs extraordinaires jusqu'à envoyer au-devant de lui son fils aîné porteur de présens magnifiques. A peine le lama, charmé d'une si belle réception, était-il installé dans le monastère où l'on avait tout préparé pour son séjour, qu'il tomba malade et qu'au bout de quelques jours *il changea tout à coup de demeure :* c'est l'expression usitée en pareille circonstance.

» Les médecins du palais, que la bonté de l'empereur avait chargés de donner des soins au lama, n'eurent pas le moindre scrupule sur la nature de sa maladie. Toutefois l'empereur jugea à propos d'écarter tous les soupçons, et dans une lettre assez peu propre à remplir cet objet, il fait cette réflexion, *que l'aller et le venir n'étaient qu'une même chose pour le lama,* ce qui veut dire qu'étant mort à Péking, il devait lui être indifférent de renaître dans le Thibet et qu'il avait eu de moins la fatigue du voyage. » (*Mélanges asiatiques*, t. Ier, p. 140.)

qu'il me déclara son amour de la manière que je le souhaitais. Vous m'avez charmé, me dit-il, dès le premier moment que je vous ai vue. J'ai été depuis sans cesse occupé de vous, et je sens que je ne puis vivre sans vous posséder; mais quelque vive ardeur qui m'enflamme, ne croyez pas que je veuille vous traiter comme une esclave : j'ai pour vous autant de respect que j'en aurais pour la fille du roi de la Chine, et je prétends, en vous donnant ma foi, vous placer sur le trône de Thibet.

Je remerciai le prince de l'honneur qu'il me voulait faire, et prenant cette occasion pour lui apprendre qui j'étais, je lui contai mon histoire, qui le toucha vivement. Ma princesse, s'écria-t-il, je vois bien que le ciel m'a réservé l'honneur de vous venger, puisque vous êtes venue chercher un asile au Thibet. Oui, le perfide Mouaffac sera bientôt puni d'avoir osé prendre votre place. Consentez que je vous épouse aujourd'hui et soyez assurée que dès demain je lui enverrai des ambassadeurs pour lui déclarer la guerre s'il refuse de vous céder le trône qu'il a usurpé. Je fis de nouveaux remercîmens au roi et lui avouai qu'en nous voyant tous deux pour la première fois, si j'avais fait sur lui quelque impression, je ne l'avais pas aussi impunément regardé. Cet aveu le charma. Il prit une de mes mains, il la baisa avec transport et me jura qu'il m'aimerait toujours. Il m'épousa dès le jour même, et notre mariage fut célébré dans la ville par de grandes réjouissances.

Le lendemain, le roi, comme il me l'avait promis, nomma des ambassadeurs pour aller au pays des Naïmans. Ils partirent en diligence et ils ne furent pas sitôt arrivés à la cour qu'ils demandèrent audience. On la leur accorda. Ils dirent à ce prince que leur maître m'ayant épousée, ils venaient le sommer de me restituer le royaume de Naïmans, ou sur son refus lui déclarer la guerre. Mouaffac, bien que hors d'état de résister au roi de Thibet, fut assez fier pour mépriser ses menaces, de sorte que les ambassadeurs étant de retour annoncèrent à leur maître le refus de l'usurpateur. Aussitôt on fit des levées dans tout le royaume de Thibet et l'on mit sur pied une armée nombreuse; mais dans le temps que les troupes assemblées étaient prêtes à marcher contre les Naïmans, il vint des députés de la part de ces peuples pour m'assurer de leur obéissance et m'apprendre que mon oncle Mouaffac était mort après quelques jours de maladie. Sur cette nouvelle le roi congédia son armée et résolut d'envoyer Aly régner pour moi dans le pays des Naïmans. Ce ministre était prêt à partir lorsqu'une aventure à laquelle je ne me serais jamais attendue l'en empêcha.

Un soir j'étais assise sur un sofa dans mon cabinet et je lisais quelques chapitres de l'Alcoran. Après les avoir lus je me levai pour aller trouver le roi, qui était déjà couché. Un fantôme effroyable se présenta tout à coup au-devant de mes pas et disparut dans le moment. Je fis un si grand cri que je réveillai le roi, qui dormait. Il accourut à moi promptement et me demanda pourquoi j'avais crié. Je lui en dis la cause, et, rassurée par sa présence, j'étais déjà disposée à croire que le fantôme qui m'était apparu venait de ma seule imagination, que la lecture avait échauffée. Le prince m'écouta fort attentivement, et bien loin d'achever de dissiper ma frayeur, il me dit : Je suis plus troublé que vous et je ne comprends pas, madame, comment vous pouvez être en même temps dans mon lit et dans ce cabinet. — Seigneur, lui dis-je, je ne conçois rien au discours que vous me tenez. Parlez-moi, de grâce, plus clairement. — Hé bien, repartit-il, vous n'avez qu'à vous approcher du lit et vous allez voir la chose du monde la plus étonnante. En effet, m'étant avancée jusqu'au chevet, j'aperçus, avec toute la surprise que vous pouvez penser, une jeune dame qui me ressemblait parfaitement: elle avait tous mes traits et toute ma figure.

O ciel! m'écriai-je à ce spectacle, quel objet s'offre à ma vue! Quel prodige inouï.... — Ah! méchante, interrompit cette dame d'un ton de voix pareil au mien, il faut que tu sois bien effrontée pour oser prendre ma forme! Quel est donc ton dessein, scélérate enchanteresse? Crois-tu que le roi mon époux, trompé par ces apparences qui lui laissent ignorer laquelle de nous deux est sa femme, pourra me chasser de son lit et te donner ma place? Perds cette espérance, ton artifice sera inutile. Malgré les enchantemens, mon mari voit bien que tu n'es qu'une misérable. — Mon cher seigneur, ajouta-t-elle en s'adressant au prince, faites arrêter cette perfide magicienne, ordonnez tout à l'heure qu'on la jette dans un som-

bre cachot, et que demain elle expie dans les flammes sa coupable intention.

XXIe JOUR.

Si la parfaite ressemblance qui était entre cette dame et moi, poursuivit la princesse des Naïmans, m'avait étonnée, son discours insolent me surprit encore davantage. Au lieu de répondre sur le même ton, je ne pus m'empêcher de pleurer, et je dis au roi : Seigneur, je croyais avoir épuisé ma mauvaise fortune ; j'avais lieu de penser qu'après avoir uni mon sort au vôtre, tous mes malheurs étaient finis ; mais, hélas ! un démon jaloux de mon bonheur vient le traverser. Il emprunte mes traits et veut passer pour moi-même ; il a réussi. Vous ne me connaissez plus, vous me confondez avec lui, regardez-moi, de grâce : si votre femme vous est chère encore, votre cœur doit la démêler au travers du charme qui trompe vos yeux. J'atteste le ciel que je suis la princesse des Naïmans.

La dame couchée m'interrompit pour la seconde fois : Vous en avez menti, me dit-elle, vous êtes une impudente et vous faites assez voir ce qu'on doit penser de vous. Les traîtres ont d'abord recours aux sermens, et leurs yeux, prompts à servir leur perfidie, leur fournissent toujours des pleurs. — Cessez, nous dit alors le roi, finissez des discours qui ne m'apprennent point ce que je veux savoir. Vous ne faites que m'embarrasser l'une et l'autre. Je ne puis reconnaître ma femme ; l'une de vous deux est une magicienne qui cherche à me séduire ; mais il ne m'est pas possible de la distinguer, et je craindrais, en voulant punir la coupable, de faire tomber le châtiment sur l'innocente.

Le roi, ne pouvant donc me démêler de la magicienne, appela le chef de ses eunuques et lui commanda de nous enfermer dans des appartemens séparés. Nous y passâmes le reste de la nuit. Le lendemain le prince fit venir le visir Aly et sa femme et leur conta toute l'aventure. Ils demandèrent à nous voir toutes deux ensemble, ne doutant point, quelque chose que leur pût dire le roi, qu'ils ne me reconnussent ; mais ils nous trouvèrent si semblables l'une à l'autre qu'il ne leur fut pas moins impossible qu'au roi de discerner le mensonge de la vérité. Ma nourrice même, se ressouvenant que j'avais apporté en naissant une marque au genou, nous visita et fut assez surprise lorsqu'elle vit que nous avions toutes deux le même signe au même endroit. Ils ne se rebutèrent point pour cela, ils commencèrent à nous interroger séparément. La dame répondit à leurs questions comme moi-même, de sorte qu'ils ne savaient ce qu'ils devaient penser. Il parut cependant à ma nourrice que mes réponses étaient les plus justes, et elle décida pour moi.

Mais on ne s'arrêta point à son sentiment, et tous les visirs que le roi avait assemblés jugeant au contraire que la dame qu'on avait trouvée couchée dans le lit du prince était la reine et l'autre la magicienne, ils conclurent qu'il fallait me brûler. Le roi ne voulut pas suivre un avis si cruel, de peur de faire mourir sa femme en croyant la venger : il se contenta de me bannir de la cour. On m'ôta mes habits, on me couvrit de haillons et l'on me mit hors de la ville. Je suis venue jusqu'ici en vivant des provisions que les personnes charitables m'ont données. Voilà mon histoire, seigneur, ajouta la princesse des Naïmans. J'espère qu'après cela vous conviendrez que j'ai eu raison de vous dire que je suis fille et femme de roi, et que cependant je ne suis point ce que je dis, que je suis princesse et ne suis point ce que je suis.

En cet endroit la reine de Thibet ayant cessé de parler, Ruzvanschad prit la parole et lui dit : Consolez-vous, madame, vos malheurs sont parvenus à leur comble et vous ne devez pas douter que la fortune désormais ne vous devienne favorable ; car, comme dit un de nos poëtes, une chose qui est arrivée au point de sa perfection touche au moment de sa décadence, et un malheur extrême est voisin de la prospérité. Attends-toi à périr, ajoute le même poëte, quand on te dira que tu es parfait, et prépare ton cœur à la joie lorsque l'adversité te fera sentir ce qu'elle a de plus rigoureux. C'est ainsi que le ciel a réglé la vie des hommes. Pour vous convaincre de cette vérité, je veux, madame, vous conter l'histoire du visir Caverscha.

HISTOIRE DU VISIR CAVERSCHA [1].

Un roi d'Hyrcanie appelé Codavende avait

[1] L'*Histoire du visir Caverscha* ne diffère point pour le fond de celle du *Bon visir injustement emprisonné* dans la continua-

un visir nommé Caverscha. Ce ministre, homme d'un esprit supérieur et d'une expérience consommée, voulut un jour se baigner. Il était auprès de la cuve du bain, il tira de son doigt sa bague en badinant et la laissa tomber par hasard dans la cuve, mais au lieu d'aller au fond, elle demeura sur la surface de l'eau.

Caverscha, frappé de ce prodige, ordonna aussitôt à ses officiers d'enlever de sa maison toutes ses richesses et de les aller cacher dans un lieu qu'il leur nomma, en leur disant que le roi son maître était sur le point de le faire arrêter. Effectivement, ses domestiques n'avaient pas encore emporté tous ses meubles, que le capitaine des gardes du roi arriva chez lui avec des soldats et lui dit qu'il avait ordre de le mener en prison. Le visir s'y laissa conduire, pendant qu'une partie des soldats se saisit de tout ce qui était resté dans sa maison. Ce malheureux ministre, que Codavende traitait ainsi sur de faux rapports, demeura plusieurs années dans les fers. Il n'avait pas la liberté d'entretenir ses amis. On lui refusait toute sorte de consolations, et tous les jours le roi donnait quelque nouvel ordre qui augmentait la rigueur de sa prison.

Il avait envie depuis longtemps de manger du rommanaschy[1]. Il en demandait sans cesse et l'on avait la cruauté de lui en refuser, tant on s'attachait à le mortifier. Cependant, un jour le concierge lui en porta par pitié et lui en présenta dans un bassin de porcelaine. Le visir, ravi d'avoir enfin ce qu'il avait si ardemment désiré, se disposait à contenter ses désirs, quand deux gros rats, qui se battaient, venant à passer tout à coup auprès du rommanaschy qu'il avait mis à terre pour un moment, tombèrent dedans et le rendirent immonde. Caverscha n'en voulut pas manger, mais il envoya dire à ses domestiques d'aller reprendre ses richesses et de les reporter dans sa maison, parce que, disait-il, le roi son maître était prêt à le retirer de prison et à le rétablir dans son premier poste. Cela ne manqua pas d'arriver encore : Codavende lui rendit la liberté dès le jour même, et l'ayant fait venir en sa présence, il lui dit : J'ai reconnu votre innocence, j'ai fait étrangler vos ennemis, je vous redonne ma confiance avec le rang que vous occupiez auparavant.

tion des *Mille et une Nuits*, publiée par M. Jonathan Scott. (*Arabian Nights*, vol. VI, p. 375. — *Mille et une Nuits*, édition de M. Destains, t. VI, p. 280.) Le conte traduit par le savant orientaliste anglais a dû en conséquence être exclu de notre collection.

[1] C'est un mets où il entre des grains de Grenade. (*Pétis.*)

Alors les amis de Caverscha, sachant ce qui s'était passé, lui demandèrent comment il avait su qu'il devait être arrêté et ensuite délivré de prison. Quand j'ai vu, leur dit le visir, que ma bague au lieu de s'enfoncer demeurait sur l'eau, j'ai jugé par là que ma gloire était arrivée à son dernier degré, et que mon bonheur ne pouvant plus croître allait, selon l'ordre du ciel, se changer en adversité. Lorsque dans ma prison j'ai demandé en vain si longtemps du rommanaschy, j'ai bien vu que mon malheur durait encore; et enfin, quand on m'en a apporté, les rats qui sont tombés dedans m'ont fait connaître que j'étais parvenu aux bornes prescrites à ma mauvaise fortune, et que ma douleur extrême serait bientôt suivie d'une parfaite joie.

Ne vous abandonnez donc point, madame, à votre désespoir, poursuivit le roi de la Chine, vous êtes peut-être sur le point d'éprouver le plus heureux sort. Imitez-moi, livrez-vous aux plus douces jouissances. Hélas! je ne sais si je ne suis pas, comme vous, le jouet d'une magicienne, ou si la personne que j'aime n'est point quelque affreux démon. Ruzvanschad en même temps lui apprit son nom et lui raconta l'aventure de la biche blanche.

Il en avait à peine achevé le récit, qu'ils aperçurent tous deux un jeune homme à cheval qui attira toute leur attention. Il était presque nu et il courait à bride abattue. Il passa si près d'eux que la reine le reconnut et s'écria : Ciel! voilà mon mari. Mais il ne jeta point les yeux sur elle, il avait l'air effrayé; et en courant à toute bride, il regardait de temps en temps derrière lui, comme s'il eût craint d'être poursuivi.

XXII[e] JOUR.

La jeune reine de Thibet et Ruzvanschad conduisirent de l'œil le jeune homme, et ils ne l'avaient point encore perdu de vue, qu'ils virent venir un autre cavalier qui pressait aussi très-vivement les flancs de son cheval. Celui-ci avait de magnifiques habits et tenait à la main un sabre nu et teint de sang. On voyait bien qu'il poursuivait le premier et qu'il brûlait d'impatience de le joindre; mais ce qu'il y

avait de merveilleux, c'est qu'il lui ressemblait si parfaitement que la princesse l'ayant envisagé ne put s'empêcher de dire encore : O ciel! voilà mon mari ! Il était si occupé de sa poursuite qu'il passa fort près de la reine sans la remarquer. Madame, dit le roi de la Chine, il faut avouer que rien n'est plus surprenant que ceci. Seigneur, lui répondit la princesse, vous pouvez juger par là qu'en vous racontant mon histoire, ce n'est pas une fable que je vous ai débitée.

Pendant qu'ils raisonnaient sur la singularité de cet événement, il parut un troisième cavalier. Pour celui-ci, bien qu'il ne courût pas moins vite que les deux autres, il ne passa pas sans regarder Ruzvanschad et la reine. C'était le visir Aly-Bin-Haytam. La princesse et lui se reconnurent bientôt. Ce ministre descendit promptement de cheval, et se jetant aux pieds de la reine : Ah! Madame, lui dit-il, c'est donc vous que je vois. Le ciel soit à jamais béni de vous avoir conservée. S'il laisse pour un temps triompher le crime et semble abandonner l'innocence, ce n'est que pour mieux faire éclater dans la suite sa justice. C'en est fait, votre mortelle ennemie ne vit plus : le roi lui-même l'a frappée, son sabre est encore teint de son perfide sang ; et pour achever une entière vengeance, il poursuit en ce moment un misérable, qui par le pouvoir d'un charme a pris aussi ses propres traits. Je voudrais avoir le temps de vous informer de tout ce qui s'est passé à la cour depuis que vous en avez été si indignement écartée ; mais remettons ce détail à une autre fois ; le roi s'éloigne toujours. Allons, madame, montons promptement à cheval et courons après lui. Non, Seigneur, dit alors Ruzvanschad ; au lieu de fatiguer la reine, demeurez avec elle ici : je me charge de joindre le roi et de vous l'amener en ce lieu. En disant cela, il s'approcha de son cheval, sauta légèrement en selle et marcha sur les pas du roi de Thibet, sans répondre au compliment que la princesse lui faisait sur sa générosité.

Après son départ, le visir demanda à la reine qui était ce jeune inconnu, et il ne fut pas peu surpris d'apprendre que c'était le roi de la Chine. Satisfaites donc présentement ma curiosité, lui dit la princesse, et contez-moi de quelle manière on a démasqué la magicienne.

Madame, répondit le ministre, le roi votre époux, persuadé que son conseil avait bien distingué la vraie princesse des Naïmans de celle qui, par la force d'un enchantement, en avait toute la ressemblance, vivait avec votre rivale dans une intelligence parfaite. Il était avec elle depuis quelques jours dans un château qu'il a, comme vous savez, à neuf ou dix lieues de sa capitale. Ce matin nous en sommes sortis tous deux avec un seul esclave pour aller à la chasse. Nous en étions déjà un peu éloignés, quand le roi s'est souvenu tout à coup qu'il avait oublié de dire à la reine quelque chose de fort important. Nous sommes aussitôt retournés sur nos pas. Ce prince est descendu de cheval à la porte du château, où il m'a dit de l'attendre, et par un escalier dérobé s'est rendu à l'appartement de la princesse. Peu de temps après, j'ai vu revenir un homme sans turban, presque nu, et qui avait tous les traits du roi : j'ai cru que c'était ce prince. Ah! seigneur, me suis-je écrié en le voyant, pourquoi êtes-vous dans cet état? Mais au lieu de me répondre, il a couru à son cheval d'un air épouvanté ; il est monté dessus et a pris la fuite sans me dire un mot. Comme je jugeais qu'il lui était arrivé quelque fâcheux accident, j'avais une extrême impatience d'apprendre ce que ce pouvait être. Pour m'en éclaircir, je commençais à le suivre, et j'allais faire mes efforts pour le joindre, quand j'ai entendu derrière moi une voix qui criait : Attendez, visir, attendez. Je m'arrête à l'instant, je tourne la tête et vois le roi qui sort du château les yeux étincelans et le cimeterre à la main. Il vient à moi à pas précipités : Visir, me dit-il, nous avons chassé la reine pour retenir une malheureuse femme qui a pris par magie toute sa figure. Je viens d'ôter la vie à cette scélérate, et il faut que je fasse le même traitement au traître qui a pris aussi mes traits. Donne-moi ton cheval, ajouta-t-il en s'adressant à l'esclave ; je veux courir après ce misérable qui prétend en vain m'échapper. En achevant ces paroles, il est monté sur le cheval de l'esclave, et marchant sur les traces de son ennemi, il le poursuit depuis ce tems-là.

Tandis que le visir Aly-Bin-Haytam faisait ce récit à la reine, Ruzvanschad piquait vers le roi de Thibet, et le suivait avec autant d'ardeur que s'il eût couru après sa biche blanche. De son côté le roi de Thibet, poussé par son ressentiment, ne donnait point de relâche à son cheval ; et comme il était meilleur cavalier que l'homme qu'il poursuivait, il le joignit enfin,

et le frappant à l'épaule d'un coup de cimeterre, il lui fit vider les étriers. Il descendit aussitôt de cheval pour achever de tuer son ennemi; mais ce misérable demanda la vie. Je te l'accorde, lui dit le roi, à condition que tu me diras qui tu es, comment et pourquoi tu as pris mes traits; en un mot, que tu me donneras un entier éclaircissement de toutes les choses que je souhaite de savoir. Seigneur, lui répondit cet homme, puisque votre majesté me fait grâce, je veux ne lui rien déguiser. Je vais lui parler avec toute la sincérité qu'elle exige de moi; et pour lui persuader que j'ai dessein de la contenter, il faut que je commence par reprendre ma forme naturelle. En achevant ces mots, il ne fit qu'ôter une bague qu'il avait au doigt, et le roi ne vit en lui que les traits d'un affreux vieillard.

XXIIIe JOUR.

Le roi de Thibet fut assez surpris de cette métamorphose, qui ne servit qu'à irriter la curiosité qu'il avait d'apprendre tout ce que ce vieillard se préparait à lui raconter. Seigneur, dit le misérable, vous me voyez tel que je suis naturellement. Et pour vous donner une entière satisfaction, je vais vous conter l'histoire de ma vie.

Je suis fils d'un tisserand de Damas, et Mocbel[1] est mon nom. Comme mon père était fort riche et encore plus avare, et qu'il n'avait point d'autre héritier que moi, je me trouvai après sa mort maître d'un bien considérable pour un homme de ma naissance. Au lieu de suivre l'exemple de mon père, ou du moins de ménager un peu ma fortune, je ne songeai qu'à me divertir. J'aimais les femmes, et je m'attachai particulièrement à plaire à une jeune dame qui demeurait dans mon voisinage. Elle avait de la beauté et beaucoup d'esprit; mais son esprit était artificieux et d'un assez mauvais caractère. Elle était aimée de plusieurs hommes qui se flattaient tous d'avoir la préférence, parce qu'elle les traitait tous également bien en particulier. J'y fus trompé comme les autres. Séduit par les marques d'amitié qu'elle me donnait, je m'imaginais que mes rivaux soupiraient pour une ingrate et que j'étais plus heureux qu'eux. Cette opinion augmenta mon amour, et mon amour me jeta dans une dépense effroyable. J'envoyais tous les jours quelque nouveau présent à Dilnouaze[2], c'est ainsi qu'elle se nommait; et les présens que je lui fis furent si considérables qu'en trois ou quatre années je me ruinai. Mes rivaux, de leur côté, comme à l'envi l'un de l'autre, s'attachaient à conserver par des présens la tendresse de Dilnouaze, de sorte que cette dame s'enrichit de nos dépouilles.

Après avoir dissipé tout mon bien, je m'attendais à me voir plus mal reçu, et j'avais cette crainte, parce que j'étais toujours fort épris; mais quoique coquette et intéressée, Dilnouaze me dit un jour : Mocbel, tu crois peut-être que je vais te bannir de chez moi présentement que tu n'es plus en état de me faire des présens? Non, mon ami; comme tu es le plus amoureux de tous mes amans, puisque tu l'es le plus tôt ruiné, je veux à mon tour te montrer que je suis généreuse. Je prétends partager avec toi tout ce que je recevrai de tes rivaux, et te rendre avec usure ce que ton amour t'a fait prodiguer. En effet, au lieu de me laisser manquer des choses nécessaires, elle m'accablait d'or et d'argent. Je paraissais plus riche que je n'avais jamais été. Outre cela, elle avait une entière confiance en moi, elle ne faisait rien sans me consulter, et nous vécûmes ensemble de cette sorte pendant plusieurs années.

Insensiblement Dilnouaze vieillissait, le nombre de ses amans diminuait tous les jours, et enfin le temps acheva de les lui enlever tous. Quelle mortification pour une femme qui aimait autant qu'elle la compagnie des hommes! Elle ne pouvait se consoler de s'en voir abandonnée.

Ah! Mocbel, me dit-elle alors, je t'avouerai que la vieillesse m'est insupportable. Accoutumée dès l'enfance aux hommages des jeunes gens, je ne puis aujourd'hui souffrir leur mépris. Il faut que je meure pour m'affranchir du chagrin mortel qui me dévore, ou bien que j'aille au désert de Pharan trouver la sage Bédra. C'est la plus habile magicienne de l'Asie: toute la terre est soumise à ses enchantemens. Les rivières, quand il lui plaît, remontent vers leurs sources; le soleil à sa voix pâlit ou recule, et la lune s'arrête au milieu de sa carrière. J'ai envie de l'aller voir, je sais dans quel endroit du désert elle fait sa demeure; peut-être me donnera-t-elle un secret pour me faire aimer des hommes malgré ma vieillesse. —Vous ferez

[1] Mocbel veut dire *heureux, prospère*.

[2] Dilnouaze veut dire en persan *charme du cœur*.

fort bien, lui répondis-je, et je vous accompagnerai si vous le souhaitez. Elle m'en pria. Nous nous chargeâmes de provisions et de quelques présens pour Bédra, et nous prîmes le chemin du désert.

Quand nous y fûmes arrivés et que nous eûmes marché pendant deux jours, Dilnouaze me fit remarquer de loin une montagne et me dit que la magicienne demeurait là. Nous nous avançâmes jusqu'au pied de la montagne, et nous aperçûmes une vaste et profonde caverne d'où sortaient avec bruit mille oiseaux de mauvais présage, ou plutôt des monstres volans de diverses figures, qui, s'élevant jusqu'aux nues, faisaient retentir l'air de leurs cris funèbres. Nous nous présentâmes à l'entrée et vîmes à la clarté d'une lampe d'acier, dont toute la caverne était éclairée, une petite vieille qui était assise sur une grosse pierre; c'était Bédra. Cette magicienne tenait sur ses genoux un grand livre ouvert qu'elle lisait devant un fourneau d'or, dans lequel il y avait un pot d'argent plein de terre noire qui bouillait sans feu.

Nous jugeâmes bien que nous avions trouvé ce que nous cherchions. Nous entrâmes, et nous étant approchés de la vieille, nous la saluâmes d'un air fort respectueux. Nous lui présentâmes les choses que nous avions apportées pour elle, et ensuite Dilnouaze lui adressa ces paroles : Toute puissante Bédra, j'implore votre secours. Il n'est pas besoin de vous dire le sujet qui m'amène, puisque vous savez tout par le pouvoir de votre art.

XXIVe JOUR.

La magicienne, après avoir écouté Dilnouaze, lui dit : Non, non, il n'est pas nécessaire que tu m'apprennes ce que je sais déjà. En achevant ces mots, elle alla prendre deux fioles de verre qu'elle porta hors de la caverne; elle les mit à terre et jeta dans chacune une bague d'or. En même temps elle ouvrit son livre et lut quelques paroles magiques. Tandis qu'elle faisait des conjurations, nous vîmes sortir du feu de l'une des fioles, et de l'autre une fumée noire et fort épaisse, qui, s'élevant et se répandant dans l'air, excita tout à coup un tonnerre furieux. Mais ce tonnerre cessa bientôt, et l'on ne vit plus rien sortir des fioles. Alors Bédra en tira les bagues, et après en avoir mis une au doigt de Dilnouaze : Va, femme, lui dit-elle, abandonne ton cœur à la joie, tes souhaits sont accomplis. L'anneau que je te donne, pendant que tu l'auras au doigt, a le pouvoir de te faire prendre tous les traits de femmes qu'il te plaira. Tu n'as qu'à souhaiter de ressembler à telle femme ou fille que tu voudras, et dans le moment tu deviendras si semblable à elle qu'on vous confondra l'une et l'autre. Et toi, Mocbel, poursuivit-elle en se tournant de mon côté, je veux te faire présent de l'autre anneau, qui a aussi la vertu de faire disparaître tes propres traits, et de te prêter toutes les formes d'hommes que tu désireras. A ces mots, elle me mit au doigt l'autre bague.

Nous remerciâmes Bédra de ses dons précieux, et nous prîmes congé d'elle. Nous n'attendîmes pas que nous fussions de retour à Damas pour éprouver nos anneaux : nous en fîmes l'essai dans le désert. Nous souhaitâmes de ressembler à des personnes de notre connaissance, et nous prîmes à l'instant toute leur figure. Dès que nous fûmes retournés à Damas, Dilnouaze, qui n'était pas d'humeur à laisser sa bague inutile, emprunta la forme des plus belles dames de la ville, pour se prostituer à leurs amans et en tirer de grosses sommes. De mon côté, pour me divertir, et quelquefois pour voler, je me servais aussi de mon anneau, en paraissant tantôt sous les traits d'un homme et tantôt sous les traits d'un autre.

Après avoir longtemps vécu de cette manière à Damas, il nous prit fantaisie de voyager. Nous sortîmes de l'Égypte et nous allâmes de ville en ville jusqu'au pays des Naïmans. Là, nous apprîmes qu'une jeune princesse, ou plutôt un enfant, occupait le trône; que sous son nom le visir Aly Bin-Haytam gouvernait l'état, et qu'il avait toute l'autorité : que cela faisait beaucoup de mécontens : qu'on souhaitait fort que le prince Mouaffac, oncle de la jeune reine, et frère du feu roi, revînt dans le pays; mais qu'on croyait qu'il avait été tué dans une bataille donnée dans le Mogolistan, parce que depuis ce temps-là on ne savait ce qu'il était devenu. Nous prêtâmes l'oreille à ces discours, et Dilnouaze me dit : Voilà une belle occasion de gagner une couronne; tu n'as qu'à prendre la figure de Mouaffac.

Je me déterminai sans peine à jouer ce personnage. Je m'informai auparavant de toutes

les circonstances du combat donné dans le Mogolistan ; je déterrai même des gens qui me nommèrent ceux des grands seigneurs du royaume qui avaient été les meilleurs amis de Mouaffac. Enfin, lorsque j'eus appris tout ce que je voulais savoir, je ne fis que souhaiter de ressembler à ce prince et j'en eus aussitôt toute la ressemblance. Je me montrai à ceux qu'on m'avait dit avoir été attachés à Mouaffac. Ils témoignèrent une grande joie de me revoir, et je ne leur eus pas plutôt fait connaître que j'avais dessein de m'emparer du trône, qu'ils promirent d'employer pour moi tout le crédit qu'ils avaient dans le pays. Leurs promesses ne furent pas vaines. Les Naïmans qui sont sur les rivages du fleuve Amor, gagnés par leurs sollicitations, commencèrent à se révolter en ma faveur ; les ennemis du visir Aly firent le reste. Tout le royaume fut bientôt soulevé, les peuples même d'Albasin m'ouvrirent les portes de leur ville lorsque je me présentai, et, après m'avoir proclamé roi des Naïmans, jurèrent de m'obéir en tout ce qu'il me plairait de leur commander. Je voulus d'abord m'assurer de la jeune reine, et la sacrifier à ma sûreté ; mais le visir Aly sauva la vie à cette princesse en l'emmenant hors du royaume avec autant de secret que de diligence.

Je ne laissai pas de demeurer tranquillement sur le trône, et de régner avec un pouvoir absolu. Je récompensai tous ceux qui avaient contribué à mon élévation, je leur donnai les premières charges : et quand j'aurais été véritablement le prince Mouaffac, je n'aurais peut-être pas fait un meilleur usage de mon autorité. Je vivais donc fort content avec Dilnouaze, qui, sous les traits d'une belle et jeune dame, possédait la qualité de reine. Je la faisais passer pour la fille d'un roi, à la cour duquel je disais m'être réfugié après cette bataille où j'avais disparu, et qui me l'avait fait épouser pour me consoler de mon malheur. Elle avait un superbe appartement dans le palais, et elle était servie par un nombre infini d'agréables esclaves, qui par leurs divers talens cherchaient sans cesse à la divertir. Nos jours enfin coulaient dans les plaisirs, lorsque nous apprîmes, seigneur, par vos ambassadeurs, que vous aviez épousé la princesse des Naïmans, et que vous étiez résolu de me faire la guerre, si je ne lui rendais la couronne que je lui avais arrachée. Je fis une réponse fière, comme si j'eusse méprisé vos menaces : mais dans le fond j'en fus épouvanté, et je n'eus pas sitôt congédié vos ambassadeurs, que nous songeâmes fort sérieusement, Dilnouaze et moi, au parti que nous avions à prendre.

Après avoir délibéré très-longtemps, persuadés que nous étions trop faibles pour vous résister, nous nous déterminâmes à vous abandonner un trône que nous ne pouvions conserver : mais nous entreprîmes de nous venger de vous et de la princesse des Naïmans, comme si vous nous eussiez fait la plus grande injustice du monde ; et voici de quelle manière nous conduisîmes notre vengeance.

XXVe JOUR.

J'eus recours à ma bague, continua Mocbel, je feignis d'être malade pendant quelques jours, et ensuite, pour faire croire au peuple que j'étais mort, j'empruntai toute la forme d'un cadavre. On fit mes obsèques, et la nuit Dilnouaze étant venue ouvrir le tombeau, où l'on m'avait enfermé, nous sortîmes tous deux d'Albasin sous nos traits naturels. Nous prîmes le chemin de la ville de Thibet, où nous ne fûmes pas plutôt rendus que nous vîmes arriver des députés, que les Naïmans envoyaient à la reine votre épouse pour lui faire part de la mort du prince Mouaffac, et l'assurer qu'ils la reconnaissaient pour leur légitime souveraine. Sur cette nouvelle, vous licenciâtes les troupes que vous aviez assemblées, et vous résolûtes de confier le gouvernement du pays des Naïmans au visir Aly.

Cependant Dilnouaze, sous la ressemblance d'une jeune esclave de la reine, et moi sous celle d'un de ses eunuques, nous nous introduisîmes une nuit dans le palais. Nous nous glissâmes dans votre appartement, où il ne nous fut pas difficile d'exécuter notre dessein : car vous étiez déjà couché, et la reine lisait dans un cabinet. Dilnouaze prit les traits de cette princesse, et se mit au lit auprès de vous; et quand votre véritable femme voulut sortir de son cabinet pour vous aller trouver, je m'offris au-devant d'elle sous l'horrible figure d'un fantôme. Elle fit un cri. Je disparus. Vous savez le reste, seigneur, et je n'ai plus qu'à vous apprendre pourquoi j'ai emprunté aujourd'hui la forme de votre majesté. Ce matin, d'abord que vous avez été hors du palais, je

suis entré sous les traits du chef de vos eunuques dans votre appartement, où vous veniez de laisser Dilnouaze couchée. Mocbel, m'a-t-elle dit, déshabille-toi, et viens sous la forme du roi occuper ici sa place. J'ai fait ce qu'elle souhaitait; et j'étais au lit avec elle lorsque tout à coup, ouvrant la porte de l'escalier dérobé, vous avez paru dans la chambre. Vous vous êtes mis en devoir de me frapper : je me suis dérobé au tranchant de votre cimeterre. Mais le ciel, qui n'a pas voulu sans doute que mes crimes demeurassent impunis, m'a livré à votre ressentiment. Oui, seigneur, je conviens que j'ai mérité la mort. Et si votre majesté, après avoir entendu tous les forfaits qui composent l'histoire de ma vie, se repent de de m'avoir fait grâce, je consens qu'elle retire sa parole, et qu'elle punisse un misérable qui se reconnaît lui-même indigne de vivre.

— Il est vrai, lui répondit le roi de Thibet, que je devrais te traiter comme j'ai déjà traité la malheureuse complice de tes mauvaises actions. Je devrais purger la terre d'un monstre tel que toi; mais puisque j'ai promis de te laisser la vie, je tiendrai ma promesse : je t'ôterai seulement ta bague, le fatal instrument de tes crimes; tu ne pourras plus nuire au genre humain, et ta vieillesse sera ton supplice.

Comme le roi achevait ces paroles, il aperçut Ruzvanschad qui s'avançait vers lui à toutoute bride, et jugeant à son habillement que ce ne devait pas être un homme ordinaire, il le regardait avec attention. Ruzvanschad, l'ayant joint, mit pied à terre, et après l'avoir salué, lui dit : Prince, je viens vous annoncer une agréable nouvelle : la reine, votre épouse, la princesse des Naïmans vit encore. Avec quelque indignité qu'elle ait été chassée de la ville de Thibet, malgré tout ce qu'elle a souffert depuis ce temps-là, je vous apprends qu'elle n'est point morte, et qu'il ne tiendra qu'à vous de la revoir dès aujourd'hui. O ciel! s'écria le roi de Thibet à ce discours, croirai-je ce que j'entends? Est-il bien possible que la reine soit en vie, après les malheurs qu'elle a éprouvés? Mais vous, ajouta-t-il? en s'adressant au roi de la Chine, vous qui me paraissez instruit des étranges événemens qui sont arrivés dans ma maison, dites-moi, de grâce, qui vous êtes, et m'informez de toutes les obligations que je vous ai. — Je suis étranger, répondit Ruzvanschad, et je vous dirai mon nom une autre fois. Le hasard m'a fait rencontrer la reine; elle m'a raconté ses tristes aventures, et je n'ignore pas celle qui vous est arrivée ce matin; le visir Aly vient de me l'apprendre. Il est en ce moment avec cette princesse dans un lieu où je leur ai promis de vous conduire.

Cette nouvelle causa beaucoup de joie au jeune roi de Thibet, qui, plein d'impatience de revoir sa véritable femme, l'alla trouver sur-le-champ avec Ruzvanschad, et laissa là le misérable Mocbel après avoir pris son anneau.

XXVIe JOUR.

Aussitôt que les deux princes se furent rendus à l'endroit où le visir Aly-Bin-Haytam était avec la reine, le roi de Thibet descendit de cheval avec précipitation; et, recevant dans ses bras cette princesse, qui s'était avancée pour l'embrasser : Madame, lui dit-il, de quel œil verrez-vous désormais un mari qui vous a si mal traitée? Mais, hélas! à quelques excès que j'aie porté la cruauté, vous ne devez point me haïr, puisqu'en vous persécutant je croyais vous venger de votre ennemie. — Oublions le passé, seigneur, répondit la reine, votre erreur sert d'excuse au traitement que vous m'avez fait, et l'enchantement était tel qu'on doit vous pardonner votre erreur. — Non, madame, répliqua le roi, je la trouve inexcusable, et je ne me la pardonne point. Quelque ressemblance qu'il y eût entre vous et la malheureuse femme qui avait pris vos traits, je devais vous reconnaître à vos sentimens et à votre esprit, que celui de votre fantôme n'égalait pas.

Après s'être tous deux abandonnés quelque temps à la joie de se revoir, la reine demanda au prince son mari comment il s'était aperçu que la dame, qu'il regardait comme sa femme, ne l'était pas. Je montai, lui dit le roi, par un escalier dérobé dans l'appartement de la reine, et je n'en eus pas plutôt ouvert la porte, que voyant un homme couché avec ma femme, je me sentis saisi de fureur. Je tirai mon cimeterre et m'approchai du lit pour m'immoler ces deux amans; mais l'homme eut l'adresse d'éviter mes coups, et gagna l'escalier dérobé. Avant que de le poursuivre, je voulus me défaire d'une infidèle épouse. Elle s'était levée,

et me demandait grâce en me tendant les bras. J'étais trop en colère pour l'écouter; je la frappe, et lui coupe une main où elle avait un anneau. Elle n'a pas plutôt la main coupée, que son beau visage disparaît, et je ne vis plus devant moi qu'une horrible vieille.

Prince, me dit-elle, en me coupant la main tu as détruit le charme qui trompait tes yeux. C'est par le pouvoir d'une bague enchantée que j'avais tous les traits de la reine, et l'homme qui vient de t'échapper a pris aussi toute ta forme par la vertu d'un autre anneau. Ne m'ôte point la vie; je suis assez misérable, puisque je te vois désabusé.— O scélérate ! ne te flatte pas d'une vaine espérance, ne crois pas pouvoir intéresser ma générosité à te laisser vivre. Non, non, ton crime est indigne de pardon. Si tu n'avais offensé que moi, j'aurais pu par pitié te faire grâce; mais tu es venue troubler l'union où je vivais avec la reine; tu es cause que j'ai traité cette princesse indignement, que je l'ai chassée de mon palais, et que je ne la reverrai plus; car je ne doute pas qu'accablée de douleur et de misère, elle n'ait achevé son déplorable destin. A ces mots, ajouta le roi, j'ai levé mon cimeterre et j'ai coupé la tête à cette méchante vieille. Après cela, sans perdre de temps, je me suis mis sur les traces du malheureux qui avait emprunté mes traits, et le ciel n'a pas permis qu'il se soit dérobé à mon juste ressentiment.

Lorsque le roi de Thibet eut ainsi satisfait la curiosité de la reine, il raconta tout ce qui s'était passé entre Mocbel et lui. Il fit un long récit de toutes les démarches que ce misérable et Dilnouaze avaient faites pour s'emparer du trône des Naïmans, et de quelle manière ils l'avaient ensuite abandonné. La princesse et le visir Aly écoutèrent cette histoire avec autant de surprise que d'attention. Lorsque le roi l'eut achevée, il se tourna vers Ruzvanschad et lui dit : Noble étranger, qui avez si généreusement contribué au bonheur dont nous jouissons, quelles marques de reconnaissance souhaitez-vous que je vous donne? Parlez, demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, et soyez sûr que je vous l'accorderai. Ruzvanschad allait répondre à ce compliment, quand la jeune reine de Thibet, prenant la parole, dit au prince son mari : Seigneur, vous ne savez pas que l'étranger à qui vous adressez ce discours est le roi de la Chine. Aussitôt que le roi de Thibet entendit parler ainsi la reine, il demanda pardon à Ruzvanschad, s'il avait manqué aux égards qu'il lui devait. Le roi de la Chine l'interrompit, et ces deux princes s'embrassèrent à plusieurs reprises. Après quoi ils allèrent tous au château du roi de Thibet. Ruzvanschad y demeura quelques jours, il y fut régalé magnifiquement; puis, ayant pris congé de ses hôtes, il retourna dans ses états.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE RUZVANSCHAD ET DE LA PRINCESSE SCHEHERISTANY.

Le roi de la Chine étant arrivé dans son palais ne manqua pas de raconter à son visir la merveilleuse aventure de la reine et du roi de Thibet. Muczin en fut étonné, et prit de là occasion de représenter encore à son maître que Scheheristany n'était vraisemblablement qu'une magicienne, ou plutôt qu'une femme semblable à Dilnouaze. Ruzvanchad commençait à n'en pas douter.

Un matin que tous les courtisans étaient assemblés au palais, et que, selon leur coutume, ils attendaient que ce prince se montrât, on leur vint dire qu'on ne savait ce qu'il était devenu : que le soir précédent, après avoir fait retirer tous les officiers, il s'était endormi sur un sopha, et qu'on ne le retrouvait ni dans son appartement, ni dans aucun autre lieu du palais. On fit de nouvelles perquisitions, mais toutes furent inutiles; et plusieurs jours s'étant écoulés sans qu'on entendît parler de lui, et sans qu'on sût où il pouvait être, tous les courtisans commencèrent à s'affliger, comme à l'envi l'un de l'autre. Ils se teignirent le visage de jaune et se mirent à pleurer en répandant des roses devant le trône.

Muczin, entre autres, paraissait inconsolable. Il aimait son maître passionnément, et, dans la douleur qu'il avait d'ignorer son sort : Ah! mon prince, s'écriait-il, dans quel lieu du monde êtes-vous? Que dois-je penser de votre absence? Auriez-vous entrepris un nouveau voyage? Est-ce un pouvoir magique qui vous enlève à vos peuples? ou nous abandonnez-vous de votre propre mouvement? Non, vous connaissez trop notre zèle et notre fidélité pour vouloir nous causer une si grande affliction. C'est sans doute par l'art funeste d'une enchanteresse que nous vous avons perdu.

Pendant que le visir et les sujets de Ruzvanschad se livraient à la douleur, cet heureux prince était au comble de la joie dans l'île de Scheheristan, où il avait été transporté par l'ordre de Scheheristany. Cette princesse, après avoir été proclamée reine, s'était appliquée aux affaires de l'état et n'avait été occupée que du soin de sa grandeur les premiers jours de son règne : mais dans la suite, sentant qu'elle aimait toujours le roi de la Chine, et satisfaite de sa fidélité, elle avait enfin résolu de tenir la parole qu'elle lui avait donnée. Pour cet effet, elle le fit enlever par un génie qui le lui apporta dans son appartement. Ah! divine princesse, s'écria Ruzvanchad sitôt qu'il aperçut la reine de Scheheristan, il m'est donc permis de vous revoir? Hélas! je n'osais plus me flatter d'une si charmante espérance : je craignais que vous ne m'eussiez oublié. — Non, prince, répondit Scheheristany, l'absence ne produit pas sur les génies le même effet que sur les hommes, elle ne saurait ébranler notre constance. — Elle n'a point affaibli la mienne, répliqua le roi de la Chine, quoique je ne sois qu'un homme, je suis aussi constant que les génies. Ah! ma reine, poursuivit-il en soupirant, que le temps qui nous a séparés m'a paru long, et que j'avais d'impatience de vous voir paraître à mes yeux! — Seigneur, dit la princesse, je suis contente de vous, et puisque votre tendresse ne s'est point démentie, je veux tenir dès aujourd'hui la promesse que je vous ai faite : nous allons unir nos destins.

XXVIIe JOUR.

Le jeune roi de la Chine remercia Scheheristany de ses bontés et lui jura un éternel amour. Après cela, tous les grands du royaume et le peuple s'assemblèrent devant le palais par ordre de la reine, qui leur dit : Grands et petits génies qui m'écoutez, comme vous vous êtes tous engagés par serment à m'obéir, lorsqu'après la mort de Menoutcher mon père, vous m'avez revêtue de la puissance souveraine, je vous déclare que je vais épouser le prince Ruzvanschad, et je vous ordonne de le regarder comme votre maître. En même temps elle le fit venir et le leur montra. Tous les génies applaudirent au choix de la reine, et quoique le roi de la Chine ne fût qu'un homme, ils ne laissèrent pas, tant ils aimaient leur princesse, de le couronner roi de Scheheristan.

La cérémonie du couronnement étant achevée, on travailla aux préparatifs du mariage. Mais avant que de l'achever, Scheheristany dit à Ruzvanschad : Seigneur, il faut que vous me promettiez une chose. Je n'exige de vous cette promesse que pour notre commun bonheur : mais il est absolument nécessaire que vous me la fassiez et que vous la teniez exactement, car si par malheur il vous arrivait d'y manquer, nous serions tous deux fort à plaindre. — Hé! madame, de grâce, interrompit le roi de la Chine, c'est trop me tenir en suspens : dites-moi ce qu'il faut que je vous promette. Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. — Ce que j'attends de vous, reprit la reine, est un effort pénible dont je crains que vous ne soyez pas capable. Comme je suis génie et vous un enfant d'Adam, nous avons des humeurs différentes. Nous agissons autrement que les hommes, nous avons nos lois et nos coutumes particulières. En un mot, nous ne pourrons vivre longtemps ensemble si vous n'avez une complaisance aveugle pour moi.

— Hé quoi! madame, dit Ruzvanschad, c'est là cet effort difficile dont vous me soupçonnez de n'être pas capable? Ayez meilleure opinion des hommes ou plutôt de vous-même. Croyez que vous aurez toujours sur moi un empire absolu et que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre. — Hé bien! repartit la princesse, vous me promettez donc que, si je fais devant vous quelque action qui vous déplaise, vous vous garderez bien de la blâmer et de m'en reprendre — Oui, ma reine, s'écria-t-il, loin de blâmer vos actions, je jure que je les approuverai toutes. J'aurai toute ma vie pour vous autant de complaisance que d'amour, et vous ne sauriez en douter sans me faire une offense mortelle. — C'est assez, reprit Scheheristany, je me repose sur la foi de ce serment, et quelque chose que je puisse faire devant vous, j'espère que vous garderez le silence. Au reste, ne pensez pas que je vous demande une complaisance injuste. Les génies ne font jamais rien mal à propos. Si quelquefois vous me voyez faire des actions qui ne paraissent pas raisonnables, dites en vous-même : Elle n'agit pas ainsi sans raison. Le roi de la Chine ayant promis de nouveau qu'il ne trouverait point à redire à tout ce que pourrait faire la princesse, on ne songea plus qu'à leur mariage.

La reine fit monter Ruzvanschad sur un trône d'or et puis s'assit auprès de lui. Tous les grands se rangèrent devant eux, et toutes les femmes de la princesse se mirent aux deux côtés du trône. Les grands rendirent leurs hommages et leurs respects au roi, et firent une cérémonie particulière aux créatures de leur espèce. Ensuite le peuple célébra ce mariage par des réjouissances qui durèrent trois jours. Le roi de la Chine, charmé de son bonheur, ne s'occupa qu'à plaire à la princesse, et consacrant tous ses momens aux jeux et aux plaisirs, il perdit pour un temps le souvenir de la Chine.

Après une année de mariage, Scheheristany accoucha d'un prince plus brillant que le jour. Tous les génies firent des réjouissances, et le roi, ravi d'avoir un fils de cette charmante princesse, ne cessait d'en rendre grâces au ciel. Il était à la chasse quand il apprit cette nouvelle. Il se rendit en diligence au palais pour voir l'enfant, que la mère tenait dans ses bras auprès d'un grand feu. Ruzvanschad prit le petit prince, et, après l'avoir baisé avec beaucoup de délicatesse de peur de le blesser, il le rendit à la reine qui le jeta dans le feu. Aussitôt, ô prodige surprenant! le feu et l'enfant nouveau-né disparurent.

XXVIIIe JOUR.

Ce spectacle merveilleux ne fut pas peu mortifiant pour le roi; mais quelque douleur qu'il ressentît de la perte de son fils, il se souvint de la promesse qu'il avait faite à la reine. Il dévora son chagrin, garda le silence et se retira dans son cabinet où il se mit à pleurer, en disant : Ne suis-je pas bien malheureux? Le ciel m'accorde un fils, je le vois jeter dans les flammes par sa propre mère, et il m'est défendu même de blâmer une action si cruelle! O mère dénaturée! ô barbare !.... Mais taisons-nous, ajouta-t-il en se reprenant, je pourrais offenser la reine en lui témoignaht mon affliction. Contraignons-nous, et au lieu de me révolter contre une action si horrible, disons et croyons en effet que la princesse n'agit pas ainsi sans raison.

Le roi ne dit donc rien à Scheheristany, quelque envie qu'il eût de lui reprocher la mort de son fils. Une année après elle mit au monde une princesse encore plus belle que le prince. On la nomma Balkis. Tous les génies de l'île ne manquèrent pas aussi d'en célébrer la naissance par des fêtes qui durèrent trois jours. Le roi fut charmé de la beauté de la fille; il ne pouvait se lasser de la regarder. Elle lui fit oublier le prince de Scheheristan; mais la joie de ce malheureux père ne fut pas de longue durée. Quelques jours après l'accouchement de la reine, on vit entrer dans le palais une grande chienne blanche qui avait la gueule béante. Scheheristany l'ayant aperçue, l'appela et lui dit : Tiens, prends cette petite fille et son berceau. Aussitôt la chienne s'approcha du berceau, le prit avec sa gueule et s'enfuit.

Il serait difficile d'exprimer quelle fut, à ce spectacle, la douleur du roi. Quelque complaisance qu'il eût juré d'avoir pour la reine, peu s'en fallut qu'il ne lui dît mille choses dures et désobligeantes; il fut obligé de se retirer de peur d'éclater. Il s'enferma dans son cabinet, où rappelant dans sa mémoire le déplorable sort de son fils, et frappé de ce qu'il venait de voir : Scheheristany! disait-il, ah! inhumaine, pouvez-vous traiter ainsi vos propres enfans? Certes, si les génies se font un plaisir de commettre des actions si contraires à la nature, qu'ils cessent de vanter les avantages de leur espèce. Je déteste leurs coutumes et leurs lois : celles des hommes sont plus raisonnables. Mais, m'a dit la reine, les génies ne font rien qui ne soit à propos, et quand je ferai quelque chose qui vous révoltera, dites en vous-même, elle n'agit pas ainsi sans raison. Hé! comment se pourrait-il faire qu'elle n'eût pas tort? Ah! je perce le mystère et je vois la cause de mon malheur. Les lois des génies veulent sans doute que, quand ils se marient avec les hommes, ils fassent mourir les enfans qui naissent de ce mariage. Voilà le motif de cette conduite qui me surprend. O! cruelle princesse, pensez-vous que je puisse être dévoué à toutes vos volontés? Non, malgré toute la tendresse que j'ai pour vous, il m'est impossible de m'accoutumer à vos barbares lois [1].

Quoique Ruzvanschad fût vivement affligé de la perte de ses enfans, il eut assez de pou-

[1] Les conditions imposées au roi Rusvanschad par Scheheristany, et le sacrifice des deux enfans, me semblent avoir quelque rapport avec le joli conte si connu de *Griselidis*. (Voyez le *Décaméron*, Xe Journée, Xe Nouvelle, et les *Fabliaux* traduits par Legrand d'Aussy, t. II, p. 297, édition de 1829, in-8o.)

voir sur lui pour ne rien dire à la reine; mais le séjour de l'île de Scheheristan lui devint insupportable, et il résolut de retourner à la Chine. Madame, dit-il un jour à Scheheristany, je voudrais bien revoir mon royaume de la Chine; permettez que j'aille retrouver mes peuples, qui font depuis longtemps des vœux pour mon retour. — Hé bien, lui répondit la reine, je consens que vous leur donniez cette satisfaction. D'ailleurs votre présence est nécessaire dans vos états; je sais que les Mogols lèvent contre vous une puissante armée. Partez pour aller défendre votre empire. Quelque courageux que soient vos sujets, ils combattront beaucoup mieux quand ils vous auront à leur tête; j'aurai soin de vous aller voir. En achevant ces paroles, elle appela un génie et lui dit: Portez tout à l'heure le roi dans son palais de la Chine. En même temps le génie obéit et Ruzvanschad se trouva bientôt dans son palais.

Dès que Muezin le vit, il en fut transporté de joie; il se prosterna devant lui la face contre terre et lui dit: Ah! seigneur, le ciel a donc exaucé mes vœux, il vous rend à vos peuples. J'ai gouverné vos états pendant votre absence, et vos sujets, désespérant de votre retour, m'ont élevé à l'empire. Mais je revois mon seigneur et mon maître: qu'il remonte sur son trône, qu'un esclave occupe depuis trop longtemps. Le roi conta au visir tout ce qui lui était arrivé, et ce ministre en fut dans un extrême étonnement.

Cependant les Mogols s'approchaient de la Chine avec des forces considérables. Ils étaient déjà entrés dans ce royaume, et ils ne se promettaient pas moins que d'en faire la conquête entière. Sur le bruit de leur marche, Ruzvanschad assembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, et alla au-devant de ses ennemis. Il les rencontra dans une vaste plaine où rien ne leur manquait. Il campa assez près d'eux, et bientôt on vit arriver une grande abondance de toutes sortes de vivres, et particulièrement de biscuits, de fruits et de conserves, avec une infinité d'outres remplies de vin et d'autres boissons. Ces vivres étaient sur des chameaux et des mulets, et un visir de Ruzvanschad les conduisait au camp. Ce ministre se nommait Wely. Comme il arrivait dans la plaine avec les vivres, la princesse Scheheristany parut devant lui accompagnée de plusieurs génies, qui déchargèrent les chameaux, écrasèrent les biscuits, les fruits et les conserves, les renversèrent, percèrent les outres; enfin ils mirent tout en pièces et répandirent toutes les boissons, de sorte qu'il ne resta rien qui fût en état d'être bu ou mangé.

XXIXe JOUR.

Wely fut fort étonné de voir ces vivres en cet état. Mais la princesse lui dit: Va dire au roi que c'est la reine sa femme qui a fait tout ce désordre. Il n'y manqua pas, il se rendit en diligence sous la tente de Ruzvanschad. Sire, lui dit-il, voilà votre armée sans vivres. En même tems il lui raconta tout ce que la reine venait de faire; ce qui mit le roi au désespoir. La mort de ses enfans lui semblait plus excusable que cette dernière action. Il en était encore tout hors de lui-même, lorsqu'il vit paraître la princesse. Madame, lui dit-il, je ne puis plus me taire. Vous avez mis ma patience à bout: vous avez jeté mon fils au feu, vous avez donné ma fille à une chienne. Quelque chagrin que cela m'ait causé, je ne vous en ai rien témoigné, j'ai dévoré ma douleur; mais ce que vous venez de faire ne pouvant être qu'un attentat à ma vie et à ma gloire, il m'est impossible de ne me pas plaindre de vous. Ah! ingrate, de quel prix payez-vous ma tendresse! Quel est votre dessein? Voilà mon armée dépourvue de toutes munitions de bouche. Que deviendra-t-elle? parlez. et que deviendrai-je moi-même? Vous voulez sans doute que sans combattre je tombe au pouvoir de mes ennemis. Cela se peut-il souffrir!

— Seigneur, répondit la reine, il aurait mieux valu vous taire encore cette fois-ci, que de rompre le silence si mal à propos; mais puisque vous avez parlé et que le mal est sans remède, c'en est fait. Il serait inutile de chercher les moyens de détourner le malheur que je craignais, puisqu'il est arrivé. Ah! prince imprudent et faible, pourquoi n'avez-vous pu retenir votre langue? Savez-vous bien quel était ce feu à qui je livrai votre fils? C'était un Salamandre habile à qui je confiai l'éducation de ce jeune prince. Et la chienne que vous avez vue, c'est une fée qui a bien voulu se charger de votre fille pour lui enseigner toutes les sciences convenables à une princesse génie. Le Salamandre et la fée répondent à mon attente, ils élèvent le prince et sa sœur d'une manière ad-

mirable. Vous en allez juger tout à l'heure. Holà! gardes, poursuivit-elle en parlant aux génies de sa suite, que l'on fasse venir ici en ce moment mon fils et ma fille. A peine eut-elle prononcé ces paroles que le prince de Scheheristan et sa sœur Balkis vinrent sous la tente de Ruzvanschad; mais il n'y eut que le roi qui les vit, tous les autres hommes qui étaient présens ne les voyaient point.

Le roi de la Chine, malgré la situation où l'avaient mis ses munitions gâtées, fut transporté de joie quand il aperçut ses enfans. Il les embrassa tous deux l'un après l'autre avec des transports que les pères seuls sont capables de sentir. Pendant ce temps-là, Scheheristany continua son discours. Seigneur, dit-elle, il faut présentement que je vous apprenne pourquoi j'ai renversé vos vivres. Le roi des Mogols veut éteindre le flambeau de votre vie et réduire sous son obéissance l'empire de la Chine. Pour y parvenir plus sûrement, il a, par une somme considérable, corrompu la fidélité de Wely. Ce perfide ministre, pour cent mille sequins d'or, s'est obligé de faire périr votre armée et vous-même par le poison. Comme vous l'avez chargé du soin des vivres, il a fait mettre dans les biscuits et dans le vin un poison qui fait son effet dans le moment. C'est pourquoi tous vos officiers et vos capitaines auraient perdu la vie, si je n'avais pas gâté ces munitions. Vous ne sauriez peut-être croire ce que je vous dis; mais il est aisé de vous convaincre. Faites venir le visir, qu'il mange en votre présence un morceau de ces biscuits, et vous verrez ce qu'il en arrivera.

Le roi fut troublé de ces paroles, il fit appeler Wely, et quand ce ministre fut venu: Qu'on aille, dit le prince, chercher quelques restes des munitions renversées. On lui apporta une boîte de confitures qui se trouva encore tout entière et sur laquelle était le cachet du visir. Le roi fit ouvrir la boîte et ordonna au traître de manger des confitures. Sire, dit Wely, je n'ai pas d'appétit présentement; mais dès que j'en aurai, j'en mangerai. — Si tu n'en manges tout à l'heure, répliqua le prince, je vais te faire trancher la tête. Alors le visir, voyant qu'il ne pouvait éviter la mort, aima mieux obéir. Il prit quelques morceaux des confitures et à l'instant même il tomba raide mort devant toutes les personnes qui étaient sous la tente.

Seigneur, dit la reine à Ruzvanschad, vous ne doutez plus à présent de la trahison de votre visir, et vous êtes sans doute persuadé que les génies ne font rien sans raison.—Oui, madame, dit le roi, je conviens que j'ai tort de n'avoir pas exactement observé la loi que vous m'aviez imposée; mais je ne suis pas hors d'inquiétude. Mon armée demeurera sans vivres et la faim fera ce que le poison devait faire. —Non, non, dit la princesse, les vivres ne vous manqueront pas. Vous en aurez demain plus qu'il ne vous en faut, car cette nuit vous attaquerez vos ennemis, vous les taillerez tous en pièces, vous deviendrez maître de leurs munitions et vous vous en retournerez dans votre capitale vainqueur et triomphant.

Ce que la reine disait se trouva vrai. Au milieu de la nuit, cette princesse, avec tous les génies de sa suite, se mit à la tête des Chinois et fondit sur les Mogols, qui voulurent d'abord faire quelque résistance, mais ils furent tous renversés. Les génies et les Chinois en firent un si horrible carnage qu'à peine le roi des Mogols, qui commandait en personne, put-il se sauver. Le lendemain, quand le jour vint à paraître, on vit toute la plaine jonchée de corps morts; et Ruzvanschad fut d'autant plus content de cette victoire, qu'elle ne lui coûta que quelques soldats. Son armée fit un riche butin. Tous les équipages des Mogols, aussi bien que leurs vivres qui étaient en abondance, devinrent la proie des victorieux.

Alors Scheheristany dit au roi son époux: Voilà tous vos ennemis sur la poussière, la guerre est finie. Vous pouvez retourner sur vos pas et aller vivre dans votre palais tranquillement. Pour moi, je vais vous quitter, il faut que nous nous séparions pour jamais. Vous ne me verrez plus, et moi-même je serai privée de votre vue. C'est votre faute, mon cher prince: pourquoi n'avez-vous pas tenu la promesse que vous m'aviez faite? — Ah! juste ciel, s'écria le roi à ce discours: qu'est-ce que j'entends? Au nom de Dieu, madame, abandonnez ce funeste dessein. Je me repens de vous avoir manqué de parole; daignez me pardonner. Je vous proteste que désormais vous ne vous plaindrez plus de moi. Quelque chose que vous fassiez, soyez assurée que je me garderai bien de le désapprouver. — Ce serment est superflu, dit la princesse. Nos lois m'ordonnent de m'éloigner de vous: les lois des génies ne se peuvent enfreindre. Cessez de vouloir m'arrêter.

Hélas! s'il dépendait de moi de vous pardonner, je ne serais pas inexorable. Adieu, prince, ajouta-t-elle en pleurant, vous perdez vos enfans et leur mère. Vous souhaiterez en vain de les revoir; ils ne s'offriront plus à vos yeux. En disant cela elle disparut, aussi bien que le prince de Scheheristan et la princesse Balkis.

XXX[e] JOUR.

Quelle vive douleur ressentit le roi de la Chine en perdant des objets si chers! Il n'est pas possible de l'exprimer. S'il eût perdu la bataille et qu'il fût tombé entre les mains des Mogols, il n'aurait pas été si affligé. Il se déchira le visage, mit de la terre sur sa tête et fit toutes les actions d'un homme insensé. Il reprit le chemin de sa capitale avec son armée, et dès qu'il fut arrivé dans son palais il dit à Muezin: Visir, je vous laisse le soin des affaires, gouvernez mon empire. Faites tout ce que vous jugerez à propos; pour moi je vais passer le reste de ma vie à pleurer ma femme et mes enfans, que j'ai perdus par ma seule imprudence. Je ne veux voir personne que vous, et encore je ne vous donne la liberté de me parler qu'à condition seulement que vous ne m'entretiendrez point de tout ce qui regarde mon royaume. Vous ne me parlerez que de Scheheristany et de mes enfans. Je prétends faire mon unique occupation de mes chagrins.

Effectivement Ruzvanschad s'enferma dans son appartement, où personne que Muezin n'avait la permission d'entrer. Ce ministre l'allait voir tous les jours. Il ne manquait pas, pour plaire à ce prince, de flatter sa douleur, et il espérait que le temps la diminuerait; mais au contraire elle s'augmenta de jour en jour. Le roi tomba dans une profonde mélancolie et demeura près de dix années dans une langueur mortelle. Enfin, cédant à ses ennuis, il devint malade, et il était près de mourir quand la reine, paraissant tout à coup dans son appartement, lui adressa ces paroles : Prince, je viens finir vos peines et vous rendre la vie que vous avez déjà presque perdue. Nos lois voulaient que pour punir votre parjure je fusse dix ans séparée de vous, et même elles ne me permettaient pas de vous revoir, à moins que pendant tout ce temps-là vous ne m'eussiez été fidèle : c'est pourquoi, lorsque je vous quittai, je crus que je vous abandonnais sans retour. Les enfans d'Adam, disais-je, ne sont pas capables d'une si longue constance : il m'aura bientôt effacée de son souvenir. Grâces au ciel je me suis trompée, et je vois que les hommes peuvent aimer constamment. Je reviens donc à vous, prince, ajouta-t-elle, et pour comble de joie vous reverrez aussi vos enfans.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le prince de Scheheristan et la princesse Balkis entrèrent et se montrèrent à Ruzvanschad, qui en fut charmé. Aussi tendre père que fidèle époux, il était agité des plus doux mouvemens que le sang et l'amour puissent inspirer. Sa santé fut rétablie en peu de temps. Ces quatre personnes passèrent ensemble heureusement un très-grand nombre d'années : et enfin après la mort du roi et de la reine, le prince de Scheheristan prit possession du royaume de la Chine, et la princesse Balkis alla régner dans l'île de Scheheristan jusqu'à ce qu'elle devînt l'épouse du grand prophète Salomon.

Quand la nourrice de Farrukhnaz eut achevé de raconter cette histoire, les femmes de la princesse, qui aimaient les aventures des génies et les enchantemens, l'élevèrent au-dessus de celle d'Aboulcassem; mais toutes les autres furent d'avis contraire et soutinrent que l'histoire du jeune homme de Basra était la plus intéressante. Pour moi, dit Farrukhnaz, je blâme fort le roi de la Chine de n'avoir pas tenu la promesse qu'il avait faite à Scheheristany, puisqu'elle lui avait dit que les génies ne faisaient rien sans raison : cela prouve bien que les hommes ne sont pas esclaves de leur parole. — Madame, reprit Sutlumemé, il y en a qui la garderaient même aux dépens de leur vie, comme je vous le ferais voir par l'histoire de Couloufe et de la belle Dilara, si vous me permettiez de vous la raconter. — Je le veux bien, reprit la princesse; aussi bien je m'aperçois que toutes mes femmes prennent beaucoup de plaisir à vous entendre. Alors la nourrice la commença de cette manière :

HISTOIRE DE COULOUFE ET DE LA BELLE DILARA [1].

Il y avait à Damas un vieux marchand

[1] Le conte du *Hulla* dans le *Behar-Danisch* (voyez la traduction de M. Jonathan Scott, vol. III, p. 248) ne diffère point pour le fond de l'*Histoire de Couloufe et de la belle Dilara*.

L'*Histoire d'Alaeddin* dans la *Continuation des Mille et une*

nommé Abdallah qui passait pour le plus riche de ses confrères. Il était fâché d'avoir été dans toutes les parties du monde et de s'être exposé à mille et mille périls pour amasser du bien, puisqu'il n'avait point d'enfans. Il n'épargnait rien toutefois pour en avoir : il ouvrait sa porte aux pauvres et faisait sans cesse des charités aux derviches en les invitant à prier Dieu de lui accorder un fils. Il fonda même des hôpitaux et des couvens et fit bâtir des mosquées ; mais tout cela était inutile, Abdallah ne pouvait devenir père, et il en perdit même l'espérance.

Un jour il fit venir chez lui un médecin indien dont on vantait fort la capacité ; il le fit asseoir à sa table, et après l'avoir bien régalé il lui dit : O docteur, il y a longtemps que je souhaite passionnément d'avoir un fils. — Seigneur, lui répondit l'Indien, c'est une faveur qui dépend de Dieu ; cependant il est permis aux hommes de chercher les moyens de l'obtenir. — Ordonnez-moi ce qu'il faut que je fasse pour cela, reprit Abdallah, et je vous assure que je le ferai. — Premièrement, dit le médecin, achetez une jeune esclave qui soit grande et droite comme un cyprès, qu'elle ait un visage agréable, de grosses joues et de grosses hanches ; secondement, le son de sa voix doit être doux, son air toujours riant et sa conversation enjouée ; de plus, je voudrais que vous vous aimassiez l'un et l'autre. Outre cela, avant que de voir cette esclave il faut que vous soyez chaste pendant quarante jours et que votre esprit ne soit occupé d'aucune affaire, que vous ne mangiez durant tout ce temps-là que de la chair de mouton noir et que vous ne buviez que du vin vieux. Si vous observez exactement toutes ces choses, il y a lieu d'espérer que vous aurez un fils.

XXXI[e] JOUR.

Abdallah ne manqua pas d'acheter une belle esclave, et véritablement il en eut un fils en suivant le régime que le médecin lui avait prescrit. Pour célébrer la naissance de l'enfant, qui fut nommé Couloufe, Abdallah assembla tous ses amis, leur donna un festin et fit de grandes aumônes pour rendre grâce au ciel d'avoir comblé ses vœux. On éleva Couloufe, et à mesure qu'il devenait plus grand il recevait de nouvelles instructions. Il eut plusieurs maîtres qui le trouvèrent fort disposé à profiter de leurs leçons. On lui enseigna les langues hébraïque, grecque, turque et indienne, et à bien former les caractères de toutes ces langues. On ne se contenta pas de lui faire apprendre l'Alcoran [1], on lui en fit lire les commentaires. Il en possédait jusqu'au sens mystique. Il était surtout bien instruit du point qui regarde la prédestination. Il savait aussi l'abolissant et l'aboli [2], de même que les points de l'ambiguité et de la certitude. On ne voulut point qu'il ignorât l'histoire des tribus arabes, l'histoire de Perse, ainsi que les annales des rois. De plus, il apprit la morale, la philosophie, la médecine et l'astronomie. Il n'avait pas dix-huit ans qu'outre toutes les choses que je viens de dire il en savait encore d'autres. Il était bon poëte et savant musicien. Il était d'ailleurs perfectionné dans tous les exercices du corps. Personne n'a jamais tiré de l'arc ni manié le sabre et la lance avec plus d'adresse et de vigueur. Enfin c'était un jeune homme d'un mérite accompli.

Quelle satisfaction pour un père d'avoir un semblable fils ! Abdallah l'aimait plus que sa vie et ne pouvait vivre un moment sans lui. Cependant la mort, qui en veut aux heureux du siècle, vint bientôt enlever le vieux marchand. Se voyant à l'extrémité, il fit asseoir Couloufe au chevet de son lit et il employa ses derniers momens à lui donner de sages conseils. Après sa mort et ses funérailles, son fils prit possession de tous ses biens ; mais ce jeune homme n'en fut pas plutôt maître qu'il commença à les dissiper : il fit bâtir un palais, acheta de belles esclaves et choisit plusieurs jeunes gens pour être les compagnons de ses débauches. Il passait les jours à se divertir avec eux ; on prodiguait chez lui les mets les

Nuits, publié par M. Caussin de Perceval (t. IX, p. 171 de l'édition de 1806, in-18), offre aussi beaucoup de rapport avec ce conte des *Mille et un Jours*.

[1] Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 65, *note*.

[2] « Mahomet ne se faisait pas scrupule de changer ou de modifier ce qu'il avait institué. C'est ainsi que, dans l'espoir de gagner les Juifs, il avait adopté le plus de cérémonies juives qu'il avait pu, et qu'ensuite, se voyant contraint de renoncer à cet espoir, il en établit d'autres. Il ne suivait d'autre mobile en cela que son intérêt ou ses passions. Les auteurs musulmans reconnaissent dans l'Alcoran deux sortes de préceptes, ceux qui sont abrogés et ceux qui les abrogent. Par les premiers, ils entendent certaines dispositions qui ont fait place à d'autres ; par les seconds, celles qui continuent à faire autorité. C'est là un des grands objets de leur théologie. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. I[er], p. 383.)

plus délicats et les meilleurs vins ; ce n'étaient que festins, que danses et que concerts. Il vécut de cette manière pendant plusieurs années, comme si la source de ses plaisirs eût été inépuisable. Néanmoins il consuma tout son patrimoine ; il lui fallut vendre son palais et ses esclaves, et insensiblement il se trouva sans biens, ce qui réjouit fort ses ennemis.

Il se repentit alors de sa prodigalité, il alla chez tous les jeunes gens qui avaient contribué à le ruiner. Mes amis, leur dit-il, vous m'avez vu dans la prospérité et vous me voyez présentement dans la misère ; j'ai recours à vous, aidez-moi à me relever de ma chute, souvenez-vous des offres de service que vous me faisiez quand vous étiez à ma table ; je ne doute point que vous ne soyez touchés de l'état où je suis et que vous ne fassiez quelques efforts pour m'en tirer. C'est ainsi que le malheureux Couloufe tâchait d'exciter la reconnaissance de ses amis et de les engager à le secourir ; mais il parlait à des sourds : les uns lui disaient qu'ils étaient fâchés de le voir dans une situation si déplorable et se contentaient de prier le ciel d'avoir pitié de lui ; les autres, ajoutant la dureté à l'ingratitude, lui refusaient jusqu'à la consolation de le plaindre et lui tournaient le dos. O faux amis, s'écria-t-il, que votre procédé dur et ingrat me punit bien d'avoir été assez crédule pour m'imaginer que vous m'aimiez véritablement !

Le fils d'Abdallah, encore plus pénétré de douleur d'avoir été la dupe de la fausse amitié de ses compagnons de débauche que d'avoir dissipé tout son bien, résolut de s'éloigner de Damas, où il avait tant de témoins de son infortune. Il prit la route du pays des Keraïtes, et se rendit à Caracorom [1], où régnait alors Cabal-Khan. Il alla loger dans un caravansérail où de ce qui lui restait d'argent il se fit faire une robe et un turban de toile des Indes. Il passait les journées entières à se promener dans la ville. Il allait dans les marchés et dans les jardins voir tout ce qu'il y avait de plus curieux, et sitôt que la nuit approchait, il se retirait dans son caravansérail.

Un jour il entendit dire que le roi des Keraïtes se préparait à faire la guerre, que deux rois de ses voisins qui lui payaient tous les ans un tribut considérable ne voulaient plus le lui payer, qu'ils s'étaient ligués ensemble et qu'ils avaient déjà des troupes sur pied pour s'opposer à Cabal-Khan s'il entreprenait de pénétrer dans leurs pays. Couloufe, ayant appris cette nouvelle, alla offrir ses services au roi, qui lui donna de l'emploi dans son armée. Ce jeune homme se signala dans cette guerre par des exploits qui lui attirèrent l'admiration des soldats, l'estime des officiers et la protection du prince Mirgehan, fils du roi des Keraïtes. Il n'en demeura pas là. Comme, à l'exemple de ces deux rois voisins, d'autres princes qui payaient aussi tribut se soulevèrent, Cabal-Khan fut obligé de tourner ses armes contre ces nouveaux ennemis, qu'il réduisit à lui demander la paix. Le fils d'Abdallah fit encore paraître tant de courage dans les occasions qu'on lui donna de se distinguer que Mirgehan voulut l'avoir auprès de lui.

Couloufe gagna bientôt l'amitié de ce prince, qui, découvrant en lui tous les jours plus de mérite, l'honora de sa confiance. Peu de temps après, Cabal-Khan mourut. Le prince son fils lui succéda et fut à peine sur le trône qu'il combla de bienfaits le fils d'Abdallah et en fit son favori. Couloufe, voyant que ses affaires avaient entièrement changé de face et qu'il n'avait jamais été plus heureux, dit en lui-même : Il faut bien que tous les événemens de notre vie soient marqués dans le ciel. Quand je vivais à Damas dans les plaisirs, y avait-il quelque apparence que je pusse tomber dans la misère ? et lorsque je suis venu à Caracoroum, pouvais-je raisonnablement espérer que je deviendrais ce que je suis ? Non, non, toutes nos prospérités et nos disgrâces ne sauraient ne nous pas arriver. Vivons donc au gré de nos désirs et subissons le sort que nous ne pouvons éviter.

C'est ainsi que raisonnait le fils d'Abdallah, et suivant ce principe, il suivait son penchant sans contrainte. Un jour qu'il sortait du palais, il rencontra une vieille femme couverte d'un voile de toile des Indes lié de rubans et de bandeaux de soie. Elle avait un gros collier de perles, un bâton à la main, et cinq esclaves, aussi voilées, l'accompagnaient. Il s'approcha de la vieille et lui demanda si ces esclaves étaient à vendre. Oui, dit la vieille. Il leva

[1] La ville de Cacacorom a été au moyen âge la capitale de l'empire mogol et la résidence de Genghiz-Khan et de ses successeurs. — Voyez sur la position de cette ville un mémoire de M. Rémusat dans le septième volume des *Mémoires de l'Institut* (*Académie des Inscriptions*), et l'*Abrégé de géographie* de Balbi, p. 738.

aussitôt leurs voiles et vit que ces esclaves étaient jeunes et belles; il en trouva surtout une fort agréable. Vendez-moi celle-ci, dit-il à la vieille, elle me plaît. — Non, lui répondit-elle, je ne veux pas vous la vendre. Vous me paraissez un galant homme, il vous en faut une plus belle. J'en ai d'autres dans ma maison. J'ai des filles turques, grecques, esclavones, ioniennes, éthiopiennes, allemandes, cachemiriennes, chinoises, arméniennes et géorgiennes. Je vous les présenterai toutes et vous prendrez celle qui vous plaira davantage, vous n'avez qu'à me suivre. En achevant ces paroles, elle marcha devant Couloufe, qui la suivit.

Lorsqu'ils furent devant une mosquée, la vieille lui dit : O jeune homme, attendez-moi ici un moment, je vais revenir. Il attendit près d'une heure et il commençait à s'impatienter, mais elle parut avec une fille qui était chargée d'un paquet. Il y avait dedans un voile et un surtout de femme dont la vieille revêtit Couloufe en lui disant : Seigneur, nous sommes des gens d'honneur et de bonne famille. Il ne serait pas de la bienséance de recevoir chez nous un étranger. — Ma mère, lui répondit-il, vous n'avez qu'à ordonner, je ferai tout ce que vous voudrez. Il se couvrit donc du surtout et se mit le voile sur la tête. Ensuite il accompagna la vieille, qui le mena dans un quartier qu'il ne connaissait point. Ils entrèrent dans une grande maison ou plutôt dans un palais, car tout ce qui s'offrait à la vue avait un air de grandeur et de magnificence. Après avoir traversé une vaste cour pavée de marbre jaspé, ils arrivèrent à une salon d'une étendue prodigieuse au milieu duquel il y avait un bassin de porphyre rempli d'eau où plusieurs petits canards se jouaient; l'on y voyait tout autour des cages de fils d'or où il y avait mille oiseaux d'espèce différente qui faisaient entendre leur ramage.

XXXIIe JOUR.

Pendant que Couloufe regardait avec attention ces oiseaux et toutes les autres choses qui contribuaient à rendre ce salon le plus amusant du monde, il entra une jeune dame qui s'approcha du jeune homme d'un air riant. Elle lui fit une profonde révérence, et après que de son côté il l'eut saluée, elle le prit par la main et le pria de s'asseoir sur des coussins de brocart d'or qui étaient sur des sofas de la même étoffe. Dès qu'il s'y fut assis, elle prit elle-même la peine de lui essuyer le visage et les yeux avec un mouchoir du plus fin lin, et en lui rendant cet agréable service, elle souriait et lui lançait des œillades qui le mirent bientôt hors de lui-même.

Il la trouvait fort à son gré et il allait se déterminer à l'acheter quand une autre dame dont les cheveux blonds flottaient par boucles sur ses épaules nues et qui était beaucoup plus belle que la première parut. Elle s'avança d'un air gracieux vers le fils d'Abdallah, lui prit les mains, les baisa et se mit en devoir de lui laver les pieds dans un bassin d'or. Il n'y voulut pas consentir, et, frappé de la beauté dont elle était pourvue, il se leva pour se jeter à ses genoux et dans la résolution de s'arrêter à celle-là. Mais il demeura tout à coup immobile et comme un homme qui a perdu l'usage de ses sens, car il aperçut vingt jeunes demoiselles toutes plus charmantes les unes que les autres. Elles accompagnaient une jeune personne encore plus belle et plus richement habillée qu'elles, et qui paraissait être leur maîtresse. Couloufe crut voir la lune environnée d'étoiles, et à la vue de cet objet ravissant, il s'évanouit.

Toutes les esclaves accoururent aussitôt à son secours, et l'ayant fait revenir de son évanouissement, la dame qui l'avait causé lui adressa la parole : Sois le bienvenu, lui dit-elle, pauvre oiseau pris par les pieds. Couloufe baisa la terre et poussa un profond soupir. On le fit asseoir sur un sofa. Cependant on apporta du sorbet dans une coupe d'or enrichie de pierreries. La dame en but et présenta le reste au jeune homme. Ensuite elle s'assit auprès de lui, et remarquant qu'il était si troublé qu'il ne pouvait prononcer une parole : D'où naît le trouble qui t'agite ? lui dit-elle. Bannis cette sombre tristesse qui paraît dans tes yeux. Tu t'ennuies déjà sans doute avec nous, notre compagnie te déplaît. — Ah ! belle dame, répondit-il en la regardant d'un air tendre, cessez, de grâce, cessez de m'insulter. Vous savez trop qu'on ne peut voir vos charmes impunément. Je suis, je l'avoue, hors de moi-même : un trouble inconcevable agite tous mes esprits. — Sois donc de bonne humeur, interrompit la dame, et songe que tu viens ici ache-

ter une esclave. Allons nous mettre tous à table, j'espère que nous pourrons te divertir.

En disant cela, elle prit Couloufe par la main et le conduisit dans une salle où ils s'assirent avec toutes les autres dames à une longue table couverte de corbeilles de sandal pleines de tablettes et de confitures sèches : des confitures mamouni, des pommes tannouri, du pileau gouzina, lafizina, schekerina et d'autres choses encore. Après avoir mangé, ils se levèrent. On leur apporta un bassin et une aiguière d'or. Les dames se lavèrent les mains avec des pâtes d'amandes de Cousa, du savon de Ricca, du docna de Bagdad et de la poudre d'aloès comari ; puis s'étant essuyées avec des mouchoirs de soie de couleur de rose, elles allèrent à la chambre du vin. C'était un réduit agréable, orné de plusieurs caisses de baumes, de roses et d'autres fleurs odorantes qui bordaient un bassin de marbre plein d'une fort belle eau. Ce bassin servait à rafraîchir le vin et contribuait, en mêlant du frais à l'odeur des fleurs, à rendre ce réduit délicieux. Toutes les dames firent boire Couloufe et burent aussi elles-mêmes, de sorte que la compagnie retourna dans le salon la tête un peu échauffée.

Là quelques-unes de ces dames commencèrent à danser et les autres à jouer de la harpe, de la guitare de David, appelée canoun, de l'orgue arganoun et du violon barbot. Mais avec quelque délicatesse qu'elles jouassent de ces instrumens, elles n'approchaient pas de la dame dont le fils d'Abdallah était enchanté. Cette incomparable personne voulant à son tour montrer ce qu'elle savait faire, prit un luth[1], et l'ayant accordé, elle en joua d'une manière ravissante. Puis se faisant donner une harpe, elle joua sur le mode raste ; ensuite on lui apporta une viole et joua sur le mode ispahani ; après cela elle prit une flûte douce et joua sur le mode rihaoui. En un mot, elle employa les douze modes l'un après l'autre et les vingt-quatre branches de la musique. Elle chanta aussi, et sa voix ne fit pas moins de plaisir à l'amoureux Couloufe que la manière dont elle avait joué des instrumens.

Il en fut si charmé que, ne pouvant plus se posséder : Ma reine, s'écria-t-il, vous m'avez ôté la raison ; je ne puis résister aux transports que vous m'inspirez : souffrez que je baise une de vos belles mains et que je mette ma tête à vos pieds. En disant cela, cet amant passionné se jeta par terre comme un homme insensé, et saisissant une des mains de la dame, il la baisa fort amoureusement. Mais cette aimable personne, choquée de sa hardiesse, le repoussa d'un air fier et lui dit : Qui que tu sois, arrête et ne passe pas les bornes de la modestie : je suis une fille de qualité. Il est inutile que tu désires ma possession, tu ne saurais l'acquérir : tu ne me verras plus. A ces mots, elle se retira, et toutes les autres dames à son exemple en firent autant.

[1] Aoud.

XXXIII[e] JOUR.

Le fils d'Abdallah, au désespoir d'avoir fait une action désagréable à la dame qu'il aimait, demeura dans la salle, agité de mille pensées différentes. La vieille qui l'avait amené vint à lui. Qu'avez-vous fait, jeune homme ! lui dit-elle. Fallait-il vous laisser emporter à votre passion ! Quoique je vous aie fait accroire que j'avais ici des esclaves de toutes nations, vous avez dû juger par la magnificence de cette maison et à la manière dont on vous a reçu que vous n'étiez point chez une marchande d'esclaves : la dame que vous avez offensée est fille d'une des premières personnes de la cour ; vous deviez être plus respectueux.

Le discours de la vieille augmenta l'amour de Couloufe et le regret qu'il avait d'avoir par un transport indiscret obligé la dame à se retirer. Il en était tout mortifié et il désespérait de la revoir quand, plus parée et sous d'autres habits, elle revint dans le salon avec les autres dames. Elle se mit à rire en voyant le fils d'Abdallah triste et rêveur. Je crois, lui dit-elle, que tu te repens de ta faute, et je veux bien te la pardonner à condition que tu seras désormais plus sage et que tu m'apprendras qui tu es.

Comme il ne demandait pas mieux que de se réconcilier avec cette charmante personne, il lui dit sans peine qu'il se nommait Couloufe et qu'il était favori du roi. Seigneur, lui dit-elle alors, il y a longtemps que je vous connais de réputation et que j'entends parler de vous fort avantageusement ; j'ai même quelquefois souhaité de vous voir, je suis ravie d'avoir aujourd'hui cette satisfaction. Continuons nos danses et nos concerts, poursuivit-elle en se tournant vers les autres femmes ; faisons tous nos efforts pour divertir notre convive. Toutes les dames recommencèrent à danser ou jouer des instru-

mens, et ce divertissement dura jusqu'à la nuit. D'abord qu'elle fut arrivée, on alluma une prodigieuse quantité de bougies, et en attendant le souper, la jeune dame et le fils d'Abdallah eurent ensemble un entretien. Elle lui demanda des nouvelles du roi Mirgehan ; si ce prince avait de belles personnes dans son sérail. Oui, madame, lui dit Couloufe, il a des esclaves d'une assez grande beauté. Il en aime une présentement qui se nomme Ghulendam [1] : elle est jeune, bien faite, et je dirais que c'est la plus belle fille du monde si je ne vous avais pas vue ; mais vos charmes sont au-dessus des siens et elle ne mérite pas de vous être comparée. Ces paroles flatteuses ne déplurent point à Dilara [2], c'est ainsi que se nommait la jeune dame. Elle était fille de Boyruc, grand seigneur keraïte, qui n'était point alors à Caracorom. Mirgehan l'avait envoyé à Samarcande pour féliciter de sa part Usbek-Khan sur son avénement à la couronne de Tartarie. Si bien que Dilara, pendant l'absence de son père, se faisait quelquefois un plaisir d'attirer de jeunes gens chez elle pour s'en divertir seulement, car dès qu'ils voulaient perdre le respect, elle savait bien réprimer leurs transports.

Elle fut donc bien aise d'entendre dire à Couloufe qu'elle était plus belle que la maîtresse du roi ; cela la rendit plus vaine et plus gaie ; elle dit mille choses agréables en soupant, et acheva par son esprit d'inspirer à son hôte tout l'amour qu'il pouvait sentir. Il ne laissa pas de son côté de briller dans le repas : échauffé par la vue et l'enjouement de la jeune dame, il lui échappait de temps en temps des saillies fort plaisantes. Lorsqu'il fut temps de se retirer, il se prosterna devant Dilara et lui dit : Quand je demeurerais ici cent années, je croirais toujours n'être avec vous que depuis un moment ; mais quelque plaisir que je prenne à votre entretien, il faut que je vous quitte et vous laisse reposer. Demain, si vous voulez bien me le permettre, je reviendrai. — J'y consens, répondit la dame : vous n'avez qu'à vous trouver sur le soir à la porte de la mosquée où l'on a été vous prendre aujourd'hui, et l'on vous ramènera dans cette maison. Après avoir achevé ces paroles, elle se fit apporter une bourse de fils d'or et de soie qui était l'ouvrage de ses mains et dans laquelle il y avait des bijoux d'un prix considérable. Tenez, Couloufe, lui dit-elle, ne refusez pas ce petit présent, ou bien vous ne me reverrez plus. Le fils d'Abdallah prit la bourse, remercia la dame et sortit du salon. Il rencontra dans la cour la bonne vieille, qui lui ouvrit la porte de la rue et lui montra le chemin du palais.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, il se retira dans son appartement et se coucha. Il passa le reste de la nuit à rappeler dans sa mémoire tout ce qu'il avait vu le jour. Il était si occupé de Dilara que le sommeil ne put fermer sa paupière. Il se leva de grand matin et se rendit chez le roi. Ce prince, qui ne l'avait pas vu le jour précédent et qui l'avait demandé plusieurs fois, était fort en peine de lui. Hé ! d'où viens-tu, Couloufe ? lui dit-il d'abord qu'il l'aperçut. Qu'as-tu fait hier ? Pourquoi n'as-tu pas paru ? — Seigneur, lui répondit le favori, quand votre majesté saura l'aventure qui m'est arrivée, elle ne sera pas surprise de ne m'avoir pas vu. En même temps il raconta tout ce qui s'était passé. Lorsqu'il eut achevé son récit : Est-il possible, lui dit Mirgehan, que cette jeune dame dont tu m'entretiens soit si belle que tu le dis ? Tu en parles avec tant de vivacité que je me défie du portrait que tu m'en fais. — Seigneur, reprit le fils d'Abdallah, bien loin d'être un peintre flatteur, je puis vous assurer qu'elle est encore fort au-dessus de ce que j'ai dit. Oui, si Many [1],

[1] Ghulendam veut dire *qui a le port de la rose.*

[2] Le repos du cœur. (*Pétis.*)

[1] Many, ou Manès, fondateur de la secte des Manichéens, naquit en Perse au commencement du troisième siècle de notre ère. Dans les dernières années du règne de Schahpour Ier, cet imposteur prétendit être le paraclet annoncé par Jésus à ses disciples, et se mit à prêcher une nouvelle religion, qui offrait un mélange de dogmes empruntés au christianisme, à la religion de Zoroastre et à celle des Indiens.

Manès enseignait la croyance à deux principes, l'un bon, qui est Dieu, l'autre mauvais, qui est le diable ; le dogme de la métempsychose, la défense de tuer aucun animal et l'abstinence de viande, formaient les points principaux de sa doctrine.

Le nom de Buddas donné à un sage dont Manès avait étudié les livres, ou dont, suivant une autre version, il aurait été le disciple, permet de croire qu'il avait emprunté ses dogmes à la religion du réformateur indien Bouddah. La doctrine prêchée par Manès fit de nombreux prosélytes, mais le roi de Perse Schahpour, qui s'était montré d'abord favorable au prétendu prophète, finit par le bannir. Manès, forcé de s'expatrier, parcourut l'Inde, la Chine et le Turkestan, prêchant sa religion nouvelle. Ce fut, dit-on, à cette époque qu'il se retira pendant un an dans une caverne, et qu'il employa les talens supérieurs qu'il possédait dans la peinture et dans la sculpture à peindre ou à graver sur une planche des figures extraordinaires. En sortant de sa retraite, il montra ce tableau merveilleux à ses disciples, comme lui ayant été apporté du ciel.

Après la mort de Schahpour, Hormuz, son successeur, permit à Manès de rentrer en Perse et le combla de bienfaits; mais cette faveur fut de courte durée. Bahram, fils et successeur d'Hormuz, zélé partisan de l'ancien culte, ordonna que la doctrine nouvelle fût soumise à l'examen d'une assemblée de ma-

ce fameux peintre de la Chine, entreprenait de la peindre, il craindrait avec raison de ne pouvoir égaler la nature. — C'en est trop, dit le roi, tu me donnes envie de voir cette dame, et je veux absolument t'accompagner tantôt, puisque tu dois retourner chez elle.

La curiosité du jeune roi des Keraïtes affligea Couloufe; il en appréhendait les suites pour son amour. Hé! comment ferai-je, seigneur, lui dit-il, pour vous introduire chez cette dame? Qui lui dirai-je que vous êtes? — Je me déguiserai, repartit Mirgehan, et je passerai pour ton esclave. J'entrerai avec toi et me cacherai dans un coin, d'où j'observerai tout. Le fils d'Abdallah n'osa répliquer à son maître, qui se revêtit d'un habit d'esclave, et tous deux, à l'entrée de la nuit, ils se rendirent à la porte de la mosquée. Ils n'y furent pas longtemps sans voir paraître la vieille, qui lui dit : Il n'était pas besoin d'amener avec vous cet esclave. vous n'avez qu'à le renvoyer.

XXXIVe JOUR.

Le roi fut fort mortifié d'entendre ainsi parler la vieille; mais Couloufe prit la parole : Ma bonne mère, dit-il, permettez, je vous prie, que cet esclave nous suive. C'est un garçon qui a de l'esprit et d'agréables talens; il fait des vers sur-le-champ et chante à ravir. Votre maîtresse ne sera pas fâchée que je le lui fasse voir. La vieille ne dit plus rien. Ils marchèrent tous trois, Couloufe couvert d'un surtout de femme, comme le jour précédent, et Mirgehan en habit d'esclave. Ils entrèrent dans la cour et de là dans le salon, qu'ils trouvèrent éclairé d'une infinité de bougies parfumées, qui répandaient d'agréables odeurs.

Dilara demanda au fils d'Abdallah pourquoi il s'était fait accompagner par un esclave. Madame, lui dit-il, j'ai jugé à propos de l'amener pour vous divertir : il est bouffon, poëte et musicien, j'espère que vous en serez contente. —Cela étant, dit-elle, qu'il soit le bienvenu. Mais, mon ami, ajouta-t-elle en s'adressant au roi, sois soumis et obéissant et ne t'avise pas de manquer de respect à mes femmes, car tu pourrais t'en repentir. Le prince, se voyant dans la nécessité de faire le bouffon, se mit à plaisanter et il s'en acquitta si bien que la dame dit au favori : En vérité, Couloufe, vous avez là un garçon très-plaisant et très-spirituel. Je remarque même dans ses manières quelque chose de noble et de galant. Il faut qu'il nous serve d'échanson ce soir, je me sens de l'inclination pour lui.—Puisqu'il a le bonheur de vous plaire, répondit le favori, il n'est plus à moi, il est à vous, madame. Caltapan, dit-il au roi, je ne suis plus ton maître, voilà ta maîtresse. A ces mots, le prince s'approcha de la dame, lui baisa la main et lui dit : Madame, je suis à présent votre esclave et déjà je me sens disposé à vous servir avec beaucoup de zèle.

Elle accepta Mirgehan pour esclave. Seigneur, dit-elle à Couloufe, je regarde ce garçon-là comme un bien qui m'appartient, mais trouvez bon que je le mette en dépôt entre vos mains. Il demeurera chez vous, vous me l'amènerez toutes les fois que vous viendrez ici. Je ne puis le garder dans ma maison parce qu'on sait que c'est votre esclave; tout le monde le connaît pour cela. Si on le voyait passer de votre service au mien, on en pourrait tenir de mauvais discours et j'ai de grandes mesures à garder. Après avoir quelque temps encore continué cette conversation, Couloufe et Dilara s'assirent à la table pour souper, et le roi se tint debout devant eux. Comme ce prince réjouissait la dame par mille plaisanteries, elle dit au favori : Seigneur, permettez que ce garçon mange et boive avec nous. — Madame, répondit Couloufe, il ne mange pas ordinairement avec moi.—Ne soyez pas si rigoureux, reprit la dame, souffrez que nous buvions ensemble afin qu'il nous en aime davantage. Mets-toi donc là, Caltapan, dit le fils d'Abdallah, puisque madame le veut absolument.

Le faux esclave ne se le fit pas dire deux fois : il s'assit entre Couloufe et l'aimable fille de Boyruc; il mangea, et lorsque l'on eut apporté le vin, la dame en remplit une coupe jusqu'aux bords, et la lui présentant : Tiens, Caltapan, lui dit-elle, bois cette rasade à ma santé. Il prit la coupe après avoir baisé la main qui la lui donnait et il but. Après cela on versa du vin à la ronde, et la belle Dilara, par son

ges. Convaincu d'imposture et pressé d'abjurer son hérésie, Manès, s'y étant refusé, fut écorché vif par l'ordre du roi, et sa peau, remplie de paille, fut suspendue à l'une des portes de Giondischaour.

Cet événement eut lieu vers l'an 274. Le talent de Manès pour la peinture est passé en proverbe chez les Orientaux. Il avait, à ce qu'on rapporte, la main et le coup d'œil si sûrs qu'il traçait une ligne droite sans se servir de règle, et que sans le secours du compas il décrivait un cercle parfait.

exemple, excitait ses convives à se réjouir. Elle tendit une coupe d'or toute pleine, et s'adressant au fils d'Abdallah : Couloufe, lui ditelle, je bois à vos inclinations, à la charmante Ghulendam, la favorite du roi. — Madame, répondit le favori en rougissant : A Dieu ne plaise que j'aie l'audace d'élever ma pensée jusqu'à la maîtresse de mon prince, j'ai pour lui trop de respect pour.... — Ho! vous voulez faire le discret, interrompit la dame en riant, je me souviens que vous me parlâtes hier de Ghulendam d'une manière si vive que vous m'en parûtes charmé. Je suis sûre que vous l'aimez ; avouez-nous franchement que vous ne lui déplaisez pas et que quelquefois vous faites la débauche ensemble. Couloufe à ces paroles, dont il voyait les conséquences, se troubla. — De grâce, madame, dit-il, cessez de plaisanter là-dessus ; je n'ai jamais eu de secret entretien avec cette dame.

Le trouble qu'il faisait paraître redoubla les ris de Dilara. Au lieu de prendre un air sérieux, reprit-elle, vous devriez nous raconter vos aventures. Caltapan, ajouta-t-elle en regardant le faux esclave, dis à ton maître qu'il ait plus de confiance en moi. — Allons, seigneur Couloufe, dit le roi, donnez à madame la satisfaction qu'elle vous demande, elle vous en prie de si bonne grâce. Contez-lui la naissance et le progrès de vos amours, apprenez-lui où vous en êtes avec Ghulendam et de quelle manière vous trompez tous deux le roi. Madame, poursuivit-il en se tournant vers Dilara, je ne suis pas moins curieux que vous de savoir cela, car quoique je me pique d'être un confident assez discret, je vous assure que le seigneur Couloufe m'a fait un mystère de sa passion pour la favorite.

Mirgehan par ce discours acheva de déconcerter son favori, qui s'aperçut que les plaisanteries de Dilara ne laissaient pas que de faire une mauvaise impression sur l'esprit de ce prince. Cependant ils buvaient tous trois, et insensiblement le roi, échauffé par le vin, oublia le personnage qu'il avait résolu de faire. Ma princesse, dit-il à la dame, chantez-moi, je vous prie, quelque chose d'agréable : on dit que vous chantez à ravir. Ces paroles, quoique prononcées d'un air fort familier, ne déplurent point à la fille de Boyruc. Au lieu de s'en offenser, elle fit un éclat de rire. Très-volontiers, mon cher Caltapan, il n'est rien que je ne veuille faire pour toi. Aussitôt elle demanda un luth tout accordé et joua sur le mode yrac un fort bel air, qu'elle accompagna de sa voix ; ensuite, prenant un tambour de basque, elle chanta un autre air sur le mode bouselic.

Le roi, qui n'avoit jamais entendu si bien chanter ni si bien jouer du luth et du tambour de basque, se sentit transporté de plaisir, et ne se souvenant plus qu'il voulait passer pour un esclave : Vous m'enchantez, madame, s'écria-t-il ; quelque portrait avantageux que Couloufe m'ait fait de vous, il ne m'en a pas assez dit encore. Le fils d'Abdallah avait beau lui faire signe de se taire, il n'y eut pas moyen. Non, poursuivit le prince, Isaac Mousseli[1], mon musicien, dont on vante tant la voix, ne chante pas si agréablement que vous. Dilara, reconnaissant à ces mots que l'homme qu'elle prenait pour un esclave était le roi lui-même, se leva brusquement de sa place et courut chercher un voile pour se couvrir le visage. Ah! nous sommes perdues, dit-elle tout bas à ses femmes. Ce n'est pas un esclave qui est venu ici avec Couloufe, c'est le roi. Après leur avoir dit cela, elle revint trouver Mirgehan et n'osait plus s'asseoir devant lui. Asseyez-vous donc, madame, lui dit ce prince, c'est à moi de me tenir debout en votre présence : ne suis-je pas votre esclave ! Je ne me serais pas assis si, comme ma maîtresse souveraine, vous ne me l'aviez ordonné.

La fille de Boyruc se mit à pleurer à ces paroles. Ah! grand monarque, dit-elle en se jetant à ses pieds, je supplie très-humblement votre majesté d'avoir pitié de moi ; je suis une jeune fille sans expérience, vous êtes témoin de ma faute, daignez, de grâce, me la pardonner. Le roi releva la dame, la consola, lui dit de ne rien craindre, et lui demanda qui elle était. Elle satisfit sa curiosité, après quoi il sortit de cette maison avec Couloufe et regagna son palais.

XXXV° JOUR.

Les plaisanteries que Dilara avait faites à Couloufe sur Ghulendam produisirent de tristes effets. Mirgeham soupçonna sa favorite et le fils d'Abdallah de s'aimer tous deux, et il

[1] Isaac Mousseli était, comme on l'a vu, le musicien d'Haroun Alraschid. C'est par une de ces invraisemblances assez fréquentes chez les conteurs orientaux qu'il est ici représenté comme musicien du prince des Kerailes.

voir sur lui pour ne rien dire à la reine; mais le séjour de l'île de Scheheristan lui devint insupportable, et il résolut de retourner à la Chine. Madame, dit-il un jour à Scheheristany, je voudrais bien revoir mon royaume de la Chine; permettez que j'aille retrouver mes peuples, qui font depuis longtemps des vœux pour mon retour. — Hé bien, lui répondit la reine, je consens que vous leur donniez cette satisfaction. D'ailleurs votre présence est nécessaire dans vos états; je sais que les Mogols lèvent contre vous une puissante armée. Partez pour aller défendre votre empire. Quelque courageux que soient vos sujets, ils combattront beaucoup mieux quand ils vous auront à leur tête; j'aurai soin de vous aller voir. En achevant ces paroles, elle appela un génie et lui dit: Portez tout à l'heure le roi dans son palais de la Chine. En même temps le génie obéit et Ruzvanschad se trouva bientôt dans son palais.

Dès que Muezin le vit, il en fut transporté de joie; il se prosterna devant lui la face contre terre et lui dit: Ah! seigneur, le ciel a donc exaucé mes vœux, il vous rend à vos peuples. J'ai gouverné vos états pendant votre absence, et vos sujets, désespérant de votre retour, m'ont élevé à l'empire. Mais je revois mon seigneur et mon maître: qu'il remonte sur son trône, qu'un esclave occupe depuis trop longtemps. Le roi conta au visir tout ce qui lui était arrivé, et ce ministre en fut dans un extrême étonnement.

Cependant les Mogols s'approchaient de la Chine avec des forces considérables. Ils étaient déjà entrés dans ce royaume, et ils ne se promettaient pas moins que d'en faire la conquête entière. Sur le bruit de leur marche, Ruzvanschad assembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, et alla au-devant de ses ennemis. Il les rencontra dans une vaste plaine où rien ne leur manquait. Il campa assez près d'eux, et bientôt on vit arriver une grande abondance de toutes sortes de vivres, et particulièrement de biscuits, de fruits et de conserves, avec une infinité d'outres remplies de vin et d'autres boissons. Ces vivres étaient sur des chameaux et des mulets, et un visir de Ruzvanschad les conduisait au camp. Ce ministre se nommait Wely. Comme il arrivait dans la plaine avec les vivres, la princesse Scheheristany parut devant lui accompagnée de plusieurs génies, qui déchargèrent les chameaux, écrasèrent les biscuits, les fruits et les conserves, les renversèrent, percèrent les outres; enfin ils mirent tout en pièces et répandirent toutes les boissons, de sorte qu'il ne resta rien qui fût en état d'être bu ou mangé.

XXIXe JOUR.

Wely fut fort étonné de voir ces vivres en cet état. Mais la princesse lui dit: Va dire au roi que c'est la reine sa femme qui a fait tout ce désordre. Il n'y manqua pas, il se rendit en diligence sous la tente de Ruzvanschad. Sire, lui dit-il, voilà votre armée sans vivres. En même tems il lui raconta tout ce que la reine venait de faire; ce qui mit le roi au désespoir. La mort de ses enfans lui semblait plus excusable que cette dernière action. Il en était encore tout hors de lui-même, lorsqu'il vit paraître la princesse. Madame, lui dit-il, je ne puis plus me taire. Vous avez mis ma patience à bout: vous avez jeté mon fils au feu, vous avez donné ma fille à une chienne. Quelque chagrin que cela m'ait causé, je ne vous en ai rien témoigné, j'ai dévoré ma douleur; mais ce que vous venez de faire ne pouvant être qu'un attentat à ma vie et à ma gloire, il m'est impossible de ne me pas plaindre de vous. Ah! ingrate, de quel prix payez-vous ma tendresse! Quel est votre dessein? Voilà mon armée dépourvue de toutes munitions de bouche. Que deviendra-t-elle? parlez. et que deviendrai-je moi-même? Vous voulez sans doute que sans combattre je tombe au pouvoir de mes ennemis. Cela se peut-il souffrir!

— Seigneur, répondit la reine, il aurait mieux valu vous taire encore cette fois-ci, que de rompre le silence si mal à propos; mais puisque vous avez parlé et que le mal est sans remède, c'en est fait. Il serait inutile de chercher les moyens de détourner le malheur que je craignais, puisqu'il est arrivé. Ah! prince imprudent et faible, pourquoi n'avez-vous pu retenir votre langue? Savez-vous bien quel était ce feu à qui je livrai votre fils? C'était un Salamandre habile à qui je confiai l'éducation de ce jeune prince. Et la chienne que vous avez vue, c'est une fée qui a bien voulu se charger de votre fille pour lui enseigner toutes les sciences convenables à une princesse génie. Le Salamandre et la fée répondent à mon attente, ils élèvent le prince et sa sœur d'une manière ad-

d'être choisis pour hullas [1] en cette occasion, quand il n'y aurait pas cinquante sequins à gagner, car la femme de Taher est d'une beauté parfaite, son corps est plus droit qu'un cyprès; elle a le visage rond, les sourcils bien séparés et faits comme deux arcs, et ses regards sont autant de flèches empoisonnées; la neige n'est pas plus blanche que son teint, et sa bouche, petite et vermeille, ressemble à un bouton de rose.

XXXVIe JOUR.

On trouverait donc dans Samarcande, poursuivit Danischemend, des hullas tant qu'on en voudrait; mais on aime mieux que ce soit un étranger, parce que ces sortes de choses doivent se faire le plus secrètement qu'il est possible. Mouzaffer a donc jeté les yeux sur toi. Je suis nayb [2] et par conséquent revêtu du pouvoir de te marier avec cette charmante dame, ce composé de toutes les perfections, et dès ce moment, si tu veux, tu en seras possesseur. — J'y consens, reprit le fils d'Abdallah. Après le portrait que vous venez de m'en faire, vous pouvez bien penser que je voudrais déjà l'avoir épousée. — Oui; mais, dit le nayb, il faut que tu promettes de la répudier dès demain et de sortir incessamment de Samarcande avec l'argent qu'on te donnera. La famille du seigneur Mouzaffer ne serait pas bien aise que tu demeurasses en cette ville après cette aventure. — Je n'y demeurerai pas longtemps, répondit Couloufe, et si ce n'est pas assez de promettre, je jure que dès demain matin je répudierai la dame que vous m'aurez fait épouser.

Il n'eut pas plutôt fait ce serment que le lieutenant du cadi apprit à Mouzaffer que le jeune étranger était prêt à servir de hulla. Il accepte, lui dit-il, les conditions que je lui ai proposées de votre part; il ne s'agit plus que de le marier avec votre belle-fille. Aussitôt Mouzaffer fit venir son fils Taher et le reste de sa famille, et en leur présence le nayb maria Couloufe sans lui faire voir la dame, parce que Taher le voulut ainsi. Il fut même résolu que le hulla passerait la nuit avec elle sans lumière, afin que le lendemain, ne l'ayant pas vue, il eût moins de peine à la répudier.

[1] Hulla, c'est ainsi qu'on appelle celui qui épouse une femme répudiée. (Pétis.)

[2] Lieutenant du cadi. (Pétis.)

Cependant la nuit étant venue, on introduisit Couloufe dans la chambre nuptiale où on le laissa sans lumière avec la dame qui était couchée dans un lit de brocart d'or. Il ferma la porte à double tour, ôta ses habits, chercha le lit à tâtons, et l'ayant trouvé, il se coucha auprès de sa femme. Vous pouvez croire qu'elle ne dormait pas. Ce n'était pas sans émotion qu'elle se voyait livrée aux caresses d'un homme dont on lui cachait le visage et dont elle se faisait même une image désagréable, parce qu'elle n'ignorait pas qu'on prenait ordinairement pour hullas les premiers malheureux que le hasard présentait. D'une autre part, Couloufe, quoique Danischemend lui eût vanté la beauté de la dame, était fort mortifié de n'avoir pas le plaisir de la voir, ou plutôt le portrait qu'on lui en avait fait lui donnait une vive curiosité de le vérifier. Ce désir, qui le consumait et qu'il ne pouvait contenter, diminuait la vivacité de ceux qu'il pouvait satisfaire. Madame, lui dit-il, quelque favorable que soit pour moi cette nuit, je ne puis goûter une joie parfaite. Chaque instant redouble l'envie que j'ai de voir vos charmes. Je m'en suis fait une si belle idée et je souhaite avec tant d'ardeur de les contempler que je ne sais si ce n'est point une aussi grande peine de vous posséder sans vous voir que de vous voir sans vous posséder. Cependant il faudra demain que je vous cède. Ah! puisque mon bonheur doit durer si peu, du moins on aurait dû m'en faire connaître tout le prix.

Après avoir dit ces paroles, il se tut pour entendre ce que sa femme y répondrait, et il fut assez surpris lorsqu'au lieu de répondre à ce discours, elle dit: O vous que Taher a choisi pour rétablir l'union que son humeur violente a détruite, qui que vous soyez, apprenez-moi qui vous êtes; il me semble que le son de votre voix ne m'est point inconnu; je ne vous écoute pas tranquillement.

Couloufe tressaillit à ces mots. Madame, répondit-il, dites-moi vous-même quelle est votre famille, le son de votre voix trouble aussi mes sens; je crois entendre une dame keraïte que je connais. Juste Dieu! seriez-vous..... mais non, ajouta-t-il en se reprenant, il n'est pas possible que vous soyez la fille de Boyruc. — Ah! Couloufe, s'écria la dame en ce moment, est-ce vous qui me parlez? — Oui, ma reine, dit-il, c'est Couloufe lui-même, qui ne saurait

croire que c'est Dilara qu'il entend. — Soyez-en persuadé, reprit-elle, je suis cette malheureuse Dilara qui vous reçut chez elle avec le roi Mirgehan, qui par des discours indiscrets vous rendit suspect à ce prince et que vous devez regarder comme votre plus grande ennemie, puisqu'elle est cause de votre disgrâce. — Cessez, madame, répliqua le fils d'Abdallah, cessez de vous l'imputer; le ciel le voulait ainsi, et bien loin de l'accuser de rigueur, je rends grâce à sa bonté d'avoir fait succéder à mon infortune un si agréable événement. Mais, belle Dilara, continua-t-il, comment la fille de Boyruc a-t-elle pu devenir femme de Taher? — Je vais, dit-elle, vous l'apprendre:

Mon père, pendant son ambassade à Samarcande, était logé chez Mouzaffer, qu'il connaît depuis longtemps. Ils arrêtèrent entre eux ce mariage, et Boyruc, étant de retour à Caracoroum, me fit partir pour Samarcande bien accompagnée. J'obéis à mon père avec une répugnance à laquelle vous n'aviez pas peu de part, car je l'avouerai, mon cher Couloufe, je vous aimais quoique je ne vous l'eusse pas témoigné, et j'atteste le ciel que votre disgrâce m'a coûté bien des larmes. Mon mariage avec Taher ne vous a point banni de ma mémoire. Ce mari brutal et d'ailleurs peu agréable de sa personne, au lieu de vous en effacer, n'a fait que vous y maintenir; et comme si j'eusse prévu que l'amour ou la fortune nous rassemblerait, j'ai toujours conservé l'espérance de vous revoir. Mais mon bonheur surpasse encore mon attente, puisque je retrouve mon amant dans l'époux que l'on me donne. O merveilleuse aventure! à peine y puis-je ajouter foi.

XXXVII

XXXVII[e] JOUR[1].

Couloufe, après ce qu'il venait d'entendre, ne pouvait plus douter qu'il ne fût avec la fille de Boyruc. Belle Dilara, s'écria-t-il transporté d'amour et de joie, quel heureux changement! Par quel bizarre enchaînement d'aventures suis-je parvenu au comble de mes souhaits! Quoi, c'est vous qu'on m'a fait épouser, vous dont l'image charmante est gravée dans mon cœur, vous que je croyais ne revoir jamais! Ah! ma princesse, si vous avez en effet plaint le fils d'Abdallah, si ma disgrâce vous a coûté des pleurs, partagez en ce moment la douceur des transports que mon bonheur m'inspire. Qui m'eût dit, quand le roi des Keraïtes me bannit de sa cour, que le ciel ne me faisait éprouver ce malheur que pour me rendre le plus heureux des hommes!

Dilara n'était pas insensible aux tendres mouvemens que Couloufe laissait éclater. Ils passèrent tous deux la nuit à se témoigner mutuellement le plaisir qu'ils avaient de se rencontrer, et ils s'en donnaient encore des assurances lorsqu'un esclave de Mouzaffer vint frapper assez rudement à la porte de leur chambre en criant de toute sa force : Holà ho! seigneur hulla, prenez, s'il vous plaît, la peine de vous lever, il est jour. Le fils d'Abdallah ne répondit point à la voix de l'esclave et continua d'entretenir la fille de Boyruc. Mais il sentit évanouir sa joie, une tristesse mortelle succéda tout à coup aux doux transports qui l'agitaient. Ma reine, dit-il, l'ai-je bien entendu, on veut déjà nous séparer! Mouzaffer, impatient de vous voir rentrer dans sa famille, compte les momens du divorce qui vous en a fait sortir, et son fils, justement jaloux de mon bonheur, n'en peut souffrir la durée : le jour même, d'accord avec mes ennemis, semble avoir précipité son retour.

[1] Le second volume de la première édition des *Mille et un Jours* commence avec le XXXVII[e] jour et est précédé de l'avertissement qui suit.

Lorsqu'on a fait imprimer le premier tome de ces contes, on n'en avait pas traduit davantage, et avant que d'en donner d'autres, on voulait tâter le goût du public. Après tous les contes qui avaient déjà paru, on craignait d'en hasarder de nouveaux, quoiqu'on n'ignorât pas que ces sortes de livres sont toujours de débit quand ils sont amusans ; mais le succès qu'il a eu a excité le traducteur à entreprendre ce travail dans ses momens de loisir, de sorte que, malgré les occupations qu'il a d'ailleurs, nous espérons qu'il nous fournira tous les mois un volume de ses *Mille et un Jours*.

Les savans auraient tort de lui reprocher d'avoir employé ses heures perdues à de pures bagatelles, puisque ces contes sont aussi utiles qu'agréables. En effet, on y marque exactement la géographie, on y peint les mœurs et les coutumes des différens peuples de l'Asie. Si la scène d'un conte est chez les Tartares, par exemple, on sent qu'on y vit autrement qu'à Bagdad ou qu'en Egypte. Les mets, les boissons, les habillemens, tout caractérise les nations dont on y parle. Outre cela, toute la morale des musulmans y est répandue. On y apprend une partie de leur théologie ; de plus, le traducteur y a joint une infinité de remarques curieuses ; il a pris toutes les précautions imaginables pour qu'on lui pardonne son amusement et pour sauver, s'il se peut, cet ouvrage du mépris de certains lecteurs sérieux qui ne sauraient souffrir les fictions les plus ingénieuses et à qui le plus agréable livre ne saurait plaire si le crédit de la vérité ne le rend recommandable.

Ce n'est donc point ici un amas d'idées extravagantes, ce ne sont pas des mœurs faites à plaisir. Si l'imagination de Dervis Moclès a produit les incidens de ses contes, son jugement leur a prêté de la vraisemblance et les a liés à des images qui représentent des choses réelles et à des usages constans. Enfin, on peut regarder les *Mille et un Jours* comme les relations des voyageurs, c'est-à-dire comme un ouvrage rempli d'observations véritables et dignes de la curiosité du public.

A peine, hélas! vous ai-je retrouvée qu'il faut vous perdre encore malgré les nœuds qui nous lient, car j'ai promis, j'ai juré de vous répudier. — Et vous pourrez, interrompit la dame, garder cet affreux serment! Saviez-vous, lorsque vous l'avez fait, que c'était à moi que vous promettiez de renoncer? Vous n'êtes point obligé de tenir une promesse téméraire, et quand vous le seriez, Dilara ne vaut-elle pas bien un parjure? Ah! Couloufe, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne m'aimez point si vous êtes capable de balancer entre ma possession et le vain honneur de tenir une parole qui choque l'amour et la raison. — Mais, madame, reprit-il, est-ce qu'il dépend de moi de vous conserver à ma tendresse? Quand même je violerais mon serment, croyez-vous qu'un étranger sans appui, sans biens, puisse résister au crédit de Mouzaffer? — Oui, repartit la fille de Boyruc, vous le pouvez; méprisez ses menaces, rejetez ses offres, les lois sont pour vous. Si vous avez de la fermeté, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'on fera pour nous désunir. — Hé bien, ma princesse, dit-il emporté par sa passion, vous serez satisfaite. Mon serment en effet est téméraire, et je sens bien que je ne puis le garder sans qu'il m'en coûte le repos de ma vie. C'en est fait, je ne vous répudierai point, puisque je puis m'en défendre. C'est la résolution que je prends. Je défie Mouzaffer et toute la terre ensemble de m'en détourner.

Tandis qu'il assurait sa femme et qu'il se promettait à lui-même de demeurer ferme dans ce dessein, Taher, à qui la nuit avait paru beaucoup plus longue qu'à eux, vint aussi frapper à la porte de leur chambre. Allons donc, hulla, s'écria-t-il, le jour s'avance. On vous a déjà averti de vous lever; vous vous faites bien presser, car il y a longtemps que nous vous attendons pour vous remercier et vous compter la somme promise. Habillez-vous promptement, que nous terminions cette affaire; le lieutenant du cadi sera ici dans un moment. Couloufe se leva aussitôt, se revêtit de ses habits et ouvrit la porte à Taher, qui le fit conduire au bain et servir par un esclave grec. Lorsque le fils d'Abdullah fut sorti du bain, l'esclave lui donna du beau linge et une robe très-propre, et le mena ensuite dans une salle où était Mouzaffer avec son fils et Danischemend. Ils saluèrent le hulla, qui leur fit une profonde révérence. Ils l'obligèrent de s'asseoir auprès d'eux à une table, et on leur servit entre autres mets des potages [1] de jus de mouton.

Après le repas, Danischemend prit Couloufe en particulier, et lui présentant cinquante sequins d'or avec un turban magnifique plié dans un paquet : Tiens, jeune homme, lui dit-il, voilà ce que le seigneur Mouzaffer te donne; il te remercie du plaisir que tu lui as fait et il te prie de ne pas demeurer plus longtemps à Samarcande. Répudie donc ta femme, sors de cette ville, et si quelqu'un te demande : as-tu vu le chameau [2]? dis que non.

XXXVIII[e] JOUR.

Le nayb [3] s'imaginait que le hulla, pénétré des bontés de Mouzaffer, allait se répandre en discours pleins de reconnaissance, et il fut fort surpris de sa réponse. Je croyais, répondit Couloufe en jetant loin de lui le paquet et les sequins, que la justice, la bonne foi et la religion régnaient à Samarcande, surtout depuis qu'Usbek-Khan est parvenu à la couronne de Tartarie; mais je m'aperçois que je me suis trompé ou plutôt qu'on trompe le roi : il ne sait pas que dans la ville même où il fait son séjour on veut tyranniser les étrangers. Quoi donc! j'arrive à Samarcande, un marchand s'adresse à moi, m'invite à dîner chez lui, me caresse, me fait épouser une dame suivant les lois, je m'engage de la meilleure foi du monde, et lorsque je suis engagé, on prétend que je répudie ma femme! Cessez, seigneur nayb, cessez de me proposer une action si indigne d'un honnête homme, ou bien je mettrai de la terre [4] sur ma tête, j'irai me jeter aux pieds d'Usbek-Khan et nous verrons ce qu'il ordonnera.

Le lieutenant du cadi, à ces paroles, tira Mouzaffer à part et lui dit : Vous avez voulu prendre cet étranger pour hulla, vous ne pouviez faire un plus mauvais choix. Il refuse de répudier sa femme; mais je vois bien que c'est un homme qui ne sait où donner de la tête et qui voudrait vous obliger à lui faire quelque présent considérable. — Ho! s'il ne tient qu'à

[1] Asche riselbey guipa.

[2] Façon de parler des Orientaux pour dire de garder le secret (*Petis*).

[3] Lieutenant du cadi.

[4] Quand les Orientaux veulent donner les marques publiques d'une extrême douleur, ils se revêtent d'un sac et se couvrent la tête de terre et de cendre. (*Petis*.)

cela, dit Mouzaffer, il sera bientôt content. Offrez-lui cent sequins d'or et qu'il sorte de la ville avec toute la diligence et tout le secret que j'exige de lui. — Non, non, seigneur Mouzaffer, s'écria Couloufe en l'entendant parler ainsi : vous avez beau doubler la somme, vous me donneriez dix mille sequins, vous y ajouteriez même inutilement les plus riches étoffes de vos magasins, je ne romprai point un si saint engagement. — Jeune homme, lui dit Danischemend, vous ne prenez pas le bon parti dans cette affaire ; je vous conseille d'accepter les cent sequins d'or et de répudier votre femme sans différer, car si vous nous réduisiez à la nécessité de rendre cette aventure publique, vous vous en repentiriez, sur ma parole. — Vos menaces, répliqua le fis d'Abdallah, ne m'épouvantent point. Vous ne sauriez m'obliger à détruire une union que protégent les lois. — Ah ! c'en est trop, interrompit en cet endroit l'impétueux Taher, qui avait eu bien de la peine à se contraindre et à se taire jusque-là. Menons ce misérable chez le cadi et le faisons traiter comme il le mérite. Nous allons voir s'il est permis d'abuser d'honnêtes gens par de vaines promesses. Danischemend et Mouzaffer essayèrent de persuader au hulla qu'il devait de bonne grâce faire ce qu'ils souhaitaient ; mais n'en pouvant venir à bout, ils le menèrent devant le cadi.

Ils informèrent ce juge de tout ce qui s'était passé, et sur leur rapport le cadi regardant Couloufe lui parla en ces termes : Jeune étranger que personne ne connaît dans cette ville et qui vivais dans une mosquée des aumônes que nos ministres te donnaient chaque jour, as-tu perdu le jugement jusqu'à t'imaginer que tu demeureras tranquille possesseur d'une dame qui a été l'épouse de Taher? Le fils du plus riche marchand de Samarcande verrait une femme qu'il aime et qu'il veut reprendre entre les bras d'un malheureux dont une naissance basse est peut-être le moindre défaut ! Rentre en toi-même et te rends justice. Tu n'es pas d'une condition égale à celle de ta femme, et quand tu serais d'un rang au-dessus même de celui de Taher, il suffit que tu ne sois pas en état de faire la dépense qui convient à une honnête famille pour que je ne te permette pas de vivre avec ta femme. Renonce donc à la folle espérance que tu as conçue et qui t'a fait violer un serment ; accepte l'offre du seigneur Mouzaffer, répudie ta femme et t'en retourne à ta patrie, ou bien, si tu t'obstines à n'y vouloir pas consentir, prépare-toi à recevoir tout à l'heure cent coups de bâton.

Le discours du cadi, bien que prononcé d'un ton de juge, n'eut pas le pouvoir d'ébranler la fermeté du fils d'Abdallah, qui reçut les cent coups de bâton d'un air froid et sans se démentir. En voilà assez pour aujourd'hui, dit le cadi, demain nous doublerons la dose, et si elle n'est pas assez forte pour le guérir de son opiniâtreté, nous aurons recours à des remèdes plus violens : qu'il passe encore cette nuit avec sa femme, j'espère que nous le reverrons demain plus raisonnable. Taher aurait souhaité que, sans attendre au jour suivant, on eût continué de frapper le hulla, et il ne tint pas à lui que cela ne fût, mais le cadi ne le voulut pas ; de sorte que Mouzaffer et son fils s'en retournèrent chez eux avec Couloufe, qui, tout meurtri qu'il était des coups qu'il avait reçus, ne laissa pas de regarder comme un doux lénitif à ses maux la liberté qu'on lui donnait de revoir Dilara.

XXXIXe JOUR.

Mouzaffer essaya de persuader par la douceur le fils d'Abdallah. Il lui fit de nouvelles promesses ; il lui offrit jusqu'à trois cents sequins d'or s'il voulait sur-le-champ répudier la fille du Boyruc, et pendant qu'il n'épargnait rien pour gagner son esprit, Taher entra dans l'appartement de la dame.

Elle était dans une agitation qu'on ne peut exprimer. Impatiente d'apprendre ce qui s'était passé chez le cadi, elle attendait Couloufe avec toute l'inquiétude qu'on peut sentir. Quoique assurée de son amour, elle appréhendait que sa fermeté ne se fût démentie, et elle ne put s'empêcher de le croire lorsqu'elle vit paraître son premier mari. Elle frémit à sa vue, dans la pensée qu'il venait lui annoncer cette nouvelle affreuse. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle et peu s'en fallut qu'elle ne tombât évanouie. Taher se laissa tromper à ces marques de douleur. Il s'imagina que quelqu'un avait déjà dit à la dame que le hulla refusait de la répudier et que ce refus était la cause de cette profonde affliction dont elle paraissait saisie. Madame, lui dit-il, ne vous abandonnez point à votre tristesse. Il n'est pas encore temps

de vous désespérer. Le misérable que j'ai choisi pour hulla ne veut pas, à la vérité, vous céder à mon amour, mais que cela ne vous chagrine point. Il a déjà reçu cent coups de bâton, et demain il en aura bien davantage s'il s'obstine à ne pas faire les choses dont il est convenu avec le cadi. Le cadi même est dans la résolution de lui faire éprouver les derniers supplices. Consolez-vous donc, ma sultane, vous n'avez plus que cette nuit à passer avec le hulla; dès demain je redeviendrai votre époux. Je viens vous en assurer moi-même et vous exhorter à prendre patience, car je ne doute pas que la nécessité de souffrir ce gueux-là ne soit pour vous une grande mortification. — Oui, seigneur, interrompit Dilara, je vous avoue que le hulla fait toute ma peine. Le repos de ma vie dépend de lui. Hélas! je crains que cette affaire ne tourne pas au gré de mes désirs. — Pardonnez-moi, ma reine, reprit-il avec précipitation, calmez une inquiétude si obligeante pour Taher. Vous pouvez vous flatter que demain notre union sera rétablie. Et achevant ces paroles, il sortit de l'appartement de la dame, et Couloufe y entra un moment après.

Sitôt qu'elle aperçut le fils d'Abdallah, elle passa de la douleur à la joie. Ah! cher époux, s'écria-t-elle en lui tendant les bras, venez recevoir le prix de votre constance. Est-il possible que vous ayez mieux aimé souffrir un indigne traitement que de renoncer à Dilara! Taher lui-même m'a conté tout ce qui vous est arrivé chez le cadi, et si je suis charmée de votre fermeté, je ressens aussi très-vivement la barbarie qu'on a exercée sur vous. Je ne puis même, sans effroi, penser aux nouveaux tourmens qui vous menacent. — Madame, répondit Couloufe, quels que puissent être les maux qu'on me prépare, ma constance n'en sera point ébranlée : ils ne produiront pas plus d'effet que les promesses que Mouzaffer vient de me faire; on ne peut me séduire ni m'épouvanter. J'ignore ce que l'arbitre de nos destinées a ordonné de mon sort; j'ignore s'il veut que je meure ou que je vive pour vous, mais du moins je sais bien qu'il ne saurait être écrit dans le ciel [1] que je vous répudierai.

— Non, reprit la fille de Boyruc, le ciel ne nous a pas joints l'un et l'autre d'une manière si merveilleuse pour nous séparer presque aussitôt. Je ne puis croire qu'il vous laisse périr et je sens qu'il m'inspire un moyen de tromper nos ennemis. — Avez-vous dit au cadi, ajouta-t-elle, que vous avez été le favori du roi des Keraïtes? — Non, repartit Couloufe, car le juge m'a d'abord fermé la bouche, en me disant qu'il ne permettra jamais que je vous possède, puisque je suis sans biens, quand j'aurais d'ailleurs de la naissance. — Cela étant, dit-elle, suivez exactement le conseil que je vais vous donner. Demain, lorsque vous serez devant le cadi, ne manquez pas de dire que vous êtes fils de Massaoud : c'est un marchand de Cogende qui a des richesses immenses. Vous n'avez qu'à soutenir que c'est votre père. Avancez même hardiment que vous en recevrez bientôt des nouvelles qui feront connaître à tout le monde que vous ne dites rien qui ne soit très-véritable.

XLe JOUR.

Couloufe promit à Dilara d'employer ce mensonge pour éviter, s'il était possible, les maux qu'on lui préparait, et l'espérance qu'ils conçurent tous deux que par ce moyen ils obligeraient le cadi à les laisser vivre ensemble les rendit plus tranquilles. Ils cédèrent insensiblement l'un et l'autre à leur penchant, et, détournant leur pensée des peines de l'avenir, ils s'abandonnèrent au plaisir présent.

[1] Les Persans croient que tout ce qui doit arriver jusqu'à la fin du monde est écrit sur une table de lumière appelée *Louh*, avec une plume de feu appelée *Calam-azer*, et l'écriture qui est dessus se nomme *Caza* ou *Cadar*, c'est-à-dire la prédestination inévitable. (*Petis*.)

Voici la description que fait de la plume divine un des commentateurs de l'Alcoran les plus estimés :

« C'est un article de foi de croire à la plume divine créée par le doigt de Dieu : la matière de cette plume est de perles : un cavalier, courant à toute bride, parcourrait à peine sa longueur en cinq cents ans ; cette plume a la vertu d'écrire d'elle-même et sans le secours d'une main étrangère le passé, le présent et l'avenir. L'encre qui est dans cette plume est une lumière subtile ; l'ange Seraphaël est le seul qui puisse lire les caractères tracés par cette plume merveilleuse ; elle a quatre-vingts becs qui ne cesseront de marquer jusqu'au jour du jugement tout ce qui doit arriver dans le monde. »

Un autre commentateur de l'Alcoran, nommé Gelaleddin, décrit de la manière suivante la tablette sacrée, qui est appelée en arabe *Ellouh Elmahfoud*, la planche bien gardée.

« Cette tablette est suspendue au milieu du septième ciel, et est gardée soigneusement par les anges, de peur que les démons ne veuillent changer ce qui est écrit dessus ; sa longueur est égale à l'espace qui est entre le ciel et la terre, et sa largeur est comme de l'orient à l'occident. Cette tablette ou plutôt cette planche merveilleuse est d'une seule perle d'une blancheur éblouissante. » (*Mélanges de littérature orientale*, traduits par Cardonne, t. Ier, p. 283.)

Ils passèrent le reste de la journée et toute la nuit comme deux époux charmés de leur sort, mais aussitôt qu'il fut jour on vint troubler leur joie. Les gens du cadi, conduits pas Taher, arrivèrent à la porte de la chambre. Ils frappèrent rudement en criant : Debout, debout, seigneur hulla ! il est temps de paraître devant le juge : levez-vous. Le fils d'Abdallah poussa un profond soupir à ces paroles, et sa femme se prit à pleurer. Infortuné Couloufe, dit-elle, que ton épouse te coûte cher ! — Ma princesse, répondit-il, de grâce, essuyez vos larmes, elles me percent le cœur ; ne nous livrons point au désespoir, ranimons plutôt notre espérance, attendons tout du ciel ; je me flatte qu'il voudra bien me secourir ; je sens même déjà un effet de sa bonté, mon courage redouble et il n'est point de péril qui puisse me faire trembler.

En parlant de cette sorte, il s'habilla, ouvrit la porte et suivit les gens du cadi, qui le menèrent à leur maître. Mouzaffer et son fils les accompagnaient et paraissaient pleins d'inquiétude. D'abord que le juge aperçut Couloufe : Hé bien, hulla, lui dit-il, dans quelle disposition es-tu aujourd'hui ? N'es-tu pas plus sage qu'hier ? Faudra-t-il te donner de nouveaux coups de bâton pour te faire répudier ta femme ? Je ne le crois pas : tu auras sans doute fait des réflexions salutaires et pensé qu'un homme de rien, comme toi, ne doit point s'obstiner à vouloir conserver une femme qui ne peut être à lui. — Monseigneur, dit Couloufe, puisse la vie d'un juge tel que vous durer plusieurs siècles, mais je ne suis pas un homme de rien. Ma naissance n'est point obscure, comme vous vous l'imaginez, et puisqu'il faut enfin que je me fasse connaître, sachez que je me nomme Rukneddin et que je suis fils unique d'un marchand de Cogende appelé Massaoud. Mon père est encore plus riche que Mouzaffer, et s'il savait l'état où je me trouve, il m'enverrait bientôt tant de chameaux chargés d'or que toutes les femmes de Samarcande envieraient le bonheur de celle que j'ai épousée. Quoi donc ! parce que des voleurs m'ont volé et dépouillé auprès de cette ville, et que je me suis retiré dans une mosquée pour subsister, vous concluez de là que je ne suis qu'un homme de rien ! Ho ! je vous ferai bien voir que vous vous trompez. Je vais incessamment écrire à mon père, et il n'aura pas plutôt reçu de mes nouvelles qu'il me fera tenir en cette ville des richesses infinies.

Dès que Couloufe eut achevé ces paroles, le cadi lui dit : Vous êtes fils unique d'un riche marchand de Cogende, et ce n'est que par l'accident que vous venez de raconter que vous êtes dans la misère ? — Assurément, répondit le fils d'Abdallah. Vous voyez bien, monseigneur, que je ne suis pas un misérable élevé dans la poussière. — Et pourquoi, jeune homme, reprit le juge, n'avez-vous pas déclaré cela hier ? Je ne vous aurais pas fait maltraiter. — Seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers Mouzaffer, ce que dit le hulla change la thèse ; étant fils unique d'un gros marchand, les lois ne permettent pas qu'on le force à répudier sa femme. — Bon ! seigneur cadi, interrompit Taher, est-ce que vous ajoutez foi à cet imposteur ? Il se dit fils de Massaoud pour éviter les coups de bâton et gagner du temps. — Je n'y saurais que faire, dit le juge ; soit qu'il mente, soit qu'il dise la vérité, il m'est défendu de passer outre ; tout ce que je puis ordonner de plus favorable pour vous, c'est d'enjoindre au hulla de prouver ce qu'il avance. — Nous n'en demandons pas davantage, dit alors Mouzaffer. Je veux bien même qu'à mes dépens on envoie un exprès à Cogende ; je connais Massaoud pour l'avoir vu ici quelquefois, je sais bien que c'est un marchand très-riche : si le hulla est effectivement son fils, nous lui abandonnons Dilara. — Oui, dit Taher ; mais en attendant le retour du courrier, il serait à propos, ce me semble, de faire vivre les époux séparément. — Cela est contre les règles, repartit le cadi, la femme doit demeurer avec son mari : on ne saurait la lui enlever sans commettre une violence condamnée par les lois. Envoyez donc un homme à Cogende, qui n'est qu'à sept journées d'ici. Dans quinze jours nous saurons ce que nous devons penser du hulla. S'il est fils de Massaoud, il ne répudiera pas la dame ; mais je jure par la pierre noire [1] du sacré temple de la Mecque et par le saint bosquet de Médine, où est le tombeau du prophète, que s'il nous trompe, un supplice cruel et ignominieux pu-

[1] La pierre noire est une pierre placée à hauteur d'homme dans un des angles du temple sacré de la Mecque appelé Caaba. Elle est depuis un temps immémorial l'objet de la vénération des Arabes, qui lui attribuent des propriétés merveilleuses. Ils croient qu'Adam l'ayant emportée à sa sortie du paradis terrestre, elle fut remise par l'ange Gabriel à Abraham lorsqu'il bâtit la Caaba. On pense que c'est un aérolithe.

nira l'imposteur et terminera le cours de sa vie.

XLIe JOUR.

Cette affaire ainsi décidée par le cadi, les parties se retirèrent. Mouzaffer et son fils firent partir pour Cogende un de leurs domestiques, avec ordre de s'informer parfaitement de ce qu'ils voulaient savoir et de faire toute la diligence possible. Pour Couloufe, il alla promptement rendre compte à sa dame de ce qui s'était passé chez le juge. Elle en eut beaucoup de joie. Ah! cher époux, dit-elle, tout va bien. Nous ne devons plus rien appréhender. Avant que le courrier soit revenu de Cogende, avant même qu'il y soit arrivé, nous prendrons tous deux la fuite, nous sortirons une nuit de Samarcande, nous nous rendrons à Bokhara le plus tôt qu'il nous sera possible et nous y vivrons de ma dot dans un repos que nos ennemis ne pourront troubler.

Couloufe approuva la pensée de Dilara. Ils résolurent de se sauver, mais comme ils étaient trop observés dans la maison où ils demeuraient pour pouvoir impunément exécuter leur dessein, ils jugèrent qu'ils devaient aller loger ailleurs, qu'il fallait le déclarer à Mouzaffer, et que s'il s'y opposait, ils en demanderaient la permission au cadi. Cela étant arrêté entre eux, le fils d'Abdallah alla trouver sur-le-champ Mouzaffer et son fils. Il leur dit que dès ce jour-là il voulait changer de demeure, qu'il prétendait, puisque les lois le rendaient maître de sa femme, disposer d'elle à son gré et la mener où il lui plairait. Mouzaffer et son fils ne manquèrent pas de s'y opposer. Taher surtout protesta qu'il ne consentirait pas que Dilara sortît de chez lui. Couloufe, de son côté, n'en démordit point, de sorte qu'il fallut encore avoir recours au cadi.

Ce juge, informé du sujet qui les ramenait, demanda au hulla pourquoi il avait envie de quitter la maison de Mouzaffer. Monseigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, j'ai ouï dire souvent à Massaoud, mon père, que lorsqu'on demeure avec ses ennemis, il faut s'en séparer le plus tôt qu'il est possible : ainsi je voudrais aller vivre ailleurs en attendant des nouvelles de Cogende. Ma femme le souhaite autant que moi. — Ah! le menteur, s'écria Taher en cet endroit, Dilara gémit, Dilara est dans les pleurs depuis que ce misérable est son mari; et il a l'impudence de dire qu'elle s'ennuie chez moi! — Oui, je l'ai dit, reprit Couloufe, et je le dis encore, ma femme m'aime et ne désire rien avec plus d'ardeur que de s'éloigner de vous. Si cela n'est pas vrai, si elle a d'autres sentimens, je suis prêt à la répudier tout à l'heure. — Seigneur cadi, dit alors Taher, vous l'entendez, je le prends au mot : ordonnez que Dilara vienne ici et qu'elle s'explique là-dessus. — J'y consens, dit le juge, allez, nayb, ajouta-t-il en se tournant vers Danischemend, qui était présent, transportez-vous chez Mouzaffer et dites à Dilara que je veux lui parler; amenez-la ici dans un moment, nous verrons bientôt dans quelle disposition elle est, et je déclare que si elle dément le hulla, elle sera répudiée sur-le-champ.

Le nayb s'acquitta de sa commission avec beaucoup de diligence, il amena la dame chez le juge, qui ne la vit pas sitôt paraître qu'il lui demanda si elle souhaitait de sortir de chez Mouzaffer et si elle avait plus d'inclination pour le hulla que pour son premier mari. Taher ne doutait point qu'elle ne prononçât en sa faveur, et cédant à un mouvement de joie dont il ne fut pas maître, il prit la parole avant qu'elle répondît : Parlez, madame, dit-il, vous n'avez qu'à déclarer vos véritables sentimens et vous serez dès aujourd'hui délivrée de ce que vous haïssez. — Puisqu'on me donne cette assurance, dit la fille de Boyruc, je vais ne vous rien déguiser. Mon second mari, le fils de Massaoud, a toute ma tendresse, et je supplie très-humblement le seigneur cadi d'ordonner qu'il nous sera permis de loger ailleurs que chez Mouzaffer. — Ho! ho! dit alors le juge en s'adressant au premier mari, vous voyez que le hulla n'a rien avancé témérairement, il était bien sûr de son fait. — Ah! la traîtresse, s'écria Taher tout étourdi de l'aveu sincère de la dame, comment a-t-elle pu se laisser séduire depuis hier! — J'en suis fâché pour l'amour de vous, reprit le cadi, car je ne puis me dispenser de leur permettre d'aller loger où il leur plaira. — Vous laisserez donc triompher cet étranger, lui dit Taher, et sans savoir s'il est véritablement le fils de Massaoud, vous souffrirez qu'il possède tranquillement Dilara? — Non, répondit le juge, s'il n'est pas en effet ce qu'il dit, si c'est un misérable, je le ferai mourir pour nous avoir trompés. — Et vous vous imaginez, ré-

pliqua le fils de Mouzaffer, que s'il a sujet de craindre le châtiment dont vous le menacez, il sera assez sot pour attendre en cette ville que nous ayons reçu des nouvelles de Cogende? Quelle erreur! persuadez-vous plutôt qu'il a dessein de sortir de Samarcande et qu'il engagera peut-être la dame à le suivre; mais que dis-je, peut-être leur complot est déjà fait, et ils ne veulent sans doute changer de demeure que pour pouvoir plus aisément exécuter leur résolution. — Cela n'est pas impossible, repartit le cadi, mais j'y mettrai ordre. En quelque endroit de la ville qu'ils prennent un logement, je me charge de les faire observer par une garde nombreuse et vigilante qui m'en rendra bon compte.

Couloufe et Dilara eurent donc la liberté de quitter la maison de Mouzaffer. Ils en sortirent dès ce jour-là même pour aller demeurer dans un caravansérail. Ils achetèrent quelques esclaves pour les servir. Ils ne manquaient ni d'argent ni de quoi en faire, car la dame avait une dot considérable avec une assez grande quantité de pierreries. Ils ne songèrent d'abord qu'à se réjouir. Le plaisir de pouvoir sans contraindre s'abandonner à leur amour les empêcha les premiers jours de faire les tristes réflexions que l'état où ils étaient devait leur inspirer. Ils vivaient comme si le cadi ne leur eût pas donné de garde et qu'ils eussent pu facilement se sauver, ou comme si Couloufe eût été véritablement le fils de Massaoud et qu'ils eussent attendu des nouvelles agréables de Cogende.

XLII° JOUR.

L'aventure du hulla, quelques soins qu'eussent apportés Mouzaffer et son fils pour la rendre secrète, fit tant de bruit dans Samarcande que plusieurs honnêtes gens voulurent voir les deux personnes que l'amour avait si fortement unies, de sorte que Couloufe et Dilara, en butte à la curiosité publique, recevaient tous les jours de nouvelles visites.

Un jour entre autres, il entra chez eux un homme de bonne mine, qui leur dit qu'il était un officier du roi, qu'il avait appris ce qui s'était passé chez le cadi et qu'il venait les assurer qu'il s'intéressait à leur fortune; enfin, il leur offrit ses services de si bonne grâce et il sut si bien leur persuader qu'il entrait dans leurs intérêts qu'ils crurent ne pouvoir lui témoigner trop de reconnaissance. Ils le prièrent de manger avec eux, et pour lui marquer l'extrême considération qu'ils avaient pour lui, Dilara ôta son voile, de sorte que l'officier, étonné de la beauté de la dame, ne put s'empêcher de s'écrier : Ah! seigneur hulla, je ne suis plus surpris de la fermeté que vous avez fait paraître chez le juge. Ils s'assirent tous trois à une table couverte de plusieurs mets. Il y avait toutes sortes de pilau, du bogra où il entrait du gingembre, du poivre long, du noir et du blanc avec du beurre frais, du rischtéy poulad composé de safran, de vinaigre, de miel et de térébenthine, et un jouschberré, c'est-à-dire un agneau à l'étuvée, dont le dombé, ou la queue, rempli d'herbes aromatiques, faisait un plat particulier.

Les esclaves, après le repas, apportèrent du vin rouge de Schiras, du vin blanc de Kismische et du rossoli ambré, nommé raqui-moanber; ensuite les parfums furent présentés à la ronde. Et alors la dame s'étant fait donner un tambour de basque, commença d'en jouer en chantant un air sur le mode uzzal. Après cela elle demanda un luth; elle l'accorda et en joua d'une manière qui charma l'officier du roi; puis elle prit une guitare et chanta un air tendre sur le mode nava, dont on se sert pour pleurer l'absence des amans.

C'était une chanson qu'elle avait composée à Caracoroum après la disgrâce de Couloufe. Mais elle ne put la chanter sans retracer à l'esprit de cet amant des images qui l'attendrirent. Ce jeune homme tomba dans une profonde rêverie et bientôt se mit à pleurer amèrement.

L'officier du roi en fut surpris et lui demanda quel était le sujet de ses pleurs. Hélas, répondit le fils d'Abdallah, de quoi vous servira d'en savoir la cause! il ne vous est pas moins inutile de l'apprendre qu'à moi de vous le dire. Je viens de rappeler dans ma mémoire mes malheurs passés, et je ne puis songer à ceux qui me menacent sans être pénétré de la plus vive douleur. Cette réponse ne satisfit point l'officier du roi. Jeune étranger, dit-il, au nom de Dieu, racontez-moi vos aventures. Ce n'est point par curiosité que je veux les entendre, je me sens disposé à vous servir, et peut-être ne vous repentirez-vous point de m'avoir fait cette confidence. Dites-moi qui vous êtes, je vois bien que vous ne manquez pas de naissance :

parlez et ne me déguisez rien. — Seigneur, reprit Couloufe, mon histoire est un peu longue et pourra vous ennuyer. — Non, non, dit l'officier; je vous prie même de n'en supprimer aucune circonstance. Alors, le fils d'Abdallah commença le récit de ses aventures, il raconta tout sans déguisement. Il avoua qu'il n'était point le fils de Massaoud et qu'il avait eu recours à l'imposture pour s'assurer la possession de Dilara : Mais, ajouta-t-il, mon mensonge n'a pas eu tout l'effet que j'en attendais : on n'a pas voulu me croire sur ma parole, on a envoyé à Cogende un courrier qui sera de retour dans trois jours : ainsi le cadi, qui nous fait garder à vue, découvrira bientôt ma fourberie et m'en punira par une mort infâme. Cette mort pourtant n'est pas ce qui m'afflige ; c'est l'approche du moment qui doit pour jamais me séparer de l'objet que j'aime : cette seule pensée fait toute ma peine.

Pendant qu'il tenait ce discours, qu'il entremêlait de soupirs et de larmes, la dame, de son côté, fondait en pleurs et faisait assez connaître par la douleur dont elle paraissait saisie, qu'elle était dans les mêmes sentimens que Couloufe. L'officier du roi ne vit pas ce spectacle sans compassion : Tendres époux, dit-il, je suis touché de votre affliction. Je voudrais pouvoir vous rendre service et vous empêcher tous deux de boire la coupe empoisonnée du malheur de la séparation. Plût à Dieu, jeune homme, que je pusse vous soustraire au danger que vous courez, mais cela me paraît bien difficile. Le cadi est un juge vigilant et inflexible : on ne saurait surprendre sa vigilance, et il ne vous pardonnera point de l'avoir trompé. Tout ce que j'ai à vous conseiller, c'est de mettre votre confiance en Dieu, qui fait ouvrir les portes les mieux fermées et lever les plus insurmontables difficultés. Implorez son secours par de ferventes prières, et ne désespérez pas de sortir heureusement de cette affaire, bien que vous n'y voyiez nulle apparence. A ces mots, l'officier prit congé de Couloufe et de la dame et se retira.

Il faut avouer, dit alors la fille de Boyruc, qu'il y a dans le monde une espèce de gens assez particulière. Ils viennent vous offrir leurs services : si vous leur paraissez affligé, ils vous pressent de leur raconter vos peines, en vous promettant de les soulager ; et lorsque par leurs complimens importuns ils vous ont contraint de satisfaire leur curiosité, toute la consolation qu'ils vous donnent, c'est de vous exhorter à prendre patience. Qui n'eût pas cru, en voyant cet homme-ci entrer avec tant de chaleur dans nos intérêts, qu'il avait dessein de nous être utile et de faire au moins tous ses efforts pour nous servir ? Cependant, après avoir écouté le récit de nos aventures, il nous quitte et nous abandonne à la Providence.—Madame, dit le fils d'Abdallah, que voulez-vous qu'il fasse pour nous ? Rendons-lui plus de justice ; il a trop l'air d'un honnête homme pour pouvoir être soupçonné de ne m'avoir arraché que par curiosité la confidence de mes malheurs. Non, non, il était disposé à nous faire plaisir ; je m'en fie à la pitié généreuse qu'il nous a marquée et qui a paru jusque dans son silence ; mais quand il a vu le mal sans remède, pouvait-il nous dire autre chose que ce qu'il nous a dit ? Et de qui pouvons-nous en effet recevoir du secours ? Le ciel seul est capable de me délivrer du péril où je suis.

XLIII[e] JOUR.

Ces malheureux époux s'attendrirent l'un et l'autre en se rappelant toute l'horreur de leur destinée, et passèrent les deux jours suivans à gémir et à se lamenter. Ils songèrent pourtant aux moyens de se sauver ; ils tentèrent la fidélité de leurs gardes, mais ils les trouvèrent incorruptibles. Ainsi le quinzième jour arriva, jour auquel devait revenir le courrier de Cogende et qu'ils craignaient autant tous deux qu'il était ardemment souhaité du fils de Mouzaffer.

Dès que les premiers rayons de ce jour terrible vinrent éclairer l'appartement de Couloufe, ce jeune homme, croyant voir la lumière pour la dernière fois, se leva pour aller à la mort. Il regarda sa femme avec des yeux où étaient peints la douleur et le désespoir, et lui dit d'une voix presque éteinte : Adieu, je vais remplir mon destin et porter ma tête au cadi. Pour vous, belle Dilara, vivez, et souvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous a si tendrement aimée. — Ah ! Couloufe, répondit la dame en fondant en pleurs, vous allez mourir, et vous m'exhortez à vivre ! pensez-vous que la vie puisse avoir des charmes pour moi ? Cruel ! tu veux donc que je traîne des jours languissans et déplorables ? Non, non, je veux t'accompa-

gner et descendre avec toi dans le tombeau. Taher, l'odieux Taher, verra périr ce qu'il aime avec ce qu'il hait : il n'aura pas lieu de se réjouir de ton trépas. Hé! pourquoi faut-il que tu meures? c'est sur moi seul que doit tomber le châtiment; c'est ta femme qui t'a rendu parjure et qui t'a suggéré le mensonge qu'on veut que ta mort expie; c'est donc à moi de servir de victime : il est juste du moins que je sois aussi punie. Allons, marchons au lieu où ton supplice s'apprête; je veux faire connaître à tout le monde que j'aime mieux périr avec toi que de te survivre.

Le fils d'Abdallah combattit le dessein de la dame. Il la conjura de ne lui pas donner une si funeste marque de sa tendresse; et Dilara de son côté, s'obstinant à vouloir mourir avec lui, le priait de ne pas s'opposer à sa résolution. Pendant qu'ils ne pouvaient s'accorder là-dessus, ils entendirent un grand bruit à la porte de la rue, et bientôt ils virent entrer dans la cour le cadi, suivi de plusieurs personnes parmi lesquelles étaient Mouzaffer et son fils. A cette vue, la fille de Boyruc s'évanouit, et pendant qu'elle était entre les bras de quelques esclaves qui s'empressaient de la secourir, Couloufe profita de ce moment et courut au-devant du cadi. Mais ce juge, bien loin de le venir chercher pour le conduire à la mort, lui fit la révérence et lui dit d'un air riant : Seigneur, le courrier qu'on avait envoyé à Cogende est arrivé accompagné d'un domestique de Massaoud votre père, qui vous envoie quarante chameaux chargés d'étoffes, de linge fin et d'autres marchandises. Nous ne doutons plus que vous ne soyez fils de ce riche marchand, et nous vous prions d'oublier le mauvais traitement que nous vous avons fait.

Après que le juge eut tenu ce discours, qui causa un extrême étonnement à Couloufe, Mouzaffer et son fils témoignèrent à ce hulla qu'ils étaient bien fâchés des coups de bâton qu'il avait reçus. Je renonce, lui dit Taher, aux prétentions que j'avais sur Dilara. Je conviens qu'elle est à vous et je vous l'abandonne, à condition que, s'il vous prend fantaisie de la répudier bientôt et de la vouloir reprendre, vous me choisirez aussi pour hulla. Couloufe ne savait que penser de tout ce qu'il entendait; il crut que Taher et le cadi le raillaient, et qu'ils allaient lui parler d'un autre ton, lorsqu'une manière d'esclave qui arriva, lui baisa la main et dit en lui présentant une lettre : Seigneur, votre père et votre mère se portent bien, ils souhaitent passionnément de vous revoir; leurs yeux et leurs oreilles sont sur le chemin.

Couloufe rougit à ces paroles, et ne sachant ce qu'il devait répondre, il prit la lettre, l'ouvrit et y trouva ces mots :

« Louanges à Dieu seul, et ses bénédictions soient répandues sur son grand prophète, sur sa famille, et ses amis. Mon cher fils, depuis que tu n'es plus devant mes yeux, je n'ai point de repos, je suis sur les épines de l'inquiétude; le poison de ton absence s'est emparé de mon cœur, et consume peu à peu ma vie. J'ai appris par le courrier que m'a envoyé le seigneur Mouzaffer, l'aventure qui t'est arrivée. Aussitôt j'ai fait charger quarante chameaux noirs à yeux ronds de plusieurs sortes de marchandises que je t'envoie à Samarcande, sous la conduite de Gioher, capitaine de mes charrois. Mande-moi au plus tôt l'état où tu es, afin que notre cœur se console, et reprenne la joie et le salut.

MASSAOUD. »

A peine le fils d'Abdallah eut-il lu cette lettre, qu'il vit entrer dans sa cour les quarante chameaux qui venaient de Cogende. Alors le capitaine Gioher lui dit : Mon seigneur et mon maître, ayez, s'il vous plaît, la bonté d'ordonner qu'on décharge les chameaux et qu'on mette les ballots dans quelque grande salle. Que diable signifie tout ceci? dit Couloufe en lui-même. J'ai bien vu arriver des aventures surprenantes; mais, par Aly[1], celle-ci les surpasse toutes. Ce

[1] Aly est un des personnages que les Persans révèrent le plus. Cousin-germain de Mahomet, il fut un des premiers à croire à son apostolat, quoiqu'il n'eût que douze ans environ à l'époque où le prophète des Arabes commença à prêcher sa nouvelle religion, dont le jeune homme devint un des plus fermes appuis. Doué d'un courage à toute épreuve et d'une force merveilleuse, il se distingua par ses exploits dans le cours des guerres soutenues par Mahomet, et mérita que ce dernier lui accordât la main de Fatima, sa fille bien-aimée. Après la mort du prophète, Aly vit successivement parvenir au califat Aboubecre, Omar et Osman, et il n'obtint le titre de commandeur des croyans qu'en 656 de notre ère, après l'assassinat d'Osman, qui même lui fut imputé, quoique peut-être fort injustement. Malheureusement le nouveau calife, se laissant dominer par de vieilles haines, signala son avènement par des mesures impolitiques et destitua les gouverneurs des provinces, qui aussitôt levèrent l'étendard de la révolte. Vainqueur de quelques-uns de ces chefs rebelles dans une bataille qui coûta la vie à dix-sept mille Arabes, Aly marcha contre le plus redoutable de ses ennemis, Moaviah, gouverneur de Syrie, qui s'était fait proclamer calife à Damas. Trompé par des adversaires qui, trop faibles pour lui résister, employèrent la ruse pour le combattre, Aly finit par tomber sous le poignard d'un assassin. Trois sectaires fanatiques, appelés Kharégites, résolurent de tuer le même jour le calife, Moaviah et Amrou, le

capitaine Gioher m'a abordé comme s'il me connaissait parfaitement ; le cadi et Mouzaffer semblent donner dans ces apparences. Hé bien, quoique tout cela passe ma pénétration, ne laissons pas d'en profiter. La fortune sans doute veut me sauver par un de ses coups capricieux, ou le ciel a voulu faire un miracle en ma faveur.

XLIVe JOUR.

Quelque étonné que fût Couloufe de ce merveilleux événement, il eut la force de cacher sa surprise. Il fit mettre les ballots dans une salle et ordonna qu'on eût soin des chameaux. Il eut même l'assurance de faire des questions au chamelier : Gioher, lui dit-il, apprends-moi des nouvelles de toute ma famille ; n'ai-je pas quelque cousin ou quelque cousine malade à Cogende ? — Non, seigneur, répondit Gioher, tous vos parens, grâce à Dieu, sont en parfaite santé, à la réserve de votre père, qui compte les momens de votre absence et qui m'a chargé de vous dire qu'il souhaiterait fort que vous vous en retournassiez promptement à Cogende avec la dame que vous avez épousée.

Pendant que le conducteur des chameaux parlait ainsi, le cadi, Taher et son père prirent congé du fils d'Abdallah et s'en retournèrent chez eux, persuadés qu'il était effectivement fils de Massaoud ; mais avant que de s'en aller, le juge congédia la garde qu'il avait donnée aux nouveaux époux. Après qu'ils se furent tous retirés, Couloufe retourna dans l'appartement où il avait laissé Dilara. Cette dame, par les soins de ses esclaves, était revenue de son évanouissement. Il lui conta ce qui venait de se passer et lui montra la lettre de Massaoud. Elle n'en eut pas achevé la lecture qu'elle s'écria : Juste ciel ! c'est à vous qu'il faut rendre grâce de ce prodige étonnant ; vous avez eu pitié de deux amans fidèles dont vous avez formé les nœuds. — Madame, lui dit le fils d'Abdallah, il n'est pas encore temps de nous livrer à la joie. Nos peines ne sont pas finies ; que dis-je, finies ? je suis plus que jamais dans le péril. Vous m'avez fait prendre le nom d'un homme qui est sans doute à Samarcande ; le fils de Massaoud doit être en cette ville : son père lui écrit et lui envoie quarante chameaux chargés de marchandises, sous la conduite de Gioher ; ce Gioher, qui n'a jamais vu apparemment le fils de son maître, aura suivi le courrier de Mouzaffer. Il est aisé de comprendre le reste. Cette erreur, je l'avoue, nous serait favorable si elle pouvait durer longtemps ; rien ne nous empêcherait de prendre la fuite, parce que désormais nous ne serons plus observés ; mais la nouvelle de l'arrivée des chameaux s'est peut-être déjà répandue dans Samarcande ; le véritable fils de Massaoud l'apprendra et ira trouver le cadi, qu'il désabusera. Que sais-je si dans un moment ce juge ne reviendra pas me chercher pour me traîner au supplice ?

C'est ainsi que raisonnait Couloufe, qui, flottant entre la crainte et l'espérance, se trouvait plus à plaindre que s'il n'eût eu rien à espérer. Il croyait voir sans cesse Taher et le cadi revenir détrompés et furieux ; chaque moment augmentait son inquiétude. Tandis qu'il était dans cette agitation, l'officier du roi, ce même homme qui était venu chez lui deux jours auparavant, arriva. Seigneur hulla, dit-il en entrant, j'ai appris que vos malheurs sont finis et qu'enfin le ciel a jeté sur vous un regard favorable ; je viens vous en témoigner ma joie et vous faire un reproche en même temps ; vous n'êtes pas sincère. Pourquoi m'avez-vous dit que vous n'étiez pas fils de Massaoud ? Pourquoi m'avez-vous trompé ? — Mon cher seigneur, répondit le fils d'Abdallah, je vous ai dit la vérité : je ne suis point de Cogende, je suis de Damas, comme je vous l'ai déjà dit. Il y a longtemps que mon père est mort et que j'ai consumé tout le bien qu'il m'a laissé. — Cependant, reprit l'officier, on dit qu'il vous est arrivé quarante chameaux chargés de diverses sortes d'étoffes et que Massaoud vous écrit, comme si vous étiez son pro-

principal des partisans de ce dernier. Aly fut seul frappé au moment où il appelait le peuple à la prière, dans la mosquée de Coufah, et mourut peu de temps après, en 661 de J.-C. (hégire 40), à l'âge de 63 ans. Il avait régné quatre ans et neuf mois.

Les Persans ont pour Aly une vénération particulière et regardent comme des usurpateurs les trois premiers califes, qui, selon eux, n'ont obtenu le souverain pouvoir qu'au préjudice du héros, qui, en qualité de gendre du prophète, avait au califat plus de droit qu'aucun autre. Ce culte a même été porté en Perse à un tel degré d'exagération que l'on est venu à dire que si Aly n'est pas dieu, il n'est pas éloigné de l'être. Les Turcs, au contraire, ont un égal respect pour les quatre premiers successeurs de Mahomet, qu'ils appellent *les califes par excellence* ou *les quatre amis*, les regardant comme les compagnons chéris de leur prophète. Les musulmans qui professent cette dernière croyance, sont appelés *sunnites* ou partisans des traditions par les adorateurs d'Aly, auxquels ils donnent le nom de *schytes* ou sectaires. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. Ier, p. 329 et suiv., et t. IIe, p. 142 et suiv.)

pre fils. — Il est vrai, repartit Couloufe, que j'ai reçu sa lettre et ses marchandises, mais je ne suis pas pour cela son fils. L'officier demanda de quelle manière s'était passée la chose; et quand le hulla eut fait ce détail, il lui dit : Je crois, comme vous, que c'est une méprise, et que le fils de Massaoud est à Samarcande; ainsi je suis d'avis que vous vous sauviez tous deux cette nuit. — C'est notre dessein, répondit Couloufe; pourvu que le cadi demeure jusqu'à demain dans l'erreur où il est, nous n'en demandons pas davantage. — Vous ne devez pas avoir d'inquiétude là-dessus, répliqua l'officier; il faut espérer que tout ira bien. Le ciel sans doute ne veut pas que vous périssiez, puisque, par une aventure qui tient du miracle, il vous a dérobé au supplice qu'on vous préparait. A ces paroles il en ajouta d'autres encore pour dissiper la crainte dont les deux époux paraissaient agités. Ensuite il leur dit adieu, en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Quand Couloufe et Dilara furent seuls, ils commencèrent à s'entretenir de leur fuite, et à s'y préparer. Ils attendaient la nuit avec beaucoup d'impatience; mais avant qu'elle arrivât, ils entendirent un grand bruit, et virent tout à coup paraître dans la cour du caravansérail plusieurs gardes à cheval. A cette vue, les deux époux furent saisis d'effroi, et crurent que c'était le cadi qui venait chercher le fils d'Abdallah pour le faire mourir. Ils perdirent pourtant bientôt cette frayeur : c'étaient des gardes du roi. Le capitaine qui les conduisait descendit de cheval; et, chargé d'un paquet, entra dans la chambre où était Couloufe avec sa femme. Il les salua l'un et l'autre d'un air respectueux; et, s'adressant au mari : Seigneur, lui dit-il, je viens ici de la part du grand Usbec-Khan; il veut voir le fils de Massaoud; il a su votre aventure, il souhaite que vous la lui racontiez vous-même, et il vous envoie cette robe[1] d'honneur pour vous mettre en état de paraître devant lui. Le fils d'Abdallah se serait fort bien passé d'aller satisfaire la curiosité du roi : cependant il fallut obéir. Il se revêtit de la robe d'honneur et sortit avec le capitaine des gardes, qui, lui montrant dans la cour une mule qui avait une selle et une bride d'or enrichies de pierreries, et dont un page magnifiquement vêtu tenait l'étrier, lui dit : Montez sur cette mule royale, et je vais vous conduire au palais. Couloufe s'approcha de la mule, le page baisa l'étrier et le lui présenta; en même temps le hulla y mit le pied, sauta légèrement en selle et se rendit au palais avec les gardes.

[1] Caftan.

XLVe JOUR.

Dès qu'il fut arrivé au palais, les officiers du roi vinrent le recevoir et le conduisirent jusqu'à la porte de la salle, où ce prince avait coutume de donner audience aux ambassadeurs. Là, le grand visir le prit par la main et l'introduisit dans la salle, où le roi, revêtu d'habits couverts de diamans, de rubis et d'émeraudes, était assis sur un trône d'ivoire, autour duquel étaient debout tous les grands seigneurs de Tartarie. Couloufe fut ébloui de l'éclat qui environnait Usbec-Khan; et au lieu d'élever ses regards jusqu'à ce prince, il baissa les yeux et alla se prosterner au pied du trône.

Le roi, le voyant dans cet état, lui dit : Fils de Massaoud, on m'a dit qu'il t'est arrivé des aventures assez singulières; je souhaite que tu me les racontes et que tu me parles sans déguisement. Couloufe, frappé du son de la voix qui lui adressait ces paroles, leva les yeux, et reconnaissant dans le roi le même homme qui l'était venu voir, qu'il avait pris pour un officier d'Usbec-Khan et à qui il avait confié tous ses secrets, il se jeta la face contre terre et se mit à pleurer. Le visir le releva et lui dit : Ne craignez rien, jeune homme, approchez-vous du roi et baisez le bas de sa robe. Le fils d'Abdallah tremblant, éperdu, s'avança jusqu'aux pieds du roi, et après lui avoir baisé la robe, recula quelques pas et se tint debout, la tête baissée sur sa poitrine. Mais Usbec-Khan ne le laissa pas longtemps dans cette situation; ce prince descendit de son trône, le prit par la main et le mena dans son cabinet, où il lui dit : Couloufe, ayez désormais l'esprit en repos et n'appréhendez plus la fortune. Vous n'éprouverez plus ses rigueurs; vous ne serez point séparé de Dilara : vous vivrez avec elle dans ma cour et vous tiendrez près de moi la place que vous occupiez à Caracorom, auprès du roi Mirgehan. Quand, sur le rapport qu'on m'avait fait de votre fidélité pour votre femme, je vous allai voir par curiosité, vous me plûtes, et la confiance que vous eûtes en moi acheva de me déterminer à vous sauver la vie et à vous lais-

ser uni pour jamais avec l'objet que vous aimez : ce que j'ai voulu faire de la manière que vous l'avez vu. Les quarante chameaux que vous avez chez vous ont été tirés de mes écuries. J'ai fait acheter les étoffes qu'ils portaient, et ce Gioher qui les conduisait est un eunuque qui sort rarement du sérail. J'ai fait écrire par mon debirkhasse[1] la lettre que vous avez reçue, et de peur que le courrier de Mouzaffer ne la vînt démentir, j'envoyai hier au-devant de lui sur le chemin de Cogende un de mes officiers, qui lui ordonna de ma part de faire à son maître un rapport tel que je le souhaitais : c'est un plaisir que je voulais me donner, et je l'ai eu tout entier.

Aussitôt que le roi eut achevé de parler, Couloufe se prosterna aux pieds de ce prince, le remercia de ses bontés et promit d'en avoir toute sa vie une vive reconnaissance. Dès ce jour-là même, ce jeune homme amena au palais Dilara. Usbec-Khan leur donna un magnifique appartement avec une pension considérable, et fit écrire l'histoire de leurs amours par le meilleur écrivain de Samarcande.

La nourrice de Farrukhnaz, après avoir ainsi conté l'histoire de Couloufe, se tut pour entendre ce qu'en dirait sa maîtresse, qui, toujours prévenue contre les hommes, ne fut pas encore du sentiment de ses femmes, qui soutenaient toutes que le fils d'Abdallah avait été un parfait amant. Non, non, dit la princesse, lorsqu'on le bannit de la cour du roi des Keraïtes, il sortit de Caracorom, sans dire adieu à Dilara, sans même chercher à lui parler ; j'avoue que le roi lui ordonnait de sortir de la ville très-brusquement ; mais l'amour est ingénieux, et il lui aurait fourni les moyens d'entretenir la fille de Boyruc s'il en eût été fort épris : encore n'est-ce pas le seul reproche que j'aie à lui faire. Quelques jours après son arrivée à Samarcande, pour peu qu'il eût été occupé de sa dame, il ne se serait pas offert de si bon cœur à servir de hulla. D'ailleurs, bien qu'il eût reconnu sa maîtresse, ne voulait-il pas la répudier ? n'était-il pas prêt à garder son serment et ne l'aurait-il pas fait si, pour l'en détourner, elle n'eût pas elle-même employé jusqu'à ses larmes ? un amant bien enflammé n'est pas si scrupuleux. — Madame, dit Sutlumemé, il est vrai que le premier mouvement de Couloufe fut pour l'honneur, et c'est ce que je ne puis lui reprocher ; j'admire au contraire un jeune homme qui fait paraître de l'horreur pour le parjure, au milieu même de ses plaisirs : je crois qu'un amant de ce caractère est plus estimable qu'un autre, et qu'on peut faire fond sur ses sermens. Mais, madame, ajouta-t-elle, puisque vous êtes si délicate, il faut que je vous conte une autre histoire qui pourra mettre votre délicatesse en défaut, et que vous trouverez peut-être plus intéressante que celles de Couloufe et d'Aboulcassem. A ces paroles de la nourrice, toutes les femmes de la princesse poussèrent des cris de joie et parurent fort curieuses d'entendre cette nouvelle histoire. Sutlumemé la commença dans ces termes, aussitôt que Farrukhnaz lui en eut accordé la permission.

[1] Secrétaire du cabinet. (Pétis.)

HISTOIRE DU PRINCE CALAF ET DE LA PRINCESSE DE LA CHINE.

Après avoir entendu l'histoire de Couloufe, vous allez entendre celle du prince Calaf, fils d'un ancien khan des Tartares Nogaïs. L'histoire de son siècle en fait une glorieuse mention ; elle dit qu'il surpassait tous les princes de son temps en bonne mine, en esprit et en valeur ; qu'il était aussi savant que les plus grands docteurs, qu'il perçait le sens mystique des commentaires de l'Alcoran et savait par cœur les sentences de Mahomet[1] ; enfin, elle l'appelle le héros de l'Asie et le phénix de l'Orient.

En effet ce prince, dès l'âge de dix-huit ans, n'avait peut-être pas son semblable dans le monde ; il était l'âme des conseils de Timurtasch son père. S'il ouvrait un avis, les ministres les plus consommés l'approuvaient et ne pouvaient assez admirer sa prudence et sa sagesse. Outre cela, s'il s'agissait de faire la guerre, on le voyait à la tête des troupes de l'état aller chercher l'ennemi, le combattre et le vaincre. Il avait déjà remporté plusieurs victoires ; et les Nogaïs s'étaient rendus si re-

[1] Les sentences sorties de la bouche de Mahomet et recueillies après sa mort sont appelées *hadits* ou traditions. Il en existe plusieurs recueils, et le principal qui a pour auteur Bokhari, écrivain du second livre de l'hégire, ne renferme pas moins de sept mille deux cent soixante-quinze traditions. On en a composé des abrégés qui se composent la plupart de quarante traditions. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. Ier, p. 59.)

doutables par leurs heureux succès que les nations voisines n'osaient se brouiller avec eux. Les affaires du khan son père étaient dans cette disposition, lorsqu'il vint à sa cour un ambassadeur du sultan de Carizme, qui dans l'audience qu'on lui donna, déclara que son maître prétendait qu'à l'avenir les Tartares Nogaïs lui payassent un tribut tous les ans, autrement qu'il viendrait en personne les y forcer avec deux cent mille hommes, et ôter la couronne et la vie à leur souverain pour le punir de ne s'être pas soumis de bonne grâce. Le khan là-dessus assembla son conseil. On mit en délibération si l'on paierait le tribut plutôt que d'en venir aux mains avec un si puissant ennemi, ou si l'on mépriserait ses menaces. Calaf, et la plupart de ceux qui assistaient au conseil, furent de ce dernier avis, de sorte qu'on renvoya l'ambassadeur avec un refus.

Après cela on envoya des députés chez les peuples voisins pour leur représenter l'intérêt qu'ils avaient de s'unir avec le khan contre le sultan de Carizme, dont l'ambition était excessive, et qui ne manquerait pas d'exiger aussi d'eux le même tribut s'il y pouvait contraindre les Nogaïs. Les députés réussirent dans leurs négociations; les nations voisines et entre autres les Circassiens promirent de se joindre au khan et de lui fournir cinquante mille hommes. Sur cette promesse, outre l'armée que ce prince avait ordinairement sur pied, il leva de nouvelles troupes.

Pendant que ces préparatifs se faisaient chez les Nogaïs, le sultan de Carizme de son côté assembla deux cent mille combattans et passa le Jaxartes [1] à Cogende. Il traversa les pays d'Ilac et de Saganac, où il trouva des vivres en abondance, et il s'avança jusqu'à Jund avant que l'armée du khan, commandée par le prince Calaf, pût se mettre en campagne, parce que les Circassiens et les autres troupes auxiliaires n'avaient pu joindre plus tôt. D'abord que Calaf eut reçu tous les secours qu'il attendait, il marcha droit à Jund; mais à peine eut-il passé Jengikunt, que ses coureurs lui rapportèrent que les ennemis parraissaient et venaient à lui en bataille. Aussitôt le jeune prince fit faire halte et disposa ses troupes à combattre.

[1] Fleuve, autrement nommé le Sihon. (*Pétis.*)

XLVI[e] JOUR.

Les deux armées étaient à peu près égales en nombre, et les peuples qui les composaient n'étaient pas moins belliqueux les uns que les autres. Aussi le combat qui se donna fut-il sanglant et opiniâtre. Il commença le matin et dura jusqu'à la nuit. Des deux côtés les officiers et les soldats s'acquittèrent bien de leur devoir. Le sultan fit pendant l'action tout ce que pouvait faire un guerrier consommé dans le métier des armes, et le prince Calaf, plus qu'on ne devait attendre d'un si jeune général. Tantôt les Tartares Nogaïs avaient l'avantage, et tantôt ils étaient obligés de céder aux efforts des Carizmiens. De manière que les deux partis, successivement vainqueurs et vaincus, sonnèrent la retraite à l'entrée de la nuit, résolus de recommencer le combat le lendemain. Mais le commandant des Circassiens alla secrètement trouver le sultan et lui promit d'abandonner les Nogaïs, pourvu que par un traité, qu'il jurerait d'observer religieusement, il s'engageât à ne jamais exiger de tribut des peuples de Circassie, sous quelque prétexte que ce fût. Le sultan y consentit, le traité fut fait; le commandant regagna son quartier, et le jour suivant, lorsqu'il fallut retourner à la charge, on vit tout à coup les Circassiens se détacher de leurs alliés et reprendre le chemin de leur pays.

Cette trahison causa beaucoup de chagrin au prince Calaf qui, se voyant alors beaucoup plus faible que le sultan, aurait fort souhaité d'éviter le combat, mais il n'y eut pas moyen. Les Carizmiens attaquèrent brusquement, et profitant du terrain qui leur permettait de s'étendre, ils enveloppèrent de toutes parts les Nogaïs. Ceux-ci cependant, quoique abandonnés de leurs meilleures troupes auxiliaires et environnés d'ennemis, ne perdirent pas courage. Animés par l'exemple de leur prince, ils se serrèrent et soutinrent longtemps les plus vives charges du sultan; ils furent toutefois enfoncés, et alors Calaf, désespérant de remporter la victoire, ne songea plus qu'à échapper à son ennemi. Il choisit quelques escadrons, et se mettant à leur tête, il se fit jour au travers des Carizmiens. Le sultan, averti de sa retraite, détacha six mille chevaux pour le poursuivre; mais il trompa leur poursuite en prenant des chemins qui ne leur étaient pas

connus; et enfin il arriva peu de jours après la bataille à la cour de son père, où il répandit la tristesse et la terreur en apprenant le malheur qui lui était arrivé.

Si cette nouvelle affligea Timurtasch, celle qu'on reçut bientôt après acheva de le mettre au désespoir. Un officier, échappé du combat, vint dire que le sultan de Carizme avait fait passer sous le sabre presque tous les Nogaïs, et qu'il s'avançait à grandes journées, dans la résolution de faire mourir toute la famille du khan et de soumettre la nation à son obéissance. Le khan se repentit alors d'avoir refusé de payer le tribut; mais comme dit le proverbe arabe : « A quoi sert le repentir après la ruine de la ville de Basra? » Comme le temps pressait et qu'il fallait se sauver de peur de tomber au pouvoir du sultan, le khan, la princesse Elmaze[1] sa femme, et Calaf se chargèrent de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans leur trésor, et sortirent d'Astracan leur ville capitale, accompagnés de plusieurs officiers du palais qui ne voulurent point les abandonner, et des troupes, qui s'étaient fait jour avec le jeune prince au travers des ennemis.

Ils prirent la route de la grande Bulgarie; leur dessein était d'aller mendier un asile chez quelque prince souverain. Il y avait plusieurs jours qu'ils étaient en marche, et ils avaient déjà gagné le mont Caucase, lorsque quatre mille brigands, habitans de cette montagne, vinrent tout à coup fondre sur eux. Bien que Calaf eût à peine quatre cents hommes, il ne laissa pas de soutenir l'impétuosité des brigands; il en tua même une grande partie; mais il perdit toutes ses troupes, et demeura enfin au pouvoir de ces bandits, dont les uns se saisirent des richesses qu'ils trouvérent, pendant que les autres ôtaient la vie à toutes les personnes qui suivaient le khan. Ils n'épargnèrent que ce prince, sa femme et son fils; encore les laissèrent-ils presque nus au milieu de la montagne.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Timurtasch lorsqu'il se vit réduit à cette extrémité. Il enviait le sort de ceux qui venaient de périr à ses yeux; et se livrant au désespoir, il voulait se donner la mort. La princesse, de son côté, fondait en pleurs et faisait retentir l'air de plaintes et de gémissemens. Calaf seul avait la force de soutenir le poids d'une si mauvaise fortune; pénétré des maximes de l'Alcoran et des sentences de Mahomet sur la prédestination, il avait une fermeté d'âme inébranlable. L'extrême affliction que le khan et sa femme faisaient éclater était sa plus grande peine. O mon père! ô ma mère! leur disait-il, ne succombez point à vos malheurs, songez que c'est Dieu qui veut que vous soyez si misérables. Soumettons-nous sans murmure à ses ordres absolus. Sommes-nous les premiers princes que la verge de sa justice ait frappés? Combien de souverains avant nous ont été chassés de leurs états; et après avoir mené une vie errante et passé même pour les plus plus vils mortels dans des terres étrangères, sont remontés sur leurs trônes! Si Dieu a le pouvoir d'ôter les couronnes, il peut aussi les rendre. Espérons donc qu'il sera touché de notre misère, et qu'il fera succéder la prospérité à la déplorable situation où nous sommes.

Il ajouta plusieurs autres paroles consolantes; et à mesure qu'il parlait, son père et sa mère, attentifs à ses discours, sentaient une secrète consolation. Ils se laissèrent enfin persuader. Je le veux, mon fils, dit le khan, abandonnons-nous à la Providence; et puisque les maux qui nous environnent sont tracés sur la table fatale[1], souffrons-les donc sans nous plaindre. A ces mots, ce prince, sa femme et son fils, résolus d'avoir de la fermeté dans le malheur, continuèrent leur chemin à pied: car les voleurs leur avaient ôté leurs chevaux. Ils marchèrent assez longtemps, et vécurent des fruits qu'ils trouvèrent dans les vallées; mais ils s'engagèrent dans un désert où la terre ne produisant rien dont ils pussent subsister, leur courage s'abattit. Le khan, déjà dans un âge avancé, commençait à sentir que les forces lui manquaient; et la princesse, fatiguée du chemin qu'elle avait fait, pouvait à peine se soutenir; si bien que Calaf, quoiqu'il fût lui-même assez las, les portait sur ses épaules l'un après l'autre pour les soulager. Enfin, accablés tous trois de faim, de soif et de lassitude, ils arrivèrent à un endroit rempli de précipices affreux. C'était une colline très-élevée et entrecoupée de creux abominables, entre lesquels il paraissait fort dangereux de passer; et l'on ne voyait

[1] Elmaze signifie diamant.

[1] Voyez ci-dessus, p. 61.

pas d'autre chemin pour entrer dans une vaste plaine qui était au-delà, parce que des deux côtés de la colline, le pays paraissait si embarrassé de ronces et d'épines qu'on ne pouvait s'y faire un passage. Quand la princesse aperçut les abîmes, elle poussa un grand cri, et le khan perdit enfin patience. Il entre en fureur : c'en est fait, dit-il au prince son fils, je cède à mon mauvais destin, je succombe à tant de peines : je vais me précipiter moi-même dans un de ces gouffres profonds, que le ciel sans doute m'a réservés pour tombeau ; je veux m'affranchir de la tyrannie de mon infortune ; j'aime mieux la mort qu'une vie si pénible.

XLVIIe JOUR.

Le khan, se laissant entraîner au mouvement furieux qui l'agitait, allait se jeter dans un précipice lorsque le prince Calaf le prit entre ses bras et le retint. Ah ! mon père, lui dit-il, que voulez-vous faire ? à quel transport vous abandonnez-vous ? est-ce ainsi que vous témoignez la soumission que vous devez aux ordres du ciel ? rentrez en vous-même. Au lieu de marquer une impatience rebelle à ses volontés, tâchons de mériter par notre constance qu'il nous regarde d'un œil plus favorable. Nous sommes, je l'avoue, dans un état très-fâcheux, et nous ne saurions sans péril marcher parmi ces abîmes ; mais il y a peut-être quelque chemin pour entrer dans la plaine : permettez-moi de le chercher. Vous cependant, seigneur, calmez la violence de vos mouvemens et demeurez ici avec la princesse ; je serai bientôt de retour. — Allez, mon fils, répondit le khan, nous vous attendrons, ne craignez point mon désespoir, j'en serai maître jusqu'à ce que vous soyez revenu.

Le jeune prince parcourut toute la colline sans pouvoir découvrir aucun chemin. Il en fut fort affligé, il se prosterna, gémit et implora le secours du ciel. Il se leva ensuite et chercha de nouveau quelque sentier qui conduisît à la plaine ; enfin il en trouva un. Il le suivit en rendant grâces à Dieu de ce bonheur ; il s'avança jusqu'au pied d'un arbre qui était à l'entrée de la plaine et qui couvrait de son ombre une fontaine d'une eau pure et transparente. Il aperçut aussi d'autres arbres chargés de fruits d'une grosseur surprenante. Charmé de cette découverte, il courut en donner avis à son père et à sa mère, qui reçurent cette nouvelle avec d'autant plus de joie qu'ils jugèrent par là que le ciel commençait d'avoir pitié de leur misère. Calaf les conduisit à la fontaine, où ils se lavèrent tous trois le visage et les mains, et soulagèrent l'ardente soif qui les dévorait. Ensuite ils mangèrent des fruits que le jeune prince alla cueillir et qui, dans le pressant besoin qu'ils avaient de nourriture, leur parurent excellens. Seigneur, disait Calaf à son père, vous voyez l'injustice de vos murmures ; vous vous imaginiez que le ciel nous avait abandonnés. J'ai imploré son secours, et il nous a secourus ; il n'est point sourd à la voix des malheureux qui ont une entière confiance en lui.

Ils demeurèrent près de la fontaine deux ou trois jours à se reposer et à réparer leurs forces épuisées. Après cela ils se chargèrent de fruits et s'avancèrent dans la plaine, espérant qu'elle les conduirait à quelque lieu habité. Ils ne se flattèrent pas d'une fausse espérance ; ils aperçurent bientôt au-devant d'eux une ville qui leur parut grande et superbement bâtie. Ils y allèrent, et quand ils furent arrivés aux portes, ils s'arrêtèrent pour attendre la nuit, ne voulant point entrer dans la ville pendant le jour, couverts de sueur et de poussière et presque nus. Ils s'assirent sous un arbre qui faisait beaucoup d'ombre, et s'étendirent sur l'herbe. Il y avait déjà quelque temps qu'ils se reposaient en cet endroit, lorsqu'un vieillard, sorti de la ville, vint sous le même arbre prendre le frais et s'assit auprès d'eux après leur avoir fait une profonde révérence. Ils se mirent à leur séant pour le saluer à leur tour, et ensuite il lui demandèrent comment se nommait cette ville. — Elle s'appelle Jaïk, répondit le vieillard, c'est la capitale du pays où le fleuve Jaïk a sa source. Le roi Ilenge-Khan[1] y fait son séjour. Il faut que vous soyez bien étrangers, puisque vous me faites cette question. — Oui, dit le khan, nous sommes d'un pays assez éloigné d'ici. Nous avons pris naissance dans le royaume de Carizme, et nous demeurons sur les bords de la mer Caspienne : nous nous mêlons du négoce. Nous allions avec plusieurs autres marchands dans le Captchac : une grosse

[1] Ilenge-khan ou Ilek-khan est le nom d'un roi turkestan qui fit longtemps la guerre à Nouh, fils de Mansour, septième sultan Samanide. Il fut défait, en 1007 de notre ère, par Mahmoud, sultan de Perse de la dynastie des Gaznevides.

troupe de voleurs est venue attaquer notre caravane et l'a pillée. Ils nous ont laissé la vie, mais ils nous ont mis dans l'état où vous nous voyez. Nous avons traversé le mont Caucase et nous sommes venus jusqu'ici sans savoir où nous portions nos pas.

Le vieillard, qui était un homme fort compatissant aux peines de son prochain, leur témoigna qu'il était sensible à leur malheur; et pour mieux le leur persuader, il leur offrit sa maison. Il leur fit cette offre de si bonne grâce que, quand ils n'auraient pas eu besoin de l'accepter, ils n'auraient pu s'en défendre. Il les mena donc chez lui dès que la nuit fut venue. C'était une petite maison fort simplement meublée, mais où tout était propre et avait plutôt un air de modestie que d'indigence. Le vieillard en entrant donna quelques ordres tout bas à un de ses esclaves, qu'on vit revenir peu de temps après suivi de deux garçons marchands, dont l'un portait un gros paquet d'habits d'hommes et de femmes tout faits, et l'autre était chargé de toutes sortes de voiles, de turbans et de ceintures. Le prince Calaf et son père prirent chacun un caftan de drap et une veste de brocart avec un turban de toile des Indes, et la princesse un habillement de femme aussi complet. Après cela l'hôte paya les marchands, les renvoya et demanda à souper. Deux esclaves dressèrent aussitôt une table avec un buffet couvert de porcelaines, de plats de bois de sandal et d'aloès et de plusieurs coupes de corail, parfumées avec de l'ambre gris. Ils servirent un excellent chourva[1], accompagné de deux assiettes d'œufs d'esturgeon. Le khan, sa femme et Calaf se mirent à table avec le vieillard et mangèrent de ces mets, auxquels succédèrent un pâté de gazelle, un grand plat de pilau en pyramide, dans lequel il y avait trois francolins dépecés par morceaux. Un plat de tziberica[2], excellent poisson du Volga, et deux d'esturgeon furent ensuite apportés, et une grillade de cuisse de cavale fut le dernier service. Après quoi ils burent trois grandes bouteilles de cammez et de l'eau-de-vie de dattes.

[1] Chourva est un bouillon gras dans lequel on met des morceaux de pain pour servir de potage. (*Pétis.*)

[2] Le *tziberica* est un poisson long de cinq pieds, qui a la gueule longue et large comme un canard et le corps tacheté de noir et de blanc; il a le goût du saumon. (*Pétis.*)

XLVIII[e] JOUR.

Le vieillard, échauffé par les liqueurs qu'il avait bues, se mit en belle humeur et fit tous ses efforts pour inspirer de la joie à ses hôtes; mais s'apercevant qu'il n'en pouvait venir à bout et qu'ils paraissaient toujours préoccupés de leur malheur: Je vois bien, leur dit-il, que je m'efforce inutilement de détourner votre esprit de l'accident qui vous est arrivé; vous en rappelez sans cesse le souvenir. Cependant permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de vous abandonner à ces tristes images, vous devriez tâcher de les bannir de votre mémoire. Consolez-vous de la perte des biens que des voleurs vous ont enlevés. L'aventure qui vous afflige n'est pas nouvelle. Les voyageurs et les négocians l'éprouvent tous les jours. J'ai moi-même, en ma jeunesse, été volé sur le chemin de Moussel à Bagdad. Des voleurs me prirent des biens considérables, et je pensai perdre la vie. Je me trouvai dans la situation où vous êtes, et je ne laissai pas de me consoler. Il était pourtant bien désagréable pour un homme de ma condition de me voir réduit à la mendicité. Il faut que je vous raconte mon histoire. Je veux vous faire cette confidence, elle vous sera peut-être de quelque utilité: le récit de mes malheurs pourra vous encourager à soutenir les vôtres. Après avoir achevé ces paroles, le bon vieillard ordonna à ses esclaves de se retirer. Ensuite il parla dans ces termes:

HISTOIRE DU PRINCE FADLALLAH, FILS DE BIN-ORTOC, ROI DE MOUSSEL.

Je suis fils du roi de Moussel, du grand Bin-Ortoc[1]. Aussitôt qu'il me vit parvenu à la vingtième année de mon âge, il voulut me marier. Il fit présenter à ma vue un grand nombre de jeunes esclaves, parmi lesquelles il y en avait de fort belles. Je les regardai toutes avec indifférence; il n'y en eut pas une qui fît sur moi la moindre impression; elles s'en aperçurent, elles en rougirent et se retirèrent pleines de dépit d'avoir manqué mon cœur. Mon père fut aussi surpris de mon insensibilité; il ne

[1] Le nom de Bin-Ortoc, qui signifie fils d'Ortoc, appartient à l'histoire. Les ortokides étaient une dynastie de petits princes qui, pendant le douzième siècle, ont régné à Maredin et à Ripha. Ils furent dépouillés par les Ayoubites au treizième siècle.

l'avait pas prévue : au contraire, il avait cru que, frappé à la fois de plusieurs beautés différentes, j'aurais de la peine à faire un choix. Je lui dis que je ne me sentais pas de goût pour le mariage ; que cela venait peut-être de ce que j'avais une extrême envie de voyager ; que je le conjurais de m'accorder la permission d'aller seulement à Bagdad, et qu'à mon retour je pourrais me déterminer à prendre une femme. Il ne voulut pas me contraindre, il me permit de faire un voyage à Bagdad ; et pour paraître en fils de roi dans cette grande ville, il ordonna qu'on me fît un magnifique équipage. Il ouvrit ses trésors et on en tira la charge de quatre chameaux de pièces d'or. Il me donna des officiers de sa maison pour me servir, avec cent soldats de sa garde pour m'escorter.

Je partis donc de Moussel avec ce nombreux cortége pour aller à Bagdad. Il ne nous arriva point d'accident les premières journées ; mais une nuit, pendant que nous reposions dans une prairie où nous étions campés, nous fûmes attaqués si brusquement, et par un si grand nombre d'Arabes Bédouins, que la plupart de mes gens furent égorgés avant même que je connusse tout le péril où je me trouvais. Je me mis en défense avec ce qui me restait de gardes et d'officiers de la maison de mon père. Nous chargeâmes les Bédouins avec tant de furie qu'il en tomba sous nos coups plus de trois cents. Le jour étant survenu, les brigands qui nous tenaient enveloppés, honteux et irrités de l'opiniâtre résistance d'une poignée de gens, redoublèrent leurs efforts ; et nous eûmes beau combattre en désespérés, ils nous accablèrent : enfin, il fallut céder à la force ; ils nous ôtèrent nos armes et nos habits, et au lieu de nous réserver à l'esclavage, ou de nous laisser aller comme des gens qui étaient assez misérables de se voir dans l'état où nous étions réduits, ils voulurent venger la mort de leurs compagnons : ils furent assez lâches et assez barbares pour faire passer sous le sabre des hommes qui ne pouvaient plus se défendre. Tous mes gens périrent ; et j'allais avoir le même sort, lorsque me faisant connaître aux voleurs : Arrêtez, téméraires, leur dis-je, respectez le sang des rois. Je suis le prince Fadlallah [1], le fils unique de Bin-Ortoc, roi de Moussel, et l'héritier de ses états. Je suis bien aise, me dit alors le chef des Bédouins, d'apprendre qui tu es. Il y a longtemps que nous haïssons mortellement ton père : il a fait pendre plusieurs de nos camarades qui sont tombés entre ses mains : tu seras traité de la même manière.

En effet, il me fit lier ; et les voleurs, après s'être saisis de mon équipage, me menèrent avec eux au pied d'une montage entre deux forêts, où une infinité de petites tentes grises étaient dressées. C'était là leur retraite. On me mit sous la tente du chef, qui s'élevait au milieu des autres, et paraissait beaucoup plus grande. On me garda un jour entier, après quoi on m'attacha à un arbre, où, en attendant la mort lente qui devait venir borner mes jours qui n'étaient encore qu'au commencement de leur course, j'avais le chagrin de me voir environné de tous ces bandits qui m'insultaient par de piquantes railleries et prenaient plaisir à m'outrager.

XLIX° JOUR.

Il y avait déjà longtemps que j'étais lié à l'arbre, et le dernier moment de ma vie n'était pas éloigné, quand un espion vint avertir le chef des Bédouins, qu'il y avait un beau coup à faire à sept lieues de là ; qu'une grosse caravane devait camper la nuit prochaine dans un certain endroit qu'il nomma. Ce chef ordonna aussitôt à ses compagnons de se préparer à partir, ce qui fut fait en peu de temps. Ils montèrent tous à cheval, et me laissèrent dans leur retraite, ne doutant point qu'à leur retour, ils ne me trouvassent sans vie. Cependant le ciel, qui rend inutiles toutes les résolutions des hommes lorsqu'elles ne s'accordent pas avec ses desseins éternels, ne voulait pas que je périsse aussitôt. La femme du chef des voleurs eut pitié de moi ; elle vint pendant la nuit auprès de l'arbre où j'étais attaché, et me dit : Jeune homme, je suis touchée de ton malheur, et je voudrais te tirer du danger où tu es ; mais si je te déliais et te mettais en liberté, aurais-tu encore assez de force pour te sauver ? — Oui, lui répondis-je ; comme c'est Dieu qui vous a inspiré ce mouvement charitable, il me prêtera des forces pour marcher. Cette femme m'ôta mes liens, me donna un vieux caftan de son mari avec deux ou trois pains ; et me montrant un sentier : Va par là,

[1] Fadlallah veut dire le *bienfait de Dieu*.

me dit-elle, suis cette route, et tu arriveras à un lieu habité. Je remerciai ma libératrice, et marchai toute la nuit sans m'écarter du chemin qu'elle m'avait enseigné.

Le lendemain j'aperçus un homme à pied, qui chassait devant lui un cheval chargé de deux gros ballots. Je le joignis; et après lui avoir dit que j'étais un malheureux étranger qui ne connaissait point le pays, et s'était égaré, je lui demandai où il allait. Je vais, répondit-il, vendre des marchandises à Bagdad, où j'arriverai dans deux jours. J'accompagnai cet homme : je ne le quittai qu'en entrant dans cette grande ville; il alla où ses affaires l'appelaient, et moi je me retirai dans une mosquée, où je demeurai deux jours et deux nuits. J'avais peu d'envie d'en sortir; je craignais de rencontrer des gens de Moussel qui me reconnussent. J'avais tant de honte de me voir dans la situation où j'étais que, bien loin de songer à découvrir ma condition, j'aurais voulu me la cacher à moi-même. La faim toutefois m'ôta une partie de ma honte, ou, pour mieux dire, il me fallut céder à cette nécessité qui nous entraîne tous. Je me résolus à mendier mon pain comme un misérable, en attendant que je prisse un meilleur parti.

Je me présentai devant une fenêtre basse d'une grande maison, et je demandai l'aumône d'un ton de voix élevé. Une vieille esclave parut presque aussitôt avec un pain à la main, qu'elle voulut me donner. Dans le temps que je m'avançais pour le prendre, le vent par hasard leva le rideau de la fenêtre, et me laissa voir dans la salle une jeune dame d'une beauté surprenante; son éclat frappa ma vue comme un éclair; j'en fus tout ébloui. Je reçus le pain sans songer à ce que je faisais, et je demeurai immobile devant la vieille esclave, au lieu de lui rendre les grâces que je lui devais. J'étais si surpris, si troublé, si éperdu d'amour, qu'elle me prit sans doute pour un insensé : elle disparut, et me laissa dans la rue, occupé à regarder inutilement la fenêtre; car le vent ne leva plus le rideau. Je passai pourtant le reste de la journée à attendre un second coup de vent favorable. Quand je vis que la nuit s'approchait, je songeai à me retirer; mais avant que de m'éloigner de cette maison, je demandai à un vieillard qui passait, s'il ne savait pas à qui elle appartenait? C'est, répondit-il, la maison du seigneur Mouaffac, fils d'Adbane : c'est une personne de qualité, qui de plus est riche et homme d'honneur. Il n'y a pas longtemps qu'il était gouverneur de cette ville; mais il se brouilla avec le cadi, qui trouva moyen de le perdre dans l'esprit du calife et de lui faire ôter son gouvernement.

En rêvant à cette aventure, je sortis insensiblement de la ville et j'entrai dans un grand cimetière, résolu d'y passer la nuit. Je mangeai mon pain avec peu d'appétit, bien que je dusse en avoir beaucoup; ensuite je me couchai près d'un tombeau, la tête appuyée sur un monceau de briques. Je n'eus pas peu de peine à m'endormir; la fille de Mouaffac agitait terriblement mes sens; son image charmante échauffait mon imagination, et d'ailleurs le mets que j'avais mangé n'était pas assez succulent pour me procurer par ses vapeurs un sommeil aisé. Je m'assoupis pourtant malgré les idées qui m'occupaient, mais mon assoupissement ne fut pas de longue durée; un grand bruit qui se faisait entendre dans le tombeau me réveilla bientôt.

L^e JOUR.

Effrayé de ce bruit, dont je ne savais pas la cause, je me levai pour prendre la fuite et m'éloigner du cimetière, quand deux hommes qui étaient à l'entrée du tombeau, m'ayant aperçu, m'arrêtèrent et me demandèrent qui j'étais et ce que je faisais dans ce cimetière. Je suis, leur dis-je, un malheureux étranger que la fortune réduit à subsister d'aumônes, et je suis venu passer ici la nuit parce que je n'ai point de logement dans la ville. — Puisque tu es un mendiant, me dit un de ces deux hommes, remercie le ciel de nous avoir rencontrés; nous allons te faire faire bonne chère. En disant cela, ils m'entraînèrent dans le tombeau, où quatre de leurs camarades mangeaient de grosses raves et des dattes, et vidaient de grandes cruches d'eau-de-vie.

Ils me firent asseoir auprès d'eux, autour d'une longue pierre qui leur servait de table, et je fus obligé de manger et de boire par complaisance. Je les soupçonnai d'abord d'être ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des voleurs, et ils me confirmèrent bientôt par leurs discours dans mes soupçons. Ils commencèrent à s'entretenir d'un vol considérable qu'ils venaient de faire, et s'imaginant que ce serait un grand plaisir pour moi que d'entrer dans leur compagnie,

ils m'en firent la proposition, ce qui me jeta dans un terrible embarras. Vous jugez bien que je n'étais nullement tenté de m'associer avec ces gens-là, mais je craignais de les irriter en n'acceptant pas le parti qu'ils me proposaient; c'était ce qui m'embarrassait. Je ne savais donc ce que je devais leur répondre, quand tout à coup je me vis tiré de cette peine. Le lieutenant du cadi, accompagné de vingt ou trente asas[1] bien armés, entra dans le tombeau, se saisit des voleurs et de moi, et nous mena tous en prison, où nous passâmes le reste de la nuit. Le jour suivant, la cadi vint interroger les prisonniers. Les voleurs confessèrent leur crime, parce qu'ils virent bien qu'il leur serait inutile de le nier : pour moi je contai au juge de quelle manière je les avais rencontrés, et comme ils assurèrent la même chose, on me fit mettre à part. Le cadi voulait m'interroger en particulier avant que de me laisser sortir de ses mains. En effet, il vint à moi et me demanda ce que j'étais allé faire dans le cimetière où j'avais été pris, et comment je passais le temps à Bagdad. Enfin il me fit mille questions, et j'y répondis avec beaucoup de sincérité, excepté que je ne lui découvris pas ma naissance. Je lui rendis surtout un compte exact de toutes mes démarches, et même je lui contai que le jour précédent, m'étant présenté devant une fenêtre de la maison de Mouaffac pour demander l'aumône, j'avais vu par hasard une jeune dame qui m'avait charmé.

Au nom de Mouaffac, je vis les yeux du cadi s'animer. Ce juge demeura quelques momens à rêver, ensuite il prit un air gai et me dit: Jeune homme, il ne tiendra qu'à toi de posséder la dame que tu as vue hier. C'est sans doute la fille de Mouaffac, car on m'a dit qu'il a une fille d'une beauté parfaite. Quand tu serais le dernier des hommes, je te ferai arriver au comble de tes vœux. Tu n'as qu'à me laisser faire, je vais travailler à ta fortune. Je le remerciai sans pénétrer encore le dessein qu'il méditait, et je suivis l'aga de ses eunuques noirs, qui par son ordre me fit sortir de prison et me mena au hamman[2].

Pendant que j'y étais, le juge envoya deux tchaoux[3] chez Mouaffac, pour lui dire qu'il souhaitait de lui parler pour l'entretenir d'une affaire de la dernière conséquence. Mouaffac vint avec les tchaoux. Dès que le cadi l'aperçut, il alla au-devant de lui, le salua et l'embrassa à plusieurs reprises. Mouaffac fut assez étonné de cette réception. Ho! ho! dit-il en lui-même, d'où vient que le cadi, mon plus grand ennemi, me fait aujourd'hui tant de civilités? Il y a quelque chose là-dessous. — Seigneur Mouaffac, lui dit le juge, le ciel ne veut pas que nous demeurions plus longtemps ennemis. Il nous offre une occasion d'éteindre cette haine qui sépare depuis quelques années votre famille et la mienne. Le prince de Basra arriva hier au soir à Bagdad. Il est parti de Basra sans prendre congé du roi son père. Il a ouï parler de votre fille, et sur le portrait qu'on lui en a fait, il en est devenu si amoureux, qu'il a pris la résolution de vous la demander en mariage. Il veut que ce soit par mon entremise que cette union se forme; ce qui m'est d'autant plus agréable, que c'est un moyen de me réconcilier avec vous. — Je suis étonné, lui répondit Mouaffac, que le prince de Basra songe à me faire l'honneur d'épouser Zemroude ma fille, et que ce soit vous qui m'annonciez cette nouvelle, vous qui vous êtes toujours montré si ardent à me nuire. — Ne parlons plus du passé, seigneur Mouaffac, reprit le cadi, oublions, de grâce, tout ce que nous avons fait mutuellement l'un contre l'autre, en faveur des beaux nœuds qui vont lier à votre fille le prince de Basra, vivons le reste de nos jours en bonne intelligence.

Mouaffac était naturellement aussi bon que le juge était mauvais. Il se laissa tromper au faux témoignage d'amitié que son ennemi lui donnait. Il étouffa sa haine en ce moment et se livra sans défiance aux caresses perfides du cadi. Ils s'embrassaient tous deux en se jurant l'un à l'autre une inviolable amitié lorsque j'entrai dans la chambre où ils étaient, conduit par l'aga, qui m'avait fait prendre au sortir du bain une belle robe, avec un turban de mousseline des Indes, dont le bout de toile d'or pendait jusque sur mon oreille. Grand prince, me dit le cadi dès qu'il m'aperçut, bénis soient vos pieds et votre arrivée à Bagdad; puisque vous avez bien voulu venir loger chez moi, quelle langue pourrait vous marquer toute la reconnaissance que j'ai d'un si grand honneur? Voilà le seigneur Mouaffac, que j'ai informé du

[1] Archers. (*Pétis.*)
[2] Bains publics. (*Pétis.*)
[3] Exempts. (*Pétis.*)

sujet de votre voyage en cette ville. Il consent de vous donner sa fille, qui est belle comme un astre, pour en faire votre légitime épouse. Mouaffac me fit alors une profonde révérence, et me dit : O ! fils de grand ! je suis confus de l'honneur que vous souhaitez de faire à ma fille. Elle se trouverait assez heureuse d'être l'esclave d'une des princesses de votre sérail.

Jugez dans quel étonnement me jetèrent ces discours, auxquels je ne savais que répondre ; je saluai Mouaffac sans lui rien dire ; mais le cadi me voyant troublé, et craignant que je ne fisse quelque réponse qui renversât son projet, se hâta de prendre la parole : Il faut, dit-il, que le contrat de mariage se fasse tout à l'heure en présence de bons témoins. En parlant ainsi, il ordonna à son aga d'aller chercher des témoins, et pendant ce temps-là il dressa le contrat.

LIe JOUR.

Quand l'aga eut amené des témoins, on lut devant eux le contrat que je signai. Mouaffac le signa aussi et ensuite le cadi, qui y mit la dernière main. Alors le juge renvoya les témoins et dit à Mouaffac : Vous savez que les affaires des grands ne se font pas comme celles des autres hommes, il faut du secret et de la diligence. Conduisez ce prince à votre maison, il est présentement votre gendre ; donnez promptement vos ordres pour la consommation du mariage, et ayez soin que tout se fasse comme il faut.

Je sortis de chez le cadi avec Mouaffac. Nous trouvâmes à la porte deux beaux mulets très-richement enharnachés qui nous attendaient et sur lesquels le juge nous fit monter avec d'assez grandes cérémonies. Mouaffac me mena chez lui, et lorsque nous fûmes entrés dans sa cour, il descendit le premier et d'un air fort respectueux se présenta pour me tenir l'étrier, ce que je fus obligé de souffrir. Après cela, il me prit par la main et me fit monter à l'appartement de sa fille, où il me laissa seul avec elle, aussitôt qu'il l'eut instruite de ce qui s'était passé chez le cadi.

Zemroude, persuadée que son père venait de la marier avec le prince de Basra, me reçut comme un mari qui devait un jour la placer sur le trône ; et moi, le plus content et le plus amoureux des hommes, je passai la journée aux pieds de cette jeune dame, à qui je tâchai, par des manières tendres et complaisantes, de donner un peu de goût pour moi. Je m'aperçus bientôt que je ne perdais pas mon temps, et que ma jeunesse et mon amour faisaient sur elle quelque impression. Que cette découverte eut de charmes pour moi ! Je redoublai mes soins et j'avais le plaisir de remarquer, de moment en moment, que je faisais quelque progrès dans son cœur. Pendant ce temps-là Mouaffac, pour célébrer les noces de sa fille, fit préparer un grand repas où se trouvèrent plusieurs personnes de sa famille. La mariée y parut plus brillante et plus belle que les houris[1]. Les sentimens que je lui avais déjà inspirés semblaient ajouter un nouvel éclat à sa beauté.

Le repas fut suivi de danses et de concerts ; plusieurs esclaves assez jolies commencèrent à danser, à chanter et à jouer de toutes sortes d'instrumens. Tandis que la compagnie était occupée à les regarder et à les entendre, je vis disparaître la mariée avec sa mère. Quelque temps après, Mouaffac vint me prendre par la main et me conduisit à un fort bel appartement. Nous entrâmes dans une chambre très-richement meublée, où il y avait un grand lit de brocart d'or, autour duquel on voyait des bougies de cire parfumée, qui brûlaient dans des flambeaux d'argent. Zemroude, que sa mère et deux esclaves venaient de déshabiller, y était déjà couchée. Mouaffac, sa femme et les esclaves se retirèrent et me laissèrent dans cette chambre, où, après avoir rendu grâces au ciel de mon bonheur, j'ôtai mes habits et me mis au lit auprès de la personne que j'aimais plus que ma vie.

Le lendemain matin, j'entendis frapper à la porte de ma chambre. Je me levai, j'allai ouvrir ; c'était l'aga noir qui portait un gros paquet de hardes. Je m'imaginai que c'était le cadi qui nous envoyait à ma femme et à moi, deux robes d'honneur ; mais je me trompais. Seigneur aventurier, me dit le nègre d'un air railleur, le cadi vous salue et vous prie de lui rendre l'habit qu'il vous prêta hier, pour faire le prince de Basra ; je vous rapporte votre vieille robe et vos haillons. Vous pouvez reprendre vos habits naturels. Je fus assez surpris de ce compliment. Je connus alors toute la malice du cadi ; je remis entre les mains de

[1] Ce sont les filles du paradis de Mahomet. (*Pétis.*) (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 736, *note*.)

l'aga, le turban et la robe de son maître, et repris mon vieux caftan qui était tout déchiré. Zemroude avait entendu une partie du discours du nègre, et me voyant couvert de lambeaux : O ciel ! dit-elle, que signifie ce changement, et qu'est-ce que cet homme vient de vous dire? — Ma princesse, lui répondis-je, le cadi est un grand scélérat; mais il est dupe de sa malignité. Il croit vous avoir donné pour époux un misérable, né dans la plus obscure condition, et c'est avec un prince que vous êtes mariée. Je ne suis point au-dessous du mari dont vous vous imaginez avoir reçu la main; le rang du prince de Basra n'est pas au-dessus du mien. Je suis fils unique du roi de Moussel, l'héritier du grand Bin-Ortoc, et Fadlallah est mon nom. En même temps je lui contai mon histoire, sans en supprimer la moindre circonstance. Lorsque j'en eus achevé le récit: Mon prince, me dit-elle, quand vous ne seriez pas le fils d'un grand roi, je ne vous en aimerais pas moins; et j'ose vous assurer que, si j'ai de la joie d'apprendre votre haute naissance, ce n'est que par rapport à mon père, qui est plus sensible que moi aux honneurs du monde. Toute mon ambition est d'avoir un mari qui m'aime uniquement et qui ne me fasse pas le déplaisir de me donner des rivales.

Je ne manquai pas de lui protester que je l'aimerais toute ma vie. Elle me parut charmée de cette assurance; elle appela une de ses femmes et lui donna ordre d'aller secrètement et en diligence chez un marchand, acheter un habit d'homme tout fait et des plus riches. L'esclave qui fut chargée de cette commission s'en acquitta comme on le souhaitait; elle revint promptement, chargée d'une robe et d'une veste magnifiques, avec un turban de mousseline des Indes aussi beau que l'autre; de sorte que je me trouvai en un instant encore plus richement vêtu qu'auparavant. Hé bien! seigneur, me dit alors Zemroude, croyez-vous que le cadi ait grand sujet de s'applaudir de son ouvrage? Il a voulu faire un affront à ma famille et il lui a procuré un honneur immortel. Il s'imagine sans doute en ce moment que nous sommes accablés de douleur. Quel sera son chagrin, lorsqu'il apprendra qu'il a si bien servi ses ennemis! Mais avant que de lui faire connaître qui vous êtes, il faut punir sa mauvaise intention. Je me charge de ce soin là. Je sais qu'il y a dans cette ville un teinturier qui a une fille d'une laideur effroyable.... Je ne veux pas vous en dire davantage, ajouta-t-elle en se reprenant, il faut vous laisser le plaisir de la surprise. Qu'il vous suffise de savoir que je médite un projet de vengeance qui mettra le cadi au désespoir et le rendra la fable de la cour et de la ville.

LII° JOR.

Je croyais ce juge assez puni de m'avoir donné pour gendre à Mouaffac, et j'aurais souhaité qu'on se fût contenté de lui découvrir ma condition; mais Zemroude paraissait avoir un désir extrême de se venger. Vous connaissez les femmes, je ne lui aurais pas fait plaisir de m'opposer à son dessein. Elle prit de simples habits, mais propres; et après s'être couvert le visage d'un voile épais, elle me demanda permission de sortir : je la lui accordai. Elle sortit toute seule, se rendit à l'hôtel du cadi et se tint debout dans un coin de la salle, où ce juge donnait audience tant aux musulmans qu'aux infidèles.

Il ne l'eut pas plutôt aperçue que, frappé de son port majestueux, il lui envoya demander par un exempt qui elle était et ce qu'elle désirait. Elle répondit qu'elle était fille d'un artisan de la ville et qu'elle souhaitait d'entretenir le cadi d'une affaire secrète. L'exempt ayant porté cette réponse au cadi, ce juge qui aimait naturellement le beau sexe, fit signe à Zemroude d'approcher et d'entrer dans un cabinet qui était à côté de son tribunal. Elle obéit en faisant une profonde inclination de tête; elle s'assit sur un sopha et leva son voile. Le cadi la suivit, se mit auprès d'elle et fut surpris de sa beauté. Hé bien! ma chère enfant, lui dit-il, qu'y a-t-il pour votre service? — Seigneur, lui répondit-elle, vous qui avez le pouvoir de faire observer les lois et qui rendez justice aux pauvres comme aux riches, soyez, je vous prie, attentif et sensible à mes plaintes, ayez pitié de la triste situation où je me trouve. —Explique-moi ton affaire, reprit le cadi déjà tout ému; je jure sur ma tête et sur mes yeux que je ferai pour toi le possible et l'impossible.

Alors Zemroude ôta son voile entièrement, et montrant au juge de beaux cheveux de couleur de musc qui flottaient par boucles sur ses épaules : Voyez, monseigneur, lui dit-elle, si cette chevelure est désagréable; examinez, de

grâce, mon visage, et dites-moi sans façon ce que vous en pensez. Le cadi, à ces paroles qui lui donnaient si beau jeu, ne demeura pas muet : Par le sacrifice du mont Arafate[1], s'écria-t-il, je n'aperçois en vous aucun défaut; votre front ressemble à une lame d'argent, vos sourcils à deux arcs, vos joues à des roses, vos yeux à deux pierres précieuses qui jettent un éclat éblouissant, et l'on prendrait votre bouche pour une boîte de rubis qui renferme un bracelet de perles.

La fille de Mouaffac ne s'en tint pas là ; elle se leva de dessus le sopha et fit quelques pas dans le cabinet en se donnant de bons airs : regardez ma taille, monseigneur, disait-elle, considérez-la bien ; y trouvez-vous quelque chose d'irrégulier ? n'est-elle pas libre et dégagée ? Ai-je les manières contraintes, le geste embarrassé ? Qu'y a-t-il de choquant dans ma démarche ?—Je suis enchanté de toute votre personne, répliqua le juge, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous. — Et que vous semble de mes bras, reprit-elle en les découvrant, ne sont-ils pas assez blancs et assez ronds ?—Ah ! cruelle, interrompit en cet endroit le cadi transporté d'amour, tu me fais mourir ! Si tu as d'autres choses à me dire, parle vite, car la raison m'abandonne et je ne puis plus soutenir ta vue.

Vous saurez donc, monseigneur, reprit Zemroude, que, malgré les attraits dont le ciel m'a pourvue, je vis dans l'obscurité d'une maison interdite non-seulement à tous les hommes, mais aux femmes mêmes, qui pourraient par leurs discours me donner quelque consolation. Ce n'est pas qu'il ne se soit présenté souvent des partis pour moi, et il y a longtemps que je serais mariée si mon père n'avait eu la cruauté de me refuser à tous ceux qui m'ont demandée en mariage. Il dit aux uns que je suis plus sèche que du bois, et aux autres que je suis bouffie ; à celui-ci, que je suis boiteuse et manchote ; à celui-là, que j'ai perdu l'esprit ; j'ai un cancer au dos ; je suis hydropique et couverte de gale. Enfin, il me fait passer pour une créature indigne de la compagnie des hommes, et il m'a si fort décriée qu'il m'a rendue l'opprobre du genre humain ; personne ne me recherche plus et je suis condamnée à un éternel célibat. En achevant ces paroles, elle fit semblant de pleurer et joua son personnage avec tant d'art, que le juge s'y laissa tromper. O père barbare, s'écria-t-il, peux-tu traiter avec tant de rigueur une fille si aimable ! Tu veux donc qu'un si bel arbre demeure stérile ? Oh ! c'est ce que je ne souffrirai point ! Eh ! quel est donc, poursuivit-il, le dessein de votre père ? Parlez, mon ange, pourquoi ne veut-il pas vous marier ?— Je n'en sais rien, seigneur, repartit Zemroude en redoublant ses fausses larmes, j'ignore quelles peuvent être ses intentions ; mais je vous avouerai que ma patience est à bout : je ne puis plus vivre dans l'état où je suis. J'ai trouvé moyen de sortir de chez mon père ; je me suis échappée pour venir me jeter entre vos bras et implorer votre secours : ayez donc la bonté, monseigneur, d'interposer votre autorité pour me faire rendre justice, ou je ne réponds plus de ma vie. Je me frapperai moi-même de mon propre cangiar[2] et je me tuerai pour mettre fin à mes souffrances.

LIII[e] JOUR.

Zemroude, par ces derniers mots, acheva de renverser la cervelle au cadi. Non, non, dit-il, vous ne mourrez point et vous ne passerez pas toute votre jeunesse dans les pleurs et les gémissemens. Il ne tiendra qu'à vous de sortir des ténèbres qui recèlent vos perfections et d'être même dès aujourd'hui femme du cadi de Bagdad. Oui, parfaite image des houris, je suis prêt à vous épouser si vous voulez bien y consentir. — Monseigneur, répondit la dame, quand vous ne seriez pas une des plus considérables personnes de cette ville, je n'aurais point

[1] *Arafate*. C'est une montagne voisine de la Mecque. Les mahométans croient qu'Adam et Ève ayant été chassés du paradis, l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, à cause de leur désobéissance, ils errèrent sur la terre pendant cent vingt ans par pénitence en se cherchant, et qu'enfin ils se rencontrèrent et se reconnurent sur le mont Arafate, qui, pour cette raison, a tiré son nom du mot arabe *Arafa*, qui signifie *reconnaître*. « Le dixième jour de la lune de *Zulhaja*, qui est la dernière des douze de l'année arabique, jour appelé *Aidalaalah*, c'est-à-dire fête du sacrifice, les pèlerins de la Mecque y font une procession générale nommée *Taraf*. Ils amènent chacun un mouton ou un chameau qu'ils égorgent, et dont ils remportent les membres dans leur pays comme des reliques. Il arrive ordinairement que le troisième jour après le sacrifice, il tombe une grosse pluie qui emporte le sang des bêtes et nettoie la montagne, ce qui est regardé comme un miracle, sans qu'on fasse réflexion qu'elle est l'effet de la vapeur grossière qui sort du sang des bêtes et qui s'élève dans l'air ; car on égorge un nombre prodigieux d'animaux, puisque chaque homme amène sa victime, et qu'il y a ordinairement plusieurs millions d'hommes. *Petis*.)

[2] Poignard.

de répugnance à vous donner ma main, car vous me paraissez un homme fort aimable ; mais je crains que vous ne puissiez obtenir l'aveu de mon père, quelque honneur que lui fasse votre alliance.

— N'ayez point d'inquiétude là-dessus, reprit le juge, je réponds de l'événement : dites-moi seulement dans quelle rue demeure votre père, comment il se nomme, et de quelle profession il est ? — Il s'appelle Ousta Omar, repartit Zemroude ; il est teinturier ; il demeure sur le quai oriental du Degela [1], et l'on voit à la porte de sa boutique un palmier chargé de dattes. — Cela suffit, dit le cadi, vous pouvez présentement vous en retourner au logis, vous entendrez bientôt parler de moi, sur ma parole.

Alors la dame, après avoir regardé le juge d'un air gracieux, se couvrit le visage de son voile, sortit du cabinet et revint me trouver. Elle me rendit compte de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec lui ; à peine pouvait-elle se posséder, tant elle était transportée de joie. Nous serons vengés, me disait-elle ; notre ennemi qui croit nous faire servir de risée au peuple, en sera lui-même le jouet. Effectivement, le juge n'eut pas perdu de vue Zemroude, qu'il envoya un exempt chez Ousta Omar, qui se trouva dans sa maison : Venez parler au cadi, lui dit l'exempt, il veut vous entretenir et il m'a donné ordre de vous mener devant lui. Le teinturier pâlit à ces paroles, il crut que quelqu'un avait été se plaindre de lui au juge, et que c'était à cause de cela qu'on le venait chercher : il suivit l'exempt avec beaucoup d'inquiétude.

Aussitôt qu'il fut devant le cadi, ce juge le fit entrer dans le même cabinet où il avait entretenu Zemroude et le fit asseoir sur le même sopha. L'artisan était si confus de l'honneur qu'on lui faisait qu'il changea plusieurs fois de couleur. Maître Omar, lui dit le cadi, je suis bien aise de vous voir, il y a longtemps que j'entends parler de vous avantageusement. On dit que vous êtes un homme de bonnes mœurs, que vous faites régulièrement vos cinq prières par jour, et que vous ne manquez jamais d'assister à celle du vendredi dans la grande mosquée ; outre cela je sais que vous ne mangez point de porc, que vous ne buvez ni vin ni eau-de-vie de dattes, et qu'enfin, pendant que vous travaillez, un de vos garçons lit l'Alcoran. — Cela est vrai, monseigneur, répondit le teinturier, je sais même par cœur plus de quatre mille hadits [1], et je me prépare à faire bientôt le pèlerinage de la Mecque. — Je vous assure, reprit le juge, que tout cela me fait beaucoup de plaisir, car j'aime passionnément les bons musulmans. On m'a dit aussi, poursuivit-il, que vous avez derrière le rideau de chasteté [2] une fille qui est en âge d'être mariée, cela est-il véritable ? — Grand juge, repartit Ousta Omar, dont le palais sert de port et de refuge aux malheureux qui sont agités des tempêtes de ce monde, on vous a dit vrai. J'ai une fille qui est assez âgée pour avoir un mari, car elle a trente ans passés ; mais la pauvre créature n'est pas en état d'être présentée à un homme ; elle est laide ou plutôt effroyable, estropiée, galeuse, imbécile ; en un mot, c'est un monstre que je ne saurais trop cacher. — Bon, dit le cadi en souriant, je m'attendais à celui-là, maître Omar ; j'étais bien persuadé que vous me feriez ainsi l'éloge de votre fille. Mais apprenez, mon ami, que cette galeuse, cette imbécile, cette estropiée, cette effroyable, ce monstre avec tous ses défauts, est aimée à la rage d'un homme qui souhaite de l'avoir pour femme, et que cet homme-là c'est moi.

A ce discours, le teinturier regarda le juge en face et lui dit : Si monseigneur le cadi veut plaisanter, il est le maître ; il peut, tant qu'il lui plaira, se moquer de ma fille. — Non, non, répliqua le cadi, je ne plaisante point ; je suis amoureux de votre fille et je vous la demande. L'artisan fit un éclat de rire à ces paroles : Par le prophète, s'écria-t-il, quelqu'un veut vous en donner à garder, car je vous avertis, monseigneur, que ma fille est manchote, boiteuse, hydropique... — Justement, interrompit le juge, je la reconnais à ce portrait-là ; j'aime ces sortes de filles, c'est mon goût. — Encore une fois, reprit le teinturier, elle ne vous convient pas, elle se nomme Cayfacattaddahri [3], et je vous proteste qu'elle est bien nommée. — Oh ! c'en est trop, dit le cadi d'un ton brusque et impérieux, je suis las de tous ces raisonnemens : maître Omar, je veux que tu m'accordes cette Cayfacattaddahri telle qu'elle est, et ne me réplique pas davantage.

[1] C'est-à-dire le Tigre. (*Petis.*)

[1] Ce sont les sentences de Mahomet. (Voyez ci-dessus, p. 69.)
[2] C'est-à-dire dans l'appartement des femmes. (*Petis.*)
[3] C'est-à-dire le monstre du temps. (*Petis.*)

Le teinturier le voyant déterminé à épouser sa fille et persuadé plus que jamais que quelqu'un, pour s'en divertir, l'avait rendu amoureux d'elle sur un faux portrait, dit en lui-même : Il faut que je lui demande un gros schirbeha [1] ; cette somme pourra le dégoûter de ma fille et il cessera de m'en parler. Monseigneur, lui dit-il, je suis disposé à vous obéir, mais je ne livrerai point Cayfacattaddahri que vous ne m'ayez donné auparavant une dot de mille sequins d'or.—La somme est un peu forte, dit le cadi, cependant je vais te la mettre entre les mains. En même temps il se fit apporter un grand sac plein de sequins; on en compta mille, on les pesa et le teinturier les prit. Alors le juge ordonna qu'on dressât le contrat; mais lorsqu'il fut question de le signer, l'artisan protesta qu'il ne le signerait qu'en présence de cent personnes de loi. Tu es bien défiant, lui dit le cadi; n'importe, je veux te satisfaire, car je ne prétends pas que ta fille m'échappe. Il envoya chercher sur-le-champ des docteurs et des alfaquihs, des moullas, des gens de mosquée et de justice, et il en vint plus que le teinturier n'en avait demandé.

LIV[e] JOUR.

Lorsque tous les témoins furent assemblés chez le juge, Ousta Omar prit la parole : Seigneur cadi, dit-il, je vous donne ma fille pour être votre épouse légitime, puisque vous voulez absolument que je vous l'accorde; mais je déclare devant tous ces seigneurs que c'est à condition que si elle vous déplaît quand vous l'aurez vue et qu'il vous prenne envie de la répudier, vous lui donnerez mille sequins d'or comme ceux que j'ai reçus de vous. — Hé bien! je te le jure, dit le cadi, et j'en atteste toute l'assemblée. Es-tu content? Le teinturier répondit que oui, et sortit en disant qu'il allait lui envoyer la mariée.

Après le départ d'Omar, toute l'assemblée se sépara et le cadi demeura seul chez lui. Il y avait deux ans qu'il était marié avec la fille d'un marchand de Bagdad, avec qui jusque-là il avait vécu en assez bonne intelligence. Cette femme ayant appris que son mari songeait à de nouvelles noces, se mit en colère contre lui. Comment donc! lui dit-elle, deux têtes dans un bonnet, deux mains dans un gant, deux épées dans un fourreau, deux femmes dans une maison! Ah! volage, puisque les caresses d'une épouse fidèle et jeune encore ne sont pas capables de fixer ton inconstance, je suis prête à céder ma place à ma rivale et à me retirer chez mes parens. Tu n'as qu'à me répudier et me compter ma dot, et tu ne me reverras plus. — Tu me fais plaisir de me prévenir, lui répondit le juge, car je me faisais une peine de t'annoncer mon nouveau mariage. Aussitôt il tira d'un coffre une bourse où il y avait cinq cents sequins d'or, et la lui mettant entre les mains : Tiens, femme, lui dit-il, ta dot est là-dedans. Va, emporte ton trousseau, je te répudie une fois, deux fois, trois fois, je te répudie [1]. Et afin que tes parens ne doutent point que je ne t'aie répudiée, je vais te donner ces paroles écrites et signées de moi et de mon nayb, selon les lois. Il n'y manqua pas, et sa femme se retira chez son père avec son écrit et son argent.

Il ne la vit pas hors de sa maison qu'il fit meubler magnifiquement un appartement pour recevoir sa nouvelle épouse. On y mit des tapis de pied de velours avec des tapisseries et des sofas de brocart et d'argent; plusieurs cassolettes remplies d'agréables odeurs parfumaient la chambre nuptiale. Tout était déjà prêt et le cadi attendait impatiemment Cayfacattaddahri, qui ne venait point; il appela son fidèle aga [2] et lui dit : L'aimable objet de mes désirs devrait, ce me semble, être ici. Qui peut la retenir si longtemps chez son père? Que les momens qui retardent mon bonheur me paraissent longs!

Le cadi, impatient de voir sa nouvelle femme, allait envoyer son aga chez Ousta Omar, lorsqu'il arriva un porte-faix chargé d'une caisse de sapin, couverte d'un tapis de taffetas vert. Que m'apportes-tu là, mon ami? lui dit le juge. — Monseigneur, lui répondit le porte-faix en posant la caisse à terre, c'est la mariée; vous n'avez qu'à ôter le tapis et vous verrez comme elle est faite. Le cadi ôta le tapis et aperçut une fille de trois pieds et demi; elle avait le visage long et couvert de gale, des yeux enfoncés dans la tête et plus rouge que du feu; elle n'avait point de nez; il paraissait seulement au-dessus de la bouche, faite en forme de gueule de cro-

[1] Dot en argent comptant que le marié doit donner au père de la fille en se mariant, ou à la fille en la répudiant. (*Pétis.*)

[1] Ce sont les termes dont se servent les Orientaux quand ils répudient leurs femmes.

[2] C'est le chef des eunuques noirs.

codile, deux larges naseaux très-dégoûtans. Il ne put voir cet objet sans horreur, il remit dessus promptement le tapis et dit au porte-faix : Que veux-tu que je fasse de cet horrible animal? — Seigneur, repartit le porte-faix, c'est la fille de maître Omar le teinturier, qui m'a dit que vous l'avez épousée par inclination. — Juste ciel! s'écria le cadi, est-ce qu'on peut épouser un monstre pareil à celui-là!

Dans ce moment, le teinturier, qui avait bien prévu la surprise du juge, arriva. Misérable, lui dit le cadi, pour qui me prends-tu? Il faut que tu sois bien effronté pour me faire de semblables tours. Tu m'oses traiter ainsi, moi qui puis me venger facilement de mes ennemis, moi qui, quand il me plaît, mets tes pareils dans les fers! Crains ma colère, malheureux! Au lieu de cet épouvantable objet que tu m'as envoyé, donne, donne-moi ton autre fille, dont rien n'égale la beauté, autrement tu éprouveras bientôt ce que peut un cadi irrité. — Monseigneur, dit Omar, cessez de me menacer, je vous en supplie, et ne soyez plus en colère contre moi. Je jure par le créateur de la lumière que je n'ai pas d'autre fille que celle-ci. Je vous ai dit mille fois qu'elle ne vous convenait point; vous n'avez pas voulu me croire; à qui vous en prenez-vous?

LVᵉ JOUR.

Le cadi, à ce discours, rentra en lui-même et dit au teinturier : Maître Omar, il est venu ici ce matin une fille parfaitement belle, qui m'a dit que vous étiez son père et que vous la faisiez passer dans le monde pour un monstre, afin que personne n'eût envie de vous la demander en mariage. — Monseigneur, lui dit l'artisan, cette belle fille-là est assurément une friponne, et il faut que vous ayez quelque ennemi [1].

Alors le cadi baissa la tête sur son estomac et demeura quelque temps à rêver. Ensuite prenant la parole : C'est, dit-il, un malheur qui devait m'arriver, n'en parlons plus. Fais, je te prie, remporter ta fille chez toi, garde les mille sequins d'or que je t'ai donnés, mais ne m'en demande pas davantage si tu veux que nous soyons amis.

Quoique le juge eût juré devant les gens de loi qu'il donnerait encore mille sequins si la fille d'Omar ne lui plaisait pas, cet artisan n'osa l'obliger à tenir sa parole, de peur de se brouiller avec lui, car il le connaissait pour un homme très-vindicatif et qui savait trouver facilement l'occasion de nuire à ses ennemis. Il aima mieux se contenter de ce qu'il avait reçu. Monseigneur, lui dit-il, je vais vous obéir et vous débarrasser de ma fille, mais il faut, s'il vous plaît, la répudier auparavant. — Oh! vraiment, dit le cadi, je n'ai pas dessein d'y manquer et je t'assure que cela sera bientôt fait. Effectivement, il envoya chercher son nayb à l'heure même, et la répudiation se fit dans les formes. Après quoi maître Omar prit congé du juge et fit emporter chez lui par le porte-faix l'horrible Cayfacattaddahri.

Cette aventure fut bientôt sue dans la ville. Tout le monde en rit et approuva fort la tromperie qu'on avait faite au cadi, qui n'en fut pas quitte pour le ridicule que cela lui donna dans Bagdad. Nous poussâmes la vengeance plus loin : j'allai, par le conseil de Mouaffac, trouver le prince des fidèles [1], à qui je dis mon nom et contai mon histoire. Je ne supprimai pas, comme vous pouvez penser, les circonstances qui marquaient davantage la malignité du cadi. Le calife, après m'avoir écouté fort attentivement, me fit d'obligeans reproches : Prince, me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas eu d'abord recours à moi? Vous aviez honte sans doute de votre fortune, mais vous pouviez sans rougir vous présenter à mes yeux dans un état misérable. Dépend-il des hommes d'être heureux ou malheureux, et n'est-ce pas Dieu qui compose à son gré le tissu de notre vie? Deviez-vous craindre que je ne vous fisse pas un accueil favorable? Non, vous savez que j'aime et que j'estime le roi Bin-Ortoc, votre père : ma cour était un asile assuré pour vous.

Le calife me fit mille caresses, il me donna la galate [2] avec un fort beau diamant qu'il avait au doigt. Il me régala d'un excellent sorbet, et lorsque je fus de retour chez mon beau-père, j'y trouvai six gros paquets de brocart de Perse, d'or et d'argent, deux pièces de kemkha [3], avec un très-beau cheval persan, riche-

[1] La ruse employée par Zemroude, pour se venger du cadi, a fourni à Lemonnier le sujet de sa jolie comédie du *Cadi dupé*, représentée à l'Opéra-Comique en 1761.

[1] C'est le titre qu'on donne aux califes. — (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 61, note.)

[2] *Galate*, en arabe, robe d'honneur, et en turc, *caftan*. (*Petis*.)

[3] Damas à grandes fleurs. (*Petis*.)

ment enharnaché. Outre cela, il redonna à Mouaffac le gouvernement de Bagdad, et pour punir le cadi d'avoir voulu tromper Zemroude et son père, il déposa ce juge et le condamna à une prison perpétuelle, où, pour combler sa misère, il lui ordonna de vivre avec la fille d'Ousta Omar.

Peu de jours après mon mariage, j'envoyai un courrier à Moussel pour informer le roi mon père de tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de sa cour, et pour l'assurer en même temps que je m'en retournerais bientôt avec la personne que j'avais épousée. J'attendis impatiemment le retour de mon courrier; mais, hélas! il m'apporta des nouvelles qui m'affligèrent fort: il m'apprit que Bin-Ortoc, ayant su que quatre mille Arabes Bédouins m'avaient attaqué et que mon escorte avait été taillée en pièces, persuadé que je ne vivais plus, en avait conçu tant de chagrin qu'il s'était enfin laissé mourir; que le prince Amadeddin Zengui [1], mon cousin germain, occupait le trône; qu'il régnait avec beaucoup d'équité, et que cependant, quoiqu'il fût généralement aimé, les peuples n'avaient pas plutôt appris que j'étais encore vivant qu'ils en avaient témoigné une joie incroyable. Le prince Amadeddin lui-même, par une lettre que le courrier me donna de sa part, m'assurait de sa fidélité et me marquait beaucoup d'impatience de me voir pour me remettre le diadème et devenir mon premier sujet.

Ces nouvelles me firent prendre la résolution de hâter mon retour à Moussel. Je pris congé du prince des fidèles, qui me donna trois mille chevaux de sa garde pour m'escorter jusque dans mes états, et, après avoir embrassé Mouaffac et sa femme, je partis de Bagdad avec ma chère Zemroude, qui serait morte de douleur en quittant son père et sa mère si l'amour qu'elle avait pour moi n'en eût modéré le sentiment.

LVI[e] JOUR.

Je n'avais pas fait la moitié du chemin de Bagdad à Moussel, que l'avant-garde de mon escorte découvrit la tête d'un corps de troupes qui marchait droit à nous. Je crus que c'étaient encore des Arabes Bédouins. Je mis aussitôt mes gens en bataille, et nous étions déjà disposés à combattre lorsque mes coureurs me vinrent rapporter que les hommes que nous prenions pour des brigands et des ennemis étaient des troupes de Moussel qui venaient au-devant de moi, et qu'Amadeddin Zengui les conduisait.

Ce prince, de son côté, ayant appris qui nous étions, se détacha de sa petite armée pour me venir trouver avec les principaux seigneurs de Moussel. Il me parla conformément à sa lettre, c'est-à-dire d'une manière soumise et respectueuse, et toutes les personnes de qualité qui l'accompagnaient m'assurèrent de leur zèle et de leur fidélité. Quelque sujet que j'eusse de me défier d'eux et de penser que mon cousin, sous prétexte de me faire honneur, avait peut-être dessein de m'ôter la vie pour demeurer maître de mon royaume, j'aimai mieux bannir toute défiance que de faire connaître que jen'étais pas sans crainte. Je renvoyai les soldats de la garde du calife et confiai mes jours au prince Amadeddin. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma confiance: au lieu d'être capable de former un noir attentat, il ne songea qu'à me donner des marques de son attachement.

Lorsque nous fûmes arrivés à Moussel, tout le peuple témoigna par des acclamations le plaisir qu'il avait de me revoir, et fit pendant trois jours de grandes réjouissances. Les boutiques des asouaques [1] et des bezeisteins [2] furent tapissées en dedans et en dehors, et la nuit elles étaient éclairées de lampions qui formaient les lettres d'un verset de l'Alcoran: de sorte que chaque boutique ayant son verset particulier, ce sacré livre se lisait tout entier dans la ville, et il semblait que l'ange Gabriel l'apportât une seconde fois à notre grand prophète en caractères lumineux.

Outre cette pieuse illumination, il y avait sur le devant des boutiques de grands plats de pilcau de toutes sortes de couleurs en pyramides, avec de grandes jattes de sorbet et de jus de grenades, dont les passans buvaient et mangeaient à discrétion. A tous les carrefours on voyait des danses de tchenguis [3] animés par le son des

[1] Amadeddin Zengui est le nom d'un prince de Moussel qui figure dans nos historiens des croisades sous le nom altéré de *Sanguin*. Zengui succéda en 1127 à l'émir Akcensar-Alboursky dans la principauté de Moussel, et mourut en 1145 assassiné par quelques-uns de ses mamelouks. Il avait été pendant son règne un des plus redoutables ennemis des princes francs établis dans la Syrie et dans la Palestine. (Voyez sur ce personnage les *Extraits des historiens arabes relatifs aux croisades*, par M. Reinaud, p. 78.)

[1] *Asouaques*. Ce sont les rues marchandes. (*Pétis*.)

[2] *Bezeistein*. Bazar, lieu où l'on vend des étoffes et autres marchandises.

[3] Les *tchenguis* sont des baladins. (*Pétis*.)

tambouras[1] et des deffs[2], et les calenders, selon leur coutume, couraient par la ville comme des fous furieux. Tous les gens de métier, montés sur des chariots parés de clinquant et de banderoles volantes de diverses couleurs, avec des outils qui marquaient leurs professions, après avoir traversé la grande rue, venaient, au son des fifres, des timbales et des trompettes, passer devant mon balcon, où Zemroude était assise auprès de moi, et ils nous saluaient en criant de toute leur force : *Essalat ou esselam aleik ya resoul Allah! Allah ynsor Assultan*[3].

Je ne me contentai pas de partager ces honneurs avec la fille de Mouaffac, je m'étudiai à chercher tout ce qui pouvait lui faire quelque plaisir. Je fis mettre dans son appartement tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus agréable à la vue. Je composai sa suite de vingt-cinq jeunes dames géorgiennes, esclaves du sérail de mon père ; les unes chantaient et jouaient parfaitement du luth, les autres de la harpe, et les autres dansaient avec autant d'art et de grâce que de légèreté. Je lui donnai aussi un aga[4] noir avec douze eunuques, qui tous avaient quelque talent propre à la divertir.

LVIIe JOUR.

Je régnais sur des sujets fidèles et zélés ; j'aimais plus que jamais Zemroude, et j'en étais aimé. Je vivais heureux, lorsqu'un jeune derviche parut à ma cour. Il s'introduisit auprès des principaux seigneurs par un esprit plaisant et agréable ; il gagna bientôt leur amitié par ses bons mots et ses reparties justes et brillantes. Il les accompagnait à la chasse, il faisait la débauche avec eux, il était de toutes leurs parties. Quelques-uns m'en parlaient tous les jours comme d'un homme qui avait la conversation charmante, et enfin ils firent si bien qu'ils me donnèrent envie de le voir et de l'entretenir.

Loin de trouver qu'on m'en eût fait un portrait flatteur, il me parut encore plus spirituel qu'on ne me l'avait dépeint. Son entretien me charma et me tira d'une erreur où sont encore aujourd'hui beaucoup de gens de qualité qui croient qu'on ne voit qu'à la cour des esprits fins et délicats. Je pris tant de goût aux discours du derviche et il me sembla même si propre aux grandes affaires que je voulus le mettre au nombre de mes ministres ; mais il me remercia et me dit qu'il avait fait vœu de n'exercer jamais aucun emploi, qu'il aimait à mener une vie libre et indépendante, qu'il méprisait les honneurs et les richesses et se contentait de ce que Dieu, qui a soin des plus vils animaux, lui faisait trouver pour subsister ; en un mot, qu'il était content de sa condition.

J'admirais un homme si détaché des choses du monde et j'en avais plus d'estime pour lui ; je le recevais agréablement toutes les fois qu'il se présentait pour me faire sa cour ; s'il était dans la foule des courtisans, mes yeux l'allaient chercher et il était un de ceux à qui j'adressais le plus souvent la parole : je conçus insensiblement tant d'amitié pour lui que j'en fis mon favori.

Un jour que je chassais dans un bois, je m'écartai du gros de la chasse, et le derviche se trouva seul avec moi. Il commença de m'entretenir de ses voyages, car quoiqu'il fût encore jeune, il ne laissait pas d'avoir voyagé. Il me parla de plusieurs choses curieuses qu'il avait vues dans les Indes et entre autres d'un vieux brahmane qu'il y avait connu. Ce grand personnage, me dit-il, savait une infinité de secrets, tous plus curieux les uns que les autres : la nature n'avait rien d'impénétrable pour lui[1]. Il mourut entre mes bras ; mais comme

[1] *Tambouras*, espèce de luths fort petits, qui ont cinq cordes de laiton et le manche long de deux pieds. On en touche les cordes avec un petit morceau d'écaille de tortue, ce qu'on appelle *tazana*. Cet instrument est d'ordinaire accompagné de la voix. (*Petis.*)

[2] *Deff.* C'est une espèce de tambour de basque qui sert à marquer la mesure dans les concerts. (*Pétis.*)

[3] C'est-à-dire : Bénédiction et salut sur toi, ô apôtre de Dieu ! Dieu donne la victoire au roi. (*Pétis.*)

[4] Aga, chef des eunuques noirs. (*Pétis.*)

[1] Plusieurs passages des *Mille et une Nuits* et des *Mille et un Jours* font voir que les Indiens passent, en Orient, pour être consommés dans les sciences occultes. Cette réputation, ils la doivent peut-être en partie à l'habileté merveilleuse de leurs jongleurs, dont on raconte des tours si extraordinaires qu'ils passent toute croyance. Le grand-mogol Gehangbir, dans ses Mémoires, fait un très-long récit des tours de passe-passe qui furent exécutés en sa présence et devant toute sa cour par une troupe de jongleurs du Bengale. Je citerai le premier de ces tours, qui sont au nombre de vingt-huit et tous plus étonnans l'un que l'autre. « Ces jongleurs donc proposèrent à l'assemblée de désigner tel arbre qu'on jugerait à propos, annonçant qu'aussitôt ils en jetteraient la semence en terre et qu'on verrait l'arbre incessamment sortir de terre et prendre sa parfaite croissance. Un seigneur présent ayant désigné le mûrier, ils jetèrent en terre des semences en dix endroits différens, et quand ils eurent récité certaines formules dans un langage qui n'était compris de personne, on vit tout d'un coup sortir de terre dix mûriers. L'expérience, répétée sur des ar-

il m'aimait, avant que d'expirer il me dit : Mon fils, je veux t'apprendre un secret, afin que tu te souviennes de moi, à condition que tu ne le diras à personne. Je le lui promis, ajouta le derviche, et sur la foi de ma promesse, il m'apprit ce secret.

— Hé! de quelle nature est ce secret? lui dis-je. N'est-ce pas celui de faire de l'or? — Non, sire, répondit-il, c'est un secret plus rare et bien plus précieux, c'est de ranimer un corps mort. Ce n'est pas, poursuivit-il, que je puisse rendre à un cadavre la même âme qu'il a perdue, le ciel seul a le pouvoir de faire ce miracle, mais je puis faire entrer mon âme dans un corps privé de vie, et j'en ferai l'épreuve devant votre majesté quand il lui plaira. — Très-volontiers, lui dis-je, et ce sera tout à l'heure si vous voulez.

Il passa fort à propos auprès de nous dans ce moment une biche, et je lui décochai une flèche qui la perça et l'abattit. Nous allons voir, repris-je alors, si vous ranimerez cet animal. — Sire, reprit le derviche, votre curiosité sera bientôt satisfaite : remarquez bien ce que je vais faire. A peine eut-il achevé ces paroles, que je vis tout à coup tomber son corps sans sentiment et en même temps je vis la biche se relever avec beaucoup de légèreté. Je vous laisse à juger de ma surprise. Quoiqu'il ne fût pas permis de douter de ce que je voyais, je me défiais du rapport de mes yeux. Cependant la biche me vint flatter, et après avoir fait plusieurs bonds, elle tomba, et aussitôt le corps du derviche, qui était étendu par terre, se ranima.

Je fus charmé d'un si beau secret et je priai le derviche de me l'apprendre. Sire, me dit-il, je suis fâché de ne pouvoir contenter votre envie, mais je promis au brahmane mourant de ne faire part de ce secret à personne et je suis esclave de ma parole. Plus le derviche se défendait de satisfaire mes désirs curieux, plus je sentais qu'il les irritait. Au nom de Dieu, lui dis-je, ne me refuse point la satisfaction que je te demande ; je te promets aussi de ne pas découvrir ce secret, et je jure par celui qui nous a créés tous deux que je n'en ferai jamais un mauvais usage. Le derviche rêva un moment; ensuite reprenant la parole : Je ne puis, dit-il, tenir contre un roi que j'aime plus que ma vie : je me rends à tant d'instances. Aussi bien, ajouta-t-il, je ne fis aû brahmane qu'une simple promesse, je ne me liai point par un serment inviolable : je vais donc apprendre mon secret à votre majesté. Il ne s'agit que de retenir deux mots, il suffit de les dire mentalement pour ranimer un cadavre. En même temps il me les apprit.

Je ne les sus pas plutôt que je voulus en éprouver la vertu ; je les prononçai dans l'intention de faire passer aussi mon âme dans le corps de la biche, et je me vis à l'instant métamorphosé en cet animal. Mais le plaisir que j'avais de sentir que l'opération se faisait heureusement se changea bientôt en douleur, car dès que mes esprits furent entrés dans le corps de la biche, le perfide fit passer les siens dans mon cadavre, et bandant promptement mon arc, il allait me percer d'une de mes flèches si, jugeant à son action de son dessein, je ne me fusse dérobé à ses coups par une prompte fuite. Il ne laissa pas de décocher une flèche, mais par bonheur il me manqua.

LVIIIe JOUR.

Me voilà donc réduit à vivre avec les animaux des montagnes et des bois, heureux si je leur eusse plus parfaitement ressemblé, et qu'en perdant la forme humaine, j'eusse aussi perdu la raison : je n'aurais pas été la proie de mille affligeantes réflexions.

Pendant que je déplorais mon infortune dans les forêts, le derviche occupait le trône de

bres de beaucoup d'espèces diverses, eut toujours le même succès. Bien plus, sur la demande de Gehanghir, au moyen de quelques cérémonies et de quelques invocations, on vit paraître sur chacun de ces arbres des fruits analogues à leurs espèces, et chacun des assistans fut libre d'en goûter. Ensuite il parut entre le feuillage de ces arbres des oiseaux de diverses formes, de diverses couleurs et pareillement diversifiés pour leur chant, et on les vit se jouer et s'ébattre en pleine liberté entre les branches. Enfin les feuilles prirent des teintes variées semblables à celles qui caractérisent l'automne et la saison de la défoliation ; puis les arbres rentrèrent en terre comme ils en étaient sortis et disparurent entièrement. « Je ne ferai à ce sujet, dit Gehanghir, qu'une seule observation, c'est que si toutes ces choses ne s'étaient passées sous mes yeux, je n'aurais jamais pu croire que cela eût rien de réel. » (Voyez dans le *Journal des savans* de juillet 1830 un article de M. de Sacy sur l'ouvrage intitulé *Memoirs of the emperor Jahangueir, written by himself and translated from a persian manuscript by major David Price*. London, 1829, in-4°.)

Dans une note, l'éditeur dit qu'il a été témoin, dans la partie occidentale de l'Inde, d'un tour pareil employé à la production d'un manguier. Une toile dérobait à la vue des spectateurs les moyens mis en œuvre par les jongleurs. « Je ne puis absolument me figurer, dit-il, comment cet effet extraordinaire était produit, à moins qu'on ne suppose que ces jongleurs portaient avec eux des manguiers à tous les degrés de culture et de végétation, depuis l'état de semis jusqu'à celui de la fructification. »

Moussel, et, ce qui me faisait beaucoup de peine, il possédait Zemroude. Il laissa dans le bois son corps de derviche, et, fort satisfait d'avoir pris le mien, il goûtait en paix la douceur de régner. Comme il craignait pourtant qu'avec le même secret qui m'avait été si funeste, je ne trouvasse moyen de m'introduire dans le palais et de me venger de sa personne, il ordonna, dès le même jour qu'il se vit à ma place, qu'on tuât toutes les biches qu'on trouverait dans le royaume, voulant, disait-il, purger ses états de cette sorte de bêtes, qu'il haïssait mortellement; et pour mieux engager ses sujets à détruire ces animaux, il fit publier qu'il donnerait trente sequins pour chaque biche dont on lui apporterait la tête.

Les peuples de Moussel, animés par l'espérance du gain, se répandirent dans les campagnes avec leurs arcs et leur flèches; ils entrèrent dans les forêts, parcoururent les montagnes et percèrent de leurs traits toutes les biches qu'ils rencontrèrent. Heureusement leurs coups n'étaient pas à craindre pour moi, car ayant aperçu au pied d'un arbre un rossignol mort, je le ranimai, et sous cette nouvelle forme je volai vers le palais de mon ennemi et me glissai dans l'épais feuillage d'un arbre du jardin. Cet arbre n'était pas éloigné de l'appartement de la reine. Là, rêvant à ma triste aventure et au bonheur de mon rival, je m'attendris et je commençai à chanter mes peines. C'était un matin, le soleil se levait, et déjà plusieurs oiseaux, charmés de revoir sa lumière, exprimaient par leurs chants la joie qui les animait. Pour moi, peu sensible à la clarté du nouveau jour, je n'étais occupé que de mes ennuis; les yeux tristement tournés vers l'appartement de Zemroude, je poussais dans les airs une voix si plaintive que j'attirai cette princesse à une fenêtre. Je continuai mon douloureux ramage à sa vue; je m'efforçai même de le rendre encore plus touchant, comme si j'eusse pu lui faire comprendre le sujet de ma douleur. Mais, hélas! elle prenait plaisir à m'écouter, et j'avais la mortification de remarquer qu'au lieu de se laisser toucher à mes pitoyables accens, elle n'en faisait que rire avec une de ses esclaves qui était accourue à la même fenêtre pour m'entendre.

Je ne sortis point du jardin ce jour-là ni les autres suivans, et j'avais soin tous les matins de chanter au même endroit. Zemroude ne manquait pas non plus de se mettre à ses fenêtres, et, ce qui me parut l'ouvrage du ciel, elle eut envie de m'avoir. Écoutez, dit-elle à ses femmes, je veux qu'on prenne ce rossignol; qu'on aille chercher des oiseliers, j'aime cet oiseau, j'en suis folle; qu'on fasse si bien qu'on s'en saisisse et qu'on me l'apporte. On obéit à la reine, on fit venir d'habiles oiseliers qui me tendirent des filets; et comme je n'avais pas dessein de leur échapper, parce que je voyais bien qu'on n'en voulait à ma liberté que pour me rendre esclave de ma princesse, je me laissai prendre.

D'abord que je fus entre ses mains, elle fit paraître une grande joie. Mon mignon, dit-elle en me flattant, charmant rossignol, je veux être ta rose [1]. Je me sens déjà pour toi une tendresse infinie. A ces mots elle me baisa, moi je portai mon bec doucement sur ses lèvres. Ah! le petit fripon, s'écria-t-elle en riant, il semble qu'il entende ce que je lui dis. Enfin, après m'avoir caressé, elle me mit elle-même dans une cage de fil d'or qu'un eunuque de sa maison avait été acheter dans la ville.

Je chantais tous les jours dès qu'elle était éveillée, et lorsque, pour me flatter ou me donner quelque chose, elle se présentait devant ma cage, bien loin de paraître farouche, j'étendais mes ailes pour lui marquer ma joie et lui tendais mon petit bec. Elle était étonnée de me voir apprivoisé en si peu de temps; quelquefois elle me tirait de ma cage et me laissait voler dans sa chambre; j'allais toujours à elle pour lui faire des caresses et recevoir les siennes, et si quelqu'une de ses esclaves me voulait prendre, je la pinçais très-rudement. Je me rendis par ces manières peu à peu si cher à Zemroude qu'elle disait souvent que si par malheur je venais à mourir, elle en serait inconsolable, tant elle se sentait attachée à moi.

Si dans mon malheur j'avais quelque plaisir d'être dans l'appartement de la reine, je le payais bien cher quand le derviche venait la voir. Quel affreux supplice! je ne puis même encore aujourd'hui y penser sans frémir. Je levais de temps en temps les yeux au ciel pour lui demander vengeance; mes plumes se hérissaient, et, le cœur bouffi de colère, je m'a-

[1] Les Orientaux disent que le rossignol est amoureux de la rose. Tous les poëtes turcs dans leurs ouvrages font mention de cet amour et ne parlent jamais du rossignol qu'ils ne parlent en même temps de la rose et du rosier. (*Pétis.*)

gitais, je me tourmentais extraordinairement dans ma cage. Si quelquefois la reine me caressait devant le traître et qu'il voulût lui-même me flatter, je lui donnais des coups de bec de toute ma force et faisais paraître beaucoup de fureur; mais ma rage ne servait qu'à les réjouir l'un et l'autre et ne pouvait me venger.

Zemroude avait aussi dans sa chambre une chienne qu'elle aimait. Cet animal, un jour que nous étions seuls, mourut en faisant ses petits. Sa mort m'inspira la pensée de faire une troisième épreuve du secret. Il faut, dis-je en moi-même, que je passe dans le corps de cette chienne, je veux voir ce que produira le chagrin que la princesse aura de la mort de son rossignol. Je ne sais pourquoi cette fantaisie me prit, car je ne prévoyais pas à quoi cette nouvelle métamorphose pourrait aboutir; mais ce mouvement me parut un avis secret du ciel, et je le suivis à tout hasard.

LIX° JOUR.

Lorsque Zemroude revint dans la chambre, son premier soin fut de venir se présenter devant la cage. Dès qu'elle s'aperçut que le rossignol était mort, elle fit un cri qui attira toutes ses esclaves. Qu'avez-vous, madame? lui dirent-elles d'un air effrayé. Vous est-il arrivé quelque malheur? — Vous me voyez au désespoir, répondit la princesse en pleurant amèrement, mon rossignol est mort! Mon cher oiseau, mon petit mari, pourquoi m'es-tu sitôt enlevé? Je ne goûterai donc plus la douceur de tes chants! je ne te reverrai plus! Qu'ai-je fait pour mériter que le ciel me punisse avec tant de rigueur?

Elle était si affligée que ses femmes tâchèrent vainement de la consoler: leurs discours ne servirent qu'à irriter sa douleur. Une d'entre elles courut avertir le derviche de l'état où se trouvait la reine. Il se rendit auprès d'elle en diligence et lui représenta que la mort d'un oiseau ne devait pas causer une si grande affliction; que la perte n'était pas irréparable; que si elle aimait tant les rossignols et qu'elle en voulût avoir, il était aisé de la contenter. Mais il eut beau parler, tous ses raisonnemens furent inutiles, il ne put rien gagner sur Zemroude. Cessez, seigneur, lui dit elle, cessez de combattre ma douleur, vous ne la vaincrez jamais. Je sais bien que c'est une grande faiblesse de ne pouvoir se consoler de la mort d'un oiseau, j'en suis persuadée comme vous, et toutefois je ne puis résister à la force du coup qui m'accable. J'aimais ce petit animal, il paraissait sensible aux caresses que je lui faisais et il y répondait d'une manière qui me ravissait. Si mes femmes s'en approchaient, il se montrait farouche, ou plutôt dédaigneux, au lieu qu'il venait au-devant de ma main quand je l'avançais pour le prendre. Il semblait qu'il se sentît de l'amour pour moi; il me regardait d'un air tendre et languissant, et l'on eût dit quelquefois qu'il était mortifié de n'avoir pas l'usage de la parole pour m'exprimer ses sentimens. Je lisais cela dans ses yeux: ah! je n'y puis penser sans désespoir; mon aimable oiseau, je t'ai perdu pour jamais! En achevant ces mots, elle redoubla ses pleurs et parut ne pouvoir souffrir aucune consolation. Je conçus un présage favorable de la vivacité de cette douleur; j'étais dans un coin de la chambre, où je donnais à téter à mes petits chiens, d'où j'entendais tout ce qui se disait et observais tout ce qui se faisait sans qu'on prît garde à moi. J'eus un pressentiment que le derviche, pour consoler la reine, mettrait en œuvre son secret, et ce pressentiment ne fut pas faux.

Le derviche voyant que la princesse n'était pas capable d'écouter la raison, comme il l'aimait éperdument et qu'il était touché de ses larmes, au lieu de se répandre en discours superflus, il ordonna aux esclaves de la reine de sortir de la chambre et de le laisser seul avec elle. Madame, lui dit-il alors, croyant que personne ne l'entendait, puisque la mort de votre rossignol vous fait tant de peine, il faut qu'il revive; ne vous affligez plus, vous le reverrez vivant; je promets de le rendre à votre tendresse; dès demain, à votre réveil, vous l'entendrez chanter encore et vous aurez le plaisir de le caresser.

— Je vous entends, seigneur, lui dit Zemroude, vous me regardez comme une insensée dont il faut flatter la douleur; vous me faites espérer que demain je reverrai mon rossignol en vie; demain vous remettrez ce miracle au jour suivant, et ainsi, en différant toujours, vous comptez que peu à peu vous me ferez oublier mon oiseau, ou bien, poursuivit-elle, vous avez dessein d'en faire chercher un autre aujourd'hui et de le mettre à sa place pour tromper mon affliction. — Non, ma reine, re-

partit le derviche, non, c'est cet oiseau que vous voyez étendu dans sa cage sans sentiment, ce rossignol, l'heureux objet d'une si vive douleur, c'est lui-même qui chantera; je lui donnerai une vie nouvelle et vous pourrez lui prodiguer vos bontés. Il en connaîtra mieux le prix et vous le verrez encore plus empressé à vous plaire, car ce sera moi qui l'animerai; tous les matins je le ferai revivre pour vous divertir. Je puis faire ce prodige, continua-t-il, c'est un secret que je possède; si vous en doutez ou si vous avez trop d'impatience de revoir votre oiseau ranimé, je vais le faire revivre tout à l'heure.

Comme la princesse ne lui répondait point et qu'il jugeait par son silence qu'elle n'était pas bien persuadée qu'il pût faire ce qu'il disait, il alla s'asseoir sur un sofa, où, par la vertu des deux paroles cabalistiques qui servaient comme de véhicule à l'âme pour la faire passer dans un cadavre, il laissa son corps, ou plutôt le mien, et entra dans celui du rossignol. L'oiseau se mit aussitôt à chanter dans sa cage, au grand étonnement de Zemroude. Mais la voix ne tarda guère à lui manquer, car d'abord qu'il eut commencé son ramage, je quittai le corps de la chienne et me hâtai de reprendre le mien. En même temps, courant à la cage, j'en tirai brusquement l'oiseau et lui tordis le cou. Que faites-vous, seigneur? me dit la princesse. Pourquoi traitez-vous ainsi mon rossignol? Si vous ne vouliez pas qu'il vive, vous ne deviez pas le rappeler à la vie.

—Grâce au ciel, m'écriai-je alors, sans faire attention à ce qu'elle disait, tant j'étais occupé de la vengeance que je venais de tirer de l'outrage fait à mon honneur et à mon amour, c'en est fait, je viens de punir le perfide dont l'exécrable trahison méritait un plus rigoureux châtiment! Si Zemroude avait été surprise de revoir son rossignol vivant, elle ne le fut pas moins de m'entendre prononcer ces paroles avec beaucoup d'émotion. Seigneur, me dit-elle, quel transport vous agite et que signifie ce que vous venez de dire?

Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, et je remarquai qu'en lui faisant ce récit elle frémissait à tous momens: tantôt la honte de m'avoir été infidèle, quoique innocemment, la faisait rougir, et tantôt la douleur qu'elle en ressentait la rendait plus pâle que la mort[1].

Elle ne pouvait douter que je ne fusse véritablement Fadlallah, parce qu'elle savait qu'on avait trouvé dans le bois le corps du derviche, et l'ordre qu'il avait donné de tuer toutes les biches.

LXe JOUR.

Après avoir achevé d'instruire Zemroude d'une si étrange aventure, je m'en repentis; j'aurais pu lui dire seulement que quelque grand cabaliste m'avait appris le secret de ranimer un corps mort, sans lui parler du tour que le derviche m'avait fait. Plût au ciel qu'elle eût toujours ignoré cette horrible perfidie! peut-être, hélas! vivrait-elle encore. Mais que dis-je? où mon esprit va-t-il s'égarer! Ne sais-

[1] La croyance superstitieuse sur laquelle repose l'épisode du conte que l'on vient de lire suffirait pour en démontrer l'origine indienne, que le conteur paraît même avoir connue et qu'il n'a point cherché à dissimuler, puisque le secret du derviche est donné comme lui ayant été communiqué par un vieux brahmane. Mais si l'on avait besoin d'une autre preuve, le VIIe conte du recueil indien intitulé *le Trône enchanté* (t. Ier, p. 130 de la traduction de Lescallier) ne diffère point pour le fond de celui des *Mille et un Jours*. La même fiction a passé en outre dans le roman turc des *Quarante Visirs*. (Voyez le premier volume de l'édition des *Mille et une Nuits*, publiée par M. Edouard Gaultier, p. 186) et dans le livre persan intitulé *Behar-Danisch* (t. IIIe, p. 202 et suivantes de la traduction anglaise de M. Jonathan Scott.)

Le conte du roi changé en oiseau se retrouve encore dans un roman italien traduit ou, pour mieux dire, imité du persan, et qui est intitulé *Peregrinaggio di tre giovani figliuoli del re di Serendippo* (p. 24. — Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 690.) Du roman italien, il a passé dans les *Soirées bretonnes* de Gueulette (*cabinet des Fées*, t. XXXII, p, 44), dans *le Voyage et les Aventures des trois princes de Sarendip*, par le chevalier de Mailly (p. 87), et dans *les Illustres Fées*, où il forme le sujet de l'histoire intitulée *le Bienfaisant* ou *Quiribirini* (*Cabinet des Fées*, t. V^e, p. 123).

Le recueil de contes indiens intitulé *Vrihat-Kathâ* offre, sur le même sujet, un conte assez plaisant:

Trois brahmanes nommés Indradatta, Vararoutchi et Vyari, ayant besoin d'une somme d'argent, conviennent entre eux d'aller la demander à Nanda, roi de Pâtalipoutra, et vont à cet effet le trouver dans son camp auprès d'Ayodhyâ. En arrivant, ils apprennent que le roi vient de mourir; alors un d'eux, nommé Indradatta, étant très-versé dans la magie, dit aux autres: « Ne vous inquiétez pas, je vais faire passer mon âme dans le corps de Nanda; vous Vararoutchi, vous viendrez me demander l'argent, que j'accorderai; après quoi je rentrerai dans mon corps, que Vyari aura soin de garder jusque-là. » En effet, la chose s'exécute, le retour du roi Nanda à l'existence cause une joie universelle, et personne ne conçoit de soupçons, à l'exception du ministre Sakatala. Il trouve cette résurrection très-extraordinaire; mais il ne laisse pas d'en être très satisfait, l'héritier du trône étant un enfant en bas âge. Et pour être bien sûr que le ressuscité ne lui jouera pas le mauvais tour de mourir une seconde fois, il ordonne de rechercher tous les corps morts qu'on pourra trouver dans le voisinage et de les livrer aux flammes. L'ordre s'exécute, le corps d'Indradatta est brûlé, et le pauvre magicien est obligé de rester roi contre son gré. (*Quarterly Oriental magazine* de Calcutta, mars 1824.)

je pas que les biens et les maux qui doivent nous arriver sont marqués dans le ciel!

La fille de Mouaffac conçut tant de chagrin d'avoir fait le bonheur d'un misérable qu'il me fut impossible de la consoler. J'eus beau lui représenter que son erreur l'excusait entièrement et que tout le crime devait être imputé au derviche, qui l'avait expié par sa mort, malgré toutes les assurances que je lui donnai de l'aimer toujours avec la même tendresse, je ne pus lui faire oublier ce désagréable événement. Elle tomba malade, et mourut entre mes bras en me demandant pardon d'un crime dont elle n'était pas coupable et qui ne m'ôtait rien de mon amour pour elle.

En effet, quand elle fut morte et que j'eus rendu à son tombeau tous les soins qne je lui devais, je fis appeler le prince Amadeddin Zengui. Mon cousin, lui dis-je, je n'ai point d'enfans, je me démets en votre faveur de la couronne de Moussel, je vous l'abandonne, je renonce à la grandeur souveraine et veux passer le reste de ma vie dans un état obscur. Amadeddin, qui m'aimait véritablement, n'épargna rien pour me détourner de ma résolution, mais je lui fis connaître qu'il la combattait inutilement. Prince, lui dis-je, le dessein en est pris, je vous donne mon rang. Occupez le trône de Fadlallah, et puissiez-vous être plus heureux que lui! Régnez sur des peuples qui connaissent votre mérite et ont déjà éprouvé le bonheur de vous avoir pour maître. Pour moi, dégoûté des grandeurs, je vais dans des climats éloignés vivre comme un homme d'une condition commune, et là, libre des soins attachés au pouvoir souverain, je veux pleurer Zemroude et, me rappelant les jours heureux que nous avons passés ensemble, faire mon unique occupation d'un si doux souvenir.

Je laissai donc Amadeddin sur le trône de Moussel, et accompagné seulement de quelques esclaves, je pris la route de Bagdad, où j'arrivai heureusement avec beaucoup d'or et de pierreries. J'allai descendre chez Mouaffac. Sa femme et lui ne furent pas peu surpris de me voir, et ils le furent encore bien davantage lorsque je leur appris la mort de leur fille, qu'ils aimaient passionnément. Je ne fis pas ce récit sans répandre des larmes ni sans exciter les leurs. Je ne demeurai pas longtemps à Bagdad, je me joignis à un grand nombre de pèlerins qui allaient à la Mecque, où, après avoir fait mes dévotions, je trouvai par hasard une compagnie de pèlerins tartares, avec qui je vins en Tartarie. Nous passâmes par cette ville; j'en trouvai le séjour agréable, je m'y arrêtai, je m'y établis, et il y a près de quarante années que j'y demeure. J'y passe pour un étranger qui s'est autrefois mêlé de négoce; je mène une vie retirée, je ne vois presque personne. Zemroude est toujours présente à ma pensée, et je prends plaisir à m'en ressouvenir.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU PRINCE CALAF ET DE LA PRINCESSE DE LA CHINE.

Fadlallah ayant achevé le récit de ses aventures dit à ses hôtes : Voilà mon histoire. Vous voyez par mes malheurs et par les vôtres que la vie humaine est un roseau sans cesse agité par le vent froid du nord. Je vous dirai pourtant que je vis heureux et tranquille depuis que je suis à Jaïc; je ne me repens point d'avoir abandonné la couronne de Moussel; je trouve des douceurs dans l'obscurité du sort dont je jouis.

Timurtasch, Elmaze et Calaf donnèrent mille louanges au fils de Bin-Ortoc; le khan admira la résolution qu'il avait pu prendre de se dépouiller lui-même de ses états pour vivre comme un particulier dans une terre étrangère, où l'on ne savait pas même le rang qu'il avait autrefois tenu dans le monde. Elmaze loua la fidélité qu'il avait gardée à Zemroude et le ressentiment qu'il avait eu de sa mort. Et enfin Calaf lui dit : Seigneur, il serait à souhaiter que tous les hommes qui sont dans l'adversité eussent autant de constance que vous en avez fait paraître dans la mauvaise fortune.

Ils continuèrent de s'entretenir jusqu'à ce qu'il fut temps de se retirer. Alors Fadlallah appela ses esclaves, qui apportèrent des bougies dans des flambeaux faits de bois d'aloès, et menèrent le khan, la princesse et son fils dans un appartement où régnait la même simplicité qu'on voyait dans le reste de la maison. Elmaze et Timurtasch demeurèrent dans une chambre, et Calaf alla se coucher dans une autre. Le lendemain matin le vieillard entra dans l'appartement de ses hôtes lorsqu'ils furent levés, et il leur dit : Vous n'êtes pas seuls malheureux; on vient de m'apprendre qu'un ambasssadeur du sultan de Carizme arriva hier au soir dans cette ville; que son maître l'envoie à Ilenge-Khan pour le prier, non-

seulement de ne pas donner un asile au khan des Nogaïs, son ennemi, mais même de le faire arrêter s'il passe par le pays de Jaïc. Effectivement, poursuivit Fadlallah, le bruit court que ce khan infortuné, de peur de tomber entre les mains du sultan de Carizme, a quitté sa capitale et s'est sauvé avec sa famille. A cette nouvelle, Timurtasch et Calaf changèrent de couleur, et la princesse s'évanouit.

LXI[e] JOUR.

L'évanouissement d'Elmaze, aussi bien que le trouble du père et du fils, firent juger à Fadlallah que ses hôtes n'étaient pas des marchands. Je vois bien, leur dit-il après que la princesse eut repris l'usage de ses sens, que vous prenez beaucoup de part aux malheurs du khan des Nogaïs, ou plutôt, vous dirai-je ce que je pense ? je crois que vous êtes tous trois les déplorables objets de la haine du sultan. — Oui, seigneur, lui dit Timurtasch, nous sommes les victimes qu'il veut sacrifier. Je suis le khan des Nogaïs; vous voyez ma femme et mon fils ; nous aurions tort de ne nous pas découvrir à vous, après la réception et la confidence que vous nous avez faites. J'espère même que par vos conseils vous nous aiderez à sortir de l'embarras où nous nous trouvons.

— La conjoncture est assez délicate, répliqua le vieux roi de Moussel, je connais Ilenge-Khan, il craint le sultan de Carizme et il ne faut pas douter que pour lui plaire il ne vous fasse chercher partout. Vous ne serez pas en sûreté chez moi ni dans aucune autre maison de cette ville : vous n'avez point d'autre parti à prendre que de sortir promptement du pays de Jaïc ; passez la rivière d'Irtiche et gagnez le plus tôt qu'il vous sera possible les frontières de la tribu de Berlas. Timurtasch, sa femme et Calaf goûtèrent cet avis. Aussitôt Fadlallah leur fit préparer trois chevaux avec des provisions, et leur donnant une bourse pleine de pièces d'or : Partez vite, leur dit-il, vous n'avez point de temps à perdre; dès demain peut-être, Ilenge-Khan vous fera chercher.

Ils rendirent au vieux roi les grâces qu'ils lui devaient ; ils sortirent ensuite de Jaïc, passèrent l'Irtiche et arrivèrent après plusieurs jours de marche sur les terres de la tribu de Berlas. Ils s'arrêtèrent à la première horde[1] qu'ils rencontrèrent, ils y vendirent leurs chevaux et y vécurent avec assez de tranquillité tant qu'ils eurent de l'argent ; mais lorsqu'il vint à leur manquer, les chagrins du khan se renouvelèrent. Pourquoi, disait-il, faut-il que je sois encore au monde ? Ne valait-il pas bien mieux attendre dans mes états mon superbe ennemi et périr en défendant ma ville capitale, que de conserver une vie qui n'est qu'un enchaînement de malheurs ? C'est en vain que nous souffrons patiemment nos disgrâces, le ciel ne nous rendra jamais heureux, puisque, malgré la soumission que nous avons à ses ordres, il nous laisse toujours dans la misère. — Seigneur, lui dit Calaf, ne désespérons point de voir finir nos maux ; le ciel, qui dispose des événemens, nous en prépare peut-être d'agréables que nous ne pouvons prévoir. Allons, poursuivit-il, à la principale horde de cette tribu ; j'ai un pressentiment que notre fortune y pourra changer de face.

Ils allèrent donc tous trois à la horde où demeurait le khan de Berlas. Ils entrèrent sous une grande tente qui servait d'hôpital aux pauvres étrangers, et ils se couchèrent dans un coin, fort en peine de ce qu'ils feraient pour subsister. Calaf laissa son père et sa mère en cet endroit, sortit et s'avança dans la horde en demandant la charité aux passans ; il en reçut une petite somme d'argent, dont il acheta des provisions, qu'il porta sur la fin du jour à son père et à sa mère. Ils ne purent tous deux s'empêcher de pleurer quand ils surent que leur fils venait de demander l'aumône. Calaf s'attendrit avec eux et leur dit : Rien, je l'avoue, ne me paraît plus mortifiant que d'être réduit à mendier : cependant, si je ne puis autrement vous procurer du secours, je le ferai, quelque honte qu'il m'en coûte. Mais, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à me vendre comme un esclave, et de l'argent qui vous en reviendra vous aurez de quoi vivre long-temps. — Que dites-vous, mon fils ? s'écria Timurtasch à ce discours. Vous nous proposez de vivre aux dépens de votre liberté ! ah ! dure plutôt toujours l'infortune qui nous accable. S'il faut vendre quelqu'un de nous trois pour secourir les deux autres, c'est moi ; je ne refuse point de porter pour vous deux le joug de la servitude.

— Seigneur, reprit Calaf, il me vient une

[1] *Horde*. C'est un grand nombre de tentes dressées dans la campagne, qui font une espèce de ville, et qui servent de demeure aux Tartares. (*Pétis*.)

pensée : demain matin j'irai me mettre parmi les porte-faix ; quelqu'un m'emploiera, et nous vivrons ainsi de mon travail. Ils s'arrêtèrent à ce parti. Le jour suivant, le prince se mêla parmi les porte-faix de la horde et attendit que quelqu'un voulût se servir de lui ; mais il arriva par malheur que personne ne l'employa, de manière que la moitié de la journée était déjà passée qu'il n'avait encore rien gagné. Cela l'affligeait fort. Si je ne fais pas mieux mes affaires, dit-il en lui-même, comment pourrai-je nourrir mon père et ma mère ?

Il s'ennuya d'attendre en vain parmi les porte-faix que quelqu'un vînt s'adresser à lui. Il sortit de la horde et s'avança dans la campagne pour rêver plus librement aux moyens de subsister. Il s'assit sous un arbre, où, après avoir prié le ciel d'avoir pitié de sa situation, il s'endormit. A son réveil, il aperçut auprès de lui un faucon d'une beauté singulière ; il avait la tête ornée d'un panache de mille couleurs, et il portait au cou une chaîne de feuilles d'or garnie de diamans, de topazes et de rubis. Calaf, qui entendait la fauconnerie, lui présenta le poignet, et l'oiseau se mit dessus. Le prince des Nogaïs en eut beaucoup de joie. Voyons, dit-il en lui-même, où ceci nous mènera ; cet oiseau, selon toutes les apparences, appartient au souverain de cette horde. Il ne se trompait pas, c'était le faucon [1] d'Alinguer, khan de Berlas, que ce prince avait perdu à la chasse le jour précédent. Ses grands veneurs le cherchaient dans la campagne avec d'autant plus d'ardeur et d'inquiétude que leur maître les avait menacés du dernier supplice s'ils revenaient à la cour sans son oiseau, qu'il aimait passionnément.

LXIIe JOUR.

Le prince Calaf rentra dans la horde avec le faucon. Aussitôt tout le peuple se mit à crier : Hé ! voilà le faucon du khan retrouvé ! Béni soit le jeune homme qui va réjouir notre prince en lui portant son oiseau ! Effectivement, lorsque Calaf fut arrivé à la tente royale et qu'il y parut avec le faucon, le khan, transporté de joie, courut à son oiseau et lui fit mille caresses. Ensuite s'adressant au prince des Nogaïs, il lui demanda où il l'avait trouvé. Calaf raconta la chose comme elle s'était passée. Après cela le khan lui dit : Tu me parais étranger. De quel pays es-tu et quelle est ta profession ? — Seigneur, lui répondit le fils de Timurtasch en se prosternant à ses pieds, je suis fils d'un marchand de Bulgarie qui possédait de grands biens ; je voyageais avec mon père et ma mère dans le pays de Jaïc ; nous avons rencontré des voleurs qui ne nous ont laissé que la vie, et nous sommes venus jusqu'à cette horde en mendiant.

— Jeune homme, reprit le khan, je suis bien aise que ce soit toi qui aies trouvé mon faucon, car j'ai juré d'accorder à la personne qui me le rapporterait les trois choses qu'il voudrait me demander : ainsi tu n'as qu'à parler, dis-moi ce que tu souhaites que je te donne, et sois sûr de l'obtenir. — Puisqu'il m'est permis de demander trois choses, repartit Calaf, je voudrais premièrement que mon père et ma mère, qui sont à l'hôpital, eussent une tente particulière dans le quartier de votre majesté, qu'ils fussent entretenus à vos dépens le reste de leurs jours et servis même par des officiers de votre maison. Secondement, je désire un des plus beaux chevaux de vos écuries, tout sellé et bridé, et enfin un habillement complet et magnifique, avec un riche sabre et une bourse pleine de pièces d'or pour pouvoir faire commodément un voyage

[1] La chasse au faucon, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le faire observer, est encore aujourd'hui un plaisir fort recherché des souverains de l'Orient. Je citerai à ce sujet une anecdocte assez plaisante :

Abbas-le-Grand avait un faucon blanc qu'on lui avait envoyé du mont Caucase et qu'il aimait beaucoup. Le roi voulant un jour le faire voler le trouva malade. Il appela le grand fauconnier Hossein-Beg et lui dit : « Prenez garde à ce faucon, car quel que soit celui qui me viendra annoncer sa mort, je lui ferai ouvrir le ventre. » Cependant le faucon mourut au bout de huit jours. Hossein-Beg étant au désespoir vit passer devant la fauconnerie Anayet, bouffon du roi, qui allait à la cour. Il lui conta la chose, le conjurant avec larmes de le sauver de la mort. « Rassurez-vous, lui dit Anayet, laissez-moi faire : si le roi fait mourir quelqu'un pour lui avoir dit que son faucon est mort, ce sera lui-même qu'il fera mourir. » Le bouffon continue son chemin et trouve le roi qui achevait de dîner, et qui était de fort bonne humeur. « D'où viens-tu, lui dit le prince. — Sire, répondit Anayet, je viens de votre fauconnerie ; écoutez-moi bien, car je veux vous conter la chose la plus extraordinaire et la plus curieuse qu'on ait jamais vue. J'ai trouvé Hossein-Beg le balai à la main, qui balayait une place en carré au-devant de la volière dorée. Il l'a arrosée ensuite, et après il a étendu dessus un petit tapis de soie qu'il a semé de fleurs. Après il a été quérir votre faucon blanc, et pleurant à chaudes larmes, il l'a couché sur le dos. Le faucon était étendu là, les ailes déployées, le bec en haut, les jambes serrées, les yeux fermés. » Le roi, surpris du récit, l'interrompit en s'écriant · « Comment donc, mon oiseau est donc mort ? — Sire, repartit Anayet, que votre tête soit sauve, c'est vous-même qui l'avez dit. » (*Voyages de Chardin*, édition de Langlès, t. VIII, p. 128.)

Gueulette a placé cette anecdote plaisante dans ses *Contes mogols* (*Cabinet des Fées*, t. XXIIIe, p. 7).

que je médite. — Tes vœux seront satisfaits, dit Alinguer : amène-moi ton père et ta mère, je commencerai dès aujourd'hui à les faire traiter comme tu le souhaites ; et demain, vêtu de riches habits et monté sur le plus beau cheval de mes écuries, tu pourras t'en aller où il te plaira.

Calaf se prosterna une seconde fois devant le khan, et après l'avoir remercié de ses bontés, il se rendit à la tente où Elmaze et Timurtasch l'attendaient impatiemment. Je vous apporte de bonnes nouvelles, leur dit-il, notre sort est déjà changé. En même temps il leur raconta tout ce qui lui était arrivé. Cette aventure leur fit plaisir; ils la regardèrent comme une marque infaillible que la rigueur de leur destinée commençait à s'adoucir. Ils suivirent volontiers Calaf, qui les conduisit à la tente royale et les présenta au khan. Ce prince les reçut fort bien et leur promit qu'il tiendrait exactement la promesse qu'il avait faite à leur fils. Il n'y manqua pas ; il leur donna dès ce jour-là une tente particulière, il les fit servir par des esclaves et des officiers de sa maison et il ordonna qu'on les traitât comme lui-même.

Le lendemain Calaf fut revêtu de riches habits ; il reçut de la main même du prince Alinguer un sabre dont la poignée était de diamans, avec une bourse remplie de sequins d'or, et ensuite on lui amena un très-beau cheval turcoman. Il le monta devant toute la cour, et pour montrer qu'il savait manier un cheval, il lui fit faire cent caracoles d'une manière qui charma le prince et ses courtisans.

Après avoir remercié le khan de toutes ses bontés, il prit congé de lui. Il alla trouver Timurtasch et la princesse Elmaze. J'ai une extrême envie, leur dit-il, de voir le grand royaume de la Chine, permettez-moi de la satisfaire. J'ai un pressentiment que je me signalerai par quelque action d'éclat et que je gagnerai l'amitié du monarque qui tient sous ses lois de si vastes états. Souffrez que, vous laissant ici dans un asile où vous êtes en sûreté et où rien ne vous manque, je suive le mouvement qui m'entraîne, ou plutôt que je m'abandonne au ciel, qui me conduit.—Va, mon fils, lui dit Timurtasch, cède au noble transport qui t'agite, cours au sort qui t'attend, hâte par ta vertu la lente prospérité qui doit succéder à notre infortune, ou par un beau trépas mérite une place éclatante dans l'histoire des princes malheureux. Pars, nous attendrons de tes nouvelles dans cette tribu et nous réglerons notre fortune sur la tienne.

Le jeune prince des Nogaïs embrassa son père et sa mère et prit le chemin de la Chine. Il n'est point marqué dans les auteurs qu'il éprouva quelque aventure sur la route ; ils disent seulement qu'étant arrivé à la grande ville de Canbalec, autrement Pékin, il descendit auprès d'une maison qui était à l'entrée et où demeurait une petite vieille qui était veuve. Calaf se présenta à la porte ; aussitôt la vieille parut. Il la salua et lui dit : Ma bonne mère, voudriez-vous bien recevoir chez vous un étranger? Si vous pouvez me donner un logement dans votre maison, j'ose vous assurer que vous n'en aurez point de chagrin. La vieille envisagea le jeune prince, et jugeant à sa bonne mine, ainsi qu'à son habillement, que ce n'était pas un hôte à dédaigner, elle lui fit une profonde inclination de tête et lui répondit : Jeune étranger de grande apparence, ma maison est à votre service, aussi bien que tout ce qu'il y a dedans. — Et avez-vous, reprit-il, un lieu propre à mettre mon cheval ?—Oui, dit-elle, j'en ai. En même temps elle prit le cheval par la bride et le mena dans une petite écurie qui était sur le derrière de sa maison. Ensuite elle revint trouver Calaf, qui, se sentant beaucoup d'appétit, lui demanda si elle n'avait personne qui pût lui aller acheter quelque chose au marché? La veuve repartit qu'elle avait un petit-fils de douze ans qui demeurait avec elle et qui s'acquitterait fort bien de cette commission. Alors le prince tira de sa bourse un sequin d'or et le mit entre les mains de l'enfant, qui sortit pour aller au marché.

Pendant ce temps-là, l'hôtesse ne fut pas peu occupée à satisfaire la curiosité de Calaf. Il lui fit mille questions ; il lui demanda quelles étaient les mœurs des habitans de la ville, combien on comptait de familles dans Pékin, et enfin la conversation tomba sur le roi de la Chine. Apprenez-moi, de grâce, lui dit Calaf, de quel caractère est ce prince. Est-il généreux, et pensez-vous qu'il fît quelque attention au zèle d'un jeune étranger qui s'offrirait à le servir contre ses ennemis? En un mot, mérite-t-il qu'on s'attache à ses intérêts? — Sans doute, répondit la vieille, c'est un très-bon prince, qui aime ses sujets autant qu'il en est aimé, et je suis fort surprise que vous n'ayez pas ouï parler de notre bon roi Altoun-Khan,

car la réputation de sa bonté s'est répandue par tout le monde.

— Sur le portrait que vous m'en faites, répliqua le prince des Nogaïs, je juge que ce doit être le monarque du monde le plus heureux et le plus content. — Il ne l'est pourtant pas, repartit la veuve; on peut dire même qu'il est fort malheureux. Premièrement, il n'a point de prince pour lui succéder; il ne peut avoir d'enfant mâle, quelques prières, quelques bonnes œuvres qu'il fasse pour cela. Je vous dirai pourtant que le chagrin de n'avoir point de fils ne fait pas sa plus grande peine; ce qui trouble le repos de sa vie, c'est la princesse Tourandocte[1], sa fille unique. — Et pourquoi, répliqua Calaf, est-elle un supplice pour lui? — Je vais vous le dire, repartit la veuve, je puis vous parler savamment de cela, car c'est un récit que m'a fait souvent ma fille, qui a l'honneur d'être au sérail parmi les esclaves de la princesse.

LXIIIe JOUR.

La princesse Tourandocte, poursuivit la vieille hôtesse du prince des Nogaïs, est dans sa dix-neuvième année; elle est si belle que les peintres qui en ont fait le portrait, quoique des plus habiles de l'Orient, ont tous avoué qu'ils avaient honte de leur ouvrage, et que le pinceau du monde qui saurait le mieux attraper les charmes d'un beau visage ne pourrait rendre tous ceux de la princesse de la Chine; cependant les divers portraits qu'on en a faits, quoique infiniment au-dessous de la nature, n'ont pas laissé de produire de terribles effets.

Elle joint à sa beauté ravissante un esprit si cultivé qu'elle sait non-seulement tout ce qu'on a coutume d'enseigner aux personnes de son rang, mais même les sciences qui ne conviennent qu'aux hommes. Elle sait tracer les différens caractères de plusieurs sortes de langues; elle possède l'arithmétique, la géographie, la philosophie, les mathématiques, le droit et surtout la théologie; elle a lu les lois et la morale de notre législateur Berginghuzin[1]; enfin, elle est aussi habile que tous les docteurs ensemble. Mais ses belles qualités sont effacées par une dureté d'âme sans exemple; elle ternit tout son mérite par une détestable cruauté.

Il y a deux ans que le roi de Thibet l'envoya demander en mariage pour le prince son fils, qui en était devenu amoureux sur un portrait qu'il en avait vu. Altoun-Khan, ravi de cette alliance, la proposa à Tourandocte. Cette fière princesse, à qui tous les hommes paraissaient méprisables, tant sa beauté l'a rendue vaine, rejeta la proposition avec dédain. Le roi se mit en colère contre elle et lui déclara qu'il voulait être obéi. Mais au lieu de se soumettre de bonne grâce aux volontés de son père, elle pleura de dépit de ce qu'on prétendait la contraindre. Elle s'affligea sans modération, comme si l'on eût eu envie de lui faire un grand mal; enfin elle se tourmenta de manière qu'elle tomba malade. Les médecins, connaissant la cause de sa maladie, dirent au roi que tous leurs remèdes étaient inutiles et que la princesse perdrait infailliblement la vie s'il s'obstinait à lui vouloir faire épouser le prince de Thibet.

Alors le roi, qui aime sa fille éperdument, effrayé du péril où elle était, l'alla voir et l'assura qu'il renverrait l'ambassadeur de Thibet avec un refus. Ce n'est pas assez, seigneur, lui dit la princesse, j'ai résolu de me laisser mourir, à moins que vous ne m'accordiez ce que j'ai à vous demander. Si vous souhaitez que je vive, il faut que vous vous engagiez par un serment inviolable à ne point gêner mes sentimens et que vous fassiez publier un édit par lequel vous déclarerez que de tous les princes qui me rechercheront, nul ne pourra m'épouser qu'il n'ait auparavant répondu pertinemment aux questions que je lui ferai devant tous les gens de loi qui sont dans cette ville; que s'il y répond bien, je consens qu'il soit mon époux; mais que s'il y répond mal, on lui tranchera la tête dans la cour de votre palais.

Par cet édit, ajouta-t-elle, qu'on fera sa-

[1] Le nom de Tourandocte est persan et convient mal à une princesse chinoise. Tourandocte ou Pourandocte, est le nom d'une reine fille de Khosrou Perviz et qui figure dans la liste des derniers rois de la dynastie des Sassanides. On a déjà fait remarquer dans les *Mille et une Nuits*, à l'occasion du conte d'Aladdin, que les conteurs orientaux, lorsqu'ils mettent en scène des Chinois, ne manquent pas de leur donner des noms arabes ou persans et de leur prêter les habitudes de l'islamisme. L'histoire du prince Calaf et de la princesse de la Chine offre cependant des détails un peu plus exacts que ceux qu'on aurait droit d'attendre d'un auteur musulman, et le traducteur français n'y est probablement pas étranger.

[1] Berginghuzin est, à ce que je présume, une altération des deux mots *Bourkam* et *Goodam*, qui en mogol désignent le réformateur Gautama ou Bouddha, fondateur de la religion bouddhique.

voir aux princes étrangers qui arriveront à Pékin, on leur ôtera l'envie de me demander en mariage, et c'est ce que je souhaite, car je hais les hommes et ne veux point me marier. — Mais ma fille, lui dit le roi, si quelqu'un, méprisant mon édit, se présente et répond juste à vos questions... — Ho! c'est ce que je ne crains pas, interrompit-elle avec précipitation; j'en sais faire de si difficiles que j'embarrasserais les plus grands docteurs; j'en veux bien courir le risque. Altoun-Khan rêva à ce que la princesse exigeait de lui. Je vois bien, dit-il en lui-même, que ma fille ne veut point se marier et qu'en effet cet édit épouvantera tous ses amans : ainsi, je ne hasarde rien en lui donnant cette satisfaction; il n'en peut arriver aucun malheur : quel prince serait assez fou pour affronter un si affreux péril?

Enfin, le roi, persuadé que cet édit n'aurait point de mauvaises suites et que l'entière guérison de sa fille en dépendait, le fit publier et jura sur les lois de Berginghuzin de le faire exactement observer. Tourandocte, rassurée par ce serment sacré, qu'elle savait que le roi son père n'oserait violer, reprit ses forces et jouit bientôt d'une parfaite santé.

Cependant le bruit de sa beauté attira plusieurs jeunes princes étrangers à Pékin. L'on eut beau leur faire savoir la teneur de l'édit, comme tout le monde a bonne opinion de son esprit, et surtout les jeunes gens, ils eurent l'audace de se présenter pour répondre aux questions de la princesse, et, n'en pouvant percer le sens obscur, ils périrent tous misérablement l'un après l'autre. Le roi, il faut lui rendre cette justice, paraît fort touché de leur sort. Il se repent d'avoir fait un serment qui le lie, et quelque tendresse qu'il ait pour sa fille, il aimerait mieux l'avoir laissée mourir que de l'avoir conservée à ce prix. Il fait tout ce qui dépend de lui pour prévenir ces malheurs. Lorsqu'un amant, que l'ordonnance n'a pu retenir, vient lui demander la main de la princesse, il s'efforce de le détourner de sa résolution et il ne consent jamais qu'à regret qu'il s'expose à perdre la vie. Mais il arrive ordinairement qu'il ne saurait persuader ces jeunes téméraires. Ils ne sont occupés que de Tourandocte, et l'espérance de la posséder les étourdit sur la difficulté qu'il y a de l'obtenir.

Mais si le roi du moins se montre sensible à la perte de ces malheureux princes, il n'en est pas de même de sa barbare fille. Elle s'applaudit des spectacles sanglans que sa beauté donne aux Chinois. Elle a tant de vanité que le prince le plus aimable lui paraît non-seulement indigne d'elle, mais même fort insolent d'oser élever sa pensée jusqu'à sa possession, et elle regarde son trépas comme un juste châtiment de sa témérité.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que le ciel permet souvent que des princes viennent se sacrifier à cette inhumaine princesse. Il n'y a pas longtemps qu'un prince, qui se flattait d'avoir assez d'esprit pour répondre à ses questions, a perdu la vie; et cette nuit, il en doit périr un autre qui, pour son malheur, est venu à la cour de la Chine dans la même espérance.

LXIVe JOUR.

Calaf fut fort attentif au récit de la vieille. Je ne comprends pas, lui dit-il, après qu'elle eut achevé de parler, comment il se trouve des princes assez dépourvus de jugement pour aller demander la princesse de la Chine. Quel homme ne doit pas être effrayé de la condition sans laquelle on ne saurait l'obtenir? D'ailleurs, quoi qu'en puissent dire les peintres qui en ont fait le portrait, quoiqu'ils assurent que leur ouvrage n'est qu'une image imparfaite de sa beauté, je crois plutôt qu'ils lui ont prêté des charmes et que leurs peintures sont flatteuses, puisqu'elles ont produit des effets si puissans. Enfin, je ne puis penser que Tourandocte soit aussi belle que vous le dites. — Seigneur, répliqua la veuve, elle est encore plus charmante que je ne vous l'ai dit, et vous pouvez m'en croire, car je l'ai vue plusieurs fois en allant voir ma fille au sérail. Faites-vous, si vous voulez, une idée à plaisir, rassemblez dans votre imagination tout ce qui peut contribuer à composer une beauté parfaite, et soyez persuadé que vous ne sauriez vous représenter un objet qui approche de la princesse.

Le prince des Nogaïs ne pouvait ajouter foi au discours de son hôtesse, tant il le trouvait hyperbolique; il en ressentait pourtant sans savoir pourquoi un secret plaisir. Mais ma mère, reprit-il, les questions que propose la fille du roi, sont-elles si difficiles qu'on ne puisse y répondre d'une manière qui satisfasse les gens de loi qui en sont les juges? Pour moi,

je m'imagine que les princes qui n'en peuvent pénétrer le sens sont tous de petits génies ou des ignorans. — Non, non, repartit la vieille, il n'y a point d'énigme plus obscure que les questions de la princesse, et il est presque impossible d'y bien répondre.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi de Tourandocte et de ses amans infortunés, le petit garçon qu'on avait envoyé au marché revint chargé de provisions. Calaf s'assit à une table que la veuve lui dressa, et mangea comme un homme qui mourait de faim. Sur ces entrefaites la nuit arriva, et bientôt on entendit dans la ville les tymbales[1] de la justice. Le prince demanda ce que signifiait ce bruit. C'est, lui dit la vieille, pour avertir le peuple qu'on va exécuter quelqu'un à mort, et le malheureux qui doit être immolé est ce prince que je vous ai dit qui devait cette nuit perdre la vie pour avoir mal répondu aux questions de la princesse. On a coutume de punir les coupables pendant le jour, mais ceci est un cas particulier. Le roi dans son cœur déteste le supplice qu'il fait souffrir aux amans de sa fille, et il ne veut pas que le soleil soit témoin d'une action si cruelle. Le fils de Timurtasch eut envie de voir cette exécution, dont la cause lui paraissait bien singulière; il sortit de la maison de son hôtesse, et rencontrant dans la rue une grande foule de Chinois que la même curiosité animait, il se mêla parmi eux et se rendit dans la cour du palais où se devait passer une si tragique scène. Il vit au milieu un schebtcheraghe, autrement une tour de bois fort élevée, dont le dehors, du haut jusqu'en bas, était couvert de branches de cyprès, parmi lesquelles il y avait une prodigieuse quantité de lampes qui étaient fort bien arrangées et qui répandaient une si grande lumière que toute la cour en était éclairée. A quinze coudées de la cour s'élevait un échafaud tout couvert de satin blanc[2] et autour duquel régnaient plusieurs pavillons de taffetas de la même couleur. Derrière ces tentes, deux mille soldats de la garde d'Altoun-Khan, l'epée nue et la hache à la main, formaient une double haie qui servait de barrière au peuple. Calaf regardait avec attention tout ce qui s'offrait à sa vue, lorsque tout à coup la triste cérémonie dont on voyait l'appareil commença par un bruit confus de tambours et de cloches, qui du haut de la tour se faisaient entendre de fort loin. En même temps vingt mandarins[1] et autant de gens de loi, tous vêtus de longues robes de laine blanche, sortirent du palais, s'avancèrent vers l'échafaud, et après en avoir fait trois fois le tour, allèrent s'asseoir sous les pavillons.

Ensuite parut la victime, ornée de fleurs entrelacées de feuilles de cyprès, avec une banderole bleue sur la tête, et non une banderole rouge[2] comme les criminels que la justice a condamnés. C'était un jeune prince qui avait à peine dix-huit ans; il était accompagné d'un mandarin qui le tenait par la main, et suivi de l'exécuteur. Ils montèrent tous trois sur l'échafaud; aussitôt le bruit des tambours et des cloches cessa. Le mandarin alors adressa la parole au prince d'un ton de voix si haut que la moitié du peuple l'entendit. Prince, lui dit-il, n'est-il pas vrai qu'on vous a fait savoir la teneur de l'édit du roi dès que vous vous êtes présenté pour demander la princesse en mariage? N'est-il pas vrai encore que le roi a fait tout ses efforts pour vous détourner de votre téméraire résolution? Le prince ayant répondu que oui : Reconnaissez donc, reprit le mandarin, que c'est votre faute si vous perdez aujourd'hui la vie, et que le roi et la princesse ne sont pas coupables de votre mort. — Je la leur pardonne, repartit le prince, je ne l'impute qu'à moi-même, et je prie le ciel de ne leur demander jamais compte du sang qu'on va répandre.

Il n'eut pas achevé ces paroles que l'exécuteur lui abattit la tête d'un coup de sabre. L'air à l'instant retentit de nouveau du son des cloches et du bruit des tambours. Cependant douze mandarins vinrent prendre le corps, ils l'enfermèrent dans un cercueil d'ivoire et d'ébène, et le mirent dans une petite litière, que six d'entre eux portèrent sur leurs épaules dans les jardins du sérail, sous un dôme de marbre blanc que le roi avait fait bâtir exprès pour être le lieu de la sépulture de tous les malheureux princes qui devaient avoir le même sort. Il allait souvent pleurer sur le tombeau de ceux

[1] Ce sont des tymbales qu'on bat lorsqu'on veut faire quelque triste exécution. (*Petis.*)

[2] Le blanc, chez les Chinois, est une marque de deuil. (*Petis.*)

[1] Le mot *mandarin* n'appartient pas à la langue chinoise, c'est le nom que les Portugais ont donné aux magistrats en général.

[2] Chez les Chinois, un criminel qu'on mène au supplice a sur la tête une banderole rouge. (*Petis.*)

qui y étaient, et il tâchait, en honorant leurs cendres de ses larmes, d'expier en quelque façon la barbarie de sa fille.

LXV° JOUR.

D'abord que les mandarins eurent emporté le prince qui venait de périr, le peuple et les gens de loi se retirèrent dans leurs maisons en blâmant le roi d'avoir eu l'imprudence de consacrer la fureur par un serment qu'il ne pouvait violer. Calaf demeura dans la cour du palais, occupé de mille pensées confuses; il s'aperçut qu'il y avait auprès de lui un homme qui fondait en pleurs; il jugea bien que c'était quelqu'un qui prenait beaucoup de part à l'exécution qui venait de se faire, et souhaitant d'en savoir davantage, il lui adressa la parole. Je suis touché, lui dit-il, de la vive douleur que vous faites paraître, et j'entre dans vos peines, car je ne doute pas que vous n'ayez connu particulièrement le prince qui vient de mourir. — Ah! seigneur, lui répondit cet homme affligé en redoublant ses larmes, je dois bien l'avoir connu, puisque j'étais son gouverneur. O malheureux roi de Samarcande, ajouta-t-il, quelle sera ton affliction quand tu sauras l'étrange mort de ton fils! et quel homme osera t'en porter la nouvelle!

Calaf demanda de quelle manière le prince de Samarcande était devenu amoureux de la princesse de la Chine. Je vais vous l'apprendre, lui dit le gouverneur, et vous serez sans doute étonné du récit que j'ai à vous faire. Le prince de Samarcande, poursuivit-il, vivait heureux à la cour de son père; les courtisans, le regardant comme un prince qui devait un jour être leur souverain, ne s'étudiaient pas moins à lui plaire qu'au roi même. Il passait ordinairement le jour à chasser ou à jouer au mail, et la nuit il faisait secrètement venir dans son appartement la plus brillante jeunesse de la cour, avec laquelle il buvait toutes sortes de liqueurs. Il prenait aussi plaisir quelquefois à voir danser de belles esclaves et à entendre des voix et des instrumens. En un mot, tous les plaisirs enchaînés l'un à l'autre occupaient les momens de sa vie.

Sur ces entrefaites, il arriva un fameux peintre à Samarcande, avec plusieurs portraits de princesses, qu'il avait faits dans les cours différentes par où il avait passé. Il les vint montrer à mon prince, qui lui dit en regardant les premiers qu'il lui présenta : Voilà de fort belles peintures, je suis persuadé que les originaux de ces portraits-là vous ont bien de l'obligation. — Seigneur, répondit le peintre, je conviens que ces portraits sont un peu flattés; mais je vous dirai en même temps que j'en ai un encore plus beau que ceux-là, et qui toutefois n'approche pas de son original. En parlant ainsi, il tira d'une petite cassette où étaient ses portraits celui de la princesse de la Chine.

A peine mon maître l'eut-il entre ses mains que, ne pouvant s'imaginer que la nature fût capable de produire une beauté si parfaite, il s'écria qu'il n'y avait point au monde de femme si charmante et que le portrait de la princesse de la Chine devait être encore plus flatté que les autres. Le peintre protesta qu'il ne l'était point et assura que jamais aucun pinceau ne pourrait rendre la grâce et l'agrément qu'il y avait dans le visage de la princesse Tourandocte. Sur cette assurance, mon maître acheta le portrait, qui fit sur lui une si vive impression qu'abandonnant un jour la cour de son père, il sortit de Samarcande accompagné de moi seul, et sans me dire son dessein, prit la route de la Chine et vint dans cette ville. Il se proposait de servir quelque temps Altoun-Khan contre ses ennemis et de lui demander ensuite la princesse en mariage; mais nous apprîmes en arrivant la rigueur de l'édit; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que mon prince, au lieu d'être vivement affligé de cette nouvelle, en conçut de la joie. Je vais, me dit-il, me présenter pour répondre aux questions de Tourandocte; je ne manque pas d'esprit, j'obtiendrai cette princesse.

Il n'est pas besoin de vous dire le reste, seigneur, continua le gouverneur en sanglotant; vous jugez bien par le triste spectacle que vous venez de voir, que le déplorable prince de Samarcande n'a pu répondre comme il l'espéroit aux fatales questions de cette barbare beauté qui se plaît à répandre du sang et qui a déjà coûté la vie à plusieurs fils de rois. Il m'a donné tantôt le portrait de cette cruelle princesse, quand il a vu qu'il fallait se préparer à la mort. Je te confie, m'a-t-il dit, cette rare peinture; conserve bien ce précieux dépôt : tu n'as qu'à le montrer à mon père en lui apprenant ma destinée, et je ne doute pas qu'en voyant une si charmante image, il ne me par-

donne ma témérité : — Mais, ajouta le gouverneur, qu'un autre, s'il veut, aille porter au roi son père une si triste nouvelle ; pour moi, possédé de mon affliction, je vais loin d'ici et de Samarcande pleurer une tête si chère. Voilà ce que vous souhaitiez d'apprendre et voici ce dangereux portrait, poursuivit-il, en le tirant de dessous sa robe et le jetant à terre avec indignation ; voici la cause du malheur de mon prince. O détestable peinture, pourquoi mon maître, quand tu es tombée entre ses mains, n'avait-il pas mes yeux ? O princesse inhumaine, puissent tous les princes de la terre avoir pour toi les sentimens que tu m'inspires ! Au lieu d'être l'objet de leur amour, tu leur ferais horreur. A ces mots, le gouverneur du prince de Samarcande se retira plein de colère en regardant le palais d'un œil furieux et sans parler davantage au fils de Timurtasch, qui ramassa promptement le portrait de Tourandocte et voulut se retirer dans la maison de sa vieille ; mais il s'égara dans l'obscurité et insensiblement il se trouva hors de la ville. Il attendit impatiemment le jour pour contempler la beauté de la princesse de la Chine : sitôt qu'il le vit paraître et qu'il put contenter sa curiosité, il ouvrit la boîte qui renfermait le portrait.

Il hésita pourtant avant que de le regarder. Que vais-je faire ? s'écria-t-il ; dois-je présenter à mes yeux un objet si dangereux ? Songe, Calaf, songe aux funestes effets qu'il a causés ; as-tu déjà oublié ce que le gouverneur du prince de Samarcande vient de te dire ? Ne regarde point cette peinture ; résiste au mouvement qui t'entraîne pendant qu'il n'est encore qu'un désir curieux. Tandis que tu jouis de ta raison, tu peux prévenir ta perte..... Mais que dis-je, prévenir ? ajouta-t-il en se reprenant ; quel faux raisonnement m'inspire une timide prudence ? Si je dois aimer la princesse, mon amour n'est-il pas déjà écrit au ciel en caractères ineffaçables ? D'ailleurs, je crois qu'on peut voir impunément le plus beau portrait ; il faut être bien faible pour se troubler à la vue d'un vain mélange de couleurs. Ne craignons rien ; considérons de sang-froid ces traits vainqueurs et assassins : j'y veux même trouver des défauts et goûter le plaisir nouveau de censurer les charmes de cette princesse trop superbe ; et je souhaiterais, pour mortifier sa vanité, qu'elle apprît que j'ai sans émotion envisagé son image.

LXVIe JOUR.

Le fils de Timurtasch se promettait bien de voir d'un œil indifférent le portrait de Tourandocte ; il le regarde, il l'examine, il admire le tour du visage, la régularité des traits, la vivacité des yeux, la bouche, le nez, tout lui paraît parfait : il s'étonne d'un si rare assemblage, et, quoique en garde contre ce qu'il voit, il s'en laisse charmer. Un trouble inconcevable l'agite malgré lui ; il ne se connaît plus : quel feu, dit-il, vient tout à coup m'animer ? Quel désordre ce portrait met-il dans mes sens ? Juste ciel ! est-ce le sort de tous ceux qui regardent cette peinture d'aimer l'inhumaine princesse qu'elle représente ? Hélas ! je ne sens que trop qu'elle fait sur moi la même impression qu'elle a faite sur le malheureux prince de Samarcande ; je me rends aux traits qui l'ont blessé, et, loin d'être effrayé de sa pitoyable histoire, peu s'en faut que je n'envie son malheur même. Quel changement ! grand Dieu ! Je ne concevais pas tout à l'heure comment on pouvait être assez insensé pour mépriser la rigueur de l'édit, et dans ce moment je ne vois plus rien qui m'épouvante ; tout le péril est disparu.

Non, princesse incomparable, poursuivit-il en regardant le portrait d'un air tendre, aucun obstacle ne m'arrête ; je vous aime malgré votre barbarie, et puisqu'il m'est permis d'aspirer à votre possession, je veux dès aujourd'hui tâcher de vous obtenir : si je péris dans un si beau dessein, je ne sentirai en mourant que la douleur de ne pouvoir vous posséder.

Calaf, ayant pris la résolution de demander la princesse, retourna chez sa vieille veuve, dont il n'eut pas peu de peine à trouver la maison, car il s'en était assez éloigné pendant la nuit. Ah ! mon fils, lui dit l'hôtesse sitôt qu'elle l'aperçut, je suis ravie de vous revoir ; j'étais fort en peine de vous ; je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque fâcheux accident : pourquoi n'êtes-vous pas revenu plus tôt ? — Ma bonne mère, lui répondit-il, je suis fâché de vous avoir causé de l'inquiétude, mais je me suis égaré dans l'obscurité. Ensuite il lui conta comment il avait rencontré le gouverneur du prince qu'on avait fait mourir, et il ne manqua pas de répéter tout ce que le gouverneur lui avait dit. Puis montrant le portrait de Tourandocte : Voyez, dit-il, si cette peinture n'est qu'une image imparfaite

de la princesse de la Chine; pour moi, je ne puis m'imaginer qu'elle n'égale pas la beauté de l'original.

— Par l'âme du prophète Jacmouny[1], s'écria la vieille, après avoir examiné le portrait, la princesse est mille fois plus belle et plus charmante encore qu'elle n'est ici représentée. Je voudrais que vous l'eussiez vue, vous seriez persuadé comme moi que tous les peintres du monde, qui entreprendront de la peindre au naturel, n'y pourront réussir; je n'en excepte pas même le fameux Many. — Vous me faites un plaisir extrême, reprit le prince Nogaïs, de m'assurer que la beauté de Tourandocte est au-dessus de tous les efforts de la peinture. Que cette assurance me flatte! elle m'affermit dans mon dessein et m'excite à tenter promptement une si belle aventure: que ne suis-je déjà devant la princesse! Je brûle d'impatience d'éprouver si je serai plus heureux que le prince de Samarcande.

— Que dites-vous? mon fils, répliqua la veuve; quelle entreprise osez-vous former, et songez-vous en effet à l'exécuter? — Oui, ma bonne mère, repartit Calaf, je prétends aujourd'hui me présenter pour répondre aux questions de la princesse; je ne suis venu à la Chine que pour offrir mon bras au grand roi Altoun-Khan, mais il vaut mieux être son gendre qu'un officier de ses armées.

A ces paroles, la vieille se prit à pleurer. Ah! Seigneur, dit-elle, au nom de Dieu ne persistez pas dans une résolution si téméraire: vous périrez sans doute, si vous êtes assez hardi pour aller demander la princesse; au lieu d'être charmé de sa beauté, détestez-la plutôt, puisqu'elle est la cause de tant d'événemens tragiques; représentez-vous quelle sera la douleur de vos parens lorsqu'ils recevront la nouvelle de votre mort; soyez touché des déplaisirs mortels où vous les allez plonger. — De grâce, ma mère, interrompit le fils de Timurtasch, cessez de me présenter des images si capables de m'attendrir; je n'ignore pas que si j'achève aujourd'hui ma destinée, ce sera pour les auteurs de ma naissance une source inépuisable de larmes; peut-être même (car je connais leur tendresse pour moi) ne pourront-ils apprendre mon trépas sans se laisser mourir de douleur: quelque reconnaissance pourtant que leurs sentimens me doivent inspirer et qu'ils m'inspirent en effet, il faut que je cède à l'ardeur qui me domine; mais, que dis-je? n'est-ce pas aussi pour les rendre plus heureux que je veux exposer ma vie? Oui sans doute, leur intérêt s'accorde avec le désir qui me presse; et si mon père était ici, bien loin de s'opposer à mon dessein, il m'exciterait à l'exécuter promptement. C'est donc une chose résolue: ne perdez point de temps à me vouloir persuader; car rien ne saurait m'ébranler.

Lorsque la vieille vit que son jeune hôte n'écoutait point ses conseils, son affliction en redoubla: — C'en est donc fait, seigneur, reprit-elle; on ne peut vous empêcher de courir à votre perte; pourquoi faut-il que vous soyez venu loger dans ma maison? pourquoi vous ai-je parlé de Tourandocte? Vous en êtes devenu amoureux sur le portrait que je vous en ai fait; malheureuse que je suis! c'est moi qui vous ai perdu: pourquoi faut-il que j'aie votre mort à me reprocher? — Non, ma bonne mère, interrompit une seconde fois le prince Nogaïs, ce n'est pas vous qui faites mon malheur; ne vous imputez point l'amour que j'ai pour la princesse; je devais l'aimer et je remplis mon sort; d'ailleurs, qui vous a dit que je répondrai mal à ses questions? Je ne suis ni sans étude ni sans esprit; et le ciel peut-être m'a réservé l'honneur de délivrer le roi de la Chine des chagrins que lui cause un affreux serment. Mais, ajouta-t-il en tirant la bourse que le khan de Berlas lui avait donnée et dans laquelle il y avait encore une assez grande quantité de pièces d'or, comme cela, je l'avoue, est incertain et qu'il peut arriver que je meure, je vous fais présent de cette bourse pour vous consoler de mon trépas. Vous pourrez même vendre aussi mon cheval et en garder l'argent; car je n'en aurai pas besoin, soit que la fille d'Altoun-Khan devienne le prix de mon au-

[1] Jacmouny est, selon toute apparence, une altération de Schakia-Mouni, nom du fondateur de la religion bouddhique. Schakia-Mouni ou Bouddha naquit environ mille ans avant notre ère dans le royaume de Magadha qui répondait à la partie méridionale du Behar. Sa doctrine, qui était une réforme de la religion brahmanique et dont il serait trop long de donner un exposé, fit de rapides progrès dans l'Inde, et se répandit ensuite dans toute l'Inde située au delà du Gange, chez les Birmans, au Pégou, à Siam, dans la Chine et dans la Tartarie.

Persécuté dans l'Inde, son pays natal, où le culte brahmanique a fini par triompher, le Bouddhisme s'est maintenu dans les autres pays; et de toutes les religions du monde, c'est aujourd'hui celle qui compte le plus de sectateurs.

Bouddha, que les Chinois appellent Fo, est encore connu sous plusieurs autres noms, entre lesquels se trouve celui de *Gautama*, dont on a fait *Samanacodom*, qui est un des plus célèbres noms du législateur.

dace, soit que mon trépas en doive être le triste salaire.

LXVII° JOUR.

La veuve prit la bourse de Calaf, en disant : O mon fils! vous vous trompez fort, si vous vous imaginez que ces pièces d'or me consolent de votre perte; je vais les employer en bonnes œuvres, en distribuer une partie dans les hôpitaux aux pauvres qui souffrent patiemment leur misère, et dont par conséquent les prières sont si agréables à Dieu; je donnerai le reste aux ministres de notre religion, afin que tous ensemble ils prient le ciel de vous inspirer, et de ne pas permettre que vous vous exposiez à périr. Toute la grâce que je vous demande, c'est de ne point aller aujourd'hui vous présenter pour répondre aux questions de Tourandocte; attendez jusqu'à demain, le terme n'est pas long; laissez-moi ce temps-là pour faire agir de bonnes âmes et mettre Jacmouny dans vos intérêts; après cela vous ferez tout ce qui vous plaira. Accordez-moi, je vous prie, cette satisfaction; j'ose dire que vous la devez à une personne qui a déjà conçu pour vous tant d'amitié qu'elle serait inconsolable si vous périssiez.

Effectivement, Calaf avait un air qui prévenait d'abord en sa faveur; outre que c'était un des plus beaux princes du monde et des mieux faits, il avait des manières aisées et si agréables qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer. Il fut touché de la douleur et de l'affection que cette bonne vieille faisait paraître. Eh bien! ma mère, lui dit-il, j'aurai pour vous la complaisance que vous exigez de moi : je n'irai point aujourd'hui demander la princesse; mais pour vous dire ce que je pense, je ne crois pas que votre prophète Jacmouny puisse me faire changer de résolution.

Il ne sortit point de toute la journée de la maison de la veuve, qui ne manqua pas d'aller dans les hôpitaux distribuer des aumônes et d'acheter à beaux deniers comptants l'intercession des bonzes [1] auprès de Berginghuzin : elle fit aussi sacrifier aux idoles des poules et des poissons. Les génies ne furent pas non plus oubliés : on leur offrit en sacrifice du riz et des légumes dans les lieux consacrés à cette cérémonie; mais toutes les prières des bonzes et des ministres des idoles, quoique bien payées, ne produisirent pas l'effet que la bonne hôtesse de Calaf en avait attendu : car, le lendemain matin, ce prince parut plus déterminé que jamais à demander Tourandocte. Adieu, ma bonne mère, dit-il à la veuve; je suis fâché que vous vous soyez donné hier tant de peines pour moi, vous pouviez vous les épargner : car je vous avais assuré que je ne serais pas aujourd'hui dans d'autres sentimens. A ces mots, il quitta la vieille qui, se sentant saisir de la plus vive douleur, se couvrit le visage de son voile, et demeura, la tête sur ses genoux, dans un accablement qu'on ne saurait exprimer.

Le jeune prince des Nogaïs, parfumé d'essence et plus beau que la lune, se rendit au palais. Il vit à la porte cinq éléphans liés; et des deux côtés étaient en haie deux mille soldats le casque en tête, armés de boucliers et couverts de plaques de fer. Un des principaux officiers qui les commandait, jugeant à l'air de Calaf qu'il était étranger, l'arrêta et lui demanda quelle affaire il avait au palais. Je suis prince étranger, lui répondit le fils de Timurtasch, je viens me présenter au roi pour le prier de m'accorder la permission de répondre aux questions de la princesse sa fille. L'officier, à ces paroles, le regardant avec étonnement, lui dit : Prince, savez-vous bien que vous venez ici chercher la mort? Vous auriez mieux fait de demeurer dans votre pays que de former le dessein qui vous amène; retournez sur vos pas et ne vous flattez point de la trompeuse espérance que vous obtiendrez la barbare Tourandocte. Quand vous seriez plus habile qu'un mandarin [1] de la science, vous ne percerez jamais le sens de ses paroles ambiguës. — Je vous rends grâces de votre conseil, repartit Calaf, mais je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer. — Allez donc à la mort, répliqua l'officier d'un air chagrin, puisqu'il n'est pas possible de vous en empêcher. En même temps il le laissa entrer dans le palais, et ensuite se retournant vers quelques autres officiers qui avaient entendu leur conversation : Que ce jeune prince, leur dit-il, est beau et bien fait! C'est dommage qu'il meure sitôt.

[1] Ce sont des prêtres. (*Pétis.*)

[1] Il y a dans chaque ville de la Chine deux *Hioquon* (*Hio-Kouan*), c'est-à-dire mandarins de la science, qui ont droit d'examiner les gens qui se présentent pour prendre des degrés. (*Pétis.*)

quelle sera demain ma confusion, lorsqu'il faudra qu'en plein conseil, devant les plus grands docteurs de la Chine, j'avoue que je ne puis répondre à la question proposée! Est-ce là, diront-ils, cette spirituelle princesse qui se pique de savoir tout, et à qui l'énigme la plus difficile ne coûte rien à deviner?

Hélas! poursuivit-elle, ils s'intéressent tous pour le jeune prince : je les ai vus pâles, effrayés, quand il a paru embarrassé; et je les ai vus pleins de joie lorsqu'il a pénétré le sens de mes questions. J'aurai la mortification cruelle de les voir encore jouir de ma peine quand je me confesserai vaincue. Quel plaisir ne leur fera pas cet aveu honteux, et quel supplice pour moi d'être réduite à le faire!

—Ma princesse, lui dit une des esclaves, au lieu de vous chagriner par avance; au lieu de vous représenter la honte que vous devez avoir demain, ne feriez-vous pas mieux de songer à la prévenir? Ce qu'il vous a proposé est-il si difficile que vous n'y puissiez répondre? Avec le génie et la pénétration que vous avez, n'en sauriez-vous venir à bout? —Non, dit Tourandocte, c'est une chose impossible. Il me demande comment se nomme le prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, est en ce moment comblé de joie et de gloire? Je conçois bien qu'il est lui-même ce prince, mais, ne le connaissant point, je ne puis dire son nom.—Cependant, madame, reprit la même esclave, vous avez promis de nommer demain ce prince au divan; lorsque vous avez fait cette promesse, vous espériez sans doute que vous la tiendriez.—Je n'espérais rien, repartit la princesse, et je n'ai demandé du temps que pour me laisser mourir de chagrin, avant que d'être obligée d'avouer ma honte et d'épouser le prince.

—La résolution est violente, dit alors l'autre esclave favorite : je sais bien, madame, qu'aucun homme n'est digne de vous, mais il faut convenir que celui-ci a un mérite singulier; sa beauté, sa bonne mine et son esprit doivent vous parler en sa faveur. —Je lui rends justice, interrompit la princesse; s'il est quelque prince au monde qui mérite que je le regarde d'un œil favorable, c'est celui-là. Tantôt même, je le confesse, avant que de l'interroger, je l'ai plaint; j'ai soupiré en le voyant; et ce qui jusqu'à ce jour ne m'était pas arrivé, peu s'en est fallu que je n'aie souhaité qu'il répondît bien à mes questions. Il est vrai que dans le moment j'ai rougi de ma faiblesse; mais ma fierté l'a surmontée, et les réponses justes qu'il m'a faites ont achevé de me révolter contre lui; tous les applaudissemens que les docteurs lui ont donnés m'ont tellement mortifiée, que je n'ai plus senti et ne sens plus encore pour lui que des mouvemens de haine. O malheureuse Tourandocte! meurs promptement de regret et de dépit, d'avoir trouvé un jeune homme qui a pu te couvrir de honte, et te contraindre à devenir sa femme.

A ces mots, elle redoubla ses pleurs, et dans la violence de ses transports, elle n'épargna ni ses cheveux ni ses habits; elle porta même plus d'une fois la main sur ses belles joues pour les déchirer et pour punir ses charmes, comme premiers auteurs de la confusion qu'elle avait essuyée, si ses esclaves, qui veillaient sur sa fureur, n'en eussent sauvé son visage; mais elles avaient beau s'empresser à la secourir, elles ne pouvaient calmer son agitation. Pendant qu'elle était dans cet état affreux, le prince des Nogaïs, charmé du résultat du divan, nageait dans la joie, et se livrait à l'espérance de posséder sa maîtresse le jour suivant.

LXXIVe JOUR.

Le roi étant revenu de la salle du conseil dans son appartement, envoya chercher Calaf pour l'entretenir en particulier sur ce qui s'était passé au divan; le prince Nogaïs accourut aussitôt aux ordres du monarque, qui lui dit après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse : Ah! mon fils, viens m'ôter de l'inquiétude où je suis; je crains que ma fille ne réponde à la question que tu lui as proposée : pourquoi t'es-tu mis en danger de perdre l'objet de ton amour? — Seigneur, répondit Calaf, que votre majesté n'appréhende rien; il est impossible que la princesse me dise comment s'appelle le prince dont je lui ai demandé le nom, puisque je suis ce prince, et que personne ne me connaît dans votre cour.

—Ce discours me rassure, s'écria le roi avec transport, j'étais alarmé, je te l'avoue; Tourandocte est fort pénétrante; la subtilité de son esprit me faisait trembler pour toi; mais, grâce au ciel, tu me rends tranquille : quelque facilité qu'elle ait à percer le sens des énigmes, elle ne peut en effet deviner ton nom; je ne l'a-

sultez des personnes sages, faites vos réflexions, et demain vous viendrez m'apprendre ce que vous aurez résolu.

En achevant ces paroles, il quitta Calaf qui sortit du palais, fort mortifié de ce qu'il fallait attendre au lendemain ; car il n'était nullement frappé de ce que le roi venait de lui représenter, et il revint chez son hôtesse sans faire la moindre attention à l'affreux péril auquel il voulait s'exposer. Dès qu'il parut devant la vieille et qu'il lui eut conté ce qui s'était passé au palais, elle recommença à le haranguer et à mettre encore tout en usage pour le détourner de son entreprise ; mais elle ne recueillit point d'autre fruit de ses nouveaux efforts, que de s'apercevoir qu'ils enflammaient son jeune hôte et le rendaient encore plus ferme dans sa résolution. En effet, il retourna le jour suivant au palais et se fit annoncer au roi, qui le reçut dans son cabinet, ne voulant pas que personne fût témoin de leur conversation.

Hé bien, prince, lui dit Altoun-Khan, votre vue doit-elle aujourd'hui me réjouir ou m'affliger ? dans quels sentimens êtes-vous ? — Seigneur, répondit Calaf, j'ai toujours l'esprit dans la même disposition. Quand j'eus l'honneur de me présenter hier devant votre majesté, j'avais déjà fait toutes mes réflexions ; je suis déterminé à souffrir le même supplice que mes rivaux, si le ciel n'a pas autrement ordonné de mon sort. A ce discours, le roi se frappa la poitrine, déchira son collet et s'arracha quelques poils de la barbe.

Que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'avoir conçu tant d'amitié pour celui-ci ! La mort des autres ne m'a point fait tant de peine. Ah ! mon fils, continua-t-il, en embrassant le prince Nogaïs avec un attendrissement qui lui causa quelque émotion, rends-toi à ma douleur si mes raisons ne sont pas capables de t'ébranler. Je sens que le coup qui t'ôtera la vie frappera mon cœur d'une atteinte mortelle ; renonce, je t'en conjure, à la possession de ma cruelle fille ; tu trouveras dans le monde assez d'autres princesses que tu pourras posséder. Pourquoi t'obstiner à la poursuite d'une inhumaine que tu ne saurais obtenir ? Demeure, si tu veux, dans ma cour ; tu y tiendras le premier rang après moi ; tu auras de belles esclaves ; les plaisirs te suivront partout ; en un mot, je te regarderai comme mon propre fils. Désiste-toi donc de la poursuite de Tourandocte ; que j'aie du moins la satisfaction d'enlever une victime à cette sanguinaire princesse.

LXIX JOUR.

Le fils de Timurtasch était très-sensible à l'amitié que le roi de la Chine lui témoignait ; mais il lui répondit : Seigneur, laissez-moi, de grâce, m'exposer au péril dont vous voulez me détourner : plus il est grand, et plus il a de quoi me tenter. Je vous avouerai même que la cruauté de la princesse flatte en secret mon amour. Je me fais un plaisir charmant de penser que je suis peut-être l'heureux mortel qui doit triompher de cette orgueilleuse. Au nom de Dieu, poursuivit-il, que votre majesté cesse de combattre un dessein que ma gloire, mon repos et ma vie même veulent que j'exécute ; car enfin je ne puis vivre si je n'obtiens Tourandocte.

Altoun-Khan, voyant Calaf inébranlable dans sa résolution, en fut vivement affligé. Ah ! jeune audacieux, lui dit-il, ta perte est assurée, puisque tu t'opiniâtres à demander ma fille. Le ciel m'est témoin que j'ai fait tout mon possible pour t'inspirer des sentimens raisonnables. Tu rejettes mes conseils et aimes mieux périr que de les suivre ; n'en parlons donc plus. Tu recevras bientôt le prix de ta folle constance. Je consens que tu entreprennes de répondre aux questions de Tourandocte ; mais il faut auparavant que je te fasse les honneurs que j'ai coutume de faire aux princes qui recherchent mon alliance. A ces mots, il appela le chef du premier corps de ses eunuques [1] ; il lui ordonna de mener Calaf dans le palais [2] du prince et de lui donner deux cents eunuques pour le servir.

A peine le prince Nogaïs fut-il dans le palais où on l'avoit conduit, que les principaux mandarins vinrent le saluer, c'est-à-dire qu'ils se mirent à genoux et qu'ils baissèrent la tête jusqu'à terre, en lui disant l'un après l'autre : « Prince, le serviteur perpétuel de votre illustre race vient en cette qualité vous faire la révé-

[1] Les eunuques des rois de la Chine sont ordinairement au nombre de douze mille, plus ou moins, et partagés en divers corps. (*Petis.*)

[2] Dans l'enceinte du palais du roi, il y en a plusieurs autres qui sont séparés, un pour le prince, un pour le petit-fils, un autre pour la reine, un autre pour les princesses, et d'autres pour les concubines. (*Pétis.*)

rence. » Ensuite ils lui firent des présens et se retirèrent.

Cependant le roi, qui se sentait beaucoup d'amitié pour le fils de Timurtasch et qui en avait compassion, envoya chercher le professeur le plus habile, ou du moins le plus fameux de son collége royal, et lui dit : Docteur, il y a dans ma cour un nouveau prince qui demande ma fille. Je n'ai rien épargné pour le rebuter, mais je n'ai pu en venir à bout. Je voudrais que par ton éloquence tu lui fisses entendre raison : c'est pour cela que je te mande ici. Le docteur obéit ; il alla voir Calaf et eut avec lui une fort longue conversation. Ensuite il revint trouver Altoun-Khan, et lui dit : Seigneur, il est impossible de persuader ce jeune prince ; il veut absolument mériter la princesse ou mourir. Quand j'ai connu que c'était une erreur de prétendre vaincre sa fermeté, j'ai eu la curiosité de voir si son obstination n'avait point d'autre fondement que son amour ; je l'ai interrogé sur plusieurs matiéres différentes, et je l'ai trouvé si savant que j'en ai été surpris. Il est musulman, et il me paraît parfaitement instruit de tout ce qui regarde sa religion. Enfin, pour dire à votre majesté ce que j'en pense, je crois que si quelque prince est capable de bien répondre aux questions de la princesse, c'est celui-là.

O docteur ! s'écria le roi, tu me ravis par ce discours ; plaise au ciel que ce prince devienne mon gendre ! Dès qu'il a paru devant moi, je me suis senti de l'affection pour lui ; puisse-t-il être plus heureux que les autres qui sont venus périr dans cette ville ! Le bon roi Altoun-Khan ne se contenta pas de faire des vœux pour Calaf, il tâcha de lui rendre propices les esprits qui président au ciel, au soleil et à la lune. Pour cet effet, il ordonna des prières publiques, et l'on fit dans les temples des sacrifices solennels. On immola par son ordre un bœuf au ciel, une chèvre au soleil et un pourceau à la lune. De plus, il fit publier dans Pékin que les confréries [1] du mois eussent à faire un festin dans l'intention que le prince qui se présentait pour demander la princesse eût le bonheur de l'obtenir.

Après les prières et les sacrifices, le monarque chinois envoya son colao [2] au prince des Nogaïs, pour l'avertir de se tenir prêt à répondre le lendemain aux questions de la princesse, et lui dire qu'on ne manquerait pas de l'aller chercher pour le conduire au divan, et que les personnes qui devaient composer l'assemblée avaient déjà reçu l'ordre de s'y rendre.

LXX[e] JOUR.

Quelque déterminé que fût Calaf à éprouver l'aventure, il ne passa pas la nuit sans inquiétude. Si tantôt il osait se fier à son génie et se promettre un heureux succès, tantôt perdant cette confiance, il se représentait la honte qu'il aurait si ses réponses ne plaisaient pas au divan. Il pensait aussi quelquefois à Elmaze et à Timurtasch : Hélas ! disait-il, si je meurs, que deviendront mon père et ma mère ?

Le jour le surprit dans cette confusion de sentimens. Aussitôt il entendit le son de plusieurs cloches avec un grand bruit de tambours. Il jugea que c'était pour appeler au conseil tous ceux qui devaient s'y trouver. Alors élevant sa pensée à Mahomet : O grand prophète, lui dit-il, vous voyez l'état où je suis ; inspirez-moi : faut-il que je me rende au divan, ou que j'aille dire au roi que le péril m'épouvante ? Il n'eut pas prononcé ces paroles, qu'il sentit évanouir toutes ses craintes et renaître son audace ; il se leva et se revêtit d'un caftan et d'un manteau d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or qu'Altoun-Khan lui envoya, avec des bas et des souliers de soie bleue.

Comme il achevait de s'habiller, six mandarins bottés, et vêtus de robes fort larges et de couleur cramoisie, entrèrent dans son appartement, et après l'avoir salué de la même manière que ceux du jour précédent, ils lui dirent qu'ils venaient de la part du roi le prendre pour le mener au divan. Il se laissa conduire ; ils traversèrent une cour en marchant au milieu d'une double haie de soldats, et quand ils furent arrivés dans la première salle du conseil, ils y trouvèrent plus de mille chanteurs et joueurs d'instrumens qui, chantant et jouant tous ensemble de concert, faisaient un bruit étonnant. De-là ils s'avancèrent dans la salle où se tenait le conseil et qui communiquait au palais intérieur.

Déjà toutes les personnes qui devaient assister à cette assemblée étaient assises sous des pavillons de diverses couleurs, qui régnaient au-

[1] Ce sont des confréries d'artisans appelées ainsi à cause qu'il y a dans chacune trente confrères qui chaque jour régalent l'un après l'autre la confrérie. (*Pétis.*)

[2] Colao, c'est le chancelier. (*Pétis.*)

tour de la salle. Les mandarins les plus considérables paraissaient d'un côté, le colao avec les professeurs du collége royal étaient de l'autre; et plusieurs docteurs dont on connaissait la capacité, occupaient les autres places. Il y avait au milieu deux trônes d'or, posés sur deux siéges triangulaires. D'abord que le prince Nogaïs parut, la noble et docte assistance le salua avec toutes les marques d'un grand respect, mais sans lui dire une parole, parce que tout le monde étant dans l'attente de l'arrivée du roi, gardait un profond silence.

Le soleil était sur le point de se lever. Dès qu'on vit briller les premiers rayons de ce bel astre, deux eunuques ouvrirent des deux côtés les rideaux de la porte du palais intérieur, et aussitôt le roi sortit accompagné de la princesse Tourandocte, qui portait une longue robe de soie tissue d'or et un voile de la même étoffe qui lui couvrait le visage. Ils montèrent tous deux à leurs trônes par cinq degrés d'argent. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, deux jeunes filles parfaitement belles parurent, l'une au côté du roi et l'autre au côté de la princesse: c'étaient des esclaves du sérail d'Altoun-Khan. Elles avaient le visage et la gorge découverte, de grosses perles aux oreilles, et elles se tenaient debout avec une plume et du papier, prêtes à écrire ce que le roi leur ordonnerait. Pendant ce temps-là toutes les personnes de l'assemblée, qui s'étaient levées à la vue d'Altoun-Kan, demeurèrent debout avec beaucoup de gravité et les yeux à demi fermés. Calaf seul promenait partout ses regards, ou plutôt il ne regardait que la princesse, dont il admirait le port majestueux.

Quand le puissant monarque de la Chine eut ordonné aux mandarins et aux docteurs de s'asseoir, un des six seigneurs qui avaient conduit Calaf, et qui était debout avec lui à quinze coudées des deux trônes, s'agenouilla et lut un mémoire qui contenait la demande que ce prince étranger faisait de la princesse Tourandocte. Ensuite il se releva et dit à Calaf de faire trois révérences au roi. Le prince des Nogaïs s'en acquitta de si bonne grâce, qu'Altoun-Khan ne put s'empêcher de lui sourire, pour lui témoigner qu'il le voyait avec plaisir.

Alors le colao se leva de sa place et lut à haute voix l'édit funeste qui condamnait à mort tous les amans téméraires qui répondraient mal aux questions de Tourandocte. Puis adressant la parole à Calaf: Prince, lui dit-il, vous venez d'entendre à quelle condition on peut obtenir la princesse; si l'image du péril présent fait quelque impression sur votre âme, il vous est encore permis de vous retirer. — Non, non, dit le prince Nogaïs, le prix qu'il s'agit de remporter est trop beau pour avoir la lâcheté d'y renoncer.

LXXIe JOUR.

Le roi, voyant Calaf disposé à répondre aux questions de Tourandocte, se tourna vers cette princesse et lui dit: Ma fille, c'est à vous de parler; proposez à ce jeune prince les questions que vous avez préparées; et plaise à tous les esprits à qui l'on fit hier des sacrifices, qu'il pénètre le sens de vos paroles! Tourandocte, à ces mots, lui dit: — Je prends à témoin le prophète Jacmouny, que je ne vois qu'à regret mourir tant de princes; mais pourquoi s'obstinent-ils à vouloir que je sois à eux? que ne me laissent-ils vivre tranquillement dans mon palais, sans venir attenter à ma liberté? Sachez donc, jeune audacieux, ajouta-t-elle en s'adressant à Calaf, que vous n'aurez point de reproche à me faire, lorsqu'à l'exemple de vos rivaux, il vous faudra souffrir une mort cruelle; vous êtes vous seul la cause de votre perte, puisque je ne vous oblige point à venir demamander ma main.

—Belle princesse, répondit le prince des Nogaïs, je sais tout ce qu'on peut me dire là-dessus; faites-moi, s'il vous plaît, vos questions, et je vais tâcher d'en démêler le sens. — Hé bien! reprit Tourandocte, dites-moi quelle est la créature qui est de tout pays, amie de tout le monde, et qui ne saurait souffrir son semblable? — Madame, répondit Calaf, c'est le soleil. — Il a raison, s'écrièrent tous les docteurs, c'est le soleil.—Quelle est la mère, reprit la princesse, qui, après avoir mis au monde ses enfans, les dévore tous lorsqu'ils sont devenus grands? — C'est la mer, répondit le prince des Nogaïs, parce que les fleuves, qui vont se décharger dans la mer, tirent d'elle leur source.

Tourandocte, voyant que le jeune prince répondait juste à ses questions, en fut si piquée qu'elle résolut de ne rien épargner pour le perdre. — Quel est l'arbre, lui dit-elle, dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre? Elle ne se contenta pas de

proposer cette question ; la maligne princesse, pour éblouir Calaf et l'étourdir, leva son voile en même temps, et laissa voir à l'assemblée toute la beauté de son visage, auquel le dépit et la honte ajoutaient de nouveaux charmes. Sa tête était parée de fleurs naturelles placées avec un art infini, et ses yeux paraissaient plus brillans que les étoiles. Elle était aussi belle que le soleil quand il se montre dans tout son éclat à l'ouverture d'un nuage épais. L'amoureux fils de Timurtasch, à la vue de cette incomparable princesse, au lieu de répondre à la question proposée, demeura muet et immobile : aussitôt tout le divan, qui s'intéressait pour lui, fut saisi d'une frayeur mortelle ; le roi même en pâlit, et crut que c'était fait de ce jeune prince.

Mais Calaf, revenu de la surprise que lui avait causée tout à coup la beauté de Tourandocte, rassura bientôt l'assemblée en reprenant ainsi la parole : Charmante princesse, je vous prie de me pardonner si j'ai demeuré quelques momens interdit : j'ai cru voir un de ces objets célestes qui sont le plus bel ornement du séjour qui est promis aux fidèles après leur mort ; je n'ai pu voir tant d'attraits sans en être troublé. Ayez la bonté de répéter la question que vous m'avez faite, car je ne m'en souviens plus ; vous m'avez fait tout oublier. — Je vous ai demandé, dit Tourandocte, quel est l'arbre dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre ? — Cet arbre, répondit Calaf, représente l'année, qui est composée de jours et de nuits.

Cette réponse fut encore applaudie dans le divan ; les mandarins et les docteurs dirent qu'elle était juste et donnèrent mille louanges au jeune prince. Alors Altoun-Khan dit à Tourandocte : Allons, ma fille, confesse-toi vaincue et consens d'épouser ton vainqueur ; les autres n'ont pu seulement répondre à une de tes questions, et celui-ci, comme tu vois, les explique toutes. — Il n'a pas encore remporté la victoire, répondit la princesse en remettant son voile pour cacher sa confusion et les pleurs qu'elle ne pouvait s'empêcher de répandre ; j'ai d'autres questions à lui faire. Mais je les lui proposerai demain. — Oh ! pour cela non, repartit le roi, je ne permettrai point que vous lui fassiez des questions à l'infini ; tout ce que je puis souffrir, c'est que vous lui en proposiez une tout à l'heure. La princesse s'en défendit, en disant qu'elle n'avait préparé que celles qui venaient d'être interprétées, et pria le roi son père de ne lui pas refuser la permission d'interroger le prince le jour suivant.

C'est ce que je ne veux pas vous accorder, s'écria le monarque de la Chine en colère ; vous ne cherchez qu'à mettre l'esprit de ce jeune prince en défaut, et moi je ne songe qu'à dégager l'affreux serment que j'ai eu l'imprudence de faire. Ah ! cruelle, vous ne respirez que le sang, et la mort de vos amans est un doux spectacle pour vous ! La reine votre mère, touchée des premiers malheurs que vous avez causés, se laissa mourir de douleur d'avoir mis au monde une fille si barbare ; et moi, vous ne l'ignorez pas, je suis plongé dans une mélancolie que rien ne peut dissiper, depuis que je vois les suites funestes de la complaisance que j'ai eue pour vous ; mais grâce aux esprits qui président au Ciel, au soleil et à la lune, et à qui mes sacrifices ont été agréables, on ne fera plus dans mon palais de ces horribles exécutions qui rendent votre nom exécrable. Puisque ce prince a bien répondu à ce que vous lui avez proposé, je demande à toute cette assemblée s'il n'est pas juste qu'il soit votre époux ? Les mandarins et les docteurs éclatèrent alors en murmures, et le colao prit la parole. Seigneur, dit-il au roi, votre majesté n'est plus liée par le serment qu'elle fit de faire exécuter son rigoureux édit, c'est à la princesse présentement à y satisfaire de sa part. Elle promit sa main à celui qui répondrait juste à ses questions ; un prince vient d'y répondre d'une manière qui a contenté tout le divan : il faut qu'elle tienne sa promesse, ou il ne faut pas douter que les esprits qui veillent aux supplices des parjures ne la punissent bientôt.

LXXIIe JOUR.

Tourandocte pendant ce temps-là gardait le silence, elle avait la tête sur les genoux et paraissait ensevelie dans une profonde affliction. Calaf s'en étant aperçu se prosterna devant Altoun-Khan et lui dit : Grand roi, dont la justice et la bonté rendent florissant le vaste empire de la Chine, je demande une grâce à votre majesté ; je vois bien que la princesse est au désespoir que j'aie eu le bonheur de répondre à ses questions ; elle aimerait beaucoup mieux sans doute que j'eusse mérité la mort. Puisqu'elle a tant d'aversion pour les hommes, que,

malgré la parole donnée, elle se refuse à moi, je veux bien renoncer aux droits que j'ai sur elle, à condition qu'à son tour elle répondra juste à une question que je vais lui proposer.

Toute l'assemblée fut assez surprise de ce discours. Ce jeune prince est-il fou, se disaient-ils tout bas les uns aux autres, de se mettre au hasard de perdre ce qu'il vient d'acquérir au péril de sa vie? Croit-il pouvoir faire une question qui embarasse Tourandocte? Il faut qu'il ait perdu l'esprit. Altoun-Khan était aussi fort étonné de ce que Calaf osait lui demander: Prince, lui dit-il, avez-vous bien fait attention aux paroles qui viennent de vous échapper? — Oui, seigneur, répondit le prince des Nogaïs, et je vous conjure de m'accorder cette grâce. — Je le veux, répliqua le roi; mais quelque chose qu'il en puisse arriver, je déclare que je ne suis plus lié par le serment que j'ai fait, et que désormais je ne ferai plus mourir aucun prince. — Divine Tourandocte, reprit le fils de Timurtasch en s'adressant à la princesse, vous avez entendu ce que j'ai dit. Quoiqu'au jugement de cette savante assemblée, votre main me soit due: quoique vous soyez à moi, je vous rends à vous-même; j'abandonne votre possession; je me dépouille d'un bien si précieux, pourvu que vous répondiez précisément à la question que je vais vous faire; mais de votre côté, jurez que si vous ne répondez pas juste, vous consentirez de bonne grâce à mon bonheur et couronnerez mon amour. — Oui, prince, dit Tourandocte, j'accepte la condition, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré et je prends cette assemblée à témoin de mon serment.

Tout le divan était dans l'attente de la question que Calaf allait faire à la princesse, et il n'y avait personne qui ne blâmât ce jeune prince de s'exposer sans nécessité à perdre la fille d'Altoun-Khan; ils étaient tous choqués de sa témérité. Belle princesse, dit Calaf, comment se nomme le prince, qui après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de gloire et de joie? La princesse demeura quelque temps à rêver, ensuite elle dit: Il m'est impossible de répondre à cela présentement, mais je vous promets que demain je vous dirai le nom de ce prince. — Madame, s'écria Calaf, je n'ai point demandé de délai, et il n'est pas juste de vous en accorder; cependant je veux vous donner encore cette satisfaction; j'espère qu'après cela vous serez trop contente de moi pour faire quelque difficulté de m'épouser.

— Il faudra bien qu'elle s'y résolve, dit alors Altoun-Khan, si elle ne répond pas à la question proposée. Qu'elle ne prétende pas, en se laissant tomber malade ou bien en feignant de l'être, échapper à son amant; quand mon serment ne m'engagerait pas à la lui accorder et qu'elle ne serait pas à lui suivant la teneur de l'édit, je la laisserais plutôt mourir que de renvoyer ce jeune prince: quel homme plus aimable peut-elle jamais rencontrer? En achevant ces paroles, il se leva de dessus son trône et congédia l'assemblée; il rentra dans le palais intérieur avec la princesse, qui de là se retira dans le sien.

Dès que le roi fut sorti du divan, tous les docteurs et les mandarins firent compliment à Calaf sur son esprit. J'admire, lui disait l'un, votre conception prompte et facile. — Non, lui disait l'autre, il n'y a point de bachelier, de licencié, ni de docteur même plus pénétrant que vous. Tous les princes qui se sont présentés jusqu'ici n'avaient pas à beaucoup près votre mérite, et nous avons une extrême joie que vous ayez réussi dans votre entreprise. Le prince des Nogaïs n'avait pas peu d'occupation à remercier tous ceux qui s'empressaient à le féliciter. Enfin les six mandarins qui l'avaient amené au conseil le ramenèrent au même palais où ils l'avaient été prendre, pendant que les autres avec les docteurs s'en allèrent, non sans inquiétude sur la réponse que ferait à sa question la fille d'Altoun-Khan.

LXXIIIe JOUR.

La princesse Tourandocte regagna son palais, suivie de deux jeunes esclaves qui étaient dans sa confidence. Dès qu'elle fut dans son appartement, elle ôta son voile, et se jetant sur un sofa, elle donna une libre étendue aux transports qui l'agitaient; on voyait la honte et la douleur peintes sur son visage; ses yeux, déjà baignés de pleurs, répandirent de nouvelles larmes; elle arracha les fleurs qui paraient sa tête et mit ses beaux cheveux en désordre. Ses deux esclaves favorites commencèrent à la vouloir consoler, mais elle leur dit: Laissez-moi l'une et l'autre, cessez de prendre des soins superflus, je n'écoute rien que mon désespoir, je veux pleurer et m'affliger. Ah!

quelle sera demain ma confusion, lorsqu'il faudra qu'en plein conseil, devant les plus grands docteurs de la Chine, j'avoue que je ne puis répondre à la question proposée! Est-ce là, diront-ils, cette spirituelle princesse qui se pique de savoir tout, et à qui l'énigme la plus difficile ne coûte rien à deviner?

Hélas! poursuivit-elle, ils s'intéressent tous pour le jeune prince : je les ai vus pâles, effrayés, quand il a paru embarrassé; et je les ai vus pleins de joie lorsqu'il a pénétré le sens de mes questions. J'aurai la mortification cruelle de les voir encore jouir de ma peine quand je me confesserai vaincue. Quel plaisir ne leur fera pas cet aveu honteux, et quel supplice pour moi d'être réduite à le faire!

—Ma princesse, lui dit une des esclaves, au lieu de vous chagriner par avance; au lieu de vous représenter la honte que vous devez avoir demain, ne feriez-vous pas mieux de songer à la prévenir? Ce qu'il vous a proposé est-il si difficile que vous n'y puissiez répondre? Avec le génie et la pénétration que vous avez, n'en sauriez-vous venir à bout? —Non, dit Tourandocte, c'est une chose impossible. Il me demande comment se nomme le prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, est en ce moment comblé de joie et de gloire? Je conçois bien qu'il est lui-même ce prince, mais, ne le connaissant point, je ne puis dire son nom.—Cependant, madame, reprit la même esclave, vous avez promis de nommer demain ce prince au divan; lorsque vous avez fait cette promesse, vous espériez sans doute que vous la tiendriez.—Je n'espérais rien, repartit la princesse, et je n'ai demandé du temps que pour me laisser mourir de chagrin, avant que d'être obligée d'avouer ma honte et d'épouser le prince.

—La résolution est violente, dit alors l'autre esclave favorite : je sais bien, madame, qu'aucun homme n'est digne de vous, mais il faut convenir que celui-ci a un mérite singulier; sa beauté, sa bonne mine et son esprit doivent vous parler en sa faveur. —Je lui rends justice, interrompit la princesse; s'il est quelque prince au monde qui mérite que je le regarde d'un œil favorable, c'est celui-là. Tantôt même, je le confesse, avant que de l'interroger, je l'ai plaint; j'ai soupiré en le voyant; et ce qui jusqu'à ce jour ne m'était pas arrivé, peu s'en est fallu que je n'aie souhaité qu'il répondît bien à mes questions. Il est vrai que dans le moment j'ai rougi de ma faiblesse; mais ma fierté l'a surmontée, et les réponses justes qu'il m'a faites ont achevé de me révolter contre lui; tous les applaudissemens que les docteurs lui ont donnés m'ont tellement mortifiée, que je n'ai plus senti et ne sens plus encore pour lui que des mouvemens de haine. O malheureuse Tourandocte! meurs promptement de regret et de dépit, d'avoir trouvé un jeune homme qui a pu te couvrir de honte, et te contraindre à devenir sa femme.

A ces mots, elle redoubla ses pleurs, et dans la violence de ses transports, elle n'épargna ni ses cheveux ni ses habits; elle porta même plus d'une fois la main sur ses belles joues pour les déchirer et pour punir ses charmes, comme premiers auteurs de la confusion qu'elle avait essuyée, si ses esclaves, qui veillaient sur sa fureur, n'en eussent sauvé son visage; mais elles avaient beau s'empresser à la secourir, elles ne pouvaient calmer son agitation. Pendant qu'elle était dans cet état affreux, le prince des Nogaïs, charmé du résultat du divan, nageait dans la joie, et se livrait à l'espérance de posséder sa maîtresse le jour suivant.

LXXIVe JOUR.

Le roi étant revenu de la salle du conseil dans son appartement, envoya chercher Calaf pour l'entretenir en particulier sur ce qui s'était passé au divan; le prince Nogaïs accourut aussitôt aux ordres du monarque, qui lui dit après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse : Ah! mon fils, viens m'ôter de l'inquiétude où je suis; je crains que ma fille ne réponde à la question que tu lui as proposée : pourquoi t'es-tu mis en danger de perdre l'objet de ton amour? — Seigneur, répondit Calaf, que votre majesté n'appréhende rien; il est impossible que la princesse me dise comment s'appelle le prince dont je lui ai demandé le nom, puisque je suis ce prince, et que personne ne me connaît dans votre cour.

—Ce discours me rassure, s'écria le roi avec transport, j'étais alarmé, je te l'avoue; Tourandocte est fort pénétrante; la subtilité de son esprit me faisait trembler pour toi; mais, grâce au ciel, tu me rends tranquille : quelque facilité qu'elle ait à percer le sens des énigmes, elle ne peut en effet deviner ton nom; je me l'as-

cuse plus d'être un téméraire, et je m'aperçois que ce qui m'a paru un défaut de prudence est un tour ingénieux dont tu t'es servi pour ôter tout prétexte à ma fille de se refuser à tes vœux.

Altoun-Khan, après avoir ri avec Calaf de la question faite à la princesse, se disposa à prendre le divertissement de la chasse; il se revêtit d'un caftan étroit et léger, et fit enfermer sa barbe dans un sac de satin noir. Il ordonna aux mandarins de se tenir prêts à l'accompagner, et fit donner des habits de chasse au prince des Nogaïs; ils mangèrent quelques morceaux à la hâte, ensuite ils sortirent du palais. Les mandarins dans des chaises d'ivoire enrichies d'or et découvertes étaient à la tête; chacun avait six hommes qui le portaient, deux qui marchaient devant lui avec des fouets de corde, et deux autres qui le suivaient avec des tables d'argent, sur lesquelles étaient écrites en gros caractère toutes ses qualités; le roi et Calaf dans une litière de bois de sandal rouge, portée par vingt officiers militaires, aussi découverte, et sur laquelle la première lettre du nom du monarque et plusieurs figures d'animaux étaient peintes en traits d'argent, paraissaient après les mandarins; deux généraux des armées d'Altoun-Khan tenaient, à côté de la litière, chacun un large éventail pour les préserver de la chaleur, et trois mille eunuques, qui marchaient derrière, terminaient le cortége.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où les officiers de la vénerie attendaient le roi avec des oiseaux de proie, on commença la chasse aux cailles, qui dura jusqu'au coucher du soleil. Alors ce prince et les personnes de sa suite s'en retournèrent au palais dans le même ordre qu'ils en étaient sortis. Ils trouvèrent dans une cour, sous plusieurs pavillons de taffetas de diverses couleurs, une infinité de petites tables dressées, bien vernissées [1], et couvertes de toutes sortes de viandes coupées. Calaf et les mandarins s'assirent, à l'exemple du roi, chacun à une petite table séparée, auprès de laquelle il y en avait une autre qui servait de buffet. Ils commencèrent tous à boire plusieurs rasades de vin de riz [1] avant que de toucher aux viandes, ensuite ils ne firent plus que manger sans boire. Le repas achevé, Altoun-Khan emmena le prince des Nogaïs dans une grande salle fort éclairée, et remplie de siéges rangés comme pour voir quelque spectacle, et ils furent suivis de tous les mandarins. Le roi régla les rangs, et fit asseoir Calaf auprès de lui sur un grand trône d'ébène orné de filigranes d'or.

Aussitôt que tout le monde eut pris sa place, il entra des chanteurs et des joueurs d'instrumens qui, s'accordant ensemble, commencèrent un concert fort agréable; Altoun-Khan en était charmé. Entêté de la musique chinoise, il demandait de temps en temps au fils de Timurtasch ce qu'il en pensait, et ce jeune prince, par complaisance, la mettait au-dessus de toutes les musiques du monde. Le concert fini, les chanteurs et joueurs d'instrumens se retirèrent pour faire place à un éléphant artificiel, qui s'étant avancé par ressorts au milieu de la salle, vomit six baladins, qui commencèrent à faire des sauts périlleux. Ils étaient presque nus, ils avaient seulement des escarpins [2], des caleçons de toile des Indes, et des bonnets de brocart. Après qu'ils eurent fait voir leur souplesse et leur agilité par mille tours surprenans, ils rentrèrent dans l'éléphant, qui sortit comme il était entré. Il parut ensuite des comédiens [3] qui

[1] On mange à la Chine sur des tables enduites d'un vernis nommé charan. Ils ne se servent point de nappes ni de serviettes; il n'y a pas non plus de couteaux, parce que les viandes sont coupées quand on les présente, et ils se servent de deux petits bâtons au lieu de fourchettes. (*Pétis.*)

[1] Le vin de riz est de couleur d'ambre et aussi délicat que le vin d'Espagne. (*Pétis.*)

[2] On les appelle saleinos. (*Pétis.*)

[3] On ne sait pas à quelle époque remonte l'invention de l'art dramatique à la Chine, mais autant qu'on peut en juger d'après les drames chinois traduits tant en anglais qu'en français, cet art n'a pas fait de grands progrès, et M. Abel Rémusat en a fort bien défini la cause. « Si le théâtre a depuis longtemps été institué en Chine, dit le savant sinologue, il n'y a jamais été en honneur, et loin qu'on le considère comme une école de morale et de vertu, on n'y voit qu'un amusement frivole et dangereux, contraire à la gravité et à la décence, et pernicieux aux bonnes mœurs. Les lettrés ont souvent déclamé contre les jeux des bateleurs et des comédiens, car la même expression les désigne indifféremment. Mais ces déclamations n'empêchent pas qu'il n'y ait partout des comédiens ambulans, qui vont chez ceux qui les appellent jouer des farces ou représenter des tragédies; il est même du bel usage de les faire venir dans les repas de cérémonie, pour divertir les convives, et ils sont admis jusque dans le palais de l'empereur, où ils servent concurremment avec les marionnettes, les ombres mécaniques et les danseurs de corde, à l'amusement de la cour et des ambassadeurs étrangers. C'est qu'à la Chine on ne fait nulle difficulté de se montrer peu conséquent à ses principes, et qu'on y est, comme ailleurs, beaucoup plus sévère en théorie qu'en pratique.

» Néanmoins, comme il n'y a jamais eu de théâtre public dans l'empire, et comme une telle institution est trop en opposition avec les lois, les usages et les préjugés nationaux, pour pouvoir jamais s'y introduire, on conçoit que l'art dramatique a dû souffrir du peu d'importance qu'on met à ses

représentèrent sur-le-champ une pièce dont le roi leur prescrivit le sujet. Quand tous ces divertissemens furent finis, la nuit se trouvant fort avancée, Altoun-Khan et Calaf se levèrent pour aller reposer dans leurs appartemens, et tous les mandarins se retirèrent.

LXXVe JOUR.

Le jeune prince des Nogaïs, conduit par des eunuques qui portaient dans des flambeaux d'or des bougies de serpent [1], se préparait à goûter la douceur du sommeil, autant que l'impatience de retourner au divan le lui pourrait permettre, lorsqu'en entrant dans son appartement, il y trouva une jeune dame revêtue d'une robe de brocart rouge à fleurs d'argent, fort ample, par-dessus une autre plus étroite de satin blanc tout brodé d'or, et parsemée de rubis et d'émeraudes. Elle avait un bonnet d'un simple taffetas de couleur de rose garni de perles, et relevé d'une broderie d'argent fort légère, qui ne lui couvrait que le haut de la tête, et laissait voir de très beaux cheveux bien bouclés, et mêlés de quelques fleurs artificielles : à l'égard de sa taille et de son visage, on ne pouvait rien voir de plus beau ni de plus parfait après la princesse de la Chine.

Le fils de Timurtasch fut assez surpris de rencontrer au milieu de la nuit une dame seule et si charmante dans son appartement. Il ne l'aurait pas impunément regardée, s'il n'eût vu Tourandocte ; mais un amant de cette princesse pouvait-il avoir des yeux pour un autre ? Sitôt que la dame aperçut Calaf, elle se leva de dessus un sofa où elle était assise, et sur lequel elle avait mis son voile ; et après avoir fait une inclination de tête assez basse : Prince, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyez fort étonné de trouver ici une femme, car vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est défendu sous de très rigoureuses peines aux hommes et aux femmes qui habitent ce sérail, d'avoir ensemble quelque communication ; mais l'importance des choses que j'ai à vous dire m'a fait mépriser tous les périls ; j'ai eu l'adresse et le bonheur de lever tous les obstacles qui s'opposaient à mon dessein ; j'ai gagné les eunuques qui vous servent : enfin je me suis introduite dans votre appartement. Il ne me reste plus qu'à vous dire ce qui m'amène, et c'est ce que vous allez entendre.

Ce début intéressa Calaf ; il ne douta point que la dame, puisqu'elle avait fait une démarche si périlleuse, n'eût à lui dire des choses dignes de son attention. Il la pria de se remettre sur le sofa ; ils s'y assirent tous deux, ensuite la dame reprit la parole en ces termes :

Seigneur, je crois devoir commencer par vous apprendre que je suis fille d'un khan tributaire d'Altoun-Khan. Mon père, il y a quelques années, fut assez hardi pour refuser de payer le tribut ordinaire, et se fiant un peu trop à son expérience dans l'art militaire ainsi qu'à la valeur de ses soldats, il se mit en état de se défendre si on le venait attaquer. Cela ne manqua pas d'arriver. Le roi de la Chine, ir-

productions Ce n'est pas une simple tolérance, ou l'accueil secret de quelques particuliers, qui peut faire naître des chefs-d'œuvre en ce genre ; il faut aux auteurs et aux comédiens des fêtes solennelles, le concours d'un grand nombre de spectateurs, des éloges publics, des applaudissemens universels. La police chinoise serait renversée de fond en comble si des histrions obtenaient ces encouragemens. Les auteurs comiques se ressentent de la même influence ; et si ceux qui jouent les pièces de théâtre sont assimilés aux bateleurs, ceux qui les composent sont relégués avec les romanciers et les auteurs de poésies légères dans la dernière classe de la littérature. » (*Mélanges asiatiques*, t. IIe, p. 320.)

On conçoit que les mêmes causes qui se sont opposées au progrès de l'art dramatique en Chine, ont dû nuire également à l'exécution des représentations théâtrales. C'est ordinairement la troupe elle-même qui construit son théâtre, si toutefois on peut donner ce nom à une tente formée de pièces de toile ajustées sur des piliers de bambou et surmontées d'un toit de nattes. Cette tente est fermée de trois côtés, et les spectateurs se placent en face du quatrième, qui reste ouvert. L'usage des décorations pour indiquer le lieu de la scène est complètement inconnu aux comédiens chinois. S'il s'agit de représenter un général chargé d'aller faire une expédition dans une province éloignée, l'acteur qui joue le rôle monte à cheval sur un bâton, agite un fouet ou saisit les courroies d'une bride, et après avoir fait trois ou quatre fois le tour de la scène au bruit des tambours et des trompettes, il s'arrête tout à coup et annonce à l'auditoire qu'il est arrivé en tel endroit. S'il faut donner l'assaut à une ville, trois ou quatre soldats se couchent l'un sur l'autre et figurent la muraille. Au reste, l'auteur de la dissertation à laquelle j'emprunte ces détails cite un passage curieux qui prouve qu'en Angleterre, vers l'an 1538, la mise en scène n'était pas beaucoup plus perfectionnée. (Voyez le *Coup-d'œil sur la comédie des Chinois et sur leurs représentations*, traduit de l'anglais par M. Bruguière de Sorsum, et placé en tête de sa traduction française de la comédie chinoise intitulée : *Lao-Seng-Eul*, ou *le Vieillard qui obtient un fils*. Paris, 1819, in-8°.)

Deux autres drames traduits en français par M. Stanislas Julien et intitulés l'un *le Cercle de craie*, l'autre *l'Orphelin de la Chine*, mettront les lecteurs français à même de se former une idée du système dramatique des Chinois. Une traduction libre du dernier de ces drames avait déjà paru dans la *Description de la Chine* du père du Halde, et l'on sait que Voltaire y avait puisé le sujet d'une de ses tragédies.

[1] Ce sont des bougies faites de l'huile d'une certaine espèce de serpent, mêlée avec un peu de cire. Elles sont plus blanches, et jettent une lumière plus brillante que les nôtres. (*Pétis.*)

rité de son audace, envoya contre lui le plus habile de ses généraux avec une puissante armée. Mon père, quoique moins fort, alla audevant de lui. Après un sanglant combat qui se donna sur le bord d'un fleuve, le général chinois demeura victorieux. Mon père, percé de mille coups, mourut pendant l'action; mais en mourant il ordonna qu'on jetât dans le fleuve ses femmes et ses enfans pour les préserver de l'esclavage. Ceux qu'il chargea de cet ordre généreux, mais inhumain, l'exécutèrent; ils me précipitèrent dans l'eau avec ma mère, mes sœurs, et deux frères que leur enfance retenait auprès de nous. Le général chinois arriva dans le moment à l'endroit du fleuve où l'on nous avait jetés et où nous achevions notre misérable destinée. Ce triste et horrible spectacle excita sa compassion; il promit une récompense à ceux de ses soldats qui sauveraient quelque reste de la famille du khan vaincu. Plusieurs cavaliers chinois, malgré la rapidité du fleuve, y entrèrent aussitôt et poussèrent leurs chevaux partout où ils voyaient flotter nos corps mourans. Ils en recueillirent une partie; mais leur secours ne fut utile qu'à moi seule : je respirais encore quand ils me portèrent à terre; le reste se trouva sans vie. Le général prit grand soin de mes jours, comme si sa gloire en eût eu besoin et que ma captivité eût donné un nouvel éclat à sa victoire. Il m'amena dans cette ville et me présenta au roi après lui avoir rendu compte de sa conduite. Altoun-Khan me mit auprès de la princesse sa fille, qui est de deux ou trois années plus jeune que moi.

Quoique je ne fusse pas encore sortie de l'enfance, je ne laissais pas de penser que j'étais devenue esclave et que je devais avoir des sentimens conformes à ma situation. Ainsi j'étudiai l'humeur de Tourandocte, je m'attachai à lui plaire, et je fis si bien par ma complaisance et par mes soins que je gagnai son amitié. Depuis ce temps-là je partage sa confidence avec une jeune personne d'une naissance illustre, que les malheurs de sa maison ont aussi réduite à l'esclavage.

Pardonnez-moi, seigneur, poursuivit-elle, ce récit, qui n'a rien de commun avec le sujet qui me conduit ici. J'ai cru devoir vous apprendre que je suis d'un sang noble pour vous faire prendre plus de confiance en moi, car le rapport important que j'ai à vous faire est tel qu'une simple esclave pourrait trouver peu de créance dans votre esprit; je ne sais même si, quoique fille de khan, je vous persuaderai : un prince charmé de Tourandocte ajoutera-t-il foi à ce que je vais lui dire d'elle? — Khanume [1], interrompit en cet endroit le fils de Timurtasch, ne me tenez pas davantage en suspens; apprenez-moi de grâce ce que vous avez à me dire de la princesse de la Chine. — Seigneur, reprit la dame, Tourandocte, la barbare Tourandocte, a formé le dessein de vous faire assassiner. A ces paroles, Calaf, se renversant sur le sofa, demeura dans la situation d'un homme saisi d'horreur et d'étonnement.

LXXVIe JOUR.

La princesse esclave, qui avait bien prévu la surprise du jeune prince, lui dit : Je ne suis pas étonnée que vous receviez ainsi cette effroyable nouvelle, et je vois bien que j'avais raison de douter que vous la voulussiez croire. —Juste ciel! s'écria Calaf, lorsqu'il fut revenu de son accablement, l'ai-je bien entendu? La princesse de la Chine peut-elle être capable d'un si noir attentat? Comment l'a-t-elle pu concevoir? — Prince, lui dit la dame, voici de quelle manière elle a pris cette horrible résolution. Ce matin, quand elle est sortie du divan, où j'étais derrière son trône, elle avait un dépit mortel de ce qui venait de se passer; elle est revenue dans son appartement, agitée des plus vifs mouvemens de haine et de rage; elle a rêvé longtemps à la question que vous lui avez proposée, et n'y pouvant trouver de réponse à son gré, elle s'est abandonnée au désespoir. Je n'ai rien épargné, non plus que l'autre esclave favorite, pour calmer la violence de ses transports; nous avons fait même tout notre possible pour lui inspirer des sentimens plus favorables pour vous; nous lui avons vanté votre bonne mine et votre esprit, et nous lui avons représenté qu'au lieu de s'affliger sans modération, elle devait plutôt se déterminer à vous donner sa main; mais elle nous a imposé silence par un torrent de mots injurieux qui lui sont échappés contre les hommes. Le plus aimable ne fait pas plus d'impression sur elle que le plus laid et le plus mal fait; ce sont tous, a-t-elle dit, des objets méprisables et pour qui

[1] C'est-à-dire princesse. (Pét.s.)

je n'aurai jamais que de l'aversion. A l'égard de celui qui se présente, j'ai encore plus de haine pour lui que pour les autres ; et puisque je ne saurais m'en délivrer autrement que par un assassinat, je veux le faire assassiner.

J'ai combattu ce dessein détestable, continua la princesse esclave, j'en ai fait envisager à Tourandocte les suites terribles ; je lui ai représenté le tort qu'elle se ferait à elle-même et la juste horreur que les siècles à venir auraient de sa mémoire. De son côté, l'autre esclave favorite n'a pas manqué d'ajouter des raisons aux miennes ; mais tous nos discours ont été inutiles, nous n'avons pu la détourner de son entreprise. Elle a chargé des eunuques affidés du soin de vous ôter la vie demain matin, lorsque vous sortirez de votre palais pour vous rendre au divan.

— O princesse inhumaine, perfide Tourandocte, s'écria le prince des Nogaïs, est-ce ainsi que vous vous préparez à couronner la tendresse du malheureux fils de Timurtasch ! Calaf vous a donc paru bien horrible, puisque vous aimez mieux vous en défaire par un crime qui va vous déshonorer que de joindre votre destinée à la sienne ! Grand Dieu ! que ma vie est composée d'aventures bizarres ! Tantôt je parais jouir d'un bonheur digne d'envie, et tantôt je suis plongé dans un abîme de maux.

— Seigneur, lui dit la dame esclave, si le ciel vous fait éprouver des malheurs, il ne veut pas du moins que vous y succombiez, puisqu'il vous avertit des périls qui vous menacent. Oui, prince, c'est lui qui m'a sans doute inspiré la pensée de vous sauver, car je ne viens pas seulement vous découvrir un piége dressé contre vos jours, je viens vous donner les moyens de l'éviter. Par l'entremise de quelques eunuques qui me sont dévoués, j'ai gagné des soldats de la garde qui vous faciliteront la sortie du sérail. Comme après votre retraite on ne manquera pas de faire des perquisitions et d'apprendre que j'en suis l'auteur, j'ai résolu de partir avec vous pour m'éloigner de cette cour, où j'ai plus d'un sujet d'ennui ; mon esclavage me la fait haïr, et vous me la rendez encore plus odieuse.

Il y a, continua-t-elle, dans un endroit de cette ville, des chevaux qui nous attendent ; partons et gagnons, s'il est possible, les terres de la tribu de Berlas. Le sang me lie avec le prince Alinguer qui en est le souverain ; il aura une extrême joie de voir sa parente hors des fers du superbe Altoun-Khan, et il vous recevra comme mon libérateur. Nous vivrons tous deux sous ses tentes, plus tranquilles et plus heureux qu'ici ; moi dégagée des liens de ma captivité, j'y jouirai d'un sort plus doux, et vous, seigneur, vous y pourrez trouver quelque princesse assez belle pour mériter d'être aimée, et qui, bien loin d'attenter à votre vie pour ne pas devenir votre femme, ne sera occupée que du soin de vous plaire, si elle peut faire le bonheur d'un prince tel que vous. Ne perdons point de temps, allons et que demain le soleil en commençant sa course nous trouve déjà bien éloignés de Pékin.

Calaf répondit ; Belle princesse, j'ai mille grâces à vous rendre de m'avoir voulu délivrer du danger où je suis. Que ne puis-je, par reconnaissance, vous tirer d'esclavage et vous conduire à la horde du khan de Berlas votre parent ! Que j'aurais de plaisir à vous remettre entre ses mains ! Par là, je m'acquitterais de quelques obligations que je lui ai. Mais dites-moi, Khanume, dois-je ainsi disparaître aux yeux d'Altoun-Khan ? Que penserait-il de moi ? Il croirait que je ne serais venu dans sa cour que pour vous enlever ; et dans le temps que je ne fuirais que pour épargner un crime à sa fille, il m'accuserait d'avoir violé les droits de l'hospitalité ; d'ailleurs, faut-il vous l'avouer, toute barbare qu'est la princesse de la Chine, mon lâche cœur ne saurait la haïr. Que dis-je, la haïr ! Je l'adore ; je suis dévoué à toutes ses volontés, et puisqu'elle veut m'immoler, la victime est toute prête.

La dame esclave, voyant le prince des Nogaïs dans la résolution de mourir plutôt que de partir avec elle, se prit à pleurer en lui disant : Est-il possible, seigneur, que vous préfériez la mort à la reconnaissance d'une princesse captive dont vous pouvez briser les fers ? Si Tourandocte est plus belle que moi, en récompense j'ai un autre cœur que le sien. Hélas ! quand vous vous êtes présenté ce matin au divan, j'ai tremblé pour vous ; j'ai craint que vous ne répondissiez mal aux questions de la fille d'Altoun-Khan, et lorsque vous y avez bien répondu, j'ai senti naître un autre trouble ; je pressentais sans doute qu'on attenterait sur vos jours. Ah ! mon cher prince, ajouta-t-elle, je vous conjure de réfléchir sur vous-même et de ne vous point laisser entraîner à cette fureur qui vous fait envisager la mort

sans pâlir. Qu'un aveugle amour ne vous fasse point mépriser un péril qui m'alarme : cédez à la crainte qui m'agite pour vous, et tous deux, sans différer, sortons de ce sérail où je souffre un cruel tourment.

— Ma princesse, repartit à ces paroles le fils de Timurtasch, quelque malheur qui me doive arriver, je ne puis me résoudre à une si prompte fuite. Vous avez, je l'avoue, de quoi payer votre libérateur et lui faire un destin plein de charmes, mais je ne suis pas né pour être heureux ; mon sort est d'aimer Tourandocte ; malgré l'horreur qu'elle a pour moi, je ne ferais, loin de ses yeux, que traîner des jours languissans ... — Eh bien ! ingrat, demeure, interrompit brusquement la dame en se levant, ne t'éloigne pas de ce séjour qui fait tes délices, quand tu devrais l'arroser de ton sang. Je ne te presse plus de partir, la fuite te déplaît avec une esclave ; si tu vois le fond de mon cœur, je lis dans le tien : quelque ardeur que t'inspire la princesse de la Chine, tu as moins d'amour pour elle que d'aversion pour moi. En achevant ces mots, elle remit son voile et sortit de l'appartement de Calaf.

LXXVIIe JOUR.

Ce jeune prince, après le départ de la dame, demeura sur le sofa dans une grande perplexité. Dois-je croire, disait-il, ce que je viens d'entendre ? Peut-on jusque-là pousser la barbarie ? Mais hélas ! je n'en saurais douter, cette princesse esclave a eu horreur de l'attentat que médite Tourandocte, elle est venue m'en avertir, et les sentimens même qu'elle m'a laissé voir sont de sûrs garans de sa sincérité. Ah ! cruelle fille du meilleur de tous les rois, est-ce ainsi que vous abusez des dons que vous avez reçus du ciel ? O Dieu ! comment avez-vous pu douer d'une beauté si parfaite cette princesse inhumaine, ou pourquoi lui avez-vous donné une âme si barbare avec tant de charmes ?

Au lieu de chercher à se procurer quelques heures de sommeil, il passa le reste de la nuit à se livrer aux plus affligeantes réflexions. Enfin le jour parut, le son des cloches et le bruit des tambours se firent entendre, et bientôt six mandarins le vinrent prendre, comme le jour précédent, pour le mener au conseil. Il traversa la cour, où des soldats de la garde du roi étaient en haie ; il crut qu'il laisserait la vie en cet endroit et que sans doute les gens dont on avait fait choix pour l'assassiner l'attendaient au passage. Loin de se tenir sur ses gardes et de songer à se défendre, il marchait comme un homme résolu à la mort, et semblait même accuser de lenteur ses assassins. Il passa pourtant la cour sans que personne l'attaquât, et il arriva dans la première salle du divan. Ah ! c'est sans doute ici, disait-il en lui-même, que l'ordre sanguinaire de la princesse doit être exécuté. En même temps il regardait de tous côtés, et chaque personne qu'il voyait lui paraissait son meurtrier. Il s'avance toutefois et entre dans la chambre où se tenait le conseil, sans recevoir le coup mortel qu'il attendait.

Tous les docteurs et les mandarins étaient déjà sous leurs pavillons, et Altoun-Khan allait paraître. Quel est donc le dessein de la princesse, dit-il alors en lui-même ? Veut-elle être témoin de ma mort et veut-elle me faire assassiner aux yeux de son père ? Le roi serait-il complice de cet attentat ? que dois-je penser ? Aurait-elle changé de sentiment et révoqué l'arrêt de mon trépas ? Tandis qu'il était dans cette incertitude, la porte du palais intérieur s'ouvrit, et le roi, accompagné de Tourandocte, entra dans la salle. Ils se placèrent sur leurs trônes, et le prince des Nogaïs se tint debout devant eux et à la même distance que le jour précédent.

Le colao, dès qu'il vit le roi assis, se leva et demanda au jeune prince s'il se ressouvenait d'avoir promis de renoncer à la princesse, si elle répondait juste à la question qu'il lui avait proposée. Calaf fit réponse qu'oui, et protesta de nouveau qu'à cette condition il cesserait de prétendre à l'honneur d'être gendre du roi. Le colao ensuite adressa la parole à Tourandocte : Et vous, grande princesse, lui dit-il, vous savez quel serment vous lie et à quoi vous êtes soumise si vous ne nommez pas aujourd'hui le prince dont on vous a demandé le nom.

Le roi, persuadé qu'elle ne pouvait répondre à la question de Calaf, lui dit : Ma fille, vous avez eu tout le temps de rêver à ce qu'on vous a proposé ; mais quand on vous donnerait une année entière pour y penser, je crois que malgré votre pénétration vous seriez obligée d'avouer à la fin que c'est une chose impénétrable pour vous. Ainsi, puisque vous ne sauriez

la deviner, rendez-vous de bonne grâce à l'amour de ce jeune prince, et satisfaites l'envie que j'ai de le voir votre époux; il est digne de l'être et de régner avec vous après moi sur les peuples de la Chine. — Seigneur, dit Tourandocte, pourquoi vous imaginez-vous que je ne saurais répondre à la question de ce prince? Cela n'est pas si difficile que vous le pensez; si j'eus hier la honte d'être vaincue, je prétends avoir aujourd'hui l'honneur de vaincre. Je vais confondre ce jeune téméraire qui a eu trop mauvaise opinion de mon esprit. Qu'il me fasse sa question, et j'y répondrai.

—Madame, dit alors le prince des Nogaïs, je vous demande quel est le nom du prince qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de joie et de gloire? — Ce prince, repartit Tourandocte, se nomme Calaf et il est le fils de Timurtasch. Aussitôt que Calaf entendit prononcer son nom, il changea de couleur; ses yeux se couvrirent d'épaisses ténèbres, et il tomba tout à coup sans sentiment. Le roi et toute l'assemblée, jugeant par là que Tourandocte avait effectivement nommé le prince dont on lui demandait le nom, pâlirent et demeurèrent dans une grande consternation.

LXXVIII[e] JOUR.

Après que le prince Calaf fut revenu de son évanouissement par les soins des mandarins et du roi même, qui était descendu de son trône pour le secourir, il adressa la parole à Tourandocte: Belle princesse, lui dit-il, vous êtes dans l'erreur si vous croyez avoir bien répondu à ma question; le fils de Timurtasch n'est point comblé de joie et de gloire; il est plutôt couvert de honte et accablé de douleur. — Je conviens, dit la princesse, que vous n'êtes point comblé de joie et de gloire en ce moment; mais vous l'étiez, quand vous m'avez proposé votre question: ainsi, prince, au lieu d'avoir recours à de vaines subtilités, avouez de bonne foi que vous avez perdu les droits que vous aviez sur Tourandocte. Je puis donc vous refuser ma main et vous abandonner au regret de l'avoir manquée: cependant, je veux bien vous l'apprendre et le déclarer ici publiquement, je suis dans une autre disposition à votre égard; l'amitié que le roi mon père a conçue pour vous, et votre mérite particulier, me déterminent à vous prendre pour époux.

A ce discours, la salle du divan retentit de mille cris de joie. Les mandarins et les docteurs applaudirent aux paroles de la princesse; le roi s'approcha d'elle, l'embrassa et lui dit: Ma fille, vous ne pouviez prendre une résolution qui me fût plus agréable: par là, vous effacerez la mauvaise impression que vous avez faite sur l'esprit de mes peuples, et vous donnerez à un père la satisfaction qu'il attendait de vous depuis longtemps et qu'il désespérait d'avoir jamais. Oui, l'aversion que vous aviez pour tous les hommes, cette aversion si contraire à la nature, m'ôtait la douce espérance de voir naître de vous des princes de mon sang. Heureusement, cette haine finit aujourd'hui son cours; et, ce qui met le comble à mes souhaits, vous venez de l'éteindre en faveur d'un jeune héros qui m'est cher. Mais, apprenez-nous, ajouta-t-il, comment vous avez pu deviner le nom d'un prince qui vous était inconnu? — Seigneur, répondit Tourandocte, ce n'est point par enchantement que je l'ai su, c'est par une aventure assez naturelle: une de mes esclaves a été trouver le prince Calaf et a eu l'adresse de lui arracher son secret; il doit me pardonner d'avoir profité de cette trahison, puisque je n'en fais pas un plus mauvais usage.

—Ah! charmante Tourandocte, s'écria le prince des Nogaïs en cet endroit, est-il bien possible que vous ayez pour moi des sentimens si favorables? De quel abîme affreux vous me retirez pour m'élever à la première place du monde! Hélas! que j'étais injuste! Tandis que vous me prépariez un si beau sort, je vous croyais coupable de la plus noire de toutes les perfidies. Trompé par une horrible fable qui avait troublé ma raison, je payais vos bontés de soupçons injurieux. Que j'ai d'impatience d'expier à vos pieds mon injustice!

L'amoureux fils de Timurtasch allait continuer de se répandre en discours tendres et passionnés, lorsque tout à coup il fut obligé de se taire pour écouter et considérer une esclave, qui jusque-là s'était tenue debout derrière la princesse de la Chine, et qui s'avançant alors au milieu de l'assemblée, surprit tout le monde par son action: elle leva son voile et aussitôt Calaf la reconnut pour cette même personne qu'il avait vue la nuit dans son appartement; elle avait le visage aussi pâle que la mort, les yeux égarés,

et elle paraissait méditer quelque chose de funeste. Tous les spectateurs la regardaient avec étonnement, et Altoun-Khan, comme les autres, était dans l'attente de ce qu'elle allait dire, quand se tournant vers Tourandocte, elle lui parla dans ces termes : Princesse, il est temps de vous désabuser ; je n'ai point été trouver le prince Calaf pour l'engager à me découvrir son nom ; je n'ai pas fait cette démarche pour vous servir, c'est pour mon intérêt seul que je l'ai hasardée. Je voulais sortir d'esclavage et vous enlever votre amant. J'avais tout disposé pour prendre la fuite avec lui ; il a rejeté ma proposition, ou plutôt l'ingrat a méprisé ma tendresse : je n'ai pourtant rien épargné pour le détacher de vous ; je lui ai peint votre fierté avec les plus noires couleurs ; j'ai dit même que vous deviez le faire assassiner aujourd'hui ; mais je vous ai vainement chargée de cet attentat, je n'ai pu ébranler sa constance : il sait quels transports j'ai laissé éclater en le quittant, et ses yeux ont été témoins de mon dépit et de ma confusion. Jalouse, désespérée, je suis revenue dans votre appartement ; et, par une fausse confidence, je me suis fait un mérite auprès de vous d'une démarche qui n'a tourné qu'à ma honte. Ce n'est donc point pour vous tirer d'embarras que je vous ai appris le nom que vous vouliez savoir : il est échappé au prince dans un transport qu'il n'a pu retenir, et j'ai cru que, toujours ennemie des hommes, vous seriez bien aise de pouvoir écarter Calaf. Enfin j'ai cru par là prévenir les funestes nœuds qui vont vous lier l'un à l'autre ; mais puisque mon artifice a été inutile et que vous vous déterminez à épouser votre amant, je n'ai point d'autre parti à prendre que celui-ci. En achevant ces mots, elle tira de dessous sa robe un cangiar[1] et se le plongea dans le sein.

LXXIX[e] JOUR.

Toute l'assemblée frémit à cette action. Altoun-Khan en fut saisi d'horreur ; Calaf sentit diminuer sa joie, et Tourandocte, en jetant un grand cri, descendit de son trône pour aller secourir la princesse esclave et l'empêcher de périr s'il était possible ; l'autre esclave favorite accourut aussi dans le même dessein, ainsi que les deux autres qui tenaient l'encre et le

[1] Poignard.

papier ; mais avant qu'elles arrivassent, la malheureuse amante du fils de Timurtasch, comme si le coup qu'elle s'était donné n'eût pas suffi pour lui achever la vie, retira son poignard et s'en frappa une seconde fois. Tout ce qu'elles purent faire, ce fut de recevoir dans leurs bras son corps chancelant. Adelmulc[1], lui dit la princesse de la Chine toute éplorée, ma chère Adelmulc, qu'avez-vous fait? Fallait-il vous porter à cette extrémité? Pourquoi ne m'avez-vous pas ouvert votre cœur cette nuit? que ne me disiez-vous que vous perdriez la vie si j'épousais le prince Calaf? quels efforts n'aurais-je pas faits pour une rivale telle que vous!

A ces paroles, la princesse esclave, ouvrant les yeux, que déjà la mort commençait à fermer, les tourna d'un air languissant vers Tourandocte et lui dit : C'en est fait, ma princesse, je vais cesser de vivre et de souffrir ; ne plaignez point mon sort ; louez plutôt ma généreuse résolution. Je m'affranchis en mourant d'un double esclavage ; je sors des fers d'Altoun-Khan et de ceux de l'amour, qui sont encore plus rigoureux. J'ai sucé avec le lait les principes de Xaca[2], ainsi l'on ne doit pas être surpris que j'aie été capable de cette fermeté. En achevant ces mots elle fit un profond soupir et expira.

Les mandarins et les docteurs furent touchés de la pitoyable fin d'Adelmulc. Tourandocte répandit de nouvelles larmes, et Calaf, se regardant comme l'auteur de ce tragique événement, en conçut une vive douleur. De son côté, le bon roi de la Chine en parut fort affligé : Ah ! princesse infortunée, dit-il, seul et précieux reste du débris d'une célèbre maison, de quoi vous sert présentement qu'on vous ait sauvée de la fureur des eaux ? hélas! vous auriez été plus heureuse si vous eussiez achevé votre destin le jour qui vit périr le malheureux Keycobad, le khan des Catalans votre père et toute votre famille ! Puissiez-vous du moins, après avoir parcouru les neuf enfers[3], renaître

[1] Equité du royaume. (*Pétis.*)

[2] Suivant la secte de Xaca, il n'y a point de récompense à espérer après la mort, ni de châtiment à craindre. (*Pétis.*) Xaca est l'altération du nom de *Schakia* ou *Bouddha*, et l'accusation d'athéisme est une de celles qui ont été addressées aux Bouddhistes.

[3] La plupart des Chinois s'imaginent qu'il y a neuf enfers que les âmes parcourent ; qu'elles revivent ensuite, mais qu'elles n'ont pas toutes le même sort : celles qui sont les plus heureuses renaissent hommes, les autres deviennent des animaux

fille d'un autre souverain à la première transmigration !

Altoun-Khan ne se contenta pas de déplorer ainsi le malheur de la princesse Adelmulc, il ordonna de superbes funérailles. On porta le corps dans un palais séparé, où il fut revêtu de riches habits blancs, et avant qu'on le mît dans le cercueil, le roi, avec tous les officiers de sa maison, alla lui faire la révérence et lui présenter des parfums; ensuite on l'enferma dans un cercueil de bois d'aloès et on le plaça sur une espèce de trône qui avait été élevé pour cet effet au milieu d'une grande cour; il demeura là une semaine entière, et tous les jours les femmes des mandarins, couvertes de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête, furent obligées de l'aller visiter et de lui faire chacune quatre révérences avec des démonstrations de douleur. Après cette cérémonie, le jour que le grand mathématicien avait désigné pour l'enterrement étant venu, on mit le cercueil sur un char de triomphe, couvert de plaques d'argent entremêlées de figures d'animaux peintes sur du carton, puis on fit un sacrifice au génie qui gardait le char, afin que les funérailles s'achevassent heureusement; et après avoir arrosé le cercueil d'eau de senteur, la marche commença : elle dura trois jours à cause des diverses cérémonies et des pauses qu'il fallut faire avant que d'arriver à la montagne où sont les tombeaux des rois de la Chine; car Altoun-Khan voulut que la cendre de la princesse Adelmulc fût mêlée avec les cendres des princes mêmes de sa maison; il est vrai que Tourandocte, par amitié pour son esclave favorite, avait prié le roi son père de lui faire cet honneur.

Lorsque le convoi fut auprès de la montagne, on ôta le cercueil du char qui l'avait apporté jusque-là pour le mettre sur un autre encore plus riche; ensuite on sacrifia un taureau qu'on arrosa de vin aromatique et on le présenta avec d'autres choses à la terre en la suppliant de recevoir favorablement le corps de la princesse.

LXXXe JOUR.

Quand les obsèques d'Adelmulc furent finies, la cour de la Chine changea de face : on y quitta les habits de deuil, et les plaisirs succédèrent aux tristes soins dont on y avait été occupé. Altoun-Khan ordonna les apprêts du mariage de Calaf avec Tourandocte; et pendant qu'on y travaillait, il envoya des ambassadeurs à la tribu de Berlas pour informer le khan des Nogaïs de tout ce qui s'était passé à la Chine et pour le prier d'y venir avec la princesse sa femme.

Les préparatifs étant achevés, le mariage se fit avec toute la pompe et la magnificence qui convenait à la qualité des époux; on ne donna point de maîtres[1] à Calaf, et le roi déclara même publiquement que, pour marquer l'estime et la considération particulière qu'il avait pour son gendre, il le dispensait de faire à son épouse les révérences ordinaires. On ne vit à la cour pendant un mois entier que spectacles et que festins, et il y eut aussi dans la ville de grandes réjouissances.

La possession de Tourandocte ne ralentit point l'amour de Calaf, et cette princesse, qui avait jusque-là regardé les hommes avec tant de mépris, ne put se défendre d'aimer un prince si parfait. Quelque temps après leur mariage, les ambassadeurs qu'Altoun-Khan avait envoyés au pays de Berlas, revinrent en bonne compagnie : ils avaient avec eux, non-seulement le père et la mère du gendre de leur roi, mais même le prince Alinguer, qui, pour faire plus d'honneur à Elmaze et à Timurtasch, avait voulu les accompagner avec les plus grands seigneurs de sa cour et les conduire jusqu'à Pékin.

Le jeune prince des Nogaïs, averti de leur arrivée, ne manqua pas d'aller au-devant d'eux; il les rencontra à la porte du palais : il faut se représenter la joie qu'il eut de revoir son père et sa mère et les transports dont ils furent agités à sa vue; car c'est une chose qu'il n'est pas possible d'exprimer par des paroles. Ils s'embrassèrent tous trois à plusieurs reprises, et les larmes qu'ils répandirent en s'embrassant excitèrent celles des Chinois et des Tartares qui étaient présens.

semblables aux hommes; et les plus malheureuses prennent des formes d'oiseaux, sans espérance de pouvoir redevenir hommes à la première transmigration. (*Pétis.*)

[1] On donne ordinairement aux gendres des rois de la Chine deux vieux mandarins pour leur servir de maîtres et pour les instruire de tout ce qu'il convient aux princes de savoir. D'ailleurs, il faut observer que jusqu'à ce que la fille du roi ait eu des enfans, le *fum-ma*, c'est-à-dire celui qui l'a épousée, est obligé de lui faire tous les jours quatre révérences à genoux. (*Pétis.*)

Après de si doux embrassemens, Calaf salua le khan de Berlas; il lui témoigna combien il était touché de ses bontés et surtout de ce qu'il avait voulu accompagner lui-même jusqu'à la cour de la Chine les auteurs de sa naissance; à quoi le prince Alinguer répondit: qu'ignorant la qualité de Timurtasch et d'Elmaze, il n'avait pas eu pour eux tous les égards qu'il leur devait; et qu'ainsi, pour réparer les mauvais traitemens qu'il pouvait leur avoir faits, il avait cru devoir faire cette démarche. Là-dessus le khan des Nogaïs et la princesse sa femme firent des complimens au souverain de Berlas; ensuite ils entrèrent tous dans le palais pour aller voir Altoun-Khan. Ils trouvèrent ce monarque qui les attendait dans la première salle; il les embrassa tous l'un après l'autre et les reçut fort agréablement: il les conduisit ensuite dans son cabinet, où, après avoir témoigné à Timurtasch le plaisir qu'il avait de le voir et la part qu'il prenait à ses malheurs, il l'assura qu'il emploierait toutes ses forces pour le venger du sultan de Carizme, et cette assurance ne fut pas vaine; car dès le même jour on envoya ordre aux gouverneurs des provinces de faire marcher en diligence les soldats[1] qui étaient dans les villes de leur juridiction et de leur faire prendre la route du lac Baljouta, qu'on avait choisi pour le rendez-vous de la formidable armée qu'on voulait assembler. De son côté, le khan de Berlas, qui avait bien prévu cette guerre et qui souhaitait de contribuer au rétablissement de Timurtasch dans ses états, avait, en partant de sa tribu, ordonné au premier chef de ses troupes de se tenir prêt à se mettre en campagne au premier ordre. Il lui manda de se rendre auprès du lac Baljouta le plus tôt qu'il lui serait possible.

Tandis que les officiers et les soldats qui devaient composer l'armée d'Altoun-Khan, et qui se trouvaient dispersés dans les villes du royaume, étaient en marche pour s'assembler tous dans le même lieu, ce roi n'épargna rien pour bien recevoir ses nouveaux hôtes; il leur fit donner à chacun un palais séparé avec un grand nombre d'eunuques et une garde de deux mille hommes. Chaque jour il les régalait de quelque nouvelle fête, et il mettait toute son attention à rechercher ce qui pouvait leur faire plaisir. Calaf, quoique occupé de mille soins, n'oublia pas sa vieille hôtesse; il se ressouvint avec plaisir de la part qu'elle avait prise à son sort; il la fit venir au palais et pria Tourandocte de la recevoir parmi les personnes de sa suite.

[1] Il y a dans toutes les villes du royaume de la Chine des soldats qui n'ont point d'autre métier que celui de la guerre, et il y en a aussi qui de plus sont artisans, comme cordonniers et tisserands. (*Pétis.*)

LXXXIe JOUR.

L'espérance que Timurtasch et la princesse Elmaze avaient de remonter sur le trône des Tartares Nogaïs, par le secours du roi de la Chine, leur fit insensiblement oublier leurs malheurs passés; et le beau prince dont Tourandocte accoucha dans ce temps-là les combla de joie. La naissance de cet enfant, qui fut nommé le prince de la Chine, fut célébrée dans toutes les villes de ce vaste empire, par des réjouissances publiques.

Elles duraient encore lorsqu'on apprit, des courriers envoyés par les officiers qui avaient ordre d'assembler l'armée, que toutes les troupes du royaume et celles même du khan de Berlas étaient arrivées au lac Baljouta. Aussitôt Timurtasch, Calaf et Alinguer partirent pour se rendre au camp, où ils trouvèrent en effet toutes choses en état[1] et sept cent mille hommes prêts à marcher: ils prirent bientôt le chemin de Cotan, d'où ils allèrent à Caschar, et enfin ils entrèrent dans les états du sultan de Carizme.

Ce prince, averti de leur marche et de leur nombre par les courriers que lui envoyèrent les gouverneurs de ses places frontières, au lieu d'être étonné de tant d'ennemis, se prépara courageusement à les bien recevoir. Au lieu même de se retrancher, il eut l'audace de marcher au-devant d'eux à la tête de quatre cent mille hommes qu'il avait ramassés en diligence. Ils se rencontrèrent auprès de Cogende, où ils se mirent en bataille. Du côté des Chinois, Timurtasch commandait l'aile droite, le prince Alinguer la gauche, et Calaf était au centre: de l'autre côté, le sultan confia la conduite de son aile droite au plus habile de ses généraux, opposa le prince de Carizme au prince des Nogaïs, et se réserva la gauche, où était l'élite de sa cavalerie. Le khan de Berlas commença le combat avec les soldats de sa tribu, qui, se bat-

[1] Ce qui est très-possible, puisqu'il y a plus d'un million de soldats de profession dans tout le royaume. Il y en a ordinairement quatre-vingt mille dans la seule ville de Pékin. (*Pétis*).

tant comme des gens qui avaient les yeux de leur maître pour témoins de leurs actions, firent bientôt plier l'aile droite des ennemis; mais l'officier qui la commandait la rétablit. Il n'en fut pas de même de Timurtasch : le sultan l'enfonça dès le premier choc, et les Chinois, en désordre, étaient prêts à prendre la fuite, sans que le khan des Nogaïs pût les retenir, lorsque Calaf, informé de ce qui se passait, laissa le soin du centre à un vieux général chinois et courut au secours de son père avec des troupes choisies. En peu de temps les choses changèrent de face: la gauche des Carizmiens est enfoncée à son tour, les rangs s'ouvrent et sont ensuite facilement rompus; toute l'aile est mise en déroute. Le sultan, qui voulait vaincre ou mourir, fit des efforts incroyables pour rallier ses soldats; mais Timurtasch et Calaf ne lui en donnèrent pas le temps et l'enveloppèrent de toutes parts; de sorte que le prince Alinguer ayant aussi défait l'aile droite, la victoire se déclara pour les Chinois.

Il ne restait plus au sultan de Carizme, qu'un parti à prendre, c'était de se faire un passage au travers de ses ennemis et de se réfugier chez quelque prince étranger; mais ce prince, aimant mieux ne pas survivre à sa défaite que d'aller montrer aux nations un front dépouillé de tous ses diadèmes, se jeta en aveugle où il s'aperçut qu'on faisait un plus grand carnage, et il ne cessa point de combattre jusqu'à ce que, frappé de mille coups mortels, il tomba sans vie et demeura dans la foule des morts. Le prince de Carizme son fils eut la même destinée; deux cent mille hommes des leurs furent tués ou faits prisonniers; le reste chercha son salut dans la fuite. Les Chinois perdirent aussi beaucoup de monde; mais si la bataille avait été sanglante, en récompense elle était décisive. Timurtasch, après avoir rendu grâce au ciel de cet heureux succès, envoya un officier à Pékin pour en faire le détail au roi de la Chine; ensuite il s'avança dans le Zagatay et s'empara de la ville de Carizme.

LXXXIIe JOUR.

Il fit publier dans cette capitale qu'il n'en voulait ni aux richesses ni à la liberté des Carizmiens; que Dieu l'ayant rendu maître du trône de son ennemi, il prétendait le conserver; que désormais le Zagatay et les autres pays qui étaient sous l'obéissance du sultan reconnaîtraient pour leur souverain le prince Calaf son fils.

Les Carizmiens, fatigués de la domination de leur dernier maître et persuadés que celle de Calaf serait plus douce, se soumirent de bonne grâce et proclamèrent sultan ce jeune prince dont il connaissaient le mérite. Pendant que le nouveau sultan de Carizme prenait toutes les mesures nécessaires pour affermir sa puissance, Timurtasch partit avec une partie des troupes Chinoises et se rendit avec toute la diligence possible dans ses états. Les Tartares Nogaïs le reçurent comme des sujets fidèles, qui étaient ravis de revoir leur légitime souverain; mais il ne se contenta pas de remonter sur son trône, il déclara la guerre aux Circassiens pour se venger de la trahison qu'ils avaient faite au prince Calaf à Jund. Au lieu de chercher à l'apaiser par des soumissions, ces peuples formèrent à la hâte une armée pour lui résister. Il les battit, les tailla presque tous en pièces et se fit déclarer roi de Circassie. Après cela s'en étant retourné au Zagatay, il y trouva les princesses Elmaze et Tourandocte, qu'Altoun-Khan avait fait conduire dans le Carizme avec beaucoup d'appareil.

Telle fut la fin des malheurs du prince Calaf, qui s'attira par ses vertus l'amour et l'estime des Carizmiens. Il régna long temps et paisiblement sur eux; et toujours charmé de Tourandocte, il en eut un second fils, qui fut après lui sultan de Carizme, car pour le prince de la Chine, Altoun-Khan le fit élever et le choisit pour son successeur. Timurtasch et la princesse sa femme allèrent passer le reste de leurs jours à Astracan, et le khan de Berlas, après avoir reçu d'eux et de leur fils toutes les marques de reconnaissance que méritait sa générosité, se retira dans sa tribu avec le reste de ses troupes.

La nourrice de la princesse de Cachemire ayant achevé de raconter l'histoire de Calaf, demanda aux femmes de Farrukhnaz ce qu'elles en pensaient. Elles lui dirent toutes qu'elle était très-intéressante, et que Calaf leur paraissait un prince vertueux et un parfait amant. Pour moi, dit alors la princesse, je le trouve plus vain qu'amoureux, un peu étourdi, en un mot ce qu'on appelle un jeune homme. A l'égard du vieux roi de Moussel, du bon Fadlallah, poursuivit-elle en souriant, il faut avouer que c'est un époux tendre et fidèle : au lieu de se

laisser mourir brusquement, comme Zemroude, il a mieux aimé vivre cinquante ans après elle pour la pleurer.—Hé bien! ma princesse, dit la nourrice, puisque Calaf et Fadlallah ne satisfont pas encore votre délicatesse, je vais, si vous voulez me le permettre, vous raconter l'histoire d'un roi de Damas et de son visir; peut-être en serez-vous plus contente. — Très-volontiers, repartit Farrukhnaz; mes femmes aiment trop vos récits pour ne leur pas donner le plaisir de vous entendre : il est vrai que vous savez faire d'agréables portraits. Mais, Sutlumemé, ajouta-t-elle, ma chère Sutlumemé, vous avez beau peindre les hommes avec les plus belles couleurs, leurs défauts percent toujours au travers de vos peintures.

HISTOIRE DU ROI BEDREDDIN-LOLO ET DE SON VISIR ATALMULC, SURNOMMÉ LE VISIR TRISTE.

Bedreddin-Lolo [1], roi de Damas, reprit la nourrice, avait pour grand visir un homme de bien, à ce que rapporte l'histoire de son temps. Ce ministre, qui se nommait Atalmulc [2], était bien digne du beau nom qu'il portait : il avait un zèle infatigable pour le service du roi, une vigilance qu'on ne pouvait tromper, un génie pénétrant et fort étendu, et avec cela un désintéressement que tous les peuples admiraient; mais il fut surnommé le visir triste, parce qu'il paraissait ordinairement plongé dans une profonde mélancolie; il était toujours sérieux, quelque action qu'il vît faire à la cour, et il ne riait jamais, quelque plaisante chose qu'on pût dire devant lui.

Un jour le roi l'entretenait en particulier et lui contait en riant de tout son cœur une aventure qu'il venait d'apprendre; le visir l'écouta si sérieusement, que Bedreddin en fut choqué. Atalmulc, lui dit-il, vous êtes d'un étrange caractère, vous avez toujours l'air sombre et triste; depuis dix ans que vous êtes à moi, je n'ai jamais vu paraître sur votre visage la moindre impression de joie. — Seigneur, répondit le visir, votre majesté ne doit pas s'en étonner: chacun a ses peines, il n'est point d'homme sur la terre qui soit exempt de chagrin. — Votre réponse n'est pas juste, répliqua le roi; parce que vous avez sans doute quelque secret déplaisir, est-ce à dire pour cela que tous les hommes en doivent avoir aussi? Croyez-vous de bonne foi ce que vous dites? — Oui, seigneur, repartit Atalmulc, telle est la condition des enfans d'Adam; notre cœur ne saurait jouir d'une entière satisfaction; jugez des autres par vous-même, sire; votre majesté est-elle parfaitement contente? — Ho! pour moi, s'écria Bedreddin, je ne puis l'être : j'ai des ennemis sur les bras, je suis chargé du poids d'un empire, mille soins partagent mes esprits et troublent le repos de ma vie; mais je suis persuadé qu'il y a dans le monde une infinité de particuliers dont les jours heureux coulent dans des plaisirs qui ne sont mêlés d'aucune amertume.

LXXXIII[e] JOUR.

Le visir Atalmulc soutenait toujours ce qu'il avait avancé; de sorte que le roi, le voyant fort attaché à son opinion, lui dit : Si personne n'est exempt de chagrin, tout le monde du moins n'est pas, comme vous, possédé de son affliction : vous me donnez, je l'avoue, une vive curiosité de savoir ce qui vous rend si rêveur et si triste; apprenez-moi pourquoi vous êtes insensible aux ris, qui font les plus doux charmes de la société? — Je vais vous obéir, seigneur, répondit le visir, et vous découvrir la cause de mes secrets ennuis en vous racontant l'histoire de ma vie.

HISTOIRE D'ATALMULC, SURNOMMÉ LE VISIR TRISTE, ET DE LA PRINCESSE ZÉLICA BÉGHUME [1].

Je suis fils unique d'un riche joaillier de Bagdad. Mon père, qui se nommait Cogia Abdallah, n'épargna rien pour mon éducation : il me donna, presque dès mon enfance, des maîtres qui m'enseignèrent diverses sortes de sciences, comme la philosophie, le droit, la théologie, et surtout il me fit apprendre toutes les langues différentes qui se parlent dans l'Asie, afin que, si je voyageais un jour dans cette

[1] Le mot *lolo* ou *loulou* en arabe signifie *perle*. D'après une note manuscrite, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Reinaud, les hommes auxquels ce mot ou des mots analogues, tels que *yakout* (rubis) *gicwher* (perle), etc., servent de nom, ont été originairement mamlouks, c'est-à-dire esclaves, et c'est le nom qu'ils avaient reçu de leurs maîtres. De ce nombre est Bedreddin-Loulou, prince de Moussel, qui vivait au treizième siècle de notre ère, et qui n'a du reste aucun rapport avec le personnage mis en scène dans le conte des *Mille et un Jours*.

[2] Présent fait au royaume. (*Pétis.*)

[1] Béghume est le féminin de beg, *chef*, *prince*.

partie du monde, cela me pût être utile dans mes voyages.

J'aimais naturellement le plaisir et la dépense; mon père s'en aperçut avec douleur; il tâcha même, par de sages remontrances, de détruire en moi ce penchant; mais quelles impressions peuvent faire sur un fils libertin les discours sensés d'un père! J'écoutais sans attention ceux d'Abdallalh, ou je les imputais aux chagrins de la vieillesse. Un jour que je me promenais avec lui dans le jardin de notre maison et qu'il blâmait ma conduite à son ordinaire, il me dit: O mon fils! j'ai remarqué jusqu'ici que mes réprimandes n'ont fait que te fatiguer; mais tu seras bientôt débarrassé d'un censeur importun; l'ange de la mort n'est pas éloigné de moi; je vais descendre dans l'abîme de l'éternité et te laisser de grandes richesses: prends garde d'en faire un mauvais usage, ou du moins si tu es assez malheureux pour les dissiper follement, ne manque pas d'avoir recours à cet arbre que tu vois au milieu de ce jardin; attache à une de ses branches un cordeau funeste, et préviens par là tous les maux qui accompagnent la pauvreté.

Il mourut effectivement peu de temps après, comme il l'avait prédit. Je lui fis de superbes funérailles et pris ensuite possession de tous ses biens. J'en trouvai une si prodigieuse quantité que je crus pouvoir impunément me livrer au penchant que j'avais pour le plaisir. Je grossis le nombre de mes domestiques, j'attirai chez moi tous les jeunes gens de la ville, je tins table ouverte et me jetai dans toutes sortes de débauches; de manière qu'insensiblement je mangeai mon patrimoine; mes amis m'abandonnèrent aussitôt, et tous mes domestiques me quittèrent l'un après l'autre. Quel changement dans ma fortune! Mon courage en fut abattu: je me ressouvins alors, mais trop tard, des dernières paroles de mon père. Que je suis bien digne de la situation où je me trouve, disais-je; pourquoi n'ai-je pas profité des conseils d'Abdallah? Ce n'était pas sans raison qu'il me recommandait de ménager mon bien: est-il un état plus affreux que celui d'un homme qui sent la nécessité après avoir connu l'abondance? Ah! du moins je ne négligerai pas tous ses avis; je n'ai point oublié qu'il me conseilla de terminer moi-même mon destin si je tombais dans la misère; j'y suis tombé, je veux suivre ce conseil, qui n'est pas moins judicieux que l'autre; car enfin, quand j'aurai vendu ma maison, la seule chose qui me reste et qui ne suffira tout au plus qu'à me nourrir quelques années, que faudra-t-il que je devienne? Je serai réduit à demander l'aumône, ou à mourir de faim: quelle alternative! Il vaut mieux que je me pende tout à l'heure; je ne saurais trop tôt affranchir mon esprit de ces idées cruelles.

En disant cela, j'allai acheter un cordeau, j'entrai dans mon jardin et m'approchai de l'arbre que mon père m'avait marqué et qui me parut en effet fort propre pour mon dessein. Je mis au pied de cet arbre deux grosses pierres, sur lesquelles étant monté, je levai les bras pour attacher à une grosse branche la corde par un bout; je fis de l'autre un nœud coulant que je me passai au cou, ensuite je m'élançai en l'air de dessus les deux pierres. Le nœud coulant, que j'avais très-bien fait, allait m'étrangler lorsque la branche où le cordeau fatal était attaché, cédant au poids qui l'entraînait, se détacha du tronc, auquel elle ne tenait que faiblement, et tomba avec moi.

Je fus d'abord très-mortifié d'avoir fait un effort inutile pour me pendre; mais en regardant la branche qui avait si mal servi mon désespoir, je m'apercus avec surprise qu'il en sortait quelques diamans et qu'elle était creuse, aussi bien que tout le tronc de l'arbre. Je courus chercher une hache dans la maison et je coupai l'arbre, que je trouvai plein de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses; j'ôtai vite de mon cou le nœud coulant et passai du désespoir à la joie la plus vive [1].

LXXXIV[e] JOUR.

Au lieu de m'abandonner au plaisir et de vivre comme auparavant, je résolus d'embrasser la profession de mon père. Je me connaissais bien en pierreries et j'avais lieu d'espérer que je ne ferais point mal mes affaires; je m'associai avec deux marchands joailliers de Bagdad, qui avaient été amis d'Abdallah et qui devaient aller trafiquer à Ormus. Nous nous rendîmes tous trois à Basra, nous y affrétâmes

[1] On reconnaît ici le sujet de la fable de La Fontaine intitulée *le Trésor et les deux hommes* (IX, fab. 16), fable que notre La Fontaine avait tirée d'Ausone (épig. XXII et XXIII), qui lui-même avait puisé dans *l'Anthologie grecque*.

un vaisseau et nous nous embarquâmes sur le golfe qui porte le nom de cette ville.

Nous vivions en bonne intelligence, et notre vaisseau, poussé par un vent favorable, fendait légèrement les flots. Nous passions les jours à nous réjouir, et le cours de notre navigation allait finir au gré de nos souhaits, quand mes deux associés me firent connaître que je n'étais pas entré en société avec de fort honnêtes gens. Nous étions près d'arriver à la pointe du golfe et de prendre terre, ce qui nous mit de bonne humeur. Dans la joie qui nous animait, nous n'épargnâmes par les vins [1] exquis dont nous avions eu soin de faire provision à Basra; après avoir bien bu je m'endormis au milieu de la nuit, tout habillé sur un sofa. Tandis que je dormais d'un profond sommeil, mes associés me prirent entre leurs bras et par une fenêtre du vaisseau me précipitèrent dans la mer. Je devais trouver la mort dans ses abîmes, et je ne comprends pas comment il est possible que je vive encore après cette aventure; mais la mer était grosse, et les vagues, comme si le ciel leur eût défendu de m'engloutir, m'emportèrent jusqu'au pied d'une montagne qui resserrait d'un côté la pointe du golfe; je me trouvai même sain et sauf sur le rivage, où je passai le reste de la nuit à remercier Dieu de ma délivrance, que je ne pouvais assez admirer.

Dès que le jour parut, je grimpai avec beaucoup de peine au haut de la montagne, qui était très-escarpée; j'y rencontrai plusieurs paysans des environs qui s'occupaient à tirer du cristal pour l'aller vendre ensuite à Ormus; je leur contai à quel péril ma vie venait d'être exposée, et il leur sembla comme à moi que je n'en étais échappé que par miracle. Ces bonnes gens eurent pitié de mon sort; ils me firent part de leurs provisions, qui consistaient en miel et en riz, et ils me conduisirent à la grande ville d'Ormus aussitôt qu'ils eurent leurs charges de cristal. J'allai loger dans un caravansérail, où le premier objet qui s'offrit à mes yeux fut un de mes associés.

Il parut assez surpris de voir un homme qu'il croyait avoir déjà servi de pâture à quelque monstre marin; il courut chercher son camarade pour l'avertir de mon arrivée et concerter la réception qu'ils me feraient tous deux. Ils eurent bientôt pris leur parti; je les vis un moment après l'un et l'autre; ils vinrent dans la cour où j'étais et se présentèrent devant moi sans faire semblant de me connaître. Ah! perfides, leur dis-je, le ciel a rendu votre trahison inutile, je vis encore malgré votre barbarie; remettez promptement entre mes mains toutes mes pierreries; je ne veux plus être en société avec de si méchans hommes. A ce discours, qui devait les confondre, ils eurent l'impudence de me faire cette réponse: O voleur! ô scélérat! qui es-tu et d'où viens-tu? Quelles pierreries, quels effets avons-nous qui t'appartiennent? En parlant ainsi, ils me donnèrent plusieurs coups de bâton, et comme je les menaçais de m'aller plaindre au cadi, ils me prévinrent et se rendirent chez ce juge; ils lui firent de profondes révérences, et après lui avoir présenté quelques pierreries qu'ils avaient sur eux et qui peut-être étaient à moi, ils lui dirent: O flambeau de l'équité, lumière qui dissipez les ténèbres de la mauvaise foi! nous avons recours à vous, nous sommes de faibles étrangers, nous venons du bout du monde trafiquer ici; est-il juste qu'un voleur nous insulte, et permettrez-vous qu'il nous enlève par une imposture ce que nous n'avons acquis qu'après mille travaux et au péril de nos vies? — Qui est l'homme dont vous vous plaignez, leur dit le cadi? — Monseigneur, lui répondirent-ils, nous ne le connaissons point, nous ne l'avons jamais vu. J'arrivai chez le juge dans ce moment-là; ils s'écrièrent dès qu'ils m'aperçurent: Le voilà, monseigneur, le voilà, ce misérable, ce voleur insigne, qui même est assez hardi pour venir jusque dans votre palais s'exposer à vos regards, qui doivent épouvanter les coupables. Grand juge! daignez nous protéger.

Je m'approchai du cadi pour parler à mon tour, mais n'ayant point de présens à lui offrir, il me fut impossible de me faire écouter. L'air ferme et tranquille que me donnait le témoignage de ma conscience passa même dans son esprit prévenu pour une marque d'effronterie; il ordonna sur-le-champ à ses asas [1] de me conduire en prison, ce qu'ils exécutèrent fort exactement; de sorte que, pendant qu'on me chargeait de fers, mes associés s'en retournèrent triomphans et bien persuadés que j'aurais be-

[1] Quoique le vin soit défendu aux mahométans, les personnes de quelque condition ne se font pas un scrupule d'en boire en particulier. (*Pétis.*) (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 50, *note*.)

[1] Archers. (*Pétis.*)

soin d'un nouveau miracle pour me tirer des mains du cadi.

LXXXVe JOUR.

Je n'en serais pas en effet sorti peut-être aussi heureusement que du golfe, sans un incident qui survint, et qui était encore un effet visible de la bonté du ciel. Les paysans qui m'avaient amené à Ormus apprirent par hasard qu'on m'avait emprisonné : touchés de compassion, ils allèrent trouver le cadi ; ils lui dirent comment ils m'avaient rencontré, ils lui firent un détail de tout ce que je leur avais conté dans la montagne. Le juge, sur leur rapport, ouvrit les yeux, se repentit de n'avoir pas voulu m'entendre et résolut d'approfondir l'affaire. Il envoya chercher les deux marchands au caravansérail, mais ils n'y étaient plus ; ils avaient déjà regagné leur vaisseau, et pris le large ; car, malgré la prévention du juge, je ne laissais pas de leur causer de l'inquiétude. Une si prompte fuite acheva de persuader au cadi que j'étais en prison injustement ; il me fit mettre en liberté, et voilà quelle fut la fin de la société que j'avais faite avec ces deux honnêtes joailliers.

Échappé de la mer et de la justice, j'aurais dû me regarder comme un homme qui n'avait pas peu de grâces à rendre au ciel ; mais j'étais dans une situation à ne lui pas tenir grand compte de m'avoir conservé : sans argent, sans amis, sans crédit, je me voyais réduit à subsister de charité ou à me laisser mourir de faim. Je sortis d'Ormus sans savoir ce que je deviendrais et marchai vers la prairie de Lar, qui est entre les montagnes et la mer du sein Persique. En y arrivant, je rencontrai une caravane de marchands de l'Indostan qui en décampait pour prendre le chemin de Schiras ; je me joignis à ces marchands, et par les petits services que je leur rendis, je trouvai moyen de subsister ; j'allai avec eux à Schiras, où je m'arrêtai ; le roi Schah Tahmaspe tenait sa cour dans cette ville.

Un jour, comme je revenais de la grande mosquée au caravansérail où j'étais logé, j'aperçus un officier du roi de Perse ; il était vêtu de riches habits et parfaitement bien fait ; il me regarda fort attentivement, il m'aborda et me dit : O Jeune homme, de quel pays-es-tu ? je vois bien que tu es étranger, et je ne crois pas que tu sois dans la prospérité. Je répondis que j'étais de Bagdad, et qu'à l'égard de sa conjecture, elle n'était que trop véritable ; ensuite je lui racontai mon histoire assez succinctement : il parut l'écouter avec attention et se montra sensible à mon malheur. Quel âge as-tu, me dit-il ? — Je suis, repartis-je, dans ma dix-neuvième année. Il m'ordonna de le suivre ; il marcha devant moi et prit le chemin du palais du roi, où j'entrai avec lui ; il me mena dans un fort bel appartement où il me dit : Comment te nommes-tu ? Je lui répondis que je m'appelais Hassan. Il me fit encore plusieurs autres questions, et satisfait de mes réponses : Hassan, reprit-il, je suis touché de ton infortune et je veux te servir de père. Apprends que je suis le capi-aga [1] du roi de Perse ; il y a une place de page vacante dans la casoda [2] ; je te choisis pour la remplir. Tu es beau, jeune et bien fait ; je ne puis faire un meilleur choix : il n'y a point de casodali [3] présentement que tu ne surpasses en bonne mine.

Je remerciai le capi-aga de toutes les bontés qu'il me témoignait ; il me prit sous sa protection et me fit donner un habillement de page. On m'instruisit de tous mes devoirs, et je commençai à m'en acquitter d'une manière qui m'attira bientôt l'estime de nos zuluflis [4] et fit honneur à mon patron.

Il était défendu sous peine de la vie à tous les pages des douze chambres, de même qu'à tous les officiers du palais et aux soldats de la garde, de demeurer la nuit dans les jardins du sérail après une heure marquée, parce que les femmes s'y promenaient quelquefois. J'y étais un soir tout seul, et je rêvais à mes malheurs ; je m'abandonnai si bien à me réflexions que, sans m'en apercevoir, je laissai passer le temps prescrit aux hommes pour se retirer. Je sortis pourtant de ma rêverie ; et jugeant que le moment de la retraite ne devait pas être éloigné, je marchais avec précipitation pour rentrer dans le palais lorsqu'une dame, au détour d'une allée, se présenta tout à coup devant moi. Elle avait

[1] C'est le capitaine de la porte de la chambre du roi de Perse : c'est lui qui choisit les pages quand il en manque quelques-uns. (*Pétis.*)

[2] *Casoda*, c'est la chambre du roi. (*Pétis.*)

[3] On appelle ainsi les pages de la chambre du roi. Les pages des autres chambres se nomment autrement. (*Pétis.*)

[4] Ce sont six officiers des pages de la chambre du roi, ainsi nommés parce qu'ils portent deux paquets de cheveux bouclés qui pendent depuis le haut des tempes jusqu'au cou. (*Pétis*).

un port majestueux, et, malgré l'obscurité de la nuit, je remarquai qu'elle avait de la jeunesse et de la beauté.

Vous allez bien vite, me dit-elle, qui peut vous obliger à courir ainsi? — J'ai mes raisons, lui répondis-je; si vous êtes de ce palais, comme je n'en doute pas, vous ne pouvez les ignorer. Vous savez qu'il est défendu aux hommes de se trouver dans ces jardins après une certaine heure et qu'il y va de la vie de contrevenir à cette défense. — Vous vous avisez un peu tard de vous retirer, reprit la dame, l'heure est passée; mais vous en devez savoir bon gré à votre étoile; car sans cela vous ne m'auriez pas rencontrée. — Que je suis malheureux! m'écriai-je, sans faire attention à d'autres choses qu'au nouveau danger où je voyais mes jours: pourquoi faut-il que je me sois laissé surprendre par le temps? — Ne vous affligez pas, dit la dame, votre affliction m'outrage; ne devriez-vous pas être déjà consolé de votre malheur? Regardez-moi; je ne suis point mal faite; je n'ai que dix-huit ans; et pour le visage, je me flatte de ne l'avoir pas désagréable. — Belle dame, lui dis-je, quoique la nuit dérobe à mes yeux une partie de vos charmes, j'en découvre plus qu'il n'en faut pour m'enchanter; mais entrez dans ma situation et convenez qu'elle est un peu triste. — Il est vrai, répliqua-t-elle que le péril où vous êtes ne présente pas à l'esprit des idées bien riantes; votre perte pourtant n'est peut-être pas aussi assurée que vous vous l'imaginez; le roi est un bon prince qui pourra vous pardonner. Qui êtes-vous? — Madame, lui repartis-je, je suis casodali. — Ah! vraiment, interrompit-elle, pour un page vous faites bien des réflexions; l'etmadeddolet[1] n'en ferait pas davantage. Hé! croyez-moi, n'ayez point d'inquiétude aujourd'hui de ce qui doit vous arriver demain, vous ne le savez pas; le ciel s'en est réservé la connaissance et vous a déjà peut-être préparé une voie pour sortir d'embarras; laissez donc là l'avenir et ne soyez occupé que du présent. Si vous saviez qui je suis et tout l'honneur que vous fait cette aventure, au lieu d'empoisonner des momens si doux par des réflexions amères, vous vous estimeriez le plus heureux des hommes.

Enfin la dame, à force de m'agacer, dissipa la crainte qui m'agitait. L'image du châtiment qui me menaçait s'effaça insensiblement de mon esprit, et me livrant tout entier aux flatteuses espérances qu'on me laissait concevoir, je ne songeai plus qu'à profiter de l'occasion. J'embrassai la dame avec transport; mais bien loin de se prêter à mes caresses, elle fit un cri en me repoussant très-rudement, et aussitôt je vis paraître dix ou douze femmes qui s'étaient cachées pour entendre notre conversation.

LXXXVIe JOUR.

Il ne me fut pas difficile alors de m'apercevoir que la personne qui venait de me donner si beau jeu s'était moquée de moi. Je jugeai que c'était quelque esclave de la princesse de Perse qui, pour se divertir, avait voulu faire l'aventurière; toutes les autres femmes accoururent promptement à son secours en éclatant de rire, et la trouvant un peu tremblante de la frayeur que je lui avais causée: Calé-Cairi, lui dit une d'entre elles, avez-vous encore envie de prendre de pareils passe-temps? — Oh! pour cela non, répondit Calé-Cairi, cela ne m'arrivera plus; je suis bien payée de ma curiosité.

Les esclaves commencèrent ensuite à m'environner et à plaisanter. Ce page, disait l'une, est un peu vif, il est né pour les belles aventures. — Si jamais, disait une autre, je me promène toute seule la nuit, je souhaite de n'en pas trouver un plus sot. Quoique page, j'étais fort déconcerté de toutes leurs plaisanteries, qu'elles accompagnaient de longs éclats de rire: quand elles m'auraient raillé pour avoir été trop timide, je n'aurais pas été plus honteux.

Il leur échappa aussi des railleries sur l'heure de la retraite que j'avais laissée passer; elles dirent que c'était dommage que je périsse, et que je méritais bien qu'on me sauvât la vie, puisque j'étais si dévoué au service des dames. Alors celle que j'avais entendu nommer Calé-Cairi, s'adressant à une autre, lui dit: C'est à vous, ma princesse, c'est à vous d'ordonner de son sort; voulez-vous qu'on l'abandonne, ou qu'on lui prête du secours? — Il faut le délivrer du danger où il est, répondit la princesse; qu'il vive, j'y consens: il faut même, afin qu'il se souvienne plus longtemps de cette aventure, la rendre encore plus agréable pour lui. Faisons-le entrer dans mon appartement,

[1] L'etmadeddolet, c'est le grand visir de Perse. (*Pétis.*)

qu'aucun homme jusqu'ici ne peut se vanter d'avoir vu. Aussitôt deux esclaves allèrent chercher une robe de femme et me l'apportèrent; je m'en revêtis, et me mêlant parmi les personnes de la suite de la princesse, je l'accompagnai jusque dans son appartement, qu'éclairaient une infinité de bougies parfumées qui se faisaient agréablement sentir; il me parut aussi riche que celui du roi: l'or et l'argent y brillaient de toutes parts.

En entrant dans la chambre de Zélica [1] Béghume, c'est ainsi que se nommait la princesse de Perse, je remarquai qu'il y avait au milieu, sur le tapis de pied, quinze ou vingt grands carreaux de brocart disposés en rond : toutes les dames s'allèrent jeter dessus, et l'on m'obligea de m'y asseoir aussi; ensuite Zélica demanda des rafraîchissemens. Six vieilles esclaves, moins richement vêtues que celles qui étaient assises, parurent à l'instant; elles nous distribuèrent des mahramas [2], et servirent peu de temps après, dans un grand bassin de martabani [3], une salade composée de lait caillé, de jus de citron et de tranches de concombres [4]. On apporta une cuiller de cocnos [5] à la princesse, qui prit d'abord une cuillerée de salade, la mangea et donna aussitôt sa cuiller à la première esclave qui était assise auprès d'elle à sa droite; cette esclave fit la même chose que sa maîtresse, si bien que toute la compagnie se servit de la même cuiller à la ronde, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien dans le bassin. Alors les six vieilles esclaves dont j'ai parlé nous présentèrent de fort belle eau dans des coupes de cristal.

Après ce repas, l'entretien devint aussi vif que si nous eussions bu du vin ou de l'eau-de-vie de dattes. Calé-Cairi, qui par hasard ou autrement s'étoit placée vis-à-vis de moi, me regardait quelquefois en souriant et semblait me vouloir faire comprendre par ses regards qu'elle me pardonnait la vivacité que j'avais fait paraître dans le jardin. De mon côté, je jetais les yeux sur elle de temps en temps, mais je les baissais dès que je remarquais qu'elle avait la vue sur moi; j'avais la contenance très-embarrassée, quelque effort que je fisse pour témoigner un peu d'assurance sur mon visage et dans mes actions. La princesse et ses femmes, qui s'en apercevaient bien, tâchèrent de m'inspirer de la hardiesse. Zélica me demanda mon nom et depuis quand j'étais page de la casoda.

Après que j'eus satisfait sa curiosité, elle me dit : Hé bien! Hassan, prenez un air plus libre; oubliez que vous êtes dans un appartement dont l'entrée est interdite aux hommes; oubliez que je suis Zélica; parlez-nous comme si vous étiez avec de petites bourgeoises de Schiras; envisagez toutes ces jeunes personnes, examinez-les avec attention et dites franchement quelle est celle d'entre nous qui vous plaît davantage.

LXXXVII[e] JOUR.

La princesse de Perse, au lieu de me donner de l'assurance par ce discours, comme elle se l'imaginait, ne fit qu'augmenter mon trouble et mon embarras. Je vois bien, Hassan, me dit-elle, que j'exige de vous une chose qui vous fait de la peine; vous craignez sans doute qu'en vous déclarant pour l'une, vous ne déplaisiez à toutes les autres; mais que cette crainte ne vous arrête pas, que rien ne vous contraigne; mes femmes sont tellement unies que vous ne sauriez altérer leur union; considérez-nous donc et nous faites connaître celle que vous choisiriez pour maîtresse s'il vous étoit permis de faire un choix.

Quoique les esclaves de Zélica fussent parfaitement belles, et que cette princesse même eût de quoi se flatter de la préférence, mon cœur se rendit sans balancer aux charmes de Calé-Cairi; mais cachant des sentimens qui me semblaient faire injure à Zélica, je dis à cette princesse qu'elle ne devait pas se mettre sur les rangs ni disputer un cœur avec ses esclaves, puisque telle était sa beauté que partout où elle paraîtrait on ne pourrait avoir des yeux que pour elle. En disant ces paroles, je ne pus m'empêcher de regarder Calé-Cairi d'une manière qui lui fit assez juger que la flatterie seule me les avait dictées. Zélica s'en aperçut aussi : Hassan, me dit-elle, vous êtes trop flatteur; je veux plus de sincérité; je suis persuadée que

[1] Zélica, ou plus exactement Zoleikha, est le nom que les Orientaux donnent à l'épouse de Putiphar. Ses amours avec Joseph forment le sujet de plusieurs poëmes estimés.

[2] Ce sont de petits carrés d'étoffes qu'on se met sur les genoux pour s'essuyer les doigts. (*Pétis.*)

[3] *Martabani*, c'est de la porcelaine verte. (*Pétis.*)

[4] Les concombres de Perse sont fort bons et ne font point de mal, quoiqu'on les mange crus. (*Pétis.*)

[5] Les cuillers du roi de Perse sont faites de bec de cocnos; c'est un oiseau fort estimé. (*Pétis.*)

vous ne dites pas ce que vous pensez; donnez-moi la satisfaction que je vous demande; découvrez-nous le fond de votre âme, toutes mes femmes vous en prient; vous ne pouvez nous faire un plus grand plaisir. Effectivement, les esclaves m'en pressèrent; Calé-Cairi surtout se montrait la plus ardente à me faire parler, comme si elle eût deviné qu'elle y était la plus intéressée.

Je me rendis enfin à leurs instances; je bannis ma timidité, et m'adressant à Zélica: Ma princesse, lui dis-je, je vais donc vous satisfaire. Il serait difficile de décider qui est la plus belle dame, vous avez toutes une beauté ravissante, mais l'aimable Calé-Cairi est celle pour qui je me sens le plus d'inclination.

Je n'eus pas achevé ces mots, que les esclaves commencèrent à faire de grands éclats de rire, sans qu'il parût sur leurs visages la moindre marque de dépit. Sont-ce là des femmes, dis-je en moi-même. Zélica, au lieu de me laisser voir que ma franchise l'eût offensée, me dit: Je suis bien aise, Hassan, que vous ayez donné la préférence à Calé-Cairi, c'est ma favorite et cela prouve que vous n'avez pas le goût mauvais. Vous ne connaissez pas tout le prix de la personne que vous avez choisie; telles que vous nous voyez, nous sommes toutes d'assez bonne foi pour avouer que nous ne la valons pas. La princesse et les esclaves plaisantèrent ensuite Calé-Cairi sur le triomphe que venaient de remporter ses charmes, ce qu'elle soutint avec beaucoup d'esprit. Après cela, Zélica fit apporter un luth, et le mettant entre les mains de Calé-Cairi: Montrez à votre amant, lui dit-elle, ce que vous savez faire. L'esclave favorite accorda le luth et en joua d'une manière qui me ravit; elle l'accompagna de sa voix et chanta une chanson dont le sens était que lorsqu'on a fait choix d'un objet aimable, il faut l'aimer toute sa vie. En chantant, elle tournait de temps en temps vers moi les yeux si tendrement qu'oubliant tout à coup devant qui j'étais, je me jetai à ses pieds, transporté d'amour et de plaisir. Mon action donna lieu à de nouveaux éclats de rire, qui durèrent jusqu'à ce qu'une vieille esclave vint avertir que le jour allait bientôt paraître, et que si l'on me voulait faire sortir de l'appartement des femmes il n'y avait point de temps à perdre.

Alors Zélica, de même que ses femmes, ne songeant plus qu'à se reposer, me dit de suivre la vieille esclave, qui me mena dans plusieurs galeries et par mille détours me fit arriver à une petite porte dont elle avait la clé: elle l'ouvrit; je sortis et je m'aperçus dès qu'il fut jour que j'étais hors l'enceinte du palais.

LXXXVIIIe JOUR.

Voilà de quelle manière je sortis de l'appartement de la princesse Zélica Béghume et du nouveau péril où je m'étais imprudemment jeté moi-même. Je rejoignis mes camarades quelques heures après. L'oda-baschi[1] me demanda pourquoi j'avais couché hors du palais. Je lui répondis qu'un de mes amis, marchand de Schiras, qui venait de partir pour Basra avec toute sa famille, m'avait retenu chez lui et que nous avions passé la nuit à boire. Il me crut, et j'en fus quitte pour quelques réprimandes.

J'étais trop charmé de mon aventure pour l'oublier; j'en rappelais à tous momens jusqu'aux moindres circonstances et particulièment celles qui flattaient le plus ma vanité, c'est-à-dire qui me faisaient croire que je m'étais attiré l'attention de l'esclave favorite de la princesse. Huit jours après, un eunuque vint à la porte de la chambre du roi et dit qu'il voulait me parler. Je l'allai trouver pour lui demander de quoi il s'agissait. Ne vous appelez-vous pas Hassan? me dit-il. Je lui répondis que oui. En même temps il me mit entre les mains un billet et disparut aussitôt. On me mandait que si j'étais d'humeur à me trouver encore la nuit prochaine dans les jardins du sérail après l'heure de la retraite, au même endroit où l'on m'avait rencontré, j'y verrais une personne qui était très-sensible à la préférence que je lui avais donnée sur toutes les femmes de la princesse.

Quoique j'eusse soupçonné Calé-Cairi d'avoir pris du goût pour moi, je ne m'attendais point à recevoir cette lettre. Enivré de ma bonne fortune, je demandai à l'oda-baschi permission d'aller voir un derviche de mon pays, fraîchement arrivé de la Mecque, ce qui m'ayant été accordé, je courus, je volai dans les jardins du sérail dès que la nuit fut venue. Si la première fois je m'étais laissé surprendre par le temps, en récompense il me parut bien long

[1] L'*oda-baschi*, c'est le maître des pages et celui qui a le pouvoir de les châtier lorsqu'ils ont commis quelque faute. (*Pétis*.)

dans l'attente des plaisirs que je me promettais alors ; je crus que l'heure de la retraite ne viendrait jamais. Elle vint pourtant, et j'aperçus peu de temps après une dame que je reconnus à sa taille et à son air pour Calé-Cairi.

Je m'approchai d'elle, tout transporté de plaisir et de joie, et me prosternant à ses pieds, je demeurai, le visage contre terre, sans pouvoir dire une parole, tant j'étais hors de moi-même. Levez-vous, Hassan, me dit-elle ; je veux savoir si vous m'aimez : pour me le persuader, il faut d'autres preuves que ce silence tendre et passionné. Parlez-moi sans déguisement : est-il possible que vous m'ayez trouvée plus belle que toutes mes compagnes et que la princesse Zélica même ? croirai-je qu'en effet vos yeux me sont plus favorables qu'à elle ? — N'en doutez pas, lui répondis-je, trop aimable Calé-Cairi ; lorsque la princesse et ses femmes forcèrent ma bouche à prononcer entre vous et elles, il y avait déjà longtemps que mon cœur s'était déclaré pour vous. Depuis cette heureuse nuit, je n'ai pu me distraire un moment de votre image, et vous auriez toujours été présente à mon esprit quand vous n'auriez jamais eu de bonté pour moi.

— Je suis ravie, repartit-elle, de vous avoir inspiré tant d'amour ; car de mon côté, je l'avouerai, je n'ai pu me défendre de prendre de l'amitié pour vous. Votre jeunesse, votre bonne mine, votre esprit vif et brillant, et plus que tout cela peut-être la préférence que vous m'avez donnée sur de fort jolies personnes vous a rendu aimable à mes yeux : la démarche que je fais le prouve assez ; mais hélas ! mon cher Hassan, ajouta-t-elle en soupirant, je ne sais si je dois m'applaudir de ma conquête, ou si je ne dois pas plutôt la regarder comme une chose qui va faire le malheur de ma vie.

— Hé ! madame, lui dis-je, pourquoi, au milieu des transports que votre présence me cause, écoutez-vous un noir pressentiment ? — Ce n'est pas, repartit-elle, une crainte insensée qui vient en ce moment troubler nos plaisirs ; mes alarmes ne sont que trop bien fondées, et vous ne savez pas ce qui fait ma peine. La princesse Zélica vous aime ; et s'affranchissant bientôt du joug superbe auquel elle est liée, elle doit vous annoncer votre bonheur. Quand elle vous avouera que vous avez su lui plaire, comment recevrez-vous un aveu si glorieux ? L'amour que vous avez pour moi tiendra-t-il contre l'honneur d'avoir pour maîtresse la première princesse du monde ? — Oui, charmante Calé-Cairi, interrompis-je en cet endroit, vous l'emporterez sur Zélica. Plût au ciel que vous pussiez avoir une rivale encore plus redoutable, vous verriez que rien ne saurait ébranler la constance d'un cœur qui vous est asservi ! Quand Schah Tahmaspe n'aurait point de fils pour lui succéder, quand il se dépouillerait du royaume de Perse pour le donner à son gendre et qu'il dépendît de moi de l'être, je vous sacrifierais une si haute fortune. — Ah ! malheureux Hassan, s'écria la dame, où vous emporte votre amour ! Quelle funeste assurance vous me donnez de votre fidélité ! Vous oubliez que je suis esclave de la princesse de Perse. Si vous payez ses bontés d'ingratitude, vous attirerez sur nous sa colère et nous périrons tout deux ; il vaut mieux que je vous cède à une rivale si puissante, c'est le seul moyen de nous conserver.

— Non, non, répliquai-je brusquement, il en est un autre que mon désespoir choisira plutôt, c'est de me bannir de la cour ; ma retraite vous mettra d'abord à couvert de la vengeance de Zélica et vous rendra votre tranquillité ; et tandis que peu à peu vous oublierez l'infortuné Hassan, il ira dans les déserts chercher la fin de ses malheurs. J'étais si pénétré de ce que je disais que la dame se rendit à ma douleur et me dit : Cessez, Hassan, de vous abandonner à une affliction superflue ; vous êtes dans l'erreur et vous paraissez mériter qu'on vous détrompe. Je ne suis point une esclave de la princesse Zélica ; je suis Zélica même : la nuit que vous êtes venu dans mon appartement, j'ai passé pour Calé-Cairi et vous avez pris Calé-Cairi pour moi. A ces mots, elle appela une de ses femmes qui, sortant d'entre quelques cyprès où elle se tenait cachée, accourut vite à sa voix, et je reconnus en effet cette esclave pour la dame que je croyais être la princesse de Perse.

LXXXIXe JOUR.

Vous voyez, Hassan, me dit Zélica, vous voyez la véritable Calé-Cairi ; je lui rends son nom et je reprends le mien ; je ne veux pas me déguiser plus longtemps ni vous cacher l'importance de la conquête que vous avez faite ;

connaissez donc toute la gloire de votre triomphe. Quoique vous ayez plus d'amour que d'ambition, je suis persuadée que vous n'apprenez pas, sans un nouveau plaisir, que c'est une princesse qui vous aime.

Je ne manquai pas de dire à Zélica que je ne pouvais concevoir l'excès de mon bonheur, ni comment j'avais mérité que du faîte des grandeurs où elle était élevée, elle daignât descendre jusqu'à moi et me venir chercher dans le néant pour me faire un sort digne de l'envie des plus grands rois du monde. Enfin, surpris, enchanté des bontés de la princesse, je commençai à me répandre en discours pleins de reconnaissance; mais elle m'interrompit : Hassan, me dit-elle, cessez d'être étonné de ce que je fais pour vous; la fierté a peu d'empire sur des femmes renfermées; nous suivons sans résistance les mouvemens de notre cœur : vous êtes aimable, vous m'avez plu, cela suffit pour mériter mes bontés.

Nous passâmes presque toute la nuit à nous promener et à nous entretenir, et le jour nous aurait sans doute surpris dans les jardins si Calé-Cairi, qui était avec nous, n'eût pris soin de nous avertir qu'il était temps de nous retirer. Il fallut donc nous séparer; mais avant que je quittasse Zélica, cette princesse me dit : Adieu, Hassan, pensez toujours à moi; nous nous reverrons encore, et je promets de vous faire bientôt connaître jusqu'à quel point vous m'êtes cher. Je me jetai à ses pieds pour la remercier d'une promesse si flatteuse, après quoi Calé-Cairi me fit faire les mêmes détours que j'avais faits la première fois et me mit hors l'enceinte du sérail.

Aimé de l'auguste princesse que j'idolâtrais et me faisant une image charmante de ce qu'elle m'avait promis, je m'abandonnai le lendemain et les jours suivans aux plus agréables idées qui puissent se présenter à l'esprit. C'était alors qu'on pouvait dire qu'il y avait sur la terre un homme heureux, si toutefois l'impatience de revoir Zélica me permettait de l'être : enfin je me trouvais dans la situation qui fait le plus de plaisir aux amans, c'est-à-dire que je touchais au moment qui devait combler mes vœux, lorsqu'un événement imprévu vint tout à coup m'enlever mes orgueilleuses espérances. J'entendis dire que la princesse Zélica était tombée malade, et deux jours après le bruit de sa mort se répandit dans le palais. Je ne voulais pas croire cette funeste nouvelle, et il fallut, pour y ajouter foi, que je visse préparer la pompe funèbre. Mes yeux, hélas! en furent les tristes témoins, et voici quel en fut l'ordre.

Tous les pages des douze chambres marchaient les premiers, nus depuis la tête jusqu'à la ceinture : les uns s'égratignaient les bras pour témoigner leur zèle et leur douleur; les autres y faisaient des caractères, et moi, profitant d'une si belle occasion de marquer le regret sincère ou plutôt le désespoir dont j'étais saisi, je me déchirai le corps, je me mis tout en sang. Nos officiers nous suivaient d'un pas lent et d'un air grave; ils avaient derrière eux de longs rouleaux de papier de Chine déroulés et attachés à leurs turbans, et sur lesquels étaient écrits divers passages de l'Alcoran avec quelques vers à la louange de Zélica, qu'ils chantaient d'un air aussi triste que respectueux. Après eux paraissait le corps dans un cercueil de bois de sandal, élevé sur un brancard d'ivoire que portaient douze hommes de qualité, et vingt princes, parens de Schah Tahmaspe, tenaient chacun le bout d'un cordon de soie attaché au cercueil. Toutes les femmes du palais venaient ensuite en faisant d'affreux hurlemens, et quand le corps fut arrivé au lieu de sépulture, tout le monde se mit à crier : *Laylah illallah* [1].

Je ne vis point le reste de la cérémonie, parce que l'excès de ma douleur et le sang que j'avais perdu me causèrent un long évanouissement. Un de nos officiers me fit promptement porter dans notre chambre, où l'on eut grand soin de moi; on me frotta le corps d'un excellent beaume; si bien qu'au bout de deux jours je sentis mes forces rétablies; mais peu s'en fallut que le souvenir de la princesse ne me rendît insensé : Ah! Zélica, disais-je en moi-même à tous momens, est-ce ainsi que vous dégagez la promesse que vous me fîtes en vous quittant? est-ce là cette marque de tendresse que vous vouliez me donner? Je ne pouvais me consoler, et le séjour de Schiras me devenant insupportable, je sortis secrètement de la cour de Perse trois jours après les obsèques de la princesse Zélica.

XC[e] JOUR.

Possédé de mon affliction, je marchai toute

[1] Cri qu'on fait en Perse lorsqu'on enterre les morts, qui signifie : *Il n'y a point d'autre dieu que Dieu*. (Petis.)

la nuit sans savoir où j'allais ni où je devais aller. Le lendemain matin m'étant arrêté pour me reposer, il passa près de moi un jeune homme qui avait un habillement fort extraordinaire; il vint à moi, me salua, me présenta un rameau vert qu'il tenait à la main, et, après m'avoir obligé par ses civilités à l'accepter, il se mit à réciter des vers persans pour m'engager à lui faire l'aumône. Comme je n'avais rien, je ne pouvais rien lui donner; il crut que je n'entendais pas la langue persane, il récita des vers arabes; mais voyant qu'il ne réussissait pas mieux d'une façon que de l'autre, et que je ne faisais pas ce qu'il souhaitait, il me dit: Frère, je ne puis me persuader que tu manques de charité, je crois plutôt que tu n'as pas de quoi l'exercer. — Vous êtes au fait, lui répondis-je; tel que vous me voyez, je n'ai pas seulement un aspre et je ne sais où donner de la tête. — Ah! malheureux, s'écria-t-il, quelle étrange condition est la tienne! tu me fais pitié, je veux te secourir.

J'étais assez surpris d'entendre ainsi parler un homme qui venait de me demander l'aumône, et je croyais que le secours qu'il m'offrait n'était autre chose que des prières et des vœux, lorsque, poursuivant son discours: Je suis, ajouta-t-il, un de ces bons enfans qu'on appelle faquirs [1]: quoique nous vivions de charité, nous ne laissons pas de vivre dans l'abondance, parce que nous savons exciter la pitié des hommes par un air de mortification et de pénitence que nous nous donnons. Véritablement il y a des faquirs qui sont assez simples pour être tels qu'ils paraissent, qui mènent une vie si austère qu'ils seront quelquefois dix jours entiers sans prendre la moindre nourriture. Nous sommes un peu plus relâchés que ceux-là; nous ne nous piquons pas d'avoir le fond de leurs vertus, nous en conservons seulement les apparences. Veux-tu devenir un de nos confrères? J'en vais trouver deux qui sont à Bost; si tu es d'humeur à faire le quatrième, tu n'as qu'à me suivre. — N'étant pas accoutumé, lui dis-je, à vos pratiques de dévotion, je crains de m'acquitter mal... — Tu te moques, interrompit-il, avec tes pratiques; je te le répète encore, nous ne sommes pas des faquirs rigides, en un mot nous n'en avons que l'habit.

Quoique ce faquir par ses paroles me fît connaître que ses confrères et lui étaient trois libertins, je ne refusai pas de me joindre à eux. Outre que je me trouvais dans un état misérable, je n'avais pas appris parmi les pages à être scrupuleux sur les liaisons. Aussitôt que j'eus dit au faquir que je consentais à faire ce qu'il souhaitait, il me conduisit à Bost en me faisant subsister sur la route de dattes, de riz et d'autres provisions qu'on lui donnait dans les bourgs et les villages par où nous passions. D'abord qu'on entendait son grelot et son cri, les bons musulmans accouraient avec des vivres dont on le chargeait.

Nous arrivâmes de cette manière à la ville de Bost; nous entrâmes dans une petite maison située dans les faubourgs, où demeuraient les deux autres faquirs. Ils nous reçurent à bras ouverts, et parurent charmés de la résolution que j'avais prise de vivre avec eux. Ils m'eurent bientôt initié à leurs mystères, c'est-à-dire qu'ils m'enseignèrent toutes leurs grimaces. Quand je fus bien instruit dans l'art de tromper le peuple, ils m'habillèrent comme eux et m'obligèrent d'aller dans la ville présenter aux honnêtes gens des fleurs ou des rameaux et leur réciter des vers. Je revenais toujours au logis chargé de quelques pièces d'argent qui servaient à nous faire faire bonne chère.

J'étais encore trop jeune et j'aimais trop le plaisir naturellement pour pouvoir résister au mauvais exemple que ces faquirs me donnaient; je me jetai dans toute sortes de débauches, et par là je perdis insensiblement le souvenir de la princesse de Perse. Ce n'est pas qu'elle ne s'offrît quelquefois à ma pensée, et qu'elle ne m'arrachât des soupirs; mais au lieu de nourrir ces faibles restes de douleur, je n'é-

[1] Les *faquirs* sont des gens qui font profession d'une vie austère, mais la plupart sont des hypocrites: ils vont de royaume en royaume chercher des aventures; ce sont des vagabonds. En voici le portrait. Ils n'ont pour tout habit qu'une chemise qui leur va jusqu'au dessous du genou et dont le bas est en falbala; elle est ouverte par le haut jusqu'au nombril et sans manches; deux nœuds la tiennent attachée sur les deux épaules; cette chemise s'appelle *kefen*, c'est-à-dire suaire: ils ont donc les bras nus aussi bien que les jambes, et ils portent des sandales nommées *nalen*; ils ont sur la tête, qui est ordinairement rase, une petite calotte de toile jaune bordée, avec un petit bouton au-dessus. Leur ceinture est faite de griffes de lion, et l'on y voit trois choses attachées, *pikhtché-kard*, ou un long couteau, un cornet de buffle comme nos vachers; et enfin, une corde au bout de laquelle pend un gros grelot qu'ils font entendre en criant: «*La Ilah Illallah Hindi faquir Ullah.*» Ces paroles signifient: « Il n'y a point d'autre dieu que Dieu; l'Indien est le pauvre de Dieu. » Ce grelot s'appelle *zenghe-Hayderi*. *Zengh* veut dire sonnette, et *Hayder* est le nom de leur fondateur *Scheikh Hayder*. Outre cela, ils ont à la main une pique garnie de rubans par le haut, comme celle des pèlerins de Saint-Michel. (*Petis.*)

pargnais rien pour les détruire, et je disais souvent : Pourquoi penser à Zélica, puisque Zélica n'est plus ? Quand je la pleurerai toute ma vie, de quoi lui serviront mes pleurs ?

XCI[e] JOUR.

Je passai près de deux années avec ces faquirs, et j'y aurais demeuré bien davantage si celui qui m'avait attiré parmi eux, et que j'aimais plus que les autres, ne m'eût proposé de voyager. Hassan, me dit-il un jour, je commence à m'ennuyer dans cette ville, il me prend envie de courir le pays. J'ai ouï dire des merveilles de la ville de Candahar ; si tu veux m'accompagner, nous verrons si l'on m'en a fait un rapport fidèle. J'y consentis, poussé par la curiosité de voir de nouveaux pays, ou, pour mieux dire, entraîné par cette puissance supérieure qui nous fait agir nécessairement.

Nous partîmes donc tous deux de Bost ; et après avoir passé par plusieurs villes du Ségestan, sans nous y arrêter, nous arrivâmes à la belle ville de Candahar, qui nous parut revêtue de fortes murailles. Nous allâmes loger dans un caravansérail où l'on nous reçut fort charitablement en faveur des habits que nous portions, et c'était en effet ce que nous avions de plus recommandable. Nous trouvâmes tous les habitans de la ville dans un grand mouvement, parce qu'on devait le lendemain célébrer la fête du Giulous [1]. Nous apprîmes qu'à la cour on n'était pas moins occupé, tout le monde voulant signaler son zèle pour le roi Firouzschah, qui se faisait aimer des bons par son équité, et encore plus craindre des méchans par la rigueur avec laquelle il les traitait.

Comme les faquirs entrent partout sans que personne puisse les en empêcher, nous allâmes à la cour le jour suivant pour voir la fête, qui n'eut pas de quoi charmer les yeux d'un homme qui avait vu le Giulous du roi de Perse. Pendant que nous étions attentifs à regarder tout ce qui se passait, je me sentis tirer par le bras. En même temps je tournai la tête et j'aperçus auprès de moi l'eunuque qui, dans le palais de Schah Tahmaspe, m'avait donné une lettre de la part de Calé-Cairi ou plutôt de Zélica.

Seigneur Hassan, me dit-il, je vous ai reconnu malgré l'étrange habillement qui vous couvre. Bien qu'il me semble toutefois que je ne me trompe point, je ne sais si je ne dois pas me défier du rapport de mes yeux. Est-il possible que je vous rencontre ici ? — Et vous, lui répondis-je, que faites-vous à Candahar ? Pourquoi avez-vous quitté la cour de Perse ? La mort de la princesse Zélica vous en aurait-elle écarté comme moi ? — C'est, reprit-il, ce que je ne puis vous dire présentement ; mais je satisferai pleinement votre curiosité si vous voulez vous trouver seul ici demain à la même heure. Je vous apprendrai des choses qui vous étonneront ; d'ailleurs je vous avertis qu'elles vous regardent.

Je lui promis de revenir seul au même endroit le jour suivant, et je ne manquai pas de tenir ma promesse. L'eunuque parut, il vint à moi et me dit : Sortons de ce palais, cherchons un lieu plus commode pour nous entretenir. Nous allâmes dans la ville, nous traversâmes plusieurs rues, et enfin nous nous arrêtâmes à la porte d'une assez grande maison dont il avait la clé. Nous y entrâmes. Je vis des appartemens fort bien meublés, de beaux tapis de pied, de riches sofas, et j'aperçus un jardin très-cultivé au milieu duquel il y avait un bassin plein d'une fort belle eau et bordé de marbre jaspé.

— Seigneur Hassan, me dit l'eunuque, trouvez-vous cette maison agréable ? — Fort agréable, lui répondis-je. — J'en suis bien aise, reprit-il, car je l'ai louée hier pour vous telle que vous la voyez. Il vous faut aussi quelques esclaves pour vous servir ; je vais vous en acheter pendant que vous vous baignerez. En disant cela, il me conduisit dans une chambre où il y avait des bains préparés. Au nom de Dieu, lui dis-je, apprenez-moi pourquoi vous m'avez amené ici et quelles sont ces choses que vous aviez à me dire ? — On vous le dira, repartit-il, en temps et lieu. Qu'il vous suffise de savoir présentement que votre sort a bien changé depuis que je vous ai rencontré et que j'ai ordre d'en user comme j'en use. En même temps il m'aida à me déshabiller, ce qui fut bientôt fait. Je me mis au bain, et l'eunuque sortit en me priant de ne pas m'impatienter.

Ce mystère qu'on me faisait me donna beaucoup à penser ; mais j'eus beau fatiguer mon esprit pour tâcher d'être au fait, je fis des efforts superflus. Schapour me laissa dans l'eau fort longtemps, et je commençais à perdre pa-

[1] Le *Giulous*, c'est une fête qui se fait tous les ans le même jour que le roi a été couronné. (*Pétis*.)

tience lorsqu'il revint suivi de quatre esclaves, dont deux étaient chargés de linges et d'habits et les autres de toutes sortes de provisions. Je vous demande pardon, seigneur, me dit-il, je suis fâché de vous avoir tant fait attendre. Aussitôt les esclaves mirent leurs paquets sur des sofas et s'empressèrent à me servir. Ils me frottèrent avec des linges fins et neufs, ensuite ils me firent prendre une riche veste avec une robe magnifique et un turban. Où tout ceci doit-il aboutir? disais-je en moi-même. Par l'ordre de qui cet eunuque me traite-t-il de cette manière? J'avais une impatience d'en être éclairci que je ne pouvais modérer.

XCIIe JOUR.

Schapour s'en aperçut bien. C'est à regret, me dit-il, que je vous vois en proie à votre inquiétude, mais je ne puis vous soulager. Quand il ne m'aurait pas été expressément défendu de parler, quand, trahissant mon devoir, je vous instruirais de tout ce que je vous cèle, je ne vous rendrais pas plus tranquille: d'autres désirs encore plus violens succéderaient à ceux qui vous pressent. Vous ne saurez que cette nuit ce que vous souhaitez d'apprendre.

Quoique je n'eusse qu'un bon augure à tirer des discours de l'eunuque, je ne laissai pas d'être pendant tout le reste de la journée dans une cruelle situation. Je crois que l'attente d'un mal fait moins souffrir que celle d'un grand plaisir. Cependant la nuit arriva, l'on alluma partout des bougies et l'on prit soin particulièrement de bien éclairer le plus bel appartement de la maison. J'y étais avec Schapour, qui, pour adoucir mon ennui, me disait à tout moment : On va venir, encore un peu de patience. Enfin nous entendîmes frapper à la porte; l'eunuque alla lui-même ouvrir et revint avec une dame, qui n'eut pas sitôt levé son voile que je la reconnus pour Calé-Cairi. A cette vue, ma surprise fut extrême, car je croyais cette dame à Schiras. Seigneur Hassan, me dit-elle, quelque étonné que vous soyez de me voir, vous le serez bien davantage quand vous entendrez ce que j'ai à vous raconter. A ces mots, Schapour et les esclaves sortirent et me laissèrent seul avec Calé-Cairi. Nous nous assîmes tous deux sur le même sofa et elle prit la parole en ces termes :

Vous vous souvenez bien, seigneur Hassan, de cette nuit que Zélica choisit pour se découvrir à vous, et la promesse qu'elle vous fit en vous quittant ne doit pas être encore sortie de votre mémoire. Le lendemain je lui demandai quelle résolution elle avait prise et quel témoignage de tendresse elle prétendait vous donner. Elle me répondit qu'elle voulait vous rendre heureux et avoir souvent avec vous de secrets entretiens, quelque péril qu'il y eût à courir. Je ne vous nierai point que, révoltée contre ses sentimens, je n'épargnai rien pour les affaiblir. Je lui représentai que c'était une extravagance à une princesse de son rang de songer à vous et de s'exposer pour un page à perdre la vie, en un mot je combattis son amour de tout mon pouvoir, et vous devez me le pardonner puisque tous mes raisonnemens ne servirent qu'à fortifier sa passion. Quand je vis que je ne pouvais la persuader : Madame, lui dis-je, je ne saurais envisager sans frémir les périls où vous allez vous jeter; et puisque rien n'est capable de vous détacher de votre amant, il faut donc chercher un moyen de le voir sans commettre vos jours ni les siens. J'en sais un qui flatterait sans doute votre amour, mais je n'oserais vous le proposer tant il me paraît délicat.

—Parlez, Calé-Cairi, me dit alors la princesse; quel que soit ce moyen ne me le cachez pas.—Si vous l'employez, lui répliquai-je, il faut vous résoudre à quitter la cour pour vivre comme si le ciel vous faisait naître dans la plus commune condition; il faut que vous renonciez à tous les honneurs qui sont attachés à votre rang: aimez-vous assez Hassan pour lui faire un si grand sacrifice?—Si je l'aime! repartit-elle en poussant un profond soupir : ah! le sort le plus obscur me plaira davantage avec lui que toutes ces apparences fastueuses qui m'environnent. Dites-moi ce que je dois faire pour le voir sans contrainte, et je le ferai sans balancer: Je vais donc, lui dis-je, céder à votre penchant. puisqu'il est inutile de le combattre. Je connais une herbe qui a une vertu assez singulière : si vous vous en mettez dans l'oreille une feuille seulement, vous tomberez en léthargie une heure après; vous passerez pour morte; on fera vos funérailles, et la nuit je vous ferai sortir du tombeau [1].

[1] Cet incident de l'*Histoire de la princesse Zélica* rappelle un récit romanesque dont les imitations sont fort nombreuses et sur lequel repose en partie, comme on sait, un des plus

A ces paroles, j'interrompis Calé-Cairi. : O ciel! m'écriai-je, serait-il bien possible que la princesse Zélica ne fût pas morte? Qu'est-elle devenue?—Seigneur, me dit Calé-Cairi, elle vit encore. Mais je vous prie de m'écouter, vous allez apprendre tout ce que vous souhaitez de savoir. Ma maîtresse, continua-t-elle, m'embrassa de joie, tant ce projet lui parut ingénieux; mais se représentant bientôt combien il était difficile à exécuter, à cause des cérémonies qui s'observent aux funérailles, elle me dit ce qu'elle en pensait; je levai toutes les difficultés, et voici de quelle manière nous conduisîmes cette grande entreprise.

Zélica se plaignit d'un mal de tête et se coucha. Le lendemain, je fis courir le bruit qu'elle était dangereusement malade. Le médecin du roi vint, qui s'y laissa tromper et ordonna des remèdes qu'on ne prit point. Les jours suivans, la maladie augmenta, et quand je jugeai à propos que la princesse fût à l'extrémité, je lui mis dans l'oreille une feuille de l'herbe en question. Je courus aussitôt avertir Schah Tahmaspe que Zélica n'avait que quelques instans à vivre et demandait à lui parler. Il se rendit promptement auprès d'elle, et remarquant, parce que l'herbe opérait, que son visage changeait de moment en moment, il s'attendrit et se mit à pleurer. Seigneur, lui dit alors sa fille, je vous conjure, par la tendresse que vous avez toujours eue pour moi, d'ordonner que mes dernières volontés soient exactement suivies : je veux qu'après ma mort, aucune autre femme que Calé-Cairi ne lave mon corps, ne le frotte de parfums; je souhaite que mes autres esclaves ne partagent point cet honneur avec elle; je demande encore qu'elle me veille seule la première nuit et que personne qu'elle n'arrose de ses larmes mon tombeau; je veux que ce soit cette esclave zélée qui prie le prophète de me secourir contre les assauts des mauvais anges [1].

beaux drames de Shakspeare. Le plus ancien auteur connu où se trouve un récit que l'on puisse rattacher à cette fiction est l'écrivain grec Xénophon d'Éphèse, qui vivait à ce que l'on croit au second ou au troisième siècle de notre ère et qui est l'auteur d'un roman intitulé *Habrocome et Anthia*. L'héroïne du roman, la belle Anthia, séparée de son époux Habrocome par une suite d'événemens malheureux, est sauvée de la mort par Périlas, préfet de Cilicie, qui, frappé de sa beauté, lui propose de l'épouser. Obligée de consentir à un hymen qu'elle déteste, Anthia demande du poison à un médecin, qui ne lui donne qu'un breuvage soporifique. Après l'avoir bu, la jeune femme tombe dans un sommeil léthargique; on la croit morte et on la transporte dans un riche mausolée.

Au bout de quelque temps elle se réveille; mais heureusement des voleurs, attirés par l'espoir d'un riche butin, brisent les portes du monument et enlèvent la belle Anthia. (Voyez la *Collection des romans grecs*, traduits en français. — Paris, Merlin, 1823, in-18, t. XI, p. 64 et suiv.)

Xénophon d'Éphèse, étant né en Asie, avait pu tirer cet épisode de son roman de quelque fiction orientale. Pour retrouver la même idée reproduite dans un livre européen, il faut arriver jusqu'au quinzième siècle et au conteur Massuccio. Dans la trente-troisième nouvelle du recueil italien, Mariotto, gentilhomme de Sienne, épouse secrètement une jeune personne dont il est amoureux, puis est forcé tout à coup de fuir à cause d'un meurtre qu'il a commis. Après son départ, Giannozza, sa fiancée, pressée par ses parens de prendre un époux, fait connaître sa situation au prêtre qui l'a mariée, et celui-ci lui donne une poudre soporifique qui doit la faire passer pour morte aux yeux de tous. Elle tombe en effet dans une profonde léthargie; on l'enterre, et la nouvelle de sa mort arrive jusqu'à son époux, qui s'était retiré à Alexandrie. Désespéré, il revient dans son pays pleurer sur la tombe de sa fiancée. Cependant Giannozza, étant sortie de sa léthargie, avait pris la route d'Alexandrie pour aller rejoindre son époux, qui dans le même temps est arrêté et exécuté pour le meurtre qu'il avait commis. Giannozza, à son retour, apprend ce malheureux événement et se retire dans un couvent.

Les imitations de la légende rapportées par Massuccio sont nombreuses, et la principale est *Roméo et Juliette*, composée par Luigi da Porto, et dont le drame de Shakspeare a rendu le sujet si célèbre. (Voyez l'*Histoire de la Fiction*, par Dunlop, t. II, p. 296, et la traduction de la nouvelle de Luigi da Porto, par M. Delécluze. Paris, 1827, in-18.)

Un des contes du roman persan intitulé *Behar-Danisch* offre aussi beaucoup de rapport avec l'*Histoire de la princesse Zélica*. Dans ce conte, une femme mariée, qui pendant une absence de son époux a contracté un commerce amoureux avec un jeune homme, désespérée de ne pouvoir plus, à cause du retour de son mari, recevoir son amant comme par le passé, conçoit l'idée de se faire passer pour morte et de se faire enterrer. De concert avec sa nourrice, elle parvient à tromper son époux, et son amant, instruit de la ruse, va la tirer du tombeau et l'emmène avec lui. (Voyez le *Behar-Danush translated by Jonathan Scott*, vol. I, p. 184.)

La LX[e] nouvelle de l'*Heptameron de la reine de Navarre* a beaucoup d'analogie avec ce dernier conte.

[1] Les musulmans croient que dès qu'un mahométan est enterré, deux méchans diables appelés Munkir et Nekir, tous deux noirs et furieux, l'un armé d'une grosse masse de fer et l'autre d'un long croc de cuivre tout rouge, se présentent devant lui d'un air menaçant; qu'ils lui ordonnent de lever la tête, de se mettre à genoux, et de leur demander grâce pour son âme, ce que le mort a la complaisance de faire : il reprend alors la vie et rend compte de ses actions. S'il a toujours honoré Mahomet, ces deux démons se retirent pleins de honte et de confusion, et font place à deux bons anges, vêtus de robes de soie blanche, qui le viennent consoler; mais au contraire, s'il n'a pas fidèlement suivi les maximes de l'Alcoran, Munkir et Nekir ne l'abandonnent point et prennent plaisir à exercer sur lui leur rage diabolique : l'un, d'un coup de masse qu'il lui décharge sur la tête, l'enfonce de dix toises dans la terre, et l'autre aussitôt avec son croc l'attire en haut; ils le tourmentent de cette façon jusqu'à ce qu'il prenne envie à Mahomet de faire une assemblée générale de tous ceux qui ont professé sa religion. Il les sauvera tous dans cette assemblée, car il le leur a promis par un passage de l'Alcoran. (*Pétis*.)

Sir John Malcolm, dans son *Histoire de Perse*, raconte à ce sujet une anecdote assez plaisante.

«Un homme de haute qualité avait entendu un mollah décrire en chaire la manière dont Munkir et Nekir visitent le tombeau au moment où un corps y est déposé. Il se retira bien décidé à vérifier l'exactitude de cette assertion, et la première fois qu'il entendit le prêtre répéter les mêmes choses, il s'écria devant l'auditoire étonné : « Tout ce que dit cet homme est un pur

XCIIIe JOUR.

Schah Tahmaspe promit à sa fille que je lui rendrais ces tristes devoirs, comme elle le désirait. Ce n'est pas tout, seigneur, lui dit-elle, je vous prie que Calé-Cairi soit libre d'abord que je ne serai plus, et donnez-lui avec la liberté des présens qui soient dignes de vous et de l'attachement qu'elle a toujours eu pour moi. — Ma fille, répondit Schah Tahmaspe, ayez l'esprit en repos sur toutes les choses que vous me recommandez; si j'ai le malheur de vous perdre, je jure que votre esclave favorite, chargée de présens, pourra se retirer où il lui plaira.

A peine eut-il achevé ces paroles que l'herbe produisit tout son effet : Zélica perdit le sentiment, et son père, la croyant morte, se retira dans son appartement tout en pleurs : il ordonna que moi seule laverais le corps et le parfumerais, ce que je fis; je l'enveloppai ensuite d'un drap blanc et le mis dans le cercueil; après cela on le porta au lieu de sa sépulture, où, par ordre du roi, on me laissa seule la première nuit; je regardai partout pour voir si quelqu'un ne s'était point caché pour m'observer, et n'ayant trouvé personne, je tirai ma maîtresse du cercueil et de sa léthargie; je lui fis prendre une robe que j'avais sous la mienne avec un voile, et nous nous rendîmes toutes deux à un endroit où Schapour nous attendait. Ce fidèle eunuque emmena la princesse dans une petite maison qu'il avait louée, et moi je revins au tombeau passer le reste de la nuit. Je fis un paquet d'étoffe de la forme d'un cadavre, je le couvris du drap qui avait servi à envelopper Zélica et je l'enfermai dans le cercueil.

Le lendemain matin, les autres esclaves de la princesse vinrent prendre ma place, que je ne quittai point sans faire auparavant toutes les grimaces dont est ordinairement accompagnée la fausse douleur. On rendit compte au roi des marques d'affliction qu'on m'avait vue donner, ce qui l'aurait excité à me faire des présens, quand il n'y aurait pas été déjà déterminé : il fit tirer de son trésor dix mille sequins qu'on me compta, et il m'accorda la permission que je lui demandai de me retirer et d'emmener avec moi l'eunuque Schapour. Après cela, j'allai trouver ma maîtresse pour me réjouir de l'heureux succès de notre stratagème. Le jour suivant, nous envoyâmes l'eunuque à la chambre du roi avec un billet par lequel je vous priais de me venir voir; mais un de vos zulufflis lui dit que vous étiez indisposé et qu'on ne pouvait vous parler. Trois jours après, nous l'y renvoyâmes; il apprit que vous n'étiez plus au sérail et qu'on ne savait ce que vous étiez devenu.

J'interrompis en cet endroit Calé-Cairi : Hé! pourquoi, lui dis-je, ne m'avoir pas averti de votre projet? pourquoi ne m'en fîtes-vous pas instruire par Schapour? Ah! qu'un mot m'aurait épargné de peines! — Ah! plût au ciel, interrompit à son tour Calé-Cairi, qu'on ne vous en eût pas fait un mystère : Zélica vivrait avec vous présentement dans quelque endroit du monde, et il n'a pas tenu à moi que vous n'ayez été heureux l'un et l'autre. A peine eûmes-nous formé notre dessein que je fus d'avis de vous le faire savoir, mais ma maîtresse ne le voulut point. Non, non, me dit-elle, il faut lui faire sentir ma perte, il sera plus sensible au plaisir de me revoir, et sa surprise sera d'autant plus agréable que l'opinion de ma mort lui aura causé plus de chagrin.

Je ne pouvais goûter ce raffinement de tendresse, comme si j'en eusse pressenti les tristes suites : aussi Zélica s'en est-elle bien repentie; je ne puis vous dire jusqu'à quel point elle fut affligée de votre retraite. Ah! malheureuse que je suis, s'écriait-elle sans cesse, de quoi me sert d'avoir tout sacrifié à l'amour s'il faut renoncer à Hassan pour jamais? Nous vous fîmes chercher par toute la ville; Schapour ne négligea rien pour vous trouver, et quand nous en eûmes perdu l'espérance, nous sortîmes de Schiras, nous marchâmes vers l'Indus parce que nous nous imaginâmes que vous aviez peut-être porté vos pas de ce côté-là; et nous arrêtant dans toutes les villes qui sont sur les bords de ce fleuve, nous faisions de vous des perquisitions aussi exactes que vaines. Un jour, en allant d'une ville à une autre, bien que nous fussions avec une caravane, une grosse troupe de voleurs nous enveloppa, battit les marchands et pilla leurs marchandises; ils se rendirent maîtres de nous, prirent l'or et les pierreries dont

mensonge. Un mien serviteur est mort, il y a quatre jours, et comme j'avais résolu de savoir la vérité, je lui ai rempli la bouche de grain sec. J'ai depuis rouvert le tombeau, et le grain y est encore exactement comme je l'avais mis. Il est donc impossible, continua-t-il, que cet homme ait parlé, soit à un homme, soit à un ange. (*Histoire de la Perse*, t. IV, p. 472 de la traduction française.)

ils nous trouvèrent saisies, nous menèrent ensuite à Candahar et nous vendirent à un marchand d'esclaves de leur connaissance.

Ce marchand n'eut pas plutôt entre ses mains Zélica qu'il résolut de la faire voir au roi de Candahar. Firouzschah en fut charmé dès qu'elle s'offrit à ses yeux; il lui demanda d'où elle était. Elle dit qu'Ormus l'avait vue naître, et elle ne répondit pas avec plus de sincérité aux autres questions que ce prince ne manqua pas de lui faire. Il nous acheta, nous mit dans le palais de ses femmes et nous y donna le plus bel appartement.

XCIVᵉ JOUR.

Calé-Cairi cessa de parler en cet endroit, ou plutôt je l'interrompis. O ciel! m'écriai-je, dois-je me réjouir de rencontrer Zélica! Mais que dis-je? est-ce la retrouver que d'apprendre qu'un puissant roi la tient enfermée dans son sérail! Si, rebelle à l'amour de Firouzschah, elle ne fait que traîner des jours languissans, quelle douleur pour moi de la voir souffrir! Et si elle est contente de son sort, puis-je l'être du mien? —Je suis ravie, me dit Calé-Cairi, que vous ayez des sentimens si délicats; la princesse les mérite bien : quoique passionnément aimée du roi de Candahar, elle n'a pu vous oublier, et jamais on n'a ressenti tant de joie qu'elle en eut hier lorsque Schapour lui dit qu'il vous avait rencontré. Elle fut hors d'elle-même le reste de la journée; elle chargea sur-le-champ l'eunuque de louer un hôtel meublé, de vous y conduire aujourd'hui et de ne vous y laisser manquer de rien. Je suis venue de sa part pour vous éclaircir de toutes les choses que je vous ai dites, pour vous préparer à la voir demain pendant la nuit : nous sortirons du palais et nous nous rendrons ici par une petite porte du jardin, dont nous avons fait faire une clé pour nous en servir au besoin. En prononçant ces derniers mots, l'esclave favorite de la princesse de Perse se leva et sortit accompagnée de Schapour pour retourner auprès de sa maîtresse.

Je ne fis pendant cette nuit que penser à Zélica, pour qui je sentis tout mon amour se rallumer. Le sommeil ne put un moment fermer mes yeux, et le jour suivant me parut un siècle. Enfin, après avoir été la proie de la plus vive impatience, j'entendis frapper à la porte de ma maison. Mes esclaves allèrent ouvrir, et bientôt je vis entrer ma princesse dans mon appartement. Quel trouble, quel saisissement, quels transports ne me causa point sa présence! De son côté, quelle joie n'eut-elle pas de me revoir! Je me jetai à ses pieds, je les tins longtemps embrassés sans pouvoir parler. Elle m'obligea de me relever, et après m'avoir fait asseoir auprès d'elle sur un sofa : Hassan, me dit-elle, je rends grâce au ciel qui nous a rassemblés; espérons que sa bonté n'en demeurera pas là et qu'elle voudra bien lever le nouvel obstacle qui nous empêche d'être ensemble. En attendant un temps si heureux, vous vivrez ici tranquillement et dans l'abondance. Si nous n'avons pas le plaisir de nous parler sans contrainte, nous aurons du moins la consolation de pouvoir apprendre tous les jours de nos nouvelles et de nous voir quelquefois secrètement. Calé-Cairi, poursuivit-elle, vous a conté mes aventures, apprenez-moi les vôtres.

Je lui peignis la douleur que m'avait causée l'opinion de sa mort, et je lui dis que j'en avais conçu un si vif déplaisir que je m'étais fait faquir. Ah! mon cher Hassan, s'écria Zélica, faut-il que, pour l'amour de moi, vous ayez vécu si longtemps avec des gens si austères! Hélas! je suis cause que vous avez beaucoup souffert.

Si elle eût su la vie que j'avais menée sous cet habit religieux, elle m'aurait un peu moins plaint. Mais je n'eus garde de l'en instruire, et je ne songeai qu'à lui tenir des discours passionnés. Avec quelle rapidité s'écoulèrent les momens de notre entretien! Quoiqu'il eût duré trois heures, nous nous fâchâmes contre Schapour et Calé-Cairi lorsqu'ils nous avertirent qu'il fallait nous séparer. Ah! que les personnes qui n'aiment point sont incommodes, leur disions-nous! Il n'y a qu'un instant que nous sommes ensemble, laissez-nous en repos. Cependant pour peu que nous eussions encore continué de nous entretenir, le jour nous aurait surpris, car il parut peu de temps après que la princesse se fut retirée.

Malgré les agréables pensées qui m'occupaient, je ne laissai pas de me ressouvenir du faquir avec qui j'étais venu à Candahar; et me représentant l'inquiétude qu'il devait avoir d'ignorer ce que j'étais devenu, je sortis de chez moi pour l'aller trouver. Je le rencontrai par hasard dans la rue. Nous nous embrassâmes. Mon ami, lui dis-je, j'allais à votre caravansérail pour vous informer de ce qui m'est ar-

rivé et vous mettre l'esprit en repos. Je vous ai sans doute causé quelques alarmes. — Oui, répondit-il, j'étais fort en peine de vous. Mais quel changement! sous quels habits vous présentez-vous à mes yeux! Vous avez l'air d'être en bonne fortune; tandis que l'incertitude de votre destinée m'affligeait, vous passiez, à ce que je vois, agréablement votre temps. — J'en conviens, repris-je, mon cher ami, et je t'avouerai que je suis encore mille fois plus heureux que tu ne saurais te l'imaginer. Je veux que tu sois témoin de tout mon bonheur et que tu en profites même. Laisse là ton caravansérail et viens loger avec moi. En disant cela je le conduisis à ma maison, je lui en montrai tous les appartemens; il les trouva beaux et bien meublés. A chaque moment il s'écriait : O ciel! qu'a donc fait Hassan plus que les autres pour mériter que vous répandiez sur lui tant de biens? — Comment donc, faquir, lui dis-je, est-ce que tu verrais avec chagrin l'état où je suis? Il semble que ma prospérité t'afflige. — Non, me répondit-il, au contraire, j'en ai beaucoup de joie; bien loin de porter envie à la félicité de mes amis, je suis charmé de les voir dans une situation florissante. En achevant ces mots, il me serra étroitement entre ses bras pour mieux me persuader qu'il parlait à cœur ouvert. Je le crus sincère, et agissant de bonne foi avec lui je me livrai sans défiance au plus lâche, au plus envieux, au plus perfide de tous les hommes. Il faut, lui dis-je, que nous fassions aujourd'hui la débauche ensemble. En même temps je le pris par la main et le menai dans une salle où mes esclaves avaient dressé une petite table à deux couverts.

XCV[e] JOUR.

Nous nous y assîmes tous deux. On nous apporta plusieurs plats de riz [1] de différentes couleurs avec des dattes conservées dans du sirop. Nous mangeâmes encore d'autres mets, après quoi j'envoyai un de mes esclaves acheter du vin dans un endroit de la ville où il savait qu'on en vendait secrètement [2]; on lui en donna d'excellent, et nous en bûmes avec si peu de discrétion que nous n'aurions osé paraître en public; nous ne nous y serions pas montrés impunément.

Dans le fort de notre débauche, le faquir me dit : Apprends-moi, Hassan, toute ton aventure, découvre-m'en le mystère; tu ne risques rien, je suis discret, et de plus ton meilleur ami. Tu ne peux douter de ma foi sans me faire un outrage; ouvre-moi donc le fond de ton âme et me fais connaître toute ta bonne fortune, afin que nous puissions nous en réjouir ensemble; d'ailleurs je me pique d'être homme de bon conseil, et tu sais qu'un confident de ce caractère n'est pas inutile.

Échauffé du vin que j'avais bu et séduit par les témoignages d'amitié qu'il me donnait, je me rendis à ses instances. Je suis persuadé, lui dis-je, que tu n'es pas capable d'abuser de la confidence que je vais te faire; ainsi je ne veux te rien déguiser. Lorsque je te rencontrai, te souviens-tu que j'étais fort triste? Je venais de perdre à Schiras une dame que j'aimais et dont j'étais aimé. Je la croyais morte, et toutefois elle vit encore; je l'ai retrouvée à Candahar, et, pour te dire tout, elle est favorite du roi Firouzschah. Le faquir laissa paraître un extrême étonnement à ce discours. Hassan, me dit-il, tu me donnes une idée charmante de cette dame; il faut qu'elle soit pourvue d'une merveilleuse beauté, puisque le roi de Candahar en est épris. — C'est une personne incomparable, lui repartis-je; avec quelque avantage qu'un amant puisse te la peindre, il n'en saurait faire un portrait flatteur. Elle ne manquera pas de venir ici bientôt; tu la verras : je veux que tes propres yeux jugent de ses charmes. A ces paroles, le faquir m'embrassa avec transport en me disant que je lui ferais beaucoup de plaisir si j'accomplissais ma promesse. Je lui en donnai de nouvelles assurances; après quoi nous nous levâmes tous deux de table pour nous aller reposer. Un de mes esclaves mena mon ami dans une chambre où on lui avait préparé un lit.

Dès le lendemain matin, Schapour m'apporta un billet de Zélica. Elle me mandait que la nuit prochaine elle viendrait faire la débauche avec moi. Je montrai la lettre au faquir, qui en té-

[1] Les Persans et les nations voisines accommodent le riz de toutes les façons et lui donnent toutes sortes de couleurs. (*Petis.*)

[2] Le vin est défendu aux habitans de Candahar, qui l'aiment beaucoup et ne laissent pas d'en boire en secret : mais ils se gardent bien de se montrer en public après en avoir bu, car s'il arrivait à quelqu'un de paraître ivre, on le promènerait par toute la ville, monté sur un âne, le visage tourné vers la croupe, au bruit d'un petit tambour et aux huées de tous les enfans qui le suivraient. (*Pétis.*)

moigna une joie infinie. Il ne fit pendant toute la journée que m'entretenir de la dame dont je lui avais vanté la beauté, et il attendit la nuit avec autant d'impatience que s'il eût eu les mêmes raisons que moi pour souhaiter qu'elle arrivât. Cependant je me disposai à recevoir Zélica ; j'envoyai chercher les meilleurs mets et de cet excellent vin dont nous avions si bien fait l'essai le jour précédent.

Quand la nuit fut venue, je dis au faquir : Lorsque la dame entrera dans mon appartement, il ne faut pas que vous y soyez. Peut-être le trouverait-elle mauvais. Laissez-moi lui demander la permission de vous présenter à elle comme mon ami, je suis sûr que je l'obtiendrai. Nous entendîmes bientôt frapper à la porte, et c'était la princesse. Le faquir se cacha dans un cabinet ; j'allai au-devant de Zélica, je lui donnai la main, et après l'avoir conduite à mon appartement : Ma princesse, lui dis-je, je vous prie de m'accorder une grâce. Le faquir avec qui je suis venu à Candahar est logé dans cette maison ; je lui ai donné un appartement, c'est mon ami, voulez-vous souffrir qu'il soit de notre débauche ? — Hassan, me répondit-elle, vous ne songez guère à ce que vous exigez de moi. Au lieu de m'exposer aux regards d'un homme, vous devriez m'y soustraire avec soin. — Madame, repris-je, c'est un garçon sage et discret, et dont l'amitié m'est connue. Je réponds que vous n'aurez aucun sujet de vous repentir de m'avoir donné la satisfaction que je vous demande. — Je ne puis vous rien refuser, repartit Zélica ; mais j'ai un pressentiment que nous en aurons du chagrin. — Hé non, ma princesse, lui dis-je, soyez là-dessus sans inquiétude. Reposez-vous sur ma parole, et qu'aucune crainte ne vous empêche de partager le plaisir que j'ai de vous voir.

En achevant ces mots, j'appelai le faquir, et le présentai à Zélica. Elle lui fit, pour me plaire, un accueil fort gracieux ; et après bien des complimens de part et d'autre, nous nous mîmes tous trois à table avec Calé-Cairi. Mon camarade était un homme de trente ans, il avait beaucoup d'esprit ; il fit bientôt connaître aux dames par ses saillies et ses bons mots, qu'il ne haïssait pas le plaisir, ou plutôt qu'il déshonorait son habit. Aussitôt que nous eûmes mangé de tous les mets qui nous furent servis, on apporta du vin ; les esclaves nous en versèrent dans des coupes d'agate. Le faquir ne laissait pas longtemps la sienne vide ; il la faisait remplir à tous momens, de sorte qu'à force de boire, il se mit bientôt dans un bel état. Il n'était pas fort respectueux naturellement, ainsi le vin irrita son audace, et lui fit perdre le peu de retenue qu'il avait conservée jusque-là. Il ne se contenta pas d'attaquer la pudeur des dames par des discours effrontés, il jeta brusquement ses bras au cou de la princesse de Perse, et lui déroba insolemment un baiser.

XCVI^e JOUR.

Zélica fut indignée de la hardiesse du faquir, et la colère lui prêta des forces pour s'arracher de ses mains insolentes. Arrête, misérable, lui dit-elle, et n'abuse point de la bonté qu'on a de te souffrir ici ; tu mériterais que je te fisse punir par les esclaves qui sont dans cette maison ; mais la considération que j'ai pour ton ami, me retient ; en parlant de cette manière, elle prit son voile, se couvrit le visage, et sortit de mon appartement ; je courus après elle en lui demandant pardon de ce qui s'était passé ; je tâchai vainement de l'apaiser ; elle était trop irritée. Vous voyez présentement, me dit-elle, si vous avez eu tort de vouloir que ce faquir fût de notre débauche ; ce n'était pas sans raison que j'y résistais ; je ne remettrai point le pied chez vous pendant qu'il y sera logé. A ces paroles, elle se retira, quelque chose que je pusse lui dire pour l'arrêter.

Je revins trouver mon ami dans mon appartement : Ah ! qu'avez-vous fait, lui dis-je, fallait-il manquer de respect à la favorite de Firouzschah ? Par ce transport indiscret vous vous êtes attiré sa haine, et peut-être ne me pardonnera-t-elle jamais de l'avoir obligée à paraître devant vous. — Ne t'afflige pas, Hassan, me répondit-il, tu connais mal les femmes, si tu crois celle-ci véritablement fâchée ; sois plutôt persuadé que dans le fond elle en est ravie ; il n'y a point de dame à qui de pareils transports déplaisent ; la colère qu'elle a fait éclater est feinte. Sais-tu bien pourquoi elle s'est révoltée contre ma hardiesse ? c'est que tes yeux en étaient témoins ; si j'avais été seul avec elle, je suis sûr que je l'aurais trouvée plus humaine.

A ce discours, qui marquait assez qu'il était pris de vin, je cessai de lui faire des reproches ; j'espérai que le lendemain il entendrait mieux raison, et qu'il reconnaîtrait sa faute :

J'ordonnai à un de mes esclaves de le mener à son appartement, et moi jé demeurai dans le mien, où les réflexions que je fis sur ce qui s'était passé, ne me permirent pas de reposer tranquillement. Le jour suivant, le faquir le prit en effet sur un autre ton; il me témoigna qu'il était très mortifié de m'avoir donné dn chagrin, et que pour se punir lui-même de son indiscrétion, il avait résolu de s'éloigner de Candahar; il me parla d'une manière qui me toucha: j'écrivis sur-le-champ à la princesse que notre faquir se repentait de son audace, et la suppliait très humblement avec moi de la pardonner au vin qui la lui avait inspirée.

Comme j'achevais d'écrire, Schapour arriva; il m'apprit que sa maîtresse était toujours fort irritée; je le chargeai de ma lettre; il retourna sur ses pas, et revint quelques heures après avec une réponse. Zélica me mandait qu'elle voulait bien excuser l'insolence du faquir, puisqu'il l'assurait qu'il s'en repentait, mais à condition qu'il ne demeurerait pas plus longtemps chez moi, et qu'il sortirait de Candahar dans vingt quatre heures. Je montrai le billet de la favorite de Firouzschah à mon ami, qui me dit devant Schapour, qu'en cela ses sentimens étaient conformes à ceux de la dame; qu'il n'oserait plus paraître devant elle après l'action téméraire qu'il avait eu le malheur de commettre, et qu'il prétendait à l'heure même sortir de la ville de Candahar. L'eunuque reprit aussitôt le chemin du palais, et alla rendre compte à Zélica de la disposition où il avait laissé le faquir.

Je fus ravi de voir ainsi succéder le calme à la tempête qui m'avait effrayé. Je l'avouerai pourtant, j'étais fâché de perdre mon ami, et je le retins encore ce jour-là: Attendez, lui dis-je, vous partirez demain; je veux encore aujourd'hui me réjouir avec vous; peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Ah! puisque nous devons nous séparer, retardons un peu du moins le triste moment de notre séparation. Pour mieux célébrer nos adieux, j'ordonnai un grand souper; quand il fut prêt, nous nous mîmes à table; nous avions déjà goûté de plusieurs mets, lorsque nous vîmes entrer Schapour, qui portait un plat d'or dans lequel il y avait un ragoût: Seigneur Hassan, me dit-il, je vous apporte un ragoût qu'on vient de servir au souper du roi; sa majesté l'a trouvé si délicieux qu'il l'a fait porter sur-le-champ à sa favorite qui vous l'envoie. Nous mangeâmes de ce ragoût, et il nous parut en effet excellent. Le faquir, pendant le repas, ne pouvait se lasser d'admirer mon bonheur, et il me dit vingt fois: O jeune homme que ton sort est charmant!

Nous passâmes la nuit à boire; et d'abord qu'il fit jour mon ami me dit: C'est à présent qu'il faut nous quitter. Alors j'allai chercher une bourse pleine de sequins que Schapour m'avait apportée le jour précédent de la part de sa maîtresse, et la donnant au faquir: Prenez, lui dis-je, ma bourse, elle peut vous servir dans l'occasion; il me remercia; nous nous embrassâmes; il sortit; et après son départ, je demeurai assez longtemps dans une triste situation. O trop imprudent ami! disais-je, c'est toi qui es cause que nous nous séparons; tu devais te contenter de voir Zélica, et de jouir d'une si belle vue.

Comme j'avais besoin de repos, je me jetai sur un sofa et je m'endormis. Au bout de quelques heures, un grand bruit qui se fit entendre dans ma maison me réveilla; je me lepour aller voir ce qui le causait, et j'aperçus avec beaucoup d'effroi que c'était une troupe de soldats de la garde de Firouzschah. Suivez-nous, me dit l'officier qui était à leur tête, nous avons ordre de vous conduire au palais. — Quel crime ai-je commis, lui répondis-je, de quoi m'accuse-t-on? — C'est ce que nous ne savons pas, répliqua l'officier; il nous est seulement ordonné de vous mener au roi; nous en ignorons la cause; mais je vous dirai, pour vous rassurer, que si vous êtes innocent, vous n'avez rien à craindre; vous avez affaire à un prince équitable qui ne condamne point légèrement les personnes accusées d'avoir commis quelque forfait; il faut des preuves convaincantes pour le porter à prononcer un arrêt funeste: il est vrai qu'il punit rigoureusement les coupables; si vous l'êtes je vous plains.

Il fallut suivre l'officier. En allant au sérail, je disais en moi-même: Firouzschah a sans doute découvert l'intelligence que j'ai avec Zélica; mais comment l'a-t-il apprise? Quand nous fûmes dans la cour du palais, je remarquai qu'on y avait dressé quatre potences; je jugeai bien que cela me regardait et que ce genre de mort était le moindre châtiment que je devais attendre du ressentiment de Firouzschah. Je levai les yeux au ciel et le priai de sauver au moins la princesse de Perse.

XCVIIᵉ JOUR.

Nous entrâmes dans le sérail : l'officier qui me conduisait me mena dans l'appartement du roi. Ce prince y était avec son grand visir seulement, et le faquir, que je croyais déjà loin de Candahar. Dès que j'aperçus ce perfide ami, je connus toute sa trahison. C'est donc toi, me dit Firouzschah, qui as des entretiens secrets avec ma favorite ? Ah ! scélérat, il faut que tu sois bien hardi pour oser te jouer à moi. Parle et réponds précisément à ce que je vais te demander. Lorsque tu es arrivé à Candahar, ne t'a-t-on pas dit que je punissais sévèrement les criminels ? — Je répondis qu'oui. — Hé bien, reprit-il, puisqu'on t'en a averti, pourquoi as-tu commis le plus grand de tous les crimes ! — Sire, lui dis-je, que les jours de votre majesté puissent durer jusqu'à la fin de tous les siècles ; mais vous savez que l'amour rend la colombe hardie ; un homme épris d'une passion violente n'appréhende rien ; je suis prêt à servir de victime à votre juste colère ; et à quelques tourmens que vous puissiez me réserver, je ne me plaindrai point de votre rigueur, si vous faites grâce à votre favorite. Hélas ! elle vivait tranquille dans votre sérail avant mon arrivée ; et, contente de faire le bonheur d'un grand roi, elle commençait à oublier un malheureux amant, qu'elle croyait ne revoir jamais : elle a su que j'étais dans cette ville, ses premiers feux se sont rallumés ; c'est moi qui viens l'arracher à votre tendresse : c'est donc moi seul que vous devez punir.

Dans le temps que je parlais ainsi, Zélica, qu'on était allé chercher par ordre du roi, entra suivie de Schapour et de Calé-Cairi ; et ayant entendu mes dernières paroles, elle courut se jeter aux pieds de Firouzschah : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez à ce jeune homme ; c'est sur la coupable esclave qui vous a trahi, que vos coups doivent tomber. — Ah ! perfides, s'écria le roi, n'attendez aucune grâce l'un et l'autre, vous périrez. L'ingrate ! elle n'implore ma bonté que pour le téméraire qui m'offense ; et lui ne se montre sensible qu'à la perte de ce qu'il aime ; ils osent tous deux faire éclater à mes yeux leur amoureuse fureur : quelle insolence ! Visir, ajouta-t-il en se retournant vers son ministre, faites-les conduire au supplice, qu'on les attache à des potences ; et qu'après leur mort, ils deviennent la proie des chiens et des oiseaux.

— Arrêtez, sire, m'écriai-je alors ; gardez-vous de traiter avec ignominie une fille de roi ; que votre jalouse colère respecte en votre favorite, l'auguste sang dont elle est formée. A ces paroles, Firouzschah parut étonné : Quel prince, dit-il à Zélica, est donc l'auteur de votre naissance ? La princesse me regarda d'un air fier, et me dit : indiscret Hassan, pourquoi avez-vous découvert ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même ? J'avais en mourant la consolation de voir qu'on ignorait le rang où je suis née : en me faisant connaître, vous me couvrez de honte. Eh bien ! Firouzschah, poursuivit-elle, en s'adressant au roi de Candahar, apprends donc qui je suis ; l'esclave que tu condamnes à une mort infâme, est fille de Schah Tahmaspe : en même temps elle lui conta toute son histoire sans en oublier la moindre circonstance.

Après qu'elle eut achevé ce récit, qui augmenta l'étonnement du roi : Voilà, seigneur, lui dit-elle, un secret que je n'avais pas dessein de vous révéler, et que la seule indiscrétion de mon amant m'arrache. Après cet aveu, que je ne fais pas ici sans une extrême confusion, je vous prie instamment d'ordonner qu'on m'ôte promptement la vie, c'est l'unique grâce que je demande à votre majesté.

— Madame, lui dit le roi, je révoque l'arrêt de votre trépas ; je suis trop équitable pour ne vous point pardonner votre infidélité ; ce que vous venez de me raconter, me la fait regarder d'un autre œil ; je cesse de me plaindre de vous, et je vous rends même libre ; vivez pour Hassan, et que l'heureux Hassan vive pour vous ; je donne aussi la vie et la liberté à Schapour et à votre confidente ; allez, parfaits amans, allez passer ensemble le reste de vos jours, et que rien ne puisse jamais arrêter le cours de vos plaisirs. Pour toi, traître, continua-t-il en se tournant vers le faquir, tu seras puni de ta trahison : cœur bas et envieux, tu n'as pu souffrir le bonheur de ton ami, et tu es venu toi-même le livrer à ma vengeance. Ah ! misérable, c'est toi qui serviras de victime à ma jalousie. A ces mots, il ordonna au grand visir d'emmener le faquir, et de le mettre entre les mains des bourreaux.

Pendant qu'on allait faire mourir ce scélérat, nous nous jetâmes, Zélica et moi, aux pieds du roi de Candahar ; nous les mouillâmes de nos larmes dans les transports de reconnais-

sance et de joie qui nous animaient ; et enfin, nous l'assurâmes que, sensibles à sa bonté généreuse, nous en conserverions un éternel souvenir ; nous sortîmes ensuite de son appartement avec Schapour et Calé-Cairi ; nous prîmes le chemin de la maison où j'avais été arrêté, mais nous la trouvâmes rasée ; le roi avait ordonné qu'on la démolît, et les soldats qu'il avait chargés de cet ordre, l'avaient si promptement exécuté, que tous les matériaux avaient déjà été enlevés et transportés ailleurs ; il n'y restait pas seulement une pierre ; le peuple s'en était aussi mêlé, ainsi tous les meubles avaient été pillés.

XCVIIIe JOUR.

Quoique charmés de nous voir ensemble la princesse et moi, quoique fort amoureux l'un de l'autre, nous ne laissâmes pas d'être un peu étourdis de ce spectacle. Cette maison, à la vérité, était un hôtel meublé qu'on avait loué, et dont par conséquent les meubles ne nous appartenaient pas ; mais Zélica y avait fait porter par Schapour une infinité de choses précieuses qui n'avaient pas été respectées dans le pillage ; nous avions peu d'argent, nous commençâmes à consulter l'eunuque et Calé-Cairi sur le parti que nous avions à prendre ; et après une longue délibération, nous fûmes d'avis d'aller loger dans un caravansérail.

Nous étions prêts à nous y rendre, lorsqu'un officier du roi nous aborda : Je viens, nous dit-il, de la part de Firouzschah, mon maître, vous offrir un logement ; le grand visir vous prête une maison qu'il a aux portes de la ville, et qui est beaucoup plus belle que celle qu'on vient de raser ; vous y serez logés fort commodément ; je vais, s'il vous plaît, vous y conduire : prenez la peine de me suivre. Nous y allâmes avec lui ; nous vîmes une maison de grande apparence et parfaitement bien bâtie ; le dedans répondait au dehors ; tout y était magnifique et de bon goût : nous y trouvâmes plus de vingt esclaves qui nous dirent que leur maître venait de leur envoyer ordre de nous fournir abondamment toutes les choses dont nous aurions besoin, et de nous servir comme lui-même pendant tout le temps que nous voudrions rester chez lui.

Deux jours après, nous reçûmes une visite du grand visir, qui nous apporta de la part du roi une prodigieuse quantité de présens. Il y avait plusieurs paquets d'étoffes de soie et de toiles des Indes, avec vingt bourses, chacune de mille sequins d'or. Comme nous nous sentions gênés dans une maison empruntée, et que les présens du roi nous mettaient en état de nous établir ailleurs, nous nous joignîmes bientôt à une grosse caravane de marchands de Candahar, et nous nous rendîmes heureusement avec eux à Bagdad.

Nous allâmes loger dans ma maison, où nous passâmes les premiers jours de notre arrivée à nous reposer et à nous remettre de la fatigue d'un si long voyage. Après cela, je parus dans la ville et cherchai mes amis. Ils furent assez étonnés de me revoir. Est-il possible, me dirent-ils, que vous soyez encore vivant ? Vos associés qui sont revenus, nous ont assuré que vous étiez mort. D'abord que j'appris que mes joailliers étaient à Bagdad, je courus chez le grand visir, je me jetai à ses pieds et lui contai leur perfidie. Il les envoya sur-le-champ arrêter l'un et l'autre ; il m'ordonna de les interroger tous deux en sa présence. N'est-il pas vrai, leur dis-je, que je me réveillai lorsque vous me prîtes entre vos bras, que je vous demandai ce que vous vouliez me faire, et que sans me répondre, vous me précipitâtes dans la mer par un sabord du vaisseau ? Ils répondirent que j'avais apparemment rêvé cela, et qu'il fallait que moi-même en dormant je me fusse jeté dans le golfe.

Hé ! pourquoi, leur dit alors le visir, n'avez-vous pas fait semblant de le connaître à Ormus? Ils répartirent qu'ils ne m'avaient point vu à Ormus. Hé ! que direz-vous donc, traîtres, répliqua-t-il en les regardant d'un air menaçant, quand je vous ferai voir un certificat du cadi d'Ormus, qui prouve le contraire ? A ces paroles, que le visir dit pour les éprouver, mes associés pâlirent et se troublèrent. Vous changez de visage, leur dit-il : Hé bien, avouez vous-même votre crime ; épargnez-vous les supplices qu'on vous apprête pour vous arracher cet aveu.

Alors ils confessèrent tout, et sur cette confession il les fit emprisonner, en attendant que le calife, qu'il voulait, disait-il, informer de cette affaire, ordonnât de quel genre de mort il souhaitait qu'ils mourussent ; mais ils trouvèrent moyen de tromper la vigilance de leurs gardes, ou d'en corrompre la fidélité. Ils s'échappèrent de leur prison, et se cachèrent si

bien dans Bagdad qu'on ne les put découvrir, quelque recherche qu'en fît le grand visir. Cependant tous leurs biens furent confisqués et demeurèrent au calife, à la réserve d'une petite partie qu'on me donna pour me dédommager de ce qu'on m'avait volé.

Je ne songeai plus après cela qu'à mener une vie tranquille avec ma princesse; nous passions nos jours dans une parfaite union, et je ne faisais point de vœux au ciel que pour le prier de me laisser le reste de ma vie dans l'heureuse situation où je me trouvais. Inutiles souhaits! Les hommes peuvent-ils longtemps jouir d'un sort agréable? Les chagrins, les malheurs ne troublent-ils pas sans cesse leur repos? Un soir, je revenais de me divertir avec mes amis, je frappais à ma porte; j'avais beau frapper rudement, personne ne venait ouvrir. J'en fus surpris, et j'en conçus, sans savoir pourquoi, un triste présage. Je redouble mes coups, aucune esclave ne vient: mon étonnement augmente. Que faut-il que je pense de ceci? disais-je en moi-même. Est-ce quelque nouvelle infortune que j'éprouve? Au bruit que je faisais, plusieurs voisins sortirent de leurs maisons; et aussi étonnés que moi de ce que mes domestiques ne répondaient point, ils m'aidèrent à enfoncer la porte: nous entrons, nous trouvons dans la cour et dans la première salle, mes esclaves égorgés. Nous passons dans l'appartement de Zélica. O spectacle effroyable! Je vois Schapour et Calé-Cairi tous deux sans vie et noyés dans leur sang: j'appelle ma princesse, elle ne répond point à ma voix; je parcours toute ma maison, et n'y rencontrant point celle que je cherche, je sens chanceler mon corps, je tombe sans sentiment entre les bras de mes voisins. Heureux, si l'ange de la mort m'eût enlevé dans ce moment; mais non, le ciel voulait que je vécusse pour voir toute l'horreur de ma destinée.

XCIX° JOUR.

Lorsque mes voisins m'eurent rappelé à la vie par leur cruel secours, je leur demandai comment il était possible qu'on eût fait un si grand carnage dans ma maison sans qu'ils eussent ouï le moindre bruit. Ils me dirent qu'ils n'en étaient pas moins surpris que moi. Je courus aussitôt chez le cadi, qui mit son nayb[1] en campagne avec tous ses asas[2]; mais leurs perquisitions furent inutiles, et chacun pensa ce qu'il voulut de ce tragique événement.

Pour moi, je jugeai, comme beaucoup d'autres, que mes associés pouvaient en être les auteurs; et j'en conçus tant de chagrin que j'en tombai malade. Je traînai longtemps à Bagdad des jours languissans; je vendis ensuite ma maison et j'allai demeurer à Moussel avec tout ce que pouvais avoir de biens. Je pris ce parti parce que j'avais un parent que j'aimais beaucoup, et qui était attaché au premier visir du roi de Moussel. Ce parent me reçut fort bien, et en peu de temps je fus connu du ministre, qui, croyant voir en moi du talent pour les affaires, me donna de l'occupation. Je m'attachai à bien faire les choses dont il me chargeait, et j'eus le bonheur d'y réussir. Il devint de jour en jour plus content de moi; je gagnai peu à peu sa confiance, et insensiblement j'entrai dans les plus secrètes affaires de l'état. Je lui aidai même bientôt à en soutenir le poids. Quelques années après ce ministre mourut, et le roi, peut-être trop prévenu en ma faveur, me donna sa place; je la remplis pendant deux ans au gré du roi et au contentement de ses peuples. Et même ce monarque, pour témoigner combien il était satisfait de mon ministère, me nomma Atalmulc. Je vis bientôt l'envie armée contre moi. Quelques grands seigneurs devinrent mes ennemis secrets et résolurent de me perdre. Pour mieux en venir à bout, ils me rendirent suspect au prince de Moussel, qui, se laissant prévenir par leurs mauvais discours, demanda ma déposition à son père. Le roi n'y voulut pas d'abord consentir; mais il ne put résister aux pressantes instances de son fils: je sortis de Moussel et vins à Damas, où j'eus bientôt l'honneur d'être présenté à votre majesté.

Voilà, sire, l'histoire de ma vie et la cause de cette profonde tristesse où je parais enseveli. L'enlèvement de Zélica est toujours présent à ma pensée et me rend insensible à la joie. Si j'apprenais que cette princesse ne vit plus, j'en perdrais peut-être comme autrefois le souvenir; mais l'incertitude de son sort la retrace sans cesse à ma mémoire et nourrit ma douleur.

[1] Lieutenant.

[2] Archers.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU ROI BEDREDDIN LOLO.

Quand le visir Atalmulc eut achevé le récit de ses aventures, le roi lui dit : Je ne suis plus surpris que vous soyez si triste, vous en avez un juste sujet ; mais tout le monde n'a pas perdu comme vous une princesse, et vous avez tort de penser que parmi tous les hommes on n'en trouvera pas un qui soit parfaitement content. Vous êtes dans une grande erreur, et, sans parler de mille autres, je suis persuadé que le prince de Seyf-Elmulouk [1], mon favori, jouit d'un parfait bonheur. — Je n'en sais rien, seigneur, reprit Atalmulc ; quoiqu'il paraisse fort heureux, je n'oserais assurer qu'il le fût en effet. — C'est une chose, s'écria le roi, dont je veux être éclairci tout à l'heure. En achevant ces mots, il appela le capitaine de ses gardes et lui ordonna d'aller chercher le prince Seyf-Elmulouk.

Le capitaine des gardes s'acquitta de sa commission sur-le-champ. Le favori vint dans l'appartement du roi son maître, qui lui dit : Prince, je voudrais savoir si vous êtes satisfait de votre destinée? — Ah! seigneur, répondit le favori, votre majesté peut-elle me faire cette question? Quoique étranger, je suis respecté dans la ville de Damas, les grands seigneurs cherchent à me plaire, les autres me font la cour ; je suis le canal par où coulent toutes vos grâces ; en un mot, vous m'aimez, que pourrait-il manquer à mon bonheur? — Il m'importe, reprit le roi, que vous me disiez la vérité. Atalmulc soutient qu'il n'y a point d'homme heureux ; je pense le contraire, je crois que vous l'êtes : apprenez-moi si je me trompe et si quelque chagrin que vous cachez corrompt par son amertume la douceur du destin que je vous fais. Parlez, que votre bouche sincère me découvre ici vos secrets sentimens. — Seigneur, dit alors Seyf-Elmulouk, puisque votre majesté m'ordonne de lui ouvrir mon âme, je vous dirai que malgré toutes les bontés que vous avez pour moi, malgré les plaisirs qui suivent ici mes pas et qui semblent avoir choisi pour asile votre cour, je sens une inquiétude qui trouble le repos de ma vie. J'ai dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche ; et pour comble de malheur, mon mal est sans remède.

Le roi de Damas fut assez étonné d'entendre parler dans ces termes son favori, et il jugea qu'on lui avait aussi enlevé quelque princesse. Contez-moi, lui dit-il, votre histoire ; quelque dame y est sans doute intéressée, et je suis fort trompé si vos chagrins ne sont pas de même nature que ceux d'Atalmulc. Le favori de Bedreddin commença le récit de ses aventures de cette manière.

HISTOIRE DU PRINCE SEYF-ELMULOUK [1].

J'ai déjà eu l'honneur de dire à votre majesté, que je suis fils du feu sultan d'Égypte Asem Ben Sefouan et frère du prince qui lui a succédé. Étant dans ma seizième année, je trouvai un jour par hasard la porte du trésor de mon père ouverte ; j'y entrai et je commençai à regarder avec beaucoup d'attention les choses qui me parurent les plus rares. Je m'arrêtai particulièrement à considérer un petit coffre de bois de sandal rouge, parsemé de perles, de diamans, d'émeraudes et de topazes. Il s'ouvrait avec une petite clef d'or qui était dans la serrure ; je l'ouvris et j'aperçus dedans une bague d'une merveilleuse beauté avec une boîte d'or qui renfermait un portrait [2] de femme.

Les traits en étaient si réguliers, les yeux si beaux, l'air si charmant, que je jugeai d'abord que c'était une peinture faite à plaisir. Les ouvrages de la nature ne sont pas si parfaits, disais-je. Que celui-là fait d'honneur à celui qui l'a produit! J'admirais l'imagination du peintre qui avait été capable de se former une si belle idée.

Cᵉ JOUR.

Mes yeux ne pouvaient se détacher de cette peinture, et, ce qu'il y a de plus surprenant,

[1] Seyf-Elmulouk veut dire *l'épée des rois*; peut-être vaudrait-il mieux lire *Seyf-Elmoulk*, ce qui signifierait l'*épée de l'état*.

[1] Cette histoire se retrouve dans les *Contes inédits des Mille et une Nuits* publiés par M. de Hammer. (Voyez la traduction française de M. Trébutien, t. II, p 120.)

[2] J'ai dit dans une note des *Mille et une Nuits* que les figures et les portraits étaient défendus par la religion musulmane, mais que cette défense était fort mal observée aujourd'hui. L'interdiction portée par Mahomet ne paraît pas avoir été mieux respectée autrefois, et je citerai entre autres preuves les portraits du célèbre médecin Avicène que le sultan Gaznevide Mahmoud avait envoyés aux princes ses alliés, afin qu'ils pussent reconnaître le fugitif et le faire conduire à Gaznah. (*Mélanges de littérature orientale*, par Cardonne, t. II, p. 188.)

c'est qu'elle m'inspira de l'amour. Je pensai que c'était peut-être le portrait de quelque princesse vivante, et je me le persuadais à mesure que je devenais plus amoureux. Je fermai la boîte et la mis dans ma poche avec la bague qu'il me prit aussi envie de dérober, ensuite je sortis du trésor.

J'avais un confident qui s'appelait Saed : il était le fils d'un grand seigneur du Caire ; je l'aimais et il avait quelques années de plus que moi. Je lui contai mon aventure ; il me demanda le portrait, je le lui donnai. Il l'ôta de la boîte pour voir s'il n'y avait pas au dos quelque écriture qui pût nous instruire de ce que je souhaitais passionnément de savoir, c'est-à-dire, du nom de la personne qui était peinte. Nous aperçûmes autour de la boîte en dedans, ces paroles en caractères arabes : *Bedy-Aljemal*[1], *fille du roi Schahbal.*

Cette découverte me charma ; je fus ravi d'apprendre que je n'aimais point un objet imaginaire ; je chargeai mon confident de s'informer où régnait le roi Schahbal. Saed le demanda aux plus habiles gens du Caire ; mais personne ne put le lui dire ; de sorte que je résolus de voyager, de parcourir, s'il le fallait, tout le monde et de ne point revenir en Égypte, que je n'eusse vu Bedy-Aljemal. Je priai le sultan mon père de me permettre d'aller à Bagdad voir la cour du calife et les merveilles de cette fameuse ville dont j'avais ouï parler si avantageusement. Il m'accorda cette permission. Comme je voulais voyager incognito, je ne sortis point du grand Caire avec un pompeux appareil. Ma suite était seulement composée de Saed et de quelques esclaves dont le zèle m'était connu.

Je me mis bientôt au doigt la belle bague que j'avais prise dans le trésor de mon père, et je ne fis, pendant tout le chemin, que m'entretenir avec mon confident de la princesse Bedy-Aljemal dont j'avais sans cesse le portrait entre les mains. Quand je fus arrivé à Bagdad et que j'eus vu tout ce qu'il y a de curieux, je demandai à des savans s'ils ne pourraient pas me dire dans quel endroit du monde étaient situés les états du roi Schahbal. Ils me répondirent que non ; mais que s'il m'importait fort de le savoir, je n'avais qu'à prendre la peine d'aller à Basra trouver un vieillard âgé de cent soixante-dix ans, nommé Padmanaba ; que ce personnage n'ignorait rien, et que sans doute il satisferait ma curiosité.

Je pars aussitôt de Bagdad, je vole à Basra, je m'informe du vieillard. On m'enseigne sa demeure, je vais chez lui ; je vois un homme vénérable qui conservait encore beaucoup de vigueur, bien que près de deux siècles eussent flétri son front. Mon fils, me dit-il d'un air riant, qu'y a-t-il pour votre service ? — Mon père, lui répondis-je, je voudrais savoir où règne le roi Schahbal ; il m'est de la dernière importance de l'apprendre ; quelques savans de Bagdad que j'ai consultés, et qui n'ont pu me donner aucune lumière là-dessus, m'ont assuré que vous m'enseigneriez le nom et le chemin du royaume de Schahbal. — Mon fils, répliqua le vieillard, les savans qui vous ont adressé à moi me croient moins ignorant que je ne suis. Je ne sais point précisément où sont les états de Schahbal ; je me souviens seulement d'en avoir entendu parler à quelque voyageur. Ce roi règne, si je ne me trompe, dans une île voisine de celle de Serendib[1] ; mais ce n'est qu'une conjecture, et je suis peut-être dans l'erreur.

Je remerciai Padmanaba de m'avoir du moins fixé un endroit où j'espérais pouvoir être éclairci de ce que je voulais savoir. Je formai la résolution d'aller à l'île de Serendib ; je m'embarquai avec Saed et mes esclaves sur le golfe de Basra, dans un vaisseau marchand qui allait à Surate. De Surate nous nous rendîmes à Goa, où nous apprîmes en arrivant qu'un vaisseau devait mettre à la voile dans peu de jours et prendre la route de l'île de Serendib. Nous profitâmes de l'occasion. Nous partîmes de Goa avec un vent si favorable, que nous avançâmes beaucoup la première journée ; mais dès la seconde, le vent changea et il s'éleva une tempête si violente que les matelots, croyant notre perte inévitable, abandonnèrent le vaisseau au gré du vent et de la mer. Tantôt les flots, s'ouvrant comme pour nous engloutir, présentaient d'affreux abîmes à nos yeux effrayés, et tantôt s'élevant, ils

[1] Bedy-Aljemal veut dire en arabe *la perfection de la beauté*. Burnes rapporte que dans le Sind les habitans attribuent plusieurs merveilles à une fée nommée Bedr-Aljemal. (*Voyages de Burnes*, t. Ier, p. 56 de la trad. franç.)

[1] Serendib est l'altération du nom sanscrit de Ceylan, *Singhala-dwipa*, qui signifie île des Lions, ou peut-être mieux île du Lion. (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 129, note, et le *Journal asiatique*, IIIe Série, juillet 1836, p. 37.)

nous portaient avec eux jusqu'aux nues. Nous fûmes longtemps le jouet des eaux; mais ce qui nous surprit tous et nous parut un miracle, c'est que nous ne fîmes point naufrage. Nous allâmes relâcher à une île voisine des Maldives.

Cette île avait peu d'étendue et nous sembla déserte. Nous nous disposions à mettre pied à terre et à nous avancer vers un bois fort épais que nous aperçûmes au milieu lorsqu'un vieux matelot, accoutumé à parcourir les côtes des Indes, nous dit que cette île était habitée par des nègres idolâtres qui adoraient un serpent, auquel ils donnaient à dévorer tous les étrangers qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains; qu'au lieu d'y descendre, il valait mieux nous remettre en mer et gagner s'il était possible les Maldives. Le capitaine, qui connaissait le matelot pour un homme fort expérimenté et peu capable d'avancer un chose sans en être assuré, le crut et il fut résolu que le lendemain matin à la pointe du jour on lèverait l'ancre pour s'éloigner d'un endroit si dangereux.

Cette résolution était fort judicieuse; mais on aurait encore mieux fait de partir sur-le-champ et de s'abandonner à la mer, car au milieu de la nuit nous fûmes tout à coup assaillis par un grand nombre de nègres qui entrèrent dans notre vaisseau, nous chargèrent de chaînes et nous menèrent à leurs habitations.

CI^e JOUR.

Le jour commençait à paraître lorsque après avoir traversé le bois que nous avions remarqué de loin le soir précédent, nous arrivâmes à la horde des nègres. C'était une grande quantité de petites cabanes composées de bois et de terre, au milieu desquelles s'élevait un gros pavillon de la même matière qu'ils appelaient le palais de leur roi.

On nous conduisit sous ce pavillon, où, sur un trône fait de rocailles et de coquillages, paraissait le roi. C'était un nègre d'une taille gigantesque, mais si laid et si effroyable qu'il avait plus l'air d'un démon que d'un homme. La princesse sa fille était assise auprès de lui: elle pouvait avoir trente ans, elle tenait de son père pour la taille, et lui ressemblait un peu d'ailleurs.

Un des principaux nègres qui nous avaient pris nous obligea de faire de profondes révérences au monarque noir et à sa fille; ensuite il rendit compte de son heureuse expédition. Le roi, après l'avoir écouté avec plaisir, témoigna qu'il était content de lui et de tous ceux qui l'avaient accompagné. Puis nous montrant du doigt à son premier visir: Allez, lui dit-il, faites conduire ces prisonniers sous une tente particulière, et que chaque jour on en donne un au dieu que nous adorons. Le visir obéit, il nous mena lui-même sous un pavillon séparé, où l'on nous apporta par son ordre du mil et d'autres mets pour nous nourrir et rendre les victimes plus grasses. Dès le lendemain, deux nègres vinrent prendre un de nos compagnons pour le livrer au serpent; ils revinrent le jour suivant en chercher un autre: tous les matins un de nos camarades était dévoré par le monstre. Ainsi périrent mes esclaves, le capitaine, le pilote et les matelots.

Il ne restait plus que Saed et moi. Nous étions près de subir le même sort; nous attendions que les nègres vinssent nous séparer pour jamais. Ah! mon cher prince, me dit mon confident, puisque nous devons tous deux être sacrifiés, fasse du moins le ciel que je meure avant vous! Qu'il ne permette pas que je vous voie conduire à la mort, cela me ferait trop de peine.—O Saed! lui répondis-je, pourquoi vous êtes-vous associé à mes malheurs? Quand, possédé d'un amour insensé, j'ai voulu quitter le séjour du Caire pour aller chercher partout un objet qui peut-être ne saurait être à moi, que ne me laissiez-vous partir tout seul? Vous avez combattu mes sentimens, j'ai regretté vos sages conseils; est-il juste que vous périssiez avec un homme qui n'a pas voulu vous croire?

Pendant que nous nous consumions en plaintes vaines, les nègres arrivèrent et s'adressant à moi: Suivez-nous, me dirent-ils. Je frémis à ces paroles et me tournai vers Saed pour lui dire un éternel adieu. Nous n'eûmes pas la force de parler l'un et l'autre, nous fûmes tout à coup saisis de crainte et de douleur. Nous nous contentâmes de nous exprimer par nos regards les mouvemens qui nous agitaient

Les nègres me menèrent sous une vaste tente, où je croyais qu'on m'allait immoler; mais une femme noire, qui s'offrit à ma vue en entrant, me détrompa. Rassurez-vous, jeune homme, me dit-elle, vous n'aurez pas le sort de vos compagnons; la princesse Husnara, ma maîtresse, vous en réserve un plus doux; je ne

vous en dirai pas davantage, car elle veut elle-même vous annoncer votre bonheur. Je suis son esclave favorite, et j'ai ordre de vous introduire dans le lieu le plus secret de ce pavillon, où elle vous attend avec impatience. A ces mots, les deux nègres qui m'avaient accompagné jusque-là se retirèrent, et l'esclave favorite de Husnara, me prenant par la main, me mena dans un petit réduit où sa maîtresse était seule et assise sur une manière de sofa couvert de peaux de bêtes sauvages.

Cette princesse avait le teint olivâtre, les yeux vifs et fort petits, le nez retroussé, la bouche grande, les lèvres fort grosses et les dents de couleur d'ambre. Ses cheveux étaient courts, fort crépus et plus noirs que l'ébène. Elle portait pour coiffure un simple bonnet de toile jaune brodé de fil rouge et relevé d'un panache de plumes de diverses couleurs. Elle avait un collier composé de gros grains de talagaija [1] bleus et jaunes, et une grande robe de peaux de tigres l'enveloppait depuis les épaules jusqu'aux pieds. Cet objet n'était guère propre à me faire oublier Bedy-Aljemal.

Approche, jeune homme, me dit-elle d'abord qu'elle m'aperçut, viens t'asseoir auprès de moi; j'ai des choses à t'apprendre qui te consoleront d'être tombé au pouvoir du roi mon père. A ce discours, continua-t-elle après que je me fus assis, tu dois avoir une vive impatience de savoir ce que j'ai à te dire, et je te le pardonne puisqu'il s'agit de la chose du monde la plus importante et la plus agréable pour toi. Tu m'as plu dès que je t'ai vu, et non-seulement je veux te sauver la vie, mais je prétends même te choisir pour amant, et je te préfère aux plus grands seigneurs de la cour, qui sont tous épris de mes charmes.

Quoique cet aveu ne dût guère me surprendre, puisque l'esclave favorite m'y avait assez préparé, il ne laissa pas de me causer un trouble inconcevable. Si je ne pouvais répondre de la manière que la princesse l'aurait souhaité, la crainte que j'avais d'exciter sa colère m'empêchait aussi de lui parler franchement. Voyant que je ne répondais point et que j'étais même embarrassé, elle me dit : Jeune homme, je ne suis pas étonnée que tu gardes le silence et paraisses troublé. Tu ne t'attendais pas à voir une jeune et belle princesse s'abaisser jusqu'à te faire des avances, et la surprise où te jette ce bonheur imprévu tient ta langue embarrassée; mais au lieu de me sentir offensée de ton embarras, je t'avoue qu'il me charme, j'en conçois un présage favorable pour mon amour; et ce silence, qui marque sans doute l'excès de ta joie, me fait plus de plaisir que tous les discours reconnaissans que tu pourrais me tenir. En achevant ces mots, elle me donna une de ses mains à baiser, comme un avant-goût des plaisirs qu'elle me réservait.

Elle était si persuadée qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer qu'elle prit pour des témoignages d'amour toutes les marques de dégoût qui paraissaient sur mon visage et dans mes actions. Pendant ce temps-là, deux femmes noires vinrent étendre des peaux et mirent dessus un moment après plusieurs plats de mil et de riz avec quelques autres de viande confite dans du mil; la princesse m'ordonna de me coucher comme elle sur les peaux et de manger.

CIIe JOUR.

Je fis peu d'honneur à ces mets, bien que la princesse ne cessât de m'exciter à manger. Quoi donc! jeune homme, me dit-elle, vous n'avez point d'appétit; que cela flatte agréablement ma passion! Dans l'attente charmante où vous êtes des bontés dont je veux bien vous laisser concevoir l'espérance, tous les momens qui retardent votre bonheur irritent votre impatience et vous ôtent l'envie de manger; cependant, poursuivit-elle, quelle que soit la violence des désirs que je vous inspire, je ne puis mettre que cette nuit le comble à votre félicité. Je vais trouver le roi mon père et le prier de vous laisser la vie, aussi bien qu'au camarade qui vous reste, parce que Mihrafya, mon esclave favorite, a pris du goût pour lui.

En parlant ainsi, elle se leva, demanda un voile, et tandis qu'elle se disposait à paraître devant son père, elle me dit : Jeune homme, retourne sous ta tente, va rejoindre ton compagnon; dis-lui qu'il aura le bonheur de posséder mon esclave favorite, porte-lui cette agréable nouvelle; réjouissez-vous tous deux et rendez grâce à la fortune, qui, vous sauvant l'un et l'autre du malheur qu'ont éprouvé tous vos camarades, vous procure une vie délicieuse dans

[1] Le Talagaija est un arbre dont les feuilles sont dentelées et presque fendues. On ramasse les fruits qu'il porte, on les met en couleur, et les femmes en font des bracelets et des colliers. (Petis.)

le même lieu où ils ont trouvé la mort. Aussitôt que le flambeau du jour cessera d'éclairer cette île, je t'enverrai chercher pour souper avec moi et nous ferons la débauche ensemble.

Je remerciai la princesse Husnara de ses bontés, quoique bien résolu de mourir plutôt que d'en profiter. Un nègre qu'on appela pour me conduire me mena sous ma tente. On ne peut exprimer quelle fut la joie de Saed lorsqu'il me revit; il n'en aurait pas eu une plus grande quand, délivrés par miracle des cruelles mains des nègres, nous nous serions vus tout à coup transportés en Égypte. Ah! vous voilà, mon cher prince, s'écria-t-il; hélas! je désespérais de jouir encore de la vue de mon maître; je croyais déjà que les barbares vous avaient immolé et que le serpent funeste à qui l'erreur a fait élever ici des autels vous avait dévoré. Est-il possible que vous me soyez rendu et que vous veniez sécher les pleurs que je versais pour vous?

—Oui, Saed, lui dis-je, et je vous apprends que mon salut dépend de moi; je puis, si je le veux, échapper au destin qu'ont eu nos compagnons. —Ah! seigneur, interrompit brusquement Saed, dois-je ajouter foi à vos paroles? Croirai-je qu'en effet vous pouvez éviter la mort? Quelle heureuse nouvelle venez-vous m'annoncer? — Je ne vous dis rien, lui dis-je, qui ne soit véritable; mais vous ne savez pas à quel prix je puis sauver mes jours; quand vous en serez instruit, vous ne ferez plus éclater de si vifs transports de joie, et vous me trouverez peut-être plus à plaindre que si j'avais déjà perdu la vie. Alors je lui racontai l'entretien que je venais d'avoir avec la fille du roi des nègres.

— Je conviens, me dit mon confident après m'avoir écouté, qu'il est assez désagréable de se voir entre les bras d'une pareille amante; ce n'est pas sans raison que vous êtes révolté contre elle, j'entre dans vos sentimens; mais la vie est une belle chose; songez qu'il est triste de périr à votre âge : faites un effort sur vous, mon prince, cédez à la nécessité. — O Saed! m'écriai-je à ces paroles, quel conseil osez-vous me donner! pensez-vous que je puisse le suivre? Nous verrons si vous serez capable de faire vous-même ce que vous conseillez aux autres, car je vous avertis que vous êtes aussi dans ce cas : l'esclave favorite de la princesse a les mêmes vues sur vous et prétend que vous l'aimiez; elle n'est pas plus aimable que sa maîtresse : vous sentez-vous disposé à répondre aux bontés qu'elle veut avoir pour vous cette nuit?

Saed pâlit à ce discours : Juste ciel, dit-il, ai-je bien entendu? L'esclave favorite de la princesse veut que je vive pour elle. Ah! que plutôt les nègres viennent me chercher pour me conduire à leur pagode; que le serpent m'engloutisse mille fois avant que je réponde aux caresses..... — Ho, ho! Saed, repris-je, vous faites paraître bien de la répugnance pour une dame qui a de la bonne volonté pour vous; vous oubliez que la vie est une belle chose; dès qu'on veut vous forcer d'aimer un objet horrible, la mort n'a rien qui vous épouvante, et vous voulez que je la craigne? Avouez donc qu'il n'est pas aisé de vaincre les mouvemens de son cœur et de témoigner de l'amour à une personne qui n'inspire que du dégoût : cet effort est au-dessus de la plus impétueuse jeunesse. Il vaut mieux que nous périssions l'un et l'autre que de nous abaisser à feindre de la tendresse pour deux objets que nous ne saurions aimer.

Mon confident approuva ce parti que mon désespoir me suggérait; si bien que nous ne songeâmes plus qu'à mourir. Nous attendions la nuit avec impatience, non pour goûter les plaisirs qu'on nous promettait, mais pour charger d'injures nos maîtresses et leur laisser voir toute l'horreur que nous avions pour elles. Cela était assez nouveau pour des amans; nous nous flattions par ce moyen de les mettre en fureur et de les obliger à nous faire mourir; nous nous imaginions que si une belle femme méprisée est capable de se porter aux extrémités les plus violentes, nous n'offenserions pas impunément deux personnes laides et cruelles.

La nuit étant arrivée, un nègre, officier de la princesse Husnara, vint nous chercher et nous dit : Heureux captifs, préparez-vous à goûter les plus doux plaisirs; deux tendres amantes se disposent à vous faire un sort charmant; bénissez le jour où la fureur de la mer et des vents vous a jetés sur ces bords.

Nous suivîmes le nègre sans lui répondre; mais il ne tint qu'à lui de juger par notre silence que les dames qui nous attendaient ne seraient pas fort contentes de nous : la tristesse ou plutôt le désespoir était peint dans nos yeux. Il nous mena sous le pavillon de la fille du roi des nègres, dans un endroit où cette

princesse était à table avec son esclave favorite, toutes deux couchées sur des peaux étendues par terre : Viens t'asseoir auprès de moi, me dit Husnara, et que ton compagnon se mette auprès de Mihrafya. Il y avait plusieurs ragoûts différens dont on nous obligea de manger, et des esclaves noires nous présentaient de temps en temps d'une boisson faite de miel dans des coupes de terre peinte.

CIII^e JOUR.

La princesse, pour me plaire, fit l'agréable pendant le repas, et Mihrafya de son côté ne manqua pas d'agacer Saed ; insensiblement elles devinrent si vives l'une et l'autre que nous fûmes obligés de leur faire connaître qu'elles perdaient leur temps ; je dis mille choses dures et piquantes à Husnara, et mon confident ne fut pas plus galant que moi.

Nos discours firent promptement leur effet ; nous vîmes nos dames changer de visage en un moment ; elles ne nous regardèrent plus qu'avec des yeux pleins de fureur : Ah ! misérables, s'écria la fille du roi des nègres, est-ce ainsi que vous répondez à mes bontés ? Oubliez-vous combien il est dangereux pour vous d'exciter ma colère ? Ingrat, continua-t-elle en s'adressant à moi, peux-tu recevoir avec tant d'indifférence toutes les marques d'amitié que je te donne ! Mais que dis-je, avec indifférence ? il semble que tu aies de l'horreur pour Husnara ! Que trouves-tu dans ma personne qui t'inspire de l'aversion ? ai-je quelque défaut ?

En prononçant ces derniers mots, elle se tourna vers sa favorite : Parlez, Mihrafya, lui dit-elle, ne me flattez point : suis-je laide ou mal faite ? ai-je la taille mal prise ou les traits irréguliers, en un mot, suis-je digne du mépris que ce jeune étranger a pour moi ? — Ah ! ma princesse, répondit l'esclave favorite, il n'y a point de dame au monde qui mérite d'être mise en parallèle avec vous ; rien n'est si parfait que votre beauté, rien de plus libre et de plus régulier que votre taille ; il faut que ce jeune homme ait perdu le jugement, puisqu'il ne rend pas justice à vos charmes. Si vous trouvez un ingrat, je ne dois pas être étonnée que cet autre étranger ait peu de goût pour moi ; je ne comprends pas qu'un homme puisse vous regarder sans vous adorer. Ce jeune homme peut-il vous voir d'un œil indifférent ! il devrait mourir d'amour à votre vue ou devenir fou.

Cela est vrai, reprit la princesse ; vous êtes aussi fort aimable, et vos bontés ne sont point à dédaigner. Vengeons-nous de ces deux misérables ; j'ai obtenu leur grâce du roi mon père, mais ils sont indignes de la vie que je voulais leur laisser : ils mourront. Qu'on appelle quelques-uns de mes officiers ; qu'ils aillent mener ces étrangers à la pagode et qu'on les livre à la divinité que nous adorons. Mihrafya se chargea elle-même d'aller chercher des officiers ; elle sortit, et revint peu de temps après, accompagnée de deux nègres : Avancez, leur dit la princesse, prenez ces jeunes prisonniers et les conduisez à la pagode. Les nègres s'approchèrent de moi ; mais dans l'instant qu'ils nous emmenaient hors de la tente, elle leur dit : Arrêtez ; je ne sais quel mouvement s'élève dans mon cœur et s'oppose à la mort de ces deux coupables : c'est ma haine sans doute qui n'est pas satisfaite d'un si léger supplice ; une prompte mort est un bien pour des malheureux ; qu'ils vivent l'un et l'autre pour souffrir de longs tourmens. Je veux qu'on les envoie moudre du mil, et qu'on les occupe nuit et jour ; une vie si pénible me vengera mieux que leur trépas.

A ces mots, elle chargea les nègres de nous conduire dans un endroit de l'île où il y avait des moulins à bras et de ne nous pas donner un moment de relâche, ce qui fut exécuté sur-le-champ. On nous mena moudre du mil ; et, comme si cette occupation ne nous eût pas rendus assez misérables, on nous faisait porter de grosses charges de bois. N'étant pas accoutumés à un si rude travail, il était impossible de n'y pas succomber. Les nègres qui nous faisaient travailler, s'apercevant quelquefois que nous n'en pouvions plus, nous demandaient malicieusement si nous n'avions pas envie de devenir amoureux. Cette question, nous retraçant l'image de nos dames, nous inspirait une nouvelle vigueur ; nous aimions encore mieux demeurer au moulin que de les revoir.

Un jour ces nègres nous laissèrent une quantité de mil à moudre : Nous allons à la horde, nous dirent-ils ; qu'à notre retour tout ce mil soit moulu. Me voyant seul avec mon confident : Saed, lui dis-je, pendant que nos enne-

mis sont éloignés de nous, profitons de l'occasion; gagnons le bord de la mer; peut-être y trouverons-nous quelque barque dont nous pourrons nous servir pour nous sauver; peut-être serons-nous assez heureux pour voir passer quelque vaisseau, nous lui ferons signe d'approcher et de nous venir prendre. — J'y consens, mon prince, répondit Saed; n'ayons rien à nous reprocher; tentons tout pour sortir de cette île funeste. Si le ciel ne nous fait rien rencontrer qui puisse nous aider à nous tirer d'embarras, nous nous jetterons à la mer, et je crois qu'il nous sera plus doux de périr dans les flots que de continuer à moudre du mil.

Je fus du sentiment de mon confident. Nous gagnâmes le rivage de la mer, qui n'était pas fort éloigné; nous aperçûmes un bateau attaché à un piquet : il servait à un nègre, dont l'habitation était voisine, à pêcher. Nous le détachâmes promptement; et prenant le large, nous nous abandonnâmes à la merci des eaux et des vents.

CIVᵉ JOUR.

A peine eûmes-nous commencé à ramer et à nous écarter du bord que nous vîmes paraître le nègre à qui la barque appartenait; il fit des hurlemens affreux quand il vit qu'elle n'était plus au piquet, et il nous menaça; mais tous ses cris furent inutiles aussi bien que ses menaces. Nous étions déjà en pleine mer et nous avions perdu de vue l'île avant que la nuit survînt. Nous rendîmes grâce au ciel de notre délivrance; nous en ressentions autant de joie que si nous eussions été dans un port assuré. Quoique nous fussions sur la mer sans provisions et que le frêle vaisseau qui nous portait fût à tout moment en danger d'être submergé, nous n'étions occupés que du bonheur de nous voir échappés des mains des nègres; il nous paraissait moins horrible de périr sous les eaux que d'être dévorés par un serpent.

Après avoir vogué toute la nuit à l'aventure, nous aperçûmes à la pointe du jour une petite île; nous y allâmes descendre. Plusieurs arbres, chargés de fort beaux fruits qui pendaient jusqu'à terre, frappèrent d'abord notre vue, ce qui nous réjouit d'autant plus que nous commencions à nous sentir beaucoup d'appétit; nous en cueillîmes, nous en mangeâmes et nous les trouvâmes excellens. Une joie parfaite succéda bientôt à la terreur que les nègres nous avaient inspirée; et riant des choses mêmes qui nous avaient le plus épouvantés, nous nous mîmes à plaisanter sur les bonnes fortunes que nous avions dédaignées. Lorsque nous eûmes pris un peu de rafraîchissement, nous attachâmes notre bateau à un piquet et nous nous avançâmes dans l'île. Je n'ai jamais vu de séjour plus agréable : il y croît du sandal et du bois d'aloès, on y voit des sources d'eau douce et toutes sortes de fruits aussi bien que les plus belles fleurs.

Ce qui nous surprenait davantage, c'est que cette île, quoique si commode et si agréable pour la vie, nous paraissait déserte. D'où vient, dis-je à Saed, que cette île n'est point habitée? Nous ne sommes pas les premiers qui y soient venus; d'autres avant nous en ont fait sans doute la découverte; pourquoi est-elle abandonnée? —Mon prince, me répondit mon confident, puisque personne n'y demeure, c'est une marque certaine qu'on n'y saurait demeurer; elle a quelque désagrément qui la rend inhabitable. Hélas! quand le malheureux Saed parlait ainsi, il ne croyait pas si bien dire la vérité.

Nous passâmes la journée à nous réjouir et à nous promener; et quand la nuit fut venue, nous nous étendîmes sur l'herbe, qui était émaillée de mille fleurs qui se faisaient agréablement sentir. Nous nous endormîmes délicieusement; mais à mon réveil, je fus fort étonné de me voir seul. J'appelai Saed à plusieurs reprises; comme il ne répondait point à ma voix, je me levai pour l'aller chercher; et après avoir parcouru une partie de l'île, je revins au même endroit où j'avais passé la nuit, m'imaginant qu'il y serait peut-être; je l'attendis là vainement tout le jour entier et même la nuit suivante; alors désespérant de le revoir, je fis retentir l'air de plaintes et de gémissemens : Ah! mon cher Saed, m'écriais-je à tout moment, qu'es-tu devenu! Pendant que je te possédais, tu m'aidais à porter le fardeau de ma mauvaise fortune, tu soulageais mes peines en les partageant. Par quel malheur ou par quel enchantement m'as-tu été enlevé? quelle puissance plus barbare que les nègres nous a séparés? Il m'aurait été plus doux de mourir avec toi que de vivre tout seul!

Je ne pouvais me consoler de la perte de mon confident; et ce qui troublait ma raison,

c'est que je ne comprenais pas ce qui pouvait lui être arrivé ; j'entrai dans un vif désespoir, et résolus de périr aussi dans cette île. Je vais, disais-je, la parcourir toute entière ; j'y trouverai Saed ou la mort. Je marchai vers un bois que j'aperçus, et quand j'y fus arrivé, je découvris au milieu un château fort bien bâti et entouré de larges et profonds fossés pleins d'eau, dont le pont-levis était baissé ; j'entrai dans une grande cour pavée de marbre blanc, et m'avançai vers la porte d'un beau corps de logis ; elle était faite de bois d'aloès, plusieurs figures d'oiseaux y étaient représentées en relief, et un gros cadenas d'acier fabriqué en forme de lion la tenait fermée. La clé était au cadenas ; je la pris pour la tourner, le cadenas se rompit comme une glace, et la porte s'ouvrit plutôt d'elle-même que de l'effort que je fis pour l'ouvrir, ce qui me causa une extrême surprise. Je trouvai un escalier de marbre noir ; je montai, et j'entrai d'abord dans une grande salle ornée d'une tapisserie de soie et d'or avec des sofas de brocart ; de là je passai dans une chambre où il y avait un riche ameublement ; mais ce n'est pas ce que je regardai avec le plus d'attention. Une jeune dame parfaitement belle, qui s'offrit à mes yeux, attira tous mes regards ; elle était couchée sur un grand sofa, la tête appuyée sur un coussin, revêtue de riches habits, et il y avait auprès d'elle une petite table de marbre jaspé. Comme elle avait les yeux fermés, et que j'avais lieu de douter que ce fût une personne vivante, je m'approchai d'elle doucement, et je m'aperçus qu'elle respirait.

CV[e] JOUR.

Je demeurai quelques momens à la considérer ; elle me parut charmante, et j'en serais devenu amoureux si je n'eusse pas été aussi occupé que je l'étais de Bedy-Aljemal. J'avais un désir extrême de savoir pourquoi je trouvais dans une île déserte une jeune dame seule dans un château où je ne voyais personne ; je souhaitais passionnément qu'elle s'éveillât, mais elle dormait d'un si profond sommeil que je n'osai troubler son repos ; je sortis du château dans la résolution d'y revenir quelques heures après.

Je me promenai dans l'île et j'aperçus avec épouvante un grand nombre d'animaux gros comme des tigres et faits à peu près comme des fourmis ; je les aurais pris pour des bêtes féroces et cruelles s'ils n'eussent pas fui à mon aspect. Je vis encore d'autres animaux sauvages qui semblèrent me respecter, bien qu'ils eussent un air de férocité qui faisait peur. Après avoir mangé de quelques fruits dont la beauté charmait ma vue et m'être promené assez longtemps, je retournai au château, où la dame était encore endormie ; je ne pus résister davantage à l'envie que j'avais de lui parler : je fis du bruit dans la chambre et j'affectai de tousser pour dissiper son sommeil. Comme elle ne se réveillait point encore, je m'approchai d'elle et lui touchai le bras d'une manière à devoir produire l'effet que je souhaitais. J'exerçai toutefois en vain le sentiment du tact. Cela ne me parut pas naturel. Il y a ici de l'enchantement, dis-je alors en moi-même ; quelque talisman tient cette dame endormie, et si la chose est ainsi, il n'est pas possible de la retirer de cet assoupissement. Je désespérais d'en venir à bout lorsque j'aperçus sur la table de marbre dont j'ai parlé quelques caractères gravés ; je jugeai que cette gravure pouvait être constellée ; je me mis en devoir d'ôter la table, mais à peine l'eus-je touchée que la dame fit un grand soupir et se réveilla.

Si j'avais été surpris de trouver dans ce château une si belle personne, elle ne fut pas moins étonnée de me voir. Ah ! jeune homme, me dit-elle, comment avez-vous pu vous introduire ici ? Qu'avez-vous fait pour surmonter tous les obstacles qui devaient vous empêcher d'entrer dans ce château et qui sont au-dessus de la puissance humaine ? Je ne saurais croire que vous soyez un homme. Vous êtes sans doute le prophète Élie ? — Non, madame, lui dis-je, je ne suis qu'un simple homme et je puis vous assurer que je suis venu ici sans peine, je n'ai trouvé aucune difficulté à vaincre. La porte de ce château s'est ouverte dès que j'ai touché la clé. Je suis monté dans cet appartement sans qu'aucun pouvoir s'y soit opposé. Je ne vous ai pas facilement réveillée, c'est ce qui m'a coûté le plus.

— Je ne puis ajouter foi à ce que vous me dites, reprit la dame ; je suis si persuadée qu'il est impossible aux hommes de faire ce que vous avez fait que je ne crois point, quoi que vous puissiez dire, que vous ne soyez qu'un homme. — Madame, lui dis-je, je suis peut-être quelque chose de plus qu'un homme ordinaire.

Un souverain est l'auteur de ma naissance, mais je ne suis qu'un homme enfin. J'ai bien plutôt sujet de penser que vous êtes d'une espèce supérieure à la mienne. — Non, repartit-elle, je suis comme vous de la race d'Adam; mais apprenez-moi, poursuivit-elle, pourquoi vous avez quitté la cour de votre père et comment vous êtes venu dans cette île ?

Alors je satisfis sa curiosité ; je lui avouai ingénument que j'étais devenu amoureux de Bedy-Aljemal, fille du roi Schahbal, en voyant son portrait, que je lui montrai, car je l'avais si bien caché avec ma bague, que les nègres ne s'en étaient point aperçus. La dame prit le portrait, le regarda fort attentivement et me dit: J'ai ouï parler du roi Schahbal, il règne dans une île voisine de Serendib. Si sa fille est aussi belle que son portrait, elle mérite bien que vous l'aimiez avec tant d'ardeur; mais il faut se défier des portraits qu'on fait des princesses : on les peint d'ordinaire en beau. Achevez, ajouta-t-elle, votre histoire; après cela je vous conterai la mienne. Je lui fis un long détail de toutes mes aventures et ensuite je la priai de m'apprendre les siennes. Elle en commença le récit en ces termes.

Je suis la fille unique du roi de Serendib. Un jour que j'étais avec mes femmes dans un château que mon père a près de la ville de Serendib, il me prit fantaisie de me baigner dans un bassin de marbre blanc qui était dans le jardin. Je me fis déshabiller et j'entrai dans le bassin avec mon esclave favorite. A peine fûmes-nous dans l'eau qu'il s'éleva un assez grand vent; un tourbillon de poussière parut en l'air au-dessus de nous, et du milieu de ce tourbillon sortit tout à coup un gros oiseau qui fondit sur moi, me prit avec ses serres, m'enleva et m'apporta dans ce château, où, changeant aussitôt de figure, il se montra sous la forme d'un jeune génie. Princesse, me dit-il, je suis un des plus considérables génies du monde. Comme je passais aujourd'hui par l'île de Serendib, je vous ai vue au bain, vous m'avez charmé. Voilà une belle princesse, ai-je dit, ce serait dommage qu'elle fît le bonheur d'un enfant d'Adam; elle mérite bien l'attachement d'un génie; il faut que je l'enlève et que je la transporte dans une île déserte. Ainsi, princesse, oubliez le roi votre père et ne songez qu'à répondre à mon amour. Rien ne vous manquera dans ce château; j'aurai soin de vous y fournir toutes les choses dont vous aurez besoin.

CVIe JOUR.

Pendant que le génie me tenait ce discours, je ne fis que pleurer et lamenter. Infortunée Malika, disais-je, est-ce là ce sort qui t'était réservé ? Le roi mon père ne m'a-t-il donc élevée avec tant de soin que pour avoir la douleur de me perdre si désagréablement ? Hélas ! il ne sait point ce que je suis devenue, et je crains que ma perte ne lui soit funeste. —Non, non, me dit le génie, votre père ne succombera point à son affliction; et pour vous, ma princesse, j'espère que vous vous rendrez aux marques de tendresse que je prétends vous donner. — Ne vous flattez point, lui dis-je, de cette fausse espérance; j'aurai toute ma vie une aversion mortelle pour mon ravisseur. — Vous changerez de sentiment, reprit-il, vous vous accoutumerez à ma vue et à mon entretien : le temps produira cet effet. — Il ne fera point ce miracle, interrompis-je avec aigreur, il augmentera plutôt la haine que je me sens pour vous.

Le génie, au lieu de paraître offensé de ces paroles, en sourit, et, persuadé qu'effectivement je m'accoutumerais peu à peu à l'écouter, il n'épargna rien pour me plaire. Il alla, je ne sais où, chercher de magnifiques habits qu'il m'apporta; il mit toute son attention à m'inspirer du goût pour lui; mais s'apercevant que, bien loin de faire quelque progrès dans mon cœur, il me devenait de jour en jour plus odieux, il perdit enfin patience et résolut de se venger de mes mépris. Il versa sur moi les pavots d'un sommeil magique; il m'étendit sur le sofa dans l'attitude où vous m'avez trouvée, et mit auprès de moi cette table de marbre sur laquelle il y a des caractères talismaniques qu'il avait tracés pour me tenir dans un profond sommeil jusqu'à la fin des siècles [1]. Il fit encore deux talismans, l'un pour rendre ce château invisible et l'autre pour empêcher qu'on en ouvrît la porte. Ensuite il me laissa dans cet appartement et s'éloigna de ce château. Il y revient de temps en temps, il me réveille et me demande si je veux enfin devenir sensible à sa passion; et comme je persiste toujours à le maltraiter, il me replonge dans l'as-

[1] Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 298, note.

soupissement qu'il a inventé pour mon supplice.

Cependant, seigneur, poursuivit la fille du roi de Serendib, vous m'avez réveillée, vous avez ouvert la porte de ce château, qui n'a point été invisible pour vous; n'ai-je pas raison de douter que vous soyez un homme? Je vous dirai même qu'il est surprenant que vous soyez encore en vie, car j'ai ouï dire au génie que les bêtes féroces mangent tous ceux qui veulent s'arrêter dans cette île et que c'est pour cela qu'elle est déserte.

Tandis que la princesse Malika parlait de cette sorte, nous entendîmes un grand bruit dans le château. Elle se tut pour mieux écouter, et bientôt des cris effroyables frappèrent nos oreilles. Juste ciel! dit alors la princesse, nous sommes perdus; c'est le génie, je le reconnais à sa voix. Vous allez périr, rien ne peut vous sauver de sa fureur. Ah! malheureux prince, quelle fatalité vous a conduit dans ce château? Si vous avez évité la cruauté des nègres, hélas! vous ne sauriez échapper à la barbarie de mon ravisseur.

Je croyais donc ma mort certaine et je ne pouvais en effet me promettre un traitement plus doux. Le génie entra d'un air furieux; il avait à la main une masse d'acier, et il avait le corps d'une grandeur démesurée. Il frémit à ma vue; mais au lieu de me décharger sur la tête un coup de masse ou de prendre un ton menaçant, il s'approcha de moi en tremblant, se jeta à mes pieds et me parla dans ces termes: O prince! fils de roi, vous n'avez qu'à m'ordonner tout ce qu'il vous plaira, je suis disposé à vous obéir. Ce discours me surprit; je ne pouvais comprendre pourquoi ce génie était si rampant devant moi et me parlait en esclave; mais je cessai de m'étonner lorsque, continuant de m'adresser la parole, il me dit: L'anneau que vous avez au doigt est le cachet[1] de Salomon. Quiconque le possède ne saurait périr par accident. Il peut traverser sur un simple esquif les mers les plus orageuses sans craindre que les flots l'engloutissent. Les bêtes les plus féroces ne peuvent lui nuire, et il a un pouvoir souverain sur les génies. Les talismans, tous les charmes cèdent à ce merveilleux cachet.

—C'est donc, dis-je au génie, par la vertu de cet anneau que je n'ai pas fait naufrage? — Oui, seigneur, me répondit-il, c'est lui qui vous a sauvé des bêtes féroces qui sont dans cette île. — Apprenez-moi, lui dis-je, si vous le savez, ce qu'est devenu le compagnon que j'avais en arrivant? — Je sais le présent et le passé, repartit le génie, et je vous dirai que votre camarade a été mangé par des fourmis qui le dévorèrent la nuit à vos côtés. Ces sortes de fourmis sont en grand nombre et rendent cette île inhabitable.

Elles n'empêchent pas pourtant que les peuples voisins, et surtout les habitans des Maldives, n'y viennent tous les ans couper du sandal; mais ce n'est pas sans peine qu'ils en emportent, et voici de quelle manière ils s'y prennent. Ils se rendent ici pendant l'été; ils ont dans leurs vaisseaux des chevaux fort vites qu'ils débarquent et sur lesquels ils montent; ils courent à toutes brides partout où ils aperçoivent du sandal, et dès qu'ils voient venir à eux des fourmis, ils leur jettent de gros morceaux de viande dont ils se sont chargés pour cet effet. Pendant que les fourmis sont occupées à manger ces morceaux de chair, les hommes marquent les arbres qu'ils veulent couper, après quoi ils s'en retournent. L'hiver ils reviennent et coupent les arbres sans craindre les fourmis, qui durant cette saison ne se montrent pas.

Je ne pus apprendre l'étrange destinée de Saed sans ressentir une nouvelle douleur. Ensuite je demandai au génie où était le royaume du roi Schahbal et si la princesse Bedy-Aljemal sa fille vivait encore. Seigneur, me répondit-il, il y a dans ces mers une île où règne un roi nommé Schahbal, mais il n'a point de fille. La princesse Bedy-Aljemal dont vous parlez était effectivement fille d'un roi appelé Schahbal qui vivait du temps de Salomon. — Hé quoi! repris-je, Bedy-Aljemal n'est donc plus au monde? — Non sans doute, reprit-il, c'était une maîtresse de ce grand prophète.

CVII[e] JOUR.

Je fus bien mortifié d'apprendre que j'aimais un objet dont le sort était terminé depuis longtemps. Oh! insensé que je suis! m'écriai-je, pourquoi n'ai-je pas demandé au sultan mon père de qui était le portrait que j'ai trouvé dans son trésor? il m'aurait appris ce que je

[1] Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 25, note.

viens d'entendre. Que je me serais épargné de peines et de craintes mortelles! J'aurais combattu mon amour dans sa naissance; il n'aurait peut-être pas pris tant d'empire sur moi, je ne serais point sorti du Caire; Saed vivrait encore : faut-il que sa mort soit le fruit de mes sentimens chimériques! Tout ce qui me console, belle princesse, continuai-je en me tournant vers Malika, c'est de pouvoir vous être utile; grâce à mon anneau, je suis en état de vous rendre au roi votre père.

En même temps j'adressai la parole au génie : Puisque je suis assez heureux, lui dis-je, pour être possesseur du cachet de Salomon, puisque j'ai droit de commander aux génies, obéis-moi. Je t'ordonne de me transporter tout à l'heure avec la princesse Malika dans le royaume de Serendib, aux portes de la ville capitale. — Je vais vous obéir, seigneur, me répondit le génie, quelque chagrin que me puisse causer la perte de la princesse. — Tu es bienheureux, repris-je, que je me contente d'exiger de toi que tu nous portes tous deux dans l'île de Serendib; tu mériterais, pour avoir enlevé Malika, que j'employasse tout le pouvoir que me donne le cachet du prophète sur les génies rebelles.

Le génie ne répliqua rien à ces paroles, il se disposa sur-le-champ à faire ce que je lui avais ordonné; il nous prit entre ses bras, la princesse et moi, et nous transporta dans le moment aux portes de la ville de Serendib. Est-ce là, me dit alors le génie, tout ce que vous souhaitez que je fasse? N'avez-vous rien à m'ordonner? Je lui répondis que non, et aussitôt il disparut.

Nous allâmes loger au premier caravansérail en entrant dans la ville, et là nous mîmes en délibération si nous écririons à la cour ou si j'irais moi-même trouver le roi pour l'avertir de l'arrivée de la princesse. Ce dernier sentiment prévalut; je me rendis au palais, qui me parut d'une structure assez singulière. Il était bâti sur seize cents colonnes de marbre, et l'on y montait par un escalier de trois cents marches d'une très-belle pierre. Je passai au travers d'une garde qui était dans la première salle; il vint à moi un officier qui, jugeant à mon air que j'étais étranger, me demanda si j'avais quelque affaire à la cour ou si la curiosité seule m'y amenait? Je lui répondis que je souhaitais d'entretenir le roi d'une chose importante. L'officier me mena au grand visir, qui me présenta au roi son maître.

Jeune homme, me dit ce monarque, de quel pays êtes-vous et que venez-vous faire à Serendib? — Sire, lui répondis-je, l'Égypte m'a vu naître; il y a trois ans que je suis éloigné de mon père et que j'éprouve toutes sortes de malheurs. A peine eus-je achevé ces paroles que le roi, qui était un bon vieillard, se prit à pleurer. Hélas, me dit-il, je ne suis pas plus heureux que vous. Il y aura bientôt ce temps-là que j'ai perdu ma fille unique d'une manière qui augmente encore la douleur que j'ai de ne la plus voir. — Seigneur, lui dis-je, je ne viens dans ce palais que pour vous apprendre des nouvelles de cette princesse. — Hé! quelles nouvelles, s'écria-t-il, m'en pouvez-vous dire? Vous venez donc m'annoncer sa mort? Vous avez sans doute été témoin de sa fin déplorable? — Non, non, lui repartis-je, elle vit encore et vous la verrez dès aujourd'hui. — Hé! où l'avez-vous rencontrée? reprit le roi, dans quel lieu était-elle cachée?

Alors je lui racontai toutes mes aventures; je m'étendis particulièrement sur celle du château et du génie, qu'il écouta avec d'autant plus d'attention qu'il y prenait plus d'intérêt. D'abord que j'en eus achevé le récit, il m'embrassa : Prince, me dit-il, car je lui avais découvert ma naissance en lui contant mon histoire, que ne vous dois-je point? J'aime tendrement ma fille, je n'espérais plus la revoir, vous me la faites retrouver, comment puis-je m'acquitter envers vous? Allons ensemble, poursuivit-il, allons au caravansérail où vous l'avez laissée; je brûle d'embrasser ma chère Malika. En achevant ces paroles, il donna ordre à son visir de faire préparer une litière, ce qui fut promptement exécuté. Le roi me fit ensuite entrer avec lui dans la litière, et tous deux, suivis de quelques officiers à cheval, nous nous rendîmes au caravansérail où Malika m'attendait impatiemment. Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la joie mutuelle que le roi de Serendib et la princesse sa fille ressentirent en se revoyant. Après leurs premiers transports, ce monarque voulut que Malika lui fît elle-même un détail de son enlèvement et de sa délivrance, ce qu'elle ne manqua pas de faire, de façon qu'il fut fort satisfait. Il eut lieu de penser qu'elle avait heureusement sauvé sa vertu de l'insolence du ravisseur et n'avait pas poussé

trop loin la reconnaissance envers son libérateur. Aussi parut-il charmé de ma retenue et de ma générosité.

Nous retournâmes tous au palais, où le roi me donna un magnifique appartement. Il ordonna des prières publiques pour rendre grâce au ciel du retour de la princesse. Ensuite les habitans le célébrèrent par une infinité de réjouissances. Il y eut un festin superbe à la cour, toute la noblesse de l'île y fut invitée; on y fit une chère excellente et l'on y prodigua l'areka [1].

CVIII[e] JOUR.

Le roi de Serendib me faisait mille caresses; il me menait à la chasse avec lui; j'étais de toutes ses parties de plaisir. Insensiblement il prit tant d'amitié pour moi qu'il me dit un jour : O mon fils, il est temps de vous découvrir un dessein que j'ai formé. Vous m'avez rendu ma fille, vous avez consolé un père affligé, je veux m'acquitter envers vous. Soyez mon gendre et l'héritier de ma couronne.

Je remerciai le roi de ses bontés et le priai de ne me savoir pas mauvais gré si je refusais l'honneur qu'il me voulait faire. Je lui dis les raisons qui m'avaient obligé de m'éloigner du Caire; je lui confessai que je ne pouvais me détacher de l'image de Bedy-Aljemal, ni cesser de nourrir une passion inutile. Voudriez-vous, ajoutai-je, donner votre fille à un homme dont elle ne peut posséder le cœur? Ah! seigneur, la princesse Malika mérite un sort plus heureux. — Hé! comment donc, reprit le roi, puis-je reconnaître le service que vous m'avez rendu? — Sire, lui repartis-je, j'en suis assez payé : l'accueil que votre majesté m'a fait, le plaisir seul d'avoir délivré la princesse de Serendib des mains du génie qui l'avait enlevée, est une assez grande récompense pour moi. Tout ce que j'attends de votre reconnaissance, c'est un vaisseau qui me conduise à Basra.

Le roi fit ce que je souhaitais; il ordonna qu'on remplît un vaisseau de provisions et qu'on le tînt prêt à partir quand je le jugerais à propos. Cependant il m'arrêta encore quelque temps à sa cour, et il me disait tous les jours qu'il était fâché que je ne voulusse pas demeurer à Serendib. Enfin le jour de mon départ arriva; je pris congé du roi et de la princesse, qui me firent mille amitiés, et je m'embarquai. Nous essuyâmes sur la route plusieurs tempêtes capables de nous faire faire naufrage; mais la vertu de mon anneau nous empêcha d'être submergés. Ainsi, après une longue navigation, j'arrivai heureusement à Basra, d'où je me rendis au grand Caire avec une caravane de marchands d'Égypte.

Je trouvai beaucoup de changement à la cour : mon père ne vivait plus, et mon frère était sur le trône. Le nouveau sultan me reçut d'abord en homme qui paraissait sensible aux nœuds qui nous liaient l'un à l'autre; il m'assura qu'il était bien aise de me revoir; il me dit que peu de jours après mon départ, mon père étant dans son trésor, avait ouvert par hasard le petit coffre qui renfermait le cachet de Salomon et le portrait de Bedy-Aljemal, et que ne les y voyant point, il m'avait soupçonné de les avoir pris. J'avouai tout à mon frère et lui remis l'anneau entre les mains.

Il parut touché de mon malheur et admira la bizarrerie de mon sort; il me plaignit, et je sentais que ses plaintes soutenaient mes peines. Toute la sensibilité qu'il me marquait n'était toutefois que perfidie : dès le jour même de mon arrivée, il me fit enfermer dans une tour où il envoya la nuit un officier qui avait ordre de m'ôter la vie; mais cet officier eut pitié de moi et me dit : Prince, le sultan votre frère m'a chargé de vous assassiner; il craint que l'envie de régner ne vous prenne et ne vous porte à exciter des troubles dans l'état; sa cruelle prudence croit devoir vous immoler à sa sûreté. Heureusement pour vous, c'est à moi qu'il s'est adressé; il s'imagine que j'exécuterai son ordre barbare, et il s'attend à me revoir couvert de votre sang. Ah! que plutôt ma main verse tout le mien! Sauvez-vous, prince; la porte de votre prison vous est ouverte; profitez de l'obscurité de la nuit; sortez du Caire, fuyez, et ne vous arrêtez point que vous ne soyez en sûreté.

Après avoir rendu toutes les grâces que je devais à cet officier généreux, je pris la fuite, et m'abandonnant à la Providence, je me hâtai de sortir des états de mon frère; j'eus le bonheur d'arriver dans les vôtres, seigneur, et de trouver dans votre cour un asile assuré.

[1] C'est un arbre qui croît dans l'île de Ceylan et ailleurs. Son fruit est un peu aigre et pourtant fort agréable. On le prend avec de la chaux et enveloppé d'une feuille de bétel. Les habitans, qui vivent d'ordinaire assez longtemps, en attribuent la cause à l'usage de ce fruit. (*Petis.*)

SUITE DE L'HISTOIRE DE BEDREDDIN-LOLO ET DE SON VISIR.

Le prince Seyf-Elmulouk, ayant achevé le récit de ses aventures, dit au roi de Damas : Voilà, seigneur, ce que votre majesté a souhaité de savoir ; jugez présentement si je jouis d'un parfait bonheur : je suis plus que jamais occupé de Bedy-Aljemal ; j'ai beau me représenter à tous momens que c'est une extravagance à moi d'en être amoureux comme d'une dame qui serait en vie, il m'est impossible de triompher de son image ; elle règne toujours dans mon cœur.

Bedreddin ne pouvait comprendre un amour si singulier ; il demanda à son favori s'il avait encore le portrait de Bedy-Aljemal : Oui, seigneur, lui répondit Seyf-Elmulouk, et je le porte toujours avec moi. En parlant ainsi, il le tira de sa poche et le montra au roi. Ce monarque en admira les traits. La fille du roi Schahbal était, dit-il, une charmante princesse; j'approuve fort l'amour que Salomon avait pour elle, mais votre passion me paraît bien extravagante. — Sire, dit alors le visir triste, votre majesté peut juger par l'histoire du prince Seyf-Elmulouk que tous les hommes ont leurs chagrins et qu'ils ne sont point nés pour être parfaitement heureux sur la terre.—Je ne puis croire ce que vous me dites, répondit le roi ; j'ai meilleure opinion de la nature humaine, et je suis persuadé qu'il y a des personnes dont le repos n'est troublé par aucun chagrin.

CIXe JOUR.

Le roi de Damas, voulant faire voir à son visir qu'il y avait des hommes fort contens de leur sort, dit à son favori : Allez vous promener dans la ville, passez devant les boutiques des artisans, et amenez-moi tout à l'heure celui qui vous paraîtra le plus geai. Syf-Elmulouk obéit et revint trouver Bedreddin quelques heures après : Hé bien ! lui dit ce monarque, avez-vous fait ce que je vous ai ordonné ? — Oui, sire, répondit le favori ; j'ai passé devant plusieurs boutiques ; j'ai vu toutes sortes d'artisans qui chantaient en travaillant et qui m'ont semblé fort satisfaits de leur destinée ; j'ai remarqué entre autres un jeune tisserand, nommé Malek, qui riait à gorge déployée avec ses voisins ; je me suis arrêté pour lui parler : Ami, lui ai-je dit, vous me paraissez bien gai. — C'est mon humeur, m'a-t-il répondu, je n'engendre point de mélancolie. J'ai demandé aux voisins s'il était vrai qu'il fût d'un caractère si agréable ; ils m'ont tous assuré qu'il ne faisait que rire du matin jusqu'au soir. Alors je lui ai dit de me suivre, et je l'ai amené au palais ; il est dans votre appartement ; voulez-vous que je l'introduise dans votre cabinet ? — Faites-le entrer, dit le roi ; il faut que je lui parle ici.

Aussitôt Seyf-Elmulouk sortit du cabinet de Bedreddin et y rentra dans le moment, suivi d'un jeune homme de très-bonne mine qu'il présenta au roi. Le tisserand se prosterna devant le monarque, qui lui dit : Levez-vous, Malek, et m'avouez franchement si vous êtes aussi content que vous semblez l'être ; on dit que vous ne faites que rire et chanter tous les jours en exerçant votre métier ; vous passez pour le plus heureux de mes sujets, et l'on a lieu de penser que vous l'êtes en effet ; apprenez-moi si l'on juge mal de vous et si vous êtes satisfait de votre condition : c'est une chose qu'il m'importe de savoir, et j'exige de vous surtout que vous parliez sans déguisement.

— Grand roi, répondit le tisserand après s'être relevé, puissent les jours de votre majesté durer autant que le monde et être tissus de mille plaisirs qui ne soient mêlés d'aucune disgrâce. Dispensez votre esclave de satisfaire vos désirs curieux. S'il est défendu de mentir devant les rois, il faut avouer aussi qu'il y a des vérités qu'on n'ose révéler ; je puis vous dire seulement qu'on a de moi une fausse opinion : malgré mes ris et mes chants, je suis peut-être le plus malheureux des hommes ; contentez-vous de cet aveu, sire, et ne m'obligez point à vous faire un détail de mes infortunes. — Hé pourquoi, reprit Bedreddin, craignez-vous de me raconter vos aventures ? est-ce qu'elles ne vous font point d'honneur ? — Elles en feraient au plus grand prince, repartit le tisserand ; mais j'ai résolu de les tenir secrètes. — Malek, dit le roi, vous irritez ma curiosité, et je vous ordonne de la contenter. Le tisserand n'osa répliquer à ces paroles et commença de cette sorte l'histoire de sa vie.

HISTOIRE DE MALEK ET DE LA PRINCESSE SCHIRINE.

Je suis fils unique d'un marchand de Surate ;

peu de temps après sa mort, je dissipai la meilleure partie des grands biens qu'il m'avait laissés. J'achevais d'en consumer le reste avec mes amis lorsqu'un étranger, qui passait par Surate pour aller, disait-il, à l'île de Serendib, se trouva par hasard un jour à ma table. La conversation roula sur les voyages; les uns vantaient leur utilité, leurs agrémens, et les autres en représentaient les périls; quelques personnes de la compagnie, qui avaient voyagé, nous firent des relations de leurs voyages; les choses curieuses qu'ils disaient avoir vues m'excitaient en secret à voyager, et les dangers qu'ils disaient avoir courus m'empêchaient d'en prendre la résolution.

Après que je les eus tous écoutés, je leur dis: On ne peut entendre parler du plaisir qu'on prend à parcourir le monde sans se sentir un extrême désir de voyager; mais les périls où s'expose un voyageur m'ôtent le goût des pays étrangers. Si l'on pouvait, ajoutai-je en souriant, aller d'un bout de la terre à l'autre sans faire de mauvaises rencontres en chemin, je sortirais dès demain de Surate. A ces paroles, qui firent rire toute la compagnie, l'étranger me dit: Seigneur Malek, si vous avez envie de voyager et que le seul danger de rencontrer des voleurs vous empêche de vous y déterminer, je vous enseignerai, quand vous voudrez, une manière d'aller impunément de royaume en royaume. Je crus qu'il plaisantait; mais après le repas, il me prit en particulier et me dit que le lendemain matin il se rendrait chez moi et me ferait voir quelque chose d'assez singulier.

Il n'y manqua pas; il revint me trouver et me dit: Je veux vous tenir parole; mais vous ne verrez que dans quelques jours l'effet de ma promesse; car ce que j'ai à vous montrer est un ouvrage qui ne saurait être fait aujourd'hui; envoyez chercher un menuisier par un de vos esclaves, et qu'ils reviennent tous deux chargés de planches: cela fut exécuté sur-le-champ.

CXe JOUR.

Quand le menuisier et l'esclave furent arrivés, l'étranger dit au premier de faire un coffre long de six pieds et large de quatre; l'ouvrier mit aussitôt la main à l'œuvre. L'étranger de son côté ne demeura pas oisif; il fit plusieurs pièces de la machine, comme des vis et des ressorts; ils travaillèrent l'un et l'autre toute la journée, après quoi le menuisier fut renvoyé. L'étranger passa le jour suivant à placer les ressorts et à perfectionner l'ouvrage.

Enfin le troisième jour le coffre se trouvant achevé, on le couvrit d'un tapis de Perse et on le porta dans la campagne, où je me rendis avec l'étranger, qui me dit: Renvoyez vos esclaves et demeurons ici seuls; je ne suis pas bien aise d'avoir d'autres personnes que vous pour témoin de ce que je vais faire. J'ordonnai à mes esclaves de retourner au logis, et je restai seul avec l'étranger. J'étais fort en peine de savoir ce qu'il ferait de cette machine lorsqu'il entra dedans; en même temps le coffre s'éleva de terre et fendit les airs avec une vitesse incroyable; dans un moment il fut fort loin de moi, et un moment après il revint descendre à mes pieds.

Je ne puis exprimer à quel point je fus surpris de ce prodige. Vous voyez, me dit l'étranger en sortant de la machine, une voiture assez douce, et vous devez être persuadé qu'en voyageant de cette manière on ne craint pas d'être volé sur la route: voilà ce moyen que je voulais vous donner pour faire des voyages sûrement; je vous fais présent de ce coffre, vous vous en servirez s'il vous prend envie quelque jour de parcourir les pays étrangers. Ne vous imaginez pas, poursuivit-il, qu'il y ait de l'enchantement dans ce que vous venez de voir; ce n'est point par des paroles cabalistiques, ni par la vertu d'un talisman que ce coffre s'élève en l'air: son mouvement est produit par l'art ingénieux qui enseigne les forces mouvantes; je suis consommé dans les mécaniques, et je sais faire encore d'autres machines aussi surprenantes que celle-ci.

Je remerciai l'étranger d'un présent si rare, et je lui donnai par reconnaissance une bourse pleine de sequins. Apprenez-moi, lui dis-je ensuite, comment il faut faire pour mettre ce coffre en mouvement? — C'est une chose que vous saurez bientôt, me répondit-il. A ces paroles, il me fit entrer dans la machine avec lui, puis il toucha un ressort, et aussitôt nous fûmes élevés en l'air; alors me montrant de quelle manière il fallait s'y prendre pour se conduire sûrement: En tournant cette vis, me dit-il, vous irez à droite, et en tournant celle-là, vous irez à gauche; en touchant ce ressort, vous monterez; en touchant celui-là, vous descen-

drez. J'en voulus faire l'essai moi-même ; je tournai les vis et touchai les ressorts ; effectivement, le coffre, obéissant à ma main, allait comme il me plaisait, et j'en précipitais à mon gré ou ralentissais le mouvement. Après avoir fait plusieurs caracoles dans les airs, nous prîmes notre vol vers ma maison et allâmes descendre dans mon jardin, ce que nous fîmes aisément, parce que nous avions ôté le tapis qui couvrait la machine, à laquelle il y avait plusieurs trous, tant pour y avoir de l'air que pour regarder.

Nous fûmes au logis avant mes esclaves, qui ne pouvaient assez s'étonner de nous voir de retour ; je fis enfermer le coffre dans mon appartement, où je le gardai avec plus de soin qu'un trésor, et l'étranger s'en alla aussi content de moi que je l'étais de lui. Je continuai à me divertir avec mes amis jusqu'à ce que j'eusse achevé de manger mon patrimoine ; je commençai même à emprunter, de sorte qu'insensiblement je me trouvai chargé de dettes. D'abord qu'on sut dans Surate que j'étais ruiné, je perdis mon crédit ; personne ne voulut plus me prêter, et mes créanciers, fort impatiens de ravoir leur argent, me sommèrent de le leur rendre. Me voyant sans ressource, et par conséquent près d'essuyer des chagrins et des affronts, j'eus recours à mon coffre ; je le traînai une nuit de mon appartement dans ma cour ; je m'y enfermai avec quelques provisions et le peu d'argent qui me restait. Je touchai le ressort qui faisait monter la machine ; puis tournant une des vis, je m'éloignai de Surate et de mes créanciers sans craindre qu'ils missent des asas [1] à mes trousses.

Je fis aller le coffre pendant la nuit le plus vite qu'il me fut possible, et je croyais surpasser la vitesse des vents. A la pointe du jour, je regardai par un trou pour observer les lieux où j'étais. Je n'aperçus que des montagnes, que des précipices, qu'une campagne aride, qu'un affreux désert. Partout où je portai ma vue, je ne découvris aucune apparence d'habitation. Je continuai de parcourir les airs toute la journée et la nuit suivante. Le lendemain je me trouvai au-dessus d'un bois fort épais auprès duquel il y avait une assez belle ville située dans une plaine d'une très-grande étendue.

Je m'arrêtai pour considérer la ville aussi bien qu'un palais magnifique qui s'offrit à mes yeux à l'extrémité de la plaine ; je souhaitais passionnément de savoir où j'étais, et je songeais déjà de quelle manière je pourrais satisfaire ma curiosité, lorsque je vis dans la campagne un paysan qui labourait la terre. Je descendis dans le bois, j'y laissai mon coffre, et m'avançai vers le laboureur, à qui je demandai comment s'appelait cette ville. Jeune homme, me répondit-il, on voit bien que vous êtes étranger puisque vous ne savez pas que cette ville se nomme Gazna [1]. L'équitable et vaillant roi Bahaman y fait son séjour. — Et qui demeure, lui dis-je, dans ce palais que nous voyons au bout de la plaine ? — Le roi de Gazna, repartit-il, l'a fait bâtir pour y tenir enfermée la princesse Schirine [2] sa fille, qui est menacée par son horoscope d'être trompée par un homme. Bahaman, pour rendre cette prédiction vaine, a fait élever ce palais qui est de marbre et que de profonds fossés d'eau entourent. La porte en est d'acier de la Chine, et outre que le roi en a la clé, il y a une nombreuse garde qui veille jour et nuit pour en défendre l'entrée à tous les hommes. Le roi va voir un fois la semaine la princesse sa fille ; ensuite il s'en retourne à Gazna. Schirine n'a pour toute compagnie, dans ce palais, qu'une gouvernante et quelques filles esclaves.

CXIe JOUR.

Je remerciai le paysan de m'avoir instruit de toutes ces choses, et je tournai mes pas

[1] Archers.

[1] Gazna ou Ghizneh est une ville célèbre dans l'histoire de l'Orient et qui a donné son nom à une dynastie de princes qui ont régné sur la Perse orientale de 976 de notre ère (hégire 365) à 1160 (hégire 555). Le plus célèbre de ces princes est le fameux Mahmoud, fils de Sebektegin, de qui datent les premières expéditions importantes des Musulmans dans l'Inde. Il les fit de l'an 1000 de J.-C. (hégire 391) à l'année 1026 (hégire 417). Gazna est située à vingt lieues environ au midi de Caboul. Cette ville, jadis capitale d'un puissant royaume, est aujourd'hui une misérable bourgade qu'habitent environ mille pauvres familles. (Malcolm, *Histoire de Perse*, t. II.)

[2] Schirine est aussi le nom d'une femme célèbre dans l'histoire orientale et qui était l'épouse du roi de Perse Chosroès ou Khosrou Perviz, qui l'aimait éperdument. Après la mort de Chosroès assassiné par l'ordre de son fils, le parricide Schirouïeh, Schirine, obligée de paraître devant l'usurpateur pour répondre sur de prétendus crimes dont elle était accusée, lui inspira un violent amour qui fit place tout à coup à la haine furieuse dont le misérable était animé contre une femme qu'il n'avait jamais vue, et il lui fit offrir son trône et sa main. Schirine ne rejeta point ses offres, mais ayant demandé et obtenu la permission d'entrer dans le tombeau de Chosroès pour le voir encore une fois, elle s'empoisonna sur le corps de son époux.

vers la ville. Comme j'étais près d'y arriver, j'entendis un grand bruit, et bientôt je vis paraître plusieurs cavaliers magnifiquement vêtus et tous montés sur de fort beaux chevaux qui étaient richement caparaçonnés. J'aperçus au milieu de cette superbe cavalcade, un grand homme qui avait sur la tête une couronne d'or et dont les habits étaient parsemés de diamans; je jugeai que c'était le roi de Gazna qui allait voir la princesse sa fille, et j'appris en effet dans la ville que je ne m'étais pas trompé dans ma conjecture.

Après avoir fait le tour de la ville, et satisfait un peu ma curiosité, je me ressouvins de mon coffre, et quoique je l'eusse laissé dans un endroit qui devait me rassurer, je devins inquiet. Je sortis de Gazna, et je n'eus point l'esprit en repos que je ne fusse arrivé où il était. Alors je repris ma tranquillité, je mangeai avec beaucoup d'appétit ce qui me restait de provisions; et comme la nuit vint aussitôt, je résolus de la passer dans ce bois. J'avais lieu d'espérer qu'un profond sommeil ne tarderait pas à se rendre maître de mes sens, car mes dettes, aussi-bien que la mauvaise situation où je me trouvais, me causaient peu d'inquiétude; cependant je ne pus m'endormir; ce que le paysan m'avait conté de la princesse Schirine se présentait sans cesse à ma pensée. Est-il possible, disais-je, que Bahaman soit effrayé d'une prédiction frivole? Était-il nécessaire de faire bâtir un palais pour enfermer sa fille? n'aurait-elle pas été assez en sûreté dans le sien? D'un autre côté, si les astrologues percent en effet l'obscur avenir, s'ils lisent dans les astres les événemens futurs, il est inutile de vouloir éluder leurs prédictions; il faut nécessairement qu'elles s'accomplissent. Toutes les précautions que peut prendre la prudence humaine ne sauraient détourner de dessus nos têtes un malheur tracé dans les étoiles. Puisque la princesse de Gazna doit avoir de la faiblesse pour un homme, c'est en vain qu'on prétend l'en garantir.

A force de m'occuper de Schirine que je me peignais plus belle que toutes les dames que j'avais vues, quoique j'en eusse vu à Surate et à Goa un assez grand nombre qui pouvaient passer pour de très-belles femmes, et qui n'avaient pas peu contribué à me ruiner, il me prit envie de tenter la fortune. Il faut, dis-je en moi-même, que je me transporte sur le toit du palais de la princesse et que je tâche de m'introduire dans son palais; j'aurai peut-être le bonheur de lui plaire. Peut-être suis-je le mortel dont les astrologues ont vu l'heureuse audace écrite dans le ciel.

J'étais jeune, par conséquent étourdi; je ne manquais pas de courage. Je formai cette téméraire résolution et je l'exécutai sur-le-champ. Je m'élevai en l'air et conduisit mon coffre du côté du palais; l'obscurité de la nuit était telle que je la pouvais désirer. Je passai sans être aperçu par-dessus la tête des soldats, qui, dispersés autour des fossés, faisaient une garde exacte. Je descendis sur le toit auprès d'un endroit où je vis de la lumière; je sortis de mon coffre et me glissai par une fenêtre ouverte pour recevoir la fraîcheur de la nuit, dans un appartement orné de riches meubles, où, sur un sofa de brocart, reposait la princesse Schirine, qui me parut d'une beauté éblouissante; je la trouvai au-dessus de l'avantageuse idée que je m'en étais formée [1]. Je m'approchai d'elle pour la contempler; mais je ne pus, sans transport, envisager tant de charmes; je me mis à genoux devant elle et lui baisai une de ses belles mains. Elle se réveilla dans le moment, et apercevant un homme dans une attitude à l'alarmer, elle fit un cri qui attira bientôt auprès d'elle sa gouvernante, qui dormait dans une chambre prochaine. Mahpeïker [2], lui dit la princesse, venez à mon secours. Voici un homme : comment a-t-il pu s'introduire dans mon appartement? ou plutôt, n'êtes-vous pas complice de son crime? — Qui, moi? repartit la gouvernante; ah! ce soupçon m'outrage; je ne suis pas moins étonnée que vous de voir ce jeune téméraire : d'ailleurs, quand j'aurais voulu favoriser son audace, comment aurais-je pu tromper la garde vigilante qui est autour de ce château? Vous savez de plus qu'il y a vingt portes d'acier à ouvrir avant que d'arriver ici;

[1] Le principal incident de l'histoire de *Malek et de Schirine* dérive selon toute apparence d'une fiction indienne. Dans un des contes du premier chapitre du recueil de fables en langue sanscrite, intitulé *Pantcha-tantra*, un aventurier amoureux d'une princesse s'introduit dans son palais au moyen d'un oiseau de bois mis en mouvement par la magie, et ayant la forme que les Indiens donnent à Garouta roi de la race ailée, lequel sert de monture à Vichnouh, de sorte que l'imposteur se fait passer pour le dieu lui-même. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra*, par M. Wilson dans les *Transactions asiatiques de Londres*, t. Ier, p. 162.

[2] Dans un conte d'un autre recueil intitulé *Vrihat-Katha*, un jeune brahmane avec le secours de pantoufles magiques qui lui permettent de se transporter partout où il désire pénètre dans l'appartement d'une princesse, et l'enlève. Voyez l'*Essai sur les fables indiennes*, Paris, Techener, 1838, p. 35.)

que le sceau royal est sur chaque serrure et que le roi votre père en a les clés. Je ne comprends pas de quelle manière ce jeune homme a pu surmonter toutes ces difficultés.

Pendant que la gouvernante parlait de la sorte, je rêvais à ce que je leur dirais, et il me vint dans l'esprit de leur persuader que j'étais le prophète Mahomet. Belle princesse, dis-je à Schirine, ne soyez pas surprise, non plus que Mahpeiker, si vous me voyez paraître ici. Je ne suis point un de ces amans qui prodiguent l'or et emploient toutes sortes d'artifices pour parvenir au comble de leurs vœux; je n'ai point de désir dont votre vertu doive s'alarmer; loin de moi toute pensée criminelle. Je suis le prophète Mahomet; je n'ai pu sans pitié vous voir condamnée à passer vos beaux jours dans une prison, et je viens vous donner ma foi pour vous mettre à couvert de la prédiction dont Bahaman votre père est épouvanté. Ayez désormais, comme lui, l'esprit en repos sur votre destinée, qui ne saurait être que pleine de gloire et de bonheur, puisque vous serez l'épouse de Mahomet. D'abord que la nouvelle de votre mariage se sera répandue dans le monde, tous les rois craindront le beau-père du grand prophète et toutes les princesses envieront votre sort.

CXIIe JOUR.

Schirine et la gouvernante se regardèrent à ce discours, comme pour se consulter sur ce qu'elles en devaient penser; j'avais lieu de craindre, je l'avoue, qu'il ne trouvât peu de créance dans leur esprit; mais les femmes donnent volontiers dans le merveilleux. Mahpeiker et sa maîtresse ajoutèrent foi à ma fable. Elles me crurent Mahomet et j'abusai de leur crédulité. Après avoir passé la meilleure partie de la nuit avec la princesse de Gazna, je sortis de son appartement avant le jour, non sans lui promettre de revenir le lendemain. Je regagnai au plus vite ma machine, je me mis dedans et m'élevai fort haut pour n'être point aperçu des soldats. J'allai descendre dans le bois; j'y laissai le coffre et pris le chemin de la ville où j'achetai des provisions pour huit jours, des habits magnifiques, un turban de toile des Indes à raies d'or, avec une riche ceinture; je n'oubliai pas les essences et les meilleurs parfums. J'employai tout mon argent à ces emplettes, sans m'embarrasser de l'avenir; il me semblait que je ne devais plus manquer de rien après une si agréable aventure.

Je demeurai toute la journée dans le bois, où je m'occupai à me parer et à me parfumer. Dès que la nuit fut venue, j'entrai dans le coffre et me rendis sur le toit du palais de Schirine. Je m'introduisis dans son appartement comme la nuit précédente. Cette princesse me témoigna qu'elle m'attendait avec beaucoup d'impatience. O grand prophète! me dit-elle, je commençais à m'inquiéter et je craignais que vous n'eussiez déjà oublié votre épouse. — Ah! ma chère princesse, lui répondis-je, pouviez-vous écouter cette crainte; puisque vous avez reçu ma foi, ne devez-vous pas être persuadée que je vous aimerai toujours?—Mais apprenez-moi, reprit-elle, pourquoi vous avez l'air si jeune? Je m'imaginais que le prophète Mahomet était un vénérable vieillard.—Vous ne vous trompiez pas, lui repartis-je, c'est l'idée qu'on doit avoir de moi, et si je paraissais devant vous tel que j'apparais quelquefois aux fidèles, à qui je veux bien faire cet honneur, vous me verriez une longue barbe blanche avec une tête des plus chauves; mais il m'a semblé que vous aimeriez mieux une figure moins surannée. C'est pourquoi j'ai emprunté la forme d'un jeune homme. La gouvernante, se mêlant alors à notre entretien, me dit que j'avais fort bien fait et que quand on voulait faire le personnage d'un mari, on ne pouvait être trop agréable.

Je sortis encore du château sur la fin de la nuit, de peur qu'on ne découvrît que j'étais un faux prophète; j'y retournai le lendemain, et je me conduisis toujours si adroitement que Schirine et Mahpeiker ne soupçonnèrent pas seulement qu'il pût y avoir là dedans de la tromperie. Il est vrai que la princesse prit insensiblement tant de goût pour moi que cela ne contribua pas peu à lui faire croire tout ce que je lui disais; car quand on est prévenu en faveur de quelqu'un, on ne soupçonne point sa sincérité.

Au bout de quelques jours, le roi de Gazna, suivi de ses officiers, se rendit au palais de la princesse sa fille; et trouvant les portes bien fermées et son cachet sur les serrures, il dit à ses visirs qui l'accompagnaient : Tout va le mieux du monde. Pendant que les portes de ce palais seront dans cet état, je crains peu le malheur dont ma fille est menacée. Il monta

seul à l'appartement de Schirine, qui ne put s'empêcher de se troubler à sa vue. Il s'en aperçut et en voulut savoir la cause. Sa curiosité augmenta le trouble de la princesse, qui se voyant enfin obligée de la satisfaire, lui conta tout ce qui s'était passé.

Votre majesté, sire, peut s'imaginer quelle fut la surprise du roi Bahaman, lorsqu'il apprit qu'il était, sans le savoir, beau-père de Mahomet[1]. Ah! quelle absurdité! s'écria-t-il. Ah! ma fille, que vous êtes crédule! O ciel! je vois bien présentement qu'il est inutile de vouloir éviter les malheurs que tu nous réserves; l'horoscope de Schirine est rempli, un traître l'a séduite! En disant cela, il sortit avec beaucoup d'agitation de l'appartement de la princesse et visita le palais du haut jusqu'en bas. Mais il eut beau chercher partout, il ne découvrit aucune trace du suborneur; son étonnement en redoubla. Par où, disait-il, l'audacieux a-t-il pu entrer dans ce château? C'est ce que je ne puis concevoir.

Alors il appela ses visirs et ses confidens : ils accoururent à sa voix, et le voyant fort ému ils en furent effrayés. Qu'y a-t-il, sire, lui dit son premier ministre, vous paraissez inquiet, agité? Quel malheur nous annonce le trouble qui paraît dans vos yeux? Le roi leur conta tout ce qu'il avait appris, et leur demanda ce qu'ils pensaient de cette aventure. Le grand visir parla le premier : Il dit que ce prétendu mariage pouvait-être vrai, bien qu'il eût tout l'air d'une fable; qu'il y avait dans le monde de puissantes maisons qui ne faisaient nulle difficulté d'attribuer leur origine à de pareils événemens, et que, pour lui, il regardait comme une chose très-possible le commerce que la princesse disait avoir avec Mahomet.

Les autres visirs, par complaisance peut-être pour celui qui venait de parler, furent tous de son sentiment; mais un courtisan s'élevant contre cette opinion, la combattit dans ces termes : Je suis surpris de voir des gens sensés donner créance à un rapport si peu digne de foi. Des personnes sages peuvent-elles penser que notre grand prophète soit capable de venir chercher des femmes sur la terre, lui qui dans le séjour céleste est environné des plus belles houris[1]. Cela choque le sens commun, et si le roi veut m'en croire, au lieu de se prêter à un conte ridicule, il approfondira cette affaire; je suis persuadé qu'il découvrira bientôt le fourbe, qui, sous un nom sacré, a eu l'audace de séduire la princesse.

Quoique Bahaman fût naturellement assez crédule, qu'il tînt son premier ministre pour un homme de grand jugement, et qu'il vît même que tous ses visirs croyaient Schirine effectivement mariée avec Mahomet, il ne laissa pas d'être pour la négative. Il résolut de s'éclaircir de la vérité; mais voulant faire les choses prudemment et tâcher de parler lui-même sans témoins au prétendu prophète, il renvoya ses visirs et ses courtisans à Gazna. Retirez-vous, leur dit-il, je veux demeurer seul cette nuit dans ce château avec ma fille. Allez et revenez demain me joindre ici. Ils obéirent tous à l'ordre du roi. Ils regagnèrent la ville et Bahaman se mit à faire de nouvelles questions à la princesse en attendant la nuit; il lui demanda si j'avais mangé avec elle. Non, seigneur, lui dit sa fille, je lui ai vainement présenté des viandes et des liqueurs, il n'en a pas voulu et je ne lui ai vu prendre aucune nourriture depuis qu'il vient ici. Racontez-moi encore cette aventure, répliqua-t-il, et ne m'en celez aucune particularité. Schirine lui en fit un nouveau détail, et le roi, attentif à son récit, en pesait toutes les circonstances.

CXIIIe JOUR.

Cependant la nuit arriva. Bahaman s'assit sur

[1] M. Dunlop, dans son *Histoire de la Fiction* (*History of Fiction*), à l'occasion de la ruse de Malek qui se fait passer pour Mahomet, établit un rapprochement entre le conte persan et une histoire rapportée par Josephe dans ses *Antiquités judaïques* (liv. XVIII, chap. XIII)

Mundus, chevalier romain qui vivait du temps de Tibère, étant devenu amoureux de Pauline, femme de Saturninus, séduisit par des présens une prêtresse de la déesse Isis, au culte de laquelle Pauline était particulièrement dévouée. Cette prêtresse parvint à faire croire à la jeune femme que le dieu Anubis, épris de ses charmes, désirait avoir une entrevue avec elle. Pauline, donnant dans le piége, se rendit le soir au temple où elle se trouva seule avec Mundus qui joua le role du dieu.

Le lendemain elle se vanta de son entrevue avec Anubis auprès des personnes de sa connaissance, qui soupçonnèrent quelque fraude. La chose étant venue à la connaissance de Tibère, il ordonna que le temple d'Isis fut démoli et que les prêtres fussent mis en croix.

La ruse de Malek rappelle encore le conte du *Fleuve Scamandre*, si agréablement versifié par La Fontaine d'après une des lettres attribuées à Eschine, et la IIe Nouvelle de la IVe Journée de Boccace.

[1] Les houris, comme on l'a dit précédemment, sont les filles du paradis de Mahomet. Par un miracle de l'Alcoran elles n'ont jamais que quinze ans, et sont toujours neuves, quoiqu'elles fassent le bonheur des bienheureux musulmans. (*Pétis.*)

un sofa et fit allumer des bougies qu'on mit devant lui sur une table de marbre. Il tira son sabre pour s'en servir s'il était nécessaire et laver dans mon sang l'affront fait à son honneur. Il m'attendait à tous momens, et dans l'attente où il était de me voir paraître tout à coup, je ne crois pas qu'il fût sans agitation.

Cette nuit-là par hasard, l'air était fort enflammé. Un long éclair frappa les yeux du roi et le fit tressaillir; il s'approcha de la fenêtre par où Schirine lui avait dit que je devais entrer, et apercevant l'air tout en feu, son imagination se troubla, quoiqu'il ne vît rien qui ne fût fort naturel. Il ne regarda point ces météores comme des effets de quelques exhalaisons qui s'enflammaient dans l'air, il aima mieux croire que ces feux ardens annonçaient à la terre la descente de Mahomet, et que le ciel n'était si lumineux que parce qu'il ouvrait ses portes pour laisser sortir le prophète.

Dans la disposition où était l'esprit du roi, je pouvais me présenter impunément devant ce prince. Aussi, loin de se montrer furieux lorsque je parus à la fenêtre, il fut saisi de respect et de crainte, il laissa tomber son sabre, et se prosternant à mes pieds, il les baisa et me dit: O grand prophète! qui suis-je et qu'ai-je fait pour mériter l'honneur d'être votre beau-père? Je jugeai par ces paroles de ce qui s'était passé entre le roi et la princesse, et je connus que le bon Bahaman n'était pas plus difficile à tromper que sa fille. Je fus ravi d'apprendre que je n'avais pas affaire à un de ces esprits forts qui auraient fait subir au prophète un examen embarrassant, et profitant de sa faiblesse: O roi, lui dis-je en le relevant, vous êtes de tous les princes musulmans le plus attaché à ma secte et par conséquent celui qui me doit être le plus agréable. Il était écrit sur la table [1] fatale, que votre fille serait séduite par un homme, ce que vos astrologues ont fort bien découvert par les lumières de l'astrologie; mais j'ai prié le Très-Haut de vous épargner ce déplaisir mortel et d'ôter ce malheur de la prédestination des humains. Ce qu'il a bien voulu faire pour l'amour de moi, à condition que Schirine deviendrait une de mes femmes. A quoi j'ai consenti pour vous récompenser des bonnes actions que vous faites tous les jours.

Le roi Bahaman n'était point en état de se détromper. Ce faible prince crut tout ce que je lui dis; charmé de faire alliance avec le grand prophète, il se jeta une seconde fois à mes pieds pour me témoigner le ressentiment qu'il avait de mes bontés. Je le relevai encore, je l'embrassai et l'assurai de ma protection. Il ne pouvait trouver des termes assez forts à son gré pour m'en remercier. Après cela, croyant qu'il était de la bienséance de me laisser avec sa fille, il se retira dans une autre chambre.

Je demeurai avec Schirine pendant quelques heures; mais quelque plaisir que je prisse à son entretien, j'étais attentif au temps qui s'écoulait: je craignais que le jour ne me surprît et qu'on n'aperçût mon coffre sur le toit; c'est pourquoi je sortis sur la fin de la nuit et regagnai le bois.

Le lendemain matin les visirs et les courtisans se rendirent au palais de la princesse. Ils demandèrent au roi s'il était éclairci de ce qu'il voulait savoir: Oui, leur dit-il, je sais à quoi m'en tenir: j'ai vu le grand prophète lui-même et je lui ai parlé. Il est l'époux de ma fille, rien n'est plus véritable. A ce discours, les visirs et les courtisans se tournèrent vers celui qui s'était révolté contre la possibilité de ce mariage et lui reprochèrent son incrédulité; mais ils le trouvèrent ferme dans son opinion; il la soutint avec opiniâtreté, quelque chose que le roi pût dire pour lui persuader que Mahomet avait épousé Schirine. Peu s'en fallut que Bahaman ne se mît en colère contre cet incrédule, qui devint la fable du conseil.

Un nouvel incident qui survint le même jour, acheva d'affermir les visirs dans leur opinion. Comme ils s'en retournaient à la ville avec leur

[1] Voyez ci-dessus, p. 61. « Les musulmans croient que la destinée de tous les hommes est écrite sur un livre en caractères ineffaçables, qu'ils nomment le livre des destinées. Pour accorder la doctrine du destin rigide avec le libre arbitre, Hussein Vaëz, un de leurs plus fameux docteurs, dit qu'après que nous avons mal usé de notre liberté, nous n'avons plus le pouvoir de faire les bonnes œuvres que nous voudrions; il compare notre liberté à la bride que le cavalier tient en main, par le moyen de laquelle il va à droite et à gauche, comme il lui plaît; mais aussitôt qu'elle lui est échappée, son cheval l'emporte et suit sa fougue naturelle. Le proverbe arabe sur le destin est que, quand Dieu veut exécuter ce qu'il a arrêté, la sagesse des plus grands hommes se perd jusqu'à ce que son décret soit rempli. Un poëte turc s'exprime ainsi à ce sujet: « Quand la toute-puissance de Dieu a décoché la flèche de son décret, il n'y a point d'autre bouclier qui puisse la parer que la conformité à sa volonté. » Hilali, poëte persan, compare le monde et les événemens qui s'y passent à une boule d'un mail, et dit que le décret divin est le mail qui pousse cette boule, qui par elle-même n'a aucun mouvement; ce mail est entre les mains de la Providence, qui fait passer la boule par tel anneau qu'elle veut. » (Cardonne, *Mélanges de littérature orientale*, t. Ier, p. 53.)

maître, un orage les surprit dans la plaine. Leurs yeux furent frappés de mille éclairs, et le tonnerre se fit entendre d'une manière si terrible qu'il semblait que ce jour-là dût être le dernier du monde. Il arriva par hasard que le cheval du courtisan incrédule prit l'épouvante; il se cabra et jeta par terre son maître, qui se cassa une jambe. Cet incident fut regardé comme un effet de la colère céleste. O misérable! s'écria le roi en voyant tomber le courtisan, voilà le fruit de ton opiniâtreté. Tu n'as pas voulu me croire, et le prophète t'en punit.

On porta le blessé chez lui, et Bahaman ne fut pas plutôt rendu dans son palais qu'il fit publier à Gazna qu'il voulait que tous les habitans célébrassent par des festins le mariage de Schirine avec Mahomet. J'allai ce jour-là me promener dans la ville, j'appris cette nouvelle aussi bien que l'aventure du courtisan tombé de cheval. Il n'est pas concevable jusqu'à quel point ce peuple était crédule et superstitieux. On fit des réjouissances publiques, et l'on entendait partout crier : Vive Bahaman, le beau-père du prophète.

D'abord que la nuit fut venue, je regagnai le bois et je fus bientôt chez la princesse. Belle Schirine, lui dis-je, en entrant dans son appartement, vous ne savez pas ce qui s'est passé aujourd'hui dans la plaine? Un courtisan qui doutait que vous eussiez Mahomet pour époux a expié ce doute : j'ai suscité un orage qui a effrayé son cheval, le courtisan est tombé et s'est cassé une jambe; je n'ai pas jugé à propos de pousser la vengeance plus loin; mais je jure par mon tombeau, qui est à Médine, que si quelqu'un s'avise de douter encore de votre bonheur, il lui en coûtera la vie. Après avoir passé quelques heures avec la princesse je me retirai.

Le jour suivant, le roi assembla ses visirs et ses courtisans : Allons tous ensemble, leur dit-il, demander pardon à Mahomet pour le malheureux qui a refusé de me croire et qui a reçu le châtiment de son incrédulité. En même temps ils montèrent à cheval et se rendirent au palais de la princesse. Le roi lui-même ouvrit les portes, qu'il avait fermées et scellées de son sceau le jour précédent. Il monta, suivi de ses visirs, à l'appartement de sa fille. Schirine, lui dit-il, nous venons vous prier d'intercéder auprès du prophète pour un homme qui s'est attiré sa colère. — Je sais bien ce que c'est, seigneur, lui répondit la princesse, Mahomet m'en a parlé. Alors elle leur répéta ce que je lui avais dit la nuit et leur apprit que j'avais juré d'exterminer tous ceux qui douteraient de son mariage avec le prophète.

CXIVe JOUR.

Lorsque le bon roi Bahaman entendit ce discours, il se tourna vers ses visirs et ses courtisans et leur dit : Quand nous n'aurions point ajouté foi jusqu'ici à tout ce que nous avons vu, pourrions-nous présentement n'être pas persuadés que Mahomet est mon gendre? Vous voyez qu'il a dit lui-même à ma fille qu'il a suscité cet orage pour se venger d'un incrédule. Tous les ministres et les autres demeurèrent convaincus qu'elle était femme du prophète. Ils se prosternèrent devant elle et la supplièrent très-humblement de me fléchir en faveur du courtisan blessé, ce qu'elle leur promit.

Pendant ce temps-là, je mangeai tout ce que j'avais de provisions, et comme il ne me restait plus d'argent, le prophète Mahomet commençait à ne savoir plus où donner de la tête; je m'avisai d'un expédient. Ma princesse, dis-je une nuit à Schirine, nous avons oublié d'observer une formalité dans notre mariage. Vous ne m'avez point donné de dot, et cette omission me fait de la peine. — Eh bien! cher époux, me répondit-elle, j'en parlerai demain à mon père, qui m'enverra sans doute ici toutes ses richesses. — Non, non, repris-je, il n'est pas besoin de lui en parler, je me soucie peu de trésors, les richesses me sont inutiles; il suffira que vous me donniez quelques-uns de vos bijoux, c'est la seule dot que je vous demande. Schirine me voulut charger de toutes ses pierreries pour rendre la dot plus honnête; mais je me contentai de prendre deux gros diamans que je vendis le jour suivant à un joaillier de Gazna. Je me mis par ce moyen en état de continuer à faire le personnage de Mahomet.

Il y avait déjà près d'un mois qu'en passant pour le prophète je menais une vie fort agréable lorsqu'il arriva dans la ville de Gazna un ambassadeur qui venait de la part d'un roi voisin demander Schirine en mariage. Il eut bientôt audience, et dès qu'il eut exposé le sujet de son ambassade, Bahaman lui dit : Je suis fâché de ne pouvoir accorder ma fille au roi votre maître,

je l'ai donnée en mariage au prophète Mahomet. L'ambassadeur jugea par cette réponse que le roi de Gazna était devenu fou. Il prit congé de ce prince et retourna vers son maître, qui crut d'abord comme lui qu'il avait perdu l'esprit; ensuite imputant à mépris ce refus, il en fut piqué; il leva des troupes, forma une grosse armée et entra dans le royaume de Gazna.

Ce roi, nommé Cacem, était plus fort que Bahaman, qui d'ailleurs se prépara si lentement à recevoir son ennemi qu'il ne put l'empêcher de faire de grands progrès. Cacem battit quelques troupes qui voulurent s'opposer à son passage, s'avança en diligence vers la ville de Gazna et trouva l'armée de Bahaman retranchée dans la plaine devant le château de la princesse Schirine. Le dessein de cet amant irrité était de l'attaquer dans ses retranchemens; mais comme ses troupes avaient besoin de repos, et qu'il n'arriva que sur le soir dans la plaine, il remit l'attaque au lendemain matin.

Cependant le roi de Gazna, instruit du nombre et de la valeur des soldats de Cacem, commença de trembler. Il assembla son conseil, où le courtisan qui s'était blessé en tombant de cheval parla en ces termes : Je suis étonné que le roi paraisse avoir quelque inquiétude en cette occasion. Quelles alarmes, je ne dis pas Cacem, mais tous les princes du monde ensemble peuvent-ils causer au beau-père de Mahomet? Votre majesté, sire, n'a qu'à s'adresser à son gendre. Implorez le secours du grand prophète, il confondra bientôt vos ennemis; il le doit, puisqu'il est cause que Cacem est venu troubler le repos de vos sujets.

Quoique ce discours ne fût tenu que par dérision, il ne laissa pas d'inspirer de la confiance à Bahaman. — Vous avez raison, dit-il au courtisan, c'est au prophète que je dois m'adresser; je vais le prier de repousser mon superbe ennemi, et j'ose espérer qu'il ne rejettera pas ma prière. A ces mots il alla trouver Schirine : Ma fille, lui dit-il, demain, dès que le jour paraîtra, Cacem doit nous attaquer; je crains qu'il ne force nos retranchemens : je viens ici prier Mahomet de nous secourir. Employez tout le crédit que vous avez sur lui pour l'engager à prendre notre défense. Unissons-nous ensemble pour nous le rendre favorable. — Seigneur, répondit la princesse, il ne sera pas fort difficile d'intéresser le prophète dans notre parti; il dissipera bientôt toutes les troupes ennemies, et tous les rois du monde apprendront, aux dépens de Cacem, à vous respecter. — Cependant, reprit le roi, la nuit s'avance et le prophète ne paraît point. Nous aurait-il abandonnés? — Non, mon père, non, repartit Schirine, ne croyez pas qu'il puisse nous manquer au besoin. Il voit du ciel où il est l'armée qui nous assiége, et peût-être est-il prêt à y mettre le désordre et l'effroi.

C'était en effet ce que Mahomet avait envie de faire. J'avais pendant la journée observé de loin les troupes de Cacem, j'en avais remarqué la disposition et j'avais pris garde surtout au quartier du roi. Je ramassai de gros et de petits cailloux, j'en remplis mon coffre, et au milieu de la nuit je m'élevai en l'air. Je m'avançai vers les tentes de Cacem, je démêlai sans peine celle où reposait le roi : c'était un pavillon fort haut, bien doré, fait en forme de dôme et que soutenaient douze colonnes de bois peint enfoncées dans la terre; les intervalles des colonnes étaient fermés de branches de diverses sortes d'arbres entrelacées; vers le chapiteau, il y avait deux fenêtres, l'une à l'orient et l'autre au midi.

Tous les soldats qui étaient autour de la tente dormaient, ce qui me donna lieu de descendre jusqu'à une des fenêtres sans être aperçu. Je vis le roi couché sur un sofa, la tête appuyée sur un carreau de satin. Je sortis à moitié de mon coffre, et jetant un gros caillou à Cacem, je le frappai au front et le blessai dangereusement. Il fit un cri qui réveilla bientôt ses gardes et ses officiers. On accourt à ce prince, on le trouve couvert de sang et presque sans connaissance. On crie, l'alarme se met au quartier, chacun demande ce que c'est. Le bruit court qu'on a blessé le roi, on ne sait de quelle main ce coup est parti. Pendant qu'on en cherche l'auteur, je m'élève jusqu'aux nues et laisse tomber une grêle de pierres sur la tente royale et aux environs. Quelques soldats en sont blessés et s'écrient qu'il pleut des pierres. Cette nouvelle se répand, et pour la confirmer je jette partout des cailloux. Alors la terreur s'empara de l'armée, l'officier comme le soldat crut que le prophète était irrité contre Cacem et qu'il ne déclarait que trop sa colère par ce prodige. Enfin les ennemis de Bahaman prirent l'épouvante et la fuite; ils se sau-

vèrent même avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent leurs équipages et leurs tentes en criant : Nous sommes perdus, Mahomet va nous exterminer tous.

CXVe JOUR.

Le roi de Gazna fut assez surpris à la pointe du jour, lorsqu'au lieu de se voir attaqué, il s'aperçut que son ennemi se retirait. Aussitôt il le poursuivit avec ses meilleurs soldats. Il fit un grand carnage des fuyards et atteignit Cacem, que sa blessure empêchait d'aller fort vite. Pourquoi, lui dit-il, es-tu venu dans mes états contre tout droit et raison ? Quel sujet t'ai-je donné de me faire la guerre ? — Bahaman, lui répondit le roi vaincu, je m'imaginais que tu m'avais refusé ta fille par mépris et j'ai voulu me venger. Je ne pouvais croire que le prophète Mahomet fût ton gendre, mais je n'en doute point présentement, puisque c'est lui qui m'a blessé et qui a dissipé mon armée.

Bahaman cessa de poursuivre les ennemis et revint à Gazna avec Cacem, qui mourut de sa blessure le jour même. On partagea le butin, qui fut si considérable que les soldats s'en retournèrent chez eux chargés de richesses. On fit des prières dans toutes les mosquées pour remercier le ciel d'avoir confondu les ennemis de l'état, et lorsque la nuit fut arrivée, le roi se rendit au palais de la princesse. Ma fille, lui dit-il, je viens rendre au prophète les grâces que je lui dois. Vous avez appris par le courrier que je vous ai envoyé tout ce que Mahomet a fait pour nous ; j'en suis si pénétré que je meurs d'impatience d'embrasser ses genoux.

Il eut bientôt la satisfaction qu'il souhaitait : j'entrai par la fenêtre ordinaire dans l'appartement de Schirine, où je m'attendais bien qu'il serait. Il se jeta d'abord à mes pieds et baisa la terre en disant : O grand prophète ! il n'y a pas de termes qui puissent vous exprimer tout ce que je ressens. Lisez vous-même dans mon cœur toute ma reconnaissance. Je relevai Bahaman et le baisai au front. Prince, lui dis-je, avez-vous pu penser que je vous refuserais mon secours dans l'embarras où vous étiez pour l'amour de moi ? J'ai puni l'orgueilleux Cacem, qui avait dessein de se rendre maître de vos états et d'enlever Schirine pour la mettre parmi les esclaves de son sérail. Ne craignez plus désormais qu'aucun potentat du monde ose vous faire la guerre. Si quelqu'un avait la hardiesse de venir vous attaquer, je ferais tomber sur ses troupes une pluie de feu qui les réduirait en cendres.

Après avoir de nouveau assuré le roi de Gazna que je prenais son royaume sous ma protection, je lui contai comment l'armée ennemie avait été épouvantée en voyant pleuvoir des pierres dans son camp. Bahaman, de son côté, me répéta ce que Cacem lui avait dit ; ensuite il se retira pour laisser en liberté Schirine et moi. Cette princesse, qui n'était pas moins sensible que le roi son père à l'important service que j'avais rendu à l'état, m'en témoigna aussi beaucoup de reconnaissance et me fit mille caresses. Je pensai pour le coup m'oublier : le jour allait paraître lorsque je regagnai mon coffre ; mais je passais si bien alors pour Mahomet dans l'esprit de tout le monde que les soldats m'auraient vu en l'air qu'ils n'auraient pas été désabusés. Peu s'en fallait que je ne me crusse moi-même être le prophète après avoir mis une armée en déroute.

Deux jours après qu'on eut enterré Cacem, à qui, quoique ennemi, l'on ne laissa pas de faire de superbes funérailles, le roi de Gazna ordonna qu'on fît des réjouissances dans la ville, tant pour la défaite des troupes ennemies que pour célébrer solennellement le mariage de la princesse Schirine avec Mahomet. Je m'imaginai que je devais signaler par quelque prodige une fête qui se faisait à mon honneur. Pour cet effet j'achetai dans Gazna de la poix blanche avec de la graine de coton et un petit fusil à faire du feu ; je passai la journée dans le bois à préparer un feu d'artifice, je trempai la graine de coton dans la poix, et la nuit, pendant que le peuple se réjouissait dans les rues, je me transportai au-dessus de la ville ; je m'élevai le plus haut qu'il me fut possible, afin qu'à la lueur de mon feu d'artifice on ne pût pas bien distinguer ma machine ; alors j'allumai du feu et j'enflammai la poix, qui fit avec la graine un fort bel artifice ; ensuite je me sauvai dans mon bois. Le jour ayant paru peu de temps après, j'allai dans la ville pour avoir le plaisir d'entendre ce qu'on y dirait de moi. Je ne fus pas trompé dans mon attente. Le peuple tint mille discours extravagans sur le tour que je lui avais joué : les uns disaient que c'était Mahomet qui, pour témoigner que leur fête lui était agréable, avait fait paraître des

feux célestes, et les autres assuraient avoir vu au milieu de ces nouveaux météores, le prophète avec une barbe blanche et un air vénérable que leur imagination lui prêtait.

Tous ces discours me divertissaient infiniment. Mais hélas! tandis que je prenais ce plaisir, mon coffre, mon cher coffre, l'instrument de mes prodiges, brûlait dans le bois : apparemment une étincelle dont je ne m'étais point aperçu prit à la machine pendant mon absence et la consuma. Je la trouvai réduite en cendres à mon retour. Un père qui, en rentrant dans sa maison, aperçoit son fils unique percé de mille coups mortels et noyé dans son sang ne saurait être saisi d'une plus vive douleur que celle dont je me sentis agité. Le bois retentit de mes cris et de mes regrets; je m'arrachai les cheveux et déchirai mes habits. Je ne sais comment j'épargnai ma vie dans mon désespoir.

Cependant le mal était sans remède, il fallait que je prisse une résolution, et il ne m'en restait qu'une à prendre, c'était d'aller chercher fortune ailleurs. Ainsi le prophète Mahomet, laissant Bahaman et Schirine fort en peine de lui, s'éloigna de la ville de Gazna. Je rencontrai une caravane de marchands du Caire qui s'en retournaient dans leur patrie; je me mêlai parmi eux et me rendis au grand Caire, où je me fis tisserand pour subsister. J'y ai demeuré quelques années, ensuite je suis venu à Damas, où j'exerce le même métier. Je parais fort content de ma condition, mais ce sont de fausses apparences. Je ne puis oublier le bonheur dont j'ai autrefois joui. Schirine vient s'offrir sans cesse à mon esprit; je voudrais pour mon repos la bannir de ma mémoire, j'y fais même tous mes efforts, et cet emploi, qui n'est pas moins inutile que pénible, me rend très-malheureux.

Voilà, sire, ajouta Malek, ce que votre majesté m'a ordonné de lui dire. Je sais bien que vous n'approuverez point la tromperie que j'ai faite au roi de Gazna et à la princesse Schirine; je me suis même aperçu plus d'une fois que mon récit vous a révolté et que votre vertu a frémi de ma sacrilége audace. Mais songez, de grâce, que vous avez exigé de moi que je fusse sincère, et daignez pardonner l'aveu de mes aventures à la nécessité de vous obéir.

SUITE DE L'HISTOIRE DU ROI BEDREDDIN ET DE SON VISIR.

Le roi de Damas renvoya le tisserand après avoir entendu son histoire. Ensuite il dit au visir et au favori : Les aventures que cet homme vient de nous raconter ne sont pas moins surprenantes que les vôtres. Mais quoiqu'il ne se trouve pas plus heureux que vous, ne vous imaginez point que je me rende encore et que je puisse conclure de là que personne au monde ne jouit d'une félicité parfaite. Je veux interroger mes généraux, mes courtisans et tous les officiers de ma maison. Allez, visir, ajouta-t-il, faites-les-moi venir ici l'un après l'autre.

Atalmulc obéit, il amena d'abord les généraux. Le roi leur commanda de dire hardiment si quelque chagrin secret empoisonnait la douceur de leur vie, en les assurant que cet aveu ne tirerait pas à conséquence. Aussitôt ils dirent tous qu'ils avaient leurs déplaisirs, qu'ils n'avaient pas l'esprit tranquille. L'un confessait qu'il avait trop d'ambition, l'autre trop d'avarice; un autre avouait qu'il était jaloux de la gloire que ses égaux avaient acquise et se plaignait de ce que le peuple ne rendait pas justice à son habileté dans l'art de la guerre. Enfin les généraux ayant découvert le fond de leur âme et Bedreddin voyant qu'aucun n'était heureux, dit à son visir que le jour suivant il voulait entendre parler tous ses courtisans.

En effet, ils furent interrogés tour à tour. On n'en trouva pas un seul qui fût content. Je vois, disait celui-ci, diminuer mon crédit tous les jours; on traverse mes desseins, disait celui-là, et je ne puis parvenir à ce que je souhaite. Il faut, disait un autre, que je ménage mes ennemis et que je m'étudie à leur plaire. Un autre disait qu'il avait dépensé tout son bien et même épuisé toutes ses ressources.

Le roi de Damas, ne trouvant point parmi ses courtisans, non plus qu'entre ses généraux, l'homme qu'il cherchait, crut qu'il pourrait être parmi les officiers de sa maison. Il eut la patience de leur parler à tous en particulier, et ils lui firent la même réponse que les courtisans et les généraux, c'est-à-dire qu'ils n'étaient point exempts de chagrin. L'un se plaignait de sa femme, l'autre de ses enfans; ceux qui n'étaient pas riches disaient que leur misère faisait leur infortune, et ceux qui possédaient des richesses manquaient de santé ou avaient quel-

qu'autre sujet d'affliction. Bedreddin, malgré tout cela, ne pouvait perdre l'espérance de rencontrer quelque homme content. Pourvu que j'en trouve un, disait-il au visir, je n'en demande pas davantage; car vous soutenez qu'il n'y en a point.—Oui, sire, répondit Atalmulc, je le soutiens, et votre majesté fait une recherche inutile.—Je n'en suis pas encore persuadé, reprit le roi, et il me vient dans l'esprit un moyen de savoir bientôt ce que je dois penser là-dessus. En même temps il ordonna de faire publier dans la ville que tous ceux qui étaient satisfaits de leur destin, et dont le repos n'était troublé par aucun déplaisir, eussent à paraître dans trois jours devant son trône. Ce temps expiré, personne ne parut à la cour; il semblait que tous les habitans fussent de concert avec le visir Atalmulc.

CXVIe JOUR.

Lorsque le roi de Damas vit qu'aucun homme ne se présentait, il en fut fort étonné: Cela n'est pas concevable! s'écria-t-il; est-il possible que dans Damas, dans une ville si grande et si peuplée, il ne se trouve pas un homme heureux?—Sire, lui dit Atalmulc, si vous interrogiez tous les peuples de la terre, ils vous diraient qu'ils sont malheureux.—Voilà, repartit le roi, ce que je ne puis m'imaginer: quelque surprise que me cause l'épreuve que j'ai faite, je voudrais que mon royaume fût en paix; j'irais volontiers parcourir le monde, pour voir qui de nous deux est dans l'erreur.

Il arriva dans ce temps-là que les ennemis de Bedreddin lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui proposer la paix à des conditions assez avantageuses. Le roi assembla son conseil là-dessus, et l'on jugea plus à propos d'accepter les propositions que de les rejeter. Ainsi la paix fut conclue entre le roi de Damas et ses ennemis, et bientôt on la publia. Peu de temps après ce monarque dit à son visir: A présent que je ne suis plus en guerre, il faut que je voyage; j'y suis résolu, et je ne reviendrai point à Damas que je n'aie rencontré un homme content.—Sire, lui dit Atalmulc, pourquoi votre majesté veut-elle s'exposer aux périls et à la fatigue des voyages? ne doit-elle pas être pleinement convaincue qu'elle ne saurait trouver ce qu'elle cherche? Jugez de tous les cœurs par le vôtre: vous n'avez plus d'ennemis à craindre, vos fidèles sujets vous aiment, votre cour est sans cesse occupée du soin de vous plaire. Si vous n'êtes pas heureux, quel homme au monde le peut-être?—Il est vrai, reprit Bedreddin, que, malgré la paix que je viens de faire avec mes ennemis, je ne jouis pas d'un parfait bonheur. Je vous avouerai même que l'envie de savoir si effectivement il n'est point d'hommes fortunés sur la terre me cause une inquiétude qui peut seule troubler le repos de ma vie.—Ah seigneur! dit le visir, pourquoi voulez-vous satisfaire ce désir qui vous presse? Soyez sûr que vous ne rencontrerez personne qui soit parfaitement satisfait de sa destinée.

Le visir Atalmulc aurait fort souhaité que son maître eût quitté cette résolution; mais le roi ne changea point de sentiment; et après avoir laissé la conduite de l'état à ses autres visirs, il partit avec Atalmulc, Seyf-Elmulouk et quelques esclaves. Ils prirent le chemin de Bagdad, où étant arrivés heureusement, ils allèrent loger dans un caravansérail où ils dirent qu'ils étaient trois marchands joailliers du Grand-Caire qui voyageaient de cour en cour. Ils s'étaient chargés de toute sorte de pierreries, pour mieux paraître ce qu'ils voulaient qu'on les crût. Bedreddin, sans être connu, eut le plaisir de voir le commandeur des croyans et tout ce qu'il y avait à Bagdad de plus digne de sa curiosité. Un jour il aperçut dans la rue un calender qui parlait d'un ton de voix fort élevé à une foule de personnes qui l'environnaient. Il s'en approcha, et entendit qu'il leur disait: O mes chers frères, que vous êtes insensés de vous donner tant de peine pour amasser des richesses! Quand l'ange de la mort viendra vous enlever, vous aurez beau les lui offrir pour qu'il vous laisse vivre, l'impitoyable ne vous écoutera point. D'ailleurs avouez que la possession de vos biens vous cause de l'inquiétude. Vous craignez sans cesse qu'ils ne deviennent la proie des voleurs. Le soin que vous prenez pour les conserver vous empêche de mener une vie heureuse. Regardez-moi avec envie. Dépouillé de biens, privé de toutes vos commodités, je goûte au milieu de ma misère un parfait bonheur.

A ce discours, le roi de Damas tira son visir à part, et lui dit: vous avez entendu comme moi les paroles de ce calender. Me voilà dispensé de faire de longs voyages; j'ai trouvé ce que je cherchais; cet homme est heureux.—Sire, lui répondit Atalmulc, il faut tâcher d'en-

tretenir ce calender en particulier et l'engager, si nous pouvons, à nous découvrir son cœur : peut-être ne pense-t-il pas ce qu'il dit. — Je le veux bien, reprit Bedreddin ; mais du moins le croirez-vous si, dans l'entretien secret que nous aurons avec lui, il nous assure qu'il est content? — Oui, seigneur, repartit Atalmulc, je le croirai, et j'avouerai alors que j'aurai été dans l'erreur.

Ils résolurent donc de ne pas perdre de vue le calender, qui cessa de parler lorsqu'il eut reçu quelques pièces d'argent de ses auditeurs, et se retira dans un faubourg où il demeurait. Ils le suivirent, et après l'avoir abordé en chemin, ils lui demandèrent s'il voulait se réjouir avec eux. Le calender, jugeant à leur air que c'étaient de riches étrangers, leur fit connaître qu'ils ne pouvaient rien lui proposer de plus agréable. Il les mena dans une petite maison où il logeait avec deux autres calenders qui y étaient alors. Ceux-ci ne furent pas plutôt instruits du dessein qu'avaient les étrangers, qu'ils en témoignèrent beaucoup de joie. Atalmulc tira de sa bourse quelques sequins d'or, et les mettant entre les mains d'un des calenders : allez, lui dit-il, acheter tout ce qui nous est nécessaire pour passer agréablement la journée.

CXVII^e JOUR.

Le calender qui avait reçu les sequins sortit pour aller dans la ville, et revint deux heures après chargé de viandes, de fruits, et d'un gros bouc plein d'un excellent vin. Aussitôt ils s'assirent tous autour d'une table et commencèrent à manger. Ensuite ils burent ; et à mesure qu'ils s'échauffaient, la conversation devenait plus enjouée. Les calenders surtout se mirent de si belle humeur que Bedreddin, ne doutant point que ce ne fussent des hommes très-heureux, se tourna vers son visir et lui dit : Nous pouvons, je crois, nous en tenir à ce que nous voyons. Reconnaissez votre erreur. — Non, non, répondit le visir, il n'est pas temps encore ; les apparences sont souvent fort trompeuses.

Mes seigneurs, dit alors un calender au roi de Damas et à son visir, que voulez-vous dire par ces paroles ? — O calender, répondit Bedreddin en tirant une bourse et la présentant à celui qu'il avait entendu parler dans la rue, recevez ces sequins d'or ; je vous en fais présent à condition que vous me découvrirez le fond de votre âme. Vous voyez trois joailliers associés. Un de mes confrères soutient qu'il n'y a point d'homme content dans le monde ; je crois le contraire, et je vous ai ouï dire tantôt que vous jouissiez d'une parfaite félicité. Apprenez-nous, de grâce, ce que nous en devons penser : il m'importe beaucoup d'en être éclairci, et vous me ferez un extrême plaisir de me parler là-dessus à cœur ouvert.

Le calender prit la bourse, remercia Bedreddin, et lui dit : Seigneur, puisque vous le souhaitez, je vais vous découvrir mes véritables sentimens : je ne suis point heureux, non plus que mes compagnons ; si vous m'avez tantôt entendu vanter mon bonheur au peuple, ne vous imaginez point pour cela que je sois satisfait de ma condition. Si j'ai parlé contre les richesses, je vous assure que je n'avais pas d'autre dessein que d'exciter la charité de ceux qui m'écoutaient. Les calenders mènent une vie trop misérable pour pouvoir trouver dans leur état cette félicité à laquelle tous les hommes aspirent inutilement ; je suis persuadé, comme votre associé, que personne n'est content. Rien ne peut contenter le cœur humain : à peine a-t-il obtenu l'accomplissement d'un désir qu'il avait formé qu'il sent naître un autre désir qui trouble son repos.

Le visir du roi de Damas fut bien aise d'entendre ainsi parler le calender, et il espérait que Bedreddin se rendrait à son sentiment et s'en retournerait bientôt dans ses états. Effectivement, ce prince commençait à se laisser persuader qu'il pouvait être lui-même dans l'erreur, lorsque après avoir pris congé des calenders, il dit à Seyf-Elmulouk et au visir : Allons passer le reste de la journée chez un marchand de fyquaa [1]. Ils y allèrent, et ils y trouvèrent un assez grand nombre de personnes qui avaient coutume de s'y assembler tous les jours. Ils s'assirent tous trois à une table, où deux hommes, qui paraissaient gens de considération, s'entretenaient par hasard des chagrins inséparables de la vie humaine. Non, disait l'un, nous ne devons point espérer, pendant que nous serons sur la terre, que Dieu nous permette de vivre heureux ; s'il souffrait que nos jours fussent toujours tranquilles et pleins de charmes, nous ne serions pas si sensibles aux

[1] On a dit que le *fyquaa* est une boisson composée d'orge, d'eau et de raisins de passe. (*Pétis.*)

plaisirs qu'il promet aux fidèles après leur mort. —Je ne suis pas tout à fait de votre sentiment, disait l'autre; je sais bien que la plupart des hommes sont malheureux, mais je doute qu'ils le soient tous. J'en connais un entre autres qui mène une vie délicieuse, et dont tous les momens s'écoulent dans la joie. — Hé! qui est donc cet heureux mortel? s'écria le visir Atalmulc, en se mêlant à la conversation; dans quel endroit du monde peut-il être? — Dans la ville d'Astracan, repartit celui qui venait de parler, c'est le roi même d'Astracan; s'il manque quelque chose au bonheur de ce prince, je conviens que personne ne peut jouir d'une félicité parfaite; mais je suis bien assuré qu'aucun chagrin ne corrompt la douceur de ses jours charmans. En un mot, c'est un homme content: aussi est-il surnommé par excellence le roi sans chagrin.

Cet entretien fit son effet sur l'esprit de Bedreddin. Il faut, dit-il à son visir, lorsqu'ils furent sortis de chez le marchand de fyquaa, que nous prenions dès demain la route d'Astracan, je veux voir le roi sans chagrin. — Je n'en ai pas moins d'envie que votre majesté, dit Atalmulc, et je suis prêt à partir.

Les voilà donc résolus à se mettre en chemin dès le lendemain; mais comme ils apprirent, en arrivant à leur caravansérail, qu'une caravane de marchands circassiens qui étaient à Bagdad devait dans peu de jours retourner dans son pays, ils différèrent leur départ pour se joindre à elle et voyager plus sûrement. Ils partirent enfin avec ces marchands, et arrivèrent heureusement en Circassie. Ils se rendirent à Astracan, où régnait alors le roi Hormoz [1], surnommé le roi sans chagrin. Ils allèrent descendre au premier caravansérail et passèrent encore pour des marchands joailliers. Ils s'aperçurent que le peuple était dans la joie, et qu'on faisait dans la ville de grandes réjouissances. Ils demandèrent à l'hôte ce qu'il y avait de nouveau dans Astracan, et pourquoi tout le monde s'y réjouissait. — Il faut, leur répondit l'hôte, que vous ne soyez jamais venus dans cette ville depuis que le prince Hormoz y règne, puisque vous me faites cette question. Ce n'est point pour une victoire remportée sur nos ennemis que ces réjouissances se font, ni pour célébrer quelque autre heureux événement. Tous les jours le peuple fait quelque fête nouvelle, et cela pour se conformer seulement à l'humeur du roi, qui est le prince du monde du meilleur caractère, qui rit, qui se divertit sans cesse, et à qui l'on a donné, à cause de cela, le rare surnom de roi sans chagrin.

[1] Hormoz ou Hormouz est le nom qu'ont porté plusieurs rois de la dynastie des Sassanides que les historiens du Bas-Empire appelent Hormisdas.

CXVIII^e JOUR.

Après que le roi de Damas eut entendu le discours de l'hôte, il dit à son visir: Malgré le beau portrait que l'hôte vient de nous faire du roi d'Astracan, je suis sûr que vous n'êtes pas persuadé que ce prince soit bien surnommé. — Non, sans doute, répondit Atalmulc; je ne veux point être la dupe des apparences, après l'aventure du calender de Bagdad. — Vous n'avez pas tort, repartit Bedreddin, de vous défier de la réputation que le roi Hormoz s'est acquise, et je doute comme vous qu'un homme chargé du poids d'un état soit sans chagrin. Nous saurons bientôt, poursuivit-il, à quoi nous en tenir, car j'ai résolu de m'introduire dans sa cour, de gagner, s'il se peut, son amitié, et de l'engager à me découvrir le fond de son âme.

—J'approuve votre dessein, sire, dit le visir; mais que votre majesté me promette que si le roi d'Astracan vous confie ses secrets et vous apprend qu'il a des ennuis, elle cessera de chercher des hommes heureux. — Oui, dit Bedreddin, et de plus je vous promets que je reprendrai le chemin de Damas. — Cela étant, reprit le ministre, hâtons-nous d'avoir accès auprès du roi Hormoz, voyons de près ce prince, examinons avec soin toutes ses actions; que rien ne nous échappe.

Ils n'eurent pas plutôt formé le dessein d'aller à la cour d'Astracan qu'ils se rendirent au palais du roi. Ils traversèrent une vaste cour qui était remplie de gens de guerre et ils entrèrent dans la première salle, qu'ils trouvèrent pleine de chanteurs et de joueurs d'instrumens. De là ils passèrent dans une autre salle où il y avait plusieurs esclaves de l'un et de l'autre sexe qui étaient revêtus d'habits galans et qui formaient diverses sortes de danses toutes bien concertées, inventées avec beaucoup de goût et exécutées à ravir.

Après que Bedreddin, son visir et son favori eurent admiré quelque temps l'adresse et l'agi-

lité des danseurs, ils eurent envie de voir ce qui se passait dans une troisième salle dont la porte leur paraissait embarrassée d'une foule de personnes attentives à regarder quelques spectacles. Ils s'avancent, se mêlent parmi les autres, et fendant peu à peu la presse, comme s'ils eussent été poussés malgré eux, ils pénétrèrent jusque dans la chambre. Ils aperçurent vingt à trente personnes assises autour d'une longue table couverte de toutes sortes de mets : c'était un festin que le roi faisait aux plus grands seigneurs de sa cour, et l'on distinguait aisément ce monarque. Il était à la place d'honneur et il avait sur la tête une couronne d'argent enrichie de topazes et de rubis. Il pouvait être dans sa trentième année. Il était beau, bien fait, et il avait toujours l'air riant. Il excitait par ses paroles et par son exemple ses courtisans à boire; il leur faisait de bons contes, il riait avec eux; il était l'âme du festin.

Ce prince, après le repas, se leva de table, entra dans la chambre où l'on dansait suivi de tous ses courtisans et passa le reste de la journée à prendre tout le plaisir que peuvent donner la danse et la musique. La nuit étant venue, il renvoya ses courtisans et s'enferma dans l'appartement de ses femmes. Tous les danseurs et joueurs d'instrumens disparurent, et le roi de Damas, son visir et Seyf-Elmulouk sortirent du palais avec les personnes de la ville que la curiosité y avait attirées.

Il faut avouer, dit Bedreddin lorsqu'il fut de retour au caravansérail, que le roi d'Astracan paraît heureux. Je n'ai rien remarqué en lui qui me fasse soupçonner que la joie qui l'animait fût fausse. Nous avons enfin rencontré un homme content, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est un souverain. — Pour moi, dit Seyf-Elmulouk, je suis du sentiment de votre majesté; je ne puis penser que le roi Hormoz ait des ennuis qui troublent en secret son repos. Si j'en juge mal, il faut qu'il sache bien se contraindre. —Vous savez, dit alors Atalmulc, que c'est un art qu'on n'ignore point à la cour, et le roi mon maître veut bien que je suspende mon jugement. Qui nous assurera que ce prince n'est point en ce moment la proie de quelque chagrin mortel? Peut-être paie-t-il bien cher les plaisirs que nous lui avons vu prendre.

CXIX[e] JOUR.

Le jour suivant, le roi de Damas, Atalmulc et Seyf-Elmulouk retournèrent au palais chargés chacun d'une boîte remplie de pierres précieuses. Ils demandèrent à parler au roi et lui firent dire qu'ils étaient trois joailliers qui allaient de cour en cour vendre des pierreries. Hormoz ordonna qu'on les lui amenât tous trois. Ils ouvrirent leurs boîtes et lui montrèrent leurs plus beaux diamans. Il ne manqua pas de les admirer; il se récria surtout lorsqu'il vit une pierre de la grosseur d'un œuf de pigeon [1]. O la belle pierre! dit-il, je n'en ai jamais vû de pareille! Il semble que la nature ait pris plaisir à rassembler en elle toutes les plus vives couleurs. Quel heureux climat a pu produire une si belle chose? Atalmulc, qui avait été joaillier, prit la parole et répondit : Sire, on en trouve de cette espèce dans l'île de Serendib : c'est là que nous l'avons achetée, et véritablement de toutes les pierres précieuses qu'on voit dans ce pays, celle-ci est la plus estimée.

Comme le roi d'Astracan semblait ne pouvoir se lasser de regarder cette pierre, Bedreddin lui dit : Sire, nous sommes ravis d'avoir quelque chose qui plaise à votre majesté. Nous vous supplions très-humblement de nous permettre de vous présenter cette pierre. Agréez ce petit présent que nous prenons la liberté de vous offrir, ne nous faites point l'affront de le rejeter. Hormoz le reçut avec plaisir et dit aux joailliers qu'il voulait les arrêter quelque temps dans sa cour et les loger dans son palais. Ils y allèrent demeurer dès le même jour. On leur donna des appartemens magnifiques et ils furent servis par les officiers du roi. Ce monarque, regardant ces étrangers comme des gens qui parcouraient toute l'Asie, résolut de leur faire tous les bons traitemens et les honneurs possibles pour les engager à dire dans les cours des merveilles de la sienne. Il leur faisait tous les jours de nouveaux présens : tantôt il leur donnait le divertissement de la chasse, et tantôt il les régalait de quelque spectacle curieux; une autre fois il ordonnait une fête superbe où se trouvait toute la noblesse de Circassie, et dans

[1] Cette sorte de pierre est ce qu'on appelle dans l'île de Ceylan *yeux de chat*. Quelques voyageurs disent qu'il s'en trouve de cette grosseur. C'est une pierre ronde; à mesure qu'on la remue et qu'on la regarde dans différens points de vue, on voit briller diverses sortes de couleurs. C'est ce qui la fait nommer *yeux de chat*. (*Pétis*.)

toutes les choses qu'il faisait il renchérissait sur sa magnificence ordinaire pour éblouir ces prétendus marchands.

Le roi Bedreddin, moins occupé de tous ces plaisirs que du soin d'observer le roi d'Astracan, ne perdait pas une action de ce prince, qui n'était pas examiné avec moins d'attention d'Atalmulc et de Seyf-Elmulouk. Ces trois faux joailliers s'appliquaient entièrement à démêler quelque contrainte dans ce que faisait Hormoz ; mais ils avaient beau être ses espions, ils ne découvraient rien dans ses démarches qui leur fût suspect. Atalmulc, dit un jour le roi de Damas à son visir, si nous nous en fions à nos conjectures, le prince que nous observons est heureux. — Il est vrai, répondit le ministre, qu'on a lieu de penser qu'il est content ; il n'est cependant pas sûr qu'il le soit. Nous ne le voyons pas la nuit. Tandis qu'on le croit dans un doux repos, quelque affreux chagrin peut-être écarte de lui le sommeil. — Hé ! comment donc, reprit Bedreddin, pourrons-nous savoir ce qui se passe dans son cœur ? — Il faut, repartit le visir, que vous lui fassiez une confidence. Apprenez-lui votre nom, et pourquoi vous êtes venu en Circassie. Votre franchise excitera la sienne et il vous révélera peut-être un secret qu'il cache à tout le monde.

Seyf-Elmulouk approuva la pensée d'Atalmulc, et Bedreddin prit la résolution de parler au roi Hormoz de manière à tirer de lui l'éclaircissement qu'il souhaitait. En effet, les trois joailliers allèrent un jour trouver le roi d'Astracan et lui demandèrent un entretien secret, ce qui leur fut accordé. Bedreddin prit la parole et dit à Hormoz : Sire, nous venons prier votre majesté de nous permettre de sortir de sa cour. Le temps que nous nous proposions de demeurer dans cette ville est passé. Souffrez, de grâce, que nous vous remerciions de vos bontés et que nous nous retirions. — Je ne veux pas, répondit le roi d'Astracan, vous retenir dans ma cour malgré vous. Je vous avouerai pourtant qu'un départ si prompt me fait de la peine. Je comptais que vous ne partiriez pas sitôt ; mais je vois bien que ma cour n'a point assez de charmes pour vous arrêter. — Ah ! seigneur, répliqua Bedreddin, j'atteste le ciel que votre cour nous paraît pleine de délices et plus agréable que celle du commandeur des croyans même. D'ailleurs, l'accueil que vous nous avez fait, les bontés que vous avez pour nous, suffiraient pour nous en rendre le séjour charmant ; mais nous avons de fortes raisons pour nous en retourner dans notre patrie ; car enfin, seigneur, tels que vous nous voyez, nous ne sommes point des joailliers. Je suis souverain comme vous ; je règne sur les peuples de Damas, et ces deux hommes que vous croyez mes associés sont l'un mon grand visir et l'autre mon favori.

Le roi d'Astracan parut étonné de cette confidence, et il le fut encore bien davantage lorsque Bedreddin lui conta pourquoi il était parti de Damas. Hormoz fit un éclat de rire à la fin de son récit. — Hé quoi, seigneur, lui dit-il, votre visir soutient qu'il n'y a point d'homme content sur la terre ! — Oui, répondit le roi de Damas, et c'est ce que je ne puis me persuader. Véritablement, je n'ai pu trouver dans mon royaume une seule personne qui jouît d'un parfait bonheur ; j'ai même inutilement cherché ailleurs des gens heureux. J'ai vu à Bagdad des hommes qui paraissaient très-satisfaits de leur destinée, et qui pourtant ne l'étaient point. Fatigué d'une recherche vaine, j'allais reprendre le chemin de Damas, quand j'ai appris que dans la ville d'Astracan régnait un roi surnommé le roi sans chagrin, à cause de sa bonne humeur. J'ai voulu vous voir par curiosité, et j'ai remarqué qu'en effet la joie accompagnait partout vos pas. Je vous conjure, seigneur, de m'apprendre si les apparences sont fausses. Goûtez-vous une pure félicité ? Aucun chagrin ne trouble-t-il votre repos ?

Hormoz ne put s'empêcher de rire encore à cette question. — Est-il possible, seigneur, dit-il au roi de Damas, que vous ayez effectivement abandonné vos états et que vous couriez le monde pour chercher un homme parfaitement content ? — Rien n'est plus véritable, repartit Bedreddin, et je vous prie de me découvrir votre cœur. Ajoutez, de grâce, ce témoignage de bonté à tous ceux que j'ai déjà reçus de vous. — Puisque vous me demandez cela fort sérieusement, répliqua le roi d'Astracan, et comme s'il vous importait beaucoup de le savoir, je vous dirai que votre visir a raison. Je suis de son sentiment : je ne crois pas qu'il y ait un homme heureux. Pour moi je suis fort éloigné de l'être, ou pour mieux dire, quoique surnommé le roi sans chagrin, je suis peut-être le plus malheureux prince du monde. La joie qui paraît sur mon visage est une fausse

joie : c'est l'effet d'une contrainte pénible mais nécessaire, et je me trouve d'autant plus misérable que je me vois dans la nécessité de cacher à mes sujets le chagrin qui me dévore.

Le roi de Damas témoigna au roi d'Astracan combien il était surpris de l'entendre ainsi parler ; et faisant paraître en même temps une vive curiosité de savoir la cause de ses déplaisirs, il fit si bien qu'Hormoz promit de la lui découvrir.

Cependant la joie régnait dans la ville d'Astracan, et les courtisans, ingénieux à trouver des moyens de perpétuer les réjouissances à la cour, inventaient chaque jour des divertissemens, tous plus singuliers les uns que les autres. Ils faisaient leur unique occupation de divertir leur souverain, et chacun semblait se disputer la gloire de passer pour celui qui saurait le mieux y réussir. Hormoz, pour faire voir qu'il était satisfait du zèle de ses courtisans, se montrait toujours fort sensible aux fêtes qu'ils lui donnaient. Mais quoiqu'il dissimulât aussi bien qu'auparavant, Bedreddin, Atalmulc et Seyf-Elmulouk, depuis l'aveu qu'il leur avait fait, crurent remarquer sur son visage qu'il se gênait. Ils attendaient tous trois impatiemment qu'ils voulût tenir sa promesse, ce qu'il fit bientôt de la manière suivante.

Une nuit, lorsque tout fut tranquille dans le palais, il les envoya chercher par un eunuque qui les introduisit dans l'appartement des femmes. Le roi sans chagrin se trouva dans la première chambre et leur dit : Enfin, je vais dégager ma parole. Vous allez juger si j'ai eu tort de vous dire que je suis le prince du monde le plus infortuné. A ces mots, il prit le roi de Damas par la main, lui fit traverser deux chambres et le conduisit jusqu'à la porte d'une troisième, dans laquelle il lui dit de regarder. Bedreddin jeta les yeux dans la chambre, et aperçut sur un sofa une jeune dame dont la beauté le surprit. Son teint surpassait la neige en blancheur, et ses yeux ressemblaient à deux soleils. Elle avait l'air riant et paraissait attentive aux discours d'une vieille esclave qui lui parlait.

Considérez cette princesse qui est assise sur un sofa, poursuivit Hormoz ; avez-vous jamais rien vu de si beau? La nature ne semble-t-elle pas avoir pris plaisir à former un objet si charmant? Avouez, seigneur, que dans votre sérail vous n'avez point de femme d'une beauté si parfaite. Et vous, ajouta-t-il en s'adressant au visir et au favori du roi de Damas, envisagez-la bien, et convenez que jamais dame si belle ne s'est offerte à vos yeux. Bedreddin, après l'avoir examinée avec beaucoup d'attention, avoua qu'elle était incomparable. Atalmulc, en la regardant, crut voir Zélica ; et le prince Seyf-Elmulouk ne la trouva pas au-dessous de Bedy-Aljemal.

— C'est, reprit le roi d'Astracan, cette aimable princesse qui cause mes peines, c'es, elle qui fait mon malheur.—Est-ce qu'elle ne vous aimerait pas, seigneur, dit le roi de Damas ? son indifférence..... — Non, non, interrompit Hormoz, ce n'est point de cela que je me plains. Si je l'adore, j'en suis aimé. — Hé comment donc, répliqua Bedreddin, peut-elle vous rendre malheureux ? — Vous l'allez voir, repartit le roi circassien. Demeurez à la porte tous trois, et observez bien ce qui va se passer.

En achevant ces paroles, il s'avança dans la chambre et marcha vers la princesse. A mesure qu'il s'en approchait, ô prodige inoui ! elle changeait de visage. Ses joues, mêlées de blanc et d'incarnat, se couvrirent insensiblement d'une pâleur mortelle ; ses lèvres devinrent livides, son air riant disparut et ses beaux yeux se fermèrent. Enfin, lorsqu'il fut auprès d'elle, il s'assit sur le sofa, et jetant sur elle des regards pleins d'amour et de douleur : Ma princesse, lui dit-il, ouvrez les yeux, de grâce, et voyez votre déplorable époux. L'état où vous êtes me perce le cœur. La princesse ne lui répondit rien ; elle ne lui donna même aucun signe qui pût lui faire connaître qu'elle l'avait entendu : elle semblait avoir perdu la vie.

Hormoz ne put soutenir plus long-temps ce triste spectacle. Il se leva de dessus le sofa, et à chaque pas qu'il faisait pour venir rejoindre Bedreddin, à mesure qu'il s'éloignait de la reine sa femme, cette princesse se ranimait. Ses beaux yeux, dissipant les ombres qui les enveloppaient, redevinrent plus vifs et plus brillans qu'auparavant, son teint reprit son éclat. En un mot, on vit renaître tous ses charmes, ce qui causa aux spectateurs l'étonnement qu'on peut s'imaginer.

CXX^{e} JOUR.

Le roi de Damas, son visir et son favori, avaient toujours les yeux attachés sur la reine

d'Astracan. Ils ne pouvaient revenir de leur surprise. Hé bien! leur dit Hormoz, pensez-vous présentement que je sois cet homme heureux que vous cherchez?

— Non, répondit Bedreddin, nous sommes plutôt persuadés que vous êtes un prince très-malheureux. Le prodige étonnant dont nous venons d'être témoins ne nous le fait que trop connaître. Mais, seigneur, ajouta-t-il, pourquoi la reine s'évanouit-elle à votre approche, et par quel charme reprend-elle subitement ses esprits dès que vous vous éloignez d'elle? Puis-je vous prier de satisfaire encore ma curiosité?

— Je ne suis pas surpris de votre question, répondit le roi d'Astracan; je m'y attendais bien. Vous avez sujet sans doute d'être étonné de ce que vous avez vu. Mais pour vous apprendre ce que vous souhaitez de savoir, il faut vous raconter une histoire assez longue. La nuit est déjà fort avancée : allez vous reposer, et demain je contenterai vos désirs curieux.

Le même eunuque qui avait amené Bedreddin, Atalmulc et Seyf-Elmulouk dans l'appartement des femmes, les ramena dans les leurs.

Ils ne purent dormir tous trois. Occupés de ce qu'ils venaient de voir, ils en cherchaient la cause en eux-mêmes et ils ne faisaient que fatiguer leur esprit, sans pouvoir être satisfaits de leurs conjectures. Enfin, le jour suivant ils furent introduits dans le cabinet d'Hormoz, qui leur conta ainsi son histoire.

HISTOIRE DU ROI HORMOZ, SURNOMMÉ LE ROI SANS CHAGRIN.

Il y a cinq ans que j'eus envie de voyager. J'en demandai la permission au feu roi d'Astracan mon père, qui se rendit aux instances que je lui fis de me l'accorder. Il composa ma suite d'un très-grand nombre de personnes, tant pour ma sûreté que pour me faire paraître chez les étrangers d'une manière plus digne de mon rang. Il ouvrit son trésor et en fit tirer des sommes immenses pour mon voyage, avec une prodigieuse quantité de pierreries. Il faut, disait-il, qu'un prince laisse dans tous les lieux par où il passe, des marques de magnificence et de générosité. Il ne doit point agir comme un particulier : je veux qu'il répande l'or à pleines mains. Les peuples, éblouis de de ses largesses, lui prêtent souvent des vertus que le ciel lui a refusées.

Je partis donc d'Astracan avec un pompeux cortége. Nous passâmes le Volga, la rivière de Jaïc, et côtoyant la mer Caspienne, nous arrivâmes à Jenghikunt. De là nous allâmes à Jund, puis à Caracou et nous nous rendîmes ensuite à Otrar. Je ne manquai pas de suivre les maximes de mon père. Toutes les villes où je m'arrêtai ressentirent les effets de ma libéralité. Les présens furent prodigués. En un mot, je payai bien les honneurs que j'y reçus et les moindres soins qu'on y prit pour me plaire. Il est certain que mes profusions me firent regarder comme un prince accompli.

Parmi les seigneurs circassiens qui m'accompagnaient, il y en avait un qui me servait de gouverneur et que j'aimais particulièrement. Il se nommait Husséyn[1]. C'était un homme d'un mérite singulier; mais ce qui me plaisait peut-être le plus en lui, c'était sa complaisance pour mes sentimens. Au lieu de s'ériger en censeur fâcheux et importun, il se montrait dévoué à toutes mes volontés, il s'étudiait même à prévenir mes désirs. Il gagna si bien ma confiance que je n'eus point de secret pour lui.

Husséyn, lui dis-je un jour à Otrar, je suis las de voyager en prince; les honneurs qu'on me fait commencent à me fatiguer. Je n'ai pas le plaisir que les hommes ordinaires goûtent dans leurs voyages. Il m'échappe mille choses, parce que mon incommode grandeur ne me permet pas toujours de satisfaire ma curiosité. Je souhaiterais qu'on me crût un simple particulier; je voudrais entrer dans les plus obscures conditions, entendre parler le peuple et le voir agir. Outre que cela me divertirait, peut-être en pourrais-je profiter.

CXXI[e] JOUR.

Le complaisant Husséyn ne manqua pas d'applaudir à l'envie que je lui témoignais : Rien, me dit-il, n'est si louable que le désir qui vous presse, et vous pouvez le contenter quand il vous plaira. Allons, mon prince, vous n'avez qu'à laisser ici toute votre suite, et nous prendrons le chemin de la ville de Carizme comme deux voyageurs.

Je fus charmé de la complaisance de mon

[1] *Husséyn* est le nom que Galland écrit *Houssain*.

gouverneur. Je le chargeai de tout préparer pour notre départ ; ce qui fut bientôt fait, car nous n'avions besoin que de deux chevaux. Nous prîmes de l'or et des pierreries et nous partîmes d'Otrar, où je laissai toute ma suite, avec ordre de m'y attendre. Nous passâmes le Jaxartes, et, nous avançant dans le Zagathay, nous nous rendîmes heureusement à la grande ville de Carizme, où régnait et règne encore aujourd'hui Clitch-Arselan [1].

Nous allâmes loger dans un caravansérail, et l'on nous prit aisément pour des particuliers qui voyageaient. Le lendemain de notre arrivée nous voulûmes voir la ville, que nous trouvâmes assez conforme à l'idée de magnificence que nous en avions. Nous nous arrêtâmes surtout à regarder un palais qui nous parut d'une structure fort singulière : ce n'était point un corps de logis joint à d'autres bâtimens qui lui servissent d'ailes : c'était seulement un grand terrain entouré de basses murailles, dans lequel on avait bâti, de distance en distance, des tours très-hautes et très-étroites.

Il nous prit envie d'entrer dans ce terrain. Nous nous approchâmes des tours, d'où il nous sembla qu'il sortait des voix. Nous ne nous trompions point : il y avait dedans des hommes qu'on ne voyait pas, qui chantaient ou faisaient des éclats de rire. Nous jugeâmes que nous étions dans un endroit où l'on tenait des fous renfermés, et bientôt nous entendîmes des choses qui nous confirmèrent dans notre opinion. Un de ces insensés récitait des vers arabes avec beaucoup de véhémence. Il faisait l'éloge de sa maîtresse, et il ne se contentait pas de la mettre au-dessus des houris.

La nymphe que j'adore, disait-il, est la tulipe du parterre de la nature. On peut appeler sa bouche une coupe pleine de vin cordial. Rit-elle, on croit voir la nacre ouverte d'une perle royale ; et si elle parle, ses paroles sont des perles enfilées dans le collier des grâces. Ses tresses blondes sont des maisons du soleil, et ses doigts ont servi de pinceau au fameux Many [2] pour faire le merveilleux cabinet de la Chine.

[1] *Clitch-Arselan* ou mieux *Kilige-Arselan* se compose de deux mots turcs *Kilige*, épée, et *Arselan*, lion. Kilige-Arselan est un nom qui a été porté par plusieurs sultans Selgioucides de l'Anatolie, ayant pour capitale Iconium. Le plus célèbre est Kilige-Arselan II, qui vivait à l'époque de la croisade de Frédéric Barberousse.

[2] Voyez ci-dessus, p. 53.

Il se servit d'autres expressions encore plus outrées, qui ne nous firent que trop connaître qu'il avait le cerveau troublé. — Husséyn, dis-je à mon gouverneur, que pensez-vous de cet homme-là ? — Je pense, me répondit-il, que la poésie lui a gâté l'esprit.

Après nous être assez longtemps divertis de ses vers extravagans qu'il ne se lassait point de répéter, nous le laissâmes s'égayer dans les louanges de sa maîtresse, et, nous approchant d'une tour voisine, nos oreilles furent tout à coup frappées de la voix d'un autre fou qui se mit à chanter ces paroles : O ! toi, dont la beauté prête au soleil la lumière qu'il répand dans les palais comme dans les cabanes, apprends, charmante princesse, que je fais un accueil gracieux au rayon dont tu daignes éclairer ma triste cellule. Hélas ! je suis un bâtiment ruiné, et tu en es l'architecte. Je suis un fleuve qui roule sans cesse ses eaux vers la mer de tes perfections. Tu es une fontaine de vie, et j'en suis le droit chemin.

Un autre fou, qui était dans la même tour, excité sans doute par l'exemple de celui-ci, se mit à chanter sur un autre ton. Il se plaignait des rigueurs qu'un objet plein de charmes avait pour lui, et il conjurait la mort de venir terminer ses peines. Seigneur, me dit alors Husséyn, prenez-vous garde que l'amour entre dans les discours et les chansons de ces fous ? Ils paraissent tous amoureux.

CXXII[e] JOUR.

Pendant que mon gouverneur me faisait faire cette réflexion, un Carizmien qui se trouva par hasard auprès de nous, se mêlant à notre conversation, nous dit : Il n'est pas surprenant que ces insensés parlent d'amour. C'est de là que vient leur mal ; leur folie part de la même cause. Il faut, ajouta-t-il, que vous soyez étrangers et que vous ne soyez jamais venus à Carizme si vous ignorez qu'ils ont perdu l'esprit pour avoir vu la fille de notre sultan.

Comme le Carizmien s'aperçut que son discour nous causait un extrême étonnement, il nous dit : Je vous apprends, je l'avoue, une chose difficile à croire, cependant rien n'est plus véritable. Vous n'avez qu'à le demander dans la ville ; tout le monde vous assurera que la beauté de la princesse de Carizme a

produit cet étrange effet sur ces malheureux.

Cette princesse, poursuivit-il, joue quelquefois au mail en public. Elle est alors sans voile et on la peut voir. Mais malheur à ceux qui s'arrêtent à la regarder! Ils prennent dans ses yeux un amour qui leur devient funeste. Les uns tombent en langueur et meurent de désespoir de ne pouvoir posséder ce qu'ils aiment, et les autres en perdent la raison [1]. On met ces derniers dans ces tours que le sultan a fait bâtir exprès pour eux. Ce prince, qui d'ailleurs a mille vertus, au lieu d'empêcher sa fille de se montrer au peuple, semble se faire un jeu barbare des malheurs dont elle est la cause et s'applaudit d'avoir donné le jour à une créature si dangereuse.

Dans le temps que le Carizmien nous parlait de cette manière, nous vîmes paraître une foule de personnes de la ville avec plusieurs gardes du sultan qui conduisaient deux jeunes hommes et s'avançaient vers les tours. Voilà sans doute, m'écriai-je, de nouveaux fous qu'on amène ici.—Oui, dit le Carizmien, la princesse Rezia-Béghume joue apparemment au mail aujourd'hui.

Il n'eut pas achevé ces paroles que je le quittai assez brusquement. Husséyn me suivit, et prenant garde que je marchais avec précipitation, il me demanda pourquoi j'allais si vite. Je vais, lui dis-je, voir jouer au mail la princesse de Carizme; je veux juger par moi-même de sa beauté. Je doute fort qu'elle soit aussi redoutable qu'on le dit.

Mon gouverneur frémit à ce discours et combattit pour la première fois mes volontés. Ah! seigneur, me dit-il avec toutes les marques d'une extrême douleur, gardez-vous bien de céder à cette envie! Quel démon vous l'a inspirée? Après ce que nous venons de voir de nos propres yeux : après ce que nous a dit le Carizmien, pouvez-vous souhaiter la fatale vue de Rezia? Je vous conjure par le grand prophète [1], sans lequel le ciel et la terre n'auraient point été créés, de ne vous point exposer à soutenir ses regards. Craignez le sort de ces malheureux dont on vient de nous raconter l'histoire.

Je ne pus m'empêcher de rire de la frayeur qu'Husséyn faisait éclater. En vérité, lui dis-je, vous n'êtes pas raisonnable! Pouvez-vous écouter une crainte si ridicule? Vous imaginez-vous que la vue d'une belle personne soit capable de me faire perdre l'esprit? Vous n'ignorez pas qu'il y a dans le sérail du roi mon père des femmes d'une beauté parfaite, et qu'aucune jamais n'a pu me toucher. Je suis peut-être le prince de mon âge le moins susceptible d'une amoureuse impression. Vous savez qu'à la cour j'ai cette réputation-là, ce que les uns regardent comme un défaut et les autres comme une vertu. Ne croyez donc pas que je puisse passer tout à coup de l'une à l'autre extrémité. Soyez sans inquiétude sur la curiosité qui m'entraîne, et fiez-vous à la parole que je vous donne que je vais voir impunément Rezia-Béghume, quelque bruit que fassent ses charmes.

Mon gouverneur ne répliqua point; mais quoique je lui répondisse de moi, je m'aperçus bien que je ne pouvais le rassurer. Cependant je ne songeais qu'à satisfaire mes désirs curieux, et comme je ne savais pas l'endroit où jouait la princesse, je m'adressai à la première personne que je rencontrai dans la ville. C'était un iman [2]. De grâce, lui dis-je, enseignez-moi le chemin du mail.

— Jeune homme, me répondit-il, si vous avez envie de jouer au mail, remettez la partie à demain. La princesse prend aujourd'hui ce divertissement. Au lieu de vous approcher du mail, je vous conseille de vous en éloigner. — Oh! seigneur, repartis-je à l'iman, mon dessein n'est pas de jouer, mais seulement de voir la princesse. — Ah! misérable, s'écria-t-il, êtes-vous las de vivre ou d'avoir l'usage de la raison? Ne vous a-t-on pas dit quels effets produit sur les hommes la vue de Rezia? Si vous le savez, vous êtes bien téméraire de ne pas craindre une beauté si dangereuse.

[1] Le spirituel Hamilton, tout en persiflant les contes orientaux d'une manière fort piquante, ne s'est pas fait scrupule de les imiter parfois, et il y a grande apparence que c'est la lecture de l'histoire de Rezia, dans les *Mille et un Jours*, qui a inspiré à l'auteur de *Fleur d'épine* le portrait de la princesse Luisante, dont les beaux yeux causaient tant de malheurs (voyez les *Contes d'Hamilton*, t. Ier, p. 150, édition de Renouard), à moins toutefois qu'Hamilton n'en ait puisé l'idée dans le roman *d'Amadis de Grèce*, où la princesse Niquea est représentée comme douée d'une beauté si éclatante que tous ceux qui la regardaient mouraient ou perdaient la raison. (Dunlop, *History of Fiction*, t. II, p. 32.)

[1] Mahomet.

[2] Principal prêtre d'une mosquée.

un grand broc plein de vin, avec un tambour[1]. Nous nous assîmes tous deux sur la peau, nous mangeâmes avec appétit, puis nous eûmes recours à la cruche. Nous l'avions déjà presque vidée lorsque le vieillard, se sentant de belle humeur, prit le tambour et en joua.

J'avais trop bien appris à conduire le tazana[2] pour être charmé de la manière dont il jouait. Mais, quoiqu'il prît en jouant plus de plaisir qu'il ne m'en donnait, je ne laissai pas de lui dire qu'il s'en acquittait fort bien. Il se montra sensible à cette louange, et me mettant le tambour entre les mains : Tiens, mon fils, me dit-il, joue un peu à ton tour ; voyons comme tu t'en tireras. Je ne m'en fis pas prier deux fois ; je jouai un des plus beaux airs d'Abdelmoumen[3] pour le satisfaire, et même je l'accompagnai de ma voix. Il ne manqua pas de me rendre les louanges qu'il avait reçues de moi ; mais je n'en fus pas si touché, quoique je crusse les mieux mériter que lui.

CXXVIe JOUR.

Je m'imaginais n'avoir pour témoin et admirateur que le vieux jardinier : je me trompais. Le grand visir, qui par hasard se promenait alors dans les jardins, attiré par ma voix et par l'harmonie de mon instrument, s'était sans bruit approché de nous : il m'écoutait. Dès qu'il vit que je ne chantais plus, il nous aborda. Je me levai pour m'en aller par respect : Arrête, me dit-il, pourquoi veux-tu me fuir ? — O mon seigneur, lui répondis-je, je ne suis pas digne de paraître devant de grands princes tels que vous. — Demeure, jeune homme, reprit-il, et dis-moi qui tu es.

Comme je ne répondais pas sur-le-champ, parce que je ne savais pas trop bien ce que je devais répondre, le jardinier prit la parole : Mon seigneur, dit-il, c'est mon garcon, il entend fort bien le jardinage ; je suis ravi d'avoir fait une si bonne acquisition. Le visir me dit de chanter encore. Je chantai et jouai du tambour de manière qu'il en parut charmé. Non, s'écria-t-il, tous les musiciens du sultan ensemble ne valent pas ce jeune homme. Mais, ajouta-t-il, en s'approchant de moi, et me regardant de plus près, qu'a-t il donc à la tête ? il semble qu'il soit teigneux ? — Hélas ! oui, mon seigneur, dit le vieux jardinier, le pauvre garçon a la teigne. — Ah ! que j'en suis fâché, repartit le ministre ; sans cette gale qui se gagne et qui n'est pas fort agréable à la vue, j'allais tirer ce jeune homme de son obscure condition. Je l'aurais toujours voulu avoir auprès de moi pour me divertir. J'aurais fait sa fortune ; c'est dommage qu'il soit teigneux.

Le grand visir, après avoir dit ces paroles, nous quitta, et le lendemain il dit au sultan : Sire, votre majesté ne sait pas qu'elle a dans ses jardins un trésor. En même temps il lui raconta ce qui s'était passé entre nous le soir précédent. Le sultan, sur le rapport de son ministre, eut envie de m'entendre. J'irai, dit-il, dans les jardins aujourd'hui pour voir ce teigneux. Qu'on avertisse mes musiciens d'y préparer un concert, et qu'on ait soin d'y porter toute sorte de rafraîchissemens.

Cet ordre n'eut pas sitôt été donné qu'on étendit de magnifiques tapis de pied tout autour du bassin où j'avais bu avec le vieilllard. Les officiers de la bouche dressèrent plusieurs buffets qu'ils couvrirent de riches vases remplis de liqueurs exquises, tandis que sous deux pavillons de satin vert ils faisaient apprêter plusieurs services de viandes et de fruits. Tout se trouva prêt lorsque le sultan arriva suivi de son grand visir et d'une partie de ses courtisans.

D'abord qu'il se fut assis et qu'il eut ordonné aux personnes de sa suite d'en faire autant, je me présentai devant lui avec une corbeille de fleurs et les reins ceints d'un linge blanc. Je mis la corbeille à ses pieds et me retirai d'un air fort respectueux. Je m'aperçus qu'il me regardait avec attention et que surtout il considérait la vessie qui me coiffait si mal. Il devina sans peine que j'étais le personnage dont le visir lui avait parlé. Oh ! oh ! teigneux, me dit-il, que fais-tu ici ? Mon vieux maître, qui m'accompagnait, répondit encore pour moi ; il dit que j'étais son garçon et que je possédais l'art de cultiver les jardins, ce qu'il assura aussi hardiment que s'il eût cru dire la vérité.

[1] C'est une espèce de luth qui a un long manche et six cordes de laiton. (*Petis.*)

[2] Tazana est une languette d'écaille de tortue, longue et large comme le doigt, avec laquelle on touche les cordes du tambour. (*Petis.*)

[3] Abdelmoumen est le plus célèbre musicien persan de l'antiquité, qui a composé une infinité d'ouvrages. C'était le Lulli de son temps. (*Petis.*)

CXXVII^e JOUR.

Le sultan avait toujours la vue sur moi. Est-il vrai, dit-il au jardinier, que ton garçon joue fort bien du tambour et qu'il chante agréablement? — Oui, sire, lui répondit le vieillard, il a la voix du monde la plus touchante. Quand on l'entend, on oublie qu'on le voit. — Je suis curieux de l'entendre, reprit le monarque : voyons ce qu'il sait faire.

Il y avait là plusieurs bouffons. Un entre autres, s'imaginant que le sultan ne parlait ainsi que par dérision et que je méritais bien de servir de jouet à toute la cour, vint me prendre par le bras, comme pour me forcer à danser avec lui. Il comptait que je m'en acquitterais d'une manière qui ajouterait un nouveau ridicule à ma mauvaise mine et qu'il aurait l'honneur d'avoir fourni à l'assemblée une scène si agréable; mais la chose tourna moins à sa gloire qu'à sa confusion, car je le saisis d'un bras vigoureux et le secouai si rudement que les rieurs ne furent pas de son côté. Je fis voir ensuite que je dansais de meilleure grâce qu'il ne pensait. Le sultan, le grand-visir et tous les spectateurs me donnèrent mille applaudissemens.

La mauvaise opinion qu'on avait d'abord conçue de moi eut sans doute beaucoup de part à l'admiration que je m'attirai. On fut surpris de voir assez bien danser un homme qui ne paraissait être qu'un misérable. Quoi qu'il en soit, on me donna des zils[1]. J'en jouai, et je marquai si bien les mouvemens et les cadences en dansant, que, de l'aveu de tout le monde, je passai pour le meilleur danseur qu'on eût encore vu à la cour de Carizme.

Après avoir dansé assez longtemps, je pris le tambour du jardinier et je ne fis pas moins de plaisir à l'assemblée que j'en avait fait au grand-visir le jour précédent. Je remarquais dans les yeux de ce ministre une satisfaction qui s'augmentait à mesure que son maître, qu'il regardait sans cesse, paraissait plus content. On m'apporta une harpe, un luth, une viole et une flûte douce. Je jouai de ces quatre instrumens l'un après l'autre, si bien que le sultan en fut charmé.

Il ordonna qu'on lui apportât sur-le-champ une bourse de mille sequins d'or. Il la fit mettre devant moi. Je l'ouvris aussitôt, j'en tirai les pièces d'or et les distribuai aux musiciens. Toute la cour fut étonnée de mon action. Ce jeune homme, disait-on, a le cœur noble, et veut imiter les rois, c'est dommage qu'il soit teigneux. Le sultan, qui n'en était pas moins surpris que les autres, me demanda pourquoi je ne gardais pas ces pièces d'or. Je lui répondis que je n'avais pas besoin de richesses, ayant l'honneur d'être à sa majesté et de servir dans ses jardins. Il parut satisfait de ma réponse, qui fut applaudie de tous ses courtisans.

Alors il donna ordre à ses officiers de bouche d'apporter les mets qu'ils avaient préparés. Ce prince et les seigneurs de sa cour mangèrent, puis ils burent des liqueurs. Ensuite on commença le concert; mais quoique les airs en fussent beaux, quoiqu'il y eût des voix admirables, le sultan, trop prévenu en ma faveur, les écouta presque sans attention, de même que nous écoutons des chanteurs médiocres après une voix qui vient de nous faire beaucoup de plaisir.

CXXVIII^e JOUR.

D'abord que le concert fut fini, la cour se retira. On enleva bientôt les tapis, et les tentes disparurent avec les buffets. Tous les officiers s'écoulèrent, et insensiblement je me trouvai seul avec le vieux jardinier, qui me dit : Quand les présens que vous m'avez faits ne m'auraient pas déjà persuadé que vous n'êtes point d'une condition ordinaire, j'en serais convaincu par l'usage que vous avez fait des sequins que le sultan vous a donnés; les personnes du commun ne sont pas capables d'un semblable trait de générosité.

Bien que le vieillard me fournît une assez belle occasion de lui découvrir qui j'étais, je ne jugeai point à propos de lui faire cette confidence. Je me contentai de lui dire seulement que j'étais en effet de fort bonne maison. Puis changeant de matière, je lui marquai une extrême impatience de voir la princesse de Carizme. Je suis surpris, me dit-il, que vous ne l'ayez point encore vue ; elle ne passe guère de jours sans venir se promener dans ce jardin avec ses femmes. Mais hélas! ajouta-t-il en prenant un air triste, vous ne la verrez que trop tôt, et je crains fort de me repentir de la complaisance que j'ai pour vous. Ce bon vieillard,

[1] Zils, ce sont deux petits morceaux d'ivoire dont ils se servent, comme nous des castagnettes. (Petis.)

au lieu de m'effrayer par ces paroles, ne faisait qu'irriter mes désirs.

Le lendemain, c'était le troisième jour, après avoir travaillé quelque temps, je me reposais au pied d'un rosier, où je rêvais en jouant du luth, lorsque tout à coup il parut devant moi une dame voilée qui me dit: Jeune homme, laissez-là cet instrument et vous levez. Allez cueillir des fleurs pour les présenter à la fille du sultan ; elle est dans ce jardin. Cela ne devrait-il pas être déjà fait ? Faut-il qu'on vous vienne avertir de votre devoir? Quel garçon jardinier êtes-vous donc ? Je baisai la terre aussitôt et je répondis à la dame que j'ignorais que la princesse fût au jardin ; et que d'ailleurs, quand je l'aurais su, je me serais bien gardé d'aller offrir à sa vue une figure comme la mienne.

La dame fit un éclat de rire à ce discours : Hé quoi ! dit-elle, parce que vous avez un peu de teigne, vous n'oseriez vous montrer ? Oh ! je ne souffrirai point qu'une mauvaise honte vous retienne, et je vais tout à l'heure vous mener à la princesse. Elle sait aussi bien que toutes ses esclaves que vous êtes teigneux. Elles sont prévenues de cela, et bien loin de leur faire horreur, vous leur ferez plaisir. On leur a parlé de vous si avantageusement qu'elles seront ravies de vous voir. Allez donc vite chercher une corbeille, et soyez sûr que Rezia, dont j'ai l'honneur d'être gouvernante, vous recevra fort bien.

Comme je ne demandais pas mieux que ce qu'on me proposait, je courus chez le jardinier. Je pris une corbeille et revins promptement la remplir de fleurs. Ensuite, me laissant conduire par la gouvernante, elle me mena sous un dôme qui s'élevait au milieu du jardin. J'avais, ainsi que le jour précédent, un linge blanc devant moi et la corbeille entre les mains.

La princesse était dans un salon très-magnifique, assise sur un trône d'or et environnée de vingt à trente esclaves, jeunes et toutes plus belles les unes que les autres. On eût dit qu'on les avait choisies exprès pour composer une cour qui fût digne de Rezia. Non, les beautés qui font les délices des fidèles musulmans après leur mort ne sauraient être plus touchantes. La princesse surtout avait des charmes si éblouissans que je demeurai immobile au milieu du salon, les yeux attachés sur elle et la bouche ouverte.

CXXIX° JOUR.

Mon trouble et mon étonnement, dont la cause n'était pas difficile à pénétrer, excitèrent de longs éclats de rire. Toutes les esclaves se divertirent un peu de ma contenance et jugèrent que la beauté de leur maîtresse m'avait déjà renversé l'esprit. Ce jugement n'était pas mal fondé. Je paraissais hors de moi-même, si troublé, si éperdu, qu'on pouvait me soupçonner d'être devenu fou : et véritablement l'état où je me trouvais était peu différent de celui d'un insensé.

Avancez donc, me dit ma conductrice, vous vous tenez comme une statue ; allez présenter ces fleurs à la princesse. Je revins un peu de ma surprise à ces paroles ; je m'approchai du trône, et après avoir mis ma corbeille sur le premier degré, je me prosternai et demeurai le visage contre terre, jusqu'à ce que Rezia me dit : Lève-toi, jeune homme, que nous ayons le plaisir de te voir. J'obéis, et alors toutes ces femmes apercevant ma tête nue, ou plutôt ma calotte, quoique prévenues, firent un cri qui démentait l'assurance que la gouvernante m'avait donnée, puis elles recommencèrent à rire sur nouveaux frais.

Après qu'elles se furent bien réjouies à mes dépens, la princesse me fit donner un luth, et m'ordonna de l'accompagner de ma voix, en disant : Tu as charmé hier le sultan mon père ; je ne puis croire que tu saches chanter et jouer du luth aussi parfaitement qu'il me l'a voulu persuader. Aussitôt je mis l'instrument d'accord et chantai sur le mode uzzal [1] ces vers persans :

Ah ! c'en est fait, ma mort est infaillible,
Puisque j'ai vu vos célestes appas.
Je mourrai de douleur si vous ne m'aimez pas ;
Je mourrai de plaisir si je vous rends sensible.

Quoiqu'il ne fût pas difficile de s'apercevoir de l'application que je voulais faire de ces vers, et que cela dût par conséquent fournir aux rieuses une nouvelle occasion de se divertir, elles m'épargnèrent pour le coup. Au lieu même de se répandre en ris moqueurs, elles me donnèrent des applaudissemens. Il est vrai que la princesse fut la première à me louer, ce qui rendait les louanges de sa cour très-équivoques. Quoi qu'il en soit, une esclave m'ôta

[1] Uzzal est le mode pour le tendre. (*Pétis.*)

le luth pour me mettre entre les mains un tambour de basque; ensuite la flûte, la harpe et le violon barbot me furent apportés tour à tour. J'eus le bonheur d'en jouer d'une manière qui m'attira de nouveaux complimens.

Ce n'est pas tout, mon ami, me dit alors la fille du sultan: J'ai ouï dire aussi que tu danses en perfection. Je voudrais bien voir comme tu t'y prends. Je demandai des zils; je dansai les mêmes danses que le jour précédent, et je ne m'en acquittai pas plus mal. Toutes les esclaves recommencèrent à me louer. Ah! disait l'une, qu'il danse bien et de bonne grâce! — Qu'il a la voix touchante! disait l'autre; sans sa teigne, il pourrait devenir un musicien des plus courus.

Pendant qu'elles disaient de moi mille choses obligeantes, Rezia me regardait attentivement et sans rien dire. Puis rompant tout à coup le silence et descendant de son trône pour s'en retourner au palais: C'est dommage, s'écria-t-elle, c'est grand dommage qu'il soit teigneux. D'abord qu'elle eut prononcé ces paroles, ses femmes, comme si elle les eût invitées à les répéter, en firent retentir le salon. Elles se retirèrent, en disant toutes ensemble: C'est grand dommage qu'il soit teigneux.

CXXXe JOUR.

Je ne demeurai pas longtemps dans le salon après qu'elles en furent sorties. Je regagnai la maison du vieux jardinier, où je trouvai mon gouverneur, qui venait demander de mes nouvelles. Hé bien! leur dis-je en rentrant, je viens de voir Rezia. Ils pâlirent tous deux à ces paroles; ils m'envisagèrent en tremblant. Ils craignaient de remarquer dans mes yeux de quoi justifier leur crainte. Je m'en aperçus. Je vois bien, repris-je, pourquoi vous me regardez avec tant d'attention. Bannissez vos alarmes; je ne suis pas fou. Mais si l'on doit enfermer aussi les hommes qui deviennent amoureux de la princesse, je vous avoue que je mérite une place dans les tours.

En même temps je leur fis un détail de tout ce qui s'était passé dans le salon. Ensuite j'ajoutai que je voulais demeurer encore dans les jardins sous le même déguisement et tâcher de plaire à Rezia. Mon gouverneur et le vieillard me représentèrent là-dessus tout ce qu'ils crurent capable de me faire abandonner cette résolution; mais je défendis à l'un de s'y opposer davantage, et j'engageai l'autre par de nouveaux présens à me laisser continuer le personnage de garçon jardinier.

Le jour suivant, l'après-dîner il me prit envie de me reposer. J'allai m'asseoir sur les bords d'une pièce d'eau, revêtue de gazon et entourée de plusieurs gros arbres qui la couvraient de leur ombrage. Je savais que la princesse se baignait quelquefois dans cet endroit. C'était de quoi bien exercer l'imagination d'un amant. Je m'occupai de mille agréables idées qui ne se présentent qu'à l'esprit d'un homme éperdument amoureux. Mais je ne fus pas longtemps dans une si douce rêverie. Comme j'avais les yeux attachés sur l'eau, j'aperçus mon image qui me fit faire de tristes réflexions. Bien loin de me sentir charmé de moi-même, je soupirai de regret de me voir réduit à me servir d'un semblable déguisement.

O ciel! m'écriai-je, par quelle bizarre destinée faut-il que je paraisse travesti de cette étrange sorte devant une princesse que j'aime! quelle est ma pensée? puis-je espérer que, sous une forme si désagréable, je ferai une tendre impression? Quelle extravagance! Ah! poursuivis-je, en ôtant la vessie qui m'enveloppait la tête, s'il m'était permis de me montrer tel que je suis naturellement, si ma figure n'est pas assez aimable pour plaire à Rezia, du moins je ne lui ferais pas horreur.

Après avoir déploré mon sort et la nécessité où j'étais de demeurer sous cet affreux déguisement, je repris la vessie. Mes mains étaient encore occupées à la remettre et à l'ajuster lorsqu'une dame vint m'aborder. Elle leva son voile, et je la reconnus pour la gouvernante de la princesse. Teigneux, me dit-elle, je vous cherche pour vous dire que vous êtes plus heureux qu'un honnête homme. Ma maîtresse, qui a pris du goût pour vous malgré votre calotte, veut que cette nuit vous soyez introduit dans son appartement. Elle souhaite de vous entendre chanter et de vous voir danser encore. Trouvez-vous dans ce lieu cette nuit et n'y manquez pas. A ces mots, elle s'éloigna de moi sans attendre ma réponse, et me laissa fort ému de la nouvelle qu'elle venait de m'annoncer.

La gouvernante n'avait pas besoin de me recommander d'être ponctuel. Je courus chercher le vieux jardinier, moins pour lui faire part de ma bonne fortune, que pour l'avertir

de n'être pas en peine de moi si je passais la nuit hors de chez lui. Ensuite je revins m'étendre sur le gazon où l'on m'avait donné rendez-vous.

Ce ne fut pas sans avoir senti les plus vifs mouvemens d'impatience que je vis arriver le moment que j'attendais. Un eunuque vint à moi et me dit de le suivre. Il me fit entrer dans le sérail par une porte secrète dont il avait la clé et m'introduisit dans l'appartement de Rezia.

CXXXI° JOUR.

Cette princesse était couchée sur un sofa; et toutes ses femmes, assises devant elle sur le tapis de pied, lui racontaient des histoires pour la divertir. D'abord qu'elles me virent paraître, elles se levèrent et s'écrièrent : Ah ! voici le teigneux, qui va bien nous réjouir.

Jeune homme, me dit la fille du sultan, tu me fis hier tant de plaisir que j'ai souhaité de te voir encore. Aussitôt elle me fit donner un luth tout accordé et m'ordonna d'en jouer. J'obéis, et en même temps je chantai des paroles que m'inspira la princesse, dont la vue irritait mon amour. Enfin, l'on m'apporta les mêmes instrumens dont j'avais joué le jour précédent dans le salon, et je fus encore plus applaudi.

Après cela, il fut question de danser. Je voulus montrer que c'était la chose que je savais le mieux faire. Je dansai plusieurs danses; mais comme j'en dansais une qui demandait beaucoup d'agitation et de mouvement, ma vessie, que je n'avais pas trop bien attachée, se défit et tomba sur le tapis de pied.

Alors les esclaves, s'apercevant de la tromperie, firent un grand cri et Rezia prit un air irrité. Sa colère parut dans ses yeux et encore plus dans ses discours. O téméraire! me dit-elle, je te croyais un homme sans conséquence; n'espère pas que j'excuse ton audace en faveur du plaisir que tu nous as fait. A ces paroles, elle fit appeler ses eunuques. Ils vinrent en foule se jeter sur moi; ils m'emmenèrent hors de l'appartement de la princesse, et me mirent en arrêt dans un cabinet jusqu'au lendemain qu'ils informèrent le sultan de cette aventure.

Ah! malheureux, me dit ce prince, lorsqu'on m'eut mené devant lui : Pourquoi t'es-tu travesti en garçon jardinier? Quel était ton dessein? Tu avais sans doute résolu de déshonorer mon sérail. Mais, grâce au ciel, ta trahison est découverte et ton châtiment est certain. Je veux tout à l'heure qu'on te promène par la ville avec ignominie, que tu sois précédé d'un héraut qui publie ton crime et qu'ensuite on te déchire en mille pièces. Je ne te demande point qui tu es, car il ne te servirait de rien d'avoir de la naissance; quand tu serais fils de roi, tu périras pour avoir eu la hardiesse de me tromper.

Ce n'est pas tout, poursuivit-il, ma colère veut encore une victime. Qu'on punisse de la même manière mon jardinier. Je ne doute point qu'il ne soit complice de ce jeune audacieux. Je voulus excuser le vieux jardinier, en protestant qu'il n'avait aucune part à mon déguisement; mais on ne me crut point, et nous allions tous deux être livrés aux exécuteurs lorsque le grand visir arriva et dit au roi : Sire, je viens d'apprendre une fâcheuse nouvelle.

Le roi de Gazna, piqué du refus que vous avez fait de lui donner la princesse votre fille, qu'il vous a demandée par un ambassadeur, il y a dix mois, s'est ligué contre vous avec le roi de Candahar. Ces deux princes ont joint ensemble toutes leur forces et viennent ravager vos états. Ils ont déjà passé l'Oxus, et sont entre Samarcande et Bokhara.

Le sultan fut étourdi de cette nouvelle. Schams-Elmulouk, dit-il à son visir, qu'avons-nous à faire dans cette conjoncture? — Seigneur, répondit le ministre, je suis d'avis que, sans perdre de temps, toutes les troupes que vous avez ordinairement sur pied se rassemblent; qu'elles marchent vers le Sogd, sous la conduite d'un général qui soit assez habile pour amuser les ennemis jusqu'à ce qu'on lui ait envoyé des renforts capables de le faire agir offensivement. Cependant, ajouta-t-il, tâchons de nous rendre le ciel propice; implorons son secours. Que les mosquées soient toujours ouvertes et qu'on y fasse sans cesse des prières. Ordonnez de plus à tous les habitans de Carizme de jeûner pendant plusieurs jours. Faites aussi distribuer des aumônes, et mettez tous les prisonniers en liberté, quelques forfaits qu'ils aient commis. J'espère que par ces bonnes actions nous intéresserons le ciel à nous secourir.

CXXXII^e JOUR.

Schams-Elmulouk par ce conseil me sauva la vie, aussi bien qu'au vieux jardinier. Visir, dit le sultan, ton avis me paraît fort sensé; je veux le suivre. Donne ordre promptement que mes troupes se mettent en marche, et va toi-même les commander. Je ferai faire de nouvelles levées, et tu seras bientôt en état de repousser mes ennemis. En attendant, les mosquées seront remplies de fidèles, les pauvres recevront des charités et les prisonniers verront tomber leurs fers. Je pardonne même à ces deux coupables que je viens de condamner; je révoque l'arrêt de leur trépas.

Voilà de quelle manière j'évitai une honteuse mort. Dès que je fus hors du palais, je m'en retournai à mon caravansérail, où je trouvai mon gouverneur qui se désespérait. Il revenait de chez le jardinier, où il avait appris mon malheur. Il fut bien surpris de me revoir. Je lui contai tout ce qui m'était arrivé; et comme je paraissais vouloir encore demeurer à Carizme et chercher de nouveaux moyens de m'introduire dans le sérail, malgré le désagrément de mon aventure, il se jeta à mes pieds et me dit les larmes aux yeux : O mon cher prince, n'abusez point des faveurs du ciel! Puisqu'il vous a tiré d'un affreux péril où l'amour vous avait engagé, ne vous exposez plus à périr misérablement. Hélas! si le roi votre père savait ce qui vient de se passer, quel déplaisir, grand Dieu, ne lui causerait pas votre imprudence? Croyez-moi, seigneur, oubliez la princesse de Carizme; aussi bien ne mérite-t-elle plus que vous pensiez à elle. Il n'a pas tenu à la cruelle que vous n'ayez perdu la vie. Qu'un juste dépit vous anime; que la raison vous persuade. Soyez touché de mes pleurs et de mon affliction. Éloignons-nous de cette funeste ville. Songez à l'extrême vieillesse du roi d'Astracan : il est peut-être à cet instant prêt à descendre dans le tombeau. Vous seul pouvez consoler de sa mort ses peuples, qui vous idolâtrent et qui comptent les momens de votre absence. Est-ce ainsi que vous répondez aux désirs impatiens qu'ils ont de vous revoir?

Mon gouverneur m'attendrit par ce discours et par d'autres qu'il ajouta. Husséyn, lui dis-je, c'est assez; vous ne me reprocherez plus que je suis faible. Je me rends à vos instances : partons. Adieu Rezia! Princesse trop inhumaine, puissent vos rigueurs et le temps vous ôter de mon souvenir!

Comme j'achevais ces paroles, le vieux jardinier entra dans le caravansérail. Il venait m'y chercher pour m'apprendre qu'on l'avait chassé des jardins du sérail. Hé bien! lui dis-je, puisque je suis cause que vous avez perdu votre emploi, il est juste que je vous dédommage. Vous n'avez qu'à me suivre dans mon pays, je vous y ferai donner un poste qui vaudra bien celui que vous occupiez ici. — Je vous rends grâces, seigneur, me répondit-il; je suis né dans le Zagatay, j'y veux mourir. Je vais me retirer dans le village qui m'a vu naître, et j'y vivrai doucement de ce que j'ai gagné dans mon emploi et des présens que j'ai reçus de vous. Pour rendre sa vie plus douce et plus aisée, je lui donnai encore de l'or et des pierreries, et il se retira fort content.

Je partis de Carizme dès le jour même, je repris le chemin d'Otrar avec mon gouverneur et j'y rejoignis toute ma suite, qui commençait à perdre patience, bien que je n'eusse pas employé beaucoup de temps à ce voyage. Comme je déclarai en arrivant que je voulais m'en retourner incessamment en Circassie, les Circassiens, qui ne demandaient pas mieux que de revoir leurs femmes et leurs enfans, furent ravis de mon dessein. En effet, je ne demeurai pas six jours à Otrar. Je me mis en chemin, et je m'avançais à petites journées vers Astracan lorsque je rencontrai un courrier que mon père m'envoyait et par lequel il me mandait qu'il était tombé malade, qu'il sentait bien qu'il lui restait peu de temps à vivre, et que je n'en avais point à perdre si je voulais le voir encore et l'embrasser avant sa mort.

Sur cette nouvelle, qui me causa une extrême affliction, je me hâtai d'arriver à la cour; mais hélas! triste fruit de ma diligence! je m'y rendis assez tôt pour assister à un spectacle qui me perça le cœur : je trouvai mon père qui touchait à son dernier moment. Je me présente devant lui, je m'approche de son lit, je prends une de ses mains, je la baigne de mes larmes, et cédant aux tendres mouvemens que la nature m'inspirait : O mon père! m'écriai-je, dans quel état faut-il que je vous retrouve! Puis-je vous voir sans mourir de douleur? A ces mots, qui le remuèrent puissamment, il jeta sur moi des regards troublés; et me reconnaissant moins par l'organe de ses

yeux que par le sentiment, il rappela tout ce qui lui restait de forces pour me tendre les bras et me parler. O mon fils! me dit-il, vous êtes de retour : je n'ai plus rien à demander au ciel. Je meurs content. Adieu! Il expira en achevant ces paroles, comme si l'ange de la mort eût attendu ma présence pour terminer le destin du roi et qu'il eût voulu laisser à ce bon prince la consolation de me dire le dernier adieu.

CXXXIIIe JOUR.

Après lui avoir rendu tous les honneurs funèbres que je lui devais, je montai sur le trône et m'attachai à gouverner mes états d'une manière qui pût remplir la bonne opinion qu'on avait conçue de moi. J'eus le bonheur d'y réussir et de goûter le plus doux plaisir que puissent avoir les rois. J'étais adoré de mes sujets, et je le suis encore. Comme je n'ai pour objet que leur félicité, ils ne songent aussi qu'à me plaire et qu'à marquer chaque jour de mon règne par quelque fête nouvelle. Par ce moyen ma cour est devenue le séjour de la joie, on y fait sans cesse des réjouissances, de même que dans la ville. Il n'y a point de peuples qui paraissent si heureux ni qui le soient en effet davantage. Je m'applaudis de leur bonheur, et, de peur de le troubler, je m'étudie à leur cacher le chagrin qui me dévore. Je suis persuadé que s'ils savaient qu'au lieu d'être tel que je me montre à leurs yeux, je suis en secret la proie de la plus vive douleur, on verrait bientôt succéder une profonde tristesse à cette joie qui règne dans Astracan.

Peu de temps après mon avénement à la couronne de Circassie, je sentis que je n'avais point encore oublié Rezia. Véritablement la mort du roi mon père, les soins que je devais à sa cendre et l'attention que j'avais été obligé de donner aux affaires avaient suspendu les mouvemens de mon amour; mais bien loin de s'être affaibli, il me parut avoir pris de nouvelles forces. J'en avertis Husséyn, qui me dit : Seigneur, présentement que vous avez une couronne à offrir avec votre foi, je suis d'avis que vous fassiez demander la princesse de Carizme par un ambassadeur. Et pour mieux engager le sultan à vous l'accorder, promettez-lui votre secours contre ses ennemis.

Je suivis ce conseil; j'envoyai Husséyn lui-même à la cour de Carizme avec un pompeux cortége et de magnifiques présens pour le sultan, à qui j'écrivis dans ces termes : «Dieu, donne longue vie au sultan de Carizme, l'empereur des enfans d'Adam, le conquérant du monde et l'heureux prince dont le ciel a fortifié le pied pour monter avec vigueur jusqu'aux sublimes degrés de la puissance et de la grandeur. Qu'il soit à jamais dans la prospérité, sans que son bonheur puisse être troublé par la tempête de l'envie.

»Vous saurez que nous désirons votre alliance s'il vous plaît nous accorder la princesse Rezia votre fille pour être notre légitime épouse. Et quoique vous n'ayez besoin que de vos troupes toujours victorieuses pour humilier vos ennemis, nous vous offrons toutes les forces des Circassiens et de leurs alliés. Et le salut.»

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous dire que j'attendis avec beaucoup d'impatience le retour de mon ambassadeur; vous devez vous l'imaginer. Enfin, après avoir souffert les tourmens d'une longue attente, je vis arriver Husséyn, qui m'apprit que le sultan de Carizme l'avait très-bien reçu, mais que je devais renoncer à l'espérance de posséder Rezia. Hé, pourquoi, lui dis-je, faut-il que j'y renonce? — Sire, me répondit Husséyn, c'est qu'elle est promise au roi de Gazna. Ce prince a battu plusieurs fois les troupes du sultan, qui, pour conserver ses états, a été obligé de demander la paix à son ennemi en lui promettant la princesse. Comme le roi de Gazna ne faisait la guerre que pour forcer le sultan à lui accorder sa fille, ces deux princes ont bientôt été d'accord; si bien que Rezia, deux jours après que je suis parti de Carizme, devait être envoyée à son époux.

Peu s'en fallut que cette nouvelle ne me fît perdre la raison. Je me plaignis de ma destinée dans des termes qui firent craindre à Husséyn que je ne devinsse fou. Je ne me contentai pas de m'affliger, je tombai malade, et je ne comprends pas comment je pus revenir de cette maladie, car j'eus toujours l'esprit dans une disposition qui ne devait pas contribuer à me guérir.

Mais si ma santé se rétablit, je n'en eus pas le cœur plus tranquille. J'étais toujours occupé de la princesse de Carizme : je me la représentais dans les bras de son heureux époux, et cette image cruelle troublait sans cesse mon

repos. Husséyn, s'imaginant qu'une beauté nouvelle pourrait prendre dans mon cœur la place de Rezia, fit chercher partout de belles esclaves, il en remplit mon sérail. Soin superflu! son zèle eut beau rassembler mille objets pleins de charmes, aucun ne put me détacher de Rezia-Béghume.

CXXXIVe JOUR.

Tandis qu'Husséyn essayait inutilement sur moi les yeux des plus aimables personnes de l'Asie, mon grand visir me vint dire un jour qu'il paraissait depuis quelques jours aux portes d'Astracan des bains très-magnifiques. Les eaux, me dit-il, en sont claires et pures; on y voit des colonnes d'un marbre précieux, et les plus beaux bassins du monde. Toute la ville court en foule admirer ces bassins, et l'on en est d'autant plus surpris que personne ne les a vus construire. On les a tout à coup aperçus tels qu'ils sont: c'est tout ce qu'on en sait.

Je fus assez étonné de ce rapport; j'eus la curiosité d'aller juger par moi-même d'une chose qui me semblait tenir du prodige. Je me rendis aux bains incognito avec mon grand visir; et ma surprise augmenta lorsque j'en eus considéré la structure et la magnificence. Outre que tout y était fort propre et bien arrangé, je remarquai que les garçons qui avaient soin de servir étaient tous beaux et très-bien faits; mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'ils se ressemblaient tous si parfaitement qu'on ne pouvait les distinguer les uns des autres.

Le maître des bains, qui était un homme de cinquante ans et de fort bonne mine, avait grand soin de se faire bien servir. Après qu'on s'était baigné, on buvait des liqueurs exquises, et tout le monde se retirait fort satisfait. Lorsque je fus de retour dans mon palais, je m'entretins avec mes courtisans de ces bains, où ils avaient tous été. Je leur demandai ce qu'ils en pensaient; et comme je ne fus pas content de ce qu'ils me dirent là-dessus, je résolus d'envoyer chercher l'homme qui les avait fait construire et d'avoir une conférence avec lui. Je chargeai Husséyn de l'aller trouver de ma part, de lui faire toutes les amitiés possibles et de me l'amener. Husséyn s'acquitta diligemment de sa commission. Je le vis revenir bientôt avec le maître des bains, qui se jeta d'abord à mes pieds. Je le relevai moi-même et lui fis un accueil gracieux.

Alors cet homme, charmé de la réception que je lui faisais, se mit à relever mes louanges et se répandit en discours si éloquens qu'il excita mon admiration et celle de tous mes courtisans. Son entretien était si agréable, et j'y prenais tant de plaisir que je ne pensais plus au sujet pour lequel je l'avais envoyé chercher. Je m'en ressouvins toutefois et je lui dis: Grand philosophe, car il n'est pas difficile de juger que vous en êtes un des plus éclairés, j'ai une prière à vous faire. Parlez-moi, de grâce, sincèrement et ne me cachez rien. Comment avez-vous pu construire des bains si superbes? Comment est-il possible que vous ayez fait un si bel ouvrage aux portes d'Astracan, sans que personne s'en soit aperçu?

— Sire, me répondit-il, j'ai à mon service quarante ouvriers, tous plus habiles et plus expérimentés les uns que les autres. Je puis par leur ministère faire bâtir en moins d'un jour des bains encore plus beaux que ceux-là. Tous ces ouvriers sont muets, mais ils entendent ce qu'on leur dit, il n'est pas même besoin de leur parler lorsqu'on veut leur commander quelque chose: au moindre geste que vous faites, ils pénètrent votre intention; vous n'avez qu'à les regarder, et ils liront dans vos regards ce que vous attendez d'eux. Si votre majesté veut les faire venir ici et leur donner quelque ordre, ils l'exécuteront dans le moment.

J'avais trop d'envie d'éprouver si ce qu'il me disait était véritable pour manquer de le prendre au mot. J'envoyai chercher à l'heure même ces ouvriers, que je reconnus pour les garçons que j'avais vus servir aux bains. Frappé de nouveau de leur ressemblance, j'en témoignai ma surprise au philosophe et lui demandai s'ils étaient frères. Oui, sire, me dit-il, et de plus, je puis vous assurer qu'ils sont tous de la même mère. Commandez-leur, ajouta-t-il, ce qu'il vous plaira, et vous serez aussitôt obéi. Mais je supplie très-humblement votre majesté d'écarter tout le monde; je suis bien aise que nous soyons sans témoins.

CXXXVe JOUR.

Dès que mes courtisans entendirent parler

ainsi le philosophe, ils se retirèrent tous, sans attendre que je le leur disse, et je demeurai avec le maître des bains et ses quarante esclaves. Après avoir rêvé assez longtemps à ce que je leur commanderais, je souhaitai qu'ils fissent des bains dans la salle où nous étions.

Je ne leur eus pas plutôt fait connaître mon intention qu'ils disparurent tous. Un moment après ils revinrent chargés de marbres de toutes sortes de couleurs et d'autres choses nécessaires à la construction d'un bain. Ils commencèrent à y travailler. Ils ne me donnèrent pas le temps de m'ennuyer à les voir bâtir. Pendant que les uns construisaient l'ouvrage avec une vitesse que j'avais de la peine à suivre de l'œil, les autres allaient chercher et rapportaient les matériaux avec la même diligence. Enfin dans l'espace de quelques heures le bain fut achevé. On ne pouvait rien voir de plus parfait ni de plus magnifique. Il y avait douze colonnes d'un marbre jaspé et si poli qu'on s'y mirait, et plusieurs fontaines jaillissantes dont les eaux tombaient avec bruit dans des bassins de marbre blanc.

Surpris des objets qui frappaient ma vue et du savoir du philosophe, je le priai de m'expliquer comment toutes ces choses se pouvaient faire. Sire, me dit-il, cette explication nous mènerait trop loin. Permettez-moi de vous dire seulement que je possède trente-neuf sciences.

Ce discours augmenta mon étonnement et me donna une forte envie de m'attacher un si grand homme. Je lui fis mille caresses ; puis je lui demandai de quel pays il était et comment il s'appelait. Je suis, me répondit-il, du territoire de Bokhara, et Avicène est mon nom. Si vous voulez, poursuivit-il, entendre mon histoire, je suis prêt à vous la conter. Je lui témoignai qu'il me ferait plaisir. Aussitôt il la commença de cette manière.

HISTOIRE D'AVICÈNE [1].

Je suis né dans un bourg nommé Afhana. A peine étais-je hors du berceau que mes parens m'envoyèrent commencer mes études à l'université de Bokhara. J'y appris d'abord l'Alcoran, et je me trouvai si propre aux belles-lettres que je les savais à dix ans. On m'enseigna l'arithmétique ; on me fit lire ensuite Euclides, après quoi je m'appliquai aux mathématiques. Je m'adonnai aussi à l'étude de la philosophie, de la médecine et de la théologie.

Je fis tant de progrès dans toutes ces sciences que je m'acquis une très-grande réputation en fort peu de temps. Je n'avais pas encore atteint ma vingtième année que mon nom était déjà connu depuis les bords du Gihon jusqu'à l'embouchure de l'Indus.

Un jour je partis avec mon père pour aller à Samarcande, où quelques affaires l'appelaient. Je voulus voir la cour : j'y rencontrai des personnes de ma connaissance qui ne manquèrent pas de parler de moi fort avantageusement. L'éloge qu'ils en faisaient partout alla jusqu'aux oreilles du grand visir, qui souhaita de m'entretenir. Il fut si content de ma conversation qu'il me proposa de demeurer à Samarcande auprès de lui. J'y consentis, et je m'insinuai si bien dans son esprit qu'il ne faisait plus rien sans me consulter.

Ce ministre ne vécut pas longtemps, mais je ne perdis en lui qu'un homme qui m'aimait ; ma fortune n'en devint que plus brillante. Le roi prit pour moi la même amitié que son visir, j'obtins des gouvernemens ; et dans la suite, la place de son premier ministre étant encore devenue vacante, elle me fut offerte et je l'acceptai.

[1] Avicène ou plus exactement Ibn-Sina, le plus célèbre des médecins arabes et à qui le conteur persan fait jouer un rôle peu digne de lui, naquit en 980 de notre ère (370 de l'hégire) à Afschana, bourg dépendant de Schiraz, dont son père était gouverneur. Doué par la nature des dispositions les plus heureuses, il se livra successivement à l'étude de toutes les sciences cultivées de son temps et s'appliqua spécialement à l'étude de la médecine. Une des plus célèbres cures d'Avicène rappelle l'anecdote d'Antiochus et de Stratonice. Pendant que le savant médecin était à la cour de Cabous, émir du Giorgian, il fut appelé par ce prince auprès d'un de ses neveux qu'il aimait tendrement et qui était attaqué d'une maladie de langueur contre laquelle tous les secours de l'art avaient été jusqu'alors impuissans. A peine Avicène eut-il tâté le pouls du jeune homme qu'il reconnut, dit-on, que sa maladie provenait d'un amour violent qu'il n'osait déclarer. Alors il ordonna au concierge du palais de faire devant le malade l'énumération de tous les appartemens de cet édifice. Une émotion plus vive dans le pouls du jeune homme, en entendant nommer un des appartemens, trahit une partie de son secret. Le concierge eut ordre ensuite de nommer toutes les esclaves qui habitaient cet appartement. Au nom d'une de ces femmes, une agitation extraordinaire dans le pouls du jeune neveu de Cabous acheva de découvrir ce qu'il essayait en vain de tenir caché. Avicène, certain que cette esclave était la cause de la maladie du jeune homme, le déclara à l'émir qui, admirant la pénétration de l'habile médecin, le combla de biens et de faveurs et le retint auprès de lui. Avicène mourut à l'âge de cinquante huit ans, après une vie fort agitée, en 1036 de notre ère (428 de l'hégire). On trouvera dans le second volume des *Mélanges de littérature orientale*, par Cardonne, une notice sur ce célèbre médecin.

CXXXVI[e] JOUR.

Quoique je remplisse tous les devoirs d'un grand visir, je ne laissais pas de trouver encore des momens pour étudier; mais l'ardeur que j'avais pour l'étude ne pouvant se contenter de quelques heures de lecture par jour, je pris la résolution d'abandonner les affaires. Le roi ne me le permit pas sans peine, tant il était satisfait de mon ministère. Il ne voulut pas toutefois me contraindre, et il eut la bonté de consentir que je me démisse de mon emploi à condition que je ne m'éloignerais pas de la cour.

Je n'avais pas dessein de la quitter : j'aimais le roi d'inclination ; j'étais trop pénétré de ses bontés pour me retirer dans une solitude, quelque fureur que j'eusse pour l'étude. Je demeurai donc à la cour ; mais je cédai mon logement à mon successeur : j'en pris un autre dans un endroit écarté du palais, où je vivais comme dans une espèce de retraite. Je partageais mon temps entre le prince et mes livres. Je ne me contentai pas de lire, je composai plusieurs ouvrages, les uns en vers, les autres en prose; et bien loin de ressembler à ces savans inutiles qui, satisfaits d'avoir l'esprit enrichi d'une grande variété d'études et de connaissances, meurent sans que le public recueille le moindre fruit de leurs veilles, je faisais part à tout le monde de mes réflexions à mesure que je les mettais par écrit. J'ai produit près de cent volumes sur diverses matières, et mes œuvres sont nommées par excellence : *les OEuvres glorieuses*.

Je m'attachais encore à la chimie et à cette science secrète par laquelle on explique toutes les opérations de la nature. J'étais déjà assez bon cabaliste lorsqu'il arriva à Samarcande un ambassadeur envoyé par Coutbeddin, roi de Caschgar. On raisonna fort sur le motif de cette ambassade : les uns s'imaginèrent que c'était pour déclarer la guerre au roi de Samarcande, les autres pour lui proposer une alliance. Personne ne fut au fait. L'ambassadeur, dans l'audience qu'on lui donna, surprit tout le monde lorsque après avoir présenté au roi une lettre de créance, il lui dit : Seigneur, le roi Coutbeddin[1] mon maître, étant un jour à table, s'entretenait avec quelques-uns de ses courtisans des anciens philosophes. Je voudrais bien savoir, leur disait-il, s'il y a encore dans le monde des personnages aussi doctes qu'Hippocrate et que Socrate? Là-dessus un courtisan lui dit qu'il était arrivé à Caschgar des marchands qui avaient parcouru beaucoup de pays et qui savaient peut-être où il y avait de savans hommes. On envoya sur-le-champ chercher ces marchands, qui dirent au roi mon maître qu'à la cour de Samarcande il y avait deux célèbres philosophes dont on ne pouvait assez vanter le mérite; que l'un s'appelait Avicène, et l'autre Fazel Asphahani. Ce sont deux hommes, disaient-ils, qui ont une connaissance parfaite des secrets de la nature et à qui nous avons vu faire des choses surprenantes.

Ils louèrent tant cet Avicène et ce Fazel que mon maître résolut de les demander à votre majesté pour quelque temps. Il souhaite passionnément de les voir tous deux. Il vous conjure, seigneur, de les lui envoyer. Il veut les entendre parler, et juger par lui-même de leur savoir, car c'est un prince qui a beaucoup d'esprit et avec cela une teinture de toutes les sciences.

Ainsi parla l'ambassadeur. Aussitôt le roi de Samarcande nous envoya chercher, Fazel et moi, et nous dit : Le roi de Caschgar vous demande l'un et l'autre pour jouir pendant quelque temps de votre entretien. Je ne suis pas d'avis qu'on lui refuse cette satisfaction. — Seigneur, répondit Fazel, c'est à vous d'ordonner et à nous d'obéir ; pour moi je ferai tout ce qu'il vous plaira. Comme je gardais le silence et qu'il était aisé de juger à mon air que le voyage de Caschgar n'était pas de mon goût, le roi me dit : Et vous, Avicène, vous ne répondez point? Il semble que cette ambassade vous fasse de la peine ?

CXXXVII[e] JOUR.

Je témoignai au roi qu'en effet j'avais de la répugnance à faire ce qu'on exigeait de moi. Alors Fazel me représenta que si nous refusions de satisfaire la curiosité de Coutbeddin, ce monarque en tirerait peut-être une mauvaise conséquence et pourrait penser que nous n'étions pas si habiles qu'on le disait ; que les princes d'ailleurs étaient en quelque sorte maîtres de notre réputation, et qu'ils n'avaient pour nous perdre qu'à écrire à notre désavantage dans les pays étrangers ; qu'ainsi, pour conserver notre gloire, il fallait nous soumettre aux volontés du roi de Caschgar.

[1]Coutbeddin veut dire le *pole de la religion*.

Ce discours de Fazel ne fit qu'exciter ma colère. Vous avez, lui dis-je, une crainte bien ridicule pour un philosophe. Hé! comment tous les princes du monde peuvent-ils nuire à un homme qui possède les sciences que j'ai? Apprenez que si je demeure dans cette cour, c'est que j'en aime le souverain. Sans cette amitié que je vois payée de mille bontés, il y a longtemps que je n'y serais plus et que je vivrais dans quelque endroit de la terre dans une entière indépendance. Pour vous, qui n'êtes pas encore au-dessus de la fortune et qui avez besoin de la protection des rois, vous ferez fort bien d'aller ménager Coutbeddin; il sera trop content de votre savoir ou du moins de vos complaisances pour ne pas écrire à votre avantage dans les pays étrangers.

Je vis, à ces paroles, éclater dans les yeux de Fazel une fureur qu'il n'eut pas peu de peine à contenir. Le roi s'en aperçut, et voulant empêcher que la conversation ne devînt plus vive: Avicène, me dit-il, je vous prie de vous laisser fléchir. Le prince qui souhaite de vous voir a du mérite; il aime les sciences et les savans; il brûle d'envie de vous entretenir. Est-il de la bienséance de renvoyer son ambassadeur avec un refus? Je ne blâme pas cette noble fierté que vous donnent les rares connaissances que vous possédez; mais songez que les rois méritent que vous ayez quelque considération pour eux. Croyez-moi, allez à la cour de Coutbeddin, et quand vous y aurez demeuré quelque temps, vous reviendrez à la mienne si vous avez encore pour moi les sentimens que vous venez de me marquer.

— Puissant monarque du monde, repartis-je au roi de Samarcande, puisque vous me témoignez que c'est vous faire plaisir que d'aller à Caschgar, je ne résiste plus. Je suis prêt à partir. Vous aurez toujours un pouvoir absolu sur votre esclave. Il vous sacrifiera jusqu'à sa vie si vous le désirez. Le roi parut charmé de la déférence que j'avais pour lui. Il fit revêtir d'une veste d'or l'ambassadeur, l'assura que Fazel et moi nous partirions au premier jour pour Caschgar, et le renvoya vers son maître avec cette réponse.

Fazel Asphahani était un homme à peu près de mon âge. Il savait beaucoup à la vérité, mais les marchands qui l'avaient tant vanté au roi de Caschgar en avaient trop dit. Ce philosophe, peu de jours avant notre départ, vint me trouver et me dit: Illustre Avicène, puisqu'on nous regarde comme deux parfaits savans, il serait, ce me semble, à propos de ne pas voyager en hommes ordinaires. Faisons quelque chose de singulier. Voulez-vous que nous entreprenions d'aller d'ici à Caschgar sans boire ni manger? Ce n'est pas proposer une chose bien difficile à un philosophe tel que vous, quoique la traite soit un peu longue. Nous n'aurons donc des provisions que pour nos esclaves, qui seront témoins de la diète exacte que nous observerons sur la route. Ils ne manqueront pas d'en parler à Caschgar, cela s'y répandra et nous fera beaucoup d'honneur.

Il ne me faisait cette proposition que parce qu'il avait le secret de composer certaines pilules dont une seule suffisait pour nourrir un homme un jour entier; si bien qu'en se chargeant d'autant de pilules que nous avions de journées à faire, il était sûr de n'avoir pas faim. Il jugeait bien que, de peur de paraître moins savant que lui, je n'oserais ne point accepter cette espèce de défi qu'il me faisait, et il m'attendait à la cinquième et sixième journée. Mais je n'étais pas si embarrassé qu'il se l'imaginait, car après lui avoir dit que je consentais volontiers à voyager de cette manière, je fis une sorte d'opiat qui avait la même vertu que ses pilules. Ainsi, sans nous rien dire l'un à l'autre de ce que nous avions préparé, nous partîmes de Samarcande pour aller à Caschgar.

CXXXVIIIe JOUR.

Les trois ou quatre premières journées, nous nous entretînmes tous deux fièrement. L'opiat faisait des merveilles aussi bien que les pilules. Chacun, sûr de son fait, était plein de confiance. Je l'observais de temps en temps pour voir s'il ne changeait point, et la même raison l'obligeait aussi à me regarder. Pour moi, loin de m'affaiblir, je paraissais devenir plus vigoureux de jour en jour. Il n'en fut pas de même de mon philosophe: il perdit ses pilules, il devint rêveur, chagrin, et son visage se couvrit d'une pâleur qui me fit juger que ses affaires allaient mal. Cependant il cachait l'accident qui lui était arrivé et, prenant son mal en patience, il se laissait peu à peu consumer. Enfin, le voyant dans un état pitoyable, je lui offris de mon opiat; mais il n'en voulut point, il aima mieux se laisser mourir que d'avouer qu'il eût besoin de secours.

Je fus vivement touché de la mort de Fazel. Je baignai son corps de larmes, et je l'enterrai dans les montagnes de Botom à l'aide de ses esclaves et des miens. Il y en avait un parmi les siens qu'il avait plus aimé que les autres; ce fut celui-là qui m'apprit que son maître avait fait des pilules, et comme nous les cherchâmes inutilement dans les habits du philosophe après sa mort, nous conclûmes qu'il les avait laissées tomber dans le chemin.

Après lui avoir rendu tous les honneurs funèbres que nous pouvions lui rendre dans cet endroit, je partageai entre tous les esclaves l'argent que le roi de Samarcande nous avait donné, à Fazel et à moi, pour les entretenir pendant le séjour que nous devions faire à Caschgar, et je leur donnai la liberté. Allez-vous-en, leur dis-je, où il vous plaira, et me laissez tout seul dans ces montagnes. Je n'ai pas besoin de vous. Aussitôt les uns s'avancèrent dans le Tokharestan, les autres gagnèrent le pays de Fergana, et enfin les autres, après avoir passé le mont Imaüs, entrèrent dans le pays de Turkbend.

Pour moi, quand ils eurent tous pris leur parti, je demeurai quelque temps encore à déplorer sur le tombeau de Fazel Asphahani la malheureuse destinée de ce philosophe, non sans blâmer son imprudence et son orgueil. Je rêvai ensuite à ce que je devais faire. Je ne voulus ni poursuivre mon chemin vers Caschgar ni retourner à Samarcande. Il me prit envie de voyager tout seul, de parcourir le monde. J'allai à Uzkunt, de là à Cogende, d'où, partant sans tenir de route assurée, j'arrivai après plusieurs journées à Carizme.

Comme je me promenais dans cette grande ville, j'entendis tout à coup beaucoup de bruit et je vis en même temps le peuple agité. Les artisans sortaient de leurs boutiques, et se joignant aux autres habitans qui étaient en rumeur, on eût dit qu'il venait de se passer ou qu'il se passait actuellement quelque chose de considérable. Et la cause de tous ces mouvemens était un crieur public qui allait par la ville, et qui de quart en quart d'heure disait à haute voix : « O vous qui aimez les sciences, sachez que demain on doit entrer dans la caverne. »

Aussitôt que j'eus entendu ces paroles, je résolus de suivre le crieur pour avoir avec lui un entretien particulier sur cette caverne. Je le joignis sur la fin du jour, comme il était prêt à rentrer dans sa maison. Je le priai fort civilement de m'apprendre ce que c'était que la caverne où les savans devaient entrer le lendemain.

Le crieur me prit pour un religieux. O saint homme ! me dit-il, vous saurez qu'il y a aux portes de cette ville, du côté de la mer Caspienne, une montagne qu'on appelle la montagne rouge, parce qu'elle est couverte de roses pendant toute l'année. Au bas de la montagne il y a une caverne d'une vaste étendue, dans laquelle on entre par quatre portes qui, par la vertu d'un talisman, s'ouvrent et se ferment d'elles-mêmes au commencement de chaque année. Les curieux y entrent dès la pointe du jour, avant que les étoiles disparaissent. Ils y trouvent une prodigieuse quantité de livres; ils choisissent ceux qu'ils veulent lire : ils les prennent vite pour les emporter chez eux et se hâtent d'en sortir, car la caverne se ferme une demi-heure quinze minutes après qu'elle s'est ouverte; et si par malheur quelque savant, arrêté par le plaisir de bouquiner, y demeure un instant au delà du temps marqué, comme cela n'est arrivé que trop souvent, il y meurt de faim, parce que les portes ne s'ouvrent qu'une année après.

On dit, poursuivit-il, que c'est le sage Scheikh Schehabeddin[1] qui a fait faire cette caverne pour y enfermer tous ses livres, tant ceux qu'il a composés que ceux qu'il a recueillis dans le monde. Tandis qu'il a vécu, ou du moins les dernières années de sa vie, il n'a rien épargné pour ramasser des livres curieux, et tel est le fruit de ses recherches qu'il a trouvé plus de vingt mille volumes qui traitent de la pierre philosophale, de la manière de chercher les trésors et de les découvrir; il y en a qui enseignent à faire des prodiges, à métamorphoser les hommes en bêtes, à donner l'âme aux végétaux ; en un mot, tous les secrets de la nature sont révélés dans quelques-uns de ces livres et particulièrement dans ceux qu'il a composés lui-même.

CXXXIXe JOUR.

J'écoutais avec beaucoup d'attention le crieur,

[1] Schehabeddin veut dire *la flamme brillante de la religion*; le personnage ainsi nommé, dont il est mention ici, est un magicien qui figure dans le premier conte de l'*Histoire de la sultane de Perse et des Visirs* traduite par Pétis de La Croix.

qui ajouta que le sage Scheikh Schehabeddin, pour la sûreté du précieux dépôt qu'il avait mis dans la caverne, avait composé un talisman dont la vertu était que les portes, quoique faites d'un simple bois de sandal, ne pouvaient être ouvertes ni brisées, quelque adresse ou quelque force qu'on pût y employer.

Cette précaution, dis-je au crieur, me semble assez inutile, car tout le monde ayant la liberté d'entrer une fois l'année dans la caverne et d'emporter des livres, on peut les enlever tous, et je suis surpris que cela ne soit pas déjà fait. — Vous avez raison, me répondit-il en souriant, d'avoir cette pensée, puisque je ne vous ai pas dit que ceux qui emportent des livres sont obligés de les rapporter à la caverne l'année suivante et de les remettre à la place où ils les ont pris. S'ils y manquaient, ils trouveraient à qui parler. Il y a des esprits qui veillent à la conservation des livres : ils ont soin de tourmenter cruellement et quelquefois même ils font mourir les personnes qui par un esprit d'avarice en veulent garder quelques-uns.

Lorsque le crieur m'eut appris toutes ces choses, je le remerciai et pris congé de lui. Je laisse à penser si je fus bien aise de savoir ce détail et si je formai le dessein d'aller le lendemain dans la caverne avec les curieux. Je ne me proposai pas seulement d'y entrer, je résolus même d'y rester après les autres et de m'exposer à tout ce qui m'en pourrait arriver : j'étais déjà trop versé dans le mystère de la cabale pour appréhender les esprits. Je sortis sur-le-champ de la ville en marchant vers la mer Caspienne ; j'arrivai au pied de la montagne rouge. Je vis les quatre portes de la caverne faites en effet de bois de sandal, comme le crieur me l'avait dit, et je remarquai dessus plusieurs figures d'animaux en relief, en quoi consistait le talisman.

Je montai au sommet de la montagne et me couchai parmi les roses qui la couvraient et parfumaient l'air de leur odeur. J'avais de si vives impatiences d'être dans la caverne que je ne pus goûter un moment de repos. Enfin l'approche du jour, que j'attendais, fit sortir de la ville tous les curieux. J'entendis le bruit qu'ils faisaient en venant à la montagne. Je descendis de l'endroit où j'avais passé la nuit pour n'être pas des derniers à entrer dans la caverne. Déjà les étoiles commençaient à disparaître à nos yeux lorsque tout à coup les quatre portes qui étaient aux quatre côtés de la montagne s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un bruit terrible. Aussitôt tout le monde entra et se répandit dans la caverne, dont le crieur n'avait pas eu tort de me vanter l'étendue. Il avait encore eu raison de me dire qu'on y voyait un prodigieux nombre de livres. Ils étaient tous fort proprement arrangés le long des murs, sur des tablettes de bois d'aloès, avec des étiquettes qui marquaient les matières qu'ils traitaient. On apercevait entre eux des vides ; mais les savans les eurent bientôt remplis de livres qu'ils avaient emportés l'année précédente. Ce ne fut, à la vérité, que pour y laisser d'autres vides, car ils prirent d'autres volumes et sortirent promptement. Quelques momens après j'entendis le bruit que firent les quatre portes en se fermant, et je demeurai seul dans la caverne, qui, ne recevant du jour que par les portes, se trouva, lorsqu'elles furent fermées, plus obscure que la plus épaisse nuit.

Un homme qui n'aurait pas su ce que je savais aurait été assez embarrassé dans ces ténèbres ; mais je n'ignorais pas le moyen de les dissiper. Je commençai par me soumettre les esprits qui avaient la direction de cette merveilleuse bibliothèque ; et quand je les eus assujettis par la force de mes conjurations, je leur ordonnai de m'apporter de la lumière et d'avoir soin que la caverne fût toujours bien éclairée.

CXLᵉ JOUR.

Les esprits, qui sont toujours fort obéissans lorsqu'un homme qu'ils craignent leur commande quelque chose, partirent et revinrent à l'instant avec plus de lumière qu'il n'en aurait fallu pour éclairer dix cavernes comme celle-là, quoiqu'elle fût très-vaste. Je crois qu'ils volèrent toutes les lampes de la ville de Carizme. On n'a jamais vu une plus belle illumination que celle qu'ils firent pour célébrer mon entrée dans ce lieu-là ; ils attachèrent des lampes partout. Ils en mirent une infinité le long des tablettes et en parsemèrent la voûte, dont ils firent une espèce de ciel. Ils me servirent par delà mes souhaits.

Ce fut alors que je m'appliquai à la lecture de plusieurs livres fort curieux. J'en trouvai qui traitaient des prodiges de la chimie et des

sciences secrètes ; mais le style en était si figuré, les expressions si obscures que tous les savans n'étaient pas capables de les entendre. Pour en avoir l'intelligence, il fallait posséder les connaissances que j'avais déjà.

Comme je voulais copier quelques endroits de ces livres et que je n'avais qu'à parler pour avoir du papier et de l'encre, les esprits, mes très-humbles esclaves, m'en fournirent. Ils eurent soin pareillement de m'aller chercher des vivres lorsque mon opiat vint à me manquer. Ils m'apportaient tous les jours d'excellens mets et des meilleurs vins de Schiras. Je n'avais qu'à demander ce qui me plaisait, j'étais assuré de l'avoir dans le moment.

Je passais donc le temps fort agréablement dans cette admirable caverne. Si je lus quelques livres qui ne m'apprirent rien de nouveau, il y en eut en récompense beaucoup d'autres qui me furent fort utiles et où je trouvai les plus beaux secrets de la nature. Je lus pendant toute l'année sans m'ennuyer.

Au commencement de la suivante, les portes s'ouvrirent à l'ordinaire. Les curieux entrèrent ; mais comme ils ne s'attendaient point aux illuminations dont leurs yeux furent frappés, la terreur les saisit ; ils jetèrent promptement les livres qu'ils rapportaient et prirent tous la fuite. Je m'avisai de sortir dans le même temps. Il faut remarquer que j'avais laissé croître ma barbe, mes sourcils et mes cheveux, de manière que je paraissais effroyable. Aussi ma figure ne servit-elle qu'à redoubler leur frayeur. Voilà le sorcier Mouk, s'écrièrent-ils, c'est lui-même.

Ce sorcier, pour lequel ils me prenaient, était un méchant homme qui ne se plaisait qu'à faire du mal dans le pays. Il employait son noir ministère à nuire au genre humain. Tout le monde le maudissait, et le sultan de Carizme, sur les plaintes qui lui en avaient été faites de toutes parts, avait inutilement jusque-là mis des gens en campagne pour l'arrêter : il avait toujours su tromper leur poursuite et se dérober au châtiment qu'on lui réservait.

Dès que j'entendis qu'ils me prenaient pour un sorcier, j'eus l'imprudence de vouloir les désabuser. Mes frères, leur criai-je, détrompez-vous, je ne suis point ce Mouk dont vous parlez et je n'ai pas dessein de vous faire le moindre tort. Ils s'arrêtèrent à ces paroles, sans se laisser persuader de ce que je leur disais, et les plus courageux d'entre eux, excitant les autres à suivre leur exemple, m'environnèrent et se jetèrent tous ensemble sur moi.

J'aurais pu d'un seul mot les renverser et me délivrer de leurs mains ; mais je jugeai à propos de ne faire aucune résistance et de les laisser croire qu'ils disposeraient de ma vie à leur gré. Ils en furent bien persuadés lorsque, après m'avoir lié très-étroitement, ils me menèrent à leur cadi. Oh, oh ! me dit ce juge aussitôt qu'il m'aperçut, te voilà donc pris pour le coup ! Ne t'imagine pas, scélérat, éviter le supplice que tu mérites. Il y a longtemps que tu souilles la pureté du jour par une vie exécrable. Qu'on le mène tout à l'heure, ajouta-t-il en s'adressant à son nayb, qu'on le mène dans la place publique où l'on a coutume de faire mourir les plus grands criminels. En achevant ces paroles, il me mit entre les mains de ses asas, qui me conduisirent à une place d'une vaste étendue, pendant qu'il courut informer le sultan de ce qui se passait et lui demander de quel genre de mort il souhaitait qu'on me punît.

CXLIᵉ JOUR.

Le sultan de Carizme ne sut pas plutôt que le sorcier Mouk était dans la place où on exécutait les coupables qu'il s'y fit porter en litière. D'abord qu'il y fut arrivé, il demanda à me voir, et sur ma mine seule il me condamna au feu. Il n'eut pas plutôt prononcé mon arrêt, que je vis élever dans la place un bûcher à contenir vingt sorciers. Il fut prêt en un instant, car tout le peuple apportait du bois à l'envi et se faisait un grand plaisir à me voir réduire en cendres.

J'eus la patience de me laisser attacher au bûcher ; mais aussitôt qu'on y mit le feu, je prononçai quelques paroles cabalistiques par la vertu desquelles mes liens se défirent. Alors je pris un bâton du bûcher et lui donnai la forme d'un char de triomphe, sur quoi je montai. Je me promenai quelque temps dans les airs à la vue des habitans de Carizme, qui n'eurent pas tant de plaisir à me regarder sur mon char qu'ils en auraient eu à me voir brûler. Je fis ensuite entendre ma voix, et m'adressant au sultan : Injuste Clitch-Arselan, lui-dis-je, qui m'as voulu faire périr comme un misérable, apprends que je ne suis point un sorcier, mais un sage qui peut faire des cho-

ses encore plus merveilleuses que celles dont tes yeux sont témoins. A ces mots je disparus, et le prince, de même que le peuple, demeura dans un extrême étonnement.

J'ai voyagé pendant dix années après cette aventure. J'ai été au Caire, à Bagdad, en Perse; et dans tous les lieux où je me suis arrêté, j'ai fait le bonheur de toutes les personnes pour qui j'ai conçu de l'amitié. En parcourant enfin le monde, je suis venu à Astracan, où il m'a pris fantaisie de faire parler de moi. Pour cet effet, étant sorti de la ville et me voyant dans un endroit plein de buissons, je coupai quarante branches de la même longueur, et les animant par la vertu de quelques paroles dont je sais la puissance, je leur ordonnai de prendre une forme humaine et de construire les bains qu'on voit aux portes d'Astracan. Voilà quels sont mes quarante garçons, sire, et il me semble que j'ai eu raison de dire à votre majesté qu'ils étaient tous de la même mère, puisqu'ils sont tous sortis de la terre.

SUITE ET CONCLUSION DE L'HISTOIRE DU ROI HORMOZ, SURNOMMÉ LE ROI SANS CHAGRIN.

Avicène cessa de parler en cet endroit; et moi, charmé des choses que je venais d'entendre: O grand philosophe, m'écriai-je, quel bonheur de vous avoir pour ami! Après ce que vous m'avez raconté, je crois que tout vous est possible. Je ne m'étonne plus que vos garçons fassent tout ce qu'on leur ordonne, puisque c'est vous qui les faites agir. Je m'imagine même que si je leur commandais de m'amener ici tout à l'heure la princesse de Carizme, la belle Rezia, ils exécuteraient un ordre si difficile. — Sans doute, répondit Avicène. Ils se transporteront dans son palais; ils l'enlèveront au milieu de ses femmes et vous l'amèneront ici dans ce moment, si vous le souhaitez. — Si je le souhaite! repartis-je avec transport. Ah! vous ne sauriez jamais rien faire qui me puisse être plus agréable. — Vous allez être content, reprit-il; aussi bien je ne suis pas fâché de me venger du sultan de Carizme.

Le philosophe n'eut pas achevé ces mots qu'il jeta les yeux sur un de ses quarante esclaves et lui dit de partir. L'esclave disparut aussitôt en faisant un grand bruit et revint quelques momens après avec la princesse de Carizme.

CXLIIe JOUR.

Je ne pus méconnaître Rezia ni me défendre de sentir toute la joie qu'inspire la vue d'un objet aimé; néanmoins, quelque ravi que je fusse de la voir, la manière dont ce plaisir m'était procuré m'empêcha de m'abandonner à mes transports. Je craignais que ce ne fût un fantôme et je n'osais me fier à ma vue. De grâce, dis-je au philosophe, ne me trompez point. Les traits qui se présentent à nos yeux, sont-ce des prestiges ou les véritables traits de la princesse de Carizme? Parlez, que faut-il que j'en pense? — N'en doutez pas, seigneur, me dit-il, c'est cette princesse elle-même. Admirez sa beauté et cédez sans défiance aux transports qu'elle doit vous causer.

Sur cette assurance, je me jetai aux genoux de Rezia, et sans lui laisser le temps de se reconnaître: Ah! ma princesse, lui dis-je, c'est donc vous que je vois! Hélas! je désespérais de revoir jamais vos charmes, et je ne dois cet avantage qu'à l'amitié de ce grand philosophe, qui a bien voulu employer pour moi sa puissance. Votre enlèvement est un effet de son savoir, ou, pour mieux dire, de mon amour. Reconnaissez en moi ce jeune homme qui a paru devant vous sous les habits d'un garçon jardinier. Vous savez avec quelle barbarie vous me fîtes arracher de votre appartement dès que vous vous aperçûtes que j'étais déguisé, et par quel bonheur j'évitai l'infâme mort qu'on me destinait. Malgré vos rigueurs, je n'ai point cessé de vous aimer. Après cela, ma reine, éclatez contre un téméraire qui a recours à la violence pour vous posséder; mais songez, de grâce, auparavant, que ce téméraire est le malheureux roi de Circassie qui vous a fait demander au sultan votre père.

Si j'avais été étonné de l'apparition de Rezia, vous pouvez penser qu'elle ne le fut pas moins de se trouver tout à coup dans un lieu inconnu. Je m'attendais, et ce n'était pas sans raison, à un torrent d'injures, lorsque cette princesse, m'ayant reconnu et s'étant un peu remise de son trouble, me parla dans ces termes: Je me serais sans doute révoltée contre votre audace dans un autre temps, mais je ne puis m'empêcher de vous la pardonner dans celui-ci. J'étais sur le point d'épouser un prince pour qui je me sens une aversion mortelle; je ne puis me plaindre d'une vio-

lence qui me sauve de l'horreur d'être à lui.

— Eh quoi! Béghume[1], interrompis-je, vous n'êtes point femme du roi de Gazna? — Non, seigneur, repartit la princesse. Depuis que votre ambassadeur est parti de Carizme, il est arrivé bien des incidens dont je vois que vous n'êtes pas informé. Je vais vous en instruire. Après la victoire remportée sur les troupes du sultan mon père par l'armée du roi de Gazna, jointe à celle du roi de Candahar, ces deux princes vainqueurs s'avancèrent vers la ville de Carizme pour en faire le siége; mais le sultan leur envoya un de ses visirs qui conclut avec eux un traité de paix dont le principal article fut que je serais remise incessamment entre les mains du roi de Gazna.

Le même jour que je devais partir de Carizme, on apprit à la cour que le roi de Candahar, étant aussi devenu amoureux de moi sur la réputation de ma beauté, prétendait m'obtenir; qu'il l'avait déclaré à Behram-Schah; que les deux rois, s'étant brouillés là-dessus, en étaient venus aux mains et que le roi de Candahar avait eu l'avantage.

Cette nouvelle fut bientôt confirmée. Il arriva un officier du roi de Candahar que ce prince victorieux envoyait à mon père pour lui faire part de la victoire complète qu'il venait de remporter sur Behram-Schah, qui avait été tué dans le combat, et du dessein qu'il avait de se faire couronner roi de Gazna. En même temps, il me demandait en mariage. Le sultan n'osa me refuser à un prince qui allait devenir si puissant. Il agréa sa recherche et me promit à ses feux, malgré l'aversion que j'avais conçue pour lui sur le portrait que son officier m'en avait fait, quoiqu'il me l'eût peint en beau.

J'étais à la veille du jour funeste où je devais me séparer pour jamais de mon père pour être conduite à un époux que je détestais; j'exprimais dans mon appartement à mes femmes jusqu'à quel point ce mariage m'était odieux lorsque tout à coup je me suis senti saisir par un homme qui m'a transportée ici dans un instant.

CXLIII° JOUR.

J'eus tant de joie d'apprendre que Rezia n'était point mariée que je ne pus m'empêcher de l'interrompre en cet instant. Ah! ma princesse, m'écriai-je, est-il bien possible que, sans l'heureuse violence que je viens d'employer, vous alliez être livrée à un prince qui vous déplaît! Cette circonstance diminue mon crime. — Elle ne le diminue point, interrompit à son tour la princesse, mais elle m'ôte la force de vous le reprocher. — Eh bien! madame, repris-je, pardonnez-le-moi donc, je vous en conjure, et ne dédaignez point la couronne de Circassie que je vous offre avec mon cœur.

Je passe sous silence tous les discours passionnés que je tins à Rezia pour la rendre sensible à mon amour; mais tout ce que je tirai d'elle de plus obligeant fut l'assurance qu'elle me donna de consentir sans peine à mon bonheur pourvu que je pusse obtenir l'agrément de son père.

Je consultai là-dessus Avicène, qui me dit: Envoyez un ambassadeur au sultan pour l'informer du sort de sa fille et la lui demander en mariage; je me charge du reste. Je suivis le conseil du philosophe, je fis partir une seconde fois Husséyn pour la cour de Carizme avec de nouveaux présens; et, en attendant son retour, je conduisis moi-même la princesse dans le plus bel appartement de mon sérail, où elle fut servie comme si elle eût déjà été reine.

A l'égard du philosophe, à qui j'avais tant d'obligations, je le priai de demeurer à la cour et d'y vivre au gré de ses désirs. Je ne vous offre point, lui dis-je, la place de mon premier ministre: elle n'est pas digne de vous; mais soyons amis, et partagez la suprême puissance avec moi. Je ne puis vous marquer assez de reconnaissance. Avicène, à ce discours qui lui faisait connaître combien j'étais sensible au service qu'il m'avait rendu, me répondit qu'il recevait avec autant de satisfaction que de respect l'honneur que je lui faisais de le mettre au rang de mes amis; que c'était la plus belle récompense que je pouvais lui offrir, et qu'il ne se trouvait que trop payé de ce qu'il avait fait pour moi.

Il faut présentement que je vienne à Husséyn et que je dise dans quelle disposition était la cour de Carizme lorsqu'il y arriva.

Le sultan, aussitôt qu'il eut appris l'étrange manière dont sa fille lui avait été enlevée,

[1] Béghume veut dire *princesse*.

avait assemblé tous ses visirs et les principaux seigneurs de son royaume pour leur demander ce qu'ils jugeaient à propos qu'il fît dans une conjoncture si singulière. Ils avaient tous été d'avis qu'on eût recours à un habile astrologue qui faisait sa résidence à Scheherestan, et l'on avait en effet découvert par ses observations que la princesse de Carizme était dans mon sérail. Là-dessus on avait dépêché un courrier au roi de Candahar pour l'informer de cet événement extraordinaire et lui proposer de joindre ses troupes à celles de Carizme pour tirer raison du rapt de Rezia. Le roi de Candahar, sur cette nouvelle qui ne l'excitait que trop à la vengeance, s'était mis en marche avec son armée. Il avait déjà passé Nur, et il s'avançait à grandes journées vers la ville de Carizme quand le sultan apprit l'arrivée de mon ambassadeur.

Clitch-Arselan est naturellement un peu cruel. Il fit arrêter et amener devant lui Husséyn. Je devine bien, lui dit-il d'un air furieux, le sujet de ton ambassade. Tu viens ici, de la part de ton perfide maître, m'apprendre qu'il retient dans son sérail ma fille contre tout droit et raison. Il se repentira bientôt de l'injure qu'il m'a faite, et en attendant que je puisse mettre en cendres toute la Circassie, j'ordonne qu'on te coupe la tête. Que ne puis-je en ce jour traiter ainsi le lâche prince qui, sans respecter la majesté royale, a déshonoré ma maison en m'enlevant ma fille par l'art funeste de quelque magicien !

A ces mots, il fit dresser un échafaud devant son palais, et Husséyn y monta pour recevoir le coup de la mort aux yeux de tout le peuple de la ville de Carizme, assemblé pour voir son supplice. Mais Husséyn, au moment même que l'exécuteur avait le bras levé pour lui trancher la tête, fut emporté dans les airs et disparut, ce qui ne causa pas moins de surprise au sultan qu'à tous les autres spectateurs.

CXLIVe JOUR.

Le sultan de Carizme jugea bien que le même pouvoir qui lui avait enlevé sa fille venait de dérober Husséyn au supplice. Il en devint plus furieux. Qu'on aille du moins, dit-il, chercher les Circassiens qui sont venus à Carizme avec cet ambassadeur et qu'on les fasse mourir. Les gardes coururent aussitôt à l'endroit où Husséyn était logé, mais ils ne trouvèrent pas une personne de sa suite : ils avaient tous été enlevés en même temps par les esclaves d'Avicène.

Je sus cette aventure un instant après qu'elle fut arrivée. Husséyn, qui parut subitement devant moi, me la raconta. Il m'apprit ensuite que le roi de Candahar et le sultan de Carizme se préparaient à venir désoler la Circassie. Comme il achevait de m'instruire du dessein de ces deux princes, Avicène vint se mêler à notre conversation. Nous rîmes bien tous trois de l'étonnement dont il venait de remplir la ville de Carizme en faisant enlever Husséyn. Après cela nous parlâmes de la guerre qu'on allait faire ; et ce philosophe, s'apercevant que les préparatifs de mes ennemis me causaient quelque inquiétude, il m'en fit des reproches. Seigneur, me dit-il, qu'avez-vous à craindre, puisque je suis avec vous ? On ne peut faire que d'inutiles efforts pour vous accabler tandis que je serai dans vos intérêts. Quand tous les peuples de l'Indostan, ceux de la Chine et toutes les tribus des Mogols s'uniraient avec vos ennemis contre vous, je saurais les confondre et vous en faire triompher. Le sultan de Carizme, poursuivit-il, et le roi de Candahar prétendent faire d'affreux ravages dans votre royaume : eh bien! qu'ils s'en approchent. Je me charge de la défense de vos frontières ; laissez-moi le soin de les conserver, je m'en acquitterai mieux que vos généraux.

Je remerciai le philosophe du secours qu'il me promettait, et ravi de voir mes affaires en de si bonnes mains, bien éloigné d'appréhender le roi de Candahar et le sultan, je souhaitais qu'ils fussent déjà près du Volga.

Mes souhaits furent bientôt accomplis. Ces princes, sans perdre de temps, s'avançaient vers mes états. Ils côtoyaient la mer Caspienne, et après avoir laissé derrière eux l'endroit où le Jaxartes s'y décharge, ils s'approchaient de la rivière de Jaïc lorsque le bruit de leur approche répandit la consternation dans Astracan. Comme je me reposais entièrement sur Avicène et que, suivant ses conseils, je n'avais levé que peu de monde, mes peuples, n'osant espérer qu'on pût résister aux ennemis qui venaient nous assaillir et dont la renommée encore grossissait le nombre, s'imaginaient déjà voir toute la Circassie saccagée et la ville d'Astracan abandonnée aux flammes.

D'un autre côté, l'ennemi, apprenant que je n'avais à lui opposer que fort peu de troupes, ne pouvait se persuader qu'elles eussent l'audace de se présenter devant lui. Ainsi, marchant dans l'opinion qu'il pénétrerait jusqu'à ma ville capitale sans être obligé de combattre, il se promettait bien de ruiner mon royaume de fond en comble et de s'en retourner chargé de richesses. L'événement toutefois démentit sa confiance et trompa son attente.

Avicène me tint parole et n'eut besoin d'employer qu'un de ses secrets pour délivrer mes états du danger qui les menaçait. Nous nous mîmes tous deux à la tête de mon armée; nous passâmes le Volga et nous nous arrêtâmes quand nous fûmes à deux lieues des ennemis. Alors le philosophe sema la discorde parmi eux. Il fit naître un différend entre le sultan et le roi de Candahar, et la querelle s'échauffa si bien que ces deux princes tournèrent leurs armes l'un contre l'autre. Ils en vinrent aux mains, et après un long combat, où le roi de Candahar périt avec tous les siens, le sultan demeura maître du champ de bataille; mais il n'eut pas grand sujet de s'applaudir de la victoire, puisqu'il lui resta si peu de troupes qu'il ne fut pas en état de nous résister lorsque nous parûmes devant lui. Nous l'enveloppâmes. Il lui fallut céder à la nécessité. Il se rendit et je l'amenai à Astracan..

Il eut lieu d'être satisfait de la manière dont je le traitai. Il reçut dans ma cour toutes sortes d'honneurs. Je n'épargnai rien pour apaiser son ressentiment, et j'en vins à bout. Mais ce qui, je crois, y contribua plus que toute autre chose, ce fut le bien que la princesse sa fille lui dit de moi; elle lui fit un détail de tous les égards que j'avais pour elle, du soin que je prenais de lui chercher tous les jours de nouveaux amusemens, et surtout elle s'étendit sur ma conduite respectueuse qui ne s'était pas démentie un seul moment. Il fut charmé de ma retenue et consentit enfin que je devinsse son gendre.

CXLVe JOUR.

Il ne fut plus question que de réjouissances. On en fit de magnifiques pour célébrer mon mariage. La cour et la ville furent dans la joie pendant une année entière, ou pour mieux dire elles y sont encore depuis ce temps-là.

Clitch-Arselan, après ces noces, qui le consolèrent de sa défaite, retourna dans ses états; mais avant son départ il eut plusieurs entretiens avec Avicène, qu'il ne regardait plus comme un sorcier. Il ne pardonna pas seulement le rapt de sa fille à ce grand philosophe, il lui demanda son amitié, qu'il obtint; et je ne sais s'il ne s'en alla point aussi content de s'être fait un ami tel qu'Avicène que de laisser Rezia dans une agréable situation.

Je n'eus pas sitôt épousé cette princesse que, n'étant plus gênée par sa fierté, elle m'avoua qu'elle avait du goût pour moi. Ce goût s'augmenta de jour en jour, et nous vivions enfin dans une union parfaite quand tout d'un coup celui même qui en était l'auteur en a détruit tous les charmes et a rendu notre sort digne de pitié.

Avicène, sans que toutes ses sciences pussent l'en défendre, prit dans les yeux de Rezia un fatal amour qui fait aujourd'hui tout le malheur de ma vie. Pour témoigner à ce philosophe l'extrême considération que j'avais pour lui, je lui permettais de voir et d'entretenir la reine tous les jours. Les entretiens qu'il eut avec elle augmentèrent sa passion. Il n'en fut plus le maître; il la déclara. La princesse se sentit très-offensée d'un aveu si hardi; mais croyant devoir ménager un homme dont elle craignait le pouvoir: Avicène, lui dit-elle d'un air affligé, rentrez, je vous prie, en vous-même et triomphez des sentimens que vous me témoignez. Ce triomphe doit moins vous coûter qu'à un autre. Songez à l'amitié, aux déférences que le roi a pour vous. Ne pouvez-vous ailleurs adresser vos regards? Ce prince m'adore, je l'aime tendrement et je ne puis aimer que lui. Cessez, de grâce, de vouloir troubler une union que vous avez formée vous-même.

La douceur avec laquelle on traita le philosophe ne servit qu'à le rendre plus audacieux. Il continua de parler de son amour, et il pressa tellement la reine d'y répondre qu'elle perdit enfin patience. Elle le traita d'insolent et lui reprocha sa témérité d'un air si fier et si méprisant qu'il en fut piqué. Il était naturellement violent. Il changea sa tendresse en haine; d'amant tendre et passionné, il devint jaloux, furieux; et regardant la reine d'un œil menaçant: Ingrate, lui dit-il, ne pense pas que je te laisse mépriser impunément mon amour. Tu te souviendras longtemps de l'avoir dédaigné. Je vais te frapper par l'endroit le plus

sensible. Tu aimes le roi ton époux, c'est par là que je veux te punir. A ces mots il souffla sur la princesse, et après avoir prononcé quelques paroles mystérieuses, il disparut.

La reine fut épouvantée de ces menaces; mais ne sentant en elle aucun changement, elle s'imagina qu'Avicène s'était contenté de l'effrayer; et ce ne fut qu'après avoir perdu deux ou trois fois le sentiment à mon approche qu'elle s'aperçut que l'état où vous l'avez vue était l'ouvrage du philosophe. C'est donc ce charme funeste qui trouble le repos de ma vie[1]. Cependant, tout malheureux que je suis, j'ai encore des grâces à rendre au ciel de ce qu'Avicène ne m'a point enlevé Rezia.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE BEDREDDIN-LOLO, DE SON VISIR ET DE SON FAVORI.

Le roi d'Astracan finit en cet endroit son histoire. Bedreddin le remercia d'avoir bien voulu satisfaire sa curiosité, et en même temps il l'assura qu'on ne pouvait être plus touché qu'il l'était des choses qu'il venait d'entendre. Ces deux monarques se séparèrent ensuite, et bientôt le roi de Damas reprit le chemin de son royaume avec Atalmulc et Seyf-Elmulouk.

L'état où ils avaient vu la reine d'Astracan fit souvent la matière de leur entretien sur la route. Un jour qu'ils en parlaient, Seyf-Elmulouk dit à Bedreddin : Seigneur, il faut convenir qu'il n'y a point de beauté plus parfaite et qu'on ne peut voir un objet plus piquant que cette princesse. Cependant, ajouta-t-il en souriant, quoique nous l'ayons bien regardée, je ne m'aperçois pas qu'aucun de nous trois en ait perdu l'esprit. Il est vrai que j'ai le portrait de Bedy-Aljemal, qui m'a sans doute préservé de ce malheur.— Et moi, dit Atalmulc, je suis dans le même cas. Il n'est pas surprenant que je ne sois pas non plus devenu fou : l'image de Zélica, qui est gravée dans mon cœur, me rend insensible à toutes les autres beautés du monde. — Ce qui doit donc nous étonner, reprit le favori, c'est l'indifférence du roi notre maître. Bien qu'il ne soit prévenu pour aucune princesse, il n'est pas plus frappé que nous des charmes de Rezia.

Vous êtes dans une grande erreur, dit alors Bedreddin, de croire que je ne suis point amoureux parce que vous ne me voyez point de maîtresse. Pour vous désabuser, je vous dirai que j'aime comme vous et que l'amour seul m'empêche aussi d'être heureux. Ce n'est point une princesse qui règne dans mon cœur, c'est une femme d'une condition ordinaire qui m'occupe. Je vais vous conter cette histoire. Je n'avais pas dessein de vous faire une pareille confidence, mais vous m'en donnez une occasion que je ne veux pas laisser passer.

HISTOIRE DE LA BELLE AROUYA.

Il y a quelques années, continua-t-il, qu'il demeurait à Damas un vieux marchand nommé Banou. Il avait une fort belle maison de campagne près de la ville, deux magasins remplis de toiles des Indes et de toutes sortes d'étoffes d'or et de soie, avec une jeune femme qui, pour la beauté, pouvait fort bien entrer en comparaison avec la reine d'Astracan.

Banou était un homme de plaisir. Il aimait la dépense et se piquait de générosité. Il ne se contentait pas de régaler ses amis, il leur prêtait de l'argent; il assistait ceux qui avaient besoin de secours. Enfin il n'aurait pas été satisfait de lui-même s'il eût passé un jour sans avoir rendu quelque service. Il trouva tant d'occasions d'exercer son humeur bienfaisante qu'il gâta peu à peu ses affaires. Il s'aperçut bien qu'il s'incommodait, mais il ne put se résoudre à changer de conduite; de sorte que, se dérangeant de plus en plus tous les jours, il fut obligé de vendre sa maison de campagne, et il tomba insensiblement dans la misère.

CXLVI[e] JOUR.

Lorsqu'il vit sa fortune renversée, il eut recours à ses amis, il n'en reçut aucune assistan-

[1] La vengeance exercée par Avicène a beaucoup de rapport avec celle de Morgane dans le fabliau du *Vallon des faux amans*. Eperdument éprise d'un jeune chevalier, la fée surprend son amant dans les bras d'une rivale. Furieuse contre les deux amans, elle les condamne à rester par un enchantement dans le lieu même où elle les a surpris. Placés à quelques pas l'un de l'autre, tourmentés des désirs les plus violens, ils ne peuvent cependant ni se parler ni se réunir. (Voyez les *Fabliaux de Legrand d'Aussy*, t. I[er], p. 156.)

Dans l'épisode du *Roland amoureux* de Boyardo, intitulé *Histoire de la Fontaine de la Roche*, la fée Silvanelle, amoureuse de Floris et trahie de même par lui en faveur d'une rivale, impose la même peine aux deux amans. (Voyez la traduction de Lesage, liv. V, chap. III.)

se; ils l'abandonnèrent tous. Il crut que du moins ses débiteurs lui rendraient ce qu'il leur avait prêté; mais les uns nièrent la dette et les autres se trouvèrent hors d'état de s'acquitter, ce qui causa tant de chagrin à Banou qu'il en tomba malade.

Pendant sa maladie, il se ressouvint par hasard d'avoir prêté mille sequins d'or à un docteur de sa connaissance. Il appela sa femme et lui dit : O ma chère Arouya! il ne faut point encore nous désespérer; je viens de rappeler dans ma mémoire un de mes débiteurs que j'avais oublié; je lui ai autrefois prêté mille sequins d'or : c'est le docteur Danischmende. Je ne le crois pas d'aussi mauvaise foi que les autres. Va chez lui, puisque je ne puis y aller moi-même, et lui dis que je le prie de m'envoyer la somme qu'il a reçue de moi.

Arouya prit aussitôt son voile et se rendit à la maison de Danischmende. On la fit entrer dans l'appartement de l'alfakih[1], qui la pria de s'asseoir et de lui dire ce qui l'amenait. Seigneur docteur, répondit la jeune femme en levant son voile, je suis l'épouse de Banou le marchand. Il vous souhaite toutes sortes de prospérités avec le salut, et vous conjure d'avoir la bonté de lui rendre les mille sequins d'or qu'il vous a prêtés.

A ces paroles, que la belle Arouya prononça d'un air doux et gracieux, le docteur, plus rouge que le feu, attacha ses yeux sur la femme du marchand et lui répondit en faisant l'agréable : O visage de fée! je vous donnerai volontiers ce que vous demandez, non comme une chose due à votre mari, mais à vous-même, pour le plaisir que vous me faites de venir chez moi. Je sens que votre vue me met hors de moi-même. Vous pouvez me rendre le plus heureux des alfakihs. Répondez, de grâce, aux sentimens que vous venez de m'inspirer; aussi bien votre époux est dans un âge trop avancé pour mériter votre affection. Si vous voulez combler mes désirs, au lieu de mille sequins, je vais vous en donner deux mille, et je vous jure sur ma tête et sur mes yeux[2] que je serai toute ma vie votre esclave.

En parlant de cette manière, le trop passionné docteur, pour prouver par ses actions qu'il n'était pas moins épris qu'il le disait, s'approcha de la jeune femme et voulut la presser entre ses bras; mais elle le repoussa très-rudement et lui dit en le regardant d'un air qui ne lui présageait rien de favorable : Arrêtez! insolent, et cessez de vous flatter que je vous écoute. Quand vous m'offririez toutes les richesses de l'Égypte, s'il dépendait de vous de me les donner, vous ne pourriez corrompre ma fidélité. Remettez seulement entre mes mains les mille sequins que vous devez à mon époux, et ne perdez pas le temps à contraindre un cœur qui se refuse à vos vœux.

L'alfakih avait trop d'esprit pour ne pas juger par ce discours de ce qu'il devait attendre de la vertueuse Arouya. Il perdit l'espérance de la réduire; et comme c'était un homme très-brutal, il changea bientôt de langage. Il faut, lui dit-il avec beaucoup d'emportement, que tu sois bien effrontée pour me demander de l'argent! Je ne dois rien à Banou ton mari, et si ce vieux fou s'est ruiné par une conduite extravagante, je ne suis point assez sot pour contribuer à le rétablir. A ces mots il la fit sortir brusquement de sa maison, et peu s'en fallut même qu'il ne la frappât.

La jeune femme s'en retourna tout en pleurs au logis. Mon cher Banou, dit-elle à son mari, le docteur Danischmende n'est pas plus honnête homme que vos autres débiteurs. Il a eu le front de me soutenir qu'il ne vous devait rien. — O l'ingrat! s'écria le vieux marchand, est-il bien possible qu'il m'abandonne au besoin? Mais, que dis-je, m'abandonne? il est même d'assez mauvaise foi pour nier une somme qu'il a reçue. Le fourbe! il paraissait un homme de probité; je lui aurais confié toute ma fortune lorsqu'il m'a demandé mille sequins! A qui donc faut-il se fier aujourd'hui? Que ferai-je? poursuivit-il. Dois-je le laisser tranquille? Non, je veux en avoir raison. Va trouver le cadi : c'est un juge sévère et l'ennemi juré des injustices; conte-lui toute la perfidie du docteur. Je suis assuré qu'il aura pitié de moi et me rendra justice.

CXLVII[e] JOUR.

La jeune femme du vieux marchand alla chez le cadi. Elle entra dans une salle où ce juge donnait audience au peuple et elle se tint à l'écart. La majesté de sa taille et son grand air la firent bientôt remarquer. Le cadi aimait naturellement le beau sexe. D'abord qu'il

[1] Alfakih, *docteur, jurisconsulte.*
[2] Serment ordinaire de musulmans. (*Petis.*)

aperçut Arouya, il lui fit signe d'approcher et la conduisit lui-même dans son cabinet. Il l'obligea de s'asseoir sur un sofa et de lever son voile ; mais il ne vit pas plutôt l'extrême beauté dont elle était pourvue qu'il en fut aussi charmé que l'alfakih. O canne de sucre ! s'écria-t-il déjà tout transporté d'amour, belle rose du jardin du monde, apprends-moi de quoi il s'agit, et sois assurée par avance que je ferai pour toi tout ce que tu voudras !

Alors elle lui parla de la mauvaise foi de Danischmende, et le supplia très-humblement d'interposer son autorité pour obliger le docteur à restituer ce qu'il devait à son mari. Cela est trop juste, interrompit le cadi qui se sentait enflammer de plus en plus, je saurai bien l'y contraindre ; il rendra les mille sequins, ou je lui ferai arracher les entrailles. Mais, charmante houri, continua-t-il en se radoucissant, songe, de grâce, que l'oiseau de mon cœur se trouve pris dans les filets de ta beauté ; accorde-moi ce que tu as refusé à l'alfakih, et je vais tout à l'heure te faire présent de quatre mille sequins d'or.

A ce discours Arouya fondit en pleurs. O ciel ! dit-elle, n'y a-t-il donc point de vertu parmi les hommes ? Je n'en puis trouver un qui soit véritablement généreux. Ceux même qui sont chargés de punir les coupables ne se font pas un scrupule de commettre des crimes.

Le cadi tâcha vainement d'essuyer les larmes de la jeune femme. Comme il persistait à exiger d'elle des faveurs et qu'il assurait que sans cela elle ne devait attendre de lui aucun service, elle se leva et sortit de son hôtel pénétrée d'une vive douleur.

Lorsque Banou vit revenir sa femme, il ne lui fut pas difficile de juger qu'elle n'avait pas une bonne nouvelle à lui annoncer. Je vois bien, lui dit-il, que vous n'êtes pas fort contente du cadi ; il vous a refusé sa protection : le docteur Danischmende est sans doute de ses amis ? — Hélas ! répondit-elle, j'ai perdu ma peine ; il ne veut point nous rendre justice. Il ne nous reste plus aucune espérance. Qu'allons-nous devenir ? — Il faut, reprit Banou, s'adresser au gouverneur de Damas. Je lui ai vendu plusieurs fois des étoffes à crédit ; il me doit même encore de l'argent : implorons son appui. Je crois qu'il voudra bien employer son crédit pour nous.

Le lendemain Arouya, couverte de son voile, ne manqua pas d'aller chez le gouverneur. Elle demande à lui parler. On la mène à son appartement. Il la reçut avec beaucoup de civilité et la pria de se découvrir. Comme elle en connaissait les conséquences, elle voulut s'en défendre, mais il n'y eut pas moyen ; il la pressa si galamment de lever son voile qu'elle ne put s'en dispenser.

Si la vue de cette jeune personne avait enflammé le docteur et le cadi, elle ne fit pas moins d'effet sur le gouverneur, qui était un de ces vieux seigneurs qui courent toutes les beautés qui se présentent à leurs regards. Que de charmes ! s'écria-t-il. Je n'ai jamais rien vu de si piquant. Ah ! l'aimable personne ! Dites-moi, poursuivit-il, qui vous êtes et ce qu'il y a pour votre service. — Monseigneur, répondit-elle, je suis femme d'un marchand, nommé Banou, qui a eu quelquefois l'honneur de vous vendre des étoffes. — Oh ! que je le connais bien, interrompit-il, c'est un des hommes du monde que j'aime et que j'estime le plus. Qu'il est heureux d'avoir une si charmante femme ! Que son sort est digne d'envie ! — Il est bien plutôt digne de pitié, interrompit à son tour Arouya. Vous ne savez pas, seigneur, dans quel état est réduit l'infortuné Banou. En même temps elle lui représenta la mauvaise situation des affaires de son mari et lui dit les raisons qui l'obligeaient à le venir chercher.

CXLVIIIe JOUR.

Le gouverneur, sachant de quoi il était question, fut fort prompt à promettre qu'il emploierait son autorité à contraindre le docteur Danischmende à payer ce qu'il devait à Banou, mais il ne fut pas plus généreux que le cadi. Je vous accorde ma protection, dit-il à la jeune femme : j'enverrai chercher l'alfakih, et s'il ne restitue pas de bonne grâce les mille sequins qu'il a reçus, il pourra bien s'en repentir. En un mot je m'engage à vous les faire rendre pourvu que dès ce moment vous commenciez à reconnaître ce que je prétends faire pour vous, car, nous autres seigneurs, nous voulons que la reconnaissance précède le service.

Comme la belle Arouya n'avait pas plus d'envie de contenter la passion du gouverneur que celle des autres, elle se retira toute désolée. O Banou ! dit-elle à son mari, il ne faut plus compter sur rien. Personne ne veut entrer dans

nos peines ni nous secourir en quelque manière que ce soit. Ces paroles mirent le vieux marchand au désespoir. Il fit mille imprécations contre les hommes et il allait les renouveler quand sa femme lui dit : Cessez de maudire les auteurs de nos maux. Quel soulagement recevrez-vous des plaintes vaines qui vous échappent? Il vaut mieux rêver à d'autres moyens de retirer votre argent, et j'en imagine un que Mahomet lui-même m'inspire. Ne me demandez pas, ajouta-t-elle, quel est ce moyen; je ne juge pas à propos de vous en instruire. Contentez-vous de l'assurance que je vous donne qu'il fera beaucoup de bruit et que nous serons pleinement vengés de l'alfakih, du cadi et du gouverneur. — Fais tout ce qu'il te plaira, lui dit Banou, je m'abandonne à ton industrie.

La jeune marchande sortit aussitôt de sa maison, et après avoir traversé deux ou trois rues, elle entra dans la boutique d'un bahutier. Le maître la salua et lui dit : Belle dame, que souhaitez-vous?—O maître! répondit-elle, j'ai besoin de trois coffres, je vous prie de me les donner bien conditionnés. Le bahutier lui en montra plusieurs de différentes grandeurs. Elle en choisit trois qui pouvaient sans peine contenir chacun un homme. Elle les paya et les fit sur-le-champ porter chez elle, puis elle s'habilla de ses plus riches habits, se para de toutes les pierreries que sa mauvaise fortune ne l'avait pas encore réduite à vendre pour subsister, et elle n'oublia pas les parfums.

Dans un état si propre à charmer, elle alla trouver l'alfakih, et employant tous les airs libres et gracieux qu'une fausse effronterie lui permettait de prendre, elle ôta son voile sans attendre que le docteur la priât de se découvrir; puis le regardant avec des yeux capables de donner de l'amour aux hommes les plus insensibles : Seigneur alfakih, lui dit-elle, je viens vous prier encore de rendre les mille sequins que vous devez à mon mari. Si vous les restituez pour l'amour de moi, vous pouvez compter sur ma reconnaissance. — Belle dame, répondit le docteur, je suis toujours dans les mêmes sentimens : j'ai deux mille sequins à vous donner aux conditions que je vous ai proposées.— Je vois bien, reprit Arouya, que vous n'en démordrez point; il faut donc me résoudre de bonne grâce à vous satisfaire. Je vous attends cette nuit, poursuivit-elle en lui tendant une de ses belles mains qu'il baisa avec transport : apportez l'argent que vous m'avez promis et venez à dix heures précises frapper à la porte de ma maison. Une esclave fidèle vous ouvrira et vous introduira dans mon appartement, où nous passerons la nuit ensemble.

L'alfakih, à ces paroles qui lui promettaient tout ce qu'il pouvait souhaiter, ne fut pas maître de lui; il embrassa la jeune femme sans qu'elle pût s'en défendre. Mais elle se débarrassa de ses mains promptement, et le voyant dans une disposition à ne pas manquer au rendez-vous qu'elle lui donnait, elle sortit de chez lui pour aller faire le même personnage à l'hôtel du cadi.

CXLIXe JOUR.

D'abord qu'elle fut en particulier avec ce juge, elle lui dit : O mon seigneur! depuis que je vous ai quitté, je n'ai pas goûté un moment de repos. J'ai mille fois rappelé dans ma mémoire toutes les choses que vous m'avez dites. Il m'a paru que je ne vous déplaisais pas et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous avoir pour amant. Quelle satisfaction pour une bourgeoise de se voir la maîtresse d'un cadi jeune et bien fait! Ma vertu, je l'avoue, n'est point à l'épreuve d'un sort si agréable.

Ce début enchanta le cadi. Oui, ma reine, s'écria-t-il, vous serez si vous voulez la première dame de mon sérail et la maîtresse souveraine de mes volontés. Abandonnez le vieux Banou et venez demeurer chez moi. — Non, seigneur, répondit Arouya, je ne puis me résoudre à lui causer un si grand déplaisir. D'ailleurs, par cette conduite, je me perdrais de réputation. Je veux éviter l'éclat et n'avoir avec vous qu'un commerce secret. — Hé, dans quel lieu, répliqua le cadi, pourrai-je vous entretenir? — Dans mon appartement, repartit la marchande; c'est l'endroit le plus sûr. Banou couche dans le sien. C'est un homme accablé de vieillesse et d'infirmités, il ne doit point nous causer d'inquiétude. Venez dès cette nuit chez moi si vous le souhaitez, ajouta-t-elle; soyez à la porte de notre maison sur les onze heures, mais soyez-y sans suite, car je serais au désespoir que quelqu'un de vos gens sût la faiblesse que j'ai pour vous.

Les précautions que prenait la jeune femme, bien loin d'être suspectes au cadi, lui semblaient augmenter le prix de sa bonne fortune. Il ne manqua pas de témoigner à la dame le

plaisir qu'il avait de la voir dans des sentimens si favorables pour lui. Il lui fit des caresses dont elle eut soin de modérer la vivacité et lui promit de se rendre chez elle à l'heure marquée. Là-dessus ils se séparèrent fort satisfaits, quoiqu'ils eussent tous deux des pensées bien différentes.

Voilà déjà deux amans disposés à donner dans le piége qu'elle leur tendait. Il ne restait plus que le gouverneur à tromper, ce qui ne fut pas fort difficile. La jeune marchande eut l'adresse de l'amorcer comme les autres. Il crut de bonne foi tout ce qu'elle lui dit, et le résultat de leur entretien fut qu'elle lui donna rendez-vous à minuit chez elle et qu'il jura de s'y trouver seul pour faire les choses avec la discrétion qu'elle souhaitait.

Grand prophète! dit Arouya lorsqu'elle fut hors du palais du gouverneur, ô protecteur des fidèles musulmans! Mahomet, vous qui du ciel où vous êtes avez les yeux ouverts sur les démarches que je fais, vous voyez le fond de mon âme; achevez de faire réussir mon dessein et ne m'abandonnez pas dans les périls de l'exécution!

Après cette apostrophe, qu'elle crut devoir faire pour parvenir plus sûrement au but qu'elle se proposait, elle se sentit remplie de confiance, et suivant tous ses mouvemens comme autant d'avis secrets du prophète, elle alla acheter toutes sortes de fruits et des confitures qu'elle fit porter à sa maison. Elle avait une vieille esclave dont elle connaissait la fidélité; elle l'instruisit de son projet et lui donna ses ordres. Elles commencèrent ensuite à préparer un appartement; elles arrangèrent les meubles et dressèrent une table sur laquelle on mit plusieurs bassins de porcelaine remplis de fruits et de confitures sèches. Quand la jeune marchande aurait eu dessein de rendre heureux ses amans, elle n'aurait pas fait de plus grands préparatifs pour les recevoir.

Elle attendait leur arrivée avec une extrême impatience. Elle craignait même quelquefois qu'ils ne vinssent pas; mais sa crainte était fort mal fondée: les espérances qu'ils avaient conçues étaient trop agréables pour qu'ils pussent les abandonner. Le docteur Danischmende, entre autres, se tenait alerte, et comme premier en date, il ne manqua pas d'être à la porte de Banou à dix heures précises. Il frappe, la vieille esclave ouvre, le fait entrer et le conduit à l'appartement de sa maîtresse en lui disant tout bas: Prenez bien garde de faire du bruit, de peur de réveiller le vieux marchand qui repose.

Aussitôt que Danischmende vit Arouya, qui s'était parée avec autant de soin que s'il eût été question de recevoir un amant aimé, il fut ébloui de l'éclat de ses charmes et lui dit d'un air passionné: O phénix de la prairie de la beauté, je ne puis assez admirer mon bonheur! Voilà, poursuivit-il en jetant une bourse sur une table, les deux mille sequins que je vous ai promis; ce n'est pas trop payer une si bonne fortune.

CL^e JOUR.

Arouya sourit à ce discours; elle tendit la main à l'alfakih, et après l'avoir fait asseoir sur un sofa, elle lui dit: Seigneur docteur, ôtez votre turban et votre ceinture, mettez-vous à votre aise. Vous êtes ici comme chez vous. Dalla Moukhtala, continua-t-elle en s'adressant à la vieille esclave, viens m'aider à déshabiller mon amant, car ses habits le gênent. En parlant ainsi, la dame défit elle-même la ceinture de Danischmende, et l'esclave lui ôta son turban; elles le dépouillèrent ensuite toutes deux de sa robe, de manière qu'il demeura en veste et la tête nue. Commençons, lui dit alors la jeune marchande, par les rafraîchissemens que je vous ai préparés. En même temps ils se mirent à manger des confitures et à boire des liqueurs.

Sur la fin de ce repas, que la dame avait soin d'égayer par des discours qui charmaient l'alfakih, on entendit du bruit dans la maison. Arouya en parut alarmée comme si elle n'eût pas su ce que c'était. Dalla, dit-elle à la vieille esclave d'un air inquiet, va voir ce qui peut causer le bruit que nous entendons. Dalla sortit de la chambre et y revint un moment après en disant à sa maîtresse avec beaucoup de trouble et d'altération: Ah! madame, nous sommes perdues, votre frère vient d'arriver du Caire; il est en ce moment avec votre mari, qui va vous l'amener ici tout à l'heure. — O fatale arrivée! s'écria la femme de Banou en affectant un grand chagrin, le fâcheux contretemps! Ce n'est pas assez qu'on vienne troubler mes plaisirs, il faut encore qu'on me surprenne avec mon amant et que je passe pour une femme infidèle dès le premier pas que je

fais contre mon devoir! Que vais-je devenir? Comment puis-je prévenir la honte que je crains? — Vous voilà bien embarrassée, dit la vieille esclave. Que le seigneur Danischmende s'enferme dans un des trois coffres que votre mari a fait faire pour y mettre des marchandises qu'il veut envoyer à Bagdad : ils sont dans votre cabinet et nous en avons les clés.

Le conseil de Dalla fut approuvé. Le docteur passa dans le cabinet et se mit dans un des trois coffres, qu'Arouya elle-même ferma à double tour en disant à Danischmende : O mon cher alfakih ! ne vous impatientez pas. Aussitôt que mon frère et mon mari se seront retirés, je viendrai vous rejoindre et nous passerons ensemble le reste de la nuit d'autant plus agréablement que nos plaisirs auront été interrompus.

La promesse qu'Arouya faisait au docteur de le venir tirer de sa prison et l'espérance qu'elle lui donnait de le bien dédommager des mauvais momens qu'il allait passer dans le coffre l'empêchèrent de s'affliger d'une aventure qui devait avoir des suites encore plus désagréables pour lui. Au lieu de soupçonner la sincérité de la dame et de s'imaginer que l'état où il se voyait pouvait être un piége qu'on lui avait tendu, il aima mieux se persuader qu'on l'aimait et se livrer aux plus douces illusions dont se repaissent les amans qui se flattent en vain d'obtenir l'accomplissement de leurs désirs.

La jeune marchande le laissa dans son cabinet et revint dans sa chambre en disant tout bas à son esclave : En voilà déjà un qui a donné dans mes filets ; nous verrons si les autres m'échapperont. — C'est ce que nous saurons bientôt, répondit Dalla, car il est près de onze heures, et je ne crois pas que le cadi manque de se trouver au rendez-vous. La vieille esclave avait raison de penser que ce juge ne serait pas moins exact que le docteur. En effet, on entendit frapper à la porte de Banou même avant l'heure marquée. Dalla courut ouvrir, et voyant que c'était un homme, elle lui demanda son nom. Je suis, dit-il, le cadi. — Parlez bas, lui répondit l'esclave, vous pourriez réveiller le seigneur Banou. Ma maîtresse, qui a un grand faible pour vous, m'a ordonné de vous introduire dans son appartement; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre, je vais vous y mener. Le juge sentit redoubler sa flamme à ces paroles. Il suivit Dalla, qui le conduisit à l'appartement de la jeune marchande.

O ma reine ! s'écria-t-il en abordant la belle Arouya, je vous vois enfin. Avec quelle impatience ai-je attendu cet heureux moment! Il m'est donc, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, il m'est donc permis de concevoir les plus charmantes espérances! Non, il n'est point de bonheur qui soit comparable au mien. La jeune marchande, relevant le cadi, le pria de s'asseoir sur le sofa et lui dit : Seigneur, je suis bien aise que vous ayez un peu de goût pour moi, puisque vous êtes l'homme du monde pour qui j'en ai le plus ou pour mieux dire la première personne qui se soit attirée mon attention. Cette vieille esclave vous le dira : depuis le dernier entretien que j'ai eu avec vous, je ne fais que languir ; je lui parle de vous sans cesse, et ma passion ne me laisse pas un moment de repos.

CLI^e JOUR.

Quand le cadi entendit parler Arouya dans ces termes, peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit : Haut cyprès! lui dit-il, vivante image des houris! vous m'enchantez par de si douces paroles : achevez, de grâce, de mettre le comble à mes vœux! Mais, ma princesse, hâtez-vous de me satisfaire, je vous en conjure, car vous m'avez mis hors de moi-même, et je ne me possède plus. — Je suis ravie, reprit la dame, de vous voir si amoureux. Cela flatte agréablement ma tendresse, et votre impatience me fait trop de plaisir pour différer plus longtemps à la contenter. Je vous avais préparé des rafraîchissemens et je voulais boire des liqueurs avec vous ; mais puisque vous êtes si passionné, il faut que je cède à vos instances. Déshabillez-vous donc, et vous couchez dans ce lit que vous voyez. Je vais cependant dans l'appartement de mon mari pour savoir si le vieillard repose, et dans un moment je reviendrai vous trouver.

Le juge, à ce discours, s'imaginant qu'il tenait déjà dans ses bras l'objet de ses désirs, ôta promptement ses habits et se mit au lit. A peine fut-il couché qu'il entendit du bruit. Un instant après, Arouya revint fort émue et lui dit : Ah! seigneur cadi, vous ne savez pas ce qui vient d'arriver. Nous avons ici un vieil esclave que je n'ai pas voulu mettre dans ma

confidence, parce qu'il m'a paru trop attaché à mon mari : il vous a vu entrer dans ma maison, il en a averti son maître, qui l'a sur-le-champ envoyé chercher mes parens pour être témoins de mon infidélité. Ils vont tous venir dans mon appartement. Je suis la plus malheureuse personne du monde! En achevant ces paroles, elle se mit à pleurer, ce qu'elle fit avec tant d'art que le cadi la crut fort affligée.

Consolez-vous, mon ange, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre. Je suis le juge des musulmans, et je saurai bien par mon autorité imposer silence à vos parens et à votre mari. Je les menacerai tous; je leur défendrai de faire aucun éclat, et vous devez être persuadée qu'ils craindront mes menaces. — Je n'en doute pas, monseigneur, reprit la jeune marchande; aussi n'est-ce pas le ressentiment de mon époux ni la colère de mes parens que j'appréhende. Je sais bien qu'appuyée de votre protection, je suis à couvert des châtimens; mais, hélas! je vais passer pour une infâme, et je deviendrai l'opprobre et le mépris de ma famille. Quel sujet de douleur pour une femme qui jusqu'ici n'a pas donné la moindre occasion de soupçonner sa vertu! Que dis-je, soupçonner? j'ose dire qu'on me regarde comme le modèle des femmes raisonnables. Je vais perdre en un moment une si belle réputation! A ces mots, elle recommença à pleurer et à se lamenter d'un air si naturel que le juge en fut attendri.

O lumière de mes yeux! s'écria-t-il, je suis touché de ton affliction. Mais cesse de t'y abandonner, puisqu'elle t'est inutile. Que te sert-il de répandre tant de larmes pour un malheur inévitable? Dalla Moukhtala interrompit en cet endroit le juge et dit : Grand cadi des fidèles, et vous belle rose du jardin de la beauté, écoutez-moi l'un et l'autre. J'ai de l'expérience, et ce n'est pas la première fois que j'ai fait plaisir à des amans embarrassés. Pendant que vous ne songez tous deux qu'à vous attendrir, je pense aux moyens de vous tirer d'embarras; et si monseigneur le cadi veut, nous allons tromper le seigneur Banou et les parens de ma maîtresse. — Et comment cela? dit le juge. — Vous n'avez, reprit la vieille esclave, qu'à vous enfermer dans un certain coffre qui est dans le cabinet d'Arouya. Je suis bien assurée qu'on ne s'avisera pas de vous en demander la clé. — Ah! très-volontiers, répondit le cadi; je consens pour quelques momens de me mettre dans ce coffre si vous le jugez à propos. Alors la jeune dame témoigna que cela lui feroit plaisir et assura le juge qu'un instant après que son mari et ses parens auroient visité son appartement et se seroient retirés, elle ne manqueroit pas de le venir tirer du coffre.

Sur cette assurance et sur la promesse que la marchande fit au cadi de payer avec usure la complaisance qu'il voulait bien avoir pour elle, il se laissa enfermer comme l'alfakih.

Il ne restait plus que le gouverneur, qui vint aussi à minuit se présenter à la porte. Dalla l'introduisit de même que les deux autres, et Arouya le reçut de la même manière. Elle lui fit bien des caresses, et lorsqu'elle s'aperçut que le vieux seigneur devenait trop pressant, elle fit un signe dont elle était convenue avec Dalla, qui sortit. Un moment après on entendit frapper assez rudement à la porte de la rue, et bientôt la vieille esclave entra dans la chambre avec précipitation en disant d'un air effrayé : Ah! madame, quel contre-temps! Le cadi vient d'entrer, on le conduit dans l'appartement de votre mari.—O ciel! s'écria la jeune marchande, quel fatal événement! Ma chère Dalla, poursuivit-elle, va doucement écouter ce que ce juge dit à Banou et reviens nous en instruire. La vieille esclave sortit une seconde fois; et pendant qu'elle faisait semblant d'être occupée à s'acquitter de la commission dont sa maîtresse l'avait chargée, le gouverneur dit à la dame : Qui peut amener ici le cadi à l'heure qu'il est? Banou aurait-il quelque mauvaise affaire? — Non, répondit Arouya, et je ne suis pas moins étonnée que vous de l'arrivée de ce juge.

CLII^e JOUR.

Dalla, peu de temps après, revint sur ses pas et dit à sa maîtresse : Madame, j'ai prêté une oreille attentive aux discours qui se tiennent dans l'appartement du seigneur Banou, et j'en ai assez entendu pour savoir de quoi il s'agit. Le cadi vient dans cette maison pour vous interroger en présence de Danischmende dont il est accompagné. Ce docteur soutient qu'il vous a rendu les sequins que votre époux lui a prêtés. Le grand visir, qu'on a informé de cette affaire, a chargé le cadi de l'approfondir dès cette nuit pour lui en rendre compte demain matin.

Là-dessus, Arouya eut recours aux larmes, et pria le gouverneur de vouloir bien se cacher en lui disant : Monseigneur, je vous conjure d'avoir pitié de moi. Le cadi, Banou et Danischmende vont venir ici : épargnez-moi la honte de passer pour une femme infidèle; ayez quelque égard à la faiblesse que j'ai pour vous; entrez dans mon cabinet et permettez que je vous enferme dans un coffre pour quelques instans. Comme le vieux seigneur marquait avoir quelque répugnance pour ce qu'on lui proposait, la dame se jeta à ses pieds et eut enfin le pouvoir de le persuader.

Le gouverneur fut donc mis dans le troisième coffre. Alors la femme du marchand ferma le cabinet et alla trouver son mari pour lui conter tout ce qui s'était passé. Après s'être tous deux réjouis aux dépens des trois amans infortunés, Banou dit : Hé! de quelle manière prétendez-vous dénouer cette aventure? — Vous le saurez demain, répondit Arouya. Souvenez-vous seulement que je vous ai promis de nous venger d'une manière éclatante, et soyez assuré que je vous tiendrai parole.

En effet, le jour suivant elle se rendit à mon palais et se glissa dans la salle où je donnais audience à mes peuples. Aussitôt que je l'aperçus, son air noble et la beauté de sa taille attirèrent mon attention. Je la fis remarquer à mon grand visir. Voyez-vous, lui dis-je, cette femme bien faite? dites-lui de s'approcher de de mon trône. Le visir lui dit de s'avancer. Elle fendit la presse et vint se prosterner devant moi. Quel sujet vous amène ici? lui dis-je; levez-vous et parlez. — O puissant monarque du monde, répondit-elle après s'être relevée, puissent les jours de votre majesté être éternels ou du moins ne finir qu'avec les siècles! Si vous voulez avoir la bonté de m'entendre, je vais vous conter une histoire qui vous surprendra.—Je le veux bien, lui dis-je, je suis disposé à vous écouter.

— Je suis femme, reprit-elle, d'un marchand nommé Banou, qui a l'honneur d'être votre sujet et de demeurer dans votre ville capitale. Il prêta il y a quelques années mille sequins au docteur Danischmende, qui soutient qu'il ne les a pas reçus. J'ai été chez cet alfakih les lui demander. Il m'a répondu qu'il ne devait rien à mon mari, mais qu'il me donnerait deux mille sequins si je voulais satisfaire les désirs qu'il m'a témoignés. J'ai été me plaindre au cadi de la mauvaise foi du docteur. Le juge m'a déclaré qu'il ne me rendrait pas justice, à moins que je n'eusse pour lui la complaisance que Danischmende a exigée de moi. Confuse, indignée du mauvais caractère du cadi, je l'ai quitté brusquement et me suis adressée au gouverneur de Damas, parce que mon mari est connu de lui. J'ai imploré son secours; mais je ne l'ai pas trouvé plus généreux que le cadi, et il n'a rien épargné pour me séduire.

J'avais de la peine à croire ce qu'elle me racontait ou plutôt je soupçonnais Arouya d'inventer cette fable pour rendre auprès de moi un mauvais office à Danischmende, au cadi et au gouverneur. — Non, non, lui dis-je, je ne puis ajouter foi au discours que vous me tenez. Je ne saurais me persuader qu'un docteur soit capable de nier qu'il ait reçu une somme qu'on lui a prêtée, ni qu'un homme que j'ai choisi pour rendre justice au peuple vous ait fait une insolente proposition.—O roi du monde! me dit la femme de Banou, si vous refusez de me croire sur ma parole, du moins j'espère que vous en croirez les témoins irrécusables que j'ai de tout ce que je dis. — Où sont-ils ces témoins? repris-je avec étonnement. — Sire, repartit-elle, ils sont chez moi. Envoyez-les, s'il vous plaît, chercher tout à l'heure, leur témoignage ne sera point suspect à votre majesté.

J'envoyai sur-le-champ des gardes à la maison de Banou, qui leur livra les trois coffres où étaient les amans. Les gardes les ayant apportés en ma présence, Arouya me dit: Mes témoins sont là dedans. En achevant ces paroles, elle tira de dessous sa robe trois clés et ouvrit les coffres. Jugez quelle fut ma surprise, de même que celle de toute ma cour, lorsque nous aperçumes le docteur, le gouverneur et le cadi, tous trois presque nus, pâles, défaits et très-mortifiés du dénoûment de l'aventure! Je ne pus d'abord m'empêcher de rire de les voir dans cette situation, qui ne manqua pas d'exciter les ris de tous les spectateurs; mais je pris bientôt un air sérieux et j'apostrophai les amans dans des termes qu'ils méritaient. Après leur avoir fait publiquement des reproches, je condamnai le docteur Danischmende à donner quatre mille sequins d'or à Banou, je déposai le cadi, et confiai le gouvernement de la ville de Damas à un autre seigneur de ma cour. Ensuite, ayant fait ôter les coffres, j'ordonnai à la jeune marchande

de lever son voile : Montrez-nous, lui dis-je, ces traits dangereux dont la vue a été si fatale à ces trois personnes qui s'en sont laissé charmer.

CLIII[e] JOUR.

La femme de Banou obéit. Elle leva son voile, et nous fit voir toute la beauté de son visage. L'émotion que cet événement et la nécessité de demeurer exposée aux regards de toute ma cour lui causaient ajoutait un nouvel éclat à son teint. Je n'ai jamais rien vu de si beau qu'Arouya. J'admirai ses charmes et je m'écriai dans l'excès de mon admiration : Ah! qu'elle est belle! L'alfakih, le cadi et le gouverneur ne me paraissent plus si coupables [1].

Je ne fus pas le seul qu'elle frappa. A la vue de son incomparable beauté, il s'éleva dans ma cour un murmure applaudissant. Tout le monde n'avait des yeux que pour elle; on ne pouvait se lasser de la regarder ni de la louer. Comme je témoignai que je souhaitais d'entendre un détail circonstancié de l'histoire qu'elle venait de nous conter succinctement, elle nous en fit un récit avec tant d'esprit et de grâce qu'elle augmenta encore notre admiration : la salle d'audience retentit de louanges; et ceux qui connaissaient Banou, malgré le mauvais état de ses affaires, le trouvaient trop heureux d'avoir une si charmante femme.

Après qu'elle eut satisfait ma curiosité, elle me remercia de la justice que je lui avais rendue et se retira chez elle. Mais, hélas! si elle cessa d'être devant mes yeux, elle ne cessa point de s'offrir à ma pensée. Je fus sans cesse occupé de son image, je ne pus m'en distraire un seul moment; et enfin, m'apercevant qu'elle troublait mon repos, j'envoyai secrètement chercher son époux. Je le fis entrer dans mon cabinet, et je lui parlai de cette sorte : Écoutez, Banou, je sais la situation où vous a réduit votre cœur généreux et je ne doute point que le chagrin de ne pouvoir plus vivre comme vous avez toujours vécu jusqu'ici ne vous soit plus sensible que votre misère même; j'ai résolu de vous mettre en état de régaler vos amis, vous pourrez même faire plus de dépense que vous n'en aurez jamais fait sans craindre de retomber dans la pauvreté. En un mot, je veux vous accabler de biens, pourvu que de votre côté vous soyez disposé à me faire un plaisir que j'exige de vous. Je suis épris d'une

[1] La charmante histoire de la *Belle Arouya* est un emprunt fait aux Indiens par les conteurs persans. On en retrouve le type dans un conte du recueil sanscrit intitulé *Vrihat-Kathâ*, conte dont je vais donner l'analyse :

Upakosâ, femme honnête et vertueuse, pendant l'absence du brâhmane Vararutchi, son mari, attire les regards de plusieurs amans qui lui adressent leurs hommages, entre autres du chapelain du roi, du commandant de la garde et du précepteur du jeune prince, qui tous les trois l'importunent tellement de leurs prières et de leurs menaces qu'elle se décide enfin à les punir. Ayant médité son plan, elle donne rendez-vous pour le même soir à ses trois amans, à une heure de distance l'un de l'autre. Voulant se rendre les dieux favorables, elle envoie réclamer une somme d'argent déposée chez un banquier pour en faire des aumônes. Le banquier, qui est aussi amoureux de la dame, déclare qu'il ne rendra l'argent qu'autant qu'elle consentira à l'écouter. Craignant de perdre son bien, elle lui donne un rendez-vous comme aux autres, mais une heure plus tard.

Le précepteur du prince arrive le premier, et Upakosâ, après lui avoir fait le meilleur accueil, lui propose de prendre un bain, ce qu'il accepte. On le conduit dans une chambre très-obscure où le bain était tout prêt, et lorsqu'il est déshabillé, on enlève ses vêtemens et on met à la place une pièce de toile enduite de noir de fumée et de parfums. Lorsqu'il sort du bain, on se sert de serviettes pareilles pour l'essuyer, de sorte qu'il se trouve être noir comme l'ébène des pieds à la tête. Pendant ces préparatifs, une heure s'est écoulée, et le second amant arrive. Les femmes se mettent à crier : « Dieux! c'est un ami particulier de notre maître qui arrive! » et elles poussent le malheureux dans une grande corbeille où elles l'enferment. Les deux autres amans sont traités de la même manière. Il ne reste plus que le banquier. Lorsqu'il arrive, Upakosâ le conduit auprès des corbeilles et lui fait jurer de rendre l'argent déposé. On lui propose le bain, qu'il accepte; mais comme le jour commence à poindre au moment où il en sort, les domestiques le mettent à la porte tout nu, et il se sauve chez lui poursuivi par tous les chiens du quartier.

Dans la matinée, Upakosâ se rend au palais du roi Nanda et porte plainte contre le banquier, qu'elle accuse de vouloir s'approprier de l'argent qui lui appartient. Le banquier est appelé et nie le dépôt. « Lorsque mon mari partit, répond Upakosâ, il mit nos dieux domestiques dans trois corbeilles; ils ont entendu cet homme reconnaître le dépôt et ils porteront témoignage en ma faveur. » Les corbeilles sont apportées; Upakosâ interpelle ses prisonniers, qui, dans la crainte qu'elle n'ouvre les corbeilles, s'empressent de répondre comme elle le désire, et le banquier est forcé de reconnaître la dette. Mais le roi Nanda, curieux de voir les dieux domestiques, fait ouvrir les corbeilles et on en tire les trois pauvres diables au milieu des rires de toute l'assemblée. Le roi, furieux, les chasse de ses états. (*Quarterly oriental magazine* de Calcutta, mars 1824, p. 71.)

C'est encore du même conte que dérivent l'*Histoire de la dame du Caire et de ses quatre galans*, dans le supplément des *Mille et une Nuits* publié en anglais par M. Jonathan Scott (*Arabian Nights*, VI[e] vol., p. 380, — traduction française de Destains, p. 285), l'*Histoire de Gohera*, dans le *Béhar-danisch* (t. III, p. 279 de la trad. anglaise) et l'un des contes du roman des *Sept Visirs*. (Voyez plus loin la notice sur les *Contes turcs* traduits par Pétis de La Croix.)

Ce conte est en outre un de ceux qui ont pénétré de bonne heure en Europe, et sans aucun doute il est le type du fabliau intitulé *De la dame qui attrapa un prêtre, un prévôt et un forestier* (*Fabliaux de Legrand d'Aussy*, t. IV, p. 246-255). Le conte de La Fontaine intitulé *les Remois* n'offre avec le fabliau qu'un rapport éloigné. Voltaire, en abrégeant l'*Histoire de la Belle Arouya*, en a fait le chapitre de son roman de Zadig intitulé *les Rendez-vous*.

passion violente pour votre femme : répudiez-la, et me l'envoyez. Faites-moi ce sacrifice, je vous en conjure, et par reconnaissance, outre toutes les richesses que je veux vous donner, je consens que vous choisissiez la plus belle esclave de mon sérail ; je vais vous mener moi-même dans l'appartement de mes femmes, et vous prendrez celle qui vous plaira davantage.

— Grand roi, me répondit Banou, les biens que vous me promettez, quelque considérables qu'ils puissent être, ne sauraient me tenter s'il faut les acheter par la perte de ma femme. Arouya m'est cent fois plus chère que toutes les richesses du monde. Jugez, sire, de mes sentimens par les vôtres, et vous verrez si je puis être ébloui de la fortune brillante que vous m'offrez. Cependant tel est l'amour que j'ai pour mon épouse que je suis capable de préférer sa propre satisfaction à la mienne. Je vais de ce pas la trouver, lui apprendre l'effet que sa beauté a produit sur vous et les offres que vous me faites pour que je vous cède sa possession ; peut-être que, charmée d'une conquête si glorieuse, elle me laissera voir une secrète envie d'être répudiée, et si cela est, je jure que je la répudierai sans balancer, malgré la tendresse que j'ai pour elle. Je m'immolerai à son bonheur, quelque chagrin que me puisse causer sa perte.

Il ne me disait rien qu'il ne fût effectivement capable de faire. Aussitôt qu'il m'eut quitté, il alla chez lui rendre compte à sa femme de l'entretien qu'il venait d'avoir avec moi. Arouya, lui dit-il après lui avoir dit tout ce que je lui avais proposé, ma chère Arouya, puisque vous avez charmé le roi, profitez de votre bonne fortune ; allez vivre avec ce jeune monarque : il est aimable et plus digne que moi de vous posséder. En faisant son bonheur, vous jouirez d'un sort plus beau que celui d'être associée à mes malheurs. Il ne put achever ces paroles sans répandre quelques larmes. Sa femme en fut vivement touchée. O Banou ! lui répondit-elle, vous imaginez-vous me causer quelque joie en m'apprenant l'amour du roi ? Pensez-vous que la grandeur me touche ? Ah ! détrompez-vous si vous avez cette pensée, et croyez plutôt, tout malheureux que vous êtes, que j'aime mieux vivre avec vous qu'avec aucun prince du monde.

Le vieux marchand fut enchanté de ce discours. Il embrassa sa femme avec transport. Phénix du siècle, s'écria-t-il, que vous méritez de louanges ! vous êtes digne de régner sur le cœur auquel vous me préférez. Il n'est pas juste qu'une épouse si charmante soit le partage d'un homme tel que moi. Je suis déjà dans un âge fort avancé, et vous n'êtes encore qu'au commencement de vos beaux jours ; je ne suis qu'un infortuné, et vous pouvez en m'abandonnant vous faire la plus heureuse destinée. C'est demeurer trop longtemps liée à un homme qui n'a rien qui vous parle en sa faveur que votre vertu. Ne vous refusez point au rang où l'amour vous appelle, et, sans envisager quelle sera ma douleur quand je vous aurai perdue, consentez que je vous répudie pour rendre votre sort plus agréable.

CLIV° JOUR.

Plus Banou témoignait vouloir me céder Arouya, plus elle résistait. Enfin, après un long combat où l'amour conjugal demeura le plus fort, le marchand dit à sa femme : O ma chère épouse ! contentez-vous donc de régner sur mon cœur, puisque vous bornez là tous vos désirs ! Mais que dirai-je au roi ? Il attend ma réponse, et il se flatte sans doute qu'elle sera telle qu'il la souhaite. Si je vais lui annoncer vos refus, que n'avons-nous point à craindre de son ressentiment ? Songez que c'est un souverain. Vous savez qu'il peut tout. Peut-être emploiera-t-il la violence pour vous obtenir. Je ne pourrai vous défendre contre un rival si puissant.

— Je vois bien, répondit Arouya, le malheur qui nous menace ; mais il n'est pas impossible de l'éviter. Au lieu d'aller trouver le roi et de l'irriter en lui apprenant que je renonce à l'honneur qu'il me veut faire, prenez tout l'argent qui vous reste, emportons ce que nous avons de plus précieux, éloignons-nous de Damas ; fuyons et nous recommandons au prophète : il ne nous abandonnera point. Banou goûta cet avis et résolut de le suivre.

Ils n'eurent pas plutôt formé cette résolution qu'ils l'exécutèrent. Ils sortirent de la ville dès le jour même et marchèrent vers le Grand-Caire. J'appris tout cela le lendemain de Dalla Moukhtala, qui n'avait pas voulu accompagner sa maîtresse et qui me fut amenée par un homme de confiance que j'avais envoyé chez Banou, dans l'impatience où j'étais de le revoir.

Si j'eusse été moins maître de mes passions et que j'eusse absolument voulu me satisfaire, j'aurais bientôt eu Arouya malgré elle dans mon sérail : je n'avais qu'à faire courir sur ses pas ; mais c'eût été commettre une action injuste, et je n'ai jamais aimé à contraindre les cœurs.

Je laissai donc à la femme du marchand la liberté de me fuir et de se retirer où il lui plairait, et je m'étudiai à vaincre un amour malheureux, étude qui ne fut pas moins vaine que pénible. Arouya, malgré tous les efforts que je faisais pour l'éloigner de ma pensée, m'était toujours présente ; sa beauté et sa vertu l'établirent dans mon cœur, et depuis plus de vingt années son souvenir me rend insensible aux charmes de mes esclaves les plus belles ; les plus piquantes m'amusent sans m'occuper.

Bedreddin-Lolo finit en cet endroit son histoire. Le visir Atalmulc et le prince Seyf-Elmulouk lui demandèrent s'il ne savait point ce qu'Arouya pourrait être devenue. Il répondit que non, et qu'il n'en avait reçu aucunes nouvelles depuis qu'elle avait quitté Damas. Il faut avouer, dit alors le favori en souriant, que nous sommes des amans assez singuliers. Le roi se rend aux premiers regards d'une petite bourgeoise, qui lui préfère un vieillard, et pendant plus de vingt ans il en conserve un tendre souvenir sans en avoir été aimé ; moi, j'aime une femme qui vivait du temps de Salomon, et le visir..... Mais je me trompe, ajouta-t-il en se reprenant, pour le seigneur Atalmulc, je conviens qu'il aurait tort d'oublier la princesse Zélica : elle en a trop bien usé avec lui pour qu'il en perde la mémoire.

Le roi de Damas ne put s'empêcher de rire de la réflexion de Seyf-Elmulouk. Il en riait encore quand tout à coup il aperçut un assez grand nombre de chameaux et de chevaux qui paissaient dans une prairie ; il y remarqua aussi plusieurs pavillons tendus sous lesquels il y avait des hommes qui passaient le temps à boire et à manger. Gagnons cette prairie, dit-il au visir et au favori ; sachons qui sont les gens que nous voyons et où ils vont. Aussitôt ils poussèrent leurs chevaux vers les pavillons, et à mesure qu'ils s'en approchaient, ils découvraient de nouvelles choses.

CLV[e] JOUR.

Lorsqu'ils furent auprès de la prairie et qu'ils purent clairement distinguer les objets, ils s'aperçurent que toutes les tentes étaient magnifiques et qu'il y en avait une entre autres d'une étoffe d'or et de soie sous laquelle ils démêlèrent un grand homme richement vêtu et de fort bonne mine. Il était assis les jambes croisées sur un très-beau tapis de pied, et on voyait devant lui différentes sortes de mets servis dans des plats d'or. A quelques pas de lui s'élevait un buffet paré d'une infinité de vases précieux. Ce vénérable personnage, qui pouvait avoir cinquante ans, mangeait tout seul. Vingt ou trente officiers habillés fort proprement se tenaient debout derrière lui, et deux esclaves bien armés faisaient la garde à l'entrée de son pavillon.

Comme Bedreddin et ses compagnons le voyaient distinctement, il les voyait de même. Il leur envoya un de ses officiers pour leur demander qui ils étaient et où ils allaient. Mon ami, dit le roi de Damas à l'officier, nous sommes trois marchands joailliers ; nous venons de la cour de Circassie et nous allons à Bagdad. Apprenez-nous, de grâce, à votre tour le nom de votre maître : c'est sans doute quelque puissant prince qui voyage par curiosité ? — Non, seigneur, répondit l'officier, mon maître ne compte point de khans parmi ses aïeux ; il ne se pique point d'une illustre origine, il se pique seulement d'avoir l'âme grande et généreuse. Il s'appelle Aboulfaouaris[1], surnommé par excellence le grand voyageur. Il méritait, à la vérité, de naître prince, car il en a toutes les manières. Il demeure ordinairement à Basra, où il a fait bâtir un palais de marbre ; il reçoit parfaitement tous ceux qui le viennent voir, et personne ne sort de chez lui sans avoir reçu quelque présent ; il donne presque tous les jours à manger aux plus grands seigneurs de la cour de Basra, et le roi prend tant de plaisir à son entretien qu'il l'envoie souvent chercher pour lui faire raconter ses aventures. — Il faut donc, dit Bedreddin, qu'il lui en soit arrivé de fort surprenantes. — On ne peut rien entendre de plus extraordinaire, repartit l'officier ; mais après tout, il n'est pas fort étonnant qu'un homme qui a parcouru la mer des Indes, qui en connaît presque toutes les îles, ait vu des choses singulières.

L'officier, après avoir ainsi parlé, retourna vers son maître, qui ne sut pas plutôt que les

[1] Aboulfaouaris signifie *le père des braves*.

étrangers qui s'offraient à sa vue étaient des marchands qu'il se leva et sortit de sa tente pour les aller recevoir. Il se fit de part et d'autre beaucoup de complimens. Ensuite Aboulfaouaris, ayant obligé Bedreddin, Atalmulc et Seyf-Elmulouk d'entrer sous son pavillon, il les pria de s'asseoir sur le tapis de pied et de manger avec lui. Ils firent ce qu'il souhaitait. Ils mangèrent de plusieurs ragoûts fort bons, burent des liqueurs que les esclaves leur présentèrent dans des coupes d'or enrichies de rubis et d'émeraudes.

Aboulfaouaris fit paraître tant d'esprit pendant le repas que le roi de Damas et ses deux compagnons en furent charmés. Quoique vif, il pensait avec beaucoup de justesse et parlait fort agréablement. Bedreddin se savait bon gré d'avoir rencontré un homme de si bonne conversation; il lui en témoigna sa joie et le pria de souffrir qu'ils allassent de compagnie. Aboulfaouaris répondit à cela fort poliment, et ils continuèrent à s'entretenir. Cependant les esclaves du grand voyageur chargeaient les chameaux, qu'ils avaient déchargés pour les laisser paître et reposer; ils pliaient les tentes, et il n'en restait plus à enlever que celle de leur maître, qui, voyant qu'il fallait partir, se leva, monta sur un très-beau cheval qui lui fut amené par un de ses officiers et se mit en marche avec les trois faux marchands et tout son monde, qui consistait en plus de deux cents personnes armées de flèches et de sabres. Ainsi la caravane, n'étant pas facile à piller, marchait vers Basra en toute assurance à petites journées.

CLVIe JOUR.

Aboulfaouaris conçut insensiblement de l'amitié pour le roi de Damas et pour ses compagnons peut-être parce qu'il s'aperçut qu'il leur plaisait et qu'ils l'écoutaient comme un oracle; l'attention avide qu'ils prêtaient à ses discours le mit en humeur de parler. Il commença à les entretenir de ses voyages. Il y a peu d'hommes de mon âge, leur dit-il, qui aient autant voyagé que moi. Je connais mieux la côte de la mer des Indes que mon propre pays. J'ai vu des choses si prodigieuses que je n'oserais les écrire de peur de passer pour un imposteur. Les aventures mêmes qui me sont arrivées sont pour la plupart si extraordinaires que les personnes à qui je les ai racontées n'y auraient point ajouté foi si je n'étais pas connu pour un homme ennemi du mensonge.

Le seigneur Aboulfaouaris donnait trop beau jeu au roi de Damas et à Seyf-Elmulouk, pour ne pas exciter leur curiosité. Ils se mirent à le presser vivement de leur conter son histoire, et il se rendit bientôt à leurs instances. Oui, messeigneurs, leur dit-il, j'y consens, puisque vous paraissez le souhaiter avec ardeur; mais je vous prie de vous ressouvenir de ce que je viens de vous dire : vous aurez de la peine à croire une partie des choses que vous allez entendre.

LES AVENTURES SINGULIÈRES D'ABOULFAOUARIS, SURNOMMÉ LE GRAND VOYAGEUR [1].

PREMIER VOYAGE.

Je suis fils d'un maître de navire de Basra et je me nomme Aboulfaouaris. Mon père m'obligeait dès mon enfance à l'accompagner dans les voyages qu'il faisait sur la mer des Indes, de manière qu'à douze ans je connaissais déjà une partie des îles qu'elle recèle dans son vaste contour. Il amassa quelques biens, il se mit dans le commerce, et dans moins de dix années il devint un des plus riches marchands de Basra.

Un jour il me dit : Mon fils, j'ai quelques comptes importans à régler avec mon correspondant de l'île de Serendib. J'ai résolu de vous envoyer en ce pays-là pour y terminer mes affaires. Quelque regret que j'eusse de quitter mon père, le désir de voir la fameuse ville de Serendib, où j'avais déjà été, à la vérité, mais dans un âge peu propre à en remarquer les beautés, me fit accepter avec joie la commission qu'il me donnait. Je partis bientôt avec toutes les instructions et tous les pouvoirs nécessaires. Je m'embarquai dans le port de Basra dans un vaisseau chargé de marchandises pour Surate et pour l'île de Serendib.

Nous traversâmes le golfe de Basra, qui a plus de trois cents lieues de long et cinquante

[1] On remarque dans ce conte quelques rapports avec des récits des *Mille et une Nuits* ; mais quoique *les Aventures d'Aboulfaouaris* ne soient pas aussi curieuses que *les Voyages de Sindbad le marin*, je pense qu'on ne les lira pas sans plaisir.

de large. Il est formé par la pointe orientale de l'Arabie heureuse et la méridionale de la Perse, et les deux pointes de ce golfe viennent se joindre à son embouchure vers Ormus. Nous nous arrêtâmes quelque temps à cette dernière ville, puis nous entrâmes dans la pleine mer de Perse et tournâmes à l'est vers Surate, où nous arrivâmes heureusement. Nous y laissâmes les marchandises qui étaient destinées pour ce lieu-là, et nous nous en allâmes à l'île de Serendib débarquer les autres.

Nous eûmes le bonheur de nous y rendre sans aucun fâcheux accident. La première chose que je fis fut de demander la demeure du correspondant de mon père. On me l'eut bientôt enseignée, parce qu'il n'y avait personne dans la ville de Serendib qui ne connût le seigneur Habib : c'était un des plus riches négocians de toute l'île et un très-honnête homme. Il me fit un accueil tel que je le devais attendre du meilleur ami de mon père. Après m'avoir embrassé, il me dit qu'il ne souffrirait point que je logeasse ailleurs que chez lui, et il me fut impossible de m'en défendre.

Comme il entendait parfaitement les affaires et qu'il ne voulait rien que de juste, nous eûmes en peu de jours terminé nos comptes. J'allais voir, dans mes heures de relâche, les raretés de la ville, qui sont en très-grand nombre. Je m'instruisais des lois de ces peuples, de leurs occupations, de leur gouvernement. Enfin au bout de cinq ou six semaines, mes affaires se trouvant finies et ma curiosité pleinement satisfaite, je me préparai à m'en retourner et je n'en attendis pas longtemps l'occasion. Un vaisseau de Surate, qui était venu à Serendib pour y échanger des marchandises, était prêt à se remettre en mer et je devais m'y embarquer.

La veille de mon départ, comme je m'en revenais chez mon hôte environ sur le midi, je vis passer auprès de moi une dame parfaitement bien faite, magnifiquement vêtue et suivie d'un esclave qui lui portait quelques emplettes qu'elle venait de faire. Quoiqu'un voile épais dérobât à mes yeux la beauté de son visage, je ne laissai pas d'être frappé de son grand air et de la majesté de son port. Je m'arrêtai pour la considérer, et mon attention me faisant remarquer de nouveaux charmes dans sa personne, je ne pus m'empêcher de m'écrier dans mon transport : O l'aimable personne ! c'est sans doute la favorite du roi ! Elle entendit ces paroles ; elle s'arrêta avec surprise et me regarda fort attentivement ; puis elle continua son chemin sans rien dire ni même sans donner aucune marque qu'elle fût satisfaite ou choquée de ma liberté. Pour moi, je demeurai assez longtemps à faire réflexion sur cette aventure et fort agité des mouvemens qu'elle me causait. Je craignais d'avoir irrité cette dame, pour qui je commençais à sentir ce que je n'avais encore jamais senti pour personne.

J'étais tout occupé de cette idée lorsqu'un esclave m'aborda. Je le reconnus pour celui qui suivait la dame, et sa vue redoubla mon agitation. Que me voulez-vous, mon ami ? lui dis-je. — Seigneur, me répondit-il d'un air respectueux, j'ai ordre de vous prier de me suivre dans un lieu où j'aurai l'honneur de vous conduire. — Si c'est de la part de votre maîtresse, repris-je tout ému, je suis soumis à ses ordres ; j'y souscrirai sans peine, quelque destinée qui me soit préparée. — Ma maîtresse, repartit l'esclave, ne s'est pas expliquée sur ses intentions ; mais si vous déférez à sa prière, je ne crois pas que vous ayez sujet de vous en repentir.

CLVII° JOUR.

Je me laissai prendre à ces paroles. J'eus beau me représenter qu'il me fallait partir le lendemain et que je ne devais songer qu'à mon départ, je suivis l'esclave, au hasard de tout ce qu'il en pouvait arriver. Il me conduisit par de petites rues détournées à un grand palais dont le seul aspect me charma. Nous y entrâmes, et m'ayant fait entrer dans un spacieux appartement garni de meubles magnifiques, il me dit de demeurer là et d'attendre qu'on m'y vînt chercher. J'étais trop agité pour m'occuper de tant de choses riches et curieuses qui dans une autre conjoncture auraient arrêté longtemps mes regards ; je ne pensais qu'à la maîtresse de ce palais.

Pendant que j'y rêvais, plusieurs dames vinrent embellir de leurs charmes le salon où j'étais ; mais quelque belles qu'elles fussent, elles cédaient toutes à celle dont j'attendais la venue. Enfin elle parut. Je la reconnus à sa taille et à son air ; et comme elle n'avait point alors de voile, je la trouvai encore plus belle que je ne l'avais trouvée bien faite. Les pier-

reries et la richesse de son ajustement relevaient encore ses grâces naturelles, qui n'avaient pas besoin du secours de l'art pour enchanter. J'en fus ébloui. Elle s'en aperçut et en sourit. Elle se plaça sur un sofa qui ressemblait assez à un petit trône, et ses femmes se rangèrent à droite et à gauche en deux files.

Alors m'adressant la parole : Approchez, jeune homme, me dit-elle avec assez de douceur. Une autre que moi se trouverait peut-être offensée du peu de respect que vous m'avez marqué dans un lieu public; mais vous me paraissez étranger et cela mérite quelque indulgence. Je vous dirai même que les astres m'inclinent à vous vouloir du bien. Si vous vous rendez digne de mes sentimens par un attachement sincère, je vous permettrai d'aspirer à mes bontés, grâce que je n'ai encore accordée à personne.

A ces mots, qu'elle prononça avec un air de majesté qui augmentait le prix de la faveur que je recevais, je me sentis transporté de joie. Ah! sultane, m'écriai-je en me prosternant à ses pieds, l'ai-je bien entendu? A quelle fortune daignez-vous élever un étranger qui n'a point d'autre mérite que de vous trouver adorable! — Tant mieux, interrompit-elle, la grâce en sera d'autant plus grande que vous croirez moins la mériter. Apprenez-moi, poursuivit-elle, de quel pays vous êtes, quelle est votre naissance et ce qui vous a fait venir à Serendib.

Je satisfis pleinement sa curiosité; mais lorsque je dis que je devais le lendemain m'embarquer pour m'en retourner, elle m'interrompit en marquant quelque émotion. Quoi donc! Aboulfaouaris, me dit-elle, vous avez dessein de nous quitter sitôt? La plus belle île de la mer des Indes n'a pas assez de charmes pour vous retenir plus longtemps! — Princesse, répondis-je, la ville de Serendib a sans doute de quoi charmer des yeux plus difficiles que les miens; mais quelques merveilles qu'on admire dans la superbe enceinte de ses murs, je m'en arracherais sans peine si ce jour n'eût pas offert à mes yeux des appas plus capables de m'arrêter. — Vous ne persévérez donc plus, reprit la dame en souriant, dans la résolution de ce départ précipité? — Après les glorieuses espérances, lui repartis-je, que vous m'avez permis de concevoir, puis-je, ma reine, avoir d'autre volonté que celle qu'il vous plaira de m'inspirer? — Avec de pareils sentimens, répliqua-t-elle, vous ne sauriez manquer de me plaire, et je ne me repens point d'avoir fixé mon choix sur vous.

En achevant de parler ainsi, elle me dit de m'asseoir à côté d'elle sur son sofa; et comme j'en faisais difficulté, elle me témoigna si sérieusement qu'elle s'offenserait de mon refus que je m'imaginai lui marquer mieux mon respect en obéissant qu'en prenant auprès d'elle un air d'esclave. Elle m'apprit qu'elle se nommait Canzade [1], qu'elle était fille d'un premier visir du roi de Serendib; que la mort de son père la laissait en droit de disposer de son sort; que les plus grands seigneurs de l'état l'avaient recherchée, mais qu'elle s'était refusée à leur poursuite et n'avait pas voulu jusque-là s'engager. Elle m'avoua que les paroles qui m'étaient échappées en la voyant passer auprès de moi l'avaient frappée; qu'elle m'avait regardé avec attention et que ma personne lui avait plu; que son père, pendant quarante ans passés dans les emplois, avait amassé des biens immenses qu'il ne tiendrait qu'à moi de partager avec elle.

Je lui témoignai ma reconnaissance dans les termes les plus tendres et les plus soumis, et je parlai d'une manière à lui persuader que sa personne me touchait plus que ses richesses. Elle parut satisfaite de mes sentimens. Nous changeâmes ensuite de matière, et je reconnus dans notre entretien que la nature avait pris plaisir à joindre en elle les plus rares qualités de l'esprit à celles du corps.

CLVIII[e] JOUR.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de douze esclaves qui entrèrent dans le salon. Ils portaient tous les préparatifs d'un grand repas. Ils eurent en moins de rien dressé et couvert la table des mets les plus exquis. L'odeur admirable faisait juger de la finesse des assaisonnemens. Canzade me prit par la main, se mit à table et me fit asseoir auprès d'elle. Nous commençâmes à manger. Elle me servait de sa propre main tout ce qu'il y avait de meilleur. La délicatesse et la variété des vins répondaient à celles des viandes; ils étincelaient

[1] *Canzade*, ou plus exactement *Khanzadeh*, veut dire fille de khan.

dans l'or et le cristal où elle les faisait verser; mais les esprits qu'ils exhalaient m'enivraient moins que les regards de la dame, qui, me présentant une coupe d'un air riant, allumait dans mon cœur une flamme qui s'augmentait de moment en moment.

Elle m'entretenait pendant le repas d'agréables choses. L'enjouement de son humeur avait un charme particulier; le désir de plaire y joignait de nouvelles grâces. Aboulfaouaris, me disait-elle toutes les fois qu'elle m'offrait du vin dont je n'avais pas encore bu, goûtez de ce vin. Ses belles lèvres en faisaient auparavant l'essai et semblaient le rendre encore plus délicieux qu'il n'était. Je prenais la coupe avec transport, et en buvant la liqueur, j'avalais à longs traits le doux poison de l'amour.

Sur la fin du repas, les femmes de Canzade se partagèrent; les unes prirent des instrumens et commencèrent à chanter, les autres se mirent à danser des danses assez semblables aux nôtres. Chacune s'acquittait également bien de son devoir, et soit dans le chant, soit dans la danse, l'art, la justesse et la méthode y étaient parfaitement observés. Tandis qu'on chantait les airs les plus tendres, les yeux de Canzade et les miens parlaient un langage muet le plus touchant du monde; il était entremêlé de soupirs brûlans qui marquaient assez l'ardeur de nos désirs. La dame, après que ses femmes eurent chanté, voulut chanter elle-même. Elle se fit donner une coupe, et jetant sur moi un regard où la tendresse et la joie paraissaient également dépeintes, elle chanta un air dont le sens était que le vin disposait merveilleusement par sa douce chaleur le cœur d'une dame à partager les feux de son amant.

Le repas fini, on apporta des parfums[1]. C'était une cassolette d'or où brûlait un bois de la meilleure canelle de toute l'île de Serendib. Nous nous lavâmes les mains avec des eaux de senteur; ensuite nous donnâmes toute notre attention aux chants et aux danses qui continuaient toujours, quoique nous fussions levés de table. Ces divertissemens nous menèrent jusqu'au soir.

[1] On connaît la passion des Orientaux pour les parfums. C'était un goût dominant chez Mahomet en particulier : « Deux choses, disait-il lui-même, m'attirent et m'entraînent : les femmes et les parfums; ces deux choses me réjouissent et me rendent plus dispos à la prière. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. Ier, p. 275.)

La nuit étant arrivée, je voulus prendre congé de la dame. Comment donc! me dit-elle d'un air mécontent, vous songez encore à me quitter? Après les assurances que vous m'aviez données de n'avoir point d'autres volontés que les miennes, je ne m'attendais pas à un pareil compliment. L'accueil que je vous fais ne vous paraît pas sans doute mériter que vous en souhaitiez la continuation. Pour un homme qui veut faire croire qu'il est fort épris, vous avez des impatiences qui sont assez nouvelles : vous craignez autant la nuit que les autres amans la souhaitent. —Ah! madame, m'écriai-je, que vous lisez mal dans le fond de mon cœur! Cet accueil, dont vous m'accusez si injustement de ne pas connaître le prix, fait la plus douce idée de mon esprit. J'ai craint d'abuser de vos bontés; et bien loin de me blâmer d'avoir voulu prendre congé de vous, plaignez-moi plutôt de la violence que je me suis faite pour me résoudre à m'éloigner de vos charmes. — On doit peu vous plaindre, repartit-elle, d'une violence que vous pouviez vous épargner. Une si grande discrétion m'est suspecte. Je ne vous conseille pas d'entreprendre de vous en faire un mérite auprès de moi. — Hé! pouvais-je, madame, lui dis-je, me flatter que vous me destiniez à passer la nuit dans votre palais? — Après tout ce que je vous ai dit, repartit-elle, je vous aurais pardonné de le croire. Je démêle dans votre procédé une tiédeur qui répond mal de la vivacité de vos sentimens.

CLIX[e] JOUR.

Je ne manquai pas de dire à la dame qu'elle me faisait une cruelle injure de me soupçonner de froideur. Je me répandis en discours passionnés pour la désabuser. Je lui avouai qu'au milieu de tous les plaisirs qu'elle avait la bonté de me procurer, je n'avais pu me défendre d'un mouvement d'inquiétude. Je lui racontai la réception que mon hôte m'avait faite à mon arrivée à Serendib, lui représentai qu'il devait être fort en peine de moi, et qu'il le serait encore bien davantage si je n'allais pas coucher chez lui.

Canzade se laissa persuader. Elle entra dans l'obligation où j'étais de mettre l'esprit de Habib en repos; mais elle ne voulut pas que je sortisse pour l'aller trouver moi-même, quelques sermens que je lui fisse de revenir sur-le-

champ : elle craignait que le prudent Habib ne m'empêchât de suivre les mouvemens de mon amour. Elle me permit seulement de lui écrire, et encore me défendit-elle de lui faire le moindre détail de mon aventure et de lui mander le lieu où j'étais. Sa défiance là-dessus alla même si loin qu'elle voulut dicter la lettre. Ainsi je mandais simplement à mon hôte qu'une affaire importante m'obligeait à retarder mon départ et me priverait de sa vue pour quelques jours; que je le priais de n'être point en peine de moi.

Elle fit porter la lettre à Habib, et se voyant rassurée sur mon départ, elle me mena dans tous les appartemens de son palais et m'en montra les magnificences, qui me parurent dignes d'un grand visir. Cette dame, lorsque l'heure de se reposer fut venue, me conduisit à l'appartement qu'elle m'avait destiné et qui n'était pas le moins riche de son palais. Elle m'y laissa, et à peine en fut-elle sortie que plusieurs esclaves, chargés du soin de me servir, m'apportèrent tout ce qu'il faut pour un propre et galant déshabillé. Ils m'aidèrent à me mettre au lit.

Lorsque je me vis seul et en liberté de faire des réflexions sur l'état où je me trouvais, je dis en moi-même : A quoi aboutira tout ceci ? Quel sort brillant vient s'offrir à moi ! quelles richesses sont étalées dans ce palais ! Dois-je en effet espérer que je serai bientôt possesseur d'une si belle dame ? Non, Aboulfaouaris, non, tout cela n'est point fait pour toi. Cesse de te flatter. Ce sont des piéges que la fortune te tend, et tu verras bientôt sans doute s'évanouir comme un songe décevant toutes ces idées de grandeur et de volupté dont tu t'enivres.

Cette pensée ne laissait pas de me troubler. Mais un moment après, je me représentais que j'avais tort de m'alarmer; que Canzade n'ayant point d'intérêt à me tromper, je ne devais point me défier de ses bontés; que les manières de ses gens m'avaient paru très-sérieuses et très-naturelles, et que j'avais même remarqué dans ses yeux qu'elle était touchée d'une véritable passion pour moi. Ainsi tantôt me livrant à ma confiance et tantôt cédant à mon inquiétude, comme un vaisseau agité par deux vents opposés, je passai la nuit entière sans prendre aucun moment de repos.

Le jour me surprit que je rêvais encore avec beaucoup de vivacité aux mêmes choses qui m'avaient occupé toute la nuit. Le soleil vint éclairer mon appartement; il en faisait briller les riches meubles. Ébloui de leur éclat, je regardais ce palais comme un de ces châteaux enchantés où l'art magique, maîtrisant la nature, étale tout son pouvoir. Je me levai, et aussitôt les esclaves qui m'avaient aidé à me mettre au lit, m'entendant marcher, entrèrent chargés de robes magnifiques. J'en pris une d'une étoffe de soie verte relevée d'une broderie d'or dont le travail me plaisait infiniment pour le bon goût du dessein.

A peine en fus-je revêtu que Canzade, ayant appris que j'étais visible, vint me demander si j'avais bien reposé. Son impatience de me revoir ne lui avait pas permis d'attendre que j'allasse la trouver dans son appartement. Je lui répondis que j'avais passé la nuit d'une manière à mériter qu'elle avançât le moment de mon bonheur. A quoi elle repartit en souriant qu'elle voulait être pleinement instruite de la sincérité de mes paroles avant que de faire une démarche si délicate pour son repos.

CLX^e JOUR.

Je demeurai huit jours dans le palais de Canzade, où je fus traité avec toutes les déférences qu'on aurait eues pour un roi. La dame avait des manières charmantes pour moi. Elle ne me refusait aucun de tous les témoignages de tendresse et de complaisance que j'aurais pu exiger d'elle, à la réserve de cette faveur singulière qui fait la suprême félicité des amans.

Un jour que nous nous promenions tous deux dans les jardins de son palais : Aboulfaouaris, me dit-elle, je me flatte que vous m'aimez, et dans cette confiance, je me suis enfin déterminée à remplir vos désirs. Rendez grâces à l'amour, qui vous ôte l'épine des roses que vous allez cueillir. Voyez ce que je fais pour vous : c'est peu de vous laisser la libre disposition de tous mes trésors, je vous donne encore ma personne, que vous ne devez pas moins estimer si vous êtes bien épris. Après cela, refuserez-vous de faire aussi quelque chose pour moi ? — Ah ! madame, interrompis-je en cet endroit avec toutes les marques d'une véritable reconnaissance, ce doute m'outrage; parlez : fût-ce ma propre vie, il me serait glorieux de la sacrifier à vos moindres désirs. — Ce que je vous demande, repartit-elle, sera une nouvelle grâce

cet homme en demeurerait là. Nous nous trompions. Il demanda à manger sur de nouveaux frais. Alors un des esclaves de l'équipage, choqué de l'insolence de ce brutal, se mit en devoir de le maltraiter ; mais l'autre, qui l'observait, le prévint, et l'empoignant par les deux épaules, le déchira de ses ongles tranchans. Il y eut en moins de rien cinquante sabres de levés pour venger ce meurtre affreux. Chacun s'empressait de porter son coup et de tirer raison de cette audace lorsque nous nous aperçûmes avec effroi que notre ennemi avait la peau plus impénétrable que le diamant: nos sabres se cassaient et s'émoussaient sans pouvoir même l'effleurer. Quoiqu'il ne craignît point nos coups, il ne les reçut pas impunément : il prit un des plus acharnés contre lui, et d'une force étonnante le mit en pièces à nos yeux.

Quand nous vîmes que nos sabres nous étaient inutiles et que nous ne pouvions blesser notre homme, nous nous jetâmes tous ensemble sur lui pour tâcher de le précipiter dans la mer ; mais nous ne pûmes pas seulement l'ébranler. Outre qu'il avait une raideur de membres et de nerfs prodigieuse, il enfonça ses ongles crochus dans le bois du tillac et s'y tint attaché de telle sorte qu'un roc au milieu des vagues n'est pas plus immobile. Aussi, bien loin de paraître effrayé de notre entreprise, il nous dit avec un souris amer : Mes amis, franchement vous prenez un fort mauvais parti. Vous ferez mieux de m'obéir. J'en ai réduit de plus indociles que vous. Je vous déclare que si vous continuez à vous raidir contre mes volontés, je vous ferai le même traitement que je viens de faire à vos deux camarades.

CLXVᵉ JOUR.

Ces paroles nous glacèrent d'effroi. Nous ne fîmes plus de résistance. On alla docilement chercher pour la troisième fois des mets qu'on lui servit. Il se mit à table, et on eût dit, à le voir manger, que son appétit s'augmentait au lieu de diminuer.

Dès qu'il remarqua que nous étions déterminés à nous soumettre, il devint de belle humeur. Il nous témoigna qu'il était fâché que nous l'eussions forcé de faire ce qu'il avait fait et nous dit affectueusement qu'il nous aimait à cause du service que nous lui avions rendu en le tirant de la mer, où il serait mort de faim s'il eût tardé seulement de quelques heures à nous rencontrer ; qu'il souhaitait pour notre bien qu'il survînt quelque autre vaisseau muni de bonnes provisions, parce qu'il se jetterait dessus et nous laisserait en repos. C'était en mangeant qu'il nous tenait ce discours. Il riait, badinait comme les autres hommes ; et nous l'aurions même trouvé assez divertissant si nous eussions été dans une situation à prendre goût à ses plaisanteries.

Enfin il se rendit au quatrième service et fut deux heures après sans rien manger. Pendant cet excès de sobriété, il nous parlait fort familièrement ; il nous questionnait l'un après l'autre sur notre pays, sur nos usages et sur nos aventures. Nous espérions que la fumée de tant de mets qu'il avait dans l'estomac pourrait lui monter à la tête et l'assoupir; nous attendions avec impatience que le sommeil vînt s'emparer de ses sens, et nous nous promettions bien, tandis qu'il dormirait, de l'enlever avec précipitation, avant qu'il eût le temps de se reconnaître, et de le jeter à la mer. Cet espoir faisait notre seule ressource ; car quoique nous eussions une grande quantité de provisions dans notre vaisseau, de la manière dont il s'y prenait, il était homme à les consumer en peu de temps. Mais hélas, nous nous flattions d'une fausse espérance ! Le cruel, comme s'il eût pénétré notre dessein, nous avertit qu'il ne dormait jamais. Il nous dit que la quantité d'alimens qui entraient dans son corps réparait la faiblesse de la nature et suppléait au besoin qu'elle a de repos.

Nous reconnûmes avec douleur cette triste vérité. Nous avions beau, en répondant à ses questions, lui faire des récits longs et ennuyeux, le bourreau ne s'endormait pas pour cela. Nous déplorions donc notre infortune, et notre patron désespérait de jamais revoir Golconde lorsque tout à coup l'air nous parut s'obscurcir au-dessus de nous. Notre première pensée fut que c'était une tempête qui commençait à se former et nous en eûmes d'autant plus de joie qu'un orage nous laissait plus d'espoir de salut que l'état où nous nous trouvions. Notre vaisseau pouvait se briser contre un écueil à la vue de quelque île où nous nous serions sauvés à la nage et où nous aurions peut-être été débarrassés du monstre, qui se promettait bien sans doute de nous dévorer après avoir mangé toutes nos provisions.

Nous souhaitions donc qu'une tempête violente vînt nous accueillir; et, ce qui peut-être n'était point encore arrivé, nous fîmes des vœux au ciel pour être submergés. Cependant nous nous trompions, ce que nous prenions pour un amas de nuées et de vapeurs était un des plus gros rokhs[1] qu'on ait jamais vus dans ces mers. Ce monstrueux oiseau vint avec impétuosité fondre sur le tillac et enleva notre ennemi, qui était au milieu de tout l'équipage et qui, ne se défiant de rien, n'eut pas le temps de se précautionner contre cet enlèvement. Nous ne nous en aperçûmes nous-mêmes que quelques momens après et lorsque l'oiseau se fut relevé dans les airs avec sa proie.

Nous vîmes alors un combat fort extraordinaire. L'homme s'étant reconnu, et se sentant en l'air entre les griffes d'un monstre ailé dont il éprouvait la force, prit le parti de se défendre. Il avait les mains libres. Il enfonça ses ongles crochus dans le corps du rokh, et en même temps, portant les dents sur son estomac, il se mit à dévorer toute la chair et les plumes qui étaient au-dessus. L'oiseau en ressentit une douleur qui lui fit pousser un cri dont tout l'air retentit aux environs, et pour s'en venger, il creva d'une de ses griffes les deux yeux de son ennemi. Celui-ci, quoique aveuglé, ne lâcha point prise et acheva de manger le cœur du rokh, qui, rappelant en mourant le reste de ses forces, lui écrasa la tête d'un coup de bec. Ils tombèrent tous deux sans vie dans la mer à quelques pas de nous.

CLXVI[e] JOUR.

Voilà de quelle manière il était écrit sur la table de la prédestination que nous serions délivrés de ce dangereux homme. D'abord que nous nous en vîmes défaits, ce fut une joie générale dans le vaisseau. Nous ne pouvions assez admirer notre bonheur, et nous regrettâmes la mort du rokh à qui nous en étions redevables.

Nous continuâmes notre route en nous entretenant de cette aventure, qui nous paraissait d'autant plus singulière que nous ne pouvions comprendre comment il était possible qu'il y eût au monde une pareille espèce d'hommes. Nous avions toujours le vent favorable. Après plusieurs jours de navigation, nous aperçûmes heureusement la terre. Au premier avis que nous en donna le matelot qui était à la hune, on prit les hauteurs, et suivant nos observations, nous reconnûmes que nous étions à la pointe occidentale de l'île de Java qui, avec l'orientale de l'île de Sumatra, forme l'entrée du détroit de la Sonde, assez près de la ville de Bantam. Ravis de cette découverte, nous fîmes aussitôt force de voile; et, pour comble de bonheur, il arriva que le vent, qui était à l'est, se tourna au sud et par conséquent nous devint favorable pour aller au détroit. Nous en profitâmes si bien qu'en peu de temps nous nous rendîmes à Bantam.

Nous renouvelâmes là nos provisions, et notre patron, ayant des affaires à la fameuse Batavie, qui n'en est qu'à quinze ou vingt lieues, fit mettre à la voile pour nous y transporter. J'en eus beaucoup de joie, car c'est une ville singulière et de la dernière magnificence; on y voit à profusion tout ce qu'il y a de plus curieux dans l'empire de la Chine. Aussitôt que Dehaousch y eut terminé ses affaires, nous cinglâmes vers le royaume de Golconde, où nous arrivâmes après un mois de navigation des îles de la Sonde.

Mon patron fut reçu dans la capitale où il faisait sa résidence avec un applaudissement général, car il était aimé de tout le monde. Pour sa famille, on ne peut exprimer la joie qu'elle eut de son retour. Sa femme et sa fille ne pouvaient se lasser de l'embrasser; et lui, charmé de revoir ces objets chéris, pleurait de tendresse en répondant à leurs embrassemens.

Après mille et mille caresses, il me présenta à ces dames comme un esclave qu'il considérait particulièrement et il les pria de recevoir agréablement mes services. J'acquis en peu de temps sur elles un grand crédit. Rien n'était bien fait que par moi. Les autres esclaves mêmes, loin d'en avoir de la jalousie, paraissaient ravis de me voir si bien traité. Il est vrai que je leur procurais les meilleurs traitemens que je pouvais et que souvent je leur faisais donner des récompenses qu'ils n'avaient pas méritées.

Enfin l'amitié que Dehaousch avait pour moi augmenta de telle sorte qu'il me dit un jour : Aboulfaouaris (car je ne lui avais caché ni mon nom ni mon pays), vous avez dû vous apercevoir que je vous ai toujours distingué de mes autres esclaves. Dès le premier instant que

[1] Voyez sur cet oiseau fabuleux une note des *Mille et une Nuits*, p. 99.

je vous ai vu, j'ai conçu de l'inclination pour vous et je n'ai rien épargné pour adoucir la rigueur de votre esclavage. Je prétends vous donner encore de plus grandes marques de mon affection. Vous avez vu ma fille, il n'y en a peut-être pas une plus belle dans Golconde: j'ai résolu de vous la faire épouser. J'ai déjà sondé ses sentimens, et il m'a paru que vous ne lui déplaisiez pas.

Je fus étourdi de cette proposition, et il ne fut pas difficile à celui qui me la faisait de juger qu'elle ne m'était guère agréable. Comment donc! me dit-il, ce que je vous propose vous fait de la peine? L'avantage d'être mon héritier et de posséder Facrinnisa est-il si peu considérable qu'il ne puisse exciter l'envie d'un esclave? — Seigneur, lui répondis-je, l'honneur d'être votre gendre aurait de quoi me tenter si vous suiviez comme moi la loi musulmane; mais vous êtes Gentil... — Oh! si vous n'êtes arrêté que par cet obstacle, répondit le patron, nous serons donc bientôt d'accord, car je suis dans la résolution de me faire mahométan, et ma fille est dans la même résolution. Malgré les préjugés dont les prêtres de la Gentilité ont rempli mon esprit, je suis las de rendre des honneurs divins à des bœufs et à des vaches; j'ai trop de bon sens pour ne pas reconnaître que c'est une superstition déplorable, et je sens qu'il y a un Être-Suprême qui est au-dessus de tous les autres dieux. Ainsi, mon fils, acceptez ma proposition sans scrupule et sans retardement.

CLXVII[e] JOUR.

Quoique Facrinnisa fût fort aimable et le parti très-avantageux pour moi; quoique du côté de ma religion je n'eusse rien à me reprocher en épousant la fille de Dehaousch, je me sentais de la répugnance pour ce mariage, ce qui ne pouvait être que l'effet du souvenir de Canzade. J'eus toutefois assez de force sur moi pour n'en rien témoigner à mon patron, qui, croyant que j'y consentais parce que je ne m'y opposais point, alla porter cette nouvelle à sa femme et à sa fille.

J'eus bientôt un entretien avec Facrinnisa. Elle me parut si gaie et si contente que je ne pus m'empêcher de m'imaginer que ma personne lui plaisait. Vous allez juger si j'expliquai bien sa joie. Aboulfaouaris, me dit-elle, je suis ravie que mon père vous ait choisi pour être mon époux, car je ne doute point que vous ne soyez assez généreux pour vouloir faire mon bonheur, même aux dépens du vôtre. — Vous ne vous trompez point, belle dame, lui répondis-je; il n'y a rien que je ne fasse pour la charmante Facrinnisa. — Écoutez-moi, reprit-elle, et vous allez apprendre le service que j'attends de vous. J'aime le fils d'un marchand de Golconde et j'en suis passionnément aimée. Il m'a fait demander plusieurs fois à mon père, qui m'a toujours refusée à ses vœux à cause d'une ancienne inimitié qui règne entre nos familles. Vous n'avez qu'à m'épouser. Le lendemain de notre mariage vous me répudierez comme par colère; ensuite vous feindrez de vouloir me reprendre, et vous ferez choix de mon amant pour être votre hulla. — Je vous entends, lui dis-je: vous souhaitez seulement que je vous épouse pour vous livrer à ce que vous aimez. Hé bien! madame, j'y consens; vous serez satisfaite. Quelque difficile qu'il soit de céder la possession d'un objet plein de charmes, je me sens capable d'un si grand effort. Mais que pensera, que me dira le seigneur Dehaousch? Vous n'ignorez pas ce que je lui dois. Il sera surpris de ma conduite; il ne manquera pas de me la reprocher. Que répondrai-je à ses reproches? — Que cela ne vous cause point d'inquiétude, repartit-elle; vous n'avez qu'à faire exactement tout ce que je vous dirai, et je vous promets que mon père sera content de vous.

Sur la foi de cette promesse, je l'assurai que j'étais disposé à servir son amour de la manière qu'elle le pouvait désirer. Charmée de cette assurance, elle pressa si bien son père de hâter notre mariage qu'il se fit peu de jours après; mais elle abjura sa religion auparavant et embrassa le mahométisme. Tout l'avantage que je tirai de mon union avec Facrinnisa fut d'avoir obligé cette dame à renoncer à l'idolâtrie plus tôt qu'elle n'aurait fait. Tout aimable qu'elle était, je sacrifiai les droits d'époux à l'honneur de tenir la parole que je lui avais donnée de ne la regarder que comme un dépôt dont il fallait me dessaisir et que je devais rendre pur et entier. Je n'en fus pas longtemps chargé, et voici de quelle sorte je me conduisis par ordre de cette dame pour la remettre entre les mains de son amant. Peu de jours après mon mariage, je la répudiai. Dehaousch, comme je l'avais prévu, étonné de

mon procédé, vint chez moi, car nous allâmes loger dans une maison particulière dès le jour même que nous fûmes mariés. Il me demanda pourquoi j'avais répudié Facrinnisa. Je lui répondis que je m'étais aperçu qu'elle avait une passion dans le cœur, et que ne voulant point posséder une femme malgré elle, je l'avais répudiée. Il se moqua de ma délicatesse et me dit que sa fille peu à peu s'attacherait à moi; enfin il m'exhorta à la reprendre, et je feignis de me laisser persuader. Je vais dans la ville, lui dis-je, chercher un hulla; je l'amènerai chez moi cette nuit avec le nayb du cadi. Demain, quand ce hulla aura répudié Facrinnisa, j'irai vous en avertir, et nous renouvellerons nos noces sous de meilleurs auspices.

CLXVIII^e JOUR.

Dehaousch se retira chez lui un peu plus satisfait de moi qu'il ne l'avait été en apprenant la répudiation de sa fille. Il me laissa le soin de choisir un hulla et de tout le reste de la cérémonie. Ainsi j'allai moi-même chercher l'amant de Facrinnisa, et ils furent mariés en ma présence par le lieutenant du cadi. Ils passèrent la nuit ensemble, et le lendemain, comme le hulla refusa de répudier sa femme, je me rendis à la maison de Dehaousch et lui dis, en faisant paraître une douleur que je ne ressentais point, que le hulla ne voulait point répudier son épouse, quoiqu'il m'eût promis le jour précédent de faire tout ce que je souhaiterais.

Il faut voir qui est ce hulla, dit alors Dehaousch; si ce n'est qu'un misérable, j'ai assez de crédit et d'argent pour lui arracher ma fille. Dans le temps qu'il parlait de la sorte, le nayb arriva et lui dit: Seigneur Dehaousch, je viens vous apprendre que le hulla dont votre gendre a fait choix est fils d'Amer le marchand. Ainsi votre fille est perdue pour son premier mari, car le second a résolu de ne la lui céder jamais. Je sais bien qu'Amer n'est pas de vos amis, mais je vous conseille de vous réconcilier avec lui en faveur de ce mariage et d'étouffer la haine que vous avez pour lui depuis si longtemps.

Le nayb ne se contenta pas d'exhorter mon patron à se raccommoder avec la famille de son nouveau gendre, il s'offrit à parler lui-même au seigneur Amer et à ne rien épargner pour les bien remettre ensemble. Dehaousch, jugeant en homme de bon sens qu'il n'avait point de meilleur parti à prendre que celui qu'on lui proposait, ne s'en éloigna point, et le lieutenant, ayant trouvé Amer dans la même disposition, établit entre ces deux pères une parfaite intelligence. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que mon patron, prévenu que j'étais la victime de cette réconciliation, me plaignit et me donna comme pour me dédommager une assez grosse somme d'argent avec la liberté de retourner à Basra.

Voilà de quelle manière Facrinnisa fut débarrassée d'un mari qu'elle n'aimait point et unie avec son amant. Aussitôt que je vis son bonheur assuré, je sortis de Golconde, et me joignant à quelques personnes qui voulaient aller à Surate, nous gagnâmes la mer. Nous nous embarquâmes dans un vaisseau qui mit bientôt à la voile, et notre navigation fut fort heureuse. Si dès le lendemain de mon arrivée j'eusse trouvé quelque bâtiment prêt à partir pour Basra, j'aurais profité de l'occasion; mais comme je n'en trouvai point, je fus obligé de demeurer à Surate.

CLXIX^e JOUR.

La ville de Surate est trop agréable et trop remplie de choses curieuses pour que je m'y ennuyasse. J'allais souvent aux bains publics, qui sont là très-beaux et où l'on est mieux servi qu'en aucun autre lieu du monde; je me promenais aussi fort souvent aux environs de la ville et dans les avenues, qui en sont charmantes, ou dans les jardins délicieux, car on en voit plusieurs qui sont bien entretenus et ouverts à toutes les personnes qui veulent s'y promener.

Un jour que je prenais le plaisir de la promenade dans un de ces jardins, un homme d'un âge déjà un peu avancé m'aborda au détour d'une allée et me salua fort civilement. Je le saluai de même et nous liâmes conversation. Comme il me parut franc et sincère, sa franchise excita la mienne. Il me dit qu'il était Gentil, qu'il avait à la rade de Surate un vaisseau qui lui appartenait et qu'il faisait tous les ans un petit voyage sur mer. De mon côté, pour ne pas demeurer en reste de confiance avec lui, je lui dis que j'étais mahométan, et je lui contai toutes mes aventures.

Il se montra si sensible à mes malheurs que j'en fus surpris. Il s'en aperçut. Je vois bien, mon fils, me dit-il, que vous êtes étonné de me voir entrer si vivement dans vos peines; mais outre que je suis d'un naturel le plus compatissant du monde aux maux de mon prochain, je vous dirai que je me sens beaucoup d'amitié pour vous, quoique vous ne soyez pas de ma religion. Je suis touché des périls que vous avez courus, et quand vous les raconterez à votre père, je suis assuré qu'il n'y sera pas plus sensible que moi.

Il est naturel de répondre à l'amitié qu'on nous témoigne. S'il me dit des choses obligeantes, il eut aussi lieu d'être satisfait des discours que je lui tins. Il en parut charmé. O jeune homme! s'écria-t-il, que je me sais bon gré d'être venu dans ce jardin, puisque je vous y ai rencontré! Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point votre entretien m'est agréable. Chaque instant augmente l'affection que j'ai conçue pour vous. Allons ensemble à la ville, et venez, je vous prie, loger chez moi. Je suis vieux, riche, et je n'ai point d'enfans, je vous choisis pour mon héritier. A ces paroles, il me tendit les bras et m'embrassa avec autant de tendresse que si j'eusse été son fils.

Il fallut le remercier des bontés nouvelles qu'il faisait paraître pour moi. Autres assurances d'amitié de sa part; vives protestations de la mienne. Enfin le résultat de notre conversation fut que nous sortîmes du jardin et rentrâmes dans la ville ensemble. Il me conduisit à sa maison, qui n'était pas une des moins belles de Surate. Après que son portier nous eut ouvert la porte de la rue, j'aperçus au lieu de cour deux parterres [1] de toutes sortes de fleurs séparés par une large allée enduite d'un mortier plus dur et plus beau que le marbre. Nous suivîmes l'allée, qui nous mena à un assez beau corps de logis où l'on ne voyait point à la vérité briller l'or, mais les ameublemens pour être plus riches n'en étaient pas moins agréables à la vue. Les tapisseries et les sofas, quoique de simples toiles peintes, ne laissaient pas de faire de beaux appartemens. Il est vrai que ces toiles étaient d'un goût admirable et des plus belles qui se fassent à Masulipatan [2] et dans les autres lieux de la côte de Coromandel.

Le vieillard m'obligea d'abord à me baigner comme lui dans un grand bassin de pierre où il y avait une eau claire et propre, et qui lui servait ordinairement à se laver, tant pour se rafraîchir que pour remplir les devoirs de sa religion. Au sortir du bain, des esclaves nous apportèrent du linge fin et nous essuyèrent. Nous passâmes ensuite dans une salle où nous nous assîmes tous deux à une table couverte de plusieurs sortes de viandes servies dans des plats de porcelaine de la Chine et de vernis du Japon. La muscade de Malaca, le girofle de Macassar et la canelle de Serendib dominaient dans les ragoûts. Après avoir mangé autant qu'il nous plut, nous bûmes du vin de Palme, appelé tary, que je trouvai délicieux.

Lorsque nous eûmes fait la débauche, mon vieil hôte me dit: Je vais vous faire une confidence qui vous fera connaître jusqu'où va ma tendresse pour vous. Je dois partir du port de Souali [1] dans quinze jours pour me rendre à une île ou j'ai coutume d'aller tous les ans. Vous viendrez avec moi. Il y a dans cette île, qui est déserte à cause qu'elle est remplie de tigres, plus de deux cents puits où il vient des perles d'une grosseur extraordinaire. Cela n'est su que de moi seul. Un vieux capitaine de vaisseau, dont j'étais autrefois l'esclave favori, me découvrit ces trésors et m'apprit de quelle manière je pourrais m'approcher des puits malgré les animaux féroces qui semblent n'être là que pour en défendre l'approche. — Effectivement, dis-je au vieillard en l'interrompant en cet endroit, le capitaine de vaisseau fit fort bien de vous enseigner le secret de vous avancer impunément dans cette île, car il me semble que les tigres doivent mal recevoir les étrangers qui s'y arrêtent. — Il est aisé, reprit-il, de faire prendre la fuite aux tigres les plus furieux. Nous n'aurons qu'à descendre pendant la nuit dans l'île avec des faisceaux allumés: la vue du feu épouvante et fait fuir ces animaux.

Nous irons donc, ajouta-t-il, tirer de ces précieuses sources une grande quantité de perles que nous vendrons à notre retour en cette ville, et l'argent qui nous en reviendra, joint à celui que j'ai déjà amassé de la même manière, fera une fortune considérable dont vous jouirez après ma mort.

[1] A Surate, toutes les maisons des personnes riches ont, au lieu de cour, de semblables parterres. (*Pétis.*)

[2] Masulipatam, ville importante de l'Inde méridionale et capitale du quatrième district des Sercars du nord. Elle appartient aujourd'hui aux Anglais.

[1] C'est ainsi qu'à Surate on appelle le port, du nom d'un gros village qui est à deux cents pas de la mer. (*Pétis.*)

CLXX[e] JOUR.

Pour me persuader qu'il ne me disait rien qui ne fût véritable, il me mena dans son cabinet et me fit voir des roupies [1] d'or et d'argent par monceaux. Il y en avait une prodigieuse quantité. Hé bien! me dit-il, cela vous paraît-il digne d'attention, et vous sentez-vous de la répugnance à voyager? Je lui répondis que non; mais je le priai de me permettre d'écrire à mon père, de lui mander mon arrivée à Surate et les raisons qui m'y tenaient. Mon vieil hôte y consentit et prit même ma lettre lorsque je l'eus achevée en disant qu'il se chargeait de la faire tenir à mon père.

Je me reposai de ce soin-là sur Hyzoum (c'est le nom du Gentil), et le jour de notre départ étant venu, nous nous embarquâmes au port de Souali. Nous mîmes à la voile, et après avoir heureusement navigué pendant trois semaines, nous vîmes paraître une petite île déserte que mon vieillard me dit être celle où nous avions affaire. Nous y allâmes mouiller, mais nous attendîmes la nuit pour y descendre. Hyzoum ordonna à tous ses matelots de demeurer à bord, et il s'avança dans l'île accompagné de moi seul. Nous avions tous deux à la main un faisceau allumé et un grand nombre d'autres sous le bras; nous portions aussi des sacs pour y mettre les perles. Dans cet état nous cherchions les puits à la lueur de nos faisceaux. Nous n'en cherchâmes pas longtemps sans en trouver un des plus profonds. Descends dans ce puits, mon fils, me dit-il, je ne doute pas qu'il n'y ait dedans de belles perles. J'y descendis aussitôt avec une corde dont il tenait un bout. Dès que je fus au fond, je sentis des nacres sous mes pieds. J'en ramassai et j'en remplis un sac que j'attachai à la corde; le vieillard la tira, défit le sac, ouvrit les nacres, et n'y trouvant que de la semence de perles, il rattacha le sac à la corde et me dit : Les perles de ce puits ne sont pas encore en état d'être emportées. Couvre-les de terre, cela les fera grossir, et l'année prochaine nous les reviendrons prendre.

Je fis ce que me disait Hyzoum. Ensuite il m'attira en haut avec la corde. Nous allâmes à un autre puits encore plus profond : il se perdait sous une grosse montagne qui s'élevait au milieu de l'île. Les nacres de celui-ci renfermaient des perles d'une beauté singulière. J'en remplis plusieurs fois le sac du vieillard, qui tira la corde à lui quand il eut autant de perles qu'il en pouvait emporter; ensuite il me dit en riant : Adieu jeune homme; je te remercie du service que tu m'as rendu. — O mon père! lui répondis-je, ôtez-moi donc d'ici. — Tu es bien là, repartit le traître; couche-toi et te repose sur les perles. J'ai coutume d'amener ici chaque année un jeune musulman comme toi. Tu n'as qu'à t'adresser à ton prophète; s'il a le pouvoir de faire des miracles, ainsi que tu te l'imagines, il n'abandonnera pas un homme si attaché à sa secte [1]. En achevant ces mots, il s'éloigna du puits, où il me laissa crier, pleurer et lamenter.

O misérable Aboulfaouaris, disais-je, à quels maux le ciel t'a-t-il condamné! Qu'as-tu fait pour mériter le sort que tu éprouves? Mais pourquoi me plaindre d'un malheur que je me suis attiré moi-même? Ne devais-je pas me défier du perfide idolâtre qui m'a trompé? Ses caresses excessives devaient m'être suspectes; et pour peu que j'eusse eu de raison, je ne m'y serais point livré. O regrets superflus! que me sert-il en ce moment de m'imputer une faute que je ne vais que trop expier et qu'il ne dépendait pas de moi de ne pas commettre? Je devais nécessairement tomber dans cet abîme, et le même pouvoir qui m'y a jeté peut m'en retirer.

Cette réflexion m'empêcha de céder à mon désespoir. Je passai la nuit à parcourir le fond du puits, qui me parut d'une vaste étendue. Je sentais que je marchais sur des ossemens, et je jugeai par là que d'autres avant moi avaient péri misérablement dans ce précipice. Cette pensée pourtant ne me fit point perdre courage, et soutenu par notre grand prophète, qui m'inspirait sans doute, je m'avançai avec assez de hardiesse jusqu'à une ouverture où un bruit effroyable se faisait entendre. Je m'arrêtai pour écouter, et après avoir quelque temps prêté une oreille attentive, je crus démêler la cause de ce bruit, et je ne me trompais pas dans ma conjecture : c'était la chute de plusieurs eaux de la mer qui, pénétrant dans la montagne par diverses fentes, se rencontraient en cet endroit; et concluant de là qu'elles allaient rejoindre la

[1] La roupie d'or du Mogol vaut aujourd'hui 38 francs 72 centimes, et la roupie d'argent 2 francs 42 centimes.

[1] On a déjà vu un incident semblable dans l'histoire de Mazen. (Voyez les *Contes supplémentaires des Mille et une Nuits*, p. 734.)

mer par une issue assez large pour que je pusse passer avec elles, je me jetai dans l'ouverture. Peu s'en fallut que les eaux ne me suffoquassent; elle m'ôtèrent le sentiment, m'entraînèrent et me poussèrent sur le bord de la mer par une crevasse qu'on voyait dans la montagne.

CLXXI^e JOUR.

Quand j'eus repris l'usage de mes sens et que j'aperçus l'endroit par où les eaux m'avaient ramené au jour, je me mis à genoux pour remercier le ciel de ma délivrance; ensuite j'apostrophai Mahomet dans ces termes : O prophète des fidèles, favori du Très-Haut, j'ai plus besoin que jamais de ton secours! De quoi me servira que tu m'aies fait sortir du profond gouffre où j'étais si je deviens la proie des bêtes féroces qui sont dans cette île ou si la faim y vient terminer mon sort?

Je me sentis plein de confiance après cette apostrophe. Je me levai et fis le tour de l'île sans m'éloigner de la côte. Je ne vis point le vaisseau de Hyzoum : ce traître avait promptement remis à la voile pour s'en retourner. Je ne laissais pas de craindre que les tigres ne me missent en pièces et ne me dévorassent. Cependant je n'en vis aucun, et pour surcroît de bonheur, j'aperçus bientôt un gros vaisseau qui passait assez près de l'île. Je dépliai la toile de mon turban pour faire signe qu'on vînt à moi. Quelques personnes qui étaient sur le tillac me remarquerent; on détacha l'esquif, on me vint prendre et je fus mené à bord.

Jugez quelle fut ma joie lorsque je reconnus dans le capitaine de ce vaisseau un intime ami de mon père, et dans les autres personnes de l'équipage des hommes de Basra. Je leur contai par quelle aventure j'étais venu dans cette île, ce qu'ils écoutèrent avec beaucoup d'attention. Chacun maudit le vieillard qui m'avait joué d'une manière si cruelle. Je les laissai faire mille imprécations contre lui; ensuite je demandai au capitaine des nouvelles de mon père. Il se portait fort bien, me répondit-il, quand je suis parti de Basra, car je l'ai vu le jour de mon départ.

Je fis encore quelques autres questions au capitaine sur des choses qui concernaient ma famille: après quoi l'on remit sur le tapis le traître Hyzoum, et tout l'équipage fut d'avis qu'on descendît dans l'île pour puiser dans les puits. Comme nous étions en trop grand nombre pour craindre les tigres, nous n'eûmes pas besoin de faisceaux allumés; et si mon perfide vieillard prenait cette précaution, c'est qu'il ne voulait pas partager les perles avec personne. Nous jetâmes donc l'ancre auprès de l'île et nous y mîmes tous pied à terre sans attendre la nuit. Nous nous armâmes de flèches et de sabres pour repousser les bêtes féroces si elles osaient s'approcher de nous; après cela nous descendîmes tour à tour dans les puits, où nous trouvâmes des perles en abondance. On ne saurait dire la quantité de nacre qu'on en tira. Il nous fallut trois jours entiers pour les ouvrir toutes et pour en partager les perles, et tel fut le partage que tout le monde eut lieu d'être satisfait.

On remit ensuite à la voile pour aller à Serendib vendre des toiles peintes de Surate et y acheter de la canelle. Nous naviguions gaîment lorsqu'il s'éleva tout à coup une tempête furieuse qui nous écarta de notre route et nous fit errer à l'aventure pendant six jours. Le septième, le temps devint beau; mais ni le pilote ni le capitaine ne purent dire précisément où nous étions. Il nous semblait que notre vaisseau dérivait, comme s'il eût été emporté par des courans. Nous ne ne savions ce que nous devions penser ni même quelle manœuvre faire, car, malgré tous nos efforts, le bâtiment était entraîné avec violence vers une montagne que nous découvrîmes enfin le huitième jour.

Cette montagne avait beaucoup d'étendue et paraissait d'une hauteur prodigieuse; elle était fort escarpée, et, ce qui nous surprit étrangement, on eût dit qu'elle était d'acier poli, tant nous la trouvions claire et luisante. Alors un vieux matelot poussa un profond soupir et s'écria : Nous sommes perdus! Il me souvient d'avoir autrefois entendu parler de ce lieu-ci. On dit qu'il est funeste à tous les vaisseaux qui s'en approchent : dès qu'ils sont une fois arrivés au pied de la montagne, ils y sont retenus comme par un charme; ils ne peuvent plus reprendre le large ni s'éloigner [1].

Sur le rapport du vieux matelot, tout l'équipage s'affligea sans modération. Hélas! disait l'un, que nous sert-il d'avoir trouvé tant de perles s'il faut que nous les perdions ici avec

[1] Cette aventure rappelle celle de la montagne d'aimant dans l'*Histoire du troisième calender des Mille et une Nuits*.

la vie! — Faut-il, s'écriait l'autre, que personne d'entre nous n'ait connu plus tôt le danger où nous sommes. Celui-ci, croyant qu'il ne reverrait plus sa femme et ses enfans, frappait l'air de plaintes et de regrets pitoyables, et celui-là se mettait à genoux sur le tillac, implorant le secours du prophète. Plus touché de l'affliction dont je les voyais saisis que du péril même qui nous menaçait, je dis au capitaine : Seigneur, de quoi vous servira de céder lâchement à la douleur? Cherchons plutôt quelque moyen de sortir d'embarras. Pour moi, je vous l'avouerai, soit que j'aie naturellement un peu de courage, soit que Mahomet m'agite en ce moment, je ne suis nullement effrayé de l'état où nous sommes réduits. Croyez-moi, d'abord que nous serons arrivés au pied de la montagne, tâchons d'en gagner le sommet; montons-y l'un et l'autre, nous y trouverons peut-être un remède à nos maux.

Le capitaine, qui n'était pas le moins épouvanté de tous, me répondit qu'il voulait bien par complaisance faire ce que je lui proposais, mais qu'il n'avait aucune espérance que nous pussions jamais nous sauver. Cependant notre vaisseau arriva au pied de la montagne. Le capitaine et moi, nous nous jetâmes dans l'esquif; nous gagnâmes la terre, et commençâmes à grimper le mont. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes jusqu'au sommet.

CLXXII^e JOUR.

Nous y aperçumes avec surprise un dôme vert fort large et très-élevé. Nous en approchâmes, et nous vîmes qu'il y avait dessus une colonne d'acier, haute de dix coudées, vers le bas de laquelle était attaché avec des chaînes d'or un petit tambour fait de bois d'aloès et une crosse de bois de sandal rouge. Au-dessus du tambour pendait une table d'ébène sur laquelle on lisait ces paroles écrites en lettres d'or. « Si quelque vaisseau est assez malheureux pour être attiré jusqu'à cette montagne, il ne pourra plus cingler en pleine mer, à moins qu'il ne s'y prenne de la manière suivante : il faut qu'un homme de l'équipage donne trois coups de crosse sur le tambour; au premier coup, le vaisseau s'éloignera d'une portée de flèche; au second, il perdra cette montagne de vue, et au troisième, il se trouvera dans la route qu'il voudra tenir. Mais l'homme qui frappera le tambour doit demeurer ici volontairement et laisser partir les autres [1]. »

Quand nous eûmes lu cette inscription, qui nous parut supposer un talisman, nous retournâmes à bord pour informer l'équipage de notre découverte. Chacun fut ravi qu'il y eût un moyen de nous délivrer, mais personne ne voulait être la victime. Le moindre matelot refusait de s'immoler pour les autres. Hé bien! dis-je alors, puisque nul d'entre vous ne veut rester ici, j'y demeurerai donc, moi. Je consens à me sacrifier pour vous tous pourvu que vous me promettiez qu'en sortant d'ici vous irez à Basra; que vous direz de mes nouvelles à mon père, et remettrez fidèlement entre ses mains toutes les perles qui m'appartiennent.

Ils s'écrièrent à ce discours qu'ils priaient le ciel de leur faire faire naufrage s'ils ne faisaient pas ponctuellement ce que j'exigeais d'eux. Le capitaine m'assura, comme eux, que je pouvais avoir l'esprit en repos là-dessus, qu'ils retourneraient vers Basra sans aller à Serendib. Il me témoigna aussi quelque douleur de me perdre; mais je ne laissais pas de m'apercevoir qu'il était bien aise de sortir du péril. Enfin j'embrassai toutes les personnes de l'équipage et leur dis un éternel adieu. Ils me mirent à terre. Je remontai seul au haut de la montagne. Je m'avance vers le dôme, je prends la crosse, j'en frappe le tambour. Notre vaisseau s'éloigne de la montagne, et je le perds de vue dès le second coup. Je frappai pour la troisième fois, après quoi je demeurai sous le dôme prêt à consommer mon sacrifice et à subir le sort qui m'était réservé.

Je ne laissai pas de m'adresser encore au

[1] Le vieux roman français intitulé *Histoire du chevalier Berinus* offre une circonstance tout à fait semblable. Dans ce roman, la *nef* de Berinus est attirée par la roche d'aimant, sur laquelle se trouve l'inscription suivante : « S'il est aucun que fortune ait icy amené, et il s'en veuille départir, il convient premièrement vuider tout l'avoir et la richesse d'or et d'argent qui sera en leur nef, fors seullement que tant en retiendra par estimacion qu'il en ait assez pour retourner en son pays. Et puis quand on aura ce fait, ceux de la nef gecteront entre eulx un sort et celluy sur qui le sort escherra montera par dessus moy. Si y trouvera un annel, lequel il prendra et gectera en la mer et tantost en l'heure que l'annel se departira de moy, la nef s'en pourra aller saine et saulve à toute la gente qu'elle aura fors que celluy tant seullement y demourera qui l'annel aura gecte en la mer. Et convient par force que celluy qui ce fera soit esleu : car autrement nul n'y pourroit valoir ne aider. » Voyez la *Description forme et l'Histoire du noble chevalier Berinus et du vaillant et tres chevalereux champion Aygres de l'aymant son filz*. Paris, Jean Bonfons, in-4° gothique, chap. LXXI, et les *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*, t. II, p. 251.)

prophète ; et comme si j'eusse été sûr de son assistance, je m'avançai hardiment dans la montagne, qui avait plus de deux lieues d'étendue. Après une heure de chemin, j'aperçus un vieillard décrépit. Il avait la tête chauve, une barbe blanche des plus longues avec des yeux chassieux. Il semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Il était assis sur une grosse pierre à la porte d'une petite maison faite de terre et de bois, et il avait un bâton à la main. Je l'abordai, et après l'avoir salué d'un air respectueux, je le priai de me dire pourquoi les vaisseaux qui passaient à une certaine distance de la montagne y étaient attirés malgré eux, et qui pouvait être l'auteur du talisman dont la vertu les repoussait en pleine mer.

Le vieillard se leva à ces mots en s'appuyant sur son bâton, et en branlant la tête de faiblesse, il me rendit le salut et me dit que les vaisseaux étaient entraînés vers la montagne par des courans ; qu'à l'égard du talisman qui consistait dans le tambour, il ne savait pas qui l'avait formé ; mais que si j'étais curieux d'apprendre ce mystère, je n'avais qu'à continuer mon chemin ; que je rencontrerais son frère, qui était beaucoup plus vieux que lui et qui pourrait me donner quelque éclaircissement là-dessus. Je pris aussitôt congé de lui, et je trouvai en effet un second vieillard. Celui-ci paraissait plus vigoureux. Il commençait seulement à blanchir, et on l'aurait plutôt cru fils que frère aîné du premier. Je lui demandai, comme à l'autre, s'il ne savait point qui avait fait le talisman. Non, me répondit-il, je l'ignore, et si quelqu'un peut vous le dire, c'est sans doute mon frère aîné, que vous verrez sur votre chemin à deux pas d'ici.

Je continuai de marcher, et j'aperçus bientôt un homme qui labourait la terre. Il n'avait pas un cheveu blanc, et il me parut si robuste que je ne pouvais m'imaginer qu'il fût plus avancé en âge que les deux vieillards que je venais de voir. O mon père! lui dis-je, je viens de trouver deux vieux hommes qui se sont moqués de moi. Je les ai prié de me dire qui était l'auteur du talisman de la montagne, ils m'ont répondu qu'ils ne le savaient pas, mais qu'ils avaient un frère plus âgé qu'eux qui pourrait me l'apprendre. Le vieillard sourit à ces paroles et me répondit : O mon fils ! ils vous ont dit la vérité ; ils sont tous deux mes cadets.

CLXXIII^e JOUR.

Si cette réponse du troisième vieillard me surprit, ce qu'il ajouta augmenta encore ma surprise. On nous appelle, dit-il, les trois vieillards de la montagne. Le premier que vous avez rencontré est le plus jeune, il n'a que cinquante ans : c'est qu'il a eu une mauvaise femme et des enfans qui l'ont chagriné. Le second a soixante et quinze ans, et il est un peu plus frais parce qu'il a eu une bonne femme et point d'enfant. Et pour moi, si je suis plus vigoureux que mes frères, quoique j'aie cent ans passés, c'est que je n'ai jamais voulu me marier.

Quant au talisman, poursuivit-il, dont vous souhaitez de savoir l'auteur, je me souviens d'avoir ouï dire dans ma jeunesse qu'il a été composé par un grand cabaliste indien ; c'est tout ce que je sais. Je lui demandai si j'étais proche d'un pays habité. Oui, me répondit-il; vous n'avez qu'à suivre la route que vous tenez, vous arriverez bientôt à une vaste plaine que termine une autre montagne au pied de laquelle il y a deux sentiers, l'un sur la droite et l'autre sur la gauche. Suivez le premier, il vous conduira à une grande ville qui a un très-beau port. Gardez-vous bien de prendre sur la gauche; vous vous engageriez dans un bois où demeurent de fort méchans hommes : ils s'occupent à faire du savon, et ils ne se font pas un scrupule de jeter dans leur savonnerie tous les étrangers qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Ils prétendent que leur savon en est beaucoup meilleur, et il est certain qu'on l'estime plus que tous les autres savons du monde.

Je remerciai le vieillard de l'avertissement qu'il me donnait, et je me donnai bien de garde de le négliger. Lorsque j'eus traversé la plaine, je suivis la route sur la droite, et elle me mena, comme on me l'avait dit, à une ville assez grande et bien peuplée. Les rues et les maisons en étaient belles et le port rempli de vaisseaux. Je jugeai qu'il s'y faisait un grand négoce, et je ne me trompais pas. J'y vis des bâtimens chargés de poivre qui venaient des royaumes de Canara et de Visapour, et d'autres remplis de cardamome [1] de Cananor, et d'autres de ca-

[1] Le cardamome est un aromate qui ne croît que dans le royaume de Cananor. Les Indiens, les Persans et les Turcs en mettent dans tous leurs ragoûts. En Europe, on ne l'emploie que dans la médecine. (*Pétis.*)

nelle. J'aperçus des marchands de toutes sortes de nations. Pendant que j'étais occupé à regarder le port, un homme m'aborda. Nous nous considérons l'un l'autre, nous nous reconnaissons : c'était Habib, le correspondant de mon père à Serendib. Après nous être embrassés à plusieurs reprises : Qui m'eût dit, s'écria-t-il, que je rencontrerais ici Aboulfaouaris? Par quel fatalité êtes-vous parti de Serendib sans me dire adieu, sans m'instruire même de votre départ, et par quel bonheur imprévu m'êtes-vous rendu?

Alors je lui contai mon aventure avec Canzade et ce qui m'était arrivé depuis. De son côté, il m'apprit qu'il avait un navire dans ce port; qu'il était venu vendre de la canelle; qu'il avait vendu toute sa charge, et que dans vingt-quatre heures il espérait qu'il serait bien loin de là. Je lui témoignai la joie que j'avais de le retrouver. Il me conduisit à son bord, et dès le même jour nous mîmes à la voile pour Serendib. J'étais ravi d'y retourner, et vous pouvez penser que Canzade avait beaucoup de part au plaisir que je me faisais de revoir cette ville. Nous y arrivâmes après une navigation peu longue, parce que nous avions toujours eu le vent favorable.

J'avais une extrême impatience d'apprendre des nouvelles de Canzade, que je ne pouvais cesser d'aimer, quoique je n'eusse pas lieu d'être fort content du traitement qu'elle m'avait fait. Je sortais un matin de chez Habib, dans le dessein de ne rien épargner pour être éclairci de ce que je voulais savoir, lorsqu'une manière d'esclave m'arrêta dans la rue : Seigneur, me dit-il, me reconnaissez-vous? — Non, lui répondis-je. Vos traits pourtant ne me sont point tout à fait inconnus. J'ai une idée confuse de vous avoir vu, mais je ne puis dire dans quel endroit. — Je vous reconnais bien, moi, reprit-il; vous êtes musulman, vous vous appelez Aboulfaouaris. J'ai eu l'honneur de vous rendre de petits services pendant le séjour que vous avez fait chez la princesse Canzade, dont j'étais et suis encore esclave. Ce fut moi qui, par son ordre, allai chercher le patron Dohaousch, auquel on vous livra. Je ne fis qu'à regret cette commission, je vous prie d'en être persuadé.

CLXXIV° JOUR.

Je tressaillis de joie au discours de l'esclave. Mon cher ami, lui dis-je en lui faisant présent d'une bague, instruis-moi, je t'en conjure, du sort de cette princesse, qui m'est toujours chère malgré ses rigueurs. Est-elle dans la même situation où je l'ai laissée? — Non, seigneur, reprit l'esclave. Ses affaires ont bien changé de face depuis deux mois. Le roi de Serendib a voulu qu'elle épousât un vieux seigneur de sa cour qui en était amoureux. Elle n'a pu se dispenser d'obéir : elle est mariée.

La douleur que je fis paraître à cette nouvelle fut si vive que l'esclave en parut touché. Je suis fâché, me dit-il, que le mariage de ma maîtresse vous fasse tant de peine. C'est votre faute aussi. Que ne renonciez-vous à votre prophète? Vous posséderiez présentement la plus belle dame du monde et des richesses immenses. Si j'eusse été à votre place, il n'eût pas fallu me donner tant de temps pour me consulter qu'on vous en donna. Dès le premier jour, dès la première heure, dès la première minute, je me serais déterminé à faire tout ce que souhaitait Canzade. Que vous vous seriez épargné de peine à vous-même et à elle! Car après votre départ elle a été malade, et peu s'en est fallu qu'elle n'ait perdu la vie.

Je ne sais, continua-t-il, si je dois lui dire que vous êtes à Serendib. Je crains d'irriter ses ennuis, que le vieux seigneur qu'elle a épousé n'est guère propre à dissiper. D'un autre côté, je vous vois si affligé que je ne puis me résoudre à vous ôter toute consolation. Je vous promets donc que dès aujourd'hui ma maîtresse saura que je vous ai vu. Je lui ferai dire par une de ses femmes que vous vous repentez bien de votre conduite passée, et que si vous étiez à recommencer, vous ne balanceriez pas un moment à renoncer pour elle à la doctrine de Mahomet. — Non, non! m'écriai-je en cet endroit, garde-toi bien de lui faire dire une chose que je ne pense pas et que je ne pourrais penser quand il dépendrait de moi de la posséder à ce prix. Dis-lui seulement que je suis au désespoir de l'avoir perdue et d'apprendre qu'elle n'est pas contente de sa situation.

L'esclave me jura qu'il s'acquitterait exactement de la commission dont je le chargeais. Il ajouta même, pour soulager sans doute ma douleur, qu'il était persuadé que Canzade aurait pitié de moi; que sa pitié ne se bornerait pas à me plaindre en secret, et que cette dame, ayant des femmes aussi adroites qu'elle en avait, ne

m'abandonnerait pas à mon affliction. Après cet entretien, l'esclave me quitta, et je demeurai dans un état où il y avait autant de joie que de douleur. Si ce changement du sort de Canzade m'affligeait, je sentais quelque joie quand je venais à penser qu'elle pourrait me permettre de la voir en secret et qu'elle souffrirait mon amour. Flatté d'une idée si agréable, j'attendais tous les jours que l'esclave qui m'avait parlé vînt me chercher chez Habib, où je lui avais dit que je demeurais; mais mon attente fut vaine. Un mois entier s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de Canzade.

Je jugeai alors que l'esclave avait mal jugé des sentimens de sa maîtresse; que le seigneur qu'elle avait épousé était aimé, ou qu'enfin la vertu de la dame triomphait de l'amour qu'elle avait pour moi si elle ne pouvait l'éteindre. Plein de cette dernière pensée, que j'avais la vanité de croire juste, je me retirai à une assez belle maison de campagne que le correspondant de mon père avait à trois quarts de lieue de la ville de Serendib.

Là je m'occupais à me promener, ou, pour mieux dire, à rêver en me promenant à l'objet dont j'étais épris. Un jour je m'éloignai insensiblement de la maison de Habib, et comme je marchais le long d'une rivière, j'arrivai à une magnifique pagode qu'on a bâti sur ses bords; après en avoir admiré la structure, je donnai tout à coup mon attention à une chose qui me parut la mériter. Je vis plusieurs prêtres gentils qui dressaient sur le rivage une espèce de cabane avec des roseaux et d'autres matières combustibles. Je m'approchai d'eux et leur demandai ce qu'ils faisaient? L'un d'entre eux me répondit : Il faut que vous soyez nouvellement arrivé à Serendib, puisque vous me faites cette question. Ignorez-vous la coutume des Gentils, et que le lieu où nous sommes est destiné à leurs funérailles? C'est ici qu'on brûle leurs dépouilles mortelles et que leurs femmes, en s'immolant aux mânes de leurs époux, acquièrent une immortelle gloire. Un des principaux seigneurs de la cour de Serendib est mort; son corps sera brûlé sur ce rivage dans cinq ou six heures, et sa fidèle épouse veut être consumée des mêmes flammes qui doivent le réduire en cendres [1].

Comme je n'avais jamais vu cette cérémonie, quoique je susse bien qu'elle était observée en mille endroits du monde, je résolus d'en être témoin. Je ne pouvais m'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces idolâtres dont la piété sacrilége consacre la fureur, ou plutôt je m'en prenais à leurs prêtres, dont j'avais entendu parler à Surate, où cette effroyable coutume est aussi suivie par les Gentils. Je savais que les détestables ministres de leurs pagodes perpétuent cette barbare loi pour subsister plus commodément.

A mesure que l'heure de cette horrible exécution approchait, la campagne se remplissait de monde; la plupart des habitans de la ville sortirent pour y assister, les uns à pieds, les autres à cheval. J'aperçus plusieurs personnes portées sur des palanquins [1] et précédées par des esclaves dont quelques-uns portaient des étendards et le reste jouait de la trompette. Je vis venir aussi le gouverneur de Serendib; il était monté sur un éléphant, et il paraissait au milieu de dix ou douze personnes assises comme lui sous une tente qu'on avait dressée sur le dos de l'animal. En moins de deux ou trois heures il y eut plus de trente mille personnes aux environs de la pagode et de la cabane. Ne voulant pas qu'aucune circonstance de cette cérémonie pût échapper à ma curiosité, je perçai la foule et m'approchai du bûcher le plus près qu'il me fut possible. Je comptai jusqu'à vingt prêtres qui avaient tous un livre à la main. Ils commencèrent à faire des prières en attendant la victime.

CLXXVe JOUR.

Il était presque nuit lorsqu'elle arriva. Elle montait un cheval blanc richement caparaçonné, et elle suivait, couronnée de fleurs, le corps

[1] On sait que la religion indienne, ou plutôt la coutume, ordonne aux veuves de se brûler avec le cadavre de leurs époux, et que les Anglais n'ont pas encore réussi à abolir complétement cet usage cruel dans les parties de l'Inde dont ils sont maîtres. Il est à remarquer que cette coutume ne paraît pas avoir toujours existé dans l'Inde et qu'il n'y en a aucune trace dans le code de l'antique législateur Manou. On peut voir dans le premier volume des *Mélanges asiatiques* d'Abel Rémusat l'analyse de deux opuscules fort curieux, l'un composé par le savant Indien Rammohun-Roy pour prouver à ses compatriotes que le sacrifice des veuves est une coutume barbare et que rien ne l'autorise dans les livres qui ont force de loi, l'autre qui a au contraire pour but de défendre et de justifier la coutume attaquée.

[1] Le palanquin est fait à peu près comme un lit de repos. Il est ordinairement couvert de quelque riche étoffe, et quatre hommes le portent sur leurs épaules. (*Petis.*)

de son mari, que six hommes portaient sur un superbe palanquin. Douze femmes aussi à cheval, parées de bagues, de bracelets et de gros anneaux d'or et d'argent, l'accompagnaient. Elles avaient toutes de longs cheveux, des colliers de perles, de beaux pendans d'oreilles et des couronnes d'or avec des plaques d'argent enrichies de rubis qui leur couvraient la moitié du visage; elles ne portaient point de vestes, mais seulement de petits corsets fort propres dont les manches descendaient jusqu'au coude. Plusieurs joueurs d'instrumens suivoient ces femmes, qui toutes étaient esclaves de la dame qu'on devait immoler. Ses parens et ses amis venaient ensuite en dansant et en chantant pour témoigner la joie qu'ils avaient d'avoir les uns dans leurs familles et les autres pour amie une femme si généreuse.

Deux prêtres l'aidèrent à descendre de cheval et la conduisirent par la main au bord de la rivière, où le corps de son mari lui fut apporté. Elle le lava depuis les pieds jusqu'à la tête, puis elle le remit entre les mains des prêtres, qui le portèrent dans la cabane sur un siége de paille enduit de soufre. Elle se leva ensuite sans se déshabiller et s'approcha du bûcher sans changer d'habits. Elle en fit plusieurs fois le tour en regardant l'appareil de son sacrifice avec beaucoup d'intrépidité; après cela elle embrassa ses parens et ses amis, qui se retirèrent aussitôt; elle fut aussi embrassée par ses femmes esclaves, qui fondaient en pleurs: elle leur donna la liberté et leur distribua les bijoux et les ornemens dont elle était parée. Comme elle ôta la plaque d'argent qui lui couvrait la moitié du visage et qui jusque-là m'avait empêché de la reconnaître, quoique j'en fusse assez proche, imaginez-vous quel fut mon étonnement lorsque je vis que c'était Canzade! Non, quand j'aurais vu tout à coup le renversement de la nature entière, je n'eusse pas été plus surpris.

Grand Dieu! dis-je alors en moi-même, faut-il que j'en croie mes yeux? Ne puis-je douter de leur rapport? Est-ce en effet Canzade qui va si cruellement périr? Je tâchai pendant quelque temps de me tromper moi-même; mais j'eus beau vouloir démentir ma vue, je ne pus méconnaître la dame. La douleur que j'eus de son sacrifice ne me permit pas de le voir achever. Je la laissai entre les mains des prêtres, qui, après l'avoir exhortée à se rendre digne par sa constance du bonheur qui l'attendait, lui firent entrer dans la cabane et lui présentèrent, suivant la coutume, une torche allumée pour y mettre elle-même le feu. Je me retirai vers la maison de campagne d'Habib l'esprit dans une disposition que je ne puis vous peindre avec d'assez vives couleurs. J'étais si troublé, si éperdu que je ne savais ce que je faisais. Je tournais de temps en temps les yeux vers le lieu de la cérémonie, et les flammes du bûcher que je voyais s'élever en l'air me déchiraient le cœur.

Enfin j'arrivai chez Habib. Dès qu'il m'aperçut il me demanda la cause du trouble et de l'agitation que je faisais paraître. Je la lui dis, et ce généreux ami accompagna de ses larmes celles que je versai en lui faisant ce récit. Je suis surpris, me dit-il, que Canzade ait voulu périr pour suivre un vieux seigneur que selon toutes les apparences elle n'aimait point. — Hé quoi! interrompis-je, dépendait-il d'elle de lui survivre? N'oblige-t-on pas ici les femmes à se brûler avec le corps de leurs époux? — Non, repartit Habib, on ne les contraint point à s'immoler; au contraire, le gouverneur de la ville, par ordre du roi, fait venir devant lui les veuves qui demandent à être brûlées pour les interroger sur un dessein si funeste; il tâche de les en détourner, et enfin il ne leur accorde la permission de mourir que lorsqu'elles s'obstinent à la lui demander. Ainsi Canzade, poursuivit-il, a bien voulu perdre la vie, persuadée, comme le sont toutes les femmes qui se sacrifient, qu'elle se procurerait par une mort glorieuse et volontaire un bonheur éternel. D'ailleurs elle a pu se laisser éblouir des honneurs qu'on rend à ces malheureuses victimes après leur mort. Effectivement, on honore ici leur mémoire; on leur dresse même des statues dans les pagodes; en un mot, on les regarde comme des divinités, et c'est sans doute ce qui inspire aux femmes qui demandent la mort cette fureur qui les fait regarder sans pâlir les apprêts de leur sacrifice.

CLXXVIe JOUR.

Les réflexions d'Habib m'en firent faire d'autres. Je me représentai que si Canzade m'eût aimé autant que je l'aimais, elle n'aurait pas été si prompte à se brûler; qu'elle m'aurait fait auparavant proposer que si je voulais l'épouser

aux conditions que j'avais déjà rejetées, elle ne se sacrifierait point; qu'elle aurait dû me mettre à cette épreuve, qui m'eût sans doute fort embarrassé.

J'avais d'assez bonnes raisons pour me consoler de sa mort, et toutefois je n'y pouvais penser sans sentir renouveler ma douleur. Seigneur, dis-je à Habib, quelque sujet que j'aie d'oublier Canzade, je désespère d'en venir à bout, et je ne puis demeurer plus longtemps à Serendib après ce qui s'est passé. Permettez que je m'en éloigne et que je retourne à Basra. Mon hôte, ne voulant pas me contraindre, y consentit. Nous allâmes à Serendib dès le lendemain, et la première chose que je fis en y arrivant fut de m'informer si quelque vaisseau ne devait pas bientôt partir pour la côte des Indes. J'appris qu'un navire de Surate, chargé de toiles peintes, venait d'arriver au port et qu'il aurait en peu de temps vendu ses marchandises. Je résolus de me servir de cette occasion, et en attendant mon départ, je menais chez Habib une vie fort triste. Quelque soin que prît mon hôte de combattre ma mélancolie, il ne pouvait la dissiper; il n'épargnait rien toutefois pour en venir à bout; il ne se passait point de jour qu'il ne m'offrît quelque nouveau plaisir; il ne me donnait aucun repas qui ne fût suivi de danses et de concerts.

Il ne manquait pas de faire venir chez lui les plus jolies danseuses de celles qui sont sous la protection du gouverneur[1], et que les particuliers peuvent employer et attirer chez eux en les payant. Il espérait que quelqu'une de ces filles, qui ne font pas vœu de chasteté, me donnerait dans la vue et bannirait enfin Canzade de mon souvenir.

Tandis qu'il ne négligeait rien pour faire réussir son dessein, un esclave vint me demander chez lui et voulut m'entretenir en particulier. C'était le même esclave que j'avais rencontré en arrivant à Serendib et qui m'avait fait de belles promesses qu'il avait si mal exécutées. Seigneur, me dit-il, si vous ne m'avez pas revu plus tôt, je vous proteste que ce n'est pas ma faute: ma maîtresse m'avait défendu de vous parler, et je n'ai osé lui désobéir. Elle se piquait d'une vertu héroïque, elle ne voulait plus avoir de commerce avec vous, et elle ne s'est pas contentée d'être fidèle à un mari qu'elle n'aimait point, elle s'est brûlée avec lui pour s'attirer la vénération des Gentils. Mais n'en parlons plus. Laissons-la jouir d'un bonheur qu'elle n'a que trop acheté et venons au sujet qui m'amène ici. Je suis présentement esclave d'une autre dame qui n'est pas moins belle que Canzade et qui vous aime davantage. J'ai appris que vous étiez sur le point de vous embarquer pour Surate; en attendant votre départ, je vous conseille de profiter de la bonne fortune qui se présente.

CLXXVII^e JOUR.

Je fus plus surpris que charmé du discours de l'esclave. Mon ami, lui dis-je, c'est avec douleur que je me vois réduit à payer d'ingratitude les sentimens favorables que ta nouvelle maîtresse a conçus pour moi: l'image de Canzade se présente sans cesse à ma pensée et me laisse peu de goût pour les aventures. La dame que tu sers doit me pardonner si je me refuse à ses bontés; comme je ne l'ai jamais vue, mon indifférence ne l'offense point.

— Il faut avouer, reprit l'esclave, que je ne suis pas heureux dans mes négociations. Cependant je suis assuré que si vous aviez entretenu un moment la personne dont il est question, vous en seriez charmé, quelque attaché que vous soyez à Canzade. — Vous vous trompez, repartis-je à l'esclave; vous êtes accoutumé à mal juger des mouvemens du cœur: vous vous imaginiez que votre première maîtresse m'aimait encore et ne demandait pas mieux que de me voir dès qu'elle saurait mon arrivée à Serendib... — Je conviens, interrompit-il, que vous êtes en droit de me faire ces reproches; mais dans cette occasion, croyez que je suis un peu plus sûr de mon fait. Consentez seulement que je vienne vous prendre ici cette nuit et que je vous conduise. — Non, m'écriai-je, non, je ne puis m'y résoudre. Je connais trop les femmes pour vouloir mettre celle-là à une pareille épreuve. Quel dépit pour elle si mon cœur lui échappait! L'esclave eut beau m'assurer qu'elle avait l'esprit si raison-

[1] Il y a dans mille endroits des Indes des sociétés de femmes établies sous le bon plaisir des souverains et que les gouverneurs des villes où elles sont protégent, ils en tirent même un tribut. Ces danseuses vont dans les maisons des particuliers, quand on le veut, danser pour de l'argent. Elles sont magnifiquement habillées, parées de pierreries, et elles ne rebutent point d'ordinaire des amans libéraux; mais il n'est pas permis de les insulter, et on ne leur ferait pas violence impunément. Leurs danses sont vives, fort agréables, mais un peu lascives. (*Pétis.*)



nable qu'elle ne me ferait point un crime de ma constance pour Canzade, je refusai de la voir.

Je me persuadais qu'après cela je n'entendrais plus parler de l'esclave ni de sa dame; mais il revint me trouver dès le soir même avec un billet qu'il me remit entre les mains et qui contenait à peu près ces paroles : « L'entretien que vous avez eu avec mon esclave m'a fait plus de plaisir que de peine : il augmente l'impatience que j'avais déjà de vous voir, et si vous êtes effectivement aussi occupé de Canzade que vous le paraissez, nous serons bientôt, vous et moi, satisfaits l'un de l'autre. »

Ces paroles mystérieuses me donnèrent beaucoup à penser, ou, pour mieux dire, elles me parurent avoir été écrites à plaisir. Je ne pus toutefois résister à l'envie de m'en éclaircir sur-le-champ ? Je suivis l'esclave, qui me conduisit à une petite maison et me fit entrer dans un appartement fort simple, où il me quitta en me disant qu'il allait avertir la dame. Je ne l'attendis pas longtemps. Elle vint; mais représentez-vous l'état où je me trouvai lorsque, l'ayant envisagée, je reconnus que c'était Canzade elle-même, que je croyais réduite en cendres.

CLXXVIIIe JOUR[1].

Les trois auditeurs d'Aboulfaouaris parurent fort étonnés quand il leur dit qu'il retrouva Canzade vivante après sa pompe funèbre. Il s'en aperçut et en sourit; ensuite il continua son récit de cette manière : Je crus d'abord que c'était une apparition, et les traits de la dame du monde qui m'était la plus chère excitèrent dans mes sens le même frémissement qu'un spectre aurait produit. Elle remarqua mon trouble et ne put s'empêcher d'en rire. Aboulfaouaris, me dit-elle, ce n'est point pour vous effrayer que j'ai souhaité de vous voir. Ce n'est pas l'ombre de Canzade qui s'offre à vos yeux, ce sont ses propres traits. Votre surprise, ajouta-t-elle, n'est pas à la vérité sans fondement; on ne voit point avec tranquillité paraître tout à coup une personne qu'on croit morte; mais je vais dissiper votre frayeur en vous apprenant que je n'ai point cessé de vivre.

En même temps elle me conta comment elle avait gagné le chef des prêtres de sa loi[1], de quelle manière ce brahmine l'avait dérobée aux flammes pour une somme considérable. Il fit faire secrètement, me dit-elle, un souterrain par d'autres prêtres qu'il mit dans sa confidence. Le bûcher fut élevé sur ce souterrain, dans lequel je descendis après avoir allumé les roseaux, qui ne consumèrent que le corps de mon époux. Puis la nuit étant venue, et tous les spectateurs s'étant retirés, le chef des brahmines me conduisit lui-même jusqu'à cette maison, que j'avais fait louer auparavant par un esclave fidèle.

— Mais, ma princesse, lui dis-je, qui vous obligeait à tromper le peuple par de fausses funérailles ? Pourquoi feindre que vous vouliez suivre votre vieil époux ? On ne vous forçait point de mourir avec lui, vous pouviez vous épargner cette feinte. — Non, repartit la dame, je me suis trouvée dans la nécessité de faire ce que j'ai fait; vous en serez persuadé quand je vous dirai que j'avais dessein de lier mon sort au vôtre, d'abjurer l'idolâtrie et d'aller à Basra professer avec vous la religion de Mahomet. Il faut que ce soit votre prophète lui-même qui m'ait inspiré cette grande entreprise. Mais pour pouvoir l'exécuter impunément, j'ai été obligée de prendre le parti que j'ai pris. Comme mes parens me croient morte, je puis sans crainte sortir de Serendib et joindre ma destinée à la vôtre. Voilà quel a été l'unique motif d'une action qui doit vous avoir surpris et qui a sans doute étonné tout le monde; car on sait bien que je n'aimais pas un vieux seigneur que j'avais épousé seulement pour obéir au roi. On s'est imaginé que la vanité de passer pour une héroïne et d'avoir une statue dans les pagodes m'a portée à me brûler avec le corps de mon époux; mais ma raison, ou peut-

[1] Comme Dervis Moclès s'est sans doute proposé de rendre son ouvrage aussi utile qu'agréable aux musulmans, il a rempli la plupart de ses contes de faux miracles de Mahomet, ainsi qu'on le peut voir dans quelques-uns de ce volume; mais je n'ai pas voulu traduire les autres de peur d'ennuyer le lecteur. Il y a des contes encore qui sont si licencieux que la bienséance ne m'a pas permis d'en donner la traduction. Si les mœurs des Orientaux peuvent les souffrir, la pureté des nôtres ne saurait s'en accommoder.

J'ai donc été obligé de faire quelque dérangement dans l'original pour suivre toujours la même liaison des contes. On passe tout d'un coup du CXe jour au DCCLXe; mais ce passage se fait de manière qu'il ne sera senti que de ceux qui s'amuseront à compter les jours. Pour les autres lecteurs, ils ne s'en apercevront pas, et ils liront le livre entier sans faire réflexion que les *Mille et un Jours* n'y sont pas tous employés. (*Avertissement du Ier volume de la 1re édition.*)

[1] L'auteur oublie qu'il a dit précédemment que Canzade était guèbre.



être l'amour que j'ai pour vous, m'a fait juger plus sainement de ce sacrifice superstitieux.

— Hé quoi ! ma reine, lui dis-je, c'est en faveur d'Aboulfaouaris que vous avez employé cet ingénieux stratagème : c'est pour vivre avec moi que vous êtes résolue à vous éloigner de Serendib ; et, pour comble de joie, j'entends que vous êtes disposée à suivre la doctrine de notre grand prophète ! Ah ! belle Canzade, c'est en ce moment que vous me rendez le plus heureux des hommes ! En achevant ces paroles, je me jetai à ses genoux, que j'embrassai avec transport. Levez-vous, Aboulfaouaris, reprit-elle, je ne sais si vous devez tant vanter votre bonheur. Canzade n'est plus une conquête si précieuse. Hélas ! je ne possède plus toutes les richesses que je vous offrais avec mon cœur. J'en ai donné la meilleure partie aux prêtres qui m'ont servie, et le gouverneur de Serendib m'a vendu bien cher la permission de me brûler avec mon mari.

A ces mots, qui me donnaient une si belle occasion de me répandre en discours passionnés, je regardai la dame d'un air tendre et je lui dis : Que vous êtes injuste, charmante Canzade, si vous me soupçonnez de n'avoir pas des sentimens aussi purs que les vôtres ! Quand, dans le palais superbe où vous me reteniez, vous étaliez à mes yeux toute votre magnificence, j'atteste ici le ciel que je n'étois occupé que de vous.

CLXXIX^e JOUR.

Je n'en demeurai pas là. Je m'étendis fort sur mon désintéressement, et je lui persuadai enfin que je n'aimais uniquement que sa personne. Alors elle me dit que mes sentimens étaient tels qu'elle les désirait ; mais qu'elle n'était pas dépouillée de tous ses biens, et qu'il lui restait encore assez de pierreries pour se faire une dot dont j'aurais sujet d'être content. Elle parla ensuite des maux qu'elle m'avait causés et me dit qu'elle les avait assez expiés par sa douleur. Nous convînmes après cela que nous partirions pour Basra le plus tôt qu'il nous serait possible, ce qui ne manqua pas d'arriver peu de jours après. Le vaisseau de Surate se défit promptement de ses toiles, acheta d'autres marchandises et se trouva bientôt en état de faire voile. Dès qu'il le fut, je pris congé de mon hôte, j'allai chercher Canzade, je la conduisis la nuit au port, où je m'embarquai avec elle et quelques esclaves fidèles qui portaient ses pierreries.

Nous nous rendîmes à Surate sans essuyer le moindre danger. Nous y trouvâmes un bâtiment de Basra qui s'en retournait. Nous profitâmes de l'occasion, et comme si le ciel eût voulu nous faire connaître qu'il nous favorisait, nous arrivâmes à Basra le plus heureusement du monde.

Rien n'est égal à la joie que mon père témoigna de me revoir. Après les premiers embrassemens, je lui présentai Canzade, dont je n'eus pas besoin de vanter la condition ; son air noble et sa beauté parlaient assez pour elle. Il lui fit un accueil favorable et conçut pour elle une tendresse de père. Quand il sut toute son histoire, que je lui contai en amant charmé, je lui fis aussi une relation de mon voyage, et il m'apprit ensuite qu'il avait reçu mes pierreries du capitaine qui s'était chargé de les lui remettre de ma part.

Nous conduisîmes, mon père et moi, la dame chez le cadi, qui lui fit faire abjuration en présence de plusieurs témoins. Puis il lui demanda si elle consentait que je devinsse son époux. Elle répondit que c'était sa plus chère envie ; et sur cette réponse le juge nous maria. Pour célébrer ce mariage, mon père ordonna un grand festin auquel il invita tous nos parens et nos amis, et pendant quinze jours on ne cessa de faire des réjouissances dans notre famille.

Voilà mon premier voyage. Vous avez entendu des choses peu ordinaires, mais j'en ai bien d'autres à vous conter. Je vous ferai demain un détail de mon second voyage, et vous avouerez qu'il n'est arrivé peut-être à personne des aventures si singulières qu'à moi.

Le grand voyageur Aboulfaouaris cessa de parler en cet endroit, tant pour reprendre haleine que de peur de fatiguer l'attention de ses auditeurs. La caravane avançait cependant ; elle fit ce jour-là une traite plus longue qu'à l'ordinaire. Elle s'arrêta au pied d'une montagne, dans un endroit commode pour camper ; on tendit les pavillons, on se rafraîchit, on se reposa, et le lendemain on se mit en marche.

Si le roi de Damas, Atalmulc, et Seyf-Elmulouk souhaitaient qu'Aboulfaouaris continuât le récit de ses aventures, il n'en avait pas moins d'envie qu'eux ; ainsi, reprenant le fil de son histoire, il la poursuivit de cette manière.

LES AVENTURES SINGULIÈRES D'ABOULFAOUARIS, SURNOMMÉ LE GRAND VOYAGEUR.

SECOND VOYAGE.

Je possédais donc Canzade. Tous deux, enchantés l'un de l'autre, nous goûtions les douceurs d'une parfaite union. Nous ne demandions rien au ciel que la grâce de voir durer longtemps le bonheur dont il nous faisait jouir. Mais, hélas! que les hommes sont dans une grande erreur de s'imaginer, quand ils mènent une vie heureuse, que leur félicité sera de longue durée! Tous nos jours sont si mêlés de biens et de maux que l'instant même où nous avons le plus de plaisir ne fait souvent que précéder le moment où nous devons avoir le plus de peine.

Quelques mois après mon mariage, mon père mourut. Je partageai sa succession avec un frère que j'avais. Ce frère, nommé Hour, voulut faire profiter son bien dans le commerce. Il acheta un navire et le remplit de marchandises pour les aller vendre dans les royaumes de Malabar, et il y employa tout ce qu'il avait eu en partage. Il partit enfin, mais il n'eut pas un heureux succès : il fit naufrage auprès d'Ormus et ne put sauver que sa personne. Je le vis revenir presque nu, dans l'état du monde le plus déplorable. J'en eus pitié; je le reçus chez moi, le remis en fonds et lui donnai de quoi retourner en marchandise. Il n'en revint pas plus riche que la première fois : au lieu de réparer sa perte, il fit encore naufrage, et dérobant pour la seconde fois sa vie à la fureur des eaux, il vint m'apprendre à Basra la nouvelle disgrâce qu'il avait éprouvée.

CLXXXe JOUR.

Je fus touché de son malheur, et je n'épargnai rien pour le consoler : Mon frère, lui dis-je, vous n'ignorez pas que nos infortunes, de même que nos prospérités, sont marquées sur la table de la prédestination. De quoi vous servirait-il de vous affliger? vous avez plutôt des grâces à rendre au ciel de vous avoir laissé la vie. Abandonnez le commerce et vivez tranquillement avec moi, rien ne vous manquera.

Il accepta le parti que je lui proposais. Il demeura dans ma maison, et trouvant peu à peu des charmes dans l'oisiveté, il passait agréablement ses jours à se promener et à se divertir avec ses amis. De mon côté, je n'étais occupé que du soin de plaire à Canzade et de lui fournir des amusemens. J'ai toujours aimé la dépense, et comme mon revenu, quoique assez considérable, ne suffisait pas pour nous entretenir de la manière que nous vivions, je m'aperçus après quelques années que mon patrimoine était fort diminué. La crainte de tomber dans la nécessité me fit songer à la prévenir. Je résolus de m'associer avec un riche marchand et d'aller trafiquer dans le royaume de Golconde.

Ce ne fut pas sans peine que ma femme consentit que je fisse un si long voyage. Elle se rendit toutefois à mes raisons, dans l'espérance que je reviendrais à Basra chargé de richesses, et qu'après cela je passerais auprès d'elle le reste de mes jours sans inquiétude. J'entrai donc en société avec un marchand dont la probité m'était connue. Nous achetâmes des marchandises pour les vendre à Surate, comptant que nous en prendrions là d'autres pour les échanger à Golconde. Le jour de mon départ étant arrivé, je m'arrachai aux pleurs de Canzade, et dis à Hour en l'embrassant : Adieu, mon frère, je vous laisse le soin de ma maison et l'administration de mon bien. Ménagez prudemment mon honneur et tout ce qui me reste de fortune. Je vous recommande sur toutes choses de donner votre attention à mon épouse; de veiller, je ne dirai pas sur ses démarches, car je connais trop sa vertu pour m'en défier, mais sur les mauvais desseins que quelque ennemi de mon repos pourrait avoir sur elle; en un mot, faites si bien que je retrouve à mon retour ce précieux dépôt tel que je vous le confie en ce moment.

Hour, à ce discours, me vanta sa délicatesse sur l'honneur et promit de me rendre bon compte de la commission dont je le chargeais, ajoutant que le sang qui nous unissait tous deux lui faisait regarder comme son affaire propre l'emploi que je lui donnais. Sur la foi de cette promesse, je partis l'esprit tranquille avec mon associé. Nous mîmes à la voile et nous nous rendîmes à Surate sans cesser d'avoir le le vent favorable. Là nous vendîmes nos marchandises et nous en achetâmes d'autres dont nous jugeâmes que nous aurions une bonne défaite à Golconde; ensuite nous nous remîmes en mer.

Je passe sous silence les calmes et les tempêtes qui nous empêchèrent d'arriver au royaume de Golconde aussitôt que nous l'espérions ; nous y abordâmes enfin, et nous y fîmes un très-grand profit sur nos marchandises. Comme mon associé se connaissait parfaitement en pierreries et que nous étions dans le royaume du monde où l'on trouve les plus beaux diamans, nous en achetâmes pour la meilleure partie de notre argent, sûrs de les revendre à Bagdad quatre fois plus qu'ils ne nous coûtaient. Satisfaits du gain que nous avions déjà fait sur nos marchandises et de celui que nous espérions faire encore sur nos pierreries, nous ne demeurâmes pas longtemps à Golconde ; nous en partîmes bientôt pour retourner à Basra.

CLXXXI° JOUR.

Notre vaisseau allait à pleines voiles, et nous nous flattions, comme font tous les voyageurs, d'arriver heureusement au port où tendaient nos désirs ; mais une nuit il s'éleva une tempête si furieuse que, malgré l'art du pilote et le travail des matelots, nous fûmes obligés de nous abandonner à l'orage, dont la violence nous écarta considérablement de notre route. Enfin notre vaisseau, après avoir été durant plusieurs jours le jouet des vagues et du vent, alla se briser contre un rocher qui était à la pointe d'une île déserte. Toutes les personnes de l'équipage se noyèrent, à la réserve de mon associé et de moi. Nous nous jetâmes promptement dans l'esquif, et par ce moyen nous échappâmes à la fureur des eaux; mais, hélas! un péril aussi terrible que la tempête qui nous avait perdus nous attendait.

Déjà nous touchions au rivage et nous allions mettre pied à terre lorsqu'un crocodile d'une grandeur démesurée accourut à nous. Cet épouvantable animal, se tenant sur ses pattes de devant, frappa de sa queue si rudement l'esquif qu'il le brisa en mille pièces. Mon associé et moi, nous n'étions pas encore débarqués; nous tombâmes aussitôt dans l'eau. En même temps le monstre, avançant la gueule pour nous prendre, se saisit d'abord de mon associé ; mais pendant qu'il était occupé à le dévorer, je gagnai le rivage, et m'éloignant du crocodile par une prompte fuite, je m'avançai dans l'île.

J'arrivai au bord d'une fontaine dont l'eau était aussi blanche que du lait. J'en bus et je la trouvai d'un goût exquis ; je crus boire du plus excellent sorbet. Je cueillis ensuite quelques herbes qui étaient aux environs de la fontaine ; j'en mangeai, et elles me parurent plus délicieuses que les plus excellens mets. J'admirai la fécondité et la variété de la nature, qui se plaît à produire tant de choses différentes ; et tout ruiné que j'étais, je remerciai le ciel de m'avoir du moins fait arriver à une île où je ne pouvais mourir de faim et de soif. Je n'étais pas toutefois sans inquiétude sur les bêtes sauvages, et la crainte d'en devenir la proie m'empêcha de prendre un peu de repos, quoique j'en eusse grand besoin.

Je marchai vers un bois dont tous les arbres étaient d'aloès ou de sandal ; j'y entrai, et après avoir fait environ trois cents pas, je me trouvai près d'une prairie émaillée de mille sortes de fleurs qui parfumaient l'air d'odeurs agréables. Au milieu de cette prairie s'élevait un arbre haut pour le moins de cent coudées et dont les branches étendues et le feuillage épais faisaient beaucoup d'ombre. Il y avait au pied, sous un pavillon de brocart, un lit de repos sur lequel on voyait un homme qui paraissait endormi ; sa main droite était appuyée sur une cassette d'or, et un gros dragon couché près de lui tenait dans sa gueule un bouquet de baume qu'il lui mettait de temps en temps sous le nez.

A ce spectacle je fus saisi de frayeur. Hélas! dis-je en moi-même, il ne me servira de rien d'avoir évité le crocodile ; ce dragon va venir fondre sur moi et me dévorer. Bien loin d'oser m'approcher du pavillon, je courus me cacher dans des broussailles d'où je me mis à observer l'homme et le monstre. Après les avoir quelque temps considérés, je vis tout à coup sortir de la tente le dragon, qui s'éleva dans les airs d'un vol rapide et disparut en un moment à mes yeux.

L'éloignement de l'animal me rassura, et comme je me sentis une vive curiosité de savoir quel homme pouvait être celui que j'apercevais sur le lit de repos, je m'avançai dans la prairie avec beaucoup d'émotion et j'entrai sous la tente. Le personnage que je voulais voir était un vieillard qui paraissait bien avoir six vingts ans et qui semblait être encore vivant, quoique depuis plusieurs siècles il goûtât dans ce lieu le funeste repos de la mort. Je demeurai quelque temps à le parcourir des yeux, en-

suite je pris la cassette d'or sur laquelle sa main était appuyée, et l'ayant ouverte, j'en tirai de vieilles pancartes sur quoi ces mots étaient écrits : « Assaf, fils de Barkia et grand visir de Salomon, est le vieillard qui repose sous ce pavillon. Ce ministre, se voyant au dernier terme de sa vie, choisit cette île déserte pour y laisser sa dépouille mortelle. Il dressa cette tente au milieu de cette prairie et se coucha sur ce lit où il mourut après avoir écrit ces présentes, qu'il enferma dans cette cassette. Que ceux qui viendront dans cette île sachent qu'ils ne reverront jamais leur famille et leur pays, et qu'ils périront bientôt ici s'ils ne se sentent un courage à l'épreuve des plus affreux périls. Si rien n'est capable de les effrayer, qu'ils aillent du côté de l'occident, ils arriveront au pied d'une montagne où ils trouveront une ouverture ; qu'ils y entrent hardiment et marchent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à une prairie dont la beauté les étonnera. C'est par là seulement qu'ils peuvent arriver au comble de leurs vœux. »

CLXXXII^e JOUR.

Après avoir lu ces paroles, je baisai respectueusement les pancartes d'Assaf ; je me mis ensuite à genoux, et levant les yeux au ciel : O Seigneur ! m'écriai-je, vous avez pitié de moi et vous ne voulez pas que je périsse dans ces lieux funestes puisque vous m'ouvrez une porte pour en sortir ! Grand prophète des musulmans, vous qui sans doute avez beaucoup de part à la nouvelle grâce que je reçois du Très-Haut, continuez de me protéger. Je me suis tiré par votre secours du puits où le perfide Hyzoum m'avait laissé, ne m'abandonnez point dans les périls où je vais me jeter.

Alors, sans perdre de temps, je marchai vers l'occident, et j'arrivai bientôt au pied de la montagne, où j'aperçus effectivement une large ouverture dont l'affreuse obscurité n'invitait pas à y entrer ; mais je me fiais trop aux pancartes d'Assaf pour craindre quelque chose : j'y entrai sans balancer et marchai avec assurance quoiqu'à tâtons, car j'étais environné des plus épaisses ténèbres. Je sentais que le terrain allait en baissant, et comme j'avançais toujours sans me reposer, j'eus lieu de penser, après quinze où vingt heures de chemin, qu'il fallait assurément que je descendisse chez les génies de la terre. Enfin la nuit qui m'enveloppait se dissipa, et je revis la clarté du jour, que je croyais avoir perdue pour jamais. Une prairie parsemée de mille sortes de fleurs, que je n'avais point encore vues, et d'arbres chargés des plus beaux fruits se présenta tout à coup à mes yeux. Je m'approchai d'un de ces arbres et mangeai des fruits, puis je m'étendis sur l'herbe pour y prendre quelque repos et j'y dormis d'un profond sommeil. Lorsque je me réveillai, je vis avec surprise autour de moi douze à quinze génies noirs et maigres qui avaient des yeux étincelans. Je remarquai qu'ils ressemblaient de visage aux hommes, mais les uns portoient au milieu du front une longue corne et avaient des queues de chien, et les autres de la ceinture en bas étaient faits comme des lézards.

Enfant d'Adam, me dit un d'entre eux, par quel hasard te trouves-tu parmi les génies de la terre ? Je leur contai mon aventure ; ensuite un autre me dit : Viens demeurer avec nous, et sois assuré que nous ne te ferons point de mal. Quand tu nous auras servis pendant quelques années, nous te transporterons par reconnaissance dans l'endroit du monde où tu voudras aller. Je ne leur eus pas plutôt répondu que j'y consentais qu'ils me dirent : Tu as bien fait de te rendre de bonne grâce, car nous t'aurions bien emmené avec nous malgré toi. A ces mots ils me prirent et m'enlevèrent dans les airs ; ils me firent passer par-dessus plusieurs montagnes et traverser plusieurs mers avant que d'arriver à leurs habitations : c'était une infinité de cavernes dont chacune servait à un génie ; quelques-uns étaient logés dans des fontaines, et d'autres dans des précipices.

Je demeurai une année entière avec ces génies, me nourrissant d'herbes. Pour eux, ils faisaient leur nourriture ordinaire des os dont les hommes avaient mangé la chair : c'était pour eux un mets exquis ; et je me souviens que quelquefois en rongeant des os ils se récriaient sur l'excellence de l'aliment ; ils accusaient même les hommes de mauvais goût d'aimer mieux la viande que les os. Pour ne point manquer de provisions, il y avait des génies qui n'étaient occupés que du soin d'en aller chercher. Ces génies en apportaient abondamment de tous les endroits du monde et surtout des os de cavale de Tartarie, dont ils étaient fort friands.

La mauvaise chère que je faisais chez ces maudits génies et la nécessité d'être leur es-

clave ne faisaient pas ma plus grande peine ; ce qui perçait mon âme de la plus vive douleur, c'était le mépris qu'ils avaient pour l'Alcoran et pour Mahomet. I.s me défendaient la prière, l'ablution et le tecbir[1]. Quelque dangereux qu'il fût pour moi de leur désobéir, je ne laissais pas de prendre si bien mon temps que je faisais souvent à la dérobée ce qu'ils me défendaient. Un jour que j'étais seul dans la caverne où je servais, je fis l'ablution, et pendant que je récitais quelques sentences du grand prophète, j'entendis retentir l'air de cris de joie et de chants à la louange du Très-Haut. Étonné de cette nouveauté, je sortis aussitôt de la caverne pour apprendre la cause d'un si grand changement; j'aperçus des génies vêtus de blanc et qui portaient des frocs de religieux sophis; ils paraissaient gros et gras et aussi beaux que les autres étaient effroyables. Ces deux sortes de génies venaient de se battre, et les beaux, ayant remporté la victoire, la célébraient par leurs chants et en rendaient grâces au ciel. Ils tenaient une partie de leurs ennemis enchaînés et ils avaient mis le reste en fuite. Je ne pus me contenir à ce spectacle, et mêlant ma voix parmi celles des vainqueurs, je m'écriai de toute ma force : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! »

Une troupe de génies victorieux, m'entendant ainsi parler, m'environna. Qui es-tu, me dit l'un, et qui peut t'avoir appris ces paroles? Nous ne savions pas qu'il y eût en ce lieu un musulman. D'où es-tu et comment as-tu pu venir ici? Je satisfis leur curiosité; ensuite ils me menèrent au génie qu'ils regardaient comme leur roi. Il me fit les mêmes questions et j'y répondis de la même manière; il me demanda de quelle religion j'étais, et je ne lui eus pas sitôt dit que j'étais mahométan qu'il s'écria : Heureux celui qui est du peuple de Mahomet! Puis il me demanda mon nom, et lorsque je le lui eus dit : Aboulfaouaris, reprit-il, je suis ravi qu'on vous ait tiré des mains des génies infidèles; ces misérables vous auraient ôté la vie quelque jour. Vous pouvez désormais vous abandonner à la joie, puisque vous êtes avec des génies qui font aussi bien que vous profession du mahométisme.

CLXXXIIIe JOUR.

Ce roi prit insensiblement beaucoup d'amitié pour moi, et comme je lui parus consommé dans la connaissance des choses tant défendues que permises dans la religion musulmane, il m'établit son iman : ainsi je criais ezan[1] aux heures de la prière, je disais les salaouat[2] et je prononçais le tecbir. Lorsque je jeûnais, les génies jeûnaient aussi. Je leur lisais et leur expliquais tous les jours l'Alcoran avec ses commentaires. Je gagnai leur estime et devins enfin si considérable parmi eux qu'ils n'entreprenaient rien sans m'avoir auparavant consulté, et ils respectaient mes futouas[3].

Une nuit il m'arriva de rêver que j'étais à Médine dans le Raouzé[4], que je voyais entrer Canzade dans ce jardin sacré, qu'elle avait un air mourant, et que, s'étant approchée du tombeau de Mahomet, elle adressait ce discours au grand prophète : O Mahomet! à qui j'ai sacrifié les idoles que j'adorais, ayez pitié d'une femme qui remplit exactement tous les devoirs de votre secte; rendez-lui son cher époux, dont elle ne peut plus longtemps soutenir l'absence; faites qu'il revienne à Basra défendre un cœur que je lui ai donné et qu'un rival veut lui ravir.

Je me réveillai à ces paroles. Un trouble inconcevable saisit mes esprits, et je conçus de ce songe un malheureux présage[5]. Je me re-

[1] Tecbir, c'est quand on dit que Dieu est au-dessus de toutes choses. Allahou-Acbar. (*Petis.*)

[2] C'est le symbole de la profession de foi musulmane. « Les musulmans ont continuellement ces paroles à la bouche et leur attribuent un grand nombre de vertus. Ce sont ces paroles que l'iman fait prononcer à un mourant, et ils sont persuadés qu'elles suffisent pour sauver un homme. Un chrétien qui prononcerait ces paroles devant des musulmans serait forcé d'embrasser le mahométisme, dont elles sont la formule. » (Cardonne, *Mélanges de littérature orientale*, t. II, p. 164.)

[1] Ezan, c'est appeler à la prière. (*Petis.*)

[2] Salaouat, c'est-à-dire Dieu bénisse Mahomet. (*Petis.*)

[3] Futouas, décisions, arrêts des muftis. (*Petis.*)

[4] On appelle Raouzé le jardin où Mahomet a été enterré à Médine. (*Petis.*)

[5] Les Orientaux, comme on sait, sont très-superstitieux; la croyance aux bons et aux mauvais présages est fort repandue parmi eux, et les hommes de la classe la plus élevée ne sont pas exempts des préjuges vulgaires. Le passage suivant, emprunté aux *Memoires du grand-mogol Houmayoun*, en est un exemple frappant :

« Houmayoun avait habituellement un coq dans son office pour éveiller ses gens de bon matin ; c'était un superbe oiseau blanc, auquel l'empereur avait coutume de présenter de sa propre main des grains de raisin. Un jour que Houmayoun se trouvait dans l'office, il se dit à lui-même : « Si la fortune est dans l'intention de m'être favorable, ce coq montera sur mon épaule et témoignera le plaisir qu'il en éprouvera. » A l'instant le coq vola sur l'épaule du prince et se mit à chanter. L'empereur en fut si ravi qu'il prit l'oiseau dans ses mains et lui mit un anneau d'argent. » (*Journal des Savans* de fevrier 1833, p. 98, article de M. de Sacy sur les *Mémoires de l'empereur mogol Houmayoun*.)

présentai ma femme en butte à quelque attentat formé contre mon honneur, et cette cruelle image, dont mon esprit ne pouvait se distraire me plongea dans une profonde mélancolie. Le roi des génies s'en étant bientôt aperçu, me dit : O iman! qu'avez-vous? une tristesse mortelle est peinte dans vos yeux depuis quelques jours. Vous vous ennuyez sans doute d'être ici? — Grand roi, lui répondis-je, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi, après les marques d'estime et d'affection que j'ai reçues des génies musulmans, je ne pourrais sans ingratitude avoir envie de vous quitter, mais je ne dois point vous cacher qu'une autre raison m'empêche de vivre content. Alors je lui racontai mon songe et lui avouai que c'était cela seul qui causait mon affliction.

— Je ne vous sais point mauvais gré, reprit le roi, puisque vous avez une femme que vous aimez, que vous y pensiez et que vous souhaitiez d'être auprès d'elle. Combien, ajouta-t-il, croyez-vous qu'il y ait de chemin d'ici à Basra? Apprenez qu'il y en a pour quatre-vingt-dix années; mais Dieu Très-Haut nous a rendu prochains les pays les plus éloignés; c'est pourquoi, malgré la distance des lieux, je vous ferai porter par un génie dans la ville où vous avez pris naissance, et vous verrez réellement bientôt cette Canzade que vous avez vue en songe. En disant cela, il me prit par la main et me mena sur le rivage d'une mer rouge, d'où me montrant une île : Voyez-vous, me dit-il, cette île où s'élève un rocher dont le front touche les nues? — Oui, sire, lui répondis-je. — Hé bien! reprit-il, ce rocher, qui paraît si semblable à une forteresse, est creux et sert de prison aux génies infidèles qui tombent entre mes mains et aux autres génies qui se révoltent contre mes volontés. A ces mots, il m'enleva de terre et me transporta dans l'île avec lui. Nous nous approchâmes du rocher et d'une porte de fer fort épaisse qui était fermée. Il commanda qu'on ouvrît, on lui obéit dans le moment. Nous entrâmes dans le rocher, où je vis une infinité de génies chargés de chaînes parmi lesquels je reconnus ceux dont j'avais été l'esclave.

Il y avait entre autres un afrite [1] d'une grandeur démesurée et d'une laideur horrible. Il n'avait point de chaînes comme les autres. De gros anneaux de fer l'attachaient au rocher d'une manière qui lui ôtait la liberté de faire le moindre mouvement. Le roi s'adressant à celui-là, lui dit : O misérable! sais-tu combien tu m'as d'obligations? — O grand roi! répondit l'afrite, je n'ignore pas jusqu'à quel point je vous suis redevable. J'ai mille fois mérité les plus cruels tourmens et vous avez eu la bonté de me pardonner. — Hé bien! reprit le roi, tu me vois encore aujourd'hui dans la disposition de te rendre libre. — Sire, repartit l'afrite, ce trait de générosité ne vous est pas nouveau; vous m'avez souvent donné la liberté. — Je te la donne encore, répliqua le roi, mais c'est à condition premièrement que tu suivras la secte de Mahomet et que tu porteras ce musulman à Basra; je veux aussi que tu fasses ce chemin en peu de temps. — Je le porterai en trois heures, dit le génie, et je promets d'exécuter de point en point tous les ordres de votre majesté. Alors le roi se tourna de mon côté et me dit : Sachez, jeune homme, que cet afrite est un méchant, un fourbe, un traître, un scélérat; je n'ose me fier à ses promesses, je crains qu'il ne vous joue un mauvais tour, et je crois qu'il sera bon de vous précautionner contre lui. Je vais, continua-t-il, vous apprendre une oraison. Vous n'aurez qu'à la réciter pendant que vous serez sur le dos de l'afrite, et soyez assuré qu'il ne pourra vous faire aucun mal. En même temps il me dit l'oraison dont voici les paroles : « Sois loué, ô Très-Haut, comme te louent tes cieux; sois loué, ô Très-Haut, comme te louent tes mers et ta terre; sois loué, ô Très-Haut, comme te louent tes anges et tes prophètes! »

Lorsque j'eus appris par cœur cette oraison, le roi fit détacher l'afrite et me mit lui-même sur son dos après m'avoir bandé les yeux pour m'empêcher, disait-il, de voir sur la route des choses qui pourraient m'effrayer. Aboulfaouaris, me dit-il ensuite, j'exige une chose de vous pour le plaisir que je vous fais. Quand vous aurez embrassé votre famille à Basra, je vous prie d'aller trouver de ma part Omar [2], le

[1] Afrite, génie infidèle et non musulman. (*Pétis.*)

[2] Omar, second calife ou successeur de Mahomet, était parent éloigné du prophète, dont il se montra d'abord un des plus violens ennemis; mais un jour ayant trouvé quelques chapitres de l'Alcoran entre les mains de sa sœur, il la força de lui communiquer le saint livre, et les premiers mots qu'il lut le convertirent tout d'un coup à l'islamisme. Omar devint dès ce moment un des disciples les plus zélés de Mahomet, et après la mort du premier calife Aboubecre, en 634 de notre ère (13 de l'hégire), il devint prince des musulmans. Sous son règne, la Syrie et la Palestine furent conquises, l'Égypte fut envahie,

commandeur des croyans, et Aly Ben Eby Taleb [1], gendre de Mahomet. Dites-leur qu'il y a sous la terre une nation de génies musulmans qui ne mangent jamais sans dire le bismillah [2], qui font l'ablution et toutes les prières des mahométans, et qui combattent jour et nuit contre une autre nation de génies rebelles à la loi de Mahomet.

Je fis serment de m'acquitter avec exactitude de la commission dont on me chargeait; puis je sortis du rocher avec le génie qui me portait sur son dos [3]. Prenez garde, ô jeune homme! me cria le roi, ne cessez point de réciter l'oraison que vous savez. L'afrite ne vous sera soumis qu'autant qu'il vous l'entendra réciter. Si vous négligez cet avis que je vous donne, vous courez risque de vous perdre.

CLXXXIVe JOUR.

Ce n'était pas sans raison que le roi des génies musulmans m'avait tant recommandé de réciter sans cesse mon oraison; j'en connus bientôt la conséquence. Si j'étais un moment sans la dire, l'afrite faisait des cris et des hurlemens affreux qui cessaient aussitôt que je la prononçais. Tantôt je sentais que le génie m'élevait, tantôt qu'il m'abaissait; quelquefois il excitait des orages effroyables, croyant par ce moyen m'épouvanter et me faire tomber; mais il avait beau faire, je me tenais bien ferme sur son dos.

Cependant, quelque soin que je prisse de répéter les paroles puissantes qui faisaient toute ma sûreté, je ne pus me défendre de prêter mon attention à un bruit confus de voix que j'entendais dans les airs. Je passai plus avant, je voulus voir ce que c'était et j'eus même l'imprudence d'ôter d'une main mon bandeau pour satisfaire ma curiosité. J'aperçus plusieurs génies qui avaient tous chacun une forme particulière et qui se battaient en l'air. Les cris qu'ils poussaient en se battant et la manière dont ils se chargeaient m'occupèrent quelque temps. J'oubliai mon oraison, et l'afrite, profitant de ma distraction, me jeta dans une mer sur laquelle nous étions et alla se mêler parmi les combattans. Comme je n'étais pas loin du rivage et que je savais parfaitement nager, je gagnai bientôt la terre, que je baisai mille fois en remerciant le ciel de ma délivrance. Mais si j'avais la consolation d'avoir dérobé ma vie aux flots, d'un autre côté je me voyais dans un désert, et, pour comble de misère, déchu de l'agréable espérance de revoir ma femme et mon pays.

Tandis que je m'affligeais d'être dans l'état où je me trouvais et que je prenais à partie le visir de Salomon, dont les pancartes me paraissaient la cause de mes maux, je vis sur la surface de la mer un petit oiseau qui vint à moi. Je n'en avais jamais vu de semblable: il avait la tête bleue, les yeux rouges, les ailes jaunes et le corps vert. Ce bel oiseau s'approcha de ma bouche en étendant ses ailes, et y mettant son petit bec, il me la remplit d'une liqueur fraîche et délicieuse; ensuite il me parla: Jeune musulman, me dit-il, ne perds point courage; tu as été choisi pour servir d'exemple aux hommes de ta secte: on veut qu'ils t'entendent un jour raconter tes aventures et qu'ils en profitent. — O charmant oiseau! m'écriai-je aussi surpris de ce qu'il parlait que des choses qu'il me disait, oiseau de bon augure, par quel prodige avez-vous l'usage de la parole? — Je suis, reprit-il, l'oiseau du prophète Isaac. Je suis chargé du soin de veiller sur cette mer, de secourir les malheureux mortels qui viennent dans ces lieux et surtout les musulmans. Ainsi, loin de vous affliger, consolez-vous, et soyez sûr que le Très-Haut tient compte aux bons des peines qu'ils souffrent pendant leur vie mortelle Après avoir parlé de cette sorte, il me montra la route que je devais tenir en m'assurant que je pouvais la suivre sans appréhender de faire quelque mauvaise rencontre.

l'empire persan renversé et la dynastie des Sassanides anéantie. Le conquérant de tant de royaumes menait la vie la plus simple et la plus frugale. Se conformant aux préceptes de l'Alcoran, qui ordonne de vivre du travail de ses mains, il exerçait l'état de corroyeur; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain d'orge, le plus souvent sans sel. Omar mourut en 644 de notre ère (23 de l'hégire), assassiné par un esclave, et fut enterré auprès de Mahomet et d'Aboubecre, dans la grande mosquée de Médine. Il est bon de remarquer que plusieurs des indications géographiques que renferment les voyages d'Aboulfaouaris, comme celles de Batavia et des Philippines ne s'accordent point avec l'epoque reculée à laquelle le conteur fait vivre son héros, et ces méprises, du reste peu importantes dans un livre du genre des *Mille et un Jours*, doivent probablement être attribuées au spirituel romancier que l'orientaliste avait choisi pour collaborateur.

[1] Voyez ci-dessus, p. 67.

[2] Le bismillah, c'est-à-dire au nom de Dieu. C'est une prière que les mahométans sont accoutumés de faire avant le repas.

[3] L'*Histoire de Temim Dari soldat*, dans les *Contes orientaux* de M. de Caylus, offre ce même incident. (Voyez les *Contes orientaux*, La Haye, 1743, in-12, t. Ier, p. 180.)

Je pris le chemin qu'il m'enseigna ; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que je marchai pendant quarante jours sans avoir aucune envie de manger ni de boire : la liqueur que l'oiseau m'avait fait avaler me préserva de la faim et de la soif. Enfin j'arrivai au pied d'une montagne qui était au milieu du désert, je montai jusqu'au sommet, sur lequel je vis un assez beau palais bâti de pierres de taille. Il n'avait point de fenêtres, mais seulement une porte de bronze qui était fermée. Je m'assis à l'ombre à deux pas de là, et tandis que je me reposais, mon oreille fut tout à coup frappée d'une grosse voix qui me dit : Enfant d'Adam, tu es arrivé ici bien à propos pour moi et pour toi. Je jetai aussitôt la vue du côté que partait la voix, et j'aperçus un afrite couché par terre. Il était encore plus grand et plus effroyable que celui qui m'avait si traîtreusement fait tomber dans la mer; il avait une trompe comme celle d'un éléphant, l'œil droit plus rouge que du sang et l'œil gauche bleu. Viens te mettre à mes côtés, poursuivit-il, et ne crains rien.

J'eus besoin de tout mon courage pour ne pas fuir ce monstre horrible. Cependant, bien que sa figure ne prévînt pas agréablement en sa faveur, j'eus l'assurance de m'en approcher et de m'étendre même auprès de lui. Il parut avoir de la joie de me voir. Jeune homme, me dit-il, de quel prophète es-tu sectateur? — De Mahomet, lui répondis-je. — Tant mieux, répliqua-t-il, c'est justement d'un homme tel que toi que j'ai besoin. Je médite une grande entreprise que je ne saurais exécuter tout seul; mais je me flatte qu'avec ton secours j'en viendrai à bout. Tu peux compter que si j'obtiens ce que je désire, je te comblerai d'honneurs et de richesses. Je serai maître de tous les royaumes du monde habités par les hommes, et je prétends t'en donner un par reconnaissance. — Je consens, lui dis-je, de vous aider, et je ne vous demande pas une couronne pour cela; tout ce que j'exige de vous, c'est de me porter à Basra. Me le promettez-vous? — Oui, répondit-il, et j'en jure par la tête de ton prophète. — Hé bien! repris-je, vous n'avez qu'à me prescrire ce qu'il faut que je fasse, et je m'en acquitterai le mieux qu'il me sera possible.

CLXXXV^e JOUR.

L'afrite fut charmé de me voir dans la disposition de l'aider à venir à bout de son dessein; mais me défiant de lui avec raison, je résolus de me précautionner contre sa malice, et pour cet effet je commençai à réciter tout bas mon oraison. Pendant ce temps-là, il tira de sa poche une poignée de petites balles de plomb qu'il me mit entre les mains en me disant : Prends ces balles et ne manque pas de m'en jeter une toutes les fois que tu me verras tomber sans sentiment. — Je ferai ce que vous m'ordonnez, lui dis-je, et vous pouvez compter sur ma parole.

Il se leva sur cette assurance; je me levai aussi et nous marchâmes vers le palais. L'afrite tenait comme moi une poignée de balles; il en jeta une assez rudement contre la porte, qui s'ouvrit à l'instant. Nous entrâmes dans une cour pavée de marbre jaspé, où nous aperçûmes deux lions qui commencèrent à rugir dès qu'ils nous virent; mais mon compagnon les frappa chacun d'une balle, et ils demeurèrent immobiles. Nous arrivâmes à une seconde porte de bronze que fermait un cadenas d'argent. Une balle ne l'eut pas plutôt touché qu'il tomba, et que la porte s'ouvrit d'elle-même. Une caverne d'une vaste étendue s'offrit à nos regards; un fleuve rapide et d'une eau noirâtre coulait au milieu et avait sur ses bords deux dragons d'une grosseur étonnante. Ces monstres à notre vue étendirent leurs ailes et se mirent à siffler d'une manière epouvantable en vomissant des tourbillons de feu. L'afrite leur jeta des balles; ils se couchèrent aussitôt par terre, au lieu de continuer leurs sifflemens, et nous laissèrent passer outre.

Nous parvînmes à une autre cour dont les murailles paraissaient bâties de briques d'or; le pavé en était de lames d'argent. Au milieu s'élevait un dôme de bois de sandal rouge que soutenaient six colonnes d'acier de la Chine et sous lequel il y avait un grand sofa d'or massif. Sur ce sofa était un cercueil fait de pierres précieuses qui jetaient un éclat dont mes yeux furent éblouis. Dès que nous voulûmes nous en approcher, deux griffons, qui gardaient le dôme, s'avancèrent pour nous mettre en pièces; mais les balles les obligèrent bientôt à reculer; si bien que nous vîmes sans obstacle ce qu'il y avait dans le cercueil. C'était un homme d'un air vénérable; il paraissait respirer encore : la mort, qui fait une affreuse impression sur les plus beaux objets de la nature,

semblait respecter le personnage qui se présentait à nos yeux. Il avait au doigt plusieurs bagues et entre autres un gros anneau sur lequel était gravé le grand nom de Dieu[1]. L'afrite porta la main sur cet anneau et voulut le tirer lorsque dans le moment il descendit du haut du dôme un long serpent ailé qui lui souffla au visage et le renversa par terre sans sentiment. Alors, me souvenant de ce que l'afrite m'avait recommandé, je le frappai d'une balle et il reprit ses esprits. Tu as bien fait, me dit-il; voilà tout le service que j'exige de toi : continue de me le rendre si j'en ai encore besoin. En achevant ces paroles, il tâcha pour la seconde fois d'arracher l'anneau ; le serpent d'un nouveau souffle lui fit encore perdre connaissance, et moi je lui fis reprendre l'usage de ses sens comme la première fois.

O ami musulman, s'écria l'afrite, je t'ai de grandes obligations ! Apprends que le mort qui est dans ce cercueil est le prophète Salomon ; je voudrais me saisir de son cachet : je deviendrais par ce moyen maître de tout le monde, et tu peux bien penser que je n'oublierais pas tes services. — Hé, pourquoi, lui dis-je, ne vous servez-vous pas de vos balles pour écarter ce serpent ?—Elles ne peuvent rien contre lui, me répondit-il, et ce n'est qu'en résistant à son souffle que je puis faire ce que je souhaite. A ces mots il fit un troisième effort et tira l'anneau jusqu'à la moitié du doigt du saint prophète ; mais le même serpent revint sur l'afrite et le terrassa d'un souffle pour la troisième fois.

Je me préparais à faire mon office et j'avais déjà le bras levé pour jeter une balle au génie quand le serpent m'adressa ce discours : « O musulman ! cessez de prêter votre secours à ce maudit génie : c'est un des sept afrites qui se révoltèrent contre Salomon et que ce prophète enferma au centre de la terre pour les punir de leur audace. Il ne respire que la possession de cet anneau dont il connaît la puissance, et il attendait depuis longtemps au pied de la montagne où vous l'avez rencontré quelqu'un qui pût l'aider à en faire la conquête ; mais il se flatte vainement de l'espérance d'avoir ce merveilleux cachet, qui est sous ma garde. Je suis un des génies qui ont toujours été fidèles à Salomon, et par conséquent j'ai plus de force à moi seul que cet afrite et ses six camarades ensemble. Laissez-le donc, ajouta-t-il, dans l'état où je viens de le mettre ; qu'il y demeure jusqu'à la fin des siècles. Éloignez-vous promptement de ce tombeau et ne troublez plus le repos de ce saint lieu, autrement je serai obligé de vous exterminer, ce que j'aurais déjà fait si vous n'étiez pas de la nation du prophète Mahomet[1]. »

CLXXXVI[e] JOUR.

Je ne répondis au génie fidèle qu'en lui obéissant. Je retournai sur mes pas et gagnai le pied de la montagne sans avoir besoin de mes balles pour écarter le dragon et les lions que je retrouvai sur mon passage. Ces bêtes féroces étaient encore dans la même situation où l'afrite les avait mises. Je suivis un sentier qui me conduisit à une plaine ; mais avant que d'y entrer, il me fallut passer auprès d'une caverne d'où je vis sortir des tourbillons de flammes et de fumée. J'entendais aussi un bruit épouvantable de fers qui en partait avec des plaintes, des gémissemens, des cris et des hurlemens affreux. Il y avait à l'entrée de cet horrible lieu un monstre dont je ne pourrais que faiblement vous peindre la laideur. Je jugeai que c'était encore un afrite, parce qu'il ressemblait assez à ceux que j'avais déjà vus. Il était attaché à un rocher avec de grosses chaînes de fer.

Il m'appela d'un son de voix semblable au tonnerre : Jeune homme, me dit-il, arrête et me réponds. De quel pays es-tu et de quel prophète es-tu sectateur ? Je lui répondis que j'étais de Basra et que je faisais profession de la doctrine musulmane. Mahomet, reprit-il, est-il encore vivant? — Il a changé de séjour, lui repartis-je, et après avoir fait une mission parfaite, il est sorti de ce monde périssable pour aller goûter les plaisirs célestes. Il me fit ensuite d'autres questions : Les mahométans, dit-il, font-ils régulièrement la prière, et leurs mœurs sont-elles pures et innocentes ? — Ils font la prière, lui répondis-je ; mais, hélas! il s'en faut beaucoup qu'ils gardent inviolablement les

[1] Il y a, selon les cabalistes mahométans, cent et un nom de Dieu, c'est-à-dire attributs, comme bon, saint, juste, etc., qui ont tous chacun une vertu particulière ; mais ce grand nom a toutes les vertus des autres. (*Pétis.*)

[1] Cet incident se retrouve dans un des *Contes Orientaux* de Caylus intitulé *Histoire d'Abou-Taleb, docteur de la loi.* (Voyez les *Contes orientaux*, t. I[er], p. 200 et suiv., La Haye, 1743, in-12.)

préceptes de Mahomet. — Bon, tant mieux, répliqua-t-il. Et la fontaine de Zemzem coule-t-elle toujours ? — Oui, dis-je. — Elle tarira pourtant, interrompit-il, et la corruption doit devenir générale. Tous les crimes se commettront avec une licence effrénée : l'adultère régnera partout, on fera tous les jours de faux sermens, on mangera du porc, on boira du vin publiquement et l'on verra les femmes monter à cheval. — Oh ! ce temps-là, lui dis-je, n'est pas fort éloigné, l'on vit déjà de cette sorte.

Je m'aperçus que mes dernières paroles lui causèrent beaucoup de joie. O enfant d'Adam ! s'écria-t-il avec transport, est-il possible que les hommes soient déjà si criminels ? Quelle heureuse nouvelle tu viens de m'annoncer ! Il est donc temps que je sorte d'esclavage pour m'aller montrer au genre humain. Apprends, jeune homme, ajouta-t-il, que je suis le Degial[1] : je vais dans le monde répandre mes fureurs. A ces mots il secoua ses chaînes avec violence et fit de si terribles efforts pour se délier qu'il en vint à bout ; mais il n'eut pas le temps de faire un mauvais usage de sa liberté, car deux génies, vêtus de robes vertes, apparurent à l'instant, l'arrêtèrent, et pendant que l'un le rattachait au rocher, l'autre le frappait avec une massue d'acier en lui disant : Demeure, demeure là, maudit ; c'est trop tôt briser tes fers ; attends qu'on te permette de paraître au monde : l'heure n'en est pas encore arrivée[2].

Je n'étais pas un tranquille témoin de la scène qui se passait à mes yeux. Je m'éloignai de Degial le plus tôt qu'il me fut possible ; j'entrai dans la plaine tout troublé et marchai vers une avenue des plus beaux arbres de sandal que j'aie jamais vus. Ils s'étendaient jusqu'aux fossés d'un château qu'on voyait en perspective. Ce château, dont les murailles étaient d'or et les créneaux de pierreries, augmentait mon admiration à mesure que j'en approchais. On y entrait par une porte d'argent que fermait un cadenas d'émeraudes. Après avoir considéré avec beaucoup d'étonnement un si bel édifice, je me sentis une vive curiosité d'en voir le dedans. Je m'avançai vers la porte, sur laquelle ces paroles étaient écrites en lettres d'or : « Quiconque viendra ici et voudra ouvrir cette porte, qu'il sache qu'elle n'a point d'autre clé que les mots suivans : « Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Mahomet est son prophète. Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Adam est l'élu de Dieu. Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Ismaël[1] est la victime de Dieu. »

Effectivement, je n'eus pas sitôt lu ces paroles que la porte s'ouvrit. Que vous dirai-je ? c'est dans cet endroit que je ne saurais trouver de termes qui puissent vous donner une idée juste des choses que je vis. Représentez-vous tout ce que votre imagination est capable de concevoir de plus riche, de plus magnifique et de plus beau, et soyez persuadé que vous n'imaginez rien qui approche de ce qui s'offrit à ma vue. J'aperçus un palais bâti d'un métal bleu qui m'était inconnu ; mais quelque précieuse que me parut la matière, le travail la surpassait encore. La structure du bâtiment ne ressemblait point à celle des nôtres : on jugeait bien que ce ne pouvait être un ouvrage des hommes. Les appartemens étaient remplis de sofas d'étoffes d'or et de soie, et j'y remarquai plusieurs peintures qui occupèrent fort longtemps mes regards ; elles représentaient les guerres que notre grand prophète a soutenues pour établi sa religion, et tout cela était peint avec tant d'art que le fameux Many aurait avoué lui-même que ces ouvrages étaient au-dessus de son pinceau.

Lorsque j'eus parcouru plusieurs appartemens, où je fus assez surpris de ne trouver personne, j'entrai dans un jardin d'une étendue immense et qui n'est pas moins difficile à décrire que le palais. Des allées à perte de vue bordées d'arbres chargés de toutes sortes de fruits, des parterres de mille espèces de fleurs qui nous sont inconnues, et des bassins d'or massif remplis d'une eau transparente, attiraient tour à tour mon attention. Dans ce jardin délicieux, où une infinité d'oiseaux de diverses couleurs faisaient entendre leur ramage, je rencontrai un cavalier sans barbe qui avait

[1] L'Ante-Christ. (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 114, *note*.)

[2] *L'Histoire de Temim Dari*, que j'ai déjà citée, offre ici un nouveau rapport avec celle d'*Aboulfaouaris*. (Voyez les *Contes orientaux* de Caylus, t. Ier, p. 186, La Haye, 1743, in-12.)

[1] Ismaël étant le père de la tribu à laquelle appartenait Mahomet, les musulmans lui donnent le pas sur Isaac son frère et le regardent comme le seul fils légitime. Par suite de la même idée, ils mettent sur le compte d'Ismaël ce que la Bible rapporte d'Isaac. Selon eux, ce n'est pas Isaac que Dieu ordonna à Abraham de lui sacrifier et à qui il substitua par miracle un bélier, c'est Ismaël ; aussi ce dernier a-t-il reçu par honneur le titre de *victime de Dieu*. (*Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. Ier, p. 149.)



des habits couverts de diamans. Il portait un turban vert parsemé de rubis et il montait un cheval de couleur rose, sous les pas duquel la terre produisait des fleurs sur-le-champ. Il était plus beau que la lune et il sortait de ses yeux des rayons de lumière.

CLXXXVIIe JOUR.

Je jugeai à son air et à la magnificence de son habillement que ce devait être le maître du palais, et je commençais à craindre qu'il ne me sût mauvais gré d'être entré dans ce jardin lorsqu'en passant près de moi il s'arrêta et me dit : O jeune homme ! n'es-tu pas de Basra ?— Oui, lui répondis-je. — Tu sois le bienvenu, reprit-il, je savais bien que tu devais venir ici. Mais, dis-moi, as-tu bien considéré toutes les merveilles de ce séjour et as-tu mangé des mets dont on s'y nourrit ? — J'ai vu des choses fort surprenantes, lui repartis-je ; pour vos alimens, je ne sais ce que c'est. — Poursuis donc ton chemin, répliqua-t-il, tu rencontreras quelqu'un qui te servira ici de guide et te fera enfin arriver au comble de tes souhaits.

Je continuai de marcher en promenant ma vue de toutes parts. Je ne pouvais me lasser de regarder et d'admirer tous les objets qui m'environnaient. Enfin j'arrivai à un endroit où j'aperçus un mihrab[1] au haut duquel étaient écrits ces mots : « Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Mahomet est son prophète. » Il y avait dedans un homme à genoux ; j'attendis qu'il eût fini sa prière, après quoi je le saluai. Il me rendit le salut et me dit : O jeune musulman ! il faut que tu sois bien aimé de Mahomet pour avoir pu venir jusqu'ici. Sais-tu bien dans quel lieu tu es ? Apprends que ce jardin est le séjour destiné pour les amis et les parens de ce prophète. C'est ici qu'une éternelle félicité les attend tous ; il y en a déjà un grand nombre, et je veux te les faire voir. Alors il me mena vers un fleuve de lait qui roulait lentement ses eaux au travers du jardin et sur les bords duquel il y avait une infinité de personnes assises à des tables couvertes de plusieurs mets. Je vis là des schérifs de la race de Mahomet et les sahabas[2] de ce prophète.

Dès qu'ils m'aperçurent, ils me dirent d'un air gracieux : Mets-toi là, jeune homme, puisque Mahomet a bien voulu que tu visses ce lieu réservé à ses disciples et à sa postérité ; viens boire de nos vins et manger de nos mets. Je m'assis auprès de mon conducteur, qui me présenta un pain que je trouvai excellent, puis il me servit un poisson en disant : Goûte de ce poisson et me dis si tu en as mangé de meilleur. — Je n'ai jamais rien mangé de si exquis. Ensuite on me fit boire de l'eau du fleuve, qui me sembla avoir le goût d'un vin délicieux.

Après le repas, mon guide me conduisit à une prairie où il y avait plus de mille jeunes filles assemblées. Là les unes s'amusaient à chanter, les autres à jouer du luth, et enfin les autres se tenant par la main formaient des danses en rond. Elles étaient richement habillées,

[1] Autel des mahométans fait en forme de niche. (*Pétis.*)

[2] Les *sahabas* ou *sahebs* sont les compagnons de Mahomet. « Les musulmans ont de tout temps témoigné une extrême dévotion pour tous ceux qui approchèrent de la personne de leur prophète. Il existe un grand nombre de relations des diverses circonstances de leur vie. On fait monter le nombre de ces êtres privilégiés à cent vingt-quatre mille, et ils ont été divisés en plusieurs classes. On a mis au premier rang ceux qui embrassèrent les premiers la doctrine de Mahomet et qui l'accompagnèrent dans sa fuite à Médine. C'est ce qu'indique le titre de *fugitifs* qu'ils reçurent et qui forme encore aux yeux des musulmans leur plus beau titre de gloire.

» La seconde classe comprend les Médinois, qui, lorsque toute l'Arabie repoussait Mahomet de son sein, lui accordèrent un refuge dans leurs murs ; ils sont honorés du nom d'*auxiliaires*.

» Viennent ensuite les diverses classes de musulmans, chacune suivant l'époque où elle embrassa l'islamisme. Il est fait mention de ces classes dans l'Alcoran à l'endroit où il est dit : « Ceux qui ont cru et qui se sont sauvés par la fuite, ainsi que ceux qui leur ont donné retraite et assistance, ceux-là sont véritablement fidèles, et ils recevront le pardon de leurs péchés avec une part honorable : il en sera de même de ceux qui ont cru depuis et qui ont combattu avec vous ; il sera donné à tous une place plus ou moins glorieuse dans le livre de Dieu. »

» Quant à tous ceux qui ont vécu au temps de Mahomet et qui, quoique ayant suivi sa croyance, ne purent jouir de sa présence, ils ont été distingués par le simple titre de *suivans*. Ce même titre a été accordé à ceux qui, bien que venus après Mahomet, ont pu converser avec les compagnons de sa fortune. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 131.)

« On a été peu d'accord, dit le chroniqueur arabe Aboulféda, sur la question de savoir quels étaient les hommes qui méritaient le titre de compagnons du prophète. Saïd, fils de Moçaïeb, ne compte au nombre des compagnons que ceux qui ont été un an et plus avec le prophète, combattant à ses côtés. D'autres prétendent que tous ceux qui, ayant atteint l'âge de puberté, ont embrassé l'islamisme et ont vu le prophète, doivent être regardés comme ses compagnons si même ils n'ont passé avec lui qu'un seul instant. D'autres au contraire disent que ceux-là seuls sont les compagnons de Mahomet qui ont été admis dans son intimité, qui ont reçu des preuves de sa confiance et qui ne le quittaient pas, soit qu'il fût en voyage ou en séjour. Toutefois l'opinion du plus grand nombre, c'est que le titre de compagnon est dû à quiconque a embrassé l'islamisme et a vu le prophète, quelque peu de temps qu'il ait passé près de lui. » (*Vie de Mahomet*, traduite de l'arabe par M. Noël Des Vergers, Paris, 1837, in-8°, p. 97.)

mais elles brillaient bien davantage par l'éclat de leurs charmes que par les pierreries dont elles étaient couvertes. Elles me parurent toutes pourvues d'une extrême beauté. Je n'en pouvais trouver une plus aimable que les autres. Aussi il me sembla qu'elles vivaient toutes en bonne intelligence, et je n'apercevais dans leurs regards aucune marque de jalousie.

Vous voyez, me dit mon conducteur, des houris. Ces substances célestes font le bonheur des schérifs et des sahabas. Il vous est permis de les considérer de loin, mais n'en approchez pas. Le plaisir de les entretenir vous est défendu, puisque l'ange de la mort ne vous a point encore enlevé du monde.

Je promenai longtemps mes regards dans la prairie; puis, suivant le personnage qui me conduisait, je me rendis avec lui auprès d'une grotte qui était à l'extrémité d'un jardin. C'est ici, me dit-il, que je suis ordinairement. L'homme sans barbe que vous avez vu monté sur un cheval de couleur de rose est le prophète Élie, il demeure à l'autre bout du jardin, et moi, qui me nomme le prophète Khéder[1], je fais ma résidence dans cette grotte. Il ne tiendra qu'à vous d'y vivre avec moi ; nous ferons ensemble la prière et nous goûterons les délices de ce beau séjour, auquel la terre n'est pas comparable. Nous ne savons ici ce que c'est que le changement des saisons ; on y respire toujours un air tempéré ; un printemps perpétuel y règne : la nuit n'y répand jamais ses ténèbres et le jour qui nous éclaire est toujours pur et serein.

J'acceptai l'offre du prophète Khéder. Je lui tins compagnie pendant quelques années ; mais malgré tous les agrémens de ce beau lieu, je m'y ennuyai : le souvenir de Canzade me fit sentir que je tenais encore au monde ; le désir de la revoir vint troubler mon repos, et je crois que la possession même des houris ne me l'aurait pas fait oublier. Khéder remarqua mon ennui : Je vois bien, me dit-il, que vous voudriez être à Basra. Puisque les charmes de ce jardin ne sont pas assez puissans pour vous retenir, je vais tout à l'heure remplir vos désirs. En parlant ainsi, il leva les yeux en l'air, et voyant un petit nuage qui passait par-dessus nos têtes, il l'arrêta et lui demanda où il allait. Le nuage, ou plutôt un génie qui en était enveloppé, lui répondit : O grand prophète ! je vais à la Chine ; avez-vous quelque chose à me commander ? — Est-ce pour un bienfait, répliqua Khéder, ou pour un châtiment ? — C'est pour un bienfait, repartit le génie. — Cela étant, dit le prophète, poursuis ton chemin, je n'ai pas besoin de toi.

CLXXXVIII[e] JOUR.

Un moment après il passa un second nuage. Khéder lui fit la même question qu'à l'autre, et le nuage ayant répondu qu'il allait à Bagdad pour faire du bien : Puisque cela est ainsi, lui dit le prophète, il faut que tu me fasses un plaisir. Transporte à Basra ce musulman et le mets à la porte de sa maison. Le génie qui était dans le nuage y consentit ; mais avant que je partisse avec lui, je remerciai Khéder de toutes ses bontés et me recommandai à ses prières. De son côté, il m'apprit une courte oraison qu'il me dit de réciter sur la route, et il m'assura qu'elle me préserverait le reste de mes jours de la malice de mes ennemis, de la colère des rois et de tout mauvais accident.

Je répétai en chemin plus de cent fois mon oraison, seulement pour la bien apprendre par cœur, car je ne me défiais point du génie qui me portait ; c'était un génie bienfaisant, j'aurais eu tort de ne m'y pas fier. Il me transporta dans la ville de Basra en moins de trois ou quatre heures et me laissa à ma porte. Je frappai, il était nuit. Un esclave vint ouvrir, et à la clarté d'un flambeau qu'il portait, ayant aperçu ma figure, il me ferma la porte au nez brusquement, puis il me demanda qui j'étais et ce que je voulais. Je lui répondis que j'étais le maître de cette maison et que je lui ordonnais de rouvrir promptement la porte.

Sur ma réponse qu'il alla porter à ma fem-

[1] Khéder est le nom d'un personnage révéré des musulmans, mais sur lequel on n'est pas d'accord. « Les uns, dit M. Reinaud, le confondent avec le prophète Elie et emploient indifféremment ces deux noms l'un pour l'autre ; les autres disent que c'était l'âme d'Enoch qui, par une espèce de transmigration, avait passé dans le corps de Phinées, fils d'Aaron, et qui finit par animer saint Georges.

» Les Orientaux font dériver le nom de Khéder d'un mot arabe qui signifie *être vert*. En effet on suppose que ce personnage n'est pas encore mort et qu'il a bu à longs traits à une certaine fontaine dont l'eau savoureuse procure une vie perpétuelle. Cette fontaine est la même que nos vieux auteurs appellent la fontaine de Jouvence. Il en est souvent question dans les écrits des Orientaux ; les Arabes la nomment *la source de la vie*, et les Persans *l'eau de la vie*. On en marque la position aux extrémités de l'Orient, dans les contrées appelées les pays ténébreux, et l'on croit que Khéder est le seul qui soit parvenu à s'y désaltérer. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, t. I[er], p. 170.)

me, elle vint elle-même ouvrir; mais au lieu de me recevoir avec les transports de joie que lui devait causer mon retour, elle fit un horrible cri dès qu'elle me vit et rentra avec précipitation. Comment donc! dis-je alors, ma vue épouvante Canzade; ses yeux me méconnaissent! Puis-je être changé jusqu'à ce point? Qu'on fasse venir Hour! m'écriai-je, je veux parler à mon frère. Il parut aussitôt avec un jeune homme que je ne connaissais point; il s'approcha de moi, me considéra fort attentivement et me dit ensuite qu'il ne me reconnaissait point. — Aboulfaouaris, ajouta-t-il, ne vous ressemble nullement : c'est un bel homme et vous êtes fort laid; il a de l'embonpoint et vous êtes plus décharné qu'un squelette. Cessez de vouloir passer ici pour lui, vous ne nous tromperez point. Quoique nous ne l'ayons pas vu depuis sept années, nous n'avons pas oublié ses traits; nous ne doutons point qu'il n'ait péri dans son voyage de Golconde.

Je fus assez surpris de ces paroles. Je comprenais bien que je pouvais être changé, mais je ne conçus pas comment il était possible que mon frère me méconnût. Hé quoi! Canzade, dis-je à ma femme, qui, rassurée par la présence de Hour et des esclaves qui nous écoutaient, était revenue à la porte, vous ne démêlez point en moi les traits de cet Aboulfaouaris que vous avez aimé et qui vous aime toujours avec tendresse malgré tous les malheurs qui lui sont arrivés? Ah! que mon sort est déplorable. Hélas! je ne savais pas que vous me prépariez un si triste accueil à mon retour! Que ne suis-je encore sous la terre! Que je suis mal récompensé de l'impatience que j'avais de vous revoir! — Vous avez, me dit Canzade toute émue, le son de la voix d'Aboulfaouaris, et, bien que d'ailleurs vos traits ne ressemblent point aux siens, je vous avouerai que je ne vous écoute pas tranquillement. Mais, ajouta-t-elle, si vous êtes véritablement mon époux, dites-moi pourquoi vous paraissez si différent de ce que vous étiez lorsque vous partîtes de Basra. Où avez-vous été, et que vous est-il arrivé qui ait pu produire en vous un si grand changement?

Alors je fis une relation de mon voyage sans oublier la moindre particularité; et quand j'eus achevé de parler, le jeune homme qui était avec ma femme et mon frère prit la parole et me dit : Vous êtes un imposteur et vous n'avez composé cette fable ridicule que pour tâcher de mettre obstacle à mon bonheur; mais vous vous trompez, poursuivit-il avec emportement, si vous vous flattez d'y réussir. Puisque j'ai épousé Canzade aujourd'hui, je la posséderai.

A ces derniers mots, qui me firent frémir, je regardai Hour et ma femme. Ils me parurent tous deux interdits et déconcertés. Qu'entends-je? m'écriai-je, Canzade, dont je croyais la constance égale à la mienne, Canzade a un autre époux que moi! J'allais continuer; mais il me prit un saisissement qui m'empêcha d'en dire davantage.

CLXXXIX^e JOUR.

Nous passâmes la nuit en contestation, le jeune homme et moi. Plus je soutenais que j'étais Aboulfaouaris, plus il me semblait être persuadé du contraire. A l'égard de Canzade et de Hour, ils gardaient le silence et se regardaient l'un l'autre avec des yeux où la honte était peinte. Dès qu'il fut jour, nous allâmes tous quatre chez le cadi. Seigneur, lui dit le jeune homme, vous me mariâtes hier avec Canzade, mais le mariage n'a point été consommé; cet étranger que vous voyez est venu cette nuit troubler nos noces. Il prétend être l'époux de cette dame et il se dit Aboulfaouaris.

Le cadi, branlant la tête à ce discours, dit qu'il avait connu Aboulfaouaris et que je ne lui ressemblais nullement. Puis s'adressant à Canzade : Et vous, belle dame, lui dit-il, que pensez-vous de cet homme-là? le croyez-vous Aboulfaouaris? — Seigneur, répondit-elle, si je m'en fie au rapport de mes yeux, ce n'est point lui, il n'en a que le son de la voix. — O juge des musulman! dis-je alors au cadi, je vous supplie très-humblement de m'écouter. Gardez-vous bien de juger avec trop de précipitation; vous pourriez prononcer un arrêt injuste. Si je suis changé, c'est un effet de mes dernières aventures. Le séjour que j'ai fait sous la terre a produit ce changement. — Quelle étrange chose nous dites-vous? s'écria le juge, un homme vivant peut-il demeurer sous la terre? — Sans doute, repartis-je, et je vais, si vous voulez, vous conter ce qui m'est arrivé. — Oh! interrompit en cet endroit le jeune homme en s'adressant au cadi, monseigneur, il a une fable toute prête. Il va vous débiter des choses merveilleuses, mais vous

n'êtes pas assez crédule..... — Taisez-vous, jeune homme, interrompit à son tour le juge; je veux l'entendre. Parlez, continua-t-il en se tournant de mon côté, je vous écoute, et je vous assure que je vous rendrai justice.

En même temps je commençai la relation de mon dernier voyage, et je dis tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Basra jusqu'à mon retour. Lorsque j'eus fini mon récit, le cadi regarda Canzade, Hour et le jeune homme : Cette affaire, leur dit-il, me paraît fort importante et je ne puis en décider moi-même. Ce que cet homme vient de nous conter n'est pas vraisemblable, on peut le soupçonner de mensonge; mais peut-être n'avance-t-il rien qui ne soit véritable, et c'est ce qu'il faut savoir. Allez tous quatre à Médine trouver Aly Ben Aby Taleb, gendre de Mahomet, et le grand Omar, commandeur des croyans; la chose mérite assez qu'ils en prennent connaissance et qu'ils en jugent eux-mêmes.

Voilà quelle fut la décision du cadi. Nous partîmes aussitôt pour Médine, Hour, Canzade, le jeune homme et moi. Nous nous rendîmes d'abord au palais d'Omar, qui ne sut pas plutôt mes aventures qu'il me dit : Ce que tu viens de me raconter est trop singulier pour que je puisse y ajouter foi. Il faut tout à l'heure aller au jardin du prophète; je veux vous y accompagner tous quatre : le gendre de Mahomet nous dira ce que nous devons penser du récit surprenant que je viens d'entendre.

Nous allâmes avec Omar au Raouzé, où nous trouvâmes Aly qui faisait sa prière sur le tombeau du prophète. O Abulhusseyn[1] ! lui dit le commandeur des croyans, je vous amène un homme qui m'a conté des choses si peu dignes de foi que je ne saurais les croire. Aly me demanda mon nom, et dès que je lui eus dit que je me nommais Aboulfaouaris de Basra, il leva les yeux au ciel et s'écria avec transport : O prophète de Dieu ! Mahomet mon beau-père, vous avez dit vrai ! Seigneur, ajouta-t-il en s'adressant à Omar, il faut, s'il vous plaît que j'entende le récit de ses aventures. Cet homme-là n'est point un imposteur, car Mahomet m'a donné de ses nouvelles depuis longtemps et m'a lui-même averti qu'un homme appelé Aboulfaouaris viendrait un jour au Raouzé et me raconterait des choses aussi véritables qu'extraordinaires. Ce jour est donc enfin arrivé, et Aboulfaouaris va satisfaire ma curiosité.

Après avoir ainsi parlé, il pria le commandeur des croyans de me permettre de conter mon histoire. Qu'il la raconte, dit Omar, je l'entendrai volontiers une seconde fois. Alors je commençai le récit de mes aventures souterraines; je m'étendis particulièrement sur les génies musulmans et sur ce que leur roi m'avait chargé de dire de sa part au commandeur des croyans et au gendre du prophète. Omar et Aly furent charmés de ce que je leur dis. Ils m'embrassèrent tour à tour en me disant qu'ils me regardaient comme le plus heureux de tous les hommes, puisque j'avais vu avant ma mort le séjour destiné aux parens et aux amis de Mahomet après cette vie mortelle.

CXC° JOUR.

Le résultat de mon voyage à Médine fut qu'Omar, persuadé que j'étais en effet Aboulfaouaris, renvoya le jeune homme et me rendit Canzade. Ensuite il fit tirer de ses trésors deux cent mille sequins d'or qu'il me donna avec cent esclaves et cent chameaux. Je retournai à Basra, où j'achetai un hôtel magnifique. Je vécus avec Canzade comme un homme qui en était toujours amoureux. Je ne lui fis point de reproches sur l'impatience qu'elle avait eue de se remarier. Il est vrai qu'elle m'en témoigna beaucoup de regret et qu'elle me parut même excusable. Hour, pendant mon absence, avait mal ménagé mon bien ou pour mieux dire l'avait entièrement dissipé; de manière que, pour se mettre à l'abri de la nécessité et procurer en même temps à Canzade un sort plus doux, il l'avait fait épouser à un riche jeune homme de ses amis.

Je n'en usai pas plus mal avec mon frère

[1] Abulhusseyn veut dire père de Husseyn. On a vu dans une note des *Mille et une Nuits* (p. 163) que les musulmans sont dans l'usage de se faire désigner par le nom de leur fils précédé du mot *abou*, qui signifie *père*. Husseyn ou Hossein est le nom d'un des deux fils que le calife Aly eut de Fatima, fille de Mahomet. Après la mort de Moaviah, premier calife de la dynastie des Ommiades et en faveur de qui le faible Hassan, frère aîné d'Hossein, avait abdiqué, Yézid, successeur de Moaviah, s'étant rendu méprisable par ses débauches, Hossein prit les armes pour revendiquer le trône; mais resserré par les généraux d'Yezid dans une plaine sèche et aride appelée Kerbela et située à quelque distance de l'Euphrate, il périt avec tous ses partisans après une longue résistance. La mort de Hossein est considérée comme un martyre par les musulmans adorateurs d'Aly, et tous les ans, le 10 du mois de Moharrem, anniversaire de ce tragique événement, est célébré par une fête funèbre.

qu'avec ma femme. J'oubliai le passé, et nous commençâmes à vivre comme auparavant dans la meilleure intelligence du monde. Outre les bienfaits d'Omar, qui seuls me mettaient en état de mener une vie commode, j'eus le bonheur de découvrir un trésor dans la maison que j'avais achetée. Je m'en suis fait un revenu si considérable qu'à peine puis-je le dépenser, avec quelque profusion que je vive.

FIN DE L'HISTOIRE DE BEDREDDIN-LOLO, DE SON VISIR ET DE SON FAVORI.

Le voyageur Aboulfaouaris ayant achevé en cet endroit le récit de ses aventures, Bedreddin et ses compagnons lui dirent qu'ils n'en avaient jamais entendu de si singulières. Mais seigneur Aboulfaouaris, lui dit le roi de Damas, après bien des fatigues et des chagrins, vous êtes enfin satisfait, vous jouissez d'une parfaite félicité. Il y a longtemps que je cherche un homme heureux. Je suis d'autant plus ravi d'en avoir trouvé un que j'avais perdu l'espérance de le rencontrer. Mes deux associés, poursuivit-il, sont persuadés qu'il n'y a point d'homme sur la terre auquel il ne manque quelque chose pour pouvoir dire avec raison qu'il est content. Pour moi, je leur ai toujours soutenu le contraire, et je rends grâces au ciel qui les a désabusés; car après tout ce que vous venez de nous dire, ils ne sauraient douter que vous ne soyez très-heureux.

— Pardonnez-moi, répondit le voyageur, ils en peuvent douter justement, et c'est vous-même qui vous trompez lorsque vous me croyez si satisfait. Une circonstance que j'ai supprimée dans mon récit ne vous le fera que trop connaître. Canzade aime le jeune homme avec qui je la trouvai mariée à mon retour. J'avoue que, fidèle à son devoir, elle ne cherche pas les moyens de parler à son amant; mais elle en est occupée malgré elle. Je m'en suis aperçu plus d'une fois, et cette découverte m'a percé le cœur. Comme je suis plus amoureux que jamais et que je n'ai pas moins de délicatesse que d'amour, jugez du chagrin que j'ai de n'être plus aimé et combien je suis éloigné de ce bonheur parfait dont vous croyez que je goûte les charmes!

Le roi de Damas n'eut rien à répliquer à ce discours, qui lui fit penser que son visir et son favori n'avaient en effet pas tort de douter qu'il y eût des hommes parfaitement contens.

Après plusieurs journées, la caravane arriva à Bagdad. Comme Aboulfaouaris avait affaire dans cette grande ville, Bedreddin-Lolo, Atalmulc et Seyf-Elmulouk l'y laissèrent et continuèrent leur chemin vers Damas, où ils se rendirent heureusement. Le visir qui avait été chargé de la conduite de l'état l'avait si bien gouverné qu'il n'y eut aucune plainte contre lui. Le roi récompensa son zèle et sa fidélité. Ensuite il dit au prince Seyf-Elmulouk et au visir Atalmulc : Reprenez dans ma cour le rang que vous y teniez avant notre départ. Je suis à présent de votre sentiment : je suis persuadé qu'il n'y a point d'homme qui n'ait ses chagrins. Les personnes les plus heureuses sont celles dont les peines sont les plus supportables. Demeurons désormais ici tranquilles; si nous ne sommes pas tous trois pleinement satisfaits, songeons qu'il y en a de plus malheureux.

— Oui, sire, dit Seyf-Elmulouk, on en voit sans doute de plus infortunés; nous n'avons pas besoin d'un grand courage pour soutenir nos malheurs. Pour moi, je me consolerai de ne pas posséder Bedy-Aljemal; et vous devez aussi, poursuivit-il en souriant, vous consoler l'un et l'autre de la perte de vos maîtresses: si elles vivent encore, leur vue ne doit plus être si dangereuse pour les cadis et pour les pages.

Ce fut ainsi que Sutlumemé acheva l'histoire du roi de Damas et de son visir. Les femmes de Farrukhnaz, à leur ordinaire, lui donnèrent des applaudissemens. Elles louèrent fort la constance des amans dont elles venaient d'entendre les aventures; et la princesse, selon sa coutume, ne manqua pas de trouver à redire à leur fidélité. Cela ne rebuta point la nourrice, qui demanda la permission de conter de nouvelles histoires. Elle l'obtint, et le jour suivant elle reprit la parole de cette manière.

CMLXᵉ JOUR.

Un jour que le calife Haroun Alraschid était avec la belle Sultanum sa favorite dans un cabinet qui donnait sur le Tigre et d'où, sans être vu, il voyait ceux qui se promenaient sur les bords de ce fleuve, il aperçut deux hommes dont l'un lui parut jeune et l'autre fort vieux. Il les regarda avec assez d'attention, parce qu'ils riaient à gorge déployée. Comme il était

naturellement curieux, il appela un de ses officiers et le chargea d'aller dire à ces deux hommes de lui venir parler.

L'officier s'acquitta de sa commission, et emmena le vieillard et le jeune homme devant le calife, qui leur demanda le sujet de leurs ris immodérés. Le vieillard prit la parole et lui répondit : Commandeur des croyans, je me promenais avec ce jeune homme ; il m'a conté une histoire fort agréable, et je lui en ai raconté une autre à mon tour, qu'il a trouvée si plaisante qu'il n'a pu s'empêcher de rire, et je vous avouerai que ses ris ont excité les miens.

— Je serai bien aise, reprit Haroun, de l'entendre, et elle fera plaisir aussi à cette jeune dame. Faites-nous en donc le récit, ajouta-t-il en s'adressant au vieillard, et ce jeune homme nous contera la sienne ensuite. Le vieillard, pour obéir au calife, commença de parler dans ces termes.

HISTOIRE DES DEUX FRÈRES GÉNIES ADIS ET DAHY.

Aux environs de Masulipatan, ville du royaume de Golconde, sur la côte de Coromandel, demeurait une paysanne chargée de deux filles fort jolies. L'aînée, qui se nommait Fatime[1], avait dix-sept ans, et Cadige, c'était le nom de la cadette, n'en avait encore que douze. Elles logeaient dans une chaumière éloignée de tous villages, et cette petite famille subsistait du travail de ses mains ; un ruisseau qui avait sa source auprès de la cabane lui en fournissait les moyens et lui prêtait son eau pour blanchir le linge de quelques personnes de Masulipatan dont elle avait la pratique. Après que la paysanne et ses filles avaient bien blanchi et fait sécher leur linge, elles avaient coutume de le couvrir de fleurs pour le rendre plus odorant.

Un jour que la mère s'occupait à en cueillir dans la prairie pour cet effet, elle pinça sans s'en apercevoir la queue d'un aspic qui s'était caché sous une plante d'hyacinthe ; cette venimeuse bête s'en vengea sur-le-champ et piqua vivement la villageoise, qui fit un grand cri. Les filles, étant accourues aussitôt, trouvèrent le doigt de leur mère déjà enflé, et le venin, passant en moins d'un quart d'heure dans les veines principales par la communication du sang, eut bientôt gagné les parties nobles. Cette malheureuse femme, se voyant près de sa fin, acheva de remplir les devoirs d'une bonne mère en parlant de cette sorte à ses filles : Mes enfans, je suis fâchée de vous quitter dans un temps où mon secours vous serait le plus nécessaire ; mais mon heure est venue. Je vois approcher de moi l'ange de la mort : il faut partir. Ce qui me console, c'est que je n'ai rien à me reprocher sur votre éducation, et, grâces au ciel, je vous laisse avec de bonnes et heureuses inclinations. Persévérez toujours dans la vertu que je vous ai enseignée et suivez exactement les préceptes de notre grand prophète Mahomet. Gardez-vous bien, sur toutes choses, d'abandonner sa secte pour vous livrer aux superstitions des Gentils. Vivez de votre petit travail, comme nous avons fait jusqu'ici ; j'espère que le ciel aura soin de vous. Je vous recommande encore de vivre toutes deux en bonne intelligence et de ne vous séparer jamais s'il vous est possible, car votre bonheur dépend de votre union. Cadige, ajouta-t-elle en se tournant vers la cadette, ma fille, vous n'êtes encore qu'un enfant : obéissez à votre sœur Fatime elle ne vous donnera point de mauvais conseils.

Après cette exhortation, la paysanne, se sentant affaiblir, embrassa ses filles et mourut dans leurs bras. Il n'y a point de termes qui puissent exprimer quelle fut leur désolation lorsqu'elles virent leur mère sans vie. Elles fondirent en larmes et firent retentir de leurs cris toute la campagne. Ensuite, comme la nature ne saurait toujours fournir des pleurs, elles tombèrent dans un accablement d'où elles ne sortirent que pour rendre les honneurs funèbres à leur mère : elles prirent chacune une bêche dont elles se servaient pour cultiver un petit jardin à légumes qui tenait à leur chaumière ; elles allèrent à cinquante pas de là, creusèrent une fosse où elles portèrent avec beaucoup de peine le corps mort, qu'elles couvrirent de terre et de fleurs. Puis elles retournèrent à leur cabane, où, négligeant de prendre des alimens, elles ensevelirent pour quelques momens leurs douleurs dans un sommeil que leur procura la fatigue de la journée.

[1] Fatime ou Fathima est le nom que portait la fille chérie de Mahomet donnée par lui en mariage au calife Aly. Le prophète l'avait eue de sa première femme Cadige ou Khadigiah, et ces deux noms sont encore aujourd'hui fort en honneur parmi les dévots musulmans.

Le jour suivant, Fatime, comme la plus raisonnable, représenta à sa sœur qu'elles devaient reprendre leur travail, et elle lui dit de remplir deux corbeilles du linge qu'elles avaient blanchi la veille avant leur funeste accident, et les mettant sur leur tête, elles partirent pour les aller porter à Masulipatan. Elles n'eurent pas fait cent pas qu'elles rencontrèrent sur leur chemin un petit vieillard boiteux et assez richement vêtu qui se mit à les considérer avec attention. Il paraissait avoir près de cent ans et s'appuyait sur un bâton, avec lequel, malgré son grand âge, il ne laissait pas de marcher d'un air assez délibéré.

CMLXIe JOUR.

Le vieillard trouva les deux sœurs à son gré. Où allez-vous, mes belles filles, leur dit-il en se radoucissant? — Nous allons, répondit l'aînée, à Masulipatan. — Puis-je sans vous déplaire, reprit-il, vous demander de quelle profession vous êtes, et si l'on ne pourrait point vous rendre quelque service? — Hélas! seigneur, repartit Fatime, nous sommes de simples villageoises et de malheureuses orphelines : nous perdîmes hier notre mère par la plus funeste aventure. En même temps elle en fit le récit, non sans répandre de nouvelles larmes. — Ah! que j'ai de chagrin, dit le vieillard, de n'avoir pas vu votre mère avant sa mort; je lui aurais enseigné un secret sûr pour chasser le venin de la plaie, et la blessure eût été guérie en deux jours. Mes chers enfans, continua-t-il, je suis touché de votre affliction, et je m'offre à vous servir de père si vous pouvez prendre assez de confiance en moi pour vous remettre à mon expérience et à mon zèle du soin de votre destinée. Je vous avouerai, poursuivit-il en regardant la jeune Cadige, que je me sens une forte inclination pour cette aimable fille. Sa première vue vient de me causer une émotion que je n'ai point encore connue. Si vous me voulez suivre l'une et l'autre, je promets de vous faire une fortune qui sera beaucoup au-dessus de votre condition, et vous aurez lieu de bénir à jamais le bonheur de m'avoir rencontré sur votre chemin.

Le vieillard, ayant cessé de parler, attendait avec inquiétude la réponse qui lui serait faite. Il avait raison d'être agité; son âge et sa figure ne prévenaient pas assez en sa faveur ces deux jeunes personnes pour les disposer agréablement à recevoir sa proposition. Cependant, quelque répugnance qu'elles y eussent, Fatime avait déjà assez de raison pour comprendre que, dans la situation où elles se trouvaient, ce n'était pas un trop mauvais parti. Le vieillard remarqua la peine qu'elle avait à se déterminer. Ma belle fille, lui dit-il, si vous aviez déjà fait toutes les réflexions que vous devez faire sur les périls que vous courez dans une campagne éloignée de toute habitation, vous ne balanceriez pas à accepter ce que je vous offre. Étant sans appui comme vous l'êtes, croyez-vous pouvoir éviter tous les piéges que le vice et la ruse ne manqueront pas de tendre à votre innocence? Si vous avez assez de vertu pour refuser votre consentement à des desseins criminels, vous n'aurez pas assez de pouvoir pour repousser l'insulte et la violence. Vous n'avez, continua-t-il, rien à craindre de semblable avec moi : mon âge vous met à couvert de mes emportemens, et mon expérience saura vous garantir de ceux des autres. Quittez un travail pénible qui ne peut qu'à peine vous fournir de quoi subsister. Vous aurez chez moi non-seulement les choses nécessaires à la vie, mais encore ce qui peut contribuer à la rendre agréable, et je vous dirai des choses qui vous feront concevoir que notre bonheur commun dépend du parti que je vous propose. Venez, vous ne sauriez mieux faire. Si votre mère vivait encore, elle se rendrait à mes raisons et vous croirait plus en sûreté dans l'asile que je vous offre que dans la chaumière où vous demeurez.

Enfin le vieillard parla si bien que Fatime commença de se laisser persuader. Seigneur, lui dit-elle, je vois une partie de ce que vous dites et suis très-disposée à profiter des bontés que vous nous témoignez à ma sœur et à moi; mais comme votre proposition la regarde particulièrement, après l'aveu que vous venez de faire de l'inclination que vous vous sentez pour elle, je veux consulter ses sentimens avant que de vous répondre précisément. Parlez donc, Cadige, ajouta-t-elle en s'adressant à sa sœur, vous sentez-vous disposée à recevoir les soins de ce seigneur et à le prendre pour époux? car je le crois trop raisonnable pour vouloir abuser de l'innocence de deux orphelines qui se reposeraient sur lui du soin de leur honneur. — Non, ma sœur, répondit en rougissant Cadige, il est trop vieux et trop laid.

L'indiscrète franchise de cette jeune fille fit de la peine à Fatime, qui était touchée des choses que le vieillard lui avait représentées. Ma sœur, dit-elle, on voit bien que vous êtes dans un âge incapable de réflexion, puisque vous répondez si mal à l'honneur que ce seigneur vous fait. Au lieu de lui dire des choses désobligeantes, soyez sensible au bonheur d'avoir pu lui plaire. — Oui, vraiment, repartit Cadige en pleurant, c'est une chose bien satisfaisante pour y être sensible ; je ne sais pas si c'est un honneur pour moi, mais je sais bien que ce n'est pas un grand plaisir que d'avoir toujours devant ses yeux un homme comme celui-là. — Il ne faut point parler dans ces termes, lui dit sa sœur. — Je ne saurais parler autrement, répondit la cadette, et si c'est un bonheur que de lui plaire, que ne s'attache-t-il à vous, qui êtes plus belle et plus spirituelle que moi ? qu'il vous aime, pour voir si vous l'aimerez.

CMLXIIe JOUR.

Les duretés de Cadige affligèrent le vieillard. Admirez, s'écria-t-il, la fatalité de ma destinée. J'ai vu les plus fameuses beautés de l'Orient et vécu jusqu'à l'âge où vous me voyez sans avoir laissé surprendre mon cœur, et je viens de concevoir en ce moment une passion violente pour une jeune personne prévenue d'une aversion invincible pour moi. Je vois toute l'horreur du sort que je me prépare, et cependant mon étoile me force à suivre malgré moi le penchant qui m'entraîne.

Le vieillard, en tenant ce discours, avait les yeux tout humides de pleurs et paraissait si touché que Fatime, qui était naturellement fort humaine, en eut pitié. Seigneur, lui dit-elle, cessez de vous affliger, votre mal n'est peut-être pas sans remède. Ne vous alarmez point des premiers discours d'un enfant qui ne sait encore ce qui lui convient ; le temps mûrira son esprit. Vous n'avez pas, à la vérité, les agrémens de la jeunesse, mais je vous crois honnête homme : votre amour et vos soins la toucheront enfin. Nous voulons bien vous accompagner, et je vous promets mes bons offices. — Oui, mais, ma sœur, interrompit avec chagrin la petite fille, s'il me tourmente et veut m'obliger à l'aimer, je ne vous réponds pas que je ne m'enfuie. — Non, belle Cadige, dit le vieillard, vous ne serez point tourmentée, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre. Je ne vous contraindrai en rien, vous serez maîtresse absolue de tout ce que je possède. Si vous souhaitez quelque riche robe ou d'autres ajustemens, vous les aurez à l'heure même, car je me ferai un devoir de courir au-devant de vos moindres désirs. Je dis plus, poursuivit-il, quand je m'apercevrai que ma vue vous fera de la peine, je vous l'épargnerai, quoi qu'il m'en puisse coûter.

Alors Fatime prit la parole et dit au vieillard : Puisque ma sœur me semble déterminée à vous suivre aux conditions que vous lui promettez, laissez-nous, s'il vous plaît, reporter ce linge aux personnes à qui il appartient ; nous reviendrons vous trouver aussitôt. — Ah ! s'écria le vieillard, ne m'enlevez point votre charmante sœur, je vous en conjure. Soit raison, soit pressentiment, si vous me quittez toutes deux, je crains de ne vous revoir jamais et j'en mourrais de regret. Vous ne tarderez pas, dites-vous, à revenir ? Hé bien, laissez-la avec moi jusqu'à votre retour. Qu'appréhendez-vous ? pouvez-vous vous défier de..... — Non, non, interrompit avec précipitation Cadige, je veux aller avec ma sœur, je ne demeurerai point seule avec vous. — Hé pourquoi, lui dit Fatime, qui fut bien aise de commencer à faire connaître au vieillard qu'elle s'intéressait pour lui, pourquoi n'y demeurerez-vous pas ? je serai de retour dans un moment. Je vous prie, ma sœur, de m'attendre ici, vous devez à ce seigneur cette marque de confiance pour le consoler des choses désobligeantes que vous lui avez dites.

Cadige avait toute la répugnance du monde à rester avec lui ; mais elle n'osa résister aux volontés de sa sœur, qu'elle regardait comme une seconde mère. Fatime prit donc la corbeille de sa cadette et partit, après avoir bien recommandé au vieillard de ménager l'esprit mutin de la personne qu'elle lui laissait. Mais au lieu de revenir bientôt, comme elle l'avait fait espérer, elle ne revint point de toute la journée. Rien ne pouvait égaler l'inquiétude de Cadige. Dès qu'elle aperçut la nuit, elle perdit patience, elle accabla le vieillard de reproches. C'est vous, lui disait-elle, qui nous portez malheur. Sans votre désagréable rencontre je serais avec ma sœur. Quelque infortune qui lui soit arrivée, j'aimerais bien mieux la partager avec elle que d'être ici avec vous.

Ces discours chagrinaient fort le vieillard. Il ne savait que répondre, tant il craignait d'irriter un esprit qu'il savait bien n'être pas, sans raison, prévenu contre lui. Cependant il fit tous ses efforts pour la rassurer; mais bien loin d'en venir à bout, il augmenta son inquiétude et l'aversion qu'elle avait pour lui. Elle lui dit même de se taire et elle voulait aller à Masulipatan malgré l'obscurité de la nuit et une grosse pluie qui survint. C'était autant pour ne point passer la nuit avec le vieillard que par envie d'apprendre des nouvelles de sa sœur. Il la détourna pourtant de son dessein en lui représentant que, selon toutes les apparences, Fatime s'était arrêtée en quelque endroit; que le mauvais temps l'avait empêchée de se mettre en chemin et qu'enfin le retour du soleil la leur rendrait. Il lui dit même que le parti le plus convenable était de retourner chez elle, et que le lendemain matin, si Fatime ne revenait point, ils l'iraient chercher partout.

La force de ces raisons frappa Cadige au travers de la haine qu'elle sentait pour le vieillard : elle se laissa persuader. Ils prirent tous deux le chemin de la cabane, où, après un très-léger repas composé de quelques dattes et d'eau pure, ils s'occupèrent des malheurs de cette journée. La jeune fille ne fit que pleurer et s'agiter toute la nuit, et son vieil amant ne fut pas tranquille. Dès la pointe du jour ils sortirent de la chaumière et s'en allèrent à Masulipatan. Ils s'informèrent de Fatime dans les endroits de cette ville où elle devait avoir porté du linge, et on leur dit qu'elle n'y avait point paru. Ils ne se contentèrent point de cela, ils la cherchèrent de rue en rue et en demandèrent des nouvelles de maison en maison; mais leur recherche fut inutile.

CMLXIII^e JOUR.

Cette obscurité sur le sort de Fatime mit le comble à leur douleur. Ils ne pouvaient douter qu'il ne fût arrivé à cette malheureuse fille quelque chose d'extraordinaire. Sa jeune sœur était au désespoir de ne l'avoir pas accompagnée, et elle ne répondait que des duretés aux discours que le vieillard lui tenait pour la consoler. Il gémissait dans le fond de son cœur de ne pouvoir ramener à la raison l'esprit de cette petite indocile.

Ils employèrent les sept ou huit jours suivans à parcourir la campagne aux environs de la ville. Il n'y eut point de château, point de maison à quatre lieues à la ronde qu'ils ne visitassent exactement et toujours avec aussi peu de fruit. Enfin, ne sachant plus à quoi recourir, ils retournèrent à la cabane tout consternés. Comme le vieillard s'aperçut que Cadige s'affligeait sans modération, il en fut pénétré de douleur. Ma chère Cadige, lui dit-il les larmes aux yeux, donnez quelque relâche à une affliction si vive. J'ose vous représenter que vous vous devez à d'autres soins. Songez qu'après la mort de votre mère et l'éloignement de votre sœur vous n'êtes pas ici en sûreté. Je crains que votre beauté ne vous rende l'objet des ardeurs d'une jeunesse insolente. Pourrais-je, faible et caduc comme je suis, vous préserver de leurs emportemens? D'ailleurs, votre subsistance est mal assurée. Dans un âge aussi tendre que le vôtre, vous n'êtes guère en état de vous la procurer. De plus, le peu d'argent que j'avais s'est presque consumé; ici tout nous manque. Faites-y réflexion, belle Cadige, et souffrez que je vous conduise à la ville où je fais mon séjour ordinaire. Vous aurez dans ma maison toutes choses en abondance et vous y serez maîtresse de mes biens et de ma destinée.

Quand le vieillard eut cessé de parler, il demeura fort inquiet de la réponse de la jeune personne, et ce n'était pas sans raison qu'il se défiait d'un esprit si rebelle. Comme elle ne répondait rien et qu'elle paraissait plus occupée de la perte de sa sœur que du soin de prolonger sa vie, il fut obligé de lui représenter de nouveau tout ce qui devait la déterminer à prendre le parti qu'il lui proposait, et il désespéra vingt fois de la réduire. Il y réussit pourtant: elle consentit à le suivre où il lui plairait de la mener. Les voilà donc en chemin; mais avant que de s'éloigner de la chaumière, le vieillard écrivit avec du charbon sur la porte l'endroit où il conduisait Cadige, afin que si Fatime revenait, elle pût apprendre des nouvelles de sa sœur. Ensuite ils fermèrent la porte et en remirent la clé dans le creux d'un arbre voisin où l'on avait coutume de la mettre.

La ville où le vieillard prétendait mener Cadige n'était qu'à trois journées de là; mais un homme de cent ans et une fille de douze ne sauraient faire de longues traites; ils furent sept jours à s'y rendre. Ils étaient tous deux exténués de lassitude et de faim lorsqu'ils ar-

rivèrent. La première chose que fit Dahy, c'était le nom du vieillard, fut d'envoyer chercher dans la ville ce qu'il y avait de plus exquis à manger et de le faire apporter au plutôt. Il fallait courir au plus pressé. Après qu'ils eurent apaisé leur faim, Dahy mena sa maîtresse dans un appartement assez propre, où il la laissa prendre du repos, et il alla se reposer aussi dans une autre chambre.

Le lendemain il choisit chez les marchands de fort belles étoffes dont il fit faire des robes pour Cadige, et il lui acheta une vieille esclave, qu'on lui dit être fort adroite et la première personne du monde pour coiffer les dames. Cadige ne pouvait assez admirer le changement de sa condition; quoiqu'elle s'aperçût bien des sentimens que le vieillard avait pour elle, néanmoins elle ne comprenait pas comment elle avait acquis sur lui un empire si absolu. Elle pensait quelquefois qu'elle lui devait tous les grands avantages dont elle jouissait, et dans le fond de son âme elle lui en tenait quelque compte; cependant, malgré toutes ses réflexions, les soins du vieillard ne pouvaient diminuer la répugnance qu'elle avait à les recevoir. Outre les habits et les bijoux dont il lui faisait présent chaque jour, il ne manquait point à la promesse qu'il lui avait faite. Il avait pour elle un respect dont elle était charmée et qui toutefois ne pouvait lui inspirer le moindre mouvement de sensibilité pour sa personne ni pour son amour.

CMLXIVe JOUR.

Plus de trois mois s'écoulèrent avant que Cadige parût seulement un peu consolée. Le souvenir de sa sœur mêlait une amertume à tout ce qu'elle aurait pu trouver de doux dans la situation de sa fortune, et elle rappelait sans cesse en sa mémoire le conseil que lui avait donné en mourant sa mère, de ne jamais se séparer de Fatime. Le sentiment de sa douleur devint pourtant peu à peu moins vif, soit que le changement de son sort en diminuât l'impression, soit que ce fût l'effet ordinaire du temps.

Un jour qu'elle s'était un peu fatiguée à la promenade, elle se coucha de meilleure heure que de coutume. Elle s'endormit d'un profond sommeil, et, sur le matin, où les idées sont plus nettes et plus vives, elle fit un songe qui la frappa vivement. Elle rêva qu'il se présentait à elle un jeune homme magnifiquement vêtu, dont l'air et les cheveux blonds la charmèrent. Pendant qu'elle le considérait avec attention, il lui dit : « Ah ! Cadige, à quoi pensez-vous? avez-vous sitôt oublié Fatime? croyez-vous que les belles robes dont Dahy vous a revêtue vous exemptent de l'obligation de la chercher? Non sans doute, et je vous apprends que vous ne sauriez être heureuse qu'en l'allant trouver dans l'île de Sumatra. Regardez-moi et vous verrez celui que le ciel vous destine pour époux. » A ces mots, le jeune homme disparut et Cadige se réveilla. Elle avait encore présente à l'esprit cette image, qu'elle regardait moins comme un songe que comme une apparition.

Le discours que cet aimable fantôme lui avait adressé lui sembla si suivi et si convenable à la situation où elle se trouvait qu'elle ne pouvait assez s'étonner de ce rapport, et, quoiqu'elle eût déjà assez de raison pour ne pas croire qu'il y eût véritablement au monde un homme semblable à celui que le songe lui avait représenté, elle ne laissa pas d'en conserver les traits. Elle résolut même, pour n'avoir rien à se reprocher, d'engager Dahy à faire le voyage de l'île de Sumatra : elle le lui proposa dès le même jour, après lui avoir conté son songe. Le vieillard l'écouta avec surprise, et le croyant trop extraordinaire pour devoir être regardé comme une image formée par les vapeurs du sommeil, il dit à Cadige : Je donnerais volontiers ma vie pour vous satisfaire. Je consens d'aller avec vous à l'île de Sumatra, quoiqu'il y ait peu d'apparence que nous y soyons instruits du sort de votre sœur. Je suis aussi frappé que vous de votre songe et je n'ai pas moins d'envie que vous-même de voir combler vos vœux.

Il n'en fallut pas davantage à la jeune fille pour la déterminer au voyage de Sumatra. A peine donna-t-elle au vieillard le temps d'en faire les préparatifs, tant elle avait d'impatience de revoir Fatime ou du moins d'être éclaircie de sa destinée. Il fut donc arrêté entre eux qu'ils iraient d'abord à la cabane pour savoir s'ils n'y verraient rien qui leur fît conjecturer que Fatime y était revenue pendant leur absence, et qu'ensuite ils se rendraient à Masulipatan pour s'embarquer dans le premier vaisseau qui partirait pour l'île de Sumatra.

Dahy acheta trois chevaux pour leur servir

de voiture, prit sur lui tout ce qu'il avait de pièces d'or et quelques pierreries qu'il cousut dans une ceinture de cuir dont il était ordinairement ceint. Il laissa le reste de son argent en dépôt à un vieillard de ses amis, et le chargea de dire à Fatime, si elle venait les chercher pendant leur absence, qu'ils la priaient de les attendre en cette ville jusqu'à leur retour. Ils se mirent donc en chemin. Dahy, monté sur le meilleur cheval, fit mettre Cadige en croupe derrière lui : la femme esclave montait le second, et le troisième, chargé de toutes leurs hardes, était conduit par un esclave noir qui le tenait par la bride.

En cet équipage, la petite caravane se rendit en deux jours à la chaumière des deux sœurs. Ils en trouvèrent la clé dans le creux de l'arbre, comme ils l'y avaient mise; mais y étant entrés, ils n'y virent nul dérangement, aucune marque qui leur fît juger que Fatime y fût revenue depuis leur départ. Cela ne servit qu'à les confirmer dans la résolution d'aller à l'île de Sumatra. Ils se hâtèrent d'arriver à Masulipatan, où Dahy apprit bientôt qu'un vaisseau d'Achem, chargé de riches marchandises, devait dans deux jours mettre à la voile pour s'en retourner. Il alla trouver le maître sur-le-champ et fit marché avec lui; puis il revint joindre Cadige, se munit de toutes les choses agréables et commodes qui peuvent adoucir l'ennui d'une longue navigation, et vendit ses chevaux, qui lui devenaient inutiles sur la mer.

CMLXV^e JOUR.

Ils s'embarquèrent au bout de deux jours par un temps favorable qui les fit avancer considérablement. La jeune maîtresse de Dahy était un peu étonnée de ne voir que le ciel et l'eau, mais le désir d'apprendre la destinée de sa sœur soutenait sa résolution. Le vieillard faisait tout son possible pour l'amuser; tantôt il lui contait d'agréables histoires pour la divertir, et tantôt il l'entretenait de choses sérieuses et solides pour perfectionner son esprit et ses mœurs. La voyant si fort de loisir, il crut ne devoir pas la laisser ignorer plus longtemps qui il était et ce qu'il y avait de particulier dans sa destinée. Elle avait bien jugé qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans l'attachement qu'il paraissait avoir pour elle; mais elle regardait cet extraordinaire comme un caprice de goût plutôt que comme un enchaînement de conjonctures. Aussi la surprit-il étrangement quand il commença son discours dans ces termes:

Tout caduc et décrépit que je vous parais, apprenez, belle Cadige, que je suis immortel. Il s'arrêta après ce peu de mots pour observer ce qui se passerait dans l'âme de la jeune fille à un aveu si peu attendu. Il remarqua facilement l'embarras où la jeta ce début. Elle ne sut d'abord si elle devait le prendre sérieusement; mais le caractère du vieillard, qui n'était point homme à railler sur quelque matière que ce fût, lui fit juger qu'il disait la vérité. Seigneur, lui dit-elle, vous étant redevable de tant de grâces, je devrais me réjouir de vos avantages; mais quand je considère que celui dont vous m'apprenez la nouvelle ne vous saurait être d'une grande utilité, je ne sais si ce n'est pas vous désobliger que de vous en marquer de la joie. En effet, poursuivit-elle, accablé d'infirmités, comme vous le semblez être, quel agrément la vie peut-elle avoir pour vous?

— Elle me serait un pesant fardeau, repartit le vieillard, et je reprocherais au ciel de m'avoir doué d'un avantage qu'il a refusé aux hommes, si j'étais effectivement tel que je parais; mais vous serez encore plus surprise, charmante Cadige, quand vous saurez que vous me voyez sous une forme étrangère. J'ai naturellement des traits plus capables de plaire au beau sexe que de lui faire peur, et ces traits sont d'autant plus propres à lui inspirer de tendres ardeurs qu'ils sont animés par une perpétuelle jeunesse. Les jasmins et les roses brillent sur mon teint. En un mot, tout ce qu'on peut voir de grâces se trouve rassemblé sur mon visage et répandu sur toute ma personne. — Eh pourquoi, interrompit impatiemment Cadige, ne reprenez-vous pas au plus tôt cette forme si charmante? vous ne pouvez que gagner au change. — Hélas! reprit Dahy en soupirant, cela n'est pas en mon pouvoir et c'est ce qui fait ma peine. Je ne suis sensible à un si grand malheur que parce qu'il m'offre à vos yeux sous une figure désagréable. — Et ce malheur sera-t-il sans fin? répliqua la jeune fille. — Il ne tiendra qu'à vous de le faire cesser, repartit-il, vous n'avez pour cela qu'à m'aimer. — Sur ce pied-là, dit-elle ingénument, je crains fort que vous ne changiez jamais de figure; mais, seigneur, ajouta-t-elle, comment

voulez-vous que j'ajoute foi à des choses si surprenantes ? — Vous n'avez qu'à m'écouter, ma reine, répondit-il, vous ne douterez plus de la vérité de mes paroles.

Ce que je viens de dire, ajouta-t-il, vous fait aisément comprendre que je ne suis pas un homme, je suis génie. Nous sommes deux frères jumeaux également beaux et bien faits, également savans et puissans. Je me nomme Dahy et mon frère Adis. Cependant l'empire que notre condition de génie nous donnait sur toutes les choses naturelles ne nous exemptait pas d'être assujettis nous-mêmes au pouvoir d'un brachmane de Vizapour[1] qui par sa science s'était etabli une domination absolue sur notre espèce. Il nous avait pris en affection, mon frère et moi, et pour nous montrer sa confiance, il se reposait sur nous deux de la garde d'une maîtresse sur la fidélité de laquelle il ne comptait pas trop.

CMLXVIe JOUR.

Nous le servions exactement dans cet emploi. La dame était toujours accompagnée d'Ady ou de moi. Pendant un temps considérable les choses chez elle se passèrent dans l'ordre. Heureux si son caprice et son entêtement n'eussent pas fait changer cette favorable situation ! Sa fidélité ne s'était pas encore démentie ; il ne nous semblait pas que la dame eût aucun penchant pour personne ni même que le désir de paraître belle l'engageât à rien qui fût contre la bienséance, lorsque insensiblement elle devint rêveuse. Peu de temps après, sa rêverie se tourna en langueur. Elle soupirait au milieu des plaisirs que lui donnait Cansou, c'est le nom du brachmane, et quelquefois elle nous regardait, Adis et moi, comme si elle eût imploré notre pitié pour quelque ennui secret qu'elle ressentait. Etonnés de ce changement qui commençait à ternir les vives couleurs de son teint et même à altérer sa santé, nous disions l'un à l'autre, mon frère et moi : Qu'a-t-elle donc ? Qui peut la rendre si différente de ce qu'elle était il n'y a pas longtemps ? Hélas ! nous étions bien éloignés d'imaginer que nous fussions l'objet de ce triste état qui nous surprenait.

Cette dame infortunée nous ayant sans cesse devant les yeux, avait fait attention à nos charmes, et cette attention lui était devenue funeste. Elle ne put se défendre de nous aimer, et ce qui l'engagea plus que tout le reste à prendre de l'amour pour nous, ce fut, à ce qu'elle nous a depuis avoué, de grands cheveux blonds qui nous flottaient à grosses boucles sur les épaules.

La jeune Cadige en cet endroit, rappelant son songe, regarda le vieillard avec étonnement et sentit que son récit commençait à l'intéresser, elle ne lui avait jamais prêté tant d'attention.

Comme nous remarquâmes, mon frère et moi, continua Dahy, que le temps, bien loin d'apporter quelque soulagement aux peines secrètes de la dame, semblait en augmenter la violence, nous résolûmes de faire tous nos efforts pour l'obliger à nous ouvrir son cœur. Un jour donc que nous étions tous deux auprès d'elle et que le brachmane était allé présider dans une assemblée de fées qui se tenait aux confins de la grande Tartarie : Belle dame, lui dit mon frère, il y a longtemps que nous nous apercevons qu'une douleur secrète trouble votre repos. Nous nous sommes appliqués à en découvrir la cause, dans le dessein de vous offrir notre assistance ; mais nous ne l'avons pu pénétrer. Ne nous la cachez pas, et si notre secours peut contribuer à rétablir la paix dans votre âme, comptez sur notre zèle et sur nos soins.

Nous nous serions effectivement fait un extrême plaisir de pouvoir la retirer de l'état de langueur où nous la voyions plongée, car nous avions beaucoup d'amitié pour elle. Le discours d'Adis la jeta dans la dernière confusion. Cependant comme il lui fournissait une occasion de se déclarer, ce qu'elle cherchait depuis longtemps, elle ne la laissa point échapper. Vous êtes trop généreux, aimable Adis, lui répondit-elle languissamment, de vous intéresser pour une infortunée qui n'est pas digne de vos soins. Ne m'ôtez point, je vous prie, la faible consolation de déplorer en secret des maux sans remède. — Que dites-vous, belle dame ! m'écriai-je avec étonnement : on ne saurait remédier aux

[1] Vizapour, ou plus exactement Bijapour, est une ville de l'Inde meridionale. Elle a ete pendant le cours du seizième et du dix-septième siècle la capitale d'un royaume musulman fondé en 1489 par un fils de l'empereur ottoman Amurath II, nommé Youssouf, et qui, ayant echappé au fatal cordon après la mort de son pere, etait devenu, par une suite d'aventures, un des principaux officiers d'un sultan musulman qui régnait sur une partie de l'Inde meridionale. Nommé gouverneur de la province de Vizapour, Youssouf se rendit indépendant et fonda un royaume celebre dans l'histoire de l'Inde. Le dernier des descendans de ce monarque fut depouillé en 1689 par Aurengzeyb, empereur de Dehli. La province de Vizapour est maintenant sous la domination anglaise.

maux que vous souffrez ! De quelle nature sont-ils donc ? — Telle est, repartit-elle, la rigueur de ma destinée, que si quelque chose pouvait l'adoucir, ce serait uniquement la compassion que vous en voudriez avoir. — Ah ! pour de la compassion, repris-je précipitamment, nous vous l'offrons tout entière, mais nous ne la bornerons point à vous plaindre. Nous ne serons pas satisfaits si nos soins ne dissipent cette profonde mélancolie qui vous rend si languissante et qui vous consume insensiblement. Si vous ressentez l'atteinte de quelque mal inconnu, vous savez que nous possédons des connaissances sur les secrets de la nature pour corriger les mauvaises dispositions du corps, ou bien si le brachmane vous a chagrinée par des traitemens peu convenables à votre mérite et à la tendresse que vous avez pour lui, vous n'ignorez pas que nous avons du crédit sur son esprit. Parlez donc, aimable dame, fiez-vous à nous, donnez à notre zèle les moyens de vous procurer une disposition plus heureuse.

CMLXVIIe JOUR.

Farzana, c'est le nom de la dame, me repartit dans ces termes : Ma santé n'est point altérée ni Cansou ne m'a donné aucun sujet de me plaindre : cependant je souffre des peines cruelles, et si vous en aviez connaissance, quelque zèle que vous me témoigniez, je ne sais, charmant Dahy, si vous seriez si disposé que vous le dites à les soulager. — Ah ! madame, s'écria mon frère, vous nous faites injure ; mettez-nous à l'épreuve, vous jugerez de nous plus avantageusement. — Et si je vous disais, répliqua-t-elle en rougissant, que c'est vous qui causez l'un et l'autre le mal que vous voulez guérir ? — Qui, nous ? repartis-je fort embarrassé, quoique je ne comprisse pas encore où elle en voulait venir. Hé comment aurions-nous fait une chose si contraire à notre intention ?

— J'en ai trop dit, reprit-elle, pour ne pas achever de vous faire connaître tout mon malheur, et puisque vous m'en pressez, sachez, trop aimables frères, que je n'ai pu me défendre de vos charmes. En vain je me suis opposée aux progrès qu'ils faisaient chaque jour sur mon cœur, et ma résistance m'a réduite dans l'accablement où vous me voyez.

Ensuite elle se mit à nous peindre avec des couleurs si vives et si naturelles les combats intérieurs qui s'étaient passés dans son âme que nous en fûmes également surpris et touchés. Est-il bien possible, lui dis-je, que les soins de votre bonheur et de votre repos, que tout ce que vous devez au brachmane, n'ait pu vous défendre des sentimens que vous nous déclarez ? Vous êtes-vous bien représenté le peu de fruit que vous devez attendre d'un pareil entêtement ? Alors nous fîmes tous nos efforts, mon frère et moi, pour ramener son esprit à la raison, mais il n'en était plus temps, le mal avait pris de trop profondes racines.

Après tous nos discours, que Farzana voulut bien écouter sans les interrompre, elle parut un peu revenue de l'excès de son abattement, la déclaration qu'elle venait de nous faire étant un pesant fardeau dont elle se sentait soulagée. Ce n'est pas qu'elle eût lieu de concevoir la moindre espérance de la manière dont nous avions reçu l'aveu de sa faiblesse ; mais il est si naturel de souhaiter que l'objet de notre amour soit instruit des peines qu'il nous cause que nous regardons toujours comme un avantage l'occasion de les lui découvrir.

La dame se flatta que nous nous laisserions enfin toucher à tant d'amour et de persévérance. Cet espoir enchanta pour un temps ses ennuis ; mais ce temps s'étant insensiblement passé sans qu'elle reçût le soulagement qu'elle aurait souhaité, sa passion, dont le sentiment était devenu plus vif depuis qu'elle l'avait produite, la rendit la proie de ses désirs et la replongea dans ses premières langueurs. Cela nous jeta dans un fort grand embarras. Comme les ordres de Cansou ne nous permettaient pas de la quitter, nous étions exposés tous les jours aux reproches qu'elle ne cessait point de nous faire.

Cruels, nous disait-elle, me laisserez-vous mourir impitoyablement lorsqu'il ne tient qu'à vous de me faire chérir une vie que je déteste ? La douceur généreuse de soulager les malheureux, si puissante sur les cœurs bien faits, ne peut-elle rien sur vous, et trouvez-vous des charmes à me faire souffrir ? — Belle Farzana, lui répondais-je, que devez-vous attendre de nous ? Flatterons-nous un mal que nous ne pouvons guérir ? Trahirons-nous le brachmane, qui se repose sur nos soins ? Le trahirez-vous vous-même après tout ce qu'il a fait pour vous ? Ce n'est point par force qu'il vous a enlevée à vos parens, qui vous traitaient avec

dureté : vous avez consenti qu'il vous ravît et vous avez sans peine fait son bonheur. Ayez donc le courage de vous affranchir de l'empire qu'une indigne faiblesse a pris sur vous.

La dame souffrit impatiemment ces paroles. Hé quoi ! s'écria-t-elle, est-ce un si grand crime d'avoir de tendres sentimens pour deux frères qu'on ne peut voir sans aimer ! Pourquoi donc vous êtes-vous offerts chaque jour à ma vue ? Chez quels peuples de la terre cette faiblesse que vous condamnez n'est-elle point pardonnable ? Prétend-on que je sois charmée d'un vieillard dont je n'ai jusqu'ici souffert l'amour que pour reconnaître ce qu'il a fait pour moi ? Serai-je donc éternellement la victime de ma reconnaissance ?

— Mais, madame, lui dit Adis, quand cette faiblesse, que vous voulez excuser, mériterait de l'indulgence et quelque retour de notre part, ne seriez-vous pas toujours blâmable de l'étendre trop loin ? Mon frère et moi en devons-nous être tous deux l'objet ? — J'avoue, répondit-elle en rougissant, qu'il y a quelque chose en effet d'extraordinaire dans ma passion, mais je n'en suis pas maîtresse. Vous me paraissez, vous et Dahy, si égaux en mérite que je ne puis me déterminer à choisir l'un sans soupirer pour l'autre, et je ne saurais être tranquille si vous ne répondez tous deux à ma tendresse.

—Comment! m'écriai-je, vous aspireriez effectivement à nous engager l'un et l'autre, et vous pouvez vous flatter que nous nous accommoderions, mon frère et moi, d'un partage odieux ! — Pourquoi non ? repartit-elle. Une si forte amitié vous unit tous deux qu'il ne peut y avoir de jalousie entre vous. Enfin, ajouta-t-elle, je vous l'ai dit, c'est la destinée qui dispose de mes mouvemens. Il est inutile d'y résister, et si vous n'avez pitié d'une malheureuse que vous faites souffrir, attendez-vous à voir bientôt finir les jours languissans que je traîne depuis si longtemps.

CMLXVIII^e JOUR.

Tous les discours qu'elle nous tenait ne roulaient que sur cette matière. Ses sentimens, je l'avoue, me paraissaient nouveaux, et je ne pouvais assez déplorer son entêtement et son caprice.

Un soir que j'étais seul avec elle, la voyant encore plus abattue qu'à l'ordinaire, je lui demandai quel nouveau sujet d'affliction elle pouvait avoir. Cruel, me répondit-elle, devez-vous me faire cette question ! Ai-je besoin d'un autre sujet de douleur pour être réduite dans l'état où je suis ! Vos rigueurs ne suffisent-elles pas pour m'accabler ! — Belle dame, lui répondis-je, si mon frère est coupable comme moi, pourquoi faut-il que vous m'adressiez ces reproches à moi seul ? — Ne confondez plus votre frère avec vous, reprit-elle d'un air languissant, il a fait pour mon repos tout ce que j'attendais de lui.

Je vous avoue qu'à ces paroles je crus avoir mal entendu. Adis, m'écriai-je, a fait, dites-vous, ce que vous attendiez de lui ? — Oui, repartit-elle froidement. Y a-t-il là de quoi vous causer tant de surprise ? Pensez-vous que tout le monde ait le cœur aussi dur que vous ? Il s'est laissé toucher à mes larmes, et se rendant à ma tendresse, il s'est fait un sort plein de charmes, et il n'a plus d'autre regret que celui d'avoir perdu tant de temps à se l'assurer. — Et vous n'êtes pas satisfaite, lui dis-je avec une espèce de fureur, de l'avoir soumis à vos appas ? Il vous faut encore une conquête, et vous croyez me séduire comme le trop facile Adis ? — Oui, mon cher Dahy, répliqua-t-elle en me regardant d'un œil où la plus ardente passion était vivement dépeinte ; oui, la conquête de votre cœur manque encore à ma félicité. Hélas ! depuis le temps que je gémis pour vous dans les souffrances, ne mérité-je pas un tendre effet de votre compassion ?

— Ah ! Farzana, repris-je, après ce que vous venez de me dire, je crois que vous n'aimez point Adis, puisque vous soupirez pour son infortuné frère. — Je l'aime tendrement, repartit-elle ; je donnerais cent fois ma vie pour le satisfaire, et c'est l'extrême amour que je lui porte qui ranime avec plus de force celui que vous m'avez inspiré. Je vous l'ai déjà dit, je vous trouve tous deux si semblables en tout que vous faites l'un et l'autre la même impression sur mon esprit. Les sentimens qu'Adis a pour moi, quelque chers qu'ils me soient, ne sauraient faire mon bonheur si je ne vous en inspire de pareils. Enfin, charmant Dahy, je meurs si vous ne vous rendez à toute la tendresse que je vous témoigne. Serez-vous plus inexorable que votre frère et rougiriez-vous de suivre son exemple ? Ah ! cessez de résister,

ou bien vous me verrez percer à vos yeux ce cœur infortuné que vous n'avez pas jugé d'un prix assez considérable pour en souhaiter la possession.

Après avoir parlé de cette sorte, elle versa un torrent de larmes. Elle se jeta même à mes genoux avec toutes les démonstrations de la plus vive ardeur et d'une manière à me faire craindre qu'effectivement elle n'attentât sur sa propre vie si je continuais de m'opposer à ses volontés. Qu'une belle femme en pleurs est touchante et qu'il est difficile de demeurer inébranlable dans une résolution qu'elle combat dans cet état! Que vous dirai-je, je fus aussi faible que mon frère, car il m'apprit depuis que l'artificieuse Farzana s'était servie du même stratagème pour le séduire, c'est-à-dire que, sans avoir pour nous les dernières bontés, elle sut nous engager tous deux à l'aimer.

Ayant ainsi vaincu notre résistance, elle reprit en peu de temps tous ses charmes. Ses yeux devinrent plus brillans, et la satisfaction de son sœur rétablissant sa santé, son enjouement naturel se répandit dans ses actions. Nous étions charmés, Adis et moi, de la voir si belle : cependant sa beauté, toute parfaite qu'elle était, ne put exciter dans nos cœurs aucun mouvement jaloux. Peut-être à la vérité la dame aurait-elle troublé notre union fraternelle si elle nous eût rendus plus heureux.

CMLXIX° JOUR.

La trahison que nous faisions au brachmane, quoiqu'elle n'allât pas aussi loin qu'elle pouvait aller, nous causait quelquefois des remords ; mais notre commune maîtresse, savante en l'art de plaire, trouvait le secret de nous défaire d'un scrupule incommode. Elle nous ôta peu à peu jusqu'au sentiment de notre crime, sans vouloir toutefois nous rendre plus coupables. Nous n'avions pas pour elle une véritable passion : cependant nous ne laissions pas de mener une vie assez douce quand notre trop de confiance nous attira le malheur qui fait aujourd'hui votre étonnement.

Un effroyable esclave noir, nommé Torgut, servait le brachmane, et son emploi ordinaire était de friser les crins d'une cavale tartare que montait Fazarna quand elle voulait prendre l'air et aller se promener. Ce difforme nègre eut l'audace d'élever sa pensée jusqu'à sa maîtresse et de lui faire une déclaration d'amour. Comme on ne se défiait pas de lui, il en trouva facilement l'occasion dans une promenade que fit cette dame sans nous, car les ordres de Cansou nous tenaient alors occupés ailleurs. Elle était à cheval et il la suivait de fort près. S'il avait reçu de la nature un corps mal fait et un visage laid, en récompense il avait l'esprit très-divertissant. Il contait des histoires à Farzana, qui prenait plaisir à l'entendre. Il l'entretenait ce jour-là de plusieurs filles dont il avait obtenu les bonnes grâces. Comment donc, Torgut, lui dit la dame en riant, un homme de ta figure a de bonnes fortunes ? — Pourquoi non ? répondit l'esclave noir. Est-ce que je ne suis pas fait comme un autre ? Oh ! vraiment, continua-t-il sur ce pied-là, je suis bien éloigné de mon compte, puisque j'aspire à vous mettre au rang de mes conquêtes.

A ce discours du nègre, Farzana fit un nouvel éclat de rire. Elle se persuadait qu'il ne parlait ainsi que pour la réjouir. Tu as des desseins sur moi ? lui dit-elle. Je suis ravie de le savoir, je prendrai soin, je t'assure, de me précautionner contre un homme aussi dangereux que toi. Torgut répliqua sur le même ton, et elle repartit d'une manière qui lui donna si beau jeu qu'il poussa l'insolence jusqu'à lui proposer de profiter de l'occasion, en lui montrant une prairie qui leur offrait, disait-il, ses fleurs pour les inviter aux plaisirs de l'amour.

Comme elle ne le soupçonnait pas de parler sérieusement, elle ne s'effaroucha pas plus de ses derniers discours que des précédens, ce qui fut cause que l'esclave porta son audace si loin qu'enfin la dame s'aperçut que ce n'était point un jeu. Elle se mit en colère, prit des airs de hauteur, le renvoya, avec des paroles pleines de mépris, débiter ses douceurs à quelque esclave digne de lui, et le menaça même de se plaindre de son insolence à Cansou.

Cette réprimande qu'elle crut devoir faire ne produisit pas l'effet qu'elle en avait attendu. Quelque mal fait que fût Torgut, il eut encore assez bonne opinion de lui, après ce traitement, pour se persuader que Farzana ne rejetait l'offre de ses services que parce qu'elle en recevait d'autres secrètement. Il était rusé et pénétrant, il connaissait le brachmane pour un vieillard peu propre à rendre fidèle une dame si vive. Prévenu de cette pensée, il résolut de ne rien négliger pour la surprendre avec l'amant qu'il

soupçonnait être plus heureux que lui. Il n'y travailla que trop bien, il ne fut pas long-temps sans découvrir notre intelligence, et la fureur qu'il en conçut lui fit former le dessein de nous perdre. Il avertit Cansou de la trahison qu'on lui faisait, et lui en dit beaucoup plus qu'il n'en avait vu pour irriter son ressentiment.

Le brachmane fut vivement frappé de son rapport et voulut s'éclaircir de la chose par lui-même. Il prétexta un voyage de quelques jours, et pendant cette feinte absence, il trouva l'occasion de nous surprendre, Adis et moi. Farzana nous ayant permis de nous baigner avec elle, nous étions enfermés tous trois dans l'appartement des bains. Mais il ne nous servit de rien d'avoir pris toutes les précautions possibles pour n'être point découverts: la science du brachmane rendit nos mesures inutiles. Les portes s'ouvrirent à son approche, il parut à nos yeux effrayés tel qu'un juge redoutable. Notre nudité ne nous permettant pas de nous jeter à ses pieds pour implorer sa clémence, nous nous plongions dans l'eau pour cacher notre confusion. Heureux si cet élément eût pu aussi bien couvrir notre crime comme il couvrait nos corps! Farzana, plus hardie que nous, voulut s'excuser. Elle tâchait de diminuer sa faute par des discours qui ne faisaient qu'augmenter la fureur de Cansou. Il lança sur nous trois des regards qui commençaient sa vengeance. Scélérats, nous dit-il, à mon frère et à moi, les tourmens les plus cruels seraient de trop légères peines pour votre crime; mais votre condition de génies ne vous permettant pas de mourir, je vais vous réduire en un état qui sera cent fois plus triste pour vous que cette mort dont vous êtes exempts. Et toi, malheureuse, ajouta-t-il en parlant à la dame, puisque l'honneur de ma couche et mes bontés n'ont pu t'obliger à m'être fidèle, tu seras aussi punie de ton ingratitude. En même temps, sans vouloir écouter nos excuses et nos plaintes, il se mit à faire ses conjurations. Qu'elles furent terribles! L'air en un moment fut obscurci; d'épaisses ténèbres vinrent chasser le jour de l'appartement où nous étions: nous entendîmes le tonnerre gronder avec un bruit épouvantable: les vents sifflèrent avec furie, et nous sentîmes trembler la terre sous nos pieds.

CMLXXe JOUR.

Nous demeurâmes pendant deux heures dans cette affreuse obscurité et dans l'attente du châtiment qui nous était réservé, après quoi l'air devenant serein comme auparavant, le jour reprit sa clarté. Mais quel fut notre étonnement lorsqu'au lieu d'être dans un palais magnifique et dans des bains superbes, nous nous trouvâmes, mon frère et moi, dans une campagne aride, tous deux couverts de haillons et sous la forme de deux petits vieillards contrefaits tels que je parais, belle Cadige, en ce moment devant vous.

Ingrats, nous dit le brachmane, portez enfin la peine de votre crime. Ce pouvoir et ces connaissances que votre condition de génies vous donnaient sur toutes les choses de la nature ne vous serviront plus de rien, ou plutôt vous allez en être dépouillés pour être réduits au sort ordinaire des hommes, comme vous le semblez être. Vous ne saurez, vous ne pourrez rien que ce qu'ils peuvent, que ce qu'ils savent, et à la réserve que vous ne serez pas sujets comme eux à l'empire de la mort, vous serez déchus de tous les avantages dont vous jouissiez auparavant.

Cansou, après avoir prononcé cet arrêt, voulut être instruit de toutes les circonstances de notre trahison. Nous les lui racontâmes naïvement. Nous lui dîmes la surprise que nous avait causée la déclaration de Farzana, les efforts que nous avions faits pour la guérir de son entêtement, les combats intérieurs que nous avions soutenus avant que de nous rendre, l'artifice que la dame avait employé pour nous séduire, et ensuite nous nous étendîmes sur les remords que nous sentions d'avoir trahi sa confiance.

Tout cela le frappa et il fut touché de notre repentir. Il jugea qu'il y avait eu plus de faiblesse que de malice dans notre procédé, et comme il avait toujours eu de l'amitié pour nous, son cœur s'émut en notre faveur. Mes enfans, nous dit-il, la conjuration que je viens de faire est trop forte pour que je puisse vous rendre votre première forme; mais je puis un peu adoucir la rigueur de votre destinée. Vous reprendrez votre forme naturelle et tous les avantages qui y sont attachés lorsque vous aurez trouvé chacun une jeune fille au-dessous de vingt ans qui vous aime. — Ah! seigneur,

s'écria mon frère à ce discours, à quelle espérance nous réduisez-vous ? Et qui sera la fille d'assez mauvais goût pour devenir sensible à des figures semblables aux nôtres ? — Il n'est pas impossible que cela arrive, reprit le brachmane ; vivez dans cette attente et persuadez-vous que ce n'est qu'à cette condition que vous pouvez retourner à votre premier état. Mes amis, poursuivit-il, allez remplir votre sort ; il faut vous séparer pour chercher chacun de votre côté ce qui vous convient. Ensuite il nous marqua le lieu où nous devions faire notre séjour ordinaire. C'était à soixante lieues ou environ l'un de l'autre. Puis il nous fit donner à chacun cinquante mille sequins de son trésor pour nous faire vivre honorablement pendant que durerait notre infortune. Il nous fit aussi quitter nos haillons pour nous revêtir de robes plus convenables à notre condition, après quoi il nous embrassa, nous souhaitant une prompte fin à nos malheurs.

A l'égard de Farzana, il fut inflexible : il la métamorphosa en grenouille et la confina dans un marais où il lui donna pour compagnon d'infortune Torgut, après avoir connu par le pouvoir de son art que cet esclave ne lui avait découvert le crime de sa maîtresse que de dépit de n'avoir pu lui plaire. Ainsi l'accusateur et l'accusée, tous deux changés en grenouilles, furent condamnés à passer le reste de leurs jours dans le même marais, où si quelque chose pouvait les consoler, c'était l'espérance de pouvoir faire le supplice l'un de l'autre.

Lorsque nous eûmes quitté le brachmane, mon frère et moi, nous nous préparâmes à nous rendre au lieu qui nous avait été marqué. Nous nous séparâmes avec force larmes, comptant de ne nous plus revoir qu'après que nous serions rentrés dans notre premier état, ce qui semblait devoir nous mener bien loin quand nous pensions à la condition qui y était attachée.

CMLXXI[e] JOUR.

Aussitôt que je fus arrivé à la ville où je devais faire ma résidence, je m'appliquai à ménager mes cinquante mille sequins, jugeant bien que j'avais besoin d'économie pour ne pas manquer d'argent avant que je fusse arrivé au temps heureux où j'aspirais. Je m'avisai de me mettre dans le commerce, et tant par moi-même que par les correspondans que je me fis, je me vis, en moins de trois ou quatre années, de quoi faire une dépense honnête sans altérer mon fonds.

Pour voir la prédiction du brachmane accomplie, il fallait donc trouver une jeune personne qui pût prendre du goût pour moi. Heureusement, dans notre ville, les dames n'étaient pas renfermées dans leur sérail comme dans les autres pays de l'Orient. Elles y jouissaient d'une liberté raisonnable. Je voyais tous les jours les dames ; je leur donnais des cadeaux ; j'étais de tous les plaisirs, enfin je faisais tout ce qui dépendait de moi pour détourner l'influence de l'étoile qui me poursuivait. En vivant de cette sorte, je me fis bientôt aimer de tout le monde. La bonne pâte d'homme! disait-on. Il semble qu'il ne soit fait que pour le plaisir ! Quel devait-il donc être dans sa jeunesse, puisque ayant un pied dans la fosse, il aime encore tant à se divertir ! Les dames surtout m'élevaient au-dessus des astres et me donnaient pour modèle à leurs époux. Il n'y avait que quelques maris chagrins qui glosassent sur ma conduite. Cet homme, disaient ceux-ci en parlant de moi, n'est-il pas bien fou de rechercher les plaisirs qu'il n'est plus en âge de goûter! Pour moi, qui avais mon but, je riais de tout ce qu'on pouvait dire et j'allais toujours mon chemin. Cependant, quelque mouvement que je me donnasse, quelque adresse que j'employasse pour inspirer de l'amour, je ne pus y réussir.

Je ne me bornai pas à la ville que j'habitais, quoiqu'il y eût un très-grand nombre de jeunes filles ; je fis plusieurs voyages à plus de cinquante lieues aux environs, mais je n'en recueillis point d'autre fruit que celui de sentir que je ne pouvais plaire. Cette idée me mettait au désespoir sans réduire ma patience à bout. Plus de deux cents ans se sont passés dans cette inutile recherche : j'étais l'étonnement de tout le monde, on ne comprenait point que je fusse encore en vie. J'avais déjà vu renouveler par trois fois la jeunesse de la ville. J'enterrai tous ceux qui m'avaient vu si cassé au commencement de mon établissement et les enfans de leurs enfans. Chacun se disait à l'oreille : Quelle espèce d'homme est-ce là ? On ne voit en lui aucune altération. Les pères les plus vieux me montraient du doigt à leurs petits-enfans : Voyez, leur disaient-ils, le bon homme Daby, ne pensez pas que je l'aie jamais vu jeune, je

l'ai toujours vu aussi vieux et aussi cassé qu'il vous le paraît à présent, et j'ai ouï dire dans ma jeunesse à mon grand-père qu'il ne l'avait jamais vu autrement. Le commun du peuple ne me nommait que le vieillard éternel, et les gens lettrés m'appelaient le Nestor indien, disant que j'avais vu plus de générations que celui de la Grèce.

Je ne savais plus à quoi me résoudre, ayant inutilement tenté de me faire aimer, et je m'en retournais de Masulipatan à la ville où je demeurais ordinairement lorsque je vous rencontrai avec votre sœur. Les discours que je vous tins, charmante Cadige, vous firent assez connaître que j'étais enchanté de votre vue. Mais, hélas! je ne remarquai que trop combien la mienne vous paraissait désagréable.

Dahy finit en cet endroit son histoire, et il ne put l'achever sans répandre des larmes, moins du souvenir de son malheur passé que de douleur de s'être attiré l'aversion de sa jeune maîtresse. Cadige fut touchée de son affliction et crut devoir l'en consoler. Généreux Dahy, lui dit-elle, je suis sensible à vos malheurs. Ils sont si peu communs que je ne pourrais les croire si vous ne me les aviez racontés vous-même Que ne puis-je les soulager! vous verriez combien Cadige est reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour elle. Vous me direz peut-être qu'il ne tient qu'à moi de les finir, que je n'ai qu'à vous aimer pour vous rendre votre première forme; mais puis-je disposer de mon cœur ? — Ah! belle Cadige, interrompit le vieillard, est-ce là toute la consolation que vous me donnez ? Elle aigrit plus mes maux qu'elle ne les soulage. — C'est tout ce que je puis faire, reprit Cadige : s'il ne m'est pas possible de vaincre l'aversion naturelle que j'ai conçue pour cette forme que vous présentez à ma vue, m'en devez-vous savoir mauvais gré, puisqu'elle vous est étrangère ? — Hélas ! reprit Dahy en faisant un profond soupir, elle m'est devenue naturelle, puisque je n'espère plus reprendre la mienne.—Le brachmane, répliqua-t-elle, vous a pourtant prédit que cela pourra bien arriver, et vous n'en devez pas perdre l'espérance. Votre courage vous fera surmonter cette indigne faiblesse que vous sentez pour moi. Vous serez rebuté de l'indifférence qu'a pour vous une fille qui ne mérite pas vos soins. Vous en aimerez quelqu'autre qui, payant votre attachement d'un tendre retour, vous rendra cette figure charmante que vous avez tant de raison de regretter.

CMLXXIIᵉ JOUR.

La jeune Cadige plaignait l'infortuné vieillard, ne pouvant faire davantage pour son soulagement ; mais la compassion qu'elle avait de son malheur n'était pas la seule occupation qu'elle eût : elle avait ses inquiétudes particulières; son cœur n'était pas tout à fait tranquille depuis son songe. Cet admirable fantôme dont l'air et la blonde chevelure l'avaient charmée se présentait sans cesse à son esprit ; elle ne pouvait quelquefois s'empêcher de soupirer en y pensant. Ces mots qu'elle lui avait entendu prononcer : « Regardez-moi, et vous verrez celui que le ciel vous destine pour époux, » lui paraissaient avoir quelque chose de mystérieux, et elle y prenait intérêt malgré elle.

Cependant le vaisseau voguait, et dans l'espace de quinze jours il avait fait plus de cinq cents lieues. Le vent enfin changea et il survint une espèce d'orage qui, sans faire d'autre mal à nos voyageurs, les écarta considérablement de leur chemin. Ils furent agités pendant quelques jours et poussés tantôt d'un côté et tantôt d'un autre. Ils ne pouvaient tenir de route certaine. Enfin ils furent portés à la vue d'une île qui leur était inconnue, aussi bien qu'au capitaine et à tout le reste de l'équipage. Ils en approchèrent et aperçurent une grande ville qui, s'élevant en amphithéâtre au-dessus du rivage, formait un port magnifique et commode. Comme la mer était encore grosse, ils détachèrent leur esquif pour y aller demander un abri, ce qui leur fut accordé.

Ils entrèrent donc dans le port en jetant la vue de toutes parts pour considérer la structure de cette ville, qui, par sa forme de croissant, semblait leur ouvrir ses bras pour leur servir d'asile contre la tempête. Les maisons leur en parurent plus solidement qu'agréablement bâties. C'étaient de hautes et larges tours faites de pierres de taille et recouvertes de cuivre rouge. Le peuple fourmillait dans les rues, et bientôt les voyageurs s'en aperçurent, car à peine eurent-ils jeté l'ancre qu'ils se virent environnés de tous côtés d'un grand nombre de chaloupes qui les abordèrent et d'où il sortait une infinité d'hommes qui se mirent à grimper sur le vaisseau. Ils avaient

le visage et le corps faits à peu près comme les nôtres ; mais leur regard, leur geste et leur air paraissaient si extraordinaires ou, pour mieux dire, si extravagans, qu'il y avait lieu de douter que ce fussent des hommes.

Leur habit n'était pas moins singulier que leurs manières. Ils avaient de longues robes de toile de coton, où l'on voyait peintes en rouge, vert et jaune diverses figures de démons, avec des flammes et d'autres grotesques, et ils portaient sur la tête un long chapeau pointu fait de carton et enduit aussi de différentes couleurs.

La première chose que firent ces insulaires aussitôt qu'ils furent sur le tillac du vaisseau, ce fut de composer plusieurs files de nos voyageurs, qui, pour la plupart ne s'accommodant pas de cet abord familier, voulurent faire les rétifs et refusèrent de se mettre en haie. Mais les gens de la ville, qui n'aimaient pas que l'on contrevînt à leurs usages, les prirent d'un air de hauteur qui ne leur laissait pas trop la liberté de s'en défendre, et les rangèrent malgré eux comme les autres. Ayant ainsi réduit ces indociles, ils commencèrent à parcourir tous les rangs. Ils examinaient exactement toutes les personnes de l'équipage, les tournaient et retournaient à leur gré, à peu près comme font ceux qui achètent des esclaves dans les marchés publics. Ils s'attachaient surtout à considérer les dents et les cheveux et prenaient un très-grand soin de compter les rides d'un visage.

Les voyageurs, qui savaient bien qu'ils n'étaient pas les plus forts, avaient sagement pris le parti de se soumettre et attendaient avec beaucoup d'inquiétude à quoi aboutirait un examen si particulier. L'événement toutefois en fut tout autre qu'ils ne pensaient. Les examinateurs mirent à part les vieux matelots et semblaient les traiter avec distinction lorsqu'ils virent paraître Dahy, Cadige et la vieille esclave, qui, s'étant tenus jusque-là dans la chambre de la poupe, n'avaient pas été mis au rang des autres. A cette vue, le commandant, qui était un des principaux seigneurs de la ville et capitaine des gardes de sa majesté, demeura transporté de joie et d'admiration. Il attacha particulièrement ses regards sur la vieille esclave, et la jugeant digne de l'honneur de sa couche, il alla se jeter à ses pieds. Il lui fit un aveu de la passion qu'elle venait de lui inspirer; lui déclara que son dessein était de la mettre dans son sérail et d'en faire sa favorite. Elle céda de bonne grâce aux puissantes instances du commandant, car il lui aurait été inutile de vouloir s'en défendre. Il la confia au plus zélé de ses confidens, le chargeant de lui en répondre sur sa tête et lui recommandant sur toute chose d'empêcher que personne ne prît auprès d'elle la moindre liberté.

CMLXXIIIᵉ JOUR.

Le sage Dahy, étonné de cette dépravation de goût, disait en lui-même : Il faut qu'il n'y ait point de femmes en ce pays-ci, puisqu'une vieille même est capable de faire une si forte impression. Cette pensée l'alarmait fort à cause de Cadige, dont il comptait que les charmes allaient produire de terribles effets pour lui; mais il vit bientôt dissiper ses alarmes. Sa jeune maîtresse n'avait pas de quoi piquer le goût des insulaires, et si elle courait quelque péril parmi eux, ce n'était pas celui qu'il appréhendait.

Il tremblait encore pour elle quand le même capitaine qui avait été si frappé de la vue de la vieille esclave jeta par hasard les yeux sur la jeune fille. Surpris de la voir richement vêtue, il lui dit d'un air rude : Vous êtes bien habillée, petite fille, pour une laide créature. En même temps il se tourna vers un de ses domestiques, il l'appela par son nom et lui dit : Emmenez cette vilaine personne dans mes offices, et qu'elle y remplisse les derniers emplois.

A cet ordre impitoyable, Cadige ne put s'empêcher de frémir. La douleur de se voir si indignement traitée était au-dessus de la confiance d'une fille de son âge. Elle tourna languissamment les yeux vers Dahy, comme pour implorer son appui dans une conjoncture si terrible, et lisant dans son regard son impuissance aussi bien que son affliction, elle eut recours aux larmes ; mais pour toucher les barbares qui les faisaient couler, il lui aurait fallu des yeux chassieux et incarnats.

Une troupe de satellites entraîna l'infortunée Cadige malgré ses pleurs et ses cris. A ce spectacle, le génie ne put contenir sa douleur. Il remplit l'air de plaintes et de gémissemens. Pendant qu'il déplorait la destinée de sa maîtresse, les insulaires le considéraient avec attention. Les charmes qu'ils trouvaient en sa personne, ces rides, ce dos courbé sous le

poids des années, ces pieds tortus et raccourcis, ce teint olivâtre et couvert de porreaux, enfin tout ce qui servait de matière au dégoût que Cadige avait pour lui, devint le digne objet de l'admiration de ces peuples. Cette admiration fut quelque temps muette; l'excès de leur étonnement ne leur permit pas d'abord de l'exprimer; mais tout à coup ils rompirent le silence par des éclats de joie auxquels ils s'abandonnèrent sans réserve. Ce ne fut plus qu'une confusion de cris de louanges et d'applaudissemens. Leur chef lui-même, oubliant la gravité de son caractère, entra comme les autres dans ces actes d'acclamation. Il fit plus, il s'approcha de Dahy, se prosterna à ses pieds, et posant son chapeau de carton à terre pour lui marquer plus de respect : Charmant vieillard, lui dit-il, nous sommes indignes de pardon de ne vous avoir pas rendu plus tôt les profonds respects que nous vous devons. Pour moi, je l'avouerai, j'étais tout occupé de l'éclat de cette belle dame que vous avez amenée avec vous et que j'ai fait conduire à mon sérail. Cependant, quelque prévenu que je sois en sa faveur, je ne puis m'empêcher de convenir que votre beauté surpasse encore la sienne. Souffrez qu'on vous mène au palais de notre reine; je ne doute point que cette charmante princesse ne soit charmée de votre vue et ne vous défère les honneurs qui vous sont dus. Il n'y a point de vieillard dans tout son sérail que vous n'effaciez.

Le capitaine voulait continuer de lui vanter le bonheur qui l'attendait lorsque Dahy l'interrompit brusquement en lui disant : Au lieu de me tenir tous ces discours impertinens, rendez-moi la jeune personne que vous m'avez enlevée. — Qui? répondit le commandant. Cette petite malheureuse? Ah! beau vieillard, prenez des sentimens plus dignes de vous et ne songez qu'à plaire à notre grande reine Scheherbanou, devant qui nous allons vous conduire. En parlant de cette sorte, son lieutenant et lui prirent Dahy par-dessous les bras et le menèrent malgré lui au palais.

CMLXXIVe JOUR.

Le génie, à cette violence, qu'il regarda comme une insulte qu'on lui faisait pour tourner en ridicule sa vieillesse et ses défauts personnels, fit de douloureuses réflexions. Quelle est ma destinée! dit-il en lui-même pendant qu'on l'entraînait. Qui croirait qu'un génie peut être réduit au point d'impuissance où je me trouve! Ce n'est pas une des moins désagréables circonstances de mon infortune que de me voir le jouet des enfans d'Adam.

Lorsqu'il fut devant Scheherbanou, cette reine ne put le regarder sans l'admirer ni se sentir naître de l'amour pour lui. O merveilleux vieillard! s'écria-t-elle, de quel pays venez-vous et quelle favorable divinité vous a conduit dans cette île pour en être l'ornement? Nous ne savons point qu'un pareil bonheur soit jamais arrivé à nos peuples. Aussi allons-nous donner mille marques publiques de la joie dont nous sommes tous pénétrés. Alors se tournant vers les principaux seigneurs de sa cour : Secondez, leur dit-elle, les tendres mouvemens qui m'animent, ne soyez pas moins sensibles que votre reine à la gloire de votre patrie.

Elle n'eut pas achevé ces paroles que ses courtisans, entrant en fidèles sujets dans les intentions de sa majesté, se prosternèrent la face contre terre devant Dahy, en tenant à la main leurs chapeaux. Ils demeurèrent longtemps dans cet état sans parler ni donner aucun signe de vie. Ils éclatèrent ensuite tous à la fois en se relevant, et s'écrièrent : « Vive, vive l'incomparable vieillard qui se montre à nos yeux tel que le soleil lorsque après avoir quitté le tropique du Capricorne, il revient à celui du Cancer! Qu'il vive! Qu'il soit à jamais l'heureux favori de notre grande reine Scheherbanou! Puisse le souverain protecteur de cette île, le vieux singe que nous adorons, jeter sur lui un regard favorable! »

Après cette réception, qui ne plut pas tant au vieillard que la reine se l'imaginait, cette princesse le fit conduire par le chef de ses eunuques dans le plus bel appartement du sérail. Cet appartement était tendu de nattes; rien ne passait pour être plus galant ni plus superbe dans le pays que ces sortes d'ameublemens : ils tendaient au luxe. Cependant Dahy, par mauvaise humeur ou autrement, n'en fut point ébloui. A peine daigna-t-il en considérer la magnificence : tout ce qu'il voyait semblait même irriter ses chagrins.

Pendant qu'il déplorait la rigueur de son destin, la reine entra sans suite dans son appartement, et s'approchant du vieillard : Me pardonnerez-vous, lui dit-elle, de vous avoir

laissé seul quelques momens? — Hé oui, répondit Dahy d'un air chagrin, et plaise au ciel que vous m'y laissiez toute votre vie! — Ingrat, reprit la princesse, est-ce ainsi que vous répondez aux sentimens que j'ai pour vous? — De grâce, répliqua-t-il, cessez de vous moquer de moi. Me croyez-vous assez insensé pour m'imaginer que ma figure vous charme? Non, non, je sais trop qu'elle est plus propre à faire horreur qu'à inspirer de tendres sentimens. — Vous m'étonnez, dit la reine, de ne pas mieux connaître l'effet que votre vue fait sur les cœurs. Peut-on assez admirer cette extrême vieillesse qui se remarque en toute votre personne? Elle n'éclata jamais en nul autre avec plus d'avantage. Là-dessus elle se mit à faire un long détail de toutes les merveilleuses qualités qu'elle découvrait en lui, ce qu'elle fit d'un air si passionné que le génie ne put douter qu'elle ne parlât très-sérieusement.

Les transports de Scheherbanou excitèrent la colère de Dahy. Il lui reprocha son mauvais goût et lui dit que n'étant pas son sujet, elle ne devait pas le tenir esclave. Faites-moi rendre ma chère Cadige, poursuivit-il, et consentez que nous nous éloignions tous deux d'ici. — Ah! barbare, s'écria douloureusement la reine, vous pouvez-vous résoudre à m'abandonner! Ces acclamations générales dont votre arrivée a été suivie, ces honneurs qu'on vous a rendus, tout cela n'est pas capable de vous inspirer la moindre complaisance pour la passion fatale que j'ai pour vous? A ces mots, le vieillard, au lieu de s'attendrir, perdit toute retenue, et ne ménageant plus les termes, il eut l'imprudence de dire à la reine qu'il fallait assurément qu'elle eût perdu l'esprit.

CMLXXV^e JOUR.

Quelque prévenue que fût Scheherbanou pour Dahy, elle se sentit choquée de ses emportemens. Elle eut toutefois la force de dissimuler. Elle employa même la douceur pour le toucher; mais voyant qu'il n'en devenait pas plus traitable, elle cessa de se contraindre. Elle appela le capitaine de ses gardes : Bedbacte, lui dit-elle, faites sortir ce vieillard de ce bel appartement que je lui avais donné et conduisez-le à la tour noire. Qu'il aille tenir compagnie à cet autre vieillard qui a aussi méprisé la tendresse de ma sœur Mulkara. Ils se repentiront là tous deux à loisir d'avoir fait les cruels. En achevant ces paroles, elle se retira fièrement et son ordre fut aussitôt exécuté.

Dahy, plus satisfait des rigueurs de la reine que de ses bontés, se laissa mener à la tour noire. C'était une consolation pour lui que de penser qu'il allait voir dans sa prison un autre vieillard infortuné et qu'ils se plaindraient tous deux ensemble de leur commun malheur. Mais représentez-vous son étonnement lorsque, étant entré dans la chambre où on le conduisait, il reconnut son frère Adis dans le compagnon de ses disgrâces. Dès qu'ils s'aperçurent l'un l'autre, ils se tendirent les bras et se tinrent longtemps embrassés, les yeux baignés de larmes et sans pouvoir exprimer la joie dont ils étaient saisis. Enfin Dahy prit la parole après le premier transport : O mon frère, s'écria-t-il, est-il possible que je vous retrouve! Mais, hélas! ajouta-t-il, dans quels lieux sommes-nous réunis! Devons-nous remercier le ciel de nous avoir rejoints, lorsqu'il paraît ne nous rassembler que pour nous rendre réciproquement témoins de notre esclavage! — Mon frère, répondit Adis, quoique le temps semble augmenter nos maux au lieu de les diminuer, j'espère toutefois que nous cesserons bientôt d'être malheureux. Le goût bizarre des peuples de cette île me donne cette agréable espérance. — Pour moi, répliqua Dahy, je ne puis m'en flatter. Les princesses qui nous chargent ici de fers ne sont pas dans un âge à pouvoir, par leur tendresse, nous faire reprendre notre première forme.

Après ces discours, ces deux frères se demandèrent compte l'un à l'autre de ce qu'ils avaient fait pendant leur séparation. Dahy raconta ses aventures : comment il avait rencontré Cadige et tout ce qui lui était arrivé jusque-là, il n'en oublia pas une circonstance. D'abord qu'il eut achevé son récit, Adis lui dit : Ce que vous venez de m'apprendre confirme mes sentimens, ou plutôt il ne m'est pas permis de douter d'un bonheur prochain. Oui, mon frère, nous touchons à l'heureux moment qui doit nous rendre nos attraits naturels et nous remettre en possession des priviléges de notre espèce, dont nous sommes privés depuis si longtemps. Vous en serez persuadé comme moi lorsque vous aurez entendu ce que je vais vous conter.

Je vivais, poursuivit-il, dans la ville que

le brachmane Canson m'avait marquée pour y établir ma demeure. J'y étais occupé sans cesse à chercher inutilement une jeune beauté qui pût devenir sensible à mon affreuse figure, lorsqu'une nuit je vis en songe une villageoise de dix-sept à dix-huit ans, qui me dit : « C'est en vain que tu te flattes de l'espérance de trouver dans cette ville une jeune personne qui puisse t'aimer. Si tu veux que ce prodige se fasse, embarque-toi pour l'île de Sumatra. Regarde-moi, tu seras un jour soumis au pouvoir de mes yeux. » La villageoise était pourvue d'une beauté merveilleuse. J'en fus vivement frappé. Je voulus lui parler pour l'entretenir de l'amour qu'elle venait de m'inspirer; mais elle ne m'en donna pas le temps, elle disparut, et je me réveillai.

Ce songe me sembla mystérieux; je ne le regardai point comme une chimère; je me préparai à faire le voyage de Sumatra. Je gagnai la première ville maritime et profitai de la première occasion qui se présenta. Une tempête, que je ne crois point naturelle, nous écarta de notre route comme vous, et nous contraignit de relâcher au port de cette ville. La reine Scheherbanou était alors absente, et la princesse Mulkara, sa sœur, gouvernait en son absence. Quand les peuples m'aperçurent, ils se récrièrent autant sur ma décrépitude que les autres nations du monde pourraient se récrier en voyant tout à coup paraître une beauté céleste. Les officiers du palais me menèrent en triomphe devant Mulkara, qui ne fut point à l'épreuve de mon extrême vieillesse. Elle fit éclater son amour pour moi à peu près de la même manière que la reine vous a témoigné le sien. Je m'imaginai d'abord qu'on se moquait de moi et que ces insulaires n'en usaient de la sorte que pour se divertir à mes dépens. Cela fut cause que je ne fis que rire des premières louanges que la princesse me donnait; mais elle m'agaça d'une manière si vive que je sortis enfin de mon erreur. Je perdis patience, et dans mes transports furieux je tins à Mulkara des discours aussi peu respectueux que les siens étaient extravagans et passionnés. Notre conversation finit mal; ma princesse, enflammée de dépit et de colère, me fit mettre en cette prison, où elle a résolu de me laisser jusqu'à ce que j'aie pris des sentimens plus favorables pour elle et que je lui fasse demander la permission d'aller expier à ses genoux l'outrage que j'ai fait à ses charmes. Je me sens peu disposé à faire ce qu'elle attend de moi, et je me prépare à souffrir longtemps. Mais ce qui me console dans mon malheur, c'est que du moins je suis avec un frère que j'aime tendrement et dont la présence rendra mes peines plus supportables.

Adis cessa de parler en cet endroit, et Dahy lui dit : Je ne puis assez m'étonner d'une circonstance de votre récit. La villageoise que vous avez vue en songe me surprend, aussi bien que les paroles qu'elle vous a adressées, et je ne puis assez admirer le rapport qu'a votre songe avec celui de Cadige. — Cela ne me semble pas moins merveilleux qu'à vous, répondit Adis, et ce qui vous paraîtra peut-être plus admirable que tout le reste, c'est que la paysanne dont je vous ai parlé est toujours présente à mon esprit : j'en conserve si bien l'image que je crois la voir à tout moment.

Pendant qu'Adis et Dahy s'entretenaient de cette sorte, le capitaine des gardes de la reine arriva dans la tour et leur dit : Indiscrets vieillards, admirez tous deux les bontés de notre aimable souveraine et de la princesse sa sœur. Au lieu d'ordonner qu'on vous punisse pour leur avoir manqué de respect, elles vous pardonnent. Elles veulent non-seulement oublier le passé, mais elles sont même dans la résolution de vous faire rendre des honneurs divins.

CMLXXVIe JOUR.

Le capitaine crut bien faire sa cour aux génies en leur portant cette nouvelle; mais bien loin de lui en savoir gré, ils le traitèrent fort mal. Comme ils refusaient de le suivre et qu'il avait ordre de les conduire à la pagode, il n'en voulut pas avoir le démenti : il les fit saisir par les gardes, qui les y menèrent malgré eux. Le grand pontife et les ministres de la pagode vinrent les recevoir à la porte. Ils avaient tous de longues robes de natte qui traînaient à terre, et sur la tête des chapeaux de paille peinte de différentes couleurs. Ils chantèrent en l'honneur de ces deux nouvelles divinités des vers dont le sens était « que ces deux merveilleux vieillards avaient parcouru toutes les îles de l'Océan et les avaient conquises par le seul éclat de leurs charmes, et que, par une préférence qui exciterait l'envie de toutes les nations

de la terre, ils venaient établir leur séjour ordinaire dans l'île de la reine Scheherbanou. »

A chaque couplet qu'ils chantaient, ils faisaient aux génies une profonde inclination de tête. Après ces premiers honneurs, ils les firent monter l'un et l'autre, aux acclamations de tout le peuple assemblé, sur un grand échafaud élevé de six ou sept pieds, où il y avait deux petits trônes de natte destinés pour eux ; on avait dressé l'échafaud au milieu de la pagode, et au bas de cet échafaud un autel sur lequel devaient être immolés un bouc et un cochon. Adis et Dahy, jugeant qu'il ne leur servirait de rien de faire les rebelles, prirent prudemment le parti de souffrir sans rien dire toutes les extravagances des insulaires ; ils s'assirent sur leurs trônes et se mirent à parcourir des yeux toute l'assemblée, dont il s'aperçurent que les regards étaient attachés sur eux ; ils remarquèrent distinctement la reine et Mulkara avec toutes les princesses du sang qui étaient placées sur un petit amphithéâtre particulier.

On égorgea les victimes et on brûla avec elles une prodigieuse quantité d'encens, de crin, de plume, de parchemin et de fumier, ce qui ne manqua pas d'exciter une fumée si épaisse qu'elle aurait peut-être étouffé les deux divinités à qui l'on sacrifiait si elles n'eussent pas été immortelles. Ensuite de ces fumigations, qui firent fort tousser et éternuer tout le monde pendant la cérémonie, les femmes et les filles s'assemblèrent autour de l'autel et commencèrent à danser aux chansons ; mais tout d'un coup les chants et les danses cessèrent par un événement qui causa une extrême surprise aux spectateurs. Adis et Dahy perdirent leur forme de vieillards et reprirent celle qu'ils avaient naturellement, ils devinrent tels qu'ils étaient lorsque Farzana jeta sur eux un œil trop tendre. Quel affreux changement ! Les ministres de la pagode, épouvantés d'une métamorphose dont ils conçoivent un mauvais présage, se retirent avec précipitation ; les femmes qui dansent et qui chantent s'éloignent de l'autel en frémissant ; la reine et la princesse sa sœur, sentant leur tendresse changée en horreur, regagnent leur palais : dans un moment la pagode fut déserte. Il n'y resta que les deux génies, qui d'abord n'osaient en croire leurs yeux. Cependant, comme ils reprirent toutes les connaissances attachées à leur condition, ils connurent que leur enchantement venait d'être détruit par deux jeunes personnes qui s'étaient laissé charmer de leur figure de vieillards, et qui, dégoûtées de leur nouvelle forme, avaient pris la fuite avec les autres.

Pendant qu'ils se réjouissaient d'un changement qui leur rendait tous les avantages qu'ils avaient perdus, ils virent paraître subitement dans la pagode le brachmane Cansou ; il était accompagné d'une jeune fille que Dahy reconnut pour Fatime, et qu'Adis trouva si semblable à la personne qu'il avait vue en songe qu'il s'écria dès qu'il l'aperçut : Ah ! voilà cette belle villageoise dont je conserve si chèrement la mémoire ! — Oui, Adis, dit alors le brachmane, c'est elle-même et c'est pour achever votre bonheur que je vous l'ai amenée. Enfin, mes enfans, poursuivit-il en regardant les deux génies, vous êtes enfin sortis de l'état cruel où ma colère vous avait réduits ; c'est à regret que je vous y ai vus si longtemps, mais je n'ai pu vous en tirer plus tôt : c'est moi qui par des songes vous ai fait former le dessein d'aller à Sumatra et c'est moi qui par des tempêtes que j'ai suscitées vous ai conduits ici, parce que je savais ce qu'il y devait arriver. Dahy, ajouta-t-il, allez chercher Cadige et lui donnez le plaisir de revoir sa sœur.

Dahy partit comme un éclair, alla dans les cuisines du capitaine des gardes enlever Cadige et l'apporta dans le pagode. Les deux sœurs s'embrassèrent à plusieurs reprises avec autant de tendresse que de joie ; l'aînée se donna sans répugnance au bel Adis, et la cadette, charmée de voir dans Dahy des traits qui, depuis son songe, l'avaient toujours occupée, consentit volontiers à faire son bonheur. Après cela Cansou dit aux génies : Adieu, mes enfans, vous n'êtes plus soumis à mon pouvoir, je vous rends libres tous deux, conduisez ces jeunes personnes où il vous plaira et vivez tous quatre ensemble dans une parfaite union. A ces paroles il disparut, et les deux frères prirent le parti de se retirer avec leurs maîtresses dans une île habitée par des génies.

Commandeur des croyans, continua le vieillard qui parlait au calife, voilà quelle est l'histoire que j'ai racontée à ce jeune homme et qui nous a fait rire l'un et l'autre. Haroun Alraschid et la belle Sultanum, sa favorite, témoignèrent au vieillard qu'elle leur avait fait plaisir et dirent en même temps au jeune homme de parler à son tour, ce qu'il fit de cette manière :

HISTOIRE DE NASIRADDOLÉ, ROI DE MOUSSEL, D'ABDERRAHMANE, MARCHAND DE BAGDAD, ET DE LA BELLE ZEYNEB [1].

Un jeune marchand de Bagdad nommé Abderrahmane [2] possédait d'immenses richesses : aussi vivait-il comme un grand seigneur. On voyait tous les jours à sa table les principaux officiers du calife prédécesseur de votre majesté ; tous les honnêtes gens de la ville étaient fort bien reçus chez lui, aussi bien que les étrangers qui l'allaient voir. Il aimait naturellement à faire plaisir à tout le monde : avait-on besoin de son crédit ou de sa bourse, on pouvait avoir recours à lui sans craindre qu'il les refusât, et les personnes qu'il avait déjà obligées ne lassaient point sa générosité en implorant de nouveau son secours. On ne parlait dans la ville que de son humeur bienfaisante et de ses actions généreuses. Les qualités du corps répondaient à celles de l'âme : il était beau et fort bien fait, en un mot il passait pour un jeune homme accompli.

Un jour il entra chez un marchand de fiquaa. Il y aperçut un jeune étranger de bonne mine qui était tout seul à une table ; il alla se mettre auprès de lui et ils commencèrent tous deux à s'entretenir de diverses choses. Si l'étranger plut beaucoup au Bagdadin, le Bagdadin ne plut pas moins à l'étranger ; ils furent si satisfaits l'un de l'autre qu'ils revinrent le lendemain se chercher au même endroit ; ils s'y rencontrèrent et eurent ensemble une seconde conversation ; il se trouva entre eux tant de sympathie que dès ce jour-là même ils se sentirent étroitement liés. Par malheur pour Abderrahmane, l'étranger fut obligé de partir dès le jour suivant pour s'en retourner à Moussel, où il disait avoir pris naissance. Du moins, seigneur, lui dit le Bagdadin, avant que vous partiez, apprenez-moi qui vous êtes ; je dois bientôt faire un voyage à Moussel : à qui faudra-t-il que je m'adresse pour avoir de vos nouvelles ? — Vous n'aurez, lui répondit l'étranger, qu'à venir au palais du roi de Moussel et vous m'y verrez ; si vous y paraissez, je me ferai un plaisir de vous y bien recevoir, vous saurez qui je suis, et là nous cimenterons l'amitié que nous avons formée en ce pays-ci.

[1] Le conte intitulé *Attaf* ou *l'homme généreux*, dans la continuation des *Mille et une Nuits* publiée par M. Caussin de Perceval (t. IX. p. 1, édition de 1806, in-18), offre beaucoup de rapport avec celui-ci.

[2] *Abderrahmane* veut dire *serviteur du Miséricordieux*. C'est le nom que portait le célèbre gouverneur de l'Espagne, plus connu sous le nom altéré d'Abdérame, et qui fut vaincu par Charles Martel à la fameuse bataille de Poitiers. (Voyez l'*Histoire de la Gaule méridionale*, par M. Fauriel, t. III, p. 131.)

CMLXXVII^e JOUR.

Abderrahmane fut affligé du départ de l'étranger et il ne s'en consola que par l'espérance de le revoir à Moussel, où ses affaires l'obligèrent d'aller peu de temps après. Il ne manqua pas de se rendre d'abord au palais du roi : il cherchait dans toutes les personnes qui s'offraient à sa vue les traits de l'inconnu qu'il aimait, lorsqu'il l'aperçut au milieu d'une foule de courtisans empressés à lui plaire ; il jugea bien que c'était le souverain, comme en effet c'était le roi de Moussel Nasiraddolé [1] lui-même. Ce monarque le démêla bientôt aussi et s'avança pour le recevoir. Le Bagdadin se prosterna devant lui et demeura la face contre terre jusqu'à ce que le roi l'ayant relevé lui-même, l'embrassa, le prit par la main et l'emmena dans son cabinet.

Tous les courtisans furent fort étonnés de la réception que leur maître faisait au jeune marchand. Qui est donc cet étranger ? se disaient-ils les uns aux autres. Il faut que ce soit un prince, puisque le roi le traite avec tant de distinction. Les grands seigneurs qui avaient le plus de part à la confidence du souverain commencèrent dès ce moment à le craindre et à le haïr, et les courtisans qui attendaient des bienfaits prenaient déjà la résolution de lui faire leur cour.

Cependant Nasiraddolé s'enferma seul avec le Bagdadin et lui fit mille caresses. Oui, mon cher Abderrahmane, je vous aime plus que tous ces hommes que je viens de quitter pour vous entretenir. Eh! n'ai-je pas raison de vous chérir plus qu'eux ? Que sais-je si ce n'est pas l'intérêt ou l'ambition qui les attache à moi ! Il n'y en a peut-être pas un seul qui ait une véritable affection pour ma personne : tel est le malheur des grands, qu'ils ne sauraient être sûrs qu'on les aime ; le bien qu'ils sont en état de faire leur ôte le plaisir de n'en pouvoir douter ; mais pour vos sentimens, j'en vois la sincérité, j'en connais tout le prix,

[1] Nasiraddolé veut dire *soutien de l'État*.

vous m'avez donné votre amitié sans me connaître, je puis me vanter d'avoir un ami.

Le jeune marchand de Bagdad répondit aux bontés du roi dans des termes pleins de tendresse et de reconnaissance; après quoi ce prince lui dit: Pendant que vous demeurerez à Moussel, vous logerez dans mon palais, vous serez servi par mes propres officiers, et j'aurai soin de vous faire passer le temps le plus agréablement qu'il me sera possible. Il n'y manqua pas et il n'oublia rien de tout ce qu'il crut capable de le divertir. Tantôt il lui faisait prendre le divertissement de la chasse, tantôt il lui donnait des concerts de voix et d'instrumens qui étaient exécutés à ravir, et presque tous les jours ils faisaient la débauche.

Il y avait déjà près d'une année que le Bagdadin vivait de cette manière lorsqu'on lui manda de Bagdad que sa présence y était absolument nécessaire s'il voulait empêcher ses affaires de se déranger. Il parla au roi de l'avis qu'on lui donnait et le pria de trouver bon qu'il s'en retournât à Bagdad. Nasiraddolé y consentit quoiqu'à regret, et enfin Abderrahmane s'arracha aux délices de la cour de Moussel. Aussitôt qu'il fut de retour chez lui, il s'appliqua fort sérieusement à réparer le tort que son absence avait fait à ses affaires, et quand il les eut bien rétablies, il se remit à régaler ses amis, à rendre service à tout le monde et à faire encore plus de dépense qu'auparavant; il acheta de nouvelles esclaves et se fit un plaisir d'en avoir de toutes les nations du monde.

Un marchand lui en vendit une un jour: elle était née en Circassie et l'on pouvait dire que c'était une des plus parfaites créatures que l'on pût voir; elle n'avait pas encore dix-huit ans, elle se nommait Zeyneb [1]; il l'acheta six mille sequins d'or; mais quand il en aurait donné dix mille, il ne l'aurait pas encore assez payée. Son extrême beauté ne faisait pas tout son mérite, on admirait en elle un esprit cultivé, une humeur douce et toujours égale, avec un cœur tendre, sincère et fidèle. Une personne si aimable ne tarda guère à charmer Abderrahmane; il conçût pour elle un amour violent, et il eut le bonheur de trouver Zeyneb disposée à l'aimer autant qu'il l'aimait.

Tandis qu'ils goûtaient en repos les douceurs de leur ardeur mutuelle et qu'ils en faisaient toute leur occupation, le roi de Moussel arriva sans suite à Bagdad et vint descendre chez le jeune marchand. Abderrahmane, lui dit-il, il m'a pris envie de voir encore incognito cette ville et la cour du calife, ou plutôt j'ai souhaité de vous revoir vous-même; je viens loger chez vous, je me flatte que je vous fais autant de plaisir que j'en ressentais de vous voir dans mon palais. Le Bagdadin, enchanté de l'honneur qu'il recevait, voulut se jeter aux pieds de Nasiraddolé pour lui témoigner combien il y était sensible; mais ce prince le releva et lui dit: Laissez là le respect que vous devez au roi de Moussel, ne voyez en moi qu'un ami qui veut se réjouir avec vous, vivons sans contrainte, rien n'est si doux qu'une vie libre; pour en goûter les charmes, je me dérobe de temps en temps à ma cour, je me plais à voyager sans suite, à me confondre avec les particuliers, et, je vous l'avouerai, les jours que je passe de cette sorte sont les plus heureux de ma vie.

CMLXXVIIIe JOUR.

Le jeune marchand de Bagdad, pour obéir et plaire au roi de Moussel, prit avec lui un air familier; ils commencèrent à vivre ensemble comme s'ils eussent été de la même condition, ils faisaient tous les jours des parties de plaisir, et Nasiraddolé, oubliant ce qu'il était, passait le temps ainsi qu'un particulier.

Un soir, pendant qu'ils étaient à table tête à tête et qu'ils buvaient des meilleurs vins, leur conversation roula sur la beauté des femmes. Le roi de Moussel vanta les charmes de quelques esclaves de son sérail et dit qu'il n'y en avait pas au monde qui leur fussent comparables. Le Bagdadin n'écouta pas tranquillement ce discours; l'amour qu'il avait pour Zeyneb et le vin qu'il avait bu ne lui permirent pas de convenir de ce qu'il venait d'entendre. Seigneur, dit-il à son hôte, je ne doute point que vous n'ayez de très-belles femmes, mais je ne crois point qu'elles surpassent les miennes en beauté. J'ai plusieurs esclaves qu'on ne peut regarder sans admiration, et entre autres une Circassienne que la nature semble avoir pris plaisir à former. — C'est-à-dire, reprit le roi, que vous aimez cette Circassienne; l'éloge que vous en faites me prouve que vous en êtes fort épris sans me persuader qu'elle soit aussi charmante que mes esclaves.

[1] Zeyneb est le nom dont les Grecs ont fait Zénobie.

— Il est bien aisé de vous en convaincre, repartit Abderrahmane. En disant cela, il fit venir un eunuque et lui dit à l'oreille : Allez dire à mes esclaves qu'elles se parent de leurs plus riches habits et qu'elles s'assemblent toutes dans un appartement bien éclairé.

L'eunuque courut s'acquitter de sa commission, et le Bagdadin se remit à table en disant au prince : Seigneur, vous jugerez bientôt par vous-même si vous avez tort ou raison de penser que votre sérail renferme les plus belles femmes de l'Asie. — Je vous avoue, répondit le roi, que je suis curieux de savoir si l'amour ne vous aveugle point.

Ils continuèrent de se réjouir et ils burent des liqueurs jusqu'à ce que le même eunuque qui avait paru vint dire à son maître que les esclaves étaient assemblées et qu'elles n'avaient rien oublié de ce qui pouvait relever leur beauté. Alors le Bagdadin emmena le roi de Moussel dans un appartement de la dernière magnificence, où il y avait trente esclaves jeunes, belles, bien faites et toutes couvertes de pierreries. Elles étaient assises sur des sofas d'étoffe de soie de couleur de rose à fleurs d'argent ; les unes jouaient du luth, les autres du tambour de basque, et les autres s'amusaient à chanter en attendant l'arrivée de leur maître. Elles se levèrent dès qu'elles l'aperçurent et se tinrent debout en gardant un silence modeste. Abderrahmane leur ordonna de s'asseoir et de continuer à jouer de leurs instrumens. Elles obéirent dans le moment.

Le roi Nasiraddolé, tout grand prince qu'il était, fut obligé d'avouer qu'il n'avait point dans son sérail de plus aimables personnes ; il se mit à les considérer l'une après l'autre ; il commença par les joueuses de luth, qui lui parurent fort jolies ; il ne trouva pas moins agréables celles qui jouaient du tambour de basque, et lorsqu'il vint à examiner les chanteuses, il en vit une dont la beauté l'éblouit. Est-ce là, dit-il au Bagdadin, cette Circassienne dont vous m'avez parlé ?— Oui, seigneur, répondit Abderrahmane, c'est elle-même. Suis-je un peintre flatteur ? Avez-vous jamais vu quelque chose de plus beau ?

CMLXXIXᵉ JOUR.

Le Bagdadin attendait la réponse du roi de Moussel et il ne doutait pas qu'elle ne fût très-glorieuse pour Zeyneb ; mais il fut bien étonné lorsqu'il vit que ce prince, au lieu de louer la beauté de cette esclave, prit un air sérieux et chagrin, sans vouloir dire ce qu'il en pensait, ce qui lui fit juger que le monarque trouvait Zeyneb plus belle que toutes les femmes de son sérail et qu'il en avait un secret dépit. Seigneur, reprit-il un moment après en le reconduisant à son appartement, je vois bien que j'ai trop présumé des charmes de Zeyneb : je vous les ai sans doute trop vantés. Nasiraddolé ne répondit rien encore à ces paroles, et lorsqu'il fut dans la chambre où il couchait, il pria son hôte de l'y laisser seul, parce qu'il souhaitait, disait-il, de se reposer. Abderrahmane aussitôt se retira, persuadé qu'il n'était chagrin qu'à cause qu'il venait d'avoir le dementi.

Le lendemain matin le jeune marchand alla au lever du roi de Moussel ; il croyait trouver ce monarque dans une meilleure disposition, mais il le surprit dans une tristesse, dans un accablement dont il fut vivement touché. Qu'avez-vous, seigneur ? lui dit-il. De quel sombre nuage vos yeux sont-ils enveloppés ? Quelle est la cause de cette profonde mélancolie où je vous vois plongé ? — Abderrahmane, lui répondit le roi, je pars dès ce jour pour Moussel, j'emporte une douleur que le temps ne fera peut-être qu'augmenter ; laissez-moi partir sans m'en demander le sujet. — Non, seigneur, répliqua le Bagdadin, il faut que vous me le disiez, ne me le cachez point, je vous en conjure. N'ai-je point eu l'imprudence de manquer au respect que je vous dois ? J'ai abusé des bontés qu'un grand prince a pour moi, je vous ai sans doute offensé ? — A Dieu ne plaise, repartit Nasiraddolé, que je me plaigne de vous ! Je ne me plains que de ma mauvaise destinée. Encore une fois, poursuivit-il, ne vous informez point de ce qui peut m'affliger.

Plus le roi de Moussel s'obstinait à cacher la cause de son affliction, plus le Bagdadin le pressait de la lui découvrir. Cependant ce prince se disposait à partir et il avait dessein de garder son secret ; mais enfin son hôte l'obligea par ses instances à le lui révéler. Hé bien ! Abderrahmane, lui dit en partant Nasiraddolé, vous voulez que je parle, je vais vous satisfaire : j'aime ou plutôt j'adore Zeyneb ; je n'ai pu la voir sans prendre dans ses beaux yeux le funeste amour qui trouble mon repos ;

je souhaitais de partir sans vous faire ce triste aveu ; vous me l'arrachez, que votre amitié ne me le reproche point. Hélas ! je ne l'expierai que trop par tous les maux que je vais souffrir. Adieu! A ces mots, il sortit de chez le Bagdadin et prit la route de Moussel.

CMLXXXe JOUR.

Le discours de Nasiraddolé surprit étrangement Abderrahmane, qui fut longtemps après le départ de ce prince à revenir du désordre où étaient ses sens. Ah ! malheureux que je suis, s'écria-t-il, devais-je faire voir Zeyneb au roi de Moussel ! Ne devais-je pas prévoir qu'il ne pourrait la regarder impunément ? Il va languir dans sa cour; les femmes de son sérail, de quelque beauté qu'elles soient pourvues, ne pourront lui faire oublier la fatale Circassienne dont il est occupé, j'en jure par moi-même: un cœur qu'elle a charmé ne peut brûler d'un autre amour; j'aurai donc à me reprocher toute ma vie que je fais l'infortune d'un roi plus grand encore par ses vertus que par sa couronne ; c'est moi qui par un transport d'amant indiscret interromps le cours de ses jours heureux. Pour prix de toutes les marques d'amitié que j'ai reçues de lui, est-il juste que je lui plonge un poignard dans le cœur ? Non, mon cher prince, non, Abderrahmane ne vous laissera point dans l'état cruel où il vous a réduit : je suis prêt à m'immoler pour vous, je vais vous céder Zeyneb, j'y suis résolu.

Aussitôt qu'il eut pris cette résolution, il appela quelques-uns de ses officiers et leur ordonna de préparer une litière; ensuite il fit venir Zeyneb et lui dit : Vous n'êtes plus à moi, vous êtes au roi de Moussel, c'est ce prince que vous avez vu hier au soir ; il a pour vous une passion violente, il est aimable, vous devez souscrire sans peine au don que je lui fais de votre personne.

A ce discours, l'esclave se prit à pleurer. Est-il bien possible, dit-elle, qu'Abderrahmane m'abandonne après m'avoir juré tant de fois un amour immortel! Ah! volage, vous ne m'aimez plus, une beauté nouvelle triomphe sans doute du pouvoir de mes yeux, et vous ne m'éloignez de vous que pour éviter les reproches secrets que ma présence vous pourrait faire! — Non, belle Zeyneb, répondit le Bagdadin tout attendri, vous n'avez point de rivale et je ne vous ai jamais plus aimée, j'en jure par le tombeau de notre grand prophète qu'on voit à Médine. — Et si cela est, interrompit avec précipitation Zeyneb, pourquoi faut-il nous séparer? — Mon cœur en gémit, répondit-il, mais je ne puis souffrir qu'un prince pour qui j'ai l'amitié la plus tendre et qui m'a donné tant de témoignages de la sienne traîne une vie languissante ; dès qu'il s'agit de son repos, je n'ai plus d'égard au mien ; lorsque je mesure la distance que la nature a mise entre ce rival et moi, il n'est point de sacrifice que je ne croie lui devoir faire, et d'ailleurs quand je songe que c'est pour vous rendre favorite d'un souverain, cette pensée, je l'avouerai, adoucit la rigueur de la violence que je me fais en vous cédant : allez donc remplir l'heureux destin qui vous attend à Moussel, hâtez-vous de joindre Nasiraddolé et de faire succéder dans son cœur la joie la plus vive à l'affliction dont il est saisi.

A ces paroles, qu'il ne put achever sans verser quelques pleurs, il ordonna aux officiers qu'il avait nommés pour conduire Zeyneb à Moussel de l'emmener promptement et de l'arracher à sa vue, car elle fondait en larmes et paraissait si affligée qu'il commençait à ne pouvoir plus soutenir ce spectacle. Les officiers la mirent dans la litière avec une vieille esclave qui la servait, et ils prirent le chemin qu'avait suivi le roi de Moussel.

CMLXXXIe JOUR.

Ils eurent beau faire diligence, la litière allait trop lentement pour pouvoir joindre Nasiraddolé, qui montait un cheval arabe des plus vigoureux. Il arriva dans sa capitale plusieurs jours avant Zeyneb, qui n'y fut pas plutôt rendue qu'un de ses conducteurs courut au palais pour avertir le roi qu'Abderrahmane, leur maître, lui envoyait cette esclave.

On ne peut exprimer quelles furent la surprise et la joie de ce monarque lorsqu'il apprit cette nouvelle. O généreux ami, s'écria-t-il, quand je ne serais pas déjà persuadé que tu es le plus parfait ami du monde, je n'en pourrais présentement douter, puisque tu préfères mon bonheur au tien.

Il l'envoya recevoir par les chefs de ses eunuques et lui fit donner un appartement séparé, le plus commode et le plus magnifique

du palais. Elle n'y fut pas longtemps sans voir paraître ce prince. Il s'approcha d'elle, et remarquant sur son visage une impression de tristesse : Belle Zeyneb, lui dit-il, il n'est pas difficile de juger que votre cœur n'avoue pas le sacrifice que le généreux Abderrahmane me fait de vous ; je vois bien que vous venez à Moussel plutôt comme une victime qu'on conduit à la mort que comme une orgueilleuse beauté qui doit voir un souverain à ses genoux ; vous êtes plus sensible à la perte d'un homme que vous aimez qu'à la conquête d'un roi qui vous adore ! — Seigneur, répondit Zeyneb, je devrais conformer mes sentimens au nouveau sort qui m'appelle ici, je devrais m'applaudir de pouvoir faire le bonheur d'un prince tel que vous, je dirai plus, je voudrais, prompte à me détacher, oublier l'ingrat qui m'abandonne et vous donner sa place dans mon cœur. Que ne puis-je, pour me venger de sa trahison, sentir dès ce moment pour vous tout l'amour que sa perfide ardeur a su m'inspirer pour lui ! Mais, hélas! pour mon malheur je suis trop occupée du traître ! tant que je vivrai, il sera toujours présent à ma pensée et troublera sans cesse le repos de ma vie. La belle esclave, en achevant ces paroles, fondit en pleurs et poussa des sanglots dont Nasiraddolé fut vivement touché. Ah! charmante Zeyneb, s'écria-t-il, modérez votre affliction, je vous en conjure, et laissez-moi du moins me flatter que le temps et mes soins en pourront triompher. Ne m'ôtez pas cette espérance qui peut seule soutenir ma vie.

Le roi de Moussel ne se contenta pas de tenir ce discours à la belle esclave. Il se jeta à ses genoux, et ajoutant à ce qu'il venait de dire mille autres choses tendres et passionnées, il fit tous ses efforts pour la consoler ; mais il n'en put venir à bout, il s'aperçut même que plus il combattait sa douleur, plus elle semblait augmenter, ce qui fut cause qu'il se retira. Il aima mieux s'éloigner de Zeyneb que d'aigrir ses maux par sa présence.

CMLXXXII^e JOUR.

Revenons au jeune marchand de Bagdad. Après le départ de sa belle esclave, il tomba dans une langueur que rien ne pouvait dissiper. Il avait beau faire des parties de plaisir, Zeyneb, qu'il avait toujours dans l'esprit, ne lui permettait pas d'être content. Ah ! malheureux que je suis, disait-il souvent en lui-même, je sens que je ne puis vivre sans Zeyneb ! Devais-je en céder la possession au roi de Moussel ? N'est-ce pas passer les bornes de l'amitié que de livrer à son ami une personne qu'on adore ? Nasiraddolé aurait-il fait le même effort en ma faveur ? Non sans doute, et je suis persuadé qu'il ne connaît pas tout le prix du sacrifice que je lui ai fait. Il s'imagine que j'aimais faiblement ma belle esclave, puisque je la lui ai donnée même sans qu'il me l'ait demandée. En effet, quel amant heureux et bien touché a jamais renoncé à sa maîtresse par pitié pour un ami ? Cependant j'aime Zeyneb autant qu'on peut aimer ; mais, hélas ! où m'emporte ma douleur ! Que me sert-il de me condamner moi-même ? Je ferais encore ce que j'ai fait, quelle que soit ma peine en ce moment ; le prince au bonheur duquel j'immole ma tendresse me tient compte d'un si grand sacrifice et il est plus digne que moi de posséder Zeyneb.

C'est dans cette situation que se trouvait Abderrahmane : il était au désespoir d'avoir perdu son esclave sans se repentir de l'avoir cédée au roi de Moussel. Il y avait déjà trois mois qu'il menait une vie assez triste quand tout à coup on vint chez lui l'arrêter de la part du grand visir. On lui dit qu'on l'accusait d'avoir dans une débauche tenu des discours peu respectueux du commandeur des croyans. Il eut beau protester qu'il ne lui était jamais échappé la moindre parole qui pût offenser le calife, on le conduisit en prison. Deux seigneurs de la cour qui étaient ses ennemis secrets avaient inventé cette calomnie pour le perdre, et sur leur faux témoignage le grand visir le faisait arrêter : il fut même ordonné que dès ce jour-là tous ses biens seraient confisqués, sa maison rasée et que lui le lendemain aurait la tête coupée sur l'échafaud, qui pour cet effet serait dressé devant le palais du calife.

Le concierge de la prison où il était alla pendant la nuit lui annoncer son arrêt. Seigneur Abderrahmane, lui dit-il ensuite, je prends beaucoup de part à votre malheur ; j'en suis d'autant plus touché que je vous ai plus d'obligation. Vous m'avez rendu service dans deux conjonctures où j'ai eu besoin de votre secours. Voici une occasion de vous témoi-

gner ma reconnaissance. J'ai résolu de vous mettre en liberté pour m'acquitter envers vous : sortez de prison, les portes vous sont ouvertes, fuyez et dérobez-vous au supplice qui vous attend.

CMLXXXIIIe JOUR.

A ce discours, Abderrahmane, transporté de joie, embrassa le concierge et le remercia de sa générosité; puis tout à coup faisant réflexion au péril où cet homme se mettait en le délivrant, il lui dit : Vous ne songez pas qu'en me sauvant la vie, vous exposez la vôtre. Je ne veux point abuser de vos sentimens généreux; il n'est pas juste que je vous laisse périr pour moi. — Ne vous mettez point en peine de ce que je deviendrai, répondit le concierge. Apprenez-moi seulement si vous êtes coupable ou innocent. Avez-vous en effet parlé du calife dans des termes peu respectueux? Ne me déguisez rien, il m'importe de savoir la vérité, je prendrai mes mesures là-dessus. — J'atteste ici le ciel, répliqua le jeune marchand, que je n'ai jamais parlé du commandeur des croyans qu'avec tout le respect que je lui dois. — Cela étant, reprit le concierge, je sais bien ce que je ferai. Si vous étiez coupable, je prendrais la fuite comme vous, mais puisque vous ne l'êtes pas, je demeurerai ici et je n'épargnerai rien pour faire connaître votre innocence.

Abderrahmane fit de nouveaux remercîmens au concierge et sortit de prison. Il se réfugia chez un de ses amis, qui le cacha dans un endroit de sa maison où il le crut en sûreté. Le jour suivant, le grand visir ayant appris l'évasion du prisonnier, envoya chercher le concierge et lui dit : O misérable, est-ce ainsi que tu fais ton devoir! Tu as laissé échapper un criminel qui était sous ta garde, ou plutôt tu l'as mis toi-même en liberté. Si tu ne le retrouves dans vingt-quatre heures, tu éprouveras le sort qui lui était destiné. — Monseigneur, répondit le concierge, je ne refuse pas de mourir pour lui. Je vous l'avouerai, c'est moi qui l'ai sauvé, je n'ai pu souffrir qu'il pérît. Je lui ai ouvert les portes de la prison et lui ai conseillé de prendre la fuite. Je confesse mon crime et suis prêt à l'expier par la mort que vous prépariez au plus honnête homme de Bagdad et j'ose dire au plus innocent. — Hé! quelle preuve, reprit le visir, as-tu de son innocence? — L'aveu qu'il m'en a fait lui-même, repartit le concierge. Abderrahmane est incapable de mentir; mais vous, monseigneur, ajouta-t-il, permettez que je vous représente que vous vous êtes laissé trop facilement prévenir. Connaissez-vous bien les accusateurs du jeune marchand? Êtes-vous assez sûr de leur intégrité pour pouvoir les croire sur leur parole? Ne seraient-ils point ennemis secrets de l'accusé? Savez-vous si l'envie et la haine ne les arment point contre lui? Prenez garde de vous laisser séduire par des imposteurs et craignez de répandre le sang des innocens, car vous serez un jour obligé de rendre compte du pouvoir dont vous êtes revêtu; vous en serez récompensé si vous n'en faites qu'un bon usage, mais vous en serez puni si vous en abusez.

Ces paroles, que le concierge prononça d'un ton ferme, étonnèrent le grand visir et l'obligèrent à rentrer en lui-même. Il fit emprisonner le concierge jusqu'à nouvel ordre et résolut de ne rien oublier pour découvrir si les accusateurs du jeune marchand avaient fait leur déposition de bonne foi; cependant, comme il avait déjà fait raser la maison de l'accusé et confisquer tout ses biens, il ne voulut pas faire soupçonner sa prudence. Il ordonna au cadi de faire chercher Abderrahmane aux environs de Bagdad.

CMXXXIVe JOUR.

Tandis que le lieutenant du cadi parcourait la campagne avec tous ses asas, le jeune marchand de Bagdad se tenait caché chez son ami, et jugeant par les soins qu'on prenait de le chercher que son affaire allait mal, il craignit que le cadi ne le vînt surprendre dans le lieu où il était : c'est pourquoi il forma le dessein d'aller à Moussel. Je serai là, disait-il, dans un asile assuré, pourvu que je puisse me rendre à la cour de Nasiraddolé; ce prince m'aura bientôt fait oublier ma disgrâce.

Dès qu'il sut que les asas, fatigués d'avoir fait des perquisitions inutiles, étaient revenus à Bagdad, il en sortit une nuit monté sur un fort beau cheval que lui donna son ami, et il prit le chemin de Moussel. Il fit tant de diligence qu'il y arriva en peu de temps. Il descendit au premier caravansérail, où il laissa

son cheval, et ensuite il se rendit à la cour. Tous les officiers du roi le reconnurent. Hé! voilà, s'écrièrent-ils, l'étranger que notre monarque chérit tant! Qu'il soit ici le bienvenu! Dans un moment le bruit de son arrivée se répandit dans le palais et parvint aux oreilles de Nasiraddolé. Aussitôt ce prince fit appeler son trésorier et lui dit tout bas : Allez trouver Abderrahmane, donnez-lui de ma part deux cents sequins d'or. Dites-lui qu'il les fasse valoir dans le commerce, qu'il sorte de mon palais et qu'il n'y revienne que dans six mois.

Le trésorier s'acquitta sur-le-champ de sa commission, qui surprit étrangement le Bagdadin. C'était en effet lui faire une réception fort singulière, et il n'avait pas lieu de s'y attendre. Quoi donc! s'écria-t-il, est-ce de cette sorte que le roi de Moussel doit recevoir un homme qu'il n'a pas dédaigné de regarder comme son ami! Ai-je fait quelque chose qui lui ait déplu? Hélas! je me flattais qu'il aurait toujours pour moi les mêmes sentimens, et cette espérance me consolait de tous mes malheurs.

— Ne vous affligez point, lui dit le trésorier. Le roi vous aime encore et s'il ne vous reçoit pas mieux, il faut qu'il ait ses raisons. Faites ce qu'il vous prescrit, vous n'aurez peut-être pas sujet de vous en repentir. Le Bagdadin sortit du palais et retourna au caravansérail, ne sachant ce qu'il devait penser de Nasiraddolé. Que veut-il que je fasse, disait-il, de deux cents sequins? Je ne pourrai pas faire un grand négoce avec une somme si modique. Encore s'il m'eût donné mille sequins d'or, j'aurais pu m'associer avec un gros marchand et commencer une nouvelle fortune.

Il ne laissa pas de prendre toutes les mesures possibles pour faire profiter son argent; mais il ne suffit pas aux marchands de s'appliquer à leurs affaires pour réussir, il faut qu'ils aient du bonheur; si la fortune ne seconde pas leurs soins, ils en prennent d'inutiles pour s'enrichir. Ce fut en vain qu'Abderrahmane se donna beaucoup de mouvement, il ne retira pas du commerce ce qu'il y avait mis, si bien qu'au bout de six mois il n'avait que cent cinquante sequins de reste. Il parut à la cour. Le trésorier vint à lui de la part du roi et lui demanda s'il avait encore ses deux cents sequins. Non, répondit le jeune marchand, il m'en manque un quart. — Puisque cela est ainsi, répliqua le trésorier en lui comptant cinquante sequins, voilà votre somme complète; allez la risquer de nouveau et revenez ici dans six mois.

CMLXXXV[e] JOUR.

Le Bagdadin ne fut pas moins surpris de ce discours que la première fois. Quelle est donc la pensée de Nasiraddolé? Est-ce ainsi qu'il prétend s'acquitter envers moi? Croit-il par là payer le sacrifice que je lui ai fait de ce que j'avais de plus cher au monde? Ne devrait-il pas avoir honte de me donner cinquante sequins? Est-ce un présent qui soit digne de lui? Je veux pourtant encore, poursuivit-il, faire ce qu'il m'ordonne. Je reviendrai dans ce palais au temps marqué, mais ce sera pour la dernière fois si je n'y suis pas reçu d'une autre manière.

Il acheta de nouvelles marchandises et se remit à trafiquer, ce qu'il fit avec tant de bonheur qu'au bout de six mois il se trouva qu'il avait gagné près de cent sequins. Il ne manqua pas de se rendre au palais du roi. Le trésorier vint le recevoir et lui demanda s'il avait ses deux cents sequins. J'en ai près de trois cents, répondit le Bagdadin, la fortune cette fois-ci m'a été très-favorable. — Puisque cela est ainsi, repliqua le trésorier, je vais vous conduire au roi, il ne fera plus difficulté de vous voir. A ces mots, il prit le jeune marchand par la main et le mena au cabinet de Nasiraddolé. Dès que ce prince aperçut Abderrahmane, il se leva pour le recevoir, et après l'avoir embrassé à plusieurs reprises : O mon cher ami, lui dit-il, je ne doute point que vous n'ayez été fort surpris de la réception qu'on vous a faite. Vous aviez lieu, je l'avoue, d'en attendre de moi une plus agréable; mais ne m'en sachez pas mauvais gré, je vous en conjure. Vous savez que les malheurs sont contagieux. J'avais appris votre disgrâce par un marchand de Bagdad à qui j'avais demandé de vos nouvelles. Je n'ai osé vous accorder un asile dans mon palais ni même vous voir, de peur que votre infortune ne se répandît sur moi et ne me mît hors d'état de vous faire du bien lorsque vous cesseriez d'être malheureux. Présentement, poursuivit-il, que le malheur semble vous avoir abandonné, rien ne m'empêche plus de suivre les mouvemens de mon amitié. Vous demeurerez désormais dans ma

cour, et je ferai tous mes efforts pour vous faire oublier les maux que vous avez soufferts.

Effectivement, Nasiraddolé fit donner au Bagdadin un appartement dans son palais et nomma des officiers pour le servir. Ils passèrent le premier jour à table tous deux, et quand la nuit fut venue, le roi dit au jeune marchand: Je veux m'acquitter envers vous du sacrifice que vous m'avez fait de la jeune esclave que vous aimez. Je prétends vous rendre la pareille: je vais vous céder celle de mes femmes qui m'est la plus chère; je prétends vous l'envoyer cette nuit à condition que vous l'épouserez. — Seigneur, répondit Abderrahmane, je remercie votre majesté des bontés qu'elle a pour moi, mais souffrez que je refuse la grâce qu'elle me veut faire. Je ne puis aimer aucune dame après Zeyneb, et je vous conjure de ne me pas contraindre. — Quelque occupé que vous soyez de Zeyneb, reprit le roi, je doute fort que vous puissiez voir la personne que je vous destine sans vous sentir de l'amour pour elle; tout ce que je vous demande, c'est que vous ayez avec elle une conversation : si son esprit et sa beauté ne font sur vous aucun effet, je ne vous presserai plus de l'épouser. — Seigneur, repartit le Bagdadin, je consens de l'entretenir par complaisance, puisque vous le souhaitez. Cependant soyez assuré que malgré tous ses charmes elle ne pourra disposer mon cœur à brûler d'une nouvelle flamme.

CMLXXXVI^e JOUR.

Enfin Abderrahmane se retira dans son appartement, où il ne fut pas plutôt que le chef des eunuques, suivi d'une dame voilée, y arriva et lui dit : Seigneur, voici la personne que le roi mon maître veut vous donner. C'est la plus belle des femmes, il ne saurait vous faire de présent plus précieux. En achevant ces paroles, il fit une profonde révérence au Bagdadin, laissa l'esclave et sortit.

Le jeune marchand de Bagdad salua fort civilement la dame et la pria de s'asseoir sur un grand sofa de brocart bleu relevé d'une broderie d'or. Elle s'y assit; il se mit auprès d'elle et lui dit : O vous! qui sous ce voile représentez le soleil enveloppé d'un nuage épais, écoutez-moi, je vous en conjure. Je suis persuadé que le dessein du roi vous alarme; vous craignez sans doute que, prompt à profiter de sa générosité, je n'aille par des nœuds éternels vous attacher à mon sort; mais cessez d'appréhender que je vous fasse cette violence. J'aime trop Nasiraddolé pour lui enlever un objet qu'il adore, et d'ailleurs, je vous l'avouerai, je suis peu sensible au sacrifice que ce prince me veut faire. Comme je n'ai point vu vos charmes, cet aveu ne vous offense pas.

Il se tut après avoir dit ces paroles, et il attendait ce que l'esclave lui répondrait lorsque tout à coup elle fit un éclat de rire, ensuite elle leva son voile, et le Bagdadin reconnut en elle sa chère Zeyneb. Ah! ma princesse, s'écria-t-il emporté par un transport mêlé de surprise et de joie, c'est donc vous que je vois! — Oui, mon cher Abderrahmane, répondit-elle, c'est votre Zeyneb qui vous est rendue. Le roi de Moussel n'est pas moins généreux que vous. Dès qu'il a connu toute ma tendresse et qu'il a vu qu'elle ne se rendait pas à ses soins, il a fini sa poursuite et il ne me retient plus ici depuis longtemps que pour me mettre entre vos mains.

La belle Zeyneb et le jeune marchand passèrent la nuit à se témoigner mutuellement la joie qu'ils avaient de se revoir et de la manière dont ils se trouvaient réunis. Le lendemain matin Nasiraddolé vint dans leur appartement. Ils se jetèrent tous deux à ses pieds pour le remercier de ses bontés. Il les releva et leur dit: Heureux amans, goûtez en repos dans ma cour les plaisirs d'une parfaite union. Pour lier encore plus étroitement vos cœurs, je vais ordonner les apprêts de votre mariage. Si je ne puis cesser d'aimer Zeyneb, du moins mon amour n'éclatera que par les bienfaits dont je prétends vous combler tous deux.

En effet, il ne se contenta pas de leur donner de grosses pensions, il leur assigna plus de vingt mille arpens de terre exempts de toutes charges. Pour surcroît de bonheur, Abderrahmane reçut d'agréables nouvelles de Bagdad. Il apprit qu'un de ses accusateurs, poussé par ses remords, avait été découvrir tout au grand visir, qui, sur sa déposition, avoit fait mourir l'autre accusateur, pardonné au concierge et déclaré l'accusé innocent. Sur cet avis il fit un voyage à Bagdad, alla trouver le visir, qui lui restitua une partie de ses biens, mais il la donna tout entière au concierge qui l'avait si généreusement sauvé, et il retourna aussitôt à Moussel, où il passa le reste de ses jours avec autant de tranquillité que d'agrément.

CMLXXXVII^e JOUR.

Le jeune homme qui parlait au calife Haroun Alraschid et à sa favorite finit en cet endroit l'histoire de Nasiraddolé, d'Abderrahmane et de Zeyneb. Il reçut aussi des applaudissemens. Le calife loua fort la générosité du jeune marchand et celle du roi de Moussel, et Sultanum ne manqua pas d'élever jusqu'aux nues la constance de la belle Circassienne. Alors le vieillard qui avait raconté l'histoire des deux frères génies prit la parole et dit à la favorite du commandeur des croyans : O ma princesse, puisque vous aimez les caractères de femmes fidèles, je vais, si vous me le permettez, vous conter l'histoire de Repsima. Je ne crois pas que le récit de ses aventures vous ennuie. Sultanum témoigna tant d'envie d'entendre cette nouvelle histoire que le calife dit au vieillard de la raconter. Le vieillard, qui naturellement aimait beaucoup à parler, ne demanda pas mieux et commença de cette sorte :

HISTOIRE DE REPSIMA [1].

Un marchand de Basra nommé Dukin abandonna sa profession pour se donner tout entier à la piété. Il avait toujours été fort scrupuleux, et il avait par conséquent amassé fort peu de bien. Il vivait dans une petite maison à l'extrémité de la ville, avec une fille unique qu'il élevait dans la crainte du Très-Haut et dans la pratique des vertus musulmanes. Ils jeûnaient tous deux, non-seulement les jours de précepte, mais souvent encore pour se mortifier. Enfin tout leur temps était employé à la prière et à la lecture de l'Alcoran. Ils vivaient contens de leur sort, et rien ne leur manquait, parce qu'ils ne désiraient rien.

Quelque soin que prît Repsima, c'est ainsi que s'appelait la fille de Dukin, de se soustraire aux yeux des hommes et de vivre dans un grand abandonnement des choses du monde, elle ne laissa pas d'être bientôt troublée dans sa solitude. Le bruit de sa vertu y attira plusieurs hommes qui la demandèrent en mariage à son père, et elle aurait eu un plus grand nombre d'amans si l'on eût su que sa beauté égalait sa vertu. Dukin, quand il considérait la médiocrité de sa fortune, souhaitait que sa fille épousât quelque riche marchand ; mais elle témoignait tant d'aversion pour le mariage qu'il n'osait l'engager dans cet état, de peur de faire trop de violence à ses sentimens. Non, mon père, lui disait-elle toutes les fois qu'il se présentait quelque parti, je ne veux point vous quitter, souffrez que je partage avec vous la douceur de la vie tranquille que vous menez.

Ils vécurent donc tous deux ensemble pendant quelques années de la manière que je l'ai dit. Après quoi Dukin fut enlevé par l'ange de la mort. Repsima, se voyant privée de l'appui de son père, leva les mains et les yeux au ciel et lui adressa ces paroles : Unique espérance des désespérés, seule ressource des orphelins, ciel, qui n'abandonnes point les malheureux qui implorent ton secours avec confiance, toi qui écoutes la voix des innocens qui gémissent, ne rejete pas ma prière ! Tu es tout-puissant, tu peux me conserver ; écarte de moi tous les périls qui menaceront mon innocence.

CMLXXXVIII^e JOUR.

Après les funérailles de Dukin, toute la famille représenta à Repsima qu'elle ne pouvait plus avec bienséance demeurer dans la solitude et qu'elle devait se marier. En même temps on lui proposa un jeune marchand nommé Temim, dont on lui vanta la sagesse et la probité. Elle ne put d'abord goûter des avis si opposés à son penchant ; mais depuis, ayant dans sa prière consulté le grand prophète, elle se crut inspirée et il ne lui en fallut pas davantage pour se déterminer à se marier avec Temim. Le mariage se fit peu de temps après.

Elle trouva dans son époux, outre tout le bien qu'on lui en avait dit, un homme disposé à l'aimer passionnément. Temim s'y attacha tous les jours de plus en plus, et, charmé d'avoir une femme d'un mérite si rare, il s'estimait le plus heureux des hommes. Mais, hélas ! son bonheur ne fut pas de longue durée. Tremblez, mortels, lorsque vous vous voyez au comble de vos vœux ! l'instant qui doit être le dernier de votre félicité n'est peut-être pas éloigné de vous.

Temim, une année après son mariage, fut obligé de faire un voyage sur la côte des Indes.

[1] Le conte intitulé *Aventures d'un cadi et de sa femme*, dans la continuation des *Mille et une Nuits*, publiée par M. Jonathan Scott (*Arabian nights*, vol. VI, p. 396 ; — édition des *Mille et une Nuits* publiée par M. Destains, vol. VI, p. 300), diffère fort peu de l'*Histoire de Repsima*, de même que les *Aventures de la fille d'un visir* traduites par Cardonne dans les *Mélanges de littérature orientale* (t. II, p. 36).

Il avait un frère qu'il chargea du soin de ses affaires domestiques. Revendé, lui dit-il, mon cher frère, tiens bonne compagnie à Repsima pendant mon absence, ménage mon bien. Je ne t'en dirai pas davantage, je juge de toi par moi-même. Je crois que mes intérêts ne te sont pas moins chers que les tiens propres. — Oui, mon frère, répondit Revendé, vous avez bien raison d'avoir une entière confiance en moi, et il n'est pas en effet besoin de me recommander vos intérêts. Le sang et l'amitié ne me permettront pas de les négliger.

Sur l'assurance que Revendé donnait à Temim d'avoir grand soin de sa maison, celui-ci partit de Basra et s'embarqua sur le golfe dans un vaisseau qui allait à Surate. Dès qu'il fut parti, son frère se rendit dans sa maison et fit mille protestations de service à Repsima, qui le reçut fort bien. Revendé par malheur devint éperdument amoureux de sa belle-sœur. Il cacha quelque temps son amour, mais insensiblement il n'en fut plus le maître et il le déclara. La dame, quoique irritée de l'audace de son beau-frère, lui parla avec douceur et le pria de ne plus lui tenir de pareils discours. Elle lui représenta l'outrage qu'il faisait à Temim et le peu de fruit qu'il devait attendre de ses coupables sentimens.

Revendé, voyant que sa belle-sœur prenait la chose si doucement, ne désespéra pas de la réduire et devint plus hardi. O ma reine, lui dit-il, tout ce que vous me pourriez dire là-dessus serait inutile. Écoutez plutôt mes soupirs et recevez mes services. Je me ceindrai de la ceinture de l'esclavage et je serai votre esclave jusqu'à la mort. Soyons d'accord ensemble et que notre intelligence soit si secrète que nous puissions être à l'abri de la médisance. A ce discours, Repsima ne put retenir sa colère. Ah ! scélérat, s'écria-t-elle, tu ne te soucies que de cacher ton crime aux yeux du monde ; tu ne crains que d'être déshonoré parmi le peuple ; tu ne te mets nullement en peine de l'offense que tu fais à ton frère et au ciel, qui voit le fond de ton âme ; mais cesse de te flatter, j'aimerais mieux mille fois mourir que de satisfaire ta passion criminelle.

Un autre, moins brutal que Revendé, serait peut-être rentré en lui-même à ces paroles et en aurait estimé davantage Repsima. Pour lui, voyant qu'il ne pouvait la séduire, il résolut de la perdre pour s'en venger. Voici comme il s'y prit. Une nuit, pendant qu'elle était en prière, il fit entrer secrètement un homme dans la maison de Temim. Cet homme s'introduisit doucement dans la chambre de la dame. Alors Revendé, suivi de quatre témoins qu'il avait subornés, enfonça la porte de la maison, et courant où était sa belle-sœur : Ah ! malheureuse, lui dit-il, je te surprends avec un homme ! C'est donc ainsi que tu déshonores mon frère ! J'ai amené des témoins afin qu'il ne te serve de rien de nier ton crime. Scélérate, tu affectes tous les dehors de la plus austère vertu dans le temps que tu commets en secret les actions les plus infâmes. En disant cela, il fit tant de bruit qu'il réveilla tous les voisins et rendit l'affront public.

CMLXXXIX[e] JOUR.

Ce fut par ce noir artifice que Revendé fit passer sa belle-sœur pour une adultère. Il ne se contenta pas de cela, il courut chez le cadi avec ses quatre témoins, il l'informa de l'aventure et demanda justice. Ce juge aussitôt interrogea les témoins, et sur leur déposition chargea son lieutenant d'aller se saisir de Repsima et de la mettre en prison jusqu'au lendemain.

Le lieutenant s'acquitta de sa commission, et le jour suivant l'accusée fut condamnée à être enterrée toute vive sur les grands chemins. Cet arrêt rigoureux fut exécuté. On conduisit la victime à une lieue de la ville avec un grand concours de monde, et on l'enterra jusqu'à la poitrine, dans une fosse où on la laissa.

Comme le peuple s'en retournait à la ville, il parlait fort diversement de la femme de Temim. C'est une calomnie, disaient les uns, cette affaire a été jugée bien brusquement ; cette femme paraissait si sage et si vertueuse ! Il ne faut pas se fier, disaient les autres, à l'extérieur des femmes, celle-ci a été justement condamnée. Enfin chacun raisonnait suivant son caractère.

Repsima était donc sur le grand chemin dans l'état que je viens de dire, lorsqu'au milieu de la nuit il passa près d'elle un voleur arabe monté sur un cheval. Elle l'appela : Passant, lui dit-elle, qui que vous soyez, je vous conjure de me sauver la vie, j'ai été enterrée toute vive injustement. Au nom de Dieu, ayez pitié de moi et me délivrez de la mort cruelle qui m'attend ; cette bonne œuvre ne demeurera pas sans

récompense. L'Arabe, tout voleur qu'il était, fut touché de compassion. Il faut, dit-il en lui-même, que je sauve cette malheureuse créature ; j'ai la conscience chargée de mille crimes, cette action charitable disposera peut-être le Très-Haut à me les pardonner.

En faisant cette réflexion, il mit pied à terre, s'approcha de Repsima, et après l'avoir tirée de la fosse, il remonta sur son cheval et fit monter la dame derrière lui. Seigneur, dit-elle, où m'allez-vous mener ? — Je vais, répondit-il, vous conduire à ma tente, qui n'est pas fort éloignée d'ici. Vous y serez en sûreté, et ma femme, qui est la meilleure personne du monde, vous recevra bien.

Ils arrivèrent bientôt auprès de plusieurs pavillons où demeuraient quelques voleurs arabes. Ils descendirent à la porte d'une tente, et l'Arabe frappa. Il vint aussitôt un nègre qui ouvrit. Le voleur fit entrer la dame et la présenta à sa femme ; il lui dit comment il l'avait rencontrée. La femme de l'Arabe était naturellement charitable et ne voyait qu'à regret son mari exercer le métier de voleur ; elle fit un accueil favorable à Repsima et la pria de conter son histoire. L'épouse de Temim en commença le récit en soupirant. Elle parla d'une manière si touchante qu'elle attendrit ses auditeurs. La femme du voleur surtout en fut pénétrée. Ma belle dame, dit-elle à Repsima les larmes aux yeux, je ressens vos malheurs autant que vous-même, et vous pouvez compter que je suis disposée à vous rendre tous les services qui dépendront de moi. — Ma bonne dame, lui dit l'épouse de Temim, je vous remercie de vos bontés ; je vois bien que le ciel ne veut point m'abandonner, puisqu'il me fait rencontrer des personnes qui prendront part à mon infortune. Permettez que je demeure chez vous. Donnez-moi un petit réduit où je puisse passer mes jours à faire des vœux pour vous.

CMLXC^e JOUR.

La femme de l'Arabe la mena dans une petite chambre et lui dit : Vous serez ici fort en repos ; aucun fâcheux ne viendra vous interrompre dans vos prières. Ce fut une grande consolation pour Repsima d'avoir trouvé cet asile. Elle en rendit sans cesse des grâces au ciel. Mais, hélas ! elle n'était pas à la fin de ses peines, il lui devait arriver bien d'autres malheurs.

Le nègre qui servait sous la tente de l'Arabe, et dont l'emploi était d'étriller les chevaux, de mener le bétail aux champs et de le ramener, jeta un jour un œil profane sur Repsima. Qu'elle est belle, dit-il en lui-même, et que mon sort serait doux si je pouvais m'en faire aimer ! Calid, c'est ainsi qu'il se nommait, quoiqu'il fût un des plus effroyables monstres de son espèce, ne laissa pas d'espérer qu'il pourrait devenir amant heureux. Cette espérance et la beauté de l'objet aimé, qu'il voyait souvent, augmentèrent son amour à un point qu'il résolut de le déclarer à la première occasion qui se présenterait. Elle s'offrit bientôt ; il la saisit un jour que l'Arabe et sa femme étaient hors de la tente. Il entra dans la chambre de Repsima. Il y a longtemps, lui dit-il, que j'épie le moment de vous pouvoir dire en particulier que je meurs d'amour pour vous. Je suis prêt à perdre la vie si vous ne me secourez. — Ah ! misérable, lui répondit-elle, as-tu pu t'imaginer que tu t'attirerais mon attention ! Quand tu serais le plus beau et le mieux fait de tous les hommes, tu ne pourrais recueillir aucun fruit de ta folle ardeur, et tu te flattes de l'espérance de me plaire ! Sors d'ici, téméraire, je ne laisse qu'avec horreur tomber mes regards sur toi. Si jamais, poursuivit-elle, il t'arrive de me parler d'amour, j'en avertirai ton maître, qui punira ton insolence.

Elle dit ces paroles d'un ton si ferme qu'il jugea bien qu'une conquête si belle n'était pas réservée pour lui. Comme il n'était pas moins méchant que Revendé, il crut devoir se venger d'une femme qui méprisait ses feux ; mais il s'y prit d'une manière bien étrange. L'Arabe avait un fils au berceau, et ce fils faisait les délices de son père et de sa mère. Une nuit Calid alla couper la tête à cet enfant, et portant le poignard dont il s'était servi pour faire une action si barbare dans la chambre de Repsima, qu'il ouvrit subtilement et sans bruit, il le mit tout sanglant sous le lit de cette dame qui dormait. De plus, il affecta de répandre des gouttes de sang depuis le berceau de l'enfant jusqu'au lit de cette innocente, sur laquelle il voulait faire tomber le soupçon de l'assassinat, et il ensanglanta même sa robe.

Le lendemain matin, sitôt que l'Arabe et sa femme aperçurent leur enfant dans l'état où le nègre l'avait mis, ils firent des cris effroyables, se déchirèrent le visage et mirent de la cendre

sur leurs têtes. Calid accourut à leurs cris et en demanda la cause, comme s'il l'eût ignorée. Ils lui montrèrent le berceau tout baigné de sang et leur fils sans vie. A ce spectacle, il feint une fureur extrême, il met ses habits en pièces, il fait des hurlemens, il s'agite, il s'écrie: O malheur sans pareil! O trahison détestable! Que ne puis-je savoir de quelle main ce coup est parti! Si je tenais en ce moment l'auteur d'un si horrible crime, je le déchirerais; mais, ajouta-t-il, on peut, ce me semble, le découvrir. Il ne faut que suivre les traces sanglantes de ce meurtre. A ces mots, son maître et lui suivirent les gouttes de sang, qui les conduisirent à la chambre de Repsima. Le nègre tire de dessous le lit le poignard qu'il y avait mis, et fait même remarquer à l'Arabe que les habits de cette dame sont ensanglantés. Puis il tient ce discours: O mon maître, vous voyez de quelle manière cette malheureuse reconnaît les bontés que vous avez pour elle.

CMXCI[e] JOUR.

L'Arabe demeura dans un extrême étonnement lorsqu'il vit qu'en effet il avait lieu de soupçonner Repsima d'avoir commis une action si cruelle. O misérable, lui dit-il, est-ce ainsi que tu observes les lois de l'hospitalité! Pourquoi as-tu répandu le sang de mon fils? Que t'avait fait ce pauvre innocent, pour armer ta main contre ses jours à peine commencés? O inhumaine, les services que je t'ai rendus méritaient une autre récompense! En disant cela, il fondait en pleurs et se désespérait. O mon cher seigneur, lui dit Calid, devez-vous parler dans ces termes à cette abominable étrangère? Vous contenterez-vous de lui faire des reproches? Enfoncez plutôt dans son sein le poignard funeste dont elle s'est servie pour vous enlever votre fils unique. Si vous voulez ne pas vous venger vous-même, laissez m'en donc le soin, je vais punir cette scélérate qui s'est baignée dans le sang d'un enfant. En achevant ces paroles, il prit le poignard et se mit en devoir de le plonger dans le cœur de Repsima, qui était si surprise de ce qu'on osait l'accuser d'un forfait si noir qu'elle gardait un profond silence.

Elle n'avait pas la force de parler pour se justifier, et le nègre allait la frapper lorsque l'Arabe lui retint le bras. Que faites-vous? lui dit Calid. Devez-vous m'empêcher de châtier une impie qui ne reconnaît pas le droit du pain et du sel? Ah! cessez de vous opposer à mon dessein; souffrez que je purge la terre d'un monstre qui fera dans la suite encore d'autres crimes si on l'épargne dans cette occasion. A ces mots, il leva le bras pour la seconde fois pour porter un coup mortel à Repsima; mais l'Arabe le retint encore et lui défendit de la tuer. Le voleur se possédait dans son désespoir, et quoique les apparences fussent contre la femme de Temim, il avait de la peine à la croire coupable. Il voulut savoir ce qu'elle dirait pour se justifier. Il lui demanda pourquoi elle avait assassiné l'enfant. Elle répondit qu'elle n'avait aucune connaissance de cette affaire et se prit à pleurer si amèrement que le voleur en eut pitié. Le nègre s'en aperçut, et malgré la défense que son maître lui avait faite de frapper la dame, il voulait la poignarder. L'empressement qu'il marquait à la tuer déplut à l'Arabe, qui lui commanda de se retirer. Va, Calid, lui dit-il, tu pousses ton zèle trop loin; je ne veux point qu'on ôte la vie à cette femme, je la crois innocente malgré les apparences qui la condamnent.

La femme du voleur, quelque vive douleur qu'elle ressentît de la mort de son fils, ne put aussi se persuader que Repsima fût capable du crime qu'on lui imputait. Il vaut mieux, dit-elle à son mari, renvoyer cette femme sans lui faire aucun mal, que de la tuer sans être assuré qu'elle soit criminelle. L'Arabe approuva ce sentiment et dit à Repsima: Que vous soyez innocente ou coupable, je ne puis plus vous donner ici une retraite. Toutes les fois que nous vous verrions, ma femme et moi, nous nous rappellerions le souvenir de notre fils, et vous ne feriez tous les jours que renouveler notre affliction. Éloignez-vous de cette tente et allez chercher un asile où il vous plaira. Vous devez être satisfaite de ma modération. Au lieu de vous ôter la vie, je veux même vous donner de l'argent pour subsister.

CMXCII[e] JOUR.

Repsima loua l'équité de l'Arabe et lui dit que le ciel était trop juste pour ne lui pas faire reconnaître quelque jour l'auteur du crime. Ensuite elle le remercia des bontés qu'il avait eues pour elle. Mais lorsqu'il lui présenta une

bourse où il y avait cent sequins, elle lui dit : Gardez votre argent et m'abandonnez à la providence, elle aura soin de moi. — Non, non, reprit-il, je prétends que vous preniez ces sequins, ils ne vous seront pas inutiles. Elle les accepta, et après avoir prié la femme du voleur de ne lui point vouloir de mal, elle s'éloigna de l'habitation des Arabes.

Elle marcha toute la journée sans se reposer, et à l'entrée de la nuit elle arriva aux portes d'une ville qui n'était pas loin de la mer. Elle frappa par hasard à la porte d'une petite maison où demeurait une bonne vieille qui vint ouvrir et qui lui demanda ce qu'elle souhaitait. O mère, répondit Repsima, je suis étrangère ; j'arrive en ce moment dans cette ville, je n'y connais personne ; je vous conjure d'être assez charitable pour me recevoir chez vous. La vieille y consentit et lui donna une petite chambre. Alors la femme de Temim tira de sa bourse un sequin, et le mettant dans la main de son hôtesse : Tenez, ma bonne mère, lui dit-elle, allez chercher de la provision pour notre souper. La vieille sortit et revint peu de temps après avec des dattes, des confitures sèches et liquides, et elles commencèrent toutes deux à manger. Après le souper, Repsima conta son histoire à la vieille, qui en fut fort touchée, ensuite elles se couchèrent.

Le jour suivant la femme de Temim eut envie d'aller aux bains ; la vieille l'y accompagna. Comme elles étaient toutes deux en chemin, elles virent un jeune homme qui avait les mains liées et une corde au cou ; le bourreau le conduisait au supplice, et une foule de peuple le suivait. Repsima demanda quel crime avait commis ce jeune homme. On lui dit que c'était un débiteur et que la coutume de cette ville était de pendre ceux qui ne payaient pas leurs dettes. Hé combien doit celui-là ? dit la femme de Temim. — Il doit soixante sequins, lui répondit un habitant : si vous voulez les payer pour lui, vous lui sauverez la vie. — Très-volontiers, repartit-elle en tirant sa bourse ; à qui faut-il donner l'argent ? Aussitôt on fit savoir au cadi qui accompagnait le jeune homme à la mort qu'une dame s'offrait à payer pour le débiteur. On fit venir le créancier ; Repsima lui compta soixante sequins, et le jeune homme fut mis en liberté sur-le-champ. Tout le peuple, charmé de la générosité de l'étrangère, s'empressa de savoir qui elle était, ce qui fut cause qu'au lieu de se rendre aux bains publics elle prit congé de sa vieille hôtesse et sortit de la ville pour se dérober à l'importune curiosité des habitans.

CMXCIII[e] JOUR.

Cependant le jeune homme qui venait d'échapper à la mort chercha sa libératrice pour la remercier, et sur ce qu'on lui dit qu'elle était sortie de la ville, il s'informa de la route qu'elle avait prise et marcha sur ses pas. Il la joignit au bord d'une fontaine où elle s'était arrêtée pour se reposer ; il la salua fort respectueusement et s'offrit à être son esclave pour lui témoigner sa reconnaissance. Non, lui dit-elle, je ne prétends pas que vous achetiez si cher le service que je vous ai rendu ; vous ne m'avez pas tant d'obligation que vous vous l'imaginez. Ce n'est point pour l'amour de vous que je vous ai sauvé de la mort, c'est uniquement pour l'amour du Très-Haut.

Pendant qu'elle parlait de cette sorte, le jeune homme avait les yeux sur elle, et, frappé de son excellente beauté, il en devint amoureux. Il déclara sur-le-champ son amour, et, persuadé qu'il ne pouvait trouver une plus belle occasion de se montrer vif et pressant, il se jeta aux pieds de Repsima et la conjura dans les termes les plus passionnés de répondre à l'ardeur qu'elle venait de lui inspirer. Mais la chaste épouse de Temim, au lieu de voir avec plaisir un amant à ses genoux, se mit en colère contre lui et ne le traita pas plus favorablement que le nègre. O malheureux, lui dit-elle, tu sais bien que sans moi tu ne serais plus présentement au monde ! La main la plus infâme t'aurait ôté la vie, et tu oses attenter à mon honneur ! Tu es même assez insolent pour m'entretenir de tes désirs ! — Belle dame, lui répondit le jeune homme, je ne crois pas vous offenser quand je vous exprime tous les sentimens que la reconnaissance et votre vue ont fait naître en mon cœur. Est-ce vous faire un si grand outrage que de vous dire que vous m'avez charmé ? — Tais-toi, misérable, interrompit Repsima, ne pense pas intéresser ma vertu à t'écouter ; c'est en vain que tu caches ton mauvais dessein sous des paroles soumises et respectueuses, je sais bien les démêler au travers de tes discours flatteurs. Va, fuis et ne m'oblige point à me repentir du service que je t'ai rendu.

L'air dont elle prononça ces mots fit connaître au jeune homme qu'il n'avait rien à espérer. Il se leva sans rien dire davantage et s'avança jusqu'au bord de la mer. Il vit un vaisseau arrêté dont l'équipage prenait terre : c'étaient des marchands de Basra qui allaient à Serendib. Il s'approcha d'eux et demanda le capitaine. J'ai, lui dit-il, une fille esclave, parfaitement belle, que je voudrais vendre ; elle ne m'aime point, j'ai résolu de m'en défaire ; je l'ai laissée au bord d'une fontaine à deux pas d'ici ; achetez-la, je vous en ferai très-bon marché, je vous la donnerai pour trois cents sequins. — Je vous prends au mot, lui répondit le capitaine, pourvu qu'elle soit jeune et aussi belle que vous le dites.

Là-dessus le jeune homme mena le capitaine vers la fontaine, où Repsima, après avoir fait l'ablution, était en prière. Le capitaine ne l'eut pas plutôt envisagée qu'il compta trois cents sequins au jeune homme, qui reprit le chemin de la ville.

CMXCIVe JOUR.

Le marchand qui venait d'acheter Repsima s'approcha d'elle et lui dit : O beauté ravissante, je suis enchanté de ce que je viens de faire. J'ai bien vu des esclaves, j'en ai acheté plus de mille en ma vie, mais je vous avoue que vous les surpassez toutes. Vos yeux sont plus brillans que le soleil, et votre taille est incomparable.

Si ce discours surprit fort Repsima, elle fut encore bien plus étonnée lorsque le capitaine lui tendit la main en disant : Allons, ma princesse, je vais vous embarquer et vous mettre dans la chambre de poupe. Nous reprendrons le large dans un moment, nous ferons ensemble le voyage de Serendib, et à notre retour à Basra, vous serez maîtresse de mon bien et de ma maison, car je ne prétends pas vous vendre. Si je vous ai achetée de ce jeune homme que vous n'aimez point, c'est pour vous rendre la plus heureuse personne du monde. J'aurai pour vous toute la tendresse et toute la complaisance imaginable. A ces paroles, que Repsima écouta très-impatiemment, elle interrompit le capitaine : Que me dites-vous ? s'écria-t-elle, je n'ai jamais été esclave, je suis libre, et personne n'est en droit de me vendre. En parlant de cette manière, elle repoussa rudement la main du capitaine.

Il était naturellement brusque et violent ; il fut choqué de la manière dont elle recevait les choses obligeantes qu'il croyait lui dire. Il changea tout à coup de langage, et le prenant sur un autre ton : Comment donc, petite créature, est-ce ainsi que tu dois parler à ton maître ! Je t'ai achetée de mon argent, tu es mon esclave, je t'emmènerai de force ou de gré. En achevant ces mots, il la prit entre ses bras, et malgré sa résistance il l'emporta comme un loup emporte une brebis qui s'est écartée du pasteur. Elle eut beau remplir l'air de cris, il l'embarqua, et bientôt le vaisseau mit à la voile.

Le capitaine laissa quelques jours en repos Repsima, mais ne voyant pas qu'elle le regardât plus favorablement, quelques marques de tendresse qu'il lui pût donner, il perdit patience et voulut un jour qu'elle eût de la complaisance pour son amour. Elle ne se trouva nullement disposée à céder aux efforts de son tentateur, qui, de son côté, ne ménageant rien, allait enfin obtenir par la force la satisfaction qu'on lui refusait, lorsqu'un orage épouvantable vint effrayer l'équipage. Il s'éleva tout à coup un vent si furieux qu'en un instant le vaisseau est démâté, les cordages rompus et les voiles emportées. Les matelots ne savent plus que faire, et le pilote, abandonnant le vaisseau à la merci du vent et des flots, s'écrie sur le tillac : O passagers ! si quelqu'un de vous a commis des crimes et violé les lois du prophète, qu'il en demande pardon au ciel, il n'y a point de temps à perdre, nous allons tous périr. Effectivement la tempête augmenta, et le bâtiment, après avoir quelques momens lutté contre les vagues, en fut enfin submergé.

CMXCVe JOUR.

Toutes les personnes du vaisseau périrent, à la réserve de Repsima et du capitaine. Ils se sauvèrent tous deux sur une planche et allèrent prendre terre chacun à un endroit différent. La femme de Temim fut portée par les flots sur le rivage d'une île fort peuplée et qui était gouvernée par une femme. Il y avait alors par hasard un grand nombre d'habitans sur le bord de la mer. D'abord qu'ils aperçurent Repsima sur les eaux et qu'ils la virent aborder heureusement à leur île, ils regardèrent cela comme un miracle. Ils l'environnent tous et lui font mille questions. Pour mieux satisfaire leur cu-

riosité, elle leur conte ses aventures et les conjure de lui accorder un asile où elle puisse vivre tranquillement. Les habitans, charmés de sa beauté, de son esprit et de sa vertu, lui donnèrent une retraite où elle passa quelques années en prières.

Les habitans de l'île ne pouvaient assez admirer la vie austère qu'elle menait. Ils ne s'entretenaient que de l'étrangère et de la pureté de ses mœurs : elle devint bientôt leur oracle. Quand quelques-uns d'entre eux voulaient faire un long voyage ou formaient quelque autre entreprise, avant que de l'exécuter, ils ne manquaient pas de l'aller consulter, et elle leur en prédisait le succès. Enfin elle s'acquit l'estime de tout le monde, ou plutôt on la regardait comme une divinité. La reine de l'île conçut tant d'amitié pour elle que, ne croyant pouvoir mieux faire que de la donner pour souveraine à ses peuples, elle la déclara son héritière, ce qui fut approuvé de tous les habitans. La reine était dans un âge fort avancé ; elle mourut bientôt. Repsima fit quelque difficulté de prendre sa place; mais les peuples l'y obligèrent, et ils n'eurent pas sujet de s'en repentir, car elle les rendit si heureux qu'ils bénirent dans la suite le naufrage qui l'avait jetée sur leurs bords.

Dès qu'elle fut sur le trône, elle s'appliqua tout entière au gouvernement de l'état. Elle choisit des visirs aussi intègres qu'éclairés, et elle eut un soin tout particulier de faire rendre justice à tout le monde. Elle employait à la prière tous les momens que lui pouvaient laisser les devoirs de son rang. Elle jeûnait, et plus elle se voyait honorée des hommes, plus elle s'humiliait devant le Tout-Puissant. Lorsqu'un malade avait recours à elle et la suppliait de demander au ciel sa guérison, elle redoublait ses prières pour cet effet, et le Seigneur les exauçait. Les habitans de son royaume ne purent tenir contre les miracles dont ils étaient témoins. Ils renoncèrent au culte du soleil, qu'ils adoraient auparavant, et embrassèrent tous le mahométisme. Elle établit des lois saintes et fit bâtir des mosquées sur les ruines de l'idolâtrie.

Elle fit faire des hôpitaux pour les pauvres et des caravansérails pour les étrangers qui viendraient en cette île. Elle employa de grandes sommes à pourvoir ces lieux de toutes les choses nécessaires, et cet établissement devint si considérable que peu de temps après on vit arriver dans l'île des malades de toutes les nations du monde, qui, sur la réputation de la reine, vinrent chercher du soulagement à leurs maux.

CMXCVIe JOUR.

Un jour on vint dire à Repsima qu'il y avait six étrangers dans un caravansérail qui demandaient à lui parler, que l'un d'entre eux était aveugle, un autre paralytique de la moitié du corps, et un autre hydropique. Elle donna ordre qu'on les lui amenât sur-le-champ. En même temps elle s'assit sur un trône magnifique. Elle avait d'un côté auprès d'elle cinquante ou soixante esclaves richement vêtues, et de l'autre tous les grands de sa cour.

Lorsque les étrangers arrivèrent au palais, deux seigneurs les menèrent devant la reine, qui avait le visage couvert d'un voile épais, aussi bien que toutes ses esclaves. Les étrangers se prosternèrent et demeurèrent la face contre terre jusqu'à ce que Repsima leur ordonnât de se lever. Ensuite elle leur demanda ce qu'ils désiraient d'elle et d'où ils étaient. Il y en eut un qui prit la parole pour les autres, et répondit : O grande reine, Dieu fasse triompher vos armées, que la terre vous obéisse et que le ciel vous favorise. Nous sommes de malheureux pécheurs et nous venons ici pour obtenir, par le moyen de votre majesté, que le Tout-Puissant nous pardonne nos péchés. — Parlez plus clairement, répondit la reine après les avoir considérés. Je ne puis rien pour vous, à moins que vous ne contiez vos aventures publiquement et sans en supprimer aucune circonstance. — Princesse, reprit là-dessus un des étrangers, il faut vous obéir. Je suis un marchand de Basra; j'avais épousé une fille qui n'avait pas alors sa pareille dans le monde : elle était parfaitement belle, douce, complaisante et vertueuse. Étant un jour obligé de faire un voyage, je la laissai dans ma maison, maîtresse de ses actions. Je priai seulement mon frère, qui est cet aveugle que vous voyez, d'avoir soin de mes affaires domestiques. A mon retour, il me dit qu'il avait trouvé ma femme en faute, qu'elle s'était déshonorée et qu'enfin on l'avait enterrée toute vive; que cette aventure l'avait tellement chagriné à cause de moi et qu'il avait enfin tant pleuré qu'il en avait perdu la vue. Voilà, grande reine, ajouta-t-il, voilà mon histoire. Je vous

supplie donc très-humblement de rendre la vue à mon frère. C'est pour vous faire cette prière que je suis venu et que je l'ai amené ici.

Temim, car c'était lui qui parlait à Repsima sans la connaître, acheva de parler en cet endroit. Il attendait la réponse de la reine, qui fut si surprise de voir là son mari qu'elle ne put lui répondre sur-le-champ; mais s'étant remise de son trouble, elle lui dit : Est-il vrai que cette femme qui a été enterrée toute vive t'a trahi? Qu'en penses-tu? — Je ne puis le croire, repartit Temim, quand je rappelle toute sa vertu dans ma mémoire. Mais, hélas! j'ai une confiance aveugle en mon frère, et cela me fait douter de son innocence.

CMXCVII[e] JOUR.

Quand le marchand de Basra eut parlé de cette manière, la reine lui dit : C'est assez, je sais mieux que vous si votre femme a été justement condamnée; je vous l'apprendrai demain, et nous verrons si votre frère peut recouvrer la vue. Un homme de la compagnie de Temim prit alors la parole dans ces termes : J'ai un esclave nègre que j'ai acheté et élevé depuis son enfance; il y a quelques années qu'il est paralytique de la moitié du corps, aucun médecin ne l'a pu guérir; je l'amène ici pour le recommander aux prières de votre majesté.

Après que la reine eut entendu ce discours et connu que l'homme qui le lui avait adressé était le voleur arabe chez qui elle avait demeuré et que le paralytique était ce même esclave noir qui avait tenté sa vertu, elle dit : Cela suffit, je suis bien instruite de votre affaire, elle pourra bien être décidée demain. Et vous, poursuivit-elle en se tournant vers un autre, pourquoi êtes-vous hydropique?— O reine, répondit-il, je ne sais à quoi attribuer ma maladie si ce n'est à la violence que je voulus faire à une belle esclave que j'achetai il y a quelques années d'un jeune homme qui me la vendit sur le bord de la mer.

La reine, à ces mots, envisagea l'hydropique et le reconnut pour le capitaine à qui elle avait en effet été vendue. Elle ne fit pas semblant de de le connaître non plus que les autres, et elle le laissa poursuivre ainsi son discours. Je regarde donc, ajouta-t-il, mon mal comme une juste punition du ciel. — Et moi, s'écria un des étrangers, j'envisage aussi les fureurs dont je suis de temps en temps possédé comme un châtiment que je mérite bien pour vous avoir vendu cette même esclave que vous embarquâtes avec vous malgré elle. Je suis encore plus coupable que vous, car c'était une personne libre à qui je devais la vie, et par reconnaissance je vous la livrai et la mis dans l'esclavage.

CMXCVIII[e] JOUR.

Ces paroles firent aussi connaître à Repsima que l'homme qui venait de parler était celui qu'elle avait délivré de la mort pour soixante sequins. Alors elle dit aux six étrangers : Je veux bien faire des prières pour vous et faire tout mon possible pour vous procurer quelque soulagement. Retournez à votre caravansérail et revenez ici demain à la même heure. L'aveugle et le paralytique peuvent être guéris pourvu qu'ils fassent un aveu sincère des crimes qu'ils ont commis. Je sais leurs aventures, mais j'exige d'eux qu'ils soient sincères et qu'ils ne mettent dans leur récit aucune fausse circonstance, car ils s'en repentiraient : au lieu de m'intéresser pour eux, je les punirais très-rigoureusement.

Pour les autres, poursuivit-elle, je leur promets dès ce moment de faire des vœux pour eux, car ils ont déjà dit la vérité.

Les six étrangers reprirent la route de leur caravansérail. Il y en avait déjà quatre fort satisfaits. Le frère de Temim et l'esclave nègre étaient seuls dans la tristesse; ils auraient mieux aimé demeurer toute leur vie dans l'état où ils se trouvaient que d'être obligés de faire un aveu public de leur trahison et de leur fureur. Ils tâchaient de dérober leur chagrin aux yeux de ceux qu'ils avaient offensés; ils passèrent la nuit sans goûter le moindre repos.

Cependant le lendemain matin il leur fallut suivre les autres. Ils se rendirent tous au palais et parurent devant la reine, qui était sur son trône comme le jour précédent. Hé bien, leur dit-elle sitôt qu'elle les aperçut, l'aveugle et le paralytique sont-ils dans la résolution de ne rien déguiser? Malheur à celui des deux qui ne dira pas la vérité. Alors le nègre s'avança tout honteux et plein de frayeur. Comme il vit bien qu'il ne trouverait pas son compte à mentir, il résolut, au hasard de tout ce qu'il en pouvait arriver, de faire un récit sincère de ce qui s'était passé chez son maître au sujet de Repsima. Il avoua qu'il avait conçu une pas-

si violente pour cette dame, qu'enfin, s'en voyant méprisé, pour la perdre il s'était déterminé à tuer le fils unique de l'Arabe.

CMXCIX[e] JOUR.

Lorsque le nègre eut tout avoué : Voilà, dit-il, quel est mon crime, et le ciel m'est témoin que je m'en repens. — Ah! traître, s'écria le voleur arabe transporté de colère, c'est donc toi qui m'as ravi mon fils? O reine! ajouta-t-il en s'adressant à Repsima, permettez que je lui tranche la tête en ce moment. Un scélérat qui a été capable de commettre le forfait qu'il vient d'avouer n'est pas digne de vivre. — Non, lui répondit la reine, je ne veux pas que vous lui ôtiez la vie. — Je vous entends, princesse, répliqua l'Arabe; vous vous opposez à ma fureur fort justement. Il vaut mieux que ce misérable demeure paralytique : la mort finirait trop tôt ses peines. — Vous vous trompez, repartit Repsima, ce n'est point pour prolonger ses maux que je souhaite qu'il vive. Puisqu'il se repent de son crime, il faut prier le Très-Haut de le lui pardonner. Alors elle se prosterna au pied de son trône, et l'on vit aussitôt le corps du nègre reprendre son mouvement.

Tous les spectateurs furent surpris d'une chose si merveilleuse et donnèrent mille louanges à Dieu et à la reine. Elle pria aussi pour l'hydropique et pour le furieux, et ces deux hommes furent parfaitement guéris. Alors Temim, ne doutant point que son frère ne recouvrât la vue, lui dit : O Revendé! c'est à toi de parler; la reine n'attend que cela pour faire un nouveau miracle en ta faveur. — Oui; mais, dit Repsima, qu'il conte son histoire et qu'il prenne garde de dire quelque chose qui ne soit pas véritable, car je sais toutes ses aventures, et s'il y mêle le moindre mensonge, le châtiment est tout prêt. Revendé, jugeant par ces paroles que s'il s'obstinait à se taire ou qu'il osât mentir il serait puni sur-le-champ et n'éviterait pas la confusion qui l'empêchait de parler, prit le parti d'avouer tout. Comme il se repentait effectivement d'avoir trahi son frère et qu'il croyait sa belle-sœur morte, il fit un récit fort touchant de ses perfidies sans y chercher d'excuse.

Lorsqu'il eut achevé de parler, la reine dit : Il a été fort sincère et il n'a rien avancé qui ne soit conforme à la vérité. Temim, à ces mots, qui lui faisaient connaître toute la malignité de son frère et l'innocence de Repsima, fit un grand cri et tomba évanoui. Quelques officiers de la reine accoururent à son secours, et lorsque par leurs soins il eut repris l'usage de ses sens, il alla se prosterner devant le trône et dit : O ma princesse! souffrez que je ramène ce perfide frère à Basra. Je ne demande plus sa guérison; je ne respire que sa mort. Je veux le conduire au lieu même où ma femme a été enterrée toute vive et l'assommer là. Vous voyez que son crime est trop noir pour que je puisse le lui pardonner.

M[e] JOUR.

La reine demeura quelque temps sans répondre, parce qu'elle pleurait sous son voile, tant elle était touchée de l'état où elle voyait son époux. Après qu'elle eut essuyé ses pleurs, elle adressa ce discours à Temim : O marchand de Basra! je vous conjure de modérer votre colère pour l'amour de moi. Votre frère, à la vérité, a commis un grand forfait, mais puisqu'il le confesse publiquement et qu'il se le reproche à lui-même, souvenez-vous que vous êtes tous deux formés du même sang, et remettez-lui le châtiment dont vous vouliez le punir.

A ces paroles, Temim répondit : C'est à votre majesté d'ordonner. Vous souhaitez que j'oublie sa faute, je consens de l'oublier, pourvu qu'il en fasse une sincère pénitence et qu'il n'accuse plus personne faussement. A peine le marchand de Basra eut-il dit à la reine qu'il pardonnait à Revendé, que cette princesse se mit, la face contre terre, à prier le ciel de rendre la vue à l'aveugle. Sa prière fut exaucée, à l'instant même Revendé reprit la faculté de voir.

A ce spectacle, les applaudissemens se renouvelèrent. Toute l'assemblée recommença de louer Dieu et la reine, qui renvoya les étrangers au caravansérail en leur disant : Revenez encore ici demain, vous pourrez voir des choses qui vous surprendront peut-être plus que celles dont vous êtes étonnés aujourd'hui. Le jour suivant, ils ne manquèrent pas de revenir au palais. La reine appela Temim, et l'obligea de s'asseoir sur un fauteuil d'or qu'elle avait fait mettre auprès du trône pour cet effet.

Ensuite elle lui dit : O marchand de Basra, tu as bien essuyé des peines et des chagrins. J'entre dans tes malheurs, et pour te les faire oublier, j'ai résolu de te donner en mariage la plus belle de mes filles esclaves et tu demeureras dans ma cour, si tu veux.

Au lieu d'accepter la proposition de la reine, Temim se mit à pleurer et dit à la reine : Votre majesté me comble de grâces et je suis pénétré de toutes ses bontés ; mais je la conjure de ne me pas savoir mauvais gré, si je refuse l'offre qu'elle me fait de la main d'une de ses esclaves. Tant que je vivrai, une autre femme que Repsima ne sera dans ma pensée. Ma chère Repsima est toujours présente à mon esprit. Je ne puis me consoler de l'avoir perdue, et je suis dans la résolution d'aller passer le reste de mes jours à pleurer sur l'endroit où elle a été si injustement enterrée toute vive.

MIe ET DERNIER JOUR.

Repsima fut ravie de retrouver son époux si fidèle, et, charmée du refus qu'il faisait d'une esclave, elle lui dit : Si je priais le Tout-Puissant de ressusciter cette femme dont la perte t'afflige tant, serais-tu bien aise de la revoir ? et si tu la revoyais, la reconnaîtrais-tu ? En disant ces paroles, elle leva son voile et Temim reconnut Repsima.

La joie qu'il eut de rencontrer sa femme ne peut être égalée que par l'étonnement où furent le voleur arabe et son esclave, le capitaine hydropique et le jeune homme furieux, d'apercevoir dans la reine les traits de la personne qu'ils avaient offensée. Cette princesse embrassa Temim et conta ses aventures en présence de tous les seigneurs de sa cour qui les admirèrent. Puis elle fit donner au voleur arabe dix mille ducats d'or, avec une riche veste de brocart et une robe magnifique pour sa femme ; mille ducats au capitaine et autant au jeune homme qui l'avait vendue. Après cela, elle se leva de dessus son trône, prit Temim par la main et le mena dans son cabinet, où ils se mirent tous deux en prière pour remercier le ciel de les avoir rassemblés. Ensuite Repsima dit à son époux : Puisque les lois du royaume ne me permettent pas de me dépouiller de l'autorité souveraine pour vous en revêtir, du moins vous demeurerez dans mon palais, et vous y partagerez avec moi la douceur d'une vie agréable et nous ferons à votre frère un sort dont il aura sujet d'être content. En effet, Revendé devint bientôt premier ministre, et s'acquitta si bien de cet emploi qu'il gagna l'estime et l'amitié de tous les habitans de l'île.

Le vieillard qui contait cette histoire au commandeur des croyans et à sa favorite se tut en cet endroit. La belle Sultanum en parut fort satisfaite, et le calife, pour lui marquer combien il en était content, aussi bien que de l'histoire des deux génies, lui fit donner mille sequins d'or. Le jeune homme qui avait raconté les aventures de Nasiraddolé et d'Abderrahmane, reçut aussi la même somme du trésorier d'Haroun Alraschid.

SUITE ET CONCLUSION DE L'HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE CACHEMIRE.

Il y avait déjà mille et un jours que la nourrice de Farrukhnaz racontait des histoires lorsque Farrukrouz tomba malade. Le roi Togrul-Bey, qui aimait tendrement son fils, fit appeler les plus habiles médecins de l'Indostan ; mais il ne pouvaient le guérir. La consternation que cette dangereuse maladie répandit à la cour interrompit tous les plaisirs. La princesse de Cachemire ne voulut plus entendre d'histoires. Togrul-Bey cessa d'aller à la chasse. On n'était occupé que du prince, tout le monde tremblait pour ses jours.

Un jour le roi, qui allait souvent voir le chef du temple de Kesaya, dit à ce grand prêtre : Vous savez que j'aime mon fils plus que ma propre vie. Les médecins ont épuisé tout leur art, sans pouvoir lui rendre la santé. Je n'attends plus rien de leurs remèdes et j'ai recours à vos prières. Je me flatte que par votre intercession j'obtiendrai ce que je désire. — Il faut tout espérer, sire, lui répondit le grand prêtre, quand on implore la bonté du ciel. Je vais passer la nuit dans le temple, je prierai Kesaya d'intercéder pour le prince et demain je vous dirai si ses prières ont été exaucées.

Le lendemain matin, le grand prêtre alla trouver Togrul-Bey, qui plein d'impatience s'avançant au devant de lui : Hé bien, saint derviche, lui dit-il, avez-vous obtenu la guérison de mon fils ? — Oui, sire, lui répondit le grand prêtre, Kesaya l'a demandée au Seigneur, qui a bien voulu la lui accorder. A cette réponse, le roi, saisi de joie, embrassa le saint

homme et le conduisit lui-même à l'appartement du prince Farrukhrouz. Le derviche s'assit au chevet du lit du malade, et d'un air assez mystérieux récita une oraison. Il ne l'eut pas achevée, que le prince, qui depuis longtemps avait perdu l'usage de la parole, fit un cri et dit : O mon père, consolez-vous, je suis guéri! A ces mots, il se leva, et ne l'on parla plus dans la ville de Cachemire que de la sainteté du grand prêtre.

Farrukhnaz ne put entendre vanter un si dévot personnage sans avoir envie de le voir et de l'entretenir. Pour cet effet, elle sortit du palais, accompagnée de ses femmes et de ses eunuques, et se rendit à la porte du monastère des prêtres de Kesaya; mais elle fut bien surprise lorsqu'on vint lui dire que le grand prêtre lui défendait d'entrer. La princesse, piquée de cette défense, alla sur-le-champ s'en plainau roi, qui voulut en savoir la cause. Il va chez le grand-prêtre et lui demande pourquoi il a fait difficulté de recevoir la visite de Farrukhnaz. Seigneur, lui répondit le derviche, c'est que cette princesse n'est pas obéissante au Très-Haut. Elle fuit les hommes, elle les regarde comme ses ennemis et marche dans la voie de l'oisiveté. A moins qu'elle ne change de sentiment, il ne m'est pas permis de lui parler, Kesaya me l'a défendu; mais, ajouta-t-il, si elle se corrige, je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Le roi, n'ayant rien à répliquer à ce discours, s'en retourna dans son sérail.

Quelques jours après, Togrul-Bey alla encore visiter le derviche, qui lui dit : J'ai enfin obtenu du grand Kesaya la permission de parler à la princesse. Je veux lui faire un sermon, peut-être la mettrai-je dans le chemin du salut. Le roi, ravi que le saint homme eût pris cette résolution, en avertit Farrukhnaz, qui dès le jour suivant ne manqua pas de se présenter à la porte du monastère et de demander le saint derviche. Le portier la fit entrer et la conduisit par ordre du grand prêtre dans une grande salle, où il la pria d'attendre un moment.

On voyait peints sur le mur, en trois endroits différens, une biche arrêtée dans un piége et un cerf qui faisait tous ses efforts pour la délivrer, et dans un endroit seulement étaient représentés un cerf pris et une biche qui le regardait dans le piége, sans se mettre en peine de le secourir. La princesse jeta d'abord les yeux sur les peintures et les considéra avec étonnement. Que vois-je, dit-elle? Juste ciel! voici le contraire de mon songe! Ces trois cerfs font tous leurs efforts pour délivrer les biches, et j'aperçois une biche qui abandonne un cerf. Que dois-je penser de ces objets? Ah! sans doute je me suis trompée dans le jugement que j'ai fait des hommes! Ils sont plus reconnaissans que je ne l'ai cru. Que je suis fâchée de leur avoir fait cette injustice!

Pendant que la princesse faisait cette réflexion, le grand prêtre arriva dans la salle d'un air grave. Elle voulut se jeter à ses pieds; mais il l'en empêcha, et l'ayant fait asseoir, il lui dit : O Farrukhnaz! le roi votre père est fort affligé de vous voir dans des sentimens si contraires à la nature et aux lois du Seigneur. Vous êtes sous la puissance du démon, c'est lui qui vous a prévenue contre les hommes. J'ai prié le grand Kesaya d'avoir pitié de vous; mais malgré tout son pouvoir, ne pensez pas qu'il puisse vous tirer de l'abîme où vous êtes plongée, si vous ne faites de votre côté quelque effort pour en sortir.

Le derviche en cet endroit, remarquant que la princesse commençait à pleurer, tant elle était effrayée de ce discours, lui dit : Ma fille, essuyez vos pleurs, je vois que votre cœur se dispose à changer. Je promets de vous arracher au démon, pourvu que vous vous abandonniez à mes conseils. Farrukhnaz promit de faire tout ce qu'il lui prescrirait, puis elle baisa la main du saint homme, et s'en retourna au palais.

Le jour suivant, elle se rendit encore au monastère, et quand elle fut seule avec le derviche, il lui dit : Princesse, j'ai vu cette nuit en songe le grand Kesaya, qui m'a dit : O religieux! Farrukhnaz n'est plus haïe du Très-Haut, elle n'a plus mauvaise opinion des hommes; mais il faut qu'elle ait pitié d'un jeune prince qui brûle et languit pour elle nuit et jour. Car le Tout-Puisssnt a écrit sur la table de la prédestination qu'elle sera son épouse.

La princesse fut étonnée de ces paroles. Hé comment puis-je, dit-elle, soulager le jeune prince, si j'ignore qui il est? — Kesaya, répondit le grand prêtre, m'a dit que c'est le prince de Perse, qu'il se nomme Farrukhschad: qu'il est si beau, si charmant, que jamais mère n'a mis au monde un homme si parfait.—O mon

père! répliqua Farrukhnaz, ce discours me surprend. Un jeune prince, qui ne m'a point vue, peut-il être amoureux de moi? — Je vais, repartit le derviche, vous dire de quelle manière cela s'est fait, car Kesaya, qui a bien prévu toutes les questions que vous pourriez me faire là-dessus, a pris soin de m'instruire de toutes les circonstances de cette aventure; si bien que pour satisfaire pleinement votre curiosité, je vous dirai que le prince Farrukhschad a rêvé qu'il vous voyait dans une prairie. Charmé de votre beauté, il a voulu vous parler d'amour; mais vous l'avez quitté brusquement, en lui disant que les hommes n'étaient tous que des traîtres. La peine que vous lui avez causée en vous séparant de lui l'a réveillé, et à son réveil, loin de chercher à se distraire des images de ce triste songe, il a pris plaisir à se les rappeler. Il les a sans cesse présentes à sa pensée, et, quoique sans espérance de posséder vos charmes, il en conserve précieusement le souvenir.

A ce discours du grand prêtre, la princesse cachemirienne fit un profond soupir, et levant les yeux au ciel: O Dieu! s'écria-t-elle, est-il possible que ce prince ait fait le même songe que moi! saint derviche, poursuivit-elle, Kesaya ne vous a pas tout dit. J'ai rêvé aussi que je voyais dans une prairie, parsemée de mille sortes de fleurs, le plus beau prince du monde; qu'il m'a fait une déclaration d'amour que j'ai mal reçue; mais dans le temps que je le maltraitais, j'ai senti que mon cœur commençait à s'intéresser pour lui, et j'ai été obligée de le fuir avec précipitation, de peur que par sa bonne mine et par ses discours flatteurs il ne triomphât de la haine que j'avais pour les hommes. Cette haine était l'effet d'un autre songe que démentent ces peintures qui s'offrent à mes yeux. Je reconnais mon erreur: je juge mieux des hommes, je les crois capables d'amitié, et si c'est la volonté du ciel que j'épouse le prince de Perse, je m'y soumets sans répugnance.

Le grand prêtre fut charmé d'entendre parler la princesse, et profitant de la disposition où il la voyait: Ma fille, lui dit-il, je veux aller passer cette nuit dans le temple, et consulter Kesaya sur ce qu'il faut que vous fassiez pour parvenir au comble de vos vœux; je vous apprendrai demain sa réponse. Farrukhnaz se retira fort occupée du prince Farrukhschad; elle rappela cent fois dans sa mémoire ce songe où il lui avait paru si amoureux; elle s'en retraçait les traits autant qu'il lui était possible de s'en ressouvenir; et à mesure qu'elle se sentait plus de penchant pour lui, elle se le peignait encore plus charmant. Elle fut très-inquiète le reste de la journée, et elle ne put reposer un moment de toute la nuit.

D'abord que le jour parut, elle se leva pour aller retrouver le derviche, qui s'aperçut bien en la voyant qu'elle n'avait pas l'esprit tranquille. Elle n'attendit pas qu'il lui apprît la réponse de Kesaya. Hé bien! mon père, lui dit-elle, le ciel a-t-il réglé ma destinée? Vous a-t-il fait connaître tout ce qu'il exige de mon obéissance? — Oui, ma fille, répondit le saint homme, le grand Kesaya m'a parlé. Il veut que vous vous engagiez par serment à faire tout ce que je vais vous ordonner. La princesse jura qu'elle exécuterait exactement ses ordres. Il faut donc, dit-il, que nous partions cette nuit. Je vous conduirai dans les états du prince qui vous aime, et qui vous donnera avec sa foi une couronne plus riche que celle de Cachemire. Vous êtes sans doute étonnée que je vous propose un enlèvement, mais Kesaya le veut ainsi.

— Hé quoi! interrompit Farrukhnaz fort surprise, il ordonne que, sans la participation du roi mon père, je quitte la cour de Cachemire pour aller chercher un prince qui n'est pas mon époux! — Je ne dis pas cela, répondit le grand prêtre, Togrul-Bey saura notre départ; je me charge de l'y faire consentir: mais Kesaya juge à propos que les choses se fassent de cette manière pour vous faire expier votre fierté. — Cette démarche, reprit la princesse, n'est pas de mon goût, je vous l'avoue; cependant je suis prête à vous suivre, pourvu que mon père y souscrive. — Je vous réponds de son consentement, reprit le derviche; reposez-vous de cela sur moi, retournez au palais et préparez-vous à partir. Farrukhnaz fit ce que lui prescrivait le saint homme, et lui se rendit un moment après chez le roi.

Il trouva Togrul-Bey qui s'entretenait avec la nourrice de la princesse. Aussitôt que le roi le vit paraître, il lui dit: Approchez, saint derviche; vous n'êtes point ici de trop. Nous parlons du prompt changement qui s'est fait dans le cœur de ma fille: vous êtes l'auteur de ce prodige. Elle haïssait les hommes, vous avez en un moment triomphé de cette haine. Un

seul de vos entretiens a plus fait que toutes les histoires de Sutlumemé. — Sire, répondit le grand prêtre, j'ai poussé les choses encore plus loin ; Farrukhnaz non-seulement ne hait plus les hommes, elle est même amoureuse du prince de Perse.

Alors le derviche conta tout ce qui s'était passé entre la princesse et lui, et déclara les volontés de Kesaya. Togrul-Bey, après avoir rêvé quelque temps, dit au grand prêtre : C'est à regret que je vois ma fille réduite à partir de cette sorte ; mais puisque Kesaya l'ordonne, je me garderai bien de m'y opposer ; d'ailleurs, elle sera sous votre conduite, je ne dois rien appréhender. Le roi consentit donc au départ de Farrukhnaz, qui sortit de Cachemire dès la nuit même avec sa nourrice et le derviche seulement, car le saint homme assurait que Kesaya voulait que la princesse fît le voyage sans sa suite.

Ils étaient tous trois à cheval. Ils marchèrent toute la nuit sans s'arrêter ; ils arrivèrent avec le jour dans une prairie où mille espèces de fleurs différentes réjouissaient la vue et l'odorat. La prairie aboutissait à un jardin dont les murs étaient de marbre blanc. A une extrémité du mur s'élevait un cabinet de bois de sandal rouge, avec un balcon doré, et dessous coulait un ruisseau de la plus belle eau du monde, qui se répandait dans la prairie et arrosait les fleurs. La beauté du lieu les invitant à s'y arrêter, ils descendirent de cheval et s'assirent sur les bords du ruisseau.

Ils étaient charmés d'un endroit si délicieux ; mais pendant qu'ils l'admiraient, le derviche changea tout à coup de couleur ; son visage se couvrit d'une pâleur semblable à celle de la mort, et tout son corps frisonna. Farrukhnaz et sa nourrice, épouvantées de ce changement, lui en demandèrent la cause. O ma princesse, répondit le derviche, en jetant sur la fille de Togrul-Bey des regards où sa frayeur était peinte, quel démon nous a conduits ici ? Ce cabinet qui est au-dessus de nous, cette prairie, les murs de ce jardin, tout m'annonce que c'est ici la demeure redoutable de la magicienne Mehrefza. Si elle nous aperçoit, nous sommes perdus. Hélas ! j'atteste le ciel que je ne tremble que pour vous : si j'étais ici seul, je formerais une grande entreprise, et je me sens assez de courage pour l'exécuter. — Faites, lui dit Farrukhnaz, comme si nous n'étions pas avec vous. Si notre mauvaise destinée veut que nous périssions dans ce lieu, du moins je remplirai mon sort avec une fermeté digne de la noblesse de mon sang.

— Ah ! belle princesse, s'écria le derviche, la résolution où je vous vois dissipe toute ma crainte. Je vais acquérir une gloire immortelle ou me perdre. Demeurez toutes deux dans cet endroit ; si je ne viens pas vous retrouver dans une heure, ce sera une marque certaine que je n'aurai pas réussi dans mon dessein. En achevant ces mots, il tira son sabre et entra dans le jardin de la magicienne.

Après son départ, Farrukhnaz et sa nourrice se sentirent terriblement agitées. Ah ! malheureux derviche, disait Farrukhnaz, que vas-tu devenir ? Je crains que tu ne perdes la vie. — Hé ! ma princesse, dit Sutlumemé, n'appréhendez rien, le chef du temple de Kesaya peut-il succomber sous les coups d'une magicienne ? Non, non, quelque périlleuse que soit l'entreprise qu'il a formée, ne doutez pas qu'il n'en sorte heureusement.

En effet, au bout d'une heure elles le virent revenir. Il les aborda d'un air riant et leur dit : Grâces au Tout-Puissant, Mehrefza ne saurait plus nous nuire, et ce séjour, que la cruelle rendait terrible par ses enchantemens, n'a plus que des plaisirs à nous offrir. Mais il est temps, belle princesse, de vous faire connaître qui je suis. Ne me regardez plus comme un derviche, comme le chef de la pagode de Cachemire, voyez en moi le confident du prince Farrukhschad. Je vais vous conter son histoire et la mienne en peu de mots. Après cela nous entrerons dans le palais de Mehrefza, où vous serez reçue comme vous le méritez, et où vous verrez des choses qui vous surprendront.

Le grand roi, qui tient aujourd'hui la Perse sous sa puissance et sa cour à Schiras, a pour héritier un fils unique appelé Farrukhschad [1]. Un jour ce jeune prince, dont le mérite est accompli, tomba malade. Son père, qui l'aime avec toute la tendresse imaginable, en fut alarmé ; il fit venir d'habiles médecins, qui dirent tous, après avoir bien observé Farrukhschad, que sa maladie était telle qu'on n'en pouvait savoir la cause que de lui-même.

Le roi le pressa fort de la découvrir ; mais ne pouvant lui arracher son secret, il m'envoya

[1] C'est-à-dire *heureuse joie*.

chercher. Symorgue, me dit-il, je sais que mon fils n'a rien de caché pour vous. Allez le voir, engagez-le à vous ouvrir son âme, et ne vous faites point ensuite un scrupule de me venir révéler ce qu'il vous aura dit. — Non, sire, lui répondis-je, comme il n'est malade que parce qu'il s'obstine à taire le sujet de son chagrin, je me garderai bien de ne vous le pas dire. Je prends trop d'intérêt à sa vie pour ne lui pas faire cette trahison. — Allez donc l'entretenir, reprit le roi, j'attends votre retour avec beaucoup d'impatience.

Je courus à l'appartement du prince, qui laissa paraître quelque joie à ma vue et me fit d'obligeans reproches. O mon cher ami, me dit-il, je me plains de toi. Depuis que je suis malade, je ne t'ai point vu, pourquoi as-tu tant tardé à me venir voir? J'ai déjà reçu mille visites importunes. Hélas! les tiennes seules peuvent m'être agréables dans l'état où je suis. —J'étais à la chasse, lui dis-je, et je ne fais que d'arriver; mais qu'avez-vous donc, mon prince? Dans quelle langueur est-ce que je vous retrouve? D'où vient que votre teint a déjà perdu une partie de son éclat? — Symorgue, répondit le prince, après avoir fait sortir tous les officiers qui étaient dans la chambre, je n'ai jamais eu de secret pour toi; loin de vouloir te cacher la cause de mon mal, je t'attendais pour te l'apprendre. Croirais-tu, mon ami, que la situation où tu me vois fût l'ouvrage d'un songe? —Ciel! que me dites-vous, m'écriai-je fort supris. Un songe, une chimère peut-elle faire tant d'impression sur un esprit si raisonnable? — J'ai prévu ton étonnement, répliqua Farrukhschad; mais je t'avoue ma faiblesse, je la cache avec soin à tout le monde, et ce n'est qu'à toi seul que je puis faire une pareille confidence. Apprends donc la cause bizarre de mon mal. J'ai rêvé que j'étais dans une prairie toute parsemée de fleurs; il est venu une jeune dame plus belle qu'une houri, je n'ai pu résister à ses charmes; je me suis prosterné à ses pieds et je lui ai fait un aveu de mon amour; mais au lieu de m'écouter, l'inhumaine a secoué sa robe et m'a dit d'un air dédaigneux: « Passe ton chemin, les hommes sont des traîtres; car j'ai vu en songe une biche, qui, après avoir dégagé par ses efforts un cerf arrêté dans un piége, est elle-même tombée dans un autre; et le cerf, loin de lui rendre la pareille, a eu l'ingratitude de l'abandonner. Je juge par là du cœur des hommes, je les crois tous ingrats et j'ai renoncé à leur amour. »

— J'ai voulu, poursuivit le prince, prendre le parti des hommes et la détromper, mais la cruelle s'est éloignée de moi. Ah! ma déesse, me suis-je aussitôt écrié, dites plutôt que c'est la biche qui abandonne le cerf. En prononçant ces paroles, je l'ai perdue de vue et je me suis réveillé. Voilà, cher ami, le funeste songe qui trouble le repos de ma vie: je sais bien que la raison devrait me détacher de ces vaines images: que c'est une folie de conserver... — Non, seigneur, interrompis-je avec précipitation, il ne faut point les effacer de votre esprit; je commence à me prêter comme vous à ces agréables fantômes, je les crois moins formés par le sommeil que par quelque favorable génie qui aura voulu vous présenter les traits de la princesse que le ciel vous destine pour épouse. Allons, mon prince, allons de royaume en royaume chercher cette aimable personne; nous pourrons la trouver et la voir plus réellement que vous ne l'avez vue. Je vais dire au roi votre père que votre mal ne vient que d'un violent désir de voyager, et je suis sûr qu'il vous permettra de satisfaire votre envie.

Farrukhschad, ravi de ce discours, m'embrassa, et je le quittai pour aller rendre compte au roi de cet entretien. Je lui répétai mot à mot tout ce que le prince m'avait dit. Ensuite j'ajoutai: Je n'ai pas voulu combattre les illusions qui font tout son mal. Je les ai plutôt flattées, et je me suis aperçu que ma complaisance l'a fort soulagé. Pour achever de le guérir, il faudrait que votre majesté nous permît, à lui et à moi, de voyager. C'est le moyen de bannir la mélancolie de Farrukhschad et de lui faire oublier cet objet chimérique dont il est préoccupé. Le roi entra dans mon sentiment et ordonna qu'on fît un magnifique équipage pour le prince son fils, qui, suivi d'un très-grand nombre d'officiers, partit bientôt de Schiras avec moi.

Après une assez longue traite que nous fîmes, sans tenir de route assurée, nous arrivâmes à la ville de Gaznine, où règne un vieux roi qui aime autant ses sujets qu'il en est estimé. Ce bon vieillard envoya le capitaine de ses gardes au-devant de Farrukhschad pour lui témoigner la joie qu'il avait de son heureuse arrivée, et pour le prier en même temps de l'excuser s'il ne pouvait sortir de son palais pour

l'aller recevoir. Mon prince fit beaucoup d'honnêteté au capitaine et lui demanda des nouvelles de la santé du roi. Seigneur, lui dit l'officier, le roi mon maître est malade de chagrin. Il a perdu depuis quelques jours son fils unique, qui était un prince de grande espérance; il n'est pas encore consolé de cette perte.

Nous fûmes touchés de ce récit et nous nous rendîmes au palais du roi, qui fit tous les honneurs imaginables à Farrukhschad, et qui, trouvant en lui quelque ressemblance avec son fils, ne put s'empêcher de répandre des larmes. Que vois-je, seigneur, lui dit mon prince? Faut-il que ma vue vous arrache des pleurs? Suis-je assez malheureux pour vous donner occasion de rappeler un triste souvenir? — Oui mon prince, répondit le roi, le rapport que vos traits ont avec ceux de mon fils renouvelle ma douleur; mais je vous regarde comme un nouvel enfant que le ciel m'envoie pour me consoler de la perte de l'autre. Je commence même à sentir déjà pour vous une partie de la tendresse que j'avais pour lui. Demeurez, de grâce, auprès de moi. Tenez le rang qu'il tenait dans ma cour, et vous serez mon héritier. Farrukhschad remercia le roi de ses bontés, et résolut de faire un long séjour à Gaznine, plus par complaisance pour ce vieux monarque que pour s'assurer la possession du trône qu'il lui offrait.

On voyait tous les jours diminuer la douleur du vieux roi, qui prit insensiblement tant d'amitié pour le prince de Perse qu'il ne pouvait plus vivre sans lui. Un jour qu'ils s'entretenaient tous deux, Farrukhschad s'avisa de demander de quelle maladie le prince de Gaznine était mort. Hélas! dit le roi, la cause de sa mort est bien extraordinaire, c'est l'amour qui l'a mis au tombeau. Apprenez cette fatale aventure. Mon fils entendit parler de la princesse de Cachemire, et sur le portrait qu'on lui en fit, il en devint amoureux. J'envoyai aussitôt de riches présens au roi Togrul-Bey par un ambassadeur, qui lui demanda la princesse sa fille pour mon fils. Le roi de Cachemire fit réponse qu'il tenait à fort grand honneur mon alliance, mais qu'il avait juré par Kesaya qu'il ne marierait point sa fille malgré elle; que cette princesse haïssait mortellement les hommes, et que cette aversion était l'effet d'un songe: qu'une nuit elle avait rêvé qu'une biche, après avoir délivré un cerf d'un piége où il était pris, s'était laissé prendre elle-même, et que le cerf avait été assez ingrat pour refuser de la secourir; que depuis ce songe, elle regardait les hommes comme autant de monstres que les femmes ne pouvaient assez éviter. Mon ambassadeur me rapporta cette réponse, et mon malheureux fils, perdant l'espérance d'épouser la princesse cachemirienne, tomba dans une langueur qui l'a consumé, malgré les remèdes que mes médecins ont pu lui donner.

Farrukhschad n'entendit point cette histoire sans être agité de divers mouvemens. S'il avait le plaisir de penser avec fondement que son songe n'était pas une chimère, d'un autre côté les rigueurs de sa princesse lui faisaient craindre la destinée du prince de Gaznine. Le roi s'aperçut de son agitation. O mon fils, lui dit-il, pourquoi vous troublez-vous? Vous me paraissez tout hors de vous-même.—Seigneur, répondit le prince, je n'ai quitté ma patrie que pour cette inhumaine princesse.

Alors il lui raconta son songe, et le roi, après l'avoir écouté, dit en soupirant: Juste ciel! pourquoi faut-il que ma vie soit un tissu de peines et d'ennuis? J'ai élevé mon fils avec un soin extrême; je l'ai perdu, et quand je commence à me consoler de sa perte, une douleur nouvelle vient me faire sentir son amertume. O bizarre destinée! Mais, mon cher Farrukhschad, poursuivit-il, prenez courage, ne vous livrez point à votre mélancolie; il n'est pas impossible de vaincre l'aversion que la princesse de Cachemire a pour les hommes. Hélas! le mal de mon fils n'était pas sans remède! s'il eût eu la patience d'attendre l'effet des stratagèmes qu'on eût pu employer pour lui, il ne serait point mort.

Le roi de Gaznine, après avoir donné quelque espérance au prince de Perse, alla trouver ses visirs qui l'attendaient au conseil, et Farrukschad, impatient de m'entretenir, m'envoya chercher et me conta tout ce qu'il venait d'apprendre. O mon cher prince, lui dis-je alors, votre bonheur est certain, puisque nous savons à quelle princesse nous avons affaire. Si le roi veut me le permettre, j'irai dans le royaume de Cachemire; j'entreprends de vous amener ici l'objet de vos vœux. Ne me demandez point de quelle manière je prétends en venir à bout, car je ne le sais pas moi-même: je prendrai conseil de l'occasion. Le prince, ravi de voir avec quelle confiance je promettais

de le rendre heureux, m'embrassa, et nous passâmes le reste de la journée à nous réjouir ensemble.

Le lendemain matin je pris congé de mon prince, et, avec la permission du roi de Gaznine, je partis pour le royaume de Cachemire, bien armé et monté sur un très-beau cheval. Après plusieurs jours de marche, je me trouvai dans cette prairie, du côté qu'on voit le palais où je vais bientôt vous conduire. Charmé de la beauté du lieu, je mis pied à terre, je laissai paître mon cheval et je m'assis sous un arbre touffu, au bord d'une fontaine, dont l'eau pure et transparente m'invitait à me désaltérer. Je ne pus me défendre d'en boire, je m'assis ensuite sur l'herbe et je m'endormis.

A mon réveil, j'aperçus cinq ou six biches blanches qui avaient des housses de satin bleu et aux pieds des anneaux d'or. Elles vinrent à moi, je commençai à les flatter; mais en les flattant je remarquai qu'elles répandaient de grosses larmes. Cela me surprit, et je ne savais ce que j'en devais penser lorsque, tournant les yeux vers le palais, je vis à une fenêtre une dame charmante qui me faisait signe d'approcher. Aussitôt je laissai mon cheval dans la prairie et je m'avançai pour l'aller joindre, quoique les biches semblassent vouloir m'en empêcher en me mordant le bas de ma robe et en se mettant même au-devant de moi.

Ce n'est pas qu'étonné des mouvemens comme des pleurs de ces animaux, je ne fisse réflexion dans le moment qu'il y avait peut-être du mystère là-dessous; mais l'attrait du plaisir étourdit ma prudence et m'entraîna. J'arrive à la porte du palais, j'entre; la dame, qui me parut encore plus belle de près que de loin, me fit un accueil favorable, me prit par la main, me conduisit dans un appartement superbe et me fit asseoir avec elle sur un sofa. Après les premiers complimens, plusieurs esclaves apportèrent des fruits dans un bassin de porcelaine de la Chine. La dame prit le plus beau qu'elle me présenta; mais à peine en eus-je goûté qu'elle changea tout-à-coup de visage et me dit: « Téméraire étranger, éprouve le châtiment destiné à tous ceux qui, comme toi, sont assez hardis pour entrer dans le palais de Mehrefza. Quitte ta forme naturelle et prends [illegible] d'un cerf; perds l'usage de la parole, [illegible]is conserve l'entendement humain pour sen[illegible] toujours ton malheur. »

Elle n'eut pas achevé ces mots, que je me trouvai métamorphosé en cerf. En même temps on apporta une housse de satin vert qu'elle me mit elle-même sur le dos. Puis on me mena dans un grand parc où il y avait plus de deux cents autres cerfs, ou plutôt c'étaient des hommes que leur mauvaise fortune avait attirés comme moi en cet endroit, et que la cruelle Mehrefza avait aussi changés en cerfs.

J'eus tout le loisir de faire des réflexions sur mon malheur, que je sentais moins pour l'amour de moi qu'à cause de Farrukhschad. Hélas! disais-je en moi-même à tout moment, que deviendra mon cher prince? Comment pourra-t-il obtenir l'accomplissement de ses désirs? Il attend que je lui mène la princesse qu'il adore, et il ne me reverra jamais. J'étais sans cesse occupé de cette pensée qui me causait une affliction inconcevable.

Un jour, je vis entrer dans le parc huit ou dix dames, parmi lesquelles il y en avait une jeune parfaitement belle, et qui, par la richesse de ses habits, paraissait la maîtresse des autres. Elle avait auprès d'elle une gouvernante à qui elle dit en voyant tous les cerfs: En vérité, je plains bien tous ces malheureux. Que la princesse Mehrefza ma sœur est inhumaine! Le ciel nous a donné à l'une et à l'autre des inclinations bien différentes. Appliquée sans relâche à tourmenter le genre humain, il semble qu'elle n'ait appris la magie que pour faire des misérables; et moi, si je possède quelques secrets, je n'en ai jamais fait un mauvais usage. Je ne les emploie uniquement qu'à procurer le bien; je me plais à faire des actions charitables et il me prend envie d'en faire une aujourd'hui, puisque ma sœur est absente. Allez, ma bonne mère, ajouta-t-elle, allez prendre un de ces cerfs et amenez-le dans mon appartement. En achevant ces mots, elle rentra dans le palais.

La gouvernante s'adressa par hasard à moi et me conduisit à sa maîtresse, qui chargea une de ses demoiselles de lui aller cueillir d'une certaine herbe qu'elle lui nomma. La demoiselle s'acquitta promptement de sa commission et revint avec une grosse poignée de cette herbe. La dame en prit la moitié qu'elle pressa elle-même, et dont elle me fit avaler le jus. Puis elle prononça ces paroles: « O jeune homme! quitte ta forme de cerf et reprends ta naturelle. » Aussitôt je devins tel que j'étais auparavant, je me jetai aux pieds de la dame pour la remercier.

Elle me demanda mon nom et mon pays et ce qui m'avait attiré dans le royaume de Cachemire. Je répondis à toutes ses questions et ne lui déguisai rien.

Lorsque j'eus achevé de parler, elle me dit: Je suis fille d'un prince de la cour où vous voulez aller. Je m'appelle la princesse Ghulnaze; celle qui vous a changé en cerf est ma sœur aînée et se nomme Mehrefza; c'est une magicienne dont le pouvoir est redoutable, personne que moi ne pouvait vous délivrer de ses mains; et quoique je sois sa sœur, si elle s'aperçoit de ce que je viens de faire, je crains d'éprouver son ressentiment; mais, quelque chose qui arrive, je ne me repentirai point de vous avoir tiré de l'état où vous étiez. Je prétends même que vous m'ayez encore plus d'obligation; je veux vous aider à rendre heureux le prince votre ami. J'avoue qu'il est très-difficile de faire son bonheur, car il faut pour cela gagner la confiance de la princesse qu'il aime, ce que vous ne pouvez faire qu'en passant dans la cour de Cachemire pour un saint personnage.

— Que dites-vous, ma princesse, m'écriai-je à ces derniers mots? Et comment pourrai-je avoir cette réputation là? —Vous n'avez, dit-elle, qu'à suivre exactement toutes les instructions que je vous donnerai. En parlant de cette manière elle entra dans une garde-robe, d'où elle sortit un moment après, tenant entre ses bras un habit de derviche, une ceinture, avec une petite boîte d'ébène : Voici, dit-elle, tout ce qui vous est nécessaire pour venir à bout de votre entreprise. Emportez cela et marchez vers la ville de Cachemire, qui n'est pas bien loin d'ici; mais avant que d'y entrer, arrêtez-vous, ôtez-vos habits et frottez-vous tout le corps avec la graisse qui est dans cette boîte. Puis vous prendrez cet habit de derviche et cette ceinture magique dont vous vous ceindrez les reins, après quoi présentez-vous aux portes de la ville. Vous y trouverez des gardes qui vous diront: « O vénérable religieux! d'où venez-vous? » Répondez-leur : « Je suis prêtre, et je viens des extrémités de l'occident en pèlerinage à Cachemire pour voir le grand Kesaya. »

Vous saurez, poursuivit-elle, que ce Kesaya est une célèbre idole que les peuples de ce royaume adorent. Dès que vous leur aurez dit que vous venez de si loin pour adorer cette idole, ils se jetteront à vos pieds et vous mèneront avec respect devant Togrul-Bey leur roi, qui vous mettra entre les mains du grand prêtre Ahran, chef du temple de Kesaya. Ce grand prêtre et tous les autres ministres de l'idole vous conduiront à la pagode, qui, pour la beauté et la magnificence, est au-dessus de tous les palais du monde; mais elle est entourée d'un fossé profond de vingt coudées, rempli d'une eau qui bout sans feu; et au-delà du fossé, il y a une plate-forme de lames d'acier qui sont rouges et brûlantes : en sorte que le temple paraît inaccessible. Alors Ahran vous dira : « O Phénix du siècle! tu as bien essuyé des périls et des fatigues avant que d'arriver ici. Le grand Kesaya, pour qui tu as fait un si long et si pénible voyage, demeure dans ce temple. Il est caché dans son sanctuaire; les hommes ne le sauraient voir. Tu n'as qu'à lui offrir d'ici tes adorations et tu t'en retourneras ensuite dans ton pays. »

Vous répondrez à ce discours, que vous êtes venu pour visiter Kesaya, et que vous voulez jouir de sa vue ravissante. Mais le grand prêtre vous dira que, pour avoir cet honneur, il faut passer au travers de cette eau bouillante et marcher sur la plate-forme. Vous ferez alors un cri de joie et marcherez hardiment. La graisse dont vous vous serez frotté a la vertu de rendre l'eau plus dure que la pierre et vous empêchera d'être brûlé. Quand vous serez entré dans la pagode, vous verrez Kesaya et vous le servirez pendant un jour entier; puis vous rejoindrez Ahran qui vous adoptera pour fils. Vous passerez quatorze jours avec lui, et le quinzième, tandis qu'il dormira, vous lui frotterez le nez d'une poudre blanche que je vais vous donner. Il ne l'aura pas plutôt sentie qu'il mourra, et le roi ne manquera pas de vous faire grand prêtre à sa place. Quand vous serez parvenu à cette dignité, vous irez voir le prince de Cachemire, qui est malade depuis assez longtemps et abandonné des médecins. Vous réciterez sur lui une oraison et aussitôt il sera guéri. Le bruit de cette cure se répandra parmi tous les peuples de l'Indostan, qui vous regarderont comme un saint, et Farrukhnaz, c'est le nom de la princesse de Cachemire, charmée de votre réputation, souhaitera de vous voir. Je ne vous en dis pas davantage, le reste dépend de votre adresse.

Je promis de suivre de point en point les instructions de Ghulnaze, qui me mit entre les mains une autre petite boîte où était la poudre blanche et un papier plié où l'oraison que je

devais réciter sur le prince de Cachemire était écrite. Partez, seigneur, me dit-elle ensuite, éloignez-vous promptement de ce palais. Je crains que ma sœur ne revienne. Hélas! ajouta-t-elle en soupirant, le mal qu'elle peut me faire pour avoir détruit son enchantement n'est pas ce que j'appréhende le plus.

Je sentis tout ce qu'il y avait d'obligeant pour moi dans ces dernières paroles. Je fis de nouveaux remerciemens à Ghulnaze dans des termes qui marquaient une vive reconnaissance. Nous étions tous deux fort satisfaits l'un de l'autre, et nous aurions souhaité d'être plus longtemps ensemble; mais comme nous appréhendions que Mehrefza ne vînt nous surpendre, nous fûmes obligés de nous séparer. Je pris donc le chemin de Cachemire. D'abord que je fus auprès de cette ville, je me dépouillai de mes habits et me revêtis de celui de derviche, après m'être frotté le corps avec la graisse que j'avais dans la boîte d'ébène. Je me présentai ensuite aux portes; les gardes me menèrent au roi, qui me mit entre les mains du grand prêtre. Je marchai sur l'eau et sur la plate-forme de lames d'acier, sans me faire le moindre mal, puis j'entrai dans le temple, où je vis le grand Kesaya placé sur son trône. C'est, comme vous le savez, une idole de bois de sandal. Ses yeux sont deux grosses escarboucles. Il a sur la tête une couronne de rubis et il est ceint d'une ceinture de turquoises.

Je ne manquai pas de demeurer auprès de Kesaya jusqu'au lendemain. Alors j'allai retrouver le chef des ministres du temple, qui m'adopta pour fils et me retint auprès de lui. Enfin, de peur de perdre le fruit de toutes mes peines, en omettant quelques circonstances, je me défis d'Ahran de la manière que Ghulnaze me l'avait prescrit, et je devins grand prêtre à sa place. Je guéris peu de temps après le prince Farrukhrouz, ce qui me mit dans une si haute réputation que vous souhaitâtes de me voir. Vous savez le reste, et quelles impressions firent sur vous les peintures que j'avais fait faire dans la salle où je vous reçus. Je vous observai avant que de me montrer, et je m'aperçus qu'elles vous donnaient beaucoup à penser.

Voilà, charmante Farrukhnaz, ajouta Symorgue, ce que j'ai cru ne devoir pas plus longtemps vous laisser ignorer. Pardonnez-moi l'artifice dont je me suis servi pour vous ôter la fausse opinion que vous aviez des hommes et pour lier votre sort à celui du plus aimable de tous les princes.

La princesse de Cachemire rougit pendant tout ce récit, qui lui faisait connaître qu'elle avait été trompée; mais l'amour qu'elle se sentait pour le prince de Perse l'empêcha d'en savoir mauvais gré au faux derviche. Achevez, lui dit-elle, de nous apprendre ce que vous avez fait. Quelle entreprise venez-vous d'exécuter dans le palais de la magicienne? — Belle Farrukhnaz, reprit-il, après vous avoir quitté, je me suis avancé vers le palais, j'en ai trouvé la porte ouverte, je suis entré, je n'ai vu personne, j'ai seulement entendu une voix plaintive dont les tristes accens m'ont attiré dans une chambre d'où elle partait; j'y ai trouvé, sur un grand sofa, une jeune dame qui avait au cou un carcan, et aux pieds, des chaînes de fer. Ses bras étaient enfermés dans un sac de cuir lié avec des courroies, et cette malheureuse, accablée sous le poids de sa destinée, laissait tristement tomber sa tête sur ses genoux. Je me suis approché d'elle par pitié, dans le dessein de la soulager. Elle a levé la tête, et j'ai reconnu dans cette infortunée ma libératrice, l'aimable Ghulnaze.

A cet objet touchant, la fureur m'a transporté. O ma reine! me suis-je écrié, dans quel état vous retrouvé-je! Quelles barbares mains ont pu vous charger de fers? — O mon cher Symorgue, a-t-elle répondu, est-ce vous que je vois? Quel mauvais génie vous a ramené ici! Hélas! vous serez bientôt la victime de ma cruelle sœur. Elle s'est aperçue que je vous ai délivré, et, pour m'en punir, elle me retient dans les chaînes. J'y suis déjà depuis longtemps; mais ce qui m'afflige plus que tout le reste, c'est le péril où vous venez vous jeter. Sauvez-vous promptement, tâchez de vous dérober à l'inhumaine Mehrefza. — Hé quoi! ma sultane, ai-je repris, vous voulez que je fuie et que je vous abandonne? Me croyez-vous capable d'une si noire ingratitude? Ah! j'aime mieux cent fois éprouver le ressentiment de votre sœur. La mort la plus terrible n'a rien qui puisse m'épouvanter lorsqu'il s'agit de vous tirer de la situation où je vous vois. Apprenez-moi, de grâce, ce qu'il faut faire pour vous délivrer, et si c'est une chose possible, j'espère en venir à bout.

— Puisque vous avez tant de courage, répliqua Ghulnaze, ma liberté dépend de vous. Allez dans le jardin du côté de l'occident, vous y trouverez ma sœur endormie sur un lit de ga-

zon parsemé de fleurs; elle a sous la tête un sac de satin qui lui sert de chevet. Si vous pouvez prendre ce sac sans qu'elle se réveille, la clé de mes fers est dedans, vous me tirerez d'affaire; mais si vous réveillez Mehrefza en vous saisissant du sac, vous êtes perdu : il n'y a point d'autres moyens de rompre mes chaînes, tout l'effort humain n'en saurait venir à bout. — Laissez-moi faire, dis-je alors à Ghulnaze, je vais vous apporter la clé.

Je sors aussitôt du palais, je m'avance dans le jardin du côté de l'occident, et j'aperçois la magicienne endormie sur le gazon, la tête appuyée sur le sac dont j'entreprenais la conquête. J'ai demeuré quelque temps incertain du parti que j'avais à prendre; mais la crainte de réveiller Mehrefza m'a déterminé à lui couper la tête d'un coup de sabre. J'ai donc tué la magicienne, et j'ai porté le sac à sa sœur qui m'attendait avec beaucoup d'inquiétude. Je lui ai conté ce que je venais de faire, et elle en a paru ravie; après cela, j'ai tiré la clé du sac, et j'ai mis ma princesse en liberté.

C'est ainsi, continua Symorgue, que je me suis défait de la plus méchante femme de la terre : nous pouvons présentement, divine Farrukhnaz, entrer dans le palais, nous y trouverons Ghulnaze qui se dispose en ce moment à vous revoir. Elle a autant de joie de votre arrivée ici que de sa propre délivrance. A ces mots, il présenta la main à la princesse de Cachemire, et la conduisit au palais. Ils rencontrèrent Ghulnaze qui venait au-devant d'eux. Cette dame se prosterna aux pieds de la fille de son roi; mais Farrukhnaz la releva, l'embrassa tendrement, et lui fit mille amitiés. Belle Ghulnaze, lui dit-elle, je suis charmée que le brave et généreux Symorgue vous ait si bien servie. Il est vrai, ajouta-t-elle en souriant, qu'il vous avait trop d'obligation pour ne se pas exposer aux plus grands périls, plutôt que de vous laisser dans les fers. — O ma princesse! lui répondit Ghulnaze sur le même ton, vous voyez que le cerf n'abandonne pas la biche lorsqu'elle a besoin de son secours.

Après quelques momens d'entretien, ils entrèrent dans le palais, que Farrukhnaz trouva beau. Puis ils en sortirent pour aller au parc, où il y avait plus de trois cents cerfs. La sœur de la magicienne leur fit reprendre leur forme naturelle de la manière qu'elle avait rendu la sienne à Symorgue. A mesure qu'ils redevenaient hommes, ils se jetaient aux pieds de leur charmante libératrice pour lui faire les remercîmens qu'ils lui devaient. Ils étaient pour la plupart jeunes et bien faits.

Les uns se disaient Tartares, les autres Chinois, et les autres Carizmiens. Il y en avait de tous les endroits de l'Asie; mais le conducteur de Farrukhnaz fut bien surpris et causa un extrême étonnement aux princesses quand tout à coup, démêlant dans la foule des cerfs revenus hommes le prince Farrukhschad, il courut se prosterner à ses genoux en lui disant : O mon cher prince! est-il possible que je vous retrouve ici ?—O mon ami ! répondit le prince de Perse en le relevant, est-ce Symorgue qui se présente à mes yeux ? — Oui, seigneur, reprit le confident, c'est lui-même. Et pour comble de joie, il vous amène la princesse de Cachemire. A ces mots, il conduisit son maître à Farrukhnaz, qui reconnut dans le prince les traits qu'elle avait vus en songe, comme de son côté Farrukhschad reconnut d'abord en la regardant que c'était la princesse dont il conservait si chèrement l'image dans sa mémoire.

Tandis que le prince de Perse tâchait d'exprimer à sa maîtresse toute la joie dont il était animé, Ghulnaze alla dans la prairie où erraient les biches blanches. Elle leur rendit aussi leur première forme, et il se trouva que c'étaient de jeunes dames fort aimables que la magicienne sa sœur avait métamorphosées. Elle les mena devant Farrukhnaz qui leur fit conter leurs histoires. Toutes ces dames avaient là leurs amans, qui furent ravis de les revoir affranchies comme eux du pouvoir magique qui les retenait sous des formes d'animaux. Pour surcroît de bonheur, chaque cavalier qui avait été changé en cerf retrouva son cheval dans les écuries du palais. Ainsi, après avoir de nouveau rendu mille grâces à Ghulnaze, tous les hommes qu'elle avait délivrés prirent congé d'elle et s'en allèrent avec leurs dames chacun dans son pays.

Il ne resta dans le palais que Farrukhnaz, Ghulnaze, Sutlumemé, le prince de Perse et son confident. Ils y demeurèrent quelques jours, ensuite ils partirent tous pour la cour de Gaznine, où ils arrivèrent heureusement. Le roi de Gaznine, pour célébrer le retour de Farrukhschad, fit orner la ville et ordonna des réjouissances publiques. Il maria ce prince avec la princesse de Cachemire, et Symorgue avec

Ghulnaze. Pendant que la cour de Gaznine était dans la joie à l'occasion de ces noces, le vieux monarque voulut entendre toute l'histoire de Farrukhnaz. Symorgue lui raconta comment il était parvenu à gagner la confiance de cette princesse; et quand il eut achevé son récit, Farrukhschad conta de quelle manière il était tombé entre les mains de Mehrefza.

Peu de temps après, le roi de Gaznine tomba malade, et se voyant sur le point d'être enlevé par l'ange de la mort, il nomma pour son successeur à la couronne le prince Farrukschad, qui véritablement monta sur le trône aussitôt que le vieux roi fut mort; mais ayant envie de s'en retourner en Perse, il laissa le sceptre de Gaznine à Symorgue, ce qui fut approuvé des grands et du peuple. Symorgue régna donc à Gaznine avec la princesse Ghulnaze, et Farrukhschad conduisit Farrukhnaz à la cour de Perse, où il succéda bientôt au roi son père, qui semblait n'attendre pour mourir que le retour de son fils.

FIN DES MILLE ET UN JOURS.

NOTICE SUR LES CONTES TURCS,

TRADUITS PAR PÉTIS DE LA CROIX,

ET SUR LE LIVRE DE SENDABAD.

Le roman turc des *Quarante visirs*, dont Pétis de La Croix a donné un extrait intitulé par lui *Histoire de la sultane de Perse et des visirs*[1], est fondé sur la même donnée qu'un roman autrefois célèbre dans l'Orient, intitulé *le Livre de Sendabad* et dont on a pu voir une citation au commencement des *Mille et une Nuits*. En effet, dans l'*Histoire du roi grec et du médecin Douban*, le roi grec parle du roi Sindbad qui voulait faire périr son fils sur l'accusation de sa belle-mère, et il en cite même un conte auquel son visir répond par un récit tiré du même roman.

Ce nom de *Sindbad* ou mieux *Sendabad* dans le livre dont il est le titre, n'est pas, à ce qu'il paraît, le nom du roi, mais bien celui du précepteur d'un jeune prince qui, accusé par sa belle-mère d'avoir voulu lui faire violence, est défendu par les ministres du roi, lesquels racontent une suite d'histoires propres à mettre en évidence la malice et la perversité des femmes ainsi que le danger d'une condamnation sans preuves.

Le renseignement le plus ancien et le plus positif que nous possédions sur le *Livre de Sendabad* nous est fourni par Massoudi, historien arabe d'une grande autorité, lequel vivait au dixième siècle de notre ère. Dans sa chronique intitulée *Mourouge-Alzeheb* (les prairies d'or), au chapitre des *anciens rois de l'Inde*, Massoudi parle d'un philosophe indien, contemporain du roi Courou[2], et auteur du livre intitulé *Les sept visirs*, *le Pédagogue*, *le Jeune homme et la femme du roi*. « C'est, dit-il, l'ouvrage qu'on appelle le *Livre de Sendabad*[3]. » Ces mots indiquent nettement l'Inde comme la patrie du *Livre de Sendabad* et donnent à penser qu'il en existait du temps de Massoudi une traduction arabe ou persane bien connue alors, mais aujourd'hui perdue ou du moins fort rare en Orient. Quoiqu'il en soit, l'article du chroniqueur, malgré sa brièveté, définit le sujet du livre dont il parle assez clairement pour qu'on puisse y rapporter trois ouvrages qui en dérivent sans aucun doute, et qui n'en diffèrent probablement pas pour le fond. Ces trois ouvrages sont un roman arabe aujourd'hui incorporé dans les *Mille et une Nuits* et intitulé *Histoire du roi*, *de son fils*, *de sa favorite et des visirs*[1], le roman hébreu des *Paraboles de Sendabar*[2] et le roman grec de *Syntipas*[3].

L'époque de la rédaction de ces trois romans est inconnue, mais la date la plus récente que l'on puisse assigner au livre hébreu des *Paraboles de Sendabar* est la fin du douzième siècle[4], et ce livre est probablement plus ancien. Les *Paraboles de Sendabar*[5] ne sont d'ailleurs précédées d'aucune préface, et l'on ignore d'après quelle langue la traduction en a été faite, bien qu'on puisse présumer que c'est d'après l'arabe.

Le roman grec de *Syntipas* commence par un prologue en vers où ce livre est annoncé comme l'ouvrage d'un certain Andréopule, qui déclare l'avoir traduit du syriaque et qui se qualifie d'adorateur du Christ. Ce prologue est suivi d'un court avertissement en prose où le rédacteur nous apprend que c'est

[1] Paris, 1707, 1 vol. in-12.

[2] L'étude de la chronologie indienne est encore trop peu avancée pour qu'on essaie de déterminer même approximativement à quelle époque ont pu vivre le roi Courou et Sendabad. Il paraît cependant qu'un ouvrage persan intitulé *Livre de Sendabad* faisait partie de la littérature persane sous la dynastie des Arsacides, laquelle commença 256 ans avant Jésus-Christ et finit vers l'an 223 de notre ère.

[3] Silvestre de Sacy, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. IX, p. 404.

[1] Il est douteux qu'il y ait identité entre le *Livre de Sendabad* mentionné par Massoudi et le roman arabe que je viens de citer, roman dont M. Jonathan Scott a donné la traduction dans un volume qui a pour titre *Tales, anecdotes and letters translated from the arabic and persian*. Shrewsbury, 1800, in-8°. On peut affirmer toutefois que ce roman, traduit par M. Jonathan Scott d'après un manuscrit des *Mille et une Nuits* apporté de l'Inde, est au moins une imitation peu éloignée du livre original.

[2] Le nom de *Sendabar* est une altération légère de celui de *Sndabd*, altération due sans doute à la ressemblance du D et de l'R dans l'alphabet hébreu. Le *Mischlé-Sendabar* (Paraboles de Sendabar) a été imprimé plusieurs fois dans le cours du seizième siècle.

[3] M. Dacier a donné une notice de ce roman dans le XLI[e] tome des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, et M. Boissonade l'a publié sous le titre suivant : *Syntipas. De Syntipâ et Cyri filio Andreopuli narratio*, è codd. Paris. edita à J. Fr. Boissonade. Parisiis, 1828, in-12.

[4] Voyez l'*Essai sur les Fables indiennes et de leur introduction en Europe*. Paris, Techener, 1838, in-8°, p. 87.

[5] Je suis redevable de détails très-étendus sur ce livre hébreu à la complaisance d'un jeune orientaliste fort zélé, M. Pichard.

le Perse Mousos qui a le premier écrit cette histoire pour l'utilité de ceux qui la liront, ce qui prouve simplement qu'Andréopule n'en savait pas davantage, et ne conclut rien contre l'origine indienne énoncée par Massoudi.

La version grecque d'Andréopule a été considérée par M. Dacier [1] comme le type d'un livre latin fort célèbre au moyen âge et intitulé *Les Sept Sages de Rome*. Mais ce fut plus probablement d'après le roman hébreu des *Paraboles de Sendabar* [2], qu'un moine de l'abbaye de Haute-Selve[3], nommé Dam Jehans, composa le livre intitulé *Historia Septem Sapientum Romæ*, livre destiné à être traduit ou imité dans presque toutes les langues de l'Europe. Une des premières imitations françaises de ce roman latin date du treizième siècle et a pour auteur un trouvère nommé Hébers ou Herbers, qui adopta l'ouvrage de Dam Jehans pour thème d'un grand poëme intitulé *Les Sept Sages de Rome*, mais plus connu sous le nom de *Dolopathos*, et dont le héros est Lucinien fils de Dolopathos, roi de Sicile. Ce poëme, dont il ne reste aujourd'hui que deux manuscrits, dont un imparfait [4], est beaucoup plus étendu que l'original, auquel Herbers a ajouté plusieurs contes en développant d'ailleurs à sa manière ceux qu'il a conservés. C'est Herbers lui-même qui, dans sa préface en vers, fournit sur l'époque où il écrivait et sur le moine de Haute-Selve le peu de détails que l'on possède. Mais deux variantes différentes du même passage permettent de placer le trouvère sous Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, ou sous Philippe-le-Hardi, fils de saint Louis [5]. Quant au moine de Haute-Selve, il semble être désigné par Herbers dans le passage dont je viens de parler, sinon comme un contemporain, du moins comme un personnage dont le souvenir était encore récent, et son livre peut avoir été composé dans les dernières années du douzième siècle ou dans la première moitié du treizième.

J'éprouve encore plus d'incertitude relativement à un trouvère dont le nom est resté inconnu et qui composa probablement dans le cours du treizième siècle, non plus une imitation très-libre, mais une traduction en vers [6] assez fidèle du livre latin des *Sept Sages de Rome*, lequel fut aussi traduit en prose [7]. De la version en vers français composée par le trouvère

[1] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLI, p. 556.

[2] Voyez l'*Essai sur les Fables indiennes*, p. 149, 157, 167.

[3] *Haute-Selve* ou *Haute-Seille* (*Alta-Silva*) était une abbaye de l'évêché de Nancy.

[4] Ces deux manuscrits, l'un et l'autre du treizième siècle, se trouvent à la Bibliothèque du roi.

[5] Voyez l'*Essai sur les Fables indiennes*, p. 87 et 88.

[6] Cette traduction vient d'être publiée en Allemagne par M. Keller, sous le titre suivant : *Li Romans des Sept Sages, nach der pariser handschrift herausgegeben von H.-A. Keller*. Tubingen, 1836, in-8°.

[7] M. Le Roux de Lincy publie dans ce moment cette version en prose.

anonyme dérive, selon l'opinion très-fondée de M. Ellis, une ancienne traduction en vers anglais, dont ce savant a donné une bonne analyse, précédée d'une introduction [1]. Une autre version anglaise en prose [2] paraît dériver directement du texte latin. Il en est de même de la version en prose imprimée à Genève en 1492 [3].

Le roman des *Sept Sages de Rome* fut encore traduit du latin en allemand, en hollandais et en danois [4], et, chose singulière, il fut retraduit de l'allemand en latin par le jurisconsulte Modius, dont le livre fut publié vers 1570 [5]. Modius, à ce qu'il paraît, ignorait l'existence de l'histoire latine des *Sept Sages de Rome* qui cependant avait été imprimée plusieurs fois dans le quinzième siècle [6].

L'Italie et l'Espagne en dernier lieu nous offrent deux imitations du roman des *Sept Sages*, dont l'une a servi de modèle à l'autre; mais l'*Histoire du prince Erastus* [7], que l'auteur italien annonce comme une traduction du grec, dérive, au contraire, très-évidemment du roman latin de Dam Jehans.

Après cet énoncé rapide des diverses métamorphoses d'un livre dont il existe des traductions, ou pour mieux dire des imitations dans plusieurs langues orientales et dans les principales langues de l'Europe, je reviens à l'examen de la rédaction primitive; et l'analyse suivante du roman arabe des *Sept Visirs*, composé avec le livre grec de *Syntipas*, et le *roman hébreu* des *Paraboles de Sendabar*, confirmera le témoignage du chroniqueur arabe Massoudi, relativement à l'origine indienne du *livre de*

[1] Voyez l'ouvrage intitulé *Specimens of early english metrical romances*. London, 1811, in-8°, vol. III.

[2] *Seven wise Masters*, *W. Copland*, 1re édition sans date, mais de 1548 à 1567, ouvrage souvent réimprimé. Il en existe une traduction en vers écossais, composée par Jonh Rolland et réimprimée à Édimbourg en 1578, 1592 et 1631, in-4°.

[3] *Les Sept Sages de Rome*, 1 vol. in-4°, gothique, avec figures en bois.

[4] Voyez l'introduction du *Roman des Sept Sages*, en vers, par M. Keller.

[5] *Ludus Septem Sapientum de Astrei regii adolescentis educatione, periculis, liberatione, insigni exemplorum amœnitate iconumque elegantiâ illustratus, ante hac latino idiomate in lucem nunquam editus*. Le livre porte à la fin : *Impressum Francofurti ad Mœnum apud Paulum Reffeler, impensis Sigismundi Feyrabent*. Petit in-12 sans date.

[6] Il existe au moins cinq éditions de l'*Historia Septem Sapientum Romæ*, dont trois sans date : l'une imprimée à Albi, une autre à Strasbourg, et la troisième à Cologne, selon toute apparence. Il en a paru encore une édition où le style a été corrigé et qui porte le titre nouveau d'*Historia de Calumniâ novercali*. Petit in-4° gothique, avec figures en bois, publié à Anvers en 1490.

[7] *Li compassionevoli avvenimenti d'Erasto, opera dotta et morale di greco tradotta in vulgare*. Vinegia, 1542. — Cet ouvrage fut peu de temps après traduit en français sous le titre suivant : *Histoire pitoyable du prince Erastus, fils de Dioclétien, empereur de Rome*. Paris, 1565, in-18. — La traduction espagnole du livre italien est intitulée *Historia del principe Erasto, hijo del emperador Diocleziano, traducida de italiano per Pedro Hurtado de la Vera*. En Amberes, 1573, in-12.

Sendabad. Je me sers pour cette analyse de la traduction anglaise des *Sept Visirs*, publiée par M. Jonathan Scott [1].

HISTOIRE DU ROI, DE SON FILS, DE SA FAVORITE ET DES SEPT VISIRS.

Jadis vivait un sultan puissant et glorieux, qui était parvenu à un âge avancé sans avoir d'héritier. Les prières qu'il adressait au Très-Haut furent enfin exaucées, et il obtint un fils. Lorsque l'enfant eut atteint sa troisième année, le sultan le mit entre les mains de plusieurs précepteurs chargés de lui apprendre tout ce que doit savoir un prince, mais il ne fit aucun progrès sous leur direction et arriva à l'âge de huit ans sans avoir rien appris. Le sultan, furieux d'avoir un enfant aussi inepte, voulait le faire mettre à mort.

Il y avait alors à la cour un homme d'une grande sagesse et versé dans toutes les sciences. Cet homme, instruit de la fureur du roi contre son fils, alla trouver ce prince, l'engagea à calmer sa colère et promit de faire acquérir en deux ans à l'héritier royal toutes les connaissances qu'un prince doit posséder.

Le sultan ayant accepté cette offre, le philosophe emmena le jeune prince avec lui dans sa maison et lui fit préparer une chambre sur les murailles de laquelle il écrivit ce qu'il voulait apprendre à son élève. Tous les trois jours, il venait développer dans une leçon les préceptes tracés sur la muraille, et ce système réussit à tel point qu'au bout d'un an le jeune prince savait tout ce que son habile précepteur avait voulu lui apprendre.

Le philosophe fit connaître cet heureux succès au sultan, qui lui ordonna d'amener son fils au palais, afin qu'il pût l'examiner lui-même. Il s'apprêtait à obéir aux ordres de son souverain, lorsqu'il lui vint à l'idée d'examiner l'horoscope du jeune prince. En consultant les astres, il vit que si son élève, à partir du jour fixé par le sultan pour que son fils lui fût présenté, n'était pas sept jours sans parler, il devait périr de mort violente. Effrayé de la découverte, il en fait part au jeune prince et lui conseille de se rendre à la cour de son père, mais de ne point proférer une seule parole quelque question qu'on lui adresse, quelque menace qu'on puisse lui faire. Le jeune homme le lui promet; il se rend en effet au palais du sultan et ne donne aucune réponse à tous les discours qu'on lui adresse, gardant le silence le plus absolu. Le sultan, plein de colère et d'étonnement, envoie chercher le philosophe, mais on vient lui annoncer qu'il a pris la fuite et que l'on ignore le lieu de sa retraite.

Le sultan avait une maîtresse favorite jeune, d'une rare beauté, et qu'il aimait avec passion. Cette femme, apprenant ce qui se passe, demande au prince de lui confier son fils, dans l'espoir de lui faire rompre son silence obstiné. Elle amène en effet le jeune homme dans sa chambre et l'accable de caresses qu'il repousse. Nous sommes jeunes tous les deux, lui dit-elle enfin, sois à moi comme je veux être à toi. Ton père est accablé d'années et n'a pas longtemps à vivre. Alors tu hériteras de son royaume et tu me prendras pour épouse; mais si tu refuses de répondre à mes désirs, ta perte est assurée : choisis donc le bonheur ou la mort [1].

Le jeune prince, indigné, n'est pas maître de sa colère. Aujourd'hui, lui dit-il, il m'est défendu de parler, mais dans sept jours je dévoilerai ton crime. La favorite, se voyant perdue, ne pense plus qu'à prévenir l'accusation du prince; elle s'arrache les cheveux, déchire ses vêtemens, et, courant en toute hâte vers le sultan, elle accuse le jeune prince d'avoir voulu lui faire violence. Le monarque, furieux, ordonne que son fils soit mis à mort sur-le-champ.

Le conseil du sultan se composait de sept visirs, que le philosophe avait en secret fait avertir du motif pour lequel son élève gardait un silence obstiné. Instruits de l'ordre donné par le sultan, ils tiennent conseil et prennent la résolution de mettre tout en œuvre pour empêcher l'exécution du prince dans la crainte que plus tard le sultan, venant à se repentir d'avoir cédé à un premier mouvement de colère, ne les en rendît responsables. Ils conviennent que chaque jour un d'entre eux, jusqu'à l'expiration du funeste terme, ira trouver le sultan et s'efforcera par ses discours de le détourner de son cruel dessein [2].

En effet le premier visir se rend au palais, et après s'être prosterné devant son souverain, pour lui prouver combien il est nécessaire de se mettre en garde contre la malice des femmes, il lui raconte l'histoire suivante :

HISTOIRE D'AHMED L'ORPHELIN.

Un sultan charitable avait résolu d'élever tous les malheureux enfans que des femmes de mauvaise vie exposent quelquefois sur le chemin. Un jour en se promenant il aperçut, couché sur un tas de paille, un enfant mâle qui lui parut aussi beau que la lune. Il ordonna de l'emporter au palais et de le confier aux soins d'une nourrice. Lorsqu'il fut grand, il le plaça dans une école, où le jeune homme apprit à lire l'Alcoran et fut instruit dans les sciences.

Lorsque son éducation fut terminée, le sultan lui

[1] Voyez ci-dessus la note 1 de la page 285, 2e colonne.

[1] Les propositions de la favorite s'accordent peu avec l'âge de neuf ans que le romancier donne au jeune prince. Il y avait peut-être une faute dans le manuscrit de M. Jonathan Scott.

[2] Ce début est à peu près le même dans les *Paraboles de Sendabad* et dans *Syntipas*. Le roman hébreu met en scène un roi de l'Inde nommé Bibur, et le precepteur du jeune prince se nomme *Sendabar*; dans le roman grec il s'agit d'un roi de Perse nommé Cyrus, et le philosophe auquel il confie l'éducation de son fils s'appelle *Syntipas*.

donna la charge de trésorier ; il finit par avoir en lui une telle confiance qu'il ne faisait rien sans son avis et que le jeune homme avait accès dans les appartemens intérieurs.

Le sultan lui dit un jour : Va dans la chambre de ma favorite Hayat-Alnefous[1] et rapporte-moi une fiole qui s'y trouve. Le jeune homme obéit, et en entrant dans la chambre de la favorite, il la surprit avec un esclave. Il prit la fiole sans avoir l'air de rien voir, et retourna sur-le-champ auprès du sultan. Que t'est-il donc arrivé, Ahmed ? dit le sultan : tu es bien ému !

— Seigneur, répondit le bon orphelin, cela tient simplement à ce que je suis venu très-vite. Et il ne dit pas un mot de ce qu'il avait découvert.

La favorite Hayat-Alnefous, convaincue qu'Ahmed l'avait vue avec son amant, voulut se défaire de lui ; lorsque le sultan entra dans sa chambre, il la trouva toute en pleurs, la figure meurtrie et les vêtemens déchirés. Que signifie cela ? dit-il. — Seigneur, répliqua-t-elle, l'homme qui doit sa naissance à l'adultère ne peut commettre que des actions criminelles. — Je comprends, dit le sultan : que ce crime soit un secret pour tout le monde, et dans une heure je t'enverrai la tête de celui qui t'a outragée. Il sortit aussitôt et retourna dans son appartement, plein d'indignation.

Ahmed, pendant ce temps, était loin de se douter du sort qui l'attendait. Le sultan appela en particulier un de ses esclaves et lui dit : Rends-toi dans telle maison pour y attendre mes ordres. Lorsqu'il se présentera un homme qui te dira : Exécute ce que le sultan t'a commandé, alors tranche lui la tête, que tu placeras dans une corbeille couverte. Et lorsque j'enverrai un messager qui viendra te dire : As-tu fait ton devoir ? remets-lui la corbeille, qu'il m'apportera. — Entendre c'est obéir, dit l'esclave, et il partit sur-le-champ. Peu de temps après, le sultan appela Ahmed, qui ne soupçonnait nullement le sort que son maître lui réservait. Rends-toi dans telle maison, lui dit-il, et enjoins à l'esclave que tu y trouveras d'exécuter mes ordres.

Ahmed partit, mais sur son chemin il rencontra l'esclave complice de la favorite qui était à boire et à se réjouir avec d'autres esclaves. Aussitôt le misérable, en voyant Ahmed, pensa que s'il pouvait le retenir et l'empêcher de remplir son devoir auprès du sultan, il attirerait sur lui la colère du maître, qui pourrait bien le faire mourir. Il l'arrête, le salue avec beaucoup d'égards et le prie de s'asseoir quelque temps avec eux.

Le sultan m'a chargé d'une commission, répondit Ahmed, et je ne puis m'arrêter.

— J'irai à ta place, répondit l'esclave. Alors Ahmed lui indiqua la maison où il devait se rendre, lui expliqua ce qu'il avait à dire, et l'esclave partit.

En arrivant dans la maison indiquée, il trouva l'esclave qui attendait, et il n'eut pas plutôt dit : Le sultan te commande d'exécuter ses ordres, que l'esclave, tirant son cimeterre, fit sauter la tête du misérable, qu'il plaça ensuite, après l'avoir lavée, dans une corbeille dont il assujettit le couvercle.

Ahmed, qui s'était assis avec les autres, ne voyant pas revenir son messager, prit congé de la compagnie et se rendit à la maison, où l'esclave attendait encore, et lui demanda si les ordres du sultan avaient été fidèlement exécutés. L'esclave lui répondit affirmativement et lui remit la corbeille, qu'Ahmed emporta sans se douter de ce qu'elle contenait et sans avoir la curiosité de l'ouvrir.

Le sultan fut un peu surpris de revoir Ahmed. Je t'avais chargé d'une commission, lui dit-il, et tu l'as sans doute confiée à un autre. — Seigneur, c'est la vérité, répondit le jeune homme. — As-tu vu ce que renferme cette corbeille? continua le sultan. — Non, seigneur, répondit Ahmed, je jure par votre tête sacrée que j'ignore entièrement le contenu de cette corbeille et que je ne l'ai pas ouverte. La surprise du sultan fut extrême. Ahmed, dit-il, ôte le couvercle. Le jeune homme obéit, et vit avec étonnement la tête de l'esclave complice d'Hayat-Alnefous.

Ahmed, s'écria le sultan, l'homme dont voici la tête était-il coupable d'un crime qui méritât la mort? Dis-le-moi, tu le sais peut-être. — Seigneur, répondit le jeune homme, je vais vous déclarer la vérité. Lorsque je fus chargé par vous d'aller chercher une fiole dans la chambre d'Hayat-Alnefous, je trouvai cet esclave dans ses bras. Je pris la fiole sans témoigner que j'eusse rien vu. En me rendant ensuite à la maison ou vous m'aviez envoyé, je rencontrai sur mon chemin l'esclave coupable, se divertissant avec d'autres esclaves. Comme il voulait me retenir, je lui fis connaître la commission que vous m'aviez donnée et il s'en chargea. Vous savez le reste.

— L'œil de la Providence est seul clairvoyant! s'écria le prince. Alors il raconta au jeune homme l'accusation portée contre lui par la favorite, et il ordonna ensuite qu'elle fût mise à mort[1].

[1] *Hayat-Alnefous* veut dire *vie des âmes*.

[1] Cette histoire ne diffère pas pour le fond d'un conte dévot intitulé *D'un roi qui voulut faire brûler le fils de son sénéchal.* (Voyez les *Fabliaux traduits par Legrand d'Aussy*, t. V, p. 56.) Seulement la punition du traître, qui est l'effet du hasard dans le conte oriental, est amenée dans le fabliau par la volonté de Dieu, qui protége, à cause de sa dévotion, le jeune homme victime d'une calomnie. La même légende se retrouve dans la rédaction anglaise du recueil intitulé *Gesta Romanorum*, dont elle forme le chapitre XCVIII. (Voyez la traduction du révérend Charles Swan ; Londres, 1824, in-12, t. Ier, p. 104 de l'introduction.) On rencontre encore cette histoire dans les *cento novelle antiche* (in Fiorenza, 1572, *nov.* LXVIII, p. 75, in-4°), dans le recueil de Giraldi Cinthio (VIIIe dizaine, VIe nouvelle ; traduction de Gabriel Chapuis, Paris, 1584, in-8°, p. 115), et dans l'histoire de sainte Élisabeth, reine de Portugal. (Voyez l'anecdote des *Deux pages*, dans les *Anecdotes chrétiennes de l'abbé Reyre*, t. Ier.) — *L'histoire d'Ahmed l'orphelin* ne se

Après ce récit, le même visir, pour donner au sultan un autre exemple des artificieuses inventions du sexe féminin, raconte l'*Histoire du marchand, de sa femme et du perroquet*[1], que l'on a déjà lue dans les *Mille et une Nuits*.

Les deux histoires débitées par le visir font quelque impression sur l'esprit du sultan, qui révoque l'ordre qu'il avait donné. Mais la nuit suivante la favorite le ramène à des sentimens de colère et de crainte pour sa sûreté, en lui racontant l'histoire d'un foulon qui se noie lui-même en voulant sauver son fils que le courant d'une rivière emportait[2]; et pour prouver au prince combien est injuste l'accusation de malice et de perversité portée par le premier visir contre les femmes, elle fait le récit suivant :

LA FEMME DU VISIR.

Un sultan qui aimait les femmes avec passion, en se promenant un jour sur la terrasse de son palais, aperçut sur celle d'une maison voisine une femme qui lui parut charmante et dont soudain il devint amoureux. Ayant appris qu'elle était mariée à un de ses visirs, il envoya chercher le ministre et lui donna une mission qui devait le retenir absent pendant quelque temps, avec ordre de ne point revenir qu'il n'eût terminé l'affaire qui lui était confiée. Le visir obéit à l'ordre de son souverain et se mit en route aussitôt. Lorsque le sultan apprit qu'il était parti, dans son impatience de voir la dame qu'il aimait, il se rendit à sa maison. Elle alla à sa rencontre, baisa la terre devant lui et appela sur sa tête les bénédictions du ciel ; mais elle était vertueuse et nullement disposée à enfreindre ses devoirs.

Monseigneur, lui dit-elle, à quoi dois-je attribuer l'honneur de votre visite ? — A l'excès de mon amour et de ma passion pour vous. Alors elle se prosterna de nouveau et dit : Seigneur, il n'est point convenable que je sois votre maîtresse, mon cœur n'a jamais aspiré à un tel honneur.

Alors le sultan lui prit la main et voulut l'attirer à lui. Seigneur, s'écria-t-elle, cela ne doit pas être. Voyant cependant que ses refus mécontentaient le sultan, elle dissimula et lui dit : Seigneur, attendez que j'aie préparé le souper ; lorsque vous aurez pris une légère collation, j'obéirai aux ordres dont il vous plaira de m'honorer.

Alors elle fit asseoir le sultan sur le sofa de son mari, et lui apporta un livre dans lequel le visir avait coutume de lui faire des lectures. Ce livre renfermait des préceptes et des admonitions contre l'adultère et les liaisons coupables, ainsi que l'ordre donné par le ministre à son épouse de ne jamais admettre personne dans son appartement sans son ordre. La lecture de ce livre fit impression sur le sultan et le fit renoncer à son coupable projet.

Il cessa en conséquence de l'importuner davantage. Après le souper, il se leva pour faire ses ablutions et ôta sa bague, qu'il plaça sous un coussin du sofa ; mais au moment de son départ, il oublia de la reprendre.

Lorsque le visir fut de retour de son voyage, il alla rendre compte de sa mission au sultan, puis il retourna chez lui et s'assit sur le sofa. Quel fut son étonnement en trouvant la bague du sultan sous un des coussins. Naturellement jaloux, il conçut des soupçons contre sa femme ; dans son dépit, il se sépara d'elle pendant une année, et durant tout ce temps, il ne voulut pas même entendre parler d'elle.

Piquée de la froideur de son époux, la dame s'en plaignit à son père et l'informa de la conduite qu'il avait tenue à son égard pendant une année. Le père alla sur l'heure trouver le sultan et lui dit en présence du visir :

Que Dieu conserve les jours du sultan ! Je possédais un élégant jardin formé de mes propres mains et que j'ai arrosé jusqu'au moment des fruits. Alors j'en ai fait présent à votre visir, qui, après en avoir joui quelque temps, l'a tout à coup négligé et abandonné, laissant flétrir les belles fleurs de ce jardin, qui demeure maintenant en friche.

— Qu'as-tu à répondre ? demanda le sultan à son ministre. — Seigneur, répliqua le ministre, cet homme a dit la vérité ; mais un jour, étant entré dans mon jardin, j'y ai aperçu la trace d'un lion ; la crainte s'est emparée de moi, et depuis ce moment, je me suis abstenu de le visiter.

Le sultan comprit cette parabole, et, se rappelant qu'il avait oublié son anneau dans la maison du visir, il pensa que c'était à cette circonstance que le ministre faisait allusion. Il est vrai, dit-il au visir, que le lion est entré dans ton jardin, mais il n'y a pas commis de dégâts. Dissipe d'injustes soupçons ; ta femme est vertueuse et pure.

Le visir s'inclina et fut convaincu que le sultan avait respecté l'honneur de son épouse. Il retourna auprès d'elle, apprit ce qui s'était passé entre elle et le prince et se fia dorénavant à sa vertu et à sa fidélité[1].

Le lendemain matin le sultan, dont les deux récits de la favorite ont complétement changé les résolutions, ordonne de nouveau que le prince soit conduit au supplice. Alors le second visir se présente, il exhorte le sultan à calmer sa colère et à ne pas prendre légère-

trouve ni dans les *Paraboles de Sendabar* ni dans le roman grec de *Syntipas*.

[1] *Histoire du Mari et du Perroquet*. XIVe Nuit. — Ce conte se trouve aussi dans les *Paraboles de Sendabar* et dans *Syntipas* (p. 21 de l'édition de M. Boissonade). Il a passé dans le *Livre des sept Sages de Rome* (voyez l'*Essai sur les fables indiennes*, p. 148), et il fait aussi partie du recueil de Sansovino (Giorn. VII, nov. 8).

[2] *Paraboles de Sendabar*. — *Syntipas*, p. 24.

[1] Ce conte fait aussi partie des *Paraboles de Sendabar* et du roman de *Syntipas* (p. 16). On le retrouve encore dans les *Mélanges de littérature orientale* de Cardonne (t. Ier, p. 8).

ment une détermination aussi grave, et pour lui donner une nouvelle preuve des stratagèmes et des artifices des femmes, il lui fait le récit suivant.

L'OFFICIER, SON ESCLAVE ET LA FEMME DU MARCHAND.

Un officier de la garde du prince avait une intrigue amoureuse avec la femme d'un marchand. Certain jour, il envoya son esclave savoir si le mari était absent et s'il pouvait se présenter. L'esclave chargé du message trouva la dame seule au logis. Comme il était jeune et bien fait, il plut à la dame et demeura fort longtemps avec elle.

L'officier, impatienté d'attendre, prit le parti de venir lui-même et l'esclave n'eut que le temps de se cacher. Pendant que les deux amans causaient ensemble, le mari frappa à la porte. L'officier, troublé, cherchait une retraite. Voici ce qu'il faut faire, dit la dame, tirez votre épée et lorsque mon mari paraîtra, menacez-moi, accablez-moi d'injures, en disant : Il est ici, vous l'avez caché. Puis sortez tout en continuant vos invectives.

Le mari entra dans l'appartement et ne fut pas peu surpris de la fureur apparente de l'officier. Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il à sa femme. — Vous avez, lui dit-elle, sauvé la vie à un malheureux musulman. Tout à l'heure, j'étais assise à travailler, lorsqu'un jeune homme s'est précipité dans la chambre en criant : Sauvez-moi de la mort et Dieu vous sauvera du feu de l'enfer. Un officier veut me tuer, bien que je ne sois pas coupable. Alors je l'ai caché dans mon appartement. L'officier est survenu presque aussitôt, et après m'avoir accablée d'injures, il m'aurait peut-être tuée dans sa fureur, si vous n'étiez arrivé. — Dieu te récompense d'une conduite aussi généreuse! s'écria le mari, transporté d'admiration. Alors la dame ouvrit la porte de la chambre et fit sortir l'esclave, qui avait tout entendu et qui se jeta à ses pieds en pleurant de reconnaissance, de sorte que le pauvre mari ne se douta en aucune manière du tour que sa femme lui jouait [1].

Cette histoire ayant amené un nouveau sursis, pendant la nuit la favorite renouvelle ses instances auprès du sultan pour obtenir de lui la promesse de faire périr son fils, et afin de lui prouver combien il a tort de prêter l'oreille aux discours mensongers de ses ministres, elle lui raconte l'histoire d'un visir qui avait voulu faire périr le fils du roi son maître, histoire que l'on a déjà rencontrée dans les *Mille et une Nuits* [2].

Seigneur, dit la favorite en terminant, ce récit vous donne un exemple de la perfidie d'un visir. Les vôtres ne sont pas moins trompeurs ; gardez-vous d'ajouter foi à leurs discours.

Le sultan, persuadé par ce récit, donne de nouveaux ordres pour l'exécution de son fils ; mais le troisième visir se présente, et, pour prouver à son maître que les plus grands malheurs peuvent résulter d'une action inconsidérée, il lui raconte l'histoire de deux tribus puissantes qui se firent une guerre à mort pour une ruche de miel [1].

Le soir du même jour la favorite revient trouver le sultan, et après s'être prosternée devant lui : Seigneur, lui dit-elle, vous avez repoussé mes justes réclamations et apporté de nouveaux délais à l'exécution de la sentence ; mais le Très-Haut m'assistera comme il a assisté le fils d'un sultan contre le visir de son père. D'après le désir manifesté par le sultan, la favorite lui raconte cette histoire, dont voici le précis :

LE PRINCE MÉTAMORPHOSÉ.

Un sultan riche et puissant n'ayant qu'un seul fils le fiança à la fille d'un autre souverain, et le jeune homme, accompagné d'un visir et d'une nombreuse escorte, partit pour se rendre dans le royaume de la princesse qui lui était accordée en mariage. Malheureusement le visir chargé de veiller sur lui était un traître qu'un autre prince, rival du premier, avait mis dans ses intérêts en lui faisant de riches présens. Les voyageurs trouvèrent sur leur chemin un désert qu'il leur fallait traverser et dans lequel se trouvait une source appelée la Fontaine-Blanche, qui jouissait de la propriété merveilleuse de transformer les hommes en femmes et les femmes en hommes à l'instant où l'on buvait de ses eaux. Le perfide visir, qui connaissait parfaitement la propriété de cette source, se dirige de ce côté avec le jeune prince. Ce dernier, fatigué par une longue marche pendant la chaleur du jour, aperçoit la fontaine avec joie et descend de cheval pour aller se désaltérer. Mais à peine a-t-il bu que la métamorphose s'opère et le prince devient une femme. Honteux et désespéré, il déclare au visir qu'il n'ira pas plus loin et qu'il ne se présentera à la cour du sultan son beau-père que lorsque la fortune lui aura offert un remède à sa triste métamorphose. Le perfide visir n'insiste pas et retourne à la cour du sultan père du prince lui faire part de ce malheureux événement.

Le jeune homme, resté seul, rencontre sur son chemin un cavalier d'une figure majestueuse. Madame, lui dit le cavalier, comment vous trouvez-vous

[1] Cette histoire se trouve aussi dans les *Paraboles de Sendabar* et dans le roman grec de *Syntipas* (p. 29), d'où elle a passé dans le *Décameron* (VII[e] journée, VI[e] nouv.) — C'est une de celles dont on retrouve l'origine chez les Indiens, et la fable de la *Fermière et de ses deux Amans*, dans le recueil sanscrit intitulé *Hitopadésa*, n'en diffère nullement pour le fond. (Voyez l'*Essai sur les fables indiennes*, p. 77.)

[2] *Histoire du visir puni*, XV[e] Nuit. — Ce conte fait aussi partie des *Paraboles de Sendabar* et du roman de *Syntipas* (p. 32).

[1] Cette histoire se retrouve dans le roman de *Syntipas* (p. 37).

seule au milieu du désert, et quelle peut être la cause de la tristesse que je remarque sur vos traits?

Le prince raconte son aventure au cavalier. Consolez-vous, lui dit ce dernier, qui était un génie, et séchez vos larmes, je vais essayer de vous secourir. Le génie, prenant en croupe son protégé, se met en marche. Les deux voyageurs sortent du désert, travrsent une plaine verdoyante, puis arrivent dans une plaine d'un aspect effrayant, appelée la contrée noire. Le génie conduit alors le prince auprès d'une source et lui ordonne de s'y aller désaltérer. Aussitôt que le jeune homme a bu de cette eau, son sexe lui est rendu [1].

Plein de joie, il rend grâce à Dieu et se jette aux pieds de son bienfaiteur. Cette source, lui dit le génie, est appelée la fontaine des femmes; lorsqu'une femme en boit, elle devient homme par la volonté de Dieu.

Le génie se remet en marche avec le prince et le conduit à son palais. Après un jour passé au milieu des plaisirs et de la joie, le bienveillant génie demande à son hôte s'il voudrait passer la nuit dans le palais de sa fiancée. Sans doute, seigneur, dit le jeune homme, mais comment le pourrais-je? Le génie appelle un afrite d'une taille gigantesque. Giazour, lui dit-il, prends ce jeune homme sur ton dos et transporte-le dans le palais du sultan son beau-père.

Après avoir pris congé de son bienfaiteur, le prince grimpe sur le dos de l'afrite, qui, prenant son vol, fend les airs et, après un intervalle de temps très-court, dépose le jeune homme sur la terrasse du palais. Le lendemain matin il est présenté au sultan, qui l'accueille avec de grands transports de joie, et au bout de peu de jours les noces du prince et de la fille du sultan sont célébrées avec magnificence. Après avoir passé un mois à la cour de son beau-père, il part avec son épouse pour retourner dans son royaume, et son père en le revoyant passe du désespoir à la joie la plus vive [2].

La favorite en terminant déclare qu'elle espère que Dieu viendra de même à son secours contre les visirs, et le sultan promet de lui rendre justice.

Le lendemain matin, le quatrième visir se présente devant le sultan et l'engage à ne pas se porter à un acte dont il peut se repentir un jour. Pour lui démontrer encore combien les femmes sont trompeuses, il lui raconte une histoire dont voici le précis:

[1] Ces deux sources rappellent les deux fontaines du poëme de Boyardo, dont l'une fait naître l'amour et l'autre l'aversion dans le cœur de celui qui s'y désaltère. (Voyez *Roland l'amoureux*, traduction de Lesage, liv. Ier, chap. IX.) Le conte bizarre du roman de Fortunatus, où figurent ces deux arbres dont l'un fait pousser des cornes sur la tête lorsqu'on mange de ses fruits, et l'autre les enlève, offre aussi quelque analogie avec les deux sources du conte arabe. (Voyez les *Riches entretiens des voyages et adventures de Fortunatus, nouvellement traduits d'espagnol en françois*. Paris, 1637, in-12, chap. XL et XLI.)

[2] Ce conte fait aussi partie des *Paraboles de Sendabar* et du roman de *Syntipas*, mais il est singulièrement altéré. (Voyez l'*Essai sur les fables indiennes*, p. 104.)

LE FILS DU MARCHAND ET LA JEUNE FEMME.

Un jeune débauché ayant aperçu une femme parfaitement belle, mariée au fils d'un marchand, en devient amoureux. Il profite de ce que le marchand est parti en voyage pour adresser un aveu à la dame, mais elle refuse de le recevoir. Alors il va trouver une vieille femme du voisinage qui est liée avec la dame, lui découvre sa passion et lui offre dix pièces d'or si elle consent à servir son amour.

La vieille intrigante accepte et imagine la ruse suivante. Elle va rendre visite à la femme du marchand, emmenant avec elle une chienne à laquelle elle a fait manger de force un gâteau très-assaisonné de poivre. L'âcreté du poivre fait pleurer la chienne, et la jeune femme, qui s'en aperçoit, en demande la cause. Ma chère dame, répond la vieille, cette chienne était auparavant une belle jeune fille. Un sorcier juif devint amoureux d'elle et ne fut pas écouté. Furieux et désespéré, il la transforma par son art magique en une chienne, comme vous voyez. La pauvre jeune fille était mon amie et je l'ai prise avec moi. C'est la pensée de son malheur qui la fait pleurer. Ce récit fait une grande impression sur la femme du marchand; elle se rappelle aussitôt qu'un jeune homme lui a adressé des vœux qu'elle a repoussés. Elle conçoit la crainte que dans son mécontentement il n'exerce sur elle la même vengeance que le sorcier juif sur la jeune fille. La vieille l'entretient dans cette pensée et la détermine à recevoir son amant [1].

Elle sort pour aller le retrouver; mais après l'avoir longtemps cherché, elle ne peut pas réussir à le rejoindre. Ne voulant pas perdre le profit que cette affaire doit lui rapporter, elle s'ingère de présenter un autre jeune homme à la place de celui qu'elle ne peut pas trouver, et rencontrant par hasard le mari de la dame, qui revenait de son voyage et qu'elle ne connaissait pas, elle lui propose un bon souper et une jolie maîtresse. Notre homme accepte, suit la vieille, et les soupçons les plus violens s'emparent de lui lorsqu'il reconnaît sa maison.

L'entremetteuse le laisse à la porte et va prévenir la dame, qui, se mettant à la fenêtre, reconnaît son mari. Cependant elle ne se déconcerte pas; elle descend et accable son mari de reproches sur sa conduite. J'étais instruite de ton retour, lui dit-elle, et pour t'éprouver je t'ai envoyé cette femme avec le message dont tu as été dupe. Je vois bien que, malgré tes pro-

[1] Toute la première partie de cette histoire se trouve dans le recueil de contes en sanscrit intitulé *Vrihat-Kathâ*. (Voyez le *Quarterly oriental magazine* de Calcutta, 1824, vol. II, p. 102-106, et l'*Histoire de Devasmitâ* dans le choix de contes indiens de cette collection.) — L'histoire de la *Chienne et de la Vieille entremetteuse* se lit encore dans la *Discipline cléricale* de Pierre Alfonse (Paris, 1824, t. Ier, p. 75, édition des bibliophiles), et dans les *Gesta Romanorum* (t. Ier, p. 120 de la traduction anglaise de Ch. Swan). — Voyez aussi les *Fabliaux de Legrand d'Aussy* (vol. IV, p. 50, édit. de 1829, in-8°).

messes, tu m'as été infidèle. Je ne veux plus vivre avec toi ; il faut nous séparer.

Le mari, interdit, se confond en excuses et jure à sa femme par un serment solennel qu'il n'a pas commis la moindre infidélité à son égard. La vieille s'entremet pour rétablir la paix entre les deux époux, et la feinte colère de la dame finit par s'apaiser [1].

Cette histoire amène un nouveau sursis, mais le soir même la favorite se présente tenant un vase rempli de poison : Si vous ne me rendez pas justice, dit-elle au sultan, je vais avaler ce poison et vous serez responsable de cet acte de désespoir. Vos visirs prétendent que les femmes sont fausses et trompeuses ; mais il n'y a point de créature plus perverse que l'homme, en voici la preuve :

HISTOIRE DU PEINTRE.

Un peintre qui aimait les femmes avec fureur vit un jour chez un de ses amis le portrait d'une jeune fille charmante peint sur le mur de l'appartement, et il en devint aussitôt éperdument amoureux. Tu es fou, lui disaient ses amis. Comment t'avises-tu de te prendre ainsi de belle passion pour un portrait peint sur une muraille et dont tu n'as jamais vu l'original ! Qui sait même s'il a jamais existé ! — Vous vous trompez, répondait-il, un peintre n'aurait jamais pu imaginer des traits aussi ravissans : il faut certainement qu'il ait eu un modèle. — Pourquoi l'imagination d'un homme de talent n'aurait-elle pas pu enfanter cette figure ? disait-on à notre amoureux. — Je n'en puis rien croire, répliqua-t-il, et je n'aurai de repos que lorsque j'aurai parlé moi-même à l'auteur de cet admirable portrait. On lui fit connaître le nom du peintre ainsi que la ville où il demeurait, et le jeune homme lui écrivit pour le prier de mettre fin à son incertitude. Il reçut pour réponse que le portrait en question était celui d'une chanteuse appartenant à un visir de la ville d'Ispahan. Cette nouvelle causa la plus vive joie au jeune homme ; il fit en toute hâte ses préparatifs, se mit en route, voyagea jour et nuit, et arriva dans la ville objet de tous ses vœux.

Au bout de quelques jours il fit la connaissance d'un apothicaire, dont il devint l'intime ami. En causant ensemble sur divers sujets, ils vinrent à parler du sultan d'Ispahan et de son caractère. Notre souverain, dit l'apothicaire, a pour les sorcières une haine mortelle, et toutes celles qui lui tombent entre les mains, il les fait jeter dans une caverne profonde en dehors de la cité, et elles y meurent de faim et de soif. Ils parlèrent ensuite de la célèbre chanteuse du visir, et l'apothicaire apprit au jeune homme qu'elle était toujours chez le ministre.

Lorsque le peintre eut reçu cette assurance, il conçut le plan d'un stratagème. A la première nuit de clair de lune il se déguisa en voleur et se rendit au palais du visir. Au moyen d'une échelle de cordes, il grimpa sur la terrasse et de là descendit dans la cour. Une lumière brillait dans un des appartemens ; il y entra et vit couchée sur un lit d'ivoire richement incrustré d'or une femme aussi brillante que le soleil dans un jour serein. A sa tête et à ses pieds étaient placées des lampes que l'éclat de ses traits faisait pâlir. Il s'approcha pour la regarder et reconnut l'objet de son amour. Près de l'oreiller de la dame était un magnifique voile dont la broderie était formée d'un mélange de perles et de pierres précieuses. Il tira son poignard de sa ceinture et fit à cette belle personne une légère égratignure à la main. La douleur la réveilla sur-le-champ, et pleine d'effroi à la vue d'un homme qu'elle prit pour un voleur, elle lui dit : Prenez ce riche voile, mais épargnez ma vie. Il emporta le voile et se retira.

Lorsque le jour parut, il se revêtit de vêtemens blancs, comme une pieux pèlerin, et alla se présenter à l'audience du sultan, qu'il salua humblement. Seigneur, dit-il, je suis un pèlerin voué aux pratiques de dévotion. D'après ce que j'ai entendu rapporter de votre piété et de votre amour pour la justice, j'ai quitté le Khorassan, mon pays, pour venir me mettre sous votre protection. Lorsque j'arrivai hier, le soleil était couché depuis longtemps et je trouvai les portes de votre capitale fermées. Je me vis obligé de passer la nuit en plein air, et je commençais à sommeiller lorsque quatre femmes sortirent d'un petit bois, l'une montée sur une hyène, une autre sur un bélier, une troisième sur une chienne noire, et la quatrième sur un léopard. Je reconnus aussitôt des sorcières. Une d'elles s'approcha de moi, me donna d'abord des coups de pieds et me frappa ensuite avec un fouet qui semblait flamboyant. Je répétai alors les saints noms du Tout-Puissant et portai à cette femme un coup de couteau qui lui fit une blessure à la main. Elle prit la fuite ; mais en se sauvant elle laissa tomber ce voile que je ramassai et qui est brodé de perles et de pierres précieuses. Mais qu'en ferais-je, moi qui ai entièrement renoncé au monde ! Ayant ainsi parlé, il déposa le voile devant le sultan et s'éloigna.

En examinant ce voile, le sultan crut le reconnaître et se rappela qu'il en avait fait présent à son visir. Ne t'ai-je pas donné ce voile ? dit-il au ministre. — Oui, seigneur, répondit-il, et j'en ai fait présent à ma favorite. — Qu'on l'amène sur-le-champ, s'écria le sultan, car c'est une abominable sorcière. Le visir alla chercher la jeune fille et l'amena. A la vue de la blessure qu'elle avait à la main, le sultan ne douta pas de la vérité du rapport du prétendu pèlerin et ordonna de jeter la chanteuse dans la caverne des sorcières.

Lorsque le peintre apprit que son stratagème avait

[1] Cette histoire fait aussi partie des *Paraboles de Sendabar* et du roman de *Syntipas* ; mais l'idée du dénoûment que l'on vient de lire paraît empruntée au recueil indien des *Contes d'un Perroquet*. (Voyez la traduction française de Mme Marie d'Heures, p. 79.)

réussi et que la jeune fille était renfermée dans la caverne, il prit une bourse de mille dinars et alla trouver le gardien de la caverne. Prenez cette bourse, lui dit-il, et écoutez-moi. Il lui fit alors un récit de ses aventures. Cette jeune fille est innocente, dit-il en terminant, et c'est moi qui suis cause de son malheur. Si vous lui rendez la liberté, vous ferez une action charitable et sans danger pour vous, puisque je l'emmenerai secrètement dans mon pays. Si elle reste dans ce caveau, elle sera bientôt au nombre des morts. Ayez pitié d'elle et de moi, et gardez cette bourse en récompense de votre humanité. Le gardien se laissa toucher; il fit sortir la jeune fille, et le peintre partit sur-le-champ avec elle pour son pays [1].

Le sultan prend de nouveau la résolution de faire mettre le prince à mort, mais le jour suivant le cinquième visir obtient la révocation de cet ordre. Seigneur, lui dit-il, une action imprudente peut être suivie d'un repentir semblable à celui du jeune homme dont parle l'histoire. Sur le désir manifesté par le sultan, le visir raconte une histoire dont voici le précis :

LES VIEILLARDS ET LE MAUVAIS SUJET.

Un jeune homme ayant dissipé toute sa fortune est obligé de prendre le métier de porteur. Certain jour, un vieillard d'une figure vénérable lui offre d'entrer à son service : Nous sommes, lui dit-il, dix vieillards qui vivons ensemble dans la même maison et nous avons besoin de quelqu'un pour nous servir. Seulement je te recommande, lorsque tu nous verras gémir et pleurer, de ne faire aucune question. Le jeune homme observe exactement la condition imposée et sert fidèlement les vieillards, qui finissent par mourir l'un après l'autre. Celui qui avait amené le jeune homme reste le dernier, et lorsqu'il est près de son dernier moment, le jeune homme se hasarde à le prier de satisfaire sa curiosité. Mon fils, répond le vieillard, je t'ai toujours aimé et je craindrais pour toi un sort pareil au mien. Garde-toi surtout d'ouvrir la porte que voici. Le vieillard meurt. Le jeune homme, maître de la maison, cède à la curiosité et ouvre la porte interdite. Il traverse un long passage, au bout duquel il se trouve au bord de la mer, et un aigle blanc [2] le saisit et le transporte dans une île. Il y rencontre de jeunes filles qui le conduisent à leur reine, dont il devient l'époux. Seigneur, lui dit-elle, tout ici vous appartient, mais gardez-vous d'ouvrir cette porte que voici, vous auriez à vous en repentir. Le jeune homme passe sept mois dans les plaisirs et dans la joie, mais au bout de ce temps sa fatale curiosité lui fait ouvrir la porte défendue : il se trouve de nouveau dans un long passage qui le conduit au bord de la mer, et le même aigle le saisissant le transporte dans sa maison, où il le laisse en proie aux regrets les plus vifs [1].

Le sultan ordonne un nouveau sursis; mais le soir la favorite, pour prouver au prince que l'esprit des hommes n'est pas moins fertile en ruses coupables que celui des femmes, fait le récit suivant :

HISTOIRE DU PRINCE ET DE LA FEMME DU MARCHAND.

Un marchand, jaloux au dernier point et qui avait une très-belle femme, craignant pour son honneur, n'avait pas voulu habiter dans la ville, mais avait fait bâtir un château dans un endroit retiré afin que personne ne vînt le visiter. Ce château était entouré de murs élevés et fermés par une porte très solide. Tous les matins en sortant il fermait sa porte, emportait la clé avec lui et allait passer la journée à la ville pour ses affaires.

Un jour, le fils du sultan, en se promenant pour son amusement, passa auprès du château et aperçut la femme du marchand qui se promenait sur la terrasse. Séduit par sa beauté et son admirable tournure, il essaya d'enfoncer la porte, mais elle était trop solidement fermée. A la fin, il écrivit une déclaration d'amour, et l'attacha à une flèche qu'il décocha sur la terrasse. La femme du marchand lut le billet, et flattée de l'amour du prince, elle fit une réponse favorable. Alors il prit une clé qu'il portait sur lui, l'attacha à un nouveau billet, qu'il lança comme le précédent. Ce billet était ainsi conçu : « Je m'introduirai auprès de vous dans un coffre dont voici la clé. » Le prince prit ensuite congé d'elle, retourna à la ville et manda le visir de son père, à qui il communiqua ce qui lui était arrivé, le priant de lui prêter assistance. Mon fils, lui dit le visir, que puis-je pour vous ? Je crains de compromettre mon caractère dans une affaire de ce genre. Quel est d'ailleurs votre plan ? — Tout ce que je vous demande, répondit le prince, c'est de m'aider à exécuter le plan que j'ai conçu. J'ai l'intention de me placer dans un grand coffre, que vous fermerez sur moi. Faites transporter ce coffre pendant la nuit dans la maison du marchand et dites-lui : Ce coffre renferme mes bijoux et mes trésors; je viens vous le confier pendant quelques temps, parce que j'appréhende que le sultan ne veuille s'en emparer.

Le visir finit par consentir, et le prince entra dans la caisse, qui fut refermée sur lui et transportée secrètement à la maison du marchand. Le visir frappa à la porte, et le marchand, qui se montra aussitôt,

[1] Cette histoire, qui ne se trouve ni dans les *Paraboles de Sendabar* ni dans *Syntipas*, a beaucoup de rapport avec un conte indien qui fait partie du poëme intitulé *Dasa-Koumara-Tcharita*. (Voyez le *Quarterly oriental magazine* de Calcutta, juin 1827, et l'*Histoire de Nitambarati*, parmi les contes indiens de cette collection.)

[2] Le conteur arabe veut sans doute parler ici de l'oiseau merveilleux appelé *rokh*. (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 89.)

[1] Ce conte offre un rapport incontestable avec la partie de l'*Histoire du troisième calender*, laquelle paraît empruntée aux conteurs indiens. (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 95.)

reçut avec de grandes démonstrations de respect son honorable visiteur, qui le pria de lui garder le coffre pendant quelques jours, jusqu'à ce que la crainte qu'il éprouvait d'avoir encouru le déplaisir du sultan fût dissipée. Le marchand y consentit sans peine, et pour plus de sûreté, il fit transporter la caisse dans les appartemens de sa femme. Le lendemain matin il sortit pour aller à ses affaires, et sa femme, après avoir fait une magnifique toilette, ouvrit le coffre. Le prince sortant de sa retraite embrassa sa bien-aimée, avec laquelle il passa la journée dans la joie et le plaisir, et il ne rentra dans sa cachette qu'à l'heure du retour du marchand. Sept jours se passèrent de cette manière; mais le huitième, il arriva que le sultan ayant demandé son fils, le visir vint en toute hâte réclamer son coffre. Le marchand ayant fini ses affaires plus tôt qu'à l'ordinaire, retourna à sa maison de campagne et fut rencontré par le visir. La femme du marchand et le jeune prince, qui n'étaient pas sur leurs gardes, se promenaient ensemble dans la cour du château, lorsqu'ils furent tout à coup troublés par le bruit de la porte qu'on ouvrait. Le prince courut au plus vite à son coffre, mais sa maîtresse dans son trouble oublia de le refermer. Le marchand entra avec ses esclaves, qui prirent la caisse pour la remettre au visir; mais par malheur ils soulevèrent le couvercle et on découvrit le jeune prince. Le marchand n'osa pas se venger sur le fils de son souverain; il le conduisit au visir, qui rougit de honte lorsqu'il vit l'intrigue découverte. Convaincu de son déshonneur et de l'inutilité de ses précautions, le marchand se sépara de sa femme en jurant de ne jamais se remarier [1].

Le sultan change encore de résolution, et le lendemain il s'apprête à faire conduire le prince au supplice, lorsque le sixième visir vient le détourner de ce dessein par une histoire où la prétendue perversité des femmes est encore mise dans tout son jour, et dont voici l'analyse :

LA FEMME DU MARCHAND ET SES AMANS.

Une jeune dame dont l'amant a été arrêté et mis en prison va solliciter successivement pour obtenir sa liberté l'officier de police, le cadi, le visir et le gouverneur de la ville. Tous les quatre, charmés de sa beauté, lui font des propositions qu'elle ne repousse pas. Elle leur donne à chacun un rendez-vous à une heure différente, et à mesure qu'ils arrivent, elle les enferme, sous le prétexte d'une alerte, dans une armoire à compartimens qu'elle a fait faire exprès.

[1] Ce conte, qui ne fait point partie des *Paraboles de Sendabar* ni du roman de *Syntipas*, se retrouve dans le livre intitulé *Comptes du monde aventureux, contenant liiij discours*. Paris, 1582, in-8°. IIe conte, p. 13`. — Voyez aussi les *Delices de Verboquet le genereux*. Paris, 1623, in-18, p. 235. — Toute la première partie de la IIe nouvelle de la IVe Nuit de Straparole (t. Ier, p. 281, édit. de 1726, in-12) offre aussi beaucoup d'analogie avec le conte arabe.

Elle se sauve ensuite avec son amant, et le mari de la dame, en rentrant chez lui, trouve cette armoire d'où sortent des voix, et la fait porter au palais du sultan. On force la serrure, et les malheureux pris au piége sortent de leur retraite couverts de honte [1].

Le visir, après ce récit, insiste de nouveau sur la perversité des femmes, et le sultan suspend l'exécution de son fils. Le soir du septième jour, la favorite menace de se jeter dans un bûcher et dit au sultan qu'il se repentira trop tard de ne pas lui avoir rendu justice, de même que le prince qui avait injustement puni une honnête femme. D'après le désir du sultan, la sultane raconte cette histoire, qui rappelle l'anecdote si connue de la Pie Voleuse, et dont voici le précis : Une pauvre femme accusée d'avoir volé le collier d'une reine est mise en prison et durement traitée; mais heureusement le sultan aperçoit un jour une pie tenant le collier entre ses pattes, et reconnaissant l'injustice de l'accusation, il fait rendre la liberté à la malheureuse en lui demandant pardon.

Après cette histoire, le sultan révoque de nouveau l'arrêt de mort du prince; mais la favorite amène encore un changement dans les résolutions de son royal époux par l'histoire suivante :

HISTOIRE DE BHARAM ET DE RUMTA.

Il y avait jadis une princesse qui était plus habile que tous les hommes de son temps à monter à cheval et à lancer le javelot. Elle s'appelait Rumta. Plusieurs puissans princes la demandèrent en mariage, mais elle refusa leurs propositions, déclarant qu'elle était résolue à n'épouser que celui qui pourrait la vaincre en champ clos [2]. J'appartiendrai au vainqueur, dit-elle, mais si je suis victorieuse, mon adversaire perdra ses armes ainsi que son cheval, et je lui ferai imprimer sur le front avec un fer rouge cette inscription : *Esclave de Rumta*.

Plusieurs princes essayèrent de l'obtenir, mais tous échouèrent dans leur entreprise : l'inflexible Rumta s'empara de leurs chevaux et de leurs armes et leur imprima sur le front la marque de son triomphe. Enfin Bharam, prince de Perse, ayant entendu vanter ses charmes, voulut essayer de la conquérir. Dans ce dessein il quitte son royaume, traverse plusieurs contrées et parvient enfin au terme de son voyage.

A son arrivée il déposa le riche trésor qu'il avait

[1] Ce conte a beaucoup de ressemblance avec celui de la *Belle Arouya*, qui paraît venir de l'Inde. (Voyez les *Mille et un Jours*, p. 190.) Le rédacteur du roman des *Sept Visirs* a changé le sens moral du conte pour pouvoir le placer dans son cadre, où tous les récits des ministres doivent avoir pour but de prouver la perversité des femmes.

[2] On se rappelle que dans le *Roland furieux* de l'Arioste, la guerrière Bradamante impose à ses amans la même condition, de même que Brunhilde dans les *Niebelungen*. (Voyez la traduction de Mme Moreau de La Meltière. Paris, 1837, in-8°, t. Ier, p. 135 et suiv.)

apporté avec lui entre les mains du plus honorable habitant de la ville, et alla rendre visite au sultan, à qui il offrit un magnifique présent. Le sultan le reçut avec beaucoup d'égards et lui demanda quel était le motif de son voyage. Je viens d'un pays éloigné, répondit le prince, et j'aspire à former une alliance avec votre fille. — Mon fils, répondit le sultan, je n'ai aucun pouvoir sur elle, car elle a résolu de n'épouser que celui qui sera son vainqueur dans un combat singulier. — J'accepte les conditions, répliqua le prince. Le sultan en informe la princesse, qui se prépare au combat.

Le jour fixé, une foule immense remplit la place du palais, et le sultan, entouré de ses nobles, monte sur une estrade richement décorée. Rumta s'avance couverte d'une superbe armure, et le prince arrive, de son côté, équipé avec non moins de magnificence. Au signal donné, ils s'élancèrent avec impétuosité l'un contre l'autre : la terre trembla sous les pieds de leurs coursiers, et l'air retentit du choc de leurs armes. Le sultan considérait avec admiration la tournure majestueuse du prince, et Rumta, reconnaissant à la première rencontre que son adversaire était doué d'une force et d'une agilité prodigieuse, craignit d'être vaincue. Pour s'assurer la victoire, elle eut recours à la ruse : elle écarta le tissu de mailles d'acier qui cachait son visage et parut aux yeux du prince avec un éclat pareil à celui de la lune sortant d'un nuage épais. Bharam fut ébloui de son admirable beauté, et un tremblement universel le saisit [1]. La princesse s'apercevant de son désordre lui porta dans la poitrine un coup de lance qui le fit tomber de cheval. Fière de son triomphe, elle laissa Bharam étendu sur le sable et retourna à son palais.

Le prince ayant recouvré ses esprits se releva mortifié de sa défaite, et pensant à la ruse dont il avait été victime, il résolut d'essayer à son tour un semblable moyen. Quelques jours après l'événement, il se couvrit la figure d'une longue barbe blanche qui lui donnait l'aspect d'un vénérable vieillard, se couvrit des habits d'un derviche et se rendit à un jardin que la princesse allait visiter tous les mois. Il se lia avec le gardien de ce château, et au moyen de quelques présens il le mit complètement dans ses intérêts. Il prétendit ensuite qu'il s'entendait parfaitement à l'arrangement d'un jardin et à la culture des plantes. Le gardien les confia à ses soins, et le prince les arrosait exactement, de sorte que les arbrisseaux devinrent plus frais et les fleurs plus belles qu'auparavant.

A l'époque ordinaire les valets vinrent faire des préparatifs pour la réception de la princesse. Bharam la voyant arriver prit quelques bijoux, qu'il étala devant lui. La princesse et ses femmes apercevant un vieillard qui semblait accablé sous le poids de l'âge s'arrêtèrent en lui demandant ce qu'il prétendait faire de ses bijoux. Je voudrais, répondit Bharam, me procurer une épouse au moyen de ces joyaux et la choisir parmi vous. Cette proposition fit rire les jeunes femmes. Lorsque vous serez marié, lui dirent-elles, comment vous conduirez-vous avec votre femme? — Je lui donnerai un baiser, répondit le faux vieillard, et je divorcerai ensuite. — Eh bien! dit la princesse en riant, je t'accorde cette jeune fille pour femme. Bharam s'avança, embrassa la jeune fille en tremblant comme par l'effet de l'âge, et lui donna ses joyaux. La princesse ainsi que ses femmes en rirent pendant quelque temps et quittèrent ensuite le jardin.

La même scène se répéta plusieurs fois; le prince donna toujours des joyaux de plus en plus riches, de sorte qu'à la fin la princesse se dit à elle-même : Chacune de mes femmes a reçu de ce vieillard des joyaux plus beaux que n'en possède aucun souverain. Ces richesses me conviendraient bien mieux qu'à mes femmes. Après tout, c'est un vieillard tombé dans la décrépitude, ainsi je n'ai rien à craindre de lui. Dans cette pensée elle descendit seule au jardin et aperçut le faux vieillard qui avait étalé devant lui des joyaux d'un prix inestimable.

Je suis la fille du sultan, lui dit-elle. Voulez-vous me prendre pour femme?

A cette proposition, Bharam s'avança et lui présenta de si magnifiques bijoux qu'elle n'hésita plus à conclure le marché en accordant un baiser au vieillard, comptant bien s'éloigner après comme ses femmes; mais quelle fut sa surprise lorsque Bharam la serra entre ses bras en s'écriant : Ne me reconnais-tu pas? Je suis Bharam, fils du sultan de Perse. Tu l'as emporté sur moi par un stratagème et je t'ai conquise de la même manière. Dans l'espoir de t'obtenir, j'ai abandonné ma famille et mes amis, mais enfin je suis parvenu au but de mes désirs.

La princesse garda le silence, incapable dans sa confusion de proférer une seule parole. Elle rentra dans son palais, en proie au plus violent chagrin; mais après avoir longtemps réfléchi, elle finit par se résigner à son sort et par trouver que le plus sage parti à prendre était d'épouser le prince et de le suivre dans son pays. Ayant pris cette résolution, elle la fit connaître à Bharam par un message secret, en lui donnant un rendez-vous pour la nuit suivante. A l'heure qu'elle avait fixée, le prince se trouva prêt à la recevoir; ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour monter à cheval et fuir avec rapidité, de sorte qu'au lever du soleil ils avaient déjà parcouru une grande étendue de chemin. Ils voyagèrent ainsi jour et nuit jusqu'au moment où ils n'eurent plus à craindre d'être poursuivis, et ils arrivèrent sains et saufs dans la capitale de la Perse. Le prince envoya alors au sultan son beau-père un ambassadeur chargé de riches présens, le priant de ratifier le mariage de sa

[1] Cette circonstance se retrouve dans l'*Histoire de Calaf et de Tourandocte* des *Mille et un Jours* (p. 104), et cette histoire offre d'ailleurs quelque analogie avec celle de *Bharam et de Rumta*.

fille Rumta. Le sultan y donna son consentement, et les noces des deux amans furent célébrées avec la plus grande magnificence [1].

Cette histoire, racontée par la favorite pour prouver l'artifice des hommes, est suivie d'une histoire racontée assez longuement par le septième visir et dont je ne donnerai qu'un extrait.

HISTOIRE DU JEUNE MARCHAND.

Un jeune marchand de Bagdad aperçoit un jour sur une terrasse une femme qui lui paraît charmante et dont il devient éperdument amoureux. Il fait confidence de sa passion à une vieille dévote, en lui disant que si elle ne réussit pas à lui faire obtenir une entrevue avec celle qui l'a séduit, il n'a plus qu'à mourir. La vieille l'exhorte à ne pas désespérer et lui promet de lui procurer l'accomplissement de ses désirs, promesse que le jeune homme récompense par un riche présent. Mon fils, dit la vieille, rendez-vous au grand marché et demandez la boutique d'Abou-Futteh, fils de Cedar le marchand de soie. C'est le mari de la dame que vous aimez. Dites-lui que vous avez besoin d'un voile brodé d'or et d'argent pour votre maîtresse, et quand vous l'aurez acheté, venez me l'apporter, je me charge du reste. Le jeune homme va faire l'emplette du voile et le remet ensuite entre les mains de la vieille, qui, prenant un charbon allumé, fait trois trous dans le voile, puis le met dans sa poche et sort. Elle va droit à la maison de la femme du marchand, frappe à la porte et demande la permission d'entrer pour faire ses ablutions et sa prière. On introduit la vieille hypocrite; la jeune femme lui fait un accueil amical et lui montre le tapis de son mari, comme un endroit parfaitement propre à l'accomplissement de ses devoirs pieux. La vieille commence ses prières, et pendant ce temps elle réussit à glisser sans être aperçue le voile sous un coussin placé à l'extrémité du tapis. Elle se lève ensuite, remercie la jeune dame et se retire.

Peu de temps après, le marchand rentre chez lui; il s'assied sur son tapis pour se reposer, et en dérangeant le coussin, il découvre le voile, qu'il reconnaît pour celui qu'il a vendu à un jeune homme qui le destinait à sa maîtresse. Des soupçons se présentent à son esprit, mais ne voulant pas faire d'éclat, il garde pour lui sa découverte et se contente d'inviter sa femme à aller visiter sa mère.

La jeune dame, supposant que sa mère est indisposée, prend son voile et se rend à la maison paternelle. Mais quelque temps après, la mère et la fille voient arriver des porteurs chargés par le mari de remettre à sa femme ses effets, son douaire et une déclaration de divorce. Les deux femmes ne peuvent rien comprendre à une résolution aussi brusque et s'abandonnent au chagrin qu'elle leur cause.

Un mois s'écoule de la sorte. Au bout de ce temps la vieille dévote vient rendre visite à la mère; elle apprend d'elle tout ce qui est arrivé et le chagrin que la conduite de son mari a causé à la jeune femme, qui depuis ce moment passe sa vie dans les larmes. Qu'elle vienne chez moi pendant quelques jours, dit la dévote, elle se trouvera avec des personnes d'une société agréable et qui lui feront oublier ses chagrins. La proposition est acceptée et la vieille emmène avec elle la jeune femme dans la maison du marchand.

A la vue de sa bien-aimée, le jeune homme éprouve la joie la plus vive. Honteuse et troublée, la dame refuse d'abord de l'écouter, mais ensuite, vaincue par ses protestations de tendresse, flattée des complimens gracieux dont il l'accable, elle consent à prendre part à une collation composée de mets exquis et de vins délicieux, et la nuit entière se passe au milieu des plaisirs d'un charmant tête-à-tête.

Au bout de huit jours mis à profit par les deux amans, la mère de la dame, étonnée d'une aussi longue absence, demande à la dévote de lui rendre sa fille, et la vieille la lui ramène en lui faisant remarquer l'heureux changement qui s'est opéré dans l'état de sa fille, qui a repris sa bonne santé.

Le lendemain, elle va trouver le jeune marchand: Mon fils, lui dit-elle, il s'agit maintenant de réparer le mal que vous avez fait et de réconcilier cette femme avec son mari. — Comment y parvenir? dit le jeune homme. — Voici ce que vous avez à faire, répondit-elle. Allez trouver dans sa boutique le marchand Abou-Futteh, fils de Cedar, et entrez en conversation avec lui jusqu'au moment où je paraîtrai. Aussitôt que vous m'apercevrez, ne manquez pas de m'interpeller et de me demander avec colère ce que j'ai fait du voile que vous m'avez confié. Abou-Futteh voudra savoir ce dont il est question. Rappelez-vous, faudra-t-il lui répondre, que je vous ai acheté, il y a plus d'un mois, un voile pour ma maîtresse. Je le lui ai donné; mais peu de temps après, en portant une lampe, elle a fait voler des étincelles qui ont brûlé le tissu en trois endroits. Cette vieille, qui était présente, s'est offerte pour le réparer, mais depuis ce temps je ne l'ai pas revue.

Le jeune marchand suit exactement les instructions de la vieille, et la scène ainsi préparée réussit parfaitement. Le lendemain, la vieille se rend au marché, tenant en main son rosaire, et interpellée par le jeune marchand, devant Abou-Futteh, au sujet du voile, elle avoue que sa réclamation est parfaitement juste. Je m'étais chargée du voile pour le faire réparer, dit-elle, mais avant d'aller chez l'ouvrier, je suis entrée dans plusieurs maisons et j'ai oublié le voile

[1] La ruse de Bharam a beaucoup d'analogie avec celle du prince Tourangabala dans un conte sanscrit de l'*Hitopadésa*, intitulé *Histoire du jeune Prince et de la Femme du marchand*. (Voyez plus bas les contes indiens.) — L'*Histoire de Bharam et de Rumta* offre aussi quelque rapport avec celle d'*Hippomène et Atalante*.

quelque part, sans que je puisse me rappeler où cela est arrivé. Je suis pauvre, mais honnête, et j'ai mieux aimé encourir les reproches du propriétaire de ce voile que de porter le trouble dans plusieurs familles en essayant de retrouver ce que j'ai perdu. Voilà toute l'affaire. Dieu connaît la vérité.

Ces paroles commencent à dissiper les soupçons d'Abou-Futteh ; il entre en explication avec la vieille intrigante et finit par être complètement convaincu que le voile qu'il a trouvé chez lui n'y a été apporté que par erreur. Il engage le jeune homme à ne pas tourmenter la dévote par une inutile réclamation, et promet de lui rendre le voile. La dévote se retire fort satisfaite du succès de sa ruse, et Abou-Futteh envoie aussitôt prier sa femme d'excuser sa conduite et de revenir dans sa maison [1].

Le matin du huitième jour, le jeune prince envoie chercher les sept visirs et son précepteur, dont il connaissait le lieu de la retraite. A leur arrivée, il les remercie des services qu'ils avaient rendus à son père, ainsi que des efforts qu'ils avaient fait pour lui sauver la vie.

Les visirs se rendent auprès du sultan et lui font connaître le motif qui a forcé le prince à garder un silence absolu pendant sept jours, et les artifices de la favorite. Le sultan, transporté de joie, se rend avec ses ministres dans la grande salle des audiences. Le jeune prince arrive avec son précepteur et se prosterne devant le trône de son père, qui, dans l'effusion de son ravissement, court à lui et le serre dans ses bras. Après avoir remercié le philosophe, le sultan lui dit : Si j'avais fait périr mon fils, sur qui serait retombé ce crime, sur moi, sur toi ou sur la concubine? L'assemblée propose des avis différens ; mais le prince s'avance et termine la discussion par le récit suivant : J'ai entendu raconter, dit-il, qu'un marchand à qui il était survenu un convive qu'il n'attendait pas envoya une esclave au marché acheter de la crème. Comme cette esclave revenait à la maison portant sur sa tête le pot de crème découvert, elle passa sous un arbre sur lequel était un serpent qui laissa tomber quelques gouttes de son venin dans le vase. Son maître et son hôte en mangèrent tous deux et moururent [2]. — Quelques-uns disent qu'il faut accuser le maître, qui aurait dû goûter la crème avant de la donner à son hôte. Personne n'était coupable, répliqua le jeune prince, le temps de quitter ce monde était arrivé pour eux. Si j'eusse été mis à mort, la favorite seule aurait été coupable.

L'assemblée, entendant ces paroles, admire l'éloquence et la sagesse du jeune prince. Le sultan ordonne que la favorite soit jetée dans la mer, ayant au pied une grosse pierre [1]. Il récompense le philosophe par une robe d'honneur et finit par abdiquer en faveur de son fils.

On a vu plus haut [2] que l'historien Massoudi attribue une origine indienne au *Livre de Sendabad*, dont le roman des *Sept Visirs* est une imitation. L'analyse que je viens de donner de ce roman confirme l'indication donnée par le chroniqueur arabe, puisque parmi les histoires que l'on a lues il y en a sept [3] qui se retrouvent dans des recueils indiens. On peut donc être admis à supposer que le *Livre de Sendabad* a été originairement traduit du sanscrit en persan, du persan en arabe et de l'arabe en hébreu, en syriaque et en grec.

Les rapprochemens que j'ai eu occasion d'établir dans le cours de cette analyse entre le roman des *Sept Visirs*, les *Paraboles de Sendabar* et le *Livre de Syntipas* ont suffi pour prouver que ces divers ouvrages dérivent d'une source commune. Le roman de *Syntipas* diffère de la rédaction arabe des *Sept Visirs*, traduite par M. Jonathan Scott, par un certain nombre de contes dont il serait trop long de donner l'analyse et qui d'ailleurs ne méritent pas tous d'être mentionnés. Je me contenterai de donner ici l'extrait d'un de ces contes [4] dans lequel un enfant joue un rôle semblable à celui d'un autre enfant dans la charmante histoire d'*Ali Cogia* des *Mille et une Nuits*.

LES TROIS NÉGOCIANS, LA VIEILLE ET L'ENFANT DE CINQ ANS.

Trois négocians, réunis en société, se rendent dans un pays pour affaires de commerce et se logent chez une vieille femme. Voulant aller au bain, ils deman-

[1] Cette histoire fait partie des *Paraboles de Sendabar* et du roman grec de *Syntipas* (p. 163). On en retrouve les principales circonstances dans le fabliau d'*Auberée* (voyez *Legrand d'Aussy*, t. IV, p. 68), et l'histoire des *Pantoufles de Philésictère*, dans l'*Ane d'or* d'Apulée, a aussi quelque analogie avec le conte oriental. (Voyez la traduction d'Apulée, par M. Betolaud. Paris, Panckouke, 1835, in-8°, t. II, p. 205.)

[2] Le fond du conte, avec des circonstances une peu différentes, se retrouve dans le recueil sanscrit intitulé *Vétala-Pantchavinsati*, ou les *vingt-cinq contes du Lutin*. (Voyez la traduction anglaise composée d'aprés une version en bradj-bhakha et intitulée *Bytal-puchisi*, *translated by Rajah Kalee-krishen Behadur*. Calcutta, 1834, p. 84.)

[1] Dans les *Paraboles de Sendabar*, le jeune prince demande et obtient la grâce de son ennemie; dans le roman de *Syntipas*, elle subit un châtiment ignominieux.

[2] Voyez ci-dessus, p. 285.

[3] Ces sept histoires sont *l'Officier, son esclave et la femme du marchand*, — *le Fils du marchand et la jeune femme* (1er incident), — *la même histoire* (2e incident), — *l'histoire du Peintre*, — *les Vieillards et le mauvais sujet*, — *la Femme du marchand et ses amans*, — *le Convive empoisonné*. — Je dois ajouter à cette liste deux contes que M. Jonathan Scott à sacrifiés à des scrupules de délicatesse et qui se trouvent dans *les Paraboles de Sendabar* et dans le roman grec de *Syntipas*. Ces contes sont *le Fils du roi et le baigneur*, — et *les Trois Souhaits*. (Voyez *l'Essai sur les Fables indiennes*, p. 105 et 114.)

[4] Ce conte fait d'ailleurs partie d'une autre rédaction des *Sept Visirs*, plus complète que celle de M. Jonathan Scott, et dont M. Habicht a donné la traduction dans le XVe volume de ses *Mille et une Nuits* en allemand.

dent à cette femme les objets nécessaires, et serrant leur or et leur argent dans trois bourses, ils les donnent en dépôt à leur hôtesse, en lui prescrivant de ne les remettre qu'à eux trois réunis. Ils partent ensuite pour le bain, mais s'apercevant à quelques pas de la maison qu'ils ont oublié un peigne, ils dépêchent un d'entre eux pour aller chercher ce qui leur manque. Notre homme, au lieu de demander un peigne, réclame les trois bourses ; la vieille les refuse ; mais sur un signe d'assentiment que lui font de loin les autres marchands, qui ne pensent qu'à l'objet dont ils ont besoin, elle délivre l'argent au compagnon, qui l'emporte et se sauve. Les deux autres marchands, étonnés de ne pas voir revenir leur associé, retournent sur leurs pas et apprennent de la vieille ce qui s'est passé. Furieux de la perte de leur argent, ils conduisent leur hôtesse devant le juge, qui, d'après l'exposé des faits, condamne la vieille à rendre aux marchands leur dépôt. Elle s'éloigne en pleurant et rencontre un enfant de cinq ans qui lui demande la cause de son chagrin. Après quelque hésitation elle lui raconte en détail tout ce qui s'est passé. Si vous voulez me donner de l'argent pour acheter des noix, dit l'enfant, je vous indiquerai un moyen sûr de vous tirer d'affaire. — Très-volontiers, répond-elle. — Eh bien, dit l'enfant, présentez-vous devant le juge et dites-lui : Seigneur, je reconnais que les trois marchands m'ont confié trois bourses remplies d'or et d'argent, en m'ordonnant de ne les remettre qu'à eux trois réunis : la somme est prête, qu'ils se présentent tous les trois et le dépôt leur sera remis. La vieille suit ce conseil ; le juge met les marchands hors de cour, et, apprenant qu'un enfant est l'auteur de ce moyen de défense, il donne cet enfant pour maître aux philosophes et aux rhéteurs [1].

Le roman hébreu des *Paraboles de Sendabar* a servi de type, ainsi que je l'ai dit plus haut, au livre latin des *Sept Sages de Rome* [2], qui n'en est qu'une imitation fort éloignée, quatre contes seulement des *Paraboles de Sendabar* ayant passé dans l'ouvrage du moine de Haute-Selve. L'analyse des contes du roman latin des *Sept Sages de Rome* serait étrangère à cette notice, mais il est nécessaire de revenir au roman des *Quarante Visirs*, dont j'ai parlé au commencement et dont l'ouvrage de Pétis de La Croix est une traduction abrégée, et aussi de dire quelques mots d'un roman fondé sur la même donnée et intitulé *Histoire du prince Bakhtyar* ou *des dix visirs*.

La date de la composition du roman turc des *Quarante Visirs* est à peu près déterminée. On apprend par la préface de ce livre qu'il a été composé sous le règne du sultan Mourad, fils de Mohammed, fils de Bayezid, c'est-à-dire d'Amurat II, qui monta sur le trône en 1422 à l'âge de dix-huit ans et mourut en 1451. L'auteur turc déclare en outre qu'il a composé son ouvrage d'après un roman arabe de Scheikh-Zadeh [1] intitulé *Livre des Quarante matinées et des Quarante soirées* [2]. Autant qu'on peut en juger par le choix des contes traduits en français par Pétis de La Croix sous le titre d'*Histoire de la sultane de Perse et des visirs*, ainsi que par ceux qui ont été traduits depuis par M. Édouard Gauttier, l'auteur n'a guère emprunté au *Livre de Sendabad* que le cadre de son roman et quelques fables. Il n'en résulte pas pour cela qu'il soit l'inventeur des autres contes ; il y a tout lieu de croire que le rédacteur arabe ou le traducteur turc les a, en partie, puisés à des sources plus anciennes, comme on en verra la preuve dans les notes ajoutées à la traduction de Pétis de La Croix.

L'auteur du livre des *Quarante matinées et des Quarante soirées*, dont le roman turc des *Quarante Visirs* n'est, à ce qu'il paraît, qu'une traduction, ayant augmenté considérablement le nombre des histoires, a dû naturellement introduire dans son livre beaucoup de remplissage, et quoique Pétis de La Croix n'ait traduit en français qu'une faible partie de ces contes, il en est plusieurs d'assez insignifians. M. Édouard Gauttier en a traduit plusieurs autres qu'il a introduits assez mal à propos, il est vrai, dans le premier volume de son édition des *Mille et une Nuits*, et parmi ces contes, je remarque *le Roi changé en Perroquet*, que l'on a lu dans les *Mille et un Jours* [3], *le Jardinier, son Fils et l'Ane*, fable qui a passé dans le recueil du Poge, dans plusieurs livres facétieux et dans le recueil de notre fabuliste, et *le Bûcheron et le Génie*. Ce dernier conte offrant beaucoup d'analogie avec le *Belphégor* de Machiavel, les lecteurs ne seront pas fâchés de le retrouver ici.

LE BUCHERON ET LE GÉNIE.

Jadis vivait un pauvre bûcheron qui avait une femme méchante, querelleuse et acariâtre, au point qu'elle ne laissait pas un instant de repos à son mari. Tout ce que celui-ci gagnait, elle le lui prenait des mains. Un jour que le bûcheron avait mis de côté quelque menue monnaie pour acheter une corde, sa femme le sut et lui dit : Tu as en cachette une autre femme que moi et tu lui donnes de l'argent. Le bûcheron prit Dieu à témoin qu'il n'en était rien, mais

[1] *Syntipas*, p. 118. — Cette histoire est sans doute répandue en Europe depuis assez longtemps, puisque je la rencontre dans le recueil intitulé *Nouveaux Contes à rire, ou Récréations françaises*. Amsterdam, 1737, 2 vol. in-12. (*Jugement subtil du duc d'Ossone contre deux marchands*, t. I, p. 151.)

[2] Voyez ci-dessus, p. 286 1re colonne.

[1] Pétis de La Croix, auteur de l'extrait du livre des *Quarante Visirs*, donne Scheikh-Zadéh comme l'auteur turc ; mais il paraît au contraire que ce nom est celui de l'auteur arabe. Voyez les *Contes turcs en langue turque, extraits du roman intitulé les Quarante Visirs, par feu M. Belletête*. Paris, 1812, in-4°, p. 3 de la traduction. — Les 48 premières pages de la traduction ont seules été imprimées.

[2] *Hikaïat arbaïn sebah wa mesa.*

[3] *Histoire du prince Fadlallah, fils de Bin-Ortoc, roi de Moussel*. Jours LVI-LIX.

elle ne voulut pas le croire. Le lendemain matin, la femme se leva, monta sur un âne et alla à la montagne avec le bûcheron en disant : Qui sait ce que tu ferais si je n'étais pas là. Le bûcheron ne pouvant se débarrasser d'elle prit son mal en patience. Or, il y avait sur cette montagne un puits. Si je pouvais, se dit le bûcheron, faire descendre ma femme dans ce puits, je l'y abandonnerais et je serais débarrassé d'elle. En conséquence, il s'approcha du puits et dit à sa femme : Je sais qu'il y a un trésor dans ce puits ; tu vas m'aider à descendre pour que j'aille le chercher. — Point du tout, répondit-elle. J'y veux descendre moi-même ; tu serais capable de garder le trésor pour toi seul. Après une feinte résistance le bûcheron consentit, il fit descendre sa femme dans le puits, et il lâcha ensuite la corde, bien content d'être délivré de sa tracassière moitié.

Trois ou quatre jours s'étant passés, le bûcheron eut pitié de sa femme. Il prit une corde et alla au puits, au fond duquel il jeta la corde en criant : Femme, attache-toi à cette corde. Puis il tira et amena un génie. Celui-ci, lorsqu'il fut hors du puits, combla de bénédictions le bûcheron et lui dit : Ne crains rien, tu m'as rendu un grand service en me tirant d'une position bien critique. Ce puits était ma demeure ; il y a trois ou quatre jours qu'une méchante femme y est descendue et en a fait une prison. Que Dieu te fasse miséricorde, toi qui m'as délivré de sa compagnie ! Mais je veux t'en récompenser moi-même. Alors il donna au bûcheron une poignée de feuilles, en ajoutant : Je vais aller m'emparer de la personne de la fille du roi ; je la rendrai folle et personne ne connaîtra le moyen de la guérir. Lorsque tout le monde y aura renoncé, tu viendras t'offrir à ton tour. Tu mettras à infuser dans de l'eau les feuilles que je viens de te donner, tu frotteras de cette eau le visage de la jeune fille, et moi je me retirerai d'elle. Alors ta fortune sera faite.

Fidèle à sa promesse, le génie alla s'emparer de la fille du roi ; elle devint folle, et tous les remèdes qu'on employa n'eurent aucun succès. Le roi, désolé de ce malheureux événement, promit de donner la princesse à celui qui réussirait à la guérir. Alors le bûcheron se présenta, et ses tentatives ayant eu un plein succès, il devint le gendre du roi.

Or, ce prince était lié d'amitié avec un autre souverain dont la fille avait inspiré un violent amour à ce même génie que le bûcheron avait tiré du puits, et il obsédait continuellement la princesse. Son père ayant appris la cure merveilleuse de la fille du roi son ami, envoya demander par un ambassadeur à l'époux de la princesse de venir guérir sa fille. Il y consentit et se rendit auprès de la jeune fille pour chasser le génie qui s'était emparé d'elle. Le génie reconnut le bûcheron. Est-ce là, lui dit-il, la récompense du service que je t'ai rendu ? J'aime cette jeune fille et tu viens me l'enlever. Eh bien, j'irai à mon tour enlever celle que tu as épousée et je la tuerai.

Le bûcheron demeura interdit ; mais, surmontant sa crainte, il s'avisa d'une ruse. Bon génie, dit-il, je prends Dieu à témoin que je ne suis point venu ici pour cette jeune fille ; mais cette femme qui vous a tant tourmenté dans le puits était la mienne ; j'avais voulu m'en délivrer, mais elle est revenue et me suit partout ; je viens auprès de vous chercher un refuge. Tenez, la voici qui entre. — Comment, s'écria le génie, elle vient aussi dans ces lieux ! Alors je quitte la place. A ces mots, il se sauva, abandonnant la fille du roi, qui dut le repos et la santé à cet heureux stratagème [1].

L'histoire du prince Bakhtyar ou *des dix visirs*, qui existe à la fois en arabe [2], en persan [3] et en turc [4], n'a de commun avec les *Paraboles de Sendabar* et avec le roman des *Sept Visirs* que le sujet, qui s'y trouve même développé d'une manière tout à fait différente, comme on peut en juger par l'analyse suivante :

Un roi de l'Inde nommé Azadbakht rencontre un jour la fille d'un de ses visirs, dont il devient éperdument amoureux, et sans le consentement du père, il l'épouse le jour même. Le visir outragé forme un complot contre le roi et réussit à le chasser de son trône. Azadbakht est forcé de chercher une retraite chez le roi de Perse, et pendant sa fuite, la reine, qui était enceinte, met au monde un fils que ses parens sont contraints d'abandonner près d'une fontaine après avoir placé une bourse remplie d'or auprès de lui. Azadbakht, avec le secours de Chosroès, ne tarde pas à triompher des rebelles. Le fils qu'il avait été forcé d'abandonner était tombé entre les mains de quelques brigands, qui l'avaient élevé parmi eux. Devenu grand, il embrasse le métier de brigand, et, dans une rencontre avec les troupes d'Azadbakht, il est fait prisonnier. Charmé de sa beauté, le roi lui accorde la vie, l'admet parmi ses officiers et lui ac-

[1] Voyez *le Belphegor* de Machiavel, attribué aussi à Brevio, et la IVe Nouvelle de la IIe Nuit de Straparole. (*Le Diable, entendant que les maris se plaignoient de leurs femmes, espousa Silvie et print pour compère Gasparin Bonci, et ne pouvant plus durer avec sa femme entra au corps du duc de Melfe, puis son compère Gasparin l'en jeta dehors.* — Édition de 1726, t. Ier, p. 144.) — Voyez encore dans *les facétieux Devis et plaisans Contes, par le sieur Du Moulinet, comédien* (Paris, Techener, 1829, in-18, p. 205), l'histoire intitulée *Un Diable, menacé qu'on le marieroit s'il ne sortoit du corps d'un homme, en sortit, ce qu'il n'avoit voulu faire pour aucune conjuration ne menace.*

[2] Voyez *la continuation des Mille et une Nuits*, par Chavis et Cazotte (*Cabinet des Fées*, t. XL), et celle de M. Caussin de Perceval (t. VIII, p. 221 et suiv.).

[3] Le texte persan du *Bakhtyar-nameh* a été publié à Londres en 1801 avec une traduction anglaise ; le même roman a été traduit en français par le baron Lescalier (Paris, 1805, in-8°), et par M. Édouard Gauttier. (Voyez le VIe volume de l'édition des *Mille et une Nuits* de 1822.)

[4] Voyez un article de M. Jaubert dans *le Journal asiatique* de mars 1827.

corde une grande confiance. Mais un jour, à la suite d'une orgie, le jeune homme, plongé dans l'ivresse la plus complète, pénètre dans les appartemens secrets du palais et tombe endormi sur le lit du roi. Azadbakht, le trouvant dans son appartement, soupçonne une liaison coupable entre la reine et son favori, et les visirs, jaloux de ce dernier, engagent la reine à lui imputer de coupables tentatives. Condamné à mort, le jeune homme proteste de son innocence et pendant dix jours il raconte au roi chaque jour une nouvelle histoire qui lui fait obtenir un sursis, quoique les visirs insistent auprès du roi pour qu'il soit mis à mort. Enfin, le onzième jour, au moment où il va monter sur l'échafaud, il est reconnu par un des voleurs qui l'ont élevé et qui le réclame comme son propre fils. Une explication a lieu à ce sujet devant le roi, qui reconnaît le fils qu'il avait perdu et fait pendre les visirs à sa place.

On voit que ce cadre diffère notablement de celui des *Sept Visirs*, puisque les ministres, loin d'être les défenseurs de l'innocent, sont au contraire ses accusateurs, et que tous les récits sont faits par l'accusé. Aucun des contes placés dans ce cadre n'a de rapport avec ceux que l'on a vus précédemment.

Nous voici arrivés au terme des diverses rédactions de ce livre singulier, qui n'a pas eu moins de succès en Europe qu'en Orient. On a vu comment, venu de l'Inde selon toute apparence, il a été successivement traduit ou imité en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque et en grec, et comment la version hébraïque, intitulée *Paraboles de Sendabar*, est devenue le type du roman latin des *Sept sages de Rome*, composé vers le treizième siècle par un moine nommé Dam Jehans, et que ce roman a été lui-même traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

La traduction abrégée du roman des *Quarante Visirs* par Pétis de La Croix, que l'on reproduit dans cette collection de CONTES ORIENTAUX, est écrite d'un style facile, souvent même élégant; aussi doit-on croire que le savant orientaliste pour cet ouvrage, comme pour les *Mille et un Jours*, a emprunté la plume d'un littérateur plus exercé. La réimpression que l'on donne ici a été collationnée sur l'édition originale[1]; on s'est contenté de modifier l'orthographe de quelques noms orientaux, sans rien changer au récit.

A. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS.

[1] *Histoire de la sultane de Perse et des visirs, contes turcs composés en langue turque, par Chec Zadé, et traduits en français.* Paris, 1707, in-12.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

DES CONTES TURCS,

TRADUITS PAR PÉTIS DE LA CROIX.

Ces contes, que les musulmans appellent par dérision la malice des femmes, ont été tirés de la bibliothèque de M. Pétis, qui les a traduits autrefois. Ils ne sont point l'ouvrage d'une imagination française qui, à la faveur d'un titre étranger, ait voulu hasarder ses fictions. C'est un Turc, c'est le célèbre Schéikh-Zadeh[1], précepteur d'Amurath second, qui en est l'auteur.

Il les composa pour instruire son disciple en le divertissant, ce qu'il est aisé de juger par la morale qu'ils contiennent. On voit bien que ce n'est point un amas confus d'événemens extraordinaires, conduits sans la participation du jugement. On reconnaît partout que le bon sens lui a servi de règle et qu'il s'est proposé de rendre la vertu aimable et le vice odieux. Il ne laisse pas de s'abandonner quelquefois à ses idées, mais il revient toujours à son but. Enfin ces contes ont tout le solide des Fables de Pilpaï sans en avoir la sécheresse, et tout l'agrément de nos contes de Fées sans en avoir l'extravagance.

Le lecteur aurait tort de se révolter contre des coutumes qui lui paraîtront peut-être étrangères aux pays où est la scène de ces contes. Qu'il songe que c'est un Turc qui débite à sa manière à un autre Turc des histoires de princes et de rois de différentes nations.

Nos dames françaises ne doivent pas non plus trouver mauvais que Schéikh-Zadeh ait écrit des contes qui chargent si fort le beau sexe : c'est un auteur turc, le caractère de sa nation l'excuse. D'ailleurs, il les a faits ainsi exprès, pour prévenir le jeune Amurath contre les femmes, pour qui il voyait en ce prince un peu trop de penchant.

J'ajouterai que les musulmanes, parce qu'elles sont renfermées et privées de tous les divertissemens publics, qui amusent les autres femmes, ne s'occupent qu'à chercher les moyens de se procurer du plaisir. Pour y parvenir, elles ne se font pas un scrupule d'employer tous les artifices que leur tempérament et l'oisiveté leur suggèrent. Elles ne sont point retenues par la crainte de révéler leurs faiblesses aux ministres de leur religion. Elles ne craignent que le châtiment temporel que leurs lois ordonnent contre l'adultère. Elles ne se mettent nullement en peine des menaces de Mahomet et de l'Alcoran.

[1] Voyez ci-dessus, p. 298, note 1, IIe colonne.

HISTOIRE

DE LA SULTANE DE PERSE ET DES VISIRS,

CONTES TURCS.

INTRODUCTION.

Il est rapporté dans le livre intitulé *Arbain-Mésa*[1] que parmi les empereurs de Perse il y en avait un que l'on nommait Hafikin. Toute l'Asie vivait sous ses lois. C'était le plus riche et le plus puissant monarque de la terre. Sa valeur égalait sa puissance, et s'il eût été assez ambitieux pour aspirer à l'empire du monde, il en aurait pu faire la conquête. Mais content de régner sur de vastes et florissans états, il ne songeait point à s'emparer de ceux de ses voisins. Il n'avait point d'autre objet que le bonheur de ses peuples, qui se trouvaient si heureux qu'ils bénissaient chaque jour de son règne. Toutes les autres nations leur portaient envie et souhaitaient d'être comme eux du nombre de ses sujets.

Ce grand empereur avait un fils qui faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient. Il s'appelait Nourgehan, c'est-à-dire lumière du monde. C'était un jeune prince d'une taille avantageuse, d'une beauté céleste et qui joignait à ces brillantes qualités des talens qui rendent les particuliers recommandables. Il savait admirablement bien tracer les caractères de plusieurs langues; il excellait à tirer de l'arc, et il n'y a guère de science qu'il ne possédât ou dont il n'eût du moins une connaissance raisonnable.

C'était la vivante image de la sultane sa mère, que l'on comparait aux beautés de Cachemire. Hafikin aimait passionnément cette princesse. Il en donna de sincères et tristes marques lorsque, par un décret fatal de la destinée, elle mourut après une longue maladie. Il en conçut une douleur si vive qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Le temps, toutefois, produisit son effet ordinaire : l'empereur se consola, et les charmes d'une nouvelle femme lui firent oublier celle qu'il avait perdue.

[1] Voyez plus haut, p. 298, note 2, IIe colonne.

Il épousa la princesse Canzade, fille d'un roi voisin. Elle était belle, elle avait de l'esprit, mais elle ne pouvait rien refuser à ses passions. Elle ne put voir le jeune prince sans concevoir pour lui un amour violent, et loin de faire ses efforts pour le vaincre, elle s'y abandonna et résolut de le déclarer à Nourgehan dès qu'elle en trouverait l'occasion.

Cependant ce prince s'attachait aux sciences et faisait de grands progrès dans l'astrologie, que lui enseignait Aboumaschar[1], son précep-

[1] Aboumaschar est le célèbre mathématicien et astronome plus connu sous le nom altéré d'Albumazar et qui vivait au neuvième siècle de notre ère. L'anecdote suivante, rapportée par Chardin, donnera une idée des fables répandues dans l'Orient sur ce personnage et des préjugés des Persans sur la divination.

Le juif Alkendi professait l'astrologie judiciaire à Bagdad, avec un tel succès que les docteurs mahométans se soulevèrent avec furie contre lui, le traitant de magicien et de sorcier. Un des plus éminens l'ayant pris un jour à partie en présence du calife Almamoun, lui demanda arrogamment ce qu'il savait en astrologie de plus que les autres professeurs de cette science pour s'élever comme il faisait. — Je sais, répondit Alkendi, ce que vous ne savez pas, et vous ne savez pas ce que je sais. On convint d'en venir à la preuve et que le docteur donnerait à deviner à son antagoniste. Ils tirèrent leur cercle vis-à-vis l'un de l'autre, au milieu duquel chacun se mit avec ses livres et ses instrumens. Le docteur, après bien du grimoire, prit un papier blanc, passa longtemps la plume dessus, comme s'il y eût beaucoup écrit, et à la fin il le plia fort serré et il le donna à tenir au calife. Alkendi se mit à son tour après son grimoire, et après beaucoup d'agitation d'esprit et de corps, il s'écria tout haut parlant au docteur : Vous n'avez écrit que deux mots sur le papier, dont le premier est le nom d'une plante et l'autre celui d'un animal. Le calife, ouvrant aussitôt le papier, trouva avec la plus extrême surprise qu'il avait rencontré juste; les deux mots étaient *assa Moussa, la verge de Moïse*. Le bruit de cette merveille s'étant répandu jusqu'aux extrémités de l'empire, un des disciples du docteur mahométan, qui était allé étudier à Balkh, ville renommée alors par ses écoles d'astronomie, fut si indigné contre Alkendi de l'affront qu'il avait fait à son maître qu'il résolut fermement de le tuer, et pour cet effet il se munit d'un bon poignard; il partit de Balkh, et après quelque quatre cents lieues de chemin, il arriva à Bagdad. Il choisit pour l'exécution de son noir dessein le jour de la leçon publique d'Alkendi et s'y rendit ayant un poignard sous sa robe. Alkendi s'étant mis à le regarder fixement dès qu'il fut entré, lui dit d'un ton d'inspiré : Je sais qui vous êtes et ce que vous serez : vous vous appelez Aboumaschar et vous deviendrez un des grands astronomes du temps; mais il faut pour cela quitter le motif sanguinaire qui vous amène et jeter ici au milieu de l'école le poignard que vous avez apporté pour me tuer. Aboumaschar, frappé d'étourdissement se jeta à ses pieds avec son poignard, et il se mit à étudier ardemment l'astrologie, où il excella dans la

teur, homme d'un profond savoir et le plus habile astrologue de l'Asie. Ce savant personnage ayant un jour tiré l'horoscope du prince son disciple, et connu par ses infaillibles observations qu'il était menacé d'un effroyable malheur, il lui dit : Prince, j'ai consulté les astres sur votre destinée, je les ai trouvés peu favorables pour vous. Un triste sort vous attend et vous m'en voyez pénétré de douleur. Nourgehan pâlit à ces paroles. Son maître le rassura en lui disant : Ne croyez pas pourtant que ma tendresse pour vous et mon expérience cèdent au destin sinistre qui vous menace ; votre perte à la vérité est écrite dans les étoiles, mais il n'est pas impossible de la prévenir. Mon livre m'en a enseigné le moyen. Il faut que vous soyez quarante jours sans parler. Quelque discours que l'on vous tienne, n'y répondez rien ; quelque chose qui puisse vous arriver, gardez-vous bien de rompre un silence d'où dépend votre vie. Le prince promit de se taire pendant quarante jours. Après cette promesse, son précepteur écrivit quelques noms divins[1] qu'il lui suspendit au cou, et ensuite se retira dans un souterrain qui n'était connu que de lui seul et où il se cacha pour n'être point obligé de satisfaire la curiosité de l'empereur et de lui révéler des choses qu'il ne voulait pas lui découvrir.

Hafikin, qui ne pouvait être longtemps sans voir le prince son fils, le fit venir devant lui et lui fit plusieurs questions, auxquelles le prince ne répondit rien. Oh ! mon fils, s'écria-t-il, pourquoi ne parlez-vous pas ? avez-vous perdu la parole ? que vous a-t-on fait ? que vous est-il arrivé ? Dissipez l'inquiétude que me cause votre silence. Ces paroles ne firent pas plus d'effet que les premières. Le prince regarda tristement son père, puis baissa les yeux sans dire un seul mot. Alors le roi se tourna vers le gouverneur de son fils et lui dit : Le prince a un chagrin secret qui le dévore. Conduisez-le à l'appartement de la sultane sa belle-mère, son cœur pourra s'ouvrir à elle.

Le gouverneur obéit à l'ordre de l'empereur, il mena Nourgehan chez la sultane Canzade. Madame, dit-il à cette princesse, il semble que le prince ait perdu la parole. Son âme est en proie à une tristesse funeste dont il s'obstine à cacher la cause. Sa majesté vous l'envoie, parce qu'elle espère que devant vous il bannira sa mélancolie. La sultane, à ce discours, sentit un trouble agréable. Il faut, dit-elle, que je profite de cet heureux moment que j'ai si longtemps attendu. Je ne risque rien à me déclarer. Si Nourgehan a perdu la parole, il ne pourra pas redire à son père ce que je lui aurai dit, et s'il est assez indiscret pour aller révéler mon amour, je dirai que je ne lui aurai tenu de pareils discours que pour l'obliger à parler. Enfin, Canzade, regardant cette occasion comme la plus favorable qu'elle pût jamais trouver, fit sortir tout le monde de son appartement et demeura seule avec le prince.

Elle commença par se jeter à son col et l'embrassa étroitement : Cher prince, lui dit-elle, quel sujet avez-vous de vous affliger ? Ne me le cachez point, à moi qui vous aime avec plus de tendresse que si vous étiez mon propre fils. Le prince, touché des marques d'amitié que lui donnait sa belle-mère, tâchait, par ses regards et par ses gestes, de lui faire comprendre qu'il était mortifié de ne pouvoir lui parler. Elle expliqua mal ces gestes et ces regards : elle s'imagina qu'il brûlait des mêmes feux qui la consumaient, qu'il n'avait pu sans doute se défendre de concevoir de l'amour pour elle, comme elle n'avait pu s'empêcher d'en prendre pour lui, et que par respect pour son père, il n'osait découvrir ses sentimens.

Charmée de cette erreur, elle poursuivit avec tout l'emportement dont peut être capable une femme que la vertu et la raison ont abandonnée : O mon roi, ô mon âme ! rompez ce cruel silence qui nous gêne l'un et l'autre. Vous savez que tout ce que l'empereur possède est en ma puissance. Si vous voulez être d'accord avec moi et consentir à ce que je vais vous proposer, vous serez en peu de temps au comble de vos vœux. Vous êtes un jeune prince et je suis une jeune princesse. Je vous conviens mieux qu'à votre père, dont l'extrême vieillesse rend ma vie triste et ennuyeuse. Vous n'avez qu'à parler : engagez-vous par un serment inviolable à m'accepter pour votre femme légitime et je vous promets de vous faire bientôt roi en avançant la mort de votre père. Je jure par le grand Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'il n'y a nul artifice en mes paroles. Liez-vous donc aussi par le même ser-

suite, selon la prédiction d'Alkendi. (*Voyages de Chardin*, t. IV, p. 331.)

[1] Une espèce d'amulette que l'on porte pour se préserver des malheurs. (*Pétis.*)

ment et m'assurez que vous recevrez la main qui veut vous couronner.

Nourgehan ne fit point de réponse à ce discours ; et comme il en parut étonné, la sultane continua : Je vois bien, prince, que mon projet vous surprend. Vous doutez que je puisse l'exécuter. Mais apprenez de quelle manière je prétends faire mourir l'empereur. Il y a dans le trésor toutes sortes de poisons : on en voit qui ôtent la vie un mois après qu'on en a pris ; il y en a qui ne tuent qu'au bout de deux mois ; il est même qui font encore plus lentement leur effet. Nous nous servirons de ce dernier : le roi tombera malade et achèvera peu à peu son destin sans que le peuple nous soupçonne d'être les auteurs de cette mort. Après cela, vous monterez sur sur le trône ; tout le pays vous reconnaîtra pour son maître et l'armée vous obéira.

Quand le fils de l'empereur aurait voulu parler, il n'en aurait pas eu la force tant il était surpris d'entendre ces horribles discours. Prince, ajouta la sultane en le voyant rêver, si vous êtes en peine de savoir comment vous pourrez prendre pour femme l'épouse de votre père, je vais vous l'enseigner. Après la mort de l'empereur, vous n'aurez qu'à me renvoyer dans ma patrie et me faire suivre secrètement par un de vos capitaines accompagné de quelques soldats. Ils viendront comme des voleurs nous attaquer, ils m'enlèveront ; ensuite on fera courir le bruit que j'aurai été tuée sur la route, et peu de jours après vous m'achèterez du capitaine ainsi que l'on achète les filles esclaves. Par ce moyen, vous pourrez devenir mon mari, et nous vivrons tous deux dans la plus délicieuse union.

La princesse cessa de parler en cet endroit pour donner lieu au prince de rompre un si long silence ; mais comme il ne répondit rien encore, elle perdit toute retenue, et le serrant entre ses bras elle le baisa avec transport. Alors Nourgehan, indigné de l'effronterie de sa belle-mère, se débarrassa brusquement de ses mains et la frappa même au visage si rudement que sa bouche en saigna.

La colère succède tout à coup à la tendresse dans le cœur de la sultane ; ses yeux, qui ne brillaient un moment auparavant que des feux de l'amour, étincellent de fureur : Ah! méchant, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que tu traites une princesse qui t'adore ? Barbare ! je veux qu'en t'offrant la place de ton père je révolte ta farouche vertu ; je veux même que tu me regardes avec horreur après ce que je t'ai proposé ; mais ne devais-tu pas excuser les transports d'une femme qu'un amour insensé faisait parler ? J'étais plus digne de ta pitié que du traitement brutal que j'ai reçu de toi. Eh bien ! monstre, n'écoute que ta férocité ; redouble si tu peux ta haine pour moi : tu ne saurais me haïr autant que je te hais en ce moment. Sors d'ici ; fuis ma présence, et crains le ressentiment d'une femme dont tu as méprisé les bontés. Il n'était pas besoin qu'elle ordonnât au prince de sortir ; il avait pris ce parti aussitôt qu'il avait frappé la sultane, de sorte qu'il n'entendit pas la moitié de ses reproches et de ses menaces.

La furieuse Canzade ne respirait que vengeance. Elle résolut de perdre Nourgehan. Pour y parvenir, elle déchira ses habits, défit ses cheveux et se frotta tout le visage du sang qui coulait de sa bouche en faisant retentir son appartement de cris et de lamentations. L'empereur y arriva bientôt ; il venait s'informer si son fils avait enfin rompu le silence. Quel sujet d'étonnement pour lui de trouver la sultane assise sur un sopha [1], les cheveux épars et le visage ensanglanté ! Comme il l'aimait fort, il fut transporté de colère et de douleur. O chère âme de mon âme ! s'écria-t-il, que vois-je ? Quel audacieux vous a mise en ce déplorable état ? Nommez-le moi promptement, vous devriez déjà être vengée.

L'artificieuse reine redoubla ses larmes à ce discours et répondit dans ces termes : O roi ! ô malheureux père ! que ne puis-je vous cacher ce que vous souhaitez d'apprendre ! Si vous êtes étonné de voir le désordre où je suis, quelle sera donc votre surprise lorsque vous saurez que c'est l'ouvrage de votre fils ? — De mon fils, grand Dieu ! interrompit l'empereur. Ah ! madame, que me dites-vous ? Quoi ! sa haine pour une belle-mère l'a pu porter à vous faire cet outrage ! le respect qu'il me doit n'a pu le retenir ! — Seigneur, repartit la reine, il est encore plus coupable que vous ne pensez. Hélas ! quelle femme se serait défiée de son air modeste, de ces apparences de sagesse qui sont si bien marquées sur son visage ? J'étais assise sur ce sopha lorsqu'il est entré ; j'ai fait sortir

[1] Le mot sopha vient de l'arabe *soffa*, qui a le même sens qu'en français.

tout le monde afin de l'obliger à me découvrir plus librement la cause de son silence. Il ne me l'a que trop déclarée! Sitôt qu'il s'est vu seul avec moi, il s'est assis à mes côtés.—Ma princesse, m'a-t-il dit, il faut que je rompe le silence que je m'obstine à garder et dont vous êtes l'unique sujet. Je vous adore, et le désespoir de ne pouvoir vous entretenir en particulier m'a plongé dans une mélancolie qui m'allait consumer. Que je suis heureux d'avoir trouvé cette occasion de vous parler sans témoins! Si vous approuvez mon amour, j'ai résolu de faire mourir mon père et de vous épouser. Aussi bien ses peuples comme moi commencent à s'ennuyer de son règne.—Dispensez-moi, seigneur, continua la sultane, de vous répéter mot pour mot tout ce qu'il m'a dit; j'en frémis encore d'horreur. Qu'il vous suffise d'apprendre que vous avez donné le jour au plus méchant prince du monde. Comme, au lieu de me persuader, il s'est aperçu que ses discours m'épouvantaient, il a brusquement étendu la main sur moi pour me faire violence. J'ai résisté, il m'a déchiré mes habits, il m'a frappée, et il m'aurait sans doute ôté la vie afin de pouvoir se justifier en chargeant ma mémoire du crime dont je l'accuse; mais il a craint que mes femmes, que j'avais écartées, ne le vinssent surprendre. Il s'est enfui et m'a laissée dans l'état où je suis.

Elle dit cela avec toutes les démonstrations d'une femme vivement affligée. L'empereur la crut de bonne foi; et quelque tendresse qu'il eût pour son fils, il se laissa emporter aux mouvemens de sa colère. Il sortit de l'appartement de la princesse, fit venir l'exécuteur et lui ordonna de tout préparer pour la mort de Nourgehan.

Mais les visirs furent bientôt informés du cruel ordre qu'avait donné l'empereur; ils s'étonnèrent que, sans les consulter, il eût pris la résolution de faire mourir son fils. Ils s'assemblèrent tous et allèrent trouver ce monarque irrité, à qui l'un d'entre eux parla de cette manière : O roi du monde! nous vous supplions de nous accorder pour aujourd'hui seulement la vie du prince et de nous apprendre quel assez grand forfait il peut avoir commis pour armer contre ses jours le bras d'un père qui doit être lent à punir ses enfans. L'empereur leur conta tout ce que la sultane lui avait dit. Alors le plus ancien visir prit la parole : O roi! dit-il, gardez-vous bien de suivre les mouvemens de fureur qu'une femme vous inspire et de faire aucune action contre les commandemens de Dieu et contre la justice enseignée par les prophètes. La reine accuse le jeune prince sans produire de témoins contre lui : elle demande sa mort parce qu'il l'aime et qu'il a voulu, dit-elle, par la force, satisfaire son amour! Hé! depuis quand les femmes ont-elles leur chasteté si fort en recommandation qu'elles désirent la mort des hommes qui osent la tenter? Je veux qu'il y en ait d'assez vertueuses pour s'indigner d'un effort téméraire; mais dans le même temps que leur vertu le condamne, leur vanité l'excuse, et elles pardonnent facilement un crime que leur beauté a fait commettre. Gardez-vous bien, sire, de sacrifier votre fils à la calomnie et peut-être à la rage d'une personne qui veut le perdre pour n'avoir pu le séduire. Que votre majesté songe que les femmes sont artificieuses. L'histoire du scheikh[1] Schehabeddin prouve assez combien leur malice est à craindre. L'empereur souhaita d'entendre cette histoire; le visir la raconta dans ces termes :

HISTOIRE DU SCHEIKH SCHEHABEDDIN.

Le sultan d'Égypte assembla un jour dans son palais tous les savans de son royaume. Il s'éleva entre eux une dispute. On dit que l'ange Gabriel, ayant une nuit enlevé Mahomet de son lit, lui fit voir tout ce qui est dans les sept cieux, dans le paradis et dans l'enfer, et que ce grand prophète, après avoir eu avec Dieu quatre-vingt-dix mille conférences, fut rapporté dans son lit par le même ange. L'on avança que toutes ces choses s'étaient passées en si peu de temps que Mahomet avait trouvé à son retour son lit encore tout chaud et qu'il avait même relevé un pot dont l'eau n'était pas encore répandue, bien que le pot se fût renversé dans l'instant que l'ange Gabriel avait enlevé Mahomet[2].

[1] *Scheikh* en arabe signifie docteur. (*Pétis.*)

[2] Voici en quels termes les auteurs musulmans racontent ce prétendu voyage de Mahomet au ciel; c'est le prophète qui parle :

« Une nuit, dit-il, pendant que j'étais endormi, l'ange Gabriel se présenta devant moi et me dit de le suivre; en même temps il me prit par la main et, me faisant monter sur une jument céleste appelée *Alborac* ou *l'Éclair*, il me conduisit à travers les airs. Nous voyagions entre le ciel et la terre, et avec une telle rapidité qu'en moins d'un instant nous nous trouvâmes

Le sultan, qui présidait à cette assemblée, soutenait que cela était impossible : Vous assurez, disait-il, qu'il y a sept cieux, qu'il n'y a pas moins d'espace entre chacun d'eux qu'il y en aurait en un chemin de cinq cents années et que chaque ciel est aussi épais qu'il est éloigné d'un autre ; comment est-il possible qu'après avoir traversé tous ces cieux et avoir eu avec Dieu quatre-vingt-dix mille conférences, Mahomet ait trouvé à son retour son lit encore chaud et son pot renversé sans que l'eau qui était dedans fût répandue ? Qui pourrait être assez crédule pour ajouter foi à une fable si ridicule ? Ne savez-vous pas bien que si vous renversez un pot plein d'eau, quoique vous le releviez à l'instant même, vous n'y trouvez plus d'eau ? Les savans répondirent que cela sans doute ne se pouvait faire naturellement, mais que tout était possible à la puissance divine. Le sultan d'Égypte, qui était un esprit fort et et qui s'était fait un principe de ne rien croire qui blessât la raison, ne voulut point croire ce miracle, et les savans se séparèrent.

Cette dispute fit du bruit en Égypte. La nouvelle en alla au docte scheikh Schehabeddin, qui, pour quelques raisons qui ne sont point marquées dans l'histoire, n'avait pu se trouver à l'assemblée. Il se rendit au palais du sultan pendant la plus grande chaleur du jour. Dès que ce monarque fut averti de l'arrivée du scheikh en sa cour, il alla au-devant de lui, l'emmena dans une chambre magnifique où, après l'avoir fait asseoir, il lui dit : Docteur, il n'était pas nécessaire que vous prissiez la peine de venir ici ; il suffisait d'envoyer un de vos serviteurs : nous lui aurions accordé volontiers ce qu'il nous aurait demandé de votre part.—Sire, répondit le docteur, je viens exprès pour avoir l'honneur d'entretenir un moment votre majesté. Le sultan, qui savait que le scheikh avait la réputation d'être fier[1] devant les princes, lui fit bien des caresses et des complimens.

Or, la chambre où ils étaient avait quatre fenêtres percées de différens côtés. Le scheikh pria le roi de les faire fermer, ce qui ayant été exécuté, ils continuèrent quelque temps leur conversation ; après quoi le docteur fit ouvrir une fenêtre qui avait vue sur une montagne appelée Kizeldaghi, c'est-à-dire Montrouge, et dit au roi de regarder. Le sultan mit la tête à la fenêtre et vit sur la montagne et dans la plaine des soldats armés de boucliers et de cottes de mailles ; ils étaient tous à cheval, l'épée nue ; ils s'avançaient vers le palais à toute bride et en plus grand nombre que les étoiles. A ce spectacle, ce prince changea de couleur et s'écria tout effrayé : O ciel ! quelle est cette épouvantable armée qui s'approche de mon palais ? —*N'ayez point de peur, sire*, dit le scheikh, *ce n'est rien*. En disant cela, il ferma lui-même la fenêtre, et puis la rouvrant aussitôt, le roi n'aperçut personne sur la montagne ni dans la plaine.

Une autre fenêtre donnait sur la ville, le docteur la fit ouvrir. Le sultan vit la ville du Caire tout en feu et des flammes qui montaient jusqu'à la moyenne région de l'air. Quel embrasement ! s'écria le roi fort surpris, voilà ma ville, ma belle ville du Caire réduite en cendres !—*N'ayez point de peur, sire*, dit le scheikh,

sur le mont Sinaï. Là nous nous arrêtâmes pour faire une prière ; après quoi, reprenant notre route, nous arrivâmes à Bethléem, patrie de Jésus, fils de Marie : nous nous y arrêtâmes encore pour faire une prière ; ensuite nous nous rendîmes à Jérusalem, sur l'emplacement du temple de Salomon. Après y avoir fait de nouveau la prière, l'ange Gabriel me prit dans son giron et, me couvrant de ses ailes, m'éleva jusqu'aux cieux. Nous parcourûmes successivement les sept cieux, saluant les archanges et les anges que nous rencontrions sur la route et conversant familièrement avec les prophètes qui m'avaient précédé. Arrivé enfin auprès du trône de Dieu, je m'avançai tout seul et m'en approchai à la distance de deux arcs ou même encore plus près. Là je vis des choses que la langue ne peut exprimer ni l'esprit concevoir. Après avoir joui quelque temps de l'entretien du Seigneur, je retournai vers Gabriel et nous redescendîmes à Jérusalem, d'où nous reprîmes le chemin de la Mecque. Ce long voyage fut l'ouvrage de si peu de temps qu'il eût été impossible de s'apercevoir de mon absence.»

« Tel est le récit des musulmans, dit M. Reinaud ; nous n'avons fait que l'abréger. Il parut si absurde que la plupart de ceux auxquels Mahomet le raconta l'abandonnèrent, et que, sans l'opiniâtreté d'Abou-Bekr, qui assurait que le prophète ne pouvait mentir, c'en était fait de lui et de sa religion. Il est bon de remarquer que Mahomet, dans son *Alcoran*, n'a pas osé s'expliquer ouvertement sur un fait aussi extraordinaire. Voici ce qu'il dit :

« Louanges à celui qui a transporté de nuit son serviteur du temple de la Mecque au temple de Jérusalem ! » (Surate XVII, vers. 1.) On lit dans un autre endroit : « Il s'est élevé au haut des airs et il a approché à la distance de deux arcs ou même plus près, et Dieu a révélé à son serviteur ce qu'il lui a révélé, et son cœur n'a pas imaginé ce qu'il a vu. Iriez-vous donc disputer avec lui sur ce qu'il a vu ? » (Surate LIII, vers. 7 et suiv.)

» Aujourd'hui les musulmans n'osent décider si ce voyage fut réel ou s'il ne fut qu'une simple vision ; dans le doute, ils ne laissent pas de le placer au nombre des principales preuves de la mission de leur prophète, et ils en célèbrent encore la fête tous les ans. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 85 et suiv. — Voyez encore *la Vie de Mahomet*, par Gagnier, t. Ier, p. 251 et suiv.)

[1] Les docteurs contemplatifs cabalistes dans l'Orient sont si fiers qu'ils prétendent être respectés des rois, et ils le sont effectivement. (*Petis*.)

ce n'est rien. En même temps il ferma la fenêtre, et lorsqu'il l'eut rouverte, le roi ne vit plus les flammes qu'il avait vues.

Le docteur fit ouvrir la troisième fenêtre, par où le sultan aperçut le Nil qui se débordait et dont les vagues venaient avec furie inonder son palais. Quoique le roi, après avoir vu disparaître l'armée et les flammes, ne dût point s'effrayer de ce nouveau prodige, il ne put s'empêcher d'être saisi de crainte : Ah! c'en est fait, s'écria-t-il encore, tout est perdu; cet horrible débordement va emporter mon palais et me noyer avec tous mes peuples! —*N'ayez point de peur, sire,* dit le scheikh, *ce n'est rien.* En effet, le docteur n'eut pas sitôt fermé et rouvert la fenêtre que le Nil, comme à l'ordinaire, parut suivre son cours.

Il fit ouvrir de même la quatrième fenêtre, qui regardait un désert aride. Autant que le roi avait été épouvanté des autres merveilles, autant prit-il de plaisir à considérer celle-ci. Ses yeux, accoutumés à ne voir par cette fenêtre que des terres stériles, furent agréablement surpris d'apercevoir des vignes, des jardins remplis des plus beaux fruits du monde, des ruisseaux qui coulaient avec un doux murmure et dont les bords, parés de roses, de basilics, de baumes, de jacintes et de narcisses, présentaient à la vue des objets rians et à l'odorat un mélange d'odeurs délicieuses. On remarquait parmi ces fleurs une infinité de tourterelles et de rossignols, dont les uns étaient déjà tombés en pamoison à force de gazouiller, et les autres frappaient encore les airs de leurs chants tendres et plaintifs. Le roi, charmé de toutes les choses merveilleuses qui s'offraient à sa vue, croyait voir le jardin d'Eram[1]. Ah! quel changement! s'écria-t-il dans l'excès de son admiration, le beau jardin! le charmant séjour! Que j'aurai de plaisir à m'y promener tous les jours! —*Ne vous réjouissez pas tant, sire,* dit le scheikh, *ce n'est rien.* A ces mots, le docteur ferma la fenêtre, il la rouvrit ensuite; et le sultan, au lieu de revoir ces agréables fantômes, ne vit plus que le désert.

Sire, dit alors le scheikh, je viens de vous montrer bien des merveilles; mais tout cela n'est rien en comparaison du prodige étonnant dont je veux rendre encore témoin votre majesté. Commandez que l'on apporte ici une cuve pleine d'eau. Le roi en donna l'ordre à un de ses officiers, et quand la cuve fut dans la chambre, le docteur dit au sultan : Ayez la bonté de souffrir que l'on vous mette tout nu et que l'on vous ceigne les reins d'une serviette. Le roi eut la complaisance de se laisser ôter tous ses habits, et lorsqu'il fut ceint d'une serviette: Sire, reprit le scheikh, plongez, s'il vous plaît, la tête dans l'eau et la retirez.

Le roi plongea la tête dans la cuve et en même temps se trouva au pied d'une montagne sur le rivage de la mer. Ce prodige inouï l'étonna davantage que les autres: Ah! docteur, s'écria-t-il transporté de colère, docteur perfide, qui m'a si cruellement trompé; si jamais je puis retourner en Égypte, d'où tu m'as fait sortir par ta noire et détestable science, je jure que je me vengerai de toi! Puisses-tu périr misérablement! Il continua ses imprécations contre le scheikh; mais faisant réflexion que ses menaces et ses plaintes étaient inutiles, il prit courageusement son parti et marcha vers quelques personnes qui coupaient du bois dans la montagne, résolu de ne leur point découvrir sa condition : Car enfin, dit-il en lui-même, si je leur dis que je suis roi, ils ne me croiront pas, et je passerai pour un fou ou pour un imposteur.

Les bûcherons lui demandèrent qui il était. O bonnes gens! leur répondit-il, je suis marchand, j'ai fait naufrage, je me suis sauvé sur une planche; je vous ai aperçus, je viens à vous. La situation où vous me voyez doit exciter votre pitié. Ils furent touchés de son infortune; mais ils étaient eux-mêmes dans une trop grande misère pour pouvoir soulager la sienne. Ils ne laissèrent néanmoins de lui donner l'un une vieille robe, l'autre de vieux souliers, et quand ils l'eurent mis en état de paraître avec décence dans leur ville, qui était située derrière la montagne, ils l'y conduisirent. D'abord qu'ils y furent arrivés, ils prirent tous congé de lui, l'abandonnèrent à la Providence, et chacun se retira dans sa famille.

Le sultan demeura seul. Quelque plaisir que l'on prenne à voir des objets nouveaux, il était trop préoccupé de son aventure pour faire attention aux choses qui se présentaient à ses regards. Il se promenait dans les rues sans savoir ce qu'il deviendrait. Il était déjà las et il cherchait de l'œil un endroit pour se reposer : il s'arrêta devant la maison d'un vieux maréchal, qui, jugeant à son air qu'il était fa-

[1] C'est le paradis terrestre.

tigué, le pria d'entrer. Le roi entra et s'assit sur un banc qui était auprès de la porte. O jeune homme! lui dit le vieillard, puis-je vous demander quelle est votre profession et comment vous êtes venu ici? Le sultan lui fit là-dessus la même réponse qu'il avait faite aux bûcherons. J'ai rencontré, ajouta-t-il ensuite, de bonnes gens qui coupaient du bois dans la montagne; je leur ai conté mon malheur, et ils ont été assez généreux pour me donner cette vieille robe et ces vieux souliers. — Je suis bien aise, lui dit le maréchal, que vous soyez échappé de votre naufrage. Consolez-vous de la perte de vos biens. Vous êtes jeune, et vous ne serez peut-être pas malheureux dans cette ville, dont les coutumes sont très-favorables aux étrangers qui veulent s'y établir : n'êtes-vous pas dans cette disposition? —Pardonnez-moi, répondit le sultan, je ne demande pas mieux que de demeurer ici pourvu que j'y fasse bien mes affaires. — Hé bien! reprit le vieillard, suivez donc le conseil que je vais vous donner. Allez-vous-en tout à l'heure aux bains publics des femmes; asseyez-vous à la porte et demandez à chaque dame qui sortira si elle a un mari; celle qui vous dira que non sera votre femme selon la coutume du pays.

Le sultan, résolu de suivre ce conseil, se leva, dit adieu au vieillard et se rendit à la porte des bains, où il s'assit. Il n'y eut pas été longtemps qu'il vit sortir une dame d'une beauté ravissante. Ah! que je serais heureux, dit-il en lui-même, si cette aimable personne n'était point mariée! je me consolerais de tous mes malheurs si je pouvais la posséder. Il l'arrêta et lui dit: Ma belle dame, avez-vous un mari? — Oui, j'en ai un, répondit-elle. — Tant pis, répliqua le roi, vous étiez bien mon fait. La dame continua son chemin, et bientôt il en sortit une autre d'une laideur effroyable. Le sultan frémit à sa vue. Ah! quel objet affreux! dit-il, j'aime mieux mourir de faim que de vivre avec une pareille créature. Laissons-la passer sans lui demander si elle est mariée, de peur d'apprendre que non. Cependant le vieux maréchal m'a dit de faire cette question à toutes les dames : c'est la règle apparemment, il faut que je m'y soumette. Que sais-je si elle n'a point de mari? Quelque malheureux étranger que son mauvais destin a conduit ici, comme moi, l'aura peut-être épousée.

Enfin le roi se détermina à lui demander si elle étoit mariée. Elle lui répondit que oui, et cette réponse lui fit autant de plaisir que celle de la première lui avoit fait de peine.

Il sortit une troisième dame aussi laide que la dernière. O ciel! dit le roi d'abord qu'il l'aperçut, en voici une encore plus horrible que l'autre. N'importe, puisque j'ai commencé, achevons. Si celle-ci a un mari, il faut avouer qu'il y a des hommes plus à plaindre que moi. Comme elle passait auprès de lui, il lui adressa la parole en tremblant : Belle dame, lui dit-il, êtes-vous mariée? — Oui, jeune homme, répondit-elle sans s'arrêter. — J'en suis bien aise, répliqua le sultan. Quel bonheur, poursuivit-il, d'être échappé à ces deux femmes! Mais il n'est pas temps de me réjouir; toutes les dames ne sont point encore sorties des bains. Je n'ai pas vu celle qui m'est destinée : je ne gagnerai peut-être rien au change.

Il s'attendait d'en voir une aussi laide que les deux dernières lorsqu'il en parut une quatrième qui surpassait en beauté la première, qu'il avait trouvée si charmante. Quel contraste! s'écria-t-il, il n'y a point tant d'opposition entre le jour et la nuit qu'il y en a entre cette belle personne et les deux précédentes. Peut-on voir dans un même lieu les anges et les démons? Il s'avança au-devant d'elle avec beaucoup d'empressement : Aimable dame, lui dit-il, avez-vous un mari? Elle lui répondit que non en le regardant avec autant de fierté que d'attention; ensuite elle passa outre, laissant le roi dans une extrême surprise. Que dois-je penser de ceci? dit-il; il faut que le vieux maréchal m'en ait donné à garder. Si selon les lois du pays je dois épouser cette dame, pourquoi s'en est-elle allée si brusquement et pourquoi a-t-elle pris un air si fier et si dédaigneux? Elle m'a examiné depuis les pieds jusqu'à la tête, et j'ai vu dans ses regards des marques de mépris. Il est vrai qu'elle n'a pas grand tort; rendons-nous justice : cette robe usée et pleine de trous ne relève point ma bonne mine et n'est guère propre à prévenir agréablement une dame. Je lui pardonne de s'imaginer qu'elle pouvait mieux rencontrer.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, un esclave l'aborda : Seigneur, lui dit-il, je cherche un étranger tout déguenillé, et à votre air je juge que c'est vous. Prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre; je vais vous mener dans

un lieu où vous êtes attendu avec beaucoup d'impatience. Le roi suivit l'esclave, qui le conduisit à une grande maison et le fit entrer dans un appartement très-propre où il lui dit d'attendre un moment. Le sultan demeura deux heures sans voir personne, excepté l'esclave, qui venait de temps en temps lui dire de ne se point impatienter.

Enfin il parut quatre dames assez richement habillées qui en accompagnaient une autre toute brillante de pierreries, mais plus éclatante encore par son incomparable beauté. Le sultan n'eut pas jeté les yeux sur elle qu'il la reconnut pour la dernière dame qu'il avait vue sortir des bains. Elle s'approcha de lui d'un air doux et riant : Pardonnez, lui dit-elle, si je vous ai fait un peu attendre. Je n'ai point voulu me montrer en négligé devant mon maître et mon seigneur. Vous êtes dans votre maison : tout ce que vous voyez ici vous appartient. Vous êtes mon mari ; vous n'avez qu'à m'ordonner ce que vous voudrez, je suis prête à vous obéir. — Madame, répondit le sultan, il n'y a qu'un moment que je me plaignais de ma destinée et je suis le plus heureux des hommes. Mais, puisque je suis votre mari, pourquoi m'avez-vous regardé tantôt si fièrement ? J'ai cru que ma vue vous avait choquée, et franchement je ne vous en ai pas su fort mauvais gré. — Seigneur, répliqua la dame, je n'avais garde de faire autrement : les femmes de cette ville sont obligées de paraître fières en public, c'est la coutume ; en récompense, elles sont très-familières en particulier. — Tant mieux, repartit le roi, elles en sont plus agréables. Puisque je suis maître ici, continua-t-il, pour commencer à exercer ma petite souveraineté, j'ordonne que l'on m'aille chercher un tailleur et un cordonnier. J'ai honte de me voir auprès de vous avec cette vilaine robe et ces vieux souliers, qui ne conviennent guère au rang que j'ai tenu jusqu'ici dans le monde. — J'ai prévenu cet ordre, seigneur, dit la dame ; j'ai envoyé un esclave chez un marchand juif qui vend des habits tout faits et qui vous fournira sur-le-champ toutes les choses dont vous avez besoin. Cependant venez vous rafraîchir. En disant cela, elle le prit par la main et le mena dans un salon où il y avait une table couverte de toutes sortes de fruits et de confitures. Ils se mirent tous deux à table, et pendant qu'ils mangeaient, les quatre dames suivantes, qui se tenaient debout derrière eux, chantèrent plusieurs chansons du poëte Baba Saoudaï[1]. Elles jouèrent aussi de plusieurs instrumens ; et ensuite leur maîtresse, ayant pris un luth qu'elle accompagna de sa voix, charma le sultan par la manière dont elle s'en acquitta.

Ce concert fut interrompu par l'arrivée du marchand juif, qui entra dans le salon avec quelques garçons qui portaient des paquets d'étoffes qu'ils défirent. Il y avait dedans des habits de différentes couleurs. On les examina tous l'un après l'autre et l'on choisit une veste de satin blanc à fleurs d'or avec une robe de drap violet. Le juif fournit le reste de l'habillement et sortit avec ses garçons. Alors la dame admira la bonne mine du roi ; elle fut fort satisfaite d'avoir un pareil mari et lui très-content de posséder une si belle femme.

Il demeura sept ans avec cette dame, dont il eut sept filles et sept garçons. Mais comme ils aimaient tous deux la dépense et qu'ils ne songeaient qu'à faire bonne chère et qu'à se réjouir, il arriva que tous les biens de la dame se dissipèrent. Il fallut se défaire des dames suivantes, des esclaves et vendre les meubles pièce à pièce pour subsister. La femme du sultan, se voyant réduite à la dernière misère, dit à son mari : Pendant que j'ai eu du bien, vous ne l'avez point épargné ; vous avez vécu dans l'oisiveté et pris du bon temps : c'est à vous présentement à songer aux moyens de nourrir votre petite famille.

Ces paroles attristèrent le roi. Il alla trouver le vieux maréchal pour lui demander conseil. O mon père ! lui dit-il, vous me voyez plus malheureux que je n'étais lorsque je suis arrivé dans cette ville. J'ai une femme et quatorze enfans, et je n'ai pas de quoi les nourrir. — O jeune homme ! lui répondit le vieillard, ne savez-vous aucun métier ? Le sultan repartit que non. Le maréchal tira de sa poche deux aktchas[2], les mit dans la main du sultan et lui dit : Allez tout à l'heure acheter des ypes[3] et vous tenez dans la place où s'assemblent les

[1] Baba Saoudaï, nom d'un *scheikh* fort estimé pour sa poésie et pour son bel esprit par Tamerlan et par les princes ses enfans. Il y a plusieurs de ses réponses et reparties ingénieuses dans *le Defter Lathaïf* de Lamaï, qui est un recueil de bons mots arabes, persans et turcs, en prose et en vers. (*Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, au mot Saoudaï.)

[2] *Aktcha*, c'est une monnaie d'un sol. (*Pétis*.)

[3] *Ypes*, cordes dont les portefaix se servent au lieu de crochets. (*Pétis*.)

portefaix. Le roi acheta des ypes et alla se mettre parmi les portefaix. A peine y fut-il un moment qu'un homme vint qui lui dit : Veux-tu porter un fardeau ? — Je ne suis ici que pour cela, répondit le sultan. Alors l'homme le chargea d'un gros sac. Le roi ne put le porter qu'avec beaucoup de peine, et même les cordes du sac lui écorchèrent les épaules. Il reçut son salaire, qui consistait en un aktcha, qu'il porta au logis. Sa femme, voyant qu'il n'apportait qu'un aktcha, lui dit que s'il ne gagnait pas tous les jours dix fois davantage, toute sa famille mourrait bientôt de faim.

Le lendemain, le roi, accablé de tristesse, au lieu de se rendre à la place publique, alla se promener sur le bord de la mer en rêvant à sa misère. Il regarda avec attention l'endroit où il s'était inopinément trouvé par la science du scheikh Schehabeddin. Il rappela dans sa mémoire cette étrange et funeste aventure, et il ne put s'empêcher d'en pleurer. Comme il avait besoin de faire l'ablution [1] avant la prière, il se plongea dans l'eau ; mais en retirant sa tête, il fut dans le dernier étonnement de se retrouver dans son palais, au milieu de la cuve et entouré de tous ses officiers [2]. O docteur barbare ! s'écria-t-il en apercevant le scheikh dans la même situation où il l'avait laissé, ne crains-tu pas que Dieu te punisse d'avoir ainsi traité ton sultan et ton maître ? — Sire, lui dit le scheikh, d'où naît contre moi la colère de votre majesté ? Vous venez tout présentement de plonger la tête dans ce bassin et vous l'avez retirée aussitôt ; si vous refusez de me croire, demandez-le à vos officiers qui en sont témoins. — Oui, sire, s'écrièrent tout d'une voix les officiers, le docteur dit la vérité. Le roi ne se rendit point à leur témoignage. Vous êtes des imposteurs, leur dit-il, il y a sept ans que ce maudit docteur me retient dans une terre étrangère par la force de ses enchantemens. Je me suis marié ; j'ai fait sept filles et sept garçons, et ce n'est pas tant de cela que je me plains, que d'avoir été portefaix. Ah ! méchant scheikh, as-tu pu te résoudre à me faire porter des ypes ? — Hé bien ! sire, reprit le docteur, puisque vous ne voulez point ajouter foi à mes paroles, je veux vous persuader par mes actions. A ces mots, il se dépouilla, se ceignit d'une serviette, entra dans la cuve et plongea la tête dans l'eau. Pendant qu'il avait la tête sous l'eau, le sultan, qui était toujours irrité contre lui et qui se ressouvint du serment qu'il avait fait de le punir si jamais il revenait en Égypte, prit un sabre pour trancher la tête au docteur dans le moment qu'il la retirerait de l'eau ; mais le docteur, par la science appelée mekaschefa [1], connut l'intention du roi, et, par la science algaïb-an-alabsar [2], disparut tout à coup et fut transporté dans la ville de Damas, d'où il écrivit au sultan d'Égypte une lettre qui contenait ces paroles : « O roi ! sachez que nous ne sommes vous et moi que de pauvres serviteurs de Dieu. Tandis que vous avez plongé dans l'eau votre tête, que vous avez retirée sur-le-champ, vous avez fait un voyage de sept années, vous avez épousé une femme, vous avez beaucoup souffert, vous avez fait sept filles et sept garçons ; vous avez pris bien de la peine, et vous ne voulez pas croire que Mahomet notre grand prophète ait trouvé son lit tout chaud et son pot non encore vide ! Apprenez que rien n'est impossible à celui qui de rien a créé le ciel et la terre avec la seule parole de koun [3]. »

Le sultan d'Égypte, après avoir lu cette lettre, commença d'avoir de la foi. Néanmoins il ne put apaiser sa colère contre le scheikh ; il écrivit au roi de Damas, le pria de faire arrêter ce docteur, de le faire mourir et de lui envoyer sa tête.

Le roi de Damas entra dans le ressentiment du sultan d'Égypte et fit toute la diligence possible pour le satisfaire. Il apprit que le docteur faisait sa demeure dans une grotte assez éloignée de la ville ; il ordonna à ses capigis [4] de s'y rendre, de se saisir du scheikh et de le lui amener. Les capigis partirent et se promettaient bien d'exécuter facilement son ordre ; mais ils ne furent pas peu surpris de trouver l'entrée de la grotte défendue par une infinité

[1] Les mahométans se lavent le corps avant que de faire la prière. (*Pétis.*) Voyez une note des *Mille et une Nuits*, p. 13.

[2] Cette première partie de l'histoire du *scheikh Schehabeddin* a été reproduite dans un conte espagnol intitulé *El Conde Lucanor* et d'où l'abbé Blanchet a tiré son *Doyen de Badajoz*. (Voyez les *Contes et Apologues orientaux* de l'abbé Blanchet, p. 121.) La fin du conte intitulé *le Médecin et le jeune traiteur de Bagdad*, dans la continuation des *Mille et une Nuits* publiée par M. Caussin de Perceval (t. VIII, p. 130), ressemble aussi beaucoup à l'histoire du *scheikh Schehabeddin*.

[1] C'est une science par laquelle les santons prétendent découvrir les plus secrètes pensées des hommes. (*Pétis.*)

[2] C'est l'art de se rendre invisible. (*Pétis.*)

[3] Le mot arabe *koun* répond au latin *fiat*.

[4] Gardes de la porte. (*Pétis.*)

de gens de guerre tous bien montés, armés d'épées et de cottes de mailles; ils retournèrent vers leur roi et lui rapportèrent ce qu'ils avaient vu. Le sultan, irrité de cette résistance, assembla des troupes et alla en personne assiéger le docteur, qui lui opposa une armée si supérieure à la sienne que ce prince épouvanté se retira.

Piqué de ce mauvais succès et résolu de n'en point avoir le démenti, il appela ses visirs et leur demanda ce qu'il y avait à faire dans cette conjoncture. Les visirs lui répondirent que, tout grand roi qu'il était, il ne devait point espérer de vaincre un homme assisté de la puissance divine. Mais, sire, dit le plus ancien visir, si vous voulez vous rendre maître du scheikh, envoyez-lui dire que vous souhaitez de faire la paix avec lui. Choisissez les plus belles esclaves de votre sérail et lui en faites présent; et ordonnez auparavant à ces filles de tâcher de savoir du docteur s'il y a un temps où il n'a pas le pouvoir de faire ses merveilles. Le roi applaudit à ce sentiment, dissimula, fit offrir son amitié au scheikh en lui envoyant des esclaves d'une rare beauté. Le docteur s'imagina que le roi de Damas s'était repenti de l'avoir persécuté injustement; il donna dans le piége, reçut les esclaves, parmi lesquelles il y en eut une dont il devint éperdument amoureux.

D'abord que cette fille vit le docteur épris d'une passion violente, elle lui dit: O scheikh! je suis curieuse d'apprendre s'il y a un temps où vous ne sauriez faire vos merveilles.—Belle dame, lui répondit-il, je vous prie de ne plus me faire cette question; ne songeons qu'à mener une vie agréable: il doit peu vous importer de savoir ce que vous me demandez. L'esclave feignit d'être fort mortifiée de cette réponse; elle affecta une mélancolie mortelle, et lorsque le scheikh lui faisait des caresses, elle se mettait à pleurer: Toutes ces marques d'amour que vous me donnez, lui disait-elle, ne sont point véritables; si vous m'aimiez, vous n'auriez point de secret pour moi. Enfin elle l'importuna tant qu'il fut assez faible pour lui avouer qu'après avoir vu une femme, il était sans pouvoir jusqu'à ce qu'il eût fait l'ablution.

L'esclave, ayant appris cette circonstance, la fit savoir au roi de Damas, qui commanda à ses capigis de se rendre secrètement une nuit à la porte du scheikh pour se saisir de lui dans le moment que l'esclave la leur ouvrirait.

Le docteur avait coutume de tenir toutes les nuits auprès de son chevet un grand pot rempli d'eau pour s'en servir quand il avait besoin de faire l'ablution. L'esclave en se couchant répandit l'eau[1] sans qu'il s'en aperçût, si bien que quand il voulut se laver, il trouva le pot vide. La méchante, faisant aussitôt l'officieuse, prit le pot, et sous prétexte d'aller quérir de l'eau, ouvrit la porte aux capigis, qui entrèrent tous brusquement dans la grotte. Le docteur, s'apercevant de la trahison de l'esclave, prit en ses mains deux chandelles qui brûlaient dans les chandeliers et se mit à tourner prestement avec ses chandelles en prononçant des mots barbares que les capigis ne comprenaient pas. Ils furent épouvantés de l'action et des paroles du scheikh, et s'imaginant qu'il allait produire quelque prodige funeste pour eux, ils s'enfuirent hors de la grotte.

Le scheikh aussitôt ferma la porte sur lui et fit l'ablution. Ensuite, pour se venger de la perfide esclave, il prit sa figure et lui donna la sienne; puis, sortant de la grotte, il courut après les capigis: Ah! lâches, leur disait-il, est-ce ainsi que vous exécutez les ordres du roi votre maître? Il vous fera tous mourir si vous vous en retournez à Damas sans le docteur son ennemi. Pourquoi vous êtes-vous enfuis? Avez-vous vu paraître des monstres ou des soldats pour le défendre? Revenez, rentrez dans la caverne et ne craignez point. Plus courageuse que vous, je vais m'approcher de lui, m'en saisir et vous le livrer moi-même.

Les capigis s'arrêtèrent à ce discours et se rassurèrent; ils revinrent sur leurs pas, et suivant le docteur sous la forme de l'esclave, ils entrèrent avec lui dans la grotte, où ils se saisirent de l'esclave croyant prendre le docteur; ils lui lièrent les pieds et les mains sans qu'elle dît un seul mot, parce que le scheikh lui avait ôté l'usage de la parole. Ils la menèrent au roi de Damas, qui lui fit sur-le-champ couper la tête. Mais dès que la tête fut séparée du corps, le scheikh rendant à ce corps sa première figure, fit voir au roi et à tous les officiers que c'était l'esclave qui venait d'être décollée; et lui, qui était présent sous la forme de l'esclave, reprenant sa naturelle, dit au roi de Damas: O roi!

[1] Dans le cas où il avait besoin d'ablution, il ne pouvait se servir de la science de *mekaschefa* pour savoir les pensées de cette esclave. (*Petis*.)

qui, pour plaire au sultan d'Égypte, avez tout employé pour me perdre, apprenez qu'il ne faut point épouser d'injustes ressentimens, et rendez grâces à Dieu que je veuille borner ma vengeance au châtiment de cette misérable femme qui m'a trahi. En disant cela, le scheikh disparut et laissa dans une extrême surprise le roi de Damas et tous ceux qui furent témoins de ce merveilleux événement.

Telle est, sire, l'histoire du scheikh Schehabeddin, poursuivit le premier visir de l'empereur de Perse ; votre majesté voit par là que les hommes ne sauraient être trop en garde contre les femmes. Avant que de faire mourir le prince Nourgehan, permettez-nous de l'interroger ; peut-être nous fera-t-il connaître son innocence. —Hé bien ! soit, dit le roi, je consens de différer jusqu'à demain la mort de mon fils.

Pendant que les visirs allèrent trouver le prince, qui était en prison, l'empereur monta à cheval et sortit de la ville pour prendre le divertissement de la chasse. Le soir, à son retour, la reine Canzade et lui soupèrent ensemble. Après le repas, elle lui dit : Je crains, seigneur, que vous ne vous repentiez d'avoir suspendu le supplice du prince : «L'homme, dit l'Alcoran, a deux sortes d'ennemis qu'il aime, ses enfans et ses biens. » Oui, votre fils est votre ennemi puisqu'il a été capable de former la pensée du détestable crime qu'il a voulu commettre. Hâtez-vous de l'en punir. N'écoutez plus la tendresse et la pitié qui vous parlent en sa faveur. Son mauvais naturel doit étouffer en vous la voix du sang ; n'ayez pas la faiblesse qu'eut autrefois le roi de Dehli, aux Indes, de peur de vous en repentir comme lui ; souffrez que je vous raconte cette histoire.

HISTOIRE DU FILS DU ROI DE DEHLI.

Mehemed-Tekisch, roi de Dehli, et Schehabeddin, roi de Gazna, étoient l'un et l'autre des rois sages et vaillans qui faisaient comme vous, seigneur, les délices de leurs peuples.

Ces deux rois eurent presque en même temps chacun un fils. Le roi de Gazna donna au sien une éducation austère : il chercha des gouverneurs capables de défendre un jeune esprit contre les maximes du libertinage et de l'impiété ; il lui donna pour précepteurs de sages philosophes qui s'attachèrent à former le jugement de leur disciple.

On lui apprit d'abord trois choses : à dire vrai, à tirer de l'arc, à monter à cheval ; et comme il avait un génie heureux et que dans toutes les sciences il faisait de grands progrès avec une rapidité incroyable, on le fortifia de bonne heure contre l'amour de la réputation, par lequel l'orgueil et l'ambition s'introduisent dans le cœur des grands. On ne lui pardonnait rien, et le roi, pour les fautes les plus légères, le faisait frapper de verges comme un esclave et l'envoyait en prison.

Les peuples s'étonnèrent d'un traitement si dur, et l'un des ministres osa demander au roi pourquoi son fils était le seul de ses sujets qui ne fût point heureux. C'est, dit le roi, que mon fils devant régner un jour sur des peuples que j'aime, je veux lui faire sentir l'état malheureux d'un homme qu'on maltraite, afin qu'il ait de la compassion et qu'il ne punisse point avec trop de rigueur.

La sévère éducation du jeune prince réussit. Après la mort de son père, il monta sur le trône et fut pendant un long règne l'instrument de la miséricorde de Dieu sur les hommes.

Le roi de Dehli éleva son fils d'une manière tout opposée. Il trouvait à toutes ses fautes une excuse ; il traitait ses folies de gentillesses d'esprit ; ses emportemens lui paraissaient une vivacité raisonnable et séante à ceux de son âge ; son orgueil, une judicieuse confiance en son mérite dépouillée de toute prévention ; ses caprices, un retour admirable de la joie aux réflexions les plus sérieuses. Les gouverneurs du jeune prince essayèrent en vain de tirer le roi son père de son aveuglement ; il ne leur permit point de corriger son fils, dont les mauvaises inclinations se fortifièrent de jour en jour.

La voix du peuple se fit entendre au roi : les uns se plaignirent de ce qu'il avait enlevé leurs femmes, des enfans vinrent au pied du trône pleurer la mort de leurs pères qu'il avait assassinés pour jouir de quelques belles esclaves ; plusieurs filles demandèrent justice de ses violences, les prêtres de ses impiétés. Le roi ouvrit les yeux, mais trop tard. Il fit venir son fils en la présence du peuple et le menaça de le faire mourir sous le bâton comme il le méritait par ses crimes. Son fils sort rugissant comme un lion ; il assemble un nombre de scélérats, compagnons de ses débauches, entre dans le

cabinet de son père et lui perce le cœur de deux coups de poignard. Du même pas, il monte au trône et se met lui-même la couronne sur la tête pendant que ses impies favoris massacrent tous ceux qui refusent de le proclamer roi.

Suivant son inclination impitoyable, il fit couper la tête aux grands qui lui furent suspects, il fit noyer leurs femmes et leurs enfans. On ne voyait que des objets tragiques ; il n'y avait personne qui ne pleurât quelqu'un de sa famille, mais secrètement : un soupir, une larme coûtait la vie au malheureux qui les laissait échapper. Il fallait, pour n'être pas la victime de sa cruauté, en présenter quelqu'une à son avarice. Il allait les jours de marché dans la place publique percer le premier venu à coups de flèche : ce barbare plaisir lui tenait lieu de celui de la chasse; il aurait cru déshonorer ses coups s'il les eût fait tomber ailleurs que sur des hommes. A table, au milieu de ses courtisans, il faisait amener leurs femmes et les déshonorait publiquement; si quelqu'un osait se plaindre, il le faisait dépouiller tout nu, lier à une colonne et piquait d'une alène toutes les parties de son corps jusqu'à ce qu'il fût mort.

Mais un vent de l'orient apporta à ces peuples malheureux de bonnes nouvelles du jardin de leur bien-aimé. Dieu, dis-je, ayant entendu les cris dont ils frappaient la voûte du ciel, inspira les docteurs, qui, après avoir assemblé les grands, résolurent d'appeler à la couronne le jeune roi de Gazna. On lui dépêcha secrètement un homme qui lui remit de leur part une lettre par laquelle ils l'invitaient à paraître sur les frontières avec une armée, l'assurant qu'ils joindraient ses étendards et lui livreraient le tyran. Le roi de Gazna, touché du malheur des peuples de Dehli, monte à cheval et marche vers leur ville à la tête de six mille de ses gardes, qui furent bientôt assemblés.

Les peuples de Dehli à son approche se saisissent de leur roi et proclament celui de Gazna, que le peuple, avec toutes les démonstrations d'une joie parfaite, conduisit au trône, où le tyran chargé de fers lui servit de marche-pied.

Le roi de Gazna crut devoir commencer à se mettre en possession du sceptre de Dehli par faire justice aux sujets des cruautés de leur souverain : Méchant, dit-il à ce prince, il faudrait pour te punir comme tu mérites de l'être pouvoir te rappeler mille fois de la mort à la vie. Ensuite il ordonna qu'on le mît entre les mains de l'exécuteur. Mais un jeune seigneur, dont le tyran avoit tué le père, voulut se venger lui-même et le faire mourir; on le lui livra. Il le fit attacher dans la place publique afin que chacun pût ajouter librement de nouveaux supplices à celui qu'il lui destinait. Ce jeune homme lui creva les yeux avec une alène; d'autres lui passèrent des fers rouges dans les bras et dans les jambes. Tous ceux qui avoient eu des parens ou des amis assassinés voulurent placer sur son corps les mêmes coups dont il les avait fait mourir. Le tyran demanda un peu de relache à des maux si cruels; il obtin quelques momens et parla de cette sorte : « O peuples ! je ne me plains que des maux que je vous ai faits et non de ceux que vous me faites. Mes remords sont autant de bourreaux qui vous vengent et vous surpassent vous et moi-même en cruauté. O détestable père ! dont l'aveugle tendresse a nourrl mes mauvaises inclinations, puissai-je te voir dans l'autre monde sous la garde des anges noirs ainsi que moi [1]! » Il mourut en prononçant ces dernières paroles, et il ne se trouva personne qui voulût laver son corps et l'ensevelir après sa mort. Le roi de Gazna régna quatre-vingts ans sur les peuples de Dehli, et son règne fut appelé le règne du juste.

L'histoire que je viens de raconter, seigneur, continua la sultane, est une belle leçon dont vous devez profiter. Votre fils, ce fils que vous aimez trop, sera votre bourreau et le tyran de vos peuples; il surpassera même celui de Dehli en cruauté. Celui-là devint méchant par degrés, on aurait pu le corriger; mais Nourgehan commence par un crime dont l'autre eût couronné les siens : il a voulu me séduire, et je suis votre femme; il m'a frappée, et je suis sa reine. Tremblez, seigneur, tremblez pour vos jours; son silence, que vous croyez un effet de tristesse, est une dissimulation profonde par laquelle il se prépare une route certaine au crime. Craignez qu'il ne rompe ce silence en vous perçant le sein comme il l'a rompu en voulant m'ôter l'honneur. Prévenez le coup qui vous menace. Mais le temps fuit, et vous avez nourri un vautour qui vous rongera le cœur quand vous dormirez.

[1] *Anges noirs*, leur nom est Zoubanya : ils tourmentent les damnés en enfer; leur chef est Dabekh. (*Petis*.)

L'empereur Hafikin fut tellement effrayé du discours de la sultane qu'il promit que le lendemain il ne manquerait pas de faire couper la tête au prince. Il alla se coucher. Le jour suivant, dès que l'aurore parut, il se leva et se rendit dans la salle où il tenait son conseil. Il s'entretint avec ses visirs des affaires de son royaume, et puis il leur demanda si Nourgehan avait rompu le silence pour se justifier. Ils répondirent que non, et que quelque chose qu'ils lui avaient pu dire, il n'avait pas voulu parler. Alors le roi se mit en colère et dit au bourreau de lui amener Nourgehan pour le faire mourir à l'heure même; mais le second visir s'avança et prit la parole de cette manière: O roi du monde! ne vous portez point avec tant de précipitation à répandre un sang si cher; craignez d'ôter la vie à un prince innocent; défiez-vous de la personne qui excite la tempête dans cette mer de sédition et qui met le feu dans ce pâturage. Les femmes sont fertiles en mensonges: les jambes croisées sur un sopha, elles s'occupent tout le jour, en tenant les cinq doigts de leurs pieds, à inventer des ruses pour tromper les hommes. Que votre majesté se souvienne de ces paroles que Mahomet a prononcées en mourant: « Je ne laisse, dit-il, après moi aux hommes aucune matière de désordre que les femmes. J'ai tâché, en faisant observer rigoureusement mes lois, d'extirper tous les vices du monde; mais je n'ai pu en arracher la plus profonde racine, qui est ce sexe, aussi funeste au repos du genre humain que nécessaire à sa conservation. » Si je vous rapportais, sire, l'histoire du grand écuyer Saddyk, qu'un de nos auteurs a écrite, vous ne seriez pas si prompt à suivre le conseil sanguinaire de la sultane. L'empereur, qui, tout irrité qu'il était, ne laissait pas de se sentir un cœur de père, était bien aise d'entendre tout ce qu'on lui disait pour lui persuader que son fils pouvait être innocent. Il dit au visir de raconter l'histoire de Saddyk, ce que ce ministre fit de cette manière:

HISTOIRE DU GRAND ÉCUYER SADDYK.

On dit un jour à Togaltimur-khan, roi de Tartarie, qu'il y avait dans ses états un homme qui était si ennemi du mensonge qu'il disait toujours la vérité. Le roi le voulut avoir auprès de lui, et lui donna dans sa maison la charge de grand écuyer. Un courtisan d'un caractère si nouveau eut bientôt des envieux qui n'épargnèrent rien pour le perdre; mais le roi, qui n'était pas un prince à se laisser prévenir et qui voulait juger des choses par lui-même, éprouva son grand écuyer en plusieurs occasions, et le trouva toujours si franc et si sincère qu'il lui donna le surnom de Saddyk [1].

De tous les ennemis de Saddyk, le plus appliqué à sa ruine était le visir Tangribirdi. Il n'y a sorte d'artifices que ce ministre n'eût mis en usage pour le rendre odieux à Togaltimur; et n'en pouvant venir à bout, il en marquait un jour son chagrin à sa fille Khoschendam [2]. Que je suis malheureux! lui disait-il, j'ai causé la disgrâce de mille vieux courtisans, et je ne puis détruire un homme à peine établi à la cour. Saddyk triomphe de tous les efforts que je fais pour renverser sa fortune. Khoschendam, qui n'était pas moins méchante que le visir, au lieu de l'exhorter à ne plus traverser le bonheur de Saddyk, lui dit: O mon père, cessez de vous affliger; si vous voulez absolument perdre Saddyk dans l'esprit du roi, vous n'avez qu'à me laisser faire. — Et comment vous y prendrez-vous, ma fille? reprit le visir. — Ne me le demandez point, seigneur, repartit-elle: souffrez seulement que j'aille trouver le grand écuyer, et je vous promets de faire en sorte qu'il mentira devant le roi. — Faites tout ce qu'il vous plaira, ma fille, dit le visir emporté par sa haine, je vous donne toute licence; pourvu que vous teniez votre promesse, il ne m'importe à quel prix.

Khoschendam ne songea plus qu'à se préparer à l'exécution d'un projet qu'elle avait formé; elle prit ses plus beaux habits, se para de toutes ses pierreries, se teignit les sourcils de vesmé [3] et les paupières de surmé [4]; elle

[1] Disant vrai. (*Pétis.*)

[2] *Khoschendam* signifie en persan *beau corps, belle taille.*

[3] *Vesmé*, c'est l'indigo d'Agra employé sans mélange et qui par conséquent teint en noir. (*Pétis.*)

[4] « Deux articles indispensables à la toilette des femmes asiatiques ont été célèbres dès la plus haute antiquité: l'un le collyre (*le surmeh* des Persans), poudre noire extrêmement fine composée en grande partie d'oxyde de zinc, qu'elles posent par coquetterie sur le bord de leurs paupières au moyen d'un léger pinceau et dont elles prolongent le trait un peu au delà de l'angle extérieur de l'œil, ce qui donne à la fois à leurs regards un mélange exquis de vivacité et de langueur; l'autre, une espèce de couleur vermeille extraite du *lawsonia inermis* (*le hinna* des Arabes), ou bien encore la laque pure (*lâkchâ*) dont elles se teignent les ongles et les doigts tant des mains que des pieds, ayant ceux-ci presque toujours découverts ou à peine protégés par de légères sandales qu'elles ne prennent que fort rarement et seulement quand elles sont forcées de

n'oublia pas aussi de se frotter les mains de hinna. Enfin, après avoir ajouté à sa beauté naturelle tous les agrémens que l'art lui pouvoit donner, elle sortit une nuit de chez son père accompagnée de plusieurs esclaves, qui l'escortèrent jusqu'à la maison du grand écuyer. Lorsqu'elle fut à la porte, elle renvoya ses esclaves; ensuite, ayant frappé, on lui vint ouvrir. Elle dit qu'elle souhaite d'entretenir Saddyk d'une affaire très-importante. On la fait entrer; on la conduit à l'appartement du grand écuyer. Elle le trouve assis sur un sopha; elle le salue, s'approche de lui, lève un voile qui lui couvrait le visage et s'assied sur le même sopha sans dire un seul mot.

Saddyk, qui n'avait jamais vu, pas même en songe, une si belle personne, en fut si vivement frappé qu'il demeura immobile d'étonnement. La dame, qui n'était venue là que pour lui donner de l'amour, n'épargna pas les moyens d'y réussir; elle lui fit cent minauderies, et lorsqu'elle fut persuadée qu'il avait de violens désirs et qu'il serait homme à tout faire pour mériter qu'elle les satisfît, elle rompit le silence dans ces termes : O Saddyk! ne vous étonnez point de voir venir chez vous la nuit une dame qui vous aime; je veux avoir des bontés pour vous, mais il faut auparavant que vous m'accordiez la grâce que j'ai à vous demander. — Ame de mon âme! s'écria le grand écuyer tout transporté d'amour, vous n'avez qu'à parler. Que puis-je refuser à ces charmes puissans dont je suis épris? Commandez à votre esclave; qu'exigez-vous de lui? — Je souhaite, reprit Khoschendam, de faire une petite débauche avec vous : je meurs d'envie de manger de la chair de cheval [1]. Il faut que vous égorgiez tout à l'heure le plus gras de tous les chevaux de l'écurie royale; nous en tirerons le cœur et le foie, que nous ferons rôtir, et puis nous les mangerons ensemble. — Charmante dame, répondit Saddyk, demandez-moi plutôt ma vie et je vous la donnerai. Je dois respecter tout ce qui appartient au roi mon maître. Remettons la partie à demain; j'achèterai un cheval gras à lard, et nous nous en régalerons comme des princes. — Non, non, répliqua Khoschendam, je veux manger d'un cheval du roi; c'est une fantaisie que j'ai et qu'il faut contenter pour me plaire. — Je ne puis m'y résoudre, repartit l'écuyer, j'aime trop le roi mon maître pour vouloir lui causer le moindre chagrin; d'ailleurs je ne le chagrinerais pas impunément. Si j'avais la faiblesse de céder à votre envie, je suis assuré qu'il ne manquerait pas de m'en punir. — Vous n'avez rien à craindre, dit Khoschendam; si le roi vous demande ce que sera devenu ce cheval, vous n'aurez qu'à lui dire que, l'ayant vu malade sans espoir de guérison, vous avez jugé à propos de le tuer de peur que sa maladie ne se communiquât aux autres. Le roi, qui vous a surnommé Saddyk par excellence, vous croira sur votre parole et louera même votre prudence.

Ces paroles ébranlèrent l'écuyer. Que ferai-je, dit-il en lui-même? D'un côté, le respect que j'ai pour le roi et la crainte du châtiment me retiennent; de l'autre, les charmes de ce visage de lune me tentent. Khoschendam, le voyant balancer, renouvela ses prières et les accompagna de caresses si vives qu'il condescendit enfin à ses volontés. Ils se rendirent tous deux dans les écuries du roi. Alors Khoschendam dit à Saddyk : O mon prince! puisque vous m'accordez cette grâce, faites-la-moi entière : égorgez, je vous prie, ce cheval noir que je vois séparé des autres. — O ma reine! ma sultane! s'écria l'écuyer, qu'osez-vous demander? Vous mettez mon amour à une trop rude épreuve. Savez-vous que ce cheval noir est celui de tous que le roi chérit le plus? il m'est impossible de vous satisfaire. Choisissez-en un des autres, et je vais l'égorger tout à l'heure. C'est tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous, ou plutôt c'est tout ce que vous devez attendre de ma complaisance. La dame ne se rebuta point; au contraire, jetant ses bras au cou de Saddyk : O mon roi! lui dit-elle, mon cher écuyer! ne me refusez point ce que je vous demande, je vous en conjure : je sais bien que la preuve d'amitié que j'exige de vous blesse en quelque façon votre devoir; mais les femmes sont bizarres et capricieuses, et quand elles désirent quelque chose avec passion, elles veulent absolument l'obtenir. Ayez donc un peu de complaisance pour mes caprices; je vous aimerai plus que ma vie si vous faites ce que j'attends de vous.

Elle accompagna ces mots de tant de mar-

quitter leurs sophas, où elles passent mollement couchées leur vie presque entière. » (*Anthologie erotique d'Amarou*, p. 64, *note*.)

[1] C'est la coutume en Tartarie de manger les chevaux comme de boire le lait des cavales. (*Pétis*.)

ques de tendresse, de tant d'emportemens que l'écuyer n'y put résister : il prit un couteau et égorgea lui-même le cheval noir ; il en tira le cœur et le foie qu'il fit rôtir et qu'il mangea dans sa chambre avec Khoschendam, qui demeura avec lui toute la nuit par reconnaissance. Dès que le jour parut, la dame prit congé de l'écuyer et s'en alla trouver son père, à qui elle raconta tout ce qui s'était passé. Le visir en eut tant de joie que, sans faire attention à ce qu'il en coûtoit à sa fille pour avoir joué le personnage qu'elle avait fait, il se leva et se rendit au palais, où il apprit au roi cette aventure ; mais il se garda bien de dire que Khoschendam était la dame en question ni que c'était pour servir sa haine et sa jalousie qu'elle avait osé tenter l'intégrité de Saddyk.

Tandis que le visir Tangribirdi faisait ce récit au roi avec toute la malignité d'un vieux courtisan qui veut perdre son ennemi, le grand écuyer était rentré en lui-même et faisait des réflexions très-amères sur les doux plaisirs qu'il avait pris la nuit. Que les hommes sont insensés, disait-il, de se livrer avec tant de fureur à leurs passions ! J'aurais bien mieux fait de renvoyer la dame avec un refus que d'égorger pour lui plaire un cheval qui faisait les délices du roi mon maître : je ne serais pas agité de toutes les pensées cruelles qui troublent présentement mon repos. Hélas ! que vais-je devenir ? que dirai-je au roi lorsqu'il me demandera son cheval ? Moi qui jusqu'ici me suis fait une loi de dire la vérité, emprunterai-je le secours du mensonge, et oserais-je mentir en présence des rois ? Ce serait ajouter un nouveau crime à celui que j'ai commis. D'un autre côté, si j'en fais un aveu sincère, ma franchise me me coûtera la vie : à quoi faut-il donc que je me détermine ? A mentir. hé bien soit ! Imaginons-nous que je vais au palais, poursuivit-il en ôtant son bonnet de dessus sa tête et le posant à terre devant lui : supposons que mon bonnet soit Togaltimur ; voyons si j'aurai la hardiesse de soutenir un mensonge devant un roi. Je le salue en entrant : Saddyk, me dit-il, va me seller mon beau cheval noir, j'ai dessein de le monter aujourd'hui. — Sire, il lui est arrivé un accident ; hier au soir, il ne voulut rien manger de tout ce qu'on lui présenta, et à minuit il est mort sans que je sache ce qui l'a fait mourir. — Comment ! mon cheval noir, qui se portait si bien hier, est mort ! Pourquoi faut-il que ce soit lui plutôt que tant d'autres qui sont dans la même écurie ? Quel conte me viens-tu faire ? Va, tu es un menteur ; tu auras vendu mon cheval à quelque étranger qui l'aura emmené cette nuit en son pays ; ou bien tu l'auras tué toi-même de gaîté de cœur. Ne crois pas te dérober à ma vengeance, tu seras châtié comme tu le mérites. Allons, que l'on me sabre ce fripon-là, qu'on me le mette en pièces.

Togaltimur sans doute, continua Saddyk, ne manquera pas de me parler de cette manière, et tel sera le salaire du premier mensonge que j'aurai fait de ma vie. Voyons à présent si en disant vrai je serai mieux traité de ce prince : O Saddyk ! que l'on m'apprête mon cheval noir, je veux sortir de la ville. — O roi ! vous voyez votre serviteur dans la dernière affliction ; il est venu chez moi cette nuit une dame qui m'a demandé le cœur et le foie de votre cheval noir, ce que je n'ai pu lui refuser. — Quoi ! vous avez été capable d'égorger mon beau cheval pour avoir les bonnes grâces d'une dame ! Ah ! vraiment, j'en suis bien aise. Qu'on appelle le bourreau, qu'il vienne ici faire son office.

Voilà, dit l'écuyer, la réception que je dois attendre du roi. Soit que je mente, soit que je dise la vérité, je suis assuré de perdre la vie. Misérable que je suis ! Maudit soit l'objet qui m'a jeté par ses charmes dans l'embarras où je me trouve. Pendant qu'il était occupé de ces tristes pensées, il vit arriver un homme qui lui dit que le roi le demandait ; il obéit aussitôt à l'ordre et se rendit chez ce prince, avec lequel il trouva le visir son ennemi.

O écuyer ! dit le roi, je veux prendre aujourd'hui le divertissement de la chasse ; va me seller mon bon cheval noir. Ces paroles causèrent une frayeur mortelle au pauvre Saddyk, qui répondit tout troublé : Sire, il est arrivé cette nuit à votre serviteur un malheur funeste ; si votre majesté m'ordonne de le lui raconter, je lui obéirai. — Hé bien ! parle, reprit le roi. — Hier au soir, dit l'écuyer, j'étais assis dans ma chambre lorsqu'il y vint une dame voilée ; elle s'assit auprès de moi sur un sopha, se découvrit et me montra une gorge et des oreilles d'une beauté ravissante ; elle me fit mille caresses, et lorsqu'elle eut bien irrité mes désirs, elle promit de les satisfaire pourvu qu'auparavant je lui donnasse le cœur et le foie de votre cheval noir. Quelque envie que j'eusse de contenter mon amour, je répondis sans balancer que je ne

pouvais me résoudre à tuer un cheval que votre majesté aimait tant. Alors la dame se jeta à mon cou en me disant des choses si passionnées que je n'eus pas la force de résister à ses instances. Je vous fais, sire, un récit ingénu de mon aventure; je confesse mon crime, et loin de vouloir, par des mensonges, tâcher de me dérober au châtiment que je mérite, je viens m'y offrir moi-même. Voilà le sabre et ma tête.

Le roi se tourna du côté de son visir et lui demanda de quelle manière il jugeait à propos que l'on traitât Saddyk. — Sire, lui répondit le visir, ravi d'être consulté là-dessus, je suis d'avis qu'on le fasse brûler à petit feu : un homme qui a osé sacrifier à ses plaisirs un cheval que vous chérissiez est indigne de pardon. — Je ne suis pas de votre sentiment, visir, reprit Togaltimur; j'estime qu'il est plus raisonnable de pardonner une première faute que de la punir. Ensuite il adressa la parole à l'écuyer et lui dit : O Saddyk! j'admire ta sincérité et j'excuse ta faiblesse; si j'avais été à ta place, je n'aurais pas seulement donné mon cheval noir, mais toute mon écurie : l'attrait était trop puissant pour y résister, un homme ne pouvait s'en défendre. Je te pardonne donc la mort de mon cheval, et je te sais si bon gré de m'avoir dit la vérité en cette occasion que j'ordonne que l'on t'apporte tout à l'heure une robe d'honneur.

Quand le visir Tangribirdi vit qu'au lieu de punir l'écuyer, on le récompensait, et que sa fille s'était inutilement prostituée pour servir la haine qu'il avait pour lui, il en conçut un chagrin si vif qu'il en tomba malade, il mourut même peu de jours après, et l'heureux Saddyk fut choisi pour remplir sa place [1].

Sire, poursuivit le second visir de l'empereur de Perse, ne soyez pas moins indulgent que le roi Togaltimur, pardonnez une première faute; mais que dis-je une faute? quelle preuve a-t-on que le prince ait voulu commettre le forfait dont on l'accuse? Vous croyez tout ce que vous a dit la reine, et sur sa parole vous allez vous baigner dans le sang de votre fils! Que le seigneur vous détourne de ce dessein funeste! Du moins, ô roi du monde! du moins, avant que de l'exécuter, commandez que l'on cherche partout Aboumaschar, il nous apprendra le véritable motif du silence mystérieux de Nourgehan; car il ne faut point douter qu'il n'y ait quelque part. L'empereur trouva ce discours fort judicieux; il donna ordre que l'on cherchât partout Aboumaschar, et il remit au jour suivant le trépas du prince.

L'après-dîner, Hafikin sortit de son palais pour aller à la chasse, et à son retour il soupa avec la sultane, qui lui dit après le souper : Seigneur, vous différez trop à faire mourir Nourgehan; vous vous repentirez de votre clémence comme le sultan Bajazet. Ce prince, voyant un petit chien galeux et mourant de faim, en eut pitié, le prit, le porta dans un lieu où il le fit nourrir et élever avec soin. Le chien, devenu grand, mordit un jour Bajazet, qui lui dit : O animal trop heureux! je t'ai fait du bien, pourquoi me mords-tu? Dans le moment, Dieu permit que le chien lui répondit : O Bajazet! un mauvais naturel ne se corrige point. Faites attention à ce que je vous dis, seigneur, ajouta la sultane, et prévenez par un prompt châtiment le triste sort qu'éprouva un malheureux roi dont je vais vous conter l'histoire.

HISTOIRE DE L'ENFANT ADOPTÉ.

Un jour, un cogia [1] eut envie de voyager. Il partit avec sa femme, qui était jeune et belle, et ils emportèrent avec eux tous leurs biens. Ils rencontrèrent en chemin un voleur qui les mena dans une montagne qui lui servait de retraite. D'abord qu'ils y furent arrivés, le scélérat lia les mains du cogia derrière le dos et fit la dernière violence à sa femme, qui devint grosse. Il les retint longtemps dans la montagne, et il ne leur donna la liberté que lorsqu'il vit la femme prête d'accoucher.

Quand le docteur fut libre, il se rendit à une ville et alla loger dans le caravansérail, où bientôt sa femme accoucha d'un fils. Que ferons-

[1] L'*Histoire de Saddyk* offre un rapport marqué avec le cinquième conte de la troisième des *Facétieuses nuits* de Straparole portant le titre suivant : *Isotte, femme de Lucafer Albani de Bergame, cuidant par finesse decevoir Travaillin, vacher de son frère Emilian, pour le trouver menteur, perdit la métairie de son mary et s'en retourna au logis avec la teste d'un taureau ayant les cornes dorees et toute honteuse.* (T. Ier, p. 249, édition de 1726, in-12.) — Voyez aussi la traduction anglaise des *Gesta Romanorum*, par Ch. Swan, t. II, p. 117. Il est probable que le *novelliere* italien, dont le recueil parut en 1550 et 1554, a eu connaissance du conte turc.

[1] *Cogia* ou plus exactement *khouagch* est un mot persan qui signifie *maître*, *vieillard*, *docteur*, et qui s'applique également à une personne recommandable par son savoir et à un riche négociant.

nous de cet enfant, dit-elle? l'élèverons-nous? — Je m'en garderai bien, répondit le cogia; puisqu'il n'est pas de moi, je ne veux point m'en charger. En disant cela, il prit l'enfant enveloppé de langes et le porta lui-même à la porte d'une mosquée, où il le laissa.

Le roi du pays vint par hasard à la mosquée; il aperçut l'enfant et demanda pourquoi il était en cet endroit. On lui dit: Sire, c'est un enfant que personne ne veut reconnaître et que l'on a exposé ici afin que quelques gens de bien en aient compassion et l'emportent pour le nourrir dans l'espérance de l'éternité bienheureuse. Le roi sentit tous les mouvemens de pitié dont peut être capable un prince naturellement fort humain; il fit plus: il descendit de cheval, prit l'enfant et le fit passer par le collet de sa chemise[1] (c'est-à-dire l'adopta) en disant: Puisque je n'ai point d'héritier, il faut que je fasse élever ce petit garçon, peut-être sera-t-il un jour l'appui de mon trône. S'il a du mérite, je pourrai bien lui laisser ma couronne.

On porta l'enfant au sérail, on lui ôta ses langes, on lui en donna de plus fins et qui n'avoient point encore servi; on lui chercha une nourrice, enfin on en eut autant de soin que s'il eût été le propre fils du roi. Il devint beau garçon et de très-belle taille. Sitôt qu'il eut cinq ans, on le mit entre les mains d'un habile précepteur qui lui enseigna les belles-lettres; il apprit ensuite à faire des armes, à monter à cheval et à voltiger; il excellait surtout au jeu du mail. C'était un plaisir de le voir lorsqu'il faisait ses exercices, il s'en acquittait d'une manière qui ravissait tout le monde; ses maîtres mêmes n'étaient pas moins étonnés que les autres de son adresse et de sa vigueur. Le roi s'applaudissait d'avoir fait élever un jeune homme qui répondait si bien à ses bontés, et dans la suite, il eut sujet d'en être plus content; car quelques rois voisins lui ayant déclaré la guerre, il envoya contre eux ce fils adopté, qui les battit et fit de si beaux exploits qu'il passa bientôt pour le plus brave homme de l'armée: rien ne pouvait résister à sa valeur et à la force de son sabre.

Il faut remarquer que le roi, peu de temps après l'avoir adopté, avait eu une fille d'une de ses femmes. Cette jeune princesse était devenue d'une excellente beauté. Le jeune homme, en qualité de frère, avait la liberté de la voir; il conçut pour elle une passion violente; mais le roi la promit au fils d'un sultan, et ce mariage était sur le point d'être consommé. Le jeune homme en eut un chagrin mortel, et rencontrant un derviche, il lui dit: Bon derviche, j'ai une chose à vous demander: un homme doit-il manger les premiers fruits de son jardin, ou les faire manger à un autre? Le derviche, qui possédait la science de mekaschefa, devina sa pensée et lui répondit: Prince, il faut savoir auparavant s'il y a dans le jardin quelque arbre dont Dieu Très-Haut ait défendu de manger le fruit, de même qu'il défendit à Adam et à Ève de manger du fruit appelé *blé*[1].

Le jeune homme, peu content de la réponse du derviche et pressé par son amour, enleva la princesse, sortit du palais avec environ deux mille soldats qui lui étaient dévoués et prit le chemin d'une autre ville. Quand le roi sut cette nouvelle, il devint furieux; il assembla une armée en diligence et poursuivit le ravisseur de sa fille. Mais celui-ci, après avoir pourvu à la sûreté de la princesse, se mit en embuscade au pied d'une montagne et surprit le roi, qui ne s'en défiait nullement; il tailla en pièces toutes ses troupes, le prit lui-même, le tua de sa propre main, et cet enfant ingrat monta sur le trône du prince à qui il avait tant d'obligations.

Vous voyez par cette histoire, seigneur, continua la reine Canzade, que vous devez regarder le prince Nourgehan comme votre ennemi. Toutes ses pensées sont semblables à celles de ce méchant fils adopté. Si l'un a tué son père et épousé sa sœur, l'autre veut aussi assassiner son père et prendre pour femme sa belle-mère. — Hé bien! n'en parlons plus, madame, dit l'empereur, Nourgehan mourra demain. A ces mots, le roi se retira dans son appartement pour se reposer.

Le jour suivant, il se rendit au conseil, où il trouva tous ses visirs assemblés; il leur demanda s'ils avaient découvert le lieu où était Aboumaschar, et lorsqu'ils eurent répondu que non: Puisque cela est ainsi, dit-il, que l'on amène

[1] Cérémonie des anciens Persans pour adopter les enfans. (*Petis.*)

[1] Le mot turc *bogday* signifie en effet *blé*; mais dans l'original il est suivi du mot *agatch*, signifiant *arbre*. M. Reinaud, que j'ai consulté sur ce passage, pense qu'il ne peut pas être question ici de notre blé, mais d'un végétal ligneux. Le traducteur persan de la *Chronique de Tabari* dit que le fruit défendu était du blé et qu'il croissait sur un arbre. (Voyez la traduction française de la *Chronique de Tabari*, par M. Dubeux, t. Ier, p. 74.)

le prince mon fils et qu'on lui coupe la tête tout à l'heure ; aussi bien j'ai promis à la sultane qu'il mourrait aujourd'hui. Alors le troisième visir, s'avançant, dit à l'empereur : O roi du monde ! ne vous couvrez point du sang de votre fils ; ayez égard aux remontrances de vos visirs, ce sont des pêcheurs qui pêchent les meilleures perles de la mer de l'éloquence pour les venir présenter à vos pieds : l'ange qui conduit les sept planètes[1] admirait leur sagesse. Ils ne s'opposeraient pas au dessein que vous avez de faire mourir le prince si un prophète n'avait dit que celui qui voit son roi prêt à commettre une mauvaise action et qui ne tâche pas de l'en empêcher doit être rayé de la liste des fidèles. Les anciens ont dit qu'il faut se défier d'une femme et d'un homme nouvellement fait esclave, parce que l'un et l'autre sont des flatteurs qui mettent en usage le mensonge et la perfidie pour parvenir à leurs fins. Si votre majesté veut bien me le permettre, je lui raconterai une histoire qui confirmera ce que j'ai l'honneur de lui représenter. — Contez-la-moi, j'y consens, dit Hafikin. Le visir en fit ainsi le récit :

HISTOIRE D'UN TAILLEUR ET DE SA FEMME.

Il y avait, du temps du prophète Aysa, un tailleur qui possédait une très-belle femme ; elle se nommait Ghulendam[2]. Ils s'aimaient tous deux passionnément. Un jour qu'ils se donnaient des marques réciproques de leur tendresse, le mari, transporté d'amour, promit à sa femme que si elle mourait la première, il passerait vingt-quatre heures à pleurer sur son tombeau ; et la femme, encore plus passionnée que son mari, lui jura que s'il mourait le premier, elle se laisserait mourir de faim pour n'avoir pas le chagrin de lui survivre.

Par la toute-puissance de Dieu, la femme mourut la première. Le tailleur fut vivement affligé de cet accident, et pour s'acquiter de sa promesse, après avoir enseveli sa femme, qui fut mise parmi les morts, il se coucha près de son cercueil en pleurant et se lamentant d'une étrange sorte. Pendant qu'il était dans cet état, le prophète Aysa[1], sur qui soit le salut, passa par cet endroit, s'arrêta pour considérer le tailleur et lui dit : O bon homme ! pourquoi t'abandonnes-tu sans modération à ta douleur ? Le tailleur lui répondit qu'il était inconsolable d'avoir perdu une femme qu'il aimait et dont il était tendrement aimé. De sorte donc, reprit le prophète, que ce serait te causer une grande joie que de faire revivre cette épouse si chérie ? — Le ciel, repartit le tailleur, comblerait tous mes vœux s'il voulait faire ce miracle en ma faveur. — Hé bien ! dit Aysa, console-toi, ta vive et sincère affliction me touche, je vais te rendre ta femme, avec la permission de celui qui l'a créée et qui l'a fait mourir. En même temps il dit une oraison, et aussitôt Ghulendam se leva et sortit du tombeau avec son suaire. Le tailleur, charmé de cet effet de la puissance divine, voulut remercier Aysa ; mais ce prophète lui dit que c'était à Dieu qu'il fallait rendre grâces de ce miracle, et, sans s'arrêter davantage, il continua son chemin.

Ghulendam, se voyant rappelée à la vie, demanda de quelle manière une chose si merveil-

[1] Les cabalistes mahométans prétendent que chaque planète a un ange qui la conduit, et que les anges ont un autre ange pour chef appelé Coryayl. (*Petis.*)

[2] C'est-à-dire *taille de rose.* (*Petis.*)

[1] Aysa ou Issa est le nom donné à Jésus-Christ par les musulmans, qui l'honorent comme prophète.

« On lit dans l'*Alcoran,* dit M. Reinaud, que Jésus-Christ était né sans père et qu'il fut produit par la seule parole de Dieu : de là ils l'ont appelé *le Verbe divin* ou simplement *le Verbe.* Ils le mettent sur la même ligne qu'Adam, en ce que l'un et l'autre furent l'ouvrage d'une création particulière, et ils le nomment encore *l'Esprit de Dieu.*

» Voici en quels termes l'*Alcoran* fait annoncer par l'ange Gabriel à Marie la naissance de Jésus : « Dieu vous annonce son » Verbe ; son nom sera le Messie ou Jésus ; il sera votre fils et » sera environné de respect en cette vie et en l'autre. »

» Dans un autre endroit on remarque ces paroles : « Le Messie » est Jésus, fils de Marie, l'envoyé de Dieu, ainsi que son Verbe » et sa parole. Dieu l'a fait annoncer à Marie, et Jésus est l'esprit » procédant de lui. »

» Les musulmans reconnaissent tous les miracles que rapporte l'Évangile ; ils admettent la faculté que le Sauveur avait de ressusciter les morts, de rendre l'ouïe aux sourds, de donner la vie aux malades, de faire marcher les boiteux ; ils citent même des prodiges dont la Bible n'a point parlé : c'est ainsi qu'ils disent que Jésus ne resta que trois heures dans le berceau, qu'il parla étant au maillot, qu'il animait de son souffle des oiseaux d'argile. L'*Alcoran* s'exprime ainsi à ce sujet : « Nous avons donné à Jésus, fils de Marie, le don des miracles, » et nous l'avons assisté et fortifié du Saint-Esprit. »

» Les musulmans croient, au reste, que Jésus opérait la plupart de ses miracles avec son souffle. En effet nous lisons dans l'Evangile qu'il rendit l'ouïe à un sourd en lui soufflant dans l'oreille : de là ces fréquentes allusions des écrivains orientaux au souffle du Messie. Hafez, parlant dans un langage allegorique de l'état extrême où l'avait réduit l'excès de l'amour divin, s'exprime ainsi : « Mon âme s'est évanouie par l'effet du vin, et Hafez s'est laissé consumer d'amour. Où est le medecin qui possède le souffle de Jésus afin qu'il me rende la vie ? » (*Monumens arabes, persans et turcs,* decrits par M. Reinaud, t. Ier, p. 177.)

leuse s'était faite, et après que son mari l'en eut informée : Hé quoi ! lui dit-elle, c'est vous qui m'arrachez à la mort, c'est votre amour qui me fait revoir la lumière ! Ah ! que mon cœur est pénétré de cette marque de votre affection ! Je n'en perdrai jamais la mémoire. Je suis moins sensible au plaisir de revivre qu'à la bonté de votre cœur, qui en est la cause. Je veux vous consacrer tous les momens de la vie nouvelle que vous me procurez, je n'en puis faire un meilleur usage. Le tailleur fut charmé d'entendre parler sa femme dans des termes qui marquaient tant de tendresse et de reconnaissance. Angle de mon foie, lui dit-il, lumière de mes yeux, matière de ma vie, le ciel en vous rendant à mes souhaits a voulu sans doute me causer la plus grande joie qu'un homme puisse jamais sentir. Regagnons notre maison, allons recommencer à jouir des douceurs de notre union, de ces plaisirs touchans que la mort nous avait ravis et qu'elle a été forcée de nous restituer. Mais je ne fais pas réflexion, ajouta-t-il, que vous n'êtes point en état de paraître : vous n'avez ni chemise ni caftan. Je vais vous en chercher, je vous laisse ici seule, je serai de retour dans un moment.

Il n'eut pas plutôt quitté sa femme que le fils du roi du pays passa par hasard près du tombeau. Ce jeune prince fut assez surpris de voir une femme enveloppée d'un suaire et qui n'était pas couchée comme les autres morts. Il s'approcha d'elle par curiosité, suivi de tous ses officiers, et remarquant que c'était une très-belle personne et qui paraissait fort vivante, il la regarda avec beaucoup d'attention, il sentit même à sa vue naître en son cœur des mouvemens de tendresse. Un des officiers s'en douta bien et lui dit : Prince, voilà une aimable femme ; si vous souhaitez, nous la mènerons au sérail. — Très-volontiers, répondit le prince, je n'en ai pas une si jolie ; mais demandez-lui auparavant si elle est mariée, parce que je ne veux point enlever de femme à son mari. L'officier qui venait de parler au prince adressa la parole à la femme du tailleur : Belle dame, lui dit-il, si vous n'êtes point mariée, il ne tiendra qu'à vous d'être au fils du roi. Aussitôt Ghulendam répondit sans hésiter : Je suis étrangère, je n'appartiens à personne. Alors un des officiers du prince se dépouilla de sa robe, en couvrit Ghulendam, qui fut conduite au sérail, où on lui ôta la robe de l'officier pour lui donner des habits de la dernière magnificence.

Cependant le tailleur revint au tombeau avec un caftan et une chemise. Peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit lorsqu'il vit que sa femme n'y était plus ; il se remit à pleurer avec plus de violence qu'auparavant. O ciel ! s'écria-t-il, qu'est-elle devenue ? Le prophète qui l'a ressuscitée ne l'aurait-il fait revivre que pour la livrer aux désirs d'un autre ? Ah ! si cela était ainsi, je me trouverais plus malheureux que je n'étais lorsque je pleurais sa mort. Mais que dis-je, si cela était ? en puis-je douter ? Sa beauté aura charmé quelque passant qui ne se sera pas fait un scrupule de me la ravir. Ghulendam, ajouta-t-il, ma chère Ghulendam, je te rends justice, je suis bien persuadé que tant qu'il t'est resté des forces tu as résisté courageusement à la violence que l'on t'a faite. En quelque endroit que tu sois, je suis assuré que tu gémis, que tu te désespères, que tu m'appelles à ton secours. Hélas ! je crois entendre tes cris, j'en suis pénétré : je ne t'abandonnerai point ; je vais te chercher partout, et quand tu serais sous la terre, je te découvrirai.

Il n'y manqua point, il fit tant de perquisitions qu'il apprit qu'elle était dans le sérail du fils du roi. Il court, il vole chez ce prince, se jette à ses pieds et lui dit : O prince ! vous aimez trop la justice pour vouloir garder par force ce qui ne vous appartient pas. Vous retenez ici ma femme depuis trois jours, je vous conjure de me la rendre. — Prends garde à ce que tu dis, répondit le fils du roi ; je n'ai point de femme qui soit malgré elle dans mon sérail ni même qui soit mariée. — Prince, reprit le tailleur, je n'avance rien dont je ne sois pleinement convaincu. — Écoute, répliqua le fils du roi, je veux bien te faire voir toutes mes femmes ; mais je t'avertis que si la tienne n'est point parmi elles, il t'en coûtera la vie. — N'importe, repartit le tailleur, vous me ferez mourir si vous voulez, j'y consens. Je ne risque rien, je sais qu'elle est en ce palais, et vous verrez, dès qu'elle m'apercevra, comme elle viendra me sauter au cou et m'embrasser ; c'est la femme du monde la plus fidèle et la plus tendre. — Il faut donc te satisfaire, dit le fils du roi. Que l'on amène ici toutes mes femmes, et que l'on n'en oublie pas une.

On les fit toutes passer l'une après l'autre devant le tailleur, à qui le prince demandait :

* Robe.

Est-ce celle-là? Le tailleur répondait que non; mais quand Ghulendam parut, il ne manqua pas de s'écrier : Ah! la voilà! cette charmante femme dont j'ai tant pleuré la perte. — Belle dame, dit le prince à Ghulendam, connaissez-vous cet homme là? — Et oui vraiment, répondit-elle, je le reconnais bien; c'est un voleur, c'est lui qui m'a dépouillée et mise dans l'état où vous m'avez trouvée. Ce misérable, que Dieu confonde, après m'avoir pris ce que j'avais, allait m'enterrer toute vive afin que je ne pusse pas l'accuser devant le cadi. Je vous en demande justice, prince, faites-le punir suivant les lois, je ne serai pas contente qu'il n'ait été pendu.

Le tailleur fut si étourdi de la réponse de sa chère Ghulendam qu'il n'eut pas la force de prononcer une seule parole. Son silence et sa confusion firent croire au fils du roi qu'il était coupable. Ah! traître, s'écria ce prince, il faut que tu sois bien hardi pour oser venir réclamer une femme qui non-seulement n'est point à toi, mais que tu as même voulu enterrer toute vive : tu mériterais que l'on inventât de nouveaux supplices pour te punir; je me contenterai pourtant de te faire pendre. Qu'on le mène au gibet tout à l'heure, ajouta-t-il, et qu'on l'expédie. Le tailleur voulut ouvrir la bouche pour se justifier : Non, non, interrompit le fils du roi en lui imposant silence, je ne veux point t'entendre; tu n'es qu'un méchant, qu'un imposteur, je ne prête point l'oreille à des mensonges. Encore une fois, dit-il à ses officiers, qu'on aille le pendre dans le moment; que l'on m'obéisse, ou bien vous serez tous pendus pour lui.

Les officiers, voyant le prince en colère et aimant mieux que le tailleur fût pendu qu'eux, se saisirent de ce malheureux mari, lui lièrent les mains derrière le dos et le conduisirent au gibet. Dans le temps que l'exécuteur allait le jeter, le prophète Aysa parut dans la place publique et se mit à crier au bourreau de ne point passer outre, attendu que le tailleur était innocent. Le respect que l'on avait pour le prophète suspendit le supplice : cependant les officiers du roi voulaient qu'on fît mourir le tailleur, à cause, disaient-ils, que leur maître l'avait ordonné; mais Aysa leur dit qu'il se chargeait d'obtenir la grâce du tailleur. Effectivement, il se rendit chez le fils du roi, où il ne lui eut pas plutôt conté toute l'aventure que ce jeune prince révoqua l'ordre qu'il avait donné. Il envoya même sur-le-champ Ghulendam à la place publique, où elle fut pendue au lieu de son mari[1].

Vous voyez par cette histoire, sire, dit le troisième visir, que les femmes sont bien fourbes et qu'un homme sage doit se défier même de celles qui paraissent les plus raisonnables. Commandez que l'on fasse de nouvelles recherches d'Aboumaschar. — Je le veux bien, dit l'empereur; mais si on ne le trouve pas aujourd'hui, je ferai couper demain la tête à Nourgehan.

En disant ces paroles, le roi sortit du conseil et s'en alla à la chasse. Lorsqu'il fut de retour, il soupa avec la sultane, qui lui demanda pourquoi il n'avait pas fait mourir le prince. Madame, lui répondit Hafikin, je n'ai pu me défendre de prolonger sa vie jusqu'à demain. Quand je vous écoute, je le condamne; mais je ne puis aussi m'empêcher de lui faire grâce lorsque mes visirs me parlent en sa faveur. Je suis dans une cruelle incertitude, et vous devez pardonner à un père de ne pouvoir se déterminer si promptement à faire périr son fils unique. — Seigneur, reprit la sultane, vous devez plutôt me croire que vos visirs; ils vous séduisent par leurs discours parce que vous les écoutez en père et non en roi. Vous vous repentirez, mais trop tard, d'avoir trop aimé votre fils. Il faut que je vous conte une histoire qui vous donnera lieu de faire des réflexions.

HISTOIRE DES OISEAUX DE SALOMON.

J'ai ouï dire, seigneur, à une vieille gouvernante qui m'a élevée, que Salomon, entre plusieurs choses merveilleuses, avait des oiseaux qui parlaient la langue du pays avec tout le bon sens imaginable.

Un de ces oiseaux, qu'un plumage gris de lin et mille gentillesses d'esprit distinguaient infiniment des autres, quitta Salomon pour aller voir sa femelle, qui couvait dans un bois voisin. Il l'aborda d'un air fort tendre : il déplia, étendit ses ailes, ouvrit le bec et

[1] L'*Histoire du Tailleur et de sa femme* offre beaucoup d'analogie avec celle de *Dhoumini* dans le poëme indien intitulé *Dasa-Koumâra-tcharita*. (Voyez les contes indiens de cette collection.)

lui présenta le baiser du monde le plus gracieux.

La femelle refusa ses caresses et lui dit : Va perfide, retourne chez Salomon; tu l'aimes plus que moi puisque tu m'abandonnes pour lui. Mais quels charmes te rappellent si souvent à la cour? Ce n'est pas l'or dans lequel tu manges, ce ne sont point les lambris dorés sous lesquels tu couches : ces plaisirs extravagans ne peuvent tenter que l'homme. L'amour est l'unique passion des oiseaux, lui seul fait leur peine ou leur félicité, lui seul t'a retenu chez le prophète; car enfin, si je n'ai point de rivale, pourquoi, sachant l'état où tes dernières caresses m'ont laissée, n'es-tu pas venu m'aider à faire le nid de nos enfans? Il a fallu pour l'achever que je me sois dépouillée de mes propres plumes. Ah! ton infidélité n'est que trop certaine! Vois ce que peut le désespoir dans le cœur d'une tendre épouse méprisée. En achevant ces mots, la femelle se rua sur ses œufs avec tant de fureur que le mâle n'en put sauver qu'un. Il le couvrit de ses ailes, donna même quelques coups de bec à la femelle qui s'avançait toujours sur lui; mais venant à considérer que la colère des femmes est un torrent que la résistance ne fait que grossir, il s'humilia, et regardant sa femelle avec des yeux pleins d'une langueur intéressante : Aimable épouse, lui dit-il, épouse trop chérie, avant que de sacrifier à tes soupçons jaloux ce reste infortuné de notre famille, tue-moi, je ne résiste plus.

La femelle, que ces paroles flattaient extrêmement, s'attendrit : dépouillée de toute sa fureur, elle se vit dans un état déplorable. Le mâle en eut pitié, il étouffa son ressentiment et trouva même ses enfans trop vengés par les remords de leur mère. L'œuf qui lui restait le consola de ceux qu'il avait perdus : un petit oiseau d'une beauté singulière sortit de sa coque le jour même, comme impatient de rallumer dans le cœur de son père ses premiers feux, ces feux ardens qui mouraient, et de rendre à sa mère toute sa tranquillité.

Ce petit oiseau avait la tête jaune, le cou bleu, le corps blanc, les ailes violettes et la queue rouge. Le père et la mère s'applaudirent d'avoir fait un enfant si beau. Ce gage naissant de leur première tendresse acheva de les réconcilier; ils vécurent depuis dans une parfaite intelligence, toujours amoureux, toujours contens l'un de l'autre.

Cependant Salomon, qui ne voyait plus près de lui son cher oiseau Grisdelin, était fort en peine de ce qu'il pouvait être devenu. Il le fit chercher dans toutes les forêts; mais comme on ne le trouvait point, il s'avisa d'y envoyer deux oiseaux rouges de la même espèce. Je vous ai dit, seigneur, qu'il en avait plusieurs. Ceux-ci étaient moins beaux que Grisdelin; en récompense ils avaient beaucoup d'esprit. Il en fallait pour bien s'acquitter de la commission du prophète, qui voulait qu'ils ramenassent son oiseau Grisdelin; il n'était pas possible de le faire par force, il fallait donc de l'éloquence pour lui persuader de revenir.

Les oiseaux rouges, après avoir volé quinze jours durant, trouvèrent enfin Grisdelin avec sa femme et l'oiseau violet leur fils.

Les oiseaux rouges feignirent d'avoir été chassés de la cour parce que, disaient-ils, Salomon, au désespoir d'avoir perdu son favori, ne voulait plus s'attacher à personne de leur espèce. Ils ajoutèrent qu'ils étaient bien à plaindre, qu'après avoir été élevés à la cour et nourris dans les délices, ils ne pourraient jamais vivre dans les bois.

En vérité, mes frères, leur dit l'oiseau Grisdelin, les jours que je passe ici sont fort agréables. J'aime ma femme, ma femme m'aime, nous aimons notre fils qui nous aime; nous ne dépendons de personne. Cela n'est-il pas préférable aux fausses félicités de la cour dont vous êtes si fort entêtés? et Salomon, tout-puissant qu'il est, pourrait-il me payer une seule de ces choses? Ah! s'il pouvait être un moment à ma place, il conviendrait qu'avec sa sagesse et ses biens il est fort malheureux. Croyez-moi, mes frères, demeurez ici; pour moi, j'ai fait vœu d'y mourir.

Ce discours affligea les oiseaux rouges, qui, désespérant de résoudre l'oiseau Grisdelin par leur mensonge ingénieux, avouèrent de bonne foi qu'ils venaient de la part du prophète. L'oiseau Grisdelin fut fâché de cette circonstance. Comme il avait reçu de Salomon mille preuves d'une véritable tendresse, il ne pouvait se résoudre à lui marquer de l'ingratitude par un refus, moins encore à quitter sa femme et son fils.

Grisdelin, occupé de ces tristes réflexions, ne répondait rien aux oiseaux rouges; mais la femelle prit la parole : Allez, leur dit-elle, allez

dire au prophète que Grisdelin ne retournera point à la cour, et que c'est moi qui l'en empêche. Salomon connaît trop bien les femmes pour ne pas excuser mon mari d'avoir fait ce que je voulais. Grisdelin, qui parmi les courtisans avait appris l'art de faire les choses avec politesse, dit à sa femme qu'il fallait du moins envoyer leur fils avec les oiseaux rouges porter ses excuses à Salomon : que l'on devait accompagner un refus de cette nature de quelques civilités. La femelle cria, pleura, querella ; mais le mâle voulut être obéi. L'oiseau violet partit après que son père l'eut instruit de la manière dont il devait se conduire à la cour. Il réduisit toutes ses instructions à trois points principaux, afin que son fils les retînt mieux. Évitez les malheureux, lui dit-il, caressez les favoris et ne vous fiez à personne.

L'oiseau violet fut reçu fort agréablement du prophète. Cependant Salomon ne pouvait oublier Grisdelin, dont les gentillesses l'avaient tant diverti. Violet à la vérité avait un plumage plus beau, mais il avait moins d'esprit, et toutes les caresses que lui faisait le prophète n'étaient que pour rappeler son père. Les oiseaux rouges dirent que l'on ne viendrait jamais à bout de le faire revenir si le fils n'était de concert. On en parla à l'oiseau violet, et on le menaça d'une éternelle prison s'il ne livrait son père. Violet, épouvanté de cette menace, consentit à ce qu'on voulait.

Il retourna chez Grisdelin, et feignant d'être fort mal satisfait de Salomon : O mon père! ô ma mère! leur dit-il, que j'ai de joie de vous revoir ! J'échappe heureusement d'une étroite prison où j'étais retenu. Le prophète m'avait fait mettre en cage et se proposait de m'y laisser toute ma vie. Grâces au ciel, j'ai trouvé moyen de me sauver; et ce qui achève de combler mes vœux, c'est que j'arrive assez tôt ici pour vous avertir que le prophète, irrité contre vous, envoie des chasseurs pour vous tuer l'un et l'autre. Fuyons, suivez-moi, je vais vous conduire dans un asile que j'ai découvert en passant ; les chasseurs ne sont pas loin : hâtons-nous, le temps nous presse. Le père et la mère, troublés par la joie de revoir leur fils et par la crainte qu'il leur inspire, ne répondent rien et le suivent. Ce fils dénaturé les guida et les fit tomber lui-même dans les filets que les chasseurs avaient tendus.

Cette histoire, seigneur, continua la sultane de Perse, vous fait connaître que les enfans n'ont point d'amitié pour leurs pères et qu'ils sont capables même de les sacrifier à leur ambition et à leur avarice. Vous l'éprouverez bientôt par votre propre expérience, et vous direz alors : Que n'ai-je cru la reine quand elle m'armait contre mon fils ! Hélas ! je me défiais d'elle, et c'était de moi qu'il fallait me défier. Enfin la sultane eut encore le pouvoir de persuader à l'empereur qu'il devait faire mourir Nourgehan. En effet, le lendemain, dès qu'il eut réglé au conseil les affaires de son royaume, il fit appeler l'exécuteur et lui ordonna d'amener le prince ; mais le quatrième visir prit alors la parole et dit :

HISTOIRE DU VIEUX ROI D'ÉTHIOPIE ET DE SES TROIS FILS.

Sire, le propre de la sagesse est d'examiner avec une extrême attention tout ce qui s'offre à faire ou à éviter. Un roi d'Éthiopie suivit cette belle maxime dans une conjoncture aussi délicate que celle où votre majesté se trouve.

Ce roi, âgé de six-vingts ans, voulut se démettre de l'empire et finir un règne glorieux par le choix d'un digne successeur. Il avait trois fils de trois femmes différentes, qui vivaient toutes trois ; chacune d'elles parla pour le sien, de sorte que le roi, qui était aussi bon mari que bon père, flottait dans une incertitude la plus cruelle que l'on puisse imaginer. Que résoudrai-je ? disait-il en lui-même : les lois parlent pour l'aîné, ma sultane favorite pour le second, j'ai du penchant pour le plus jeune. O sultane trop aimable ! j'ai senti les effets de vos regards doux et flatteurs ! O nature imbécile ! vous cédez à mon amour ; mais ni l'un ni l'autre ne triompherez des lois : je veux mourir sur le trône, afin qu'après ma mort les lois décident..... Les lois ne décideront rien, la guerre s'allumera entre mes enfans, mes peuples seront la victime de leur ambition, et je dois tout à mes peuples. Belle sultane, je dois commencer par vous à me sacrifier au bien de mes sujets ; je les laisse maîtres de se choisir un souverain.

Ensuite de ces réflexions, il assembla ses visirs, les grands et le peuple. J'ai, leur dit-il, un pied sur le trône et l'autre dans le tombeau; mais je voudrais, s'il était possible, ne point descendre dans l'abîme de l'éternité la couronne sur la tête : son poids m'accable et

m'humilie ; je vous la remets, choisissez-vous un maître. Il parut alors sur les visages une tristesse profonde. Le peuple cria tout d'une voix : *Vive, vive le roi! notre père et notre ami!* — Soyez moins sensibles, interrompit le roi, vous êtes mes entrailles ; vous ne pouvez rien souffrir que je ne le ressente ; tant de douleur abrégerait ma vie. Les cris redoublent ; le roi ne peut retenir ses larmes. Pour ne plus penser, dit-il, à ce que vous allez perdre, voyez ce qui vous reste. Les princes mes enfans ont toutes les qualités qui font les grands hommes ; proclamez celui des trois qui vous semble le plus digne d'occuper le trône que je quitte.

Un profond silence succède aux plaintes et aux soupirs. Tout le monde lève les yeux vers le trône : on voit les trois princes assis sur les gradins ; chacun les admire ; on ne peut aimer l'un plus que l'autre. Personne ne se détermine. Le grand visir approche, et parle enfin de cette sorte : Roi sage, roi vaillant, que celui qui tire la lumière des ténèbres, qui des horreurs de la nuit fait un beau et agréable matin, vous tienne en sa sainte garde et perpétue votre postérité. Recevez avec votre bonté ordinaire un conseil de votre fidèle esclave : faites régner chacun de vos fils trois jours seulement, et nous déciderons ensuite, puisque votre haute majesté le permet ; notre choix sera judicieux, car on connaît les hommes dans la fortune et dans le vin. Celui-là est vraiment sage que ni l'un ni l'autre n'ont pu corrompre.

Le conseil du grand visir fut suivi et prévalut dans l'esprit du roi sur les plus subtiles adresses de ses trois femmes, qui virent par là leurs sollicitations vaines, leurs projets confondus. Le prince aîné fut revêtu de la pourpre et prit en main le sceptre. Sa mère lui recommanda d'être affable et libéral, de ne point toucher à la forme du gouvernement, de pardonner aux coupables. Par-là, lui dit-elle, vous aurez tout le monde pour vous, le roi, les grands et le peuple.

Des instructions qui roulent sur de tels principes semblaient promettre une fin heureuse. Le prince les suivit exactement ; mais on se défia d'une conduite qui paraissait étudiée. Les trois jours de son règne expirés, le second prince monta sur le trône. Sa mère lui donna des leçons toutes différentes : dépose les visirs, lui dit-elle, chasse les docteurs, élève aux grandes dignités des gens ambitieux, qui, pour se conserver leurs emplois, t'adjugeront l'empire ; et quand tu seras bien affermi sur le trône, nous rappellerons les visirs et les docteurs, et les richesses qu'auront amassées tes ministres ambitieux serviront à regagner la confiance et ranimer le zèle de ceux-ci.

Ce plan fut suivi ; mais le peuple craignit tout d'un prince qui voulait la couronne et s'embarrassait si peu de la mériter. Le troisième fils du roi prit à son tour l'autorité souveraine ; il ne voulut point de conseil de sa mère. Un derviche arabe, dit-il à ceux qui s'en étonnaient, a fort sagement écrit, parlant des femmes, que Dieu leur a fait un paradis à part, parce que, si elles entraient dans celui des hommes, elles en feraient un enfer [1]. Je respecte infiniment ma mère, je crois même ses avis fort bons ; mais il est des lois que je veux suivre, et ce qu'il y aura d'obscur, nos sages visirs et nos savans docteurs que je rétablis dans leurs charges, m'aideront à l'interpréter.

Après qu'il eut employé le premier jour et une partie du second à donner aux peuples de bons juges, aux soldats de vieux et sages capitaines, le roi son père lui envoya des docteurs pour l'interroger en public et pour savoir s'il entendait les lois et l'art de régner. Les docteurs commencèrent à lui faire des questions. L'un lui demanda : De quelles gens un roi a-t-il absolument besoin près de sa personne ? — De huit sortes, répondit le prince : d'un sage visir, d'un grand général d'armée, d'un habile secrétaire qui sache parfaitement écrire en arabe, en turc et en éthiopien, d'un médecin consommé dans la physique et dans la connaissance des remèdes, de savans docteurs, pour

[1] C'est à tort que quelques auteurs ont avancé que Mahomet n'avait point donné entrée aux femmes dans le paradis. Je citerai à ce propos une anecdote que l'on rapporte sur le prophète des Arabes, et dont j'emprunte la traduction à M. Grangeret de Lagrange.

« Le meilleur et le plus grand des hommes (que Dieu répande sur lui ses bénédictions les plus abondantes !) plaisantait volontiers ; mais de temps en temps, et lorsqu'il laissait échapper la plaisanterie dans ses paroles saintes, il ne disait jamais que la vérité, et c'était toujours d'une manière adroite et indirecte. On rapporte qu'il dit une fois à une vieille femme : Au jour de la résurrection, aucune vieille femme n'entrera dans le paradis. La vieille, toute troublée, s'écria avec douleur : O prophète de Dieu ! quelles fautes, nous pauvres vieilles femmes, avons-nous commises pour que nous soyons privées du bonheur d'entrer dans le paradis ? L'élu de Dieu (que les bénédictions célestes reposent sur lui !) fit un sourire, puis, écartant le voile de rubis qui couvrait les perles de ses dents, il dit : Le Créateur (qu'il soit glorifié !) rajeunira toutes les vieilles femmes et les introduira dans le paradis. » (*Journal asiatique*, février 1835, p. 96.)

l'instruire des lois à fond, de derviches éclairés pour lui expliquer les points obscurs de sa religion et de musiciens pour rappeler, par la douceur de leurs voix et par l'harmonie de leurs instrumens, ses esprits dissipés dans l'application qu'il aura donnée aux affaires de son état. Un autre docteur lui dit: Prince, à quoi comparez-vous un empereur, ses beys [1], ses sujets, son empire et ses ennemis? — Un empire, repartit le prince, ressemble à un pâturage, l'empereur au berger, ses sujets aux moutons, ses beys aux chiens du berger, et ses ennemis aux loups.

Le vieux roi d'Ethiopie, charmé des réponses de ce jeune prince, se mit à pleurer de joie et dit en lui même : mon troisième fils est le plus savant et le plus digne du trône. Mais avant que de déclarer ma pensée, je veux connaître celle de mes peuples.

Il fit publier un ordre à tous les habitans de la ville, de se trouver le lendemain matin dans la campagne. Il parut monté sur un beau cheval, accompagné de ses trois fils et de ses courtisans; et lorsqu'il fut au milieu de son peuple, il parla en ces termes: O mes concitoyens! mes parens! mes fidèles sujets! ne regardez point ce que je suis aujourd'hui, personne n'est plus petit que moi devant Dieu. Demain, c'est-à-dire, au jour du jugement, auquel nous ajoutons foi, combien y en aura-t-il parmi vous, qui, possédant de hautes dignités dans le ciel, me diront en me déchirant mes habits: ah, tyran! que tu nous as fait souffrir pendant ton long et odieux règne! Au lieu de répondre à vos reproches, je demeurerai dans un honteux silence et n'oserai soutenir vos regards irrités. A ces mots, ce bon monarque tira son mouchoir et s'en couvrit le visage en pleurant à chaudes larmes. Ses fils et ses courtisans pleurèrent à son exemple, et tout le peuple, touché de douleur et de pitié, poussa dans les airs des cris et des hurlemens.

Enfin, le vieux roi essuya ses pleurs et reprit ainsi la parole : O mes amis! je suis prêt à sortir de ce monde pour entrer dans le palais de l'éternité. Je vous conjure de me décharger la conscience des choses que vous pourriez me reprocher, afin que je ne sois point maltraité des anges Munker et Nekir [2] dans mon tombeau et qu'ils laissent auprès de moi, en s'en retournant, une houri jusqu'au jour du jugement. Outre cela, choisissez celui de mes trois fils qu'il vous plaira pour me succéder. Tous les habitans s'écrièrent : Que les jours du roi durent autant que l'univers! nous n'avons nul reproche à lui faire; que Dieu soit content de lui! Quant aux princes ses fils, que sa majesté mette elle-même sur le trône celui qu'elle voudra, nous y donnons les mains; mais si elle nous ordonne absolument de dire lequel nous croyons le plus digne de remplir sa place, nous avouerons que c'est le plus jeune des trois.

Après cette déclaration, le roi reprit le chemin de la ville, rentra dans son palais et donna tous les ordres nécessaires pour le couronnement du troisième prince. Néanmoins, voulant encore une fois éprouver sa capacité, il fit venir trois criminels et lui dit : Prince, jugez ces trois hommes et les condamnez suivant les lois. Il y avait un voleur, un meurtrier et un adultère.

Le prince écouta les dépositions des accusateurs et dit : Le crime a différens degrés qui demandent plus ou moins de rigueur; une circonstance omise ou ajoutée l'aggrave ou le diminue. Ce voleur a pris chez un trésorier une cassette pleine d'or, et toutefois il ne mérite pas d'avoir le poing coupé comme celui qui n'aurait dérobé que dix drachmes : la raison de cela est que la cassette n'est pas marquée au coin du roi, de même que les drachmes le sont. Mais s'il avait ouvert le coffre, qu'il en eût tiré de l'argent, il faudrait lui couper le poing. Cette décision est du grand prophète Mahomet.

Le jeune prince jugea le meurtrier avec la même sagesse. Il y a, dit-il, beaucoup de différence entre un crime commencé et un crime consommé. L'homme que voici a attendu la nuit son père dans un bois pour l'assassiner; mais il s'est repenti et n'a pas tué son père, quoiqu'il en fût maître. Je l'absous, car un crime commencé et qui n'a point été consommé parce qu'on ne l'a pas voulu est digne de pardon. Les accusateurs ne devaient point m'amener cet homme-là comme un meurtrier; ils devaient dire qu'il avait eu une mauvaise intention et non qu'il avait fait une mauvaise action.

[1] *Bey* ou *begh* veut dire *chef, prince*.

[2] Ce sont deux anges qui, selon les mahométans, interrogent les morts sur leur dieu, leur prophète, leur religion et leurs mœurs. Si les morts répondent bien et s'ils ont bien fait, les anges laissent en leur compagnie une houri, c'est-à-dire une fille du paradis, qui demeure avec eux jusqu'au jour du jugement. (Voyez ci-dessus, p. 129.)

Ensuite, il examina l'affaire du troisième prisonnier et parla de cette sorte : Il faut contre des adultères quatre témoins qui disent avoir vu, et que ces témoins aient vu par hasard, parce que s'ils ont épié le moment de surprendre deux personnes ensemble, ils sont eux-mêmes criminels, suivant ces paroles du prophète : « Dieu maudira celui qui voit et celui qui se laisse voir. » Vous êtes quatre accusateurs qui méritez, par une curiosité criminelle, le supplice ordonné contre les adultères que vous avez surpris. Prononcez leur sentence et la vôtre. Chacun demanda grâce. Je vous pardonne, ajouta le prince. Concevez combien il est difficile de prouver l'adultère.

Alors le vieux roi d'Éthiopie prit le jeune prince par la main, et le faisant monter sur le trône : O mon fils ! lui dit-il, occupez une place que je vous cède avec joie, vous êtes digne de régner. Aussitôt tout le peuple proclama roi ce prince qui méritait si bien de l'être, et tous les grands le félicitèrent sur son avénement à la couronne en priant Dieu de bénir son règne.

Vous voyez par cette histoire, sire, poursuivit le quatrième visir de l'empereur Hafikin, combien il est difficile de juger l'adultère ; cependant votre majesté veut, sur une simple accusation, ôter la vie au prince Nourgehan, qui est la vivante image de ce jeune prince éthiopien. Au lieu de le faire mourir sur la frivole déposition d'une femme, vous devriez lui pardonner, quand vous auriez même des preuves incontestables de son crime, puisque suivant un verset de l'Alcoran, qui selon nous est la parole de Dieu, ceux qui modèrent leurs emportemens lorsqu'ils sont en pouvoir de se venger méritent eux-mêmes d'apaiser le courroux de Dieu à leur égard. Bien-heureux l'homme, dit Mahomet, qui met un frein à sa colère et qui pardonne à son ennemi qu'il peut opprimer ! Au jour du jugement, il entendra au milieu des créatures une voix qui lui dira : « O mon serviteur ! puisque tu as si bien su réprimer tes passions, tu n'as qu'à choisir parmi toutes les houris[1] celle qui te sera la plus agréable, et je te la donnerai pour ton partage. » On dit encore, sire, ajouta le visir, que ce même jour un héraut criera : « Que personne ne se lève, hors ceux qui ont pardonné à leurs ennemis. »

[1] Voyez une note des *Mille et une Nuits*, p. 736.

L'empereur de Perse fut vivement frappé de ce discours et résolut de suspendre la mort du prince son fils jusqu'à ce qu'il fût assuré de son crime. Après le conseil, il alla prendre le plaisir de la chasse et le soir à son retour il soupa avec la reine sa femme, qui lui reprocha de n'avoir point encore fait couper la tête à Nourgehan. Madame, lui dit Hafikin, un de mes visirs m'a conté une histoire qui me fait craindre d'irriter le ciel contre moi si je fais mourir mon fils. — Seigneur, répondit la sultane, vous croyez vos visirs de grands personnages, vous vous laissez éblouir par leur fausse éloquence. Vous êtes à leur égard dans la même erreur où était un roi musulman au sujet d'un docteur de sa cour. En voici l'histoire.

HISTOIRE DU ROI TOGRUL-BEY ET DE SES ENFANS.

Le roi Togrul-Bey, étant malade à l'extrémité, fit venir ses trois fils et leur dit : Mes enfans, je vois Azrail[1] qui s'approche de mon lit ; avant qu'il mette la tête sur mon chevet, il faut que je vous donne à chacun un bon conseil ; mais ne manquez pas de le suivre si vous voulez vivre heureux. Les trois princes, couverts de larmes, ayant répondu qu'ils étaient disposés à le recevoir, le roi dit à l'aîné : Il faut que vous fassiez bâtir un palais dans chaque ville de mon royaume. Il dit au second : Vous, épousez tous les jours une vierge. Et vous, dit-il au troisième, mettez du miel et du beurre dans tout ce que vous mangerez.

Togrul-Bey mourut. Le prince aîné commença de faire bâtir un palais dans chaque ville. Le second fils épousait chaque jour une fille et la répudiait le lendemain, et le troisième prince ne mangeait rien où il n'y eût du miel et du beurre. Un jour, un savant homme leur parla de cette manière : Princes, lorsque le roi votre père en mourant vous donna ces conseils que vous suivez si exactement, son intention n'était pas que vous fissiez au pied de la lettre ce qu'il vous recommandait de faire ; vous n'avez point compris le sens de ses paroles énigmatiques. Je veux vous les expliquer : mais il faut auparavant que je vous raconte une aventure qui a quelque rapport avec la vôtre.

[1] L'ange de la mort : les mahométans croient que cet Azrail cherche les âmes et qu'il les enlève. (*Petis.*)

Un roi musulman envoya demander le caraje, c'est-à-dire le tribut aux chrétiens d'une province. Les chrétiens assemblèrent aussitôt leurs moines pour les consulter sur ce qu'il y avait à faire dans cette conjoncture. Il se trouva parmi eux un grand prélat qui leur parla de cette sorte : Envoyez-moi à la cour du roi musulman et je lui proposerai une chose ; je lui dirai que nous sommes prêts à payer le tribut, pourvu que lui ou ses visirs répondent à une question que je leur ferai. Tous les chrétiens applaudirent à ce sentiment ; le prélat partit, chargé d'une grosse bourse où était le tribut et de quelques présens que les chrétiens envoyaient au roi musulman.

Lorsqu'il fut devant ce monarque, il lui présenta fort respectueusement les présens de sa province, et lui dit : Sire, nous consentons de payer le caraje à votre majesté, à condition qu'elle, ses visirs ou ses docteurs, répondront à une question que je ferai ; mais si personne n'y répond, vous ne trouverez pas mauvais que je m'en retourne sans rien payer. — Je le veux, dit le roi, j'ai de très-savans hommes en ma cour, et il faut que ta question soit bien difficile si nul n'y peut répondre.

Le roi appela tous ses visirs et ses docteurs et dit au moine : Chrétien, quelle est ta question ? Alors le prélat, ouvrant les cinq doigts de sa main droite, leur présenta la paume en face, puis baissant ces mêmes doigts vers la terre : Devinez, leur dit-il, ce que cela signifie, voilà ma question. — Pour moi, dit le roi, j'y renonce ; j'avoue que je n'y comprends rien, et franchement cela ne me paraît pas aisé à à deviner. Tous les visirs et les docteurs se mirent alors à rêver ; mais ils avaient beau rappeler dans leur mémoire les commentaires de l'Alcoran, aussi bien que la Sonnah [1] de Mahomet, ils ne savaient quelle réponse faire au moine.

Ils gardaient tous un honteux silence, lorsqu'un d'entre eux, indigné de voir tant de grands personnages jetés dans la confusion par un infidèle, s'avança et dit au roi : Sire, il n'était pas besoin d'assembler ici tant de monde pour si peu de chose. Que le moine me fasse sa question à moi et je lui répondrai. En même temps le prélat présenta sa main ouverte, les doigts en haut, au docteur mahométan, qui de son côté lui montra sa main droite fermée. Le moine ensuite ayant baissé ses doigts vers la terre, le docteur ouvrit sa main, et leva les doigts en haut. Le prélat, satisfait des gestes du docteur musulman, tira de dessous sa robe la bourse où était le tribut, la donna au roi et se retira.

Le monarque eut la curiosité de demander à son docteur ce que signifiaient toutes ces actions de main. O roi ! lui répondit le docteur, quand le moine m'a présenté la main ouverte, cela voulait dire : Je vais t'appliquer un soufflet sur la joue. J'ai fermé aussitôt la main pour lui faire entendre que s'il me donnait un soufflet, il recevrait de moi un coup de poing. Puis, quand il a baissé la main et tourné le bout de ses doigts contre terre, cela signifiait mot pour mot : Oh bien ! si tu me donnes un coup de poing, je te mettrai à mes pieds et t'écraserai comme un vermisseau. Aussitôt j'ai relevé mes doigts pour lui répondre que s'il en usait ainsi, je le jeterais si haut que les oiseaux le mangeraient avant qu'il pût arriver à terre. De sorte, sire, ajouta-t-il, que, le chrétien et moi, nous nous sommes fort bien entendus par signes.

A peine le docteur eut-il achevé de parler qu'il s'éleva dans l'assemblée un bruit fort avantageux pour lui : tous les visirs admirèrent sa pénétration, et tous les docteurs, malgré le dépit qu'ils avaient de n'avoir point entendu les gestes du moine, avouèrent hautement que leur confrère était plus habile qu'eux. Pour le roi, il en était encore plus charmé ; il ne pouvait revenir de sa surprise, il regardait le docteur comme un personnage incomparable. Il ne se contenta pas de lui donner de grandes louanges, il ouvrit la bourse que le prélat lui avait présentée, il en tira cinq cents sequins et les lui mit entre les mains, en disant : Tenez, docteur, puisque vous êtes cause que les chrétiens m'ont payé le caraje, il est juste que je vous en témoigne ma reconnaissance. Enfin, le roi musulman, encore tout occupé de cette aventure, alla trouver la reine sa femme et la lui conta. Cette princesse, qui avait beaucoup d'esprit et de jugement, écouta le roi son

[1] Les Arabes donnent le nom de *Sonnah* au recueil des préceptes de Mahomet, qui n'ont point été écrits par le législateur et ne font point partie de l'*Alcoran*, mais se sont conservés par tradition. Il ne faut pas confondre la *Sonnah* avec les *Hadits* (voyez ci-dessus, p. 169), qui sont des traditions historiques, tandis que la *Sonnah* renferme des préceptes et sert de règle et de discipline aux musulmans. (*Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, article *Sonnah*.)

mari avec beaucoup d'attention ; d'abord qu'il eut achevé son récit, elle se laissa tomber sur un sopha à force de rire en se tenant les côtés. Je savais bien, madame, lui dit le roi, que vous trouveriez cela fort plaisant. — Ce qu'il y a de plus plaisant, répartit la reine, c'est que vous avez été la dupe de votre docteur. — Ce que vous me dites n'est pas possible, madame, reprit le roi. — Seigneur, répliqua la princesse, envoyez tout à l'heure chercher le moine, je ne veux pas vous en dire davantage.

Le roi ordonna sur-le-champ à un de ses officiers d'aller s'informer dans la ville si le prélat y était encore ; on le trouva prêt à s'en retourner dans sa province. On l'amena devant le roi et la reine. Chrétien, lui dit cette princesse, notre docteur a compris le sens de votre énigme ; mais nous souhaiterions que vous voulussiez nous l'expliquer vous-même. — O reine ! dit le prélat, quand j'ai montré mes cinq doigts ouverts, cela signifiait : Ces cinq prières que vous faites, vous autres musulmans, sont-elles de l'ordre de Dieu ? Alors, votre docteur m'a présenté le poing, en voulant dire : Oui, elles le sont, je suis prêt à le soutenir. Lorsque j'ai ensuite baissé mes doigts, je lui ai demandé : D'où vient que la pluie tombe du ciel en terre ? Il m'a répondu fort spirituellement, en levant ses doigts en haut, qu'il pleuvait pour faire pousser l'herbe et faire profiter tous les biens de la terre. Aussi cette réponse se trouve-t-elle dans vos livres. Le moine étant sorti après cette explication, la reine renouvela ses éclats de rire, et le roi, persuadé qu'elle ne riait pas sans raison, protesta que dans la suite il se défierait de ses docteurs et ne serait plus la dupe de leur faux mérite [1].

Ainsi donc, messeigneurs les princes, continua le savant homme qui parlait aux trois fils du roi Togrul-Bey, vous n'avez pas entendu non plus les paroles mystérieuses du roi votre père ? Les princes le prièrent de leur en donner l'intelligence. La voici, leur répondit le docteur. Lorsque le grand Togrul-Bey a dit à son fils aîné : Faites bâtir un palais dans chaque ville de mon royaume, il a voulu par là lui faire comprendre qu'il devait acquérir dans chaque ville l'amitié d'un homme riche dont la maison pût lui servir d'asile si la fortune lui devenait contraire. Quand il a dit au second prince d'épouser toutes les nuits une vierge, cela signifie : Ne vous couchez jamais la nuit qu'avec le plaisir d'avoir fait le jour une bonne action, parce qu'un de nos poëtes a comparé le plaisir de faire une bonne action à celui d'épouser une vierge. Enfin quand le roi a dit au troisième prince : Mettez du miel et du beurre dans tout ce que vous mangerez, cela voulait dire : Soyez affable et débonnaire ; parlez à tout le monde avec tant de douceur que l'on puisse partout vanter votre bonté [1].

[1] Ce conte semble offrir une critique fine et plaisante d'une espèce de légende orientale rapportée dans un roman italien traduit ou, pour mieux dire, imité du persan, et dont j'ai eu déjà occasion de parler. Dans ce roman, qui est intitulé *Peregrinagio di tre giovani figliuoli del re di Serendippo*, il est question de la capitale d'un grand royaume située sur le bord de la mer, et au-dessus de laquelle se montrait tous les jours au lever du soleil une main droite ouverte, qui le soir enlevait un homme et avait fini ensuite par se contenter d'un bœuf ou d'un cheval. L'aîné des trois princes de Sarendip prend l'engagement de délivrer le royaume de ce fléau. Il se rend en effet sur le bord de la mer avant le lever du soleil, et au moment où cette terrible main paraît, le prince, la regardant fixement, lève la sienne et lui montre le second et le troisième doigt étendus, tenant les trois autres pliés : aussitôt cette main, qui causait tant de maux, s'enfonça dans la mer et ne parut plus. La reine, dont la capitale venait d'être ainsi délivrée, voulut savoir le secret de ce grand miracle, et le jeune prince le lui expliqua de la manière suivante : « Vous saurez, madame, lui dit-il, qu'à peine ai-je vu ce matin la main ouverte sur la mer que j'ai jugé que cela ne signifiait autre chose sinon que dans un royaume cinq hommes bien unis et de même sentiment étaient capables de prendre tout le monde : et comme cette main voulait être ainsi entendue et qu'il ne s'est trouvé personne qui ait pu deviner ce qu'elle voulait dire, elle a causé tous les désordres qui sont arrivés dans vos états : c'est ce qui a fait qu'avec l'aide des dieux je m'en suis aperçu et qu'étant vis-à-vis d'elle j'ai levé la main, tenant le second et le troisième doigt étendus et les autres pliés ; je l'ai fait cacher de honte et de confusion dans le fond de la mer, en sorte que je vous assure, madame, qu'elle ne paraîtra jamais. Elle voulait faire entendre, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, que cinq hommes bien unis étaient capables de se rendre maîtres de l'univers, et je lui ai montré que deux seulement bien d'accord pouvaient faire cette entreprise. » (*Le Voyage et les Aventures des trois princes de Sarendip*. Paris. 1719, in-12, p. 62.)

[1] Le vingt-quatrième conte du recueil indien du *Trône enchanté* offre quelque analogie avec l'histoire que l'on vient de lire. Un riche marchand déclare par un écrit à ses quatre enfans, à son dernier moment, qu'ils trouveront sous le pavé, aux quatre coins de sa chambre à coucher, quatre cruches bien bouchées et scellées renfermant l'emblème et l'explication de la division de son bien en quatre portions égales. Après la mort du père, les cruches sont en effet déterrées et tirées au sort, mais, à leur grande surprise, ils trouvent dans la première un peu de terre et un morceau de pierre, dans la seconde un anneau, dans la troisième un os, et dans la quatrième quelques grains de blé. Les hommes les plus instruits sont consultés, mais personne ne réussit à deviner cette énigme. Les frères se mettent en voyage dans l'espoir de trouver une personne capable de pénétrer ce mystère et rencontrent enfin un jeune prince, nommé Salbahen (*Salivahana*), qui prononce la sentence suivante : « Celui des fils du marchand qui a trouvé dans la cruche échue à sa part un peu de terre et un morceau de pierre de taille doit avoir en partage toutes les maisons, bâti-

Cette histoire, seigneur, poursuivit la sultane Canzade, doit vous mettre en garde contre la trompeuse éloquence de vos visirs. Que leurs fables ne retiennent plus désormais le bras vengeur que ma prudence et le fort intérêt que je prends à vos jours m'ont fait armer contre un fils trop coupable. Cette méchante princesse ajouta à ces paroles tant d'autres pleines d'artifice que l'empereur se laissa surprendre. Il promit encore que le jour suivant serait le dernier de la vie du prince. Mais le lendemain, lorsque, après avoir parlé au conseil de son état, il ordonna au bourreau de faire venir en sa présence Nourgehan et de lui couper la tête, le cinquième visir s'avança jusqu'au pied du trône et supplia l'empereur de lui accorder la vie du prince pour ce jour-là. Mais si je cède à vos prières, visir, lui dit Hafikin, la sultane me fera tantôt de nouveaux reproches. — Ah, sire! repartit ce ministre, est-il possible que vous ne soupçonniez point la bonne foi de cette princesse? Dieu veuille que son amour pour vous soit aussi sincère que vous vous l'imaginez! mais les femmes sont bien dissimulées; il n'est fait mention que de leur perfidie dans nos auteurs. Si votre majesté veut me le permettre, je lui raconterai une histoire qui lui fera voir que les hommes qui comptent sur leur amitié sont bien imprudens. — Je suis disposé à vous entendre, dit Hafikin. En même temps le visir commença de cette manière.

HISTOIRE DU PRINCE MALIKNÁSIR.

Calaoun, sultan d'Égypte, avait deux fils. Un jour qu'il faisait des réflexions sur l'inconstance de la fortune, qui se joue des princes comme des autres hommes, il résolut de faire apprendre au prince Maliknasir[1], son second fils, un métier qui pût lui servir de ressource en cas de besoin[2]. Il le mit chez un fameux tailleur de la ville du Caire, qui lui montra en peu de temps à coudre et à tailler des habits dans la dernière perfection.

D'abord on s'était fort étonné que l'empereur eût pris cette résolution; on traita sa prévoyance de crainte ridicule: on ne croyait point que le fils d'un sultan d'Égypte pût un jour se trouver réduit à travailler pour vivre. Il arriva néanmoins bientôt dans l'empire un changement qui fit connaître à ceux qui n'avaient point approuvé en cela la conduite de Calaoun qu'ils avaient eu grand tort. Cet empereur mourut, et le prince Melikaschraf[1], son fils aîné, monta sur le trône.

La première chose que fit le nouveau sultan fut d'ordonner à ses officiers d'aller chercher son frère, qui était encore chez le tailleur son maître, et de le lui amener afin de prévenir par sa mort toutes les révoltes et les guerres qu'il pouvait exciter en Égypte; mais heureusement Maliknasir fut averti des cruelles intentions du roi son frère. Il se déguisa, sortit de la ville secrètement, se mêla parmi des pèlerins et se rendit avec eux à la kaaba (c'est-à-dire au temple de la Mecque).

Pendant que les pèlerins et lui faisaient la procession, il sentit sous ses pieds quelque chose de dur; il regarda aussitôt ce que c'était: il vit une bourse fort enflée; il la ramassa, la mit dans sa poche sans qu'aucun des pèlerins s'en aperçût et continua la procession. Il était assez en peine de savoir ce qu'il y avait dedans, mais il n'osait contenter sa curiosité devant tant de monde, et il attendait impatiemment la fin de la procession pour se retirer dans un lieu écarté lorsqu'il entendit un cogia qui, tenant dans ses mains deux gros cailloux dont il se frappait rudement la poitrine, disait à haute voix: Que je suis malheureux d'avoir perdu ma bourse! tout ce que j'ai gagné par mes travaux, tout le fruit de mes peines et toute ma fortune est dedans! O musulmans, mes très-chers frères! ayez pitié de moi. Si quelqu'un l'a trouvée qu'il me la rende pour l'amour de Dieu et par respect pour le temple sacré de la Mecque; la moitié sera pour lui, et je déclare que cette moitié lui sera aussi légitimement acquise que le lait de sa mère.

Le malheureux docteur prononçait ces paroles avec de si vives marques de douleur et de désespoir que tous les pèlerins en étaient tou-

mens et édifices qui appartiennent à la succession avec les terrains sur lesquels ils sont situés; celui dont la cruche contient un anneau aura pour son lot l'or, l'argent, les bijoux et tout le mobilier; la portion du frère qui a trouvé un os dans sa cruche doit être composée de la totalité des bestiaux et animaux vivans, éléphans, chevaux, bœufs, buffles et autres quelconques; quant au quatrième, dont la cruche renfermait des grains de blé, sa propriété sera composée des terres labourables, des vergers, prés, jardins, étangs et propriétés foncières champêtres. » Cette décision contente les quatre frères et les met d'accord. (*Le Trône enchanté* traduit par Lescallier, t. IIe, p. 116 et suiv.)

[1] Maliknasir veut dire *le prince protecteur*.

[2] Voyez une note des *Mille et une Nuits*, p. 67.

[1] Melikaschraf veut dire *le prince auguste*.

chés. Maliknasir surtout en eut tant de compassion, qu'il dit en lui-même : Je ruine ce cogia et toute sa famille si je retiens cette bourse; il n'est pas juste que pour me rendre heureux je fasse des misérables. Quand je ne serais pas fils du roi, quand je serais le dernier des hommes, je ne voudrais pas avoir le bien d'autrui.

Après ces réflexions, il appela le cogia, et lui montrant la bourse : O docteur ! lui dit-il, est-ce là ce que vous avez perdu ? Le cogia, transporté de joie à cette vue, porta brusquement la main sur la bourse, s'en saisit et la mit dans sa poche. Et pourquoi, lui dit le prince, la prenez-vous avec tant de violence ? craignez-vous qu'elle ne vous échappe, ou n'avez-vous pas dessein de me donner la moitié de ce qu'il y a dedans, comme vous l'avez promis ? Pardonnez-moi, répondit le cogia, pardonnez un transport dont je n'ai point été maître. Vous n'avez qu'à me suivre, je vais accomplir ma promesse. A ces mots, il le mena sous sa tente, où il tira sa bourse, la baisa, en rompit le cachet et la vida sur une table.

Maliknasir, qui s'attendait à voir des pièces d'or, fut assez surpris d'apercevoir des diamans, des rubis et des émeraudes. Oh ! oh ! docteur ! s'écria-t-il, vous n'aviez pas tort de faire tant de bruit ; ce que vous aviez perdu en valait bien la peine. Le cogia assembla d'abord toutes ces pierreries en un monceau, qu'il partagea en deux ; il fit ensuite de l'un de ces tas deux lots égaux, et les présentant au prince : O jeune homme ! lui dit-il, si vous voulez prendre ces deux lots, ils sont à vous selon ma promesse; mais, pour vous dire franchement ma pensée, ce ne sera pas sans peine que je vous les verrai emporter. Au contraire, si vous êtes assez généreux pour vous contenter de l'un de ces lots, je vous jure que je ne serai point fâché que vous l'ayez.

Maliknasir, qui avait tous les sentimens d'un grand prince, lui répondit : Puisque cela est ainsi, docteur, je n'en demande qu'un. Le cogia, charmé de ce désintéressement, fit du monceau pareil à celui du prince, deux autres petits et dit à Maliknasir : Choisissez encore un de ces deux lots ; je proteste que je vous le donne aussi sans regret. — Non, répondit le prince, je suis satisfait de ce que j'ai. — O jeune homme ! répliqua le docteur, vous avez trop de modération ; il faut que vous le preniez, ou bien que vous veniez avec moi sous la gouttière d'or : j'y ferai pour vous à Dieu une prière qui vous sera très-avantageuse. Le prince alors, comme s'il eût été inspiré du ciel, rendit au cogia le lot qu'il avait pris en lui disant : Docteur, puisque vous voulez faire une prière pour moi dans le sacré temple de la Mecque, j'aime mieux cela que toutes vos pierreries ; je vous les abandonne pourvu que vous fassiez cette prière avec toute la ferveur d'un bon docteur musulman.

A ces paroles, le cogia, étonné de l'excessive générosité du prince, le mena sous la gouttière d'or, leva les mains au ciel sans parler, et ensuite il dit à Maliknasir : Dites *amen*. Le prince dit *amen ;* après cela, le docteur remua quelque temps les lèvres, et puis, ayant passé ses deux mains deux ou trois fois sur son visage, il se tourna vers le prince et lui dit : O jeune homme ! je viens de faire pour vous une oraison ; vous pouvez vous en aller à la garde de Dieu.

Le prince Maliknasir prit congé du docteur; mais à peine l'eut-il quitté qu'il dit en lui-même : Que vais-je devenir présentement ? où faut-il que je porte mes pas ? Si je retourne au Caire, mon barbare frère Melikaschraf me fera mourir. Il vaut mieux que j'aille avec ce cogia dans son pays ; mais je ne dois découvrir ma condition à personne, de peur que quelque traître ne m'assassine dans l'espérance d'en être récompensé ; car je ne doute pas que le nouveau sultan d'Égypte n'ait mis ma tête à prix. Après avoir fait cette réflexion et d'autres semblables sur l'état présent de ses affaires, il alla retrouver le docteur. O cogia ! lui dit-il, je viens vous demander de quel pays vous êtes. — Je suis de Bagdad, répondit le docteur, et je me nomme Abounaoüas. Je serais bien aise de voir cette fameuse ville, reprit Maliknasir ; voulez-vous bien m'y mener avec vous ? j'aurai soin de vos chameaux pendant le voyage. Le docteur y consentit, et rien ne les arrêtant plus à la Mecque, ils prirent tous deux la route de Bagdad.

D'abord qu'ils y furent arrivés, le prince dit au cogia : Docteur, je ne veux point vous être à charge : je sais faire des habits en perfection ; recommandez-moi, s'il vous plaît, à quelque tailleur de vos amis. Le cogia le mit chez le plus fameux tailleur de la ville, qui, pour éprouver son nouveau garçon, lui donna un habit à tailler et à coudre. Maliknasir, qui avait excité

l'admiration des maîtres tailleurs du Caire, ne pouvait manquer de réussir à Bagdad. Il fit un habit dont son maître fut tellement charmé qu'il voulut le montrer à tous les autres tailleurs de la ville, qui lui donnèrent mille applaudissemens et qui avouèrent que, tant pour la coupe que pour la couture, c'était un chef-d'œuvre admirable. Le maître était si content d'avoir un garçon si habile qu'il lui donnait douze sous par jour[1]. Ainsi le prince avait de quoi passer agréablement la vie à Bagdad.

Sa fortune était dans cette situation lorsqu'un jour le docteur Abounaoüas, qui avait naturellement l'humeur violente, querella sa femme et dans sa colère lui dit : *Va, une fois, deux fois, trois fois, je te répudie* ; il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il s'en repentit, parce qu'il aimait sa femme. Il voulut même la garder dans sa maison et vivre avec elle comme à l'ordinaire, mais le cadi s'y opposa, disant qu'il fallait qu'un hulla[2], ou licitateur, couchât avec elle auparavant, c'est-à-dire qu'un autre homme l'épousât et la répudiât, que le docteur ensuite l'épouserait de nouveau s'il voulait. Le cogia, se voyant obligé de se soumettre aux lois, résolut de prendre pour hulla le prince Maliknasir. Il faut, dit-il en lui-même, que je choisisse pour licitateur ce jeune homme que j'ai amené de la Mecque à Bagdad ; il est étranger et bon enfant, je lui ferai faire tout ce que je voudrai : je veux qu'il épouse cette nuit ma femme, et demain matin je la lui ferai répudier. Ayant pris cette résolution, il fit venir le prince chez lui, l'enferma dans une chambre avec sa femme et puis sortit.

La dame n'eut pas sitôt vu Maliknasir qu'elle en devint amoureuse. Le prince de son côté la trouva fort aimable. Ils se découvrirent leurs sentimens et ne manquèrent pas de se donner toutes les marques d'inclination que la conjoncture et le lieu leur permettoient. Après bien des caresses mutuelles, la dame montra au prince des cassettes pleines d'or, d'argent et de pierreries. Savez-vous bien, jeune homme, lui dit-elle, que toutes ces richesses m'appartiennent? Voilà le kabin, c'est-à-dire la dot que j'avois apportée au cogia et qu'il a été obligé de me restituer en me répudiant : si vous voulez déclarer demain que vous prétendez me garder comme votre femme légitime, vous serez maître de tous ces biens et de ma personne. — Mais, madame, dit le prince, le docteur ne peut-il me forcer à vous rendre à lui ? — Non vraiment, répondit-elle, il dépend de vous de me répudier ou non. — Cela étant, répliqua Maliknasir, je vous promets de vous retenir ; vous êtes jeune, belle et riche : je pourrais faire un plus mauvais choix. Laissez venir le docteur, vous verrez de quelle manière je le recevrai.

Le lendemain, le cogia vint de grand matin ouvrir la porte. Il entra dans la chambre. Le prince alla au-devant de lui d'un air riant : O docteur ! lui dit-il, que je vous ai d'obligation de m'avoir donné une si charmante femme !— O jeune homme! lui répondit le cogia, dis plutôt en la regardant : *Va, une fois, deux fois, trois fois, je te répudie.* — J'en serais bien fâché, répliqua Maliknasir ; c'est un grand crime en mon pays que de répudier sa femme, c'est une action ignominieuse que l'on reproche sans cesse aux maris qui sont assez lâches pour la commettre. Puisque j'ai épousé cette dame, je veux la garder. —Ah ! ah ! jeune homme, s'écria le docteur, que signifie ce discours? Te moques-tu de moi ? — Non, docteur, répondit le prince, je vous parle sérieusement ; je trouve la dame à mon gré, et franchement je lui conviens mieux que vous, qui êtes chargé d'années. Croyez-moi, ne pensez plus à elle ; aussi bien y penseriez-vous inutilement. —O ciel ! reprit le docteur, quel hulla me suis-je avisé de choisir ! Que les hommes sont sujets à faire de faux jugemens ! j'aurais juré que ce jeune garçon eût fait ce que j'aurais voulu. Hélas ! j'aimerais mieux qu'il eût gardé ma bourse que de retenir ma femme.

Le docteur conjura le prince de la lui rendre, il se jeta à ses pieds ; mais quelques prières qu'il fit, quelque chose qu'il pût dire, le prince fut inexorable. Le cogia, s'imaginant que sa femme aurait plus de pouvoir que lui sur l'esprit de Maliknasir et qu'elle ne demandait pas mieux que d'être répudiée par ce prince, s'adressa à elle : O matière de ma vie ! lui dit-il, puisque ce jeune homme n'a nul égard à mes prières, emploie auprès de lui tout le crédit de ton visage de lune pour obtenir qu'il te rende à mon amour. — O mon cher docteur, mon ancien mari ! lui répondit la dame en feignant d'être fort affligée, il est inutile d'at-

[1] Avec douze sous on peut faire à Bagdad aussi bonne chère qu'à Paris pour douze francs. (*Petis.*)

[2] On appelle ainsi un homme qui épouse une femme qu'un autre a répudiée. (*Petis.*)

tendre de lui cette grâce ; c'est un petit obstiné qui n'en démordra point. Ah ! que j'ai de douleur de ne pouvoir redevenir votre femme!

Ces paroles, que le cogia croyait fort sincères, redoublèrent son chagrin. Il pria de nouveau Maliknasir de répudier la dame, il en pleura même ; mais ses larmes ne furent pas moins inutiles que ses discours : le prince demeura ferme ; de sorte que le docteur, perdant toute espérance de le fléchir, s'en alla chez le cadi se plaindre du hulla. Le juge se moqua de ses plaintes et déclara que la dame n'était plus à lui, qu'elle appartenait légitimement au jeune tailleur et qu'on ne pouvait le forcer à la répudier. Le cogia fut au désespoir de cette aventure ; il en pensa devenir fou. Il tomba malade, et les plus habiles médecins de Bagdad ne purent le guérir.

Lorsqu'il fut à l'extrémité, il demanda à parler au prince : O jeune homme ! lui dit-il, je vous pardonne de m'avoir enlevé ma femme ; je ne dois point vous en savoir mauvais gré : cette chose s'est accomplie par l'ordre de Dieu. Vous souvient-il que je fis pour vous une prière à la Mecque sous la gouttière d'or?— Oui, répondit le prince, je me ressouviens même que je n'entendis pas un mot de toute votre oraison et que je ne laissai pas de dire pieusement *amen* sans savoir de quoi il s'agissait.—Voici, répliqua le docteur, quels furent les termes de ma prière : « O mon Dieu ! faites que tous mes biens et tout ce que je chéris deviennent un jour le partage légitime de ce jeune homme. »

Il est vrai, poursuivit le cogia, que vous ne m'avez pas tant d'obligation que vous pourriez penser, puisque je ne fis point cette prière de ma propre volonté. Je vous avoue que j'avais dessein d'en faire une autre ; mais je ne sais quel pouvoir, quel mouvement divin m'entraîna et me fit malgré moi prononcer cette oraison. Elle a été exaucée, comme vous voyez, car presque tous les biens que je possédais appartenaient à ma femme, qui vous les donne avec sa foi. Je prends tous les assistans à témoin que j'entends et veux qu'après ma mort tout ce qui se trouvera de bien à moi appartenant soit à vous comme votre bien légitime. Il fit écrire ce testament et le fit signer par les témoins ; il le signa aussi et mourut trois jours après.

Maliknasir alla demeurer avec sa femme dans la maison du docteur et se mit en possession de tous ses biens. Il cessa d'exercer le métier de tailleur, prit un assez grand nombre de domestiques et ne songea plus qu'à vivre délicieusement à Bagdad. Il était charmé de sa condition et se croyait plus heureux que le sultan Melikaschraf son frère. Il ne songeait qu'à se divertir tous les jours avec les jeunes gens de la ville ; mais la fortune, qui se plaisait à le persécuter, ne le laissa pas mener longtemps une vie si agréable.

Un soir qu'il s'en retournait au logis, après avoir passé la journée à se réjouir, il frappa rudement à sa porte. Personne ne lui venant ouvrir, il redoubla ses coups et appela ses domestiques. Aucun ne répondit. Oh ! oh ! dit le prince, il faut que tous mes gens soient morts ou qu'ils soient bien endormis. Enfin il frappa tant qu'il enfonça la porte. Il entra, monta à l'appartement de sa femme, où il fut fort étonné de ne la point trouver ; et ce qui augmenta sa surprise, c'est qu'il eut beau chercher par toute la maison, il ne vit pas même un de ses gens. Il ne savait ce qu'il devait penser lorsque, étant retourné dans l'appartement de sa femme, il s'aperçut que les cassettes où étaient l'or et les pierreries avaient été emportées. Il passa la nuit à faire les plus tristes réflexions.

Le lendemain matin, il s'informa dans le voisinage si le jour précédent, pendant qu'il se réjouissait en ville, on n'avait point remarqué qu'il se passât dans sa maison quelque chose d'extraordinaire. Tous ses voisins lui dirent que non, et il ne put tirer d'eux aucune lumière sur cette étrange aventure. Il fit toutes les perquisitions qu'elle demandait ; mais elles furent fort inutiles. Pour comble de malheur, le cadi, s'imaginant que Maliknasir avait peut-être tué sa femme et qu'il ne faisait semblant d'en être fort en peine que pour éloigner de lui le soupçon de cet assassinat, fit arrêter ce prince, qui, malgré son innocence, fut fort heureux de sortir de cette affaire aux dépens de tout son bien.

Voilà donc le prince Maliknasir dans le même état où il était avant qu'il eût épousé la femme du docteur Abounaoüas. Il se remit chez son maître et recommença d'exercer le métier de tailleur. Comme il était d'humeur à se consoler de tout, il oublia ses dernières disgrâces ainsi que les premières. Un jour qu'il travaillait dans la boutique de son maître, un homme qui

passait s'arrêta tout à coup, et après l'avoir regardé avec attention : Je ne me trompe point, s'écria-t-il, c'est le prince Maliknasir, c'est lui-même que je vois! Le prince à son tour envisagea cet homme, et le reconnaissant pour le tailleur du Caire où il avait fait son apprentissage, il se leva pour aller l'embrasser; mais le tailleur, au lieu de lui tendre les bras pour le recevoir, se jeta à ses pieds et baisa la terre devant lui en disant : O prince! je ne suis pas digne de vos embrassemens; il y a trop distance entre vous et un homme tel que moi. Votre sort est changé, et la fortune, qui vous a jusqu'ici persécuté, veut vous combler de ses plus précieuses faveurs. Le sultan Melikaschraf est mort; son trépas a excité des troubles dans l'Égypte : la plupart des grands voulaient faire monter sur le trône un prince de votre race; mais je soulevai tout le peuple contre eux en votre faveur et je parus à la tête de ma faction. Pourquoi, dis-je à ces grands, faut-il ôter la couronne à celui qui en est le légitime héritier? Le prince Maliknazir doit être notre sultan. Vous n'ignorez pas pour quelle raison il est sorti d'Égypte : vous savez que, pour dérober sa vie à la cruelle politique de son frère, il fut obligé d'abandonner sa patrie. Je suis témoin qu'il se déguisa et se joignit à des pèlerins qui allaient à la Mecque. Je n'en ai point ouï parler depuis ce temps-là, mais je suis persuadé qu'il vit encore; c'est un prince vertueux, Dieu l'aura conservé. Donnez-moi deux ans pour le chercher; pendant ce temps-là, que l'on confie la conduite de l'état à nos sages visirs; et si mes recherches sont vaines, vous pourrez alors choisir pour sultan le prince que vous souhaitez de couronner. A ce discours, poursuivit-il, que le peuple appuya de son suffrage, les grands consentirent que je vous recherchasse. Ils me donnèrent deux ans pour vous trouver; il y en a déjà un que je vous cherche de ville en ville chez tous les tailleurs du monde, et le ciel m'a sans doute conduit ici puisque j'ai le bonheur de vous y rencontrer. Allons, prince, venez, sans tarder davantage, vous montrer à des peuples qui vous attendent pour vous élever au rang de vos aïeux. Maliknasir remercia le tailleur de son zèle et lui promit de s'en souvenir en temps et lieu, et dès le même jour ils prirent ensemble la route du Caire.

Dès qu'ils y furent arrivés, le prince Maliknasir se fit reconnaître, et les grands qui avaient été les plus ardens à l'écarter du trône se montrèrent les plus empressés à le couronner. Enfin il fut proclamé sultan, et il reçut les complimens de ses beys sur son avénement à la couronne.

Une des premières choses à quoi songea ce prince, ce fut à s'acquitter envers le tailleur. Il l'envoya quérir et lui dit : O mon père! car je ne puis vous appeler d'un autre nom après le service que vous m'avez rendu, je ne vous dois pas moins qu'au roi Calaoun : s'il m'a donné avec la vie le droit de lui succéder, mes malheurs m'avaient fait perdre ce droit, et sans vous je n'en aurais jamais joui. Il est juste que ma reconnaissance éclate : je vous fais grand visir. — Sire, lui répondit le tailleur, je remercie votre majesté de l'honneur qu'elle veut me faire, et je la supplie très-humblement de me dispenser de l'accepter : je ne suis point né pour être grand visir; cet emploi demande des talens que je n'ai point. Vous ne consultez que la bonté que vous avez pour moi; vous ne songez pas que je ne suis guère propre au ministère. Si par malheur les affaires de votre royaume allaient mal, tous les peuples me maudiraient et vous blâmeraient en même temps d'avoir fait d'un bon tailleur un mauvais visir. Je ne suis point assez ambitieux pour vouloir remplir un grand poste que je ne dois point occuper. Si votre majesté veut me faire du bien, qu'elle le fasse sans intéresser le repos et le bonheur de ses sujets : qu'elle ordonne que j'aie seul le privilége de faire des habits pour elle et pour toute sa cour. J'aime mieux, sire, être votre tailleur que votre premier ministre, parce qu'il faut que chacun sache le métier dont il se mêle. Le sultan était trop judicieux pour ne pas voir que le tailleur avait raison de refuser d'être son visir; il le combla de bienfaits : il ordonna que lui seul aurait la qualité de tailleur de la cour, et il défendit sous des peines très-rigoureuses à tous les autres tailleurs du Caire de travailler pour ses courtisans.

Le sultan Maliknasir s'appliqua de tout son pouvoir à faire observer les lois dont le roi Melikaschraf son frère s'était peu mis en peine. Il se faisait aimer de tous ses beys et signalait chaque moment de son règne par quelque action utile ou agréable au peuple. Un jour le cadi de la ville vint trouver ce jeune monar-

que : Sire, lui dit-il, j'ai fait arrêter trois esclaves accusés d'avoir assassiné un marchand chrétien. Deux ont confessé leur crime et en ont déjà reçu le châtiment ; mais le troisième m'embarrasse, car il dit qu'il est innocent mais qu'il mérite la mort. Je viens demander à votre majesté ce qu'elle veut que l'on fasse de cet homme-là. — Je veux le voir, répondit le roi, et l'interroger moi-même. Ces paroles qui se contredisent ont besoin d'un éclaircissement. Qu'on me l'amène ici tout-à-l'heure.

Le cadi sortit à l'instant et revint peu de temps après avec l'esclave et le bourreau. D'abord que le roi eut jeté les yeux sur l'accusé, il le reconnut pour un esclave qui l'avait servi à Bagdad. Il ne fit pas semblant de le reconnaître et lui dit : O malheureux ! on t'accuse d'avoir tué un homme. — Sire, répondit l'esclave, je suis innocent mais je mérite la mort. — Comment accordes-tu ce que tu dis? reprit le sultan. Si tu es innocent, tu ne mérites point la mort, ou si tu mérites la mort, tu n'es point innocent. — Je suis innocent, repartit l'esclave, et toutefois je mérite la mort. Votre majesté en sera persuadée si elle veut me permettre de lui raconter mon histoire. — Parle, répliqua le roi, je suis prêt à t'écouter.

— Sire, dit l'esclave, je suis natif de Bagdad. J'y servais un jeune homme qui avait été tailleur et avait hérité d'un cogia. Ce jeune homme était de fort belle taille, et pour son visage, je vous avouerai, sire, qu'il était si semblable à celui de votre majesté que je n'ai vu de ma vie une si parfaite ressemblance ; je crois le voir en vous voyant. Il possédait une femme d'une rare beauté ; il l'aimait et il aurait fait son bonheur si elle eût été raisonnable, mais elle ne l'était pas. Un jour elle me dit en particulier qu'elle avait du penchant pour moi, et que si je voulais l'enlever, nous prendrions tous deux le chemin de Basra : Nous y vivrons fort agréablement, ajouta-t-elle, parce que nous emporterons tout mon or et mes pierreries. Je rejetai la proposition : Non, madame, m'écriai-je, je ne puis me résoudre à blesser mon devoir et l'honneur de mon maître ! Elle se moqua de ma résistance et détruisit mes scrupules à force de caresses. Il ne fut plus question que d'exécuter notre dessein sans que personne s'en apperçût et de manière que le mari ne pût apprendre dans la suite ce que nous serions devenus.

Pour cet effet, un jour qu'il se réjouissait en ville et que nous savions qu'il ne devait revenir au logis que fort tard, la dame tira tous les domestiques à part, et leur mettant à chacun une grosse poignée d'or entre les mains : Allez-vous-en à Damas en Syrie, dit-elle à un, me chercher du hinna et du surmé, parce que c'est là qu'on en trouve d'excellent. Vous, dit-elle à l'autre, allez-vous-en à la Mecque accomplir un vœu que j'ai fait d'y envoyer de ma part faire un pèlerinage. Enfin elle leur donna à tous des commissions qui demandaient des années entières et elle les fit partir sur-le-champ. Quand nous fûmes tous deux seuls, nous nous chargeâmes de tout ce qu'il y avait de plus précieux, nous sortîmes à l'entrée de la nuit, nous fermâmes la porte à la clé et nous prîmes la route de Basra.

Nous marchâmes toute la nuit et la moitié du jour suivant sans nous arrêter. La dame commençait à se trouver accablée de lassitude; nous nous assîmes au bord d'un étang, d'où nous avions en face un palais magnifique. Nous le considérions avec attention et nous jugions qu'il devait appartenir à quelque grand prince lorsque nous en vîmes sortir un jeune homme suivi de plusieurs valets, dont deux portaient des filets sur leurs épaules. Comme ils venaient droit à l'étang, nous nous levâmes pour nous retirer ; mais le jeune homme, dont la dame avait déjà attiré les regards, se hâta de nous joindre. Il la salua, elle lui rendit son salut. Il connut bien à son air qu'elle avait besoin de repos ; il lui offrit son palais en lui disant qu'il s'appelait le prince Guayasaddin Mahmoud, neveu du roi de Basra. Elle ôta aussitôt le voile qui lui couvrait le visage pour faire voir au prince qu'elle méritait assez le compliment qu'il lui faisait. Elle accepta son offre, et il me parut qu'elle le regardait avec plaisir ; je remarquai en même temps qu'elle produisait sur lui un puissant effet. Je conçus de cette rencontre un présage funeste, et je n'avais pas tort d'en craindre la suite. Mahmoud oublia qu'il était venu pour prendre le divertissement de la pêche, il ne songea plus qu'à la dame. Il la conduisit au palais ; il la fit entrer dans un appartement superbe ; elle s'assit sur un sopha et le prince s'étant mis auprès d'elle, ils commencèrent à s'entretenir tout bas, et leur conversa-

[1] Par corruption Balsora.

tion dura jusqu'à ce qu'un des domestiques vint dire que l'on avait servi. Alors Mahmoud prit la dame par la main et la mena dans une chambre où il y avait une table à trois couverts et un buffet garni de tasses et de pots d'or massif remplis d'un excellent vin. Ils s'assirent tous deux et me firent occuper la troisième place. Un esclave avait soin de me verser à boire, et il s'en acquittait de sorte que je n'avais pas vidé ma tasse qu'il la remplissait jusqu'aux bords. Les fumées du vin me montèrent à la tête et bientôt je m'endormis.

Le lendemain, à mon réveil, je fus fort étonné de me trouver au bord de l'étang. Il faut, dis-je en moi-même, que les domestiques du prince Mahmoud m'aient porté en cet endroit pour se réjouir. Je me levai et marchai vers le palais. Je frappai à la porte, un homme m'ouvrit et me demanda ce que je voulais. Je viens, lui répondis-je, voir la dame étrangère qui est dans ce palais. — Il n'y a point de dame ici, reprit-il en me fermant brusquement la porte au nez. Peu satisfait de cette réponse, je frappai une seconde fois. Le même homme se présenta et me dit : Que souhaitez-vous ? — Ne me reconnaissez-vous pas, lui dis-je ? C'est moi qui accompagnais cette belle dame qui entra hier ici. — Je ne vous ai jamais vu, me repartit cet homme ; il n'est entré aucune dame en ce palais; passez votre chemin et ne frappez plus de peur de vous en repentir. A ces mots il referma la porte avec précipitation. Que dois-je penser de tout ceci, dis-je alors? est-ce que je suis encore endormi? non, et certainement je n'ai point rêvé ce qui se passa hier dans ce palais : il n'y a rien de plus réel. Ah! je devine ce que c'est : les gens du prince, qui m'ont transporté dans mon ivresse sur le bord de l'étang, veulent se donner le plaisir de voir comme je prendrai la chose. Je frappai pour la troisième fois. L'homme qui m'avait parlé ouvrit ; mais en même temps il en sortit trois ou quatre autres armés de bâtons, qui se jetèrent sur moi et m'appliquèrent tant de coups qu'ils me laissèrent sur la place sans sentiment.

Je repris pourtant mes esprits. Je me relevai, et rappelant dans ma mémoire tout ce qui s'était passé à table le jour précédent entre le prince et la dame, je jugeai que l'on avait voulu se défaire de moi et que j'en étais même quitte à bon marché. Je commençai à me plaindre de ma mauvaise fortune ; je fis mille imprécations contre la dame ; mais je vous jure que j'étais moins affligé de me voir réduit à l'état où je me trouvais que pénétré de douleur et de repentir d'avoir trahi mon maître. Déchiré par mes remords, je m'éloignai de ce maudit palais ; et sans tenir de route certaine, errant de ville en ville, je suis venu jusqu'au Caire, où j'arrivai hier au soir.

Comme la nuit s'approchait, et que j'étais en peine de savoir où j'irais loger, je vis deux hommes qui en assassinaient un autre dans une rue détournée. Celui-ci, qui est, à ce que l'on dit, un marchand chrétien, poussa de grands cris ; les assassins, craignant les caraouls[1], prirent la fuite de mon côté ; et justement dans le temps qu'ils passaient auprès de moi, les caraouls les rencontrèrent. Ils crurent que j'étais de la compagnie de ces voleurs et ils me conduisirent en prison avec eux.

Voilà, sire, ajouta l'esclave de Bagdad, ce que je voulais raconter à votre majesté. Je suis innocent de l'assassinat dont on me croit complice, mais je mérite la mort pour avoir été capable d'offenser mon maître et de me fier aux paroles perfides d'une femme.

Le sultan Maliknasir, après avoir entendu ce récit, fit mettre en liberté l'esclave : Va, lui dit-il, je te fais grâce, puisque tu te repens de t'être écarté de ton devoir ; une autre fois sois plus en garde contre les tentations de tes maîtresses, ne t'avises plus de les enlever : aussi bien ces sortes d'enlèvemens ne te réussissent pas. Le roi, pleinement informé de la mauvaise conduite de sa femme, rendit grâces à Dieu d'en être délivré. Il épousa une princesse pourvue d'une extrême beauté et qui lui donna un fils après dix mois de mariage. Tous les habitans du Caire célébrèrent la naissance de ce jeune prince par des réjouissances qui durèrent quarante jours. Jamais sultan d'Égypte ne fut tant aimé de ses sujets que Maliknasir. Il est vrai qu'il justifiait parfaitement leur amour par le soin qu'il apportait à leur rendre son empire doux et agréable. La ville du Caire, quoique d'une étendue immense, était si bien policée, le sousbaschi[2] et les magistrats chargés de maintenir la tranquillité publique y veillaient de si près qu'il ne se commettait pas le moindre désordre sans qu'ils en fussent avertis. Le sultan même, pour être plus assuré de la bonne police

[1] *Caraoul*, archer du guet. (*Petis.*)
[2] Lieutenant de police. (*Petis.*)

qui s'y observait, allait de temps en temps la nuit dans les rues avec son premier visir et quelques-uns de ses gardes.

Une nuit, qu'il passait près d'une grande maison, il entendit des cris et des plaintes comme d'une femme que l'on maltraitait. Il fit frapper à la porte par un de ses gardes, qui ordonna d'ouvrir de la part du sultan. L'on ouvrit, et le roi entra suivi de son visir et des autres personnes qui l'accompagnaient. Ils ouïrent alors plus distinctement les cris, et s'avançant vers le lieu d'où ils partaient, ils passèrent dans une salle basse, où ils aperçurent avec autant d'horreur que de surprise une femme nue et toute en sang que deux esclaves nerveux frappaient impitoyablement de verges devant un jeune homme qui semblait prendre plaisir à ce barbare spectacle. A la vue du sultan, les esclaves cessèrent de tourmenter cette misérable, qui, malgré l'état où elle était, fut reconnue par le roi pour la femme qu'il avait épousée à Bagdad. Il dissimula et demanda pourquoi l'on maltraitait ainsi cette dame. Le jeune homme, ayant appris par ses gens que c'était le sultan d'Égypte qui lui parlait, alla se jeter à ses pieds et lui dit : Sire, je suis le mari de cette malheureuse que vous voyez. Si vous saviez les raisons que j'ai de me plaindre d'elle, je ne doute point que votre majesté n'approuvât ma conduite. — Dites-moi ces raisons, répliqua le sultan, et j'en jugerai.

— Sire reprit le jeune homme, je suis le neveu du roi de Basra et je me nomme le prince Guayasaddin-Mahmoud. J'étais dans un palais que j'ai à quelques lieues de Bagdad : j'en sortais un soir avec une partie de mes gens pour aller prendre le plaisir de la pêche lorsque je rencontrai cette dame accompagnée d'un homme qui avait l'air d'un esclave. Je la saluai et la priai de venir se reposer chez moi. Elle y consentit. Je lui demandai qui elle était et où elle allait. Elle me répondit qu'elle était fille d'un officier du sultan de Bagdad ; qu'elle s'était échappée la nuit de chez son père pour se dérober aux transports languissans d'un vieux bey avec qui son mariage était arrêté. Et j'ai dessein, ajouta-t-elle, de me rendre à Basra sous la conduite de cet esclave dont je me suis fait accompagner. L'or et les pierreries dont elle était chargée me firent aisément ajouter foi à ses discours. Madame, lui dis-je, si vous voulez demeurer ici, vous y serez en sûreté.—Je le veux bien, répondit-elle, mais il faut que vous fassiez tuer mon esclave, afin que s'il lui prend envie de retourner à Bagdad, il n'aille pas découvrir le lieu de ma retraite. Quoique la politique voulût que je fisse ce que la dame souhaitait, je ne pus m'y résoudre. Je me contentai d'ordonner à mes gens d'enivrer l'esclave, de mêler dans son vin d'une poudre qui l'assoupît de manière qu'on pût le porter hors du palais sans qu'il se réveillât ; et je commandai que quand il se présenterait à la porte, l'on ne fît pas semblant de le connaître et qu'on lui donnât s'il le fallait quelques coups pour l'écarter. Cela fut exécuté. L'esclave disparut. Je fis accroire à la dame qu'on l'avait jeté dans un précipice, et toutefois, en cas que cet esclave allât à Bagdad déclarer aux parens de sa maîtresse qu'elle était dans mon palais, j'en partis avec elle peu de jours après et nous nous rendîmes à Basra.

Nous y vivions charmés l'un de l'autre quand j'appris que le sultan de Bagdad, pour des raisons que l'on ne disait point, avait résolu de déposséder le roi de Basra et de faire mourir avec lui tous les princes de son sang. Sur cet avis, je pris tout ce que j'avais de plus précieux, je sortis la nuit de Basra, et je suis venu avec cette dame m'établir ici. Je ne l'ai jamais aimée avec plus d'ardeur ; je ne songe qu'à lui plaire ; je l'ai même épousée pour l'attacher à moi par un lien plus honorable et plus fort ; et cependant l'ingrate, pour prix de tant d'amour, a proposé aujourd'hui à un de mes domestiques que, s'il voulait m'assassiner, elle était prête à se donner à lui et à le suivre partout où il voudrait la conduire. Ce valet m'est fidèle, il ne m'a point fait un mystère de cette horrible proposition. J'en ai frémi, et pour punir cette méchante femme, j'ai résolu de la faire fouetter tous les jours jusqu'au sang. — Non, non, interrompit le sultan d'Égypte sans dire l'intérêt qu'il prenait à la chose, une créature d'un si détestable caractère demande un autre supplice. Elle est indigne de vivre ; c'est un monstre dont on ne saurait trop tôt purger la terre : j'ordonne qu'elle soit noyée tout à l'heure. Il n'eut pas achevé ces paroles que ses gardes se saisirent de la dame, qu'ils allèrent jeter dans le Nil. Telle fut la fin de cette misérable femme, dont le corps, suivant le cours du fleuve, s'arrêta dans les roseaux près d'une ville assez peuplée. Ce cadavre, que l'on ne voyait point, infecta

peu à peu l'air et enfin excita une puanteur qui mit la peste dans la ville et fit périr trente mille habitans.

Après que le cinquième visir eut ainsi raconté l'histoire du prince Maliknasir, l'empereur de Perse se leva de dessus son trône et sortit du conseil sans ordonner la mort du prince. Il alla l'après-dîner à la chasse, et le soir à son retour il soupa avec la sultane, qui lui dit après le souper : Vous n'avez point encore fait mourir Nourgehan. Vous écoutez trop l'indiscrète tendresse qui vous parle pour lui. Le ciel veuille détourner le malheur qui vous menace! Je vous vois, seigneur, sur le bord du précipice ; hélas! vous allez y tomber. J'ai eu cette nuit un songe affreux, je le crois trop mystérieux pour vous le cacher.—Quel est donc ce songe, madame? dit le roi.—Le voici, seigneur, répondit la sultane : J'ai rêvé que vous teniez dans vos mains une boule d'or enrichie de diamans dont l'éclat illuminait tout le monde. Vous vous divertissiez à jeter cette boule en l'air et à la recevoir en tombant. Le prince votre fils était auprès de vous ; il vous regardait avec beaucoup d'attention et vous demandait de temps en temps la boule. Vous la lui refusiez ; mais tout d'un coup, il s'en est saisi subtilement, et alors avec un caillou il l'a brisée, de sorte que tous les diamans se sont dispersés par terre. Je les ai ramassés aussitôt avec empressement, je vous les ai mis entre les mains et je me suis réveillée.

—Et que pensez-vous, madame, que ce songe signifie? dit l'empereur. — Seigneur, répondit la sultane, si l'on s'en rapporte au livre qui traite de l'explication des songes et qui est le meilleur ouvrage qu'ait jamais composé aucun auteur persan, voici de quelle manière il faut expliquer mon songe. La boule que vous teniez dans vos mains n'est autre chose que votre royaume. Quand le prince Nourgehan l'a prise subtilement et l'a brisée, cette action signifie que, si vous n'y donnez pas ordre, il s'emparera de votre royaume et qu'il le ruinera. Et lorsque j'ai ramassé tous les diamans de la boule, cela veut dire clairement que n'ayant pas répondu à l'infâme amour du prince, je vous en ai averti, et que j'ai remis par là sur votre tête la couronne qu'il en avait ôtée. Faites attention à ce songe et tirez-en autant d'avantage que le sultan Mahmoud-Sebekteghin, roi de Perse, en tira d'une fable que son visir Khasayas lui conta un jour. La voici ; vous serez peut-être bien aise de l'entendre.

HISTOIRE DES DEUX HIBOUX.

Le visir Khasayas, n'osant dire ouvertement au roi son maître ce qu'il pensait de son règne, eut recours à une fable. Un jour qu'il accompagnait le sultan à la chasse, il lui dit : Sire, je sais la langue des oiseaux ; j'ai le plaisir d'entendre tout ce que disent les rossignols, les moineaux, les pies et les autres habitans de l'air. Mahmoud en parut étonné. Serait-il possible, répondit-il, que vous eussiez appris le langage des oiseaux? — Oui, sire, répliqua Khasayas ; un savant derviche cabaliste me l'a enseigné. Quand il vous plaira, vous en ferez l'épreuve.

Comme ils revenaient de la chasse, sur la fin du jour, ils aperçurent deux hiboux sur un arbre. Alors le sultan dit à Khasayas : Visir, je suis curieux de savoir ce que ces deux hiboux se disent l'un à l'autre, écoutez-les et me rendez compte de leur entretien. Le visir s'approcha de l'arbre et feignit pendant quelque temps de prêter une oreille attentive aux hiboux ; après quoi il rejoignit son maître et lui dit : Sire, j'ai entendu une partie de leur conversation ; mais dispensez-moi de vous en instruire. — Et pourquoi n'osez-vous m'en parler, visir? s'écria le sultan.—Sire, dit Khasayas, c'est que ces deux oiseaux s'entretiennent de votre majesté. — Et quelle part puis-je avoir à leurs discours? repartit Mahmoud. Ne me cachez rien ; je vous ordonne de me répéter mot pour mot tout ce que vous avez ouï. — Je vais donc vous obéir, sire, reprit le visir. L'un de ces hiboux a un fils et l'autre une fille ; ils veulent les marier ensemble. Le père du mâle a dit au père de la femelle : Frère, je consens à ce mariage pourvu que vous donniez à mon fils, pour la dot de votre fille, cinquante villages ruinés. — O frère! a répondu aussitôt le père de la fille, au lieu de cinquante, je vous en laisserai cinq cents si vous voulez ; Dieu donne bonne et longue vie au sultan Mahmoud : tant qu'il sera roi de Perse, nous ne manquerons pas de villages ruinés !

Le sultan Mahmoud, qui avait de l'esprit,

[1] Mahmoud-Sebekteghin ou plutôt fils de Sebekteghin est le plus grand prince de la célèbre dynastie des Gaznevides. (Voyez ci-dessus, p. 152.)

profita du mensonge ingénieux de son visir : il fit rebâtir les villes et les villages ruinés ; il ne songea plus qu'à faire le bonheur de ses peuples, et il y travailla avec tant de succès que sa domination devint la plus douce du monde[1].

Après que la reine Canzade eut achevé de conter cette fable, elle pressa de nouveau l'empereur de faire mourir le prince. Hé bien! madame, lui dit Hafikin vaincu par ses discours, vous serez bientôt satisfaite. Demain, dès que le soleil aura montré sa tête au-dessus de la montagne et fait voir sa beauté aux sept climats, je ferai trancher la tête à Nourgehan. En disant ces paroles, il se retira dans son appartement pour se reposer. Le lendemain matin, il alla s'asseoir sur son trône, devant lequel il ordonna que l'on amenât le prince. Mais le sixième visir, s'étant avancé, parla dans ces termes : O roi du monde! prenez bien garde à ce que vous voulez faire. Si votre majesté souhaite de vivre longtemps et de rendre son règne heureux, qu'elle ne rejette point la voix de ses fidèles visirs. Ne faites pas périr le prince, qui est l'angle de votre foie, de peur de vous exposer à des regrets superflus ; il pourrait même vous en coûter la vie. La personne qui vous donne un conseil si barbare ne se contentera pas du sang que vous allez répandre, il lui faudra tout le vôtre encore pour assouvir sa fureur. Elle vous perdra tôt ou tard, comme le diable perdit un santon dont je vais vous conter l'histoire si vous me le permettez. L'empereur en accorda la permission au visir, qui la commença de cette manière :

HISTOIRE DU SANTON BARSISA.

Il y avait autrefois un santon appelé Barsisa qui depuis cent ans s'appliquait avec ferveur à l'oraison. Il ne sortait presque jamais de la grotte où il faisait sa demeure, de peur de s'exposer au péril d'offenser Dieu. Il jeûnait le jour, veillait la nuit ; et tous les gens du pays avaient pour lui une si grande vénération et faisaient tant de fond sur ses prières qu'ils s'adressaient ordinairement à lui quand ils avaient quelque grâce à demander au ciel. Dès qu'il faisait des vœux pour la santé d'un malade, le malade était aussitôt guéri. La sainteté de sa vie avait même été confirmée par plusieurs miracles.

Il arriva que la fille du roi du pays tomba dans une maladie dont les médecins ne purent découvrir la cause. Ils ne laissèrent pas toutefois d'ordonner des remèdes à tout hasard ; mais au lieu de soulager la princesse, ils ne firent qu'augmenter son mal. Cependant le roi en était inconsolable, il aimait passionnément sa fille. Un jour, voyant que tous les secours humains étaient inutiles, il s'avisa de dire qu'il fallait envoyer la princesse au santon Barsisa.

Tous les beys applaudirent à ce sentiment. Les officiers du roi la menèrent au santon, qui, malgré le froid des années, ne put voir sans émotion une si belle personne. Il la regarda avec plaisir, et le diable, profitant de l'occasion, dit à l'oreille du solitaire : O santon! ne laisse pas échapper une si bonne fortune. Dis aux officiers du roi qu'il faut que la princesse passe la nuit dans ta grotte : que, s'il plaît à Dieu, tu la guériras, que tu feras une oraison pour elle et que demain ils n'ont qu'à la venir reprendre.

Que l'homme est faible! Le santon suivit le conseil du diable et fit ce qu'il lui inspirait. Mais les officiers, avant que de laisser la princesse dans la grotte, détachèrent un d'entre eux pour aller demander au roi ce qu'il souhaitait que l'on fît. Ce monarque, qui avait une entière confiance en Barsisa, ne balança point à lui confier sa fille. Je consens, dit-il, qu'elle demeure avec ce saint personnage ; qu'il la retienne tant qu'il lui plaira, je suis sans inquiétude là-dessus.

Quand les officiers eurent reçu la réponse du roi, ils se retirèrent tous, et la princesse demeura seule avec le solitaire. La nuit étant venue, le diable se présenta au santon et lui dit : Hé bien! insensé, qu'attends-tu pour te donner du bon temps? Entre les mains de qui tombera jamais une si charmante personne? Ne crains pas qu'elle aille parler de la violence que tu lui auras faite ; quand même elle serait assez indiscrète pour la révéler, qui la croira? La cour et la ville, tout le monde est trop prévenu en ta faveur pour ajouter foi à un pareil rapport. Dans la haute réputation de sagesse où tu es parvenu, tu peux tout faire impuné-

[1] Il est probable que c'est l'*Histoire des deux Hiboux* qui a suggéré à Lesage le spirituel chapitre de son meilleur roman dans lequel Gilblas se sert de la même ruse que le visir de Mahmoud pour faire connaître sa situation au duc de Lerme. (Liv. VIII, chap. VI.)

ment. Le malheureux Barsisa eut la faiblesse d'écouter l'ennemi du genre humain : la chair l'emporta sur l'esprit ; il s'approcha de la princesse, la prit entre ses bras et démentit en un moment une vertu de cent années.

Il n'eut pas consommé son crime qu'il s'éleva dans son âme mille remords vengeurs qui la déchirèrent. Il apostropha le démon : Ah! méchant, lui dit-il, c'est toi qui m'a perdu ; il y a un siècle que tu m'environnes et que tu cherches à me séduire. Tu en es enfin venu à bout. — O santon! lui répondit le diable, ne me reproche point le plaisir que tu as pris, tu en peux faire pénitence ; mais ce qu'il y a de fâcheux pour toi, c'est que la princesse est grosse : ton péché paraîtra aux yeux des hommes ; tu deviendras la fable de ceux qui te respectent et t'admirent aujourd'hui, et le roi te fera mourir avec ignominie.

Barsisa fut effrayé de ce discours. Que ferai-je, dit-il au diable, pour prévenir l'éclat de cette aventure ? — Pour dérober la connaissance de ton crime, lui répondit le démon, il en faut commettre un nouveau. Tue la princesse, enterre-la dans un coin de ta grotte, et demain, quand les officiers du roi viendront te la demander, tu leur diras que tu l'as guérie et qu'elle est sortie de ta grotte de grand matin ; ils ajouteront foi à tes paroles, ils la chercheront par toute la campagne et dans la ville ; le roi son père en sera fort en peine, mais après plusieurs recherches inutiles, il cessera d'y penser.

Le solitaire, que Dieu avait abandonné, se rendit à cet avis ; il tua la princesse, l'enterra dans un coin de sa grotte, et le jour suivant il dit aux officiers ce que le diable lui avait conseillé de leur dire. Les officiers ne manquèrent pas de chercher partout la fille du roi, et ils furent au désespoir de n'en apprendre aucune nouvelle. Mais le diable vint à eux et leur dit qu'ils cherchaient inutilement la princesse ; il leur raconta ce qui s'était passé entre elle et le santon et leur indiqua l'endroit où elle était enterrée. Les officiers reprirent aussitôt le chemin de la grotte ; ils y entrèrent, se saisirent de Barsisa et trouvèrent le corps de la princesse dans l'endroit que le diable leur avait enseigné ; ils le déterrèrent, l'emportèrent et conduisirent le santon au palais.

Quand le roi vit sa fille morte et qu'il fut informé de tout, il se mit à pleurer et à pousser des cris pitoyables ; ensuite il assembla ses docteurs, leur apprit le crime du santon et leur demanda de quelle manière ils jugeaient à propos qu'on le punît. Tous les docteurs opinèrent à la mort, de sorte que le roi ordonna qu'il fût pendu. On dressa une potence, le solitaire y monta, et lorsqu'on fut prêt à le jeter, le diable s'approcha et lui dit tout bas : O santon, si tu veux m'adorer, je te tirerai de là et te transporterai à deux mille lieues d'ici, dans un pays où tu seras honoré des hommes comme tu l'étais dans celui-ci avant cette aventure. — Je le veux bien, lui dit Barsisa ; délivre-moi et je t'adorerai. — Fais-moi auparavant un signe d'adoration, reprit le diable. Le santon baissa la tête et lui dit : Je me donne à toi. Alors le démon, élevant la voix, lui dit : O Barsisa, je suis content : tu meurs infidèle, j'ai obtenu ce que je désirais. En achevant ces mots, il lui cracha au visage et disparut, et le misérable santon fut pendu[1].

Sire, poursuivit le sixième visir de l'empereur Hasikin, la reine Canzade ressemble au démon ou plutôt c'est le démon lui-même qui agite cette princesse ; il se sert d'elle pour vous faire commettre une action injuste et vous causer ensuite des remords qui troubleront le repos de vos jours. Le roi, après avoir rêvé quelques momens, accorda au sixième visir la vie du prince pour ce jour-là.

Le soir, à son retour de la chasse, la sultane, irritée contre les visirs, lui parla dans ces termes : Vous avez encore fait grâce à Nourgehan par complaisance pour vos visirs. O les traîtres ! je suis bien informée de leur dessein. Jaloux de la confiance que vous avez en votre femme, seigneur, ils n'épargnent rien pour vous prévenir contre elle. Je suis, si on veut les en croire, un esprit cruel et artificieux, et eux des gens de probité, des serviteurs zélés et fidèles que vous ne sauriez trop estimer. Je sais toutefois qu'ils ne s'opposent à la mort du prince que parce que je la demande : ce n'est point par pitié pour lui, c'est seulement pour me faire sentir que leur pouvoir est au-dessus du mien. Il leur sied bien, certes, de vouloir

[1] L'*Histoire du santon Barsisa* semble être le type du fabliau intitulé *De l'Ermite que le diable trompa avec un coq et une poule*. (Voyez les *Fabliaux* traduits par Legrand d'Aussy, t. V, p. 179, Paris, 1829, in-8°.) — M. Dunlop (*History of Fiction*, t. III, p. 369), fait remarquer avec raison que le célèbre roman de Lewis intitulé *le Moine* est fondé sur la même donnée que le conte oriental

balancer mon autorité! Ce ne sont pour la plupart que des misérables que vous avez tirés du néant : si vous recherchiez leur origine, vous seriez dans le même étonnement où se trouva un jour Haroun Alraschid, calife de Bagdad. Il faut que je vous raconte cette histoire.

HISTOIRE D'UN SOFI DE BAGDAD.

Sous le règne du célèbre calife Haroun Alraschid, il y avait à Bagdad un sofi[1] qui aimait le plaisir et la bonne chère ; mais comme les aumônes qu'il recevait des fidèles suffisaient à peine à le faire subsister, il avait souvent recours à des expédiens qui lui réussissaient.

Un jour entre autres il se présenta devant le palais du calife ; un portier lui demanda ce qu'il voulait. Je vous prie, lui répondit le sofi, de dire à Haroun Alraschid qu'il ne manque pas de m'envoyer aujourd'hui mille sequins. Le portier se mit à rire de cette réponse, et prenant le sofi pour un fou, il lui dit d'un air railleur : Frère, je m'acquitterai très-exactement de la commission dont vous me chargez ; mais apprenez-moi, s'il vous plaît, en quel lieu de la ville vous demeurez afin que l'on porte chez vous ladite somme. Le sofi lui enseigna sa demeure et puis se retira avec beaucoup de gravité.

Le portier le conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il l'eut perdu de vue ; ensuite il conta la chose à quelques personnes du palais. Ils s'en divertirent ensemble et jugèrent qu'elle méritait d'être rapportée au calife. On en parla à ce prince ; il en rit, et il ordonna à ses officiers de chercher cet homme et de le lui amener.

Les officiers trouvèrent le sofi dans l'endroit qu'il avait marqué au portier. Ils lui dirent que le calife souhaitait de le voir. Il se rendit avec eux au palais et parut hardiment devant Haroun Alraschid, qui lui dit : Qui es-tu et pourquoi veux-tu que je te donne mille sequins ? — Commandeur des croyans, répondit le sofi, je suis un malheureux à qui manquent toutes les choses nécessaires à la vie. Cette nuit, l'esprit aigri de ma misère et révolté contre mon mauvais sort, j'adressais à Dieu cette plainte : O mon Dieu ! d'où vient que vous me refusez tout, pendant que vous comblez de biens l'heureux Haroun Alraschid ? Qu'a-t-il fait pour mériter vos faveurs ? qu'ai-je fait pour être accablé de votre courroux ? Je suis honnête homme, et lui peut-être indigne de posséder tant de richesses.

Dans le temps que je me plaignais ainsi, j'ai entendu une voix céleste qui m'a dit : Arrête, téméraire, arrête ! En murmurant contre ton destin, ne mêle point dans tes discours Haroun Alraschid ; tu as grand tort de douter que ce prince soit digne du bonheur dont il jouit. C'est un prince vertueux et qui te soulagerait s'il était instruit de ta misère. Éprouve sa générosité, et tu verras qu'il est encore plus au-dessus des hommes par sa vertu que par son rang.

A ces mots, sire, ajouta le sofi, j'ai cessé de me plaindre, et ce matin je me suis présenté à la porte de votre palais pour éprouver votre générosité en vous faisant demander mille sequins. Le calife fit un éclat de rire à ce discours, admira l'adresse du sofi et lui fit donner deux mille sequins.

Le sofi se retira avec son argent ; il commença de faire bonne chère, et quoique la somme fut considérable, il ne laissa pas de la dépenser en peu de temps. Se voyant réduit à vivre avec frugalité, il employa de nouveau son industrie. Il apprit que le calife désirait passionnément de voir le prophète Élie et qu'il offrait de grandes récompenses à quiconque le lui montrerait.

Il n'en fallut pas davantage pour engager le sofi à faire un tour de son métier. Il alla trouver Haroun et lui dit : Commandeur des croyans, je vous ferai voir dans trois ans le prophète Élie si votre majesté veut m'assigner un fonds pour vivre pendant ce temps-là. Je demande une table bien servie et quatre des plus belles esclaves de votre sérail. Je t'accorde toutes ces choses, lui répondit le calife ; mais prends garde à ce que tu me promets. Je t'avertis que si dans trois ans je n'ai pas vu le prophète, je te ferai couper la tête. Le sofi se soumit à cette condition en disant en lui-même : Le roi me pardonnera ma faute, ou bien il arrivera quelque événement qui sera cause qu'on l'oubliera. Cependant j'aurai passé trois années dans l'abondance et les plaisirs[1]. Ha-

[1] C'est un moine contemplatif quiétiste. (*Pétis.*)

On trouvera de curieux détails sur les sofis dans deux articles insérés par M. de Sacy dans le *Journal des Savans* (1821, p. 717-734 ; 1822. p. 3-19), ainsi que dans l'analyse de l'ouvrage intitulé *les Haleines de la familiarité provenant des personnages éminens en sainteté*, par Abdelrahman Djami. (*Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, t. XII, p. 287 et suiv.)

[1] Il est facile de reconnaître ici le sujet de la fable du *Page*, dont La Fontaine a tiré celle du *Charlatan*. (Liv. VI, fable 19.)

roun lui fit donner un appartement dans le palais et ordonna que l'on ne lui refusât rien de tout ce qu'il pourrait demander.

Enfin les trois ans s'écoulèrent, et le calife, n'ayant pas vu Élie, dit au sofi : Nous sommes convenus que si je ne voyais point le prophète au bout de trois ans, je te ferais couper la tête. Les trois ans sont expirés, tu ne m'as point fait voir Élie; il faut que tu meures. Le sofi, n'ayant rien à répondre à cela, fut mis en prison, et l'on était sur le point de lui ôter la vie lorsqu'il trouva moyen de tromper la vigilance de ses gardes et de s'échapper. Il se cacha derrière des tombeaux dans un souterrain dont l'entrée lui était connue.

Il s'abandonnait là aux réflexions les plus cruelles quand tout à coup un jeune homme, vêtu de blanc et pourvu d'une excellente beauté, s'offrit à ses tristes regards et lui demanda ce qui l'avait obligé à se venir cacher en cet endroit. Le sofi ne répondit à cela que par un soupir. Ne craignez rien, poursuivit le jeune homme, je ne viens point ici pour vous faire de la peine; au contraire, je suis disposé à vous servir. Apprenez-moi le sujet de l'inquiétude et de l'effroi que je vois dans vos yeux; peut-être vous serai-je plus utile que vous ne pensez.

Quelque raison qu'eût le sofi de se défier de tout, il sentit naître en lui-même je ne sais quelle confiance qui dissipa toutes ses craintes; il conta au jeune homme tout ce qui s'était passé entre Haroun Alraschid et lui, et ensuite le jeune homme, prenant la parole, lui dit : J'ai ouï parler de cette affaire; je vous avouerai franchement que je ne puis m'empêcher de vous blâmer : il ne faut jamais jouer avec des rois. Ce ne sont à la vérité que des hommes; mais Dieu les a mis au-dessus des autres; il veut qu'on les respecte sur la terre comme les plus parfaites images de sa divinité; et les tromper, c'est un crime digne du plus grand châtiment. Je veux toutefois m'intéresser pour vous; suivez-moi, je vais demander votre grâce au calife, je suis persuadé que je l'obtiendrai.

A ce discours, le sofi se sentit tout rassuré; il suivit le jeune homme, qui, l'ayant conduit devant Haroun, dit à ce prince : Commandeur des croyans, je vous amène le sofi qui vous a trompé; je l'ai tiré de l'asile où il s'était caché, et je viens le livrer à votre justice; punissez-le puisqu'il l'a mérité. Le sofi fut bien étonné d'entendre parler ainsi son conducteur. O ciel! dit-il tout éperdu, que les apparences sont trompeuses! Qui ne se serait pas fié à la physionomie d'un jeune homme si beau? qui l'aurait cru capable d'une si noire trahison?

Le calife était assis sur un sopha. Dès qu'il aperçut le sofi, il ne put retenir un transport de colère dont il se sentit agité : Ah, fourbe! s'écria-t-il, méchant, qui par ta fuite t'es rendu coupable une seconde fois, tu mourras dans les tourmens les plus horribles! Il prononça ces mots d'un ton furieux et avec une si grande agitation de corps que son sopha, qui avait un pied plus court que les autres, venant à se renverser, l'entraîna dans sa chute. *Bon*, dit alors le jeune homme qui accompagnait le sofi, *chaque chose tient de son origine*. Un officier, s'empressant aussitôt de relever le calife, le prit si rudement par le bras qu'il lui fit faire un cri. *Bon*, dit le même jeune homme qui avait déjà parlé, *chaque chose tient de son origine*.

Haroun Alraschid, s'étant relevé, se tourna vers trois de ses visirs qui étaient présens : Visirs, leur dit-il, que faut-il faire à ce sofi? Le premier visir répondit : Sire, il faut mettre en pièces cet imposteur et l'accrocher à un ganche pour apprendre aux autres hommes à ne point mentir aux rois. En cet endroit le jeune conducteur du sofi prit la parole et dit : Ce visir a raison, *chaque chose tient de son origine*. Le second visir ne fut point de l'avis du premier. Je voudrais, dit-il, qu'on le fît bouillir tout vivant dans une chaudière et ensuite qu'on le donnât à manger aux chiens. Le jeune homme, entendant cela, dit : Ce visir a raison, *chaque chose tient de son origine*. Le calife consulta le troisième visir, qui fut d'un autre sentiment : Sire, dit-il, il vaut mieux que votre majesté lui pardonne et le fasse mettre en liberté. — *Fort bien*, dit encore le jeune homme, *chaque chose tient de son origine*.

—O jeune homme! dit alors Haroun en regardant fixement le conducteur du sofi, pourquoi avez-vous si souvent répété ces paroles? Mes trois visirs ont été d'un avis différent, et néanmoins, après que chacun a parlé, vous avez dit : Ce visir a raison, chaque chose tient de son origine. Vous n'avez point dit cela sans mystère, expliquez-moi votre pensée.— O roi! répondit le jeune homme, votre majesté est tombée, parce que le sopha sur quoi elle était assise a un pied plus court que les autres, et

comme il a été fait par un boiteux, j'ai dit aussitôt : Bon, chaque chose tient de son origine. L'officier qui vous a relevé et vous a pris si rudement le bras étant fils d'un renoueur, j'ai dit : Bon, chaque chose tient de son origine. Quand le premier visir a jugé qu'il fallait accrocher le sofi à un ganche, j'ai dit : Chaque chose tient de son origine, parce que ce visir est fils d'un boucher. J'ai répété les mêmes paroles quand le second a opiné autrement, car étant sorti d'un cuisinier, il ne pouvait juger d'une manière plus conforme à sa race. Enfin le troisième, qui vous a conseillé de pardonner, est d'une naissance noble, ce qui m'a fait dire que chaque chose tenait de son origine.

Sire, poursuivit le jeune homme, après vous avoir donné cet éclaircissement, il faut que je vous en donne un autre. Apprenez que je suis le prophète Élie. Il y a si longtemps que vous souhaitez de me voir que je n'ai pas voulu vous refuser cette satisfaction. Mais songez que par là j'accomplis la promesse que le sofi a eu la témérité de vous faire. En achevant ces paroles, il disparut. Le calife, ravi d'avoir vu Élie, pardonna au coupable et lui fit même une pension afin que la nécessité ne l'obligeât plus d'user de fourberie pour subsister commodément.

J'ai rapporté cette histoire, seigneur, ajouta la sultane de Perse, pour vous persuader que vos visirs sont tous des gens d'une naissance basse. Ne me dites point que, demandant la grâce du prince, ils font voir qu'ils sont formés d'un sang noble, de même que le troisième visir qui conseillait au calife de Bagdad de pardonner au sofi. Le cas est bien différent. Le malheureux sofi n'avait trompé Haroun que pour se procurer une vie aisée, et le tort qu'il lui faisait était peu considérable, son crime n'était pas indigne de pardon ; mais celui de Nourgehan fait horreur. S'il y a de la générosité à pardonner des fautes quand l'impunité ne saurait avoir de dangereuses suites, c'est une faiblesse de laisser impunis des crimes qui en présagent de plus grands. Si vos visirs vous parlent si fortement en faveur du prince, c'est qu'ils sont d'intelligence avec lui. Les perfides veulent favoriser ses détestables projets.

Hassikin, voyant que la reine parlait avec emportement, lui promit de faire mourir Nourgehan le lendemain. Le jour suivant le septième visir, s'étant jeté au pied du trône, demanda la vie du prince et raconta cette histoire.

HISTOIRE DU ROI COUTBEDDIN ET DE LA BELLE GHULROUKH.

Un roi de Syrie, appelé Coutbeddin, avait un visir qui épousa une Cachemirienne dont il eut une fille d'une beauté ravissante. On la nomma Ghulroukh[1]. Le roi, en ayant ouï parler, la voulut voir par curiosité, et il en fut si charmé qu'il la fit élever avec soin dans son palais. A mesure qu'elle grandissait, il prenait de l'amour dans ses yeux, et insensiblement cet amour devint très-violent. Dès que ce prince était un moment éloigné d'elle, il soupirait d'ennui ; enfin il ne pouvait vivre sans Ghulroukh. Le père et la mère de cette charmante fille avaient aussi pour elle une tendresse extrême. Ils auraient fort souhaité de l'avoir auprès d'eux ; mais la crainte de déplaire au roi les empêchait de le prier d'y consentir.

Il arriva un jour que Coutbeddin fit la débauche avec quelques-uns de ses beys ; il s'enivra, et dans son ivresse, il aperçut la jeune Ghulroukh qui badinait innocemment avec un page. A cette vue, saisi d'une fureur jalouse, il fit venir le bourreau : Va couper la tête à Ghulroukh, lui dit-il, et me l'apporte dans mon appartement.

L'exécuteur emmena cette innocente victime hors du palais pour la décoller. Il revint quelques heures après chargé d'une tête pâle et sanglante, et dans cet état il se présenta devant le roi, qui lui dit : Remporte cette tête, je suis content de toi ; que l'on te donne une robe d'honneur pour avoir si bien exécuté mes ordres.

Le lendemain matin, ce prince, quand son ivresse fut passée, demanda où était Ghulroukh. On lui répondit : Sire, la nuit dernière vous avez ordonné au bourreau de lui trancher la tête ; il vous a obéi, et ensuite il l'a jetée avec le cadavre dans un fleuve. A cette réponse, le roi se mit à déchirer le collet de sa robe en poussant des cris et des hurlemens ; il se repentit d'avoir cédé au premier mouvement de sa colère, et il se retira dans un lieu écarté pour se livrer en liberté à sa douleur.

Le visir, père de Ghulroukh, alla le trouver.

[1] C'est-à-dire *joue de rose*. Petis.

Le roi sentit redoubler son affliction en le voyant. Ah! visir, s'écria-t-il, qu'ai-je fait! Votre fille, votre malheureuse fille!... Il ne put achever, ses soupirs et ses larmes l'en empêchèrent. Le visir soupira aussi et répandit des pleurs, après quoi il se retira.

Coutbeddin ne fit que gémir et s'affliger durant deux mois. Il passait les nuits sans fermer la paupière et disait sans cesse : O mon Dieu! faites-moi mourir; la vie m'est insupportable puisque j'ai perdu ma chère Ghulroukh. Il abandonna le soin du gouvernement et devint plus sec qu'un chardon du désert. Enfin il commençait à perdre l'esprit lorsque le père de Ghulroukh, entrant dans le cabinet écarté où il était, lui dit : O roi du monde! jusqu'à quand serez-vous possédé d'un si funeste désespoir? Je suis père, et le temps m'a déjà consolé.

— Ah! visir, répondit Coutbeddin, que vous êtes peu sensible! Pour moi, je ne puis recevoir aucune consolation. Ce même temps qui a dissipé votre douleur ne sert qu'à irriter la mienne; il est inutile de me venir donner des conseils, je ne veux point les écouter. Gouvernez mes états à votre gré; choisissez-vous un autre maître; je ne prends plus de part à rien, je renonce à mon empire; je déteste la lumière puisque Ghulroukh ne la partage point avec moi. O Ghulroukh! matière de ma vie, qu'êtes-vous devenue? Je ne vous tiendrai plus sur mes genoux; je n'aurai plus le plaisir d'admirer votre beauté, qui n'avait point d'égale et qui seule pouvait me charmer.

A ces mots, le roi se jeta par terre et fit mille actions insensées. Sire, lui dit le visir, votre majesté est dans une situation bien déplorable. Si Dieu, touché de vos peines, vous rendait ma fille, de quel œil la verriez-vous? lui pardonneriez-vous sa faute? — O ciel! répondit Coutbeddin, quelle serait ma joie s'il faisait pour moi ce miracle! Je jure que j'épouserais Ghulroukh s'il la rendait à ma tendresse. — Hé bien! consolez-vous, sire, répliqua le visir, vous la reverrez. En même temps il éleva la voix, appela Ghulroukh, et aussitôt cette belle personne entra dans le cabinet revêtue de ses plus riches habits et plus vermeille que la fleur dont elle portait le nom.

D'abord que le roi l'aperçut, il s'évanouit, et l'excès de sa joie pensa lui ôter une vie qui avait résisté à la plus violente affliction. Le visir courut quérir de l'eau de rose; il en frotta le visage de Coutbeddin, qui reprit peu à peu ses esprits. Ce prince embrassa Ghulroukh avec transport; il rafraîchit et désaltéra par sa vue son foie, que la privation de cet objet aimé avait brûlé. Ensuite il demanda au visir par quelle heureuse adresse il avait pu dérober Ghulroukh à l'injuste supplice auquel il l'avait condamnée dans son ivresse.

Sire, répondit le visir, instruit du cruel ordre que vous aviez donné, je courus au bourreau; je lui représentai que cet ordre vous était échappé dans le premier mouvement de votre colère, et que vous vous en repentiriez infailliblement dans la suite. Va, lui dis-je, dans les prisons de la ville, coupe la tête à quelque femme condamnée à perdre la vie, et tu la porteras au roi, qui, dans l'état où il est, ne s'apercevra point de la tromperie. L'exécuteur a fait ce que je lui ai dit, j'ai caché ma fille, vous l'avez cru morte; et avant que de vous la rendre, j'ai voulu éprouver votre tendresse pour elle. Voilà, sire, par quelle innocente ruse j'ai servi votre amour.

Le roi Coutbeddin loua la prudence de son visir, le combla de bienfaits, épousa solennellement sa fille, la fit couronner reine de Syrie et vécut avec elle le reste de ses jours, toujours amoureux et content [1].

Après que le septième visir de l'empereur de Perse eut raconté cette histoire, il en fit l'application et parla si bien en faveur de Nourgehan que le roi Hafikin sortit du conseil sans rien dire au bourreau. Le soir, la sultane prit un air fier : Seigneur, dit-elle, je ne vous presserai plus de faire mourir le prince, je vois bien que vous méprisez les conseils d'une femme; ils ne sont pas toutefois à rejeter. Craignez que je ne vous fasse quelque jour le même reproche que le prophète Mousa [2] fit aux Israélites dans une conjoncture que je vais vous dire.

HISTOIRE DU ROI D'AAD.

Aoudge-Ibn-Anak [3], roi d'Aad, ayant ap-

[1] Le conte de *Coutbeddin et de Ghulroukh* offre un rapport singulier, quoique bien évidemment tout à fait fortuit, avec l'anecdote rapportée au sujet du duc de Bretagne et du connétable de Clisson. (Voyez l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, liv. II.)

[2] C'est Moïse. (Voyez une note des *Mille et une Nuits*, p. 23.)

[3] Aoudge-Ibn-Anak, roi d'Aad, n'est autre qu'Og, roi de Basan, dont il est parlé dans l'Écriture (*Deutéronome*, chap. III).

pris que le prophète Mousa, à la tête de six cent mille Israélites, venait lui prêcher le judaïsme, mit une armée en campagne. Le prophète fut étrangement surpris lorsque, apercevant les troupes du roi d'Aad, il vit qu'il aurait à combattre des hommes dont les enfans avaient plus de cent pieds de haut. Son zèle se ralentit un peu ; avant que d'en venir aux voies de fait, il voulut tenter la voie de la négociation. Il envoya douze docteurs [1] haranguer Aoudge et lui dire que c'était grand dommage que des hommes si bien faits ne connussent point Dieu. Le compliment n'était pas difficile à retenir ; néanmoins les docteurs ne laissèrent pas de l'oublier en abordant Aoudge, qui se rognait les ongles avec une hache épouvantable.

Ce monstrueux roi, voyant les douze docteurs du prophète si effrayés, qu'ils ne pouvaient proférer une parole, se mit à rire d'une si grande force que les échos en retentirent de cinquante lieues à la ronde ; il les mit ensuite dans le creux de sa main gauche, et les retournant comme des fourmis avec le petit doigt de sa main droite : Si ces chétifs animaux-là parlaient, dit-il, nous les donnerions à nos enfans pour se jouer. Il les mit dans sa poche et marcha avec ses troupes pour combattre les Israélites. Quand il fut en leur présence, il tira de sa poche les douze docteurs, qui ne furent pas plutôt à terre qu'ils s'enfuirent bien vite et sans tourner la tête.

Les Juifs, épouvantés de l'énorme grandeur de leurs ennemis, abandonnèrent le prophète. Leurs femmes voulurent en vain les rassurer et les animer au combat ; les timides maris les entraînèrent dans leur fuite en leur disant : Fuyons, laissons faire le prophète ; le seigneur n'a besoin que de lui-même pour opérer un miracle.

Mousa resta donc seul, et seul marcha contre le peuple d'Aad. Le terrible Aoudge l'attendit sans s'émouvoir ou plutôt s'avança au-devant de lui ; puis le voyant à sa portée, il lui lança une roche dont le prophète eût été écrasé si Dieu n'avait envoyé un ange sous la figure d'un oiseau, qui d'un coup de bec fendit la roche en deux, de sorte que le prophète n'en fut pas blessé. Alors Mousa, pour atteindre au géant, par un effet prodigieux de la Toute-Puissance, devint de soixante-dix coudées plus haut qu'il n'était naturellement. Il se lança en l'air de soixante-dix coudées, et de sa baguette, qui avait soixante-dix coudées, il toucha le genou d'Aoudge, qui en mourut subitement [1]. Le peuple d'Aad prit aussitôt la fuite, et les Israélites revinrent offrir leurs services au prophète, qui leur dit : Puisque vous êtes des lâches, qui n'avez pas eu le courage de suivre les généreux conseils de vos femmes, Dieu vous fera errer dans les terres du Teyhyazousy pendant quarante ans.

— Vous n'avez pas plus de fermeté que les Israélites, seigneur, continua la reine Canzade ; vous me promettez tous les soirs que vous ferez mourir le prince, et tous les matins vous avez la faiblesse de vous rendre aux discours étudiés de vos ministres : vous êtes comme un roseau que les vents agitent, vous penchez tantôt d'un côté et tantôt d'un autre. Ne soyez plus irrésolu, seigneur ; je vous ai suffisamment fait voir la nécessité où vous êtes d'immoler Nourgehan à votre sûreté. Montrez que vous êtes maître ; et désormais soyez sourd aux prières de vos visirs. — Ne m'en dites pas davantage, madame, interrompit l'empereur ; c'en est fait, demain Nourgehan périra.

Le jour suivant, Hafikin entra au conseil d'un air furieux : Que l'on amène ici mon fils, dit-il au bourreau, et que sans plus différer on lui abatte la tête. — O roi du monde ! s'écria le huitième visir en venant se jeter au pied du trône, tous vos visirs, vos fidèles esclaves, vous conjurent de suspendre encore le supplice du

Le traducteur persan de la *Chronique de Tabari* fait le récit suivant de l'origine de son surnom d'*Ibn-Anak* ou plutôt *Ben-Ouk* :

« Le géant Og, ayant appris que Moïse et les Israélites venaient le combattre, par un effet de sa force extraordinaire arracha une montagne qui pût couvrir le même espace de terrain que l'armée de Moïse, la plaça sur sa tête et voulut la jeter sur Moïse et sur son armée pour les écraser. Le prophète, apprenant cette nouvelle, adressa ses prières au Dieu puissant et incomparable. Dieu les exauça, et il ordonna à un oiseau de se placer sur le sommet de cette montagne et d'y faire un trou avec son bec afin qu'elle tombât comme un collier sur le cou du géant. Og demeura stupéfait de cela, et ce fut parce que cette montagne tomba sur son cou qu'on le nomma *Og Ben-Ouk*, c'est-à-dire *Og au cou*. » (Voyez la traduction française de la *Chronique de Tabari*, par M. Dubeux, p. 49.)

Og n'était point roi d'Aad, mais visir de Schedad, fils d'Amalec et roi du peuple d'Aad. Les fables débitées par les musulmans sur le géant Og ont été empruntées aux rabbins. (Voyez la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot au mot *Aug* et le *Dictionnaire de la Bible* de don Calmet au mot *Og*.)

[1] Les douze docteurs sont très-certainement les douze espions envoyés par Moïse et qui sont nommés au *Livre des Nombres*, chap. XIII.

[1] Tout ce récit se retrouve dans la version persane de la *Chronique de Tabari*. (Voyez la traduction française de M. Dubeux, p. 49.)

prince jusqu'à ce que vous ayez entendu l'histoire du brachmane Padmanaba; votre majesté pourra bien rentrer en elle-même, si elle l'écoute avec attention. — Je consens que vous me la racontiez, répondit le roi, mais après cela je ferai mourir mon fils.

HISTOIRE DU BRACHMANE PADMANABA ET DU JEUNE FYQUAÏ [1].

Sire, reprit le huitième visir, il y avait autrefois dans la ville de Damas un vendeur de fyquâa [2]. Il avait un fils de quinze à seize ans, qui se nommait Hassan et qui pouvait passer pour un prodige. C'était un garçon à visage de lune, de taille de cyprès, d'une humeur enjouée et d'un esprit très-agréable. S'il chantait, il ravissait tout le monde par la douceur de sa voix, et s'il touchait un luth, il était capable de ressusciter un mort. Ces talens n'étaient pas inutiles à son père, qui, pour vendre en quelque façon le plaisir que donnait son fils, vendait fort cher son fyquâa. Le pot, qui n'en valait ailleurs qu'un manghir [3], se vendait chez lui un aktcha [4]; mais il avait beau renchérir cette boisson, comme on allait dans sa boutique plus pour voir son fils que pour boire, la foule n'en était pas moins grande. L'on appelait même sa maison : *Tcheschméy-Abyhayat*, c'est-à-dire la fontaine de Jouvence, à cause du plaisir que les vieillards y prenaient.

Un jour que le jeune Fyquaï chantait et jouait du luth au grand contentement de tous ceux qui se trouvaient dans la boutique, le fameux brachmane [5] Padmanaba [6] entra pour se rafraîchir. Il ne manqua pas d'admirer Hassan, et après l'avoir entretenu il fut charmé de sa conversation. Il retourna dans la boutique non-seulement le lendemain, il quittait même ses affaires pour y aller tous les jours, et au lieu que les autres ne donnaient qu'un aqtcha, il donnait un sequin.

Il y avait déjà longtemps que cela durait lorsque le jeune Fyquaï dit à son père : Il vient ici chaque jour un homme qui a l'air d'un grand personnage; il prend tant de plaisir à me parler qu'il m'appelle à tous momens pour me faire quelque question, et quand il sort il me laisse un sequin.—Oh! oh! répondit le père, il y a du mystère là-dessous, les intentions de ce grand personnage ne sont peut-être pas fort bonnes. Souvent ces philosophes, malgré leur mine grave, sont très-vicieux. Demain, lorsque tu le verras, dis-lui que je souhaite de le connaître, fais le monter dans ma chambre, je veux l'étudier; j'ai de l'expérience, je démêlerai au travers de tous ses discours s'il est aussi sage qu'il affecte de le paraître.

Dès le lendemain, Hassan fit ce que son père désirait; il engagea Padmanaba à monter dans sa chambre, où l'on avait préparé une collation magnifique. Le vendeur de fyquâa fit tous les honneurs imaginables au brachmane, qui les reçut d'un air si poli et qui montra tant de sagesse dans son entretien que l'on ne douta plus qu'il ne fût un homme très-vertueux. Après la collation, le père du jeune Hassan lui demanda de quel pays il était, où il logeait, et sitôt qu'il eut appris qu'il était étranger, il lui dit : Si vous voulez demeurer avec nous, je vous donnerai un logement dans ma maison. — J'accepte l'offre que vous me faites, répondit Padmanaba, parce que c'est un paradis en ce monde que de loger avec de bons amis.

[1] Cette histoire offre quelque rapport avec le commencement du conte de la *Lampe merveilleuse* dans les *Mille et une Nuits*.

[2] C'est une boisson composée d'orge, d'eau et de raisins de passe. (*Petis*.)

[3] Un manghir vaut un liard. (*Pétis*.)

[4] Un sou.

[5] Les brachmanes, ou mieux brahmanes, sont, comme on sait, les membres de la caste sacerdotale dans l'Inde. (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 612, *note*.)

[6] Le nom de *Padmanaba* ou plus exactement *Padmanabha* appartient à la langue sanscrite, et c'est un des noms du dieu Vichnou. Il est formé des deux mots *padma* (lotus) et *nabha* (nombril) et fait allusion à un mythe dans lequel le dieu indien est représenté couché sur une feuille de bétel et flottant sur l'Océan dans un sommeil contemplatif, pendant lequel sort de son nombril un lotus sur lequel siége Brahma prêt à opérer l'œuvre de la création du monde.

La présence du nom de Padmanaba dans ce conte avait fait penser à M. de Schlegel que le récit romanesque où figure le brahmane ainsi appelé devait être indien d'origine (voyez le *Journal asiatique* de 1836, p. 579), mais cette conjecture ne me paraît guère plausible. Il est plus probable, ce me semble, que le nom de Padmanaba, que l'on a déjà rencontré dans l'*Histoire de Seyf-Elmulouk* des *Mille et un Jours* (voyez ci-dessus, p. 139), a été introduit dans l'un et l'autre conte par le traducteur français, qui l'aura tiré de quelque ouvrage relatif à l'Inde. Plus loin, dans le conte turc, il est parlé de la langue sanscrite et de Vichnou, circonstances qui selon toute apparence ne se trouvent dans le récit que par le fait du traducteur français, la langue et la mythologie des Indiens étant en général ignorées des musulmans, qui d'ailleurs se piquent fort peu d'exactitude lorsqu'ils mettent en scène d'autres nations. J'ajouterai que l'*Histoire de Padmanaba et du jeune Fyquaï* ne se trouve ni dans le texte imprimé ni dans les manuscrits du roman turc des *Quarante visirs*, et elle aura été tirée par Pétis de La Croix de quelque autre recueil.

Le brachmane établit donc sa demeure chez le vendeur de fyquâa. Il lui fit des présens considérables et conçut enfin pour Hassan une si forte amitié qu'il lui dit un jour : O mon fils! il faut que je vous ouvre mon cœur. Je vous trouve l'esprit propre aux sciences secrètes; il est vrai que votre humeur est un peu trop enjouée, mais je suis persuadé que vous changerez et que vous aurez dans la suite toute la gravité ou plutôt toute la mélancolie qui convient aux sages, aux mystères desquels je veux vous initier. J'ai dessein de faire votre fortune, et si vous voulez m'accompagner hors de la ville, je vous ferai voir dès aujourd'hui les trésors dont je prétends vous mettre en possession. — Seigneur, lui répondit Hassan, vous savez que je dépends d'un père, je ne puis sans sa permission aller avec vous. Le brachmane en parla au père, qui, persuadé de la sagesse du philosophe, lui permit d'emmener son fils où il lui plairait.

Padmanaba sortit de la ville de Damas avec Hassan; ils marchèrent vers une masure où, étant arrivés, ils trouvèrent un puits rempli d'eau jusqu'aux bords. Remarquez bien ce puits, dit le brachmane; les richesses que je vous destine sont là-dedans! — Tant pis, répondit le jeune homme en souriant. Hé comment les pourrai-je tirer de cet abîme? — O mon fils! reprit Padmanaba, je ne suis point étonné que cela vous semble difficile; tous les hommes n'ont pas le privilége que j'ai : il n'y a que ceux que Dieu veut faire participans des merveilles de sa toute-puissance qui aient le pouvoir de renverser les élémens et de troubler l'ordre de la nature.

En même temps il écrivit sur un papier quelques lettres en langage hanscrit, qui est la langue des mages des Indes, de Siam et de la Chine [1]. Il ne fit ensuite que jeter le papier dans le puits, et tout aussitôt l'eau s'abaissa et se retira, de sorte que l'on n'en vit plus. Ils entrèrent tous deux dans le puits, où parut un escalier par où ils descendirent jusqu'au fond. Ils trouvèrent une porte de cuivre rouge fermée d'un gros cadenas d'acier. Le brachmane écrivit une oraison et la fit toucher au cadenas, qui s'ouvrit à l'instant. Ils poussèrent la porte et entrèrent dans une cave où ils aperçurent un Éthiopien des plus noirs : il était debout et avait une main posée sur une grande pierre de marbre blanc. Si nous approchons de lui, dit le jeune Fyquaï, il nous jettera cette pierre à la tête. En effet, dès que l'Éthiopien vit qu'ils s'avançaient, il leva de terre sa pierre énorme comme pour la leur jeter. Padmanaba récita vite une courte oraison et souffla, et l'Éthiopien, ne pouvant résister à la force des paroles et du souffle, tomba à la renverse.

Ils traversèrent la cave sans obstacle et passèrent dans une cour d'une vaste étendue, au milieu de laquelle était un dôme de cristal dont l'entrée était défendue par deux dragons placés vis-à-vis l'un de l'autre et dont les gueules ouvertes vomissaient des tourbillons de feu. Hassan en fut épouvanté. N'allons pas plus avant, s'écria-t-il, ces horribles dragons nous brûleraient! — Ne craignez rien, mon fils, dit le brachmane; ayez plus de confiance en moi et soyez plus hardi. La suprême sagesse où je veux vous faire parvenir demande de la fermeté; ces monstres qui vous effraient vont disparaître à ma voix : j'ai le pouvoir de commander aux démons et de dissiper tous les enchantemens. En disant cela, il ne fit que prononcer quelques mots cabalistiques et les dragons se retirèrent dans deux trous. Alors la porte du dôme s'ouvrit d'elle-même tout à coup. Padmanaba et le jeune Fyquaï entrèrent, et les yeux de celui-ci furent agréablement surpris d'apercevoir dans une autre cour un nouveau dôme tout de rubis, au haut duquel était une escarboucle, de six pieds de diamètre, qui, par la grande lumière qu'elle répandait partout, servait de soleil à ce lieu souterrain.

Ce dôme n'était pas, comme le premier, gardé par d'effroyables monstres; au contraire, six charmantes statues faites chacune d'un seul diamant paraissaient à l'entrée et représentaient six belles femmes qui jouaient du tambour de basque. La porte, composée d'une seule émeraude, était ouverte et laissait voir un salon magnifique. Hassan ne pouvait se lasser de considérer tout ce qui s'offrait à sa vue.

[1] Ceci n'est point exact. Le hanscrit, ou mieux sanscrit, est la langue antique et sacrée dans laquelle sont écrits tous les ouvrages qui forment le répertoire de la littérature classique chez les Indiens. Le sanscrit est la langue mère de la plupart des dialectes modernes de l'Inde, et il a en outre une affinité marquée avec l'ancien persan, le grec, le latin et les langues germaniques.

[2] Les musulmans croient encore aujourd'hui que, par le secours de certains talismans, on peut découvrir les trésors cachés et enfouis sous les ruines des anciennes cités, des palais détruits, au fond des puits et des citernes. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 331 et suiv.)

Après qu'il eut bien examiné les statues et le dôme par dehors, Padmanaba le fit entrer dans le salon, dont le plancher était d'or massif et le plafond de porphyre tout parsemé de perles. Là mille différentes choses, toutes plus curieuses les unes que les autres, occupèrent les avides regards du jeune homme. Le philosophe le fit passer ensuite dans une grande chambre carrée : il y avait dans un coin un gros monceau d'or, dans un autre un monceau de rubis d'une extrême beauté, dans le troisième un pot d'argent, et dans le quatrième un monceau de terre noire.

Au milieu de la chambre s'élevait un trône superbe, et il y avait dessus un cercueil d'argent dans lequel reposait un prince qui avait sur la tête une couronne d'or enrichie de grosses perles. On voyait au-devant du cercueil une large plaque d'or sur laquelle on lisait ces paroles écrites en caractères hiéroglyfiques cabalistiques dont se servaient les anciens prêtres égyptiens : « Les hommes dorment tant qu'ils vivent; ils ne se réveillent qu'à l'heure de leur mort. Que m'importe à présent d'avoir possédé un grand empire avec tous les trésors qui sont ici : il n'y a rien qui dure si peu que la prospérité, et toute la puissance humaine n'est que faiblesse. O mortel insensé! tandis que tu es dans le berceau branlant de ta vie, ne te glorifie point de ta fortune; souviens-toi du temps que florissaient les Pharaons : ils ne sont plus, et bientôt tu cesseras d'être aussi bien qu'éux. »

Quel prince est dans ce cercueil? dit Hassan. — C'est un de vos anciens rois d'Égypte, repondit le brachmane; c'est lui qui a fait creuser ce souterrain et bâtir ce riche dôme de rubis. — Ce que vous m'apprenez me surprend, reprit le jeune homme. Et par quelle bizarrerie ce roi a-t-il fait construire sous terre un ouvrage qui semble avoir épuisé toutes les richesses du monde? Tous les autres monarques qui veulent laisser à la postérité des monumens de leur grandeur les étalent au lieu de les cacher aux yeux des hommes. — Vous avez raison, répliqua le brachmane; mais ce roi était un grand cabaliste; il se dérobait souvent à toute sa cour pour venir dans ce lieu faire des découvertes dans la nature. Il possédait plusieurs secrets et entre autres celui de la pierre philosophale, comme on peut le voir par toutes ces richesses qui sont ici et qui ont été produites par ce monceau de terre noire que vous apercevez dans ce coin. — Serait-il possible, s'écria le jeune Fyquaï, que cette terre noire eût fait tout cela? — N'en doutez nullement, répondit le brachmane; et pour vous le prouver, je vais vous citer deux vers turcs qui renferment tout le secret de la pierre philosophale; les voici :

Wirghil arous gharby schahzadey Khitaya
Bir tifl ola boulardan sultan khob-rouyan;

c'est-à-dire, à la lettre : « Donne à l'épousée d'occident le fils du roi d'orient; un enfant naîtra d'eux, qui sera le sultan des beaux visages. » Je vais vous en dire le sens mystique : « Fais corrompre par l'humide la terre sèche adamique qui vient d'orient; de cette corruption s'engendrera le mercure philosophique, qui est tout-puissant dans la nature et qui engendrera le soleil et la lune, c'est-à-dire l'or et l'argent; et lorsqu'il montera sur son trône, il changera les cailloux en diamans et autres pierres précieuses. » Le pot d'argent qui est dans un coin de cette chambre contenait de l'eau, c'est-à-dire, l'humide dont on s'est servi pour corrompre la terre sèche et la mettre en l'état où elle est. Si vous preniez de ce monceau une poignée seulement, vous pourriez transmuer en argent ou en or, si vous vouliez, tous les métaux qui sont en Égypte et toutes les pierres des maisons en diamans et en rubis.

— Il faut avouer, dit Hassan, que voilà une merveilleuse terre; je ne m'étonne plus de voir ici tant de richesses. — Elle est encore plus admirable que je ne vous le dis, répliqua le brachmane; elle guérit de toutes sortes de maladies : qu'un malade exténué et tout prêt à rendre l'âme en avale un seul grain, il va sentir tout à coup revenir ses forces, et il se lèvera sur-le-champ plein de vigueur et de santé. Elle a encore une vertu que je préfère à toutes les autres : quiconque se frotte les yeux de son suc voit les esprits de l'air et les génies, et a le pouvoir de leur commander.

Après tout ce que je viens de vous dire, mon fils, continua-t-il, jugez des trésors qui vous sont réservés. — Ils sont sans doute inestimables, dit le jeune homme; mais en attendant que vous me les fassiez posséder, ne puis-je pas en emporter une partie afin de faire voir à mon père combien nous sommes heureux d'avoir un ami tel que vous? — Oui, vous

le pouvez, repartit Padmanaba, prenez tout ce que vous voudrez. Hassan, profitant de l'occasion, se chargea d'or et de rubis et suivit le brachmane, qui sortit de la chambre où était le roi d'Égypte.

Ils traversèrent le beau salon, les deux cours, la cave, où ils trouvèrent l'Éthiopien encore renversé; ils tirèrent la porte de cuivre rouge après eux, et le cadenas d'acier à l'instant même se ferma tout seul. Ils montèrent ensuite par l'escalier; et le puits, dès qu'ils furent dehors, se remplit d'eau et parut comme auparavant.

Le brachmane, remarquant que le jeune homme était étonné de voir l'eau revenue tout à coup, lui dit : D'où naît cette surprise que vous faites paraître? N'avez-vous jamais ouï parler de talismans? — Non, répondit le jeune Fyquaï, et vous me ferez plaisir de m'apprendre ce que c'est. — Je ne me contenterai pas de vous le dire, reprit Padmanaba, je vous enseignerai même quelque jour à en composer. Cependant je vais vous expliquer ce que vous souhaitez de savoir. Il y a deux sortes de talismans, le cabalistique et l'astrologique; le premier, qui est de la plus sublime espèce, produit ses effets merveilleux par le moyen des lettres, des paroles et des oraisons, et le second découvre les siens par le rapport que les planètes ont avec les métaux. C'est de la première sorte de talismans que je me sers : elle m'a été révélée en songe par le grand dieu Wistnou[1], chef de toutes les pagodes du monde.

Sachez, mon fils, poursuivit-il, que les lettres ont rapport aux anges; qu'il n'y a point de lettre qui ne soit gouvernée par un ange; et si vous me demandez ce que c'est qu'un ange, je vous dirai que c'est un rayon ou une émanation des vertus de la toute-puissance et des attributs de Dieu. Les anges qui résident dans le monde intelligible commandent à ceux qui habitent le monde céleste, et ces derniers à ceux du monde sublunaire. Les lettres forment les mots, les mots composent les oraisons, et ce ne sont queles anges représentés par les lettres et assemblés dans les oraisons écrites ou proférées qui font ces prodiges qui étonnent les hommes ordinaires.

Tandis que Padmanaba parlait ainsi au jeune homme, ils s'en retournaient tous deux vers la ville. Ils arrivèrent chez le vendeur de fyquàa, qui fut charmé lorsque son fils lui montra l'or et les pierreries dont il était chargé. Ils cessèrent de vendre du fyquàa et commencèrent à vivre dans l'abondance et dans les plaisirs.

Or, Hassan avait une belle-mère d'une humeur avare et ambitieuse. Quoiqu'il eût apporté des rubis pour des sommes immenses, elle craignit de manquer d'argent et elle lui dit un jour : O mon fils! si nous continuons de vivre comme nous vivons, nous serons bientôt ruinés. — N'ayez pas d'inquiétude là-dessus, ma mère, lui répondit-il, la source de nos biens n'est pas encore tarie. Si vous aviez vu tous les trésors que le généreux Padmanaba me destine, vous n'auriez point cette crainte vaine. La première fois qu'il me mènera au puits, je vous apporterai une pincée de terre noire qui vous mettra l'esprit en repos pour longtemps. — Charge-toi plutôt d'or et de rubis, reprit la belle-mère; j'aime mieux cela que toutes les terres du monde. Mais Hassan, ajouta-t-elle, il m'est venu une pensée : puisque Padmanaba veut te donner tous ces trésors, que ne t'apprend-il toutes les oraisons nécessaires pour descendre dans l'endroit où ils sont? S'il venait à mourir subitement, voilà toutes nos espérances évanouies. D'ailleurs nous ne savons pas s'il ne s'ennuiera point de vivre avec nous; peut-être est-il sur le point de nous quitter et d'aller faire part à quelque autre de ces richesses. Pour moi, mon enfant, je suis d'avis que tu presses Padmanaba de t'apprendre les oraisons, et quand tu les sauras, nous le tuerons afin qu'il ne découvre à nulle autre personne le mystère du puits.

Le jeune Fyquaï fut effrayé de ce discours : O ma mère! s'écria-t-il, qu'osez-vous proposer? Pouvez-vous former un si noir attentat? Le brachmane nous aime, il nous accable de bienfaits, il me promet des trésors capables d'assouvir l'avarice des plus grands monarques de la terre, et pour prix de toutes ses bontés, vous voulez lui ôter la vie! Non, quand je devrais retomber dans mon premier état et vendre du fyquàa toute ma vie, je ne puis contribuer à la mort d'un homme à qui j'ai tant

[1] Wistnou ou plus exactement Vichnou est le second dieu de la triade indienne, composée, comme on sait, de Brahmâ, Vichnou et Siva. Vichnou jouit des attributs particuliers de conservateur et de préservateur; les dieux eux-mêmes viennent souvent implorer son secours, et pour purger le monde des géants ou des mauvais génies, il s'est incarné plusieurs fois. Les Indiens comptent dix incarnations (*avataras*) principales de ce dieu, et elles jouent un grand rôle dans leur mythologie.

lui vinrent aux yeux. Ils commencèrent à se plaindre de leur malheur, ils s'attendrissaient l'un et l'autre ; mais tandis que l'amant ne songeait qu'à s'affliger, l'amante avait la bonté de songer à soulager son affliction. Modérez cette vive douleur, lui dit-elle, je vous promets que la première nuit de mes noces, avant que je couche avec mon mari, je vous irai trouver chez vous. Cette promesse consola un peu l'amant, qui attendit cette nuit avec beaucoup d'impatience.

Cependant les parens de la fille faisaient les préparatifs des noces, et enfin ils la marièrent avec l'homme qu'ils lui avaient destiné. Il était nuit, et déjà les époux, retirés dans la chambre nuptiale, se disposaient à se coucher lorsque le mari s'aperçut que sa femme pleurait amèrement. Qu'avez-vous, madame, lui dit-il, quelle est la cause de vos larmes ? Si vous aviez de la répugnance à vous donner à moi, que ne me l'avez-vous déclaré plus tôt ? Je ne vous aurais point épousée par force. La dame lui répondit qu'elle n'avait nulle aversion pour lui. Si cela est, madame, reprit-il, pourquoi donc vous affliger? dites-le-moi, je vous en conjure. Enfin il la pressa si fort qu'elle lui avoua qu'elle avait un amant, mais que l'amour qu'elle avait pour lui était moins le sujet de son chagrin et de ses pleurs que l'impossibilité où elle se trouvait de tenir la parole qu'elle lui avait donnée.

Le mari était un homme de bon esprit et d'une humeur fort agréable. Il admira la simplicité de sa femme et lui dit : Madame, je vous sais si bon gré de votre franchise qu'au lieu de vous reprocher d'avoir fait cette promesse indiscrète, je veux vous permettre de l'accomplir. — Quoi ! seigneur, interrompit-elle fort surprise, vous pourriez consentir que j'allasse chercher mon amant ? — Oui, j'y consens, repartit le mari, à condition que vous serez revenue ici avant le jour et que vous promettrez que jamais vous ne ferez de pareilles promesses à personne. Comme vous êtes femme de parole, j'en serai quitte à bon marché. Elle lui jura que s'il était assez complaisant pour lui passer cette sortie, elle lui serait toujours fidèle et que ce serait la dernière fois qu'elle parlerait à son amant. Sur la foi de ce serment, le mari alla lui-même sans bruit ouvrir la porte de la rue, ne voulant pas qu'aucun domestique sût cette aventure, et la dame sortit avec ses habits de noces couverts d'une assez grande quantité de perles et de diamans.

A peine eut-elle fait vingt pas qu'elle rencontra un voleur qui, voyant briller au clair de la lune les pierreries dont elle était parée, s'écria tout transporté de joie : Ah ! quel bonheur ! O fortune ! que ne te dois-je point de m'offrir en un moment de quoi m'enrichir ! A ces mots, il s'approche de la femme, l'arrête et se prépare à la dépouiller ; mais venant à l'envisager tout à coup, elle lui parut si belle qu'il en demeura tout interdit : Que vois-je ? dit-il, ce n'est point une illusion qui me séduit ; ô ciel ! peut-on trouver à la fois tant de richesses et de beauté ? Quels trésors, quels charmes ! je ne sais par où commencer. Mais, madame, ajouta-t-il, faut-il que je me fie au rapport de mes yeux enchantés ? Par quel caprice du destin une dame si charmante et si richement habillée marche-t-elle seule et à ces heures dans la rue ? La femme lui conta la chose ingénument ; le voleur l'écouta avec surprise. Hé quoi ! madame, lui dit-il, votre mari a eu pour vous cette complaisance, et pour essuyer vos pleurs il a bien voulu céder à un autre la plus délicieuse de ses nuits ! — Oui, seigneur, répondit-elle. — En vérité, madame, répliqua le voleur, le trait est singulier. J'en suis charmé, et comme j'aime à faire aussi des actions singulières, je ne veux toucher ni à vos pierreries ni à votre honneur ; je vous laisse continuer votre chemin : je veux être un aussi extraordinaire voleur que votre mari est un mari extraordinaire. Allez trouver votre heureux amant ; mais je vais vous conduire et vous escorter, car vous pourriez rencontrer quelque voleur moins extraordinaire que moi. A ces mots, il la prit par la main et l'accompagna jusqu'à la maison de l'amant, puis il lui dit adieu et se retira.

Elle frappe à la porte ; on lui ouvre. Elle monte à la chambre de l'amant : il est fort étonné de la voir. O mon cher seigneur, lui dit-elle, je viens tenir la parole que je vous ai donnée, j'ai été mariée aujourd'hui. — Et comment, s'écrie le jeune homme, avez-vous pu vous dérober à l'impatiente ardeur d'un époux ? Vous devriez, ce me semble, être en ce moment dans ses bras. La dame alors lui fit un aveu sincère de ce qui s'était passé entre elle et son mari.

L'amant n'en fut pas moins surpris que l'a-

vait été le voleur : Est-il possible, madame, lui dit-il, que votre mari vous ait permis d'accomplir une promesse qui le déshonore et qui lui ravit un bien dont son imagination a dû se former la plus agréable idée? — Oui, mon cher amant, reprit la femme, il consent que je comble vos désirs pour dégager ma parole; mais vous n'êtes pas seulement redevable à mon mari de ce bien qu'il vous abandonne, vous le devez encore à la générosité d'un voleur que j'ai rencontré en venant ici. En même temps elle lui rendit compte de l'entretien qu'elle avait eu avec le voleur. La surprise de l'amant en redoubla : Dois-je croire, dit-il, ce que j'entends? Un mari a la bonté d'autoriser une pareille démarche; un voleur est assez généreux pour ne vouloir pas profiter de la plus belle occasion que le hasard puisse jamais lui offrir! L'aventure sans doute est nouvelle et mérite d'être écrite; tous les siècles à venir l'admireront; mais pour augmenter encore l'admiration de la postérité, je veux imiter le voleur et le mari, je suivrai leur exemple. Ainsi, madame, je vous rends votre parole, et trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous conduise chez vous. En disant cela, il lui donna la main et la mena jusqu'à la porte de son mari, où ils se séparèrent. La dame entra et l'amant s'en retourna chez lui [1].

Dites-moi présentement, mes princes, continua le cadi du Caire, lequel des trois vous trouvez le plus généreux, du mari, du voleur ou de l'amant. Le prince aîné dit que celui qu'il admirait le plus était le mari; le second prince soutint que l'amant était le plus admirable. Et vous, monseigneur, dit le cadi au troisième frère, qui gardait le silence, de quel sentiment êtes-vous? — Il me paraît, répondit ce jeune prince, que le voleur est le plus généreux; je ne conçois pas comment il a pu résister aux charmes de la dame et se défendre surtout de la voler : les diamans dont elle était parée devaient puissamment tenter son avarice, et il est étonnant qu'il ait été capable de remporter sur lui une si grande victoire. — Prince, lui répliqua le cadi en le regardant fixement, vous admirez trop le pouvoir que le voleur a eu sur lui pour que je ne vous soupçonne point d'avoir pris les pierreries du feu roi votre père. Vous venez de vous découvrir. Avouez-le, seigneur, qu'une mauvaise honte ne vous retienne pas; si vous avez été assez faible pour céder à un mouvement d'avarice, vous pouvez expier votre faiblesse en l'avouant. Le prince rougit à ce discours et confessa la vérité.

La sultane de Perse ne raconta point inutilement cette histoire. Les mauvaises conséquences qu'elle en tira ébranlèrent Hafikin, et elle acheva de le déterminer par ce discours : Seigneur, vous êtes plus près de votre dernier jour que vous ne pensez. Votre fils, ce méchant fils dont vos visirs vous font prolonger la vie par leur dangereuse éloquence, vous plongera dès demain peut-être un poignard dans le cœur. Hélas! ajouta-t-elle, que deviendrai-je si vous périssez? Mais que dis-je, que deviendrai-je? Je me soucie peu de ma vie, je ne crains que la mort de mon roi, d'un mari que j'aime uniquement. En disant cela, elle se mit à pleurer, et ses grimaces firent une si vive impression sur l'empereur qu'il s'écria tout attendri : Essuyez vos pleurs, belle sultane; je ne pardonnerai plus à mon fils : il n'est que trop coupable puisqu'il fait couler vos larmes. Allons nous reposer, et soyez persuadée que demain, dès que le mouton blanc aura chassé le mouton noir jusqu'au fond de la terre d'occident, je ferai trancher la tête à notre ennemi commun.

L'empereur en effet se leva le jour suivant dans la résolution de contenter la reine. Il s'assit sur son trône et ordonna au bourreau de lui amener le prince. Le neuvième visir ne manqua pas de s'avancer pour demander la vie de Nourgehan; mais le roi lui imposa silence et lui dit en colère : Visir, il est inutile que vous me parliez en faveur de mon fils, sa mort est résolue. Alors le visir tira de sa poche un papier plié, et le présentant à l'empereur : Du moins, sire, reprit-il, que votre majesté se fasse lire ce papier et qu'elle voie ce qu'il contient; vous ferez ensuite ce que vous jugerez à propos. Hafikin prit lui-même le papier, le déplia et lut ces paroles : « O roi sage et toujours heureux, je me suis fait une étude particulière de l'astrologie; j'ai tiré l'horoscope du prince : j'ai trouvé qu'il doit être quarante jours dans un extrême péril. Gardez-vous de le faire

[1] L'histoire racontée par le cadi se retrouve dans le recueil indien intitulé les *Vingt cinq contes du Vetala*. (Voyez la traduction anglaise intitulée *Bytal-Puchisi*, Calcutta, 1834, in-8°, p. 6).' La même histoire offre un rapport marqué avec la cinquième nouvelle de la Xe Journée du *Decameron*, et il y a tout lieu de supposer que Boccace avait tiré le sujet de sa nouvelle de quelque recueil en langue orientale.

mourir avant qu'ils soient écoulés. » Tous les autres visirs joignirent leurs prières à cet avis. O roi! dirent-ils, pour l'amour de Dieu, attendez que les quarante jours soient passés, vous vous saurez bon gré d'avoir eu cette patience. — Oui, sans doute, ajouta le neuvième visir, si le roi veut me le permettre, je lui raconterai une histoire qui a quelque conformité avec celle de Nourgehan, et sa majesté conviendra que la patience triomphe de tous les malheurs. — Hé bien! visir, dit le roi, contez-nous donc cette histoire. Alors le neuvième visir la commença de cette sorte :

HISTOIRE DU PRINCE DE CARIZME ET DE LA PRINCESSE DE GÉORGIE [1].

Un roi de Carizme, qui n'avait point d'enfans, faisait sans cesse au ciel des vœux et des sacrifices pour en obtenir. Dieu Très-Haut accepta ses sacrifices et lui donna un fils plus beau que le jour. Il en célébra la naissance par de superbes fêtes; il donna des gouvernemens de villes aux uns, des pensions aux autres: tous ses peuples se ressentirent de sa joie. Il n'oublia pas d'assembler tous les astrologues qui se trouvèrent en ses états. Il leur ordonna de tirer l'horoscope du prince; mais leurs observations ne furent pas fort agréables au roi : car ils lui annoncèrent que son fils était menacé d'une infinité de malheurs jusqu'à l'âge de trente ans, et que Dieu seul savait les infortunes qui devaient lui arriver.

Cette prédiction diminua bien la joie du roi; il en eut une vive douleur. Néanmoins, comme s'il eût voulu lutter contre les astres, il fit élever son fils sous ses yeux, prit toutes les précautions imaginables pour le préserver de tout accident, et on y réussit pendant plusieurs années. Le prince en avait déjà quinze que nulle mauvaise aventure n'avait encore confirmé son horoscope. Néanmoins, comme on s'oppose vainement à sa destinée, il arriva un jour que, s'étant avancé à cheval jusqu'au rivage de la mer, il eut envie de se promener sur l'eau; il fit préparer une barque dans laquelle il entra avec quarante personnes de sa suite. A peine furent-ils en pleine mer qu'un pirate européen vint les attaquer; ils firent quelque résistance, mais le corsaire fut le plus fort; il se rendit maître de la barque et les mena tous à l'île des Samsards, où il les vendit.

Les Samsards étaient des antropophages monstrueux qui avait des corps d'hommes avec des tête de chien [1]. Ils enfermèrent le prince de Carizme et ses officiers dans une maison où pendant plusieurs semaines ils les nourrirent d'amandes et de raisins secs. Ils en conduisaient un tous les jours dans les cuisines de leur roi. Là ils le mettaient en pièces et en faisaient des ragoûts que sa majesté samsarde trouvait excellens.

Quand les quarante officiers eurent été mangés, le prince de Carizme, que l'on avait réservé pour le dernier, comme le morceau le plus friand, attendait qu'on le traitât de la même manière. Dans cette cruelle attente, il dit en lui-même : Je sais bien que je ne puis éviter la mort, mais pourquoi faut-il que je me laisse lâchement égorger? Ne vaut-il pas mieux que je vende cher ma vie? Oui, je veux me défendre; mon désespoir sera du moins funeste à quelques-uns de ces monstres altérés du sang des hommes.

Il était dans cette résolution lorsqu'il vit entrer les Samsars. Il se laissa conduire sans résistance dans les cuisines du roi; mais sitôt qu'il y fut et qu'il aperçut sur une table le grand couteau dont on devait se servir pour lui couper la gorge, il fit un effort, rompit les liens qui tenaient ses mains attachées, se jeta brusquement sur le couteau et en frappa les Samsars qui l'avaient amené; il les tua l'un après l'autre. Il se mit ensuite à la porte des cuisines, et tous ceux qui osèrent s'approcher de lui tombèrent sous ses coups. Tout le palais fut bientôt en rumeur; il retentit de cris et de hurlemens.

[1] Ce conte assez médiocre offre des incidens que l'on a déjà rencontrés dans l'*Histoire de Seyf-Elmulouk* des *Mille et un Jours*, et dans les *Voyages de Sindbad le marin*.

[1] La fable des hommes à tête de chien est fort ancienne, et on la trouve dans Ctesias. « Dans ces montagnes, dit l'historien grec, il y a des hommes qui ont une tête de chien, dont les vêtemens sont de peaux de bêtes sauvages. Ils n'ont point de langage; ils aboient comme les chiens et s'entendent entre eux. Leurs dents sont plus longues que celles des chiens; leurs ongles ressemblent à ceux de ces animaux, mais ils les ont plus longs et plus ronds. Ils sont noirs et très-justes, de même que le reste des Indiens avec qui ils sont en commerce; ils entendent la langue indienne, mais ils ne peuvent répondre que par leurs aboiemens ou par des signes qu'ils font avec les mains et les doigts comme les sourds et muets. Les Indiens les appellent dans leur langue Calystriens, ce qui signifie cynocéphales. Ils se nourrissent de chair crue. Cette nation peut monter à cent vingt mille individus. » (*Extraits de l'histoire de l'Inde de Ctésias*, traduits par Larcher, chap. xx.)

Quand le roi en sut la cause, il parut étonné qu'un homme seul pût résister à tant de monde. Il alla lui-même le trouver : O jeune homme! lui dit-il, j'admire ton courage, je te donne la vie. Ne combats plus contre mes sujets, dont le nombre enfin t'accablerait. Dis-moi de qui tu as reçu le jour? — Sire, répondit le prince, je suis fils du roi de Carizme. — Les actions de valeur que tu viens de faire, reprit le roi de l'île, prouvent assez la noblesse de ton origine. Ne crains plus rien, ma cour ne sera désormais pour toi qu'un séjour agréable; tu vas devenir le plus heureux des hommes, puisque je te choisis pour mon gendre. Je veux que tu épouses tout à l'heure la princesse ma fille; c'est une aimable personne. Tous les princes de ma cour en sont éperdument amoureux; mais je te trouve plus digne d'elle.—Seigneur, repartit le prince peu charmé de la proposition, votre majesté me fait trop d'honneur. Il me semble qu'un prince samsard conviendrait mieux que moi à la princesse. — Non, non, dit le roi d'un ton brusque, je prétends que tu l'épouses, je le souhaite; cesse de t'opposer à mon envie, autrement tu pourrais t'en repentir.

Le prince de Carizme, jugeant bien que s'il n'acceptait pas ce parti, le roi des Samsards, irrité de ses refus, ne manquerait pas de le faire mourir, consentit enfin à ce mariage : il épousa donc la princesse. Elle avait la plus belle tête de chien qu'il y eût dans l'île. Toutefois il ne pouvait s'y accoutumer, et il avait pour elle une aversion parfaite; plus elle lui faisait de caresses, plus il la trouvait horrible. Cette répugnance du prince aurait pu avoir de fâcheuses suites; mais l'ange de la mort les prévint en s'approchant du lit de la princesse, qui mourut peu de jours après son mariage.

Le prince se réjouissait en lui-même de se voir délivré d'une femme si affreuse lorsqu'il apprit que l'on avait coutume en cette île, ainsi que dans celle de Serendib, d'enterrer le mari vivant avec la femme morte, et la femme vivante avec le mari mort : on lui dit que les rois étaient soumis comme les autres à cette terrible loi; que les Samsards y étaient si accoutumés qu'ils voyaient sans peine arriver le jour de leurs funérailles; que même ce jour-là paraissait plutôt un jour de réjouissance que de tristesse, puisque les hommes et les femmes qui assistaient à un enterrement y dansaient et y chantaient des chansons plus propres à inspirer la joie que la pitié.

Cette nouvelle causa au prince de Carizme une douleur inconcevable; cependant il lui fallut céder à la nécessité. On le mit comme sa femme dans une bière découverte avec un pain et une cruche d'eau, et on les porta tous deux à l'endroit où l'on devait les enterrer. C'était un vaste et profond souterrain que l'on avait creusé exprès dans la campagne. D'abord, on y fit descendre la princesse avec une corde. Ensuite toutes les personnes qui accompagnaient le convoi se partagèrent en deux troupes pour danser et chanter; les amans se rangèrent d'un côté avec leurs maîtresses, et de l'autre les gens nouvellement mariés. Les premiers se tenant par la main, dansaient en rond, tandis qu'au milieu d'eux, un amant chantait ces vers persans :

Ici les chaînes des amans
Sont des chaînes éternelles;
Lorsque l'ange d'hymen nous attache à nos belles,
Nous leur jurons de leur être fidèles
Jusqu'à nos derniers momens :
De peur de trahir nos sermens,
Nous nous enterrons avec elles.

Les nouveaux mariés dansaient deux à deux, c'est-à-dire le mari avec sa femme, et chaque femme tour à tour chantait ces vers :

Si nous voulons ne craindre pas,
Mon cher époux, vous mon trépas,
Ni moi le vôtre,
Aimons-nous toujours constamment;
Mais aimons-nous si tendrement
Que nous ne puissions pas survivre l'un à l'autre.

Après toutes ces danses et ces chansons, à quoi le prince de Carizme ne prit pas grand plaisir, on le fit descendre de même que sa femme dans le souterrain, dont on ferma aussitôt l'ouverture avec une grosse pierre. Dès qu'il se vit dans cet effroyable abîme, il s'écria : O mon Dieu! en quel état permettez-vous que je sois réduit? Est-ce-là le sort que vous réserviez à un prince qui a toujours fidèlement suivi les préceptes de l'Alcoran? Ne m'avez-vous accordé aux vœux du roi mon père que pour me livrer ensuite à la mort la plus cruelle? En achevant ces mots, il se mit à pleurer amèrement.

Quoique sans espérance de sortir de ce lieu fatal, il ne laissa pas, dès qu'il se sentit à terre,

de se lever de son cercueil et de marcher à tâtons le long d'un mur qu'il rencontra. Il n'avait pas fait cent pas lorsque ses yeux furent tout à coup frappés de l'éclat d'une lumière qu'il aperçut au-devant de lui. Il précipite aussitôt ses pas, et il était déjà si près de cette lumière qu'il remarqua que c'était une femme qui tenait une bougie à la main.

Il continua de s'avancer, mais la femme entendant le bruit qu'il faisait en marchant souffla sa bougie. O ciel! dit alors le prince, me serais-je abusé? N'ai-je pas vu effectivement de la lumière? serait-ce un fantôme de mon esprit troublé? C'est sans doute une illusion. Ah prince infortuné! perds pour jamais l'espérance de revoir le soleil. Te voilà descendu dans la nuit éternelle avant le temps marqué par la nature. O roi de Carizme! malheureux auteur de ma naissance, cesse d'attendre mon retour. Hélas! ton fils ne sera point l'appui et la consolation de ta vieillesse, il va périr ici de la manière la plus cruelle.

Comme il prononçait ces dernières paroles, il entendit une voix qui lui dit : Consolez-vous prince; puisque vous êtes fils du roi de Carizme, vous ne finirez point ici vos jours, je vais vous sauver, pourvu qu'auparavant vous me promettiez de m'épouser.—Madame, répondit le prince, c'est sans doute une rigoureuse destinée que d'être enterré tout vif à quinze ans, mais j'aime mieux en subir toute la rigueur que de vous faire cette promesse si vous ressemblez à feu ma femme : si vous avez comme elle une tête de chien, il me sera impossible de vous aimer. —Je ne suis pas Samsarde, répliqua la dame; d'ailleurs je n'ai que quatorze ans, et je ne crois pas que mon visage vous fasse peur. En disant cela, elle se servit d'une mèche qu'elle avait pour allumer sa bougie et fit briller aux yeux du prince un visage dont la beauté le surprit.

Que de charmes! s'écria-t-il avec transport, rien n'est comparable à ce que je vois. Mais de grâce, madame, apprenez-moi qui vous êtes; il faut que vous soyez une fée, puisque vous m'avez dit que vous pouviez me tirer de cet abîme.—Non, seigneur, dit la jeune dame, je ne suis point fée, je suis fille du roi de Géorgie et l'on m'appelle Dilaram [1]. Je vous conterai mon histoire une autre fois. Je me contenterai de vous dire à présent qu'ayant été jetée par une tempête dans cette île fatale, je fus obligée pour éviter la mort d'épouser un seigneur samsard. Il mourut hier après une longue maladie; l'on m'enterra selon la coutume, avec un pain et une cruche d'eau. Mais avant mon enterrement, je cachai sous ma robe un tchacmac [1], de la mèche et de la bougie. D'abord que je fus descendue dans ce souterrain et que je m'aperçus que l'on en avait fermé l'ouverture, je sortis de mon cercueil, j'allumai de la bougie; je n'avais point tout l'effroi dont j'aurais dû être saisie dans ce lieu plein d'horreur : le ciel, qui voulait me conserver, m'inspirait une confiance à laquelle je livrais mon cœur sans savoir pourquoi. Je suivis un chemin assez étroit qui parut devant moi, autant pour m'éloigner de mille affreux objets qui blessaient ma vue que pour voir si je ne trouverais point quelque sortie. A peine avais-je fait cent pas que j'aperçus quelque chose de blanc; c'était, seigneur, cette grosse pierre de marbre qui se présente à nos yeux. Je m'en approchai, et je fus dans le dernier étonnement lorsque je remarquai une inscription où mon nom était marqué. Venez prince, ajouta Dilaram, venez lire cette inscription, elle ne vous causera pas moins de surprise qu'à moi. En achevant ces mots elle donna sa bougie au prince, qui s'approcha de la pierre, sur laquelle il lut ces paroles : « Quand le prince de Carizme et la princesse de Géorgie seront ici, qu'ils lèvent la pierre et qu'ils descendent l'escalier qui est au-dessous. »

Et comment, dit le prince, pourrons-nous lever cette grosse pierre? il faudrait plus de cent hommes pour en venir à bout.—Seigneur, dit la princesse, ne laissons pas d'y faire nos efforts. Quelque sage se mêle de nos affaires, et j'ai un pressentiment que nous nous tirerons d'ici. Le prince rendit la bougie à Dilaram et se mit en devoir de lever la pierre; mais il n'eut pas besoin d'y employer toute sa force, car dès qu'il l'eut touchée, elle se leva d'elle-même et il parut un escalier dessous. Ils descendirent aussitôt tous deux dans un autre souterrain, où ils entrèrent dans une longue allée qui s'étendait jusqu'à une grotte percée au pied d'une montagne. Ils sortirent par cet endroit et se trouvèrent sur le bord d'un fleuve. Ils se mirent en prière comme bons musulmans qu'ils étaient, et après avoir rendu à Dieu les grâces

[1] Le repos du cœur. (Petis.)

[1] Fusil à faire du feu. (Petis.)

qu'ils lui devaient, ils aperçurent au bord du fleuve une petite barque qu'ils n'avaient point remarquée auparavant. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût un nouveau miracle que la bonté divine venait d'opérer pour eux : cela redoubla la joie qu'ils avaient de revoir le jour, et quoique la barque fût sans rames et sans matelots, ils ne laissèrent pas d'y entrer avec confiance. Cette barque, dit le prince, est sans doute gouvernée par un ange tutélaire qui aura soin de nous conduire dans quelque lieu habité. Suivons le cours du fleuve, et ne craignons rien.

Ils s'abandonnèrent au courant, dont la rapidité s'augmentait à mesure qu'ils avançaient ; car la rivière se rétrécissait insensiblement pour passer entre deux montagnes dont les cimes formaient en s'unissant une voûte d'une étendue immense et si obscure que l'on ne voyait ni ciel ni terre. La barque fut entraînée sous cette voûte avec tant de violence que le prince et la princesse se crurent perdus ; ils commencèrent à craindre que le ciel ne prît pas autant de soin de leurs vies qu'ils se l'étaient imaginé. Effectivement, tantôt ils étaient portés jusqu'au haut de la voûte, et tantôt ils semblaient descendre dans les abîmes. Ils n'épargnèrent point les prières en cette occasion, et elles furent exaucées. La barque sortit enfin de dessous la voûte, et le fleuve la poussa sur le rivage.

Ils mirent aussitôt pied à terre, et reprenant courage, ils regardaient de tous côtés dans la campagne pour voir s'ils ne découvriraient point quelque maison où ils pussent aller demander des rafraîchissemens. Ils aperçurent sur le penchant d'une montagne un grand dôme qui ressemblait à celui que l'on appelle coubbay khiramant [1]. Ils tournèrent leurs pas vers ce dôme, et lorsqu'ils s'en furent approchés, ils virent qu'il était au milieu d'un palais magnifique sur la porte duquel il y avait plusieurs figures hiéroglyphiques cabalistiques avec cette inscription arabe : « O toi ! qui souhaites d'entrer dans ce riche palais, apprends que tu n'y entreras point si tu n'immoles devant la porte un animal de huit pieds. »

Me voilà trompée dans mon attente, dit la princesse Dilaram ; je croyais bien que j'aurais le plaisir de voir le dedans de ce palais. — Madame, dit le prince, j'étais touché de la même curiosité ; mais il est impossible de la satisfaire ; nous ferons d'inutiles efforts pour ouvrir la porte. Ces figures que nous voyons dessus, forment un talisman qui nous empêchera d'en venir à bout. — Hé bien ! reprit la princesse de Géorgie, asseyons-nous sur ce gazon pour nous reposer un moment et songer au parti que nous avons à prendre. — Ma princesse, répliqua le prince de Carisme, contez-moi plutôt votre histoire, j'ai une extrême impatience de l'entendre.

— Je vais vous la dire en peu de mots, seigneur, répartit Dilaram. Le roi de Géorgie, mon père, me faisait élever dans son palais avec tout le soin dont peut être capable un père qui aime tendrement ses enfans. Un jeune prince de notre maison, qui avait la liberté de me voir quelquefois, conçut pour moi des sentimens trop vifs pour son repos. Il m'aimait, et je commençais à répondre à son amour lorsque le grand visir d'un roi voisin arriva dans la cour de Géorgie et vint me demander en mariage pour son maître. Mon père, à qui le parti parut avantageux, m'accorda sans peine ; il fallut me disposer à partir avec le visir. Le jeune prince mon amant fut si affligé de mon départ qu'il mourut de douleur en me disant adieu. Je pleurai sa mort de manière à faire croire à tout le monde que je ne l'avais point haï pendant sa vie. Néanmoins, comme j'avais la réputation d'aimer beaucoup mon père, on fut la dupe de mes larmes, et l'on me crut plus tendre fille que je n'étais. Cependant je partis avec le visir. Nous nous embarquâmes dans un petit vaisseau pour passer un bras de mer qu'il fallait traverser. Il s'éleva tout à coup une tempête si furieuse que nos matelots, ne sachant plus que faire, abandonnèrent le bâtiment à la merci des flots, qui nous jetèrent dans l'île des Samsards.

Ces monstres accoururent sur la côte au bruit de notre arrivée et se saisirent de tout l'équipage. Je ne puis achever le reste sans horreur. Ils mangèrent le visir et toutes les personnes qui nous accompagnaient. Pour moi, je plus à un vieux seigneur samsard qui me dit que si je voulais l'épouser, j'éviterais le même traitement que je ne pouvais fuir sans cela. Je vous avouerai franchement que j'eus tant de peur d'être mangée que j'aimais mieux me résoudre à être sa femme, quoique sa tête de chien me fît frémir toutes les fois que je la regardais. Deux jours après notre mariage, il

[1] Où les Turcs croient qu'Adam est enterré. (*Petis.*)

tomba malade. Sa maladie a duré longtemps; mais enfin hier la mort..... Le prince de Carizme interrompit brusquement la princesse en cet endroit, parce qu'il vit courir sur elle une tarentule [1]. Attendez, madame, s'écria-t-il, je vois une tarentule sur votre robe. A ces mots, Dilaram, qui savait combien les tarentules sont dangereuses, poussa un cri perçant; elle se leva avec précipitation et secoua sa robe. La tarentule tomba, le prince mit le pied dessus et l'écrasa.

A peine l'eut-il tuée qu'ils entendirent un grand bruit du côté du palais dont ils virent tout-à-coup la porte s'ouvrir d'elle-même. Frappés de ce prodige, ils se regardèrent l'un l'autre avec une extrême surprise. Ils jugèrent qu'il fallait que la tarentule eût huit pieds et que ce fût l'animal dont l'inscription marquait le sacrifice. Ravis de cette aventure, ils se levèrent pour aller au château; ils entrèrent d'abord dans un grand jardin, où il leur sembla qu'il y avait des arbres de toutes les espèces qui se trouvent dans le monde. Les branches de ces arbres paraissaient chargés de fruits mûrs, mais lorsque le prince, pressé par la faim, s'avança pour en cueillir, il s'aperçut qu'ils étaient d'or. Au milieu du jardin, il coulait un ruisseau, dont l'onde pure et transparente laissait voir au fond une infinité de pierres précieuses.

Après qu'ils eurent donné au jardin toute l'attention qu'il méritait, ils marchèrent vers le dôme qui avait attiré leurs regards en descendant de la barque. Il était tout de cristal de roche; ils le traversèrent, et, sans rencontrer personne, passèrent plusieurs chambres où l'or, les diamans et les rubis brillaient de toutes parts; enfin ils arrivèrent à une porte d'argent qu'ils ouvrirent. Ils entrèrent dans un cabinet superbe où ils trouvèrent sur un sofa un vieillard qui avait sur la tête une couronne d'émeraudes. On lui voyait une barbe blanche qui traînait à terre, mais elle n'était composée que de six longs poils éloignés les uns des autres, et il avait pour moustache trois poils de chaque côté qui venaient sous le menton se réunir à la barbe; outre cela, les ongles de ses mains avaient pour le moins une aune de long.

Ce vénérable personnage jeta les yeux sur le prince et sur la princesse: O jeunes gens! leur dit-il, qui êtes-vous? — Seigneur, lui répondit le prince, je suis fils du prince de Carizme, et cette belle princesse doit le jour au roi de Géorgie. Nous vous conterons nos aventures quand il vous plaira. Je suis persuadé que vous aurez pitié de nous, et je me flatte que vous serez assez généreux pour nous accorder un asile. — Oui prince, repartit le vieillard, je vous le donne, soyez l'un et l'autre les bienvenus. Puisque vous êtes enfans de rois et que vous avez été assez heureux pour vous introduire dans ce palais, il ne tiendra qu'à vous de partager mes plaisirs. Demeurez ici avec moi, vous y jouirez d'un bonheur éternel. La mort, qui fait sentir son pouvoir à tous les autres hommes, vous respectera. J'ai été autrefois roi de la Chine. La longueur de mes ongles vous fait voir ma vieillesse. Une révolution arrivée dans mes états m'obligea de m'en éloigner; je vins dans ce désert; j'y fis bâtir ce palais par plusieurs génies à qui, comme cabaliste, j'ai droit de commander. Il y a déjà mille ans que j'y suis, et je me propose d'y vivre éternellement, car je possède le secret de la pierre philosophale et par conséquent je suis immortel. Je vous ferai part de ce merveilleux secret quand vous aurez passé quelques dizaines d'années avec moi. Mon discours vous surprend, ajouta-t-il; ce que je vous dis toutefois est véritable. Un homme qui sait faire la pierre philosophale ne saurait mourir de mort naturelle. Il peut, je l'avoue, être assassiné; son secret ne peut le garantir d'une mort violente; mais pour en éviter l'occasion, il n'a qu'à se retirer dans un souterrain ou faire bâtir dans un désert un palais semblable à celui-ci. J'y suis en sûreté, l'audace et l'envie ne peuvent rien entreprendre contre moi. Le talisman que vous avez remarqué sur la porte est composé de manière que les voleurs et les méchans ne sauraient entrer ici quand ils immoleraient mille animaux de huit pieds: il faut que celui qui tue un pareil animal soit un homme de bien, autrement la porte ne s'ouvre point.

Après que le vieux roi de la Chine eut achevé ces paroles, il offrit son amitié au prince et à la princesse, qui résolurent de demeurer avec lui dans ce palais. Il leur demanda ensuite s'ils n'avaient pas besoin de se rafraîchir, et dès qu'ils lui eurent répondu que oui, il leur montra du doigt deux fontaines qui coulaient dans deux grandes cuves d'or. L'une était d'un vin délicieux, et l'autre d'un lait admirable qui, se

[1] Espèce d'araignée dont la morsure est très-venimeuse.

congelant en tombant, devenait une espèce de blanc-manger exquis. Le vieux roi appela trois génies et leur ordonna de servir. Ils dressèrent aussitôt une table à trois couverts et mirent dessus trois plats d'or pleins de lait caillé. Le prince de Carizme et la princesse de Géorgie en mangèrent avec beaucoup d'appétit, et de temps en temps les génies leur présentaient du vin dans des tasses de cristal. Pour le vieux roi, qui ne pouvait se servir de ses mains à cause de la longueur excessive de ses ongles, il ne faisait qu'ouvrir la bouche, et un génie lui donnait à boire et à manger comme à un enfant.

Sur la fin du repas, ce bon vieux roi les pria de lui raconter leur histoire, ce qu'ils firent autant par inclination que par droit d'hospitalité. Après qu'ils eurent achevé le récit de leurs aventures, il prit la parole et leur dit: Consolez-vous l'un et l'autre de vos malheurs passés. Vous êtes jeunes, vous êtes aimables, vous pouvez, en vous donnant une foi mutelle, vous faire ici la plus belle destinée. Le prince et la princesse, qui s'étaient déjà juré un éternel amour, renouvelèrent leurs sermens et se marièrent devant sa majesté chinoise, qu'ils prirent à témoin de leur engagement.

Ces tendres époux auraient voulu consacrer tous leurs momens à l'amour; mais par complaisance pour le vieux roi, ils passaient une partie du jour à l'entretenir ou plutôt à écouter toutes les histoires de son temps, qu'il ne se lassait point de leur raconter. Cependant la princesse devint grosse et accoucha de deux petits princes à visage de lune. Elle les nourrit elle-même de son lait, et lorsqu'ils furent capables de recevoir des instructions, un génie leur apprit une infinité de choses curieuses. Ils avaient déjà six ans quand la princesse dit au prince son mari: Mon cher seigneur, il faut que je vous l'avoue, je commence à m'ennuyer dans ce palais. C'est vainement qu'il offre à mes yeux mille objets merveilleux, la nécessité d'y demeurer toujours m'en ravit tous les charmes. Le roi de la Chine a beau nous assurer que nous ne mourrons jamais, cette assurance ne me touche que faiblement: son secret n'empêche point de vieillir, et c'est plutôt un malheur qu'un bonheur de vivre accablé de vieillesse. D'ailleurs je voudrais bien revoir mon père, si la douleur de m'avoir perdue ne lui a point ôté la vie. — Ma princesse, répondit le prince, dans cette immortalité que l'on nous a promise, je n'ai point envisagé d'autre plaisir que celui de pouvoir vous aimer éternellement. Le ciel m'est témoin que j'ai aussi une extrême envie de revoir le roi mon père, dont le souvenir m'arrache souvent des larmes; mais quel chemin prendrons-nous pour aller en Géorgie? — Seigneur, répliqua la princesse, notre barque est encore sur le rivage où les flots l'ont jetée. Confions-lui notre sort une seconde fois; suivons le fleuve, il nous conduira dans quelque lieu où nous trouverons peut-être une occasion de nous rendre à la cour de mon père ou dans les états du vôtre. J'y consens, madame, repartit le prince, je ne cherche qu'à vous plaire. Sortons de ce palais, puisque vous vous y ennuyez; embarquons-nous avec les princes nos fils. Mais, hélas! quelle affliction notre départ va causer au roi de la Chine! Il nous aime comme ses enfans, il croit que nous ne le quitterons point; il sera inconsolable si nous l'abandonnons. — Allons lui parler, dit la princesse; dissimulons, et pour ménager son désespoir faisons-lui croire que ce n'est pas pour jamais que nous voulons nous éloigner de lui.

Après cet entretien, ils se rendirent auprès du vieux roi; ils lui représentèrent qu'ils avaient un si pressant désir de revoir leurs parens qu'ils n'y pouvaient résister; qu'ils le priaient de consentir qu'ils retournassent en leur patrie, l'assurant qu'ils reviendraient le trouver dans quelques années. A ce discours le roi se mit à pleurer: O mes enfans! s'écria-t-il, je vais donc vous perdre! Hélas! je ne vous reverrai plus.—Seigneur, dit le prince, laissez-nous suivre les mouvemens que le sang nous inspire; quand nous les aurons satisfaits, nous reviendrons dans cette solitude y jouir avec vous des douceurs de l'immortalité. La princesse lui dit la même chose; mais ils eurent beau l'assurer de leur retour, comme il possédait la science de Mekaschefa, il lisait dans le fond de leurs cœurs et savait bien qu'ils n'avaient pas dessein de lui tenir parole. La douleur de se voir prêt à perdre des personnes qu'il aimait avec une extrême tendresse lui rendit la vie insupportable; il appela l'ange de la mort, qu'il écartait de lui depuis tant de siècles par les secrets de son art, et renonçant aux soins qu'il avait accoutumé de prendre pour perpétuer ses jours, il se laissa mourir. A peine eut-il

rendu le dernier soupir que ses génies l'enlevèrent ; le palais disparut ensuite tout à coup, et le prince, sa femme et ses enfans se trouvèrent au milieu de la campagne. Ils ne purent s'empêcher de pleurer en faisant réflexion qu'ils étaient cause de la mort du vieux roi ; mais leur douleur cédant aux flatteuses idées que leur inspirait l'espérance de revoir leurs parens, ils ne s'occupèrent plus que de leur départ. Ils cueillirent quelques fruits que, malgré la stérilité du terroir, la nature favorable semblait avoir produits exprès pour eux dans ce désert ; ils les portèrent dans leur barque, qui était attachée à un piquet et dans le même état où ils l'avaient laissée. Ils la détachèrent, y entrèrent tous quatre et suivirent le cours du fleuve, qui allait à un quart de lieue de là se décharger dans la mer.

Un corsaire, qui croisait à l'embouchure de ce fleuve, découvrit la barque, la joignit et cria au prince de se rendre s'il voulait éviter la mort. Le prince était sans armes, que pouvait-il faire contre un grand nombre d'hommes armés ? Au lieu de se défendre inutilement, il se mit entre les mains du corsaire en le conjurant parce qu'il y a de plus sacré de ne point ôter l'honneur à sa femme ni la vie à ses enfans. Le pirate, après les avoir reçus sur son bord, cingla vers une île où il fit jeter le prince de Carizme ; ensuite il reprit le large, emmenant avec lui la princesse et ses deux fils.

Il n'est pas possible de dire quelle fut l'affliction du prince et de Dilaram de se voir ainsi séparés. Il frappèrent l'air de mille cris, c'était une chose digne de compassion. Tant que le prince put apercevoir le vaisseau, il ne cessa d'apostropher le corsaire. Ah, méchant ! lui dit-il, ne crois pas que Dieu laisse ton crime impuni : en quelqu'endroit du monde que tu ailles te cacher, tu n'échapperas point au châtiment que te prépare sa justice. Ensuite s'adressant au ciel : O vous ! poursuivit-il, vous qui m'avez toujours protégé, juste ciel ! m'avez-vous abandonné ? Avez-vous pu permettre que l'on m'enlevât ma femme et mes enfans ? Hélas ! si vous ne faites pas un nouveau miracle pour me rendre des objet si chers, j'aurai plus sujet de me plaindre que de me louer de vos faveurs passées. Pourquoi m'avez-vous sauvé de tant de périls ? Attendiez-vous pour me faire mourir que j'eusse toutes les alarmes d'un père et d'un époux ? Pendant qu'il tenait de semblables discours, il vit venir à lui une troupe de gens qui lui parurent assez singuliers : ils avaient le corps comme celui des autres hommes, mais ils étaient sans tête ; ils avaient une large bouche à la poitrine et un œil à chaque épaule. Ces monstres se saisirent de lui et le menèrent à leur roi. Sire, lui dirent-ils, voici un étranger de fort mauvaise mine que nous avons rencontré sur la côte ; il pourrait bien être un espion de nos ennemis. — Hé bien ! répondit le roi, qu'on prépare un bûcher et qu'on l'y jette après que je l'aurai interrogé. O jeune homme ! continua-t-il en se tournant vers le prince, qui es-tu ? d'ou viens-tu ? et qui t'amène en cette île ? Le prince ne lui cacha point sa naissance et lui fit un long détail de ses aventures. Le roi les admira et lui dit : Prince, je vois bien que le ciel prend un soin particulier de vos jours. Quand les étranges événemens que vous m'avez racontés ne me le prouveraient pas, les mouvemens de pitié qu'il m'inspire pour vous ne me laissent aucun lieu d'en douter. Je cède à ces mouvemens. Oui, vous vivrez, je vous donne un asile à ma cour, et je me flatte que vous ne me serez pas inutile dans la guerre que j'ai contre le roi d'une île voisine. Je vais vous en dire la cause. Lui et ses sujets ne sont pas des hommes sans tête comme nous ; ils ont des têtes d'oiseau, et quand ils parlent, leur voix ressemble tellement à celle des oiseaux que dès qu'il en arrive quelqu'un dans notre île, nous le prenons pour un oiseau de rivière et nous le mangeons. Cela déplaît à leur roi, qui, pour s'en venger, équipe de temps en temps une flotte et vient faire des descentes ici. Il en a déjà fait plusieurs qui ne lui ont pas réussi ; cependant il ne perd pas l'espérance de nous exterminer tous, et de notre côté, nous espérons aussi le manger avec ses sujets.

Voilà l'état de mes affaires, poursuivit le roi de l'île des hommes sans tête. Nous nous tenons sur nos gardes de peur de surprise, et jusqu'ici nous avons toujours eu l'avantage sur nos ennemis. Le prince de Carizme offrit le secours de son bras au roi, qui le fit général de son armée. Ce jeune capitaine ne tarda guère à exercer cet emploi et à montrer qu'il n'en était pas indigne. Il parut bientôt sur la côte un grand nombre de vaisseaux : c'était le roi de l'île des hommes à tête d'oiseau qui venait avec la meilleure partie de ses sujets faire une nouvelle descente. Le prince de Carizme lui donna le temps de débarquer la moitié de ses

troupes, puis les chargeant brusquement avec les siennes, il les mit en désordre et les contraignit de rentrer dans leurs vaisseaux. On en tua beaucoup, il s'en noya une grande quantité, et le roi à tête d'oiseau fut obligé de se retirer avec le reste.

Jamais l'armée du roi des hommes sans tête n'avait remporté une si belle victoire. Le prince en eut tout l'honneur, et les soldats avouèrent qu'ils n'avaient point encore été si bien conduits et que nul de leurs généraux, même des plus consommés, n'avait fait paraître tant de capacité. Ces louanges flattèrent ce jeune capitaine, qui, pour mieux les mériter, proposa au roi d'équiper une flotte à son tour et d'aller porter la terreur chez son ennemi. Le roi goûta cet avis; il fit construire cent vaisseaux, les équipa, et cette formidable flotte prit la route de l'île des hommes à tête d'oiseau sous le commandement du prince de Carizme.

Il fit sa descente la nuit, rangea sans bruit ses gens en bataille, et à la pointe du jour il s'avança vers la ville, où il surprit les habitans, qui ne s'attendaient pas à cette irruption. Il tua tous ceux qui osèrent lui résister. Il fit le roi prisonnier avec toute sa cour et s'en retourna triomphant dans l'île des hommes sans tête. Il y fut reçu aux acclamations du peuple qui y était resté; on fit des réjouissances qui durèrent un mois; on distribua les prisonniers aux habitans, qui les mangèrent à toutes les sauces [1] qu'on a coutume de manger les oiseaux de rivière. Le roi vaincu n'évita pas même ce genre de mort; on le servit dans un festin à toute la famille royale de l'île des hommes sans tête.

Après cette expédition, qui terminait absolument la guerre, le prince de Carizme commença à mener une vie oisive. Il demeura neuf ans à la cour du roi sans tête, qui le prit si fort en amitié qu'il lui dit un jour : Prince, je suis vieux et je n'ai point d'enfant mâle, je veux vous laisser ma couronne, à condition que vous la partagerez avec la princesse ma fille; quoique vous ayez une figure fort extraordinaire et fort ridicule, je veux bien que vous soyez mon gendre. Le prince éluda ce discours fort adroitement; mais le roi y revenait toujours, et s'apercevant que le prince avait de l'aversion pour ce mariage, il reprit la parole, et changeant de ton : Prince, lui dit-il, il vous sied bien de refuser l'honneur que je veux vous faire! Savez-vous que tous les services que vous m'avez rendus ne vous empêcheront pas d'éprouver mon ressentiment si vous balancez davantage à m'obéir? C'est à vous d'y penser: il faut que vous épousiez demain ma fille ou que je vous fasse couper cette boule qui tourne sans cesse entre vos deux épaules et qui fait un fort vilain effet.

Ces paroles furent prononcées d'un air qui fit connaître au prince qu'il fallait qu'il se résolût à épouser la princesse ou à mourir. Dans cette cruelle conjoncture, il s'écria tristement: Astre fatal sous lequel je suis né, n'épuiserai-je donc jamais ta malignité? Ce n'est pas assez d'avoir eu une femme qui avait une tête de chien, il faut encore que je m'associe à un autre monstre! O Dilaram! charmante Dilaram, dont le souvenir me cause une douleur que le temps ne saurait affaiblir, comment un prince qui conserve chèrement votre image dans son cœur pourra-t-il vivre avec une femme qui a des yeux égarés aux épaules, et à la poitrine une bouche plus propre à dévorer un mari qu'à recevoir ses baisers? Malgré sa répugnance, il ne laissa pas toutefois de se déterminer à ce mariage, qui fut célébré avec toute la pompe qui convenait à la naissance des deux personnes qui s'unissaient.

La première nuit des noces, on mena le prince dans un appartement où l'on avait déjà conduit la princesse, et on les y laissa seuls. D'abord elle s'approcha de lui. Il en frémit d'horreur : il crut que, entraînée par son tempérament et autorisée par le nom de femme, elle venait échauffer ses transports languissans; mais elle lui tint un discours qui lui rendit sa tranquillité en le tirant de cette erreur : Je sais bien, seigneur, lui dit-elle, qu'un homme tel que vous doit haïr une femme qui me ressemble. Je juge de vos sentimens par les miens : j'ai pour vous autant d'aversion que vous pouvez en avoir pour moi. Nous nous regardons tous deux comme des monstres, et nous nous trouvons à plaindre d'avoir été réduits à nous lier l'un à l'autre, vous pour éviter la mort, et moi pour obéir au roi mon père. Je vous dirai toutefois que si vous voulez en homme délicat renoncer aux droits d'époux, je pourrai faire votre bonheur.—Ah ! madame, répondit le prince, j'y renonce de tout mon cœur puis-

[1] Voyez le *Cuisinier turc*, écrit en vers persans, par Bouishak Halladge. (*Pétis.*)

que vous exigez de moi ce sacrifice ; mais, de grâce, comment pourrez-vous me rendre heureux ?—Apprenez, reprit-elle, que j'aime un génie à qui j'ai inspiré une passion violente. Dès qu'il saura que mon père m'a mariée, il ne manquera pas de me venir enlever. Je le prierai de vous transporter dans votre pays ; et je ne doute point que, charmé du respect que vous aurez eu pour moi, il ne fasse tout ce que vous souhaiterez. — Hé bien ! belle princesse, repartit le prince de Carizme, enchanté de l'espérance qu'on lui donnait, j'y consens, je cède à votre heureux génie tous les trésors que l'hymen me destinait ; je lui en abandonne volontiers la possession. En achevant ces mots il se coucha sur un sofa, où il s'endormit, et la princesse en fit autant.

Pendant qu'ils dormaient tous deux, le génie qui aimait la dame parut, les prit entre ses bras et les enleva l'un et l'autre. Il s'arrêta dans une île peu éloignée des hommes sans tête, où il mit le prince sur un lit de gazon, ensuite il emporta la princesse dans un souterrain qu'il avait fait exprès pour elle. Le prince, à son réveil, fut surpris de se trouver dans une île inconnue. Il jugea bien que durant son sommeil le génie, amant de la princesse sans tête, l'avait transporté là ; mais il lui semblait que ce génie n'était pas aussi reconnaissant qu'elle lui avait dit qu'il le serait, puisqu'au lieu de le porter dans son pays, il l'exposait dans une île habitée peut-être par des gens aussi méchans que les Samsards. Il était agité de tout ce que cette pensée a de mortifiant lorsqu'il découvrit sur le bord de la mer un vieil homme qui paraissait faire l'ablution. Il se leva promptement et courut à lui pour lui demander s'il était musulman. Oui, je le suis, répondit le vieillard ; et vous, jeune homme, qui êtes-vous? je juge à votre air noble que vous n'êtes pas un homme du commun. — Vous ne vous trompez pas dans votre jugement, repartit le prince, puisque je suis fils de roi. — Et quel roi est votre père? dit le vieillard. Ouvrez-moi votre cœur : je jure par notre grand prophète qu'il n'y a point d'artifice en mes paroles ; je suis plus disposé à vous servir qu'à vous nuire ; parlez sans déguisement. — Puisque vous souhaitez de savoir mon nom, répliqua le prince, je vous dirai que je me nomme le prince de Carizme. — O Dieu ! interrompit le vieillard, serait-il bien possible que vous fussiez ce malheureux prince qui fut enlevé par un corsaire européen. — Qui a pu vous instruire de cet évènement? reprit le prince. — Je ne dois pas l'ignorer, seigneur, répondit le vieillard ; je suis né dans les états du roi votre père. Vous voyez un des astrologues qui tirèrent votre horoscope ; et, pour vous apprendre des choses qui vous regardent, je vous dirai que le roi conçut tant de chagrin de votre enlèvement qu'il en mourut peu de jours après. Le peuple, dont il était les délices, le pleura longtemps, et désespérant de vous revoir jamais, il plaça sur le trône un prince de votre sang. Ce nouveau monarque assembla les astrologues ; il nous ordonna de consulter les astres sur son règne. Nous fîmes des prédictions qui lui déplurent ; il s'en prit à nous des malheurs dont le ciel le menaçait, il résolut de nous faire tous mourir ; mais nous découvrîmes sa résolution par les secrets de notre art. Nous abandonnâmes notre patrie et chacun se retira dans le lieu du monde qu'il voulut choisir. J'ai parcouru plusieurs endroits de la terre et je me suis enfin arrêté dans cette île, qui est gouvernée par une si bonne reine qu'il n'y a pas de peuple si heureux que ses sujets.

Tandis que l'astrologue parlait ainsi, le prince de Carizme pleurait amèrement ; la nouvelle de la mort de son père lui causait une affliction si vive que le vieillard fut obligé d'interrompre son discours pour le consoler : Seigneur, lui dit-il, si je vous ai appris de tristes nouvelles, j'en ai aussi de très-agréables à vous annoncer. Je me souviens encore de toutes nos observations. Le ciel vous promet un heureux destin après trente ans ; vous en avez trente et un, et par conséquent tous vos malheurs sont passés. Suivez-moi, s'il vous plaît, je vais vous conduire chez le grand visir qui est un homme vertueux. Il vous présentera à la reine, qui vous fera l'accueil que vous méritez dès qu'elle sera instruite de votre condition. Le prince et l'astrologue se rendirent tous deux chez le visir, qui ne fut pas plutôt informé du nom du prince que, donnant toutes les marques d'un étonnement extraordinaire, il s'écria : O mon Dieu ! c'est à vous seul qu'il appartient de faire ces miracles ! Venez, seigneur, poursuivit-il en s'adressant au prince de Carizme, allons trouver la reine ; vous connaîtrez la cause de ma surprise. En disant cela il le mena au palais, et lorsqu'ils furent dans l'appartement de la reine,

il le pria d'attendre un moment en lui disant qu'il était bon de prévenir cette princesse et de la disposer à recevoir un prince de sa condition. Le visir fut assez longtemps avec la reine, qui parut enfin dans la chambre où était le prince. Elle l'envisagea et le reconnut. O seigneur! lui dit-elle en lui tendant les bras, est-il une joie pareille à celle que j'ai de vous revoir? Le prince la regardant à son tour et démêlant dans ses traits ceux de sa chère Dilaram, il lui répondit tout transporté d'étonnement, d'amour et de joie: O ma princesse! est-il possible que je vous retrouve! Quelques malheurs que le ciel m'ait fait éprouver, j'avoue que ses bontés surpassent ses rigueurs, puisqu'il vous rend à ma tendresse.

Ils s'embrassèrent tous deux à plusieurs reprises avec un saisissement qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer; ensuite le prince demanda des nouvelles de ses enfans. Vous les verrez bientôt, seigneur, lui répondit la princesse, ils vont revenir de la chasse, où ils sont allés.—Eh! comment êtes-vous devenue reine de cette île, madame, dit le prince? Je vais satisfaire votre curiosité, repartit Dilaram; voici de quelle manière je suis montée à ce trône, que je quitterai dès demain pour vous suivre si mes peuples ne consentent pas que j'en partage avec vous la possession.

Dès que le corsaire qui nous prit vous eut laissé dans une île, il se remit en mer, comme vous savez; mais nous n'eûmes pas fait six lieues qu'il survint une tempête effroyable qui, malgré l'art et les efforts des matelots, poussa notre vaisseau contre les rochers de cette côte avec tant d'impétuosité qu'il se brisa en mille pièces. Quelques matelots gagnèrent le rivage en nageant, le reste périt avec le pirate en voulant faire la même chose. Pour moi, sans prier le ciel de me conserver une vie que je trouvais si malheureuse, j'embrassai mes fils pour mourir avec eux; et déjà les flots commençaient à nous engloutir lorsque plusieurs personnes de cette île, qui avaient vu de loin notre naufrage et qui s'étaient jetées dans des barques pour venir à notre secours, arrivèrent heureusement. Il nous tirèrent de l'eau à demi noyés, et remarquant que nous respirions encore, ils nous portèrent dans leurs maisons, où ils achevèrent de nous rendre la vie.

Le roi de l'île, informé du naufrage, nous voulut voir par curiosité: c'était un homme de quatre-vingt-dix ans, un prince autant aimé de ses sujets qu'il méritait de l'être. Je ne lui déguisai rien, je lui appris ma condition et lui contai mon histoire. Il fut touché de mes infortunes, et il accompagna de ses pleurs les larmes que je ne pus m'empêcher de répandre en quelques endroits de mon récit. Enfin, après m'avoir écoutée avec beaucoup d'attention, il prit la parole et me dit: Ma fille, il faut soutenir les malheurs avec fermeté; ce sont des épreuves où le ciel met notre vertu: quand nous souffrons patiemment, il fait presque toujours succéder des plaisirs à nos peines. Demeurez auprès de moi, j'aurai soin de vous et des princes vos enfans. En effet, s'ils eussent été ses propres fils, il n'aurait pas eu pour eux plus d'amitié; et on ne peut rien ajouter à la considération, aux déférences qu'il avait pour moi: il ne se contentait pas de me combler d'honneurs, il me consultait sur la conduite de son état, il me faisait entrer dans son conseil, et, pour vous apprendre jusqu'à quel point il était prévenu en ma faveur, il relevait avec de grands éloges toutes les choses que je disais pour peu qu'elles parussent raisonnables. Je passai cinq ans de cette sorte, au bout desquels il me dit un jour: Princesse, il est temps de vous découvrir un dessein que j'ai formé: je veux que vous occupiez mon trône après ma mort, et pour vous l'assurer il faut que je vous épouse. Tous mes peuples, charmés de vos vertus, applaudiront à mon choix et me sauront bon gré de vous avoir fait mon héritière. L'intérêt de mes fils m'obligea de consentir à ce mariage, qui se fit au grand contentement de mes peuples. Ils ne témoignèrent pas moins de joie et de satisfaction lorsque, après son trépas, qui suivit de fort près notre hyménée, ils apprirent que par son testament il leur ordonnait de me reconnaître pour leur souveraine. Depuis ce temps là je règne sur eux, et j'ose dire que je fais mon unique étude de les rendre heureux.

Comme la reine achevait ces derniers mots, elle vit revenir de la chasse les deux princes ses fils. Venez, princes, leur cria-t-elle, venez embrasser votre père, que le ciel a conservé. La voix du sang qui se fit entendre en eux, ne leur permit pas de douter de ce miracle. Ils coururent au prince de Carizme, qui leur tendit les bras et les baisa aux yeux l'un après l'autre. Quand ces quatre personnes, agitées des plus tendres mouvemens de la nature,

se furent donné mille marques de tendresse et de joie, le grand visir, par ordre de la reine, assembla tout le peuple, lui raconta l'histoire du prince de Carizme et l'exhorta ensuite à reconnaître ce prince pour son souverain. Le peuple y consentit unanimement et proclama roi le prince de Carizme, qui régna longtemps dans cette île avec sa chère princesse de Géorgie, d'une manière que leur règne fut appelé le règne heureux.

J'ai rapporté cette histoire, sire, continua le neuvième visir de l'empereur de Perse, pour montrer à votre majesté que les enfans des rois sont soumis comme les autres au malheur de leur étoile. Tandis qu'un astre malin verse sur nous ses influences, l'or entre nos mains se changerait en terre noire, et si nous prenions de la thériaque, elle se tournerait en poison. Le prince Nourgehan est dans ce cas infortuné: il a tout à craindre, tout lui devient contraire, son propre père est devenu son ennemi. Ayez donc pitié de lui, sire, et gardez-vous de le faire mourir avant la fin d'un temps qui lui est si funeste. Le récit de cette histoire, et surtout l'application qu'en fit le visir, frappa l'empereur, qui, malgré la parole qu'il avait donnée à la reine, différa le trépas du prince. Le soir, la sultane lui en fit des reproches. Madame, lui dit Hafikin, je n'ai pu m'en défendre. Un de mes visirs, qui est un habile astrologue, m'a assuré ce matin que si je faisais ôter la vie à mon fils, je m'en repentirais indubitablement. — Hé! seigneur, interrompit la reine, quelle frivole crainte vous a retenu? Le péril où est Nourgehan n'est pas un effet de la fatalité de son étoile; c'est le seul ouvrage de ses vices et de son mauvais naturel. Le ciel, pour punir les pères, leur donne quelquefois des enfans vicieux, comme il en donna un jadis à un certain sultan dont je vais vous conter l'histoire.

HISTOIRE DES TROIS PRINCES OBTENUS DU CIEL.

Il y avait autrefois dans le palais du Monde un sultan qui possédait une très-belle femme. Ils s'aimaient tous deux tendrement, et il ne leur manquait que des enfans pour être parfaitement heureux; mais quoiqu'ils fussent jeunes l'un et l'autre, ils n'en pouvaient avoir. Le sultan en était fort affligé. Il envoya chercher un derviche qui passait pour un saint personnage dans le pays et dont effectivement les prières étoient toujours exaucées. O derviche! lui dit-il, je suis au désespoir de n'avoir point d'enfans. Priez Dieu Très-Haut qu'il ait la bonté de me donner un prince. — O roi! répondit le derviche, il est nécessaire pour cela que votre majesté envoie un présent au couvent de mes confrères, afin que nous fassions des prières à Dieu pour l'accomplissement de vos désirs. Dieu est un roi libéral qui vous accordera un fils.

Le sultan avait un bélier gras qu'il aimait beaucoup à cause qu'il sortait toujours victorieux des combats de béliers qui faisaient souvent le divertissement de sa majesté; il fit conduire cet animal au couvent des derviches avec plusieurs charges de riz et de beurre. Ces pieux abdals tuèrent le bélier, le mirent en pièces et le firent bouillir avec le riz et le beurre. Quand ce ragoût fut en état d'être servi, ils en envoyèrent un plat au sultan en lui recommandant de manger de la pitance des derviches dans l'intention d'avoir un fils; ensuite ils commencèrent tous à donner sur cette galimafrée comme à l'envi l'un de l'autre. Après le repas ils dansèrent la danse extatique[1] appelée semaa, et dans leur enthousiasme ils demandèrent à Dieu un prince pour le sultan. Ils dirent une oraison pour cet effet, et par la toute-puissance divine la sultane devint enceinte cette même nuit. Elle accoucha neuf mois après d'un garçon qui effaçait la beauté du soleil. Le roi fit des réjouissances extraordinaires pour la naissance de ce fils; il assembla ses peuples et leur distribua une infinité de largesses. Il prit le petit prince, et pour le combler de bénédictions, il le mit dans la robe du chef des derviches, dont il accabla le couvent de bienfaits.

Quelques années après, le roi, s'entretenant avec ce vénérable personnage, lui dit: O derviche! je souhaiterais que vous fissiez la même prière à Dieu et que vous lui demandassiez pour moi encore un petit prince. — Sire, répondit l'abdal, les grâces du Très-Haut sont

[1] Les derviches, s'imaginant être pleins de l'amour divin, s'assemblent dans une salle fort parée, où il y a une chaire à prêcher dans laquelle est un jeune homme qui lit des vers sur l'amour divin. Ils se mettent à tourner jusqu'à ce que la tête leur tourne et qu'ils tombent à terre. Étant ainsi tombés, ils croient être en extase et voir Mahomet qui leur parle; étant revenus à eux, ils débitent cela comme des révélations auxquelles le peuple crédule ajoute foi. (P. ds.)

abondantes, c'est à nous à les demander et à lui à nous les accorder si bon lui semble pour sa gloire ; mais il faut donner un nouveau présent aux pauvres derviches. Le sultan leur envoya le plus beau cheval de ses écuries. Ils le mangèrent, dansèrent, prièrent comme la première fois ; la reine devint grosse, et au bout de neuf mois accoucha d'un prince semblable à la lune. Le roi ne fit pas moins de réjouissances pour ce fils que pour l'autre ni de moindres aumônes aux abdals.

Dans la suite le sultan pria le derviche de demander à Dieu un troisième prince. Sire, lui répondit l'abdal, notre affaire est de prier le Seigneur, et la sienne de nous donner ce que nous lui demandons ; mais il faut encore un présent aux pauvres derviches. Le sultan leur envoya un beau mulet ; ils le vendirent, et de l'argent qu'ils en tirèrent, ils achetèrent des provisions. Ils firent bonne chère et prièrent Dieu d'accorder au roi un troisième fils. Leur prière fut exaucée, la sultane conçut et mit au monde neuf mois après un prince qui ne cédait point aux autres en beauté.

Lorsque les trois princes furent devenus grands, les deux premiers se montrèrent très-vertueux ; mais le dernier faisait paraître mille mauvaises qualités et signalait chaque jour de sa vie par quelque nouveau crime : il méprisait les remontrances de son précepteur et les menaces de son père, qui était vivement affligé d'avoir un pareil fils.

Un jour le sultan dit au derviche : Plût à Dieu que vous n'eussiez pas fait de prières pour me procurer un fils si méchant ! — O roi ! lui répondit l'abdal, c'est la faute de votre majesté ; c'est elle qui est cause que le troisième prince est d'un si méchant caractère. — Et comment cela ? reprit le roi. — Sire, repartit le derviche, vous avez donné pour votre fils aîné un bélier, qui est un animal noble et courageux, et pour le second un cheval, qui est une bête d'un naturel doux et qui sert à porter les hommes sur la terre : ces présens ont été agréables à Dieu, qui vous a donné en récompense deux enfans pleins de vertus ; mais vous lui avez offert pour votre troisième fils un mulet, le plus vil et le plus vicieux de tous les animaux, et pour vous punir de lui avoir fait un si méprisable sacrifice, il vous a envoyé un prince si différent des autres : celui qui sème de l'orge n'en saurait moissonner du froment. Telle fut la réponse que fit l'abdal au sultan, qui ne fut point en repos, non plus que ses sujets, jusqu'à ce qu'il eût fait mourir son fils.

Cette histoire, seigneur, poursuivit la reine Canzade, vous prouve clairement que le ciel était en colère lorsqu'il vous a donné le prince Nourgehan. Vous ne serez point tranquille que vous ne vous soyez défait d'un si méchant fils. Elle ajouta tant de discours à celui-là que l'empereur lui promit encore de faire couper la tête au prince, mais le lendemain matin le dixième visir lui fit changer de résolution en lui racontant l'histoire suivante :

HISTOIRE D'UN ROI, D'UN SOFI ET D'UN CHIRURGIEN[1].

Un ancien roi de Tartarie sortit un jour de son palais pour aller hors de la ville prendre le plaisir de la promenade avec ses beys. Il rencontra sur son chemin un abdal qui disait à haute voix : Celui qui me donnera cent dinars, je lui donnerai un bon conseil. Le roi s'arrêta devant lui pour le considérer et lui dit : O abdal ! quel est donc ce bon conseil que tu offres pour cent dinars ? — Sire, répondit l'abdal, vous n'aurez pas plutôt ordonné que l'on me compte cette somme que je vous le dirai. Le roi la lui fit donner et s'attendait pour son argent à entendre quelque chose d'extraordinaire lorsque le derviche lui dit : Sire, voici mon conseil : « Ne commencez jamais une chose que vous n'en ayez envisagé la fin. »

Tous les beys et les autres personnes qui étaient à la suite du roi firent un éclat de rire à ces paroles. Il faut avouer, disait l'un, que cet abdal sait des maximes bien nouvelles. — Il n'a pas tort, disait l'autre, de se faire payer d'avance. Le roi, voyant que tout le monde se moquait du derviche, prit la parole, : Vous n'avez pas raison de rire, dit-il, du conseil que vient de me donner ce bon abdal : quoique personne n'ignore que quand nous formons une entreprise nous devions la méditer et bien considérer quel en sera l'événement, néan-

[1] Un conte indien intitulé *De l'utilité de la réflexion*, et dont on trouvera la traduction dans ce volume, offre quelque analogie avec l'*Histoire du roi, du sofi et du chirurgien*. Le recueil composé en latin au quatorzième siècle et intitulé *Gesta Romanorum* (voyez la traduction du révérend Charles Swan, t. II, p. 70) renferme une légende qui ne diffère pas pour le fond du conte turc.

moins, faute de pratiquer cela, on s'engage tous les jours dans de mauvaises affaires. Pour moi, je fais beaucoup de cas du conseil du derviche; je veux m'en souvenir sans cesse, et pour l'avoir toujours devant les yeux, j'ordonne qu'on l'écrive en lettres d'or sur toutes les portes de mon palais, sur les murs, sur mes meubles, et qu'on le grave sur toute ma vaisselle. Ce qui fut effectivement exécuté.

Peu de temps après cette aventure, un grand seigneur de la cour poussé plutôt par l'ambition que par aucun sujet qu'il eût de se plaindre du roi, résolut d'ôter à ce prince la couronne et la vie. Pour y parvenir, il trouva moyen d'avoir une lancette empoisonnée, et s'adressant au chirurgien du roi : Si tu veux, lui dit-il, saigner le roi avec cette lancette, voilà dix mille écus que je te donne dès à présent. Sitôt que tu auras fait le coup, le trône est à moi; je sais par quel chemin j'y puis monter, et je te promets que quand je règnerai, je te ferai mon grand visir et que tu partageras avec moi le pouvoir souverain. Le chirurgien ébloui de la proposition du grand seigneur, l'accepta sans balancer : il reçut les écus d'or et mit la lancette dans son turban pour s'en servir à la première occasion.

Elle se présenta bientôt. Le roi eut besoin d'une saignée. On appelle le chirurgien ; il vient et commence à lier le bras du roi, devant qui l'on met un bassin pour recevoir le sang. Le chirurgien tire de son turban la lancette funeste, mais dans le temps qu'il se dispose à piquer le roi, il jette par hasard la vue sur le bassin et y lit ces mots qui étaient gravés dessus : « Ne commencez jamais une chose que vous n'en ayez envisagé la fin. » Il tomba aussitôt dans une profonde rêverie et dit en lui-même : Si je saigne le roi avec cette lancette, il mourra. S'il meurt, on ne manquera pas de m'arrêter et de me faire perdre la vie dans d'horribles tourmens. Quand je serai mort, à quoi me serviront les écus d'or que j'ai reçus ? Frappé de ces réflexions, il remet dans son turban la lancette empoisonnée et en tire une autre de sa poche. Le roi, qui l'observe, lui demande pourquoi il change de lancette. Sire, lui répondit le chirurgien, c'est que la pointe de la première n'est pas bonne. — Montre-la-moi, lui dit le prince, je veux la voir. Le chirurgien alors demeure interdit et troublé. Que m'annonce ton trouble? s'écria le roi. Ton embarras couvre quelque mystère; découvre-m'en la cause ou tu périras tout à l'heure. Le chirurgien, intimidé par ces menaces, se jeta aux genoux du roi en lui disant : Sire, si votre majesté veut me faire grâce, je vais lui avouer la vérité. — Hé bien! parle, répliqua le roi, je te pardonne tout si tu ne me caches rien. Le chirurgien lui raconta tout ce qui s'était passé entre le grand seigneur et lui, et confessa que le roi devait la vie aux paroles qui étaient gravées sur le bassin.

Le roi ordonna sur-le-champ à ses gardes d'aller arrêter le grand seigneur, et puis se tournant vers ses beys : Hé bien! leur dit-il, trouvez-vous présentement que vous aviez raison de vous moquer du derviche? Je commande qu'on le cherche partout et qu'on me l'amène. Un conseil qui sauve la vie aux rois ne peut être assez payé[1].

[1] Ici s'arrête la traduction de Pétis de La Croix qui n'a pas été continuée. L'original turc est terminé par une conclusion semblable à celle du livre des *Sept visirs*, dont on a donné l'analyse dans la notice. A l'expiration des quarante funestes jours, le précepteur du jeune prince vient déclarer à l'empereur la cause du silence de Nourgehan et lui dévoile toute la vérité. Le monarque irrité ordonne sur-le-champ que Canzade soit conduite au supplice.

FIN DES CONTES TURCS.

NOTICE

SUR LES FABLES DE BIDPAI.

Bidpaï ou Pilpaï est le nom donné par les Persans et les Arabes à un philosophe indien auquel ils attribuent le recueil de fables intitulé par eux *Calila et Dimna*. Il est peu de livres qui aient subi autant de métamorphoses que ce célèbre recueil, et son histoire mérite d'être exposée avec quelque détail.

Dans la première moitié du VI[e] siècle de notre ère, le fameux Chosroès ou Khosrou Nouschirvan, roi de Perse, ayant entendu vanter plusieurs traités de morale et de politique écrits en langue indienne, chargea un savant médecin, nommé Barzouyeh et qui possédait une connaissance approfondie de la langue persane et de la langue indienne, d'aller dans l'Inde chercher ce trésor de sagesse. Barzouyeh se procura, non sans peine, le livre qui lui était nécessaire et le traduisit en pehlevi, l'ancien langage des Persans; de retour à la cour de Nouschirvan, il lui offrit le recueil d'apologues que ce prince désirait connaître et que le traducteur avait intitulé *Livre de Calila et Dimna, par le sage Bidpaï*. Il avait donné ce titre à son ouvrage, parce que deux chacals, nommés Calila et Dimna sont les personnages les plus importans d'une partie considérable du livre. Le roi, satisfait de son zèle, lui demanda ce qu'il désirait pour sa récompense, lui assurant que sa requête lui serait accordée quand même il demanderait une partie du royaume. « Je demande au au roi, dit Barzouyeh, d'ordonner à son visir Buzurjmihr, fils de Bakhtégan, d'employer son talent et la force de son jugement, en même temps que son savoir et son imagination, à écrire une courte notice de ma vie et de mes actions pour être placée au-devant du chapitre contenant l'histoire du lion et du taureau: cette notice ne manquera pas de m'élever, moi et ma famille, au faîte de la gloire et de perpétuer notre nom dans les siècles à venir aussi longtemps qu'existera le livre qui m'a procuré la faveur du roi[1]. »

La demande de Barzouyeh lui fut accordée, et Buzurjmihr composa en effet le chapitre dans lequel le docte médecin est censé parler lui-même et rendre compte de sa naissance, de son éducation et de sa vie jusqu'à l'époque de son voyage dans l'Inde.

Les rois de Perse, successeurs de Nouschirvan, firent conserver précieusement dans leur trésor le *Livre de Calila et Dimna* jusqu'à la destruction du royaume de Perse par les Arabes musulmans, sous le règne de Yezdeguerd. Cent ans environ après cette catastrophe, au VIII[e] siècle de notre ère, Almansor, second calife abbasside, ayant entendu parler du *Calila et Dimna*, conçut un vif désir de se le procurer et parvint, à force de recherches, à trouver un exemplaire de la version pehlevie composée par Barzouyeh. Ce livre était échappé par bonheur à la destruction presque complète de la littérature persane sacrifiée au zèle aveugle des sectateurs de l'Alcoran dans le moment de la conquête. Un Persan nommé Rouzbeh, plus connu sous le nom d'Abdallah Ibn-Almocaffa et qui avait abjuré le magisme pour embrasser la religion musulmane, fut chargé par le calife de composer une version arabe du texte pehlevi, et publia son ouvrage sous l'ancien titre de *Livre de Calila et Dimna*. La traduction pehlevie, sur laquelle avait travaillé Abdallah, se perdit comme le peu de monumens de la littérature persane échappés dans le moment de la conquête au zèle destructeur des premiers musulmans, et qui disparurent pour toujours lorsque des traductions en arabe et en persan moderne purent en tenir lieu, la langue pehlevie ayant fait place à l'arabe et au parsi[1].

Il est donc impossible aujourd'hui de savoir jusqu'à quel point Abdallah a pu s'écarter du texte pehlevi qui lui a servi d'original. Les manuscrits de la version arabe offrent d'ailleurs des variations si nombreuses que M. de Sacy présume que ce livre a subi plus d'une interpolation.

La traduction d'Abdallah Ibn-Almocaffa servit de texte, vers la fin du VIII[e] siècle de notre ère, à un poëte qui mit en vers le *Livre de Calila et Dimna* pour Yahya, fils de Giafar le Barmécide, et fut richement récompensé. Une autre version en vers arabes, dont l'auteur se nommait Abdalmoumin Ben-Has-

[1] *Kalila and Dimna, or the Fables of Bidpai translated from the Arabic by the rev. Wyndham Knatchbull.* Oxford, 1819, in-8°, p. 44. — *Calila et Dimna, ou Fables de Bidpai, en arabe, précédées d'un Mémoire sur l'origine de ce livre et sur les diverses traductions qui en ont été faites en Orient par M. Silvestre de Sacy* (p. 9 du *Mémoire*).

[1] Silvestre de Sacy, *Mémoire historique*, p. 9 et 10.

san, est intitulée *Dour al hikem fi amtsal al Hind wa al Adjem*, c'est-à-dire *les Perles des sages préceptes, ou Fables des Indiens et des Persans*. Elle doit contenir environ neuf mille distiques [1].

Après avoir été traduit du pehlevi ou persan ancien en arabe, le *Livre de Calila et Dimna* passa de l'arabe en persan moderne. Nasr, fils d'Ahmed, prince Samanide qui régna sur la Perse orientale de 914 (hégire 301) à 943 (hégire 331), ordonna au poëte Roudéghi, qui vivait à sa cour, de mettre en vers persans le *Livre de Calila et Dimna*. Roudéghi se conforma aux désirs de son maître, et Daulet-Schah, biographe du poëte, rapporte que l'émir Nasr récompensa son zèle et son talent par le présent d'une somme de 80,000 pièces d'argent. Ce travail de Roudéghi est, selon toute apparence, aujourd'hui perdu [2].

Il n'en est pas de même d'une célèbre version du *Livre de Calila et Dimna* en prose persane, version ayant pour auteur Abou'lmaali Nasrallah, qui vivait au XII[e] siècle de notre ère et passait pour le plus habile et le plus éloquent des écrivains de son temps. Elle fut composée par l'ordre d'Abou'lmodhaffer Bahram-Schah, sultan de la dynastie des Gazevides [3]. Ce prince était un protecteur zélé des savans et des gens de lettres, et le livre lui est dédié par Nasrallah [4].

Plus de trois siècles après, vers l'an 900 de l'hégire (J.-C. 1494), la version de Nasrallah fut rajeunie par Hosséin ben-Ali, surnommé Al-Vaëz (le prédicateur) et qui est regardé comme un des auteurs les plus élégans qu'ait produits la Perse. Hosséin ajouta au *Livre de Calila* plusieurs fables ainsi qu'une introduction de sa composition, et abandonnant l'ancien titre, il appela son ouvrage *Anwari-Sohaïli* (Lumières canopiques), faisant allusion au nom de son protecteur Ahmed Sohaïli [5], visir du sultan Abou'lghazi Hosséin Béhadur-Khan, descendant de Tamerlan. Le nouveau traducteur trouvait la version de son devancier surchargée de métaphores et de termes obscurs ; mais malgré le mérite de son livre, les ornemens, conformes au goût persan, qu'il y a prodigués perdraient peut-être beaucoup en passant dans une langue européenne [1].

Ce qu'Hosséin Vaëz avait fait pour la traduction de Nasrallah, on entreprit plus tard de le faire pour la sienne. Vers la fin du XVI[e] siècle de notre ère, l'empereur de Delhi Akbar, trouvant que l'*Anwari-Sohaïli* d'Hosséin manquait parfois de clarté et de précision, et qu'il renfermait encore trop de termes arabes et de métaphores extravagantes, ordonna à son visir Abou'lfazl de le retoucher ou pour mieux dire d'en faire une nouvelle rédaction. Abou'lfazl obéit à l'ordre de son souverain ; son travail fut achevé en l'année 999 de l'hégire [2] (1590 de J.-C.) et fut publié sous le titre d'*Eyari-Danisch* (le Parangon de la science). Mais cette nouvelle version, peut-être plus conforme au goût des musulmans de l'Inde, n'est pas moins exempte que l'autre des métaphores outrées et des ornemens bizarres du goût persan [3].

Hosséin Vaëz, ainsi qu'on l'a vu, avait composé l'*Anwari-Sohaïli* au commencement du X[e] siècle de l'hégire. Dans la première moitié du même siècle, sous le règne de Soliman I[er] [4], l'*Anwari-Sohaïli* fut traduit en turc par un professeur d'Andrinople, nommé Ali-Tchélébi, qui dédia son livre au sultan et l'intitula en raison de cette dédicace *Homayoun-nameh* (le Livre impérial).

Longtemps auparavant, vers la fin du XI[e] siècle de notre ère, le *Livre de Calila et Dimna* avait été traduit de l'arabe en grec [5]. L'auteur de cette version,

[1] Silvestre de Sacy, *Mémoire historique*, p. 31.

[2] Silvestre de Sacy, *Mémoire historique*, p. 37, 38 et 39.

[3] Bahram-Schah régna depuis l'an 512 de l'hégire (1118 de Jésus-Christ) jusqu'à l'an 548 ou environ (1153 de Jésus-Christ). — Le livre de Nasrallah fut composé, à ce qu'il paraît, dans les premières années de son règne. (Silvestre de Sacy, *Mémoire historique*, p. 40).

[4] M. Silvestre de Sacy a donné, dans le dixième volume des *Notices et extraits des manuscrits*, une notice très-étendue de la version de Nasrallah.

[5] Hosséin Vaëz, dans sa préface, indique lui-même le sens figuré du titre qu'il a adopté en comparant l'émir Sohaïli à l'étoile Sohaïl ou Canope, dont le lever présage le bonheur et la puissance ; il adresse à l'émir ce vers persan :

« Tu es vraiment le Canope ; partout où tu luis, partout où tu parais sur l'horizon, tu es le présage du bonheur pour tous ceux sur qui tombe l'éclat de ta lumière. » (*Mémoire historique* de M. de Sacy, p. 44.)

[1] Le passage suivant, dont j'emprunte la traduction à M. de Sacy et qui est extrait de la préface d'Hosséin Vaëz, renferme le jugement de cet écrivain sur la version de Nasrallah et peut donner une idée de son style :

« Elle (la version de Nasrallah) est assurément écrite d'un style aussi délicat que l'âme qui entretient la vie et aussi frais que le corail agréablement coloré. Ses expressions ravissantes sont comme les gestes séduisans des belles aux lèvres de sucre qui font naître des passions turbulentes, et ses pensées, qui raniment la vie, sont comme les boucles charmantes des beautés au tendre duvet qui captivent les cœurs... Cependant, comme l'auteur a employé des termes peu usités, qu'il a orné son style de toutes les élégances de la langue arabe, qu'il a accumulé des métaphores et des comparaisons de toute espèce, et allongé ses phrases en les surchargeant de mots et d'expressions obscurs, l'esprit de celui qui entend la lecture de ce livre ne jouit pas du plaisir que devrait lui procurer la matière qui y est traitée et ne saisit pas la quintessence de ce que contient le chapitre qu'on lit ; le lecteur lui-même peut à peine lier le commencement d'une histoire avec la fin et la première partie d'une histoire avec la dernière. » (*Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, t. X, 1[re] partie, p. 98 et 99.)

[2] *Notices et extraits des manuscrits*, t. X, p. 208-215.

[3] Voyez l'analyse de l'*Eyari-Danisch*, par M. Silvestre de Sacy, dans le dixième volume des *Notices et extraits des manuscrits*, t. X, p. 197 et suiv., 1[re] partie. L'*Eyari-Danisch* a été traduit en hindoustani sous le titre de *Khired-Afrouz*, ou l'*Illuminateur de l'entendement*, et cette version a été publiée à Calcutta en 1815.

[4] Silvestre de Sacy, *Mémoire historique*, p. 51.

[5] On verra plus loin quelques détails sur la traduction latine de ce livre, composée par le père Poussines. Le texte grec a été publié ensuite avec une nouvelle version latine, à Berlin,

nommé Siméon Seth, ou plutôt Siméon, fils de Seth, florissait sous les empereurs Michel Ducas, Nicéphore Botoniate, et Alexis Comnène. Il paraît avoir fait cette traduction par l'ordre du dernier de ces empereurs, monté sur le trône en 1081.

On ignore la date d'une version du *Calila et Dimna* en langue hébraïque [1], composée sur le texte arabe et que le Florentin Doni attribue à un rabbin nommé Joël [2].

Ce fut sur cette version hébraïque que Jean de Capoue, juif converti à la foi chrétienne, composa entre 1262 et 1278 [3] une traduction latine intitulée *Guide de la vie humaine*, ou *paraboles des anciens Sages* [4]. Cette version de Jean de Capoue, comme l'a remarqué judicieusement M. de Sacy [5], est d'une grande importance dans l'histoire du *Livre de Calila et Dimna*, parce qu'elle est la source de laquelle sont dérivées immédiatement ou médiatement plusieurs autres traductions ou imitations du même livre, écrites en espagnol, en allemand, en italien, en français et peut-être encore en d'autres idiomes, et que c'est probablement par ce canal que se sont répandus les contes et apologues qui tirent leur origine du *Livre de Calila et Dimna* et qu'on rencontre dans les recueils de nouvelles des XIVe et XVe siècles [6].

en 1697, par Sébast. Godef. Starck. Les prolégomènes, que Starck n'avait pas donnés, ne les ayant pas trouvés dans le manuscrit sur lequel il avait fait son édition, ont été publiés à part en 1780, à Upsal, par les soins de P. Fab. Aurivillius. Il existe plusieurs manuscrits de l'ouvrage de Siméon Seth dans diverses bibliothèques, et M. de Sinner (préface de Longus, Paris, 1819, in-8°, p. XXX) avait annoncé le projet d'en publier une nouvelle édition. La traduction de Siméon Seth paraît être l'original d'une ancienne version italienne aujourd'hui fort rare et publiée à Ferrare en 1583. (*Notices et extraits des manuscrits*, t. X, p. 46, IIe partie.)

[1] Le patriarche Ebed-Jesu, dans son catalogue des livres écrits en syriaque, mentionne une version du livre de *Calila et Dimna* en cette langue. On peut consulter au sujet de cette version syriaque, aujourd'hui complètement inconnue, le *Mémoire historique* de M. de Sacy sur le livre de *Calila et Dimna*, p. 35.

[2] Silvestre de Sacy, *Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, p. 401, — *la Filosofia morale del Doni*. (*In Venetia*, 1606, p. 1.) Cette version, que Doni semble avoir eue entre les mains, paraît aujourd'hui perdue. On n'en connaît jusqu'à présent qu'un fragment assez considérable qui fait partie de l'ancien fonds hébreu de la *bibliothèque du roi*, sous le n° 510, et dont M. de Sacy a donné l'analyse dans la collection que je viens de citer. Les noms de *Calila* et de *Dimna* ont été conservés dans cette version hébraïque, mais le nom de *Bidpaï* a disparu pour faire place à celui de *Sendabar*.

[3] Silvestre de Sacy, *Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, p. 401.

[4] *Directorium humanæ vitæ alias parabolæ antiquorum Sapientum*, petit in-folio gothique, avec figures en bois, sans date ni lieu d'impression, mais rapporté à l'an 1480. Ce livre est de la plus grande rareté.

[5] *Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, p. 398.

[6] Voyez pour plus de détails sur cette version de Jean de Capoue l'ouvrage intitulé *Essai sur les Fables indiennes et sur leur introduction en Europe*. Paris, Techener, 1838, in-8°, p. 67 et 68.

La version latine de Jean de Capoue, de même que le texte hébreu, offre une singularité en apparence indifférente, mais qui mérite d'être remarquée, c'est que le nom de *Bidpaï* s'y trouve remplacé par celui de *Sendabar*, ce qui a donné lieu de confondre le *Livre de Calila et Dimna* avec le *Livre de Sendabad*, qui en est fort différent. M. de Sacy pense que ce changement est dû à une erreur de copiste. Les deux noms de *Bidpaï* et de *Sendabar* s'écrivant en hébreu avec des lettres qui offrent quelque ressemblance, les copistes ont pu en effet substituer au nom de Bidpaï celui de Sendabar, et d'autant plus facilement que ce dernier nom leur était connu par le roman hébreu intitulé *Paraboles de Sendabar* [1]. Peut-être aussi cette substitution a-t-elle été faite à dessein [2]?

Parmi les versions du livre de Jean de Capoue, en langue européenne, je remarque d'abord une ancienne traduction allemande intitulée *Exemples des Sages de race en race*, ou *Livre de la sagesse* [3]. Elle est attribuée au duc de Wurtemberg, Eberhard Ier [4]; mais selon toute apparence elle a été faite par l'ordre de ce prince, et tout porte à croire qu'elle dérive du *Directorium humanæ vitæ* de Jean de Capoue [5]. C'est encore à cette source qu'a été puisé le livre espagnol intitulé *Recueil d'exemples contre les tromperies et les périls du monde* [6].

Cette dernière version n'est probablement pas la seule qui ait été composée en espagnol. L'existence d'une autre traduction castillane plus ancienne, traduction faite sur une version latine antérieure à celle de Jean de Capoue, et composée sur le texte arabe, a été signalée par le P. Sarmiento, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la poésie et des poëtes espagnols* [7], et par don Rodriguez de Castro, qui, dans le premier tome de sa *Bibliothèque espagnole* [8], en indique un manuscrit appartenant à la bibliothèque de l'Escurial. D'après une conjecture assez plausible du P. Sarmiento, cette version cas-

[1] Silvestre de Sacy, *Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, p. 403. — Voyez ci dessus, p. 284.

[2] Le roman des *Paraboles de Sendabar* étant bien connu du rabbin Joël, qui y a même puisé deux contes intercalés par lui dans sa version hébraïque du *Calila et Dimna*, on peut supposer qu'il a substitué à bon escient le nom de *Sendabar* à celui de *Bidpaï*.

[3] *Beispiele der Weisen von geschlecht zu geschlecht*, ou *Das Buch der Weisheit*. La première édition est sans date, et les bibliographes la rapportent à l'an 1470. Il en existe quatre autres du quinzième siècle et trois du seizième.

[4] Ce prince mourut le 3 juin 1325, après un règne de plus de soixante ans. (*Biographie universelle*, t. LI, p. 271.)

[5] Silvestre de Sacy, *Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, p. 443-446.

[6] *Exemplario contra los enganos y peligros del mundo*. La première édition de ce livre a été faite à Burgos en 1498, in-folio, par Maestre Fadrique Aleman de Basilea. On en a signalé trois autres.

[7] Voyez les *Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, p. 433.

[8] *Bibliotheca espanola*. Madrid, 1786, in-fol., t. Ier, p. 637 et 638.

tillane aurait été composée en 1251 par l'ordre de l'infant Alphonse, depuis Alphonse X, surnommé le Sage. Cette traduction castillane qui n'a pas été imprimée, mais dont l'existence est suffisamment constatée par le témoignage du P. Sarmiento et de Rodriguez de Castro, est d'autant plus curieuse qu'elle révèle une version latine composée dès la première moitié du XIII[e] siècle.

Il y a quelque apparence que ce fut cette dernière version castillane qui, à son tour, servit de modèle pour la composition d'une traduction latine faite par l'ordre de Jeanne de Navarre, femme du roi Philippe-le-Bel. Au commencement du XIV[e] siècle, cette princesse chargea un savant médecin, nommé Raymond de Béziers (*Raymundus de Biterris*), de traduire en latin un manuscrit espagnol[1] qui renfermait une version du *Calīla et Dimna*. Raymond se mit à l'œuvre ; il n'acheva son travail que plusieurs années après la mort de la princesse qui le lui avait commandé, et il eut l'honneur de présenter son livre au roi en 1313, aux fêtes de la Pentecôte. Un des deux manuscrits de cet ouvrage, appartenant à la bibliothèque du roi, est sans doute celui qui fut offert à Philippe-le-Bel, comme en font foi la beauté de l'écriture et des ornemens et plusieurs miniatures renfermant des portraits du roi et des princes de sa famille[2].

Une traduction en langue vulgaire, composée probablement sur la version latine de Raymond de Béziers, faisait partie de la *Librairie* du roi Charles V, ainsi que le prouve l'inventaire de Gilles Mallet[3] ; mais ce manuscrit est malheureusement du nombre de ceux qui se sont perdus. Quant aux deux ouvrages que Gabriel Cottier et Pierre de La Rivey[4] publièrent, le premier en 1556[5], le second en 1579[6], ils étaient traduits de deux imitations libres du *Calila et Dimna* ayant pour type la version latine de Jean de Capoue et composées par Ange Firenzuola et le Doni, auteurs florentins du XVI[e] siècle.

C'est en 1644, pour la première fois, que parut une version française des *Apologues de Bidpaï*, faite directement d'après une langue orientale. Le *Livre des Lumières* de David Sahid[1] est la traduction des quatre premiers livres de l'*Anwari Sohaïli* (Lumières canopiques), c'est-à-dire de la version persane du *Livre de Calila et Dimna*[2], et cet ouvrage doit être signalé parce qu'il a fourni à La Fontaine[3] plusieurs de ses belles fables. Plus de vingt ans après, en 1666, le P. Poussines, savant jésuite, donna, sous le titre d'*Exemples de la sagesse des anciens Indiens*[4], une traduction latine du *Calila et Dimna*, composée sur la version grecque de Siméon Seth. Le grand volume *in-folio* qui recèle ce travail n'a point échappé à la curiosité du bon La Fontaine, et on trouve dans son recueil plusieurs fables qu'il n'a pu puiser qu'à cette source.

La version de l'*Homayoun-nameh*[5] que le célèbre traducteur des *Mille et une Nuits* avait composée, ne parut qu'après sa mort[6], et ce ne fut que longtemps après que Cardonne[7] la compléta.

Enfin la série des traductions du livre de *Calila et Dimna* en langues européennes est close par une

[1] Voyez dans les *Notices et extraits des manuscrits* (t. X, II[e] partie, p. 3 et suiv.) la notice de l'ouvrage de Raymond, par M. Silvestre de Sacy.

[2] Ce manuscrit, qui est intitulé *Liber de Dina et Kalila*, porte le n° 8504.

[3] *Inventaire de la Bibliothèque de Charles V*, chambre basse, n° 159, manuscrit de la bibliothèque du roi, n° 8364.

[4] La Rivey est beaucoup plus connu comme auteur dramatique, et son théâtre est encore aujourd'hui recherché des curieux. (Voyez l'*Histoire de la Poésie française au seizième siècle*, par M. Sainte-Beuve.) On doit aussi à La Rivey la traduction des *Facétieuses Nuits de Straparole*.

[5] *Plaisant et facétieux Discours sur les animaux*. Lyon, 1556, in-16. Cet ouvrage est la traduction de celui de Firenzuola, qui est intitulé *La prima veste de Discorsi degli animali*, et qui se trouve à la tête du recueil imprimé sous le titre de *Prose di M. Agnolo Firenzuola Fiorentino*. In Fiorenza, 1548, in-8°.

[6] *Deux livres de Filosofie fabuleuse : le premier prins des discours de M. Ange Firenzuola, Florentin... le second, extraict des traictez de Sandebar, Indien, philosophe moral..., par Pierre de La Rivey, Champenois*. Lyon, 1579, in-16. La seconde partie de l'ouvrage de La Rivey est extraite de celui de Doni, qui a pour titre *La Filosofia morale del Doni tratta da molti antichi scrittori*. Venezia, 1552, in-4°. Voyez pour plus de détails l'*Essai sur les Fables indiennes*, p. 68 et 69.

[1] *Livre des Lumières*, ou *la Conduite des rois, composé par le sage Pilpay, Indien; traduit en français par David Sahid, d'Ispahan, ville capitale de la Perse*. A Paris, chez Siméon Piget, 1644, petit in-8°. M. de Sacy (*Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, p. 430) pense que l'orientaliste Gaulmin a eu beaucoup de part à cette publication.

L'ouvrage de David Sahid ou de Gaulmin a été réimprimé à Paris, sans nom d'auteur, en 1698, sous le titre suivant : *Les Fables de Pilpay, philosophe indien*, ou *la Conduite des rois*.

[2] Voyez ci-dessus, p. 370, 1[re] colonne.

[3] Les six premiers livres des *Fables de La Fontaine*, dont la première édition est de 1668, ne renferment aucune fable orientale; c'est dans les cinq nouveaux livres de Fables, publiés pour la première fois en 1678 et 1679, que se trouvent les imitations de Bidpaï.

[4] *Specimen Sapientiæ Indorum veterum*. Cette version latine est mise en appendice à la suite du premier volume de l'*Histoire grecque de Michel Paléologue*, par Georges Pachymère. Rome, 2 vol. in-folio.

[5] Voyez ci-dessus, p. 370, 2[e] colonne.

[6] *Les Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman, traduites d'Ali-Tchelebi-Ben-Saleh, auteur turc, œuvre posthume, par M. Galland*. Paris, 1724, 2 vol. in-12.

Le travail de Galland a été reproduit avec quelques altérations dans un livre imprimé à Hambourg, en 1750, et intitulé *Fables politiques et morales de Bidpaï, philosophe indien, ou la Conduite des grands et des petits, revues, corrigées et augmentées par Charles Mouton, secrétaire et maître de langue de la cour de S. A. S. et R. monseigneur l'évêque de Lubeck, duc de Slesvig-Holstein*, etc. Quoique ce titre soit celui d'une des réimpressions du *Livre des Lumières*, M. de Sacy, qui a examiné l'ouvrage, a reconnu que c'est la traduction de Galland et non celle de David Sahid que Charles Mouton a reproduite (*Notices et extraits des manuscrits*, t. X, p. 430.)

[7] *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et Lokman, ouvrage commencé par feu M. Galland, continué et fini par M. Cardonne*. Paris, 1778, 3 vol. in-12.

version anglaise[1] et par deux versions allemandes composées sur l'édition du texte arabe que M. de Sacy a publiée en 1816, édition qui est précédée de l'excellent mémoire historique que j'ai eu souvent occasion de citer.

L'étude des productions de la littérature indienne ne date, comme on sait, que des dernières années du XVIII[e] siècle, et ce n'est même que depuis vingt ans que cette étude a fait de véritables progrès en Europe. Jusqu'au moment où l'on a commencé à exploiter cette mine si riche et trop long-temps ignorée, l'original indien du recueil attribué à Bidpaï, celui d'après lequel le médecin Barzouyeh avait composé le livre intitulé par lui *Calila et Dimna*, est resté enfoui dans l'Inde, et l'on aurait pu douter de l'authenticité du récit qui attribuait aux Indiens l'invention de ce livre si des détails offerts par le livre même n'avaient ôté toute incertitude à cet égard.[2] Aujourd'hui le doute n'est plus possible et les travaux de l'illustre Colebrooke et du savant M. Wilson permettent de compléter l'histoire de cet ouvrage célèbre. L'original indien du *Livre de Calila et Dimna*, ou des fables de Bidpaï, est écrit en langue sanscrite et intitulé *Pantcha-tantra* (les cinq sections), ou *Pantchopâkhyana*[3] (les cinq collections de contes). La rédaction actuelle de ce livre n'est probablement pas très-antérieure à l'époque où Chosroès Nouschirvan envoya dans l'Inde le médecin Barzouyeh pour qu'il se procurât ce célèbre traité de morale et de politique[4]. Jusqu'à présent il n'a été ni publié en sanscrit ni complètement traduit dans une langue européenne. Seulement le savant indianiste Wilson en a donné une analyse avec quelques extraits dans le premier volume des *Transactions de la société asiatique de Londres*, et M. l'abbé Dubois en a publié à Paris, en 1826, une traduction très-libre composée d'après trois versions appartenant aux langues vulgaires de la presqu'île de l'Inde[5].

Le *Pantcha-tantra* a été plusieurs fois imité ou abrégé dans son pays natal, et il n'est peut-être pas un seul des idiomes vulgaires de l'Inde qui n'en possède une traduction plus ou moins exacte. On en a cité deux imitations en sanscrit même. L'une est intitulée *Kathâmrita-nidhi*[1], ou *trésor de l'Ambroisie des contes*; l'autre, beaucoup plus célèbre et bien plus répandue, a pour titre *Hitopadésa*, ou *Instruction salutaire*. Le texte de ce dernier ouvrage a déjà été imprimé trois fois[2]; et la dernière édition, due aux soins de MM. de Schlegel et Lassen, ne laisse rien à désirer[3]. Deux savans indianistes, Charles Wilkins[4] et William Jones[5], ont publié chacun une traduction anglaise de l'*Hitopadésa*, et M. de Schlegel en promet une que l'on attend avec impatience. L'*Hitopadésa*[6] a été traduit du sanscrit en persan et du persan en hindoustani.

Après avoir énuméré les différentes traductions ou imitations de l'original des Fables de Bidpaï[7], c'est-à-dire du *Pantcha-tantra*, tant en langue orientale qu'en langue européenne, je crois à propos de donner un court précis de ce livre, afin que l'on puisse mieux comprendre, en lisant la traduction de Galland et de Cardonne, les modifications que le livre original a subies en passant dans les diverses langues de l'Orient.

Le *Pantcha-tantra*, ainsi que l'indique son titre, est divisé en cinq sections précédées d'une introduction qui établit un lien entre les cinq parties de l'ouvrage. Chaque section se compose d'un apologue principal, dans lequel sont encadrés d'autres apologues récités à l'appui d'une moralité par les person-

[1] *Kalila and Dimna or the Fables of Bidpai, translated from the arabic by the rev. Windham Knatchbull*. Oxford, 1819, in-8°.

[2] Silvestre de Sacy, *Mémoire historique*, p. 5-7; — *Notices et extraits des manuscrits*, t. X, p. 258, 1re partie.

[3] *Analytical account of the Pancha-tantra illustrated with occasional translations by Horace Hayman Wilson*. (*Transactions of the royal Asiatic society of Great-Britain and Ireland*, vol. Ier. London, 1827, in-4°.)

[4] Voyez l'*Essai sur les Fables indiennes*. Paris, Techener, 1838, in-8°, p. 28, — et le premier volume des *Transactions de la Société asiatique de Londres*, p. 163.

[5] *Le Pantcha-tantra, ou les cinq Ruses, fables du brame Vichnou-Sarma; Aventures de Paramarta et autres contes, le tout traduit pour la première fois sur les originaux indiens, par M. J.-A. Dubois, ci-devant missionnaire dans le Meissour*, etc. Paris, 1826, in-8°.

« Le choix que nous publions, dit M. l'abbé Dubois dans sa préface, a été extrait sur trois copies différentes, écrites l'une en tamoul, l'autre en télougou et la troisième en canada, sous le titre de *Pantcha-tantra*, qui signifie les *cinq ruses*. Nous avons tiré de cet ouvrage tous les apologues qui peuvent intéresser un lecteur européen, et nous en avons omis plusieurs autres dont le sens et la morale ne pouvaient être entendus que par le très-petit nombre de personnes versées dans les usages et les coutumes indiennes auxquelles ces fables font allusion. » (P. VIII.)

La traduction du *Pantcha-tantra* par M. Dubois diffère essentiellement de l'analyse de M. Wilson.

[1] Colebrooke, *Translations of the royal asiatic society*, t. I, p. 200.

[2] La première édition, publiée à Sirampour en 1804 par Carey, est très-fautive et ne se recommande que par une préface de Colebrooke. La seconde, qui a paru à Londres en 1810, n'est pas moins incorrecte que l'autre.

[3] *Hitopadesas, id est institutio salutaris. Textum codd. mss. collatis recensuerunt... A. G. a Schlegel et Ch. Lassen*. Bonnæ ad Rhenum, 1829, in-4°.

[4] *The Heetopades of Veeshnoo-sarma... translated from an ancient manuscript in the sanskreet language with explanatory notes by Charles Wilkins*. Bath, 1787, in-8°.

[5] *Hitopadesa of Vishnu-sarman* (*Works of sir William Jones*. London, 1799, in-4°, vol. VI).

[6] Voyez pour plus de détails sur cet ouvrage l'*Essai sur les Fables indiennes*, p. 30 et 73.

[7] L'origine du nom de *Bidpaï* est fort obscure. Suivant Abou'lfazl, ce nom signifie *médecin compatissant*; on l'a rapproché en conséquence du mot sanscrit *vaidya*, qui signifie *médecin*. Il serait encore possible qu'il dérivât de *vidyâpriya*, ami de la science, ou de *vêdapâ*, lecteur du Véda; mais tout cela est fort douteux (Voyez Roebuck, *préfac. du Khirad Afroz*, p. II et III.)

nages de la fable principale et semés de vers sentencieux [1].

Dans l'introduction [2], Amara-sacti, roi de Mihilaropya (Mehhpour), ville de l'Inde méridionale, ayant trois fils également dépourvus de savoir et de zèle pour l'étude, convoque ses conseillers, leur expose les inquiétudes que font naître en lui l'ignorance et l'inapplication de ses enfans et leur demande le moyen de tirer les jeunes princes de cette mauvaise voie. Un des conseillers lui fait l'éloge du profond savoir du brahmane Vichnou-sarma et l'engage à confier à ce savant homme l'éducation des jeunes princes. Le roi mande Vichnou-sarma, qui promet d'apprendre en six mois aux fils de son souverain la morale et la politique (*Nîti-sâstra*).

Le docte brahmane, prenant sous sa direction les jeunes princes, compose pour leur usage les cinq chapitres du *Pantcha-tantra*. Par la lecture de cet ouvrage, les facultés intellectuelles de ses jeunes élèves s'étant développées à un haut degré en six mois, le *Pantcha-tantra* acquit dans le monde une grande renommée.

Le premier et le plus étendu des cinq chapitres du livre sanscrit est intitulé *Mitra-bhéda*, ou *la Rupture de l'amitié*, et répond au cinquième chapitre du *Calila et Dimna*. Il a pour but de mettre en garde les rois contre les artifices et les manœuvres perfides que des fourbes adroits emploient pour parvenir à semer la division entre un prince et ses amis les plus dévoués. Les personnages de l'apologue principal sont le roi lion *Pingalaca*, le taureau *Sandjivaca*, son confident, et deux chacals courtisans du lion nommés *Carataca* et *Damanaca*, et dont les noms ont été altérés dans la version arabe en ceux de *Calila* et *Dimna*. Jaloux de la faveur de Sandjivaca, ces deux chacals réussissent, par leurs rapports calomnieux, à persuader au lion que le taureau conspire contre lui, et au taureau que le lion en veut à sa vie. La mort du malheureux favori, tué par son maître, est la conséquence de cette trahison.

Les contes ou apologues encadrés dans ce petit drame sont au nombre de vingt-six [3], dont un grand nombre ont passé dans le *Calila et Dimna*, ainsi qu'on le verra par les notes jointes à la traduction des Fables de Bidpaï par Galland et Cardonne [4].

Le second chapitre du *Pantcha-tantra*, intitulé *Mitra-prâpti*, ou *l'Acquisition des amis*, répond au septième chapitre du *Calila et Dimna* arabe, et au troisième de la version persane et de la version turque. L'objet de ce chapitre est de démontrer les avantages de l'association et de faire voir que les êtres faibles doivent s'unir entre eux par les liens d'une amitié sincère et s'entr'aider dans les circonstances difficiles. Les personnages du récit principal sont un rat, une corneille, une gazelle et une tortue, qui, en se prêtant un mutuel secours, parviennent à se tirer d'affaire. La fable de La Fontaine intitulée *le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat* [1] n'est autre chose qu'une imitation abrégée de ce chapitre, composée d'après le *Livre des Lumières* de David Sahid, et dont les fables accessoires ont été élaguées. Ce second chapitre, moins étendu que le premier, ne contient que huit fables dans l'original sanscrit. La première des fables de ce chapitre du *Pantcha-tantra* est celle d'un oiseau à deux becs, dont l'un jaloux de l'autre, qui refuse de partager avec lui du nectar, avale du poison et fait périr l'oiseau [2]. L'apologue, bien anciennement connu, intitulé *les Membres et l'Estomac* offre quelque ressemblance avec cette fable. La dernière, celle de *l'Éléphant délivré de ses liens par un rat* [3], est peut-être le type de l'apologue ésopique du *Rat et du Lion* [4].

Le troisième chapitre du *Pantcha-tantra* est intitulé *Kâkoloûkika*, ou *l'Inimitié des Corbeaux et des Hiboux*. Il correspond au huitième chapitre du *Calila et Dimna* arabe, et au quatrième de la version persane d'Hosséin Vaëz et de la version turque. Le but moral du principal apologue est de faire connaître le danger de se fier à des inconnus ou à des ennemis qui se couvrent du masque de l'amitié. Le roi des corbeaux, jaloux de celui des hiboux, forme le projet de détruire ses ennemis, et, pour y réussir plus sûrement, il charge un de ses conseillers intimes de s'introduire parmi les hiboux. Le corbeau y parvient au moyen d'une ruse qui rappelle l'histoire de Zopyre. Dépouillé de ses plumes, couvert de sang, il est trouvé au pied d'un arbre par des hiboux qui le conduisent à leur roi ; le nouveau venu gagne la confiance du roi des hiboux en dépit des efforts de ses ministres, et il fait connaître aux corbeaux les moyens de détruire leurs ennemis, qui finissent par être étouffés dans la caverne qui leur sert de demeure.

Le quatrième chapitre du *Pantcha-tantra* est intitulé *Labdhapranasana*, ou *De la perte des choses acquises*, et correspond au neuvième chapitre du *Calila et Dimna*, où les douze fables de l'original

[1] Wilson, *Analyse du Pantcha-tantra*. (*Transactions de la Société asiatique de Londres*, t. Ier, p. 158 et 159.)

[2] Cette introduction ne se trouve pas dans le *Calila et Dimna*; elle y est remplacée par un récit de la mission de Barzouyeh dans l'Inde, en quête du *Livre de Calila et Dimna*, par une dissertation d'Abdallah sur ce livre et par une histoire de Barzouyeh attribuée à Buzurjmihr, ministre de Nouschirvan. Ces trois chapitres sont en outre précédés d'une introduction composée par un auteur plus moderne. J'en donnerai plus loin un précis.

[3] Tous les manuscrits ne donnent pas exactement le même nombre.

[4] On trouvera parmi les contes choisis, placés à la suite du recueil de Bidpai, les plus curieuses des fables du *Pantcha tantra* qui n'ont point passé dans le *Calila et Dimna*.

[1] Liv. XII, fab. 15.

[2] Wilson, *Analyse du Pantcha-tantra*, p. 171. trad. franç., p. 33

[3] Wilson, *Anal. acc.*, p. 172.— *Pantcha tantra*, trad. franç., p. 12.

[4] La Fontaine, liv. II, fab. 11.

indien sont réduites à deux. L'apologue principal, dont les personnages sont un singe et un animal aquatique fabuleux nommé *makara*, a pour objet de prouver qu'on perd souvent par imprudence un bien acquis avec peine. Parmi les douze fables de ce chapitre, je remarque d'abord un conte qui fait voir que les femmes indiennes, en dépit de l'espèce de servitude à laquelle les condamne le législateur suprême Manou [1], sont bien souvent les maîtresses au logis et soumettent leurs maris à leurs caprices. Le ministre Vararoutchi souffre qu'on lui rase la tête pour plaire à sa femme; son royal maître Nanda laisse la sienne lui mettre une bride dans la bouche, et sa capricieuse moitié, montant sur son dos, le force à la promener ainsi en hennissant comme un cheval [2].

La fable qui suit rappelle l'apologue ésopique bien connu de *l'Âne vêtu de la peau du Lion* [3]. Un blanchisseur, propriétaire d'un âne, le couvre de la peau d'un tigre pour effrayer ceux qui viennent dans son champ; mais l'âne se trahit par son braiment et il est battu par les gens du village [4].

Je trouve un rapport frappant entre l'apologue qui vient après celui-ci et la fable ésopique intitulée *la Proie et l'Ombre*. La femme d'un villageois abandonne son mari pour suivre un galant et emporte avec elle tout ce qu'elle possède. Arrivée au passage d'une rivière, elle se laisse persuader de confier à son amant son avoir et ses vêtemens pour les porter de l'autre côté, après quoi il viendra la chercher. Le misérable, au lieu de tenir sa promesse, se sauve en emportant le paquet, et la pauvre femme, ainsi abandonnée, voit venir un chacal ayant un morceau de viande à sa gueule. Le chacal, apercevant un poisson au bord de l'eau, dépose ce qu'il tient pour s'emparer du poisson; mais cette nouvelle proie lui échappe et un vautour emporte le morceau de viande. La malheureuse femme ne peut pas s'empêcher de rire de cet accident, et le chacal lui dit: « Votre conduite n'a pas été plus sage que la mienne, car vous êtes ici nue sur le bord de l'eau, et vous n'avez ni mari ni galant [5]. »

Le cinquième et dernier chapitre est intitulé *Aparikchita-kâritwa*, ou *la Conduite inconsidérée*, et a pour but de montrer le danger de la précipitation. Il correspond au dixième chapitre du *Kalila et Dimna* [1], où les douze fables de l'original se trouvent réduites à deux.

Ce livre commence par une fable dont voici le précis et à laquelle se rattachent toutes les autres.

Un banquier, nommé Manibhadra, malgré sa bonne conduite et son attention à s'acquitter de ses devoirs religieux, perd tout ce qu'il possédait par un revers de la fortune et prend la résolution de se laisser mourir de faim. Pendant la nuit, le dieu des trésors lui apparaît sous la forme d'un mendiant de l'ordre des *Djaïnas* et l'engage à ne pas se désespérer: « Tu as toujours honoré les dieux, lui dit-il, et je ne t'abandonnerai pas: demain matin je me présenterai à toi de nouveau sous le costume que tu vois; prends un bâton, frappe-moi sur la tête et je me changerai en un monceau d'or. »

Le lendemain matin, le banquier, se rappelant cette apparition, attend impatiemment le personnage annoncé par son rêve; enfin il paraît, et après un coup de bâton donné par Manibhadra, le mendiant est changé en un tas d'or. Un barbier, que la femme du banquier avait fait venir pour lui faire les ongles, ayant tout vu, s'imagine sottement qu'il suffit de frapper sur la tête d'un mendiant djaïna pour obtenir le même résultat. En effet, il se rend au couvent voisin, attire chez lui plusieurs religieux sous un prétexte, et lorsqu'ils sont arrivés, il leur donne à tous de grands coups de bâton sur la tête; plusieurs tombent morts sur la place, les autres se sauvent en jetant les hauts cris et on arrête le barbier, qui est condamné à être pendu [2].

Le cinquième chapitre du *Pantcha-tantra* est le dernier de l'ouvrage. Le brahmane Vichnou-sarma demande alors aux princes ses élèves s'ils sont suffisamment instruits? Les princes répondent qu'ils sont imbus de tous les devoirs d'un souverain, et le roi, charmé de l'instruction acquise par ses fils dans le cours de six mois, comble le docte brahmane de biens et de faveurs [3].

[1] Voyez les *Lois de Manou*, liv. IX, st. 2 et 3. Les drames qui nous dévoilent la vie intérieure nous offrent un tableau un peu en contradiction avec les prescriptions du législateur.

[2] C'est de conte que dérive celui que Cardonne a publié dans ses *Mélanges de littérature orientale* (Paris, 1770, in-12, t. Ier, p. 16), sous le titre du *Vizir sellé et bridé*, et le *Lai d'Aristote* a sans doute la même origine. (Voyez les *Fabliaux*, traduits par Legrand d'Aussy, t. Ier, p. 272 et 281, édition de 1829.)

[3] La Fontaine, V, 21. — Ésope, édition de Coray, fable 258 p. 168.

[4] Wilson, *Anal. acc*, p. 181.

[5] Wilson, *Anal. acc.*, p. 181. — Il est à remarquer que la rédaction ordinaire de l'apologue *du chien portant un morceau de viande* s'éloigne un peu pour les détails de la fable indienne (voyez l'*Ésope de Coray*, fable 200, p. 135), et que le rapport est bien plus saillant dans la même fable du recueil grec attribué à Syntipas. (Voyez *Syntipæ philosophi persæ fabulæ LXII, græcè et latinè*; *edidit* C. F. *Matthæi*. Lipsiæ 1781; in-8°, p. 22.) La même remarque s'applique à la fable de Lokman intitulée *Le Chien et le Milan*. (*Fables de Lokman, surnommé le Sage, traduites de l'arabe par M. Marcel*. — Paris, 1803, in-18, p. 125.) L'apologue du chien qui lâche sa proie est cité comme exemple dans la vie de Barzouyeh du *Calila et Dimna* (*Kal. and Dim.*, p. 76.)

[1] *Kal. and Dim.*, p. 200 et 273. — *Fables indiennes de Bidpaï*, ch. vi.

[2] Wilson, *Anal. acc.*, p. 182. — *Pantcha-tantra*, traduction française, p. 217. — *Hitopadès*, p. 215. — *Contes d'un perroquet*, p. 217 de la traduction française. — L'histoire du derviche Abounadar, qu'on lit dans les *Contes orientaux* du comte de Caylus, est une imitation de cette fable. (Voyez la suite des contes de cette collection.)

[3] J'ai déjà dit quelques mots de deux imitations du *Pantcha-*

Le *Pantcha-tantra*, ainsi que je l'ai déjà fait observer, a subi de grandes modifications en passant dans les autres idiomes orientaux. La version arabe intitulée *Calila et Dimna*, composée elle-même sur l'ancienne version pehlevie de Barzouyeh, par Abdallah-Ibn-Almocoffa, offre plusieurs chapitres entièrement étrangers à l'original sanscrit et sur lesquels il est à propos de donner quelques détails. En tête du *Calila et Dimna* se trouve une introduction attribuée à un personnage appelé Behnoud, fils de Sahwan, et plus connu sous le nom d'Ali, fils d'Alschah Farezi. M. de Sacy ne la croit pas fort ancienne, se fondant sur ce qu'elle ne se trouve ni dans la version persane de Nasrallah, ni dans la version grecque de Siméon Seth, ni dans la traduction hébraïque attribuée au rabbin Joël[1]. Voici la substance de cette introduction, d'après la traduction abrégée qu'en a donnée M. de Sacy.

Alexandre, après avoir soumis les rois de l'Occident, tourna ses armes victorieuses vers l'Orient. Il triompha de tous les souverains de la Perse et des autres contrées qui osèrent lui résister. Dans sa marche pour entrer dans l'empire de la Chine, il fit sommer le prince qui régnait alors sur l'Inde, et qui se nommait Four, de reconnaître son autorité et de lui faire hommage. Four, au lieu d'obéir, se prépara à la guerre et prit toutes les mesures propres à assurer son indépendance. Alexandre, qui n'avait jusque-là éprouvé que de faibles résistances, instruit des préparatifs formidables du roi de l'Inde, craignit de recevoir dans cette occasion quelque échec qui terminât la gloire de ses armes ; les éléphans des Indiens lui inspiraient sûrtout une grande crainte. Il résolut d'avoir recours à la ruse, et, après avoir consulté les astrologues sur le choix du jour le plus favorable à l'exécution de ses desseins, il fit faire, par les plus habiles ouvriers qui suivaient son armée, des figures creuses de chevaux et de cavaliers en bronze, il fit remplir l'intérieur de ces figures de naphte et de soufre, il ordonna qu'après les avoir revêtues de harnois et d'habits, on les plaçât sur le premier rang de son armée, et qu'au moment d'engager le combat, on mît le feu aux matières inflammables qu'elles contenaient. Le jour choisi pour l'action étant arrivé, Alexandre fit faire une nouvelle sommation au roi indien. Celui-ci n'y obéit pas plus qu'à la première, et les deux armées s'ébranlèrent. Four avait placé ses éléphans sur la première ligne ; les gens d'Alexandre, de leur côté, firent avancer les figures de bronze, qui avaient été chauffées. Les éléphans ne les eurent pas plutôt saisies avec leurs trompes que, se sentant brûler, ils jetèrent par terre ceux qui les montaient et prirent la fuite, foulant aux pieds et écrasant tous ceux qu'ils rencontraient. Toute l'armée indienne étant ainsi culbutée et mise en déroute, Alexandre appela à grands cris Four à un combat singulier. Le monarque indien accepte le défi et se présente aussitôt sur le champ de bataille. Les deux champions combattirent une grande partie du jour, sans que la victoire se déclarât ni pour l'un ni pour l'autre. Alexandre commençait à désespérer du succès, lorsque son armée, par ses ordres, pousse un grand cri. Le roi indien, croyant que ses troupes étaient attaquées inopinément par des forces ennemies sorties d'une embuscade, se retourna pour voir ce que c'était, et Alexandre, profitant de cet instant, lui porta un coup qui le précipita de son cheval ; d'un second coup il l'étendit mort. L'armée indienne recommença alors le combat, bien déterminée à périr ; cependant, vaincue de nouveau, elle céda aux promesses d'Alexandre. Le vainqueur, après avoir mis ordre aux affaires de ce pays et en avoir donné le gouvernement à un de ses officiers, qu'il établit roi à la place de Four, quitta l'Inde pour suivre l'exécution de ses projets. A peine se fut-il éloigné que les Indiens secouèrent le joug qu'il leur avoit imposé et se choisirent pour souverain un homme de la race royale nommé Dabschelim.

Lorsque le nouveau souverain se vit affermi sur le trône, il exerça sur ses sujets une tyrannie sans bornes. Il y avait alors dans cette partie de l'Inde un brahmane, nommé Bidpaï, qui jouissait d'une grande réputation de sagesse et que chacun consultait dans les occasions importantes. Ce brahmane chercha par ses conseils à ramener Dabschelim à la vertu ; mais le roi, indigné de sa témérité, le fit jeter dans un cachot. Il s'écoula un long espace de temps sans que

tantra composées dans l'Inde même et en sanscrit. La première, intitulée *Kathâmrita-nidhi* (Trésor de l'ambroisie des contes), est un abrégé dans lequel on a suivi l'original pour le récit en diminuant la partie poétique. La seconde imitation sanscrite, celle qui a pour titre *Hitopadésa*, ou *instruction salutaire*, s'éloigne beaucoup de l'original, et deux vers de l'introduction de l'*Hitopadésa* nous apprennent que ce livre est tiré du *Pantcha-tantra* et d'autres ouvrages. Dans l'introduction, un roi de Pâtalipoutra, nommé Soudarsana, honteux de l'ignorance de ses fils, confie le soin de leur instruction au brahmane *Vichnou-sarma*, que nous avons déjà vu dans le *Pantcha-tantra* figurer pour le même office, et qui fait successivement à ses élèves quatre récits formant les quatre chapitres du livre et dans lesquels sont amenées un certain nombre de fables. Le premier chapitre, intitulé *Mitra-lâbha* (l'Acquisition des amis), répond au second du *Pantcha-tantra* et a de même pour but de démontrer les avantages que procure l'association aux êtres faibles ; le second, qui a pour titre *Souridh-bédha* (la Rupture de l'amitié), fait connaître, comme le premier chapitre du *Pantcha-tantra*, le danger de prêter l'oreille aux insinuations des fourbes qui cherchent à semer la discorde entre un prince et ses meilleurs amis ; le troisième chapitre, intitulé *Vigraha* et ayant pour sujet la guerre des oies et des paons, démontre, de même que le troisième chapitre du *Pantcha-tantra*, le danger de se fier à des inconnus ; le quatrième chapitre, intitulé *Sandhi* (la Paix), n'a de commun avec le *Pantcha-tantra* que quelques fables. On voit que cet arrangement diffère notablement de celui de l'original ; on remarque de plus dans l'*Hitopadésa* un certain nombre de fables qu'on ne trouve pas dans le *Pantcha-tantra*, de même qu'il en est beaucoup de ce dernier ouvrage qui n'ont point passé dans l'*Hitopadésa*.

[1] *Mém. hist.*, p. 15.

Dabschelim pensât à Bidpaï. Une nuit qu'il cherchait inutilement à se rendre compte de quelque problème relatif aux révolutions des astres, il se ressouvint de Bidpaï, se repentit de son injustice, et faisant venir le brahmane, il lui ordonna de lui répéter ce qu'il lui avait dit la première fois. Bidpaï obéit, et Dabschelim, après l'avoir écouté avec attention, lui déclara qu'il voulait lui confier l'administration de son royaume. L'administration de Bidpaï fut heureuse, et Dabschelim désirant ensuite, à l'exemple des rois ses prédécesseurs, attacher son nom à quelque célèbre ouvrage de morale, chargea le savant conseiller de composer un livre qui contînt les préceptes les plus importans de la sagesse. Bidpaï, voulant satisfaire le roi, se livra pendant un an à la méditation avec un de ses disciples et produisit ensuite le *Livre de Calila et Dimna*[1].

Après cette introduction vient le chapitre intitulé *de la Mission de Barzouyeh dans l'Inde*. Les différentes traductions du *Livre de Calila et Dimna* présentent dans ce chapitre une différence assez notable relativement au motif qui détermina le voyage du docteur persan. Suivant presque tous les manuscrits du texte arabe, d'accord avec la version grecque de Siméon Seth et avec la traduction persane de Nasrallah, ce fut Nouschirvan qui, ayant entendu parler avec éloge du *Livre de Calila*, chargea Barzouyeh d'aller dans l'Inde chercher ce trésor de sagesse[2]. Au contraire, dans la version espagnole, dont un fragment a été publié par don Rodriguez de Castro; dans la traduction latine de Jean de Capoue, composée d'après la rédaction hébraïque du rabbin Joël; dans la traduction latine de Raymond de Béziers, et enfin dans un manuscrit arabe du *Calila et Dimna*, il est dit que Barzouyeh, ayant lu dans un livre que certaines montagnes de l'Inde produisaient une herbe ayant le pouvoir de rendre la vie aux morts, sollicita du roi Nouschirvan la permission d'aller recueillir cette herbe merveilleuse dans le pays où on la trouvait. Arrivé dans l'Inde, le docte médecin reconnut, après des recherches infructueuses, que ce n'était là qu'une allégorie et que cette herbe offrait l'emblème du *Livre de Calila et Dimna*, dont les sages préceptes pouvaient communiquer aux ignorans une nouvelle existence[3]. La même tradition se trouve dans un épisode du grand poëme persan intitulé *Schahnameh*, épisode qui a pour sujet le voyage de Barzouyeh[4].

Le troisième chapitre est une introduction composée par le traducteur arabe Abdallah-Ibn-Almocaffa. Ce morceau est parsemé d'apologues ingénieux, mais qui ne sont pas empruntés à l'original sanscrit.

[1] Silvestre de Sacy, *Mém. historique*, p. 16 et 22. — *Kalila and Dimna*, p. 1 et 32.

[2] Silvestre de Sacy, *Mém. hist.*, p. 23.

[3] Silvestre de Sacy, *Mém. hist.*, p. 22 et 23.

[4] *Notices et extraits des manuscrits*, t. X, p. 148.

La vie de Barzouyeh forme le quatrième chapitre. Cette biographie, qui fut composée par Buzurjmihr, fils de Bakhtegan, à la prière de Barzouyeh et dans laquelle il est censé parler lui-même, renferme sur ce célèbre médecin et sur l'époque à laquelle il a vécu des détails d'un grand intérêt. Porté par goût à l'étude de la médecine, Barzouyeh s'y livra d'abord tout entier dans le but de se rendre agréable à Dieu; puis, frappé de la diversité d'opinions religieuses qu'il voyait régner en Perse, il consulta plusieurs docteurs dont les réponses ne lui semblèrent point satisfaisantes, et, renonçant à un examen qui ne pouvait lever ses doutes, il résolut de se consacrer à la pratique de la vertu et de renoncer aux plaisirs du monde. Barzouyeh s'étonnait que des hommes doués de raison négligeassent leurs véritables intérêts pour ne s'occuper que d'objets frivoles. : « Quelques satisfactions sensuelles qui ne durent qu'un instant, voilà pourtant, se disait-il, ce qui occupe toutes leurs facultés et les détourne de soins bien plus importans. » Pour faire sentir la vanité et le danger des plaisirs du monde, le docteur persan se sert d'une allégorie trop singulière pour être passée sous silence : « On ne peut mieux assimiler le genre humain qu'à un homme qui, fuyant un éléphant furieux, est descendu dans un puits; il s'est accroché à deux rameaux qui en couvrent l'orifice, et ses pieds se sont posés sur quelque chose qui forme une saillie dans l'intérieur du même puits: ce sont quatre serpens qui sortent leurs têtes hors de leurs repaires; il aperçoit au fond du puits un dragon qui, la gueule ouverte, n'attend que l'instant de sa chute pour le dévorer. Ses regards se portent vers les deux rameaux auxquels il est suspendu, et il voit à leur naissance deux rats, l'un noir, l'autre blanc, qui ne cessent de les ronger. Un autre objet cependant se présente à sa vue : c'est une ruche remplie de mouches à miel; il se met à manger de leur miel, et le plaisir qu'il y trouve lui fait oublier les serpens sur lesquels reposent ses pieds, les rats qui rongent les rameaux auxquels il est suspendu et le danger dont il est menacé à chaque instant de devenir la proie du dragon, qui guette le moment de sa chute pour le dévorer. Son étourderie et son illusion ne cessent qu'avec son existence. Ce puits, c'est le monde rempli de dangers et de misères; les quatre serpens, ce sont les quatre humeurs dont le mélange forme notre corps, mais qui, lorsque leur équilibre est rompu, deviennent autant de poisons mortels; ces deux rats, l'un noir, l'autre blanc, ce sont le jour et la nuit, dont la succession consume la durée de notre vie; le dragon, c'est le terme inévitable qui nous attend tous; le miel enfin, ce sont les plaisirs des sens, dont la fausse douceur nous séduit et nous détourne du chemin où nous devons marcher[1]. »

[1] Silvestre de Sacy, *Mém. hist.*, p. 26 — On retrouve cette allégorie dans le roman grec intitulé *Histoire de Barlaam et de Josaphat*. Ce livre, attribué à saint Jean Damascène, qui vivait au huitième siecle de notre ère, renferme plusieurs apo-

Avec le cinquième chapitre, intitulé *le Lion et le Taureau*, commencent les rapports du *Pantcha-tantra* avec le *Calila et Dimna*. Ces deux livres offrent entre eux de notables différences, mais l'original du *Calila et Dimna* en pehlevi ou persan ancien étant perdu, il est impossible de savoir quel a été le plus infidèle de Barzouyeh ou d'Abdallah-Ibn-Almocaffa. Quoi qu'il en soit, plusieurs apologues ont subi des modifications considérables; d'autres, en assez grand nombre, ont été omis; quelques autres enfin ont été ajoutés [1]; quatre de ces derniers ont passé dans le recueil de La Fontaine, qui les avait probablement puisés dans la version latine du père Poussines [2]. Ces fables sont: *le Chat et le Rat* [3], *les Deux Perroquets*, *le Roi et son Fils* [4], *la Lionne et l'Ours* [5], *le Marchand*, *le Gentilhomme*, *le Pâtre et le Fils de roi* [6].

J'ai parlé plus haut de deux traductions persanes du *Livre de Calila*, composées, l'une par Nasrallah [7], l'autre par Hosséin Vaëz, et qui est intitulée *Anwari-Sohaïli* [8]. L'auteur de cette dernière version s'est donné les plus grandes libertés. Les *Prolégomènes* et la *Vie de Barzouyeh* ont disparu et sont remplacés par une introduction de l'invention d'Hosséin; il a de plus introduit dans son livre un grand nombre de fables nouvelles. La Fontaine, ainsi que je l'ai dit plus haut, a souvent mis à profit l'*Anwari-Sohaïli* par l'intermédiaire de la traduction abrégée composée par David Sahid, sous le titre de *Livre des Lumières*, et il y a puisé le sujet d'un assez grand nombre de fables qui seront signalées dans les notes, entre autres les *Deux Pigeons*.

La traduction turque de l'*Anwari-Sohaïli* intitulée *Homayoun-Nameh* est une reproduction assez fidèle du livre persan et n'en diffère que fort peu.

C'est de ce dernier ouvrage turc que Galland a composé une traduction française publiée après sa mort sous le titre de *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman, traduits d'Ali-Tchelebi-ben-Saleh, auteur turc*. On a déjà fait observer avec raison que ce titre est inexact, attendu que les apologues de Bidpaï n'ont rien de commun avec ceux de Lokman et que le livre turc ne renferme aucune fable qui se trouve dans le recueil arabe; j'ai cru en conséquence devoir effacer le nom de Lokman du titre de l'ouvrage, et j'ai dû hésiter d'autant moins que le nom du fabuliste arabe ne figure point sur le titre du manuscrit autographe de Galland que la bibliothèque du roi possède, et que ce manuscrit porte: *Les Fables indiennes politiques et morales de Bidpaï, bramine ou philosophe indien*. Le nom de Lokman est donc, selon toute apparence, une interpolation de l'homme de lettres chargé de publier le travail de l'orientaliste et qui aura cru donner au livre un attrait de plus. La réimpression que l'on donne aujourd'hui a été faite sur l'édition publiée par Cardonne en 1778 et revue sur le manuscrit de Galland.

La préface de l'édition de 1778 offre les détails qui suivent sur la version turque des fables de Bidpaï

« Ali-Tchelebi-ben-Saleh, molla très-habile qui enseignait la théologie et le droit suivant les principes du mahométisme à Andrinople, crut rendre service à sa nation en traduisant ces contes en langue turque. Il préféra pour son ouvrage la traduction d'Hosséin Vaëz, supérieure à toutes celles qui avaient paru: il y travailla pendant vingt années et la dédia à sultan Souleiman; c'est Soliman second, l'ami de François I[er] et l'ennemi de Charles-Quint. Ce molla donna à son ouvrage le titre d'*Homayoun-nameh*, ou Livre impérial.

» Après avoir mis la dernière main à son livre, il en fit mettre deux exemplaires au net; il en présenta un à Loutfi-Pacha, alors grand visir, et le supplia de faire parvenir le second au sultan.

» L'auteur, qui s'attendait à des louanges, peut-être à des récompenses, fut bien mortifié d'essuyer de la part du visir des reproches assez amers. Vous devriez pleurer, lui dit ce ministre, un temps que vous eussiez mieux employé à travailler à la décision de quelque question du droit des musulmans; mais le bon accueil du sultan et les bienfaits dont il combla Ali-Tchelebi le consolèrent de la mauvaise réception du visir. Ce prince, qui aimait les belles-lettres, enchanté de cet ouvrage, nomma Ali-Tchelebi cadi ou juge de Brousse, dignité très-considérable, et qui lui frayait le chemin à celle de cadiasker ou même de mufti. En vain le visir, honteux de s'être trompé, et ne voulant point revenir de son erreur, fit des représentations au sultan.

» Ce livre, depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis environ l'an 1540, est regardé par les savans de l'empire ottoman comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la langue turque puisse être susceptible. »

A. LOISELEUR DESLONGCHAMPS.

logues d'origine orientale. — Voyez l'*Histoire de Barlaam et de Josaphat, roy des Indes, composee par Sainct-Jean Damascène et traduicte par Jean de Billy*. Paris, 1574, in-12, p. 57 verso.)

[1] Nasrallah, auteur d'une version persane du *Calila et Dimna*, reconnaît que plusieurs des chapitres de ce livre ne faisaient point partie du recueil primitif. Outre les prolégomènes, ces chapitres ajoutés sont:

Les aventures d'Iladh, Baladh, Irakt, et Kibarioun; le Moine et son hôte; le Voyageur et l'Orfèvre; le fils du roi et ses compagnons. — Cette indication n'est pas complète.

[2] *Specimen Sapientiæ Indorum veterum*. (Voy. plus haut, p. 372, 2e colonne, note 4).

[3] La Fontaine, livre VIII, fab. 22.

[4] La Fontaine, liv. X, fab. 12.

[5] La Fontaine, liv. X, fab. 13.

[6] La Fontaine, liv. X, fab. 16.

[7] Voyez ci-dessus, p. 370, 1re colonne, et les *Notices et extraits*, t. X, p. 94 et suiv.

[8] Voyez ci-dessus, p. 370, 1re colonne. L'*Anwari-Sohaïli* a été imprimé deux fois à Calcutta, en 1805 et en 1824. Il en a paru, en 1828, à Bombay, une édition lithographiée.

CONTES

ET

FABLES INDIENNES, DE BIDPAI.

TRADUITES D'ALI TCHELEBI-BEN-SALEH, AUTEUR TURC;

PAR GALLAND ET CARDONNE.

AVENTURE D'HOMAYOUN-FAL [1].

Entre les choses mémorables dont les histoires des siècles passés font mention, rien n'est plus remarquable que ce que l'on raconte d'un empereur de la Chine. Sa puissance et sa grandeur étaient si extraordinaires que l'univers était rempli de son nom et de ses vertus; il s'était même rendu si redoutable aux sultans et aux khans ses voisins qu'ils se trouvaient honorés d'être ses tributaires et de se dire ses esclaves. Il avait la magnificence de Feridoun, la majesté de Gemschid [2], les forces d'Alexandre-le-Grand et la gravité de Darius. Ses ministres étaient remplis de sagesse; les gouverneurs de ses provinces, expérimentés dans la guerre; ses conseillers, gens de probité et distingués par leur savoir. Ses trésors étaient remplis de pierreries, d'or et d'argent; ses armées composées de braves soldats et de troupes innombrables. Il était vaillant, libéral et juste : sa valeur le faisait triompher de tous ceux qui entreprenaient de troubler la tranquillité de son règne. Il enrichissait ses sujets par ses libéralités et les rendait heureux par sa justice. Ce prince s'appelait Homayoun-fal, c'est-à-dire *Heureux augure*, nom qui lui fut donné à l'occasion de ce qu'au moment de sa naissance on conçut les plus grandes espérances de ce qu'il devait être un jour.

Le visir qui administrait les affaires de son empire avait les mêmes inclinations, et, après lui, il servait de père à ses sujets par le soin qu'il prenait de les rendre heureux. Il était naturellement touché de compassion pour tous les affligés qui avaient recours à lui. Sa valeur à la guerre ne le cédait en rien à sa prudence dans les conseils. Il étouffait dès leur naissance tous les troubles capables d'interrompre le repos de l'état. Son habileté dans les affaires publiques et particulières était montée à un tel point qu'un seul de ses conseils eût procuré la paix à cent peuples armés les uns contre les autres, de même qu'une seule de ses lettres eût conquis à son prince un climat entier. En quelque fâcheux événement qu'il se trouvât, il était inébranlable et aussi ferme qu'un navire à l'ancre dans la tempête la plus violente. Enfin sa vigilance prévint, dans tous les cas, jusqu'à la moindre apparence de révolte et de sédition. Aussi le bonheur qui accompagnait toujours ses entreprises, lui avait-il fait donner le nom de *Khogesteh-raï*, ou *Heureux conseil*. Homayoun-fal, qui avait une parfaite connaissance de sa capacité, n'entreprenait rien sans le consulter.

Un jour le monarque, accompagné de ce sage ministre et des gouverneurs de ses états, qui faisaient alors l'ornement de sa cour, sortit de sa capitale pour prendre le divertissement de la chasse et jouir de la beauté de la campagne. Dès qu'il fut arrivé dans la plaine qui avait été choisie, les lions, les léopards, les tigres, les cerfs, les daims, les lièvres, les lapins et les renards furent épouvantés par le bruit des chevaux et les cris des chasseurs; et

[1] Cette introduction est tout entière de l'invention du traducteur persan des *Fables de Bidpai*. (Voyez p. 378.)

[2] Anciens rois qui jouent un grand rôle dans les annales fabuleuses de la Perse.

si quelques-uns d'eux étaient assez heureux pour éviter une grêle de flèches dont l'air était obscurci, ils étaient aussitôt arrêtés par les chiens qui ne les épargnaient pas. En même temps les éperviers et les faucons lâchés de la main, après avoir, à l'imitation de l'aigle, qui pénètre jusqu'au cieux, percé l'air et s'être élevés à perte de vue, fondaient sur les oiseaux et se repaissaient de leur sang. La chasse fut enfin si complète qu'en peu de temps on ne vit plus de bêtes courir par la campagne ni oiseaux voler dans l'air, ce qui obligea Homayoun-fal de la faire cesser après en avoir pris tout le divertissement qu'il pouvait souhaiter. Il permit à ses gens de prendre le devant, et reprit le chemin de son palais au petit pas avec son grand visir et le reste de sa cour.

La chaleur était si excessive ce jour-là qu'Homayoun-fal, ne pouvant plus en supporter l'incommodité, se tourna du côté du grand visir : Arrêtons-nous, lui dit-il, il est contre le bon sens non-seulement de marcher, mais même de se mouvoir par une chaleur aussi vive. Je suis fâché, dit-il, de n'avoir pas fait apporter mon pavillon; ton esprit inventif ne pourrait-il pas en cette occasion me trouver un abri où je puisse attendre le retour de la fraîcheur?

— Sire, répondit le visir, votre majesté, qui est le soleil de ses états et l'ombre de Dieu, devrait être à l'abri des atteintes de l'astre qui éclaire l'univers. Pour moi, cette incommodité m'est tolérable avec le bonheur et l'avantage d'être à l'ombre de ses bonnes grâces. Mais puisqu'il s'agit de conserver une santé si précieuse et si nécessaire à ses peuples, il est juste de la mettre à couvert de cette chaleur insupportable. La montagne que nous voyons est couverte de verdure depuis le haut jusqu'en bas ; elle est la plus agréable que l'on puisse souhaiter par les ruisseaux d'eau vive qui y coulent et par la quantité de rossignols qui y font un ramage charmant. Votre majesté pourra rester autant qu'il lui plaira sur le bord de l'eau, à l'ombre des arbres dont elle est bordée.

Le grand visir n'avait pas achevé de parler que le sultan marchait du côté qu'il lui avait marqué et pressait le pas pour être plus tôt délivré de l'incommodité qu'il éprouvait. Quoique la montagne fût fort haute, néanmoins elle n'était pas difficile, et l'on y montait de la plaine presque insensiblement par un chemin un peu détourné. Son cheval, qui égalait l'Alborat[1] en vitesse, le porta en peu de temps jusqu'au sommet, où il fut agréablement surpris de voir mille beautés et d'apercevoir une plaine d'une si longue étendue que l'on n'en voyait pas plus l'extrémité que celle des sables des déserts. La verdure qui couvrait la montagne, les ruisseaux dont elle était arrosée, la fraîcheur que l'ombrage des arbres touffus y procurait, l'émail des fleurs qui embaumaient l'air de leur odeur, le doux concert des oiseaux qui y faisaient leur séjour ordinaire, et enfin la beauté des cyprès, des pins, des sapins et des platanes, plantés si près les uns des autres qu'ils semblaient se donner la main et n'être là que pour faire honneur à ceux qui venaient y chercher du repos, rendaient ce lieu si charmant que le sultan ne put voir tant d'agrémens réunis sans s'imaginer être dans un paradis terrestre.

Au milieu de ce jardin, formé par les soins de la nature, était un grand bassin d'eau si claire que les poissons, de couleur d'argent, semblaient autant de nouvelles lunes qui donnaient de la lumière dans ce miroir des cieux. Ce fut sur le bord de ce bassin que le grand visir fit poser le siége de campagne du sultan et que ce monarque, qui avait déjà mis pied à terre, s'assit et commença à jouir de la fraîcheur qu'il cherchait. Alors les courtisans et les officiers qui l'accompagnaient s'éloignèrent par respect et le laissèrent en liberté avec le grand visir pour aller se reposer à l'écart.

La première chose que firent le sultan et le grand visir fut, dans leur entretien, de comparer avec plaisir la chaleur incommode qu'ils venaient de souffrir à la douceur de l'air qu'ils respiraient et de réciter là-dessus des vers dont le sujet était que l'état agréable où ils se trouvaient était bien différent de celui dont ils venaient d'éprouver la rigueur, puisqu'au sortir des plaines arides et brûlantes d'un désert affreux, ils se trouvaient transportés dans un jardin délicieux et frais.

Ensuite, comme s'ils eussent oublié le soin et l'embarras de toutes sortes d'affaires, ils firent plusieurs réflexions sur les ouvrages merveilleux et infinis du Créateur; ils louèrent sa toute-puissance et cet art avec lequel il per-

[1] L'Alborat ou le Bourak, selon les rêveries du mahométisme, est la monture qui enleva Mahomet au ciel et qui lui en fit faire le voyage en si peu de temps que l'eau de son pot de chambre, qu'il avait renversé en partant, n'avait pas achevé de se vider lorsqu'il fut de retour. (*Note de l'édition de 1778.*)

fectionnait tous ses ouvrages, et la manière dont il avait disposé sur cette montagne, avec tant d'éclat et de sagesse, une si grande variété de plantes. Puis passant à d'autres pensées, ils récitaient des vers qui marquaient que le rossignol ne se posait pas sur les roses vermeilles qu'ils voyaient devant leurs yeux pour chanter les louanges de Dieu, parce que les épines dont elles étaient environnées étaient autant de langues qui faisaient le même office. Ensuite ils en récitaient d'autres qui signifiaient que quelquefois Dieu prenait plaisir à faire transporter sur le dos des zéphirs les feuilles qui tombaient des branches des rosiers, et que d'autres fois il humectait d'une douce pluie le pied du cyprès pour lui fournir une sève abondante et lui donner lieu de s'élever plus haut. Rien enfin ne se présentait à leurs yeux qui ne leur donnât lieu d'exercer leur mémoire et de faire paraître la vivacité de leur esprit.

Près de l'endroit où ils étaient assis, il y avait un arbre d'une hauteur si démesurée qu'il égalait ou même surpassait les colonnes du paradis terrestre et les poutres qui avaient servi à la construction de l'arche de Noé. Ses branches étaient toutes rompues, et il était si vieux que non-seulement il ne portait plus de feuilles ni de fruits, mais même, semblable à ces vieillards décrépits, il n'avait plus de mouvement; de sorte qu'à le voir on pouvait dire que le vent d'aquilon lui avait enlevé plumes et ailes, et que le temps, qui renverse tout, l'avait déjà endommagé de sa faulx; quoiqu'il fût en cet état, son tronc était rempli d'essaims d'abeilles qui y déposaient leur miel.

Elles y travaillaient encore lorsque le sultan, jetant les yeux par hasard sur cet arbre, s'attacha fortement à remarquer ces petits animaux et fut surpris de leur industrie merveilleuse: leurs mouvemens et l'application avec laquelle ils travaillaient lui causèrent une si grande admiration qu'il ne put s'empêcher de s'adresser à son visir, dont les vastes connaissances s'étendaient sur toutes choses. Dites-moi quel dessein ont ces petits oiseaux, qui volent avec tant de légèreté, de s'assembler autour de cet arbre et ce qu'ils prétendent en allant et venant de côté et d'autre dans ce bocage? A qui appartient cette armée si nombreuse, qui est le chef de ce petit peuple? à qui obéit-il?

Le visir reprenant la parole avec respect: Sire, répondit-il, ces animaux, malgré leur petitesse, sont très-utiles par le profit que l'on peut retirer de leur conduite admirable. Ce sont des mouches à miel, qui ne font de mal à personne, et leur nature est telle qu'il semble qu'elles soient animées de l'esprit de Dieu, qui les fait agir en toutes choses, et exécutent sa volonté comme toutes les autres créatures. Elles ont un roi, qui se nomme Iasoub, plus gros de corps qu'elles, sous les ordres de qui elles tremblent comme la feuille d'un saule et tombent devant lui comme les feuilles desséchées dans l'automne au souffle impétueux de l'aquilon. Il fait sa résidence dans une demeure carrée et bien éclairée, en forme de palais. Pour marque de sa grandeur et pour l'exécution de ses ordres, il a un visir, des huissiers de sa chambre, des tchaoux, des lieutenans, des portiers et des gardes. Ses favoris, ses courtisans et ses sujets ont un esprit merveilleux, et ils sont si expérimentés dans l'architecture qu'ils lui bâtissent eux-mêmes son palais avec tant d'art que Simmar[1] et Archimède, ces architectes célèbres, seraient surpris en voyant un édifice si admirable bâti par un peuple d'insectes. Le palais achevé, le roi reçoit le serment des mouches à miel ses sujettes, par lequel elles s'engagent à ne se souiller d'aucune ordure. Conformément à cet engagement, on ne les voit jamais se poser que sur des feuilles de roses, d'hyacinthe, de basilic et sur toutes sortes de fleurs belles et fraîches; elles en tirent une nourriture délicate dont se forme dans leur estomac le suc admirable que nous appelons miel, qui sert à composer une boisson très-utile pour la santé. Lorsqu'elles retournent à leur demeure, les portiers examinent avec soin si elles ne sont pas sales. Quand elles sont pures, ils leur donnent entrée; si au contraire elles sont infectées d'ordures, ils les tuent aussitôt de leur aiguillon. Lorsque, par négligence, les portiers en laissent entrer quelques-unes d'impures, le roi, qui s'en aperçoit, en fait lui-même la recherche, et après avoir fait venir les portiers et les coupables au lieu du supplice, il fait d'abord punir de mort les portiers et ensuite les mouches à miel convaincues d'avoir contrevenu à la discipline de l'état, afin que ce terrible exemple en impose à ceux qui auraient la hardiesse de tomber dans la même faute. Les histoires rapportent que c'est à l'exemple des

[1] Simmar était un architecte célèbre chez les anciens Persans (*Note de l'édition de* 1778.)

abeilles que le fameux empereur Gemschid établit le premier des portiers, des gardes, des huissiers de sa chambre et des lieutenans à sa cour et se fit dresser un trône; que depuis lui, les autres rois mirent la dernière perfection au bel ordre que l'on remarque présentement dans leurs cours et dans leurs armées.

Lorsque le visir eut cessé de parler, le sultan, curieux de voir ces merveilles par lui-même, s'approcha de l'arbre et observa pendant quelque temps avec surprise la construction de leur palais, le bel ordre qu'on y gardait, la majesté avec laquelle toutes choses s'y passaient, la modestie des courtisans, la conduite, les manières et les mouvemens de chaque abeille en particulier. Il admira ce corps de petits animaux, qui agissaient par l'instinct que Dieu leur avait donné, et convaincu enfin qu'elles faisaient toutes leur devoir avec action, qu'elles ne se repaissaient que de nourriture très-délicate, ne buvant que de l'eau très-pure; qu'elles vivaient ensemble sans se faire mal les unes aux autres et se gouvernaient avec l'exactitude de la pointe d'un compas, qui ne sort point de la circonférence qu'elle décrit, il ne put s'empêcher de s'écrier: Heureux l'état où les plus élevés et les plus puissans se comportent avec la même retenue que s'ils étaient les plus petits! Ensuite, s'adressant au visir: Il est surprenant, dit-il, que ces abeilles, quoique sauvages, n'aient pas d'animosité les unes contre les autres, qu'elles ne se servent de leur aiguillon que pour prendre leur nourriture et qu'elles montrent tant de douceur, quoiqu'elles paraissent avoir un air farouche. Tout le contraire se remarque parmi les hommes: on se chagrine les uns et les autres, on ne songe qu'à insulter ou à se venger, et l'on n'a d'autre embarras que celui d'être continuellement sur ses gardes.

Le visir reprit alors la parole: Sire, dit-il, ces animaux, que votre majesté vient de considérer avec tant d'application et tant de profit, ne se gouvernent tous que par un seul instinct; mais il en est autrement des hommes, qui ont chacun un naturel différent. Comme ils sont composés d'âme et de corps, c'est-à-dire de deux choses bien différentes, l'une subtile et l'autre grossière, de lumière et de ténèbres, d'une substance qui domine et d'une substance qui est dominée, d'un être relevé et en même temps d'un être vil et bas, l'un veut l'emporter sur l'autre, et c'est ce qui fait en eux toutes les différences que l'on y remarque. De là vient qu'ils s'abandonnent à la convoitise, à l'envie, à la haine, à la colère, aux cruautés, aux injures, à la médisance, aux impostures, à la calomnie, enfin à toutes les passions déréglées; ils négligent de s'appliquer à la connaissance de leurs propres défauts pour faire un examen sérieux de ceux d'autrui et jeter du ridicule sur le bien qu'il fait.

Le sultan, pénétré de ces paroles, reprit ainsi: Puisque les hommes, et particulièrement ceux qui lâchent la bride à leurs passions, sont faits de la manière que vous venez de les représenter, le plus sûr serait d'abandonner le monde et de se jeter dans une profonde retraite où l'on travaillerait à corriger ses mœurs. Peut-être que par ce moyen l'on éviterait le risque où l'on est de se laisser corrompre en restant parmi eux. Selon mon sentiment, il faut se tirer du milieu de cette mer orageuse et gagner le rivage. Je n'avais pu concevoir jusqu'à présent que le véritable repos consistât dans l'éloignement de la foule des hommes; je connais enfin qu'il est plus dangereux de les fréquenter que d'être environné de vipères, et qu'il est très-difficile de se sauver en leur compagnie. Je ne suis plus étonné, d'après cela, que tant de saints personnages aient pu se résoudre à choisir une caverne pour demeure et à passer le reste de leurs jours dans la pauvreté; je vois bien qu'ils se sont réglés sur ce principe de morale qui dit que le bon sens consiste à se cacher. En effet, le véritable contentement se trouve dans la retraite, et il vaut mieux vivre dans les ténèbres que dans un chaos de mœurs corrompues. Ainsi comme un homme de bien, qui veut se conformer entièrement à Dieu et jouir du calme de son âme, doit rompre tout commerce avec les humains, c'est le parti que je me décide à prendre, afin que lorsqu'il plaira à l'Être-Suprême de me rappeler à lui, je sois entièrement détaché du monde et de ses erreurs.

A ce discours, le visir, voyant que l'intention du sultan était d'abandonner toutes choses, voulut le détourner de cette résolution: Sire, lui dit-il, tout ce que vient de dire votre majesté est véritable et procède d'un génie très-éclairé. Je conviens que la société des hommes corrompt souvent le cœur et jette dans de grands égaremens, que la retraite fait rentrer

en soi-même, tant pour ce qui regarde l'intérieur que l'extérieur; néanmoins, tout bien considéré, d'habiles gens et d'une intelligence profonde soutiennent que la société est préférable à la solitude, parce que c'est dans le monde qu'on acquiert plus de vertus en combattant les vices.

Le sentiment de ces sages est qu'il ne faut pas abandonner le grand monde, parce que, disent-ils, l'on est en danger de perdre l'esprit et le bon sens dans la retraite. Votre majesté se souviendra aussi de la maxime de sa religion[1] qui rejette la vie solitaire et qui dit qu'il n'y a pas de célibat dans la religion musulmane, et elle en tirera cette conséquence, que la société lui est préférable. De plus, comment peut-on s'imaginer qu'il faille préférer la solitude à la vie civile, lorsque Dieu met les hommes dans la nécessité d'avoir besoin les uns des autres? De là il est aisé de conclure qu'il faut rechercher la société.

A ces choses, j'ajouterai à votre majesté que les hommes ne pouvant vivre sans un secours mutuel, il est impossible qu'ils se le donnent s'ils ne vivent ensemble. Supposons qu'un homme dans la solitude veuille vivre, se vêtir et se faire une maison : pour être en état de pourvoir à sa subsistance, il faut d'abord qu'il se fasse des instrumens propres à labourer la terre. Pendant qu'il y travaillera, demeurera-t-il sans nourriture? C'est cependant tout ce qu'il pourrait faire dans le cour de sa vie que d'achever, je ne dis pas tous les instrumens et tout l'attirail qui lui serait nécessaire, mais même la moindre partie de tout cela. C'est à ce sujet que des sages ont dit qu'il fallait que mille ouvriers eussent employé leur travail avant de pouvoir porter un morceau de pain à la bouche. Cela fait voir qu'un homme seul ne peut rien sans secours, et ce secours ne peut s'obtenir que par la société. Ainsi, loin que l'on puisse prétendre que la vie solitaire soit avantageuse à l'homme, ce que je viens de dire fait connaître que c'est une vie dans laquelle il est impossible de subsister et que votre majesté doit se tenir à l'état dans lequel elle se trouve; car, à le bien prendre, la vie solitaire est une vie de gens qui ne peuvent ou qui ne veulent rien faire.

[1] C'est la religion mahométane. On a déjà eu occasion de relever cette erreur des conteurs orientaux. (Voyez une note des *Mille et une Nuits*, p. 479.)

— C'est la philosophie, reprit le sultan, et les connaissances que vous avez, qui vous font dire de si belles choses. Mais, quoique vous puissiez dire, vous ne pourrez vous empêcher de convenir que les hommes ne peuvent vivre en communauté sans avoir des différends, des disputes et des procès les uns avec les autres; il faut juger ces procès; on ne peut donner gain de cause aux uns sans désoler les autres en les condamnant. Si ceux qui auront perdu leur procès sont opiniâtres et ne veulent pas s'en tenir à la décision prononcée, jugez quel désordre ce doit être.

— A cela, repartit le visir, je répondrai à votre majesté qu'il n'est pas si difficile d'étouffer les disputes et les procès qu'elle s'imagine en observant la loi constante et certaine qui veut que chaque particulier se contienne dans les bornes de son devoir et de son état et soit réprimé dès qu'il en sort. C'est par cette observation que l'on arrive à la distribution de la justice, qui consiste dans la médiocrité, et la médiocrité n'est autre chose que la réduction de chaque chose dans ses propres limites. Je supplie votre majesté de se souvenir de la maxime qui dit que la médiocrité est la règle de toutes les affaires.

— Voilà, dit le sultan Humaioun-fal, qui est le mieux du monde; mais qui sera le particulier assez sage pour administrer cette justice avec équité? Le visir reprit aussitôt sans hésiter : Sire, celui que Dieu aura choisi pour commander aux autres. Comme les hommes négligent de faire leur devoir, par le penchant qu'ils ont à se gouverner selon leurs passions, Dieu leur donne un chef pour les obliger à pratiquer ce qui est selon l'ordre de la justice et à s'abstenir de ce qui lui est opposé.

— Mais quelles qualités, demanda le sultan, doit avoir ce chef que vous dites? car vous le chargez d'une fonction qui demande bien des soins et beaucoup d'exactitude, et je ne sais s'il est aisé d'en trouver qui puisse s'en acquitter dignement.

— Ce chef, sire, répondit le visir, doit avoir une connaissance profonde des règles du gouvernement et de ce qu'il y a de plus singulier dans la distribution de la justice; autrement sa puissance ne sera pas assurée et ses états seront exposés à changer de maître. Un empire n'est affermi que par la justice : tout l'univers ne subsiste que par elle.

Il faut aussi que ce chef connaisse parfaitement les personnes de la plus haute qualité et les principaux officiers de ses états, afin qu'il sache, autant qu'il est possible, proportionner ses égards pour eux selon leur rang et leur mérite. Il n'est pas moins nécessaire qu'il connaisse jusqu'à quel point il doit tenir ses peuples dans la soumission afin qu'il en tire tout le service et tout le secours qu'il en doit attendre. Il doit particulièrement s'étudier à connaître ceux qui approchent le plus près de sa personne, parce qu'il y en a peu qui soient assez dévoués aux intérêts de leur souverain pour n'avoir autre chose en vue que le bien de ses états et la conservation de sa personne.

Cette connaissance est d'autant plus importante que la plupart abusent du rang qu'ils tiennent à la cour pour mieux exécuter leurs desseins pernicieux, et loin d'avoir de la reconnaissance envers l'auteur de leur élévation, ils ne cherchent qu'à lui susciter mille troubles et mille embarras. Si d'un côté le prince s'imagine qu'il en tire des services, il a de l'autre mille sujets de chagrin de leur conduite. Les belles paroles ne leur manquent jamais pour capter son estime; leur véritable intention, la plupart du temps, n'est que d'en tirer de nouvelles faveurs. Ils cachent leur avidité et leur intérêt sous le voile d'une modestie affectée, et le plus souvent, ils ont une haine et une envie mortelle les uns contre les autres.

Le prince doit avoir une aversion toute particulière pour ces derniers, qui sont beaucoup plus nuisibles à l'état qu'ils ne lui sont avantageux, et employer tous les moyens possibles pour les éloigner de sa personne dès qu'il s'aperçoit de leurs mauvais desseins et de leurs cabales afin d'en arrêter les suites dangereuses. Si, au lieu de se garder d'eux, il écoute leurs discours trompeurs et néglige de pénétrer dans ce qu'ils se sont proposé, il peut donner lieu à un bouleversement général. Il ne doit donc pas prêter l'oreille à ces sortes de personnes, parce qu'elles n'agissent que par la haine et l'envie qu'elles ont dans le cœur; et si elles se sentent soutenues, elles peuvent en un moment mettre tout en combustion. Si le prince joint à sa pénétration la vigilance la plus exacte, il se gardera facilement des surprises qu'elles pourraient lui faire et découvrira la vérité à travers leurs mensonges. Par son attention à les observer, il évitera non-seulement le trouble et le désordre, mais il arrivera même au plus haut degré d'autorité et de grandeur, et la vigilance jointe avec la modération seront la base de son bonheur et de celui de ses peuples.

Après qu'il se sera fait une étude des maximes de la sagesse et des règles de la justice, qui constituent le gouvernement de son empire, il est encore très-important à un monarque de prendre conseil de personnes sages et consommées dans les affaires, et avoir soin que ses états soient peuplés et cultivés et que ses sujets vivent heureux et contens; c'est de cette manière que Dabschelim, ce puissant roi des Indes, gouverna autrefois par les sages conseils du fameux Bidpaï, pour servir de modèle comme il le fit, à tous les monarques de l'univers qui vinrent après lui. Ce fut aussi par ce moyen qu'il jouit d'un règne paisible et de longue durée, conformément à ses souhaits, et qu'à sa mort il laissa cette grande réputation, qui le rend si recommandable à la postérité. Cette réputation doit être l'objet et le but d'un grand monarque qui aspire à la gloire, parce que de toute la grandeur et de tout l'éclat dont il jouit en ce monde, c'est la seule chose qui reste après lui.

Aux noms de Dabschelim et de Bidpaï, le sultan se sentit épanouir le cœur de la même manière qu'un bouton de rose s'ouvre le matin au souffle d'un doux zéphir. Il y a longtemps, dit-il au grand visir, que je désire être informé de l'histoire de Dabschelim et de son bramine[1] et d'entendre le récit de leurs entretiens les plus particuliers. Quelque soin que j'aie pris jusqu'à présent de me procurer cette satisfaction, je n'ai trouvé personne qui m'en ait pu dire la moindre chose. Mais je loue Dieu de ce que vous savez une histoire que depuis si longtemps je désire d'apprendre. J'ai trouvé enfin ce que je cherchais, et je me vois au moment de jouir de ce que je demandais à Dieu avec tant de ferveur. Je me flatte que vous ne me remettrez pas à un autre temps et que dès à présent vous me ferez part des discours que ces deux personnes si illustres eurent ensemble sans omettre rien de tant de choses exquises dont je veux profiter.

Les marques de ma reconnaissance vous fe-

[1] Les bramines ou mieux brahmanes, sont, comme on l'a vu, les membres de la classe sacerdotale chez les Indiens. (Voyez une note des *Mille et une Nuits*, p. 612.)

ront connaître à quel point je me tiendrai obligé du plaisir que j'attends de vous. Comme je prétends que mes sujets tirent tout l'avantage des sages conseils que je vais entendre, cela doit vous faire juger de l'estime que j'en ferai. Ne doutez pas aussi que je ne sache très-bien que la langue du sage est la clé du trésor de la sagesse. Ouvrez donc ce trésor et parlez. Vous ne pouvez rien faire qui mérite davantage mon approbation et celle de tout le monde que d'exposer à votre souverain des choses dont il puisse faire son profit, puisqu'il s'agit de la tranquillité et du bonheur de ses peuples.

Le grand visir, qui avait l'esprit présent et une grande facilité de s'énoncer, ne put se dispenser d'obéir au sultan son maître, qui le pressait si obligeamment. Il lui donna la satisfaction qu'il souhaitait, et raconta dans les termes suivans et avec toute l'éloquence dont il était capable l'histoire qu'il demandait.

HISTOIRE DE DABSCHELIM ET DE BIDPAI.

Sire, dit le grand visir, dans les anciennes histoires qui sont parvenues à ma connaissance, j'ai lu que dans les Indes noires, qui font dans l'univers le même effet de beauté qu'une mouche sur un beau visage, il y avait un monarque fortuné et glorieux par le nombre de ses victoires et de ses conquêtes, ou plutôt, pour parler selon le langage du pays qui lui était soumis, un roi doué de qualités si excellentes qu'il était capable de gouverner tout le monde; aimant ses sujets, gouvernant avec une justice si exacte qu'il avait entièrement banni la tyrannie de ses états et que ses peuples vivaient dans un repos parfait sous son règne; il portait le nom de Dabschelim.

La grandeur de Dabschelim était parvenue à un si haut degré d'élévation qu'aucun autre monarque de son temps ne pouvait lui être comparé; son unique occupation était de donner tous ses soins aux affaires les plus importantes de son empire. En mille endroits il avait des éléphans d'une grandeur si prodigieuse que les autres ne paraissaient être que des chameaux auprès d'eux, et les troupes dont ses armées étaient composées étaient si nombreuses que l'on n'en savait pas le détail. Son empire, dans sa vaste étendue, était très-peuplé, et ses sujets étaient si bien traités qu'ils menaient une vie heureuse et exempte de misère. Il faut ajouter que rien n'était plus magnifique que sa cour. Il possédait lui seul enfin tous les avantages que les autres monarques avaient tous ensemble. Environné de tant de grandeur, il ne dédaignait pas de prendre connaissance des différends qui naissaient entre ses sujets et de les concilier; il se chargeait surtout des affaires qui regardaient le gouvernement, parce qu'il jugeait que la nécessité de son devoir était indispensable sur ce point.

Après que ce bel ordre fut établi dans ses provinces et qu'il eut éloigné les ennemis de ses frontières, il employait l'heureux repos dont il jouissait à présider aux fêtes magnifiques qu'il donnait à toute sa cour, où il invitait tous les savans de distinction de tel état que ce fût, et là il donnait lieu à des entretiens très-agréables qui lui faisaient un véritable plaisir.

Un jour il fit préparer un superbe festin et y assista en personne assis sur son trône. L'on y servit tout ce qu'il y avait de plus délicat et de plus recherché, tant pour les viandes que pour la boisson; les viandes étaient servies dans des plats d'or massif et les différentes boissons dans des coupes de même métal au bruit des fanfares de toutes sortes d'instrumens. Après les charmes de la table et de la musique, pour satisfaire l'esprit aussi bien que le corps, il témoigna qu'il souhaitait s'entretenir sur des matières de sciences et de morale dont il pût tirer quelque profit. Pour en fournir lui-même la matière, il fit plusieurs questions à ses courtisans et aux savans touchant ce qui regardait les bonnes mœurs, et il exigea que chacun parlât, à son rang, sur une vertu, en fit la description et en exposât tous les avantages.

Le discours dont il fut le plus touché fut celui qui eut la libéralité pour sujet. En effet, après que l'on eut satisfait à ce qu'il avait proposé, chacun tomba d'accord que cette vertu surpasse toutes les autres et qu'elle doit leur être préférée dans la pratique, parce qu'il n'y a aucune créature raisonnable qui ne puisse la pratiquer, et que par elle, entre les autres, l'on se rend digne de la gloire céleste. Cette pensée donna lieu d'en marquer l'excellence en disant que c'est un des arbres plantés dans le paradis, et l'on conclut enfin que la libéralité est si agréable à Dieu que c'est par elle qu'il se laisse apaiser et qu'il fait miséricorde.

Dabschelim, pénétré de ce qu'il venait d'entendre, voulut sur-le-champ mettre en prati-

que une leçon si profitable ; il ordonna sur-le-champ qu'on ouvrît son trésor et qu'on en distribuât toutes les richesses tant aux petits qu'aux grands de sa capitale, sans en excepter les étrangers qui s'y trouvaient : par ce moyen les pauvres, qui furent compris dans cette largesse, devinrent riches. Le reste de la journée fut employé à cette distribution ; et lorsque la nuit eut succédé au jour, Dabschelim se retira dans son appartement et se coucha. Au plus fort de son sommeil, comme son imagination ne lui représentait que des objets agréables, un vieillard vénérable environné de lumière lui apparut en songe, et en l'abordant : « Tu as fait aujourd'hui, lui dit-il une largesse de grandes sommes et tu as épuisé un riche trésor en aumônes. Cette action mérite récompense : demain, dès que le soleil sera levé, monte à cheval et prends ta route vers le levant ; tu trouveras de ce côté-là un trésor proportionné à la haute dignité que tu possèdes, et avec ce trésor, je t'annonce que tu élèveras ta grandeur à un degré si sublime qu'elle arrivera jusqu'aux cieux. » Dabschelim se réveilla à cette bonne nouvelle, et le cœur rempli de joie, il fit sa prière, comme il avait coutume de la faire tous les matins, et remercia Dieu de la faveur qu'il venait de recevoir.

Dabschelim eut à peine achevé sa prière qu'on lui amena un cheval richement enharnaché, selon l'ordre qu'il en avait donné en se levant ; en même temps il mit le pied dans l'étrier et prit le chemin qui lui avait été marqué. Lorsqu'il fut en pleine campagne, il jetait les yeux de tous les côtés et cherchait s'il n'apercevrait rien qui eût rapport à ce qui lui avait été prédit la nuit précédente.

Comme il côtoyait une haute montagne, il aperçut l'ouverture d'une grotte, peu éloignée du chemin, où un bon vieillard, qui y vivait retiré du monde, était assis. Il eut envie de s'entretenir avec lui et détourna son cheval pour aller à la grotte. Dès que le vieillard s'aperçut du dessein de Dabschelim, il se leva et alla au-devant de lui : O vous ! lui dit-il, l'œil de mon cœur, à qui Dieu a donné l'empire du monde, cette demeure est à vous, mettez pied à terre et prenez la peine d'y entrer.

Lorsque Dabschelim fut descendu de cheval et qu'il se fut assis, le vieillard reprit la parole en ces termes : Sire, quoique la chétive retraite d'un misérable accoutumé à souffrir soit fort méprisable en comparaison du palais éclatant d'or et d'azur qui sert d'asile à votre majesté, cependant les anciens monarques vos prédécesseurs ont daigné quelquefois honorer les solitaires de leur présence et leur ont donné des témoignages de leur considération, n'étant portés à le faire que par leur bon naturel et leurs inclinations louables, qui ne les distinguaient pas moins des autres hommes que leur puissance ; d'ailleurs il n'est pas indigne des grands de visiter les pauvres, puisque Salomon, ce roi si puissant, daigna jeter les yeux sur la fourmi.

Dabschelim satisfait du compliment du vieillard, lui témoigna le désir qu'il avait d'être son ami et de trouver l'occasion de l'obliger. Il lui marqua aussi que, malgré la gloire et l'éclat qui l'environnaient, il ne laissait pas d'avoir besoin du secours de ses prières.

Après un entretien de quelques momens, comme Dabschelim se disposait à remonter à cheval et à passer outre : Sire, lui dit-il, quoiqu'un pauvre solitaire tel que moi ne paraisse pas avoir de quoi régaler un hôte du rang de votre majesté selon son mérite, j'ose néanmoins mettre à ses pieds ce qui se trouve en cette grotte : c'est, sire, un trésor très-considérable en or et en argent, en pierreries et autres choses précieuses que mon père m'a laissé en mourant. Je ne me suis pas mis en peine d'en profiter, parce que je suis suffisamment content et satisfait du trésor de la sobriété, qui me suffit pour le bien de mon âme avec une entière résignation à Dieu. Ainsi, comme j'ai trouvé mon repos dans la vie que j'ai embrassée et que j'ai renoncé à toutes les grandeurs du monde, si votre majesté veut bien accepter le présent que je lui fais, elle peut faire enlever tout ce qui se trouvera enfoui dans cette grotte, ce sera de quoi augmenter ses trésors et subvenir aux besoins de ses états.

A ce discours, Dabschelim crut voir l'accomplissement de son songe ; la joie qu'il en ressentit l'engagea à en faire le récit au vieillard et l'espérance qu'il avait de le voir réaliser. Sire, reprit le solitaire, peut-être que le trésor n'est pas convenable à la grandeur de votre majesté ; mais elle ne doit pas le refuser, puisque c'est Dieu qui le lui envoie et que l'on ne doit rien rejeter de ce qui vient de sa part.

Dabschelim commanda aussitôt que l'on mît la main à l'œuvre, et ceux qui s'y employèrent

ne travaillèrent pas longtemps sans découvrir l'ouverture du trésor, d'où ils tirèrent tout ce qui s'y trouva et l'apportèrent devant lui. Outre un grand nombre de couronnes, de bagues, de joyaux, de bijoux, de pendans d'oreilles, de fils de perles, il y avait des coffres d'or massif renfermant quantité de vaisselle d'or et d'argent. Dabschelim fit ouvrir ces coffres; il y vit une quantité prodigieuse de perles, d'émeraudes, de rubis, de diamans et autres pierres précieuses d'un prix inestimable. Parmi tous ces coffres, il s'en trouva un remarquable par les pierreries dont il était enrichi, par les barres dont il était renforcé et par un cadenas d'émail qui le fermait; mais il n'y avait point de clé, et on ne la trouva pas, quelque recherche que l'on fît dans les autres coffres.

Cette difficulté piqua la curiosité de Dabschelim, qui souhaita plus ardemment encore de voir ce qui était renfermé dans ce coffre. Il dépêcha des officiers avec ordre de faire venir en diligence, non pas un, mais plusieurs serruriers. Il fut obéi promptement, et le cadenas rompu, l'on trouva dans ce coffre une cassette enrichie de pierreries dans laquelle était une boîte d'or d'un travail admirable et d'une très-belle forme. Dabschelim la prit, et en l'ouvrant il y trouva un morceau d'étoffe de soie blanche sur lequel étaient écrits des caractères syriaques. Il en fut étonné et demanda ce que ce pouvait être. Quelques-uns dirent que c'était le nom de celui à qui le trésor avait appartenu, d'autres que c'était un talisman qui y avait été renfermé pour sa conservation, et autres choses semblables. Quand chacun eut dit ce qu'il en pensait : Quoi qu'il en soit, dit Dabschelim, il s'agit de lire ces caractères, et je veux absolument savoir ce qu'ils contiennent. Mais de tous ceux qui étaient près de sa personne, aucun ne s'étant trouvé capable de satisfaire sa curiosité, il ordonna qu'on allât lui chercher quelqu'un qui pût lui expliquer ce que ces carctères signifiaient. On découvrit avec peine un philosophe très-savant et très-versé dans les langues étrangères qu'on lui amena. Dabschelim le reçut avec beaucoup d'honneur, et lui présentant le morceau d'étoffe : Je vous ai fait venir, lui dit-il, pour que vous me donniez l'interprétation de cette écriture, qui contient apparemment des choses qui me feront plaisir. Le philosophe, après avoir lu avec attention ce que cet écrit contenait, s'adressa au sultan : Sire, lui dit-il, ceci est un trésor plus considérable que tous les autres par rapport aux bons conseils et aux avis utiles qui y sont contenus; en voici l'interprétation fidèle.

TESTAMENT DU ROI HOUSCHENK *.

Moi Houschenk, qui suis maître du monde, je mets ces richesses en dépôt dans ce lieu pour le grand et puissant empereur des Indes Dabschelim, sur la connaissance que j'ai, par révélation, qu'elles lui sont destinées. Et avec cet or, cet argent et ces joyaux, j'ai fait enfermer ce testament en forme d'instruction, afin qu'il en fasse son profit lors de la découverte de ce trésor.

Il sera averti que ce n'est pas avoir l'esprit juste que de se laisser éblouir par l'éclat de l'or et des pierreries; c'est au contraire une grossièreté manifeste de se laisser séduire par le brillant de ces sortes de choses, semblables aux marchandises de vil prix, qui se gâtent à force de passer d'une main dans l'autre, et à ces fameuses courtisanes qui changent de galant toutes les nuits. Quelle simplicité de rechercher les biens et les grandeurs de ce monde avec tant d'empressement! Qui sont ceux qui en ont joui tranquillement, pour espérer que nous puissions avoir le même avantage? Ce monde ressemble à un os sans moelle, et c'est une demeure où l'on ne doit pas attendre de sûreté. Ce testament est toute autre chose : c'est le fondement et la base de l'administration des états et la véritable règle selon laquelle l'édifice d'un empire doit être élevé. Si ce sage empereur emploie ces instructions pour se bien gouverner, son règne sera ferme et durable, et la renommée de ses belles actions sera glorieusement portée et continuée jusques à la fin des siècles. Les monarques qui les mépriseront, et qui se gouverneront autrement que ce qu'elles prescrivent, doivent s'attendre que leur empire s'ébranlera infailliblement et tombera en

* Houschenk est le nom d'un ancien roi de Perse à qui on attribue un recueil de préceptes moraux intitulé *Giavidan-Khired* (éternelle sagesse). Ce livre, traduit en arabe par Hassan, fils de Sahel, a été ensuite inséré par Abou-Ali Ahmed Ebn-Mescowiah dans un ouvrage d'une plus grande étendue intitulé *Préceptes de conduite des Arabes et des Persans*. M. de Sacy pense avec beaucoup de fondement que c'est le livre de l'*Éternelle sagesse* qui a fourni à l'auteur de la traduction persane du *Calila et Dimna* l'idée de son testament du roi Houschenk. (Voyez dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, IIe série, t. IX, un Mémoire de M. de Sacy sur la *Djavidan-Khired*.)

ruine sans ressource. Ces instructions sont comprises en quatorze articles que voici :

1° Le monarque n'écoutera pas les rapports qu'on lui fera contre ceux qu'il aura une fois admis et élevés au nombre de ses conseillers, parce que celui qui est une fois entré dans la faveur d'un sultan est aussitôt en butte à l'envie de ceux qui sont dans la même faveur. Ces envieux n'ont pas plutôt remarqué que le sultan s'est confirmé dans les bonnes intentions qu'il a pour lui, et qu'il le comble de ses bienfaits, qu'ils emploient toutes les ruses possibles et tous les discours flatteurs dont ils peuvent s'aviser pour le détruire dans son esprit et faire en sorte qu'il n'ait plus la même considération, et qu'il change sa bienveillance en haine et ses bienfaits en mauvais traitemens.

2° Il ne souffrira pas les médisans ni les calomniateurs près de sa personne, parce qu'ils ne sont propres qu'à causer le trouble et la sédition : il ne doit pas hésiter de mettre le glaive en usage pour faire périr le premier qu'il connaîtra être de ce nombre, afin d'éteindre dès son origine le feu qui pourrait s'allumer et faire de grands ravages dans ses états; et il doit se souvenir qu'il n'y a pas d'autre remède au feu qui menace de consumer les mortels que de l'éteindre.

3° Il entretiendra la bonne intelligence entre les ministres et les principaux seigneurs de ses états, parce que les affaires importantes ne peuvent réussir que par leur bonne union, et particulièrement les grandes conquêtes. De même qu'une parfaite beauté peut donner de l'amour à tout le monde, de même aussi une parfaite union est capable de conquérir l'univers.

4° Il ne se laissera pas séduire par les dehors trompeurs ni par les flatteries intéressées et dissimulées de ses ennemis. Quelque amitié et quelque apparence de soumission qu'il remarque en eux, qu'il prenne toujours ses précautions et n'ajoute pas foi légèrement à toutes leurs protestations de bonne intelligence, qui n'est pas plus possible qu'il est vrai qu'il y ait un griffon ou que l'on ait trouvé la pierre philosophale : en fait de politique, jamais un ennemi ne devient ami et jamais l'on ne voit rien de sa part qui annonce une parfaite union.

5° Lorsque, après beaucoup de peines et de travaux, il sera venu à bout de ses desseins par de grandes conquêtes, il ne doit rien négliger pour les conserver et pour empêcher qu'elles ne lui échappent par sa faute; car une flèche une fois décochée ne revient plus à la main, quand même par dépit l'on mangerait à belles dents le poing qui l'a lâchée.

6° Il n'agira pas avec précipitation dans les affaires qu'il entreprendra, il en examinera et pèsera bien toutes les circonstances, parce que la patience et le temps produisent des avantages infinis, au lieu que la précipitation cause souvent des malheurs difficiles à réparer. Qu'il ne fasse donc rien qu'après y avoir mûrement réfléchi. On peut faire ce qui n'est pas fait; mais le repentir est vain lorsque la faute qu'on a faite est irréparable.

7° Jamais il n'abandonnera les rênes de la prudence, et dans le cas où ses ennemis se ligueraient pour venir l'attaquer, s'il entrevoit le moindre stratagème pour se délivrer du danger en dissimulant et en affectant le plus grand désir de vivre en paix avec eux, qu'il n'hésite pas d'embrasser ce parti. Un semblable détour tient lieu de bataille gagnée, et c'est un trait de sagesse d'éviter et de faire ainsi avorter leurs desseins. L'on peut par adresse, disent les sages, se soustraire à la méchanceté de ses ennemis.

8° Qu'il ait pour maxime de ne se croire jamais en sûreté parmi les envieux, ni d'ajouter foi à leurs adulations ni à leurs flatteries. Lorsque l'envie est enracinée dans le cœur des hommes, elle est souvent la source de bien des crimes.

9° Il sera toujours prêt à pardonner et ne mortifiera pas même ses courtisans pour des fautes légères. Il est glorieux pour un prince d'être clément envers ses sujets, et ce n'est que lorsque les crimes intéressent sa personne ou l'état qu'il doit se résoudre, non sans regret, à employer toute la rigueur des lois pour punir les coupables. Un roi doit craindre de suivre les premiers mouvemens de sa colère à l'égard de ceux qui, par un abus de leur rang et de leur crédit auraient fomenté des troubles; car souvent un souverain peut ramener par la douceur ces illustres criminels à leur devoir et les rendre les plus fidèles de ses sujets. Ne précipitez pas, disent les sages, dans le premier mouvement de votre colère ceux que votre main bienfaisante a élevés.

10° Qu'il ne fasse de mal ni de tort à personne, afin que l'on en use de même envers lui : le mal, selon le proverbe, est la récompense du mal. Qu'il répande plutôt ses bienfaits et ses largesses afin qu'on lui rende le bien pour le bien : si l'on fait du bien, l'on reçoit du bien en récompense ; si l'on fait du mal, on reçoit ordinairement un plus grand mal. Souvent l'on vit dans l'ignorance du bien et du mal ; un jour arrive cependant que l'on rend compte du bien et du mal que l'on a fait.

11° Qu'il n'entre pas dans les affaires qui ne regardent ni sa personne, ni son caractère, ni ses états. Mille gens pour avoir entrepris de se mêler des affaires qui ne les touchaient pas, non-seulement n'y ont pas réussi, mais même ont ressenti un très-grand dommage dans leurs propres affaires. Un corbeau pour avoir voulu apprendre à marcher comme la perdrix, ne vint pas à bout de ce qu'il prétendait ; il oublia même la manière de marcher qui lui était naturelle.

12° Qu'il joigne un cœur doux à ses autres perfections : un cœur doux et affable est capable de gagner tout le monde. La douceur fait plus d'effet qu'un sabre de fin acier ; elle est plus propre à vaincre et à soumettre que cent armées jointes ensemble.

13° Lorsqu'il aura à sa cour des ministres sûrs et fidèles, il se gardera d'y admettre des fourbes et des séditieux. Quand les ministres sont une fois tels qu'on peut les souhaiter, les secrets de l'état ne sont pas exposés aux surprises des malintentionnés et les peuples sont à couvert. Mais si les ministres ont de méchantes intentions, il peut arriver qu'en les écoutant, le prince fasse périr un innocent, et cela peut lui attirer quelque malheur imprévu.

14° Les afflictions et les revers de fortune ne doivent causer aucun changement ni dans sa conduite ni dans la grandeur de son courage. Il considérera que le sage est toujours dans les travaux, mais qu'il les souffre patiemment, et qu'il n'est pas ébranlé de voir l'insensé dans les plaisirs et dans les délices. Qu'il se console de la fermeté du lion dans les chaînes, et qu'il se soucie peu que le renard ait la liberté de faire sa retraite dans des palais ruinés. Il doit enfin être persuadé que l'on n'arrive à la félicité parfaite que par une grâce particulière d'en haut et que l'on ne tire aucun avantage de toutes les grandeurs du monde sans le secours du ciel. La félicité ne s'acquiert dans la vie ni par la science ni par les arts : elle consiste en une soumission très-étroite aux décrets de la divine Providence.

Chacun de ces quatorze préceptes a rapport à une histoire surprenante et merveilleuse. Si le grand raï désire d'entendre ces histoires, il faut qu'il aille à la montagne de l'île de Serendib [1], où le premier des hommes vint du paradis terrestre sur la terre ; il y trouvera aussi la solution de toutes ces difficultés, et les questions qu'il pourra faire lui seront expliquées.

L'écrit finissait en cet endroit, et le philosophe en achevant le remit entre les mains de Dabschelim. Ce monarque le reprit avec beaucoup de respect, comme un préservatif qu'il était résolu de porter sur lui, attaché au bras ou pendu au col. Il embrassa le philosophe pour lui marquer sa satisfaction : Par la lecture que je viens d'entendre, lui dit-il, je connais que ce trésor ne m'a pas été indiqué seulement pour l'or ni pour l'argent qui le composent, mais pour les conseils si utiles qui y étaient cachés. Avec la grâce de Dieu, je n'ai pas lieu de désirer plus de richesses que j'en possède ; je me contente des avis salutaires que renferme cet écrit, que j'estime plus que tous les trésors du monde ; je donne même tout le reste aux pauvres de bon cœur, en action de grâces à Dieu, tant pour le soulagement que l'âme du roi Houschenk pourra en recevoir que pour le mérite qui peut en retomber sur ma personne.

En même temps, Dabschelim fit faire la distribution de toutes les richesses contenues dans ce trésor, et par ce moyen, après qu'il se fut délivré de l'inquiétude qu'elles auraient pu lui causer, il retourna à sa capitale et rentra dans son appartement, où il passa la nuit l'esprit occupé du voyage à la montagne de Serendib, dans l'impatience où il était de voir la fin d'une découverte si heureuse.

Le lendemain, dès que le soleil eut commencé à répandre ses rayons sur la face de la terre, il envoya chercher deux de ses visirs qu'il considérait le plus et qui avaient toute sa confiance ; il les reçut avec les témoignages de la plus parfaite satisfaction et leur tint ce langage : Depuis l'aventure d'hier, j'éprouve le plus vif désir d'aller à l'île de Serendib, et je sens qu'il me serait impossible de ne le pas

[1] Ceylan. (Voyez les *Mille et une Nuits*, t. [illegible], p. 123 et 135, notes).

satisfaire; mais avant tout, je serais bien aise de savoir votre sentiment touchant mon dessein. Il y a longtemps que je me sers avantageusement de vos conseils pour résoudre les plus grandes difficultés et que je me repose sur votre capacité de l'administration de mon empire, tant pour ce qui regarde sa sûreté que pour ce qui concerne mes finances; j'espère qu'aujourd'hui vous voudrez bien m'aider de vos lumières sur cette entreprise, afin que je puisse prendre une résolution conforme à vos avis, étant persuadé d'ailleurs qu'on ne doit rien entreprendre d'important sans en soumettre la cause aux réflexions des gens sages et éclairés.

Les deux visirs répondirent unanimement que cette affaire était d'une assez grande importance pour mériter que l'on y fit de sérieuses réflexions; et que, comme elles ne pouvaient être l'ouvrage d'un moment, ils le suppliaient de leur accorder ce jour-là et la nuit suivante pour y penser, et que le lendemain matin ils auraient l'honneur de communiquer à sa majesté le fruit de leur examen. Dabschelim leur accorda ce délai. Le lendemain les deux visirs retournèrent à l'heure marquée, prirent leur place ordinaire et attendirent que Dabschelim leur ordonnât de parler. Le grand visir, qui eut ordre de commencer le premier, mit le genou en terre, et après la prière ordinaire pour la prospérité de sa majesté, il commença ainsi son discours :

Puissant et juste monarque, l'avis de votre esclave, touchant le voyage que votre majesté se propose est qu'à la vérité il paraît qu'elle tirera quelque avantage de l'entreprendre; mais je ne puis me dispenser de lui remontrer qu'elle aura de terribles fatigues à essuyer dans les chemins, et elle doit être assurée qu'elle n'aura ni plaisir ni repos tant qu'elle sera obligée d'être en marche; elle sera au contraire exposée à souffrir les plus grandes incommodités. D'ailleurs votre majesté n'ignore pas le proverbe qui compare les peines qu'éprouve un voyageur aux tourmens que l'on endure dans l'enfer. Si la prunelle fait le plus belle ornement de l'œil, c'est qu'elle ne sort jamais de son orbite, au lieu que les larmes qui en tombent sont foulées aux pieds. Ainsi, considérant l'état de peines et de fatigues qu'éprouve un voyageur avec les douceurs du repos que goûtent ceux qui se fixent dans le même lieu, il est plus sage de jouir avec modération des biens présens, quels qu'ils soient, que de courir après un fantôme de bonheur que notre imagination, toujours accessible à l'illusion, nous peint sous les traits les plus séduisans, mais dont l'expérience a seule le droit de nous détromper. C'est pour s'y être trop légèrement livré qu'un pigeon éprouva le malheur trop ordinaire à ceux qui n'ont pour guides que leurs passions. Dabschelim interrompit le visir en cet endroit et le chargea de lui faire le récit de cette aventure; le visir le satisfit en ces termes.

LES DEUX PIGEONS.

FABLE[1].

Deux pigeons s'aimaient au point de n'avoir que le même nid pour demeure, et la provision de grains et d'eau qu'ils y avaient en abondance leur faisait préférer ce genre de vie retirée à toutes les délices du monde, qu'une résolution réfléchie et appuyée sur de puissans motifs de retraite les avait déterminés à abandonner. L'un se nommait Bazendeh et l'autre Nevazendeh. Unis par le caractère et les mêmes inclinations, ils passaient des jours heureux : chaque aurore voyait croître leur amour et était le témoin du serment qu'ils se faisaient mutuellement de ne se séparer jamais. Cependant le temps, qui détruit tout, parut être jaloux de la durée d'une union si intime et leur apprit qu'il faut se défier des résolutions les plus fermes. Bientôt succédèrent à l'amitié la plus tendre l'indifférence et le dégoût de n'habiter toujours que le même lieu. Ces idées, longtemps combattues, mais sans succès, forcèrent enfin Bazendeh à déclarer à son ami le sujet de sa mélancolie : Ma chère âme, lui dit-il, prétendons-nous passer toute notre vie dans ce nid comme dans une prison? Pour moi, je ne puis vous cacher que j'ai le plus vif désir de voyager et de voir un peu le monde. Je conçois qu'en le faisant, je verrai beaucoup de choses extraordinaires qui, en m'instruisant, me pro-

[1] Cette fable, que La Fontaine a reproduite en vers d'une manière si délicieuse (voyez liv. IX, fab. 2), a été empruntée par l'auteur turc à l'*Anwari-Sohaïli*, c'est-à-dire à la version persane du livre de *Calila et Dimna*. Elle ne se trouve ni dans le *Calila et Dimna* arabe ni dans le *Pantcha-tantra*, qui est l'original sanscrit de ce dernier livre. La Fontaine a pris l'idée de sa fable dans la version française abrégée de l'*Anwari-Sohaïli* intitulée *Livre des Lumières ou la conduite des rois*. Paris, 1644, p. 19.

cureront de l'expérience. Le sabre n'est pas destiné à rester dans le fourreau, mais pour agir dans les combats, et la plume ne met pas au jour tant de belles productions d'esprit en demeurant dans son étui, mais en faisant son chemin sur le papier. Le ciel, qui est toujours en mouvement, est à l'endroit le plus élevé de l'univers; la terre, qui est dans un repos continuel, est foulée aux pieds des hommes et des animaux. C'est dans les voyages enfin que l'on s'instruit et que l'on acquiert de l'honneur, des richesses et de la vertu.

Nevazendeh n'était nullement touché de la passion qui obligeait Bazendeh à lui tenir ce langage : Cher et inséparable Bazendeh, reprit-il, il m'est aisé de juger par ce que vous me dites que vous n'avez pas éprouvé les peines que l'on souffre dans les voyages ni les fatigues qu'il faut essuyer dans les pays étrangers, et vous ignorez sans doute la maxime très-véritable qui dit que les voyages ne sont semés que d'afflictions et de chagrins inévitables, et une autre qui porte que la séparation d'avec ce que l'on aime (je suppose que vous êtes dans le même cas) affecte le cœur et ôte toute espèce de repos. Le beau plaisir de se trouver à la fin de chaque journée, sur le bord d'un chemin, saisi de crainte et de frayeur !

—Je ne nie pas, repartit Bazendeh, que l'on ne souffre en voyageant; il y a de la fatigue à essuyer, j'en conviens, mais on en est bien récompensé par le plaisir que l'on a de passer de province en province et de voir tous les jours quelque chose de nouveau et d'extraordinaire. On se fait à la fatigue, et pendant que l'on est occupé des choses que l'on remarque, on est peu sensible à ce que l'on souffre.

—A la bonne heure, reprit Nevazendeh, voyagez par le monde, voyez-en toutes les beautés, mais que ce soit en la compagnie de vos amis! On ne peut goûter de vrai plaisir, même en voyant les plus beaux objets, lorsqu'on est éloigné de ses amis intimes et de ses parens; c'est absolument ce qui ne peut pas être. C'est aussi ce qui a fait dire que la séparation d'avec ses amis est une image de l'enfer; mais l'on peut encore dire avec plus de raison que l'enfer est l'image de tout ce que fait souffrir l'absence. Ainsi puisque, par la grâce de Dieu, vous avez de quoi vivre largement et une demeure commode, contentez-vous de votre bonheur : ne vous abandonnez pas si facilement à une passion mal réglée qui vous entraîne, et demeurez dans l'état où vous êtes.

—La pensée de notre séparation, répliqua Bazendeh, ne doit pas si fort vous alarmer. L'on trouve des amis autant que l'on veut, et l'on n'en a pas sitôt perdu un qu'il est aisé d'en retrouver un autre. Vous avez sans doute entendu ce qu'un poëte dit là-dessus en ce sens : « Ne vous attachez pas trop à aucun ami ni à aucun pays; les hommes sont en si grand nombre qu'il n'en manque pas, et la terre et la mer sont d'une vaste étendue. » Si ce raisonnement ne vous satisfait pas, prenez la chose d'un autre sens, et considérez que l'absence n'est pas fâcheuse à un point qu'elle n'ait encore ses douceurs, et que les plaisirs d'amitié et même de l'amour les plus satisfaisans ne sont pas tous renfermés dans la possession de ce que l'on aime.

A ce discours Nevazendeh s'écria : Ah ! Bazendeh ! vous trouverez des amis en voyageant, je l'avoue, mais ce seront des amis passagers, et ils ne seront amis qu'autant de temps que vous serez ensemble. Je vois bien pourquoi vous vous obstinez si fort à vouloir voyager, sur quelque apparence de plaisir et de satisfaction que vous entrevoyez : c'est que vous n'avez pas encore senti ce qu'il en coûte pour se séparer d'un véritable ami. Je ne puis m'empêcher de vous répéter que rien au monde n'est plus fâcheux que d'abandonner son pays et ses amis; et que, sans parler de la difficulté des chemins, l'on s'expose à mille accidens et à mille dangers. Rendez-vous donc aux vœux d'un ami qui vous chérit et qui veut vous éviter le repentir que vous causera infailliblement l'exécution d'un dessein dont l'issue ne peut que vous être funeste.

—Cela passe votre connaissance, interrompit Bazendeh; cessez de me parler davantage des peines et des fatigues que l'on souffre dans les voyages. Il faut les avoir essuyées pour savoir ce que c'est que de vivre et pour acquérir un esprit mur. Ne savez-vous pas que la viande crue ne se cuit qu'à force d'être tournée et retournée devant le feu ?

— Je vois bien, dit encore Nevazendeh, que vous êtes résolu de vous éloigner de moi et que la considération d'une amitié aussi ancienne que la nôtre n'est pas capable de vous arrêter. Vous devriez cependant écouter le conseil d'un sage qui dit qu'il ne faut jamais se détacher

d'un vieil ami pour se donner au premier venu, dont on ne se trouve jamais bien. Mais vous voulez voir d'autres pays pour suivre la maxime pernicieuse de ceux qui se flattent et disent que chaque nouveauté a sa douceur et son plaisir particulier. Puisqu'il n'est pas possible que les conseils que je vous donne avec tant de chaleur échauffent la froideur de votre cœur insensible, il est inutile de vous parler davantage. Souvenez-vous seulement de ce que je vous prédis : que la fin de votre voyage ne sera pas heureuse, que vous vous repentirez de l'avoir entrepris, et, ce qui m'afflige le plus, que votre repentir sera accompagné de chagrins et de mortifications très-sensibles.

La contestation finit en cet endroit; les deux pigeons s'embrassèrent et versèrent des larmes en se disant adieu, et Bazendeh se sépara et partit. En ce moment, Nevazendeh, les yeux baignés de larmes, ne put s'empêcher de dire : Mon ami s'éloigne de moi en me donnant le coup de la mort. Tout le monde redoute la nuit de la mort, et moi j'abhorre le jour d'un départ.

Bazendeh, qui n'était pas encore assez éloigné pour ne pas entendre ces paroles, n'en fut pas plus touché que des conseils qu'il n'avait pas voulu écouter. Il prit son vol et s'éloigna en s'élevant dans l'air. Il vola longtemps par d'agréables campagnes qui le divertirent, et vers la fin du jour il alla se poser dans un jardin qui était à l'abri d'une haute montagne, dont la verdure, les eaux et l'émail d'une grande variété de fleurs faisaient un spectacle admirable. Cela lui plut extrêmement, et il admira le tout dans le détail avec beaucoup de satisfaction. Après que le soleil fut couché, lorsque les ténèbres commencèrent d'obscurcir l'horizon, il se posa sur un des plus beaux arbres du jardin, qui semblait être une greffe du toba [1] du paradis terrestre, dans l'intention d'y passer la nuit tranquillement. Mais il eut à peine le temps de se remettre de la fatigue du chemin qu'il venait de faire qu'un vent impétueux couvrit tout à coup de nuages épais l'air, qui était auparavant fort serein. Les éclairs et le tonnerre qui suivirent interrompirent le repos dont l'univers commençait de jouir, et Bazendeh, effrayé du bruit et de voir l'air en feu, fut encore assailli d'une grosse grêle, de sorte que loin de dormir il était fort embarrassé de sa contenance pour se garantir du danger où il était. Il changeait de place à chaque moment pour se faire un abri des branches et des feuilles contre la grêle et la pluie; cela ne lui servait presque de rien, et l'orage augmentait toujours avec un vent véhément et une pluie si forte qu'elle semblait menacer d'un second déluge. Il essuya tout ce mauvais temps, qui continua jusqu'au matin. Au plus fort d'un temps si fâcheux, il rappela son nid en sa mémoire et il regretta la compagnie de son ami Nevazendeh. Ah! disait-il avec de profonds soupirs, si j'avais cru devoir tant souffrir en me séparant d'avec vous, jamais je ne m'en serais éloigné d'un seul moment.

La nuit disparut enfin, et dès qu'il fut jour, Bazendeh reprit son vol, mais il était incertain s'il retournerait à sa demeure ou s'il poursuivrait son voyage. Il ne s'était pas encore déterminé lorsqu'il aperçut un faucon qui, en cherchant sa proie, avait déjà jeté l'œil sur lui et fendait l'air d'une vitesse et d'une force incroyable pour le saisir entre ses griffes, dont il était aussi sûr que si elles eussent été de fer.

A cet objet, il serait difficile d'exprimer de quelle frayeur Bazendeh fut frappé. Il ne savait plus où il en était; toute grande qu'était alors la lumière du jour, ses yeux ne voyaient que des ténèbres, et il lui semblait que le monde était une prison pour lui : les forces lui manquaient enfin et il tremblait comme la feuille tant il craignait de perdre la vie. En effet, parmi les faibles oiseaux, c'est un terrible embarras que d'être poursuivi par un faucon. En ces momens si pressans, il se souvint encore des sages conseils de Nevazendeh, mais avec la mortification la plus sensible que l'on puisse s'imaginer, et cela le jeta dans un abattement à demeurer immobile et à ne rien faire pour se sauver. Il fit néanmoins un effort avec des vœux et une promesse solennelle, s'il pouvait sortir heureusement du danger qui le menaçait, de ne plus considérer son cher Nevazendeh que comme un élixir qui l'aurait retiré de l'anéantissement et de n'a-

[1] Le *tuba* ou *toba* est un arbre que les musulmans placent dans leur paradis, et il est situé dans le palais de Mahomet. Une de ses branches chargées de fruits délicieux entre dans la demeure de chaque croyant; son ombre s'étend à une distance si grande que le cheval le plus rapide ne pourrait arriver à l'extrémité; de ses racines coulent des fleuves de lait, de vin et de miel.

Le *tuba* offre beaucoup d'analogie avec le *calpavrikcha* de la mythologie indienne, arbre fabuleux du paradis d'Indra qui produit tout ce que l'on désire.

voir jamais la pensée de voyager une autre fois. Il poussa encore sa protestation plus loin : il fit serment de ne jamais prononcer le mot de voyage tant qu'il vivrait et de ne faire jamais le moindre pas pour s'éloigner de son nid s'il pouvait une fois y arriver. Et cette résolution parut avoir contribué à le tirer d'un pas si dangereux.

Comme l'heure fatale de Bazendeh n'était pas encore venue, selon le mot qui porte que Dieu dispose les causes des choses qu'il veut être exécutées, dans le temps que le faucon le poursuivait, un aigle cherchait du haut de l'air une proie qui lui fût convenable, et il aperçut ce qui se passait entre lui et le pigeon : Chose étrange! dit-il en lui-même. Peut-on voir rien de pareil? J'ai soif, comme dit le proverbe, et au lieu d'une eau salutaire, je trouve devant moi une eau empoisonnée. Il est vrai qu'un pigeon est un morceau méprisable et de trop peu de consistance pour moi ; dans la faim néanmoins qui me dévore, c'est de quoi l'apaiser et me consoler en attendant une meilleure aventure dans quelques heures. En même temps l'aigle fondit en terre pour prévenir le faucon et lui enlever le pigeon de devant le bec. Comme le faucon, qui ne manquait ni de courage ni de forces, vit qu'il ne pouvait éviter de céder à l'aigle, il ne se soucia pas de perdre sa proie pourvu que l'aigle n'en eût pas plus que lui, et pour l'en empêcher, il alla l'attaquer. Alors il s'éleva une guerre cruelle entre les deux oiseaux à coups de bec et de griffes. Bazendeh les laissa aux prises : il ne manqua pas l'occasion de se sauver. Il s'échappa et alla se fourrer sous des pierres, dans un trou si étroit qu'un nid de moineau est d'une lieue d'étendue à le comparer à ce trou, et il y demeura tout le reste du jour et la nuit avec bien de la peine et de la douleur.

Le lendemain, dès que le soleil parut, quoique Bazendeh fût extrêmement faible d'avoir été si longtemps sans manger, il se fit violence néanmoins et prit son vol le mieux qu'il put après avoir regardé à droite et à gauche et examiné s'il n'avait rien à craindre. En volant, il vit à l'entrée d'un petit bois un autre pigeon avec du grain devant lui en abondance ; et à cet objet, comme la faim le pressait, il alla droit au grain et se jeta dessus avec d'autant plus de confiance qu'il voyait auprès un pigeon comme lui avec lequel il était bien aise de faire amitié en passant. Il eut à peine avalé un grain ou deux qu'il se sentit le corps embarrassé dans des filets. Il se lamenta, et en se plaignant au pigeon de sa mauvaise foi, il lui dit : Mon frère, j'ai vu que vous étiez de même espèce que moi, et, sachant que chaque oiseau a de l'inclination pour son semblable, j'étais venu pour faire connaissance et m'entretenir avec vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas averti, et pourquoi avez-vous ainsi manqué de pratiquer à mon égard le droit d'hospitalité? Je me fusse gardé de ce danger et j'eusse continué ma route jusqu'où je devais aller.

—Cher hôte, répondit le pigeon, l'on ne peut que rarement éviter ce qui doit arriver, et lorsque l'arrêt du destin est prononcé, aucune prévoyance ne peut soustraire à ses coups. N'avez-vous jamais entendu dire que les plus clairvoyans et les plus spirituels sont eux-mêmes étonnés et étourdis à la présence du destin, et que lorsque l'on en sent l'effet, il n'y a d'autre remède que celui de se résigner et de se soumettre à la volonté de Dieu? Lorsqu'une fois le destin a passé en commandement au conseil éternel et qu'il a été couché sur le registre de la Toute-Puissance, sachez que vous et les oiseaux les plus fameux descendent des branches où ils sont posés pour venir se laisser prendre dans les filets. Ainsi, puisqu'il était résolu de toute éternité que vous fussiez pris, il n'y a pas d'autre remède que de souffrir votre mal sans murmurer. Vous savez le proverbe qui dit que l'oiseau pris dans les filets doit prendre patience.

—Il ne s'agit pas ici de faire parade de votre éloquence ni de votre mémoire, repartit Bazendeh, dites-moi seulement si vous pouvez m'indiquer un moyen pour me tirer d'ici ; je vous en saurai gré, et vous en trouverez la récompense qu'une aussi bonne action vous aura méritée.

—Mais vous n'y pensez pas, reprit le pigeon ; si je savais ce que vous me demandez et s'il m'était possible de délivrer quelqu'un, je n'aurais pas le pied lié, comme vous le voyez, et je commencerais par me délivrer moi-même sans attendre, aussi vainement que je l'ai fait jusqu'à présent, les caravanes des oiseaux pour me procurer une liberté après laquelle je soupire. De la manière dont vous me parlez, vous ressemblez assez au jeune chameau qui, fatigué de marcher en voyageant avec sa mère,

lui disait en pleurant : Mère sans amour, arrêtez-vous un peu ; jusques à quand voulez-vous donc marcher ? Est-ce ainsi qu'une mère doit avoir compassion de son fils ? Moi, pauvre petit chameau à qui vous avez donné la vie, je n'ai plus de forces et je vais périr par votre faute. — Fils étourdi et dépourvu de bon sens, répondit la mère, ne vois-tu pas que ce que tu demandes ne dépend pas de moi et n'est nullement en mon pouvoir ? Ne jetterais-je point à terre le fardeau dont je suis chargée et ne me délivrerais-je pas de la fatigue de marcher sur les épines, sans différer plus longtemps, si j'étais libre de le faire ? Plût à Dieu que cela fût ! jamais on ne me verrait dans les caravanes liée à la queue d'un autre chameau.

Bazendeh, n'écoutant que son désespoir, se mit à battre des pieds et des ailes pour essayer de s'envoler. Heureusement les filets, étant vieux et pourris, se rompirent par les efforts qu'il fit, et il se mit en liberté. Il prit aussitôt la route de son pays natal ; et satisfait d'avoir la vie sauve, il ne songea plus à la faim. Il passa près d'un village, où, pour se délasser un peu, il alla se poser sur un mur près d'un champ nouvellement semé. Un jeune paysan, muni d'une arbalète, gardait ce champ et se promenait à l'entour ; dès qu'il aperçut le pauvre voyageur, il forma le projet de le tuer pour se procurer par là un régal dont son imagination savourait déjà les délices. Se croyant donc presque sûr de sa proie, il tire sans ajuster sur le pauvre Bazendeh, qui ne s'attendait à rien moins qu'à cet accident : le coup porte dans une de ses ailes et le précipite dans un puits à peu de distance de l'endroit où il s'était posé. Heureusement il ne se trouvait point d'eau dedans, et sa profondeur fit désespérer au jeune paysan de pouvoir l'en retirer.

Bazendeh resta dans ce pitoyable état le reste du jour et la nuit qui suivit. Lorsqu'il fut revenu de l'évanouissement que lui avait causé sa chute, il se rappela avec douleur les prédictions de Nevazendeh, et croyant parler à cet ami, il lui adressait ces mots : Où est l'heureux temps, disait-il, où j'étais continuellement près de vous et que je ne jetais mes regards sur aucun autre objet ? Rien alors n'égalait mon bonheur, et je passais mes jours le plus agréablement du monde ! Le jour suivant, comme il se sentit assez bien remis de sa douleur et de son étourdissement, il gagna le haut du puits avec assez de peine ; et de là, malgré sa faiblesse, il prit son vol et arriva à son nid vers le midi.

Nevazendeh connut au battement des ailes que c'était Bazendeh qui arrivait, il alla au-devant, et en l'abordant : Je ne sais, lui dit-il, comment vous exprimer la joie que j'ai de vous revoir. Ils se firent plusieurs complimens l'un et l'autre ; mais quand Nevazendeh se fut aperçu combien Bazendeh était changé : Cher ami, cher compagnon de mes jours, lui demanda-t-il, que veut dire cette faiblesse ? d'où vient que vous baissez les ailes, que vous êtes si changé et que je ne reconnais plus cet air de santé que vous aviez quand vous partîtes ?

— Cher Nevazendeh, répondit Bazendeh, je vous conjure au nom de Dieu, si vous m'aimez encore, de ne me pas faire de demandes sur le mauvais état où vous me voyez. Ne m'interrogez pas sur mes douleurs ni sur les soucis cuisans que je n'ai cessé d'avoir durant le peu de temps de mon absence. Il me serait impossible de vous expliquer en détail même la moindre partie de ce que j'ai souffert depuis que je me suis éloigné de votre présence ; il me faudrait trop de temps pour vous raconter et vous exprimer la grandeur de mes maux avec toutes leurs circonstances. Pour vous dire la chose en peu de mots, j'avais entendu dire que les voyageurs rapportaient de belles expériences de leurs voyages : de celle que je viens de faire, je conclus que jamais, tant que je vivrai, l'envie de voyager ne me tentera ; que je ne sortirai point de mon nid, à moins qu'un malheureux destin ne m'y contraigne, et que de mon bon gré je ne changerai pas le plaisir de voir un ami comme vous pour le déplaisir et le chagrin d'une fâcheuse absence. Non, je ne m'aviserai point de m'éloigner de vous d'un seul pas : je sais trop bien présentement ce que l'on souffre en ne voyant pas ce que l'on aime.

— Si votre majesté, ajouta le grand visir en achevant, a entendu le récit de cette fable avec attention, il n'est pas nécessaire de lui faire un plus long discours ; celui-ci doit lui faire comprendre qu'elle fera bien de renoncer au dessein qu'elle a de se priver de son repos pour voyager et de ne pas mettre son état dans un deuil universel par une absence volontaire. Je la supplie de faire réflexion sur les paroles d'un poëte touchant les voyages : « Je baigne, dit-il,

de mes larmes les lieux où je me trouve en mon absence toutes les fois que je pense à ce que j'aime et au pays qui m'a vu naître.

Dabschelim prit la parole après le grand visir : Je veux, dit-il, que l'on souffre dans les voyages, mais il faut aussi que vous conveniez avec moi que l'on en tire de grandes utilités. L'on a beaucoup de choses à dire contre le vin ; mais l'on peut aussi dire bien des choses favorables pour son apologie. Qui voyage profite et s'instruit par les difficultés qu'il rencontre et qu'il a à essuyer ; il fait une infinité d'expériences du bien et du mal qui lui servent d'instructions pour le reste de ses jours. Quoi que l'on puisse dire, il est constant qu'à travers les peines du voyage, l'on acquiert plusieurs sortes de perfections. Ne voyez-vous pas au jeu des échecs[1] qu'un pion devient dame en avançant de case en case, à force de surmonter les difficultés qu'il rencontre en son chemin? De même aussi la lune, qui fait sa course avec tant de légèreté, en parcourant les signes du Zodiaque, de croissant devient pleine à force de faire du chemin pendant quatorze jours et quatorze nuits. Cette pensée a fait dire à un poëte qu'à l'imitation de la lune, un monarque ne pouvait faire de conquêtes qu'en voyageant par le monde. Ajoutez à cela que ceux qui se réduisent à une vie sédentaire, et qui se font une loi de ne pas s'éloigner d'un pas du lieu qu'ils ont choisi pour leur repos, sont privés de la vue de toutes les choses singulières qui se remarquent en chaque pays et de la fréquentation des personnes illustres et distinguées dans l'univers, de même que de la connaissance de mille choses qu'il est impossible d'acquérir autrement que par cette voie. Le faucon est logé dans le palais des sultans, parce qu'il ne peut demeurer renfermé dans son nid au haut d'un rocher, pendant que les hiboux, vils et méprisés, se cachent dans les vieilles masures, d'où ils ne sortent que pour être importuns par leur ramages lugubre.

Un scheikh, grand homme de bien, exhortait ses disciples à voyager, et il leur disait qu'un voyageur est bien reçu et qu'on le voit partout avec plaisir, parce que ceux qui ne voyagent pas, soit par inclination, soit à cause de leur emploi ou de leur profession qui les en empêche, aiment généralement les étrangers et se plaisent dans leur entretien. Pour les y exciter davantage, il ajoutait que rien n'était plus net et plus pur que l'eau, mais qu'elle devenait trouble et puante quand elle croupissait. Si un certain faucon, qui avait été élevé avec de petits vautours, fût toujours demeuré avec eux dans leur nid et qu'il n'eût pas voyagé en volant par les campagnes, jamais il ne serait parvenu au bonheur de baiser la main d'un sultan.

En cet endroit le grand visir prit la liberté d'interrompre Dabschelim, le supplia respectueusement de vouloir bien les honorer, son collègue et lui, du récit de cette fable ; le sultan voulut bien avoir cette complaisance et reprit la parole en ces termes.

LE VAUTOUR ET LE JEUNE FAUCON.

FABLE[1].

Deux faucons, mâle et femelle, dit-il, qui étaient liés d'une telle amitié qu'ils ne se séparaient ni jour ni nuit, avaient posé leur nid à la pointe d'un rocher qui était d'une hauteur prodigieuse et très-escarpé, comme dans un endroit de sûreté et hors d'insulte. Là ils passaient la vie, l'esprit libre et content, avec toute la satisfaction qu'ils pouvaient souhaiter et ils profitaient du bonheur qu'ils avaient de voir régner entre eux une union parfaite. En effet, ils savaient que le véritable bonheur ne consistait que dans cette union, qui produisait la tranquillité dont ils jouissaient, et que hors de cet état le monde n'avait que des amertumes.

Au bout d'un temps, le ciel les favorisa d'un petit faucon, et comme les enfans sont l'objet des soins des pères et des mères, la tendresse qu'ils avaient pour lui faisait qu'ils allaient tous les jours lui chercher de quoi vivre et lui mettaient dans le bec avec beaucoup d'affection ce qu'ils apportaient; par ce moyen, le petit faucon prit des forces et de la vigueur en peu de temps. Un jour les deux faucons le laissèrent seul, et, selon leur coutume, ils allèrent, chacun de son côté, à la quête de sa nourriture et demeurèrent dehors plus longtemps qu'à l'ordinaire. Le petit faucon cependant, tourmenté

[1] Voyez une note des *Mille et une Nuits*, p. 77.

[1] Cette fable, de même que la précédente, est du nombre de celles qui ont été introduites dans le recueil de Bidpaï par Hossein Vaëz, auteur de l'*Anwari Sohaïli* (voyez le *Livre des Lumières*, p. 20), et dont l'auteur turc, suivi par Galland, n'a fait que traduire le livre. Elle ne se trouve ni dans le *Calila et Dimna* arabe ni dans le *Pantcha-tantra* sanscrit.

par la faim, commença à se démener et à se tourner si fort de tous les côtés du nid qu'il se trouva sur le bord et tomba. Voici quel fut son bonheur.

Un vautour qui cherchait de la nourriture pour ses petits était alors sur cette montagne; il vit tomber ce petit faucon et crut d'abord que c'était une souris qu'un autre vautour avait lâchée dans l'air, il vola à lui promptement, le reçut dans son bec avant qu'il fût tombé sur les rochers et l'emporta à son nid. Quand il l'eut posé au milieu de ses petits, il le considéra et connut à ses griffes et à son bec qu'il était de la race des oiseaux carnassiers. Il conçut aussitôt de l'amitié pour le petit faucon, par la considération qu'il était du même genre d'oiseaux que lui, et lui en donna des marques comme s'il eût été son propre père. Il disait en lui-même en le regardant avec attention : La grâce toute particulière et en même temps la sagesse de Dieu sont admirables d'avoir voulu que je fusse la cause que ce petit oiseau est encore en vie. Si je ne me fusse trouvé en cet endroit-là, le petit misérable tombait sur les rochers, où il se fût rompu et brisé les os. Puisque les décrets de Dieu l'ont conservé par mon ministère, la raison et la charité veulent que je le nourrisse et que je l'élève avec mes petits, et même que je l'adopte et que je fasse pour lui la même chose que je suis obligé de faire pour eux. Cette résolution prise, le vautour eut soin du petit faucon avec la même affection et avec la même tendresse que de ses petits vautours, et il ne faisait rien pour eux qu'il ne fît aussi pour lui.

Le petit faucon devint gros et grand, ses ailes, son bec et ses griffes prirent la figure et la consistance qu'ils devaient avoir, et comme il prenait des forces de jour en jour, il commença à suivre son instinct et a vouloir sortir du nid pour voler. Il n'hésitait pas dans la croyance où il était d'être fils du vautour; quand il faisait réflexion néanmoins sur ce qu'il sentait de vif en lui et qu'il considérait que sa conformation et ses manières étaient différentes des autres petits, cela le jetait dans une profonde rêverie et lui donnait un juste sujet de s'en étonner; il disait quelquefois en lui-même : Si je suis étranger, par quelle aventure ai-je été apporté en ce nid? Si je suis de la famille, comment suis-je d'une autre figure que mes frères? D'un côté il semble qu'il n'y a point de différence entre nous, d'un autre il paraît que je ne suis pas de leur espèce. Dans l'incertitude de ce que je suis et de ce que je ne suis pas, je ne laisserai pas d'être joyeux et de passer le temps agréablement.

Malgré cette résolution, le jeune faucon avait toujours quelque chose de sombre; le vautour s'en aperçut : Mon fils, lui dit-il un jour, je vous vois toujours triste et rêveur; quel sujet pouvez-vous avoir d'être en cet état? Si cela vient d'une indisposition et si vous avez besoin de quelque chose, ne craignez pas d'en parler et de nous le dire, nous n'oublierons rien pour vous procurer la santé; si ce n'est pas cela et que ce soit quelque chose que vous ayez dans l'esprit, déclarez-nous ce que c'est, nous ferons ce que nous pourrons pour y satisfaire.

— J'aperçois aussi en moi des marques de tristesse, répondit le jeune faucon, mais je vous assure que moi-même je n'en sais pas la cause, et quand je la saurais, je me garderais de vous en rien dire pour ne vous pas donner de chagrin. Je vous avouerai cependant que je ne suis pas maître d'empêcher que ce que je sens ne paraisse à l'extérieur. Autant qu'il me le semble, ce qui contribuerait à dissiper cette mélancolie, ce serait d'obtenir de vous la permission de voler quelque temps et de voir un peu le monde; peut-être que cet exercice contribuerait à bannir le chagrin que j'ai dans le cœur. Oui, si vous me faites cette faveur, j'espère, en voyant tant de belles choses que je n'ai jamais vues et tant de pays et de campagnes, que la joie prendra en moi la place de la tristesse dont vous vous êtes aperçu.

A ces paroles, qui marquaient que le petit faucon cherchait à se séparer, le vautour, qui avait trop de tendresse pour y consentir facilement, repartit en soupirant : Ah! ce discours de séparation que vous me tenez est bien amer. Vous ferez telle autre chose que vous voudrez, mais, au nom de Dieu, ne parlez pas de vous éloigner! Mon cher fils, quelle pensée vous est venue de vous absenter? Se pourrait-il que vous vous seriez mis dans l'imagination celle de voyager? Je ne puis vous exprimer combien le voyage est affreux qu'en vous disant que c'est une mer qui engloutit tout et un serpent qui dévore tout. On ne voyage pas que l'on ne s'expose à mille dangers et à mille fatigues, et jamais l'on ne doit s'y engager que l'on ne soit réduit à chercher sa vie ou que l'on ne

soit dans la nécessité d'abandonner sa patrie. Dieu merci, vous n'êtes pas réduit à ces extrémités : vous vivez sans soin de maison, sans soin de nourriture, et vous êtes celui de mes fils que je considère le plus ; vous êtes le premier de tous, et je les ai si bien élevés qu'ils sont entièrement sous votre dépendance et prêts d'obéir à vos ordres. Puisque rien ne vous manque, que vous avez tout en abondance et que vous n'avez qu'à vivre joyeux et content, bannissez le dessein de voyager, je vous en conjure. Le bon sens ne veut pas que l'on abandonne sa patrie, ses parens et ses amis lorsque l'on a toutes les commodités que vous avez. Qui se porte bien, qui a de quoi vivre et un lieu de retraite ne se met au service de personne ni ne voyage jamais.

— Le conseil que vous me donnez, reprit le petit faucon, part de l'affection paternelle et de la tendresse que vous avez pour moi; mais, tout bien examiné, je ne trouve pas que ce lieu ni la nourriture que je prends conviennent à ma santé, et, pour vous dire la vérité, je ne puis m'y accoutumer.

A ce langage et à cette sincérité du faucon, le vautour reconnut la vérité du proverbe qui dit que chaque chose retourne à son origine et à sa source, et il se souvint en même temps de certains vers qui disent : « Mettez sous le paon du paradis terrestre l'œuf d'un corbeau, de qui la nourriture ne peut se changer ; nourrissez le paon de figues de ce jardin délicieux et ne lui donnez à boire que de l'eau de la fontaine de vie; avec cela que l'ange Gabriel échauffe l'œuf de son haleine : à la fin de ces soins et de toutes ces précautions, l'œuf de corbeau ne produira qu'un corbeau, et le paon du paradis terrestre aura perdu sa peine et son temps. » Ainsi, comme il vit que tout ce qu'il venait de dire n'avait pu le persuader, il tâcha d'y réussir par un autre endroit et continua de lui parler en disant :

Ce que je vous ai dit ci-devant tendait à vous obliger de vous contenir dans les bornes de la sobriété dans laquelle je vous ai élevé jusqu'à présent ; mais ce que vous venez de me dire me fait connaître que c'est l'intempérance qui vous gouverne. Sachez, mon fils, que cette avidité a été la perte de mille et mille oiseaux les plus distingués qu'elle a fait descendre du haut de l'air pour se faire prendre le pied dans les entraves. Il y a longtemps que les sages ont dit que l'avide n'obtient jamais l'objet de son avidité. Croyez-moi, ceux qui ne vivent pas dans la sobriété n'ont jamais de repos, et ceux qui ne connaissent pas le prix de cette vertu ne réussissent en aucune chose. L'on ne peut imaginer un trésor plus riche que celui de cette vertu lorsque l'on en sait faire bon usage. Le sage peut-il souhaiter une demeure plus commode que celle où il s'est dépouillé du soin de toutes les affaires du monde ? Vous n'êtes pas reconnaissant envers Dieu des avantages dont vous jouissez, et vous ne comprenez pas l'importance de n'avoir pas d'embarras dans la vie. Je crains fort que vous ne tombiez dans le même malheur qu'un certain chat avide et gourmand éprouva. Le faucon demanda quel était ce malheur et comment il était arrivé au chat, à quoi le vautour satisfit par le récit de la fable suivante.

LA VIEILLE ET LE CHAT MAIGRE.

FABLE[1].

Une vieille, dit-il, plus maigre qu'une épine sèche, demeurait dans une cahute aussi peu solide qu'une toile d'araignée, plus étroite que la main d'un avare et plus obscure que l'esprit d'un ignorant. Elle n'avait qu'un chat pour toute compagnie. Ce chat ne vivait que de méchant brouet que la vieille lui donnait, et jamais il n'avait vu image ou figure de pain, pas même en idée, ni entendu prononcer à étranger ou ami le nom de quelque viande que ce fût. Tout son plaisir et toutes ses délices se terminaient à s'approcher de l'entrée du trou d'une souris et à se repaître de l'odeur qui lui en venait au cerveau, ou à contempler les traces de pattes de souris sur la poussière, et lorsque cela lui arrivait, il était aussi content et aussi éveillé qu'un pauvre qui a trouvé une maille; mais lorsque le bonheur voulait qu'il attrapât une souris et qu'il la tînt entre ses pattes, il était dans une joie aussi inexprimable que celle d'un gueux qui a trouvé de l'or.

[1] En lisant cette fable, laquelle ne fait partie ni du *Calila et Dimna* arabe, ni du recueil sanscrit original, on sera frappé de sa ressemblance avec l'apologue ésopique du *Rat de ville et du rat des champs*, apologue reproduit avec tant de bonheur par Horace (liv. II, Satire VI). Il est probable que Hoseïn Vaïz, qui le premier a introduit cette fable dans sa traduction persane du *Calila et Dimna* intitulée *Anvari-Soheïli* (voyez le *Livre des lumières*, p. 38), avait eu connaissance de l'apologue ésopique. Le traducteur turc, comme à son ordinaire, n'a fait que copier l'auteur persan.

Cette joie durait des mois entiers, et le chagrin était banni de sa tête à cent journées de distance; il était même du temps sans manger après un repas de cette importance, et il tenait cela pour une faveur très-singulière qui lui venait d'en haut : Qu'est-ce ceci, disait-il, que vois-je? Ciel! est-ce veille ou songe, d'être si à mon aise après tant de misère? Comme cela lui arrivait néanmoins très-rarement et que la maison de la vieille était pour lui un lieu de famine, de peine et d'affliction, à la fin il se trouva si atténué qu'il pouvait à peine se soutenir.

Un jour qu'il était si faible qu'il n'en pouvait plus, il grimpa sur le toit avec beaucoup de peine, et là, en regardant de côté et d autre, il aperçut un autre chat dont la vue le surprit : c'était un chat bien nourri, qui avait le port d'un lion, l'embonpoint d'un léopard, l'œil vif et brillant comme celui de l'œil de chat des Indes, le poil fin comme de la soie, aussi beau et aussi luisant que la marte zibeline; avec cela, il jetait les yeux fièrement çà et là, et son miaulement approchait du rugissement d'un lion; il marchait aussi avec gravité et à pas comptés tant il était gros et chargé de graisse.

Quand le chat de la vieille vit un autre chat de son espèce si puissant et si gaillard : Vraiment, lui dit-il, à vous voir marcher si majestueusement et à cet air de santé, il ne faut pas demander d'où vous venez; vous êtes de ceux qui mangent à la table d'Abouhoreira, ou vous venez de la salle des festins du khan de la Chine. D'où vient cet air de grandeur? Quelle est la cause de l'embonpoint et de la force qui paraissent en vous? Ne dédaignez pas la demande que je vous fais; je vous conjure de me dire qui vous nourrit si bien.

Le chat voisin répondit d'un air de satisfaction : Je mange les restes de la table du sultan. Je me trouve chaque matin à la porte de son palais avec la même exactitude que si j'en étais portier, et lorsque la salle où l'on mange est remplie de plats que l'on a desservis, je me jette dessus hardiment et je prends quelque bon morceau de viande bien grasse ou de pain qui vaut du gâteau, et j'ai de quoi faire bonne chère pour ce jour-là et pour la nuit suivante. Voilà de quelle manière je passe la vie.

—Dites-moi, je vous prie, lui demanda le chat de la vieille, qu'est-ce que de la viande grasse dont vous venez de parler, et qu'entendez-vous par ce pain qui vaut du gâteau? Jamais je n'ai entendu parler de ces ragoûts, et je n'ai mangé de ma vie que de la soupe d'une bonne vieille et de la chair de souris, mais rarement. Le chat voisin, surpris de cette simplicité, le regarda avec étonnement et lui dit en raillant : C'est de là que tu es si léger et que tu as la taille si raccourcie avec un ventre de toile d'araignée. Misérable que tu es, comme te voilà fait! Tu couvres de confusion et d'une infamie éternelle tout ce que nous sommes de chats par le bel état où te voilà. Tu n'as que les oreilles et la respiration de chat; dans tout le reste, tu n'es proprement qu'une toile d'araignée. Si tu fréquentais le palais du sultan et si tu remplissais tes entrailles de morceaux friands et de viandes exquises, peut-être qu'avec une nouvelle vie tu trouverais l'embonpoint que tu n'as pas.

A cette réprimande outrageante, l'avidité et la gourmandise firent un étrange ravage et un terrible remuement dans les entrailles du chat de la vieille, et ce fut ce qui lui fit dire au chat voisin d'une manière suppliante : Mon frère, vous êtes mon voisin et de même espèce que moi, et vous savez qu'entre les animaux, les chats observent religieusement les lois de l'amitié entre eux. La première fois que vous irez au palais du sultan, qui vous empêche de faire paraître votre générosité, d'user du devoir d'un frère envers un frère et de vouloir bien que ce misérable qui vous en supplie ait l'avantage de vous servir de compagnie. Peut-être que par votre appui et votre autorité, ce corps ruiné et défait se remettra et deviendra tout autre. Le chat voisin se laissa toucher de compassion à ses prières et il lui promit qu'il viendrait le prendre le lendemain pour le mener au festin, après quoi ils se séparèrent.

Le chat maigre descendit du toit rempli de joie et d'espérance et fit le récit de son aventure à la bonne vieille. Comme elle l'aimait et le conservait depuis longtemps, elle tâcha de le détourner de son dessein, de crainte de le perdre : Cher camarade, lui dit-elle, prends garde, ne te laisse pas tromper par les ruses des gens du monde, et ne change pas pour tous les autres biens la provision de sobriété dont tu jouis avec moi. L'avidité présente d'abord un beau dehors, mais ce n'est que de la poussière et de la pourriture au dedans, de même que dans les tombeaux; et toutes les belles espérances qu'elle donne finissent plutôt par le mort que

par la possession de ce que l'on attend d'elle. Ainsi, puisque cette trompeuse conduit à l'infini, le plus sûr est de se fixer : ceux qui ne se fixent pas ne sont jamais riches, quand même ils auraient toutes les richesses de Caroun[1]. Elle lui dit encore plusieurs autres choses pour lui représenter le danger auquel il s'exposait. Mais le chat malavisé était tellement enchanté et rempli du désir de goûter du festin du sultan qu'il n'était plus capable de recevoir ni d'écouter aucun avis. Il en était de lui de même que des amans, auprès de qui les conseils sont comme du vent que l'on voudrait renfermer dans une cage ou comme de l'eau dont on entreprendrait de remplir un crible.

En un mot le lendemain, au temps et à l'heure prescrite, le chat de la vieille n'alla pas (il n'en avait pas la force), mais il se traîna au palais du sultan avec le chat voisin. Par malheur pour lui, la maxime qui porte que le gourmand va où sa passion le conduit dans le temps qu'il doit être frustré de son attente se trouva véritable à son égard. En effet, avant qu'il arrivât, son mauvais destin avait disposé les choses d'une manière toute contraire à ce qu'il s'était promis, car le jour précédent les chats avaient commis un si grand désordre que le sultan en colère avait ordonné très-expressément que des archers armés d'arcs et de flèches se missent en embuscade et tirassent sur tous les chats qui paraîtraient ou qui prendraient le premier morceau, qui devait être le dernier de leur vie.

Le chat de la vieille, qui ne savait rien de cette ordonnance, enivré de la gourmandise dont il était poussé, n'eut pas plutôt senti l'odeur des viandes et entendu le son des plats, des bassins et des autres vases de porcelaine dans lesquels elles étaient servies, qu'il se jeta dessus, malgré sa faiblesse, avec l'impétuosité d'un épervier sur sa proie, sans considérer qu'elles étaient pérparées pour le sultan. Mais son heure était venue, et ce n'était pas pour lui que la marmite avait bouilli. A peine se fut-il saisi d'un gros morceau qu'il se sentit frappé d'une flèche. Il le lâcha dans le moment et s'enfuit à toutes jambes jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors voyant ruisseler le sang de ses entrailles : Si, dit-il, je ne meurs pas de ce coup fatal, je me contenterai de souris et de la soupe de ma vieille. Puisque la douceur du miel ne console pas de la piqûre de l'abeille, il vaut mieux manger du raisinet que du miel.

— Je vous ai rapporté cette histoire remarquable, ajouta le vautour, afin que vous teniez à grand honneur d'avoir place dans notre nid et que vous compreniez quel est l'avantage que vous avez de trouver de quoi vivre en abondance sans peine et sans soin, que vous vous contentiez de ce que Dieu vous envoie et que vous n'en cherchiez pas davantage. Puisque vous êtes si bien ici, ne vous éloignez pas pour voyager; n'abandonnez pas le bonheur que vous possédez et ne vous précipitez pas vous-même dans le malheur ; en un mot n'étendez pas vos désirs jusqu'au dérèglement et passez-vous de ce que la Providence vous donne. Si la fourmi n'avait cette retenue et si elle voulait entrer dans toutes les maisons pour en tirer de quoi remplir ses magasins, elle serait tous les jours écrasée à l'entrée des portes.

Ce discours pathétique ne fut pas capable de convaincre le faucon. Il répliqua et dit encore au vautour : Je vois bien que tous ces conseils sont un effet de la bonne volonté que vous avez pour moi ; mais permettez-moi de vous dire qu'ils ne sont pas conformes à mon génie, qui me porte à des choses grandes et relevées ; et pour vous dire mon sentiment avec liberté, j'ajouterai qu'il n'y a que les bêtes les plus grossières qui se contentent simplement de boire et de manger. Qui aspire au bonheur parfait ne doit avoir pour but que de hautes entreprises, et qui veut porter la couronne, parmi les grands monarques, doit mettre la main à l'œuvre et faire des efforts dignes de la noblesse de ses idées. Un esprit élevé comme le mien ne se borne pas à des actions de gens qui vivent de ménage. Qui veut habiter dans les logemens les plus apparens ne s'arrête point parmi le menu peuple, et qui tend à une haute élévation proportionne ses démarches à son ambition.

Le vautour insista pour combattre le sentiment du faucon : Il est impossible, dit-il encore, qu'une pensée déraisonnable, mal fondée et singulière comme la vôtre puisse avoir son effet et qu'une passion si demesurée puisse arriver à sa fin. Un ouvrier ne fait rien sans avoir les instrumens nécessaires avant de travailler, et l'on ne se propose pas une fin que l'on n'ait les

[1] Caroun, selon les mahométans, vivait du temps de Moïse et possédait des richesses immenses. (*Note de l'édition de 1778.*)

moyens pour y parvenir : il est donc déraisonnable de prétendre une place parmi les grands si auparavant on n'est muni de tous les avantages qui les accompagnent.

Le faucon interrompit le vautour en cet endroit : Est-ce, dit-il, que la force de mes griffes n'est pas capable de m'élever à de grandes dignités ? et mon bec ne peut-il pas contribuer à me procurer le même avantage ? Sans doute que vous n'avez pas connaissance de l'histoire de ce brave, qui arriva au plus haut degré du bonheur, que des oiseaux racontaient l'autre jour près de ce nid et que j'écoutai avec plaisir. Je vous en ferai le récit si vous avez la patience de m'écouter. Comme il vit le vautour disposé à l'entendre, il continua de parler en ces termes :

LE FILS D'UN ARTISAN.

CONTE [1].

Un pauvre artisan, qui travaillait à force de bras et qui avait beaucoup de peine à gagner de quoi subsister lui et sa famille, eut un fils qui naquit sous une heureuse étoile ; ce fils donna d'abord une marque de ce qu'il serait un jour en ce que, dès le moment de sa naissance, son père commença de gagner beaucoup plus qu'il ne dépensait chaque jour, ce qui n'était pas arrivé auparavant. Cela fit qu'en attribuant ce bonheur à l'augmentation de sa famille, il n'oublia rien pour lui donner une bonne éducation. Mais l'inclination du fils se porta d'abord aux armes ; car l'on eut à peine cessé de l'envelopper dans les langes qu'il avait continuellement l'arc et les flèches à la main, et cette passion augmenta si fort avec l'âge que lorsque l'on voulut lui apprendre à écrire, on lui voyait plutôt manier la lance ou le sabre qu'une table ou de la craie pour former ses lettres dessus ; il n'y avait pas d'exercices guerriers enfin auxquels ils ne s'appliquât plutôt qu'à l'étude.

Lorsqu'il fut arrivé à l'âge propre au mariage, son père le prit en particulier et lui parla ainsi : Mon fils, lui dit-il, pour vous donner une marque du soin que je prends de vous, je veux bien vous avertir de considérer que vous êtes présentement dans un âge mûr et que l'âge d'enfance est passé surtout en ce temps où l'on n'est déterminé à rien, que l'on n'agit que par passion et que le sang bouillonne dans les veines. Ainsi avant que le dérèglement vous jette dans le précipice de la tentation et que le démon se serve de la concupiscence pour vous faire égarer dans le chemin de perdition, comme le mariage est un moyen propre pour retirer la jeunesse de la débauche, je veux vous unir avec une fille de même état et de même rang que vous, et pour cela je vous ferai tout l'avantage qui sera en mon pouvoir. Dites-moi ce que vous en pensez et si vous consentez à la proposition que je vous fais. — Mon père, répondit le fils, je vous prie de ne pas vous embarrasser du soin de me marier. Je ne vous serai pas à charge à l'égard de celle à qui je dois m'unir et donner ma foi et je n'attends de vous aucun secours pour ce sujet. — Mon fils, reprit le père, je sais ce que vous pouvez et ce que vous ne pouvez pas ; mais je voudrais savoir l'argent que vous pouvez compter et quel est le mariage dont vous entendez parler ? Le fils se leva et entra dans une chambre, d'où il apporta un sabre tranchant cent fois plus terrible que le regard des belles et mille fois plus précieux, à son avis, que le corail de leurs lèvres, et en le montrant à son père : Je vous déclare, dit-il, que c'est une couronne à laquelle je dois me marier et que ce sabre est le bien que je porterai à la communauté du mariage. Une haute fortune n'est déshonorable à personne, et le sabre est le sceau le plus propre pour légitimer le contrat d'une pareille alliance.

Ce jeune brave, guidé par son courage, n'eut pas de peine à venir à bout du dessein qu'il avait formé de conquérir un empire. Il se fit chef de parti et subjugua en peu de temps de grands pays dont il se fit reconnaître souverain. Cela nous apprend, ajouta le faucon, qu'un sabre pour tout bien suffit pour se rendre maître d'un royaume, et je vous cite cet exemple pour vous faire comprendre qu'avec mon courage et mon intrépidité, je ne désespère pas de parvenir à la dignité la plus élevée et la plus sublime. Le cœur me dit que je réussirai dans mon projet et que je parviendrai à l'objet de mes désirs. Ainsi, quoi que vous puissiez dire, j'exécuterai ce que j'ai résolu, et toutes vos raisons ne m'en empêcheront pas.

Le vautour vit bien que le faucon était né pour de grandes choses, que son parti était

[1] Ce conte ne se trouve que dans la version persane intitulée *Anwari-Soheili* (voyez le *Livre des Lumières*, p. 36) et dans la rédaction turque.

pris et que ce serait inutilement qu'il s'efforcerait de le dissuader. Il lui témoigna néanmoins par ses soupirs la douleur qu'il ressentait de cette séparation. Le faucon prit donc congé de son nourricier et des petits vautours, s'éloigna d'un nid où sa fortune ne devait pas se borner et alla en chercher une autre qui lui fût plus convenable. Il vola longtemps par la vaste étendue de l'air, et enfin il se posa sur le sommet d'une montagne pour prendre un peu de repos. Là, en jetant les yeux de tous les côtés, il aperçut une perdrix qui se promenait et faisait retentir la campagne de son chant. Poussé par son naturel, qui le portait à la chasse des perdrix, il s'élança dessus sans hésiter et s'en saisit du premier vol. D'abord il la mit en pièces par l'estomac et remplit son gosier de sa chair; il commença de goûter la délicatesse d'une viande qui surpassait à son goût tout ce que l'on dit de l'excellence de l'eau de la fontaine de vie et de la douceur du sucre. Comme il n'avait rien mangé de si friand jusqu'alors, il disait en lui-même en s'adressant à la perdrix, qui n'était plus en état de l'entendre : Je te trouve excellente depuis les pieds jusqu'à la tête, et je vois bien que c'est pour moi que tu as été créée. Puis se parlant à lui-même : N'est-ce pas, disait-il, avoir gagné beaucoup en voyageant que de t'être délivré si heureusement des méchans alimens dont l'on te nourrissait? En peu de temps, te voilà parvenu au bonheur de te repaître de viandes délicieuses, et au lieu d'être renfermé dans un nid étroit et obscur, accompagné d'oiseaux vils et méprisables, tu jouis d'une pleine liberté en des lieux spacieux où tout contribue à ta félicité. Mais ce ne sont ici, sans doute, que les prémices des douceurs du monde : qui sait ce que la fortune fera encore pour moi, et quelles faveurs elle prépare pour ma satisfaction. Éprouvons quelle doit être notre destinée. Après ces réflexions, il reprit son vol, l'esprit satisfait, en s'occupant et en se divertissant à chasser aux perdrix.

Etant un jour sur le haut d'un rocher qui faisait partie d'une montagne et attentif à découvrir quelque proie, il vit au pied de la montagne une troupe de chasseurs et plusieurs faucons : c'était le roi du pays, accompagné des gens de sa cour, qui prenait le divertissement de la chasse. Attentif à un spectacle aussi nouveau pour lui, son étonnement redouble en voyant un faucon s'élever de dessus le poing du roi et voler après un oiseau : cette action enflamme son courage; il devance d'une aile rapide le faucon royal et lui dérobe sa proie. Le roi, témoin de la vitesse, de l'ardeur et de la hardiesse du jeune faucon, fut enchanté de cette action; il commanda aux plus habiles de ses chasseurs de faire en sorte de le prendre. Les chasseurs obéirent et lâchèrent un faucon du côté où il était. Il ne s'effaroucha pas quand il l'eut reconnu pour un oiseau de son espèce. Il vola même au-devant de lui, le salua et lui fit un compliment et plusieurs demandes sur son état et sur sa fortune. Le faucon du roi, surpris de ses manières honnêtes, le satisfit sur sa curiosité et lui fit naître insensiblement le désir de devenir courtisan; il y réussit si bien qu'il le persuada et qu'il se laissa prendre par les chasseurs.

Ce fut de cette manière que le jeune faucon parvint au bonheur où son courage l'avait conduit, et le roi n'eut pas plutôt remarqué toutes ses bonnes qualités qu il l'établit dans l'honneur d'être ordinairement sur son poing; c'est ainsi que parmi les faucons il se vit au souverain degré de félicité, après s'être vu dans la dernière bassesse.

Ce que je conclus de cette fable, ajouta Dabschelim, c'est que qui ne fait point de démarches pour arriver à la gloire est méprisable, et qu'on ne doit pas se rebuter malgré la fortune contraire. Pour bien mériter le nom d'homme, il faut avoir de grands desseins et de hautes idées. Tel est l'homme, tel est son courage. Si ce brave faucon se fût borné à demeurer dans le nid des vautours, s'il n'eût pas abandonné leur compagnie, s'il n'eût point parcouru la mer aérienne et s'il n'eût pas traversé montagnes et campagnes et rôdé en mille endroits, jamais il ne fût arrivé à ce bonheur. De là il est manifeste qu'un homme, même de néant, malgré les difficultés qu'il rencontre, s'élève au-dessus de sa condition en voyageant et se procure une haute fortune. Le voyage est le printemps du cœur et le chemin pour acquérir ce que l'on peut souhaiter; un poëte dit excellemment :

Le voyageur obtient l'objet de ses désirs.

Dabschelim acheva son discours en cet endroit, et alors l'autre visir lui fit une inclination très-respectueuse et parla en ces termes : Sire, l'on ne peut avoir aucun doute sur toutes

les maximes que votre majesté vient d'avancer avec tant d'éloquence et tant de netteté. Ce qui fait de la peine à vos serviteurs, c'est que la conservation de l'état et le repos de ses sujets sont attachés à sa santé, et qu'il ne convient pas à sa sagesse d'entreprendre un voyage si pénible et de renoncer aux plaisirs et aux commodités dont elle jouit pour aller s'engager en des déserts impraticables.

Dabschelim arrêta le visir en cet endroit : Les hommes, répliqua-t-il, doivent être accoutumés aux peines et aux fatigues, de même que les lions aux assauts et aux combats. On ne peut pas nier que les peuples ne peuvent être à couvert des insultes si les rois eux-mêmes ne se mettent en campagne et ne parcourent leurs frontières pour les mettre en sûreté. Vous savez, visirs, qu'il y a deux sortes de serviteurs de Dieu : les rois, à qui le gouvernement des états et des empires est confié; les peuples, auxquels les rois sont obligés de procurer toute sorte de sûreté, de repos et de tranquillité. Si cela est constant, comme l'on ne peut en douter, le roi et les sujets ne peuvent avoir en même temps le même privilége. Si le roi veut jouir du repos, il ne peut le faire sans lâcher les rênes de l'empire, et s'il veut faire son devoir et prendre soin de sa gloire, il faut qu'il renonce à la douceur du repos. Quiconque se donne tout entier aux plaisirs et aux délicatesses mène la vie du monde la plus heureuse en fait de plaisirs; mais un monarque doit être dans son empire comme la rose au milieu d'un jardin, où elle couche sur les épines. Selon les philosophes, il faut voyager pour arriver à une demeure stable. Malgré la longueur de ses peines, un amant arrive au bonheur de voir l'objet après lequel il soupire. L'acquisition d'un état paisible et tranquille dépend d'une suite de travaux et de soins, de même que la possession de ce que l'on cherche dépend de la patience dans les souffrances. Qui donne dans la mollesse ne doit pas se charger du fardeau d'un empire; mais qui veut bien s'acquitter de son devoir en régnant doit se priver du repos et du sommeil et s'abstenir de la débauche du vin et de l'oisiveté. Par ces moyens il acquiert une gloire solide dans tout le monde et réussit dans tous ses souhaits. Ce fut ainsi qu'un jeune léopard parvint en peu de temps au comble de ses vœux et rentra dans la possession de la forêt de Ferah-Efza, qui lui appartenait de droit et par héritage. Dabschelim ayant remarqué sur le visage des deux visirs la curiosité qu'ils avaient d'entendre le récit de la conduite du léopard, il leur en donna la satisfaction et dit en continuant son discours :

LE JEUNE LÉOPARD.

FABLE [1].

Aux environs de la ville de Balsora, il y avait une île dont l'air était extrêmement tempéré, couverte d'une forêt agréable et arrosée de plusieurs sources d'eau vive, d'où coulaient des ruisseaux qui serpentaient de tous les côtés et excitaient partout de doux zéphyrs rafraîchissans, qui donnaient la vie. Ces ruisseaux étaient bordés de fleurs de différentes couleurs, et les arbres qui régnaient le long des rivages formaient des berceaux dont l'ombrage était impénétrable à l'ardeur des rayons du soleil. Le cyprès s'entremêlait avec le buis, le sapin avec le platane, et ainsi des autres arbres de différentes espèces, tellement pressés les uns contre les autres que le vent passait seulement au-dessus et laissait jouir au-dessous d'un grand calme et d'une fraîcheur admirable, et tous ces agrémens avaient fait donner à cette forêt le nom de *Ferah-Efza*, c'est-à-dire augmentation de joie.

Un léopard des plus féroces s'était emparé et rendu maître de cette forêt, avec un pouvoir si absolu que les lions les plus fiers n'osaient seulement penser à cette retraite, tant il s'était rendu redoutable. Il en était de même, à plus forte raison, de toutes les autres bêtes sauvages, dont pas une de sa vie ne passait même par l'endroit où il s'était arrêté un seul moment. Il y avait longtemps qu'il en était en pleine possession, sans que rien lui eût donné le moindre ombrage ou qu'il eût trouvé aucun obstacle à ses volontés. Il n'avait pour successeur qu'un jeune léopard qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux, et son dessein était, dès qu'il serait dans un âge mûr et qu'il aurait ensanglanté ses griffes et ses dents du sang des lions, de lui remettre le commandement entier de la forêt et de se retirer dans une solitude pour y passer le reste de ses jours en

[1] Cette fable est particulière à la version turque traduite par Galland, de même qu'à l'*Anwari-Sohaili* (Voyez le *Livre des lumières*, p. 40.)

repos. Mais le destin ne lui donna pas le temps d'accomplir ce qu'il avait projeté. Il avait à peine commencé de faire quelque fondement sur cette espérance que le vent impétueux de sa dernière heure survint et fit tomber en même temps les feuilles et les fruits de sa vie.

Après la mort du léopard, les animaux du voisinage, qui attendaient ce moment depuis longtemps, accoururent de toutes parts et s'emparèrent de la forêt; le jeune léopard, qui ne se sentait pas assez fort pour s'y opposer, prit le parti de leur céder la place et de se retirer ailleurs. Ils se disputèrent le terrain entre eux avec beaucoup de chaleur; enfin, un lion plein de courage les mit tous à la raison et demeura seul possesseur de la forêt.

Le jeune léopard marcha longtemps par des montagnes et par des déserts et ne put se résoudre de s'arrêter en aucun endroit : il arriva enfin dans un bois où il rencontra plusieurs animaux, auxquels il fit le récit de sa disgrâce et acheva en leur demandant du secours pour la réparer. Les animaux, qui avaient appris que le lion était en possession de l'état où il prétendait rentrer, s'excusèrent par la bouche d'un des principaux d'entre eux : Nous compatissons, lui dit-il, avec bien de la douleur à la disgrâce dont vous nous parlez, mais la forêt qui vous appartient avec justice est présentement sous la patte d'un lion si fier que l'éléphant le plus puissant ne mettrait pas même le pied impunément sur le bord de ses terres. La crainte que les autres animaux ont du malheur qui pourrait leur en arriver fait qu'ils ne passent ni par les bocages ni par les collines de sa dépendance. Nous pouvons encore vous assurer que le griffon du Caucase ne se hasarderait pas de voler par-dessus ses états, à cause de son souffle envenimé, et vous pouvez juger si les autres oiseaux osent le faire. Vous devez donc croire que des animaux comme nous, aussi faibles que des gazelles, n'osent se mesurer avec lui, et vous savez qu'un renard ne peut pas tenir contre un loup. Vous ne devez pas non plus songer à l'attaquer corps à corps, parce qu'un léopard, jeune et faible comme vous l'êtes, qui entreprend de venir aux mains avec un ennemi plus fort que lui, court risque de tomber d'une manière à ne se relever jamais. Pour vous dire notre sentiment touchant vos intérêts, si vous voulez nous croire, allez vous réfugier à sa cour, excusez-vous de votre hardiesse sur l'état misérable où vous êtes, et dites-lui avec sincérité et sans déguisement que vous vous remettez à sa merci. Dans le mauvais état où sont vos affaires, le meilleur conseil que vous puissiez prendre est de dissimuler.

Le jeune léopard goûta l'avis de ces animaux; il les remercia et se mit en chemin sans différer, résolu de se soumettre à tout. En arrivant à la cour du lion, il se présenta à lui et lui fit son compliment avec le respect et toutes les humiliations d'un esclave le plus soumis. Le lion lui fit un accueil très-favorable et lui donna un emploi conforme à sa qualité, dont le léopard le remercia avec des vœux pour sa prospérité et en des termes choisis, qui firent admirer la vivacité de son esprit par le lion même et par les courtisans qui étaient présens. Le léopard s'appliqua à remplir tous les devoirs de sa charge avec exactitude, et il le fit d'une manière qui ne marquait pas moins son zèle qu'une capacité extraordinaire. Le lion, qui connaissait et qui savait récompenser le mérite, le distingua bientôt par-dessus les autres. Pour lui donner des marques réelles de son estime et de la satisfaction qu'il avait de sa conduite, il le combla de bienfaits et le reçut dans sa faveur. Cela lui attira l'envie des autres courtisans; mais quelque bonté que le lion lui témoignât, il n'en abusait pas; il était au contraire plus assidu à faire sa cour et n'était pas un moment sans s'appliquer aux affaires que le lion lui avait confiées. Il savait que plus l'on travaille et plus l'on est considéré en quelque état que ce soit.

Un jour le lion eut une commission pressante à faire exécuter dans un bois un peu éloigné, mais dans un temps de chaleur si grande que les montagnes et les campagnes paraissaient impraticables et que la moelle bouillait dans les os des animaux. Par une chaleur si excessive, disait-il en lui-même, que l'huître au fond de la mer et les oiseaux dans l'air en sont rôtis, et que la salamandre même pour l'éviter se tient cachée dans son feu, qui serait celui de mes officiers qui, sans se ménager et sans avoir égard à un si grand obstacle, voudrait se charger de mes ordres, qui ne demandent point de retardement.

Le jeune léopard arriva pour faire sa cour dans le moment que le lion était occupé de cette pensée et il remarqua qu'il était recueilli en lui-

même. Alors, comme il se sentait assez de courage pour entreprendre les choses les plus difficiles, il s'approcha du trône du lion, et après lui avoir témoigné qu'il s'apercevait que quelque chose lui faisait peine, il le supplia de vouloir bien lui en faire part s'il le jugeait capable de contribuer à l'en délivrer. Le lion s'expliqua, et le jeune léopard se chargea de ses ordres. Il prit un nombre d'animaux sujets du lion, dont il avoit besoin pour l'exécution, et avec une grande diligence, il arriva sur le midi au lieu où il devait se rendre, et après avoir exécuté l'ordre qu'il avait, il retourna de même auprès du lion, qui fut très-satisfait de son zèle et de ce qu'il avait fait. Comme il se retirait chez lui, des courtisans, qui étaient d'intelligence et qui avaient leur dessein, l'abordèrent : Vous avez fait, lui dirent-ils, beaucoup de chemin par cette grande chaleur. Dieu soit loué, votre voyage a été heureux et il ne reste aucune crainte de trouble. Vous feriez sagement de venir vous reposer quelques momens à l'ombre d'un arbre et apaiser avec de bonne eau fraîche la grande soif que vous devez avoir. Venez, prenez un peu de relâche, les peines de ce monde ne sont pas le but que l'on doit se proposer dans la vie.

Le jeune léopard ne se laissa pas surprendre par ce conseil dissimulé : C'est en travaillant pour le repos du lion notre maître, répondit-il avec un souris, que j'ai acquis le bonheur d'être bien dans son estime. Voulez-vous que je contribue moi-même à la détruire par mon oisiveté et par ma négligence? Après avoir achevé cet ouvrage avec tant de difficulté, serait-il de bon sens que j'en sapasse les fondemens en m'abandonnant aux plaisirs et à la mollesse? Peut-on amasser un trésor sans soins? Trésors et soins sont deux choses qui s'accompagnent et qui ne se quittent point. On n'arrive où je me suis proposé d'arriver qu'en souffrant tout ce qu'il y a de plus difficile, et l'on n'y arrive pas en se laissant entraîner par le torrent de ses désirs et de ses passions.

Le lion fut informé des particularités de cet entretien, et il demeura un espace de temps plongé dans une mer de différentes pensées dont il fut agité. Il leva la tête enfin avec un visage ouvert qui marquait sa bonne intention : Qui aspire, dit-il, à commander aux autres doit s'élever lui-même au travers des peines et des souffrances, et les peuples ne peuvent jouir du repos que lorsqu'ils sont commandés par des princes qui ne mettent pas la tête sur le coussin pour en prendre. Le monarque qui ne se donne pas de repos fait naître le repos. En achevant ces paroles, il fit appeler le jeune léopard, et après de grands honneurs et toutes les caresses imaginables, il lui remit en toute souveraineté la forêt qui lui appartenait par droit de succession; non content de cette grâce, il le déclara encore son lieutenant général dans tout ce qui était du ressort de ses états.

Par cette fable, ajouta Dabschelim, il est aisé de connaître que personne n'est jamais arrivé à la fin de ses espérances qu'en y employant toute sorte d'efforts. C'est pourquoi, puisque dans le voyage de l'île de Serendib, je ne me propose autre chose que d'acquérir de la vertu, c'est une résolution que je veux exécuter absolument, quelques peines, quelques fatigues, quelques difficultés qu'il y ait à essuyer.

Les visirs connaissant que rien n'était capable de détourner le roi de son dessein, se rendirent à tout ce qu'il voulut. Ainsi ils ne songèrent plus qu'à mettre ordre aux préparatifs du voyage. Dabschelim cependant reçut les complimens des seigneurs de son empire sur son départ, et il en choisit un sur la fidélité et sur la capacité duquel il avait le plus de confiance, qu'il chargea du gouvernement pendant son absence. Et afin qu'il s'en acquittât avec plus de connaissance pour le bien de ses sujets, il lui laissa une instruction fort ample, remplie des maximes qu'il devait suivre dans l'administration de la justice. Après avoir pourvu à tout ce qu'il jugea nécessaire, il partit enfin, accompagné des officiers qui approchaient le plus près de sa personne et avec une suite convenable à sa grandeur et à sa puissance. Il passa de ville en ville, en faisant de belles remarques qui l'instruisaient et qui le consolaient suffisamment des incommodités et des peines qu'il souffrait, et après un long voyage, tant par terre que par mer, il aborda enfin à l'île de Serendib, avec une satisfaction d'autant plus grande qu'il y respirait un air le plus pur et le plus délicieux du monde. Avec cela, il trouva que l'eau que l'on y buvait était excellente, que la terre y sentait le musc et l'ambre, et que les quatre élémens y conservaient une température si parfaite qu'il était impossible de n'y pas vivre agréablement.

Quand ce monarque fut arrivé dans la ville qui donne son nom à toute l'île, il s'y remit de

ses fatigues pendant quelques jours, avant de prendre le chemin de la montagne, qui était au milieu de l'île. Il fit ce voyage seulement avec un nombre choisi de ses courtisans les plus favoris et d'officiers les plus nécessaires. Quoique la montagne fût d'une hauteur excessive, les environs néanmoins n'en étaient pas affreux, comme il arrive souvent. Ce n'était que verdure émaillée de fleurs de tous les côtés, et que jardins arrosés de ruisseaux, parsemés de roses et de toutes sortes d'herbes odoriférantes. Il vit et parcourut tous ces lieux, qui avaient été honorés de la présence d'Adam, selon la tradition, avec autant de plaisir que de dévotion. Il arriva enfin à un endroit où il aperçut une ouverture de grotte dont l'entrée, quoique obscure, avait quelque chose de majestueux. Il s'informa dans les habitations voisines de ce que c'était, et il apprit qu'un philosophe, ou bramine, de grande réputation y faisait sa demeure, que son nom était Bidpaï, c'est-à-dire philosophe charitable, et que c'était un personnage de grande vertu, rempli de plusieurs belles connaissances, lequel avait défriché les épines des mœurs dépravées par une vie pénible et solitaire, et passait les jours et les nuits en des prières et veilles continuelles.

Dabschelim s'avança jusqu'à la grotte et s'arrêta quelque temps à l'entrée, avec grande impatience de voir le bramine, mais sans ouvrir la bouche de crainte de l'interrompre. Le vénérable vieillard, qui savait par révélation le sujet du voyage du roi des Indes, était au fond de la grotte, d'où il l'aperçut, et connut son inquiétude : Entrez en paix, lui cria-t-il. Dabschelim entra, et en saluant celui qui l'avait appelé, il ne douta pas qu'il ne fût celui qu'il cherchait et le personnage qui lui donnerait la satisfaction qu'il souhaitait. Le bramine le reçut avec respect et avec honneur, le pria de s'asseoir, lui demanda le sujet d'un si grand voyage, qui devait lui avoir coûté beaucoup de peines. Dabschelim lui fit le récit du songe qu'il avait eu, du trésor qu'il avait trouvé et sur toute chose du testament qui l'avait principalement déterminé à l'entreprendre ; et lorsqu'il eut achevé : Béni soit le monarque de grand courage, dit le bramine avec un visage rempli de joie, qui s'est exposé à tant de fatigues dans l'intention d'acquérir de la vertu, des connaissances et des instructions pour le bien de ses états et pour le repos de ses sujets. Alors, sans se faire prier, il témoigna qu'il était prêt de découvrir ses secrets et d'ouvrir le trésor de sa sagesse, et que pour cela il voulait bien se priver pendant quelques jours de ses exercices ordinaires, afin de lui faire part des hautes maximes de son profond savoir.

Dans le cours des entretiens qu'ils eurent ensemble, Dabschelim, qui possédait le testament de Houschenk en sa mémoire, proposait les articles ; sur chacun, le bramine lui donnait des explications, avec des enseignemens convenables au sujet dont il s'agissait, et Dabschelim ne perdait rien de tout ce qu'il lui disait.

CHAPITRE I[er].

QU'IL NE FAUT PAS ÉCOUTER LES DISCOURS DES MÉDISANS[1].

Le premier enseignement du testament, dit Dabschelim au bramine, porte que celui qui se trouve honoré de la faveur d'un sultan devient d'abord l'objet de l'envie, tant des peuples que des courtisans, et que ceux de ces derniers qui approchent le plus près de la personne du prince emploient toutes les adresses et toutes les ruses imaginables pour détruire les autres dans son esprit par leurs médisances : ainsi un monarque doit être continuellement sur ses gardes, afin de ne pas se laisser surprendre par leurs discours. C'est d'après ce principe qu'un sage a dit : « Ne donnez pas accès auprès de vous aux médisans, qui ne s'épargnent pas eux-mêmes en dardant leurs aiguillons les uns contre les autres. Ils témoignent de l'amitié en apparence ; dans le fond, ils n'ont d'autre intention que de tromper. » Vénérable philosophe et sage bramine, j'espère que, pour me servir d'exemple et de modèle sur ce sujet, vous me ferez l'histoire d'un favori ou d'un ministre que les discours empoisonnés de l'envie auront privé de l'amitié de son maître.

— Croyez-moi, puissant roi, répondit le bramine, il est constant que le fondement le plus solide d'une monarchie est posé sur cette maxime :

[1] Ce chapitre répond au premier du *Pantcha-tantra* ou de l'original indien des *Fables de Bidpaï*, ainsi qu'au cinquième du *Calila et Dimna*, mais plusieurs des fables qu'il renferme ne se retrouvent ni dans l'original sanscrit ni dans la version arabe. Elles ont été ajoutées par l'auteur de la version persane, d'où elles ont passé dans la traduction turque suivie par Galland.

« Si un monarque prête une fois l'oreille aux discours pernicieux des courtisans animés par envie contre ceux qu'il a favorisés de sa confiance pour l'administration de ses affaires, il n'aura pas longtemps pour eux la considération qu'il doit avoir, il les éloignera ou même leur fera perdre la vie. » Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'on ne détruit pas un ministre, que l'état n'en souffre considérablement. J'ajouterai même que toutes les fois qu'un malintentionné trouve le moyen de se mettre entre deux amis bien unis, il ne manque pas de dissoudre cette union par ses artifices. Un fourbe de renard en donne un bel exemple dans l'amitié qui était entre un bœuf et un lion, qu'il détruisit par une méchanceté signalée. En voici l'histoire :

LE MARCHAND ET SES DEUX FILS.

CONTE[1].

Autrefois un marchand qui avait vu le monde et qui avait éprouvé également les bonnes et les mauvaises fortunes avait aussi acquis en même temps de la sagesse, de la prudence, de la bonne foi, de l'intelligence dans les affaires et la connaissance d'une infinité de choses. Il avait voyagé en plusieurs états, où le négoce l'avait appelé, et, à force d'avoir passé de provinces en provinces, il était aussi peu embarrassé de se mettre en chemin pour aller à l'extrémité d'une quatrième partie de la terre que s'il n'eût eu à faire qu'un voyage d'une semaine. Aussi, par les peines et les fatigues qu'il s'était données, il avait amassé de grandes richesses, tant en argent qu'en possessions et en bestiaux.

Après une vie d'une assez longue durée, se voyant les cheveux blancs, faible, voûté et accablé d'incommodités, il connut fort bien que la mort approchait et que ses infirmités lui marquaient suffisamment qu'il devait songer à partir de ce monde et abandonner toutes ces choses. Pour s'y disposer, il appela deux fils qu'il avait et qu'il considérait comme des rejetons par lesquels il devait revivre. A l'âge qu'ils avaient l'un et l'autre, ils ne manquaient ni de courage ni de lumières suffisantes pour se conduire eux-mêmes. Comme ils se fiaient néanmoins aux grands biens qui ne pouvaient leur échapper, et que, par un emportement de jeunesse, ils faisaient de grandes dépenses et passaient leurs plus belles années dans la débauche et dans l'oisiveté, le père, qui les aimait tendrement et voulait tâcher de les mettre dans le bon chemin par ses conseils, leur dit : Mes enfans, vous n'avez pas éprouvé quelle est la peine d'acquérir des richesses ; c'est pourquoi vous êtes excusables de n'en pas connaître la valeur, parce que, selon le proverbe, l'on ne connaît qu'après avoir goûté. Il est bon que vous sachiez que les richesses sont le capital sur lequel on doit fonder le bonheur de cette vie, et que c'est par elles que l'on se met au-dessus du commun des hommes, qui peuvent être rangés en trois classes. Les uns recherchent les plaisirs et la tranquillité de la vie, et n'ont d'autre but que de manger, de boire et de satisfaire leurs passions. Les seconds veulent s'élever au-dessus des autres, et ce sont ceux qui aspirent après les charges et les dignités. Ces deux sortes de personnes ont besoin de richesses pour vivre suivant leurs désirs. Les troisièmes s'appliquent seulement à mériter pour l'autre monde, et par cet endroit ils sont préférables aux autres et d'un ordre plus relevé. Ils ont néanmoins besoin de richesses bien acquises pour en faire de bonnes œuvres, et on ne peut les employer à un meilleur usage. Ainsi, en quelque état que ce soit, les richesses sont nécessaires ; mais il est impossible de les acquérir sans se donner beaucoup de peine, et si quelqu'un en obtient par d'autres voies, elles se dissipent bientôt, parce qu'il n'en connaît pas la valeur et n'a pas travaillé à les amasser. Un vent les lui a amenées, et un vent les emporte de même. Je vous dis tout ceci afin de vous faire comprendre la nécessité qu'il y a de vous retirer de la négligence à laquelle vous vous êtes abandonnés et afin que vous vous donniez entièrement à l'épargne et au soin de ménager et d'acquérir, en vous attachant au négoce, l'unique ressource pour amasser des biens solides, comme vous savez que je m'y suis appliqué.

Quand le bon vieillard eut achevé de parler, son fils aîné prit la parole : Mon père, dit-il, vous nous prêchez d'amasser et d'acquérir du bien ; mais vous me permettrez de vous représenter

[1] Ce conte est tiré de l'original sanscrit. — Voyez la traduction du *Pantcha-tantra* de M. l'abbé Dubois, p. 30 ; la version anglaise de *Calila et Dimna*, par Windham Knatchbull, p. 82, et le *Livre des Lumières*, p. 46.

que vos conseils sont opposés à la résignation et à la confiance que l'on doit avoir aux décrets éternels du ciel. En effet, il est constant que personne n'a de richesses ni de quoi subsister qu'autant qu'il plaît à Dieu. Quelque peine que l'on se donne, l'on n'en a pas plus pour cela ni au delà de ce qu'on en doit avoir. Qu'on se fatigue ou que l'on demeure en repos, l'on n'a d'abondance ou de disette qu'autant que le destin en a ordonné. Chacun à son destin de toute éternité, qui n'est sujet à aucun changement, malgré tous les efforts et tous les soins du monde. J'ai voulu éviter mon destin, me disait une personne de bon sens et de distinction; à la fin cependant je n'ai pas laissé d'en sentir les effets, et quelque peine que je me sois donnée pour arriver à mon but, jamais je n'ai pu y réussir. Ainsi, soit que nous travaillions, mon frère et moi, et que nous embrassions une profession à gagner du bien, ou que nous passions notre vie à ne rien faire, jamais nous ne ferons changer le sort qui nous est prescrit. Ce qui arriva à deux princes est un témoignage bien authentique de ce que j'avance. L'un acquit un trésor et l'autre perdit un royaume, sur la confiance qu'il avait que ce trésor était en sa possession, quoique cela ne fût pas. Le père demanda comment cela était arrivé, et le fils, en continuant, dit :

LE ROI ET LE DERVICHE.

CONTE[1].

Dans la ville d'Halep, aux confins de l'Arabie, régnait un puissant roi qui avait essuyé plusieurs revers de fortune et passé pour le moins autant de fâcheuses nuits que d'heureux jours. Deux princes, ses fils, enflés de la grandeur de leur naissance, des trésors et de la couronne qu'ils attendaient, passaient les jours et les nuits dans la débauche et au milieu des concerts de voix et d'instrumens, en se faisant chanter différentes chansons à boire et une particulièrement dont voici le sens : « Garçon, fais rouler le verre que tu tiens à la main. Puisque nous devons bientôt être privés de ce monde, que la voûte des cieux emploie si peu de momens à mesurer le cours de notre vie et qu'à peine on a le temps d'ouvrir et de fermer l'œil pour s'apercevoir que l'on vit, ne sois pas aussi un moment sans nous verser à boire; redouble, que n'ayons pas même le temps de cligner l'œil. » Et cette autre : « Garçon, apporte-nous de ce vin de couleur et d'odeur de rose. Puisque personne ne demeure éternellement en ce monde, réjouissons-nous au moins dans le moment que nous avons à vivre, et chantons à pleine gorge comme le rossignol. »

Quoique le roi leur père, sage, prudent et d'une grande expérience, eût de grands trésors en pierreries et en argent comptant, il craignit que les princes ses fils ne dissipassent mal à propos tant de richesses qu'il avait amassées avec des peines incroyables. Pour empêcher que cela n'arrivât, il fit enterrer toutes ses richesses dans l'ermitage d'un derviche retiré près de la ville, qu'il honorait de son estime et qui d'ailleurs s'était acquis une grande vénération parmi le peuple, qui le regardait comme un saint personnage. Il le fit si secrètement que personne n'en eut connaissance. Il chargea même sur cela le derviche de sa dernière volonté, et lui dit : Lorsque la grandeur et les honneurs inconstans auront abandonné les princes mes fils, qu'ils seront pauvres, misérables et réduits à la dernière nécessité, je vous recommande de leur donner avis de ce trésor et pas plus tôt. Peut-être qu'après avoir bien souffert, ils sortiront de leur assoupissement, songeront à leurs affaires et s'abstiendront des dépenses frivoles qui les auront jetés dans cette misère. Le derviche promit de s'acquitter fidèlement et ponctuellement de sa dernière volonté.

Pour mieux cacher ce qu'il venait de faire, le roi fit construire une espèce de tour forte dans son palais, et en feignant qu'il y avait enfermé toutes ses richesses, il dit aux princes qu'ils y trouveraient tout ce qu'il avait de plus précieux. Si par la révolution du temps inconstant, ajouta-t-il, [illegible] dans l'indigence, ouvrez ce trésor; il y a de quoi rétablir le mauvais état de vos affaires.

[illegible] le cours de la nature, [illegible] tout homme est emporté, le roi et le derviche moururent en peu de jours l'un après l'autre, et le [illegible] dans l'ermitage [illegible] donner la [illegible] nouvelle. [illegible] mort, les deux frères

[1] Ce conte et les deux qui suivent ne se trouvent ni dans l'original sanscrit ni dans le *Calila et Dimna* arabe; ils ont été ajoutés par l'auteur de la version persane. (Voyez le *Livre des Lumières* de David Sahid, p. 10, 14 et 16.)

se firent une guerre cruelle et sanglante pour la succession du royaume et pour la possession du trésor. L'aîné enfin, de qui le parti était plus puissant, demeura vainqueur et possesseur absolu de l'un et de l'autre, à ce qu'il croyait, et laissa son frère dans un état à ne pouvoir se relever.

Ce dernier, qui se vit déchu de ses espérances et même privé de ce qui lui appartenait par droit d'héritage, dit en lui-même : Puisque du suprême degré de bonheur où je me suis vu me voici tombé dans le dernier degré de misère, que le ciel trompeur et la fortune outrageante ont fait éclater leur haine contre moi, que gagnerais-je autre chose qu'un fâcheux repentir si j'entreprenais une autre fois de monter au même degré de félicité ? Je n'en aurais que du chagrin et de l'affliction, et la seconde tentative ne serait pas plus heureuse que la première. Il faut donc abandonner le monde puisqu'il est passager autant pour les jeunes gens que pour les vieillards. Je veux chercher un autre royaume plus estimable que celui qui vient de m'être ravi et m'ouvrir une porte plus heureuse que celle qui vient de m'être fermée. Puisque la souveraineté à laquelle je croyais déjà être arrivé m'est échappée, le parti le plus avantageux que je puisse prendre est d'embrasser la vie de retraite et de résignation à Dieu, et de m'engager dans la profession de derviche, que l'on peut appeler avec justice un empire qui n'est pas sujet à révolution. Le derviche qui a pris le trésor de la solitude en partage est derviche de nom, mais dans la vérité il est maître de tout le monde.

Cette résolution prise, le prince sortit de la ville, et en marchant, sans avoir encore déterminé de quel côté il tournerait ses pas pour l'exécution de son dessein : Un tel derviche, se dit-il à soi-même, était grand ami du roi mon père, qui avait beaucoup de vénération pour lui ; je ne puis mieux faire que d'aller à son ermitage comme à un asile de sûreté. J'espère que ce sera une bénédiction pour moi de demeurer dans un lieu où il respire et dont il foule la terre sous ses pieds pour se perfectionner dans le culte de Dieu et arriver à la possession du royaume d'un parfait abandonnement de toutes choses. Il arriva à l'ermitage, mais il n'y trouva personne. On lui dit que le derviche avait passé de cette vie à l'autre monde et que depuis sa mort personne ne s'était présenté pour prendre sa place. Cela l'affligea sensiblement et lui fit faire encore plusieurs réflexions sur le malheureux état de sa destinée. Il prit néanmoins confiance sur les grâces qu'il espérait d'obtenir par l'entremise de ce saint homme, et après s'être déterminé à s'établir dans l'ermitage il y resta.

Au bout de quelques jours, comme le prince examinait toutes les dépendances de l'ermitage, il aperçut un tuyau qui servait à conduire de l'eau de pluie dans une citerne et même une ouverture pour en puiser l'eau. Il essaya d'en tirer et il ne s'y en trouva pas. Il s'était pourvu d'eau ailleurs jusqu'alors ; mais l'avantage d'en trouver chez lui le fit résoudre à mettre la citerne en état de s'en servir. Il y descendit, et en l'examinant, outre qu'il aperçut que le tuyau était bouché, il remarqua aussi un endroit où il paraissait que l'on avait remué la terre il n'y avait pas longtemps. Il voulut voir ce que c'était, et en peu de temps il découvrit l'entrée du trésor que le roi son père avait fait cacher. Il l'ouvrit, et lorsqu'il eut vu les pierreries, l'or et l'argent dont il était rempli, il se prosterna et remercia Dieu de sa bonté et de la faveur dont il le comblait. En se consultant sur cette aventure : Voilà, dit-il, des richesses immenses et prodigieuses ; mais je serais indigne de ma bonne fortune si je passais les bornes de la modération par une joie trop éclatante de cette découverte. Il ne faut pas que cela me porte à rien faire d'opposé à la vie retirée que j'ai embrassée, ni à m'écarter des routes de la médiocrité pour m'exposer à tout perdre. Je veux attendre et voir ce que le temps fera naître de favorable pour en pouvoir faire un usage légitime.

Le roi son frère occupait cependant le trône et jouissait du pouvoir absolu ; mais il n'avait ni expérience ni habileté pour maintenir ses troupes dans la discipline ; il se fia sur le trésor qu'il prétendait que son père avait caché dans le palais et dépensa le peu qu'il avait sans ménagement. Avec cela il était si prévenu de sa puissance qu'il tenait beaucoup au-dessous de sa grandeur de penser seulement que ses voisins osassent l'attaquer. Il négligeait même de s'informer de ce que le prince son frère était devenu.

Il était dans cette tranquillité apparente, lorsque tout à coup un puissant ennemi prit les armes contre lui, résolu de le chasser de

ses états et de s'en emparer. A cette nouvelle, sachant que le peu de finances qu'il avait trouvé à son avénement à la couronne était épuisé et que ses troupes n'avaient ni armes ni équipage, il eut recours à la tour où son père avait marqué qu'il avait caché ses trésors. Le besoin de s'en servir était pressant pour se maintenir dans son royaume, fondé sur la maxime qui dit que les rois ne sont rois que par leurs troupes et que l'on n'a de troupes qu'à proportion que l'on a de l'argent. Il chercha le trésor avec grand empressement; mais il ne trouva rien, et tous ses soins ne servirent qu'à lui causer l'affliction la plus sensible que l'on puisse imaginer, puisque la douleur de ne pas trouver ce qu'il cherchait dans le besoin qu'il en avait augmentait d'autant plus qu'il se donnait de peine à le chercher inutilement.

Privé de la ressource qu'il croyait lui rester, il ramassa autant de troupes qu'il lui fut possible et marcha à leur tête au-devant de l'ennemi. Il le rencontra et accepta la bataille qui lui fut présentée. Il combattit en personne avec valeur pour donner exemple à ses soldats; mais au plus fort de la mêlée il reçut un coup de flèche dont il mourut. De l'autre côté, le roi ennemi reçut un coup de sabre qui lui abattit la tête. Par cette perte mutuelle, les deux armées, demeurées sans roi et sans chef, furent dans une grande confusion, et peu s'en fallut qu'elles ne s'entre-détruisissent l'une et l'autre, tant elles étaient animées à venger une mort qui leur était réciproquement si funeste. Après beaucoup de sang répandu, les généraux de l'une et de l'autre armée s'abouchèrent enfin et consultèrent sur les moyens de rendre les deux nations amies. Il convinrent qu'il fallait choisir pour roi des deux nations un sujet qui fût d'une maison royale et en chercher un avec cette qualité, capable d'ailleurs de soutenir dignement le poids du souverain pouvoir. Après plusieurs délibérations, ils fixèrent leur choix sur la personne du prince retiré dans l'ermitage, prévenus qu'après avoir pris la résolution d'abandonner le monde, il les gouvernerait avec toute la justice et l'équité possible.

En conséquence de cette élection, les plus distingués des deux états, députés pour lui offrir la couronne dont il avait été jugé digne, se rendirent à l'ermitage, et après lui avoir rendu leurs respects, ils lui firent part du vœu des deux nations. Le prince ne put se dispenser d'accepter l'honneur qu'on lui faisait, et les députés l'ayant tiré de l'ermitage le mirent sur le trône. Ainsi, après s'être abandonné à la volonté de Dieu, il se vit en possession non-seulement du trésor du roi son père, mais même de deux puissans états.

Cet exemple, ajouta le fils du marchand, fait voir que tous les soins et toutes les peines que l'on se donne ne produisent aucune avance pour arriver à l'état où l'on est appelé, et que le plus grand secret est de demeurer là-dessus dans une parfaite résignation sur ce que Dieu en a ordonné. C'est Dieu qui se charge du soin de tout le monde et particulièrement de ceux qui se donnent à lui, qu'il protége par-dessus les autres : rien n'est plus avantageux que cette résignation. En effet, est-il rien de plus aimable que de renoncer à soi-même ? C'est aussi le seul parti que j'ai résolu de suivre.

— Mon fils, répliqua le père à ce discours, quoiqu'il y ait de la vérité dans ce que vous venez de me dire, rien néanmoins ne se fait en ce monde que par un concours de causes, et Dieu gouverne toutes choses de manière que les plantes et les arbres ne produisent rien qu'à force d'une bonne culture. C'est pour cela qu'un laboureur qui avait l'expérience de plusieurs années disait à son fils que le bonheur du labourage consistait à bien employer la charrue. La véritable résignation que vous devez embrasser est de n'entreprendre aucune chose qu'en vous servant des moyens par lesquels vous pouvez les obtenir, et posséder en même temps ce que Dieu vous accorde. C'est ce qui a fait dire à des personnes d'une grande sagesse qu'il faut agir pour ne pas croupir dans l'oisiveté et rapporter à Dieu tout ce que l'on acquiert par le travail; qu'autrement l'on serait coupable d'une négligence criminelle. Un poëte nous avertit de notre devoir quand il dit :

La résignation ne doit pas vous jeter dans l'inaction.

Ecoutez aussi ce qu'un ami de Dieu dit sur le même sujet : « Travaillez et mettez votre confiance au Tout-Puissant, et en vous résignant à sa volonté ne laissez pas de travailler. » Sans doute que vous n'avez pas entendu parler de l'histoire d'un derviche qui, après avoir vu ce qui était arrivé entre un faucon et une petite corneille, se mit en fantaisie d'abandonner

toute sorte de travail, même celui qui était nécessaire pour sa subsistance; mais cela lui attira une rude réprimande de la part de celui qui a fait toutes choses. Le père, qui vit que ses enfans lui prêtaient attention, leur récita le conte suivant :

LE DERVICHE ET LA PETITE CORNEILLE.

FABLE.

Un derviche traversait un jour une forêt et faisait de profondes réflexions sur les marques visibles et continuelles de la bonté, de la miséricorde et de la toute-puissance de Dieu. Il était en cette méditation lorsqu'il vit un faucon voler et se poser sur un arbre avec un morceau de viande au bec, qu'il déposa dans un nid en le couvrant de ses ailes et en criant d'une manière qui marquait qu'il faisait une action de piété et de compassion. Surpris de cet objet, il s'arrêta pour découvrir ce que c'était : il vit qu'il y avait dans ce nid une petite corneille sans plumes et sans ailes, abandonnée de père et de mère, que le faucon nourrissait de cette viande par morceaux, à proportion de la capacité de son gosier.

A cette merveille : Que la bonté et la miséricorde de Dieu sont admirables, s'écria le derviche, de ne pas permettre qu'une petite corneille orpheline et incapable de sortir de son nid manque de nourriture, et par sa providence un faucon, qui a les griffes fortes et le bec perçant, prend soin d'un petit oiseau d'une espèce toute différente de la sienne et fait plus pour lui que ne feraient peut-être le père et la mère de cette corneille! La surface de la terre est une table commune que Dieu a préparée à toutes ses créatures, elles y sont également invitées. Sa libéralité s'étend même à pourvoir le griffon d'alimens sur le Caucase. Absorbé dans une profonde avarice, j'emploie cependant tous mes soins à chercher ma vie et à me pourvoir d'un morceau de pain. C'en est fait, je veux dorénavant me délivrer de cet embarras et effacer absolument de mon cœur la passion d'acquérir, dans laquelle je suis malheureusement plongé ; je laisserai même toute sorte de travail qui peut y avoir rapport, puisque Dieu est la source de tout bien.

La résolution du derviche, tout inconsidérée qu'elle était, fut si ferme qu'il commença dès lors à l'exécuter. Il se retira dans un lieu à l'écart, et là, sans faire aucune démarche pour sa subsistance, il se remit entièrement à la providence de celui qui prend soin généralement de toutes choses. Pour se confirmer davantage dans cette résignation : N'attache pas ton cœur, se disait-il, aux causes secondes, repose-toi sur la première de toutes. Il demeura trois jours et trois nuits dans une inaction parfaite, sans boire et sans manger, en attendant en sa faveur un miracle semblable à celui de la petite corneille. A la fin il fut attaqué d'une faiblesse si grande qu'il n'était plus en état de faire même ses exercices de dévotion. Pour le tirer de son erreur, Dieu lui fit entendre une voix qui lui dit: « Toi qui me sers, sache que j'ai créé la machine de l'univers telle qu'elle est, à la charge et condition que les causes secondes agiraient et que les hommes travailleraient pour se nourrir. Je pourrais par ma puissance contribuer immédiatement à ta nourriture sans aucun soin de ta part; mais par un décret de ma sagesse, les besoins des créatures sont sujets aux causes secondes, et c'est par elles qu'elles subsistent et se maintiennent. Prétends-tu par ta résignation t'opposer à ma sagesse et à ma providence? »

Mon fils, poursuivit le père, apprenez de cet exemple que les causes secondes doivent avoir leur cours et par conséquent qu'il est nécessaire d'agir et de travailler. Posons encore comme une vérité, selon votre prétention, que l'on obtient tout en se remettant à la volonté de Dieu et à sa providence : cela n'empêchera pas qu'il ne soit toujours vrai de dire que les avantages du travail sont plus estimables et beaucoup au-dessus des avantages de votre prétendue résignation. En effet, la résignation ne peut tout au plus être avantageuse qu'à celui qui se résigne. Mais les avantages du travail ne sont pas seulement pour celui qui agit; ils se communiquent encore au dehors, et cette communication est ce qui détermine le bien. C'est, comme vous devez le savoir, ce qui a aussi donné lieu à la maxime qui dit que le meilleur des hommes est celui qui fait du bien aux hommes. C'est un crime à celui qui est capable de faire du bien de demeurer dans l'oisiveté et de s'attendre qu'un autre lui en fasse. Imitez le faucon et poursuivez la proie comme lui, c'est-à-dire travaillez pour nourrir vos enfans, et gardez-vous bien de suivre

l'exemple de la petite corneille, qui n'est pas encore en état de chercher sa nourriture.

Le fils aîné, qui n'avait rien à repartir au raisonnement si convaincant du bon vieillard, se tut en laissant la parole à son cadet. Mon père, dit le cadet, je vois fort bien que nous ne devons pas prendre le parti de nous abandonner à la Providence de la manière que mon frère l'entendait. Mais après que nous aurons fait nos efforts pour acquérir et que Dieu par sa libéralité parfaite nous aura donné du bien et des richesses, qu'en ferons-nous et comment nous y prendrons-nous pour les conserver? Nous attendons vos sages conseils là-dessus.

— Mon fils, répondit le père, votre demande est juste. Il est aisé d'amasser des richesses, il est vrai, la difficulté est de les garder et d'en faire un bon usage. A mesure qu'on les acquiert on doit observer deux choses. La première, de les mettre en un lieu de sûreté afin qu'elles ne se perdent pas et qu'elles ne soient pas exposées à être enlevées par les voleurs, parce qu'une infinité de gens aiment les richesses, et que ceux qui les possèdent ont des ennemis sans nombre. La seconde, de ne les pas prodiguer et de s'en servir à propos. Au lieu de se contenter du revenu, si l'on dépense sur le fonds, l'on ne se trouve en peu de temps que du vent dans les mains. Le lit d'une rivière où l'eau ne coule pas demeure bientôt à sec, et si l'on ôte toujours d'une montagne sans rien mettre à la place, l'on en trouve le pied en peu de temps. Il en est de même de celui qui, sans aucun revenu, tire toujours de sa bourse et se plaît à faire de la dépense : il tombe infailliblement dans le besoin et on le voit périr sans ressource; c'est ce qui arriva à une souris qui se tua elle-même de déplaisir, et dont Lokman [1] nous a conservé l'histoire [2]. Le père fut interrompu en cet endroit par le fils, qui le pria de ne pas le priver du récit de cette aventure, qu'il raconta de la manière qui suit :

LA SOURIS PRODIGUE.

FABLE.

Un jour, après une moisson abondante, un laboureur qui songeait à l'avenir enferma une grande quantité de blé dans un magasin, résolu de ne l'ouvrir que dans un temps de disette, et il cacha la clé dans un lieu que personne que lui ne savait.

Le hasard voulut qu'une souris affamée, qui avait son trou près du magasin, se mit à ronger le bois et fit tant avec ses petites dents aiguës qu'elle s'aperçût que du blé tombait dans son trou par l'ouverture qu'elle avait faite. Elle se réjouit de son bonheur et le regarda comme un don du ciel. Mais la découverte de ce magasin la rendait si fière qu'en ce moment elle ne s'estima pas moins que Caroun et Pharaon, qui furent autrefois si puissans, l'un par ses richesses immenses et l'autre par des trésors qui répondaient à sa grandeur. Les souris du voisinage, au bruit de sa fortune, qui se répandit en peu de temps, vinrent en diligence et en foule lui faire la cour et lui offrir leur amitié par l'espérance de profiter de la sienne, semblables aux mouches qui s'assemblent autour du miel. Elles lui firent mille révérences à leur manière et mille complimens, en lui témoignant

[1] Les Orientaux sont de différens avis au sujet de Lokman : les uns croient qu'il était neveu de Job du côté de sa sœur, d'autres petit-neveu d'Abraham, et quelques-uns qu'il naquit sous le règne de David, qu'il vivait encore sous le prophète Jonas, et que le cours de sa vie dura près de trois cents ans, que sa condition était servile et qu'il était tailleur, charpentier ou berger; mais tous conviennent qu'il était Habaschi, c'est-à-dire Abissin, natif d'Éthiopie ou de Nubie, de la race de ces esclaves noirs, à grosses lèvres, que l'on vendait en ces pays, de sorte que Lokman se trouva porté et vendu par les Israélites sous les règnes de David et de Salomon. Son maître trouva en lui tant de vertu et de sagesse qu'il lui donna sa liberté.

Il y a beaucoup de vraisemblance que Lokman est le même qu'Ésope, qui en grec signifie Éthiopien. En effet, on trouve dans la vie, les paraboles, proverbes et apologues de Lokman les mêmes traits que nous lisons dans les fables d'Ésope, de sorte que l'on ne sait pas certainement si les Arabes les ont empruntés des Grecs ou si les Grecs les ont pris des Arabes; ce qu'il y a de certain, c'est que cette manière d'instruire par des fables est plus conforme au génie des Orientaux qu'à celui des autres peuples, et que la plupart des fables de ce recueil ont leur source dans les œuvres de Lokman, si recommandables par la supériorité de son génie que Mahomet, dans le XXXIe chapitre de l'Alcoran, fait parler Dieu en ces termes : « Nous avons donné la sagesse à Lokman. » (*Note de l'édition de* 1778.)

[2] La fin de cette phrase, *et dont Lokman nous a conservé l'histoire*, est, selon toute apparence, une interpolation de l'homme de lettres chargé de publier la version de Galland. L'exemplaire manuscrit de la version de l'orientaliste que la bibliothèque possède n'offre rien de semblable, non plus que le texte turc. J'avais cru d'abord que l'introduction du nom de Lokman pouvait être attribuée à quelque copiste ignorant (voyez l'*Essai sur les fables indiennes*, p. 26), mais cette conjecture n'était pas fondée. Le recueil du fabuliste arabe, ainsi que je l'ai dit dans la notice, n'a aucun rapport avec celui de Bidpaï. L'antiquité de son recueil est en outre fort douteuse, et M. de Sacy, dont l'autorité est d'un si grand poids dans toutes les questions relatives à la littérature orientale, n'hésite pas à regarder les fables de Lokman comme empruntées au recueil ésopique. Toutefois, M. Marcel, auteur d'une traduction française des *Fables de Lokman*, ne partage pas cette opinion et considère le livre arabe comme le type de celui d'Ésope.

la joie qu'elles avaient de son bonheur, avec des louanges flatteuses et des vœux pour sa prospérité.

La souris, enivrée de sa félicité, ne se contenta pas de parler de sa découverte à ses compagnes : comme une insensée, elle fit encore la libérale, dans la croyance que le magasin ne désemplirait jamais et que le blé coulerait incessamment par le trou comme du sable, et elle leur fit large table. Elle ne disait pas : C'est assez pour aujourd'hui, gardons quelque chose pour demain. Elle ne pensait qu'au temps présent, et l'avenir ne lui faisait aucune peine. Au contraire, elle chantait hautement, et le sens de sa chanson était : Garçon, verse-nous à boire aujourd'hui, personne n'a vu le jour de demain.

Pendant que la souris et ses amies se régalaient ainsi avec profusion, une famine extraordinaire survint dans le pays, qui mit tout le monde dans la dernière disette de vivres. Les cris du peuple, qui souffrait, montaient jusqu'aux cieux, et l'on n'entendait partout que des gens qui offraient de se donner pour du pain, et personne ne se présentait pour accepter leur offre. D'autres mettaient tout leur bien en vente pour en avoir un morceau, et ils ne trouvaient pas d'acheteur. La misère enfin était si grande que tout était en désordre et en confusion, pendant que la souris faisait bonne chère, sans se mettre en peine si le blé lui manquerait ou s'il y avait famine.

Au bout de quelques jours, le laboureur, pressé par le mal, qui devenait plus grand, alla visiter son magasin. A l'ouverture, il fut fort étonné d'y trouver une diminution considérable, et il en fut d'autant plus affligé qu'il en attribua la cause à sa négligence et que la perte lui en était alors très-sensible. Il connut bientôt d'où le dommage était venu, et pour y remédier, sans attendre davantage, il fit transporter le blé dans un lieu où il était sûr qu'il ne s'en perdrait pas un grain.

Dans le temps que cela se passait, la souris qui faisait la maîtresse et la distributrice du blé était plongée dans un profond sommeil, et les autres souris étaient tellement occupées à sauter et à danser que le bruit et le tintamarre qu'elles faisaient leur ôta la connaissance des allées et des venues des gens du laboureur occupés à vider le magasin. Une des plus avisées s'aperçut néanmoins de quelque chose. Curieuse de savoir ce que c'était, elle regarda par un coin de l'ouverture du magasin : elle vit qu'il était vide. Elle courut avec précipitation annoncer cette triste nouvelle à ses compagnes, après quoi elle fut la première à disparaître, et les autres ne demeurèrent pas après elle. Chacune prit son parti, et elles laissèrent là leur bienfaitrice toute seule.

Voilà ce que la plupart des amis font ordinairement : ils se rangent auprès de vous, attirés par votre table ; il vous abandonnent dès que vos biens diminuent. Ils établissent leur bonheur sur le vôtre, et vous n'êtes pas plutôt dans la disgrâce qu'ils s'éloignent de vous avec la dernière lâcheté, lâcheté que souvent ils poussent encore plus loin. Dans le temps même que vous les comblez de bienfaits, ils vous souhaitent du mal dans la vue de leur intérêt. N'attendez pas que ces amis dissimulés vous abandonnent, soyez le premier à vous éloigner d'eux.

Après un sommeil d'une longue durée, la souris s'éveilla et ne vit plus d'amies auprès d'elle. Épouvantée de cette solitude, elle regarde à droite, à gauche, elle court de tous côtés : pas une ne paraît. Alors, le cœur outré de douleur J'avais, dit-elle, des amies ; que sont-elles devenues ? quel malheur peut les avoir obligées de m'abandonner? Elle sort de son trou pour en avoir des nouvelles ; au lieu d'en entendre parler, elle vit que la famine était si grande que tout le monde criait généralement après du pain. Elle revint en diligence pour mettre en réserve quelque chose du blé qu'elle croyait être en sa disposition ; mais elle n'en trouva pas un grain. Elle entre dans le magasin par le trou qu'elle avait fait ; elle furète par tous les coins et ne trouve rien absolument. En ce moment, abandonnée à la confusion et à la douleur, elle se livra à un désespoir furieux et se heurta la tête tant de fois contre tout ce qu'elle rencontra qu'elle se fit sortir le cervelle et expira.

Mes enfans, ajouta le père, le fruit que vous devez tirer de cette fable, c'est d'apprendre que la dépense doit toujours être proportionnée au revenu, de manière qu'elle ne l'excède point, et qu'il ne faut jamais toucher au fonds, qui doit demeurer en son entier. Je vous recommande d'observer mes conseils et de ménager si bien ce que je vous laisse que vous n'ayez pas sujet de vous repentir de ne l'avoir pas fait.

Le second fils, très-satisfait de tant de bons enseignemens, fit encore cette demande à son

père : Je suppose, dit-il, qu'un homme ait fait un fonds raisonnable et qu'il ait pourvu suffisamment à sa sûreté : je vous supplie de me dire de quels moyens convenables il doit se servir pour en dépenser le revenu à propos.

— Mon fils, répondit le père, la médiocrité est louable en toutes choses et particulièrement dans ce qui regarde l'économie. Un père de famille, après avoir reçu la rente de ses biens ou retiré le profit de l'argent qu'il a en fonds, doit observer deux choses : la première, de ne faire aucune dépense inutile, parce qu'à la fin elle ne cause que du repentir et du chagrin. De plus, comme la dépense inutile se fait ordinairement pour les plaisirs, rien ne marque davantage le peu de conduite, le peu de religion et la faiblesse indigne d'un homme que de succomber aux tentations du démon en s'y abandonnant. Il serait, ce me semble, plus tolérable d'être avare, avec de grandes richesses, que de tomber dans un excès si condamnable. Il est bon de remarquer encore une chose à ce sujet. Quoique rien ne soit si beau et si généreux que de donner, même avec profusion, il faut le pratiquer néanmoins avec égalité et mesure.

La seconde chose à observer, c'est de s'abstenir de toute sorte d'avarice. L'avare est un objet de malédiction, également par rapport au monde et par rapport à la religion, et l'ennemi général de tous les pauvres, qui doivent être un objet de compassion pour tous ceux qui sont en état de leur faire du bien. A quoi sert à un avare d'avoir tant de trésors, dont il ne fait pas bon usage? D'une manière ou d'une autre, ils se consument à la fin et se dissipent misérablement. Considérez avec moi un grand réservoir de maçonnerie qui reçoit de l'eau en quantité et qui n'a qu'une petite décharge pour la laisser écouler. Il se remplit, et l'eau non-seulement se déborde, elle mine même la maçonnerie et s'écoule de manière qu'il n'en reste plus. Il en arrive de même des richesses de l'avare : lorsque ses coffres sont pleins, ou il s'en voit privé dès son vivant par quelque malheur imprévu, ou elles tombent en partage à des héritiers qui les prodiguent et qui ne parlent jamais de lui qu'en détestant sa mémoire ou qu'en faisant des railleries de sa simplicité.

Après avoir bien écouté les sages remontrances du bon vieillard, les deux fils pour en profiter choisirent chacun une profession. Sans parler du cadet, qui se contenta d'une vie plus tranquille, l'aîné se tourna du côté du négoce et voyagea dans les pays éloignés. Pour le transport de ses marchandises, il se pourvut de deux bœufs les plus gros et les plus capables de lui rendre le service dont il avait besoin, et nomma l'un Schoutourbeh [1], c'est-à-dire *ressemblant au chameau*, et l'autre Mehterbeh, c'est-à-dire *le grand* ou *le puissant* par excellence. Il les pansait lui-même, il les nourrissait grassement et il en prenait autant de soin que de sa personne. Mais à force de faire des voyages continuels, de marcher jour et nuit chargés de pesans fardeaux et de traverser des déserts affreux, ils perdirent peu à peu leur embonpoint et devinrent maigres et fort faibles. En cet état, ils se trouvèrent un jour dans un chemin si fâcheux et si rompu que Schoutourbeh, fatigué et abattu, y demeura sans pouvoir s'en tirer.

Le marchand, extrêmement affligé de cette disgrâce, employa tout le monde de la caravane qu'il put assembler pour tirer de là Schoutourbeh, et il en vint à bout. Mais comme il n'était pas en état de marcher, il le laissa avec un valet pour avoir soin de lui et le ramener dès qu'il serait un peu remis de sa lassitude. La frayeur saisit le valet quand il se vit seul au milieu d'un désert, et il en fut si peu le maître qu'il abandonna Schoutourbeh et fit accroire au marchand, lorsqu'il eut rejoint la caravane, que le pauvre animal était mort.

Au premier gîte où la caravane s'arrêta, Mehterbeh, accablé de lassitude et affligé de se voir séparé de Schoutourbeh, fut tellement pressé de ses maux et de chagrin qu'il en mourut. Schoutourbeh, au contraire, dans le désert où il avait été abandonné, se trouva dans d'excellens pâturages diversifiés de ruisseaux, et il reprit ses forces en peu de jours. Il s'y trouva même si agréablement qu'il résolut de n'en point partir et d'y faire sa résidence. Comme il se nourrissait parfaitement bien et qu'il vivait sans soin, sans embarras et sans aucune fatigue, dans la plus grande liberté du monde, il devint gras et robuste au dernier point, et un jour il se mit à beugler d'une telle force que tous les environs en retentirent.

Dans la même campagne il y avait un lion d'une force et d'une fierté non commune, qui avait sous son obéissance une grande multitude

[1] Dans le texte arabe le taureau est appelé *schanzabeh*, ce qui est une altération du nom sanscrit de *sandjivaka*.

d'autres lions et de bêtes sauvages, dont il était reconnu pour roi. Comme il était jeune, qu'il commandait d'un ton absolu et qu'il se voyait une cour nombreuse, grand équipage et des sujets soumis à ses volontés, il s'était persuadé que rien dans l'univers ne lui était comparable en grandeur ni en puissance. En effet, sa réputation était si répandue que les tigres les plus féroces et les éléphans les plus effroyables le redoutaient dans tous les environs. Il s'était rencontré souvent avec ces animaux dans les combats, mais il n'avait jamais vu de bœufs ni entendu leur beuglement, de sorte qu'il fut dans une grande frayeur lorsqu'il entendit beugler Schoutourbeh. Ce qui lui fit le plus de peine, ce fut la crainte qu'il eut que les lions et ses autres sujets ne s'aperçussent de sa faiblesse. Il fit tout ce qu'il put pour la dissimuler; mais comme elle l'obligeait de se priver de la chasse qu'il avait coutume de faire aux bêtes sauvages qui ne relevaient pas de lui et de tout autre divertissement, un renard s'aperçut qu'il n'avait pas l'esprit dans son assiette ordinaire. Il en avait deux auprès de lui fort assidus à lui faire la cour, l'un nommé Kelileh, c'est-à-dire *couronné* ou digne *d'une couronne*, et l'autre Demneh, c'est à-dire *envieux* [1].

Ces deux renards avaient l'éloquence et la ruse en partage, conformément à leur naturel. Demneh néanmoins, plein d'ambition, était plus propre à l'intrigue et avait plus de savoir-faire. Aussi, comme il avait plus de pénétration, il fut le premier à s'apercevoir de la frayeur du lion. Il s'en expliqua à Kelileh : Mon frère, dit-il (la grande amitié qui était entre eux faisait qu'ils se traitaient de frères), que dites-vous du roi? ne vous apercevez-vous pas qu'il abandonne toutes sortes de divertissemens depuis quelques jours, qu'il demeure dans une même place et garde un profond silence? Il n'a plus même cette sérénité qui éclatait sur son visage. C'est la marque d'une tristesse intérieure qui le ronge.

— Bon Dieu, Demneh, répondit Kelileh, quelle hardiesse avez-vous de me tenir ce discours? Que vous importe de prendre garde à ce que le roi fait ou ne fait pas? Dieu bénisse ceux qui comme nous sont persuadés de sa grandeur, qui savent l'étendue de sa puissance et ne s'écartent ni de leur devoir ni du respect qu'ils lui doivent! Nous jouissons du bonheur d'être les esclaves du trône de sa majesté, et c'est par sa libéralité que nous subsistons vous et moi. Demeurons-en dans ces termes et éloignons de nous la curiosité de pénétrer dans les actions et dans les secrets des rois : il n'appartient pas à nous de nous donner cette liberté. Contentons-nous d'être du nombre de ceux qui composent la cour de ce sultan; son estime doit nous tenir lieu de toute chose auprès de lui. Il est trop dangereux de se mêler d'approfondir les secrets des souverains, et ce serait une entreprise qui pourrait conduire à la fin tragique d'un singe qui voulut se mêler de l'art d'un menuisier. Demneh interrompit Kelileh en cet endroit pour le prier de lui raconter cette fable, et Kelileh ne refusa pas de lui donner cette satisfaction.

LE SINGE ET LE MENUISIER.

FABLE [2].

Un menuisier était assis sur une pièce de bois qu'il sciait, et pour manier la scie avec plus de facilité, il avait deux coins qu'il mettait dans la fente alternativement à mesure qu'il avançait son ouvrage, et un singe le regardait faire avec intention. Par hasard le menuisier quitta son travail et alla à quelque affaire. Le singe, pendant son absence, monta sur la pièce de bois et s'assit de manière que sa queue pendait au travers de la fente. Quand il eut ôté le coin qui écartait les deux côtés sciés, sans mettre l'autre auparavant, les deux côtés se resserrèrent si fortement que sa queue en fut meurtrie et écrasée. Il fit de grands cris, et en se lamentant dans le fort de sa douleur : En ce monde, dit-il, il faut que chacun fasse son ou-

[1] Ce sont les deux noms de *Kelileh* et *Dimneh*, écrits plus communément *Calila* et *Dimna*, qui ont fourni le titre du recueil d'apologues attribué à Bidpaï. Dans le *Pantcha-tantra* sanscrit, de même que dans le *Calila et Dimna* arabe, il s'agit non pas de deux renards mais de deux chacals. L'explication donnée ici du sens des deux noms de *Calila* et *Dimna* est évidemment fausse, ces deux noms dérivant de ceux de *Carataca* et *Damanaca*, qui désignent les deux chacals dans l'original sanscrit.

[2] Cette fable est une de celles qui dérivent de l'original sanscrit des fables de Bidpai intitulé *Pantcha-tantra*, et qui ont en conséquence passé par des traductions successives en persan ancien, en arabe, en persan moderne et en turc. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson dans le Ier volume des *Transactions de la Société Asiatique de Londres*, p. 161; la traduction française du *Pantcha-tantra* par l'abbé Dubois, p. 33; la traduction anglaise du *Calila et Dimna* par Windham Knatchbull (Oxford, 1819, in-8°, p. 88), et le *Livre des Lumières*, p. 61.)

vrage : on ne fait que gâter celui d'un autre en se mêlant de le faire ; mon métier est de manger des fruits, de quoi me suis-je mêlé de vouloir scier ! il en pend autant à ceux qui voudront m'imiter. Dans le temps qu'il se faisait cette correction à lui-même, le menuisier survint et vit le singe en ce pitoyable état : Voilà, dit-il, ce qui arrive à qui se mêle d'un métier dont il n'a pas fait apprentissage. Et au lieu de le délivrer, il le battit si rudement que les coups qu'il reçut, joints au mal qu'il souffrait déjà, le firent mourir.

Je vous rapporte cette fable pour exemple, ajouta Kelileh, afin de vous faire mieux connaître que chacun doit se mêler de ce qui le regarde et que l'on ne doit pas sortir de la circonférence du cercle où l'on se trouve enfermé. Le proverbe dit aussi fort à propos là-dessus que chaque entreprise demande un homme en particulier. Ainsi, cher Demneh, ne vous chargez pas d'une fonction qui ne vous convient pas.

— Il ne faut pas, repartit Demneh, avoir la prévention où je vois que vous êtes que l'on doit être à la cour des rois simplement pour boire, manger et s'empêcher de mourir de faim. Quelque précaution que l'on prenne, on rend toujours le tribut à sa destinée, de quelque manière que ce soit. L'estomac ne demeure jamais vide pour peu que l'on mange, et une sorte de viande le remplit. Il faut tenter la fortune ; l'on n'est que ce que l'on doit être. Sachez que l'on n'a point d'autre avantage à la cour que celui, si l'on le peut, d'arriver à une dignité plus relevée que celle que l'on y possede ; on doit y aspirer afin d'être en état de faire du bien à ses amis et d'empêcher par la force et par l'autorité que les ennemis que l'on a ne puissent nuire. Qui n'a pour objet que les bons morceaux doit être placé au dernier ordre des bêtes. Ne voyez-vous pas que le chien, naturellement affamé, est le plus content du monde lorsqu'il ronge un os, et que le chat est dans la dernière joie lorsqu'il tient un morceau de viande entre ses dents. Mais écoutez ce que dit un poëte : « Ayez, dit-il, de vastes desseins devant Dieu et devant les hommes. Vous n'arriverez à la gloire qu'à proportion de vos entreprises. L'on doit faire des efforts pour s'élever, quand l'élevation ne devrait pas durer plus longtemps que la saison des roses. La mémoire de celui qui agit si noblement est en bonne odeur auprès des gens d'esprit, qui le distinguent de ceux qui vivent plus longtemps mais avec moins d'éclat. Quand on a une certaine élévation d'âme, on regarde tous ceux dont les inclinations sont basses comme s'ils étaient morts, et on ne les considère que comme des épines sèches, qui ne laissent pas de subsister longtemps dans leur état de sécheresse. Qui s'est acquis de la gloire jamais ne meurt ; mais qui jamais n'a fait une belle action peut véritablement être compté pour mort. »

— C'est à ceux, reprit Kelileh, qui sont d'une haute naissance ou qui ont un grand mérite qu'il convient d'aspirer à de hautes dignités ; mais vous et moi, nous n'avons ni l'un ni l'autre. Par quel endroit prétendez-vous donc que nous arrivions à ces grandeurs que vous vous mettez dans la tête ?

— Cher ami, répliqua Demneh, il ne s'agit ni de la naissance ni de la valeur pour arriver aux grandes charges, il ne faut que de la vivacité d'esprit. Les esprits faibles et rampans s'éloignent de cette splendeur et demeurent dans la poussière. Mais il est permis d'aspirer à tout lorsqu'on a de l'esprit, quand même il s'agirait de grimper au haut des cieux et de s'y établir. Les philosophes moraux et politiques disent qu'il faut beaucoup souffrir pour s'élever aux degrés d'honneur, et que l'on en descend avec fort peu de peine. Il en est de même d'un gros marbre que l'on enlève de terre avec difficulté et que l'on y peut faire tomber à la moindre impulsion. Ces difficultés empêchent de s'élever ceux qui ne s'ébranlent pas facilement. Mais pour me servir des termes qu'un poëte met à la bouche d'une amante : « Je ne veux pas d'un amant délicat et impatient, j'en veux un qui soit brave et qui supporte avec patience tous les assauts qu'il faut livrer ou soutenir en amour. Quiconque se borne à une vie fainéante et ne veut rien faire ni rien entreprendre demeure dans le mépris. Mais celui qui ne se rebute pas des épines qu'il rencontre en marchant à la gloire arrive infailliblement en peu de temps au comble de ses souhaits. L'on n'acquiert de la gloire qu'au milieu des souffrances et des dangers que l'on essuie, et un cœur n'a de prix qu'autant qu'il est teint de sang, de même qu'entre les rubis, les plus chargés en couleur sont les plus précieux et les plus estimés. Il faut donc marcher avec intrépidité dans les routes qui conduisent

à la gloire, et dans la résolution de souffrir, puisque l'on n'y arrive qu'à ce prix. » Je vois bien que vous n'avez pas connaissance de l'histoire de ces deux amis, compagnons de voyage, dont l'un parvint à être roi parce qu'il eut le courage d'essuyer des dangers, pendant que l'autre demeura dans l'obscurité parce qu'il n'avait pas eu le courage de s'y exposer comme lui. Kelileh témoigna qu'il apprendrait cette histoire avec plaisir et pria Demneh de la lui raconter, ce qu'il fit en cette manière :

LES DEUX VOYAGEURS.

CONTE[1].

Salem et Ganem, poursuivit Demneh, étaient amis et faisaient ensemble un voyage de plusieurs journées. Un jour ils arrivèrent à une haute montagne, et en la côtoyant par le bas, ils rencontrèrent une fontaine dont l'eau était fraîche et excellente. Près de la fontaine était un canal d'eau vive, bordé et ombragé de cyprès, de pins et de platanes, au milieu d'une prairie parsemée de fleurs, qui rendait encore le lieu plus agréable. Tous ces agrémens invitèrent les deux voyageurs à s'y arrêter et à prendre un peu de repos pour se remettre de la fatigue d'un fâcheux désert qu'ils venaient de traverser. Ils choisirent un endroit commode, où ils s'assirent sur l'herbe. Après qu'ils se furent délassés quelque temps, ils se promenèrent autour de la fontaine et le long du canal. Ils s'approchèrent aussi de l'endroit par où l'eau de la fontaine se jetait dans un grand bassin, et sur le bord ils aperçurent un marbre blanc orné de caractères d'azur si bien formés qu'il était aisé de juger de l'excellence de l'ouvrier qui les avait gravés. L'inscription était conçue en ces termes : « Voyageur qui honores ce lieu de ta présence, nous avons un logement magnifique pour te recevoir si tu veux être notre hôte, mais à condition que tu passeras ce canal à la nage, sans craindre sa profondeur ni la rapidité du courant de l'eau. Quand tu seras sur l'autre bord, tu chargeras sur tes épaules le lion de marbre posé au pied de la montagne, et sans hésiter tu le porteras tout d'une course et tout d'une haleine jusqu'au sommet, sans avoir égard ni aux lions rugissans que tu pourrais rencontrer ni aux épines dont le chemin est jonché. Ces choses exécutées, tu seras heureux pour jamais. L'on n'arrive pas au gîte si l'on ne marche. Qui ne travaille point n'obtient pas ce qu'il souhaite. La lumière du soleil remplit tout l'univers; les moins délicats et les plus déterminés en reçoivent et en souffrent les rayons les plus vifs et les plus ardens. »

La lecture achevée: Venez, dit Ganem à Salem, entrons en cette lice et surmontons le péril qu'on nous propose. Faisons nos efforts, éprouvons si la promesse de ce talisman est véritable ; tentons, voyons ce qui nous arrivera.

— Cher ami, répondit Salem, il y aurait peu de bon sens de s'exposer à un danger aussi évident, sur une simple écriture, qui promet un bonheur fort incertain. Un homme raisonnable ne voudrait pas hasarder sa vie pour un bien aussi imaginaire que celui-là, et jamais sage ne s'engagera à un danger présent et visible pour un plaisir qui n'a point d'apparence. Croyez-moi, mille années de délices ne valent pas la peine que l'on expose sa vie un seul moment pour en jouir.

Ganem ne se paya pas de ces maximes. Camarade, répliqua-t-il, la passion de vivre à son aise sans rien hasarder est l'avant-coureur d'une vie méprisable et ignominieuse, mais on court à la gloire et à la félicité en s'exposant aux dangers. Qui donne dans la mollesse ne goûte ni la joie ni le plaisir d'avoir souffert, et qui craint le mal de tête se prive de la douceur du bon vin. Qui a du courage ne borne pas son honneur à une vie privée et misérable. Le véritable repos est celui dont on jouit lorsqu'on est élevé au-dessus des autres. Ne délibérons pas plus longtemps. Il n'est pas moins de notre honneur que de notre intérêt de ne pas continuer notre voyage que nous n'ayons monté au haut de cette montagne, malgré le courant rapide, malgré les lions et malgré les épines. Nous souffrirons quelque chose, mais après cela il est à croire qu'en récompense de nos peines et des déserts que nous aurons passés nous trouverons de belles campagnes.

— Faites ce qu'il vous plaira, répliqua Salem. Pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire encore qu'il n'y a pas moins de folie d'entreprendre ce que vous prétendez que de vouloir voyager par un désert dont on n'est pas

[1] Ce conte a été introduit dans le *Calila et Dimna* par l'auteur de la version persane. (Voyez le *Livre des Lumières*, p. 63.) Tout le monde connaît l'imitation que La Fontaine a faite de ce conte et qu'il a intitulée les *Deux aventuriers et le talisman*. (Liv. X, fab. 14.)

certain de trouver bientôt l'extrémité ou de naviguer sur une mer dont on ne trouve jamais le rivage. En quelque entreprise que ce soit, il ne faut pas moins savoir comment on en sortira que l'endroit par où l'on doit la commencer, afin de ne pas travailler inutilement et de ne pas exposer sa vie, que nous devons chérir plus que toutes choses du monde. Écoutez encore le sentiment d'un sage qui dit: « En quelque endroit que vous deviez entrer, n'avancez jamais le pied qu'auparavant vous n'ayez bien affermi la place où vous voulez le poser et que l'ouverture par où vous devez en sortir ne soit suffisamment large. »

De plus, peut-être que cette écriture n'est pas bien correcte ou qu'on l'a mise là simplement pour se divertir et pour abuser de la simplicité des sots; peut-être aussi que l'eau est insurmontable et qu'il n'est pas possible de gagner l'autre bord. Je veux que vous la passiez; mais quand vous l'aurez passée, peut-être que vous trouverez le lion de pierre si pesant que vous ne pourrez pas seulement le lever de terre. Mais je veux que vous l'enleviez, êtes-vous sûr de l'emporter tout d'une course jusqu'au haut de la montagne? A la fin de tout cela, vous ne savez à quoi aboutiront tant de difficultés. Pour moi, je déclare que je ne me suis pas joint à votre compagnie pour partager avec vous un péril de cette nature; ce que je puis faire, c'est de vous conjurer, comme je le fais, d'abandonner un dessein si mal conçu.

Cette instance de Salem était forte, mais Ganem y résista: Je ne puis, lui dit-il, écouter votre prière, et rien n'est capable de m'empêcher d'exécuter la résolution que j'ai prise: ni démons ni esprits, quels qu'ils puissent être, ne m'en détourneront pas par leurs suggestions. Je sais que vous ne vous êtes pas joint avec moi en ce voyage pour me suivre en cela, et je vois que vous ne voulez pas avoir cette complaisance pour moi; venez au moins, approchez-vous seulement pour voir, et accompagnez ce que je vais faire de vos prières et de vos vœux. Permettez-moi de vous faire souvenir de ce que dit un poëte: « Je sais que vous n'êtes pas d'un tempérament à boire du vin; ne laissez pas néanmoins de venir et d'entrer au cabaret pour voir les buveurs le verre à la main. »

Quand Salem vit la résolution de Ganem, il lui dit encore: Par cette raillerie, dont je ne m'offense pas, je connais assez que vous ne vous mettez pas en peine de mes avis et que vous ne voulez pas vous désister de votre dessein, qui n'est appuyé sur aucun bon fondement. Je ne me sens pas l'esprit assez fort pour en soutenir l'exécution de mes yeux; de plus, je ne suis pas curieux de voir un spectacle pour lequel j'ai naturellement de la répugnance: ainsi, je vous laisse faire et je m'éloigne d'un objet qui me fait de la peine. En achevant ces paroles, il prit sa besace, dit adieu à Ganem et reprit son chemin.

Lorsque Ganem fut seul, il se remit à tout événement, et en s'approchant du canal: Il faut, dit-il, que je me plonge en cette mer pour y périr ou pour en rapporter la perle que j'espère. Avec cette résolution, il se jette dans l'eau, qui était très-profonde et très-rapide; mais il se posséda si bien dans cette action courageuse qu'il aborda heureusement à l'autre bord. Il reprit haleine, chargea le lion de marbre sur ses épaules et monta jusqu'au haut de la montagne d'un même pas nonobstant les difficultés qu'il rencontra et la pesanteur du fardeau, qu'il posa à terre en arrivant.

De l'autre côté, au pied de la montagne, Ganem aperçut une grande ville dont les environs, parsemés de maisons de campagne bien bâties avec de grands jardins, faisaient un très-beau spectacle à voir. Dans le temps qu'il était attaché à considérer ces objets agréables, le lion de marbre poussa un cri si effroyable que la montagne en trembla et que toute la campagne voisine en retentit.

A ce cri, qui fut entendu de la ville, les habitans sortirent en foule et s'acheminèrent vers la montagne, ce qui ne causa pas moins d'étonnement à Ganem que le cri du lion. Les plus signalés et les plus distingués avancèrent à la tête des autres et rendirent de profonds respects à Ganem, et lui firent de grands complimens en lui souhaitant toute sorte de prospérités. Ensuite ils lui présentèrent un beau cheval richement harnaché. Il monta dessus à leur prière, et ils lui firent cortége jusqu'à la ville avec tout le peuple qui était sorti au-devant; ils le conduisirent dans un palais magnifique et le firent entrer dans un bain d'eau de roses, après quoi on le frotta avec des essences de musc et d'ambre; ils le revêtirent enfin d'un manteau royal, le proclamèrent leur roi et lui prêtèrent foi et hommage en cette qualité.

Jusque-là Ganem n'avait rien trouvé d'extraordinaire dans les honneurs qu'on lui avait rendus, il les avait regardés comme un effet de la considération singulière de ce peuple envers les étrangers ; mais quand il vit qu'on le proclamait roi, il demanda la raison du choix que l'on faisait de sa personne pour commander et pour régner. Sire, répondit un des chefs, les anciens philosophes de ce pays ont posé un talisman à la fontaine que vous avez vue, et dressé pour ce sujet sous des constellations propices, selon les règles de leur art, le lion de marbre, que quelque brave, après avoir passé l'eau à la nage, apporte de temps en temps au haut de la montagne, ce qui arrive seulement quand le roi de cette ville et de l'état qui en dépend est mort; la ville, comme votre majesté a pu le voir, va au-devant de lui au rugissement du lion et le met sur le trône à la place du défunt. Il y a nombre d'années et même plusieurs siècles, que cette coutume est en usage parmi nous.

A ce discours, Ganem connut que toutes les disgrâces et toutes les peines qu'il avait souffertes avaient été autant de degrés pour arriver à cette haute fortune, et que lorsque les belles actions ont la gloire pour but, la gloire de son côté fait réciproquement toutes les démarches nécessaires pour être leur récompense.

En achevant ce conte : De cette aventure, ajouta Demneh, vous pouvez aisément conclure que l'on ne jouit des douceurs qu'après les amertumes ; c'est une maxime aussi ancienne que le monde et vous la trouverez dans tous les livres de morale. Un Ganem qui a de à hautes idées ne peut jamais être un sujet de mépris, parce qu'il ne borne pas ses désirs à des objets bas et vils. De toutes les raisons que je vous ai apportées, je tire enfin cette conséquence : que je ne serai jamais en repos que je ne me sois insinué dans la faveur du lion et que l'on ne me compte au nombre de ses favoris les plus intimes, et je ne cesserai point d'agir conformément à ce dessein que je n'en sois venu à bout.

—Mais, dit alors Kelileh, par quelle ouverture prétendez-vous vous acheminer au but que vous vous proposez ? quels moyens imaginez-vous pour vaincre les difficultés que vous avez à surmonter avant que d'y arriver?

— Dans la conjoncture présente, répondit Demneh, que le lion a l'esprit embarrassé, je prendrai l'occasion de me présenter à lui; peut-être que les bonnes choses dont je l'entretiendrai, jointes à l'éloquence dont je saurai les assaisonner, feront impression sur son esprit en ma faveur et que les avis que je lui donnerai, sans perdre le respect que je lui dois, dissiperont les nuages de l'humeur sombre où nous le voyons et lui feront reprendre l'air de sérénité qu'il n'a plus depuis quelques jours.

— Votre vanité, repartit Kelileh, est à un point qui n'est pas supportable, d'avoir la pensée que vous avez et de vous flatter d'entrer dans la faveur et dans la familiarité que vous prétendez. Je veux bien convenir avec vous que cela puisse arriver, mais comme vous n'avez jamais été au service des rois et que vous n'avez aucune teinture des égards respectueux qu'il faut avoir près de leurs personnes, vous ne serez pas longtemps à vous voir déchu du fruit de vos peines et de vos soins, et votre disgrâce sera de nature que vous ne pourrez jamais la réparer.

— Qui a du savoir-faire, répliqua Demneh, trouve de la félicité dans le maniement des affaires des grands, et qui a un génie transcendant, une circonspection parfaite, de la capacité et de l'adresse réussit en tout ce qu'il entreprend. L'histoire en fournit un exemple fameux en la personne d'un artisan qui éleva sa fortune jusqu'à devenir roi. Un roi de ses voisins savait qu'il avait été menuisier et charpentier; curieux de savoir comment il avait appris l'art de gouverner, dont il s'acquittait parfaitement bien, il le pria par une lettre de vouloir bien l'en instruire. Ce roi lui fit réponse que la même faveur du ciel qui lui avait donné de l'esprit en partage et de la conduite pour arriver au trône ne lui avait aussi rien caché des leçons les plus particulières dont il avait eu besoin pour bien gouverner, et que la prudence pour faire toutes choses avec droiture ne lui manquait pas dans les occasions.

— Les rois, insista Kelileh, ne prennent pas toujours pour leurs ministres et pour leurs favoris ceux qui ont le plus de mérite et de capacité; la plupart de ceux qui ont eu cet avantage sont au contraire arrivés à ce degré parce qu'ils étaient fils de favoris, ou par quelque service signalé, ou par une inclination particulière du prince qui les trouvait plus conformes à son humeur. Mais vous n'êtes pas fils de ministre ou de favori, à peine même êtes-vous connu du roi; ainsi il y a beaucoup

d'apparence que vous ne réussirez pas dans vos prétentions frivoles. Considérez, si cela vous arrivait, que vos ennemis s'en réjouiraient, que vos amis auraient une affliction sensible et que vous vous attireriez un grand nombre d'autres ennemis.

— Pour vous répondre là-dessus, reprit Demneh, je vous dirai que ceux qui s'élèvent à la cour des rois le font par degrés et avec une patience de longue durée avant de mériter l'estime du monarque auquel ils se consacrent : c'est mon intention de les imiter et de me servir des mêmes moyens. Je suis donc résolu de m'attacher tout de bon à faire ma cour et de travailler uniquement dans la vue de me faire considérer du prince et de mériter d'être employé pour son service. Les douceurs que je prévois m'encouragent à essuyer les peines et les rebuts qui y conduisent. Pour y réussir, je sais que les courtisans doivent indispensablement observer cinq choses : la première, de réprimer par la douceur et par la complaisance le penchant qu'ils pourraient avoir aux emportemens ; la seconde, de ne pas se laisser séduire par le démon de l'orgueil ; la troisième, de n'être pas attachés à leur intérêt ; la quatrième, d'être sincères dans l'administration des affaires, et la cinquième, de ne pas s'ébranler pour tous les contre-temps qui peuvent leur arriver. En telle cour que ce soit, l'on ne peut pas manquer de venir à bout de ses desseins en suivant ponctuellement ces maximes.

— A la bonne heure, dit encore Kelileh, vous paraissez bien instruit des devoirs d'un courtisan ; je veux que la pratique vous en soit heureuse et que vous arriviez à la tête de tous les favoris du sultan : mais en ce haut degré d'élévation, comment vous maintiendrez-vous dans son amitié, dans sa bienveillance et dans sa confiance ?

A cette nouvelle demande, Demneh répondit : Dès que je serai parvenu à la faveur et à l'estime la plus intime de sa majesté, je me ferai une loi de pratiquer cinq autres préceptes. En premier lieu, je le servirai avec la fidélité la plus exacte ; ensuite, je serai attaché uniquement à sa personne ; en troisième lieu, j'applaudirai à toutes ses volontés et à toutes ses actions : de plus, lorsque j'apercevrai qu'il se portera à une chose qui aura la moindre apparence d'équité pour son bien particulier et pour le bien de l'état, je lui en mettrai devant les yeux toutes les utilités et tous les avantages dans leur jour, et j'emploierai toutes les raisons qu'il me sera possible pour lui persuader qu'il ne pourra rien faire de plus convenable à sa gloire afin que l'événement lui donne la joie d'avoir bien rencontré. Lorsque au contraire il formera un dessein dont l'exécution pourrait être préjudiciable tant à l'état qu'à ses intérêts, je lui en représenterai les conséquences fâcheuses avec douceur et en même temps avec toute la force et toute l'amitié à quoi je serai obligé par mon devoir. J'espère que par cette conduite il sera bientôt convaincu de ma capacité et de mes bonnes intentions. Alors, sans difficulté, il aura de la considération pour moi, il désirera de m'avoir toujours près de sa personne pour l'entretenir et il recherchera mes conseils ; j'aurai aussi par ce moyen l'avantage qu'aucune de mes bonnes qualités ne lui sera cachée. Qui se distingue par ces endroits ne manque jamais d'être reconnu pour ce qu'il est ni d'être chéri. La vertu ressemble au musc : le musc, tout caché qu'il est, ne laisse pas de répandre son odeur aux environs. « Va, marche, dit un philosophe moral, acquiers de la vertu, c'est le moyen de remplir incontinent l'univers de ta réputation. »

— Par votre discours, reprit Kelileh, je connais que c'est une affaire résolue et que vous allez vous engager dans ce grand ouvrage. Je vois même que dans la spéculation vous paraissez assez instruit des devoirs du haut emploi après lequel vous aspirez ; je crains fort que dans la pratique vous ne trouviez plus de difficultés que vous ne croyez. Souffrez encore que je vous donne cet avertissement. Le service des rois est plein de dangers, et c'est ce qui a fait dire aux sages qu'il y a trois choses qui ne sont pratiquées que par ceux qui sont dépourvus de bon sens : rechercher la faveur des sultans, avaler du poison pour faire l'épreuve de la thériaque et découvrir son secret à une femme. Ils comparent aussi les rois à une haute montagne couverte de pierreries dont il ne faut pas s'approcher, parce que des tigres et des serpens y font leur retraite, ou à la mer sur laquelle naviguent des marchands, dont les uns font naufrage et d'où les autres rapportent de grandes richesses. Je n'ai plus que ceci à vous dire : il est vrai

que l'on trouve au fond de la mer des perles d'un prix excessif ; si néanmoins vous voulez vivre en sûreté, croyez-moi, demeurez sur le rivage.

Demneh ne demeura pas encore sans réplique : J'avoue, dit-il, que vous me dites les meilleures choses du monde et que l'on ne peut donner des conseils plus véritables ni plus salutaires. L'approche des grands est périlleuse ; c'est un feu auquel on se brûle. Je sais qu'un poëte s'écrie là-dessus et dit : « Gardez-vous de la fréquentation des rois avec le même soin que le bois sec doit s'éloigner du feu. » Tout cela est vrai, j'en demeure d'accord ; mais écoutez ce qui me confirme encore dans ma généreuse résolution. Qui ne combat point craint le danger et n'arrive jamais à la gloire ; qui ne hasarde rien dans le négoce ne gagne rien. Je conviens encore, comme on le dit, qu'il faut s'abstenir de trois choses : de l'amitié des souverains, de la navigation et de s'attaquer à des ennemis supérieurs en forces et en nombre ; mais comme je ne me sens pas des forces inférieures à mon courage, par quelle raison ne m'engagerais-je pas tout de bon à m'avancer à la cour de notre sultan? Je tiens presque pour assuré que tout ce que je m'y promets m'arrivera. « Voulez-vous, dit encore un bon auteur, de l'honneur et de la gloire, employez le courage dont vous êtes partagé, vous en obtiendrez à proportion de la peine que vous y aurez mise. »

Keliléh conclut ce long entretien par ces paroles : C'est contre mon sentiment et mon avis que vous allez vous embarquer sur une mer des plus orageuses ; puisque vous voulez néanmoins faire à votre volonté absolument, je souhaite que vous ayez un succès plus heureux que le pressentiment que j'en ai ne me permet d'espérer. C'est par un principe de l'affection et de l'amitié que j'ai pour vous que je vous ai fait tant d'objections. Dieu vous garde de mal.

Demneh prit congé de Keliléh, partit et se rendit auprès du lion. Lorsqu'il fut arrivé, il prit la hardiesse de s'approcher plus près qu'il n'avait de coutume, et après de profondes révérences du plus loin qu'il l'avait aperçu, en lui souhaitant toute sorte de bonheur à haute voix, il demeura debout parmi les courtisans qui faisaient un cercle autour de sa personne. Le lion demanda aux ministres les plus voisins de son trône qui était Demneh. Un d'eux, qui prit la parole, répondit que c'était le fils d'un tel officier mort il n'y avait pas longtemps après de longs services. Le lion, qui le reconnut, le fit approcher : Où est votre demeure ? quelle est votre occupation ? — Sire, répondit Demneh, je suis le plus humble de tous les serviteurs de votre majesté et du nombre des esclaves qui ont le bonheur d'être à sa porte ; j'y tiens la place de mon père et je borne toutes mes volontés aux ordres qui pourront venir jusqu'à moi. J'attends que quelque affaire à laquelle je puisse être employé se présente et que votre majesté me fasse l'honneur de me commander ; je suis prêt, en l'exécutant avec tout le zèle possible, de faire paraître la pénétration, la sagesse et la diligence dont je suis capable. Pendant que les ministres de votre majesté sont occupés aux affaires les plus importantes, d'autres propres à être exécutées par des officiers subalternes peuvent se présenter. Un sage dit qu'il ne faut pas détourner personne d'une affaire pour l'occuper à une autre ; la lance qui perce les cuirasses, ne doit pas être employée au ministère d'une aiguille, ni le sabre à faire la fonction d'un canif. Un poëte dit aussi qu'une corde ne peut servir d'aiguille : plus on se donnerait de peine à l'éguiser et moins l'on avancerait. Le sabre est fait pour faire couler le sang, et le diamant pour polir et percer les autres pierreries. On ne laisse pas même de tirer du service d'un serviteur faible et mal habile. Une épine foulée aux pieds dans un chemin peut un jour être employée utilement, quand ce ne serait qu'à en faire un cure-dent.

Le lion écouta le discours de Demneh avec plaisir et ne fut pas moins surpris de son éloquence qu'il en fut charmé. Qui a de l'esprit, dit-il en s'adressant à ses courtisans, fait paraître dans l'occasion de quoi il est capable nonobstant la bassesse et l'obscurité de sa naissance. C'est ainsi que le feu porte toujours sa flamme en haut, en quelque bas lieu qu'il se trouve. La vertu éclate comme le musc, qui se fait sentir, quelque soin que l'on prenne de le cacher. L'amour caché dans le cœur d'une maîtresse, que la pudeur empêche de se déclarer, paraît à l'amant plus clairement que les cheveux qui font l'ornement de sa tête.

Demneh entendit ces paroles avec d'autant plus de joie qu'elles lui firent connaître que

son discours avait plu au lion et qu'il en était content. Cela lui donna la hardiesse de reprendre la parole et de profiter de l'occasion pour lui insinuer quelque chose de plus engageant en sa faveur, en y mêlant adroitement des conseils pour la conduite des rois, et voici ce qu'il lui dit : Sire, il est de la sagesse et de la justice des rois de donner généralement à tous leurs serviteurs de l'emploi dans les affaires pour l'avantage de leurs états, chacun selon la force de leur esprit, leur pouvoir, leur sagesse et la sincérité de leurs intentions. Personne ne se met en peine de la semence cachée sous la terre ; mais dès qu'elle commence à pousser, qu'elle fait paraître sa verdure et que l'on connaît à ses feuilles que c'est un arbre fruitier, l'on en prend grand soin et l'on en recueille du fruit dans la suite. De même, il est de l'intérêt des rois de cultiver et de favoriser les personnes vertueuses, parce qu'ils en reçoivent des services proportionnés aux bienfaits dont ils prennent soin de les récompenser : en cela ils ressemblent au soleil, qui darde ses rayons sur les épines et sur la terre, et qui produit des roses et des tulipes.

Demneh n'avait pas encore achevé ce qu'il avait à dire ; mais le lion l'interrompit pour lui demander de quelle manière il croyoit que l'on pouvoit élever les personnes de vertu pour en tirer les avantages qu'il disait.

Sire, répondit Demneh, la première maxime qu'un monarque doit observer là-dessus, c'est de ne pas s'arrêter à la naissance peu illustre, mais de s'attacher uniquement au mérite. Quelque noblesse éclatante qu'un sujet puisse avoir par une longue suite d'aïeux, un roi ne doit pas en faire estime lorsqu'il ne répond pas à cette splendeur par des vertus et par de belles qualités. La raison en est évidente : c'est que la vertu doit rendre l'homme recommandable, et que ce n'est pas une vertu d'avoir une grande naissance. Un auteur dit merveilleusement bien sur cette pensée : « Fais parade de ta vertu, ne te fonde pas sur l'ancienneté de ton origine, ne produis pas un vivant par un mort et ne donne pas un mort pour un vivant. Jeune homme, ne vante pas ton père qui n'est plus, et n'imite pas le chien, qui se fait un magasin d'os à ronger. Quoique les souris demeurent avec les hommes sous un même toit, on les poursuit néanmoins et on les détruit autant que l'on peut à cause du mal et de l'incommodité que l'on en souffre ; mais l'on porte le faucon sur le poing, tout inconnu et tout étranger qu'il est, à cause du grand avantage que l'on en tire. » C'est pour cela qu'un roi ne doit pas user de ces termes : « Celui-ci m'est familier, je le connais et je suis fait à ses manières ; je ne connais pas celui-là, c'est un étranger. » Le bien de ses états demande qu'il recherche les personnes distinguées par leur mérite, et qu'il fasse une grande différence entre elles et celles qui n'ont aucune connaissance des affaires ni aucune bonne qualité qui les rende considérables. Le plus grand inconvénient où il peut tomber, c'est de conférer à des personnes inhabiles des charges qui doivent n'être confiées qu'à des personnes d'expérience. La couronne est faite pour la tête, et les entraves sont destinées à arrêter les pieds. C'est un aussi grand mal de faire du bien à ceux qui ne le méritent pas que de faire du mal aux gens de bien. En tout état où les personnes de vertu sont rebutées et méprisées, et où les ignorans au contraire occupent les charges et sont en estime, les rois et les sujets sont également malheureux. Le huma, le plus noble entre toutes les espèces d'aigles et tous les autres oiseaux, n'honore jamais de sa présence un pays où le vautour est plus estimé que le rossignol.

Ce dernier discours de Demneh était extrêmement hardi, et tout autre que le lion, qui n'eût pas eu les intentions droites comme lui, n'eût pu écouter tant de vérités sans s'en offenser ; mais le lion, qui connut par là le mérite de Demneh, lui en sut bon gré : il le lui témoigna même en l'admettant dès lors au nombre de ses ministres et de ceux qui approchaient le plus de sa personne. Demneh de son côté employa son esprit, sa sagacité, son savoir et son adresse avec bonheur dans les commissions dont il fut chargé ; en peu de temps il entra dans les secrets les plus réservés de son maître, et le lion lui conféra la charge de grand visir et de premier ministre.

Après que Demneh se fut introduit de la sorte dans la confiance du lion, il crut avoir la liberté de lui demander à lui-même ce qui l'obligeait d'être si triste depuis quelque temps, et il se promit de mériter davantage ses bonnes grâces s'il pouvait le délivrer de l'embarras où il était lorsqu'il en aurait connu le sujet. Dans ce dessein, comme il était un jour avec

lui dans une audience particulière, il lui parla en ces termes : Sire, j'ai remarqué depuis longtemps que votre majesté ne sort plus de son palais, qu'elle ne fait plus d'exercice et se prive de la chasse, qu'elle aimait avec tant de passion. Je la supplie d'agréer la liberté que je prends de lui demander quelle peut en être la cause. Si quelque chose lui fait de la peine, le zèle que j'ai pour employer le peu que je puis à son service m'excite à lui faire cette demande.

Le lion sentait si bien la faiblesse qu'il y aurait de découvrir à Demneh le sujet du changement de sa conduite qu'il ne lui en eût rien dit absolument si Schoutourbeh n'eût encore beuglé dans le moment qu'ils étaient ensemble. La frayeur fit tout de nouveau un effet si puissant sur lui que Demneh se serait aperçu de ce qui la causait quand il eût persisté à le dissimuler plus longtemps. Il lui avoua la chose comme elle était : C'est, lui dit-il, le bruit que vous venez d'entendre qui fait le sujet de mon trouble. Je ne sais pas qui peut être celui qui le fait, mais j'avoue que j'en suis alarmé, et qui que ce puisse être, ma pensée est que sa force est égale à sa voix : si cela était, il faudrait abandonner ces lieux.

Demneh, qui avait beaucoup d'expérience et qui méritait le poste qu'il occupait s'il eût eu moins d'ambition, chercha à rassurer le lion ; il lui demanda si quelque autre sujet l'obligeait de prendre cette résolution. N'est-ce pas, repartit le lion, un sujet suffisant pour la prendre que d'être continuellement dans la frayeur et dans l'inquiétude ? On ne saurait prendre trop de précaution lorsqu'il s'agit de se mettre en état de ne rien craindre.

— Sire, répliqua Demneh, il ne serait pas honnête à votre majesté d'abandonner pour si peu de chose un état qui lui appartient par succession et où elle a pris naissance. Voix, bruit, cri, tintamarre, rien de tout cela ne doit jamais réduire un monarque à abandonner son royaume, son héritage et sa patrie : ceux qui sont dans les hautes dignités, et les rois particulièrement, doivent être aussi fermes et aussi inébranlables que les montagnes et ne s'effrayer de rien. Les sages disent que l'on ne doit s'arrêter ni à bruit épouvantable ni à grosseur de corps, parce que le plus souvent cela ne signifie rien et qu'il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait du mystère caché en tout ce que l'on ne comprend pas d'abord. Quelque gros que soit un roseau, on le met aisément en pièces. La grue est grande et grosse ; mais le faucon, tout petit qu'il est, ne laisse pas de la maltraiter avec son bec et ses griffes. Qui se laisse prévenir par la grosseur peut tomber dans la même disgrâce qu'un certain renard qui fut pris pour dupe. Le lion témoigna qu'il désirait d'entendre cette fable, et Demneh la lui raconta.

LE RENARD ET LE TAMBOUR.

FABLE [1].

Un renard, continua-t-il, pressé de la faim, rôdait dans un bois et cherchait quelque proie. Par hasard il arriva près d'un arbre où l'on avait attaché un tambour : une branche, agitée par le vent, frappait dessus de temps en temps et faisait un grand bruit en cet endroit-là. Il aperçut un coq, orné d'une belle crête et d'un beau plumage, qui marchait gravement sur l'herbe avec un nombre de poules. Le renard ne courut pas d'abord sur le coq, il n'était pas encore à portée ; il se mit seulement en embuscade pour prendre son temps et ne le pas manquer. En ce moment, ses oreilles furent frappées du son du tambour, qu'il n'avait pas encore entendu. Il regarda du côté d'où il venait, et il aperçut un gros corps qu'il prit pour quelque chose de propre à s'en bien régaler. Il cessa d'observer le coq, et il sortit de l'embuscade pour aller droit à l'arbre. Comme il ne put le faire sans bruit, le coq l'entrevit et se sauva avec ses poules.

Le renard monte sur l'arbre avec beaucoup de peine et se pose sur le tambour, qu'il brisa avec ses dents ; mais il ne trouva que du vent et rien autre chose que du bois sec et une peau qui n'avait aucun goût et qui était incapable de le rassasier. Le dépit et la douleur succédèrent à sa vaine joie : Malheureux que je suis, dit-il, pourquoi me suis-je laissé tromper par une chose qui devait me tromper le moins pour abandonner une proie dont j'étais le maître ? Il ne faut pas se fier aux apparences : le tambour avec le bruit qu'il fait n'est rempli de rien.

Sire, ajouta Demneh, j'ai apporté cet exem-

[1] Cette fable dérive de l'original sanscrit de Bidpai. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 101 ; — la traduction française de M. Dubois, p. 57 ; — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 100, et le *Livre des lumières*, p. 72).

ple à votre majesté afin qu'elle ne s'étonne pas de la voix extraordinaire qu'elle a entendue et que cela ne la prive pas du divertissement de la chasse. Si elle veut me charger de la commission, j'irai voir moi-même qui en est l'auteur et je lui en rapporterai la vérité en peu de temps. Le lion agréa la bonne volonté de Demneh, qui partit sur-le-champ et marcha du côté d'où la voix s'était fait entendre.

A peine Demneh ne paraissait plus que le lion se plongea dans une profonde rêverie et se repentit de ce qu'il venait de faire. Je viens de commettre une grande faute, dit-il en lui-même, et je m'expose à un inconvénient terrible. Les politiques, sur toutes choses, recommandent aux souverains de ne pas communiquer les secrets qui regardent leurs personnes à neuf sortes de gens et de bien se garder de les admettre dans aucune de leurs affaires personnelles : ce sont ceux qui ont reçu quelque mauvais traitement à leur cour sans avoir rien fait qui le méritât; ceux qui ont perdu leurs biens ou leur réputation à leur service et qui sont demeurés dans le mépris; ceux qui, après avoir été chassés et privés de leurs charges, ont été absolument éloignés des affaires de l'état sans espoir de jamais y rentrer; les séditieux et les médisans; ceux qui savent que l'on a fait grâce à d'autres qui avaient commis la même faute qu'eux, dans le temps qu'on leur a fait subir le châtiment; les criminels d'état qui ont été châtiés plus rigoureusement que leurs complices; ceux qui, après de longs services et une fidélité reconnue, demeurent privés des grâces et des bienfaits du prince pendant que ceux qui ont moins fait qu'eux sont récompensés et honorés; ceux qui ont préféré leurs propres intérêts aux intérêts du prince; ceux enfin qui, après avoir méprisé l'honneur de servir leur prince, se sont jetés dans le parti des ennemis et qui ont eu de l'emploi parmi eux.

Non-seulement les princes ne doivent pas se découvrir à ces sortes de personnes, ils doivent user des mêmes précautions à l'égard de tous ceux qui les approchent jusqu'à ce qu'ils aient éprouvé plusieurs fois leur religion, leur droiture et leur sincérité. Je ne suis donc pas excusable d'avoir été si prompt à déclarer à Demneh ce que je tenais caché avant de l'avoir bien examiné. Il paraît fin et adroit, et il y a du temps qu'on ne le voyait pas à ma cour; s'il avait le cœur offensé de quelque mécontentement que je ne puis connaître, il pourrait bien se servir de cette occasion pour causer du trouble. En effet, si celui que Demneh va trouver est mon ennemi et qu'il reconnût en lui plus de forces que je n'en ai, ne pourrait-il pas abandonner mon service, se donner à lui et lui révéler le secret de ma frayeur, dont il a connaissance? Quoi qu'il en soit, mon imprudence peut lui donner lieu d'imaginer beaucoup de méchancetés auxquelles il me serait impossible de m'opposer. Je devrais n'avoir pas oublié la maxime qui enseigne que c'est procurer sa sûreté que de se méfier, ni celle d'un sage qui dit : « N'ayez pas la conscience méchante; mais ayez de la méfiance, vous ne serez ni surpris ni trompé. » Si après la démarche que je viens de faire, il m'arrive du malheur, j'ai fait le mal moi-même et j'aurais tort de me plaindre de personne. Ces pensées l'agitèrent longtemps, et il en était si fort épouvanté et dans un si grand chagrin qu'il ne pouvait demeurer en place : il s'asseyait, il se levait et marchait à grands pas avec la plus grande inquiétude. On vint lui annoncer enfin que Demneh était de retour de sa commission et qu'il n'était pas loin. Cela le remit et dissipa un peu l'embarras où il se trouvait.

Demneh arriva quelques momens après, et en s'approchant il dit respectueusement au lion : Sire, le ciel soit toujours favorable à votre majesté! que la félicité éclate à la porte de son palais comme un soleil, et que rien ne traverse jamais son bonheur! L'animal de qui votre majesté a entendu la voix si terrible et qui a troublé son repos n'est autre chose qu'un bœuf qui paît dans le voisinage de cette forêt : il est puissant, de haute taille, d'un abord facile, d'une couleur agréable et d'un embonpoint qui fait plaisir à voir; mais son courage ne répond pas à une si belle apparence. Sa passion dominante est de manger, de boire et de dormir, et toute son ambition se borne à mener une vie tranquille.

— A quoi, demanda le lion, avez-vous connu que cet animal, aussi puissant que vous le représentez, a peu de forces?

— Sire, répondit Demneh, c'est qu'avec cette belle apparence, comme je l'ai dit à votre majesté, je n'ai rien remarqué en lui qui m'o-

bligé de croire qu'il soit vaillant, et je suis caution que ce n'est pas un animal redoutable ni qui mérite la peine qu'on prenne des précautions pour se garder de lui.

— Afin de ne pas se tromper, reprit le lion, il est mieux de ne pas croire qu'il est si faible. Quoique le vent ne fasse pas de mal à l'herbe qui plie devant lui, il arrache néanmoins les arbres les plus gros et les plus puissans. Les plus braves ne font paraître ce qu'ils sont que dans le champ de bataille, tête à tête devant leurs ennemis. Le faucon ne vole pas sur les perdrix qu'il n'ait des ailes et des plumes, et le griffon ne s'amuse pas à chasser aux mouches.

— Sire, repartit Demneh, ce que j'ai eu l'honneur de rapporter à votre majesté n'est que trop véritable, et elle peut s'assurer que j'ai assez de pénétration pour avoir connu d'abord cet animal à fond. Si elle le juge à propos et si elle me l'ordonne, j'espère de faire si bien par mes discours que je l'amènerai au pied de son trône; alors elle en disposera à sa volonté, et je suis garant qu'il fera tout ce qu'elle pourra souhaiter pour sauver sa vie. Le lion, joyeux de cette assurance, lui donna ordre de le faire venir.

Demneh, qui savait bien comment il se tirerait d'affaire, ne s'en fit pas une d'obéir au lion. Sans autre détour, avec une grande confiance sur son éloquence et appuyé de l'autorité du lion, il alla droit à Schoutourbeh, qu'il salua civilement et lui demanda d'où il venait, ce qui l'avait obligé de quitter son pays, pourquoi il était venu en ces quartiers et quelle raison il avait de s'y arrêter. Schoutourbeh répondit de point en point à toutes ces demandes avec naïveté en exposant son aventure par le détail. Quand il eut achevé, Demneh prit un ton grave et sérieux : Le roi de ce pays, lui dit-il, est un lion si vaillant que le lion même du Zodiaque n'est rien en comparaison de lui et que l'éléphant tremble à le voir. Je viens de sa part vous signifier de venir le trouver et vous déclarer que la diligence que vous apporterez à venir vous présenter devant lui l'obligera de vous pardonner la négligence que vous avez eue de ne vous pas acquitter plus tôt de ce devoir, et sur votre refus, j'ai ordre de retourner incessamment pour lui en donner avis.

Au nom d'un lion tel que Demneh venait de le dépeindre : Je suis prêt, répondit Schoutourbeh, d'obéir au commandement que vous m'apportez. Je n'eusse pas attendu si longtemps à m'acquitter de mon devoir si j'eusse pu deviner que j'étais sur les terres d'un monarque si puissant. Je vous supplie de me le rendre favorable et d'employer votre crédit pour me procurer l'honneur d'être de sa cour. Demneh lui donna là-dessus toute sorte d'assurance avec joie et d'une manière qui le persuada de sa sincérité. Ils se mirent en chemin et ils arrivèrent bientôt au palais du lion. Demneh prit le devant, et après avoir annoncé à son maître le succès de sa commission, il revint avec l'ordre de faire entrer le bœuf. Schoutourbeh entra et rendit ses respects au lion avec protestation d'une soumission entière à ses volontés. Le lion lui fit un accueil aussi honnête qu'il pouvait souhaiter et lui demanda depuis quand il était arrivé dans le pays et quel motif il avait eu d'y venir, à quoi Schoutourbeh répondit en lui faisant le même récit qu'il avait fait à Demneh : Vous êtes le bienvenu, lui dit le lion, j'aurai soin que l'on vous rende tous les honneurs dûs à un hôte de votre considération. La paix et le bonheur vous accompagnent! Vous pouvez demeurer avec nous, vous y trouverez toute sorte de faveurs et de bienveillance de notre part. Nos bienfaits s'étendent généralement sur tous ceux qui composent notre cour : personne aussi n'a sujet de se plaindre dans l'étendue de nos états par le soin que nous prenons de faire en sorte que chacun soit content. A ce discours obligeant, Schoutourbeh répondit seulement par des vœux pour la prospérité du lion, par des louanges et par la protestation du désir de lui donner des marques de son zèle par son assiduité et par la fidélité de ses services.

En effet, le lion n'oublia rien pour rendre le séjour de sa cour agréable à Schoutourbeh : il lui donna d'abord un rang parmi ceux qui l'approchaient; peu de temps après il l'avança et l'honora davantage à mesure qu'il reconnut l'affection avec laquelle il était attaché à lui plaire.

Comme il avait toujours les yeux sur lui et qu'il l'observait et l'examinait jusque dans les moindres choses, il s'aperçut qu'il était non-seulement irréprochable en ses mœurs et en ses actions, mais même qu'il avait infiniment d'esprit, de la pénétration, une conduite admirable et de plus une grande expérience en toutes choses, après l'avoir consulté et éprouvé en

plusieurs affaires ; cela l'obligea de lui donner toute son estime et de l'employer en plusieurs charges considérables, et enfin de le déclarer son grand visir, son premier ministre et de lui confier tous les secrets de l'état ; il lui conféra en même temps l'autorité nécessaire pour gouverner sous ses ordres.

Schoutourbeh remplit si bien tous les devoirs de sa charge, par une application également juste, exacte et régulière sur toutes les affaires, que le lion à la fin n'eut plus rien de réservé pour lui et qu'il n'agissait plus que par son canal, à l'exclusion de tous les autres ministres et conseillers d'état, qui en murmurèrent et en témoignèrent leur mécontentement.

Le dépit de Demneh, à l'occasion de l'élévation de Schoutourbeh à son préjudice, fut au-dessus de tout ce que l'on en pourrait dire. Lorsqu'il se vit supplanté par un étranger à la fortune duquel il avait contribué lui-même, il ne put souffrir qu'il possédât lui seul la faveur et les grâces du lion. L'envie et la jalousie s'emparèrent de son cœur si fortement qu'il passait les nuits sans dormir et les jours dans des agitations continuelles qui le tourmentaient et lui ôtaient le repos. Il ne put enfin se contraindre davantage, il chercha à se soulager en déclarant son ressentiment et en se plaignant de son malheur en toute liberté. Pour se contenter, il s'adressa à Kelileh et lui parla en ces termes :

Mon frère, n'admirez-vous pas le peu de bon sens et d'esprit que j'ai eu ? Je m'étais proposé de me mettre entièrement dans les bonnes grâces du roi, et je croyais y avoir assez bien réussi par mon adresse à lui amener et à lui livrer Schoutourbeh, qu'il redoutait ; mais Schoutourbeh s'est emparé de l'esprit de sa majesté d'une manière qu'elle ne me regarde plus, ni personne de ses courtisans, et qu'elle n'a de considération que pour cet étranger. Ainsi me voilà chassé et éloigné du premier rang que j'occupais à sa cour.

— A qui vous plaignez-vous ? répondit Kelileh. Ne vous êtes-vous pas attiré cette disgrâce vous-même ? Pourquoi vous êtes-vous mis cette épine au pied ? Il vous est arrivé justement la même chose qu'à un certain derviche. — Qu'arriva-t-il à ce derviche ? demanda Demneh. — Écoutez, reprit Kelileh, je vais vous l'apprendre.

LE DERVICHE ET LE VOLEUR.

CONTE[1].

Un roi, dit Kelileh, fit un jour présent d'une robe de grand prix à un derviche ; un voleur des plus fins et des plus adroits en eut nouvelle et conçut aussitôt le dessein de la lui enlever. Pour le faire réussir, il alla trouver le derviche à son ermitage et le pria de le recevoir à son service et sous sa discipline, en feignant qu'il voulait abandonner le monde et apprendre de lui les maximes de la vie spirituelle. Le derviche le reçut avec beaucoup d'humanité ; mais au bout de quelques jours, le voleur abusa de l'estime et de la confiance qu'il s'était déjà acquise auprès du derviche : il s'empara de la robe une belle nuit et disparut.

Le lendemain matin, quand le derviche ne vit plus ni le novice ni la robe, il n'eut pas de peine à juger que le novice était un voleur et qu'il l'avait emportée. Pour tâcher d'en avoir nouvelle, il sortit aussitôt de son ermitage et prit le chemin de la ville. Occupé de la perte qu'il avait faite, comme il marchait avec action, il rencontra deux béliers qui se battaient et qui se heurtaient la tête si furieusement l'un contre l'autre que le sang ruisselait des blessures qu'ils se faisaient, et un renard qui se trouva là par hasard léchait le sang répandu sur le champ de bataille. Les béliers animés continuaient le combat, et ils avançaient tête baissée l'un contre l'autre. Après plusieurs assauts, le renard se rencontra entre eux ; ils le heurtèrent en même temps chacun d'un coup si furieux par le milieu du corps qu'ils lui crevèrent le cœur et qu'il demeura mort sur la place[2]. Un accident si peu ordinaire surprit le derviche, qui en fit le profit qu'il devait et passa outre.

Il était si tard lorsqu'il arriva à la ville qu'il trouva les portes fermées et qu'il fut obligé de chercher un logement dans le faubourg. Une femme qui par hasard avait la tête à la fenêtre

[1] Ce conte qui se compose de plusieurs incidents ou épisodes dont on retrouve, dans les recueils de nouvelles du moyen âge, des imitations curieuses, est tiré de l'original sanscrit des fables de Bidpaï. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 162 ; — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 104-106, et le *Livre des lumières*, p. 76-84.)

[2] On retrouve cet incident dans le *Roman du Renard* (Robert, *Essai sur les fabulistes qui ont précédé La Fontaine* p. cxvj), d'où il a passé dans un recueil intitulé *Fables éparses*, analysé par M. Robert dans le même Essai (p. xcviij).

se douta qu'il cherchait un lieu de retraite, elle l'appela et lui offrit de le recevoir chez elle. Le derviche accepta l'offre, et la femme, après l'avoir régalé à souper, l'introduisit dans un endroit où il se mit à réciter ses prières avant que de se coucher.

La femme qui l'avait appelé et reçu avec tant de charité n'était pourtant pas de celles qui mènent une vie réglée et qui ont soin de leur réputation ; elle faisait au contraire profession de tenir chez elle de belles filles pour le plaisir des jeunes débauchés. Une de celles qu'elle avait alors dans sa maison était aimée par un cavalier du voisinage avec tant de passion qu'il ne voulait pas que personne que lui la vît. Comme la maîtresse du logis n'y trouvait pas son compte et que le cavalier par sa jalousie éloignait toutes ses pratiques, elle chercha le moyen d'exécuter un dessein détestable dont l'occasion se présenta la même nuit qu'elle venait de retirer le derviche chez elle ; mais sa méchanceté retomba sur elle-même.

Elle avait trouvé le secret d'enivrer le cavalier et sa maîtresse : lorsqu'elle les vit endormis et qu'elle crut que tout le monde dormait chez elle, elle mit du poison dans un tuyau de roseau, prit le tuyau à la bouche par un bout et porta l'autre au nez du cavalier pour y souffler le poison afin qu'il lui montât au cerveau et qu'il l'étouffât ; mais dans le moment qu'elle allait souffler, le cavalier éternua avec tant de véhémence que son souffle fit entrer tout le poison dans la bouche de la femme jusqu'au gosier. Le poison fit son effet avec tant de violence qu'elle mourut en peu de momens, et par sa mort elle confirma la maxime qui porte que celui qui creuse une fosse pour y faire tomber son frère y tombe lui-même.

Le derviche, témoin de cette aventure, trouva cette nuit si funeste extraordinairement longue et il n'en vit la fin qu'avec des peines inconcevables. Le jour parut enfin et il sortit d'un lieu si pernicieux. Il entra dans la ville, et comme il cherchait un autre gîte, il rencontra un cordonnier qui, par vénération envers les derviches, se fit un plaisir de le mener chez lui et d'ordonner à sa famille de prendre soin de lui et de le bien régaler pendant qu'il était obligé de faire compagnie à quelques amis qui l'avaient invité à un régal.

La femme du cordonnier avait une intrigue d'amour avec un cavalier qui n'avait pas moins d'amour pour elle qu'elle en avait pour lui. Leur entremetteuse était la femme d'un chirurgien, si adroite et si insinuante qu'elle eût été capable, par ses discours, d'accorder le feu et l'eau, de faire descendre les étoiles du ciel en terre, d'amollir l'acier comme de la cire et de réduire en poussière le rocher le plus dur si elle s'en fût mêlée. La cordonnière ne vit pas plutôt que son mari s'absentait qu'elle prit cette occasion pour se divertir et qu'elle manda à la chirurgienne de donner avis à son amant de venir la nuit suivante, en l'assurant que rien ne troublerait leurs plaisirs, que les mouches ne l'empêcheraient pas de goûter le sucre dont elle voulait le régaler, et qu'elle serait seule avec lui.

La nuit vint, et sur l'avis le cavalier ne manqua pas de venir au rendez-vous. Mais dans le temps qu'il était à la porte et qu'il attendait que la cordonnière ouvrît, le cordonnier arriva et l'aperçut. Comme il avait déjà du soupçon de ce qui se passait, il ne fut pas plutôt entré chez lui, ardent de colère, qu'il pensa assommer sa femme de coups ; non content de ce traitement, il l'attacha à un pilier et il se coucha.

Cela scandalisa fort le derviche, qui crut d'abord que le cordonnier battait sa femme par caprice ou parce qu'il avait bu, et il se reprocha de ne s'être pas présenté pour empêcher ce désordre. Il était encore occupé de cette pensée lorsqu'il entendit la voix de la chirurgienne, qui avait trouvé la porte ouverte par la précipitation du mari, qui ne l'avait pas fermée : Voisine ! criait-elle à la cordonnière d'une voix basse, voisine, à quoi pensez-vous, pourquoi vous faites-vous attendre si longtemps ? C'est une honte, venez vite et ne perdez pas l'occasion. La cordonnière l'appela d'une voix triste, et quand elle fut près d'elle : Voyez, lui dit-elle, l'état où je suis et si vous êtes raisonnable de me reprocher ma négligence. Mon mari a vu l'ami à la porte, il est venu à moi comme un démon enragé, il m'a battue cruellement et liée comme vous voyez, et il dort présentement. Elle ajouta avec de grands soupirs : Si, dans ce misérable état, je pouvais vous toucher de compassion, vous me détacheriez et vous souffririez que je vous attachasse à ma place pendant que j'irais m'excuser d'avoir fait attendre mon amant si longtemps, et je reviendrais d'abord vous délivrer et me remettre à la même place ; vous

feriez aussi plaisir à celui que j'aime, qui ne manquerait pas de vous en témoigner de la reconnaissance. Par amitié et par compassion, la chirurgienne lui accorda ce qu'elle demandait et se laissa attacher. La cordonnière alla trouver le cavalier, qui l'attendait avec impatience; et alors le derviche, qui entendait tout ce qui se passait, comprit le sujet de la colère du mari et jugea qu'il n'avait pas tort.

Pendant que la cordonnière était dehors, le cordonnier s'éveilla et l'appela. La chirurgienne se garda bien de répondre, parce qu'elle eût tout gâté. Après avoir appelé plusieurs fois sans tirer aucune parole, l'impatience prend au cordonnier, il se lève, court à la chirurgienne, qu'il croyait être sa femme, avec un couteau à la main, lui coupe le bout du nez et le lui met dans la main : Envoie cela à ton galant, lui dit-il, c'est un beau présent à lui faire. La pauvre chirurgienne, de la peur qu'elle avait d'être découverte, souffrit cet outrage sans ouvrir la bouche en disant en elle-même : Étrange aventure ! le personnage que je fais est singulier : la cordonnière se divertit et moi j'en porte la peine.

La cordonnière enfin revint et fut extrêmement affligée quand elle sut que son amie était sans nez. Comme elle ne pouvait réparer ce qu'elle venait de souffrir pour elle, elle lui en demanda mille pardons les larmes aux yeux; elle se remit à sa place et se fit attacher comme auparavant. La chirurgienne, qui n'avait pas d'autre parti à prendre, retourna chez elle dans une inquiétude extrême de savoir de quelle manière elle déguiserait la chose à son mari.

La cordonnière, rattachée au pilier, rompit le silence au bout d'une heure, et adressant cette prière à Dieu à haute voix afin que son mari l'entendît : Seigneur, dit-elle, qui commandez dans tout l'univers, Dieu créateur de toutes choses, Dieu tout-puissant, qui maintenez et qui conservez toutes les créatures, rien ne vous est caché, la vérité vous est connue : vous savez que mon mari m'a fait ce mauvais traitement par une action condamnable et pour un fait dont je suis innocente. C'est pour cela que j'implore votre bonté et votre miséricorde. Je vous supplie de rétablir cette partie de mon visage, qui en faisait l'ornement, comme elle était auparavant. Faites paraître mon innocence avec éclat ; ôtez le voile de l'imposture qui la cache et délivrez-moi d'une infamie qui va me déshonorer pour jamais si je parais devant le monde en l'état où je suis.

Le mari, qui s'était éveillé et qui avait entendu cette prière d'hypocrite : Effrontée, lui cria-t-il, infâme, quelle sorte de prière adresses-tu à Dieu ? Ne sais-tu pas que les prières des femmes impures ne sont pas reçues à son tribunal et que la cour céleste est une cour où les impudiques ne sont pas écoutées ? Pour être exaucée, il faudrait que tu eusses la bouche pure et le cœur net.

La femme, sûre de son fait, interrompit le mari : Lève-toi, cruel ! s'écria-t-elle, viens et vois une marque de la puissance infinie de Dieu, qui a eu pitié de mon malheur et qui a exaucé ma prière afin que mon innocence soit connue ! Oui, seigneur, vous savez que je suis innocente, et je vous remercie mille fois de la grâce que vous me faites et de ce que vous me lavez du déshonneur dont j'allais être noircie.

A ce discours, le mari, qui ne savait pas la fin de l'aventure et qui jamais ne se fût douté d'une si grande malice, se lève avec grand étonnement, se procure de la lumière et voit en effet que sa femme avait le nez en son entier : J'ai tort, lui dit-il en la déliant, et je vous demande pardon : jamais il ne m'arrivera de vous traiter de la sorte ; je vous laisse le gouvernement du ménage et la liberté entière de faire ce que vous voudrez [1].

La chirurgienne, avec le nez coupé, était chez elle dans une grande inquiétude, et elle cherchait de quelle manière elle cacherait son malheur, quel prétexte elle donnerait à son mari, à ses parens et aux voisins et comment elle se tirerait d'affaire. Elle était encore plongée dans ces pensées et dans l'irrésolution lorsque, un peu avant le jour, le chirurgien, qui s'était éveillé, se leva et demanda son étui pour aller panser une plaie. La chirurgienne lui dit

[1] Ce conte, qui a passé dans les diverses traductions orientales du recueil de Bidpaï, se retrouve plus ou moins modifié ou altéré dans le *Décaméron* de Boccace (VII[e] Journée, VIII[e] Nouvelle), dans le fabliau des *Cheveux coupés*, par Guérin (*Fabliaux* de Legrand d'Aussy, t. II, p. 340), dans les *Cent nouvelles* (*Nouv. XXXVIII*), dans le recueil de Malespini (*Nouv. XL*), dans les *Délices de Verboquet le généreux* (p. 41), dans un des incidens du conte de La Fontaine, intitulé la *Gageure des trois commères*, et enfin dans une pièce de Massinger, intitulée le *Gardien*.

Il se trouve encore reproduit dans plusieurs recueils indiens. (Voyez la traduction anglaise de l'*Hitopadesa* par Wilkins, p. 131, les *Trente-cinq contes d'un perroquet*, traduits par M[me] Marie d'Heures d'après la version anglaise, p. 95, et le *Behar-Danisch*, t. II, p. 84 de la traduction de M. Jonathan Scott.)

de se donner patience, le fit attendre longtemps, et comme le mari la pressait, elle tira un rasoir de l'étui et le lui jeta en grondant et en demandant si c'était ce qu'il voulait. Le mari, qui était déjà dans l'impatience, lui rejeta le rasoir avec des injures, et c'était ce qu'elle demandait. Elle prit avantage de ce qu'il n'était pas encore jour et se mit à crier : Ah ciel ! j'ai le nez coupé ! Et en même temps elle se jeta contre terre et se roula par la chambre avec grands cris. Le mari demeura confus, et les voisins et les parens qui accoururent furent dans un grand étonnement de voir sa femme sans nez et toute en sang. Ils chargèrent le mari d'injures, et le mari était tellement troublé qu'il ne pouvait même ouvrir la bouche pour nier ou avouer le fait. Le jour parut, les parens assemblés se saisirent de lui et le conduisirent au juge, chez qui le derviche était déjà, parce qu'il était sorti de chez le cordonnier de grand matin pour faire des poursuites contre le prétendu novice qui l'avait volé.

Les parens exposèrent le fait au cadi, qui demanda au chirurgien pourquoi il avait traité sa femme d'une manière si barbare, et parce qu'il ne put apporter une cause légitime, il allait le condamner à la mort si le derviche, qui savait son innocence, ne se fût approché et n'eût pris la parole : Seigneur, dit-il au cadi, cette affaire mérite plus d'attention que vous n'en donnez. Ce n'est pas le voleur qui a emporté ma robe, les béliers n'ont pas tué le renard, ce n'est pas aussi le poison qui a fait mourir la méchante femme, ni le cordonnier qui a coupé le nez de la chirurgienne : nous sommes tous nous-mêmes la cause de ces différens événemens. A ces mots le cadi se tourna de son côté : Ce que vous venez de dire, lui dit-il, est une énigme que l'on ne peut entendre si vous ne l'expliquez.

Pour développer toute l'affaire, le derviche raconta ce qui lui était arrivé et toutes les choses dont il avait été témoin, et en finissant il ajouta : Si je ne me fusse pas laissé prévenir par l'ambition de faire des disciples, je n'eusse pas reçu un voleur dans mon ermitage et je ne lui eusse pas donné lieu de me faire le vol qui m'a amené ici ; si le renard n'eût pas été gourmand et avide de sang, les béliers ne l'eussent pas écrasé ; la méchante femme ne se fût pas donné la mort à elle-même si elle n'eût pas entrepris de faire mourir le cavalier, et le cordonnier n'eût pas coupé le nez à la chirurgienne si elle ne se fût pas mêlée du négoce infâme que je viens de vous raconter. Pour conclusion, rien n'est plus vrai que ce que nous savons tous : ne faites pas de mal, on ne vous en fera pas. — Par le récit de cette histoire, ajouta Kelileh en achevant, vous pouvez comprendre que vous vous êtes attiré le mal dont vous vous plaignez. Il fallait demeurer dans l'état où vous étiez, cela ne vous fût pas arrivé De qui avez-vous à vous plaindre si ce n'est de vous-même ?

— Vous avez raison, repartit Demneh, je suis moi-même la cause du mal que je sens. Mais cela ne doit pas empêcher que vous ne me disiez là-dessus quel est votre avis et ce que vous croyez que je devrais faire pour réparer mon malheur.

— Vous savez, répliqua Kelileh, que je n'ai nullement consenti à ce que vous avez fait et que je vous ai déclaré que je ne voulais pas m'en mêler : je vous répète la même chose, et je me garderai bien de le faire en quelque manière que ce soit. Songez-y vous-même, c'est votre affaire. Vous n'ignorez pas le bon mot qui dit que chacun fait mieux ses affaires qu'aucun autre.

Quand Demneh vit que Kelileh ne voulait pas s'ouvrir davantage : Et moi, lui dit-il, je déclare que mon dessein est d'employer tous mes efforts pour faire chasser le bœuf non-seulement du poste où il est et le faire éloigner de la présence du roi, mais même pour le faire bannir hors de l'état, et peut-être qu'il pourra bien en arriver un plus grand malheur. Je ne prétends pas que l'on puisse me reprocher d'avoir manqué de courage en cette occasion. Les habiles politiques et les gens d'esprit ne me le pardonneraient jamais si j'en demeurais là. A le bien prendre, ma cause est juste : je demande à rentrer dans un bien que je puis dire m'appartenir, je cherche ce que je possédais déjà et ce qui est d'ailleurs à ma bienséance. En bonne politique, l'on peut faire cinq choses librement avec l'approbation de tout le monde : demander la charge dont on était en possession, se garder de retomber dans l'inconvénient où l'on est une fois tombé, conserver ce que l'on a acquis, employer toute son industrie à se délivrer du mal que l'on souffre, et enfin amasser du bien et repousser le mal lorsque l'occasion s'en présente. L'intention que

j'ai est aussi de tâcher de rentrer dans la charge que j'avais ci-devant et de me voir dans la situation où j'étais. Pour cela, il faut que je réduise le bœuf à l'extrémité ou de perdre la vie ou de quitter la place. Je ne suis pas de pire condition que le moineau qui se vengea d'un épervier, dont je vous raconterai l'histoire si vous le souhaitez. — Voyons, dit Kelileh, je vous écoute.

LES DEUX MOINEAUX ET L'ÉPERVIER.

FABLE[1].

Deux moineaux, poursuivit Demneh, avaient leur nid sur un arbre où ils vivaient ensemble, et se contentaient du grain et de l'eau qu'ils trouvaient dans le voisinage. Mais l'arbre était au pied d'une montagne hérissée de rochers escarpés au haut de l'un desquels un épervier s'était niché. L'épervier s'était fait une coutume de venir fondre sur leur nid et d'enlever leurs petits l'un après l'autre sitôt qu'ils avaient des plumes et qu'ils commençaient à voler. Nonobstant cette traverse, l'amour de la patrie était si fort dans le cœur des moineaux qu'ils ne pouvaient se résoudre de l'abandonner et qu'ils aimaient mieux souffrir le mal que l'épervier leur faisait que de changer de demeure.

Un jour leurs petits commençaient de voltiger, et ils les regardaient faire leur premier essai avec un plaisir incroyable; mais la pensée de l'épervier, qui leur vint à l'esprit en ce moment, changea leur joie en tristesse et en des lamentations. Celui des petits qui avait plus de vivacité que les autres s'aperçut de ce changement et leur en demanda le sujet. Le mâle prit la parole: Cher fils, répondit-il, portion de notre cœur, ce n'est pas à nous qu'il faut faire cette demande; adresse-toi aux larmes qui coulent de nos yeux, elles seront nos interprètes et elles suppléeront à notre défaut. Alors il lui fit comprendre la cause de leurs pleurs en lui apprenant la cruauté de l'épervier.

Le petit moineau, qui avait déjà beaucoup de connaissance pour son âge : Mon père, reprit-il, agréez, je vous prie, ce que je prends la liberté de vous dire. Quoique les créatures de Dieu ne doivent pas se soustraire à la soumission due aux décrets de sa toute-puissance, ce même Dieu néanmoins, qui a donné l'être à toutes choses, a aussi assigné un remède à chaque mal, et à chaque plaie une manière de la guérir : au lieu que jusqu'à présent, il ne paraît pas que vous ayez rien fait pour détourner le mal qui renouvelle votre douleur et que vous craignez encore, si vous faites au moins ce qui sera en votre pouvoir, il y a à espérer que vous empêcherez qu'il n'arrive plus et que vous vous délivrerez de ce chagrin.

Cet avis plut aux moineaux, et le mâle, pendant que la femelle resta pour prendre soin des petits, prit son vol, résolu de chercher quelque moyen d'arrêter le cours de l'insolence de l'épervier. Il vola quelque temps, et dans la pensée qu'il avait : De quel côté, disait-il, tournerai-je? à qui m'adresserai-je pour raconter mon affliction? En ce moment, par une disposition de Dieu, il aperçut une salamandre qui sortait d'un lieu souterrain, dont les flammes s'élevaient, et qui prenait son chemin par la campagne. En la voyant : Je veux, dit-il, m'adresser à cet animal; nonobstant ce qu'il a d'affreux et de surprenant en sa figure, peut-être me dira-t-il quelque chose qui servira à me tirer d'affaire. Il vola vers la salamandre, s'approcha d'elle et la salua avec respect; la salamandre de son côté lui fit de grandes civilités. La salamandre n'attendit pas que le moineau lui parlât, elle prit la parole la première : A vous voir, lui dit-elle, il paraît que vous êtes triste et que vous avez quelque chose dans l'esprit qui vous chagrine. Si vous êtes fatigué, vous pouvez vous arrêter et vous reposer près de moi, ou si vous avez quelque mal, vous pouvez me le découvrir, j'aurai peut-être quelque remède à vous donner. Le moineau lui fit le récit du sujet de ses douleurs d'une manière si touchante que les rochers les plus durs y eussent été sensibles. Elle en fut touchée et indignée de la cruauté de l'épervier : Ne vous affligez pas davantage, lui dit-elle, je vous délivrerai de cette tyrannie, et dès cette nuit j'irai mettre le feu à son nid, et je vous suis caution que lui et le nid seront consumés. Dites-moi seulement où je vous trouverai, afin que vous me serviez de guide, et sans vous arrêter ici plus longtemps, retournez chez vous, vous y apprendrez de mes nouvelles. Le moineau lui donna son adresse, et après avoir pris congé d'elle, il retourna à ses petits avec grande joie.

[1] Fable particulière à l'*Anwari-Sohaïli* d'où elle a passé dans le livre turc. (Voyez l'abrégé de l'*Anwari-Sohaïli*, intitulé *Livre des lumières*, p. 85.)

Lorsqu'il fut nuit, la salamandre, à la tête de plusieurs autres salamandres armées de soufre et de bitume enflammé, se mit en chemin et prit en passant le père et la mère des petits moineaux, qui la conduisirent au nid de l'épervier, plongé alors dans un profond sommeil, lui et ses petits. Les salamandres y mirent le feu, et comme il était de matière fort sèche, il prit flamme aussitôt, de sorte qu'en peu de temps il fut réduit en cendre avec l'épervier et sa famille. Une étincelle de la colère de Dieu, excitée par la malice de l'épervier, causa cet embrasement. Pour peu que l'on fasse d'attention, ajouta Demneh, et que l'on prenne son temps et les mesures nécessaires, cet exemple fait voir, si faible que l'on puisse être, qu'il y a des moyens de se venger, même des ennemis les plus puissans.

— Quand je serais capable, dit Keliteh, d'approuver un dessein aussi pervers que le vôtre, qu'aucun exemple ne peut autoriser, je ne crois pas qu'il soit aisé de l'exécuter. En l'état où je vois que les choses sont présentement, que le roi fait distinction de Schoutourbeh par-dessus tous ceux qui forment sa cour, vous entreprenez inutilement de l'obliger à changer de sentiment. Les rois n'abandonnent pas sans sujet un favori qu'ils ont une fois élevé au premier degré de leur faveur; il faut que le favori soit très-coupable avant d'en venir à cette extrémité. Savez-vous pourquoi le bois va au-dessus de l'eau et ne coule pas à fond? C'est que l'eau croirait faire une injustice d'abaisser ce qu'elle a nourri et élevé.

— Ne trouvez-vous pas, répliqua Demneh, que c'est un sujet suffisant pour travailler à la destruction de Schoutourbeh que le roi lui donne toute sa confiance, qu'il ne veut plus voir que lui et que, par cette préférence, il rebute généralement tout ce qu'il y a de plus considérable à sa cour; qu'il ne fait rien que par son avis et n'écoute plus les conseils de ses autres ministres? L'état et la personne même du roi seraient exposés à de trop grands dangers si cela continuait. Je ne vous dis rien de moi-même; ce sont les politiques qui remarquent que la ruine d'un royaume et d'un roi qui le gouverne peut être causée en six manières :

1° Par le désespoir des courtisans privés de charges ou négligés, et par le mépris des personnes sages et expérimentées lorsqu'on les éloigne des conseils.

2° Par une guerre déclarée sans sujet, et par un gouvernement inégal et purement de caprice.

3° Par le dérèglement des passions, c'est-à-dire en se donnant aux femmes, à la chasse, à la débauche du vin, au jeu, aux concerts.

4° Par les disgrâces du temps, comme par la peste, par la famine, par les incendies, par les enfoncemens des terrains que causent les tremblemens de terre ou par les inondations.

5° Cela arrive encore par une trop grande sévérité, en faisant tout par colère et en châtiant trop rigoureusement.

6° Enfin en prenant le contrepied de toutes choses, c'est-à-dire en faisant la paix lorsqu'il faut faire la guerre, en faisant la guerre lorsqu'il faut faire la paix, en usant de clémence lorsqu'il faut être sévère et en donnant des récompenses à ceux qui mériteraient d'être punis.

Keliteh interrompit Demneh en cet endroit : C'en est assez, dit-il; je vois bien, Demneh, que ce n'est ni l'intérêt du roi ni l'intérêt de l'état qui vous touche : vous êtes animé par le seul ressentiment que vous avez dans le cœur contre Schoutourbeh, de qui vous avez résolu la perte. Ne vous y trompez pas, la fin de ceux qui font le mal n'est pas heureuse, et les mauvais desseins des envieux retombent sur les envieux mêmes. C'est une vérité constante : Qui fait le mal trouve le mal. Il ne jouit pas long-temps de sa malice, il en reçoit bientôt le châtiment. Si l'on veut profiter de ce qui se passe tous les jours dans le monde, le bien est suivi de la récompense et le châtiment suit les méchantes actions. Un tyran en profita comme il le devait, et il fut le roi le plus juste de son temps. Demneh voulut savoir cette histoire, et Keliteh la lui raconta en ces termes

LE TYRAN.

CONTE [1].

Un roi des siècles passés gouvernait ses états avec tant de barbarie que ses sujets ne pouvaient plus le supporter et n'avaient d'autre recours qu'à Dieu, qu'ils priaient de l'ôter de ce monde, ni d'autre consolation que de le combler de mille imprécations. Il était même

[1] Ce conte est tiré de l'*Anwari-Soheili*. Voyez le *Livre des lumières*, p. 89.

si connu au dehors que jamais ses voisins ne parlaient de lui qu'en le nommant le tyran. Au retour d'une chasse, ce roi, par un changement d'autant plus surprenant que personne ne s'y attendait, envoya des hérauts par les carrefours de la ville faire cette proclamation de sa part : « Mon peuple, mon insensibilité a été jusqu'à présent un voile qui m'a empêché d'apercevoir la droiture que je devais suivre en régnant, et ma cruauté m'a fait plonger le poignard dans le sein des innocens. Ce que je vous annonce doit vous réjouir. Je vous déclare que désormais je serai ferme et constant à vous procurer toute sorte de bonheur et à vous rendre fidèlement la justice que je vous dois. J'ai assez de confiance sur la sincérité de la conduite que je me propose pour assurer que dans la suite personne ne souffrira le moindre dommage : toute la terre sera remplie du bruit de ma modération, et la joie sera dans tous mes états par les libéralités et les bienfaits que j'y répandrai. »

Cette proclamation causa une joie inexprimable à tout le peuple et encore plus l'effet qui la suivit. Tous les sujets goûtèrent un repos qui leur était inconnu : la justice fut observée si exactement pendant le reste du règne de leur roi que l'on voyait les faons et les agneaux sucer le lait des lionnes, le lièvre se jouer avec le lévrier, le faucon et la perdrix dans le même nid, et l'oie voler de compagnie avec l'aigle ; l'on ne parla plus même de la justice qui rendait la mémoire de Nouschirvan si fameuse : sa place fut remplie par ce roi avec le surnom de *Juste*.

Ce changement parut d'autant plus admirable à tout le monde que l'on en ignorait la cause et que l'on ne pouvait comprendre comment l'on pouvait si subitement passer de tant de vices à tant de vertus et montrer tant de constance à y persévérer. L'on en fut éclairci par l'entremise d'un favori du roi qui le supplia un jour d'agréer la liberté qu'il prenait de lui demander le motif d'un retour si surprenant. En voici la raison, répondit ce monarque. Dans la dernière chasse que je fis, comme je poussais un lièvre, je vis qu'un chien avait pris le change et poursuivait un renard ; il l'attrapa par une jambe et la lui rompit. Le renard échappa et se fourra dans une tanière. Le chien, qui vit que le renard ne sortirait pas de là pour venir se jeter entre ses pattes, le laissa et se remit sur les voies du lièvre avec les autres chiens. Un passant, qui vit le chien traverser son chemin, lui jeta une pierre avec tant d'adresse qu'il lui rompit une jambe, de même qu'il avait rompu celle du renard. Peu de temps après, un cheval marcha sur le pied du passant et vengea le chien ; mais le cheval n'eut pas fait quelques pas qu'il fourra le pied dans un trou et se blessa si dangereusement qu'il en fut boiteux. Témoin de ces exemples : Vois-tu, me dis-je à moi-même, que ces différens sujets ont reçu chacun la récompense de leur méchante action ? La perdrix mange la fourmi, le faucon punit la perdrix, et l'aigle traite le faucon de la même manière que celui-ci a traité la perdrix. Qui tue enfin est tué ; rien ne demeure impuni ou sans récompense, soit que l'on fasse le mal ou que l'on fasse le bien. Un exemple comme celui-ci, ajouta Kelileh, devrait vous détourner du dessein que vous avez de vous venger, de crainte que vous n'en ayez pas le succès que vous attendez.

Demneh ne profita pas d'une remontrance si vive : Je ne suis pas, insista-t-il, l'agresseur dans cette affaire ; je suis l'offensé et le maltraité. Pourquoi voulez-vous que celui que l'on attaque mérite châtiment en cherchant à se venger de l'agresseur ? L'offensé est-il coupable en repoussant le mal par le mal ?

— Puisque je ne puis vaincre votre opiniâtreté, répondit Kelileh, je veux que vous ayez toutes les raisons imaginables de vous venger ; mais comment pourrez-vous venir à bout de faire périr Schoutourbeh ? Vos forces ne sont pas égales aux siennes ; il aura beaucoup plus d'amis et de gens qui prendront son parti que vous n'en avez.

— Ce n'est point par la force, repartit Demneh, ni par les puissans secours que l'on réussit, même dans les affaires les plus périlleuses : la prudence et la sagesse y opèrent davantage. Dans la morale, comme vous le savez, la sagesse est préférée à la force parce qu'elle exécute des choses dont la force ne peut venir à bout. « Le sage, dit un poète, exécute des choses par ses paroles que cent armées jointes ensemble ne pourraient pas exécuter. » N'avez-vous jamais ouï dire de quelle manière un corbeau fit périr un serpent ? — Je n'ai pas connaissance de cette histoire, dit Kelileh, vous pouvez me l'apprendre. Demneh la lui raconta et dit :

LE CORBEAU, LE SERPENT ET LE RENARD.

FABLE[1].

Un corbeau avait choisi le lieu de sa retraite sur la pente d'une montagne et avait construit et ménagé son nid dans la fente d'un rocher. Mais un serpent du voisinage avait la malice d'aller dévorer ses petits toutes les fois qu'il en avait. Le corbeau, piqué de l'insolence du serpent, affligé de la perte qu'il faisait, résolut enfin d'en tirer vengeance, et il en imagina le moyen. Avant de rien entreprendre, il alla le communiquer à un renard de ses voisins et de ses amis, et après qu'il lui eut raconté le sujet de sa douleur : Ma pensée, dit-il, est d'observer le temps que le serpent sera endormi et de lui arracher les yeux afin qu'il ne puisse pas voir mes petits et que je n'aie plus rien à craindre du mal qui m'est déjà arrivé.

— Je me garderais bien, repartit le renard, d'approuver votre conseil, il est très-méchant. Quand on a de l'esprit et que l'on veut détruire un ennemi, l'on s'y prend d'une manière à ne pas exposer sa vie comme vous l'exposeriez en exécutant votre projet. Il pourrait vous arriver la même chose qu'à un certain oiseau de rivière, grand mangeur de poissons, qui périt lui-même entre les serres d'une écrevisse en voulant la faire périr. Le corbeau pria le renard de lui raconter de quelle manière la chose était arrivée, et le renard le satisfit.

LE HÉRON, L'ÉCREVISSE ET LES POISSONS.

FABLE[2].

Un héron, dit le renard, demeurait sur le bord d'un étang et faisait un grand butin de poissons, dont il pêchait chaque jour ce qui lui suffisait pour sa subsistance, et de cette manière il passait sa vie avec toutes les commodités et tout le plaisir imaginables. Il la continua plusieurs années ; mais enfin, parvenu à une grande vieillesse, ses forces diminuèrent considérablement et il s'aperçut qu'il n'avait plus la même agilité pour pêcher qu'il avait autrefois. Effrayé de cette disgrâce : Infortuné que je suis, dit-il en lui-même, mes ans sont écoulés et ne retourneront plus. Ne devais-je pas dans la force de mon âge connaître mieux le bon usage que j'en devais faire et amasser dès lors de quoi vivre dans ma vieillesse? Présentement les forces me manquent absolument et je ne suis plus propre à rien. Il faut vivre cependant ou m'attendre à mourir de faim. Ne pourrais-je pas trouver quelque moyen de suppléer au défaut de ma vigueur passée? Il faisait ce raisonnement sur le bord de l'étang, fort triste et fort mélancolique, et il était en cette dernière pensée lorsqu'une écrevisse, qui l'avait aperçu, s'approcha de lui : Ami, lui dit-elle, vous voilà bien triste et rêveur! Peut-on vous demander quel sujet vous avez de n'avoir par l'air gai et content?

Le héron profita de cette demande et inventa en même temps une fausse nouvelle : Comment voulez-vous, répondit-il à l'écrevisse, que je ne sois pas triste, ou plutôt comment voulez-vous que je ne meure pas de chagrin? Vous savez que le bonheur de ma vie consistait à pêcher chaque jour un certain nombre de poissons, dont je vivais sans leur faire une trop grande persécution, parce que j'avais la retenue de n'en pas prendre au delà de ce que j'en avais besoin. Mais un de ces jours, deux pêcheurs qui passaient le long de cet étang s'entretenaient de la grande quantité de poissons qu'il renferme et disaient qu'il fallait y remédier; l'un des deux ajoutait : Il y a plus de poissons dans un tel étang que dans celui-ci ; nous viendrons à ce dernier quand nous aurons vidé celui-là. — Si cela arrive, continua le héron, c'est-à-dire qu'il faut songer à sortir de ce monde et me résoudre à subir bientôt la mort.

L'écrevisse, épouvantée de cette nouvelle, alla sur-le-champ l'annoncer à tous les poissons de l'étang, qui en eurent une grande alarme. Dans leur consternation, ils vinrent tous au héron, conduits par l'écrevisse, et l'un d'eux prit ainsi la parole : L'écrevisse que voici, dit-il, nous a annoncé une nouvelle qu'elle a apprise de vous et qui nous jette dans la dernière affliction. Plus nous nous efforçons de chercher comment nous pourrons parer le coup, plus nous sommes dans l'irrésolution, et nous venons à vous pour vous supplier de nous aider de votre conseil. Il est vrai que vous êtes notre ennemi ; mais un ennemi sage comme vous l'êtes ne refuse pas d'écouter ses ennemis lorsqu'ils ont

[1] Cette fable et la suivante sont tirées de l'original sanscrit. (Voyez le *Pantcha-tantra*, traduit par l'abbé Dubois, p. 75, — la traduction anglaise de *Calila et Dimna*, par Windham Knatchbull, p. 113, — et le *Livre des lumières*, p. 91.)

[2] *Les Poissons et le cormoran*. (La Fontaine, livre X, fable 4.)

recours à lui, surtout dans une affaire comme celle-ci, où il a quelque intérêt; vous tombez même d'accord que votre conservation dépend de la nôtre. C'est pour cela que nous n'hésitons pas de vous demander ce que vous croyez que nous pouvons faire pour éviter le mal dont nous sommes menacés.

— Le rapport que l'on vous a fait, répondit le héron dissimulé, est très-véritable. J'ai entendu moi-même la nouvelle de la bouche des pêcheurs, et autant que j'ai pu juger au ton dont ils parlaient, rien n'est capable d'empêcher qu'ils n'exécutent leur résolution. J'ai pensé avec soin au remède que l'on pourrait y apporter, mais je n'en vois pas d'autre que celui que je vais vous proposer: Il y a dans le voisinage un autre grand étang dont l'eau est la plus nette et la plus claire que l'on puisse voir, jusque-là que l'on distingue tous les grains de sable qui sont au fond quoique les plongeurs les plus habiles ne puissent pas y arriver; les pêcheurs n'y touchent aussi jamais, parce qu'il n'y a pas d'issue pour en faire écouler l'eau. C'est justement la retraite qui vous convient. Trouvez seulement le moyen de vous y faire transporter, et vous passerez le reste de votre vie tranquillement et le plus agréablement du monde.

— Votre conseil est admirable, dit le poisson qui avait déjà parlé, nous vous en sommes obligés; mais nous ne pouvons passer à l'étang que vous dites si vous ne voulez bien nous secourir en cela et nous prêter votre assistance.

— Je ne refuse pas, repartit le héron, d'employer le peu de forces qui me restent pour vous obliger en cette occasion. Convenons donc de la récompense que vous me donnerez et hâtons-nous de faire diligence. Il est à craindre que les pêcheurs ne viennent et que leur arrivée ne rende nos résolutions inutiles si nous ne profitons du temps.

Les poissons le prièrent avec instance et les larmes aux yeux de ne pas les abandonner. L'accord se fit enfin de part et d'autre, et le héron se chargea d'en prendre chaque jour ce qu'il pourrait et de les transporter à l'étang qu'il leur avait marqué. Ainsi il se présentait le matin chaque jour, et les poissons venaient à lui en foule. Il en prenait autant qu'il voulait et les transportait dans un bocage voisin, où il en mangeait une partie et faisait un magasin des autres pour sa provision. Chaque fois qu'il retournait à l'étang, il trouvait les poissons assemblés qui se pressaient à qui seraient transportés les premiers, et son plaisir était de voir comment ils se hâtaient d'arriver eux-mêmes à leur perte. De là il est aisé de remarquer avec quel aveuglement ceux qui se fient trop facilement à leurs ennemis se jettent eux-mêmes dans le précipice.

Au bout de quelques jours, l'écrevisse, qui avait aussi une forte envie d'être transportée au nouvel étang, se présenta et supplia le héron de la prendre. Il s'approcha d'elle, et après l'avoir prise sur son col, il la porta non pas à l'étang, mais au cimetière des poissons. L'écrevisse aperçut de loin les arêtes des poissons et comprit d'abord la trahison et la fourberie. Qui connaît, dit-elle en elle-même, que son ennemi va lui ôter la vie et ne le prévient pas quand il a la puissance de le faire, devient homicide de soi-même. S'il fait succomber son ennemi, il s'acquiert une gloire immortelle dans la postérité; s'il succombe, la postérité l'excuse et le loue d'avoir fait voir qu'il ne manquait pas de courage. En achevant ce raisonnement, l'écrevisse se colla au col du héron et le pinça si vivement de ses serres qu'elle n'eut pas de peine à l'étouffer. Il tomba du haut de l'air en terre, où l'écrevisse ne le quitta point qu'il n'eût perdu tout mouvement; enfin quand elle vit qu'il était mort, elle lâcha prise et retourna à l'étang en grande diligence. Là, en présence du reste des poissons étonnés de la revoir et qui s'assemblèrent autour d'elle, elle fit l'oraison funèbre des amis et des camarades qu'ils avaient perdus et les consola en même temps de cette perte en leur faisant connaître le danger dont ils étaient délivrés par la vengeance qu'elle avait prise de leur ennemi commun. Les poissons regrettèrent les morts comme ils le devaient et détestèrent la perfidie du héron; mais ils eurent deux grands sujets de joie, l'un de ce qu'ils vivaient et l'autre de ce que leur ennemi mortel n'était plus. Cette fable, ajouta le renard en adressant toujours la parole au corbeau, nous apprend que la plupart de ceux qui entreprennent de tromper périssent par les mêmes fourberies dont ils se servent. Mais je veux vous mettre en un chemin par où vous viendrez à bout infailliblement de ce que vous souhaitez sans courir aucun risque.

Le corbeau, joyeux de l'affection avec laquelle le renard entrait dans ses intérêts : Vous pou-

vez, lui dit-il, m'ordonner tout ce que vous jugerez à propos, je suivrai exactement votre conseil. — Il faut, reprit le renard, que vous preniez votre vol du côté des maisons les plus voisines et que là vous observiez s'il n'y a rien d'exposé sur les terrasses que vous puissiez enlever, comme du linge ou autre chose. Prenez en votre bec ce qui se présentera et continuez de voler, mais de manière qu'on ne vous perde pas de vue. Lorsque vous serez arrivé à l'endroit où sera le serpent, laissez tomber la chose enlevée en présence de tous ceux qui vous auront suivis : il est certain qu'en courant pour la recueillir, ils apercevront le serpent et le tueront. Voilà un moyen très-sûr pour vous délivrer de votre ennemi sans rien hasarder de votre part.

Le corbeau, instruit par le renard, prit son vol du côté de la ville, où il aperçut sur une terrasse une femme qui, prête à savonner du linge, ôta de son col un talisman d'or et le posa dans un coin pour être plus libre; elle n'eut pas plutôt le dos tourné que le corbeau fondit sur le talisman et l'enleva. Au bruit qu'il fit, la femme se retourna, cria au secours et pria que l'on observât le voleur. Le corbeau vola avec la précaution que le renard lui avait marquée, arriva à l'endroit où était le serpent et laissa tomber le talisman sur lui; ceux qui l'avaient suivi aperçurent le serpent et ne manquèrent pas de l'écraser et de rendre au corbeau ce service signalé qu'il attendait d'eux. De ce que je viens de rapporter, ajouta Demneh, vous voyez que l'on obtient par adresse ce que l'on ne peut obtenir par la force.

— Il faut avouer, répliqua Kelileh, que vous avez un talent particulier pour dire les plus belles choses du monde, mais Schoutourbeh est plus robuste que vous et a plus d'esprit que vous n'en avez. Quelque chose que vous puissiez tenter pour le surprendre par votre malice, sa prudence lui fournira des moyens pour s'en apercevoir et pour y remédier, et quelques ruses que vous mettiez en usage, jamais vous ne viendrez à bout de faire autant de nœuds que vous voudrez qu'il ne les dénoue par sa sagesse. Je vois bien que l'histoire du lièvre qui tomba dans le piége qu'il avait tendu vous est inconnue. Demneh avoua qu'il n'en avait point de connaissance et témoigna qu'il l'apprendrait avec plaisir. Kelileh la lui raconta ainsi :

LE LOUP, LE LIÈVRE ET LE RENARD

FABLE [1].

Un loup, dit-il, que la faim avait contraint de sortir hors du bois, marchait par la campagne et cherchait de quoi se rassasier. En passant près d'un buisson, il aperçut un lièvre qui dormait au milieu d'un profond sommeil Ravi de son bonheur, il s'approche à petits pas et sans bruit, autant qu'il était possible. A son souffle néanmoins et au bruit qu'il faisait en marchant, le lièvre s'éveilla et fit un saut pour prendre la fuite. Le loup le prévint et l'arrêta : Viens, viens, dit-il, ne t'éloigne pas, j'ai besoin de ta présence pour ma consolation dans l'état où je me trouve. Le lièvre, effrayé de l'aspect affreux du loup, eut recours aux prières pour le fléchir, et en baissant la tête à ses pieds : Seigneur, dit-il, qui tenez un des premiers rangs parmi les animaux, je sais que vous avez une faim des plus ardentes, qu'elle vous prend souvent et que vous ne pouvez être longtemps sans manger; mais quel repas pourriez-vous faire d'un morceau d'aussi peu de conséquence que je suis? Un renard gros et gras demeure dans ce voisinage : c'est bien plutôt votre fait; si vous voulez prendre la peine de venir avec moi, j'aurai l'honneur de vous conduire au lieu de sa retraite, et là, par un tour de mon adresse, je promets de le mettre entre vos pattes. Si cette bonne fortune vous agrée, à la bonne heure; si elle ne vous plaît pas, je suis toujours prêt à subir mon destin. Vous ne perdrez rien à différer de quelques momens, et vous avez à espérer d'y gagner beaucoup davantage.

L'espérance d'un meilleur butin fit que le loup se laissa persuader et qu'il suivit le lièvre jusqu'à la tanière du renard. Mais ce renard était le plus intelligent, le plus fin, le plus adroit et le plus rusé de tous les renards d'alentour, et il eût pu faire des leçons de fourberies à ceux qui se piquaient d'y exceller. Le lièvre avait un démêlé avec lui depuis longtemps et voulait profiter de l'occasion pour en prendre vengeance sans y rien mettre du sien. Il laissa le loup à l'entrée, entra dans la tanière et salua le renard avec beaucoup de civilité. Le renard de son côté lui rendit civilité pour civilité : Vous êtes le bienvenu, lui dit-il. D'où venez-

[1] Fable particulière à l'*Anwari-Sohaïli* et à la version turque. (Voyez le *Livre des lumières*, p. 96.)

vous? Approchez, prenez place, j'ai bien de la joie de vous voir.

— Il y a longtemps, dit le lièvre, que je désirais de vous voir; mais différens obstacles, causés par de fâcheuses conjonctures, et ma mauvaise fortune m'ont privé malgré moi du plaisir que je me proposais. Il y a je ne sais quel démon en ce monde qui se fait une loi de mettre barrières sur barrières entre les meilleurs amis et de leur ôter la satisfaction de se rencontrer et de jouir les uns des autres; mais enfin un saint personnage d'entre les animaux nos confrères, d'un mérite très-rare et d'une vertu consommée, qui honore cette contrée de sa présence au retour d'un pèlerinage, désire de vous voir en passant et de profiter de votre exemple sur le bruit d'une retraite telle que la vôtre. Il s'est adressé à moi pour lui servir d'introducteur auprès de vous. C'est ce qui me donne lieu en même temps de vous assurer de mon amitié et de vous demander la continuation de la vôtre. Le personnage dont je viens de vous parler attend à votre porte. Si vous voulez bien lui faire l'honneur de le recevoir et si vous en avez la commodité, il vous en sera sensiblement obligé. Si quelque occupation vous en empêche, ce sera pour une autre fois, et nous prendrons mieux notre temps.

Le renard, se doutant de quelque tromperie cachée sous ce discours étudié, ne balança pas à prendre son parti et résolut de rendre tromperie pour tromperie. Mais en cachant son dessein: Nous faisons profession, répondit-il au lièvre, d'obliger et de recevoir toutes sortes de personnes, particulièrement les pèlerins, à qui nous ouvrons la porte de notre demeure toute misérable qu'elle est. Jugez de là si je pourrais manquer au devoir d'hospitalité envers une personne aussi sainte et aussi vertueuse que vous me la dépeignez et envers un scheikh d'une vénération si grande, persuadé qu'un hôte porte le bonheur partout où il entre; obligez-moi seulement de dire à ce saint personnage que je le supplie d'attendre un moment que j'aie balayé mon appartement et préparé une collation convenable à son mérite.

Sur cette réponse, le lièvre s'imagina que le renard donnait dans le panneau et s'applaudit en lui-même d'avoir réussi dans sa négociation; il ne douta pas même qu'il ne dût s'aboucher avec le loup. Dans cette pensée: La personne, repartit-il, que je vous amène, est tout en Dieu et ennemie de ces sortes de cérémonies; elle ne veut point de contrainte, et si vous voulez me croire, il ne serait pas besoin de tous ces préparatifs. Si votre générosité néanmoins ne permet pas que vous vous en dispensiez, nous ne nous y opposons pas, faites à votre loisir.

En achevant ces paroles, le lièvre sortit, et en rendant compte au loup de ce qu'il venait de faire, il lui assura pour certain que le renard avait donné dans le panneau, et comme on se plaît naturellement dans ses entreprises lorsqu'on se flatte d'un heureux succès, il lui exagéra l'embonpoint du renard et lui fit comprendre que jamais il n'avait mangé rien de plus délicieux. La faim du loup était si grande que l'eau lui en vint à la bouche, et le lièvre croyait lui-même si fermement que c'était une affaire faite qu'il s'imaginait déjà avoir la vie sauve en considération du service qu'il rendait au loup; mais il s'abusa vainement dans sa folle imagination.

Le renard, naturellement prévoyant en tout ce qui regardait sa conservation et sa sûreté, avait creusé une fosse au milieu de sa tanière, qu'il avait couverte de broussailles, et avait préparé une issue secrète pour sortir et se sauver dans la nécessité. Ainsi, du moment que le lièvre fut sorti pour rejoindre le loup, il disposa les broussailles d'une manière à faire l'effet qu'il s'était proposé. Prêt à sortir par la porte secrète, il appela le lièvre et le loup: Chers hôtes, leur cria-t-il, prenez s'il vous plaît la peine d'entrer. Dès qu'il eut entendu qu'ils entraient, il sortit et gagna la campagne. Le lièvre et le loup entrèrent avec précipitation, et en mettant le pied sur les broussailles, ils tombèrent dans la fosse l'un sur l'autre. Le loup s'imagina que le lièvre l'avait joué et le mit en pièces, et en le laissant en cet état, il se retira de la fosse pour aller chercher fortune ailleurs. Selon cette histoire, dit encore Kelileh, jamais le sage ne néglige rien pour détourner les tromperies, et sa vigilance empêche qu'on ne le surprenne.

— Je ne doute pas, reprit Demneh, que ce que vous venez de dire ne puisse arriver quelquefois; mais Schoutourbeh est ébloui de l'éclat de sa grandeur à un tel excès qu'il ne se connaît pas lui-même. Il ne soupçonne pas que je puisse jamais avoir de l'inimitié contre lui ni que personne ait intention de le surprendre.

Jugez si je ne dois pas profiter de son aveuglement et me servir de la facilité que je trouve pour le précipiter du haut de sa gloire. Moins un ennemi craint d'être découvert, mieux il porte son coup. Mais en reconnaissance de l'histoire que vous venez de me raconter, je veux vous parler d'un autre lièvre qui eut plus d'adresse à faire périr un lion, si vous n'en êtes déjà informé. — Non, repartit Kelileh, elle n'est pas venue jusqu'à moi, vous pouvez m'en faire le récit. Demneh continua de parler et dit :

LE LION TROMPÉ PAR LE LIÈVRE.

FABLE [1].

Aux environs de Bagdad, plusieurs sortes d'animaux habitaient une campagne extrêmement agréable par les pâturages, les bocages, les fontaines et les ruisseaux dont elle était arrosée, et ils y avaient été attirés par tous ces avantages. Mais leur repos était furieusement troublé par la cruauté d'un lion sanguinaire qui les dévorait chaque jour en grand nombre.

Après plusieurs assemblées et plusieurs délibérations sur le remède qu'ils apporteraient à cette persécution, les animaux en corps se présentèrent à lui avec grand respect, et après une révérence profonde, celui qui avait été député pour porter la parole parla en ces termes : Sire, nous sommes tous courtisans, domestiques ou sujets de votre majesté ; en quelque qualité que nous ayons l'honneur d'être auprès d'elle, nous sommes en des craintes continuelles, tant lorsqu'elle poursuit quelqu'un de nous pour en faire son repas, que lorsqu'elle nous laisse en repos, dans l'attente où nous sommes d'un semblable destin. Pour la délivrer de la peine qu'elle se donne et nous d'une inquiétude mortelle, nous avons pensé de lui envoyer chaque jour suffisamment de quoi vivre, et cette pitance ne lui manquera jamais à l'heure qui nous sera marquée, si elle veut bien agréer l'offre que nous lui faisons.

Le lion voulut bien accepter cette proposition ; les animaux, pour s'acquitter de leur promesse, tiraient tous les jours au sort et lui envoyaient régulièrement celui d'entre eux sur lequel il était tombé. Cela dura longtemps de cette manière, jusqu'à ce que le sort tomba sur un lièvre, qui le reçut avec une grande fermeté. Il demeura néanmoins quelque temps la tête baissée en faisant réflexion sur sa destinée et en cherchant quelque moyen pour se tirer d'affaire. Ensuite il tint ce discours aux animaux, qui étaient encore assemblés : Je ne vous demande pas, leur dit-il, que vous me dispensiez d'aller me présenter au lion comme une victime, le sort m'y oblige ; je ne veux pas que l'on puisse me reprocher d'avoir moins de résignation que mes confrères qui m'ont précédé dans ce sacrifice. Permettez-moi seulement de différer de quelques momens l'exécution de mon devoir, auquel je me soumets de bon cœur. J'ai un dessein dont le succès peut vous délivrer tous de l'insolence du tyran, et le peu de retardement que je demande contribuera peut-être à le faire réussir. Les animaux se firent un plaisir de lui accorder ce qu'il demandait et l'encouragèrent par mille bénédictions à faire ce qu'il jugerait à propos pour un si grand bien. Le temps qu'il avait demandé était uniquement pour attendre que l'heure du repas du lion fût écoulée. Lorsqu'elle fut passée et qu'il vit que sa pitance n'était pas arrivée, il entra dans une très-grande colère, il frémit, il grinça les dents et se mit à rugir d'une force épouvantable. Il était en cet état lorsque le lièvre arriva et remarqua qu'il frappait la terre de sa queue, marque de l'excès de la vengeance qu'il méditait. Il s'approcha, et le saluant avec de grandes humiliations : D'où viens-tu ? lui demanda le lion d'un ton qui faisait assez connaître son emportement. Que font tes frères ? Quel motif ont-ils d'avoir été aujourd'hui si négligens ?

— Sire, répondit le lièvre, ils avaient député votre esclave, que voici, pour amener à votre cuisine un de mes camarades que le sort avait destiné à votre majesté ; mais par malheur, en passant par la forêt voisine, un autre lion nouvellement venu me l'a enlevé malgré moi. J'ai voulu lui remontrer qu'il enlevait ce qui appartenait au roi de ces campagnes, mais inutilement. Il n'a pas eu d'égard à mes instances ; il m'a reparti en vomissant mille injures et des blasphèmes horribles : Malheureux et insensé, m'a-t-il dit, ignores-tu que cette forêt est la garenne de réserve de ma majesté, et ne sais-tu pas que chaque forêt a son lion pour sei-

[1] Cette fable est du nombre de celles qui ont passé de l'original indien dans les diverses traductions du recueil attribué à Bidpaï. (Voyez le *Pantcha-tantra*, traduit par l'abbé Dubois, p. 82, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 117, — et le *Livre des lumières*, p. 99). On la rencontre en outre dans l'*Hitopadésa*, p. 139 de la traduction de Wilkins.

gneur ? A ce discours insolent il a ajouté des railleries piquantes contre votre majesté, qui n'eussent pas été impunies si ma force eût égalé mon courage. Mais le danger où j'étais moi-même m'a obligé de m'éloigner au plus vite de sa présence et de venir rendre compte à votre majesté de la violence de son procédé.

Le lion, furieux et comme enragé au récit de cette nouvelle : C'est moi, dit-il, qui apprends le devoir aux lions lorsqu'ils ont la témérité de m'insulter. Où est ce rebelle qui a osé mettre la patte sur un morceau qui m'appartenait ? Pourrais-tu me conduire où il est, afin que tu voies comment je te ferai bonne justice et de quelle manière je me vengerai ?

— Oui, sire, répondit le lièvre, je sais le lieu de sa retraite et je suis prêt de vous y servir de guide. Après sa malhonnêteté et les paroles insolentes dont il a maltraité votre personne royale, je me fusse repu de son sang avec autant de plaisir que les bons buveurs avalent le vin, si j'eusse pu le faire, et je vous eusse apporté son crâne pour vous servir de tasse. Mais j'espère de le voir bientôt réduit à la raison par votre valeur incomparable. En disant cela, il marchait devant le lion, et le lion, qui n'entendait pas de finesse et qui croyait tout ce qu'il venait d'entendre, le suivait. Ils arrivèrent près d'un puits dont l'eau était très-profonde, et comme elle était très-claire, elle représentait tous les objets qu'elle recevait avec une netteté admirable. Sire, dit alors le lièvre au lion, c'est ici que l'ennemi de votre majesté a fait sa retraite, mais je crains de me présenter devant sa face redoutable et je ne puis le lui montrer qu'elle ne veuille bien me prendre sur son dos pour ma sûreté. Le lion le prit sur ses épaules et regarda dans le puits, où il se vit lui et le lièvre. Animé comme il était, il crut que ce qu'il voyait était le lion qu'il cherchait et le lièvre qui lui était enlevé, et poussé par le désir de vengeance, il donna seulement au lièvre le temps de se retirer de dessus son dos, et d'un saut léger, il se jeta dans le puits, où il se noya.

Le lièvre, sain et sauf, alla rejoindre les animaux, leur fit le récit de la belle action qu'il venait de faire, et les animaux, après mille remercîmens, témoignèrent par autant d'exclamations la joie qu'ils avaient de pouvoir vivre désormais dans une liberté entière. Quelle douceur, s'écrièrent-ils, d'être vengés d'un ennemi ! Quel plaisir de pouvoir passer la vie en ce monde sans obstacles ! Cette histoire, ajouta Demneh, vous fait voir que l'on peut surprendre et vaincre un ennemi, quelque puissant qu'il soit, et lui donner le coup mortel, malgré les avantages et les ressources qu'il peut avoir. — Je tombe d'accord, lui dit encore Kelileh, que l'on pourrait en quelque manière vous excuser chez les politiques s'il était possible de faire périr Schoutourbeh sans risque de la personne du roi ; mais si cela ne se peut sans l'inconvénient que je vous marque, croyez-moi, je vous en supplie, abandonnez cette pensée et n'exécutez pas un dessein si criminel. Vous deviendriez l'exécration de tout l'univers si le moindre mal était arrivé à votre bienfaiteur par votre faute.

Leur entretien finit en cet endroit et Demneh se retira chez lui, où il demeura pendant un temps considérable sans aller rendre ses respects au roi.

Le fourbe Demneh voulait que son absence de la cour du lion pût servir à ce qu'il méditait. Lorsqu'il crut qu'il y avait assez longtemps qu'il ne paraissait pas, il se rendit au palais et il affecta de demeurer parmi la foule des courtisans. Le lion, qui l'aperçut, le fit approcher et se plaignit de sa négligence en lui disant qu'il avait tort d'avoir été tant de temps sans se faire voir. Demneh répondit seulement par des souhaits pour sa santé et pour la prospérité de son règne. Il me paraît, dit le lion, que tu es triste et affligé : peut-on savoir de toi ce qui en est la cause ?

— Sire, répondit l'artificieux Demneh, l'on n'est pas maître d'empêcher que les chagrins que l'on a ne paraissent à l'extérieur ; mais il y en a dont les causes ne doivent pas être exposées publiquement. Le lion connut à ces paroles que Demneh voulait lui parler en particulier ; il fit retirer les animaux qui étaient présens et il le retint seul auprès de lui. Je vois, lui dit-il, que tu as quelque avis de conséquence à me communiquer, et j'ai à me plaindre de ton retardement, après la connaissance que j'ai de la part que tu prends à mes intérêts. Dis-moi promptement ce qu'il y a. La remise d'un seul jour, en quelque affaire que ce soit, peut causer de grands malheurs. Parle et ne diffère pas davantage à me découvrir ce que je souhaite d'apprendre.

Demneh fut ravi de voir le lion dans ce sen-

timent et dans cette impatience : Sire, dit-il, lorsque l'on a une méchante nouvelle à annoncer à celui qui a intérêt de l'apprendre, on ne saurait se munir de trop de précautions, parce qu'il n'est pas à propos de révéler inconsidérément ce qui ne doit pas être écouté avec plaisir. L'intéressé doit aussi connaître parfaitement celui qui a un semblable rapport à lui faire et discerner s'il le fait avec bonne intention, s'il en prévoit la suite et si ce n'est pas un perturbateur ou un calomniateur. Mais votre majesté, sire, doit être persuadée que l'unique but que je me propose est de lui donner des marques de ma reconnaissance pour toutes les faveurs dont elle m'a comblé, et j'espère qu'elle m'entendra avec patience, particulièrement en ce qui regarde ses intérêts les plus importans, et ne doutera pas de ma sincérité, non plus que de ma fidélité.

— Tu sais, reprit le lion, qu'il n'y a pas un roi au monde qui ait une plus grande réputation que moi d'être sage et prudent et que personne de tous ceux qui ont le même caractère que je porte ne donne audience avec plus de bonté que je la donne à ceux qui s'adressent à moi. Tu peux donc, sans autre préparation, me déclarer avec confiance tout ce que tu voudras.

— Sire, répliqua Demneh, j'ai voulu prendre cette assurance de votre majesté, en lui demandant permission de lui parler librement, parce que je fais un grand fondement sur sa pénétration et sur les profondes connaissances qu'elle a, telles que tous les rois devraient les avoir. Je suis son sujet, et, en cette qualité, je ne lui dirai rien qui ne soit très-véritable et très-sincère ; je la supplie de croire que je n'y mêlerai rien qui doive lui donner le moindre soupçon contre moi, et que ma sincérité est aussi claire et aussi manifeste que le soleil au milieu du ciel.

— Oui, je te le dis encore, lui répéta le lion, je suis persuadé de ta bonne foi et de ta capacité, et je suis prêt de recevoir tes conseils de bonne part, comme je les ai toujours reçus.

Demneh, après avoir prévenu le lion par ces artifices et par ces déguisemens : Sire, lui dit-il encore, il est certain que la conservation de tous les animaux dépend de la continuation de la vie de votre majesté, et c'est pour cela que ses sujets les mieux intentionnés doivent lui dire la vérité et l'aider de leurs bons conseils en tout ce qui la regarde. Pour cette raison, les sages remarquent que celui qui cache la vérité à son prince, sa maladie à son médecin et sa pauvreté à ses amis se rend coupable et digne de mort.

—J'ai éprouvé plus d'une fois, dit encore le lion à Demneh, ta foi, ta sincérité et ton zèle, et j'ai eu des témoignages de ta droiture en plusieurs rencontres. Dis-moi, sans plus hésiter, ce que tu as à me communiquer, afin que je voie les mesures que j'aurai à prendre lorsque j'en serai informé.

Demneh, persuadé que le lion était disposé à l'entendre comme il le souhaitait, s'expliqua enfin sur la calomnie qu'il avait inventée contre Schoutourbeh et lui dit avec effronterie : Sire, la victoire soit inséparable de la durée de votre règne ! Je me sens obligé de donner avis à votre majesté qu'elle a un ennemi fort voisin et même domestique. Mais, sire, cet ennemi n'est pas extrêmement redoutable, c'est de Schoutourbeh que j'entends parler. Je sais qu'il a eu des conférences secrètes avec des généraux de vos armées et avec quelques-uns de vos ministres. J'ai, leur a-t-il dit, éprouvé le lion ; j'ai examiné sa force, son esprit et sa conduite : j'ai remarqué en tout cela beaucoup de faiblesse. Ce n'est pas ce que je m'en étais imaginé ni rien qui en approche, et je m'étais formé là-dessus un songe sans fondement. Sire, continua Demneh, mon sentiment est que votre majesté a passé les bornes dans les honneurs dont elle a comblé cet ingrat en l'associant, pour ainsi dire, à l'autorité royale, par l'abandon qu'elle lui a fait de l'administration de toutes choses, et que le trop de considération qu'elle a pour lui le porte à la rébellion. C'est où l'on vient naturellement, quand on a de l'ambition, dès que l'on se voit en quelque manière le commandement absolu en main et que l'on est arbitre également des affaires secrètes et des affaires générales. C'est, comme dit un habile politique, un grand miracle si, dans cette position, on n'aspire pas à la puissance souveraine et si l'on ne fait pas périr celui qui nous fait obstacle.

Le lion fut ému par ce discours : Demneh, dit-il, ce que tu viens de me déclarer me surprend. Comment as-tu découvert cette malignité de Schoutourbeh qui tend à une conspiration ? qui te l'a apprise ? Si la chose est comme

tu la racontes, quel remède pourrait-on y apporter ?

Demneh répondit assez légèrement sur les premières demandes, assez néanmoins pour trouver de la créance dans l'esprit du lion, déjà occupé d'un mal imaginaire qu'on lui faisait craindre. Il s'arrêta particulièrement sur la dernière : Votre majesté, poursuivit-il, ne manque pas de lumières pour remédier à un semblable désordre. Lorsqu'un ministre est dans une situation si avantageuse, qu'il est si riche, si puissant et environné d'une cour si nombreuse et si éclatante, que rien ne le distingue plus d'avec le souverain, elle n'ignore pas que le devoir d'un monarque est non-seulement de l'éloigner de sa présence, mais même de le détruire et de le faire périr absolument ; s'il ne le fait pas, il court risque lui-même de perdre ses états et de les voir passer en d'autres mains. Dans la nécessité pressante où se trouve votre majesté, je n'ai pas la capacité ni la présomption de lui prescrire les mesures qu'elle doit prendre : elle connaît beaucoup mieux que moi les moyens de prendre les précautions les plus convenables. Ce que je puis entrevoir, c'est qu'elle doit songer à se défaire incessamment de Schoutourbeh ; le retardement de l'exécution ferait que, dans la suite, elle pourrait être dans l'impuissance d'y réussir. Ce n'est présentement qu'un jeune serpent dont il faut écraser la tête afin de ne pas lui donner le temps de devenir dragon. En ce monde, les uns ne sont propres à rien et les autres sont capables de toutes sortes d'entreprises : les premiers ne prennent pas d'intérêt à ce qui se passe dans le cours des affaires, et ils vivent sans soin de même que sans chagrin ; les derniers ont de l'esprit, de l'entendement et sont prompts à prévoir les événemens de chaque chose ; on peut les considérer de deux manières : les uns comme partagés d'assez de vivacité d'esprit pour prévoir les dangers longtemps avant qu'ils y soient exposés, et les autres pour les apercevoir seulement peu de temps avant qu'ils arrivent. Ceux-là se mettent à couvert de bonne heure pour ne pas être surpris, et ceux-ci, à la vue du danger, ne donnent aucun accès à l'épouvante. Voilà trois sortes de génies sur lesquels il faut bien faire réflexion : les uns sont parfaitement éclairés, les seconds le sont à demi, et les autres sont ignorans ou insensés. Trois poissons nous en fournissent un exemple : ils avaient chacun une de ces trois qualités et vivaient ensemble dans un même étang. Le lion témoigna de la curiosité d'en apprendre les particularités, et Demneh lui en fit ainsi le récit :

LES TROIS POISSONS ET LES PÊCHEURS.

FABLE [1].

Trois poissons se trouvaient dans un étang de fort belle eau, éloigné des grands chemins, près d'une rivière : l'un avait beaucoup d'esprit, le second en avait médiocrement, et le troisième en était entièrement dépourvu. Des pêcheurs qui passaient le long de l'étang les remarquèrent par hasard, et comme ils étaient d'une grosseur extraordinaire chacun pour son espèce, ils résolurent de venir en faire la pêche le lendemain ; ils le dirent même entre eux si hautement que les poissons les entendirent. Celui qui avait le plus de pénétration vit tout d'un coup le danger où il était exposé et prit d'abord le parti de se sauver en s'évadant par la communication de l'étang avec la rivière, sans consulter ses compagnons sur ce qu'il avait à faire.

Les pêcheurs arrivèrent le lendemain de grand matin et bouchèrent d'abord deux endroits qui communiquaient avec la rivière. Le poisson qui avait de l'esprit, mais qui manquait d'expérience nécessaire pour s'en servir, se repentit de sa négligence lorsqu'il vit que le danger était inévitable. Mon malheur, dit-il, est extrême d'avoir eu si peu de prévoyance. Je devais me délivrer de l'embarras où me voilà tombé et suivre l'exemple de mon camarade qui se sauva dès hier. J'eusse sauvé ma vie comme lui. Que n'ai-je remédié à cette disgrâce avant qu'elle arrivât ! Hélas ! quel remède apporter à ce coup fatal ! J'en ai laissé passer le moment favorable. Puisque l'occasion est perdue, il faut néanmoins recourir à la ruse. Je sais que les plus éclairés prétendent qu'il n'y a plus de conseil à prendre lorsque le mal est présent, et que toutes les finesses ne servent plus à rien ; nonobstant cela, je ne perdrai pas cou-

[1] Cette fable appartient comme la précédente à l'original sanscrit intitulé *Pantcha-tantra*, d'où elle a passé dans les diverses rédactions du *Calila et Dimna*. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson dans le premier volume des *Mémoires de la Société asiatique de Londres*, p. 164, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 121, — et le *Livre des lumières*, p. 105.) On trouve encore cette fable dans l'*Hitopadésa*, p. 235 de la traduction de Wilkins

rage et je veux tenter la fortune. En achevant ce raisonnement, il s'éleva au-dessus de l'eau et fit le mort. Un des pêcheurs qui le vit en cet état, le croyant mort véritablement et peut-être depuis du temps, le prit et le jeta sur l'herbe. Alors le poisson ayant attendu que les pêcheurs se fussent retirés, fit tant de sauts en avançant vers la rivière qu'il s'élança et se sauva, joyeux d'avoir profité si heureusement de la maxime d'un sage qui a dit que pour se mettre en liberté il fallait quelquefois mourir. Le troisième poisson, insensé et sans prévoyance, fit mille tours de côté et d'autre, sans savoir ce qu'il faisait dans la frayeur où il était. Tantôt il se plongeait jusqu'au fond de l'eau, tantôt il revenait au-dessus. Après avoir fait longtemps ce manége en étourdi, il s'embarrassa enfin dans les filets des pêcheurs et fut pris. Cet exemple, ajouta Demneh, doit faire connaître à votre majesté que pour sa conservation et pour son repos elle doit se hâter de ravir la vie à Schoutourbeh et d'ôter le perfide de ce monde : elle doit le faire sans différer, elle en a le pouvoir.

— Je comprends tout ce que tu viens de me dire, repartit le lion, mais je ne puis me persuader que Schoutourbeh ait aucune pensée de rébellion et veuille manquer de reconnaissance après tous les bienfaits qu'il a reçus de moi. Je ne lui ait fait que du bien et il est comblé des témoignages de ma bienveillance.

— Il est vrai, sire, reprit Demneh, mais toutes ces faveurs ont contribué à le rendre plus méchant et à l'engager dans l'esprit de révolte. Il en est de lui de même que de ces plaies malignes qui ne guérissent jamais, quels que soient les remèdes que l'on y applique. Il est de ces sortes de malhonnêtes gens qui ne témoignent du zèle et de l'affection qu'autant de temps qu'ils espèrent arriver au degré qu'ils se sont proposé, mais qui aspirent à des choses qui ne leur conviennent pas dès qu'il sont en possession de ce qu'il souhaitaient. Les politiques disent fort à propos sur ce sujet que ceux qui ont l'âme basse et vile servent toujours entre la crainte et l'espérance ; mais dès qu'ils ne voient plus rien à craindre et qu'il se croient bien appuyés, ils cherchent à troubler tout et à faire éclater leur ingratitude.

— Demneh, demanda le lion, comment crois-tu qu'il faudrait s'y prendre pour empêcher que ces sortes de gens ne devinssent ingrats ou rebelles ?

— Sire, répondit Demneh, le prince au service duquel ils sont ne doit pas les regarder avec si peu de considération ni les priver tellement de ses bienfaits qu'ils entrent dans le désespoir et qu'ils aillent se jeter dans le parti de l'ennemi. D'un autre côté, il ne doit pas aussi les en combler avec tant de profusion que la grandeur, le faste et l'ambition les excitent à prendre les armes contre leur souverain. Il faut que le prince soit dans la réserve et que le ministre, dans l'attente continuelle de la récompense, soit dans un équilibre parfait entre la crainte et l'espérance. En voici la raison. C'est que le trop de confiance engendre l'orgueil, et l'orgueil la rébellion et l'ingratitude, et que le désespoir donne de l'audace, qui renverse les empires les mieux affermis. « Le désespoir, dit un poëte, est audacieux, se déchaîne en injures et entreprend toutes choses. Ami, prends garde de ne me pas réduire à cette extrémité. »

— Non, reprit le lion, je ne puis pas regarder Schoutourbeh comme coupable. Il m'a toujours paru qu'il avait le cœur très-éloigné d'une méchanceté si noire. Il n'a pas cette intention déréglée, comme tu le prétends ; j'ai eu pour lui jusqu'à présent toute la considération possible, et je lui ai fait plus de bien que je n'en ai fait à aucun de mes ministres. Chéri, aimé, considéré et chargé sans cesse de bienfaits, comment se pourrait-il faire qu'il eût conçu la pensée de se révolter et de me faire du mal ? Je ne puis croire que tout ce que tu viens de me dire ait aucun fondement.

Demneh persista dans ce qu'il avait avancé : Je répondrai à votre majesté, dit-il, qu'elle n'ignore pas qu'une méchante constitution ne peut se changer en une parfaite santé, et que des mœurs perverses et corrompues ne peuvent se transformer en des mœurs louables et irréprochables. Toutes choses retournent à leur premier principe, et l'on ne peut tirer d'un vase que ce qui s'y trouve. A ce propos, je supplie votre majesté de me permettre de lui raconter l'histoire d'un scorpion et d'une tortue, dont je ne crois pas qu'elle ait entendu parler. Le lion lui dit qu'il l'écouterait avec plaisir.

LA TORTUE ET LE SCORPION.

FABLE[1].

Une tortue et un scorpion, continua Demneh, avaient lié ensemble une amitié si étroite qu'ils étaient inséparables et qu'ils se donnaient continuellement des témoignages d'une affection réciproque, la plus tendre qu'on puisse imaginer. Une nécessité pressante les contraignit d'abandonner le lieu de leur résidence ; ils partirent de compagnie pour se retirer ailleurs. En leur chemin ils trouvèrent une rivière large et profonde qu'il fallait passer : cela troubla le scorpion. La tortue s'en aperçut : Cher ami, lui dit-elle, il me semble que la vue de cette rivière vous embarrasse. D'où vient que cela vous donne du chagrin ? — C'est, répondit le scorpion, que je ne sais point nager et que si nous avons à la passer, je ne pourrai souffrir notre séparation sans douleur.

— Que cela ne vous chagrine pas, repartit la tortue, mon dos vous servira de barque et je vous passerai à l'autre bord non-seulement sans peine, mais même avec plaisir. Rassurez-vous donc, vous arriverez de l'autre côté sain et sauf. Je suis du sentiment de ceux qui connaissent bien la nature de l'amitié et qui disent que la raison ne veut pas que l'on abandonne à la moindre occasion un ami que l'on a eu beaucoup de peine à acquérir ; qu'il faut au contraire le conserver précieusement par tous les moyens imaginables. Elle prit donc le scorpion sur son dos et se mit à traverser la rivière à la nage.

Comme la tortue avançait, ses oreilles furent frappées d'un bruit importun causé par le scorpion. Elle lui demanda : Mon frère, quel est le bruit que j'entends ? à quoi vous occupez-vous là ? — Ma sœur, reprit le scorpion, j'éprouve la pointe de mon aiguillon sur l'écaille dont vous êtes cuirassée et je voudrais voir si je pourrais la percer. — Vous êtes un malhonnête, reprit la tortue ; je souffre et vous êtes à votre aise ; je vous prête mon dos pour vous servir de pont, et pendant que je travaille à votre conservation en fendant l'eau, vous cherchez à me donner la mort ! Est-ce là l'action d'un ami véritable ? non, c'est une perfidie épouvantable et digne de châtiment. Je sais bien que vous ne me faites point de mal, mais quelle obligation vous en ai-je ? ne faites-vous pas tout ce qui est en votre pouvoir pour m'en faire ! et si mon écaille n'était pas impénétrable à votre aiguillon et au venin qu'il renferme, n'aurais-je pas déjà éprouvé toute la malignité de votre intention ? Que jugerait-on de celui qui donnerait des coups de poing contre un mur ? Ne serait-on pas bien fondé à croire qu'il brûlerait d'envie de l'abattre ?

— Jamais, répartit le scorpion, un dessein semblable à celui que vous vous imaginez ne m'est venu dans l'esprit. Dieu m'en préserve. C'est mon naturel de frapper de mon aiguillon et j'en frappe les pierres et toute autre chose, comme j'en frappe votre dos. Mais mon intention n'est pas de faire du mal, et si j'en fais c'est contre ma volonté.

Ce discours fit faire de grandes réflexions à la tortue : Avoir de l'honnêteté, dit-elle en elle-même, et de la considération pour les méchans et pour les malhonnêtes gens, c'est cultiver une épine et nourrir un serpent dans son sein ; quelque soin qu'on apporte à la culture de la coloquinte, jamais elle n'a la douceur de la canne de sucre, et toutes les épines ne portent pas des roses. Les sages ne se sont pas trompés quand ils ont dit que les méchans naturellement méchans ne font jamais rien de bon, et qu'un serviteur enclin à mal faire ne sort du monde qu'après avoir payé son maître d'ingratitude. C'est enfin se jeter soi-même de la poussière aux yeux d'espérer que des esprits si pervers fassent jamais rien de bien. En même temps elle se plongea dans l'eau, le scorpion y resta et se noya ; elle crut alors avoir fait une bonne action en lui ôtant désormais le moyen de faire mal à personne.

Cet exemple, continua Demneh, peut déterminer votre majesté à faire une réflexion sérieuse sur l'inutilité des services de Schoutourbeh, de même que sur toutes les méchantes qualités qui doivent le lui rendre suspect et méprisable, et ensuite à écouter les conseils de ceux qui font profession de les lui donner sincèrement et qui s'intéressent à tout ce qui la regarde. Elle se repentirait de ne l'avoir pas fait, semblable en cela à un malade qui, pour

[1] Cette fable se retrouve dans le poëme intitulé *Beharistan* (séjour du printemps) et qui a pour auteur le célèbre poëte persan Giami, qui vivait au XVe siècle de notre ère. (Voyez les *Contes, fables et sentences tirées de différens auteurs arabes et persans*, par Langlès. Paris, 1788, in-8°, p. 3.) Elle ne fait partie ni du *Calila et Dimna* arabe ni du *Pantcha-tantra* sanscrit.

avoir négligé et méprisé les ordres de son médecin en mangeant et buvant à son appétit, perd à la fin toutes ses forces et se voit en danger de mourir. Lorsque l'on donne conseil dans le même esprit que j'ai l'honneur d'en user présentement envers votre majesté, l'on ne craint rien en disant librement son sentiment. Si l'on a le chagrin de s'être expliqué inutilement, au moins avec la patience et le temps on a la consolation de voir par le succès que l'on avait raison. On ne peut pas reprocher à votre majesté le défaut de lumières en tout ce qui est de son devoir. Elle sait très-bien que les rois les plus à plaindre sont ceux qui ne prévoient pas de loin les suites fâcheuses de certaines affaires, qui regardent avec mépris les choses qui leur sont de la plus grande importance, et qui, lorsqu'il s'agit de diligence pour remédier à quelque désordre, se laissent conduire par les conseils pernicieux de leurs ministres peu intelligens et deviennent les victimes des fausses démarches qu'ils leur ont fait faire. Un sage parlant aux monarques leur dit : « Pourquoi vous déchargez-vous sur un autre d'un soin qui vous regarde? pourquoi imputez-vous à d'autres la faute que vous faites vous-mêmes ?»

Demneh eût poussé ce discours plus loin ; mais le lion l'interrompit : Tu parles d'un ton un peu trop haut, lui dit-il, tu passes même les bornes du respect que tu me dois ; comme cependant je t'ai donné la permission de me parler librement, je veux ne te rien dire de plus fâcheux. Mais, comme tu le prétends, supposons que Schoutourbeh soit mon ennemi déclaré, de quoi est-il capable? quel risque puis-je courir? Arrive ce qui pourra, j'en ferai un bon repas. Il vit d'herbe, et tous les animaux de pâturages, jusqu'aux cerfs, dont la chair est si délicate, ne sont faits que pour me servir de nourriture, à moi et à mes semblables, qui vivons de carnage. Qu'il soit robuste et vaillant autant qu'on le voudra, peut-il seulement avoir la pensée de m'attaquer? Il succomberait sous les efforts de ma valeur s'il osait l'entreprendre.

— Votre majesté, reprit Demneh, me permettra de lui dire qu'elle ne doit pas présumer qu'elle ferait un bon repas de Schoutourbeh, ni comparer ses forces aux siennes. S'il n'est pas en état de l'attaquer seul à seul, qu'elle *considère de quoi* il peut être capable à la tête d'une armée qu'il peut assembler. Je sais aussi de bonne part que c'est un grand magicien qui n'excelle pas moins dans son art dangereux que les fameux Sam et Sameri. Il est encore à craindre que les animaux qui veulent du mal à votre majesté ne se joignent à lui. Un seul, aussi vaillant qu'il soit, ne peut tenir tête à tant de monde : si fort, si gros et si puissant que soit un éléphant, un moucheron, nonobstant sa petitesse, le renverse, et plusieurs fourmis ensemble mettent un lion dans un grand embarras lorsqu'elles se jettent sur sa peau.

— Je veux croire, repartit le lion, que tu me parles avec bonne intention et que c'est par une affection non dissimulée que tu me presses si vivement. Mais une chose me fait de la peine pour en venir à l'exécution. Lorsque j'ai donné accès à Schoutourbeh auprès de ma personne, je lui ai accordé en même temps mon estime; je l'ai élevé au plus haut degré où il pouvait aspirer, et en l'élevant à la face de mon conseil, j'ai fait connaître que je lui avais donné mon cœur et que je le regardais comme le plus sage, le plus fidèle et le plus affectionné de tous. Présentement, si, par une action contraire à tous ces égards que j'ai eus pour lui, je détruisais tout ce que j'ai fait, mes sujets auraient lieu de murmurer de ce que j'aurais manqué à ma parole et de m'accuser de légèreté : un souverain doit être réduit à de grandes extrémités avant de détruire l'ouvrage de ses propres mains.

— De ce discours de votre majesté, répliqua Demneh, l'on doit tirer cette conséquence, qu'il ne faut pas hésiter de se séparer d'un ami au moment que l'on s'aperçoit que d'ami il est devenu ennemi. Quelque utile que soit une dent, on ne fait pas de difficulté de l'arracher dès qu'elle est gâtée, sans avoir égard à la liaison étroite qu'elle a avec le corps; c'est aussi pour la même raison que l'on se prive des viandes lorsqu'elles causent des humeurs corrompues, quoique auparavant elles aient contribué à la vie.

Le lion se rendit enfin aux instances du vindicatif Demneh : Eh bien! dit-il, c'en est fait, je renonce absolument à l'amitié que j'ai eue pour Schoutourbeh, je ne le verrai plus en aucune manière et je suis résolu d'envoyer un de mes seigneurs lui en faire la déclaration et lui signifier qu'il peut se retirer où bon lui semblera.

Demneh ne s'accommoda pas de cette résolution du lion; il craignit s'il l'exécutait que

Schoutourbeh, apprenant ce qui se serait passé, ne publiât ensuite de quelle part son malheur serait venu et ne découvrît en même temps la calomnie et le calomniateur. Pour l'en détourner : Sire, reprit-il, je représenterai à votre majesté que ce qu'elle propose n'est pas conforme aux règles. On a toujours la liberté de faire ce que l'on veut sur une affaire que l'on tient cachée, mais on ne l'a plus dès qu'elle est divulguée. On est maître de dire ce que l'on n'a pas encore dit, mais on ne peut plus cacher ce que l'on a dit une fois. Une parole lâchée ne retourne plus à la bouche ni une flèche tirée à la corde de l'arc. Un oiseau hors de sa cage ne se reprend plus, quelque ruse que l'on emploie pour y parvenir. Les Perses marquent par un de leurs proverbes que ce que la langue à une fois prononcé est nu et à découvert. La langue, selon les sages, est l'interprète du cœur, et le cœur est le souverain dans l'empire du corps. La parole est la chose la plus précieuse que le sein renferme, et c'est un préservatif pour la vie tant qu'elle ne sort pas de la bouche ; mais dès qu'elle en est échappée, il est fort incertain si elle réjouira le cœur, si elle fortifiera le cerveau ou si elle ne causera pas des maux de tête ou d'autres plus dangereux. En effet, l'on a vu souvent par expérience un mot lâché lorsqu'il fallait avoir la bouche fermée causer mille désordres, et que d'éloquens personnages se sont attiré de très-méchantes affaires pour avoir parlé mal à propos ! De plus, à considérer la parole par les lumières de la sagesse, l'on trouvera que si l'éloquence a de grands avantages, elle est aussi exposée à de grands inconvéniens.

Ce serait peu de chose si en parlant à contretemps on ne s'exposait qu'à des inquiétudes, mais souvent on y engage sa vie. Quoiqu'il en soit, ce qui marque le danger où l'on s'expose en parlant, c'est que la parole est au vent dès que la langue a fait sa fonction. Si cela est, sire, dès que Schoutourbeh aura appris ce que votre majesté prétend lui faire savoir, il emploiera peut-être son éloquence à pervertir les seigneurs et se mettra à leur tête contre votre personne, ou, pour le moins, il suscitera quelque grande sédition. Les politiques bien éclairés ne punissent pas secrètement les crimes manifestes, mais aussi ils ne punissent pas les crimes cachés en public. Comme la rébellion de Schoutourbeh n'est pas publique, il suffit de ménager son châtiment d'une manière qu'il ne se fasse pas avec éclat et de longues formalités.

—Mais, objecta le lion, il est contre l'équité de se faire justice par soi-même et d'abattre à ses pieds un favori sans aucune raison apparente. Les lois et la prudence même ne veulent pas qu'un roi donne des ordres en l'air ou qu'il donne la vie aux uns et condamne les autres à la mort sans forme de procès.

— Les souverains, répondit Demneh, n'ont pas besoin de plus fortes preuves ni d'autres témoignages que de leur sagacité. Lorsqu'un malintentionné se présente devant eux, ils doivent jeter les yeux sur lui fixement et le bien examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Alors ils ne manquent pas de découvrir sa méchanceté à sa contenance déconcertée. Que votre majesté en fasse la preuve sur Schoutourbeh, elle verra un changement en toute sa personne ; il regardera à droite et à gauche, devant et derrière, et se mettra en même temps en état de se battre.

—J'approuve cet expédient, dit le lion, j'examinerai Schoutourbeh et je ne douterai nullement de sa perfidie à la moindre des marques que tu viens de m'indiquer.

C'est ainsi que Demneh anima le lion contre l'innocent Schoutourbeh et qu'il le fit résoudre à sa perte. Mais cela ne suffisait pas, il fallait irriter aussi Schoutourbeh contre le lion. Comme il ne pouvait le voir sans en avoir la permission après ce qu'il venait de dire contre lui : Sire, dit-il au lion, si votre majesté veut bien me l'ordonner, j'irai voir Schoutourbeh et je tâcherai adroitement de pénétrer plus avant dans son dessein, afin de lui en rendre un compte fidèle. Il obtint ce qu'il demandait et alla après trouver Schoutourbeh, cachant sous un visage triste la joie qu'il avait en lui-même.

Schoutourbeh, qui croyait que Demneh était toujours de ses amis et qui n'avait pas le moindre soupçon de sa trahison, le reçut avec un visage ouvert et lui dit : Il y a si longtemps que je n'ai eu l'honneur de vous voir que je m'imaginais n'être plus dans votre souvenir et que vous m'aviez mis au rang des morts. Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir avec ses amis.

—Il est vrai, répondit Demneh, que j'ai péché en apparence contre les lois de l'amitié en ne vous rendant pas ce devoir que je vous dois, non-seulement en qualité d'ami, mais même de votre très-humble serviteur. Je vois vous

assurer néanmoins que je vous ai toujours eu présent à mon esprit et qu'en cela je me suis parfaitement bien acquitté du devoir de notre amitié. Je n'ai pas aussi manqué dans ma retraite de faire des vœux pour l'augmentation de votre bonheur et de votre prospérité.

— Dites-moi, je vous prie, lui demanda Schoutourbeh, quel motif vous a obligé d'abandonner le monde pour vous jetèr dans la solitude.

— Peut-on s'empêcher, répondit Demneh, de chercher la solitude pour asile quand on est esclave, qu'on ne peut passer un moment sans crainte et sans danger et que l'on est agité de frayeurs continuelles dans l'appréhension de perdre la vie ? N'approuvez-vous pas que l'on s'éloigne de la ruine dont on est menacé? Levez-vous, dit un sage, éloignez-vous du malheur que peut vous susciter la fortune périlleuse où vous êtes; sauvez-vous où vous pourrez, et si les pieds vous manquent pour fuir bien loin, retirez-vous chez vous et ne voyez personne.

—De si beaux sentimens me charment, repartit Schoutourbeh; obligez-moi de vous étendre davantage sur une matière qui m'est si agréable, afin que je fasse plus de profit de votre exhortation.

— Six choses au monde, reprit Demneh en continuant son discours avec la même dissimulation, sont accompagnées de six autres choses. Les richesses sont inséparables de la vanité; l'abandonnement aux passions déréglées est suivi d'afflictions; la compagnie des femmes attire le chagrin après soi; la fréquentation des méchans, le repentir; la bassesse de la naissance donne lieu à des actions méprisables, et la cour des grands est remplie de périls et de malheurs. Vous ne trouverez pas un riche qui, enivré de ses grands biens, ne croie que tout lui est dû, qui n'aspire à se faire chef de parti et qui ne cause de séditions sans que rien soit capable de l'en détourner. Vous ne verrez presque pas un seul de ceux qui lâchent la bride à leurs passions qui ne périsse misérablement. Peu d'hommes se donnent aux femmes sans qu'ils en aient de grands mécontentemens par la suite. Tôt ou tard l'on a à se reprocher d'avoir fréquenté les méchans. On ne s'attire que du mépris ou du blâme par un trop grand commerce avec les gens de rien, et enfin il arrive rarement que l'on se sauve de l'abîme caché sous la belle apparence du service des grands. Faites état, dit un auteur, que le service des grands est une mer remplie de crainte et de dangers : plus on y est engagé, plus le risque que l'on y court est grand.

— A vous entendre parler sur ce ton, dit Schoutourbeh, je comprends que quelque mécontentement de la part du roi vous a rebuté et vous donne de l'épouvante.

— Excusez-moi, repartit Demneh, ce n'est pas cela : tout ce que je vous dis ici ne me regarde en aucune manière. Je suis au contraire touché pour l'amour de mes amis et particulièrement pour l'amour de vous. C'est à votre considération que je suis triste et abattu comme vous le voyez. Vous savez de quelle manière nous avions commencé d'établir entre nous une bonne amitié, tout ce que j'ai fait pour la cultiver et pour répondre à celle que vous m'avez témoignée de votre côté. Ainsi, comme je ne puis me défendre de m'intéresser à tout ce qui nous regarde, je crois être obligé de vous rendre compte également du bien et du mal que j'entends dire de vous.

Schoutourbeh, alarmé et effrayé de ce discours tiré de loin exprès pour l'épouvanter, dit à Demneh : Cher ami, qui prenez tant de part à mes intérêts, je vous conjure de ne me pas faire languir, dites-moi sans déguisement ce que vous savez.

—J'ai entendu dire, reprit Demneh, et même à un visir digne de foi, que le roi parlait de vous un de ces jours : Schoutourbeh devient plus gras de jour en jour, il est d'une grosseur si prodigieuse qu'il a bien de la peine à se mouvoir. Il ne supportera pas longtemps une si grande fatigue. Mais sa présence et son absence en cette cour me sont égales : il m'importe peu qu'il meure ou ne meure pas. A quoi est-il bon pour les affaires de mes états ? A dire vrai, je ne crois pas qu'il soit propre à autre chose qu'à être mangé; il sera bon un de ces jours à en faire un repas magnifique à toute ma cour. Le récit de cet entretien, continua Demneh, m'a touché si sensiblement que je suis venu d'abord vous en faire part et vous faire connaître que je sais observer les lois de la fraternité que nous avons contractée ensemble. Je vous dis librement et en ami ce qui vous regarde, sans examiner si la chose peut vous être agréable ou non. Mais il me semble que cela doit vous faire résoudre à prendre garde à vous et à songer aux moyens de vous garantir. Je ne doute pas que vous ne

sachiez bien vous tirer d'affaire et que vous n'ayez plus d'une ressource pour détruire le mauvais dessein que l'on a contre vous. J'espère cependant que vous me saurez bon gré de l'avis que je vous donne.

Schoutourbeh se rappela alors les caresses que le lion lui avoit faites et les marques d'amitié qu'il en avait reçues. Est-il possible, dit-il, que le roi me traite d'une manière si outrageante, moi qui n'ai pas à me reprocher la moindre chose qui puisse me faire soupçonner de rébellion ni de désobéissance à ses ordres et qui ai tout l'attachement imaginable pour son service! Pour ne pas mentir, je doute encore de la vérité de votre rapport, à moins que mes envieux ne l'aient emporté par leur médisance et qu'ils ne se soient ligués pour me perdre dans son esprit. Si cela est, il juge de moi comme il a eu occasion de juger d'eux, qui l'ont souvent abusé par leurs mensonges et qui lui ont donné plus d'une alarme en voulant se révolter. Il s'imagine qu'il en est de même de tous ceux qu'il admet auprès de lui. Voilà de quoi l'on est capable lorsqu'on se laisse obséder par les méchans. On intreprète à mal toutes les actions des bons, leur droiture n'empêche pas que de mauvais soupçons n'offusquent toujours tout ce qu'ils font de bien. L'exemple de la prévention d'un canard est applicable à ce sujet.

LE CANARD ET LA LUNE.

FABLE [1].

Un canard, durant un beau clair de lune, continua Schoutourbeh, voyant réfléchi cet astre dans l'eau, crut que c'était un poisson. Il s'y plongea pour en faire sa proie et ne trouva rien. Il fit la même chose plusieurs fois, toujours avec aussi peu de succès. Fatigué de cet exercice, il s'en abstint, quoique le même objet reparût toujours à ses yeux. Les nuits suivantes, que la lune n'éclairait pas, il apercevait de véritables poissons; mais comme il était prévenu qu'il en serait de même que quand l'eau recevait l'image de la lune, cela ne lui donnait pas l'envie de les attaquer. J'y ai été attrapé plusieurs fois, disait-il en lui-même, je n'y serai pas trompé davantage. Frappé de cette illusion, il se laissait plutôt mourir de faim que de tenter encore une fois si la pêche lui serait plus favorable.

Si le lion a reçu comme des vérités les faux rapports que mes ennemis peuvent lui avoir faits de mes paroles ou de mes actions, il en sera du même que du canard: il aura toujours cette pensée et rien ne sera capable de la lui faire abandonner. La vérité est cependant qu'entre moi et ceux qui lui suggèrent toutes ces faussetés il y a autant de différence qu'entre le corbeau, oiseau de mauvais augure, et le huma, qui se plaît à accompagner les rois heureux. C'est une indignité au lion de me comparer à eux et de mettre dans une même balance ce qui est précieux avec ce qui ne l'est pas. Il ne doit pas aussi juger par lui-même ceux qui font profession d'honnêteté. Les différentes sortes de lait se ressemblent en blancheur, mais non pas toujours en bonté. Certaines mouches ne se plaisent qu'à piquer et à incommoder, tandis que d'autres s'occupent à faire le miel. Deux sortes de gazelles paissent l'herbe et boivent de l'eau également, mais une seule de ces espèces porte le musc.

— Vous ne devez pas croire, reprit Demneh, que ce soit par un caprice particulier que le lion s'est laissé surprendre et qu'il a de l'aversion pour vous; il agit par une coutume générale à tous les rois, qui élèvent les uns sans mérite et abaissent les autres sans sujet. On en voit qui font mille caresses à des inconnus et à des étrangers, et d'autres qui n'ont pas la moindre reconnaissance pour ceux qui éternisent leur mémoire en chantant leurs victoires.

— Si, comme vous me le dites, répliqua Schoutourbeh, le lion a de l'aversion pour moi sans connaissance de cause, quoique sa colère soit sans fondement, je ne vois pas néanmoins, lorsqu'il la fera éclater, qu'il soit nécessaire

[1] Cette fable, qui est tirée du *Pantcha-tantra*, n'a pas la la forme d'un apologue dans l'original sanscrit; elle compose une petite pièce de quatre vers dont M. Chézy a donné une élégante traduction dans une note de son édition du drame sanscrit de *Sacountalâ*.

« Certain cygne cherchant la nuit sur un étang les fleurs argentées du *coumounda*, et maintes fois trompé dans son attente par la réverbération des étoiles qui brillaient sur le cristal des eaux, n'osa plus se hasarder durant le jour à becqueter les fleurs brillantes du *sitopala*, dans la crainte que ce ne fussent autant d'étoiles.

« C'est ainsi que, trompé plusieurs fois par un habile jongleur, l'homme en vient à douter de la vérité même. »

Il est nécessaire de dire pour l'intelligence de cette petite pièce que le *coumounda* et le *sitopala* sont deux espèces de lotus à fleurs blanches.

d'en éviter les effets dangereux. Une colère bien fondée peut s'apaiser par des soumissions et par un sincère repentir. Mais s'il est vrai qu'il soit irrité par des surprises et des calomnies, il ne sera pas possible de le ramener. Les surprises et les calomnies sont un fond qui ne tarit jamais quand une fois on a donné dedans. Je ne reconnais en ma conduite aucune fausse démarche qui puisse m'avoir attiré la disgrâce que vous m'annoncez, à moins qu'il n'ait à me reprocher de n'avoir pas suivi son sentiment dans l'exécution de certains projets ou de lui avoir parlé avec trop de liberté en soutenant mon avis lorsqu'il était contraire à son intention. C'est peut-être ce qui l'anime et lui fait croire que je veux me donner trop d'autorité. Mais en cela je n'ai rien fait que pour le bien de ses affaires, que pour sa gloire et sa réputation, et qu'avec tous les égards et tout le respect que je lui devais. Qui eût jamais prévu ce changement et qui eût cru que des conseils si purs et une affection si désintéressée dussent m'attirer l'indignation et la haine de sa majesté! J'ai cru bien faire, et c'est d'avoir fait le bien que vient mon mal. Un autre que moi eût mieux fait, car je ne suis pas capable de lui donner un véritable sujet de haine en travaillant à m'élever sur sa ruine. Ce n'est pas un hasard ni un caprice, c'est une loi reçue pour constante chez les princes de payer leurs ministres d'ingratitude, de n'écouter que les flatteurs et ceux qui machinent leur perte et de les honorer de leurs faveurs. C'est aussi ce qui a fait dire à des sages que le danger était moins grand d'être exposé à un dragon marin et de sucer le sang empoisonné qui coule par la morsure d'un serpent que d'être au service des sultans. J'éprouve par moi-même ce que j'avais appris sur cette matière. Des politiques ont comparé les monarques au feu. Le feu dissipe les ténèbres par sa lumière, mais d'un autre côté il consume toutes les choses où il s'attache. De même les rois, par leurs bienfaits, donnent quelquefois de la satisfaction à ceux qui sont attachés à eux, mais à la moindre occasion ils mettent leurs services en oubli et leur ôtent la vie. Plus on est près du feu, plus on court risque d'être brûlé. Ceux qui en sont éloignés sont hors de ce danger. On s'entête de l'avantage et du plaisir d'être dans les cours; mais si l'on savait ce que c'est que d'être exposé continuellement au sérieux et à la sévérité d'un monarque, l'on n'hésiterait pas à se persuader que le risque surpasse la douceur imaginaire dont l'on se repaît, et que mille années de la faveur d'un prince, par exemple, ne peuvent pas consoler d'une disgrâce semblable à la mienne. Rien n'a plus de rapport à ce sujet que l'entretien d'un faucon et d'un coq que vous serez bien aise d'entendre.

LE FAUCON ET LE COQ.

FABLE [1].

Un faucon était un jour en contestation avec un coq : Tu parais, lui disait-il, être domestique et apprivoisé; tes manières cependant sont farouches. Tu annonces de l'amitié à l'extérieur, et tu n'as que dissimulation et haine dans l'intérieur. Dis-moi : pourquoi la sincérité ne règne-t-elle pas parmi vous? pourquoi n'êtes-vous pas reconnaissans aux bons traitemens que l'on vous fait? Il n'y a que mépris et ingratitude dans vos actions, et le soin de votre existence ne donne que de la peine et de l'incommodité. En apparence vous êtes la bonté même et l'on craindrait de vous faire aucun reproche. Mais pour posséder la bonté au plus haut degré, savez-vous qu'il faut être sincère et uniforme dans ses actions, et que l'honnêteté et la reconnaissance demandent que l'on rende le bien pour le bien? Le chien, quoique incommode, ne laisse pas d'être louable, en ce que ses caresses sont sans dissimulation et que l'on tire de lui de grands avantages.

Le coq demanda à son tour au faucon : En quoi avez-vous remarqué que nous ne sommes pas sincères, reconnaissans et uniformes en ce que l'on doit attendre de nous?

— La chose, repartit le faucon, est visible d'elle-même. Peut-on imaginer une ingratitude plus signalée que celle par laquelle vous vous distinguez? Les hommes ont pour vous des considérations si grandes qu'il vous apprêtent tous les jours votre grain et votre eau afin que vous n'ayez pas la moindre peine ni le moindre chagrin pour chercher votre vie. Pouvez-vous souhaiter un plus grand bonheur que

[1] Cette fable, qui ne se retrouve ni dans l'original sanscrit du *Calila et Dimna* ni dans la version arabe, a été introduite dans le recueil par l'auteur de l'*Anwari-Sohaili*. (Voyez le *Livre des lumières*, p. 112.) C'est d'après ce dernier ouvrage que La Fontaine a composé sa fable intitulée *Le faucon et le chapon* (liv. VIII, fab. 21)

celui d'être sûrs de ne pas mourir de faim? Ils ont toujours l'œil sur vous; ils veillent à votre conservation et empêchent qu'il ne vous arrive aucun mal : il n'y a cependant aucune solidité dans votre cœur et vous n'avez pas le moindre attachement pour eux. Je ne considère pas seulement le soin qu'ils prennent pour votre nourriture, ils exercent encore l'hospitalité envers vous en vous logeant chez eux, dans un appartement qu'il vous bâtissent exprès, afin que vous soyez à l'abri des injures du temps. Cela ne devrait-il pas vous obliger à être assidus auprès d'eux et à venir à leur voix dès qu'ils vous appellent? C'est alors que vous fuyez et que vous volez de toit en toit pour vous en éloigner davantage. Allez, cela est honteux et ce n'est pas là marquer l'obligation que vous leur avez. En les regardant comme vos bienfaiteurs, vous devriez les prévenir en tout ce qu'ils peuvent exiger de vous et ne pas les éviter comme vous faites. Quoique nous soyons sauvages et nourris dans les rochers, nous n'en usons pas néanmoins de même. Pour peu que nous ayons de communication avec eux et que nous mangions sur leur poing, nous leur apportons la chasse que nous prenons en reconnaissance de la nourriture qu'ils nous donnent, et s'il arrive que nous nous écartions, nous retournons à eux dès qu'il nous appellent.

— Tout ce que vous venez de dire contre notre conduite, reprit le coq, est véritable, je ne puis en disconvenir; mais voulez-vous que je vous marque précisément la raison pour laquelle vous êtes si obéissans à la voix des hommes et pourquoi nous ne suivons pas votre exemple? C'est que jamais vous n'avez vu de faucon rôti dans un plat, et que souvent nous avons le triste spectacle de voir égorger à nos yeux nos femmes, nos enfans et nos parens pour les rôtir ensuite impitoyablement à un grand feu. Si vous aviez les mêmes objets devant les yeux, vous ne vous arrêteriez pas un moment auprès des hommes et vous ne regarderiez pas leurs maisons comme des asiles.

— Par cet exemple, ajouta Schoutourbeh, vous voyez que les favoris des princes, qui ne font pas réflexion aux disgrâces qui arrivent tous les jours à leurs semblables ni aux funestes effets de colère dont ceux qui les ont précédés ont été écrasés, sont autant d'insensés et de gens dépourvus d'esprit.

— Je vous le répète, insista Demneh, je ne crois pas que le lion vous veuille du mal par un pur effet de tyrannie, lorsque je considère votre vertu et les perfections qui vous rendent recommandable. Les souverains ne se lassent jamais des personnes de votre mérite et je ne sais que penser de son aversion. — Il y a grande apparence cependant, répliqua Schoutourbeh, que ma vertu et les perfections que vous dites en sont la cause. Ne voyez-vous pas que l'on met des entraves aux pieds des bons chevaux; que l'on rompt les branches des arbres qui portent de bons fruits; que l'on enferme le rossignol dans une cage à cause de son chant; que l'on arrache les plumes du paon, qui en souffre une confusion mortelle, et que l'on enferme les perles. Ma sagesse me tient lieu de ce que la peau est à vous autres renards et de ce que les plumes sont aux paons, et ma capacité fait mon malheur. Sans cela je serais heureux et me voilà dans la dernière humiliation. Comme les méchans excèdent les gens de bien par leur multitude, ils prennent leur avantage avec tant de mesures qu'ils font passer ceux-ci pour des fâcheux, des censeurs, des rebelles et des criminels, tandis que l'on devrait les chérir pour leur douceur, leur fidélité et leur innocence. Ils les rendent un objet de mépris et de haine lorsqu'ils devraient être honorés, respectés et élevés au faîte du bonheur. C'est de la sorte que ces esprits pernicieux renversent l'ordre des choses et font paraître le vice où règne la vertu. La vertu, disent les sages, ne jette pas plutôt de l'éclat que le vice l'insulte avec insolence, que ceux qui font profession de n'en avoir pas la contrôlent et n'oublient rien pour la décrier. Dans l'occurrence, disent-ils encore, les personnes modérées et pacifiques ne croient pas trahir leur conscience en disant que de fausses perles sont véritables, que les inhumains sont remplis de compassion et que ce qui est de laine est de soie. Cette manière d'agir est d'une âme noble, mais les âmes viles et basses n'ont pas cette retenue. Ils publient que les épines sont des épines.

— Comme vous le dites, ajouta encore Demneh, il se peut faire que ce soient des imposteurs et des calomniateurs qui vous aient rendu ce mauvais office; mais, après tout, quelle peut être leur espérance et quelle sera leur récompense?

— Ils ne reçoivent pas le châtiment dû à leur méchanceté, répondit Schoutourbeh, tant

qu'il plaît à la divine Providence de les laisser dans le repos dont ils jouissent en apparence. Mais quand leur temps est venu, toutes leurs précautions deviennent inutiles et rien ne peut parer le coup fatal qui les attend.

— Cela ne leur arriverait pas, dit encore Demneh, s'ils se gouvernaient avec prudence. On doit agir en tout chose avec circonspection et voir de loin l'événement de ce que l'on entreprend, et l'on ne peut pas dire que l'on ait pensé mûrement à ce que l'on fait lorsque la fin ne répond pas à ce que l'on s'était proposé.

— Ce que vous dites est très-véritable, reprit Schoutourbeh; mais soit que l'on agisse par une véritable ou par une fausse prudence, il n'arrive que ce qu'il plaît au souverain créateur de toutes choses; c'est aussi ce qui fait que je me soumets entièrement à sa volonté en ce qui regarde ma destinée. A ce sujet, je vous ferai le récit de ce qui arriva entre un paysan et un rossignol. C'est une querelle assez curieuse pour mériter votre attention.

LE PAYSAN ET LE ROSSIGNOL.

FABLE[1].

Un paysan, dit Schoutourbeh, avait un jardin d'autant plus beau qu'il y avait joint les agrémens de son art et de son industrie à ceux de la nature, qui y contribuait largement de toutes les grâces dont elle abonde. Entre les fleurs différentes dont les parterres étaient émaillés, il y avait un gros buisson formé par un rosier qui produisait un nouveau bouton tous les jours, que le paysan voyait s'épanouir avec un grand plaisir. Un matin, comme il était venu pour le voir selon sa coutume, il aperçut un rossignol indiscret qui déchirait le bouton de son bec et faisait tomber les feuilles par terre. Cela le mit dans une grande colère. Il observa la même chose le lendemain et le jour suivant. Sa patience fut poussée à bout, il tendit des filets, il prit le rossignol et le renferma dans une cage. Le rossignol, mortifié de sa captivité, se plaignit au paysan : Pour quel sujet, dit-il, m'enfermez-vous dans cette prison ? Quel crime ai-je commis pour me traiter si impitoyablement ? Si vous le faites pour entendre mon chant, il n'était pas nécessaire que vous me fissiez cette violence, puisque je vous en donnais le plaisir entier dans votre jardin, d'où je ne sortais point parce que mon nid y est. Si vous avez une autre raison ou si je vous ai offensé en quelque chose, je vous prie de me le dire et de m'apprendre le motif de ma disgrâce.

— Quoi ! répondit le bon homme de paysan, tu m'as privé de ce qui m'était le plus cher, je veux dire des roses que tu m'as gâtées, et tu voudrais que je ne m'en vengeasse pas ? C'est pour cela que je te prive de la compagnie de tes petits, des rossignols tes amis et de la liberté dont tu jouissais. Tu auras tout le temps de faire tes plaintes dans cette cage et de déplorer ton malheur.

— Ne me tenez pas ce discours, repartit le rossignol, pensez plutôt que vous me faites souffrir la prison pour une faute aussi légère que celle d'avoir gâté quelques roses, et que vous méritez un châtiment d'autant plus rigoureux que votre cruauté excède de beaucoup le crime dont vous voulez que je sois coupable. Dieu n'est pas moins juste à punir les méchans qu'à récompenser les bons. Qui fait bien trouve le bien, et qui fait mal trouve son malheur.

Le paysan, touché de la remontrance du rossignol, qui lui parut équitable, se fit justice à lui-même. Il ouvrit la cage et le mit en liberté. Le rossignol, joyeux de se voir sitôt délivré de l'esclavage, ne fut pas plutôt posé sur la première branche d'arbre qu'il dit au paysan : Puisque vous m'avez fait ce plaisir si obligeamment, et que le bien est la récompense du bien, il est juste que j'en aie la reconnaissance que je dois. Apprenez donc qu'au pied de l'arbre que voilà derrière vous, vous trouverez un vase rempli d'or et d'argent. Le paysan creusa au pied de l'arbre et trouva le vase : Je suis surpris, dit-il au rossignol, qui l'avait accompagné, que tu aies aperçu ce vase sous la terre et que tu n'aies pas vu sous les branches de ce rosier les filets cachés pour te prendre. — Ne savez-vous pas, répondit le rossignol, que toutes les prévoyances sont inutiles lorsque l'heure du destin est venue, et qu'alors il n'y a plus ni conseil ni détour à prendre?

[1] Cette fable, empruntée à l'*Anwari-Sohaili* (voyez le *Livre des lumières*, p. 114) par l'auteur de la version turque, est étrangère au *Pantcha-tantra* sanscrit de même qu'au *Calila et Dimna* arabe. Elle n'offre qu'un rapport bien éloigné avec un petit conte fort répandu au moyen âge et intitulé *le Lai de l'oiselet*. (Voy. l'*Essai sur les fables indiennes*, p. 71 et 72.)

Cela peut vous faire concevoir, dit encore Schoutourbeh en achevant, que je n'ai pas des forces suffisantes pour m'opposer à ma destinée, et que je n'ai pas d'autre résolution à prendre que celle de m'abandonner entre les mains de la divine Providence, puisque tout ce qui doit m'arriver ne doit venir que de sa part.

— Pour vous exposer encore ce que je pense, dit Demneh à Schoutourbeh, qu'il voulait aigrir davantage, je penche fortement à croire que le lion se déclare contre vous, non pas à cause de votre vertu, ni de la calomnie de vos ennemis, ni de sa vanité en voulant faire éclater son pouvoir, mais par la férocité qui lui est naturelle, dont il n'est pas possible qu'il se dépouille. Il fait tout ce qu'il peut pour paraître doux et accueillant; mais dans le fond c'est un dissimulé et un perfide, et la fin du service qu'on lui rend n'est qu'amertume.

— Que faire à tout cela? repartit Schoutourbeh. Je n'y vois pas de remède. Il y a longtemps que je suis heureux, l'heure de souffrir est venue; je vivais en repos, il faut présentement que les chagrins et les afflictions aient leur place. Les amans ne possèdent pas toujours ce qu'ils aiment, l'absence succède à la jouissance. C'est mon destin, je l'avoue, qui m'a amené au lion comme une victime. Quelle liaison y avait-il entre lui et moi? Qu'était-il besoin que je devinsse le premier ministre du roi des animaux, lui qui en suçant le lait a appris que j'étais au monde pour lui servir de pâture, que je n'ai point de forces qui puissent m'empêcher de tomber sous ses pattes et que je suis propre à remplir son estomac? Plût à Dieu que jamais l'on n'eût employé les artifices dont on s'est servi pour me conduire à lui et m'engager à son service! Mais, Demneh, ce sont les décrets de Dieu et vos persuasions qui m'ont jeté dans ce précipice. Disons plutôt que c'est à moi-même que je dois imputer mon désastre. Je comprends assez à quels malheurs l'on est conduit par la convoitise, par l'ambition et par le désir des richesses. Je me suis laissé entraîner par ces passions et je m'y suis abandonné avec trop d'aveuglement. Les sages ont bien eu raison de comparer celui qui ne se contente pas de ce qu'il a à un marchand qui arrive au pied d'une montagne de diamans et qui n'est pas satisfait de ramasser ceux qu'il rencontre; dans l'espérance d'en trouver de plus précieux et d'un plus grand prix, il avance toujours en montant, et monte si haut qu'il trouve véritablement de quoi contenter son avarice. Mais dans l'aveuglement où il est, à force de marcher sur les diamans, il se blesse si fort aux pieds qu'il lui est impossible de retourner en arrière et qu'il demeure exposé à la pâture des oiseaux carnassiers, des serpens et des fourmis. « Prends garde, disent ces mêmes sages, tu en demandes trop, tu ne réussiras pas dans ton entreprise. Si tu souhaites un bien solide, ne demande rien au delà de ce qui te convient. »

— Il est certain, dit Demneh en applaudissant à ce discours, que ceux qui tombent dans les malheurs y tombent par leur propre faute et par l'avidité qui les y précipite. Aussi c'est une maladie bien dangereuse que l'avidité: elle attaque l'âme et le cœur, elle est si pernicieuse qu'en tout pays l'on fuit ceux qui en sont malades comme des pestiférés. Il n'est pas plus possible qu'ils jouissent d'aucune satisfaction qu'il est possible qu'un bon vin conserve sa bonté dans un vase où il y aura eu du vinaigre. On en a vu périr une infinité avec toutes les apparences de grandeur et de faste dont ils se repaissaient, de même qu'un certain chasseur qui voulut attraper un renard et tomba entre les pattes d'un léopard. C'est une histoire curieuse dont vous ne serez pas fâché d'entendre le détail.

LE CHASSEUR, LE RENARD ET LE LÉOPARD.

FABLE[1].

Un chasseur, continua Demneh, vit un jour en pleine campagne un renard courir et sauter d'une grande légèreté. L'envie d'avoir sa peau, qui paraissait d'un très-beau poil, fit qu'il ne le perdit pas de vue: il observa et reconnut la tanière où il se retirait; il creusa une fosse près de l'entrée, et après l'avoir couverte de branchages et de broussailles, il y posa une charogne et se mit en embuscade en attendant que le renard vînt se prendre.

Quelque temps après, le renard sortit de sa tanière et fut d'abord attiré par l'odeur de la charogne. Il s'approcha jusque sur le bord de la fosse; mais à l'appareil des branchages il

[1] Cette fable ne se trouve ni dans le recueil sanscrit ni dans la version arabe, elle a été empruntée par l'auteur turc à l'*Anwari-Sohaili*. (*Livre des lumières*, p. 116.)

se douta de quelque tromperie. L'odeur qui part de cet endroit, dit-il en lui-même, me donne envie, mais il peut y avoir une fosse là-dessous, et la conservation de ma vie est préférable au plaisir de manger ce que je vois. Mon cerveau, à la vérité, est embaumé de l'odeur agréable de cette viande, mais en même temps je le sens troublé par le risque qui peut-être y est attaché. Gens bien avisés jamais n'affrontèrent le péril évident et n'entreprirent rien qui pût leur apporter le moindre préjudice. Lorsque tu trouves un pas difficile, disent les sages, retire-toi un pas en arrière. Cet animal peut être mort où le voilà, peut-être aussi qu'on l'y a mis exprès pour me faire tomber dans le piége. Un bocage n'est pas seulement d'arbres et d'arbrisseaux, un léopard s'y rencontre quelquefois. L'on ne peut pas éviter son destin, il est vrai, mais il est bon de ne rien faire qu'avec précaution. De deux choses qui se présentent, dont l'une est dangereuse et l'autre est sans danger, j'aime mieux me déterminer à suivre la dernière. Avec ce raisonnement, il laissa la charogne et sauva sa vie en passant outre.

Peu de temps après, un léopard affamé descendit de la montagne et vint jusqu'à la charogne; il se jeta dessus sans délibérer, mais en même temps il tomba dans la fosse. Au bruit, le chasseur crut le renard pris, accourut et se jeta dans la fosse. Le léopard s'imagina que le chasseur venait lui enlever sa proie, qui était tombée avec lui et qu'il commençait de manger; il se jeta sur lui et le mit en pièces. C'est ainsi que le chasseur avide de la peau du renard finit ses jours, et que le renard, sobre et modéré, échappa du péril dont il était menacé. C'est aussi de la sorte, ajouta Demneh, que ceux qui cherchent ce qu'ils n'ont pas, mais dont ils pourraient se passer, deviennent esclaves de libres qu'ils étaient, esclaves, dis-je, d'une manière à n'être plus les maîtres de leur propre vie.

Lorsque Demneh eut achevé le récit de cette fable, Schoutourbeh dit encore : Je vous avoue que j'avais été dans l'erreur jusqu'au moment où l'envie me prit de profiter de l'occasion d'entrer dans la faveur du lion, et que j'avais cru que le service des grands était toute autre chose. Mais je reconnus bien dans la suite que je m'étais trompé, lorsque je m'aperçus qu'il ne faisait pas grande estime des services que je lui rendais, et qu'il marqua, par sa conduite envers moi, qu'il n'y a pas de fondement à faire sur l'amitié des souverains. Ce que l'on dit est bien vrai, qu'il ne faut pas contracter amitié avec celui qui n'en sait pas le prix, ni rendre des services à ceux qui ont l'ingratitude de ne les pas reconnaître, et que l'on faisait la même chose que si l'on semait dans une méchante terre avec espérance de faire une ample moisson, que si l'on écrivait sur l'eau, que si l'on perçait un rocher pour trouver un trésor, que si l'on cherchait du fruit bon à manger aux branches d'un cyprès, et enfin que si l'on croyait qu'un rejeton de saule dût produire des cannes de sucre, même en l'arrosant de l'eau de la rivière du paradis.

—Vos plaintes et vos regrets, reprit Demneh, ne servent de rien, ils ne feront pas changer la volonté du roi. Prenez vos mesures et voyez ce que vous devez faire, pendant que vous en avez encore le temps, qui vous est cher et que vous ferez bien de ne pas laisser échapper.

—Hélas! repartit Schoutourbeh en soupirant, quelles mesures voulez-vous que je prenne? Que puis-je faire? Quel remède ou quel conseil croyez-vous me pouvoir être avantageux? Je ne suis pas encore bien convaincu du mécontentement du lion à mon égard. Quoi que vous ayez pu me dire, je crois qu'il a de bons sentimens et que dans le fond il est bien intentionné pour moi. Mais comme les envieux ont juré ma perte et ma mort, je vois bien qu'ils mettent tout en usage pour y réussir. Je m'attends que leur méchanceté l'emportera toujours sur la bonté du lion. La médisance et la calomnie ne quittent jamais prise qu'elles n'aient anéanti l'innocent qu'elles ont une fois attaqué. Il en sera de même que du loup, du corbeau et du renard qui méditèrent de faire périr un chameau et réussirent dans leur dessein. En voici l'histoire, écoutez-la, je vous prie.

LE CORBEAU, LE LOUP, LE RENARD, LE LION ET LE CHAMEAU.

FABLE[1].

Un corbeau, un loup et un renard étaient

[1] Le type de cette fable se retrouve dans l'original sanscrit intitulé *Pantcha-tantra*, et elle a passé dans les diverses rédactions du recueil attribué à Bidpaï. (Voyez le *Pantcha-tantra*,

au service d'un lion qui faisait sa retraite dans un bois peu éloigné d'un grand chemin par où des caravanes passaient de temps en temps. Un jour une caravane passait par cet endroit-là, lorsqu'un chameau, se trouva si fatigué que le marchand à qui il appartenait fut contraint de l'y abandonner. Au bout de quelque temps, le chameau, qui avait repris ses forces, marchait indifféremment de côté et d'autre, et en paissant il s'avança jusqu'au bord du bois. Il y entra, et il n'eut pas fait quelques pas que le lion se présenta devant lui. Épouvanté de cet objet désagréable, il prit le seul parti qu'il avait à prendre pour sa vie, qui fut celui de se soumettre aux volontés du lion et de lui faire offre de ses services. Le lion reçut ses complimens fort honnêtement et s'informa de ce qu'il était et de ce qui l'avait arrêté dans la contrée. Le chameau le satisfit sur ces demandes : J'étais, continua-t-il, libre de mes actions avant de vous voir, mais du moment que je vous ai vu j'ai perdu cette liberté. Votre majesté n'a qu'à me commander, je suis prêt d'obéir. — Je vous reçois volontiers sous ma protection, reprit le lion, et je puis vous assurer que vous vivrez sans inquiétude et dans un grand repos à l'ombre de ma félicité. Le chameau, joyeux de la bonté du lion et de l'assurance qu'il lui donna, resta dans le bois en allant et paissant où bon lui semblait, et de la sorte il reprit son embonpoint avec le temps et devint fort gras.

Un jour le lion, qui était sorti du bois à la quête de quelque bonne proie, rencontra un puissant éléphant, qu'il alla attaquer. Le combat fut fort rude entre eux. Mais enfin le lion reçut plusieurs blessures dangereuses et fut contraint de se retirer dans un si grand désordre qu'il pouvait à peine se soutenir. Il gagna néanmoins le bois et arriva à son gîte avec de cuisantes douleurs.

Le corbeau, le loup et le renard, qui profitaient des restes de la bonne chère du lion, eurent une grande mortification de le voir en cet état et ils se présentèrent devant lui fort tristres et fort mortifiés. Le lion, tout malade qu'il était, fut touché de cette marque de leur zèle : Pauvres infortunés, leur dit-il, je vous plains de la disgrâce qui vous arrive à l'occasion de la mienne et je souffre plus de ce que vous souffrez que de mes propres douleurs. Allez, voyez si vous ne découvrirez pas quelque proie ici aux environs, et venez m'en donner avis, je ferai mes efforts pour lui donner la chasse et pourvoir à votre nourriture. A ces paroles, ils partirent, se séparèrent et rôdèrent chacun de son côté ; mais quelque diligence qu'ils fissent, ils n'aperçurent pas le moindre animal. Ils se rejoignirent, fort déconcertés d'avoir perdu leurs peines, et tinrent conseil sur les mesures qu'ils devaient prendre pour remédier à la faim dont ils étaient menacés. Le loup opina le premier : Quel avantage, dit-il, tirons-nous de la société du chameau dans ce bois ? Il n'est même utile en rien au lion notre maître, et nous ne pouvons avoir aucun commerce avec lui par aucun endroit. Mon avis serait d'insinuer au lion qu'il peut se défaire de lui en attendant une meilleure santé. Par là il aurait de quoi se nourrir quelques jours et nous en aurions notre part. Le renard pensait bien la même chose que le loup, mais il ne voulait pas qu'on pût lui reprocher d'avoir été de ce sentiment. Cette pensée, dit-il, n'est ni raisonnable ni équitable ; le lion lui a donné sa parole et l'a reçu sous sa protection ; il n'est pas permis, sans crime et sans rébellion, de porter un roi à ne pas tenir la parole qu'il a donnée, et un rebelle est haï et maudit de Dieu et de tout le monde. — L'affaire, repartit le corbeau, n'est pas si difficile que l'on pourrait s'imaginer. On peut la couvrir d'un prétexte, et je sais un moyen par où le lion peut manquer à sa parole sans apparence d'injustice. Attendez-moi ici, je vais le trouver, je promets de vous apporter une bonne réponse.

Le corbeau se rendit auprès du lion, lui fit une profonde révérence et demeura devant lui dans le respect et dans le silence. Avez-vous vu quelque chose ? lui demanda le lion. M'apportez-vous la nouvelle d'une bonne chasse à faire ? — Je ne dirai rien sur la demande de votre majesté, répondit le corbeau ; je l'assurerai seulement que la faim nous accable de manière que la lumière de nos yeux s'affaiblit et qu'à peine nous pouvons nous mouvoir. Mais nous avons imaginé un remède qui sera d'un grand soulagement pour elle et pour nous si elle l'a pour

traduit par l'abbé Dubois, p. 104. — la version anglaise du *Calila et Dimna*, par Windham Knatchbull, p. 138, — et l'abrégé de l'*Anwari-Sohaili*, intitulé *Livre des lumières*, p. 118.) On la trouve en outre dans le recueil d'apologues en sanscrit intitulé *Hitopadésa*. (Voyez la traduction anglaise de Wilkins, p. 282.)

Cette fable paraît être l'origine de celle de François Philelphe, d'où La Fontaine a tiré son admirable apologue des *Animaux malades de la peste*.

agréable. — Si la chose se peut faire, repartit le lion, je ne ferai pas difficulté de l'approuver. — Votre majesté, reprit le corbeau, a trop d'esprit pour ne pas voir que le chameau n'a point de rapport avec elle et que nous ne tirons pas le moindre avantage de sa société. C'est une chasse qui s'est présentée et qui est venue d'elle-même se jeter dans vos filets. Il semble qu'il ne faudrait pas en chercher une autre dans une conjoncture aussi pressante que celle-ci.

Ce discours mit le lion dans une grande colère : Siècle malheureux ! dit-il, en rejetant bien loin la proposition. Siècle corrompu ! A qui se fier présentement ? Les amis n'ont plus de fidélité, ce sont des perfides. Mille malédictions aux amis de ce siècle, qui ne se distinguent que par la dissimulation, par la ruse et par la fourberie, et qui renoncent aux lois les plus sacrées de l'humanité ! Je ne veux pas de ces amis qui ne causent que de la mortification lorsque l'on a besoin de leurs secours. Dis-moi, malheureux! en quel état a-t-il jamais été permis de manquer à sa parole ? En quelle religion a-t on tenu pour maxime de massacrer un étranger que l'on a reçu à bonne composition ? Je ne veux pas avoir le blâme d'avoir détruit ce que j'ai moi-même élevé.

— Rien, répliqua le corbeau, n'est plus conforme à l'équité et à la droite raison que ce que dit votre majesté ; mais je ne crois pas qu'elle ignore que les bons politiques tiennent qu'il faut perdre un membre pour conserver tout le corps, un étranger pour sauver un domestique, un domestique pour la conservation d'une famille, une famille pour ne pas exposer toute une ville, et une ville pour la personne d'un monarque qui se trouve en danger, parce que la vie d'un monarque est nécessaire à tout un puissant état. Il faut tenir parole, il est vrai, mais il ne faut pas que cela porte préjudice à celui qui l'a donnée et que la conservation de sa personne y soit intéressée.

A ces raisons le lion baissa la tête et ne dit mot. Le corbeau prit cela pour un consentement et retourna aussitôt à ses compagnons : J'ai, leur dit-il, représenté l'affaire au roi; il l'a d'abord rejetée bien loin, mais je lui ai apporté de si fortes raisons qu'enfin il a donné son consentement. Il ne s'agit plus que de l'exécuter. Pour y parvenir, il est nécessaire que nous nous abouchions avec le chameau et que nous lui représentions la faim extrême où le lion est réduit par ses blessures. Nous lui insinuerons ensuite que la longueur du temps qu'il y a que nous vivons sous sa puissante protection ne nous permet pas de nous exempter de sacrifier notre vie pour lui, autrement nous serions des ingrats et indignes des bienfaits dont il nous a comblés. Nous ajouterons qu'il est de notre devoir d'aller tous ensemble le remercier des grâces dont nous lui sommes obligés, et pour les reconnaître, lui marquer que nous ne pouvons moins faire que de nous sacrifier pour sa conservation. Alors chacun séparément nous presserons le roi de nous immoler à sa faim, pendant que d'un autre côté nous lui fournirons quelque prétexte pour rejeter l'offre que nous lui ferons, afin de faire tomber le sort sur le chameau.

Ce complot arrêté, les trois animaux allèrent trouver le chameau, qui n'entendit pas de finesse à ce qu'ils lui proposèrent. Il donna au contraire si aisément dans le panneau sur tout ce qu'ils lui dirent, qu'ils n'eurent pas de peine à l'emmener avec eux devant le lion. Lorsqu'ils furent en sa présence, le corbeau commença un discours étudié : Sire, dit-il, que votre majesté jouisse du souverain pouvoir avec toute la satisfaction qu'elle peut souhaiter ! Le chameau, le loup, le renard et moi, vos très-humbles esclaves, nous vous sommes infiniment obligés du repos dont nous avons joui jusqu'à présent sous votre protection, et dans la conjoncture fâcheuse où vous êtes par le danger évident de mourir, nous ne pouvons mieux vous témoigner notre reconnaissance qu'en mettant notre tête et notre vie à vos pieds, comme nous le faisons présentement, en vous suppliant d'accepter notre présent. En mon particulier, je la supplie de vouloir bien épargner mes camarades et de remplir son estomac de mon corps, tout maigre qu'il est, afin qu'en mourant j'aie la satisfaction d'avoir contribué à conserver une vie si précieuse.

Le loup et le renard (le chameau fut aussi du même sentiment) se récrièrent que la chair du corbeau n'était pas la nourriture du lion, et, quand ce serait une viande propre à lui servir de mets, que ce n'était pas de quoi satisfaire la faim du roi. Ils dirent donc au corbeau de se retirer et de ne pas se faire valoir dans une rencontre où l'on ne pouvait songer à lui. Il baissa la tête, pour marquer qu'il se soumettait, et se tut.

Le renard s'avança : Sire, dit-il, en ce moment où le destin semble vouloir ravir la vie de votre majesté, je ne puis choisir une occasion plus favorable pour lui marquer mon zèle et ma gratitude : je suis content d'avoir vécu si longtemps sous ses auspices et sous sa protection. Dans le dangereux état où elle se trouve, je la supplie, avec un ardent désir de contribuer à sa conservation, d'agréer que je lui serve d'un bon repas afin qu'elle se délivre de la faim dont elle est tourmentée.

Le loup interrompit le renard : C'est, dit-il, un excès de zèle et d'affection qui te fait tenir ce discours pour marquer que tu n'es pas un ingrat. Mais ta chair est puante et nuisible, et si le roi en mangeait, sa maladie pourrait augmenter au lieu de diminuer : il ne doit entrer que des viandes délicates dans la cuisine des rois ; les viandes maigres comme la tienne en sont bannies. Comme il vit que le renard s'était retiré : Sire, dit-il au lion, que le bonheur accompagne toujours votre majesté et que ses ennemis soient confondus ! Je crois être plus propre que mes camarades pour lui servir de nourriture, et j'espère qu'elle aura un plaisir très-satisfaisant en se repaissant de ma chair : je la supplie donc d'agréer le sacrifice que je lui en fais.

Le corbeau et le renard s'écrièrent que c'était aussi l'amitié et l'affection qui faisait parler le loup en ces termes, mais que sa chair causait un mal de gosier qui étranglait. Cela obligea le loup de se retirer en arrière.

Alors le chameau s'avança en allongeant le col avec sa tête à petite cervelle : Sire, dit-il, que le ciel vous rende toujours victorieux ! Je suis l'esclave et en même temps le nourrisson de la cour de votre majesté ; je suis digne de sa cuisine et d'entrer dans son estomac. C'est assez délibérer, je la supplie de ne me pas épargner ; qu'elle dispose de moi comme il lui plaira, je suis prêt, et elle me verra mourir avec toute la patience et la constance d'un esclave qui fait gloire de donner sa vie pour elle.

Le corbeau, le renard et le loup, de concert, donnèrent mille louanges au chameau, et le renard prenant la parole au nom de tous : L'on ne peut, dit-il au chameau, donner un témoignage d'amour et d'affection plus grand que le sacrifice que vous faites : votre chair est exquise et très-délicate, votre sang opérera plus pour la santé du roi qu'une boisson sucrée et que l'eau de la fontaine de vie. Dieu vous fasse paix ! voilà une action de la dernière générosité de prodiguer comme vous faites votre vie pour votre bienfaiteur. En abandonnant le monde de cette manière, vous laissez après vous la renommée la plus parfaite que l'on puisse imaginer. De toutes les vertus, la générosité est la plus estimable ; mais le point essentiel est d'être généreux jusqu'à donner sa vie.

Le lion, le loup, le renard et le corbeau se jetèrent tous alors sur le chameau, et ce misérable, demeurant dans la même place, se laissa mettre en pièces sans faire aucun mouvement qui marquât la moindre impatience, malgré les douleurs qu'ils lui firent souffrir. Ainsi le corbeau, le loup et le renard après le lion eurent de quoi vivre longtemps et attendirent avec patience le retour de la santé du lion. Cela, ajouta Schoutourbeh, doit suffire pour vous marquer que les médisans, les calomniateurs et les imposteurs n'abandonnent jamais leurs entreprises qu'ils n'en voient le succès tel qu'il le souhaitent, surtout lorsqu'ils agissent de concert.

—Mais enfin, demanda l'artificieux Demneh à Schoutourbeh, quelle résolution prenez-vous et quel remède prétendez-vous employer contre ceux que vous accusez de votre disgrâce ?

— Comme je vous l'ai déjà marqué, répondit Schoutourbeh, je vois fort bien que ma perte est certaine et que je ne puis l'éviter. Il faut de toute nécessité que je me prépare au combat ; je n'ai pas pour cela la présomption de croire que je serai victorieux : c'est afin de mourir au moins glorieusement, en défendant ma vie autant qu'il me sera possible. Si mon destin est de succomber sous les efforts du lion, je mourrai avec la gloire d'avoir fait mon devoir et je laisserai au monde la mémoire d'en être sorti avec courage. Puisque ce corps doit périr, je compte pour beaucoup de mourir avec une bonne réputation, la seule chose qui puisse rester après moi.

—Le sentiment des sages, repartit Demneh, n'est cependant pas que l'on précipite rien lorsqu'il s'agit d'en venir aux mains. Cette voie est trop violente, et il est plus sûr de ne pas recourir si facilement à cette extrémité. Il est bon, disent-ils, de dissimuler dans les inimitiés ; il faut de la douceur et de la modération, ce sont les seuls moyens de les étouffer. La colère, ajoutent-ils, pour être apaisée, demande des dé-

tours. Pour éteindre un incendie il faut y jeter de l'eau et non pas du feu, qui servirait à l'augmenter. Pourquoi employer la violence lorsque l'on a la modération pour obtenir ce que l'on souhaite? Considérez de plus que ceux qui se piquent de courage et de valeur ne font pas de cas d'un ennemi faible et qu'ils n'ont pas la bassesse de croire que l'on doit recourir à la ruse au défaut de la force. C'est pourquoi, comme vous savez à quel point le lion est vaillant et l'impossibilité où vous êtes de le vaincre, il est bon que vous preniez toutes les précautions imaginables pour prévenir les suites dangereuses de son inimitié. Gardez-vous de vous exposer à combattre avec lui. Qui méprise un ennemi et s'engage à lui tenir tête se repent souvent de son imprudence, et c'est ce qui arriva autrefois à la mer pour avoir méprisé les titavis, qui sont de très-petits oiseaux qui s'élèvent et se nourrissent le long des bords de la mer des Indes. En voici l'histoire, que vous entendrez avec plaisir.

LES TITAVIS [1] ET LA MER.

FABLE [2].

Deux de ces oiseaux, mâle et femelle, continua Demneh, faisaient leur séjour ordinaire sur le bord de la mer. Quand la femelle sentit que le temps de pondre et de faire leur nid approchait: Pour la sûreté de nos œufs, dit-elle au mâle, songez à choisir un lieu qui soit propre, afin que nous soyons hors d'inquiétude et que nous n'ayons rien à craindre. — Le lieu où nous sommes, dit le mâle, est bon; il est si commode et si agréable que nous ne pouvons être mieux ailleurs, et je ne suis pas d'avis que nous le changions pour un autre. — Vous n'y pensez pas, repartit la femelle; si une fois la mer élève ses flots et emporte nos petits, ne sera-ce pas un sujet de mortification et d'affliction pour le reste de notre vie? Quel remède apporterions-nous à ce malheur? — Je ne crois pas, répliqua le mâle, que la mer ait l'audace de nous déclarer la guerre ni de nous faire sans sujet l'affront et le déplaisir d'engloutir nos petits. Je saurais bien en prendre vengeance si cela arrivait. Mais votre prévoyance est mal fondée et cela ne peut pas arriver. — Jamais, reprit la femelle, on ne doit avoir la présomption que vous avez de tenir un discours si déraisonnable et si dépourvu de bon sens. Je voudrais bien savoir la puissance que vous avez et comment vous vous y prendriez pour vous venger de la mer et de ses vagues, et de quelles armes vous vous serviriez pour vous battre contre elle. Abandonnez cette pensée et cherchez seulement un lieu où je puisse pondre sans danger. Ne négligez pas le conseil que je vous donne. Ceux qui ne suivent pas les avis qui tendent à leur bien trouvent leur malheur, comme il est arrivé à une tortue, dont je vous prie de vouloir bien écouter la triste aventure. Rien n'est plus certain et je l'ai apprise d'un bon endroit.

[1] M. Wilson fait observer avec raison que bien que l'on trouve le mot *titawi* dans les dictionnaires arabes, il ne paraît pas appartenir à cette langue et est bien plutôt une altération du mot sanscrit *tittibha*, qui désigne l'oiseau appelé *Parra goensis* ou *Tringa goensis*.

[2] De même que la précédente, cette fable et la suivante dérivent du recueil sanscrit que l'on considère comme le type du livre de *Calila et Dimna*. (Voyez la traduction du *Pantcha-tantra* par l'abbé Dubois, p. 108, — la version anglaise du *Calila et Dimna*, p. 145, — et le *Livre des lumières*,) p. 123.) La première se retrouve aussi dans l'*Hitopadésa* (traduction de Wilkins, p. 150), mais n'y est point unie à la fable qui suit.

LES DEUX CANARDS ET LA TORTUE.

FABLE [1].

Deux canards et une tortue vivaient dans un étang avec d'autant plus d'agrément qu'il était net et bien entretenu, et la facilité qu'ils avaient de se voir tous les jours leur avait donné lieu de contracter une amitié si étroite qu'il semblait que rien n'était capable de les séparer. En effet, peut-on souhaiter un bonheur plus parfait que celui de voir ses amis et de passer la vie ensemble dans une intelligence que rien ne peut dissoudre? Un contretemps cruel et fâcheux survint néanmoins, qui les mit dans la nécessité de se quitter ou de périr. L'eau de l'étang diminuait tous les jours par une sécheresse extraordinaire, et les canards s'aperçurent que bientôt les moyens de subsister allaient leur manquer. Quoique avec un grand regret, à cause que c'était là le lieu de leur naissance, cette contrainte les fit résoudre d'aller chercher ailleurs une autre demeure.

[1] *Pantcha-tantra*, traduit par l'abbé Dubois, p. 109. — *Calila et Dimna*, traduction anglaise, p. 146. — Le *Livre des lumières*, p. 124. — On sait que c'est de ce dernier ouvrage que La Fontaine a tiré sa jolie fable intitulée *la Tortue et les deux Canards* (liv. X, fab. 3). Le même apologue se retrouve encore en sanscrit dans l'*Hitopadésa*, p. 234.

Ils virent bien que le voyage leur causerait de la peine, mais ils considéraient qu'il valait mieux souffrir quelque chose que de périr dans leur pays. Avant de partir, ils allèrent prendre congé de la tortue, leur bonne amie, et lui marquèrent le sujet qui les obligeait de se séparer d'elle, avec une tristesse qui faisait connaître leur douleur et la peine que cette séparation leur causait. L'un d'eux prit la parole : Ce sont, dit-il, les fâcheuses circonstances du temps qui nous obligent, contre notre volonté, de nous éloigner de vous. Il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Vous savez vous-même à quoi l'on est réduit par les dures nécessités qu'elles imposent, lorsqu'il en arrive d'aussi pressantes que celles-ci.

La tortue fut surprise et affligée de ce discours : Ah ! dit-elle en soupirant, quelle nouvelle affligeante m'annoncez-vous ! Comment pensez-vous que je puisse vivre sans vous, que je regarde comme l'âme qui m'anime ! Non, je préfère de mourir plutôt que de vous quitter ; je sens que je n'ai pas la force de vous dire adieu : jugez comment je supporterai l'affliction de ne vous plus voir. Cette pensée m'accable.

— Vous devez croire, repartit un des canards, que nous ne souffrons pas moins que vous ; mais voilà la disette d'eau qui nous réduit à la dernière extrémité, et pour peu que nous restions ici, notre vie est en danger : c'est cela qui nous contraint de la sauver par la fuite et par l'éloignement. Si ce n'était cet obstacle, jamais nous ne nous résoudrions de nous séparer d'une amie comme vous ni de l'abandonner d'un propos délibéré : cela ne nous serait pas plus possible qu'il l'est à un amant de s'éloigner de son amante lorsqu'il lui a donné son cœur.

— Mes chers amis, répliqua la tortue, je ne suis pas moins intéressée que vous dans la disette d'eau et je suis perdue sitôt que l'étang sera entièrement desséché. Faites-moi une grâce, je vous en conjure par notre ancienne amitié, ne me laissez pas en ce lieu de misère, prenez-moi avec vous et me menez où vous allez ; vous êtes mon âme, et vous partez ! Lorsque vous serez partis, que deviendra ce corps ?

— Chère et ancienne amie, reprit le canard qui venait de parler, nous vous répétons que c'est avec la dernière douleur que nous vous abandonnons ; en quelque endroit que nous allions, notre repos sera toujours troublé par votre absence, et la seule chose que nous souhaiterions au monde, ce serait d'être en votre compagnie et de jouir de votre entretien. Mais comment voulez-vous que nous fassions ? Considérez la peine et la difficulté que ce serait pour nous, avec nos corps pesans et nos pieds faibles, de marcher avec vous par monts, par vallées et par des déserts ; d'un autre côté vous ne pouvez pas aussi voler avec nous. De la sorte, soit que nous voulions vous suivre ou que votre intention soit de venir avec nous, nous ne pouvons pas aller de compagnie.

— Vous avez l'esprit libre, insista la tortue, c'est à vous d'imaginer quelque expédient ; je ne puis y penser, troublée comme je suis, et dans une conjoncture si malheureuse et si imprévue, un esprit agité comme le mien n'est pas capable d'application. Quand les deux canards virent que la tortue désirait si ardemment de n'être pas séparée d'eux, ils se consultèrent ensemble sur le moyen de partir de compagnie, et ils crurent l'avoir trouvé : Réjouissez-vous, lui dit un des canards, nous avons un expédient pour vous tirer d'ici avec nous, mais il y a du danger pour vous, et il ne s'agit pas moins que d'être brisée et mise en petits morceaux si vous n'observez pas ce que nous avons imaginé pour vous en préserver.

— Serait-il possible, repartit la tortue, que je n'observasse pas une condition qui doit être pour mon bien et que, pour ma conservation, je ne tinsse pas une promesse que je vous aurais faite ? Je vous promets donc d'observer exactement ce que vous me direz.

— Ce que nous exigeons de vous, reprit le canard, lorsque nous vous porterons en l'air de la manière que nous avons imaginée, c'est que vous ne fassiez aucun mouvement de vos pieds, que vous ne vous effrayiez pas de la hauteur où nous serons obligés de vous élever dans l'air et que vous ne vous avisiez pas d'ouvrir la bouche pour parler, parce que ceux qui nous apercevront ne manqueront pas de criailler et de faire mille choses pour traverser notre dessein. Pour tout le bruit du monde et pour toutes les démonstrations que l'on fera il ne faut cependant pas que vous fassiez aucun mouvement contre votre promesse ni que vous ouvriez la bouche pour leur répondre soit en bien, soit en mal.

— Je serai obéissante, répliqua la tortue, non-seulement pour cette fois, mais encore toute ma vie, et je vous jure que je ne ferai rien contre votre volonté, que je n'aurai point de frayeur et que je ne dirai pas un mot à qui que ce soit.

Ces précautions prises, les deux canards se munirent d'un bâton d'une grosseur raisonnable, proportionnee au poids qu'ils devaient porter, le présentèrent à la bouche de la tortue : Prenez, tenez ferme avec les dents, lui dit un des canards, et ne lâchez pas que nous ne vous ayons mise à bas au lieu de la demeure que nous allons chercher. Les deux canards prirent alors le bâton, chacun par un bout, s'élevèrent en l'air et partirent. Comme dans leur route ils passaient au haut d'un village, les villageois qui les aperçurent, hommes, femmes, enfans, grands et petits, sortirent de leurs maisons pour voir un spectacle si extraordinaire et s'écrièrent de tous côtés avec admiration : « Voyez les merveilles ! deux canards qui portent une tortue ! miracle ! » Et parce qu'ils n'avaient jamais rien vu ni entendu de semblable et que jamais ils ne se fussent imaginé que la chose dût arriver, leurs cris augmentaient de plus en plus. La tortue garda le silence quelque temps, mais enfin la patience lui échappa ; elle voulut ouvrir la bouche pour s'écrier contre ces bonnes gens, qu'elle croyait porter envie à l'élévation où elle se trouvait ; mais elle n'eut pas le temps de leur en faire des reproches, elle tomba à terre si rudement qu'elle en fut étouffée et écrasée. Les canards alors laissèrent tomber le bâton, et l'un d'eux lui cria : Insensée et petite cervelle que vous êtes ! les amis n'ont que des conseils à donner : c'est à ceux qui les reçoivent de les écouter et de les suivre s'ils ont du bon sens, et lorsque les sages parlent, c'est afin que l'on exécute ce qu'ils disent. Vous pouvez apprendre par là, ajouta la femelle, que ceux qui ne suivent pas les conseils de leurs amis travaillent eux-mêmes à leur propre perte.

— Cela est fort bon, repartit le titavi mâle, je comprends toute la conséquence que l'on en peut tirer ; mais ne craignez rien. Ceux qui comme vous s'effraient de la moindre chose sont dans des inquiétudes continuelles, et jamais les soupçonneux et les craintifs ne sont en repos. La mer avec ses vagues nous sera favorable ; elle sait que nous ne manquons pas au respect que nous lui devons, ainsi elle ne fera rien qui puisse lui attirer notre colère.

La femelle, contrainte de céder, commença à faire ses œufs, et quand elle eut achevé, elle et le mâle les couvèrent chacun à leur tour. Mais quelque temps après que les petits furent éclos, la mer s'enfla si extraordinairement que les vagues couvrirent et entraînèrent le nid avec les petits. La femelle en fit une grande querelle au mâle : Opiniâtre, lui dit-elle, je le savais bien qu'il ne fallait se fier ni à l'eau ni à l'air. Pourquoi êtes-vous la cause de la perte de ce ce que nous avions de plus cher et que les flots ont absorbé et englouti notre petite famille ? Voyons présentement ce que vous imaginerez pour y remédier.

— Vos reproches, répondit le mâle, ne me touchent pas. Je veux tenir ma parole et je sais de quelle manière tirer raison de la mer et de ses vagues. En disant cela, il partit et alla chez tous les oiseaux, dont il fit assembler les principaux chefs de toutes les espèces, et après avoir raconté le sujet de ses plaintes : Vous connaissez, dit-il en implorant leur secours, la grandeur de mon affliction par le récit que vous venez d'entendre. Je vous demande que vous me soyez favorables et que vous m'aidiez de votre protection. Si vous ne vous liguez tous ensemble pour obliger la mer de me faire justice, votre indolence et votre négligence lui enfleront le courage et lui donneront l'audace une autre fois de faire le même traitement aux petits des autres oiseaux nos confédérés. Si cela arrive, vous devez vous attendre à une destruction totale de leurs espèces, à moins que dès à présent ils ne prennent la résolution de céder la place et d'aller s'établir ailleurs.

Les oiseaux, surpris et touchés de ce discours, allèrent en corps à la cour du griffon[1], roi de tous les oiseaux, qui leur accorda l'audience qu'ils lui firent demander. L'un d'eux prit la parole au nom de tous et exposa le sujet qui les avait obligés de venir : Si votre majesté, ajouta-t-il, a compassion des mauvais traitemens faits à ses sujets et si elle est dans la résolution de châtier ceux qui les ont offensés, nous la reconnaissons pour le souverain monarque des

[1] Dans l'original sanscrit, il s'agit ici du demi-dieu Garouda, roi de la race ailée et qui sert de monture à Vichnou. Dans le *Calila et Dimna* arabe, c'est l'oiseau merveilleux nommé *Anka* qui figure, et dans la version persane, ainsi que dans la version turque, il est remplacé par le *simorgh*, ou griffon.

oiseaux et pour le digne généralissime des armées du grand Salomon. Mais si vous aviez la dureté de négliger la vengeance des offensés et de refuser de détruire ceux contre qui ils ont un sujet de plainte si juste, nous vous déclarons avec douleur que nous serions contraints de vous dépouiller de la souveraine puissance et de la transmettre à un autre qui serait plus exact à en faire la fonction. Nous espérons que vous ferez attention à l'équité de notre remontrance et que vous ne nous réduirez pas à la dure nécessité de manquer au respect que nous vous devons.

Quoiqu'il y eût beaucoup de hardiesse dans cette harangue, le griffon néanmoins l'attribua au zèle des oiseaux plutôt qu'à un esprit de révolte et les écouta favorablement. Il ne se contenta pas de les assurer simplement de sa protection, il partit en même temps à leur tête et prit la route de la mer des Indes, dont il borda le rivage avec l'armée puissante et nombreuse des oiseaux, tous animés et bien résolus de faire leur devoir de leur bec et de leurs griffes.

A l'arrivée du griffon, le zéphyr, qui mettait les vagues en mouvement, en apprit la nouvelle à la mer, et la mer, qui ne connaissait pas moins la puissance et l'animosité des oiseaux que l'impuissance où elle était de soutenir la guerre qu'ils lui avaient déclarée, fit son accommodement et rendit les petits titavis, dont elle avait épargné la vie en les entraînant dans leur nid.

Si faibles que soient les ennemis, ajouta Demneh, vous voyez par là que jamais il ne faut les mépriser. L'aiguille, toute petite et déliée qu'elle est, perfectionne des ouvrages dont les piques, avec leur grandeur et leur grosseur, ne peuvent venir à bout. Les philosophes moraux assurent aussi que mille amis ne suffisent pas pour s'opposer à un seul ennemi. L'on dit de plus que ce n'est pas assez d'amis d'en avoir mille, et que c'est trop d'ennemis d'en avoir un seul.

— Afin de ne point passer pour un ingrat, dit Schoutourbeh en reprenant la parole, je ne commencerai pas les actes d'hostilités le premier. Mais si le lion m'attaque, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour défendre ma vie, afin que l'on connaisse que je ne suis pas un lâche et que je ne manque ni de cœur ni de courage.

Demneh, ravi de voir Schoutourbeh dans cette résolution, dit pour l'y fortifier : Lorsque vous verrez que le lion se lèvera de son séant, qu'il marquera la terre de ses ongles, qu'il la frappera de sa queue, qu'il reniflera, qu'il rugira et qu'il aura les yeux élevés et enflammés, sachez que cela s'adressera à vous et qu'il aura résolu votre mort. — Je vous suis très-obligé, repartit Schoutourbeh ; je ne feindrai pas, je vous assure, à la moindre de ces marques, et l'on ne me verra pas reculer en arrière : je donnerai d'abord sur lui.

Demneh laissa Schoutourbeh dans ce sentiment où il avait désiré de le voir, et après avoir pris congé de lui, il se retira avec joie et en riant en lui-même du bon acheminement de ses fourberies. De chez Schoutourbeh il alla rejoindre Kelileh. Celui-ci lui demanda : Eh bien ! comment vont vos affaires ? Où en êtes-vous avec Schoutourbeh ? — Je rends grâce au ciel de mon bonheur, répondit Demneh, tout va le mieux du monde, je me suis mis l'esprit dans une tranquillité entière et j'ai réussi avec toute la facilité imaginable. Par ces paroles, il fit connaître la disposition de son cœur et la joie intérieure dont il jouissait. Mais par la tempête qui s'éleva contre lui, le temps fit connaître la vérité de la maxime qui dit que ceux qui se réjouissent seraient heureux si leur joie était constante et si elle durait toujours.

Kelileh et Demneh ne poussèrent pas la conversation plus loin ; ils partirent ensemble pour aller faire leur cour, et Schoutourbeh arriva presque en même temps qu'eux. Selon la leçon de Demneh, du plus loin que le lion aperçut Schoutourbeh, il commença de prendre un air de gravité, d'armer ses yeux de colère et de répandre en même temps la frayeur autour de lui en aiguisant ses ongles et en grinçant des dents.

Schoutourbeh connut fort bien son malheur à toutes ces marques et il ne douta pas qu'il ne fût au dernier moment de sa vie. Il avança courageusement vers le lion, et après qu'ils se furent donnés de part et d'autre les signes dont Demneh les avait prévenus, il y eut un sanglant combat entre eux ; leur furie fut si grande qu'ils firent trembler tous les lieux des environs par leurs cris effroyables.

Pendant que tous les animaux étaient attentifs à ce spectacle, Kelileh avait tiré Demneh

à part et lui faisait de sanglans reproches sur ce qui se passait : Malheureux, lui dit-il, c'est donc vous qui êtes la cause de cette sanglante catastrophe ? Ne vous apercevez-vous point de la fin malheureuse qui vous attend ? — Quelle fin malheureuse apercevez-vous vous-même? repartit Demneh : je ne vois rien en ce qui se passe qui puisse m'affliger.

— Vous êtes l'auteur de cette affaire, reprit Kelileh, et en allumant ce feu, vous avez manifestement commis des fautes irréparables. Premièrement, sans qu'il y eût aucune nécessité, vous avez engagé votre bienfaiteur dans le danger où il est de perdre la vie ; en second lieu, vous manquez à la reconnaissance des obligations que vous lui avez en le jetant dans une infamie irréparable par une action de cette violence et indigne de lui que vous lui avez fait commettre ; en troisième lieu, vous êtes cause de la mort et de la perte de Schoutourbeh sans sujet ; en quatrième lieu, vous êtes vous-même son assassin et coupable de sa mort ; cinquièmement, vous donnez occasion à tous les sujets du roi d'avoir des soupçons très-désavantageux à sa majesté ; peut-être même qu'ils l'abandonneront tous, se retireront ailleurs et préféreront tout ce qu'un exil a de plus affreux aux suites fâcheuses qu'ils auront sujet de craindre ; en sixième lieu, vous faites périr le chef de l'armée de sa majesté et vous êtes responsable du désordre qui en naîtra. Vous faites voir vous-même enfin votre faiblesse et votre peu de courage par les moyens bas et indignes dont vous vous êtes servi pour arriver à votre but. Vous m'aviez fait entendre que la chose se passerait avec douceur et vous avez fait tout le contraire. Après cela, n'ai-je pas raison de vous demander si vous ne voyez pas la fin qui vous attend ? « La sédition dort, dit le proverbe, et Dieu maudit celui qui la réveille. » Mais cette menace n'a pas été capable de vous toucher. — Vous n'avez peut-être pas entendu dire, répliqua Demneh, qu'il faut employer la force où l'esprit ne fournit pas de moyens.

— Cette réponse, reprit Kelileh, ne justifie pas votre conduite. Il ne paraît pas que vous ayez employé tous les moyens dont votre esprit était capable, comme vous le prétendez : vous avez été droit à la violence comme au moyen le plus prompt pour ruiner d'abord toutes les lois de l'amitié. Vous n'ignorez pourtant pas que la prudence est au-dessus de la valeur et que le sage fait plus par ses paroles qu'il n'opérerait à la tête de l'armée la plus puissante et la plus invincible. J'ai toujours connu par vos belles entreprises que vous êtes enivré d'amour-propre ; je m'imaginais qu'à la fin vous reviendriez de cet égarement et de cet assoupissement épouvantable ; mais puisque vous y persistez, il est temps que je vous reproche votre insensibilité inouïe et que je vous mette devant les yeux quelques-unes de vos infamies : elles sont en trop grand nombre pour entreprendre de vous les représenter toutes, mais je puis vous en faire reconnaître quelques-unes plus clairement que le jour.

Demneh interrompit Kelileh en cet endroit. Je ne doute pas, dit-il, que je n'aie dit et fait un grand nombre de choses inutiles depuis que je suis au monde ; l'amitié demande que vous m'avertissiez de ce que vous en avez remarqué.

— Vos vices, reprit Kelileh, vos égaremens et vos méchancetés, comme je vous l'ai déjà dit, sont en si grand nombre qu'il serait difficile d'en faire un dénombrement exact. Un de vos plus grands défauts, c'est de croire que vous n'en avez pas et de dire toujours beaucoup plus que vous ne faites. L'endroit cependant par où un monarque reçoit le plus de dommage, c'est lorsque les actions de ses ministres ne répondent pas à leurs paroles. L'on est partagé en quatre classes différentes en ce qui regarde les paroles et les actions : les uns disent et ne font pas, et ce sont les calomniateurs et les méchans de profession ; d'autres ne disent rien et agissent puissamment, et c'est ce que pratiquent les honnêtes gens ; d'autres disent qu'ils agiront et agissent en effet dans le temps : ceux-ci ne sont pas si estimables que les précédens, mais au moins ils tiennent leur parole ; les derniers, enfin, ne disent ni n'agissent, et ce sont ceux qui n'ont ni courage ni élévation d'esprit. Pour vous, vous êtes de ceux qui disent qu'ils agiront et ne font rien de ce qu'ils avancent. Et pour ne rien déguiser, après avoir bien examiné votre conduite et toutes vos manières, je trouve non-seulement que vous dites beaucoup plus que vous ne faites, mais même que sous l'apparence d'une grande vertu vous cachez une infinité de défauts. Le lion, persuadé par vos discours pernicieux, a fait une entreprise dont l'exécution va mettre tout ce pays en désordre, troubler le repos de tous ses sujets et causer

leur perte. Tout cela ne se fera pas sans mille malédictions, qui tomberont sur votre tête, et par l'événement vous verrez que ceux qui ne font que du mal finissent malheureusement, et que rompre les branches de l'arbre c'est s'ôter à soi-même l'espérance d'en manger le fruit.

Pour se défendre et s'excuser sur tous les points: Le roi, dit Demneh, m'a choisi pour l'aider de mes conseils en qualité de visir et de ministre. J'ai suivi mon devoir et je lui ai insinué ce qu'il m'a paru qu'il pouvait faire de plus avantageux pour la conservation de sa personne.

— Allez, repartit Kelileh, vous mériteriez avec votre fausse éloquence que la terre s'ouvrît pour vous engloutir. Votre dessein était formé et votre intention était que le roi entrât dans vos sentimens et qu'il servît d'instrument à votre passion. Comment vouliez-vous que le roi fît une bonne action, pendant que votre conseil tendait à lui en faire faire une méchante? Ce que vous saviez était bien meilleur et vous ne deviez pas le lui cacher. Mais la science sans la pratique est comme la cire séparée du miel et comme un tronc d'arbre sec et pourri qui n'est bon qu'à être jeté au feu. La science doit être considérée comme un arbre, et la pratique comme le fruit qu'elle porte. Cinq choses, selon les philosophes, ne sont d'aucune utilité: la parole sans effet, les richesses sans économie, la science sans les bonnes mœurs, l'aumône faite sans intention et hors de propos et la vie sans santé. Un roi peut de lui-même être un monarque rempli de justice et éloigné de toute tyrannie; mais un visir malintentionné et d'un naturel déréglé n'est que trop capable d'empêcher que cette justice ne se fasse ressentir par les sujets et que jamais leurs maux ne puissent venir à la connaissance du prince en leur fermant les voies de lui en faire des remontrances. En cela, leur sort est semblable à celui d'un homme pressé de la soif qui s'approche d'une rivière, mais qui y aperçoit un crocodile dont la vue lui ôte la hardiesse de puiser de l'eau pour boire.

—De tout temps, dit encore Demneh pour sa défense, mon dessein a été d'arriver au bonheur d'avoir la faveur d'un prince, et je loue Dieu de ce que je suis venu à la fin de mon souhait par le poste que je tiens du roi. En y entrant, ma vue a été de servir comme je le devais celui qui m'a fait l'honneur de me recevoir en ses bonnes grâces, de lui être fidèle, d'être assidu à lui faire ma cour et de me rendre digne de sa protection, et je crois y avoir réussi.

—Là-dessus, dit Kelileh, les ministres les plus éclairés et les plus capables de remplir leur dignité s'appliquent sur toute chose à rendre la cour de leur souverain éclatante et nombreuse. Mais votre unique application est d'éloigner tout le monde d'auprès de la personne du roi et de faire un désert de sa cour, afin que vous soyez le seul qui approche de lui et que personne que vous n'ait la liberté de lui parler. Pour ne vous pas flatter, cette manière d'agir est la plus haute folie que l'on puisse imaginer; en effet, il n'est pas possible d'empêcher qu'un prince n'ait absolument communication avec personne. Craignez de vous abuser, il en est des princes comme des beautés: plus une beauté a d'amans, plus elle a de gloire. De même, plus la cour d'un prince est nombreuse et plus il y a de courtisans, plus le prince est estimé et considéré. Je vous le répète encore, cette passion déréglée de posséder le prince vous seul, à laquelle vous vous êtes abandonné, est une marque de l'excès de votre folie, et de cinq sortes de folies que les philosophes ont remarquées, la vôtre est de la première classe. C'est, disent-ils, être fou que d'établir son bonheur sur le malheur d'autrui; d'entreprendre de se faire aimer des dames par la rigueur et par des marques de haine plutôt que d'amour; de prétendre devenir savant au milieu du repos et des plaisirs; de chercher de l'amitié en négligeant les devoirs d'ami, et enfin, lorsqu'on est ami, de ne vouloir se soumettre à aucune des choses dont les amis peuvent avoir besoin. L'excès de bonté et d'amitié que j'ai pour vous fait que je vous dis tout ceci. Je sais fort bien néanmoins que mes remontrances ne feront pas d'impression sur votre esprit et que mes conseils ne sont pas capables de dissiper les ténèbres épaisses que l'insensibilité, la haine et l'envie forment autour de votre cœur. Mais de même que de l'eau, si claire qu'elle puisse être, n'est pas capable de blanchir du drap teint en noir, de même aussi rien n'est capable de faire changer un méchant naturel comme le vôtre. Quelque effort que je fasse pour vous faire rentrer en vous-même, il en est de moi comme de celui qui s'efforçait de persuader à un oiseau de ne pas

perdre sa peine à donner des conseils, et ne put gagner sur lui qu'il se tût, ce qui fut cause que l'oiseau trouva ce qu'il ne cherchait pas.

LES SINGES, L'OISEAU ET LE VOYAGEUR.

FABLE [1].

Une troupe de singes, à ce que l'on rapporte, faisaient leur demeure sur une montagne où ils trouvaient des vivres en abondance. Une nuit, à l'entrée de l'hiver, un aquilon terrible et extraordinaire vint troubler leur repos; il ne glaça pas seulement l'eau dont ils buvaient, il les saisit même d'un froid si cuisant que peu s'en fallut que leur âme ne demeurât gelée dans leur corps. Dans l'embarras où ils se trouvaient, le lendemain dès qu'il fut jour ils cherchèrent un abri contre le froid et contre la neige, qui commençait de tomber, et dans leur chemin par hasard ils rencontrèrent un morceau de cristal qui brillait; ils crurent que c'était un charbon de feu, ils amassèrent du bois à l'entour et se mirent à souffler pour le faire allumer et se chauffer. Un oiseau les vit dans cette occupation de dessus un arbre voisin : Mes amis, leur cria-t-il, à quoi vous amusez-vous ? Quittez votre dessein, ce que vous croyez être du feu n'en est pas : vous ne l'échaufferez jamais. Vous faites la même chose que si vous vouliez étendre du fer à sec et amollir une pierre naturellement dure. L'oiseau parla tant qu'il lui plut, les singes ne cessèrent pas de souffler.

Un voyageur qui passa par cet endroit-là s'arrêta pour être spectateur de cette scène et voulut persuader à l'oiseau que ses conseils étaient inutiles par la connaissance qu'il avait de l'indocilité et de l'opiniâtreté des singes : Écoute, lui dit-il, je te pardonne à ta simplicité, mais, crois-moi, épargne-toi la peine que tu te donnes, tes conseils sont inutiles et tu altères tes poumons mal à propos. Malgré tes discours, les singes ne cesseront pas leur entreprise, ne te tourmente donc pas davantage. Tu fais la même chose que si tu semais de la graine de coloquinte pour faire venir des cannes de sucre et que si tu voulais faire de la thériaque avec du sublimé.

L'oiseau obstiné laissa dire le voyageur. Comme il crut qu'il était trop éloigné et que les singes ne l'entendaient pas, de tendresse qu'il avait pour eux, il descendit de branche en branche pour leur parler de plus près et les tirer, s'il pouvait, de la peine où ils étaient. Les singes, qui virent qu'il approchait, allèrent au pied de l'arbre, et avant qu'il eût mis pied à terre ils lui séparèrent la tête d'avec le corps. Vous pouvez vous reconnaître en cette histoire, ajouta Kelileh. Pour moi, je perds mon temps inutilement en voulant vous mettre dans le bon chemin. Il n'y a pas espérance que vous vous corrigiez : je ne sais même si je ne m'attirerais pas quelque malheur en vous parlant si librement.

— Le soupçon que vous avez de moi, reprit Demneh, me fait injure. Je ne suis pas tellement plongé dans le vice qu'il ne me reste quelque sentiment d'honneur. Vous savez que l'on a toujours donné les conseils les plus désagréables en sûreté à ceux qui n'en sont pas entièrement dépourvus. Je vous supplie de croire que je suis encore de ce nombre. Usez-en envers moi comme vous en useriez envers eux et dites-moi toutes choses avec liberté, quand même je ne devrais pas en profiter.

— Je ne me lasse pas, repart Kelileh, de vous dire ce qui vous est avantageux. Mais quel fruit puis-je en espérer dans le temps que vos affaires sont dans un si mauvais état que vous avez vous-même creusé votre ruine par vos intrigues frauduleuses, et, ce qui est le plus étonnant, dans le temps que vous êtes dans les mêmes pensées sans vouloir en démordre? Vous vous repentirez un jour, vous vous affligerez et vous vous reprocherez à vous-même le mal que vous avez fait, mais ce sera inutilement. Ceux qui cabalent pour détruire les autres sans en prévoir les suites tombent dans l'ignominie et enfin dans une perte irréparable. C'est ce qui arriva à Tizousche, qui avait infiniment d'esprit, mais qui s'en servait à des ruses et à des fourberies, pendant que son compagnon de voyage, qui n'avait ni esprit ni finesse, acquit la gloire qu'il méritait par sa droiture et par l'uniformité de ses actions. L'histoire que je veux bien vous en dire devrait vous servir d'exemple.

[1] Cette fable, qui se retrouve dans l'original sanscrit du *Calila et Dimna*, y est précédée de plusieurs apologues ou contes qui n'ont point passé dans le recueil arabe et dont les principaux seront donnés dans la suite de cette collection. (Voyez pour cette fable-ci l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, dans le premier volume des mémoires de la Société asiatique de Londres, p. 169, et la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 150.)

LES DEUX VOYAGEURS.

FABLE [1].

Deux habitans d'une même ville firent société ensemble et se mirent à voyager dans l'intention de négocier de compagnie. Le premier, qui se nommait Tizousche, conformément à la signification de son nom, qui est persien, avait l'esprit fin, subtil et pénétrant, et le second, qui s'appelait Hazim, suivant la signification du sien, qui est arabe, l'avait simple, mais droit et ferme dans ses résolutions. Dans leur route, après avoir marché quelques journées, ils trouvèrent un sac plein de monnaie d'or, dont la somme était si considérable qu'il n'en fallait pas davantage pour faire la fortune de deux marchands aussi médiocres qu'ils l'étaient l'un et l'autre.

Sur cette bonne rencontre : Camarade, dit Tizousche à Hazim, une infinité de gens, après s'être bien donné de la peine pour y parvenir, n'ont pas fait une si grosse fortune que celle que nous venons de faire. Sans nous fatiguer davantage et sans aller plus loin, je suis d'avis que nous abandonnions le dessein de voyager, que nous nous contentions de la bonne fortune que nous venons de trouver et que nous retournions chez nous avec ce trésor. Il nous arrive le contraire de ceux qui se tuent le corps et l'âme pour devenir riches. Les richesses ne leur viennent qu'après avoir beaucoup souffert, et nous voilà riches dès le commencement de notre travail. Croyez-moi, ne passons pas outre, nous ferons beaucoup plus sagement de rebrousser chemin. Hazim consentit à ce que Tizousche voulut et ils retournèrent sur leurs pas. Lorsqu'ils furent environ à une journée de leur ville : Puisque notre voyage va finir, dit Hazim à Tizousche, et qu'il en sera de même de notre société, partageons ce trésor également entre nous deux, afin que nous jouissions chacun de notre portion et que nous en disposions comme bon nous semblera.

Tizousche songeait à tromper son compagnon : Cette proposition de partage, répondit-il, ne convient pas à la durée de notre société dont je m'étais flatté. Sans venir sitôt à cette extrémité, il me semble que nous ferions mieux de prendre chacun ce qui peut nous être nécessaire pour le présent, et de cacher le reste en quelque lieu de sûreté, pour le conserver et en prendre de même successivement de temps en temps, afin qu'il nous dure davantage.

Hazim, qui trouvait bon tout ce que l'on voulait, se laissa tromper par ce discours. Ils tirèrent du sac chacun une portion égale assez médiocre, et ils enterrèrent le reste au pied d'un arbre à une petite distance de la ville, où ils arrivèrent, et se retirèrent chacun chez soi.

Quelques jours après, Tizousche, sans en donner avis à Hazim, part de grand matin et va déterrer le trésor, qu'il emporte pour lui seul. Hazim n'eut pas le moindre soupçon de la fraude de Tizousche, et lorsqu'il eut achevé de dépenser selon ses besoins la somme qu'il avait eue en partage, il alla trouver Tizouche : Mon ami, lui dit-il, allons prendre chacun une autre portion, je n'ai plus rien de la première et j'ai grand besoin d'argent. Tizousche dissimula le vol qu'il avait fait : Que vous en ayez besoin, répondit-il, ou que vous n'en ayez pas besoin, cela n'importe ; allons, partons. Ils partirent ensemble sur-le-champ et se rendirent au pied de l'arbre. Ils fouillent, ils cherchent et ne trouvent rien après beaucoup de peine. Tizousche eut l'effronterie de prendre Hazim au collet : C'est toi, lui dit-il, qui as pris cet or, personne que toi ne savait qu'il fût caché en cet endroit. Hazim s'écria aussitôt qu'il ne savait ce que c'était et fit des efforts pour faire quitter prise à Tizousche, mais Tizousche le tint ferme et le mena par force devant le cadi, auquel il fit sa plainte et demanda justice.

Hazim nia le fait constamment, jura que c'était une pure calomnie et qu'il était innocent du vol dont il était accusé. Le cadi demanda des preuves à Tizousche : Seigneur, répondit-il, je n'ai pas d'autre témoin que l'arbre au pied duquel le trésor a été enterré. Quoiqu'il soit insensible et muet, la confiance que j'ai sur la justice de ma cause est si grande que j'espère néanmoins qu'il prendra la parole pour rendre témoignage de la vérité contre ce perfide et ce voleur, qui m'a privé de la part qui m'est due.

Le cadi, embarrassé par la hardiesse de l'accusateur, condescendit à prendre la peine d'aller entendre le témoignage qu'on lui proposait. Il donna ordre aux parties de se trouver

[1] Cette fable tire son origine du *Pantcha-tantra* sanscrit. (Voyez l'analyse de M. Wilson, p. 100, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 151, — et le *Livre des lumières*, p. 129.) On la retrouve encore dans le recueil de contes et de fables intitulé *Delices de Verboquet le généreux*, p. 18.

le lendemain au pied de l'arbre, où il se rendrait lui-même. Tizousche raconta l'affaire à son père et ne lui déguisa rien, pas même la vilaine action qu'il avait faite. La confiance que j'ai en vous, ajouta-t-il, m'a fait imaginer de prendre l'arbre pour témoin, et le bon succès en est fondé sur le courage et la hardiesse que vous aurez en cette rencontre. Pour peu que vous vouliez m'aider, non-seulement tout le trésor nous demeurera, nous aurons même la somme à laquelle Hazim sera condamné si nous gagnons notre cause, et avec cela nous vivrons à notre aise et nous n'aurons besoin de rien le reste de notre vie. Le père, au lieu de reprendre son fils d'une action si noire : Que faut-il, dit-il, que je fasse afin que la chose réussisse comme tu l'entends ?—Mon père, reprit le fils, l'arbre dont il s'agit est creux, deux personnes même peuvent aisément y demeurer sans être vues. Il faut que vous alliez vous cacher cette nuit, et que demain, lorsque le cadi se présentera devant l'arbre et qu'il le sommera de rendre le témoignage dont il s'agit, vous le rendiez dans les termes convenables, qui marquent que ce n'est pas moi, mais Hazim qui a enlevé ce trésor.

Quoique le père n'eût pas la conscience fort délicate, il eut néanmoins beaucoup de répugnance à condescendre à ce que son fils exigeait de lui : Mon fils, lui répliqua-t-il, abandonne ce dessein de fraude et de tromperie. Tu peux bien tromper la créature, mais crois-tu que tu tromperas de même le Créateur ? Je veux que tu imposes à notre cadi, mais avec quel front imposeras-tu au juge de tout l'univers ? Celui qui connaît tes cheveux un par un et la moindre petite veine de ton corps connaît aussi ton secret : les fraudes, les finesses et les fourberies retombent toujours sur leurs auteurs et les couvrent d'ignominie devant tout le monde. Prends garde qu'il ne t'arrive la même chose qu'à une certaine grenouille qui périt par les mêmes armes dont elle s'était servie pour faire périr un serpent son ennemi. Je veux te raconter cette fable, qui peut te servir d'exemple.

LA GRENOUILLE, LE CANCRE ET LE SERPENT.

FABLE [1].

Une grenouille, continua le père, avait choisi le lieu de sa retraite dans un endroit près duquel un serpent faisait aussi la sienne, de sorte qu'ils étaient voisins l'un de l'autre. Mais toutes les fois que la grenouille faisait des petits, le serpent s'était fait une habitude de les dérober l'un après l'autre, et cela causait à la grenouille une douleur inexprimable de se voir ainsi privée de la satisfaction de les élever. Elle fut un jour trouver un cancre, avec lequel elle avait lié une amitié étroite, pour lui demander conseil et le prier de lui enseigner quelque moyen qui la tirât hors de peine : Cher ami, lui dit-elle, je viens implorer votre secours, j'ai un ennemi terrible et fâcheux, qui m'impose une loi la plus dure que l'on puisse imaginer. De la manière dont je suis traitée, il n'est pas possible que je puisse rester dans le lieu où je fais ma résidence. D'un autre côté, j'ai de fortes raisons pour ne pas l'abandonner, parce qu'il est dans une prairie la plus agréable et la plus commode du monde pour vivre à mon aise, par le voisinage d'une fontaine très-pure et très-claire, dont les environs sont bordés de rosiers et accompagnés de tant d'autres agrémens que personne non plus que moi ne pourrait se résoudre d'abandonner un lieu comme celui-là, qui va de pair avec les jardins du paradis terrestre. Je le trouve enfin si fort à mon gré que je ne le quitterais pas pour un monde entier.

— J'ai compassion de votre douleur, dit le cancre à la grenouille. Ne vous chagrinez pas davantage ; si fier et si puissant que soit un ennemi, l'on a des moyens pour le terrasser. L'esprit est capable de bien des choses, il fait réussir les entreprises les plus difficiles, et l'on vient à bout de tout pour peu que l'on ait du génie.

La grenouille conçut de bonnes espérances de ce discours : Eh bien, demanda-t-elle, par quelle adresse croyez-vous que je puisse trouver du secours dans l'embarras où je suis ? A votre avis, que dois-je faire pour me délivrer d'un ennemi si cruel ?

— Un crocodile terrestre, répondit le can-

[1] Cette fable est indienne d'origine comme la précédente. (Voyez l'analyse de M. Wilson, p. 169.)

cre, qui demeure dans notre voisinage, en un endroit que je vous enseignerai, fait ses délices de vivre de serpens aussi bien que de poissons. Prenez un certain nombre de poissons, et, d'espace en espace, peu éloignés l'un de l'autre, disposez-les depuis le trou du crocodile jusqu'à celui du serpent : le crocodile mangera les poissons depuis le premier jusqu'au dernier et n'épargnera pas le serpent lorsqu'il sera arrivé à son trou. Par ce moyen il vous délivrera de lui et vous vengera de tous les maux qu'il vous a faits.

La grenouille apprit où était le trou du crocodile terrestre, exécuta le conseil du cancre et fit périr le serpent par cette adresse. Mais deux ou trois jours après, le crocodile, attiré par la bonne rencontre qu'il avait faite, sortit de son trou, et en suivant la même route qu'il avait tenue, il ne trouva ni poisson ni serpent ; par malheur pour la grenouille, il se détourna un peu de côté, la rencontra elle-même et la mangea avec ses petits. Mon fils, ajouta le père, tu comprends bien par là que la fin des fourbes est toujours malheureuse, que leur sort est de périr et que tu t'exposes toi-même à une perte infaillible.

— Mon père, répliqua le fils, ne m'en dites pas davantage, le danger n'est pas si grand que vous le faites. Il y va de mon honneur de ne pas reculer, nous n'avons presque rien à risquer et nous avons à faire un grand profit.

Le bon vieillard, qui ne voulait pas désobliger son fils, se laissa persuader de participer à son crime, et par son exemple il fit voir la vérité de la maxime qui dit, en s'adressant aux pères : « Vos enfans et vos richesses sont cause de votre perte. » Il abandonna donc tous les bons sentimens où il était d'abord, et après avoir donné son consentement à ce qu'il avait désapprouvé il partit pendant la nuit, et alla se cacher dans le creux de l'arbre.

Le lendemain au lever du soleil, le cadi, accompagné des principaux de la ville et suivi d'une grande multitude de peuple, curieux de voir le succès de cette affaire, se mit en chemin et arriva au rendez-vous. Il observa les formalités requises en rapportant en peu de mots l'affirmation de l'accusateur et le désaveu de l'accusé ; après quoi ayant sommé l'arbre de dire la vérité, aussitôt il entendit cette voix : « C'est Hazim qui a enlevé le trésor et frustré Tizousche de ce qui lui appartenait. »

Le cadi, qui ne s'attendait pas que l'arbre dût parler, parut d'abord étonné ; comme il s'aperçut néanmoins qu'il était creux, il se douta que c'était un homme caché qui avait parlé et fit voir que la sagesse découvre les secrets les plus cachés. Au lieu de prononcer le jugement que l'on attendait avec impatience, il ordonna que l'on apportât quantité de bois autour de l'arbre et que l'on y mît le feu. Le vieillard se laissa allumer, mais la flamme fut si violente qu'il poussa bientôt de grands cris en demandant quartier. Le cadi fit aussitôt écarter le bois allumé, et le vieillard, qu'on tira de sa niche à demi grillé, avoua la chose comme elle était et expira quelques momens après en présence de tout le monde. Le cadi, déclarant alors Hazim innocent, condamna Tizousche à lui rendre ce qui lui appartenait, se contentant d'une sentence si modérée, parce qu'il le crut suffisamment châtié par la mort de son père et par la honte et l'infamie qui lui restaient. Vous voyez, ajouta Kelileh, de quelle manière les fourberies sont suivies d'une fin très-malheureuse, et que le mal que l'on fait aux autres retombe ordinairement sur son auteur.

— Il vous est permis, répliqua Demneh, de donner les noms de fraude et de fourberie à ma sagesse et à ma bonne conduite. Après avoir poussé l'affaire par mon esprit au point où elle est, vous voyez cependant que je suis encore au même état et au même poste où j'étais, et il ne m'est rien arrivé de ces prédictions.

—Ce que vous me dites là, dit Kelileh en interrompant Demneh, fait bien voir votre peu de bons sens et que vous avez l'esprit borné plus qu'on ne peut le croire. Je vous le répète encore une fois, vous verrez en peu de temps l'avantage que vous aurez remporté de la tromperie que vous avez faite à votre roi et à votre bienfaiteur, et le malheur qui vous arrivera des calomnies et des impostures que vous avez avancées.

—Je ne sais pas le mal que vous y entendez, répliqua encore Demneh en retournant la chose comme en plaisanterie, mais je ne vois pas le grand dommage qu'il y a d'être un peu double. La rose n'est la reine des jardins que parce que ses feuilles sont à double face, c'est-à-dire également belles de l'un et de l'autre côté. Croyez-moi, il y a souvent de l'avantage à dire d'une manière et à penser d'une autre.

C'est un moyen assez sûr pour acquérir beaucoup de biens et de richesses.

—N'ayez pas la présomption de vous comparer à la rose, repartit Kelileh. Vous n'avez pas les perfections que vous vous imaginez. L'on a plus de raison de vous comparer à l'épine qui accompagne la rose, parce que vous n'êtes propre qu'à causer du mal.

—C'est assez me censurer, reprit Demneh. Le mal n'est pas si grand que vous le faites, et du moment que nous parlons, peut-être que le lion et Schoutourbeh se sont raccommodés et qu'ils sont meilleurs amis qu'ils n'étaient avant.

—Ce que vous me dites ne peut être, reprit brusquement Kelileh, et vous ne savez pas que trois choses demeurent en l'état où elles sont tant que trois choses n'arrivent pas, et qu'elles changent d'une manière à ne plus retourner à leur premier état dès que ces trois autres choses sont arrivées. Premièrement, l'eau douce d'une fontaine demeure toujours douce tant qu'elle ne rencontre pas la mer; s'est-elle une fois mêlée avec l'eau de la mer, elle perd sa douceur pour toujours. En second lieu, la paix subsiste entre les parens tout le temps qu'une méchante langue ne se mêle pas de mettre la division entre eux; dès qu'ils ont écouté de faux rapports, il ne faut plus espérer qu'ils s'aiment: ils s'évitent, ils se séparent et ne se rejoignent plus. En troisième lieu, la même chose arrive entre les amis : leur amitié est constante tout le temps qu'ils n'écoutent pas et qu'ils rejettent les rapports qu'on vient leur faire de l'un et de l'autre; mais lorsqu'un envieux est venu à bout de se faire écouter par l'un des deux, leur amitié se rompt et se change en une inimitié irréconciliable. Je suppose que Schoutourbeh puisse échapper des pattes du roi des animaux; après cela, croyez-vous en bonne foi que Schoutourbeh puisse jamais se fier aux caresses et aux honnêtetés du lion, et que jamais il rentre en aucun commerce avec lui? Il suffit qu'il y ait eu de l'inimitié entre eux une seule fois, la plaie leur en saignera longtemps au cœur à l'un et à l'autre. Souvenez-vous que l'on renoue une corde rompue, mais qu'il reste toujours un nœud qui joint les deux bouts.

Demneh, poussé à bout par la force des discours de Kelileh : Je vois bien, dit-il, que je n'ai pas eu tout à fait raison de faire ce que j'ai fait. Je vous demande si vous êtes d'avis que je fasse une retraite honnête en abandonnant la cour et que je passe le reste de mes jours hors de l'embarras du monde, sous l'asile de votre amitié et de votre bon plaisir.

—Dieu me garde, répondit Kelileh, de commettre la faute d'avoir désormais aucune part à votre amitié et que l'envie me prenne jamais d'avoir encore commerce avec vous. Dès ce moment, je regarde votre aspect avec frayeur et je sens que mon cœur me reproche la communication que j'ai avec vous. Une des choses que les sages recommandent le plus, c'est de ne jamais fréquenter les ignorans ni les méchans, et c'est une maxime qu'il ne faut pas négliger lorqu'on en connaît bien l'importance. Il est de la fréquentation des méchans comme d'élever et de nourrir un serpent, qui n'épargne pas son bienfaiteur. Mais de même que l'on sent bon en fréquentant les parfumeurs, de même aussi la fréquentation des savans et des honnêtes gens embaume l'âme par la participation des bonnes choses dont on profite en leur compagnie. Que l'on soit assis près d'un parfumeur ou que l'on touche seulement à ses habits, c'est assez pour en prendre une bonne odeur; mais l'on ne gagne que de la noirceur et de la vilainie près d'un forgeron et de sa forge. De plus, quelle fidélité, quelle constance et quelle union peut-on attendre de vous, qui avez abusé de la bonté et de la faveur du roi qui, par l'estime et la considération qu'il avait pour vous, vous avait élevé à un degré d'honneur et d'éclat au-dessus duquel vous n'aviez plus rien à espérer? Vous n'avez d'égard ni à la droiture ni à votre propre honneur, et ma conduite sera approuvée lorsque l'on saura que je m'éloigne d'un ami si peu digne de mon amitié. Ce n'est pas un crime de se séparer d'avec un ami. On fait sagement de se priver de le voir lorsque son amitié n'est pas réciproque et qu'il a des passions opposées. L'on tire de grands avantages de la fréquentation des bons, mais la communication des méchans apporte de grands dommages. Quand on est parfaitement bien avisé, l'on fréquente les hommes sages, savans, de bonne vie et de bonnes mœurs et droits en leurs paroles, et l'on s'éloigne de la compagnie des menteurs, des gens à cabale, des débauchés, des impies et de toutes sortes de gens perdus et vicieux. Si l'on ne trouve d'autre société à faire qu'avec eux, il vaut mieux demeurer chez

soi jusqu'à ce que l'on rencontre un ami pourvu des qualités que j'ai désignées. Mais l'on doit user de grandes précautions avant que de le recevoir. Tous ceux qui paraissent amis ne le sont pas, et souvent lorsque l'on croit en avoir rencontré un bon, il se trouve que l'on s'est trompé. Parmi plusieurs exemples, cela arriva à un jardinier de qui je vous raconterai l'histoire si vous voulez l'entendre.

LE JARDINIER ET L'OURSE.

FABLE[1].

Un bon paysan avait borné sa petite fortune et l'occupation de sa vie à la culture d'un jardin, tant pour son plaisir particulier que pour l'utilité et l'avantage qu'il tirait des fruits qui y croissaient en abondance et dans toute la perfection et bonté qu'il pouvait souhaiter. Il s'y était même attaché avec une passion si grande qu'il ne l'eût pas été davantage pour père, mère, femme et enfans.

Il y avait longtemps qu'il ne s'était éloigné de son jardin lorsqu'il sortit pour aller prendre le grand air. Dans la promenade qu'il fit, comme il était au pied d'une montagne d'où il repaissait ses yeux des beautés que la nature lui offrait, il aperçut une ourse qui s'éloignait de la montagne et des bois et venait vers lui par la plaine. Il ne s'effraya pas de la voir, il alla au contraire au-devant d'elle avec confiance et avec toutes les démonstrations qu'il put imaginer pour ne pas l'effaroucher et marquer au contraire qu'il cherchait à faire amitié avec elle. L'ourse, de son côté, qui vit quelque ressemblance de sa figure dans le jardinier, par son air sauvage et négligé, s'approcha de lui aux caresses qu'il lui faisait.

L'amitié faite entre eux, le jardinier reprit le chemin de son jardin, en attirant l'ourse par des signes qu'il lui faisait de temps en temps, afin qu'elle le suivît, comme elle le fit. En arrivant il la régala de fruits excellens, et cela acheva d'affermir l'amitié entre l'un et l'autre.

Depuis ce temps-là l'ourse n'abandonna plus le jardinier. Elle ne le quittait pas lors même qu'après avoir beaucoup travaillé il se reposait et s'endormait à l'ombre d'un arbre. Alors les soins qu'elle avait pour lui allaient si loin qu'elle se posait à sa tête et éloignait avec ses pattes les mouches qui s'approchaient pour l'incommoder au visage. Elle disait en elle-même qu'elle ne voulait pas que des mouches insolentes lui cachassent un seul moment la vue de ce qu'elle aimait. Un jour le jardinier s'endormit comme à son ordinaire, et l'ourse prit son poste et se mit à chasser les mouches selon sa coutume. Elle ne les avait pas plutôt chassées d'un côté qu'elles retournaient de l'autre avec importunité et toutes à la fois. Elle eut patience quelque temps; lassée enfin et poussée à bout par la peine que les mouches lui donnaient, elle imagina un moyen pour faire cesser leur jeu, qui fut de les écraser toutes ensemble. Elle prit une grosse pierre entre ses deux pattes et la lâcha avec force sur la tête du pauvre jardinier. Qu'arriva-t-il? La pierre ne fit pas de mal au mouches, mais le jardinier en eut la tête écrasée et demeura mort en la même situation et en la même place où il était. C'est à ce propos que l'on a dit qu'il vaut mieux avoir un ennemi qui ait de l'esprit qu'un ami ignorant et grossier. Tout ceci veut dire, ajouta Kelileh, que ce serait m'exposer à périr misérablement que d'être votre ami plus longtemps. L'amitié des insensés ressemble à une marmite vide qui noircit par dehors.

— Votre discours est trop outré, répliqua Demneh, et je ne suis pas insensé au point que vous l'avancez, pour ne pas distinguer ce qui peut causer du bien ou du mal à un ami.

— Je tombe d'accord, repartit Kelileh, que vous n'êtes pas absolument insensé à cette extrémité; mais il est certain que vous avez l'âme noire et de fort méchantes intentions. N'arriverait-il pas que vous rompriez avec moi à la première fantaisie qui vous viendrait en l'esprit et que vous viendriez ensuite me faire des excuses par mille détours extravagans, comme vous venez de faire au sujet du lion et de Schoutourbeh? Vous agissez enfin avec vos amis de même que ce marchand à qui un autre marchand qu'il avait trompé dit: « Dans une ville où une souris mange cent livres de fer, devez-vous vous étonner qu'un épervier emporte un petit enfant? »

[1] Cette fable ne se trouve point dans le *Calila et Dimna* arabe et dérive de la version persane intitulée *Anwar-i-Sohaili*. (Voyez le *Livre des lumières*, p. 135, — *l'Ours et l'amateur des jardins*, La Fontaine, liv. VIII, fab. 10.) — Elle dérive peut-être d'un incident d'un conte plus étendu qui fait partie du *Pantcha-tantra* sanscrit. Dans ce conte, un singe domestique appartenant au fils d'un roi veut chasser une abeille qui s'obstine à rester sur le front de son maître endormi, et n'y pouvant réussir, il prend une épée et coupe en deux à la fois l'abeille et la tête du prince. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 149.)

LES DEUX MARCHANDS.

FABLE [1].

Un marchand, ayant dessein d'entreprendre un voyage pour quelque négoce, pria un autre marchand de ses amis de lui garder cent livres de fer pour se ménager une ressource à son retour s'il lui arrivait d'être volé en chemin.

Le fer fut mis dans un magasin. Le marchand partit, fit son voyage comme il le souhaitait et revint chez lui sans accident.

Quelques jours après son arrivée il alla voir son ami et le pria de lui remettre le fer qu'il lui avait confié en partant. Celui-ci, qui l'avait vendu, se trouva fort embarrassé ; mais pour voiler, s'il lui était possible, son mauvais procédé, il eut recours à la ruse. Afin, dit-il au marchand, que votre fer fût en sûreté, je le mis, comme vous le savez, dans mon magasin ; mais jugez de mon étonnement lorsque, en y entrant par hasard, je ne vis plus votre fer, mais à sa place une souris qui achevait d'en ronger le dernier morceau. Si vous doutez de ce fait, venez avec moi vous en assurer, afin que, le voyant par vous-même, vous ne me soupçonniez pas de mensonge ni de mauvaise foi. Le marchand, se doutant de la fourberie, dissimula ce qu'il en pensait : Je n'ai pas de peine, lui dit-il, à croire ce que vous me dites : je sais que les souris sont extrêmement avides de fer et qu'elles l'avalent comme des confitures.

Le marchand dépositaire, entendant ce discours, s'applaudit en lui-même du succès de sa ruse et se rit de la crédulité grossière de son ami, qui lui parut abandonner si facilement la demande de son fer sur un prétexte aussi peu vraisemblable. J'ai, lui dit-il, beaucoup de chagrin de ce qui est arrivé ; mais pour vous en consoler, venez déjeuner avec moi. — Je vous rends grâce pour aujourd'hui, répondit le marchand ; une affaire de conséquence m'oblige malgré moi de refuser présentement l'offre que vous me faites, mais je l'accepte de bon cœur pour demain à la même heure. En disant cela, il prit congé de son dépositaire infidèle. En sortant, il aperçut à quelques pas de là un des enfans de ce dernier qui s'amusait à jouer ; cette circonstance lui parut favorable pour se venger : il le caresse et l'emmène chez lui sans être vu de personne.

Le lendemain matin le père, ne voyant point revenir son enfant, court, alarmé, chez le marchand, qui, voulant jouir de son embarras, feint d'en ignorer le sujet : Un de mes enfans, lui dit-il les larmes aux yeux, a disparu depuis hier ; je l'ai cherché vainement par toute la ville et on n'a pu m'en donner des nouvelles. Je viens vers vous, comme à ma dernière ressource, pour m'éclairer sur le sort de mon malheureux fils, si toutefois vous en êtes instruit.

— Hier, repartit le marchand, en me retirant de chez vous de la manière que vous savez, je vis un épervier qui s'enlevait dans l'air tenant un petit enfant dans son bec : c'est apparemment le fils que vous cherchez. — Cruel que vous êtes, reprit le père affligé, qui vous oblige à me tenir un pareil discours ? Pourquoi dire une chose non-seulement impossible, mais qui n'a aucune vraisemblance, et pourquoi vous déshonorer par un mensonge si manifeste ? N'est-ce pas se moquer de dire qu'un épervier, dont le corps pèse au plus une demi-livre, puisse enlever un enfant dans l'air ? — Je ne vois pas, répliqua le marchand en souriant, pourquoi un épervier ne pourrait pas enlever un petit enfant en l'air dans un pays où une souris ronge et avale cent livres de fer. Le dépositaire connut alors ce que cela voulait dire : Ne vous affligez pas, dit-il au marchand, la souris n'a pas mangé votre fer. — Si cela est, dit le marchand, l'épervier n'a pas emporté votre fils ; rendez-moi mon fer, je vous rendrai votre enfant.

Je vous ai rapporté cette histoire, dit encore Kelileh en finissant, afin de vous faire connaître que l'on ne peut attendre rien de bon d'un ami tel que vous, qui trompe son propre bienfaiteur. Vous ne pouvez nier que vous ne l'ayez fait ; après cela on ne peut espérer ni sincérité ni satisfaction de votre part. Il est temps que je rompe pour jamais avec vous et que je m'éloigne d'un naturel aussi pervers et aussi corrompu que le vôtre ; mon bonheur et mon repos dépendent de cette séparation et demandent que je cesse de vous voir.

Keliléh et Demneh étaient en cet endroit de leur conversation lorsque le lion, après un combat opiniâtre et de longue durée, acheva

[1] Cette fable dérive de l'original sanscrit du recueil attribué à Bidpaï. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 169 ; — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 156, — et le *Livre des lumières*, p. 137.) C'est d'après ce dernier ouvrage que La Fontaine a composé son charmant apologue du *Dépositaire infidèle* (liv. IX, fab. 1).

de terrasser et de massacrer Schoutourbeh, qui demeura étendu sur la terre teinte de son sang. Lorsque la colère du roi des animaux fut un peu apaisée et qu'il fut revenu de l'émotion causée par les efforts qu'il venait de faire, il demeura la tête baissée contre terre, abîmé dans ses pensées et dans les réflexions qu'il fit sur son emportement, dont il commençait à se repentir. Hélas! disait-il en lui-même, le pauvre Schoutourbeh, avec tant de belles qualités, de vertus et de perfections, n'est plus, et pour mon malheur je ne suis pas bien certain d'avoir eu raison de faire ce que je viens d'exécuter. Je ne sais si les rapports que l'on m'a faits sont véritables ou si l'on a voulu me tromper afin de le perdre. C'est moi cependant qui l'ai mis en l'état où le voilà, lui qui, de ma propre connaissance, m'avait toujours servi avec affection et fidélité. Est-ce ainsi que je devais reconnaître son amitié? voudra-t-on jamais me rendre service après le traitement que je viens de lui faire? Au milieu de ces regrets, ce qui l'affligeait davantage, c'est qu'il croyait voir l'ombre de Schoutourbeh lui reprocher sa barbarie en ces termes : Tu me traites présentement d'ami, mais jamais ami n'a tué son ami sans sujet. Donne-moi plutôt le nom d'ennemi, puisque tu m'as traité en ennemi. Ces reproches secrets le jetèrent dans une profonde mélancolie; il ne put plus dissimuler la tristesse qui l'accablait; des larmes mêlées de soupirs lui coulèrent des yeux, et ses rugissemens marquèrent aux animaux qui l'environnaient qu'il était véritablement fâché de l'excès qu'il venait de commettre.

Demneh, qui s'était approché comme les autres après l'entretien qu'il avait eu avec Kelileh, lui dit : Sire, je souhaite que la prospérité accompagne votre majesté en toutes choses et que ses ennemis soient humiliés. Oserais-je lui demander ce qui peut causer la tristesse qu'elle fait paraître? Elle ne peut cependant avoir un plus grand sujet de joie et de contentement que celui d'être victorieux d'un ennemi formidable qu'elle a terrassé et noyé dans son sang. Elle a vu lever le soleil avec l'espérance de le vaincre, et elle le voit vaincu au coucher du même astre.

— Je ne puis, répondit le lion, me ressouvenir de l'assiduité des services de Schoutourbeh, de son zèle, de son amitié, de son grand génie et de ses rares qualités qu'avec une douleur très-sensible de l'avoir perdu. Je reconnais qu'il était l'appui de mes armes et le défenseur de mes états; je perds en lui celui sur qui tous mes soins se reposaient et sur la vigilance de qui je vivais tranquille.

— Un aussi grand monarque que votre majesté, repartit Demneh, ne doit pas avoir de compassion pour un traître; elle doit au contraire rendre grâce au ciel de la victoire qu'elle vient de remporter sur lui, et ce jour doit être regardé comme le plus glorieux de la vie de votre majesté, du moins c'est ainsi qu'elle doit le considérer. Son bonheur, sa gloire, son repos et sa réputation dépendaient absolument d'une action aussi éclatante. Elle se serait fait tort à elle-même et elle aurait péché contre la bonne politique si elle eût usé de clémence dans une circonstance où il s'agissait d'une vie aussi précieuse que la vôtre. C'est un usage reçu de tout temps de ne donner d'autre prison à un ennemi dangereux que le tombeau. L'on coupe un doigt gangrené pour conserver le corps entier, et un ennemi tel que Schoutourbeh doit être banni pour toujours de l'esprit de votre majesté.

Ce discours apaisa le lion pour quelque temps; mais le ciel, vengeur de l'innocence opprimée, permit enfin que le perfide Demneh, dont les crimes furent dévoilés, subît la mort la plus violente, digne récompense de ses forfaits. C'est ainsi que le méchant trouve le châtiment de ses crimes à l'instant où il y pense le moins, de même que le scorpion se trouve écrasé sous les ruines de la maison où il fait sa retraite et où il met son venin en usage. C'est en vain que l'on peut espérer le bien lorsqu'on fait le mal. La coloquinte ne porte pas de raisins, et l'on ne doit pas s'attendre à recueillir du froment lorsque l'on sème de l'orge. Un sage dit : « Ne fais pas de mal; si tu en fais, tu en recevras avec le temps; au lieu que celui qui fait du bien le trouve en ce monde et en l'autre. »

CHAPITRE II[1].

DE LA FIN MALHEUREUSE D'UN MÉCHANT.

J'ai bien entendu, dit Dabschelim, l'histoire

[1] Ce chapitre tout entier est étranger à l'original sanscrit des fables de Bidpaï. Dans le *Calila et Dimna* arabe il ne renferme que trois fables; mais le traducteur persan, auteur de l'*Anwar-Sohaïli*, que l'auteur turc a suivi assez fidèlement, selon son habitude, a ajouté à l'original plusieurs apologues.

d'un flatteur qui par ses intrigues trompa son prince et fut cause qu'il maltraita ses ministres; mais contez-moi de quelle manière le lion découvrit les fourberies de Demneh et ce qui fut cause de la fin tragique de ce renard.

— Il ne faut pas, répondit le vieux bramine, que les rois ajoutent foi aux divers rapports qu'on leur fait, jusqu'à ce qu'ils aient reconnu s'ils partent d'amis ou d'ennemis : autrement ils éprouveront ce qui arriva à la cour du lion, et voici comment se passèrent les choses que vous voulez savoir. Peu de temps après que le lion eut tué le bœuf, il en fut fâché, comme j'ai déjà dit; les réflextions qu'il fit sur les bons services qu'il en avait reçus le plongèrent dans un si noir chagrin qu'il abandonna le soin de son état, et sa cour devint un lieu de désolation. Il parlait sans cesse des bonnes qualités de Schoutourbeh, et le bien qu'on lui en disait était le seul soulagement que sa douleur voulût recevoir. Une nuit qu'il s'entretenait des vertus de ce bœuf avec un léopard, le léopard lui dit : Sire, votre majesté s'afflige trop d'une chose à laquelle il est impossible de remédier, et qui s'attache à chercher ce qu'il ne peut trouver, non-seulement ne le trouve pas, mais encore perd ce qu'il a, ainsi qu'un renard perdit une peau pour avoir une poule dont il avait envie. Voyant le lion disposé à écouter cette fable, il la lui raconta.

LE RENARD, LE LOUP ET LA POULE.

FABLE [1].

Un renard cherchant de tout côté de quoi manger trouva un morceau de peau fraîche qu'une bête sauvage avait laissé tomber, en mangea une partie et prit le reste dans le dessein de le porter à sa tanière. En passant près d'un village, il aperçut des poules qui étaient grosses et grasses, qu'un garçon gardait à vue. Le renard eut tant d'envie de manger ces poules qu'il laissa la peau qu'il tenait pour en attraper quelqu'une. Dans le moment il vint un loup qui lui demanda ce qu'il regardait avec tant d'attention : Ce sont ces poules que vous voyez, répondit le renard, j'en voudrais bien prendre une. — Vous perdrez votre temps à les épier, lui dit le loup, elles sont gardées par un serviteur si vigilant qu'il est impossible de les aborder sans danger. Contentez-vous de votre morceau de peau, de peur d'avoir le même sort que cet âne qui, voulant chercher sa queue, perdit ses oreilles.

[1] Cette fable dérive de la version persane. (Voyez la traduction française abrégée de l'*Anwari-Sohaili* intitulée *Livre des lumières*, p. 114.)

L'ANE ET LE JARDINIER.

FABLE [1].

Un âne, continua le loup, avait perdu sa queue, ce qui l'affligeait beaucoup : en la cherchant de toutes parts, il passa à travers un pré et entra dans un jardin; mais le jardinier, l'ayant aperçu et s'imaginant qu'il voulait ravager son jardin, entra dans une furieuse colère, courut à l'âne et lui coupa les deux oreilles. Ainsi l'âne, qui se plaignait de n'avoir point de queue, eut encore plus de raison de s'affliger lorsqu'il se vit sans oreilles. Quiconque ne prend pas la raison pour guide s'égare et tombe dans les précipices.

Le renard, pressé par l'extrême désir de manger de ces poules, dit au loup: De quoi vous avisez-vous de me conter des fables? Je veux vous montrer que quiconque a du courage est capable de tout. En disant cela il s'avança vers les poules, laissant son morceau de peau. Le loup, voyant que sa remontrance ne servait à rien, s'en alla d'un autre côté. Cependant le renard s'approchait tout doucement des poules; mais le garçon qui les gardait l'ayant vu lui jeta un bâton si adroitement qu'il lui frappa le pied; le pauvre renard, craignant que le garçon ne lui jetât un second bâton, retourna sur ses pas au plus vite, résolu de se contenter de la peau qu'il avait méprisée; mais il ne la retrouva plus, un corbeau l'avait emportée, ce qui mit le renard au désespoir.

Vous voyez, sire, poursuivit le léopard, qu'il ne faut pas que votre majesté se désespère et abandonne la conduite de son royaume pour la perte d'un sujet. Le lion demeura quelque temps sans parler, après cela il répondit : Vous dites vrai, mais je voudrais venger la mort de Schoutourbeh s'il a été injustement accusé. — Ce n'est pas le moyen d'y parvenir que de se désespérer, répliqua le léopard; il faut examiner avec soin si les rapports qu'on

[1] *Livre des lumières*, p. 115.

vous a faits de lui sont véritables ou non. S'il était coupable, il a été justement puni, et s'il ne l'était pas, on doit punir l'accusateur. Alors le lion dit au léopard : Je veux que tu sois mon connétable en sa place ; fais tout ce que tu pourras pour découvrir la vérité.

Comme il était tard, le léopard prit congé du lion. En retournant à son logis, il passa près d'un petit bois où Kelileh et Demneh s'entretenaient ; il crut entendre qu'ils avaient ensemble quelques débats assez vifs. Comme il soupçonnait que Demneh était un méchant, il eut la curiosité de s'approcher pour les écouter. Kelileh lui reprochait en ce moment ses perfidies et tous les artifices dont il s'était servi pour perdre Schoutourbeh. Le léopard, instruit par ce qu'il venait d'entendre des trahisons de Demneh, ne jugea cependant pas à propos d'aller en instruire le roi des animaux ; il n'ignorait pas combien la vérité est difficile à annoncer aux rois, et craignait par cette raison que ce qu'il avait à dire n'étant pas bien reçu, il ne se couvrît de confusion. Il ne crut mieux faire dans cette circonstance délicate que d'aller trouver la mère du lion, à laquelle il conta tout ce qu'il venait d'entendre. Aussitôt elle courut voir son fils, à qui elle dit : Vous avez raison, mon fils, d'être affligé de la perte de Schoutourbeh : il est mort innocent. — Quelle preuve avez-vous de son innocence ? demanda le lion. — Je ne veux pas, répondit la mère, révéler un secret qui pourrait vous mettre en colère et nuire à celui qui me l'a confié, mais je vous prie d'écouter ce conte.

LE PRINCE ET SON ÉCUYER.

CONTE [1].

Un prince, étant à la chasse, dit à son écuyer : Il y a longtemps que j'ai envie de faire courir mon cheval contre le tien, pour voir lequel des deux est le meilleur. L'écuyer, pour obéir à son maître, poussa son cheval à toute bride et le roi le suivit. Quand ils furent éloignés de tous les grands qui les avaient accompagnés, le roi arrêta son cheval et lui dit : Je n'avais d'autre dessein, en t'amenant ici, que de te confier un secret, t'ayant reconnu pour le sujet le plus fidèle et le plus discret de ma cour. Je sais que le prince mon frère forme quelque attentat contre ma personne, c'est pourquoi je t'ai choisi pour le prévenir, mais sois discret. L'écuyer jura qu'il garderait le secret, et après cela ils rejoignirent la troupe, qui était en peine de sa majesté. L'écuyer, à la première occasion qu'il eut de parler au frère du roi, lui apprit le dessein qu'on avait de lui ôter la vie. Le jeune prince le remercia de lui avoir donné cet avis et lui promit de grandes récompenses ; mais peu de jours après le roi mourut, son frère lui succéda, et la première chose qu'il fit lorsqu'il fut sur le trône fut de faire mourir l'écuyer. Ce misérable lui reprocha le service qu'il lui avait rendu : Est-ce là, disait-il, la récompense que vous me promettiez ? — Oui, lui répondit le nouveau roi : quiconque révèle les secrets de son prince est digne de mort, et puisque tu as commis ce grand crime, tu dois mourir. Si tu as trahi un roi qui t'avait donné sa confiance et qui te chérissait plus que toute sa cour ensemble, puis-je me servir de toi ? L'écuyer eut beau alléguer des raisons pour se justifier, il ne fut point écouté et il ne put éviter la mort, parce qu'il n'avait pas su garder un secret.

Vous voyez par ce conte qu'il ne faut pas divulguer un secret. — Ma mère, lui dit le lion, sachez que celui qui vous a confié son secret veut bien qu'il soit divulgué, puisqu'il est le premier à le découvrir : car si lui-même ne l'a pu garder, comment veut-il qu'un autre le garde ? Si ce que vous me dites est vrai et que vous ne vouliez pas que j'en aie une entière connaissance, du moins ôtez-moi de peine. La mère, se voyant pressée, lui dit : Je veux vous présenter un criminel indigne de pardon, et quoique les sages disent qu'un roi doit avoir la clémence en recommandation, néanmoins il est de certains crimes qui ne peuvent mériter de pardon : c'est de Demneh, poursuivit-elle, que je parle, qui par ses faux rapports a causé la mort de Schoutourbeh. Ce qu'ayant dit, elle se retira, laissant le lion dans une profonde rêverie. A la fin il commanda à toute sa cour de s'assembler. Demneh en conçut un mauvais présage, et abordant l'un des favoris, il lui demanda s'il savait le sujet de cette assemblée. La mère du lion, qui entendit cette demande, lui répondit brusquement : C'est pour résoudre ta mort, car tes tromperies sont découvertes. — Madame, lui répondit Demneh

[1] *Livre des lumières*, p. 148.

sans s'émouvoir, ceux qui se rendent recommandables à la cour par leurs vertus ne manquent jamais d'ennemis et d'envieux. Ah! que les hommes agissent autrement que Dieu! il ne donne à chacun que ce qu'il mérite, et les hommes, au contraire, punissent souvent ceux qui sont dignes de récompense et chérissent ceux qu'ils devraient haïr. Que j'ai mal fait de quitter ma solitude pour consacrer ma vie au roi! Quiconque ne se contente pas de ce qu'il a et préfère le service des hommes à celui de Dieu s'en repent tôt ou tard, comme on peut le voir par ce conte.

L'ERMITE QUI QUITTA LES DÉSERTS POUR ALLER VIVRE A LA COUR.

CONTE [1].

Un ermite ayant renoncé aux plaisirs du monde menait dans une solitude une vie fort austère. Sa vertu fit dans le monde tant de bruit et en si peu de temps qu'un nombre infini de personnes l'allaient voir tous les jours, les uns par curiosité et les autres pour le consulter sur diverses choses. Le roi du pays, qui était très-dévot et qui aimait les gens de bien, n'eut pas plutôt appris qu'il y avait dans son royaume un personnage si vertueux qu'il monta à cheval pour l'aller visiter; il lui fit un beau présent et le pria de lui faire quelques exhortations dont il pût profiter. L'ermite, pour contenter le roi, lui dit : Sire, Dieu a deux habitations, l'une périssable, qui est le monde, et l'autre éternelle, qui est le paradis. Votre majesté, qui est généreuse, ne doit pas s'attacher aux biens de la terre, mais il faut qu'elle aspire aux trésors éternels, dont la moindre partie vaut mieux que toutes les principautés de l'univers. Essayez-donc, sire, de vous rendre possesseur de ces biens éternels. — Par quel moyen les peut-on acquérir? demanda le roi. — En assistant les pauvres, répondit l'ermite, et en secourant les misérables. Tous les rois qui veulent jouir de ce repos éternel doivent travailler à donner le repos temporel à leurs sujets.

Le roi fut si touché de ce discours qu'il résolut de s'entretenir tous les jours avec ce bon ermite. Un jour qu'ils étaient ensemble dans l'ermitage, ils virent venir une troupe de gens qui demandaient justice avec des cris effroyables. L'ermite les fit approcher, les interrogea, et ayant appris leurs différends, les mit tous d'accord sans peine. Le roi, admirant la conduite de cet ermite, le pria de se trouver quelquefois dans ses conseils, ce que l'ermite promit au roi, croyant pouvoir être utile aux pauvres : il se trouvait donc souvent dans les assemblées, et le roi s'arrêtait toujours à son opinion. Enfin il se rendit si nécessaire que rien ne se faisait dans le royaume sans son avis. Ainsi l'ermite, voyant que tout le monde lui faisait la cour, commença d'avoir bonne opinion de lui-même, il voulut tenir le rang de premier ministre. Pour cet effet il eut un bel équipage et une grosse suite : il oublia ses austérités et ses oraisons, et, se regardant comme un homme nécessaire à l'état, il avait grand soin de sa personne : il était mollement couché et ne mangeait que des mets délicats. Le roi, qui était d'ailleurs assez content de l'ermite, le laissait vivre à sa fantaisie et se reposait sur lui du soin des affaires de son royaume. Un jour un ermite ami de celui qui était à la cour étant venu voir son confrère, avec qui souvent il avait passé la nuit en oraison, fut fort étonné de le voir environné d'un grand nombre de domestiques. Néanmoins, prenant patience, il attendit que la nuit eût obligé tout le monde à se retirer; alors abordant l'ermite courtisan, il lui dit : O mon cher ami, en quel état est-ce que je vous vois! Quel changement! L'ermite courtisan voulut s'excuser, en disant qu'il était obligé d'avoir un si gros train. Mais son confrère, qui était un homme d'esprit et de jugement, s'écria : Ces causes sont dictées par les sens. Je vois bien que les hommes vous enchantent. Quel démon vous a détourné de nos prières? Pourquoi, oubliant les devoirs d'une vie retirée, préférez-vous le bruit au silence et le tumulte au repos? — Ne croyez pas, reprit l'ermite courtisan, que les affaires de la cour m'obligent de discontinuer mes pieux exercices. — Vous vous trompez, repartit l'ermite, de croire que vos prières puissent être exaucées en servant le monde comme elles l'étaient dans le temps que le service divin faisait toute votre occupation. Vous le connaîtrez quelque jour et vous vous en repentirez. Croyez-moi, brisez

[1] *Livre des lumières*, p. 152. — Ce conte et le suivant ont passé dans le recueil de La Fontaine. (Voyez la fable intitulée *le Berger et le roi* (liv. X, fab. 10.)

ces chaînes d'or qui vous attachent à la cour et retournez dans votre solitude : autrement vous éprouverez la cruelle destinée de cet aveugle qui méprisa le conseil de son ami. Je vais vous conter cette aventure.

L'AVEUGLE QUI VOYAGEAIT AVEC UN DE SES AMIS.

CONTE [1].

Il y avait deux hommes qui voyageaient ensemble, l'un desquels était aveugle. Un jour que la nuit les surprit dans la campagne, ils entrèrent dans un pré pour s'y reposer jusqu'au point du jour. Aussitôt qu'il parut, ils se levèrent, montèrent à cheval et continuèrent leur chemin. L'aveugle, au lieu de son fouet, avait ramassé un serpent transi de froid ; l'ayant entre les mains, il le trouva plus douillet que son fouet, ce qui le réjouit, s'imaginant qu'il avait gagné au change : c'est pourquoi il ne se mit pas en peine de ce qu'il avait perdu. Mais lorsque le soleil commença de paraître et par conséquent à éclairer les objets, son compagnon aperçut le serpent, et, faisant un grand cri, il dit à l'aveugle : O camarade, tu as pris un serpent au lieu de ton fouet : jette-le avant d'en recevoir de mortelles caresses. Cet aveugle d'esprit aussi bien que de corps, croyant que son ami ne parlait ainsi que parce qu'il avait envie d'avoir son fouet, lui répondit : Êtes-vous jaloux de ma bonne fortune ? J'ai perdu mon fouet, qui ne valait plus rien, et le bon Dieu m'en a fait trouver un tout neuf. Ne pensez pas, ajouta-t-il, que je sois si innocent que je ne sache distinguer un serpent d'avec un fouet. Son ami se mit à rire et lui dit : Camarade, je suis obligé par les lois de l'amitié et de l'humanité de t'avertir du péril où je te vois : si tu veux vivre, éloigne de toi ce serpent. L'aveugle, plus aigri que persuadé par ces paroles, repartit brusquement : Pourquoi me pressez-vous de jeter une chose que vous voulez ramasser ? Son compagnon, pour le désabuser, jura que ce n'était point là son dessein : Et je vous proteste, ajouta-t-il, que ce que vous tenez entre les mains est un serpent. Tous ces sermens furent inutiles, l'aveugle ne changea point d'opinion. Cependant le soleil s'élevait, et ses rayons ayant peu à peu échauffé le serpent, il s'entortilla autour de son bras et le mordit de manière qu'il lui donna la mort.

Cet exemple nous montre qu'il faut se défier de nos sens et qu'il est difficile de les tromper quand nous possédons une chose qui les flatte.

Ce discours sensé éveilla l'ermite courtisan du profond sommeil où il était ; il ouvrit les yeux sur les dangers qu'il courait à la cour, et regrettant le temps qu'il avait employé au service du monde, il passa la nuit à soupirer et à pleurer. Mais le jour étant venu, les nouveaux honneurs qu'on lui fit détruisirent ses remords ; il reprit le soin des affaires et devint injuste comme les gens du siècle. Un jour il condamna à mort une personne qui, suivant les lois et la coutume, ne méritait pas de mourir ; après l'exécution de l'arrêt, sa conscience lui en fit des reproches qui troublèrent son repos pendant quelque temps, et enfin les héritiers de la personne qu'il avait injustement condamnée obtinrent du roi la permission d'informer contre cet ermite, qu'il accusaient d'injustice. Le conseil, sur les informations, ordonna que l'ermite souffrirait les mêmes supplices qu'il avait fait souffrir au défunt. L'ermite employa inutilement son crédit et ses richesses pour se sauver la vie, l'arrêt du conseil fut exécuté.

J'avoue, dit Demneh, que, suivant cet exemple, je devrais être puni d'avoir quitté ma solitude pour venir servir le roi.

Le renard ayant cessé de parler en cet endroit, son éloquence fut admirée de toute la cour. Pour le lion, qui avait la tête baissée, il était agité de tant de pensées qu'il ne savait à quoi se résoudre ni que répondre à Demneh. Pendant qu'il était dans la situation que je viens de dire et que tous les courtisans gardaient le silence, un animal nommé Siahgousch, qui était un des plus fidèles serviteurs du lion, s'avança et parla dans ces termes au renard : Tous ces reproches que tu fais à ceux qui servent les rois ne tournent qu'à ta honte ; outre que ce n'est pas à toi à proposer cette question, apprends qu'une heure de service rendue à un roi juste vaux mieux qu'un siècle d'oraisons. Combien a-t-on vu de gens de mérite quitter leurs cellules pour aller à la cour, où, en servant les rois, ils soulagent les peuples et les garantissent des oppressions tyranniques ? L'exemple que vous allez entendre peut servir de preuve de ce que je dis.

[1] *Livre des lumières*, p. 156.

LE PEINTRE ET LA FEMME DU MARCHAND.

CONTE[1].

Un marchand de la ville de Cachemire avait une très-belle femme qui aimait un excellent peintre et en était aimée. Ces deux amans ne négligeaient aucunes occasions de se voir. Un jour elle dit à son amant : Quand vous voulez me parler, vous êtes obligé de contrefaire votre voix, de jeter une pierre, de siffler, de tousser ou cracher; je voudrais bien vous épargner toutes ces peines. Ne pourriez-vous pas trouver quelques inventions qui nous servent de signal? — Hé bien, répondit le peintre, je me déguiserai en femme, j'aurai deux voiles de deux couleurs différentes ; un par sa blancheur surpassera la beauté de l'étoile que l'on voit dans l'eau, et l'autre fera honte aux cheveux des Maures par la noirceur. Lorsque vous me verrez sortir avec ces voiles, vous saurez ce qu'ils signifieront. L'esclave du peintre, qui n'était pas moins amoureux de cette femme que son maître, ayant entendu faire cette proposition, en fut bien aise, car il espérait en profiter. Un jour que son maître était allé faire un portrait en ville, il prit le voile d'assignation, avec lequel il passa, sur la brune, devant le logis de la marchande, qui était à la fenêtre. Elle ne l'eut pas plutôt aperçu que, sans considérer ni le visage ni les manières de l'esclave, elle descendit et reçut ses caresses comme elle avait coutume de recevoir celles du peintre. L'esclave, après s'être contenté, s'en retourna promptement au logis et remit le voile où il l'avait pris. Le peintre étant de retour eut envie de voir sa maîtresse ; il prit son voile et y courut. Elle fut fort étonnée de revoir encore le voile : elle courut au-devant de son amant, et lui ayant demandé imprudemment la cause d'un si prompt retour, il se douta de la chose, ne dit mot, mais la quitta brusquement et alla trouver son esclave, à qui il fit payer bien cher le plaisir qu'il avait goûté ; puis faisant réflexion sur la facilité que sa maîtresse avait eue à satisfaire les désirs de son esclave, il rompit tout commerce avec elle. Or, si cette femme, emportée par sa passion, ne l'eût pas satisfaite si promptement avec cet esclave et qu'elle eût examiné la différence qu'il y avait entre lui et le peintre, elle n'aurait pas perdu un amant si passionné.

La mère du lion, remarquant que son fils écoutait avec plaisir Demneh, eut peur que ce fin renard n'arrêtât par son éloquence le cours de la justice. Il semble, dit-elle au lion, que Demneh vous paraisse innocent et que vous regardiez comme des calomniateurs ceux qui ont déposé contre lui. Je n'aurais jamais cru qu'un roi qui passe pour le plus juste des rois pût se laisser séduire par les belles paroles d'un criminel qui tâche d'éviter les rigueurs de la loi. En disant cela, elle se leva de colère et se retira dans son appartement. Le lion, pour plaire à sa mère, ou plutôt commençant à croire Demneh coupable, le fit mettre en prison. Quand tout le monde fut sorti de la chambre du roi, sa mère y entra et dit : Je ne sais comment ce bel esprit s'est laissé emporter à un semblable crime. — C'est l'envie, répondit le roi, qui lui a fait commettre cette lâcheté. L'envie, continua-t-il, est un vice qui tient l'esprit dans une inquiétude continuelle, et il y a même des envieux qui savent mauvais gré à ceux qui leur font du bien, comme vous le verrez par cet exemple.

LES TROIS ENVIEUX QUI TROUVÈRENT DE L'ARGENT.

CONTE[1].

Trois hommes voyageant ensemble, le plus curieux dit aux autres : Apprenez-moi, s'il vous plaît, pourquoi vous êtes sortis de vos maisons pour voyager. — J'ai quitté mon pays, répondit l'un, parce que je ne pouvais soutenir la vue de quelques personnes que je haïssais plus que la mort, et cela ne procède que d'une humeur jalouse qui ne saurait souffrir le bonheur d'autrui. — La même maladie, dit l'autre, me tourmente et me fait courir le monde. — Nous sommes donc tous trois, dit le plus vieux, possédés de la même passion. Or, ces hommes, étant de la même humeur, s'accordèrent d'abord assez bien ensemble. Un jour, en passant par une vallée, ils aperçurent une grosse somme d'argent que quelque voyageur avait laissée

[1] Ce conte ne dérive point de l'original sanscrit, non plus que les précédens, mais il est tiré du *Calila et Dimna* arabe. (Voyez la traduction anglaise de Windham Knatchbull, p. 165, — et le *Livre des lumières*, p. 167.) Il offre quelque analogie avec la première partie de la IIe Nouvelle de la IIIe Journée du *Décameron*, qu'on retrouve si agréablement versifiée dans le conte de La Fontaine intitulé *le Muletier*.

[1] Ce conte ne se trouve que dans la version persane. (*Livre des lumières*, p. 170.

tomber en cet endroit. Ils descendirent tous trois aussitôt de cheval et se dirent l'un à l'autre: Partageons cet argent et retournons à nos logis, où nous nous divertirons. Mais ils ne disaient cela que de bouche, car chacun d'eux, ne pouvant se résoudre de laisser à son compagnon le moindre profit, ne savait s'il devait passer outre sans toucher à cet argent afin que les autres en fissent de même. Ils demeurèrent dans ce lieu à rêver là-dessus pendant un jour et une nuit, sans boire ni manger, dans une extrême inquiétude. Deux jours après, le roi du pays, qui chassait avec toute sa cour, arriva dans la vallée; il s'approcha de ces trois hommes et leur demanda ce qu'il faisaient là avec cet argent qui était par terre. Se voyant surpris, ils ne purent s'empêcher de dire la vérité: Sire, répondirent-ils, nous sommes tous trois agités de la même passion, qui est l'envie; elle nous a fait quitter notre patrie et elle nous accompagne partout. Vous feriez une action charitable, ajoutèrent-ils, si vous pouviez nous guérir de cette passion. — Que chacun de vous, dit le roi, m'apprenne jusqu'à quel point il est envieux, afin que j'y remédie si je puis. — Mon envie, dit l'un, va jusque-là que je ne puis faire du bien à qui que ce soit. — Vous êtes un fort honnête homme en comparaison de moi, s'écria le second, car je ne saurais souffrir qu'une personne fasse du bien à une autre, loin d'en faire moi-même. Le troisième dit : Vous ne possédez pas tous deux l'envie dans un degré si éminent que moi, puisque non-seulement je ne puis obliger ni voir obliger personne, mais je ne puis même souffrir que l'on m'oblige. Le roi fut si étonné d'entendre ces discours qu'il ne savait que répondre. A la fin, après avoir longtemps rêvé, il leur dit : Vous ne méritez pas que je vous laisse cet argent; en même temps il le leur fit ôter et les condamna à des supplices qu'ils méritaient. Celui qui ne pouvait faire du bien fut envoyé dans les déserts nu-pieds et sans vivres. On coupa la tête à celui qui ne pouvait voir faire du bien, parce qu'il était indigne de vivre, puisqu'il n'aimait que le mal; et enfin, celui qui ne pouvait souffrir qu'on lui fît du bien, on le laissa vivre, sa passion étant son supplice, et on le mit dans l'endroit du royaume où il se faisait le plus d'actions charitables et de bienfaits, ce qui lui causa tant de dépit qu'il en mourut.

Voilà, continua le lion, ce que c'est que l'envie. — Il faudrait donc, dit sa mère, faire mourir Demneh au plus tôt, puisqu'il est atteint d'un vice si dangereux. — Je n'en suis pas bien assuré, repartit le lion, et je veux l'être avant de le condamner.

Après qu'on eut conduit Demneh en prison, Kelileh, touché de compassion, ne put oublier l'ancienne amitié qui avait été entre eux; il l'alla voir et lui tint ce discours : Je vous l'avais bien dit qu'il ne fallait pas exécuter votre entreprise ; ceux qui ont de l'esprit ne commencent jamais une affaire sans avoir mûrement considéré quelle en sera la fin : on ne doit pas planter un arbre sans savoir quel fruit il doit produire. Pendant que Kelileh et Demneh s'entretenaient, il y avait dans la prison un singe qu'ils ne voyaient pas et qui les écoutait pour s'en servir en temps et lieu.

Le lendemain de grand matin, la même compagnie du jour précédent se rassembla, et après que chacun eut pris sa place, la mère du lion parla en ces termes : On n'est pas moins coupable de différer le châtiment d'un criminel qu'en précipitant la condamnation d'un innocent, et lorsqu'un roi ne punit pas un méchant, il ne pèche pas moins que s'il en était le complice. Le lion, trouvant ce raisonnement judicieux, commanda de travailler au procès de Demneh. Alors le cadi se levant pria les assistans de dire leur opinion sur cette affaire, disant que cela produirait trois choses avantageuses : la première, que la vérité serait connue et la justice exercée; la seconde, que les méchans et les traîtres seraient punis selon la volonté de Dieu, et la troisième enfin, que la société serait purgée des fourbes qui par leurs artifices en troublent le repos. Personne ne sachant la vérité de cette affaire, toute l'assemblée n'osa rien dire, ce qui donna lieu à Demneh de parler plus hardiment. Sans cependant faire paraître sa joie, il dit: Sire, si j'avais commis le crime dont on m'accuse, je tirerais quelque avantage de ce silence général, mais je me sens si innocent que j'attends avec indifférence la fin de cette assemblée. Je dirai néanmoins en passant que personne ne voulant dire son sentiment sur cette affaire, c'est une marque certaine qu'on me croit innocent. Qu'on ne me blâme point de prendre la parole pour me justifier; je suis excusable en cela, puisqu'il est permis à chacun de se

défendre. Je conjure, poursuivit-il, toute cette illustre compagnie de dire en présence du roi tout ce qu'elle sait de moi, mais qu'elle prenne garde d'avancer une chose qui ne soit pas vraie, autrement il lui arriverait l'aventure du médecin ignorant que voici.

LE MÉDECIN IGNORANT.

CONTE[1].

Il y avait un homme sans science et sans expérience qui se disait médecin; il était cependant si ignorant qu'il confondait la colique avec l'hydropisie et ne savait seulement pas distinguer la rhubarbe d'avec le bezoart. Il ne visitait jamais deux fois un malade, car il le faisait mourir à la première. Il y avait au contraire dans la même province un autre médecin très-habile et qui avait une connaissance parfaite des simples, et par ce moyen guérissait les maladies les plus désespérées. Or, ce savant homme devint aveugle, et ne pouvant plus exercer son art, il se retira dans une solitude pour y vivre en repos. Le médecin ignorant n'eut pas plutôt appris la retraite d'un homme qu'il ne voyait pas sans envie, qu'il fit éclater partout son ignorance en voulant faire connaître son profond savoir. Un jour la fille du roi de son pays tomba malade : on eut recours au savant médecin, parce qu'outre qu'il avait déjà servi la cour, on était persuadé qu'il était plus habile que celui qui voulait tâcher de se mettre en vogue. Ce savant homme étant près du lit de la princesse et ayant appris le sujet de sa maladie, ordonna une pilule composée de certaines drogues qu'il nomma. On lui demanda où ces drogues pourraient se trouver; il répondit qu'il en avait vu autrefois dans le trésor, mais qu'étant aveugle il ne les pourrait distinguer, y ayant quantité de boîtes dans lesquelles elles étaient enfermées et qui étaient confondues avec beaucoup d'autres. Le médecin ignorant dit qu'il connaissait bien ces drogues et qu'il savait même la manière dont on s'en devait servir. Allez donc dans mon trésor, lui dit le roi, et prenez ce qu'il faut pour composer cette pilule. Il entra dans le trésor et se mit à chercher la boîte dans laquelle devaient être ces drogues; mais comme il y avait plusieurs boîtes semblables, il ne put distinguer les drogues qu'il fallait, ne les connaissant pas. Dans cet embarras il aima mieux prendre une boîte à tout hasard que d'avouer son insuffisance; mais il ignorait que ceux qui se mêlaient de ce qu'ils ne savaient pas s'en repentaient tôt ou tard, car il choisit justement une boîte dans laquelle il y avait un poison très-subtil, dont il composa cette pilule, qu'il fit prendre à la princesse, qui mourut sur-le-champ. Aussitôt le roi le fit arrêter et le condamna à mort.

Cet exemple, poursuivit Demneh, vous montre qu'il ne faut jamais dire ni faire une chose que l'on ne sait pas. — On voit à votre physionomie, interrompit un des assistans, que vous ne valez rien et que vous êtes un fourbe. Alors le cadi demanda à celui qui venait de parler quelle certitude il avait de ce qu'il avançait. Les physionomistes remarquent, répondit-il, que ceux qui ont les sourcils séparés, l'œil gauche chassieux et plus grand que l'œil droit, le nez tourné du côté gauche, et qui, faisant les hypocrites, ont toujours les yeux baissés en terre, sont ordinairement traîtres et flatteurs : c'est pourquoi Demneh, ayant tous ces signes, j'ai cru dire la vérité en disant qu'il ne valait rien. — Votre science n'est pas sûre, s'écria Demneh : c'est Dieu qui nous forme comme il lui plaît et nous donne telle physionomie que bon lui semble. Si ce que vous dites était vrai et que chacun portât écrit sur son visage tout ce qu'il a dans l'âme, et que par là on pût, sans se tromper, distinguer les bons d'avec les méchans, il ne serait pas nécessaire d'avoir des juges et des témoins pour terminer les différends qui naissent dans la vie civile. Il serait même injuste de faire jurer les uns et de donner la question aux autres pour en tirer la vérité, puisqu'on la verrait si clairement. D'ailleurs si les signes dont vous venez de parler imposaient une nécessité à ceux qui les ont, ne serait-ce pas une injustice de châtier les méchans, puisqu'ils ne sont pas libres dans leurs actions? Il faudrait donc conclure, suivant cette maxime, que si je suis cause de la mort de Schoutourbeh, ce qui n'est pas, je ne mérite pas de châtiment, puisque je ne suis pas maître de mes actions et que j'ai été forcé par les marques que je porte à inventer contre

[1] Ce conte est tiré du *Calila et Dimna* arabe (traduction anglaise, p. 175), et se trouve aussi dans la version persane intitulée *Anwari-Soheili*. (Voyez le *Livre des lumières*, p. 177.)

le bœuf les plus noires calomnies. Vous voyez donc par ce raisonnement que le vôtre n'est pas bon. Demneh ayant fermé la bouche à celui des assistans qui venait de parler, personne n'osa plus rien dire, ce qui obligea le cadi de le renvoyer encore une fois en prison.

Comme Demneh, en cet état, avait besoin de consolation, il voulut envoyer quelqu'un à Kelileh pour lui dire qu'il le priait de le venir voir; mais un renard qui se trouva là par hasard lui épargna cette peine en lui apprenant la mort de son ami, à qui la douleur de le voir dans une si méchante affaire avait ôté la vie. Cette nouvelle toucha si vivement Demneh que, ne se souciant plus de vivre, il parut inconsolable. Le renard essayait de lui remettre l'esprit, en lui disant que s'il avait perdu un ami si cher, il en avait trouvé en lui un autre qui ne lui serait pas moins fidèle. Demneh voyant qu'il n'avait plus personne en qui il pût avoir de la confiance et que ce renard lui offrait ses services de si bonne grâce, il les reçut. Je vous prie, lui dit-il, d'aller à la cour et de me rapporter fidèlement ce qu'on y dit de moi : c'est la première preuve d'amitié que je vous demande. — Très-volontiers, répondit le renard. Adieu, je vous laisse, je vais observer ce qui se passe à votre égard. En même temps il partit.

Le lendemain à la pointe du jour la mère du lion alla trouver son fils, à qui elle demanda ce qu'on avait fait de Demneh. Il est encore en prison, répondit le roi. — Vous avez bien de la peine à le condamner, reprit la mère : craignez qu'il ne vous échappe à la fin par son adresse. — Si vous voulez être présente, dit le roi, vous verrez ce qui se résoudra. Après avoir dit cela, il ordonna qu'on fît venir l'accusé, afin qu'on terminât son affaire. Cet ordre fut exécuté promptement, et le prisonnier étant en présence des juges qui étaient assemblés, le cadi se leva et fit la même demande que le jour précédent, c'est-à-dire qu'il pria encore les assistans de parler s'ils avaient quelques choses à déposer contre Demneh. Mais personne ne dit rien. Ce que remarquant le renard : Je vois bien, s'écria-t-il, que personne ne veut porter aucun faux témoignage, de peur de s'exposer au châtiment qu'éprouva le fauconnier pour avoir soutenu une fausseté.

LA FEMME VERTUEUSE ET SON ESCLAVE.

CONTE.[1]

Un fort honnête homme avait une femme aussi sage que belle. Il avait pour esclave un garçon fort vicieux; mais il ne pouvait se résoudre à le vendre, parce qu'il était bon fauconnier. Or, comme c'est la coutume du Levant de tenir les femmes cachées, suivant cette loi, cet esclave n'avait jamais vu sa maîtresse; mais un jour l'ayant aperçue par hasard, il en devint passionnément amoureux; il la fit solliciter par une confidente à satisfaire ses sales désirs; mais il perdait toutes ses peines, ayant affaire à une femme très-vertueuse. A la fin, désespérant de s'en faire aimer, son amour se changea en haine et il médita une sanglante vengeance. Pour cet effet, il alla acheter au marché deux perroquets, à l'un desquels il apprit à prononcer ces mots : « J'ai vu ma maîtresse couchée avec un de ses esclaves ; » et à l'autre : « Pour moi, je ne dis mot. » Peu de temps après, son maître ayant convié quelques-uns de ses amis à un festin et tout le monde étant à table, ces perroquets commencèrent à répéter leur leçon. Il faut savoir que l'esclave leur avait appris à dire ces paroles dans le langage de son pays, ce que le maître, la maîtresse ni les autres domestiques n'entendant pas, personne ne prenait garde à cela. Mais un des conviés, qui par hasard était du même pays que l'esclave, n'eut pas plutôt ouï les perroquets qu'il cessa de manger. Le maître, étonné, lui en demanda le sujet. N'entendez-vous pas, ce que disent ces oiseaux? — Non, dit le mari. — Ils disent, reprit-il, qu'un de vos esclaves, abusant de votre facilité, vous déshonore et est en intrigue avec votre femme. Ce pauvre homme fut tellement surpris d'entendre ces paroles qu'il demanda pardon à ses amis de les avoir amenés dans un lieu où il se commettait cette impureté. L'esclave alors, se servant de cette occasion pour aigrir davantage son maître, dit que cela était vrai et qu'il avait vu plus d'une fois sa maîtresse embrasser un de ses camarades sans en oser rien dire, ce qui mit cet homme dans une si grande fureur qu'il commanda que l'on fît mourir sa femme et

[1] Ce conte, de même que le précédent, a été emprunté au *Calila et Dimna* arabe par la version persane. Voyez la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 197. — Le *Livre des lumières*, p. 18[illegible].

cet esclave sur-le-champ. Elle dit à ceux qui venaient pour exécuter le commandement de son mari qu'elle était prête à souffrir le supplice qu'on lui destinait, mais qu'elle aurait souhaité que son mari l'eût écoutée auparavant, parce que si son innocence était reconnue, il se repentirait inutilement de l'avoir fait mourir. Cela ayant été rapporté à son mari, il la fit venir dans un petit cabinet et lui ordonna de se tenir derrière un voile afin qu'elle se justifiât si elle le pouvait : Car ces oiseaux, disait-il, ne sont pas raisonnables et on ne peut pas les accuser de supposition ni de corruption. Comment vous justifierez-vous donc ? — Vous êtes obligé, répondit la femme, de bien connaître la vérité avant de me condamner. Sachez de ces messieurs si ces oiseaux ont une suite de discours ou s'ils répètent toujours la même chose. S'ils ne disent que la même chose, c'est un artifice dont s'est servi votre esclave pour me mettre mal dans votre esprit, ne pouvant obtenir de moi les faveurs qu'il désirait. Cet homme, jugeant par ce discours que sa femme pouvait n'être point coupable, alla trouver les conviés, leur porta ces oiseaux et les supplia de voir si, pendant quelques jours, ces perroquets diraient la même chose, ce que les conviés firent. Ils trouvèrent en effet qu'ils ne savaient que la même leçon. Ils en avertirent le mari, qui connut l'innocence de sa femme et la malice de son esclave. Il le fit venir ; il parut aussitôt avec un faucon sur le poing. O méchant ! lui dit la femme, pourquoi m'avez-vous accusée d'un si lâche crime ? — Parce que vous l'avez commis, répondit-il insolemment. Il n'eut pas plutôt répondu cela que le faucon qui était sur son poing lui sauta au visage et lui creva les yeux. Voilà quel fut le fruit de son insolence et de sa calomnie.

Cet exemple, poursuivit Demneh, vous fait voir de quelle importance il est de ne porter jamais aucun faux témoignage, car cela tourne toujours à notre confusion. Après que le renard eut cessé de parler, le lion regarda sa mère et lui demanda son avis. Je vois bien, répondit-elle, que vous aimez ce méchant, qui ne causera que du désordre dans votre cour si vous n'y prenez garde. — Je vous supplie, répondit le lion, de me dire qui vous a si fort prévenue contre Demneh. — Il n'est que trop vrai, répondit la mère du lion, qu'il a commis le crime qu'on lui impute, mais je ne découvrirai point la personne qui m'a confié ce secret ; cependant je vais savoir s'il veut que je l'appelle à témoin, ce qu'elle fit sur-le-champ. Elle se retira chez elle et envoya quérir le léopard. Lorsqu'il fut arrivé, elle lui dit : Viens déclarer hardiment ce que tu sais de Demneh. — Quelque péril qu'il y ait, repartit le léopard, à rappeler à sa majesté l'injustice qu'il a commise en donnant la mort à Schoutourbeh, disposez de moi comme il vous plaira. La mère du lion le mena aussitôt devant le roi, à qui elle dit : Voici le témoin irréprochable que j'ai à produire contre Demneh. Alors le lion demanda, s'adressant au léopard, quelles preuves il avait de la perfidie de l'accusé. Sire, répondit le léopard, j'ai voulu quelque temps cacher cette vérité pour voir quelle raison il apporterait pour se justifier. Alors il fit un long récit de la conversation qu'il avait entendue entre Kelileh et Demneh. Cette déposition ayant été faite en présence de plusieurs animaux, elle ne tarda guère à être divulguée partout et à être confirmée par le singe dont j'ai parlé ci-dessus. On interrogea le criminel, qui ne sut que répondre, ce qui détermina enfin le lion à prononcer son arrêt. Il fut condamné à être enfermé entre quatre murailles, où on le laissa mourir de faim.

Ces chapitres doivent apprendre aux trompeurs et aux flatteurs qu'ils doivent se corriger. Je pense avoir assez fait voir qu'un méchant a presque toujours une fin malheureuse, outre qu'il se rend odieux dans la société. Celui qui plante des épines ne doit pas espérer de recueillir des roses.

CHAPITRE III[1].

COMMENT ON PEUT SE FAIRE DES AMIS ET QUEL AVANTAGE ON PEUT TIRER DE LEUR COMMERCE.

Vous venez, dit le roi, de me raconter l'histoire d'un fourbe qui, sous de fausses apparences d'amitié, a causé la mort d'un innocent ; je vous prie de me dire de quelle utilité sont les amis dans la vie civile. — Il faut, répondit le bramine, que votre majesté sache que les honnêtes gens n'estiment rien tant au monde qu'un véritable ami, parce que c'est un autre nous-même à qui nous communiquons

[1] Ce chapitre répond à la seconde section du *Pantcha tantra* sanscrit et au septième chapitre du *Calila et Dimna* arabe.

nos plus secrètes pensées et qui, en partageant notre joie, nous console quand nous sommes affligés : ajoutez à cela que sa compagnie nous fait beaucoup de plaisir. Quelques fables de Lokman[1] que je vais vous conter vous feront mieux comprendre quelles sont les douceurs d'une amitié réciproque.

LE CORBEAU, LE RAT, LE PIGEON, LA TORTUE ET LA GAZELLE.

FABLE[2].

Il y avait aux environs de Cachemire un lieu très-agréable, et comme il était rempli de gibier, on y voyait tous les jours des chasseurs. Un corbeau aperçut au pied d'un arbre, au haut duquel il avait son nid, un homme qui tenait un filet en sa main. Le corbeau eut peur, s'imaginant que c'était à lui que le chasseur en voulait; néanmoins il cessa de craindre lorsqu'il eut observé les mouvemens du personnage, lequel, après avoir tendu son filet à terre et répandu quelques grains pour attirer les oiseaux, alla se cacher derrière une haie. Il n'y fut pas plutôt qu'une troupe de pigeons affamés vint fondre sur les grains sans écouter leur chef, qui voulut les en empêcher en leur disant qu'il ne fallait pas si brusquement s'abandonner à ses passions. Ce sage chef, qui était un vieux pigeon nommé Montavala, les voyant si indociles, eut envie de s'éloigner d'eux; mais le destin, qui nous entraîne impérieusement, le contraignant de suivre la fortune des autres, il descendit à terre avec eux. Lorsqu'ils se virent tous sous le filet et sur le point de tomber entre les mains du chasseur, qui s'avançait pour les prendre : Hé bien! leur dit Montavala, me croirez-vous une autre fois? Je vois bien, continua-t-il (s'apercevant qu'ils se débarrassaient), que chacun de vous ne songe qu'à se sauver sans se soucier de ce que deviendra son compagnon : ce n'est pas là le procédé de vrais amis; il faut songer à se soulager les uns et les autres, et peut-être qu'une action si charitable nous sauvera tous. efforçons-nous donc tous ensemble de rompre le filet. Ils obéirent tous à Montavala et firent en même temps un si grand effort qu'ils arrachèrent le filet et l'enlevèrent en l'air. Le chasseur, fâché de perdre une si belle proie, suivit les pigeons dans l'espérance que la pesanteur du filet les lasserait.

Cependant le corbeau, voyant tout cela, dit en lui-même : Voilà une aventure bien singulière, j'en veux voir la fin. Pour cet effet il suivit de loin les pigeons. Montavala, remarquant que le chasseur paraissait résolu de ne les point abandonner : Ce méchant homme, dit-il à ses compagnons, ne cessera point de nous suivre qu'il ne nous ait perdus de vue; allons du côté des bois et des vieux châteaux afin que quelque muraille ou quelque forêt bien épaisse, en nous dérobant à ses yeux, l'oblige à se retirer. Effectivement cet expédient réussit : une forêt empêchant bientôt le chasseur de les voir, il retourna sur ses pas fort affligé. Pour le corbeau, il les suivait toujours et il n'avait pas peu de curiosité de savoir comment ils se dégageraient du filet qui les tenait liés, afin de se servir de ce secret en pareil cas.

Les pigeons ne voyant plus le chasseur à leurs trousses en eurent beaucoup de joie, mais ils ne savaient que faire pour briser leurs liens. Montavala, qui était fertile en inventions, en trouva une pour cela. Il faut, leur dit-il, nous adresser à quelque intime ami, qui, sans trahison, nous détache. Je connais, ajouta-t-il, un rat qui ne demeure pas loin d'ici; c'est un fidèle ami : il se nomme Zirac; il pourra ronger le filet et nous donner la liberté. Les pigeons, qui ne demandaient pas mieux, y consentirent. Ils arrivèrent bientôt auprès du trou du rat, qui sortit au bruit de leurs ailes. Il fut fort surpris de voir Montavala ainsi enveloppé dans un filet : O mon cher ami, lui dit-il, qui vous a mis en cet état? Montavala lui ayant conté toute l'aventure, Zirac commença d'abord à ronger le filet qui tenait Montavala; mais Montavala lui dit : Je te prie de dégager premièrement mes compagnons. Zirac, qui souffrait à le voir ainsi lié : Je te conjure encore une fois, s'écria Montavala, de mettre mes compagnons en liberté auparavant moi, car outre qu'étant leur chef, je suis obligé d'en avoir soin, je crains que la peine que tu prendras à me détacher ne t'empêche de rendre ce bon office aux autres, au lieu que l'ami-

[1] Voyez ci-dessus, p. 411.

[2] Cette fable principale, dans toutes les versions du *Calila et Dimna*, de même que dans l'original sanscrit, encadre tous les autres apologues. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 170, — et la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 182.)

La Fontaine en les élaguant a composé sur ce sujet sa jolie fable intitulée *le Corbeau, la gazelle, la tortue et le rat* (liv. XII, fab. 15), et qu'il avait tirée du *Livre des lumières* de David Sahid, p. [illegible]-133.

tié que tu a: pour moi t'excitera à les délivrer promptement pour venir rompre mes chaînes. Le rat, admirant ce raisonnement, loua la vertu de Montavala et se mit à briser les liens des pigeons, ce qui fut bientôt fait. Montavala, se voyant en liberté avec ses compagnons, prit congé de Zirac en lui faisant mille remercîmens. Dès qu'ils furent partis, le rat rentra dans son trou. Le corbeau, qui considérait tout cela, eut une extrême envie de faire connaissance avec Zirac; pour cet effet il s'approcha du trou et appela le rat par son nom. Zirac, effrayé de cette voix inconnue, demanda qui était là. Le corbeau répondit : C'est un corbeau qui a quelque chose d'important à te communiquer. — Quelle affaire, reprit le rat, pouvons-nous avoir ensemble, nous qui sommes ennemis? Alors le corbeau lui dit qu'il souhaitait d'être des amis d'un rat qu'il savait être un ami sincère. Je te prie, repartit Zirac, de chercher un animal dont l'amitié convienne mieux à la tienne; tu perds le temps à me vouloir persuader une amitié incompatible. — Ne vous arrêtez point à cette incompatibilité, dit le corbeau, et faites une action généreuse en ne refusant à personne le secours qu'il désire de vous. — Vous avez beau, répliqua Zirac, me parler de générosité, je connais trop vos finesses; en un mot nous sommes d'une espèce si différente que nous ne pouvons avoir de communications ensemble. L'exemple de la perdrix qui accorda trop légèrement son amitié à un faucon qui la lui demandait me rendra sage.

LA PERDRIX ET LE FAUCON.

FABLE [1].

Une perdrix, poursuivit Zirac, se promenait au pied d'une colline et chantait si agréablement qu'un faucon qui passait par là et qui l'entendit souhaita d'avoir son amitié. Personne ne peut vivre sans un ami, disait-il en lui-même, puisque les sages disent que ceux qui n'ont point d'amis sont dans une maladie continuelle. Il voulut donc s'approcher de la perdrix, mais elle ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle se sauva dans un trou, agitée d'une frayeur mortelle. Le faucon ne laissa pas de la suivre, et se présentant à l'entrée du trou : O ma chère perdrix, lui dit-il, j'ai eu jusqu'ici de l'indifférence pour vous, parce que je ne connaissais pas votre mérite, mais puisque mon bonheur me le fait connaître aujourd'hui, trouvez bon que je vous offre mon amitié et que je vous prie de m'accorder la vôtre. — Tyran, répondit la perdrix, laissez-moi vivre et ne vous efforcez pas inutilement d'accorder l'eau et le feu. — Aimable perdrix, répliqua le faucon, bannissez ces vaines craintes; soyez persuadée que je vous aime et que je veux avoir commerce avec vous. Si j'avais un autre dessein, je ne m'amuserais point à vous parler avec tant de douceur pour vous faire sortir de ce trou; j'ai de si bonnes serres que j'aurais déjà attrapé plus d'une douzaine de perdrix depuis le temps qu'il y a que je m'entretiens avec vous. Je suis sûr que vous serez bien aise d'être mon amie. Premièrement, aucun faucon ne vous fera du mal dès que vous serez sous ma protection. Secondement, étant dans mon nid, vous serez honorée de tout le monde, et enfin je vous donnerai ma femelle, qui vous tiendra compagnie. — Quand tout cela serait vrai, repartit la perdrix, je ne dois pas accepter la proposition que vous me faites, car vous étant le prince des oiseaux, et moi un faible animal, sitôt que je ferai quelque chose qui vous sera désagréable, vous ne manquerez pas de me tuer. — Non, non, dit le faucon, ayez l'esprit en repos là-dessus : on pardonne aisément une faute à un ami. Enfin le faucon témoigna tant d'amitié à la perdrix qu'elle ne put se défendre de sortir de son trou. Elle n'en fut pas plutôt dehors que le faucon se mit à l'embrasser tendrement; il la porta dans son nid, où, pendant deux ou trois jours, il ne songea qu'à la divertir. La perdrix, ravie de se voir tant caressée, voulut parler plus librement qu'elle n'avait fait encore, ce qui commença à déplaire au faucon; mais il dissimula. Un jour il tomba malade, ce qui l'empêcha d'aller à la chasse; la faim vint, et comme il n'avait pas de quoi la satisfaire, il devint chagrin. Sa mauvaise humeur alarma la perdrix, qui se tenait en un coin dans une contenance fort modeste, mais le faucon ne pouvant plus soutenir la faim qui le pressait, résolut de faire à la perdrix une querelle sans raison : Il n'est pas juste, lui dit-il brusquement, que vous soyez à l'ombre pendant que tout le monde est exposé à l'ardeur du soleil. La perdrix répondit

[1] Cette fable est tirée de la version persane. (Voyez le *Livre des lumières*, p. 200.)

en tremblant : Roi des oiseaux, il est déjà nuit, tout le monde est à l'ombre aussi bien que moi, et je ne sais de quel soleil vous voulez parler. — Insolente, répliqua le faucon, est-ce que je suis un menteur ou un insensé? En disant cela, il se jeta sur elle et la mangea.

N'espérez donc plus, poursuivit le rat, que, sur la foi de vos promesses, je me mette au hasard d'éprouver avec vous le même sort. — Rentrez en vous-même, répondit le corbeau, et songez que je ne puis faire un grand régal d'un petit corps comme le vôtre; mais je sais que votre amitié me peut être fort utile, ne me refusez donc pas cette grâce. — Les sages, reprit le rat, nous avertissent de prendre garde de nous laisser aller aux belles paroles de nos ennemis, comme ce cavalier dont voici l'histoire.

L'HOMME ET LA COULEUVRE.

FABLE[1].

Un homme monté sur un chameau passait par un bocage; il alla se reposer dans un endroit d'où une caravane venait de partir et où elle avait laissé du feu, dont quelques étincelles, poussées par le vent, enflammèrent un buisson dans lequel il y avait une couleuvre. Elle se trouva si promptement environnée de flammes qu'elle ne savait par où sortir. Elle aperçut en ce moment l'homme dont je viens de parler et elle le pria de lui sauver la vie. Comme il était naturellement pitoyable, il dit en lui-même : Il est vrai que ces animaux sont ennemis des hommes, mais aussi les bonnes actions sont très-estimables, et quiconque sème la graine des bonnes œuvres ne peut manquer de cueillir le fruit des bénédictions. Après avoir fait cette réflexion, il prit un sac qu'il avait, et l'ayant attaché au bout de sa lance, il le tendit à la couleuvre, qui se jeta aussitôt dedans. L'homme le retira et en fit sortir la couleuvre, lui disant qu'elle pouvait aller où bon lui semblerait, pourvu qu'elle ne nuisît plus aux hommes après en avoir reçu un si grand service. Mais la couleuvre répondit : Ne pensez pas que je veuille m'en aller de la sorte, je veux auparavant jeter ma rage sur vous et sur sur votre chameau. — Soyez juste, répliqua l'homme, et dites-moi s'il est permis de récompenser le bien par le mal. — Je ne ferai en cela, repartit la couleuvre, que ce que vous faites vous-même tous les jours, c'est-à-dire reconnaître une bonne action par une mauvaise et payer d'ingratitude un bienfait reçu. — Vous ne sauriez, reprit l'homme, prouver cette proposition, et si vous me montrez quelqu'un qui soit de votre opinion, je consentirai à tout ce que vous voudrez. — Hé bien, repartit la couleuvre, voyant une vache, proposons à cette vache notre question et nous verrons ce qu'elle répondra. L'homme y ayant consenti, ils s'approchèrent de la vache, à qui la couleuvre demanda comment il fallait reconnaître un bienfait. — Par son contraire, répondit la vache, selon la loi des hommes, et je sais cela par expérience. J'appartiens, ajouta-t-elle, à un paysan qui tire de moi mille profits; je lui donne tous les ans un veau, je fournis sa maison de lait, de beurre et de fromage, et à présent que je suis vieille et que je ne suis plus en état de lui faire du bien, il m'a mise dans ce pré pour m'engraisser, dans l'espérance de me faire couper la gorge un de ces jours par un boucher à qui il m'a déjà vendue. N'est-ce pas là récompenser le bien par le mal? La couleuvre prit la parole et dit à l'homme : Hé bien! ne vous ai-je pas voulu traiter selon vos coutumes? L'homme fut fort étonné et répondit : Ce n'est pas assez d'un témoin pour me convaincre, il en faut deux. — Je le veux, répliqua la couleuvre; adressons-nous à cet arbre qui est devant nous. L'arbre ayant appris le sujet de leur dispute leur dit : Parmi les hommes, les bienfaits ne sont récompensés que par des maux, et je suis un triste exemple de leur ingratitude. Je garantis les passans de l'ardeur du soleil : oubliant toutefois le plaisir que leur a fait mon ombrage, ils coupent mes branches, en font des bâtons et des manches de cognée, et, par une horrible barbarie, ils scient mon tronc pour en faire des ais. N'est-ce pas là mal reconnaître un bienfait reçu? La couleuvre alors regardant l'homme lui demanda s'il était satisfait. Il ne savait que répondre tant il était confus. Néanmoins, cherchant à se tirer d'af-

[1] Cette fable, étrangère au *Calila et Dimna* arabe, de même qu'à l'original sanscrit, ne se trouve que dans la version persane. (Voyez le *Livre des lumières*, p. 204.) C'est de ce dernier ouvrage que La Fontaine a tiré sa fable de *l'Homme et la couleuvre* (liv. X, fab. 2).

Un des apologues de la traduction du *Pantcha-tantra* par M. l'abbé Dubois, lequel est intitulé *le Brame, le crocodile, l'arbre, la vache et le renard* (p. 49-54), diffère peu pour le fond et même pour les détails de celui que l'on va lire.

faire, il dit à la couleuvre : Prenons encore pour juge le premier animal que nous rencontrerons; donne-moi cette satisfaction, je t'en prie, car tu sais que la vie est fort chère. Pendant qu'il parlait ainsi, il passa par là un renard que la couleuvre arrêta, le conjurant de mettre fin à leur différend. Le renard voulut savoir de quoi il s'agissait. J'ai rendu un grand service à la couleuvre, dit l'homme, et elle me veut persuader que pour récompense il faut me faire du mal. — Elle a raison, s'écria le renard, mais apprenez-moi quel bien elle a reçu de vous. L'homme lui raconta de quelle manière il l'avait retirée des flammes avec le petit sac qu'il lui montra. — Quoi! reprit le renard en riant, vous prétendez me faire accroire qu'une si grosse couleuvre est entrée dans un si petit sac? cela me paraît impossible, et si la couleuvre y veut rentrer pour me convaincre, j'aurai bientôt jugé votre affaire. — Très-volontiers, répondit la couleuvre, et en même temps elle entra dans le sac. Alors le renard dit à l'homme : Tu es maître de la vie de ton ennemi, sers-toi de cette occasion. L'homme aussitôt lia le sac et le frappa tant de fois contre une pierre qu'il assomma la couleuvre et finit par ce moyen la crainte qu'il avait de l'un et les disputes de l'autre.

Cette fable, poursuivit le rat, vous apprend qu'il ne faut pas se fier aux belles paroles de ses ennemis, de peur de tomber dans de pareils accidens. — Tu as raison, dit le corbeau, mais il faut aussi savoir bien distinguer les amis d'avec les ennemis. Je te jure que je ne m'éloignerai pas d'ici que tu ne m'aies accordé ton amitié. Zirac, voyant que le corbeau agissait franchement, lui dit : C'est un honneur pour moi de porter le titre de ton ami, et si j'ai si longtemps résisté à tes sollicitations, ce n'a été que pour t'éprouver et pour te faire voir que je ne manque pas d'esprit et d'adresse. En disant cela il sortit, mais il demeura à l'entrée du trou. Que ne sors-tu hardiment? lui dit le corbeau. Est-ce que tu n'es pas encore assuré de mon affection? — Ce n'est point cela, répondit le rat, mais je crains tes compagnons qui sont sur ces arbres. — Sois sans inquiétude là-dessus, répliqua le corbeau, ils te regarderont comme leur ami, car c'est une de nos coutumes que quand un d'entre nous lie une étroite amitié avec un animal d'une autre espèce, nous aimons tous cet animal. Le rat, sur la bonne foi de ces paroles, s'approcha du corbeau, qui lui fit force caresses, lui jurant une amitié inviolable et le priant d'aller demeurer avec lui chez une tortue de ses amies, dont il lui vanta le bon caractère. J'ai conçu tant d'inclination pour vous, dit le rat, que je vous suivrai partout désormais comme votre ombre. Aussi bien ce n'est pas ici ma propre demeure : je ne me suis réfugié ici que par un accident que je vous raconterais si je ne craignais de vous ennuyer. Le corbeau lui répondit : Mon cher ami, pouvez-vous avoir cette crainte et ne devez-vous pas être persuadé que je prends part à tout ce qui vous regarde? Mais la tortue, ajouta-t-il, dont l'amitié est une bonne acquisition que vous ne pouvez pas manquer de faire, sera bien aise d'entendre le récit de vos aventures. En même temps il prit le rat dans son bec et le porta chez la tortue, à laquelle il apprit ce qu'il avait vu faire à Zirac. Elle félicita le corbeau de s'être acquis un ami si parfait, et elle caressa le rat, qui, de son côté, savait trop bien vivre pour ne lui pas témoigner qu'il était extrêmement sensible à toutes les honnêtetés qu'elle lui faisait. Après beaucoup de complimens de part et d'autre, ils allèrent tous trois se promener au bord d'une fontaine. Ensuite ayant choisi un endroit fort écarté du grand chemin, le corbeau pressa Zirac de raconter ses aventures, ce qu'il fit de cette sorte :

AVENTURES DE ZIRAC.

Je suis né et je demeurais dans une ville des Indes nommée Marout; j'avais choisi un lieu où régnait le silence pour vivre sans inquiétude; j'y goûtais les douceurs d'une vie tranquille avec quelques rats de mon humeur. Il y avait en notre voisinage un moine qui se tenait dans son monastère pendant que son compagnon allait à la quête : il mangeait une partie de ce qu'il lui apportait et gardait l'autre pour son souper, mais il ne trouvait jamais son plat dans le même état qu'il l'avait laissé, car pendant qu'il était dans son jardin je me remplissais la panse et j'appelais mes compagnons, qui s'acquittaient aussi bien que moi de leur devoir

[1] Le fond de ces aventures est tiré de l'original sanscrit et se retrouve dans le *Calila et Dimna* arabe. Voyez la traduction anglaise, p. 201 et suiv., — et le *Livre des lumières*, p. 211. Zirac est une altération du nom sanscrit d'*Hiranyaka* que porte le rat dans le *Pantcha-tantra*.

Le moine, voyant sa pitance diminuée, pestait contre nous et cherchait dans ses livres quelque recette ou quelques machines pour nous prendre ; mais tout cela ne lui servit de rien, parce que j'étais toujours plus fin que lui. Un jour un de ses amis, qui venait de faire un long voyage, entra dans sa cellule pour le voir ; après qu'ils eurent dîné, ils se mirent à s'entretenir de voyages. Le moine demanda à son ami ce qu'il avait vu de plus rare et de plus curieux dans les pays étrangers. Le voyageur commença de lui raconter tout ce qu'il avait remarqué de plus beau ; mais pendant qu'il s'amusait à lui faire la description des endroits agréables par où il avait passé, le moine l'interrompait de temps en temps par le bruit qu'il faisait en frappant ses mains l'une contre l'autre et battant du pied contre terre pour nous chasser, parce qu'effectivement nous faisions souvent des sorties sur les provisions sans nous soucier de l'incivilité qu'il commettait. Le voyageur, trouvant à la fin mauvais que le moine ne l'écoutât pas, lui dit brusquement : Vous ne deviez pas me retenir ici pour vous moquer de moi. — Dieu me garde, répondit le moine tout surpris, de me moquer d'une personne de mérite. Je vous demande pardon de vous avoir interrompu ; mais il y a dans ce monastère une troupe de rats qui me mangeront jusqu'aux oreilles ; et il y en a un qui est si hardi qu'il me vient mordre le nez quand je suis au lit, et je ne sais que faire pour l'attraper. Le voyageur parut satisfait des excuses du moine et lui dit : Il y a quelque mystère en ceci, et cette aventure me fait souvenir d'une histoire que je vous conterai si vous voulez m'écouter avec attention.

LE MARI ET LA FEMME.

CONTE [1].

Un jour le mauvais temps, continua-t-il, m'obligea de m'arrêter dans un bourg où j'allai loger chez un de mes amis, qui me reçut fort honnêtement. Après le souper, il me fit monter pour me reposer dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une cloison de bois, d'où j'entendis malgré moi la conversation qu'il eut avec sa femme : Je veux, lui dit-il, convier demain les principaux de ce bourg pour donner quelque divertissement à mon ami, qui m'a fait l'honneur de me venir voir. — Vous n'avez pas de quoi entretenir votre famille, lui répondit sa femme, et vous parlez de faire beaucoup de dépense : pensez plutôt à ménager un peu de bien à vos enfans, et non pas à faire des festins. — La providence de Dieu est grande, reprit le mari, et il ne faut pas songer au lendemain de peur qu'il ne nous arrive ce qui arriva au loup. Je vais te faire le récit de cette aventure.

LE CHASSEUR ET LE LOUP.

FABLE [1].

Un chasseur, revenant un jour de la chasse avec un daim qu'il avoit pris, aperçut un sanglier qui sortait d'un bois et qui venait droit à lui : Bon, dit le chasseur, cette bête augmentera ma provision. Il banda son arc aussitôt et décocha sa flèche si adroitement qu'il blessa le sanglier à mort. Cet animal, se sentant blessé, vint avec tant de furie contre le chasseur qu'il lui fendit le ventre avec ses défenses, de manière qu'ils tombèrent tous deux morts sur la place.

Dans ce moment passe en cet endroit un loup affamé, qui voyant tant de viandes par terre en eut grande joie : Il ne faut pas, dit-il en lui-même, prodiguer tant de biens ; mais je dois, ménageant cette bonne fortune, conserver toutes ces provisions. Néanmoins comme il avait faim, il en voulut manger quelque chose. Il commença par la corde de l'arc, qui était de boyau ; mais il n'eut pas plutôt coupé la corde que l'arc, qui étoit bien bandé, lui donna un si grand coup contre l'estomac qu'il le jeta raide sur les autres corps.

Cette fable, dit le mari, fait voir qu'il ne faut point être avare. — Puisque cela est ainsi, lui dit sa femme, invitez à dîner demain qui bon vous semblera.

Le lendemain comme elle apprêtait à dîner, et qu'elle faisait une sauce avec du miel qu'elle

[1] Ce conte dérive de l'original sanscrit. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 172, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 202, — et le *Livre des lumières*, p. 214.)

[1] Cette fable est tirée de l'original sanscrit, d'où elle a passé dans les diverses traductions du *Calila et Dimna*. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 172, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 203, — et le *Livre des lumières*, p. 216.) C'est de ce dernier ouvrage que La Fontaine a tiré sa fable du *Loup et du chasseur* (liv. VIII, fab. 27). Le même apologue se trouve encore dans l'*Hitopadésa*. (Voyez la traduction de Wilkins, p. 66.)

avait acheté, elle vit tomber dans le pot au miel un rat qui lui fit mal au cœur. Ne voulant plus se servir de ce miel, elle le porta au marché et prit des pois en échange. Je me trouvai par hasard près d'elle et lui demendai pourquoi elle faisait un marché si désavantageux et donnait le miel au prix des pois. — C'est qu'il vaut moins que les pois, me répondit-elle tout bas. Je ne doutai plus après cela qu'il n'y eût quelque mystère là-dessous. Il en est de même de ce rat, il ne serait pas si hardi s'il n'avait une raison de l'être que nous ne savons pas. Pour moi, je crois qu'il y a quelque argent caché dans son trou. Le moine n'eut pas plutôt entendu parler d'argent qu'il prit une cognée et fit si bien qu'en perçant la muraille, il découvrit mon trésor, qui était une somme de mille deniers d'or que j'avais amassés avec peine. Je les comptais tous les jours, je prenais plaisir à les manier et à me rouler dessus, faisant en cela consister tout mon bonheur. Hé bien! dit le voyageur au moine, n'avais-je pas raison d'attribuer l'insolence de ces rats à une cause que nous ignorions?

Je vous laisse à penser du désespoir dont je fus saisi quand je vis ma demeure ravagée de la sorte; je résolus de changer de logis, mais tous mes compagnons me quittèrent et me firent bien éprouver la vérité de ce proverbe: « Quiconque n'a point d'argent n'a point d'amis. » D'ailleurs les amis d'aujourd'hui ne nous aiment qu'autant que notre amitié leur est avantageuse. Un jour on demandait à un homme qui était riche et qui avait beaucoup d'esprit combien il avait d'amis : Pour des amis de ce siècle, répondit-il, j'en ai autant que d'écus; mais pour des amis véritables, il faut attendre que je sois dans la misère, car c'est alors qu'on les connaît.

Pendant que je faisais des réflexions sur l'accident qui m'était arrivé, je vis passer un rat, je l'appelai et lui demandai pourquoi il me fuyait comme les autres : Penses-tu, me répondit-il, que nous soyons assez fous de t'aller servir pour rien? Lorsque tu étais riche, nous étions tes serviteurs; mais à présent que tu es pauvre, nous ne voulons point nous associer à ta pauvreté, parce que les plus misérables de ce monde sont ceux qui n'ont rien. — Tu ne dois pas tant mépriser les pauvres, lui dis-je, puisqu'ils sont chéris de Dieu. — Il est vrai, répondit-il, mais ce ne sont pas les pauvres qui sont faits comme toi. Dieu aime ceux qui ont quitté le monde, mais non pas ceux que le monde a quittés. Je ne sus que répondre à ces paroles. Je demeurai pourtant encore chez le moine pour voir ce qu'il ferait de l'argent qu'il m'avait ôté; je remarquai qu'il en donna la moitié à son ami et que chacun mettait sa part sous son chevet. J'eus envie de leur aller enlever cet argent: pour cet effet je m'approchai doucement du lit du moine; mais son ami, qui observait toutes mes actions sans que je m'en aperçusse, me jeta un rouleau si rudement qu'il pensa me rompre le pied, ce qui m'obligea de gagner promptement mon trou non sans beaucoup de peine. Une heure après j'en sortis pour la seconde fois, croyant le voyageur endormi, mais il faisait trop bien la sentinelle, parce qu'il craignait de perdre sa bonne fortune. De mon côté je ne perdis point courage; j'avançai, et j'étais déjà près du chevet du moine lorsque ma témérité pensa me coûter la vie. Le voyageur me donna un second coup sur la tête si adroitement que me sentant étourdi, je ne pouvais presque retrouver l'entrée de mon trou. Cependant le voyageur me jeta pour la troisième fois un bâton; mais comme il ne m'attrapa point, j'eus le loisir de gagner mon asile, où je ne fus pas plutôt que je protestai de ne plus poursuivre une chose qui m'avait coûté tant de peine et d'inquiétude. Ensuite de cette résolution, je sortis du monastère et me retirai dans l'endroit où vous m'avez vu avec le pigeon. La tortue fut bien aise d'avoir appris les aventures du rat; elle lui dit en le caressant: Vous avez bien fait d'abandonner le monde et ses intrigues, puisqu'on n'y saurait trouver une parfaite satisfaction. Tous ceux que l'avarice et l'ambition agitent se procurent la mort comme le chat dont vous ne serez pas fâché d'entendre l'histoire.

LE CHAT GOURMAND.

FABLE [1].

Un homme nourrissait chez lui un chat fort frugalement; mais le chat, qui était gourmand, ne se contentant pas de son ordinaire, furetait de tous côtés pour attraper quelque bon morceau. Passant un jour au pied d'un colombier, il y vit de petits pigeons qui n'avaient presque point de plumes encore. L'extrême envie qu'il

[1] Cette fable est empruntée à la version persane *Livre des lumières*, p. 222).

avait de tâter d'une viande si délicate lui faisait venir l'eau à la bouche. Il monta au colombier sans regarder si le maître y était ; il se préparait à satisfaire ses désirs, mais le maître ne vit pas plutôt le chat entré qu'il ferma la porte et les endroits par où il pourrait sortir ; enfin il fit si bien qu'il l'attrapa et le pendit dans un coin du colombier. Le hasard conduisit le maître du chat de ce côté, et quand il vit son chat pendu : Ah ! malheureux gourmand, lui dit-il, si tu te fusses contenté de ton petit ordinaire, tu ne serais pas maintenant en cet état ! Voilà comme les gens insatiables causent leur propre mort. Outre cela les biens de ce monde n'ont point de constance. Les sages disent qu'il y a six choses dont il ne faut point espérer de fidélité : 1° d'une nuée, car elle se dissipe en un instant ; 2° d'une feinte amitié, parce qu'elle passe comme un éclair ; 3° de l'amour d'une femme, parce qu'elle change pour une bagatelle ; 4° de la beauté, car la moindre injure du temps, une disgrâce ou une maladie la détruit ; 5° des fausses louanges, car ce n'est que de la fumée ; 6° des biens de ce monde, puisque tout finit tôt ou tard.

— Les gens d'esprit, continua le rat, ne s'attachent jamais à la recherche de toutes ces choses vaines ; il n'y a que l'acquisition d'un véritable ami qui les puisse tenter. Le corbeau, prenant la parole, dit : Il est vrai qu'il n'est rien de comparable à une amitié parfaite et réciproque ; je prétends vous le prouver par le récit de cette histoire.

LES DEUX AMIS.

CONTE[1].

Un homme entendit frapper à sa porte à une heure indue, il demanda qui c'était ; et quand il sut que c'était un de ses meilleurs amis, il se leva et s'habilla ; ensuite commandant à une jeune esclave fort jolie d'allumer de la chandelle et de le suivre, il l'alla trouver. Cher ami, lui dit-il en l'abordant, je ne puis vous voir ici si tard sans m'imaginer que vous venez pour m'emprunter de l'argent ou pour me prier de vous servir de second, ou enfin pour chercher une compagnie qui vous divertisse. J'ai pourvu à ces trois choses, poursuivit-il : si vous avez besoin d'argent, voilà ma bourse ; si vous avez des ennemis, je vous offre mon bras et mon épée ; et si c'est l'amour qui vous met en campagne, voilà une esclave qui est assez agréable pour vous donner la satisfaction que vous désirez ; en un mot tout ce qui dépend de moi est à votre service. — Je ne souhaite rien moins que tout cela, répondit son ami : je venais seulement voir l'état de votre santé, parce que je craignais que le mauvais songe que je viens de faire ne fût véritable.

Pendant que le corbeau racontait cette fable, ils virent de loin une gazelle ou chevreuil de montagne qui venait à eux avec une vitesse incroyable ; ils crurent qu'elle était poursuivie, c'est pourquoi ils se séparèrent : la tortue se glissa dans l'eau, le rat se fourra dans un trou et le corbeau se cacha parmi les branches d'un arbre fort élevé. La gazelle s'arrêta tout court au bord de la fontaine ; et le corbeau, qui regardait de tous côtés, n'apercevant personne, appela la tortue, qui parut d'abord sur l'eau. Comme la gazelle semblait n'oser boire, la tortue lui dit : Buvez hardiment, l'eau est fort nette. Apprenez-moi, je vous prie, pourquoi vous êtes si échauffée. — C'est, répondit la gazelle, que je viens de me sauver des mains d'un chasseur qui m'a bien persécutée. — Ne vous éloignez pas d'ici, reprit la tortue et soyez de nos amies, notre commerce vous sera de quelque utilité. Les sages disent que le nombre d'amis diminue les peines, et quand on a mille amis, il ne les faut compter que pour un ; et au contraire lorsqu'on a un ennemi, il faut le compter pour mille, tant il est dangereux d'avoir un ennemi. Ensuite de ce discours, le corbeau et le rat s'approchèrent de la gazelle et lui firent mille honnêtetés. Elle en fut si pénétrée qu'elle promit de demeurer avec eux toute sa vie. Ainsi ces quatre amis passaient le temps fort agréablement ensemble. Mais un jour que le corbeau, le rat et la tortue s'étaient assemblés à leur ordinaire, la gazelle ne s'y trouva pas, ce qui les mit fort en peine, ne sachant quel accident pouvait lui être arrivé. Le corbeau s'éleva en l'air pour voir s'il ne la découvrirait point ; et comme il regardait de toutes parts, il l'aperçut de loin engagée dans un filet qu'un chasseur lui avait tendu. Cette nouvelle les affligea extrêmement tous trois. Il faut songer dit la tortue à tirer la gazelle du péril où elle est. Le corbeau prit la parole et dit au rat : Il

[1] *Livre des lumières*, p. [illegible]24. — *les Deux amis* (La Fontaine, liv. VIII, fab. 11).

n'y a que vous qui puissiez délivrer notre bonne amie ; il faut promptement l'aller dégager, de peur que le chasseur ne mette sa main dessus. —Je ferai mes efforts pour la délivrer, répondit le rat ; allons, ne perdons point de temps. Aussitôt le corbeau prit Zirac et vola vers la gazelle. Étant arrivés, le rat commença à ronger les liens qui tenaient les pieds de la gazelle, et dans le même moment arriva la tortue. Dès que la gazelle l'aperçut, elle fit un grand cri : Pourquoi, lui dit-elle, vous êtes-vous hasardée à venir ici?—Comment, répondit la tortue, vouliez-vous que je soutinsse davantage une absence qui m'était insupportable ?—O ma chère amie! répliqua la gazelle, votre arrivée en ce lieu me met plus en peine que je ne l'étais de ma liberté ! car si le chasseur arrivait maintenant, comment feriez-vous pour vous sauver? Pour moi, je suis déjà presque déliée, et mon agilité me délivrerait du danger de tomber entre ses mains ; les autres trouveraient leur salut dans la fuite : vous seule, ne pouvant courir, deviendriez la proie du chasseur. A peine la gazelle avait prononcé ces paroles qu'on vit paraître le chasseur. La gazelle, qui était détachée, gagna pays, le corbeau s'envola, le rat se retira dans un trou, et la pauvre tortue demeura là. Quand le chasseur arriva, il fut très-fâché de voir son filet rompu ; il regarda de tous côtés pour voir s'il ne découvrirait rien ; il aperçut la tortue : Bon, dit-il, je ne m'en retournerai pas les mains vides; il faut que j'emporte cette tortue, c'est toujours quelque chose. Il la prit et la mit dans son sac, puis le jetant sur son épaule, il s'en alla. Quand il fut parti, les trois amis se rassemblèrent, et ne voyant plus la tortue, ils jugèrent de sa disgrâce ; alors ils formèrent les plaintes du monde les plus touchantes et versèrent un torrent de larmes. A la fin le corbeau interrompit cette triste harmonie en disant : Mes amis, nos regrets ne soulagent point la tortue, il faut songer à la sauver. Les grands disent que quatre sortes de personnes ne sont connues que dans quatre sortes d'occasions : les hommes courageux dans les combats, les gens de probité lorsqu'on traite de quelques affaires où il s'agit de donner sa parole, l'amitié d'une femme quand il arrive quelque malheur à son mari, et enfin le véritable ami dans une extrême nécessité. Nous voyons notre chère tortue dans un triste état, il la faut secourir. Il me vient dans l'esprit un bon expédient, dit le rat : il faut que la gazelle aille se présenter devant le chasseur, qui, dès qu'il la verra, ne manquera pas de mettre son sac par terre dans le dessein de la prendre.—C'est bien avisé, dit la gazelle, je ferai la boiteuse et m'éloignerai de lui peu à peu ; en me suivant il s'éloignera de son sac, ce qui donnera le temps au rat de mettre en liberté notre bonne amie. Ce stratagème fut approuvé : la gazelle passa devant le chasseur faible et boiteuse ; mon galant crut la tenir, et mettant son sac à terre, il courut de toutes ses forces après la gazelle, qui s'éloignait à mesure qu'il la poursuivait. Cependant le rat, voyant le chasseur bien loin, s'approcha du sac et rongea le lien qui le tenait fermé ; la tortue en sortit et se cacha dans un buisson. A la fin le chasseur, s'étant lassé de courir inutilement après sa proie, revint à son sac, et n'y trouvant plus la tortue, il en fut fort étonné ; il crut qu'il était dans la région des lutins et des esprits, voyant tantôt une gazelle se délivrer de ses filets et tantôt se présenter devant lui en faisant la boiteuse, et enfin la tortue, qui est un animal sans force, rompre le lien du sac et se sauver : toutes ces considérations frappèrent son esprit d'une telle frayeur qu'il s'enfuit de toute sa force, pensant avoir des follets à ses trousses. Après cela, les quatre amis se rassemblèrent, se firent de nouvelles protestations d'amitié et jurèrent de ne se séparer les uns des autres qu'à la mort.

CHAPITRE IV[1].

COMMENT IL FAUT TOUJOURS SE DÉFIER DE SES ENNEMIS ET SAVOIR PARFAITEMENT CE QUI SE PASSE CHEZ EUX.

Venons présentement, dit Dabschelim, au quatrième chapitre, qui est qu'un homme d'esprit ne doit jamais espérer d'amitié ; enseignez-moi, ajouta-t-il, de quelle manière il faut éviter leur trahison.—On doit, répondit le bramine, se défier des ennemis : quand ils témoignent de l'amitié, c'est pour mieux cacher leur mauvais dessein ; et quiconque aura de la confiance en son ennemi sera trompé comme le hibou dont je vais conter la fable à votre majesté.

[1] Ce chapitre répond au troisième de l'original sanscrit des fables de Bidpai, lequel est intitulé *Pantcha-tantra*, et au huitième du *Calila et Dimna* arabe.

LES CORBEAUX ET LES HIBOUX.

FABLE [1].

Dans une province de la Chine, il y a une montagne dont le sommet se perd dans les nues; il y avait au-dessus un arbre dont les branches semblaient aller jusqu'au ciel: elles étaient toutes chargées de nids de corbeaux qui obéissaient tous à un roi nommé Birouz. Une nuit le roi des hiboux, qui s'appelait Schabahang, c'est-à-dire marche-nuit, vint à la tête de son armée ravager la demeure des corbeaux, contre lesquels une vieille haine les animait. Le lendemain Birouz assembla son conseil pour délibérer sur les moyens dont ils se serviraient pour se mettre à couvert des insultes des hiboux. Cinq des plus habiles de sa cour, d'après les intentions de sa majesté, dirent leurs avis: Grand monarque, dit le premier, nous ne pouvons rien imaginer que votre majesté n'ait déjà pensé auparavant nous; néanmoins, puisque vous souhaitez que nous vous disions l'un après l'autre ce que nous jugeons à propos de faire pour nous venger des hiboux, nous devons vous obéir. Je vous dirai donc, sire, que les politiques ont toujours tenu pour maxime qu'il ne faut point attaquer un ennemi plus fort que soi, autrement c'est bâtir sur le passage d'un torrent. Le roi, se tournant du côté du second, lui ordonna de parler: Sire, dit le second visir, la fuite ne convient qu'aux âmes basses et timides; il est plus à propos de prendre les armes et d'aller venger l'affront que nous avons reçu: un roi n'est jamais en repos qu'il n'ait porté la terreur dans le pays et dans l'âme de son ennemi. Le troisième visir dit ensuite son opinion: Je ne blâme point, dit-il, le conseil de mes camarades, mais aussi je ne l'approuve pas. Je suis d'avis d'envoyer des espions pour connaître l'état et la force de l'ennemi, et sur leurs rapports nous ferons la guerre ou la paix: c'est le moyen de vivre en repos. Un roi doit toujours travailler à conserver la paix dans son royaume, tant pour le repos de son esprit que pour le soulagement de ses sujets. Il ne doit jamais déclarer la guerre qu'à ceux qui troublent la paix; et quand l'ennemi qu'il veut combattre est trop fort, il faut avoir recours aux artifices et se servir de toutes les occasions qui se présentent de leur nuire par la finesse. Le quatrième, prenant la parole, représenta au roi qu'il valait mieux quitter le pays que de s'exposer à perdre la réputation de leurs armes, qui avaient toujours eu l'avantage sur leurs ennemis; que ce serait une démarche trop honteuse aux corbeaux d'aller faire une soumission aux hiboux, qui jusqu'alors leur avaient été soumis; qu'il fallait tâcher de pénétrer leurs desseins et se résoudre plutôt à combattre qu'à subir un joug ignominieux, puisque enfin la perte de la vie était moins considérable que celle de la réputation. Le roi, après avoir oui ces quatre visirs, fit signe au cinquième de parler à son tour. Ce visir se nommait Carschenas, c'est-à-dire intelligent; le roi, qui avait une confiance particulière en lui, le pria de dire avec sincérité ce qu'il jugeait à propos que l'on fît en cette affaire: Déclarerons-nous la guerre, ajouta le roi, proposerons-nous la paix, ou bien abandonnerons-nous ce climat? — Sire, répondit Carschenas, puisque vous m'ordonnez de parler avec franchise, il me semble que nous ne devons pas attaquer les hiboux, parce qu'ils sont en plus grand nombre que nous. Il faut user de prudence; cette vertu a souvent plus de part aux grands succès que la force et les richesses. Que votre majesté, avant de prendre sa dernière résolution, consulte encore ses ministres; leurs conseils pourront vous aider à faire réussir vos desseins: les fleuves ne se grossissent que par les ruisseaux. Pour moi, je n'aime ni la guerre ni les troubles, mais je ne puis souffrir qu'on ait la lâcheté de faire des soumissions. Les gens d'honneur ne doivent désirer une longue vie que pour laisser à la postérité des exemples de vertus dignes d'admiration. Nous ne devons même prendre soin de nos jours que pour les exposer dans les occasions où l'honneur nous appelle: il vaudrait mieux n'avoir jamais existé que d'avoir mené une vie obscure. Ainsi je ne conseille point à votre majesté de faire voir de la timidité dans cette conjoncture; mais vous devez prendre un parti devant moins de monde, afin que les ennemis ne puissent savoir vos desseins.

Un des ministres interrompit en cet endroit Carschenas, et lui dit: A quoi pensez-vous?

[1] Cette fable est la principale et encadre toutes les autres dans l'original sanscrit comme dans les imitations de ce livre. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra*, par M. Wilson, p. 173, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 216, — et le *Livre des lumières*, p. 234.)

Pourquoi se tiennent les conseils, si ce n'est pour délibérer entre plusieurs des affaires importantes, et pourquoi voulez-vous qu'une délibération de cette conséquence se fasse dans un cabinet où il n'y aura personne? — Les affaires des rois, dit Carschenas, ne sont pas celles des marchands, qui se communiquent à toute la société; les secrets des princes ne peuvent être découverts que par leurs conseillers ou leurs ambassadeurs. Que savez-vous s'il n'y a point ici des espions qui nous écoutent pour rapporter ce que nous résoudrons à nos ennemis, qui, sur leur rapport, ou préviendront nos entreprises ou du moins les déconcerteront? Les sages disent : « Si vous voulez avoir un secret, tenez-le caché, » autrement vous courez le risque d'être trahi comme le roi de Cachemire. Birouz, qui était fort curieux, obligea Carschenas de lui raconter cette aventure.

LE ROI ET SA MAITRESSE.

CONTE [1].

Dans la ville de Cachemire régnait autrefois un roi qui était aussi juste que puissant. Ce prince avait une maîtresse qui était si belle que tous ceux qui la voyaient ne pouvaient se défendre de l'aimer. Le roi en était tellement épris qu'il la voulait voir à chaque instant; mais il s'en fallait beaucoup qu'elle aimât autant le roi qu'elle en était aimée : l'attachement de ce prince flattait sa vanité sans toucher son goût; et comme toutefois le cœur est fait pour aimer, elle se laissa prévenir d'une violente passion pour un page qui était admirablement beau et bien fait. Elle lui apprit bientôt par ses regards ce qu'elle sentait pour lui, et le page fit connaître par les siens qu'elle ne pouvait s'adresser à un homme plus disposé à profiter d'une si bonne fortune; enfin il ne leur manquait qu'une occasion de se parler en particulier pour satisfaire des désirs que les obstacles irritaient. Un jour que le roi était assis auprès de sa maîtresse et qu'il la regardait avec un extrême plaisir, le page, qui était debout dans la même chambre, jetait de moment en moment les yeux sur cette charmante personne; elle, de son côté, attachait sur lui les siens d'un air si passionné que le roi s'en aperçut; il ne comprit que trop ce langage muet, et il en eut tant de dépit et de jalousie qu'il résolut de les faire mourir tous deux. Il dissimula toutefois son dessein, parce qu'il ne voulait pas agir avec précipitation. Il se retira dans son appartement, où il passa la nuit dans la plus cruelle perplexité; le matin il alla donner audience à son peuple, et après avoir donné à ses sujets la satisfaction qu'ils demandaient, il entra dans son cabinet; il y appela son visir et lui découvrit le dessein qu'il avait de faire empoisonner sa maîtresse et le page. Le visir en ayant appris les raisons les approuva, promit de garder le secret et se retira chez lui. Il trouva sa fille dans une grande tristesse, il lui en demanda la cause : Mon père, lui répondit la fille, la maîtresse du roi m'a maltraitée sans raison; cela me fâche, et si je ne m'en venge point, je vous assure que ce n'est pas manque de bonne volonté. — Consolez-vous, ma fille, dit le visir, vous en serez bientôt délivrée.

Comme les femmes sont curieuses, la fille pressa tant son père de lui apprendre de quelle manière elle serait vengée de son ennemie qu'il fut assez faible pour lui révéler les desseins du roi. Elle s'engagea par serment de ne le découvrir à personne; mais une heure ou deux après, l'eunuque de la maîtresse du roi étant venu voir la fille du visir pour la consoler, lui dit qu'il fallait souffrir les défauts de son prochain. Bientôt, interrompit-elle avec un visage riant, je ne la craindrai plus. Il la pressa tellement de s'expliquer qu'elle ne put s'en défendre : elle lui raconta tout ce que lui avait dit son père, après lui avoir fait jurer qu'il garderait inviolablement le secret; mais l'eunuque ne l'eut pas plutôt quittée que, croyant être plutôt obligé de trahir son serment que de le garder, il alla trouver la maîtresse du roi et lui fit part de la résolution violente que le roi avait prise contre elle. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer à tout tenter pour prévenir le roi. Elle envoya chercher secrètement le page, avec lequel elle prit de si bonnes mesures que le lendemain matin on trouva le roi mort dans son lit.

Vous voyez par cette histoire, continua Carschenas, que les rois ne doivent découvrir leurs secrets qu'à des gens dont ils ont éprouvé la discrétion et la fidélité. — Mais quels secrets encore, dit Birouz, importe-t-il plus de cacher? — Sire, répondit Carschenas, il y en a

[1] *Livre des lumières*, p. 240. — Ce conte ne se trouve ni dans le *Pantcha tantra* ni dans le *Calila et Dimna*.

de telle nature que les rois ne les doivent confier qu'à eux-mêmes, c'est-à-dire les tenir si cachés que personne ne les puisse découvrir. Il y en a d'autres qu'ils peuvent communiquer à leurs ministres les plus fidèles et sur lesquels ils doivent les consulter. Birouz, trouvant ce que disait Carchenas fort judicieux, s'enferma dans son cabinet avec lui, et avant de parler de l'affaire dont il s'agissait, il le pria de lui dire la funeste origine de la haine des corbeaux et des hiboux. Sire, dit Carchenas, une seule parole a produit cette inimitié dont nous venons d'éprouver les cruels effets.

Un jour une troupe d'oiseaux s'assembla pour se choisir un roi. Chaque espèce prétendait à la couronne; enfin il y en eut plusieurs qui donnèrent leur voix aux hiboux, mais les autres, ne voulant pas obéir à un animal si laid, rompirent l'assemblée et se jetèrent les uns sur les autres, avec tant de furie qu'il y en eut quelques-uns de tués. Le combat aurait duré plus longtemps si, pour le faire cesser, un oiseau ne se fût avisé de crier aux combattans qu'ils s'arrêtassent et qu'il voyait venir un corbeau qu'il fallait prendre pour juge. Tous les oiseaux y consentirent unanimement, et quand le corbeau fut arrivé et qu'il eut appris le sujet de la querelle, il leur parla de cette sorte : Êtes-vous fous, messieurs, de vouloir prendre pour votre roi un oiseau qui traîne avec lui tous les malheurs ensemble? Voulez-vous mettre une mouche à la place d'un griffon? Que ne choisissez-vous plutôt un faucon, qui a du courage et de l'adresse, ou bien un paon, dont le port est si majestueux? Pourquoi n'élevez-vous pas plutôt sur le trône un aigle, dont l'ombre est si heureuse qu'elle fait les rois, ou enfin un griffon, qui par le seul bruit de ses ailes fait trembler les montagnes? Quand ces oiseaux que je viens de nommer ne seraient pas au monde, il vaudrait encore mieux vivre sans roi que de vous rendre sujets d'un animal si affreux que le hibou; car, outre qu'il a la mine d'un chat, il n'a point d'esprit; de plus, c'est que malgré sa mauvaise mine il est orgueilleux, et enfin, ce qui le doit rendre méprisable à vos yeux, c'est qu'il hait la lumière de ce beau corps qui anime toute la nature. Quittez donc, messieurs, un dessein qui vous est si préjudiciable; procédez à l'élection d'un roi et ne faites rien dont vous puissiez vous repentir. Choisissez un roi qui vous gouverne avec douceur et qui vous soulage dans vos besoins. Souvenez-vous de ce lapin qui, se disant ambassadeur de la lune, chassa les éléphans de sa patrie.

LES ÉLÉPHANS ET LES LAPINS.

FABLE [1].

Il arriva une année de sécheresse dans le pays des éléphans, aux îles de Bad, c'est-à-dire Vent, de manière qu'étant pressés par la soif et ne pouvant trouver de l'eau, ils s'adressèrent à leur roi pour l'avertir d'y mettre ordre s'il ne voulait les voir tous périr. Le roi commanda aussitôt de chercher partout, et enfin on découvrit une source d'eau vive à laquelle les anciens avaient donné le nom de Chaschmamah, c'est-à-dire fontaine de la lune. Le roi vint se camper avec toute son armée auprès de cette fontaine. La vue des éléphans mit au désespoir un grand nombre de lapins qui avaient là leur garenne, parce que les éléphans, à chaque pas qu'ils faisaient, écrasaient quelques lapins.

Un jour les lapins s'assemblèrent et allèrent trouver leur roi, ils le supplièrent de les délivrer de cette oppression. Je sais bien, leur dit-il, que je ne suis sur le trône que pour le bien et le soulagement de mes sujets, mais vous me demandez une chose qui passe mes forces : néanmoins songez à quelque expédient entre vous autres et j'emploierai tout mon pouvoir pour le faire réussir. Un lapin rusé, voyant le roi embarrassé et fort touché de la peine dans laquelle il voyait son peuple, s'avança et dit : Sire, votre majesté agit en roi juste quand le soin de notre repos vous inquiète, et lorsque vous nous donnez la liberté de dire nos avis, cela m'inspire la hardiesse de vous faire part d'une invention qui me vient dans la tête pour chasser de ce pays les éléphans. Sire, poursuivit-il, permettez que j'aille trouver le roi des éléphans en qualité d'ambassadeur, et je consens que vous me donniez quelqu'un qui m'accompagne et qui puisse vous raconter tout ce qui se passera. — Non, lui répondit obligeamment le roi, je ne veux pas que personne remarque vos actions, car je vous crois fidèle; allez au nom

[1] Fable tirée de l'original sanscrit. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 175, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 223, — et le *Livre des lumières*, p. 246.) La fable indienne se trouve encore dans le recueil intitulé *Hitopadesa*. (Voyez la traduction anglaise de Wilkins, [illegible]

de Dieu, et faites tout ce que vous jugerez à propos ; souvenez-vous seulement qu'un ambassadeur est l'organe d'un roi : il faut que tous ses discours soient pesés, et ses paroles aussi nobles que son maintien, qui représente la personne de son maître. On doit choisir pour ambassadeurs les plus savans hommes de l'état. J'ai ouï dire qu'un des plus grands monarques du monde se déguisait souvent et se faisait son propre ambassadeur. Pour remplir dignement ce caractère, voici les qualités qu'il faut avoir : de la fermeté, de l'éloquence et des lumières d'une étendue infinie : un esprit violent n'est pas propre pour cet emploi. Plusieurs ambassadeurs, par une parole rude, ont excité des troubles dans le royaume, et d'autres, par une parole douce et agréable, ont réuni d'irréconciliables ennemis. — Sire, dit le lapin, si je ne suis pas doué de toutes les qualités dont votre majesté vient de parler, je tâcherai du moins de les affecter. Ayant dit cela, il prit congé du roi et alla vers les éléphans ; mais avant d'y arriver il pensa que s'il se mêlait parmi eux, il pourrait bien en être écrasé comme ses camarades ; c'est pourquoi il monta sur une butte d'où il appela le roi des éléphans, qui n'était pas loin de là : Je suis, lui dit-il, ambassadeur de la lune ; écoutez ce que j'ai à vous dire de sa part. Vous savez que la lune est une déesse dont le pouvoir n'est point limité et qu'elle hait surtout le mensonge. Le roi des éléphans eut grand peur en l'entendant parler de la sorte et lui dit d'exposer le sujet de son ambassade. La lune, reprit le lapin, m'envoie ici pour vous dire que quiconque s'enorgueillit de sa grandeur et méprise les petits, mérite la mort. Vous ne vous êtes point contenté d'opprimer les petits, vous avez eu la témérité de troubler une fontaine consacrée à la lune, où tout est pur. Je vous avertis de vous en corriger, autrement vous serez infailliblement puni. Si vous n'ajoutez foi à mes paroles, venez voir la lune dans la fontaine et puis retirez-vous. Le roi des éléphans demeura fort étonné de ce discours et alla aussitôt à la fontaine, dans laquelle il vit effectivement la lune, à cause que l'eau était fort claire. Le lapin dit à l'éléphant : Prenez de l'eau pour vous laver et faites votre adoration. L'éléphant en prit, mais il troubla l'eau de manière que la lune disparut. O méchant ! dit alors le lapin, vous vous êtes approché avec trop peu de respect de la fontaine, ce qui est cause que la déesse est irritée : retirez-vous promptement d'ici avec toute votre armée, de peur qu'il ne vous arrive quelque malheur. Le roi des éléphans fut effrayé de cette menace et commanda en tremblant à toute son armée de se retirer, ce qu'elle fit ; ainsi les lapins furent délivrés de leurs ennemis par l'adresse d'un de leurs compagnons.

Je n'ai cité cet exemple que pour vous montrer qu'il faut que vous fassiez choix d'un roi prudent et habile, qui vous assiste dans vos adversités, et non pas d'un hibou, qui n'a ni valeur ni esprit ; il n'a seulement que de la malice, qui vous sera funeste comme le fut un chat à la perdrix, qui le pria de juger un différend qu'elle avait avec un autre oiseau.

LE CHAT ET LA PERDRIX

FABLE [1].

Il y a quelque temps, continua le corbeau, que j'avais fait mon nid sur un arbre auprès duquel il y avait une perdrix de belle taille et de bonne humeur. Nous liâmes un commerce d'amitié, et nous nous entretenions souvent ensemble. Elle s'absenta, je ne sais pour quel sujet, et demeura si longtemps sans paraître que je la croyais morte ; néanmoins elle revint et trouva sa maison occupée par un autre oiseau. Elle le voulut mettre dehors ; mais il refusa de sortir, disant que sa possession était juste. La perdrix de son côté prétendait rentrer dans son bien et tenait cette possession de nulle valeur. Je m'employai inutilement à les accorder. A la fin la perdrix dit : Il y a ici près un chat très-dévot ; il jeûne tous les jours, ne fait de mal à personne et passe toutes les nuits en prières ; nous ne saurions trouver un juge plus équitable. L'autre oiseau y consentit ; ils allèrent tous deux trouver ce chat de bien. La curiosité de le voir m'obligea de les suivre. En entrant je vis un chat debout très-attentif à une longue prière, sans se tourner de côté ni d'autre, ce qui me fit souvenir de ce vieux proverbe : « La longue oraison devant le monde est la clé de l'enfer. » J'admirai cette hypocrisie, et j'eus la patience d'attendre que ce vénérable vieillard eût

[1] Cette fable de même que la précédente se retrouve dans l'original sanscrit. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 175, et la traduction française de l'abbé Dubois p. 152, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 226. — et le *Livre des lumières*, p. 231.) C'est de ce dernier ouvrage que La Fontaine a tiré sa jolie fable intitulée *le Chat, la belette et le petit lapin* (liv. VII, fab. 16).

fini sa prière. Après cela la perdrix et sa partie s'approchèrent de lui fort respectueusement et le supplièrent d'écouter leur différend et de les juger suivant sa justice ordinaire. Le chat, faisant le sourd, écouta le plaidoyer de l'oiseau ; puis s'adressant à la perdrix : Belle fille, ma mie, lui dit-il, je suis vieux et n'entends pas de loin ; approchez-vous et haussez votre voix afin que je ne perde pas un mot de tout ce que vous me direz. La perdrix et l'autre oiseau s'approchèrent aussitôt avec confiance, le voyant si dévot, mais il se jeta sur eux et les mangea l'un et l'autre.

Vous voyez par cet exemple qu'il ne faut jamais se fier aux trompeurs, et par conséquent défiez-vous du hibou, qui ne vaut pas mieux que le chat dont je viens de parler. Les oiseaux, persuadés que le corbeau avait raison, ne songèrent plus au hibou, qui se retira méditant de se venger du corbeau, pour lequel il conçut une haine que le temps n'a fait que fortifier de plus en plus.

Voilà, sire, poursuivit Carschenas, la cause de cette inimitié entre nous et les hiboux. — Venons présentement, dit le roi des corbeaux, aux mesures que nous devons prendre pour réparer l'affront que j'ai reçu. Carschenas reprit ainsi la parole : Sire, je ne suis point de l'avis de vos autres visirs, qui veulent la guerre, la fuite où une honteuse paix. Il faut suivre cette maxime : « Quand la force nous manque, on doit avoir recours aux artifices et tromper l'ennemi en lui supposant une chose pour une autre, » comme vous l'allez voir par cet exemple.

LE DERVICHE ET LES VOLEURS.

CONTE[1].

Un derviche avait acheté un mouton gras dans le dessein d'en faire un sacrifice ; il l'avait lié d'une corde et le tirait vers son monastère. Quatre voleurs qui l'aperçurent eurent envie d'avoir ce mouton, mais ils n'osèrent le lui ôter par force, à cause qu'ils étaient trop près de la ville ; ils se servirent de ce stratagème. Ils se séparèrent, et comme s'ils fussent venus de divers endroits, ils abordèrent l'un après l'autre le derviche, qu'ils connaissaient pour un innocent. Le premier lui dit : Bonhomme, où menez-vous ce chien ? Le second, venant d'un autre côté, lui cria : Vénérable vieillard, où avez-vous pris ce chien ? Et enfin le troisième ayant demandé au derviche s'il voulait aller à la chasse avec ce beau chien, déjà le pauvre moine commençait à douter que le mouton qu'il menait fût un mouton lorsque le quatrième voleur acheva de lui troubler l'esprit en lui disant : Combien avez-vous acheté ce chien ? Le derviche, ne pouvant s'imaginer que quatre personnes qui paraissaient venir de différens lieux se trompassent, crut que le marchand qui lui avait vendu ce mouton était un sorcier qui lui avoit fasciné la vue ; de manière que, refusant d'ajouter foi au rapport de ses yeux, il demeura persuadé que le mouton était un chien ; et retournant sur ses pas pour obliger le marchand à lui rendre son argent, il laissa le mouton, que les voleurs emmenèrent.

Sire, dit Carschenas, votre majesté voit par cette aventure que ce qui paraît ne pouvoir être exécuté par la force peut l'être par adresse. — Mais, interrompit le roi, quelle invention trouverons-nous pour nous venger des hiboux ? — Que votre majesté, reprit Carschenas, se repose sur moi du soin de sa vengeance. Commandez seulement que l'on m'arrache toutes les plumes et qu'on me laisse tout sanglant sur cet arbre. Ce ne fut pas sans peine que le roi Birouz donna un ordre qui lui semblait si cruel ; cependant il le donna, et il alla avec son armée attendre Carschenas dans le lieu que cet affectionné visir lui avait marqué.

Cependant la nuit vint, et les hiboux, fiers de la victoire qu'ils avaient remportée la nuit précédente, revinrent pour achever la destruction de l'odieuse espèce des corbeaux. Mais qu'ils furent étonnés lorsqu'ils ne trouvèrent point l'ennemi qu'ils comptaient surprendre ! Ils le cherchaient inutilement de tous côtés lorsqu'ils entendirent une voix plaintive : c'était Carschenas qui se plaignait au pied d'un arbre. Le roi des hiboux s'approcha de lui et lui demanda de quelle naissance il était et quel

[1] Ce conte, assez comique, est comme les deux qui précèdent d'origine indienne. (Voyez l'analyse du *Pantcha tantra* par M. Wilson, p. 174, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 233, — et le *Livre des lumières*, p. 254.) Ce petit conte se retrouve dans les *Facécieuses Nuicts du seigneur Straparole* (Ire Nuit, IIIe Nouvelle, édition de 1726, in-12, t. Ier, p. 47) et dans les *Facécieux devis et plaisans contes*, par le sieur Du Moulinet, comédien (Paris, Techener, 1829, in-18, p. 96). On le rencontre encore dans les *Contes tartares* de Gueulette, qui l'avait emprunté à Straparole (*Cabinet des Fées*, t. XXII, p. 109).

rang il tenait à la cour de Birouz. Carchenas ayant satisfait à toutes ses demandes : J'ai bien entendu parler de vous, lui répondit le roi des hiboux ; mais dites-moi où sont les corbeaux. — Hélas ! dit Carschenas, l'état où je suis vous fait assez connaître que je ne puis vous l'apprendre. — Quel crime, reprit Schabahang, avez-vous commis pour être dans un état si déplorable ? — Les méchans corbeaux, repartit Carschenas, sur un léger soupçon, m'ont traité de la sorte. Après la défaite de notre armée, poursuivit-il, le roi Birouz assembla son conseil pour trouver les moyens de se venger d'un si sanglant affront. Après avoir ouï les différens avis de quelques-uns des visirs, il m'ordonna de dire le mien : je lui représentai avec trop de franchise que vous étiez non-seulement supérieurs en nombre, mais encore plus aguerris et plus vaillans que nous, et par conséquent qu'il fallait demander la paix et l'accepter à quelque condition que vous nous la voulussiez accorder. Le roi se mit en colère contre moi et me dit : Traître, en méprisant ainsi mes forces, me veux-tu faire craindre mes ennemis ? Et puis s'imaginant que je méditais de me venir rendre à vous, il ordonna qu'on me mît dans l'état où vous me voyez[1].

Après que Carschenas eut achevé ce discours, le roi des hiboux demanda à son premier visir ce qu'il fallait faire de Carschenas. Il faut, répondit le visir, le délivrer de ses peines en lui ôtant la vie et ne point se fier à ses paroles, qui peuvent être perfides. D'ailleurs, sire, souvenez-vous de ce vieux proverbe : « Plus de morts, moins d'ennemis. » Carschenas répondit tristement à ce conseil, qui n'était mauvais que pour lui : Visir, mon mal me tourmente assez, je vous prie de ne point l'augmenter par ces menaces. Le roi des hiboux, qui se sentait pour Carschenas quelque pitié, s'adressa au second visir et lui dit de parler. Ce visir ne fut pas de l'avis du premier : Sire, dit-il au roi, je ne conseille point à votre majesté de faire mourir ce personnage. Les rois doivent assister les faibles et secourir ceux qui se jettent entre leurs bras. Outre cela, poursuivit-il, on peut quelquefois se servir utilement de ses ennemis, comme ce marchand dont je vais conter l'histoire à votre majesté.

[1] Ce stratagème rappelle l'histoire de Zopyre.

LE MARCHAND, SA FEMME ET LE VOLEUR.

CONTE[1].

Un marchand riche, mais laid et fort désagréable de sa personne, avait une femme belle et vertueuse, il l'aimait passionnément ; elle au contraire le haïssait, et ne le pouvant souffrir faisait lit à part. Une nuit il entra un voleur dans leur chambre ; le mari était endormi, mais la femme, qui ne l'était pas, aperçut le voleur et fut saisie d'une telle crainte qu'elle courut embrasser son mari. Il se réveilla et fut si transporté de joie de voir ce qu'il aimait entre ses bras qu'il s'écria : A qui dois-je un bonheur si rare ? je voudrais bien en connaître l'auteur pour l'en remercier. A peine eut-il prononcé ces mots qu'il vit le voleur : Sois le bienvenu, lui dit-il, prends tout ce qu'il te plaira, je ne saurais assez te payer le bon service que tu viens de me rendre.

On voit par cet exemple que nos ennemis nous servent quelquefois à obtenir des choses dont nous avons inutilement recherché la possession par le secours de nos amis. Ainsi ce corbeau pouvant nous être utile, il faut lui conserver la vie, c'est à quoi je conclus. Le roi interrogea le troisième visir, qui répondit : Sire, non-seulement on ne doit point faire mourir ce corbeau, mais il faut même le caresser et l'obliger par des bienfaits à nous rendre quelque service important. Les sages étaient toujours d'avis d'attirer quelqu'un de leurs ennemis pour s'en servir contre les autres et pour profiter de leur division. La dispute que le diable eut avec un voleur fut cause qu'ils ne purent ni l'un ni l'autre nuire à un derviche très-vertueux. Chabahang ayant souhaité d'entendre cette histoire, le visir la lui raconta de cette manière.

LE DERVICHE, LE VOLEUR ET LE DIABLE.

CONTE[2].

Aux environs de Babylone, il y avait autre-

[1] Ce conte dérive de l'original sanscrit de même que les précédens. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 177, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 237, — et le *Livre des lumières*, p. 259.) On connaît la jolie fable que La Fontaine a tirée de ce dernier ouvrage (*le Mari, sa femme et le voleur*, liv. IX, fab. 15). On trouve encore ce conte dans le recueil intitulé *Delices de Verboquet le genereux* (Paris, 1623, in-18, p. 3).

[2] Ce conte dérive du *Pantcha-tantra*, d'où il a passé dans les

fois un derviche qui vivait en vrai serviteur de Dieu ; il ne subsistait que des aumônes qu'il recevait, et du reste il s'était abandonné à la Providence sans s'intriguer des choses du monde. Un jour un de ses amis lui envoya un bœuf gras ; un voleur, le voyant conduire, résolut de l'avoir à quelque prix que ce fût. En allant au couvent, il rencontra le diable[2] déguisé en homme ; il lui demanda qui il était et où il allait. Le diable lui répondit : Je suis le démon, qui ai pris la forme que vous voyez, et je vais à ce monastère pour tuer le moine qui y demeure, parce que son exemple me nuit beaucoup en rendant plusieurs méchans hommes de bien. Je veux, continua-t-il, l'assassiner, puisque jusques ici mes tentations ont été inutiles. Mais vous, dites-moi aussi qui vous êtes et où vous allez. — Je suis, répondit le voleur, un insigne larron et je vais à ce monastère comme vous pour dérober un bœuf gras qui a été donné au moine que vous voulez tuer. — Je suis bien aise, répliqua le diable, que nous soyons tous deux de la même humeur et que nous ayons dessein l'un et l'autre de faire du mal à ce moine.

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, ils arrivèrent au couvent ; la nuit était déjà un peu avancée ; le derviche avait fait ses prières ordinaires et s'était couché. Le voleur et le diable se préparaient à faire leur coup quand le voleur dit en lui-même : Le diable fera crier le moine en le tuant, si bien que les voisins viendront aux cris et m'empêcheront de dérober le bœuf. Le démon de son côté raisonnait en lui-même de cette sorte : Si le voleur va pour prendre le bœuf avant que j'aie exécuté mon dessein, le bruit qu'il fera en ouvrant la porte réveillera le moine, qui se tiendra sur ses gardes. C'est pourquoi il dit au larron : Laisse-moi tuer premièrement le derviche, et puis tu prendras le bœuf à ton aise. — Attends plutôt que je l'aie pris, répondit le voleur, après cela tu assassineras le derviche. L'un ne voulant point céder à l'autre, ils se querellèrent et en vinrent ensuite aux mains. Le voleur, ne se sentant pas le plus fort, se mit à crier au derviche : Bon homme ! voici un démon qui veut te tuer. Le diable, se voyant découvert, s'écria : Au voleur ! qui veut dérober le bœuf. Le moine se réveilla à ces cris, appela ses voisins, ce qui obligea le voleur et le diable à prendre la fuite. Ainsi le moine sauva sa vie et son bœuf.

Le premier visir, ayant ouï conter cette fable, se mit en colère et dit au roi : Je vois bien que vous vous laisserez tromper par ce corbeau ainsi qu'un menuisier se laissa tromper par sa femme, comme je vais vous le conter.

LE MENUISIER ET SA FEMME.

CONTE [1].

Sire, il y avait dans la ville de Serendib un menuisier parfait en son art, qui possédait une femme si belle que le soleil semblait emprunter la clarté de ses yeux. Elle était tellement aimée de son mari qu'il était au désespoir lorsqu'il était obligé de s'éloigner d'elle. Cette femme était si artificieuse qu'elle avait trouvé le secret de faire accroire à son mari qu'elle l'aimait uniquement, quoiqu'elle eût plusieurs galans qu'elle ne rebutait point. Elle avait pour voisin un jeune homme très-bien fait qui s'en fit aimer de manière qu'elle commença à ne pouvoir plus souffrir les autres. Ils en devinrent si jaloux qu'ils avertirent le menuisier de ce commerce. Ce bon mari n'en voulut rien croire sans en être bien assuré, et pour apprendre une vérité qu'il craignait de savoir, il feignit d'avoir un petit voyage à faire, et prenant quelques provisions, il dit à sa femme qu'à la vérité le chemin n'était pas long, mais qu'il devait demeurer deux ou trois jours dans l'endroit où il avait affaire, ce qui le fâchait extrêmement puisqu'il ne la verrait point pendan ce temps-là. Sa femme le paya de la même monnaie et se plaignit de cette absence, et même pleura, mais ce fut plutôt de joie que de douleur. Elle apprêta tout ce qui était nécessaire pour le départ de son mari, qui, pour mieux dissimuler, lui recommanda de bien fermer la porte de peur que les voleurs, durant son absence, ne fissent quelque désordre en sa maison. Elle promit d'avoir grand soin de

diverses traductions de *ce livre*. (Voyez l'analyse de M. Wilson, p. 178, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 238, — et le *Livre des lumières*, p. 261.) On trouve encore ce conte dans les *Délices de Verboquet le généreux*, p. 61.

[2] Dans l'original sanscrit, il s'agit d'un des mauvais génies appelés *Rákchasas* et qui ont de l'analogie avec les ogres et les vampires.

[1] Ce conte est tiré du *Pantcha-tantra*. (Voyez l'analyse de M. Wilson, p. 178, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 239, — et le *Livre des lumières*, p. 264.) On le trouve encore dans un autre recueil indien intitulé *Hitopadésa* (voyez la traduction anglaise de Wilkins, p. 236), il a passé aussi dans les *Délices de Verboquet le généreux*, p. 65.

toutes choses et ne cessait point de s'affliger du départ de son mari; mais il ne fut pas plutôt parti qu'elle fit signe à son amant de la venir trouver. Il n'y manqua pas. Pendant qu'ils étaient ensemble, le menuisier revint au logis, y entra sans être vu et se mit dans un coin pour les observer.

Cependant le galant caressait sa maîtresse, qui recevait ses caresses avec plaisir. Ils soupèrent et puis se déshabillèrent pour se mettre au lit. Le menuisier, qui n'avait rien vu jusque-là qui pût le convaincre de sa honte, s'approcha doucement pour les prendre sur le fait; mais sa femme l'ayant remarqué dit tout bas à son amant de lui demander lequel elle aimait davantage de lui ou de son mari. Aussitôt le galant, élevant la voix, lui dit : M'aimez-vous plus que votre mari ?— Pourquoi, répondit la femme, me faites-vous cette question ? Ne savez-vous pas que les femmes quand elles témoignent de l'amitié à quelque autre qu'à leur mari, ce n'est que pour contenter leurs plaisirs, et que lorsqu'elles sont satisfaites elles n'y songent plus. Pour moi, j'idolâtre mon mari, je l'ai toujours dans l'esprit; et selon moi une femme est indigne de vivre si elle n'aime pas son mari plus qu'elle-même. Ces paroles consolèrent en quelque sorte le menuisier, qui se reprocha la mauvaise opinion qu'il avait eue de sa femme : La faute qu'elle commet à présent, dit-il en lui-même, doit être imputée à mon absence et à la faiblesse de son sexe : la personne du monde la plus chaste pèche d'effet ou de volonté; ainsi puisqu'elle m'aime tant, je lui pardonne son crime et ne veux pas lui ravir un moment de plaisir. Ce débonnaire époux, après avoir fait ces réflexions, se retira dans un coin et leur laissa passer la nuit à leur aise.

Le galant étant sorti de grand matin, la femme demeura dans le lit, faisant l'endormie; le mari alors s'approcha d'elle et se mit à la caresser. Elle ouvrit les yeux, et faisant l'étonnée, elle dit à son mari : Eh ! mon cœur, depuis quand êtes-vous de retour ?—D'hier au soir, répondit le menuisier; mais je n'ai point voulu faire de mal à ce jeune homme qui a couché avec vous, parce que vous songiez à moi pendant que vous receviez ses caresses, que vous n'auriez pas reçues si vous ne m'aviez cru absent. La femme, à ces paroles favorables, lui demanda pardon et le contenta de mensonges et de fausses marques de tendresse.

Cet exemple vous montre qu'il ne faut pas se laisser gagner par de belles paroles : les ennemis, quand ils ne peuvent parvenir à leurs desseins par la force, ont recours aux artifices et s'humilient pour tromper. Carschenas en cette endroit s'écria : O vous qui me tendez le bout de vos flèches ! pourquoi dites-vous tant de choses inutiles pour augmenter mon mal ? Quelle apparence de perfidie trouvez-vous dans une personne blessée comme je le suis ? Quel fou voudrait souffrir tant de mal pour faire du bien à un autre ? — C'est, repartit le visir, en quoi consiste la finesse : la douceur de la vengeance que tu médites te fait dévorer tes douleurs; tu veux te rendre recommandable comme le singe qui sacrifia sa vie pour sa patrie. Je conjure le roi d'écouter cette histoire.

LES SINGES ET LES OURS.

FABLE[1].

Un grand nombre de singes demeuraient dans un pays rempli de toutes sortes de fruits et fort agréable. Un ours y passant par hasard, et considérant la beauté de ce séjour et la vie douce des singes, dit en lui-même : Il n'est pas juste que ces petits animaux soient si heureux pendant que je cours les bois et les montagnes pour trouver de quoi manger. En même temps il alla vers les singes et en tua quelques-uns dans son dépit; mais ils se jetèrent tous sur lui, et comme ils étaient en très-grand nombre, ils le mirent tout en sang, de façon qu'il n'eut pas peu de peine à se sauver. Ainsi puni de sa témérité, il gagna une montagne où il fit tant de cris qu'il attira une troupe d'ours à qui il raconta son aventure. Ils se moquèrent tous de lui : Tu es bien poltron, lui dirent-ils, de te laisser battre par ces petits animaux. Il ne faut pas toutefois souffrir cet affront, et nous devons nous en venger pour l'honneur de la nation. Effectivement, à l'entrée de la nuit, ils descendirent tous de la montagne et allèrent fondre sur les singes, qui ne songeaient à rien moins qu'à cette irruption : ils étaient tous retirés et prenaient leur repos lorsqu'ils furent

[1] Cette fable est étrangère à l'original sanscrit des fables de Bidpai, de même qu'au *Calila et Dimna*. Elle a été introduite dans ce livre par l'auteur de la version persane. (Voyez le *Livre des lumières*, p. 269.)

enveloppés par les ours, qui en tuèrent une partie; le reste se sauva en désordre. Ce lieu plut tellement aux ours qu'ils le choisirent pour leur demeure; ils prirent pour roi celui d'entre eux qui avait été si maltraité, et après cela ils se mirent à manger les provisions que les singes avaient amassées.

Le lendemain au point du jour, le roi des singes, qui ne savait rien de tout ce désordre, parce qu'il était à la chasse depuis deux jours, en revenant au logis, rencontra plusieurs singes estropiés qui lui racontèrent tout ce qu'i s'était passé le jour précédent. Le roi, à cette fâcheuse nouvelle, se mit à pleurer et à regretter le beau trésor qu'il avait perdu, accusant le ciel d'injustice et la fortune d'inconstance; outre cela ses sujets le pressaient de se venger; de manière que ce pauvre roi ne savait de quel côté se tourner. Parmi tous les singes qui s'étaient ralliés, il y en avait un nommé Maimon, qui était un des plus habiles et des plus savans de la cour et le favori du roi; voyant son maître triste et ses compagnons consternés, il s'avança et leur dit : Ceux qui ont de l'esprit ne s'abandonnent jamais au désespoir, qui est un arbre qui ne porte que de mauvais fruits, et la patience au contraire fournit mille inventions pour sortir des plus fâcheux embarras. Le roi, que ce discours rendit plus tranquille, dit à Maimon : Comment pourrons-nous avec honneur nous tirer d'une si dangereuse affaire? Maimon pria le roi de lui donner une audience secrète, et après l'avoir obtenue, il parla en ces termes : Sire, ma femme et mes enfans ont été massacrés par ces tyrans; jugez de ma douleur de me voir privé pour jamais des douceurs que je goûtais au milieu de ma famille! Je suis résolu de mourir pour terminer mes déplaisirs; mais je veux que ma mort soit funeste à tous mes ennemis. — O Maimon! dit le roi, on ne souhaite se venger de ses ennemis que pour se procurer du repos ou une satisfaction d'esprit; mais quand vous serez mort, que vous importe que le monde soit en guerre ou en paix? — Sire, reprit Maimon, dans l'état où je suis, la vie m'étant insupportable, je l'immole avec plaisir au bonheur de mes compagnons. Toute la grâce que je demande à votre majesté, c'est de vous souvenir quelquefois de ma générosité quand vous serez rétabli dans vos états. Commandez qu'on m'arrache les oreilles et les dents, qu'on me coupe les pieds et puis qu'on m'abandonne la nuit dans le coin de la forêt où nous étions logés. Retirez-vous, sire, avec ce qui vous reste de sujets; éloignez-vous d'ici de deux journées et à la troisième vous pourrez revenir à votre palais, parce que les ennemis n'y seront plus. Le roi fit avec douleur exécuter ce que Maimon désirait et le laissa dans le bois, où il ne cessa toute la nuit de faire les plaintes du monde les plus touchantes.

Le jour étant venu, le roi des ours, qui avait entendu la voix de Maimon, s'avança pour voir ce que c'était, et trouvant le pauvre singe en cet état, il en fut touché de compassion malgré son humeur cruelle. Il lui demanda qui l'avait maltraité de la sorte et qui il était. Maimon, jugeant par les apparences que c'était le roi des ours qui lui parlait, le salua et lui dit : Sire, je suis le visir du roi des singes; j'étais à la chasse avec lui, et à notre retour, ayant appris le ravage que votre majesté avait fait dans nos maisons, il me tira en particulier pour me demander ce que je croyais qu'il y eût de mieux à faire dans cette conjoncture. Je lui répondis sans balancer qu'il fallait nous mettre sous votre protection pour vivre en repos. Le roi mon maître dit là-dessus beaucoup de choses contre l'honneur de votre majesté, ce qui fut cause que je pris la hardiesse de lui représenter que vous étiez un roi couvert de gloire et plus puissant que lui. Il fut tellement irrité de mon audace qu'il me fit mettre sur-le-champ dans l'état où vous me voyez; puis il me dit d'un air furieux : Va avec mes ennemis, puisque tu tiens leur parti; je verrai comme ils te vengeront. Après cela il me fit transporter en cet endroit. Maimon n'eut pas plutôt achevé ce dicours qu'il se mit à répandre des larmes en si grande abondance que le roi des ours en fut attendri et ne put s'empêcher de pleurer aussi. Il demanda à Maimon où étaient les singes. Dans un désert nommé Mardazmay, répondit-il, où ils rassemblent une puissante armée, et je ne doute pas que vous ne les voiez bientôt venir à vous. Le roi des ours, effrayé de cette nouvelle, interrogea Maimon sur les moyens de se garantir des entreprises des singes : Que votre majesté, repartit Maimon, ne les craigne point : si je n'avais pas les pieds rompus, je m'en irais avec une troupe de vos gens et je les mettrais bientôt en fuite. — Je ne doute pas, dit le roi, que vous ne sachiez les avenues de leur camp : conduisez-nous où

ils sont, nous vous en serons obligés, et nous vous vengerons de leur barbarie. — Cela m'est impossible, reprit Maimon, parce que je ne puis marcher. — Il y a remède à tout, reprit le roi, et je trouverai bien le moyen de vous y conduire. En même temps il appela son armée et lui commanda de se tenir prête pour partir et en état de combattre. Ils obéirent tous et attachèrent Maimon, pour leur servir de guide, sur la tête d'un des plus grands ours.

Maimon les conduisit dans le désert Mardazmay, où il soufflait un vent empoisonné et où la chaleur était si grande qu'on n'y voyait aucun animal. Quand les ours furent entrés dans ce dangereux désert, Maimon, pour les engager plus avant, les pressait, disant : Allons vite pour les surprendre avant le jour. Ils marchèrent toute la nuit; mais le lendemain ils furent bien étonnés de se trouver dans un lieu si funeste : non-seulement ils ne virent paraître aucuns singes, mais ils s'aperçurent que le soleil avait échauffé l'air d'une telle sorte que les oiseaux qui volaient tombaient grillés, et le sable y était si brûlant que les pieds des ours en étaient rôtis. Alors le roi dit à Maimon : En quel désert nous avez-vous menés, et quel tourbillon enflammé vois-je venir à nous? Le singe, voyant qu'ils allaient tous périr, parla franchement et répondit au roi des ours : Tyran, nous sommes dans le désert de la mort; ce tourbillon qui s'approche est la mort même qui vient te punir de tes tyrannies. Pendant qu'il parlait ainsi, le tourbillon arriva et les consuma tous.

Deux jours après, le roi des singes retourna dans son palais, comme lui avait dit Maimon; et n'y trouvant plus d'ennemis, il continua de vivre en paix avec ses guenons.

Votre majesté, poursuivit le visir, voit par cet exemple qu'il ne faut point se fier aux belles paroles de ses ennemis : il faut que celui-là périsse qui tâche de nous faire périr. Ce discours mit en colère le roi des hiboux, qui dit brusquement au visir : Pourquoi voulez-vous empêcher que ce pauvre misérable éprouve ma clémence? Ne savez-vous pas que vous pouvez tomber dans le malheur qui lui est arrivé? En même temps il commanda à ses chirurgiens de panser Carschenas et d'en avoir un soin particulier. Carschenas se gouverna si bien qu'en peu de temps il fut aimé de toute la cour. Le roi des hiboux lui donna sa confiance et commença à ne rien faire sans le consulter. Un jour Carschenas harangua le roi en présence d'un grand nombre de courtisans, et voici ce qu'il dit : Sire, le roi des corbeaux m'a si injustement maltraité que je ne mourrai point content que je ne sois vengé. Il y a longtemps que j'en cherche les moyens dans ma tête; mais j'ai songé que je ne puis me venger honnêtement ni sûrement tant que j'aurai la figure d'un corbeau. J'ai ouï dire à des hommes d'esprit que celui qui a été maltraité par un tyran, s'il fait quelque souhait, il faut qu'il se mette dans le feu; pendant qu'il y sera, tous les vœux qu'il fera seront exaucés. C'est pourquoi je supplie votre majesté de me faire jeter dans le feu, afin qu'au milieu des flammes je demande à Dieu qu'il me change en hibou : peut-être qu'il exaucera ma prière; alors je saurai bien me venger de mon ennemi. Le hibou visir qui avait parlé contre Carschenas était présent à cette assemblée, il s'écria : O traître! à quoi tend ce langage? tu médites une perfidie! Sire, ajouta-t-il, se tournant vers le roi, vous avez beau caresser ce méchant, il ne changera jamais de naturel : la souris fut métamorphosée en fille, et toutefois elle ne laissa pas de souhaiter d'avoir un rat pour mari. — Vous aimez fort à raconter des fables, dit le roi en raillant; je consens d'écouter encore celle-là, mais je ne vous réponds pas que j'en profite beaucoup.

LA SOURIS CHANGÉE EN FILLE.

FABLE [1].

Un homme de bien se promenant un jour au bord d'une fontaine vit tomber une souris du bec d'un corbeau, qui ne la tenait pas trop bien. Cet homme par pitié la prit et la porta chez lui;

[1] Cette fable dérive du *Pantcha-tantra*. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 178, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 244, et le *Livre des lumières*, p. 279.) C'est dans ce dernier ouvrage que La Fontaine a puisé sa fable de *la Souris métamorphosée en fille* (liv. IX, fab. 7). Il est à propos de remarquer que la fable indienne, en passant dans le *Calila et Dimna*, a subi de grandes modifications. En effet, dans l'original sanscrit, la souris changée en fille trouve des objections à tous les partis qu'on lui propose jusqu'au moment où elle aperçoit un rat; alors le naturel la porte à prier son père adoptif de le lui donner en mariage. Les détails étrangers introduits dans l'apologue original paraissent dériver d'une source indienne : on en retrouve l'idée dans un chapitre du grand poëme sanscrit intitulé *Harivansa*. (Voyez la traduction française de M. Langlois, Paris, 1835, in-4°, t. II, p. 120.)

mais craignant qu'elle ne fît quelque désordre, il pria Dieu de la changer en une fille, ce qui lui fut accordé ; de manière qu'au lieu d'une souris, il vit tout d'un coup un petite fille qu'il fit élever. Quelques années après, le bonhomme, la voyant assez grande pour être mariée, lui dit : Choisis dans toute la nature l'être que tu voudras, je te promets de te le faire épouser. — Je veux, répondit la fille, un mari qui soit si fort qu'il ne puisse être vaincu. — C'est donc, répliqua le vieillard, le soleil que tu demandes ? C'est pourquoi le lendemain il dit au soleil : Ma fille désire un époux qui soit invincible, voudriez-vous bien l'épouser ? Mais le soleil répondit : La nuée empêche ma force, adressez-vous à elle. Le bon homme fit le même compliment à la nuée : Le vent, lui dit-elle, me fait aller où bon lui semble. Le vieillard ne se rebuta point et pria le vent d'épouser sa fille ; mais le vent lui ayant représenté que sa force était arrêtée par la montagne, il s'adressa à la montagne : Le rat est plus fort que moi, répondit-elle, puisqu'il me perce de tous cotés et pénètre jusque dans mes entrailles. Le vieillard enfin alla trouver le rat, qui consentit de se marier avec sa fille, disant qu'il y avait longtemps qu'il cherchait une femme. Le vieillard retourna au logis et demanda à sa fille si elle voulait épouser un rat ; il s'attendait à la voir témoigner de l'horreur pour ce mariage, mais il fut bien étonné quand il vit qu'elle marquait beaucoup d'impatience d'être mariée au rat. Le bon homme aussitôt se mit en prière pour demander que la fille redevînt souris, ce qu'il obtint.

Le roi des hiboux, attribuant ces remontrances à la jalousie qu'il croyait que le visir avait du corbeau, n'en fit guère de cas. Cependant Carschenas observait les entrées et les sorties des hiboux, et quand il fut parfaitement instruit de toutes choses, il les quitta secrètement et retourna vers les corbeaux. Il apprit à son roi tout ce qui s'était passé et lui dit : Sire, c'est maintenant que nous pouvons nous venger de nos ennemis. Dans une montagne il y a une caverne où tous les hiboux s'assemblent tous les jours ; elle est environnée de bois : votre majesté n'a qu'à commander à toute son armée de porter une grande quantité de ce bois à la porte de la caverne. Pour moi, je me tiendrai auprès, et avec du feu que j'aurai pris aux cabanes des bergers voisins, j'allumerai le bois ; alors tous les corbeaux battront des ailes alentour afin de l'allumer davantage : ainsi les hiboux qui sortiront seront brûlés des flammes et la fumée étouffera ceux qui demeureront.

Ce conseil plut au roi des corbeaux. Il ordonna à tout son monde de partir ; enfin on fit ce qu'avait dit Carschenas, et tous les hiboux périrent. On voit par cet exemple qu'il est quelquefois nécessaire de se soumettre à ses ennemis pour en tirer raison. La fable qui suit peut encore en servir de preuve.

LE SERPENT ET LES GRENOUILLES.

FABLE[1].

Un serpent devenu vieux et faible, et ne pouvant plus chasser, se plaignait des incommodités de sa vieillesse et regrettait inutilement la force de ses premières années ; la faim lui fit pourtant trouver ce stratagème pour subsister. Il alla au bord d'une fontaine où demeurait une infinité de grenouilles qui avaient élu un roi pour les gouverner. Le serpent affecta d'être fort triste et malade ; une grenouille lui demanda ce qu'il avait : J'ai faim, répondit-il, je vivais autrefois des grenouilles que je prenais, mais je suis présentement si malheureux que je n'en puis prendre aucunes. La grenouille alla promptement donner avis à son roi de l'état et de la réponse du serpent. Sur ce rapport, le roi se transporta lui-même sur le lieu pour considérer le serpent, qui lui dit : Sire, un jour voulant prendre une grenouille, elle s'enfuit chez un moine et entra dans une chambre obscure où dormait un petit enfant ; comme je suivais ma proie, j'entrai aussi dans la chambre, je sentis le pied de l'enfant, et m'imaginant que c'était la grenouille, je le mordis de manière que l'enfant mourut aussitôt. Le moine, irrité de mon audace, me poursuivit de toute sa force ; mais ne pouvant me joindre, il demanda à Dieu que, pour me punir de mon crime, je ne pusse jamais attraper de grenouilles, à moins que leur roi ne m'en donnât par charité, et enfin il ajouta qu'il souhaitait que je devinsse leur esclave et que je leur obéisse. Ces prières du moine ont été exaucées, et je viens pour me soumettre à vous

[1] Fable tirée de l'original sanscrit. (Voyez l'analyse de M. Wilson, p. 178, — la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 250, — et le *Livre des lumières*, p. 283.) On la trouve aussi dans l'*Hitopadesa* (p. 267 de la traduction de Wilkins).



et pour obéir à vos ordres, puisque c'est la volonté de Dieu.

Le roi des grenouilles le reçut avec orgueil et lui dit fièrement qu'il se servirait de lui. Le serpent durant quelques jours porta le roi sur son dos, mais il lui dit à la fin : Puissant monarque, si vous voulez que je vous serve longtemps, il faut me nourrir, ou je mourrai bientôt de faim. — Tu as raison, répondit le roi des grenouilles; je te donnerai par jour deux de mes sujets à croquer. Ainsi le serpent, par sa soumission à son ennemi, s'assura à ses dépens une nourriture pour le reste de sa vie.

Sire, dit Bidpaï, votre majesté voit par ces exemples que la patience est une grande vertu pour faire réussir un dessein. Les gens d'esprit ont raison de dire que la prudence vaut mieux que la force : on peut par adresse se tirer d'un mauvais pas, mais apprenez qu'il ne faut point se fier à ses ennemis quelque protestation d'amitié qu'ils fassent. Un serpent sera toujours serpent. Ce n'est qu'aux vrais amis qu'il faut donner sa confiance, et il n'y a que leur commerce qui puisse être utile [1].

CHAPITRE V [2].

L'ON PERD SOUVENT PAR SA FAUTE UN BIEN QUE L'ON N'A ACQUIS QU'APRÈS BIEN DES PEINES.

Dabschelim, adressant la parole au Brachmane, lui dit : L'histoire que vous venez de raconter nous enseigne quelle conduite nous devons tenir avec nos ennemis : elle nous apprend que la prudence peut nous garantir des piéges qu'ils nous tendent. Tracez-nous maintenant le tableau des malheurs de l'homme qui par son imprudence perd un bien dont l'acquisition lui a coûté des travaux infinis. — S'il est difficile, répondit le brachmane, d'obtenir ce qui fait l'objet de nos désirs, il l'est encore plus de le conserver. Quelquefois le hasard nous procure un bien qui n'est le fruit ni de nos peines ni de notre mérite; mais si nous nous endormons dans le sein du bonheur, bientôt ce bonheur nous échappe : alors les regrets, les soupirs, les larmes, loin d'adoucir nos maux ne font que les augmenter. L'histoire d'une tortue, que je vais raconter à votre majesté, vous retracera cette vérité beaucoup mieux que des préceptes.

LE SINGE ET LA TORTUE.

FABLE [1].

Des singes habitaient une des îles de la mer Verte. Kardan, c'est ainsi que s'appelait leur roi, était depuis longtemps sur le trône sans que rien eût altéré son bonheur; mais, comme dit le proverbe arabe : « Quel est le bien sur la terre que le temps ne détruise? » Ce singe vieillit, ses membres s'affaiblirent, son corps se courba, l'aimable joie fut bannie de son cœur; il ressentit enfin toutes les incommodités de la décrépitude.

Le roi des singes ne tarda pas à en faire la triste expérience. Ses sujets, qu'il avait rendus heureux, oublièrent ses bienfaits; ils ne voulurent plus obéir à un vieillard : son esprit, disaient-ils, se ressentait des infirmités de son âge. Ils jetèrent les yeux sur un jeune prince de ses parens. Kardan dans un instant se vit abandonné de ceux même qu'il avait cru les plus fidèles. Il céda malgré lui une couronne qu'il ne pouvait plus disputer. Honteux de reparaître comme particulier dans un pays où il avait donné des lois, il s'exila volontairement; et retiré dans une île voisine qui était déserte, il faisait de sérieuses réflexions sur le peu de solidité des grandeurs : content de quelques fruits que produisaient les arbres dont l'île était couverte, il tâchait d'oublier sa gloire passée et ne songeait qu'à éclairer son esprit des lumières de la plus pure sagesse.

Un jour qu'il était monté sur un figuier planté sur le rivage, quelques fruits de cet arbre tombèrent dans la mer; le bruit causé par leur chute et l'eau qu'ils firent rejaillir l'amusèrent : les moindres choses occupent celui qui est condamné à vivre dans la solitude; il se fit un plaisir innocent de ce jeu, il jeta plusieurs figues lui-même dans la mer. Une tortue [2] qui était aux environs en profitait et les mangeait; elle prit pour un acte de bienfaisance de

[1] Le travail de Galland finit ici; tout ce qui suit est traduit par Cardonne.

[2] Ce chapitre répond au quatrième du *Pantcha-tantra* et au neuvième de *Calila et Dimna*. (Voyez l'analyse de M. Wilson, p. 180, et la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 258.)

[1] Cette fable est la principale dans l'original sanscrit de même que dans les diverses traductions de ce livre.

[2] Dans l'original sanscrit, il ne s'agit pas d'une tortue, mais d'un animal fabuleux appelé *makara*.

la part du singe, ce qui n'était qu'un amusement : elle lève la tête hors de l'eau et le remercie. Kardan, enchanté d'avoir trouvé un compagnon dans ce lieu désert, l'assura qu'il serait charmé de se lier avec elle : Je ne désire pas avec moins d'empressement votre amitié, lui dit la tortue : heureuse si vous m'en croyez digne.

— Les sages, reprit Kardan, ont établi des règles sur l'amitié, ils nous ont appris à distinguer les personnes avec lesquelles on doit se lier et celles qu'il faut éviter. Trois espèces d'amis ont droit à notre confiance : le savant, non pas celui qui, par la corruption de ses mœurs et par un orgueil déplacé, profane un si beau nom, mais le savant modeste et vertueux ; l'homme sincère qui a le courage de nous avertir de nos défauts et de nous exciter à la vertu ; enfin l'homme désintéressé qui, tout occupé de celui qu'il aime, s'oublie lui-même et ne fait pas de l'amitié un honteux commerce.

Mais si l'on peut se livrer à ces trois espèces d'amis, l'on doit fuir ces trois autres : celui qui, lâchant la bride à ses passions, nous séduirait par ses discours empoisonnés et nous entraînerait dans le crime par son dangereux exemple ; le médisant, le calomniateur, forment la seconde espèce ; la troisième espèce renferme celui qui manque de jugement : un ennemi prudent est préférable à un ami imprudent. L'histoire d'un roi de Cachemire et de son singe est une preuve convaincante de cette vérité.

LE ROI DE CACHEMIRE, SON SINGE ET LE VOLEUR.

FABLE [1].

Un roi de Cachemire s'était épris pour un singe de l'amitié la plus forte ; il le préférait à ses serviteurs les plus fidèles et lui avait confié la garde de sa personne durant la nuit. Le singe, un poignard à la main, veillait au chevet du lit du monarque, tandis que celui-ci s'abandonnait au sommeil.

Un filou, dans l'espérance de faire quelque bon coup, s'était rendu à Cachemire. En traversant la ville il rencontra un de ses camarades. Tous deux tinrent conseil pour savoir de quel côté ils dirigeraient leurs pas : J'ai aperçu, dit le second filou à son camarade, un âne à quelques pas d'ici, nous profiterons des ténèbres de la nuit pour l'enlever ; tout proche est la boutique d'un faïencier, nous nous y introduirons et nous chargerons notre âne des marchandises qu'elle renferme. Ils parlaient encore lorsque la patrouille passa ; le premier voleur, plus alerte que son camarade, se glissa derrière un mur ; l'autre fut pris comme un oiseau au filet ; sa mauvaise mine et son air embarrassé le trahirent : il avoua au chef de la garde le motif qui l'avait conduit à Cachemire. L'officier, en le faisant conduire en prison, ne put s'empêcher de rire de la simplicité du filou : Un âne, lui dit-il, est un animal bien rare, et quelques bouteilles de verre sont des effets assez précieux pour risquer sa vie.

Le premier filou n'était pas si éloigné qu'il n'entendît ces paroles : Mon camarade, dit-il en lui-même, était un imprudent ; faute de jugement, il allait pour rien me précipiter dans un danger évident ; le chef de la garde est mon ennemi, mais un ennemi éclairé : profitons du conseil qu'il me donne sans le savoir, et s'il faut risquer la vie, que ce soit du moins par quelque fait éclatant. Il dit et il se glissa dans le palais du roi. Le hasard fit qu'il perça le mur de la chambre même où dormait ce prince. Le filou entre sans faire de bruit ; il aperçoit, à la lueur de plusieurs flambeaux de camphre, le monarque étendu dans son lit et plongé dans le plus profond sommeil. Un singe armé d'un poignard s'offre ensuite à sa vue. Tandis qu'il considérait avec étonnement toutes ces choses, il voit un grand nombre de fourmis qui, tombées du plancher, couraient sur le visage et la poitrine du prince. Le singe, qui les avait aussi aperçues, en gardien vigilant, se met aussitôt à les écarter. Impatienté de les voir toujours revenir à mesure qu'il les chassait, il se met en colère, il veut les percer avec le poignard dont il est armé, et il allait en frapper le roi lorsque le voleur jeta un grand cri, et s'élançant avec rapidité sur le singe, lui retint le bras, qu'il avait déjà levé.

Le sultan, au cri du voleur, se réveilla. Étonné de voir un inconnu dans son appartement, il lui demanda qui il était : Je suis, répondit le filou, votre ennemi, mais un en-

[1] Cette fable, particulière à la version turque traduite par Cardonne, de même qu'à l'*Anwari-Sohaïli* persan, et qui ne se trouve pas dans le *Calila et Dimna* arabe, rappelle celle du *Jardinier et de l'ourse*. (Voyez ci-dessus, p. 465.)

nemi prudent; l'espoir du butin m'a fait pénétrer jusqu'ici, heureux d'y être venu à temps pour vous sauver la vie, que le singe, votre ami, mais un ami sans jugement, allait vous arracher.

Le monarque, après s'être fait raconter tout au long ce qui s'était passé, frémit du danger qu'il venait de courir et rendit grâce au ciel, qui l'en avait délivré; il combla de biens le filou; le singe fut renvoyé dans une écurie, séjour plus digne de lui que le palais des rois.

Bagha, c'était le nom de la tortue, témoigna à Kardan le plaisir qu'il avait eu à l'entendre; il le pria de lui faire connaître les différentes espèces d'amis: Il y en a de trois sortes, lui dit Kardan: les premiers ressemblent à la nourriture, ils sont aussi nécessaires à l'âme que les alimens le sont au corps; les seconds sont comme les remèdes auxquels l'on a quelquefois recours, mais dont l'usage continuel est pernicieux. On peut comparer les troisièmes, qui sont les hypocrites en amitié, à du poison: malheur à celui qui s'attache à de pareils amis, il devient bientôt la triste victime de leur trahison et de son imprudence: le sage fuit celui qui, couvert du masque de l'amitié, porte au-dedans de lui un cœur insensible et frivole.

— A quels traits, reprit Bagha, peut-on reconnaître la véritable amitié? — L'ami véritable, dit Kardan, cache avec soin les défauts de celui qu'il chérit et les couvre du voile de l'indulgence: il exalte au contraire ses moindres vertus; le plus petit talent de son ami devient à ses yeux une perfection: sa mémoire, fidèle à lui retracer les bienfaits qu'il a reçus, ne conserve aucun souvenir de ceux qu'il a rendus lui-même; enfin si son ami a le malheur de l'offenser, il lui pardonne aisément: la plus légère excuse l'apaise et le désarme.

— Si l'amour-propre ne m'aveugle pas, dit Bagha, je crois me reconnaître au portrait que vous venez de tracer; je sens au dedans de moi toutes les vertus qu'exige la plus pure amitié: daignez en faire l'épreuve, vous me trouverez toujours fidèle et constante: la mort seule pourra briser les liens qui m'uniront à vous.

Le singe, enchanté de ces protestations, descendit de l'arbre sur lequel il était monté; la tortue aborda sur le rivage. Ces deux nouveaux amis, en s'embrassant, se jurèrent une constance à toute épreuve. Kardan se félicitait d'avoir trouvé quelqu'un qui pût lui adoucir les amertumes de son exil et dans le sein duquel il verserait ses chagrins. Bagha, de son côté, admirait la haute sagesse et le profond savoir de ce solitaire. Le singe oublia ses malheurs, et Bagha ne songea plus à sa femme et à ses enfans, qu'il avait abandonnés depuis plusieurs mois.

Tandis qu'il goûtait tranquillement les douceurs de l'amitié, son épouse était en proie à tout ce que l'inquiétude a de plus accablant: tantôt elle craignait que son mari n'eût été englouti par les flots, tantôt elle s'imaginait qu'il l'avait quittée pour une autre; la nuit même, lorsqu'elle se livrait au sommeil, elle était agitée par des songes affreux qui lui représentaient son époux mort et étendu sur le rivage. La tortue en s'éveillant s'attristait de ces songes affreux: Quoi donc! disait-elle, mon cher époux, je ne vous reverrai jamais, jamais je n'embrasserai celui qui m'aimait tant et pour lequel je ressentais une égale ardeur! Non, je ne peux plus rester dans cette cruelle incertitude, je veux en sortir à quelque prix que ce soit. Un moment après elle craignait d'éclaircir son sort et de devenir encore plus malheureuse. Elle se détermina enfin à confier ses peines à une de ses amies. Celle-ci tâcha de la consoler; elle lui dit qu'on lui avait appris que son mari était en vie et le lieu où il était; elle exigea de celle qui la consultait une soumission aveugle: Comptez sur ma docilité à suivre vos conseils, dit l'épouse de Bagha; la prudence vous les inspire et l'amitié vous les dicte. — Apprenez, lui dit alors celle-ci, que votre époux n'a pas été la proie des flots, comme vous vous l'imaginez; il est dans une île déserte, peu éloignée de celle que nous habitons: c'est dans cette île qu'il a fait connaissance avec un singe: l'amitié qui les unit est si forte qu'il a oublié sa patrie, ses proches, vous-même enfin et ses enfans.

Cette nouvelle affligea sensiblement la tortue; elle accusa son mari d'ingratitude et le ciel d'injustice; enfin elle donna les marques du plus violent désespoir: Il faut montrer plus de courage, lui dit sa confidente, et chercher un remède à nos maux au lieu de les aigrir. Il est un moyen sûr de faire revenir celui dont vous pleurez l'absence: nous allons lui envoyer quelqu'un pour lui apprendre que vous êtes dangereusement malade; il le croira, il reviendra

auprès de vous; lorsqu'il y sera, nous ferons nos efforts pour le retenir.

La tortue consentit à la proposition; l'envoyé partit et aborda en peu de temps à l'île où étaient Kardan et Bagha. Il trouve celui-ci et lui annonce que son épouse touchait à son dernier moment.

Bagha, bien affligé, fait part de cette triste nouvelle à Kardan et lui demande la permission de le quitter pour quelques temps : Je partage votre juste douleur lui dit, Kardan; partez, un devoir trop sacré vous appelle pour que je m'oppose à votre voyage; mais faites cesser par un prompt retour la peine que va me causer notre séparation.

Bagha, les larmes aux yeux, s'élance dans la mer et aborde en peu de temps à son île. Ses amis et ses proches, prévenus de son arrivée, l'attendaient sur le rivage : ils le conduisent chez son épouse, qui, pour mieux jouer son rôle, était étendue par terre et paraissait accablée du mal le plus violent. Son mari, en la voyant, lui dit les choses les plus touchantes sans qu'elle lui répondît un seul mot.

Bagha, désespéré d'un silence si opiniâtre, en demanda la raison à l'amie de sa femme : Dans l'état où est réduite votre épouse, lui dit celle-ci, sans aucun espoir de guérison et n'envisageant qu'une mort prochaine, est-il étonnant qu'elle ait perdu la parole?—N'est-il donc pas de remède à ses maux? s'écria Bagha avec douleur. Hélas! si j'étais assez heureux pour l'espérer, je ne plaindrais ni mes peines ni mes pas, dussé-je parcourir toutes les mers.

--La maladie dont est attaquée votre épouse, répondit son amie, n'est pas absolument sans remède; mais il est si rare et si difficile de le trouver qu'il n'y faut pas songer. Ce discours ranima les espérances de Bagha; il conjura l'amie de sa femme de lui apprendre le nom de ce remède précieux : A quoi pourra vous servir d'en savoir le nom, lui répondit celle-ci, puisqu'il vous sera si difficile de le trouver? C'est pour recevoir les derniers embrassemens de votre épouse expirante et non pas pour tenter une chose presque impossible que nous vous avons fait venir; mais enfin il faut contenter votre curiosité : le cœur d'un singe est le seul remède qui puisse rappeler à la vie celle que vous pleurez.

Ces paroles affligèrent Bagha; un faible rayon d'espérance avait lui à ses yeux pendant quelques instans : ce qu'il venait d'entendre le faisait disparaître. Le singe qu'il a laissé dans l'île déserte s'offre à sa pensée; il considère que le seul moyen de conserver son épouse est de faire périr son ami; il se représente un instant après la noire trahison dont il va se rendre coupable, les droits sacrés de l'amitié violés, sa mémoire devenue en horreur à tous les animaux; mille passions différentes l'agitent et le tourmentent; l'amour enfin l'emporte sur l'amitié, et la mort de Kardan est résolue, puisqu'elle doit conserver la vie de son épouse.

Bagha, après avoir conçu ce noir projet, sentit la difficulté de l'exécution : il vit bien que tout seul il était trop faible contre le singe et que l'unique moyen de réussir était de l'attirer dans l'île des tortues. Il se met à la nage et rejoint Kardan, qui fut transporté de joie à sa vue. Il l'accable de caresses et lui demande avec empressement des nouvelles de sa femme et de ses enfans : Le plaisir que j'ai eu de revoir des objets si chers, lui dit Bagha, a été empoisonné par le chagrin que me causait votre absence; jour et nuit vous étiez présent à ma pensée, et j'ai éprouvé que sans vous je me flattais en vain d'être heureux; mais si vous le voulez, vous pouvez me rendre heureux par l'amour et par l'amitié : renoncez à votre île déserte pour habiter celle des tortues; elle produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie; mes concitoyens, témoins de mon bonheur, l'envieront ou plutôt s'empresseront de le partager; de mon côté, je n'oublierai rien pour vous rendre votre nouveau séjour agréable et pour vous engager à vous y fixer. Si vous vous rendez à mes désirs, rien désormais ne nous séparera l'un de l'autre, et la distance des lieux ne sera plus un obstacle à ma félicité. — Ami, reprit Kardan, qui n'osait pas encore trop se fier à Bagha, dans le pays de l'amitié l'on ne connaît pas la distance d'un lieu à un autre, rien n'est près ni rien n'est loin : l'ami, quoique absent, est toujours présent à l'ami par l'imagination; si l'éloignement sépare leurs corps, la pensée réunit leurs âmes.

Bagha comprit que le singe, par ce discours adroit, cherchait à éluder sa demande; il fit de nouvelles instances et le conjura en des termes si touchans que celui-ci se laissa vaincre : Une seule chose m'arrête, lui dit Kardan,

vous savez que mes pareils craignent l'eau et qu'ils ignorent l'art de nager : comment pourrai-je traverser la mer pour me rendre à votre île ? — Rien n'est impossible à l'amitié, lui répondit Bagha : mon dos fera l'office d'un navire plus sûr pour vous que ne seraient ceux que construisent les enfans des hommes. Kardan, voyant tous les obstacles levés, descend sur le rivage ; l'officieux Bagha le reçoit sur son dos. Il avait déjà fait la moitié du trajet lorsqu'il s'arrêta soudain : la trahison qu'il va commettre s'offre à son esprit avec tout ce qu'elle a d'odieux, il se reproche de tromper le plus fidèle et le plus vertueux des amis pour une épouse qui peut-être ne méritait pas un pareil sacrifice.

Kardan, étonné de voir Bagha immobile au milieu des eaux, voulut en savoir la raison. Celui-ci était bien éloigné de lui découvrir les pensées qui l'agitaient : Je suis occupé, lui dit-il, de la réception que je dois vous faire, je crains qu'elle ne soit pas digne d'un hôte aussi illustre ; le triste état où se trouve ma femme l'aura mise dans l'impuissance de faire les préparatifs convenables. — Ami, reprit Kardan, abandonnons les vaines cérémonies à ceux qui en sont jaloux, elles ne sont pas faites pour l'amitié, elles n'en sont pas toujours l'expression fidèle.

Bagha, enchanté de ce que son âme n'était pas connue, continua sa route, mais à peine se fut-il remis à nager que les mêmes pensées l'agitent malgré lui et suspendent sa marche une seconde fois. Kardan commence à le soupçonner, il craint que son ami ne médite quelque trahison dont il soit l'objet ; il lui fait de nouvelles questions : Mes alarmes, lui répondit Bagha, augmentent à mesure que j'approche de mon île, je tremble de ne plus voir la plus tendre des épouses et d'apprendre qu'elle a enfin succombé aux maux qui l'accablaient. — Pourquoi vous affliger d'avance ? dit Kardan. Chaque maladie a son remède ; celle de votre épouse serait-elle exceptée ? Apprenez-moi le nom du remède qui doit la guérir : mes peines, mes soins pourront peut-être le lui procurer. — A quoi vous servirait de vous le nommer ? reprit Bagha, puisqu'il est impossible de le trouver. Kardan fit de nouvelles instances et pressa tant son ami qu'à la fin son secret lui échappa et qu'il avoua que ce remède était le cœur d'un singe.

La situation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre n'est pas comparable à celle de Kardan ; il frémit du danger dans lequel sa trop grande crédulité l'avait précipité ; cependant il ne se troubla point et résolut de tromper à son tour celui qui avait abusé si cruellement de sa confiance : Consolez-vous, lui dit-il, le mal de votre épouse n'est pas incurable, les nôtres sont souvent attaquées de la même maladie et nous les guérissons aisément. L'espèce des singes n'est pas conformée comme le reste des animaux : nous pouvons vivre sans notre cœur, et nous avons le singulier privilége de le tirer de notre corps et de l'y remettre sans aucun danger pour nous. Si vous m'aviez appris avant votre départ ce qui cause votre peine, j'aurais apporté mon cœur avec moi et je l'aurais présenté moi-même à votre épouse. Hélas ! je suis si las de mon cœur et il me cause tant de peines que ma plus grande satisfaction est d'en être séparé : peut-être en y renonçant pour toujours perdrai-je le souvenir de mes malheurs.

Bagha ajouta foi aux paroles de Kardan, parce que l'on croit aisément ce que l'on désire ; il lui demanda avec empressement ce qu'il avait fait de son cœur : Je l'ai laissé, en partant, au pied d'un arbre, lui dit le singe ; il est un usage ancien et sacré parmi nous : lorsque nous voulons passer agréablement un jour et nous livrer à la joie, nous quittons notre cœur, qui y serait un obstacle : le cœur est la source empoisonnée d'où découlent tous nos maux, le chagrin le flétrit, l'amour l'embrase, la haine et la vengeance l'aigrissent, l'envie le dessèche, l'ambition le consume et le désespoir le déchire ; mille passions différentes l'agitent et le tourmentent tour à tour, il flotte continuellement entre la crainte et l'espérance. Par ce que vous venez d'entendre, jugez si je puis vous refuser une chose aussi intéressante pour vous et qui l'est si peu pour moi. Ramenez-moi dans mon île, j'y prendrai mon cœur, que j'y ai laissé, et je l'offrirai moi-même à votre épouse.

Le trop crédule Bagha, enchanté de conserver les jours de sa compagne sans être forcé d'attenter à ceux de son ami, se mit à nager avec rapidité vers l'île déserte. Il y aborda en peu de temps. Kardan eut à peine touché le rivage qu'il se lança à terre, et montant sur un arbre, il rendit grâce au ciel

d'avoir échappé si heureusement au plus grand des dangers. Bagha, inquiet de ce qu'il ne descendait point de l'arbre sur lequel il était, le fit ressouvenir des promesses flatteuses qu'il lui avait faites un moment auparavant : Insensé que tu es ! lui dit le singe, j'ai passé une partie de ma vie sur le trône, j'ai éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, elle m'a comblé pendant quelque temps de ses faveurs les plus précieuses, puis elle m'a tourmenté et elle a fait de moi un exemple éclatant de son inconstance : je dois du moins à mes malheurs d'avoir acquis quelque expérience ; ils m'ont appris à distinguer un ami fidèle d'un traître. Renonce à ma poursuite, elle serait inutile ; éloigne-toi pour toujours de ma présence, je ne reverrai jamais un perfide qui a couvert sa trahison du voile de l'amitié.

Bagha voulut se justifier et engager le singe à le suivre : Tu me crois apparemment aussi crédule, lui dit Kardan, qu'un certain lion à qui un renard fit accroire qu'un âne n'avait point de cervelle. Bagha pria le singe de lui raconter cette histoire, et celui-ci, pour l'instruire, voulut bien lui donner cette dernière preuve de sa complaisance.

LE LION, LE RENARD ET L'ANE.

FABLE [1].

Un lion, dit Kardan, était attaqué depuis longtemps d'une maladie dangereuse : ses forces étaient tellement épuisées qu'il pouvait à peine se traîner hors de sa tanière ; il ne faisait plus retentir les forêts de ses rugissemens, et les animaux s'y promenaient en sûreté. Parmi ses courtisans était un renard qu'il aimait plus que les autres et auquel il faisait part de sa chasse, mais depuis que le lion ne sortait plus, le pauvre renard périssait de misère. Il aborda un jour le lion et lui dit : Pourquoi vous obstiner, seigneur, à aigrir un mal qui vous accable ?—Tu te trompes, lui répondit le lion, si tu crois que je ne songe pas à ma guérison : j'ai consulté un fameux médecin, il m'a assuré que la cervelle d'un âne me rendrait ma première vigueur ; mais faible et languissant comme je suis, comment puis-je me procurer ce remède précieux ?

[1] Cette fable dérive de l'original sanscrit (Voyez l'analyse de Pantcha-tantra par M. Wilson, p. 180,—la traduction française de M. l'abbé Dubois, p. 170,—et la traduction anglaise du Calila et Dimna, p. 261)

—Seigneur, reprit le renard, il y a aux environs d'ici une fontaine à laquelle un âne vient quelquefois se désaltérer : je tâcherai de vous l'amener.

Le lion se livra volontiers à cette espérance ; le renard partit sur-le-champ. Du plus loin qu'il aperçut l'âne, il le salua ; entrant ensuite en conversation : Pourquoi te vois-je, lui dit-il, toujours dans la peine ?—Un maître cruel, répondit l'âne, exige de moi des services au-dessus de mes forces, et quand je succombe sous le fardeau dont il m'accable, il m'assomme de coups ; du moins si la nourriture qu'il me donne réparait mes forces, mais je travaille beaucoup et je mange peu.—Que n'abandonnes-tu celui qui te traite si mal ? lui dit le renard.—Je ne ferais que changer d'esclavage, repartit le baudet ; c'est le sort de mes pareils, ils ne sont pas plus heureux que moi.—La terre est vaste, ajouta le renard, et quand on est malheureux dans un lieu, l'on passe dans un autre.—Peut-on éviter sa destinée, répondit l'âne, et ne nous suit-elle pas partout ?—Je conviens avec toi de la fatalité du destin, reprit le renard, mais comme nous ne sommes jamais assez instruits de celui qui nous est réservé, pourquoi celui qui est malheureux ne tenterait-il pas d'adoucir la rigueur de son sort ? Tu peux changer le tien si tu veux suivre mes conseils. Près d'ici est une prairie immense toujours verte et émaillée de mille fleurs ; un ruisseau d'une eau pure coule à travers et invite à se désaltérer ; cette prairie est entourée de bois qui par leur ombrage la défendent de la chaleur du jour ; un printemps perpétuel règne dans ce lieu délicieux ; tu y converseras avec un de tes pareils que j'y ai conduit il y a quelque temps ; aucune peine n'altère son bonheur et il s'applaudit de s'être abandonné à mes conseils.

L'âne, simple et crédule, consentit à suivre le renard, qui le conduisit droit à la tanière du lion. Celui-ci, du plus loin qu'il l'aperçut, s'élança sur sa proie ; mais il était si faible qu'il ne put l'atteindre. L'âne fut assez heureux pour prendre la fuite.

Le renard, fâché de voir le fruit de ses fourberies perdu par la trop grande précipitation du lion, lui en fit des reproches : Ignores-tu, lui dit le lion, que de vils sujets ne doivent pas examiner les actions de leur souverain et encore moins les blâmer ? Je veux bien te pardonner,

mais c'est à condition que tu me ramèneras celui qui vient d'échapper à mes griffes.

Le renard obéit et retourna à la fontaine. Il y trouva l'âne encore tout tremblant, qui lui reprocha sa trahison : Ami, répondit le fourbe, quelle est ton erreur ! Tu as pris pour un être animé ce qui n'est qu'une vaine représentation. Ce lion furieux que tu as aperçu et qui t'a fait tant de peur est un talisman : un fameux philosophe l'a placé dans ce lieu pour intimider les animaux et les empêcher d'approcher, j'avais oublié de t'en prévenir.

L'âne, malgré l'épreuve qu'il avait faite de la mauvaise foi du renard, s'y fia de nouveau et le suivit. A mesure qu'ils approchaient, le renard prit les devants pour prévenir le lion de sa nouvelle ruse et pour le prier de rester immobile quand sa proie approcherait.

Tandis qu'ils tramaient la perte du pauvre âne, celui-ci, comme s'il eût soupçonné le sort qu'on lui préparait, avançait lentement. Le renard, qui vit sa défiance, le pressa d'approcher sans aucune crainte et de reconnaître son erreur par lui-même. L'âne s'enhardit peu à peu, et voyant le lion immobile, il crut véritablement que c'était un talisman. Bientôt il se rassura tout à fait et se mit à brouter hardiment ; il se coucha ensuite sur l'herbe et s'endormit sans aucune défiance. Le lion, qui attendait ce moment, s'élança sur sa proie et l'étrangla ; il dit ensuite au renard qu'il allait à la fontaine voisine prendre les ablutions prescrites par la loi, et lui recommanda de veiller sur ce cadavre.

Le renard, dès qu'il le vit éloigné, mangea la cervelle de l'âne. Le lion, de retour, fut bien étonné de ne la plus trouver : Seigneur, lui dit le renard, la cervelle est le siége de la conception et du jugement : si cet âne avait eu une cervelle, il aurait reconnu mes fourberies.

Je t'ai raconté cette histoire, dit Kardan à Bagha, afin que si tu crois être aussi fourbe que le renard, tu ne t'imagines pas que je sois aussi simple que le lion. Retourne dans ton île, la présence d'un traître tel que toi souillerait celle que j'habite.

Bagha voulut faire de nouvelles instances, mais vainement : il se vit forcé de s'en retourner dans son île, où il pleura longtemps la perte qu'il avait faite d'un ami aussi accompli.

CHAPITRE VI [1].

SUR LES MALHEURS QUE LA PRÉCIPITATION ENTRAINE APRÈS ELLE.

Vous venez de nous apprendre, dit le roi Dabschelim au brachmane, qu'il est plus difficile de conserver un bien que de l'acquérir. Montrez-nous à présent les inconvénients de la trop grande vivacité.

— Prince, répondit le brachmane, de toutes les qualités dont le Tout-Puissant a doué l'homme, la première et celle qui l'élève le plus au-dessus des autres animaux est la prudence. Celui qui, dans les plus grands événements de la vie, se livre avec impétuosité à son premier mouvement ou qui agit avant de réfléchir commet souvent des fautes et s'expose à beaucoup de malheurs. Le sang-froid, la tranquillité d'âme, font le vrai sage ; plusieurs histoires prouvent la vérité de cette maxime, mais la plus extraordinaire est celle d'un derviche, que je vais raconter à votre majesté.

LE DERVICHE, LA BELETTE ET LE SERPENT

FABLE [2].

Un derviche, ennuyé du célibat, prit la résolution de se marier. Il consulta un calender de ses amis, qui approuva son dessein ; mais en même temps celui-ci lui conseilla de faire un choix qui pût le rendre heureux : Quelles sont les qualités dans une femme, demanda le derviche, qui peuvent faire le bonheur d'un mari ?— Il faut, répondit le santon, qu'elle soit fidèle, tendre et féconde ; une pareille femme est l'ornement de sa maison, la félicité de son mari et la gloire de son sexe. Le derviche voulut savoir celles qu'il devait exclure de son choix : Ne vous alliez jamais à une veuve, lui répondit le calender ; elle fait l'éloge du défunt aux dépens du vivant et regrette dans le premier mille belles qualités qu'elle ne veut jamais trouver dans le successeur. Ajoutez à cet in-

[1] Ce chapitre répond au cinquième du recueil sanscrit original et au dixième du *Calila et Dimna* arabe. (Voyez l'analyse de M. Wilson, p. 182, et la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 268.)

[2] Cette fable est tirée de l'original sanscrit. (Voyez l'analyse de M. Wilson, p. 185, — la traduction française du *Pantchatantra* par M. Dubois, p. 206, — et la version anglaise du *Calila et Dimna*, p. 268.)

convénient celui de sacrifier le bien de son nouveau mari pour enrichir les enfans qu'elle a eus du premier. On ne doit pas chercher une femme plus riche ou d'une naissance plus élevée que la sienne : elle méprise son mari, qui perd l'empire et la liberté ; elle lui fait sentir la distance qui les séparait. Croyez-moi, le bonheur est dans l'égalité des conditions : je ne vous parle point de la femme sans mœurs et sans principes, il n'y a que les âmes lâches qui osent se déshonorer publiquement.

Le derviche, qui, dans une affaire aussi intéressante pour lui, voulait prendre toutes ses précautions, demanda au calender l'âge que devait avoir une fille que l'on destinait au mariage : Comme le printemps, lui répondit celui-ci, est la saison la plus agréable, de même la jeunesse est, de tous les âges, le plus flatteur. Quelques philosophes ont partagé en différentes époques la vie de la femme. Depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de vingt-cinq, ils la comparent à un parterre émaillé des fleurs les plus brillantes; leur éclat, leur beauté, ravissent tous les sens à la fois et font éprouver mille sensations délicieuses. Depuis vingt-cinq jusqu'à quarante ans, c'est un jardin rempli des fruits les plus agréables ; ces fruits sont le plus bel ornement de l'arbre qui les a portés et font le bonheur de celui qui les a cultivés ; mais ces heureux momens s'écoulent bientôt. Le temps, plus rapide qu'un fleuve qui roule avec précipitation ses flots écumeux, entraîne avec lui les jeux, les ris et les plaisirs ; l'amour s'envole pour faire place à l'ennui et à la tristesse, semblable à une rose qui le matin étale les plus vives couleurs, et qui le soir, flétrie et languissante, a perdu tout son éclat ; nos beaux jours disparaissent pour ne plus revenir.

— Que pensez-vous de la beauté, demanda encore le derviche, et à quel point influe-t-elle sur la félicité d'un mari ? — La douceur, la modestie, la fidélité, répondit le calender, sont le principal dans une femme : la beauté n'est que l'accessoire : heureux cependant celui qui peut réunir ces qualités dans la même personne ! La laideur, avec un bon caractère, est préférable à la beauté accompagnée d'un mauvais naturel.

Le derviche, éclairé par les lumières de son ami, prit une femme qui réunissait la vertu à la beauté. Il aimait tendrement son épouse et il en était tendrement aimé. Il ne manquait à son bonheur que de devenir père ; mais depuis plusieurs années qu'il était marié, son épouse n'avait encore donné aucun signe de fécondité. Le derviche fatiguait en vain le ciel de ses prières ; il ne se lassa point de faire des vœux et il vit enfin combler ses espérances les plus douces.

Cet heureux événement le transporta de joie ; il en était occupé jour et nuit, il ne s'entretenait d'autres choses avec sa femme : Bientôt, lui dit-il un jour, tu mettras au monde un enfant plus beau que la pleine lune ; la vivacité de son esprit répondra sans doute aux grâces de sa figure ; je cultiverai les heureux talens qu'il aura apportés en naissant et je lui apprendrai toutes les sciences divines et humaines ; ses vastes connaissances le feront regarder comme le prodige de son siècle ; ses décisions seront des oracles ; dès qu'il sera en âge d'être marié, je lui choisirai une femme vertueuse et belle comme toi ; il en aura des enfans qui deviendront aussi célèbres que lui : c'est ainsi que je me verrai revivre dans une postérité nombreuse et mon nom ne sera jamais effacé de la mémoire des hommes.

La femme du derviche, qui se moquait de ces chimères, lui répondit : Les discours que vous tenez conviennent-ils à un religieux, dont l'humilité doit faire l'apanage ? Vous parlez avec certitude de la chose la plus incertaine. Ne puis-je pas mettre au monde une fille aussi bien qu'un garçon ? Supposons que je devienne mère d'un fils : une mort prématurée peut détruire vos espérances ; quand il vivrait, qui vous a assuré qu'il naîtra avec les heureuses dispositions que vous lui supposez ? L'imagination est un vaste pays ; celui qui le parcourt s'égare aisément si la raison ne lui sert de guide ; c'est ce qui arriva à un santon dont je vais vous raconter l'histoire.

LE SANTON AUX VAINS PROJETS.

FABLE [1].

Un négociant, riche et charitable, comblait de bienfaits un pauvre santon son voisin. Chaque jour il lui envoyait une certaine quantité de miel et d'huile. Le miel servait à la

[1] De même que la précédente, cette fable dérive de l'original sanscrit. (Voyez l'analyse de *Pantcha-tantra* par M. Wilson, p. 195 ; — la traduction française de M. Dubois, p. 209, — et la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 269.) J'ai signalé le rapport de cette fable avec l'*Histoire d'Alnaschar* dans les *Mille et une Nuits*.

nourriture du santon et il mettait à part l'huile dans une grande et large cruche. Quand elle fut pleine, il songea à l'emploi qu'il en pourrait faire : Cette cruche, dit-il en lui-même, contient plus de dix mesures d'huile, et en la vendant, je puis acheter dix brebis : chaque brebis me donnera, dans le cours d'une année, deux agneaux ; ainsi, en moins de dix années de temps, je me verrai possesseur d'un nombreux troupeau : devenu riche, je ferai bâtir un superbe palais ; une compagne aimable que je choisirai en fera le principal ornement : au bout de neuf mois, elle comblera mes vœux en mettant au monde un enfant ; l'éducation de mon fils sera mon ouvrage ; je lui apprendrai les sciences ; il répondra à mes soins paternels : si cependant, emporté par la fougue de l'âge et des passions, il s'écartait du chemin que je lui tracerais, s'il osait me désobéir, je lui ferais sentir mon courroux. Il dit, et en même temps, s'imaginant corriger ce fils rebelle, il déchargea un grand coup d'un bâton qu'il tenait à la main sur la cruche placée au-dessus de sa tête : la cruche vole en éclats, l'huile coule sur la barbe et sur les cheveux du santon, qui, revenu à lui-même, voit avec douleur ses moutons, son palais et toutes ses richesses disparaître [1].

L'application de cette histoire était sensible et le derviche se la fit lui-même. Il cessa de former des projets, ou du moins il n'en fit plus la confidence à son épouse. Le moment tant désiré arriva, la femme accoucha d'un fils ; le soin qu'il en prit égala la joie que lui causa cet heureux événement : jour et nuit il était auprès du nouveau-né et ne le quittait pas un instant. Sa femme, étant allée un jour au bain, le pria de veiller sur son fils. Elle était à peine sortie que le sultan envoya chercher le derviche. Celui-ci, partagé entre la crainte d'encourir la colère du prince et la douleur de laisser son enfant seul, prit enfin, malgré lui, ce dernier parti.

Sa femme avait élevé une belette qu'elle aimait beaucoup. Ce petit animal faisait tout son amusement et lui était cher, parce qu'il éloignait de la maison les reptiles nuisibles.

Pendant l'absence du derviche un serpent, sorti d'un trou de la muraille, s'élança sur le berceau de l'enfant. La belette, qui était tout auprès, se jeta sur le serpent et, après un long combat dont elle sortit victorieuse, l'étrangla. Le derviche, qui avait abrégé autant qu'il avait pu son entretien avec le prince, revint chez lui avec le plus grand empressement. Il voit à la porte de sa maison la belette toute couverte de sang : il ne doute point que ce ne soit celui de son fils ; la colère, le désespoir, le transportent ; il frappe du bâton qu'il tenait à la main la belette, qu'il étend morte à ses pieds. Rentré chez lui, il voit d'un côté un serpent tout sanglant qui palpitait encore ; de l'autre son fils qui dormait tranquillement dans son berceau : il reconnaît trop tard son erreur et en est vivement affligé [1].

Tandis qu'il regrettait sa belette, son épouse arrive du bain ; elle crie, elle s'emporte en apprenant le malheur arrivé à sa chère belette : Est-ce là, dit-elle, la récompense que tu réservais à ce pauvre animal pour avoir sauvé la vie à ton fils ? Ne vois-tu pas qu'elle seule a tué ce serpent prêt à le dévorer?

— Ne m'accablez point de vos trop justes reproches, lui répondit le derviche, ceux que je me fais à moi-même sont assez vifs ; mais le mal est fait, et un repentir tardif ne peut ni le réparer ni même l'adoucir. — Vous avez raison, reprit la femme du derviche, il faut prévoir les maux avant qu'ils arrivent : vous voyez par le malheur qui vous est si sensible ceux que la précipitation et l'impatience entraînent après elles ; consolez-vous néanmoins : vous n'êtes pas le premier qui se soit abandonné à cette passion et vous ne serez pas le dernier. Les hommes se corrigent rarement par les fautes des autres hommes ; ils perdent ainsi le seul fruit qu'ils pourraient en retirer. Ignorez-vous l'histoire d'un sultan et de son faucon ? Le derviche pria sa femme de la lui raconter, et elle y consentit.

[1] Cette fable est, selon toute apparence, le type de celle du *Pot au lait*. (La Fontaine, livre VII, fable 10.) — Voyez aussi *les Contes, ou les nouvelles Récréations et joyeux devis de Bonaventure des Periers*, t. I, p. 141, édition de 1735, in 12.

[1] Cette fable se trouve aussi dans le roman grec de *Syntipas* (édition de M. Boissonade, p. 60) et dans le livre hébreu des *Paraboles de Sendabar*, d'où elle a passé dans le *Roman des Sept Sages de Rome*. (Voyez l'*Essai sur les Fables indiennes*, p. 144, et les *Fabliaux de Legrand d'Aussy*, t. Ier, p. 354.)

Dans l'original sanscrit, l'animal victime de l'imprudente colère de son maître est une mangouste (*viverra mungo*), animal du même genre que l'ichneumon des Égyptiens ; dans le *Calila et Dimna*, la mangouste est remplacée par une belette ; dans le roman de *Syntipas*, ainsi que dans toutes les autres imitations de ce dernier livre, il s'agit au contraire d'un chien

LE SULTAN ET LE FAUCON.

FABLE[1].

Un sultan, dit la femme du derviche, aimait passionnément la chasse au vol. Parmi ses faucons, il en estimait un plus que tous les autres à cause de ses rares qualités. La vue de cet oiseau était aussi perçante que celle d'un lynx et son vol aussi rapide que l'éclair. Le sultan prenait soin lui-même de cette bête courageuse et intelligente; il la tenait souvent sur son poing. Un jour qu'il chassait, il lança le faucon sur une gazelle. L'oiseau fend les airs d'un vol rapide; la gazelle, qui voit son ennemi au-dessus de sa tête, précipite sa course et semble à peine toucher la terre de son pied léger; le sultan presse les flancs de son cheval et est séparé dans un instant de ceux qui l'environnent. Cependant la gazelle, malgré les efforts du faucon, eut le bonheur d'échapper à sa poursuite.

La chaleur était extrême : le sultan, altéré, cherchait un ruisseau pour soulager la soif qui le tourmentait. Il en découvrit un et détacha la tasse d'or pendue à l'arçon de sa selle. Comme l'eau ne venait que goutte à goutte, il fut très-longtemps à la remplir : il la portait à sa bouche lorsque le faucon, perché sur son poing, renverse d'un coup d'aile la tasse et l'eau. Le sultan, après des peines infinies, la remplit de nouveau; mais le faucon, d'un second coup d'aile, le prive encore de son espoir. La patience échappe au monarque : dans la fureur dont il est transporté, il jette le faucon par terre avec tant de force qu'il l'étend mort à ses pieds.

Dans le même instant arrive un écuyer du prince; il voit la tasse renversée et le faucon sans vie. Le sultan lui apprend le crime de l'oiseau et la vengeance qu'il en a tirée; il lui ordonne ensuite de chercher la source de ce ruisseau afin de puiser de l'eau avec plus de facilité. L'écuyer fait quelques pas et découvre une fontaine au milieu de laquelle il voit étendu un énorme serpent. Il revient tout effrayé et raconte au sultan ce qu'il a vu : J'ai privé de la vie celui qui venait de me la conserver, dit le prince en poussant un profond soupir; l'eau que mon faucon m'a empêché de boire coulait de cette source empoisonnée.

[1] Cette fable, particulière au livre turc, de même qu'à l'*Anwari-Soheïli*, n'est qu'une reproduction de la précédente.

CHAPITRE SEPTIÈME[1].

IL EST PERMIS DE DISSIMULER AVEC SES ENNEMIS ET MÊME DE LEUR TÉMOIGNER DES SENTIMENS D'AMITIÉ POUR SE DÉLIVRER D'UN DANGER ET NOUS SOUSTRAIRE AUX MAUX DONT ILS VEULENT NOUS ACCABLER.

Vous venez de nous tracer, dit le roi Dabschelim, les malheurs inséparables de la trop grande vivacité. Expliquez-nous maintenant la septième maxime et racontez-nous quelque histoire qui en indique la vérité. Cette maxime porte qu'il y a des occasions dans la vie où l'on est forcé non-seulement de dissimuler avec ses ennemis, mais même de se lier avec eux.

—Prince, répondit Bidpaï, tout dans cet univers est sujet à des vicissitudes; l'amitié a ses inconstances ainsi que l'amour, et la haine, qui est le contraire de ces deux sentimens, leur ressemble cependant par ses variations. On peut comparer l'amitié et l'inimitié des enfans d'Adam à une nuée de printemps qui paraît et disparaît presque aussitôt. Souvent il n'y a qu'un pas de l'amitié à la haine ou de la haine à l'amitié, et l'on franchit ce pas pour les causes les plus légères. Le sage use de ménagement avec son ennemi, dans l'espérance que celui-ci pourra cesser de l'être, et il ne se livre pas entièrement à son ami, dans la crainte que, devenu inconstant, cet ami n'abuse un jour de sa confiance. Vivre avec nos amis comme s'ils devaient être un jour nos ennemis, et vivre avec nos ennemis comme s'ils devaient être un jour nos amis, est une maxime que nous dicte la politique.

La prudence doit guider notre marche avec les uns et avec les autres : il y a des circonstances dans la vie où l'on est forcé, non-seulement de dissimuler avec son plus mortel ennemi, mais même de se lier avec lui. L'histoire du rat et du chat indiquera cette vérité à votre majesté.

LE CHAT ET LE RAT.

FABLE[2].

Trois animaux, ennemis l'un de l'autre, un

[1] C'est ici que commence la série des chapitres étrangers au *Pantcha-tantra* sanscrit. Le chapitre VII de la version persane et de la version turque répond au onzième du *Calila et Dimna* arabe.

[2] Cette fable, tirée du *Calila et Dimna* (voyez la traduction

chat, une belette et un rat, avaient établi leur demeure dans le tronc d'un vieux chêne. Le chat, de grand matin, sortit pour aller chercher sa proie; les derniers traits de l'ombre empêchèrent qu'il ne vît un filet qu'un chasseur avait tendu au pied de l'arbre : il fut pris malgré sa finesse. Pendant qu'il se débattait, le rat sortit de son trou; mais, plus prudent que son ennemi, il évita le fatal lacet. Sa joie fut extrême en apercevant le chat prisonnier; il remerciait de bon cœur celui qui l'avait délivré des piéges de ce traître.

Tandis qu'il insultait à son malheur, la belette, qui était en embuscade, parut tout à coup prête à attaquer le pauvre rat. Dans le même instant, un faucon qui planait dans les airs l'aperçut aussi et méditait d'en faire sa proie. Ronge-maille, menacé à la fois par trois ennemis redoutables, ne savait quel parti prendre : Si j'avance, dit-il en lui-même, je tombe sous la griffe du chat; si je retourne en arrière, la belette me dévorera, et en restant immobile, comment éviter les serres du faucon?

L'échanson de la destinée présente aux mortels une coupe remplie tantôt d'une liqueur délicieuse, tantôt d'une liqueur plus amère que le fiel; le sage la vide avec confiance : aussi impénétrable aux rigueurs de la fortune qu'en garde contre ses faveurs, il ressemble à un rocher contre lequel les flots irrités vont se briser : je dois être aussi ferme que lui. Il n'est qu'un moyen d'échapper au danger qui me menace : c'est d'engager le chat à oublier nos anciennes querelles et à me prendre sous sa protection. Il est malheureux comme moi; l'adversité aura peut-être adouci la férocité de son caractère : les infortunés deviennent sensibles et plaignent leurs semblables. Je vais lui offrir de briser les chaînes qui le lient, et ainsi, devenus nécessaires l'un à l'autre, notre union sera notre salut.

Le rat, après avoir ainsi raisonné, s'approcha du chat d'un air patelin. Le malheureux chat lui demanda s'il venait insulter à son malheur. A Dieu ne plaise! répondit le rat, je ne suis ni un méchant ni un lâche. Je viens, au contraire, vous offrir mon secours et briser vos liens si vous y consentez.

Jusqu'à présent, continua-t-il, la discorde a régné entre nous; vos chagrins faisaient ma joie, et mes vœux les plus doux étaient de vous voir accablé de maux. Mais l'adversité a changé les dispositions de mon cœur et m'a forcé à rechercher votre amitié. Croyez-moi, ou plutôt croyez-en deux témoins fidèles, l'un est la belette, qui est derrière moi, prête à me dévorer, et l'autre le faucon, qui du haut des airs médite ma ruine : votre seule présence le retient. Jurez-moi de ne me point faire de mal et de me défendre contre eux, et je vous délivre sur l'heure.

Quoique le temps fût précieux, le chat demeurait en suspens. O chat! suis mes conseils, ils seront, lui dit encore le malheureux rat, ton salut et le mien; mais nous périssons si tu perds à délibérer le temps qu'il faudrait employer à agir.

Le chat, ébranlé, répondit : Hé bien donc! que faut-il faire? Je m'abandonne à ta foi, dispose de ma griffe. — Quand j'approcherai de toi, lui répondit le rat, tu m'accueilleras avec bonté, mes ennemis le verront et se retireront bien vite. N'ayant plus rien à redouter de leur part, je travaillerai alors à ta délivrance : tu connais mes dents, rien ne leur résiste.

Le chat suivit de point en point ce que lui avait prescrit son nouvel allié. La belette et le faucon, témoins de leur intelligence, se retirèrent confus et désespérés d'avoir manqué leur proie. Aussitôt le rat se mit à ronger les mailles du filet, mais bientôt sa première ardeur se ralentit; il se mit à réfléchir comment il pourrait lui-même échapper au chat, dont il redoutait toujours la griffe malgré la foi des traités.

Est-ce ainsi perfide, s'écria le chat, voyant son incertitude et craignant d'en devenir la victime, que tu violes les sermens que tu viens de faire? As-tu oublié que tu me dois la vie? Devais-je me fier à tes paroles trompeuses? Hélas! l'arbre de la reconnaissance ne porte plus de fruit.

—A Dieu ne plaise, répliqua le rat, que je me rende coupable de la plus noire ingratitude et du plus affreux parjure! Je connais mes sermens et à quoi ils m'engagent. — Puisque tu les connais, repartit le chat, songe donc à les observer avec fidélité, ou bien redoute le malheur qui arriva à une villageoise pour avoir

anglaise, p. 273), est déjà bien connue des lecteurs français par la charmante imitation que La Fontaine en a faite (livre VIII, fab. 22). Notre fabuliste l'avait tirée de la traduction latine du *Calila et Dimna*, composée par le père Poussines sur la version grecque de Siméon Seth (voyez ci-dessus, p. 372) et intitulée *Specimen Sapientiæ Indorum veterum*.

violé les siens : cette histoire t'apprendra le sort réservé aux perfides.

LE PAYSAN ET SA FEMME.

CONTE [1].

Un paysan déjà avancé en âge avait épousé une femme qui réunissait aux agrémens de l'aimable jeunesse tous les charmes de la beauté. Plusieurs disgrâces qu'il essuya dérangèrent sa fortune et le forcèrent de vendre un petit héritage qu'il cultivait de ses propres mains. Privé de cette unique ressource, il éprouva bientôt tout ce que la misère a de plus affreux.

Le malheur qui l'accablait lui aurait été moins insupportable s'il ne l'avait point partagé avec une épouse chérie.

Un jour qu'ils faisaient de tristes réflexions sur leur état, sa femme le conjura les larmes aux yeux de se mettre à travailler pour les autres, afin de diminuer par son salaire la misère dans laquelle ils étaient. Vous savez, lui répondit son mari, que je possédais un champ dont la culture suffisait à notre subsistance; la fortune cruelle ou plutôt l'injustice des hommes m'en a dépouillé : comme je n'ignore aucun des travaux de la campagne, je trouverais aisément à m'employer si je ne rougissais d'être esclave dans un pays où je me suis toujours vu libre ; je n'aurais pas la même honte dans une contrée où je serais inconnu : je ressentirais moins mon avilissement ; ainsi voyez si vous avez le courage de vous expatrier et de me suivre.

L'extrême misère à laquelle était réduite l'épouse du vieillard, l'espoir d'un sort plus heureux, la déterminèrent : ils quittent leur pays et prennent la route de Bagdad.

Un jour qu'accablés de fatigue ils étaient assis au pied d'un arbre, le paysan dit à son épouse : Mes alarmes augmentent à mesure que nous approchons du terme de notre voyage : nous allons nous trouver dans un pays nouveau pour nous : les mœurs de ses habitans, leur caractère me sont absolument inconnus. Bientôt votre rare beauté vous attirera une foule d'amans. Jeune, sans expérience comme vous êtes, que n'ai-je pas à craindre de leurs empressemens et de leurs discours flatteurs ? Dois-je espérer que vous leur préférerez un vieillard malheureux qui n'a pour lui que son amour et qu'une infidélité de votre part précipiterait dans la nuit du tombeau ?

— Pourquoi vous tourmenter, lui répondit sa femme, par d'indignes soupçons ? La mort seule brisera les liens qui nous unissent. Si j'avais voulu profiter de ces faibles appas que vous vantez si fort, je n'avais pas besoin d'abandonner mon pays ; j'ai tout quitté pour vous suivre : non, jamais rien ne me fera violer le serment que je fis le jour que je vous choisis pour mon époux ; je le renouvelle à cet instant ; je prends à témoin de mes promesses ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes : vous seul possédez mon cœur et jamais il ne brûlera d'autres feux. Ces assurances calmèrent un peu le vieillard et il se laissa aller à un doux sommeil sur les genoux de sa femme.

Il s'était à peine endormi qu'elle aperçut un cavalier monté sur un cheval superbe qui venait droit à elle : il était habillé magnifiquement et tenait un faucon sur son poing. Sa jeunesse, son air noble, toutes les grâces qui brillaient sur sa personne firent la plus vive impression sur le cœur de la belle villageoise. Le jeune homme, qui l'avait aussi aperçue, fut étonné de trouver au milieu du désert une beauté si accomplie. Il s'arrêta pour lui demander qui elle était : L'accablement où je suis, lui répondit-elle, mes vêtemens, tout vous annonce le triste état où m'a réduite la fortune. Ce vieillard que vous voyez est mon époux et le compagnon de mes malheurs ; l'espoir d'un sort plus heureux dans une terre étrangère nous a fait quitter notre patrie.

Ces paroles, les larmes qu'elle répandait en les proférant, un son de voix enchanteur, l'empreinte de la douleur qui était répandue sur toute sa personne, semblaient lui prêter de nouveaux charmes. Le jeune cavalier, qui était le fils du sultan de Bagdad, se sentit ému et attendri tout à la fois : O vous ! qui que vous soyez, lui dit-il, vous n'êtes pas faite pour éprouver un sort aussi cruel ; je veux en réparer l'injustice. Suivez-moi, abandonnez ce vieillard infortuné, vous avez partagé trop longtemps sa misère : venez partager avec l'amant le plus tendre et le plus fidèle le trône qu'il vous destine.

Ces promesses flatteuses, et plus encore celui qui les faisait, triomphèrent de la résistance

[1] Conte étranger au Calila et Dimna arabe, et qui ne se trouve que dans la version persane et la version turque.

de la villageoise. Elle pose doucement à terre la tête de son mari, qui était sur ses genoux, et saute sur la croupe du cheval. Le vieillard, malgré les précautions qu'elle avait prises, se réveilla; il vit le ravisseur et son épouse qui fuyaient : Perfide, s'écria-t-il, où sont les sermens que ta bouche infidèle proférait il n'y a qu'un instant? Où est la foi que tu m'as jurée en présence du ciel? Crains que ce même ciel, que tu as pris à témoin de tes promesses, ne te punisse de les avoir violées et qu'il ne fasse de toi un exemple éclatant de ses vengeances. Son épouse, sans daigner lui répondre, pria le jeune prince de s'éloigner; ils disparurent bientôt l'un et l'autre aux yeux du vieillard éperdu.

Il ne désespéra cependant pas de les atteindre, et l'amour, ou plutôt la colère, lui prêtant de nouvelles forces, il suivit la route qu'il leur avait vu prendre : Femmes, femmes, disait-il en lui-même, chers et funestes objets que la nature orna pour notre supplice, comment, avec un visage qui respire tant de douceur, portez-vous un cœur si barbare? Malheureux qui se repose sur vos sermens et qui compte sur votre reconnaissance! Que n'ai-je point fait pour l'infidèle qui m'abandonne avec tant de cruauté? J'aurais donné ma vie pour sauver la sienne, et elle me sacrifie pour se livrer à un amour criminel. Seul, errant dans cette vaste solitude, que vais-je devenir? Je n'ai ni la force de la suivre ni celle de retourner dans mon pays.

Cependant le prince et sa nouvelle amante s'éloignaient : ils arrivèrent enfin à une fontaine autour de laquelle plusieurs grands arbres formaient un ombrage délicieux. La fraîcheur du lieu, la fatigue qu'ils avaient éprouvée, l'excessive chaleur du jour qu'il faisait, le soleil étant alors au plus haut des cieux, les déterminèrent à y prendre quelque repos. Le jeune prince peignait la violence de sa passion à sa maîtresse, il la pressait de lui en accorder le prix, lorsque celle-ci, pour éluder ses sollicitations, lui demanda la permission de faire les ablutions. Elle s'écarta, et s'étant arrêtée sur le bord d'un ruisseau qui n'était pas éloigné, un lion furieux se jeta sur elle et la mit en pièces. Le jeune prince, qu'elle appelle en vain, est sourd à la voix de l'amour pour n'écouter que celle de la crainte. Il s'élance sur son cheval, dont il presse les flancs, et croit ne pas quitter assez tôt un endroit si redoutable.

Le vieillard arrive quelque temps après à cette fontaine, dans l'espérance d'y rejoindre son infidèle : il regarde de tous côtés et aperçoit dans le sable la trace des pieds d'une femme; il suit cette route frayée et arrive jusqu'aux bords du ruisseau. Il voit les membres sanglans et déchirés de sa malheureuse épouse; son voile et ses habits ne lui apprennent que trop sa triste fin; il en gémit et ne peut s'empêcher de s'attendrir sur son malheureux sort, toute coupable qu'elle est.

Écartez, dit le rat à son allié, les injustes soupçons que vous avez conçus de ma fidélité. Je n'ai pas oublié que je vous dois la vie, je sacrifierai la mienne s'il le faut pour sauver la vôtre. Si ma première ardeur est ralentie, si j'ai cessé de travailler à votre délivrance, ce n'est point l'effet d'une trahison de ma part, mais d'une réflexion que j'ai faite malgré moi.

— J'aperçois, dit le chat, votre injuste défiance : mes promesses, mes sermens, rien ne peut vous rassurer, et vous cherchez un prétexte pour éluder le traité qui nous lie. Le service que je vous ai rendu aurait dû vous prouver la sincérité de ma réconciliation et avoir effacé jusqu'à la mémoire de notre ancienne inimitié. Barbare! mon triste sort n'a rien qui vous touche, et vous verrez périr d'un œil indifférent celui qui sauva vos jours. Y a-t-il rien au monde de plus affreux que l'ingratitude, et ne doit-on pas tout risquer plutôt que de s'en rendre coupable? Où sont les dangers que vous avez à courir, ou plutôt quels sont ceux que votre imagination vous présente? Faites-m'en part et apprenez-moi ce qui vous trouble et vous agite si fort. Je jugerai si vos alarmes ont quelque fondement et je tâcherai de les calmer.

— Les sages, répondit le rat, ont distingué deux espèces d'amitié : la première, née d'un heureux rapport de l'humeur, des goûts et des esprits, unit deux amis par le sentiment; leurs joies, leurs peines, leurs pensées, tout est commun entre eux, et ils ne cherchent dans l'amitié que le plaisir d'aimer et d'être aimés. La seconde, fille de l'intérêt, a les sentimens aussi vils et aussi méprisables que celui dont elle tire son origine : l'espoir de quelque bien ou la crainte de quelque mal sont les seuls liens qu'elle connaisse; dès qu'ils sont brisés elle ne subsiste plus. Si l'on peut se livrer aveuglement

aux amis de la première espèce, l'on doit être sur ses gardes avec ceux de la seconde. J'ai promis de rompre vos chaînes, je ne révoque point la parole que je vous ai donnée, mais la prudence guidera mes démarches : en travaillant à vous sauver, je songerai à ne pas périr moi-même. Vous êtes un ennemi plus redoutable pour moi que ceux dont vous m'avez délivré ; pour me dérober à leur poursuite j'ai lié amitié avec vous ; la nécessité seule a suspendu la haine que vous me portez.

— J'admire votre prudence, dit le chat, et les sages précautions que vous voulez prendre par la crainte de quelque infidélité de ma part. Une seule difficulté m'arrête : comment allier ma délivrance avec votre sûreté, et par quel moyen vous mettrez-vous à l'abri de ma poursuite quand j'aurai recouvré ma liberté ? — Il y a remède à tout, répondit le rat ; je rongerai toutes les mailles du filet, excepté celle qui est comme la clé de toutes les autres ; je la réserverai pour l'instant où vous-même, menacé d'une mort prochaine, vous songerez uniquement à l'éviter ; je couperai alors ce nœud fatal ; de cette manière j'aurai rempli mes engagemens et vous recouvrerez votre liberté sans pouvoir attenter à la mienne.

Le chat, voyant son allié inébranlable dans la résolution qu'il avait prise, et qu'il tenterait en vain de l'en faire changer, consentit à ce qu'il voulait. Le rat coupa les chaînons du filet, excepté celui qui par sa structure liait tous les autres. Il avait à peine fini que le chasseur parut. Le rat alors brise le dernier chaînon ; le chat, effrayé, grimpe sur un arbre, sans songer à son libérateur, qui fuit dans son trou ; le chasseur approche et voit avec autant de surprise que de douleur son filet rompu et ses espérances trompées.

A quelque temps de là, le chat vit de loin le rat qui se tenait alerte et sur ses gardes : Pourquoi m'éviter, lui dit le premier, et témoigner une défiance qui m'est injurieuse ? Celui qui vous doit la vie serait-t-il assez lâche pour attenter à la vôtre ? Approchez sans crainte de votre ami le plus tendre et le plus fidèle. Le rat, sans trop se fier aux protestations du chat, lui répondit qu'il avait résolu d'abandonner le monde et de passer ses jours dans la retraite. Est-ce vivre, lui dit le chat, que d'être seul et de n'avoir pas à se reposer dans le sein d'un ami ? Pourquoi renoncer aux droits que vous vous êtes acquis sur ma reconnaissance ? Celui qui par sa faute perd un ami ignore le prix de l'amitié et se prive de la plus douce consolation de la vie. Un ami est une chose précieuse : il cherche nos besoins au fond de notre cœur, il nous épargne la honte de les découvrir nous-mêmes.

— Quand l'inimitié, reprit le rat, est accidentelle, elle peut cesser et même être suivie d'une parfaite réconciliation ; mais quand l'inimitié est naturelle entre deux espèces de gens, si quelque raison de crainte ou d'intérêt la suspend pour un moment, elle reprend bientôt toute sa force, semblable à un feu mal éteint, qui renaît de ses cendres et porte partout le ravage et l'incendie. Puisque nos deux espèces sont par leur nature ennemies l'une de l'autre, il faut absolument nous séparer. Quiconque se lie avec celui qui n'est pas de son espèce aura le même sort qu'une grenouille dont vous allez entendre l'histoire.

LE RAT ET LA GRENOUILLE.

FABLE [1].

Un rat habitait les bords d'un marais. Une grenouille citoyenne du même lieu sortait quelquefois du fond des eaux pour venir respirer le frais. Elle se mit un jour à coasser : aveuglée par l'amour-propre, elle s'imaginait charmer tous les oiseaux d'alentour, qu'elle affligeait par ses coassemens. Le rat dans ce moment était hors de son trou : les accens de la grenouille, tout désagréables qu'ils étaient, le charmèrent, et il témoignait par ses gestes et par les mouvemens de sa tête et de sa queue tout le plaisir qu'il ressentait. Ses applaudissemens flattèrent la grenouille, et elle eut bientôt lié connaissance avec celui qui l'avait si bien louée.

Chère amie, lui dit un jour le rat, il y a des momens où j'ai mille choses à vous dire, sans que je le puisse ; vous êtes alors endormie au fond des eaux ; en vain je vous appelle, ma voix ne peut pénétrer jusqu'à vous ; comme je ne sais pas nager, il m'est impossible de vous aller trouver. Si vous y consentez, j'emploierai le moyen que m'a suggéré l'amitié pour obvier à cet inconvénient : je me munirai d'un long

[1] Cette fable dérive très-probablement de l'apologue ésopique du *Rat et de la grenouille* (La Fontaine, livre IV, fable 11), mais elle en diffère un peu

fil, dont un des bouts sera lié à une de vos pattes, et l'autre bout à une des miennes : ainsi nous nous avertirons mutuellement et rien ne retardera nos rendez-vous.

La grenouille y consentit : nos deux amis, avec le secours du fil, se rendaient de fréquentes visites. Par malheur pour eux, le rat fut aperçu un jour par un faucon qui planait dans les airs ; il fond dessus, l'enlève, et par le même moyen la grenouille et le fil. Ainsi périt cette malheureuse imprudente, pour avoir fait connaissance avec quelqu'un qui n'était pas de son espèce.

J'ai résolu, pour ne pas éprouver le même sort, de m'éloigner non-seulement des étrangers, mais même de mes pareils. — Puisque tu étais dans le dessein de ne point te lier avec moi, lui dit le chat, pourquoi séduire mon cœur par de feintes caresses ?

— Un intérêt réciproque, lui répondit le rat, avait formé la liaison qui était entre nous ; vous seul pouviez me délivrer des ennemis qui avaient juré ma perte, et sans moi vous deveniez la proie du chasseur avide qui avait tendu son filet. Forcé par la nécessité, l'on peut prendre le masque de l'amitié vis-à-vis d'un ennemi pour se soustraire à un danger évident, mais le péril passé on le dépose. Ce n'est pas un sentiment de haine ou d'orgueil qui m'oblige à vous fuir ; j'y suis forcé par l'intérêt de ma conservation : l'eau et le feu ne sont pas plus ennemis l'un de l'autre que les chats le sont des rats. Tous les vœux que vous et vos pareils ont formés sont de pouvoir nous croquer : notre chair est pour vous autres le mets le plus délicat et notre sang la boisson la plus délicieuse. Croyez-moi, renoncez à ma poursuite ; vos promesses, vos sermens ne peuvent me rassurer ; la force et l'artifice sont votre partage, la faiblesse est le mien : la prudence peut seule me mettre à l'abri des embûches que vous me dressez. Le chat se retira tout confus de voir ses espérances frustrées.

CHAP. VIII[1].

SUR LA CONDUITE QUE L'ON DOIT TENIR ENVERS UN AMI QUE L'ON A OFFENSÉ, ET SUR LE DANGER QUE L'ON COURT D'AJOUTER FOI A SES PAROLES FLATTEUSES.

L'histoire du chat et du rat, dit le sultan au brachmane, m'a appris qu'il est quelquefois indispensable de s'allier avec un ennemi pour l'opposer à d'autres ennemis plus redoutables. Elle prescrit les précautions que l'on doit prendre en contractant une alliance si dangereuse. Tracez-moi maintenant la conduite qu'il faut tenir avec un ami que l'on a offensé. Est-on en sûreté en continuant de vivre avec lui dans la même intimité, ou bien une fuite précipitée, qui nous mette à l'abri de son ressentiment, n'est-elle pas le parti le plus prudent?

— Prince, répondit Bidpaï, l'amitié outragée pardonne rarement ; si quelquefois, dans l'impuissance de venger son injure, elle paraît l'oublier, c'est un calme trompeur qui présage la tempête : plus le feu de la colère est demeuré couvert, plus il est terrible quand il vient à éclater. L'histoire d'un roi de l'Yémen et de son perroquet apprendra à votre majesté de quelle manière il faut agir avec son ami quand par malheur on l'a outragé.

LE ROI ET LE PERROQUET.

FABLE[2].

Ibnmédin, roi de l'Yémen, avait un perroquet qu'il aimait à l'excès. Sa beauté, la douceur de son langage, ses reparties toujours faites à propos, semblaient justifier le goût du prince, qui préférait souvent la compagnie de son perroquet à celle de ses courtisans. Le hasard voulut qu'Ibnmédin et Koubré (c'était le nom de cet oiseau chéri) devinssent pères le même jour. Le sultan en fut enchanté ; le fils de son oiseau favori fut élevé dans le sérail avec celui du roi.

Koubré, tous les matins, quittait le palais et

[1] Ce chapitre répond au douzième du livre du *Calila et Dimna* arabe.

[2] Quoique cette fable ne fasse pas partie du *Pantcha-tantra*, elle est évidemment d'origine indienne. On la retrouve dans le grand poëme sanscrit intitulé *Harivansa*. (Voyez la traduction française de M. Langlois, t. Ier, p. 96.) La Fontaine en a tiré le sujet de sa fable intitulée *les Deux perroquets, le roi et son fils*. (liv. X, fable 12.)

prenait son vol vers une forêt où jamais mortel n'avait pénétré : là, il trouvait des arbres qui portaient un fruit dont lui seul connaissait les vertus admirables : il en cueillait deux; l'un était destiné au fils de son maître, et l'autre à son fils.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que rien altérât la bonne intelligence qui régnait entre le fils du sultan et celui du perroquet. Ce dernier amusait le prince par ses gentillesses : ils étaient inséparables. Mais une bagatelle troubla la paix : le jeune perroquet, s'imaginant que l'enfance égale toutes les conditions, oublia qu'il n'était que le complaisant de son jeune maître; il le mordit : le fils du sultan, irrité, saisit le coupable, le jette à terre avec violence et l'étend mort à ses pieds.

Koubré, ne soupçonnant rien, revenait joyeux de la forêt et il portait au jeune prince et à son fils les fruits merveilleux que lui seul pouvait leur donner. Quel fut son désespoir quand il vit son fils baigné dans son sang! peu s'en fallut qu'il n'expirât de douleur : Je ne dois accuser personne de mon malheur, dit-il en lui-même; mon ambition l'a causé : devais-je confier à d'autres ce que j'avais de plus cher au monde et préférer le palais redoutable des sultans au séjour paisible des forêts? Et toi, prince cruel et ingrat, une légère offense t'a fait oublier tous mes soins, les assiduités et les complaisances de mon fils; ma vengeance apprendra aux grands que l'on n'outrage pas toujours impunément les petits.

Ce malheureux père dissimula quelque temps. Ayant enfin trouvé le fils du sultan tout seul, il s'élance sur lui, lui crève les yeux, prend ensuite son vol et va se percher sur l'arbre le plus élevé. Le sultan, transporté de fureur, y court et voit avec dépit le coupable à l'abri de ses coups. La ruse est le seul moyen qui lui reste : il l'emploie et tâche d'attirer par de belles paroles celui dont il a juré la perte. Ami, lui dit-il, descends, oublions le passé : le destin avait gravé sur la table d'airain notre commun malheur. Ne suis-je pas assez infortuné d'avoir à pleurer un fils aveugle? Ton absence doit-elle me coûter de nouvelles larmes?

— Prince, répondit Koubré, vos bontés m'avaient fixé à votre cour; je comptais y passer des jours tranquilles consacrés à votre amusement; depuis que j'ai vu couler le sang de mon fils, ce séjour, autrefois si délicieux, m'est devenu en horreur : il me retrace l'offense que je vous ai faite et la mort qu'elle mérite. La crainte, la perplexité, n'abandonnent jamais un coupable : souvent même, malgré sa défiance, il finit par subir le châtiment qu'il a mérité, comme il arriva aux voleurs qui avaient fait périr un santon.

LE DERVICHE ET LES VOLEURS.

FABLE [1].

Il y avait à Edesse un derviche fort connu par l'austérité de sa vie. Sa piété, sa douceur, lui avaient gagné le cœur de tous les habitans. Il eut envie de faire le pèlerinage de la Mecque et se mit en chemin tout seul. Quelques jours après son départ, il fut attaqué par des voleurs. Il leur offrit le peu d'argent qu'il avait; il les conjura de ne point lui ôter une vie qu'il regretterait moins, leur disait-il, s'il avait vu le temple sacré de la Mecque.

Ses prières, ses larmes ne purent fléchir les brigands; ils firent briller leurs cimeterres à ses yeux. Danadil, voyant sa mort certaine, cherchait d'un œil inquiet quelqu'un qui pût le secourir ou du moins déposer un jour contre ses assassins; mais personne ne s'offrait à sa vue dans ces déserts immenses. Se voyant abandonné des hommes, il adressa la parole à des grues qui volaient alors au-dessus de sa tête : Oiseaux, leur dit-il, soyez les témoins de cet assassinat : je vous remets le soin de ma vengeance. L'apostrophe fit rire les voleurs : elle ne les empêcha pas de massacrer le derviche. Danadil ne revenant point, on soupçonna sa mort dans la ville d'Edesse. Les habitans le regrettèrent; ils cherchèrent en vain à deviner les auteurs de ce crime. Plusieurs années s'étaient écoulées lorsque la solennité d'une fête attira dans cette ville les habitans des environs. Le peuple était assemblé dans le parvis de la principale mosquée, lorsqu'une troupe de grues passa au-dessus de cette même mosquée. Le hasard, ou plutôt le ciel vengeur de l'innocence outragée, avait conduit dans le même endroit les assassins de Danadil. L'apparition de ces oiseaux, leurs cris aigus et perçans rappelèrent dans l'esprit de l'un d'eux le

[1] Cette fable, introduite dans le *Calila et Dimna* par l'auteur de la version persane, n'est autre chose que l'anecdote bien connue des *Grues d'Ibycus*

meurtre qu'ils avaient commis : Voici, dit-il en riant à un de ses camarades, les témoins de Danadil. Ces paroles, quoique prononcées à voix basse, furent entendues par quelqu'un qui dénonça les coupables : ils furent arrêtés sur-le-champ ; interdits, déconcertés, ils firent l'aveu de leur crime, qu'ils expièrent dans les tourmens.

— Koubré, dit le sultan, quelle application pouvez-vous faire de cette histoire à votre situation actuelle ? Mon fils méritait peut-être la mort pour l'avoir donnée injustement au vôtre ; vous vous êtes contenté de le priver de la vue ; je dois vous savoir quelque gré de votre modération : me croyez-vous moins généreux que vous ? La vengeance est indigne des rois ; images du Tout-Puissant sur la terre, ils doivent comme lui savoir pardonner.

— Seigneur, reprit le perroquet, cette belle maxime sortie de la bouche de votre majesté est sans doute dans son cœur ; mais ne point se fier aux caresses feintes ou véritables d'un ami offensé est une autre maxime dont l'oubli pourrait me coûter la vie ; permettez que je m'éloigne à jamais de votre présence.

— Ingrat, dit le prince, vous savez combien je vous aime et vous voulez m'abandonner ! Que vais-je devenir sans vous, moi qui préférais votre compagnie à celle de mon sérail, de mes courtisans ! La tendresse que j'ai pour vous égale celle que je porte à mon propre fils. Est-il possible que je conserve du ressentiment contre celui qui m'est si cher ?

— Sire, répondit Koubré, inutilement vous voulez me persuader que je vous suis aussi cher que votre propre fils. Un fils a les premiers droits sur notre cœur ; un ami n'obtient que les seconds. On vante beaucoup la force de l'amitié ; mais, mise à l'épreuve, on reconnaît sa faiblesse. L'on a vu des amis prêts à se sacrifier pour sauver leurs amis ; mais la vue d'un danger inévitable a fait disparaître ce prétendu héroïsme : souvent même ils se sont servis de cet ami pour lequel ils voulaient se dévouer à la mort comme d'un bouclier qui pût les mettre eux-mêmes à l'abri de ses coups. L'histoire d'une paysanne et de sa fille ne prouve que trop cette triste vérité.

LA PAYSANNE ET SA FILLE.

FABLE [1].

Une paysanne, déjà avancée en âge, avait une fille unique qu'elle aimait à l'excès. Cette fille chérie tomba dangereusement malade. La mère, désolée, fatiguait le ciel par ses vœux. Grand Dieu ! s'écriait-elle jour et nuit, frappez-moi et épargnez ma fille : je fais volontiers le sacrifice de ma vie ; ajoutez à ses jours ceux que vous retrancherez des miens. Un soir que le mal de la fille était plus violent et que la mère redoublait ses prières, elle entend un bruit effrayant dans sa cour : bientôt elle voit entrer, à la lueur de la lampe sourde qui éclairait sa cabane, un spectre noir. Tremblante, interdite, elle s'imagine que ses vœux téméraires ont été enfin exaucés et que ce spectre est l'ange de la mort, qui vient séparer le corps de son âme. O Azraël, s'écrie-t-elle, prenez garde de vous tromper : ce n'est pas moi qui suis malade, c'est ma fille.

Si, à la honte de l'humanité, l'amour paternel, mis à une trop forte épreuve, se dément quelquefois, doit-on se flatter que l'amitié saura mieux résister ? Prince, vous vous faites illusion si vous croyez que les liens qui nous unissaient ne sont pas tout à fait rompus. J'ai causé le malheur de votre fils, et ce même fils est le meurtrier du mien. Trop de sujets de haine nous séparent l'un de l'autre sans pouvoir jamais nous rapprocher. Je mettrai la vaste étendue des mers entre vous et moi, et je fuirai à l'orient quand vous serez à l'occident. Peut-être même me retirerai-je dans une région tout à fait inconnue. La familiarité dont votre majesté m'a honoré m'apprendra du moins à ne point courir les dangers d'une nouvelle liaison.

— Si vous étiez coupable, vous auriez raison, lui dit le roi, de vous mettre à l'abri de ma vengeance ; mais mon fils s'est attiré le malheur qui lui est arrivé. Avant sa naissance vous faisiez mes délices : j'ai partagé, depuis, mon cœur entre vous et lui ; son infortune n'a rien diminué de ma tendresse pour lui ; mais dans le triste état où il est, sa présence m'afflige. Pour vous, Koubré, vous avez encore les mêmes charmes, vous possédez les mêmes talens qui captivèrent

[1] Cette fable et les quatre suivantes ne se trouvent pas dans le *Calila et Dimna* arabe, et ont été introduites dans le recueil de Bidpaï par l'auteur de la version persane. La première a quelque rapport avec celle de *la Mort et le Bûcheron*.

ma bienveillance ; votre situation et la mienne ressemblent assez à celle d'un certain sultan et de son musicien.

LE SULTAN ET LE MUSICIEN.

CONTE.

Un sultan avait attiré à sa cour le plus célèbre musicien de l'Asie. Ce prince, qui le comblait de bienfaits, voulut qu'il formât dans cet art agréable un jeune esclave. Celui-ci, né avec les dispositions les plus heureuses, ne tarda pas à surpasser son maître : bientôt la réputation qu'il s'était faite franchit les murs du sérail où il était renfermé et passa en Perse et aux Indes. Les sons touchans qu'il tirait de divers instrumens et qu'il unissait avec ceux de la plus belle voix du monde plurent si fort au sultan qu'il en fit son favori.

Le musicien, déjà fâché d'être éclipsé par son élève, vit avec un extrême dépit qu'il allait encore lui enlever les bonnes grâces du prince. La plus noire jalousie s'empare de son âme : il se livre à la fureur qu'elle lui inspire, il en immole l'objet. Le sultan, indigné, fit venir le musicien : Tu connaissais, lui dit-il, ma passion pour la musique, et tu savais que je partageais mes jours entre toi et mon esclave ; il m'enchantait par les doux sons de sa voix dans l'intérieur de mon sérail, où tu ne pouvais pas pénétrer. Je retrouvais les mêmes charmes auprès de toi dans les appartemens extérieurs ; tu as coupé par le milieu la trame de ces jours agréables consacrés en entier à l'harmonie : tu mérites doublement la mort pour avoir fait périr un innocent et pour avoir privé ton roi du plaisir le plus vif qu'il pût avoir. — Seigneur, répondit le musicien, je reconnais ma faute et la justice de l'arrêt que vous venez de prononcer ; mais songez qu'en me faisant mourir vous perdrez en entier ce plaisir si attrayant pour vous, dont vous pouvez, en me pardonnant, conserver du moins une partie. Cette réflexion, qui avait échappé au roi, le frappa et sauva la vie au musicien.

En m'abandonnant, Koubré, mon sort sera aussi triste que l'aurait été celui du sultan s'il eût écouté sa colère ; au chagrin que me cause l'infortune de mon fils se joindra celui de ton absence.

— Prince, répondit le perroquet, la douce persuasion découle de vos lèvres ; mais le poison amer de la vengeance est caché dans le fond de votre cœur. Je connais l'étendue de votre puissance et celle de ma faiblesse ; une prompte fuite peut seule me mettre à l'abri de vos coups. Je dois imiter le cerf timide, qui fuit devant le tigre, altéré de son sang. C'est une témérité au faible d'oser se mesurer avec le fort, comme l'histoire d'un roi et de son visir le prouvera à votre majesté.

LE SULTAN ET LE VISIRS.

FABLE [1].

Un sultan du Turkistan faisait le bonheur de ses peuples par sa justice et par sa douceur. Un de ses visirs se révolta contre lui et se mit à la tête d'un troupe de brigands. Le prince avant de le châtier lui écrivit pour l'exhorter à rentrer dans son devoir. Le rebelle, au lieu de reconnaître sa faute, prit pour un excès de faiblesse de la part du prince ce qui n'était qu'un excès de bonté. Il n'en devint que plus fier. Le sultan, se mettant à la tête de ses troupes, lui écrivit ces paroles : « Tu ressembles à une bouteille de verre et moi à une pierre. » Soit que la bouteille frappe la pierre ou que la pierre frappe la bouteille, la fragilité de cette dernière la fera toujours briser sans que la pierre souffre la moindre altération.

— Seigneur, continua Koubré, je suis le verre fragile et vous êtes la pierre : j'ai porté à votre cœur le coup le plus terrible qu'il pût ressentir ; l'offense est trop grande pour pouvoir compter sur le pardon que vous feignez de m'offrir : il est des injures qu'on ne pardonne jamais. La clémence, de même que les autres vertus, a des bornes qu'il est impossible de franchir.

— Perfide, dit le prince, tu veux abattre dans un instant le temple sacré de l'amitié, qui m'avait coûté tant de peines et tant de soins à édifier !

— Sultan, répondit le perroquet, les colonnes qui portaient ce temple ont été renversées par les secousses les plus violentes et ont entraîné l'édifice dans leur chute.

— Koubré, dit Ibnmédin, je vois avec colère que vous résistez à tous les efforts que je fais pour dissiper vos injustes soupçons, c'est trop méconnaître mes bontés.

— Je lis dans le fond de votre cœur, repartit le perroquet, malgré le voile épais de la dissi-

[1] Cette fable rappelle *le Pot de fer et le pot de terre*.

mulation dont vous tâchez de le couvrir : mon sang serait un baume salutaire qui guérirait la profonde blessure que je vous ai faite. Je juge de vos sentimens par les miens : croyez que si la force eût secondé ma fureur, j'aurais fait périr votre fils pour venger le mien. Puis-je douter après ce témoignage intérieur que vous me traiteriez plus favorablement si j'étais en votre pouvoir ?

— Celui, dit le sultan, qui ne sait pas couvrir du manteau de l'indulgence les fautes de ses amis et qui laisse ternir le miroir de son âme par le souffle empoisonné de la haine est indigne de porter le nom d'homme. La clémence est la première vertu d'un prince : plus l'offense est grande, plus il y a de gloire à pardonner.

— Seigneur, répondit Koubré, si l'histoire a consacré la mémoire de quelques princes qui ont regardé la vengeance comme indigne de la majesté royale, de si beaux exemples ont eu peu d'imitateurs et ne sont pas faits pour rassurer un coupable. Les sages disent que deux sortes de gens manquent de jugement et de prudence : les premiers sont ceux qui présument trop de leurs forces, la mort est le fruit qu'ils recueillent tôt ou tard de leur témérité ; les seconds sont ceux qui, après avoir offensé cruellement, se reposent sur la foi d'une réconciliation simulée et se livrent ainsi désarmés à la vengeance qu'ils ont suscitée.

— Koubré, repartit le sultan, vous rejetez avec opiniâtreté tous les conseils que je vous donne. Que me sert d'arracher le bandeau qui dérobe la vérité à vos yeux si vous ne voulez pas les ouvrir ? Vous êtes aussi indocile à ma voix que le fut un loup à celle d'un derviche. Puisse cette histoire faire quelque impression sur votre esprit !

LE DERVICHE ET LE LOUP.

FABLE.

Un derviche en se promenant rencontra un loup. L'anachorète, rempli de zèle, se mit à le prêcher : il lui représenta avec force les malheurs que l'injustice et la cruauté entraînent après elles et lui fit un pompeux éloge de la modération : Monsieur le prédicateur, lui dit le loup, abrégez votre sermon, j'aperçois un troupeau de moutons qui défile dans le vallon prochain, vous me feriez manquer un des plus beaux coups de ma vie.

— Sire, répondit Koubré, votre majesté peut se dispenser désormais de me donner des conseils : je ne les suivrai pas pour abandonner ceux que me dicte la prudence, elle m'ordonne de fuir votre cour. Cessons un combat qui ne dure que depuis trop longtemps et duquel vous vous flattez en vain de sortir victorieux. Écoutez une histoire qui nous peut convenir à l'un et à l'autre.

L'ARABE ET LE BOULANGER.

FABLE.

Un arabe du désert, arrivé à Bagdad après un long et pénible voyage, entra dans la boutique d'un boulanger. Le moment était favorable, on tirait le pain du four : Sa bonne odeur, sa couleur, tout flattait l'appétit de l'Arabe, qui jeûnait depuis longtemps. Frère, dit-il au boulanger, promettez-moi de me fournir du pain autant que j'en pourrai manger et fixez la somme que vous jugerez convenable. — Quatre ou cinq pains, dit en lui-même le boulanger, rassasieront cet affamé : en lui demandant deux dinars, qui est le prix de vingt pains, je ferai un gain honnête.

Le prix convenu et payé, l'Arabe s'assied sur les bords du Tigre. Le boulanger, fidèle à sa parole, s'empresse d'apporter du pain, et l'Arabe de le manger. Il en avait déjà expédié plus de trente lorsque, s'apercevant qu'il n'en avait plus devant lui, il fit ressouvenir le boulanger de sa promesse. Celui-ci, encore plus étonné du rude appétit de son hôte que fâché du mauvais marché qu'il venait de conclure, lui en témoigna sa surprise : Ne vous impatientez pas, lui répondit l'Arabe, car je vous assure que tant que l'eau de ce fleuve coulera, je ne cesserai de manger.

Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, poursuivit le perroquet, tant qu'un souffle de vie animera mon faible corps, je ne cesserai de fuir votre colère. Prince, le cruel destin a étendu entre vous et moi le sombre voile de la séparation : aucune force humaine n'est capable de le lever.

Koubré, après ces dernières paroles, s'élança dans les airs d'un vol rapide et disparut bientôt aux yeux du sultan, qui s'en retourna dans son palais, confus et désespéré d'avoir manqué sa vengeance.

CHAPITRE IX[1].

QUE LA CLÉMENCE EST UNE DES PLUS GRANDES VERTUS DES PRINCES.

Je viens de voir, dit Dabschelim au brachmane, qu'il ne faut pas se fier aux feintes caresses d'un ami offensé. Apprenez-moi maintenant ce que c'est que la clémence et dans quelles occasions les princes doivent exercer cette vertu, le plus bel apanage de la royauté.

— Prince, répondit le brachmane, l'homme par lui-même est si fragile, si sujet à l'erreur qu'à chaque instant il a besoin d'indulgence. Si les rois oublient cette vérité, si la douceur et la clémence n'environnent pas leurs trônes, ils écartent les serviteurs fidèles, ils aliènent tous les cœurs; les ministres, intimidés, n'osent terminer aucune affaire, un découragement universel s'empare de tous les esprits, le trouble et la confusion sont le fruit d'une sévérité outrée. Les princes se privent encore du plus pur, peut-être de l'unique plaisir qu'ils puissent goûter sur le trône, du plaisir de faire des heureux.

Je ne suis jamais si heureux que quand je pardonne, disait un roi des Indes.

La clémence est sans doute la seconde vertu des rois, mais elle a des bornes: il serait dangereux de les franchir. Jamais elle ne doit dégénérer en faiblesse; il faut qu'elle soit toujours tempérée par la justice. Un prince doit savoir pardonner et punir à propos, mais il faut que même en punissant il paraisse le faire à regret. La crainte et l'espérance sont les deux ressorts les plus puissans du gouvernement.

Un prince éclairé étudie le caractère de ceux qu'il destine à le soulager dans les fonctions pénibles du gouvernement; il sait que du choix qu'il fera dépendent sa gloire, sa tranquillité et le bonheur de ses sujets. Des lumières, du désintéressement, de la probité, sont les qualités qui le décident. Il ne se repose pas si entièrement des affaires sur ses ministres qu'il n'examine par lui-même leur conduite. Ceux qui savent que le prince a l'œil ouvert sur eux n'osent abuser du pouvoir: la justice, la modération, dirigent leurs pas. Les peuples heureux bénissent le prince. L'histoire d'un lion et d'un renard va vous présenter ce tableau.

LE LION ET LE RENARD.

FABLE [1].

Un renard nommé Férisé menait une vie austère et contemplative; il passait le jour et une grande partie de la nuit à prier et à méditer; il n'accordait au sommeil que le temps nécessaire pour réparer ses forces. Loin de faire la guerre aux animaux, il se contentait pour toute nourriture de l'herbe ou de quelques fruits sauvages. Férisé, malgré la vie austère qu'il menait, n'avait pas renoncé entièrement à la société de ses semblables; il tâchait de les exciter à la vertu autant par ses discours que par son exemple.

Un jour qu'il s'entretenait avec eux, ils blâmaient son genre de vie: Vous êtes dans l'erreur, lui disaient-ils, et vous avez tort de fuir les plaisirs que présente ce monde. Puisque le passé n'est plus et que l'avenir nous est caché, pourquoi ne pas jouir du présent, qui seul est en notre pouvoir?

— Si le passé, comme vous en convenez, leur répondit Férizé, ne peut plus revenir, et si l'avenir est incertain, nous devons donc consacrer le présent à nous préparer au long voyage, qui seul est certain. Ce monde n'est qu'une terre ingrate: il a cependant l'avantage d'être pour nous le champ dans lequel nous semons pour l'autre vie; nous y recueillerons les fruits que nous aurons semés dans celle-ci. Les plaisirs, les honneurs, les richesses, tout nous abandonne au dernier moment. La vertu seule nous suit: elle est encore pour nous lors même que nous ne sommes plus.

— Le Tout-Puissant, repartirent les amis de Férizé, n'a créé ce monde et les biens qu'il renferme que pour l'usage de ses créatures. Y renoncer, comme vous le prétendez, n'est-ce pas anéantir autant qu'il est en vous les bienfaits de l'Être-Suprême? — Il y a des plaisirs légitimes, dit Férisé, et il y en a de criminels. Il n'est jamais permis de se livrer aux derniers. Jouissons modérément: surtout ne faisons pas servir au crime ce que le Souverain Être nous

[1] Ce chapitre répond au treizième du *Calila et Dimna* arabe.

[1] Dans le *Calila et Dimna*, cette fable ne renferme aucun des apologues qui suivent et qui ne se trouvent que dans la version persane et dans la version turque. (Voyez la traduction anglaise du *Calila et Dimna*, p. 298.)

a donné pour notre bonheur. N'est-ce pas un crime, par exemple, que d'attaquer les animaux qui ne vous ont fait aucun mal et de vous baigner dans leur sang ? La nature, cette mère si féconde, ne vous offre-t-elle pas assez d'autres productions propres à flatter votre goût et à réparer vos forces? N'exigez rien de moi qui soit contraire à la vertu; vous parler n'est pas un crime, mais vous imiter en serait un. Si mon trop de sincérité vous déplaît, si l'austérité de ma morale vous effraie, la terre est vaste, et je vous délivrerai d'un censeur importun.

La vertu se fait respecter de ceux même qui ne la pratiquent pas. Les amis de Férisé ne purent s'empêcher d'admirer la sienne : ils craignirent de le perdre et le conjurèrent de ne pas les quitter. Bientôt la réputation de sa sagesse se répandit de toutes parts; l'on venait en foule pour le consulter et s'éclairer.

Auprès de l'endroit où s'était retiré Férisé était une forêt immense. Elle était habitée par un grand nombre d'animaux de différentes espèces. Ils avaient pour roi un lion nommé Kamdjoui. Un jour qu'il s'entretenait avec ses courtisans, la conversation tomba sur Férisé : les éloges qu'ils en firent au lion lui firent naître le désir de le connaître. Férizé parut devant le prince, qui le reçut avec bonté et lui fit plusieurs questions. Ses réponses, loin d'affaiblir dans l'esprit du lion l'idée avantageuse qu'il en avait conçue, ne firent que l'augmenter : il résolut de se l'attacher. Mon royaume est vaste, lui dit-il un jour, je ne puis pas tout voir par moi-même; j'ai besoin d'un ministre qui puisse me seconder : puis-je en choisir un plus éclairé, plus vertueux, enfin plus digne de ma confiance que vous ?

— Seigneur, répondit Férisé, un prince équitable ne force pas son sujet d'accepter une dignité pour laquelle il se sent de l'éloignement. L'on réussit rarement dans les choses que l'on entreprend contre son gré. Les fautes des ministres retombent sur le prince, et les peuples, peut-être injustement, le rendent responsable du choix qu'il a fait. Vous avez à votre cour nombre de sujets qui, pleins du désir de remplir cette place, réunissent dans un degré plus éminent que moi les lumières et les talens qu'elle exige.

— De gré ou de force, reprit le lion, il faut que vous obéissiez.—Deux sortes de personnes, répliqua Férisé, désirent avec ardeur cette dignité que vous m'offrez : celles qui, dévorées d'ambition et se sentant des talens pour réussir avec les hommes, cherchent à dominer et à s'élever au-dessus d'eux, ou celles qui, n'ayant par elles-mêmes aucune espèce de mérite, croient éblouir le public par l'éclat de leur place et faire oublier leur bassesse. Pour moi, peu touché des richesses ou des grandeurs, je n'aspire qu'à une heureuse médiocrité : j'ose supplier votre majesté de ne me point imposer un fardeau trop pesant pour mes faibles épaules. Si je ne suis occupé que de ce monde et des affaires qu'il entraîne après lui, je serai exposé au même malheur que des mouches dont je vais vous raconter l'histoire.

LE DERVICHE ET LES MOUCHES.

FABLE.

Un derviche renommé par la sainteté de sa vie entra chez un confiseur. Le maître de la boutique s'empressa de régaler le saint homme et lui présenta un vase plein de miel. A peine l'eut-il découvert qu'une légion de mouches fondit dessus. Le confiseur prit un éventail pour les en chasser; les mouches qui se trouvèrent sur le bord du vase se sauvèrent aisément; celles qui, plus avides, s'étaient jetées dans le milieu, retenues par le miel, ne purent s'envoler.

Le derviche, plongé dans une profonde rêverie, examinait ce spectacle d'un œil avide; il laissa échapper un soupir. Le confiseur, étonné, lui en demanda le sujet.

Ce vase, dit le derviche, est le monde, et les mouches en sont les habitans. Celles qui se sont arrêtées sur le bord du vase ressemblent aux sages, qui, maîtres d'eux-mêmes, ne courent pas comme des insensés après les plaisirs et se contentent de les effleurer. Les mouches qui se sont précipitées au milieu du vase représentent ceux qui, lâchant la bride à leurs passions, se livrent sans aucune retenue à toute sorte de voluptés.

Lorsque l'ange de la mort, parcourant d'un vol rapide la surface de la terre, agitera ses ailes, les hommes qui ne se seront arrêtés que sur les bords du vase prendront librement leur essor vers la partie céleste, mais les esclaves de leurs passions, qui seront plongés

dans le vase des plaisirs, s'y enfonceront de plus en plus et seront précipités dans les abîmes.

—Le ministre, dit le lion, qui n'abuse point de son autorité pour fouler les peuples, qui protége le faible opprimé, qui est humain, laborieux et surtout équitable, n'a rien à redouter ni dans ce monde ni dans l'autre. —Je conviens avec votre majesté, répondit Férisé, que le ministre qui se conduit ainsi est sûr de son bonheur dans l'autre vie, mais il n'en est pas de même dans celle-ci. L'élévation d'un nouveau ministre lui suscite autant d'ennemis secrets qu'il avait de rivaux ; ils se réunissent tous contre lui et aiguisent les traits de la plus noire jalousie. Ils donnent une interprétation maligne à ses discours ; ses actions, même les plus louables, sont présentées sous l'apparence du mal. Les princes, trop malheureux pour que la vérité pénètre jusqu'à eux, finissent par ajouter foi à ce qu'ils entendent de tant de bouches et disgracient le ministre, victime innocente de la haine et de la calomnie.

—Vous n'avez pas à redouter un pareil sort, dit le lion au renard ; vos vertus me sont connues ; je vous donne toute ma confiance : l'envie fera d'impuissans efforts contre vous ; je parerai les coups qu'elle voudra vous porter : les nouveaux honneurs que j'accumulerai sur votre tête la réduiront au silence.

—Seigneur, reprit Férisé, je suis pénétré des faveurs de votre majesté ; mais oserai-je en solliciter une plus chère à mon cœur que tous les honneurs auxquels vous daignez m'élever ? C'est la permission de retourner dans ma solitude. Une grande partie de ma vie s'est déjà écoulée ; je veux en consacrer le reste, d'abord à faire des vœux pour la durée d'un règne qui fait le bonheur de la terre, ensuite à tâcher de devenir meilleur.

—Ne vous laissez pas abattre par la crainte, lui dit Kamdjoui : la parole que je vous ai donnée doit dissiper vos soupçons. Prenez en main le gouvernement de mes états ; que votre élévation fasse trembler les méchans et rassure les gens vertueux. — Prince, répondit Férisé, une plus longue résistance deviendrait un crime. J'accepte les pénibles fonctions que vous voulez me confier, mais c'est à une condition. Mille ennemis jaloux de ma nouvelle dignité vont s'élever contre moi et ils tâcheront de me perdre : j'ose exiger de votre majesté de ne point me condamner sans avoir approfondi auparavant les accusations qu'ils formeront contre moi.

Le lion, après avoir donné au renard toutes les assurances qu'il avait demandées, l'établit son premier visir. Bientôt le monarque et le nouveau favori devinrent inséparables, et il paraissait plutôt le collègue que le ministre de son maître.

Mais ce que Férisé avait prévu arriva : les autres visirs et les courtisans, jaloux de son crédit et désespérés de la chute du leur, se liguèrent tous contre lui et cherchèrent les moyens de le perdre. La chose n'était pas facile : sa conduite était irréprochable et il possédait toute la confiance du lion ; mais que ne peuvent la haine et l'envie ! un des conjurés, de concert avec les autres, prit les viandes préparées pour le lion et les cacha dans l'antre de Férisé.

L'heure du repas venue, tous les grands se rendent auprès du sultan. Le renard, retenu par une affaire pressée, ne put pas s'y trouver. Kamdjoui, en attendant que l'on servît, faisait l'éloge de son nouveau ministre et redoublait, sans le savoir, la haine que l'on avait déjà contre ce favori.

Cependant les officiers cherchent de tous côtés ce qui avait été préparé pour le dîner du roi : leurs soins sont inutiles. Le lion frémissait de colère : Je serais coupable, dit l'un des conjurés, de garder un plus long silence : on m'a assuré que Férisé avait eu la témérité d'enlever pour lui le dîner de votre majesté. — Une imputation aussi grave, reprit un autre, mérite d'être approfondie : les personnes en place sont toujours exposées à la calomnie. —Cela est vrai, dit un troisième ; mais si le dîner du roi se trouve chez l'accusé, la preuve sera complète.

Kamdjoui, qui écoutait avec impatience ces discours, demanda que l'on produisît des témoins. Prince, dit un des courtisans, la probité de Férisé m'a toujours été suspecte. Je le regarde comme un fourbe habile, qui cache sous le masque de la piété un cœur pervers. Il ne tient qu'à votre majesté d'éclaircir la vérité du crime qu'on lui impute : ordonnez que l'on visite sa demeure. — Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta un autre, Férisé a des espions partout, même à la cour, qui l'instruisent de tout ce qui s'y passe. — Démarche inutile, dit un visir plus hardi que les autres : le coupable con-

naît l'empire qu'il a sur l'esprit du roi ; il se disculpera et peut-être nous fera passer pour des calomniateurs.

Ce dernier trait piqua le lion : il fit appeler Férisé, qui ignorait ce qui se tramait contre lui. Il parut avec cette noble hardiesse que donne l'innocence et que le crime veut en vain imiter. Le lion lui demanda d'un ton courroucé ce qu'étaient devenues les viandes que l'on devait lui servir. Le renard assura qu'il les avait remises à l'officier de sa bouche. Celui-ci, gagné, nia de les avoir reçues. Le lion ordonna de visiter la demeure de Férisé ; les gardes y trouvèrent aisément les viandes que les conjurés y avaient cachées. Férisé, indigné de la méchanceté de ses ennemis et de la faiblesse du roi, se retira sans daigner ouvrir la bouche.

Ses ennemis profitèrent de sa retraite pour achever de le perdre. Le loup, qui jusqu'alors avait paru être de ses amis, le croyant disgrâcié, dit au lion que le bien du royaume exigeait un sacrifice ; que si une faute aussi grave restait sans châtiment, tous les coupables se flatteraient de l'impunité, et de là que de désordres !

Je suis étonné, dit l'once, l'un des plus acharnés contre le renard, que votre majesté paraisse encore douter du crime de Férisé : la preuve en est complète et vos sujets attendent que vous vengiez la vertu, que ce fourbe a profanée en la faisant servir de voile à ses crimes. La sûreté publique, j'ose même dire la vôtre propre, y sont intéressées. A quels excès ne se porteront point les méchans si le glaive de la justice reste toujours dans le fourreau ! Il faut l'en tirer et en frapper le coupable, tel cher qu'il puisse être à votre cœur. Votre majesté doit suivre l'exemple d'un sultan de Bagdad dont je vais lui raconter l'histoire.

LE SULTAN ET SA MAITRESSE.

CONTE.

Un sultan d'Iconium avait un fils dont les qualités aimables faisaient les délices de son père et l'espoir des peuples. Le jeune prince eût envie de faire le pèlerinage à la Mecque. Il s'embarque après en avoir obtenu la permission et arrive heureusement. Les dévotions prescrites par la loi accomplies, il prend la résolution de retourner par terre dans ses états et se joint à une caravane du Khorassan qui allait à Bagdad. L'accueil qu'on lui fit dans cette ville fut digne de son rang et de sa naissance : tout fut mis en œuvre par le sultan de Bagdad pour amuser un hôte aussi illustre. Le jeune prince, après un séjour assez long, prit congé du sultan. Il voulut, avant de partir, lui témoigner sa reconnaissance et lui fit présent d'une jeune esclave qu'il avait amenée avec lui.

Le prince s'était à peine mis en route que le sultan, empressé de voir sa nouvelle conquête, vole à son sérail. Quoiqu'il se piquât d'avoir rassemblé dans ce lieu de délices les plus rares beautés de l'Asie, il fut forcé d'avouer que Gulroué (c'était le nom de sa nouvelle esclave) l'emportait sur toutes ses rivales. Leurs charmes, loin d'effacer l'éclat des siens, semblaient y ajouter et embellir son triomphe. Elles craignirent que cette nouvelle venue ne leur enlevât le cœur du sultan. Leur crainte n'était que trop bien fondée. Gulroué, qui avait encore plus d'esprit que de beauté, subjugua ce prince, qui conçut pour elle la passion la plus violente. Il oublia bientôt dans les bras de cette belle les devoirs qu'impose la royauté, consacrant à l'amour des momens qu'il devait au gouvernement de ses états et au bonheur de ses peuples.

Tandis que le prince oubliait ses devoirs, les troubles naquirent et la division désola ses états. Ses visirs tentèrent en vain de lui faire des représentations : il ne sortait plus de son sérail et ne les admettait jamais en sa présence. Ces ministres zélés, voyant que sa guérison ne dépendait plus des secours humains, s'adressèrent au ciel. Ils distribuèrent des aumônes aux pauvres et aux derviches pour les engager à prier pour le sultan. Leurs vœux furent exaucés.

Une nuit que ce prince était plongé dans le plus profond sommeil, il vit en songe un vieillard vénérable qui lui cria d'une voix forte : « Prince mol et indolent, tu languis dans une honteuse volupté ; le sceptre va échapper de tes faibles mains pour passer dans des mains plus dignes de le porter. »

Le sultan, à ces mots, se réveilla rempli de frayeur et fit vœu de briser ses chaînes. Gulroué eut ordre de se retirer et de ne jamais paraître devant lui. Cet arrêt fut un coup de foudre pour la jeune esclave, qui aimait le prince avec autant d'ardeur qu'elle en était aimée. Elle s'abandonna à la plus vive douleur. Cette

du sultan ne lui cédait en rien. il voulait à chaque instant révoquer l'ordre fatal. Une nuit enfin Gulroué ne peut plus résister à son amour; elle compte pour rien de mourir, pourvu qu'elle revoie son amant. Elle se présente devant lui et tombe à ses genoux. Son air triste et abattu, ses beaux yeux à demi éteints et baignés de larmes, un air de langueur et de tristesse répandu sur toute sa personne, firent l'impression la plus vive sur le sultan : sa première flamme, mal éteinte, se rallume avec plus de violence. Le vieillard qu'il avait déjà vu en songe lui apparait une seconde fois et renouvelle ses menaces.

Le sultan vit bien qu'il ne pourrait jamais briser ses chaînes tant que celle qui les lui faisait porter existerait. Il balança longtemps entre la belle esclave et sa couronne, mais enfin l'ambition l'emporta sur l'amour. Il ordonne au capitaine de ses gardes de la faire périr. La beauté de Gulroué, son innocence, ses malheurs touchèrent cet officier. La violente passion du prince ne lui était pas inconnue; il craignit que le sultan ne se repentît un jour de l'ordre cruel qu'il lui avait donné et ne le fit périr lui-même pour l'avoir exécuté. Il fit cacher Gulroué dans l'endroit le plus retiré de son sérail : il se présenta ensuite devant le monarque en l'assurant qu'il était obéi.

Ce que le capitaine avait prévu arriva. Le sultan, plus amoureux que jamais, l'envoya chercher quelques jours après et lui demanda ce qu'il avait fait de Gulroué : Tremble pour toi-même, lui dit le sultan, furieux, si tu l'as fait périr : ta mort vengera la sienne. L'officier, intimidé, lui avoua la vérité.

Le prince se livra de nouveau à toutes les douceurs de l'amour et négligea plus que jamais les affaires de son royaume. Les troubles augmentèrent : il était sur le point de perdre sa couronne sans que rien pût le tirer de son ivresse profonde. Un nouveau songe vint le troubler au milieu de ses plaisirs.

L'épreuve qu'il avait faite du capitaine de ses gardes lui avait appris que personne n'oserait faire périr Gulroué et que lui seul pourrait immoler cette victime. Il s'y résolut après bien des combats. Un jour qu'il se promenait avec son amante sur une terrasse élevée dont le Tigre baignait les murs, il la poussa avec violence. Gulroué, précipitée dans le fleuve, y termina sa vie et ses malheurs.

Si ce sultan, pour conserver sa couronne, se détermina à faire périr son amante, qui n'avait commis d'autre crime que celui de l'avoir trop aimé, devez-vous épargner un traître qui a osé se porter à de pareils excès ?

Le discours de l'once et l'histoire qu'il venait de raconter firent impression sur l'esprit du lion. Il envoya un de ses officiers au renard et lui ordonna de venir se justifier. Férisé, persuadé que les excuses sont faites pour le crime et non pas pour l'innocence, renvoya l'officier avec hauteur. Celui-ci, ennemi du ministre, envenima sa réponse. Le lion, furieux, oublia le serment qu'il avait fait au renard et le condamna à mort.

La mère du lion, qui estimait Férisé à cause de sa probité, ayant appris l'ordre qu'avait donné le sultan, en fit suspendre l'exécution. Elle se rendit ensuite chez son fils, qui l'instruisit du crime de Férisé et de l'arrêt qu'il avait rendu contre le coupable.

Mon fils, lui dit la lionne, craignez de vous préparer un long et inutile repentir. Les cours sont le séjour de l'envie : plus les ministres ont de mérite, plus ils sont exposés à ses traits. Malheur aux rois trop crédules qui prêtent l'oreille aux discours forgés par la haine : ils éloignent les ministres vertueux et ne sont plus environnés que de lâches flatteurs. Ceux-ci sacrifient toujours la gloire du prince et le bonheur des peuples à leur basse jalousie.

— Ce n'est pas sur de simples rapports, répondit le lion à sa mère, que j'ai condamné Férisé : c'est après m'être convaincu par moi-même de la vérité de son crime.

— Le crime de Férisé, repartit la lionne, n'est pas si avéré que vous vous l'imaginez. Lorsque le nuage dont la calomnie a enveloppé sa vertu sera dissipé, vous serez au désespoir d'avoir sacrifié un innocent. Quelle apparence qu'il ait commis la faute qu'on lui impute? Tout le monde sait qu'il s'est fait une loi de ne point se nourrir de la chair des animaux. Ses lâches ennemis, dans l'impuissance de lui trouver un crime véritable, seront eux-mêmes les auteurs de celui dont ils osent l'accuser. A quelles extrémités ne se porte pas l'envie ! Elle va jusqu'au mépris de la vie. L'on a vu des envieux se donner eux-mêmes la mort pour la procurer à celui dont ils voulaient se venger. L'histoire d'un derviche et d'un négociant ne prouve que trop l'empire qu'a sur nous cette affreuse passion.

LE DERVICHE ET LE NÉGOCIANT.

CONTE.

Un négociant de Bagdad avait pour voisin un derviche qui se faisait aimer de tout le monde par ses bonnes qualités. Le négociant, animé contre ce religieux de la plus basse jalousie, lui portait une haine mortelle; il avait tenté tous les moyens de le perdre. La vertu du derviche, l'innocence de ses mœurs, paraient les coups que lui portait cet envieux. Celui-ci, désespéré de l'impuissance de sa haine et du triomphe de son ennemi, résolut de faire un dernier effort pour satisfaire sa vengeance.

Il achète un esclave, qu'il traite avec la plus grande humanité : Je suis comblé de vos bienfaits, lui dit un jour l'esclave reconnaissant, je je ne regrette point ma liberté : ses douceurs ne valent pas les chaînes que je porte; disposez d'un esclave fidèle, qui entreprendra les choses les plus difficiles pour vous témoigner sa reconnaissance.

Le négociant crut l'instant favorable pour s'ouvrir à lui du dessein qu'il avait formé : Apprends, lui dit-il en poussant un profond soupir, que la jalousie que j'ai conçue contre le derviche mon voisin me consume; cette noire passion m'agite si cruellement que je n'ai de repos ni le jour ni la nuit et que la vie m'est odieuse. C'est pour en terminer le cours et celui de tous mes maux que je t'ai acheté et que je t'ai comblé de mes bienfaits; mais en périssant je veux me venger et entraîner dans ma chute l'ennemi que j'abhorre. Écoute le plan que j'ai tracé : nous monterons tous les deux cette nuit sur la terrasse du derviche, qui est contiguë à la mienne; là tu m'égorgeras et tu me laisseras baigné dans mon sang : personne ne doutera qu'il ne soit l'auteur de ma mort; il succombera et subira la peine portée contre les meurtriers.

A ces mots, l'esclave frémit d'horreur; il se jette aux genoux de son maître, il l'assure qu'il aime mieux périr lui-même que de tremper les mains dans le sang de son bienfaiteur ; il le conjure, les larmes aux yeux, de renoncer au funeste projet que la haine lui inspire.

Je veux être vengé, lui dit le négociant, et je veux l'être sur-le-champ. Obéis sans différer si tu veux me prouver ton zèle. Prends cette bourse : elle renferme le contrat de ta liberté et une somme considérable en or. Mes ordres une fois exécutés, tu pourvoiras à ta sûreté par une prompte fuite.

— O mon maître, repartit l'esclave, la fureur vous aveugle ! Si la vengeance a des douceurs, c'est lorsque l'on peut en jouir soi-même et être témoin des maux dont on accable son ennemi; mais, après votre mort, quelle satisfaction pourrez-vous goûter de celle de votre rival? L'esclave n'oublia rien pour détourner son maître du funeste projet qu'il avait formé ; mais le voyant inébranlable, il consentit enfin à ce qu'il exigeait de lui.

Ils montent tous les deux sur la terrasse du derviche. L'esclave enfonce son poignard dans le sein du négociant et profite des ténèbres de la nuit pour fuir et pour prendre la route d'Ispahan.

Le corps du négociant fut trouvé le lendemain matin sur la terrasse du derviche. On saisit celui-ci et on le conduit devant le cadi. La bonne réputation dont jouissait le santon lui sauva la vie. Le juge, qui vit toute la ville s'intéresser en faveur de l'accusé, n'osa le condamner à mort. Il se contenta de l'envoyer en prison, dans l'espérance qu'avec le temps l'on pourrait découvrir le véritable auteur de ce meurtre.

Quelques années après, un habitant de Bagdad fut obligé d'aller à Ispahan. L'esclave du négociant le reconnut; il lui demanda en l'abordant des nouvelles du derviche. Le citoyen de Bagdad lui apprit tout ce qui s'était passé et lui dit que le derviche, soupçonné d'être le meurtrier du négociant, languissait dans les fers. Il est innocent de sa mort, répondit l'esclave : c'est moi qui en suis l'auteur. Il lui raconta alors tout ce qui était arrivé entre son maître et lui et de quelle manière il avait été forcé de le tuer. L'habitant de Bagdad, de retour dans sa patrie, alla chez le cadi faire sa déposition. Le négociant perdit non-seulement le fruit qu'il s'était proposé de sa vengeance, mais sa mémoire, depuis ce moment-là, fut en exécration à toute la ville.

Vous voyez, mon fils, par cette histoire à quels excès est capable de se porter celui qui est tourmenté par cette funeste passion. L'élévation de Férisé a allumé dans le cœur des courtisans la jalousie la plus violente; ils ont enfin réussi à vous le rendre suspect; peu s'en est fallu qu'il ne soit devenu la victime de leurs complots. Peut-on prendre trop de précautions quand il s'agit de décider de la vie ou de la

mort de quelqu'un ! Vous ne risquez rien en différant le jugement de votre ministre : s'il n'est pas coupable, vous vous épargnez le regret d'avoir trempé vos mains dans le sang innocent; s'il a réellement commis le crime dont on l'accuse, son châtiment, pour être différé, n'en sera pas moins sûr.

Le lion suivit les conseils de sa mère : il fit venir le renard, lui remit de nouveau le gouvernement de ses états. Seigneur, dit Férisé, je serais indigne de la confiance dont vous m'honorez si je gardais un coupable silence : il faut que je me justifie non-seulement à vos yeux, mais à ceux de tout l'univers. Le ministre d'un prince ne doit pas être même soupçonné : si l'on doute de sa vertu, il perd la confiance publique. Dissiper les ombres épaisses dont mes ennemis ont enveloppé la vérité et faire éclater mon innocence n'est pas une entreprise facile. Je me flatte cependant d'y parvenir si votre majesté daigne m'appuyer de son autorité. Faites appeler les lâches délateurs qui m'ont accusé d'avoir détourné les viandes destinées pour votre table, moi qui, toute ma vie, me suis interdit une pareille nourriture; menacez-les de votre indignation s'ils ne déclarent pas la vérité; assurez-les au contraire de leur pardon, promettez-leur même des récompenses s'ils dévoilent à vos yeux le noir complot qu'ils ont formé pour me perdre.

— Vos calomniateurs, dit le lion, sont indignes de ma clémence : ils sont mes ennemis et ceux de l'état. — La clémence, répondit Férisé, est la vertu qui doit être la plus chère aux rois. Il est beau de pardonner quand l'on a le pouvoir de se venger.

La générosité de Férisé, qui sollicitait la grâce de ceux qui avaient voulu le perdre, étonna Kamdjoui. Il ne put s'empêcher d'admirer sa grandeur d'âme : il fit venir ses accusateurs, il les menaça de sa colère s'ils persistaient à nier la vérité, et leur promit le pardon s'ils la confessaient. Ceux-ci firent l'aveu de leur crime : la vertu de Férisé, dégagée des nuages qui la couvraient, parut dans tout son éclat.

Vous sentez, mon fils, dit la lionne au sultan, combien il est dangereux aux princes de prêter une oreille favorable aux discours envenimés des envieux. Les faux rapports, qui, dans leur principe, paraissent peu de chose, occasionnent souvent les plus grands maux, semblables à un fleuve qui, étroit dans sa source, devient immense dans son cours par les eaux qui se précipitent dans son sein et finit par submerger les campagnes.

Le lion remercia sa mère de lui avoir épargné les regrets de faire périr un innocent et d'avoir sauvé les jours d'un ministre utile à l'état; il l'assura qu'il serait désormais en garde contre les flatteurs. S'adressant ensuite à Férisé : En vain la calomnie, lui dit-il, a voulu vous noircir à mes yeux, elle n'a servi qu'à relever l'éclat de vos vertus : vous m'êtes plus cher que jamais et je ne mets plus de bornes à ma confiance. Je me flatte que vous oublierez l'erreur d'un moment et que vous plaindrez le sort des rois, dont le trône est inaccessible à la vérité.

— Seigneur, répondit Férisé, oserai-je vous représenter que vous avez manqué à la parole que vous me donnâtes en me confiant le gouvernement de vos états : vous me promîtes alors de faire taire l'envie et de fermer l'oreille aux calomnies qu'elle forgerait. — Vos ennemis, reprit le lion, vous ont servi en voulant vous nuire : ils ont relevé l'éclat de votre vertu, loin de l'obscurcir; ma confiance en vous a pris de nouvelles forces.

— Prince, dit Férisé, j'ai eu le bonheur d'échapper cette fois-ci aux piéges qu'on m'avait tendus; mais puis-je espérer d'être toujours aussi heureux? L'impuissance de leur haine jusqu'à ce jour, le désir de se venger, les nouveaux honneurs même que vous accumulez sur ma tête, tout va redoubler leur fureur. Ils ont connu le faible de votre majesté; c'est par cet endroit qu'ils l'attaqueront. Servir un prince qui écoute les flatteurs, c'est s'exposer à une mort certaine. J'aurais été moi-même un exemple de cette vérité si votre mère n'eût détourné le coup; depuis cet instant fatal, je serai toujours dans la crainte. Vos nouvelles bontés, loin de me rassurer, me font trembler; elles vont servir d'aliment à l'envie acharnée contre moi. L'idée affligeante d'avoir été condamné pour une faute qui, même quand je l'aurais commise, ne méritait pas la mort se présente sans cesse à mon imagination : je crois voir le glaive levé sur moi. La clémence est une des premières vertus des princes. S'ils ne savent pas pardonner, qu'ils l'apprennent d'un roi de Perse qui fit grâce à un de ses courtisans qui l'avait offensé grièvement.

CLÉMENCE DE NOUSCHIRVAN[1].

FABLE

Nouschirvan, irrité contre un de ses officiers, l'avait chassé de sa présence. La misère la plus affreuse suivit bientôt cette disgrâce. Celui-ci, au désespoir, résolut de tout tenter pour terminer ses malheurs. Un jour que le prince avait admis à sa table les grands de son royaume, l'officier se présenta à la porte du palais; les portiers en le voyant crurent qu'il était rentré en grâce et ne s'opposèrent pas à son passage. Il entre dans la salle du festin et remplit avec empressement les fonctions de son ancienne charge. Nouschirvan, indigné de son audace, voulait d'abord le faire périr, mais il craignit de troubler la joie d'un si beau jour.

L'officier, encouragé par le silence du roi, saisit un instant favorable et vole un plat d'or. Il croyait avoir eu le bonheur de tromper les regards de tout le monde; mais, malgré toute sa subtilité, il n'avait pu échapper à ceux du roi lui-même.

Le repas terminé, ceux qui étaient chargés de la vaisselle, ne trouvant point le plat d'or, veulent fouiller tous les convives : N'inquiétez personne, leur dit Nouschirvan; celui qui a dérobé le plat n'a pas envie de le rendre, et celui qui l'a vu prendre n'a pas le dessein de déceler le coupable.

L'année suivante, à pareil jour, Nouschirvan admit encore à sa table tous les seigneurs de sa cour. L'officier, qui avait dépensé tout ce qu'il avait retiré de la valeur du plat, résolut de tenter une seconde fois la fortune : il se présenta à la salle du festin et y entra sans obstacle : Je me doute, lui dit le prince en le voyant, que ta bourse est vide; tu viens la remplir aux dépens de ma vaisselle. — Seigneur, dit l'officier en se jetant à ses genoux, j'avoue mon crime; je mérite la mort, mais ayez pitié d'un malheureux qui ne s'est porté à un aussi coupable excès que par l'affreuse misère où il était réduit. La vie m'était odieuse; je cherchais à en terminer le cours, ce qui serait arrivé sans la clémence de votre majesté. Nouschirvan, touché de sa sincérité, lui pardonna sa faute et lui rendit l'emploi dont il l'avait dépouillé.

[1] Khosrou Nouschirvan, célèbre roi de Perse de la dynastie des Sassanides. C'est par l'ordre de ce prince que le médecin Barzouyeh fit le voyage de l'Inde pour aller chercher le recueil des fables de Bidpai au sixième siècle de notre ère.

Cette histoire nous apprend que le cœur des rois doit être comme l'océan, dont on ignore l'immensité; il doit encore être aussi ferme qu'une montagne et n'être jamais ébranlé par les secousses violentes de la colère.

— Vos conseils, dit le lion, peuvent renfermer quelque vérité utile, mais ils sont durs et austères; vous pourriez les adoucir. Un médecin prudent frotte de miel les bords du vase qui contient le breuvage amer qu'il présente à son malade; il l'engage, par cet innocent artifice, à le boire et lui sauve la vie.

— Prince, répondit Férisé, mon austérité vaut mieux que la flatterie pernicieuse de vos courtisans; ils ont pensé vous précipiter dans un crime et vous faire répandre le sang innocent. C'est ainsi que les princes corrompus par la flatterie trouvent sec et austère tout ce qui est libre et ingénu. La vérité les blesse, les irrite, parce qu'elle les contredit et souvent les condamne. Ce n'est pas un esprit chagrin et superbe qui me met ces paroles à la bouche : c'est l'amour de la vérité. Un sujet fidèle doit toujours dire la vérité à son roi, quand même il serait assuré qu'elle lui déplairait; la disgrâce, l'exil, la mort même, ne doivent pas tenir sa langue captive. Les rois sont les juges et les pères de leurs peuples; ils doivent laisser pénétrer jusqu'au pied de leur trône les plaintes et les gémissemens des malheureux : c'est l'unique moyen de prévenir les injustices et d'empêcher les grands d'opprimer les petits.

— J'ai tâché autant qu'il a dépendu de moi, dit Kamdjoui, de réparer l'injustice que j'avais commise à votre égard : les faveurs dont je vous ai comblé doivent vous l'avoir fait oublier. — Je sens, répondit le renard, le prix de vos bienfaits : ma mémoire fidèle les retracera sans cesse à mon cœur reconnaissant; mais rien, seigneur, ne peut me rassurer contre les envieux.

— Les gens vertueux, reprit le lion, n'ont rien à redouter des méchans : tôt ou tard la vérité se découvre, la vertu triomphe et le crime est dans l'opprobre. Vous n'avez désormais rien à appréhender de la malice de vos ennemis; leurs discours trompeurs ne feront aucune impression sur mon esprit.

— Je veux bien le croire, seigneur, dit le renard; mais qui m'assurera que vous démêlerez tous les artifices qu'ils emploieront pour vous tromper? L'envie prend toute sorte de

formes pour parvenir à ses fins. Ce sera sous la forme du zèle le plus pur qu'elle se présentera à vos yeux : Férisé, vous diront mes ennemis, a l'esprit ulcéré contre vous ; il ne peut oublier l'injure qu'il a reçue et il cherche l'occasion d'en tirer une vengeance éclatante. Vos faveurs, loin d'adoucir son cœur farouche et superbe, l'aigrissent. Votre majesté court le plus grand danger de se fier à celui qu'elle a offensé si cruellement. C'est ainsi qu'ils parviendront à me rendre suspect et à me faire perdre votre confiance : c'est pour prévenir ce malheur que j'ose vous demander ma retraite.

Le lion fit de nouveaux sermens au renard et lui donna toutes les assurances qui pouvaient calmer ses alarmes. Férisé, vaincu, consentit enfin à ne pas abandonner la cour. Sa faveur augmenta de jour en jour et il gouverna jusqu'à sa mort avec une sagesse et une modération qui réduisirent l'envie au silence.

CHAPITRE X[1].

SUR LA TYRANNIE ET L'INJUSTICE. QUE CELUI QUI FAIT LE MAL REÇOIT ORDINAIREMENT UN PLUS GRAND MAL.

L'histoire du lion et du renard, dit Dabschelim à Bidpaï, renferme d'utiles leçons pour les rois. Elle leur apprend que le mérite et la vertu ont toujours excité la haine et la jalousie des méchans. Elle leur fait voir en même temps le danger qu'ils courent en prêtant une oreille favorable aux discours empoisonnés des flatteurs. Elle leur propose l'exemple rare d'un prince qui a le courage d'avouer qu'il s'est trompé et qu'il reconnaît la vérité dès qu'elle brille à ses yeux. La clémence du lion envers les lâches accusateurs de Férisé apprend aussi qu'un souverain ne peut trop chérir cette vertu, qui est le plus bel apanage de la royauté.

Tracez-moi maintenant l'histoire d'un tyran qui se plaît à entendre les gémissemens et à voir couler les larmes de ceux qu'il opprime, et qui devient enfin lui-même victime de ses cruautés.

—Prince, lui dit Bidpaï, le tyran ressemble à un homme privé de la vue. Il ne peut distinguer la lumière de la vérité, des ténèbres de l'erreur. Tout l'agite, le tourmente ; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de ceux qu'il craint. Insensé ! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie le fera périr et qu'il recevra enfin la juste punition que méritent ses injustices !

Le crime et la vertu ne sont pas des noms imaginaires, inventés pour en imposer au faible vulgaire, comme les impies voudraient le persuader. Sans la vertu, l'homme ne peut goûter cette douce paix d'où découle le véritable bonheur ; elle a encore l'avantage d'être récompensée, même dans ce monde. Le crime au contraire tourmente, agite et rend malheureux celui qui s'y abandonne, et il reçoit quelquefois, dès cette vie, la juste punition qu'il mérite.

Si le Tout-Puissant, par des raisons qu'il dérobe à la connaissance des faibles mortels, diffère quelquefois à faire justice, sa vengeance, quoique lente, n'en est pas moins assurée. Ce monde ressemble à un champ : on n'y recueille que ce que l'on y a semé ; l'on se flatterait en vain de trouver le fruit du bonheur sur l'arbre de l'injustice. Celui qui est intimement persuadé que toutes nos actions, soit bonnes ou mauvaises, reçoivent, même dès ce monde, le prix qui leur est dû, quitte les routes obliques du crime s'il y est engagé, et continue de parcourir rapidement celles de la vertu s'il y est entré dès son enfance. Votre majesté verra cette vérité développée dans l'histoire d'un lion.

LE LION ET L'ONCE.

FABLE.

Un lion cruel régnait dans une forêt proche d'Alep. Il ne se plaisait que dans le meurtre et le carnage des animaux, dont il était la terreur. Il avait pour ministre un once[1]. Celui-ci, touché des malheurs de ses pareils et se ressouvenant du proverbe qui dit que celui qui sert un tyran est l'ennemi de Dieu, prit la résolution de quitter la cour du lion.

[1] Ce chapitre répond au quinzième du *Calila et Dimna* arabe.

[1] L'once est un animal qui est dans le genre de la panthère ou du léopard. La différence consiste en ce qu'il est beaucoup plus petit, n'ayant le corps que de trois pieds et demi de longueur ; il a le poil plus grand que la panthère, la queue de trois pieds de longueur et quelquefois davantage. Le fond du poil de l'once est d'un gris blanchâtre sur le dos et sur les côtés du corps, et d'un gris encore plus blanc sous le ventre ; les taches sont à peu près de la même grandeur que celles de la panthère. (*Note de Cardonne.*)

Plein de cette pensée, il prit le chemin de la plaine. Il avait à peine fait quelques pas qu'il aperçoit un rat qui rongeait la racine d'un arbre. L'arbre semblait lui dire : Cruel ! quel mal t'ai-je fait pour me faire dessécher? pourquoi empêcher les voyageurs de se reposer à mon ombre épaisse et de goûter le fruit délicieux que je porte? Le rat paraissait insensible aux gémissemens de l'arbre et continuait avec ses dents aiguës à le percer. Dans le même instant un serpent s'élance sur lui et le dévore. L'once, témoin de cet événement, vit par ses yeux que le mal est toujours suivi du mal.

Cependant le serpent, après avoir dévoré le rat, s'étendit au pied de l'arbre et se livra au sommeil. Un porc-épic, voyant le serpent endormi, s'avança vers lui et se mit à le piquer. Le serpent, réveillé par la douleur, veut se venger ; mais les dards aigus dont est armé son ennemi lui font mille blessures et il perd la vie avec son sang. Un renard affamé, qui traversait la plaine, aperçoit le porc-épic, il le guette, le saisit par la tête et le mange. Lui-même est attaqué peu de temps après par un dogue : ils se livrent un combat cruel ; le chien, victorieux, terrasse son ennemi et venge par sa mort celle du porc-épic.

L'once, témoin de ces merveilles, douta moins que jamais que celui qui fait le mal ne tarde pas à en recevoir la punition.

Le chien, fier de son triomphe, s'en allait tout joyeux lorsqu'il se vit attaqué par un ennemi plus redoutable : c'était un tigre, qui devint le vengeur du renard. Le meurtre que venait de commettre le tigre ne resta pas longtemps impuni. Un chasseur qui le poursuivait depuis longtemps lui lança un trait avec tant d'adresse qu'il le perça d'outre en outre. Le tigre expiré, le chasseur se disposait à s'emparer de sa peau lorsqu'il survint un cavalier qui la voulut enlever de force ; la querelle des deux prétendans se termina par un combat furieux dans lequel le chasseur perdit la vie. Le cavalier se saisit de la peau du tigre et s'éloigne à toute bride ; il avait à peine fait quelques pas que son cheval s'abattit et le renversa avec tant de violence qu'il périt sur-le-champ. L'once, après tant d'exemples, se convainquit de plus en plus que le mal ne reste jamais impuni[1].

Cependant le lion, étonné de ne plus voir l'once, le fit chercher. Comme il n'était pas fort éloigné, on le trouva aisément ; il fut conduit devant le lion, qui lui fit des reproches sur sa fuite et voulut en savoir le motif : Seigneur, répondit l'once, ce n'est pas sans courir les plus grands dangers que l'on ose dire la vérité aux rois : la mort est souvent le fruit d'un aveu trop sincère. Si vous voulez être obéi, promettez-moi que la hardiesse de mes représentations ne m'exposera point à votre colère.

Le lion, impatient, lui donna les assurances qu'il demandait : Puissant roi des animaux, dit alors l'once, vous ne vous plaisez que dans le meurtre et le carnage ; vous vous faites un jeu barbare de verser le sang de vos sujets : tant d'injustices me font appréhender pour vous le courroux céleste.

A ce discours hardi, le lion, indigné, frémit de colère ; mais se ressouvenant de la parole qu'il avait donnée, il se fit violence et lui dit Les reproches que tu me fais peuvent être véritables par rapport aux autres animaux, mais pour toi, tu n'as jamais éprouvé les effets de cette cruauté que tu blâmes si fort. — Je serais un ingrat, répondit l'once, si je niais vos bienfaits, mais puis-je voir d'un œil indifférent la manière barbare avec laquelle vous traitez mes pareils? Leurs gémissemens pénètrent mon âme de la plus vive douleur ; je crains que la vengeance céleste n'éclate enfin sur votre tête et n'enveloppe en même temps ceux qui vous approchent. Un feu violent consume également le bois vert et le bois sec.

Le lion lui demanda ce que c'était que l'injustice et en quoi consistait la justice. : Prince, répondit l'once, l'injustice est la violation des droits d'autrui : celui qui commet une injustice ne tarde pas à en recevoir la punition. La justice consiste à traiter les autres comme l'on voudrait l'être soi-même : *Celui qui* est juste en est toujours récompensé. Les sages ont comparé ce monde à une montagne le long de laquelle se trouve un écho qui répète toutes les paroles que l'on profère, soit bonnes, soit mauvaises, c'est-à-dire que celui qui dans ce monde fait le bien trouve le bien, et celui qui commet le mal trouve le mal. J'ai vu, seigneur, de mes propres yeux plusieurs exemples frappans de cette vérité. L'once alors raconta au lion l'histoire du rat, du serpent, du porc-épic, du renard, du chien, du tigre, du chasseur et du cavalier.

[1] *Voyez ci-dessus* p. 130 la fable du *Tyran*.

Le lion était trop fier pour profiter des sages avis de l'once, et trop cruel pour cesser de répandre le sang de ses sujets. Celui-ci, voyant l'inutilité de ses représentations, se retira de la cour pour n'être point témoin des cruautés de ce tyran.

Sa retraite offensa le lion, il la prit pour un reproche tacite de sa conduite; il résolut de l'en punir. Tandis qu'il le poursuivait, deux faons qui bondissaient dans la plaine se présentèrent à sa vue. Il oublia en les voyant l'once et l'injure qu'il en avait reçue. Il s'élance sur les faons; leur mère, qui voit le danger dont ils sont menacés, accourt toute tremblante: Puissant roi des animaux, lui dit-elle, ayez pitié d'une mère désolée et ne la condamnez pas à des pleurs éternels; ne déchirez pas mon cœur en le séparant de ce qu'il a de plus cher au monde. Vous avez des enfans et vous connaissez la force de l'amour paternel: puisse le ciel, en récompense de votre générosité, préserver de tout malheur vos jeunes lionceaux! Le lion, loin d'être sensible aux prières de la biche, déchira en sa présence même ses deux faons.

La biche, désolée, s'éloigna de ces lieux funestes; elle fit la rencontre de l'once, qui, la voyant accablée de douleur, lui en demanda le sujet. Elle lui apprit son malheur et la cruauté du lion. L'once n'oublia rien pour la consoler et l'assura que le ciel ne tarderait pas à la venger de ce barbare.

La prédiction de l'once ne tarda pas à s'accomplir. Le lion, de retour dans son antre, trouva à l'entrée ses deux lionceaux qu'un chasseur avait massacrés et qu'il avait dépouillés de leurs peaux. A ce spectacle, il se mit à faire des rugissemens horribles qui faisaient retentir toute la forêt et qui empêchaient les animaux de prendre aucun repos.

Il y avait dans cette forêt un renard philosophe; il ne sortait de sa retraite que pour être utile aux créatures vivantes. Les rugissemens du lion pénétrèrent jusqu'à lui; il l'alla trouver: le lion lui apprit son malheur.

Seigneur, lui dit le renard, armez-vous de courage, c'est l'unique remède aux maux dont vous êtes accablé: ressemblez au diamant, sur lequel l'eau et le feu ne peuvent faire aucune impression. L'échanson de la destinée ne présente-t-il pas également aux grands et aux petits la coupe amère du malheur? Tout zénith a son nadir, et tout commencement a sa fin; le malheur succède toujours au bonheur et la tristesse à la joie. Souvent l'on a vu le flambeau nuptial se changer en torche funèbre. J'ai parcouru le jardin du monde, j'ai cherché en vain une rose qui fût sans épines; mais de tous les maux qui nous accablent, la mort est sans doute le plus terrible, parce qu'il est le seul auquel il n'y ait point de remède. Lorsque le moment fatal est arrivé, l'ange cruel de la mort n'a pitié de personne: il frappe également les jeunes et les vieux, les riches et les pauvres; les armées nombreuses, la foule des courtisans, toute la pompe et la majesté qui environnent le trône ne mettent pas à l'abri des traits redoutables de la mort le monarque qui y est assis. Cette triste vérité vous apprend que vos pleurs et vos gémissemens sont inutiles. Le seul remède à vos maux est la patience et la résignation à l'arrêt de la destinée.

— Je conviens que mon malheur est irréparable, dit le lion, mais par où me le suis-je attiré et pourquoi mes lionceaux ont-ils péri d'une manière si funeste? — C'est la juste punition, lui répondit le renard, de toutes les injustices que vous avez commises envers les autres animaux[1]. « Tu seras jugé, dit le proverbe, comme tu as jugé toi-même les autres. » Vous ressemblez à cet homme qui demandait pourquoi le feu avait consumé ses chantiers. Le lion pria le renard de lui raconter cette histoire.

L'OPPRESSEUR PUNI PAR LE CIEL.

FABLE[2].

Un homme puissant, dit le renard, abusait de l'autorité dont il était revêtu pour fouler le peuple: il profitait pendant l'été de la misère des pauvres pour acheter leur bois la moitié de sa valeur, et l'hiver il forçait les riches à le payer le double. Cette vexation odieuse le rendait également insupportable aux uns et aux autres. Un jour qu'il concluait un pareil marché

[1] Cet incident a fourni à La Fontaine le sujet de sa fable intitulée *la Lionne et l'Ours* (livre X, fable 13); il l'avait tirée de la traduction latine composée par le père Poussines d'après la version grecque du *Calila et Dimna* et intitulée *Specimen Sapientiae Indorum veterum*. (Voyez p. 618 et ci-dessus, p. 372.) Dans la version persane, suivie par l'auteur de la rédaction turque, ce chapitre a été très-modifié.

[2] Ce conte, qui ne se trouve point dans le *Calila et Dimna* arabe, paraît avoir été emprunté par l'auteur de la version persane au *Gulistan* de Saadi.

avec un pauvre, un derviche voulut lui reprocher sa dureté, il le menaça même de la colère céleste. L'homme puissant, loin de l'écouter, le chassa avec mépris.

Le feu prit cette nuit-là même aux chantiers de ce tyran et consuma non-seulement le bois qu'ils renfermaient, mais, la flamme s'étendant avec rapidité, brûla son palais et toutes ses richesses. Le même derviche vint de grand matin pour être témoin d'un événement qu'il avait prédit; il vit le maître du palais étendu par terre et accablé de la plus vive douleur. Le derviche entendit qu'il demandait à quelqu'un par quel accident le feu avait pris à ses chantiers : C'est la vapeur des soupirs qu'ont poussés les pauvres, lui répondit le santon : cette vapeur est montée jusqu'au ciel et est retombée en flammes sur votre palais.

Cette histoire, poursuivit le renard, vous apprend que le malheur arrivé à vos enfans est la punition des maux que vous avez causés à ceux des autres animaux. Ils ont supporté avec plus de courage que vous n'en montrez une infortune qu'ils n'avaient point méritée comme vous : suivez leur exemple et imitez leur constance.

— J'écoute vos conseils avec plaisir, dit le lion, daignez me les continuer ; ils suspendent mes chagrins. — Oserai-je vous demander votre âge? dit le renard. — Quarante ans. — De quelle nature ont été pendant ce temps-là vos alimens? — Je me suis nourri de la chair des animaux, et leur sang a été ma boisson favorite. — Les animaux que vous avez dévorés, reprit le renard, n'avaient-ils ni pères ni mères, ou bien croyez-vous qu'ils ont eu le cœur assez dur pour être insensibles à la perte de leurs petits? Si depuis votre naissance vous vous fussiez abstenu d'une pareille nourriture, vous n'auriez pas aujourd'hui vos lionceaux à pleurer. Prince, tremblez pour l'avenir : les maux que vous avez éprouvés ne sont qu'une ombre légère de ceux dont vous êtes menacé. Soyez persuadé qu'un tyran est en horreur à toute la terre : le jardin de la tyrannie ne produit que des plantes empoisonnées.

Ce discours véhément du renard fit la plus vive impression sur le lion. Il reconnut enfin qu'un édifice dont la base était posée sur la cruauté s'écroulait et écrasait celui qui l'habitait. Insensé! dit-il en lui-même, qu'ai-je fait et que vais-je devenir! La jeunesse, qui est le printemps de la vie, s'est écoulée depuis longtemps; je suis dans mon automne; la vieillesse languissante viendra bientôt courber mon corps et affaiblir mes membres. Il faut du moins que dans ce dernier période je répare le passé par des mœurs pures et par l'amour de la justice. Je renonce désormais à la poursuite des animaux.

Le lion, en effet, cessa depuis ce moment d'être la terreur des forêts. Quelques fruits sauvages étaient les seuls alimens qu'il se permît, et ils lui suffisaient pour apaiser sa faim.

Le renard, voyant que le lion ne se nourrissait plus que de fruits, se repentit de l'avoir su trop bien persuader. Ce roi des animaux consommait en fruits dans une journée ce qui aurait suffi à d'autres pour plusieurs mois. Le renard craignit de se voir bientôt lui-même exposé à mourir de faim. Il se présente devant le lion, qui lui dit d'un air satisfait : Tu vois, cher ami, le fruit de tes conseils et ma docilité à les suivre. Grâce à tes leçons, je mène une vie plus tranquille et plus innocente, je commence même à sentir le prix de la vertu; ma présence n'effraie plus comme autrefois les animaux : de simples fruits produits par la nature font toute ma nourriture.

— Vous vous imaginez, lui répondit le renard, n'avoir rien à vous reprocher? Vous êtes dans l'erreur. Les habitans de cette forêt sont vivement alarmés de la résolution que vous avez prise; peut-être même leur est-elle plus funeste que la cruauté avec laquelle vous les traitiez auparavant.

— Quels nouveaux crimes ai-je donc commis depuis notre entrevue? lui demanda le lion. Je puis vous assurer que j'ai été rigide observateur de ma parole et que je ne me suis souillé du sang d'aucun animal. — Cela est vrai, répondit le renard; mais n'est-ce donc rien à vos yeux que de vous emparer de la seule nourriture que la Providence a départie aux bêtes de cette forêt? Ignorez-vous qu'ils ne soutiennent leur vie que par les fruits qui s'y trouvent, et que vous consommez dans un seul jour ce qui pourrait les faire subsister pendant plusieurs mois? Que leur importe, après tout, d'être mis en pièces par vos dents meurtrières ou de périr par la famine? Craignez le sort d'un sanglier dont je vais vous raconter l'histoire.

LE SINGE ET LE SANGLIER.

FABLE [1].

Un singe s'était retiré dans une forêt : il y vivait des fruits de quelques figuiers qui s'y trouvaient. A l'exemple de la fourmi, il conservait pour l'hiver une partie des fruits, qu'il avait la précaution de faire sécher. Il coulait ainsi des jours tranquilles dans sa retraite, lorsqu'il les vit troubler par un sanglier.

Cet animal, poursuivi par des chasseurs, s'était retiré dans cette même forêt : pressé par la faim, il cherchait de quoi l'apaiser. Il vit avec douleur tous les arbres dépouillés de leurs fruits. Il arriva enfin au pied de celui sur lequel le singe était monté. Celui-ci, en l'apercevant, prévit tout ce qu'allait lui coûter un hôte si dangereux. Il dissimula son chagrin et lui offrit ses services. Le plus important que tu puisses me rendre, lui dit le sanglier, est de me donner à manger. Peu délicat sur le choix des mets, je me contenterai des plus simples : la promptitude est la seule grâce que j'exige de toi.

Le singe aussitôt secoua l'arbre sur lequel il était. Le sanglier mangeait les fruits à mesure qu'ils tombaient; l'arbre en fut dépouillé en un instant. Le sanglier pria son hôte de monter sur un autre. Les fruits du second arbre furent dévorés avec la même avidité que ceux du premier, sans que l'appétit du sanglier se ralentit, et il fit signe au singe de monter sur un troisième arbre.

Je me suis acquitté envers vous, lui dit le singe, des lois qu'impose l'hospitalité; mais il me paraît que vous n'êtes guère instruit de celles de la modération. Les fruits que vous venez de manger en un instant auraient suffi à ma nourriture pendant plusieurs mois; si je vous obéissais, je me verrais réduit à mourir de faim cet hiver.

—Téméraire, reprit le sanglier, il t'appartient bien de me faire des reproches : je t'ordonne d'abandonner désormais le séjour de cette forêt, ou tu ressentiras les effets de mon courroux. — C'est une injustice, lui répondit le singe, de s'emparer du bien d'autrui. Je sais que vous avez la force en partage, mais vous ne devez pas en abuser pour opprimer les faibles : tôt ou tard l'injustice reçoit la punition qui lui est due.

A ces mots, le sanglier, transporté de colère, veut monter sur l'arbre pour se venger; mais il eut à peine atteint les premières branches qu'elles rompirent sous le poids énorme dont elles étaient accablées et entraînèrent dans leur chute le sanglier. Sa mort délivra le singe de l'appréhension où il était.

Cet exemple, dit le renard au lion, doit vous faire trembler. Si vous continuez de consommer les fruits qui font la seule nourriture des habitans de cette forêt, ils ne tarderont pas à périr : leur sort ne sera pas moins triste que lorsque vous les dévoriez. Le seul moyen qui vous reste à prendre pour éviter ces deux extrémités fâcheuses, est de vous contenter, pour toute nourriture, de l'herbe et des plantes que ce lieu produit en abondance. Le lion, intimidé, suivit le conseil que lui donna le renard.

Telle est l'histoire de ce tyran qui se jouait de la vie de ses semblables. Il ne connut les malheurs qu'entraîne après elle l'injustice que quand lui-même en devint la victime.

CHAPITRE XI [1].

QUE L'ON DOIT ÊTRE CONTENT DE L'ÉTAT DANS LEQUEL LA PROVIDENCE NOUS A PLACÉS ET NE PAS LE QUITTER POUR EN EMBRASSER UN AUTRE.

La onzième maxime, dit Bidpaï au roi Dabschelim, renferme une leçon utile pour tous les hommes : elle leur apprend que le bonheur consiste à être content de son état, et que le quitter pour en embrasser un autre auquel la Providence ne nous a point destinés est la source de bien des chagrins.

Le Tout-Puissant, en plaçant les hommes sur la terre, a voulu qu'ils dépendissent les uns des autres et qu'ils se secourussent mutuellement. C'est par cette raison qu'il a départi à chacun d'eux un talent différent. L'homme doit connaître le talent qu'il a reçu en partage et faire ses efforts pour le perfectionner. Celui qui le néglige pour en cultiver un autre qui lui a été refusé renverse les lois de la Providence et se rend malheureux. Votre majesté conviendra de cette vérité quand je lui aurai raconté

[1] Cette fable, qui ne dérive point du *Calila et Dimna* arabe, se retrouve avec quelque différence dans le roman grec de *Syntipas*. (Voyez l'édition de M. Boissonade, p. 59, et l'*Essai sur les Fables indiennes*, Paris. 1838 in-8°, p. 110.)

[1] Ce chapitre répond au seizième du *Calila et Dimna* arabe.

l'histoire d'un anachorète hébreu et de son hôte.

LE DERVICHE ET SON HOTE.

CONTE [1].

Un derviche s'était retiré dans un ermitage aux environs de la ville de Konadjé. Son dessein était d'y vivre inconnu, pour se livrer tout entier à la prière et à la méditation. Ses vertus, malgré le voile de la modestie dont il s'efforçait de les couvrir, lui attirèrent une foule de personnes qui venaient le consulter et s'éclairer.

Un étranger se présenta un jour chez lui. Le derviche le reçut avec bonté et lui demanda de quel pays il était, quel était le but de son voyage. L'étranger lui dit qu'il avait éprouvé des malheurs dont il n'osait l'entretenir, de peur de l'ennuyer. Sur l'assurance que lui donna le derviche qu'il en entendrait avec plaisir le récit, l'étranger commença ainsi son histoire :

Je suis né en Europe, je passais pour le plus habile boulanger de la ville que j'habitais ; malgré la réputation dont je jouissais, j'avais de la peine à subsister. Un laboureur qui me fournissait du blé m'invita un jour chez lui ; la conversation tomba sur les différens états qui composent la société : celui de boulanger ne fut pas oublié. Mon ami voulut savoir s'il était aussi avantageux qu'il se l'était imaginé : il fut surpris d'apprendre que je vivais avec peine. Ma profession, me dit-il, est plus avantageuse ; un grain de blé que je sème m'en produit plus de cent et quelquefois même plus de deux cents. Je lui fis part, à mon tour, de mon étonnement, et je lui fis sentir que je le soupçonnais d'exagérer. L'alchimie, si vantée, reprit-il, n'est autre chose que la culture des terres portée à sa dernière perfection. Un poëte persan a dit : « Le grand œuvre est une chimère. Philosophe insensé, déchire le sein de la terre avec le soc de la charrue, tu y trouveras ce que tu cherches en vain dans tes creusets. »

Ce discours du laboureur fit sur mon esprit la plus vive impression. Mon état n'ayant plus d'attraits pour moi, je résolus de le quitter pour en embrasser un autre dans lequel j'espérais faire une fortune brillante. Un derviche, mon voisin, apprit mon dessein ; il m'en fit des reproches et n'oublia rien pour m'en détourner. L'homme avide, me dit-il, est souvent frustré dans ses espérances ; celui qui sait se contenter de l'état dans lequel la Providence l'a placé est heureux ou du moins n'est pas tourmenté.

—Derviche, lui répondis-je, la profession que j'exerce ne me procure que des fatigues et des peines sans aucun profit ; j'y renonce pour embrasser celle de laboureur, beaucoup moins pénible et bien plus avantageuse. Je suis las de mener une vie misérable ; mon parti est pris : adressez vos prières au ciel pour qu'il favorise mes démarches. — Jusqu'à présent, reprit le derviche, votre état vous a fait vivre avec peu d'aisance, j'en conviens ; mais il suffisait du moins à votre subsistance et à celle de votre famille. Le labourage demande des connaissances qui vous manquent et sans lesquelles vous ne pouvez pas réussir. Le succès ne répond pas toujours à notre attente, et les espérances trop brillantes sont souvent trompées. Croyez-moi, ne changez point votre four contre une charrue. Celui qui abandonne son métier pour en exercer un autre auquel il n'est pas propre s'expose aux mêmes malheurs qu'une grue dont je vais vous raconter l'histoire.

LA GRUE ET L'ÉPERVIER.

FABLE [1].

Une grue, citoyenne des bords d'un lac, y vivait des différens insectes qu'elle y trouvait en abondance. Un jour elle aperçut un épervier qui, après avoir donné la chasse à une perdrix, l'avait prise et la dévorait. Cet épervier, dit en elle-même la grue, fait sa nourriture des oiseaux les plus délicats, et moi, qui l'emporte sur lui par la force et par la grandeur, je me contente de vils insectes. Je veux suivre son exemple. La grue, après ce beau monologue, aperçoit une perdrix qui d'un vol léger rasait la surface de l'eau ; elle veut fondre sur cette proie, mais la pesanteur de son corps l'entraîne, elle tombe sur les bords du lac, qui étaient très-fangeux, ses pattes s'enfoncent dans le limon, elle fait de vains efforts pour s'en tirer. Un berger qui était aux environs

[1] Ce conte dérive du *Calila et Dimna* arabe (voyez la traduction anglaise, p. 343), mais les apologues qu'il renferme ont été ajoutés par l'auteur de la version persane, qui a servi de modèle à l'auteur turc.

[1] Cette fable, qui ne se trouve pas dans le *Calila et Dimna* arabe, offre beaucoup de rapport avec l'apologue ésopique du *Corbeau voulant imiter l'aigle*. (Voyez La Fontaine, livre II, fable 16.)

prend l'oiseau, l'encage et le porte à ses enfans.

Vous voyez par cette fable, me dit le derviche, quel danger l'on court en quittant son état pour un autre auquel l'on n'est pas propre.

Les sages conseils du derviche ne me firent aucune impression : je fus sourd à sa voix. J'abandonnai mon four et j'ensemençai un champ que j'avais loué. Me voilà donc devenu cultivateur. Les instrumens nécessaires au labourage avaient absorbé le peu que je possédais : il me fallait attendre près d'une année avant de pouvoir rien retirer de mes terres. Ma famille se trouva réduite à la dernière misère. Je me repentis alors de n'avoir pas suivi les sages conseils du derviche ; je crus réparer ma faute en reprenant mon four. Un de mes amis me prêta de l'argent et je fus tout à la fois boulanger et laboureur. Je courais de la ville aux champs et des champs à la ville. Le garçon auquel j'avais confié mon four me vola et prit la fuite ; des orages, qui se succédèrent les uns aux autres, ravagèrent les campagnes. J'allai compter mes malheurs au derviche mon voisin. Je vous l'avais prédit, me dit-il : vous ressemblez à cet homme entre deux âges avec ses deux femmes.

L'HOMME DE MOYEN AGE ET SES DEUX FEMMES.

FABLE [1].

Un homme de moyen âge dont la barbe commençait à grisonner avait deux femmes, l'une encore verte et l'autre déjà un peu mûre. Pour éviter tout sujet de discorde, il avait des attentions égales pour elles et consacrait un jour à la jeune et l'autre à sa compagne. Cet homme était accoutumé, quelque temps après s'être levé, de se rendormir sur les genoux de la femme avec laquelle il se trouvait. Un matin qu'il était dans cette attitude avec la femme de moyen âge, elle aperçut dans la barbe de son mari des poils noirs mêlés avec les blancs : Ces poils noirs, dit-elle en elle-même, font croire à ma rivale que son mari est encore jeune ; il faut que je les coupe : elle cessera de l'aimer en lui voyant la barbe toute blanche. Le lendemain ce fut le tour de la jeune : elle se mit à saccager les poils blancs. Toutes deux à l'envi firent tant que notre barbe grise demeura sans poils. Il en est de même de vous, me dit le derviche : vous n'avez plus les moyens de continuer votre premier métier, et la misère où vous êtes vous force d'abandonner le nouveau que vous avez embrassé.

J'écoutai cette fois avec plus de docilité les conseils du derviche. Accablé de dettes comme je l'étais, la fuite était le seul parti qui me restait à prendre ; je m'y déterminai et je me mis à voyager. Tels sont les malheurs qui ont empoisonné mes jours : je les ressens d'autant plus vivement que mon ambition seule les a causés.

— Consolez-vous, lui dit l'anachorète, l'école de l'adversité est nécessaire à l'homme ; elle lui donne du courage et des lumières qu'il n'aurait point puisés à celle du bonheur. Vos malheurs vous ont procuré un autre avantage : ils vous ont forcé de parcourir le monde. Les voyages, semblables au creuset qui sert à purifier l'or, forment et instruisent l'homme.

L'étranger, enchanté de l'esprit de son hôte, oublia ses malheurs. L'anachorète était de la race des Israélites ; il était versé dans toutes les sciences et savait plusieurs langues, en particulier celle de ses pères. L'étranger, par une suite de son inconstance et de la bizarrerie de son esprit, voulut apprendre l'hébreu et conjura son hôte d'avoir pour lui la complaisance de le lui enseigner.

J'y consens, lui répondit le derviche : les savans doivent se faire un plaisir d'éclairer les autres hommes ; mais je crains que les difficultés ne vous rebutent : la langue que vous avez dessein d'apprendre en est remplie. — Je sais, répondit l'étranger, qu'il est difficile d'apprendre une langue ; mais quels obstacles ne surmonte pas un travail assidu et constant ? Celui qui se livre à l'étude des sciences ressemble à un homme qui a entrepris un long et pénible voyage : il ne peut arriver au terme qu'après des fatigues infinies. Je me flatte que les épines que je trouverai sur ma route se changeront un jour en roses. Je ressemblerai à ce pêcheur qui dut son bonheur à l'envie qu'il eut de s'instruire. Je veux vous raconter cette histoire.

[1] Cette fable, étrangère au *Calila et Dimna* arabe, ne se trouve que dans la version persane et dans la version turque. On reconnaît ici le sujet de l'apologue ésopique si agréablement versifié par La Fontaine et intitulé *l'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses*. (Livre I, fable 17 ; — Phèdre, livre II, fable 2.)

peuples se révolteront, tout sera dans le trouble ; les ennemis en profiteront pour s'emparer de votre royaume.

Les rois plus que les autres doivent se défier de leurs ennemis, même de ceux qui paraissent dans l'impuissance de se venger. Comme ils ne peuvent attaquer à force ouverte, ils dressent des embûches, et l'on devient tôt ou tard la victime d'une aveugle sécurité. Je ne m'oppose point à l'exécution de l'arrêt cruel qu'ont prononcé les bramins ; mais avant que d'en venir à cette extrémité, il faut bien s'assurer de la vérité. Je sais un moyen sûr de la découvrir, si votre majesté consent à en faire l'épreuve.

Sur une montagne peu éloignée de cette ville vit un pieux solitaire ; il passe la nuit en prières et le jour en méditations : le passé et l'avenir sont présens à ses yeux. Le Tout-Puissant, pour récompenser ses vertus, l'a favorisé du don de prophétie : lui seul, seigneur, peut vous donner l'interprétation fidèle des songes que vous avez eus. Si elle se trouve conforme à celle des bramins, il n'y a plus à balancer, il faut exécuter ce qu'ils vous ont prescrit ; mais si elle est différente, votre majesté distinguera aisément la lumière des ténèbres et la vérité du mensonge.

Le sultan consentit à la proposition d'Irandoht. Il monte à cheval et va trouver le pieux anachorète. Celui-ci vient au-devant du sultan : Seigneur, lui dit-il, je suis fâché que vous ayez daigné venir ici vous-même ; si j'avais pu prévoir le dessein de votre majesté, j'aurais été me prosterner au pied de votre trône et recevoir vos ordres ; mais j'aperçois sur votre visage les traces d'une douleur profonde. Oserai-je vous en demander le sujet ?

Le sultan raconta alors au derviche les songes extraordinaires qui l'avaient si fort troublé, l'interprétation que les bramins en avaient donnée, les malheurs dont ils l'avaient menacé et les moyens qu'ils avaient prescrits pour les éviter.

Karidoun (c'était le nom du pieux solitaire) resta quelque temps plongé dans une profonde rêverie. Adressant ensuite la parole au roi : Oserai-je vous représenter, lui dit-il, que vous ne deviez pas consulter les bramins : ce sont des fourbes habiles qui en imposent aux yeux du vulgaire par les apparences d'une science qu'ils n'ont pas en partage ; ils sont de plus les ennemis de votre majesté et cherchent depuis longtemps l'occasion de vous faire périr. Les sept songes qui vous ont si fort troublé, loin de vous menacer de quelque malheur, désignent l'époque la plus glorieuse de votre règne. Sept ambassadeurs des plus grands princes de l'Orient se rendront à votre cour, chargés de riches présens.

Les deux poissons blancs qui se tenaient tout droits devant vous représentent deux ambassadeurs du roi de Sérendib : ils doivent offrir à votre majesté, de la part de leur maître, une garniture complète des plus beaux rubis.

Les deux canards et l'oie désignent deux chevaux blancs et un dromadaire de la plus grande beauté, que le sultan de Dehli vous envoie.

Un sabre de la trempe la plus fine et enrichi de diamans est annoncé par ce dragon qui vous a tant effrayé : c'est un présent du roi de Syrie.

Le sang qui découlait de votre corps est l'emblème d'une robe écarlate, brodée en perles et en pierres précieuses, que le prince de Gazna destine pour la plus belle de vos esclaves.

Ce feu qui entourait votre tête est une couronne de diamans : c'est un hommage que vous fait le roi de Ceylan.

Ce cheval indomptable sur lequel vous étiez monté représente un éléphant blanc que l'ambassadeur d'Égypte doit amener à votre majesté.

L'aigle qui vous déchirait les entrailles présage des choses moins flatteuses. Une personne qui vous est chère encourra votre indignation : elle sera éloignée pendant quelque temps de votre présence ; vous vous laisserez toucher en sa faveur, elle rentrera en grâce, et votre amour, loin d'être affaibli par cet événement, n'en sera que plus vif.

Telle est, prince, la véritable interprétation des songes qui vous ont tant effrayé. Elle ne ressemble pas aux faussetés que vous ont débitées les bramins. J'ose représenter à votre majesté qu'elle ne doit honorer personne de sa confiance avant de l'avoir bien éprouvé.

Le discours de Karidoun combla de joie le sultan ; il la fit éclater, de même que sa reconnaissance : Quelles actions de grâces ne dois-je pas à l'Immortel, dit-il à l'anachorète, pour avoir guidé mes pas vers un homme comme

vouloir imiter la démarche de la perdrix, oublia enfin la sienne propre.

LE CORBEAU ET LA PERDRIX.

FABLE [1].

Un corbeau admirait la démarche d'une perdrix ; il était enchanté des grâces, de la légèreté de ses mouvemens ; il voulut l'imiter et se mit à suivre partout son modèle. La perdrix s'en aperçut : Oiseau lourd et pesant, lui dit-elle, tu veux m'imiter : en vain la nature m'a favorisée de ces grâces que tu admires dans ma démarche, elle ne t'a pas fait le même don : inutilement tu veux la forcer, l'art ne donne point ce que la nature a refusé.

Le corbeau, obstiné, ne voulut pas renoncer à sa folle entreprise : il ne put jamais parvenir à imiter la démarche de la perdrix, il finit par oublier la sienne.

Faites-vous à vous-même l'application de cette fable. Entreprendre une chose au-dessus de vos forces et vouloir apprendre une langue pour laquelle vous n'avez aucune disposition est une folie impardonnable. Votre entêtement ne m'étonne point, il vous a précipité dans les malheurs que vous avez éprouvés et vous a obligé de vous expatrier.

L'étranger, incapable de suivre un bon conseil, s'obstina et continua en vain l'étude, dans laquelle il ne fit aucun progrès. Il ne tarda pas à vérifier la prédiction de son maître : il ne put jamais apprendre la langue hébraïque et parvint enfin à oublier la sienne.

CHAPITRE XII [2].

QUE LA DOUCEUR ET LA MODÉRATION SONT LES QUALITÉS LE PLUS A DÉSIRER DANS UN MONARQUE.

Un prince, pour être parfait, dit Dabschelim à Bidpaï, doit sans doute réunir dans sa personne toutes les vertus. Mais quelle est celle qui lui est le plus nécessaire et qui contribue plus sûrement à son bonheur et à celui de ses sujets ? Trois vertus semblent l'emporter sur les autres : le courage, la libéralité, la modération.

[1] Cette fable est tirée du *Calila et Dimna* arabe. (Voyez la traduction anglaise, p. 345.) Elle rappelle celle de *l'Ane et le petit chien*. (La Fontaine, livre IV, fable V.)

[2] Ce chapitre répond au quatorzième du *Calila et Dimna* arabe.

A laquelle des trois faut-il donner la préférence ?

— Seigneur, répondit le brachmane, un prince qui sait toujours se commander à lui-même est sans contredit le prince le plus accompli de la terre. La valeur est à désirer dans un monarque, mais elle a ses dangers : il est à craindre que l'amour de la gloire et l'envie de faire des conquêtes ne l'entraînent trop loin, qu'il ne rende ses peuples malheureux par des guerres continuelles. La libéralité a des bornes qu'il serait dangereux de franchir ; elle ne se fait guère ressentir qu'à ceux qui approchent le plus près du trône, et toujours aux dépens de ceux qui en sont le plus loin. La modération au contraire n'a aucun de ces inconvéniens ; elle s'étend sur tous les sujets qui composent l'empire : tous en ressentent également la bénigne influence.

Les rois, qui sont les maîtres de la vie et des biens de leurs sujets [1], ont besoin de modération plus que les autres. La colère, la passion, le caprice, ne doivent avoir aucun empire sur eux ; l'équité seule doit dicter les ordres qu'ils donnent.

Un poëte persan a dit : « Dieux de la terre, que le premier usage de votre pouvoir soit l'empire sur vous-mêmes ; que votre âme, toujours calme et sereine, ne soit jamais agitée par les vents impétueux des passions : elles exciteraient des tempêtes qui ébranleraient votre trône et le renverseraient à la fin. »

Un roi a beau être fameux par ses hauts faits d'armes ou par sa générosité, ces qualités ne font pas le bonheur des peuples et ne peuvent remplacer la modération : cette vertu au contraire tient lieu de toutes les autres. Un monarque toujours le maître de lui-même est adoré de ses sujets, ils lui pardonnent aisément de n'être ni guerrier ni libéral. Si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne seraient ni les plus vaillans ni les plus généreux qu'ils choisiraient : ce seraient les plus modérés, les plus humains, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Un prince doit toujours être le même, soit qu'il punisse ou qu'il récompense. L'on demandait à un philosophe une seule maxime qui renfermât toute la morale : « La vertu la plus parfaite, dit-il, est de savoir réprimer sa colère, et le vice le plus grand est de s'y abandonner. »

[1] Cette maxime n'est que trop suivie par malheur dans les gouvernemens despotiques et leur est propre. (*Note de Cardonne.*)

Cette raison doit engager les monarques à faire choix d'un ministre prudent et surtout qui ait assez de courage pour oser leur faire des représentations et même leur résister quand, transportés par la colère, ils veulent commettre une injustice. Quelquefois même un pareil ministre suspend l'exécution d'un ordre dicté par la passion. Il attend le moment où le prince, revenu à lui-même, peut écouter la voix de l'équité. Il parvient enfin à faire révoquer l'ordre injuste qui aurait fait périr un innocent, comme il arriva à un visir d'un roi des Indes dont je vais raconter l'histoire à votre majesté.

LE ROI DES INDES ET LES BRAMINS.

CONTE[1].

Un prince nommé Salar régnait dans les Indes. L'étendue de ses états, la sagesse de son gouvernement, la valeur et le nombre de ses troupes le rendaient le monarque le plus puissant de l'Orient. Il avait deux fils qui par mille belles qualités méritaient sa tendresse. Ces jeunes princes faisaient l'espoir le plus doux des peuples. La sultane favorite, leur mère, réunissait à une beauté rare l'esprit, les grâces et les talens. Le sultan l'aimait à l'excès.

Tout contribuait au bonheur de ce prince. Son grand visir avait autant de probité que de lumières. Uniquement occupé de la gloire du sultan et du bonheur des peuples, il n'était ni avide ni ambitieux. Le chancelier de l'empire par ses vastes connaissances était l'oracle de son siècle, soit dans ses discours, soit dans ses écrits.

Ce sultan avait un éléphant blanc, le seul qui fût dans les Indes : il le montait les jours de combat. Cet animal furieux renversait avec sa trompe des bataillons ennemis et les foulait aux pieds. Ce prince avait aussi deux éléphans noirs qui ne le cédaient au blanc que par la rareté et l'eclat de sa couleur. Deux dromadaires, si légers à la course qu'ils semblaient à peine toucher la terre avec leurs pieds, portaient avec une rapidité incroyable les ordres du sultan d'une extrémité du royaume à l'autre. On admirait encore parmi les raretés qu'avait ce prince un cheval le plus beau de l'univers et un sabre d'un acier si fin que rien ne résistait à ses coups.

Il y avait eu autrefois dans les états du sultan une tribu de bramins[1] qui, livrés à l'erreur et à la superstition, professaient un culte impie. Ce prince n'ayant pu dissiper leurs ténèbres, irrité de leur résistance, avait fait périr le plus grand nombre, réduit à l'esclavage leurs femmes et leurs enfans. Quatre cents d'entre eux étaient échappés à cette proscription : c'étaient des espèces de mages[2] instruits des mystères de la nature et versés dans toute sorte de sciences. Le sultan les avait reçus dans son palais et les consultait quelquefois. Ces bramins, dévoués en apparence aux volontés du prince, lui portaient dans le fond du cœur une haine mortelle et attendaient avec impatience l'occasion de la faire éclater. Elle ne tarda pas à se présenter.

Le sultan goûtait une nuit les douceurs du sommeil lorsqu'il fut troublé par un songe: il entendit une voix éclatante et vit deux poissons blancs qui se tenaient tout droits devant lui. Le bruit de la voix l'éveilla, mais ses yeux appesantis se refermèrent bientôt. A peine était-il rendormi qu'il aperçut dans un nouveau songe deux canards et une oie qui planaient dans le plus haut des airs; l'oie quitta les canards et se présenta devant le prince en marchant sur la terre et dans la posture d'un suppliant. Ce prince, réveillé une seconde fois, se rendormit encore, et il vit un dragon monstrueux, dont le corps était tacheté de vert et de jaune, qui s'élança sur lui et avec les replis de sa queue s'entortilla autour de sa jambe. La crainte lui fit jeter un cri. Il se rendormit et eut un quatrième songe: son visage et son corps étaient couverts de sang et il sortait avec abondance de sa bouche. Ce songe l'effraya plus que les autres. Il ne tarda pas à en avoir un cinquième : il était monté sur un cheval blanc qui l'emportait malgré lui; le sultan, effrayé, faisait d'inutiles efforts pour l'arrêter; il regardait de tout côté et voyait avec douleur que personne de sa suite ne venai à son secours. Les efforts qu'il avait faits dissipèrent son sommeil; mais il s'y livra de nouveau

[1] Ce conte dérive de l'original arabe du recueil de Bidpaï (voyez la traduction anglaise, p. 314), mais des trois fables qu'il renferme, les deux premières ont été ajoutées par l'auteur de la version persane et ne se trouvent pas dans le texte arabe. Le rôle odieux que des brahmanes jouent dans ce conte, qui est étranger au *Pantcha-tantra* sanscrit, donne lieu de penser qu'il n'est pas d'origine indienne ou qu'il a été singulièrement altérée.

[1] *Bramins* ou plus exactement *brahmanes* : c'est le même nom que Galland et Cardonne écrivent aussi *brachmane*. (Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 612.)

[2] L'auteur confond ici mal à propos le magisme et le brahmanisme, qui sont fort distincts.

et eut un sixième songe : il crut voir sa tête embrasée ; le feu se communiquait et causait un incendie. Le septième et dernier songe fut le le plus effrayant : c'était un aigle d'une grandeur énorme qui fondait sur lui et lui déchirait le corps avec ses serres meurtrières. Le sultan jeta un cri si fort que ses pages accoururent.

Il était trop agité pour goûter de nouveau les douceurs du sommeil : Ces songes si extraordinaires, dit-il en lui-même, m'annoncent les plus grands malheurs. Qui sera assez habile pour m'en donner l'interprétation ou plutôt qui aura le pouvoir de détourner de dessus ma tête les maux dont elle est menacée? Plein de ces tristes réflexions, il attendit le jour avec impatience. Dès l'aurore, il fit appeler les bramins qui étaient dans son palais et leur raconta le sujet de sa peine. L'effroi était peint sur le visage du prince. Les bramins, qui s'en aperçurent, firent leur possible pour l'augmenter : Seigneur, lui dirent-ils, jamais songes plus extraordinaires et en même temps plus sinistres n'ont effrayé aucun mortel. Permettez-nous de consulter nos livres sacrés : peut-être y trouverons-nous le véritable sens des présages effrayans que le ciel vous envoie ; peut-être nous indiqueront-ils le remède aux maux dont vous êtes menacé.

Le prince y consentit. Ce tyran, dirent-ils entre eux dès qu'ils furent hors de sa présence, a proscrit injustement notre nation ; quelques uns des nôtres ont expiré dans des tourmens affreux ; les autres ont été obligés de quitter leur patrie pour échapper à ses fureurs. Vengeons leur injure et la nôtre, puisqu'il s'offre lui-même à nos coups. La frayeur dont il est saisi, l'espoir d'éviter par la puissance de nos secrets magiques les maux dont il s'imagine d'être menacé le rendront docile à nos voix. Un homme timide est toujours crédule. Persuadons-lui que ces songes annoncent la perte de sa couronne et celle de sa vie ; qu'il ne peut échapper à ces malheurs qu'en se baignant dans le sang de ses enfans, de ses femmes, de ses ministres : il nous sera facile alors de nous défaire de ce monstre resté seul, sans appui, sans conseil, et devenu en horreur à ses sujets par ce trait de cruauté.

Les bramins, après avoir formé ce noir complot, se présentent devant le sultan, la douleur et la consternation peintes sur le visage : Pourquoi faut-il, seigneur, lui dirent-ils, que vous employiez notre ministère pour vous annoncer les événemens les plus sinistres? Les songes funestes qui ont troublé votre repos désignent la chute de votre empire et la perte de votre vie. En voici la fidèle interprétation.

Les deux poissons qui se sont tenus droits devant vous représentent vos deux fils ; les deux canards et l'oie désignent vos deux éléphans noirs et l'éléphant blanc ; ce serpent tacheté de vert et de jaune est l'emblème de la sultane favorite, et le cheval fougueux qui vous emportait est celui de votre majesté ; le feu ardent qui vous entourait représente votre grand visir, et l'aigle représente votre chancelier ; le sang qui sortait à gros bouillons de votre corps désigne votre sabre, que des traîtres doivent teindre du sang de votre majesté.

Après vous avoir annoncé tous les malheurs dont vous êtes menacé, nous devons vous instruire des moyens que notre science dans l'art de la divination nous a fait découvrir pour les éviter. Ils sont terribles et ils vous feront frémir, mais il faut ou les employer ou vous décider à périr vous-même. Le ciel, pour être apaisé, demande le sang de vos deux fils, celui de la sultane favorite et celui de votre visir et de votre chancelier. Vous ferez égorger en même temps vos deux éléphans noirs, l'éléphant blanc, vos deux dromadaires et votre cheval, et l'on en fera un bain dans lequel vous vous plongerez. Nous ferons, tandis que vous y serez, des conjurations, nous réciterons certaines prières mystérieuses, capables d'apaiser le courroux du ciel.

Ce discours remplit de terreur et d'indignation le sultan. Barbares ! leur dit-il, qu'osez-vous me proposer? La mort n'est-elle pas mille fois préférable à l'affreux moyen que vous me présentez pour l'éviter? Comment puis-je me résoudre à sacrifier des personnes qui me sont plus chères que ma propre existence? Quelles douceurs aura pour moi la vie quand je serai privé de tout ce qui m'y retient? Vous ignorez sans doute l'histoire du grand Salomon et de Boutimar.

SALOMON ET BOUTIMAR.

CONTE.

Un ange apparut au prophète Salomon et lui présenta de la part de l'Éternel un vase rempli d'une eau merveilleuse qui avait la vertu de

rendre immortel : En buvant de cette eau, lui dit le messager céleste, vous jouirez de l'immortalité, et en n'en buvant point, vous subirez la loi commune au reste des hommes. Le Tout-Puissant vous laisse le maître de choisir.

Salomon, incertain, assembla son conseil; tous ceux qui le composaient furent d'avis qu'il préférât l'immortalité. Le prophète s'étant aperçu que Boutimar, un de ses visirs des plus éclairés, était absent, l'envoya chercher et lui proposa la question : Grand roi, lui dit Boutimar, cette eau divine est-elle réservée à vous seul, ou d'autres que vous ont-ils la liberté d'en faire usage? Salomon lui répondit que cette faveur n'avait été accordée qu'à lui. Si cela est ainsi, reprit le visir, vos épouses les plus chéries, vos enfans, ces doux objets de votre tendresse, vos ministres, vos amis, tout ce qui vous entoure paiera à la nature le tribut commun : vous leur survivrez ; chaque année, que dis-je, chaque instant vous enlèvera quelqu'un qui sera cher à votre cœur : vous en gémirez. Quels charmes aura pour vous une vie qui sera consacrée à la douleur et à des regrets éternels? Vous ne vivrez toujours que pour souffrir toujours.

Le prophète préféra l'avis de Boutimar à celui de ses conseillers, renonçant de bon cœur à une immortalité qui aurait été pour lui mille fois plus affligeante que la mort. Je suivrai l'exemple de Salomon. Quelles douceurs trouverais-je à prolonger des jours qu'il faudrait passer à pleurer ceux que j'aime plus que moi-même? Au reste, tout dans cet univers a un terme fixé pour sa durée. Les empires les mieux établis, après être parvenus au plus haut point de leur grandeur, tombent en décadence et finissent par être renversés ; les villes les plus superbes sont changées en solitudes. Quelle folie de verser le sang de tant de personnes si chères pour prolonger pendant quelques instans de plus des jours qui doivent bientôt finir! Cherchez un autre moyen de détourner les malheurs dont je suis menacé. Jamais je ne mettrai en usage celui que vous me proposez : il est trop cruel et trop barbare.

Les bramins insistèrent : Seigneur, lui dirent-ils, la perte de la sultane favorite, celle de vos enfans, de vos visirs n'est pas irréparable. En consentant à vivre, il vous sera aisé de former de nouveaux liens qui vous feront retrouver toute la douceur que vous goûtiez dans les premiers ; mais en vous déterminant à mourir, tout est perdu pour vous sans ressource.

Ces instances augmentèrent l'incertitude et la douleur du sultan ; il chassa les bramins de sa présence et se retira dans l'appartement le plus secret de son palais. Un torrent de larmes s'échappa malgré lui de ses yeux : Malheureux que je suis ! s'écria-t-il, la foudre gronde sur ma tête, elle est prête à éclater. Quelle main assez puissante pourra la détourner? mais périssons plutôt que d'employer l'affreux moyen que m'ont proposé les bramins. Qui pourrait avoir le cœur assez barbare pour immoler lui-même ce qu'il a de plus cher et prolonger par un crime atroce des jours qui doivent bientôt finir ! Le sultan, se représentant ensuite l'amour qu'il avait pour ses fils, leur âge tendre, leur innocence, la vertu, la beauté de la sultane favorite, la sagesse de son grand visir, le mérite et le zèle de son chancelier : A Dieu ne plaise, dit-il, que je souille mes mains d'un sang si précieux : qu'ils vivent et que le malheureux Salar épuise sur lui seul tout le courroux céleste.

La douleur du sultan, dont on ignorait la cause, alarma ses sujets. Ils craignirent de perdre le meilleur des rois. Bélar, c'était le nom du grand visir, était incertain du parti qu'il devait prendre : il n'osait presser le prince de lui révéler un secret dont il s'obstinait à lui dérober la connaissance. D'un autre côté, il craignait que le mal, s'il restait plus longtemps ignoré, ne devînt sans remède.

Dans cette incertitude il alla trouver la sultane favorite : Princesse, lui dit-il, depuis que le sultan a remis entre mes faibles mains le gouvernement de ses états, il a toujours daigné m'écouter, même sur les moindres choses. Sa conduite à mon égard est bien changée ; il a eu depuis quelques jours plusieurs entretiens secrets avec les bramins ; j'ai cherché inutilement à pénétrer quel en était l'objet. Depuis cet instant fatal, il ne sort plus de son palais : inaccessible à tous ses serviteurs, il s'obstine à garder le silence, il refuse de prendre aucune nourriture et paraît dévoré des plus noirs chagrins. Ses sujets, qui l'adorent, sont très-alarmés ; ils vous conjurent de faire vos efforts pour découvrir la cause de ses peines : ils craignent que les bramins, ce reste impur d'une nation proscrite, ne portent le sultan à quelque dé-

marche fâcheuse. Il ne serait plus temps de s'opposer à leurs desseins quand ils auraient réussi ; un tardif repentir ne réparerait pas le mal qu'ils auraient fait.

—Visir, répondit la sultane, je me suis aperçue de la douleur du roi : elle ne m'inquiète pas moins vivement que vous ; mais depuis quelques jours il m'évite : je n'ose troubler sa solitude ni chercher à pénétrer un secret qu'il ne veut pas confier ; je crains de m'exposer à son courroux.

— Madame, repartit Bélar, dans une occasion où il s'agit du salut du prince et de celui de tout l'empire, il faut montrer plus de courage. Qui osera paraître devant le sultan si vous ne le tentez ? Qui a mieux su que vous trouver le chemin de son cœur ? Employez les prières, les larmes s'il le faut ; peignez-lui votre désespoir : il n'y pourra point résister. Ami, m'a dit souvent ce bon prince, la sultane est pour moi une divinité bienfaisante ; sa présence seule fait naître la joie dans mon cœur.

La favorite, encouragée par le discours du visir, alla trouver le sultan : Quel sombre nuage, lui dit-elle, a obscurci tout à coup la lumière qui brillait sur votre visage ? Quelle tristesse a chassé la joie de votre cœur ? Pourquoi ces yeux, dont un seul regard fait mon bonheur, n'osent-ils se lever sur moi ? Que veut dire ce silence, cet air morne et abattu ? Si les bramins vous ont annoncé des choses fâcheuses, confiez-les à vos plus fidèles serviteurs, peut-être ils y apporteront quelque remède. — Lumière de mes yeux, lui répondit le sultan en poussant un profond soupir, pourquoi me faire une question qui m'afflige et dont la réponse, si j'osais vous la faire, vous affligerait encore davantage?

—Seigneur, repartit la sultane, si les malheurs dont les bramins vous ont menacé ne regardent que ceux qui entourent votre trône, ce ne sont plus des malheurs : que mille vies comme la mienne vous soient sacrifiées si elles peuvent conserver la vôtre ! mais si ces maux vous sont personnels, il ne faut point vous laisser abattre. La crainte obscurcit l'esprit en abattant l'âme ; elle empêche dans les dangers de voir les ressources, elle décourage nos amis et enhardit nos ennemis.

— Si la montagne du Caucase, dit le sultan à Irandoht (c'était le nom de la sultane), avait entendu une partie des choses que m'ont dites les bramins, elle aurait été ébranlée jusque dans ses fondemens, comme le fut le mont Sinaï quand le Tout-Puissant parla à Moïse au milieu de la foudre et des éclairs. Si le soleil voyait l'affreux sacrifice que l'on m'ordonne, il reculerait saisi d'horreur. Ne me faites pas de nouvelles questions, je n'ai point la force d'y répondre, vous n'aurez pas celle de m'entendre.

Irandoht pressa de nouveau le sultan. : Vous le voulez, madame, je vais porter à votre cœur un coup mortel, mais n'en accusez que vous-même. Des songes effrayans ont troublé mon repos il y a quelques jours. J'en ai demandé l'interprétation aux bramins ; ils m'ont assuré que ces songes désignaient les plus grands malheurs, et que le seul moyen de les éviter était d'immoler mes enfans, mon grand visir, mon chancelier et vous-même.

Ces paroles furent un coup de foudre pour la favorite. Revenue à elle-même : Je fais volontiers, dit-elle au prince, le sacrifice de ma vie : elle ne peut être mieux employée que pour sauver la vôtre. Mais, seigneur, cet oracle est-il bien sûr ? Ceux qui l'ont prononcé sont les restes méprisables de cette nation que vous avez proscrite. Ils peuvent avoir de la science, mais ils sont sans principes et sans religion ; rien de pur ne découle d'une source empoisonnée. Qui sait si le conseil qu'ils vous ont donné n'est pas dicté par un esprit de vengeance. Ils n'ont pas oublié que vous avez fait périr leurs frères ; ils vous ordonnent d'immoler vos deux fils, afin que votre majesté n'ait point de successeur intéressé à les punir. La prudence de votre grand visir, les lumières de votre chancelier leur font ombrage ; ils veulent vous priver de l'appui de ces deux ministres, afin que personne ne puisse détourner le coup qu'ils méditent de vous porter. Quant à moi, quoique d'un sexe plus faible, ils me redoutent ; ils connaissent mon amour pour votre personne ; ils savent que les yeux d'une amante sont clairvoyans et qu'elle tremble toujours pour l'objet qu'elle adore. Ils appréhendent que je n'éclaire leurs démarches et que je ne découvre leur noir complot. Ces perfides, dans l'impuissance où ils ont été jusqu'à présent de se venger, ont caché sous le dehors du zèle la haine implacable qu'ils vous ont vouée : le moment est venu de la faire éclater, ils l'ont saisi avec ardeur. Prince, si vous suivez leur conseil, les

peuples se révolteront, tout sera dans le trouble; les ennemis en profiteront pour s'emparer de votre royaume.

Les rois plus que les autres doivent se défier de leurs ennemis, même de ceux qui paraissent dans l'impuissance de se venger. Comme ils ne peuvent attaquer à force ouverte, ils dressent des embûches, et l'on devient tôt ou tard la victime d'une aveugle sécurité. Je ne m'oppose point à l'exécution de l'arrêt cruel qu'ont prononcé les bramins; mais avant que d'en venir à cette extrémité, il faut bien s'assurer de la vérité. Je sais un moyen sûr de la découvrir, si votre majesté consent à en faire l'épreuve.

Sur une montagne peu éloignée de cette ville vit un pieux solitaire; il passe la nuit en prières et le jour en méditations : le passé et l'avenir sont présens à ses yeux. Le Tout-Puissant, pour récompenser ses vertus, l'a favorisé du don de prophétie : lui seul, seigneur, peut vous donner l'interprétation fidèle des songes que vous avez eus. Si elle se trouve conforme à celle des bramins, il n'y a plus à balancer, il faut exécuter ce qu'ils vous ont prescrit; mais si elle est différente, votre majesté distinguera aisément la lumière des ténèbres et la vérité du mensonge.

Le sultan consentit à la proposition d'Irandoht. Il monte à cheval et va trouver le pieux anachorète. Celui-ci vient au-devant du sultan : Seigneur, lui dit-il, je suis fâché que vous ayez daigné venir ici vous-même; si j'avais pu prévoir le dessein de votre majesté, j'aurais été me prosterner au pied de votre trône et recevoir vos ordres; mais j'aperçois sur votre visage les traces d'une douleur profonde. Oserai-je vous en demander le sujet?

Le sultan raconta alors au derviche les songes extraordinaires qui l'avaient si fort troublé, l'interprétation que les bramins en avaient donnée, les malheurs dont ils l'avaient menacé et les moyens qu'ils avaient prescrits pour les éviter.

Karidoun (c'était le nom du pieux solitaire) resta quelque temps plongé dans une profonde rêverie. Adressant ensuite la parole au roi : Oserai-je vous représenter, lui dit-il, que vous ne deviez pas consulter les bramins : ce sont des fourbes habiles qui en imposent aux yeux du vulgaire par les apparences d'une science qu'ils n'ont pas en partage; ils sont de plus les ennemis de votre majesté et cherchent depuis longtemps l'occasion de vous faire périr. Les sept songes qui vous ont si fort troublé, loin de vous menacer de quelque malheur, désignent l'époque la plus glorieuse de votre règne. Sept ambassadeurs des plus grands princes de l'Orient se rendront à votre cour, chargés de riches présens.

Les deux poissons blancs qui se tenaient tout droits devant vous représentent deux ambassadeurs du roi de Sérendib : ils doivent offrir à votre majesté, de la part de leur maître, une garniture complète des plus beaux rubis.

Les deux canards et l'oie désignent deux chevaux blancs et un dromadaire de la plus grande beauté, que le sultan de Dehli vous envoie.

Un sabre de la trempe la plus fine et enrichi de diamans est annoncé par ce dragon qui vous a tant effrayé : c'est un présent du roi de Syrie.

Le sang qui découlait de votre corps est l'emblème d'une robe écarlate, brodée en perles et en pierres précieuses, que le prince de Gazna destine pour la plus belle de vos esclaves.

Ce feu qui entourait votre tête est une couronne de diamans : c'est un hommage que vous fait le roi de Ceylan.

Ce cheval indomptable sur lequel vous étiez monté représente un éléphant blanc que l'ambassadeur d'Égypte doit amener à votre majesté.

L'aigle qui vous déchirait les entrailles présage des choses moins flatteuses. Une personne qui vous est chère encourra votre indignation : elle sera éloignée pendant quelque temps de votre présence; vous vous laisserez toucher en sa faveur, elle rentrera en grâce, et votre amour, loin d'être affaibli par cet événement, n'en sera que plus vif.

Telle est, prince, la véritable interprétation des songes qui vous ont tant effrayé. Elle ne ressemble pas aux faussetés que vous ont débitées les bramins. J'ose représenter à votre majesté qu'elle ne doit honorer personne de sa confiance avant de l'avoir bien éprouvé.

Le discours de Karidoun combla de joie le sultan; il la fit éclater, de même que sa reconnaissance : Quelles actions de grâces ne dois-je pas à l'Immortel, dit-il à l'anachorète, pour avoir guidé mes pas vers un homme comme

vous, rempli de sa sagesse! Vous avez dissipé les ténèbres qui m'environnaient et vous avez fait briller à mes yeux la pure lumière de la vérité.

Le sultan, après avoir remercié le derviche, monta à cheval et se rendit à son palais. A peu de jours de là, les sept ambassadeurs annoncés par Karidoun arrivèrent; les présens qu'ils firent vérifièrent dans son entier la prédiction de l'anachorète.

Salar, pour remercier le ciel de l'avoir préservé d'une manière si extraordinaire des embûches que lui avaient tendues les bramins, fit distribuer aux derviches et aux pauvres de son empire des sommes considérables; il voulut en même temps récompenser la sultane et le visir du zèle qu'ils avaient témoigné dans cette occasion intéressante: Les distinctions, l'espoir des récompenses, dit le visir au prince, ne sont pas les motifs des actions d'un bon ministre: l'amour de ses devoirs, la gloire du prince, le bonheur des peuples, doivent seuls l'animer. Pour la sultane, j'avoue qu'elle mérite les grâces que vous voulez lui faire par le service signalé qu'elle vous a rendu.

Irandoht avait été longtemps sans rivale; le sultan voyait avec indifférence les diverses beautés que renfermait son sérail. Une Circassienne sut enfin toucher son cœur. Bezmefrouz (c'était le nom de cette esclave) était faite pour plaire: elle avait de la jeunesse, de la vivacité, des grâces, une taille légère et élégante; deux beaux yeux noirs pleins de feu relevaient la blancheur éclatante de son teint; elle tirait les sons les plus agréables de divers instrumens et les unissait avec sa voix, qui allait jusqu'à l'âme; sa danse était légère, pleine de grâce et d'expression. Cette nouvelle passion du sultan n'éteignit point celle qu'il avait pour Irandoht, elles partageaient également son cœur. Il fit appeler Bezmefrouz et voulut aussi lui faire un présent. Irandoht eut la couronne de diamans et sa rivale la robe écarlate brodée en perles.

Le visir prit congé du prince, qui resta seul avec ses deux favorites. Irandoht, après avoir orné sa tête de la couronne de diamans, se mit aux genoux du roi et lui présenta un sorbet dans un vase de cristal de roche. Salar, moins occupé du sorbet que de celle qui le servait, la considérait avec plaisir dans cette attitude; quelques instans après, Bezmefrouz, qui s'était revêtue de la robe écarlate, parut devant le sultan et lui présenta des confitures sur une soucoupe d'or. Ce prince, ébloui de sa beauté, à laquelle cette robe prêtait un nouvel éclat, détourna les yeux de dessus Irandoht et dit les choses les plus flatteuses à sa rivale. Irandoht ne put se défendre d'un mouvement de jalousie; la colère, le dépit, la transportent; le vase de cristal de roche qu'elle tenait lui échappe et la liqueur se répand sur les habits du sultan.

Cet événement avait été prédit par le pieux solitaire qui lui avait interprété ses songes, mais il n'y fit point d'attention; il n'écouta que sa colère: persuadé que la sultane avait voulu l'offenser, il appela le visir et lui ordonna de la faire périr.

Bélar, étonné, emmena avec lui Irandoht, qui le suivait tristement; chemin faisant, il se proposa de ne pas exécuter sur-le-champ l'ordre de son maître: la beauté de la sultane, l'amour du prince pour elle, le service signalé qu'elle venait de lui rendre, convainquirent Bélar que le prince se repentirait un jour d'avoir condamné sa favorite: S'il est touché de la mort de la sultane, dit en lui-même le visir, s'il paraît se repentir d'en être l'auteur, ce sera le moment de lui annoncer que j'ai eu la prudence de lui désobéir; si au contraire le temps n'apaise point sa colère, j'obéirai sans doute, quoique avec bien de la peine: il est toujours trop tôt pour faire un acte de cruauté.

Le visir conduisit Irandoht dans l'appartement le plus secret de son palais. Il ordonna aux femmes qu'il lui donna pour la servir de la traiter en reine. Il parut ensuite devant le sultan la douleur et la consternation peintes sur le visage, et l'assura qu'il était obéi.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le prince. Les regrets les plus vifs avaient succédé à sa colère, comme l'avait prévu le sage visir. Il s'en aperçut à la tristesse qui était peinte sur le visage du prince: Seigneur, lui dit Bélar, inutilement vous regrettez la sultane, l'on ne revient point du sombre rivage des morts. Les pleurs, les gémissemens ne peuvent réparer le mal que nous faisons en étouffant la voix de la raison pour n'écouter que celle de la passion. Je vais raconter à votre majesté une histoire qui lui apprendra les malheurs presque inévitables que cause la colère et les efforts que nous devons faire pour dompter cette passion.

LE SULTAN D'YÉMEN ET LE DERVICHE.

CONTE.

Un roi de l'Yémen, après avoir chassé toute la journée sans avoir pu rien trouver, s'en retournait tristement à son palais. En passant par un bois, il entend du bruit et croit apercevoir un cerf; il bande son arc et décoche une flèche : le trait parti, il descend de cheval; mais quelle fut sa douleur en voyant qu'il a percé un homme: c'était un pauvre paysan qui ramassait des branches d'arbres et qui, pour son malheur, s'était fait un habit de la peau d'un cerf[1]. Le sultan donna mille pièces d'or au malheureux qu'il avait blessé et ordonna à un de ses officiers de prendre soin de lui.

Il avait repris le chemin de la ville lorsqu'il découvrit l'ermitage d'un derviche; il voulut lui rendre visite et entendre de sa bouche quelque vérité utile. L'anachorète, à qui le ciel avait révélé le malheur qui venait d'arriver au roi, lui dit : Il faut, prince, modérer votre vivacité et réprimer votre colère si vous voulez être heureux dans ce monde-ci et dans l'autre.

— Je connais, lui répondit le sultan, tout le prix de la modération; mais quand une fois la colère m'emporte, ma raison est trop faible contre elle. — Seigneur, repartit le derviche, je vais remettre à votre majesté trois petits rouleaux de papier sur lesquels je tracerai des caractères qui auront pour vous la vertu d'un talisman. Ordonnez à un de vos officiers, toutes les fois qu'il vous verra en colère, de vous présenter un de ces rouleaux; si cette première épreuve ne suffit pas, il développera le second, et successivement le troisième.

Le roi remercia le derviche et retourna à son palais. Les rouleaux ne tardèrent pas à être déployés, et toutes les fois que le prince les voyait, ils avaient la force de réprimer sa colère. Voici les trois maximes que le derviche avait écrites sur ces rouleaux :

I. Ne lâchez pas la bride à votre colère tandis qu'elle n'est pas encore à son plus haut point. Si vous ne la retenez, elle vous précipitera dans un abîme de malheurs dont vous ne pourrez plus vous retirer.

II. Dans l'impétuosité de votre colère, ayez quelque compassion de ceux qui en sont l'objet; votre bonté vous gagnera leurs cœurs et ils sacrifieront leur vie pour vous prouver leur reconnaissance.

III. L'équité, et non pas la passion, doit présider à vos jugemens. Un arrêt dicté par la colère est presque toujours un arrêt injuste.

Ce prince était épris des charmes d'une jeune Circassienne qui lui faisait négliger les autres beautés de son sérail. La sultane favorite, au désespoir de l'infidélité de ce prince et du triomphe de sa rivale, forma le dessein de sacrifier l'amant et l'amante. Elle fit part de ses chagrins à la coiffeuse du sérail et implora son secours : Je servirai votre vengeance, lui dit la coiffeuse, mais il faut m'instruire d'une circonstance dont dépend tout le succès du moyen que je veux employer. Quand le sultan se rend à l'appartement de son amante, en l'abordant il lui donne sans doute un baiser. Quel est l'endroit de son visage qu'il baise le plus volontiers? La sultane lui répondit que c'était le menton, que cette esclave avait effectivement fort joli. Si cela est ainsi, reprit la coiffeuse, donnez-moi du poison le plus subtil; ce soir, en coiffant votre rivale, je mêlerai ce poison avec de la couleur bleue et je peindrai avec ce mélange une mouche sur le menton de la Circassienne: le roi y aura à peine porté ses lèvres qu'il expirera[1]. La sultane remit elle-même le

[1] Cet incident offre un rapport fortuit avec un bel épisode de *Râmâyana*, intitulé *la Mort de Yajnadatta*, et dont M. Chézy a donné une élégante traduction

[1] Le moyen imaginé pour faire périr le sultan rappelle un récit fabuleux du naturaliste arabe Cazwini sur l'aconit :

« Cette plante, dit Cazwini, est originaire de l'Inde. Prise au poids d'une demi-drachme, c'est un poison mortel. Ses effets se déclarent par l'augmentation du volume de l'œil, l'enflure des lèvres et de la langue, le vertige et la défaillance. On rapporte que lorsque les rois de l'Inde veulent se défaire de quelque souverain leur ennemi, ils prémunissent insensiblement dès son enfance une jeune esclave contre les effets de l'aconit, et cela de la manière suivante : d'abord on se contente de répandre pendant quelque temps cette plante sous son berceau, ensuite on la place sous les matelas sur lesquels elle repose, puis dans ses vêtemens, et on l'amène ainsi graduellement jusqu'au point de pouvoir en manger sans nul danger, ce qui est le but où l'on voulait atteindre : on l'envoie alors avec de riches présens vers celui dont on veut se défaire, et il suffit qu'il ait commerce avec elle pour qu'il y trouve la mort. » (*Les Merveilles de la Nature et les Singularités des choses créées*, traduites par M. de Chézy dans la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, vol. III, p. 398, IIe édition.)

Le drame indien intitulé *Moudra-Rakchasa* (l'anneau du ministre) prouve qu'en effet ce préjugé avait cours dans l'Inde, et il y est formellement question d'une jeune fille d'une beauté admirable, dont les embrassemens devaient donner la mort au prince vers qui elle était envoyée. (Voyez le *Théâtre indien* traduit par M. Langlois, t. II, p. 116, *note*.)

Le recueil latin des *Gesta Romanorum*, curieux répertoire de légendes bizarres, dont quelques-unes sont orientales, n'a pas manqué d'admettre celle-ci. Dans le chapitre XI, une reine

poison à la coiffeuse, qui l'employa de la manière qu'elle avait promis ; par malheur pour elles, un jeune page, caché derrière une portière, avait entendu tout le plan du noir complot qu'elles avaient formé : il courut pour en avertir le sultan ; mais ce prince, qui était fort adonné au vin et qui perdait souvent la raison, se trouva dans ce moment incapable de rien entendre.

La nuit venue, le sultan se rendit à l'appartement de la belle Circassienne, et comme il était encore étourdi par les fumées du vin, il s'endormit tout de suite. Le page, ne sachant plus quel moyen employer pour sauver la vie de son maître, se glissa tout doucement proche du lit où reposaient le sultan et son amante, et effaça avec le bout de son doigt, qu'il avait mouillé, la mouche empoisonnée qui était peinte sur le menton de l'esclave.

Le sultan se réveilla dans ce moment-là même. Furieux de voir le page qui avait osé pénétrer dans ce lieu et porter une main téméraire sur sa favorite, il se leva et voulut enfoncer son poignard dans le sein du page.

Celui-ci, effrayé, prit la fuite ; le prince, hors de lui-même, le poursuivit. L'officier dépositaire des rouleaux du derviche voulut arrêter le monarque en lui présentant le premier rouleau, mais ce prince était trop animé ; le second n'eut pas plus de vertu ; à la vue du troisième, sa colère se calma un peu, il ordonna au page d'approcher sans crainte : Qui t'a rendu si téméraire, lui dit-il, et comment as-tu osé porter une main sacrilége sur ma favorite ? Le page raconta la chose comme elle s'était passée. L'on fit venir la sultane ; elle traita le page d'imposteur : Je me suis aperçue depuis quelque temps, dit-elle au roi, de l'intelligence qui règne entre votre page et votre esclave ; comme je connais l'excès de votre passion pour cette perfide, la crainte de vous affliger m'a empêché de vous en prévenir : le ciel a sans doute ménagé ce moment pour couvrir de honte ces deux ingrats et vous éclairer sur leurs désordres.

Le sultan ordonna au page de se justifier : Il ne me reste qu'un seul moyen, dit-il, de faire éclater mon innocence : le vase dans lequel la coiffeuse a préparé le poison est encore sur la toilette de la Circassienne ; que votre majesté le fasse apporter par quelqu'un de confiance. Le vase fut présenté au sultan, qui envoya chercher la coiffeuse. Dès qu'elle parut, le roi prit lui-même de la liqueur qui était dans le vase, et en frotta la langue et les lèvres de la coiffeuse, qui expira sur-le-champ. Sa prompte mort justifia le page, qui fut récompensé. La sultane subit la peine que méritait son crime.

Si ce prince, dit Bélar en adressant toujours la parole au roi Salar, n'eût pas réprimé sa colère, il aurait fait périr un innocent et n'aurait pas tardé lui-même à devenir la victime des embûches de la sultane.

Cette histoire prouve que les rois, plus que les autres, sont obligés d'être en garde contre la colère, et qu'ils ne sauraient trop réfléchir avant de donner leurs ordres.

— J'avoue, dit Salar, que je devais avoir plus de modération et ne pas condamner Irandoht pour une faute si légère ; mais toi, Bélar, toi qui es si prudent, devais-tu exécuter un ordre dicté par la colère ! Pourquoi n'as-tu pas tenté de me le faire révoquer ? Comment as-tu pu te résoudre à faire périr une innocente ? Sa vertu, sa beauté, n'ont pu toucher ton cœur !

— Seigneur, répondit le visir, les jardins de votre majesté sont ornés des plus belles fleurs ; faut-il vous affliger si fort pour la perte d'une rose languissante et flétrie qui a perdu son éclat, tandis que mille autres étalent à vos yeux les plus vives couleurs ?

— Tu cherches inutilement à me consoler, repartit le sultan ; cette belle rose faisait mes délices ; les autres fleurs qui sont dans mes jardins n'ont ni son éclat ni sa beauté ; leurs charmes ne font pas sur moi la même impression : je ne puis te cacher ma douleur, elle durera autant que ma vie ; tâche de trouver un remède aux maux qui m'accablent.

— Je n'en vois aucun, répondit le visir ; celui qui se livre avec impétuosité à son premier mouvement éprouve le même malheur qui arriva à une colombe.

envoie sa fille au roi Alexandre pour être sa concubine. Cette jeune fille était d'une admirable beauté, mais depuis sa naissance elle avait été nourrie avec du poison. Aristote, à qui rien ne pouvait demeurer caché, découvre cette circonstance et ordonne que la princesse, avant d'être admise dans le lit du roi, reçoive un baiser d'un malfaiteur condamné à mort. Un criminel est amené ; il donne un baiser à la jeune fille et tombe mort à l'instant même. Aristote fait alors connaître le motif qui l'a dirigé, et la princesse est renvoyée à sa mère. (*Dissertation* de Warton sur les *Gesta Romanorum*, p. CLXXXV.)

LES DEUX COLOMBES.

FABLE[1].

Deux colombes, l'une mâle, l'autre femelle, avaient fait leur nid dans l'embrasure d'un vieux mur abandonné. A l'exemple de la fourmi, elles avaient amassé pendant l'été du grain pour subsister durant l'hiver; les grandes chaleurs firent sécher le blé de manière qu'il paraissait réduit à la moitié. Le mâle, absent pendant tout cet été, fut étonné à son retour de trouver le grain diminué : il s'imagina que la femelle l'avait mangé; transporté de colère, il s'élance sur elle et la tue à coups de bec.

L'hiver et ses frimas ne tardèrent pas à venir : l'humidité et les pluies pénétrèrent le grain et lui rendirent son ancienne grosseur. La colombe reconnut, mais trop tard, son erreur et versa des larmes inutiles sur la mort de sa compagne.

Bélar, dit le sultan, si ma langue a été trop prompte à prononcer un arrêt injuste, ton bras l'a été davantage à l'exécuter. Ta vivacité a causé tous mes malheurs; je regretterai Irandoht toute ma vie; elle avait mille belles qualités que je ne retrouverai jamais dans aucune femme.— Sire, dit le visir, votre douleur n'égalera jamais ses vertus.— Je voulais t'éprouver, lui dit le sultan, en t'ordonnant de faire périr Irandoht; mais je devais mieux te connaître et ne pas me reposer sur ta prudence.— L'on ne peut bien connaître cinq personnes, reprit le visir, que dans les cinq occasions suivantes : l'homme de courage dans le combat, les grands dans la colère, le négociant quand il rend ses comptes, l'ami dans l'adversité, et l'homme vertueux dans la misère.

Le roi s'entretint encore longtemps avec son ministre sur le même sujet. Le visir, par des réponses hardies et même piquantes, semblait vouloir lasser la patience du prince et l'irriter contre lui; mais le sultan, loin d'être choqué de la hardiesse de Bélar, l'écoutait avec bonté et lui répondait avec douceur.

Le visir se prosternant ensuite aux genoux du sultan : J'ai osé, lui dit-il, éprouver votre majesté; j'ai poussé la témérité jusqu'à vouloir connaître si vous étiez corrigé : j'espérais que le malheur que vous déplorez vous apprendrait combien la modération et la douceur sont nécessaires aux princes.

— Bélar, répondit le sultan, tu sais que depuis que je suis sur le trône, je m'étais fait une loi d'être toujours égal, modéré, enfin de ne me laisser jamais dominer par l'humeur ou par le caprice. Hélas! qu'il en coûte cher à mon cœur pour avoir violé une seule fois cette loi que je m'étais prescrite! Comment as-tu pu t'imaginer que tes discours m'aient déplu? Je t'avoue que je suis seul coupable de la mort d'Irandoht : c'est l'ordre cruel que je t'ai donné et non pas ton bras qui a enfoncé le poignard dans son sein.

— Prince, dit le visir, cet aveu généreux de votre part m'engage à en faire un autre à votre majesté. Je n'ai pas exécuté l'ordre que vous m'aviez donné : Irandoht est pleine de vie; vous ne m'accuserez pas de vous avoir désobéi[1].

Cette heureuse nouvelle combla de joie le sultan : Tes discours, dit-il à Bélar, m'avaient presque persuadé de la mort de la sultane; ta sagesse et ta prudence me laissaient cependant un reste d'espoir.

— Seigneur, reprit le visir, avant de vous apprendre ce que j'avais fait, j'ai voulu connaître vos dispositions : si elles avaient toujours été les mêmes pour Irandoht que quand vous la condamnâtes, ma main, quoiqu'à regret, aurait alors achevé le triste sacrifice que vous aviez commandé; mais assuré par votre douleur de la sincérité de vos regrets, j'ai osé vous avouer que je n'avais pas exécuté vos ordres.

— Tu ne m'as jamais mieux servi, reprit le roi, qu'en me désobéissant. Cours annoncer à Irandoht que j'ai tout oublié, et engage-la à m'imiter.

Le visir se rendit aussitôt à son palais. Après avoir instruit la sultane des favorables dispositions du roi à son égard, il l'emmena avec lui pour la lui présenter.

Irandoht, en paraissant devant le sultan, se jeta à ses genoux. Le sultan la relevant avec bonté : Oublierez-vous, madame, lui dit-il, une faute que j'ai payée bien cher par mes larmes? Puisse mon empressement à vous plaire en

[1] Cette fable, qui dérive de l'original arabe (voyez la traduction du *Calila et Dimna*, p. 331), se retrouve dans le roman grec de *Syntipas*. (Voyez l'édition de M. Boissonade, p. 75, et l'*Essai sur les Fables indiennes*, p. 113.)

[1] On a déjà rencontré la même circonstance dans l'*Histoire de Coulbeddin et de Ghulroukh* des *Contes turcs* traduits par Pétis de La Croix. (Voyez ci-dessus, p. 343.)

effacer de votre esprit jusqu'à la moindre trace! Votre bonheur et le mien sont l'ouvrage du sage Bélar : nous devons tout à sa rare prudence. Le sultan adressant ensuite la parole au visir : Je ne mets plus de bornes à ma confiance en toi, lui dit-il ; je veux que ton autorité égale la mienne et que tu paraisses plutôt le collègue que le ministre de ton maître.

— Sire, répondit Bélar, vous ne m'avez rien laissé à désirer ; je suis comblé de vos bienfaits ; puissé-je par mon zèle vous en témoigner ma reconnaissance! J'ose cependant demander une grâce à votre majesté : je la conjure de ne jamais agir avec précipitation dans les affaires, afin de s'épargner des chagrins.

Le roi le lui promit et l'assura de ne rien décider sans l'avoir consulté. Il fit ensuite revêtir la sultane et le visir d'une robe de drap d'or. Le reste du jour fut consacré à célébrer cet heureux événement.

Le lendemain le sultan convoqua son conseil. Les bramins qui avaient interprété les songes du prince eurent ordre de comparaître. Le noir complot qu'ils avaient formé fut découvert ; ils subirent la peine que méritait un crime aussi atroce

Cette histoire nous prouve que la modération est la qualité la plus nécessaire à un prince ; elle nous apprend encore combien il est intéressant pour un souverain de faire le choix d'un bon ministre et de se conduire par ses conseils.

CHAPITRE XIII [1].

SUR LE DANGER QUE COURENT LES PRINCES EN ACCORDANT LEUR CONFIANCE A CEUX QUI EN SONT INDIGNES.

Quels hommes sont dignes d'approcher les rois? demanda Dabschelim à Bidpaï. — Hélas! lui répondit le brachmane, ils ne devraient se fier qu'à ceux qui semblent le moins empressés à leur plaire. Un prince établi pour gouverner les hommes doit connaître les hommes ; le choix des sujets est la première source du bonheur public, et pour les choisir il faut les connaître. Les monarques, par cette raison, ne sauraient trop éprouver ceux qu'ils destinent à les soulager dans les importantes fonctions de la royauté. Comme la religion est le principe de toutes les vertus et en même temps la base de tout bon gouvernement, il faut qu'ils choisissent des ministres qui la soutiennent encore plus par leurs exemples que par leur autorité. Un ministre qui craint Dieu et qui n'a point d'autre crainte bannit l'injustice du royaume qui lui est confié. Les peuples heureux bénissent le prince, premier auteur de leur félicité par le bon choix qu'il a fait.

Un roi doit surtout éloigner de sa personne ceux qui flattent ses passions, qui encensent ses caprices et qui sont prêts à tout sacrifier pour obtenir sa faveur. Un sultan d'Alep eut lieu de se repentir d'avoir donné sa confiance à un de ses sujets qui en était indigne.

LE JOAILLIER ET LE VOYAGEUR.

CONTE [1].

Un sultan d'Alep nommé Rustem, plongé dans la mollesse, abandonnait à ses visirs les soins pénibles du gouvernement, dont il se sentait incapable. Les objets du luxe remplissaient son cœur ; il aimait mieux un joaillier qui lui fournissait des bijoux bien choisis qu'un général qui lui gagnait des batailles : l'emploi le plus important de la cour était celui de joaillier.

Un fils était né de la sultane favorite. Rustem, qui avait confié à son joaillier le soin de ce qu'il avait de plus cher, c'est-à-dire ses pierreries, crut ne pouvoir mieux faire que de lui confier aussi l'héritier du trône.

Le nouveau gouverneur mit dans l'âme du jeune prince tous les vices qui étaient dans la sienne, ou plutôt il cultiva les germes de ces vices que tous les hommes portent avec eux, qu'une éducation sage et de bonnes réflexions peuvent seules étouffer.

Le jeune Béhadirschah, à qui rien n'avait jamais résisté et dont les flatteurs avaient corrompu l'enfance, était impétueux, injuste, avide, ne regardant les hommes qu'il devait gouverner un jour que comme un bien qui lui

[1] Ce chapitre répond au dix-septième du *Calila et Dimna* arabe.

[1] Ce conte ne fait point partie du *Pantcha-tantra* sanscrit ; il dérive du *Calila et Dimna* arabe. (Voyez la traduction anglaise, p. 346.) On le retrouve, il est vrai, dans la version du *Pantcha-tantra* en langue vulgaire, d'après laquelle M. l'abbé Dubois a composé sa traduction française (voyez p. 121) ; mais il ne serait pas impossible que cette version en langue vulgaire, qui est probablement moderne, eût emprunté cet apologue à la version persane du *Calila et Dimna* composée dans l'Inde par Aboulfazl.

appartenait et dont il avait droit de disposer suivant son caprice.

Le métier que son gouverneur avait fait avant d'arriver à la cour lui avait laissé un grand amour pour les pierreries, et cet amour était passé dans le cœur de l'élève comme toutes ses autres inclinations. Sadi (c'était le nom du gouverneur) apprit qu'un juif était arrivé à Alep avec une riche partie de pierreries ; il voulut en faire acheter au prince et profiter pour lui-même de la circonstance favorable.

Le juif, arrivé au sérail, vit qu'on s'emparait de ses pierreries et que le prix qu'on lui en laissait ne répondait point à ses espérances ; il se plaignit de la violence et réclama ses diamans. Béhadirschah, peu fait aux contradictions, ordonna que le juif fût mis hors du sérail. Ce malheureux, pénétré de l'injustice, se plaignit amèrement et en termes trop peu mesurés. Le prince, irrité par son barbare gouverneur, fit charger de coups le pauvre juif avec tant de cruauté qu'il expira sur la place.

Le bruit de cette action indisposa Rustem contre son fils et contre son gouverneur. Le jeune prince fut relégué dans un château éloigné de la cour. Sadi, chassé du palais, voulut se présenter devant son élève, mais il n'en reçut que des reproches et un ordre de s'écarter pour jamais de sa vue, de peur qu'il ne voulût lui persuader de nouveaux crimes.

Le malheureux se retira tout confus. S'étant engagé la nuit dans une forêt épaisse, une de ces fosses que l'on couvre d'une mousse légère pour servir de piége aux bêtes féroces, trop communes en Orient, se rencontra sous ses pieds ; il y tomba entre trois animaux qui augmentèrent son effroi, un lion, un singe et un serpent. Notre homme en fut quitte pour la peur que ces horribles hôtes lui firent : l'animal le plus cruel devient doux lorsqu'il se sent prisonnier. Le jour surprit Saadi au milieu des réflexions les plus tristes : il s'attendait à perdre par la faim la vie que ces animaux lui laissaient lorsqu'il aperçut au haut du précipice un homme qui lui paraissait touché de son sort. Cette vue lui ayant rendu l'espérance, les cris du malheureux déterminèrent le voyageur à lui jeter une corde au moyen de laquelle il pourrait se tirer hors de cet horrible séjour.

Le singe, plus adroit que l'homme, saisit cet instrument favorable et parut sur le bord de la fosse au lieu de celui que le voyageur attendait : Vous ne serez peut-être pas fâché un jour, lui dit le singe, de m'avoir conservé la vie : les animaux savent reconnaître et chérir leur bienfaiteur. Vous voulez sauver cet homme qui partageait ma disgrâce : fasse le ciel que cet ingrat ne vous fasse pas repentir de votre générosité ! Ma demeure est au pied de cette montagne que vous voyez d'ici : puissé-je vous y rencontrer et vous y être utile !

Le voyageur, qui comptait médiocrement sur les promesses du singe, acheva de le tirer par un mouvement de pitié, pressé de rejeter la corde dans l'espérance où il était de délivrer son semblable. A cette seconde opération, comme il sentait un poids plus considérable, il ne douta point que ce ne fût l'homme qui avait enfin saisi la corde ; mais la crinière monstrueuse, les dents et les griffes du roi des animaux l'effrayèrent si fort qu'il pensa laisser tomber ce terrible fardeau : Rassure-toi, lui dit le lion d'une voix douce et fière ; que ta frayeur ne nous soit pas funeste à tous deux : tu acquiers un défenseur qui n'est pas à dédaigner ; je puis te conserver la vie que tu m'a rendue. Ton camarade qui est dans le piége ne te fera jamais autant de bien. Le voyageur, persuadé par cette éloquente harangue, redoubla ses efforts et réussit enfin à tirer le lion hors de la fosse : Ami, lui dit alors le lion avec un air de protection, ma tanière est dans cette forêt, voisine de la capitale ; j'espère que nous nous y verrons quelque jour.

Il restait encore deux prisonniers à délivrer : la corde retombée au fond du puits fut entortillée par le serpent : Généreux libérateur, dit-il à celui de qui il tenait la vie, je vais te donner un conseil que tu ne suivras pas : les serpens ont la prudence en partage et les hommes en manquent quelquefois. J'ai laissé au fond de la fosse le plus grand des ingrats : je me connais en physionomie ; il faut que ce malheureux ait commis quelque crime dont la Providence a voulu le punir : abandonne-le à sa destinée si tu ne veux pas te repentir de tes bienfaits. Tu m'a l'air d'être un peu facile ; je te promets, foi de serpent, de te tirer du premier embarras où ta trop grande bonté t'aura fait tomber. Adieu, mon domicile est le long des murs de la ville ; profite de mon avis et compte sur la reconnaissance d'un animal trop éclairé pour être ingrat.

Le voyageur était trop humain pour suivre un conseil peut-être utile: il jeta la corde pour la quatrième fois, et le malheureux Saadi, l'ayant enfin saisie, se vit sauvé contre toute espérance. Il est inutile de peindre les transports de joie, l'effusion de reconnaissance qu'il montra à son libérateur; il promit beaucoup plus que n'avaient fait ceux qui avaient été délivrés avant lui. En embrassant le voyageur avec des larmes de tendresse, il commença (pour prix d'un si important service) par le tromper.

L'histoire de Saadi était en effet trop humiliante pour qu'il osât la raconter dans l'exacte vérité: il se dit bien disgracié de la cour et déchu du faîte de la fortune, mais il se garda bien d'en expliquer les motifs. Saadi ne parla que de l'ingratitude des grands, de l'injustice dont ils se rendent sans cesse coupables; il répéta au voyageur qu'il était un de ces exemples faits pour apprendre aux hommes qu'il ne faut pas s'attacher aux princes, et il mit dans ses discours un appareil de morale et de vertu qui fit que le bon voyageur crut avoir sauvé un sage. Je demeure dans le faubourg de la ville, lui dit Saadi, je vous offre un asile dans ma pauvre retraite.

Le voyageur s'était proposé un autre but: il allait aux Indes pour y employer quelque argent à l'achat de plusieurs marchandises; il continua sa route avec la satisfaction intérieure que cause toujours une bonne action. Arrivé aux Indes, tout lui fut favorable; son argent, bien employé, tripla en peu de temps. Devenu riche plus tôt qu'il ne l'avait espéré, il eut envie de revoir sa patrie; il reprend la même route, et traversant la forêt dans laquelle il avait sauvé, peu d'années auparavant, ces malheureux pris dans le piége, il se rappela avec plaisir les beaux discours du reconnaissant Saadi. Les trois animaux n'avaient fait que peu d'impression sur lui; il leur savait gré seulement de n'avoir pas dévoré le bienfaiteur auquel ils devaient la vie. Comme il était tout plein de ces réflexions, d'autres animaux beaucoup plus féroces l'environnent: c'étaient des voleurs; ils saisissent le malheureux négociant, le font descendre de son cheval, le dépouillent, et ils se préparaient à lui ôter la vie lorsque l'un d'eux représenta aux autres que ce crime était tout à fait inutile. On garrotte au pied d'un arbre l'infortuné voyageur, qui demeure exposé aux injures de l'air. Les brigands s'enfoncent dans la forêt et ne lui laissent d'autre ressource que la mort, qu'il ne voyait pas assez prochaine.

Les cris plaintifs que la douleur lui arrachait frappèrent les oreilles du grand singe qui vivait à quelque distance de ce lieu. L'animal accourt et reconnaît son libérateur dans un état aussi triste que celui dont il l'avait tiré autrefois. D'abord il déchire avec ses mains et ses dents les liens qui attachaient Ahmed (c'était le nom du voyageur); il le réchauffe par ses embrassades, et ayant appris son malheur, il le conduit dans une grotte où quelques fruits sauvages apaisèrent la faim d'Ahmed, qui n'avait pas mangé depuis longtemps. Le récit de sa triste aventure attendrit le cœur de l'animal reconnaissant. L'habitude qu'il avait dans cette forêt lui avait fait découvrir, plusieurs jours auparavant, le repaire de ces brigands qui avaient dépouillé son ami: il vole vers eux avec l'adresse et la légèreté dont cet animal est capable; il les surprend endormis dans la sécurité de coupables qui croient n'avoir point de châtiment à craindre.

Notre singe aperçoit des sacs, et leur pesanteur lui apprend qu'ils sont remplis d'or; il se charge avec plaisir d'un fardeau que la reconnaissance lui rendait léger; il traîne des habits qu'il crut être ceux de son hôte, et il arrive à la grotte avec la joie qu'inspire une action généreuse. Ahmed, ayant recouvré sa fortune, remercia le singe et voulut continuer son chemin.

Il s'étonnait en lui-même d'avoir trouvé un singe si bienfaisant et se reprochait de très-bonne foi le peu de cas qu'il avait toujours fait de cette espèce lorsqu'un lion terrible parut à sa vue. Il était déjà glacé de crainte; mais au lieu de rugissemens, il entendit ces douces paroles sortir de la redoutable gueule du roi des animaux: Viens, mon ami, viens mon libérateur: c'est toi qui m'as sauvé la vie, je veux toujours t'en marquer ma reconnaissance. Allons dans mon antre, tu t'y reposeras avec moi.

Les procédés du singe avaient un peu raccommodé Ahmed avec les bêtes; quelque effroi que pût lui causer la société d'un lion, il espéra que le roi des animaux ne serait pas moins généreux qu'un singe, et tant pour amuser sa majesté que pour lui fournir un bon exemple, il lui raconta naïvement la manière noble dont

le singe en avait agi avec lui. Le lion trouva l'action très-belle ; il réfléchit à part lui qu'il ne lui convenait pas d'être moins généreux qu'un de ses plus faibles sujets, et ayant fait donner parole à son hôte qu'il ne sortirait pas du lieu de sa demeure avant son retour, il se mit en quête.

Le château dans lequel le roi d'Alep avait relégué Béhadirschah, son fils, n'était pas éloigné de cette forêt. Ce prince infortuné, qui n'avait qu'un fort petit nombre de domestiques, se promenait souvent seul dans un parc environné de murs très-bas. Son goût pour les pierreries n'était pas diminué; il portait sans cesse un turban orné d'aigrettes : c'était la seule chose qui lui restait de son ancienne prospérité. Le lion, ayant aperçu cette magnificence, vit deux profits à faire en croquant le fils du potentat : un fort bon déjeuner pour lui et un présent considérable pour l'hôte qu'il avait laissé dans son antre. Le prince des animaux s'étant élancé sur le prince des hommes, la victoire ne fut pas longtemps douteuse. La Providence, qui vengeait la mort injuste du juif par les griffes du lion, destinait au pauvre voyageur la belle aigrette du fils du roi, que le lion apporta à son ami avec joie.

Ahmed, comblé des bienfaits de celui qui lui avait fait tant de peur, dirige ses pas vers la ville, où il espérait trouver son ami Saadi, dont il attendait au moins de bons conseils. En effet, puisque les animaux payaient si magnifiquement les services, que devaient faire les hommes ?

Il entre dans la ville vers la pointe du jour. La nouvelle de la mort du prince y était déjà parvenue. On avait trouvé dans le parc du lieu de son exil du sang et les restes d'un corps humain déchiré. Le malheureux Béhadirschah avait-il été la proie des bêtes féroces ou des brigands, qui auraient soustrait une partie de son corps pour déguiser leur crime? voilà ce qui occupait toute la ville, ce qui était le sujet de toutes les conversations et sur quoi chacun prenait parti, sans qu'on pût soupçonner le vrai, encore moins le connaître.

Aussitôt qu'Ahmed fut arrivé dans le logis de son ami, après le témoignage de ses premiers transports, le voyageur raconta ses étonnantes aventures : un singe lui a rendu ses biens ravis par des brigands; un lion plus magnifique que tous les potentats lui a donné une aigrette digne d'orner le turban du commandeur des croyans. L'infortuné voyageur ne prévoyait pas les maux que devait lui causer cette fatale aigrette : il ignorait qu'elle eût appartenu au fils du roi et qu'elle avait été la cause de la fin tragique de ce prince. Comme ce présent inestimable était de difficile défaite, Ahmed consulte son ami pour savoir ce qu'il fera de tant de richesses ; il le conjure de lui faire trouver le prix de ses pierreries, qu'il veut partager avec lui.

Saadi reconnut facilement les diamans, que lui-même avait montés : Voilà l'aigrette du prince dont on pleure la perte, *dit-il en lui-même*; quelle récompense à espérer pour le dénonciateur qui donnera des nouvelles au monarque et qui servira sa vengeance contre le meurtrier ou tout au moins contre le complice du meurtre de son fils ! Après avoir embrassé tendrement son libérateur et avoir rempli à son égard les premiers devoirs de l'hospitalité, comme le voyageur se livrait au sommeil dans le sein de la confiance, le perfide joaillier se prépare à exécuter l'affreux dessein qu'il a conçu. Il n'est pas effrayé de l'atrocité du crime dont il va se rendre coupable : il compte pour rien de sacrifier celui qui l'a sauvé pourvu qu'il puisse recouvrer sa première faveur. Il accourt au sérail du sultan pour lui annoncer qu'il croit tenir le meurtrier de son fils: Voilà, dit-il, la dépouille de celui que vous avez si rigoureusement châtié et que vous pleurez maintenant. Cette aigrette appartenait au prince; je la connais: c'est moi qui l'ai montée. Celui qui me l'a confiée, et que je tiens dans ma puissance, est sans doute le meurtrier du prince ou le complice de ceux qui l'ont assassiné.

Le sultan se fit aussitôt amener le prétendu coupable. L'infortuné voyageur, qui ignorait le crime dont on l'accusait, parut *devant le* prince le trouble et la confusion peints sur le visage. Il aperçut son perfide ami, et soupçonnant qu'il était la cause de son malheur, reconnaissant alors, mais trop tard, la sagesse des conseils du singe, du lion et du serpent : Je mérite, s'écria-t-il, le sort qui m'est préparé.

Le sultan, qui ignorait le véritable sens de ces paroles, les prit pour un aveu du coupable à qui la vérité échappait malgré lui : il le condamna à être promené sur un âne par toute la

ville et à être renfermé ensuite dans une affreuse prison. Son exécution fut différée jusqu'à ce qu'on eût terminé les obsèques de Béhadirschah.

L'infortuné voyageur, après avoir été donné en spectacle à tout le peuple, fut jeté dans un noir cachot, où il eut tout le temps de réfléchir sur son malheur et sur ce qui l'avait entraîné. Le serpent, qui avait veillé attentivement sur le sort de son libérateur, qui avait été témoin de son ignominie, qui connaissait le traître qui en était la cause et qui avait autant d'envie de le punir que de sauver Ahmed, pénétra facilement dans sa prison : Ne t'avais-je pas prévenu, lui dit-il, que l'homme est le plus ingrat de tous les animaux, et qu'il rend le mal pour le bien? Je m'étais bien douté que l'ingrat que tu sauvais malgré moi serait un jour la cause de ta perte, et j'avais prévu dès lors une partie des maux auxquels tu es maintenant en proie pour n'avoir pas écouté des conseils dictés par la sagesse et par l'amitié.

—Cruel ami, s'écria l'infortuné Ahmed, qui reconnut la voix du serpent, mon malheur n'est-il pas assez grand, sans chercher encore à l'augmenter par tes reproches amers? Songe plutôt à faire éclater mon innocence et à me tirer s'il est possible de l'état affreux où je suis.

—Je t'ai promis, lui repartit le serpent, de réparer tes imprudences; je suis fidèle à mes engagemens. Tu n'as pas voulu me croire; mais il est temps que tu me donnes toute ta confiance : je serai peut-être plus adroit que le scélérat qui a voulu te perdre. Prends cette herbe, elle seule a la vertu de guérir le poison que je viens d'insinuer dans les veines de la sultane favorite. Le monarque est en proie à la plus vive douleur; toi seul maintenant peux l'apaiser : on oubliera bientôt tes prétendus crimes. Chez vous autres hommes, celui qui sait être utile est toujours innocent; vante-toi bien fort de tes talens, c'est le moyen de réussir; applique ton herbe, et tu verras bientôt des miracles.

Il était temps d'être docile, et Ahmed profita volontiers des conseils et du remède. Aussitôt qu'on eut appris à la cour qu'un prisonnier connaissait des herbes efficaces contre le venin des serpens, ce prisonnier fut conduit dans l'appartement de la reine : le premier appareil appliqué sur la plaie la guérit presque à l'instant. Seigneur, dit alors Ahmed au sultan, la princesse ne se ressentira plus des maux qu'elle a soufferts, et sa vie est désormais en sûreté; mais je suis à la veille de terminer la mienne dans des supplices affreux que je n'ai point mérités : vous êtes trop équitable pour faire périr un innocent. Je ne suis point le meurtrier de votre fils. Le monstre Sadi a empoisonné son enfance; c'est lui qui a entraîné le jeune prince dans votre disgrâce par les pernicieux conseils qu'il lui a donnés; vous connaîtrez le cœur de ce scélérat lorsque je vous aurai prouvé qu'il est le plus ingrat de tous les hommes. Alors il raconta au sultan l'aventure de la fosse et tout ce qui avait suivi.

Le sultan, convaincu par le récit d'Ahmed de son innocence et des crimes de Sadi, ordonna qu'on lui fît souffrir le tourment que devait subir celui qui avait été condamné sur la fausse déposition de cet infâme délateur. Le perfide, qui ignorait ce qui se passait au sérail, attendait avec impatience le succès de sa noire trahison ; il se flattait de rentrer dans la faveur du roi, et il formait déjà de vastes projets d'ambition lorsque, au lieu des grandeurs chimériques dont il se repaissait l'esprit, il se vit conduire sur l'échafaud, où il termina dans les tourmens sa vie criminelle [1].

Cette histoire, seigneur, poursuivit le brachmane en adressant la parole à Dabschelim, renferme une leçon importante pour les souverains ; elle leur apprend combien il est dangereux pour eux d'accorder leur confiance à des hommes qui ont le cœur pervers et l'esprit corrompu.

CHAPITRE XIV [2].

SUR LA DIFFÉRENCE DE LA DESTINÉE DES HOMMES.

Pourquoi le sage, dit Dabschelim à Bidpaï,

[1] Ce conte offre une circonstance curieuse dans l'histoire du *Calila et Dimna*, c'est qu'on le trouve raconté dans la Chronique de Matthieu Paris, sous l'année 1195, comme une parabole que le roi Richard Cœur-de-Lion, à son retour de la Palestine, récitait en manière de reproche contre les princes ingrats qui refusaient de s'engager pour la croisade (*Matthæi Paris historia*, Londini, 1571, in-folio, p. 240). Il se trouve encore dans les *Gesta Romanorum* (t. II, p. 141 de la traduction anglaise publiée par le révérend Charles Swan) et dans le poëme anglais de Gower intitulé *Confessio amantis*. Le jésuite allemand Masenius en a fait aussi le sujet d'un conte intitulé l'*Ingrat*. (Voyez les *Notices littéraires et politiques sur l'Allemagne, par M. Saint-Marc Girardin*, Paris, 1835, in-8°, p. 334 et suiv.)

[2] Ce chapitre répond au dix-huitième du *Calila et Dimna* arabe.

gémit-il presque toujours dans l'affliction et dans la misère, tandis que le plus souvent l'insensé vit environné de gloire, de plaisirs et d'abondance? La sagesse, qui est le partage du premier, ne peut lui faire prévoir ni éviter les maux qui l'environnent; et le second, malgré son imprudence, jouit d'un bonheur constant.— Sire, répondit le brachmane, Dieu seul est le souverain dispensateur des biens et des maux; les hommes doivent subir leur destinée telle qu'elle est écrite avec la plume divine sur la tablette sacrée des décrets éternels; rien ne peut déranger l'ordre des événemens tracés sur cette tablette merveilleuse qui est suspendue au milieu du septième ciel[1].

L'histoire que je vais raconter à votre majesté servira de preuve à ce que j'avance.

LE FILS DU ROI ET SES COMPAGNONS.

CONTE[2].

Asfendiar, fils puîné d'un roi de Grèce, montra dès sa plus tendre jeunesse un caractère réfléchi et un esprit méditatif qui fit craindre à son père que ce prince, né à côté du trône, ne voulût s'y placer au préjudice de l'héritier présomptif.

Ce roi n'était pas assez cruel pour faire mourir son fils, qui n'était coupable d'aucun crime; mais comme il ne se sentait aucune inclination pour lui, dans la crainte qu'Asfendiar ne devînt un usurpateur, il l'éloigna, non-seulement de son palais, mais même de ses états; il poussa la dureté jusqu'à ne lui donner aucun secours pour sa subsistance, l'abandonnant aux soins de la Providence, qui veille sur les malheureux.

Une disgrâce si peu méritée, loin d'abattre le jeune prince, ne l'étonna même pas : persuadé, par l'étude profonde qu'il avait faite de la loi de Mahomet, de cette fatalité à laquelle rien ne peut résister et qui entraîne les événemens sans que la prudence humaine puisse en déranger le cours, il résolut de s'y soumettre.

Il marchait sans dessein, rêvant à son malheur, lorsqu'il rencontra un jeune homme d'une rare beauté et dont la politesse égalait la bonne mine. Cet inconnu, prévenu lui-même par l'extérieur du prince, lui demanda la permission de voyager avec lui.

La nécessité, l'occasion, la conformité de fortune unirent tellement ces deux jeunes aventuriers qu'en moins d'un jour ils prirent l'un pour l'autre une entière confiance. Un troisième voyageur se joignit à eux le lendemain : c'était le fils d'un négociant, qui paraissait bien instruit dans la profession de son père. La conversation du nouveau venu plut à nos voyageurs, qui l'associèrent volontiers à leur fortune.

Un homme de la campagne, fort et vigoureux, qu'ils rencontrèrent le troisième jour, leur ayant dit qu'il allait chercher du travail dans la ville de Laodicée, dont ils commençaient à s'approcher, les trois pèlerins l'admirent dans leur société, qui jusqu'à ce moment n'était pas bien pécunieuse, le peu d'argent que cette petite troupe avait pu rassembler ayant été bientôt épuisé par ses besoins.

Voici l'instant, dit le paysan à ses compagnons, d'employer le talent que le ciel a départi à chacun de nous si nous ne voulons pas devenir les tristes victimes de la misère.

—Mes amis, repartit Asfendiar, pourquoi nous inquiéter d'un avenir que nous ne pouvons ni prévoir ni changer? Notre sort est tracé sur la tablette divine qui est suspendue au milieu du septième ciel. Si la Providence nous a destiné quelque bien, nous en deviendrons les tranquilles possesseurs sans aucune peine ni sans aucun travail; mais si elle a décidé que l'indigence serait notre partage, tous nos efforts seront impuissans et rien ne pourra la faire révoquer ses décrets.

Le jeune homme, prenant la parole, combattit le sentiment du prince et soutint qu'une figure aimable était un des moyens les plus avantageux pour réussir dans le monde. Vous nous faites là l'éloge d'un avantage bien fragile, repartit le négociant : la beauté est un capital qui échappe promptement des mains de celui qui le possède et dont le revenu est fort incertain; mais le génie est la véritable source des richesses. Celui-là seul peut fixer l'inconstance de la fortune qui réunit la prudence et l'activité avec une profonde connaissance des affaires.

[1] Voyez ci-dessus, p. 61.

[2] Ce conte, qui dérive du *Calila et Dimna* arabe (voyez la traduction anglaise, p. 354), a servi de modèle à La Fontaine pour sa fable intitulée *le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de roi* (livre X, fable 16). Notre fabuliste avait composé son apologue d'après la traduction latine du père Poussines intitulée *Specimen sapientiæ Indorum veterum*, p. 616, (voyez ci-dessus, p. 372). Le même conte se trouve encore dans les *Délices de Verboquet le généreux*, p. 71.

— Et moi je prétends, dit l'homme de la campagne, que quiconque a des bras et veut en faire usage est sûr de ne point mourir de faim. Le travail est la ressource la plus assurée contre l'indigence ; toutes les autres sont incertaines.

Asfendiar vit avec chagrin que ses compagnons se reposaient sur leurs talens plutôt que sur la Providence : il n'oublia rien pour les faire revenir de cette erreur et leur cita plusieurs passages de l'Alcoran. Le paysan entendait peu des matières aussi sublimes ; il avait faim, et il savait que celui qui parlait si bien n'avait pas de quoi dîner.

Pendant le beau discours du fils du roi, notre rustre alla dans une forêt voisine recueillir des bois morts qu'il voyait en assez grande abondance ; le vigoureux paysan ramassa de ses mains et lia plusieurs fagots, et les porta sur son dos à la ville, dont il était fort près ; il en fit quelque argent avec lequel il acheta des vivres qui réjouirent fort la petite troupe philosophique, et notre homme eut l'avantage de nourrir ceux qui croyaient avoir bien plus d'esprit que lui.

Le jeune homme si bien fait voulut à son tour être utile à ses camarades ; il alla à la ville, et comme il rêvait aux moyens de mettre à profit ce qu'il pouvait avoir de talens, une vieille l'appela et lui dit qu'une femme riche, qui l'avait aperçu d'une jalousie, désirait beaucoup de s'entretenir avec lui. Notre indigent n'était pas dans une position à se refuser à une aventure : il se laisse conduire ; il plaît, il enchante ; et comblé des bienfaits de son amante, il revole vers ses compagnons avec des provisions plus abondantes que celles fournies par le paysan.

Le fils du négociant, qui avait entretenu la société des grandes vues de commerce et des moyens les plus efficaces pour faire fortune, était honteux dans le fond de son cœur d'avoir été jusqu'alors si peu utile ; résolu de servir ses camarades à sa manière, il emprunte quelques pièces de monnaie du jeune homme.

Avec ce faible secours, notre négociant sut s'en procurer de plus grands. Arrivé droit au port de Laodicée, il aperçoit un vaisseau qui venait de jeter l'ancre ; il s'était informé quelles marchandises étaient devenues les plus rares : il avait appris que les oliviers étant presque tous morts cette année, l'huile était prête à manquer ; ce vaisseau heureusement chargé de cette denrée était attendu avec la plus grande impatience.

Notre jeune homme se presse de parler au patron. Il n'était pas connu, mais son industrie suppléa au crédit : Je suis, lui dit-il, l'associé d'Ibrahim, le plus fameux négociant de cette ville ; il m'envoie vous dire qu'il faut que vous nous abandonniez toutes vos huiles pour faire un nouveau chargement. Il est juste que vous profitiez de la rareté de cette denrée : nous vous en donnerons par mesure deux drachmes d'or de plus que l'année passée ; voilà des arrhes, écrivez le nom d'Ibrahim et le mien.

Le marché conclu, l'aventurier courut chez Ibrahim : Seigneur, lui dit-il en l'abordant, un homme que vous ne connaissez pas vient vous offrir plus de bien que vos meilleurs amis n'ont jamais pu vous en faire. J'ai su que vous n'aviez plus d'huile dans vos magasins, et j'ai cru vous servir en arrêtant à un prix modique, sous votre nom, toutes celles qui viennent d'arriver. Ibrahim, enchanté, ratifie le marché conclu ; ils vont ensemble au port et montent sur le vaisseau, qu'une foule de marchands entouraient et qui virent avec douleur qu'on les avait prévenus.

Ibrahim paya fidèlement le patron et récompensa l'industrieux courtier, qui, bien content d'une telle aubaine, courut porter à ses camarades le fruit précieux de son industrie.

Amis, dit le fils du roi, vous avez été tous trois fort heureux, chacun dans son genre ; mais vous vous trompez bien fort si vous croyez avoir fait autre chose qu'exécuter les décrets de la Providence, qui conduit tout ceci : nous sommes des instrumens aveugles. J'ai moins de talens que vous trois ; mais qui sait ce que le grand ouvrier veut faire de moi ? J'irai demain à la ville, résigné entièrement au sort qui m'y attend.

Dès le lendemain, après avoir fait une ardente prière à celui qui gouverne tout si sagement, le fils du monarque se met en marche sous la conduite de son étoile ; il entre dans Laodicée, et le premier mot qu'il entend : « Notre sultan vient de mourir et nous n'avons aucun rejeton d'un si bon maître. Qui nous gouvernera sagement comme lui ? » Le deuil paraissait aussi sincère que général ; chacun pleurait, s'arrachait les cheveux, déchirait ses vêtemens à la manière de l'Orient.

Asfendiar écoutait avec avidité; et comme il n'était pas affligé, il ne se croyait pas obligé de verser des larmes. L'air froid et curieux de cet étranger déplut aux serviteurs du bon monarque et rendit bientôt Asfendiar suspect : la douleur est injuste. Il fut pris pour un espion; on le chargea de fers au moment où le corps du sultan était porté vers la sépulture. La Providence, que l'étranger réclamait toujours, le conduisit vers le plus noir des cachots, où il fut oublié plus de deux jours sans qu'on lui apportât de nourriture.

Le pauvre prince se disait en lui-même que Dieu, qui emploie si utilement les instrumens qu'il veut choisir, brise souvent ceux qu'il juge inutiles. Il supportait son malheur avec un reste de courage philosophique que son estomac souffrant était prêt à démentir lorsqu'il entendit marcher vers sa prison des hommes qui lui ordonnèrent de paraître au divan.

Asfendiar suivait ses gardes résigné à la mort, qu'il avait déjà vue de près. Les grands d'Antioche assemblés dans la chambre du trône n'étaient pas d'accord sur le choix de celui qui devait le remplir. L'un d'eux, effrayé des suites d'une guerre civile, leur avait représenté que l'ennemi entretenait des espions dans la ville, qu'un de ces espions était dans les fers, que plusieurs autres pouvaient être échappés à la vigilance des ministres et que les nouvelles qu'ils feraient passer à leur maître deviendraient sans doute funestes à la patrie. Les grands, intimidés par ce récit, avaient voulu interroger l'espion arrêté, et voilà pourquoi Asfendiar était introduit dans l'assemblée.

Ce prince ne déguisa ni son nom ni sa naissance, ni les raisons qui l'avaient fait sortir de sa patrie, ni ses aventures, ni les réflexions qui les avaient occasionnées. Asfendiar s'énonçait avec beaucoup de noblesse et d'éloquence. La naïveté de son récit, sa constance, sa confiance dans l'Être-Suprême, la sagesse de ses discours, la rigueur de son sort et la pureté de sa conduite émurent les assistans; plusieurs reconnurent ses traits, qu'ils avaient vus à la cour de son père. Dans l'embarras où tous étaient de choisir un de leurs égaux pour leur maître, ils convinrent presque unanimement d'élire Asfendiar. Le ciel sans doute, s'écrièrent-ils, nous a envoyé cet étranger pour terminer nos différends; celui-là seul est digne de régner sur nous qui, issu d'un sang royal, a les vertus de ses ancêtres à imiter et leurs traces à suivre. Les malheurs qu'a essuyés ce prince, l'expérience qu'ils lui ont donnée, son air noble et majestueux, tout nous présage qu'il sera un grand roi, uniquement occupé du bonheur et de la gloire de ses sujets.

Toute l'assemblée à ce discours le reconnut pour souverain, et il passa dans un instant de la prison sur le trône. On prépara précipitamment le couronnement d'Asfendiar; on le revêtit d'une robe précieuse, et l'ayant fait monter sur un éléphant blanc, suivant l'usage consacré, on promena le nouveau monarque dans les principales rues de la ville pour l'exposer au respect, presque à l'adoration de ses nouveaux sujets.

Trois jours s'étaient passés depuis que Asfendiar avait quitté ses compagnons d'infortune. Ceux-ci, qui aimaient le fils du monarque et qui craignirent pour un étranger sans ressource les traitemens que leur camarade avait effectivement essuyés d'abord, s'étaient transportés à la ville pleins de la plus vive inquiétude.

Ils apprirent à leur arrivée qu'on avait proclamé un nouveau sultan. Ils espéraient qu'un jour de couronnement serait un jour de grâce pour tous les malheureux. Comme Asfendiar parcourait sur l'éléphant blanc la principale rue d'Antioche, les trois étrangers osèrent attacher sur lui leurs regards.

Leur camarade, tout monarque qu'il était devenu, daigna les reconnaître; il les fit approcher avant qu'ils fussent revenus de leur extrême surprise : Voici, mes amis, leur dit-il au milieu de tout le peuple, un des plus grands effets de la Providence. Croyez-vous que ce soit moi qui me sois fait sultan de Laodicée; et quand je verserai sur vous les bienfaits que vous doit ma reconnaissance, croyez-vous tenir de moi ce que le Tout-Puissant vous a réservé? Nous sommes tous les esclaves de l'Être-Suprême, mais aucun de nous ne sait le sort qui lui est réservé. En effet, ce prince laissa agir en lui la Providence, qui avait résolu d'en faire un des meilleurs monarques du monde entier. Il combla de biens ses compagnons de misère, et il fit le bonheur de son peuple par un gouvernement sage et éclairé.

Seigneur, poursuivit Bidpaï en adressant la parole à Dabschelim, cette histoire doit dissiper vos doutes et vous convaincre que personne ne peut éviter sa destinée.

Tel est, grand prince, le testament en forme d'instruction du roi Houschenk. Les quatorze maximes qu'il renferme doivent servir de règle à tous les monarques qui veulent rendre leurs sujets heureux.

— Que ne vous dois-je pas! dit le sultan Dabschelim au brachmane Bidpaï. Vous m'avez révélé les mystères de la plus profonde sagesse. Les ténèbres qui m'environnaient se sont dissipées et vous avez fait luire à mes yeux la pure lumière de la vérité. En peignant la vertu et le bonheur de ceux qui la cultivent, vous lui prêtez de nouveaux charmes et vous la faites aimer. Le crime, quand vous en tracez les excès et les malheurs qui en sont la suite, devient en horreur. Les sages instructions que vous m'avez données ne sortiront jamais de ma mémoire; elles seront désormais la règle de ma conduite pour le gouvernement de mon royaume.

Le sultan Dabschelim, les larmes aux yeux, prit congé de Bidpaï, qui n'était pas moins attendri. Ce prince, de retour dans ses états, fut fidèle à la promesse qu'il avait faite au brachmane : la justice et la douceur de son règne rendirent son nom célèbre dans tout l'Orient.

Vous venez d'entendre, dit le grand visir Khodjesté-Rai[1] au sultan Homayoun-fal, l'histoire de Dabschelim et de Bidpaï et les entretiens qu'eurent ensemble ces deux sages.

—Visir, répondit le sultan, je désirais depuis longtemps d'apprendre l'histoire que vous venez de me raconter; elle renferme les maximes de la plus haute sagesse et les règles de la plus saine politique. Heureux le monarque fidèle qui aime à se conduire par ces maximes! plus heureux les peuples qui obéiront à un pareil monarque!

Homayoun-fal, éclairé par les leçons de Bidpaï, gouverna ses peuples avec une équité et une douceur qui lui gagnèrent tous les cœurs, et sa mémoire ne devint pas moins célèbre en Orient que celle de Rai-Dabschelim.

[1] Voyez l'*Aventure d'Homayoun-fal*, p. 379

FIN DES CONTES ET FABLES INDIENNES DE BIDPAI.

NOTICE SUR LE GULISTAN

ET

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE SAADI.

Mosleheddin Saadi, poëte persan, auteur du célèbre ouvrage intitulé *Gulistan* ou *le Jardin des roses*, naquit à Schiraz vers l'an 589 de l'hégire (1193 de notre ère), et le nom de Saadi lui fut donné, à ce que l'on croit, parce que son père était attaché au prince persan Saad Ben Zenghi. Ce prince appartenait à la dynastie des Atabeks Salgarides, qui a régné cent vingt ans sur la province de Fars et qui s'est éteinte en l'année 663 de l'hégire (1264 de notre ère).

Après avoir étudié à Bagdad dans le collége fondé par Nizam-Elmoulk, Saadi embrassa la vie spirituelle sous la direction d'un célèbre sofi nommé Abdelkadir Guilani et dont il parle dans ses ouvrages. Il fit avec lui le pèlerinage de la Mecque, et l'on assure qu'il réitéra quatorze fois cet acte de dévotion, que tout pieux musulman doit accomplir au moins une fois en sa vie, et même qu'il fit toujours à pied ce saint pèlerinage. L'auteur de l'*Histoire des poëtes Persans* cité par M. de Sacy nous apprend que Saadi passa trente années à étudier, que trente autres années furent employées à des voyages et qu'il passa encore trente années dans la retraite et les exercices de la piété. Il était en effet âgé de soixante ans lorsqu'il composa ses deux principaux ouvrages : Le *Bostan* et le *Gulistan*, et il nous fait connaître lui-même, dans la préface de ce dernier livre, qu'il le composa en l'année 656 de l'hégire (1258 J.-C.).

La piété de Saadi le porta encore à remplir le devoir imposé aux vrais croyans de prendre les armes contre les infidèles, et il alla combattre dans l'Inde et dans l'Asie-Mineure. Pendant sa campagne de Syrie, il fut pris par les croisés et employé à creuser des tranchées devant Tripoli. Un riche habitant d'Alep le tira de cette triste position en donnant dix pièces d'or pour sa rançon ; il lui accorda ensuite sa fille en mariage ; mais cette union ne fut pas heureuse, et Saadi, qui raconte lui-même cette aventure dans son *Gulistan*, se plaint amèrement des chagrins qu'il éprouva à cette époque de sa vie.

Pendant les dernières années de son existence, Saadi se retira dans un ermitage qu'il avait fait bâtir auprès de Schiraz, et il y demeura jusqu'à la fin de sa carrière, se livrant à la contemplation de la Divinité. Des personnages du rang le plus distingué venaient lui rendre visite dans sa retraite et lui offraient des dons, sur lesquels il se contentait de prendre ce qui était nécessaire pour sa subsistance, abandonnant le reste aux pauvres. Il y mourut en l'année 691 de l'hégire (1291 de notre ère), âgé, à ce qu'on assure, de cent deux ans ; son corps fut enseveli dans l'ermitage où il avait terminé sa carrière, et son tombeau subsiste encore aujourd'hui.

« A en juger par ses écrits, dit M. Silvestre de Sacy, ce n'était point un de ces sofis hypocrites qui embrassent la vie spirituelle pour vivre dans la volupté et la fainéantise aux dépens de la crédulité des pieux musulmans, car il traite sans ménagement ceux qui déshonorent par une semblable conduite la profession religieuse. Sa morale est en général pure et ne peut être accusée ni de relâchement ni de rigorisme : il sait tenir le milieu entre le fatalisme, qui réduit l'homme à l'état d'un être entièrement passif, et l'indépendance, qui le livre tout à fait à lui-même et semble le soustraire au pouvoir de la Divinité. Tous les ouvrages de Saadi ne sont pas cependant exempts de reproches, et le recueil de ses œuvres contient quelques poésies dont rien ne saurait excuser l'obscénité. Le *Gulistan* même offre certains passages dont les idées comme les expressions font pour nous un contraste choquant avec la morale et la sagesse du reste du livre ; mais ceci tient à la différence de mœurs et ne prouve rien contre la pureté des intentions de l'écrivain. Un caractère qui se fait remarquer dans les écrits de Saadi, surtout dans le *Gulistan*, c'est qu'il use de l'hyperbole et en général du style figuré avec plus de sobriété que la plupart des écrivains de l'Orient et qu'il tombe rarement dans l'amphigouri et l'obscurité. » Le recueil des œuvres de Saadi, appelé par les Persans *la Salière des poëtes*, a été imprimé en 1791, à Calcutta, en deux volumes in-folio. Le *Gulistan*, qui est le principal ouvrage du poëte persan, a été en outre publié plusieurs fois, et il en existe des traductions dans plusieurs langues de l'Europe. La plus ancienne est la suivante : *Gulistan ou l'empire des Roses, composé par Saadi, prince des poëtes turcs et persans, traduit en français par André du Ryer, sieur de Malezair*, Paris, 1634, in-12. Ce travail de Du Ryer n'offre qu'un extrait incomplet du *Gulistan*, et il ne se recommande guère

aujourd'hui que pour avoir fourni à La Fontaine le sujet de la fable intitulée *Songe d'un habitant du Mogol*.

En 1651, un savant orientaliste allemand, nommé Gentius, publia à Amsterdam le texte persan du *Gulistan*, accompagné d'une traduction latine complète et généralement fidèle. Cet ouvrage, intitulé *Musladini Sadi Rosarium politicum sive amœnum sortis humanæ theatrum* [1], a servi de modèle à deux traductions françaises, l'une intitulée, comme celle de Du Ryer, *Gulistan ou l'empire des Roses*[2] et composée par un nommé d'Alègre, qui a gardé l'anonyme; l'autre, plus complète, ayant pour auteur l'abbé Gaudin, qui l'a publiée d'abord à la suite d'un traité intitulé *Essai historique sur la législation de la Perse*[3].

Le texte persan du *Gulistan* a été publié de nouveau à Calcutta en 1806 avec une traduction anglaise de M. Francis Gladwin, et cette édition a été réimprimée à Londres en 1808 et 1809[4]. Une autre édition, également entreprise à Calcutta vers le même temps, est accompagnée d'une traduction anglaise de M. James Dumoulin; elle a paru en 1807 et forme un volume in-4° imprimé en caractères *nestalik* assez élégans. Il a paru il y a environ dix ans à Tauris une édition du *Gulistan* qui est probablement le coup d'essai de la typographie persane. Le texte déjà publié par Gladwin a été réimprimé à Londres en 1827 d'une manière plus correcte et en caractères plus élégans. Enfin un orientaliste français, M. Semelet, a publié en 1828, par le procédé de l'autographie, une nouvelle édition du texte original, avec une traduction française littérale en 1834[5].

L'ouvrage le plus estimé de Saadi après le *Gulistan* est le *Bostan* (le jardin), composé en 655 de l'hégire (1257 de J.-C.). « C'est, dit M. Silvestre de Sacy, un ouvrage en vers divisé en dix livres et dont l'objet et le plan diffèrent peu de ceux du *Gulistan*, mais qui porte davantage l'empreinte des idées religieuses et mystiques de l'auteur. Le style de Saadi me paraît moins attachant dans le *Bostan* que dans le *Gulistan*. Peut-être cela tient-il à l'uniformité de la versification du *Bostan*, tandis que dans le *Gulistan* la prose est mêlée de vers de toute sorte de mesures, ce qui jette dans l'ouvrage une agréable variété.»

Le texte original du *Bostan* fait partie de l'édition des œuvres de Saadi publiées à Calcutta, et de plus il en a paru à Calcutta en 1828 une édition lithographiée. M. Silvestre de Sacy a donné plusieurs passages du *Bostan* en persan et en français dans les notes jointes à sa traduction française du *Pend-nameh* (livre des conseils) de Ferideddin Attar. On trouve en outre de nombreux fragmens du même ouvrage dans le III[e] volume du recueil intitulé *Selections for the use of the students of the persian class*, publié à Calcutta en 1809 par M. Lumsden. Le *Bostan* a été traduit en hollandais et en allemand; on en avait annoncé une traduction anglaise ayant pour auteur James Ross, qui a publié en 1823 une traduction du *Gulistan*; mais ce travail n'a pas encore paru.

Un troisième ouvrage de Saadi, intitulé *Pend-nameh*, a été composé, à ce que suppose M. de Sacy, à l'imitation du *Pend-nameh* de Ferideddin Attar. Cet ouvrage fut publié à Calcutta en 1788 avec une traduction anglaise, et il a reparu dans l'ouvrage de Fr Gladwin intitulé *The Persian Moonshee*. Chardin a donné dans la relation de ses ouvrages la traduction d'un autre ouvrage en prose de Saadi intitulé *Conseils aux Rois*[1].

La traduction française du *Gulistan* par l'abbé Gaudin, reproduite dans cette collection, a été composée évidemment sur la version latine de Gentius, bien que le traducteur prétende avoir travaillé sur le texte original. Il donne sa traduction comme littérale, mais elle ne l'est point et ne pouvait point l'être, l'auteur ayant dû, pour se conformer à notre goût et à notre délicatesse, adoucir certains passages et en supprimer même quelques-uns. En réimprimant ce travail, on s'est attaché à rectifier autant que possible, d'après le texte persan, les erreurs qu'il renferme, tout en lui conservant son caractère de traduction libre. Suivre une autre marche, c'eût été entreprendre une traduction nouvelle qui n'eût peut-être pas eu l'agrément de celle que l'on a conservée. Le *Gulistan* de Saadi a été traduit littéralement par M. Semelet, et ce travail estimable est d'un grand secours pour les personnes qui veulent étudier le persan; mais il faut avouer que la lecture de ce livre est bien loin d'offrir le charme des traductions beaucoup plus libres dans lesquelles on a fait quelques concessions au goût européen.

A. LOISELEUR DESLONGCHAMPS.

[1] Cette traduction, publiée dans le format in-folio, fut réimprimée quatre ans après sans le texte persan en 1 vol. in-12 orné de figures.

[2] Paris, 1704, 1 vol. in-12.

[3] Paris, 1789, 1 vol. in-8°. Ce volume a été réimprimé en 1791, et l'Essai historique a été rejeté à la fin de l'ouvrage qui est intitulé *Gulistan* ou *le jardin des Roses*.

[4] 2 vol. in-8°. L'édition de Calcutta est in-4°.

[5] *Gulistan* ou *le Parterre de fleurs du cheikh Moslih-eddin Sadi de Chiraz*. Paris, imprimerie royale, in-4°.

[1] Voyez l'édition de Langlès, t. V, p. 57.

GULISTAN

OU

LE JARDIN DES ROSES,

TRADUIT DU PERSAN DE SAADI.

PRÉFACE DE SAADI.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX.

Louange éternelle au Dieu incomparable élevé au-dessus de tous les êtres. Exécuter ses commandemens, c'est s'unir à lui; le louer, c'est reconnaître et augmenter les bienfaits dont il nous comble. Il a mis en nous ce souffle, principe et conservateur de notre vie, qui aspire et renvoie alternativement l'air qui nous environne. Chaque respiration nous représente donc un double bienfait de sa part, et tout bienfait mérite une action de grâces.

Mais quelle langue peut le louer comme il convient? Enfans de David, qui nous vantez sa piété, ne cessez, à son exemple, de lui adresser l'hommage de votre culte. Ce tribut sera encore imparfait; mais comment un misérable esclave peut-il se rapprocher de la souveraine majesté, sinon par l'aveu de son impuissance?

La pluie de sa miséricorde a arrosé toute la terre, sa bienfaisance a tout fécondé et préparé partout un superbe festin; il ne se permet pas même de soulever le voile qui cache nos iniquités, et, en cessant de pourvoir à nos besoins, d'interrompre le cours de nos crimes.

Dieu bienfaisant! tes trésors inépuisables sont sans cesse ouverts, même aux adorateurs du feu et des idoles. Comment pourrais-tu abandonner tes amis, toi qui défends et conserves jusqu'à tes ennemis?

Il dit au zéphir d'étendre sur la terre un tapis d'émeraude. Il a ordonné aux nuages du printemps de déposer dans le sein de la terre les herbes leurs filles, afin de les y faire éclore. Il a revêtu les arbres d'une robe éclatante de verdure et les a encore parés de mille couronnes de fleurs. Par sa puissance infinie, le suc de la canne s'est changé en une liqueur délicieuse, et le noyau de la datte est devenu un arbre superbe qui nous nourrit de ses fruits et nous rafraîchit sous son ombre.

O homme! ainsi les nuages, les vents, la lune, le soleil, le ciel, tout dans la nature est occupé afin que tu puisses trouver ton pain et ne pas le manger avec ingratitude. Tout se meut continuellement à cause de toi et exécute ponctuellement les ordres du Créateur. Serait-il donc juste que toi seul fusses rebelle à ses ordres?

Telle est la tradition qui nous a été annoncée par la plus excellente des créatures, celui qui fut la perle de cet univers, l'ami du Tout-Puissant, le plus parfait des hommes, enfin par Mahomet, l'élu de Dieu : que la paix et la miséricorde soient sur lui!

Il est notre intercesseur, notre prophète, le distributeur des grâces du Tout-Puissant. Quel titre pourrait manquer à sa gloire? Qui d'entre les fidèles pourrait se livrer à la tristesse lorsqu'il est notre appui? Peut-on craindre les dangers des flots quand c'est Noé qui conduit l'arche? Par sa perfection, il a pénétré tous les secrets de cet univers, il a dissipé par sa lumière les plus épaisses ténèbres, il a été comblé de tous les dons. Ne cessez de prier pour lui et pour sa famille.

Lorsqu'un malheureux pécheur, enfin dégoûté de marcher dans les sentiers du vice, sent briser son cœur sous la main de la conversion et tourne ses regards vers Dieu, si d'abord il n'en est point écouté, qu'il insiste; s'il en est refusé encore, qu'il ne se rebute point, et à la troisième supplication Dieu lui-même s'écriera: J'ai honte, il est vrai, de ce serviteur, mais il n'a point d'autre maître que moi: je reçois donc ses prières, je lui pardonne ses crimes et je veux pourvoir à tous ses besoins, car je ne puis résister à ses prières et à ses gémissemens.

Les hommes pieux qui ne cessent de l'adorer dans le temple de la Mecque avouent qu'ils ne lui rendent qu'un culte imparfait. S'ils veulent décrire sa beauté, étonnés de ses perfections, ils s'écrient: O grand Dieu, quel mortel peut atteindre jusqu'à toi

Un d'entre eux, la tête baissée sur son sein et plongé dans une méditation profonde, se livrait à la contemplation de ses perfections divines; un ami l'aborda et lui dit en riant: Vous sortez d'un jardin délicieux, nous apportez-vous quelque présent agréable?—Mon dessein, répondit-il, était bien de vous apporter des roses; mais j'ai été tellement enivré de leur odeur délicieuse qu'elles ont toutes échappé de mon sein.

Rossignol! cesse de nous vanter tes chants. Le vrai emblème de l'amour est le moucheron, qui ravi de l'éclat de la lumière va s'embraser lui-même à son feu et laisse la vie sans se plaindre. Vouloir étaler ses connaissances sur la Divinité, c'est ne montrer que sa présomption. Quiconque les possède véritablement les garde au fond de son cœur, et, tout occupé à en jouir, ne cherche point à les répandre. Eh! que peuvent être encore ces connaissances? Être souverain qui surpasses infiniment toutes nos conceptions et nos faibles pensées, c'est en vain que nous avons tout lu et tout appris, que notre vie s'est écoulée à contempler ta grandeur! quand son terme est arrivé, nous ne sommes encore qu'à la porte et n'avons pu mettre le pied dans ton temple.

Si les écrits de Saadi ont trouvé grâce aux yeux des nations, si sa plume, plus douce que le sucre et le miel, sait répandre un charme inconnu sur tous les sujets, si ses livres écrits en caractère d'or sont répandus dans tout l'univers, ce n'est point à lui qu'en appartient la gloire: elle est due toute entière au monarque du monde, le successeur de Salomon, l'appui des fidèles, le roi des rois, Modhaffereddin Aboubecre, fils de Saad, fils de Zenghi[1], l'ombre de Dieu sur la terre. Dieu tout-puissant, récompense par tes bienfaits tous ceux dont il m'a comblé! Il a daigné jeter sur moi un regard de compassion et m'a prévenu par mille marques de sa bienveillance; le peuple et les grands à son exemple se sont empressés de me témoigner leur amour, car chacun veut se régler sur le modèle de ses rois.

Depuis qu'il a daigné jeter un regard sur ma pauvreté, mon esprit s'est ranimé et a pris une nouvelle force. Quoiqu'il n'y ait que des défauts dans son esclave, un défaut qui plaît au roi devient presque une vertu. Un jour que j'étais au bain, un morceau de terre tomba de la main du favori du roi, je le ramassai et je lui dis: Es-tu du musc? es-tu de l'ambre? car tu m'embaumes par ton parfum. Il me répondit: Je ne suis qu'une terre vile, mais j'ai habité quelque temps avec la rose, et sa vertu a pénétré jusqu'à moi.

Dieu tout-puissant, si tu veux le bonheur des enfans d'Ali, daigne prolonger son règne! L'univers a fleuri sous ses lois: puissent-elles le régir encore longtemps! Continue de répandre sur lui tes grâces; que ses amis croissent toujours en puissance, et tiens ses ennemis humiliés sous ses pieds; laisse croître et se fortifier sous son ombre cet illustre rejeton dont il est la tige! Avec quelle grâce il s'élève! Ah! dans la nature, toute plante tient sa vigueur et sa beauté du germe qui l'a produite.

Daigne, ô mon Dieu! verser tes trésors de justice et de bienfaisance sur l'heureuse ville de Schiras! maintiens-y la paix et l'abondance jusqu'à la fin des siècles! Hélas! que je regrette le temps que j'ai passé loin de cet heureux séjour; mais la perfidie des Turcs m'a obligé de m'exiler dans une terre étrangère. Tout était alors en proie à la discorde, tout était brouillé et pêle-mêle comme les cheveux sur la tête d'un Éthiopien. Les hommes semblaient avoir changé de nature et être devenus des loups. Dans l'intérieur de la ville, les citoyens de la ville avaient toujours conservé leurs mœurs; mais l'armée des Turcs, répandue au dehors, res-

[1] Aboubecre, fils de Saad, prince de la dynastie des Atabeks de Perse, monta sur le trône en 623 de l'hégire (1226 de notre ère) et mourut en 658 (1259 J.-C.).

semblait à des lions affamés qui ne respirent que le carnage.

A mon retour, tous ces maux avaient disparu et il n'en était plus resté de traces ; mais l'appareil du bonheur se montrait partout par les soins et sous les auspices d'Aboubecre, fils de Saadi, fils de Zenghi. Ombre puissante de la Divinité, quel calme ont tout à coup produit tes lois ! Ta cour est devenue l'asile de toutes les vertus, le port de la tranquillité, la demeure de la bienfaisance : c'est à toi de continuer ton ouvrage, à nous de t'offrir notre tribut d'éloges, et au Dieu créateur du monde de te rendre tout le bien que tu nous fais. Dieu tout-puissant, daigne écarter pour jamais du trône de la Perse le fléau de la discorde, source de tous nos malheurs !

Depuis que j'ai été rendu au repos, j'ai voulu me rappeler le spectacle de ma vie passée. Une nuit que j'étais profondément livré à cette méditation, je vis avec horreur que j'avais consumé le temps sans l'employer. Je versai des larmes, mon cœur s'attendrit, et ces mots conformes à ma situation s'échappèrent de mon sein.

« A chaque moment, l'esprit de vie s'éteint pour jamais, et ce qui me reste est bien peu de chose. Tu sommeilles, toi qui as déjà vu s'écouler cinquante ans de ta durée. Oh ! si tu avais assez de lumières et assez de sagesse pour faire un bon usage du peu de jours qui te sont destinés ! Il rougit de honte celui qui est parti sans avoir achevé l'ouvrage que lui imposait la nature. La trompette a sonné, et il ne préparait point ses bagages : un sommeil agréable arrêtait ce voyageur longtemps après le lever de l'aurore. Il naît un homme, il commence un édifice et meurt ; il en naît un autre, il commence un édifice et meurt : les races se succèdent, tout se commence et rien n'est fini. Ne vous attachez point à ce monde, il est trompeur et indigne de votre amitié. Soit que vous ayez bien ou mal vécu, il faut mourir, et il vous abandonne. Heureux qui a passé sur la terre des jours utiles ! sa récompense l'attend dans l'autre vie. Envoyez sur la route ce qui vous est nécessaire pour le voyage, personne ne pourra vous le donner : faites-le partir avant vous ; montrez-vous homme et partez [1].

« Ta vie, ô Saadi ! est comme la neige : le soleil de l'été en a fondu la plus grande partie. Est-ce à toi à te bercer de vaines espérances et à t'endormir encore dans le sein de la mollesse ? Si tu vas au marché les mains vides, quelles provisions pourras-tu apporter ? Quiconque mange son blé en herbe ne trouve plus rien au temps de la moisson. Mets donc à profit pour toi ces réflexions salutaires. »

Je ne tardai pas en effet à les mettre en pratique. Je résolus de me retirer dans un lieu solitaire, éloigné de tout commerce avec les hommes et de garder un silence absolu. Le sourd et le muet, me disais-je, se tenant à l'écart sans parler, sont sûrement préférables à celui qui ne sait pas régler sa langue. Je persistai dans ma résolution jusqu'à ce qu'un ancien ami pénétra dans ma demeure : nous avions fait autrefois ensemble le voyage de la Mecque, et vécu toujours depuis dans la plus douce familiarité. Il continua d'user de ses anciens droits, il employa tour à tour et l'innocente plaisanterie et les plus tendres caresses, mais il ne put arracher de moi une parole : je restais la tête appuyée sur mes genoux.

Irrité à ce spectacle : O mon frère ! me dit-il, le don de la parole est un présent du ciel ; pourquoi ne pas en user ? Dès demain peut-être l'ange de la mort, le satellite du destin va s'emparer de toi ; tu n'auras alors que trop de temps pour te taire.

Un ami commun, continua-t-il, m'a appris ton étrange résolution, et que pour mieux honorer Dieu tu t'étais voué à un éternel silence. Mais moi j'atteste ce Dieu tout-puissant, et je jure par les nœuds de notre ancienne amitié, que je ne sortirai point de ce lieu sans avoir au moins une conversation avec toi. Il y a des expiations pour les sacriléges, mais on n'expie pas les offenses faites à l'amitié.

Convient-il que le sabre d'Ali [2] reste inutile

[1] Dans cet alinéa et un autre qui se trouve plus loin, je n'ai fait que copier la traduction de M. de Saint-Lambert, qui nous a donné une analyse de cette préface à la tête de ses fables orientales, qui ne sont elles-mêmes qu'une traduction ou une imitation de Saadi. J'ai usé de la même liberté pour ces différens morceaux toutes les fois que M. de Saint-Lambert s'est borné à traduire, car il a souvent ajouté ses idées à celles de l'auteur persan et est ainsi venu facilement à bout de l'embellir. Pour moi, je n'ai eu d'autre projet que de le rendre tel qu'il est ; et lorsque j'en ai trouvé l'expression fidèle dans l'illustre auteur des *Saisons*, je l'ai employée sans scrupule, et j'ai cru qu'il me pardonnerait de me servir quelquefois de son travail pour en parer le mien. (*Gaudin.*)

[2] Le sabre d'Ali, appelé *Dhoulfacar* ou *le pourfendant*, avait été donné au héros musulman par Mahomet, et c'est avec ce sabre que le gendre du Prophète accomplit ses principaux exploits.

dans son fourreau et que la langue de Saadi demeure attachée à son palais ? Qu'est-ce que la langue dans la bouche de l'homme éclairé ? c'est la clé qui ouvre un trésor : si la porte reste toujours fermée, on ignore si elle nous cache des pierres précieuses ou les plus viles matières. C'est, il est vrai, une vertu de garder le silence devant un sage ; mais souvent aussi pour l'intérêt de la vertu c'est un devoir de parler, et la sagesse consiste à savoir prendre les temps propres à l'un et à l'autre.

Je ne pus tenir plus longtemps ; on peut combattre contre le crédit et la puissance, mais qui peut résister à l'amitié ? Je lui répondis, je l'embrassai et nous sortîmes ensemble pour nous égayer par le spectacle de la nature.

Le printemps venait de renaître ; la terre était parée comme un riche dans un jour de fête ; le rossignol chantait sur les branches des grands arbres ; les gouttes de rosée brillaient comme des diamans sur la pourpre des roses, ou comme les larmes sur les joues d'une jeune fille honnête qui a reçu un léger affront.

Mon ami me conduisit dans un de ses jardins, qui renfermait plusieurs belles prairies et des plants d'arbres chargés de fruits et de fleurs. En d'autres endroits on voyait les fleurs sortir du gazon comme des pierres précieuses étendues sur un tapis vert. Un ruisseau coulait dans ce jardin ; l'eau en était agréable comme le nectar. Le verger était rempli d'oiseaux dont le ramage était touchant comme une belle musique sur des vers tendres [1].

Le lendemain, lorsque nous étions prêts à quitter ce jardin délicieux, je vis mon ami cueillir avec empressement des roses et d'autres fleurs et en remplir son sein. Je lui dis: Ces roses, tu le sais, n'ont qu'un éclat passager qui ne doit pas durer longtemps, et les sages nous défendent d'attacher notre esprit à ce qui n'est pas durable. Il me regarda en me demandant ce qu'il fallait faire. Je lui répondis : Il me vient une idée, c'est de composer, sous le titre du *Jardin des Roses*, un livre qui contienne les préceptes les plus utiles de la vie, d'y répandre toutes les fleurs d'une érudition agréable. Si je puis remplir mon projet, ces fleurs n'auront point à craindre l'inclémence des saisons. Ni le souffle brûlant de l'été ni les rigueurs de l'hiver ne pourront leur porter atteinte : elles feront les délices des hommes studieux et brilleront d'un éclat toujours durable.

Je n'avais pas encore cessé de parler que mon ami, laissant échapper de son sein toutes les roses qu'il avait amassées, me saisit la main avec empressement : Un homme généreux, me dit-il, ne promet que ce qu'il veut tenir. Il ne m'abandonna pas ; tous mes matériaux étaient déjà prêts depuis longtemps ; je m'appliquai à les mettre en œuvre, et mon travail fut bientôt achevé, mais il n'atteindra à sa perfection que lorsqu'il pénétrera à la cour du plus puissant des rois, que le généreux Modhaffereddin daignera jeter sur lui un regard de bienveillance et me permettre d'inscrire son nom sacré au frontispice de mon ouvrage. C'est alors seulement qu'il se produira avec gloire, semblable à ces maisons chinoises ornées à l'extérieur de mille dessins précieux, ou au fameux livre d'Ersang [1], si célèbre par ses peintures.

De même qu'une épouse modeste attend avec incertitude, au milieu de ses rivales, le signal de préférence que doit donner son époux, son visage n'exprime que sa timidité et sa défiance ; elle tient les yeux fixés vers la terre et ne déploie véritablement les trésors de sa beauté qu'au moment où son époux lui annonce par un baiser le pouvoir de ses charmes : ainsi mon âme reste flottante et incertaine sur le succès de cette production jusqu'à ce qu'elle soit rassurée par ton suffrage. illustre Aboubecre, fils d'Abounasr, choisi par le plus sage des rois pour soutenir avec lui les rênes de cet empire ; comme lui tu en fais l'appui et la gloire. Tes victoires contre les ennemis, ta sagesse dans l'administration, ta bienfaisance pour le pauvre, ton goût éclairé pour les arts, et tes faveurs toujours pressantes à rechercher ceux qui les cultivent, que de titres pour t'assurer l'amour des Persans! Aussi jamais ministre n'en fut également chéri et ne prêta en même temps à la religion un appui plus solide. Puisse le Tout-Puissant prolonger ta vie, toute consacrée à l'utilité publique, et augmenter sans cesse ta puissance et tes richesses, dont tu fais un si noble usage ! car quiconque repose sous l'ombre de ta bienveillance n'a plus de malheur à craindre et

[1] C'est encore la traduction de M. de Saint-Lambert. (*Gaudin*.)

[1] *Ersang* ou *Erlang* est le nom d'un livre rempli de peintures et composé par le célèbre Manes ou Many. (Voyez ci-dessus une note des *Mille et un Jours* p. 58.)

n'a point d'ennemis qui ne s'empressent de se réconcilier avec lui.

Je ne craindrai donc point de dire : Oui, le ciel, qui savait d'avance tes hautes destinées, témoigna hautement sa joie à ta naissance : l'axe du monde se redressa [1].

Après le présent d'un bon roi, le ciel n'en peut faire aux hommes de plus précieux que celui d'un bon ministre ; sa gloire se fonde véritablement sur ses bienfaits, elle va toujours en croissant et n'a pas besoin de nos vaines louanges.

La cour est partagée en plusieurs rangs et admet différens ordres de service ; chaque ministre, chaque esclave y a ses fonctions particulières, dont il est tenu de rendre compte. Les derviches sont chargés de prier Dieu pour les rois et pour les grands ; mais ils ne sont point soumis à cette surveillance : plus ils vivent dans la retraite, plus leur hommage est désintéressé, et moins leur voix est suspecte à la flatterie.

On m'a beaucoup reproché mon éloignement de la cour et de lui avoir préféré pendant longtemps les charmes de la solitude ; je dois rendre compte de mes motifs. Les sages de l'Inde, pleins de vénération pour la vertu profonde du grand Buzurjmihir [2], ne lui trouvaient d'autre défaut que de faire trop attendre ses paroles ; il le sut et répondit : Le temps que j'emploie à méditer mes paroles est pris sur celui où j'aurais à me repentir d'avoir parlé.

Le vieillard, qui a de l'expérience et qui connaît le prix du moment, n'ouvre la bouche qu'après avoir longtemps réfléchi. Toute parole superflue est indiscrète : pourvu que votre réponse soit juste, qu'importe que vous l'ayez fait attendre ? Ce qui importe, c'est que vous instruisiez et ne lassiez jamais ceux qui vous entendent. L'homme l'emporte sur les animaux par le don de la parole, mais l'avantage reste aux animaux si l'homme ne s'en sert que pour des discours inutiles.

Cette circonspection est surtout nécessaire à la cour. C'est le centre de la lumière, où se rassemblent les esprits les plus éclairés. Y parler avec trop de confiance, c'est déceler sa présomption et souvent ne montrer qu'une pierre commune au milieu des pierres les plus précieuses ; aussi ne tarde-t-elle pas d'être rejetée. Qui remarque l'éclat d'un flambeau quand le soleil nous éclaire de sa lumière ?

J'ai parlé de la présomption : dès qu'elle ose se produire, on ne tarde pas à s'armer contre elle ; chacun devient son ennemi, et elle reste bientôt accablée sous tant de traits. C'est pour se dérober à cette attaque que Saadi a pris le parti de la retraite : on ne songe à combattre l'ennemi que quand il est en présence. Il a d'ailleurs voulu observer et réfléchir avant d'écrire. Il faut bien poser le fondement avant d'élever le mur.

On demanda un jour au sage Lockman de qui il avait appris la sagesse : des aveugles, répondit-il, qui ne posent le pied qu'après avoir sondé le terrain avec le bâton. Avant de rien entreprendre, pensez d'abord à l'issue, et surtout apprenez la juste mesure de vos forces. Quelque courage que montre un coq en se battant avec ses semblables, comment pourra-t-il résister à l'épervier, dont les ongles sont armés de fer ? Un chat est un lion pour le rat dont il fait sa proie, mais il n'est plus lui-même qu'un rat quand il est assailli par le tigre.

Je ne me suis hasardé à produire cet ouvrage que parce que j'ai été rassuré par la bienveillance des grands. Je sais quelle est leur indulgence pour ceux que la fortune a placés au-dessous d'eux. En faveur de leurs efforts, ils font aisément grâce à leurs défauts, et s'empressent de les couvrir. C'est pour mériter leur suffrage que j'ai tenté de recueillir dans l'histoire et chez les poëtes les traits les plus illustres et les paroles les plus remarquables de nos rois et de nos sages, et que j'ai employé à ce travail la meilleure partie de ma vie.

J'ai d'ailleurs considéré la brièveté de cette vie, et que le corps qui me soutient sera bientôt réduit en poussière. J'ai voulu au moins perpétuer mon nom, et laisser un monument qui pût subsister après moi. Puissent les hommes éclairés qui me liront applaudir à mon dessein et bénir ma mémoire ! Je n'ai rien oublié pour donner à cet ouvrage le degré de perfection auquel je pouvais atteindre. Je me suis surtout attaché à la précision dans le style,

[1] Ce trait de flatterie n'est pas plus étonnant que celui de Lucain, qui supplie Néron de se placer après son apothéose bien exactement au centre du ciel, de peur que s'il pesait sur l'un des côtés, il ne fît incliner l'axe du monde. La ressemblance de ces deux traits est d'autant plus piquante que l'un n'a point été emprunté de l'autre. (*Gaudin.*)

[2] Buzurjmihir, visir de Khosrou Nouschirvan.

pour épargner l'ennui et le dégoût à mes lecteurs [1].

Il a été terminé l'an 656 de l'hégire. Comme je ne me suis proposé que des vues utiles, j'espère que le Dieu tout-puissant daignera bénir mon travail.

CHAPITRE Ier.

DES ROIS. — Ire HISTOIRE.

Un roi avait condamné à la mort un prisonnier de guerre, et allait donner le signal pour le faire mourir. Ce malheureux, n'ayant plus d'espoir, dit au roi, dans sa langue, toutes les injures qu'il put imaginer; car le désespoir ne garde plus de mesure : le chat terrassé arrache les yeux au tigre [2]; et quand il ne reste plus de ressource pour la fuite, on saisit de sa main le glaive tranchant de son ennemi.

Le roi ayant demandé ce qu'il avait dit : O roi! dit un courtisan, cet infortuné s'écrie que le paradis est pour ceux qui pardonnent, et il espère sans doute que ces paroles seront comme les voiles qui le conduiront au port de ta clémence [3]. En effet, le roi fut touché, et lui sauva la vie. Un autre courtisan, ennemi du premier, dit alors : Il est indigne de gens comme nous de ne pas dire la vérité devant le roi : ce prisonnier vient de prononcer contre lui l'outrage le plus sanglant. Le prince, le regardant avec indignation, lui répondit : Son mensonge est humain, et ta vérité est cruelle; il voulait sauver un malheureux, tu n'as cherché qu'à le perdre. Le mensonge qui apporte le salut vaut mieux que la vérité qui enfante la destruction. Malheur au favori qui ne donne ses conseils que pour nuire!

On lisait cette inscription sur l'arc de Feridoun : « O mon frère! le monde ne reste à personne; attache ton cœur au Créateur de l'univers, et c'est assez; ne mets donc point ta confiance dans le monde. Combien d'autres t'ont déjà devancé! Ils ont disparu : qu'importe donc de mourir sur la terre ou sur le trône? »

IIe HISTOIRE.

Un roi du Khorassan vit en songe le fameux roi Mahmoud, fils de Sebekteghin [1], qui régnait cent ans avant lui. Tout son corps était réduit en poussière; il n'avait d'entiers que les yeux, qui jetaient continuellement des regards sur le palais et sur le trône. Tous les sages, appelés pour l'interprétation de ce songe, gardèrent le silence. Un derviche seul s'écria : il voit enfin que son royaume et sa puissance sont passés en d'autres mains.

Oh! combien d'hommes puissans et accrédités gisent maintenant dans la terre sans avoir jamais laissé de traces! Elle a dévoré jusqu'à leurs os. Mais le nom de Nouschirvan reste immortel, parce qu'il fut bienfaisant. Qui que tu sois, fais du bien, c'est le seul vrai usage de la vie; et n'attends pas cette voix terrible qui bientôt va crier : « il n'est plus! »

IIIe HISTOIRE.

Un roi avait plusieurs enfans, tous remarquables par leur beauté et par leur taille, à l'exception d'un seul qui était petit et difforme. Il ne put s'empêcher de le regarder un jour avec mépris. Le jeune prince, qui avait beaucoup d'esprit, s'en aperçut, et lui dit : O mon père! un nain bien instruit l'emporte sur le géant qui ne sait rien. Ce n'est pas par la masse, mais par le prix qu'il faut juger des choses. La brebis se fait aimer par la propreté, l'éléphant est toujours sale. Sinaï est la plus petite des montagnes, et c'est sur elle que Dieu a opéré le plus de prodiges.

Le roi sourit et les courtisans applaudirent; mais une haine violente s'alluma contre lui dans le cœur de ses frères.

Tant qu'un homme ne parle pas, sa vertu reste comme ensevelie. Ne méprisez personne sur son extérieur, car la moindre touffe de bois peut recéler un lion ou un tigre.

Le roi fut attaqué peu après par un ennemi puissant, et les deux armées se trouvèrent bientôt en présence. Le jeune prince, poussant le premier son cheval dans le champ de bataille :

[1] L'auteur fait ensuite l'énumération des huit chapitres qui composent cet ouvrage et dit qu'il a choisi ce nombre à l'honneur des huit portes qui servent d'entrée au paradis. (*Gaudin.*)

[2] Cette phrase et la suivante forment deux distiques dans l'original. Généralement, tout ce qui compose le récit est en prose et les réflexions morales sont en vers.

[3] Ce dernier membre de phrase n'est pas dans le texte persan et a été ajouté par Gentius dans sa traduction latine, sur laquelle l'abbé Gaudin a travaillé, bien qu'il ait la prétention d'avoir suivi le texte original.

[1] Voyez ci-dessus, p. 338.

O mon père! dit-il, ne craignez point de lâcheté de ma part : vous me verrez bientôt couvert de sang et de poussière, car la guerre est un jeu cruel qui ne se paie qu'avec le sang. Il attaque en même temps les ennemis et terrasse les plus braves; puis, revenant vers son père, il baise la poussière de ses pieds et lui dit : Vous voyez devant vous ce fils si disgracié de la nature. Puisse-t-il vous avoir prouvé que ce n'est pas la masse du corps qui fait le vrai courage! Dans un jour de bataille, c'est d'un cheval vigoureux et non pas d'un bœuf engraissé qu'on a besoin.

Le combat s'étant engagé, l'armée des ennemis était supérieure en nombre; celle du roi, déjà effrayée, commençait à plier, lorsque le jeune prince lui adressant la parole : Si vous êtes véritablement des hommes, venez combattre avec moi, et n'allez pas faire croire par votre fuite que ce sont des femmes qui sont cachées sous vos vêtemens. Animées par ce discours, les troupes revolent au combat et remportent la victoire. Le roi, enchanté, baise alors la tête de son fils; et sa tendresse pour lui croissant chaque jour, il partage avec lui le gouvernement du royaume.

Ses frères alors, plus irrités contre lui, formèrent le complot de l'empoisonner; ils mêlèrent du poison dans les mets qui lui étaient destinés; mais sa sœur, qui les avait aperçus d'une salle supérieure, frappa les battans de la croisée pour avertir le prince du danger qu'il courait. Il comprit le signal et s'abstint de manger en disant : Ce n'est pas aux gens de cœur à mourir et à céder leurs places aux lâches. Quand même l'aigle n'existerait pas, qui des oiseaux voudrait se mettre sous la protection de la chouette?

Le roi fut instruit du complot, et pour punir les coupables, il les dispersa dans divers lieux de son royaume, espérant que, quand ils ne se verraient plus, leur haine s'éteindrait insensiblement. Les sages ont dit avec raison que dix pauvres peuvent coucher et dormir dans un même lit, mais que deux rois ne peuvent tenir dans le plus vaste royaume. Un homme charitable a-t-il la moitié d'un pain, il s'empresse de le partager avec les pauvres; mais un roi qui vient de s'emparer d'un royaume songe d'abord à la conquête d'un autre.

IVe HISTOIRE.

Une troupe de voleurs s'était fortifiée sur la cime d'une montagne et était devenue la terreur de tout le pays. Les gouverneurs des provinces voisines, chargés de s'opposer à leurs brigandages, tinrent conseil entre eux et se dirent : Si nous laissons affermir cette troupe de voleurs, elle ne cessera de s'étendre et il ne sera plus en notre pouvoir de la chasser. L'arbre nouvellement planté peut aisément être arraché par un seul homme; en le laissant prendre racine, les plus grandes forces ne peuvent l'ébranler. La main suffit quelquefois pour couvrir la source d'un fleuve, tandis que dans son cours l'éléphant lui-même a de la peine à le traverser.

L'avis unanime des gouverneurs fut d'envoyer des espions pour examiner les issues de la montagne et le temps le plus propre à l'attaque. On choisit des soldats alertes et déterminés; ils se postèrent en embuscade, et lorsque sur le soir les voleurs revinrent fatigués de leur course et chargés de butin, il suffit du sommeil pour les livrer sans défense aux mains de leurs ennemis. Les guerriers n'eurent que la peine de les enchaîner et de les traîner devant le roi, qui ordonna de les faire tous mourir. Parmi eux se trouvait un jeune homme dans la première fleur de l'âge; un léger duvet commençait à peine à ombrager ses joues : il intéressait tout le monde par sa beauté et sa jeunesse. Un courtisan, embrassant alors le trône du roi et prosterné dans la poussière, le supplia en ces termes : Grand prince, cet enfant n'a pas encore eu le temps de goûter la vie; sa jeunesse, comme un tendre bourgeon, va-t-elle se dessécher sans porter aucun fruit! Mon espoir est fondé sur ta clémence; daigne le sauver du supplice et l'accorder à ton esclave. — Tu t'abuses, dit le roi, et travailles contre toi-même. Les leçons de la vertu sont sans force sur une race perverse; c'est peu d'en couper le tronc, il faut en arracher jusqu'à la racine. La prudence permet-elle d'éteindre le feu et de laisser subsister l'étincelle, de tuer le serpent et de conserver ses petits? Les nuages ont beau verser une pluie bienfaisante, il ne croît point de fruit sur le saule; ne perds pas ton temps à former un homme corrompu : jamais le simple roseau ne produira du sucre[1].

[1] On comparera peut-être cette profusion et cet assaut de pro-

Le courtisan, forcé d'approuver la sévérité du prince, essaya cependant de le fléchir : Seigneur, dit-il, je reconnais la vérité qui vient de nous éclairer par ta bouche ; mais considère que, quand même ce jeune homme aurait contracté la rouille de la perversité en vivant avec les méchans, il sera seul désormais, et ton esclave se flatte que la conversation des gens de bien va lui inspirer d'autres mœurs. Ce n'est encore qu'un enfant ; l'habitude du brigandage et le germe du vice n'ont pu jeter de profondes racines dans son âme. D'ailleurs c'est un point de notre créance que tous les hommes naissent dans le mahométisme et qu'il n'y a que l'instruction de leurs pères qui en fait dans la suite des juifs, des chrétiens ou des adorateurs du feu[1].

Les amis du courtisan appuyèrent sa prière ; le roi céda enfin, quoique avec répugnance : Je t'accorde ce jeune homme, dit-il, mais prends garde à toi et n'oublie pas ce précepte de Zal à Roustem[2] son fils : « Quelque humilié que soit ton ennemi, sache qu'il est toujours à craindre.

Le courtisan, enchanté, conduisit le jeune homme à sa maison, l'éleva avec tendresse, le livra aux plus habiles maîtres. Le succès parut répondre à ses soins : un maintien noble, un esprit juste et prompt à la repartie et toutes les autres qualités nécessaires à ceux qui approchent des princes se firent remarquer chez lui avec éclat. Son maître ne pouvait se lasser d'admirer ce changement ; il le vantait un jour devant le roi : Les leçons des sages, disait-il, ont porté leur fruit et triomphé de la malignité du sol. Le roi ne put s'empêcher de sourire et lui répondit : Le louveteau finira toujours par devenir loup, quoiqu'il soit élevé parmi les hommes.

Plusieurs années s'écoulèrent. Le jeune homme se lia enfin avec un soldat du voisinage, et tous les deux conspirèrent la mort de son bienfaiteur : ils le massacrent avec ses deux enfans, enlèvent toutes ses richesses et se retirent dans cette caverne de voleurs qui avait été sa première demeure. Bientôt d'autres brigands vinrent les joindre et ils levèrent l'étendard de la rébellion. Le roi l'apprit et s'écria : Comment d'un fer vicieux peut-on se promettre un excellent cimeterre ? Non, l'institution seule ne peut former un sage : la même pluie fait croître des raisins sur la vigne et des épines dans un sol ingrat. Ne semez point l'hyacinthe dans une mauvaise terre, vous perdriez votre temps et votre dépense : obliger les méchans, c'est presque travailler au malheur des gens de bien.

Ve HISTOIRE.

J'ai vu à la cour d'Ogulmische le fils d'un gouverneur de province : dès sa plus tendre jeunesse son esprit et sa prudence étaient fort supérieurs à son âge et donnaient déjà à sa physionomie un air de grandeur et de majesté. Le roi, admirant ses belles qualités, en fit son favori. Ses compagnons, jaloux de sa fortune, forgèrent alors contre lui mille accusations et n'oublièrent rien pour le perdre. Le roi, surpris de tant d'animosité, lui en demanda la cause : O grand roi ! dit-il, à l'ombre de ta puissance je me suis fait une multitude d'amis, mais je n'ai pu gagner mes rivaux, et leur haine ne s'éteindra que par ma disgrâce. Je puis bien n'offenser personne, mais comment adoucir le cœur de l'envieux ? sa malheureuse passion ne cesse de le déchirer. Meurs, ô envieux ! c'est le seul remède à tes maux. Les hommes pervers et corrompus ne cessent de fatiguer le ciel pour lui demander la mort ou la disgrâce des grands ; mais si l'œil de la chauve-souris ne peut soutenir la clarté du jour, est-ce au soleil qu'il en faut faire un reproche ? Ne vaut-il pas mieux que tous les yeux de cette espèce restent

verbes à ceux de Sancho Pança ; mais quand même cela serait, si ces derniers ont réussi, pourquoi ceux de Saadi n'auraient-ils pas le même succès, puisque les vérités qu'ils expriment ne sont pas moins importantes et que les images ont communément plus de noblesse. Il est d'ailleurs intéressant de voir sous quelle enveloppe chaque peuple aime à présenter sa morale. Cette méthode d'en lier chaque vérité avec quelque effet physique doit être bien naturelle, puisqu'elle se retrouve chez presque tous les peuples et toujours plus en vogue à mesure que les mœurs y ont plus de simplicité. Ajoutons qu'il n'en est peut-être point de plus philosophique, car en parlant à la fois aux sens et à l'esprit, cette double sensation se fortifie l'une par l'autre. Chaque objet dans la nature apporte ainsi une leçon, et l'image sert à mieux inculquer le précepte. (*Gaudin.*)

[1] Cette doctrine prévient une des plus fortes objections qu'on puisse faire contre les religions exclusives, et l'on doit savoir gré aux mahométans de l'avoir inventée. Après ces paroles, j'ai supprimé celles-ci qui suivent immédiatement. « La femme de Loth, en se mêlant à la société des méchans, perdit le don de prophétie, héréditaire en sa famille ; et le chien des sept dormans, enfermé avec eux dans la même caverne, finit par devenir homme. » C'étaient les traditions populaires répandues chez les juifs et chez les chrétiens au temps de Mahomet, et dont il fait mention lui-même dans l'Alcoran. (*Gaudin.*)

[2] Roustem est un des plus célèbres héros des annales fabuleuses de la Perse, et il joue un grand rôle dans le *Schah-nameh* (livre des Rois), poëme héroïque de Ferdoussy. Voyez l'*Histoire de Perse* de Malcolm, t. 1er p. 45 et suiv. de la traduction française.)

dans les ténèbres plutôt que le soleil ne perde son éclat.

VIe HISTOIRE.

On dit qu'un roi de Perse, étendant la main de l'iniquité sur les biens de ses sujets, ne cessait de les tourmenter par ses extorsions. Plusieurs, ne pouvant plus les supporter, se dispersèrent dans les états voisins et cherchèrent un asile dans une terre étrangère. Les revenus du prince diminuèrent avec le nombre de ses sujets; son trésor resta vide et des ennemis acharnés l'attaquèrent de toutes parts.

Si tu veux être secouru dans l'adversité, achète d'avance ces secours par ta libéralité et ta clémence : l'esclave que tu maltraites s'enfuit avec sa chaîne, et l'homme libre au contraire devient ton esclave et reste enchaîné par la bienfaisance.

On lisait un jour en présence de ce prince comment Zohak[1], le plus puissant des rois, fut chassé du trône, et comment Feridoun s'éleva à la royauté. Un courtisan s'adressant alors au roi : Pourquoi, dit-il, Feridoun, qui n'avait ni trésor, ni possessions, ni esclaves, est-il venu à bout de s'assurer le trône? — Tu viens de l'entendre, répondit le roi, c'est parce que le peuple s'est attaché à lui et a combattu vaillamment pour ses intérêts. — Mais, reprit le courtisan, si c'est l'attachement du peuple qui fait la force des rois, pourquoi donc fatiguer et disperser le tien? Serais-tu las de régner? Un roi doit chérir son peuple plus que lui-même et veiller plus attentivement à ses besoins, puisqu'il ne règne que par son bienfait.

Le roi demanda à son tour quels étaient les moyens de fixer l'attachement des sujets et des soldats: Ces moyens, dit le courtisan, sont l'équité du roi, autour de laquelle tout le monde aime à se rassembler, et sa clémence, qui promet la paix et la sécurité à tous ceux qui viennent se reposer sous son ombre. L'homme injuste ne peut pas plus régner que le loup mener paître les brebis. Le roi qui introduit l'injustice dans ses états travaille lui-même à renverser les fondemens de son royaume.

Ce conseil déplut au prince; le courtisan fut chargé de chaînes et jeté dans un cachot. Peu de temps après, les oncles du roi, ayant pris les armes, vinrent demander le royaume de leurs pères. Le peuple se réunit avec empressement autour d'eux; ceux même qui avaient quitté le royaume accoururent à leur secours, et tous combattirent si vaillamment que le tyran fut renversé du trône. Un roi veut-il n'avoir rien à craindre de ses ennemis, qu'il reste en paix avec ses sujets, car alors il n'est pas un citoyen qui ne devienne un soldat pour le défendre.

VIIe HISTOIRE.

Un roi se trouvait dans un vaisseau avec un de ses pages : ce jeune homme, qui n'avait jamais vu la mer, fut saisi à sa vue d'une frayeur extrême et ses cris troublèrent tout le monde. On le flatta, on tenta tout pour l'apaiser, mais inutilement : le roi lui-même ne put lui imposer silence. Un sage se trouvait par hasard dans le même vaisseau : O roi, dit-il, si vous me l'ordonnez, je l'aurai bientôt fait taire. Le roi ayant répondu qu'on ne pouvait lui rendre un plus grand service, le sage commande aussitôt de jeter l'enfant à la mer; on le tient quelque temps par les cheveux submergé sous les flots, et on le remet ensuite dans le navire. L'enfant, devenu libre, court aussitôt se tapir dans un coin et y garde le plus profond silence. Tout le monde était surpris; le roi lui-même demanda au sage quel était son secret : Il est bien simple, répondit-il, cet enfant manquait d'expérience :

[1] Zohak est le nom d'un tyran qui figure dans les annales fabuleuses de la Perse et qui appartient à la dynastie appelée Païschdadienne. La légende rapporte que le diable commença d'abord par persuader à Zohak de tuer son vertueux père Murdas; ensuite il lui conseilla de manger de la chair, ce qui était regardé alors comme un grand péché. Pour récompense des jouissances qu'il lui avait procurées, Satan pria Zohak de permettre qu'il lui baisât les deux épaules, et ses lèvres ne les eurent pas plutôt touchées que l'on vit sur chacune paraître et siffler un serpent. Zohak, plein d'effroi, s'attendait à périr de leur morsure, lorsque le diable, qui avait pris l'extérieur d'un médecin, assura au roi qu'en nourrissant ces serpens avec des cervelles humaines, il n'aurait à craindre d'eux aucun mal. Chaque jour en conséquence on tuait deux sujets de Zohak pour fournir à cet horrible repas. Enfin un forgeron d'Ispahan nommé Kawah, dont les deux fils étaient sur le point d'être sacrifiés, leva l'étendard de la révolte, et un jeune homme de la race royale, nommé Feridoun, vint combattre sous le tablier de cuir du forgeron, dont on avait fait un drapeau. Zohak, après plusieurs défaites, fut fait prisonnier et expia ses cruautés dans un long supplice. Feridoun monta sur le trône à sa place, et son premier acte fut de convertir en étendard royal le tablier du forgeron; il fut orné de pierres précieuses, et on l'appelait *derefschi-Kawani*, l'étendard de Kawah. Les Persans le conservèrent jusqu'à l'époque de la conquête de leur pays par les musulmans. Il fut alors pris à la bataille de Cadesiah par le général arabe Saad ben Abou-Vakkas, qui l'envoya au calife Omar, et la prise de cet étendard est un fait incontestable qui confirme la vérité de cette particularité de l'ancienne histoire de Perse au milieu des fables dont elle a été entourée. Voyez *Histoire de Perse* par sir John Malcolm, t. 1er, p. 27 et suiv.)

il ignorait ce que c'était qu'un naufrage; mais depuis qu'il s'est vu dans l'eau exposé à périr, il connait le bonheur d'en avoir été sauvé : il faut avoir éprouvé la peine pour sentir le plaisir d'en être délivré.

Es-tu rassasié, tu dédaignes un pain d'orge; mais pour moi, affamé, ce pain que tu méprises ferait mes délices. Pour les vierges du paradis, le purgatoire serait un enfer ; les damnés au contraire regarderaient le purgatoire comme un paradis.

Quelle différence entre celui qui presse sa bien-aimée sur son cœur et celui qui attend impatiemment à sa porte!

VIII[e] HISTOIRE.

Hormouz[1], fils de Nouschirvan, étant parvenu au trône, fit mettre en prison tous les ministres de son père. On lui demanda quel crime avait attiré leur disgrâce : Je n'ai rien, dit-il, à leur reprocher, si ce n'est la crainte que je leur inspire et le peu de confiance qu'ils ont à ma parole. J'ai craint qu'ils ne me préparassent le même sort qu'ils redoutaient pour eux-mêmes ; j'ai suivi le conseil des sages, qui disent : « Redoute qui te craint. » Le chat dans son désespoir se jette sur les yeux du tigre, et le serpent ne mord le pied du berger que parce qu'il craint d'en être écrasé.

IX[e] HISTOIRE.

Un roi arabe, épuisé par la vieillesse et par la maladie, touchait à son dernier moment et n'avait pas même l'espoir de prolonger sa vie. Un cavalier se présente alors devant lui : Nous venons, dit-il, de soumettre telle forteresse, ses défenseurs sont dans les chaînes et ses habitans se sont soumis à ton pouvoir. — Hélas! dit le prince en soupirant, cette nouvelle ne me regarde plus; portez-la à mes ennemis, c'est-à-dire à mes successeurs.

X[e] HISTOIRE.

Je me trouvais une certaine année à Damas, sur le tombeau du bienheureux Jean. Que la paix soit sur lui! Un roi arabe, fameux par ses injustices, vint lui-même visiter ce tombeau et adressa des prières ferventes pour obtenir ce qu'il désirait; ensuite, m'ayant aperçu : Je rends hommage, dit-il, à la piété des derviches; je respecte le commerce qu'ils ont avec Dieu : unis donc tes vœux aux miens, assiste-moi, je te supplie, car un ennemi terrible me poursuit et remplit mon âme d'inquiétude. Je lui répondis : C'est en se montrant doux et bienfaisant pour ses sujets qu'on détourne les coups de ses ennemis.

C'est un crime impardonnable d'épuiser la violence et les tourmens contre un être sensible et faible. Si tu ne sais pardonner les fautes, qui voudra te prêter la main si tu viens à tomber toi-même ? En semant le germe de l'iniquité, peut-on se promettre de bons fruits? Cesse de faire le sourd, et administre la justice à ton peuple; si tu ne le fais, la justice elle-même ne tardera pas à s'élever contre toi. Toute la postérité d'Adam ne forme qu'une même famille; ils sont tous comme les membres d'un même corps : or, un membre peut-il souffrir sans que les autres s'en ressentent? Si tu es insensible aux peines des malheureux, tu ne mérites pas le nom d'homme.

XI[e] HISTOIRE.

Un derviche de Bagdad avait une grande réputation de sainteté : il fut mandé par le gouverneur Hegiage[1], qui, le voyant, s'écria : O saint homme, accorde-moi le secours de tes vœux et de tes prières! — Grand Dieu! dit alors le derviche, sois prompt à prendre son âme. — Quel vœu viens-tu de prononcer? dit Hegiage tremblant. — C'est, répondit le derviche, le plus salutaire que j'aie pu trouver pour toi et pour tous les musulmans. Quand on n'use de sa puissance que pour tourmenter les faibles, quel bonheur peut apporter le souverain pouvoir? et ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre?

XII[e] HISTOIRE.

Un autre tyran demandait à un derviche quelle était la meilleure des prières : La meilleure pour toi, répondit le derviche, est de dormir pendant la moitié du jour : du moins tes sujets respireront pendant ton sommeil.

J'ai vu l'injuste livré au sommeil à l'heure du

[1] Hormouz, appelé par les Grecs Hormisdas, monta sur le trône l'an 579 de notre ère. Il périt assassiné dans la onzième année de son règne.

[1] Célèbre capitaine arabe, mais fort cruel. (Voyez plus loin les contes extraits des *Mélanges de littérature orientale* de Cardonne.)

midi, et je me suis dit : Cet homme est le fléau du genre humain ; j'aime mieux le voir dormir que veiller, et il vaudrait mieux pour lui mourir que de vivre.

XIIIe HISTOIRE.

J'ai ouï dire qu'un roi qui passait souvent les nuits à boire et dans la débauche avait coutume de chanter dans son ivresse : « Il n'y a pas pour moi dans ce monde de moment plus agréable que celui-ci : je n'ai souci ni du bien ni du mal et je ne m'inquiète de personne. » Un pauvre, nu et transi de froid, était couché à sa porte ; en entendant ces paroles il s'écria : O toi qui n'as pas dans ce monde de pareil en puissance, si tu es sans inquiétude sur ton sort, n'en as-tu jamais sur le nôtre ? Ces paroles plurent au prince, qui, étendant la main par la fenêtre et tendant une bourse où se trouvaient mille pièces d'or : Ouvre ton sein, dit-il. — Comment pourrais-je l'ouvrir, répond le pauvre, puisque je n'ai pas même de vêtement ! Le roi fut encore plus touché de compassion et ajouta le présent d'une robe, qu'il fit porter avec la bourse. Cet or fut bientôt dépensé, car l'or dans les mains d'un derviche, la patience dans l'âme d'un amant, sont comme l'eau dans un crible. Il revint donc bientôt après pour solliciter de nouveaux dons ; on en avertit le roi, qui ne daigna pas le regarder ; le moment d'ailleurs n'était pas favorable, et c'est le moment qui décide du succès à la cour des rois : Qu'on chasse de devant mes yeux, dit le prince, ce pauvre impudent et prodigue, qui a dissipé si promptement un bienfait aussi considérable : ne sait-il pas que le pain de l'aumône doit nourrir le pauvre et non fournir des festins aux enfans de la débauche ! Si un insensé allume sa lampe en plein midi, il n'aura plus d'huile à l'entrée de la nuit.

Un courtisan renommé par sa sagesse prit alors la liberté de lui dire : Grand prince, il me paraît plus sage de ne fournir à cette espèce d'hommes que les seules nécessités de la vie, et de les leur distribuer à des temps prescrits : l'ordre que tu viens de donner de chasser ce malheureux répugne à notre sensibilité. Après avoir planté pour lui l'arbre de l'espérance, faut-il l'arracher tout à coup ? Un roi doit ouvrir difficilement la porte de la libéralité ; mais quand elle est une fois ouverte, la sévérité ne doit plus la fermer. Les pèlerins de la Mecque, dévorés par la soif, ne s'arrêtent point auprès d'une fontaine salée : c'est vers les eaux douces que les hommes, les oiseaux et les insectes aiment à se rassembler.

XIVe HISTOIRE.

Un roi avare négligeait ses sujets, nourrissait et payait mal ses soldats : il fut attaqué par un ennemi puissant, tous se hâtèrent de prendre la fuite. J'étais lié avec un de ces fuyards et je ne pus m'empêcher de dire : La honte et l'infamie sont le partage de celui qui a pu abandonner son ancien maître et oublier dans un instant tous les services qu'il en a reçus : — Fort bien, me répondit-il, mais n'est-ce pas aussi un crime de laisser mon cheval sans nourriture et de m'obliger de mettre son harnais en gage pour mon entretien ? Dois-je être libéral de mon âme pour celui dont l'avarice me dérobe ma paie ? Payez le soldat si vous voulez qu'il s'expose au danger. Un brave homme bien nourri a toujours des forces pour combattre ; si on lui laisse le corps vide, il sera plus léger pour prendre la fuite.

XVe HISTOIRE.

Un visir venait de perdre sa place, il se retira chez les derviches. Cette nouvelle vie lui plut ; la satiété des affaires lui fit mieux goûter le repos. Quelque temps après, le roi, sentant renaître pour lui son ancienne inclination, voulut le rappeler au gouvernement : Il n'est plus temps, dit-il : quand on a renoncé au commerce des hommes et goûté les douceurs de la solitude, on ne s'expose point de nouveau aux traits et à la calomnie des méchans. — Mais, dit le prince, l'état a besoin d'un génie élevé qui puisse porter les poids des affaires. — Le refus de ces honneurs, répondit le nouveau derviche, est la meilleure preuve qu'on en est digne.

On demandait à un syahgousch [1] pourquoi il s'attachait à la suite du lion et se montrait si attentif à le flatter : C'est, répondit-il, afin que le roi des animaux me laisse profiter des restes de sa table et que je puisse vivre en sûreté sous sa protection. On lui conseilla de s'en approcher de plus près et on lui fit espé-

[1] Ce nom, qui veut dire en persan *oreille noire*, est celui d'un animal du genre et de la grosseur du chat et qui, selon les Orientaux, aide le lion à découvrir sa proie.

ver qu'il gagnerait sa confiance et deviendrait son principal ministre : Je n'ai garde, répliqua-t-il, car alors je ne serais pas un moment à l'abri de sa fureur. L'adorateur du feu a eu beau l'adorer pendant cent ans, il n'en est pas moins consumé dès qu'il vient à y tomber.

Souvent il arrive aux courtisans de gagner des richesses, souvent aussi il leur en coûte la vie : Défiez-vous de l'inconstance des rois, disent les sages ; quelquefois un simple salut allume leur colère et quelquefois une étourderie attire leur faveur. Les grâces sont les vertus du courtisan et presque un défaut pour le sage. Le sage doit se faire respecter par la gravité de ses manières et laisser aux courtisans les singeries et la souplesse.

XVIe HISTOIRE.

Un compagnon de ma jeunesse se plaignait à moi du malheur des temps : J'ai peu de bien, disait-il, et une nombreuse famille ; il m'est impossible de supporter plus longtemps le fardeau de la pauvreté. Je suis tenté de passer dans une terre étrangère ; là du moins je puis dérober le secret de ma naissance, vivre et mourir dans la misère sans qu'on s'informe qui je suis. Plusieurs malheureux se sont endormis du sommeil éternel dans le sein de l'étranger et ils ont trouvé quelque douceur à n'être ni méprisés ni regrettés.

Cependant je suis retenu par la crainte de mes ennemis, qui dans mon absence ne manqueront pas de se déchaîner contre moi : Voyez, diront-ils, cet homme lâche et inhumain, il abandonne sa femme et ses enfans dans la misère, et ne cherche des plaisirs que pour lui seul ; l'imprudent ! ah ! jamais l'astre du bonheur ne se lèvera pour lui !

Ces reproches, je l'avoue, me déconcertent. Vous savez que je ne suis pas sans talens et que je suis passablement instruit de l'arithmétique ; trouvez-moi par votre crédit un petit emploi qui puisse adoucir une partie de mes peines, et tant que je vivrai je conserverai la mémoire de ce bienfait.

Je lui répondis : Mon ami, les places chez les rois unissent deux choses bien opposées : elles donnent de l'aisance, mais il faut l'acheter par des dangers, et la prudence rejette un bien pour lequel il faut exposer sa tête. Le collecteur n'entre point dans la cabane du pauvre pour exiger le tribut d'un bien qu'il ne possède point. Crois-moi, accoutume-toi à ta pauvreté, apprends à te contenter de peu ou prépare-toi à beaucoup de risques.

Mon ami me répondit que toute cette morale ne convenait point à sa situation, qu'il avait surtout besoin d'en sortir : D'ailleurs, ajouta-t-il, ma probité me rassure ; la crainte n'est que pour le méchant. Quiconque commet la fraude sent sa main trembler toutes les fois qu'il faut rendre ses comptes ; mais la droiture se fait aimer, et je n'ai encore vu personne périr pour l'avoir suivie. Les sages disent que quatre espèces d'hommes ont peur de quatre autres : le brigand, du roi ; le voleur, du gardien ; le débauché, du philosophe, et la femme prostituée, de l'officier de police. Mais celui dont toutes les actions sont éclairées par la probité, pourquoi tremblerait-il en rendant ses comptes ? Sois simple dans tes actions et n'affecte point de fausse gloire, et si tu tombes, tu renverses d'avance le triomphe de ton ennemi. Sois pur, ô mon frère, et ne crains personne. Ne vois-tu pas qu'on frappe les vêtemens impurs contre la pierre afin de les blanchir !

—Mon ami, lui répondis-je, tu me rappelles l'histoire de ce renard qu'on voyait courir à perte d'haleine. Quelqu'un lui demanda la cause d'une si étrange frayeur : Je viens d'apprendre, dit-il, que les chasseurs sont en campagne pour prendre un dromadaire et l'obliger à porter leur bagage. — Eh bien ! insensé, as-tu peur qu'on te prenne pour un dromadaire ? Quelle ressemblance as-tu avec lui ? —Taisez-vous, dit le renard, car si mes ennemis s'avisent de crier : Voilà le dromadaire ! quand je serai pris sous ce nom, qui s'empressera de me délivrer [1] ? qui prendra la peine de me faire connaître ? L'homme mordu par un serpent meurt avant qu'on aille chercher la thériaque à Bagdad. O mon ami, je connais ta vertu, elle est telle que tu la peins, mais tes ennemis seront cachés pour te tendre des embûches ; quelle que soit ton intégrité, ils la calomnieront auprès du roi, et tu tomberas sous sa disgrâce. Tu vas donc te jeter toi-même sous la griffe du lion ! Et qui osera alors

[1] Ce conte rappelle un mot bien connu d'un personnage dont le nom m'échappe, et qui disait que si on l'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, il commencerait par prendre la fuite.

parler pour toi? Chasse, crois-moi, cette ambition de dominer; garde avec soin le trésor de la médiocrité. Les sages ont dit : La mer renferme des biens infinis, mais on ne trouve la sûreté que sur le rivage.

Mon ami, aigri par mes conseils, me répondit avec colère : Voilà donc tout ce que j'ai à attendre de cet esprit, de ce jugement et de toutes ces vaines qualités qu'on admire en vous : de vains conseils qui ne servent qu'à aggraver ma misère. On a bien raison de dire que c'est le malheur qui est la pierre de touche de l'amitié. Dans les festins et dans les fêtes comment pouvoir discerner l'ami de l'ennemi? Ils vous montrent à peu près le même visage, mais le vrai ami accourt vous chercher jusque dans la prison et se fait un devoir de soulager vos peines.

Je ne voulus pas l'irriter davantage; je le quittai et fus trouver le visir, avec qui j'étais lié depuis longtemps; je lui recommandai mon ami, et il obtint à ma prière l'emploi qu'il avait souhaité. Après l'avoir exercé quelque temps, sa dextérité, son intelligence, sa douceur, le firent passer à un emploi plus considérable; l'astre de la félicité brilla chaque jour pour lui avec un nouvel éclat; il arriva au faîte des honneurs, devint le favori du roi; on se le montrait au doigt comme l'homme le plus heureux; les plus grands sollicitaient sa protection et mettaient en lui leurs espérances.

Charmé de sa prospérité, je me disais : Si le sort tarde à accomplir tes désirs, ne te mets point en peine, ô mon frère de misère; les sources du bien et du mal sont cachées, et nous ignorons laquelle s'ouvrira pour arroser l'espace de la vie. Ne te désespère donc point au temps de l'affliction; la patience est amère, mais le fruit en est doux.

Tandis qu'il était au comble des honneurs, j'entrepris avec quelques amis le voyage de la Mecque. A mon retour, je rencontrai non loin de ma demeure ce même homme plongé dans la tristesse et revêtu de l'habit de derviche. Je lui demandai avec inquiétude la cause de ce changement : Hélas! me dit-il, vos conseils étaient sages et vous avez trop bien deviné : les courtisans, animés par la jalousie et par la haine, m'ont accusé d'avoir formé un complot; le roi n'a pas daigné examiner la vérité, mes compagnons et mes amis ont gardé le silence ou rompu avec moi le lien de l'amitié. Tant qu'un homme jouit de la faveur, on se tient les bras croisés sur la poitrine pour l'adorer; vient-il à tomber du faîte des honneurs, l'univers entier lève le pied pour lui écraser la tête.

On m'a jeté dans un cachot et déchiré par toutes sortes de tortures; enfin, sur la nouvelle de l'heureux retour des pèlerins de la Mecque, il y a deux jours qu'on a brisé mes liens, mais après avoir confisqué tous les biens que je tenais de mes pères. — Eh bien! lui dis-je, ne vous l'avais-je pas prédit? mais vous n'avez pas voulu me croire. Il en est de la faveur des rois comme des voyages sur mer, les profits s'y trouvent à côté des risques : ou l'on amasse de grandes richesses ou l'on périt victime des tempêtes et de la perfidie des cours. Le même jour peut ramener au port le marchand chargé d'or, ou jeter son cadavre nu sur le rivage. Je me tus, pour ne pas l'aigrir par une morale à contre-temps, c'eût été répandre du sel sur ses blessures, et je me contentai de lui dire ce proverbe : « Si tu ne peux soutenir la morsure du scorpion, ne t'avise pas de mettre la main à son trou [1]. »

XVIIe HISTOIRE.

Quelques-uns de mes amis formèrent entre eux une société qui se fit bientôt remarquer par sa piété. Un grand, édifié de leur conduite, fixa une aumône journalière pour leur entretien; mais l'un d'eux étant tombé dans une faute qui causa beaucoup de scandale, il retira son bienfait. Je tentai alors de le fléchir et me présentai à la porte de son palais; le portier me repoussa d'abord en me chargeant d'injures; je m'y attendais et l'excusai facilement, car je savais cette maxime des sages : « Ne va point te présenter sans guide à la porte des courtisans et des rois, car si le chien ou le portier te rencontre, l'un te prendra par le collet et l'autre par le pan de ton habit. »

Mais les amis de ce seigneur m'ayant

[1] M. de Saint-Lambert a traduit cette histoire et l'a embellie, ainsi que presque tous les autres morceaux qu'il a choisis. On doit lui savoir gré de s'être permis de retrancher ou d'ajouter des détails, selon que le goût le lui a prescrit, puisqu'il en résulte plus d'agrément et souvent un but plus moral pour ces espèces de fables. Je ne pouvais suivre cette marche; la tâche que j'ai entreprise m'a fait une loi de suivre rigoureusement le texte : peut-être, au reste, ne sera-t-on pas fâché de savoir les vrais sentimens de Saadi et d'avoir une idée plus juste de sa manière d'écrire. (*Gaudin.*)

aperçu m'introduisirent avec mille marques de bienveillance ; ils voulurent me faire asseoir à la première place, mais je pris la dernière en disant : Je ne suis qu'un pauvre esclave, laissez-moi prendre la place qui me convient. — Que voulez-vous dire ? répondit le maître, je connais les agrémens de votre esprit, vous ne pouvez être trop près de moi, afin que je sois plus à portée de vous entendre. Je lui obéis, je traitai par son ordre différens sujets, et lorsque j'eus fait venir insensiblement celui qui m'amenait, je m'écriai : O seigneur, quel si grand crime a pu attirer votre courroux sur ceux que vous aviez comblés de vos bienfaits ? Il n'y a donc qu'à Dieu seul qu'appartient véritablement le titre de bienfaisant, car il voit nos crimes et ne laisse pas de fournir libéralement à nos besoins.

Ma réflexion lui fut agréable. Il ordonna sur-le-champ qu'on fournît aux solitaires l'aumône qu'il avait déjà fixée et qu'on les dédommageât de ce qu'ils avaient perdu. Alors, baisant le seuil de sa porte, et lui rendant mille actions de grâces, je me retirai en disant : C'est parce que le temple de la Mecque exauce nos prières que tant de milliers d'hommes accourent pour le visiter. Seigneur, il est digne de vous de supporter les pauvres vos frères : on ne va point chercher du fruit sous un arbre stérile.

XVIIIe HISTOIRE.

Un prince, en succédant à son père, se trouva maître d'un trésor immense. Il ouvrit aussitôt la main de la libéralité et répandit ses dons sur les guerriers et sur ses sujets. Le bois d'aloès n'a point d'odeur si on ne l'approche du feu, mais alors il répand un parfum aussi agréable que celui de l'ambre. Si vous prétendez au titre de magnifique, versez vos dons avec abondance : il faut semer le grain si l'on veut recueillir la moisson.

Un courtisan lâche et sans cœur voulut arrêter cette libéralité : Vos ancêtres, dit-il au prince, ont ramassé avec beaucoup de peine ce trésor et le réservaient pour des besoins imprévus. Prenez garde, mille accidens peuvent vous surprendre ; votre ennemi n'attend que l'occasion de vous attaquer. Il serait honteux d'être réduit à la disette dans le temps de la nécessité. En distribuant ce trésor à tout votre peuple, à peine chaque père de famille en retirera une obole : au lieu qu'en recevant d'eux la plus légère somme, vous pouvez vous composer à vous-même un immense trésor.

Le prince n'écouta ce conseil qu'avec indignation, et lui répondit : L'Eternel, qui est la source de toutes richesses, m'a établi roi pour consommer et pour répandre ; il n'a pas voulu faire de moi un gardien qui ne fût occupé qu'à enfouir des métaux. Caroun [1] fut englouti dans la terre parce qu'il avait quarante chambres pleines d'argent ; mais la mémoire de Nouschirvan est éternelle et on se rappellera sans cesse le souvenir de ses bienfaits.

XIXe HISTOIRE.

Nouschirvan, surnommé le juste, étant un jour à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avoit tué ; mais comme il n'avait point de sel, on envoya un esclave pour en chercher au village voisin. Nouschirvan recommanda de le payer exactement, de peur d'introduire un usage qui serait dans la suite funeste aux campagnes : Eh ! quel si grand malheur, dirent les courtisans, peut naître d'une chose si peu importante ? — Les commencemens de l'injustice, répondit le prince, sont toujours faibles en naissant, mais elle ne tarde pas à se fortifier et insensiblement couvre la terre. Qu'un roi prenne un fruit dans un jardin, ses esclaves voudront arracher l'arbre ; qu'il se permette de prendre un œuf sans payer, ses soldats tueront toutes les poules. L'auteur de l'injustice passe, mais sa mémoire est livrée à une éternelle exécration [2].

XXe HISTOIRE.

Un trésorier injuste foulait sans pitié les peuples pour remplir le trésor du prince, ignorant cette maxime des sages : « Si tu braves la puissance de Dieu pour gagner les bonnes grâces d'un seul homme, Dieu armera bientôt contre toi la puissance de cet homme pour

[1] C'est le même que Coré, et cette tradition, différente du récit de Moïse, est rapportée dans l'Alcoran. Il y est dit qu'avant de périr, Caroun s'humilia devant Moïse et lui demanda pardon jusqu'à quatre fois ; mais qu'il n'était plus temps et que Moïse le laissa périr : Mes frères, ajoute Mahomet, l'impie Caroun n'avait que trop mérité son malheur. Cependant quelques jours après, Dieu dit à son prophète : O Moïse, Caroun t'a demandé pardon jusqu'à quatre fois et tu as été inexorable. S'il se fût adressé à moi, s'il m'eût demandé pardon une fois seulement, je lui aurais pardonné. (*Gaudin.*)

[2] Ce joli conte a été mis en vers par Florian.

t'exterminer avec ta race. Les larmes et les gémissemens de l'opprimé montent au ciel plus rapidement que l'incendie ne se communique à une forêt de roseaux desséchés. »

On a dit avec raison : Le lion est le roi des animaux, et l'âne en est le dernier. Cependant l'âne, qui sert les hommes, vaut mieux que le lion, qui les déchire. Le prince, apprenant la tyrannie de son ministre, ordonna de le faire mourir dans les plus affreuses tortures, car on ne s'assure le cœur des rois qu'en gagnant celui des peuples. Si vous voulez que Dieu ait pitié de vous, commencez par faire du bien à ses créatures. Un de ceux qui avaient le plus souffert des extorsions de cet homme, passant auprès de son tombeau, s'écria : Malheur à l'homme puissant qui dévore la substance du peuple, car il s'y trouve toujours à la fin un os pour l'étrangler!

XXIe HISTOIRE.

Un officier du prince jeta une pierre à un derviche qui lui demandait l'aumône. Le derviche, ne pouvant se venger, ramassa la pierre et la conserva jusqu'à ce que le roi, irrité contre cet officier, l'eût fait mettre en prison. Il fut alors le frapper à son tour avec la même pierre : Qui es-tu, dit l'officier, et pourquoi me frapper? — Reconnnais, dit le derviche, ce solitaire que tu blessas telle année et la même pierre que tu lanças contre lui. — Mais où t'es-tu caché pendant si longtemps? — J'étais, dit le derviche, contenu par ta puissance; mais, quand je t'ai vu dans la disgrâce, j'ai profité de l'occasion.

Tant que le méchant est en crédit, garde-toi de lui résister si tu n'as des armes pour ta défense. Que gagnerais-tu à lutter avec un bras de chair contre un bras de fer? Mais attends avec patience : tôt ou tard le temps lui liera les mains et tu pourras alors l'attaquer impunément.

XXIIe HISTOIRE.

Un roi grec était attaqué d'une maladie honteuse et cruelle; ses médecins lui dirent qu'il ne pouvait guérir qu'en appliquant sur le mal le fiel tout chaud d'un homme qui porterait de certaines marques. Le roi ordonna de le chercher, et on les trouva sur le fils d'un paysan. Le prince, ayant alors mandé ses parens, obtint d'eux, à force d'argent, qu'ils lui abandonnassent sa vie. Le cadi déclara que la religion permettait sa mort pour sauver les jours du prince. Le jeune homme était sous la hache du bourreau; prêt à recevoir le coup, il lève les yeux au ciel et se met à sourire. Le roi, étonné, lui en demanda la cause et ce qu'il trouvait de si plaisant dans sa situation : Les enfans, répondit-il, cherchent leur refuge dans le sein de leur père. On soumet au cadi la discussion de ses différends, on s'adresse au roi pour en obtenir justice, mais tout se tourne aujourd'hui contre moi. Mon père et ma mère ont vendu ma vie par avarice; le cadi a prononcé que ma mort était juste, et vous croyez qu'elle seule peut vous sauver la vie; il n'y a donc que Dieu qui puisse être mon recours, car à quel autre pourrais-je demander la justice que vous me refusez? Le roi, touché de ces paroles, ne put s'empêcher de répandre des larmes : Il vaut mieux mourir, dit-il, que de répandre le sang innocent. Ensuite, ayant embrassé le jeune homme, il le serra dans ses bras et le renvoya comblé de présens. On dit que dans la semaine il recouvra la santé sans avoir recours à aucun remède, et qu'il prononça cette maxime : « Vous demandez si la fourmi qui est sous vos pieds a droit de se plaindre? Oui, ou vous n'avez pas le droit de vous plaindre lorsque vous êtes écrasé par l'éléphant. »

XXIIIe HISTOIRE.

Un esclave d'Amrou, fils de Leits[1], s'étant echappé, fut arrêté dans sa fuite et ramené à son maître. Le visir, qui était son ennemi,

[1] Amrou Leits, ou plutôt Amrou Ben-Leits, est le nom du second prince de la dynastie des Soffarides, qui a régné sur la Perse orientale au neuvième siècle de notre ère. Amrou fut vaincu et fait prisonnier par Ismaël, fondateur de la dynastie des Samanides. On rapporte à ce sujet que le prince captif ayant été enfermé dans une tente demanda qu'on lui donnât de quoi satisfaire sa faim. Pendant qu'on lui apprêtait quelque nourriture un chien mit la tête dans la marmite, dont l'entrée était étroite, et s'étant brûlé, il se retira avec tant de vivacité qu'il emporta à son cou le repas du prince et le vase qui le renfermait. Amrou se mit à rire aux éclats, et comme on lui témoignait de l'étonnement qu'il pût se livrer à un tel accés de gaîté dans la triste position où il se trouvait : Ce qui m'a fait rire, répondit le prince, c'est que ce matin mon maître d'hôtel se plaignait de ce que trois cents chameaux ne suffisaient pas pour porter ma cuisine, tandis que ce soir un seul chien la porte très-facilement. Amrou mourut dans sa captivité vers l'an 202 de notre ère.

excitait le roi à le faire mourir, afin qu'il servît d'exemple aux autres. L'esclave s'étant prosterné aux pieds d'Amrou : Tout t'est permis, dit-il, ordonne ce que tu voudras, ton esclave ne contestera point contre son maître ; mais, ayant été élevé dans ton palais, je ne voudrais pas qu'au jour de la résurrection mon sang s'élevât contre toi. Si tu veux absolument faire mourir ton esclave, donne-toi au moins quelque apparence de droit, afin de n'avoir pas à répondre de mon supplice. Le roi, lui ayant demandé ce qu'il entendait par ce droit : Grand roi, répondit-il, permets-moi d'abord de tuer ce visir et il sera juste alors de venger sa mort avec la mienne. Le roi demanda en riant au visir ce qu'il pensait de cet expédient. O prince, dit-il, je t'en conjure par les mânes de ton père, renvoie promptement ce scélérat, de peur qu'il ne m'entraîne avec lui, et j'aurais à me reprocher d'être moi-même l'auteur de ma perte, pour n'avoir pas suivi le conseil des sages : « Si tu tires une flèche contre ton ennemi, prends garde à ton tour de lui servir de but. »

XXIVe HISTOIRE.

Un roi de la Susiane avait pour premier secrétaire un homme d'un caractère doux et obligeant et qui se faisait un devoir de prévenir tout le monde par ses services. Il n'y avait personne parmi les courtisans qui n'eût sujet de s'en louer. Il commit un jour une légère faute en présence du roi, qui aussitôt confisqua ses biens et le fit appliquer à la torture. Mais les officiers du prince, qu'il avait tous obligés pendant sa faveur, le traitèrent avec beaucoup d'humanité. Veux-tu gagner ton ennemi, ne cesse d'en dire du bien dans son absence et lors même que tu sais qu'il te déchire. La langue du calomniateur ne distille que l'injure. Veux-tu rendre ses paroles moins amères, frotte ses lèvres de miel.

Le malheureux secrétaire paya au roi une partie de la somme à laquelle il avait été condamné, et ne pouvant satisfaire au reste, il fut retenu en prison. Tandis qu'il y languissait, il reçut d'un roi voisin une lettre conçue en ces termes : « Les grands de votre pays n'ont pas connu votre prix et vous ont traité avec inhumanité. Puisse le Tout-Puissant en dédommager longtemps votre vieillesse ! Si votre esprit sublime daigne venir habiter parmi nous, il trouvera tout le monde empressé d'honorer vos vertus, car tous les grands du royaume désirent passionnément vous voir et attendent votre réponse. » Le secrétaire ayant lu la lettre n'hésita pas. Il répondit sur-le-champ et sur le dos même de la lettre et renvoya l'homme qui l'avait apportée. Un ministre du roi fut instruit de cette négociation et accusa le malheureux d'entretenir un commerce avec les princes voisins. Le roi, irrité, voulut savoir ce qu'il contenait. Le courrier fut arrêté et on lut devant le prince le contenu des deux lettres.

Celle du secrétaire était conçue en ces termes. « Je suis fort loin de mériter la bonne opinion que les seigneurs de votre cour ont de moi et je ne puis accepter leurs services, parce qu'ayant été nourri dans ce palais, ce serait un crime énorme si, pour un moment de disgrâce, j'allais abandonner le maître dont j'ai reçu tant de bienfaits et trahir la foi que je lui ai jurée. » Le roi, charmé de ce qu'il venait d'entendre, se hâta d'envoyer à l'auteur des présens et une robe. Il le fit ensuite venir en sa présence, et dès qu'il l'aperçut : J'ai péché contre toi, dit-il, en te traitant si indignement malgré ton innocence. — Que dites-vous, ô grand prince ! votre esclave n'a rien à vous reprocher ; tout est arrivé par l'ordre de Dieu, qui a voulu me faire goûter de l'affliction, et je le remercie de vous avoir choisi pour m'éprouver, car celui qui m'a fait tant de bien n'avait-il pas le pouvoir de me retirer ses dons ?

Si le peuple te fait injure, n'en sois point troublé. Le peuple par lui-même ne peut faire ni bien ni mal ; tout vient de Dieu : il tient dans sa main le cœur de ton ami et de ton ennemi, et le pousse comme il lui plaît. Si tu es blessé, ce n'est point à l'arc, mais à celui qui a dirigé la flèche que tu attribues ta blessure.

XXVe HISTOIRE.

On dit qu'un méchant qui se jouait également de Dieu et des hommes forçait les pauvres à lui donner à vil prix le bois qu'il vendait bien cher aux riches. Un sage le rencontrant lui dit : Ou tu es comme le serpent, qui mord tout ce qui le touche, ou comme la chouette, qui n'offre que de sinistres présages. En vain ta violence attaque tous les hommes, elle ne peut aller jusqu'à Dieu, le témoin et le ven-

geur des crimes secrets. Laisse en paix les habitans de la terre, de peur que les soupirs de l'opprimé ne montent jusqu'au ciel. L'injuste, irrité de ces paroles, en reçut l'auteur avec mépris et ne songea qu'à lui nuire. Enfin, une certaine nuit le feu ayant pris à sa cuisine consuma sa maison et toutes ses richesses et le laissa presque nu sur la cendre. Le même sage passa par hasard auprès de lui lorsqu'il déplorait son malheur et qu'il disait : Je ne sais qui a pu allumer cet incendie dans ma maison. — Tu ne sais, lui répondit le sage : ce sont les larmes et les gémissemens de tous ceux que tu as opprimés. Le soupir d'un seul opprimé suffit pour bouleverser le monde[1].

Cosroès avait fait graver cette inscription sur sa couronne : « A quoi bon une longue vie et une multitude d'années ? Les races humaines se pressent et s'entassent, foulant aux pieds la poussière de ceux qui les ont devancées. Cette couronne m'est parvenue après une longue suite de rois et doit passer de même à mes successeurs. »

XXVIe HISTOIRE.

Un athlète avait atteint la perfection de l'art gymnastique, il en possédait parfaitement tous les secrets. Charmé de la beauté d'un de ses disciples, il les lui enseigna tous, à la réserve d'un seul[2]. Le jeune homme, ainsi instruit et ayant acquis toutes ses forces, ne trouva plus dans l'arène de rivaux qu'il ne terrassât. Enflé d'orgueil de ses succès, il vint trouver le roi et lui dit : Mon maître ne l'emporte sur moi que par l'âge et la science des règles, mais je ne lui suis point inférieur en force et l'égale absolument dans la pratique de son art. Cette présomption déplut au prince, qui ordonna un combat pour en décider. On choisit la place la plus vaste ; toute la cour était présente. Le jeune homme, fier de ses forces, semblable à un éléphant à qui on a fait boire du vin, marchait avec orgueil, comme s'il avait dû renverser une montagne. Le maître, persuadé que son élève le surpassait de beaucoup en force, l'attaqua avec le secret qu'il s'était réservé et contre lequel il ne pouvait être en garde. Il lui fit aisément perdre terre, et l'ayant tenu soulevé quelque temps, il le jeta sur l'arène au grand applaudissement de tous les spectateurs. Le roi envoya au vainqueur une robe et des présens et fit sentir toute son indignation au jeune homme qui avait voulu s'égaler à son maître et qui avait si mal soutenu ses promesses : O prince, s'écria celui-ci, ce n'est point par la force que mon maître l'a emporté sur moi, mais par un tour d'adresse dont il m'a toujours fait un secret par jalousie. — Sans doute, répondit le maître, et je l'ai réservé pour aujourd'hui, instruit par ce précepte des sages qui dit : « Ne donne jamais à ton ami assez de force pour qu'il puisse te surpasser s'il devient ton ennemi. » Ne savais-tu pas les plaintes de ce maître qui éprouva l'ingratitude et les outrages de son élève ? Que sont devenues, disait-il, la justice et la reconnaissance ? Je n'ai appris à personne à tirer de l'arc qu'il ne m'ait fait ensuite servir de but à ses flèches[1].

XXVIIe HISTOIRE.

Un derviche qui n'avait que du mépris pour les plaisirs et les vanités du monde s'était assis au coin d'un champ. Le roi par hasard vint à y passer. Le derviche, livré entièrement à la contemplation, ne leva seulement pas la tête et ne rendit au prince aucun hommage. La colère s'allume facilement dans le cœur des rois ; indigné de cette indifférence, il dit : Cette race d'hommes couverts de haillons est absolument semblable aux bêtes. Le visir s'approcha alors du derviche et lui dit : Le roi de la terre vient de passer à côté de toi ; pourquoi ne l'as-tu pas salué et donné l'exemple du respect que les lois et la justice demandent ? — Dites au roi, répondit le derviche, qu'on ne doit attendre d'hommage que de ceux qui attendent nos bienfaits. Sachez encore que les princes sont plus établis pour garder leurs sujets que les sujets pour obéir aux princes. Le berger est pour le troupeau et non le troupeau pour le berger. Le roi est le protecteur du pauvre et doit répondre du bonheur de ceux qui lui sont

[1] On a déjà vu ce conte dans les *Fables de Bidpaï*. Voyez ci-dessus, p. 525.

[2] Il y a dans le texte qu'il possédait trois cent soixante secrets, et qu'il en apprit trois cent cinquante-neuf à son élève.

[1] Il est assez singulier de retrouver cette histoire dans le recueil intitulé *Facécieux devis et plaisans contes par le sieur Du Moulinet, comédien*. (Paris, Techener, 1829, in-18. Voyez le conte intitulé *De la querelle entre un maistre escrimeur et son disciple*, p. 126.)

confiés; il est aujourd'hui dans tout l'appareil des grandeurs, demain il sera accablé de douleur et de tristesse. Encore quelques jours, et la terre le dévorera comme le moindre de ses sujets. Qui pourra les distinguer quand ils auront été frappés par la main du sort? Ouvrez les tombeaux du roi et du sujet : leur poussière n'est-elle pas la même?

Ces paroles pénétrèrent jusqu'au cœur du roi, qui, s'approchant du derviche : Demande-moi, dit-il, ce que tu voudras, et sois sûr de l'obtenir. — Je ne désire rien, répondit le derviche, sinon que tu ne m'interrompes pas davantage. — Mais, reprit le prince, avant de me quitter, donne-moi au moins un bon conseil. — Tu le veux, dit le derviche; eh bien! le voici : Tant que les richesses et la puissance sont dans ta main, fais-les servir pour te procurer un bonheur éternel, car les richesses et la puissance ne tardent pas à s'écouler.

XXVIIIe HISTOIRE.

Un courtisan fut trouver un solitaire égyptien et lui dit : Je suis nuit et jour occupé du service du roi, j'espère beaucoup de ses faveurs, mais je redoute encore plus sa disgrâce. —Hélas! dit le solitaire en versant des larmes, si j'avais pour le Dieu tout-puissant les mêmes sentimens que tu montres pour ton roi, je serais au rang des justes.

XXIXe HISTOIRE.

Un roi avait ordonné de faire mourir un homme innocent : O prince, dit le malheureux, prends garde que ta colère contre moi ne tourne à ta perte. — Et comment? dit le roi. — Parce que mon supplice va dans un moment finir avec moi et que le tien va commencer et durera peut-être éternellement. Le souffle de la vie, tant qu'il dure, est comme le vent du désert, tantôt doux, tantôt violent, quelquefois bienfaisant et quelquefois funeste, mais il ne fait que passer. Tu crois faire injure à quelqu'un, elle finit bientôt pour lui, mais elle reste attachée sur ta tête.

XXXe HISTOIRE.

Des courtisans de Nouschirvan délibéraient avec lui sur une affaire importante; chacun exposait son avis suivant ses lumières : le roi donna à son tour le sien; le sage Buzurjmihir ne manqua pas de l'embrasser. Les courtisans lui ayant demandé en secret pourquoi il l'avait préféré aux autres : Parce que, dit-il, l'événement est incertain, que quelque parti qu'on suive, tout est sous la main de Dieu, qui peut le faire réussir ou le faire échouer. Le plus sûr est donc d'être de l'avis du roi, pour se mettre, en cas de malheur, à l'abri de son ressentiment.

Contredire l'avis du prince, c'est tremper sa main dans son propre sang. S'il dit en plein midi : Il fait nuit, criez aussitôt : *Voilà la lune et les pleïades!*

XXXIe HISTOIRE.

Un imposteur, qui portait ses cheveux attachés comme la famille d'Ali[1], se donnait pour un saint personnage. Ayant rencontré la caravane qui venait de la Mecque, il entra avec elle dans la ville, assurant qu'il était de retour de la ville sainte, après y avoir rempli les devoirs sacrés de la religion. Il présenta au roi un poëme dont il se dit l'auteur; mais un courtisan, récemment arrivé d'une expédition, dit: J'ai vu il y a peu de jours cet homme à Basra, comment pourrait-il revenir de la Mecque? Un autre dit : Il est de Malathia et son père était chrétien; pourquoi porte-t-il donc les ornemens d'une race sacrée? Son poëme se trouve dans le divan d'Anvari[2]; comment pourrait-il en être l'auteur? Le roi, indigné, ordonna de le chasser de sa présence et lui demanda à quoi bon tant de mensonges : O roi, lui dit-il, écoute ce que j'ai à te dire pour ma justification, et si ce n'est pas vrai, je suis prêt à subir le châtiment qu'il te plaira de m'infliger. Si un étranger te présente du lait caillé, il y a deux mesures d'eau et une de babeurre; si ton esclave te dit une fausseté, ne t'en offense pas. Celui qui a beaucoup voyagé est sujet à mentir. Le roi alors ne put s'empêcher de rire et lui accorda ce qu'il avait demandé.

[1] Ceux qui ont la prétention de descendre du calife Ali, gendre de Mahomet, se coiffent d'une manière particulière.

[2] Anvari est un des poëtes les plus célèbres de la Perse. Il vivait au douzième siècle de notre ère. Le recueil ou *divan* de ses poésies se compose d'éloges, de satires et de poésies érotiques.

XXXIIe HISTOIRE.

Un courtisan avait traité avec beaucoup de douceur tous ceux qui lui étaient soumis. Il tomba sous la disgrâce du roi, qui le fit mettre en prison; mais chacun s'empressa d'adoucir ses peines. Les grands eux-mêmes ne cessèrent de parler au roi de ses bonnes qualités, jusqu'à ce qu'enfin le prince lui fit grâce. Un sage, apprenant ce qui s'était passé, dit à ce sujet: Pour t'attacher un ami, vends, s'il le faut, jusqu'au jardin de ton père; ne crains pas de brûler les meubles de ta maison; fais du bien même à ton ennemi et ferme avec une bouchée de pain la gueule du chien qui veut te mordre.

XXXIIIe HISTOIRE.

Un fils d'Haroun-Alraschid vint trouver son père et lui dit en colère : Le fils de tel gouverneur vient de me faire le plus sanglant outrage en calomniant ma mère. Le calife fit aussitôt assembler son conseil. Les uns furent d'avis de faire mourir le coupable, d'autres de lui arracher la langue ou de l'envoyer en exil après avoir confisqué ses biens. Le calife, prenant alors la parole : Après tous ces avis, ô mon fils, il ne reste plus qu'un autre parti à prendre, qui est celui de la clémence : celui-là seul est digne de nous. En n'écoutant que la vengeance, tu feras plus de tort à ta mère que le calomniateur, puisque tu feras penser qu'elle ne t'a point appris à pardonner. Prends garde encore de passer les bornes de la justice, car c'est alors sur nous que tomberait le crime.

L'homme sage, celui qui mérite véritablement le nom d'homme, ne s'oublie point; même dans le transport de la colère, il ne dit et ne fait rien qui soit indigne de lui. Un libertin chargeait d'injures un citoyen honnête; celui-ci ne lui répondit que par des vœux pour son bonheur. Quoi qu'on dise contre nous, il est rare que nous ne soyons pas dans le cas de rendre grâce, car qui connaît mieux nos défauts que nous-mêmes?

XXXIVe HISTOIRE.

Je m'étais embarqué avec quelques seigneurs pour faire un voyage. Pendant notre navigation, un petit bateau fut brisé par les flots à notre vue, et deux frères qui le montaient étaient sur le point de périr. Un des seigneurs promit cent deniers au pilote s'il pouvait les sauver tous les deux. Il se jette à la mer, mais tandis qu'il sauve l'un, l'autre est englouti dans les flots. A ce spectacle, je m'écriai : Celui-ci ne devait pas sans doute survivre à son malheur, et nous entreprenions en vain de l'arracher à son sort. — Ce que vous dites est vraisemblable, répondit le pilote; cependant j'étais bien résolu de secourir d'abord celui que j'ai sauvé, et en voici la raison : m'ayant rencontré un jour dans le désert, fatigué et sans ressource, il me fit monter sur son chameau et me fournit généreusement l'hospitalité; l'autre, au contraire, m'avait maltraité dans mon enfance. Je m'écriai alors : Dieu est juste, il fait toujours trouver le retour du bien ou du mal que l'on a fait.

Tant que vous le pouvez ne blessez personne. Le chemin de la vie est plein d'épines; tâchez d'en dégager vos frères, afin qu'ils vous secourent si vous en êtes percé à votre tour.

XXXVe HISTOIRE.

Il y avait deux frères dont l'un avait une charge près du prince et l'autre gagnait sa vie du travail de ses mains. Le riche dit à son frère: Que ne viens-tu à la cour avec moi pour servir le prince et te soustraire à un travail si pénible? Celui-ci lui répondit: Et toi, pourquoi ne pas travailler avec moi plutôt que de supporter l'abjection de l'esclavage? Les sages ont dit qu'il vaut mieux s'asseoir et manger son propre pain que de se tenir debout avec une ceinture d'or pour servir les autres.

Échauffe ta main par l'ouvrage plutôt que de l'avoir toujours clouée contre la poitrine en présence d'un maître. Cette vie, dont on pourrait tirer tant de fruit, se consume dans d'éternelles inquiétudes : de quoi vivrai-je cet été? quels habits porterai-je cet hiver? Malheureux qui ne songes qu'à ton ventre, sois content d'un seul pain et tu n'auras pas besoin de te courber devant personne.

XXXVIe HISTOIRE.

Un messager, transporté de joie, vint dire à Nouschirvan : Le Dieu tout-puissant vient d'enlever du monde un tel votre ennemi. Nouschirvan lui répondit : Vous a-t-on appris en même temps que je suis devenu immortel?

Comment pourrais-je me réjouir de ce que mon ennemi a terminé sa vie lorsque je sais que la mienne doit finir.

XXXVIIe HISTOIRE.

Plusieurs sages rassemblés à la cour de Nouschirvan traitaient une affaire importante ; chacun donnait son avis ; le seul Buzurjmihir gardait le silence. On lui demanda pourquoi il ne disait rien : Les conseillers, répondit-il, sont comme les médecins, qui ne doivent donner leurs remèdes qu'aux malades. Je vous vois prendre le meilleur parti, que me reste-il à dire ? Quand une affaire peut se passer de mon secours, qu'ai-je besoin de parler ? Mais si j'aperçois un aveugle sur le bord d'un puits, je suis coupable si je garde le silence.

XXXVIIIe HISTOIRE.

Haroun-Alraschid s'étant emparé de l'Égypte pour la punir du crime de son roi, qui avait voulu se donner pour un Dieu, nomma pour la gouverner un Éthiopien tellement stupide que l'on rapporte que quelques fermiers de l'Égypte étant venus se plaindre à lui de ce que des pluies venues hors de saison avaient détruit le coton qu'ils avaient semé sur les bords du Nil, il leur répondit qu'ils auraient mieux fait de semer de la laine. Un sage dit à cette occasion : Si les richesses étaient toujours le fruit de la science, rien ne serait plus à plaindre que l'ignorant ; mais par la distribution que Dieu en a faite, il a voulu montrer qu'elles étaient uniquement son ouvrage. Il arrive souvent dans le monde que les sots sont honorés et les sages méprisés. L'alchimiste meurt de chagrin et de misère, tandis qu'un imbécile trouve un trésor sous une masure.

XXXIXe HISTOIRE.

On offrit à un roi une belle esclave chinoise ; il était ivre alors et voulut en abuser, mais il ne put vaincre sa résistance. Irrité contre elle, il la donna à un esclave éthiopien, un vrai monstre de difformité, qui obtint par la violence ce qu'elle avait refusé au prince. Le lendemain le roi chercha cette même fille, mais on lui apprit ce qu'il avait fait dans son ivresse et tout ce qui était arrivé. Transporté de colère, il ordonne qu'on attache l'Éthiopien avec la fille et qu'on les précipite tous les deux du haut des tours. On allait exécuter la sentence lorsqu'un courtisan d'un naturel doux et humain se jetant aux pieds du prince, lui dit : L'Éthiopien est innocent ; tous les serviteurs du roi sont accoutumés à recevoir ses dons et à en faire usage. — Mais, reprit le roi, s'il avait su se contenir une nuit seulement, aurait-il donc fait une faute ? — O grand prince, répondit le courtisan, n'avez-vous pas ouï dire que si quelqu'un est dévoré de soif, la vue d'un éléphant furieux ne peut l'empêcher d'approcher de la fontaine, et qu'un hypocrite respectera peu la loi du jeûne s'il est seul et s'il a sous les yeux les apprêts d'un festin ?

Le roi révoqua la sentence en riant : Eh bien, dit-il, je te donne le nègre ; mais que ferai-je de la fille ? — Il faut la donner au nègre, répond le courtisan ; puisqu'il en a déjà mangé la moitié, accordez-lui le reste.

Quiconque s'est déshonoré par un commerce infâme n'est plus digne de la société des honnêtes gens. Si une orange s'échappe de la main du roi et tombe dans l'ordure, elle ne lui sera plus présentée. Quelque soif que vous ayez, votre main repousse le vase plein d'eau qu'une bouche impure a souillé.

XLe HISTOIRE.

On demandait à Alexandre-le-Grand : Comment as-tu pu soumettre l'Orient et l'Occident, tandis que tant de princes avant toi, avec des forces et des richesses fort supérieures aux tiennes, ont tous échoué dans ce projet ? — C'est, répondit-il, en traitant bien tous les sujets des états dont Dieu m'a rendu le maître, et en respectant la mémoire des bons rois.

Les sages refusent le nom de grand à quiconque ose mépriser les grands hommes qui l'ont précédé. Tout passe et rentre dans le néant : la fortune, la puissance, les empires, le vice et la vertu même. Il n'y a que le souvenir des bonnes actions qui survive à cette continuelle destruction.

CHAPITRE II.

DES MOEURS DES DERVICHES.

Ire HISTOIRE.

Un homme puissant demandait à un derviche: Je vois tout le monde dire du mal de ton état, mais qu'en penses-tu toi-même ? — A en juger par l'extérieur, répondit-il, ce genre de vie n'offre rien de criminel ; quant à l'intérieur, je ne sais point deviner ce qui est caché.

Quand vous voyez un homme couvert d'un habit religieux, pourquoi lui supposer des sentimens qui ne le sont pas, puisque vous ne pouvez pénétrer dans son cœur?

IIe HISTOIRE.

J'ai vu à la Mecque un derviche qui, le front prosterné sur le seuil du temple, adressait à Dieu cette prière : « Être bon et miséricordieux, qui ne te lasses point de pardonner, tu connais notre faiblesse et nos iniquités, et que nous ne pouvons rien proférer qui soit digne de toi. Je ne t'apporte qu'une adoration imparfaite ; comment pourrais-je y prendre confiance ? Les méchans t'offrent leur repentir; l'homme pieux, pénétré de son néant, implore ta clémence ; les esclaves attendent de leurs maîtres la récompense de leurs services ; les marchands, le prix de leurs marchandises; moi je ne suis qu'un esclave inutile, je n'ai d'espérance que dans ta bonté. Je suis un mendiant dépouillé de tout ; comment pourrais-je te vanter mes richesses ? Dans le traitement que tu me réserves, ne songe qu'à ce qui est digne de toi, sans avoir égard à ma bassesse. Soit que tu veuilles m'ôter la vie ou bien me pardonner, voici ma tête et mon corps sur le seuil de ton temple. Ce n'est point à un esclave à prescrire sa volonté; mais quoi que tu m'ordonnes, me voici prêt à exécuter la tienne. »

Un autre s'écriait en pleurant : « Grand Dieu, Je ne te dirai point : Reçois mon adoration, mais daigne effacer mes crimes avec la plume de ta clémence. »

IIIe HISTOIRE.

Voici encore la prière d'Abdelkadir de la province de Guilan[1] : « Dieu tout-puissant, pardonne-moi mes crimes, et si tu me trouves digne de quelque peine, ressuscite-moi aveugle au grand jour de ta justice, afin que je n'aie point à rougir en me trouvant parmi les justes. »

Pour moi, le front baissé et dans la tristesse de mon âme, je disais toutes les fois que je voyais lever l'aurore: «Grand Dieu, daigne te souvenir de ton serviteur, qui ne t'a jamais oublié. »

IVe HISTOIRE.

Un voleur entra dans la cellule d'un solitaire et n'y trouva rien qui méritât d'être emporté, ce qui le fâcha beaucoup. Le solitaire remarqua le chagrin du voleur, et, pour le consoler, mit sur son passage la natte sur laquelle il couchait.

Les hommes les plus parfaits cherchent à obliger leurs ennemis eux-mêmes : ainsi quels sentimens ne dois-tu pas à ton ami ! qu'il soit présent ou absent, tes devoirs envers lui sont toujours les mêmes. Malheur aux lâches qui, tour à tour agneaux timides et loups dévorans, flattent en leur présence ceux qu'ils déchirent en secret. Songe que celui qui te raconte les fautes d'autrui, ne vient que pour épier les tiennes.

Ve HISTOIRE.

Plusieurs personnes avaient formé entre elles le projet d'aller en pèlerinage et de partager en commun tout le sort qui leur était réservé. Je voulus me joindre à eux, mais ils me refusèrent. Je m'écriai alors : Il est indigne à des riches, qui devraient donner l'exemple de la bienveillance, de détourner leur visage du pauvre et de rejeter sa compagnie. Je suis robuste, je puis vous servir, et ne saurais vous être à charge. Si je n'ai pas de cheval pour me porter, je puis être utile aux vôtres.

L'un d'eux me répondit : Nous n'avons point voulu vous affliger ; ne soyez point blessé de ce que vous venez d'entendre, en voici la raison : il y a peu de jours qu'un voleur, sous l'habit d'un derviche, vint se mêler à notre compagnie. Comment pouvoir deviner sous l'habit d'un homme ce qu'il porte dans son cœur ? Le secrétaire connaît seul ce qu'il a déposé dans sa lettre. Cet habit est honoré ; nous reçûmes donc avec joie celui qui le portait. Mais que fait l'habit ? c'est par les œuvres qu'il faut

[1] Nom du célèbre sofi sous la conduite duquel Saadi embrassa la vie spirituelle à Bagdad.

juger; qu'importe d'avoir une couronne sur la tête ou des haillons sur l'épaule? c'est l'innocence et la piété qui font le vrai prix de l'homme plutôt qu'une robe de bure. Soyez vertueux et portez un habit de soie: la piété est dans le cœur et non sur les vêtemens.

Dans le cours de notre voyage nous fûmes obligés de passer une nuit sous les murs d'une ville; cet homme nous quitte, sous prétexte d'aller faire ses ablutions, mais dans le fait pour aller commettre un vol: dès qu'il est hors de notre présence il escalade les murs de la ville et dérobe un coffret plein de pierreries. Il s'évade ensuite si promptement qu'au point du jour il était déjà à l'abri des poursuites. Cependant, les citoyens de cette ville ayant appris le vol viennent nous saisir dès le matin, la plupart encore endormis, et nous jettent tous en prison. Depuis ce moment nous avons résolu de ne prendre aucun nouveau compagnon et d'embrasser la vie solitaire, car ce n'est que dans la solitude qu'on trouve la tranquillité d'esprit: le crime d'un seul homme rejette l'ignominie sur toute sa race; si dans un troupeau un seul bœuf va paître l'avoine étrangère, tout le troupeau sera attaqué.

Gloire au Tout-Puissant, m'écriai-je, qui me procure la bienveillance des hommes honnêtes, lors même qu'ils refusent de me recevoir dans leur compagnie! Cependant j'ai profité de la leçon et je me suis dit souvent à moi-même ainsi qu'à mes amis que les sages doivent rejeter de leur société quiconque n'y serait pas assorti. Quand même une citerne serait pleine d'eau de rose, il suffit qu'un chien y tombe pour la salir.

VI[e] HISTOIRE.

Un derviche fut invité à un festin chez le roi; il affecta de manger très-peu, et quand on eût quitté la table pour prier, il se répandit en longues actions de grâces pour donner une haute idée de sa piété. Hypocrite, tu n'arriveras jamais à la Mecque; le chemin que tu suis ne conduit qu'en Turquie[1].

De retour chez lui, le derviche, pressé par la faim, demanda à manger: Eh quoi! mon père, lui dit son fils, est-ce que vous n'avez pas mangé au festin du roi?—Non, répondit-il, je me suis borné à satisfaire les besoins les plus pressans de la nature.—Si cela est ainsi, reprit le fils, vous pouvez recommencer vos prières, car Dieu ne peut vous tenir compte de ce que vous avez fait.

Hypocrite, qui portes tes vertus à la main pour les montrer et qui caches dans ton sein les vices que tu caresses, à quoi te servira ce vain étalage? Est-ce avec cette fausse monnaie que tu achèteras ton pardon dans le jour terrible où il te faudra rendre compte?

VII[e] HISTOIRE.

Dans mon enfance j'étais scrupuleusement attaché à toutes les pratiques de dévotion, je me levais au milieu de la nuit, je veillais longtemps, je pratiquais la continence avec beaucoup d'austérité. Je me souviens qu'une certaine nuit je m'assis auprès de mon père, et que tirant l'Alcoran de mon sein, je me mis à le lire avec attention, tandis que toute la famille dormait autour de nous. Je ne pus m'empêcher de le faire remarquer à mon père: Il n'y a pas un de ceux-ci, lui dis-je, qui se lève pour prier; tous dorment comme s'ils étaient déjà morts. — O mon cher fils, me répondit mon père, au lieu de t'occuper à remarquer les défauts d'autrui, il vaudrait bien mieux que tu dormisses toi-même.

VIII[e] HISTOIRE.

Un grand se trouvait dans une assemblée où l'on exaltait ses vertus en termes magnifiques. Croyez-vous, dit-il, que je ne me connaisse pas moi-même? C'est une censure amère que de me prêter si libéralement tant de vertus. Mon extérieur vous séduit, mais vous ne savez pas ce que je cache dans mon cœur. Tout le monde admire le paon à cause de la beauté de sa forme et de l'éclat de ses plumes, tandis qu'il se méprise lui-même à cause de la difformité de ses pieds[1].

IX[e] HISTOIRE.

Dans mon pèlerinage à la Mecque, je me

[1] On connaît la division des mahométans entre la secte d'Ali et celle d'Omar. J'ai cru devoir par cette raison conserver et même traduire littéralement ce proverbe, qui fait si bien connaître leur haine. (*Gaudin.*)

[1] L'abbé Gaudin a passé ici trois histoires qui ne lui ont pas paru de nature a être goûtées des lecteurs français, de sorte que la suivante répond à la XII[e] du texte persan.

trouvai une nuit tellement fatigué de mes veilles que je ne crus pas qu'il me fût possible d'aller plus loin ; je me couchai à terre pour prendre un peu de sommeil et priai le chamelier de me laisser : O mon frère, me répondit-il, nous touchons presque au saint lieu, les voleurs sont derrière nous ; encore un peu de courage, vous voilà sauvé ; si vous vous livrez au sommeil, vous êtes mort. Il est doux sans doute, en traversant le désert, de pouvoir se reposer à l'ombre d'un arbre, mais ce repos est presque toujours l'avant-coureur de la mort.

X[e] HISTOIRE.

Je vis un jour sur le bord de la mer un derviche qui avait été déchiré par un tigre ; ses blessures étaient si profondes qu'il n'y avait point de remède. Il languit longtemps dans les angoisses de la mort, et il répétait sans cesse : Je te rends grâce, ô mon Dieu, de n'avoir à souffrir que mes tourmens et non de remords pour mes crimes.

Si votre ami vous expose à quelque danger, et vous envoie même à la mort, n'allez pas dire qu'il vous est dur de mourir ; dites plutôt qu'il est malheureux pour vous d'avoir excité la colère de votre ami, et que ce soit là l'unique sujet de votre tristesse.

XI[e] HISTOIRE.

Un solitaire, pressé par le besoin, déroba une natte dans la cellule d'un autre solitaire. Le juge ordonna qu'on lui coupât la main. Le maître de la natte s'y opposa en disant qu'il l'avait donnée : Ton opposition, lui répondit le juge, ne m'empêchera pas de faire exécuter la loi. — A la bonne heure, dit celui-ci ; mais si quelqu'un dérobe un bien consacré à la pauvreté, cette loi n'ordonne pas de lui couper la main. Un derviche n'a rien en propre et par conséquent ne peut rien réclamer ; d'ailleurs tout ce qu'il possède n'est-il pas pour le soulagement des malheureux ? Le juge renonce alors au dessein de punir le voleur, et se tournant vers lui : Malheureux, dit-il, le monde étant si vaste, pourquoi voler de préférence la cellule de ton ami ? — Eh quoi ! répondit celui-ci, ne savez vous pas le proverbe : « Bouleverse si tu le veux la maison de ton ami, mais ne va pas même heurter à celle de ton ennemi ? Quand tu es pressé par le besoin, à quel autre qu'à un ami iras-tu recourir dans ta misère ? »

XII[e] HISTOIRE.

Un roi demandait un jour à un derviche s'il pensait à lui quelquefois : Oui, répondit le derviche, toutes les fois que je ne pense pas à Dieu.

XIII[e] HISTOIRE.

Un homme pieux vit en songe un roi dans le paradis et un derviche en enfer ; il en fut étonné et demanda la raison de l'élévation du premier et de la dégradation du second, qui lui semblaient contraires aux idées reçues : C'est, lui répondit-on, parce que le roi aimait la simplicité des religieux, et que le religieux recherchait la pompe et la compagnie des rois.

Qu'importe à la vertu une besace, des habits déchirés, un manteau couvert de haillons ? Ne fais que de bonnes œuvres, et sois sûr de ta récompense, soit que tu portes l'habit des bergers ou bien la mitre des rois[1].

XIV[e] HISTOIRE.

Un habitant de Cufa se joignit à notre caravane pour le pèlerinage de la Mecque ; il marchait la tête et les pieds nus, mais il était gai, content et ne se lassait pas de chanter ces paroles : « Je ne suis point porté sur un chameau et je ne suis point non plus le chameau qui gémit sous un fardeau pesant ; je ne suis ni le maître ni l'esclave de personne ; dégagé du souci des richesses et des chagrins de la pauvreté, je vis libre, et mon esprit est content. » Un riche monté sur un chameau l'ayant aperçu lui dit : Malheureux, où vas-tu ? Retourne, crois-moi, car tu périras de misère. Mais, sans vouloir l'écouter, le pauvre continua son voyage. Quand nous fûmes arrivés au palmier de Mahmoud, le riche lui-même mourut. Le pauvre, qui assistait à ses derniers momens, s'écria : Tu avais beau être porté mollement sur un chameau, les richesses ne t'ont point empêché de mourir, et moi, malheureux piéton, je survis à toutes les fatigues du voyage.

[1] On reconnaît ici le sujet de la fable de La Fontaine intitulée *Songe d'un habitant du Mogol* (liv. XI, fab. IV). Notre fabuliste avait puisé son récit dans la traduction abrégée de Gulistan par Du Ryer.

Un homme pleura toute la nuit sur le sort d'un malade; au point du jour on le trouva mort lui-même et le malade était guéri. O mon ami, que de chevaux vigoureux périssent, tandis que l'âne arrive sain et sauf à son étable.

XV° HISTOIRE.

Un roi invita un solitaire à venir le voir; celui-ci résolut de prendre auparavant un remède qui affaiblît ses forces, afin de donner au prince une plus haute opinion de ses austérités; mais il se trompa: au lieu du remède il prit du poison et en mourut.

Combien d'hommes que je croyais ne contenir au dedans, comme la canne à sucre, qu'une moelle précieuse, et que j'ai vus ensuite ne renfermer, comme l'oignon, que des pellicules. Un solitaire dont le cœur est encore attaché aux créatures prie le dos tourné contre l'Orient. Un vrai serviteur de Dieu ne doit connaître que lui seul.

XVI° HISTOIRE.

Une caravane de marchands fut arrêtée en Cilicie par des voleurs; on leur enleva tous leurs biens, malgré les instances qu'ils faisaient au nom de Dieu et de son prophète de leur en laisser au moins une partie pour leur subsistance. Le sage Lockman [1] se trouvait avec eux; un des marchands lui dit: Vous auriez bien dû prêcher ces gens-là et leur inspirer de meilleurs sentimens, ils nous auraient peut-être restitué une partie de nos biens. Le sage répondit: On ne gagnê rien à prêcher la sagesse à des vauriens; la lime ne peut jamais nettoyer le fer qui est rongé de rouille jusqu'au fond. Que peuvent les avis sur une conscience noircie de crimes? Un clou pénètre-t-il dans la pierre? Au temps de votre prospérité voyez le pauvre, consolez l'infortuné, voilà le moyen de détourner les maux. Donnez au mendiant l'aumône qu'il vous demande, ou ce que vous lui refusez deviendra bientôt la proie du brigand.

[1] Voyez ci-dessus, p. 411. — Voyez encore l'article que M. de Sacy a consacré au fabuliste arabe dans la *Biographie universelle* (t. XXIV, p. 631) et les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud (t. Ier, p. 167).

XVII° HISTOIRE.

Le sage Schemseddin Aboulfarage, fils de Giousi, qui a pris soin d'élever ma jeunesse, m'exhortait souvent à renoncer aux charmes de la musique pour me consacrer à la vie solitaire. Entraîné par la force de l'âge et la fougue des passions, je rejetai ses avis; les instrumens, les chansons, les conversations agréables furent au contraire mes seuls amusemens. Mon cœur se pervertit, et toutes les fois que je me rappelais les conseils du vieillard, je me disais : Ah! pourquoi mon censeur n'est-il pas témoin des applaudissemens que je reçois? Pourquoi ne peut-il lui-même partager mes plaisirs? Quiconque a bu du vin pardonne facilement à l'ivresse.

Enfin je me trouvai une nuit dans une société où je rencontrai un musicien; mais, grand Dieu, quel musicien! jamais on ne tira d'un instrument des sons aussi discordans que les siens; sa voix était plus triste et plus lamentable que celle qui vient annoncer la mort d'un père. Tous les auditeurs se bouchaient les oreilles, ou, mettant le doigt sur la bouche, lui faisaient signe de se taire. Mais quoiqu'on lui exprimât de mille manières la peine qu'on souffrait à l'entendre et qu'on eût prié le chef de la maison, ou de fournir du vif argent pour se boucher les oreilles, ou d'ouvrir ses portes, afin qu'on eût la liberté de sortir, le bourreau n'en continuait pas moins, et il fallut malgré nous prendre patience jusqu'à la fin de la nuit.

Enfin le héraut sacré nous annonça le jour et les prières. Je m'approchai alors du chantre, et ôtant ma ceinture et mon manteau, je les mis à ses pieds et l'embrassai, en lui rendant mille actions de grâces. Mes compagnons furent étonnés de ce que je venais de faire; je devins l'objet de leurs plaisanteries; ils me reprochèrent d'avoir donné un manteau de prix à un misérable racleur, qui n'avait jamais reçu plus d'un direm pour sa récompense et dont le seul souvenir leur faisait dresser les cheveux à la tête.

Mes amis, leur répondis-je, c'est assez plaisanter; vous ignorez mon secret et le motif que j'ai eu dans ce que je viens de faire. Tous me pressèrent alors de le leur apprendre, afin qu'ils pussent eux-mêmes réparer leur faute. Sachez donc, leur dis-je, que le respectable

vieillard qui forma mon enfance n'avait rien oublié pour éteindre en moi cette ardeur si vive pour la musique, mais j'avais toujours résisté à ses avis; enfin cette nuit un sort plus heureux m'a conduit dans cet hospice; ce chanteur et l'ennui qu'il m'a causé ont eu plus de force que les leçons de mon maître, et je leur dois le dessein que j'ai formé de renoncer à ces vains amusemens.

XVIIIe HISTOIRE.

On demandait un jour au sage Lockman de qui il tenait la vertu qu'il pratiquait : Des vicieux, répondit-il; tout ce qui me déplaisait dans leurs actions ou qui n'était pas conforme à mon goût, je le remarquais pour l'éviter.

Dans les jeux et même dans la licence, il ne se dit pas un mot que le sage ne puisse tourner à son profit; mais quand même les cent bouches de la sagesse parleraient à un insensé, ce ne sera qu'un vain bruit pour son oreille.

XIXe HISTOIRE.

Un solitaire mangeait dix livres de pain par jour; après son souper il prenait l'Alcoran et le lisait tout entier jusqu'au lever de l'aurore. Un homme d'esprit en entendit parler et dit : Ce solitaire vaudrait beaucoup mieux s'il mangeait moins et dormait davantage. Celui qui est trop rempli de nourriture est ordinairement vide de sagesse.

XXe HISTOIRE.

La miséricorde divine avait conduit un homme vicieux dans une société de sages, dont les mœurs étaient saintes et pures; il fut touché de leurs vertus, il ne tarda pas à les imiter et à perdre ses anciennes habitudes; il devint juste, sobre, patient, laborieux et bienfaisant. On ne pouvait nier ses œuvres, mais on leur donnait des motifs odieux; on vantait ses bonnes actions sans aimer sa personne; on voulait toujours le juger par ce qu'il avait été et non par ce qu'il était devenu. Cette injustice le pénétrait de douleur; il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux sage plus juste et plus humain que les autres : O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation; rends-en grâce à Dieu. Heureux celui qui peut dire : Mes ennemis et mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas. Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent comme méchant? Moi-même, qu'ils disent parfait, je ne suis en effet qu'imperfection. Je suis loin de pratiquer tout ce que je dis; mes voisins ne me connaissent pas, je leur ferme la porte pour leur cacher mes vices. Mais puisque Dieu fait et voit tout, à quoi bon fermer les portes?

XXIe HISTOIRE.

Je fus me plaindre un jour à un vénérable vieillard : Un tel, lui dis-je, vient de m'accuser hautement de libertinage. Il me répondit : Fais-le rougir à son tour par tes vertus et par ton innocence.

XXIIe HISTOIRE.

On demandait à un philosophe de Damas ce que c'était que connaître Dieu et être véritablement religieux. Il répondit à cette question de la manière suivante : Ce pays était anciennement habité par une nation amie de la vérité et très-vertueuse, mais elle avait l'extérieur vicieux et paraissait corrompue. Cette nation est aujourd'hui remplacée par une autre qui a l'extérieur honnête et paraît respecter la Divinité, mais au fond elle est dissolue et méprisable.

Si votre esprit erre sur tous les objets du monde, vous aurez beau être seul, vous ne serez jamais en repos. Quelque riche et quelque puissant que l'homme soit, il ne jouit de la paix et n'est heureux qu'autant qu'il s'attache à honorer dignement l'Être-Suprême.

XXIIIe HISTOIRE.

Je faisais un voyage dans une compagnie nombreuse. Après avoir marché toute la nuit, nous nous arrêtâmes tous auprès d'un bois pour y reposer, excepté un seul voyageur qui se promena en chantant dans le désert. A son retour je lui demandai pourquoi il n'avait pas dormi comme les autres. Il me répondit : J'entendais chanter les rossignols sur les arbres, les perdrix dans les montagnes, les grenouilles dans les eaux, les bêtes féroces dans les forêts; j'ai regardé comme honteux d'être enseveli

dans le sommeil lorsque tous les êtres célébraient les louanges de Dieu.

XXIV[e] HISTOIRE.

Je faisais le voyage de la Mecque avec une troupe de jeunes gens aimables; ils ne cessaient de chanter pendant la route les bienfaits et les louanges de l'auteur de la nature. Nous rencontrâmes dans le chemin un dévot fier de ses austérités et plein de haine pour les religieux qui se vouent à la pauvreté, parce qu'il ignorait leur zèle. Après beaucoup de fatigue, nous arrivâmes près du palmier des enfans d'Helal. Un jeune enfant arabe en sortit et se mit à chanter avec tant de douceur que les oiseaux accouraient de tous côtés pour l'entendre, et que le chameau de cet homme austère, l'ayant jeté par terre avec son fardeau, témoigna sa joie par ses bonds. Nous étions tous dans l'admiration; le dévot seul était insensible: Eh quoi! lui dis-je, tu vois que le charme et l'harmonie de cette voix se font sentir aux animaux eux-mêmes; il n'y a donc que toi seul qu'elle ne pourra toucher? N'as-tu pas entendu ce matin le rossignol témoigner sa joie par ses chants? Tu portes en vain le nom d'homme. Dis-moi: de quelle espèce es-tu, si tu es incapable d'aimer? L'attrait de la nature pour le plaisir se réveille dans ton chameau à la voix d'un Arabe, il court et bondit dans la campagne; et toi, si tu ne partages pas cet attrait, n'es-tu pas au-dessous des brutes? Vois les feuilles des arbres, les herbes de la prairie s'agiter doucement au souffle du zéphyr. Il n'y a que le rocher qui soit insensible comme toi: tout ce que tu vois se mouvoir dans l'univers chante les bienfaits de l'auteur de la nature. Ce n'est pas seulement sur des roses, mais encore sur les épines que le rossignol se plaît à lui rendre hommage.

XXV[e] HISTOIRE.

Un roi mourut sans laisser d'héritier, et par son testament il donna la couronne à celui qui, après sa mort, entrerait le premier dans la ville. Un pauvre mendiant tout couvert de haillons parut le premier aux portes lorsque le roi venait d'expirer, et il fut couronné. Il régna quelque temps paisible; mais bientôt il eut à soutenir des guerres étrangères et intestines: il fallut livrer des batailles, et il perdit une partie de ses états. Au milieu de ses tempêtes, le pauvre, merveilleusement agité, n'avait cessé de flotter entre la crainte et l'espérance. Un de ses anciens amis, autrefois compagnon de sa pauvreté, ayant appris son élévation, vint le trouver et lui dit: Grâces soient rendues au Dieu incomparable et tout-puissant qui vous a élevé à un si haut degré de gloire et de puissance! Sous ses auspices la rose a pour vous perdu ses épines, et les épines ont été pour jamais arrachées de votre pied; le doux repos a succédé à toutes les traverses de la fortune; l'arbre tantôt fleurit, tantôt se dessèche, et se montre tour à tour dépouillé et couvert de ses feuilles.—*Ah!* mon frère, lui dit le roi, au lieu de rendre grâce à Dieu, demande-lui plutôt pour moi le courage et la patience; plains-moi au lieu de me féliciter. Dans mon premier état je ne souffrais que de mes besoins, et je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets.

Tel est donc le sort des richesses, elles sont à la fois le tourment et de ceux qui en sont privés et de ceux qui les possèdent. Veux-tu quelque chose de plus précieux? Demande le courage de t'en passer: c'est là le pouvoir par excellence et le seul que rien ne peut surmonter. Ne va pas mesurer le mérite du riche sur la quantité d'or qu'il prodigue. J'ai toujours ouï dire que la patience du pauvre était préférable à la magnificence du riche. Un roi fait rôtir un bœuf pour le distribuer en aumône, mais ce bœuf ne vaut pas aux yeux de Dieu la simple miette donnée par la veuve.

XXVI[e] HISTOIRE.

Un homme avait un ami qui fut élevé au ministère; il cessa dès lors de le voir. On lui en fit un reproche, et on lui demanda quelle faute il avait commise contre lui: Aucune, répondit-il, mais un ami ne doit voir un ministre que lorsqu'il a perdu sa place.

XXVII[e] HISTOIRE.

Abouhoreira[1] allait tous les jours rendre ses devoirs à Mahomet (que la bénédiction et la

[1] Abouhoreira veut dire le *père de la chatte*; c'est le surnom par lequel les musulmans désignent un des compagnons de leur prophète, à qui Mahomet donna lui-même ce surnom, parce qu'il portait habituellement sous son manteau une chatte qu'il aimait beaucoup. Abouhoreira avait pris en embrassant l'islamisme le nom d'Abderrahman, *serviteur du miséricordieux*,

paix de Dieu soient sur lui!). Le prophète lui dit un jour : Abouhoreira, venez me voir plus rarement si vous voulez que notre amitié s'accroisse ; de trop fréquentes visites l'useraient trop promptement.

Un plaisant disait un jour : Depuis le temps qu'on vante la beauté du soleil, je n'ai jamais ouï dire que personne en soit devenu amoureux. — C'est, lui répondit-on, parce qu'on le voit tous les jours, si ce n'est peut-être en hiver où il se cache quelquefois sous les nuages, mais alors même on en connaît mieux le prix.

Ce n'est pas un vice d'aller fréquemment visiter quelqu'un ; cependant il ne faut pas multiplier les visites jusqu'au point d'obliger de te dire : C'est assez.

XXVIII[e] HISTOIRE.

Je m'étais associé avec un de mes amis de Damas dans l'espoir de vivre toujours ensemble ; mais cette liaison fut pour moi une source amère de douleur et de disgrâce. Je parcourus avec lui les déserts de Jérusalem, et n'y vis que des mœurs féroces dont j'eus beaucoup à souffrir. Je tombai bientôt après dans la captivité des Francs renfermés dans la forteresse de Tripoli ; je fus contraint de travailler avec les juifs aux fortifications de la ville ; je fus employé longtemps à faire et à porter le mortier. Enfin un des premiers citoyens d'Alep, avec qui j'avais eu autrefois quelque liaison, passa par Tripoli et me reconnut : O Mosleheddin[1], me dit-il, à quel état es-tu réduit, et quels événemens ont pu t'y conduire ?

Je lui répondis : Je voulais me soustraire à la vue des hommes et cherchais la solitude, pour n'avoir de commerce qu'avec Dieu, lorsque je suis tombé dans la captivité : juge maintenant quel est mon sort en me voyant occupé à détremper de la boue et au pouvoir de brigands qui ne méritent pas le nom d'homme, lorsqu'il est plus doux de vivre avec ses amis, même chargé de chaînes, que libre et dans un lieu délicieux avec ses ennemis.

Il eut pitié de mes malheurs, il me racheta des liens des Francs pour dix pièces d'or et m'emmena à Alep, et peu de temps après il me fit épouser sa fille unique avec une dot de cent pièces d'or ; mais cette femme ne tarda pas à me déshonorer par la licence de ses mœurs ; impérieuse, emportée, acariâtre, elle ne cessa de répandre de l'amertume sur ma vie. « Une méchante femme, dit le proverbe, porte l'enfer dans la maison de son mari. Redoutez, ô mes amis, redoutez surtout ce fléau, et délivrez-nous, ô mon Dieu, de cet infernal supplice. »

Elle se plaisait surtout à me reprocher mon ancienne pauvreté : N'es-tu pas, me disait-elle, celui que mon père a racheté de la servitude pour dix pièces d'or ? — Oui, lui répondis-je, il lui en a coûté dix pièces pour me délivrer, et cent autres pour me faire ton esclave. J'ai ouï dire qu'un riche délivra un jour une brebis de la gueule d'un loup prêt à la dévorer, mais ce fut pour l'égorger lui-même. La brebis lui dit en mourant : Puisque tu devais être un loup pour moi, pourquoi m'arracher des griffes de l'autre ?

XXIX[e] HISTOIRE.

Un roi demandait à un religieux comment il partageait son temps : Je passe, lui répondit-il, toute la nuit à prier pour les autres ; au lever de l'aurore j'adresse au ciel mes vœux pour moi-même et je travaille tout le jour pour ma subsistance et celle de ma famille. Le roi ordonna qu'on lui fixât un revenu qui le délivrât désormais du soin de nourrir sa famille.

Le premier devoir est de veiller à la subsistance de ses proches. Gardez-vous de consacrer à la contemplation le temps qui doit leur être destiné. Chaque jour je me propose de passer la nuit en prières, mais dès que je les commence, je me demande : Mes enfans qu'auront-ils à manger demain ? et je ne songe plus qu'à ménager mes forces.

XXX[e] HISTOIRE.

Un solitaire de Damas s'était fait la plus grande réputation par ses austérités ; il vivait depuis plusieurs années dans une forêt, passant toutes les nuits en prières et ne mangeant que des feuilles d'arbres. Le roi eut la curiosité de le voir, et après l'avoir visité, il lui dit :

et il s'appelait auparavant Abdel-Schems, *serviteur du soleil*. Ce personnage était doué d'une mémoire extraordinaire ; il est un des sept qui conservèrent et firent passer à la postérité les traditions recueillies de la bouche de Mahomet. (Voyez les notes de la traduction latine du *Gulistan* par Gentius.)

[1] Mosleheddin veut dire *qui améliore la religion* ; c'est le surnom de Saadi

Si vous le jugez à propos, je vous ferai préparer dans la ville même un lieu propre à vos dévotions; vous pourrez les pratiquer plus facilement, et le peuple, qui en sera témoin, aura plus d'occasion de s'édifier de vos exemples. Le saint homme y consentit. Les courtisans lui dirent alors : Pour conserver les bonnes grâces du roi, hâtez-vous de venir vous établir à la ville et de faire au moins un essai de ce nouveau genre de vie. Si vous trouvez que le commerce des hommes vous enlève un temps trop précieux, vous serez libre de revenir. Il n'hésita pas, et le roi fit préparer pour le recevoir un jardin superbe où il avait le plus beau de ses palais.

C'était un lieu délicieux fait pour enchanter tous les sens : la rose y étalait partout ses brillantes couleurs, semblable à l'incarnat qui pare et anime les joues d'une jeune vierge, ou bien elle ne se présentait qu'en bouton, dont la pourpre commençait à s'unir au tissu vert qui lui servait d'enveloppe et qui avait toute la fraîcheur d'un enfant qui vient de naître; des guirlandes tressées avec grâce, telles que les cheveux d'un beau garçon, décoraient les avenues, et des fleurs de toutes les formes et du plus brillant éclat étincelaient au haut des arbres.

Le roi envoya ensuite au saint homme une jeune fille pour le servir: son visage était resplendissant comme la lune, sa taille était déliée et svelte, sa parure toute rayonnante comme celle du paon. Quel piége pour un religieux! Quels vœux, quelles austérités pouvaient tenir contre tant d'attraits! Il ajouta encore le don d'un jeune esclave d'une beauté incomparable, d'ailleurs enjoué, amusant, et dont l'esprit ne le cédait point à la beauté. C'était son échanson pour lui offrir la coupe et pour lui verser à boire. Sa présence jetait tous les cœurs dans l'ivresse, on ne se lassait point de le regarder, de même qu'un hydropique ne se lasse point de boire de l'eau de l'Euphrate.

Au milieu de tant d'objets séduisans, que pouvait faire le derviche? Sa table était couverte de mets exquis, ses habits étaient somptueux, les parfums des fleurs et des fruits portaient à la fois la volupté dans tous ses sens, des objets d'une beauté ravissante étaient sans cesse sous ses yeux et n'attendaient que son signal. Il succomba. Les sages n'ont-ils pas dit que de beaux yeux étaient un piége où les meilleurs esprits allaient se prendre? La science et la religion même ne défendent pas toujours contre cette amorce; l'a-t-on goûtée une fois, comme la mouche attachée au miel, on ne peut plus s'en arracher.

Ainsi périt la gloire du solitaire. Le roi, après une assez longue absence, eut la curiosité de le voir; mais il ne le trouva plus le même : un embonpoint brillant colorait ses joues, il était languissamment couché sur des tapis de soie; un esclave beau comme un ange, un éventail à la main, rafraîchissait l'air devant lui. Le roi le félicita de ce changement, s'entretint longtemps avec lui et le quitta en disant que sur la terre il n'aimait que deux espèces d'hommes, les sages et les religieux. Un courtisan, formé par une longue expérience des affaires, était présent et lui répondit : Il est juste, ô grand roi, que tu verses tes bienfaits sur les uns et sur les autres. Donne de l'or au sage, afin qu'il s'anime de plus en plus dans l'étude de la sagesse; mais si tu veux que le religieux persévère, laisse-le dans la pauvreté : l'or et l'argent ne serviraient qu'à le corrompre.

XXXIe HISTOIRE.

L'histoire que je vais raconter a beaucoup de rapport avec la précédente. Un roi se trouvait dans une situation fâcheuse; il fit vœu s'il venait à bout de ses desseins de donner tant de pièces d'or aux religieux. Il réussit, et pour acquitter son vœu, il chargea un de ses principaux ministres d'une bourse pleine d'or, et lui ordonna d'aller la distribuer aux différens religieux. Ce ministre, homme d'esprit, courut tout le jour et revint le soir avec la bourse pleine, et la rendant au prince : J'ai eu beau chercher, dit-il, je n'ai point trouvé de religieux. — Que voulez-vous dire? répondit le roi. Ne sais-je pas qu'il y en a au moins quatre cents dans cette ville? — Cela est vrai, dit le ministre, mais celui qui est véritablement religieux ne reçoit point d'or, et celui qui en reçoit cesse de l'être [1].

XXXIIe HISTOIRE.

Un homme naturellement bienfaisant consultait un vieillard sur les moyens de se débar-

[1] L'abbé Gaudin a passé ici deux histoires.

rasser d'une multitude de visites qui enlevaient son temps le plus précieux. Le vieillard lui repondit : Prêtez aux pauvres et demandez à emprunter aux riches, vous serez bientôt délivré des uns et des autres.

XXXIII[e] HISTOIRE.

Un jurisconsulte disait à son père : Les belles leçons de vertu que nous donnent les prêtres ne pénètrent pas jusqu'à mon cœur parce que je m'aperçois qu'ils ne font point eux-mêmes ce qu'ils ordonnent de faire. Ils nous prêchent de fuir le monde, et eux ne cessent d'entasser l'or et l'argent. Le sage n'est pas celui qui prêche le bien, mais celui qui le fait. Quand on s'égare soi-même, peut-on montrer le chemin aux autres? Son père lui répondit : O mon fils, si leur doctrine est saine, que t'importe leur conduite? Prends garde, en cherchant un sage sans défaut, de te priver des fruits de la sagesse. Tu me parais semblable à cet aveugle qui était tombé la nuit dans un bourbier, et qui criait de lui apporter un flambeau. — Qu'en voulez-vous faire? dit une femme : vous qui ne voyez pas le flambeau, à quoi vous servirait sa lumière? Dans la boutique d'un marchand, on n'achète des marchandises qu'avec de l'argent ; on ne profite aussi des leçons du prêtre qu'avec une âme bien préparée. Qu'importe que sa doctrine soit discordante avec ses œuvres ? N'écoute pas moins ses paroles. Une belle sentence, pour être écrite sur le mur, en a-t-elle moins de force?

XXXIV[e] HISTOIRE.

Un homme avait quitté la société des derviches et s'était retiré dans celle des sages. Quelle différence, lui disais-je, trouvez-vous entre un sage et un derviche? Il me répondit : Tous deux traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs frères ; le derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément et arrive seul au rivage ; le sage au contraire nage avec la troupe et tend quelquefois la main à ses frères.

XXXV[e] HISTOIRE.

Un jeune homme ivre s'était endormi dans la rue. Un derviche, le voyant dans cet état, le chargea d'injures. Le jeune homme, levant la tête, lui répondit : En voyant un pécheur, les justes ont coutume de lui donner des signes de compassion et de bonté ; pourquoi m'insulter et ne pas couvrir plutôt les crimes de ton frère? O toi qui fais profession de vertu, apprends d'abord à pardonner les fautes d'autrui, sois bon et indulgent, et si j'ai fait une mauvaise action, n'en ajoute pas une autre pour me reprendre.

XXXVI[e] HISTOIRE.

De jeunes libertins insultèrent grièvement un derviche ; il alla trouver un ancien de son ordre et se plaignit amèrement de l'injure qu'il avait reçue : Eh quoi! mon fils, lui répondit l'ancien, ton habit n'est-il pas celui de la charité et de la patience? Quiconque avec lui ne sait pas souffrir une injure ne mérite pas de le porter.

Une pierre jetée dans la vaste mer n'en trouble point la surface, mais elle trouble et agite toute l'eau renfermée dans une mare, et cette mare est l'emblème de celui dont la colère s'allume pour une injure. S'il t'arrive quelque tort, sache le supporter, parce que pardonner les fautes d'autrui est le plus sûr moyen d'expier les siennes. O mon frère, sois humble d'avance, puisque tu dois un jour être réduit en poussière.

XXXVII[e] HISTOIRE.

Permettez-moi encore de vous raconter cette fable. Il y eut un jour une dispute très-vive entre le tapis et l'étendard de la guerre. C'était à Bagdad, dans le palais des califes. L'étendard, tout couvert de poussière, disait au tapis avec indignation : Nous sommes tous deux dans la même cour et servons le même maître ; mais combien notre sort est différent! Je n'ai pas un moment de repos ; dans toutes les saisons on me voit en campagne. Pour toi, à l'abri de toutes les injures de l'air, tu n'as à supporter ni les siéges des villes, ni la fatigue du désert, ni les vents, ni la poussière. C'est moi qui donne le signal dans toutes les expéditions. Toi, tu es renfermé dans le palais avec de jeunes garçons beaux comme le jour, de jeunes filles fraîches comme la rose, tandis que moi, abandonné à de vils esclaves, je me vois dans

les routes, ou bien chargé de chaînes, ou perpétuellement agité par les vents. Le tapis lui répondit : C'est parce que je courbe humblement ma tête et n'ai point comme toi la prétention de la porter dans les airs.

XXXVIIIe HISTOIRE.

Un athlète, doué d'une force prodigieuse, sortait triomphant d'un combat avec les yeux troubles et la bouche écumante. Un étranger demanda aux spectateurs : Quelle est cette espèce d'homme ? L'athlète entendit faire cette question et s'en trouva si fort offensé qu'il accabla d'injures celui qui l'avait faite. L'étranger se contenta de lui répondre : Quoi ! insensé, tu peux soutenir un rocher qui pèse mille livres, et tu ne sais pas supporter un seul mot dit sans dessein ?

A quoi sert une vaine ostentation de ses forces ? Un homme en état de faire tête à un éléphant ne mérite pas le nom d'homme s'il n'a pas d'humanité.

XXXIXe HISTOIRE.

Un vieillard de Bagdad, d'une famille honnête et d'un esprit agréable, donna sa fille en mariage à un ouvrier qui la maltraita le jour même de ses noces. Le père, apercevant le lendemain les marques de sa brutalité, dit à son gendre : Homme de néant, est-ce pour la maltraiter que je t'avais donné ma fille ? Mais pourquoi m'en prendre à toi ? ne devais-je pas savoir qu'un mauvais naturel jamais ne se corrige !

XLe HISTOIRE.

Un jurisconsulte avait une fille très-laide ; quoiqu'il proposât une dot considérable, personne ne se présenta pour l'épouser, et il fut forcé de la donner à un aveugle. L'année même de ce mariage il vint dans cette ville un médecin de l'île de Serendib, qui rendait la vue aux aveugles. On proposa au jurisconsulte de faire guérir son gendre : Je m'en garderai bien, dit-il, car à l'instant il répudierait ma fille[1].

XLIe HISTOIRE.

Un roi regardait avec mépris la pauvreté des derviches. Un d'eux s'en aperçut et lui dit : O prince, pourquoi vous enorgueillir ? Vous l'emportez sur nous en puissance, mais notre vie est plus agréable que la vôtre. Nous sommes parfaitement égaux au moment de la mort, et, dans l'espérance de la résurrection, notre sort est de beaucoup préférable puisque nous avons moins de comptes à rendre.

Le roi qui soumet tout à ses armes, le pauvre qui ne vit que du pain de l'aumône, meurent également, sans rien emporter de ce monde. Qu'importe donc leur différence sur la terre ? Si toute la vie se passe à se charger de bagages inutiles, j'aime encore mieux le sort d'un mendiant que le fardeau de la royauté.

Les instituts des religieux se bornent à invoquer Dieu, à lui rendre grâce, à l'honorer et à lui obéir, à se montrer libéral dans l'abondance et content dans la disette, à ne reconnaître qu'un seul Dieu, à n'avoir de confiance qu'en lui seul et à souffrir l'adversité avec patience. Quiconque pratique les vertus est un vrai religieux, quand même il porterait une robe de pourpre ; au contraire, l'homme vain et présomptueux, l'esclave de ses sens, qui passe le jour dans la mollesse et la nuit dans la débauche, a beau porter le manteau de la piété, il n'est qu'un scélérat aux yeux de Dieu. Malheureux, pourquoi étaler un voile à sept couleurs sur les portes quand tu n'as que des nattes dans l'intérieur de ta maison ?

LIIe HISTOIRE.

Je vis un jour sur le haut d'une maison des vases pleins de roses nouvellement cueillies : elles étaient attachées ensemble avec du gazon : Quoi ! m'écriai-je, cette vile plante est-elle faite pour se trouver dans la compagnie des roses ? Le gazon me répondit humblement : Pourquoi voulez-vous me priver de l'honneur que j'en reçois ? Cet honneur me donne quelque titre à la bienveillance ; je ne prétends d'ailleurs disputer à la rose ni son éclat ni son parfum ; mais nous sommes nés dans le même jardin et nous appartenons au même maître.

[1] Voici la traduction de M. de Saint-Lambert : « Un aveugle avait une femme qu'il aimait beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle était fort laide. Un médecin offrit de lui rendre la vue ; il ne voulut pas y consentir : Je perdrais, dit-il, l'amour que j'ai pour ma femme, et cet amour me rend heureux. » (Gaudin.) — On a fait sur le même sujet un petit vaudeville assez comique intitulé *le Mari charmant*.

Xe HISTOIRE.

Un derviche se trouvait pareillement dans la plus grande nécessité. Quelqu'un lui dit : Il y a près d'ici un homme très-riche et j'ai lieu de croire que s'il connaissait votre pauvreté il ne balancerait pas à la soulager. — Je ne le connais pas, répondit le derviche. — Eh bien ! reprit l'autre, je vous mènerai moi-même chez lui ; et l'ayant aussitôt pris par la main, il le conduisit à la maison du riche. Ils l'aperçurent bientôt lui-même la tête penchée, le visage triste et dans un profond silence. A cette vue le derviche recule : Que faites-vous ? dit son ami. Voilà celui dont je vous ai parlé. Il veut le ramener : Il n'est pas nécessaire, dit le derviche, j'ai déjà fait présent à cette triste figure du don que j'étais venu chercher.

XIe HISTOIRE.

Il y eut à Alexandrie une année d'une sécheresse extraordinaire ; les portes du ciel furent absolument fermées ; tous les êtres languirent dans la disette et il n'y eut pas une créature, depuis l'oiseau jusqu'à l'insecte, qui ne poussât des cris pour demander sa nourriture. Je dirais presque qu'il est étonnant que tant de soupirs et tant de larmes ne se soient pas condensés en nuages pour fournir la pluie dont on avait besoin. Dans le même temps se trouvait dans Alexandrie un homme impur, tout couvert de débauches et de crimes. Puisse Dieu l'éloigner de tous ceux qu'il chérit ! Je ne salirai point mon récit de la description et du nom de ce monstre, ce serait outrager ceux qui m'écoutent. Je dirai seulement qu'il était tel que si un Tartare l'eût tué, c'eût été un crime de le punir de ce meurtre. Cependant cet homme était très-riche, et dans cette calamité il fournit généreusement son or et son argent aux pauvres et tenait une table toujours prête pour les étrangers. Quelques religieux, pressés par la faim et par la pauvreté, me consultèrent pour savoir s'ils devaient y avoir recours, mais je m'y opposai avec force, en leur disant :

Le lion ne mange pas les restes du chien et aime mieux mourir de faim dans son antre. Livrez votre corps à la misère plutôt que de tendre la main à un homme abject. Quand même un homme égalerait Feridoun en richesses et en pouvoir, s'il est sans vertu il ne mérite pas le nom d'homme. Revêtir un sot d'une robe de soie brodée de différentes couleurs, c'est vouloir parer une muraille de carmin et d'ornemens magnifiques [1].

XIIe HISTOIRE.

On demandait à Hatem-Tai s'il avait jamais vu quelqu'un aussi généreux que lui et qui eût une âme aussi élevée. Il répondit : Je fis un jour un sacrifice de quarante chameaux ; étant ensuite sorti dans la campagne avec quelques seigneurs arabes, j'y rencontrai un paysan qui ramassait un fagot d'épines : Eh quoi ! lui dis-je, que ne vas-tu aussi à la maison de Hatem-Tai, où tout le peuple est rassemblé pour un festin ? Il me répondit : Quiconque peut manger le pain qu'il acquiert par son travail n'ira point s'exposer à supporter un jour les reproches d'Hatem-Tai. Je jugeai que cet homme était plus généreux que moi.

XIIIe HISTOIRE.

Le prophète Moïse (que la paix soit sur lui !) vit un jour un pauvre qui, pour couvrir sa nudité, s'était caché dans le sable, et qui lui cria ; Priez pour moi le Très-Haut, afin qu'il me donne toutes les choses nécessaires à la vie, car je meurs de faim et de froid. Moïse pria pour lui. Quelques jours après, revenant d'offrir un sacrifice à Dieu, il trouva ce même homme enchaîné et environné d'une multitude de peuple. Il demanda ce que c'était. On lui dit que cet homme avait bu du vin, qu'il avait ensuite eu une querelle et tué un homme, et que tout ce peuple s'était assemblé pour assister à son supplice. Il n'est que trop ordinaire que le pauvre élevé tout à coup étende sur ses anciens compagnons la main de la tyrannie. Alors Moïse (que la paix soit sur lui !) adora la sagesse de Dieu dans la distribution des biens de ce monde : il demanda pardon de la témérité de sa prière et s'écria : Je vois bien maintenant que si Dieu eût donné des richesses à tous ses serviteurs, ils ne cesseraient de s'insulter et de se faire la guerre.

Orgueilleux, cesse de te plaindre, c'est ta folie qui est souvent la cause de ta perte. Si les fourmis n'avaient pas d'ailes, elles ne seraient

[1] Les Persans font un grand usage des tapis dans leurs appartemens ; c'est même une partie considérable de leur luxe, mais les murailles y sont nues ou tout au plus couvertes de nattes. (Gaudin.)

le consulter. Étonné, il fut trouver un sage et lui dit : Les grands de la Perse m'ont envoyé ici pour exercer mon art, mais on en a fait si peu de cas qu'il ne s'est trouvé encore personne qui ait daigné y avoir recours. Le sage lui répondit : Connaissez-vous la manière de vivre de cette nation ? Elle ne mange que pour apaiser les cris de son estomac, et lui refuse même toute la nourriture qui ne lui est pas absolument nécessaire. — Si cela est ainsi, dit le médecin, elle peut se porter bien sans moi, et baisant la terre, il ne songea plus qu'à son départ.

Ve HISTOIRE.

On lit dans la vie d'Ardeschir Babegan[1] qu'il demanda un jour à un médecin arabe combien de nourriture il devait prendre par jour. Le médecin lui ayant dit que cent drachmes lui paraissaient suffire : Mais, dit le roi, une si petite quantité peut-elle entretenir les forces ? — Elle le peut très-bien, dit le médecin, et une plus grande ne servirait qu'à les accabler, car il faut manger seulement pour vivre et pour prier, et non pas vivre pour manger.

VIe HISTOIRE.

Deux derviches, ayant fait société, entreprirent un pèlerinage ; l'un était d'une constitution faible, ne prenait de nourriture que de deux jours l'un ; l'autre au contraire, étant très-robuste, mangeait jusqu'à trois fois par jour Étant arrivés aux portes d'une ville, on les accusa tous deux de trahison ; ils furent condamnés à mourir de faim et jetés dans une prison dont on mura la porte. Environ quinze jours après on reconnut leur innocence ; on ouvrit alors les portes : le plus robuste était déjà mort, et l'autre respirait encore. Tous les assistans en étaient surpris ; mais un médecin qui se trouvait parmi eux leur dit : Si le contraire était arrivé, vous auriez sujet d'être surpris ; celui qui était grand mangeur devait nécessairement succomber plus tôt à la disette, au lieu que l'autre, par l'habitude de l'abstinence, était beaucoup plus disposé à la supporter.

VIIe HISTOIRE.

On demandait à un malade s'il avait besoin de quelque chose : Je n'ai besoin, dit-il, d'autre chose que de ne rien désirer, car lorsque l'estomac et le ventre sont souffrans, à quoi sert-il d'avoir des alimens en profusion ?

[1] Premier roi de Perse de la dynastie des Sassanides, qui monta sur le trône en 223 de notre ère.

VIIIe HISTOIRE.

Un homme très-généreux ayant été blessé dangereusement dans un combat contre les Tartares, on lui dit qu'un marchand avait un remède souverain contre sa blessure et que peut-être il lui en ferait part s'il voulait le demander. Ce marchand était l'avarice même : Si je lui demande, dit le malade, il se peut qu'il me refuse, il se peut encore que son remède ne soit pas aussi efficace qu'on le dit, mais je me serai bien sûrement déshonoré en demandant une grâce à une âme vile, et la blessure que j'aurais ainsi guérie sur mon corps passerait au fond de mon cœur. Les sages disent que si l'eau s'achetait au prix de l'honneur, l'honnête homme ne voudrait pas boire : car il vaut mieux mourir glorieusement que de vivre avili ; il vaut mieux recevoir de la coloquinte d'un honnête homme que du sucre de la main d'un méchant.

IXe HISTOIRE.

Un sage avait peu de revenu et une nombreuse famille ; pressé par le besoin, il fut trouver un riche en qui il avait confiance, lui exposa avec douleur sa situation et sollicita quelques secours. Il en fut mal reçu et sa tristesse passa sur-le-champ sur le visage de celui qu'il venait implorer.

Si la fortune te maltraite, ne te présente point avec un air triste et sombre qui tue la joie sur le visage de ton ami. En demandant une grâce prends un visage gai et riant ; jamais un front épanoui ne nuisit au succès d'une affaire.

Le riche ajouta cependant quelque chose à sa fortune, mais retrancha encore davantage aux marques de considération qu'il avait coutume de lui donner. Le malheureux s'en aperçut et prenant quelques jours après son repas avec sa famille : oh ! dit-il, combien est amère la nourriture qu'on reçoit au temps de la nécessité ! La marmite est sur le feu, mais c'est l'honneur qui est dedans ; il se consume et diminue à proportion des secours que l'on reçoit. Ah ! il vaut mieux encore manquer de tout que de manger le pain flétrissant de l'aumône.

Xe HISTOIRE.

Un derviche se trouvait pareillement dans la plus grande nécessité. Quelqu'un lui dit : Il y a près d'ici un homme très-riche et j'ai lieu de croire que s'il connaissait votre pauvreté il ne balancerait pas à la soulager. — Je ne le connais pas, répondit le derviche. — Eh bien ! reprit l'autre, je vous mènerai moi-même chez lui ; et l'ayant aussitôt pris par la main, il le conduisit à la maison du riche. Ils l'aperçurent bientôt lui-même la tête penchée, le visage triste et dans un profond silence. A cette vue le derviche recule : Que faites-vous ? dit son ami. Voilà celui dont je vous ai parlé. Il veut le ramener : Il n'est pas nécessaire, dit le derviche, j'ai déjà fait présent à cette triste figure du don que j'étais venu chercher.

XIe HISTOIRE.

Il y eut à Alexandrie une année d'une sécheresse extraordinaire ; les portes du ciel furent absolument fermées ; tous les êtres languirent dans la disette et il n'y eut pas une créature, depuis l'oiseau jusqu'à l'insecte, qui ne poussât des cris pour demander sa nourriture. Je dirais presque qu'il est étonnant que tant de soupirs et tant de larmes ne se soient pas condensés en nuages pour fournir la pluie dont on avait besoin. Dans le même temps se trouvait dans Alexandrie un homme impur, tout couvert de débauches et de crimes. Puisse Dieu l'éloigner de tous ceux qu'il chérit ! Je ne salirai point mon récit de la description et du nom de ce monstre, ce serait outrager ceux qui m'écoutent. Je dirai seulement qu'il était tel que si un Tartare l'eût tué, c'eût été un crime de le punir de ce meurtre. Cependant cet homme était très-riche, et dans cette calamité il fournit généreusement son or et son argent aux pauvres et tenait une table toujours prête pour les étrangers. Quelques religieux, pressés par la faim et par la pauvreté, me consultèrent pour savoir s'ils devaient y avoir recours, mais je m'y opposai avec force, en leur disant :

Le lion ne mange pas les restes du chien et aime mieux mourir de faim dans son antre. Livrez votre corps à la misère plutôt que de tendre la main à un homme abject. Quand même un homme égalerait Feridoun en richesses et en pouvoir, s'il est sans vertu il ne mérite pas le nom d'homme. Revêtir un sot d'une robe de soie brodée de différentes couleurs, c'est vouloir parer une muraille de carmin et d'ornemens magnifiques [1].

XIIe HISTOIRE.

On demandait à Hatem-Tai s'il avait jamais vu quelqu'un aussi généreux que lui et qui eût une âme aussi élevée. Il répondit : Je fis un jour un sacrifice de quarante chameaux ; étant ensuite sorti dans la campagne avec quelques seigneurs arabes, j'y rencontrai un paysan qui ramassait un fagot d'épines : Eh quoi ! lui dis-je, que ne vas-tu aussi à la maison de Hatem-Tai, où tout le peuple est rassemblé pour un festin ? Il me répondit : Quiconque peut manger le pain qu'il acquiert par son travail n'ira point s'exposer à supporter un jour les reproches d'Hatem-Tai. Je jugeai que cet homme était plus généreux que moi.

XIIIe HISTOIRE.

Le prophète Moïse (que la paix soit sur lui !) vit un jour un pauvre qui, pour couvrir sa nudité, s'était caché dans le sable, et qui lui cria ; Priez pour moi le Très-Haut, afin qu'il me donne toutes les choses nécessaires à la vie, car je meurs de faim et de froid. Moïse pria pour lui. Quelques jours après, revenant d'offrir un sacrifice à Dieu, il trouva ce même homme enchaîné et environné d'une multitude de peuple. Il demanda ce que c'était. On lui dit que cet homme avait bu du vin, qu'il avait ensuite eu une querelle et tué un homme, et que tout ce peuple s'était assemblé pour assister à son supplice. Il n'est que trop ordinaire que le pauvre élevé tout à coup étende sur ses anciens compagnons la main de la tyrannie. Alors Moïse (que la paix soit sur lui !) adora la sagesse de Dieu dans la distribution des biens de ce monde ; il demanda pardon de la témérité de sa prière et s'écria : Je vois bien maintenant que si Dieu eût donné des richesses à tous ses serviteurs, ils ne cesseraient de s'insulter et de se faire la guerre.

Orgueilleux, cesse de te plaindre, c'est ta folie qui est souvent la cause de ta perte. Si les fourmis n'avaient pas d'ailes, elles ne seraient

[1] Les Persans font un grand usage des tapis dans leurs appartemens ; c'est même une partie considérable de leur luxe ; mais les murailles y sont nues ou tout au plus couvertes de nattes. (*Gaudin.*)

pas si souvent la proie des oiseaux. Un homme abject vient-il à s'élever tout à coup, sa prospérité ne fait que le livrer davantage aux insultes de la fortune. Reste donc tranquille dans ton état et sois persuadé que celui qui t'a fait te connaissait mieux que toi-même.

XIVe HISTOIRE.

Un Arabe du désert se promenant à Balsora, dans le quartier des joailliers, nous raconta cette histoire : Un jour, dit-il, me trouvant égaré dans le désert sans aucune nourriture, je n'attendais plus que la mort, lorsque le hasard me fit rencontrer un petit sac de cuir. Ma joie fut extrême, parce que j'espérais y trouver de la farine; mais l'ayant ouvert, ma tristesse ne tarda pas à renaître : Hélas! m'écriai-je, désespéré, ce ne sont que des perles!

XVe HISTOIRE.

Un autre Arabe, pareillement égaré dans le désert, y était mort de fatigue et de faim ; on trouva à côté de lui sa ceinture pleine d'or et ces paroles, qu'il avait écrites sur la terre avant de mourir : Ce n'est pas l'or qui nous fait vivre ; qu'importe donc son abondance? Il ne nous préserve ni des ardeurs du soleil ni des tourmens de la faim. Hélas! dans le désert quelques grains de froment sont préférables à tout l'or de l'univers.

XVIe HISTOIRE.

Je n'avais jamais éprouvé les rigueurs du sort; les astres avaient roulé sur ma tête sans attaquer ma fortune ; mais je me trouvai à mon tour pressé par la pauvreté, je marchais nu-pieds et n'avais pas de quoi acheter des souliers. J'entrai ainsi dans le temple de Cufa, le cœur serré de tristesse, lorsque j'y aperçus à mes côtés un homme qui n'avait pas de pieds ; je rendis alors grâce à la Providence et ne regrettai plus de n'avoir pas de souliers.

XVIIe HISTOIRE.

Un roi chassait pendant l'hiver avec ses principaux ministres ; la chasse l'entraîna si loin que sur le soir il ne lui fut plus possible de regagner son palais. Il aperçut alors la cabane d'un paysan et se proposa d'y passer la nuit pour se mettre à l'abri de la rigueur du froid: A Dieu ne plaise, dit un des courtisans, que votre majesté cherche un asile dans une vile cabane ; élevons plutôt une tente et nous y allumerons du feu. Le paysan, qui avait su le dessein du roi, ayant tout préparé dans sa maison, vint se jeter à ses pieds, et baisant la terre : Votre sublime majesté, dit-il, n'aurait pas souffert d'échec en se reposant dans ma cabane, mais c'est à un malheureux paysan qu'on a porté envie. Le roi fut si content de ces paroles qu'il se transporta sur-le-champ chez lui ; le lendemain il lui donna une robe et plusieurs autres présens. J'ai ouï dire que le paysan, ayant pris son étrier et l'ayant suivi quelques pas, s'écria : Non, la majesté royale ne peut se dégrader en se reposant sous un toit rustique, elle y répand au contraire un rayon de sa gloire et s'accroît à mesure qu'elle se communique.

XVIIIe HISTOIRE.

Un mendiant avait amassé une somme considérable ; le roi le sut, et ayant besoin d'argent pour donner aux Tartares afin d'empêcher qu'ils ne fissent des courses sur ses états, il fit venir le pauvre et lui demanda une partie par emprunt, avec promesse qu'elle lui serait rendue dès que les revenus ordinaires seraient apportés au trésor. Le mendiant répondit : Il serait indigne que votre majesté souillât ses mains en touchant l'argent d'un gueux tel que je suis. — Ne te mets pas en peine, dit le prince, c'est pour donner aux Tartares ; telles gens, tel argent. Si le puits d'un chrétien ne contient qu'une eau impure, qu'importe, si l'on ne s'en sert que pour laver le corps d'un juif?

XIXe HISTOIRE.

J'ai connu un marchand qui voyageait avec cent chameaux chargés de marchandises et qui avait quarante tant esclaves que domestiques à son service. Un jour ce marchand m'entraîna chez lui dans son magasin et m'entretint toute la nuit du vain étalage de ses richesses. Il me dit : J'ai un tel associé dans le Turquestan, tant de fonds dans les Indes ; voici une obligation pour tant d'argent qui m'est dû dans une telle province ; j'ai un tel

pour caution de telle somme ; puis, changeant de matière, il continuait : Mon dessein est d'aller m'établir à Alexandrie, parce que l'air y est excellent. Il se reprenait et disait : Non, je n'irai pas à Alexandrie, la mer d'Afrique est trop dangereuse ; j'ai intention de faire encore un voyage, après cela je me retirerai dans un coin du monde et je laisserai là le négoce.

Je lui demandai quel voyage c'était. Il répondit : Je veux porter du soufre de Perse à la Chine, où l'on dit qu'il se vend chèrement ; de la Chine j'apporterai de la porcelaine, et je la viendrai vendre en Grèce ; de la Grèce je porterai des étoffes d'or aux Indes ; des Indes j'apporterai de l'acier à Alep ; d'Alep je porterai du verre dans l'Arabie heureuse, d'où je transporterai des toiles peintes en Perse [1]. Cela fait, je dirai adieu au négoce qui se fait par ces voyages pénibles, et je passerai le reste de mes jours dans un comptoir. Il en dit tant sur ce sujet qu'à la fin il se lassa de parler, et en finissant il m'adressa ces paroles : Je vous prie, dites-nous aussi, Saadi, quelque chose de ce que vous avez vu et entendu dans vos voyages.

Je pris la parole et je lui dis : Avez-vous ouï dire ce que disait un voyageur qui était tombé de son chameau dans le désert de Gour ? Il disait : Deux choses seules sont capables de remplir les yeux d'un avare : la sobriété ou la terre qu'on jette sur lui après sa mort.

XX[e] HISTOIRE.

Un riche s'était fait autant de réputation par son avarice que Hatem-Tai par sa libéralité ; sa lésinerie était portée à un tel degré qu'il n'avait jamais donné un morceau de pain à personne ; il n'aurait pas jeté le moindre reste à la chatte d'Abouhoreira [2] ni un os au chien des sept dormans [3] ; jamais un derviche n'avait connu de ses mets que l'odeur, et quand il avait dîné, une poule n'aurait pas trouvé une miette à ramasser.

Cet homme forma le projet de passer en Egypte pour augmenter ses richesses ; il partit sans prévoir son sort, tel que Pharaon, qui, poursuivant les Israélites, fut englouti sous les ondes, car il s'éleva presque aussitôt une violente tempête ; son corps et son âme furent en proie à une excessive frayeur. Tremble, scélérat, non pas de ton danger, mais du souvenir de tes crimes. Ne savais-tu pas en t'embarquant les vicissitudes de la mer et que le même vent qui te conduisait pouvait souffler pour ta perte ?

On le voyait tendre les mains au ciel, pousser de longs et d'inutiles cris, et tant que le vaisseau subsista, implorer la miséricorde du Tout-Puissant.

Insensé, quand on est frappé par la nécessité, il n'est plus temps d'élever au ciel des mains suppliantes : c'est lorsqu'on peut exercer la bienveillance qu'il faut les tirer de son sein pour répandre des bienfaits ; réserve ton or et ton argent pour cet usage, et le profit en reviendra à toi-même. Sache que tu dois quitter un jour ce monde, ta demeure. Prends donc une brique d'argent et une brique d'or.

Mais ses prières n'eurent point d'effet, il périt. Il avait en Egypte quelques parens, qu'il avait toujours laissés dans la pauvreté et qui se trouvèrent tout à coup enrichis du reste de sa fortune. En apprenant son malheur ils déchirèrent leurs vêtemens, mais ce fut pour se revêtir à leur place d'habits de soie et de laines les plus précieuses. Je vis la même semaine un d'entre eux, monté sur un cheval superbe et suivi d'un fort beau garçon ; je me dis alors : Si le mort pouvait être rendu à sa famille, elle trouverait sans doute qu'il est

[1] Tous ces détails sont intéressans pour nous faire connaître quel était l'état du commerce dans ces contrées au temps de Saadi. M. Galland dit qu'il est encore à peu près le même, que toutes ces routes se font par terre, et que souvent la même personne les fait toutes. (*Gaudin.*)

[2] Voyez ci-dessus, p. 578.

[3] Les saints personnages appelés les *Sept Dormans* étaient sept chrétiens de l'Asie Mineure qui moururent pour la foi, sous le règne de l'empereur Dèce. Plus de deux siècles après, vers l'an 479 de notre ère, les corps de ces martyrs ayant été trouvés dans une caverne où on les avait renfermés, ils en furent retirés et exposés à la vénération des fidèles. La légende, en parlant de leur mort, avait dit, suivant la formule ordinaire, qu'ils s'étaient endormis dans le Seigneur. Le vulgaire prit de là occasion de dire que ces saints martyrs n'étaient pas morts, qu'ils s'étaient endormis dans la caverne qui leur servait de retraite, et qu'après un long sommeil ils s'étaient enfin réveillés au grand étonnement des spectateurs. Telle est l'origine de l'histoire des *Sept Dormans*. On montre encore à Éphèse l'endroit où ce prétendu miracle a eu lieu. Comme un chien avait accompagné les martyrs dans leur retraite, on lui fit partager la célébrité de ses maîtres, et l'on supposa qu'il était resté pendant tout ce temps sans boire et sans manger, uniquement occupé de la garde de leur personne. (*Monumens arabes, persans et turcs* décrits par M. Reinaud, t. I[er], p. 184.)

moins dur de pleurer sa mort que de lui rendre son bien. J'avais autrefois été lié avec ce parent, je le tirai par la manche et lui dis : Homme honnête, puissiez-vous user longtemps au sein de la vertu des biens entassés par cet avare et dont il n'a pas osé jouir lui-même !

XXIe HISTOIRE.

Un pêcheur peu robuste avait jeté sa ligne dans un fleuve, il s'y prit un poisson d'une grandeur extraordinaire. Le pêcheur voulut l'attirer à lui, mais, trop faible et courant risque d'être entraîné lui-même, il abandonna la ligne, et le poisson se sauva avec l'hameçon qu'il avait pris. Quelques-uns de ses compagnons ne manquèrent pas de le plaisanter sur sa faiblesse : Quoi ! un tel poisson, dirent-ils, est venu se prendre dans vos rets, et vous n'avez eu ni la force ni l'adresse de le retenir ! — Mes amis, répondit-il, que pouvais-je faire ? Ce poisson m'est échappé parce que le sort n'avait pas encore fixé sa dernière heure. C'est le sort qui gouverne tout ; le pêcheur qui l'aura contre lui ne pourra prendre de poisson, même dans le Tigre, et le poisson, quoiqu'à sec, ne mourra pas si le sort veut le conserver.

XXIIe HISTOIRE.

Un homme privé de mains et de pieds ne laissa pas d'écraser l'insecte qu'on appelle mille-pieds. Un homme d'esprit l'ayant aperçu s'écria : Grand Dieu ! cet être avec ses mille pieds n'a pu reculer d'un instant la mort que tu lui destinais, et c'est un homme sans pieds et sans mains qui la lui a donnée.

O homme, pourquoi trembler ? Si ton heure n'est pas venue, c'est en vain que l'ennemi, la lance en arrêt, accourt pour t'arracher la vie ; le sort saura bien enchaîner ses pieds et son bras, défendre l'arc et faire égarer la flèche dans les mains de l'archer le plus habile.

XXIIIe HISTOIRE.

Un homme de peu d'esprit, gros et gras, richement vêtu, la tête couverte d'un turban d'une grosseur demesurée et monté sur un beau cheval arabe, passait, et l'on me demanda ce qu'il me semblait du brocart dont ce stupide animal était vêtu. Je répondis : Il en est de même que d'une vilaine écriture qui serait écrite en caractères d'or.

Cet être, avec la stupidité d'un âne, la graisse d'un porc et la voix d'un taureau, n'a d'humain que sa robe et ses autres vêtemens ; bornez donc là vos respects. Un noble ne se dégrade point pour tomber dans la pauvreté ; mais un juif a beau orner sa porte de clous d'or, tous ces ornemens n'ôtent rien à sa stupidité et à sa bassesse.

XXIVe HISTOIRE.

Un voleur demandait à un mendiant s'il n'avait pas honte de tendre la main au premier qui se présentait pour lui demander de l'argent. Le mendiant lui répondit : Il vaut mieux la tendre pour obtenir un denier que de se la voir couper pour avoir volé une pièce d'argent.

XXVe HISTOIRE.

Un athlète, grand mangeur et très-pauvre, exposa sa misère à son père et lui demanda la permission de voyager pour se soustraire à sa pauvreté : Je veux changer de sort, disait-il. la force de mon bras m'ouvrira peut-être le chemin qui peut me conduire à la fortune. l'art et la vertu ne sont que de vains noms si l'on ne trouve l'occasion de les produire. Ce n'est qu'en mettant l'aloès sur le feu et en froissant le musc qu'on en peut exprimer le parfum.

Son père lui répondit : O mon fils, chasse de ton cœur cette vaine ambition, qui n'est propre qu'à t'égarer ; rentre plutôt au sein de la sobriété, qui seule peut te rendre heureux. De grands hommes ont dit : Les honneurs et les richesses ne sont point le produit de nos efforts, epargne-toi une lutte pénible ; on ne les ravit point par la force, et tous les efforts pour les obtenir n'ont souvent pas plus d'effet qu'un collyre sur les yeux d'un aveugle. Tu serais un prodige d'adresse que toute ton adresse sera inutile si le sort t'est contraire. A quoi aboutit la force quand elle n'est pas secondée par la fortune ? Oui, c'est la fortune seule qui règne et qui conduit tout à son gré.

— O mon père, répondit le fils, les voyages offrent une multitude d'avantages, l'esprit s'éclaire par mille connaissances utiles dans la

variété des spectacles et des choses extraordinaires qu'on a sans cesse sous les yeux ; on parcourt les villes et les différens royaumes, on devient plus intéressant pour ses amis, on acquiert pour soi la sagesse, les honneurs et quelquefois la fortune, on se forme partout de nouveaux amis, et on est plus à portée de connaître les caprices et les vicissitudes du sort. Des hommes très-religieux n'ont-ils pas dit : Tant que tu restes attaché au seuil de ta maison, tu ne peux devenir un homme ; sors de chez toi, parcours le monde, apprends à le connaître avant d'être obligé d'en sortir.

— Oui, mon fils, dit le père, ces avantages se trouvent dans les voyages, mais seulement pour cinq sortes de personnes, qui seules devraient avoir la permission de voyager : d'abord les marchands, qui, ayant de l'argent en abondance, toujours accompagnés de beaux garçons et de belles filles, et d'une foule de serviteurs qui n'attendent que leurs ordres, peuvent tous les jours, toutes les nuits, dans tous les momens, goûter toutes les délices de la vie. Le riche n'est étranger nulle part ; en quelque lieu qu'il aille, dans la montagne, dans la plaine, dans le désert, il fait planter sa tente et dresser son lit ; le pauvre au contraire est étranger et ignoré jusque dans sa patrie.

La seconde espèce est celle des sages, dont l'éloquence, le savoir et les grâces qui assaisonnent tous leurs discours rencontrent partout le plus excellent accueil. Le savant est comme l'or en barre, qui trouve partout son prix ; mais le fils ignorant d'un riche est semblable à la monnaie de cuivre, qui n'a de cours que dans sa province.

Dans la troisième espèce sont ceux qui sont remarquables par leur beauté ; les esprits les plus délicats s'empressent à les connaître et à les servir, et regardent leur entretien comme une faveur. De grands hommes ont dit avec raison : Un peu de beauté vaut mieux que beaucoup d'or ; un beau visage est le remède qui guérit tous les chagrins, une clé qui fait ouvrir toutes les portes ; quand même il serait sous la disgrâce de son père et de sa mère, il rencontrera partout de l'accueil et des honneurs. Je trouvai un jour une plume de paon pliée dans un volume de l'Alcoran, et je lui dis : Cet honneur est trop relevé pour toi. Elle me répondit : La beauté trouve accès partout ; qui serait assez barbare pour la repousser ? Il suffit qu'elle se produise ; la perle détachée de l'huître sa mère est toujours sûre de trouver un acheteur.

Je place dans le quatrième rang ceux qui ont une belle voix ; tous les hommes sont sensibles au plaisir de l'harmonie, elle suspend même le vol des oiseaux ; plus les organes sont délicats, plus ils sont touchés de ses accens. Quel charme d'entendre dès le lever de l'aurore une voix douce et harmonieuse se mêler à la joie des buveurs ! Une belle voix l'emporte même sur un beau visage. L'un ne s'aperçoit qu'avec les yeux du corps, l'autre pénètre jusqu'à l'âme et charme à la fois tous les sens.

Enfin la cinquième espèce sont les artisans, qui trouvent toujours au bout de leurs bras de quoi se nourrir et pourvoir aux autres besoins de la vie. Le proverbe dit qu'un cordonnier en courant le monde peut toujours écarter la misère, mais qu'un roi hors de son royaume peut être exposé à mourir de faim.

Tels sont, ô mon fils, les talens et les vertus nécessaires dans les voyages, et quiconque en est privé court risque d'être la victime de la vaine opinion qu'il a de lui-même : il se trouvera étranger partout ; s'il meurt, ses traces sont perdues pour jamais et personne ne s'intéresse à sa mémoire ; quoi qu'il tente, il trouvera partout le ciel irrité, tout s'opposera à ses efforts. Si la colombe ne doit plus revoir son nid, le destin l'entraîne malgré elle vers l'amorce et dans les filets du chasseur.

Le fils répondit : O mon père, quoi que vous puissiez m'alléguer, je ne résisterai point au conseil des sages, qui disent que quoique la distribution des richesses soit dans la main de Dieu, il faut travailler pour les acquérir, et que quoique les maux soient prédestinés, il faut toujours se tenir en garde pour les éviter. Pour obtenir les richesses il faut les chercher auprès des grands, et quoique notre heure soit fixée à tous, on ne va point de gaîté de cœur s'exposer au dard de la vipère.

Avec la force dont je suis pourvu je puis combattre un éléphant et le lion le plus féroce ; elle peut me conduire à la gloire et à la fortune ; mon parti est donc pris, je veux voyager, je ne puis soutenir le fardeau de la pauvreté. Un homme de courage trouve sa patrie partout ; qu'est-ce que le pauvre pourrait regretter en la quittant ? Le riche, accoutumé à la mollesse, a besoin de trouver tous les soirs son lit, tandis

que lui, partout où la nuit le surprend, est sûr d'en trouver un aussi doux que celui qu'il a quitté la veille.

Il partit ensuite, après avoir fait ses adieux à son père, en disant que si la fortune ne secondait pas ses vœux il irait dans des lieux où son nom serait ignoré.

Il marcha plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il rencontra un fleuve rapide qui roulait des rochers énormes et dont le bruit se faisait entendre au loin. Il vit beaucoup de monde rassemblé sur son bord, chacun donnait une pièce d'or pour son passage; comme il n'en avait point, il tâcha de fléchir les nautonniers par ses prières et même par ses larmes; il leur vanta sa force; mais ces hommes, insensibles à tous ses discours, se contentaient de lui répondre: Sans or vous ne pouvez obliger personne à vous passer, et avec de l'or vous n'aurez pas besoin d'employer la violence. L'un d'eux, plaisantant sur sa pauvreté, lui dit en riant: Votre force seule ne vous fera pas passer la mer; que m'importe que vous en ayez autant que dix hommes; apportez-moi seulement autant d'argent qu'un seul.

Le jeune homme, outré de cette injure, résolut d'en tirer vengeance. Le navire était déjà parti; il cria à haute voix: Si vous voulez vous contenter de l'habit que je porte, je vous le donnerai avec plaisir. Le nautonnier, avide de gain, tourna aussitôt la proue pour le recevoir. C'est l'avarice qui aveugle les hommes; c'est le désir d'avoir qui attire les oiseaux et les poissons dans les filets.

Dès que le jeune homme fut élancé dans le vaisseau, il saisit le nautonnier par le collet et par la barbe et le renverse à ses pieds. Son compagnon veut venir à son secours; mais connaissant bientôt la force de son adversaire, il prend lui-même la fuite; tous les deux se concertent, font la paix avec lui et consentent à le recevoir en le dispensant de son péage.

La douceur et la complaisance ferment la porte au combat. Voulez-vous apaiser votre ennemi, soyez facile envers lui à proportion de ce qu'il se montre opiniâtre. Le glaive le plus tranchant ne peut entamer la soie molle, qui cède à ses coups. Si vous avez une voix douce et une main caressante, vous conduirez l'éléphant avec un fil.

Les nautonniers se hâtent de faire la paix en demandant pardon, et, pour mieux couvrir leur ressentiment, baisent la main et le visage du jeune homme et le laissent tranquille jusqu'à ce qu'ayant rencontré une colonne, reste d'un ancien édifice des Grecs, qui s'élevait au milieu des eaux, ils s'adressent à tout l'équipage: Le navire, dirent-ils, est dans le plus grand danger; n'y aurait-il parmi vous personne assez courageux, assez robuste pour monter sur cette colonne et retenir la corde du vaisseau, tandis que nous nous occuperons à le réparer? Le jeune homme, plein d'audace et de grandeur d'âme, d'ailleurs ne soupçonnant rien de leur ressentiment, s'offre aussitôt. Il avait oublié ce précepte des sages: Si tu as une fois offensé quelqu'un, quand même tu lui aurais rendu depuis cent services, ne te crois jamais en sûreté avec lui. On peut arracher une flèche de la blessure, mais le ressentiment d'une injure vit toujours au fond du cœur.

Le jeune athlète prend donc la corde et monte sur la colonne; mais aussitôt le nautonnier lui arrache la corde et pousse son vaisseau en pleine eau. Le malheureux resta abandonné sur la colonne comme un homme frappé de la foudre; il y passa deux jours, supportant toutes les horreurs de la misère; le troisième, sentant qu'il ne pouvait plus résister au sommeil, il se jeta à l'eau, nagea un jour et une nuit avant de pouvoir gagner le rivage; il y arriva épuisé et prêt à rendre le dernier soupir. Des feuilles d'arbre et quelques racines réparèrent un peu ses forces; il erra quelque temps dans la campagne, tourmenté par la faim et la soif, et arriva mourant au bord d'un puits. Il y vit plusieurs personnes rassemblées qui, moyennant une petite pièce de monnaie, avaient la permission d'y boire. il n'avait pas même cette pièce: il eut beau exposer sa soif, on le refusa. Furieux, il voulut employer la force et en terrassa quelques-uns; mais tous, s'unissant contre *lui*, le repoussèrent après l'avoir chargé de coups. Une nuée de moucherons peut mettre en fuite l'éléphant, et des fourmis presque imperceptibles parviennent en s'unissant à déchirer le lion lui-même.

Notre athlète, forcé par la nécessité, souffrant presque également de la faim, de la soif et de ses blessures, s'unit en gémissant à la foule des voyageurs. Ils arrivèrent à l'entrée de la nuit dans un lieu souvent infesté par les brigands. Une frayeur extrême saisit alors

toute la troupe ; il essaya de les rassurer : Ne craignez rien, leur cria-t-il, puisque je suis au milieu de vous, moi qui pourrais seul faire tête à cinquante hommes ; restez tranquilles ; seulement, que les plus jeunes et les plus alertes se tiennent prêts pour me seconder. Ce discours magnifique inspira la confiance, on s'applaudit de l'avoir pour compagnon de voyage et tous à l'envi s'empressèrent de lui fournir à boire et à manger. Son estomac, irrité plus qu'épuisé par une si longue diète, dévora tout ce qui lui fut présenté ; il but avec la même avidité et tomba aussitôt dans un profond sommeil.

Tandis qu'il dormait, un vieillard de la troupe, respecté par sa longue expérience, leur adressant la parole à tous : Mes amis, dit-il, je crains toujours les voleurs, et, s'il faut vous le dire, je crains encore plus ce gardien qui promet de nous défendre. Ecoutez, je vous prie, cette histoire qu'on m'a racontée : Un Arabe avait caché une somme d'argent et passait toutes les nuits à la veiller ; bientôt épuisé, faute de sommeil, il s'associa un de ses amis pour partager ses travaux. Celui-ci le servit d'abord fidèlement; mais ayant découvert où était son trésor, il l'enleva et disparut. Le lendemain on vit l'Arabe dépouillé et tout en larmes ; on lui demanda ce qu'il avait et si un voleur avait dérobé son argent : Hélas! dit-il, ce n'est pas un voleur, mais le gardien que j'avais choisi moi-même.

Je ne me suis jamais assis avec sécurité à côté d'un serpent depuis que je sais qu'il peut tuer par sa piqûre. Le venin d'un ennemi qui se cache sous le masque de l'amitié est encore cent fois plus à craindre. Que savons-nous, ô mes compagnons, si ce jeune homme n'est pas lui-même un des voleurs, qui ne s'est joint à nous que pour avoir plus d'occasions de nous trahir ? Croyez-moi, profitons de son sommeil et tandis qu'il dort poursuivons notre route. Ce conseil fut applaudi généralement: on ramassa tout le bagage et on partit en silence pour ne pas éveiller le jeune homme qui inspirait tant de craintes.

Il ne s'aperçut qu'il avait été abandonné que lorsqu'il fut réveillé par les premiers rayons du soleil ; il chercha les voyageurs de tous côtés et erra longtemps dans le désert, tourmenté par la faim et par la soif, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, il se coucha le visage contre terre pour attendre la mort : Hélas ! disait-il, pourquoi ne pas me réveiller quand les chameaux ont reçu le signal du départ ? Pourquoi m'abandonner dans cette solitude ? Mais qui s'inquiète d'un étranger et qui daigne songer à lui ?

Tandis qu'il s'entretenait ainsi, il voit paraître le fils du roi, qui s'était égaré de son cortége à la poursuite d'une bête féroce. Le prince avait entendu ses dernières paroles ; il le regarda avec attention et fut frappé de sa figure, ainsi que de l'état misérable où il le voyait réduit. De quel pays es-tu, dit-il, et quels malheurs ont pu te conduire dans ces lieux ? Le malheureux exposa une partie de ce qu'il avait souffert. Le fils du roi fut touché de compassion, il lui donna une robe, se l'attacha ensuite par plusieurs bienfaits et le ramena avec lui dans sa patrie.

Le père, en revoyant son fils, fut comblé de joie et rendit à Dieu mille actions de grâces. Il apprit de lui-même tout ce qu'il avait eu à souffrir des nautonniers, des paysans et de la caravane: Ah ! mon fils, répondit-il, ne te l'avais-je pas prédit d'avance ? La main du fort se trouve liée dans la pauvreté ; c'est un lion à qui on a arraché les ongles, et cet athlète qui se trouvait dans l'indigence avait bien raison de dire qu'un grain d'or vaut mieux que cinquante livres de forces.

Le fils lui répondit : O mon père ! ce n'est qu'au prix des travaux qu'on peut acquérir des richesses ; on ne terrasse point son ennemi sans s'exposer soi-même au danger, et si on ne sème pas le grain dans l'incertitude, on ne recueille point la moisson. Voyez combien de richesses j'ai amassées, en comparaison du peu de maux que j'ai soufferts, et combien de miel j'ai rapporté pour quelques légères piqûres. Quoique Dieu soit le dispensateur de tous les biens, il veut qu'on les achète par le travail. Le plongeur ne se procurerait jamais de perles s'il craignait la dent du crocodile. La pierre qui supporte la meule du moulin est immobile, voilà pourquoi on la charge d'une si lourde masse. Le lion attend-il dans son antre et le faucon dans son aire que la proie vienne les chercher ? Quiconque l'attendra aura toujours les membres minces et faibles comme ceux de l'araignée.

— O mon fils, ce sont les destins qui sont venus à ton secours, et la vertu te montrant le che-

min, la rose est sortie de ses épines, les épines ont été arrachées de ton pied. Un homme puissant a daigné jeter sur toi un regard de compassion, ta fortune s'est trouvée au bout de sa ligne, il l'a attirée à lui, il s'est plu à la grossir; tu étais dénué et malheureux, il t'a rendu riche et florissant; ces coups du sort sont rares, et le sage ne compte point sur ce qui arrive rarement. Le chasseur n'apporte point tous les jours un renard, et il arrive quelquefois qu'il est déchiré par un tigre.

Un roi de Perse avait un anneau précieux. Un jour qu'il se promenait à la campagne avec quelques-uns de ses favoris, il fit attacher cet anneau sur un globe placé au-dessus d'un tombeau, et le promit pour récompense à celui qui y ferait passer une flèche. Quarante archers des plus habiles essayèrent en vain, nul ne put atteindre le but. Un jeune enfant qui se trouvait sur un toit voisin et qui, pour s'amuser, lançait au hasard des flèches, fut mieux servi par la fortune: il en dirigea une qui traversa l'anneau; il le reçut pour prix et avec lui une multitude de présens. Aussitôt après, l'enfant brûla son arc et sa flèche; on lui demanda pourquoi il en agissait ainsi: C'est, dit-il, pour mieux conserver ma gloire.

XXVI° HISTOIRE.

J'ai vu un derviche qui avait fixé sa demeure dans une caverne; il y vivait sans communication avec personne; les rois et les princes eux-mêmes, qu'il regardait du même œil que les autres hommes, ne pouvaient y avoir accès. Il était heureux, tandis que celui qui s'ouvre la porte de la mendicité aura des besoins jusqu'à la mort. Chasse l'avarice de ton cœur, et sans importuner les rois tu régneras toi-même. Il n'y a que l'avarice qui courbe la tête; apprends à n'avoir besoin de personne, et tu ne craindras pas de la lever.

Le roi du pays lui envoya un de ses ministres, chargé de lui dire qu'il comptait assez sur sa bienveillance pour espérer que sa révérence daignerait le visiter au moins une fois, pour manger son pain et son sel. Le derviche y consentit, se fondant sur l'exemple du prophète. Le lendemain le roi vint lui-même pour le remercier de sa complaisance; le derviche embrassa ses pieds et lui rendit les plus grands honneurs. Un de ses amis qui était présent lui demanda après le départ du roi la cause d'une réception si honorable et si peu conforme à ses principes: Ne savez-vous pas le proverbe, dit le derviche: « Si tu te trouves dans un festin, tu deviens nécessairement l'esclave de celui qui le donne; l'oreille peut se passer toute la vie d'entendre les sons harmonieux de la flûte et de la lyre, et l'odorat du parfum de la rose et du jasmin; la vue peut subsister sans être récréée par les délices d'un jardin; au défaut d'un lit garni de plume, on peut goûter le doux sommeil, même sur la pierre la plus dure; il n'y a que ce ventre lâche et paresseux, enveloppé de tant d'intestins, à qui on ne peut donner le change; quand il s'irrite, il faut de toute nécessité le satisfaire. »

CHAPITRE IV.

DES AVANTAGES DU SILENCE.

Ire HISTOIRE.

Je dis un jour à un de mes amis qui me reprochait de ne pas parler: Ce qui me fait louer et pratiquer le silence dans les conversations ordinaires, c'est que j'ai remarqué qu'elles étaient presque toujours mêlées de bien et de mal, et que nos ennemis ne s'attachent qu'à observer le mal. — Croyez-vous, me répondit mon ami, qu'ils ne soient pas assez punis de ne pas apercevoir le bien?

La vertu même prend les couleurs du vice aux yeux d'un ennemi. On n'aperçoit en Saadi que des roses, il n'y voit lui que des épines; il ne passe jamais devant la piété sans l'insulter; il en est blessé comme les chauve-souris le sont de la lumière éclatante du soleil.

II° HISTOIRE.

Un marchand avait perdu une somme considérable; il recommanda à son fils de n'en rien dire à personne: Je vous obéirai, dit le fils, mais expliquez-moi, je vous prie, pourquoi je dois me taire. — C'est, répondit le père, pour n'avoir pas à supporter à la fois deux maux, la perte que nous avons faite et la joie qu'en auraient nos ennemis.

N'allez jamais communiquer à un ennemi votre misère, car sa fausse compassion ne sert

qu'à déceler sa joie, et est presque toujours une insulte pire que le mal lui-même.

III° HISTOIRE.

Un jeune homme de beaucoup d'esprit avait fait tant de progrès dans l'étude des sciences et de la vertu, que, se trouvant un jour dans une compagnie de savans, il ne dit pas un seul mot. Eh quoi! mon fils, dit son père étonné, pourquoi ne produisez-vous pas aussi votre savoir? — C'est que je crains, répondit-il, d'avoir à rougir quand on me demandera ce que je ne sais pas. N'avez-vous pas ouï dire qu'un derviche ayant mis des clous à ses souliers, un gouverneur qui s'en aperçut vint le prendre par le bras et lui ordonner de ferrer sa mule? Tant que vous gardez le silence on ne peut rien trouver à reprendre; dès que vous dites un mot, il faut en répondre.

IV° HISTOIRE.

Un incrédule attaqua un jour un savant très-renommé sur des matières de controverse. Le savant, sans entreprendre de le convertir, jeta, comme on dit, son bouclier et prit la fuite. On lui en fit des reproches. Comment, lui dit-on, avec cette supériorité de lumières et de connaissances, n'avez-vous pas confondu ce téméraire? — Toute ma science, répondit-il, c'est l'Alcoran, les traditions, les réponses des sages; cet homme ne reconnaît point leur autorité, ainsi à quoi bon les produire? A quoi bon avoir la patience d'entendre ses impiétés en faveur de sa fausse religion?

Ne disputez jamais avec quiconque n'admet ni l'Alcoran ni la tradition; le silence est contre lui la meilleure réponse.

V° HISTOIRE.

Galien ayant vu un savant maltraité par un homme du peuple, qui le tenait au collet et le traitait d'une manière indigne : Si cet homme eût été, dit-il, véritablement sage, jamais leur dispute n'en serait venue à ce point.

Entre deux sages, l'altercation ne produit ni combat ni haine; ils ne disputent point avec d'autres; si un ignorant les insulte, ils l'apaisent avec de douces paroles. Deux sages en disputant ne rompent pas même un cheveu, tandis que deux insensés briseraient une chaîne de fer.

Un homme brutal outrageait un sage qui le supportait avec patience, et se contentait de lui répondre : O mon frère, puissiez-vous être heureux! Que j'ai de grâces à vous rendre pour ce que vous ne dites pas! car je connais encore mieux mes défauts que vous-même.

VI° HISTOIRE.

On donna le titre d'orateur incomparable à Sahban, fils de Wajel, parce que, quoiqu'il parlât plusieurs heures de suite, il ne répétait jamais deux fois le même mot dans un discours, et que, si le sujet paraissait le redemander, il avait l'art de l'éviter par une périphrase. C'est le talent qui est surtout de mise à la cour des rois, où la satiété s'engendre si facilement; mais ailleurs, même un bon mot, quelque excellent qu'il soit, perd son sel à mesure qu'on le répète; c'est un mets d'une saveur douce, que l'on goûte avec plaisir; mais s'il reparaît trop souvent, on dit bientôt : C'est assez.

VII° HISTOIRE.

Jamais on ne montre mieux sa sottise, disait un sage, qu'en interrompant un propos pour y mêler le sien. Un homme véritablement instruit attend au moins qu'on fasse silence.

VIII° HISTOIRE.

Des courtisans du sultan Mahmoud dirent à Hossein Meïmendi : Qu'est-ce que le roi vous a dit aujourd'hui sur telle affaire? — O seigneurs, répondit Hossein, y a-t-il quelque chose que vous puissiez ignorer? — Sans doute, dirent-ils, c'est vous qui êtes visir, le roi ne s'ouvre qu'avec vous et ne nous dit jamais rien. — C'est sans doute, répondit Hossein, par la confiance qu'il a que je n'en dirai pas davantage; ainsi pourquoi me le demandez-vous?

Dévoiler le secret des rois, c'est jouer un jeu où l'on ne paie qu'avec sa tête.

IX° HISTOIRE.

J'avais quelque dessein d'acheter une maison, mais je balançais encore lorsqu'un juif vint me

trouver. Je suis, me dit-il, un des plus anciens habitans de ce quartier, je puis vous faire la description de cette maison mieux que personne; achetez la sur ma parole, car elle n'a aucun défaut. — Et comptes-tu pour rien, lui répondis-je, celui de t'avoir pour voisin?

Xe HISTOIRE.

Un poëte alla trouver un chef de brigands, et lui récita des vers qu'il avait faits à sa louange; mais le brigand le fit dépouiller et chasser du village. Les chiens l'attaquèrent à la porte, il voulut prendre des pierres pour se défendre, mais la glace ayant été très-forte cette nuit, il ne put en arracher. Les méchantes gens! s'écria-t-il alors, qui lâchent les chiens et qui attachent les pierres. Le chef, qui était à sa fenêtre entendit ce mot et ne put s'empêcher d'en rire: Jeune homme, lui cria-t-il, demande moi ce que tu voudras. — Hélas! répondit-il, si vous avez d'aussi bonnes intentions, je ne vous demande que la veste qu'on m'a volée; les hommes sont en droit d'attendre des bienfaits les uns des autres; mais le seul que je puisse attendre de vous, c'est de ne pas recevoir de mal. Le voleur en eut pitié, il lui fit rendre sa veste, et lui donna de plus une robe fourrée et quelques drachmes d'argent.

XIe HISTOIRE.

Un astrologue étant entré dans sa maison vit un étranger qui s'entretenait avec sa femme. Furieux de jalousie et de colère, il l'accabla de reproches, et l'accusa devant les juges: Eh quoi! lui dit un homme d'esprit, comment pouvez-vous savoir ce qui se passe dans les astres, vous qui ignorez ce qui se fait dans votre propre maison?

XIIe HISTOIRE.

Un héraut, chargé d'annoncer au peuple l'heure et les prières, avait une voix rude et discordante, mais qu'il croyait admirable. Les habitans du quartier, par respect pour ses fonctions, le supportaient avec patience, et pour ne pas l'offenser, lui cachaient avec soin toute la peine qu'il leur causait. Enfin un de ses ennemis fut le trouver et lui dit: Je vous ai vu cette nuit en songe; puisse cet augure vous être favorable! — Et qu'avez-vous vu? répondit le héraut. — Vous aviez, dit l'autre, une douceur de voix admirable, et tout le monde était enchanté de vous entendre. Le héraut réfléchit quelque temps et lui dit: Que votre songe est salutaire! Il m'éclaire sur mes véritables talens, et me prouve que jusqu'ici ma voix a été désagréable à tout le monde; au moins elle ne le sera plus, car dès ce moment je renonce à chanter en public.

O mes amis! s'écria-t-il, combien j'ai à me plaindre, vous dont la flatterie m'a endormi sur mes défauts, et qui, par vos éloges trompeurs, me les faisiez regarder comme des vertus: j'étais tout hérissé d'épines et vous me vantiez comme si j'avais été le jasmin ou la rose. Il a fallu que l'impudence d'un ennemi m'ait appris à me connaître, et m'ait seule dévoilé mes défauts.

XIIIe HISTOIRE.

Dans la mosquée de Sangiar il se trouvait pareillement un héraut dont la voix écorchait les oreilles de tous ceux qui l'entendaient. Le chef de la mosquée, homme doux et honnête, lui dit un jour: Il y a longtemps que vous servez gratuitement dans cette mosquée, et ceux qui sont plus anciens que vous ne reçoivent de salaire que cinq deniers par mois; mais si vous voulez passer dans un autre pays, je vous en donnerai dix. Le marché fut conclu et il partit. Quelque temps après il revint trouver le mollah et lui dit: Vous m'avez fait faire un mauvais marché en consentant à recevoir dix deniers pour quitter votre mosquée, car ceux que j'ai été trouver m'en offrent vingt si je veux passer dans un autre lieu, mais je ne veux point de cette condition. Le mollah lui dit en riant: Gardez-vous d'accepter ces vingt deniers, car bientôt ils vous en offriront avec plaisir cinquante.

XIVe HISTOIRE.

Un autre récitait tout haut l'Alcoran avec une voix fort désagréable. Un homme d'esprit, passant à côté de lui, lui demanda combien il recevait par mois pour sa peine: Je n'ai point de salaire, répondit-il. — Eh! pourquoi donc vous fatiguer si cruellement? — C'est pour l'amour de Dieu. — Eh bien! croyez-moi,

pour l'amour de Dieu ne récitez plus, car il n'y a point de musulman qui ne souffre à entendre même l'Alcoran dans votre bouche.

CHAPITRE V.

DE L'AMOUR ET DE LA JEUNESSE[1].

Ire HISTOIRE.

On disait un jour au visir Hossein Meïmendi : Pourquoi le sultan Mahmoud, maître de tant de beaux garçons, qui sont autant de miracles de la nature, chérit-il de préférence Aïaz[2], qui est bien loin de les égaler en beauté? — C'est, répondit Hossein, parce que ce qui touche le cœur est toujours le plus beau aux yeux.

Avec la faveur du prince, quoiqu'on fasse à la cour, on est toujours sûr de plaire, et de ne trouver que des rebuts dès qu'on a encouru sa disgrâce. Quand même tu aurais la beauté de Joseph, s'il te regarde avec dédain, tu paraîtras aux courtisans un objet difforme ; et quelque laid que tu puisses être, tu seras un ange à leurs yeux dès qu'il paraîtra te chérir.

IIe HISTOIRE.

Un courtisan avait un jeune esclave d'une beauté excellente, qu'il aimait avec passion. S'entretenant un jour avec un de ses amis : Quel dommage, disait-il, qu'un esclave si beau ait une méchante langue et soit sujet à tant de vices ! — O mon frère, répondit l'ami, dès que vous avouez votre amour, il n'y a plus d'esclavage. Entre un amant et un objet aimé les noms de maître et d'esclave doivent disparaître ; souvent dans leurs jeux et leurs plaisirs ils changent de rôle ; comment pourraient-ils conserver, l'un son empire, l'autre sa docilité ?

IIIe HISTOIRE.

Un derviche, que j'ai connu, n'aimait pas avec moins de passion un jeune homme ; il tâcha d'abord de la cacher, mais bientôt elle éclata malgré lui, et avec tant de fureur que n'étant plus maître de son trouble et de ses emportemens, il s'écriait sans cesse : O mon ami ! laisse ma main sur ton sein, laisse-la, car tu ne pourrais l'arracher, quand même tu t'armerais d'un cimeterre ; n'es-tu pas mon seul refuge? Et dans mes tourmens à quel autre puis-je recourir qu'à toi ?

J'essayai un jour de le ramener à des sentimens plus sages : Eh quoi ! lui dis-je, se peut-il qu'un esprit aussi sublime se laisse vaincre par une honteuse passion ? Il réfléchit quelque temps, et après un assez long silence il me répondit : Non, la piété la plus austère ne peut résister à l'amour. Quand on est enfoncé jusqu'au cou dans la fange, peut-on être sans souillure ?

IVe HISTOIRE.

Cette même passion égara tellement un autre qu'il résolut de se laisser mourir ; il s'enfonça dans une solitude profonde, abandonna sans regret ses richesses, car dès que l'objet cher à ton cœur ne fait aucun cas de ton or, la terre et l'or n'ont plus de différence. Ses amis pénétrèrent dans sa retraite et tentèrent de le détourner de son dessein ; ils lui représentèrent l'exemple d'une infinité d'autres, qui, atteints du même mal, ne laissaient pas de goûter un certain charme à le souffrir.

Mes amis, leur dit-il en gémissant, laissez-là vos avis, car mon sort ne dépend que de celui qui est maître de mon cœur. Dans la guerre, ce sont les hommes robustes et valeureux qui donnent la mort ; dans la paix, c'est la beauté qui tue souvent ses adorateurs. Est-il permis de renoncer à l'amour par la crainte de la mort ? Vous qui m'opposez cette crainte, ah ! vous ne connaissez qu'un amour faible et impuissant.

Si le sort met des obstacles insurmontables à notre union, alors la vraie loi de l'amour est de mourir de regret. Je partirai donc, puisque je n'ai point d'autre parti à prendre ; peu m'importe que dans ma route mes ennemis m'attaquent avec l'épée ou avec la flèche ; mais si le destin me conserve, j'irai me présenter pour baiser le bas de sa robe, ou du moins pour expirer sur le seuil de son palais.

Ses amis, touchés de son état, lui prodiguaient les avis et les remontrances ; quelque-

[1] Avant de commencer ce chapitre, je prie de jeter les yeux sur les notes qui se trouvent à la fin. (*Gaudin.*)

[2] Voyez sur le petit poëme persan intitulé *Histoire de Mahmoud et d'Aïaz*, le catalogue de la bibliothèque de Tipou-Saïb par M. Stewart, p. 57.

fois même ils employaient la force pour s'opposer à ses desseins.

Quel tourment insupportable pour un malade, qui n'aspire qu'après des saveurs douces, d'entendre le médecin lui prescrire l'aloès au lieu de sucre! Que peuvent sur un cœur égaré les conseils de la raison? Un amant passionné disait à l'objet de son amour : Tant que tu seras maître de ta raison, nous ne pouvons plus nous entendre.

C'était le fils du roi lui-même qui était l'objet de cette passion malheureuse. Pour inspirer à ce prince quelque compassion et en même temps le désir de le voir, on lui dit que dans la campagne près de laquelle il avait son séjour on voyait souvent un jeune homme bien fait, d'un esprit délicat, parlant avec véhémence et tenant quelquefois des discours admirables, mais qu'il était facile d'apercevoir qu'il était en proie à tous les feux de l'amour, et qu'il n'était plus maître de ses sens et de sa tête.

Le prince se douta qu'il pourrait bien avoir lui-même excité cette tempête; il monta à cheval et vint pour essayer de la calmer. Dès que le jeune homme l'aperçut diriger ses pas vers lui, il s'écria en versant des larmes : Celui qui m'avait tué daigne donc venir vers moi; est-ce pour me rappeler à la vie? Est-il touché de compassion pour son misérable esclave?

Quoique le fils du roi l'eût abordé avec affabilité, qu'il lui demandât avec intérêt son nom, celui de sa patrie, la profession qu'il exerçait, le jeune homme, plongé dans une mer d'amour, et absolument hors de lui-même, ne put pas trouver un mot pour répondre. Vous auriez beau savoir par cœur les sept parties de l'Alcoran, si l'amour s'empare de vous, vous ne connaîtrez pas une lettre.

Pourquoi, continua le prince avec douceur, ne voulez-vous pas vous entretenir avec moi? Je suis aussi de l'ordre des derviches et leur suis tout dévoué. Cette invitation de la part d'un objet si cher sembla ramener ses forces, et l'amour surmontant les obstacles de l'amour, il leva enfin la tête et s'écria : C'est un prodige sans doute que vous ne m'ayez pas déjà anéanti par votre présence, et qu'en vous entendant parler je puisse trouver un mot pour vous répondre. Il dit, et poussant un cri de joie, il rendit son âme à Dieu.

Vᵉ HISTOIRE.

Un maître avait un disciple d'une si rare beauté qu'il ne put s'empêcher d'en être épris, et, loin de lui cacher sa faiblesse, il lui avoua qu'il avait tant de plaisir à le regarder qu'il ne détournerait pas les yeux quand même il verrait mille flèches prêtes à le percer. Le jeune homme lui ayant dit : Si votre esprit est trop occupé pour vaquer à vos études ordinaires, au moins appliquez-vous à diriger mes penchans suivant les règles de la morale; avertissez-moi si vous trouvez dans mes mœurs quelque défaut à reprendre, afin que je puisse me corriger. — Des défauts, ô mon fils! adresse-toi à d'autres pour les connaître; l'œil de l'amour ne voit jamais que des vertus; tu n'en aurais qu'une seule avec cinquante vices, que ton ami ne verrait jamais que cette vertu.

VIᵉ HISTOIRE.

On vint m'annoncer un jour l'arrivée d'un ami que je n'avais pas vu depuis longtemps. Dès que je l'aperçus, je m'écriai : Où es-tu, toi que j'ai tant désiré voir? Il me répondit : Le désir vaut mieux que la satiété. — Sans doute, repris-je; mais qui peut se rassasier de te voir et qui pourrait n'être pas flatté de ce bonheur, quand même il n'en jouirait que par intervalle? Ah! l'un et l'autre est de ta part un présent qui n'a point de prix.

VIIᵉ HISTOIRE.

J'avais toujours vécu étroitement avec un ami sans pouvoir nous séparer l'un de l'autre, comme deux amandes renfermées dans la même écorce; mais il me fallut absolument entreprendre un voyage. Quelque temps après mon retour, mon ami me fit un reproche de ce que je n'avais pas envoyé un courrier pour savoir de ses nouvelles. Ah! lui dis-je, je n'ai pu supporter l'idée qu'un autre pût jouir de ton aspect lorsque j'en serais privé moi-même.

VIIIᵉ HISTOIRE.

Un savant distingué aimait tendrement un jeune homme; sa passion était honnête, car il n'avait d'autre but que de voir et d'entretenir quelquefois celui qui en était l'objet. Cepen-

dant toute sa vie se passait dans une agitation et des perplexités qu'il ne pouvait dissimuler. Je lui en fis des reproches : Je sais, lui dis-je, combien votre cœur est loin du vice et que votre passion ne se propose rien de criminel; mais convient-il à un savant tel que vous de s'exposer au soupçon des méchans et de montrer en public une passion si désordonnée? — O mon ami! me répondit-il, n'appesantis pas sur moi la main de la correction; elle déchire ma blessure sans la guérir. Combien de fois ne me suis-je pas donné les mêmes avis! Mais je me suis convaincu qu'il était encore plus facile de souffrir cette agitation que d'être privé de l'objet que j'aime. Les sages ont eu raison de dire qu'il est plus aisé de s'exposer au tourment que de détourner la vue de la contemplation de la beauté.

On ne peut vivre sans ami, et c'est un devoir de supporter ses caprices. Je lui dis une autre fois : Renonce à cet ami qui cause tous tes tourmens; mais je ne tardai pas à m'en repentir, parce qu'on ne renonce point à un ami; et je n'ai que trop éprouvé moi-même que, soit qu'il nous attire par ses caresses, soit qu'il nous repousse par ses reproches, il règne toujours également sur notre âme.

IXe HISTOIRE.

On disait un jour à un sage : Si un homme se trouvait seul dans une chambre avec une belle fille, que les portes fussent fermées, ses rivaux endormis, que ses sens le sollicitassent, en un mot, comme dit l'Arabe, si la datte était mûre, et qu'il n'y eût point de jardinier pour empêcher de la cueillir, croyez-vous que l'homme de la piété la plus austère pût tenir contre une pareille tentation? — Je ne sais, répondit-il, s'il pourrait être en garde contre lui-même, mais, à coup sûr, il ne le serait pas contre la calomnie des hommes.

Xe HISTOIRE.

On avait renfermé un perroquet et un corbeau dans la même cage; le perroquet ne pouvait s'accoutumer à l'aspect hideux de son compagnon. Quel tourment! disait-il, quelle triste et affreuse figure! quelles mœurs grossières je suis obligé de supporter! O corbeau! pourquoi n'y a-t-il pas entre nous deux tout l'espace qui sépare l'Orient de l'Occident? Il n'y a personne qui en te voyant dès l'aurore ne se croie déjà au crépuscule. Il te fallait pour compagnon un être aussi triste, aussi difforme, si toutefois on peut trouver dans le monde ton pareil en difformité.

De son côté le corbeau n'était pas moins choqué de sa société; il se rongeait les ongles de rage. Que le sort est injuste, disait-il, et que les caprices de la fortune sont bizarres! Il convenait à ma dignité de n'avoir pour compagnon qu'un oiseau de mon espèce et de me jouer avec lui en pleine liberté. Quel crime si grand ai-je pu commettre pour me trouver renfermé avec un être aussi sot, aussi vain, aussi bavard que le perroquet, et pouvait-on imaginer un plus grand supplice!

Je n'ai raconté cette fable que pour mieux montrer combien le sage se trouve déplacé parmi des ignorans qui ont peut-être encore plus d'éloignement pour lui, et avec quel soin ils doivent éviter de s'associer les uns aux autres.

XIe HISTOIRE.

Un homme sage et religieux se trouvait en compagnie avec plusieurs libertins; l'un d'eux lui dit : Si tu es blessé de notre société, sois sûr que la tienne nous est encore plus incommode. Dans un jardin où la rose et l'hyacinthe ne s'élèvent et ne s'entrelacent que pour s'embrasser, on voit avec indignation un bois sec et aride qui les sépare. Tu es arrivé parmi nous comme un vent froid que personne ne peut supporter : que n'es-tu au moins comme la neige, qui se fond aux approches du soleil; mais tu n'es qu'une glace endurcie qu'aucun feu ne peut amollir.

XIIe HISTOIRE.

Un mari avait perdu sa femme, qui était d'une grande beauté; mais la mère de la défunte, qui lui était fort odieuse, demeurait chez lui par une clause du contrat de mariage, au cas qu'elle survécût à sa fille. Un ami lui demanda comment il supportait la perte de sa femme : Il ne m'est pas si cruel, répondit-il, de ne plus voir ma femme que d'avoir toujours sous les yeux sa mère.

La rose est cueillie, mais l'épine me reste,

on a enlevé le trésor, et l'on m'a laissé le serpent chargé de le garder. Le fer d'une lance prête à vous percer blesse encore moins la vue que le visage d'un ennemi; et, pour éviter cet objet odieux, il n'est point d'amitié qu'on ne doive rompre[1].

XIII[e] HISTOIRE.

Je me souviens que dans ma jeunesse, traversant la place d'une certaine ville, j'aperçus un jeune homme d'une beauté éclatante. Nous étions alors au mois d'août, et la chaleur était si forte que la nuit même un vent brûlant desséchait la langue et pénétrait pendant le jour jusqu'à la moelle des os. Je ne pus résister à l'ardeur du soleil; je me réfugiai à l'ombre d'un mur, prêt à tomber de faiblesse, regardant de tout côté si quelqu'un ne viendrait point ranimer mes forces épuisées et éteindre avec de l'eau fraîche l'incendie qui me dévorait. Contre mon espérance, je vois s'ouvrir la porte d'une maison superbe et s'avancer vers moi la beauté elle-même; car dans aucune langue il n'y a point d'autre mot qui puisse exprimer toute sa perfection. On eût dit l'aurore sortant tout à coup du sein de la nuit obscure. Elle tenait à la main un vase rempli d'eau de neige où l'on avait mêlé du sucre et du vin cuit. Je ne dirai pas si elle était parfumée avec de l'eau rose ou si plutôt la rose de ce beau visage n'avait pas laissé tomber quelques gouttes qui lui communiquaient un si délicieux parfum. Je reçus la coupe de sa belle main et j'y puisai ainsi que dans ses regards l'oubli de tous les maux que j'avais soufferts.

O trop heureux, m'écriai-je, l'œil qui peut contempler tous les matins les charmes de ce beau visage! L'ivresse du vin passe bien vite; mais celle de l'amour est plus durable et est la source la plus féconde de nos plaisirs.

XIV[e] HISTOIRE.

L'année que Mahmoud, roi de Carizme, fit la paix avec le roi de Khatai, je me trouvai dans le temple de Caschgar. J'y vis un jeune homme d'une beauté parfaite; sa physionomie exprimait l'esprit et les grâces; il tenait à la main un livre et lisait attentivement. C'étaient les guerres de Zaïd et d'Amrou. J'étais curieux de jouir de son entretien: Eh quoi! lui dis-je, lorsque les rois de Khatai et de Carizme ont fait la paix, quel besoin de nous occuper des guerres d'Amrou et de Zaïd? Il sourit et me demanda le nom de ma patrie. C'est Schiras, lui répondis-je.— Eh bien! reprit-il avec empressement, nous apportez-vous quelque nouvel ouvrage de Saadi? La plupart de ses vers en langue persane font ici nos délices; mais si vous, qui êtes son compatriote, voulez les réciter vous-même, dans votre bouche *ils* acquerront encore un nouveau prix, et nous sommes peut-être dignes de vous entendre.

Je pris quelques prétextes pour ne pas répondre à leur demande et j'évitai surtout de me faire connaître; mais le lendemain quelques-uns de mes compagnons de voyage leur ayant appris qui j'étais, je vis le jeune homme accourir avec empressement me prodiguer toutes les offres de services, et voyant que j'étais inébranlable dans la résolution de partir sur-le-champ, il ne pouvait se lasser de montrer les regrets les plus touchans: Pourquoi, s'écriait-il, n'avoir pas dit en arrivant: Je suis Saadi? Et quel autre aurait eu plus de droit à nos hommages?—C'est votre présence, lui répondis-je, qui m'en a ôté la force, et si vous voulez savoir pourquoi je résiste à vos instances, écoutez, je vous prie, l'histoire suivante:

Un courtisan que j'ai connu s'était retiré du monde; il avait choisi sa demeure dans les montagnes au fond d'une caverne; il y vivait content de peu et loin de tous les plaisirs. Ses amis entreprirent de le détourner de son dessein: Pourquoi, lui disaient-ils, ne pas faire plutôt votre séjour dans la ville voisine pour y oublier vos chagrins dans le sein de la société? — Je m'en donnerai bien de garde, répondit-il; la beauté y règne, toutes les femmes que j'y ai aperçues y sont pourvues de mille attraits; et lorsqu'un terrain est glissant, l'éléphant lui-même court risque d'y tomber.

En disant ces derniers mots, je lui baisai le visage et la tête; ses belles joues se colorèrent de lis et de roses, et nous nous quittâmes avec un mutuel regret.

XV[e] HISTOIRE.

Un derviche nous accompagnait dans notre

[1] Maxime détestable, mais que je n'ai pas cru pouvoir m'empêcher de traduire. Elle est même encore plus révoltante dans le texte, qui dit qu'il ne faut pas hésiter de rompre mille amitiés pour éviter de voir un seul ennemi. (*Gaudin.*)

voyage de la Mecque. Il était pauvre et tout couvert de haillons. Un seigneur arabe en eut pitié, et lui donna cent pièces d'or afin qu'il pût soutenir sa famille. Quelques jours après notre caravane fut attaquée par des voleurs qui lui ravirent toutes ses richesses. Les riches et les marchands, après avoir vainement imploré la compassion des voleurs, se voyant dépouillés de tout, commencèrent à déplorer leur sort, et se livrèrent à la plus violente douleur. Le derviche au contraire resta toujours le même. Étonné de sa constance, je lui dis : Peut-être ces brigands ne vous ont pas enlevé votre argent ? Ils me l'ont enlevé comme aux autres, répondit-il, mais je n'y avais pas placé mon bonheur de manière à être inconsolable de sa perte.

C'est un esclavage honteux pour un homme de s'attacher tellement à quelque bien que ce soit, et même à un autre homme, qu'il ne puisse absolument s'en passer.

— Ce que vous venez de dire, lui répondis-je, me convient parfaitement. Dans ma jeunesse, je m'étais lié par la plus tendre amitié avec un jeune homme de mon âge. Il embellissait à mes yeux la nature entière et répandait un charme délicieux sur tous les momens de ma vie. Peut-être était-ce un ange sous une forme humaine, car je n'ai jamais vu de beauté si excellente. Mon cœur, tout plein de lui, se ferme encore aujourd'hui à tout autre sentiment et n'a plus d'espérance de s'attacher à aucune créature, parce que nulle autre ne peut être aussi parfaite que lui.

Mais le pied de sa vie s'enfonça tout à coup dans la fange de la mort : il nous fut ravi. Ses parens désolés firent retentir tout le pays de leurs plaintes, tandis que moi, étendu jour et nuit auprès de son sépulcre, je criais en gémissant :

Jour funeste, jour déplorable celui où l'épine du destin s'est enfoncée dans ton pied ! Pourquoi le même jour la main du ciel n'a-t-elle pas abattu ma tête sous son glaive impitoyable, pour m'épargner l'horreur de voir le monde sans toi ? Hélas ! couché misérablement sur la terre, qui renferme tes dépouilles mortelles, je t'appelle en vain par mes cris. Plût à Dieu que cette terre elle-même couvrît ma tête ! Quelle affreuse demeure pour toi, qui ne prenais ton sommeil que sur des lits jonchés de narcisses et de roses ! Hélas ! le cours fatal des astres a flétri la rose de ton visage, et a planté sur ce monument ces horribles épines qui déchirent tous nos cœurs.

Depuis ce temps j'ai fait vœu, et j'en ai passé le traité avec mon âme, de resserrer désormais toutes mes affections et de m'abstenir, pendant le reste de ma vie de la société des jeunes gens, qui ne servirait qu'à renouveler mes regrets.

Mais que faire ? Je suis encore à la fleur de mon âge : il serait beau sans doute de tenter sur mer la fortune, si les flots n'offraient pas tant de dangers ; partout l'épine est cachée sous la rose. Hélas ! hier, tel qu'un paon superbe, fier et content d'être sous les yeux de mon ami, je me promenais délicieusement dans son jardin ; aujourd'hui que je l'ai perdu, retiré dans un coin, je me roule et m'agite comme le serpent que la douleur force de se replier sur lui-même.

XVIe HISTOIRE.

On racontait à un roi arabe les amours de Megenoun[1] et de Leila, et on lui parlait de la folie de Megenoun, qui, doué de belles qualités et d'une éloquence peu commune, s'était retiré dans le désert pour ne songer qu'à son amour. Le roi se le fit amener, et lui dit : Quoi donc ! Megenoun, quel si grand mal as-tu aperçu parmi les hommes pour vouloir te soustraire à leur commerce et lui préférer celui des bêtes féroces ?

Megenoun répondit en gémissant : Tous mes amis me blâment parce que je l'aime ; mais aucun ne l'a vue, et par cette raison aucun ne veut me pardonner. Puissent, ô Leila, tous ceux qui me condamnent voir ton charmant visage ! Leur extase alors serait mon excuse ; et, de même que les femmes d'Égypte à la vue de Joseph, ils ne seraient plus maîtres de leurs mouvemens[2].

[1] Il existe plusieurs poëmes persans sur ces amours de Megenoun et de Leila. Un de ces poëmes, celui de Giami, a trouvé un élégant interprète dans M. Chezy.

[2] Il y a dans le texte : « Au lieu d'une orange ils couperaient leurs propres mains avec leur couteau. » Cela fait allusion à un conte populaire sur Joseph, qui se trouve rapporté dans l'Alcoran. Il y est dit que les femmes d'Égypte témoignèrent à l'épouse de Putiphar l'indignation que leur inspirait sa passion pour Joseph ; que pour toute réponse elle se contenta d'en inviter plusieurs à un festin ; que leur ayant fait servir des oranges et un couteau très-aigu, elle fit paraître tout à coup Joseph, au moment où elles allaient couper ce fruit ; et Mahomet rapporte qu'alors toutes les femmes, frappées de l'extrême beauté

Ces paroles inspirèrent au roi le désir de connaître par lui-même cette Leila qui égarait la raison d'un homme si estimable ; il la fit chercher partout ; on la trouva enfin dans une famille du désert et on l'amena devant le roi, qui n'aperçut qu'une femme maigre, brûlée par le soleil, et telle qu'il n'y avait pas une seule esclave dans son sérail qui ne l'emportât sur elle en beauté. Megenoun aperçut aussitôt cette impression qu'elle faisait sur le roi, et il s'écria : O grand prince ! c'est avec les yeux de Megenoun qu'il fallait voir la beauté de Leila.

O vous qui n'avez jamais éprouvé les tourmens de l'amour, comment pourriez-vous avoir compassion de mes maux ? Ceux-là seuls qui les ont sentis pourront me plaindre et en entendre le récit avec intérêt : deux morceaux de bois à côté l'un de l'autre s'allument et brûlent plus aisément qu'un seul. O mes amis ! avec un cœur sain et entier pouvez-vous comprendre combien le mien est déchiré ? L'homme qui a toujours joui d'une santé robuste ne peut avoir une idée de la douleur. : non, je ne découvrirai la mienne qu'à celui qui a éprouvé un pareil sort. Il est inutile de parler de l'abeille à celui qui n'en a pas senti la piqûre. Si votre âme n'est pas de niveau avec la mienne, tout ce que je vous dirai vous paraîtra une fable. N'allez pas comparer le feu qui me dévore à celui d'un autre ; cette comparaison ne servirait qu'à aigrir mes maux, ce serait m'apporter du sel quand je vous découvre ma blessure [1].

XVII[e] HISTOIRE.

Un jeune homme, recommandable par sa vertu et par ses mœurs, aimait tendrement une jeune fille qui n'était pas moins honnête que belle : tous les deux firent un voyage sur mer ; mais la tempête les ayant jetés contre un rocher, tous les deux allaient périr lorsque le nautonier se présenta pour sauver le jeune homme ; mais se refusant à son secours, il s'écria au milieu des flots : Non, ce n'est pas moi, c'est ma bien-aimée qu'il faut sauver. Il périt ainsi victime de son amour. Au moment d'expirer, on l'entendit qui disait encore : Il est doux de périr pour l'objet qu'on aime ; qui que vous soyez, gardez-vous de prendre des leçons d'amour du lâche, qui, au moment du danger, peut oublier sa bien-aimée.

Telle est la loi de l'amour. C'est de Saadi surtout qu'il faut l'apprendre, parce qu'elle a toujours été l'objet de son étude, qu'il en connaît toutes les pratiques, comme un habitant de Bagdad connaît les finesses de la langue arabe. Vous donc qui avez une maîtresse chérie, et qui voulez toujours régner sur son cœur, prenez Saadi pour votre maître, et rejetez tous les autres. Leila et Megenoun, ces amans si parfaits, s'ils revenaient au monde, et s'ils lisaient mon livre, y trouveraient encore à profiter de mes leçons [1].

de Joseph, se percèrent les mains au lieu de l'orange qu'elles tenaient, et que, remarquant l'impression que sa vue avait causée sur elles-mêmes, elles furent plus réservées à condamner l'épouse de Putiphar. (*Gaudin.*)

[1] Le traducteur n'étant pas obligé de mettre plus de suite qu'il n'en trouve dans son auteur, on doit me pardonner l'incohérence des idées qui se rencontrent quelquefois dans cet ouvrage. J'ai bien senti ce défaut, mais je n'ai pas laissé de les traduire, parce que plusieurs de ces idées offrent des images fortes ou agréables, qu'on lira sûrement avec plaisir. (*Gaudin.*)

[1] Je doute que la plupart des lecteurs applaudissent aux éloges que Saadi se donne si libéralement à lui-même. C'est un étrange traité d'amour que celui où il n'est question qu'une seule fois des femmes, et seulement pour y rapporter une passion extravagante. Il peut au moins nous donner une idée du goût dépravé de ces peuples, et jusqu'où peut conduire la tyrannie d'un sexe sur l'autre, ainsi que l'abus et la satiété des plaisirs. J'avoue que son sujet m'a repoussé, et que j'ai hésité longtemps si je devais le traduire ; mais un des principaux avantages de ce livre étant de nous donner une peinture fidèle des mœurs de ces peuples, je n'ai pas cru devoir passer un chapitre aussi intéressant ; je me suis seulement fait un devoir d'adoucir les traits les plus choquans, et de supprimer les images et quelquefois même des histoires entières qui ne pouvaient être adoucies.

Ce n'est pas que plusieurs de ces histoires, et surtout de celles que j'ai traduites, ne pussent exprimer que le simple langage de l'amitié. Dans un pays où la société des femmes est nulle, où il n'existe entre les deux sexes que les rapports de maître et d'esclave, les liaisons entre les personnes d'un même sexe peuvent avoir quelque chose de plus tendre et de plus affectueux ; ce n'est qu'entre elles que peut se trouver la liberté, et sans liberté peut-il y avoir un véritable attachement ? Le cœur a ses besoins au moins autant que les sens ; on veut être aimé pour soi, et comment s'en assurer dans un sérail où l'on donne toutes ses volontés pour des lois ? Il faut donc chercher cet avantage au dehors, et la forme de la société ne permettant dans l'Orient de former au-dehors d'autre liaison que celle des hommes, elles doivent être naturellement plus vives et plus tendres, surtout dans l'âge des plaisirs et de l'épanchement. La plupart des voyageurs ont remarqué cet effet ; c'est au lecteur à juger si j'en ai deviné la cause. J'ajouterai encore que l'imagination ardente de ces peuples, et les exagérations du style oriental, peuvent prêter les couleurs du crime à une amitié innocente, car il doit s'en trouver de cette espèce, et l'on sent bien que ce sont celles-là seules que je prétends justifier.

(*Gaudin.*)

CHAPITRE VI.

DE LA VIEILLESSE. — Ire HISTOIRE.

J'étais dans un temple de Damas à disputer sur les sciences avec quelques jeunes gens, lorsque quelqu'un entra en demandant s'il n'y avait personne parmi nous qui sût la langue persane. On me montra, et je demandai ce que l'on me voulait : C'est, me répondit-on, un vieillard âgé de cent cinquante ans, prêt à rendre le dernier soupir, qui nous parle en persan; et comme aucun de nous ne sait cette langue, si vous voulez nous accompagner, vous remplirez un acte de charité, et peut-être avant d'expirer, cet homme peut nous donner quelque avis important.

Je ne balançai pas, je les suivis, et m'étant assis auprès du lit du malade, je l'entendis prononcer ces paroles :

Je m'étais donc en vain promis de voir prolonger ma vie! me voici arrivé à ma dernière heure. Helas ! de tous les fruits de la vie, à peine ai-je eu le temps d'en goûter quelques-uns, et voici le destin qui me crie: « Lève-toi de table, c'est assez. »

J'interprétai en arabe à mes compagnons ce que je venais d'entendre. Ils furent tous surpris de cet attachement excessif pour la vie au bout d'une si longue carrière. Je dis ensuite au vieillard : Comment vous trouvez-vous en ce moment ? — Que puis-je vous dire? me répondit-il, vous savez quelle douleur on souffre lorsqu'on se fait arracher une seule dent ; jugez par là de celle que doit causer la séparation de l'âme d'avec le corps, lorsque la machine entière va se dissoudre!

Je lui représentai combien ses terreurs étaient exagérées, qu'elles n'étaient propres qu'à épuiser les dernières forces de la nature et à hâter le mal qu'il redoutait ; et que les maladies les plus cruelles n'étaient pas toujours un signe de mort. Je lui proposai de faire venir un médecin.

Il n'est plus temps, me dit-il, d'étayer un bâtiment quand il s'écroule. Que peut le médecin le plus habile auprès d'un vieillard expirant, sinon lever au ciel les yeux et les mains pour attester l'impuissance de son art? Cependant une vieille faisait brûler du bois de sandal et le couvrait de talismans et d'amulettes ; mais quand la nature, après avoir usé ses ressorts, est parvenue à son dernier terme, ni les talismans ni les remèdes ne peuvent la rétablir.

IIe HISTOIRE.

Un vieillard nous racontait un jour cette histoire. J'avais épousé une femme très jeune, et je mis tout en usage pour gagner son cœur. J'avais orné sa chambre de fleurs; tous les jours assis auprès d'elle et mes yeux fixés sur les siens, je tâchais de l'égayer et n'oubliais rien de ce qui pouvait l'intéresser ou lui plaire. La nuit, je lui faisais remarquer combien elle était heureuse d'avoir pour époux un homme qui veillait sans cesse à son bonheur, un homme d'âge et d'expérience, qui, ayant vu beaucoup de choses, avait acquis beaucoup de lumières, d'ailleurs doux, complaisant, commode, qui lui prodiguait toutes ses richesses, et que ses connaissances mettaient à portée de varier sans cesse ses amusemens.

Quel bonheur pour toi, lui disais-je, de n'être pas tombée entre les mains d'un jeune homme emporté, querelleur, inconstant (car voilà comme ils sont tous), qui tous les jours ferait quelque nouvelle folie, et toutes les nuits voudrait une nouvelle maîtresse. O ma chère ! défie-toi de ces rossignols qui vont bèquetant toutes les roses. Un vieillard au contraire a une vie réglée, et tandis que la jeunesse ne suit que ses caprices, il n'obéit qu'à la raison et à la vertu. Crois-moi, ma chère, quand on est sans expérience on se perd bientôt avec ses semblables. Le plus grand bonheur de la vie est de pouvoir la passer avec quelqu'un plus sage que soi.

Je me flattais, continua le vieillard, de l'avoir convaincue, et que désormais son cœur, enlacé dans mes piéges, ne pouvait plus m'échapper. Mais quelle fut ma surprise lorsque je l'entendis me répondre en gémissant: Toutes ces belles paroles que vous venez de me dire, mises dans la balance, n'ont pas autant de poids qu'une seule que j'ai entendue dans la maison de mon père. — Eh ! quelle est-elle? lui demandai-je. — C'est, dit-elle, qu'il vaut mieux, pour une jeune fille, d'avoir le côté percé que de dormir à côté d'un vieillard

En effet, elle ne tarda pas à s'en convaincre. Tout est mort ici, dit-elle. Qu'avais-je besoin d'y porter la vie, et de m'attacher à un cadavre qui n'est plus bon qu'à enterrer? De longues

querelles suivirent ce début : dans le ménage, c'en est la source la plus féconde ; les torts de la nuit attisent les querelles de la journée; celles-ci furent bientôt portées au point que le mariage finit par un divorce.

La jeune femme épousa alors un jeune homme brutal, pauvre et libertin, avec qui elle souffrit toutes sortes de misères ; cependant elle bénissait son sort d'être échappée à son premier supplice : Oui, disait-elle à son nouvel époux, quelque emporté que tu sois, et quelques traitemens que tu me fasses souffrir, je les supporte volontiers parce que tu me plais et qu'il me paraîtrait préférable de brûler avec toi dans l'enfer, que de passer une éternité dans le paradis à côté de mon vieux spectre. Tout reçoit le prix de la main qui le donne ; l'ail, présenté par un objet aimé, est plus suave que la rose que donne un homme difforme. Un beau visage, de riches habits, des saveurs douces, des parfums délicieux, une humeur enjouée et agréable, voilà ce qui convient aux femmes ; ce sont les ornemens qui les parent, celui de l'homme est dans sa force.

IIIe HISTOIRE.

Dans le temps de mes erreurs, je voyageais dans la Mésopotamie : je trouvai l'hospitalité chez un vieillard, homme riche et qui avait un fils d'une rare beauté. Il me raconta une nuit qu'il n'avait jamais eu que ce fils. Je l'ai attendu longtemps, me dit-il ; il y a dans cette vallée un arbre que la dévotion a rendu très fameux ; j'ai passé dessous plusieurs nuits en soupirs et en prières, ne cessant de fatiguer le ciel pour qu'il me donnât cet enfant. Pendant ce récit j'entendais le fils, qui à l'autre coin de la chambre, disait à ses camarades : Je voudrais bien savoir la place de cet arbre pour aller y demander à Dieu de hâter la mort de mon père.

Voilà souvent l'effet des vœux dont nous fatiguons le ciel. Ne serait-il pas plus sage de s'en remettre à lui-même ? Au reste, j'appris dans la suite que ce vieillard n'éprouvait de la part de son fils que la même ingratitude qu'il avait lui-même montrée pour le sien.

IVe HISTOIRE.

Dans un autre voyage, plein de confiance dans mes forces, je me plaisais à faire de longues courses avec beaucoup de célérité ; mais un jour ces forces se trouvèrent tellement épuisées que, ne pouvant aller plus loin, je me couchai au pied d'une montagne. Un vieillard, qui accompagnait les voyageurs, m'atteignit vers la fin du jour, et me voyant couché : Jeune homme, me dit-il ; lève-toi, ce n'est pas ici un lieu propre à passer la nuit. — Cela est impossible, lui répondis-je, je ne puis plus me soutenir sur mes pieds. — Apprends donc, continua-t-il, que le succès est attaché à la persévérance, et que des intervalles de repos sont nécessaires pour ménager les forces. *Le cheval* arabe avec toute sa vélocité peut à peine achever deux courses, tandis que le mulet, marchant pas à pas, mais jour et nuit, arrive frais au terme du plus long voyage.

Ve HISTOIRE.

Parmi les compagnons de ma jeunesse, il y en avait un gai et facétieux, toujours prêt à dire des bons mots, ne se laissant jamais troubler par des événemens contraires et sans cesse occupé à imaginer des plaisirs ou des fêtes ; il était l'âme de notre société. Je le perdis quelque temps de vue, et ne le trouvai qu'après une assez longue absence ; mais ce n'était plus le même homme ; il avait pris une femme, en avait des enfans ; la source de ses bons mots était tarie et la rose du plaisir était chez lui flétrie et desséchée. Je lui demandai d'où venait ce changement. Il me répondit gravement : Depuis que je suis chargé d'élever des enfans j'ai cessé de l'être moi-même.

Les jeux et les plaisirs bruyans ne sont faits que pour la jeunesse ; n'allez pas les exiger des vieillards, car l'eau une fois écoulée ne revient plus dans le même canal. L'épi, au temps de la moisson, perd sa verdeur et sa souplesse. Le temps de la jeunesse, cet heureux temps où le cœur est si prompt à s'enflammer, est déjà assez loin de moi ; les ongles du lion sont émoussés, il faut que l'adresse du renard les remplace. Une femme décrépite avait teint ses cheveux ; je la rencontrai et lui dis : c'est fort bien fait, ô ma mère, d'avoir noirci vos cheveux ; mais il vous faut encore un secret pour vous redresser la taille.

VIe HISTOIRE.

Par un emportement inexcusable de ma jeunesse, je maltraitai un jour ma mère de paroles; pénétrée de douleur, elle fut s'asseoir dans un coin et me dit les larmes aux yeux: Parce que vous êtes maintenant fort comme un lion, vous faut-il oublier combien vous étiez faible et misérable lorsque je vous ai porté dans mon sein, et vous convient-il de vous prévaloir de votre force contre ma faiblesse?

VIIe HISTOIRE.

Le fils d'un riche avare était dangereusement malade; des amis du père lui conseillaient ou de faire lire l'Alcoran ou d'immoler une victime qu'il distribuerait aux pauvres, disant que Dieu, touché de ses prières ou de sa charité, rendrait peut-être la santé à son fils. L'avare, après avoir réfléchi quelque temps, dit: Il est plus à propos de lire l'Alcoran, parce que mon troupeau est loin d'ici. Un homme d'esprit ayant entendu cette réponse dit: Il préfère la lecture de l'Alcoran parce qu'elle est au bout de sa langue et que l'or dont il aurait eu besoin pour acheter une victime est au fond de son cœur.

Oh! que Dieu serait mal servi si les prières ne se faisaient qu'avec de l'argent! Pour se tirer d'un mauvais pas ne faut-il que des hymnes, on en chantera cent au lieu d'une; mais la plus légère pièce de monnaie, on résiste à la donner.

VIIIe HISTOIRE.

On demandait à un vieillard pourquoi il ne se mariait pas. Il répondit qu'il n'aimait pas les vieilles femmes: Mais, lui dit-on, riche comme vous êtes, il vous sera aisé d'en choisir une jeune. Si je n'ai pas de goût pour les vieilles, répliqua-t-il, croyez-vous que les jeunes en auront beaucoup pour moi, qui suis vieux?

CHAPITRE VII.

DE L'ÉDUCATION. — Ire HISTOIRE.

Un courtisan avait un fils qui montrait peu de dispositions; il le donna à élever à un savant: Instruisez-le, dit-il, et peut-être qu'avec votre secours il pourra devenir un savant lui-même. Le précepteur lui donna tous ses soins, mais il y perdit sa peine et au bout de quelque temps le renvoya à son père en lui disant: Il est très-sûr que votre fils ne deviendra jamais un savant, mais il ne l'est pas que je ne devinsse pas moi-même un sot en continuant de l'enseigner.

L'instruction ne porte du fruit qu'autant que la nature la seconde. Vous avez beau polir un méchant fer, il n'en devient pas meilleur. Quand même vous mèneriez l'âne du Christ à la Mecque, de retour il serait toujours un âne.

IIe HISTOIRE.

Un sage exhortait ainsi ses enfans: O mes chers fils, si vous voulez être sûrs de votre vie, apprenez quelque métier utile et ne mettez point votre confiance dans les honneurs et les richesses de ce monde; les honneurs ne sortent point de l'enceinte de la ville et ne peuvent vous accompagner dans les voyages; l'or et l'argent qu'on y porte exposent à des dangers, ou ils deviennent la proie des brigands, ou le maître les consomme peu à peu. Un métier, au contraire, est une source intarissable; un artisan à qui on a enlevé ses richesses ne se désole point, parce qu'il est sûr de les retrouver au bout de ses bras; quelque part qu'il aille, s'il est habile, il reçoit des distinctions et des honneurs. Celui au contraire qui ne sait rien n'a point de ressource dans l'infortune et se débat inutilement entre la honte et la pauvreté.

Qu'il est difficile et dur d'obéir après avoir commandé soi-même, et après avoir vécu dans les délices, de n'essuyer que des mépris et des refus! Pendant les derniers troubles qui déchirèrent la ville de Damas, la plupart de ses citoyens furent obligés de s'expatrier. On vit alors de simples fils de paysans entrer dans les conseils du roi et gouverner des provinces, tandis que les fils des anciens gouverneurs erraient dans les villages pour y demander l'aumône. Le vrai héritage de votre père, c'est la science, car pour ses richesses, dix jours suffisent pour les consommer.

IIIe HISTOIRE.

Un savant, chargé d'instruire le fils d'un roi, le traitait avec une extrême sévérité; le fils se plaignit à son père de la cruauté de son gou-

verneur et lui montra son corps tout déchiré de coups. Le roi, extrêmement irrité, fit venir le gouverneur et lui dit : Tu n'aurais pas osé te permettre de traiter d'une manière si barbare le fils du moindre de mes sujets; apprends-moi au moins la raison de ta conduite. — Tout le monde, répondit-il, a les yeux fixés sur les rois, est attentif sur leurs actions et sur leurs moindres paroles. Le simple citoyen peut aisément dérober ses fautes : on s'en met peu en peine; mais dès que le prince en a commis une seule, la renommée la porte incontinent de royaume en royaume.

Pour former les enfans de la race royale, il faut donc apporter plus de soins, employer plus de sévérité, si l'on veut que l'instruction laisse des traces, surtout lorsque tant d'hommes s'étudient dans la suite à les effacer.

Quiconque n'est pas formé à la vertu dans son enfance sera sans mœurs toute sa vie. Tant que l'arbre est jeune, il est facile de le diriger comme on veut; quand on l'a laissé croître, il n'y a plus que le feu qui puisse le redresser.

Le roi applaudit à la sagesse du gouverneur, lui fit donner une robe et d'autres présens et l'éleva à une plus grande dignité.

IVe HISTOIRE.

Pendant mon voyage en Afrique, je vis dans une certaine ville celui qu'on avait chargé d'instruire la jeunesse : c'était un homme triste, refrogné, sévère; la joie ne pouvait tenir à son approche, et l'Alcoran lui-même, quand il le récitait, faisait peine à entendre. Les jeunes enfans et les jeunes filles confiés à ses soins étaient dans le plus dur esclavage; il ne leur était pas permis de parler ni de rire; pour le moindre geste il leur tordait les bras et ne craignait pas de couvrir de soufflets leurs charmans visages. Enfin on en fit justice, on apprit sa brutalité et on le chassa lui-même après l'avoir roué de coups. On nomma à sa place un homme sage, doux, modéré, pieux, qui ne se permettait de blesser personne, soit dans ses actions, soit dans ses paroles; c'était un ange; mais quand les enfans l'eurent à leur tête ils devinrent eux-mêmes des diables. N'étant plus gouvernés par la crainte, ils se livrèrent à toute la pétulance de leur âge, abandonnèrent l'étude et passèrent tout leur temps à jouer. Cet excès déplut encore davantage aux habitans.

Environ quinze jours après, je repassai dans le même endroit et je vis avec suprise dans le temple où se donnaient les leçons publiques, le premier maître qu'ils avaient chassé et ensuite rétabli. Indigné, je m'écriai : Quelle horreur de donner un démon pour précepteur à ces anges ! Un vieillard, longtemps instruit par l'expérience, me répondit : Un roi envoya un jour son fils à l'école publique et lui donna des tablettes d'argent sur lesquelles étaient gravées en lettres d'or ces paroles : « La sévérité du maître vaut mieux pour l'enfant que l'indulgence du père.

Ve HISTOIRE.

Le fils d'un derviche hérita d'un oncle qui lui laissa des richesses immenses, et il appela à son secours toutes les passions et tous les vices pour les consommer. Tout le monde était révolté de ses excès, et je ne pus m'empêcher de lui dire un jour : O mon fils ! les richesses fortuites sont comme l'eau qui tombe, il n'en reste bientôt plus de traces : il n'appartient de faire de grandes dépenses qu'à ceux qui ont des revenus assurés; car si la pluie ne tombait pas sur les montagnes, dans moins d'un an le lit du Tigre serait à sec.

Laissez donc tous ces vains plaisirs, qui épuiseront bientôt toutes vos richesses et ramèneront votre première misère. Vous les détesterez alors, mais ce repentir viendra trop tard. Le fils de la débauche, enivré de sa prospérité, ne daigna pas écouter mes paroles : A Dieu ne plaise, dit-il, que je sois assez fou pour troubler les délices dont je jouis à présent, par la crainte d'un avenir incertain; ce ne peut être le conseil des sages.

Dans le sein des plaisirs, faudra-t-il y renoncer et se plonger dans la misère par la crainte de la misère? ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut dévorer les ennuis de demain. Prenons courage et vivons toujours dans l'espérance. D'ailleurs, quelle honte ce serait pour moi de perdre la gloire que j'ai acquise par ma libéralité! Quand on l'a acquise cette gloire, il n'est plus permis d'enchaîner l'or et l'argent, ni de fermer la porte de la magnificence.

Je vis combien mes discours étaient inutiles et qu'aucun avis salutaire ne pouvait pénétrer dans ce cœur de bronze. Je me tus; je cessai de le voir et je me retirai dans le coin de la patience en suivant le conseil des sages qui disent.

C'est un devoir d'avertir celui qui veut se perdre; mais s'il ne veut pas écouter vos avis, que vous importe? Attendez qu'il soit pris dans les piéges de l'adversité et que, dans son désespoir, se frappant lui-même avec ses mains, il s'accuse de ne pas vous avoir écouté.

Je n'attendis pas long-temps; bientôt arriva la misère que j'avais prédite. Je vis le malheureux, couvert de haillons qu'il avait recousus lui-même, aller mendier son pain de porte en porte. Je fus touché de son sort et je crus qu'il y aurait de l'inhumanité d'ajouter des remontrances inutiles à sa douleur et de répandre ainsi du sel sur ses blessures; mais je me dis à moi-même: Dans l'ivresse des plaisirs, on n'aperçoit pas la pauvreté qui s'approche. C'est parce que l'arbre répand avec profusion ses fruits pendant l'été, qu'il se trouve nu et dépouillé pendant l'hiver.

VIe HISTOIRE.

Un roi donna son fils à élever à un maître habile, qui avait lui-même plusieurs enfans: Voici mon fils, lui dit-il: élevez-le absolument comme les vôtres. Le maître y donna ses soins pendant une année; mais sa peine fut perdue. Ses enfans, au contraire, eurent les plus grands succès et se firent un nom distingué par leur sagesse et par leur éloquence. Le roi, choqué de cette différence, fit venir le maître et lui reprocha d'avoir manqué à sa parole: Pardonnez-moi, dit-il, l'éducation a été absolument la même; mais le génie était différent. Quoique l'or et l'argent naissent des pierres, toute pierre ne produit pas l'or et l'argent.

VIIe HISTOIRE.

J'ai entendu un jour un vieillard renommé par sa science qui disait à un de ses amis: Si les hommes qui montrent tant d'attachement pour les richesses en avaient autant pour le Dieu qui les donne, ils seraient plus parfaits que les anges eux-mêmes.

O homme! pourquoi tant d'inquiétude sur ton sort? As-tu donc oublié que tu n'étais qu'une misérable goutte de liqueur sans sentiment et sans vie, lorsque Dieu tout-puissant t'a donné une âme, la raison, l'intelligence, le jugement, t'a revêtu d'une forme si parfaite, t'a doué seul du don de la parole, t'a muni de tous les organes nécessaires pour pourvoir à tes plaisirs et à tes besoins, a attaché deux bras à tes épaules et partagé tes mains en cinq doigts toujours prêts à exécuter tes ordres? Lâche et méprisable créature, crois-tu donc que ce Dieu puisse passer un seul jour sans se souvenir de toi?

VIIIe HISTOIRE.

J'ai vu aussi un Arabe qui disait à son fils, qui était fort vain de sa naissance: O mon fils! au jour du jugement on te demandera quelles sont tes œuvres et non pas quel est ton père. Le voile de soie qui couvre le temple de la Mecque n'attire pas notre vénération à cause du ver qui l'a tissu, mais à cause du lieu où il se trouve: on estime la perle à raison de son éclat, et non parce qu'une huître est sa mère.

IXe HISTOIRE.

Les savans prétendent que le scorpion a une manière de naître fort extraordinaire, qu'il ne voit le jour qu'après avoir rongé les entrailles de sa mère et lui avoir percé le ventre, et ils citent pour preuve cette pellicule qu'on trouve dans le nid de l'animal. Je rapportais ce trait à un courtisan, et je lui ajoutai, comme en étant bien convaincu par mon expérience, que la conduite des fils envers leurs parens, pendant le cours de la vie, dépendait entièrement de celle qu'ils avaient tenue étant encore enfans.

Un père disait à son fils: Retiens bien dans ta mémoire le conseil que j'ai à te donner: c'est que quiconque n'a pas de bienveillance pour son père ne sera jamais heureux sur la terre.

On disait un jour, en badinant, au scorpion: Pourquoi ne sors-tu pas de ton trou pendant l'hiver? Il répondit: On ne me fait pas assez d'honneur pendant l'été pour que je m'expose pendant l'hiver.

Xe HISTOIRE.

La femme d'un derviche extrêmement pauvre devint grosse. Son mari, qui n'avait point encore eu d'enfant, fut si enchanté qu'au temps des couches il dit: Si Dieu tout-puissant daigne m'accorder un fils, je promets de partager aux autres derviches tout ce que j'ai, à l'exception du manteau que je porte. Dieu l'ayant exaucé, il rassembla ses confrères et leur donna un grand festin. Quelques années après, en revenant de mon voyage de Damas, je passai

par le village qu'habitait ce religieux et je demandai de ses nouvelles. On me dit qu'il était en prison par l'ordre du gouverneur; j'en voulus savoir la cause : C'est, me répondit-on, c'est parce que son fils, s'étant enivré, a eu une querelle, a tué un homme et s'est enfui; et par cette raison on a mis les fers aux mains et aux pieds de son père. — C'est donc ce malheur, m'écriai-je, qu'il demandait autrefois à Dieu avec des prières si ferventes! Hélas! combien de femmes enceintes gagneraient d'accoucher d'un serpent plutôt que d'un fils qui fera leur tourment et leur opprobre!

XIe HISTOIRE.

Étant encore enfant, je demandais à un homme quels étaient les signes de la puberté. Il me les expliqua, en ajoutant que la marque la plus certaine était de se conformer à la volonté de Dieu, et de ne pas se laisser emporter par ses passions et par le goût des plaisirs.

L'homme, continua-t-il, n'a été originairement, pendant quarante jours, qu'une goutte d'eau informe dans le sein de sa mère. Si pendant quarante ans il vit ensuite sans raison et sans mœurs, convient-il de lui donner le nom d'homme? Ce qui constitue vraiment l'humanité, c'est la libéralité et la bienfaisance, et non le simulacre corporel qui se présente à nos sens, car on peut le représenter avec exactitude sur un tableau ou sur une muraille : or, si l'homme n'a ni vertu ni bienfaisance, quelle différence y a-t-il alors entre lui et ce simulacre? La vertu ne consiste pas à acquérir les richesses de ce monde, mais à s'attacher les cœurs par ses bienfaits ou par ses services.

XIIe HISTOIRE.

Dans une caravane de la Mecque où je me trouvais il s'éleva entre ceux qui allaient à pied une violente dispute au sujet de la religion; on s'accabla d'injures et on en vint jusqu'aux coups. Pendant ce démêlé, j'entendis un homme monté sur un chameau, qui disait: Au jeu des échecs, il n'y a point de pion qui, après avoir traversé tout le jeu, ne devienne une reine, et par conséquent beaucoup meilleur qu'il n'était auparavant; mais, dans le voyage de la Mecque, il arrive souvent qu'après avoir traversé le désert à pied, on en revient pire qu'on n'était parti.

XIIIe HISTOIRE.

Un sage disait à un Indien qui apprenait à lancer le feu grégeois : Ce métier-là ne vous est pas propre, vous de qui la maison est bâtie de cannes.

Ne parlez jamais, à moins que vous ne soyez persuadé qu'il est à propos de le faire, et ne faites jamais une demande lorsqu'elle ne doit pas être suivie d'une réponse favorable.

XIVe HISTOIRE.

Un homme très-borné, qui avait mal aux yeux, s'adressa à un maréchal et le pria de lui donner quelque remède. Le maréchal lui appliqua un emplâtre dont il se servait pour les chevaux; mais le malade en devint aveugle, et fut faire ses plaintes à la justice. Le cadi, informé du fait, le chassa et lui dit : Retire-toi; tu n'as pas d'action contre celui que tu accuses. Tu n'aurais pas cherché un maréchal, au lieu d'un médecin, si tu n'avais été un âne.

Un homme sage ne confiera jamais à un sot ou à un homme vil un projet important. Va-t-on choisir, pour travailler à une étoffe de soie, l'ouvrier qui fait bien un tissu d'osier ou de cannes?

XVe HISTOIRE.

Un homme célèbre avait un fils qui donnait les plus grandes espérances : ce fils mourut. On lui demanda quelle inscription il voulait faire mettre sur son tombeau : Les passages de l'Alcoran, répondit-il, sont trop nobles et trop saints pour être gravés dans des lieux exposés à toutes les injures du temps et à toutes sortes de souillures. Si vous voulez absolument une épitaphe, contentez-vous de celle-ci : « Ami passant, j'ai toujours vu avec délices l'herbe verte parer la nature à chaque printemps; puisses-tu voir avec plaisir celle qui naît de ma cendre! »

XVIe HISTOIRE.

Un derviche vit en passant un homme riche qui, après avoir fait attacher son esclave, le traitait avec la plus grande barbarie. Révolté de cette cruauté, il lui dit : O mon fils, le Dieu puissant et miséricordieux, après avoir

formé cet homme semblable à toi, l'a soumis à ton esclavage ; il t'a rendu son maître et son seigneur; songe à lui en rendre grâces et n'exerce plus contre cet homme une si grande barbarie, de peur qu'au dernier jour tu n'aies à rougir en trouvant que cet esclave a été meilleur que toi.

Traitez votre esclave avec bonté ; ne l'affligez dans son corps, ni dans son cœur. Vous l'avez acheté peut-être dix drachmes ; mais ce n'est point votre puissance qui l'a formé. Pourquoi donc contre lui cette fureur et cet emportement ? Vous êtes plus puissant que lui ; mais Dieu est aussi plus puissant que vous. Et, si vous êtes son maître, n'oubliez pas que vous en avez aussi un à qui vous devez rendre compte.

Le plus triste spectacle qui paraîtra au jour du jugement, dit le prophète, sera de voir en paradis les esclaves pieux, et en enfer les maîtres durs et impitoyables.

XVIIe HISTOIRE.

J'avais un voyage à faire de Balkh à Damas ; tous les chemins étaient infestés de brigands. Je louai pour guide et pour défenseur un jeune homme robuste, se servant avec beaucoup d'adresse de ses flèches et de son bouclier. Dix hommes avaient de la peine à bander son arc, et il y en avait peu qu'il ne fût en état de terrasser ; mais n'étant point encore sorti de la maison paternelle, il n'avait aucune expérience ; le bruit des instrumens de guerre n'avait point frappé son oreille, les glaives nus et étincelans ne s'étaient point montrés à ses yeux ; il n'avait pas vu tomber à ses côtés une pluie de flèches.

Tandis que nous faisions route avec le plus de diligence qu'il nous était possible, ce jeune homme ayant rencontré dans le chemin un vieux mur, il le poussa et l'abattit ; il arracha pareillement un arbre déjà grand ; et tout fier de cette preuve de ses forces, il s'écriait : ne se trouvera-t-il pas quelque lion, quelque éléphant à qui je puisse faire sentir la pesanteur de mon bras ?

Comme nous marchions, deux Indiens, cachés derrière un rocher, se levèrent à notre approche, et fondant sur nous, menacèrent de nous ôter la vie. L'un ne portait qu'un gros bâton et l'autre une pique. Dès que je les aperçus, je dis au jeune homme : Voilà le moment de montrer votre courage et vos forces ; mais il tremblait de tous ses membres ; son arc et ses flèches étaient tombés à ses pieds.

Je vis bien alors qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de laisser là nos armes et nos vêtemens pour pouvoir conserver notre vie.

Il n'y a point de talent qui n'ait besoin d'être formé et mûri par l'expérience. Le courage le plus ferme s'étonne à la vue des premiers dangers ; l'esprit le plus subtil succombe sous les premières difficultés. C'est l'essai de nos facultés qui nous apprend à en user et qui nous montre leur force.

XVIIIe HISTOIRE.

Un fils était dans un cimetière, assis sur le tombeau de son père, qui lui avait laissé de grands biens, et tenait ce discours au fils d'un pauvre homme : Le tombeau de mon père est de marbre, l'épitaphe est écrite en lettres d'or, et le pavé à l'entour est de marqueterie et à compartimens ; mais toi, en quoi consiste le tombeau de ton père ? en deux briques, l'une à la tête et l'autre aux pieds, avec deux poignées de terre sur son corps. Le fils du pauvre répondit : Taisez-vous : avant que votre père ait seulement fait mouvoir au jour du jugement la pierre dont il est couvert, mon père sera arrivé en paradis.

Dans un voyage, le mulet, moins chargé de bagage, chemine plus aisément. Le pauvre qui a supporté toute sa vie le fardeau de la pauvreté voit sans peine s'ouvrir les portes de la mort ; mais pour celui dont la vie s'est écoulée dans le luxe et dans les délices, il est amer sans doute d'être arraché tout à coup à tant de jouissances. Quel est, à votre avis, le plus à plaindre de l'esclave qui vient d'entrer dans les fers ou de celui qui leur échappe ?

XIXe HISTOIRE.

Je demandai un jour à un homme célèbre l'explication de cette sentence consignée dans les écrits du Prophète : « Nos plus grands ennemis sont ceux que nous portons en nous-mêmes. » Il me répondit : Dans le cours de la vie, vous pouvez adoucir un ennemi par vos bienfaits, au point de le rendre votre ami ; mais plus vous accordez à la passion qui vous do-

mine, plus elle prend de force pour vous combattre.

XXe HISTOIRE.

Un derviche qui n'en avait que l'habit, et qui ne pouvait supporter sa pauvreté, ne cessait d'invectiver contre les riches. Un jour il dit dans une assemblée : La main de la puissance est liée pour les pauvres ; le pied de la bienveillance est rompu pour les riches ; l'or ne se trouve point dans la main des bienfaisans, et la bienfaisance n'est plus dans le cœur des riches de ce monde.

J'entendis avec peine ces paroles, moi qui dois tout à la faveur des grands, et ai toujours vécu avec eux : Mon ami, lui répondis-je, les pauvres ont des revenus plus assurés que vous ne dites ; ils les trouvent dans la libéralité des riches qui, soit à la ville, soit dans les voyages, se font un devoir de pourvoir à leurs besoins, et de répandre leurs dons avec largesse sur les veuves, sur les vieillards et sur tous ceux qui ne peuvent se procurer leur subsistance. Voyez cette foule d'établissemens pieux, ces legs si fréquens dans les testamens des riches qui disposent du quarantième du revenu en faveur des pauvres, qui établissent pour eux des festins, des étrennes, des rachats d'esclaves et des victimes qu'eux seuls peuvent consommer. Insensé détracteur, quelles œuvres peux-tu mettre dans l'autre côté de la balance, toi dont toute la vertu se borne à fléchir le genou pendant chaque oraison, et à répéter cent fois cet inutile exercice jusqu'à te lasser toi-même et tous les spectateurs ?

Tu calomnies les œuvres et les intentions des riches ; mais un gueux, quel service peut-il rendre ? Quelle force peut avoir un ventre vide ? Peut-on attendre une libéralité d'une main indigente, ou un bienfait d'un homme affamé ?

Tu vantes tes prières ; mais un gueux a-t-il seulement le temps de prier ? S'il en commence le soir, il est bientôt interrompu par son inquiétude sur la nourriture du lendemain. Rien de plus sensé que ce proverbe arabe, qui dit : « Dieu vous préserve de l'extrême pauvreté, qui est le plus grand de tous les maux ! »

— Mais, me répondit mon antagoniste, le prophète n'a-t-il pas dit : Ma pauvreté est ma gloire. — Sans doute, répondis-je ; mais il voulait parler de cette pauvreté sage qui, soumise aux flèches du destin, se résigne et s'abandonne sans murmure à la Providence sur le soin de son sort ; il ne voulait pas parler de ces hommes qui, revêtus d'un habit religieux, s'enrichissent à quêter leur vie et revendent ce qu'ils arrachent à la charité [1] ; vains simulacres qui, comme la trompette, ne faites grand bruit au-dehors que parce que vous êtes vides audedans, cessez de jeter sur le bien d'autrui les yeux de l'avarice, et n'allez pas croire que toute la piété consiste à marmotter des formules et à rouler de petites boules enfilées, entre vos doigts.

Le pauvre qui n'acquiesce pas à sa pauvreté est toujours voisin de la tentation de mal faire, et résiste difficilement à l'occasion quand elle se présente. La plupart des crimes qui remplissent les prisons, ou qui s'expient sous la hache du bourreau, n'ont-ils pas été inspirés par la pauvreté ? Le riche au contraire en est à couvert, soit par la crainte de perdre ses jouissances, soit parce que sa fortune lui en offre de préférables à celles qui s'acquièrent par le crime. Si quelqu'un avait vu les vierges du paradis, pourrait-il encore être touché des beautés mortelles ? Quand on a en son pouvoir des dattes mûres et fraîchement cueillies, on ne s'avise pas d'abattre à coups de pierres celles qui restent sur l'arbre.

La colère de mon adversaire s'irritait contre les riches à proportion des efforts que je faisais pour les défendre. Vous leur prodiguez tant d'éloges, me dit-il, vous nous les peignez si parfaits, qu'à vous entendre il semblerait que leur maison serait l'asile ordinaire des pauvres et que leurs bourses seraient toujours ouvertes pour leurs besoins.

Mais au fond, que sont-ils ? une troupe d'hommes enflés d'orgueil, et dévorés d'une avarice insatiable, ne vivant que pour eux seuls, et sans entrailles pour les autres, mus seulement par deux ressorts, l'amour de l'or et celui des plaisirs. Enivrés de leurs dignités, et sans scrupules pour augmenter leur pouvoir, ils regardent tous les autres hommes du haut

[1] Je traduis ici presque littéralement. On sera peut-être surpris de trouver ici nos chapelets ; mais les mahométans font un grand usage d'une machine à peu près semblable ; ils s'en servent pour leur calcul ; les dévots les emploient pour fixer ou pour étaler le nombre de leurs prières. La plupart de ces machines sont même originairement de vrais chapelets ; car j'ai ouï dire à un négociant de Saumur que le principal débouché de ce commerce était avec la Turquie. (*Gaudin*.)

de leur orgueil, traitent les sages de mendians, et quant au reste du peuple, lui donnent à peine le nom d'homme; leur estime ne se mesure que sur le faste et les richesses. Dans les assemblées, on les voit s'emparer impérieusement des premières places; ils se croient d'une espèce supérieure; ne pouvant pas comprendre cette maxime des sages, qui dit que « quiconque cède à un autre en piété, l'emportât-il de beaucoup en richesses, n'est riche qu'en apparence, mais est très-pauvre en effet. »

— Tu exagères leurs défauts, lui dis-je, et ne me parles point de leur bienfaisance. — Leur bienfaisance, répondit-il, quelle est-elle? quelle peut-elle être? Ne sont-ils pas eux-mêmes les esclaves de l'or? Oui, comme les nuages du mois de mars, ils pourraient tout féconder, mais sur qui versent-ils la pluie? Quels sont ceux que ces soleils réchauffent de leurs rayons? Personne, ou bien ceux-là seulement qui servent leurs passions et leurs vices. Ils étalent avec fierté tout l'appareil de leur puissance, mais ce n'est que pour eux seuls. Sourds à la voix de l'humanité et aux préceptes de la loi, ils ne feraient pas un pas pour aller au secours de personne, et si l'importunité leur arrache quelquefois une misérable aumône, c'est toujours par des reproches ou quelquefois par des outrages qu'il faut les acheter. Du reste, ces richesses qu'ils entassent avec tant de travail, ils les enfouissent par avarice. On a dit avec raison : L'or de l'avare ne sort de la terre que lorsqu'il y entre lui-même.

— Ce n'est qu'en mendiant, lui répondis-je, que tu as été à portée de connaître les riches. Quelle idée juste pourrais-tu avoir de leurs vices ou de leurs vertus? — Vous avez raison, dit-il; mais comme la pierre de touche éprouve l'or, le pauvre est la pierre de touche du riche. Je ne parle, il est vrai, que d'après mon expérience : c'est elle qui m'a appris que les grands ne placent à l'entrée de leur palais cette foule d'hommes oisifs que pour repousser la science et la vertu si elles tentent d'y pénétrer. Tous de concert avec le portier s'écrient : « Il n'y a personne; » et certes rien n'est plus vrai, s'ils entendent parler d'un homme; car celui qui est dénué de talens, de sagesse, de bienfaisance n'en mérite pas le nom.

— Eh! peuvent-ils faire autrement, lui dis-je, pour se débarrasser de cette foule de mendians, qui ne cessent de les fatiguer par leurs demandes? Quelque abondantes que fussent leurs largesses, les besoins qui les sollicitent sont encore plus insatiables. Quand même tous les sables du désert seraient changés en perles, leur avidité ne serait pas satisfaite; et de même qu'un puits ne se remplit pas de rosée, quoique comblé de dons, leur cœur reste toujours à sec.

Hatem-Tai lui-même, le plus généreux des hommes, s'il eût vécu à la ville, eût été obligé de suspendre le cours de ses largesses; ou bien, réduit à la pauvreté, il n'eût bientôt eu pour se couvrir que des lambeaux déchirés.

— Eh bien! me dit-il ironiquement, puisqu'il en est ainsi, je plains sincèrement le sort des riches. — Dis plutôt, lui répondis-je, que tu portes envie à leur bonheur et que c'est cette envie qui te ronge. C'est ainsi que dans le cours de cette dispute, de même qu'au jeu des échecs, il ne m'opposait pas une pièce que je ne la repoussasse avec une autre : au moment où il m'annonçait le mat, je me défendais avec la reine, et lui faisais éprouver le même danger jusqu'à ce qu'ayant épuisé tous ses argumens et ne sachant plus que répondre, il me menaça de la main, et me chargea d'injures : cette arme, au défaut des autres, est toujours prompte à servir l'homme grossier et mal élevé. C'est ainsi qu'Azar, fabricateur d'idoles, fut sur le point de tuer son fils Abraham parce qu'il refusait de les adorer[1].

Irrité de ses invectives, la patience m'échappa à mon tour; je lui rendis ses injures; il fallut bientôt me défendre d'une attaque plus pressante; il me prit par le collet, je le saisis par la barbe; les spectateurs accoururent en riant pour nous séparer, et au lieu de l'admiration que chacun de nous comptait recueillir, il rongea ses ongles de confusion.

[1] Selon les musulmans, Abraham était fils d'un visir de Nembrod, roi de Babylone, appelé Azar, et qui était en même temps fabricateur d'idoles. Plein de mépris pour un culte idolâtre, adorateur du vrai Dieu, Abraham voulut d'abord ramener son père au culte du Très-Haut, mais ses conseils furent inutiles, et Azar alla même jusqu'à menacer son fils de le lapider. Dans l'excès de son zèle religieux, Abraham força les portes du temple et brisa les idoles. Instruit de son audace, Nembrod le fit amener devant lui. Les exhortations du pieux jeune homme ne produisirent aucun effet sur le roi de Babylone : il ordonna même de jeter Abraham dans un immense bûcher; mais Dieu vint au secours de son serviteur : le feu perdit sa chaleur et devint froid. Toute l'histoire d'Abraham, d'après les idées des musulmans, est racontée fort en détail dans la traduction persane de la *Chronique de Tabari*. (Voyez la traduction française de M. Dubeux, t. Ier, p. 137 et suiv.)

Cependant la cause fut portée devant le cadi, et nous lui soumîmes nous-mêmes notre différend. Après nous avoir écoutés de part et d'autre, il s'enveloppa la tête de sa robe, et après une longue méditation : Écoute, me dit-il, toi qui as plaidé pour les riches et qui as cru pouvoir t'élever contre les pauvres, apprends que partout où il y a des roses il y a aussi des épines; que l'usage du vin, si utile pour l'estomac, cause souvent des douleurs de tête; qu'il y a toujours un serpent caché auprès d'un trésor, et auprès d'une perle précieuse un crocodile prêt à dévorer celui qui veut s'en emparer. Le sort ne cesse de mêler son amertume aux plaisirs de ce monde, et le paradis lui-même est comme une forteresse qui ne peut se conquérir que par beaucoup de travaux.

Il faut supporter les injures de son ennemi si l'on veut jouir des doux fruits de l'amitié, parce qu'ici-bas le trésor et le serpent, la rose et l'épine, la joie et la douleur sont pêle-mêle et presque toujours joints ensemble. Voyez dans ce jardin un tronc aride à côté de ce saule qui répand une odeur si suave : c'est ainsi que parmi les riches, les uns se font remarquer par leurs bienfaits, les autres par leur avarice, et que parmi les pauvres, les uns se distinguent par leur patience, les autres par leurs emportemens. La vertu tire son prix de ce contraste, car si chaque goutte de rosée était une perle, elles deviendraient bientôt aussi viles que les pierres.

Le Dieu tout-puissant ne nous estime que par nos œuvres. Il chérit les riches qui ont la simplicité des mœurs du pauvre, et les pauvres qui sont riches d'honneur et de vertu. Le premier des riches est celui qui montre le plus de sensibilité pour le pauvre. Le meilleur des pauvres est celui qui remarque le moins les défauts des riches, car c'est Dieu lui-même qui a dit : Quiconque met en moi toute sa confiance n'a pas besoin d'autre appui.

Ensuite se tournant du côté de mon adversaire : Pour toi, dit-il, qui as parlé contre les riches ivres de leur grandeur et de leurs plaisirs, tu les as peints sous leurs véritables couleurs. Il n'est que trop vrai que la plupart d'entre eux sont une race lâche et sans vertu, qui, après avoir reçu tant de bienfaits de Dieu, ne le paient que d'ingratitude. Ils s'empressent d'entasser des richesses, et c'est pour les enfouir, ou bien ils vivent dans les délices. Insensibles aux besoins de ceux qui les entourent, appuyés sur leurs richesses, ils s'en font comme un rempart et rient de tous les fléaux. Quelqu'un meurt-il d'indigence sous leurs yeux : Moi je suis riche, disent-ils, est-ce au cygne à redouter le déluge ? Combien de femmes, portées dans leur litière, ont vu d'un œil sec une foule de malheureux ensevelis sous les sables, ou combien, traînées dans un char rapide, insultent au dernier moment de ceux qu'elles écrasent !

Qu'importe au riche la vie du pauvre ! Que lui importe le salut du monde entier, pourvu que lui-même soit sauvé ?

Cependant, il faut l'avouer, il y a aussi quelques exceptions; il se trouve encore quelques riches généreux et bienfaisans, dont la table est l'asile du pauvre, qui s'empressent de secourir toutes les nécessités, et dont la clémence est toujours prête à venir à l'appui de notre faiblesse. Tels sont surtout ceux que Dieu a suscités pour être les ministres de ce puissant royaume, sous le généreux Modhaffereddin, fils de Saad, le vainqueur de tous ses ennemis, le dominateur des nations, l'héritier du royaume de Salomon. Puisse Dieu prolonger sans cesse les bornes de ses jours et les limites de sa puissance ! Jamais père ne fit éprouver autant de biens à ses enfans que sa main libérale en verse chaque jour sur ses sujets. Jamais on n'a mieux justifié cet axiome des sages que « Quand Dieu veut récompenser un peuple, il lui donne un roi sage et bienfaisant. »

Le cadi termina là son discours, après s'être étendu beaucoup plus que nous ne devions l'attendre. Nous lui applaudîmes de bon cœur mon adversaire et moi, et oubliant nos ressentimens, nous courûmes nous embrasser l'un et l'autre, terminant notre dispute par cette exhortation aux pauvres et aux riches :

Toi qui gémis dans la pauvreté, ne montre point d'emportement contre ceux qui abusent de leurs richesses, car il ne sert qu'à aggraver tes maux et à t'en ôter la récompense ; et toi riche, qui tiens dans tes mains tous les trésors de la fortune, uses-en pour toi-même, mais sache aussi les répandre, et ton bonheur est assuré pour l'une et pour l'autre vie.

CHAPITRE VIII.

MAXIME Ire.

Les richesses nous ont été données pour adoucir l'amertume de la vie, et non la vie pour entasser des richesses. On demandait un jour à un sage quel était l'homme le plus heureux et le plus malheureux : L'homme heureux, dit-il, est celui qui mange après avoir semé ; le malheureux, celui qui meurt au milieu de ses épargnes.

Moïse, ce divin législateur, disait souvent à Coré : Puisque vous recevez sans cesse des bienfaits de Dieu, ne cessez pas de répandre les vôtres. Il ne suivit pas ce conseil, et l'on sait quelle horrible mort termina sa vie. Quel insensé délire de sacrifier sa sûreté et son repos à de viles richesses ! Le seul moyen d'en jouir, c'est d'en faire du bien aux hommes. Voyez Dieu, en fait-il un autre usage ?

L'Arabe dit fort bien : « Ne craignez pas de multiplier vos bienfaits, mais ne les reprochez jamais si vous voulez en goûter le fruit. »

L'arbre de la bienfaisance pousse partout ses racines ; ses branches s'élèvent jusqu'au ciel ; on aime à se rassembler sous son ombre, à se nourrir de ses fruits. N'allez pas, par des reproches, mettre la cognée à la racine de cet arbre, il périrait infailliblement. Mais pourquoi des reproches ? Ce que vous donnez, ne l'avez-vous pas reçu vous-même ? Quelle était votre misère si Dieu n'eût pas exercé sur vous ses bienfaits ! N'allez pas vous enorgueillir des services que vous rendez à votre roi ; votre gloire est qu'il ait daigné accepter vos services.

II.

Deux espèces d'hommes travaillent inutilement, celui qui gagne et ne jouit pas de ce qu'il gagne, celui qui étudie la morale et n'y conforme pas sa vie.

La science est stérile sans les œuvres. Le professeur de sagesse, s'il ne la montre pas par ses actions, n'en est que plus insensé. Un mulet, pour être chargé de livres, en est-il plus savant ? Non : il ne sait pas s'il porte du bois ou des livres.

III.

La science n'est rien si elle ne sert à l'appui de la religion et si on ne l'emploie qu'à amasser de vaines richesses.

Apprendre aux autres les vérités et les devoirs de morale sans les pratiquer, c'est amasser de grandes provisions, mais seulement pour y mettre le feu.

IV.

Le savant dont les mœurs sont déréglées ressemble à un aveugle qui porte un flambeau dont il éclaire les autres sans pouvoir s'éclairer lui-même.

V.

Les savans sont la gloire d'un règne. La perfection de la vertu consiste dans l'austérité de la vie, jointe à l'innocence des mœurs. Les rois ont plus besoin du conseil des sages que les sages de la compagnie des rois. O princes, qu'ils soient donc seuls chargés de vos affaires, et quoiqu'ils redoutent ce fardeau, n'oubliez rien pour vaincre leur répugnance ; c'est l'avis le plus important que vous puissiez recevoir.

VI.

Trois choses ne peuvent exister sans trois autres : des richesses sans commerce, la science sans enseignement, et un royaume sans administration

VII.

La compassion pour les méchans est une injure pour les bons, et rien ne porte plus d'atteinte à la vertu que l'indulgence pour le crime.

VIII.

N'ayez pas plus de confiance dans l'amitié des rois que dans la voix harmonieuse : celle-ci peut disparaître dans une seule nuit, et l'autre, le moindre soupçon suffit pour la détruire.

Dès qu'une chose excite l'empressement général, gardez-vous de vous y attacher, si ce n'est pas Dieu.

IX.

Ne confiez pas tous vos secrets à votre ami, car vous ne savez pas s'il ne deviendra pas votre ennemi. Ne faites point à votre ennemi tout le mal que vous pourriez lui faire, car il peut devenir votre ami. Le secret que vous voulez cacher, ne le communiquez pas même à votre meilleur ami, car qui peut mieux le garder que vous-même? On peut arrêter l'eau dans sa source ; si on la laisse couler, elle devient bientôt un torrent que rien ne peut contenir.

X.

L'ennemi qui, dans l'impuissance de se venger, se réconcilie avec toi, ne cherche que l'occasion de te montrer plus sûrement sa haine. Ne pas se défier d'un ennemi parce qu il est faible, c'est être semblable à celui qui négligerait le commencement d'un incendie parce qu'il n'a attaqué d'abord que des choses de peu de prix ; mais bientôt la flamme s'élève, gagne de proche en proche et va dévorer toute ta fortune. Ne permets donc pas à ton ennemi de pouvoir tendre son arc tant que tu as toi-même une flèche pour le percer.

XI.

Si tu vois deux ennemis, sois attentif à tes paroles et prends garde de ne rien dire à l'un et à l'autre qui pût tourner à ta confusion s'ils venaient à se réconcilier.

Un vil délateur de ce qu'il entend est semblable à celui qui apporte du bois dans un incendie. Exciter dans les autres le feu de l'inimitié, c'est courir le risque de s'y consumer soi-même.

Si tu as des projets, ne les découvre qu'à voix basse à ton ami, de peur qu'un ennemi ne les entende. Avant de parler devant un mur, examine s'il n'y a point quelque oreille cachée derrière.

XII.

C'est offenser l'amitié que de se lier avec les ennemis de ses amis. L'homme sage se défie d'un commerce aussi suspect et retire bientôt sa confiance.

XIII

Dans une affaire qui t'offre deux biais, prends toujours celui où tu cours le moins de risque d'offenser les autres. Évite les querelles avec les hommes doux et pacifiques, et si quelqu'un frappe à la porte de la paix, ne va pas lui déclarer la guerre.

XIV.

Quand il ne s'agit que d'or, c'est une folie d'aller exposer sa tête.

XV.

N'épargne point ton ennemi à cause de sa faiblesse, car s'il était fort il ne t'épargnerait pas.

Il n'y a point d'os qui ne contienne de la moelle et point de vêtement si vil qui ne puisse couvrir un homme de courage ; ne t'en rapporte donc point à l'extérieur.

Tuer un méchant, c'est lui ôter le pouvoir de faire le mal et peut-être le soustraire lui-même aux supplices éternels. Il est beau sans doute de pardonner, mais on peut se dispenser d'appliquer du baume sur la blessure de celui qui tourmente les autres. Ne savez-vous pas que sauver un serpent, c'est exposer la vie des hommes ?

XVI.

C'est un crime de suivre le conseil de son ennemi. On peut bien le consulter, mais pour faire le contraire de ce qu'il recommande. Vous prescrit-il d'aller à droite, suivez la gauche, sinon vous ne tarderez pas de mettre en pleurant la main du repentir sur vos genoux et d'accuser vous-même votre imprudence.

XVII.

L'excès de la sévérité produit la haine. L'excès de l'indulgence affaiblit l'autorité. Sachez garder le milieu et vous ne serez exposé ni au mépris ni aux outrages. Il faut imiter le chirurgien qui, suivant le besoin, applique le fer ou le baume sur la blessure.

XVIII.

Le sage évite avec soin tous les excès ; il n'est ni présomptueux ni abject. Un jeune homme demandait à son père un conseil qui fût le fruit de sa vieillesse : Mon fils, répondit-il, sois bon,

mais de manière cependant que le loup n'ose le montrer les dents.

XIX.

Les deux grands ennemis du royaume et de la religion sont un roi sans clémence et un religieux sans science.

XX.

Un roi doit éviter de se livrer tellement à sa colère contre son ennemi qu'il excite la frayeur dans l'âme de ses amis, parce que la fureur une fois allumée ne connaît plus personne; en consumant celui qui en est l'objet, ses étincelles se portent au hasard sur tout ce qui l'approche: ami ou ennemi, personne n'en est à couvert.

L'homme devrait se souvenir qu'il est né non du feu, mais de la terre, et que c'est à la terre que doit un jour aboutir son orgueil.

XXI.

Un homme de mauvaises mœurs est comme un captif qui est toujours sous la main d'un ennemi: quelque part qu'il aille, il ne peut échapper au fouet qui le déchire.

XXII.

A la guerre, tant que l'armée de l'ennemi est dispersée et peu d'accord avec elle-même, on est tranquille. La crainte naît dès qu'elle se rassemble et se réunit. Agissez-en ainsi avec vos ennemis. Sont-ils divisés, livrez-vous à la joie; vont-ils s'unir, bandez votre arc et mettez votre maison en état de défense.

XXIII.

Frappez la tête du serpent avec la main de votre ennemi, et il en résultera nécessairement un bien pour vous, car s'il est vainqueur, le serpent sera tué, et s'il est vaincu, vous aurez un ennemi de moins.

XXIV.

N'annoncez pas vous-même une méchante nouvelle à celui qui peut en être troublé; laissez un autre se charger de ce soin. Comme le rossignol, n'annoncez que le printemps et non, comme la chouette, la nuit ou de funestes présages.

XXV.

Avant d'accuser quelqu'un auprès du roi, examinez s'il est en disposition de vous entendre, sinon vous ne travaillez qu'à votre perte.

XXVI.

Qui donne conseil à un homme rempli de lui-même a lui-même besoin de conseil.

XXVII.

N'écoutez ni la louange que vous donne un ennemi ni celle du flatteur: la première est le piége de la fraude, l'autre l'amorce de l'avarice. Il n'y a qu'un sot qui se plaise à entendre sans cesse ses louanges. Insensé, tu as beau t'enfler, tu ressembles à un cadavre soufflé, dont la bouffissure imite toujours mal l'embonpoint. Ne vois-tu pas que ce flatteur qui vante tes vertus, s'il n'obtient pas le prix qu'il attend, sera encore plus prompt à publier tes vices?

XXVIII.

Un orateur ne peut atteindre à la perfection de son art qu'autant qu'il réussira à se corriger lui-même.

XXIX.

Il n'y a personne qui ne s'applaudisse de son esprit et de la beauté de ses enfans.

XXX.

Dix hommes se nourrissent en paix autour de la même table. Deux chiens se disputent et se déchirent pour un misérable cadavre: c'est l'image de l'avarice que la possession du monde entier ne pourrait rassasier.

XXXI.

Quiconque n'use pas de sa prospérité pour faire du bien, doit s'attendre à la misère dans l'adversité.

XXXII.

Sacrifier sa religion pour de vaines richesses, quelle folie! c'est vendre Joseph pour acheter des bagatelles.

XXXIII.

Le diable ne peut rien contre les gens de bien, ni le roi contre les pauvres.

Ne prêtez point à l'impie, quelque pressé qu'il soit par la pauvreté : s'il ne remplit pas ses engagemens avec Dieu, croyez-vous qu'il soit plus exact pour ceux qu'il aura avec vous ?

Il y a, dit-on, dans l'Orient une terre dont on fait des vases infiniment précieux, mais il faut quarante ans pour les travailler. A Bagdad, au contraire, avec de la terre commune, un ouvrier vous en fera cent dans une journée, mais aussi ils se donnent au plus vil prix.

Le poussin, en sortant de l'œuf, sait chercher lui-même sa nourriture. L'enfant au contraire, privé de raison et de jugement, périrait infailliblement s'il était abandonné à lui-même : mais celui qui paraissait parfait en naissant reste au même point et n'arrive réellement à aucune perfection, tandis que l'enfant acquiert peu à peu la sagesse et la vertu, qui le rendent si supérieur à tous les êtres.

Le verre se rencontre partout, rien de plus rare que le diamant. De là la différence de leur prix.

XXXIV.

Souvent la lenteur dans les affaires est ce qui les conduit le plus sûrement et le plus promptement à leur fin. J'ai toujours vu dans le désert ceux qui avaient le moins de hâte arriver avant les plus pressés. Le cheval le plus vite succombe souvent au milieu de sa course, et le chameau en marchant pas à pas arrive sûrement au terme de son voyage.

XXXV.

Rien ne convient mieux à l'ignorant que le silence, mais il ne serait plus un ignorant s'il pouvait se convaincre de cette vérité.

C'est la langue qui découvre l'incapacité de l'homme, comme le vide de la noix se produit au dehors par sa légèreté.

Un ignorant voulait apprendre à parler à son âne et passait tout son temps dans cette vaine occupation. Un sage s'en aperçut et lui dit : A quoi bon tant d'efforts qui ne serviront qu'à te rendre l'objet de la risée publique. Ces animaux, formés par la nature pour être muets, ne peuvent apprendre de toi à parler; mais ne ferais-tu pas mieux d'apprendre d'eux à te taire?

XXXVI.

C'est une grande maladresse, pour montrer ta science, de disputer avec un plus savant que toi. Quand même tu serais mieux instruit sur le point qu'il traite, garde-toi de l'interrompre et de le contredire.

XXXVII.

Ne dévoilez point les fautes cachées des autres, car en détruisant leur réputation vous ne nuisez pas moins à la vôtre.

XXXVIII.

Celui qui apprend les règles de la sagesse sans y conformer sa vie est semblable à un homme qui labourerait son champ et ne le sèmerait jamais.

XXXIX.

Ce n'est pas assez de posséder une belle figure pour être parfait en vertu, car le siége de la vertu n'est pas sur le visage, mais dans le cœur.

En vivant avec un homme pendant un seul jour, on peut s'assurer du progrès qu'il a fait dans les sciences, mais des années ne suffisent pas pour découvrir ce qu'il cache dans son cœur.

XL.

Disputer contre les princes et les hommes en place, c'est vouloir répandre soi-même son propre sang.

Tu as une grande idée de tes forces, mais tu en juges mal, semblable à celui qui voit tous les objets doubles. En allant heurter la tête d'un bélier, comment la tienne ne serait-elle pas fracassée ?

XLI.

Ce n'est pas l'avis des sages de frapper le feu ou de lutter contre un lion. Attaquer un plus puissant que soi, c'est vouloir hâter sa perte.

Un homme nourri à l'ombre osera-t-il descendre dans l'arène contre un athlète ? Se mesurera-t-il avec ses bras nus contre des gantelets armés d'ongles de fer ?

XLII.

Les lâches détestent et calomnient les gens de cœur. Ils sont semblables à ces chiens de cuisine qui, dès qu'ils voient un chien de chasse, ne manquent pas d'aboyer contre lui, mais n'osent sortir pour le combattre.

XLIII.

Si la gourmandise ne causait pas la perte de celui qui en est atteint, l'oiseau ne viendrait pas se jeter lui-même dans les filets, ou plutôt l'oiseleur ne tiendrait plus de filets.

Le savant et l'homme occupé mangent le plus tard qu'ils peuvent; l'homme sobre ne satisfait que la moitié de son appétit; le pénitent ne mange que pour ne pas mourir de faim; les jeunes gens au contraire, jusqu'à ce qu'on leur ôte les plats; les vieillards, jusqu'à ce qu'ils suent, et les calenders[1], tant qu'il reste une place dans leur estomac et une bouchée sur la table.

Celui qui, sans être riche, ne songe qu'à s'engraisser passe nécessairement deux mauvaises nuits: la première, à cause de la lassitude où il jette son estomac; la seconde, par ses inquiétudes pour pouvoir se procurer un aussi bon repas.

XLIV.

Rien de plus insensé que de faire part de ses desseins à des femmes, et de son bien à des prodigues.

XLV.

Quiconque a son ennemi en sa puissance et ne lui ôte pas la vie devient lui-même son propre ennemi. Si la tête du serpent repose sur la pierre et que le sage ait un bâton à la main, hésitera-t-il un moment à l'écraser? Avoir pitié du tigre, c'est livrer une brebis au carnage.

Si c'est un esclave, au contraire, dont tu veuilles te venger, le plus sage est d'attendre, parce qu'il reste toujours en ton pouvoir. Le ressentiment peut t'aveugler et te cacher son innocence: si elle ne se découvre qu'après que tu l'auras satisfait, quels reproches amers te causera ta précipitation quand il n'y aura plus de remède? Il est facile de priver quelqu'un de la vie, mais il est impossible de la lui rendre après la lui avoir ôtée. Vois quelle attention l'archer met à diriger sa flèche, parce que dès qu'elle est partie il ne peut plus la rappeler.

[1] Voyez une note des *Mille et une Nuits*, p. 52.

XLVI

L'homme éclairé qui se rencontre avec des ignorans ne doit s'attendre à aucune considération.

Si un ignorant par son babil parvient à faire taire un savant, n'en soyez point étonnés: c'est une pierre qui écrase une perle; le caillou le plus vil peut fracasser un vase d'or, mais le caillou n'en devient pas plus précieux et l'or ne perd rien de son prix. La mélodie du rossignol peut-elle se faire entendre à côté de la voix rauque du corbeau enfermé dans la même cage?

Un diamant a beau tomber dans l'ordure, son prix reste toujours le même. La poussière a beau s'élever jusqu'au ciel, elle ne laisse pas d'être vile. C'est un malheur sans doute que les dispositions heureuses du génie ne puissent trouver une éducation propre à les faire éclore. C'est en vain que la cendre tire son origine du feu, le plus noble des êtres; elle n'en a pas plus de vertu et reste toujours semblable à la terre.

Le prix du sucre ne vient pas de la canne qui le produit, mais des qualités qu'il renferme en lui-même. C'est encore le parfum qui indique seul la perfection du musc. Un vase rempli d'odeurs suaves embaume tout ce qu'il approche. C'est l'image d'un vrai savant, il instruit même par son silence et n'a pas besoin de parler ou d'agir pour montrer sa vertu. L'ignorant, au contraire, est semblable au tambour tout cousu de vieilles peaux, et qui, toujours vide, ne cesse de retentir.

Un savant, placé parmi des ignorans, est comme un beau jeune homme qui se trouverait dans une compagnie d'aveugles, ou comme le texte sacré de l'Alcoran entre les mains des impies.

XLVII.

Chanaan[1] était né sans esprit; il ne lui servit de rien d'avoir pour père un prophète. Si

[1] Suivant les musulmans, Chanaan était le quatrième fils de Noé et non le fils de Cham.

vous êtes véritablement noble, montrez-le par votre vertu, je ne reconnais que ce titre: qu'importent les aïeux? Abraham eut pour père un fabricateur d'idoles, et la rose naît de l'épine.

XLVIII.

Vous avez un ami et vous avez mis tout le temps de votre vie à l'acquérir : pour un moment de passion, risquerez-vous de le perdre? Le diamant est longtemps à se former dans les entrailles de la terre, et dans un instant une pierre peut l'écraser et le réduire en poussière.

XLIX.

L'esprit est captif sous le joug des passions, comme un mari trop complaisant sous la main d'une femme ambitieuse.

Sachez que les portes de la joie sont fermées pour une maison où la voix d'une femme se fait entendre au dehors.

L'esprit sans la puissance aboutit souvent à la fraude. La puissance sans esprit n'est qu'un délire. Il faut d'abord être pourvu de jugement, de prudence, d'esprit, ensuite de richesses; car, entre les mains d'un insensé, les richesses et la puissance sont des armes qui se tournent contre lui-même.

L'homme libéral qui répand et qui jouit l'emporte aux yeux de Dieu sur le derviche qui jeûne et qui entasse. Quiconque fuit le monde par une vaine gloire s'égare de son but: les plaisirs de l'orgueil ne peuvent le dédommager de ceux qu'il a perdus et sont beaucoup moins légitimes. Le malheureux, que peut-il voir au fond de l'antre où il s'est confiné, s'il y a cherché autre chose que Dieu?

L.

Les bouffonneries, soit en paroles, soit en actions, sont indignes du sage. Il ne doit ni se les permettre ni les souffrir dans les autres, sous peine de voir diminuer le respect qu'on lui porte et de confirmer les autres dans leur folie.

LI.

Le crime est toujours crime quel qu'en soit l'auteur, mais il semble acquérir un nouveau degré de perversité s'il est commis par un homme éclairé, parce que la science est comme une arme qui nous a été donnée pour terrasser le diable : or, quel opprobre pour un homme armé de toutes pièces de se laisser attacher et réduire en servitude!

L'ignorant qui vit sans mœurs l'emporte de beaucoup sur le savant qui lui ressemble : c'est un aveugle qui a perdu son chemin; l'autre au contraire va les deux yeux ouverts se jeter dans un puits.

LII.

On ne célèbre après la mort que celui qui nous a fait du bien pendant sa vie. Pendant les années de sécheresse et de disette, le juste Joseph, que la paix soit sur lui! n'osait pas se rassasier, pour ne pas oublier ceux qui avaient faim.

Celui qui vit dans l'abondance et les délices peut-il connaître l'état de celui qui meurt de faim? Comment être sensible aux peines des malheureux si on ne l'a pas été soi-même? O toi qui te trouves porté sur un cheval superbe, n'oublie point l'âne du pauvre portant des épines et pouvant à peine se tirer du bourbier. Ne va point demander du feu dans la maison du pauvre : que pourrais-tu y recueillir, sinon des soupirs et des larmes? Dans les années de disette, ne va point lui demander comment il se porte, à moins que tu ne sois disposé à mettre du baume sur sa blessure et à pourvoir à ses besoins.

LIII.

Il y a deux choses impossibles dans la nature : manger plus que l'estomac ne peut contenir, et mourir avant le terme fixé par la Providence.

Tu as beau gémir et soupirer, prodiguer les prières ou les plaintes, ton sort ne changera point. Les arrêts du destin sont irrévocables. L'ange qui préside au trésor des vents doit-il s'inquiéter si ta lampe va s'éteindre? Tu as amassé des richesses, eh bien! repose-toi et jouis. Tu vois les flèches du destin dirigées contre toi, garde-toi de prendre la fuite, car ta fuite serait vaine. Quoi qu'il t'arrive, rends grâce à Dieu, seul auteur des biens et des maux. Ne te trouble point, quand même tu serais sous la dent du lion ou du tigre, car si ton heure n'est pas venue, ils sont sans force pour te dévorer. Tant que tu es sous la protection du destin, rien ne peut te blesser; s'il te

poursuit ou que tu fuies, sa main saura bien t'atteindre. N'as-tu pas ouï dire qu'Alexandre eut beaucoup à souffrir pour pénétrer jusqu'aux ténèbres cimmériennes, mais qu'il ne put y puiser l'eau qui conserve la vie?

LIV.

Le pêcheur ne prend pas un poisson sans la Fortune, et si elle ne l'ordonne, le poisson, même à sec, ne trouvera pas la mort.

L'avare parcourt tout l'univers ; il poursuit les richesses avec avidité, tandis que le destin le poursuit lui-même.

LV.

L'écolier qui apprend malgré lui ressemble à un amant qui n'a pas d'argent ; le voyageur qui manque de bon sens, à un oiseau sans ailes ; un savant qui ne pratique pas ce qu'il sait, à un arbre sans fruit, et un derviche sans science, à une maison sans portes.

LVI.

L'Alcoran nous a été envoyé du ciel pour être la règle de nos mœurs et non pour nous donner le vain plaisir de le copier en superbes caractères.

Le pécheur qui lève sa main suppliante vers le ciel l'emporte aux yeux de Dieu sur le dévot qui lève orgueilleusement la tête.

Il préfère encore un gouverneur doux et indulgent pour les hommes à celui qui ne sait que les reprendre et les punir.

LVII.

Un savant sans bonnes œuvres est une abeille sans miel. Dites donc à ce frêlon lâche et orgueilleux : Puisque tu n'as point de miel, cesse de vouloir nous déchirer par tes piqûres.

LVIII.

Un homme sans courage est une femme.

Le religieux avare est une espèce de voleur. C'est en vain, mon ami, que pour mieux étaler ta piété, tu as blanchi ta robe ; ton âme n'en est que plus noire : c'est le cœur, c'est la main qu'il faut retirer du monde. Mais qu'importe à Dieu la forme ou la couleur de ton vêtement?

LIX.

Il y a deux espèces d'hommes qui ne se consolent jamais : le marchand qui a vu briser son vaisseau ; le riche héritier qui s'est vu enlever son héritage par des derviches.

LX.

Quelque magnifique que soit une robe donnée par le roi, elle ne vaut pas celle que l'on ne doit qu'à son travail. Du pain et du cresson gagné à la sueur de son front préparent un repas plus délicieux que ceux qu'on trouve à la table des riches.

LXI.

On demandait au célèbre Mohammed-Gazali [1] comment il avait pu acquérir tant de connaissances : C'est, répondit-il, en ne rougissant pas de demander ce que j'ignorais. Interroger ne coûte rien, et c'est la clé la plus sûre de toutes les sciences.

LXII.

Cependant ne vous hâtez pas de demander ce que vous pouvez apprendre vous-même, car alors cette acquisition vous sera plus précieuse. Lockman ayant vu dans les mains de David un fer qui produisait des effets singuliers, ne lui en demanda point la cause, mais il l'étudia et vint facilement à bout de la découvrir.

LXIII.

De deux choses l'une, ou soyez tout entier aux soins de votre maison et de votre famille, ou donnez-vous entièrement à Dieu.

LXIV.

Ne fréquentez pas les méchans, parce que quand même vous ne perdriez pas vos mœurs, vous perdrez bien sûrement votre renommée. Je consultais un jour un sage : Mon fils, me dit-il, évitez de vous lier avec un sot, car si vous avez du jugement, vous ne le conserverez pas longtemps avec lui, et si vous n'en avez point, vous deviendrez encore plus stupide.

[1] Docteur musulman, auteur de plusieurs ouvrages de théologie et qui vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle de l'hégire ou du onzième de notre ère. (Voyez la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, art. *Gazali*.)

LXV.

La douceur du chameau est si grande qu'un enfant peut le conduire cent lieues avec un licol ; néanmoins, s'il le mène par un chemin dangereux, où il court risque de la vie, il résiste et ne lui obéit plus. Cet exemple montre qu'il faut rejeter la douceur quand la sévérité est nécessaire.

Répondez par vos bienfaits à celui qui vous oblige et par votre résistance à celui qui veut vous nuire. N'employez pas de paroles douces envers un homme grossier, car un fer rongé de rouille jusqu'au fond ne se polit point avec la lime.

LXVI.

Quiconque interrompt le discours d'un autre pour montrer sa science donne lui-même l'attestation de son peu de savoir. C'est un axiome des sages que l'homme d'esprit ne répond que quand on l'interroge et que le discours le plus mesuré sera taxé d'arrogance, si on ne le tient pas à propos.

LXVII.

J'avais un ulcère ; un vénérable vieillard venait me voir tous les jours et me demandait non pas en quel état était mon ulcère, mais comment je me portais, évitant avec soin d'employer un mot qu'il savait ne m'être pas agréable. Qui ne sait pas peser ses paroles court toujours risque d'offenser. Il vaut bien mieux ne pas ouvrir la bouche que de hasarder de déplaire avec un mot déplacé.

LXVIII.

Il vaut mieux être mis dans les fers pour avoir dit la vérité que de s'en tirer à la faveur d'un mensonge. Le mensonge est comme une blessure : quoiqu'elle guérisse, la cicatrice reste toujours. Les frères de Joseph eurent beau dire la vérité, on ne voulut pas les croire, parce qu'ils s'étaient d'avance fait connaître par leurs mensonges.

LXIX.

De l'aveu de tout le monde, la plus excellente des créatures est l'homme, et la plus vile est le chien ; mais au jugement des sages, l'homme ingrat ne vaut pas le chien reconnaissant.

Le chien ne perd jamais la mémoire d'une bouchée que vous lui avez donnée. Quoique depuis vous l'ayez chassé cent fois à coups de pierres, il revient toujours à vous ; mais une âme avilie, quelques biens qu'elle ait reçus de vous, les oublie pour la plus légère offense et est toujours prête à vous déclarer la guerre.

LXX.

Cet homme n'est occupé que de sa parure et du soin de nourrir son corps ; soit pour la vertu, soit dans les arts, n'en attendez point d'énergie, laissez-le végéter dans les derniers rangs : sans force et sans vertu, comment pourrait-il commander aux autres ?

LXXI.

On trouve dans l'Évangile[1] ces paroles : « O fils de l'homme, si je te donne les richesses et la puissance, ton cœur se détourne de moi et ne s'occupe que de puissance et de richesses. Si je t'envoie la pauvreté, tu languis sous le poids de ta misère, et, dévoré d'inquiétudes, tu ne songes qu'à tes maux. Quand pourras-tu donc goûter la douceur attachée à mon nom, et quel sera le point de maturité où je te trouverai propre à mon service ? »

LXXII.

La puissance incomparable de Dieu n'a point de bornes. Il n'a besoin que de vouloir pour renverser le plus puissant monarque de dessus son trône ou pour conserver sain et sauf un malheureux englouti dans les entrailles d'un poisson.

Le bonheur de l'homme, ô mon Dieu, est de t'avoir toujours présent à la mémoire, de t'invoquer dans ses angoisses, fût-il, comme Jonas, renfermé dans le ventre d'une baleine.

Si Dieu dans sa fureur tire son glaive, le prophète et l'homme pieux baissent la tête et se resignent ; mais s'il donne la plus légère marque

[1] Cette citation est sans doute tirée d'un des faux évangiles qui furent si multipliés dans les deuxième et troisième siècles du christianisme, car on en compte plus de cinquante, dont la plupart ont disparu : l'Alcoran en a cité quelques-uns, et il est probable que cette citation est du nombre. (*Gaudin*.)

Les musulmans citent comme se trouvant dans le *Pentateuque* et dans l'*Évangile* des choses absurdes qui n'y ont jamais été

de sa bienveillance, les méchans se croient en droit de le braver.

Si Dieu dans le dernier jugement n'écoutait que sa sévérité et sa justice, il ne pardonnerait pas même aux plus saints prophètes.

Quiconque, affligé dans ce monde, ne se tourne pas vers Dieu sera livré dans l'autre à d'éternels supplices, car c'est Dieu lui-même qui dit : Nous les avons éprouvés par de légères peines, pour leur donner d'avance le goût des supplices qui leur sont réservés et les porter à les éviter.

Partout le châtiment a ses degrés. On avertit et on reprend avant de jeter dans les chaînes.

Les plus heureux sont ceux qui s'instruisent par l'exemple de leurs ancêtres, pour en laisser de meilleurs à leurs descendans. L'oiseau se promène autour du grain et évite de se prendre au piége s'il aperçoit au-dessus de sa tête un autre oiseau qui y soit déja suspendu.

LXXIII.

Tout dépend de Dieu, tout est soumis à ses décrets. Tel homme est né sourd : comment obéirait-il à tes ordres, lorsqu'il ne peut t'entendre ? L'astre du bonheur s'est levé pour un autre, et tout lui devient facile.

Vois les Israélites, quand Dieu les protége, les ténèbres même de la nuit sont aussi éclatantes que le plus beau jour. Tu vantes la force de tes bras; mais n'est-elle pas encore un présent de sa libéralité? Grand Dieu! à quel autre que toi irai-je exposer mes peines ? N'es-tu pas mon juge suprême? Quelle main est plus élevée que la tienne? Celui que tu conduis ne peut périr, mais celui que tu veux perdre, qui pourrait lui servir de guide?

LXXIV.

Le mendiant dont la fin est heureuse l'emporte sur le monarque qui ne trouve au bout de sa vie que des malheurs. Qu'il est amer de puiser dans la coupe du chagrin après s'être enivré de délices!

LXXV.

Le ciel fournit à la terre la pluie, qui la féconde; le ciel ne reçoit de la terre que de la poussière : chacun ne peut donner que ce qu'il a.

LXXVI.

Le Dieu tout-puissant voit nos crimes et les cache; notre voisin ne peut les apercevoir, et cependant il ne s'entretient que de nos défauts. Si les hommes avaient la vue plus perçante et pouvaient pénétrer mutuellement leurs actions et leurs desseins les plus cachés, il n'y aurait plus de paix sur la terre.

LXXVII.

Quiconque n'a pas pitié des petits mérite d'éprouver la tyrannie des grands.

LXXVIII.

Le sage voit-il le feu des disputes s'allumer quelque part, il se retire. Là où il voit la paix, il jette l'ancre. C'est là seulement qu'il trouve le salut sur le rivage et la paix dans le sein de la société.

LXXIX.

Un joueur a besoin d'amener trois fois six, il n'amène que trois as. La prairie serait cent fois plus agréable pour le cheval que l'hippodrome, mais ce n'est pas lui qui tient les rênes.

LXXX.

Un derviche adressait tous les jours à Dieu cette prière : « Grand Dieu! aie pitié des méchans, car tu as assez pourvu au sort des gens de bien lorsque tu les as faits bons. »

Le roi Féridoun avait fait écrire ces paroles sur sa tente : « O vous qui disposez du pouvoir, traitez les méchans avec bonté, car les bons sont assez grands et assez heureux par eux-mêmes et peuvent se passer de vous. »

LXXXI.

Le roi Giemschid [1] fut le premier qui fi usage d'un anneau. On lui demanda pourquoi il l'avait placé à la main gauche lorsque la droite par ses services semblait demander cette préférence. Il répondit : La droite tire sa gloire de la dextérité.

[1] Giemschid, quatrième roi de la dynastie des Pischdadiens selon les annales persanes, jouit d'une grande renommée dans l'Orient. Les Persans croient que ce fut lui qui fit bâtir la fameuse ville d'Istakhar, appelée Persépolis par les Grecs

Un courtisan à qui on faisait la même question répondit : Ne savez-vous pas que dans ce monde, c'est toujours le mérite auquel on pense le moins ?

LXXXII.

Il n'appartient de donner des avis aux princes qu'à celui qui ne craint pas d'exposer sa tête, qui méprise l'or et qui est au-dessus de toutes les espérances de la fortune. Or, il n'y a qu'une vraie piété qui inspire ce courage ; elle voit du même œil et les monceaux d'or et le glaive étincelant du juge : supérieure à l'espérance et à la crainte, elle n'écoute et ne suit que son devoir.

C'est aux rois à réprimer les méchans, aux bourreaux à punir les homicides, aux juges à décider les querelles des coupeurs de bourse ; mais deux adversaires qui n'écoutent que les règles du droit et de la justice ne peuvent pas avoir besoin du juge. Si l'un doit, il aime mieux payer de bonne grâce que de se laisser arracher sa dette, de même qu'il préfère aller porter lui-même son tribut qu'à se le voir enlever par les ordres du gouverneur.

Qu'un juge se tienne surtout en garde contre les présens ; on étudie avec soin tous ses goûts pour le mieux corrompre. Tel pour avoir reçu quelques fruits adjuge ensuite sans examen une terre de plusieurs arpens.

Pourquoi la femme prostituée continue-t-elle encore son infâme trafic lorsque l'âge lui a ôté ses charmes ? Pourquoi le ministre disgracié continue-t-il d'être l'oppresseur de tout ce qui l'entoure? C'est que la vieillesse n'existe que par ses habitudes et n'est plus susceptible d'amendement. Un jeune homme est seul capable d'une résolution généreuse ; il se porte avec courage vers les plus grands sacrifices, la gloire lui sert d'aiguillon, et la chaleur de son sang ranime à chaque instant ses forces. Le vieillard au contraire a perdu son ressort, et, tombé une fois dans la fange du vice, il s'y traîne sans pouvoir se relever.

On demandait à un sage pourquoi parmi tant d'arbres remarquables par la beauté de leur forme ou par l'excellence de leurs fruits, on semblait donner la préférence au cyprès et le regarder comme l'emblème de la liberté : C'est, répondit-il, parce qu'il est toujours vert et que, ne changeant point de forme avec chaque saison, il est plus véritablement l'image des hommes libres.

Ne vous attachez point à ce qui passe. Combien de monarques le Tigre a vu se remplacer successivement sur le trône de Babylone.

S'il est en votre pouvoir, soyez libéral comme le palmier, sinon prenez le cyprès pour votre emblème et soyez libre.

Deux hommes moururent et emportèrent avec eux un regret amer. L'un avait amassé d'immenses richesses sans en jouir ; l'autre avait acquis beaucoup de science et n'en était pas devenu plus sage.

Un savant avare est un monstre qu'on ne peut regarder sans indignation ; mais s'il est libéral, quels que soient ses excès, sa libéralité couvre tous ses vices

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

Enfin, sous les auspices et la protection du Tout-Puissant, nous avons achevé la description du Jardin des Roses ; nous l'avons achevée sans recourir, comme font la plupart des auteurs, aux ornemens que nous aurions pu trouver chez les anciens et chez les modernes ; mais nous avons préféré de ne puiser que dans notre propre fonds. Il vaut mieux être couvert d'une robe qui nous appartienne, quelque pauvre qu'elle soit, que d'aller en emprunter ailleurs une autre plus brillante.

Cependant les discours de Saadi ne sont pas totalement dénués de grâces. Et pourquoi ne retrouverait-on pas ici le même charme qu'on a senti dans ses autres écrits ? Ce n'est pas que l'auteur ne s'attende à des critiques. De l'obscurité dans les idées, de la précipitation dans les jugemens, de l'envie contre les succès, la rage de décrier tout ce qui se distingue, voilà ce qui ne manque jamais de les produire. Mais serait-il sage d'user inutilement les forces de son esprit à leur répondre ? Faut-il dévorer encore pour eux la fumée de la lampe qui pendant la nuit éclaire nos travaux ? Non, puisqu'on n'a point d'espérance de les convaincre.

Mais ce que je désire, c'est que les hommes véritablement éclairés puissent découvrir et approuver le plan que je me propose. J'ai voulu faire sortir de cet ouvrage toutes les vé-

rités de la morale, les enchaîner les unes aux autres, afin qu'elles se prêtent plus de force, comme, dans un collier de perles, toutes s'embellissent par leur rapprochement. Heureux si j'ai pu les unir entre elles avec le fil de l'éloquence, si j'ai eu l'art de répandre un miel doux, qui tempère l'amertume de mes préceptes, et d'instruire mon lecteur sans lui causer d'ennui ou de dégoût !

Je me suis attaché à ne donner que de bons conseils, et j'ai employé la meilleure partie de ma vie à cet ouvrage. Si le lecteur ne l'accueille pas favorablement, j'aurai toujours rempli mon devoir en ne lui donnant que des avis salutaires.

Qui que vous soyez qui daignez jeter les yeux sur ce livre, demandez la miséricorde de Dieu pour son auteur ; demandez le pardon de ses fautes, et puisse-t-il vous servir à obtenir de l'Auteur de tout bien les grâces que vous désirez !

FIN DU JARDIN DES ROSES.

FABLES ET CONTES INDIENS,

PERSANS ET TURCS.

L'IMPOSTEUR BRULÉ.

(CONTE TIRÉ DU PANTCHA-TANTRA [1].)

Dans la ville d'Ayodhyâ régnait jadis un monarque puissant et glorieux nommé Pourouchottama. Il reçut un jour la nouvelle que plusieurs chefs, ses tributaires, s'étaient mis en état de rébellion contre son autorité, et il envoya sur-le-champ son principal ministre, Balabhadra, avec mission de forcer les rebelles à l'obéissance.

Lorsque le ministre fut parti, il arriva dans la capitale, vers la fin de la saison des pluies, un sramanaka, ou mendiant bouddhiste, qui, par son habileté à deviner les momens favorables et les présages, par son adresse à répondre aux questions et à découvrir les choses cachées, avait acquis une renommée et un crédit extraordinaires. Le bruit de sa réputation parvint jusqu'aux oreilles du roi qui le manda, et, le traitant avec les plus grands égards, lui demanda s'il était vrai que les sages pussent connaître les destinées des autres hommes : Votre majesté, répondit le mendiant, en aura la preuve. Ils entrèrent alors en conversation, et le religieux réussit si bien à se concilier l'esprit du roi que ce dernier ne pouvait plus se passer de lui.

Un jour le mendiant s'absenta de la cour, et le lendemain, lorsqu'il reparut, il donna pour motif de son absence une visite qu'il était allé faire au paradis et annonça que les dieux l'avaient chargé d'offrir au roi leurs complimens.

Le roi fut assez simple pour le croire et n'en revenait pas d'étonnement et de plaisir. Son admiration pour cette faculté merveilleuse lui occupa l'esprit à tel point que les affaires et les plaisirs furent en même temps mis de côté.

Les choses en étaient là lorsque le vaillant Balabhadra revint à la cour après avoir soumis les rebelles. A sa grande surprise, il trouva le roi en conférence avec un misérable mendiant. Instruit par les ministres des prétentions de l'ascétique, il aborda le monarque et lui demanda si ce qu'il avait entendu dire de la visite céleste était vrai. Le roi répondit affirmativement, et le religieux offrit de convaincre le général en partant pour le ciel en sa présence. Dans cette intention, le roi et ses courtisans accompagnèrent le mendiant à sa cellule, où il entra et ferma la porte. Après quelques momens d'attente, Balabhadra demanda au roi quand ils reverraient le mendiant : Patience, répondit le prince, dans de telles occasions le sage se dépouille de sa forme matérielle pour revêtir un corps aérien qui lui permet de s'élever au ciel d'Indra [1].

— Eh bien ! répondit le ministre, apportons du feu et brûlons la cellule. — Et pourquoi ? demanda le roi. — Que votre majesté veuille bien m'écouter, répondit le général. En brûlant le corps terrestre de l'ascétique, nous l'empêcherons d'y rentrer, et alors votre majesté aura toujours dans sa compagnie un personnage

[1] Ce conte et les deux qui suivent sont tirés de l'analyse du *Pantcha-tantra*, publiée par M. Wilson dans le premier volume des *Transactions of the royal asiatic society of Great-Britain and Ireland*. Londres, 1827, in-4°. (Voyez ci-dessus, p. 373

[1] Indra, chef des génies appelés Dévas, et roi du Paradis (*Swarga*) dans la mythologie indienne, est en outre régent de l'un des huit points cardinaux, de l'est. Il a pour arme l'arc-en-ciel, et son corps est couvert de mille yeux, qui sont les étoiles. Le règne d'Indra n'est pas éternel et finit au bout de l'un des quatorze *Manwantaras* (périodes de Manous dont chacune équivaut à 308,448,000 années humaines). Alors l'Indra régnant est remplacé par celui qui, parmi les bons et les mauvais génies ou même les hommes, a le plus mérité cet honneur. Il pourrait même avant le terme fixé être dépossédé par un saint ayant accompli des austérités qui le rendraient digne du trône d'Indra. Cette crainte occupe souvent le roi des génies célestes, et aussitôt qu'un saint personnage se livre à de pieuses mortifications capables de lui donner de l'inquiétude, il lui envoie une séduisante courtisane, ou *apsarase*, pour tâcher de le faire succomber et de lui enlever tout le fruit de ses austérités. Voyez l'*Histoire de Kandou*, traduite par M. Chezy (*Journal asiatique*, vol. 1er), et l'épisode de *Sacountalâ* tiré du *Mahâbhârata*, et traduit par le même savant avec autant de goût que d'élégance

angélique. Voici un fait tout pareil et que je vais vous raconter :

Dans la ville de Radjagriha demeurait un brahmane nommé Dévasarma. Il n'avait pas d'enfans, et c'était le sujet d'une vive affliction pour lui et pour sa femme, qui ne pouvait regarder l'enfant d'un voisin sans avoir les larmes aux yeux. A la fin, son mari lui dit de cesser de se désoler, attendu que par la vertu de quelques mots magiques elle aurait un fils d'une admirable beauté et qui naîtrait sous une heureuse étoile. Charmée de cette annonce prophétique, dont l'exactitude ne tarda pas à se confirmer, la femme du brahmane attendit avec impatience le moment des couches. Mais quelles furent la surprise et l'horreur des assistans lorsque cet enfant si ardemment désiré, si impatiemment attendu, se trouva être un serpent. Chacun s'écria qu'il fallait détruire le monstre; mais la mère, par affection maternelle, insista pour que l'on gardât sa progéniture, de sorte que le serpent fut sauvé et élevé avec soin.

Longtemps après, les noces du fils d'un voisin excitèrent l'envie de la femme de Dévasarma, et elle reprocha à son époux de n'avoir pas pensé à chercher un parti pour leur enfant : C'est ce que je ferais certainement, répondit le mari, si je pouvais aller dans le pays des serpens et être admis auprès de Vasouki[1], leur roi; mais je ne pense pas qu'aucun homme soit assez fou pour consentir à marier sa fille avec un fils tel que le mien. S'apercevant toutefois que sa femme s'affligeait du peu de succès de sa demande, pour la distraire il lui proposa de voyager; ils firent aussitôt leurs préparatifs et se mirent en route. Au bout de quelques mois ils arrivèrent dans une ville nommée Bhattanagar, où ils reçurent l'hospitalité, la nuit de leur arrivée, chez une personne de leur connaissance. Le lendemain matin, l'ami du brahmane lui demanda quel était le motif de son voyage et où il allait. Le brahmane lui fit part du désir de sa femme, et aussitôt l'ami lui offrit sa propre fille, jeune personne d'une grande beauté, et insista pour qu'il l'emmenât avec lui. En conséquence, Dévasarma reprit le chemin de sa ville natale avec sa future belle-fille. Lorsque les gens de la ville l'aperçurent, ils admirèrent sa grâce et sa gentillesse et demandèrent aux femmes qui l'accompagnaient comment elles pouvaient se résoudre à sacrifier à un serpent la perle des jeunes filles. Ces paroles remplirent d'effroi les pauvres femmes, qui supplièrent leur jeune maîtresse de prendre la fuite; mais elle s'y refusa : Il y a trois choses, répondit-elle, dont l'accomplissement est irrévocable : l'ordre d'un roi, le vœu d'un religieux et le don d'une jeune fille. Ce que le destin a décrété ne peut pas manquer d'avoir lieu[1].

Elle résista aux instances de ses compagnes, et le mariage eut lieu. La jeune femme s'acquitta avec soin de ses devoirs, nourrissant le serpent, son mari, avec du lait pendant le jour, et le gardant pendant la nuit dans sa chambre, couché dans une grande corbeille. Une nuit elle vit paraître un homme; se levant en toute hâte, dans son effroi, elle courait vers la porte pour se sauver, lorsque cet homme l'invita à calmer ses craintes et lui dit qu'il était son mari. Pour la rassurer complétement, il reprit sa forme de serpent et rentra dans la corbeille, d'où il ressortit aussitôt sous la forme d'un beau garçon dans toute la fleur de la jeunesse et brillant d'or et de pierreries.

Le lendemain matin, Dévasarma, qui avait observé tout ce qui se passait, s'approcha de la corbeille avant que son fils fût levé, et s'emparant de la peau du serpent la jeta dans le feu. Il en résulta que le jeune homme conserva sa nouvelle forme et fit de ce moment l'orgueil de ses parens et le bonheur de sa famille.

Le roi d'Ayodhyâ ayant entendu ce récit n'hésita plus à suivre l'avis de Balabhadra. On mit le feu à la cellule du mendiant et le misérable périt dans les flammes.

LE BRAHMANE ET LE SERPENT.

(CONTE TIRÉ DU PANTCHA-TANTRA.)

Il y avait jadis dans une contrée de *l'Inde* un brahmane qui n'avait retiré aucun profit

[1] Vasouki est roi de Pâtâla, région souterraine habitée par les nâgas ou serpens

[1] La jeune fille raconte ici un apologue insignifiant qui a pour objet de prouver que les arrêts du sort sont irrévocables.

[2] Ce conte se retrouve dans le recueil indien intitulé *Singhâsana-dwâtrinsati*. (Voyez le *trône enchanté* traduit par Lescallier, t. 1er, p. 4 et suiv.) La première nouvelle de la IIe nuit de Straparole (t. 1er, p. 98 de l'édition de 1726, in-12) offre beaucoup de rapport avec le conte indien et en dérive probablement par l'intermédiaire de quelque version ou imitation en langue orientale. Le conte de madame d'Aulnoy intitulé *le Prince Marcassin* est une imitation de la nouvelle italienne.

de la culture de ses terres. Un jour qu'il dormait à l'ombre d'un arbre pendant la saison chaude[1], il rêva qu'il voyait un serpent à large tête roulé sur une fourmilière à quelque distance, et en se réveillant il conclut de son rêve que le serpent était la divinité tutélaire du lieu et qu'il était irrité contre lui, n'en ayant jamais reçu aucune oblation. En conséquence, le brahmane résolut de payer à cette divinité son tribut d'adoration, et faisant bouillir un peu de lait, il le mit dans un vase, le porta auprès de la fourmilière, et le déposant à terre, il s'écria en se prosternant : Seigneur, j'ignorais jusqu'à présent la place de ta résidence, et c'est ce qui fait que je ne me suis pas encore acquitté de mes devoirs envers toi. Pardonne-moi ma négligence et accepte mon oblation. Ayant adressé cette prière, il se retira.

Lorsqu'il revint visiter la fourmilière le lendemain matin, il trouva à la place du lait un dinar[2], et la même chose se renouvela tous les jours. A la fin le brahmane ayant besoin de s'absenter pour quelque temps, chargea son fils de présenter l'offrande de lait à sa place. Quand le jeune homme trouva le lendemain matin le dinar comme de coutume, il s'imagina que la fourmilière devait être pleine de pièces d'or et que le meilleur moyen de s'emparer de ce riche trésor était de tuer le serpent qui en était propriétaire[3]. S'armant en conséquence d'un bâton, il guetta le serpent, et au moment où il buvait le lait, il le frappa sur la tête. Le reptile ne fut pas tué du coup, et, irrité de cette perfidie, il mordit le jeune homme, qui tomba mort immédiatement par la force du venin. Des gens qui avaient été témoins de cet événement relevèrent le corps et le brûlèrent. Le père revint le jour suivant, et lorsqu'il eut appris la cause de la mort de son fils, il reconnut que le jeune homme avait mérité son sort, déclarant que ceux-là sont destinés à périr

[1] Les Indiens divisent l'année en six saisons, chacune de deux mois, et nommées *vasanta* (printemps), *grichma* (saison chaude), *varcha* (saison pluvieuse), *sarat* (automne), *hémanta* (saison froide), *sisira* (hiver). L'ancienne année indienne de 360 jours commençait vers l'équinoxe d'automne avec la saison appelée *sarat*. L'année moderne commence avec le mois de *tchaitra* (mars-avril) et avec la saison de *vasanta* (printemps).

[2] Pièce d'or.

[3] L'indication d'un trésor donnée par la présence d'un serpent est une superstition répandue chez les Indiens et que l'on retrouve chez les peuples du Nord. (Voyez dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er août 1832, l'article de M. Ampère, intitulé *Sigurd, tradition épique selon l'Edda et les Nibelungs*.)

qui n'ont aucune compassion pour les créatures qu'ils doivent protéger[1]. Le brahmane se dirigea ensuite vers la demeure du serpent, dans l'espoir d'apaiser sa colère. Mais en dépit de ses excuses le serpent ne voulut point sortir de sa retraite, et se montrant seulement à l'entrée, il lui dit : C'est l'avarice qui t'amène ici et qui te fait oublier la mort de ton fils, mais il ne peut plus exister d'amitié entre nous. Ton fils, par un calcul insensé, a voulu me donner la mort et je l'ai tué. Comment pourrais-je oublier la violence de cet imprudent? comment pourrais-tu me pardonner sa mort? Prends ce joyau, pars et ne reviens plus. Ayant ainsi parlé, il jeta au brahmane un joyau d'une valeur considérable et rentra dans son trou. Le brahmane prit le joyau, mais considérant que sa valeur était très-inférieure aux richesses qu'il aurait pu acquérir par un hommage long et assidu, il ne cessa de déplorer la conduite insensée de son fils[2].

LE SOUHAIT IMPRUDENT.

(TIRÉ DU PANTCHA-TANTRA.)

Un tisserand nommé Manthara eut tout le bois de son métier brisé par accident. Prenant sa cognée, il sortit pour couper un arbre propre à l'usage qu'il en voulait faire, et trouvant un large sisou près du bord de la mer[3], il se mit en devoir de l'abattre. L'arbre servait de demeure à un génie[4] qui s'écria aux premiers

[1] Le récit est interrompu dans cet endroit par une fable insignifiante récitée à l'appui de la vérité morale qui précède.

[2] On trouve un conte analogue à celui-ci dans le recueil de Marie de France (voyez les fabliaux de Legrand d'Aussy, t. IV, p. 389), et le joli conte en vers de Sénecé intitulé *la Confiance perdue, ou le serpent mangeur de kaimak et le Turc son pourvoyeur*, est encore fondé sur la même donnée.

[3] Arbre appelé *dalbergia* par les botanistes.

[4] De même que les anciens, les Indiens ont peuplé les bois de génies analogues aux hamadryades. Le quatrième acte du délicieux drame de Sacountalâ offre un passage ayant trait à cette croyance des Indiens et que je ne puis résister au plaisir de citer ici.

Au moment où la belle Sacountalâ va quitter l'ermitage où elle a été élevée pour se rendre au palais du roi son époux, le sage Canoua, son père spirituel, s'adresse ainsi aux génies champêtres :

« Divinités de cette forêt sacrée que dérobe à nos regards l'écorce de ces arbres majestueux que vous avez choisis pour asile :

» Celle qui n'a jamais approché la coupe de ses lèvres brûlantes avant d'avoir arrosé d'une eau pure et vivifiante les racines altérées de vos arbres favoris ; celle qui par pure affection pour eux aurait craint de leur dérober la moindre fleur, malgré la passion bien naturelle d'une jeune fille pour cette

coups de cognée : Holà ! cet arbre est ma demeure et je ne peux pas le quitter parce que j'y respire un air rafraîchi par la brise de l'océan. — Mais comment faire ? répliqua le tisserand : si je n'ai pas de bois pour réparer mon métier, ma famille va mourir de faim. Quitte cet arbre, dont j'ai besoin, et choisis une autre demeure. — Demande-moi toute autre chose que cet arbre, dit à son tour le génie, et ton souhait sera rempli. Le tisserand convint alors de retourner chez lui pour consulter sa femme et un ami, et de revenir lorsqu'il aurait pris une détermination.

Lorsque notre homme fut de retour au logis, il y trouva un ami intime, le barbier du village, à qui il raconta ce qui était arrivé, lui demandant ensuite son avis sur le vœu qu'il fallait former : Demande à être roi, dit le barbier, je serai ton premier ministre, et nous mènerons bonne et joyeuse vie. Le tisserand trouva le conseil fort bon, mais il se refusa à prendre un parti définitif sans consulter sa femme. Le barbier s'y opposa fortement. Un homme sage, lui dit-il, doit confier à sa femme le soin de la nourriture et du ménage ; mais il ne doit jamais prendre son avis sur les affaires importantes, attendu que le sage Bhârgava a dit : « Toute maison dont une femme, un enfant ou fripon a la direction ne peut manquer d'être ruinée. Un homme ne peut conserver son rang et sa dignité qu'autant qu'il prend conseil d'hommes graves et qu'il ne confie point ses secrets à une femme. Les femmes sont toujours dominées par leurs fantaisies ; elles n'ont en vue que leurs plaisirs, et même elles n'aiment leurs enfans qu'autant qu'elles en retirent de la satisfaction personnelle. » Le tisserand reconnut la justesse des observations de son ami, mais il ajouta que sa femme n'avait d'autre pensée que le bien-être de son mari, et que par conséquent il devait la consulter.

En conséquence, il alla la trouver, lui raconta son aventure, ce que le barbier lui avait conseillé et finit par lui demander ce qu'elle croyait à propos de souhaiter : Gardez-vous bien, lui répondit-elle, d'écouter les propos du barbier, car un sage a dit : « Jamais un maître de maison ne doit prendre conseil d'une courtisane, d'un parasite, d'un homme sans considération, d'un barbier, d'un jardinier ou d'un mendiant. La royauté d'ailleurs est un fardeau pénible, et les affaires de l'état, les combinaisons politiques, les soins de l'administration, les mesures à prendre en temps de paix ou en temps de guerre, ne laissent pas à un souverain un instant de repos. L'homme sensé ne doit pas, en conséquence, désirer la royauté, s'il ne veut pas voir ses amis, ses parens et ses enfans conspirer contre ses jours. » C'est pourquoi je vous recommande de vous contenter de votre position et de chercher seulement les moyens de gagner votre vie plus facilement. Demandez une seconde paire de bras et une autre tête ; par ce moyen vous pourrez travailler à deux métiers en même temps, et le profit que vous retirerez de ce second métier sera très-suffisant pour vous donner quelque importance dans votre classe, attendu que le premier suffisait à nos besoins.

Le mari goûta ce bizarre conseil ; il retourna à l'arbre et demanda au génie, pour prix de sa complaisance, de lui donner une seconde paire de bras et une autre tête. Ce vœu n'était pas plutôt formé qu'il fut exaucé, et notre homme retourna vers sa demeure, fort satisfait de l'accomplissement de son souhait. Mais il n'eut pas longtemps à s'en féliciter, car, pendant qu'il traversait le village, les gens du pays qui l'aperçurent se mirent tous à crier : Au lutin ! au lutin ! Et tombant sur lui à coups de bâton, de massue et de pierres, ils le laissèrent mort sur la place[1].

innocente coquetterie ; celle qui n'était complètement heureuse qu'aux premiers jours du printemps, où elle se plaisait à les voir briller de tout leur éclat ; Sacountalâ vous quitte aujourd'hui pour se rendre au palais de son époux, elle vous adresse ses adieux ! »

(Derrière la scène.)

« Que son voyage soit heureux, que l'ombre épaisse des grands arbres lui offre dans tout son trajet un abri impénétrable aux rayons ardens du soleil ; qu'un doux zéphir, rasant la surface limpide des lacs tout couverts des larges feuilles du lotus azuré, leur dérobe pour elle une rosée rafraîchissante, et qu'il endorme ses fatigues à son souffle caressant ; puissent ses pieds délicats ne fouler dans sa marche paisible que la poussière veloutée des fleurs ! » (*La Reconnaissance de Sacountalâ, drame sanscrit, traduit par M. Chezy*. Paris, 1832, in-8°, p. 125.)

[1] Ce récit assez plaisant paraît être le type d'un conte fort obscène du roman grec de *Syntipas*. (Voyez l'*Essai sur les fables indiennes*, p. 114.) La même donnée, développée autrement, a fourni à Marie de France sa jolie fable intitulée *Dou vilain qui prist un folet*. (*Fabliaux de Legrand d'Aussy*, t. IV. p. 385.) Enfin, la fable des *Trois souhaits* de La Fontaine et le conte des *Souhaits ridicules* de Perrault dérivent probablement encore de la même source.

LE TIGRE ET LE VOYAGEUR [1].

(FABLE TIRÉE DU PREMIER LIVRE DE L'HITOPADÉSA.)

Séduit par l'appât de l'or, un voyageur s'engagea imprudemment dans un bourbier impraticable où il fut dévoré par un vieux tigre.

Un vieux tigre, tenant l'herbe consacrée aux sacrifices [2], était couché sur le bord d'un lac où il venait de faire ses ablutions et criait à tous ceux qu'il apercevait : Hé! passans, venez prendre ce bracelet d'or ; mais de tous ceux qui l'entendaient, aucun n'osait approcher. Attiré par l'amour du gain, un voyageur s'avança. Quelle bonne fortune pour moi! se dit-il, cependant il ne faut pas se précipiter sans réflexion au milieu du danger.

L'acquisition d'une chose désirée par le moyen d'un objet de crainte n'offre aucune chance de succès. Mêlée avec du poison, l'eau de l'immortalité devient un breuvage de mort [3].

Mais on n'acquiert jamais de richesses sans courir de danger.

Si l'homme ne surmonte pas la crainte, il ne trouvera pas le bonheur ; qu'il triomphe de la crainte, s'il ne rencontre pas la mort au milieu des périls, il obtiendra l'objet de ses désirs.

Je dois donc tenter l'aventure. Où est ton bracelet? dit-il à haute voix. Le tigre étend sa patte et le lui montre : Mais comment pourrais-je me fier à un être aussi cruel que toi? reprend le voyageur. — Écoute-moi, dit le tigre ; les premières années de ma vie ont été signalées par d'affreuses atrocités. Pour me punir des meurtres nombreux que j'ai commis sur les hommes et sur les animaux, le ciel m'a enlevé mes enfans et leur mère. Ainsi privé de ma famille, j'écoutai les conseils d'un sage qui me dit : « Seigneur, soyez vertueux et bienfaisant. » En conséquence, je fais régulièrement mes ablutions et je donne des secours aux malheureux. Comment donc, doué de pareilles qualités, accablé par l'âge, privé de mes dents et de mes griffes, ne puis-je pas t'inspirer de la confiance?

La célébration des sacrifices, l'étude des livres sacrés, la pratique des aumônes, celle des austérités, la véracité, la constance, la patience, le mépris des richesses, sont les huit vertus qui conduisent l'homme au bonheur suprême. Les quatre premières peuvent servir de masque à l'hypocrisie, mais les autres ne se trouvent que dans un cœur généreux.

Les richesses n'ont aucun prix à mes yeux, et c'est pourquoi je veux donner à celui qui se présentera, quel qu'il soit, le bracelet d'or que je tiens. Viens donc le prendre. Les tigres dévorent les hommes : tel est l'indomptable préjugé du vulgaire.

Les hommes, toujours disposés à se suivre les uns les autres dans leurs opinions, offrent souvent pour exemple de vertu une femme de mauvaise vie qui prêche la sagesse, et un brahmane souillé du crime le plus affreux.

J'ai aussi étudié les livres de morale ; écoute :

La pluie est pour un sol desséché comme la nourriture pour un homme affamé. O fils de Pandou! c'est à l'égard des malheureux que la bienfaisance peut être exercée avec fruit.

Les gens de bien attachent autant de prix à la vie des autres êtres qu'à leur propre existence ; regardant les autres comme eux-mêmes, ils se montrent toujours généreux.

Dans les refus et dans les dons, dans le bonheur et dans l'infortune, dans le plaisir et dans la peine, l'homme qui ne fait point de différence entre les autres et lui-même doit servir d'exemple.

Celui qui regarde l'épouse d'un autre comme sa mère, les richesses d'autrui comme de la poussière, les autres comme lui-même possède la véritable science.

Tu me parais malheureux et c'est pour cela que je veux te donner ce bracelet.

[1] Cette fable et les trois qui suivent sont traduites sur l'original sanscrit. Voyez au sujet de l'*Hitopadésa* la *Notice des fables de Bidpaï*, p. 375.

[2] Appelée en sanscrit *cousa*, et par les botanistes *poa cynosuroides*.

[3] Les fables indiennes se composent d'un mélange de vers et de prose ; tout ce qui forme le récit est en prose ; les réflexions morales sont en vers et généralement puisées dans le riche répertoire de la littérature sanscrite.

> O fils de Pandou, soulage les pauvres dans leur misère ; que le riche ne soit pas l'objet de tes libéralités ; c'est aux malades qu'il faut donner le breuvage salutaire ; celui qui est bien portant n'en a pas besoin.

> La bienfaisance est pour nous un devoir, et le don fait sans motif d'intérêt, dans le temps et le lieu convenables, à celui qui en est digne est seul essentiellement bon.

En conséquence, fais tes ablutions dans ce lac et viens ensuite prendre le bracelet d'or. Aveuglé par l'amour du gain, le voyageur entre dans le lac pour y faire ses ablutions et se trouve embarrassé dans un bourbier dont il ne peut sortir malgré ses efforts. Lorsque le tigre l'y vit bien engagé, il lui cria : Ah ! ah ! tu es tombé dans un bourbier, je vais aller t'en retirer. Ayant ainsi parlé, il s'approcha lentement et saisit le malheureux, qui se mit à déplorer son triste sort.

J'ai commis une imprudence en me fiant à un animal aussi féroce.

> Les fleuves, les hommes qui ont l'épée à la main, les animaux armés de griffes et de cornes, les femmes et les princes doivent toujours inspirer de la défiance.

> Chez tous les hommes, les qualités naturelles paraissent seules à découvert ; en effet le naturel maîtrise toutes les autres qualités et se montre sur le front des mortels.

> Le dieu qui parcourt les vastes plaines du ciel, dont le disque éclatant dissipe l'obscurité des nuits, qui, lançant de tous côtés des rayons de lumière, parcourt la région des étoiles, ce Dieu à des époques fixées par le destin, voit sa clarté obscurcie par l'odieux Rahou [1] ; quel est donc le mortel qui pourra se soustraire à l'arrêt tracé sur son front ?

[1] Rahou est le nœud ascendant personnifié ou la tête du dragon. Rahou, selon les Indiens, était un Asoura ou Titan qui, lors de la production de la céleste ambroisie, se mêla parmi les dieux afin d'avoir sa part de la liqueur qui procurait l'immortalité. Au moment où il y portait ses lèvres, le soleil et la lune le découvrirent et le dénoncèrent à Vichnou, qui, d'un coup de son disque, lui trancha la tête. Le breuvage divin avait rendu le Titan immortel, et sa tête, par vengeance, se jette de temps en temps sur le soleil et sur la lune pour les dévorer. Telle est, suivant la Mythologie indienne, l'origine des éclipses. Le tronc de l'Asoura, sous le nom de Kétou, est le nœud descendant personnifié ou la queue du dragon. En astronomie, Rahou et Kétou sont deux planètes.

Au milieu de ses réflexions, le voyageur fut tué par le tigre, qui le dévora.

LE CERF, LE CHACAL ET LE CORBEAU.

(FABLE TIRÉE DU 1er LIVRE DE L'HITOPADÉSA.)

> L'union de l'être avide de sang et de sa victime est toujours suivie de malheurs ; le cerf pris dans le piége par la perfidie du chacal dut sa délivrance au corbeau.

Il y a dans le pays de Magadha [1] une forêt nommée Tchampakavati. Là demeuraient un cerf et un corbeau liés depuis longtemps par une affection sincère. Un jour que le cerf, qui était gras et bien portant, se promenait à sa fantaisie dans la forêt, il fut aperçu par un chacal, à qui cette vue donna à réfléchir : Par quels moyens, se dit-il, pourrai-je m'emparer d'une aussi belle proie ? Essayons. Il faut d'abord gagner sa confiance. Ayant pris cette résolution, il aborda le cerf et lui dit : Ami, je te salue. — Qui es-tu ? dit le cerf. — Je suis, répondit le fourbe, un chacal nommé Kchoudrabouddhi [2] ; privé de parens, j'habite cette forêt plutôt semblable à un mort qu'à un être vivant ; mais aujourd'hui, puisque j'ai le bonheur de trouver en toi un ami, n'ayant plus à regretter la perte de ma famille, je jouis d'une nouvelle existence. Oui, je veux pour toujours te servir de compagnon. — J'y consens, dit le cerf. Alors le divin soleil, entouré de rayons éclatans, s'étant retiré derrière les montagnes occidentales, tous deux se dirigèrent vers la demeure du cerf. Dans le même lieu, le corbeau, nommé Soubouddhi [3], depuis longtemps ami du cerf, se tenait perché sur une branche de tchampaka ; il les vit arriver : Ami, dit-il, quel est celui que tu amènes avec toi ? — C'est, répondit le cerf, un chacal qui vient pour obtenir notre amitié. — Mon ami, reprit le corbeau, celui qui se présente sans aucune raison n'a pas droit à notre confiance ; tu as agi inconsidérément.

> On ne doit pas donner asile à celui dont on ne connaît ni la famille ni le caractère ; le crime du chat causa la mort du vautour Jaradgava.

— Comment cela ? dirent le cerf et le chacal.

[1] Ancienne contrée de l'Inde qui répond à la partie méridionale du Béhar.

[2] Kchoudrabouddhi veut dire en sanscrit *esprit pervers*.

[3] Soubouddhi veut dire *bon cœur*

—Non loin des bords du Gange, continua le corbeau, sur la montagne de Gridhrakouta, se trouve un grand figuier dont le tronc, creusé par le temps, servait d'asile à un vautour nommé Jaradgava, que le sort avait privé de la vue. Touchés de son malheur, les oiseaux qui habitaient cet arbre soutenaient son existence en lui donnant quelque peu de leur nourriture : c'était à leur secours qu'il devait la vie. Un jour certain chat, nommé Dirghacarna[1], vint dans cet endroit pour dévorer les petits des oiseaux, et sa vue répandit l'épouvante au milieu d'eux : Qui va là ? cria aussitôt Jaradgava entendant le tumulte. Dirghacarna aperçut le vautour et fut saisi d'effroi : Ah ! je suis perdu ! s'écria-t-il.

> Il faut s'affranchir de la crainte tant qu'il n'existe pas de danger ; dès qu'il se présente, on doit agir comme les circonstances l'ordonnent.

Maintenant il est impossible de penser à la fuite ; eh bien ! qu'il en soit comme le sort l'a décidé. Je vais aborder mon ennemi et tâcher de gagner sa confiance. Étant ainsi résolu, il s'approcha du vautour et lui dit : Seigneur, je vous salue. — Qui es-tu ? dit le vautour. — Je suis un chat, répondit Dirghacarna.—Éloigne-toi, s'écria le vautour, sinon tu vas recevoir la mort à l'instant.— Daignez m'entendre, dit le chat, puis vous me tuerez si je suis coupable.

> Pourquoi la naissance suffirait-elle pour rendre criminel ou digne d'honneurs ? Ce n'est que d'après l'examen des actions que l'on doit honorer ou punir.

—Mais, dis-moi, répliqua le vautour, pour quelle raison es-tu venu ici ? Le chat lui répondit : Fixé dans ces lieux sur les bords du Gange, où je fais exactement mes ablutions, m'abstenant entièrement de viande et remplissant tous les devoirs d'un brahmatchari[2], j'accomplis le vœu du tchandrâyana[3]. J'ai appris par ces oiseaux que vous vous étiez consacré à l'étude de la morale et que vous méritiez une entière confiance. Je suis donc venu ici pour profiter des leçons d'un vénérable personnage qui est parvenu au plus haut degré de la science, et vous connaissez trop bien, seigneur, les préceptes de la morale pour vouloir me tuer, moi qui suis un hôte. Voici quels sont les devoirs d'un maître de maison :

> Il faut accorder l'hospitalité même à un ennemi lorsqu'il vient demander asile ; l'arbre ne refuse pas au bûcheron l'ombrage de ses rameaux.

Le pauvre qui n'a rien à offrir doit chercher à satisfaire son hôte par des paroles d'amitié.

> Des roseaux, une place pour reposer son corps, de l'eau et enfin un accueil affable, voilà ce que l'on trouve toujours dans la demeure des gens de bien.

> Quiconque vient dans une maison, enfant, jeune homme, vieillard, doit être reçu avec honneur ; un hôte a droit au respect de tous ceux chez lesquels il se présente.

> Les mortels généreux se montrent compatissans même à l'égard des êtres méprisables ; la lune ne détourne pas sa lumière du séjour des vils Tchandalas[1].

> Le feu est honoré par les brahmanes, les brahmanes sont honorés par les autres castes, un époux est honoré par ses femmes, un hôte doit partout être honoré.

> Celui dont l'hôte quitte la maison trompé dans ses espérances voit tout le fruit de ses bonnes œuvres passer à cet étranger, qui lui laisse toutes ses mauvaises actions.

> Un homme de la dernière classe, s'il vient demander l'hospitalité dans le palais d'un prince, doit, selon l'usage, être reçu avec honneur ; un hôte représente les dieux.

Le vautour prit la parole : Les chats, dit-il, sont très-friands de gibier, et des oiseaux ont leurs petits sur cet arbre : voilà la cause de mes craintes.

[1] Dirghacarna veut dire *longues oreilles*.

[2] Novice, élève en théologie.

[3] Le *tchandrâyana*, ou la pénitence lunaire, est défini de la manière suivante par le législateur Manou :

« Que le pèlerin qui désire faire le tchandrâyana, ayant mangé quinze bouchées le jour de la pleine lune, diminue sa nourriture d'une bouchée chaque jour pendant la quinzaine obscure qui suit, de sorte que le quatorzième jour il ne mange qu'une bouchée et qu'il jeûne le quinzième, qui est le jour de la nouvelle lune ; qu'il augmente au contraire sa nourriture d'une bouchée chaque jour pendant la quinzaine éclairée, en commençant le premier jour par une bouchée, et qu'il se baigne le matin, à midi et le soir. Telle est la première sorte de pénitence lunaire, qui est dite semblable au corps de la fourmi, lequel est étroit dans le milieu. » (*Lois de Manou*, liv. XI, vers. 216.)

[1] Le *Tchandâla* est regardé par les Indiens comme l'homme de la classe la plus basse ; il est issu de l'union d'un père de la classe servile et d'une mère de la classe brâhmanique.

— Dieux ! s'écria le chat, témoignant par ses gestes la plus grande horreur, comment serais-je coupable d'un tel crime, moi qui suis exempt de passions, moi qui, après avoir étudié le Darmaśâstra [1], accomplis avec persévérance les pratiques austères du tchandrâyana? Quoique les livres de morale présentent souvent des doctrines différentes, tous prescrivent comme un des premiers devoirs de ne point faire le mal ; ils n'ont sur ce sujet qu'une même opinion.

> Ceux qui sont exempts de tout crime, ceux qui supportent avec courage les coups du sort, ceux qui gémissent des maux de leurs semblables, voient le chemin du ciel s'ouvrir devant eux.
>
> Nous n'avons qu'un seul ami qui nous suive après le trépas, la vertu ; toute autre amitié est détruite en même temps que le corps.
>
> Considérez la différence qui existe entre celui qui dévore et celui qui sert de victime ; l'un éprouve un instant de plaisir, et l'autre est privé de l'existence.
>
> En pensant à la douleur que cet arrêt cruel, « il faut mourir, » doit causer à un être sensible, ne doit-on pas chercher à l'épargner même à son ennemi ?
>
> Les fruits que les forêts produisent en abondance peuvent remplir ce ventre affamé ; pour satisfaire la faim qui le dévore, quel mortel voudra commettre un crime affreux?

Ces paroles persuadèrent le vautour, et le chat eut la permission de rester ; il laissa se passer quelque temps, puis se glissant dans l'endroit où étaient les petits des oiseaux, chaque jour il en emportait quelques-uns dans le creux de l'arbre et les dévorait. Affligés de la mort de leurs petits, les oiseaux résolurent d'en découvrir l'auteur ; le chat, informé de leurs perquisitions, décampa aussitôt. Après avoir cherché de tous côtés, les oiseaux trouvèrent enfin dans le creux de l'arbre les os de leur triste progéniture : C'est ce Jaradgava, dirent-ils, qui a dévoré nos petits. Croyant que le vautour était coupable, ils le tuèrent. De là je conclus qu'il ne faut pas donner asile à celui dont on ne connaît ni la famille ni le caractère.

[1] Le livre de la loi.

Après avoir entendu ce récit, le chacal s'écria, transporté de colère :

> Lorsque le cerf vous a vu pour la première fois, il ne connaissait ni votre famille ni votre caractère ; comment donc existe-t-il entre vous une amitié qui ne fait que s'accroître de jour en jour ?
>
> Faute de gens instruits, l'homme d'un savoir médiocre reçoit des éloges ; dans une plaine entièrement dépourvue d'ombrage, le ricin devient un arbre.
>
> « Celui-ci est un parent, celui-là est un étranger : » telle est la distinction qu'établissent les petits esprits ; mais pour les êtres généreux le monde est une grande famille.

De même que le cerf est mon ami, soyez aussi le mien. — Pourquoi cette discussion? dit le cerf : vivons ensemble heureux et paisibles dans la plus parfaite intimité.

> Les mortels ne sont pas naturellement amis ou ennemis les uns des autres ; les actions seules font naître ou la haine ou l'amitié.

— Hé bien, soit, dit le corbeau. Cependant tous les matins ils partent, chacun de son côté, pour aller où bon leur semble. Un jour le chacal prit le cerf à l'écart et lui dit : Ami, dans un endroit de cette forêt se trouve un champ de blé, je vais t'y conduire et te le montrer. La chose faite, le cerf vint tous les jours dans ce lieu chercher sa pâture, si bien que le possesseur du champ s'en aperçut et plaça des filets. Le cerf, venant brouter comme à son ordinaire, se trouva pris dans le piége et s'écria : Qui pourra, si ce n'est un ami, me dégager des liens du chasseur, qui sont pour moi les liens de la mort? Le chacal arriva sur ces entrefaites : Enfin, se dit-il, par le secours de la ruse mes désirs sont accomplis ; aussitôt qu'il sera tué, ses os avec la chair et le sang qui les entoure seront nécessairement ma proie et me fourniront des repas abondans et délicieux. Cependant le cerf l'aperçut et lui cria, transporté de joie : O mon ami, coupe les filets qui me retiennent, délivre-moi promptement.

> Dans le malheur on connaît un ami, dans le combat un guerrier, dans le paiement d'une dette un honnête homme, c'est par la perte de la fortune qu'on connaît la tendress

d'une épouse, c'est dans le chagrin qu'on connaît des parens.

Celui qui dans le plaisir et dans la peine, pendant la famine et les calamités, à la porte du roi et au cimetière se montre compagnon fidèle, est un véritable ami.

Le chacal regarda le filet avec attention : Ce lien est bien solide, pensa-t-il. Ami, dit-il alors à haute voix, ces filets sont formés de cordes de boyaux ; c'est aujourd'hui le saint jour consacré au soleil, comment pourrais-je donc les toucher avec mes dents. Demain matin, si tu n'as pas d'autres intentions, je reviendrai et je ferai ce que tu désireras. Ayant ainsi parlé, il se cacha à quelque distance. Cependant, lorsque le soir fut arrivé, le corbeau, ne voyant pas le cerf de retour, alla de côté et d'autre à sa recherche, et l'ayant vu dans cet état, il lui dit : Ami, qu'est-ce que cela ? — C'est, lui répondit le cerf, la juste récompense du mépris avec lequel j'ai accueilli les conseils d'un ami.

Celui qui ferme l'oreille aux discours d'un ami bien intentionné est menacé des plus grands malheurs, il est le jouet de ses ennemis.

— Et ce traître, où est-il ? demanda le corbeau. — Près d'ici, répondit le cerf, il attend ma dépouille avec impatience. — Je t'en avais prévenu, dit le corbeau.

On ne doit pas se fier à de simples protestations d'innocence ; l'homme de bien doit toujours être en garde contre le méchant.

En secret il cherche à nuire, et prodigue en face les paroles doucereuses ; fuyons un pareil ami, c'est un vase trompeur, où le lait recouvre le poison.

Misérable fourbe, s'écria le corbeau en poussant un profond soupir, de quelle perfidie tu t'es rendu coupable !

Pourquoi faut-il qu'on soit séduit par de douces paroles, qu'on se laisse captiver par de faux services? pourquoi faut-il que les mortels soient toujours trompés dans leur espoir, dans leur confiance et dans leurs désirs?

Celui qui médite la perte d'un ami généreux, confiant et sincère, ô divine Vasoudhâ [1], comment peux-tu consentir à le porter sur ton sein?

On ne doit pas se lier avec les méchans et devenir leur ami ; le charbon brûle lorsqu'il est chaud ; froid, il noircit la main.

Écoute, voici la manière d'être du méchant.

En face il tombe à vos pieds, en arrière il se nourrit de votre sang, il étourdit vos oreilles d'un bourdonnement insupportable ; s'il aperçoit une ouverture, il entre sans hésiter : le moucheron a toutes les habitudes de l'être pervers.

Les paroles amicales du méchant ne doivent pas inspirer de confiance ; le miel est sur ses lèvres, mais son cœur recèle le plus violent poison.

Le lendemain matin le maître du champ arriva, un bâton à la main, et fut aperçu par le corbeau : Ami, dit ce dernier au cerf, fais le mort, retiens ton haleine et reste immobile ; moi je vais becqueter tes yeux, et lorsque je pousserai un cri, il faudra te lever et fuir en toute hâte.

Le cerf suivit le conseil du corbeau. Lorsque le possesseur du champ le vit dans cet état, ses yeux s'épanouirent de joie : Ah ! dit-il, tu es mort naturellement. Ayant ainsi parlé, il dégagea le cerf des filets et s'apprêtait à les ramasser lorsque celui-ci, entendant le signal, se leva à l'instant et s'enfuit. L'homme lui jeta son bâton, mais au lieu de l'atteindre, il frappa le chacal, qui mourut sur la place. En effet il a été dit :

Dans l'espace de trois ans, de trois mois, de trois quinzaines, de trois jours, toute action extraordinaire, juste ou criminelle, reçoit sa récompense.

LE JEUNE PRINCE ET LA FEMME DU MARCHAND.

(CONTE TIRÉ DE L'HITOPADÉSA.)

Le fils du marchand ayant vu de ses propres yeux un étranger jouir des charmes de son épouse, tomba dans un profond chagrin ; craignez que votre imprudence ne vous soit également funeste.

[1] Vasoudhâ est un des noms de la déesse de la terre.

Un roi de Kanyakoubja [1] nommé Virasena avait choisi un prince nommé Tourangabala pour vice-roi de la ville de Virapoura [2]. Un jour que ce jeune prince, qui possédait d'immenses richesses, parcourait la ville qu'il gouvernait, il aperçut une jeune femme d'une éclatante beauté; elle s'appelait Lâvanyavati [3] et était mariée au fils d'un marchand. Il rentra dans son palais, l'esprit plein de ce trouble que fait naître l'amour, et envoya sur-le-champ vers cette belle une femme chargée de lui faire connaître ses sentimens.

Ne s'écartant jamais du chemin de la vertu, l'homme règne sur ses passions, il se conduit avec modestie et respecte les lois de la pudeur tant que son cœur n'a pas été atteint par ces traits obliques que lance le regard d'une belle, ces traits décochés par l'arc flexible de ses charmans sourcils et qui, s'échappant sous de longs cils noirs, ne trahissent par aucun bruit leur passage rapide.

Depuis le moment ou Lâvanyavati avait vu le prince, elle ne pensait plus qu'à lui, et les flèches de l'amour avaient fait à son cœur une profonde blessure.

La fausseté, la haine, la perfidie, la jalousie, la cupidité, la perversité, la coquetterie, sont les défauts naturels des femmes.

Lâvanyavati écouta le message du prince et répondit: Je suis fidèle à mon époux et je veux m'interdire tout commerce avec un étranger.

Celle qui remplit avec soin ses devoirs domestiques, celle dont le sein ne reste pas stérile, celle que son mari chérit autant que sa propre vie, celle qui lui est toujours fidèle, mérite seule le nom d'épouse.

La femme dont le mari n'est pas satisfait est indigne du titre d'épouse; celle qui contente son mari contente aussi les dieux.

[1] Kanyâkoubja est le nom indien dont a été formé par altération celui de Canouge. Le mot sanscrit *Kanyâ* signifie jeune fille, et *coubjâ* bossu, étymologie qui a trait à l'histoire des cent filles de Kousanâbha, roi de Canouge, qui furent rendues contrefaites par le dieu Vayou pour avoir refusé de céder à ses désirs; le roi leur père les maria à un saint personnage nommé Brahmadatta et au moment de la cérémonie elles reprirent leur première beauté. (*Râmâyana*, liv. I, c. XXXIV.)

[2] Viraséna signifie *chef d'une armée de braves*; Virapoura, la *ville des héros*, et Tourangabala, *prince ayant la vigueur d'un cheval*, ou bien *qui commande une nombreuse cavalerie*.

[3] Lâvanyavati veut dire *douce de beauté*.

La beauté du rossignol est dans son chant mélodieux, la fidélité est la beauté d'une femme, la science est la beauté de l'homme disgracié de la nature, la patience est la beauté du dévot qui se consacre aux austérités.

Celle dont le mari loue la conduite et les vertus est fidèle aux sermens prononcés devant les autels; une femme n'a d'autre refuge que son époux.

En conséquence, j'exécuterai sans l'examiner tout ce que pourra m'ordonner mon époux.

— Est-ce bien certain? dit la confidente du prince. — Oui, bien certain, répondit Lâvanyavati. La confidente retourna au palais et rapporta tout l'entretien à Tourangabala : Il faut donc, dit alors le jeune roi, que ce soit son mari qui l'amène et me la présente lui-même; mais comment y parvenir? — Par le secours de la ruse, répondit la confidente.

On obtient souvent par la ruse ce qu'on ne pourrait exécuter par la force: séduit par les paroles trompeuses du chacal, l'éléphant périt au milieu du bourbier.

— Comment cela? dit le prince. — Dans la forêt de Brahma, reprit la confidente, vivait un éléphant nommé Karpûratilaka; les chacals en le voyant se disaient entre eux : Si nous pouvions trouver quelque moyen de faire périr cet éléphant, son corps nous fournirait pendant quatre mois une nourriture abondante : Fiez-vous à la supériorité de mon esprit, dit un vieux chacal, sa mort sera mon ouvrage. Le fourbe se rendit aussitôt en présence de Karpûratilaka, et se prosternant à ses pieds, il lui dit : Seigneur, accordez-moi une audience. — Qui es-tu? d'ou viens-tu? dit l'éléphant. — Je suis, répondit-il, un chacal envoyé vers vous par tous les habitans de cette forêt réunis en conseil; ils ont décidé qu'il ne fallait pas rester plus longtemps sans un roi, et le choix unanime s'est porté sur votre seigneurie, qui réunit toutes les qualités nécessaires à un souverain.

Celui qui est à la fois illustre par sa naissance et par ses actions, qui est puissant, juste et instruit de ses devoirs mérite d'être investi du pouvoir suprême.

Avant de chercher une épouse et de tra-

vailler à acquérir des richesses, il faut se placer sous la protection d'un roi. Dans ce monde, s'il n'y avait pas de rois, à quoi servirait-il d'avoir une femme et des richesses?

De même que le nuage qui vivifie la terre, le roi est pour le peuple un réservoir de prospérités. Si le nuage refuse son onde bienfaisante, les bienfaits du souverain feront vivre ses sujets.

C'est presque toujours la crainte du châtiment qui réprime les passions des mortels ; dans ce monde, où l'autorité d'un souverain est nécessaire, l'homme naturellement bon est difficile à trouver. Dans la crainte du châtiment, une jeune fille reçoit avec obéissance un époux disgracié de la nature, pauvre et accablé d'infirmités.

Maintenant, seigneur, partons en toute hâte afin de ne pas laisser échapper le moment favorable. Karpûratilaka, séduit par l'attrait de la royauté, suivit le chacal et tomba dans un profond bourbier : Ami chacal, cria-t-il, que vais-je faire? je suis engagé dans un bourbier. —Sire, répondit le chacal en souriant, attachez-vous à ma queue avec le bout de votre trompe et tâchez de vous relever. Voilà le fruit de l'imprudence que vous avez faite en vous fiant à mes discours. En effet, il a été dit :

Celui qui évite les honnêtes gens finit par tomber entre les mains des méchans.

L'éléphant ne put réussir à sortir du bourbier et fut dévoré par les chacals. En conséquence, n'ai-je pas raison de dire que l'on obtient par la ruse ce qu'on ne pourrait exécuter par la force? Alors le jeune roi, d'après le conseil de sa confidente, admit le fils du marchand, qui se nommait Tcharoudanta, au nombre de ses serviteurs, et lui témoignant la plus grande confiance, le choisit pour dépositaire de ses secrets. Un jour que Tourangabala[1], après s'être baigné et parfumé d'essence, s'était revêtu d'un habit éclatant d'or et de perles, il dit à Tcharoudanta : A partir d'aujourd'hui, je veux celébrer pendant un mois la fête de la déesse Gaurî[2]; présente-moi chaque soir une jeune fille d'une famille noble, et je l'accueillerai ainsi qu'il convient. Tcharoudanta obéit, il amène une jeune fille telle que son maître l'avait demandée et la lui présente : Que va-t-il faire? se dit-il. Curieux de le savoir, il se cacha afin de pouvoir examiner. Tourangabala se tient éloigné de la jeune fille ; sans même lui prendre la main, il lui donne une riche parure et des parfums délicieux, puis la fait reconduire par ses gardes jusqu'à sa demeure. Le fils du marchand, chez qui cette scène avait fait naître la confiance, séduit par l'attrait du gain, amène le lendemain sa jeune épouse et la présente lui-même.

Tourangabala reconnaît sa chère Lâvanyavatî, il se lève aussitôt, court à sa rencontre, l'embrasse avec transport, et les yeux brillans de plaisir, la conduit vers un riche sofa et goûte avec elle les plaisirs de l'amour. A cette vue, Tcharoudanta, immobile comme une statue, ne sachant à quoi se résoudre, s'abandonna au plus violent chagrin[1].

LE DÉVOUEMENT DE VIRAVARA.

(TIRÉ DE L'HITOPADÉSA.)

Un guerrier d'une naissance illustre, nommé Viravara[2], arriva un jour dans la ville du roi Soubraka, et s'étant présenté à la porte du palais, il dit à l'officier de garde : Je suis soldat, je cherche de l'emploi, conduis-moi en présence du prince. Il fut aussitôt introduit : Sire, dit-il, si vous avez besoin de mes services, veuillez en fixer le prix. — Et quel est le prix que tu désires? dit Soubraka. — Quatre cents pièces d'or par jour. — Quelles sont tes armes? — Mes deux bras et mon épée? — Je ne puis accepter ces conditions, répliqua le roi. Sur cette réponse, Viravara salua le prince et s'éloigna.

Cependant les conseillers s'étant approchés du roi lui dirent : Sire, donnez à ce soldat la somme qu'il demande pour quatre jours, afin de connaître ce dont il est capable et de savoir s'il mérite cette solde par son zèle et sa fidélité. Le roi écouta les avis de ses con-

[1] Tcharoudanta veut dire *qui a de belles dents.*

[2] Gaurî est un des noms de la déesse Dourgâ, épouse de Siva, le troisième dieu de la triade indienne.

[1] Le conte du *Jeune prince et de la femme du marchand* se retrouve, mais fort altéré, dans le roman grec de *Syntipas*. (Voyez l'édition de M. Boissonade, p. 48.) Il a aussi passé dans le roman latin des *Sept Sages de Rome*. (Voyez l'*Essai sur les fables Indiennes*, p. 108, et ci-dessus, p. 286.)

[2] Viravara veut dire *brave guerrier*.

seillers, il fit rappeler Viravara, lui présenta le bétel et lui donna la somme convenue.

Curieux de connaître l'usage qu'il en ferait, il le fit observer dans le plus grand secret. La moitié de l'argent fut offerte par Viravara aux dieux et aux brahmanes, il en donna un quart aux malheureux et dépensa le reste en festins et en réjouissances. Ayant ainsi employé tout ce qu'il avait, Viravara se rend au palais, et là, jour et nuit, l'épée à la main, il reste à la porte du roi, dont la garde lui est confiée; il ne quitte son poste pour retourner à sa demeure que lorsque le roi lui-même l'invite à se retirer. Pendant la quatorzième nuit de la quinzaine obscure[1] des plaintes et des cris lamentables vinrent frapper l'oreille de Soubraka : Qui est là? dit-il, qui veille à ma porte? — Sire, c'est moi, Viravara, répondit le brave guerrier. — Cherche à savoir d'où viennent ces gémissemens, dit le roi. — Les ordres de votre majesté seront exécutés, répondit Viravara, et il partit aussitôt. J'ai eu tort, pensa le roi, d'envoyer ainsi ce fidèle serviteur seul au milieu de l'obscurité de la nuit, je vais aller moi-même à la découverte. Il se leva, prit son épée et, marchant toujours guidé par ces cris plaintifs, il sortit de la ville.

Arrivé dans le même endroit, Viravara aperçut une femme éplorée; elle était jeune, parfaitement belle, et ses attraits naturels étaient rehaussés par tout le luxe de la parure : Qui es-tu? lui dit Viravara, quelle est la cause de tes larmes? La jeune femme lui répondit : Je suis Lakchmî, la fortune du roi Soubraka; depuis longtemps placée sous l'ombre protectrice de son bras, je goûtais un doux repos, et maintenant, en proie à la plus vive douleur, je suis forcée de diriger mes pas vers un autre séjour. — Le malheur n'est jamais entièrement dépourvu de ressources, dit Viravara : par quel moyen pourrions-nous obtenir votre retour parmi nous? La Fortune lui répondit : Tu as un fils nommé Saktivara, chez qui la nature a réuni toutes les qualités dont elle peut embellir un mortel; si tu consens à le sacrifier à la puissante Dourgâ[2], à la déesse qui est la source de toute prospérité, alors je pourrai rester longtemps encore dans ces lieux. Ayant ainsi parlé, elle disparut. Viravara court à sa demeure, il éveille sa femme et son fils; à sa voix, le sommeil fuit de leurs paupières, ils se lèvent, et Viravara leur répète les paroles de Lakchmî. Transporté de joie, le jeune Saktivara s'écrie : Que je suis heureux d'être aujourd'hui nécessaire au bonheur de mon souverain! Pourquoi tardons-nous? Pour une semblable cause le sacrifice de la vie n'est-il pas glorieux? — Mon fils, lui dit sa mère, l'honneur nous le commande, et si nous refusions de remplir ce devoir, quelle autre occasion pourrions-nous trouver de reconnaître la générosité du monarque. Aussitôt ils se rendirent tous au temple de Dourgâ[2]; Viravara lui rendit hommage et dit : O déesse, montre-toi favorable! que le grand roi Soubraka soit toujours triomphant, et reçois cette victime! Ayant ainsi parlé, il s'approcha de son fils et lui trancha la tête : J'ai acquitté la dette de la reconnaissance, se dit-il; mais aussitôt pensant que, privé de son fils, il traînerait dans la tristesse une vie malheureuse, il se donna la mort; sa femme suivit son exemple. Le roi, qui avait été témoin de cette scène touchante, se dit à lui-même :

> Jamais il n'a existé, jamais il n'existera un mortel aussi généreux, et cependant des êtres comme moi vivent et meurent sans avoir rien fait pour la gloire! Qu'ai-je besoin de la puissance maintenant que je suis privé de lui?

En disant ces mots, il tirait son épée pour s'en frapper lorsque la déesse se montra à ses regards, et lui arrêtant le bras : Mon fils, lui dit-elle, je te suis favorable, réprime ce transport et garde-toi de mettre fin à ta vie; ton règne glorieux ne sera pas interrompu. Le roi se prosterna à ses pieds et lui dit : O déesse, la royauté n'a plus de charmes à mes yeux; si mes prières peuvent te fléchir, rends la vie, aux dépens de mes propres jours, à ce noble guerrier et à sa famille, sinon j'exécuterai mon dessein. La déesse lui répondit : Ta générosité, ton amour pour tes sujets, me plaisent; va, jouis de ton bonheur et de ta gloire, et que ces infortunés recouvrent l'existence. La déesse disparut. Le roi s'étant prosterné se retira sans avoir été aperçu et rentra dans son palais; il ne tarda pas à goûter les douceurs du som-

[1] Le mois lunaire des Indiens est divisé en deux quinzaines. La quinzaine éclairée finit avec le jour de la pleine lune, et la quinzaine obscure avec le jour de la nouvelle.

[2] Dourgâ veut dire *terrible*. C'est un des noms de la déesse épouse de Siva.

meil. Pendant ce temps, Viravara, revenu à la vie, ainsi que sa femme et son fils, reprit avec eux le chemin de sa demeure. Le lendemain le roi, le trouvant à sa porte, l'interrogea sur ce qui s'était passé pendant la nuit : Sire, répondit-il, j'ai vu une femme en pleurs qui m'ayant aperçu a disparu aussitôt; je n'ai pas d'autre nouvelle à vous apprendre. Le roi l'ayant entendu s'écria : Comment louer dignement une telle générosité!

L'homme vraiment grand doit être affable sans être vil, brave et non fanfaron, généreux, mais seulement pour ceux qui le méritent, hardi et jamais impudent.

Aussitôt il rassembla son conseil, et ayant raconté les événemens de la nuit, il nomma Viravara vice-roi de la province de Karnata[1].

L'HYPOCRITE PUNI[2].

(CONTE TIRÉ DU VRIHAT-KATHA.)

Il y avait jadis dans la ville de Sakermika, sur le Gange, un anachorète qui avait fait vœu d'un éternel silence et qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Il vivait de charités, ainsi que ses disciples, et occupait avec eux un petit couvent dans le voisinage d'un temple. Il venait souvent recevoir l'aumône à la porte d'un pieux banquier qui avait pour le saint homme un grand respect, et de la sorte il avait eu de fréquentes occasions de voir la fille du banquier, jeune fille d'une beauté extraordinaire. Ses charmes firent une telle impression sur le mendiant que, n'étant plus maître de sa passion, il ne pensa plus qu'aux moyens dont il pourrait se servir pour posséder, sans dévoiler son hypocrisie, l'objet de ses désirs. Ayant à la fin imaginé un plan dont le succès lui parut certain, il se présenta comme à l'ordinaire à la maison du banquier et reçut son aumône habituelle des mains de la belle jeune fille. En s'éloignant, il s'écria assez haut pour que le père pût l'entendre : Hélas! hélas! quel malheur si pareilles choses arrivaient!

Il pensait que cette exclamation, ainsi que la violation du vœu qu'il passait pour s'être imposé, ne manquerait pas d'exciter la curiosité du banquier. En effet, ce dernier suivit le mendiant jusqu'à sa cellule et lui demanda avec empressement ce qui l'avait engagé à rompre le silence. Après quelques momens d'une juste hésitation, l'anachorète répondit de l'air le plus triste : C'est l'intérêt que je vous porte, mon digne ami, qui l'a emporté sur mes obligations solennelles. J'ai lu sur les traits de votre fille l'annonce d'un grand malheur pour vous. Si elle se marie, vous, votre femme et votre fils, vous périrez inévitablement. Cette conviction m'a fait pousser les exclamations que vous avez entendues. Il n'y a aucun moyen d'y porter remède, à moins que par affection pour le reste de votre famille vous ne consentiez à sacrifier votre fille. Placez-la pendant la nuit dans une grande corbeille en cuir, mettez une lampe sur la corbeille et adressez cette offrande à la divinité qui préside au Gange. Le banquier, plein de confiance en cet abominable hypocrite, retourna chez lui en proie à l'affliction la plus cruelle, et lorsque la nuit fut venue il se décida à faire ce qui lui avait été prescrit.

L'anachorète de son côté ordonna à ses disciples d'aller vers le fleuve, et dans le cas où ils apercevraient une corbeille sur laquelle serait placée une lampe, de la tirer vers le rivage et de la lui apporter secrètement, leur défendant expressément d'essayer en aucune manière de connaître le contenu de la corbeille. Ils obéirent et se mirent à guetter l'objet sur lequel leur maître avait dirigé leur attention.

Cependant un radjepout[1] en se promenant sur le bord du fleuve aperçut cette lumière flottante, qui excita sa curiosité; avec l'aide de ses domestiques, il amena la corbeille à terre avant que le courant l'eût portée jusqu'à l'endroit où les disciples du mendiant l'attendaient. En l'ouvrant il fut aussi surpris que joyeux d'y trouver la jeune fille, et il l'emmena à sa maison, située dans le voisinage. Là il apprit tout ce qui s'était passé et résolut de punir l'hypocrite. En conséquence, il mit à la place de la demoiselle un gros singe d'un naturel méchant, et refermant la corbeille, il l'abandonna au courant comme auparavant. Les disciples de

[1] Ancienne province de l'Inde méridionale.

[2] Ce conte et les deux suivans sont tirés du recueil indien intitulé *Vrihat-Kathâ*. Ils sont traduits d'après un extrait de ce recueil inséré dans le *Quarterly Oriental Magazine* de Calcutta année 1824

[1] Ce mot, qui dérive, par une légère altération, du sanscrit *râdjapoutra*, qui signifie *fils de roi, prince*, désigne particulièrement les naturels de la partie centrale et occidentale de l'Inde, appelée *Radjapoutana* ou *Radjasthan*, et sur laquelle on peut consulter le grand ouvrage de M. Todd, dont M. Silvestre de Sacy a rendu un compte très-détaillé et très-intéressant dans le *Journal des Savans*. (Novembre 1830, février et avril 1831.)

l'ascétique la prirent, et se conformant aux ordres de leur chef, ils la portèrent au couvent sans l'avoir ouverte. Le mendiant ordonna de placer la corbeille dans sa chambre et leur dit ensuite d'aller se reposer, leur enjoignant de ne point s'approcher de sa cellule quelque bruit qu'ils pussent entendre, son intention étant de consacrer la nuit à des mystères solennels et d'une grande importance. Ils obéirent et allèrent se coucher.

L'ascétique, se trouvant libre d'accomplir ses desseins, ferma la porte de sa cellule et ouvrit avec empressement la corbeille. Aussitôt le singe s'élança sur lui et se mit à le mordre et à l'égratigner de la manière la plus cruelle. Le malheureux criait au secours, mais inutilement, ses disciples se rappelaient trop bien ses injonctions pour se hasarder à venir vers lui. Enfin, à grand'peine et après avoir perdu le nez et les oreilles, il réussit à sortir de sa cellule et à donner l'alarme aux autres habitans du couvent, qui vinrent le débarrasser des griffes de son sauvage assaillant. Toutefois le secret fut divulgué et l'histoire le lendemain matin courait par toute la ville. Le banquier donna sa fille à celui qui l'avait sauvée, et l'ascétique s'estima heureux de s'échapper sans plus grand malheur d'une ville où ses coupables intrigues l'avaient mis en butte au mépris universel.

LES DEUX FRIPONS.

(CONTE TIRÉ DU VRIHAT-KATHA.)

Il y avait dans la ville de Ratnapour deux habiles fripons nommés, l'un Siva, l'autre Madhava, et qui avaient exercé leur savoir-faire sur presque tous les habitans. Jugeant en conséquence qu'il était temps de changer le théâtre de leurs opérations, ils résolurent de se rendre à Oujjaïn, ayant entendu dire que Sankara-Swami brahmane du roi était un vieillard faible, crédule à l'excès, immensément riche, de plus père d'une fille ravissante de beauté. Ayant concerté ensemble leur plan, ils se mirent en route chacun de son côté. Madhava, environné d'un train de maison considérable, se donna pour un noble radjepout et s'arrêta avec ses gens dans un village situé près de la ville. Siva entra seul dans Oujjaïn, et ayant trouvé un temple désert sur les bords du Sipra, il en fit sa résidence et adopta les habitudes d'un religieux ascétique. La rigueur apparente de ses austérités attira bientôt l'attention. Tous les matins, après s'être frotté avec le limon du fleuve, il se jetait dans l'eau la tête la première et restait longtemps sans reparaître. Se levant avec le soleil, il restait en contemplation devant cet astre et semblait absorbé dans la prière et dans la méditation. Rentrant dans le temple, il présentait à la divinité une offrande de fleurs, puis il s'asseyait dans la posture d'un dévot, plongé en apparence dans les réflexions pieuses les plus profondes, mais dans le fait ne pensant qu'à combiner ses ruses et ses fourberies. Dans l'après-midi, couvert de la peau d'une antilope noire, s'appuyant sur un bâton et tenant à la main une noix de coco creuse, il parcourait la ville pour récolter les aumônes. Il avait bien soin de distribuer ostensiblement le riz qu'on lui avait donné de cette manière, le partageant en trois parts, dont la première était laissée aux corneilles, la seconde donnée à quiconque venait la demander, et la troisième réservée pour lui-même. Les habitans de la ville, à la vue de ces pratiques pieuses, regardèrent bientôt Siva comme un saint personnage et ils venaient en foule se prosterner à ses pieds.

Madhava s'étant assuré par ses émissaires du succès de l'imposture de son compagnon, jugea qu'il était temps de jouer son rôle. En conséquence, il entra dans la ville et loua un vaste hôtel à quelque distance du palais. En faisant ses ablutions dans le Sipra, il saisit adroitement l'occasion de se mettre en rapport avec son associé ; il déclara reconnaître le saint homme pour un religieux d'une grande piété, qu'il avait auparavant rencontré dans ses voyages, et il lui témoigna la plus profonde vénération. Siva lui rendit sa visite pendant la nuit ; ils soupèrent ensemble, se divertirent et concertèrent leur plan.

Le lendemain matin Madhava envoya à Sankara-Swami, chapelain du roi, un messager porteur d'un présent et fit annoncer qu'il était un radjepout de noble lignage, qui désirait s'engager avec sa bande au service du roi d'Oujjaïn. Il laissa entendre en même temps que les services qu'on pourrait lui rendre seraient généreusement récompensés, en preuve de quoi il envoyait deux belles pièces de mousseline. Le vieillard tomba dans le piége, et, aveuglé par la cupidité, il promit à l'étranger sa pro-

tection auprès du roi. Stimulé par le présent qu'il avait reçu, il ne tarda pas à tenir sa promesse, et à sa recommandation Madhava et ses gens furent enrôlés parmi les hommes au service du roi. Le chapelain porta l'attention encore plus loin, et dans l'espoir de recevoir de nouveaux présens, il donna au prétendu radjepout un logement dans le vaste hôtel qui lui servait de résidence.

Lorsque Madhava fut installé chez son hôte, il demanda la permission de déposer ses joyaux dans le trésor particulier du vieux chapelain, permission qui lui fut accordée très-facilement.

Les joyaux, qui étaient nombreux et semblaient du plus grand prix, étaient tous faux, mais ils étaient faits avec tant d'art que le vieux prêtre ne se douta nullement de la fraude et crut que ce dépôt avait une valeur immense. Alors Madhava, par une extrême abstinence, se réduisit à un état de maigreur extraordinaire, et se prétendant en danger de mourir, il pria Sankara-Swami de lui amener quelque pieux brahmane auquel il pût faire présent de son avoir, étant certain de n'avoir pas longtemps à vivre.

Le vieillard y consentit, mais pendant qu'il hésitait, ne sachant quel brahmane il choisirait, un des assistans, qui avait le mot, proposa d'envoyer chercher le saint homme qui demeurait sur les bords du Sipra et qui avait une si grande réputation dans la ville. C'était Siva, l'associé de Madhava, qui allait à son tour venir jouer son rôle dans cette intrigue. Sankara-Swami y consentit facilement, et ayant ses propres vues dans cet arrangement, il résolut d'aller lui-même déterminer l'anachorète. Il se rendit en conséquence auprès de Siva, lui témoigna le plus profond respect et lui exposa toute l'affaire : Un noble radjepout sur le point de mourir voulait, dit-il, laisser au saint homme tout son avoir, qui consistait en joyaux d'une grande valeur, si toutefois l'ascétique voulait condescendre à l'accepter. Siva répondit qu'il pardonnait au vieux prêtre de venir lui faire une semblable proposition, mais qu'il était vraiment absurde de venir offrir des richesses passagères et périssables à un homme qui ne connaissait d'autres plaisirs que la pénitence et la mortification, et qui n'aspirait qu'au savoir divin. En conséquence il refusa formellement l'ordre du malade. Cette feinte indifférence ne servit qu'à échauffer le zèle de Sankara; il fit au prétendu ascétique un tableau séduisant des jouissances de la vie du monde, comparé aux privations de l'anachorète; il lui démontra la supériorité du maître de maison dans l'accomplissement des obligations à l'égard de Dieu et des hommes, ainsi que le bonheur de posséder une femme et des enfans. Ces argumens et d'autres encore réussirent à vaincre la répugnance que Siva affectait, et il finit par dire qu'il se déterminerait peut-être à rentrer dans le monde s'il pouvait trouver une femme dans une famille assez pure pour qu'il formât une alliance avec elle. Sankara-Swami profita à l'instant même de cette ouverture et proposa sa propre fille pourvu que Siva lui abandonnât le riche héritage du radjepout, s'engageant en même temps à lui assurer un état de maison honorable. Après quelques momens d'une résistance affectée, Siva consentit enfin à épouser la fille du prêtre et laissa entièrement le legs qui lui était destiné à la disposition de son futur beau-père. Sankara-Swami, qui regardait l'anachorète comme un fou et qui se félicitait en lui-même de l'adresse dont il croyait avoir fait preuve, s'empressa de remplir les conditions stipulées. Il prit Siva avec lui dans sa maison, le maria avec sa fille, et le troisième jour, il le conduisit vers Madhava. Celui-ci reçut le prétendu saint avec de grandes démonstrations de respect, et en se recommandant à ses prières, il lui présenta la cassette de faux joyaux. Siva les prit et les remit à son beau-père en disant qu'il était tout à fait incapable d'apprécier leur mérite et leur valeur. Il donna ensuite sa bénédiction au malade et se retira avec Sankara-Swami, qui était dans le ravissement de se voir en possession de l'objet qu'il convoitait avec tant d'avidité.

Au bout de quelque temps Madhava prétendit que sa santé se rétablissait, et il attribua cette amélioration à la bénédiction du saint brahmane. De son côté, Siva se montra peu à peu mécontent de sa position, et il finit par déclarer sa résolution de ne plus demeurer avec son père, réclamant au moins la moitié des joyaux qui lui avaient été donnés.

Sankara, ne voulant en aucune manière partager les joyaux, consentit, pour apaiser les prétentions de son gendre, à lui abandonner la propriété de ce qu'il possédait personnellement, et Siva prit un état de maison séparé.

Se trouvant alors avoir besoin d'argent, le prêtre se décida à sacrifier un des bijoux, qu'il croyait d'un prix inestimable.

Les joailliers auxquels il le présenta admirèrent l'art avec lequel il était fabriqué, mais déclarèrent qu'il était de cristal et de verre coloré monté en cuivre, et par conséquent de nulle valeur.

Etourdi de cette découverte imprévue, Sankara-Swami produisit la cassette, et tous les joyaux qu'elle contenait furent déclarés faux comme le premier. Ce fut pour le malheureux prêtre un coup de foudre, et il demeura quelque temps dans un état de stupeur complète, sachant à peine où il était et ce qui venait de lui arriver. En reprenant ses esprits, il reconnut que son rêve de richesse était terminé et s'aperçut trop tard qu'il s'était laissé grossièrement tromper.

Sa première pensée fut alors de tâcher de ravoir de Siva l'argent qu'il lui avait donné. Il alla le trouver et proposa de lui rendre les joyaux, mais sans dire un mot de la découverte qu'il venait de faire.

Siva répondit qu'il ne demanderait pas mieux, mais que tout l'argent était dépensé. Sankara alla porter plainte au roi, et les deux associés furent sommés de comparaître pour donner des explications. Siva, interpellé, répondit qu'il n'avait pas sollicité le marché et qu'il avait déclaré formellement être incapable de reconnaître le mérite et la valeur des bijoux; que s'ils étaient faux, Sankara ne pouvait lui faire aucun reproche, attendu que c'était lui-même qui avait offert de les prendre. Madhava protesta également de son innocence et se défendit d'avoir eu en aucune manière l'intention de tromper. Ces bijoux, dit-il, lui avaient été laissés en héritage par son père et il ne connaissait en aucune manière leur valeur réelle. En les offrant volontairement à un saint homme, il ne pouvait pas avoir eu l'intention de faire passer de faux joyaux pour des joyaux de bon aloi, n'ayant rien à gagner à cette fourberie, et ce qui prouvait bien qu'il n'avait pas eu de vues malhonnêtes, c'est qu'après cette donation il avait recouvré la santé et s'était rétabli d'une maladie qui menaçait de mettre fin à son existence. Ces moyens de défense étaient si plausibles que les deux fripons furent immédiatement acquittés, et on déclara que ce qui arrivait à Sankara-Swami était une juste punition de son avarice. Il fut en conséquence mis hors de cour et se retira couvert de ridicule, ayant perdu son crédit, sa fille et son argent. Siva et Madhava au contraire furent considérés comme d'honnêtes gens que la fortune avait favorisés, et leur friponnerie fut récompensée par la faveur du roi et la jouissance d'un bien qu'ils méritaient si peu[1].

HISTOIRE DE DEVASMITA.

(CONTE TIRÉ DU VRIHAT-KATHA.)

Dans la ville de Tamralipti demeurait un riche banquier nommé Dharmadatta. Au milieu de son opulence il se trouvait malheureux, n'ayant pas d'enfant à qui il pût laisser son héritage, et il s'adressa à des brahmanes pour en obtenir un fils. Pour se concilier leur bienveillance, il fit un sacrifice solennel et distribua aux assistans des présens d'une grande valeur. Sa dévotion fut récompensée par la naissance d'un fils à qui il donna le nom de Gouhaséna.

Lorsque Gouhaséna approcha de l'âge viril, son père l'emmena avec lui dans ses voyages, afin de l'initier dans les secrets du commerce et de lui procurer un bon parti. Dans cette dernière intention, il fit des propositions à un riche marchand de l'île de Kataka, nommé Dharmagoupta; mais ce dernier ne voulut point donner sa fille à un homme qui avait sa résidence dans une ville aussi éloignée de Kataka que Tamralipti, et se refusa de contracter cette alliance. Toutefois sa fille ne partagea pas son opinion. Ayant vu Gouhaséna, elle en devint éprise et forma le dessein d'abandonner la maison paternelle pour se réunir à son amant. Par l'intermédiaire d'une amie, elle fit connaître ses sentimens au jeune homme, qui, flatté de sa bonne fortune, s'empressa d'accepter une offre aussi agréable. En conséquence, il partit secrètement avec la fille du marchand, qui se nommait Dévasmitâ[2], pour Tamralipti, où les deux amans se marièrent et jouirent d'un bonheur qui ne fut pas troublé. Au bout de quel-

[1] En lisant ce récit, on croit avoir sous les yeux un chapitre de *Gusman d'Alfarache*, et en effet la fourberie de Siva et de Madhava a quelque analogie avec l'escroquerie par laquelle le héros du roman espagnol enlève une somme considérable au banquier Jérôme Plati. L'auteur de l'analyse du *Vrihat-Katha* signale de la ressemblance entre le conte indien et un incident d'une pièce du théâtre anglais intitulée *Rule a wife and have a wife.*

[2] Dévasmitâ veut dire en sanscrit *sourire divin.*

que temps le père de Gouhaséna mourut et il devint nécessaire que son fils se rendit dans plusieurs pays éloignés pour aller mettre ordre à des affaires dont il devait dorénavant avoir seul la direction. Dévasmitâ ne put pas apprendre sans un profond chagrin que son mari allait la quitter; non-seulement elle redoutait pour lui les périls du voyage, mais elle craignait que pendant cette absence il ne devînt amoureux de quelque autre femme. Il avait beau lui promettre une fidélité inaltérable et lui renouveler sans cesse l'assurance de sa vive affection, rien ne la rassurait, et Gouhaséna se trouvait partagé entre la crainte d'affliger sa femme et celle de négliger des affaires d'importance, de sorte qu'il ne savait à quoi se résoudre.

Dans cette incertitude, les deux époux eurent recours à la Divinité. Après avoir jeûné et adressé des prières à Siva[1] dans son temple, ils rentrèrent tristement chez eux. Leurs prières ne furent pas inutiles; pendant la nuit le dieu apparut à Gouhaséna et à sa femme, et leur présenta à chacun un lotus rouge, qui devait perdre sa couleur et sa fraîcheur si l'un des deux époux devenait infidèle à l'autre pendant cette séparation nécessaire[2]. A leur réveil ils trouvèrent les fleurs, et Dévasmitâ, rassurée par la certitude d'avoir toujours sous les yeux un témoignage de l'amour de son mari pour elle, consentit à son départ.

Gouhaséna étant arrivé à Kataka, où l'appelaient ses affaires, s'occupa aussitôt d'y mettre ordre et se livra à son commerce de joyaux. Dans le cours de ses transactions, il se lia intimement avec quatre jeunes marchands, qui ayant remarqué la fleur que Gouhaséna tenait souvent à sa main, furent curieux d'en connaître l'histoire. Gouhaséna s'étant refusé à satisfaire leur curiosité, ils eurent recours à la ruse et l'invitèrent à une fête, dans laquelle ils parvinrent à lui faire boire une telle quantité de vin qu'ils l'enivrèrent complétement, et dans l'effusion de l'ivresse il leur apprit la merveilleuse vertu de sa fleur. Les marchands conçurent aussitôt le désir de connaître l'objet des affections de Gouhaséna, et se fiant sur ce qu'il serait retenu encore longtemps à Kataka, ils s'embarquèrent peu après cet événement pour Tamralipti, dans la ferme intention de faire tous leurs efforts pour flétrir le lotus magique.

A leur arrivée à Tamralipti, ils s'occupèrent de chercher une entremetteuse capable de bien servir leur odieux dessein, et bientôt ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient dans la personne d'une vieille prêtresse de Bouddha, nommée Yogakarandikâ, avec laquelle ils se lièrent. Étant sûrs de ses bonnes dispositions à leur égard, ils lui communiquèrent leur dessein et promirent de la récompenser libéralement si elle consentait à leur prêter son aide dans leurs vues sur Dévasmitâ. Elle promit de les servir, mais refusa leurs offres, déclarant qu'elle était suffisamment récompensée à l'avance du service qu'elle pourrait leur rendre par les égards qu'ils avaient eus pour elle. En conséquence la vieille prêtresse se mit en devoir de faire la connaissance de Dévasmitâ et se dirigea vers sa maison, emmenant avec elle une petite chienne qu'elle tenait par une chaîne. La femme de Gouhaséna, quoiqu'elle se défiât un peu de la vieille intrigante, la reçut avec politesse et lui demanda ce qu'elle voulait. La prêtresse répondit que depuis fort longtemps elle désirait voir une personne aussi distinguée que Dévasmitâ, que dernièrement un songe l'avait déterminée à venir lui faire visite pour l'engager à ne pas perdre dans un triste veuvage les précieux instans de sa jeunesse. Dévasmitâ eut l'air d'écouter favorablement ces suggestions, ainsi que d'autres de ce genre, et la vieille prêtresse se retira fort contente de l'impression qu'elle croyait avoir faite.

Elle renouvela sa visite le jour suivant, emmenant toujours avec elle la petite chienne et portant quelques morceaux de viande fortement assaisonnés, qu'elle fit manger à l'animal chemin faisant. L'âcreté du poivre ne tarda pas à faire son effet, et les larmes tombèrent en abondance des yeux de la chienne, ce qui attira l'attention de Dévasmitâ. Elle en demanda la cause : Cette chienne, répondit la vieille femme, déplore les erreurs de sa vie précédente. Alors elle raconta que cette chienne, ainsi qu'elle-même, étaient, dans leur existence précédente, les femmes d'un brahmane à qui le

[1] Siva est le troisième dieu de la triade indienne.

[2] La fleur magique donnée par le dieu Siva rappelle une fiction depuis longtemps répandue en Europe et dont les imitations sont nombreuses. On sait que le *cor* ou *cornet à boire* du roman de *Tristan*, la *rose* du roman de *Perceforest*, la *coupe enchantée* du *Roland Furieux* (chants XLII et XLIII) et le *court mantel* d'un vieux fabliau (voyez Legrand d'Aussy, t. I, p. 126), sont des objets magiques doués tous de la merveilleuse propriété de faire connaître aux maris les infidélités de leurs femmes. Voyez encore le soixante-neuvième conte des *Gesta Romanorum* (traduction de Swan, t. Ier, p. 240).

roi du pays donnait de fréquentes missions dans des pays éloignés ; que, pendant l'absence de son époux, elle n'avait jamais mis aucun frein à ses inclinations, mais que sa compagne, plus sévère, avait toujours réprimé les sentimens naturels à son âge et à son sexe. La conséquence de cette ligne de conduite si différente avait été leur naissance respective dans l'état où Dévasmitâ les voyait avec le souvenir de leur existence précédente. La vieille femme termina en engageant Dévasmitâ à profiter de cet exemple et à reconnaître qu'on ne pouvait pas se soustraire impunément aux lois de la nature [1]. Dévasmitâ, qui voyait bien où la vieille femme voulait en venir, feignit d'ajouter foi à tout ce qu'elle venait de débiter et fut la première à lui proposer d'amener des amans. Sa proposition fut acceptée, et pendant que la prêtresse allait annoncer aux marchands le succès qu'elle avait obtenu, Dévasmitâ se préparait à les recevoir. Le premier qui arriva fut accueilli avec une apparente cordialité et invité à prendre part à un banquet, dans lequel on n'épargna pas un vin où Dévasmitâ avait versé de la poudre de datura. Grâce à cette drogue, le marchand tomba dans un assoupissement profond, dont les esclaves de Dévasmitâ profitèrent pour le dépouiller de ses vêtemens et lui imprimer sur le front la marque d'un pied de chien, après quoi il fut porté dans un égout, où il resta jusqu'au lendemain. Lorsqu'il s'éveilla, avant le jour, s'apercevant du misérable état où il se trouvait, il se hâta d'aller chez lui cacher sa disgrâce ; mais honteux du tour qui lui avait été joué, il se promit bien de ne pas donner lieu à ses amis de rire à ses dépens, et pour cacher sa mésaventure, dont il se garda bien de dire un mot, il prétendit qu'il avait rencontré des voleurs qui l'avaient battu et dépouillé de ses habits. En conséquence, ses compagnons furent successivement introduits chez Dévasmitâ et traités de la même manière, perdant leurs habits et leurs bijoux, et ne conservant que la marque indélébile de leur ignominie. Cependant, comme leur conscience leur disait qu'ils n'avaient eu que ce qu'ils méritaient, ils prirent leur parti de se retirer sans faire aucune réclamation, et de retourner dans leur pays sans prendre congé de leur fidèle entremetteuse et sans lui faire connaître le mauvais résultat de ses bons offices. Après s'être de la sorte débarrassée de la poursuite des prétendans, Dévasmitâ raconta toute l'histoire à sa belle-mère, qui approuva hautement sa conduite, mais lui exprima en même temps son inquiétude que Gouhaséna n'eût à souffrir du ressentiment des marchands lorsqu'ils seraient de retour chez eux. Dévasmitâ lui dit d'être sans inquiétude, qu'elle était déterminée à prévenir leurs mauvais desseins et à déployer autant de dévouement pour son mari que la vertueuse Saktimatî, dont elle raconta l'histoire à sa belle-mère de la manière suivante :

Il y avait dans l'île de Kataka un temple dédié au prince des Yakchas [1], Manibhadra, dont la châsse était l'objet des dévotions de beaucoup de gens, parce que l'on croyait que le dieu exauçait les désirs de ses adorateurs. Les hommes arrêtés pendant la nuit comme prévenus de quelque attentat aux lois ou aux bonnes mœurs étaient d'ordinaire enfermés dans ce temple. Le lendemain matin on les conduisait devant le roi, et s'ils étaient trouvés coupables, ils étaient mis entre les mains de la justice.

Or, il arriva que le mari d'une femme nommée Saktimatî [2] ayant été surpris dans un tête-à-tête criminel avec l'épouse d'un marchand fut arrêté avec l'adultère sa complice et enfermé dans le temple comme de coutume. Lorsque Saktimatî apprit cette nouvelle, elle oublia tout, excepté le danger de son mari, et résolut d'essayer de le délivrer. Dans ce dessein, elle sortit avec ses femmes, alla au temple et demanda à y entrer pour l'accomplissement d'un devoir pieux qui ne souffrait aucun retard. Les prêtres, craignant de perdre une riche offrande, ne voulurent pas la refuser et se déterminèrent à la laisser entrer seule dans le temple. S'étant fait connaître aux coupables, elle changea de vêtemens avec la complice de son mari et prit sa place dans la prison. Le lendemain matin, lorsque les accusés furent amenés devant le roi, on reconnut le mari et la femme ; ils furent aussitôt mis en liberté, et le lieutenant de police fut réprimandé et puni pour sa prétendue méprise [3].

[1] Voyez ci-dessus, p. 291, les imitations de ce conte.

[1] Les Yakchas sont les serviteurs de Couvéra, dieu des richesses.

[2] Saktimatî veut dire en sanscrit *douée d'énergie*.

[3] Ce conte se retrouve dans le roman intitulé *Behar-Danisch* (t. Ier, p. 178 de la traduction anglaise de M. Jonathan Scott).

Ayant la ferme résolution d'écarter de son mari tous les périls qui devaient le menacer, Dévasmitâ prit des vêtemens d'homme, en fit prendre à plusieurs de ses femmes et s'embarqua en qualité de marchand pour Kataka. Peu de jours après son arrivée, elle rencontra son mari, qui, sans la reconnaître, mais entraîné à son insu par ses affections, se lia avec elle d'une amitié intime. Ayant également réussi à découvrir ses amans, Dévasmitâ alla trouver le roi et demanda justice. Le roi l'ayant interrogée sur l'objet de sa réclamation, elle répondit qu'elle poursuivait quatre esclaves fugitifs et que l'assistance du roi lui était nécessaire pour les faire rentrer dans le devoir. Le prince lui dit de les faire connaître, et sur-le-champ Dévasmitâ désigna les quatre marchands qui se trouvaient là par hasard. Cette accusation les mit en fureur, et ils invoquèrent le témoignage de toutes les personnes présentes pour prouver qu'ils étaient hommes libres et fils d'honnêtes marchands. Dévasmitâ resta impassible, et avec le plus grand sang-froid elle répondit au roi que, s'il doutait de ce qu'elle venait d'avancer, il n'avait qu'à faire ôter aux quatre accusés leurs turbans. L'ordre ayant été en conséquence donné et aussitôt exécuté, au grand étonnement du roi et de l'assemblée, les marques de l'esclavage parurent imprimées sur le front de chacun des malheureux marchands. Pour satisfaire la curiosité générale, Dévasmitâ raconta son histoire. Tout le monde approuva sa conduite, et les coupables lui furent par un arrêt adjugés comme ses esclaves; mais, par égard pour leur origine et leur position, elle accepta, avec le consentement de son mari, une somme considérable pour leur rançon. Gouhaséna et sa femme partirent ensuite pour Tamralipti, où ils passèrent le reste de leur vie au sein de l'opulence et des plaisirs[1].

La VII[e] Nouvelle de la quatrième partie du recueil de Bandello offre quelque analogie avec le conte indien.

[1] On rencontre dans le *Thouthi-nameh* (voyez les *Trente-cinq contes d'un perroquet*, traduits par M[e] Marie d'Heures) un conte qui offre beaucoup de rapport avec celui que l'on vient de lire, et qui à son tour a beaucoup d'analogie avec un récit romanesque analysé par Galland dans le livret du journal de son séjour à Constantinople.

« Je lus, dit l'orientaliste, dans le livre intitulé *Farage ba-la al-hidda* : la joie après le chagrin, l'histoire ou fable d'un architecte de la ville de Bim, lequel, n'ayant pas dans son pays de quoi s'occuper dans son art, se résolut d'aller chercher ailleurs à se mettre en usage, après que sa femme lui eut donné l'assurance de ne pas lui être infidèle pendant son absence. A cet effet, il se transporta à la ville de Cachemire où le roi, faisait sa demeure; là, il s'enquit d'abord des maîtres architectes et des entrepreneurs; mais on lui fit connaître qu'ils étaient tous en prison pour n'avoir pu faire un palais au roi tel qu'il désirait. Après qu'il se fut fait connaître pour ce qu'il était, il entreprit de le bâtir, et s'en acquitta si bien, qu'il se mit tout à fait bien dans les bonnes grâces du roi, qui en fit une estime si particulière que trois de ses visirs en eurent même de la jalousie et cherchèrent les moyens de s'en défaire en l'accusant premièrement de s'être enivré, même dans un cabinet du roi; mais comme il sut fort bien se purger de cette calomnie, ils visèrent d'un autre côté et jetèrent dans son âme des scrupules au sujet de sa femme, dont il avait vanté la vertu, en s'offrant eux-mêmes pour la faire tomber en faute. En effet, ils furent tous trois, l'un après l'autre, dans la ville de Bim, où ils se firent donner entrée chez la femme de l'architecte, par le moyen d'une vieille (adjouz); mais ils n'en purent rien obtenir. Au contraire, après les avoir enivrés, elle les fit entrer dans un lieu souterrain, d'où ils ne sortirent qu'à l'arrivée du roi, qui y fut aussi conduit après avoir voulu venir lui-même s'informer de ce que ses visirs étaient devenus et quelle raison avait pu les empêcher de retourner. Il n'y resta qu'autant de temps qu'il en fut besoin pour reprocher à ses ministres la haine qu'ils avaient conçue contre l'architecte, car la femme ayant d'abord reconnu à son discours que c'était le roi, vint se jeter à ses pieds et lui demander pardon de la méprise qu'elle avait faite. Le roi s'en retourna ensuite à Cachemire, où il mena aussi les trois visirs, qu'il fit pendre d'abord, puis il mit l'architecte à leur place, et donna à sa femme qu'il fit venir dans cette ville, l'intendance de son harem. » (*Journal de Galland pendant son séjour dans le Levant*, en 1678. *Revue rétrospective*, seconde série, t. XII, p. 11.)

Le récit romanesque analysé par Galland me semble offrir quelque rapport avec un des plus jolis contes de Senecé, *Filer le parfait amour*, et le poète contemporain de l'orientaliste devait peut-être à une communication de ce dernier le sujet de son conte. La même conjecture expliquerait encore l'analogie remarquable qui existe entre un autre conte versifié par Senecé, le *Serpent mangeur de kaïmak*, et la fable indienne *du Brahmane et du serpent*.

HISTOIRE DE NITAMBAVATI.

(TIRÉE DU DASA-KOUMARA-TCHARITA.[1])

Dans le pays de Souraséna est une ville appelée Mathoura où demeurait un jeune homme d'une bonne famille, mais livré à la débauche, fréquentant la plus mauvaise société et si querelleur qu'on l'avait surnommé Kalaha-Kataka. Un jour il vit chez un peintre le portrait d'une femme dont les charmes firent sur lui une si grande impression qu'il en devint éperdument amoureux. Curieux de connaître son nom, il insista tellement auprès du peintre que celui-ci finit par lui dire que le portrait était celui d'une dame nommé Nitambavatî, femme d'Anantakirti, marchand d'Oujjaïn. Le jeune homme partit aussitôt pour cette ville, déguisé sous les habits d'un mendiant, et ayant réussi à connaître la demeure de Nitambavatî, il s'y présenta comme pour demander l'aumône, vit

[1] Ce conte et le suivant sont extraits de l'analyse du roman indien intitulé *Dasa-Koumâra-tcharita*, laquelle a été publiée dans le *Quarterly Oriental Magazine* de Calcutta de 1827.

la dame, et trouva ses charmes supérieurs au portrait qu'il en avait vu. Il conçut alors un plan, et, pour le mettre à exécution, il commença par solliciter la garde du cimetière et réussit à l'obtenir. Au moyen des vêtemens des morts, il mit dans ses intérêts une mendiante boudhiste, qu'il chargea pour Nitambavatî d'un message par lequel il demandait à la dame un rendez-vous dont la proposition fut rejetée avec indignation. Ce mauvais succès auquel il s'attendait ne le découragea pas, et il pria son entremetteuse de retourner vers Nitambavatî, en lui faisant bien sa leçon d'avance. La dévote se prêta aux désirs du jeune homme et se présenta de nouveau chez la femme du marchand. « Des personnes comme nous, lui dit-elle, pénétrées de la vanité des choses de ce monde et n'aspirant qu'à la béatitude éternelle, ne peuvent pas être soupçonnées d'avoir des projets capables de nuire à la réputation des femmes honorables. Par le message que je vous ai apporté dernièrement, j'avais seulement l'intention d'éprouver votre mérite, ne pouvant pas croire qu'une femme aussi belle et aussi jeune que vous pût être satisfaite de se trouver unie à un homme aussi avancé en âge que votre mari. Je vois que je m'étais trompée et j'en éprouve un tel plaisir que je veux vous donner une preuve de mon estime. Vous n'avez pas d'enfans ; je voudrais vous voir devenir mère, mais la planète sous laquelle est né votre époux s'y est opposée jusqu'à présent. Cette mauvaise influence pourrait cependant être combattue si vous consentez à vous y prêter. Venez avec moi cette nuit dans un bois et je vous amènerai un habile magicien versé dans toute espèce de charmes. Vous mettrez votre pied dans sa main afin qu'il y fasse passer le charme nécessaire. Ensuite vous feindrez d'être en colère et vous donnerez à votre mari un coup de pied ; la mauvaise influence sera détruite ; vous jouirez du bonheur de devenir mère, et votre époux vous adorera comme une divinité. Soyez sans inquiétude, vous n'avez rien à craindre. » Nitambavatî hésita un peu, mais elle finit par se décider et convint avec la fausse dévote du lieu où elles devaient se rencontrer. En effet elle vint au rendez-vous comme elle l'avait promis, et le faux sorcier lui prit le pied, sous prétexte de le lui frotter en répétant des paroles magiques, et parvint adroitement à détacher l'anneau qu'elle portait. Alors prenant un couteau qu'il tenait tout prêt, il lui fit une légère entaille à la cuisse et s'enfuit. Nitambavatî, pleine d'épouvante et de douleur, se repentant trop tard de son imprudence, et furieuse contre la dévote qui l'avait fait tomber dans ce piége, s'en retourna chez elle, soigna secrètement sa blessure et resta au lit quelques jours. Cependant le drôle alla porter l'anneau au marchand époux de la dame, lui proposant de le lui vendre. Le marchand, reconnaissant ce bijou pour celui de sa femme, demande au vendeur comment il se l'était procuré. Le jeune homme feignit de ne pas vouloir répondre, mais menacé par le marchand d'être conduit devant le juge, il déclara qu'il avouerait la vérité devant le conseil des marchands. Il comparut en effet devant eux et demanda que le marchand envoyât chercher les anneaux de sa femme.

La dame, à qui on les fit demander, répondit qu'elle en avait perdu un qui, étant trop large, avait glissé, mais elle envoya l'autre. Cet anneau étant comparé avec celui que Kalaha-Kataka avait entre les mains, les deux furent trouvés exactement pareils et il ne resta pas le moindre doute à cet égard. On demanda alors au faux sorcier comment il avait pu devenir propriétaire de ce bracelet. « Messieurs, répondit-il, vous savez que je suis chargé de la garde du cimetière. Comme certaines gens cherchent à me priver de mes profits en brûlant les corps pendant la nuit, je fais une ronde d'heure en heure. Une des dernières nuits, j'aperçus une femme d'un aspect sinistre qui tirait d'un bûcher funèbre les restes d'un cadavre à demi-consumé. Voulant la punir de cet odieux attentat, je tirai mon couteau pour la frapper et je la blessai à la cuisse au moment où elle se sauvait. Elle parvint cependant à s'échapper en laissant tomber un de ses anneaux. Voilà de quelle manière ce bijou est tombé entre mes mains. »

Ce récit remplit d'horreur tous les assistans qui s'écrièrent d'une voix unanime que Nitambavatî était une *Sâkini* ou sorcière. Son mari la chassa de sa maison et tous les habitans de la ville refusèrent de lui donner asile.

Dans sa détresse elle se dirigea vers le cimetière et elle se disposait à mettre fin à ses jours, lorsqu'elle fut prévenue par son amant. Il se jeta à ses pieds, lui protesta qu'il ne pouvait pas vivre sans elle, avoua le stratagème qu'il

avait employé pour l'obtenir et la supplia de se fier à l'amour le plus sincère. La situation de Nitambavatî était désespérée, les prières et les protestations de son amant la touchèrent et elle finit par consentir à unir son sort avec le sien[1].

HISTOIRE DE DHOUMINI.

(EXTRAITE DU DASA-KOUMARA-TCHARITA.)

Dans la ville de Trigarta demeuraient trois frères nommés Dhanaka, Dhanyaka et Dhânyaka. Une sécheresse horrible ayant eu lieu et ayant duré douze années sans qu'il tombât de pluie, les rivières, les étangs et les ruisseaux furent desséchés, les rites religieux abandonnés, les voleurs et les brigands se multiplièrent, les hommes finirent même par se manger les uns les autres, de sorte que les villages et les villes étaient presque entièrement dépeuplés. Les trois frères ayant épuisé toutes les provisions qu'ils pouvaient avoir, la femme du plus jeune, nommée Dhoumini, se vit destinée à être sacrifiée pour satisfaire le besoin impérieux de la faim. Elle allait donc subir le sort que tant d'autres avaient éprouvé avant elle, lorsque son mari Dhânyaka, qui avait pour elle une vive affection, ne pouvant se résoudre à un pareil sacrifice, prit le parti de fuir avec elle pendant la nuit. Ils partirent donc ensemble et se reposèrent cette même nuit dans une forêt, n'ayant pour apaiser leur soif que le sang de Dhânyaka. Sur leur route ils trouvèrent un malheureux à qui on avait coupé le nez, les pieds et les mains, et qui gisait étendu sur le bord de la route. Dhânyaka ayant pitié de son triste état le prit sur son dos et le porta jusqu'au moment où ils rencontrèrent une caverne qui leur parut convenable pour s'y établir; et ayant découvert dans le voisinage des racines bonnes à manger et quelques troupes de daims, ils s'y arrêtèrent. Lorsque, grâce à ces ressources, ils eurent repris des forces, les mauvaises passions de la femme se déclarèrent, et un jour que Dhânyaka s'était absenté pour aller chercher du gibier pour leur nourriture, Dhoumini étant restée seule avec l'estropié parvint à l'amener à satisfaire ses désirs. Prenant alors en haine l'homme qu'elle avait outragé, elle conspira sa mort, et, profitant de ce qu'il s'arrêtait pour ramasser une corde qu'elle avait à dessein jetée dans un puits, elle vint derrière lui et le fit tomber dedans. Elle s'éloigna aussitôt emportant sur son dos son amant mutilé, et, comme partout il passait pour son mari, le peuple, admirant sa tendresse conjugale, la regardait comme une sainte. Elle vint de la sorte jusqu'à Avanti, où la nouvelle d'une conduite si belle en apparence étant parvenue jusqu'au roi, il lui assigna une pension considérable en récompense de sa vertu. Quelque temps après que Dhânyaka était tombé dans le puits, par bonheur une caravane fit halte en cet endroit et les marchands allèrent vers le puits pour se procurer de l'eau. Ayant découvert le malheureux prisonnier, ils le tirèrent de la pénible position où il se trouvait et l'emmenèrent avec eux. Avanti fut du nombre des villes qu'ils traversèrent, et Dhoumini ayant rencontré son mari qu'elle reconnut, voulut prévenir son accusation et s'écria : Voilà le misérable qui a traité mon mari avec tant de barbarie! En conséquence il fut arrêté et condamné à mort. Toutefois Dhânyaka demanda avant l'exécution d'être confronté avec l'estropié, déclarant qu'il se reconnaîtrait coupable si cet homme confirmait l'accusation. Le mutilé fut apporté, et aussitôt qu'il reconnut celui qui l'avait sauvé, il tomba à ses pieds en proclamant les obligations qu'il lui avait et en dévoilant toute la méchanceté de la femme. A cet aveu le roi fut indigné d'une pareille perversité, et rendant aussitôt la liberté à Dhânyaka, il fit subir à sa coupable épouse le châtiment qu'elle avait si justement mérité[1].

UTILITÉ DE LA RÉFLEXION[2].

(CONTE INDIEN.)

« Gardez-vous d'agir avec précipitation; le défaut de réflexion est la source des plus grands malheurs, tandis que le bonheur vient de lui-même trouver l'homme dont la conduite est prudente. »

Cette sentence était gravée sur une feuille de palmier; un riche marchand l'ayant vue en fut

[1] Voyez ci dessus, p. 222, un conte arabe dont celui ci paraît être le type.

[1] Ce conte offre quelque analogie avec celui du *tailleur et de sa femme* dans les *Contes turcs*, traduits par Pétis de Lacroix.

[2] Ce conte, traduit du sanscrit, est tiré du second volume des *Asiatick Miscellanies*, p. 462. Langlès l'avait déjà traduit en français et l'avait inséré dans son ouvrage intitulé *Fables et Contes indiens*. Paris, 1790, in-18, p. 127.

charmé, et ayant payé une pièce d'or la feuille sur laquelle était écrite cette précieuse sentence, il la suspendit à la muraille de sa chambre à coucher, afin de la lire matin et soir en se levant et en se couchant, car, connaissant toute l'importance de cette maxime, il voulait s'en pénétrer de manière à ne pas l'oublier.

Peu de temps après, des affaires de commerce l'obligèrent à entreprendre un long voyage pour des pays très-éloignés où il demeura une vingtaine d'années. Pendant une absence aussi longue, le marchand ne reçut aucune nouvelle de sa maison, de sa famille, ni même d'une jeune femme qu'il avait épousée peu de temps avant son départ. Sa jeunesse et sa beauté qui avaient fait le bonheur de son époux, pendant le peu d'instans qu'il avait passés auprès d'elle, lui causèrent beaucoup d'inquiétude et de tourmens pendant cette longue séparation. Afin de s'assurer par lui-même de sa fidélité, il ne voulut pas lui annoncer son retour.

A son arrivée dans la ville, le marchand se cacha jusqu'à la fin du jour; au milieu de l'obscurité de la nuit il sortit, et par le moyen d'une échelle de corde il escalada la muraille de son jardin et pénétra dans son ancienne chambre. Quel fut son étonnement d'y voir, à la clarté d'une lampe, deux lits occupés par deux personnes plongées dans le plus profond sommeil. Dans l'un il reconnut sa femme et dans l'autre il aperçut, non sans une vive émotion, un beau jeune homme. A cette vue, plein d'indignation, il s'appuie contre la muraille pour tirer son poignard, dans l'intention de frapper des amans adultères. Ce mouvement fait tomber la précieuse feuille de palmier, il la ramasse et se rappelle à l'instant cette sage sentence qu'il avait pendant longtemps oubliée. Il s'arrête, et, pour ne pas précipiter l'exécution de sa vengeance, il remet au lendemain la punition des coupables.

Cependant le bruit éveilla sa femme, et, reconnaissant son époux, elle s'élança hors du lit pour l'embrasser; mais celui-ci la repoussant avec colère : Dis-moi d'abord, s'écria-t-il, quel est ce jeune homme que je trouve couché dans ta chambre. — C'est notre fils bien-aimé, répondit-elle, qui attend avec impatience votre bénédiction. Au moment de votre départ j'étais enceinte, mais je l'ignorais. Voici le fruit de notre amour, il sera digne de son père.

Le marchand attendri ne put retenir ses larmes; il embrassa sa femme ainsi que cet aimable fils que l'entretien des deux époux avait éveillé. Rougissant de ses injustes soupçons, il frémit à la pensée de la funeste vengeance qu'il avait été sur le point d'exercer. Puis réfléchissant sur l'utilité de cette feuille de palmier, il reconnut qu'il s'en fallait bien que cent pièces d'or pussent compenser la valeur de la sentence qui avait sauvé la vie de sa femme, de son fils, et qui lui avait épargné les plus cuisans remords [1].

LES TÊTES CHANGÉES.

(CONTE TIRÉ DU THOUTHI-NAMEH.)

Un jour le fils du roi de Babylone étant entré dans un temple consacré aux idoles aperçut une jeune femme dont la beauté avait l'éclat de la lune; les tresses de ses cheveux étaient noires comme la nuit la plus obscure, sa taille svelte comme la tige d'un cyprès et sa démarche gracieuse comme celle du cygne. La vue de tant de charmes remplit le prince d'admiration, et, se prosternant aux pieds de la principale idole, il s'écria dans le transport de sa passion : « Puissante divinité, si j'avais le bonheur de devenir l'époux de cette jeune

[1] Cette histoire, ainsi que je l'ai déjà fait observer plus haut (voyez p. 366), offre de l'analogie avec celle qui est intitulée *le roi, le sofi et le chirurgien* dans les *Contes turcs*, traduits par Pétis de La Croix.

Le dix-huitième chapitre des *Gesta Romanorum* a [illegible] quelque rapport avec le conte indien, ou plutôt il en est la contre-partie. Dans le livre latin, un chevalier nommé Julien, étant un jour à la chasse, se met à la poursuite d'un cerf qui se retourne vers lui et lui dit : Tu seras le meurtrier de ton père et de ta mère. Effrayé par cette prédiction, le chevalier s'expatrie et se retire dans un pays éloigné où il devient l'époux d'une riche dame maîtresse d'un château. Le père et la mère de Julien, ignorant la cause du départ de leur fils, se mettent en quête de lui et arrivent par hasard dans son château pendant son absence. Ils racontent leur histoire à la dame, qui, instruite de tout, reconnaît le père et la mère de son mari, leur cède son appartement et son propre lit. Le lendemain matin, pendant qu'elle est à la messe dans la chapelle, arrive Julien, que l'on n'attendait pas, et qui en rentrant dans la chambre de sa femme aperçoit deux personnes couchées dans son lit. Il s'imagine que sa femme est couchée avec un amant; dans le premier transport de sa fureur jalouse, il tire son épée et tue les deux prétendus coupables. En sortant, la première personne qu'il rencontre, c'est sa femme qui revenait de la chapelle. Plein d'étonnement, il lui demande quelles sont les deux personnes qu'il vient de trouver couchées dans son lit. — Ce sont vos parens, lui répond-elle, qui depuis long-temps sont en quête de vous et à qui j'ai cru devoir faire cet honneur. Julien, désespéré de son crime involontaire, pour l'expier, fonde un riche hôpital. (Warton, *Dissertation sur les Gesta Romanorum*, p. CLXXXIX.)

femme, je me couperais la tête et je vous l'offrirais en sacrifice ! »

Le fils du roi envoya un message au père de la jeune fille et la lui demanda en mariage. Le père y consentit, et l'hymen des deux amans fut célébré avec les cérémonies de leurs tribus respectives.

Quelque temps après, le père invita sa fille et son beau-fils à se rendre auprès de lui. Le fils du roi partit aussitôt accompagné de sa femme, et un brahmane, ami intime du jeune prince, fut chargé de les accompagner. Lorsque le prince aperçut le temple où il avait vu sa femme pour la première fois, il se rappela le vœu qu'il avait formé. Se résignant à l'accomplissement de ce vœu, il entra seul dans le temple et se coupa la tête qui tomba aux pieds de l'idole.

Le brahmane, ne voyant pas revenir le prince, entra dans le temple, et à la vue du corps privé de vie, il fut rempli d'épouvante : « Si je reste seul ici, se dit-il, on va croire que je suis le meurtrier. » Dominé par cette triste pensée, il ramassa le sabre et se coupa la tête qui tomba auprès de celle du prince.

Quelques momens après, la femme entra à son tour dans le temple, et à la vue de ces deux personnes tuées, elle demeura frappée d'étonnement, ne pouvant pénétrer cet affreux mystère. Dans sa douleur elle s'apprêtait à se donner la mort pour suivre son époux dans la tombe, lorsque tout à coup une voix se fit entendre : « O femme! replace chacune de ces têtes sur le corps auquel elle appartenait, et ils seront rendus à l'existence. »

En entendant ces paroles, la femme fut transportée d'une joie si vive que, dans son empressement, elle plaça la tête de son mari sur le corps du brâhmane et la tête du brâhmane sur les épaules de son mari. Au même instant la vie leur fut rendue et ils se relevèrent devant la jeune femme. Alors il s'éleva une contestation entre le corps du prince et sa tête que portait le brâhmane, chacun réclamant la princesse pour femme. Mais les droits de la tête du mari furent considérés comme légitimes, attendu qu'elle est le siége de la sagesse et dirige le corps.

LE SOURD ET LE MUET.

(CONTE TIRÉ DU THOUTHI-NAMEH[1].)

Un marchand qui avait un cheval très-vicieux prenait le soin de le tenir toujours à l'écart et de ne jamais laisser aucun autre cheval s'approcher du sien, dans la crainte d'un accident. Certain jour, pendant que le marchand prenait son repas, un étranger arriva monté sur une jument, et ayant mis pied à terre, entra sans façon dans la maison et voulut attacher sa jument à côté du cheval du marchand. Celui-ci cria à l'étranger de n'en rien faire ; mais notre homme ne tint pas compte de l'avertissement, attacha sa jument à côté du cheval, vint ensuite s'asseoir à côté du marchand et prit sa part du repas sans autre cérémonie : Qui êtes-vous donc, lui dit le maître de la maison, vous qui venez ainsi vous placer à ma table sans être invité? L'homme feignit d'être sourd et ne fit aucune réponse. Le marchand s'imagina que l'étranger était sourd et muet et n'insista pas davantage. Quelque temps après, le cheval du marchand donna à la jument un si violent coup de pied qu'il lui creva le ventre et elle tomba morte sur la place. Le maître de l'animal chercha aussitôt querelle au marchand : Votre cheval a tué ma jument, lui dit-il, il faut me la payer. La contestation fut portée devant le cadi. Le marchand, sommé de comparaître, obéit à l'ordre qu'il recevait, mais il feignit d'être muet et ne répondit pas un mot à toutes les questions du juge : Vous voyez que cet homme est muet, dit le cadi au plaignant, ainsi il n'est nullement blâmable. — Il n'est pas plus muet que moi, répondit notre homme ; lorsque j'ai voulu attacher ma jument à côté de son cheval, il m'a crié de ne pas le faire. Maintenant il fait semblant d'être muet. — Qu'avez-vous à réclamer, répliqua le cadi, puisqu'il vous avait prévenu de vous mettre en garde? Hors d'ici, méchant drôle ! vous êtes convaincu par votre propre aveu.

LE SERPENT ET LA GRENOUILLE.

(CONTE TIRÉ DU THOUTHI-NAMEH.)

Jadis vivait un puissant monarque qui avait deux fils. A sa mort le fils aîné s'empara de la couronne et du trône, et entreprit de se défaire de son jeune frère, qui, trop faible pour se

[1] Voyez l'introduction des *Mille et une Nuits*, p. xxi.

défendre n'eut d'autre ressource que de fuir en toute hâte et de s'expatrier. Un jour qu'il passait auprès d'un étang, il aperçut un serpent qui avait saisi une grenouille et s'apprêtait à la dévorer. Le prince pousse un cri qui fait lâcher prise au serpent; la grenouille sauta aussitôt dans l'eau et le serpent fut privé de sa proie. Le prince, honteux d'avoir enlevé à l'animal sa nourriture au moment où il allait s'en repaître, coupa un morceau de sa propre chair et le jeta au serpent qui alla trouver sa femelle ayant le morceau de chair à la gueule. La femelle y goûta et la trouva excellente : Où avez-vous trouvé cette chair savoureuse ? demanda-t-elle. Le serpent lui raconta tout ce qui s'était passé : Il faut, dit alors la femelle, témoigner votre reconnaissance à celui qui a fait pour vous un pareil sacrifice. Le serpent (qui était un génie) prit la forme d'un homme, alla trouver le prince, et lui dit : Mon nom est Khalis (ami sincère); je viens vous offrir mes services. Le prince accepta cette offre avec plaisir. Cependant la grenouille qu'il avait sauvée des dents du serpent alla, toute couverte encore de sang, trouver sa femelle et lui raconta l'heureuse rencontre à laquelle elle devait son salut. La femelle l'engagea à faire en sorte de reconnaître ce bon office, et sur le champ l'animal prenant la forme humaine alla vers le prince et lui dit : Je m'appelle Mukhlis (ami loyal), je désire vous servir et être compté au nombre de vos esclaves. Le prince accepta cette offre comme la première, et tous les trois continuant leur route rencontrèrent une grande ville où ils entrèrent. A son arrivée le prince se présente au palais et dit au roi : Je me sens assez de force et de courage pour combattre contre cent hommes : si vous voulez me donner mille roupies par jour, j'entrerai à votre service et j'accomplirai tous les ordres que vous me donnerez.

Le roi accepta ces propositions et ordonna que tous les jours on comptât au jeune homme mille roupies. Le prince recevait chaque jour sa solde; il en employait la moitié à ses propres dépenses, donnait deux cents roupies à ses compagnons, et consacrait le reste à des actes de charité.

Un jour que le roi prenait le plaisir de la pêche, il laissa tomber son anneau dans la rivière et toutes les recherches que l'on fit pour le retrouver furent inutiles. Le roi manda le prince et lui donna l'ordre de rechercher l'anneau. Le jeune homme fit part à ses compagnons de l'ordre qu'il avait reçu et de l'embarras où il se trouvait pour l'exécuter : Soyez tranquille, seigneur, dit Mukhlis, je me charge de cette affaire. Aussitôt prenant la forme d'une grenouille, il plongea dans la rivière et rapporta l'anneau quelques momens après. Le prince très-content alla porter l'anneau au roi, et cet heureux succès lui concilia les bonnes grâces du monarque. Quelques jours après, la fille du roi fut mordue par un serpent, et tous les remèdes employés par les médecins n'eurent aucun succès. Le roi fit venir le prince et lui ordonna de guérir sa fille. Le jeune homme désespéré ne savait quel parti prendre, lorsque Khalis lui dit : Menez-moi auprès de cette dame et je vous promets de la guérir. Cette proposition ayant été acceptée, Khalis appliqua sa bouche sur la blessure que le serpent avait faite, suça tout le venin, et la princesse à l'instant même recouvra la santé. Le roi enchanté donna sa fille en mariage au prince et l'associa au gouvernement du royaume. Khalis et Mukhlis vinrent alors trouver le prince et lui dirent : Nous venons prendre congé de vous. — Pourquoi me quitter ? répondit le prince. — Je suis, dit Khalis, le serpent à qui vous avez donné un morceau de votre chair. — Et moi, dit Mukhlis, je suis la grenouille que vous avez sauvée de la gueule du serpent. Il faut que nous retournions chacun à notre demeure. Le prince les laissa partir en se félicitant de l'heureuse circonstance qui l'avait mis à même de rendre service à deux êtres aussi reconnaissans [1].

LE MARCHAND MALENCONTREUX.

(EXTRAIT DU BAKHTYAR-NAMEH) [2].

Dans la ville de Bassora demeurait un marchand qui possédait d'immenses richesses, mais le ciel avait décrété que sa prospérité serait suivie des plus grands revers. De sorte qu'en peu de temps il perdit la plus grande partie de sa fortune et vit échouer toutes ses entreprises commerciales. Une année que le prix du blé

[1] Ce conte, du reste assez insignifiant, offre quelque analogie avec un des incidens de la deuxième nouvelle de la IIIe nuit de Straparole.

[2] *The Bakhtyar-Nameh or story of prince Bakhtyar and the ten Viziers, a series of persian tales from a manuscript in the collection of sir William Ouseley.* London, 1801, in-8°, p. 72.

était très-élevé, le marchand pensa qu'en consacrant le reste de ses fonds à acheter quelques charges de blé et en les gardant jusqu'à l'année suivante il ferait un bénéfice considérable. En conséquence il loua un grenier où il entassa le grain qu'il acheta, espérant que le prix en deviendrait plus élevé. Mais il y eut au contraire, l'année qui suivit, une abondante récolte, de sorte que le prix du blé baissa beaucoup. Le marchand affligé du mauvais succès de sa spéculation résolut de garder son grain jusqu'à l'année suivante, pensant qu'une bonne récolte pourrait être suivie d'une mauvaise. Mais il fut encore déçu dans son attente, car l'année d'après il tomba des pluies si abondantes que les eaux pénétrèrent dans plusieurs maisons, entre autres dans le grenier du marchand qui en fut inondé, de sorte que tout le grain se gâta et répandit au dehors une odeur si infecte que les gens de la ville obligèrent le marchand à jeter tout ce blé gâté. Ce malheur lui causa le plus violent chagrin, mais au bout de quelque temps, réfléchissant que l'inaction dans laquelle il restait n'était pas le moyen de rétablir sa fortune, il vendit sa maison et se réunit à une compagnie de marchands qui se disposaient à entreprendre un voyage par mer. Il s'embarqua avec eux sur un vaisseau. mais après trois jours et trois nuits de navigation, il s'éleva une effroyable tempête à la suite de laquelle le vaisseau fut submergé et presque tout l'équipage périt. Le marchand se sauva sur une planche, ainsi qu'un petit nombre de passagers et fut jeté par les flots sur le rivage. Nu, mourant de faim, il s'achemina à travers un pays désert, et, après une marche de plusieurs heures, aperçut enfin un homme. Charmé de voir que le pays était habité, et espérant recevoir quelques secours pour apaiser la faim et la soif dont il souffrait, il se dirigea du côté de cet homme et découvrit bientôt un village étendu et peuplé, entouré d'arbres et arrosé par un ruisseau. A l'entrée du village il s'arrêta. Le chef ou *dihkan* de l'endroit était un homme fort riche et naturellement généreux, qui avait fait construire à l'extrémité du village une maison de plaisance dans laquelle il se trouvait par hasard lorsque le marchand arriva.

Ayant aperçu l'étranger, il ordonna à ses esclaves de le lui amener. Le malheureux naufragé salua avec respect son hôte qui lui fit un accueil plein de politesse et de cordialité. Après avoir apaisé sa faim et sa soif, d'après le désir de l'homme qui lui accordait généreusement l'hospitalité, il lui raconta tous les événemens de sa vie passée et tous les malheurs qu'il avait éprouvés. Ce récit excita la compassion du généreux dihkan, qui donna au marchand de ses propres habits et l'engagea à ne pas perdre courage, lui promettant de le garder auprès de lui jusqu'à ce que ses affaires fussent dans un état plus prospère.

Le vieillard donna alors au marchand la charge d'intendant de ses biens et convint de lui donner pour gages la onzième partie de la récolte du blé. Le marchand, enchanté, s'occupa avec zèle de ses nouvelles fonctions, et la récolte ayant été très-abondante, lorsque tout le grain fut recueilli, il trouva sa part si considérable qu'il se dit en lui-même : Mon maître ne voudra probablement pas me donner une rétribution aussi forte : en conséquence je vais la prendre d'avance et la cacher jusqu'à ce que nos comptes soient réglés; alors s'il tient sa parole, je lui rendrai ce que j'aurai mis à part. D'après ce raisonnement, il prit la quantité de grain qui lui avait été allouée et la cacha dans une caverne; mais il arriva qu'un voleur découvrit la cachette et enleva tout le blé pendant la nuit.

Lorsque le vieillard eut examiné le compte de la moisson et vérifié le calcul du produit, il assigna au marchand la onzième part du blé. Alors celui-ci le remerciant lui avoua que, dans la crainte de ne pas recevoir la rétribution promise, il avait mis à part une certaine quantité de grain : Je vais, dit-il, aller le reprendre et le faire transporter dans votre grenier.

Le vieillard envoya deux de ses gens avec le marchand à l'endroit où le blé avait été caché, mais, à leur grand étonnement, ils trouvèrent la place vide. Le vieillard, instruit de l'événement et soupçonnant quelque fraude, intima au marchand l'ordre de quitter le village.

Le malheureux, ne sachant quel parti prendre, s'achemina vers le bord de la mer : il y rencontra six pêcheurs qui plongeaient dans la mer pour y chercher des perles. Ces gens le voyant en proie au plus violent désespoir lui en demandèrent le motif. Il leur raconta son histoire, qui excita à un tel degré leur compassion qu'ils convinrent de lui donner, pour

l'amour de Dieu, ce que leur descente au fond de la mer pourrait leur rapporter. En conséquence, ils plongèrent tous les six, dans cette charitable intention, et rapportèrent chacun une perle d'une beauté admirable. Le marchand reçut les précieuses perles avec une vive reconnaissance et partit le cœur plein de joie.

Malheureusement, peu de temps après, il tomba au milieu d'une bande de voleurs, et voulant sauver au moins une partie de son bien, il cacha trois des perles dans sa bouche et laissa les trois autres dans sa veste, espérant que si les voleurs venaient à le fouiller, ils se contenteraient de ces trois perles, et qu'il pourrait conserver les autres. Ayant pris cette précaution, il aborda les voleurs, qui, pensant d'après l'apparence qu'il ne valait pas la peine d'être volé, firent peu d'attention à lui. Le marchand, fort joyeux intérieurement, se croyait déjà hors de danger; mais s'étant avisé de parler aux voleurs, en ouvrant la bouche, il laissa tomber les perles, que les voleurs ramassèrent aussitôt. La surprise et la crainte causèrent au malheureux une telle révolution qu'il s'évanouit et tomba privé de sentiment. En reprenant ses esprits, son premier mouvement fut de mettre la main à sa veste, et il reconnut avec autant de plaisir que d'étonnement que les voleurs n'avaient pas poussé plus loin leur recherche. Heureux d'avoir conservé trois de ses perles, il poursuivit son chemin et arriva de nuit dans une ville.

Le lendemain matin il entra dans la boutique d'un joaillier et lui offrit ses perles à acheter. Le joaillier fut émerveillé de la beauté de ces perles, qui surpassaient toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors. Jetant les yeux sur l'extérieur misérable et sur les vêtemens sales du marchand, il le prit à l'instant même par le collet en l'accusant avec de grands cris de lui avoir volé ses perles. Il en résulta une querelle violente, à la suite de laquelle les deux contestans se rendirent devant le tribunal du roi.

Le joaillier était un homme qui jouissait de quelque réputation dans la ville, ce qui donnait du poids à son accusation. Il prétendit que le marchand avait fait à sa boutique un trou par lequel il avait dérobé un coffre plein d'or et de joyaux, et que les trois perles en litige faisaient partie du contenu de ce coffre.

Le marchand protesta de son innocence; mais, en dépit de ce qu'il put dire, le roi lui ordonna de rendre les perles au joaillier et l'envoya en prison chargé de chaînes. Il y demeura en proie au chagrin et à la misère jusqu'au moment où le hasard amena dans la même ville les plongeurs qui lui avaient fait présent de ces perles qui lui avaient été si funestes. La curiosité porta ces hommes à visiter la prison, et ils découvrirent dans un coin obscur le pauvre marchand chargé de chaînes. Étonnés de le trouver là, ils lui demandèrent le motif de sa condamnation. Il leur raconta toute l'affaire, et les pêcheurs, indignés de l'injuste traitement qu'on avait fait subir à leur ami, l'engagèrent à ne point désespérer, promettant de s'employer sur-le-champ à lui faire rendre la liberté.

Ils quittèrent immédiatement la prison pour se rendre au palais, et le plus âgé d'entre eux ayant demandé à être introduit auprès du roi, dont il était connu et honoré, lui raconta toute l'histoire du marchand. Le prince, convaincu par ce récit du crime du joaillier, ordonna d'aller sur-le-champ s'emparer de sa personne et de l'amener en sa présence, et de rendre en même temps la liberté au malheureux, victime de cette infâme calomnie. Lorsque le joaillier parut devant le roi, son trouble et sa confusion firent voir qu'il était coupable. Interrogé sur ce qu'il avait à dire pour sa défense, il ne put trouver un seul mot pour sa justification et fut sur-le-champ conduit au supplice. En même temps un crieur parcourait la ville avec l'ordre de proclamer que tel était le châtiment destiné à ceux qui entreprendraient de causer aucun tort ou préjudice à un étranger.

Le roi ordonna encore que, pour dédommager le marchand de tout le mal qu'il avait souffert, le bien du joaillier lui serait adjugé en toute propriété; puis, dans la pensée qu'un homme qui avait éprouvé de semblables vicissitudes de bonheur et d'infortune et que le sort avait mis à de si rudes épreuves méritait mieux qu'un autre d'entrer au service d'un souverain, il lui donna un vêtement d'honneur et lui confia la garde de son trésor.

Le marchand s'employa avec zèle à remplir les devoirs de sa charge; mais un visir, jaloux de sa prospérité soudaine, résolut d'imaginer quelque stratagème pour amener sa ruine.

La fille du roi avait un palais d'été qui était voisin de l'hôtel du Trésor, et la princesse avait l'habitude de visiter ce palais pendant la

belle saison une fois par mois. Or, il arriva qu'un rat fit un trou dans le mur de l'hôtel du Trésor, et un jour le marchand ayant besoin de fixer un clou dans le mur, ce clou entra justement dans le trou que le rat avait fait, et le choc fit tomber une brique sur le chemin qui conduisait au palais d'été de la princesse. Aussitôt le marchand prit de la terre et boucha l'ouverture.

Le méchant visir ayant par hasard découvert cette circonstance, n'eut rien de plus pressé que d'aller dire au roi qu'il avait vu le marchand pratiquer un trou dans le mur du Trésor, contigu au palais de plaisance, et que le marchand s'étant aperçu qu'il était découvert, avait aussitôt, plein de trouble et de confusion, bouché l'ouverture avec de la terre. Ce rapport causa au roi autant d'étonnement que d'indignation ; il se rendit sur-le-champ à l'hôtel du Trésor, et trouvant le marchand dont les mains étaient encore pleines de terre, il ajouta foi aux rapport du visir, et rentrant au palais il ordonna à un de ses officiers de faire crever les yeux au marchand et de le mettre à la porte du palais. Ensuite il se rendit au palais d'été de sa fille pour la voir, mais en arrivant il apprit que depuis quelque temps elle n'y était pas venue, ayant préféré prendre le plaisir de la promenade dans ses jardins. Il examina ensuite la muraille de l'hôtel du Trésor, et reconnut que le trou était évidemment l'ouvrage d'un rat. Ces circonstances lui inspirèrent des soupçons sur le rapport de son visir, et convaincu à la fin de l'innocence du marchand, il ordonna le supplice du calomniateur. Il déplora le sort de l'homme qu'il venait de traiter avec tant d'injustice, et se repentit amèrement d'avoir agi si inconsidérément et avec tant de précipitation.

LE TESTAMENT DU CHIEN.

(TRADUIT DU TURC.[1])

Un certain homme avait un excellent chien, qui chassait le jour et faisait bonne garde la nuit ; il ne quittait jamais son maître ; aussi en était-il fort aimé, et préféré à quoi que ce fût, et il mérita qu'un poëte fit les vers suivans à son occasion :

« Ne vous étonnez pas si on fait souvent plus de compte d'un chien que d'un homme, qui est un animal ordinairement beaucoup plus avide.

» Le chien, de tous les biens de ce monde, ne prétend qu'un seul os.

» Et tout ce qui est dans le monde n'est pas capable de remplir les yeux d'un seul homme, c'est-à-dire de le contenter.

» Donnez des coups à un chien, il ne vous quittera pas pour cela : cessez de faire du bien à un homme, il vous abandonnera aussitôt. »

Ce chien venant à mourir, son maître en fut inconsolable. Néanmoins pour soulager un peu sa douleur, il l'enterra fort proprement dans son jardin, et convia le soir ses amis à un banquet, pendant lequel il les entretint fort des louanges de cet animal, et ainsi finirent ses obsèques. Le lendemain de ce festin, quelques gens mal intentionnés allèrent faire leur rapport au cadi de tout ce qui s'était passé le soir, et ajoutèrent à la vérité du fait un détail de toutes les cérémonies funèbres des Turcs, qu'ils disaient avoir été pratiquées dans l'enterrement du chien.

Le cadi parut fort scandalisé de cette action, et envoya aussitôt prendre l'accusé par ses sergens. Il lui fit d'abord de grands reproches et lui demanda s'il était de ces infidèles qui adoraient les chiens, puisqu'il avait fait plus d'honneur au sien, que l'on n'en avait fait à celui des Sept-Dormans [1] ni à celui d'Esdras. Le maître du chien lui répondit : L'histoire de mon chien serait trop longue à vous raconter ; mais ce que l'on ne vous a pas peut-être dit, c'est qu'il a fait testament, et entre autres choses dont il a disposé, il vous a fait un legs de deux cents aspres que je vous apporte de sa part. Le cadi entendant parler d'argent se tourna aussitôt vers ses sergens et leur dit : Voyez comme les gens de bien sont exposés à l'envie, et quels discours on faisait de cet

[1] Ce petit conte a été inséré par d'Herbelot dans sa bibliothèque orientale à l'article *cadhi*, et ce savant l'avait emprunté à Lamaï, auteur d'un livre turc de facéties et de bons mots composé partie en vers et partie en prose, et dédié à Soliman, fils de Sélim Ier, sultan des Turcs. Lamaï, qui vivait dans la première moitié du seizième siècle, a dû emprunter ce conte à quelque recueil oriental plus ancien, car il avait déjà passé en Europe au treizième siècle et on le trouve parmi les Fabliaux de Rutebœuf sous le titre de *Testament de l'âne*. (Voyez les *Fabliaux* traduits par Legrand d'Aussy, t. III, p. 105.) On le rencontre encore dans d'autres recueils, entre autres dans celui du Poge, (*Poggii Florent. Facet.* Londini, 1798, t. Ier, p. 45) ; et dans les *Cent nouvelles nouvelles*, (Nouv. 96). On sait que Lesage l'a placé dans l'histoire de don Raphaël de son roman de *Gil Blas*.

[1] Voyez ci-dessus, p. 586.

honnête homme. Puis s'adressant au maître du chien, il lui dit : Puisque vous n'avez pas fait de prières pour l'âme du défunt, je suis d'avis que nous les commencions ensemble [1].

LE VISIR SELLÉ ET BRIDÉ [2]

(TIRÉ DE L'AGIAÏB-ELMÉASER [3]).

Un jeune sultan, fort épris du beau sexe, avait rassemblé dans son sérail les plus belles esclaves de l'Asie : plus occupé du soin de leur plaire que des affaires de l'état, il sortait rarement de ce lieu de délices. Son visir lui représentait souvent qu'il était honteux à un roi de perdre dans les plaisirs le temps qui lui avait été donné pour le bonheur de ses peuples ; le jeune monarque fit enfin un généreux effort, et oublia la volupté pour s'appliquer au gouvernement de son royaume.

Tandis que le visir triomphait du changement de son maître, ses esclaves languissaient dans les plus vives alarmes : le sérail, autrefois le séjour des ris et des jeux, était devenu celui de l'ennui et de la tristesse. Un jour ce prince était allé voir ses femmes, ce qu'il ne faisait plus que rarement ; elles se jetèrent à ses genoux, en lui disant : Quel crime, seigneur, avons-nous commis, qui ait pu nous attirer votre indifférence? Ah ! si c'en est un que de trop vous aimer, sans doute nous sommes toutes coupables. Le sultan, sensible à une scène si touchante, les releva avec bonté : pour les consoler il eut la faiblesse de leur avouer qu'il ne s'était éloigné d'elles que par les conseils de son ministre. Je gagerais, dit au sultan une d'entre elles plus hardie que ses compagnes, que ce censeur austère, qui déclame si fort contre notre sexe, ne lui résisterait pas mieux qu'un autre ; envoyez-moi à ce triste censeur, cela n'est pas sans exemple [4] ; je veux devenir son esclave, et j'assure que cette esclave sera bientôt sa maîtresse. Cette idée réjouit le sultan, et il fit accepter la jeune esclave au visir, qui ne prêchait tant contre les belles femmes, que parce que lui-même ne les haïssait pas.

L'adroite odalisque mit en œuvre toutes les ruses de la coquetterie la plus raffinée, et le vieillard devint bientôt son adorateur et sa dupe ; quand elle le vit bien épris, elle changea de conduite et s'arma de rigueur. Le vieil amant désespéré la pressait en vain de céder à ses vives instances ; elle inventait sans cesse de nouveaux prétextes pour éluder ce qu'il désirait.

Un jour il était à ses genoux, il lui peignait toute la violence de sa passion et il en exigeait le prix : Que vous êtes étranges, vous autres hommes, lui dit cette belle ; nous devons toujours vous obéir et vous ne faites aucun frais pour nous plaire ! Si vous exigez de moi ce que vous appelez le bonheur de votre vie, l'achèterez-vous trop cher en m'obéissant un seul jour? Promettez de faire mes volontés pendant un si court espace, et je ferai les vôtres toute ma vie. — Je n'ai rien à vous refuser, répondit le vieux visir, vous éprouverez toujours de moi une égale complaisance.

Le lendemain l'esclave fit dire secrètement au roi de se cacher dans l'appartement de son ministre ; elle fit apporter une bride et une selle. Voici la pierre de touche de votre amour, dit-elle au visir, voyons jusqu'où ira cette complaisance tant vantée ; il faut que vous fassiez usage de cette selle et de cette bride, et que vous souffriez que je monte sur votre dos.

Le faible visir, moitié répugnance, moitié plaisanterie, se mit dans la posture d'un cheval, et se laissa sangler et brider ; le roi sortant à l'instant de l'endroit où il était caché : Ah ! ah ! grave censeur, vous êtes bien fou pour un moraliste si austère. — Prince, répondit le ministre sans se déconcerter, c'est parce que je connaissais tous les caprices de ce sexe dangereux, que j'exhortais votre majesté à ne pas s'y livrer : mes leçons doivent faire plus d'impression sur votre esprit depuis que j'ai joint l'exemple au précepte ; cette métamorphose bizarre vous apprend combien l'amour est à fuir.

[1] La phrase en turc est équivoque : elle signifie commencer des prières ou ouvrir un sac d'argent. (*Notes de d'Herbelot.*)

[2] Ce conte et les neuf qui suivent sont empruntés aux *Mélanges de littérature orientale*, publiés par Cardonne. Paris, 1770, 2 vol. in-12. L'histoire du *Visir sellé et bridé* paraît dériver d'une fable du recueil sanscrit intitulé *Pantcha-tantra.*) Voyez la *Notice sur les fables de Bidpaï* p. 375.) Le fabliau intitulé *Lai d'Aristote* a beaucoup d'analogie avec le conte turc. (Voyez les *Fabliaux* traduits par Legrand d'Aussy, t. 1er, p. 272, édition de 1829, in-8°.)

[3] Recueil turc qui existe en manuscrit à la Bibliothèque du roi sous le n° 153.

[4] (Exemple.) Les sultans sont dans l'usage de faire présent de leurs esclaves à leurs visirs et à leurs favoris : aujourd'hui même quand le grand-seigneur meurt, les esclaves qui n'ont pas eu d'enfans de ce prince sont mariées après sa mort à différens seigneurs de la Porte. (*Cardonne.*)

LA FEMME JUSTIFIÉE.

(CONTE TIRÉ DU MEGEMOUA-HIKAÏAT[1]).

Un riche négociant d'Agra déjà vieux, et qui n'avait plus de femme, résolut de marier un fils unique qu'il aimait tendrement : aussitôt que cet enfant eut atteint l'âge de puberté, il lui donna une femme pourvue en même temps de toutes les grâces et de tous les défauts de son sexe. Un Indien, passant sous le balcon de cette belle, en devint bientôt amoureux, il le lui témoigna par des gestes ; elle n'y fut pas insensible. Les deux amans ne pouvaient pas se communiquer facilement leurs sentimens réciproques ; mais leur adresse surmonta les difficultés.

Le jeune homme employa d'abord les moyens les plus connus. Une vieille pour quelque argent se chargea d'une lettre ; cette avance fut en apparence mal reçue : la messagère, après avoir été bien rebutée, eut ordre de fuir par un aqueduc qui communiquait du dehors dans le jardin. Elle rendit compte de son message ; la circonstance de l'aqueduc n'échappa pas à l'amant clairvoyant : bien sûr que ce n'était pas sans mystère que la vieille avait été chassée par l'aqueduc, il résolut de s'introduire par ce même chemin dans la maison de sa belle.

L'Indienne qui avait soupçonné qu'un amant si empressé devait entendre à demi-mot, l'attendait dans le jardin à l'heure à laquelle il avait pu s'y rendre. Cette nuit délicieuse ne fut pas la seule que ces amans surent se procurer. Plus les difficultés sont grandes, plus les Orientaux savent s'armer contre elles ; mais, pour être plus industrieux que les autres amans, ils n'en sont pas plus prudens ; on fit si souvent usage de cet aqueduc, que le père du mari, qui vivait dans la même maison, s'aperçut de l'infidélité de sa bru. Il épia les deux amans, et les surprit au moment où ils se livraient inconsidérément aux douceurs du sommeil.

Le vieillard, jaloux pour le compte de son fils comme il l'aurait été pour le sien propre, chercha les moyens de convaincre l'infidèle ; il détacha de son bras un bracelet qu'elle tenait de son époux : la belle, à son réveil, s'aperçut du larcin ; elle soupçonna son beau-père d'en être l'auteur, plutôt que son mari qu'elle savait plongé dans un sommeil profond.

Pour sauver son honneur et prévenir les maux dont elle était menacée, elle congédia bien vite l'amant qui l'y avait exposée. De retour dans le lit conjugal, elle trouva son époux endormi ; quelques feintes caresses le réveillèrent bientôt, et la traîtresse attira la dupe dans ce même jardin, témoin de son infidélité : ils y passèrent le reste de la nuit qu'elle s'efforça de lui rendre délicieuse.

Avant de rentrer dans la maison, la perfide feignit de s'apercevoir de la perte de son bracelet qu'elle prétendait lui avoir été ravi pendant quelques momens d'un sommeil supposé.

Aussitôt que le matin fut venu, le beau-père s'empressa d'avertir son fils des déportemens de sa femme, et il lui donna pour preuve le bracelet que tous deux connaissaient. Le jeune homme abusé ne fit que rire à la vue de ce témoin muet. C'est moi-même, dit-il à son père, qui reposais avec ma femme dans le berceau où vous nous avez trouvés. Elle n'est pas infidèle ; rapportez-vous-en à moi sur ce qui doit m'intéresser plus que vous[1].

Le père, piqué de l'aveuglement de son fils, résolut de le dissiper à quelque prix que ce fût. On admirait à Agra un bassin mystérieux, construit par des sages qui y avaient fait venir l'eau sous la conjonction de certaines planètes. La vertu de cette eau consistait à éprouver tous les mensonges. Une femme soupçonnée jurait qu'elle avait été fidèle, et était précipitée dans le bassin appelé le bassin d'épreuve : si elle accusait faux, elle tombait à l'instant au fond ; si elle disait vrai, elle surnageait sur l'eau.

Le beau-père irrité cita sa bru à cette épreuve, selon le droit de tous les chefs de famille. Cette femme, convaincue dans son cœur, chercha les moyens de se laver aux yeux du monde. Elle fit dire à celui dont elle avait été la conquête, de contrefaire l'insensé et de se précipiter dans ses bras, au moment où elle serait prête à subir l'épreuve fatale : cet amant, qui désirait autant qu'elle de sauver l'honneur et la vie de sa maîtresse, ne fit aucune difficulté

[1] Recueil turc qui se trouve à la Bibliothèque du roi sous le n° 149.

[1] Toute la première partie de ce récit se retrouve dans un des *Trente-cinq contes du perroquet* (voyez la traduction de Mme Marie d'Heures, p. 101). On y reconnaît aussi le sujet de la plaisante nouvelle de la reine de Navarre (*Heptaméron*, Ve Journée, Ve Nouvelle), qui a fourni à La Fontaine son conte de la *Servante justifiée*.

de s'exposer aux yeux du public ; il vint à bout de joindre et d'embrasser son amante, et en fut quitte pour quelques coups de bâton, étant réputé fol aux yeux de ceux qui ne le connaissaient pas.

La femme accusée s'avance sur les bords du bassin, et élevant la voix d'un ton ferme et modeste : J'atteste le Dieu qui m'écoute, le prophète, auteur de notre loi, le mari qu'on m'accuse d'avoir offensé, son père mon délateur et mon juge, j'atteste la vertu, la vérité, l'honneur, la vie même, à laquelle je ne renonce pas, et le peuple qui m'entend, que je n'ai touché aucun homme que l'époux que le ciel m'a donné et que ce malheureux qui vient de m'insulter aux yeux de tous. Que cette eau me punisse si j'ai fait un faux serment. Elle dit, et se précipite dans le bassin fatal. Les eaux la soutiennent aux yeux du peuple qui l'avait entendue, et l'adresse de son serment lui tint lieu de la vertu qu'elle avait offensée : tous les assistans se déclarèrent pour elle, et elle rentra triomphante dans les bras de son époux qui l'avait toujours crue si fidèle [1].

Le beau-père obstiné ne perdit point l'opinion que ses propres yeux lui avaient donnée ; quoique le bassin eût assuré la vertu de sa bru, il n'en voyait pas moins cette belle sous le berceau et dans les bras d'un amant qui n'était pas son fils : il continua la garde la plus sévère dans le jardin. Mais le jeune amant, moins fou qu'il ne l'avait paru aux yeux du peuple, et la belle devenue sage par le danger qu'elle avait couru, cessèrent leurs rendez-vous.

L'activité du vieillard n'en fut point ralentie. Le roi des Indes apprit tous les soins que prenait cet Argus, et le crut plus propre qu'un autre à éclairer la conduite de ses femmes : bien persuadé que l'âge avait fait sur lui ce que l'opération fait sur ceux à qui l'on confie dans l'Orient la garde des femmes, il crut pouvoir sans danger choisir cet homme pour son Kislaraga [2]. Le vieillard, honoré de cet emploi, en remplissait les fonctions avec une sévérité merveilleuse ; tout tremblait devant lui, et ses yeux semblaient pénétrer des dehors du sérail jusque dans le secret des appartemens des sultanes.

Une nuit que l'impitoyable Kislaraga faisait sa ronde ordinaire, il aperçoit l'éléphant du prince monté par son conducteur ; cette bête privilégiée s'avance sous le balcon de la favorite ; le balcon s'ouvre, l'éléphant saisit la sultane avec sa trompe et la porte sur son dos à son conducteur : après quelque temps, la sultane retourna sur son balcon par la même voiture qui l'en avait fait sortir. Le vieillard ne put s'empêcher de rire de la bonté de cet animal, de la confiance de la belle et du bonheur du conducteur : cette aventure lui ayant appris que le sultan n'était pas plus heureux que son fils, il se consola, et résolut de garder le secret de la sultane, mieux qu'il n'avait fait celui de sa bru.

LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE [1].

(TIRÉ DE L'AGIAÏB-ELMÉASER.)

Un négociant sur le point de partir remit à un derviche de ses amis une bourse pleine d'or. De retour de voyage, il lui redemanda son dépôt ; mais le perfide derviche nia d'avoir rien reçu. Le marchand indigné alla porter ses plaintes à Moavié, cadi de Bagdad. Si ce négociant, moins crédule, en remettant son or au derviche, eût pris des témoins, l'affaire eût été bien vite jugée ; mais il avait négligé cette précaution. Le cadi sentit bien qu'il serait impossible de confondre ce dépositaire infidèle, il dit au négociant de revenir le lendemain, et il envoya sur-le-champ chercher le derviche.

Le cadi le reçut avec bonté, et lui témoigna une estime qu'il ne ressentait pas pour surprendre sa confiance. Après une assez longue conversation : Des affaires importantes, lui dit-il, m'obligent de quitter ce pays pour quelque temps. J'ai une somme très-considérable en or, que je n'ose porter avec moi ; je ne vous choisirais point pour mon dépositaire, si je

[1] Le second incident du conte turc se retrouve dans la seconde nouvelle de la quatrième nuit de Straparole (t. Ier, p. 281, édition de 1726, in-12). C'est par une ruse semblable que dans la rédaction du roman de Tristan (Tristrem), analysé par Sir Walter Scott, la reine Iseult se lave de l'accusation d'adultère portée contre elle. (Voyez les *OEuvres de Walter Scott*. Paris, Furne, 1830, in-8°, p. 72.)

[2] Le Kislaraga est le chef des eunuques noirs, qui seuls dans l'Orient peuvent entrer dans l'appartement des sultanes, les eunuques blancs sont destinés à garder les portes du harem ou du lieu où sont renfermées les sultanes. (*Cardonne*.)

[1] Ce conte se retrouve dans la *Discipline cléricale* de Pierre Alfonse. (Voyez l'*Édition des Bibliophiles*, t. Ier, p. 91, et les *Fabliaux* de Legrand d'Aussy, t. III, p. 248.)

connaissais dans cette ville un plus honnête homme que vous. Comme il faut ici du mystère, je vous enverrai mon dépôt demain dans la nuit. Le derviche tout joyeux assura le cadi d'une fidélité qu'il était bien résolu de violer, et se retira chez lui.

Le marchand ne manqua pas de retourner le lendemain chez le juge; aussitôt qu'il l'aperçut : Allez, lui dit-il, chez votre derviche, et s'il refuse de rendre votre dépôt, menacez-le de me porter vos plaintes. Celui-ci obéit avec empressement. Le derviche entendant parler du cadi, dont il croyait avoir tant d'intérêt de conserver la confiance, remit promptement le dépôt; le négociant, bien content, alla témoigner au juge sa reconnaissance.

Cependant le derviche attendait avec impatience l'effet de la promesse qui lui avait été faite : surpris de ne recevoir aucune nouvelle, il se transporta chez le cadi; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il s'entendit reprocher sa mauvaise foi par ce juge. Il se retira couvert de confusion et au désespoir d'avoir été la dupe de sa crédulité.

LES DEUX PANTOUFLES.

(CONTE TIRÉ DE L'AGIAÏB-ELMÉASER).

Il y avait à Bagdad un vieux marchand, nommé Abou-Cassem-Tambouri, fort célèbre pour son avarice. Quoiqu'il fût très-riche, ses habits n'étaient que pièces et morceaux : son turban d'une toile grossière était si sale que l'on ne pouvait plus en distinguer la couleur; mais de tout son habillement ses pantoufles étaient ce qui méritait davantage l'attention des curieux : les semelles étaient armées de gros clous, les empeignes étaient toutes rapiècetées. Jamais le fameux navire Argos n'eut tant de pièces, et depuis dix ans qu'elles étaient pantoufles, les plus habiles savetiers de Bagdad avaient épuisé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étaient même devenues si pesantes qu'elles avaient passé en proverbe, et lorsque l'on voulait exprimer quelque chose de lourd, les pantoufles de Cassem étaient toujours l'objet de comparaison.

Un jour ce négociant se promenant dans le grand bazar[1] de la ville, on lui proposa d'acheter une partie considérable de cristal; il conclut le marché parce qu'il était avantageux : ayant appris, quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avait pour toute ressource de l'eau de rose à vendre, il profita du malheur de ce pauvre homme et lui acheta son eau de rose pour la moitié de sa valeur; cette excellente affaire l'avait mis de belle humeur : au lieu de donner un grand festin, selon l'usage des négocians de l'Orient qui ont fait quelque marché avantageux, il trouva plus expédient d'aller au bain où il n'avait pas été depuis longtemps.

Comme il ôtait ses habits, un de ses amis, ou du moins qu'il prenait pour tel (car les avares en ont rarement), lui dit que ses pantoufles le rendaient la fable de toute la ville et qu'il devrait bien en acheter d'autres. J'y songe depuis longtemps, répondit Cassem; mais enfin elles ne sont pas si délabrées qu'elles ne puissent encore servir : tout en causant il fut déshabillé et entra dans l'étuve.

Pendant qu'il se lavait, le cadi de Bagdad vint aussi se baigner. Cassem étant sorti avant le juge passa dans la première pièce; il reprit ses habits et chercha en vain ses pantoufles : une chaussure neuve étant à la place de la sienne, notre avare, persuadé, parce qu'il le désirait, que c'était un présent de celui qui l'avait si bien prêché, met à ses pieds les belles pantoufles, qui lui épargnent le chagrin d'en acheter d'autres, et sort du bain plein de joie.

Quand le cadi se fut baigné, ses esclaves cherchèrent en vain les pantoufles de leur maître; ils ne trouvèrent qu'une vilaine chaussure, qui fut aussitôt reconnue pour celle de Cassem : les huissiers courent après le prétendu filou et le ramènent saisi du vol; le cadi, après avoir troqué de pantoufles, l'envoie en prison. Il fallut financer pour sortir des griffes de la justice, et, comme Cassem passait pour être aussi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

De retour chez lui, l'affligé Cassem jette de dépit ses pantoufles dans le Tigre qui coulait sous ses fenêtres; quelques jours après, des pêcheurs retirant un filet plus lourd que de coutume, y trouvèrent les pantoufles de Cassem. Les clous dont elles étaient garnies avaient brisé les mailles du filet.

Les pêcheurs, indignés contre Cassem et contre ses pantoufles, imaginèrent de les jeter

[1] Bazar, marché public.

dans son logis par les fenêtres qu'il avait laissées ouvertes : les pantoufles lancées avec force atteignirent les flacons qui étaient sur les corniches et les renversèrent ; les bouteilles furent fracassées et l'eau rose fut perdue.

On se figurera, si l'on peut, la douleur de Cassem à la vue de tant de désordre : maudites pantoufles, s'écria-t-il en s'arrachant la barbe, vous ne me causerez plus de dommage ! il dit et prenant une bêche, il fit un trou dans son jardin pour y enfouir ses savates.

Un de ses voisins, qui lui en voulait depuis longtemps, l'aperçut remuant la terre ; il court aussitôt avertir le gouverneur que Cassem a déterré un trésor dans son jardin : il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du commandant. Notre avare eut beau dire qu'il n'avait point trouvé de trésor, qu'il avait seulement voulu enfouir ses pantoufles, le gouverneur avait compté sur de l'argent, et l'affligé Cassem n'obtint la liberté que pour une fort grosse somme.

Notre homme désespéré, donnant ses pantoufles au diable de bon cœur, va les jeter dans un aqueduc éloigné de la ville : il croyait pour le coup qu'il n'en entendrait plus parler ; mais le diable, qui n'était pas las de lui faire des niches, dirigea les pantoufles tout justement au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau. Les fontainiers accourent pour réparer le dommage ; ils trouvent et portent au gouverneur la chaussure de Cassem, déclarant qu'il avait fait tout le mal.

Le malheureux maître des pantoufles est remis en prison et est condamné à une amende plus forte que les deux autres : le gouverneur qui avait puni le délit, prétendant n'avoir rien à personne, lui rendit fidèlement ses précieuses pantoufles. Cassem, pour se délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avaient causées, résolut de les brûler ; comme elles étaient imbibées d'eau, il les exposa aux rayons du soleil sur la [1] terrasse de la maison.

Mais la fortune n'avait pas encore épuisé tous ses traits contre lui, et le dernier qu'elle lui réservait était le plus cruel de tous. Un chien d'un voisin aperçut les pantoufles : il s'élance de la terrasse de son maître sur celle de notre avare, il prend dans sa gueule une des pantoufles et en jouant la lâche dans la rue ; la funeste savate tombe directement sur la tête d'une femme enceinte qui passait devant la maison. La peur et la violence du coup occasionnèrent une fausse couche à cette femme blessée : son mari porte plainte au cadi, et Cassem est condamné à payer une amende proportionnée au malheur dont il est la cause.

Il retourne chez lui, et prenant ses deux pantoufles dans ses mains : Seigneur, dit-il au cadi, avec une véhémence qui fit rire le juge, voilà l'instrument fatal de toutes mes peines ; ces maudites pantoufles m'ont enfin réduit à la pauvreté, daignez rendre un arrêt, afin que l'on ne puisse plus m'imputer les malheurs qu'elles occasionneront sans doute encore. Le cadi ne put pas lui refuser sa demande, et Cassem apprit à grands frais le danger qu'il y a de ne pas changer assez souvent de pantoufles.

[1] Terrasse : les maisons dans la plus grande partie de l'Orient, n'ont point de toit, mais des terrasses, où l'on respire le frais après le coucher du soleil. (*Cardonne.*)

HISTOIRE DE NUMAN ET DE ZEINEB.

(TIRÉE DE L'AGIAÏB-ELMÉASER.)

Sous le règne d'Abdoulmélik [1], cinquième calife de la race des Ommiades, vivait à Coufa un riche négociant nommé Giaber, qui n'avait qu'un fils : cet enfant fut l'objet des plus tendres soins d'un bon père, et quand il lui eut donné dans ses premières années une éducation convenable, il désira de le rendre heureux pour le reste de sa vie, en lui associant une compagne aimable.

Giaber était riche, comme nous l'avons dit ; il prodigua l'or pour trouver une beauté touchante, qui, plus jeune que son fils, pût s'embellir encore sous ses yeux, et mériter la tendresse du maître dont elle devait devenir l'épouse. Une circassienne fut choisie entre beaucoup d'autres, pour jouir de cet heureux sort. Zeineb (c'était son nom) s'en trouva digne ; à une figure ravissante, elle joignait des mœurs douces, et plus d'esprit que n'en ont ordinai-

[1] Abdoulmélik, fils de Mervan, cinquième calife de la dynastie des Ommiades d'Orient ; il régna vingt-un ans, et fut surnommé *la sueur de la Pierre*, pour marquer son extrême avarice. Il était dans le château de la ville de Coufa, lorsqu'on lui apporta la tête de Masaab qui s'était révolté contre lui. Un de ses courtisans lui dit : « J'ai vu apporter dans ce même château-ci la tête de Hussein à Obeidallah qui l'avait vaincu ; celle d'Obeidallah à Moktar son vainqueur, celle de Moktar à Masaab, et celle de Masaab à votre majesté. » Abdoulmélik, surpris et troublé de ce discours, commanda à l'heure même qu'on démolît ce château, pour en détourner le mauvais augure. (*Cardonne.*)

rement ces femmes renfermées dans les murs d'un harem, et dont les idées sont toujours rétrécies par l'esclavage et par la crainte.

Zeineb, née pour plaire, enchanta bientôt le jeune Numan (c'était le nom du fils de Giaber); l'éducation de ces deux amans se continuait sous les yeux du père, et se perfectionnait par leur tendresse mutuelle; les mêmes maîtres les initièrent dans tous les arts agréables, et leurs progrès étaient d'autant plus rapides qu'ils avaient tous deux le motif de se plaire davantage. Les années ayant perfectionné leur caractère et leur beauté, Numan résolut de les unir. Ils touchaient à ce moment désiré, lorsqu'un jour, s'entretenant sous le kiochk, qui était à l'extrémité du jardin de Giaber, Zeineb prit un luth pour accompagner sa voix, et se mit à chanter les grâces de son amant et le bonheur dont elle allait jouir.

Hégiage [1], général des armées du calife, passait sous les murs du jardin; il entendit une voix qui le força de s'arrêter, et comme il en admirait les sons, il se figura que cette chanteuse ne pouvait être que très-séduisante. Ce général voulait faire un présent à son maître, et il crut que si cette belle répondait à ce que son imagination lui peignait, il ne pouvait rien donner au calife qui lui fût plus agréable. Hégiage s'informa quel était le maître du jardin, et surtout quelle était cette jeune personne qu'il avait entendue avec tant de plaisir.

On lui dit qu'il ne s'était pas trompé en la croyant si belle, que Zeineb était en effet une merveille de la nature, et l'objet des plus tendres soins d'un amant riche qui allait en faire son épouse, et du père de cet amant qui avait employé une somme considérable pour l'acheter, et pour lui donner une éducation digne de son fils.

Les obstacles que le général prévoyait l'affligèrent sans le rebuter. Ne pouvant pas espérer d'acheter Zeineb, il résolut de la ravir; mais la maison du négociant était remplie d'un grand nombre d'esclaves des deux sexes; d'ailleurs, il craignait d'employer la violence, dont ils n'auraient pas manqué de se plaindre, et que le calife, à qui il voulait plaire, aurait punie.

Une ruse le mit en possession de celle qu'il n'osait pas enlever. Il y a à Coufa, comme ailleurs, de ces vils instrumens du vice, qui, après avoir usé leur honneur avec leur jeunesse, trafiquent de celui des beautés de leur sexe. Une de ces méprisables créatures, plus fourbe que toutes les autres, était souvent employée par des libertins, à qui elle faisait payer cher ses services. Ce fut à cette vieille intrigante qu'Hégiage s'adressa. La profession de dévote qu'elle exerçait en public et qui couvrait toujours l'autre profession, à laquelle elle était plus attachée, lui ouvrit le harem de Numan: elle parut devant Zeineb, le visage voilé, tenant d'une main un des plus gros chapelets qu'ait jamais fabriqués l'hypocrisie, et s'appuyant avec l'autre sur un bâton, comme si elle eût plié sous le faix des années. La jeune esclave, aussi dévote que tendre, avait eu dès son enfance une grande vénération pour celles qui montraient de la vertu; trompée par l'extérieur hypocrite de la vieille, elle la reçut avec toute sorte de respects. Son air doux et

[1] Un des plus éloquens et des plus grands capitaines qu'aient eus les Arabes. Il était général des armées d'Abdoulmélik, cinquième calife de la maison des Ommiades. Ce prince qui lui devait le trône (Hégiage ayant vaincu et fait périr le rebelle Abdallah Zobéir qui avait pris le titre de calife) lui donna en récompense le gouvernement de l'Iraque Arabique. On lui reproche une sévérité poussée jusqu'à la cruauté. On assure qu'il avait fait mourir cent vingt mille personnes, et qu'à sa mort il y en avait cinquante mille dans les prisons. Hégiage, pour excuser la rigueur dont il usait envers les peuples qui lui étaient soumis, disait *Djevrkhair men daaf, Leénné dakkiekhas, onéhazaïcam*; c'est-à-dire que la rigueur, la violence même, en fait de gouvernement, est préférable à la faiblesse, parce que celle-là n'intéresse que le particulier, et celle-ci le général.

Malgré sa sévérité naturelle, une repartie hardie ou ingénieuse le touchait au point qu'il faisait grâce au coupable : il y en a plusieurs traits que l'on peut voir dans la Bibliothèque Orientale. En voici un : « Kumeil, qui était un bel esprit de ce temps-là, parmi plusieurs imprécations qu'il avait faites contre Hégiage, avait dit : que son visage devienne noir (expression arabe qui signifie qu'il soit couvert de honte), qu'il ait le cou coupé, et que son sang soit répandu. Ces paroles furent rapportées à Hégiage, qui ayant demandé à Kumeil s'il était vrai qu'il les eût proférées : « Oui, seigneur, répondit celui-ci; » mais j'étais alors dans un jardin sous une treille, et considé» rant avec douleur des grappes de raisin qui n'était pas mûres » je souhaitais qu'elles devinssent bientôt noires, afin qu'on les » coupât et qu'on en fît du vin. » Cette explication pleine d'esprit charma tellement Hégiage qu'il mit Kumeil au nombre de ses amis. Un astrologue qu'il consulta dans sa dernière maladie ne fut pas si heureux. Celui-ci l'ayant assuré qu'un grand capitaine nommé Kolaïb, était menacé, suivant ses observations, de mourir bientôt, Hégiage lui repliqua : « Voilà justement le » nom que ma mère me donnait lorsque j'étais enfant (ce nom » veut dire *petit chien*). — Si vous avez porté ce nom dans vo» tre enfance, reprit brusquement l'astrologue, vous ne devez » point douter que l'événement ne justifie ma prédiction. » — Puisque ma mort est certaine, lui dit Hégiage, et que » vous êtes si habile à lire dans l'avenir, je veux vous envoyer » devant moi dans l'autre monde, afin que je puisse me servir » de vous. » Il ordonna en même temps que l'on fît périr le trop imprudent astrologue. » (*Cardonne.*)

mortifié, l'étoffe grossière dont elle est vêtue, ses yeux tantôt élevés vers le ciel, tantôt baissés vers la terre, ses soupirs fréquens, tout persuade Zeineb qu'elle a le bonheur de posséder dans son palais une favorite du grand prophète.

L'adresse de cette méchante vieille subjugua bientôt l'amante de Numan, qui crut ne pouvoir plus s'en passer. Quand cette hypocrite se fut aperçue de l'ascendant qu'elle avait acquis, elle parla de quitter sa nouvelle prosélyte : Que vous êtes cruelle, ma bonne mère, lui dit Zeineb, de vouloir nous abandonner; quel motif pressant vous oblige à nous priver sitôt de la douceur de votre conversation? — Si je ne consultais que mon amitié pour vous, lui répondit la vieille, je ne balancerais pas à vous faire le sacrifice de tout mon temps; mais il est des devoirs d'une certaine nature qui l'emportent sur toutes les considérations humaines. Il y a ici dans notre voisinage plusieurs dames que la piété a réunies sous le même toit; elles pratiquent dans la retraite toutes les vertus musulmanes; elles jeûnent, non seulement les jours de précepte, mais souvent encore pour se mortifier : enfin tout leur temps est consacré à la prière, à la lecture de l'Alcoran et aux autres bonnes œuvres prescrites par la loi. Leur vie exemplaire soutient mes mœurs et les purifie. Ces bonnes dames, quoique plus avancées que moi dans le chemin de la vie spirituelle, daignent quelquefois avoir recours à mes faibles lumières : ce matin même, elles m'ont fait prier de me rendre auprès d'elles, pour me consulter sur un point de la loi qui les embarrasse; puis-je me refuser à leur pieux empressement, et ne pas retourner vers des amies qui me sont si précieuses?

L'ardeur de connaître de telles saintes enflamma bientôt le cœur de l'imprudente Zeineb; elle pressa sa dévote de lui faire lier une connaissance qui lui serait si honorable et si utile. La perfide vieille résista, pour allumer de plus en plus le désir de sa néophyte : paraissant enfin céder à son empressement, elle consentit à la conduire dans cette retraite de saintes. Arrivées dans la maison, qui n'était pas éloignée du logis de Giaber, la vieille quitta sa jeune amie pour aller, disait-elle, prévenir ces saintes dames. Il n'y avait que peu de temps que Zeineb était seule dans le vestibule, lorsque quatre hommes masqués la saisirent, et portant un mouchoir sur sa bouche, pour étouffer ses cris, ils l'entraînèrent dans une litière qui prit le chemin de Damas.

On concevra aisément l'état de cette infortunée; elle se plaignait au ciel de la méchanceté des hommes, et pleurait amèrement son amant, son beau-père, et le sort heureux dont on la privait. L'horreur de l'avenir mêlait des craintes à ses regrets, et les soins qu'on prenait d'elle ne faisaient que lui rendre la vie plus amère et plus insupportable.

Après trente jours d'une marche pénible, elle arrive à Damas; on présente au calife la jeune affligée de la part de son ravisseur; malgré la douleur que cette belle avait ressentie, ses grâces n'en paraissaient que plus touchantes : à tous les chagrins qui la tourmentaient déjà, se joignit encore celui de plaire malgré elle.

Le calife, qui fut ravi de sa beauté, espéra qu'il éclaircirait ces nuages. Presque toutes les belles qui étaient devenues ses conquêtes avaient d'abord paru tristes à ses yeux, et ce chagrin qu'il imputait toujours aux horreurs de l'esclavage et au regret d'avoir quitté des parens tendres, lui rendait ces beautés plus intéressantes, sans qu'il craignît de n'en pouvoir pas triompher.

Le faste du harem, les respects d'une foule d'esclaves, qui s'adressaient toujours à celle que le prince préférait, l'empressement même du calife, ne purent charmer une douleur qui semblait s'accroître avec le temps; et le calife, qui, tout présomptueux qu'il était, commençait à craindre une cruelle, confia à la princesse sa sœur son amour et les obstacles qui l'arrêtaient.

Abaza (c'était le nom de la sœur du calife) voulut connaître cette fière beauté qui résistait à son maître. A la première entrevue, elle ne put se refuser à un intérêt sensible pour cette jeune affligée, dont la figure annonçait tant de douceur et d'ingénuité.

La princesse était compatissante : elle s'aperçut bientôt que le cœur de Zeineb n'était pas libre, et lui sut gré d'être fidèle, au point de préférer un amant obscur à un grand prince devenu son maître. Ces deux beautés devinrent bientôt amies, mais jamais assez pour que Zeineb laissât échapper son secret. Abaza, qui entrevoyait la vérité, conseilla à son frère d'écarter toute es-

pèce de violence, lui disant que le temps était l'unique remède au mal qui tourmentait Zeineb.

Quelque malheureuse que fût cette belle, son amant, séparé d'elle et ignorant le sort de ce qu'il aimait plus que sa vie, n'était pas moins à plaindre. Le jour fatal de leur séparation, étonné de l'absence de Zeineb, il l'avait attendue avec la plus vive impatience; et lorsqu'il se vit réduit à ne plus espérer de la revoir, il désira de cesser de vivre. Un désespoir violent se convertit, après bien des jours, dans une langueur habituelle : la douleur de Numan était peinte sur son visage et y faisait chaque jour des progrès. Son père, aussi affligé que lui, craignait surtout de le perdre. Il attendit du bénéfice du temps des soulagemens qu'il espérait en vain. Il prévoyait avec effroi que la douleur et l'épuisement lui arracheraient son fils unique, lorsque le bruit se répandit dans la ville qu'un célèbre médecin y était arrivé. Cet homme possédait l'astrologie, la géomancie et tous les secrets de la cabale. Mais nous verrons qu'il connaissait bien les hommes, et qu'il savait les tromper pour leurs intérêts et pour le sien.

L'habile médecin ne fut pas longtemps à découvrir la vérité : il connut que cette langueur de son malade ne pouvait avoir qu'une cause morale; et comme il était aussi adroit que savant, il tira bientôt de lui le secret de son cœur : il n'était pas facile d'apprendre le sort d'une jeune beauté perdue sur la surface de la terre, et que ses ravisseurs avaient un grand intérêt à cacher. L'adresse du médecin et un heureux hasard l'ayant mis au fait de tout ce qui s'était passé, il ne manqua pas d'attribuer sa découverte à la force des sciences occultes. Il y avait alors à Coufa une juive qu'un commerce de bijoux avait fait voyager dans toute l'Asie : elle avait été, à Damas, admise plusieurs fois dans la cour d'Abaza; elle avait été chargée par elle et même par le calife d'offrir à la jeune Zeineb plusieurs bijoux de prix que cette belle avait toujours reçus avec indifférence.

Les traces de douleur empreintes sur le visage de cette beauté n'avaient pas échappé aux yeux de la pénétrante juive : la fréquentation de cette femme dans le harem l'avait mise à portée de découvrir l'amour du calife, les dédains de la belle esclave, et même de soupçonner, ainsi que la princesse Abaza, la cause de ces dédains. Zeineb n'avait pas changé de nom. La juive, qui avait des relations avec le médecin arabe, lui avait parlé de Zeineb, de la passion du calife, de l'indifférence de celle-ci, et de la flamme secrète dont on croyait qu'elle brûlait. Il ne faut pas s'étonner que ce prétendu philosophe et une courtière eussent des relations. Ces deux professions ont ensemble plus de rapport qu'on ne croit. Notre chiromancien et notre vieille juive vivaient tous deux de l'art de tromper les hommes, et s'accordaient souvent pour y réussir.

Le philosophe, certain que son jeune malade mourait d'amour pour une esclave appelée Zeineb, et que cette Zeineb était à Damas, afficha tout l'appareil de la géomancie. Il traça un globe du monde, il y marqua bien des points, et, après avoir consulté le soleil, la lune, articulé bien des mots barbares, il prononça gravement que Numan ne guérirait qu'après avoir fait un voyage à Damas, que dans cette ville était le terme de ses maux. L'officieux médecin s'offrit de l'y conduire, assurant qu'il aurait besoin de ses conseils et de son secours. Le père, qui ne connaissait point de malheur pareil à celui de perdre son fils, consentit à tout, dans l'espérance de lui sauver la vie. Il fit partir le jeune malade avec son Esculape, et leur donna tout l'or que sa richesse et l'amour paternel lui inspiraient de prodiguer.

Arrivé à Damas, le médecin, moins ignorant et plus hardi que ses confrères, eut bientôt plus de vogue qu'eux tous. Il loua une boutique (car en Orient les médecins exercent en même temps la pharmacie) et il la garnit de beaucoup de médicamens fort utiles pour lui, et qui ne pouvaient pas nuire à ceux qui s'en serviraient. Numan, qui passait pour son disciple, distribuait les remèdes : et la beauté ravissante du jeune élève ne laissait pas d'achalander la pharmacie.

La réputation du docteur s'étendit bientôt jusqu'au sérail. Le calife avait essayé tous les médecins de la ville, pour dissiper la langueur de sa belle esclave et pour tâcher de guérir des maux qui n'étaient pas de leur ressort. L'amoureux prince voulut consulter encore cet homme qu'on disait si habile. Il lui dépêcha la kahermané, ou surintendante des femmes du sérail, appelée Razié, qui vint faire au docteur, de la part du souverain, de longs détails

sur l'état de sa favorite. L'Arabe avait en effet auprès de lui la seule personne qui pût guérir Zeineb. Il ordonna au jeune Numan d'aller chercher une bouteille, et lui fit écrire de sa main, sur un papier attaché à ce vase, quelle était la manière d'employer la liqueur qu'il contenait.

On peut juger que les caractères de Numan étaient connus à la tendre Zeineb, et il serait difficile d'exprimer le trouble qu'elle sentit à leur vue : il augmenta lorsqu'elle eut appris que cette écriture était celle d'un jeune homme de Coufa, d'une beauté ravissante, et qui paraissait avoir du chagrin. A ces détails, Zeineb s'évanouit. Quand elle fut revenue à elle-même par le secours de Razié et plus encore par la vertu de la divine liqueur, les larmes de cette amante, ses questions précipitées, la joie qui éclatait malgré elle, trahirent bientôt son secret.

La compatissante kahermané résolut de sauver Zeineb, qu'elle avait vue toujours si malheureuse, et à laquelle elle prenait un très-vif intérêt ; car le sort de cette beauté était d'être toujours aimée. Razié retourne à la boutique de l'habile pharmacien, et ayant parlé longtemps de sa jeune malade, du soulagement que le médicament lui avait procuré, de sa beauté, de sa tristesse, des grâces qui la distinguaient de toutes ses compagnes, et de l'amour du calife, dont ce prince n'avait jamais reçu le prix, Numan, qui dévorait ce qu'il entendait dire, finit par s'évanouir à son tour.

Razié, qui avait voulu lire dans le cœur du jeune homme, fut très-contente de le trouver si tendre. Après avoir aidé le médecin à lui donner du secours, elle lui fit connaître qu'elle l'avait pénétré ; et, pour soulager sa douleur et enhardir sa flamme, elle lui promit une protection que le jeune homme aurait voulu payer de tout son sang, et qu'il offrit de payer de toute sa fortune.

Le premier de tous les bienfaits devait être d'introduire Numan aux pieds de celle qu'il appelait son épouse. Razié y consentit. La chose devint aisée à la faveur d'un déguisement. Numan fut travesti en fille. Malgré la régularité de ses traits, son visage formé ne pouvait plus être pris pour celui d'une femme : le voile qui devait le couvrir favorisait seul cette imposture.

Arrivés à la porte du sérail, la surintendante aplanit les difficultés que les eunuques faisaient pour admettre dans l'intérieur une femme étrangère. Celle-ci passa pour l'épouse du médecin. Elles montèrent l'une et l'autre vers une longue galerie, et Razié qui, par discrétion, ne voulait pas être témoin de la première entrevue de ces deux amans, indiqua à la prétendue femme du médecin l'appartement de Zeineb. Il était voisin de celui de la princesse Abaza. Numan tout troublé prit une porte pour l'autre. Étant entré dans une enfilade de pièces toutes plus magnifiques les unes que les autres, il aperçut dans la dernière une femme superbement vêtue, qui lui demanda avec hauteur qui la rendait si hardie d'entrer ainsi chez elle sans être mandée ?

Numan, pénétré d'effroi, voulut prononcer quelques mots : sa voix le trahit encore. La princesse, qui soupçonna que ce voile cachait un homme, l'arracha et ne tarda pas à se convaincre de la vérité. Alors sa colère redoubla, et comme elle était prête à faire périr le téméraire, il se précipite à ses genoux, et demande à mourir aux pieds de Zeineb, qui était la véritable cause de son crime : se croyant perdu sans ressource, il raconta son histoire en peu de mots, avec autant de naïveté que de douleur, et sans quitter les genoux de la princesse qu'il tenait toujours embrassés.

Abaza, naturellement bonne, écouta avec intérêt le récit de ses malheurs et se sut gré d'avoir deviné la cause de la langueur de Zeineb : elle fit venir à l'instant cette jeune amante, et lui présenta celui qui lui avait fait verser tant de larmes. Nous nous dispenserons de peindre la surprise, le transport et la joie des deux jeunes amans. Quand ils eurent passé ensemble plusieurs heures délicieuses, la princesse, devenue leur protectrice, voulut leur donner une petite fête exécutée par tous les esclaves qui la servaient. Numan, toujours voilé, passa pour une étrangère que la princesse avait appelée pour jouer du luth, qu'en effet il touchait à ravir. Après un souper délicat, la princesse fit chanter à Zeineb des airs tendres, que sa mélancolie lui avait fait répéter plusieurs fois, tandis qu'elle regrettait son cher Numan : celui-ci accompagnait avec son luth la voix de sa maîtresse; et ce concert, exécuté par des acteurs qui savaient si bien s'accorder, semblait délicieux à celles même qui ne savaient pas combien ces musiciens ressentaient de plaisir en unissant ainsi leurs talens.

La voix touchante de Zeineb se fit entendre au-delà de l'appartement de la princesse. Le calife, qui passait au bas de ses fenêtres, fut fixé par les sons qui avaient toujours trouvé le chemin de son cœur : il entra et fit agréablement la guerre à sa sœur, de ce qu'elle goûtait dans son appartement des plaisirs auxquels elle ne voulait pas l'admettre.

La bienfaisante Abaza saisit l'occasion de faire deux heureux et de guérir le prince d'une passion qui ne pouvait lui être que funeste. Elle reçut le calife avec tous les respects qu'elle devait à son souverain et toute la tendresse qu'elle avait vouée à son frère : elle lui versa elle-même des liqueurs délicieuses, et fit exécuter devant lui, par ses femmes, des danses légères et brillantes, pour amuser ses yeux et égayer son humeur. Puis, lui demandant la permission de varier les plaisirs, elle fit conter plusieurs histoires par celles de ses femmes qui s'en acquittaient avec le plus de grâce. Comme le prince prenait plaisir à des contes ingénieux, Abaza se mit à raconter à son tour.

Seigneur, lui dit-elle, je vais rapporter à votre majesté une histoire dont la catastrophe fait également frémir l'amour et l'humanité. Un riche marchand d'Agra avait un fils qu'il voulait rendre heureux ; il lui choisit une épouse qu'il croyait digne de lui, et la sympathie des deux jeunes amans justifia bientôt le choix du père : tous trois auraient joui d'un bonheur constant, si un visir, qui ne songeait qu'à satisfaire les désirs d'un maître qu'il voulait endormir dans la mollesse, n'eût arraché la jeune épouse à son beau-père et à son amant, pour la donner comme esclave au sultan. Le prince, possesseur de ce rare trésor, en devint bientôt amoureux, mais ne put jamais réussir à plaire : son esclave séchant de douleur dans ses bras regrettait sans cesse l'époux qu'on lui avait arraché, et ne payait les caresses de son maître que par le plus froid dédain. Enfin cet époux qui l'adorait trouva le moyen de pénétrer dans la prison de sa maîtresse (car il n'est rien d'impossible à l'amour) ; il jouissait du bonheur de voir et d'entendre celle à laquelle il avait consacré sa vie, lorsque le jaloux sultan les surprit tous deux. Sa puissance et son amour méprisés l'enflammèrent de la plus vive colère : il ne voulut pas écouter leur justification ; et, ne voyant dans ces deux époux qu'une esclave infidèle et un téméraire qui avait violé son harem, il tira son poignard et les sacrifia l'un et l'autre à sa vengeance. J'avoue que le malheur de ces deux victimes innocentes m'a toujours fait frémir, et je ne pense pas que la puissance d'un sultan soit supérieure à celle de l'amour et de l'hyménée. — Je pense comme vous, dit le prince tout attendri ; nous n'avons point de pouvoir légitime sur deux cœurs qui s'aiment et qui sont unis par des nœuds sacrés. Une femme est à son époux avant d'être à personne ; et, quelle que soit la passion d'un sultan, elle doit céder à l'amour mutuel.

— Commandeur des croyans, s'écria la princesse, vous avez prononcé une sentence digne de votre sagesse et de votre bonté. Voilà l'épouse et l'époux dont je viens de vous parler ; et vous êtes le prince bienfaisant qui réparerez tout le tort qu'on voulait leur faire. Cette esclave, à laquelle vous n'avez pu plaire, est la femme légitime de celui que vous voyez sous des habits peu convenables à son sexe. L'amour et la douleur lui ont fait violer les lois du harem ; vous lui pardonnerez d'avoir été fidèle et sensible et de vous avoir cru plus généreux que tous les princes de l'Orient.

Numan et Zeineb tremblans, éperdus tombèrent aux genoux du calife, qui, échauffé par les éloges prématurés de sa sœur, ne songea qu'à les mériter en couronnant la fidélité, le courage et la vertu de ceux que les lois orientales auraient condamnés à la mort. Il les renvoya comblés de biens, ne leur imposant d'autre loi que celle de s'aimer toujours ; loi à laquelle ils obéirent toute leur vie. L'habile docteur qui avait su si bien trouver le remède à leurs maux passa dans toute l'Arabie pour le médecin des âmes autant et plus que celui des corps.

LES TROIS FILOUS.

(CONTE TIRÉ DU MECEMOUA-HIKAÏAT.)

Un paysan menait à Bagdad une chèvre ; il était monté sur son âne et la chèvre le suivait, ayant une clochette au cou. Trois filous virent passer cette petite caravane, et ne tardèrent pas à la convoiter. Je gage, dit le premier, que je ravirai la chèvre de cet homme, sans qu'il s'avise jamais de me la redemander. — Et moi, dit le second, je lui enleverai l'âne sur lequel

il est monté. — Voilà qui est bien difficile, dit le dernier : moi, je veux lui ôter tous ses habits et qu'il en soit bien aise.

Le premier voleur, suivant le paysan à pas comptés, délie adroitement la clochette du cou de la chèvre, l'attache à la queue de l'âne et se retire avec sa proie. L'homme monté sur son âne, et qui entendait toujours le son de la clochette, croyait fermement être suivi par sa chèvre ; il tourne la tête et est bien étonné de ne plus trouver cet animal qu'il allait vendre au marché. Il en demande des nouvelles à tous les passans ; le second filou s'avance et lui dit : Je viens d'apercevoir, du coin de cette ruelle, un homme qui fuyait entraînant une chèvre.

Le paysan descend avec précipitation de son âne, prie le filou de vouloir bien le lui garder et se met à courir de toutes ses forces après le prétendu voleur : après avoir parcouru bien du terrain, il revient accablé de fatigue, et, pour comble de malheur, il ne trouve ni son âne, ni son gardien.

Nos deux filous gagnaient au pied, chacun très-content de sa proie. Le troisième attendait son homme au bord d'un puits où il devait nécessairement passer. Le filou pousse des cris douloureux, et se plaint si amèrement que l'homme qui avait perdu son âne et sa chèvre est tenté d'accoster quelqu'un qui lui paraissait être bien affligé. Qu'avez-vous à vous désespérer, lui dit-il, vous n'êtes sûrement pas si malheureux que moi ? J'ai perdu deux animaux dont le prix devait faire ma fortune : mon âne et ma chèvre m'auraient rendu riche un jour. — Voilà une belle perte, reprit le filou ; avez-vous, comme moi, laissé tomber dans ce puits une cassette pleine de diamans que j'étais chargé de porter au calife ? Peut-être serai-je pendu comme ravisseur. — Que n'allez-vous au fond du puits, dit le paysan : il n'est pas profond. — Hélas ! je ne suis pas adroit, dit le filou ; j'aime mieux courir le risque d'être pendu que de me noyer infailliblement ; mais si quelqu'un voulait me rendre ce service, je lui donnerais volontiers dix pièces d'or.

La pauvre dupe remercia le prophète, qui lui présentait une occasion si favorable de réparer la perte de son âne et de sa chèvre. Promettez-moi dix pièces d'or et je vous rapporterai votre cassette. Aussitôt dit, aussitôt fait ; il ôte ses habits, et descend dans le puits avec tant de légèreté que le filou vit bien qu'il n'aurait que le temps d'enlever sa proie.

Le paysan, arrivé au fond du puits, n'y trouva point de cassette ; et quand il fut remonté, il ne put plus douter de son malheur : les habits, l'âne et la chèvre avaient pris des chemins différens et leur malheureux maître regagna avec bien de la peine un lieu où l'on voulût couvrir sa nudité.

LES DEUX OURS[1].

(CONTE TIRÉ DE L'AGIAÏB-ELMÉASER.)

Deux amis intimes, l'un peintre et l'autre orfèvre, voyageaient de compagnie. La nuit les surprit près d'un couvent de religieux chrétiens : ils y furent reçus avec beaucoup d'humanité. Comme nos voyageurs manquaient d'argent pour continuer leur route, le peintre, qui était habile dans son art, offrit aux moines de travailler pour leur monastère. Il ne tarda pas à donner à ses hôtes la plus haute idée de ses talens ; il parvint même à leur inspirer une confiance dont il les fit bientôt repentir.

Les moines ayant laissé une nuit la sacristie de leur église ouverte, il y entra avec son compagnon l'orfèvre ; et, après avoir enlevé les vases d'or et d'argent qui s'y trouvaient, ils prirent tous deux la fuite. Devenus possesseurs d'un si riche butin, ils ne songèrent plus qu'à retourner dans leur patrie. Quand ils y furent arrivés, dans la crainte que l'on ne découvrît leur vol, ils mirent leurs richesses dans un coffre, et firent ensemble une convention, selon laquelle l'un ne devait rien prendre sans que l'autre en fût informé.

L'orfèvre se maria peu de temps après et devint père de deux enfans. Pour subvenir à des dépenses qui augmentaient avec sa famille, il s'appropria la plus grande partie du trésor qui était dans le coffre : le peintre s'en étant aperçu lui reprocha son infidélité, mais celui-ci nia le fait.

Le peintre, irrité de sa perfidie, résolut de l'en punir ; mais, pour mieux assurer sa vengeance, il dissimula et feignit d'ajouter foi aux sermens de son associé. Le peintre s'adressa à un chasseur de ses amis et le pria de lui procurer deux jeunes ours en vie. Quand il les eut en

[1] Ce conte offre du rapport avec la fable bien connue du *Dépositaire infidèle* (voyez ci-dessus, p. 466) ; on le trouve aussi dans les *Trente-cinq contes d'un perroquet* (Voyez la traduction de Mme Marie d'Heures, p. 67.)

son pouvoir, il fit faire une statue de bois dont les traits, la taille et les habits répondaient si parfaitement à ceux de l'orfévre, que l'œil s'y méprenait.

Après avoir ainsi préparé tout ce qu'il lui fallait pour son entreprise, il dressa les deux jeunes ours à manger dans la main de la statue; il les conduisait tous les matins dans la chambre où elle était posée; dès qu'ils la voyaient, ils sautaient vers elle et prenaient des mains de la statue la viande qui y avait été mise.

Notre peintre employa plusieurs semaines à leur faire faire tous les jours cet exercice : il ne vit pas plutôt ses deux ours dressés à cette sorte de manége, qu'il invita l'orfévre à souper avec ses deux petits enfans. Le repas fut poussé assez avant dans la nuit, et l'orfévre coucha chez son hôte avec ses deux fils. Vers la pointe du jour, le peintre enleva adroitement les deux enfans de l'orfévre et leur substitua les deux ours.

Quelle fut la surprise du père à son réveil, de trouver deux ours dans sa chambre au lieu de ses enfans! Il poussa des cris affreux. Le peintre accourut en contrefaisant l'étonné. Une métamorphose aussi extraordinaire, dit-il ensuite à son hôte, est peut-être une punition du ciel, que vous avez irrité par quelque grand crime. L'orfévre ne fut point la dupe de ce que lui disait son ami; et, bien persuadé que celui qui lui parlait était l'auteur de la métamorphose, il le força de comparattre devant le cadi, en l'accusant d'avoir volé ses enfans. Seigneur, dit le peintre au cadi, il vous est facile de découvrir de quel côté est la vérité : ordonnez que l'on amène les ours; si, par leurs gestes et par leurs caresses, ils paraissent distinguer l'orfévre des autres personnes qui sont ici, l'on ne pourra plus douter qu'ils sont réellement ses enfans.

Le cadi consentit à faire cette épreuve : dès que les deux petits ours, que le peintre avait pris la précaution de faire jeûner depuis deux jours, eurent aperçu l'orfévre, ils coururent à lui et lui léchèrent les mains. Un pareil spectacle étonna l'assemblée, et le cadi, lui-même embarrassé, n'osa prononcer sur cette affaire.

L'orfévre confus retourna chez le peintre; après s'être jeté à ses genoux, il lui avoua son infidélité et le conjura de prier Dieu pour qu'il daignât rendre à ses enfans leur forme naturelle. Le peintre fit semblant de se laisser toucher et ils passèrent la nuit en prières. Il avait eu l'attention auparavant d'enlever les deux ours et de mettre à leur place les deux fils de l'orfévre, qu'il avait tenus cachés jusqu'alors. Le peintre conduisit leur père dans la chambre où ils étaient, et en les lui rendant : Dieu, dit-il, a exaucé mes vœux; apprenez à ne plus manquer à l'avenir à vos engagemens.

HISTOIRE DE KEBAL[1].

(TIRÉE DE L'AGIAÏB-ELMÉASER.)

Un négociant nommé Kébal avait épousé une femme jeune, riche et aimable; quoique la loi mahométane autorise la polygamie, cette épouse impérieuse ne voulait partager ni le cœur ni le lit de son mari. Kébal, faible et subjugué, redoutait sa femme, à laquelle il devait sa fortune; il avait même renoncé, en sa faveur, au privilége que lui donnait la loi, et lui avait juré une fidélité à toute épreuve. Éloigné de sa femme, il oublia bientôt les sermens qu'il lui avait faits.

Les affaires de son négoce l'ayant obligé de faire un voyage, il devint épris des charmes d'une jeune esclave qu'il acheta cinq cents sequins. Au bout de neuf mois l'esclave mit au monde un enfant, dont la naissance, loin de flatter son père, lui causa les plus vives alarmes.

Kébal, qui voulait la paix dans son ménage, ne fit pas difficulté de l'acheter par un crime; son épouse, qu'il avait oubliée dans un instant d'ivresse, se présenta alors à son esprit, et la crainte d'une femme jalouse lui fit dépouiller tout sentiment d'humanité. Il commença par immoler à son repos l'objet infortuné de ses amours : après avoir fait périr la mère, il voulut sacrifier le fils; mais la voix de la nature, tout cruel qu'il était, se fit entendre au-dedans de lui-même malgré lui, et arrêta son bras. Pour ne point verser son propre sang, il prit le parti de porter l'enfant dans un désert, persuadé que cette innocente victime ne tarderait pas à y périr. Mais la Providence qui veillait sur ses jours conduisit un pâtre dans l'endroit où il était exposé : sa beauté, ses cris, sa misère touchèrent le pauvre berger qui le porta

[1] Le dénoûment de ce récit a du rapport avec un conte précédent. (Voyez plus haut, p. 287, l'*Histoire d'Ahmed l'orphelin*.)

à sa cabane : sa femme, aussi compatissante que lui, se chargea volontiers de cet enfant et lui donna une chèvre pour sa nourrice. Il était déjà parvenu à l'âge de quatre ans, lorsque Kébal voyageant passa dans le village où demeurait ce berger, et devint son hôte ; il aperçut son fils qu'il n'avait garde de reconnaître. Soit qu'il fût frappé de la beauté de cet enfant, soit que la nature lui parlât en sa faveur, il se sentit ému à sa vue et demanda au berger s'il en était le père.

Quelle fut la surprise de Kébal lorsque le berger lui eut raconté de quelle manière il avait trouvé cet enfant, et qu'il reconnut son fils ! A cette sympathie qui l'avait touché succédèrent les sentimens d'une haine violente ; il dissimula cependant et feignit que les charmes de cet enfant le touchaient : il pressa le berger de le lui vendre, et lui en offrit cinquante sequins.

La misère du berger, son amitié pour cet enfant, la persuasion qu'il serait plus heureux entre les mains d'un homme riche qu'entre les siennes, le firent consentir à cette proposition. Il était bien éloigné de soupçonner le sort qui attendait son élève.

Kébal ne l'eut pas plutôt à sa disposition qu'il l'emmena et le conduisit au bord de la mer : la beauté de ce jeune enfant, son innocence, ses tendres caresses, ses cris, ses larmes, rien ne peut fléchir l'âme atroce de Kébal. Il prend son fils, le coud dans un sac de cuir et le jette à la mer, se flattant que pour cette fois il n'échappera pas à la mort. Mais le ciel en avait commandé autrement. Le sac donna dans les filets d'un pêcheur, qui le retira par hasard dans le même moment.

Le pêcheur étonné ouvre le sac, et, voyant dedans un enfant qui respirait encore, il le suspendit par les pieds, et, après l'avoir rappelé à la vie, le porta dans sa cabane. Le fils de Kébal était destiné à trouver partout des âmes sensibles, excepté celle de son barbare père.

Ce pêcheur l'éleva dans sa profession, et le jeune enfant s'y distingua par son adresse et par son intrépidité. Il était déjà parvenu à l'âge de quinze ans, lorsque Kébal, qui faisait de fréquens voyages pour son commerce, passa par la ville où demeurait ce jeune homme ; il le rencontra avec le pêcheur qui lui avait sauvé la vie ; ils étaient chargés de poissons qu'ils débitaient dans les rues. La bonne mine de ce jeune homme frappa Kébal, et, pour avoir occasion de savoir qui il était, il acheta quelques poissons du pêcheur. Il lui demanda ensuite si celui qui le suivait était son fils. Le pêcheur lui répondit qu'il n'était pas son père, et lui conta de quelle manière il l'avait trouvé dans ses filets cousu dans un sac.

Kébal, reconnaissant son fils, ne pouvait comprendre comment il avait échappé à une mort qu'il avait crue inévitable. Désespéré de voir le mauvais succès de tant de crimes, il résolut de prendre mieux ses mesures : il offrit cinq cents sequins au pêcheur pour le prix de ce jeune homme, et le marché fut bientôt conclu.

Kébal, sans se faire connaître à son fils, le garda auprès de lui comme esclave ; sa douceur, sa fidélité, rien ne put toucher ce père cruel, qui était toujours plus déterminé à le faire périr.

Deux années s'étaient écoulées depuis que son fils le servait avec un zèle sans exemple, lorsqu'il lui remit une lettre cachetée. Partez, lui dit-il, pour Bagdad ; vous y trouverez ma fille et vous lui remettrez cette lettre ; je lui recommande de prendre soin de vous ; vous resterez auprès d'elle jusqu'à mon retour, je ne tarderai pas à vous suivre.

Le jeune homme obéit à Kébal et se mit aussitôt en route. Arrivé à Bagdad, il s'informe de la demeure de son maître, et frappe à la porte de celui qu'on lui indique. La fille de Kébal ouvre et voit un jeune homme plus beau que l'amour, qui lui remet une lettre de la part de son père. Impatiente, elle l'ouvre : mais de quelle horreur n'est-elle pas saisie en lisant ces paroles :

« Celui qui vous remettra cette lettre est mon plus grand ennemi ; je vous l'envoie afin que vous le fassiez périr ; j'exige de vous cette preuve de votre tendresse. »

La fille de Kébal, loin de ressembler à son père, avait un cœur simple et plein de sentimens d'humanité ; elle considéra plus attentivement celui qui lui avait remis la lettre, et elle ne put se défendre de l'aimer. L'amour lui suggéra un moyen de sauver la vie à celui qui dans un moment lui était devenu bien cher, et de se l'attacher pour jamais. Ayant ordonné au jeune homme de l'attendre, elle écrivit, en contrefaisant l'écriture de son père, une autre lettre conçue en ces termes :

« Celui qui vous remettra cette lettre m'est plus cher que ne me serait mon propre fils : regardez-le comme un autre moi-même ; confiez-lui l'administration de tous mes biens et faites-lui épouser ma fille Mélahié. »

Après avoir écrit cette lettre, elle la cacheta. Passant ensuite dans la chambre où elle avait laissé le jeune homme. Vous vous êtes mépris, lui dit-elle ; la lettre que vous m'aviez donnée était pour ma mère, je vais vous conduire à son appartement. Le jeune Kébal remit la lettre à la mère, qui, après l'avoir lue, et ne doutant pas qu'elle ne fût de son mari, exécuta les ordres qu'elle lui donnait et fit épouser sa fille au jeune homme.

Cependant Kébal, après avoir terminé toutes ses affaires, reprit la route de Bagdad. Il fut le plus étonné des hommes, en arrivant chez lui, de retrouver son fils plein de vie. Sa surprise augmenta lorsqu'il apprit qu'il était devenu son gendre. Tous ces événemens lui paraissaient incroyables ; mais la crainte de découvrir ses forfaits lui ôta l'envie de s'éclaircir : il prit le parti de la dissimulation et déguisa sous les apparences de l'amitié la haine mortelle qu'il portait toujours à ce fils innocent. Mélahié sa fille n'était pas la dupe de cette tranquillité trompeuse ; sa tendresse alarmée pour les jours d'un époux chéri lui faisait éclairer toutes les démarches de son père.

Kébal, quelque temps après son arrivée, donna un mouton à ses domestiques avec plusieurs cruches de vin : Réjouissez-vous, leur dit-il, cette nuit, et célébrez mon heureux retour dans ma patrie ; mais j'exige de vous un grand service : un ennemi secret en veut à ma vie, je l'attirerai ce soir dans ma maison ; il descendra vers la quatrième heure de la nuit l'escalier de mon appartement ; aussitôt que vous l'entendrez, poignardez-le.

L'heure venue, Kébal dit à son fils d'aller dans la cour où étaient ses domestiques et de lui en amener un : il allait passer l'escalier fatal, lorsque son épouse, toujours soupçonneuse, l'arrêta et le conjura de ne point exécuter une commission dans laquelle elle entrevoyait du mystère, et l'emmena avec elle.

Cependant Kébal était agité de différentes passions ; une demi-heure s'étant écoulée sans qu'il eût appris le succès de sa perfidie, il voulut savoir si les domestiques avaient enfin servi sa vengeance. Comme il descendait avec promptitude, ceux qu'il avait chargés d'exécuter ses ordres, et qui jusque-là n'avaient entendu passer personne dans l'escalier, ne doutant point que c'est leur victime, se précipitent sur lui et le massacrent dans l'obscurité. Telle fut la fin bien méritée de ce père barbare. Celui à qui il avait donné le jour, et auquel il avait tenté plusieurs fois de l'ôter, hérita de tous ses biens : comme sa naissance était un mystère pour lui, il vécut tranquillement avec son épouse et ne sut jamais qu'elle était sa sœur.

L'historien oriental termine cette histoire par ce proverbe arabe : « Celui qui creuse un puits à son frère tombe lui-même dedans.

RÊVE EXTRAORDINAIRE D'UN TAILLEUR.

(TIRÉ DU LATIFÉ NAMEH [1].)

Un tailleur étant dangereusement malade eut un rêve extraordinaire. Il voyait flotter dans les airs un drapeau d'une grandeur immense, composé de tous les morceaux de différentes étoffes qu'il avait volés. L'ange de la mort portait le drapeau d'une main, et de l'autre il lui déchargeait plusieurs coups d'une massue de fer. Le tailleur à son réveil fit vœu, en cas qu'il guérît, d'être plus fidèle. Il ne tarda pas à recouvrer la santé. Comme il se défiait de lui-même, il recommanda à un de ses garçons de le faire ressouvenir du drapeau toutes les fois qu'il taillerait un habit.

Notre tailleur pendant quelque temps fut assez docile à la voix de son garçon ; mais un seigneur l'ayant envoyé chercher pour faire un habit d'une étoffe très-riche, sa vertu, mise à une épreuve trop forte, fit naufrage : en vain son garçon zélé voulut lui rappeler le drapeau : Tu m'ennuies avec ton drapeau, lui dit le tailleur ; il n'y avait point d'étoffe comme celle-ci dans celui que j'ai vu en songe, et j'ai remarqué aussi qu'il y manquait quelques morceaux : celui que je viens de prendre le complétera.

LES DEUX ASTROLOGUES.

(ANECDOTE TIRÉE DE L'AGIAIB-ELMEASER.)

Il y avait à Bagdad un fameux astrologue,

[1] Recueil turc qui se trouve à la *Bibliothèque du Roi* sous le n° 228, ancien fonds.

nommé Abou-Méaschir; aucun des mouvemens du ciel ne lui échappait, et les phénomènes les plus extraordinaires ne l'étaient pas pour lui : il connaissait les choses les plus cachées, et prédisait l'avenir par la seule inspection des astres : il n'était ni moins versé dans les mystères de la cabale, ni moins profond dans la géomancie. Ce savant philosophe était uni par les liens de l'amitié la plus intime avec Numan, favori d'Haroun-Alraschid. Ce courtisan eut le malheur d'encourir la disgrâce du prince qui voulut le faire périr. Numan, voyant ses jours menacés, se réfugia chez l'astrologue son ami, et implora son secours. Je pourrais aisément vous dérober aux recherches du calife, lui dit Méaschir, si ce prince n'avait auprès de lui un astrologue dont je redoute la science. Tâchons cependant de mettre son savoir en défaut, et empêchons-le, s'il est possible, de découvrir le lieu de votre retraite. Méaschir plaça dans une grande marmite de cuivre un mortier d'or renversé, sur le fond duquel il fit asseoir Numan; il remplit ensuite la marmite de sang.

Le calife, après avoir inutilement fait chercher partout Numan, eut enfin recours à son astrologue, et lui ordonna de découvrir, par le moyen de son art, l'endroit où s'était refugié le coupable. L'astrologue du calife, après plusieurs observations, lui dit : Celui que vous cherchez, seigneur, s'est retiré dans une île d'or, située au milieu d'une mer de sang, et cette mer est environnée de murailles de cuivre. Haroun, qui n'avait jamais entendu parler d'une île semblable, crut que pour cette fois l'astrologue s'était trompé.

Ce prince, désespérant de trouver Numan, lui fit grâce, et déclara qu'il pouvait se présenter sans crainte devant lui. Numan, sur la parole d'Haroun, parut à la cour. Dès que le calife l'aperçut, il lui demanda comment il avait pu échapper aux recherches exactes qu'il avait faites de sa personne; le courtisan lui ayant raconté la chose comme elle s'était passée, le calife vit alors, avec étonnement, l'espèce de rapport qui se trouvait entre les observations de son astrologue et l'île où s'était retiré Numan [1].

[1] Les mahométans ont toujours eu et ont encore aujourd'hui la plus grande confiance dans l'astrologie judiciaire. (*Cardonne.*)

DIFFÉRENS TRAITS DE BAHALOUL FOU D'HAROUN-ALRASCHID.

(TIRÉS DU NIGHIARISTAN [1].)

Haroun-Alraschid, ce prince si sage, avait à sa cour un fou chargé de le divertir, nommé Bahaloul. Ce calife lui demandait un jour combien il y avait de fous dans Bagdad? La liste, lui répondit Bahaloul, serait un peu longue. — Je te charge de la faire, dit le prince, et je prétends qu'elle soit exacte. — Attendez, reprit Bahaloul, comme je suis ennemi du travail, je m'en vais faire celle des sages; celle-ci sera courte, je vous le jure, et par ce moyen vous saurez quels sont les fous.

Le même Bahaloul s'étant un jour assis sur le trône du calife, cette témérité lui valut, comme de raison, une volée de coups de bâton de la part des huissiers. Les cris réitérés de Bahaloul attirèrent le prince, qui, riant de la folie de cet insensé, entreprit de le consoler de la correction qu'il venait d'éprouver. Ce n'est pas sur moi que je pleure, dit le fou, mais sur vous à qui je dois m'intéresser. Si j'ai reçu tant de coups pour avoir occupé un instant votre trône, quelle grêle vous menace là-bas, vous qui l'aurez occupé pendant une longue vie.

Le même fou du calife avait eu au moins la sagesse de ne vouloir pas se marier. Haroun lui ordonna d'épouser une fille jeune, belle et vertueuse, qu'il prétendait devoir le rendre heureux. Bahaloul obéit; mais à peine était-il aux côtés de sa nouvelle épouse, qu'il se leva brusquement et fuit avec une frayeur affectée. Les parens de la jeune mariée, pénétrés de cette insulte, coururent s'en plaindre au commandeur des croyans.

Le prince fait venir son fou et lui demande avec sévérité la raison d'une conduite si bizarre. Seigneur, lui répond Bahaloul, avec un air de naïveté, je n'ai aucun reproche à faire à la femme que vous avez voulu me donner; elle est belle, et je la crois sage; mais à peine suis-je entré dans le lit nuptial que j'ai entendu plusieurs voix confuses qui sortaient de son sein. L'une demandait un turban; l'autre du pain; celle-ci des babouches; celle-là une

[1] Recueil persan qui existe à la *Bibliothèque du Roi* sous le nº 126. — Gueulette a placé dans ses *Contes tartares* plusieurs des reparties de Bahaloul que d'Herbelot avait déjà citées dans sa *Bibliothèque orientale*.

veste. Alors je n'ai plus été le maître de mon effroi ; malgré vos ordres et les charmes de mon épouse, je me suis enfui de toutes mes forces, de peur de devenir plus fou et plus malheureux que je ne le suis.

HISTOIRE DU DERVICHE ABOUNADAR [1].

Un derviche vénérable par son âge tomba malade chez une femme veuve depuis longtemps et qui vivait dans une grande pauvreté dans le faubourg de Balsora. Il fut si touché des soins et du zèle avec lesquels il avait été secouru, qu'au moment de son départ il lui dit : J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous seule, mais que vous n'avez point assez de bien pour le partager avec votre fils unique, le petit Abdalla ; si vous voulez me le confier, je ferai mon possible pour reconnaître en lui les obligations que je vous ai de vos soins. La bonne femme reçut sa proposition avec joie, et le derviche partit avec le jeune homme en l'avertissant qu'ils allaient faire un voyage qui durerait près de deux ans. En parcourant le monde, il le fit vivre dans l'opulence, lui donna d'excellentes instructions, le secourut dans une maladie mortelle dont il fut attaqué ; enfin il en eut autant de soin qu'il en aurait eu de son fils. Abdalla lui témoigna cent fois combien il était reconnaissant de ses bontés ; mais le vieillard lui disait toujours : Mon fils, c'est par les actions que la reconnaissance se prouve, nous verrons en temps et lieu.

Ils se trouvèrent un jour, en continuant leur voyage, dans un endroit écarté, et le derviche dit à Abdalla : Mon fils, nous voici au terme de nos courses, je vais employer mes prières pour obtenir du ciel que la terre s'ouvre et fasse une ouverture qui te permette d'entrer dans un lieu où tu trouveras un des plus grands trésors que la terre renferme dans son sein. Auras-tu bien le courage de descendre dans ce souterrain ? continua-t-il. Abdalla lui jura qu'il pouvait compter sur son obéissance et sur son zèle. Alors le derviche alluma un petit feu dans lequel il jeta du parfum ; il lut et pria quelques momens à la fin desquels la terre s'ouvrit, et le derviche lui dit : Tu peux entrer, mon cher Abdalla, songe qu'il ne tient qu'à toi de me rendre un grand service et que voilà peut-être la seule occasion de me témoigner que tu n'es point un ingrat : ne te laisse point éblouir par toutes les richesses que tu vas trouver, ne pense qu'à te saisir d'un chandelier de fer à douze branches que tu trouveras auprès d'une porte, il m'est absolument nécessaire ; viens aussitôt me l'apporter. Abdalla promit tout et descendit plein de confiance dans le souterrain. Mais, oubliant ce qui lui avait été si expressément recommandé, dans le temps qu'il remplissait ses vêtemens de l'or et des diamans dont le souterrain renfermait des amas prodigieux, l'ouverture par laquelle il était entré se ferma. Il eut cependant la présence d'esprit de saisir le chandelier de fer que le derviche lui avait si fort recommandé, et, quoique la situation où il se trouvait fût des plus terribles, il ne s'abandonna point au désespoir. Et ne pensant qu'aux moyens de sortir d'un lieu qui pouvait devenir son tombeau, il comprit que le souterrain ne s'était refermé que parce qu'il n'avait pas exactement suivi les ordres du derviche ; il se rappela les bontés et les soins dont il l'avait accablé, se reprocha son ingratitude et finit par s'humilier devant Dieu. Enfin, après beaucoup de peines et d'inquiétudes, il fut assez heureux pour trouver un passage étroit qui le fit sortir de cette caverne obscure. Ce ne fut à la vérité qu'après l'avoir suivi un assez long espace de temps qu'il aperçut une petite ouverture couverte de ronces et d'épines, par laquelle il revint à la lumière. Il regarda de tous côtés pour voir s'il n'apercevrait point le derviche ; mais ses soins furent inutiles, il voulait lui remettre le chandelier qu'il avait tant d'envie d'avoir et formait le dessein de le quitter, se trouvant assez riche de ce qu'il avait pris dans le trésor pour se passer de son secours.

N'apercevant point le derviche et ne reconnaissant aucun des lieux où il avait passé, il marcha quelque temps au hasard et fut très-étonné de se trouver devant la maison de sa mère, dont il se croyait très-éloigné. Elle lui demanda des nouvelles du saint derviche. Abdalla lui conta naïvement ce qui lui était arrivé et le danger qu'il avait couru pour satisfaire une fantaisie très-déraisonnable qu'il avait eue ; ensuite il lui montra les richesses dont il s'était chargé. Sa mère conclut en les voyant que le derviche n'avait voulu que faire l'épreuve de son courage et de son obéissance, et qu'il fallait profiter du bonheur que la fortune

[1] Ce conte est tiré du recueil publié par le comte de Caylus (La Haye, 1743, 2 vol. in-12.) Il paraît dériver d'un conte indien analysé ci-dessus, p. 375.

lui avait présenté, ajoutant que telle était sans doute l'intention du saint derviche. Pendant qu'ils contemplaient ces trésors avec avidité, qu'ils étaient éblouis et qu'ils faisaient mille projets en conséquence, tout s'évanouit à leurs yeux. Ce fut alors qu'Abdalla se reprocha son ingratitude et sa désobéissance. Et voyant que le chandelier de fer avait résisté à l'enchantement, ou plutôt à la punition que mérite celui qui n'exécute pas ce qu'il a promis, il dit en se prosternant : Ce qui m'arrive est juste, j'ai perdu ce que je n'avais pas envie de rendre, et le chandelier que je voulais remettre au derviche m'est demeuré : c'est une preuve qu'il lui appartient et que le reste était mal acquis. Les premières fautes que l'on commet sont ordinairement accompagnées de remords, mais ils ne sont pas de durée. En achevant ces mots, il plaça le chandelier au milieu de leur petite maison.

Quand la nuit fut venue, sans aucune réflexion, il mit dans ce chandelier la lumière qui devait les éclairer. Aussitôt ils virent paraître un derviche qui tourna pendant une heure et disparut après leur avoir jeté un aspre[1]. Ce chandelier avait douze branches. Abdalla, qui fut occupé tout le jour de ce qu'il avait vu la veille, voulut juger de ce qui pourrait arriver le lendemain, s'il mettait une lumière dans chacune ; il le fit, et douze derviches parurent à l'instant : ils tournèrent également pendant une heure et leur jetèrent chacun un aspre en disparaissant. Il répéta tous les jours cette même cérémonie, elle eut toujours le même succès ; mais jamais il ne put la faire réussir qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Cette somme modique que leur donnaient les derviches était suffisante pour les faire subsister dans une certaine opulence, sa mère et lui : pendant longtemps il n'avait pas désiré davantage pour être heureux ; mais elle n'était pas assez considérable pour changer avantageusement leur fortune. C'est toujours avec danger que l'imagination se repaît de l'idée des richesses : la vue de ce qu'ils avaient cru posséder, les projets qu'ils avaient formés sur l'emploi qu'ils en feraient, toutes ces choses avaient laissé des traces si profondes dans l'esprit d'Abdalla que rien ne pouvait les effacer. Ainsi voyant le peu d'avantage qu'il retirait du chandelier, il prit le parti de le reporter au derviche dans l'espérance qu'il pourrait obtenir le trésor qu'il avait vu ou du moins retrouver les richesses qui s'étaient évanouies à ses yeux, en lui rapportant une chose pour laquelle il avait témoigné un si grand désir. Il était assez heureux pour avoir retenu son nom et celui de la ville qu'il habitait. Il partit donc au plus tôt pour se rendre à Magrebi, fit ses adieux à sa mère et se mit en marche avec ce chandelier qu'il faisait tourner tous les soirs, et qui lui fournissait par ce moyen de quoi vivre sur sa route sans avoir besoin d'implorer le secours et la compassion des fidèles. Quand il fut arrivé à Magrebi, son premier soin fut de demander à quel couvent ou dans quelle maison Abounadar était logé ; il était si connu que tout le monde lui enseigna sa demeure. Il s'y rendit aussitôt et trouva cinquante portiers qui gardaient la porte de sa maison ; ils avaient chacun un bâton avec une pomme d'or à la main ; les cours de ce palais étaient remplies d'esclaves et de domestiques ; jamais enfin le séjour d'aucun prince n'avait étalé tant de magnificences. Abdalla frappé d'étonnement et d'admiration ne pouvait se déterminer à passer plus avant. Certainement, disait-il en lui-même, ou je me suis mal expliqué ou ceux à qui je me suis adressé ont voulu se moquer de moi en me voyant étranger : ce n'est point ici la demeure d'un derviche, c'est celle d'un roi. Il était dans cet embarras, quand un homme vint à lui et lui dit : Abdalla, sois le bien arrivé, mon maître Abounadar t'attend depuis longtemps ; ensuite il le conduisit dans un pavillon agréable et magnifique, où le derviche était assis. Abdalla frappé de toutes les richesses qu'il voyait de tous les côtés voulut se prosterner à ses pieds, mais Abounadar l'en empêcha et l'interrompit quand il voulut se faire un mérite du chandelier qu'il lui présenta. Tu n'es qu'un ingrat, lui dit-il, crois-tu m'en imposer ? Je n'ignore aucune de tes pensées, et si tu avais connu le mérite de ce chandelier, jamais tu ne me l'aurais apporté. Je vais te faire connaître sa véritable utilité. Aussitôt il mit une lumière dans chacune de ses branches, et quand les douze derviches eurent tourné quelque temps, Abounadar leur donna à chacun un coup de bâton, et dans le moment ils furent convertis en douze monceaux de sequins, de diamans et d'autres pierres précieuses. Voilà, lui dit-il, l'usage que

[1] Petite monnaie.

l'on doit faire de cette merveille. Au reste, je ne l'ai jamais désirée que pour la placer dans mon cabinet comme un talisman composé par un sage que je révère, et que je suis bien aise de montrer à ceux qui de temps en temps viennent me rendre visite. Et pour te prouver, ajouta-t-il, que la curiosité est le seul objet de la recherche que j'en ai faite, voici les clés de mes magasins, ouvre-les et tu jugeras quelles sont mes richesses, tu me diras si le plus insatiable des avares ne s'en contenterait pas. Abdalla lui obéit et parcourut douze magasins d'une grande étendue, si remplis de toutes sortes de richesses qu'il ne pouvait distinguer celles qui méritaient le plus son admiration, mais toutes méritaient et produisaient son désir. Cependant le regret d'avoir rendu le chandelier et celui de n'en avoir pas connu l'usage déchirèrent le cœur d'Abdalla. Abounadar ne fit pas semblant de s'en apercevoir: au contraire il le combla de caresses, le garda quelques jours dans sa maison, et voulut qu'on le traitât comme lui-même. Quand il fut à la veille du jour qu'il avait fixé pour son départ, il lui dit : Abdalla, mon fils, je te crois corrigé par ce qui t'est arrivé, du vice affreux de l'ingratitude; cependant je te dois une marque de reconnaissance pour avoir entrepris un si grand voyage dans la vue de m'apporter une chose que j'avais désirée; tu peux partir, je ne te retiens plus; tu trouveras demain à la porte de mon palais un de mes chevaux pour te porter, je t'en fais présent, aussi bien que d'un esclave qui conduira jusque chez toi deux chameaux chargés d'or et de pierreries que tu choisiras toi-même dans mes trésors. Abdalla lui dit tout ce qu'un cœur sensible à l'avarice peut exprimer, quand on satisfait sa passion, et vint se coucher en attendant le jour du lendemain fixé pour son départ.

Pendant la nuit il fut toujours agité, sans pouvoir penser à autre chose qu'au chandelier et à ce qu'il produisait. Je l'ai eu, disait-il, si longtemps en ma puissance; jamais Abounadar n'en aurait été possesseur sans moi. Quel risque n'ai-je point couru dans le souterrain? Pourquoi possède-t-il aujourd'hui ce trésor des trésors? Parce que j'ai eu la bonne foi ou plutôt la sottise de le lui rapporter, il profite de mes peines et des dangers que j'ai pu courir dans un si grand voyage. Eh! que me donne-t-il en reconnaissance? Deux méchans chameaux chargés d'or et de pierreries; en un moment le chandelier en fournit dix fois davantage. C'est Abounadar qui est un ingrat, disait-il. Quel tort lui ferais-je en prenant ce chandelier? aucun assurément. Car il est si riche, et moi que possédé-je? Ces idées le déterminèrent enfin à faire son possible pour s'emparer du chandelier; la chose ne lui fut pas difficile: Abounadar lui avait confié les clés de ses magasins. Il savait où le chandelier était placé, il s'en saisit, le cacha au fond d'un des sacs qu'il remplissait de pièces d'or et des autres richesses qu'on lui avait permis d'emporter, et le fit comme tout le reste charger sur ses chameaux. Il n'eut plus d'autre empressement que de s'éloigner, et, après avoir promptement dit adieu au généreux Abounadar, il lui remit ses clés et partit avec son cheval, son esclave et ses deux chameaux.

Quand il fut à quelques journées de Balsora, il vendit son esclave, ne voulant point avoir un témoin de son ancienne pauvreté ni de la source de ses richesses. Il en acheta un autre et se rendit sans obstacle chez sa mère qu'il voulut à peine regarder, tant il était occupé de ses trésors. Son premier soin fut de mettre les charges de ses chameaux et le chandelier dans une chambre au fond de la maison; et, dans l'impatience où il était de repaître ses yeux d'une opulence réelle, il mit des lumières dans le chandelier; les douze derviches parurent; il leur donna à chacun un coup de bâton de toute sa force, dans la crainte de manquer aux lois du talisman; mais il n'avait pas remarqué qu'Abounadar tenait en les frappant le bâton de la main gauche. Abdalla par un mouvement naturel se servit de sa droite, et les derviches, au lieu de devenir des monceaux de richesses tirèrent aussitôt de dessous leur robe chacun un bâton formidable, dont ils le frappèrent si longtemps et si fort, qu'ils le laissèrent presque mort, et disparurent en emportant les charges des chameaux, les chameaux, le cheval, l'esclave et le chandelier.

NOTICE

SUR LES ROMANS ET LES CONTES CHINOIS.

Il n'y a pas encore bien longtemps que les personnes étrangères à la littérature orientale croyaient que le chinois était une langue dont la connaissance offrait aux Européens des difficultés insurmontables, et qu'en Chine les lettrés eux-mêmes passaient toute leur vie à étudier les cent mille caractères dont se compose leur langue. Il eût suffi d'ouvrir quelques-uns des volumes de la collection des mémoires composés par les missionnaires pour reconnaître l'exagération de ces idées; malheureusement la vérité restait enfouie dans une collection assez volumineuse et peu connue; et il a fallu qu'un homme de talent, Abel Remusat, publiât la traduction française d'un roman chinois pour que le public fût enfin convaincu qu'un européen pouvait acquérir la connaissance de cet idiôme si difficile.

Le roman des *Deux Cousines* appartient à une classe fort nombreuse d'écrits que les Chinois désignent par le titre général de *siao-choue*, ou *petit langage*, *discours familier*, leur style tenant le milieu entre celui des livres et la langue dont on se sert pour les relations ordinaires de la vie.

Ces écrits sont non moins variés que nombreux, et la littérature chinoise offre des compositions romanesques de tous les genres : des contes merveilleux, des contes de fées, des romans historiques, des romans de mœurs, des nouvelles morales et même des contes érotiques. Aussi se formerait-on une idée très-fausse de ces compositions, si on les jugeait d'après ce qu'en dit le P. Duhalde, dans le troisième volume de sa *Description de la Chine* : « Les auteurs Chinois, dit-il, ne s'appliquent pas seulement à écrire l'histoire universelle de leur empire; en suivant leur génie ils ont encore le talent de composer différentes petites histoires propres à amuser d'une manière agréable et utile.

» Ces histoires sont à peu près semblables à nos romans qui ont été si fort à la mode dans ces derniers siècles, avec cette différence néanmoins que nos romans ne sont la plupart que des aventures galantes ou des fictions ingénieuses propres à divertir les lecteurs, mais lesquelles, au même temps qu'elles divertissent par l'enchaînement des passions ménagées avec art, deviennent très dangereuses, surtout entre les mains de la jeunesse; au lieu que les petites histoires chinoises sont d'ordinaire très-instructives, qu'elles renferment des maximes très-propres à réformer les mœurs et qu'elles portent presque toujours à la pratique de quelque vertu [1]. »

On doit conclure de ce passage que le P. Duhalde avait formé son opinion d'après la lecture de quelques nouvelles appartenant à la classe des contes moraux; cependant l'inexactitude de son opinion n'en est pas moins étonnante, car, dans le même volume, un philosophe chinois dont il reproduit un traité sur le caractère et les mœurs des Chinois, prononce sur les romans un jugement bien différent, dans lequel on relevera peut-être un excès de sévérité. Le voici : « Les anciens ont dit : On n'ouvre point un livre qu'on n'en retire quelque utilité. Je dis après eux que tout livre peut servir à me rendre plus habile; j'en excepte les romans, ils me révoltent : ce sont de dangereuses fictions dont l'amour est la passion dominante. Les traits les plus déshonnêtes y passent pour des tours d'esprit, les confidences, les libertés criminelles y sont données pour des manières aisées et galantes; les rendez-vous secrets, le crime même y est exposé d'une manière à inspirer les plus fortes passions. Il y aurait du danger pour des gens d'âge et d'une probité à toute épreuve; que ne doivent donc pas craindre les jeunes gens dont la raison est encore faible et dont le cœur est si facile à s'émouvoir? Pourront-ils avaler ce poison sans en recevoir des atteintes mortelles?

» Savoir se glisser par une issue secrète, sauter adroitement par un mur, ce sont des faits qu'on trouve joliment placés et qui enchantent un jeune cœur; à la vérité l'intrigue se dénoue par le mariage qui se conclut du consentement des parens et selon les rites prescrits. Mais parce que dans le corps de l'ouvrage il y a bien des endroits qui choquent les bonnes mœurs, qui renversent les louables coutumes, qui violent les lois et détruisent les devoirs essentiels de l'homme, la vertu se trouve exposée aux attaques les plus dangereuses.

» Mais, dira-t-on, dans ces histoires romanesques, l'auteur ne se propose autre chose que de représenter le vice puni et la vertu récompensée. Je le veux, mais le grand nombre des lecteurs remarque-t-il ces châtimens et ces récompenses? leur esprit n'est-il pas entraîné ailleurs? Peut-on croire que l'art employé par l'auteur pour inspirer l'amour de la vertu l'emportera sur cette foule de pensées qui induisent

[1] *Description de l'empire de la Chine*. Paris, 1735, in-fol., t. III, p. 292.

au libertinage. Afin de traiter ce sujet de telle sorte que ce qui précède la leçon de morale ne soit précisément qu'un ingénieux artifice pour la faire recevoir d'une manière plus agréable, il faudrait un sage du premier ordre, et dans notre siècle où trouver des savans de cette haute vertu? »

Cet arrêt porté sur les romans en général est sans doute trop sévère; mais le passage suivant que j'extrais des *Mémoires* [1] des missionnaires prouvera que plusieurs des compositions romanesques chinoises sont loin d'être propres à inspirer l'amour de la vertu comme l'avait cru le P. Duhalde.

« A la Chine, tout roman en général est prohibé par les lois. L'empereur régnant [2] en a flétri trois qui passent pour des chefs-d'œuvre. Le premier a été marqué du caractère *Tao* (couteau, poignard), parce qu'il raconte des histoires qui peuvent affaiblir l'horreur du meurtre et faire naître les idées de révolte; le second du caractère *Sie* (faux, menteur) : c'est un roman plein de diableries et de sorcelleries sur l'entrée des livres de Fo en Chine; le troisième du caractère *In* (impur, déshonnête), à cause des peintures et des descriptions galantes dont il est rempli. »

Le passage suivant que j'emprunte à une note du *Livre des Récompenses et des Peines*, traduit par Abel-Rémusat, complète les renseignemens que l'on peut désirer sur les romans chinois.

« Malgré la sévérité des lois et les perpétuelles déclamations des moralistes et des sectaires, la corruption des mœurs est aussi grande à la Chine qu'en toute autre contrée. A la vérité la plupart des écrivains poussent la modestie des expressions jusqu'à l'affectation la plus ridicule. Mais il y a aussi un bon nombre d'ouvrages où règne le cynisme le plus révoltant. Nous avons ici un recueil qui peut être mis sous ce rapport à côté de Pétrone et de Martial; je dois convenir pourtant que le lien conjugal n'y est presque jamais un objet de sarcasme et de dérision. On pourrait en tirer une conséquence favorable aux mœurs nationales, s'il n'en était de même dans le *Kin-phing-meï*, roman célèbre qu'on dit au dessus, ou pour mieux dire au dessous de tout ce que Rome corrompue et l'Europe moderne ont produit de plus licencieux. Je ne connais que de réputation cet ouvrage qui, quoique flétri par les cours souveraines de Pékin, n'a pas laissé de trouver un traducteur dans la personne d'un des frères du célèbre empereur Ching-Tsou, et dont la version que ce prince a faite en mandchou passe pour un chef-d'œuvre d'élégance et de correction. »

Les sinologues qui ont entrepris de faire connaître en Europe les compositions romanesques des Chinois ont avec raison choisi, de préférence, des romans de mœurs et des nouvelles. Tout le monde a lu le roman traduit avec tant de goût par Abel-Rémusat, et qui offre un tableau si curieux de la vie privée des Chinois. Longtemps auparavant, le père Dentrecolles avait traduit plusieurs nouvelles, que le père Duhalde inséra dans le troisième volume de son grand ouvrage sur la Chine. Depuis, deux sinologues anglais, MM. Davis et Thoms, ont fait connaître au public plusieurs autres nouvelles [1] ainsi qu'un roman [2], et le savant professeur de littérature chinoise, M. Stanislas Julien, a donné la traduction d'un conte de fée [3]. Le même savant a joint à sa traduction du drame de l'*Orphelin de la Chine* des extraits du roman historique intitulé *San-Koue-Tchi*.

Les nouvelles que l'on va lire sont celles que le père Dentrecolles a traduites; on a profité pour cette réimpression de quelques unes des corrections de l'édition publiée en 1827, par Abel-Rémusat et M. Stanislas Julien.

A. Loiseleur Deslongchamps.

[1] *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois*, par les missionnaires de Pékin, t. VIII, p. 254.

[2] Khien-long.

[1] *Chinese novels translated from the originals; to which are added proverbs and moral maxims.* By J. F. Davis. London. 1822, in-8°. — Une traduction française de ces nouvelles fait partie du recueil publié en 1827, par Abel-Rémusat et M. Stanislas Julien (3 vol. in-18). — M. Davis avait précédemment publié à Canton en 1816, une nouvelle intitulée *San-Iu-Leou* que Bruguières de Sorsum a jointe à sa traduction française du drame intitulé *Lao-Seng-eul*. Paris, 1819, in-8°.

Affectionnate Pair or history of Sung-Kin, a chinese tale translated by P. P. Thoms. London, 1820, in-8°.

Chinese Courtship, in verse, with the original text, translated by P.P. Thoms. Macao, 1824, in-8°.

On peut consulter sur ce dernier ouvrage les *Mélanges asiatiques* d'Abel-Rémusat, t. III, p. 334.

[2] *The fortunate union, a romance translated from the chinese original, with notes and illustrations, to which is added a chinese tragedy.* London, 1829, deux volumes in-8°.

[3] *Blanche et bleue ou les deux couleuvres fées.* Paris, Gosselin, 1834, in-8°.

NOUVELLES CHINOISES,

TRADUITES PAR LE P. DENTRECOLLES.

HISTOIRE DE LIU-IU.

CHAPITRE Ier.

Le bien ou le mal qui éclatent
Attirent un bonheur ou un malheur sensibles;
C'est là ce qui détourne du vice,
C'est là ce qui anime à la vertu.

Une famille d'une condition médiocre habitait à Wou-si, ville dépendante de la cité de Tchang-tcheou, dans la province de Kiang-nan. Trois frères composaient cette famille : l'aîné s'appelait Liu-iu (ou le jaspe); le cadet, Liu-pao (ou le précieux), et le troisième, Liu-tchin (ou la perle). Celui-ci n'était pas encore mûr pour le mariage; les deux autres étaient mariés. La femme du premier s'appelait Wang, et celle du cadet se nommait Yang; elles avaient l'une et l'autre toutes les grâces qui donnent de l'agrément aux femmes.

Liu-pao n'avait de passion que pour le jeu et le vin : l'on ne voyait en lui nulle inclination vers le bien; sa femme était du même caractère, et n'était nullement portée à la vertu, bien différente en cela de Wang, sa belle sœur, qui était un exemple de modestie et de régularité. Ainsi, quoique ces deux femmes vécussent ensemble d'assez bonne intelligence, leurs cœurs n'étaient que faiblement unis.

Wang eut un fils nommé Hi-eul, c'est-à-dire fils de la réjouissance. Ce jeune enfant n'avait encore que six ans, lorsqu'un jour, s'étant arrêté dans la rue avec d'autres enfans du voisinage pour voir passer une procession solennelle, il disparut dans la foule, et le soir il ne revint pas à la maison.

Cette perte désola le père et la mère. Ils firent afficher partout des billets; il n'y eut point de rues où l'on ne fît des enquêtes; mais toutes les perquisitions furent inutiles : on ne put apprendre aucune nouvelle de ce cher fils. Liu-iu, son père, était inconsolable; et dans l'accablement de tristesse où il était, il songea à s'éloigner de sa maison, où tout lui rappelait sans cesse le souvenir de son cher Hi-eul. Il emprunta d'un de ses amis une somme pour faire un petit commerce de côté et d'autre aux environs de la ville, se flattant que, dans ces courtes excursions, il trouverait enfin le trésor qu'il avait perdu.

Comme il n'était occupé que de son fils, il sentait peu le plaisir des avantages qu'il retirait de son commerce. Il le continua néanmoins durant cinq ans, sans s'éloigner trop de sa maison où il revenait chaque année passer l'automne. Enfin ne trouvant point son fils après tant d'années, et le croyant perdu sans ressource, voyant d'ailleurs que sa femme Wang ne lui donnait point d'autre enfant, il pensa à se distraire d'une idée si chagrinante; et, comme il avait amassé un petit fonds, il prit le dessein d'aller négocier dans une autre province.

Il s'associa en chemin un riche marchand, lequel, ayant reconnu ses talens et son habileté dans le négoce, lui fit un parti très-avantageux. Le désir de s'enrichir le délivra de ses inquiétudes.

A peine furent-ils arrivés l'un et l'autre dans la province de Chan-si que tout réussit à leur gré. Le débit de leurs marchandises fut prompt, et le gain considérable. Le paiement qui fut reculé à cause de deux années de sécheresse et de famine dont le pays était affligé, et une longue maladie dont Liu-iu fut attaqué, l'arrêtèrent trois ans dans la province : ayant recouvré la santé et son argent, il part pour s'en retourner dans son pays.

S'étant arrêté durant le voyage près d'un endroit appelé Tchin-lieou, pour s'y délasser de ses fatigues, il aperçoit une ceinture de toile bleue, en forme de petit sac long et étroit, tel qu'on en porte autour du corps sous les habits, et où l'on renferme de l'argent; en le soulevant, il sent un poids considérable. Il se retire aussitôt à l'écart, ouvre le sac, et y trouve environ deux cents taëls [1].

A la vue de ce trésor, il fit les réflexions sui-

[1] Le taël est une once d'argent et vaut environ 7 francs 50 centimes.

vantes : C'est ma bonne fortune qui me met cette somme entre les mains : je pourrais la retenir et l'employer à mes usages, sans craindre aucun fâcheux retour. Cependant, celui qui l'a perdue, au moment qu'il s'en apercevra, sera dans de terribles transes et reviendra au plus vite la chercher. Ne dit-on pas que nos anciens, quand ils trouvaient ainsi de l'argent, n'osaient presque y toucher et ne le ramassaient que pour le rendre à son premier maître. Cette action de justice me paraît belle et je veux l'imiter, d'autant plus que je suis déjà avancé en âge et que je n'ai point d'héritier. Que ferais-je d'un argent qui me serait venu par ces voies indirectes?

A l'instant, retournant sur ses pas, il va se placer près de l'endroit où il avait trouvé la somme, et là il attend tout le jour qu'on vienne la chercher. Comme personne ne parut, il continua le lendemain sa route.

Après cinq jours de marche, étant arrivé sur le soir à Nan-sou-tcheou, il se loge dans une auberge où se trouvaient plusieurs autres marchands. Dans la conversation, le discours étant tombé sur les avantages du commerce, un de la compagnie dit : Il n'y a que cinq jours que, partant de Tchin-lieou, je perdis deux cents taëls que j'avais dans ma ceinture intérieure; j'avais ôté cette ceinture et je l'avais mise auprès de moi tandis que je prenais un peu de repos, lorsque tout à coup vint à passer un mandarin avec tout son cortége : je m'éloigne de son chemin de crainte d'insulte, et j'oublie de reprendre mon argent. Ce ne fut qu'à la couchée, qu'en quittant mes habits je m'aperçus de la perte que j'avais faite. Je vis bien que le lieu où j'avais perdu mon argent étant aussi fréquenté qu'il l'est, ce serait en vain que je retarderais mon voyage de quelques journées, pour aller chercher ce que je ne trouverais certainement pas.

Chacun le plaignit. Liu-iu lui demanda aussitôt son nom et le lieu de sa demeure. — Votre serviteur, lui répondit le marchand, s'appelle Tchin et demeure à Yang-tcheou, où il a sa boutique et un assez bon magasin. Mais oserais-je, à mon tour, vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? Liu-iu se nomma et dit qu'il était habitant de la ville de Wou-si. — Le chemin le plus droit pour m'y rendre, ajouta-t-il, me conduit à Yang-tcheou; si vous l'agréez, j'aurai le plaisir de vous accompagner jusque dans votre maison.

Tchin répondit comme il devait à cette politesse : — Très-volontiers, lui dit-il, nous irons de compagnie; je m'estime très-heureux d'en trouver une si agréable. Le jour suivant, ils partent ensemble de grand matin. Le voyage ne fut pas long, et ils se rendirent bientôt à Yang-tcheou.

Après les civilités ordinaires, Tchin invita son compagnon de voyage à entrer dans sa maison et y fit servir une petite collation. Alors Liu-iu fit tomber la conversation sur l'argent perdu à Tchin-lieou. — De quelle couleur, dit-il, était la ceinture où vous aviez serré votre argent et comment était-elle faite? — Elle était de toile bleue, répondit Tchin. Ce qui la rendait bien reconnaissable, c'est qu'à un bout la lettre *Tchin*, qui est mon nom, y était tracée en broderie de soie blanche.

Cet éclaircissement ne laissait plus aucun doute; aussi Liu-iu s'écria-t-il d'un air épanoui : — Si je vous ai fait ces questions, c'est que, passant par Tchin-lieou, j'y ai trouvé une ceinture telle que vous venez de la dépeindre. Il la tire en même temps : — Voyez, dit-il, si c'est la vôtre? — C'est elle-même, dit Tchin. Sur quoi Liu-iu, la tenant encore entre les mains, la remit avec respect à son vrai maître.

Tchin, plein de reconnaissance, le pressa fort d'accepter la moitié de la somme dont il lui faisait présent; mais ses instances furent inutiles, Liu-iu ne voulut rien recevoir. — Quelles obligations ne vous ai-je pas? reprit Tchin; où trouver une fidélité et une générosité pareilles? Il fait servir aussitôt un grand repas, et ils s'invitèrent l'un l'autre à boire avec les plus grandes démonstrations d'amitié.

Tchin disait en lui-même : Où trouver aujourd'hui un homme de la probité de Liu-iu? Des gens de ce caractère sont bien rares. Mais quoi! j'aurais reçu de lui un si grand bienfait et je n'aurais pas moyen de le reconnaître! J'ai une fille qui a douze ans; il faut qu'une alliance m'unisse avec un si honnête homme. Mais a-t-il un fils? c'est ce que j'ignore. — Cher ami, lui dit-il, quel âge a présentement votre fils?

A cette demande, les larmes coulèrent des yeux de Liu-iu. Hélas! répondit-il, je n'avais qu'un fils qui m'était infiniment cher, et il y a sept ans que ce jeune enfant, étant sorti du logis pour voir passer une procession, disparut sans qu'il m'ait été possible d'en avoir depuis

ce temps là aucune nouvelle. Pour surcroît de malheur, ma femme ne m'a plus donné d'enfans.

A ce récit Tchin parut un moment rêveur; ensuite prenant la parole : Mon frère et mon bienfaiteur, dit-il, quel âge avait ce cher enfant lorsque vous le perdîtes ? — Il avait six ans, répondit Liu-iu. — Quel était son surnom ? — Nous l'appelions Hi-eul, répliqua Liu-iu. Il avait échappé aux dangers de la petite vérole; on n'en voyait nulle trace sur son visage; son teint était blanc et fleuri.

Ce détail causa une grande joie à Tchin, et il ne put s'empêcher de la faire paraître dans ses yeux et dans tout son air. Il appela sur-le-champ un de ses domestiques auquel il dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci, ayant fait signe qu'il allait exécuter les ordres de son maître, rentre dans l'intérieur de la maison.

Liu-iu, attentif à l'enchaînement de ces questions et à l'épanouissement qui avait paru sur le visage de son hôte, forma divers soupçons dont il s'occupait, lorsqu'il vit tout à coup entrer un jeune domestique qui avait environ treize ans. Il était vêtu d'un habit long et d'un surtout modeste, mais propre; sa taille bien faite, son air et son maintien, son visage dont les traits étaient réguliers, et où l'on voyait de beaux sourcils noirs, surmontant des yeux vifs et perçans, frappèrent d'abord le cœur et les yeux de Liu-iu.

Dès que le jeune enfant vit l'étranger assis à table, il se tourna vers lui, fit une profonde révérence, et dit quelques mots de civilité : ensuite s'approchant de Tchin, et se tenant modestement vis-à-vis de lui : Mon père, dit-il, d'un ton doux et agréable, vous avez appelé Hi-eul, que vous plaît-il m'ordonner? — Je vous le dirai tout à l'heure, reprit Tchin; en attendant, tenez-vous à côté de moi.

Le nom de Hi-eul que se donnait le jeune enfant fit naître de nouveaux soupçons dans l'esprit de Liu-iu. Une impression secrète saisit son cœur, qui, par d'admirables ressorts de la nature, lui retrace à l'instant l'image de son fils, sa taille, son visage, son air et ses manières. Il voit tout cela dans celui qu'il considère. Il n'y a que le nom de père donné à Tchin qui déconcerte ses conjectures. Il n'était pas honnête de demander à Tchin si c'était là véritablement son fils; peut-être l'était-il en effet, car il n'est pas impossible que deux enfans ayant reçu le même nom se ressemblent.

Liu-iu, tout occupé de ces réflexions, ne songeait guère à la bonne chère qu'on lui faisait. On lisait sur son visage l'étrange perplexité où il se trouvait. Je ne sais quel charme l'attirait invinciblement vers ce jeune enfant : il tenait les yeux sans cesse attachés sur lui, et ne pouvait les en détourner. Hi-eul de son côté, malgré la timidité et la modestie de son âge, regardait fixement Liu-iu, et il semblait que la nature lui découvrait en ce moment que c'était son père.

Enfin Liu-iu, n'étant plus le maître de son cœur, rompit tout à coup le silence et demanda à Tchin si c'était là véritablement son fils. Ce n'est point de moi, répondit Tchin, qu'il a reçu la vie, quoique je le regarde comme mon propre fils. Il y a sept ans qu'un homme qui passait par cette ville, menant cet enfant par la main, s'adressa par hasard à moi et me pria de l'assister dans son besoin extrême. Ma femme, dit-il, est morte et ne m'a laissé que cet enfant. Le mauvais état de mes affaires m'a obligé de quitter pour un temps mon pays et de me retirer à Hoaïngan chez un de mes parens de qui j'espère une somme d'argent qui m'aide à me rétablir. Je n'ai pas de quoi continuer mon voyage jusqu'à cette ville; auriez-vous la charité de m'avancer trois taëls ? Je vous les rendrai fidèlement à mon retour, et, pour gage de ma parole, je laisse ici en dépôt ce que j'ai au monde de plus cher, c'est-à-dire mon fils unique. Je ne serai pas plutôt à Hoaïngan, que je reviendrai retirer ce cher enfant.

Cette confidence me toucha, et je lui mis en main la somme qu'il me demandait pour lui. En me quittant il fondait en larmes, témoignant qu'il se séparait de son fils avec un extrême regret. Ce qui me surprit, c'est que l'enfant ne parut nullement ému de cette séparation; mais, ne voyant point revenir son prétendu père, j'eus des soupçons dont je voulus m'éclaircir. J'appelai l'enfant, et, par les différentes questions que je lui fis, j'appris qu'il était né dans la ville de Wou-si; qu'un jour, voyant passer une procession dans sa rue, il s'était un peu trop écarté et qu'il avait été trompé et enlevé par un inconnu. Il me dit aussi le nom de son père et de sa mère : or ce nom de famille est le vôtre. Je compris aussitôt que ce pauvre enfant avait été enlevé et vendu par quelque fripon; j'en eus compassion, et il sut entièrement gagner mon cœur : je le traitai

dès-lors comme mes propres enfans, et je l'ai envoyé au collége avec mon propre fils pour y faire ses études. Bien des fois j'ai eu la pensée de faire un voyage exprès jusqu'à Wou-si pour m'informer de sa famille. Mais il m'est toujours survenu quelque affaire qui m'a fait différer un voyage auquel je n'avais pas tout à fait renoncé. Heureusement, il y a quelques momens, vous m'avez parlé par occasion de ce fils. Certains mots, jetés par hasard, ont réveillé mes idées. Sur le rapport merveilleux de ce que je savais avec ce que vous me disiez, j'ai fait venir l'enfant pour voir si vous le reconnaîtriez.

A ces mots, Hi-eul se mit à pleurer de joie et ses larmes en firent aussitôt couler d'abondantes des yeux de Liu-iu. Un indice assez singulier, dit-il, le fera reconnaître : il a un peu au-dessus du genou une marque noire qui est l'effet d'une envie de sa mère lorsqu'elle était enceinte. Hi-eul aussitôt relève le bas de son haut de chausse et montre au-dessus du genou les deux signes dont il s'agissait. Liu-iu, les voyant, se jette au cou de l'enfant, l'embrasse, l'élève entre ses bras. Mon fils, s'écria-t-il, mon cher fils, quel bonheur pour ton vrai père de te retrouver après une si longue absence !

CHAPITRE II.

Pêcher une aiguille au fond de l'eau, c'est merveille;
Mais perdre un trésor qu'on tenait entre ses mains et le recouvrer ensuite, c'est une autre merveille bien plus grande !
Oh ! le charmant festin, où se fait une si douce reconnaissance !
Ils craignent encore tous deux que ce ne soit qu'un songe.

Dans ces doux momens on conçoit assez à quels transports de joie le père et le fils se livrèrent. Après mille tendres embrassades, Liu-iu, s'arrachant des bras de son fils, alla faire une salutation à Tchin : Quelles obligations ne vous ai-je pas, lui dit-il, d'avoir reçu chez vous et élevé avec tant de bonté cette chère portion de moi-même ? Sans vous, aurions-nous jamais été réunis ?

— Mon aimable bienfaiteur, répondit Tchin en le relevant, c'est l'acte généreux de vertu que vous avez pratiqué en me rendant les deux cents taëls qui a touché le ciel. C'est le ciel qui vous a conduit chez moi, où vous avez retrouvé ce que vous aviez perdu et que vous cherchiez vainement depuis tant d'années. A présent que je sais que ce joli enfant vous appartient, mon regret est de ne lui avoir pas fait plus d'amitié. Prosternez-vous, mon fils, dit Liu-iu, et remerciez votre insigne bienfaiteur.

Tchin se mettait en posture de rendre des révérences pour celles qu'on venait de lui faire, mais Liu-iu, confus de cet excès de civilité, s'approcha aussitôt et l'empêcha même de se pencher. Ces cérémonies étant achevées, on s'assit de nouveau, et Tchin fit placer le petit Hi-eul sur un siége à côté de Liu-iu son père.

Pour lors Tchin prenant la parole : Mon frère, dit-il à Liu-iu (car c'est un nom que je dois vous donner maintenant), j'ai une fille âgée de douze ans ; mon dessein est de la donner en mariage à votre fils et de nous unir plus étroitement par cette alliance. Cette proposition se faisait d'un air si sincère et si passionné que Liu-iu ne crut pas devoir se servir des excuses ordinaires que la civilité prescrit. Il passa par-dessus et donna sur-le-champ son consentement.

Comme il était tard, on se sépara. Hi-eul alla se reposer dans la même chambre que son père. On peut juger tout ce qu'ils se dirent de consolant et de tendre durant la nuit. Le lendemain, Liu-iu songeait à prendre congé de son hôte, mais il ne put résister aux empressemens avec lesquels on le retint. Tchin avait fait préparer un second festin, où il n'épargna rien pour bien régaler le futur beau-père de sa fille et son nouveau gendre et se consoler par là de leur départ. On y but à longs traits et l'on se livra à la joie.

Sur la fin du repas, Tchin tire un paquet de vingt taëls et, regardant Liu-iu : Mon aimable gendre, dit-il, durant le temps qu'il a demeuré chez moi, aura sans doute eu quelque chose à souffrir contre mon intention et à mon insu : voici un petit présent que je lui fais jusqu'à ce que je puisse lui donner des témoignages plus réels de ma tendre affection ; je ne veux pas au reste qu'il me refuse.

— Quoi ! reprit Liu-iu, lorsque je contracte une alliance qui m'est si honorable et que je devrais, selon la coutume, faire moi-même les présens de mariage pour mon fils, présens dont je ne suis dispensé pour le moment que parce que je suis voyageur, vous me comblez de vos dons ! c'en est trop ! je ne puis les accepter ce serait me couvrir de confusion.

— Hé ! qui pense, dit Tchin, à vous offrir si peu de chose ? C'est à mon gendre et non au beau-père de ma fille que je prétends faire ce petit présent. En un mot, le refus, si vous y persistez, sera pour moi une marque certaine que mon alliance ne vous est pas agréable.

Liu-iu vit bien qu'il fallait absolument se rendre et que sa résistance serait inutile : il accepta humblement le présent, et, faisant lever son fils de table, il lui dit d'aller faire une profonde révérence à Tchin : Ce que je vous donne, dit Tchin en le relevant, n'est qu'une bagatelle et ne mérite point de remercîmens. Hi-eul alla ensuite dans l'intérieur de la maison pour remercier sa belle-mère. Tout le jour se passa en festins et en divertissemens ; il n'y eut que la nuit qui les sépara.

Liu-iu, s'étant retiré dans sa chambre, se livra tout entier aux réflexions que faisait naître cet événement : Il faut avouer, s'écria-t-il, qu'en rendant les deux cents taëls que j'avais trouvés, j'ai fait une action bien agréable au ciel, puisque j'en suis récompensé par le bonheur de retrouver mon fils et de contracter une si honorable alliance. C'est bonheur sur bonheur : c'est comme si l'on mettait des fleurs d'or sur une belle pièce de soie. Comment puis-je reconnaître tant de faveurs ? Voilà vingt taëls que mon allié Tchin vient de donner; puis-je mieux faire que de les employer à la subsistance de quelques vertueux bonzes ? C'est là les jeter en une terre de bénédictions.

Le lendemain, après avoir bien déjeuné, le père et le fils préparent leur bagage et prennent congé de leur hôte ; ils se rendent au port et y louent une barque. A peine eurent-ils fait une demi-lieue qu'ils approchèrent d'un endroit de la rivière d'où s'élevait un bruit confus et où l'eau agitée paraissait bouillonner : c'était une barque chargée de passagers qui coulait à fond. On entendait crier ces pauvres infortunés : *Au secours ! sauvez-nous !* Les gens du rivage voisin, alarmés de ce naufrage, criaient de leur côté à plusieurs petites barques qui se trouvaient là d'accourir au plus vite et de secourir ces malheureux qui disputaient leur vie contre les flots. Mais les bateliers, gens durs et intéressés, demandaient qu'on leur assurât une bonne récompense, sans quoi il n'y avait nul secours à espérer.

Pendant ce débat, arrive la barque de Liu-iu ; lorsqu'il eut appris de quoi il s'agissait, il se dit à lui-même : Sauver la vie à un homme, c'est une œuvre plus sainte et plus méritoire que d'orner des temples et d'entretenir des bonzes. Consacrons les vingt taëls à cette bonne œuvre; secourons ces pauvres gens qui se noient. Aussitôt il déclare qu'il donnera vingt taëls à ceux qui recevront dans leurs barques ces hommes à demi noyés.

A cette proposition, tous les bateliers couvrent en un moment la rivière ; quelques-uns même des spectateurs, placés sur le rivage et qui savaient nager, se jettent avec précipitation dans l'eau, et en un moment tous sans exception furent sauvés du naufrage. Liu-iu distribua de suite aux bateliers la récompense promise.

Ces pauvres gens, arrachés du milieu des flots, vinrent rendre grâces à leur libérateur. Un d'entre eux, ayant considéré Liu-iu, s'écria tout à coup : Hé ! quoi ! c'est vous, mon frère aîné ! par quel bonheur vous trouvé-je ici ? Liu-iu, s'étant retourné, reconnut son troisième frère Liu-tchin. Alors, transporté de joie et tout hors de lui-même : O merveille ! dit-il en joignant les mains, le ciel m'a conduit ici à point nommé pour sauver mon frère ! Aussitôt il lui tend la main, le fait passer sur sa barque, l'aide à se dépouiller de ses habits tout trempés et lui en donne d'autres.

Liu-tchin, après avoir repris ses esprits, s'acquitta des devoirs que la civilité prescrit à un cadet envers son aîné, et celui-ci, ayant répondu à son honnêteté, appelle Hi-eul qui était dans une des chambres de la barque, afin de venir saluer son oncle ; pour lors, il lui raconta toutes ses aventures qui jetèrent Liu-tchin dans un étonnement dont il ne pouvait revenir : Mais enfin apprenez-moi, lui dit Liu-iu, le motif qui vous amène en ce pays-ci.

— Il n'est pas possible, répondit Liu-tchin, de dire en deux mots la cause de mon voyage. Depuis trois ans que vous avez quitté la maison, on nous est venu apporter la triste nouvelle que vous étiez mort de maladie dans la province de Chan-si. Mon second frère prit des informations et il assura que la chose était véritable. Ce fut un coup de foudre pour ma belle-sœur : elle fut inconsolable et prit aussitôt le grand deuil. Pour moi, je ne voulus nullement ajouter foi à cette nouvelle.

Peu de jours après, mon second frère pressa ma belle-sœur de songer à un nouveau ma-

riage. Elle a toujours rejeté bien loin une pareille proposition ; enfin elle m'a engagé à faire le voyage du Chan-si, pour m'assurer sur les lieux de ce qui vous regarde ; et lorsque j'y songe le moins, près de périr dans les eaux, je rencontre mon frère bien-aimé qui me sauve la vie. Ce bonheur inespéré n'est-il pas un bienfait du ciel ? Mais, mon frère, croyez-moi, il n'y a point de temps à perdre : hâtez-vous de vous rendre à la maison pour calmer ma belle-sœur. Le moindre délai peut causer des malheurs irremédiables.

Liu-iu, consterné de ce récit, fait venir le maître de la barque, et, quoiqu'il fût fort tard, il lui ordonna de mettre à la voile et de naviguer toute la nuit.

CHAPITRE III.

Le cœur empressé vole au terme comme un trait.
La barque court sur l'eau plus vite encore que la navette du tisserand.

Pendant que toutes ces aventures arrivaient à Liu-iu, Wang, sa femme, était dans la désolation. Mille raisons la portaient à ne pas croire que son mari fût mort ; mais Liu-pao, qui, par cette mort prétendue, devenait le chef de la famille, l'en assura si positivement, qu'enfin elle se laissa persuader et prit des habits de deuil.

Liu-pao avait un mauvais cœur et était capable des actions les plus indignes : Je n'en doute plus, dit-il, mon frère aîné est mort. Ma belle-sœur est jeune et belle ; elle n'a d'ailleurs personne pour la soutenir : il faut que je la force à se remarier, il m'en reviendra de l'argent.

Aussitôt il communique son dessein à Yang, sa femme, et lui ordonne de mettre en œuvre une habile entremetteuse de mariages. Mais Wang rejeta bien loin une pareille proposition ; elle jura qu'elle voulait rester veuve et honorer par sa viduité la mémoire de son mari. Son beau-frère Liu-tchin l'affermissait dans sa résolution. Ainsi tous les artifices qu'on employa n'eurent aucun succès. Et comme il lui venait de temps en temps dans l'esprit qu'il n'était pas sûr qu'il fût mort : Il faut, dit-elle, m'en éclairer ; les nouvelles qui viennent sont souvent fausses ; c'est dans le lieu même qu'on peut avoir des connaissances certaines. A la vérité, il s'agit d'un voyage de près de cent lieues. N'importe, je connais le bon cœur de Liu-tchin, mon beau-frère, il voudra bien pour me tirer de peine se transporter dans la province du Chan-si et s'informer si effectivement j'ai eu le malheur de perdre mon mari ; du moins il m'en apportera les restes précieux.

Liu-tchin fut prié de faire ce voyage et partit. Son éloignement rendit Liu-pao plus ardent dans ses poursuites. D'ailleurs, s'étant acharné au jeu durant quelques jours et y ayant été malheureux, il ne savait plus où trouver de l'argent. Dans l'embarras où il se trouvait, il rencontra un marchand du Kiang-si qui venait de perdre sa femme et qui en cherchait une autre. Liu-pao saisit l'occasion et lui proposa sa belle-sœur. Le marchand accepte la proposition, prenant néanmoins la précaution de s'informer secrètement si celle qu'on lui proposait était jeune et bien faite. Aussitôt qu'il en fut assuré, il ne perdit point de temps et livra trente taëls pour conclure l'affaire.

Liu-pao ayant reçu cette somme : Je dois vous avertir, dit-il au marchand, que ma belle-sœur est fière, hautaine ; elle fera bien des difficultés quand il s'agira de quitter la maison et vous aurez beaucoup de peine à l'y résoudre. Voici donc ce que vous devez faire : Ce soir, à l'entrée de la nuit, ayez une chaise et de bons porteurs ; venez à petit bruit et présentez-vous à notre porte. La demoiselle qui paraîtra avec une coiffure de deuil est ma belle-sœur ; ne lui dites mot et n'écoutez point ce qu'elle voudrait vous dire ; mais saisissez-la aussitôt, jetez-la dans la chaise, conduisez-la sur votre barque et mettez à la voile. Cet expédient plut fort au marchand, et l'exécution lui parut aisée.

Cependant Liu-pao retourne à la maison ; et, afin que sa belle-sœur ne pressentît rien du projet qu'il avait formé, il sut se contrefaire en sa présence ; mais dès qu'elle se fut retirée, il fit confidence à sa femme de son dessein, et, en désignant sa belle-sœur d'un air méprisant : Il faut, dit-il, que cette marchandise à deux pieds sorte cette nuit de notre maison ; mais, pour n'être pas témoin de ses larmes et de ses gémissemens, je vais sortir d'avance, et, à la chute de la nuit, un marchand de Kiang-si viendra l'enlever et la conduira à sa barque dans une chaise à porteurs.

Il allait poursuivre, lorsqu'il entendit le bruit d'une personne qui marchait en-dehors de la fenêtre. Alors il se hâta de sortir ; et la préci-

pitation avec laquelle il se retira ne lui permit pas d'ajouter la circonstance de la coiffure de deuil. Ce fut sans doute par une providence toute particulière du ciel que cette circonstance fut omise.

La dame Wang s'aperçut aisément que le bruit qu'elle avait fait près de la fenêtre avait obligé Liu-pao à rompre brusquement la conversation. Son ton de voix marquait assez qu'il avait encore quelque chose de plus à dire; mais elle en avait assez entendu; car ayant reconnu à son air, lorsqu'il entra dans la maison, qu'il avait quelque secret à communiquer à sa femme, elle avait fait semblant de se retirer, et, prêtant secrètement l'oreille à la fenêtre, elle avait ouï distinctement ces mots : « On l'enlèvera, on la mettra dans une chaise. »

Ces paroles fortifièrent étrangement ses soupçons. Elle entra dans la chambre, et, s'approchant de Yang, lui déclara d'abord ses inquiétudes. Ma belle-sœur, lui dit-elle, vous voyez une veuve infortunée, qui vous est liée par les nœuds les plus étroits d'une amitié qui fut toujours très-sincère : c'est par cette ancienne amitié que je vous conjure de m'avouer franchement si mon beau-frère persiste encore dans son ancien dessein, de me forcer à un mariage qui tournerait à ma confusion.

A ce récit, Yang parut d'abord interdite et rougit; puis, prenant une contenance plus assurée : A quoi pensez-vous, ma sœur, lui dit-elle, et quelles idées vous mettez-vous dans l'esprit? S'il était question de vous remarier, croyez-vous qu'on fût fort embarrassé? Hé! à quoi bon se jeter soi-même à l'eau, avant que la barque soit prête à faire naufrage?

Dès que la dame Wang eut entendu ce proverbe tiré de la barque, elle comprit encore mieux le sens de l'entretien secret de son beau-frère. Aussitôt elle éclate en plaintes et en soupirs, et, se livrant à toute sa douleur, elle se renferme dans sa chambre où elle pleure, elle gémit, elle se lamente : Que je suis malheureuse! s'écrie-t-elle, je ne sais ce qu'est devenu mon mari! Liu-tchin, mon beau-frère et mon ami, sur qui je devais compter, est en voyage. Mon père, ma mère, mes parens, sont éloignés de ce pays. Si cette affaire se précipite, comment pourrai-je leur en donner avis? Je n'ai aucun secours à attendre de nos voisins. Liu-pao s'est rendu redoutable à tout le quartier, et l'on sait qu'il est capable des plus grandes noirceurs. Infortunée que je suis! je ne saurais échapper à ses piéges : si je n'y tombe pas aujourd'hui, ce sera demain ou dans fort peu de temps. Tout bien considéré, finissons cette trop pénible vie; mourons une bonne fois, cela vaut mieux que de souffrir mille et mille morts.

Elle prit ainsi sa résolution; mais elle en différa l'exécution jusqu'au soir. Aussitôt que la nuit est venue, elle se retire dans sa chambre et s'y enferme; puis, prenant une corde, elle l'attache à la poutre par un bout, et à l'autre bout elle fait un nœud coulant; elle approche un banc, monte dessus, ajuste modestement ses habits par le bas autour des pieds; ensuite elle s'écrie : Ciel suprême, vengez-moi! Après ces mots et quelques soupirs qui lui échappèrent, elle jette sa coiffure et passe la tête et le cou dans le nœud coulant; enfin, du pied elle renverse le banc et demeure suspendue en l'air.

C'en était fait, ce me semble, de cette malheureuse dame. Il arriva néanmoins que la corde dont elle s'était servie, quoique grosse et de chanvre, se rompit tout à coup. Elle tombe à terre à demi-morte : sa chute et la violence dont elle s'agitait firent un grand bruit.

La dame Yang accourut à ce bruit, et, trouvant la porte bien barricadée, elle se douta que c'était là un stratagème d'un esprit à demi-troublé. Elle saisit aussitôt une barre et enfonce la porte. Comme la nuit était très-obscure, en entrant dans la chambre, elle s'embarrassa les pieds dans les habits de madame Wang et tomba à la renverse. Cette chute fit sauter sa coiffure bien loin, et l'effroi dont elle fut saisie lui causa un évanouissement de quelques momens. Aussitôt qu'elle eut repris ses sens, elle se lève, va chercher une lampe et revient dans sa chambre, où elle trouve la dame Wang étendue par terre, sans mouvement et presque sans respiration, la bouche chargée d'écume et le cou encore serré par la corde. Elle lâche au plus tôt le nœud coulant.

Au moment qu'elle voulait lui procurer d'autres secours, elle entend frapper doucement à la porte de la maison. Elle ne douta point que ce ne fût le marchand de Kiang-si qui venait chercher l'épouse qu'il avait achetée. Elle court vite pour le recevoir et l'introduire dans la chambre, afin qu'il fût témoin de ce qui venait d'arriver. Mais, songeant qu'elle n'avait plus

sa coiffure et qu'il n'était pas convenable de se présenter ainsi, elle ramassa précipitamment celle qui se trouvait sous ses pieds et qui était la coiffure de deuil de madame Wang, et courut vers la porte.

C'était en effet le marchand de Kiang-si, qui venait enlever la dame qu'on lui avait promise. Il avait une chaise de noces, ornée de banderolles de soie, de festons, de fleurs et de plusieurs belles lanternes ; elle était environnée de domestiques qui portaient des torches allumées et d'une troupe de joueurs de flûtes et de hautbois. Tout ce cortége s'était rangé dans la rue sans jouer des instrumens et sans faire de bruit. Le marchand avait frappé doucement à la porte ; mais l'ayant trouvée entr'ouverte, il était entré dans la maison avec quelques-uns de ceux qui tenaient les flambeaux pour l'éclairer.

Dès que la dame Yang parut, le marchand qui lui vit une coiffure de deuil, qui était le signal qu'on lui avait donné, se jeta sur elle comme un épervier affamé fond sur un petit oiseau. Les gens de sa suite accourent, enlèvent la dame et l'enferment dans la chaise qui était toute prête à la recevoir. Elle eut beau crier : « On se trompe, ce n'est pas moi qu'on cherche ! » le bruit des fanfares se fit aussitôt entendre et étouffa sa voix, tandis que les porteurs de chaise volaient plutôt qu'ils ne marchaient pour la transporter à la barque.

CHAPITRE III.

Une troupe de joueurs d'instrumens avance en triomphe vers la barque d'un étranger.
La méprise d'une coiffure de deuil produit un mariage.
Quand l'épouse, en présence du nouvel époux, élève la voix, ce n'est pas contre le ciel :
C'est contre son vrai mari qu'elle s'échauffe et qu'elle crie.

Pendant ce temps-là, madame Wang, qui avait été soulagée par les soins de sa belle-sœur, était revenue à elle-même et avait recouvré la connaissance. Le grand fracas qu'elle entendit à la porte de la maison renouvela ses alarmes et lui causa de mortelles inquiétudes ; mais comme elle s'aperçut que le bruit des fanfares et cette confusion de voix et d'instrumens, qui s'était élevée tout à coup, s'éloignaient d'un moment à l'autre, elle se rassura, et, après environ un demi-quart d'heure, elle s'enhardit et alla voir de quoi il s'agissait.

Après avoir appelé sa belle-sœur deux et trois fois, et toujours inutilement, elle comprit que le marchand s'était mépris et avait emmené celle qu'il ne cherchait pas ; mais elle appréhenda quelque fâcheux retour lorsque Liu-pao serait instruit de la méprise. Alors, elle s'enferma dans sa chambre, où elle ramassa les aiguilles de tête, les pendans d'oreille et la coiffure noire qui était à terre. Elle songea ensuite à prendre un peu de repos ; mais il ne lui fut pas possible de fermer l'œil durant toute la nuit.

A la pointe du jour, elle se lève, se lave le visage ; et, comme elle cherchait sa coiffure de deuil pour la prendre, elle entend du bruit qu'on faisait à la porte de la maison ; on y frappait rudement et on criait : « Ouvrez-donc ! » C'était justement Liu-pao, dont elle reconnut la voix. Son parti fut bientôt pris ; elle le laissa frapper sans répondre. Il jura, il tempêta, il cria jusqu'à s'enrouer. Enfin, la dame Wang s'approcha de la porte, et se tenant derrière sans l'ouvrir : Qui est-ce qui frappe, dit-elle, et qui fait tant de bruit ? Liu-pao, qui distingua fort bien la voix de sa belle-sœur, se mit à crier encore plus fort ; mais voyant qu'elle refusait d'ouvrir, il eut recours à un expédient qui lui réussit. — Belle-sœur, dit-il, bonne et heureuse nouvelle ! Liu-tchin, mon frère cadet, est de retour, et notre frère aîné jouit d'une santé parfaite ; ouvrez vite !

A ces mots du retour de Liu-tchin, la dame Wang court prendre la coiffure noire qu'avait laissée sa belle-sœur, puis elle ouvre avec empressement ; mais en vain cherche-t-elle des yeux son cher Liu-tchin, elle n'aperçoit que le seul Liu-pao. Celui-ci entra d'abord dans sa chambre ; mais n'y voyant pas sa femme, et remarquant d'ailleurs une coiffure noire sur la tête de sa belle-sœur, ses soupçons se renouvelèrent d'une étrange sorte. Enfin, il éclate : Hé ! où est donc votre belle-sœur ? dit-il. — Vous devez le savoir mieux que moi, répondit la dame Wang, puisque c'est vous qui avez ménagé cette belle intrigue. — Mais dites-moi, répliqua Liu-pao, pourquoi ne portez-vous plus la coiffure blanche ? avez-vous quitté le deuil ? La dame Wang lui raconta l'histoire de ce qui était arrivé pendant son absence.

A peine eut-elle fini de parler que Liu-pao se frappe rudement la poitrine et s'agite en désespéré ; mais peu à peu reprenant ses esprits :

J'ai encore une ressource dans mon malheur, dit-il en lui-même. Vendons cette belle-sœur; de l'argent qui m'en viendra, j'achèterai une autre femme, et personne ne saura si j'ai été assez malheureux pour vendre la mienne. Il avait joué toute la nuit précédente, et avait perdu les trente taëls qu'il avait reçus du marchand de Kiang-si, qui était déjà bien loin avec sa nouvelle épouse.

Il se préparait à sortir de la maison pour aller négocier cette affaire, lorsqu'il aperçut à la porte quatre ou cinq personnes qui se pressaient d'y entrer : c'était son frère aîné Liu-iu, son frère cadet Liu-tchin, son neveu Hi-eul et deux domestiques qui portaient le bagage. Liu-pao, consterné à cette vue, et n'ayant pas le front de soutenir leur présence, s'évade au plus vite par la porte de derrière et disparaît comme un éclair.

La dame Wang, transportée de joie, vint recevoir son cher mari. Mais quel surcroît d'allégresse, quand elle aperçut son fils, qu'à peine reconnaissait-elle, tant il était devenu grand et bien fait : Hé! par quelle bonne fortune, dit-elle, avez-vous ramené ce cher fils que je croyais perdu?

Liu-iu lui fit le détail de toutes ses aventures, et la dame Wang à son tour lui raconta fort au long toutes les indignités que lui avait fait souffrir Liu-pao, et les extrémités auxquelles il l'avait réduite.

Alors Liu-iu donna à sa femme les justes éloges que méritait sa fidélité. Si, par une passion aveugle pour les richesses, s'écria-t-il, j'avais retenu les deux cents taëls que je trouvai par hasard, comment aurais-je pu retrouver notre cher enfant? Si l'avarice m'avait empêché d'employer ces vingt taëls à sauver ceux qui faisaient naufrage, mon cher frère périssait dans les eaux et je ne l'aurais jamais vu; si, par une aventure inespérée, je n'avais pas rencontré cet aimable frère, aurais-je pu découvrir à temps le trouble et le désordre qui régnaient dans sa maison? Sans cela, ma chère femme, nous ne nous serions pas réunis. Tout ceci est l'effet d'une providence particulière du ciel qui a conduit ces divers évènemens. Quant à mon autre frère, ce frère dénaturé qui, sans le savoir, a vendu sa propre femme, il s'est justement attiré le malheur qui l'accable. L'auguste ciel traite les hommes selon qu'ils le méritent; qu'ils ne croient pas échapper à sa justice.

Apprenons de là combien il est avantageux de pratiquer la vertu : c'est ce qui rend une maison de jour en jour plus florissante.

Dans la suite du temps, Hi-eul alla chercher son épouse, la fille de Tchin. Le mariage se conclut et fut très-heureux. Ils eurent plusieurs enfans et virent une foule de petits-fils, dont plusieurs s'avancèrent par la voie des lettres et parvinrent aux premières charges. Ainsi cette famille fut illustrée.

L'action vertueuse par laquelle on rend l'argent qu'on avait trouvé
Fait retrouver un fils qu'on croyait ne jamais voir.
Le détestable dessein de vendre une belle sœur est cause qu'un scélérat perd sa propre femme.
La conduite du ciel est tout à fait admirable, il distingue parfaitement les bons des méchans : on ne lui en impose pas.

LE CRIME PUNI PAR LE CIEL.

PRÉFACE DE L'AUTEUR CHINOIS.

En voulant nuire à autrui, c'est à soi-même qu'on nuit.
Les ruses les mieux concertées se découvrent à la fin.

On dit communément : quiconque ôte la vie à un autre doit la perdre : c'est une loi universellement reçue et qui est nécessaire à la société. C'est pour cela qu'il est si difficile de faire passer l'innocent pour coupable et le coupable pour innocent. Êtes-vous innocent? Celui qui veut vous perdre peut bien à force d'argent corrompre les juges les plus éclairés; mais le juste ciel ne permet pas que vous succombiez. L'injustice se reconnaît enfin et est confondue.

Au contraire, un scélérat justement accusé, et qui crie à la calomnie, soutient quelquefois la question la plus rigoureuse sans rien avouer, et force les accusateurs à se désister de leurs poursuites. Mais enfin vient un jour où le mystère d'iniquité se révèle et où l'artifice se manifeste.

Le ciel est souverainement éclairé; on ne saurait le tromper.
Il n'a pas besoin d'une attention réfléchie : il sait tout d'avance.
La vertu et le vice ne demeurent jamais, l'une sans récompense et l'autre sans châtiment.
Il n'est question que du temps : tôt ou tard il viendra.

Les plaintes que les gens opprimés poussent, durant la vie ou après la mort, vont au ciel et demandent vengeance. La vérité est quelquefois si embrouillée que les mandarins ne peu-

vent la découvrir. Mais l'auguste ciel examine tout et voit tout très-clairement. L'artifice et la fourberie fussent-ils multipliés à l'infini, il les fait servir à amener l'occasion favorable où éclatent ses justes et immuables arrêts.

Aussi l'on dit communément dans le monde : « Les méchans sont craints ; le ciel ne les craint pas : les gens de bien sont trompés ; le ciel ne l'est pas. » On dit encore : « Le filet où le ciel tient tous les hommes renfermés est vaste et spacieux ; il fait comme s'il ne les voyait pas ; cependant nul moyen d'en échapper. »

Depuis qu'il y a un gouvernement, combien de magistrats intègres ou de juges éclairés ont paru sur la scène ! Ignoraient-ils que le ciel prend intérêt et veille à la vie des hommes ? Mais les passions font jouer des ressorts imperceptibles. Cent faits les plus incroyables ne laissent pas d'être vrais ; et cent autres les plus imposans n'en sont pas pour cela moins supposés.

Il suit de là que les procès en matière criminelle, même les plus justes, doivent être examinés avec une scrupuleuse attention et à plusieurs reprises. Après quoi un juge peut ne pas craindre que ceux qu'il a condamnés crient à l'injustice et demandent vengeance contre lui.

Aujourd'hui, dans les tribunaux, les grands et les subalternes sont dominés par la cupidité ; ils ne cherchent qu'à s'enrichir. Il n'y a guère que les riches et les gens distingués qui puissent les satisfaire. De là il arrive que la justice ne se trouve plus chez nous et qu'elle a été jetée dans la grande mer orientale.

Je sais fort bien qu'on peut et qu'on doit, sans de longues procédures, châtier des méchancetés notoires qui demandent une prompte justice. Je conviens même que, pour les affaires de moindre conséquence et dont on connaît les divers ressorts, il est bon de les terminer au plus tôt et de les accommoder. Mais je ne juge pas qu'un homicide puisse jamais être pardonné et se tirer d'affaire par voie d'accommodement ; l'équité, la droite raison s'y opposent. Si l'accusé qui a trempé ses mains dans le sang d'un autre n'est pas puni de mort, les mânes de celui qui a été tué et qui demandent justice ne seront point en repos.

Quant aux dépositions de ces malheureux qui, dans un interrogatoire, nomment des innocens pour complices de leurs crimes, c'est ce qu'on ne saurait trop examiner. On doit confronter les dépositions d'un jour avec celles d'un autre et les examiner avec une extrême application.

Il arrive d'ordinaire que ces scélérats, appliqués à une violente torture et sur le point d'être condamnés aux derniers supplices, s'accrochent à tout ce qu'ils peuvent. Ils feignent de vouloir tout avouer : la calomnie ne leur coûte rien : ils accusent un innocent, sans se soucier beaucoup de perdre, non-seulement un homme, mais encore une famille entière : ils ne songent qu'à se soulager eux-mêmes ; et, pour y réussir, tout leur est bon.

Un juge ne doit-il pas pénétrer le fond de leur âme, faire peu de cas de semblables accusations, et, en sauvant ceux qu'on veut opprimer, se faire à lui-même un trésor de mérites, dont ses enfans et ses neveux recueilleront un jour mille bénédictions ?

J'ai eu en vue, dans ce préambule, d'instruire et le peuple et ceux qui ont part au gouvernement. Il est constant que la plus petite plante, le plus vil arbrisseau, tiennent du ciel suprême ce qu'ils ont reçu de vie. Combien plus doit-on dire qu'il est l'auteur de la vie de tous les hommes, dont il est le premier père.

Ainsi le principal devoir d'un mandarin, c'est d'avoir des entrailles *paternelles pour* la conservation de ceux qui sont confiés à ses soins. Il doit employer les voies de douceur et de sévérité pour maintenir la tranquillité et prévenir le désordre, et dans toute sa conduite ne rien faire d'indigne du beau nom de père du peuple. Par là il gagnera entièrement son affection, qui éclatera par les marques d'une éternelle reconnaissance. L'auguste ciel récompensera surtout son équité et le protégera avec un soin particulier.

Sous la dynastie des Ming[1], un homme riche de la ville de Sou-tcheou, nommé Wang-kia, était depuis longtemps l'ennemi déclaré d'un certain Li-yi. Il avait cherché cent fois l'occasion de le perdre, sans avoir pu la trouver. Un jour qu'il faisait un vent terrible et qu'il pleuvait à verse, il part vers la troisième veille de la nuit, résolu de l'assassiner dans sa maison.

Ce soir-là, Li-yi, après avoir soupé tran-

[1] C'est sous cette dynastie que vivait l'auteur de cette histoire.

quillement, s'était couché et dormait d'un profond somme avec sa femme, lorsqu'une troupe de dix brigands enfonce sa porte. Ce bruit le réveille : il voit ces scélérats, le visage barbouillé de rouge et de noir, entrer tumultueusement dans sa chambre.

A cette vue, madame Tsiang, sa femme, tout effrayée, se glisse dans la ruelle, et ensuite sous son lit où elle se cache : à demi-morte de frayeur, elle aperçoit qu'un de la troupe, qui avait une grande barbe et une large face, saisit Li-yi par les cheveux et lui abat la tête d'un coup de sabre : après quoi, toute la troupe, sans toucher à quoi que ce soit de la maison, sort aussitôt et disparaît.

Madame Tsiang, qui avait vu tout ce qui s'était passé, étant revenue de son extrême frayeur, sort de dessous le lit et s'habille à la hâte, puis, se tournant vers le corps et la tête coupée de son mari, elle se lamente et pousse de grands cris. Les voisins accourent en foule pour voir de quoi il s'agit. Un si triste spectacle les consterne. Ils s'efforcent néanmoins de consoler la pauvre dame tout éplorée; mais elle se refusait à toute consolation.

Vous voyez, leur dit-elle, mon mari égorgé; ne cherchez pas bien loin l'assassin : c'est Wang-kia. Quelle preuve en avez-vous, répliquèrent les voisins? Quelle preuve? ajouta-t-elle. J'étais cachée sous le lit; j'ai considéré le meurtrier. C'est Wang-kia lui-même, cet ennemi juré de mon mari : j'ai remarqué sa grande barbe et sa large face : tout barbouillé qu'il était, je l'ai bien reconnu. De simples voleurs seraient-ils sortis de la maison sans en rien emporter? Oui, c'est Wang-kia qui est le meurtrier de mon mari; j'en suis sûre. Aidez-moi, je vous en conjure, aidez-moi à tirer vengeance de ce scélérat, et daignez m'accompagner chez le mandarin, pour demander justice et rendre témoignage de ce que vous avez vu.

Ils lui répondirent qu'ils étaient instruits de l'inimitié qui était entre Wang-kia et son mari, et qu'ils en rendraient volontiers témoignage dans le tribunal; que d'ailleurs c'était pour eux un devoir indispensable d'avertir le mandarin, lorsque dans le quartier il s'était fait un meurtre ou un vol; qu'ainsi, dès le lendemain, elle n'avait qu'à préparer une accusation et qu'ils l'accompagneraient lorsqu'elle irait la présenter : après quoi ils se retirèrent.

Quand ils furent partis, la dame Tsiang ferme sa porte et passe le reste de la nuit dans les gémissemens et les sanglots.

A la pointe du jour, elle pria ses voisins de lui faire venir un homme qui dressât et composât l'accusation qu'elle voulait faire. Aussitôt qu'il l'eut écrite, elle se met en chemin, et va droit à l'audience du mandarin. C'était justement l'heure où il tenait son audience et où il rendait justice. La dame l'ayant aperçu hâte le pas, et, se prosternant au bas du degré de l'estrade, elle demande vengeance d'une voix lamentable.

Le mandarin, lui voyant en main une accusation, s'informe de ce qu'elle contenait; et ayant appris qu'il s'agissait d'un meurtre fait par des voleurs ou par des assassins, il admet l'accusation et promet de rendre justice. Les gens du quartier s'avancèrent en même temps et présentèrent leur requête pour l'avertir du désordre arrivé dans le voisinage.

A l'instant le mandarin dépêche des officiers de justice pour faire la visite du corps mort et en dresser procès-verbal. Puis il ordonne aux archers d'arrêter au plus tôt celui qu'on assurait être l'assassin. Wang-kia demeurait tranquille dans sa maison et paraissait ne rien craindre, dans la fausse confiance où il était que, s'étant barbouillé le visage, il était impossible qu'on l'eût reconnu. Il s'applaudissait de son industrie, lorsque tout-à-coup il se vit environné d'une troupe d'archers qui venaient d'entrer brusquement dans sa maison. Qu'on s'imagine voir un homme qui se bouche les oreilles pour n'être pas effrayé des éclats du tonnerre, et que la foudre frappe au même instant : tel était Wang-kia.

Aussitôt on se saisit de lui, on le charge de fers et on le conduit à l'audience. C'est donc toi, malheureux, dit le mandarin, qui es l'assassin de Li-yi? — Moi, seigneur, répondit-il; si pendant la nuit Li-yi a été tué par des voleurs, suis-je responsable de sa mort? Pour lors le mandarin se tournant vers madame Tsiang : Eh bien! lui dit-il, comment prouvez-vous qu'il est l'auteur de ce meurtre?

— Seigneur, répondit-elle, lorsque le coup se fit, j'étais cachée auprès du lit, et de là j'ai vu le malheureux donner le coup de la mort à mon mari : je le reconnus bien. — Mais, répliqua le mandarin, c'était la nuit que le coup s'est fait, comment dans l'obscurité avez-vous pu le reconnaître?

— Ah! seigneur, dit-elle, non-seulement j'ai remarqué sa taille et son air; mais j'ai encore un indice bien certain : de simples voleurs se seraient-ils retirés avec tant de précipitation, sans rien enlever de la maison? Une action si noire et si barbare est l'effet d'une ancienne inimitié qui n'a été que trop publique, et mon mari n'avait point d'autre ennemi que Wang-kia.

Pour lors le mandarin fit approcher les voisins et leur demanda s'il y avait effectivement une inimitié ancienne entre Wang-kia et Li-yi? Oui, seigneur, répondirent-ils, elle était connue de tout le quartier. Il n'est pas moins vrai que le meurtre a été fait sans qu'on ait rien emporté de la maison.

Pour lors le mandarin haussant la voix et prenant le ton de maître : Qu'on donne, dit-il, à l'heure même une rude question à Wang-kia. Ce malheureux, qui était riche et qui avait toujours vécu à son aise, frémit au seul mot de question, et déclara qu'il allait tout avouer : Il est vrai, dit-il, que j'avais pour Li-yi une haine mortelle; c'est ce qui m'a porté à me déguiser en voleur, pour n'être pas connu, et à l'assassiner dans sa propre maison. Le mandarin ayant reçu sa déposition le fit conduire dans le cachot des criminels condamnés à mort.

Wang-kia, se voyant dans la prison, rêvait continuellement aux expédiens qu'il pourrait prendre pour se tirer de cette mauvaise affaire, et pour rendre inutile le fâcheux aveu qui lui était échappé. Plus il rêvait et moins il y trouvait d'espérance. Enfin, une fois qu'il s'était fort tourmenté l'esprit : Comment se peut-il faire, dit-il en lui-même, que je n'aie pas plus tôt pensé au vieux Seou, cet écrivain si versé dans les ruses les plus subtiles : j'ai été autrefois en liaison avec lui; c'est un habile homme, et d'un esprit fertile en ces sortes d'inventions; il a des expédiens pour tout, rien ne l'arrête.

Comme il s'entretenait de ces pensées, il apperçoit Wang-siao-eul, son fils, qui venait le voir : aussitôt il lui fait part de son projet et lui donne ses ordres. Surtout, lui ajouta-t-il, si Seou vous donne quelques espérances, n'épargnez point l'argent, et songez qu'il s'agit de votre père. Siao-eul promit de tout risquer dans une affaire aussi importante.

A l'instant il court chez Seou, et, l'ayant heureusement rencontré, il lui expose l'affaire de son père et le conjure de chercher quelque moyen de le sauver. — Sauver votre père, répondit ce vieux routier, c'est une chose bien difficile : il a contre lui sa propre déposition. Le mandarin, nouvellement arrivé dans la province, est jaloux de sa gloire; il a reçu lui-même la déposition et a prononcé la sentence : vous auriez beau en appeler à un tribunal supérieur, elle est entre les mains du premier juge. Croyez-vous qu'il veuille jamais avouer que ses procédures ont été défectueuses? Écoutez : sans tant de discussions, donnez-moi deux ou trois cents taëls, et laissez-moi faire. Je vais aller à la cour (à Nan-king), et j'y trouverai quelque occasion d'y faire un coup de mon métier; je l'ai déjà dans la tête, et le cœur me dit que je réussirai.

— Comment prétendez-vous donc vous y prendre? dit Siao-eul. — Point tant de curiosité, répliqua Seou; livrez-moi seulement la somme que je demande, et vous verrez de quoi je suis capable. Siao-eul retourne promptement à la maison, pèse l'argent, l'apporte et presse Seou de hâter son voyage.

Consolez-vous! s'écria Seou; à la faveur de ces pièces blanches, il n'y a point d'affaire, quelque mauvaise qu'elle soit, que je ne puisse ajuster : soyez tranquille et reposez-vous sur moi. Siao-eul prit congé de lui et le remercia de son zèle.

Dès le lendemain Seou partit pour Nan-king et y arriva en peu de jours. Il alla aussitôt au tribunal suprême où toutes les causes criminelles de l'empire sont portées. Là il s'informe adroitement de l'état présent de ce tribunal, du nom, du crédit et du génie des officiers subalternes.

Il apprit qu'un nommé Siu-Koung, de la province de Tche-kiang, y était lantchoung[1]; que c'était un homme habile à manier les affaires et d'un accès facile. Il l'aborda avec une lettre de recommandation qu'il accompagna d'un fort joli présent.

Siu-Koung le reçut avec politesse, et ayant remarqué que Seou était un beau parleur, il l'invita à venir souvent le voir. Seou n'eut garde d'y manquer et il n'oublia rien pour s'insinuer peu à peu dans son amitié et pour gagner ses bonnes grâces, mais il ne s'était encore présenté nulle occasion favorable à son dessein.

Un jour qu'il y pensait le moins, il apprit

[1] C'est une espèce d'avocat.

qu'une troupe d'archers venait de conduire au tribunal plus de vingt corsaires qui devaient être condamnés irrémissiblement à avoir la tête tranchée. Il sut en même temps que, parmi ces voleurs, il y en avait deux qui étaient de Sou-tcheou. A cette nouvelle, remuant doucement la tête : J'ai, dit-il, ce que je cherche, et me voilà en train de réussir dans mon projet.

Le lendemain il prépare un grand repas et envoie à Siu-Koung un billet d'invitation. Celui-ci monte aussitôt en chaise et se rend à la maison de Seou. Grande amitié de part et d'autre. Seou introduit son hôte dans son logis avec un air épanoui et lui donne la place honorable. Durant le repas, ils s'entretinrent agréablement de différens sujets et burent jusque bien avant dans la nuit. Enfin Seou, ayant fait retirer les domestiques et se trouvant seul avec son convive, tire un paquet de cent taëls et le lui présente.

Siu-Koung, rempli d'étonnement, demanda pour quelle raison il lui faisait un présent si considérable : J'ai un proche parent appelé Wang, répondit Seou, qu'on a accusé faussement d'un crime pour lequel il est détenu en prison dans sa ville. Il implore humblement votre protection et vous prie de le tirer du péril où il se trouve. — Pourrais-je, répliqua Siu-Koung, vous refuser un service qui dépendrait de moi ? Mais l'affaire dont vous me parlez n'est pas de mon district ; comment puis-je m'en mêler ?

— Rien de plus aisé, reprit Seou ; daignez m'écouter un moment. Toute la preuve qu'on apporte pour perdre mon parent et pour lui attribuer le meurtre de Li-yi, c'est qu'il était son ennemi déclaré. Comme on n'a pu découvrir le véritable assassin, on a soupçonné mon parent, et, sans autre formalité, on l'a enfermé dans un cachot. Or je sais que, hier, on a conduit à votre tribunal plus de vingt corsaires, parmi lesquels il y en a deux qui sont de la ville de Sou-tcheou où le meurtre a été commis. Il n'est question que d'engager ces deux voleurs d'ajouter l'assassinat de Li-yi aux autres crimes qu'ils avoueront dans leurs dépositions : ils n'en seront pas moins condamnés à avoir la tête coupée, et un pareil aveu n'augmentera en rien la rigueur de leur supplice. Cet aveu justifiera mon parent et il vous sera à jamais redevable de la vie que vous lui aurez rendue.

Siu-Koung goûta cet expédient et promit de le faire réussir. Aussitôt il prend le paquet d'argent, et, après avoir appelé ses domestiques et fait ses remercîmens du festin qu'on venait de lui donner, il monte en chaise et s'en retourne dans sa maison.

Seou ne s'endormit pas durant ce temps-là ; il s'informa sous main quels étaient les parens des deux voleurs de Sou-tcheou, et, en ayant découvert quelques-uns, il leur fit confidence de son dessein, en leur faisant les plus belles promesses s'ils voulaient engager ces deux voleurs à faire un aveu qui ne leur serait d'aucun préjudice, et il leur fit présent par avance de cent taëls.

Cette libéralité produisit son effet et les deux voleurs consentirent à ce qu'on voulut. Ainsi, lorsqu'on les fit venir pour être examinés et jugés en dernier ressort, Siu-koung, qui était chargé de cette commission, les voyant à ses pieds, commença l'interrogatoire de cette sorte : Combien avez-vous tué de personnes ? Les deux voleurs répondirent : En tel temps et tel lieu nous avons tué tels et tels ; dans tel mois et à tel jour nous allâmes pendant la nuit dans la maison d'un certain Li-yi et nous l'égorgeâmes.

Siu-koung ayant reçu ces dépositions fit reconduire les voleurs en prison ; ensuite il dressa un procès-verbal où leurs réponses étaient exactement détaillées, et il conclut par prononcer leur sentence. Seou va aussitôt trouver les greffiers et leur fait faire, au nom du tribunal, une copie bien légalisée de ce jugement, après quoi, ayant pris congé de Siu-koung, il vole à Sou-tcheou, va droit à l'hôtel du mandarin, qui donnait alors son audience, et lui remet le paquet.

Le mandarin l'ouvre, et ayant lu que l'auteur du meurtre d'un certain Li-yi a été pris et reconnu, il s'écria d'abord : Comment cela se peut-il faire, puisque Wang-kia a nettement confessé ce crime ? Comme il ordonnait qu'on fît comparaître le prisonnier pour être interrogé de nouveau, Wang-siao-eul entre dans le parquet, criant à haute voix : On a calomnié mon père, on veut l'opprimer !

Cet assemblage de circonstances étonna le mandarin, et, déposant sur-le-champ tous ses doutes, il ordonna qu'on remît Wang-kia en liberté, ce qui s'exécuta à l'instant.

La dame Tsiang, ayant appris la nouvelle

de ce prompt élargissement, comprit bien qu'elle n'avait plus de démarches à faire et que ses poursuites seraient inutiles. Après tout, dit-elle, comme c'est pendant la nuit que le meurtre s'est fait, il n'est pas impossible que je me sois trompée. Ainsi elle abandonna cette affaire et ne songea pas à la pousser davantage.

On peut juger quelle était la joie de Wang-kia. Il retourna dans sa maison comme en triomphe, au milieu des acclamations de ses parens et de ses amis. Sa démarche était fière et orgueilleuse; mais, comme il était prêt d'y entrer, il fut tout à coup frappé d'une bouffée de vent froid et cria de toutes ses forces : Je suis perdu ! j'aperçois Li-yi; il me menace, il se jette sur moi ! Et, en proférant ces dernières paroles, il tombe à la renverse sans connaissance et expire en un instant. Exemple terrible et effrayant ! grande leçon ! On ne saurait tromper le ciel.

HISTOIRE DU LETTRE WANG ET DU MARCHAND DE GINGEMBRE.

CHAPITRE Ier.

Grande et incontestable doctrine :
La vertu est récompensée, le vice puni;
C'est ce qui fait éclater l'équité du ciel.
En voulant nuire à autrui, on se nuit à soi-même.

J'ai trouvé que, sous la dynastie présente des Ming, dans la petite ville de Young-kia, du district de Wen-tcheou, dans la province de Tche-kiang, il y avait un lettré appelé Wang, surnommé Kieï et dont le titre d'honneur était Wen-hao. Il avait épousé une dame nommée Lieou, qui seule possédait toute son affection. Il en eut une fille qui n'avait encore que deux ans au temps dont je vais parler. Ainsi toute la famille se réduisait à eux trois et à quelques esclaves ou domestiques.

Bien qu'il ne fût pas riche, il ne laissait pas de vivre honorablement. L'étude faisait toute son occupation. Il n'était pas encore gradué, mais il aspirait à cet honneur, et, pour y parvenir, il vivait dans la retraite, et, toujours occupé de ses livres, il ne se délassait de son travail que par quelques visites qu'il rendait à un petit nombre d'amis, avec qui il était en commerce d'ouvrages d'esprit.

Quant à la dame Lieou, c'était un modèle *de vertu*: elle était fort spirituelle, attentive, économe et laborieuse. Deux personnes d'un caractère si aimable vivaient ensemble dans une grande union et avec beaucoup de douceur. Une après-dînée, vers la fin du printemps, comme le ciel était parfaitement beau, deux ou trois de ses amis vinrent le tirer de son étude pour aller faire un tour de promenade hors de la ville.

Les jours sombres et pluvieux qui avaient précédé donnaient un nouvel éclat au soleil, qui ne s'était pas montré depuis plusieurs jours ;
Cent sortes d'oiseaux différens animaient et diversifiaient les bocages.
Une infinité de papillons, voltigeant sur les têtes fleuries des pêchers agités par les doux zéphyrs, formaient une brillante parure.
Les fleurs attachées aux branches, sans être encore fanées, tapissaient partout les jardins.
Enfin toute la jeunesse de la ville, répandue dans la campagne, faisait un spectacle charmant.
Chacun était dans la joie et s'y livrait au milieu des festins.

Wang, entraîné par les douces impressions du printemps, ne songea aussi qu'à se divertir; lui et sa compagnie se régalèrent et burent plusieurs rasades. Enfin ils se séparèrent.

Wang, arrivant dans sa maison, trouve à sa porte deux de ses domestiques qui s'échauffaient extrêmement contre un *homme du dehors*. Celui-ci était de la *ville de Hou-tcheou* et s'appelait Liu. Il avait en main un panier plein de gingembre qu'il vendait. Les domestiques prétendaient qu'il se faisait payer trop cher la quantité qu'ils en avaient achetée. Le marchand de son côté criait qu'on lui faisait tort. Wang ayant appris le sujet de leur querelle se tourna vers le marchand : Tu es bien payé, lui dit-il, retire-toi et ne fais point tant de bruit à ma porte.

Le marchand, homme simple et sincère, répliqua aussitôt avec sa franchise ordinaire : Il ne nous est pas possible à nous autres petits marchands de supporter la moindre perte; cela est bien mal à vous, qui devez avoir l'âme grande et généreuse, de chicaner ainsi avec de pauvres gens.

Wang, qui avait un peu de vin dans la tête, entre à ces mots dans une étrange colère : Coquin que tu es, lui dit-il, oses-tu bien me parler avec si peu de respect ! Sur quoi, sans faire réflexion que c'était un homme fort âgé, il le pousse rudement et le jette à la renverse. La chute fut violente et le pauvre malheureux resta sans sentiment ni connaissance.

L'homme disparaît ici-bas comme la lune qui, vers le matin, se précipite en un moment derrière la montagne.
La vie est comme une lampe qui, lorsque l'huile vient à manquer, s'éteint à la troisième veille.

Après tout, on ne doit jamais se mettre en colère, encore moins contre des gens qui vivent de leur petit commerce. Un ou deux deniers de plus ne valent pas la peine de chicaner. Il est cependant très-ordinaire de voir des domestiques se prévaloir du rang et du crédit de leur maître, user de violence, maltraiter le peuple et par là déshonorer leurs maîtres, ou leur susciter de mauvaises affaires. Aussi voit-on que ceux qui ont de la conduite donnent chez eux des ordres sévères et préviennent de semblables inconvéniens.

Il est certain que Wang aurait dû se modérer ; il commit en cela une faute grave, mais aussi en fut-il bien puni, comme on le verra dans la suite. Lorsqu'il vit cet étranger tomber à ses pieds sans mouvement et presque sans vie, il fut saisi d'une extrême frayeur qui dissipa bientôt les fumées du vin. Il se met en mouvement, il crie au secours. On vient en hâte et l'on transporte cet homme à demi mort dans la salle voisine. Comme il ne donnait point encore de signe de vie, on lui fit avaler du thé bien chaud, et peu après il revint de son évanouissement.

Alors Wang, lui ayant fait d'humbles excuses, lui fit boire plusieurs coups d'excellent vin et lui servit à manger pour rétablir ses forces ; après quoi il lui fit présent d'une pièce de taffetas dont il pouvait tirer quelque argent.

Ce bon traitement fit sur-le-champ passer ce pauvre homme de l'indignation à la joie, et il la témoigna par mille actions de grâces ; après quoi il prit congé et se rendit sur le bord de la rivière, qu'il devait passer avant qu'il fût tout à fait nuit.

Si Wang avait pu prévoir l'avenir, il aurait retenu cet étranger et l'aurait nourri dans sa maison, du moins pendant deux mois. Ce trait d'hospitalité l'eût préservé des traverses que nous allons voir fondre sur lui. Sa conduite nous fait une bonne leçon, qui est exprimée dans ce proverbe : « On lance des deux mains un filet de fil d'or, et l'on amène cent malheurs. »

Wang ne l'eut pas plutôt vu parti qu'il entre dans l'intérieur de sa maison et s'applaudit avec sa femme de s'être si bien tiré d'un si mauvais pas.

Comme il était nuit, la dame Lieou appelle ses esclaves et leur ordonne de servir incessamment le souper. Elle commence par faire avaler à son mari un bon coup de vin chaud, pour le remettre de sa frayeur. Il avait déjà repris ses esprits et son cœur se tranquillisait, lorsqu'il entend tout-à-coup frapper à la porte.

Une nouvelle frayeur le saisit. Il prend vite la lampe et va voir de quoi il s'agit. Il trouve un nommé Tcheou-se, qui était le chef de la barque sur laquelle on passe la rivière, et qui tenait à la main la pièce de taffetas et le panier du marchand.

Aussitôt qu'il aperçut Wang, il lui dit d'un air effaré : Quelle terrible affaire vous êtes-vous attirée ! Vous êtes un homme perdu. Quoi ! un lettré comme vous tuer un pauvre marchand ! Ce fut un coup de foudre pour le malheureux Wang. — Que voulez-vous encore dire ? reprit-il en tremblant. — Est-ce, répliqua Tcheou-se, que vous ne m'avez pas compris ? Ne reconnaissez-vous pas ce taffetas et ce panier ? — Eh ! oui, dit Wang : un vendeur de gingembre qui est de Hou-tcheou est venu chez moi ; cette pièce de taffetas, il l'a reçue de moi aujourd'hui ; c'est dans ce panier qu'il portait sa marchandise. Comment est-ce que ces choses se trouvent entre vos mains ?

— Il faisait déjà nuit, dit Tcheou-se, lorsqu'un homme de Hou-tcheou, appelé Liu, me demanda à passer la rivière sur ma barque. A peine y eut-il mis le pied qu'il fut surpris d'un mal violent de poitrine, qui le réduisit à l'extrémité : alors, m'avertissant que c'était l'effet des coups que vous lui aviez donnés, il me remit la pièce de taffetas et le panier. Cela servira de preuve, poursuivit-il, lorsque, comme je vous en conjure, vous suivrez cette affaire en justice. C'est pourquoi allez au plus tôt à Hou-tcheou, pour informer mes parens et les prier de me venger, en demandant la mort de celui qui me l'a procurée. En finissant ces mots, il expira. Son corps est encore sur la barque que j'ai conduite près de votre porte, qui est à l'entrée de la rivière. Vous pouvez vous en instruire par vous-même, afin d'aviser aux mesures que vous avez à prendre pour votre sûreté.

A ce récit, Wang fut tellement effrayé qu'il ne put proférer une seule parole. Son cœur

était agité comme celui d'un jeune faon serré de près, qui va heurter çà et là, sans trouver d'issue pour s'échapper.

Enfin, revenant un peu à lui-même et dissimulant l'embarras où il était : — Ce que vous me racontez, lui dit-il hardiment, ne saurait être. Néanmoins il ordonna secrètement à un domestique de visiter la barque et de bien examiner si la chose était véritable. Celui-ci revint au plus vite et assura que le corps mort y était effectivement.

Wang était un homme d'un esprit irrésolu et dont les vues étaient bornées. Il rentre dans sa maison tout hors de lui-même, et, racontant à sa femme ce qu'il venait d'apprendre : C'en est fait de moi, s'écria-t-il ; je suis un homme perdu ; l'orage est prêt à crever sur ma tête ; je ne vois qu'un remède à mon malheur : c'est de gagner ce batelier, afin qu'à la faveur des ténèbres il jette quelque part ce cadavre. Il n'y a que ce moyen de me tirer d'intrigue.

Sur cela il prend un paquet de plusieurs morceaux d'argent, qui faisaient environ vingt taëls, et vient rejoindre avec précipitation le batelier : — Mon maître, lui dit-il, je compte que vous me garderez le secret ; je vais vous parler confidemment. Il est vrai que je me suis attiré cette mauvaise affaire ; mais certainement il y a eu plus d'imprudence que de malice. Nous sommes l'un et l'autre de Wen-tcheou ; je me flatte que vous aurez pour moi le cœur d'un bon concitoyen. Voudriez-vous me perdre pour l'amour d'un étranger ? Quel avantage vous en reviendrait-il ? Ne vaut-il pas mieux assoupir cette affaire ? Ma reconnaissance sera proportionnée à votre bienfait. Prenez donc le cadavre, et jetez-le en quelque endroit écarté : l'obscurité de la nuit favorise notre dessein, et il n'y a personne qui puisse en avoir la moindre connaissance.

— Quel endroit puis-je choisir, reprit le batelier ! Si demain, par hasard, quelqu'un vient à découvrir le mystère, et qu'on fasse des recherches en justice, on me regardera comme complice du meurtre, et, pour vous avoir rendu service, je serai également intrigué dans une affaire si fâcheuse.

— Vous savez bien, dit Wang, que la sépulture de mon père est ici proche, et que cet endroit n'est point fréquenté. D'ailleurs la nuit est très-obscure et il n'est point à craindre que vous trouviez une seule âme en chemin. Prenez donc la peine d'y transporter le cadavre sur votre barque.

— Cette vue est assez bonne, reprit le batelier ; mais comment reconnaîtrez-vous ce service ? — Alors Wang tire le paquet d'argent et le lui donne. Celui-ci sentant au poids que la somme était peu considérable : — Quoi, dit-il d'un air dédaigneux, il s'agit d'un homme tué, et vous prétendez en être quitte avec une somme si modique ! C'est ma bonne fortune qui a conduit cet homme sur ma barque. Le ciel a voulu me fournir une occasion de changer ma condition dans une meilleure ; et vous me donnez si peu ! Cette affaire me doit au moins valoir cent taëls.

Wang, qui souhaitait avec passion de se tirer au plus tôt d'intrigue, n'osa le contredire. Il témoigna par un signe de tête qu'il acceptait la condition, et aussitôt il rentre dans sa maison, ramasse à la hâte quelques pièces d'argent qui lui restaient, y joint des habits, les ornemens de tête de sa femme, et autres choses semblables, et revient promptement offrir le tout à Tcheou-se, en lui disant que ce qu'il donnait montait environ à soixante taëls ; que c'était tout ce que sa pauvreté lui permettait de faire, qu'il le priait de s'en contenter.

Effectivement Tcheou-se parut se radoucir. — Je ne veux point, dit-il, me prévaloir de votre malheur : mais comme vous êtes un homme de lettres, j'espère que dans la suite vous aurez des égards pour moi.

Wang commença dès ce moment à respirer. Devenu plus tranquille, il fit servir la collation au batelier, pendant laquelle il ordonna à deux de ses esclaves de préparer des pelles et des hoyaux. Un des deux s'appelait Hou : c'était un vrai brutal ; aussi lui avait-on donné le surnom de Hou (le tigre). La troupe s'embarqua aussitôt, et, dès qu'on fut arrivé vis-à-vis la sépulture, on y choisit un endroit où la terre était molle et aisée à fouir. Ils firent une fosse, et y enterrèrent le cadavre. Après quoi ils se rembarquèrent et retournèrent promptement à la maison.

Ce travail les occupa presque toute la nuit, et il ne parurent qu'au lever de l'aurore. Le déjeûner était prêt pour le batelier, après lequel il prit congé. Wang avait fait retirer ses valets, et, se trouvant seul, il passa dans son appartement pour se consoler avec sa femme. — Est-il possible, s'écria-t-il, qu'un homme

de ma profession et d'une si ancienne famille se voie réduit à recevoir la loi d'un misérable? A ces mots il versa un torrent de larmes.

Sa femme s'efforça de modérer sa douleur : — Pourquoi vous attrister ainsi, lui dit-elle ? C'est là une suite inévitable de votre destinée; il était réglé que vous vous trouveriez un jour dans cet embarras, et qu'il en coûterait la somme que vous avez payée. Au lieu de murmurer comme vous le faites, bénissez le ciel de ce qu'il vous a protégé dans ce malheur. Ne songez plus qu'à prendre un peu de repos; vous en avez besoin, après les fatigues et les agitations où vous avez été pendant toute la nuit. Wang suivit ce conseil et se mit au lit.

Pour ce qui est du batelier, il vendit sa barque, et, de l'argent que le lettré lui avait donné, il ouvrit boutique et s'adonna au commerce.

Il fallait que ce lettré eût bien peu de conduite : car enfin, en prenant le parti de fermer la bouche au batelier à force d'argent, ne devait-il pas faire mettre dans la barque bon nombre de fagots bien secs, pour brûler le cadavre ? Il n'en serait resté aucun vestige, et il eût été à couvert de toutes recherches ; au lieu qu'en se contentant de le faire enterrer, il se comporta comme ceux qui ne font que couper les mauvaises herbes d'un champ et qui laissent la racine. Ces herbes croissent de nouveau au printemps et causent le même dommage. Un laboureur habile les arrache jusqu'à la racine ; quand elles sont ainsi déracinées, la première gelée blanche qui survient les pourrit, et il n'y a plus à y revenir.

Ce que l'on dit est bien vrai, que : « Le bonheur arrive à pas lents, les malheurs viennent en poste. » La fille de Wang, dont j'ai parlé, commençait sa troisième année, lorsqu'elle fut attaquée d'une petite vérole très-maligne. On fit force prières pour cette fille unique ; on consulta les sorts ; on fit venir d'habiles médecins ; tout cela inutilement. Le père et la mère passaient les jours entiers dans les pleurs, à côté du lit de la malade. Enfin ils apprirent qu'il y avait dans la ville un nommé Siu, médecin très-expérimenté pour ces sortes de maladies, et qui avait sauvé un grand nombre d'enfans dont la vie était désespérée. Wang lui écrit aussitôt une lettre très-pressante qu'il confie à Hou son esclave, en lui recommandant toute la diligence possible. Il compta toutes les heures du jour sans que le médecin parût. Cependant la malade empirait à chaque instant ; elle traîna jusqu'à la troisième veille, que la respiration étant devenue plus difficile, elle rendit le dernier soupir au milieu des larmes et des gémissemens de ses parens désolés.

Ce ne fut que le lendemain à midi que Hou fut de retour à la maison. Sa réponse fut que le médecin était absent et qu'il l'avait attendu inutilement tout le jour. A ce récit, les douleurs du père affligé se renouvelèrent. — C'était là, dit-il, la destinée de ma chère fille ; je n'ai pu avoir le bonheur de lui procurer le secours d'un si habile médecin. Et en disant ces mots, il fondit en pleurs.

A quelques jours de là, on découvrit, par le moyen des domestiques, que l'esclave, au lieu de faire sa commission, s'était arrêté à boire dans un cabaret ; qu'il s'y était enivré, et avait perdu le billet destiné au médecin ; et que, les fumées du vin étant dissipées, il avait concerté le mensonge qu'il avait eu l'effronterie de raconter à son retour.

A cette nouvelle, Wang transporté de colère appelle les autres esclaves : — Vite, leur dit-il, prenez ce coquin-là, étendez-le par terre, et déchargez-lui cinquante coups de bâton bien appliqués et de toutes vos forces. Après l'exécution dont il fut témoin, il se retire dans son appartement, le cœur serré de douleur.

L'esclave, se levant à peine, tout meurtri des coups qu'il venait de recevoir, se traîna comme il put dans sa chambre. Là, plein de rage et se débattant comme un forcené : Maître barbare ! s'écria-t-il, ta brutalité te coûtera cher, tu n'échapperas pas à ma vengeance. Puis, après avoir rêvé un moment : Je n'irai pas bien loin pour en chercher l'occasion, je l'ai dans la main et je ne la manquerai pas. Dès que mes plaies seront guéries, tu verras de quoi je suis capable, et tu apprendras, comme dit le proverbe : « Si c'est le puits qui est tombé dans le seau, ou si c'est le seau qui est tombé dans le puits. »

Wang cependant était inconsolable et ne s'occupait que de sa douleur. Enfin ses parens et ses amis l'invitèrent de tous côtés à venir les voir, et peu à peu ils essuyèrent ses larmes et dissipèrent sa tristesse.

Quelques jours après être retourné chez lui, comme il se promenait dans la galerie de la salle, il voit entrer une troupe d'archers qui viennent droit à lui et lui jettent une corde au

cou : Eh! quoi, s'écria Wang tout consterné, ne savez-vous pas que je suis lettré et de famille lettrée? Traite-t-on de cette manière indigne un homme de mon rang? Et pour quel sujet encore?

Les archers lui répondirent d'un air insultant : Oui, vous êtes un joli lettré! Le mandarin vous apprendra s'il convient à un lettré d'assommer les gens. En même temps ils le traînèrent au tribunal où ce magistrat donnait son audience. A peine l'eut-on fait mettre à genoux qu'il aperçut à quelque distance son esclave qui était devenu son accusateur, et qui faisait paraître sur son visage épanoui la joie secrète qu'il avait de l'humiliation et de l'embarras où se trouvait son maître. Il comprit d'abord que le perfide n'avait intenté cette accusation que pour se venger du châtiment dont il l'avait fait punir.

Le mandarin commença ainsi son interrogatoire : Vous êtes accusé, lui dit-il, d'avoir tué un marchand de la ville de Hou-tcheou. Que répondez-vous à cette accusation? — Ah! seigneur, répondit Wang, vous qui tenez ici-bas à notre égard la place du juste ciel, n'écoutez pas les calomnies de ce misérable. Faites réflexion qu'un lettré de profession, faible et timide comme je le suis, ne peut être soupçonné de s'être battu et d'avoir tué personne. Mon accusateur est un de mes esclaves que j'ai surpris en faute et que j'ai fait châtier assez rudement, selon le droit que j'ai comme son maître. Ce malheureux a formé le dessein de me perdre. Mais j'espère de vos lumières et de votre équité que vous n'écouterez point un malheureux au préjudice de son maître, et que vous dévoilerez aisément le secret de ses noires intrigues.

Hou, après avoir frappé du front contre terre : Seigneur, je vous conjure, dit-il, vous qui faites visiblement la fonction du ciel, de n'avoir point d'égard à ce que dit ce lettré, qui a un talent rare de se contrefaire. Qu'un esclave fasse des fautes et qu'il en soit puni, rien n'est plus ordinaire, et l'on n'en voit point qui pousse le ressentiment jusqu'à intenter une accusation capitale. Mais il est aisé de vous en éclaircir. Les ossemens de celui qu'il a tué sont actuellement dans sa sépulture; donnez ordre qu'on les déterre; si on les trouve, on verra que j'ai dit vrai; si on ne les trouve pas, je suis un calomniateur et je consens qu'on me punisse selon toute la rigueur des lois.

Ce fut en effet le parti que prit le mandarin. Des huissiers, par son ordre, se transportèrent sur les lieux, conduits par l'esclave qui marqua précisément l'endroit où l'on trouverait le cadavre. On le déterra : ce n'était plus qu'un squelette qui fut porté sur un brancard à l'audience. Le mandarin, se levant de son siége et considérant le cadavre : Le crime est avéré, dit-il. Wang allait être appliqué à la question, lorsqu'il supplia qu'on voulût bien l'écouter un moment.

Ce squelette, dit-il, dont les chairs sont desséchées et pourries, fait assez voir que ce n'est pas un homme tué tout récemment. Si donc j'ai été coupable de ce meurtre, pourquoi mon accusateur a-t-il attendu jusqu'à ce jour à me déférer? N'est-il pas plus naturel de penser que Hou est allé chercher, je ne sais où, ce squelette pour hasarder cette calomnie, et m'écraser, s'il pouvait, comme d'un *coup de foudre*?

La réponse est assez bonne, dit le mandarin. Mais Hou répliqua aussitôt : Il est vrai, c'est ici le corps d'un homme tué il y a un an. L'attachement d'un esclave pour son maître le retient, et il lui coûte infiniment de faire le personnage d'accusateur. J'avoue que j'ai eu de la connivence, ne pouvant me résoudre à faire de la peine à un maître que j'affectionnais. J'espérais qu'avec le temps il se corrigerait de son naturel bouillant et emporté; mais comme il devenait de jour en jour plus brutal, j'ai appréhendé qu'il ne fît encore quelque mauvais coup qui m'entraînât avec lui dans le précipice; c'est ce qui me fait prendre le parti de le déférer enfin au tribunal, quoique j'eusse dû le faire plus tôt. Mais si l'on a encore quelque difficulté sur ma déposition, qu'on fasse venir les voisins et qu'on les interroge; il n'y a aucun d'eux qui ne déclare que, l'année dernière, à tel mois et tel jour, Wang a effectivement tué un homme : c'est là une voie sûre pour découvrir qui de nous deux a dit la vérité.

Il a raison, dit le mandarin; qu'on fasse venir au plus tôt les voisins de Wang. Ils arrivent, et aussitôt on leur demanda ce qu'ils savaient du meurtre en question. Il est vrai, répondirent-ils, que, l'an passé à tel mois et tel jour, Wang battit violemment un marchand de gingembre. On le crut mort pendant quelque temps; mais enfin on le fit revenir, et nous ne savons pas ce qui lui est arrivé dans la suite. A ce témoignage des voisins Wang pâlit d'une

manière sensible et ne fit plus que se contredire et se couper dans ses réponses.

Il n'y a plus de questions à faire, dit le mandarin, vous êtes convaincu de meurtre; mais vous ne l'avouerez jamais si l'on n'emploie les voies de rigueur. Il commande en même temps qu'on lui donne la bastonnade.

Aussitôt deux estafiers du tribunal, poussant un grand cri pour marquer leur promptitude à obéir, saisissent le lettré, l'étendent par terre et lui déchargent de toutes leurs forces vingt coups de bâton. C'en était déjà trop pour un lettré d'une complexion faible et délicate. Dans la crainte d'être encore plus cruellement traité, il n'hésita pas à avouer tout ce qu'on voulut.

Le mandarin ayant écrit la déposition : Quoiqu'il ne soit plus douteux, dit-il, que tu mérites la mort, cependant, comme on ne voit pas de parent du mort qui vienne demander justice, rien ne presse d'en venir à l'exécution. Attendons qu'il vienne quelqu'un qui reconnaisse le mort pour son parent: alors je déterminerai le genre de supplice dont tu dois être puni.

Wang fut donc conduit dans un cachot, et le squelette enterré de rechef dans l'endroit d'où il avait été tiré, avec défense de le brûler, afin qu'il pût être représenté et livré aux parens lorsqu'ils viendraient à paraître.

L'audience finie, le mandarin rentra dans son hôtel. Hou se retira bien content du succès qu'avait eu son accusation, et s'applaudissant de la bastonnade qu'il avait vu donner à son maître. D'autres esclaves de Wang, qui avaient été envoyés à l'audience par la dame son épouse, lui rapportèrent tout ce qui s'y était passé.

A cette nouvelle elle tomba évanouie, et elle demeura long-temps dans cet état, comme si trois âmes l'eussent abandonnée; puis, étant un peu revenue à elle-même, elle fit retentir tout le quartier de cris et de lamentations qui furent suivis d'une nouvelle pâmoison encore plus violente. Enfin, au moyen du prompt secours que lui donnèrent ses suivantes, elle reprit insensiblement connaissance. Mon cher mari! s'écria-t-elle; elle ne put proférer d'autres paroles. Les cris et les sanglots recommencèrent et durèrent plus de deux heures.

Ces grands accès de douleur étant passés, elle amasse quelque argent et change d'habit; puis elle ordonne à une de ses esclaves de la suivre, et à une autre de marcher devant elle. Elle traverse ainsi la ville et va se présenter à la porte de la prison publique. Dès que le mari et la femme s'aperçurent, ils parurent interdits jusqu'à ne pouvoir se parler.

Enfin Wang reprit ses esprits, et, d'une voix entrecoupée de sanglots : Ma chère épouse, dit-il, c'est Hou, cet esclave dénaturé, qui m'a précipité dans cet abîme de malheurs! La dame Lieou éclata sur l'heure en imprécations contre ce malheureux ; puis elle tire l'argent qu'elle avait apporté et le remet à son mari : Voici, dit-elle, de quoi distribuer au geôlier et à vos gardes, afin qu'ils vous traitent avec douceur. La nuit les obligea de se séparer.

La dame Lieou se retira accablée de tristesse et le cœur pénétré de la plus vive douleur. Wang ne manqua pas de faire ses libéralités au geôlier et aux gardes, et par là il fut exempt des coups de fouet et de bâton qui pleuvent d'ordinaire sur les prisonniers; mais il avait infiniment à souffrir de la compagnie d'une foule de scélérats au milieu desquels il se trouvait, et de l'inquiétude où il était de finir ses jours par une mort honteuse et cruelle.

Il y avait déjà six mois qu'il traînait sa triste vie dans l'obscurité d'une prison, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie violente. L'art des médecins et tous les remèdes qu'on lui donna n'eurent aucun effet, et il se vit réduit à l'extrémité. Le même jour qu'on désespérait de sa vie, un domestique vint lui apporter quelque secours. Aussitôt que Wang l'aperçut : Retourne au plus vite, lui dit-il, et va dire à la maîtresse que le mal me presse, et qu'elle se hâte de me venir voir si elle veut que je l'embrasse pour la dernière fois.

L'esclave n'eut pas plutôt averti sa maîtresse qu'elle sort tout éperdue et se rend à la prison, où, à la vue du triste état de son mari, elle versa un torrent de larmes. Alors Wang reprenant ses forces : Ah! ma chère épouse, faut-il que ton infortuné mari se soit attiré cette suite de malheurs, et ait couvert de confusion une si sage et si vertueuse femme! Mon mal augmente à chaque moment. Chère compagne, puisque j'ai la consolation de te voir, je meurs content! Ce que je demande, c'est qu'on ne laisse pas impunie la noire trahison de mon perfide esclave. Jusque dans l'autre monde j'en demanderai vengeance.

La dame Lieou retenant ses pleurs pour ne

point contrister son mari : Cessez, lui dit-elle, de pareils discours, et ne songez qu'à vous tranquilliser et à prendre les remèdes propres à rétablir votre santé. Jusqu'ici il ne s'est trouvé personne qui pousse l'affaire pour laquelle vous languissez dans cette prison ; et je suis résolue de vendre généralement nos terres, nos maisons et tout ce que j'ai, afin de vous délivrer, et que nous puissions vivre encore long-temps ensemble. Quant à votre esclave infidèle, la justice du ciel saura bien le punir : immanquablement vous serez vengé, n'en ayez point d'inquiétude.

— Quand je vois, répondit Wang, une femme si attentive à me secourir, je regarde comme un don précieux les jours que le ciel me prolonge. Il allait continuer, lorsqu'on obligea sa femme de sortir, à cause de la nuit qui approchait.

Ce fut alors qu'éclata la douleur qu'elle avait retenue dans son sein. Elle arriva dans sa maison fondant en pleurs et se retira dans son appartement, où elle ne s'occupait que du malheur et de la situation de son mari. Pendant ce temps-là, les domestiques étaient dans la salle basse, sur le devant de la maison, où ils tâchaient de dissiper leur mélancolie, lorsque tout à coup ils virent entrer un homme avancé en âge qui apportait des présens et qui leur demanda si leur maître était à la maison.

Lorsqu'ils eurent considéré de près cet étranger, tous se mirent à crier : « Les morts reviennent ! » et chacun d'eux prit la fuite. Ils avaient reconnu le vendeur de gingembre, ce marchand de Hou-tcheou, nommé Liu. Lui, voyant ainsi fuir tous ces domestiques effrayés, en saisit un par le bras : Êtes-vous fou ? lui dit-il ; je viens rendre une visite à votre maître, et vous me prenez pour un esprit qui revient !

La dame Lieou ayant entendu le bruit qu'on venait de faire sort promptement pour voir de quoi il s'agissait. Le bon vieillard s'avance et la salue d'une manière fort civile : Madame, lui dit-il, vous n'avez pas sans doute oublié le vieillard de Hou-tcheou, qui vendait du gingembre, appelé Liu ? C'est moi-même, et je conserve toujours le souvenir du repas que me donna votre mari et du présent qu'il me fit d'une pièce de taffetas blanc. Au sortir de votre maison, je retournai à Hou-tcheou. Il y a un an et demi que mon petit commerce me retient en divers endroits. Je suis venu faire un tour dans votre noble ville et j'ai apporté quelques bagatelles de mon pays, que je prends la liberté de vous offrir. Je ne comprends pas ce qui a pu porter vos gens à me prendre ridiculement pour un esprit revenu de l'autre monde. Un des domestiques qui était à un coin de la salle se mit aussitôt à crier : Madame, gardez-vous bien de l'écouter ; certainement il sait que vous travaillez à tirer notre maître de prison, et il est venu sous un corps fantastique pour embrouiller son affaire et achever de le perdre.

La dame Lieou fit taire ce valet, et, adressant la parole à l'étranger : A ce que je vois, lui dit-elle, et à la manière dont vous me parlez, je suis persuadée que vous n'êtes point un revenant ; mais sachez que mon mari a bien souffert et qu'il souffre beaucoup à votre sujet.

Le bon homme Liu, consterné de cette réponse : Hé ! comment est-il possible, dit-il, que, contre mon gré, j'aie pu faire le moindre tort à un si honnête homme ? Alors la dame Lieou lui exposa en détail tout ce qu'avait fait le batelier Tcheou-se : Il a conduit, lui dit-elle, sur sa barque un corps mort jusqu'auprès de la porte de notre maison ; il a produit le panier et la pièce de taffetas que nous vous donnâmes, et que, disait-il, vous lui aviez laissés en mourant pour servir de preuve que mon mari vous avait tué. Ce fut là, comme vous jugez bien, un coup de foudre pour nous. A force d'argent nous gagnâmes ce batelier, afin qu'il cachât ce meurtre et qu'il aidât à transporter le mort et à l'enterrer. Un an après, Hou est allé déférer son maître au tribunal. La question à laquelle on a appliqué mon mari l'a contraint de tout avouer ; en conséquence on l'a jeté dans une prison où il languit depuis six mois.

A ce récit, Liu se frappant rudement la poitrine : Ah ! madame, s'écria-t-il, j'ai le cœur saisi de la plus vive douleur. Se peut-il trouver sous le ciel un homme capable d'une action si noire ? Quand je vous eus quittés, l'année dernière, j'allai droit à la barque pour passer la rivière. Le batelier, voyant la pièce de taffetas blanc que je tenais, demanda de qui je l'avais reçue. Moi, qui n'avais garde de pénétrer son mauvais dessein, je lui avouai ingénûment qu'ayant été frappé par votre mari j'avais perdu pendant quelque temps la connaissance ; qu'ensuite il m'avait régalé et m'a-

vait fait présent de cette pièce de taffetas. Il me pria de la lui vendre, ce que je fis. Il demanda pareillement mon panier de bambou, et je le lui abandonnai pour le paiement de mon passage sur sa barque. Aurait-on pu s'imaginer qu'il ne tirait tout cela de moi que pour tramer la plus horrible méchanceté?

— Mon bon ami, reprit la dame Lieou, à l'heure que je vous parle, si vous n'étiez pas venu, je n'aurais pas pu m'assurer que l'accusation faite contre mon mari fût une calomnie. Mais où a-t-on pu prendre ce corps mort qu'on disait être le vôtre?

Liu ayant rêvé un moment: Je suis au fait, dit-il; lorsque j'étais sur la barque et que je racontais mon histoire au batelier, je vis un corps mort flotter sur le bord de la rivière et aborder au rivage. Aurait-on pu croire que ce batelier eût pu former un dessein si diabolique? C'est un monstre qui fait horreur. Mais, madame, il n'y a point de temps à perdre; recevez, je vous prie, ce petit présent, et de ce pas allons ensemble à l'audience du mandarin; je le convaincrai de la calomnie et j'obtiendrai la liberté de votre mari: c'est ce qu'il est important de faire au plus tôt. La dame Lieou reçut le présent et fit servir à dîner au bon vieillard Liu.

Pendant ce temps-là elle dressa elle-même sa requête, car, étant d'une famille de lettrés, elle écrivait avec élégance: après quoi, ayant fait venir une chaise à porteurs, elle part accompagnée de quelques esclaves, et, suivie du bon vieillard, elle se rend à l'hôtel du mandarin.

Aussitôt que ce magistrat parut sur son siége, l'un et l'autre s'écrièrent: L'innocent est opprimé par la calomnie! et en même temps la dame présenta sa requête. Le mandarin, l'ayant lue, fit approcher la dame et lui fit diverses questions. Elle expliqua fort en détail tout ce qui avait causé la disgrâce de son mari, et elle finit par dire que ce jour-là même le vendeur de gingembre étant heureusement arrivé dans la ville, elle venait d'être convaincue de l'affreuse calomnie dont elle demandait justice dans sa requête.

Le mandarin l'ayant écoutée attentivement fit approcher Liu à son tour pour l'interroger. Celui-ci raconta le commencement et la fin de la dispute où il avait reçu quelques coups. Il expliqua de quelle manière il avait été engagé à vendre la pièce de taffetas et satisfit entièrement par ses réponses à toutes les questions qui lui furent faites.

Mais, répliqua le mandarin, n'auriez-vous pas été gagné à force d'argent par cette femme pour venir rendre ici ce témoignage? Liu, frappant du front contre terre, répondit aussitôt: Une pareille feinte n'est pas praticable: je suis un marchand de Hou-tcheou, qui fais mon commerce dans cette ville depuis plusieurs années; j'y suis connu d'un grand nombre de personnes; comment pourrais-je en imposer? Si ce qu'on a dit sur ma mort était vrai, est ce que, me sentant prêt à mourir, je n'aurais pas chargé le batelier d'avertir quelqu'un de ma connaissance de me venir voir pour lui donner la commission de demander justice? Était-il naturel que je donnasse ce soin à un inconnu? Mais si j'étais effectivement mort, est-ce que je n'ai point à Houtcheou de proche parent qui, me voyant si longtemps absent, aurait pris sûrement le parti de venir ici s'informer de mes nouvelles? Et si j'eusse été tué, comme on le dit, aurait-il manqué à porter son accusation à votre tribunal? Comment donc est-il arrivé que, durant une année entière, personne n'ait paru, et qu'au lieu d'un de mes parens, ce soit un esclave qui se porte pour accusateur de son maître? Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis de retour en cette ville; ainsi je n'ai pu être instruit plus tôt d'une calomnie si noire. Au reste, quoique je n'aie contribué en rien au malheur de cet infortuné lettré, néanmoins, comme c'est à mon occasion qu'il souffre, il ne m'a pas été possible de voir opprimer son innocence, et c'est là l'unique motif qui m'a conduit à vos pieds. Ordonnez, je vous prie, qu'on fasse des perquisitions sur ce qui me regarde; rien n'est plus aisé.

— Puisque vous êtes connu ici de plusieurs personnes, reprit le mandarin, nommez quelqu'un que je puisse interroger. Liu en indiqua jusqu'à dix. Le mandarin prit le nom de chacun d'eux; mais il se fixa aux quatre derniers qu'il envoya chercher.

Quand ils entrèrent dans la salle d'audience, on remarqua que, dès qu'ils aperçurent le vieillard Liu, ils se dirent l'un à l'autre: Hé! voilà notre ancien ami Liu de la ville de Houtcheou; il n'est donc pas mort, comme on le publiait. Le mandarin les fit approcher de plus

près pour mieux le reconnaître. Nous aurait-on fasciné les yeux ? ajoutèrent-ils. Non, c'est lui-même. C'est ce vendeur de gingembre qu'on disait avoir été tué par le lettré Wang.

Le mandarin commença à démêler la vérité et se détermina à prendre juridiquement leur déposition. Après quoi il leur ordonna de se retirer, en leur enjoignant, sous des peines sévères, de ne point parler au dehors de ce qu'ils venaient de voir. Ils promirent d'obéir et sortirent de l'audience.

Le mandarin donna ordre aussitôt à quelques-uns de ses officiers de s'informer secrètement où demeurait le batelier Tcheou-se et de l'amuser par de belles espérances afin de l'engager adroitement à se rendre au tribunal sans qu'il pût avoir le moindre soupçon de l'affaire dont il s'agissait. Quant à Hou, qui avait intenté l'accusation calomnieuse, comme il avait une caution, il était aisé à trouver. L'ordre portait qu'on les amenât l'un et l'autre à l'audience dès l'après-midi. Les officiers répondirent par un cri qui marquait leur prompte obéissance et ils se partagèrent sur-le-champ dans les différens quartiers de la ville.

Cependant la dame Lieou, qui avait ordre de se trouver avec le vieux Liu à la même audience, se rendit à la prison, où elle informa son mari de tout ce qui venait d'arriver. Ce récit le transporta de joie. On eût dit qu'on venait de lui répandre sur la tête l'essence la plus spiritueuse, ou que la plus douce rosée était tombée dans son cœur. Dès ce moment il ne sentit plus de mal.

Je n'étais courroucé, dit-il, que contre un vil esclave; je le regardais comme un monstre et je ne croyais pas qu'il pût se trouver un homme plus méchant. Mais la méchanceté du batelier est encore plus noire. Peut-on pousser la scélératesse à un tel excès? Si ce bon vieillard n'était venu lui-même, je n'aurais jamais bien su que je mourais pour un crime réellement supposé. A la fin la vérité se manifeste.

CHAPITRE II.

Le cormoran paraît noir lorsqu'il secoue la neige qui le couvre.
Le perroquet, caché sous un saule touffu, se fait remarquer lorsqu'il commence à faire entendre sa voix.

La dame Lieou ne manqua pas de se trouver à l'audience avec le vieux Liu qu'elle avait bien régalé dans sa maison. On y avait conduit adroitement Tcheou-se, lequel, après avoir renoncé à sa barque, avait ouvert une boutique et était devenu marchand de toiles. Les officiers du tribunal lui avaient persuadé que leur maître voulait faire une bonne emplette : aussi entra-t-il dans la salle d'audience d'un air fort satisfait. Cependant la justice du ciel était sur le point d'éclater.

Lors donc qu'il s'y attendait le moins, qu'il tournait çà et là la tête avec je ne sais quel air de confiance, il aperçoit le vieux Liu. A l'instant, par un mouvement d'esprit qu'il ne lui fut pas libre d'arrêter, ses deux oreilles devinrent rouges comme du sang. Le vieux Liu de son côté l'appelle à haute voix : Hé bien! notre maître de barque, lui dit-il, comment vous êtes-vous porté depuis le jour que je vous vendis la pièce de taffetas blanc et le panier de bambou ? Le commerce a-t-il été heureux?

A ces questions Tcheou-se baissait la tête et ne répondait rien : mais son visage parut tout à coup comme un pied d'arbre qui sèche à l'heure même. On introduisit en même temps Hou. Ce malheureux, après avoir trahi son maître, n'était plus retourné à la maison de Wang. Il logeait ailleurs, comme s'il eût cessé d'être esclave. Il était revenu ce jour-là dans sa ville natale pour voir ses parens. Les officiers du tribunal l'ayant rencontré fort à propos : Nous te cherchons, lui dirent-ils; c'est aujourd'hui que ton maître doit être jugé; des parens de celui qu'il a tué pressent l'affaire et l'on n'attend plus que toi qui as été son délateur, pour le condamner au supplice que mérite son crime.

Hou, ne se possédant pas de joie, suit les officiers et va se mettre à genoux au pied du tribunal. Dès que le mandarin l'aperçut : Connais-tu cet homme-là? lui dit-il en montrant du doigt le vieux Liu. Hou, après l'avoir un peu envisagé, fut tout à coup interdit et si troublé qu'il ne put dire une seule parole.

Le mandarin, voyant l'embarras et le trouble de ces deux scélérats, réfléchit pendant un moment, puis, désignant de la main Hou : Chien d'esclave, lui dit-il, qu'est-ce donc que ton maître t'avait fait pour comploter sa ruine avec ce batelier et inventer une si noire calomnie?

— Rien n'est plus vrai, répliqua l'esclave. Mon maître a tué un homme; ce n'est point

un fait que j'aie supposé. — Quoi! dit le mandarin, il s'opiniâtre à soutenir ce mensonge! Qu'on prenne ce scélérat et qu'on l'applique à une rude question jusqu'à ce qu'il avoue son crime. Hou, au milieu de la torture, criait de toutes ses forces : Ah! seigneur, si vous me reprochez d'avoir conçu dans le cœur une haine mortelle contre mon maître et de m'être fait son accusateur, je conviens que je suis coupable : mais, dût-on me tuer, on ne me fera jamais avouer que j'ai comploté avec qui que ce soit, pour inventer ce qu'on appelle calomnie. Oui, mon maître, un tel jour, ayant eu dispute avec Liu, le frappa rudement en sorte qu'il tomba évanoui ; à l'instant il lui fit avaler je ne sais quelle liqueur qui le fit revenir : puis il lui servit à manger et lui fit présent d'une pièce de taffetas blanc. Liu alla de là à la rivière pour la passer. Cette nuit-là même, vers la seconde veille, le batelier Tcheou-se conduisit sur sa barque jusqu'à notre porte un corps mort, et pour marque que c'était celui de Liu, il montra la pièce de taffetas blanc et le panier de bambou. Il n'y eut aucun des domestiques qui ne crût la chose véritable. L'argent et les bijoux que mon maître donna au batelier lui fermèrent la bouche, et il promit de cacher cette mort. Je fus un de ceux qui aidèrent à enterrer le cadavre. Dans la suite, mon maître m'ayant fort mal traité, je formai le dessein de me venger et je l'accusai à votre tribunal. Quant à cet homme mort, je jure que je n'en ai aucune connaissance, et même, si je n'avais pas vu aujourd'hui ici le vieux Liu, je ne me serais jamais imaginé qu'on calomniât mon maître en le faisant l'auteur de cette mort. Maintenant quel est ce cadavre et d'où vient-il? c'est ce que j'ignore. Il n'y a que ce batelier qui puisse en rendre compte.

Cette déposition ayant été reçue du mandarin, il fit approcher Tcheou-se, afin de l'interroger à son tour. Celui-ci prenait divers détours pour déguiser son crime. Mais Liu, qui était présent, découvrait aussitôt sa fourberie. Le mandarin le fit mettre à la question et lui arracha promptement son aveu.

Je déclare, dit-il, que l'année dernière, à tel mois et à tel jour, Liu étant venu me demander le passage sur ma barque tenait à la main une pièce de taffetas blanc. Je lui demandai, par hasard, qui lui avait fait ce présent. Il me raconta toute son histoire. Au même temps il parut sur le rivage un corps mort que le courant y avait jeté. Il me vint dans l'esprit de m'en servir pour tromper Wang. C'est ce qui me fit acheter la pièce de taffetas et le panier de bambou. Liu étant débarqué, je tirai de l'eau le cadavre : je le mis dans ma barque et le conduisis à la porte de Wang. Contre toute apparence il crut ce que je lui rapportai de la mort de Liu et me donna une bonne somme pour ne la pas divulguer. J'allai avec quelques-uns de ses domestiques enterrer le cadavre, qu'ils s'imaginaient, sur parole, être le corps du vieux Liu. Il n'y a rien que de vrai dans l'aveu que je fais, et je consens à tout souffrir, s'il y a la moindre particularité qui soit fausse.

Tout cela, dit le mandarin, s'accorde avec ce que je sais déjà. Il n'y a qu'un article embarrassant et où je ne vois pas clair. Est-il possible qu'à point nommé il se trouvât sur le rivage un corps mort? De plus, est-il croyable que ce corps fût ressemblant à celui du vieux Liu? Sans doute c'est un homme que tu as tué ailleurs, et ton dessein a été de faire passer Wang pour l'auteur de ce meurtre.

Ah! seigneur, s'écria Tcheou-se, si j'avais songé à tuer quelqu'un, n'aurais-je pas tué Liu plutôt que tout autre, lorsque dans l'obscurité de la nuit il passait seul sur ma barque? Ce que je vous ai dit est véritable. Ayant vu un cadavre flotter sur l'eau, je crus qu'il me serait aisé de m'en servir pour tromper Wang; et c'est ce qui me fit acheter de Liu et le taffetas et le panier. Ce qui me persuada que je pourrais y réussir, c'est que je connaissais Wang pour un homme simple et crédule; que je savais d'ailleurs qu'il n'avait vu Liu que cette fois-là ; encore était-ce pendant la nuit, et à la lueur d'une lampe. J'étais muni de la pièce de taffetas blanc et du panier de bambou, ce qui devait lui rappeler aussitôt l'idée du vendeur de gingembre. Voilà ce qui me fit croire que ma ruse pourrait réussir et qu'il donnerait dans le piége que je lui tendais. Quant au corps mort, je jure que je ne sais qui il est. Je me doute que c'est un homme à qui le pied a manqué, et qui, étant tombé dans la rivière, s'est noyé. Mais je n'ose rien assurer sur cela de positif.

Pour lors le vieux Liu se mettant à genoux. Pour moi, dit-il, j'assurerai bien qu'au moment où je passais la rivière sur sa barque, il parut

un corps mort qui flottait sur l'eau. Son témoignage est très-véritable. Le mandarin reçut et mit par écrit et en ordre ces dépositions.

Tcheou-se, fondant en larmes, s'écria aussitôt : Ayez pitié, seigneur, de ce pauvre malheureux qui est à vos pieds : je n'avais d'autre vue que d'escroquer, par cet artifice, de l'argent à ce lettré, et non pas de nuire à sa personne. Ainsi, modérez le châtiment, je vous en conjure.

Le mandarin élevant la voix : Quoi, scélérat que tu es, tu oses demander grâce, après que ta passion pour le bien d'autrui vient de mettre un homme à deux doigts de sa ruine. Ce tour-là n'est pas ton coup d'essai. Il y a de l'apparence que tu en as fait périr bien d'autres par de semblables artifices. Je dois délivrer ma ville d'une si dangereuse peste.

A l'égard de Hou, c'est un esclave dénaturé, qui, oubliant les bienfaits qu'il a reçus de son maître, a conjuré sa perte. Il mérite d'être sévèrement puni. En même temps il ordonna aux exécuteurs de justice de prendre ces deux fripons et de les étendre par terre; de donner à Hou quarante coups de bâton, et de frapper Tcheou-se jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups.

On ne savait pas que Hou sortait de maladie, et qu'ainsi il n'était guère en état de supporter ce châtiment. Mais la justice du ciel ne voulait plus souffrir cet esclave infidèle. Il expira sur le pavé de l'audience avant qu'on eût achevé de lui donner les quarante coups. Tcheou-se ne mourut sous le bâton qu'après en avoir reçu soixante-dix.

Après cette expédition, le mandarin fit tirer Wang de prison, et, en pleine audience, il le déclara innocent, et lui rendit la liberté. De plus, il ordonna que toutes les pièces de toile qui étaient dans la boutique de Tcheou-se, et qui avaient été achetées de l'argent de Wang, lui seraient livrées. Ce fonds de boutique montait bien à cent taëls.

Selon le cours de la justice, dit le mandarin, cela devrait être confisqué : mais, comme Wang est un lettré qui a bien souffert, j'ai compassion du pitoyable état où il a été réduit : que tout ce qui se trouvera chez le voleur retourne à celui qui a été volé. Ce fut un trait de bonté de la part du mandarin.

On alla aussi, selon ses ordres, déterrer le corps mort, et l'on remarqua qu'il avait encore les ongles des mains remplis de sable; ce qui prouvait qu'étant tombé dans la rivière près du bord, il s'était noyé, en tâchant de grimper sur le rivage. Comme aucun de ses parens ne le réclamait, le mandarin ordonna aux officiers de l'ensevelir dans la sépulture publique des pauvres.

Wang, sa femme et le vieux Liu, après avoir remercié humblement le mandarin, se retirèrent dans leur maison, où ils firent à ce bon vieillard, qui s'était si fort employé à détruire la calomnie, toutes les caresses et toutes les amitiés qu'on peut attendre de la plus sincère reconnaissance.

Depuis ce temps-là, Wang apprit à modérer sa vivacité naturelle et à dompter son humeur impétueuse. S'il rencontrait un pauvre qui lui demandât quelque secours ou quelque service, il le recevait avec un air affable, et il tâchait de le soulager. Enfin il prit la résolution de travailler avec assiduité, afin de parvenir aux emplois et de faire oublier l'humiliation où il s'était trouvé. Il était sans cesse sur les livres et n'avait nul rapport au dehors. Il vécut de la sorte durant dix ans, après quoi il fut élevé au degré de docteur.

On a raison de dire que les *magistrats et* les officiers de justice sont dans l'obligation de ne pas regarder la vie d'un homme comme celle d'une vile plante, et qu'ils sont bien coupables quand ils apportent aussi peu d'application à l'examen d'un procès que s'ils assistaient aux débats d'une troupe d'enfans qui se divertissent. Ils ne doivent rien précipiter. Par exemple, dans la cause de Wang, le point capital était de pénétrer les menées secrètes et les artifices du batelier. Si le vendeur de gingembre ne fût pas heureusement venu à la ville de Wen-tcheou, et si, par trop de précipitation, on n'eût pas attendu son arrivée, le domestique qui accusait son maître n'aurait pas cru l'avoir calomnié; la femme ne se serait pas imaginé que son mari fût innocent du meurtre dont on l'accusait : l'accusé lui-même aurait ignoré qu'il était injustement opprimé. A combien plus forte raison le juge l'aurait-il ignoré! Comment deviner les choses cachées avec tant de soin? Comment les débrouiller? Que les magistrats bienfaisans, et qui, comme ils le doivent, ont des entrailles de père pour le peuple, apprennent par ce trait d'histoire de

quelle manière ils doivent se conduire, et les défauts qu'ils ont à éviter.

HISTOIRE DE TCHOUANG-TSEU OU LA MATRONE DE SOUNG.

PRÉFACE.

Les richesses et les avantages qui les suivent sont comme un agréable songe de quelques momens.

Les honneurs et la réputation ressemblent à un nuage brillant, mais qui est bientôt dissipé.

L'affection de ceux-là mêmes que la chair et le sang unissent n'est, le plus souvent, qu'une vaine apparence.

Les amitiés les plus tendres se changent quelquefois en de cruelles inimitiés.

Gardons-nous d'aimer à porter un collier parce qu'il est d'or;

Et des chaînes parce qu'elles sont de pierreries :

Que nos désirs soient modérés ; dégageons-nous de l'attachement aux créatures.

En se garantissant de toute passion violente, on mène une vie douce et agréable, loin des inquiétudes qui nuisent à la santé. Ce n'est pas qu'on veuille blâmer l'amour naturel qui lie un père avec son fils, ou qui unit des frères ensemble. Ils sont les uns aux autres ce que sont les branches d'un arbre avec le tronc. Cet amour doit durer autant que ce rapport mutuel.

Les sectes de Tao et de Fo, quoique très-différentes de la secte littéraire, s'accordent avec elle sur ces grands devoirs, et n'ont jamais pensé à les combattre ou à les affaiblir. Il est pourtant vrai que l'amour des pères pour les enfans ne doit pas jeter dans des inquiétudes excessives, quand il s'agit de procurer leur établissement : aussi dit-on communément : « La fortune des enfans doit être leur propre ouvrage. »

Pour ce qui est du mari et de la femme, ils sont unis très-étroitement et par des liens infiniment respectables; mais enfin, ou le divorce, ou la mort, rompt souvent cette union. C'est ce que nous apprend le proverbe qui dit : « L'époux et l'épouse sont comme des oiseaux de la campagne ; le soir les réunit dans un même bocage, et le matin les sépare. » Il faut pourtant l'avouer : il y a bien moins à craindre l'excès dans l'amour paternel que dans l'amitié conjugale. Celle-ci s'entretient et s'accroît en secret dans des tête-à-tête et par de grands épanchemens de cœur. Ainsi il n'est pas rare qu'une jeune femme se rende maîtresse de l'esprit d'un mari, et de là naissent les refroidissemens d'un fils envers son père. Ce sont de ces défauts grossiers dont les gens de mérite savent bien se défendre.

A ce sujet, je vais raconter un trait de la vie du fameux Tchouang-tseu ; mais je proteste d'abord que ce que je dirai ne tend point à affaiblir l'union et la paix qui doivent régner entre les gens mariés. Je prétends faire voir qu'on doit être attentif à distinguer le vrai et le faux mérite pour régler son affection. A parler en général, celui qui travaille sans relâche à dompter ses passions s'en rendra enfin le maître ; la sagesse sera son partage, et une vie douce et tranquille sera le fruit de son travail.

Nos anciens, voulant moraliser sur la manière dont le laboureur cultive son champ, se sont exprimés ainsi dans les vers suivans :

Il transplante le riz en herbe dans une terre nouvellement défrichée.
En peu de temps il voit dans ce champ verdoyant et inondé l'image d'un beau ciel azuré.
Notre cœur est ce champ ; il a sa parure et ses richesses lorsque les passions y sont pures et réglées.
Le sûr moyen d'atteindre à ce degré de perfection, c'est de ne pas présumer de soi-même.

Sur la fin de la dynastie des Tcheou, parut à la Chine un fameux philosophe appelé Tchouang-tseu. Il naquit à Meng, ville du royaume de Soung[1]. Il eut un petit mandarinat, et il se fit disciple d'un sage très-célèbre en ce temps-là, et auteur de la secte du Tao. Son nom était Li, et son surnom Eul. Mais comme il était venu au monde avec des cheveux blancs, il fut appelé Lao-tseu, c'est-à-dire, l'enfant-vieillard.

Toutes les fois que Tchouang-tseu dormait, son sommeil était interrompu par un songe. Il s'imaginait être un gros papillon voltigeant çà et là, ou dans un verger, ou dans une prairie. L'impression de ce songe était si forte que même à son réveil il croyait avoir des ailes attachées aux épaules, et qu'il était près de voler.

[1] C'est la province de *Chan-tong*.

Il ne savait que penser d'un rêve si fréquent et si extraordinaire.

Un jour, profitant d'un moment de loisir, après un discours de son maître Lao-tseu sur le Yi-king [1], il lui proposa le songe qui se formait si souvent dans son imagination, et lui en demanda l'explication.

La voici, répondit cet homme admirable, qui n'ignorait rien des merveilles de la nature. La cause de ce songe opiniâtre doit se chercher dans les temps qui ont précédé celui où vous vivez. Sachez qu'au temps où le chaos se débrouilla et où cet univers fut formé, vous étiez un beau papillon blanc. Les eaux furent la première production du ciel; la seconde, ce furent les arbres et les plantes dont la terre fut parée, car tout fleurit et brilla à l'instant. Ce beau papillon blanc errait à son gré, et allait flairer les fleurs les plus exquises. Il sut même tirer du soleil et de la lune des agrémens infinis; il se procura enfin une force qui le rendit immortel. Ses ailes étaient grandes et presque arrondies, son vol était rapide.

Un jour qu'il prenait ses ébats, il s'attacha à des fleurs du jardin de plaisance de la grande reine, où il avait trouvé le secret de s'insinuer, et gâta quelques boutons à peine entr'ouverts. L'oiseau mystérieux à qui on avait confié la garde de ce jardin donna au papillôn un coup de bec dont il mourut.

Il laissa donc sans vie son corps de papillon, mais l'âme qui était immortelle ne se dissipa point; elle a passé en d'autres corps et aujourd'hui elle se trouve dans celui de Tchouang-tseu. C'est là ce qui met en vous de si heureuses dispositions à devenir un grand philosophe, capable de s'élever, d'acquérir l'art que j'enseigne, de se purifier par un entier détachement et de s'établir dans la parfaite connaissance d'esprit et de cœur.

Dès lors Lao-tseu découvrit à son disciple les plus profonds mystères de sa doctrine, et le disciple se sentit tout-à-coup devenir un autre homme: et, suivant désormais sa première origine, il eut véritablement l'inclination du papillon, qui est de voltiger continuellement sans se fixer à aucun objet, quelque charmant qu'il lui parût; c'est-à-dire que Tchouang-tseu commença à mieux découvrir le vide de tout ce qui occupe et enchante les hommes. La fortune la plus brillante ne fut plus capable de le tenter. Son cœur devint insensible aux plus grands avantages: il les trouva aussi peu solides que la vapeur déliée dont se forme un même nuage, qui est le jouet des vents, et aussi peu stables que l'eau d'un ruisseau, dont le cours est extrêmement rapide. Enfin son âme ne tenait plus à rien.

Lao-tseu, voyant que son disciple était tout-à-fait revenu des amusemens du siècle et goûtait la vérité, l'introduisit dans les mystères du Tao-te-king, car les cinq mille mots dont ce livre est composé sont tous mystérieux. Il n'eut plus rien de réservé pour un tel disciple.

Tchouang-tseu, de son côté, se donna tout entier à cette étude; il lisait sans cesse, il méditait, il mettait en pratique la doctrine de son maître, et, à force de sonder son intérieur, de le purifier, de le raffiner, pour ainsi dire, il comprit parfaitement la différence qui se trouvait entre ce qu'il y avait en lui de visible et d'imperceptible, entre le corps qui se corrompt et l'esprit qui, en quittant cette demeure, acquiert une nouvelle vie par une espèce de transformation admirable.

Tchouang-tseu, frappé de ces lumières, renonça à la charge qu'il possédait. Il prit même congé de Lao-tseu et se mit à voyager, dans l'espérance d'acquérir de belles connaissances et de faire de nouvelles découvertes.

Cependant quelque ardeur qu'il eût pour le dégagement et le repos du cœur, il ne renonça pas aux plaisirs de l'union conjugale. Il se maria successivement jusqu'à trois fois. Sa première femme lui fut promptement enlevée par une maladie; il répudia la seconde pour une faute qu'elle avait commise. La troisième sera le sujet de cette histoire.

Elle s'appelait Tian, et descendait des rois de Tsi [1]. Tchouang-tseu s'était fait beaucoup estimer dans ce royaume, et un des principaux de cette famille, nommé Tian, épris de son mérite, lui donna sa fille en mariage.

Cette nouvelle épouse l'emportait de beaucoup sur les deux autres qu'il avait eues. Son teint avait la blancheur de la neige, et sa taille était élégante et légère comme celle d'une immortelle. Aussi, quoique ce philosophe ne fût pas naturellement passionné, il aima tendrement cette dernière épouse.

[1] Livre canonique de la Chine.

[1] Le royaume de *Tsi* est à présent la province de *Chan-si*.

Cependant le roi de Tsou[1] étant informé de la haute réputation de Tchouang-tseu prit le dessein de l'attirer dans ses états : il lui députa des officiers de sa cour avec de riches présens en or et en soieries, pour l'inviter à entrer dans son conseil en qualité de premier ministre.

Tchouang-tseu, loin de se laisser éblouir à ces offres, répondit en soupirant par cet apologue : « Une génisse destinée aux sacrifices et nourrie depuis longtemps avec délicatesse marchait en pompe, chargée de tous les ornemens dont on pare les victimes. Au milieu de cette espèce de triomphe, elle aperçut sur la route des bœufs attelés qui suaient sous la charrue. Cette vue redoubla sa fierté. Mais, après avoir été introduite dans le temple, lorsqu'elle vit le couteau levé et prêt à l'immoler, elle eût bien voulu être à la place de ceux dont elle méprisait le malheureux sort. Ses souhaits furent inutiles, il lui en coûta la vie. » Ce fut ainsi que Tchouang-tseu refusa honnêtement les présens et les offres du roi.

Peu après, il se retira avec sa femme dans le royaume de Soung, qui était sa terre natale. Il choisit pour sa demeure l'agréable montagne de Nan-hoa, dans le district de Tsao-tcheou, afin d'y passer sa vie en philosophe et d'y goûter, loin du bruit et du tumulte, les innocens plaisirs de la campagne.

Un jour qu'il promenait ses rêveries au bas de la montagne, il se trouva insensiblement proche des sépultures de l'habitation voisine. Cette multitude de tombeaux le frappa. Hélas ! s'écria-t-il en gémissant, les voilà donc tous égaux : il n'y a plus de rang ni de distinction. L'homme le plus ignorant et le plus stupide est confondu avec le sage ; un sépulcre est enfin la demeure éternelle de tous les hommes ; quand on a une fois pris sa place dans le séjour des morts, il n'y a plus de retour à la vie.

Après s'être occupé pendant quelque temps de ces tristes réflexions, il avança le long de ces sépultures et se trouva, sans y penser, près d'un tombeau nouvellement construit. La petite éminence faite de terre battue n'était pas encore entièrement sèche. Tout auprès était assise une jeune dame en grand deuil[2]. Elle était placée un peu à côté du sépulcre, tenant à la main un éventail blanc, dont elle éventait sans cesse l'extrémité supérieure du tombeau.

Tchouang-tseu, surpris de cette aventure : Oserais-je, lui disait-il, vous demander de qui est ce tombeau, et pourquoi vous vous donnez tant de peine pour l'éventer ? Sans doute qu'il y a quelque mystère que j'ignore ? La jeune dame, sans se lever et continuant toujours à remuer l'éventail, dit quelques mots entre ses dents et répandit des larmes ; ce qui faisait voir que la honte plutôt que sa timidité naturelle l'empêchait de s'expliquer.

Enfin elle lui fit cette réponse : Vous voyez une veuve au pied du tombeau de son mari. La mort me l'a malheureusement ravi ; celui dont les os reposent sous cette tombe m'a été bien cher durant sa vie ; il m'aimait avec une égale tendresse ; même en expirant, il ne pouvait me quitter. Voici quelles furent ses dernières paroles : « Ma chère épouse, me dit-il, si dans la suite tu songeais à un nouveau mariage, je te conjure d'attendre que l'extrémité de mon tombeau soit entièrement desséchée. Je te permets alors de te remarier. » Or, j'ai fait réflexion que la surface de cette terre nouvellement amoncelée ne sécherait pas aisément ; c'est pourquoi vous me voyez occupée à l'éventer continuellement, afin de dissiper l'humidité.

A un aveu si naïf, le philosophe eut bien de la peine à s'empêcher de rire. Il se posséda néanmoins, mais il se disait en lui-même : Voilà une femme bien pressée ! Comment ose-t-elle se vanter d'avoir aimé son mari et d'en avoir été aimée ? Qu'eût-elle donc fait s'ils se fussent haïs ? Puis, lui adressant la parole : Vous souhaitez donc, lui dit-il, que le dessus de ce tombeau soit bientôt sec ? Mais, étant aussi délicate que vous êtes, vous serez bientôt lasse et les forces vous manqueront ; agréez que je vous aide. Aussitôt la jeune femme se leva, et, faisant une profonde révérence, elle accepta l'offre et lui présenta un éventail tout semblable au sien.

Alors Tchouang-tseu, qui avait l'art d'évoquer les esprits, les appela à son secours. Il donna quelques coups d'éventail sur le tombeau, et bientôt toute l'humidité disparut. La dame, après avoir remercié son bienfaiteur avec un visage gai et riant, tira d'entre ses cheveux une aiguille de tête d'argent et la lui présenta avec l'éventail dont elle s'était servie, le priant d'accepter ce petit présent comme une marque de sa reconnaissance. Tchouang-tseu

[1] C'est la province de *Hou-kouang*.

[2] C'est-à-dire qu'elle était vêtue d'un long habit blanc d'une grosse étoffe sans couture.

refusa l'aiguille de tête et retint l'éventail ; après quoi la dame se retira fort satisfaite. Sa joie éclatait dans sa contenance et sa démarche.

Pour ce qui est de Tchouang-tseu, il demeura tout interdit, et, s'abandonnant aux réflexions qui naissaient d'une pareille aventure, il retourna dans sa maison. Assis dans sa chaumière où il se croyait seul, il considéra pendant quelque temps l'éventail ; puis, jetant un grand soupir, il dit les vers suivans :

Ne dirait-on pas que deux personnes ne s'unissent ensemble que par un reste de haine conservée dès la vie[1] précédente,
Et qu'elles se cherchent dans le mariage afin de se maltraiter le plus longtemps qu'elles peuvent ?
C'est donc ainsi, à ce que je vois, qu'on est indignement oublié après sa mort par la personne qu'on avait le plus chérie.
Qu'il faut être insensé pour aimer durant sa vie tant de cœurs volages.

La dame Tian était derrière son mari, sans en être aperçue. Après avoir ouï ce qu'il venait de dire, elle s'avança tant soit peu, et, se faisant voir : Peut-on savoir, lui dit-elle, ce qui vous fait soupirer, et d'où vient cet éventail que vous tenez à la main ? Tchouang-tseu lui raconta l'histoire de la jeune veuve et tout ce qui s'était passé au tombeau de son mari, où il l'avait trouvée.

A peine eut-il achevé son récit que la dame Tian, le visage allumé d'indignation et de colère, chargea cette jeune veuve de mille malédictions, l'appela l'opprobre du genre humain et la honte de son sexe. Puis, regardant Tchouang-tseu : Je l'ai dit, et il est vrai, c'est là un monstre d'insensibilité. Se peut-il trouver nulle part un si mauvais cœur ?

Tchouang-tseu, sans trop l'écouter, dit encore les quatre vers suivans :

Tandis qu'un mari est en vie, quelle est la femme qui ne le flatte et ne le loue ?
Est-il mort ? la voilà prête à prendre l'éventail pour faire au plus tôt sécher le tombeau.
La peinture représente bien l'extérieur d'un animal ; mais elle ne montre pas ce qu'il est en dedans.
On voit le visage d'une personne, mais on ne voit pas le cœur.

A ce discours, la dame Tian entra dans une grande colère : Les hommes, s'écria-t-elle, sont tous égaux quant à leur nature. C'est la vertu ou le vice qui met entre eux la différence. Comment avez-vous la hardiesse de parler de la sorte en ma présence, de condamner toutes les femmes, et de confondre injustement celles qui ont de la vertu avec des malheureuses qui ne méritent pas de vivre ? N'avez-vous pas honte de porter des jugemens si injustes, et ne craignez-vous pas d'en être puni ?

— A quoi bon tant de déclamations, répliqua le philosophe ? Avouez-le de bonne foi : si je venais à mourir maintenant, restant comme vous êtes à la fleur de votre âge, avec la beauté et l'enjouement que vous avez, seriez-vous d'humeur à laisser couler trois, et même cinq années, sans penser à un nouveau mariage, ainsi que le grand rit l'ordonne ?

— Ne dit-on pas, répondit la dame : Un ministre fidèle ne sert pas un second prince ; une vertueuse veuve ne pense jamais à un second mari. A-t-on jamais vu des dames de mon rang, qui, après avoir été mariées, aient passé d'une famille à une autre, et qui aient quitté le lit de leurs noces, après avoir perdu leur époux ? Si pour mon malheur vous me réduisiez à l'état de veuve, sachez que je serais incapable d'une telle action, qui serait la honte de notre sexe, et que de secondes noces ne me tenteraient pas ; je ne dis point avant *le terme* de trois ou de cinq ans, mais durant toute la vie. Oui, cette pensée ne me viendrait pas même en songe. C'est là ma résolution, et rien ne pourrait m'ébranler.

— De semblables promesses, reprit Tchouang-tseu, se font aisément, mais elles ne se gardent pas de même.

Ces paroles mirent encore la dame de mauvaise humeur, et elle éclata en paroles peu respectueuses. Sachez, dit-elle, qu'une femme a souvent l'âme plus noble et plus constante dans son affection conjugale que ne l'a un homme de votre caractère. Ne dirait-on pas que vous êtes un parfait modèle de fidélité ? Votre première femme meurt, peu après vous en prenez une seconde ; celle-ci, vous la répudiez : je suis enfin la troisième. Vous jugez des autres par vous-même, et c'est pour cela que vous en jugez mal. Pour ce qui est de nous autres femmes mariées à des philosophes, qui faisons profession, comme eux, d'une vertu austère, il nous est bien moins permis de nous remarier : si nous le faisions, nous deviendrions un objet de risée. Mais vous vous portez bien : à quoi

[1] Il parle selon l'opinion de ceux qui croient à la métempsycose.

bon ce langage, et quel plaisir prenez-vous à me chagriner?

Alors, sans rien dire davantage, elle se jette sur l'éventail que son mari tenait à la main, elle le lui arrache, et de dépit elle le met en pièces: Calmez-vous, dit Tchouang-tseu, votre vivacité me fait plaisir, et je suis ravi que vous preniez feu sur un pareil sujet. La dame se calma en effet, et l'on parla d'autre chose.

A quelques jours de là, Tchouang-tseu tomba dangereusement malade et bientôt il fut à l'extrémité. La dame Tian ne quittait pas le chevet du lit, fondant en pleurs, poussant de continuels sanglots: A ce que je vois, dit Tchouang-tseu, je n'échapperai pas de cette maladie: ce soir ou demain matin, il faudra nous dire un éternel adieu. Quel dommage que vous ayez mis en pièces l'éventail que j'avais apporté! il vous aurait servi à éventer et faire sécher la terre de mon tombeau.

— Eh! de grâce, monsieur, s'écria la dame, en l'état où vous êtes, ne vous mettez pas dans la tête des soupçons si chagrinans pour vous et si injurieux pour moi. J'ai étudié nos livres, je sais nos rits: mon cœur vous a été une fois donné, il ne sera jamais à un autre, je vous le jure; et si vous doutez de ma sincérité, je consens et je demande de mourir avant vous, afin que vous soyez bien persuadé de mon fidèle attachement,

— Cela suffit, reprit Tchouang-tseu; je suis rassuré sur la constance de vos sentimens à mon égard. Hélas! je sens que j'expire, et mes yeux se ferment à jamais pour vous. Après ces paroles, il demeura sans respiration et sans le moindre signe de vie.

Alors la dame éplorée et jetant les plus hauts cris embrassa le corps de son mari et le tint longtemps serré entre ses bras; après quoi elle se couvrit d'un long vêtement de deuil. Nuit et jour elle fait retentir tous les environs de ses plaintes et de ses gémissemens, et donne les démonstrations de la plus vive douleur. Elle la portait à un tel excès qu'on eût dit qu'elle était à demi folle: elle ne voulait prendre ni nourriture ni sommeil.

Les habitans de l'un et de l'autre côté de la montagne vinrent rendre les derniers devoirs au défunt qu'ils savaient être un sage du premier ordre. Lorsque la foule commençait à se retirer, on vit arriver un jeune bachelier bien fait et d'un teint brillant: rien de plus galant que sa parure. Il avait un habit de soie violet et un bonnet noir [1], une ceinture brodée et des souliers tout à fait mignons; un vieux domestique le suivait. Ce seigneur fit savoir qu'il descendait des rois de Tsou [2]. Il y a quelques années, dit-il, que j'avais déclaré au philosophe Tchouang-tseu que j'étais dans la résolution de me faire son disciple: je venais à ce dessein, et j'apprends à mon arrivée qu'il est mort: quel dommage! quelle perte!

Aussitôt il quitte son habit de couleur et se fait apporter un habit de deuil; ensuite, s'étant rendu près du cercueil, il frappa quatre fois de la tête contre terre, et s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: « Sage et savant Tchouang-tseu! votre disciple est malheureux, puisqu'il n'a pu vous trouver en vie et profiter à loisir de vos leçons; je veux au moins vous marquer mon attachement et ma reconnaissance, en restant ici en deuil pendant l'espace de cent jours. » Après ces dernières paroles, il se prosterna encore quatre fois, arrosant la terre de ses larmes.

Ensuite il demanda à voir la dame pour lui faire son compliment; elle s'excusa deux ou trois fois de paraître. Wang-sun (c'est-à-dire le petit-fils du roi) représenta que, selon les anciens rits, les femmes pouvaient se laisser voir lorsque les intimes amis de leur mari leur rendaient visite. J'ai encore, ajouta-t-il, plus de raison de jouir de ce privilége, puisque je devais loger chez le savant Tchouang-tseu, en qualité de son disciple.

A ces instances, la dame se laisse fléchir, elle sort de l'intérieur de sa maison, et, d'un pas lent, elle s'avance dans la salle pour recevoir les complimens de condoléance; ils se firent en peu de mots et en termes généraux.

Dès que la dame vit les belles manières, l'esprit et les agrémens de ce jeune seigneur, elle en fut charmée, et elle sentit au fond de l'âme les mouvemens d'une passion naissante, qu'elle ne démêlait pas bien elle-même, mais qui lui firent souhaiter qu'il ne s'éloignât pas sitôt.

Wang-sun la prévint en disant: Puisque j'ai eu le malheur de perdre mon maître, dont la mémoire me sera toujours chère, j'ai envie de chercher ici près un petit logement où je resterai les cent jours de deuil; puis, j'assisterai

[1] Bonnet que portent les jeunes lettrés.

[2] Le royaume de *Tsou* est maintenant la province de *Hou-kouang*.

aux funérailles. Je serais bien aise aussi de lire, durant ce temps là, les ouvrages de cet illustre philosophe : ils me tiendront lieu des leçons dont je suis privé.

— Ce sera un honneur pour notre maison, répondit la dame, je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient. Sur quoi elle prépara un petit repas et le fit servir.

Pendant le repas, elle ramassa sur un pupitre bien propre les compositions de Tchouang-tseu, elle y joignit le livre du Tao-te, présent de Lao-tseu, et elle vint offrir le tout à Wang-sun, qui le reçut avec sa politesse naturelle.

A côté de la salle du mort, où était le cercueil, il y avait sur une des ailes deux chambres qui regardaient cette salle tout ouverte par devant; elles furent destinées au logement du jeune seigneur. La jeune veuve venait fréquemment dans cette salle pour pleurer sur le cercueil de son mari ; puis, en se retirant, elle disait quelques mots d'honnêteté à Wang-sun, qui se présentait pour la saluer. Dans ces fréquentes entrevues, bien des œillades échappaient qui trahissaient les cœurs de l'un et de l'autre.

Wang-sun était déjà à demi pris, et la jeune veuve l'était tout à fait ; ce qui lui faisait plaisir c'est qu'ils se trouvaient placés à la campagne et dans une maison peu fréquentée, où la négligence des rits du deuil ne pouvait guère éclater. Mais comme il coûte toujours à une femme de faire les premières démarches, elle s'avisa d'un expédient. Elle fit venir secrètement le vieux domestique du jeune seigneur. Elle lui fit d'abord boire quelques coups de bon vin, elle le flatta et l'amadoua ; ensuite elle vint insensiblement jusqu'à lui demander si son maître était marié. Pas encore, répondit-il. — Eh! continua-t-elle, quelles qualités voudrait-il trouver dans une personne pour en faire son épouse ?

Le valet, que le vin avait rendu gai, répliqua aussitôt : Je lui ai ouï dire que, s'il en trouvait une qui vous ressemblât, il serait au comble de ses désirs. Cette femme repartit incontinent : Ne mens-tu point ? M'assures-tu qu'il ait parlé de la sorte? — Un vieillard comme moi, répondit-il, serait-il capable de mentir et aurait-il le front d'en imposer à une personne de votre mérite? — Hé bien ! poursuivit-elle, tu es très-propre à ménager mon mariage avec ton maître, tu ne perdras pas ta peine ; parle-lui de moi, et si tu vois que je lui agrée, assure-le que je regarderais comme un grand bonheur d'être à lui.

— Il n'est pas besoin de le sonder sur cet article, dit le valet, puisqu'il m'a avoué franchement qu'un pareil mariage serait tout-à-fait de son goût. Mais, ajoutait-il, cela n'est pas possible, parce que je suis disciple du défunt: on en gloserait dans le monde.

— Bagatelle que cet empêchement, reprit la veuve passionnée; ton maître n'a point été réellement disciple de Tchouang-tseu : il n'avait fait que promettre de le devenir : ce n'est pas l'avoir été. D'ailleurs, étant à la campagne et à l'écart, qui songerait à parler de notre mariage? Va, quand il surviendrait quelque autre obstacle, tu es assez habile pour le lever, et je reconnaîtrai libéralement tes services. Elle lui versa en même temps plusieurs coups d'excellent vin pour le mettre en bonne humeur.

Il promit donc d'agir, et, comme il s'en allait, elle le rappela. — Écoute, dit-elle, si ton maître accepte mes offres, viens au plus tôt m'en apporter la nouvelle, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit ; je t'attendrai avec impatience.

Après qu'elle l'eut quitté, elle fut d'une inquiétude extraordinaire; elle alla bien des fois dans la salle sous divers prétextes; mais au fond c'était pour s'approcher un peu de la chambre du jeune seigneur. A la faveur des ténèbres, elle écoutait à la fenêtre de la chambre, se flattant qu'on y parlait de l'affaire qu'elle avait si fort à cœur.

Pour lors, passant près du cercueil, elle entendit quelque bruit, elle tressaillit de peur. Hé ! quoi, dit-elle tout émue, serait-ce que le défunt donnerait quelque signe de vie? Elle rentre au plus tôt dans sa chambre, et, prenant la lampe, elle vient voir ce qui avait causé ce bruit. Elle trouve le vieux domestique étendu sur la table posée devant le cercueil pour y brûler des parfums et y placer des offrandes à certaines heures. Il était là à cuver le vin que la dame lui avait fait boire. Toute autre femme aurait éclaté à une pareille irrévérence à l'égard du mort. Celle-ci n'osa se plaindre ni même éveiller cet ivrogne. Elle va donc se coucher, mais il ne lui fut pas possible de dormir.

Le lendemain, elle rencontra ce valet qui se promenait froidement sans songer même à lui rendre réponse de sa commission. Ce froid et ce silence la désolèrent. Elle l'appela, et, l'ayant introduit dans sa chambre : Eh bien, dit-elle,

comment va l'affaire dont je t'ai chargé? — Il n'y a rien à faire, répondit-il sèchement. — Eh! pourquoi donc, reprit-elle ? Sans doute tu n'auras pas retenu ce que je t'ai prié de dire de ma part, ou tu n'as pas su le faire valoir. — Je n'ai rien oublié, poursuivit le domestique; mon maître a été même ébranlé ; il trouve l'offre avantageuse et est satisfait de ce que vous avez répliqué sur l'obstacle qu'il envisageait d'abord dans sa qualité de disciple de Tchouang-tseu. Ainsi cette considération ne l'arrête plus. Mais, m'a-t-il dit, il y a trois autres obstacles insurmontables, et j'aurais de la peine à les déclarer à cette jeune veuve.

—Voyons un peu, reprit la dame, quels sont ces trois obstacles ? — Les voici, poursuivit le vieux domestique, tels que mon maître me les a rapportés : 1° Le cercueil du mort étant exposé encore dans la salle, c'est une scène bien lugubre : comment pourrait-on s'y réjouir et célébrer des noces ? 2° L'illustre Tchouang ayant si fort aimé sa femme, et elle ayant témoigné pour lui une si tendre affection, fondée sur sa vertu et sa grande capacité, j'ai lieu de craindre que le cœur de cette dame ne reste toujours attaché à son premier mari, surtout lorsqu'elle trouvera en moi si peu de mérite. 3° Enfin, je n'ai pas ici mon équipage ; je n'ai ni meubles, ni argent : où prendre des présens de noces, et de quoi faire des repas ? Dans le lieu où nous sommes, je ne trouverais pas même à qui emprunter. Voilà, madame, ce qui l'arrête.

— Ces trois obstacles, répondit-elle, vont être levés à l'instant, et il ne faut pas beaucoup y rêver. Quant au premier article, cette machine lugubre, que renferme-t-elle ? Un corps inanimé dont on n'a rien à craindre. J'ai dans mon terrain une vieille masure ; quelques paysans du voisinage que je ferai venir y transporteront cette machine, sans qu'elle paraisse ici davantage. Voilà déjà un obstacle levé.

Quant au second article, ah ! vraiment feu mon mari était bien ce qu'il paraissait être, un homme d'une rare vertu et d'une grande capacité. Avant de m'épouser, il avait déjà répudié sa seconde femme : c'était un beau ménage, comme tu vois. Sur le bruit de sa réputation, qui était assez mal fondé, le dernier roi de Tsou lui envoya de riches présens et voulut le faire son premier ministre. Lui, qui sentait son incapacité très réelle et qui vit qu'elle éclaterait dans un pareil emploi, prit la fuite et vint se cacher dans ce lieu solitaire. Il n'y a qu'un mois que, se promenant seul au bas de la montagne, il rencontra une jeune veuve occupée à faire sécher à coups d'éventail l'extrémité supérieure du tombeau de son mari, parce qu'elle ne devait se remarier que quand il serait sec. Tchouang l'accosta, la cajola, lui ôta des mains l'éventail et se mit à en jouer pour lui plaire, en séchant au plus vite le tombeau. Ensuite il voulut retenir cet éventail comme un gage de son amitié et l'apporta ici ; mais je le lui arrachai des mains et le mis en pièces. Etant sur le point de mourir, il remit cette histoire sur le tapis, ce qui nous brouilla encore ensemble. Quels bienfaits ai-je reçus de lui, et quelle amitié m'a-t-il témoignée ? Ton maître est jeune ; il aime l'étude ; il se fera immanquablement un nom dans la littérature : sa naissance le rend déjà illustre ; il est, comme moi, du sang des rois. Voilà entre nous un rapport admirable de conditions. C'est le ciel qui l'a conduit ici pour nous unir. Telle est notre destinée.

Il ne reste plus que le troisième empêchement. Pour ce qui regarde les bijoux et le repas des noces, c'est moi qui y pourvoirai. Crois-tu que j'aie été assez simple pour ne pas me faire un petit trésor de mes épargnes ? Tiens, voilà déjà vingt taëls ; va les offrir à ton maître ; c'est pour avoir des habits neufs ; pars au plus vite, et informe le bien de tout ce que je viens de te dire. S'il donne son consentement, je vais tout préparer pour célébrer ce soir même la fête de notre mariage.

Le valet reçut les vingt taëls, et alla rapporter tout l'entretien à Wang-sun, qui enfin donna le consentement si fort souhaité. Dès que la dame eut appris cette agréable nouvelle, elle fit éclater sa joie en cent manières. Elle quitte aussitôt ses habits de deuil, elle se pare, se farde, tandis que par ses ordres on transporte le cercueil dans une vieille masure. La salle fut à l'instant nettoyée et ornée pour la cérémonie de l'entrevue et des noces. En même temps on préparait le festin, afin que rien ne manquât à la réjouissance.

Sur le soir, on parfuma d'odeurs exquises le lit des nouveaux mariés ; la salle fut éclairée d'un grand nombre de belles lanternes garnies de flambeaux. Sur la belle table du fond était le grand cierge nuptial. Lorsque tout fut prêt,

Wang-sun parut avec un habit et un ornement de tête qui relevaient beaucoup la beauté de ses traits et de sa taille. La dame vint aussitôt le joindre, couverte d'une longue robe de soie enrichie d'une broderie très-fine. Ils se placèrent l'un à côté de l'autre, vis-à-vis le flambeau nuptial : c'était un assemblage charmant. Ainsi rapprochés, ils se donnaient mutuellement de l'éclat l'un à l'autre, à peu près comme des pierreries et des perles rehaussent la beauté d'un drap d'or et en paraissent plus belles.

Après avoir fait les révérences accoutumées dans une pareille cérémonie et s'être souhaité toutes sortes de prospérités dans leur mariage, ils se prirent par la main et passèrent dans l'appartement intérieur. Là ils pratiquèrent le grand rit, de boire tous deux, l'un après l'autre, dans la coupe d'alliance ; après quoi ils se mirent à table.

Le festin étant fini, et lorsqu'ils étaient sur le point de se coucher, il prit tout à coup au jeune époux d'horribles convulsions : son visage paraît tout défiguré, ses sourcils se froncent et s'élèvent, sa bouche fait d'affreuses contorsions ; il ne peut plus faire un pas, et, voulant monter sur le lit, il tombe par terre. Là, étendu tout de son long, il se frotte la poitrine des deux mains, criant de toutes ses forces qu'il a un mal de cœur qui le tue.

La dame, éperdument amoureuse de son nouvel époux, sans penser ni au lieu où elle est, ni à l'état où elle se trouve, crie au secours et se jette à corps perdu sur Wang-sun. Elle l'embrasse, elle lui frotte la poitrine où était la violence de la douleur ; elle lui demande quelle est la nature de son mal. Wang-sun souffrait trop pour lui répondre ; on eût dit qu'il était près d'expirer.

Son vieux domestique accourant au bruit le prend entre ses bras et l'agite : Mon cher Wang-sun, s'écria la dame, a-t-il déjà éprouvé de semblables accidens ? — Cette maladie l'a déjà pris plusieurs fois, dit le valet, il n'y a guère d'année qu'il n'en soit attaqué. Un seul remède est capable de le sauver. — Dis-moi vite, s'écria la nouvelle épouse, quel est ce remède ?—Le médecin de la famille royale, continua le valet, a trouvé ce secret qui est infaillible : il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement tué, et lui en faire avaler dans du vin chaud ; aussitôt les convulsions cessent et il est sur pied. La première fois que ce mal le prit, le roi, son parent, ordonna qu'on fît mourir un prisonnier qui méritait la mort, et qu'on prît de sa cervelle ; il fut guéri à l'instant. Mais hélas ! où en trouver un maintenant.

Mais, reprit la dame, est-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de sa mort naturelle n'aurait pas un bon effet ? — Notre médecin, reprit le vieux domestique, nous avertit qu'au besoin on pourrait absolument se servir de la cervelle d'un mort, pourvu qu'il n'y eût pas trop longtemps qu'il fût expiré, parce que la cervelle n'étant pas encore desséchée conserve sa vertu.

Hé ! s'écria la dame, il n'y a qu'à ouvrir le cercueil de mon mari et y prendre un remède si salutaire. — J'y avais bien pensé, répliqua le valet ; je n'osais vous le proposer, et je craignais que cette seule pensée ne vous fît horreur. — Bon ! répondit-elle, Wang-sun n'est-il pas à présent mon mari ? S'il fallait de mon sang pour le guérir, est-ce que j'y aurais regret ? Et j'hésiterais par respect pour un vil cadavre !

Sur-le-champ elle laisse Wang-sun entre les bras du vieux domestique ; elle prend d'une main la hache destinée à fendre le bois de chauffage, et la lampe de l'autre. Elle court avec précipitation vers la masure où était le cercueil ; elle retrousse ses longues manches, empoigne la hache des deux mains, l'élève, et de toutes ses forces en décharge un grand coup sur le couvercle du cercueil et le fend en deux.

La force d'une femme n'aurait pas été suffisante pour un cercueil ordinaire ; mais Tchouang-tseu, par un excès de précaution et d'amour pour la vie, avait ordonné que les planches de son cercueil fussent très-minces, sur ce qu'il avait ouï dire que des morts étaient revenus de certains accidens qu'on croyait mortels.

Ainsi du premier coup la planche fut fendue, quelques autres achevèrent d'enlever le couvercle. Comme ce mouvement extraordinaire l'avait essoufflée, elle s'arrêta un moment pour prendre haleine. Au même instant elle entend pousser un grand soupir, et, jetant les yeux sur le cercueil, elle voit que son premier mari se remue et se met sur son séant.

On peut juger quelle fut la surprise de la dame Tian. La frayeur subite dont elle fut saisie lui fit pousser un grand cri, ses genoux se dérobent sous elle ; et, dans le trouble où elle se

trouve, la hache lui tombe des mains sans qu'elle s'en aperçoive.

Ma chère épouse, lui dit Tchouang, aidez-moi un peu à me lever. Dès qu'il fut sorti du cercueil, il prend la lampe et s'avance vers l'appartement. La dame le suivait, mais d'un pas chancelant et suant à grosses gouttes, parce qu'elle y avait laissé le jeune Wang-sun et son valet, et que ce devait être le premier objet qui se présenterait à la vue de son mari.

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, tout y parut orné et brillant; mais heureusement Wang-sun et le valet ne s'y trouvèrent pas. Elle se rassura un peu et songea aux moyens de plâtrer une si mauvaise affaire; ainsi, jetant un regard tendre sur Tchouang-tseu: Votre petite esclave, lui dit-elle, depuis le moment de votre mort, était occupée jour et nuit de votre cher souvenir; enfin, ayant entendu un bruit assez distinct qui venait du cercueil, et me ressouvenant des histoires qu'on rapporte de certains morts qui sont retournés à la vie, je me suis flattée que vous pourriez bien être de ce nombre; j'ai donc couru au plus vite et j'ai ouvert le cercueil. Béni soit le ciel! mon espérance n'a pas été trompée. Quel bonheur pour moi de retrouver un mari si cher dont je pleurais continuellement la perte.

Je vous suis obligé, dit Tchouang-tseu, d'un si grand attachement pour moi. J'ai pourtant une petite question à vous faire. Pourquoi n'étiez-vous pas en deuil? Comment vous vois je vêtue d'un habit de brocart brodé?

La réponse fut bientôt prête: J'allais, dit-elle, ouvrir le cercueil avec un secret pressentiment de mon bonheur; la joie dont je devais être comblée ne demandait pas un vêtement lugubre, et il n'était pas convenable de vous recevoir plein de vie dans des habits de deuil: c'est ce qui m'a fait prendre mes habits de noces.

A la bonne heure, dit Tchouang-tseu, passons cet article. Pourquoi mon cercueil se trouve-t-il dans cette masure, et non dans la salle où naturellement il devait être? Cette Cette question embarrassa la dame et elle ne put y répondre.

Tchouang-tseu jetant les yeux sur les plats, sur les tasses et sur tous les autres signes de réjouissance, les considéra attentivement; et puis, sans s'expliquer, il demanda du vin chaud pour boire; il en avala plusieurs coups sans dire un seul mot, tandis que la dame était fort intriguée. Après quoi il prit du papier et le pinceau, et il écrivit les vers suivans:

Épouse infidèle, est-ce ainsi que tu réponds à ma tendresse?
Si je consentais à vivre avec toi comme un bon mari doit faire avec sa femme,
N'aurais-je pas à craindre que tu ne vinsses une seconde fois briser mon cercueil à coups de hache?

Cette méchante femme, ayant lu ces vers, changea tout à coup de couleur; et dans la confusion dont elle était couverte elle n'osa ouvrir la bouche. Tchouang-tseu continua à écrire quatre autres vers dont voici le sens:

Qu'ai-je gagné par tant de témoignages de la plus tendre amitié?
Un inconnu n'a eu qu'à paraître, j'ai été aussitôt oublié.
On est venu m'assaillir dans le cercueil à grands coups de hache:
C'est un empressement bien plus grand que celui de sécher le tombeau avec l'éventail.

Après quoi Tchouang-tseu dit à la dame: Regarde ces deux hommes qui sont derrière toi, et il les montrait du doigt. Elle se retourne et aperçoit Wang-sun et son vieux domestique qui étaient près d'entrer dans la maison. Ce fut pour elle un nouveau sujet de frayeur. Ayant tourné une seconde fois la tête, elle s'aperçut qu'ils avaient disparu.

Enfin cette malheureuse, au désespoir de de voir ses intrigues découvertes, et ne pouvant survivre à sa honte, se retire à l'écart: là elle dénoue sa ceinture de soie et se pend à une poutre. Fin déplorable où conduit d'ordinaire une passion honteuse à laquelle on se livre! Celle-ci pour le coup est sûrement morte sans aucune espérance de retour à la vie.

Tchouang-tseu l'ayant trouvée en cet état, la détache, et sans autre façon va raccommoder un peu le cercueil brisé, où il enferme le cadavre. Ensuite, faisant un carillon ridicule en frappant sur les pots, sur les plats et sur les autres ustensiles qui avaient servi au festin de noces, il entonna la chanson suivante, appuyé sur un côté du cercueil:

Grosse masse sans âme! durant la vie nous avons été unis ensemble;
Mais fus-je jamais bien ton mari et te dois-je regarder comme ma femme?
Le pur hasard nous réunit je ne sais comment: ma malheureuse destinée nous plaça sous le même toit.
Le terme est expiré; j'en suis quitte.

Si nous fûmes unis, nous voilà éternellement séparés, ingrate et infidèle.
Dès que tu me crus mort, ton cœur volage passa à un autre.
Il fit voir ce qu'il était : avait-il été auparavant un moment à moi ?
Il n'y a que quelques heures que, nageant dans la joie, tu te donnais un nouvel époux.
Serais-tu morte pour aller rejoindre cet époux dans le séjour des ombres ?
Les plaisantes funérailles dont tu m'honorais!
Tu me régalais d'un grand coup de hache.
Ce sont ici de vraies funérailles,
C'est pour te consoler qu'est faite cette chanson avec sa symphonie.
Le sifflement de la hache se fit entendre à mes oreilles,
Et il me délivra du sommeil de la mort.
Les accens de ma voix dans ce concert ont dû aller jusqu'à toi.
Je crève de dépit et de joie : mettons en pièces ces pots et ces plats de terre, ridicules instrumens de ma symphonie :
La fête de tes obsèques est finie. Oh ! qui t'aurait bien connue ! Tu dois à présent me connaître.

Tchouang-tseu ayant achevé de chanter se mit à rêver un moment, et il fit ces quatre vers :

Te voilà morte, il n'y a plus qu'à t'enterrer.
Quand tu me crus mort, tu disais : Je me remarierai.
Si je m'étais trouvé véritablement mort, la belle fête qui allait suivre !
Que de plaisanteries tu aurais faites cette nuit-là sur mon compte !

Après quoi Tchouang-tseu fit de grands éclats de rire, et donnant à droite et à gauche sur les ustensiles, il brisa tout. Il fit plus, il mit le feu à la maison, qui n'était couverte que de chaume. Ainsi tout fut bientôt réduit en cendre, et ce fut là le bûcher de la malheureuse Tian, dont il ne resta plus de vestige. On ne sauva de l'incendie que le livre Tao-te ; ce furent des voisins qui le recueillirent et qui le conservèrent.

Après cela Tchouang-tseu se remit à voyager, bien résolu de ne jamais se remarier. Dans ses voyages, il rencontra son maître Lao-tseu, à qui il s'attacha le reste de sa vie, et devint lui-même philosophe célèbre [1].

Le fameux Ou, dans un transport de jalousie, tue sa femme : c'est brutalité.
L'illustre Siun meurt presque de douleur à la mort de sa femme : c'est folie.
Le philosophe Tchouang s'égale par le carillon des pots et des verres, et il prend le parti de la liberté et se livre à la joie.
Voilà mon maître en cas d'un événement semblable au sien.

[1] La plaisante histoire de la *Matrone de Soung* a fourni à Voltaire le sujet des deux chapitres de son roman de *Zadig*, intitulés *le Ruisseau et le Nez*. Le rapport de la nouvelle chinoise avec *la Matrone d'Éphèse* est en outre frappant, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, et M. Rémusat n'hésite pas à croire que les Chinois ont eu connaissance *des Fables milésiennes*, dont ce dernier conte faisait partie. (Voyez la préface des *Contes chinois*. Paris 1827, in-18, t. Ier, — et l'*Essai sur les fables indiennes*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

GULISTAN OU LE JARDIN DES ROSES.

FABLES ET CONTES INDIENS, PERSANS ET TURCS.

NOUVELLES CHINOISES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

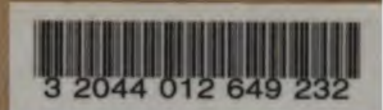
GULISTAN OU LE JARDIN DES ROSES.

FABLES ET CONTES INDIENS, PERSANS ET TURCS.

NOUVELLES CHINOISES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




3 2044 012 649 232




3 20

